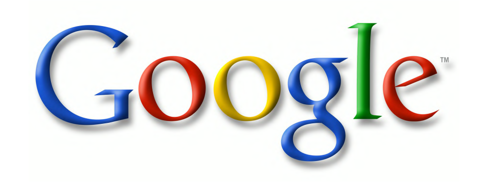
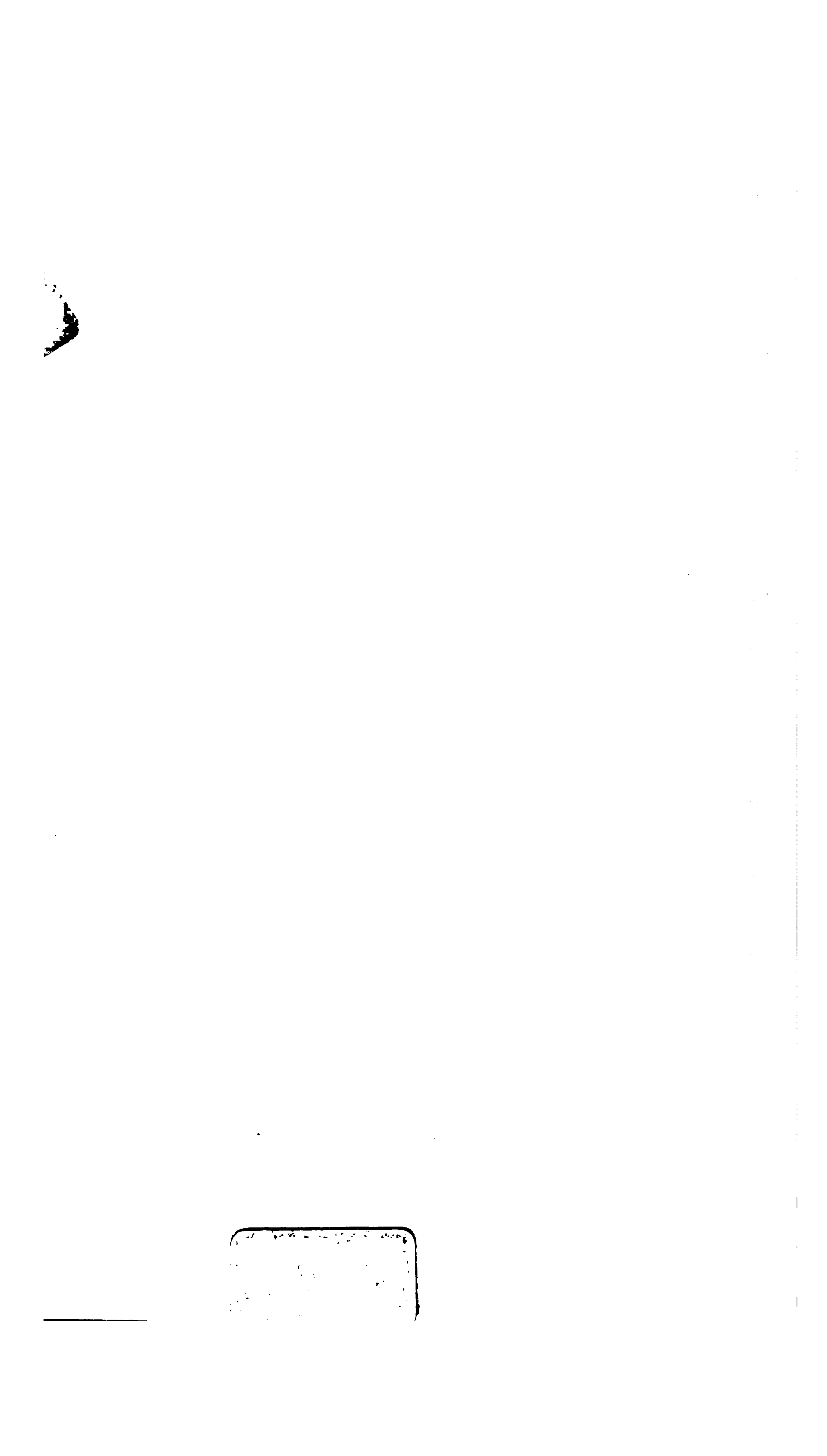

Google


RIES
14 2







ŒUVRES

DE BOSSUET

TOME III

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, RUE JACOB, 56

ŒUVRES

DE BOSSUET

TOME TROISIÈME

SERMONS. — PANÉGYRIQUES. — MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE



PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC LXVI

SUITE

DES SERMONS.

PREMIER SERMON

POUR

LE JOUR DE LA PENTECOTE.

Combien depuis le péché nous sommes naturellement portés au mal, et combien la vertu nous est difficile. Impuissance de la loi pour nous soulager dans nos infirmités; comment n'est-elle propre qu'à augmenter le crime et qu'à nous donner la mort. De quelle manière elle nous fait sentir notre impuissance et le besoin que nous avons de la grâce. Chaste délectation, esprit vivifiant, caractère distinctif de la nouvelle alliance. Pourquoi la crainte ne peut-elle changer les cœurs. Amour que nous devons à Dieu; excès de notre ingratitude.

Littera occidit; Spiritus autem vivificat.

La lettre tue; mais l'Esprit vivifie. II. Cor. III, 6.

A la vérité, le sang du Sauveur nous avait réconciliés à notre grand Dieu par une alliance perpétuelle; mais il ne suffisait pas pour notre salut que cette alliance eût été conclue, si ensuite elle n'eût été publiée. C'est pourquoi Dieu a choisi ce jour, où les Israélites étaient assemblés par une solennelle convocation, pour y faire publier hautement le traité de la nouvelle alliance qu'il lui plaît contracter avec nous; et c'est ce que nous montrent ces langues de feu qui tombent d'en haut sur les saints apôtres : car d'autant que la nouvelle alliance, selon les oracles des prophéties, devait être solennellement publiée par le ministère de la prédication; le Saint-Esprit descend en forme de langues, pour nous faire entendre par cette figure : qu'il donne de nouvelles langues aux saints apôtres; et qu'autant qu'il remplit de personnes, il établit autant de hérauts qui publieront les articles de l'alliance et les commandements de la loi nouvelle partout où il lui plaira de les envoyer.

C'est donc aujourd'hui, chrétiens, que la loi nouvelle a été publiée : aujourd'hui la prédication du saint Évangile a commencé d'éclairer le monde : aujourd'hui l'Église chrétienne a pris sa naissance : aujourd'hui la loi mosaïque, donnée autrefois avec tant de pompe, est abolie par une loi plus auguste; les sacrifices des animaux étant rejetés, le Saint-Esprit envoyé du ciel se fait lui-même des hosties raisonnables et des sacrifices vivants des cœurs des disciples.

Il est très-certain, bienheureuse Marie, que vous fûtes la principale de ces victimes; impétrez-nous l'abondance du Saint-Esprit qui vous a aujourd'hui embrasée. Sainte mère de Jésus-Christ, vous étiez déjà tout accoutumée à le sentir présent en votre âme; puisque déjà sa vertu vous avait couverte lorsque l'ange vous salua de la part de Dieu, vous disant : *Ave, Maria.*

Entrons d'abord en notre matière; elle est si haute et si importante, qu'elle ne me permet pas de perdre le temps à vous faire des avant-propos superflus. Je vous ai déjà dit, chrétiens, que la fête que nous célébrons en ce jour, c'est la publication de la loi nouvelle : et de là vient que la prédication, par laquelle cette loi se doit publier, est commencée aujourd'hui dans Jérusalem, selon cette prédiction d'Isaïe : « La loi sortira de Sion, « et la parole de Dieu de Jérusalem [1]. » Mais bien qu'elle dût être commencée dans Jérusalem, elle ne devait pas y être arrêtée : de là elle devait se se répandre dans toutes les nations et dans tous les peuples, jusqu'aux extrémités de la terre. Comme donc la loi nouvelle de notre Sauveur n'était pas faite pour un seul peuple, certainement il n'était pas convenable qu'elle fût publiée en un seul langage. C'est pourquoi le texte sacré nous enseigne que les apôtres prêchant aujourd'hui, bien que leur auditoire fût ramassé d'une infinité de nations diverses, chacun y entendait son propre idiome et la langue de son pays. Par où le Saint-Esprit nous enseigne que si, à la tour de Babel, l'orgueil avait autrefois divisé les langues [2], l'humble doctrine de l'Évangile les allait aujourd'hui rassembler; qu'il n'y en aurait point de si rude ni de si barbare, dans laquelle la vérité de

[1] *Is.* II, 3.
[2] *Genes.* XI, 9.

Dieu ne fût enseignée; que l'Église de Jésus-Christ les parlerait toutes; et que si, dans le Vieux Testament, il n'y avait que la seule langue hébraïque qui fût l'interprète des secrets de Dieu, maintenant, par la grâce de l'Évangile, toutes les langues seraient consacrées, selon cet oracle de Daniel : « Toutes les langues serviront au Seigneur[1]. » Par où vous voyez, chrétiens, la merveilleuse conduite de Dieu, qui ordonne, par un très-sage conseil, que la loi qui devait être commune à toutes les nations de la terre, soit publiée dès le premier jour en toutes les langues.

Imitons les saints apôtres, mes frères, et publions la loi de notre Sauveur avec une ferveur céleste et divine. Je vous dénonce donc, au nom de Jésus, que, par la descente du Saint-Esprit, vous n'êtes plus sous la loi mosaïque, et que Dieu vous a appelés à la loi de grâce : et afin que vous entendiez quelle est la loi dont on vous délivre, et quelle est la loi que l'on vous impose, je vous produis l'apôtre saint Paul, qui vous enseignera cette différence. « La lettre tue, dit-il, et l'Esprit « vivifie. » La lettre, c'est la loi ancienne; et l'Esprit, comme vous le verrez, c'est la loi de grâce : et ainsi, en suivant l'apôtre saint Paul[2], faisons voir, avec l'assistance divine, que la loi nous tue par la lettre, et que la grâce nous vivifie par l'Esprit.

PREMIER POINT.

Et, pour pénétrer le fond de notre passage, il faut examiner avant toutes choses quelle est cette lettre qui tue, dont parle l'apôtre. Et premièrement il est assuré qu'il parle très-évidemment de la loi : mais d'autant qu'on pourrait entendre ce texte de la loi cérémonielle, comme de la circoncision, et des sacrifices dont l'observation tue les âmes, ou même de quelques façons de parler figurées qui sont dans la loi, et qui ont un sens très-pernicieux, quand on les veut prendre trop à la lettre; à raison de quoi on peut dire que la loi, en quelques-unes de ses parties, est une lettre qui tue : pour ne vous point laisser en suspens je dis que l'apôtre parle du Décalogue, qui est la partie de la loi la plus sainte. Oui, ces dix commandements si augustes qui défendent le mal si ouvertement; c'est ce que l'apôtre appelle la lettre qui tue, et je le prouve clairement par ce texte : car après avoir dit que la lettre tue; immédiatement après parlant de la loi, il l'appelle « un ministère de mort taillé en lettres dans la pierre : » *ministratio mortis, litteris deformata in lapidibus*[3]. Le ministère de mort, c'est sans doute la lettre qui tue; et la lettre taillée dans la pierre : ne sont-ce pas les deux tables données à Moïse, où la loi était écrite du doigt de Dieu? C'est donc cette loi donnée à Moïse, cette loi si sainte du Décalogue, que l'apôtre appelle ministère de mort, et par conséquent la lettre qui tue. C'est pourquoi, dans l'épître aux Romains, il l'appelle expressément « une loi de mort[1] » et une loi de damnation : il dit que « la force du péché est dans la loi[2]; « que le péché est mort sans la loi, et que la loi « lui donne la vie; que le péché nous trompe par « le commandement de la loi[3], » et quantité d'autres choses de même force.

Que dirons-nous ici, chrétiens? Quoi! ces paroles si vénérables : « Israël, je suis le Seigneur « ton Dieu; tu n'auras point d'autres dieux devant « moi[4] : » sont-elles donc une lettre qui tue? et une loi si sainte méritait-elle un pareil éloge de la bouche d'un apôtre de Jésus-Christ? Tâchons de démêler ces obscurités, avec l'assistance de cet Esprit saint qui a rempli aujourd'hui les cœurs des apôtres. Cette question est haute, elle est difficile; mais comme elle est importante à la piété, Dieu nous fera la grâce d'en venir à bout. Pour moi, de crainte de m'égarer, je suivrai pas à pas le plus éminent de tous les docteurs, le plus profond interprète du grand apôtre, je veux dire, l'incomparable saint Augustin, qui explique divinement cette vérité dans le premier livre à Simplicien, et dans le livre de l'Esprit et de la lettre. Rendez-vous attentifs, chrétiens, à une instruction que j'ose appeler la base de la piété chrétienne.

Quand l'apôtre parle ainsi de la loi, quand il l'appelle une lettre qui tue et qui donne au péché de nouvelles forces, croyez qu'il ne songe pas à blâmer la loi; mais il déplore la faiblesse de la nature. Si donc vous voulez entendre l'apôtre; apprenez premièrement à connaître les langueurs mortelles qui nous accablent depuis la chute du premier père, dans lequel, comme dans la tige du genre humain, toute la race des hommes a été gâtée par une corruption générale.

Et, pour mieux comprendre nos infirmités, considérons, avant toutes choses, quelle était la fin à laquelle notre nature était destinée. Certes, puisqu'il avait plu à notre grand Dieu de laisser tomber sur nos âmes une étincelle de ce feu divin qui éclaire les créatures intelligentes, il est sans doute que nos actions devaient être conduites par la raison. Or il n'y avait rien de plus raisonnable que de consacrer tout ce que nous sommes à celui

[1] *Dan.* VII, 14.
[2] II. *Cor.* III, 6.
[3] *Ibid.* 7.

[1] *Rom.* VII, 6.
[2] I. *Cor.* XV, 56.
[3] *Rom.* VII, 8, 9, 11.
[4] *Deut.* V, 6, 7.

dont la libéralité nous a enrichis; et partant, notre inclination la plus naturelle devait être d'aimer et de servir Dieu : c'est à quoi tout l'homme devait conspirer. D'où passant plus outre, je dis que, les sens étant inférieurs à l'intelligence, il fallait aussi que les biens sensibles le cédassent aux biens de l'esprit; et ainsi, pour mettre les choses dans un bon ordre, les affections de l'homme devaient être tellement disposées, que l'esprit dominât sur le corps, que la raison l'emportât sur les sens, et que le Créateur fût préféré à la créature. Vous voyez bien qu'il n'y a rien de plus juste; et si la nature humaine était droite, telles devraient être ses inclinations.

Mais, ô Dieu, que nous en sommes bien éloignés! et que cette belle disposition est étrangement pervertie; puisque, par le désordre de notre péché, nos inclinations naturelles se sont tournées aux objets contraires! car certainement la plupart des hommes suit l'inclination naturelle. Or il n'est pas difficile de voir qu'est-ce qui domine le plus dans le monde. La première vue, n'est-il pas vrai, c'est qu'il n'y a que les sens qui règnent, que la raison est opprimée et éteinte? elle n'est écoutée qu'autant qu'elle favorise les passions, nous n'avons d'attachement qu'à la créature; et si nous suivons le cours de nos mouvements, nous en viendrons bientôt à oublier Dieu. Qu'ainsi ne soit! regardez quel était le monde avant que l'on y eût prêché l'Évangile. Où était en ce temps-là le règne de Dieu, et à qui est-ce qu'on présentait de l'encens ? Qui ne sait que l'idolâtrie avait tellement infecté la terre, qu'il semblait que ce grand univers fût changé en un temple d'idoles? Qui n'est saisi d'horreur, en voyant cette multiplicité de dieux inventée pour rendre méprisable le nom de Dieu? qui ne voit en ce nombre prodigieux de fausses divinités l'étrange débordement de notre nature, qui renonçant à son époux véritable, à la manière d'une femme impudique, s'abandonnait à une infinité d'adultères par une insatiable prostitution? Car il est très-certain que l'idolâtrie n'avait rien laissé d'entier sur la terre : c'était le crime de tout le monde; et encore que Dieu se fût réservé un petit peuple dans la Judée, toutefois nous savons que ce peuple, qui était le seul, dans toute la terre habitable, instruit dans la véritable religion, était si fort porté à quitter son Dieu, que ni ses miracles, quoique très-visibles; ni ses promesses, quoique très-magnifiques; ni ses châtiments, quoique très-rigoureux, n'étaient pas capables de retenir cette inclination furieuse qu'ils avaient de courir après les idoles : tant il est vrai que le genre humain, par le vice de son origine, est devenu enclin naturellement à mépriser Dieu; et voyez-le par une expérience si universelle. Et d'où vient cette inclination naturelle, si contraire à notre première institution, sinon de la contagion du premier péché, par lequel la source des hommes étant infectée, la corruption nous est passée en nature?

Ah! fidèles, ne craignons pas de confesser ingénument nos infirmités : que ceux-là en rougissent, qui ne savent pas le remède, qui ne connaissent pas le Libérateur. Pour nous, n'appréhendons pas de montrer nos plaies; et avouons que notre nature est extrêmement languissante : et comment pourrions-nous le nier? Quand nous voudrions le dissimuler ou le taire, toute notre vie crierait contre nous; nos occupations ordinaires témoignent assez où tend la pente de notre cœur. D'où vient que tous les sages s'accordent que le chemin du vice est glissant? d'où vient que nous connaissons par expérience : que non-seulement nous y tombons de nous-mêmes, mais encore que nous y sommes comme entraînés? au lieu que pour monter à cette éminence, où la vertu établit son trône, il faut se roidir, et bander les nerfs avec une incroyable contention. Après cela, est-il malaisé de connaître où nous porte le poids de notre inclination dominante? et qui ne voit que nous allons au mal naturellement; puisqu'il faut faire effort pour nous en tirer, et que nous n'en pouvons sortir qu'avec peine? De là vient que la doctrine de l'Évangile, qui ne peut repaître que l'entendement, ne tient presque point à notre âme : au contraire, les choses sensibles y font de profondes impressions. J'en appelle, chrétiens, à vos consciences. Quelquefois quand vous entendez discourir des mystères du royaume de Dieu, ne vous sentez-vous pas échauffés? vous ne concevez que de grands desseins : faut-il faire le premier pas de l'exécution, n'est-il pas vrai que le moindre souffle du diable éteint cette flamme errante et volage qui ne prend pas à sa matière? Il est vrai : nous sentons je ne sais quel instinct en nous-mêmes, qui voudrait, ce nous semble, s'élever à Dieu; mais nous sentons aussi un torrent de cupidités opposées, qui nous entraînent et qui nous captivent. De là les gémissements de l'apôtre [1] et de tous les vrais serviteurs de Dieu, qui se plaignent qu'ils sont captifs; et que, malgré tous leurs bons désirs, ils éprouvent continuellement en eux-mêmes une certaine résistance à la loi de Dieu, qui les presse et qui les tourmente. Et partant qui donc serait si superbe, qui, voyant l'apôtre saint Paul ainsi vivement attaqué, ne confesserait pas devant Dieu, dans l'humiliation de son âme, que vraiment notre maladie est extrême, et que les plaies de notre nature sont bien profondes?

Je sais que l'orgueilleuse sagesse du monde ne

[1] *Rom.* VII, 23.

puisqu'une loi si juste et si sainte lui devenait un poison mortel; « afin que, par ce moyen, nous « reconnussions humblement qu'il ne suffit pas « que Dieu nous enseigne, mais qu'il est néces- « saire qu'il nous soulage, » *non tantum doctorem sibi esse necessarium, verum etiam adjutorem Deum* [1]. C'est pourquoi le grand docteur des Gentils, après avoir dit de la loi toutes les choses que je vous ai rapportées, commence à se plaindre de sa servitude. « Je me plais, dit-il [2], « à la loi de Dieu selon l'homme intérieur; mais « je sens une loi en moi-même qui répugne à la « loi de l'esprit, et me captive sous la loi du pé- « ché : car je ne fais pas le bien que je veux; mais « je fais le mal que je hais. Malheureux homme « que je suis, qui me délivrera de ce corps de « mort? La grâce de Dieu par Notre-Seigneur Jé- « sus-Christ. » C'est là enfin, fidèles, c'est à cette grâce que notre impuissance doit nous conduire. La loi ne fait autre chose que nous montrer ce que nous devons demander à Dieu, et de quoi nous avons à lui rendre grâces; et c'est ce qui a fait dire à Saint Augustin [3] : « Faites ainsi, Sei- « gneur; faites ainsi Seigneur, miséricordieux : « commandez ce qui ne peut être accompli; ou « plutôt commandez ce qui ne peut être accompli « que par votre grâce : afin que tout fléchisse de- « vant vous; et que celui qui se glorifie, se glorifie « seulement en Notre-Seigneur. »

C'est là la vraie justice du christianisme; qui ne vient pas en nous par nous-mêmes, mais qui nous est donnée par le Saint-Esprit : c'est là cette justice qui est par la foi, que l'apôtre saint Paul élève si fort; non pas comme l'entendent nos adversaires, qui disent que toute la vertu de justifier consiste en la foi. Ils n'ont pas bien pris le sens de l'apôtre; et je le prouve démonstrativement en un mot que je vous prie de retenir, pour les combattre dans la rencontre. « Si, dit saint « Paul [4], j'ai toute la foi, jusqu'à transporter les « montagnes, et que je n'aie pas la charité, je « ne suis rien. » S'il n'est rien, donc il n'est pas juste, donc la foi ne justifie pas sans la charité : et toutefois il est véritable que c'est la foi de Jésus-Christ qui nous justifie; parce qu'elle n'est pas seulement la base, mais la source qui fait découler sur nous la justice qui est par la grâce. Car, comme dit le grand Augustin, « ce que la « loi commande, la foi l'impètre : » *Fides impetrat quod lex imperat* [5]. La loi dit : « Tu ne convoi- « teras pas [6]; » la foi dit avec le Sage : « Je sais, « ô grand Dieu, et je le confesse, que personne « ne peut être continent, si vous ne le faites [1]. » Dieu dit par la loi : « Fais ce que j'ordonne; » la foi répond à Dieu : « Donnez, Seigneur, ce que « vous ordonnez [2]. » La foi fait naître l'humilité, et l'humilité attire la grâce, « et c'est la grâce « qui justifie [3]. » Ainsi notre justification se fait par la foi, la foi en est la première cause; et en cela nous différons du peuple charnel qui ne considérait que l'action commandée, sans regarder le principe qui la produit. Quand ils lisaient la loi, ils ne songeaient à autre chose qu'à faire; et ils ne pensaient point qu'il fallait auparavant demander. Pour nous, nous écoutons, à la vérité, ce que Dieu ordonne; mais la foi en Jésus-Christ nous enseigne que c'est de Dieu même qu'il le faut attendre. Ainsi notre justice ne vient pas des œuvres en tant qu'elles se font par nos propres forces; elle naît de la foi, « qui, opérant par la « charité, fructifie en bonnes œuvres, » comme dit l'apôtre [4].

En effet, croire en Jésus-Christ n'est-ce pas croire au Sauveur, au Libérateur? et quand nous croyons au Libérateur, ne sentons-nous pas notre servitude? quand nous confessons le Sauveur, ne confessons-nous pas que nous sommes perdus? Ainsi, reconnaissant devant Dieu que nous sommes perdus en nous-mêmes, nous courons à Jésus-Christ par la foi, cherchant notre salut en lui seul : c'est là cette foi qui nous justifie, si nous croyons, si nous confessons que nous sommes morts, et que c'est Jésus-Christ qui nous rend la vie. Chrétien, le crois-tu de la sorte : le croyons-nous ainsi, chrétiens? Si tu ne le crois pas, tu renies Jésus-Christ pour Sauveur; Jésus n'est plus Jésus, et toute la vertu de sa croix est anéantie. Que si nous confessons cette vérité, qui n'est pas un article particulier, mais qui est le fondement et la base qui soutient tout le corps du christianisme; avec quelle humilité, avec quelle ardeur, avec quelle persévérance devons-nous approcher de notre grand Dieu, pour rendre grâce de ce que nous avons, et pour demander ce qui nous manque! Que ma peine serait heureusement employée, si l'humilité chrétienne, si le renoncement à nous-mêmes, si l'espérance au Libérateur, si la nécessité de persévérer dans une oraison soumise et respectueuse, demeuraient aujourd'hui gravées dans vos âmes par des caractères ineffaçables! Prions, fidèles, prions ardemment; apprenons de la loi combien nous avons besoin de la grâce. Écoutons le saint concile de

[1] *De Spirit. et litt.* n° 9, t. x, col. 89.
[2] *Rom.* VII, 15, 22, 23, 24, 25.
[3] *In Ps.* CXVIII, *Serm.* XVII, n° 3, t. IV, col. 1350.
[4] I. *Cor.* XIII, 2.
[5] *In Ps.* CXVIII, *Serm.* XVI, n° 2, t. IV, col. 1318.
[6] *Rom.* VII, 7.

[1] *Sap.* VIII, 21.
[2] *S. Aug. Confess.* lib. X, cap.
[3] *Tit.* III, 7.
[4] *Gal.* V, 6. *Coloss.* I, 10.

Trente qui assure qu'en commandant « Dieu nous « avertit de faire ce que nous pouvons, et de de« mander ce que nous ne pouvons pas [1]. » Entendons, par cette doctrine, qu'il y a des choses que nous pouvons, et d'autres que nous ne pouvons pas; et si nous ne les demandons, elles ne nous seront pas données. Ainsi nous demeurerons impuissants, et notre impuissance n'excusera point notre crime : au contraire nous serons doublement coupables, en ce que nous serons tombés dans le crime pour n'avoir pas voulu demander la grâce. Combien donc est-il nécessaire que nous prions, ainsi que de misérables nécessiteux qui ne peuvent vivre que par aumônes! C'est ce que prétend l'apôtre saint Paul, dans cet humble raisonnement que j'ai tâché de vous expliquer : il nous montre notre servitude et notre impuissance; afin que les fidèles étant effrayés par les menaces de la lettre qui tue, ils recourent par la prière à l'Esprit qui nous vivifie. C'est la dernière partie de mon texte, par laquelle je m'en vais conclure en peu de paroles.

DEUXIÈME POINT.

Je vous ai fait voir, chrétiens, par la doctrine de l'apôtre saint Paul, que la grâce et la justice n'est point par la loi; d'autant qu'elle ne fait qu'éclairer l'esprit, et qu'elle n'est pas capable de changer le cœur. Mais, continue le même saint Paul, « ce qui était impossible à la loi, Dieu l'a « fait lui-même en envoyant son Fils, qui a ré« pandu dans nos âmes l'esprit de la grâce, afin « que la justice de la loi s'accomplît en nous [2] : » ce qui a fait encore dire à l'apôtre, que « main« tenant nous ne sommes plus sous la loi [3]. » Or pour entendre plus clairement ce qu'il nous veut dire, considérons une belle distinction de saint Augustin. « C'est autre chose, dit-il, d'être sous « la loi, et autre chose d'être avec la loi. Car la « loi, par son équité, a deux grands effets; ou « elle dirige ceux qui obéissent, ou elle rend pu« nissables ceux qui se révoltent. Ceux qui rejet« tent la loi, sont sous la loi; parce que encore « qu'ils fassent de vains efforts pour se soustraire « de son domaine, elle les maudit, elle les con« damne, elle les tient pressés sous la rigueur de « ses ordonnances : et par conséquent ils sont sous « la loi, et la loi les tue. Au contraire ceux qui « accomplissent la loi, ils sont ses amis, dit saint « Augustin, ils vont avec elle; parce qu'ils l'em« brassent, qu'ils la suivent, qu'ils l'aiment [4]. » Ces choses étant ainsi supposées, il s'ensuit que les observateurs de la loi ne sont plus sous la loi comme esclaves, mais sont avec la loi comme amis. Et comme dans le Nouveau Testament l'esprit de la grâce nous est élargi, par lequel la justice de la loi peut être accomplie; il est très-vrai, ce que dit l'apôtre, que « nous ne sommes plus sous la « loi : » parce que si nous suivons cet esprit de grâce, la loi ne nous châtie plus comme notre juge; mais elle nous conduit comme notre règle : de sorte que si nous obéissons à la grâce, à laquelle nous avons été appelés, la loi ne nous tue plus; mais plutôt elle nous donne la vie dont elle contient les promesses, d'autant qu'il est écrit : « Fais ces choses et tu vivras [1]. » D'où il s'ensuit très-évidemment que « c'est l'Esprit qui nous vi« vifie : » car la cause pour laquelle la lettre tue, c'est qu'elle ne fait que retentir au dehors pour nous condamner. Or l'esprit agit au dedans pour nous secourir : il va à la source de la maladie; au lieu de cette brutale ardeur qui nous rend captifs des plaisirs sensibles, il inspire en nos cœurs cette chaste délectation des biens éternels : c'est lui qui nous rend amis de la loi; parce que domptant la convoitise qui lui résiste, il fait que son équité nous attire. Vous voyez donc que c'est par l'esprit que nous sommes les amis de la loi, que nous sommes avec elle, et non point sous elle : et ainsi c'est l'esprit qui nous vivifie; d'autant qu'il écrit au dedans cette loi qui nous tue, quand elle résonne seulement au dehors.

C'est là, mes frères, cette nouvelle alliance que Dieu nous annonce par Jérémie [2]. « Le temps « viendra, dit le Seigneur, que je ferai une nou« velle alliance avec la maison d'Israël, non point « selon le pacte que j'avais juré à leurs pères; « mais voici l'alliance que je contracterai avec « eux : j'imprimerai ma loi dans leurs âmes, et « je l'écrirai en leurs cœurs; » il veut dire : La première loi était au dehors, la seconde aura toute sa force au dedans : c'est pourquoi j'ai écrit la première loi sur des pierres; et la seconde, je la graverai dans les cœurs. Bref, la première loi frappant au dehors émouvait les âmes par la terreur, la seconde les changera par l'amour; et pour pénétrer au fond du mystère, dites-moi, qu'opère la crainte dans nos cœurs? Elle les étonne, elle les ébranle, elle les secoue; mais je soutiens qu'il est impossible qu'elle les change, et la raison en est évidente : c'est que les sentiments que la crainte donne sont toujours contraints. Le loup prêt à se ruer sur la bergerie, voit les bergers armés et les chiens en garde : tout affamé qu'il est, il se retire pour cette fois; mais pour cela il n'en est pas moins furieux, il n'en aime pas moins le car-

[1] *Sess.* VI, cap. XI.
[2] *Rom.* VIII, 3, 4.
[3] *Ibid.* VI, 14.
[4] *S. Aug. in Joan. Tract.* III, n° 2, t. III, part. II, col. 304, 305.

[1] *Luc.* X, 28.
[2] *Jerem.* XXXI, 31, 32, 33.

nage. Que vous rencontriez des voleurs; si vous êtes les plus forts, ils ne vous abordent qu'avec une civilité apparente : ils sont toujours voleurs, toujours avides de pillerie. La crainte donc étouffe les affections; elle semble les réprimer pour un temps, mais elle n'en coupe pas la racine. Otez cet obstacle, levez cette digue; l'inclination, qui était forcée, se rejettera aussitôt en son premier cours : par où vous voyez manifestement qu'encore qu'elle ne parût point au dehors, elle vivait toujours au secret du cœur; bridée et non éteinte, et retenue plutôt qu'abolie.

C'est pourquoi le grand Augustin parlant de ceux qui gardaient la loi par la seule terreur de la peine, non par l'amour de la véritable justice, il prononce cette terrible mais très-véritable sentence : « Ils ne laissaient pas, dit-il, d'être criminels, parce que ce qui paraissait aux hommes « dans l'œuvre; devant Dieu, à qui nos profondeurs sont ouvertes, n'était nullement dans la « volonté : au contraire cet œil pénétrant de la « connaissance divine voyait qu'ils aimeraient « beaucoup mieux commettre le crime, s'ils osaient « en attendre l'impunité : » *Coram Deo non erat in voluntate, quod coram hominibus apparebat in opere : potiusque ex illo rei tenebantur quod eos noverat Deus malle, si fieri posset impune, committere*[1]. Donc, selon la doctrine de ce grand homme, la crainte n'est pas capable de changer le cœur. Considérez, je vous prie, cette pierre sur laquelle Dieu écrit sa loi; en est-elle changée, pour contenir des paroles si vénérables? en a-t-elle perdu quelque chose de sa dureté? Qui ne voit que ces saints préceptes ne tiennent qu'à une superficie extérieure? D'où vient que la loi mosaïque est ainsi écrite, sinon parce que c'est une loi de crainte? Et Dieu ne veut-il pas nous faire entendre que si la loi ne nous touche que par la crainte, il en est de nos cœurs comme d'une pierre; qu'ainsi notre dureté n'est point amollie, et que la loi demeure sur la surface? De là vient que le concile de Trente parlant de la crainte des peines définit très-bien, à la vérité contre la doctrine des luthériens, que « c'est une impression « de l'Esprit de Dieu : » car puisque cette crainte est si bien fondée sur les redoutables jugements de Dieu, pourquoi ne viendrait-elle pas de son Saint-Esprit? Mais ces saints Pères s'expliquent après et nous disent « que c'est une impression de « l'Esprit de Dieu, qui n'habite pas encore au de« dans; mais qui meut seulement, et qui pousse : » *Spiritus sancti impulsum, non adhuc quidem inhabitantis, sed tantum moventis*[2]. D'où il s'ensuit manifestement que la seule crainte des peines ne peut imprimer la loi dans les cœurs.

Certes, il faut l'avouer, il n'y a que la charité qui les amollisse. Notre maladie, chrétiens, c'est de nous attacher à la créature : donc nous attacher à Dieu, c'est notre santé. C'est un amour pervers qui nous gâte; il n'y a donc que le saint amour qui nous rétablisse : un plaisir désordonné nous captive; il n'y a qu'une sainte délectation qui soit capable de nous délivrer : la seule affection du vrai bien peut arracher l'affection du bien apparent; il n'y a proprement que l'amour qui ait, pour ainsi dire, la clef du cœur. Il faut donc qu'un saint amour dilate le nôtre, qu'il l'ouvre jusqu'au fond pour recevoir la rosée des grâces divines. Ainsi notre âme sera tout autre; ce ne sera plus une pierre sur laquelle on écrira au dehors, ce sera une cire toute pénétrée et toute fondue par une céleste chaleur.

Par là vous voyez la loi gravée dans les cœurs, selon l'oracle de Jérémie. Y a-t-il rien de plus avant en nos cœurs que ce qui nous plaît? Ce que nous aimons nous tient lieu de loi; et ainsi je ne me tromperai pas quand je dirai que l'amour est la loi des cœurs : et partant un saint amour doit être la loi des héritiers du Nouveau Testament; parce qu'ils doivent porter leur loi dans leurs cœurs. La loi ancienne a été écrite sur de la pierre; il n'est rien de plus immobile; aussi est-ce une loi morte et inanimée. Il nous faut, il nous faut une loi vivante : et quelle peut être cette loi vivante; sinon le vif amour du souverain bien, que le doigt de Dieu, c'est-à-dire, son Saint-Esprit, écrit et imprime au fond de nos âmes, quand il y répand l'onction de la charité, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : « La charité est répandue en nos cœurs « par le Saint-Esprit qui nous est donné[1]? » La charité est donc cette loi vivante qui nous gouverne et qui nous meut intérieurement : et c'est pourquoi l'Esprit vivifie; parce qu'il imprime en nous une loi vivante, qui est la loi de la nouvelle alliance : c'est-à-dire la loi de l'amour de Dieu. Par conséquent qui pourrait douter que la charité ne soit l'esprit de la loi nouvelle, et l'âme, pour ainsi dire, du christianisme; puisqu'il a été prédit si longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, que les enfants du Nouveau Testament auraient la loi gravée en leurs cœurs par l'inspiration de l'amour divin?

Et selon la conséquence de ces principes, où je n'ai fait que suivre saint Augustin qui ne s'est attaché qu'à saint Paul; je ne craindrai pas de vous assurer que quiconque ne se soumet à la loi que par la seule appréhension de la peine,

[1] *De Spir. et littera*, n° 13, t. x, col. 92.
[2] *Sess.* XIV, cap. IV.

[1] *Rom.* v, 5.

il s'excommunie lui-même du christianisme, et retourne à la lettre qui tue, et à la captivité de la Synagogue : et pour vous en convaincre, regardez premièrement qui nous sommes. Sommes-nous enfants ou esclaves? Si Dieu vous traite comme des esclaves, contentez-vous de craindre le maître; mais s'il vous envoie son propre Fils pour vous dire qu'il daigne bien vous adopter pour enfants, pouvez-vous ne point aimer votre Père? Or l'apôtre saint Paul nous enseigne que « nous n'avons pas reçu l'esprit de servitude « par la crainte; mais que Dieu nous a départi « l'esprit de l'adoption des enfants, par lequel « nous l'appelons notre Père [1]. » Comment l'appelons-nous tous les jours notre Père qui êtes aux cieux, si nous lui dénions notre amour? Davantage : considérons de quelle sorte il nous a adoptés; est-ce par contrainte ou bien par amour? Ah! nous savons bien que c'est par amour, et par un amour infini. « Dieu a tant aimé le monde, dit « Notre-Seigneur [2], qu'il a donné son Fils unique « pour le sauver. » Si donc notre Dieu nous a tant aimés; comment prétendrons-nous payer son amour, si ce n'est par un amour réciproque? « D'autant plus, comme dit saint Bernard [3], que « l'amour est la seule chose en laquelle nous « sommes capables d'imiter Dieu. Il nous juge, « nous ne le jugeons pas; il nous donne, et il n'a « pas besoin de nos dons : s'il commande, nous « devons obéir; s'il se fâche, nous devons trembler : et s'il aime, que devons-nous faire? nous « devons aimer, c'est la seule chose que nous « pouvons faire avec lui. » Et combien sont criminels les enfants qui ne veulent pas imiter un père si bon!

Est-ce assez considérer Dieu comme père? considérons-le maintenant comme prince. Comme Roi, il nous commande; mais il ne nous commande rien tant que l'amour. « Tu aimeras, dit-« il, le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de « tout ton esprit, de toutes tes forces, de toute « ton âme [4]. » A-t-il jamais parlé avec une plus grande énergie? Et Jésus-Christ : « Qui ne m'aime « pas, nous dit-il, n'observe pas mes commande-« ments [5]. » Donc qui n'aime pas Jésus-Christ; puisqu'il n'observe pas ses commandements, il viole la majesté de son roi.

Voulez-vous que nous parlions maintenant des dons que Dieu fait à ses serviteurs, et que, par la qualité des présents, nous jugions de l'amour qu'il exige? Quel est le grand don que Dieu nous fait? c'est le Saint-Esprit : et qu'est-ce que le Saint-Esprit : n'est-ce pas l'amour éternel du Père et du Fils? Quelle est l'opération propre du Saint-Esprit? n'est-ce pas de faire naître, d'inspirer l'amour en nos cœurs, et d'y répandre la charité, et partant qui méprise la charité, il rejette le Saint-Esprit? et cependant c'est le Saint-Esprit qui nous vivifie. Mais si je voulais poursuivre le reste, quand est-ce que j'aurais achevé cette induction? Il n'y a mystère du christianisme, il n'y a article dans le Symbole, il n'y a demande dans l'Oraison, il n'y a mot ni syllabe dans l'Évangile, qui ne nous crie qu'il faut aimer Dieu.

Ce Dieu fait homme, ce Verbe incarné, qu'est-il venu faire en ce monde? avec quel appareil nous est-il venu enseigner? s'est-il caché dans une nuée? a-t-il tonné et éclairé sur une montagne toute fumante de sa majesté? a-t-il dit d'une voix terrible : « Retirez-vous; que mon serviteur « Moïse approche tout seul; et les hommes et les « animaux qui aborderont près de la montagne, « mourront de mort [1]. » La loi mosaïque a été donnée avec ce redoutable appareil. Sous l'Évangile, Dieu change bien de langage : y a-t-il rien eu de plus accessible que Jésus-Christ, rien de plus affable, rien de plus doux? Il n'éloigne personne d'auprès de lui : bien plus, non-seulement il y souffre, mais encore il y appelle les plus grands pécheurs; et lui-même il va au-devant : Venez à moi, dit-il, et ne craignez pas. « Venez, venez à « moi, oppressés, je vous aiderai à porter vos « fardeaux [2]; » venez, malades, je vous guérirai; venez, affamés, je vous nourrirai : pécheurs, publicains, approchez; je suis votre libérateur. Il les souffre, il les invite, il va au-devant. Et que veut dire ce changement, chrétiens? d'où vient cette aimable condescendance d'un Dieu qui se familiarise avec nous? Qui ne voit qu'il veut éloigner la crainte servile, et qu'à quelque prix que ce soit il est résolu de se faire aimer, même, si j'ose parler de la sorte, aux dépens de sa propre grandeur? Dites-moi; était-ce pour se faire craindre, qu'il a voulu être pendu à la croix? n'est-ce pas plutôt pour nous tendre les bras, et pour ouvrir autant de sources d'amour comme il a de plaies? Pourquoi se donne-t-il à nous dans l'eucharistie? n'est-ce pas pour nous témoigner un extrême transport d'amour, quand il s'unit à nous de la sorte? Ne diriez-vous pas, chrétiens, que ne pouvant souffrir nos froideurs, nos indifférences, nos déloyautés, lui-même il veut porter sur nos cœurs des charbons ardents? Comment donc excuserons-nous notre négligence? Mais où se cachera notre ingratitude? Après cela, n'est-il

[1] *Rom.* VIII, 15.
[2] *Joan.* III, 16.
[3] *Serm.* XXXIII *in Cantic.* n° 4, t. I, col. 1558.
[4] *Deut.* VI, 5.
[5] *Joan.* XIV, 24.

[1] *Exod.* XIX, 12, 13.
[2] *Matth.* XI, 29.

pas juste de s'écrier avec le grand apôtre saint Paul : « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur « Jésus-Christ, qu'il soit anathème [1] : » sentence autant juste que formidable? Oui, certes, il doit être anathème, celui qui n'aime pas Jésus-Christ : la terre se devrait ouvrir sous ses pas, et l'ensevelir tout vivant dans le plus profond cachot de l'enfer; le ciel devrait être de fer pour lui; toutes les créatures lui devraient ouvertement déclarer la guerre, à ce perfide, à ce déloyal, qui n'aime point Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mais ô malheur ! ô ingratitude ! c'est nous qui sommes ces déloyaux. Oserions-nous bien dire que nous aimons Notre-Seigneur Jésus-Christ? Jésus-Christ n'est pas un homme mortel que nous puissions tromper par nos compliments : il voit clair dans les cœurs, et il ne voit point d'amour dans les nôtres. Quand vous aimez quelqu'un sur la terre, rompez-vous toujours avec lui pour des sujets de très-peu d'importance? foulez-vous aux pieds tout ce qu'il vous donne? manquez-vous aux paroles que vous lui donnez? Il n'y a aucun homme vivant que vous voulussiez traiter de la sorte : c'est ainsi pourtant que vous en usez envers Jésus-Christ. Il a lié amitié avec vous; tous les jours vous y renoncez : il vous donne son corps; vous le profanez : vous lui avez engagé votre foi; vous la violez : il vous prie pour vos ennemis; vous le refusez : il vous recommande ses pauvres; vous les méprisez : il n'y a aucune partie de son corps que vos blasphèmes ne déshonorent. Et comment donc pouvez-vous éviter cette horrible mais très-équitable excommunication de l'apôtre : « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur « Jésus-Christ, qu'il soit anathème? » Et comment la puis-je éviter moi-même, ingrat et impudent pécheur que je suis? Ah! plutôt, ô grand Dieu tout-puissant qui gouvernez les cœurs ainsi qu'il vous plaît, si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, faites par votre grâce qu'il aime Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Aimons, aimons, mes frères, aimons Dieu de tout notre cœur : nous ne sommes pas chrétiens, si du moins nous ne nous efforçons de l'aimer; si du moins nous ne désirons cet amour, si nous ne le demandons ardemment à ce divin Esprit qui nous vivifie. Je ne veux pas dire que nous soyons obligés, sous peine de damnation éternelle, d'avoir la perfection de la charité. Non, fidèles, nous sommes de pauvres pécheurs : le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ excusera devant Dieu nos défauts, pourvu que nous en fassions pénitence. Je ne vous dis donc pas que nous soyons obligés d'avoir la perfection de la charité; mais je vous dis et je vous assure que nous sommes indispensablement obligés d'y tendre, selon la mesure qui nous est donnée, sans quoi nous ne sommes pas chrétiens. Courage; travaillons pour la charité. La charité, c'est tout le christianisme : quand vous épurez votre charité, vous préparez un ornement pour le ciel. Il n'y a, dit saint Paul, que la charité qui demeure au ciel : la foi se perd dans la claire vue; l'espérance s'évanouit par la possession effective : « il n'y a que la charité qui « jamais ne peut être éteinte : » *Charitas nunquam excidit* [1]. Non-seulement elle est couronnée comme la foi et comme l'espérance : mais elle-même elle est la couronne et de la foi et de l'espérance. La charité seule est digne du ciel, digne de la gloire du paradis; elle seule sera réservée pour briller éternellement devant Dieu comme un or pur, elle seule sera réservée pour brûler éternellement devant Dieu comme un holocauste de bonne odeur. Commençons d'aimer sur la terre, puisque nous ne cesserons jamais d'aimer dans le ciel : commençons la charité dès ce monde, afin qu'elle soit un jour consommée.

AUTRE EXORDE

ET FRAGMENTS DU MÊME SERMON.

Littera occidit, Spiritus autem vivificat.

La lettre tue; mais l'Esprit vivifie. II. Cor. III, 6.

Si vous me demandez, chrétiens, pour quelle cause la Pentecôte, qui était une fête du peuple ancien, est devenue une solennité du peuple nouveau, et d'où vient que, depuis le levant jusqu'au couchant, tous les fidèles s'en réjouissent non moins que de la sainte nativité ou de la glorieuse résurrection de notre Sauveur, je vous en dirai la raison, avec l'assistance de cet Esprit saint qui a rempli en ce jour sacré l'âme des apôtres. C'est aujourd'hui que notre Église a pris naissance; aujourd'hui, par la prédication du saint Évangile, la gloire et la doctrine de Jésus-Christ ont commencé d'éclairer le monde : aujourd'hui la loi mosaïque, donnée autrefois avec tant de pompe, est abolie par une loi plus auguste; et les sacrifices des animaux étant rejetés, le Saint-Esprit envoyé d'en haut se fait lui-même des hosties raisonnables et des sacrifices vivants des cœurs des disciples. Les Juifs offraient autrefois à Dieu à la Pentecôte les prémices de leurs moissons : aujourd'hui Dieu se consacre lui-même par son Saint-Esprit les prémices du christianisme,

[1] I. Cor. XVI, 22.

[1] I. Cor. XIII, 8.

c'est-à-dire, les premiers fruits du sang de son Fils; et rend les commencements de l'Église illustres par des signes si admirables, que tous les spectateurs en sont étonnés. Par conséquent, mes frères, avec quelle joie devons-nous célébrer ce saint jour! et si aujourd'hui les premiers chrétiens paraissent si vivement échauffés de l'Esprit de Dieu, n'est-il pas raisonnable que nous montrions, par une sainte et divine ardeur, que nous sommes leurs descendants? Mais, afin que vous pénétriez plus à fond quelle est la fête que nous célébrons, suivez, s'il vous plaît, ce raisonnement.

A la vérité le sang du Sauveur nous avait réconciliés à notre grand Dieu par une alliance perpétuelle; mais il ne suffisait pas pour notre salut que cet alliance eût été conclue, si ensuite elle n'eût été publiée. C'est pourquoi Dieu a choisi ce jour, où les Israélites étaient assemblés par une solennelle convocation, pour y faire publier hautement le traité de la nouvelle alliance qu'il lui plaît contracter avec nous. Et c'est ce que nous montrent ces langues de feu qui tombent d'en haut sur les saints apôtres : car d'autant que la nouvelle alliance, selon les oracles des prophéties, devait être solennellement publiée par le ministère de la prédication, le Saint-Esprit descend en forme de langues pour nous faire entendre par cette figure qu'il donne de nouvelles langues aux saints apôtres; et qu'autant qu'il remplit de personnes, il établit autant de hérauts qui publieront les articles de l'alliance et les commandements de la loi nouvelle partout où il lui plaira de les envoyer.

En effet, entendez l'apôtre saint Pierre aussitôt après la descente du Saint-Esprit; voyez comme il exhorte le peuple, et annonce la rémission des péchés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, déclarant aux habitants de Jérusalem, que ce Jésus qu'ils ont fait mourir, « Dieu « l'a établi le Seigneur et le Christ : » *Quia Dominum eum et Christum fecit Deus.* C'est ce que saint Pierre prêche aujourd'hui, comme il est écrit aux Actes [1]; et cela, dites-moi, chrétiens, n'est-ce pas faire la publication de la loi nouvelle et de la nouvelle alliance? Je joins ensemble l'alliance et la loi, parce qu'elles ne sont toutes deux qu'un même Évangile, que les apôtres, comme les hérauts du grand Dieu, publient, premièrement dans Jérusalem, conformément à ce que dit Isaïe : « La loi sortira de Sion, et la parole « de Dieu de Jérusalem [2]. »

Mais encore que la publication du saint Évangile dût être commencée dans Jérusalem, elle ne devait pas y être arrêtée. Tous les prophètes avaient promis que la loi nouvelle serait portée jusqu'aux extrémités de la terre, et que par elle toutes les nations et toutes les langues seraient assujetties au vrai Dieu. Comme donc la loi de notre Sauveur n'était pas faite pour un seul peuple, certainement il n'était pas convenable qu'elle fût publiée en un seul langage. Aussi les premiers docteurs du christianisme, qui avant ce jour étaient ignorants, aujourd'hui étant pleins de l'esprit de Dieu, parlent toutes sortes de langues, ainsi que remarque le texte sacré. Que veut dire ceci, je vous prie? qui ne voit que le Saint-Esprit nous enseigne que si autrefois, sous la loi, il n'y avait que la seule langue hébraïque qui fût l'interprète des secrets de Dieu; aujourd'hui, par l'Évangile de Jésus-Christ, toutes les langues sont consacrées, selon cet oracle de Daniel : « Toutes langues serviront au Seigneur [1]? » Étrange et inconcevable opération de cet Esprit qui souffle où il veut! de toutes les parties de la terre où les Juifs étaient dispersés, il en était venu dans Jérusalem pour y célébrer la fête de la Pentecôte : les apôtres parlent à cet auditoire mêlé de tant de peuples divers et de langues si différentes; et cependant chacun les entend : le Romain et le Parthe, le Juif et le Grec, le Mède, l'Égyptien et l'Arabe, l'Africain, l'Européen et l'Asiatique : bien plus, dans un même discours des apôtres ils remarquent tous leur propre langue; il semble à chacun qu'on lui parle la langue que sa nourrice lui a apprise; et c'est pour cela qu'ils s'écrient : « Ces hommes ne sont-ils pas Galiléens? « comment est-ce donc que chacun entend la « langue dans laquelle il est né [2]? » Fidèles, que signifie ce nouveau prodige? C'est que, par la grâce du christianisme, toutes les langues seront réunies; l'Église parlera tous les langages : il n'y en aura point, ni de si rude, ni de si barbare, dans lequel la vérité de Dieu ne soit enseignée, et, les nations diverses entrant dans l'Église, l'articulation, à la vérité, sera différente; mais il n'y aura en quelque sorte qu'un même langage : parce que tous les peuples fidèles, parmi la multiplicité des sons et des voix, n'auront tous qu'une même foi à la bouche, et une même vérité dans le cœur.

Autrefois, à la tour de Babel, l'orgueil des hommes a partagé les langages [3]; mais l'humilité de notre Sauveur les a aujourd'hui rassemblés, et la créance qui devait être commune à toutes les nations de la terre est publiée dès le premier jour en toutes les langues. Par où vous voyez, chrétiens, selon que je l'ai déjà dit, que le mys-

[1] *Act.* II, 23.
[2] *Is.* II, 3.

[1] *Dan.* VII, 14.
[2] *Act.* II, 7, 8.
[3] *Genes.* XI, 9.

tère que nous honorons aujourd'hui avec tant de solennité, c'est la publication de la loi nouvelle. Or notre Dieu ne s'est pas contenté qu'elle ait été publiée une fois ; il a établi pour toujours les prédicateurs, qui succédant à la fonction des apôtres, doivent être les hérauts de son Évangile. Et ainsi que puis-je faire de mieux, en cette sainte et bienheureuse journée, que de rappeler en votre mémoire sous quelle loi vous avez à vivre? Écoutez donc, peuples chrétiens, je vous dénonce au nom de Jésus par la parole duquel cette chaire vous doit être en vénération; je vous dénonce, dis-je, au nom de Jésus, que vous n'êtes point sous la loi mosaïque : elle est annulée et ensevelie; mais Dieu vous a appelés à la loi de grâce, à l'Évangile, au Nouveau Testament, qui a été signé du sang du Sauveur, et scellé aujourd'hui par l'Esprit de Dieu.

Et afin que vous entendiez quelle est la loi dont on vous délivre, et quelle est la loi que l'on vous impose, je vous produis l'apôtre saint Paul, qui vous enseignera cette différence. « La lettre tue, « dit-il, l'Esprit vivifie. » La lettre, c'est la loi mosaïque; l'Esprit, comme vous verrez, c'est la loi de grâce : et ainsi, en suivant l'apôtre saint Paul, faisons voir, avec l'assistance divine, que la loi mosaïque nous tue et qu'il n'y a que la loi nouvelle qui nous vivifie.

Pour pénétrer le sens de notre passage, il faut examiner avant toutes choses, quelle est cette lettre dont parle l'apôtre, quand il prononce : « La « lettre tue. » Et premièrement, il est assuré qu'il veut parler de la loi mosaïque : mais d'autant que la loi masaïque a plusieurs parties, on pourrait douter de laquelle il parle. Dans la loi, il y a les préceptes cérémoniaux : comme la circoncision et les sacrifices; et il y a les préceptes moraux, qui sont compris dans le Décalogue : « Tu « adoreras le Seigneur ton Dieu, tu ne te feras « point d'idole taillée; tu ne déroberas point, » et le reste [1]. Quant aux préceptes cérémoniaux, il est très-constant que la lettre tue : d'autant que les cérémonies de la loi ne sont pas seulement abrogées; mais encore expressément condamnées dans la loi de grâce, suivant ce que dit saint Paul aux Galates : « Si vous vous faites circon- « cire, Jésus-Christ ne vous sert de rien [2]. » Est-ce donc de cette partie de la loi, qui ordonnait les anciennes observations, que l'apôtre décide que la lettre tue? ou bien cette sentence plutôt ne doit-elle point s'appliquer à certaines expressions figurées, qui sont en divers endroits de la loi; qui ont un sens très-pernicieux, si on les explique trop à la lettre? desquelles pour cette raison on peut dire que la lettre tue; ou si ce n'est ni l'une ni l'autre de ces deux choses que l'apôtre veut désigner par ces mots, parle-t-il point peut-être du Décalogue? A quelle opinion nous rangerons-nous? Je réponds qu'il parle du Décalogue qui fut donné à Moïse sur la montagne; et je le prouve par une raison invincible. Car dans ce même troisième chapitre de la deuxième aux Corinthiens, où saint Paul nous enseigne que la lettre tue, immédiatement après parlant de la loi, il l'appelle « le ministère de mort qui a été taillé dans la « pierre, » *ministratio mortis, litteris deformata in lapidibus* [1]. Qu'est-ce qui a été gravé dans la pierre? aucun de nous pourrait-il ignorer que ce sont les dix préceptes du Décalogue; que ces dix commandements de la loi, qui défendent le mal si ouvertement, c'est ce que l'apôtre appelle la lettre qui tue? Et d'ailleurs le ministère de mort, n'est-ce pas la lettre qui tue? Concluons donc maintenant et disons : Sans doute le ministère de mort et la lettre qui tue c'est la même chose : or la loi qui a été gravée sur la pierre, c'est-à-dire, les préceptes du Décalogue, selon saint Paul, c'est le ministère de mort; et partant les préceptes du Décalogue, ces préceptes si saints et si justes, selon la doctrine du saint apôtre, sont indubitablement la lettre qui tue. Et pour confirmer cette vérité, le même aux Romains, que ne dit-il pas de la loi! « Je ne connaîtrais pas le péché, dit-il [2], si « la loi n'avait dit : « Tu ne convoiteras point. » Sur quoi l'incomparable saint Augustin raisonne ainsi très-doctement à son ordinaire [3] : Où est-ce que la loi dit : Tu ne convoiteras point? chacun sait que cela est écrit dans le Décalogue. C'est donc du Décalogue que parle l'apôtre, et c'est ce qu'il entend par la loi : et par conséquent, lorsqu'il dit : « Les passions des péchés qui sont par « la loi [4], » c'est du Décalogue qu'il parle; et quand il répète si souvent la loi de péché et de mort, c'est encore du Décalogue qu'il parle.

Au lieu que la loi mosaïque avait été gravée sur des pierres; la loi de la nouvelle alliance, que Jésus est venu annoncer au monde, a été écrite dans le fond des cœurs, comme dans des tables vivantes. C'est là le mystère que nous honorons; et c'est ce qu'avaient prédit les anciens oracles, qu'il y aurait un jour une loi nouvelle qui serait écrite dans l'esprit des hommes et gravée profondément dans les cœurs : *Dabo legem meam in cordibus eorum* [5]. C'est pour cela que le Saint-

[1] *Deut.* V, 8, 19.
[2] *Gal.* V, 2.

[1] II. *Cor.* III, 7.
[2] *Rom.* VII, 7.
[3] *Lib. de Spirit. et Litt.* n° 23, 24, t. X, col. 98, 99.
[4] *Rom.* VII, 5.
[5] *Jerem.* XXXI, 33.

Esprit remplit aujourd'hui l'Église naissante; et que, non content de paraître aux yeux sous une apparence visible, il se coule efficacement dans les âmes pour leur enseigner au dedans ce que la loi leur montre au dehors.

Mais comme il importe que nous pénétrions ce que c'est que cette loi gravée dans les cœurs, et quelle est la nécessité de cette influence secrète de l'Esprit de Dieu dans nos âmes, écoutez l'apôtre saint Paul, qui nous expliquera ce mystère dans les quatre mots que j'ai rapportés : « La lettre tue, l'esprit vivifie. » Pour comprendre solidement sa pensée, remarquons deux grands effets de la loi : elle dirige ceux qui la reçoivent, elle condamne ceux qui la rejettent; elle est la règle des uns, le juge des autres : de sorte que nous pouvons distinguer comme deux qualités dans la loi. Il y a son équité qui dirige, il y a sa sévérité qui condamne, et il faut nécessairement, ou que nous suivions la première, ou que nous souffrions la seconde : c'est-à-dire, que si l'équité ne nous règle, la sévérité nous accable; et que la force de la loi est telle, qu'il faut qu'elle nous gouverne ou qu'elle nous perde : ceux qui s'y attachent se rangent eux-mêmes en se conformant à la règle; ceux qui la choquent se brisent contre elle. La loi tue lorsquelle nous dit : Si tu n'obéis, tu mourras de mort [1]; et la loi aussi vivifie, parce qu'il est écrit dans les saintes Lettres : « Fais ces choses et tu « vivras : » elle tue ceux qu'elle condamne, elle vivifie ceux qu'elle dirige. Mais il y a cette différence notable par laquelle nous connaîtrons le sens de l'apôtre dans le passage que nous traitons : c'est que la loi suffit toute seule pour donner la mort au pécheur, et qu'elle ne suffit pas toute seule pour donner le salut au juste; et la raison en est évidente. Pour donner la mort au pécheur, c'est assez que la loi prononce au dehors la sentence qui le condamne; et c'est ce qu'elle fait toute seule avec une autorité souveraine : au contraire, pour donner la vie, il faut qu'elle soit écrite au dedans, parce que c'est là qu'elle doit agir; et elle n'y peut entrer par ses propres forces : elle retentit aux oreilles, elle brille devant les yeux; mais elle ne pénètre point dans le cœur : il faut que le Saint-Esprit lui ouvre l'entrée; par où nous pouvons aisément comprendre le raisonnement de l'apôtre. Tant que la loi demeure hors de nous, qu'elle frappe seulement les oreilles, elle ne sert qu'à nous condamner; c'est pourquoi c'est une lettre qui tue : et lorsqu'elle entre dans l'intérieur pour y opérer le salut des hommes, c'est le Saint-Esprit qui l'y grave; c'est pourquoi c'est l'Esprit qui nous vivifie. Comme nous sommes tout ensemble durs et ignorants, il ne suffit pas de nous enseigner il faut encore nous amollir. Ainsi vous n'avez rien fait, ô divin Sauveur! de nous avoir prêché au dehors les préceptes de votre Évangile, si vous ne parlez au dedans d'une manière secrète et intérieure, par l'effusion de votre Esprit saint. De là il est facile d'entendre quelle est l'opération de la loi, et quelle est celle de l'Esprit de Dieu. Parce qu'il voit que la loi nous tue, quand elle agit seulement au dehors, il l'écrit dans le fond du cœur, afin qu'elle nous donne la vie. L'équité de la loi se présente à nous, sa sévérité nous menace; et le Saint-Esprit qui nous meut, afin que nous puissions éviter la sévérité qui condamne, nous fait aimer l'équité qui règle : de peur que nous soyons captifs sous la loi, comme criminels, il fait que nous l'embrassons comme ses amis, et c'est ainsi qu'il nous vivifie. De sorte que tout le dessein de l'apôtre, dans le passage que nous expliquons, c'est en premier lieu de nous faire voir la loi ennemie de l'homme pécheur, qui le tue et qui le condamne; et ensuite l'homme pécheur, devenu ami de la loi, qui l'embrasse et qui la chérit par l'opération de la grâce. Et qu'est-ce qu'écrire la loi dans nos cœurs, sinon faire que nous l'aimions d'une affection si puissante, que, malgré tous les obstacles du monde, elle devienne la règle de notre vie?

[1] *Exod.* XXI, 12 et seqq.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE JOUR DE LA PENTECOTE.

Quel est l'esprit du christianisme. Mépriser les présents du monde, sa haine et sa fureur : trois maximes de la générosité chretienne. Avec quel courage les apôtres et les prmiers chrétiens méprisent les présents du monde, attaquent sa haine, triomphent de ses menaces. Merveilleuse union que le Saint-Esprit fait de leurs cœurs. Pourquoi ne devons-nous pas nous regarder en nous-mêmes, mais dans l'unité de tout le corps dont nous sommes membres. L'envie et la dureté exterminées par la fraternité chrétienne.

Spiritum nolite extinguere.

N'éteignez pas l'Esprit. I Thessal. v, 19.

Cette joie publique et universelle, qui se répand par toute la terre dans cette auguste solennité, avertit les chrétiens de se souvenir que c'est en ce jour que l'Église est née, et que nous sommes nés avec elle par la grâce de la nouvelle alliance. Il n'est point de nations si barbares, ni de peuples si éloignés qui ne soient invités par le Saint-Esprit à la fête que nous célébrons. Si étrange que soit leur langage, ils pourront tous l'entendre aujourd'hui dans la bouche des saints

apôtres; et Dieu nous montre, par ce miracle, que cette Église si resserrée, que nous voyons naître en un coin du monde, remplira un jour tout l'univers, et attirera tous les peuples, puisque déjà dès sa tendre enfance elle parle toutes les langues : afin, mesdames, que nous entendions que si la confusion de Babel les a autrefois divisées, la charité chrétienne les unira toutes, et qu'il n'y en aura point de si rude ni de si irrégulière en laquelle on ne prêche le Sauveur Jésus et les mystères de son Évangile. Que reste-t-il donc maintenant; sinon que participant de tout notre cœur à la joie commune de tout le monde, nous tâchions de nous revêtir de l'esprit de cette Église naissante : c'est-à-dire, du Saint-Esprit même? après que nous aurons imploré sa grâce par l'intercession de Marie, qui le reçoit aujourd'hui avec tous les autres; mais qui était accoutumée dès longtemps à sa bienheureuse présence, puisqu'il était survenu en elle lorsque l'ange la salua par ces mots : *Ave, Maria.*

Puisque cette sainte journée fait revoir à tous les fidèles la solennité bienheureuse en laquelle l'Esprit de Dieu se répandit avec abondance sur les disciples de Jésus-Christ, et sur son Église naissante; je me persuade aisément, âmes saintes et religieuses, que, rappelant en votre mémoire une grâce si signalée, vous aurez aussi préparé vos cœurs pour la recevoir en vous-mêmes, et pour être les temples vivants de ce Dieu qui descend sur nous. Que si je ne me trompe pas dans cette pensée; s'il est vrai, comme je l'espère, que le Saint-Esprit vous anime, et que vous brûliez de ses flammes, que puis-je faire de plus convenable, pour édifier votre piété, que de vous exhorter, autant que je puis, à conserver cette ardeur divine, en vous disant avec l'apôtre : *Spiritum nolite extinguere :* « Gardez-vous d'éteindre l'Esprit. » Car, mes sœurs, ce divin Esprit qui est tombé sur les saints apôtres, sous la forme visible du feu, se répand encore invisiblement dans tout le corps de l'Église : il ne descend pas sur la terre pour passer légèrement sur les cœurs; il vient établir sa demeure dans la sainte société des fidèles : *Apud vos manebit*[1]. C'est pourquoi nous apprenons, par les Écritures, qu'il y a un esprit nouveau,[2] un esprit du christianisme et de l'Évangile, dont nous devons tous être revêtus; et c'est cet esprit du christianisme que saint Paul nous défend d'éteindre. Il faut donc entendre aujourd'hui quel est cet esprit de la loi nouvelle qui doit animer tous les chrétiens; et, pour le comprendre solidement, écoutez, non point mes paroles, mais les saints enseignements de l'apôtre que je choisis pour mon conducteur. Grand Paul, expliquez-nous ce mystère.

Nous voyons par expérience que chaque assemblée, chaque compagnie a son esprit particulier; et quand nos charges ou nos dignités nous donnent place dans quelque corps, aussitôt on nous avertit de prendre l'esprit de la compagnie dans laquelle nous sommes entrés. Quel est donc l'esprit de l'Église, dont notre baptême nous a faits les membres? et quel est cet esprit nouveau qui se répand aujourd'hui sur les saints apôtres, et qui doit se communiquer à tous les disciples de l'Évangile? Chrétiens, voici la réponse de l'incomparable docteur des Gentils : *Non dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis et dilectionis*[1] : « Sache, dit il, mon cher Timothée, » car c'est à lui qu'il écrit ces mots, » que Dieu ne nous « donne pas un esprit de crainte, mais un esprit « de force et d'amour; » par conséquent saint Paul nous enseigne que cet esprit de force et de charité, c'est le véritable esprit du christianisme.

Mais il faut entrer plus avant dans le sentiment de l'apôtre, et pour cela remarquez, messieurs, que la profession du christianisme a deux grandes obligations que Jésus-Christ nous a imposées. Il oblige premièrement ses disciples à l'exercice d'une rude guerre; il les oblige secondement à une sainte et divine paix. Il les prépare à la guerre, quand il les avertit en plusieurs endroits que tout le monde leur résistera; c'est pourquoi il veut qu'ils soient violents : et il les oblige à la paix, lorsque, malgré ces contradictions, il leur ordonne d'être pacifiques. Il les prépare à la guerre, quand il les envoie « au milieu des « loups, » *in medio luporum;* et il les oblige à la paix, quand il veut « qu'ils soient des brebis, » *sicut oves*[2] : il les prépare à la guerre, quand il dit dans son Évangile qu'il jette un glaive au milieu du monde pour être le signal du combat; *Non veni pacem mittere, sed gladium*[3]; et il les oblige à la paix, quand il promet d'allumer un feu pour être le principe de la charité : *Ignem veni mittere in terram*[4]. Il y a donc une sainte guerre pour combattre contre le monde, et il y a une paix du christianisme pour nous unir en Notre-Seigneur. Pour soutenir de si longs combats, nous avons besoin d'un esprit de force, et pour maintenir cette paix, l'esprit de charité nous est nécessaire : c'est pourquoi saint Paul nous enseigne que « Dieu ne nous donne pas un esprit de

[1] *Joan* XIV, 17.
[2] *Ezech.* XI, 19, XXXVI, 26.

[1] II. *Tim.* I, 7.
[2] *Matth.* X, 16.
[3] *Ibid.* 34.
[4] *Luc.* XII, 49.

« crainte, mais un esprit de force et de charité[1]; » et tel est l'esprit du christianisme dont les apôtres ont été remplis.

En effet, considérons attentivement l'histoire de l'Église naissante; qu'y voyons-nous d'extraordinaire, et en quoi y remarquons-nous cet esprit du christianisme? En ces deux effets admirables, je veux dire, en la fermeté invincible et en la sainte union de tous les fidèles; et vous le verrez clairement, si vous voulez seulement entendre ce que saint Luc a dit dans les Actes : « Ils « furent remplis de l'Esprit de Dieu : » *Repleti sunt omnes Spiritu sancto;* et de là qu'est-il arrivé? Deux choses que saint Luc a bien remarquées : *Loquebantur cum fiducia*[2]; premièrement, « Ils parlèrent avec fermeté : » voyez-vous pas cet esprit de force? Et il ajoute aussitôt après, « et ils n'étaient tous qu'un cœur et qu'une âme, » *cor unum et anima una*[3]; et c'est l'esprit de la charité. Voilà donc, et n'en doutez pas, quel est l'esprit du christianisme; voilà quel était l'esprit de nos pères : esprit courageux, esprit pacifique; esprit de fermeté et de résistance; esprit de charité et de douceur : esprit qui se met au-dessus de tout par sa force et par sa vigueur; « esprit qui se « met au-dessous de tous par la condescendance « de sa charité : » *Per charitatem servite invicem*[4]. Tel est l'esprit de la loi nouvelle : « chrétiens, « ne l'éteignez pas : » *Spiritum nolite extinguere*[5]. Imitez l'Église naissante, et la ferveur de ses premiers temps, dont je vous dois aujourd'hui proposer l'exemple. Conservez cet esprit de force, par lequel vous pourrez combattre le monde; conservez cet esprit d'amour, pour vivre en l'unité de vos frères dans la paix du christianisme : deux points que je traite en peu de paroles, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Disons donc, avant toutes choses, que les chrétiens doivent être forts, et que l'esprit du christianisme est un esprit de courage et de fermeté : car si nous voyons dans l'histoire, que des peuples se vantaient d'être belliqueux; parce que dès leur première jeunesse on les préparait à la guerre, on les durcissait aux travaux, on les accoutumait aux périls : combien devons-nous être forts, nous qui sommes dès notre enfance enrôlés par le saint baptême à une milice spirituelle dont la vie n'est que tentation, dont tout l'exercice est la guerre, et qui sommes exposés au milieu du

[1] II. *Tim.* I, 7.
[2] *Act.* IV, 31.
[3] *Ibid.* 32.
[4] *Gal.* V, 13.
[5] II. *Tim.* V, 19

monde comme dans un champ de bataille, pour combattre mille ennemis découverts et mille ennemis invisibles! Parmi tant de difficultés et tant de périls qui nous environnent, devons-nous pas être nourris dans un esprit de force et de fermeté; afin d'être toujours immobiles malgré les plaisirs qui nous tentent, malgré les afflictions qui nous frappent, malgré les tempêtes qui nous menacent? Aussi voyons-nous dans les Écritures, que Dieu prévoyant les combats où il engageait ses fidèles, « leur ordonne de se renfermer et de demeurer « en repos jusqu'à ce qu'il les ait revêtus de force : *Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto*[1]; leur montrant par cette parole, que, pour soutenir les efforts qui attaquent les enfants de Dieu en ce monde, il faut une fermeté extraordinaire.

C'est ce qui m'oblige, messieurs, à vous proposer aujourd'hui trois maximes fondamentales de la générosité chrétienne, lesquelles vous verrez pratiquées dans l'histoire du christianisme naissant, et dans la conduite de ces grands hommes que le Saint-Esprit remplit en ce jour : voici quelles sont ces maximes, que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire. Mépriser les présents du monde, ses richesses, ses biens, ses plaisirs; voilà la première maxime. Mais parce qu'en refusant les présents du monde, on encourt infailliblement ses disgrâces : non-seulement mépriser ses biens, mais encore mépriser sa haine, et ne pas craindre de lui déplaire, voilà la seconde maxime. Et comme sa haine étant méprisée se tourne en une fureur implacable : non-seulement mépriser sa haine, mais sa rage, mais ses menaces, et enfin se mettre au-dessus des maux que la fureur la plus emportée peut faire souffrir à notre innocence; voilà la troisième maxime : c'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

La première maxime de force que nous donne l'esprit du christianisme, c'est de mépriser les présents du monde; et la raison en est évidente : car c'est un principe très-indubitable que notre estime ou notre mépris suivent les idées dont nous sommes pleins, et les espérances que l'on nous donne. Voyons donc de quelles idées nous remplit l'esprit du christianisme, et quels désirs il excite en nous. Il faut que vous l'appreniez de saint Paul par ces excellentes paroles qu'il adresse aux Corinthiens : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus :* « Nous n'avons pas reçu l'esprit de « ce monde; » et par conséquent concluez que le chrétien véritable n'est pas plein des idées du monde. Quel esprit avons-nous reçu? *Sed Spiritum qui ex Deo est :* « un Esprit qui est de Dieu, »

[1] *Luc.* XXIV, 49.

dit saint Paul, et il en ajoute cette raison : « A fin « que nous sachions, poursuit-il, toutes les choses « que Dieu nous donne : » *Ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis*[1], Quelles sont ces choses que Dieu nous donne, sinon l'adoption des enfants, l'égalité avec les anges, l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône? Voilà quelles sont les idées que le Saint-Esprit imprime en nos âmes : il y grave l'idée d'un bien éternel, d'un trésor qui ne se perd, d'une vie qui ne finit pas, d'une paix immuable et perpétuelle. Si je suis plein de ces grandes choses, et si j'ai l'esprit occupé d'espérances si relevées, puis-je estimer les présents du monde? Car, ô monde, qu'opposeras-tu à ces biens infinis et inestimables? Des plaisirs? mais seront-ils purs? Des honneurs? seront-ils solides? La faveur? est-elle durable? La fortune? est-elle assurée? Quelque grand établissement? es-tu capable de m'en garantir une jouissance paisible, et me rendras-tu immortel pour posséder ces biens sans inquiétude? qui ne sait qu'il est impossible? La figure de ce monde passe; tout ce que les hommes estiment n'est que folie et illusion; et l'esprit de grâce que j'ai reçu, me remplissant des grandes idées des biens éternels qui me sont donnés, m'a élevé au-dessus du monde, et ses présents ne me sont plus rien. Telle est la première maxime de la générosité chrétienne.

Mais, fidèles, ce n'est pas assez : si vous n'aimez pas le monde, il vous haïra; ceux qui méprisent les présents du monde encourent infailliblement sa disgrâce; et il faut ou s'engager avec lui, en recevant ses faveurs, ou rompre ouvertement ses liens, et ne pas craindre de lui déplaire; et c'est la seconde maxime de l'Esprit du christianisme. Car c'est une vérité très-constante, que jamais les hommes ne produiront rien qui soit digne de l'Évangile et de l'esprit de la loi nouvelle, tant qu'on n'aura pas le courage de renoncer à la complaisance, et de se résoudre à déplaire aux hommes. En effet, considérez, chrétiens, les lois tyranniques et pernicieuses que le monde nous a imposées contre les obligations de notre baptême. N'est-ce pas le monde qui dit que de pardonner, c'est faiblesse; et que c'est manquer de courage, que de modérer son ambition? N'est-ce pas le monde qui veut que la jeunesse coure aux voluptés; et que l'âge plus avancé n'ait de soin que pour s'établir, et que tout cède à l'intérêt? N'est-ce pas une loi du monde, qu'il faut nécessairement s'avancer, s'il se peut par les bonnes voies, sinon s'avancer par quelque façon; s'il le faut, par la flatterie; s'il est besoin, même par le crime? N'est-ce pas ce que dit le monde? ne sont-ce pas ses lois et ses ordonnances? Et pourquoi sont-elles suivies? d'où leur vient cette autorité qu'elles se sont acquise par toute la terre? est-ce de la raison, ou de la justice? Mais Jésus-Christ les a condamnées, et il a donné tout son sang pour nous délivrer de leur servitude : d'où vient donc que ces lois maudites règnent encore par toute la terre, contre la doctrine de l'Évangile? Je ne craindrai pas d'assurer que c'est la crainte de déplaire aux hommes, qui leur donne cette autorité.

Mais peut-être que vous jugerez que ce n'est pas à la complaisance qu'il faut imputer tout ce crime, et qu'il en faut aussi accuser nos autres inclinations corrompues. Non, mes sœurs, je n'accuse qu'elle, et je m'appuie sur cette raison : car je confesse facilement que nos mauvaises inclinations nous jettent dans de mauvaises pratiques; mais je nie que ce soient nos inclinations qui leur donnent la force de lois auxquelles on n'ose pas contredire. Ce qui les érige en force de lois, et ce qui contraint à les suivre, par une espèce de nécessité, c'est la tyrannie de la complaisance; parce qu'on a honte de demeurer seul, parce qu'on n'ose pas s'écarter du chemin que l'on voit battu, parce qu'on craint de déplaire aux hommes; et on dit pour toute raison : C'est ainsi qu'on vit dans le monde; il faut faire comme les autres. Tellement que ces lois damnables que le monde oppose au christianisme, il faut quelqu'un pour les proposer et quelqu'un pour les établir : nos inclinations les proposent et nos inclinations les conseillent; mais c'est la crainte de déplaire aux hommes qui leur donne l'autorité souveraine. C'est ce que prévoyait le divin apôtre, lorsqu'il avertit ainsi les fidèles : « Vous avez été achetés d'un grand « prix, ne vous rendez pas esclaves des hommes : » *Nolite fieri servi hominum*[1]. En effet, ne le sens-tu pas, que tu te jettes dans la servitude, quand tu crains de déplaire aux hommes, et quand tu n'oses résister à leurs sentiments ; esclave volontaire des erreurs d'autrui?

Chrétiens, ce n'est pas là notre esprit, ce n'est pas l'esprit du christianisme. Écoutez l'apôtre saint Paul, qui nous dit avec tant de force : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde : » *Non enim spiritum hujus mundi accepimus*. Je ne croirai pas me tromper, si je dis que l'esprit du monde, dont parle l'apôtre en ce lieu, c'est la complaisance mondaine, qui corrompt les meilleures âmes, qui, minant peu à peu les malheureux restes de notre vertu chancelante, nous fait être de tous les crimes, non tant par inclination, que par compagnie; qui, au lieu de cette force

[1] I. *Cor.* II, 12.

[1] I. *Cor.* VII, 23.

invincible et de cette fermeté d'un front chrétien que la croix doit avoir durci contre toute sorte d'opprobres, les rend si tendres et si délicats, que nous avons honte de déplaire aux hommes pour le service de Jésus-Christ. Mon Sauveur, ce n'est pas là cet Esprit que vous avez aujourd'hui répandu sur nous : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est:* « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, « pour être les esclaves des hommes; mais notre « Esprit venant de Dieu même, » nous met au-dessus de leurs jugements, et nous fait mépriser leur haine; et c'est la seconde maxime de la générosité du christianisme.

Mais il faut encore s'élever plus haut; et la troisième, qui me reste à vous proposer, va faire trembler tous nos sens, et étonner toute la nature : car c'est elle qui fait dire au divin apôtre : « Qui est capable de nous séparer de la charité « de Notre-Seigneur? est-ce l'affliction ou l'an- « goisse? est-ce la nudité ou la faim, la persécu- « tion ou le glaive? Mais nous surmontons en « toutes ces choses, à cause de celui qui nous a « aimés : » *In his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos*[1]. Ainsi, que le monde frémisse, qu'il allume par toute la terre le feu de ses persécutions, la générosité chrétienne surmontera sa rage impuissante; et je comprends aisément la cause d'une victoire si glorieuse, par une excellente doctrine que l'apôtre saint Jean nous enseigne; que « celui qui habite en nous est plus « grand que celui qui est dans le monde : » *Major est qui in vobis est, quam qui in mundo*[2]. Entendez ici, chrétiens, que celui qui est en nous, c'est le Saint-Esprit que Dieu a répandu en nos cœurs. Et qui ne sait que cet Esprit tout-puissant est infiniment plus grand que le monde? Par conséquent, quoi qu'il entreprenne, et quelques tourments qu'il prépare, le plus fort ne cédera pas au plus faible. Le chrétien généreux surmontera tout; parce qu'il est rempli d'un Esprit qui est infiniment au-dessus du monde.

Ce sont, mes sœurs, ces fortes pensées qui ont si longtemps soutenu l'Église : elle voyait tout l'empire conjuré contre elle; elle lisait à tous les poteaux et à toutes les places publiques les sentences épouvantables que l'on prononçait contre ses enfants : toutefois elle n'était pas effrayée; mais sentant l'esprit dont elle était pleine, elle savait bien maintenir cette liberté glorieuse de professer le christianisme, et, quoique les lois la lui refusassent, elle se la donnait par son sang : car c'était un crime chez elle de se l'acquérir par une autre voie; et l'unique moyen qu'elle proposait pour secouer ce joug, c'était de mourir constamment. C'est pourquoi Tertullien s'étonne qu'il y eût des chrétiens assez lâches pour se racheter par argent des persécutions qui les menaçaient; et vous allez entendre des sentiments vraiment dignes de l'ancienne Église et de l'esprit du christianisme. *Christianus pecunia salvus est; et in hoc nummos habet ne patiatur, dum adversus Deum erit dives :* « O honte de l'Église, s'écrie « ce grand homme, un chrétien sauvé par argent, « un chrétien riche pour ne souffrir pas! a-t-il « donc oublié, dit-il, que Jésus s'est montré ri- « che pour lui par l'effusion de son sang? » *At enim Christus sanguine fuit dives pro illo*[1]. Ne vous semble-t-il pas qu'il lui dise : Toi, qui t'es voulu sauver par ton or, dis-moi, chrétien, où était ton sang? n'en avais-tu plus dans tes veines, quand tu as été fouiller dans tes coffres pour y trouver le prix honteux de ta liberté? sache qu'étant rachetés par le sang, étant délivrés par le sang, nous ne devons point d'argent pour nos vies, nous n'en devons point pour nos libertés, et notre sang nous doit garder celle que le sang de Jésus-Christ nous a méritée : *Sanguine empti, sanguine munerati, nullum nummum pro capite debemus*[2]. Ceux qui vivent en cet esprit, ce sont, mes sœurs, les vrais chrétiens, et ce sont les vrais successeurs de ces hommes incomparables que l'esprit de force remplit aujourd'hui : car il est temps de venir à eux, et de vous montrer dans leurs actions ces trois maximes que j'ai expliquées.

Et premièrement regardez comme ils méprisent les présents du monde : aussitôt qu'ils sont chrétiens, ils ne veulent plus être riches. Voyez ces nouveaux convertis, avec quel zèle ils vendent leurs biens, et comme ils se pressent autour des apôtres, « pour jeter tout leur argent à leurs « pieds, » *ponebant ante pedes apostolorum*[3]. Où vous pouvez aisément connaître le mépris qu'ils font des richesses : car, comme remarque saint Jean Chrysostôme[4], judicieusement à son ordinaire, ils ne les mettent pas dans les mains, mais ils les apportent aux pieds des apôtres; et en voici la véritable raison. S'ils croyaient leur faire un présent honnête, ils les leur donneraient dans leurs mains; mais, en les jetant à leurs pieds, ne semble-t-il pas qu'ils nous veulent dire que ce n'est pas tant un présent qu'ils font, qu'un fardeau inutile dont ils se déchargent? et tout ensemble n'admirez-vous pas comme ils honorent les saints apôtres? O apôtres de Jésus-Christ,

[1] *Rom.* VIII, 35, 37.
[2] I. *Joan.* IV, 4.

[1] *De fug. in persecut.* n° 12.
[2] *Ibid.*
[3] *Act.* IV, 35.
[4] *In Act. Apost. Hom.* XI, n° 1, t. IX, p. 90. *In Epist. ad Rom. Hom.* VII, n° 8; *ibid.* p. 494.

c'est vous qui êtes les vainqueurs du monde ; et voilà qu'on met à vos pieds les dépouilles du monde vaincu, ainsi qu'un trophée magnifique qu'on érige à votre victoire. D'où vient à ces nouveaux chrétiens un si grand mépris des richesses, sinon qu'ils commencent à se revêtir de l'esprit du christianisme, et que l'idée des biens éternels leur ôte l'estime des biens périssables? C'était la première maxime, mépriser les présents du monde.

Je vois que vous admirez ces grands hommes, vous êtes étonnés de leur fermeté; toutefois tout ce que j'ai dit n'est qu'un faible commencement : nos braves et invincibles lutteurs ne sont pas entrés au combat; ils n'ont fait encore que se dépouiller, quand ils ont quitté leurs richesses : ils vont commencer à venir aux prises, en attaquant la haine du monde. C'est ici qu'il faut avoir les yeux attentifs.

Certainement, chrétiens, c'était une étrange résolution que de prêcher le nom de Jésus dans la ville de Jérusalem. Il n'y avait que cinquante jours que tout le monde criait contre lui : « Qu'on « l'ôte, qu'on l'ôte, qu'on le crucifie[1] ! » Cette haine cruelle et envenimée vivait encore dans le cœur des peuples : prononcer seulement son nom, c'était choquer toutes les oreilles; le louer, c'était un blasphème : mais publier qu'il est le Messie, prêcher sa glorieuse résurrection, n'était-ce pas porter les esprits jusqu'à la dernière fureur? Tout cela n'arrête pas les apôtres : Oui, nous vous prêchons, disaient-ils, « et que toute « la maison d'Israël le sache, que le Dieu de nos « pères a ressuscité et a fait asseoir à sa droite ce « Jésus que vous avez mis en croix[2]. » Et parce qu'ils avaient cru s'excuser de la mort de cet innocent en le livrant aux mains de Pilate, ils ne leur dissimulent pas que cette excuse augmente leur faute. « Car Pilate, disent-ils, a voulu le « sauver, et c'est vous qui l'avez perdu[3]. » Et voyez comme ils exagèrent leur crime : « Vous « avez renié le Saint et le Juste, et vous avez de« mandé la grâce d'un voleur et d'un meurtrier, « et vous avez fait mourir l'auteur de la vie[4]. » Est-il rien de plus véhément pour confondre leur ingratitude, que de leur mettre devant les yeux toute l'horreur de cette injustice, d'avoir conservé la vie à celui qui l'ôtait aux autres par ses homicides, et tout ensemble de l'avoir ôtée à celui qui la donnait par sa grâce? et pendant qu'ils disaient ces choses, combien voyaient-ils d'hommes irrités dont la rage frémissait contre eux!

[1] *Joan.* XIX, 15.
[2] *Act.* II, 36.
[3] *Ibid.* III, 13.
[4] *Ibid.* 14, 15.

Mais ces grandes âmes ne s'étonnaient pas; et c'était une des maximes de l'esprit qui les possédait, de ne pas craindre de déplaire aux hommes.

Passons maintenant plus avant, et voyons-leur vaincre les menaces de ceux dont ils ont méprisé la haine; c'est la dernière maxime. On les prend, on les emprisonne, on les fouette inhumainement; « on leur ordonne, sous de grandes « peines, de ne plus prêcher en ce nom, » *in nomine hoc*[1] : car, messieurs, c'est ainsi qu'ils parlent; en ce nom odieux au monde, et qu'ils craignent de prononcer : tant ils l'ont en exécration! A cela que répondent les apôtres? Une parole toute généreuse : *Non possumus*[2] : « Nous ne « pouvons pas, nous ne pouvons pas nous taire « des choses dont nous sommes témoins oculai« res. » Et remarquez ici, chrétiens, qu'ils ne disent point : Nous ne voulons pas; car ils sembleraient donner espérance qu'on pourrait changer leur résolution : mais de peur qu'on attende d'eux quelque chose indigne de leur ministère, ils disent tous d'une même voix : Ne tentez pas l'impossible; *Non possumus :* « Nous ne pouvons « pas. » C'est ce qui confond leurs juges iniques.

C'est ici que ces innocents font le procès à leurs propres juges, qu'ils effrayent ceux qui les menacent, et qu'ils abattent ceux qui les frappent : car écoutez ces juges iniques, et voyez comme ils parlent entre eux dans leur criminelle assemblée. *Quid faciemus hominibus istis*[3]? « Que pouvons« nous faire à ces hommes? » Voici un spectacle digne de vos yeux : dès la première prédication, trois mille hommes viennent aux apôtres; et touchés de pénitence, leur disent : « Nos chers « frères, que ferons-nous? » *Quid faciemus, viri fratres*[4] ? D'autre part, les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens les appellent à leur tribunal; là, étonnés de leur fermeté, et ne sachant que résoudre, ils disent : « Que ferons-nous « à ces hommes? » *Quid faciemus hominibus istis ?* Ceux qui croient et ceux qui contredisent, tous deux disent : « Que ferons-nous? » mais avec des sentiments opposés : les uns par obéissance, et les autres par désespoir; les uns le disent pour subir la loi, et les autres le disent de rage de ne pouvoir pas la donner. Avez-vous jamais entendu une victoire plus glorieuse? Il n'y a que deux sortes d'hommes dans la ville de Jérusalem; dont les uns croient, les autres résistent : ceux-là suivent les apôtres et s'abandonnent à leur conduite : Nos frères, que ferons-nous? ordonnez; et ceux même qui les contredisent, et qui veu-

[1] *Act.* IV, 17.
[2] *Ibid.* 30
[3] *Ibid.* IV. 16.
[4] *Ibid* II, 37.

lent les exterminer, ne savent néanmoins que leur faire : Que ferons-nous à ces hommes? Ne voyez-vous pas qu'ils jettent leurs biens, et qu'ils sont prêts de donner leurs âmes? les promesses ne les gagnent pas, les injures ne les troublent pas, les menaces les encouragent, les supplices les réjouissent : *Quid faciemus?* « Que leur ferons-« nous? » O Église de Jésus-Christ, je n'ai plus de peine à comprendre que les tiens, en prêchant, en souffrant, en mourant, couvriront les tyrans de honte, et qu'un jour ta patience forcera le monde à changer les lois qui te condamnaient; puisque je vois que dès ta naissance tu confonds déjà tous les magistrats et toutes les puissances de Jérusalem par la seule fermeté de cette parole : *Non possumus :* « Nous ne pouvons pas. »

Mais, saints disciples de Jésus-Christ, quelle est cette nouvelle impuissance? Vous trembliez en ces derniers jours, et le plus hardi de la troupe a renié lâchement son maître; et vous dites maintenant : Nous ne pouvons pas. Et pourquoi ne pouvez-vous pas? C'est que les choses ont été changées; un feu céleste est tombé sur nous, une loi a éte écrite en nos cœurs, un Esprit tout-puissant nous presse : charmés de ses attraits infinis, nous nous sommes imposé nous-mêmes une bienheureuse nécessité d'aimer Jésus-Christ plus que notre vie; c'est pourquoi nous ne pouvons plus obéir au monde : nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir; mais nous ne pouvons pas trahir l'Évangile, et dissimuler ce que nous savons : *Non possumus ea quæ vidimus et audivimus non loqui* [1].

Voilà, messieurs, quels étaient nos pères; tel est l'esprit du christianisme, esprit de fermeté et de résistance, qui se met au-dessus des présents du monde, au-dessus de sa haine la plus animée, au-dessus de ses menaces les plus terribles : c'est par cet esprit généreux que l'Église a été fondée; c'est dans cet esprit qu'elle s'est nourrie : chrétiens, ne l'éteignez pas : *Spiritum nolite extinguere.* Quand on tâche de nous détourner de la droite voie du salut, quand le monde nous veut corrompre par ses dangereuses faveurs, et par le poison de sa complaisance, pourquoi n'osons-nous résister? Si nous nous vantons d'être chrétiens, pourquoi craignons-nous de déplaire aux hommes? et que ne disons-nous avec les apôtres ce généreux « Nous ne pouvons « pas? » Mais l'usage de cette parole ne se trouve plus parmi nous : il n'est rien que nous ne puissions pour satisfaire notre ambition et nos passions déréglées. Ne faut-il que trahir notre conscience, ne faut-il qu'abandonner nos amis, ne faut-il que violer les plus saints devoirs que la religion nous impose, *Possumus,* nous le pouvons; nous pouvons tout pour notre fortune, nous pouvons tout pour nous agrandir : mais s'il faut servir Jésus-Christ, s'il faut nous résoudre de nous séparer de ces objets qui nous plaisent trop, s'il faut rompre ces attachements et briser ces liens trop doux; c'est alors que nous commençons de ne rien pouvoir : *Non possumus* : « Nous ne « pouvons pas. » Que sert donc de dire aujourd'hui à la plupart de mes auditeurs : « N'éteignez pas « l'esprit de la grâce? » Il est éteint, il n'y en a plus; cet esprit de fermeté chrétienne ne se trouve plus dans le monde : c'est pourquoi les vices ne sont pas repris; ils triomphent, tout leur applaudit : et de ce grand feu du christianisme, qui autrefois a embrasé tout le monde, à peine en reste-t-il quelques étincelles. Tâchons donc de les rallumer en nous-mêmes, ces étincelles à demi éteintes et ensevelies sous la cendre.

Chrétiens, quoi qu'on nous propose, soyons fermes en Jésus-Christ, et dans les maximes de son Évangile. Pourquoi veut-on vous intimider par la perte des biens du monde? Tertullien a dit un beau mot, que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire : *Non admittit status fidei necessitates* [1] : « La foi ne connaît point de nécessi-« tés. » Vous perdrez ce que vous aimez. Est-il nécessaire que je le possède? Votre procédé déplaira aux hommes. Est-il nécessaire que je leur plaise? Votre fortune sera ruinée. Est-il nécessaire que je la conserve? Et quand notre vie même serait en péril; mais l'infinie bonté de mon Dieu n'expose pas notre lâcheté à des épreuves si difficiles : quand notre vie même serait en péril, je vous le dis encore une fois, la foi ne connaît point de nécessités; il n'est pas même nécessaire que vous viviez; mais il est nécessaire que vous serviez Dieu : et quoi qu'on fasse, quoi qu'on entreprenne, que l'on tonne, que l'on foudroie, que l'on mêle le ciel avec la terre, toujours sera-t-il véritable qu'il ne peut jamais y avoir aucune nécessité de pécher; « puisqu'il n'y a parmi les « fidèles qu'une seule nécessité, qui est celle de « ne pécher pas : » *Nulla est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi* [2]. Méditons ces fortes maximes de l'Évangile de Jésus-Christ; mais ne songeons pas tellement à la fermeté chrétienne, que nous oubliions les tendresses de la charité fraternelle qui est la seconde partie de l'esprit du christianisme.

SECOND POINT.

Il pourrait sembler, chrétiens, que l'esprit du

[1] *Act.* IV, 20.

[1] *De Cor.* n° 11.
[2] *Ibid.*

christianisme, en rendant nos pères plus forts, les aurait en même temps rendus moins sensibles, et que la fermeté de leur âme aurait diminué quelque chose de la tendresse de leur charité. Car soit que ces deux qualités, je veux dire la douceur et le grand courage, dépendent de complexions différentes, soit que ces hommes nourris aux alarmes, étant accoutumés de longtemps à n'être pas alarmés de leurs périls, ni abattus de leurs propres maux, ne puissent pas être aisément émus de tous les autres objets qui les frappent; nous voyons assez ordinairement que ces forts et ces intrépides prennent dans les hasards de la guerre je ne sais quoi de moins doux et de moins sensible, pour ne pas dire de plus dur et de plus rigoureux.

Mais il n'en est pas de la sorte de nos généreux chrétiens : ils sont fermes contre les périls, mais ils sont tendres à aimer leurs frères; et l'Esprit tout-puissant qui les pousse, sait bien le secret d'accorder de plus opposées contrariétés. C'est pourquoi nous lisons dans les Écritures que le Saint-Esprit forme les fidèles de deux matières bien différentes. Premièrement il les fait d'une matière molle, quand il dit par la bouche d'Ézéchiel : *Dabo vobis cor carneum* [1] : « Je vous donnerai un cœur de chair; » et il les fait aussi de fer et d'airain, quand il dit à Jérémie : « Je t'ai « mis comme une colonne de fer et comme une « muraille d'airain : » *Dedi te in columnam ferream et in murum æreum* [2]. Qui ne voit qu'il les fait d'airain, pour résister à tous les périls; et qu'en même temps il les fait de chair pour être attendris par la charité? Et de même que ce feu terrestre partage tellement sa vertu qu'il y a des choses qu'il fait plus fermes, et qu'il y en a d'autres qu'il rend plus molles; il en est à peu près de même de ce feu spirituel qui tombe aujourd'hui. Il affermit et il amollit, mais d'une façon extraordinaire; puisque ce sont les mêmes cœurs des disciples, qui semblent être des cœurs de diamant par leur fermeté invincible, qui deviennent des cœurs humains et des cœurs de chair par la charité fraternelle. C'est l'effet de ce feu céleste, qui se repose aujourd'hui sur eux. Il amollit les cœurs des fidèles, il les a, pour ainsi dire, fondus : il les a saintement mêlés; et les faisant couler les uns dans les autres, par la communication de la charité, il a composé de ce beau mélange cette merveilleuse unité de cœur, qui nous est représentée dans les Actes en ces mots : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una* [3] : « Dans toute la société des fidèles « il n'y avait qu'un cœur et une âme : » c'est ce qu'il nous faut expliquer.

Je pourrais développer en ce lieu les principes très-relevés de cette belle théologie qui nous enseigne que le Saint-Esprit étant le lien éternel du Père et du Fils, c'est à lui qu'il appartenait d'être le lien de tous les fidèles; et qu'ayant une force d'unir infinie, il les a unis en effet d'une manière encore plus étroite que n'est celle qui assemble les parties du corps. Mais supposant ces vérités saintes, et ne voulant pas entrer aujourd'hui dans cette haute théologie, je me réduis à vous proposer une maxime très-fructueuse de la charité chrétienne, qui résulte de cette doctrine : c'est qu'étant persuadés par les Écritures que nous ne sommes qu'un même corps par la charité, nous devons nous regarder, non pas en nous-mêmes, mais dans l'unité de ce corps, et diriger par cette pensée toute notre conduite à l'égard des autres. Expliquons ceci plus distinctement, par l'exemple de cette Église naissante qui fait le sujet de tout mon discours.

Je remarque donc dans les Actes, où son histoire nous est rapportée, deux espèces de multitude. Quand le Saint-Esprit descendit, il se fit premièrement une multitude assemblée par le bruit et par le tumulte. On entend du bruit, on s'assemble; mais quelle est cette multitude? Voici comme l'appelle le texte sacré, « une mul« titude confuse : » *Convenit multitudo et mente confusa est* [1]. Toutes les pensées y sont différentes; les uns disent : « Qu'est-ce que ceci? les « autres en font une raillerie : Ils sont ivres, » ils ne le sont pas; voilà une multitude confuse. Mais je vois, quelque temps après, une multitude bien autre, une multitude tranquille, une multitude ordonnée, où tout conspire au même dessein, « où il n'y a qu'un cœur et qu'une « âme : » *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una*. D'où vient, mes sœurs, cette différence? C'est que, dans cette première assemblée, chacun se regarde en lui-même et prend ses pensées ainsi qu'il lui plaît, suivant les mouvements dont il est poussé : de là vient qu'elles sont diverses, et il se fait une multitude confuse, multitude tumultueuse. Mais dans cette multitude des nouveaux croyants nul ne se regarde comme détaché, on se considère comme dans le corps où l'on se trouve avec les autres; on prend un esprit de société, esprit de concorde et de paix : et c'est l'esprit du christianisme qui fait une multitude ordonnée, où il n'y a qu'un cœur et une âme.

Qui pourrait vous dire, mes sœurs, le nombre

[1] *Ezech.* XXXVI, 26.
[2] *Jerem.* I, 18.
[3] *Act.* IV, 32.

[1] *Act.* II, 6, 12, 13.

infini d'effets admirables que produit cette belle considération par laquelle nous nous regardons, non pas en nous-mêmes, mais en l'unité de l'Église? Mais parmi tant de grands effets, je vous prie, retenez-en deux, qui feront le fruit de cet entretien : c'est qu'elle extermine deux vices, qui sont les deux pestes du christianisme, l'envie et la dureté : l'envie, qui se fâche du bien des autres; la dureté, qui est insensible à leurs maux; l'envie, qui nous pousse à ruiner nos frères, et l'esprit d'intérêt, qui nous rend coupables de la misère qu'ils souffrent par un refus cruel.

Et premièrement, chrétiens, la malignité de l'envie n'est pas capable de troubler les âmes qui savent bien se considérer dans cette unité de l'Église; et la raison en est évidente : car l'envie ne naît en nos cœurs que du sentiment de notre indigence, lorsque nous voyons dans les autres ce que nous croyons qui nous manque. Or si nous voulons nous considérer dans cette unité de l'Église, il ne reste plus d'indigence; nous nous y trouvons infiniment riches, par conséquent l'envie est éteinte. Celle-là, dites-vous, a de grandes grâces; elle a des talents extraordinaires pour la conduite spirituelle : la nature qui s'en inquiète, croit que son éclat diminue le nôtre; quels remèdes contre ces pensées qui attaquent quelquefois les meilleures âmes? Ne vous regardez pas en vous-même, c'est là que vous vous trouverez indigente : ne vous comparez pas avec les autres, c'est là que vous verrez l'inégalité; mais regardez, et vous et les autres dans l'unité du corps de l'Église : tout est à vous dans cette unité, et par la fraternité chrétienne tous les biens sont communs entre les fidèles. C'est ce que j'apprends de saint Augustin par ces excellentes paroles : Mes frères, dit-il, ne vous plaignez pas s'il y a des dons qui vous manquent; « aimez « seulement l'unité, et les autres ne les auront que « pour vous : » *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid*[1]. Si la main avait son sentiment propre, elle se réjouirait de ce que l'œil l'éclaire, parce qu'il éclaire pour tout le corps; et l'œil n'envierait pas à la main ni sa force, ni son adresse, qui le sauve lui-même en tant de rencontres. Voyez les apôtres du Fils de Dieu : autrefois ils étaient toujours en querelle au sujet de la primauté; mais depuis que le Saint-Esprit les a faits un cœur et une âme, ils ne sont plus jaloux ni contentieux. Ils croient tous parler par saint Pierre, ils croient présider avec lui; et si son ombre guérit les malades, toute l'Église prend part à ce don et s'en glorifie en Notre-Seigneur. Ainsi, mes frères, dit saint Augustin, ne nous regardons pas en nous-mêmes, aimons l'unité du corps de l'Église, aimons-nous nous-mêmes en cette unité, les richesses de la charité fraternelle suppléeront le défaut de notre indigence; et ce que nous n'avons pas en nous-mêmes nous le trouverons très-abondamment dans cette unité merveilleuse : *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid.* Voilà le moyen d'exclure l'envie. *Tolle invidiam, et tuum est quod habeo : tollam invidiam, et meum est quod habes*[1] : « Otez l'envie, ce que « j'ai est à vous, ce que vous avez est à moi; tout « est à vous par la charité. » Dieu vous donne des grâces extraordinaires; ah! mon frère, je m'en réjouis, j'y veux prendre part avec vous, j'en veux même jouir avec vous dans l'unité du corps de l'Église. L'envie seule nous peut rendre pauvres, parce qu'elle seule nous peut priver de cette sainte communication des biens de l'Église.

Mais si nous avons la consolation de participer aux biens de nos frères, quelle serait notre dureté si nous ne voulions pas ressentir leurs maux? et c'est ici qu'il faut déplorer le misérable état du christianisme. Avons-nous jamais ressenti que nous sommes les membres d'un corps? Qui de nous a langui avec les malades? qui de nous a pâti avec les faibles? qui de nous a souffert avec les pauvres? Quand je considère, fidèles, les calamités qui nous environnent, la pauvreté, la désolation, le désespoir de tant de familles ruinées, il me semble que de toutes parts il s'élève un cri de misère à l'entour de nous, qui devrait nous fendre le cœur, et qui peut-être ne frappe pas nos oreilles. Car, ô riche superbe et impitoyable! si tu entendais cette voix, pourrait-elle pas obtenir de toi quelque retranchement médiocre des superfluités de ta table? pourrait-elle pas obtenir qu'il y eût quelque peu moins d'or dans ces riches ameublements dans lesquels tu te glorifies? Et tu ne sens pas, misérable, que la cruauté de ton luxe arrache l'âme à cent orphelins, auxquels la Providence divine a assigné la vie sur ce fonds!

Mais peut-être que vous me direz qu'il se fait des charités dans l'Église. Chrétiens, quelles charités! quelques misérables aumônes, faibles et inutiles secours d'une extrême nécessité, que nous répandons d'une main avare, comme une goutte d'eau sur un grand brasier, ou une miette de pain dans la faim extrême. La charité ne donne pas de la sorte : elle donne libéralement; parce qu'elle sent la misère, parce qu'elle s'afflige avec l'affligé, et que soulageant le nécessiteux elle-même se sent allégée. C'est ainsi qu'on vivait

[1] *In Joan. Tract.* XXXII, n° 8, t. III, part. II, col. 523.

[1] *Loco mox citato.*

dans ces premiers temps où j'ai tâché aujourd'hui de vous rappeler. Quand on voyait un pauvre en l'Église, tous les fidèles étaient touchés; aussitôt chacun s'accusait soi-même, chacun regardait la misère de ce pauvre membre affligé comme la honte de tout le corps, et comme un reproche sensible de la dureté des particuliers : c'est pourquoi ils mettaient leurs biens en commun, de peur que personne ne fût coupable de l'indigence de l'un de ses frères [1]. Et Ananias ayant méprisé cette loi, que la charité avait imposée, il fut puni exemplairement comme un infâme et comme un voleur, quoiqu'il n'eût retenu que son propre bien : de là vient qu'il est nommé par saint Chrysostôme « le voleur de son propre bien : » *rerum suarum fur* [2]. Tremblons donc, tremblons, chrétiens; et étant imitateurs de son crime, appréhendons aussi son supplice.

Et que l'on ne m'objecte pas que nous ne sommes plus tenus à ces lois, puisque cette communauté ne subsiste plus; car, quelle est la honte de cette parole! sommes-nous encore chrétiens, s'il n'y a plus de communauté entre nous? Les biens ne sont plus en commun, mais il sera toujours véritable que la charité est commune, que la charité est compatissante, que la charité regarde les autres. Les biens ne sont donc plus en commun par une commune possession, mais ils sont encore en commun par la communication de la charité : et la Providence divine, en divisant les richesses aux particuliers, a trouvé ce nouveau secret de les remettre en commun par une autre voie; lorsqu'elle en commet la dispensation à la charité fraternelle, qui regarde toujours l'intérêt des autres.

Tel est l'esprit du christianisme; chrétiens, n'éteignez pas cet esprit : et si tout le monde l'éteint; âmes saintes et religieuses, faites qu'il vive du moins parmi vous. C'est dans vos saintes sociétés que l'on voit encore une image de cette communauté chrétienne que le Saint-Esprit avait opérée : c'est pourquoi vos maisons ressemblent au ciel; et comme la pureté que vous professez vous égale en quelque sorte aux saints anges, de même ce qui unit vos esprits c'est ce qui unit aussi les esprits célestes : c'est-à-dire, un désir ardent de servir votre commun maître : vous n'avez toutes qu'un même intérêt, tout est commun entre vous; et ce mot si froid de mien et de tien, qui a fait naître toutes les querelles et tous les procès, est exclu de votre unité. Que reste-t-il donc maintenant, sinon qu'ayant chassé du milieu de vous la semence des divisions, vous y fassiez régner cet Esprit de paix qui sera le nœud de votre concorde, l'appui immuable de votre foi, et le gage de votre immortalité? *Amen.*

[1] *Act.* v, 1 et seqq.
[2] *In Act. Apost. Hom.* XII [illegible]

TROISIÈME SERMON

POUR

LE JOUR DE LA PENTECOTE.

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE.

Caractère des hommes spirituels que le Saint-Esprit forme aujourd'hui. Esprit de fermeté et de vigueur, nécessaire pour se soutenir dans la vie chrétienne. Combien notre extrême délicatesse est opposée à la fermeté et au courage des premiers chrétiens. Persécution du monde : quelles sont ses maximes et les armes qu'il emploie pour abattre ceux qui lui résistent. D'où vient notre insensibilité pour les maux des autres. Envie et esprit d'intérêt, deux péchés principaux que le Saint-Esprit reprend : leurs funestes suites : remèdes à ces deux défauts.

Cum venerit Paracletus, arguet mundum de peccato.

Quand l'Esprit de vérité viendra, il convaincra le monde de péché. Joan. XVI, 8.

Comme les hommes ingrats ont péché dès le commencement du monde contre Dieu qui les a créés, Dieu aussi les a convaincus de péché dès le commencement du monde. Il a convaincu les pécheurs lorsqu'il a chassé nos premiers parents du paradis de délices; lorsque écoutant la voix du sang d'Abel il a fait errer par tout l'univers le parricide Caïn, toujours fugitif et toujours tremblant; lorsque, par un déluge universel, il a puni une corruption universelle. Dieu a repris les pécheurs d'une manière plus claire et plus convaincante, lorsqu'il a donné sa loi à son peuple par l'entremise de Moïse; et lorsque, dans l'Ancien Testament, il a exercé tant de fois une justice si rigoureuse contre ceux qui ont transgressé une loi si sainte et si juste. Comme les hommes avaient rejeté ce que Dieu avait commandé par la bouche de Moïse et des prophètes; il a enfin envoyé son propre fils, qui est venu en personne, pour condamner les péchés du monde, et par sa doctrine céleste, et par l'exemple de sa vie irréprochable, et par une autorité qui est autant au-dessus de celle de Moïse et des prophètes, que la dignité du fils surpasse la condition des serviteurs. Après que le Père et le Fils avaient condamné les pécheurs, il fallait que le Saint-Esprit vînt encore les convaincre; et Jésus-Christ nous enseigne qu'il est descendu en ce jour pour accomplir cet ouvrage : « Quand cet Esprit, dit-il, sera venu, il « convaincra le monde de péché. » J'ai dessein de vous expliquer ce qu'a fait aujourd'hui le Saint-Esprit, pour convaincre les pécheurs; quelle est cette façon particulière de reprendre les péchés

qui lui est attribuée dans notre évangile ; et de quel châtiment sera suivie une conviction si manifeste : mais, pour traiter avec fruit une matière si importante, j'ai besoin des lumières de ce même Esprit, que je vous prie de demander avec moi par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

L'ouvrage du Saint-Esprit, celui que les saintes Écritures lui attribuent en particulier, c'est d'agir secrètement dans nos cœurs, de nous changer au dedans, de nous renouveler dans l'intérieur, et de réformer par ce moyen nos actions extérieures. J'ai dessein de vous faire voir que l'opération du Saint-Esprit dans les apôtres, et dans les premiers chrétiens, convainc le monde de péché : mais comme nous ne connaissons ce qui se passe dans les cœurs, que par les œuvres, et qu'il serait malaisé de vous faire ici le dénombrement de tous les effets de la grâce, je m'attacherai, messieurs, à deux effets principaux que la grâce du Saint-Esprit produit dans les hommes qu'elle renouvelle, et qui ont éclaté principalement après la descente du Saint-Esprit dans les premiers chrétiens et dans l'Église naissante.

Les hommes naturellement se laissent amollir par les plaisirs, ou affaiblir par la crainte et par la douleur : mais ces hommes spirituels que le Saint-Esprit a formés, je veux dire les apôtres, les premiers fidèles ; timides auparavant, ils ont abandonné lâchement leur Maître par une fuite honteuse, et le plus hardi de tous a eu la faiblesse de le renier : aujourd'hui que le Saint-Esprit les a revêtus de force, ce sont des hommes nouveaux que ni la crainte ni la douleur, ni les plus dures épreuves, ni la violence des coups, ni l'indignité des affronts ne sont plus capables d'émouvoir, et d'empêcher de rendre à la face de tout l'univers un glorieux témoignage à Jésus-Christ ressuscité. Tel est le premier caractère des hommes spirituels que je dois aujourd'hui vous représenter : ils sont pleins d'un esprit de force, qui triomphe du monde et de sa puissance.

Mais voici un second effet qui n'est pas moins merveilleux : au lieu qu'on voit ordinairement les hommes si attachés à leurs intérêts que, pourvu qu'ils soient à leur aise, ils regardent les maux des autres avec une souveraine tranquillité ; les apôtres et les premiers chrétiens, ces créatures nouvelles que le Saint-Esprit a formées, attendris par la charité qu'il a répandue dans les cœurs, ne sont plus « qu'un cœur et qu'une âme, » *cor unum et anima una*[1] : comme il est écrit dans les actes ; et touchés des maux qu'endurent les pauvres, ils ne craignent pas de vendre leurs biens, pour établir parmi eux une communauté bienheureuse. Tels sont les deux caractères dont le Saint-Esprit a marqué les hommes qu'il forme en ce jour. Invincibles, inébranlables, insensibles en quelque sorte à leurs propres maux par l'esprit de force qui les a remplis, sensibles aux maux de leurs frères par les entrailles de la charité fraternelle ; ils condamnent notre faiblesse qui ne veut rien souffrir pour l'amour de Dieu, ils convainquent notre dureté qui nous rend insensibles aux maux de nos frères ; ainsi, par l'opération du Saint-Esprit, le monde est convaincu de péché. Considérons attentivement cette double conviction ; et voyons avant toutes choses notre faiblesse condamnée par cet esprit de force et de fermeté qui paraît dans les apôtres et dans l'Église naissante.

[1] *Act* IV, 32

PREMIER POINT.

Que l'esprit du christianisme soit un esprit de courage et de force, un esprit de fermeté et de vigueur, nous le comprendrons aisément, si nous considérons que la vie chrétienne est un combat continuel. Double combat, double guerre, comme dans un champ de bataille, pour combattre mille ennemis découverts, et mille ennemis invisibles. Si la vie chrétienne est un combat continuel, donc l'esprit du christianisme est un esprit de force. Persécution au dehors, persécution intérieure : la nature contre la grâce ; la chair contre l'esprit ; les plaisirs contre le devoir ; l'habitude contre la raison ; les sens contre la foi ; les attraits présents contre l'espérance ; l'usage corrompu du monde contre la pureté de la loi de Dieu. « Qui « ne sent point ce combat, dit saint Augustin, « c'est qu'il est déjà vaincu, c'est qu'il a donné « les mains à l'ennemi qui règne sans résistance : » *Si nihil in te alteri resistit, vide totum ubi sit. Si spiritus tuus a carne contra concupiscente non dissentit, vide ne forte carni mens tota consentiat : vide ne forte ideo non sit bellum, quia pax perversa est*[1]. Qui suit le courant d'un fleuve n'en sent la rapidité que par la force qui l'emporte avec le courant. Pouvons-nous vaincre dans ce combat, sans être revêtus d'un esprit de force ? C'est pour cela que le Fils de Dieu, sachant que la force et la fermeté étaient comme le fondement de toute la vie chrétienne, a voulu faire paraître cet esprit avec un si grand éclat dès l'origine du christianisme. Vous allez voir, chrétiens, de quelle sorte cet esprit de force, qui a rempli les apôtres, convainc d'infidélité, et les Juifs, qui n'ont pas cru à leur parole, et les chrétiens qui ont dégénéré de leur fermeté : *Arguet*

[1] *Serm.* XXX, n° 3, t. V, col. 152.

Dans cette dépravation générale, on ne sait qui corrompt les autres; nous nous corrompons mutuellement, et chacun est étourdi en particulier par le bruit que nous faisons tous ensemble : ainsi nous sommes de tous les crimes, de toutes les médisances, de toutes les railleries contre Dieu, contre le prochain, moins par inclination que par complaisance. Faibles créatures que nous sommes, quand dirons-nous avec les apôtres ce généreux « Nous ne pouvons pas? » Mais cette vigueur chrétienne ne se trouve plus parmi nous : il n'est rien que nous ne puissions pour satisfaire notre ambition et nos passions déréglées. Ne faut-il que trahir notre conscience, ne faut-il que violer les plus saints devoirs que la religion nous impose, ne faut-il qu'abandonner nos amis, *Possumus, possumus;* nous le pouvons : l'honneur du monde y résiste un peu; mais enfin on nous trouvera des expédients : on tendra de loin des piéges subtils à sa simplicité innocente; il périra, et il aura tort. C'en est fait : *Possumus;* nous le pouvons; nous pouvons tout pour notre fortune, nous pouvons tout pour notre plaisir : mais s'il faut expier nos crimes par les saintes pratiques de la pénitence, s'il faut briser ces liens trop doux, et abandonner ces occasions dans lesquelles notre intégrité a tant de fois fait naufrage; tout nous devient impossible, nous ne pouvons : s'il faut surmonter ce désir de plaire qui nous rend esclaves volontaires des erreurs d'autrui, malgré les nobles sentiments de la liberté chrétienne, et contre le précepte de l'apôtre, qui nous crie si hautement : « Vous avez été achetés « d'un grand prix, ne vous rendez pas esclaves « des hommes [1]; » tout nous devient impossible. Le Saint-Esprit nous convainc de péché : les apôtres et les premiers chrétiens, dont nous nous glorifions en vain d'être les enfants, si nous n'en sommes les imitateurs, confondent notre lâcheté et notre mollesse. Il n'y a point d'excuse contre Jésus-Christ, il n'y a point de raison contre l'Évangile. Ne dites plus désormais : Le monde le veut ainsi : la foi ne reconnaît point de pareilles nécessités. Y allât-il de la fortune, y allât-il de la vie, y allât-il de l'honneur, que vous vous vantez faussement peut-être de préférer à la vie; dût le ciel se mêler avec la terre, et toute la nature se confondre : « il ne peut jamais y avoir « aucune nécessité de pécher; puisqu'il n'y a parmi « les fidèles qu'une seule nécessité, qui est celle « de ne pécher pas : » *Nulla est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi* [2].

[1] I. *Cor.* VI, 20; VII, 23.
[2] *De Coron.* n° 11.

SECOND POINT.

Vous craignez peut-être, messieurs, que ces hommes intrépides aient quelque chose de rude pour les autres : et il est assez ordinaire que ces âmes fortes, que ni leurs périls n'alarment, ni les maux qu'on leur fait sentir n'abattent, aient quelque chose d'insensible, et soient peu disposées à plaindre les autres. Au contraire le chrétien, cet homme spirituel que je vous représente, que le Saint-Esprit a rempli, « est uni aux forts « comme aux faibles par le lien de la charité; » *compage charitatis summis simul et infimis junctus*. [Telle est] la nature de la charité : unie à Dieu [elle s'étend à tous ceux qui lui appartiennent] : par son union, insensible pour elle-même; par sa dilatation, mêlée avec tous les autres. Saint Paul [nous en fournit un bel] exemple [1] : « Que faites-vous, dit-il aux fidèles, pleurant « et me brisant le cœur? car, pour moi, je suis « préparé non-seulement à être lié, mais encore « à souffrir la mort en Jérusalem. » Quelle fermeté, et quelle tendresse! la mort ne l'étonne pas, et il ne peut voir pleurer ses frères : [il veut voir] couler son sang, et non couler leurs larmes. Le même Paul : « Je sais avoir faim, je « sais avoir soif; je sais vivre pauvrement, je « sais vivre dans l'abondance; ayant éprouvé de « tout, je suis fait à tout [2]. Qui est faible, sans « que je m'affaiblisse avec lui? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor* [3]? Et il recommande aux fidèles de « pleurer avec ceux qui pleurent : » *flere cum flentibus* [4].

Raison profonde : ce qui nous rend insensibles aux maux des autres, c'est d'être pleins de nous-mêmes, enchanté de ses plaisirs, enivré du bon succès de ses espérances : Tout va bien; c'est assez, je suis à mon aise. Or on s'aime toujours soi-même, et on n'aime que soi-même, jusqu'à ce qu'on ait aimé quelque chose de plus que soi-même; et ce ne peut-être que Dieu. Voulez-vous donc être capables d'aimer sincèrement.... Mais, messieurs, qu'on ne me mêle point dans ce discours des pensées profanes, ni des idées de cet amour qui ne doit pas même être nommé dans cette chaire : car appellerai-je aimer, ce transport d'une âme emportée qui cherche à se satisfaire, et qui, de quelque [nom] qu'il s'appelle, et de quelque couleur qu'il se déguise, a toujours la sensualité pour son fond? Je veux vous apprendre un amour chaste, un amour sincère, un amour tendre par la charité. Mais il faut un objet au-dessus de nous, qui nous attire hors de nous : ce

[1] *Act.* XXI. 13.
[2] *Philipp.* IV, 12.
[3] II. *Cor.* XI, 29.
[4] *Rom.* XII, 15.

n'est pas assez, il faut une force intérieure qui nous pousse hors de nous-mêmes; qui, ébranlant jusqu'aux fondements cet amour-propre, nous arrache à nous-mêmes : alors aimant Dieu plus que nous-mêmes, nous pourrons devenir capables d'aimer le prochain comme nous-mêmes. C'est pourquoi ce divin Esprit ayant rempli les apôtres, les ayant transportés hors d'eux-mêmes en les arrachant à Dieu par Jésus-Christ, ou plutôt à Dieu en Jésus-Christ : car qu'est-ce que Jésus-Christ, sinon Dieu en nous, Dieu se donnant à nous? la ligne de séparation étant ôtée, la paroi mitoyenne étant renversée, il a fait cette bienheureuse unité de cœur par laquelle « toute la « multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un « cœur et qu'une âme, » *multitudinis cor unum et anima una*. Et parce que Dieu est peu aimé, de là vient aussi que la charité fraternelle ne paraît point sur la terre : *Arguet mundum de peccato*. Le monde n'aime rien : *Habitatio tua in medio doli; vir fratrem suum deridebit* [1] : « Votre demeure est au milieu d'un peuple tout « rempli de fourberie; chacun d'eux se rit de son « frère. » Esprit de moquerie secrète répandu dans le monde, etc. Je ne parle ici ni des vengeances implacables, ni des inimitiés déclarées, ni des aigreurs invincibles; je représente seulement les choses dont on ne fait pas même scrupule, et qui font voir toutefois que ni l'amour de Dieu n'est en nous, ni la charité fraternelle, ni enfin la moindre étincelle du Saint-Esprit, ni la première teinture du christianisme.

Mais il y a deux péchés principaux que le Saint-Esprit reprend : l'envie, et l'esprit d'intérêt et d'avarice. C'est convaincre l'infidélité des Juifs, que de l'attaquer ainsi par la racine; car la cause secrète et profonde qui a empêché les pharisiens [de croire], c'est l'envie et l'intérêt : mais il reprend aussi les chrétiens.

« L'envie, le poison de tous les cœurs, [dit] « saint Grégoire de Nazianze [2], la plus juste et « la plus injuste de toutes les passions : » la plus injuste sans doute, car elle attaque les innocents; mais la plus juste tout ensemble, car elle punit le coupable, et fait le juste et insupportable supplice de celui qui la nourrit dans son cœur. Peut-elle subsister dans cette unité, si nous nous regardons comme un en Jésus-Christ? Si la main avait son sentiment propre, envierait-elle à l'œil de ce qu'il éclaire; puisqu'il éclaire pour tout le corps? et l'œil envierait-il à la main et sa force et son adresse, qui l'a lui-même tant de fois sauvé? Quel est le sujet de votre envie? Elle plaît, elle est plus chérie. O Dieu, si vous songiez ce que c'est que de plaire de cette sorte, et quel est le fond de ces agréments! mais venons à quelque chose que le monde estime plus important. Vous enviez à cet homme son élévation : s'il ne s'acquitte dignement d'un si grand emploi, n'est-il pas plus digne de pitié que d'envie? et pouvez-vous lui envier une élévation qui découvre à tout l'univers ses faiblesses déplorables, ou ses emportements furieux, ou ses ignorances grossières? Que s'il fait bien dans un grand emploi, pourquoi portez-vous envie au soleil de ce qu'il vous éclaire avec tous les autres? Venez plutôt profiter du bien qu'il fait à tout l'univers; profitez de cette belle fontaine qui arrose vos terres, aussi bien que celle de vos voisins, au lieu de songer à en faire tarir la source. Les apôtres auparavant disputaient de la primauté; aujourd'hui ils parlent tous par la bouche de saint Pierre, ils croient présider avec lui : si son ombre guérit, toute l'Église s'en glorifie en Notre-Seigneur.

Esprit d'intérêt et d'avarice, [combien contraire à] cette unité [de tous les fidèles que le Saint-Esprit avait formée au commencement.] « Alors « nul ne considérait ce qu'il possédait comme « étant à lui en particulier; mais toutes choses « étaient communes entre eux : » *Nec quisquam eorum quæ possidebat aliquid suum esse dicebat; sed erant illis omnia communia* [1]. Si nos cœurs étaient aussi étroitement unis que ceux des premiers fidèles, pourrions-nous douter que tous les biens dussent être communs entre nous? « Pour eux, ils n'hésitaient pas à se les com- « muniquer; parce que leur esprit et leurs cœurs « étaient comme fondus les uns dans les autres « par un saint mélange : » *Qui animo animaque miscemur, nihil de rei communicatione dubitamus* [2]. Misérables aumônes, que les prédicateurs nous arrachent à force de crier contre la dureté de cœur! faible et misérable secours d'une extrême nécessité, que nous laissons tomber d'une main avare comme une goutte d'eau dans un grand brasier! Quiconque est plein de la charité ressent les maux du prochain, souffre avec lui, et le soulage comme se soulageant soi-même. On n'entend point cette unité; et cependant c'est là le fond du christianisme. Membres du même corps par le Saint-Esprit, [c'est pour nous un devoir essentiel de nous entre-secourir avec tout le zèle de la charité :] et quand est-ce que nous serons capables de le pratiquer, si nous ne sommes pas même capables de l'entendre? Le monde répond qu'on ne peut pas, on a tant de charges. La réponse de saint Pierre à Ananias :

[1] *Jerem.* IX, 56.
[2] *Orat.* XXVII, n° 8, t. I, p. 466, 467.

[1] *Act.* IV, 32.
[2] *Tert. Apolog.* n° 39.

« Vous mentez au Saint-Esprit [1]. » Il voulait avoir l'honneur d'une bonne action qu'il ne faisait pas; vous en savez le châtiment. Vous voulez avoir l'honneur de la charité sans l'exercer, en vous excusant sur votre impuissance : et moi, je vous découvrirai un fond inépuisable pour la charité : le fond du Dieu créateur; argent, terre, pierreries : « Tout est à vous, » [lui dit] David : *Tua sunt omnia;* et ensuite : *Quæ de manu tua accepimus, dedimus tibi* [2]. « Nous ne vous avons « présenté que ce que nous avons reçu de votre « main. » *Sed adhuc excellentiorem viam vobis demonstro* [3] : « Mais je vous montre encore une « voie plus excellente; » le fond du Dieu sauveur, du Dieu crucifié, du Dieu dépouillé, qui vous apprend à vous dépouiller devant lui. [Il faut vous faire un] fond pour la charité, sur le retranchement de la vanité, [en réprimant ces] pauvres intérieurs, [les] passions insatiables, [qui ne disent] jamais : C'est assez, [et ne laissent] rien pour les pauvres. [Pour y parvenir, soyez exacts à faire en vous une continuelle] circoncision. [Mais] quelle règle [y faut il suivre]? Je ne puis la proposer en cette chaire; car elle n'est peut-être pas la même pour tous : mais que chacun s'applique à considérer le néant du monde, et sa figure qui passe. « Nous sommes comme « des étrangers et des voyageurs; nos jours pas- « sent comme l'ombre sur la terre, et nous n'y « demeurons qu'un moment : » *Peregrini sumus coram te et advenæ; dies nostri quasi umbra super terram, et nulla est mora* [4]. Voyez quelle est cette pauvreté qui fait qu'on n'est riche que par le dehors. Quand vous vous appliquez quelque ornement, songez qu'il ne durera guère, et que peut-être il restera après vous. Telle est la nature des choses que vous dites vôtres : les véritables richesses, vous n'avez aucun soin de les amasser. [Connaissez-en le prix, désirez-les, recherchez-les avec un vif empressement :] de là naîtra un dégoût de ces richesses empruntées, qui tiennent si peu à votre personne : de là cette circoncision du cœur plus grande de jour en jour. L'esprit du monde [porte à] toujours augmenter et accroître ses folles dépenses : l'esprit du christianisme [au contraire pousse à] toujours diminuer ses besoins. [Suivez ses impressions; il vous en reviendra une] double utilité; vous vous enrichirez au dedans, et vous serez en état d'exercer la charité fraternelle. Tel est l'esprit du christianisme, messieurs; » n'éteignez pas cet « esprit : » *Spiritum nolite extinguere* [5].

[1] *Act.* v, 3.
[2] I. *Par.* xxix, 14.
[3] I. *Cor.* xii, 30.
[4] I. *Par.* xxix, 15.
[5] I. *Thess.* v, 19.

Madame, Votre Majesté est née avec un éclat qui lui fait voir tout l'univers au-dessous d'elle : vous êtes la digne épouse d'un roi, qui, par la sagesse de ses conseils, par la hauteur de ses entreprises, par la grandeur de sa puissance, pourrait être l'effroi de l'Europe, si, par sa générosité, il n'aimait mieux en être l'appui. Mais, madame, la moindre pensée du christianisme, le moindre sentiment de piété, la moindre étincelle du Saint-Esprit, vaut mieux, sans comparaison, que ce grand royaume que le roi a mis entre vos mains avec une confiance si absolue. Laissez-vous donc posséder à cet esprit du christianisme : remplissez-vous de l'esprit de force pour combattre en vous-même sans relâche tous ces restes de faiblesse humaine dont les fortunes les plus relevées ne sont pas exemptes : remplissez-vous de l'esprit de charité fraternelle, et n'usez de votre pouvoir que pour soulager les pauvres et les misérables. Ainsi puissions-nous bientôt changer en actions de grâces les vœux continuels que nous faisons pour votre heureux accouchement! Puisse ce jeune prince, le digne objet de votre tendresse, croître visiblement sous votre conduite : puisse-t-il apprendre de vous cet abrégé des sciences, la soumission envers Dieu, et la bonté envers les peuples! Mais puissions-nous tous ensemble pratiquer les saintes maximes de l'Évangile, et vivre selon l'esprit du christianisme; afin que nous puissions aussi tous ensemble, maîtres et serviteurs, princes et sujets, jouir de la félicité éternelle : au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit! *Amen.*

ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR LE MÊME JOUR,

PRÊCHÉ DANS LA CATHÉDRALE DE MEAUX.

Profondeur de la malice du cœur humain : combien nous avons besoin que l'Esprit saint crée en nous un cœur pur

---

Cor mundum crea in me, Deus.

O Dieu, créez en moi un cœur pur. Ps. L, 12.

Ce sermon sera une prière, au peuple de la part de Dieu, à Dieu de la part du peuple.

Le Saint-Esprit en ce jour appelé, *Creator Spiritus*, « Esprit créateur, » par rapport à cette nouvelle création : non qu'il ne soit créateur [dans la première création, conjointement avec le Père et le Fils]; mais la création nouvelle [lui est donnée] par une attribution particulière. Pour en fonder la demande, et nous faire dire : O

Dieu, créez en moi ce cœur nouveau; il faut considérer avant toutes choses quel cœur nous avons. Pesez toutes les paroles de Notre-Seigneur au chapitre septième de saint Marc. *De corde hominum malæ cogitationes procedunt, adulteria, fornicationes, homicidia, furta, avaritiæ, nequitiæ, dolus, impudicitiæ, oculus malus, blasphemia, superbia, stultitia*[1] : « Du cœur de l'homme « sortent les mauvaises pensées, les adultères, « les fornications, les homicides, les larcins, « l'avarice, les méchancetés, la fourberie, la dis« solution, l'œil malin et envieux, les médisan« ces, l'orgueil, la folie et le déréglement d'es« prit. » Appuyez beaucoup sur celui-là : *Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum, et malus homo de malo thesauro profert malum; ex abundantia enim cordis os loquitur*[2] : « L'homme de bien tire de bonnes choses du « bon trésor de son cœur, et le méchant en tire « de mauvaises du mauvais trésor de son cœur; « car la bouche parle de la plénitude du cœur. » *Non potest arbor bona malos fructus facere, neque arbor mala bonos fructus facere*[3] : « Un « bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et « un mauvais arbre n'en peu produire de bons. » Jugez du fond de votre cœur par vos pensées.

Peser beaucoup sur chaque crime : *adulteria*, « les adultères. » On ne le conçoit pas. David, coupable de ce crime, ne pense pas que ce soit à lui que s'adresse le discours du prophète : il est attendri sur le récit que Nathan lui fait dans sa parabole; et entrant dans une grande indignation contre le coupable, il prononce qu'il est digne de « mort : » *Filius mortis est vir qui fecit hoc;* et il déclare qu'il « rendra au quadruple la brebis « qu'il a enlevée : » *Ovem reddet in quadruplum*[4]. Vous ne sauriez la rendre; son innocence, sa foi [que vous lui avez enlevées]. Appuyer sur les autres : *homicidia*, « les homicides : » « Qui hait « son frère, c'est un meurtrier[5]. » *Superbia;* « l'orgueil : » *stultitia;* « la folie : » expliquer bien cette folie, cet égarement d'esprit. *Nequitiæ;* « méchancetés : » le cœur humain sensuel et voluptueux; injuste, violent et vindicatif; malin et trompeur, superbe jusqu'à en devenir insensé. *Si quis existimat se aliquid esse, cum nihil sit, ipse se seducit*[6] : « Si quelqu'un s'estime être « quelque chose, il se trompe lui-même; parce « qu'il n'est rien. » Folie naturelle à l'orgueil. [Il y a une] distance infinie entre être quelque chose et n'être rien; et néanmoins [l'orgueil est] si grossier, si aveugle, qu'il confond ce qui [est séparé par une] distance infinie : tant la folie le domine!

Ne dites pas : Je n'ai pas tant [de vices : vous avez en vous-même] le principe de tous; le plaisir nous mène à tout, à la mollesse, à la paresse, à tout : nulle résistance; il ne manquera que l'occasion. Ah! quel cœur je porte donc dans mon sein; tout ce qui y entre, s'y corrompt; corrompt le bien qui est en moi, qui est dans les autres : Dieu même, sa parole, sa miséricorde; il abuse de tout. Ah! je ne veux plus de ce cœur; il empoisonne tout, les paroles les plus innocentes du prochain. Quoi! dans mon sein un tel venin, un tel poison, un tel serpent! Ah! je le veux arracher.

Mais je ne puis, il tient trop avant. Venez, Esprit créateur : *Cor mundum, spiritum rectum...* « Créez en moi un cœur pur, un esprit « droit. » Pesez ces deux choses; pureté, droiture. O mon Dieu! je vous le demande pour tout ce peuple partagé entre ceux qui ont déjà fait leur jubilé, leur mission, et ceux qui demeurent encore endurcis. Silence d'une heure dans le ciel[1] : ce silence délibère si l'on doit punir, s'il faut attendre encore; et plus après. Se taire durant quelque temps, comme en attente de ce qui se sera décidé. Un ange qui paraît; le soleil, l'iris[2]. Je reconnais la prédication de l'Évangile, à cette lumière plus grande que celle qui [parut] sur la face de Moïse : point de voile; l'iris, signe de paix, de miséricorde, d'alliance. [L'ange met] un pied sur la mer, un sur la terre; sur ceux qui sont affermis, [sur] ceux qui [sont] encore agités : il lève la main au ciel; plus de temps. Quoi donc! cette mission, pourquoi le dernier temps? Vous me laissez une faible espérance, si avec ce secours extraordinaire, le jubilé, la Pentecôte; tout ensemble tant d'exemples, tant de prières, tant de changements, nous ne gagnons rien : quelle espérance de mieux réussir? Ah! venez, Esprit créateur, etc.

Les larcins, en saint Marc. A cette occasion, parler des restitutions : on ne peut pas prendre sur ses plaisirs, sur son nécessaire [pour les faire]. Quelle différence! cette pauvre veuve [de l'Évangile] était pauvre, plus digne de recevoir l'aumône, qu'obligée à la donner; et néanmoins elle trouve de quoi donner : *Omnem victum suum, quem habuit, misit*[3] : « Elle a donné « tout ce qui lui restait pour vivre. » Elle, pour l'aumône; et vous ne voulez pas trouver pour la restitution.

[1] *Marc.* VII, 21, 22.
[2] *Luc.* VI, 45.
[3] *Matth.* VII, 18.
[4] II. *Reg.* XII, 5, 6.
[5] I. *Joan.* III, 15.
[6] *Galat.* VI, 3.

[1] *Apoc.* VIII, 1.
[2] *Apoc.* X, 1 et seqq.
[3] *Luc.* XXI, 4.

Toute la force de ce discours doit être à pénétrer jusqu'au vif de chaque crime, et à en arracher les moindres fibres, crainte de la renaissance.

Et aussi bien expliquer ce pur et ce droit; qui sera suivi de l'Esprit saint et de l'esprit principal, force, courage, etc.

SERMON

SUR LE MYSTÈRE

DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

Excellente image que nous portons en nous-mêmes de ce mystère ineffable. Autre image de ce grand mystère dans l'unité de l'Église. Pourquoi faut-il que le Père engendre en lui-même le Verbe; cette génération du Verbe, représentée dans la bienheureuse fécondité de l'Église. Comment le Fils et le Saint-Esprit reçoivent du Père continuellement en eux-mêmes la vie et l'intelligence. Tous les fidèles unis dans la vie de l'intelligence. Quelles doivent être les lois de leur charité mutuelle : combien ils y sont infidèles.

Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos.

Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Joan. XVII, 11.

Quand je considère en moi-même l'éternelle félicité que notre Dieu nous a préparée; quand je songe que nous verrons sans obscurité tout ce que nous croyons sur la terre, que cette lumière inaccessible nous sera ouverte, et que la Trinité adorable nous découvrira ses secrets : que là nous verrons le vrai Fils de Dieu sortant éternellement du sein de son Père, et demeurant éternellement dans le sein du Père; que nous verrons le Saint-Esprit, ce torrent de flamme, procéder des embrassements mutuels que se donnent le Père et le Fils, ou plutôt qui est lui-même l'embrassement, l'amour et le baiser du Père et du Fils : que nous verrons cette unité si inviolable, que le nombre n'y peut apporter de division; et ce nombre si bien ordonné, que l'unité n'y met pas de confusion : mon âme est ravie, chrétiens, de l'espérance d'un si beau spectacle, et je ne puis que je ne m'écrie avec le prophète : « Que vos tabernacles « sont beaux, ô Dieu des armées! mon cœur lan« guit et soupire après la maison du Seigneur [1]. » Et puisque notre unique consolation dans ce misérable pèlerinage, c'est de penser aux biens éternels que nous attendons en la vie future; entretenons-nous ici-bas, mes frères, des merveilles que nous verrons dans le ciel, et parlons, quoiqu'en bégayant, des secrets et ineffables mystères qui nous seront un jour découverts dans la sainte cité de Sion, dans la cité de notre Dieu, « que Dieu a fondée éternellement [1]. » Mais d'autant que ceux-là pénètrent le mieux les secrets divins, qui s'abaissent plus profondément devant Dieu, prosternons-nous de cœur et d'esprit devant cette majesté infinie; et afin qu'elle nous soit favorable, prions la mère de miséricorde qu'elle nous impètre par ses prières cet Esprit qui la remplit si abondamment lorsque l'ange l'eut saluée par ces paroles que nous lui disons : *Ave, Maria.*

[1] *Ps.* LXXXIII, 1.

Cette Trinité increée, souveraine, toute-puissante, incompréhensible; afin de nous donner quelque idée de sa perfection infinie, a fait une Trinité créée sur la terre, et a voulu imprimer en ses créatures une image de ce mystère ineffable qui associe le nombre avec l'unité d'une manière si haute et si admirable. Si vous désirez savoir, chrétiens, quelle est cette Trinité créée dont je parle; ne regardez point le ciel ni la terre, ni les astres, ni les éléments, ni toute cette diversité qui nous environne : rentrez en vous-mêmes, et vous la verrez; c'est votre âme, c'est votre intelligence, c'est votre raison qui est cette Trinité dépendante en laquelle est représentée cette Trinité souveraine. C'est pourquoi nous voyons dans les Écritures, et dans la création de cet univers, que la Trinité n'y paraît que lorsque Dieu se résout de produire l'homme. Remarquez que tous les autres ouvrages sont faits par une parole de commandement, et l'homme par une parole de consultation : « Que la lumière soit « faite, que le firmament soit fait, » *Fiat lux* [2]; c'est une parole de commandement. L'homme est créé d'une autre manière, qui a quelque chose de plus magnifique. Dieu ne dit pas : Que l'homme soit fait; mais toute la Trinité assemblée prononce par un conseil commun : « Faisons l'homme à « notre image et ressemblance [3]. » Quelle est cette nouvelle façon de parler? et pourquoi est-ce que les personnes divines commencent seulement à se déclarer quand il est question de former Adam? est-ce qu'entre les créatures l'homme est la seule qui se peut vanter d'être l'ouvrage de la Trinité? Nullement, il n'en est pas de la sorte; car toutes les opérations de la très-sainte Trinité sont inséparables. D'où vient donc que la Trinité très-auguste se découvre si hautement pour créer notre premier père; si ce n'est pour nous faire entendre qu'elle choisit l'homme entre toutes les créatures, pour y peindre son image et sa res-

[1] *Ps.* XLVII, 9.
[2] *Genes.* I, 3.
[3] *Ibid.* 26.

semblance? De là vient que les trois personnes divines s'assemblent, pour ainsi dire, et tiennent conseil pour former l'âme raisonnable; parce que chacune de ces trois Personnes doit en quelque sorte contribuer quelque chose de ce qu'elle a de propre pour l'accomplissement d'un si grand ouvrage.

En effet, comme la Trinité très-auguste a une source et une fontaine de divinité, ainsi que parlent les Pères grecs [1], un trésor de vie et d'intelligence, que nous appelons le Père, où le Fils et le Saint-Esprit ne cessent jamais de puiser; de même l'âme raisonnable a son trésor qui la rend féconde : tout ce que les sens lui apportent du dehors, elle le ramasse au dedans; elle en fait comme un réservoir, que nous appelons la mémoire : et de même que ce trésor infini, c'est-à-dire, le Père éternel, contemplant ses propres richesses, produit son Verbe, qui est son image; ainsi l'âme raisonnable, pleine et enrichie de belles idées, produit cette parole intérieure que nous appelons la pensée, ou la conception, ou le discours, qui est la vive image des choses. Car ne sentons-nous pas, chrétiens, que lorsque nous concevons quelque objet, nous nous en faisons en nous-mêmes une peinture animée, que l'incomparable saint Augustin appelle « le fils de « notre cœur, » *Filius cordis tui* [2]? Enfin comme, en produisant en nous cette image qui nous donne l'intelligence, nous nous plaisons à entendre, nous aimons par conséquent cette intelligence; et ainsi de ce trésor qui est la mémoire, et de l'intelligence qu'elle produit, naît une troisième chose qu'on appelle amour, en laquelle sont terminées toutes les opérations de notre âme : ainsi du Père qui est le trésor, et du Fils qui est la raison et l'intelligence, procède cet Esprit infini, qui est le terme de l'opération de l'un et de l'autre. Et comme le Père, ce trésor éternel, se communique sans s'épuiser; ainsi ce trésor invisible et intérieur, que notre âme renferme en son propre sein, ne perd rien en se répandant : car notre mémoire ne s'épuise pas par les conceptions qu'elle enfante; mais elle demeure toujours féconde, comme Dieu le Père est toujours fécond.

Or encore que cette image soit infiniment éloignée de la perfection de l'original, elle ne laisse pas d'être très-noble et très-excellente; parce que c'est la Trinité même qui a bien voulu la former en nous : et de là vient qu'en produisant l'homme, qui par les opérations de son âme devait en quelque façon imiter celles de la Trinité toujours adorable, cette même Trinité d'un commun accord prononce cette parole sacrée, si glorieuse à notre nature : « Faisons l'homme à notre image et res-« semblance. » C'est encore pour cette raison que le Fils de Dieu a voulu que les trois divines personnes parussent dans notre nouvelle naissance, et que nous y fussions consacrés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit [1]. Admirez ici, chrétiens, les profonds conseils de la Providence dans le rapport merveilleux des divins mystères. Où est-ce que l'homme a été formé? Dans la création. Où est-ce que l'homme est reformé? Dans le saint baptême, qui est une seconde création; où la grâce de Jésus-Christ nous donne une nouvelle naissance, et nous fait des créatures nouvelles. Quand nous sommes formés premièrement par la création, la Trinité s'y découvre par ces paroles : « Faisons l'homme à notre « image et ressemblance; » quand nous sommes régénérés, quand le Saint-Esprit nous réforme dans les eaux sacrées du baptême, toute la Trinité y est appelée. La Trinité dans la création, la Trinité dans la régénération, n'est-ce pas afin que nous comprenions que le Fils de Dieu rétablit en nous la première dignité de notre origine, et qu'il répare miséricordieusement en nos âmes l'image de la Trinité adorable que notre création nous avait donnée et que notre péché avait obscurcie?

Mais passons encore plus loin : afin que la Trinité très-indivisible éclatât plus visiblement dans les hommes, il a plu à Notre-Seigneur Jésus-Christ que son Église en fût une image; comme la suite de ce discours le fera paraître. Qui est-ce qui nous a enseigné cette belle théologie, chrétiens? c'est Jésus-Christ même qui nous l'a montré dans les paroles que j'ai citées pour mon texte. « Père saint, dit-il à son Père, gar-« dez ceux que vous m'avez donnés. » Qui sont ceux que le Père a donnés au Fils? Ce sont les fidèles, qui, étant unis par l'Esprit de Dieu, composent cette sainte société que nous exprimons par le nom d'Église. « Gardez-les, dit-il, afin qu'ils « soient un. » Ils sont un, dit le Fils de Dieu; c'est-à-dire, que leur multitude n'empêche pas une parfaite unité : et afin qu'il ne fût pas permis de douter que cette mystérieuse unité, qui doit assembler le corps de l'Église, ne fût l'image de cette unité ineffable qui associe les trois personnes divines, Jésus-Christ l'explique en ces mots : « Qu'ils soient un dit-il [2], comme nous; » et un peu après : « Comme vous, Père, êtes en moi et « moi en vous, ainsi je vous prie qu'ils soient un en

[1] *S. Athan. Epist. de Synod.* n° 41, 42, t. I, part. II, p. 756. *S. Gregor. Nazianz. Orat.* XLV, n° 5, t. I, p. 720.
[2] *De Trinit.* lib. XI, cap. VII, t. VIII, col. 908.

[1] *Matth.* XXVIII, 19.
[2] *Joan.* XVII, 11.

« nous [1] ; » et encore : « Je leur ai donné, dit-il, « la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils « soient un comme nous [2]. » O grandeur, ô dignité de l'Église! ô sainte société des fidèles, qui doit être si parfaite et si achevée, que Jésus-Christ ne lui donne point un autre modèle que l'unité même du Père et du Fils, et de l'Esprit qui procède du Père et du Fils! Qu'ils soient un, dit le Fils de Dieu, non point comme les anges, ni comme les archanges, ni comme les chérubins, ni comme les séraphins; mais « qu'ils soient, dit-« il, un comme nous. » Entendons le sens de cette parole : comme nous sommes un dans le même être, dans la même intelligence, dans le même amour, ainsi qu'ils soient un comme nous, c'est-à-dire, un dans le même être, par leur nouvelle nativité; un dans la même intelligence, par la doctrine de vérité; un dans le même amour, par le lien de la charité. C'est de cette triple unité que j'espère vous entretenir aujourd'hui avec l'assistance divine.

PREMIER POINT.

Encore que la génération éternelle, par laquelle le Fils procède du Père, surpasse infiniment les intelligences de toutes les créatures mortelles, et même de tous les esprits bienheureux; toutefois ne laissons pas de porter nos vues dans le sein du Père éternel, pour y contempler le mystère de cette génération ineffable. Mais de peur que cette lumière ne nous aveugle, regardons-la comme réfléchie dans ce beau miroir des Écritures divines, que le Saint-Esprit nous a préparé, pour s'accommoder à notre portée.

La première chose que je remarque dans la génération du Verbe éternel, c'est que le Père l'engendre en lui-même; contre l'ordinaire des autres pères, qui engendrent nécessairement au dehors. Nous apprenons des Écritures, que le Fils procède du Père : « Je suis, dit-il, sorti de « Dieu [3]. » Tout ce qui est produit, il faut qu'il soit tiré du néant : comme, par exemple le ciel et la terre; ou qu'il soit produit de quelque chose, comme les plantes et les animaux. Que le Fils unique de Dieu ait été tiré du néant, c'est ce que les ariens mêmes, qui niaient la divinité du Sauveur du monde, n'ont jamais osé avancer [4]. En effet, puisque le Verbe éternel est le Fils de Dieu par nature; il ne peut être tiré du néant : autrement il ne serait pas engendré, il ne procéderait pas comme Fils; et lui qui est le vrai Fils de Dieu, le Fils singulièrement et par excellence et qui est appelé dans les Écritures, le propre Fils du Père éternel, ne serait en rien différent de ceux qui le sont par adoption. Par conséquent il est clair que le Fils de Dieu ne peut pas être tiré du néant, et ce blasphème serait exécrable : que s'il n'a pas été tiré du néant, voyons d'où il a été engendré.

C'est une loi nécessaire et inviolable, que tout fils doit recevoir en lui-même quelque partie de la substance du père; et c'est pourquoi quand nous parlons d'un fils à un père, nous disons que c'est un autre lui-même : si donc mon Sauveur est le Fils de Dieu, qui ne voit qu'il doit être formé de la propre substance de Dieu? Mais ne concevons rien ici de mortel; éloignons de notre esprit et de nos pensées tout ce qui ressent la matière : ne croyons pas que le Fils de Dieu ait reçu seulement en lui-même quelque partie de la substance du Père; car puisqu'il est essentiel à Dieu d'être simple et indivisible, sa substance ne souffre point de partage : et par conséquent si le Verbe, en cette belle qualité de Fils, doit participer nécessairement à la substance de Dieu son Père, il la reçoit sans division, elle lui est communiquée tout entière; et le Père, qui le produit du fond même de son essence, la répand sur lui sans réserve. Et d'autant que la nature divine ne peut être ni séparée ni distraite; si le Fils sortait hors du Père, s'il était produit hors de lui, jamais il ne recevrait son essence, et il perdrait le titre de Fils : de sorte que, afin qu'il soit Fils, il faut que son Père l'engendre en lui-même.

C'est ce que nous apprenons par les Écritures : dites-le-nous, bien-aimé disciple, qui avez bu ces secrets célestes dans le sein et dans le cœur du Verbe éternel. « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu [1] ; » c'est-à-dire, dès que le Verbe a été, il était en Dieu : il a donc été produit en Dieu même. C'est pourquoi il procède de Dieu comme son Verbe, comme sa conception, comme sa pensée, comme la parole intérieure par laquelle il s'entretient en lui-même de ses perfections infinies : il ne peut donc pas être séparé de lui. Méditez cette admirable doctrine : tout ce qui engendre est vivant; engendrer, c'est une fonction de vie; et la vie de Dieu, c'est l'intelligence : donc il engendre par intelligence. Or l'entendement n'agit qu'en lui-même; il ne se répand point au dehors : au contraire tout ce qu'il rencontre au dehors, il s'efforce de le ramasser au dedans : de là vient que nous disons ordinairement, que nous comprenons une chose, que nous l'avons mise dans notre esprit, lorsque nous

[1] *Joan.* XVII, 21.
[2] *Ibid.* 22.
[3] *Ibid.* XVI, 27.
[4] *S. Aug. cont. Maximin.* lib. II, cap. XIV, t. VIII, col. 703, 704.

[1] *Joan.* I, I.

l'avons entendue. Ainsi cette essence infinie, souverainement immatérielle, qui ne vit que de raison et d'intelligence, ne souffre pas que rien soit engendré en elle, si ce n'est par la voie de l'intelligence; et par conséquent le Verbe éternel, la sagesse et la pensée de son Père, étant produit par intelligence, naît et demeure dans son principe : *Hoc erat in principio apud Deum*[1].

C'est ce que le grave Tertullien nous explique admirablement dans cet excellent Apologétique. « Cette parole, dit ce grand homme[2], nous disons « que Dieu la profère, et l'engendre en la proférant : » car c'est une parole substantielle qui porte en elle-même toute la vertu, toute l'énergie, toute la substance du principe qui la produit. « Et « c'est pourquoi, dit Tertullien, nous l'appelons « Fils de Dieu, à cause de l'unité de substance. » Après il compare le Fils de Dieu au rayon que la lumière produit, sans rien diminuer de son être, sans rien perdre de son éclat; et il conclut qu'il est sorti de la tige, mais qu'il ne s'en est pas retiré : *Non recessit, sed excessit.* O Dieu! mon esprit se confond; je me perds, je m'abîme dans cet océan : mes yeux faibles et languissants ne peuvent plus supporter un si grand éclat. Reprenons, fidèles, de nouvelles forces; en reposant un peu notre vue sur des objets qui soient plus de notre portée.

Sainte société des fidèles, Église remplie de l'Esprit de Dieu, chaste épouse de mon Sauveur, vous représentez sur la terre la génération du Verbe éternel dans votre bienheureuse fécondité. Dieu engendre, et vous engendrez : Dieu, comme nous avons dit, engendre en lui-même; sainte Église, où engendrez-vous vos enfants? Dans votre paix, dans votre concorde, dans votre unité, dans votre sein et dans vos entrailles. Heureuse maternité de l'Église! Les mères que nous voyons sur la terre conçoivent, à la vérité, leur fruit en leur sein; mais elles l'enfantent hors de leurs entrailles : au contraire la sainte Église, elle conçoit hors de ses entrailles, elle enfante dans ses entrailles. Un infidèle vient à l'Église, il demande d'être associé avec les fidèles : l'Église l'instruit, et le catéchise; il n'est pas encore en son sein, il n'est point encore en son unité : elle n'enfante pas encore; mais elle conçoit : ainsi elle ne conçoit pas en son sein; aussitôt qu'elle nous enfante, nous commençons à être en son unité. C'est ainsi que vous engendrez, sainte Église, à l'imitation du Père éternel. Engendrer, c'est incorporer; engendrer vos enfants, ce n'est pas les produire au dehors de vous : c'est en faire un même corps avec vous; et comme le Père engendrant son Fils, le fait un même Dieu avec lui; ainsi les enfants que vous engendrez, vous les faites ce que vous êtes, en formant Jésus-Christ en eux : et comme le Père engendre le Fils, en lui communiquant son même être, ainsi vous engendrez vos enfants, en leur communiquant cet être nouveau que la grâce vous a donné en Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Ut sint unum sicut et nos.* Ce que je dis du Père et du Fils, je le dis encore du Saint-Esprit, qui sont trois choses, et la même chose. C'est pourquoi saint Augustin dit : « En Dieu il y a nombre, en Dieu il « n'y a point de nombre : quand vous comptez « les trois Personnes, vous voyez un nombre; « vous vous demandez ce que c'est, il n'y a plus de « nombre : on répond que c'est un seul Dieu. Par« ce qu'elles sont trois, voilà comme un nombre : « quand vous recherchez ce qu'elles sont, le nom« bre s'échappe; vous ne trouvez plus que l'unité « simple : » *Quia tres sunt, tanquam est numerus; si quæris quid tres, non est numerus*[1]. Ainsi en est-il de l'Église : comptez les fidèles, vous voyez un nombre; que sont les fidèles? il n'y a plus de nombre; ils sont tous un même corps en Notre-Seigneur : « il n'y a plus ni Grec, ni Bar« bare, ni Romain, ni Scythe; mais un seul Jé« sus-Christ qui est tout en tous[2] : » *Ut sint unum sicut et nos.*

DEUXIÈME POINT.

Contemplons dans les Écritures comment le Fils et le Saint-Esprit reçoivent continuellement en eux-mêmes la vie et l'intelligence du Père; et premièrement pour le Fils, voici comme il parle dans son Évangile en saint Jean : « En vé« rité, en vérité je vous le dis, le Fils ne peut « rien faire de lui-même, et il ne fait que ce qu'il « voit faire à son Père; et tout ce que le Père fait, « le Fils le fait semblablement : car le Père aime « le Fils, et il lui montre tout ce qu'il fait[3]. » Quand nous entendons ces paroles, aussitôt notre faible imagination se représente le Père opérant, et le Fils regardant ses œuvres; à peu près comme un apprenti qui s'instruit en voyant travailler son maître : mais si nous voulons entendre les secrets divins, détruisons ces idoles vaines et charnelles que l'accoutumance des choses humaines élève dans nos cœurs; détruisons, dis-je, ces idoles par le foudre des Écritures. Si le Père agissait premièrement, et que le Fils le regardât faire, et après qu'il agît lui-même à l'imitation de son Père, il s'ensuivrait nécessairement que leurs opérations seraient séparées. Or nous apprenons

[1] *Joan.* I.
[2] *Apolog.* n° 21.

[1] *In can. Tract.* XXXIX, n° 4, t. III, part. II, col. 562.
[2] *Coloss.* III, 11.
[3] *Joan.* V. 19, 20.

par les Écritures : que « tout ce que le Père fait, « est fait par son Fils : » *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil* [1] : « Par lui « toutes choses ont été faites, et sans lui rien n'a « été fait ». *Omnia per ipsum facta sunt;* et c'est pourquoi il nous dit lui-même : « Tout ce que « le Père fait, le Fils le fait semblablement. » Si le Fils fait tous les ouvrages que fait son Père, leurs actions ne peuvent point être séparées : et il ne se contente point de nous dire, qu'il fait tout ce que fait le Père; mais tout ce que le Père fait, dit-il, le Fils le fait semblablement. Les caractères que la main forme, c'est la plume qui les forme aussi; mais elle ne les forme pas semblablement : la main les forme comme la cause mouvante, et la plume, comme l'instrument qui est mû. A Dieu ne plaise que nous croyions qu'il en soit ainsi du Père et du Fils : « Tout ce que fait le « Père, dit Notre-Seigneur; cela même, le Fils le « fait semblablement; » c'est-à-dire avec la même puissance, avec la même sagesse, et par la même opération : *Hoc et Filius similiter facit.*

D'où vient que vous dites, ô mon Sauveur : Le Fils ne peut rien faire de lui-même, sinon ce qu'il voit faire à son Père, et le Père montre à son Fils tout ce qu'il fait? Quelle est cette merveilleuse manière par laquelle vous contemplez votre Père, par laquelle vous voyez en lui tout ce que vous faites et tout ce qu'il fait? comment est-ce qu'il vous parle et qu'il vous enseigne? et puisque vous êtes Dieu comme lui, d'où vient que vous ne faites rien de vous-même? qui nous développera ces mystères? Écoutons parler le grand Augustin : Le Fils, dit-il [2], ne fait rien de lui-même, parce qu'il n'est pas de lui-même : celui qui lui communique son essence, lui communique aussi son opération; et encore qu'il reçoive tout de son Père, il ne laisse pas d'être égal au Père : parce que le Père, qui lui donne tout, lui donne aussi son égalité. Le Père lui donne tout ce qu'il est, et l'engendre aussi grand que lui, parce qu'il lui donne sa propre grandeur. C'est ainsi, ô Père céleste, que vous enseignez votre Fils, parce que vous lui donnez sans réserve la même science qui est en vous.

Mais entendons ce secret, mes frères, selon la mesure qui nous est donnée, et autant qu'il a plu à Dieu de nous le révéler par les Écritures. Il est clair que celui qui enseigne veut communiquer sa science : par exemple les prédicateurs, que l'Esprit de Dieu établit pour enseigner au peuple la saine doctrine; pourquoi montent-ils dans les chaires? n'est-ce pas afin de faire passer les lumières que Dieu leur donne, dans l'esprit de leurs auditeurs? C'est ce que prétend celui qui enseigne. Il ouvre son cœur à ceux qui l'écoutent; il tâche de les rendre semblables à lui : il veut qu'ils prennent ses sentiments, et qu'ils entrent dans ses pensées; et ainsi celui qui enseigne et celui qui est enseigné doivent se rencontrer ensemble et s'unir dans la participation des mêmes lumières. Par conséquent la méthode d'enseigner tend à l'unité des esprits dans la science et dans la doctrine; et ce que j'ai dit est très-véritable, que celui qui veut enseigner veut communiquer sa science. Mais ni la nature ni l'art ne font qu'ébaucher cet ouvrage; cette communication est très-imparfaite, et cette unité n'est que commencée. Cette entière communication de science ne se peut trouver qu'en Dieu même : c'est là que le Père enseigne le Fils d'une manière infiniment admirable; parce qu'il lui communique sa propre science : là se fait cette parfaite unité d'esprit entre le Père et le Fils; parce que la vie et l'intelligence, la raison et la lumière du Père se trouvent tellement dans le Fils, qu'il ne se fait de l'une et de l'autre qu'une même vie, une même intelligence et un même esprit. C'est pourquoi le Père enseignant et le Fils qui est enseigné sont également adorables; parce que le Fils reçoit cette même science du Père, qui ne souffre aucune imperfection.

Et ne nous imaginons pas, chrétiens, que lorsque le Père enseigne le Fils, il lui communique la science comme la perfection de son être : comme il l'engendre parfait, il lui donne tout en l'engendrant; bien plus, si nous le savons bien entendre, « l'engendrer et l'enseigner c'est la même « chose : » *Hoc est eum docuisse, quod est scientem genuisse,* dit saint Augustin [1]. Vous me direz qu'engendrer et enseigner sont des termes bien opposés. Il est vrai dans les créatures, où il est certain qu'engendrer n'est pas un acte d'intelligence, mais en Dieu dont la vie est intelligence, qui engendre conséquemment par intelligence, il ne se faut pas étonner si en enseignant il engendre : car s'il enseigne son Fils éternel en lui communiquant sa propre science, il l'engendre en lui communiquant sa propre science; parce qu'à l'égard de Dieu, être c'est savoir, être c'est entendre, comme enseigne la théologie : d'où il s'ensuit manifestement que cela même, que le Père enseigne le Fils, prouve l'unité du Père et du Fils dans la vie de l'intelligence. Il en est de même du Saint-Esprit, puisqu'il procède du Père et du Fils avec la même perfection que le Fils reçoit de son Père. Ainsi le Père, le Fils et le Saint-Esprit, même lumière, même majesté,

[1] *Joan.* I, 3.
[2] *In Joan. Tract.* XX, n° 4, t. III, part. II, col. 450 et seqq. *De Trinit.* lib. II, n° 3, t. VIII, col. 773, 774.

[1] *In Joan. Tract.* XL, n° 5, t. III, part. II, col. 567.

même intelligence, vivent tous ensemble d'entendre, et tous ensemble ne sont qu'une même vie.

« Père saint, dit le Fils de Dieu, gardez en « votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin « qu'ils soient un comme nous; » c'est-à-dire, qu'ils soient comme nous unis dans la même vie de l'intelligence. Mais pouvons-nous bien espérer que tous les fidèles doivent être unis dans la vie de l'intelligence? Oui, certes, nous le devons espérer. Regardez les esprits bienheureux qui règnent au ciel avec Jésus-Christ : quelle est leur vie, quelle est leur lumière? « Leur lumière, « dit l'Apocalypse[1], c'est l'Agneau, » c'est-à-dire, le Verbe incréé qui s'est fait la victime du monde : donc la lumière des bienheureux c'est ce Verbe, cette parole que le Père profère dans l'éternité. Mais ce Verbe n'est pas une lumière qui soit allumée hors de leurs esprits; c'est une lumière infinie qui luit intérieurement dans leurs âmes. En cette lumière, ils y voient le Fils; parce que cette lumière, c'est le Fils même : en cette lumière, ils y voient le Père; parce que c'est la splendeur du Père : « Qui me voit, dit le Fils de « Dieu[2], voit mon Père : » ils y voient le Saint-Esprit, en cette lumière; parce que le Saint-Esprit en procède. En cette lumière, s'ils s'y contemplent eux-mêmes; parce qu'ils se trouvent en elle plus heureusement qu'en eux-mêmes; ils y voient les idées vivantes, ils y voient les raisons des choses créées, raisons éternellement permanentes; et de même qu'en cette vie nous connaissons les causes par les effets, l'unité par la multitude, l'invisible par le visible : là, dans ce Verbe, qui est dans les bienheureux, qui est leur vie, qui est leur lumière, ils voient la multitude dans l'unité même, le visible dans l'invisible, la diversité des effets dans la cause infiniment abondante qui les a tirés du néant, c'est-à-dire, dans le Verbe qui en est l'idée, qui est la raison souveraine par laquelle toutes choses ont été faites. Dans ce Verbe, les bienheureux voient : ils voient et ils vivent; et ils vivent tous dans la même vie, parce qu'ils vivent tous dans ce même Verbe. O vue, ô vie, ô félicité! c'est ainsi que vivent les bienheureux : *Ut sint unum sicut et nos.*

Mais nous qui languissons ici-bas dans ce misérable pèlerinage, vivons-nous d'une même vie par l'intelligence? Oui, fidèles, n'en doutez pas. Ce Fils de Dieu, ce Verbe éternel, cette vie, cette lumière, cette intelligence, qui éclaire les esprits bienheureux; qui, en les éclairant, les fait vivre d'une vie divine, ne luit-elle pas aussi en nos cœurs? n'est-elle pas au fond de nos âmes, pour y ouvrir une source de vie éternelle? Voulez-vous entendre cette vérité par l'action que nous faisons en ce lieu : chrétiens, si nous l'entendons, nous commençons ici notre paradis; puisque nous commençons tous ensemble à vivre de cette parole vivante qui nourrit et qui fait vivre tous les bienheureux. Je vous prêche cette parole selon que je puis, selon que le Saint-Esprit me l'a enseignée : je la fais retentir à vos oreilles; puis-je la porter au fond de vos cœurs? Nullement; ce n'est pas un ouvrage humain. Si vous l'entendez et si vous l'aimez, c'est le Fils de Dieu qui vous parle, c'est lui qui vous prêche sans bruit dans cette profonde retraite, dans cet inaccessible secret de vos cœurs, où il n'y a que sa parole et sa voix qui soit capable de pénétrer : si vous l'entendez, vous vivez, et vous vivez en ce même Verbe dans lequel les bienheureux vivent; vous vivez en lui, vous vivez de lui, et vous vivez tous d'une même vie, parce que vous buvez tous ensemble à la même source de vie. O sainte unité des fidèles! mon Père, qu'ils soient un comme nous dans la vie de l'intelligence. Chrétiens, si nous vivons tous de ce Verbe, [soyons étroitement unis par la charité.]

O sainte et admirable doctrine! vivons de telle sorte, fidèles, qu'elle ne soit point stérile en nos cœurs, et ne rendons point inutiles tant de grands mystères. Si le Saint-Esprit est en nous, s'il y opère la charité, s'il la fait semblable à lui-même, élevons nos entendements, et apprenons dans le Saint-Esprit quelles doivent être les lois de notre charité mutuelle. Le Saint-Esprit est un amour pur, qui ne souffre aucun mélange terrestre; ainsi, mes frères, aimons-nous en Dieu, pour accomplir la parole de notre Maître : « Père saint, « qu'ils soient un en nous. » Le Saint-Esprit est un amour constant, parce que c'est un amour éternel; ainsi, que notre affection soit constante, que jamais elle ne puisse être refroidie, selon cette parole de l'Écriture : Demeurez en la charité[1]. Le Saint-Esprit est un amour sincère; parce qu'il procède du fond du cœur, du fond même de l'essence : ainsi, que notre charité soit sincère, qu'elle ne souffre ni feinte, ni dissimulation; parce que l'apôtre saint Paul a dit : « Ne « vous trompez point les uns les autres; car vous « êtes membres les uns des autres[2]. » Enfin le Saint-Esprit est un amour désintéressé, parce que ce qui fait l'intérêt c'est ce malheureux mot de mien et de tien; et d'autant que tout est commun entre le Père et le Fils, leur amour est

[1] *Apoc.* XXI, 23.
[2] *Joan.* XIV, 9.

[1] *Hebr.* XIII, 1.
[2] *Ephes.* IV, 25.

infiniment désintéressé : ainsi considérons, chrétiens, que tout est commun entre les fidèles, et épurons tellement nos affections, qu'elles soient entièrement désintéressées : *Ut sint unum sicut et nos.*

Certes, mes frères, si le Fils de Dieu s'était contenté de nous dire qu'il veut que nous soyons un comme frères, nous devrions respecter, les uns dans les autres, ce nom sacré de sœurs et de frères, et le nœud de la société fraternelle. S'il nous avait ordonné simplement de vivre dans une mutuelle correspondance, comme des personnes qui sont enrôlées dans un même corps de milice, sous l'étendard de sa sainte croix ; nous devrions rougir de honte de n'être pas tous unis ensemble sous les ordres d'un si divin capitaine. S'il nous avait dit seulement que nous sommes membres d'un même corps, nous devrions méditer jour et nuit cette parole du saint apôtre : « Quand une partie de notre corps souffre, toutes « les autres y compatissent [1]. » Mais puisqu'il passe au-dessus des cieux et de toutes les intelligences, et qu'il nous donne pour modèle de notre unité l'unité même du Père et du Fils : qui pourrait nous exprimer, chrétiens, quelle doit [être] notre union ; et combien nous nous rendrons criminels si nous rompons le sacré lien de la charité fraternelle qui doit être réglée sur ce grand exemple?

Mais comme si c'était peu de chose de proposer à tous les fidèles le plus grand de tous les mystères, pour être le modèle de leur unité ; il scelle encore cette unité sainte par un autre mystère incompréhensible, qui est le mystère de l'eucharistie. Nous venons tous à la même table, nous y prenons ce même pain de vie qui est le pain de communion, le pain de charité et de paix ; nous jurons sur les saints autels, nous scellons par le sang de notre Sauveur notre confédération mutuelle : cependant, ô sacrilége exécrable! nous manquons tous les jours à la foi promise, et nous ne laissons pas d'avoir toujours, et la médisance à la bouche, et l'envie ou l'aversion dans le cœur. Le Sauveur nous dit dans son Évangile : « En cela « on reconnaîtra que vous êtes vraiment mes dis- « ciples, si vous avez une charité sincère les uns « pour les autres [2] ; » et il prie ainsi Dieu son Père : « Je vous demande qu'ils soient consommés en « un ; afin que le monde sache que c'est vous qui « m'avez envoyé [3]. »

O damnable infidélité de ceux qui se glorifient du nom chrétien! les chrétiens se détruisent eux-mêmes ; toute l'Église est ensanglantée du meurtre de ses enfants, que ses enfants propres massacrent : et comme si tant de guerres et tant de carnages n étaient pas capables de rassasier notre impitoyable inhumanité, nous nous déchirons dans les mêmes villes, dans les mêmes maisons, sous les mêmes toits, par des inimitiés irréconciliables. Nous demandons tous les jours la paix, et nous-mêmes nous faisons la guerre. Car d'où viennent tant d'envies, tant de médisances, tant de querelles et tant de procès? Les parents s'animent contre les parents, et les frères contre les frères, avec une fureur implacable ; on emploie et les médisances et les calomnies, et la tromperie et la fraude : la candeur et la bonne foi ne se trouvent plus parmi nous ; toutes les rues, toutes les places, tous les cabinets retentissent du bruit des procès : infidèles si féconds en chicanerie, que nous sommes ; tant nous avons oublié le christianisme, tant nous méprisons l'Évangile qui est une discipline de paix! Cependant nous souhaitons la paix, nous avons sans cesse la paix à la bouche : et nous faisons régner par nos dissensions le diable, qui est l'auteur des discordes, et nous chassons l'Esprit pacifique, c'est-à-dire, l'Esprit de Dieu. Que si vous avez voulu, mon Sauveur, que la sainte union des fidèles fût la marque de votre venue ; que font maintenant tous les chrétiens, sinon publier hautement que votre Père ne vous a pas envoyé, et que l'Évangile est une chimère, et que tous vos mystères sont autant de fables?

[1] I. *Cor.* XII, 26.
[2] *Joan.* XIII, 35.
[3] *Ibid.* XVII, 21, 23.

SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Grandeur de la charité des saints anges pour les hommes. Pourquoi se réjouissent-ils si fort dans la conversion des pécheurs. Trois effets de la miséricorde divine à l'égard de l'âme pécheresse. Double unité dans l'Église : l'une extérieure, qui est liée par les sacrements ; l'autre invisible et spirituelle, formée par la charité. Comment les pécheurs séparés de cette unité commencent leur enfer même sur la terre. Quels sont les dignes fruits de pénitence. De quelle manière le pécheur, sincèrement touché, s'accuse, se condamne et se punit.

Dico vobis quod ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis qui non indigent pœnitentia.

Je vous dis qu'il y aura plus de joie au ciel devant les anges de Dieu sur un pécheur faisant pénitence, que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Luc. XV, 7.

Si quelqu'un n'a pas encore assez entendu combien est grande la charité des saints anges pour les misérables mortels, qu'il considère en notre évangile les aimables paroles du Sauveur des âmes : par lesquelles il nous apprend, que la

conversion des pécheurs réjouit tous les esprits bienheureux; et qu'encore que Dieu les enivre du torrent de ses éternelles délices, néanmoins ils sentent augmenter leur joie quand nous sommes renouvelés par la pénitence. Nous lisons dans les Écritures[1] : qu'autrefois les esprits célestes se déclarèrent visiblement contre nous, lorsqu'un chérubin, envoyé de Dieu avec une forme terrible, tenant en sa main un glaive de feu, gardait la porte du paradis, pour épouvanter nos parents rebelles, et leur interdire l'entrée de ce jardin délicieux qu'ils avaient déshonoré par leur crime. Mais après la naissance de ce Sauveur, qui nous a réconciliés par son sang; vous n'ignorez pas, chrétiens, que ces bienheureuses intelligences, qui nous avaient déclaré la guerre, nous vinrent aussi annoncer la paix : « Que la « paix, disent-ils[2], soit donnée aux hommes, » et, depuis cette salutaire journée, nous leur sommes devenus si chers, que Jésus-Christ nous enseigne, dans notre évangile, qu'ils préfèrent nos intérêts aux leurs propres. C'est ce que vous remarquerez aisément, si vous pénétrez le sens des paroles que j'ai alléguées pour mon texte. « Les « anges, dit le Fils de Dieu, se réjouissent plus de « la conversion d'un pécheur, que de la persévé« rance de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont « pas besoin de pénitence. » Je demande quels sont ces justes auxquels le Sauveur ne craint pas de dire que la pénitence n'est pas nécessaire. Certes, nous ne les trouverons pas sur la terre; puisque, tous les hommes étant pécheurs, ce serait une témérité inouïe que d'assurer qu'ils n'ont pas besoin du remède de la pénitence. « Si quel« qu'un dit qu'il ne pèche pas, il se trompe, et la « vérité n'est pas en lui, » dit le disciple bien-aimé de notre Sauveur[3].

Où chercherons-nous donc, chrétiens, cette innocence si pure et si achevée, qu'elle n'a pas besoin de la pénitence? Sans doute, puisqu'elle est bannie du milieu des hommes, elle ne se peut rencontrer que parmi les anges, qui, détestant la rébellion et l'audace de Satan et de ses complices, demeurèrent immuablement dans le lieu où Dieu les avait établis dès leur origine. Vous êtes les seuls, ô esprits célestes, parmi toutes les créatures, qui jamais n'avez été souillés par aucun péché; vous êtes ces justes de notre évangile, auxquels la pénitence n'est pas nécessaire : et ainsi lorsque notre Sauveur nous apprend que vous recevez une joie plus grande de la conversion des pécheurs, que de la justice des innocents qui n'ont pas besoin de se repentir; c'est de même que s'il nous disait que notre pénitence vous réjouit plus que votre propre persévérance. Merveilleuse vertu de la pénitence, qui oblige tous les saints anges à nous préférer à eux-mêmes; qui répare si glorieusement les ruines des plus grands pécheurs, qu'elle les met en quelque sorte au-dessus des justes, et qui fait que la justice rendue a quelque avantage au-dessus de la justice toujours conservée! Car puisque ces intelligences célestes, qui goûtent le vrai bien dans sa source, ne peuvent avoir de ces joies déréglées que l'opinion fait naître en nos âmes, ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'elles ne se peuvent réjouir que du bien? Et donc, si leur joie est plus abondante, ne faut-il pas conclure nécessairement qu'il leur paraît quelque bien plus considérable, d'autant plus que c'est le Sauveur lui-même qui les excite par son exemple à cette sainte et divine joie?

En effet, ne voyez-vous pas qu'il se présente à nous dans notre évangile sous la figure de ce berger « qui laisse tous ses troupeaux au désert « pour chercher une brebis égarée; qui l'ayant « trouvée au milieu des bois, seule et tremblante « d'effroi, la rapporte sur ses épaules, et appe« lant ses amis et ses proches : Réjouissez-vous « avec moi, dit-il, de ce que j'ai rencontré ma « brebis perdue[1]? » De sorte que les anges et le Sauveur même se réjouissant plus d'un pécheur sauvé, que d'un juste qui persévère, il paraît que l'innocence recouvrée a quelque chose de plus agréable que l'innocence continuée. Réjouissons-nous, pécheurs misérables; admirons la force de la pénitence, qui nous rend avec avantage ce que notre péché nous avait fait perdre : et pour exciter en nos cœurs les saints gémissements de la pénitence, recherchons les véritables raisons de cette vérité si satisfaisante que Jésus-Christ nous enseigne dans son Évangile.

Si je n'avais qu'à vous parler d'une joie humaine, je me contenterais de vous dire : que nous expérimentons tous les jours une certaine douceur plus sensible à rentrer dans la possession de nos biens, qu'à nous maintenir dans la jouissance : nous goûtons la santé par la maladie; et la perte de nos amis nous apprend combien ils nous étaient nécessaires : car l'accoutumance nous ôte ce qu'il y a de plus vif dans le sentiment; et notre jugement est si faible, que ne pouvant pénétrer les choses en elles-mêmes, il ne les reconnaît jamais mieux que par leurs contraires : tellement que cet excès de joie que nous ressentons lorsque nous pouvons réparer nos pertes, vient presque toujours de notre faiblesse. Mais à Dieu ne plaise que nous croyions qu'il en soit ainsi de

[1] *Genes.* II, 24.
[2] *Luc.* II, 14.
[3] I. *Joan.* I, 8.

[1] *Luc.* XV, 4 et suiv.

la joie des anges et de celle du Fils de Dieu même, dont nous devons aujourd'hui expliquer les causes : il faut prendre des principes plus relevés, si nous voulons pénétrer de si grands mystères. Entrons en matière, et disons : Tout le motif de la joie du Fils, c'est la gloire de Dieu son Père; tout le motif de la joie des anges, c'est la gloire de leur Créateur : si donc ils se réjouissent si fort dans la conversion des pécheurs, c'est que la gloire de Dieu y paraît avec plus de magnificence. Prouvons solidement cette vérité.

La gloire de Dieu éclate singulièrement dans les natures intelligentes par sa miséricorde et par sa justice : sa Providence, son immensité, sa toute-puissance paraissent dans les créatures inanimées; mais il n'y a que les raisonnables qui puissent ressentir les effets de sa miséricorde et de sa justice, et ce sont ces deux attributs qui établissent sa gloire et son règne sur les natures intelligentes. C'est par la miséricorde et par la justice que les anges et les hommes sont sujets à Dieu : la miséricorde règne sur les bons, la justice, sur les criminels; l'une par la communication de ses dons, l'autre par la sévérité de ses lois; l'une par douceur, et l'autre par force; l'une se fait aimer, l'autre se fait craindre; l'une attire, et l'autre réprime; l'une récompense la fidélité, l'autre venge la rébellion : si bien que la miséricorde et la justice sont en quelque sorte les deux mains de Dieu, dont l'une donne et l'autre châtie : ce sont les deux colonnes qui soutiennent la majesté de son règne; l'une élève les innocents, l'autre accable les criminels, afin que Dieu domine sur les uns et sur les autres avec une égale puissance. C'est pourquoi le prophète chante : « Toutes les « voies du Seigneur sont miséricorde et vérité[1]; » c'est-à-dire, miséricorde et justice, selon l'interprétation des docteurs : d'autant que la justice de Dieu c'est sa vérité; parce que, comme dit le grand saint Thomas[2], c'est à cause de sa vérité qu'il est la loi éternelle et qu'il est la loi immuable qui règle toutes les créatures intelligentes. Que si toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et justice, si ce sont ces deux divins attributs qui établissent sa gloire et son règne; je ne m'étonne plus, ô saints anges, de ce que la pénitence vous comble de joie : c'est que vous y voyez éclater magnifiquement la gloire de Dieu votre créateur par sa miséricorde et par sa justice; la miséricorde, dans la conversion; la justice, dans la satisfaction; la première, dans la rémission des péchés; la seconde, dans les gémissements des pécheurs.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, je remarquerai dans notre évangile trois effets de la miséricorde divine dans la conversion des pécheurs : Dieu les cherche, Dieu les trouve, Dieu les rapporte; c'est ce que nous lisons clairement dans la parabole de notre Évangile : « Le bon berger, « dit le Fils de Dieu, va après sa brebis perdue, » *vadit ad illam quæ perierat,* « et il va jusqu'à « ce qu'il la trouve, » *donec inveniat eam*[1]; « et « après qu'il l'a retrouvée, il la charge sur ses « épaules. » C'est la véritable figure du Sauveur des âmes; il cherche charitablement les pécheurs, suivant ce qu'il dit dans son Évangile : « Le Fils « de l'homme est venu chercher ce qui était « perdu[2]. » Il les trouve par la vertu de sa grâce : « car il est ce Samaritain miséricordieux qui trou- « vant en son chemin le pauvre blessé, est touché « de miséricorde, et s'approche, et ne dédaigne « pas de lier ses plaies, » *et alligavit vulnera ejus*[3]. Enfin il les porte sur ses épaules; parce que c'est lui dont il est écrit : « Vraiment il a porté nos « langueurs : » *Vere languores nostros ipse tulit*[4]. Or cette triple miséricorde répond à la triple misère en laquelle est précipitée l'âme pécheresse. Elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces, et devient entierement impuissante : elle s'éloigne du bon Pasteur, et, s'en éloignant, elle ne connaît plus son visage; tellement que, lorsqu'il approche, elle fuit, et fuyant elle se fatigue et tombe dans une extrême impuissance. Mais le Pasteur infiniment bon, qui ne se plaît qu'à sauver les âmes, oppose charitablement à ces trois misères trois effets merveilleux de miséricorde : car il cherche sa brebis éloignée; il trouve et il atteint sa brebis fuyante; il rapporte sur ses épaules cette pauvre brebis épuisée de forces. Apprenons ici à connaître la miséricorde du Pasteur fidèle, qui nous a sauvés au péril de sa propre vie.

Et premièrement remarquons ce qui est écrit dans notre évangile, que la brebis que le Sauveur cherche n'est plus en la compagnie de tout le troupeau; par conséquent elle est séparée : mais entendons le sens de cette parole. Le troupeau du Fils de Dieu, c'est l'Église; et celui qui est séparé du troupeau semble être hors de la vraie Église. Dirons-nous que le Fils de Dieu ne parle en ce lieu que des hérétiques qui ont rompu le lien d'unité? Mais la suite de notre évangile réfutera manifestement cette explication; puisque Jésus-Christ nous fait bien entendre qu'il parle généralement de tous les pécheurs, parce qu'il veut encourager tous les pénitents. Mais pourrons-nous dire, fidèles, que tous les pécheurs sont sé-

[1] *Ps.* XXIV, 10.
[2] I. 2. *Quæst.* XCIII, art. II.

[1] *Luc.* XV, 4.
[2] *Ibid.* XIX, 10.
[3] *Ibid.* X, 34.
[4] *Is.* LIII, 4

parés du sacré troupeau et de la communion de l'Église? Nullement; il n'en est pas de la sorte : c'est l'erreur de Calvin et des calvinistes, contre laquelle le Fils de Dieu nous a dit qu'il y a de l'ivraie même dans son champ, qu'il y a du scandale même en sa maison, qu'il y a de mauvais poissons même en ses filets[1]. Mais d'où vient, direz-vous, que notre Sauveur nous figurant tous les pécheurs en notre évangile, les représente comme séparés du troupeau? Entrons en sa pensée, et disons avec l'incomparable saint Augustin : « Il y en a « qui sont dans la maison de Dieu, et qui ne sont « pas la maison de Dieu? il y en a qui sont dans « la maison de Dieu, et qui sont eux-mêmes la « maison de Dieu, » *alios ita esse in domo Dei, ut ipsi etiam sint eadem domus Dei*[2]. Expliquons la doctrine de ce grand évêque.

Les justes sont en la maison de Dieu, et ils sont eux-mêmes la maison de Dieu, selon ce que dit le prophète : « J'habiterai au milieu de vous[3]; » et l'apôtre : « Ne savez-vous pas que vous êtes les « temples de l'Esprit de Dieu[4]? » Mais les méchants qui sont en l'Église, qui est la maison que Dieu a choisie, ne sont pas la maison choisie : Dieu n'habite pas en leurs cœurs; ils ne sont pas les pierres vivantes de ce miraculeux édifice, dont les fondements sont posés en terre, et dont le sommet égale les cieux : « Ils sont dans l'Église, « dit saint Augustin[5], comme la paille est dans le « froment, » *sicut esse palea dicitur in frumentis;* « parce que encore qu'ils soient liés par les sacre- « ments, néanmoins ils sont séparés de cette in- « visible unité qui est assemblée par la charité : » *cum intus videantur, ab illa invisibili charitatis compage separati sunt.* « En effet, ajoute saint « Augustin, il y en a qu'on doit dire être dans la mai- « son de telle manière, qu'ils n'appartiennent pas « à ce qui en fait la liaison, ni à la société de cette « justice qui produit des fruits de paix; mais ils « y sont comme on dit que la paille se trouve avec « le froment : car nous ne pouvons nier qu'ils « soient dans la maison, l'apôtre nous disant que « dans une grande maison, il y a non-seulement « des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de « terre; et que les uns sont pour des usages hon- « nêtes, les autres pour des usages honteux : » *alios ita dici esse in domo, ut non pertineant ad compagem domus, nec ad societatem fructiferæ pacificæque justitiæ; sed sicut esse palea dicitur in frumentis : nam et istos esse in domo negare non possumus, dicente apostolo*[6] : *In magna autem domo non solum aurea vasa sunt vel argentea, sed et lignea et fictilia; et alia quidem sunt in honorem, alia vero in contumeliam.*

Par où nous voyons clairement qu'il y a double unité dans l'Église : l'une est liée par les sacrements qui nous sont communs; en celle-là les mauvais y entrent, quoiqu'ils n'y entrent qu'à leur condamnation. Mais il y a une autre unité invisible et spirituelle, qui joint les saints par la charité, qui en fait les membres vivants : à cette paix, à cette unité, à cette concorde, il n'y a que les justes qui y participent; les impies n'y ont point de place, ils en sont excommuniés. Il y a une arche, à la vérité, qui renferme tous les animaux, mondes et immondes; il y a un champ qui porte le bon et le mauvais grain; « mais il y « a une colombe et une parfaite, » qui ne reçoit en son sein que les vrais fidèles qui vivent en l'unité par la charité : *Una est columba mea, perfecta mea*[1]. C'est pourquoi le Sauveur des âmes représente tous les pécheurs comme séparés du troupeau; parce qu'ils sont exclus, par leurs crimes, de cette invisible société qui unit les brebis fidèles en la charité de Notre-Seigneur : et pour vous faire voir, chrétiens, qu'ils ne sont plus avec le troupeau, c'est que le céleste et divin Pasteur ne leur donne plus la même pâture. Dites-moi, quel est le pain des fidèles, quelle est la nourriture des enfants de Dieu? n'est-ce pas le pain de l'eucharistie, ce pain céleste et vivifiant que nous recevons de ces saints autels? Cette sainte et divine table est-elle préparée aux impies, dont les consciences sont infectées de péchés mortels? Nullement; ils en sont exclus : s'ils sont si téméraires que d'en approcher, ils y prendront un poison mortel, au lieu d'une viande d'immortalité.

Reconnais donc, pécheur misérable, que tu es séparé du troupeau fidèle, puisque tu es privé de la nourriture que le vrai Pasteur lui a destinée; et ne me réponds pas : Je suis de l'Église, je demeure en ce corps mystique. Car que sert au bras gangrené de tenir encore au reste du corps par quelques nerfs qui n'ont plus de force? que lui sert, dis-je, de tenir au corps; puisqu'il est si fort éloigné du cœur, qu'il ne peut plus en recevoir aucune influence? quelque union qui paraisse au dehors, il y une prodigieuse distance entre la partie vivante et la partie morte. Il en est de même de toi, ô pécheur! il ne te sert de rien d'être dans le corps, puisque tu es entièrement séparé du cœur. Le cœur de l'Église, c'est la charité : c'est là qu'est le principe de vie; c'est de là que se répand la chaleur vitale : si bien que, n'étant pas en la cha-

[1] *Matth.* XIII, 28, 41, 48.
[2] *De. Bapt. cont. Donat.* lib. VII, n° 99, t. IX, col. 200.
[3] II. *Cor.* VI, 16.
[4] I. *Cor.* III, 16.
[5] *Loco mox citato.* col. 200, 201.
[6] II. *Timoth.* II, 20.

[1] *Cant.* VI, 8

rité; bien qu'il te soit permis d'entrer au dehors, tu es excommunié du dedans. Ne me vante point ta foi, qui est morte; ne me dis pas que tu t'assembles avec les fidèles : les hommes t'y reçoivent, mais Dieu t'en sépare : le corps s'en approche, il est vrai; mais l'âme en est infiniment éloignée : la vie et la mort ne s'accordent pas. Considère donc, misérable, combien tu es loin des membres vivants, puisqu'il est certain que tu perds la vie. C'est pour cette raison que le Fils de Dieu les représente, dans la parabole de notre évangile, comme exclus, comme excommuniés du troupeau; parce qu'étant des membres pourris, ils ne participent point à la vie : c'est pourquoi le pain de vie leur est refusé; c'est pourquoi ils sont séparés du banquet céleste, qui est la vie du peuple fidèle. D'où passant plus outre, je dis qu'étant séparés de cette unité ils commencent leur enfer même sur la terre, et que leurs crimes les y font descendre : car ne nous imaginons pas que l'enfer consiste dans ces épouvantables tourments, dans ces étangs de feu et de soufre, dans ces flammes éternellement dévorantes, dans cette rage, dans ce désespoir, dans cet horrible grincement de dents. L'enfer, si nous l'entendons, c'est le péché même; l'enfer, c'est d'être éloigné de Dieu : et la preuve en est évidente par les Écritures.

Job nous représente l'enfer en ces mots : « C'est « un lieu, dit-il, où il n'y a nul ordre; mais une « horreur perpétuelle[1] : » de sorte que l'enfer c'est le désordre et la confusion. Or le désordre n'est pas dans la peine : au contraire, j'apprends de saint Augustin[2], que la peine c'est l'ordre du crime. Quand je dis péché, je dis le désordre; parce que j'exprime la rébellion : quand je dis péché puni, je dis une chose très-bien ordonnée; car c'est un ordre très-équitable que l'iniquité soit punie; d'où il s'ensuit invinciblement que ce qui fait la confusion dans l'enfer, ce n'est pas la peine, mais le péché. Que si le dernier degré de misère, ce qui fait la damnation et l'enfer, c'est d'être séparé de Dieu, qui est la véritable béatitude; si, d'ailleurs, il est plus clair que le jour, que c'est le péché qui nous en sépare : comprends, ô pécheur misérable, que tu portes ton enfer en toi-même, parce que tu y portes ton crime, qui te fait descendre vivant en ces effroyables cachots où sont tourmentées les âmes rebelles. Car comme l'apôtre saint Paul parlant des fidèles qui vivent en Dieu par la charité, assure que « leur demeure « est au ciel, et leur conversation avec les an« ges[3]; » ainsi nous pouvons dire très-certainement que les méchants sont abîmés dans l'enfer,

[1] *Job.* X, 22.
[2] *Ad Honorat. Ep.* CXL, n° 4, t. II, col. 423.
[3] *Philipp.* III, 20.

et que leur conversation est avec les diables. Étrange séparation du pécheur, qui trouve son enfer même en cette vie! et n'est-il pas juste qu'il trouve l'enfer, puisqu'il est séparé du sacré troupeau, que la charité fait vivre en Notre-Seigneur?

Mais peut-être vous répondrez que le pécheur se peut relever, et que l'enfer n'a point de ressource. Ah ! ne nous flattons point de cette pensée : la blessure que fait le péché est éternelle et irremédiable. Mais Dieu, direz-vous, y peut remédier : il le peut, à cause qu'il est tout-puissant; ce qui n'empêche pas que la maladie ne soit incurable de sa nature. Concevons ceci, chrétiens : l'orgueilleux Nabuchodonosor a fait jeter les trois saints enfants dans la fournaise de flammes ardentes[1]; autant qu'il est en lui, il les a brûlés, encore que Dieu les ait rafraîchis. Ainsi, lorsque nous commettons un péché mortel, nous donnons tellement la mort à notre âme, qu'encore que Dieu nous puisse guérir, néanmoins de notre côté nous rendons, et notre péché, et notre damnation éternels; parce que nous éteignons la vie jusqu'à la racine. Il faut regarder ce que fait le péché, non ce que fait la Toute-Puissance. Qui renonce une fois à Dieu y renonce éternellement; parce que c'est la nature du péché, de faire, autant qu'il le peut, une séparation éternelle. C'est pourquoi le prophète-roi, se considérant dans le crime, se considère comme dans l'enfer, à cause de cette effroyable séparation : *Æstimatus sum cum descendentibus in lacum*[2] : « Je suis, dit-il, « compté parmi ceux qui descendent dans le ca« chot; » et après : « Ils m'ont mis dans le lac « inférieur, dans les ténèbres, et dans l'ombre de « la mort : » *Posuerunt me in lacu inferiori*[3]. Et de là vient qu'il s'écrie dans sa pénitence : *De profundis clamavi ad te, Domine*[4] : « Sei« gneur, je crie à vous des lieux profonds; » et rendant grâce de sa délivrance : « Vous avez, « dit-il, retiré mon âme de l'enfer inférieur[5]. » C'est que ce saint homme avait bien conçu que le péché est un abîme et une prison, un gouffre, un cachot, un enfer.

Dans ce cachot et dans cet abîme où nos crimes nous précipitent, quelle espérance aurions-nous, fidèles, si Dieu ne nous avait donné un Libérateur, qui étant venu au monde pour notre salut, a bien voulu même aller aux enfers pour achever un si grand ouvrage? C'est ce même Libérateur, qui est descendu aux enfers, qui daigne descendre encore tous les jours dans l'enfer

[1] *Dan.* III, 21.
[2] *Ps.* LXXXVII, 5.
[3] *Ibid.* 7.
[4] *Ibid.* CXXIX, 1.
[5] *Ibid.* LXXXV, 13.

des consciences criminelles : car, certes, vous y descendez, ô Sauveur ! lorsque vous faites luire en nos âmes, au milieu des ténèbres où elles languissent, les belles et éclatantes lumières de vos divines inspirations. C'est ainsi, ô Pasteur miséricordieux ! que vous cherchez votre brebis égarée : votre amour vous transporte à un tel excès, que vous la cherchez jusque dans l'enfer; parce que vous la cherchez jusque dans le crime. Figurez-vous ici, chrétiens, quel fut le ravissement des saints Pères, lorsqu'ils virent leurs limbes honorés de la glorieuse présence du Sauveur du monde. Combien louèrent-ils la miséricorde de ce Dieu qui les visitait jusque dans ces lieux souterrains, et qui allait, pour l'amour d'eux, jusqu'aux enfers ! Or sa miséricorde est beaucoup plus grande, quand il va chercher les pécheurs : ils sont dans un enfer plus obscur, et dans une captivité bien plus déplorable. Nos pères, qui étaient réservés aux limbes jusqu'à la venue du Sauveur, soupiraient continuellement après lui, et pressaient son arrivée par leurs vœux : au contraire les misérables pécheurs, dans cet enfer de l'impiété où ils sont, non-seulement ne cherchent pas le Sauveur, mais ils fuient sitôt qu'il s'approche; et c'est la seconde misère de l'âme.

Nous sommes infiniment éloignés de Dieu; et nous le fuyons, quand il vient à nous. Comprenons, par un exemple sensible, combien est dangereuse cette maladie. Voyez un pauvre malade, faible et languissant; ses forces se diminuent tous les jours : il faudrait qu'il prît quelque nourriture, pour soutenir son infirmité; il ne peut. Je ne sais quelle humeur froide lui a causé un dégoût si étrange : si on lui présente une nourriture, si exquise, si bien apprêtée qu'elle soit, aussitôt son cœur se soulève ; de sorte que nous pouvons dire que sa maladie, c'est une aversion du remède. Telle et encore beaucoup plus horrible est la maladie d'un pécheur. Il a voulu goûter, aussi bien qu'Adam, cette pomme qui lui paraissait agréable : il a voulu se rassasier des plaisirs mortels; et par un juste jugement de Dieu, il a perdu tout le goût des biens éternels. Vous les lui présentez, il en a horreur; vous lui montrez la terre promise, il retourne son cœur en Égypte; vous lui donnez la manne, elle lui semble fade et sans goût. Ainsi nous fuyons malheureusement le charitable Pasteur qui nous cherche.

Pécheur, ne le fuis-tu pas tous les jours? Maintenant que tu entends sa sainte parole, peut-être que ce Pasteur miséricordieux te presse intérieurement en ta conscience. Veux-tu pas restituer ce bien mal acquis? veux-tu pas enfin mettre quelques bornes à cette vie débauchée et licencieuse? veux-tu pas bannir de ton cœur l'envie qui le ronge, cette haine envenimée qui l'enflamme, ou cette amitié dangereuse qui ne le flatte que pour le perdre? Écoute, pécheur, c'est Jésus qui te cherche; et ton cœur répond à ce doux Sauveur : Je ne puis encore. Tu le remets de jour en jour, demain, dans huit jours, dans un mois; n'est-ce pas fuir celui qui te cherche, et mépriser sa miséricorde? Insensé ! que t'a fait Jésus, que tu fuis si opiniâtrément sa douce présence? D'où vient que la brebis égarée ne reconnaît plus la voix du Pasteur qui l'appelle et lui tend les bras, et qu'elle court follement au loup ravissant qui se prépare à la dévorer? Peut-être tu répondras : Je ne puis, je ne puis marcher dans la voie étroite. Mais ne vois-tu pas, misérable, que Jésus te présente ses propres épaules pour soulager ton infirmité et ton impuissance? il descend à toi, pour te relever; en prenant ton infirmité, il te communique sa force : c'est le dernier excès de miséricorde.

Comme notre âme est faite pour Dieu, il faut qu'elle prenne sa force en celui qui est l'auteur de son être : que si, se détournant du souverain bien, elle tâche de se rassasier dans les créatures, elle devient languissante et exténuée; à peu près comme un homme qui ne prendrait que des viandes qui ne seraient pas nourrissantes. De là vient que l'enfant prodigue, sortant da la maison paternelle, ne trouve plus rien qui le rassasie; parce que notre âme ne peut trouver qu'en Dieu seul cette nourriture solide qui est capable de l'entretenir : de là ces rechutes fréquentes, qui sont les marques les plus certaines que nos forces sont épuisées. Que fera une âme impuissante, si Jésus ne supporte son infirmité? Aussi présente-t-il ses épaules à cette pauvre brebis égarée; « parce que errant deçà et delà, elle s'était extrê« mement fatiguée : » *Multum enim errando laboraverat*[1]. Il la cherche, quand il l'invite par ses saintes inspirations; il la trouve, quand il la change par la vertu de sa grâce; il la porte sur ses épaules, quand il lui donne la persévérance.

O miséricorde ineffable, et digne certainement d'être célébrée par la joie de tous les esprits bienheureux ! La grandeur de Dieu, c'est son abondance; par laquelle étant infiniment plein, il trouve tout son bien en lui-même. Ce qui montre la plénitude, c'est la munificence : c'est pourquoi Dieu se réjouit en voyant ses œuvres, parce qu'il voit ses propres richesses et son abondance dans la communication de sa bonté. Or il y a deux sortes de bonté en Dieu : l'une ne rencontre rien de contraire à son action, et elle s'appelle libéralité; l'autre trouve de l'opposition, et elle

[1] *Tertull. de Pœnit.* n° 8.

ou par quelques montagnes, nous semblons avoir oublié que nous avons une même nature : ce qui excite parmi nous des guerres et des dissensions immortelles, avec une horrible désolation et une effusion cruelle du sang humain.

Pour calmer ces mouvements farouches et inhumains, Jésus nous ramène à notre origine; il tâche de réveiller en nos âmes ce sentiment de tendre compassion que la nature nous donne pour tous nos semblables, quand nous les voyons affligés : par où il nous fait voir qu'un homme ne peut être étranger à un homme; et que si nous n'avions perverti les inclinations naturelles, il nous serait aisé de sentir que nous nous touchons de bien près. Il nous enseigne que « devant Dieu, « il n'y a ni Barbare, ni Grec, ni Romain, ni « Scythe[1], » et, fortifiant les sentiments de la nature par des considérations plus puissantes, il nous apprend que nous avons tous une même cité dans le ciel, et une même société sur la terre; et que nous sommes tous ensemble une même nation et un même peuple, qui devons vivre dans les mêmes mœurs, selon l'Évangile, et sous un même monarque qui est Dieu, et sous un même législateur qui est Jésus-Christ.

Mais d'autant plus que la discorde et la haine n'anime pas seulement les peuples contre les peuples, mais qu'elle divise encore les concitoyens, qu'elle désole même les familles : en sorte qu'il passe pour miracle parmi les hommes, quand on voit deux personnes vraiment amies; et que nous nous sommes non-seulement ennemis, mais loups et tigres les uns aux autres : combien emploie-t-il de raisons pour nous apaiser et pour nous unir! avec quelle force ne nous presse-t-il pas à vivre en amis et en frères! Et sachant combien est puissant parmi nous le motif de la religion, il la fait intervenir à la réconciliation du genre humain : il nous lie entre nous par le même nœud par lequel nous tenons à Dieu; et il pose pour maxime fondamentale : que la religion ne consiste pas seulement à honorer Dieu, mais encore à aimer les hommes. Est-il rien de plus pressant pour nous enflammer à une affection mutuelle? et ne devons-nous pas louer Dieu de nous avoir élevés dans une école si douce et sous une institution si humaine?

Mais il passe bien plus avant. Les injures que l'on nous fait, chères sœurs, nous fâchent excessivement : la douleur allume la colère; la colère pousse à la vengeance; le désir de vengeance nourrit des inimitiés irréconciliables : de là les querelles et les procès; de là les médisances et les calomnies; de là les guerres et les combats; de là presque tous les malheurs qui agitent la vie humaine. Pour couper la racine de tant de maux, je veux, dit notre aimable Sauveur, je veux que vous chérissiez cordialement vos semblables; j'entends que votre amitié soit si ferme, qu'elle ne puisse être ébranlée par aucune injure. Si quelque téméraire veut rompre la sainte alliance que je viens établir parmi vous, que le nœud en soit toujours ferme de votre part : il faut que l'amour de la concorde soit gravé si profondément dans vos cœurs, que vous tâchiez de retenir même ceux qui se voudront séparer. Fléchissez vos ennemis par douceur; plutôt que de les repousser avec violence; modérez leurs transports injustes, plutôt que de vous en rendre les imitateurs et les compagnons.

Et en effet, mes sœurs, si l'orgueil et l'indocilité de notre nature pouvait permettre que de si saintes maximes eussent quelque vogue parmi les hommes; qui ne voit que cette modération dompterait les humeurs les plus altières? Les courages les plus fiers seraient contraints de rendre les armes, et les âmes les plus outrées perdraient toute leur amertume. Le nom d'inimitié ne serait presque pas connu sur la terre. Si quelqu'un persécutait ses semblables, tout le monde le regarderait comme une bête farouche; et il n'y aurait plus que les furieux et les insensés qui pussent se faire des ennemis. O sainte doctrine de l'Évangile, qui ferait régner parmi nous une paix si tranquille et si assurée; si peu que nous la voulussions écouter! qui ne désirerait qu'elle fût reçue par toute la terre avec les applaudissements qu'elle mérite?

La philosophie avait bien tâché de jeter quelques fondements de cette doctrine; elle avait bien montré qu'il était quelquefois honorable de pardonner à ses ennemis : elle a mis la clémence parmi les vertus; mais ce n'était pas une vertu populaire, elle n'appartenait qu'aux victorieux. On leur avait bien persuadé qu'ils devaient faire gloire d'oublier les injures de leurs ennemis désarmés; mais le monde ne savait pas encore qu'il était beau de leur pardonner, avant même que de les avoir abattus. Notre Maître miséricordieux s'était réservé de nous enseigner une doctrine si humaine et si salutaire : c'était à lui de nous faire paraître ce grand triomphe de la charité, et de faire que ni les injures ni les opprobres ne pussent jamais altérer la candeur ni la cordialité de la société fraternelle. C'est ce qu'il nous fait remarquer dans notre évangile, avec des paroles si douces, qu'elles peuvent charmer les âmes les plus féroces : « Quitte l'autel, dit-il, pour te réconci- « lier à ton frère. »

Et quel est ce précepte, ô sauveur Jésus? et comment nous ordonnez-vous de laisser le ser-

[1] *Colos.* III, 11.

vice de Dieu, pour nous acquiter de devoirs humains? est-il donc bienséant de quitter le Créateur pour la créature! Cela semble bien étrange, mes sœurs; cependant c'est ce qu'ordonne le Fils de Dieu. Il ordonne que nous quittions même le service divin, pour nous réconcilier à nos frères : il veut que nos ennemis nous soient en quelque sorte plus chers que ses propres autels, et que nous allions à eux avant que de nous présenter à son Père; comme si c'était une affaire plus importante. N'est-ce pas pour nous enseigner, chères sœurs, que, devant lui, il n'est rien de plus précieux que la charité et la paix; qu'il aime si fort les hommes, qu'il ne peut souffrir qu'ils soient en querelle; que Dieu considère la charité fraternelle comme une partie de son culte; et que nous ne saurions lui apporter de présent qui soit plus agréable à ses yeux, qu'un cœur paisible et sans fiel, et une âme saintement réconciliée? « O charité « ineffable de Dieu pour les hommes! s'écrie saint « Jean Chrysostôme; il néglige l'honneur qui lui « est dû, pour y substituer la charité envers le « prochain. Interrompez, nous dit-il, mon culte, « afin que votre charité soit persévérante : car la « réconciliation avec son frère, est pour moi un « vrai sacrifice : » *O ineffabilem erga homines amorem Dei, honorem suum despicit pro charitate erga proximum. Interrumpatur, inquit, cultus meus, ut charitas tua maneat : nam vere sacrificium mihi est, reconciliatio cum fratre*[1]. C'est ce que je traiterai aujourd'hui avec l'assistance divine; et j'en tirerai deux raisons du texte de mon évangile. Notre-Seigneur nous ordonne de nous réconcilier, avant que d'offrir notre présent à l'autel : c'est de ce présent et de cet autel, que je formerai mon raisonnement; et je tâcherai de vous faire voir que ni le présent qu'offrent les chrétiens, ni l'autel duquel ils s'approchent, ne souffrent que des esprits vraiment réconciliés : ce seront les deux points de cette exhortation.

PREMIER POINT.

Quand je parle des présents que les fidèles doivent offrir à Dieu, ne croyez pas, mes sœurs, que je parle des animaux égorgés qu'on lui présentait autrefois devant ses autels. Pendant que les enfants d'Aaron exerçaient le sacerdoce qu'ils avaient reçu par succession de leur père, les Juifs apportaient à Dieu des offrandes terrestres et corporelles : on chargeait ses autels d'agneaux et de bœufs, d'encens et de parfums, et de plusieurs autres choses semblables. Mais comme nous offrons dans un temple plus excellent, sur un autel plus divin, et que nous avons un pontife duquel le sacerdoce légal n'était qu'une figure imparfaite; aussi faisons-nous à Dieu de plus saintes oblations. Nous venons avec des vœux pieux, et des prières respectueuses, et de sincères actions de grâces, louant et célébrant la munificence divine, par Notre-Seigneur Jésus-Christ notre sacrificateur et notre victime : ce sont les oblations que nous apportons tous dans la nouvelle alliance. Nous honorons Dieu par ce sacrifice, et c'est de cet encens que nous parfumons ses autels; et afin que nous puissions faire de telles offrandes, Jésus notre grand sacrifiateur nous a rendus participants de son sacerdoce : « il nous a faits rois et « sacrificateurs à notre Dieu, » dit l'apôtre saint Jean dans l'Apocalypse[1]. Mais puisque ce sacerdoce est spirituel, il ne faut pas s'étonner si notre oblation est spirituelle : c'est pourquoi l'apôtre saint Pierre dit que « nous offrons des victimes « spirituelles, acceptables par Notre-Seigneur Jé- « sus-Christ[2]. » C'est là ce sacrifice de cœur contrit, sacrifice de louange et de joie, sacrifice d'oraison et d'actions de grâces, dont il est parlé tant de fois dans les Écritures : c'est le présent que nous devons à notre grand Dieu, et je dis qu'il ne lui peut plaire, s'il ne lui est offert par la charité fraternelle : sans elle, il ne reçoit rien; et par elle, il reçoit toutes choses : la charité est comme la main qui lui présente nos oraisons; et comme il n'y a que cette main qui lui plaise, tout ce qui vient d'autre part ne lui agrée pas.

Et pour le prouver par des raisons invincibles, je considère trois choses dans nos oraisons; qui toutes trois ne peuvent être sans la charité pour nos frères : le principe de nos prières; ceux pour qui nous prions; celui à qui nos prières s'adressent. Quant au principe de nos oraisons, vous savez bien, mes sœurs, qu'elles ne viennent pas de nous-mêmes : les prières des chrétiens ont une source bien plus divine. « Que pouvons-nous de « nous-mêmes, sinon le mensonge et le péché, » dit le saint concile d'Orange[3]? Le plus dangereux effet de nos maladies, c'est que nous ne savons pas même demander comme il faut l'assistance du Médecin : « Nous ne savons, dit l'apôtre saint « Paul[4], comment il nous faut demander. »

Eh, misérables que nous sommes, qui nous tirera de cet abîme de maux, puisque nous ne savons pas implorer le secours du Libérateur? Ah! dit l'apôtre[5], « l'Esprit aide nos infirmités : » et comment? « C'est qu'il prie pour nous, dit saint « Paul, avec des gémissements incroyables. » Et quoi, mes sœurs, cet Esprit qui est appelé notre

[1] *S. Chrysost. in Matth. Hom.* XVI, n° 9, t. VIII, p. 216.

[1] *Apoc.* V, 10.
[2] I. *Petr.* II, 5.
[3] *Concil. Arausic.* II, *Can.* XXII, *Lab.* t. IV, col. 1670.
[4] *Rom.* VIII, 26.
[5] *Ibid.*

paraclet, c'est-à-dire, consolateur, a-t-il lui-même besoin de consolateur? que s'il n'a pas besoin de consolateur, comment est-ce que l'apôtre nous le représente priant et gémissant avec des gémissements incroyables? C'est que c'est lui qui fait en nous nos prières; c'est lui qui enflamme nos espérances; c'est lui qui nous inspire les chastes désirs; c'est lui qui forme en nos cœurs ces pieux et salutaires gémissements qui attirent sur nous la miséricorde divine. Nous retirons ce bonheur de notre propre misère, que, ne pouvant prier par nous-mêmes, le Saint-Esprit daigne prier en nous, et forme lui-même nos oraisons en nos âmes. De là vient que le grand Tertullien parlant des prières des chrétiens : « Nous offrons à Dieu, dit-« il, une oraison qui vient d'une conscience inno-« cente, et d'une chair pudique, et du Saint-« Esprit, » *de carne pudica, de anima innocenti, de Spiritu sancto profectam*[1]. Ce serait peu que la conscience pure et que la chair pudique, s'il n'y ajoutait pour comble de perfection : qu'elle vient de l'Esprit de Dieu.

En effet, nos oraisons, ce sont des parfums; et les parfums ne peuvent monter au ciel, si une chaleur pénétrante ne les tourne en vapeur subtile, et ne les porte elle-même par sa vigueur. Ainsi nos oraisons seraient trop pesantes et trop terrestres, venant de personnes si sensuelles, si ce feu divin, je veux dire le Saint-Esprit, ne les purifiait et ne les élevait. Le Saint-Esprit est le sceau de Dieu, qui étant appliqué à nos oraisons, les rend agréables à sa majesté; car c'est une chose assurée : que nous ne pouvons prier, sinon par Notre-Seigneur Jésus-Christ; il n'y a point d'autre nom. D'ailleurs il n'est pas moins vrai que « nous ne « pouvons pas même nommer le Seigneur Jésus, « sinon dans le Saint-Esprit[2]; » et si nous ne pouvons nommer Jésus, à plus forte raison prier au nom de Jésus : donc nos prières sont nulles, si elles ne naissent du Saint-Esprit.

Examinons maintenant quel est cet Esprit. C'est lui qui est appelé « le Dieu de charité[3]; » c'est lui qui lie le Père et le Fils, dont il est le baiser : *osculum Patris et Filii*[4]. C'est lui qui se répandant sur les hommes, les lie et les attache à Dieu par un nœud sacré : c'est lui qui nous lie les uns avec les autres; c'est lui qui, par une opération vivifiante, nous fait frères et membres du même corps. Que si c'est cet Esprit qui opère en nos âmes la charité; celui-là ne prie pas par le Saint-Esprit, qui a rompu l'union fraternelle, et

[1] *Apolog.* n° 30.
[2] I. *Cor.* XII, 3.
[3] *Joan.* IV, 8, 16.
[4] *S. Bernard. de divers. Sermon.* LXXXIX, n° 1, t. 1, col. 1209. *In Cantic. Serm.* VIII, *ibid.* col. 1285, 1286.

qui ne prie pas en paix et en charité. Et toi qui empoisonnes ton cœur par des inimitiés irréconciliables, n'as-tu rien à demander à Dieu? et si tu le veux demander, ne faut-il pas que tu le demandes par l'esprit du christianisme? et ne sais-tu pas que l'esprit du christianisme est le Saint-Esprit? D'ailleurs, ignores-tu que le Saint-Esprit n'agit et n'opère que par charité? Que si tu méprises la charité, tu ne veux donc pas prier par le Saint-Esprit? et si tu ne veux pas prier par le Saint-Esprit, au nom de qui prieras-tu? par quelle autorité te présenteras-tu à la Majesté divine? sera-ce par tes propres mérites? mais tes propres mérites, c'est la damnation et l'enfer. Choisiras-tu quelque autre patron, qui par son propre crédit, te rende l'accès favorable au Père? Ne sais-tu pas que « tu ne peux aborder au trône de « la miséricorde, sinon par Notre-Seigneur Jésus-« Christ[1]; et que tu ne peux pas même nommer « le Seigneur Jésus, sinon dans le Saint-Esprit[2]? » Quiconque pense invoquer Dieu en un autre nom qu'en celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa prière lui tourne à damnation. « Le Père, dit un « ancien, n'écoute pas volontiers les prières que le « Fils n'a point dictées : car le Père connaît les « sentiments et les paroles de son Fils; il ne sau-« rait recevoir ce que la présomption de l'esprit « humain aurait pu inventer, mais uniquement « ce que la sagesse de son Christ lui aura exposé : » *Nec Pater libenter exaudit orationem quam Filius non dictavit : cognoscit enim Pater Filii sui sensus et verba; nec suscipit quæ usurpatio humana excogitavit, sed quæ sapientia Christi exposuit*[3].

Prions donc en charité, chères sœurs, puisque nous prions par le Saint-Esprit : prions avec nos frères, prions pour nos frères; et quoiqu'ils veuillent rompre avec nous, gardons-leur toujours un cœur fraternel, par la grâce du Saint-Esprit. Songeons que Notre-Seigneur Jésus ne nous a pas, si je l'ose dire, enseigné à prier en particulier; il nous a appris à prier en corps. « Notre Père, « qui êtes aux cieux[4], » disons-nous : cette prière se fait au nom de plusieurs : nous devons croire, quand nous prions de la sorte, que toute la société de nos frères prie avec nous. C'est de quoi se glorifiaient les premiers fidèles : « Nous venons, « disait Tertullien, à Dieu comme en troupe : » *Quasi manu facta ambimus :* « cette force, cette « violence que nous lui faisons, lui est agréable : » *hæc vis Deo grata est*[5]. Voyez, mes sœurs, que

[1] *Hebr.* IV, 16.
[2] I. *Cor.* XII, 3.
[3] *Oper. imperfect. in Matth. Hom.* XIV, *int. Oper. S. Chrysost.* t. VI, p. 78.
[4] *Matth.* VI, 9.
[5] *Apolog.* n° 39.

les prières des frères, c'est-à-dire, les prières de la charité et de l'unité, forcent Dieu à nous accorder nos demandes. Écoutez ce qui est dit dans les Actes : « Tous ensemble unanimement, ils le« vèrent la voix à Dieu [1]. » Et quel fut l'événement de cette prière? « Le lieu où ils étaient assemblés « trembla, et ils furent remplis du Saint-Esprit [2]. » Voilà Dieu forcé par la prière des frères; parce qu'ils prient ensemble, il est comme contraint de donner un signe visible que cette prière lui plait: *Hæc vis Deo grata est.* Nous nous plaignons quelquefois que nos prières ne sont pas exaucées: voulons-nous forcer Dieu, chrétiens; unissons-nous, et prions ensemble.

Mais, quand je parle de prier ensemble, songeons que ce qui nous assemble, ce n'est pas ce que nous sommes enclos dans les murailles du même temple, ni ce que nous avons tous les yeux arrêtés sur le même autel. Non, non, nous avons des liens plus étroits : ce qui nous associe, c'est la charité. Chrétiens, si vous avez quelque haine, considérez celui que vous haïssez : voulez-vous prier avec lui? si vous ne le voulez pas, vous ne voulez pas prier en fidèle; car prier en fidèle, c'est prier par le Saint-Esprit : et comme c'est le même Esprit qui est en nous tous, comme c'est lui qui nous associe, il faut que nous priions en société. Que si vous voulez bien prier avec lui, comment est-ce que vous le haïssez? N'avons-nous pas prouvé clairement que c'est la charité qui nous met ensemble? Sans elle, il n'y a point de concorde; sans elle, il n'y a point d'unité : vous ne pouvez donc prier avec vos frères que par charité; et si vous les haïssez, comment priez-vous en charité avec eux?

Vous me direz peut-être que votre haine est restreinte à un seul, et que vous aimez cordialement tous les autres. Mais considérez que la charité n'a point de réserve : comme elle vient du Saint-Esprit, qui se plaît à se répandre sur tous les fidèles; aussi la charité, comme étant une onction divine, s'étend abondamment, et se communique avec une grande profusion. Quand il n'y aurait qu'un chaînon brisé, la charité est entièrement désunie, et la communication est interrompue. Vivons donc en charité avec tous, afin de prier en charité avec tous : croyons que c'est cette charité qui force Dieu d'accorder les grâces; et que si elle ne nous introduit près de lui, il est inaccessible et inexorable.

Mais ce n'est pas assez de prier avec tous nos frères, il faut encore prier Dieu pour tous nos frères : la forme nous en est donnée par l'Oraison dominicale, en laquelle nous ne demandons rien pour nous seuls; mais nous prions généralement pour les nécessités de tous les fidèles. En vain prierions-nous avec eux, si nous ne priions ainsi pour eux : car de même que nous ne pouvons exclure personne de notre charité, aussi ne nous est-il pas permis de les exclure de nos prières. C'est pourquoi l'apôtre Saint Paul, dans sa première à Timothée, recommande « que l'on « fasse à Dieu des supplications et des prières, « des demandes et des actions de grâce pour tous « les hommes, pour les rois, et pour tous ceux « qui sont élevés en dignité, » *pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt :* pour toutes les conditions et tous les états; « car, ajoute-t-il, « cela est bon et agréable à Dieu notre Sauveur, » *hoc enim bonum est et acceptum coram Salvatore nostro Deo* [1]. Que si Dieu a une si grande bonté que d'admettre généralement tous les hommes à la participation de ses grâces, s'il embrasse si volontiers tous ceux qui se présentent à lui; quelle témérité nous serait-ce de rejeter de la communion de nos prières ceux que Dieu reçoit à la possession de ses biens!

Il n'est point de pareille insolence, que lorsqu'un serviteur se mêle de restreindre à sa fantaisie les libéralités de son maître : et comment est-ce que vous observez ce que vous demandez à Dieu tous les jours, « que sa sainte volonté « soit faite [2]? » car puisque sa volonté est de bien faire généralement à tous les hommes, si vous priez qu'elle soit accomplie, vous demandez par conséquent que tous les hommes soient participants de ses dons. Il est donc nécessaire que nous priions Dieu pour toute la société des hommes, et particulièrement pour tous ceux qui sont déjà assemblés dans l'Église, parmi lesquels le Fils de Dieu veut que vous compreniez tous vos ennemis et tous ceux qui vous persécutent : *Orate pro persequentibus vos* [3]. Que si vous priez pour eux, ils ne peuvent plus être vos ennemis; et s'ils sont vos ennemis, vous ne pouvez prier pour eux comme il faut. Ceux-là ne peuvent pas être vos ennemis, auxquels vous désirez du bien de tout votre cœur; et ceux pour qui vous priez, vous leur désirez du bien de tout votre cœur.

Certainement puisque vous priez Dieu qui est si bon et si bienfaisant, ce n'est que pour en obtenir quelque bien; et comme la prière n'est pas prière, si elle ne se fait de toutes les forces de l'âme, vous demandez à Dieu, avec ardeur, qu'il fasse du bien à ceux pour lesquels vous lui présentez vos prières. Encore si cette demande se devait faire devant les hommes, vous pour-

[1] *Act.* IV, 24.
[2] *Ibid.* 31.

[1] I. *Tim.* II, 2, 3.
[2] *Matth.* VI, 10.
[3] *Ibid.* V, 44.

riez dissimuler vos pensées, et sous de belles demandes cacher de mauvaises intentions : mais parlant à celui qui lit dans vos plus secrètes pensées, qui découvre le fond de votre âme plus clairement que vous-même, vous ne pouvez démentir vos inclinations; de sorte qu'il est autant impossible que vous priiez pour ceux que vous haïssez, qu'il est impossible que vous aimiez et que vous désiriez sincèrement du bien à ceux que vous haïssez. Car que peut-on désirer plus sincèrement que ce qu'on désire en la présence de Dieu? et comment peut-on leur souhaiter plus de bien, que de le demander instamment à celui qui seul est capable de leur donner? Partant si vous haïssez quelqu'un, absolument il se peut faire que vous priiez pour lui la Majesté souveraine; et offrant à Dieu une oraison si évidemment contraire à ses ordonnances et à l'Esprit qui prie en nous et par nous, vous espérez éviter la condamnation de votre témérité?

O Dieu éternel, quelle indignité! on prie pour les Juifs, et pour les idolâtres, et pour les pécheurs les plus endurcis, et pour les ennemis les plus déclarés de Dieu; et vous ne voulez pas prier pour vos ennemis! Certes, c'est une extrême folie, pendant que l'on croit obtenir de Dieu le pardon de crimes énormes, qu'un misérable homme fasse le difficile et l'inexorable. Quelque estime que vous ayez de vous-même, et en quelque rang que vous vous mettiez; l'offense qui se fait contre un homme, s'il n'y avait que son intérêt, ne peut être que très-légère. Cet homme, que vous excluez de vos prières, l'Église prie pour lui; et refusant ainsi de communiquer aux prières de toute l'Église, n'est-ce pas vous excommunier vous-même? Regardez à quel excès vous emporte votre haine inconsidérée. Vous me direz que vous n'y preniez pas garde; maintenant donc que vous le voyez très-évidemment, c'est à vous de vous corriger.

Ne me dites pas que vous priez pour tout le monde : car, puisqu'il est certain qu'il n'y a que la seule charité qui prie, il ne se peut faire que vous priiez pour ceux que vous haïssez. Votre intention dément vos paroles, et quand la bouche les nomme, le cœur les exclut : ou bien si vous priez pour eux, dites-moi, quel bien leur souhaitez-vous? leur souhaitez-vous le souverain bien, qui est Dieu? certainement si vous ne le faites, votre haine est bien furieuse; puisque, non content de leur refuser le pardon, vous ne voulez pas même que Dieu leur pardonne. Que si vous demandez pour eux cette grande et éternelle félicité; ne voyez-vous pas que c'est être trop aveugle, que de leur envier des biens passagers, en leur désirant les biens solides et permanents : car en les troublant dans les biens temporels, vous vous privez vous-même des biens éternels; et ainsi vous êtes contraint, malgré la fureur de votre colère, de leur souhaiter plus de bien que vous en souhaitez à vous-même : et après cela vous n'avouerez pas que votre haine est aveugle? Que si vous ne lui enviez les biens temporels, que parce qu'il vous les ôte en les possédant, ô Dieu éternel! que ne songez-vous plutôt que ces biens sont bien méprisables; puisqu'ils sont bornés si étroitement, que la jouissance de l'un sert d'obstacle à l'autre? et que n'aspirez-vous aux vrais biens, dont la richesse et l'abondance est si grande qu'il y en a pour contenter tout le monde? Vous en pouvez jouir sans en exclure vos compétiteurs; encore qu'ils soient possédés par les autres, vous ne laisserez pas de les posséder tout entiers.

Certes, si nous désirions ces biens comme il faut; il n'y aurait point d'inimitiés dans le monde : ce qui fait les inimitiés, c'est le partage des biens que nous poursuivons; il semble que nos rivaux nous ôtent ce qu'ils prennent pour eux. Or les biens éternels se communiquent sans se partager : ils ne font ni querelles, ni jalousies; ils ne souffrent ni ennemis, ni envieux, à cause qu'ils sont capables de satisfaire tous ceux qui ont le courage de les espérer : c'est là, c'est là, mes sœurs, c'est le vrai remède contre les inimitiés et la haine. Quel mal me peut-on faire, si je n'aime que les biens divins? je n'appréhende pas qu'on me les ravisse. Vous m'ôterez mes biens temporels, mais je les dédaigne et je les méprise; j'ai porté mes espérances plus haut : je sais qu'ils n'ont que le nom de bien, que les mortels abusés leur donnent mal à propos; et moi, je veux aspirer à des biens solides : puisque vous ne sauriez m'ôter que des choses dont je ne fais point d'état, vous ne sauriez me faire d'injure; parce que vous ne sauriez me procurer aucun mal. Il est vrai que vous me montrez une mauvaise volonté, mais une mauvaise volonté inutile : et pensez-vous que cela m'offense? Non non : appuyé sur mon Dieu, je suis infiniment au-dessus de votre colère et de votre envie; et si peu que j'aie de connaissance, il m'est aisé de juger qu'une mauvaise volonté sans effet est plus digne de compassion que de haine.

Vous voyez, mes sœurs, que les aversions que nous concevons ne viennent que de l'estime trop grande que nous faisons des biens corruptibles; et que toutes nos dissensions seraient à jamais terminées, si nous les méprisions comme ils le méritent. Mais je m'éloigne de mon sujet un peu trop longtemps : retournons à notre présent, et montrons que celui à qui nous l'offrons

ne le peut recevoir que des âmes réconciliées. Je tranche en peu de mots ce raisonnement : vous prendrez le loisir d'y faire une réflexion sérieuse. Permettez-moi encore, mes sœurs, que je parle en votre présence à cet ennemi irréconciliable qui vient présenter à Dieu des prières qui viennent d'une âme envenimée par un cruel désir de vengeance.

As-tu vécu si innocemment, que tu n'aies jamais eu besoin de demander à Dieu la rémission de tes crimes? es-tu si assuré de toi-même, que tu puisses dire que tu n'auras plus besoin désormais d'une pareille miséricorde? Si tu reconnais que tu as reçu de Dieu des grâces si signalées; de ta part ton ingratitude est extrême d'en refuser une si petite, qu'il a bien la bonté de te demander pour ton frère qui t'a offensé : si tu espères encore de grandes faveurs de lui, c'est une étrange folie de lui dénier ce qu'il te propose en faveur de tes semblables. Furieux, qui ne veux pas pardonner, ne vois-tu pas que toi-même tu vas prononcer ta sentence? Si tu penses qu'il est juste de pardonner; tu te condamnes toi-même, en disant ce que tu ne fais pas : s'il n'est pas raisonnable qu'on t'oblige de pardonner à ton frère, combien moins est-il raisonnable que Dieu pardonne à son ennemi? Ainsi, quoi que tu puisses dire, tes paroles retomberont sur toi, et tu seras accablé par tes propres raisons. Exagère tant que tu voudras la malice et l'ingratitude de tes ennemis; ô Dieu! où te sauveras-tu si Dieu juge de tes actions avec la même rigueur! Ah! plutôt, mon cher frère, plutôt que d'entrer dans un examen si sévère, relâche-toi; afin que Dieu se relâche. « Jugement sans miséricorde, si tu refuses de « faire miséricorde [1] : » grâce et miséricorde sans aucune aigreur, si tu pardonnes sans aucune aigreur. Pardonnez, et je pardonnerai [2]. Qui de nous ne voudrait acheter la rémission de crimes si énormes, tels que sont les nôtres, par l'oubli de quelques injures légères, qui ne nous paraissent grandes qu'à cause de notre ignorance et de l'aveugle témérité de nos passions inconsidérées?

Cependant admirons, mes sœurs, la bonté ineffable de Dieu, qui aime si fort la miséricorde, que, non content de pardonner avec tant de libéralité tant de crimes qui se font contre lui, il veut encore obliger tous les hommes à pardonner, et se sert pour cela de l'artifice le plus aimable dont jamais on se puisse aviser. Quelquefois quand nous voulons obtenir une grâce considérable de nos amis, nous attendons qu'eux-mêmes ils viennent à nous pour nous demander quelque chose : c'est ainsi que fait ce bon Père, qui désire sur toutes choses de voir la paix parmi ses enfants. Ah! dit-il, on l'a offensé; je veux qu'il pardonne : je sais que cela lui sera bien rude; mais il a besoin de moi tous les jours : bientôt, bientôt il faudra qu'il vienne lui-même pour me demander pardon de ses fautes; c'est là, dit-il, que je l'attendrai. Pardonne, lui dirai-je, si tu veux que je te pardonne : je veux bien me relâcher, si tu te relâches. O miséricorde de notre Dieu, qui devient le négociateur de notre mutuelle réconciliation! combien sont à plaindre ceux qui refusent des conditions si justes!

O Dieu! je frémis, chères sœurs, quand je considère ces faux chrétiens qui ne veulent pas pardonner; tous les jours ils se condamnent eux-mêmes, quand ils disent l'Oraison dominicale : Pardonnez, disent-ils, comme nous pardonnons [1]. Misérable, tu ne pardonnes pas; n'est-ce pas comme si tu disais : Seigneur, ne me pardonnez pas; comme je ne veux pas pardonner? Ainsi cette sainte Oraison, en laquelle consiste toute la bénédiction des fidèles, se tourne en malédiction et en anathème : et quels chrétiens sont-ce que ceux-ci, qui ne peuvent pas dire l'Oraison dominicale? Concluons que la prière n'est pas agréable, si elle ne vient d'une âme réconciliée.

* Notre autel est un autel de paix : le sacrifice que nous célébrons, c'est la passion de Jésus. Il est mort pour la réconciliation des ennemis : il ne demandait pas à son Père qu'il le vengeât des siens; mais il le priait de leur pardonner : *Non se vindicari, sed illis postulabat ignosci* [2]. Ce sang a été répandu pour pacifier le ciel et la terre; non-seulement les hommes à Dieu, mais les hommes entre eux et avec toutes les créatures. Le péché des hommes avait mis en guerre les créatures contre eux, et eux-mêmes contre eux-mêmes : c'est pour leur donner la paix que Jésus a versé son sang. Catilina donne du sang à ses convives [3] : que si ce sang a lié entre eux une société de meurtres, de perfidies; le sang innocent du pacifique Jésus ne pourra-t-il pas lier parmi nous une sainte et véritable concorde? *Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus* [4] : « Nous ne « sommes tous ensemble qu'un seul pain et un « seul corps; parce que nous participons tous à

[1] *Jac.* II, 13.
[2] *Matth.* VI, 14.

[1] *Matth.* VI, 12.
* C'est ici que devait commencer le second point du sermon, mais Bossuet ne l'a qu'ébauché sur son manuscrit, et il l'a laissé dans l'état d'imperfection où il se trouve ici. (*Édit. de Déforis.*)
[2] *S. Leo, de Passion. Dom. Serm.* XI, cap. III.
[3] *Sallust. Bell. Catilin.* n° 22.
[4] I. *Cor.* X, 17.

« un même pain. » Quel regret a un père, quand il voit ses enfants à sa table, mangeant un commun pain, et se regardant les uns les autres avec des yeux de colère? Les hommes te reçoivent à la sainte table; Jésus le grand Pontife t'excommunie : Retire-toi, dit-il; n'approche pas de mon autel, que tu ne sois réconcilié à ton frère.

SERMON

POUR

LE NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Doctrine extravagante des marcionites sur la Divinité. Combien la tendre compassion du Sauveur pour les hommes a été vive et efficace pendant les jours de sa vie mortelle, et est encore agissante dans la félicité de la gloire. Confiance qu'elle doit nous inspirer : comment nous devons l'imiter. Deux manières dont il peut régner sur les hommes; l'une pleine de douceur, l'autre toute de rigueur. Exemple qu'il nous en donne dans sa conduite sur le peuple juif. Leçon que nous devons tirer de la terrible vengeance qu'il exerce sur cette nation infidèle.

Ut appropinquavit, videns civitatem, flevit super eam dicens : Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi; nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.

Comme Jésus s'approchait de Jérusalem, considérant cette ville, il se mit à pleurer sur elle : Si tu avais connu, dit-il, du moins en ce jour qui t'est donné, ce qu'il faudrait que tu fisses pour avoir la paix! mais certes ces choses sont cachées à tes yeux. Luc. XIX, 41.

Comme on voit que de braves soldats, en quelques lieux écartés où les puissent avoir jetés les divers hasards de la guerre, ne laissent pas de marcher dans le temps préfix au rendez-vous de leurs troupes assigné par le général : de même le sauveur Jésus, quand il vit son heure venue, se résolut de quitter toutes les autres contrées de la Palestine, par lesquelles il allait prêchant la parole de vie; et sachant très-bien que telle était la volonté de son Père, qu'il se vint rendre dans Jérusalem, pour y subir peu de jours après la rigueur du dernier supplice, il tourna ses pas du côté de cette ville perfide, afin d'y célébrer cette pâque éternellement mémorable, et par l'institution de ses saints mystères, et par l'effusion de son sang. Comme donc il descendait le long de la montagne des Olives; sitôt qu'il put découvrir cette cité, il se mit à considérer ses hautes et superbes murailles, ses beaux et invincibles remparts, ses édifices si magnifiques, son temple la merveille du monde, unique et incomparable comme le Dieu auquel il était dédié : puis repassant en son esprit jusqu'à quel point cette ville devait être bientôt désolée, pour n'avoir point voulu suivre ses salutaires conseils, il ne put retenir ses larmes; et, touché au vif en son cœur d'une tendre compassion, il commença sa plainte en ces termes : Jérusalem, cité de Dieu, dont les prophètes ont dit des choses si admirables [1], que mon Père a choisie entre toutes les villes du monde pour y faire adorer son saint nom; Jérusalem, que j'ai toujours si tendrement aimée, et dont j'ai chéri les habitants comme s'ils eussent été mes propres frères; mais Jérusalem, qui n'as payé mes bienfaits que d'ingratitude, qui as déjà mille fois dressé des embûches à ma vie, et enfin dans peu de jours tremperas tes mains dans mon sang : ah! si tu reconnaissais, du moins en ces jours qui te sont donnés pour faire pénitence, si tu reconnaissais les grâces que je t'ai présentées, et de quelle paix tu jouirais sous la douceur de mon empire, et combien est extrême le malheur de ne point suivre mes commandements! Mais, hélas! ta passion t'a voilé les yeux, et t'a rendue aveugle pour ta propre félicité : viendra, viendra le temps, et il te touche de près, que tes ennemis t'environneront de remparts, et te presseront, et te mettront à l'étroit, et te renverseront de fond en comble, parce que tu n'as pas connu le temps dans lequel je t'ai visitée.

Il n'y eut jamais de doctrine si extravagante, que celle qu'enseignaient autrefois les marcionites, les plus insensés hérétiques qui aient jamais troublé le repos de la sainte Église. Ils s'étaient figuré la Divinité d'une étrange sorte : car, ne pouvant comprendre comment sa bonté si douce et si bienfaisante pouvait s'accorder avec sa justice si sévère et si rigoureuse, ils divisèrent l'indivisible essence de Dieu, ils séparèrent le Dieu bon d'avec le Dieu juste. Et voyez, s'il vous plaît, chrétiens, si vous auriez jamais entendu parler d'une pareille folie. Ils établirent deux dieux, deux premiers principes; dont l'un, qui n'avait pour toute qualité qu'une bonté insensible et déraisonnable, semblable en ce point à ce dieu oisif et inutile des épicuriens, craignait tellement d'être incommode à qui que ce fût, qu'il ne voulait pas même faire de la peine aux méchants, et par ce moyen laissait régner le vice à son aise : d'où vient que Tertullien le nomme : « un dieu sous « l'empire duquel les péchés se réjouissaient : » *Sub quo delicta gauderent* [2].

L'autre, à l'opposite, étant d'un naturel cruel et malin, toujours ruminant à part soi quelque dessein de nous nuire, n'avait point d'autre plaisir que de tremper, disaient-ils, ses mains dans le sang, et tâchait de satisfaire sa mauvaise humeur par les délices de la vengeance : à quoi ils

[1] *Ps.* LXXXVI, 3.
[2] *Advers. Marcion.* liv. II, n° 13.

ajoutaient, pour achever cette fable, qu'un chacun de ces dieux faisait un Christ à sa mode, et formé selon son génie; de sorte que Notre-Seigneur, qui était le Fils de ce Dieu ennemi de toute justice, ne devait être, à leur avis, ni juge, ni vengeur des crimes; mais seulement maître, médecin et libérateur. Certes, je m'étonnerais, chrétiens, qu'une doctrine si monstrueuse ait jamais pu trouver quelque créance parmi les fidèles, si je ne savais qu'il n'y a point d'abîme d'erreurs dans lequel l'esprit humain ne se précipite, lorsque, enflé des sciences humaines, et secouant le joug de la foi, il se laisse emporter à sa raison égarée. Mais autant que leur opinion est ridicule et impie, autant sont admirables les raisonnements que leur opposent les Pères; et voici entre autres une leçon excellente du grave Tertullien, au second livre contre Marcion.

Tu ne t'éloignes pas tant de la vérité, Marcion, quand tu dis que la nature divine est seulement bienfaisante. « Il est vrai que, dans l'origine des « choses, Dieu n'avait que de la bonté; et jamais « il n'aurait fait aucun mal à ses créatures, s'il « n'y avait été forcé par leur ingratitude : » *Deus a primordio tantum bonus*[1]. Ce n'est pas que sa justice ne l'ait accompagné dès la naissance du monde; mais en ce temps il ne l'occupait qu'à donner une belle disposition aux belles choses qu'il avait produites : il lui faisait décider la querelle des éléments; elle leur assignait leur place; elle prononçait entre le ciel et la terre, entre le jour et la nuit; enfin elle faisait le partage entre toutes les créatures qui étaient enveloppées dans la confusion du premier chaos. Telle était l'occupation de la justice dans l'innocence des commencements. « Mais depuis que la malice s'est élevée, « dit Tertullien[2], depuis que cette bonté infinie, « qui ne devait avoir que des adorateurs, a trouvé « des adversaires : » *At enim, ut malum postea erupit, atque inde jam cœpit bonitas Dei cum adversario agere;* « la justice divine a été obli- « gée de prendre un bien autre emploi : il a fallu « qu'elle vengeât cette bonté méprisée; que du « moins elle la fît craindre à ceux qui seraient « assez aveugles pour ne l'aimer pas. Par consé- « quent, tu t'abuses, Marcion, de commettre ainsi « la justice avec la bonté, comme si elle lui était « opposée : au contraire, elle agit pour elle, elle « fait ses affaires, elle défend ses intérêts : » *Omne justitiæ opus, procuratio bonitatis est.* Et voilà sans doute les véritables sentiments de Dieu notre Père, touchant la miséricorde et la justice : ce qui étant ainsi, il n'y a plus aucune raison de douter que le sauveur Jésus, l'envoyé du Père, qui ne fait rien que ce qu'il lui voit faire, n'ait pris les mêmes pensées.

[1] *Advers. Marcion* liv. II, n° 11.
[2] *Ibid.* n° 13.

Et sans en aller chercher d'autres preuves dans la suite de sa sainte vie, l'évangile que je vous ai proposé nous en donne une bien évidente. Mon Sauveur s'approche de Jérusalem; et considérant l'ingratitude extrême de ses citoyens envers lui, il se sent saisi de douleur, il laisse couler des larmes : « Ah! si tu savais, s'écrie-t-il, ce qui « t'est présenté pour la paix! » Mais, hélas! tu es aveuglée : *Si cognovisses*[1]. Qui ne voit ici les marques d'une véritable compassion? C'est le propre de la douleur de s'interrompre elle-même. « Ah! si tu savais, » dit mon Maître : puis arrêtant là son discours, plus il semble se retenir, plus il fait paraître une véritable tendresse : ou plutôt, si nous l'entendons, ce « Si tu savais, » prononcé avec tant de transport, signifie un désir violent; comme s'il eût dit : Ah! plût à Dieu que tu susses! C'est un désir qui le presse si fort dans le cœur, qu'il n'a pas assez de force pour l'énoncer par la bouche comme il le voudrait, et ne le peut exprimer que par un élan de pitié. Ainsi donc la voix de ton Pasteur t'invite à la pénitence, ô ingrate Jérusalem! trop heureuse, hélas! que tes malheurs soient plaints d'une bouche si innocente, et pleurés de ces yeux divins, si ton aveuglement te pouvait permettre de profiter de ses larmes. Mais comme il prévoit que tu seras insensible aux témoignages de son amour, il change ses douceurs en menaces; et viendra le temps, poursuit-il, que tu seras entièrement ruinée par tes ennemis : pour quelle raison? parce que tu n'as pas reconnu l'heure dans laquelle je t'ai visitée. C'est là la cause de leurs misères : par où nous voyons que ce discours de mon Maître n'est pas une simple prophétie de leur disgrâce future. Il leur reproche le mépris qu'ils ont fait de lui; il leur fait entendre que son affection méprisée se tournera en fureur; que lui-même, qui daigne les plaindre, les verra périr sans être touché de pitié, et qu'il les poursuivra par les mains des soldats romains, ministres de sa vengeance.

Voilà dans le même discours le Sauveur miséricordieux et le Sauveur inexorable; et c'est ce que je prétends vous faire considérer aujourd'hui avec l'assistance divine. Sachez, ô fidèles! qu'étant comme nous sommes, l'Israël de Dieu et les vrais enfants de la race d'Abraham, nous héritons des promesses et des menaces de ce premier peuple : ce que mon Maître a fait une fois au sujet de Jérusalem, tous les jours il le fait à notre sujet, ingrats et aveugles que nous sommes : il

[1] *Luc.* XIX, 42.

invite et menace, il embrasse et rejette; premièrement doux, après implacable. Je vous représenterai donc aujourd'hui, par l'explication de mon texte, les larmes et les plaintes du Sauveur qui nous appellent à lui; puis la colère du même Sauveur qui nous repousse bien loin de son trône; Jésus déplorant nos maux, à cause de sa propre bonté; Jésus devenu impitoyable, à cause de l'excès de nos crimes. Écoutez premièrement la voix douce et bénigne de cet Agneau sans tache; et après vous écouterez les terribles rugissements de ce lion victorieux, né de la tribu de Juda : c'est le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Pour vous faire entendre par une doctrine solide combien est immense la miséricorde de notre Sauveur, je vous prie de considérer une vérité que je viens d'avancer tout à l'heure, et que j'ai prise de Tertullien. Ce grand homme nous a enseigné que Dieu a commencé ses ouvrages par un épanchement de sa bonté sur toutes ses créatures, et que sa première inclination, c'est de nous bien faire. Et en vérité il me semble que sa raison est bien évidente; car, pour bien connaître quelle est la première des inclinations, il faut choisir celle qui se trouvera la plus naturelle, d'autant que la nature est la racine de tout le reste. Or notre Dieu, chrétiens, a-t-il rien de plus naturel que cette inclination de nous enrichir par la profusion de ses grâces? Comme une source envoie ses eaux naturellement, comme le soleil naturellement répand ses rayons; ainsi Dieu naturellement fait du bien : étant bon, abondant, plein de richesses infinies par sa condition naturelle, il doit être aussi, par nature, bienfaisant, libéral, magnifique. Quand il te punit, ô impie! la raison n'en est pas en lui-même; il ne veut pas que personne périsse : c'est ta malice, c'est ton ingratitude qui attire son indignation sur ta tête. Au contraire, si nous voulons l'exciter à nous faire du bien, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des motifs; sa propre bonté, sa nature, d'elle même si bienfaisante, lui est un motif très-pressant, et une raison intime qui ne le quitte jamais. C'est pourquoi Tertullien dit fort à propos, que « la bonté est la première, parce qu'elle est selon « la nature : » *Prior bonitas, secundum naturam;* « et que la sévérité suit après, parce qu'il lui faut « une cause : » *Severitas posterior, secundum causam* [1]; comme s'il disait : A la munificence divine, il ne lui faut point de raison, si on peut parler de la sorte; c'est la propre nature de Dieu. Il n'y a que la justice qui va chercher des causes et des raisons : encore ne les cherche-t-elle pas nous les lui donnons; c'est nous qui fournissons par nos crimes la matière à sa juste vengeance. Par conséquent, comme dit très-bien le même Tertullien, « ce que Dieu est bon, c'est du « sien et de son propre fonds; ce qu'il est juste, « c'est du nôtre : » *De suo optimus; de nostro justus* [1]. L'exercice de la bonté lui est souverainement volontaire; celui de la justice, forcé : celui-là procède entièrement du dedans; celui-ci, d'une cause étrangère. Or, il est évident que ce qui est naturel, intérieur, volontaire, précède toujours ce qui est étranger et contraint. Il est donc vrai, ce que j'ai touché dès l'entrée de ce discours, ce que je viens de prouver par les raisons de Tertullien, « que, dans l'origine des choses, « Dieu n'a pu faire paraître que de la bonté : » *Deus a primordio tantum bonus.*

Passons outre maintenant, et disons : Le sauveur Jésus, chrétiens, notre amour et notre espérance, notre pontife, notre avocat, notre intercesseur, qu'est-il venu faire au monde? qu'est-ce que nous en apprend le grand apôtre saint Paul [2]? N'enseigne-t-il pas qu'il est venu pour renouveler toutes choses en sa personne, pour ramener tout à la première origine, pour reprendre les premières traces de Dieu son Père, et réformer toutes les créatures selon le premier plan, la première idée de ce grand Ouvrier? C'est la doctrine de saint Paul en une infinité d'endroits de ses divines Épîtres : et partant, n'en doutons pas, le Fils de Dieu est venu sur la terre revêtu de ces premiers sentiments de son Père : c'est-à-dire, ainsi que je l'ai exposé tout à l'heure, de clémence, de bonté, de charité infinie. C'est pourquoi nous expliquant le sujet de sa mission : « Dieu « n'a pas envoyé son Fils au monde, dit-il [3], afin « de juger le monde; mais afin de sauver le « monde. »

Mais n'a-t-il pas assuré, direz-vous, que « son « Père avait remis tout son jugement en ses « mains [4]? » et ses apôtres n'ont-ils pas prêché par toute la terre, après son ascension triomphante, que « Dieu l'avait établi juge des vivants « et des morts [5]? » « Néanmoins, dit-il [6], je ne « suis pas envoyé pour juger le monde. » Tout le pouvoir de mon ambassade ne consiste qu'en une négociation de paix : et plût à Dieu que les hommes ingrats eussent voulu recevoir l'éternelle miséricorde que je leur étais venu présenter! Je ne paraissais sur la terre que pour leur bien faire;

[1] *Advers. Marcion.* liv. II, n° 11.

[1] *De Resurr. carn.* n° 14.
[2] *Philipp.* III, 21.
[3] *Joan.* III, 17.
[4] *Ibid.* V, 22.
[5] *Act.* X, 42.
[6] *Joan.* XII, 47

mais leur malice a contraint mon Père d'attacher la qualité de juge à ma première commission. Ainsi sa première qualité est celle de sauveur; celle de juge est, pour ainsi dire, accessoire: et d'autant [qu'il] ne l'a acceptée que comme a regret, y étant obligé par les ordres exprès de son Père, de là vient qu'il en a réservé l'exercice à la fin des siècles. En attendant, il reçoit miséricordieusement tous ceux qui viennent à lui; il s'offre de bon cœur à eux, pour être leur intercesseur auprès de son Père : enfin telle est sa charge, et telle est sa fonction; il n'est envoyé que pour faire miséricorde.

Et à ce propos, il me souvient d'un petit mot de saint Pierre, par lequel il dépeint fort bien le Sauveur à Corneille. « Jésus de Nazareth, dit-il, « homme approuvé de Dieu, qui passait bien « faisant et guérissant tous les oppressés : » *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos a diabolo* [1]. O Dieu! les belles paroles, et bien dignes de mon Sauveur! La folle éloquence du siècle, quand elle veut élever quelque valeureux capitaine, dit qu'il a parcouru les provinces moins par ses pas, que par ses victoires [2]. Les panégyriques sont pleins de semblables discours. Et qu'est-ce à dire, à votre avis, que parcourir les provinces par des victoires? n'est-ce pas porter partout le carnage et la pillerie? Ah! que mon Sauveur a parcouru la Judée d'une manière bien plus aimable! il l'a parcourue moins par ses pas que par ses bienfaits. Il allait de tous côtés, guérissant les malades, consolant les misérables, instruisant les ignorants, annonçant à tous avec une fermeté invincible la parole de vie éternelle, que le Saint-Esprit lui avait mise à la bouche: *Pertransiit benefaciendo.* Ce n'était pas seulement les lieux où il arrêtait, qui se trouvaient mieux de sa présence : autant de pas, autant de vestiges de sa bonté. Il rendait remarquables les endroits par où il passait, par la profusion de ses grâces. En cette bourgade, il n'y a plus d'aveugles ni d'estropiés : sans doute, disait-on, le débonnaire Jésus a passé par là.

Et en effet, chrétiens, quelle contrée de la Palestine n'a pas expérimenté mille et mille fois sa douceur? Et je ne doute pas qu'il n'eût été chercher les malheureux jusqu'au bout du monde, si les ordres de son Père ne l'eussent arrêté en Judée. Vit-il jamais un misérable qu'il n'en eût pitié? Ah! que je suis ravi, quand je vois dans son Évangile qu'il n'entreprend presque jamais aucune guérison importante, qu'il ne donne auparavant quelque marque de compassion! il y en a mille beaux endroits dans les Évangiles. La première grâce qu'il leur faisait, c'était de les plaindre en son âme avec une affection véritablement paternelle : son cœur écoutait la voix de la misère qui l'attendrissait, et en même temps il sollicitait son bras à les soulager.

Que ne ressentons-nous du moins, ô fidèles, quelque peu de cette tendresse! Nous n'avons pas en nos mains ce grand et prodigieux pouvoir pour subvenir aux nécessités de nos pauvres frères : mais Dieu et la nature ont inséré dans nos âmes je ne sais quel sentiment qui ne nous permet pas de voir souffrir nos semblables, sans y prendre part, à moins que de n'être plus hommes. Mes frères, faisons donc voir aux pauvres que nous sommes touchés de leurs misères, si nous n'avons pas dépouillé toute sorte d'humanité. Ceux qui ne leur donnent qu'à regret, que pour se délivrer de leurs importunités, ont-ils jamais pris la peine de considérer que c'est le Fils de Dieu qui les leur adresse; que ce serait bien souvent leur faire une double aumône, que de leur épargner la honte de nous demander; que toujours la première aumône doit venir du cœur; je veux dire, fidèles, une aumône de tendre compassion : c'est un présent qui ne s'épuise jamais; il y en a dans nos âmes un trésor immense et une source infinie; et cependant c'est le seul dont le Fils de Dieu fait état. Quand vous distribuez de l'argent ou du pain c'est faire l'aumône au pauvre; mais quand vous accueillez le pauvre avec ce sentiment de tendresse, savez-vous ce que vous faites? vous faites l'aumône à Dieu : « J'aime mieux, dit-il, « la miséricorde que le sacrifice [1]. » C'est alors que votre charité donne des ailes à cette matière pesante et terrestre; et par les mains des pauvres, dans lesquelles vous la consignez, elle la fait monter devant Dieu comme une offrande agréable. C'est alors que vous devenez véritablement semblables au sauveur Jésus, qui n'a pris une chair humaine qu'afin de compatir à nos infirmités avec une affection plus sensible.

Oui certes, il est vrai, chrétiens : ce qui a fait résoudre le Fils de Dieu à se revêtir d'une chair semblable à la nôtre, c'est le dessein qu'il a eu de ressentir pour nous une compassion véritable; et en voici la raison, prise de l'épître aux Hébreux, dont je m'en vais tâcher de vous exposer la doctrine; et rendez-[vous], s'il vous plaît, attentifs. Si le Fils de Dieu n'avait prétendu autre chose que de s'unir seulement à quelques-unes de ses créatures; les intelligences célestes se présentaient, ce semble, à propos dans son voisinage, qui, à raison de leur immortalité et de leurs autres qualités éminentes, ont sans doute plus de rapport avec la nature divine : mais, certes, il n'avait que

[1] *Act.* x, 38.
[2] *Plin. Secund. Paneg. Traj. dict.*

[1] *Matth.* IX, 13.

faire de chercher dans ses créatures ni la grandeur ni l'immortalité. Qu'est-ce qu'il y cherchait, chrétiens? la misère et la compassion. C'est pourquoi, dit excellemment la savante épître aux Hébreux : *Non angelos apprehendit; sed semen Abrahæ apprehendit*[1] : « Il n'a pas pris la na« ture angélique; mais il a voulu prendre, » servons-nous des mots de l'auteur, « il a voulu ap« préhender la nature humaine. » La belle réflexion que fait, à mon avis, sur ces mots le docte saint Jean-Chrysostôme[2] ! Il a, dit l'apôtre, appréhendé la nature humaine : elle s'enfuyait, elle ne voulait point du Sauveur : qu'a-t-il fait? Il a couru après d'une course précipitée, « sautant « les montagnes[3], » c'est-à-dire, les ordres des anges, comme il est écrit aux Cantiques : « Il a « couru, comme un géant, à grands pas et dé« mesurés, » passant en un moment du ciel en la terre : *Exultavit ut gigas ad currendam viam*[4]. Là il atteint cette fugitive nature, il l'a saisie, il l'a appréhendée au corps et en l'âme : *Semen Abrahæ apprehendit*. Il a eu pour ses frères, c'est-à-dire, pour nous autres hommes, une si grande tendresse, « qu'il a voulu en tout point « se rendre semblable à eux : » *Debuit per omnia fratribus similari*[5]. Il a vu que nous étions composés de chair et de sang : pour cela, il a pris non un corps céleste, comme disaient les marcionites; non une chair fantastique et un spectre d'homme, comme assuraient les manichéens; quoi donc? une chair tout ainsi que nous, un sang qui avait les mêmes qualités que le nôtre : *Quia pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit iisdem*[6], dit le grand apôtre aux Hébreux; et cela pour quelle raison? *Ut misericors fieret*[7] : « afin d'être mi« séricordieux, » poursuit le même saint Paul.

Eh quoi donc, le fils de Dieu, dans l'éternité de sa gloire, était-il sans miséricorde? Non, certes : mais sa miséricorde n'était pas accompagnée d'une compassion effective; parce que, comme vous savez, toute véritable compassion suppose quelque douleur; et partant le fils de Dieu, dans le sein du Père éternel, était également incapable de pâtir et de compatir : et lorsque l'Écriture attribue ces sortes d'affections à la nature divine, vous n'ignorez pas que cette façon de parler ne peut être que figurée. C'est ce qui a obligé le Sauveur à prendre une nature humaine; « parce qu'il « voulait ressentir une réelle et véritable pitié : » *Ut misericors fieret*. Si donc il voulait être touché pour nous d'une pitié réelle et véritable, il fallait qu'il prît une nature capable de ces émotions : ou bien disons autrement, et toutefois toujours dans les mêmes principes : Notre Dieu, dans la grandeur de sa majesté, avait pitié de nous comme de ses enfants et de ses ouvrages; mais depuis l'incarnation, il a commencé à nous plaindre, comme ses frères, comme ses semblables, comme des hommes tels que lui. Depuis ce temps-là, il ne nous a pas plaints seulement comme l'on voit ceux qui sont dans le port plaindre souvent les autres qu'ils voient agités sur la mer d'une furieuse tourmente; mais il nous a plaints comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes misères : enfin, l'oserai-je dire? il nous a plaints, ce bon frère, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous; ayant eu, ainsi que nous, une chair sensible aux douleurs, et un sang capable de s'émouvoir, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. C'est pourquoi l'apôtre se glorifie de la grande bénignité de notre pontife : « Ah! nous « n'avons pas un pontife, dit-il [1], qui soit insen« sible à nos maux : » *Non habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris* : pour quelle raison? « Parce qu'il a passé par toute « sorte d'épreuves : » *Tentatum per omnia*.

Vous le savez, chrétiens; parmi toutes les personnes dont nous plaignons les disgrâces, il n'y en a point pour lesquelles nous soyons émus d'une compassion plus tendre, que celles que nous voyons dans les mêmes afflictions, dont quelque fâcheuse rencontre nous a fait éprouver la rigueur. Vous perdez un bon ami; j'en ai perdu un autrefois : dans cette rencontre d'afflictions, ma douleur et ma compassion s'en échauffera davantage; je sais par expérience combien il est sensible de perdre un ami. Ici je vous annonce une douce consolation, ô pauvres nécessiteux, malades oppressés, enfin généralement misérables, quels que vous soyez. Jésus mon pontife n'a épargné à son corps ni les sueurs, ni les fatigues, ni la faim, ni la soif, ni les infirmités, ni la mort : il n'a épargné à son esprit ni les tristesses, ni les injures, ni les ennuis, ni les appréhensions. O Dieu! qu'il aura d'inclination de nous assister, nous qu'il voit du plus haut des cieux battus de ces mêmes orages dont il a été autrefois attaqué! *Tentatum per omnia*. Il a tout pris jusqu'aux moindres choses, « tout jusqu'aux plus grandes « infirmités, si vous en exceptez le péché : »

[1] *Hebr.* II, 16.
[2] *In. Epist. Ad Hebr. Homil.* V, n° 1; t. XII, p. 51.
[3] *Cant.* II, 8.
[4] *Ps.* XVIII, 6.
[5] *Hebr.* II, 17.
[6] *Ibid.* 14.
[7] *Ibid.* 17.

[1] *Hebr.* IV, 15.

Absque peccato[1] : encore connaît-il bien par sa propre expérience combien est grand le poids du péché : « il a daigné porter les nôtres à la croix « sur ses épaules innocentes : » *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum*[2]. On dirait « qu'il s'est voulu rendre en quelque sorte « semblable aux pécheurs : » *In similitudinem carnis peccati*, dit saint Paul[3], afin de déplorer leur misère avec une plus grande tendresse. De là ces larmes amères, de là ces plaintes charitables que nous avons vues aujourd'hui dans notre évangile.

Et je remarque, ô fidèles, que cette compassion ne l'a pas seulement accompagné durant le cours de sa vie : car si l'apôtre l'a, comme vous voyez, attachée à sa qualité de pontife ; selon sa doctrine, tout pontife doit compatir. Or le Sauveur n'a pas seulement été mon pontife, lorsqu'il s'est immolé pour mes péchés sur la croix : « mais à présent il est entré au sanctuaire par la « vertu de son sang ; afin de paraître pour nous « devant la face de Dieu[4], » et y exercer un sacerdoce éternel selon l'ordre de Melchisédech. Il est donc pontife et sacrificateur à jamais ; c'est la doctrine du même apôtre : ce qui a donné la hardiesse à l'admirable Origène de dire ces affectueuses paroles : « Mon Seigneur Jésus pleure « encore mes péchés, il gémit et soupire pour « nous : » *Dominus meus Jesus luget etiam nunc peccata mea, gemit suspiratque pro nobis*[5]. Il veut dire que, pour être heureux, il n'en a pas dépouillé les sentiments d'humanité : il a encore pitié de nous ; il n'a pas oublié ses longs travaux, ni toutes les autres épreuves de son laborieux pèlerinage : il a compassion de nous voir passer une vie dont il a éprouvé les misères, qu'il sait être assiégée de tant de diverses calamités. Ce sentiment le touche dans la félicité de sa gloire, encore qu'il ne le trouble pas ; il agit en son cœur, bien qu'il n'agite pas son cœur : si nous avions besoin de larmes, il en donnerait.

Pour moi, je vous l'avoue, chrétiens, c'est là mon unique espérance ; c'est là toute ma joie et le seul appui de mon repos : autrement, dans quel désespoir ne m'abîmerait pas le nombre infini de mes crimes? Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher ; la prodigieuse difficulté qu'il y a de retenir, dans un chemin si glissant, une volonté si volage et si précipitée que la mienne ; quand je jette les yeux sur la profondeur impénétrable du cœur de l'homme, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations corrompues dont je n'aurai nulle connaissance ; enfin, quand je vois l'amour-propre faire pour l'ordinaire la meilleure partie de mes actions ; je frémis d'horreur, ô fidèles, qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paraissent les plus innocentes : et quand même je serais très-juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparaîtrait point devant votre face? et qui serait celui qui pourrait justifier sa vie, si vous entriez avec lui dans un examen rigoureux ? Si le saint apôtre saint Paul, après avoir dit avec une si grande assurance, « qu'il ne se sent point « coupable en soi-même, ne laisse pas de crain- « dre de n'être pas justifié devant vous : » *Nihil mihi conscius sum ; sed non in hoc justificatus sum*[1] ; que dirai-je, moi misérable? et quels devront donc être les troubles de ma conscience? Mais, ô mon aimable Pontife, c'est vous qui répandez une certaine sérénité dans mon cœur, qui me fait vivre en paix sous l'ombre de votre protection. Pontife fidèle, et compatissant à mes maux ; non, tant que je vous verrai à la droite de votre Père avec une nature semblable à la mienne, je ne croirai jamais que le genre humain lui déplaise, et la terreur de sa majesté ne m'empêchera point d'approcher de l'asile de sa miséricorde. Vous avez voulu être appelé, par le prophète Isaïe, « un homme de douleurs, et qui « sait ce que c'est que l'infirmité : » *Virum dolorum, et scientem infirmitatem*[2]. Vous savez en effet par expérience, vous savez ce que c'est que l'infirmité de ma chair, et combien elle pèse à l'esprit, et que vous-même en votre passion avez eu besoin de toute votre constance pour en soutenir la faiblesse. « L'esprit est fort, disiez-vous ; « mais la chair est infirme[3] : » cela me rend très-certain que vous aurez pitié de mes maux. Fortifiez mon âme, ô Seigneur, d'une sainte et salutaire confiance, par laquelle me défiant des plaisirs, me défiant des honneurs de la terre, me défiant de moi-même, je n'appuie mon cœur que sur votre miséricorde ; et établi sur ce roc immobile, je voie briser à mes pieds les troubles et les tempêtes qui agitent la vie humaine.

Mais, ô Dieu, éloignez de moi une autre sorte de confiance qui règne parmi les libertins ; confiance aveugle et téméraire, qui, ajoutant l'audace au crime, et l'insolence à l'ingratitude, les enhardit à se révolter contre vous par l'espérance de l'impunité. Loin de nous, loin de nous, ô fidèles ! une si détestable manie : car de même que la pénitence, en même temps qu'elle amollit

[1] *Hebr.* V, 15.
[2] I. *Petr.* II, 24.
[3] *Rom.* VIII, 3.
[4] *Hebr* IX, 12, 24.
[5] *In Levit. Hom.* VII, n° 2, t. II, p. 221.

[1] I. *Cor.* IV, 4.
[2] *Is.* LIII, 3.
[3] *Matth.* XXVI, 41.

la dureté de nos cœurs, attendrit aussi et amollit par ses larmes le cœur irrité de Jésus; ainsi notre endurcissement nous rendrait à la fin le cœur du même Jésus endurci et inexorable. Arrêtons-nous ici, chrétiens; et sur cette considération, entrons avec l'aide de Dieu dans notre seconde partie.

SECOND POINT.

Ceux qui sont tant soit peu versés dans les Écritures, savent bien qu'une des plus belles promesses que Dieu ait faites à son Fils, est celle de lui donner l'empire de tout l'univers, et de faire par ce moyen que tous les hommes soient ses sujets. Or encore que nous fassions semblant d'être chrétiens, et qu'à nous entendre parler, on pût croire que nous tenons ce titre à honneur; si est-ce néanmoins que nous n'épargnons rien pour empêcher que cet oracle divin ne soit véritable. Et certainement il s'en faut beaucoup que le Sauveur ne règne sur nous; puisque d'observer sa loi, c'est la moindre de nos pensées : et toutefois, comme il serait très-injuste qu'à cause de notre malice, le Fils de Dieu fût privé d'un honneur qu'il lui est si bien dû; lorsque par nos rébellions il semble que nous nous retirions de son empire, il trouve bien le moyen d'y rentrer par une autre voie. Le Fils de Dieu donc peut régner en deux façons sur les hommes.

Il y en a sur lesquels il règne par ses charmes, par les attraits de sa grâce, par l'équité de sa loi, par la douceur de ses promesses, par la force de ses vérités; ce sont les justes ses bien-aimés : et c'est ce règne que David prophétise en esprit au psaume : « Allez, ô le plus beau des hommes, « avec cette grâce et cette beauté qui vous est si « naturelle; allez-vous-en, dit-il, combattre et « régner : » *Specie tua et pulchritudine tua*[1]. Que cet empire est doux, chrétiens! et de quel supplice, de quelle servitude ne seront pas dignes ceux qui refuseront une domination si juste et si agréable? Aussi le Fils de Dieu régnera sur eux d'une autre manière, bien étrange, et qui ne leur sera pas supportable : il y régnera par la rigueur de ses ordonnances, par l'exécution de sa justice, par l'exercice de sa vengeance. C'est de ce règne qu'il faut entendre le psaume second, dans lequel Dieu est introduit parlant à son Fils en ces termes : « Vous les régirez, ô mon Fils, avec « un sceptre de fer, et vous les romprez tout ainsi « qu'un vaisseau d'argile : » *Reges eos in virga ferrea, et sicut vas figuli confringes eos*[2]; et ces autres paroles : « Asseyez-vous à ma droite, « jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous

[1] *Ps.* XLIV, 5.
[2] *Ibid.* II, 9.

« servir de marche-pied : » *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum*[1]; et celles-ci : « Le Seigneur règne; que la terre tressaille de « joie! » *Dominus regnavit; exultet terra*[2]! celles-là enfin : « Le Seigneur règne; que tous les « peuples soient saisis de frayeur! » *Dominus regnavit; irascantur populi*[3]! Et de ces vérités, nous en avons un exemple évident dans le peuple juif.

Le Fils de Dieu vient à eux dans un appareil de douceur, plutôt comme leur compagnon que comme leur maître. C'était un homme sans faste et sans bruit, le plus paisible qui fût au monde : il voulait régner sur eux par sa miséricorde et par ses bienfaits, ainsi que je vous le disais tout à l'heure. Mais comme il n'y a point de fontaine dont la course soit si tranquille, à laquelle on ne fasse prendre par la résistance la rapidité d'un terrent; de même le Sauveur, irrité par tous ces obstacles que les Juifs aveugles opposent à sa bonté, semble déposer en un moment toute cette humeur pacifique. C'est ce qu'il leur fit entendre une fois, étant près de Jérusalem, par une parabole excellente, rapportée en saint Luc; dans laquelle il se dépeint soi-même sous la figure d'un roi qui, s'en étant allé bien loin dans une terre étrangère, apprend que ses sujets se sont révoltés contre lui; et pour vous le faire court, voici la « sentence qu'il leur prononce : « Pour mes en« nemis, dit-il[4], qui n'ont pas voulu que je ré« gnasse sur eux, qu'on me les amène, et qu'on « les égorge en ma présence : » où, certes, vous le voyez bien autre que je ne vous le représentais dans ma première partie. Là, il ne pouvait voir un misérable, qu'il n'en eût pitié : ici, il fait venir ses ennemis, et les fait égorger à ses yeux.

En effet, il a exercé sur les Juifs une punition exemplaire, que vous voyez clairement déduite dans notre évangile : et d'autant qu'il m'a semblé inutile de chercher bien loin des raisons, où mon propre texte me fournit un exemple si visible et si authentique dans la désolation de Jérusalem; je me suis résolu de me servir des moyens que le Fils de Dieu lui-même semble m'avoir mis à la main. Je m'en vais donc employer le reste de cet entretien à vous représenter, si je puis, les ruines de Jérusalem encore toutes fumantes du feu de la colère divine : et comme vous avez reconnu, dans notre première partie, qu'il n'y a rien de plus aimable que les embrassements du Sauveur, j'espère qu'étant étonnés dans le fond de vos consciences d'un événement

[1] *Ps.* CIX, 2.
[2] *Ibid.* XCVI, 1.
[3] *Ibid.* XCVIII, 1.
[4] *Luc.* XIX, 12 et seqq.

si tragique, vous serez contraints d'avouer qu'il n'y a rien de plus terrible que de tomber en ses mains, quand sa bonté, surmontée par la multitude des crimes, est devenue implacable : pour cela, je toucherai seulement les principales circonstances.

Jérusalem, demeure de tant de rois, qui, dans le temps qu'elle fut ruinée, était sans difficulté la plus ancienne ville du monde, et le pouvait disputer en beauté avec celles qui étaient les plus renommées dans tout l'Orient; pendant deux mille et environ deux cents ans qui ont mesuré sa durée, a certainement éprouvé beaucoup de différentes fortunes : mais nous pouvons toutefois assurer que, tandis qu'elle est demeurée dans l'observance de la loi de Dieu, elle était la plus paisible et la plus heureuse ville du monde. Mais déjà il y avait longtemps qu'elle se rendait de plus en plus rebelle à ses volontés, qu'elle souillait ses mains par le meurtre de ses saints prophètes, et attirait sur sa tête un déluge de sang innocent qui grossissait tous les jours; jusqu'à tant que ses iniquités étant montées jusqu'au dernier comble, elles contraignirent enfin la justice divine à en faire un châtiment exemplaire. Comme donc Dieu avait résolu que cette vengeance éclatât par tout l'univers, pour servir à tous les peuples et à tous les âges d'un mémorial éternel, il y voulut employer les premières personnes du monde, je veux dire les Romains, maîtres de la terre et des mers, Vespasien et Tite, que déjà il avait destinés à l'empire du genre humain : tant il est vrai que les plus grands potentats de la terre ne sont, après tout, autre chose que les ministres de ses conseils!

Et afin que vous ne croyiez pas que ce débordement de l'armée romaine dans la Judée soit plutôt arrivé par un événement fortuit, que par un ordre exprès de la Providence divine, écoutez la menace qu'il en fait à son peuple par la bouche de son serviteur Moïse; c'est-à-dire, six à sept cents ans avant que ni Jérusalem ni Rome fussent bâties; elle est couchée au Deutéronome. « Israël, dit Moïse, si tu résistes jamais aux vo« lontés de ton Dieu, il amènera sur toi, des ex« trémités de la terre, une nation inconnue, dont « tu ne pourras entendre la langue[1]; » c'est-à-dire, avec laquelle tu n'auras aucune sorte de commerce : ce sont les propres mots de Moïse.

Un mot de réflexion, chrétiens. Les Mèdes, les Perses, les Syriens, dont nous apprenons, par l'histoire, que Jérusalem a subi le joug avant sa dernière ruine, étaient tous peuples de l'Orient, avec lesquels par conséquent elle pouvait entretenir un commerce assez ordinaire : mais pour les Romains, que de vastes mers, que de longs espaces de terre les en séparaient! Rome à l'Occident, Jérusalem à son égard jusque dans les confins de l'Orient; c'est ce qu'on appelle proprement les extrémites de la terre. Aussi les Romains s'étaient déjà rendus redoutables par tout le monde, que les Juifs ne les connaissaient encore que par quelques bruits confus de leur grandeur et de leurs victoires. Mais poursuivons notre prophétie.

« Ce peuple viendra fondre sur toi tout ainsi « qu'une aigle volante : » *In similitudinem aquilæ volantis*. Ne vous semble-t-il pas à ces marques reconnaître le symbole de l'empire romain, qui portait dans ses étendards une aigle aux ailes déployées? Passons outre. « Une nation audacieuse, « continue Moïse[1], » (et y eut-il jamais peuple plus orgueilleux que les Romains, ni qui eût un plus grand mépris pour tous les autres peuples du monde, qu'ils considéraient à leur égard comme des esclaves?) « qui ne respectera point tes vieil« lards, et n'aura point de pitié de tes enfants. » Ceci me fait souvenir de cette fatale journée dans laquelle les soldats romains étant entrés de force dans la ville de Jérusalem, sans faire aucune distinction de sexe ni d'âge, les enveloppèrent tous dans un massacre commun. Quoi plus? « Ce peu« ple, dit Moïse, t'assiégera dans toutes tes pla« ces : » et il paraît par l'histoire qu'il n'y en a eu aucune dans la Judée qui n'ait été contrainte de recevoir garnison romaine, et quasi toutes après un long siége. Et enfin « ils porteront par « terre tes hautes et superbes murailles qui te « rendaient insolente : » *Destruentur muri tui firmi atque sublimes, in quibus habebas fiduciam*[2]. Ne dirait-on pas que le prophète a voulu dépeindre ces belles murailles de Jérusalem, ces fortifications si régulières, ces remparts si superbement élevés, « ces tours de si admirable « structure, qu'il n'y avait rien de semblable « dans tout l'univers, » selon que le rapporte Josèphe[3]? et tout cela toutefois fut tellement renversé, qu'au dire du même Josèphe, historien juif, témoin oculaire de toutes ces choses et de celles que j'ai à vous dire, « il n'y resta pas au« cun vestige que cette ville eût jamais été[4]. »

O redoutable fureur de Dieu, qui anéantis tout ce que tu frappes! Mais il fallait accomplir la prophétie de mon Maître, qui assure dans mon évangile, « qu'il ne demeurerait pas pierre sur « pierre dans l'enceinte d'une si grande ville : »

[1] *Deut.* XXVIII, 49.

[1] *Deut.* XXVIII, 50.
[2] *Ibid.* 52.
[3] *De Bell. Judaic.* lib. V, cap. IV, n° 3, p. 1223. *Ed. Oxon.* 1720.
[4] *Ibid.* lib. VII, cap. I, n° 1, p. 1295.

Non relinquent in te lapidem super lapidem[1]. C'est ce que firent les soldats romains, en exécution des ordres de Dieu : et Tite, leur capitaine et le fils de leur empereur, après avoir mis fin à cette fameuse expédition, resta toute sa vie tellement étonné des marques de la vengeance divine, qu'il avait si évidemment découverte dans la suite de cette guerre, que quand on le congratulait d'une conquête si glorieuse : « Non, non, « disait-il, ce n'est pas moi qui ai dompté les « Juifs ; je n'ai fait que prêter mon bras à Dieu, « qui était irrité contre eux[2]. » Parole que j'ai d'autant plus soigneusement remarquée, qu'elle a été prononcée par un empereur infidèle, et qu'elle nous est rapportée par Philostrate, historien profane, dans la Vie d'Apollonius Thyaneus.

Après cela, chrétiens, nous qui sommes les enfants de Dieu, comment ne serons-nous point effrayés de ses jugements, qui étonnent jusqu'à ses ennemis? Mais ce n'est ici que la moindre partie de ce qu'il prépare à ce peuple : vous allez voir tout à l'heure quelles machines il fait jouer, quand il veut faire sentir la pesanteur de son bras aux grandes villes et aux nations tout entières ; et Dieu veuille que nous n'en voyions pas quelque funeste exemple en nos jours ! Non, non, nation déloyale, ce n'est pas assez, pour te punir, de l'armée des Romains : non que les Romains, je l'avoue, ne soient de beaucoup trop forts pour toi ; et c'est en vain que tu prétends défendre ta liberté contre ces maîtres du monde. Mais, s'ils sont assez puissants pour te surmonter, il faut quelque chose de plus pour t'affliger ainsi que tu le mérites : que deux ou trois troupes de Juifs séditieux entrent donc dans Jérusalem, et qu'elle en devienne la proie, afin que tous ensemble ils deviennent la proie des Romains.

O Dieu, quelle fureur ! l'ennemi est à leurs portes, et je vois dans la ville trois ou quatre factions contraires qui se déchirent entre elles, qui toutes déchirent le peuple, se faisant entre elles une guerre ouverte pour l'honneur du commandement ; mais unies toutefois par la société de crimes et de voleries. Figurez-vous dans Jérusalem plus de vingt-deux mille hommes de guerre, gens de carnage et de sang, qui s'étaient aguerris par leurs brigandages ; au reste, si déterminés, qu'on eût dit, rapporte Josèphe[3], qu'ils se nourrissaient d'incommodités, et que la famine et la peste leur donnaient de nouvelles forces. Toutefois, messieurs, ne les considérez pas comme des soldats destinés contre les Romains : ce sont des bourreaux que Dieu a armés les uns contre les autres. Chose incroyable, et néanmoins très-certaine ! à peine retournaient-ils d'un assaut soutenu contre les Romains, qu'ils se livraient dans leur ville de plus cruelles batailles : leurs mains n'étaient pas encore essuyées du sang de leurs ennemis, et ils les venaient tremper dans celui de leurs citoyens. Tite les pressait si vivement, qu'à peine pouvaient-ils respirer ; et ils se disputaient encore les armes à la main à qui commanderait dans cette ville réduite aux abois, qu'eux-mêmes avaient désolée par leurs pilleries, et qui n'était presque plus qu'un champ couvert de corps morts.

Vous vous étonnez à bon droit de cet aveuglement, dont ils sont encore menacés dans mon vingt-huitième chapitre du Deutéronome : *Percutiam vos amentia et furore mentis*[1] : « Je vous « frapperai de folie et d'aliénation d'esprit. » Mais peut-être vous ne remarquez pas que Dieu a laissé tomber les mêmes fléaux sur nos têtes. La France, hélas ! notre commune patrie, agitée depuis si longtemps par une guerre étrangère, achève de se désoler par ses divisions intestines. Encore, parmi les Juifs, tous les deux partis conspiraient à repousser l'ennemi commun, bien loin de vouloir se fortifier par son secours, ou y entretenir quelque intelligence : le moindre soupçon en était puni de mort sans rémission. Et nous, au contraire........ Ah ! fidèles, n'achevons pas ; épargnons un peu notre honte : songeons plutôt aux moyens d'apaiser la juste colère de Dieu, qui commence à éclater sur nos têtes ; aussi bien la suite de mon récit me rappelle.

Je vous ai fait voir l'ennemi qui les presse au dehors des murailles ; vous voyez la division qui les déchire au dedans de leur ville : voici un ennemi plus cruel qui va porter une guerre furieuse au fond des maisons. Cet ennemi dont je veux parler, c'est la faim, qui, suivie de ses deux satellites, la rage et le désespoir, va mettre aux mains non plus les citoyens contre les citoyens, mais le mari contre la femme et le père contre les enfants ; et cela pour quelques vieux restes de pain à demi rongés. Que dis-je pour du pain ? ils eussent [été] trop heureux : pour cent ordures qui sont remarquées dans l'histoire, et que je m'abstiens de nommer par le respect de cette audience : jusque-là qu'une femme dénaturée, qui avait un enfant dans le berceau (ô mères, détournez vos oreilles !), eut bien la rage de le massacrer, de le faire bouillir, et de le manger. Action abominable, et qui fait dresser les cheveux, prédite toutefois dans le chapitre du Deutéronome que

[1] *Luc.* XIX, 44.
[2] *Philost. Apol. Tyan. Vit.* lib. VI, cap. IV.
[3] *De Bell. Judaic.* lib. V, cap. VIII, n° 2, t. II, p. 1238 ; cap. XII, n° 4, p. 1253 ; cap. XIII, n° 7, p. 1256.

[1] *Deut.* XXVIII, 28.

j'ai déjà cité tant de fois : « Je te réduirai à une « telle extrémité de famine, que tu mangeras le « fruit de ton ventre : » *Comedes fructum uteri tui*[1].

Et, à la vérité, chrétiens, quand je fais réflexion sur les diverses calamités qui affligent la vie humaine; entre toutes les autres la famine me semble être celle qui représente mieux l'état d'une âme criminelle, et la peine qu'elle mérite. L'âme, aussi bien que le corps, a sa faim et sa nourriture : cette nourriture, c'est la vérité, c'est un bien permanent et solide, c'est une pure et sincère beauté; et tout cela c'est Dieu même. Comme donc elle se sent piquée d'un certain appétit qui la rend affamée de quelque bien hors de soi, elle se jette avec avidité sur l'objet des choses créées qui se présentent à elle, espérant s'en rassasier; mais ce sont viandes creuses, qui ne sont pas assez fortes, et n'ont pas assez de corps pour la sustenter : au contraire, la retirant de Dieu, qui est sa véritable et solide nourriture, ils la jettent insensiblement dans une extrême nécessité, et dans une famine désespérée. D'où vient que l'enfant prodigue, si vous y prenez garde, sortant de la maison paternelle, arrive en un pays où il y a une horrible famine[2]; et le mauvais riche, enseveli dans les flammes, demande et demandera éternellement une goutte d'eau, qui ne lui sera jamais accordée[3]. C'est la véritable punition des damnés, toujours tourmentés d'une faim et d'une soif si enragée, qu'ils se rongent et se consument eux-mêmes dans leur désespoir. Que si vous voulez voir une image de l'état où ils sont, jetez les yeux sur cette nation réprouvée, enclose dans les murailles de Jérusalem.

Il n'est pas croyable combien il y avait de monde renfermé dans cette ville : car outre que Jérusalem était déjà fort peuplée, tous les Juifs y étaient accourus de tous côtés, afin de célébrer la pâque, selon leur coutume. Or chacun sait la religion de ce peuple pour toutes ses cérémonies. Comme donc ils y étaient assemblés des millions entiers; l'armée romaine survint tout à coup et forma le siége, sans que l'on eût le loisir de pourvoir à la subsistance d'un si grand peuple. Ici je ne puis que je n'interrompe mon discours, pour admirer vos conseils, ô éternel Roi des siècles, qui choisissez si bien le temps de surprendre vos ennemis. Ce n'était pas seulement les habitants de Jérusalem; c'était tous les Juifs que vous vouliez châtier. Voilà donc, pour ainsi dire, toute la nation enfermée dans une même prison, comme étant déjà par vous condamnée au dernier supplice : et cela dans le temps de Pâques, la principale de leurs solennités; pour accomplir cette fameuse prophétie, par laquelle vous leur dénonciez « que vous changeriez leurs fêtes en deuil : » *Convertam festivitates vestras in luctum*[1]. Certes, vous vous êtes souvenu, ô grand Dieu, que c'était dans le temps de Pâques que leurs pères avaient osé emprisonner le Sauveur : vous leur rendez le change, ô Seigneur! et dans le même temps de Pâques, vous emprisonnez dans la capitale de leur pays leurs enfants, imitateurs de leur opiniâtreté.

En effet, qui considérera l'état de Jérusalem, et les travaux dont l'empereur Tite fit environner ses murailles; il la prendra plutôt pour une prison, que pour une ville : car encore que son armée fût de près de soixante mille hommes des meilleurs soldats de la terre, il ne croyait pas pouvoir tellement tenir les passages fermés, que les Juifs, qui savaient tous les détours des chemins, n'échappassent à travers de son camp, ainsi que des loups affamés, pour chercher de la nourriture. Jugez de l'enceinte de la ville, que soixante mille hommes ne peuvent assez environner. Que fait-il? il prend une étrange résolution, et jusqu'alors inconnue : ce fut de tirer tout autour de Jérusalem une muraille, munie de quantité de forts; et cet ouvrage, qui d'abord paraissait impossible, fut achevé en trois jours, non sans quelque vertu plus qu'humaine. Aussi Josèphe remarque « que « je ne sais quelle ardeur céleste saisit tout à coup « l'esprit des soldats[2]; » de sorte qu'entreprenant ce grand œuvre sous les auspices de Dieu, ils en imitèrent la promptitude.

Voilà, voilà, chrétiens, la prophétie de mon évangile accomplie de point en point. Te voilà assiégée de tes ennemis, comme mon Maître te l'a prédit quarante ans auparavant? « O Jérusa« lem, te voilà pressée de tous côtés; ils t'ont mise « à l'étroit, ils t'ont environnée de remparts et « de forts[3] : » ce sont les mots de mon texte; et y a-t-il une seule parole qui ne semble y avoir été mise pour dépeindre cette circonvallation, non de lignes, mais de murailles? Depuis ce temps, quels discours pourraient vous dépeindre leur faim enragée, leur fureur et leur désespoir; et la prodigieuse quantité de morts qui gisaient dans leurs rues sans espérance de sépultures, exhalant de leurs corps pourris le venin, la peste et la mort?

Cependant, ô aveuglement! ces peuples insensés, qui voyaient accomplir à leurs yeux tant d'illustres prophéties tirées de leurs propres livres,

[1] *Deut.* XXVIII, 53.
[2] *Luc.* XV, 14.
[3] *Ibid.* XVI, 24.

[1] *Amos.* VIII, 10.
[2] *De Bell. Judaic.* lib. V, cap. XII, n° 2, p. 1261.
[3] *Luc.* XIX, 43.

écoutaient encore un tas de devins qui leur promettaient l'empire du monde : comme l'endurci Pharaon, qui, voyant les grands prodiges que la main de Dieu opérait par la main de Moïse et d'Aaron ses ministres, avait encore recours aux illusions de ses enchanteurs[1]. Ainsi Dieu a accoutumé de se venger de ses ennemis : ils refusent de solides espérances; il les laisse séduire par mille folles prétentions : ils s'obstinent à ne vouloir point recevoir ses inspirations; il leur pervertit le sens, il les abandonne à leurs conseils furieux : ils s'endurcissent contre lui; « le ciel après cela « devient de fer sur leur tête : » *Dabo vobis cœlum desuper sicut ferrum*[2]; il ne leur envoie plus aucune influence de grâce.

Ce fut cet endurcissement qui fit opiniâtrer les Juifs contre les Romains, contre la peste, contre la famine, contre Dieu qui leur faisait la guerre si ouvertement; cet endurcissement, dis-je, les fit tellement opiniâtres, qu'après tant de désastres il fallut encore prendre leur ville de force : ce qui fut le dernier trait de colère que Dieu lança sur elle. Si on eût composé, à la faveur de la capitulation, beaucoup de Juifs se seraient sauvés : Tite lui-même ne les voyait périr qu'à regret. Or il fallait à la justice divine un nombre infini de victimes; elle voulait voir onze cent mille hommes couchés sur la place, dans le siége d'une seule ville : et après cela encore, poursuivant les restes de cette nation déloyale, elle les a dispersés par toute la terre : pour quelle raison? Comme les magistrats, après avoir fait rouer quelques malfaiteurs, ordonnent que l'on exposera en plusieurs endroits, sur les grands chemins, leurs membres écartelés, pour faire frayeur aux autres scélérats : cette comparaison vous fait horreur; tant y a que Dieu s'est comporté à peu près de même. Après avoir exécuté sur les Juifs l'arrêt de mort que leurs propres prophètes leur avaient, il y avait si longtemps, prononcé; il les a répandus çà et là parmi le monde, portant de toutes [parts] imprimée sur eux la marque de sa vengeance.

Peuple monstrueux, qui n'a ni feu ni lieu; sans pays, et de tout pays; autrefois le plus heureux du monde; maintenant la fable et la haine de tout le monde; misérable, sans être plaint de qui que ce soit; devenu dans sa misère, par une certaine malédiction, la risée des plus modérés. Ne croyez pas toutefois que ce soit mon intention d'insulter à leur infortune : non; à Dieu ne plaise que j'oublie jusqu'à ce point la gravité de cette chaire! mais j'ai cru que mon évangile nous ayant présenté cet exemple, le Fils de Dieu nous invitait à y faire quelque réflexion. Donnez-moi un moment de loisir pour nous appliquer à nous-mêmes celles que nous avons déjà faites, qui sont peut être trop générales.

[1] *Exod.* VII et VIII.
[2] *Levit.* XXVI, 19.

Chrétiens, quels que vous soyez, en vérité, quels sentiments produit dans vos âmes une si étrange révolution? Je pense que vous voyez bien par des circonstances si remarquables, et par le rapport de tant de prophéties; et il y en a une infinité d'autres qui ne peuvent pas être expliquées dans un seul discours; vous voyez bien, dis-je, que la main de Dieu éclate dans cet ouvrage. Au reste, ce n'est point ici une histoire qui se soit passée dans quelque coin inconnu de la terre, ou qui soit venue à nous par quelques bruits incertains; cela s'est fait à la face du monde. Josèphe, historien juif, témoin oculaire, également estimé et des nôtres et de ceux de sa nation, nous l'a raconté tout au long; et il me semble que cet accident est assez considérable pour mériter que vous y pensiez.

Vous croirez peut-être que la chose est trop éloignée de notre âge pour nous émouvoir; mais, certes, ce nous serait une trop folle pensée de ne pas craindre, parce que nous ne voyons pas toujours à nos yeux quelqu'un frappé de la foudre. Vous devriez considérer que Dieu ne se venge pas moins, encore que souvent il ne veuille pas que sa main paraisse : quand il fait éclater sa vengeance, ce n'est pas pour la faire plus grande : c'est pour la rendre exemplaire : et un exemple de cette sorte, si public, si indubitable, doit servir de mémorial ès siècles des siècles. Car enfin, si Dieu en ce temps-là haïssait le péché, il n'a pas commencé à lui plaire depuis : outre que nous serions bien insensés d'oublier la tempête qui a submergé les Juifs; puisque nous voyons à nos yeux des restes de leur naufrage, que Dieu a jetés, pour ainsi dire, à nos portes : et ce n'est pas pour autre raison que Dieu conserve les Juifs; c'est afin de faire durer l'exemple de sa vengeance. Enfin il est bien étrange que nous aimions mieux nous-mêmes peut-être servir d'exemple, que de faire profit de celui des autres. La main de Dieu est sur nous trop visiblement, pour ne le pas reconnaître; et il est temps désormais que nous prévenions sa juste fureur par la pénitence. Quand nous ne verrions, dans le peuple juif, qu'une grande nation qui est tout à coup renversée, ce serait assez pour nous faire craindre la même [punition], particulièrement en ces temps de guerre, où sa justice nous poursuit et nous presse si fort. Mais si nous considérons que c'est le peuple juif, autrefois le peuple de Dieu, auquel nous avons succédé, qui est la figure de tout ce qui doit nous arriver, selon que l'enseigne l'apôtre[1] :

[1] I. *Cor.* X, 6, 11.

nous trouverons que cet exemple nous touche bien plus près que nous ne pensons; puisque étant l'Israël de Dieu et les vrais enfants de la race d'Abraham, nous devons hériter aussi bien des menaces que des promesses qui leur sont faites.

Mais il faut, ô pécheur! il faut que j'entre avec toi dans une discussion plus exacte; il faut que j'examine si tu es beaucoup moins coupable que ne le sont les Juifs. Tu me dis qu'ils n'ont pas connu le Sauveur: et toi, penses-tu le connaître? Je te dis en un mot, avec l'apôtre saint Jean, « que « qui pèche ne le connaît pas, et ne sait qui il est: » *Qui peccat, non vidit eum, nec cognovit eum*[1]. Tu l'appelles ton Maître et ton Seigneur; oui, de bouche : tu te moques de lui; il faudrait le dire du cœur. Et comment est-ce que le cœur parle Par les œuvres : voilà le langage du cœur; voilà ce qui fait connaître les intentions. Au reste, ce cœur, tu n'as garde de le lui donner; tu ne le peux pas : tu dis toi-même qu'il est engagé ailleurs dans des liens que tu appelles bien doux. Insensé, qui trouves doux ce qui te sépare de Dieu! et après cela, tu penses connaître son Fils. Non, non, tu ne le connais pas : seulement tu en sais assez pour être damné davantage, comme les Juifs dont les rébellions ont été punies plus rigoureusement que celles des autres peuples, parce qu'ils avaient reçu des connaissances plus particulières.

Mais, direz-vous, les Juifs ont crucifié le Sauveur. Et ignorez-vous, ô pécheurs! que vous foulez aux pieds le sang de son testament; que vous faites pis que de le crucifier; que s'il était capable de souffrir, un seul péché mortel lui causerait plus de douleur que tous ses supplices? Ce n'est point ici une vaine exagération; il faut brûler toutes le Écritures, si cela n'est vrai. Elles nous apprennent qu'il a voulu être crucifié, pour anéantir le péché : par conséquent il n'y a point de doute qu'il ne lui soit plus insupportable que sa propre croix. Mais je vois bien qu'il faut vous dire quelque chose de plus : je m'en vais avancer une parole bien hardie, et qui n'en est pas moins véritable. Le plus grand crime des Juifs n'est pas d'avoir fait mourir le Sauveur : cela vous étonne; je le prévoyais bien; mais je ne m'en dédis pourtant pas; au contraire, je prétends bien vous le faire avouer à vous-mêmes : et comment cela? Parce que Dieu, depuis la mort de son Fils, les a laissés encore quarante ans sans les punir. Tertullien remarque très-bien « que ce temps leur « était donné pour en faire pénitence[2] : » il avait donc dessein de la leur pardonner. Par conséquent, quand il a usé d'une punition si soudaine, il y a eu quelque autre crime qu'il ne pouvait plus supporter, qui lui était plus insupportable que le meurtre de son propre Fils. Quel est ce crime si noir, si abominable? C'est l'endurcissement, c'est l'impénitence. S'ils eussent fait pénitence, ils auraient trouvé, dans le sang qu'ils avaient violemment répandu, la rémission du crime de l'avoir épanché.

Tremblez donc, pécheurs endurcis, qui avalez l'iniquité comme l'eau, dont l'endurcissement a presque étouffé les remords de la conscience; qui, depuis des années, n'avez point de honte de croupir dans les mêmes ordures, et de charger des mêmes péchés les oreilles des confesseurs. Car enfin ne vous persuadez pas que Dieu vous laisse rebeller contre lui des siècles entiers : sa miséricorde est infinie; mais ses effets ont leurs limites prescrites par sa sagesse : elle qui a compté les étoiles, qui a borné cet univers dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser monter tes iniquités. Peut-être t'attendra-t-il encore quelque temps : peut-tre; mais, ô Dieu! qui le peut savoir? c'est un secret qui est caché dans l'abîme de votre providence. Mais enfin tôt ou tard ou tu mettras fin à tes crimes par la pénitence, ou Dieu l'y mettra par la justice de sa vengeance : tu ne perds rien pour différer. Les hommes se hâtent d'exécuter leurs desseins, parce qu'ils ont peur de laisser échapper les occasions, qui ne consistent qu'en certains moments dont la fuite est si précipitée : Dieu, tout au contraire, sait que rien ne lui échappe, qu'il te fera bien payer l'intérêt de ce qu'il t'a si longtemps attendu.

Que s'il commence une fois à appuyer sa main sur nous, ô Dieu! que deviendrons-nous? quel antre assez ténébreux, quel abîme assez profond nous pourra soustraire à sa fureur? Son bras tout-puissant ne cessera de nous poursuivre, de nous abattre, de nous désoler : il ne restera plus en nous pierre sur pierre; tout ira en désordre, en confusion, en une décadence éternelle. Je vous laisse dans cette pensée : j'ai tâché de vous faire voir, selon que Dieu me l'a inspiré, d'un côté la miséricorde qui vous invite, d'autre part la justice qui vous effraye; c'est à vous à choisir, chrétiens : et encore que je sois assuré de vous avoir fait voir de quel côté il faut se porter, il y a grand danger que vous ne preniez le pire. Tel est l'aveuglement de notre nature : mais Dieu, par sa grâce, vous veuille donner, et à moi, de meilleurs conseils!

[1] I. *Joan.* III, 6.
[2] *Lib.* III, *cont. Marc.* n° 23.

ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR LE

VINGT ET UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

La parabole du serviteur à qui le maître avait quitté dix mille talents, qui fait exécuter son conserviteur pour cent deniers, avec une rigueur effroyable [1].

Trois vérités dans cette parabole : 1° que tout pécheur contracte une dette envers la justice divine : 2° qu'il ne peut jamais lui en faire le payement, ni en être quitte, si Dieu ne la lui remet par pure grâce : 3° que la condition qu'il y appose, c'est que nous remettions aux autres.

Ier POINT. Le péché est une dette : *Dimitte nobis debita nostra* [2] : « Remettez-nous nos dettes. » On doit en deux façons : 1° lorsqu'on ôte à quelqu'un par injustice : 2° lorsqu'il nous prête volontairement. Il nous a assistés dans notre nécessité, il est juste que nous lui rendions dans notre abondance. Nous devons à Dieu en toutes les deux manières. Contrat avec lui : si vous l'observez, bénédiction; sinon, malédiction : le peuple l'accepte; *Amen* [3]. Donc en observant, Dieu vous doit; autrement vous lui devez. Quoi? toutes les malédictions. Au Deutér.

IIe POINT. Si bien que tout ce qui nous reste après le péché, ne nous reste plus que par grâce. Notre évangile : *Jussit eum Dominus ejus venumdari, et uxorem ejus, et filios, et omnia que habebat, et reddi* [4] : « Son maître commanda qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, pour satisfaire à « cette dette. » Le pécheur mérite d'être affligé en sa personne, en ce qui lui est cher, en sa postérité : *Insuper et universos languores, et plagas que non sunt scriptæ in volumine legis hujus* [5] : « et même tous les maux et toutes les plaies qui « ne seraient pas marquées dans ce livre de la loi; » parce que, temporelles. Mais il y a un autre livre, le Nouveau Testament, qui n'a que des promesses, et aussi des menaces spirituelles, plus terribles.

Voilà ce que nous devons. [Nous sommes insolvables] : preuve, la croix de Jésus-Christ. Innocent, il ne devait rien : *Princeps hujus mundi in me non habet quidquam* [6] : « Le prince de « ce monde n'a rien en moi qui lui appartienne. » pourquoi paye-t-il? Il est caution. On ne discute la caution, que lorsque la partie principale insolvable : Jésus est donc contraint par co Mais puisqu'il a payé, nous sommes donc q tes. [Nullement : il faut encore que] l'appli tion [de ses mérites se fasse en nous;] autrem c'est comme s'il n'était pas mort. C'est pourq le supplice éternel s'ensuit; éternel, parce q doit durer jusqu'à l'extinction de la dette : jamais elle ne peut être acquittée; donc toujou pourrir dans la prison. Dette gratuitement remi par les sacrements.

Voulez-vous toujours laisser votre cautio dans la peine? ne le voulez-vous pas tirer de l croix où vos péchés l'ont mis? Tant que le péch est en vous, il est toujours en croix : *Rursum cr cifigentes sibimetipsis Filium Dei* [1] : « autan « qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau le Fil « de Dieu. »

IIIe POINT. Application de la condition, pour les prisonniers. Sentiment de vengeance contre ceux qui les font recéler, etc. Imprécations, souhaits. C'est vouloir rendre Dieu complice de nos vengeances : le Père de miséricorde, etc.

[1] *Matth.* XVIII, 23.
[2] *Id.* VI, 12.
[3] *Deut.* XXVII, 15 et seqq.
[4] *Matth.* XVIII, 25.
[5] *Deut.* XXVIII, 61.
[6] *Joan.* XIV, 30.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

SUR LA VERTU DE LA CROIX DE J. C.

Combien grande l'entreprise de rendre la croix vénérable. Puissance absolue et miséricorde infinie, deux choses dans lesquelles consiste la gloire de Dieu : comment éclatent-elles mieux dans la croix du Sauveur. Changements admirables qu'elle a produits dans le monde : raisons que nous avons de mettre en elle toute notre gloire. Sentiments et actions qui prouvent que la croix est pour nous un sujet de scandale.

Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.

Pour moi, à Dieu ne plaise que jamais je me glorifie, si ce n'est en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Galat. VI, 14.

Ce n'a pas été une petite entreprise de rendre la croix vénérable : jamais chose aucune ne fut attaquée avec des moqueries plus plausibles. Les Juifs et les Gentils en faisaient une pièce de raillerie; et il faut bien que les premiers chrétiens aient eu une hardiesse et une fermeté plus qu'humaines, pour prêcher à la face du monde, avec une telle assurance, une chose si extravagante. C'est pourquoi le grave Tertullien se vante que la croix de Jésus, en lui faisant mépriser la honte,

[1] *Hebr.* VI, 6.

rendu impudent de la bonne sorte, et heureusement insensé. « Laissez-moi, » disait ce grand homme quand on lui reprochait les opprobres de l'Évangile; « laissez-moi jouir de l'ignominie de mon Maître, et du déshonneur nécessaire de notre foi. Le Fils de Dieu a été pendu à la croix; je n'en ai point de honte, à cause que la chose est honteuse. Le Fils de Dieu est mort; il est croyable, parce qu'il est ridicule. Le Fils de Dieu est ressuscité; je le crois d'autant plus certain, que, selon la raison humaine, il paraît entièrement impossible[1]. » Ainsi la simplicité de nos pères se plaisait d'étourdir les sages du siècle par des propositions étranges et inouïes, dans lesquelles ils ne pouvaient rien comprendre; afin que la gloire du monde s'évanouissant en fumée, il ne restât plus d'autre gloire que celle de la croix de Jésus.

Bienheureuse Mère de mon Sauveur, que la Providence divine, voulant éprouver votre patience, amena aux pieds de la croix, où l'on déchirait vos entrailles; puisque vous êtes de toutes les créatures celle qui en a le mieux vu l'infamie, et celle qui en a le mieux connu la grandeur, aidez-nous, par vos pieuses intercessions, à célébrer la gloire de votre Fils crucifié pour l'amour de nous. Je vous le demande par cette douleur maternelle qui perça votre âme sur le Calvaire, et par la joie infinie que vous ressentîtes, quand le Saint-Esprit descendit sur vous pour former le corps de Jésus après que l'ange vous eut saluée par ces divines paroles : *Ave, etc.*

Le grand Dieu tout-puissant, qui de rien a fait le ciel et la terre, qui a tiré les astres et la lumière du sein d'un abîme infini de ténèbres; ce Dieu, pour faire éclater sa puissance d'une façon extraordinaire en la personne de son cher Fils, a voulu que la plus grande infamie fût une source de gloire incompréhensible. C'est pourquoi le sauveur Jésus, encore qu'il eût vécu comme un innocent, a fini sa vie comme un criminel; et comme si le gibet et la mort n'eussent point eu pour lui assez de bassesse, il a choisi volontairement de tous les supplices le plus honteux, et de toutes les morts la plus inhumaine. En effet, le tourment de la croix qu'est-ce autre chose qu'une longue mort, par laquelle la vie est arrachée peu à peu avec une violence incroyable, pendant qu'une nudité ignominieuse expose le pauvre supplicié à la risée des spectateurs inhumains? si bien que le misérable patient semble en quelque sorte n'être élevé au-dessus de ce bois infâme, qu'afin de découvrir de plus loin une multitude de peuple, qui repaît ses yeux du spectacle de sa misère.

Non, l'imagination humaine ne se peut rien représenter de plus effroyable; et jamais on n'a rien inventé ni de plus rigoureux pour les scélérats, ni de plus infâme pour les esclaves. Aussi le maître de l'éloquence, accusant un gouverneur de province d'avoir fait crucifier un Romain, représente cette action comme la plus noire et la plus furieuse qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme, et proteste que par un tel attentat, la liberté publique et la majesté de l'empire étaient violées[1]. C'était assez d'être né libre, fidèles, pour être exempt de cet horrible supplice. Il ne fallait pas seulement que ceux que l'on attachait à la croix fussent les plus détestables de tous les mortels, mais encore les derniers et les plus abjects. Ainsi, ce que les Romains trouvaient insupportable pour leurs citoyens, les Juifs parricides l'ont fait souffrir à leur roi.

Mais ce qui surpasse tous les malheurs, c'est que, selon la remarque du saint apôtre, « le crucifié est maudit de Dieu[2], » comme il est écrit au Deutéronome : « Maudit de Dieu le pendu au « bois[3]! » Et qu'y a-t-il donc de plus honteux que la croix, puisque nous y voyons jointes ensemble l'exécration des hommes, et la malédiction du Dieu tout-puissant? Après cela, dites-moi, je vous prie, quelle est notre audace de ne rougir pas d'adorer un Maître pendu? et où est le front de l'apôtre, qui ayant dit aux Corinthiens, « qu'il ne souffrira « pas que sa gloire lui soit ravie[4], » ne craint pas de dire aux Galates : « A Dieu ne plaise que je me « glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus? » Quel honneur, quelle gloire à un homme qui témoigne en être jaloux! Ah! pénétrons sa pensée, chrétiens, et apprenons à nous glorifier avec lui dans les opprobres de notre Sauveur. Pour cela, suivez, s'il vous plaît, ce raisonnement.

La gloire du chrétien ne peut être que la gloire de Dieu; d'autant que le chrétien ne trouve rien qui soit digne de son ambition et de son courage, que les choses divines et immortelles. Or, la gloire de Dieu consiste en deux choses : premièrement en sa puissance absolue, et après en sa miséricorde infinie; car, pour avoir de la gloire, il faut être grand, et il faut faire éclater sa grandeur. Si l'éclat n'est appuyé sur une grandeur solide, il est faible, et n'a qu'un faux jour; et si la grandeur est cachée, elle ne brille pas de cette belle et pure lumière, sans laquelle la gloire ne peut subsister. Je dis donc que la gloire de Dieu est en sa puis-

[1] *De Carne Christi*, n° 5.

[1] *Cicer. in Verrem.* lib. VII.
[2] *Gal.* III, 13.
[3] *Deut.* XXI, 23.
[4] I. *Cor.* IX, 15.

sance et en sa bonté. Par la première, il est majestueux en lui-même; par l'autre, il est magnifique envers nous. Par la puissance, il enferme en son sein des trésors et des richesses immenses; mais c'est la miséricorde qui ouvre ce sein, pour les faire inonder sur les créatures. La puissance est comme la source, et la miséricorde est comme un canal. La puissance fournit ce que distribue la miséricorde; et c'est du mélange de ces deux choses que naît ce divin éclat que nous appelons la gloire de Dieu.

Ce qui a fait dire ces beaux mots au psalmiste : « Dieu, dit-il, a parlé une fois [1]. » J'entends ici par cette parole le bruit de la gloire de Dieu, qui retentit par tout l'univers, selon ce que dit le même psalmiste : « Les cieux racontent la « gloire de Dieu, et le firmament publie la gran- « deur de ses œuvres [2]. » Dieu donc a parlé une fois, dit David : et qu'est-ce qu'il a dit, grand prophète? « Il a parlé une fois; et j'ai, dit-il, en- « tendu ces deux choses, qu'à Dieu appartient la « puissance, et qu'à lui appartient la miséri- « corde [3]. » Par où vous voyez manifestement que Dieu ne se glorifie que de sa puissance et de sa bonté. C'est la véritable gloire de Dieu, parce que la miséricorde divine, touchée de compassion de la bassesse des créatures, et sollicitant en leur faveur la puissance; en même temps qu'elle orne ce qui n'a aucun ornement par soi-même, elle fait retourner tout l'honneur à Dieu, qui seul est capable de relever ce qui n'est rien par sa condition naturelle.

Ces choses étant ainsi supposées, passons outre maintenant, et disons : La gloire de notre Dieu est en sa puissance et en sa bonté, ainsi que nous l'avons vu fort évidemment; or, c'est en la croix que paraissent le mieux la puissance et la miséricorde divine; ce que je me propose de vous faire voir, avec la grâce du Saint-Esprit. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, qui dit « que tout l'Évangile « consiste en la croix, » appelle l'Évangile « la « force et la puissance de Dieu [4]. » Et d'ailleurs il ne nous prêche autre chose, sinon que « la croix « nous rend Dieu propice, et nous assure sa miséri- « corde par Notre-Seigneur Jésus-Christ [5]. » Par conséquent il est vrai que la croix est la gloire des chrétiens; et quand je vous aurai montré dans le supplice de notre Maître ces deux qualités excellentes, je pourrai dire avec l'apôtre saint Paul : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en au- « tre chose qu'en la croix de Jésus! » C'est le sujet de cet entretien. Je considère aujourd'hui comme

[1] *Ps.* LXI, 12.
[2] *Ibid.* XVIII, 1.
[3] *Ibid.* LXI, 12, 13.
[4] I. *Cor.* I, 17, 18.
[5] *Ephes.* II, 16.

les deux bras de la croix du sauveur Jésus : dans l'un je me représente un trésor infini de puissance, et dans l'autre, une source immense de miséricorde.

Inspirez-nous, ô Seigneur Jésus! afin que nous célébrions dignement la gloire de votre croix. Et vous, ô peuple d'acquisition [1], vous que le sang du prince Jésus a délivré d'une servitude éternelle, contemplez attentivement les merveilles de la mort triomphante de votre invincible libérateur. Commençons avec l'assistance de Dieu, et glorifions sa toute-puissance dans l'exaltation de sa croix.

PREMIER POINT.

Si vous voyez Notre-Seigneur Jésus-Christ abandonné à la fureur des bourreaux, s'il rend l'âme parmi des douleurs incroyables, ne vous imaginez pas, chrétiens, qu'il soit réduit à cette extrémité par faiblesse ou par impuissance : ce n'est pas la rigueur des tourments qui le fait mourir; il meurt, parce qu'il le veut; « et il sort du « monde sans contrainte, parce qu'il y est venu « volontairement : » *Abcessit potestate, quia non venerat necessitate* [2]. La mort dans les animaux est une défaillance de la nature : la mort en Jésus-Christ est un effet de puissance. C'est pourquoi lui-même parlant de sa mort, il dit : « J'ai « la puissance de quitter la vie, et j'ai la puissance « de la reprendre [3]. » Où vous voyez manifestement qu'il met en même rang sa résurrection et sa mort; et qu'il ne se glorifie pas moins du pouvoir qu'il a de mourir, que de celui qu'il a de ressusciter.

Et en effet, ne fallait-il pas qu'il eût en lui-même un préservatif infaillible contre la mort; puisque par sa seule parole il faisait revivre des corps pourris et ranimait la corruption? Ce jeune mort de Naïm, et la fille du prince de la Synagogue, et le Lazare déjà puant [4], n'ont-ils pas ressenti la vertu de cette parole vivifiante? Celui donc qui avait le pouvoir de rendre la vie aux autres, avec quelle facilité pouvait-il se la conserver à lui-même? En vain s'efforcerait-on de faire sécher les grandes rivières ou de faire tarir les fontaines d'eau vive : à mesure que vous en ôtez, la source toujours féconde répare sa perte par elle-même, et s'enrichit continuellement de nouvelles eaux : ainsi était-il du sauveur Jésus. Il avait en lui-même une source éternelle de vie, je veux dire le Verbe divin; et cette source est trop abondante pour pouvoir être jamais épuisée. Frappez tant que vous voudrez

[1] I. *Petr.* II, 9.
[2] *S. Aug. in Joan. Tract.* XXXI, n° 6, t. III, part. II, col. 522.
[3] *Joan.* X, 18.
[4] *Luc.* VII, 15. *Marc.* V, 42. *Joan.* XI, 44.

ô bourreaux ! faites des ouvertures de toutes parts sur le corps de mon aimable Sauveur, afin de faire, pour ainsi dire, écouler cette belle vie : il en porte la source en lui-même ; et comme cette source ne peut tarir, elle ne cessera jamais de couler, si lui-même ne retient son cours. Mais ce que votre haine ne peut pas faire, son amour le fera pour notre salut. Lui qui commande, ainsi qu'il lui plaît, à la santé et aux maladies, il commandera à la vie de se retirer pour un temps de son divin corps. Il ne veut pas que la nécessité naturelle ait aucune part dans sa mort, parce qu'il en réserve toute la gloire à la charité infinie qu'il a pour les hommes. Par où vous voyez, chrétiens, « que notre Maître est mort par puissance, et non « pas par infirmité : » *Potestate mortuus est*, dit saint Augustin [1].

Aussi l'évangéliste saint Jean observe une chose qui mérite d'être considérée : c'est que le Sauveur, étant à la croix, fait une revue générale sur tout ce qui était écrit de lui dans les prophéties ; et voyant qu'il ne lui restait plus rien à faire, que de prendre ce breuvage amer que lui promettait le Psalmiste, il demanda à boire. « J'ai soif, « dit-il aussitôt, afin que toutes choses fussent « accomplies [2]. » Puis, après avoir légèrement goûté de la langue le fiel et le vinaigre qu'on lui présentait, il remarqua lui-même que tout était consommé, qu'il avait exécuté de point en point toutes les volontés de son Père : et enfin, ne voyant plus rien qui le pût retenir au monde, élevant fortement sa voix, il rendit l'âme avec une action si paisible, si libre si préméditée, qu'il était aisé de juger que personne ne la lui ôtait, mais qu'il la donnait lui-même de son plein gré, ainsi qu'il l'avait assuré : « Personne, dit-il, ne m'ôte « mon âme ; mais je la donne moi-même de ma « pure et franche volonté [3]. »

O gloire ! ô puissance du crucifié ! Quel autre voyons-nous qui s'endorme si précisément quand il veut, comme Jésus est mort quand il lui a plu ? Quel homme méditant un voyage marque si certainement l'heure de son départ, que Jésus a marqué l'heure de son trépas ? De là vient que le centenier, qui avait ordre de garder la croix, considérant cette mort non-seulement si tranquille, mais encore si délibérée, et entendant ce grand cri dont Jésus accompagna son dernier soupir ; étonné de voir tant de force dans cette extrémité de faiblesse, s'écria lui-même tout effrayé : « Vraiment cet homme est le Fils de « Dieu [4]. » Et lui, qui ne faisait point d'état du Sauveur vivant, reconnut tant de puissance en sa mort, qu'elle lui fit confesser sa divinité.

Vous dirai-je ici, chrétiens, à la gloire de la croix de Jésus, que ce mort que vous y voyez attaché, remue le ciel et les éléments, qu'il renverse tout l'ordre du monde, qu'il obscurcit le soleil et la lune, et, si j'ose parler de la sorte, qu'il fait appréhender à toute la nature le désordre et la confusion du premier chaos ? Certes, je vous entretiendrais volontiers de tant d'étranges événements, n'était que je me suis proposé de vous dire de plus grandes choses. La croix a dompté les démons ; la croix a abattu l'orgueil et l'arrogance des hommes ; la croix a renversé leur fausse sagesse, et a triomphé de leurs cœurs. J'estime plus glorieux d'avoir remporté une si belle victoire, que d'avoir troublé l'ordre de l'univers, parce que je ne vois rien dans tout l'univers de plus indocile, ni de plus fier, ni de plus indomptable, que le cœur de l'homme. C'est en cela que la croix me paraît puissante, et vous le verrez très-évidemment par la suite de ce discours. Renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions, et suivez mon raisonnement.

Où la puissance paraît le mieux, c'est dans la victoire, surtout quand on la gagne sur des ennemis superbes et audacieux. Or, fidèles, ce Dieu infiniment bon, sous le règne duquel toutes les créatures seraient heureuses si elles étaient soumises, il a eu des rebelles et des ennemis, parce qu'il y a eu des ingrats et des insolents. Il a fallu dompter ces rebelles : mais pourquoi les dompter par la croix ? C'est le miracle de la toute-puissance, c'est le grand mystère du christianisme. Pénétrons dans ces vérités adorables, sous la conduite des Écritures.

Sachez donc que le plus grand ennemi de Dieu, celui qui lui est le plus insupportable, celui qui choque le plus sa grandeur et sa souveraineté, c'est l'orgueil : car encore que les autres vices abusent des créatures de Dieu contre son service, ils ne nient pas qu'elles ne soient à lui ; au lieu que l'orgueil, autant qu'il le peut, les tire de son domaine. Et comment ? c'est parce que l'orgueilleux veut se rendre maître de toutes choses ; il croit que tout lui est dû : son ordinaire est de s'attribuer tout à lui-même ; et par là il se fait lui-même son Dieu, secouant le joug de l'autorité souveraine. C'est pourquoi le diable s'étant élevé par une arrogance extraordinaire, les Écritures ont dit qu'il avait affecté la divinité [1] : et Dieu lui-même nous déclare souvent qu'il est un Dieu jaloux [2], qui ne peut souffrir les superbes ; qu'il rejette les

[1] *De Nat. et Grat.* n° 26, t. x, col 138.
[2] *Joan.* XIX, 28.
[3] *Ibid.* x, 18.
[4] *Marc.* XV, 39.

[1] *Is.* XIV, 14.
[2] *Exod.* XXXIV, 14.

orgueilleux de devant sa face[1]; parce que les superbes sont ses rivaux, et veulent traiter d'égal avec lui : par conséquent il est véritable que l'orgueil est le capital ennemi de Dieu.

En effet, n'est-ce pas l'orgueil, chrétiens, qui a soulevé contre lui tout le monde? L'orgueil est premièrement monté dans le ciel, où est le trône de Dieu, et lui a débauché ses anges; il a porté jusque dans son sanctuaire le flambeau de rébellion : après, il est descendu dans la terre, et ayant déjà gagné les intelligences célestes, il s'est servi d'elles pour dompter les hommes. Lucifer, cet esprit superbe, conservant sa première audace, même dans les cachots éternels, ne conçoit que de furieux desseins. Il médite de subjuguer l'homme, à cause que Dieu l'honore et le favorise : mais sachant qu'il n'y peut réussir tant que les hommes demeureront dans la soumission pour leur Créateur, il en fait premièrement des rebelles, afin d'en faire après cela des esclaves. Pour les rendre rebelles, il fallait auparavant les rendre orgueilleux. Il leur inspire donc l'arrogance qui le possède : de là l'histoire de nos malheurs; de là cette longue suite de maux qui affligent notre nature, opprimée par la violence de ce tyran.

Enflé de ce bon succès, il se déclare publiquement le rival de Dieu : il abolit son culte par toute la terre; il se fait adorer en sa place par les hommes qu'il a assujettis à sa tyrannie. C'est pourquoi le Fils de Dieu l'appelle « le prince du monde[2], » et l'apôtre encore plus énergiquement, « le dieu de ce siècle[3]. » Voilà de quelle sorte l'orgueil a armé le ciel et la terre, tâchant d'abattre le trône de Dieu. C'est lui qui est le père de l'idolâtrie : car c'est par l'orgueil que les hommes, méprisant l'autorité légitime, et devenus amoureux d'eux-mêmes, se sont fait des divinités à leur mode. Ils n'ont point voulu de dieux que ceux qu'ils faisaient; ils n'ont plus adoré que leurs erreurs et leurs fantaisies : dignes, certes, d'avoir des dieux de pierre et de bronze, et de servir aux créatures inanimées, eux qui se lassaient du culte du Dieu vivant, qui les avait formés à sa ressemblance. Ainsi toutes les créatures, agitées de l'esprit d'orgueil qui dominait par tout l'univers, faisaient la guerre à leur Créateur avec une rage impuissante.

« Élevez-vous, Seigneur; que vos ennemis disparaissent, et que ceux qui vous haïssent soient renversés devant votre face[4]. » Mais, ô Dieu, de quelles armes vous servez-vous pour défaire ces escadrons furieux? Je ne vois ni vos foudres, ni vos éclairs, ni cette majesté redoutable devant laquelle les plus hautes montagnes s'écoulent comme de la cire : je vois seulement une chair meurtrie et du sang épanché avec violence, et une mort infâme et cruelle, une croix et une couronne d'épines : c'est tout votre appareil de guerre; c'est tout ce que vous opposez à vos ennemis. Justement, certes, justement; et en voici la raison solide, que je vous prie, chrétiens, de considérer.

C'est honorer l'orgueil, que d'aller contre lui par la force; il faut que l'infirmité même le dompte. Ce n'est pas assez qu'il succombe, s'il n'est contraint de reconnaître son impuissance; il faut le renverser par ce qu'il dédaigne le plus. Tu t'es élevé, ô Satan, tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force : Dieu descendra contre toi armé seulement de faiblesse, afin de montrer combien il se rit de tes téméraires projets. Tu as voulu être le Dieu de l'homme; un homme sera ton Dieu : tu as amené la mort sur la terre; la mort ruinera tes desseins : tu as établi ton empire en attachant les hommes à de faux honneurs, à des richesses mal assurées, à des plaisirs pleins d'illusion; les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère, la croix en un mot détruira ton empire de fond en comble. O puissance de la croix de Jésus!

Les vérités de Dieu étaient bannies de la terre, tout était obscurci par les ténèbres de l'idolâtrie. Chose étrange, mais très-véritable! les peuples les plus polis avaient les religions les plus ridicules; ils se vantaient de n'ignorer rien, et ils étaient si misérables que d'ignorer Dieu. Ils réussissaient en toutes choses jusqu'au miracle : sur le fait de la religion, qui est le capital de la vie humaine, ils étaient entièrement insensés. Qui le pourrait croire, fidèles, que les Égyptiens, les pères de la philosophie; les Grecs, les maîtres des beaux-arts; les Romains, si graves et si avisés, que leur vertu faisait dominer par toute la terre : qui le croirait, qu'ils eussent adoré les bêtes, les éléments, les créatures inanimées, des dieux parricides et incestueux; que non-seulement les fièvres et les maladies, mais les vices les plus infâmes et les plus brutales des passions eussent leurs temples dans Rome? Qui ne serait contraint de dire, en ce lieu, que Dieu avait abandonné à l'erreur ces grands mais superbes esprits, qui ne voulaient pas le reconnaître; et qu'ayant quitté la véritable lumière, le Dieu de ce siècle les a aveuglés, pour ne voir pas des choses si manifestes?

Et le monde et les maîtres du monde, le diable les tenait captifs et tremblants sous de serviles religions, desquelles néanmoins ils étaient jaloux, non moins que de la grandeur de leur

[1] *Is.* XLII, 8.
[2] *Joan.* XII, 31.
[3] II. *Cor.* IV, 4.
[4] *Ps.* LXVII, 1.

république. Qu'y avait-il de plus méchant que leurs dieux? quoi de plus superstitieux que leurs sacrifices? quoi de plus impur que leurs profanes mystères? quoi de plus cruel que leurs jeux, qui faisaient parmi eux une partie du culte divin? jeux sanglants et dignes de bêtes farouches, où ils soûlaient leurs faux dieux de spectacles barbares et de sang humain. Cependant tant de philosophes, tant de grands esprits que le bel ordre du monde forçait à reconnaître l'unique divinité qui gouverne toute la nature, encore qu'ils fussent choqués de tant de désordres, ils n'ont pu persuader aux hommes de les quitter. Avec leurs raisonnements si sublimes, avec leur éloquence toute-puissante, ils n'ont pu désabuser les peuples de leurs ridicules cérémonies et de leur religon monstrueuse.

Mais sitôt que la croix de Jésus a commencé de paraître au monde, sitôt que l'on a prêché la mort et le supplice du Fils de Dieu; les oracles menteurs se sont tus, le règne des idoles a été peu à peu ébranlé; enfin elles ont été renversées : et Jupiter, et Mars, et Neptune, et l'Égyptien Sérapis, et tout ce que l'on adorait dans la terre a été enseveli dans l'oubli. Le monde a ouvert les yeux pour reconnaître le Dieu créateur, et s'est étonné de son ignorance. L'extravagance du christianisme a été plus forte que la plus sublime philosophie. La simplicité de douze pêcheurs sans secours, sans éloquence, sans art, a changé la face de l'univers. Ces pêcheurs ont été plus heureux que ce fameux Athénien *, à qui la fortune, ce lui semblait, apportait les villes prises dans des rets. Ils ont pris tous les peuples dans leurs filets, pour en faire la conquête de Jésus-Christ, qui ramène tout à Dieu par sa croix.

Car vous remarquerez, chrétiens, que tandis qu'il a conversé parmi nous; encore qu'il fit des miracles extraordinaires, encore qu'il eût à la bouche des paroles de vie éternelle, il a eu peu de sectateurs : ses amis mêmes rougissaient souvent de se voir rangés sous la discipline d'un maître si méprisé. Mais est-il monté sur la croix, est-il mort à ce bois infâme, quelle affluence de peuples accourent à lui! O Dieu, quel est ce nouveau prodige? Maltraité et mésestimé dans la vie, il commence à régner après qu'il est mort. Sa doctrine toute céleste, qui devait le faire respecter partout, le fait attacher à la croix, et cette croix infâme, qui devait le faire mépriser partout, le rend vénérable à tout l'univers. Sitôt qu'il a pu étendre les bras, tout le monde a recherché ses embrassements. Ce mystérieux grain de froment n'est pas plutôt tombé dans la terre, qu'il s'est multiplié par sa propre corruption. Il ne s'est pas plutôt élevé de terre, que selon qu'il l'avait prédit en son Évangile, « il a attiré « à lui toutes choses [1], » et a changé l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste, pour enlever tous les cœurs : c'est-à-dire, que le Sauveur est tombé de la croix au sépulcre; et par un merveilleux contre-coup, tous les peuples sont tombés à ses pieds.

Voyez cette affluence de gens qui, de toutes les parties de la terre, accourent à la croix de Jésus; qui non-seulement se glorifient de porter son nom, mais s'empressent à imiter ses souffrances, à être déshonorés pour sa gloire, à mourir pour l'amour de lui. Si quelqu'un parmi les anciens méprisait la mort, on admirait cette fermeté de courage comme une chose presque inouïe. Grâce à la croix de Jésus, ces exemples sont si communs parmi nous, que leur abondance nous empêche de les raconter. Depuis qu'on a prêché un Dieu mort, la mort a eu pour nous des délices : on a vu la vieillesse la plus décrépite et l'enfance la plus imbécile, les vierges tendres et délicates y courir comme à l'honneur du triomphe. C'est pourquoi on disait que les chrétiens étaient un certain genre d'hommes destinés et comme dévoués à la mort. La croix toute-puissante avait familiarisé avec eux ce fantôme hideux, qui est l'horreur de toute la nature. Le monde s'est plutôt lassé de tuer que les chrétiens n'ont fait de souffrir; toutes les inventions de la cruauté se sont épuisées pour ébranler la foi de nos pères; toutes les puissances du monde s'y sont employées. Mais, ô aveugle fureur, qui établit ce qu'elle pense détruire! c'est par la croix que le roi Jésus a résolu de conquérir tout le monde : c'est pourquoi il imprime cette croix victorieuse sur le corps de ses braves soldats, en les associant à ses souffrances : c'est par là qu'ils surmonteront tous les peuples; ils désarmeront leurs persécuteurs par leur patience; les loups à la fin deviendront agneaux, en immolant les agneaux à leur cruauté.

Il faut que la croix de Jésus soit adorée par toute la terre : son empire n'aura point de bornes, parce que sa puissance n'a point de limites; elle étendra sa domination jusqu'aux provinces les plus éloignées, jusqu'aux îles les plus inaccessibles, jusqu'aux nations les plus inconnues. Quelle joie en vérité, fidèles, de voir et Barbares et Grecs, et les Scythes et les Arabes, et les Indiens et tous les peuples du monde, faire tous ensemble un nouveau royaume, qui aura pour sa loi l'Évangile, et Jésus pour son chef, et la croix pour son étendard! Rome même, cette ville

* Timothée, fils de Conon. *Plut. Vit. parall.*

[1] *Joan* XII, 23.

superbe, après s'être si longtemps enivrée du sang des martyrs de Jésus; Rome, la maîtresse, baissera la tête; elle portera plus loin ses conquêtes par la religion de Jésus, qu'elle n'a fait autrefois par ses armes; et nous lui verrons rendre plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur, qu'au temple de son Romulus.

Vous y viendrez aussi, ô Césars! Jésus crucifié veut voir abattue à ses pieds la majesté de l'empire. Constantin, ce triomphant empereur, dans le temps marqué par la Providence, élèvera l'étendard de la croix au-dessus des aigles romaines. Par la croix, il surmontera les tyrans; par la croix, il donnera la paix à l'empire; par la croix, il affermira sa maison : la croix sera son unique trophée, parce qu'il publiera hautement qu'elle lui a donné toutes ses victoires.

Certes, je ne m'étonne plus, ô Seigneur Jésus, si, peu de temps avant votre mort, vous vous écriiez avec tant de joie que votre heure glorieuse approchait, et que « le prince du monde allait « être bientôt chassé[1]. » Je ne m'étonne plus si je vous vois dans le palais d'Hérode, et devant le tribunal de Pilate, avec une contenance si ferme, bravant pour ainsi dire la pompe de la cour royale et la majesté des faisceaux romains, par la générosité de votre silence. C'est que vous sentiez bien que le jour de votre crucifiement était pour vous un jour de triomphe. En effet, vous avez triomphé, ô Jésus! et vous menez en triomphe les puissances des ténèbres captives et tremblantes après votre croix. « Vous avez surmonté le monde, « non par le fer, mais par le bois : » *Domuit orbem, non ferro, sed ligno*[2]. Car il était bien digne de votre grandeur « de vaincre la force par « l'impuissance, et les choses les plus hautes par « les plus abjectes, et ce qui est par ce qui n'est « pas, comme parle l'apôtre[3], et une fausse et « superbe sagesse, par une sage et modeste folie. » Par ce moyen, vous avez fait voir qu'il n'y avait rien de faible en vos mains, et que vous faites des foudres de tout ce qu'il vous plaît employer.

Mais ne vous dirai-je pas, chrétiens, une belle marque que nous a donnée Jésus-Christ, pour nous convaincre très-évidemment que c'est la croix qui a opéré ces merveilles? C'est que sous le règne de Constantin, dans le temps que la paix fut donnée à l'Église, que le vrai Dieu fut reconnu publiquement par toute la terre, que tous les peuples du monde confessèrent la divinité de Jésus; la croix de notre bon Maître, qui n'avait point paru jusqu'alors, fut reconnue par des miracles extraordinaires, dont toute l'antiquité s'est glorifiée. Elle fut exaltée dans un temple auguste à la gloire du Crucifié, et à la consolation des fidèles. Est-ce par un événement fortuit que cela s'est rencontré dans ce temps? une chose si illustre est-elle arrivée sans quelque ordre secret de la Providence? Ah! ne le croyez pas, chrétiens. Et quoi donc? C'est que tout a fléchi sous le joug du Sauveur Jésus. Les puissances infernales sont confondues; tout le monde vient adorer le vrai Dieu dans l'Église, qui est son temple, et par Jésus-Christ, qui est son pontife.

Paraissez, paraissez, il est temps, ô croix, qui avez fait ces miracles! c'est vous qui avez brisé les idoles; c'est vous qui avez subjugué les peuples; c'est vous qui avez donné la victoire aux valeureux soldats de Jésus, qui ont tout surmonté par la patience. Vous serez gravée sur le front des rois; vous serez le principal ornement de la couronne des empereurs; vous serez l'espérance et la gloire des chrétiens, qui diront avec l'apôtre saint Paul, « qu'ils ne veulent jamais se glorifier, « si ce n'est en la croix de Notre-Seigneur Jésus-« Christ; » à cause que la croix, par la bienheureuse victoire qu'elle a remportée en faisant éclater la toute-puissance divine, a aussi répandu sur nous les trésors de sa miséricorde : c'est ce qui me reste à vous dire en peu de paroles.

SECOND POINT.

Ce nous est, à la vérité, une grande gloire de servir un Dieu si puissant qu'est celui que nous adorons; mais c'est particulièrement sa miséricorde qui nous oblige à nous glorifier en lui seul. Qui ne se tiendrait infiniment honoré de voir un Dieu si grand, qui met sa gloire à nous enrichir? Et n'est-ce pas nous presser vivement de mettre toute la nôtre à le louer? c'est ce que fait la miséricorde. Ce Dieu, qui, par sa toute-puissance, est si fort au-dessus de nous, lui-même par sa bonté daigne se rabaisser jusqu'à nous, et nous communique tout ce qu'il est par une miséricordieuse condescendance. Avouons que cela touche les cœurs, et que s'il est glorieux à la toute-puissance de faire craindre la miséricorde, il ne l'est pas moins à la miséricorde de ce qu'elle fait aimer la puissance.

Car, certes, il y a de la gloire à se faire aimer; c'est pourquoi le grave Tertullien nous enseigne que « dans l'origine des choses, Dieu n'avait que « de la bonté, et que sa première inclination, c'est « de nous bien faire : » *Deus a primordio tantum bonus*[1]. Et la raison qu'il en rend est bien évidente, et bien digne d'un si grand homme : car pour bien connaître quelle est la première des inclinations, il faut choisir celle qui se trouvera

[1] *Joan.* XII, 31
[2] *S. Aug. in Ps.* LIV, n° 12, t. IV, col. 508.
[3] I. *Cor.* I, 27, 28.

[1] *Adversus Marcion.* lib. II, n° 11, p. 462.

la plus naturelle, d'autant que la nature est le principe de tout le reste. Or, notre Dieu, chrétiens, a-t-il rien de plus naturel que cette inclination de nous enrichir par la profusion de ses grâces? Comme une source envoie ses eaux naturellement, comme le soleil naturellement répand ses rayons; ainsi Dieu naturellement fait du bien. Étant bon, abondant, plein de trésors infinis par sa dignité naturelle, il doit être aussi, par nature, bienfaisant, libéral, magnifique.

Quand il te punit, ô impie, la raison n'en est pas en lui-même; il ne veut pas que personne périsse. C'est ta malice, c'est ton ingratitude qui attire son indignation sur ta tête. Au contraire, si nous voulons l'exciter à nous faire du bien, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des motifs : sa nature, d'elle-même si bienfaisante, lui est un motif très-pressant, et une raison qui ne le quitte jamais. Quand il nous fait du mal, il le fait à cause de nous; quand il nous fait du bien, il le fait à cause de lui-même. « Ce qu'il est bon, c'est « du sien, c'est de son propre fond, dit Tertullien; « ce qu'il est juste, c'est du nôtre : » c'est nous qui fournissons par nos crimes la matière à sa juste vengeance : *De suo optimus, de nostro justus*[1]. Il est donc vrai, ce que nous disions, que Dieu n'a pu commencer ses ouvrages que par un épanchement général de sa bonté sur les créatures, et que c'est là par conséquent sa plus grande gloire.

Maintenant je vous demande, le sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, notre pontife, notre avocat, notre intercesseur, pourquoi est-il monté sur la croix? pourquoi est-il mort sur ce bois infâme? qu'est-ce que nous en apprend le grand apôtre saint Paul[2]? N'est-ce pas « pour « renouveler toutes choses en sa personne, » pour ramener tout à la première origine, pour reprendre les premières traces de Dieu son Père, et réformer les hommes selon le premier dessein de ce grand ouvrier? C'est la doctrine du christianisme : donc ce qui a porté le Sauveur à vouloir mourir en la croix, c'est qu'il était touché de ces premiers sentiments de son Père; c'est-à-dire, ainsi que je l'ai exposé tout à l'heure, de clémence, de bonté, de charité infinie.

En effet, n'est-ce pas à la croix qu'il a présenté devant le trône de Dieu, non point des génisses et des taureaux, mais sa sainte chair, formée par le Saint-Esprit, oblation sainte et vivante pour l'expiation de nos crimes? N'est-ce pas à la croix qu'il a réconcilié toutes choses, faisant par la vertu de son sang la vraie purification de nos âmes[1]? Les hommes étaient révoltés contre Dieu, ainsi que nous le disions dans la première partie : et d'autre part, la justice divine était prête à les précipiter dans l'abîme en la compagnie des démons, dont ils avaient suivi les conseils et imité la présomption; lorsque tout à coup notre charitable pontife paraît entre Dieu et les hommes. Il se présente pour porter les coups qui allaient tomber sur nos têtes. Posé sur l'autel de la croix, il répand son sang sur les hommes, il élève à Dieu ses mains innocentes; « et ainsi pacifiant le ciel et « la terre[2], » il arrête le cours de la justice divine, et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde.

En suivant l'audace des anges rebelles, nous leur avions vendu nos corps et nos âmes, par un détestable marché; et Dieu sur ce contrat avait ordonné que nous serions livrés en leurs mains. Dieu l'avait prononcé de la sorte par une sentence dernière et irrévocable. Mais qu'a fait le sauveur Jésus? « Il a pris, dit l'apôtre saint Paul[3], l'ori- « ginal de ce décret donné contre nous, et il l'a « attaché à la croix. » Pour quelle raison? C'est afin, ô Père éternel, que vous ne puissiez voir la sentence qui nous condamne, que vous ne voyiez le sacrifice qui nous absout; afin que si vous rappeliez en votre mémoire le crime qui vous irrite, en même temps vous vous souveniez du sang qui vous apaise et vous adoucit. Ainsi a été accompli cet oracle du prophète Isaïe : « Votre traité avec « la mort sera annulé, et votre pacte avec l'enfer « ne tiendra pas : » *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit*[4]. Jésus a rompu ce damnable contrat par une meilleure alliance : dès là nos espérances se sont relevées. Le ciel, qui était de fer pour nous, a commencé de répandre ses grâces sur les misérables mortels : Jésus nous l'a ouvert par sa croix.

C'est pourquoi je la compare à cette mystérieuse échelle qui parut au patriarche Jacob, « où il voyait « les anges monter et descendre[5]. » Que veut dire ceci, chrétiens? N'est-ce pas pour nous faire entendre que la croix de notre Sauveur renoue le commerce entre le ciel et la terre; que par cette croix les saints anges viennent à nous comme à leurs frères et leurs alliés, et en même temps nous apprennent que, par la même croix, nous pouvons remonter au ciel avec eux, pour y remplir les places que leurs ingrats compagnons ont laissées vacantes?

Où mettrons-nous donc notre gloire, mes frères,

[1] *De Resur. carn.* n° 14.
[2] *Ephes.* I, 10. *Colos.* III, 10.

[1] *Col.* I, 20.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.* II, 14.
[4] *Is.* XXVIII, 18.
[5] *Gen.* XXVIII, 12.

si ce n'est en la croix de Jésus? Car, comme dit l'apôtre saint Paul, « si lorsque nous étions « ennemis, Dieu nous a réconciliés par la mort « de son Fils unique; maintenant que nous avons « la paix avec lui par le sang du Médiateur, com- « ment ne nous comblera-t-il pas de ses dons? « Et si, étant pécheurs, Jésus-Christ nous a tant « aimés, qu'il est mort pour l'amour de nous; « maintenant que nous sommes justifiés par son « sang[1], » qui pourrait dire la tendresse de son amour? Or, si Dieu a usé envers nous d'une telle miséricorde pendant que nous étions des rebelles, que ne fera-t-il pas maintenant, que par la croix du Sauveur nous sommes devenus ses enfants? « Et celui qui nous a donné son Fils unique, que « nous pourra-t-il refuser[2]? »

Pour moi, je vous l'avoue, chrétiens, c'est là toute ma gloire, c'est là mon unique consolation: autrement, dans quel désespoir ne me jetterait pas le nombre infini de mes crimes? Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher, et l'incroyable difficulté qu'il y a de retenir, dans un chemin si glissant, une volonté si volage et si précipitée que la mienne; quand je jette les yeux sur la profondeur immense du cœur humain, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations corrompues, dont nous n'aurons nous-mêmes nulles connaissances; je frémis d'horreur, fidèles, et j'ai juste sujet de craindre qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paraissent les plus innocentes. Et quand même je serais très-juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparaîtra pas devant votre face? « Et qui serait celui qui pourrait justifier sa « vie, si vous entriez avec lui dans un examen ri- « goureux[3]? » Si le grand apôtre saint Paul, après avoir dit avec une si grande assurance, « qu'il ne « se sent point coupable en lui-même, ne laisse pas « de craindre de n'être pas justifié devant vous[4]; » que dirai-je, moi misérable? et quels devront donc être les troubles de ma conscience? Mais, ô mon Pontife miséricordieux, mon Pontife fidèle et compatissant à mes maux, c'est vous qui répandez une certaine sérénité dans mon âme. Non, tant que je pourrai embrasser votre croix, jamais je ne perdrai l'espérance : tant que je vous verrai à la droite de votre Père avec une nature semblable à la mienne, portant encore sur votre chair les cicatrices de ces aimables blessures que vous avez reçues pour l'amour de moi, je ne croirai jamais que le genre humain vous déplaise, et la terreur de la majesté ne m'empêchera point d'approcher de l'asile de la miséricorde. Cela me rend certain que vous aurez pitié de mes maux : c'est pourquoi votre croix est toute ma gloire, parce qu'elle est toute mon espérance.

Mais est-il bien vrai, chrétiens, que nous nous glorifions en la croix du sauveur Jésus? Nos actions ne démentent-elles pas nos paroles? Ne faudrait-il pas dire plutôt que la croix nous est un scandale, aussi bien qu'elle l'a été aux Gentils[1]? La croix ne t'est-elle pas un scandale à toi, qui dédaignes la pauvreté, qui ne peux souffrir les injures, qui cours après les plaisirs mortels, qui fuis tout ce que tu vois à la croix, oubliant que Notre-Seigneur Jésus-Christ a trouvé sa vie dans la mort, et ses richesses dans la pauvreté, et ses délices dans les tourments, et sa gloire dans l'ignominie? L'apôtre saint Paul disait à ceux qui voulaient établir la justice par les œuvres et les cérémonies de la loi, que « si la justice était par « la loi, Jésus-Christ était mort en vain, et que « ce grand scandale de la croix était inutile[2]. » Et ne pourrais-je pas dire aujourd'hui, avec beaucoup plus de raison, qu'en vain Jésus-Christ est mort à la croix; puisque n'étant mort qu'afin de nous rendre un peuple agréable à Dieu, nous vivons avec une telle licence, que nous contraignons presque les infidèles à blasphémer le saint nom qui a été invoqué sur nous? En vain Jésus-Christ est mort à la croix pour renverser la sagesse mondaine, si après sa mort on mène toujours une même vie, si l'on applaudit aux mêmes maximes, si l'on met le souverain bonheur dans les mêmes choses. En vain la croix a-t-elle abattu les idoles par toute la terre, si nous nous faisons tous les jours de nouvelles idoles par nos passions déréglées; sacrifiant non point à Bacchus, mais à l'ivrognerie; non point à Vénus, mais à l'impudicité; non point à Plutus, mais à l'avarice; non point à Mars, mais à la vengeance; et leur immolant non des animaux égorgés, mais nos esprits remplis de l'Esprit de Dieu, et « nos corps qui « sont les temples du Dieu vivant, et nos mem- « bres qui sont devenus les membres de Jésus- « Christ[3]. »

C'est donc une chose trop assurée, que la croix de Jésus n'est pas notre gloire : car si elle était notre gloire, nous glorifierions-nous, comme nous faisons, dans les vanités? Pourquoi pensez-vous que l'apôtre saint Paul ne dise pas en ce lieu qu'il se glorifie en la sagesse de Jésus-Christ, en la puissance de Jésus-Christ, dans les miracles de Jésus-Christ, en la résurrection de Jésus-Christ,

[1] *Rom.* V, 9, 8, 10.
[2] *Ibid.* VIII, 32.
[3] *Ps.* CXLII, 2.
[4] I. *Cor.* IV, 4.

[1] I. *Cor.* I, 23.
[2] *Gal.* II, 21; V, 11.
[3] I. *Cor.* VI, 15, 19. *Ephes.* V, 30.

mais seulement en la mort et en la croix de Jésus-Christ? A-t-il parlé ainsi sans raison? ou plutôt ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit, à l'entrée de ce discours, que la croix était un assemblage de tous les tourments, de tous les opprobres, et de tout ce qui paraît non-seulement méprisable, mais horrible, mais effroyable à notre raison? C'est pour cela que saint Paul nous dit, « qu'il se glorifie seulement en la croix du sauveur « Jésus; » afin, de nous apprendre l'humilité, afin de nous faire entendre que nous autres chrétiens nous n'avons de gloire que dans les choses que le monde méprise.

Eh! dites-moi, mes frères, « le signe du chré« tien, n'est-ce pas la croix? N'est-ce pas par la « croix, dit saint Augustin[1], que l'on bénit, et « l'eau qui nous régénère, et le sacrifice qui nous « nourrit, et l'onction sainte qui nous fortifie? » Avez-vous oublié que l'on a imprimé la croix sur vos fronts, quand on vous a confirmés par le Saint-Esprit? Pourquoi l'imprimer sur le front? N'est-ce pas que le front est le siége de la pudeur? Jésus-Christ par la croix a voulu nous durcir le front contre cette fausse honte, qui nous fait rougir des choses que les hommes estiment basses, et qui sont grandes devant la face de Dieu. Combien de fois avons-nous rougi de bien faire? Combien de fois les emplois les plus saints nous ont-ils semblé bas et ravalés? La croix imprimée sur nos fronts nous arme d'une généreuse impudence contre cette lâche pudeur; elle nous apprend que les honneurs de la terre ne sont pas pour nous.

Quand les magistrats veulent rendre les personnes infâmes et indignes des honneurs humains, souvent ils leur font imprimer sur le corps une marque honteuse, qui découvre à tout le monde leur infamie. Vous dirai-je ici ma pensée? Dieu a imprimé sur nos fronts, dans la partie du corps la plus éminente, une marque devant lui glorieuse, devant les hommes pleine d'ignominie, afin de nous rendre incapables de recevoir aucun honneur sur la terre. Ce n'est pas que, pour être bons chrétiens, nous soyons indignes des honneurs du monde; mais c'est que les honneurs du monde ne sont pas dignes de nous. Nous sommes infâmes selon le monde, parce que, selon le monde, la croix, qui est notre gloire, est un abrégé de toutes sortes d'infamies.

Cependant, comme si le christianisme et la croix de Jésus étaient une fable, nous n'avons d'ambition que pour la gloire du siècle: l'humilité chrétienne nous paraît une niaiserie. Nos premiers pères croyaient qu'à peine les empereurs méritaient-ils d'être chrétiens: les choses à présent sont changées: à peine croyons-nous que la piété chrétienne soit digne de paraître dans les personnes considérables: la bassesse de la croix nous est en horreur; nous voulons qu'on nous applaudisse et qu'on nous respecte.

Mais ma charge, me direz-vous, veut que je me fasse honneur: si on ne respecte les magistrats, toutes choses iront en désordre. Apprenez, apprenez quel usage le chrétien doit faire des honneurs du monde: qu'il les reçoive premièrement avec modestie, connaissant combien ils sont vains: qu'il les reçoive pour la police; mais qu'il ne les recherche pas pour la pompe: qu'il imite l'empereur Héraclius, qui déposa la pourpre, et se revêtit d'un habit de pauvre, pour porter la croix de Jésus. Ainsi, que le fidèle se dépouille de tous les honneurs devant la croix de notre bon Maître; qu'il y paraisse comme pauvre, comme nu et comme mendiant: qu'il songe que, par la naissance, tous les hommes sont ses égaux; et que les pauvres, dans le christianisme, sont en quelque façon ses supérieurs. Qu'il considère que l'honneur qu'on lui rend n'est pas pour sa propre grandeur, mais pour l'ordre du monde, qui ne peut subsister sans cela; que cet ordre passera bientôt, et qu'il s'élèvera un nouvel ordre de choses où ceux-là seront les plus grands, qui auront été les plus gens de bien, et qui auront mis leur gloire en la croix du sauveur Jésus.

Adorons la croix dans cette pensée; assistons dans cette pensée au saint sacrifice qui se fait en mémoire de la passion du Fils de Dieu. Fasse Notre-Seigneur Jésus-Christ, que nous comprenions combien sa croix est auguste, combien glorieuse, puisqu'elle seule est capable de faire éclater sur les hommes la toute-puissance de Dieu, et de répandre sur eux les trésors immenses de sa miséricorde infinie, en leur ouvrant l'entrée à la félicité éternelle! *Amen.*

[1] *In Joan. tract.* CXVIII, n° 5, t. III, part. II, col. 801.

TROISIÈME SERMON

POUR

L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX,

PRÊCHÉ AUX NOUVEAUX CATHOLIQUES.

SUR LES SOUFFRANCES.

La miséricorde et la justice conciliées en la personne de Jésus-Christ, fondement de son exaltation à la croix. Deux manières différentes dont nous pouvons participer à la croix. Le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons, cause générale de toutes nos peines. Trois différentes façons dont notre âme peut y être troublée. Trois sources de grâces que nous trouvons dans ces trois sources d'afflictions. La croix, un instrument de vengeance à l'égard des impénitents. Terrible état d'une âme qui souffre sans se convertir. Éloge de la foi des nouveaux catholiques : motifs pressants pour les fidèles de les soulager dans leurs besoins.

Exaltari oportet Filium hominis.

Il faut que le Fils de l'Homme soit exalté. Joan. III 14.

Christo confixus sum cruci.

Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ. Gal. II, 19.

Toute l'Écriture nous prêche que la gloire du Fils de Dieu est dans les souffrances, et que c'est à la croix qu'il est exalté : il n'est rien de plus véritable. Jésus est exalté à la croix par les peines qu'il a endurées; Jésus est exalté à la croix par les peines que nous endurons. C'est, mes frères, sur ce dernier point que je m'arrêterai aujourd'hui, comme sur celui qui me semble le plus fructueux; et je me propose de vous faire voir combien le Fils de Dieu est glorifié dans les souffrances qu'il nous envoie. Mais, chrétiens, ne nous trompons pas; dans la gloire qu'il tire de nos afflictions, il y est glorifié en deux manières, dont l'une certainement n'est pas moins terrible, que l'autre est salutaire et glorieuse.

Voici une doctrine importante; voici un grand mystère que je vous propose; et afin de le bien entendre, venez le méditer au Calvaire, au pied de la croix de notre Sauveur : vous y verrez deux actions opposées que le Père y exerce dans le même temps. Il y exerce sa miséricorde et sa justice; il punit et remet les crimes; il se venge et se réconcilie tout ensemble : il frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes criminels, et en même temps il pardonne aux hommes criminels pour l'amour de son Fils innocent. O justice! ô miséricorde! qui vous a ainsi assemblées? C'est le mystère de Jésus-Christ; c'est le fondement de sa gloire et de son exaltation à la croix, d'avoir concilié en sa personne ces deux divins attributs, je veux dire, la miséricorde et la justice.

Mais cette union admirable nous doit faire considérer que, comme en la croix de notre Sauveur la vengeance et le pardon se trouvent ensemble; aussi pouvons-nous participer à la croix en ces deux manières indifférentes, ou selon la rigueur qui s'y exerce, ou selon la grâce qui s'y accorde. Et c'est ce qu'il a plu à Notre-Seigneur de nous faire voir au Calvaire. Nous y voyons, dit saint Augustin, « trois hommes en croix, un « qui donne le salut, un qui le reçoit, un qui le « méprise : » *Tres erant in cruce, unus salvator, alius salvandus, alius damnandus* [1]. Au milieu, l'auteur de la grâce; d'un côté un qui en profite, de l'autre côté un qui la rejette. Discernement terrible et diversité surprenante! Tous deux sont à la croix avec Jésus-Christ, tous deux compagnons de son supplice; mais, hélas! il n'y en a qu'un qui soit compagnon de sa gloire. Ce que le Sauveur avait réuni, je veux dire la miséricorde et la vengeance, ces deux hommes l'ont divisé. Jésus-Christ est au milieu d'eux, et chacun a pris son partage de la croix de Notre-Seigneur. L'un y a trouvé la miséricorde, l'autre les rigueurs de la justice : l'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation : la croix a élevé jusqu'au paradis la patience de l'un; la croix a précipité au fond de l'enfer l'impénitence de l'autre. Ils ont donc participé à la croix en deux manières bien différentes; mais cette diversité n'empêchera pas que Jésus ne soit exalté en l'un et en l'autre, ou par sa miséricorde, ou par sa justice : *Exaltari oportet Filium hominis.*

Apprenez de là, chrétiens, de quelle sorte et en quel esprit vous devez recevoir la croix. Ce n'est pas assez de souffrir; car qui ne souffre pas dans la vie? Ce n'est pas assez d'être sur la croix; car plusieurs y sont comme ce voleur impénitent, qui sont bien éloignés du Crucifié. La croix dans les uns est une grâce; la croix dans les autres est une vengeance; et toute cette diversité dépend de l'usage que nous en faisons. Avisez donc sérieusement, ô vous âmes que Jésus afflige, ô vous que ce divin Sauveur a mis sur la croix; avisez sérieusement dans lequel de ces deux états vous voulez y être attachés; et afin que vous fassiez un bon choix, voyez ici en peu de paroles la peinture de l'un et de l'autre, qui fera le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Pour parler solidement des afflictions, connaissons premièrement quelle est leur nature; et disons, s'il vous plaît, messieurs, avant toutes choses, que la cause générale de toutes nos peines, c'est le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons. Or, il me semble que nous voyons par expérience que notre âme y peut être

[1] *Enar.* II, *in Psal.* XXXV, n° 1, t. IV, col. 238.

troublée en trois différentes façons; ou lorsqu'on lui refuse ce qu'elle désire; ou lorsqu'on lui ôte ce qu'elle possède; ou lorsque, lui en laissant la possession, on l'empêche de le goûter.

Premièrement on nous inquiète quand on nous refuse ce que nous aimons : car il n'est rien de plus misérable que cette soif, qui jamais n'est rassasiée; que ces désirs toujours suspendus, qui s'avancent éternellement sans rien prendre; que cette fâcheuse agitation d'une âme toujours frustrée de ce qu'elle espère : on ne peut assez exprimer combien elle est travaillée par ce mouvement. Toutefois on l'afflige beaucoup davantage quand on la trouble dans la possession du bien qu'elle tient déjà entre ses mains; parce que, dit saint Augustin [1], « quand elle possède ce qu'elle « a aimé, comme les honneurs, les richesses ou « quelque autre chose semblable, elle se l'at- « tache à elle-même par le contentement qu'elle « a de l'avoir, » l'aise qu'elle sent d'en jouir; elle se l'incorpore en quelque façon, si je puis parler de la sorte; cela devient comme une partie de nous-mêmes, ou, pour dire le mot de saint Augustin, « comme un membre de notre cœur, » *Velut membra animi :* de sorte que, si l'on vient à nous l'arracher, aussitôt le cœur en gémit; il est comme déchiré et ensanglanté par la violence qu'il souffre.

La troisième espèce d'affliction, qui est si ordinaire dans la vie humaine, ne nous ôte pas entièrement le bien qui nous plaît; mais elle nous traverse de tant de côtés, elle nous presse tellement d'ailleurs, qu'elle ne nous permet pas d'en jouir. Par exemple, vous avez acquis de grands biens, il semble que vous devez être heureux; mais vos continuelles infirmités vous empêchent de goûter le fruit de votre bonne fortune : est-il rien de plus importun? C'est être au milieu d'un jardin, sans avoir la liberté d'en goûter les fruits, non pas même d'en cueillir les fleurs; c'est avoir, pour ainsi dire, la coupe à la main, et n'en pouvoir pas rafraîchir sa bouche, bien que vous soyez pressé d'une soif ardente; et cela vous cause un chagrin extrême. Voilà, messieurs, comme les trois sources qui produisent toutes nos plaintes; voilà ce qui fait murmurer les enfants des hommes.

Mais le fidèle serviteur de Dieu ne perd pas sa tranquillité parmi ces disgrâces, de laquelle de ces trois sources que puissent naître ses afflictions : et quand même elles se joindraient toutes trois ensemble pour remplir son âme d'amertume, il bénit toujours la bonté divine, et il connaît que Dieu ne le frappe que pour exalter en lui sa miséricorde : *Oportet exaltari Filium hominis.* En effet, il est véritable; et afin de nous en convaincre, parcourons, je vous prie, en peu de paroles, ces trois sources d'afflictions; sans doute nous y trouverons trois sources de grâces.

Et premièrement, chrétiens, il n'est rien ordinairement de plus salutaire que de nous refuser ce que nous désirons avec ardeur, et je dis même dans les désirs les plus innocents : car pour les désirs criminels, qui pourrait révoquer en doute que ce ne soit un effet de miséricorde que d'en empêcher le succès? Tu es enflammé de sales désirs, et tu crois qu'on te favorise quand on te laisse le moyen de les satisfaire. Malheureux! c'est une vengeance par laquelle Dieu punit tes premiers désordres, en te livrant justement au sens réprouvé : car si tu étais si heureux qu'il s'élevât de toutes parts des difficultés contre tes prétentions honteuses, peut-être qu'au milieu de tant de traverses tes ardeurs insensées se ralentiraient; au lieu que ces ouvertures commodes, et cette malheureuse facilité que tu trouves, précipitent ton intempérance aux derniers excès; tellement qu'à force de t'abandonner à ces funestes appétits que la fièvre excite, de fou tu deviens furieux, et une maladie dangereuse se tourne en une maladie désespérée.

Reconnaissez donc, ô enfants de Dieu! avec quelle miséricorde Dieu nous laisse dans la faiblesse et dans l'impuissance : c'est que ce souverain médecin sait guérir nos maladies de plus d'une sorte. Quelquefois il nous laisse dans un grand pouvoir, qu'il réduit à ses justes bornes par une droite volonté; en sorte que celui qui a été maître de transgresser le commandement ne l'a point transgressé : *Qui potuit transgredi, et non est transgressus* [1]. Quelquefois il se sert d'une autre méthode, et il réduit la volonté en restreignant le pouvoir : *Frænatur potestas, ut sanetur voluntas*, dit saint Augustin [2]. Sa miséricorde, qui nous veut guérir, oppose à nos désirs emportés des difficultés insurmontables : ainsi il nous dompte par la résistance, et, fatigant notre esprit, il nous accoutume à ne vouloir plus ce que nous trouvons impossible.

Mais, messieurs, si vous trouvez juste qu'il s'oppose aux volontés criminelles, peut-être aussi vous semble-t-il rude qu'il étende cette rigueur jusqu'aux désirs innocents : toutefois ne vous plaignez pas de cette conduite. Un sage jardinier n'arrache pas seulement d'un arbre les branches gâtées; mais il en retranche aussi quelquefois les accroissements superflus. Ainsi Dieu n'arrache

[1] *De Lib. Arbit.* lib I, n° 33, t. I, col. 583.

[1] *Eccl.* XXXI, 10.
[2] *Ad Maced. Ep.* CLIII, n° 16, t. II, col. 560

pas seulement en nous les désirs qui sont corrompus; mais il coupe quelquefois jusqu'aux inutiles; et la raison de cette conduite est bien digne de sa bonté et de sa sagesse : c'est que celui qui nous a formés, qui connaît les secrets ressorts qui font mouvoir nos inclinations, sait qu'en nous abandonnant sans réserve à toutes les choses qui nous sont permises, nous nous laissons aisément tomber à celles qui sont défendues. Et n'est-ce pas ce que sentait saint Paulin, lorsqu'il se plaint familièrement au plus intime de ses amis? « Je fais, « dit-il, plus que je ne dois, pendant que je ne « prends aucun soin de me modérer en ce que je « puis : » *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat*[1]. La vertu en elle-même est infiniment éloignée du vice; mais telle est la faiblesse de notre nature, que les limites s'en touchent de près dans nos esprits, et la chute en est bien aisée. Il importe que notre âme ne jouisse pas de toute la liberté qui lui est permise, de peur qu'elle ne s'emporte jusqu'à la licence, et que, s'étant épanchée à l'extrémité, elle ne passe aisément au delà des bornes. C'est donc un effet de miséricorde de ne contenter pas toujours nos désirs, non pas même les innocents : cette croix nous est salutaire.

Mais notre Sauveur va beaucoup plus loin; et cette même miséricorde qui dénie à notre âme ce qu'elle poursuit, lui arrache quelquefois ce qu'elle possède. Chrétien, n'en murmure pas : il le fait par une bonté paternelle; et nous le comprendrions aisément, si nous nous savions connaître nous-mêmes. Ne me dis pas, âme chrétienne : Pourquoi m'ôte-t-on cet ami intime? pourquoi un fils, pourquoi un époux, qui faisait toute la douceur de ma vie? quel mal faisais-je en les aimant, puisque cette amitié est si légitime? Non, je ne veux pas entendre ces plaintes dans la bouche d'un chrétien, parce qu'un chrétien ne peut ignorer combien la chair et le sang se mêlent dans les affections les plus légitimes, combien les intérêts temporels, combien de sortes d'inclinations qui naissent en nous de l'amour du monde. Et toutes ces inclinations ne sont-ce pas, si nous l'entendons, comme autant de petites parties de nous-mêmes, qui se détachent du Créateur pour s'attacher à la créature, et que la perte que nous faisons des personnes chères nous apprend à réunir en Dieu seul, comme des lignes écartées du centre? Mais les hommes n'entendent pas combien cette perte leur est salutaire, parce qu'ils n'entendent pas combien ces attachements sont dangereux : ils ne se connaissent pas eux-mêmes, ni la pente qu'ils ont aux biens périssables.

O cœur humain! si tu connaissais combien le monde te prend aisément, avec quelle facilité tu t'y attaches, combien tu louerais la main charitable qui vient rompre violemment ces liens, en te troublant dans la possession des biens de la terre! Il se fait en nous, en les possédant, certains nœuds secrets, qui nous engagent insensiblement dans l'amour des choses présentes; et cet engagement est plus dangereux en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Oui, le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement; mais la possession assurée, c'est un repos, c'est comme un sommeil; on s'y endort, on ne le sent pas : c'est pourquoi le divin apôtre dit que ceux qui amassent de grandes richesses « tombent dans de certains lacets invisibles, » *Incidunt in laqueum*[1], où le cœur se prend aisément. Il se détache du Créateur par l'amour désordonné de la créature, et à peine s'aperçoit-il de cet attachement excessif. Il faut, chrétiens, le mettre à l'épreuve; il faut que le feu des tribulations lui montre à se connaître lui-même; « il « faut, dit saint Augustin, qu'il apprenne, en « perdant ces biens, combien il péchait en les « aimant : » *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt*[2].

Et cela de quelle manière? Qu'on lui dise que cette maison est brûlée, que cette somme est perdue sans ressource, par la banqueroute de ce marchand; aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir par combien de fibres secrètes ces richesses tenaient au fond de son cœur, et combien il s'écartait de la droite voie par cet engagement vicieux : *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt.* Il connaîtra mieux par expérience la fragilité des biens de la terre, dont il ne se voulait laisser convaincre par aucuns discours : dans le débris des choses humaines il tournera les yeux vers les biens éternels, qu'il commençait peut-être à oublier; ainsi ce petit mal guérira les grands, et sa blessure sera son salut.

Mais si Dieu laisse à ses serviteurs la jouissance des biens du siècle, ce qu'il peut faire de meilleur pour eux, c'est de leur en donner du dégoût, de répandre mille amertumes sur tous leurs plaisirs, de ne leur permettre pas de s'y reposer, de secouer et d'abattre cette fleur du monde qui leur rit trop agréablement; de leur faire naître des difficultés, de peur que cet exil ne leur plaise, et qu'ils ne le prennent pour la patrie. Vous voyez donc, ô enfants de Dieu, qu'en quelque partie de sa croix qu'il plaise au Sauveur de vous attacher; soit qu'il vous refuse ce que vous aimiez, soit qu'il vous ôte ce que vous possédiez, soit

[1] *Ad Sever. Ep.* XXX, n° 3.

[1] I. *Tim.* VI, 9.
[2] *De Civit. Dei*, lib. I, cap. X, t. VII, col. II.

qu'il ne vous permette pas de goûter les biens dont il vous laisse la jouissance, c'est toujours pour exercer en vous sa miséricorde, et exalter sa bonté dans vos afflictions.

O Dieu, si je pouvais vous faire comprendre combien elle est glorifiée par vos souffrances, que ce discours serait fructueux, et ma peine utilement employée! Mais si mes paroles ne le peuvent pas, venez l'apprendre de ce voleur pénitent dont je vous ai d'abord proposé l'exemple. Pendant que tout le monde trahit Jésus-Christ, pendant que tous les siens l'abandonnent, il s'est réservé cet heureux larron pour le glorifier à la croix : « sa foi a commencé de fleurir, où la foi « des disciples a été flétrie : » *Tunc fides ejus de ligno floruit, quando discipulorum marcuit*[1]. Jésus, déshonoré par tout le monde, n'est plus exalté que par lui seul : venez profiter d'un si bel exemple; voici un modèle accompli.

Il n'oublie rien, mes frères, de ce qu'il faut faire dans l'affliction; il glorifie Jésus-Christ en autant de sortes qu'il veut être glorifié sur la croix : car voyez premièrement comme il s'humilie par la confession de ses crimes. « Pour nous, « dit-il, c'est avec justice, puisque nous souffrons « la peine que nos crimes ont méritée : » *Et nos quidem juste, nam digna factis recipimus*[2] : comme il baise la main qui le frappe, comme il honore la justice qui le punit! c'est là, mes frères, l'unique moyen de la tourner en miséricorde. Mais ce saint larron ne finit pas là : après s'être considéré comme criminel, il se tourne au Juste qui souffre avec lui : « Mais celui-ci, ajoute-t-il, « n'a fait aucun mal : » *Hic vero nihil mali gessit*[3]. Cette pensée adoucit ses maux : il s'estime heureux, dans ses peines, de se voir uni avec l'innocent; et cette société de souffrances lui donnant avec Jesus-Christ une sainte familiarité, il lui demande avec foi part en son royaume, comme il lui en a donné en sa croix : *Domine, memento mei, cum veneris in regnum tuum*[4] : « Seigneur, « souvenez-vous de moi, lorsque vous serez venu « en votre royaume. »

Je triomphe de joie, mes frères; mon cœur est rempli de ravissement en voyant la foi de ce saint voleur. Un mourant voit Jésus mourant, et il lui demande la vie; un crucifié voit Jésus crucifié, et il lui parle de son royaume; ses yeux n'aperçoivent que des croix, et sa foi ne se représente qu'un trône. Quelle foi et quelle espérance! Si nous mourons, mes frères, nous savons que Jésus-Christ est vivant, et notre foi chancelante a peine toutefois à s'y confier : celui-ci voit mourir Jésus avec lui, et il espère, et il se console, et il se réjouit même dans un si cruel supplice. Imitons un si saint exemple; et si nous ne sommes animés par celui de tant de martyrs et de tant de saints, rougissons du moins, chrétiens, de nous laisser surpasser par un voleur. Confessons nos péchés avec lui, reconnaisons avec lui l'innocence de Jésus-Christ : si nous imitons sa patience, la consolation ne manquera pas. Aujourd'hui, aujourd'hui, dira le Sauveur, tu seras avec moi dans mon paradis. Ne crains pas, ce sera bientôt; cette vie se passe bien vite, elle s'écoulera comme un jour d'hiver, le matin et le soir s'y touchent de près : ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment, que la seule infirmité fait paraître long : quand il sera écoulé, tu t'apercevras combien il est court[1]. Aie donc patience avec ce larron, exalte cette rigueur salutaire qui te frappe par miséricorde. Mais si cet exemple ne te touche pas, voici quelque chose de plus terrible qui me reste maintenant à te proposer; c'est la justice, c'est la vengeance qui brise sur la croix les impénitents : c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Nous apprenons, par les saintes Lettres, que la prospérité des impies est un effet de la vengeance de Dieu, et de sa colère qui les poursuit. Oui, lorsqu'ils nagent dans les plaisirs, que tout leur rit, que tout leur succède; cette paix que nous admirons, qui, selon l'expression du prophète, « fait sortir l'iniquité de leur graisse, » *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum*[2], qui les enfle, qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort, c'est un commencement de vengeance que Dieu exerce sur eux : cette impunité, c'est une peine, qui, les livrant aux désirs de leur cœur, leur amasse un trésor de haine en ce jour d'indignation et de fureur implacable.

Si nous voyons dans l'Écriture que Dieu sait quelquefois punir les impies par une félicité apparente, cette même Écriture, qui ne ment jamais, nous enseigne qu'il ne les punit pas toujours en cette manière, et qu'il leur fait quelquefois sentir son bras par des misères temporelles. Cet endurci Pharaon, cette prostituée Jézabel, ce maudit meurtrier Achab; et sans sortir de notre sujet, ce larron impénitent et blasphémateur, rendent témoignage à ce que je dis, et nous font bien voir, chrétiens, que ce n'est pas assez d'être sur la croix pour être uni au Crucifié. Ainsi cette croix, que vous avez vue comme

[1] *S. Aug.* lib. I, *de Anima et ejus orig.* n° II, t. X, col. 342.
[2] *Luc.* XXIII, 41.
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.* 42.

[1] *S. Aug. tract.* CI, *in Joan.* n° 6, t. III, part. II, col. 753.
[2] *Ps.* LXXII, 7.

une marque de miséricorde, vous va maintenant être présentée comme un instrument de vengeance : et afin que vous entendiez comme elle a pu si tôt changer de nature, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, qu'encore que toutes les peines soient nées du péché, il y en a néanmoins qui lui peuvent servir de remède.

Je dis que toutes les peines sont nées du péché, et en punissent les déréglements : car, sous un Dieu si bon que le nôtre, l'innocence n'a rien à craindre, et elle ne peut jamais espérer qu'un traitement favorable : il est si naturel à Dieu d'être bienfaisant à ses créatures, qu'il ne ferait jamais de mal à personne, s'il n'y était forcé par les crimes. Toutefois il faut remarquer deux sortes de peines : il y a la peine suprême, qui est la damnation éternelle; il y a les peines de moindre importance, comme les afflictions de cette vie : « Toutes deux, dit saint Augustin, sont venues « du crime, toutes deux en doivent venger les « excès. » Mais il y a cette différence, que la damnation éternelle est un effet de pure vengeance, et ne peut jamais nous tourner à bien; au lieu que les afflictions temporelles sont mêlées de miséricorde, et peuvent être employées à notre salut, suivant l'usage que nous en faisons : « C'est pourquoi, dit le même saint, toutes « les croix que Dieu nous envoie peuvent aisé« ment changer de nature, selon la manière dont « on les reçoit : il faut considérer, non ce que « l'on souffre, mais dans quel esprit on le souf« fre : » *Non qualia, sed qualis quisque patiatur*[1]. Ce qui était la peine du péché, étant sanctifié par la patience, est tourné à l'usage de la vertu; « et le supplice du criminel devient le « mérite de l'homme de bien : » *Fit justi meritum etiam supplicium peccatoris*[2].

S'il est ainsi, chrétiens, permettez que je m'adresse à l'impie qui souffre sans se convertir, et que je lui fasse sentir, s'il se peut, qu'il commence son enfer dès ce monde; afin qu'ayant horreur de lui-même, il retourne à Dieu par la pénitence. Et afin de le presser par de vives raisons (car il faut, si nous le pouvons, convaincre aujourd'hui sa dureté), disons en peu de mots : Qu'est-ce que l'enfer? L'enfer, chrétiens, si nous l'entendons, c'est la peine sans la pénitence. Ne vous imaginez pas, chrétiens, que l'enfer soit seulement ces ardeurs brûlantes. Il y a deux feux dans l'Écriture, un feu qui purge, *Opus probabit ignis*[3]; « un feu qui consume et qui dévore, » *Cum igne devorante; ignis non extinguetur*[4].

[1] *De Civit. Dei*, lib. I, cap. VIII, t. VII, col. 8.
[2] *Ibid.* lib. XII, cap. IV, col. 328.
[3] I. *Cor.* III, 12.
[4] *Is.* XXXIII, 14; LXVI, 24.

La peine avec la pénitence, c'est un feu qui purge; la peine sans la pénitence, c'est un feu qui consume; et tel est proprement le feu de l'enfer. C'est pourquoi les afflictions de la vie sont un feu où se purgent les âmes pénitentes : *Salvus erit, sic tamen quasi per ignem*[1] : il en est ainsi des âmes du purgatoire. Elles se nettoient dans ce feu, parce que la peine est jointe aux sentiments de la pénitence, qu'elles ont emportée en sortant du monde, *quasi per ignem*. Par conséquent, concluons que la peine sanctifiée par la pénitence nous est un gage de miséricorde; et concluons aussi au contraire que le caractère propre de l'enfer, c'est la peine sans la pénitence.

Si vous voulez voir, chrétiens, des peintures de ces gouffres éternels, n'allez pas rechercher bien loin ni ces fourneaux ardents, ni ces montagnes ensouffrées qui vomissent des tourbillons de flammes, et qu'un ancien appelle « des che« minées de l'enfer, » *Ignis inferni fumariola*[2]. Voulez-vous voir une vive image de l'enfer et d'une âme damnée, regardez un pécheur qui souffre et qui ne se convertit pas. Tels étaient ceux dont David parle comme d'un prodige, « que Dieu « avait dissipés, nous dit ce prophète, et qui « n'étaient pas touchés de componction, » *Dissipati sunt, nec cumpuncti*[3] : serviteurs rebelles et opiniâtres, qui se révoltent même sous la verge; abattus et non corrigés, atterrés et non humiliés, châtiés et non convertis. Tel était le déloyal Pharaon, dont le cœur s'endurcissait tous les jours sous les coups incessamment redoublés de la vengeance divine. Tels sont ceux dont il est écrit, dans l'Apocalypse[4], que Dieu les ayant frappés d'une plaie horrible, de rage ils mordaient leurs langues, blasphémaient le Dieu du ciel, et ne faisaient point pénitence. Tels hommes ne sont-ils pas des damnés qui commencent leur enfer dès ce monde?

Et il ne faut pas dire : Nous souffrons. Il y en a que la croix précipite à la damnation avec ce larron endurci : au lieu de se corriger par la pénitence, et de s'irriter contre eux-mêmes, et de faire la guerre à leurs crimes, ils s'irritent contre le Dieu du ciel; ils se privent des biens de l'autre vie, on leur arrache ceux de celle-ci : si bien qu'étant frustrés de toutes parts, pleins de rage et de désespoir, et ne sachant à qui s'en prendre, ils élèvent contre Dieu leur langue insolente, par leurs murmures et par leurs blasphèmes; « et il « semble, dit Salvien, que leurs fautes se multi« pliant avec leurs supplices, la peine même de

[1] I. *Cor.* III, 15.
[2] *Tertull. de Pœnit.* n° 12.
[3] *Ps.* XXXIV, 16.
[4] *Apoc.* XVI, 10, 11.

« leurs péchés soit la mère de nouveaux crimes : » *Ut putares pœnam ipsorum criminum, quasi matrem esse vitiorum*[1].

Ah! mes frères, ils vous font horreur ces damnés vivant sur la terre; vous ne les pouvez supporter, vous détournez vos yeux de dessus leurs crimes; mais détournez-en plutôt votre cœur, et recourez à Dieu par la pénitence. Éveillez-vous enfin, ô pécheurs! du moins quand Dieu vous frappe par des maladies, par la perte de vos biens ou de vos amis : joignez aux peines que vous endurez la conversion de vos âmes; et cette croix que Dieu vous envoie, qui maintenant vous est un supplice, vous deviendra un salutaire avertissement, et un gage infaillible de miséricorde. Jusqu'à quand fermerez-vous vos oreilles? jusqu'à quand endurcirez-vous vos cœurs contre la voix de Dieu qui vous parle, et contre sa main qui vous frappe? Abaissez-vous sous son bras puissant; et portez la croix qu'il vous met dessus les épaules, avec l'humilité et dans les sentiments de la pénitence.

Vous particulièrement, mes chers frères, sainte et bienheureuse conquête, nouveaux enfants de l'Église, qu'elle se glorifie d'avoir retirés au centre de son unité et au sein de sa charité : je n'ignore pas les tourments que la haine irréconciliable de vos adversaires, que le cruel abandonnement et l'injuste persécution de vos proches vous font endurer; mais soutenez tout par la patience : c'est une espèce de martyre que vous souffrez pour la foi que vous avez embrassée. Dieu veut épurer votre charité par l'épreuve des afflictions : ce ne lui est pas assez, mes chers frères, de vous avoir arrachés au diable par la foi, s'il ne vous en faisait triompher par la constance : il ne veut pas seulement que vous échappiez, mais encore que vous surmontiez vos ennemis. Non content de vous appeler au salut par la profession de la foi, il vous invite encore à la gloire par le combat; et il veut apporter le comble au bonheur d'être délivrés, par l'honneur d'être couronnés. C'est votre gloire devant Dieu, mes frères, de sceller votre foi par vos souffrances; et la pauvreté où vous êtes, rend un témoignage honorable à l'amour que vous avez pour l'Église.

Mais, chrétiens, ce qui fait leur gloire, c'est cela même qui fait notre honte. Il leur est glorieux de souffrir; mais il nous est honteux de le permettre. Leur pauvreté rend témoignagne pour eux et contre nous : l'honneur de leur foi, c'est la conviction de notre dureté. Sera-t-il dit, mes frères, qu'ils seront venus à notre unité y chercher leurs véritables frères dans les véritables enfants de l'Église pour être abandonnés de leurs secours; et que nos adversaires nous reprocheront qu'on a soin assez d'attirer les leurs, mais qu'on les laisse en proie à la misère? d'où jugeant de la vérité de notre foi par notre charité, ô jugement injuste, mais trop ordinaire parmi eux! ils blasphémeront contre l'Église, et notre insensibilité en sera la cause. Mes frères, qu'il n'en soit pas de la sorte : pendant qu'ils souffrent pour notre foi, soutenons-les par nos charités.

Ceux qui ont souffert pour la foi, ce sont ceux que la sainte Église a toujours recommandés avec plus de soin. Les martyrs étant dans les prisons, le chrétiens y accouraient en foule : quelques gardes que l'on posât devant les prisons, la charité des fidèles pénétrait partout. Toute l'Église travaillait pour eux, et croyait que leurs souffrances honorant l'Église en sa foi, il n'y avait rien de plus nécessaire que les autres qui étaient libres les honorassent par la charité. Ailleurs on leur prêchait une discipline sévère; il semblait qu'il n'y eût que dans les prisons où il fût permis de les traiter délicatement, ou du moins de relâcher quelque chose de l'austérité ordinaire. Il s'y coulait même des païens, et nous en avons des exemples dans l'antiquité : ainsi la charité des fidèles rendait les prisons délicieuses. Pourquoi tant de zèle? Ils croyaient par ce moyen professer la foi, et participer au martyre; « se ressouvenant de ceux qui étaient dans les chaînes, « comme s'ils eussent été eux-mêmes enchaînés : » *Vinctorum tanquam simul vincti*[1]; ils croyaient s'enchaîner avec les martyrs.

C'est par la croix et par les souffrances que la confession de foi doit être scellée. C'est ce qui fait dire à Tertullien, que « la foi est obligée au « martyre, » *Debitricem martyrii fidem*[2] : par où il veut dire, si je ne me trompe, que cette grande soumission à croire les choses incroyables ne peut être mieux confirmée, qu'en se soumettant aussi à en souffrir de pénibles et de difficiles et qu'en captivant son corps, pour rendre un témoignage ferme et vigoureux à ces bienheureuses chaînes, par lesquelles la foi captive l'esprit. C'est pourquoi, après avoir fait faire aux nouveaux catholiques leur profession de foi, on les met dans une maison dédiée à la croix.

Mes frères, accourez donc en ce lieu : ceux qui y sont restés ne se comparent pas aux martyrs, mais néanmoins c'est pour la foi qu'ils endurent; ils ne sont pas liés dans des prisons, mais néanmoins ils portent leurs chaînes : *Vinctos in*

[1] *De Gubernat. Dei* lib. VI, n° 13, p. 140.

[1] *Hebr.* XIII, 3.
[2] *Scorp.* n° 8.

mendicitate et ferro[1]; non chargés de fer, mais bien par la pauvreté. Venez leur aider à porter leur croix : car qu'attendez-vous, chrétiens? quoi! que la misère et le désespoir les contraignent à jeter les yeux du côté du lieu d'où ils sont sortis, et à se souvenir de l'Égypte? O Dieu, détournez de nous un si grand malheur! Ils ne le feront pas, chrétiens; ils sont trop fermes, ils sont trop fidèles : mais combien toutefois sommes-nous coupables de les exposer à ce péril?

Ouvrez donc vos cœurs, je vous en conjure par la croix que vous adorez; ouvrez vos cœurs, et ouvrez vos mains sur les nécessités de cette maison, et sur la pauvreté extrême de ceux qui l'habitent : abandonnés des leurs, qu'ils ont quittés pour le Fils de Dieu, ils n'ont plus de secours qu'en vous. Recevez-les, mes frères, avec des entrailles de miséricorde; honorez en eux la croix de Jésus : ils la portent avec patience, je leur rends aujourd'hui ce témoignage; mais ils ne la portent pas néanmoins sans peine : rendez-la-leur du moins supportable par l'assistance de vos charités; et que j'apprenne en sortant d'ici que les paroles que je vous adresse, ou plutôt que toute l'Église et Jésus-Christ même vous adressent en leur faveur par mon ministère, n'auront pas été un son inutile.

O joie! ô consolation de mon cœur! Si vous me donnez cette joie et cette sensible consolation, je prierai ce divin Sauveur qui souffre avec eux, et qui souffre en eux, qu'il répande sur vous les siennes, qu'il vous aide à porter vos croix, comme vous aurez prêté vos mains charitables pour aider ces nouveaux enfants de l'Église à porter la leur plus facilement; et enfin que, pour les aumônes que vous aurez semées en ce monde, il vous rende en la vie future la moisson abondante qu'il nous a promise. *Amen.*

[1] *Ps.* CVI, 10.

PRÉCIS D'UN SERMON

SUR LE MÊME SUJET.

Tous les mystères et tous les attraits de la grâce renfermés dans la croix.

Cum exaltaveritis Filium hominis, tunc cognoscetis quia ego sum.

Quand vous aurez élevé en haut le Fils de l'Homme, vous connaîtrez qui je suis. Joan. VIII, 28.

Élevons donc nos esprits et nos cœurs, afin de connaître Jésus : on voit, par ce qui précède ces paroles, que les hommes ne voulaient point connaître Jésus, et qu'il ne les jugeait pas dignes qu'il se fît connaître. Ils lui demandent : *Tu qui es*[1]? « Et qui êtes-vous? » Il l'avait dit cent fois, et il l'avait confirmé par tant de miracles : ils lui demandent encore : Qui êtes-vous? comme si jamais ils n'en avaient ouï parler; parce qu'ils ne croyaient pas en sa parole, ni au témoignage que son Père lui rendait. Il ne veut donc pas s'expliquer, et il leur répond d'une manière si obscure, qu'elle fatigue tous les interprètes. *Principium qui et loquor vobis*[2] : « Je suis le principe « de toutes choses, moi-même qui vous parle : » discours ambigu et sans suite; mais il ne les laissait pas sans instruction. Vous ne me connaissez pas, parce que vous ne me voulez pas connaître : quand vous m'aurez exalté, vous connaîtrez qui je suis.

Allons donc à la croix, nous y trouverons qui est Jésus : le Fils de Dieu et le rédempteur du monde; le roi, le vainqueur et le conquérant du monde; le docteur et le modèle du monde : [nous y trouverons réunis] tous ses mystères, tous les attraits de sa grâce, tous ses préceptes.

Il ne fallait rien moins qu'un Dieu pour nous racheter, [qui pût] descendre de l'infinie grandeur à l'infinie bassesse : *Humiliavit semetipsum*[3]. On ne peut pas abaisser ni humilier un ver de terre, un néant; mais « le Fils de Dieu, qui « n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation « d'être égal à Dieu, s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur : » *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens*[4]. Car « Dieu était en Jésus-Christ, se réconciliant le monde : » *Deus erat in Christo mundum sibi reconcilians*[5].

Il fallait donc [un Fils de l'Homme] qui fût Fils de Dieu : aussi ce centurion, qui vit les prodiges qui s'opérèrent à la mort du Sauveur, s'écria-t-il : *Filius Dei erat iste*[6] : « Cet homme « était vraiment Fils de Dieu. » Les impies disent : *Si Filius Dei es, descende de cruce*[7] : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix : » au contraire, qu'il y meure pour être le Rédempteur; vraiment c'était le Fils de Dieu.

J'ai dit que nous trouverons à la croix l'attrait [qui nous gagne au Père; « car Dieu a] tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium unigenitum daret*[8]. [La croix nous présente] le conquérant du monde : *Et ego si exaltatus fuero a terra,*

[1] *Joan.* VIII, 25.
[2] *Ibid.*
[3] *Philipp.* II, 8.
[4] *Ibid.* 6, 7.
[5] II. *Cor.* V, 19.
[6] *Matth.* XXVII, 54.
[7] *Ibid.* 40.
[8] *Joan.* III, 16.

omnia traham ad meipsum [1] : « Et pour moi, « quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai « tout à moi. » *Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum* [2] : « Personne « ne peut venir à moi si mon Père qui m'a envoyé « ne l'attire. » [De la croix découle] ce parfum et ce baume [céleste, qui adoucit toutes nos peines, et nous fait marcher avec un saint transport.] *Trahe me, post te curremus in odorem unguentorum tuorum* [3] : « Entraînez-moi, nous courrons « après vous à l'odeur de vos parfums. » Suavité, chaste délectation, attrait immortel, plaisir céleste et sublime.

La croix en est la source, et elle nous les fait éprouver à mesure que nous nous unissons à elle plus intimement. Rien de plus doux, de plus aimable que le règne du Sauveur; c'est par les charmes de sa beauté et l'éclat de sa majesté, dont il se sert comme d'un arc pour soumettre ceux qui lui sont opposés, qu'il triomphe de nos résistances : *Specie tua et pulchritudine tua intende.* Quand il commence à vous appeler, dites lui : *Prospere, procede* [4] : avancez-vous, et combattez avec succès. Quand il livre le combat et attaque vos passions, demandez-lui qu'il établisse son règne sur votre cœur; *et regna.*

Le docteur, [le juge du monde paraît à la croix :] *Nunc judicium est mundi* [5]. Tout est ramassé dans la croix; [elle est un] symbole abrégé du christianisme.

Ah! cette pécheresse, ah! Marie, sœur du Lazare, baisent ses pieds; avec quelle tendresse! Les parfums, les larmes, les cheveux, tout est employé à exprimer les sentiments de leur cœur : mais ses pieds n'étaient point encore percés, ni devenus une source intarissable d'amour. « Venez, adorons-le; prosternons-nous et pleurons « devant le Seigneur qui nous a créés : » *Venite, adoremus, et procidamus : ploremus coram Domino qui fecit nos* [6].

[1] *Joan.* XII, 32.
[2] *Ibid.* VI, 44.
[3] *Cant.* I, 3.
[4] *Ps.* XLIV, 5.
[5] *Joan.* XII, 31.
[6] *Ps.* XCIV, 6.

EXHORTATION

FAITE

AUX NOUVELLES CATHOLIQUES,

POUR EXCITER LA CHARITÉ DES FIDÈLES EN LEUR FAVEUR.

Pauvreté et abondance, deux genres d'épreuve. Patience et charité, deux voies uniques pour arriver au royaume céleste. Qu'est-ce que la foi : miracles et martyres, deux moyens par lesquels elle a été établie et soutenue. Combien l'hommage que nous devons à la vérité, exige que nous soyons résolus à souffrir pour elle : grande utilité que nous retirons de ces souffrances. Quelle est l'épreuve des riches : que doivent-ils faire pour y être fidèles. Obligation qu'ils ont d'imiter, à l'égard des pauvres, la libéralité du Sauveur envers nous.

Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se.

Dieu les a mis à l'épreuve, et les a trouvés dignes de lui. Sap. III, 5.

Le serviteur est bienheureux lorsque son maître daigne éprouver sa fidélité; et le soldat doit avoir beaucoup d'espérance lorsqu'il voit aussi que son capitaine met son courage à l'épreuve : car comme on n'éprouve pas en vain la vertu, l'essai qu'on fait de la leur, leur est un gage assuré et des emplois qu'on leur veut donner, et des grâces qu'on leur prépare : d'où il est aisé de comprendre combien l'apôtre a raison de dire que « l'épreuve produit l'espérance : » *Probatio vero spem* [1]. C'est ce qui m'oblige, messieurs, pour fortifier l'espérance dans laquelle doivent vivre les enfants de Dieu, de vous parler des épreuves qui en font le fondement immuable : et je vous exposerai plus au long les raisons particulières qui m'engagent à en traiter dans cette assemblée, après avoir imploré le secours d'en haut par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Comme c'était de l'or le plus affiné que les enfants d'Israël consacraient à Dieu, pour faire l'ornement de son sanctuaire; la vertu doit être la plus épurée qui servira d'ornement au sanctuaire céleste, et au temple qui n'est point bâti de main d'homme. Dieu a dessein d'épurer les âmes, afin de les rendre dignes de la gloire, de la sainteté, de la magnificence du siècle futur : mais afin de les épurer, et d'en tirer tout le fin, si je puis parler de la sorte, il leur prépare aussi de grandes épreuves. Et remarquez, messieurs, qu'il y en a de deux genres; l'épreuve de la pauvreté, et celle de l'abondance : car non-seulement les afflictions, mais encore les prospérités, sont une pierre de touche à laquelle la vertu peut se

[1] *Rom.* V, 4

reconnaître. Je l'ai appris du grand saint Basile, dans cette excellente homélie qu'il a faite sur l'avarice [1]; et saint Basile l'a appris lui-même des Écritures divines.

Nous lisons dans le livre du Deutéronome : « Le « Seigneur vous a conduit par le désert, afin de « vous affliger et de vous éprouver tout ensem- « ble : » *Adduxit te Dominus tuus per desertum, ut affligeret te atque tentaret* [2] : voilà l'épreuve par l'affliction. Mais nous lisons aussi en l'Exode, lorsque Dieu fit pleuvoir la manne, qu'il parle ainsi à Moïse : « Je pleuvrai, dit-il, des pains « du ciel : » *Ecce, ego pluam vobis panes de cœlo* [3]; et il ajoute aussitôt après : « C'est afin « d'éprouver mon peuple, et de voir s'il marchera « dans toutes mes voies : » et voilà en termes formels l'épreuve des prospérités et de l'abondance : *Ut tentem eum, utrum ambulet in lege mea, an non* [4].

« Toutes choses, dit le saint apôtre [5], arrivaient « en figure au peuple ancien, » et nous devons rechercher la vérité de ces deux épreuves dans la nouvelle alliance : je vous en dirai ma pensée, pour servir de fondement à tout ce discours.

Je ne vois dans le Nouveau Testament que deux voies pour arriver au royaume; ou celle de la patience, qui souffre les maux; ou celle de la charité, qui les soulage [6]. La grande voie et la voie royale, par laquelle Jésus-Christ a marché lui-même, est celle des afflictions. Le Sauveur n'appelle à son banquet que les faibles, que les malades, que les languissants : il ne veut voir en sa compagnie que ceux qui portent sa marque, c'est-à-dire, la pauvreté et la croix. Tel était son premier dessein, lorsqu'il a formé son Église. Mais si tout le monde était pauvre, qui pourrait soulager les pauvres, et leur aider à soutenir le fardeau qui les accable? C'est pour cela, chrétiens, qu'outre la voie des afflictions, qui est la plus assurée, il a plu à notre Sauveur d'ouvrir un autre chemin aux riches et aux fortunés, qui est celui de la charité et de la communication fraternelle. Si vous n'avez pas cette gloire de vivre avec Jésus-Christ dans l'humiliation et dans l'indigence, voici une autre voie qui vous est montrée, une seconde espérance qui vous est offerte; c'est de secourir les misérables, et d'adoucir leurs douleurs et leurs amertumes. Ainsi Dieu nous éprouve en ces deux manières : si vous vivez dans l'affliction, croyez que le Seigneur vous éprouve, pour reconnaître votre patience : si vous êtes dans

[1] S. Basil. Hom. de Avarit. n° 1, t. II, p. 43.
[2] Deut. VIII, 2.
[3] Exod. XVI, 4.
[4] Ibid.
[5] I. Cor. X, 11.
[6] Luc. XIV, 21.

l'abondance, croyez que le Seigneur vous éprouve pour reconnaître votre charité : *Tentat vos Dominus Deus vester* [1]. Et par là vous voyez, mes frères, les deux épreuves diverses dont je vous ai fait l'ouverture.

La vue de mon auditoire me jette profondément dans cette pensée : car que vois-je dans cette assemblée, sinon l'exercice de ces deux épreuves? Deux objets attirent mes yeux, et doivent aujourd'hui partager mes soins. Je vois d'un côté des âmes souffrantes, que la profession de la foi expose à de grands périls; et de l'autre, des personnes de condition, qui semblent ici accourir pour soulager leurs misères : je suis redevable aux uns et aux autres; et pour m'acquitter envers tous, j'exhorterai en particulier chacun de mes auditeurs à être fidèle à son épreuve. Je vous dirai, mes très-chères sœurs : Souffrez avec soumission, et votre foi sera épurée par l'épreuve de la patience. Je vous dirai, messieurs et mesdames : Donnez libéralement, et votre charité sera épurée par l'épreuve de la compassion. Ainsi cette exhortation sera partagée entre les deux sortes de personnes qui composent cette assemblée; et le partage que je vois dans mon auditoire, fera celui de ce discours.

PREMIER POINT.

Je commence par vous, mes très-chères sœurs, nouveaux enfants de l'Église et ses plus chères délices; nouveaux arbres qu'elle a plantés, et nouveaux fruits qu'elle goûte. Je ne puis m'empêcher d'abord de vous témoigner devant Dieu que je suis touché de vos maux : la séparation de vos proches, les outrages dont ils vous accablent, les dures persécutions qu'ils font à votre innocence, les misères et les périls où votre foi vous expose, m'affligent sensiblement; et comme de si grands besoins et des extrémités si pressantes demandent un secours réel, j'ai peine, je vous l'avoue, à ne vous donner que des paroles. Mais comme votre foi en Jésus-Christ ne vous permet pas de compter pour rien les paroles de ses ministres, où plutôt ses propres paroles, dont ses ministres sont établis les dispensateurs; je vous donnerai avec joie un trésor de consolation dans des paroles saintes et évangéliques, et je vous dirai avant toutes choses, avec le grand saint Basile [2] : Vous souffrez, mes très-chères sœurs; devez-vous vous en étonner, étant chrétiennes? Le soldat se reconnaît par les hasards et les périls; le marchand, par la vigilance; le laboureur, par son travail opiniâtre; le courtisan, par ses assiduités;

[1] Deut. XIII, 3.
[2] Hom. in fam. et siccit. n° 5, t. II, p. 67.

et le chrétien, par les douleurs et par les afflictions. Ce n'est pas assez de le dire; il faut établir cette vérité par quelque principe solide, et faire voir, en peu de paroles, que l'épreuve de la foi c'est la patience : mais afin de le bien entendre, examinons, je vous prie, quelle est la nature de la foi, et la manière divine dont elle veut être prouvée.

La foi est une adhérence de cœur à la vérité éternelle, malgré toutes les raisons et les témoignages des sens et de la raison : de là vous pouvez comprendre qu'elle dédaigne tous les arguments que peut inventer la sagesse humaine. Mais si les raisons lui manquent; le ciel même lui fournit des preuves, et elle est suffisamment établie par les miracles et par les martyres.

C'est, mes frères, par ces deux moyens qu'a été soutenue la foi chrétienne. Elle est venue sur la terre troubler tout le monde par sa nouveauté, étonner tous les esprits par sa hauteur, effrayer tous les sens par la sévérité inouïe de sa discipline. Tout l'univers s'est uni contre elle et a conjuré sa perte : mais, malgré toute la nature, elle a été établie par les choses prodigieuses que Dieu a faites pour l'autoriser, et par les cruelles extrémités que les hommes ont endurées pour la défendre. Dieu et les hommes ont fait leurs efforts pour appuyer le christianisme. Quel a dû être l'effort de Dieu, sinon d'étendre sa main à des signes et à des prodiges? Quel a dû être l'effort des hommes, sinon de souffrir avec soumission des peines et des tourments? Chacun a fait ce qui lui est propre : car il n'y avait rien de plus convenable, ni à la puissance divine, que de faire de grands miracles pour autoriser la foi chrétienne; ni à la faiblesse humaine, que de souffrir de grands maux pour en soutenir la vérité. Voilà donc la preuve de Dieu ; faire des miracles : *In eo quod manum tuam extendas ad sanitates, et signa, et prodigia fieri per nomen sancti Filii tui Jesu* [1] : Voici la preuve des hommes, souffrir des tourments : l'homme étant si faible, ne pouvait rien faire de grand, ni de remarquable, que de s'abandonner à souffrir. Ainsi ce que Dieu a opéré, et ce que les hommes ont souffert, a également concouru à prouver la vérité de la foi : les miracles que Dieu a faits, ont montré que la doctrine du christianisme surpassait toute la nature; et les cruautés inouïes auxquelles se sont soumis les fidèles, pour défendre cette doctrine, ont fait voir jusqu'où doit aller le glorieux ascendant qui appartient à la vérité sur tous les esprits et sur tous les cœurs.

Et en effet, chrétiens, jamais nous ne rendrons à la vérité l'hommage qui lui est dû, jusqu'à ce que nous soyons résolus à souffrir pour elle : et c'est ce qui a fait dire à Tertullien, que « la foi « est obligée au martyre : » *Debitricem martyrii fidem* [1]. Oui, sainte vérité de Dieu, souveraine de tous les esprits, et arbitre de la vie humaine; le témoignage de la parole est une preuve trop faible de ma servitude; je dois vous prouver ma foi par l'épreuve des souffrances. O vérité éternelle, si j'endure pour l'amour de vous, si mes sens sont noyés pour l'amour de vous dans la douleur et dans l'amertume, ce vous sera une preuve que j'y ai renoncé de bon cœur pour m'attacher à vos ordres. Pour faire voir à toute la terre que je m'abaisse volontairement sous le joug que vous m'imposez, je veux bien m'abaisser encore jusqu'aux dernières humiliations : qu'on me jette dans les prisons, et qu'on charge mes mains de fers; je regarderai ma captivité comme une image glorieuse de ces chaînes intérieures par lesquelles j'ai lié ma volonté tout entière, et assujetti mon entendement à l'obéissance de Jésus-Christ et de sa sainte doctrine : *In captivitatem redigentes intellectum in obsequium Christi* [2].

Consolez-vous donc, mes très-chères sœurs, dans la preuve que vous donnez par vos peines, de la pureté de votre foi : vous êtes un grand spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes : vos souffrances font l'honneur de la sainte Église, qui se fortifie de voir en vous, même au milieu de sa paix et de son triomphe, une image de ses combats, et une peinture animée des martyres qu'elle a soufferts. Ne vous occupez pas tellement des maux que vous endurez, que vous ne laissiez épancher vos cœurs dans le souvenir agréable des récompenses qui vous attendent. Encore un peu, encore un peu, dit le Seigneur, et je viendrai moi-même essuyer vos larmes : et je m'approcherai de vous pour vous consoler, et vous verrez le feu de ma vengeance dévorer vos persécuteurs, et cependant je vous recevrai en ma paix et en mon repos, au sein de mes éternelles miséricordes.

Vous endurez pour la foi; ne vous découragez pas : songez que la sainte Église s'est fortifiée par les tourments, accrue par la patience, établie par l'effort des persécutions. Et à ce propos, chrétiens, je me souviens que saint Augustin se représente que les fidèles, étonnés de voir durer si longtemps ces cruelles persécutions par lesquelles l'Église était agitée, s'adressent à elle-même, et lui en demandent la cause [3]. Il y a longtemps, ô Église, que l'on frappe sur vos pasteurs, et que l'on dissipe vos troupeaux ; Dieu

[1] *Act.* IV, 30.

[1] *Scorp.* n° 8.
[2] *Cor.* X, 5.
[3] *In Ps.* CXXVIII, n°s 2, 3, t. IV, col. 1448.

vous a-t-il oubliée? les vents grondent; les flots se soulèvent, vous flottez deçà et delà battue des ondes et de la tempête; ne craignez-vous pas à la fin d'être entièrement abîmée et ensevelie sous les eaux? Le même saint Augustin ayant ainsi fait parler les fidèles, fait aussi répondre l'Église par ces paroles du divin psalmiste : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea, dicat nunc Israel*[1]. Mes enfants, dit la sainte Église, je ne m'étonne pas de tant de traverses; j'y suis accoutumée dès ma tendre enfance : les ennemis qui m'attaquent n'ont jamais cessé de me tourmenter dès ma première jeunesse; et ils n'ont rien gagné contre moi, et leurs efforts ont été toujours inutiles, *etenim non potuerunt mihi*[2].

Et certainement, chrétiens, l'Église a toujours été sur la terre, et jamais elle n'a été sans afflictions. Elle était représentée en Abel; et il a été tué par Caïn son frère : elle a été représentée en Énoch; et il a fallu le séparer du milieu des iniques et des impies, qui ne pouvaient compatir avec son innocence : *Et translatus est ab iniquis*[3] : elle nous a paru dans la famille de Noé; et il a fallu un miracle pour la délivrer, non-seulement des eaux du déluge, mais encore des contradictions des enfants du siècle. Le jour me manquerait, comme dit l'apôtre[4], si j'entreprenais de vous raconter ce qu'ont souffert, des impies, Abraham et les patriarches, Moïse et tous les prophètes, Jésus-Christ et ses saints apôtres. Par conséquent, dit la sainte Église, par la bouche du saint psalmiste, je ne m'étonne pas de ces violences : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea; numquid ideo non perveni ad senectutem*[5]? Regardez, mes enfants, mon antiquité, considérez ces cheveux gris; « ces cruel- « les persécutions dont a été tourmentée mon « enfance, m'ont-elles pu empêcher de parvenir « heureusement à cette vieillesse vénérable? » Ainsi, je ne m'étonne plus des persécutions : si c'était la premiere fois, j'en serais peut-être troublée; maintenant la longue habitude fait que je ne m'en émeus point, je laisse agir les pécheurs : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores*[6] : je ne tourne pas ma face contre eux pour m'opposer à leurs violences; je ne fais que tendre le dos pour porter les coups qu'ils me donnent : ils frappent cruellement, et je souffre sans murmurer; c'est pourquoi ils prolongent leurs iniquités, et ne mettent point de bornes à

[1] *Ps.* CXXVIII, 1.
[2] *Ibid.* 2.
[3] *Hebr.* XI, 5
[4] *Ibid.* 32
[5] *S. Aug. in Ps.* CXXVIII, n°s 2, 3, t. IV, col. 448.
[6] *Ps.* CXXVIII, 3.

leur furie, *prolongaverunt iniquitatem suam*[1] ma patience sert de jouet à leur injustice; mais je ne me lasse pas de souffrir; je suis bien aise de prouver ma foi à celui qui m'a appelée, et de me montrer digne de son choix, par une si noble épreuve d'un amour constant et fidèle : *Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se.*

Entrez, mes sœurs, dans ces sentiments; souffrez pour l'amour de la sainte Église : la grâce que Dieu vous a faite, de vous ramener à son unité, ne vous semblerait pas assez précieuse, si elle ne vous coûtait quelque chose. Songez à ce qu'ont souffert les saints personnages dont je vous ai récité les noms et rappelé le souvenir : joignez-vous à cette troupe bienheureuse de ceux qui ont souffert pour la vérité, et « qui ont blan- « chi leurs étoles dans le sang de l'Agneau sans « tache[2]. » Autant de peines qu'on souffre, autant de larmes qu'on verse pour avoir embrassé la foi; autant de fois on se lave dans le sang du sauveur Jésus, et on y nettoie ses péchés, et on sort de ce bain sacré avec une splendeur immortelle; et c'est alors que Jésus nous dit : Voici mes fidèles et mes bien-aimés; « et ils marcheront « avec moi ornés d'une céleste blancheur, parce « qu'ils sont dignes d'une telle gloire, » *et ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt*[3]. Voyez donc, mes très-chères sœurs, voyez Jésus-Christ qui vous tend les bras, qui soutient votre faiblesse, qui admire aussi votre force, et prépare votre couronne : il vous a éprouvées par la patience, et vous a trouvées dignes de lui, *Tentavit eos, et invenit illos dignos se.*

Mais nous, que ferons-nous, chrétiens? demeurerons-nous insensibles, et serons-nous spectateurs oisifs d'un combat si célèbre et si glorieux? ne donnerons-nous que des paroles, et quelques frivoles consolations à des peines si effectives? et pendant que ces filles innocentes, qui souffrent persécution pour la justice, sont dans le feu de l'affliction, où Dieu épure leur foi; ne ferons-nous point distiller sur elles quelque rosée de nos charités, pour les rafraîchir dans cette fournaise, et les aider à souffrir une épreuve si violente? C'est de quoi il faut vous entretenir dans le reste de ce discours, que je tranche en peu de paroles.

SECOND POINT.

Je parle donc maintenant à vous qui vivez dans les richesses et dans l'abondance. Ne vous persuadez pas que Dieu vous ait ouvert ses trésors avec une telle libéralité, pour contenter votre

[1] *Ps.* CXXXVIII, 3.
[2] *Apoc.* VII, 14.
[3] *Ibid.* III, 4.

…uxe : c'est qu'il a dessein d'éprouver si vous avez un cœur chrétien, c'est-à-dire, un cœur fraternel et un cœur compatissant.

David considérant autrefois les immenses profusions de Dieu envers lui, se sentit obligé par reconnaissance de faire de magnifiques préparatifs pour orner son temple; et lui offrant de grands dons, il y ajouta ces paroles : « Je sais, dit-il, ô « mon Dieu, que vous éprouvez les cœurs, et que « vous aimez la simplicité; et c'est pourquoi, Sei- « gneur tout-puissant, je vous ai consacré ces « choses avec une grande joie en la simplicité de « mon cœur : » *Scio, Deus meus, quod probes corda et simplicitatem diligas; unde et ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc*[1]. Vous voyez comme il reconnaît que les bontés de Dieu étaient une épreuve; et qu'il voulait éprouver, en lui donnant, s'il avait un cœur libéral, qui offrît à Dieu volontairement ce qu'il recevait de sa main.

Croyez, ô riches du siècle, qu'il vous ouvre ses mains dans la même vue : s'il est libéral envers vous, c'est qu'il a dessein d'éprouver si votre âme sera attendrie par ses bontés, et sera touchée du désir de les imiter. De là cette abondance dans votre maison, de là cette affluence de biens, de là ce bonheur, ce succès, ce cours fortuné de vos affaires. Il veut voir, chrétien, si ton cœur avide engloutira tous ces biens pour ta propre satisfaction; ou bien si, se dilatant par la charité, il fera couler ses ruisseaux sur les pauvres et les misérables, comme parle l'Écriture sainte[2] : car se sont les temples qu'il aime, et c'est là qu'il veut recevoir les effets de ta gratitude.

Voici, messieurs, une grande épreuve; c'est ici qu'il nous faut entendre la malédiction des grandes fortunes. L'abondance, la prospérité a coutume d'endurcir le cœur de l'homme : l'aise, la joie, l'affluence, remplissent l'âme de sorte qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres, et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est pourquoi le divin apôtre parlant des fortunés de la terre, de ceux qui s'aiment eux-mêmes, et qui vivent dans les plaisirs, dans la bonne chère, dans le luxe, dans les vanités, les appelle « cruels « et impitoyables, sans affection, sans miséri- « corde, amateurs de leurs voluptés, » *homines seipsos amantes, immites, sine affectione, sine benignitate, voluptatum amatores*[3]. Voilà une merveilleuse contexture de qualités différentes. Vous croyiez peut-être, messieurs, que cet amour des plaisirs ne fût que tendre et délicat; ou bien plaisant et flatteur; mais vous n'aviez pas encore songé qu'il fût cruel et impitoyable. Mais c'est que le saint apôtre, pénétrant par l'Esprit de Dieu dans les plus intimes replis de nos cœurs, voyait que ces hommes voluptueux, attachés excessivement à leurs propres satisfactions, deviennent insensibles aux maux de leurs frères : c'est pourquoi il dit qu'ils sont sans affection, sans tendresse et sans miséricorde; ils ne regardent qu'eux-mêmes. Et le prophète Isaïe représente au naturel leurs véritables sentiments, lorsqu'il leur attribue ces paroles : *Ego sum, et præter me non est altera*[1] : « Je suis, et il n'y a que « moi sur la terre. » Qu'est-ce que toute cette multitude? têtes de nul prix, et gens de néant : penser aux intérêts des autres, leur délicatesse ne le permet pas. Chacun ne compte que soi; et tenant tous les autres dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le reste des hommes.

O Dieu clément et juste! ce n'est pas pour cette raison que vous avez départi aux riches du monde quelque écoulement de votre abondance. Vous les avez faits grands, pour servir de père à vos pauvres : votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leurs têtes, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain; vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants. Telle est l'épreuve où vous les mettez : et leur grandeur au contraire les rend dédaigneux; leur abondance, secs; leur félicité, insensibles; encore qu'ils voient tous les jours, non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à leur porte.

O riches, voilà votre épreuve; et afin d'y être fidèles, écoutez attentivement cette parole du Sauveur des âmes : « Donnez-vous de garde de « toute avarice : » *Cavete ab omni avaritia*[2]. Cette parole du Fils de Dieu demande un auditeur attentif. Donnez-vous de garde de toute avarice; c'est qu'il y en a de plus d'une sorte : il y a une avarice sordide, une avarice noire et ténébreuse, qui enfouit ses trésors, qui n'en repaît que sa vue, et qui en interdit l'usage à ses mains. « De quoi lui servent-ils, sinon qu'il voit de ses « yeux beaucoup de richesses? » *Quid prodest possessori, nisi quod cernit divitias oculis suis*[3]? Mais il y a encore une autre avarice, qui dépense, qui fait bonne chère, qui n'épargne rien à ses appétits. Je me trompe peut-être, mes frères,

[1] I. *Paral.* XXIX, 17.
[2] *Is.* LVIII, 10, 11.
[3] II. *Tim.* III, 2.

[1] *Is.* XLVII, 10.
[2] *Luc.* XII, 15.
[3] *Eccles.* V, 10.

d'appeler cela avarice, puisque c'est une extrême prodigalité; je parle néanmoins avec l'Évangile : elle mérite le nom d'avarice, parce que c'est une avidité qui veut dévorer tous ses biens, qui donne tout à ses appétits, et qui ne veut rien donner aux nécessités des pauvres et des misérables; et je parle en cela selon l'Évangile. Jésus-Christ ayant dit ces mots, Donnez-vous de garde de toute avarice, apporte l'exemple d'un homme qui, ravi de son abondance, veut agrandir ses greniers, et augmenter sa dépense : car il paraît bien, chrétiens, qu'il voulait user de ses richesses, puisqu'il se dit à lui-même : « Mon âme, « voilà de grands biens; repose-toi, fais grande « chère, mange et bois longtemps à ton aise : » *Requiesce, comede, bibe, epulare.*[1] Voyez de quoi il repaît son âme; « de même, dit saint Basile[2], « que s'il avait une âme de bête. » Encore qu'il donne tout à son plaisir, et qu'il tienne une table si abondante et si délicate, Jésus-Christ néanmoins le traite d'avare, condamnant l'avidité de son cœur, qui consume tous ses biens pour soi, qui donne tout à ses excès et à ses débauches, et n'ouvre point ses mains aux nécessités ni aux besoins de ses frères. Prenez garde à cette avarice de cœur, à cette avidité; modérez vos passions, et faites un fonds aux pauvres sur la modération de vos vanités : *Manum inferre rei suæ in causa eleemosynæ*[3].

Pourquoi agrandir tes greniers? Je te montre un lieu convenable où tu mettras tes richesses plus en sûreté : laisse un peu déborder ce fleuve, laisse-le se répandre sur les misérables : mais pourquoi tout donner à tes appétits? Mon âme, dis-tu, repose-toi, mange et bois longtemps à ton aise! Regarde de quels biens tu repais ton âme; de même, dit saint Basile, que si tu avais une âme de bête. Ne me dis point : Que ferai-je? Il faut te [modérer, réprimer l'avidité de tes désirs, contraindre tes passions dans de justes bornes]. Si vous ne le faites, mes frères, il n'y a point d'espérance de salut pour vous : car pour arriver à la gloire que Jésus-Christ nous a méritée, il faut porter son image, il faut être marqué à son caractère; il faut, en un mot, lui être conforme. Quelle ressemblance avez-vous avec sa pauvreté dans votre abondance; avec ses délaissements dans vos joies; avec sa croix, avec ses épines, avec son fiel et ses amertumes parmi vos délices dissolues? est-ce là une ressemblance, ou plutôt [n'est-ce pas] une manifeste contrariété? Voici néanmoins quelque ressemblance et quelques ressources pour vous : c'est que la croix de notre Sauveur n'est pas seulement un exercice, mais encore une inondation d'une libéralité infinie; il donne pour nous son âme et son corps, il prodigue tout son sang pour notre salut. Imitez du moins quelque trait, sinon de ces souffrances affreuses, du moins d'une libéralité si aimable et si attirante : donnez au prochain, sinon vos peines, du moins vos commodités; sinon votre vie et votre substance, du moins le superflu de vos biens ou le reste de vos excès. Entrez dans les saints désirs du Sauveur, et dans les empressements de sa charité pour les hommes : il a [guéri] les malades, il a repu les faméliques, il a soutenu les désespérés. C'est là sans doute la moindre partie que vous puissiez imiter de la vie de notre Sauveur. Soyez les imitateurs, sinon des souffrances qu'il a endurées à la croix, du moins des libéralités qu'il y exerce. Jésus-Christ demande une partie des biens qu'il vous a donnés, pour sauver son bien et son trésor : son trésor, ce sont les âmes. Venez travailler au salut des âmes : considérez ces filles non moins innocentes qu'affligées. Faut-il vous représenter et les périls de ce sexe, et les dangereuses suites de sa pauvreté, l'écueil le plus ordinaire où sa pudeur fait naufrage? faut-il vous dire les tentations où leur foi se trouve exposée dans les extrémités qui les pressent?

Considérez le ravage qu'a fait l'hérésie. Quelle plaie! quelle ruine! quelle funeste désolation! La terre est désolée, le ciel est en deuil et tout couvert de ténèbres, après qu'un si grand nombre d'étoiles, qui devaient briller dans son firmament, a été traîné au fond de l'abîme avec la queue du dragon[1]. L'Église gémit et soupire de se voir arracher si cruellement une si grande partie de ses entrailles; [dans cette affliction elle forme un] asile pour recueillir quelque reste de son naufrage; [et vous ne vous mettez point en peine de le soutenir :] cette maison depuis si longtemps n'a pas encore de pain. Qu'attendez-vous, mes chers frères? quoi; que leurs parents, qu'elles ont quittés, viennent offrir le pain que votre dureté leur dénie? Horrible tentation! dans le schisme, le plus grand malheur c'est la charité éteinte. Le diable, pour leur imposer, [leur présente une] image de la charité dans le secours mutuel qu'ils se donnent les uns aux autres. Voulez-vous donc qu'elles pensent qu'il n'y a point de charité dans l'Église, et qu'elles tirent cette conséquence : Donc l'Esprit de Dieu s'en est retiré? Vous leur vantez votre foi; et l'apôtre saint Jacques vous dit : Montre ta foi par tes œuvres[2].

[1] *Luc.* XII, 19.
[2] *Hom. de Avar.* n° 6, t. II, p. 48.
[3] *Tertull. de Patient.* n° 7.

[1] *Apoc.* XII, 4.
[2] *Jac.* II, 18.

C'est ainsi que le malin s'efforce de les séduire, et de les replonger dans l'abîme d'où elles ne sont encore qu'à demi sorties. Veux-tu être aujourd'hui, par ta dureté, coopérateur de sa malice, autoriser ses tromperies, et donner efficace a ses tentations? Sois plutôt coopérateur de la charité de Jésus pour sauver les âmes. Maintenant que je vous parle, ce divin Sauveur vous éprouve. Si vous aimez les âmes, si vous désirez leur salut, si vous êtes effrayés de leurs périls, vous êtes ses véritables disciples. Si vous sortez de cet oratoire sans être touchés de si grands mal heurs, vous reposant du soin de cette maison sur ces dames si charitables, comme si cette œuvre importante ne vous regardait pas autant qu'elles ; funeste épreuve pour vous, qui prouvera votre dureté, convaincra votre obstination, condamnera votre ingratitude.

FRAGMENT D'UN DISCOURS

SUR LA VIE CHRÉTIENNE.

Dieu, la vie de nos âmes par l'union qu'il a avec elles. Obligation du chrétien de mourir au péché, pour recevoir et conserver cette vie divine. D'où vient Dieu laisse-t-il ici-bas dans les saints l'attrait au mal. Comment détruit-il en eux le péché, même dès cette vie.

Je tirerai mon raisonnement de deux excellents discours de saint Augustin : le premier c'est le dix-neuvième Traité sur saint Jean, le second c'est le Sermon dix-huit des paroles de l'apôtre. Ce grand homme, aux lieux allégués, distingue en l'âme deux sortes de vie : l'une est celle qu'elle communique au corps ; l'autre est celle dont elle vit elle-même. Comme l'âme est la vie du corps, ce saint évêque enseigne que Dieu est sa vie [1]. Pénétrons, s'il vous plaît, sa pensée. L'âme ne pourrait donner la vie à nos corps, si elle n'avait ces trois qualités. Il faut, premièrement, qu'elle soit plus noble; car il est plus noble de donner que de recevoir : il faut, en second lieu, qu'elle lui soit unie; car notre vie ne peut point être hors de nous : il faut enfin qu'elle lui communique des opérations que le corps ne puisse exercer sans elle; car la vie consiste principalement dans l'action. Ces trois choses paraissent clairement en nous : ce corps mortel, dans lequel nous vivons ; si vous le séparez de son âme, qu'est-ce autre chose qu'un tronc inutile et qu'une masse de boue? Mais sitôt que l'âme lui est conjointe, il se remue, il voit, il entend, il est capable de toutes les fonctions de la vie. Si je vous fais voir maintenant que Dieu fait, à l'égard de l'âme, la même chose que ce que l'âme fait à l'égard du corps, vous avouerez sans doute que, tout ainsi que l'âme est la vie du corps, ainsi Dieu est la vie de l'âme; et la proposition de saint Augustin sera véritable. Voyons ce qui en est, et prouvons tout solidement par les Écritures.

Et premièrement, que Dieu soit plus noble et plus éminent que nos âmes; ce serait perdre le temps de vous le prouver. Pour ce qui regarde l'union de Dieu avec nos esprits, il n'y a non plus de lieu d'en douter après que l'Écriture a dit tant de fois que « Dieu viendrait en nous, » qu'il « ferait sa demeure chez nous [1], » que « nous « serions son peuple, » et qu'il « demeurerait en « nous [2]; » et ailleurs, que « qui adhère à Dieu « est un esprit avec lui [3]; » et enfin, que « la « charité a été répandue en nos cœurs par le « Saint-Esprit qu'on nous a donné [4]. » Tous ces témoignages sont clairs, et n'ont pas besoin d'explication.

L'union de Dieu avec nos âmes étant établie, il reste donc maintenant à considérer si l'âme, par cette union avec Dieu, est élevée à quelque action de vie dont sa nature ne soit pas capable par elle-même. Mais nous n'y trouverons point de difficultés, si nous avons bien retenu les choses qui ont déjà été accordées. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement; vous verrez qu'il relève merveilleusement la dignité de la vie chrétienne. Il n'y a rien qui ne devienne plus parfait en s'unissant à un être plus noble : par exemple les corps les plus bruts reçoivent tout à coup un certain éclat, quand la lumière du soleil s'y attache. Par conséquent il ne se peut faire que l'âme s'unissant à ce premier être très-parfait, très-excellent et très-bon, elle n'en devienne meilleure. Et d'autant que les causes agissent selon la perfection de leur être, qui ne voit que l'âme étant meilleure elle agira mieux? Car dans cet état d'union avec Dieu, que nous vous avons montré par les Ecritures, sa vertu est fortifiée par la toute-puissante vertu de Dieu qui s'unit à elle ; de sorte qu'elle participe, en quelque façon, aux actions divines. Cela est peut-être un peu relevé ; mais tâchons de le rendre sensible par un exemple.

Considérez les cordes d'un instrument : d'elles-mêmes elles sont muettes et immobiles. Sont-elles touchées d'une main savante, elles reçoivent en elles la mesure et la cadence, et même elles la portent aux autres. Cette mesure et cette cadence, elles sont originairement dans l'esprit du maître : mais il les fait en quelque sorte passer

[1] *Serm.* CLXI, n° 6, t. V, col. 777.

[1] *Joan.* XIV, 23.
[2] *Levit.* XXVI, 12
[3] I. *Cor.* VI, 17.
[4] *Rom.* V, 5.

dans les cordes, lorsque, les touchant avec art, il les fait participer à son action. Ainsi l'âme, si j'ose parler de la sorte, s'élevant à cette justice, à cette sagesse, à cette infinie sainteté, qui n'est autre chose que Dieu; touchée, pour ainsi dire, par l'Esprit de Dieu, elle devient juste, elle devient sage, elle devient sainte, et, participant selon sa portée aux actions divines, elle agit saintement comme Dieu lui-même agit saintement. Elle croit en Dieu, elle aime Dieu, elle espère en Dieu; et lorsqu'elle croit en Dieu, qu'elle aime Dieu, qu'elle espère en Dieu, c'est Dieu qui fait en elle cette foi, cette espérance, et ce saint amour. C'est pourquoi l'apôtre nous dit que « Dieu fait en nous le vouloir et le faire [1] : » c'est-à-dire, si nous le savons bien comprendre, que nous ne faisons le bien que par l'action qu'il nous donne; nous ne voulons le bien que par la volonté qu'il opère en nous. Donc toutes les actions chrétiennes sont des actions divines et surnaturelles auxquelles l'âme ne pourrait parvenir, n'était que Dieu, s'unissant à elle, les lui communique par le Saint-Esprit qui est répandu dans nos cœurs. De plus, ces actions que Dieu fait en nous; ce sont aussi actions de vie, et même de vie éternelle. Par conséquent on ne peut nier que Dieu s'unissant à nos âmes, mouvant ainsi nos âmes, ne soit véritablement la vie de nos âmes. Et c'est là, si nous l'entendons, la nouveauté de vie dont parle l'apôtre [2].

Passons outre maintenant, et disons : Si Dieu est notre vie, parce qu'il agit en nous, parce qu'il nous fait vivre divinement, en nous rendant participants des actions divines; il est absolument nécessaire qu'il détruise en nous le péché, qui non-seulement nous éloigne de Dieu, mais encore nous fait vivre comme des bêtes, hors de la conduite de la raison. Et ainsi, chrétiens, élevons nos cœurs; et puisque dans cette bienheureuse nouveauté de vie nous devons vivre et agir selon Dieu, rejetons loin de nous le péché qui nous fait vivre comme des bêtes brutes, et aimons la justice de la vertu, par laquelle nous sommes participants, comme dit l'apôtre saint Pierre [3], de la nature divine. C'est à quoi nous exhorte saint Paul, quand il dit : « Si nous vi« vons de l'esprit, marchons en esprit : » *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus* [4]; c'est-à-dire, si nous vivons d'une vie divine, faisons des actions dignes d'une vie divine. Si l'Esprit de Dieu nous anime, laissons la chair et ses convoitises et vivons comme animés de l'Esprit de Dieu, faisons des œuvres convenables à l'Esprit de Dieu; et comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire du Père, ainsi marchons en nouveauté de vie.

[1] *Philipp.* II, 13.
[2] *Rom.* VI, 4.
[3] II. *Petr.* I, 4.
[4] *Galat.* V, 25.

Regardons avec l'apôtre saint Paul [1] Jésus ressuscité, qui est la source de notre vie. Quel était le Sauveur Jésus pendant le cours de sa vie mortelle? Il était chargé des péchés du monde; il s'était mis volontairement en la place de tous les pécheurs, pour lesquels il s'était constitué caution, et dont il était convenu de subir les peines. C'est pour cela que sa chair a été infirme; pour cela il a langui sur la croix parmi des douleurs incroyables, pour cela il est cruellement mort avec la perte de tout son sang. Dieu éternel, qu'il est changé maintenant! « Il est mort « au péché, » dit l'apôtre [2], c'est-à-dire, qu'il a dépouillé toutes les faiblesses qui avaient environné sa personne en qualité de caution des pécheurs. « Il est mort au péché, et il vit à Dieu; » parce qu'il a commencé une vie nouvelle qui n'a plus rien de l'infirmité de la chair, mais en laquelle reluit la gloire de Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo.* « Ainsi estimez, continue l'apô« tre, vous qui êtes ressuscités avec Jésus-Christ, « estimez que vous êtes morts au péché, et vivants « à Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ [3] : et « comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire « du Père, marchons aussi dans une vie nou« velle [4]. » C'est à quoi nous oblige la résurrection de notre Sauveur, et la doctrine du saint Évangile : et ce que la doctrine évangélique nous prêche, cela même est confirmé en nous par le saint baptême.

De là était née cette belle cérémonie que l'on observait dans l'ancienne Église au baptême des chrétiens. On les plongeait entièrement dans les eaux, en invoquant sur eux le saint nom de Dieu. Les spectateurs, qui voyaient les nouveaux baptisés se noyer, pour ainsi dire, et se perdre dans les ondes de ce bain salutaire, puis revenir aussitôt lavés de cette fontaine très-pure, se les représentaient en un moment tout changés par la vertu occulte du Saint-Esprit, dont ces eaux étaient animées; comme si, sortant de ce monde en même temps qu'ils disparaissaient à leur vue, ils fussent allés mourir avec le Sauveur, pour ressusciter avec lui selon la vie nouvelle du christianisme. Telle était la cérémonie du baptême à laquelle l'apôtre regarde, lorsqu'il dit, dans le texte que nous traitons, que nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ, pour mourir avec lui

[1] *Hebr.* XII, 2.
[2] *Rom.* VI, 10.
[3] *Ibid.* 11.
[4] *Ibid* 4.

dans le saint baptême; afin que comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire du Père, ainsi nous marchions en nouveauté de vie. Il regardait à cette cérémonie du baptême, qui se pratiquait sans doute du temps des apôtres : or encore que le temps ait changé, que la cérémonie ne soit plus la même, la vertu du baptême n'est point altérée; à cause qu'elle ne consiste pas tant dans cet élément corruptible, que dans la parole de Jésus-Christ, et dans l'invocation de la Trinité, et dans la communication de l'Esprit de Dieu, qui sont choses sur lesquelles le temps ne peut rien.

En effet, tout autant que nous sommes de baptisés, nous sommes tous consacrés dans le saint baptême à la Trinité très-auguste, par la mort du péché et par la résurrection à la vie nouvelle. C'est pourquoi nos péchés y sont abolis, et la nouveauté de vie y est commencée : et de là vient que nous appelons le baptême le sacrement de régénération et de renouvellement de l'homme par le Saint-Esprit. D'où je conclus que le dessein de Dieu est de détruire en nous le péché, puisqu'il veut que la vie chrétienne commence par l'abolition de nos crimes; et ainsi il nous rend la justice que la prévarication du premier père nous avait ôtée. Grâce à votre bonté, ô grand Dieu, qui faites un si grand présent à vos serviteurs par Jésus-Christ le juste; qui, se chargeant de nos péchés à la croix, par un divin échange nous a communiqué sa justice!

Mais ici peut-être vous m'objecterez que le péché n'est point détruit, même dans les justes; puisque la foi catholique professe qu'il n'y a aucun homme vivant qui ne soit pécheur. Pour résoudre cette difficulté, et connaître clairement quelle est la justice que le Saint-Esprit nous rend en ce monde, l'ordre de mon raisonnement m'oblige d'entrer en ma seconde partie, et de vous faire voir le combat du fidèle contre la chair et ses convoitises. Je joindrai donc cette seconde partie avec ce qui me reste à dire de la première, dans une même suite de discours. Je tâcherai pourtant de ne rien confondre; mais j'ai besoin que vous renouveliez vos attentions.

La seconde partie de la vie chrétienne, c'est de combattre la concupiscence pour détruire en nous le péché. Or quand je parle ici de concupiscence, n'entendez par ce mot aucune passion particulière; mais plutôt toutes les passions assemblées, que l'Écriture a accoutumé d'appeler d'un nom général : la concupiscence et la chair. Mais définissons en un mot la concupiscence, et disons avec le grand Augustin : La concupiscence, c'est un attrait qui nous fait incliner à la créature au préjudice du Créateur; qui nous pousse aux choses sensibles, au préjudice des biens éternels.

Qu'est-il nécessaire de vous dire combien cet attrait est puissant en nous? Chacun sait qu'il est né avec nous, et qu'il nous est passé en nature. Voyez, avant le christianisme, comme le vrai Dieu était méprisé par toute la terre : voyez, depuis le christianisme, combien peu de personnes goûtent comme il faut les vérités célestes de l'Évangile; et vous verrez que les choses divines nous touchent bien peu. Qui fait cela, fidèles, si ce n'est que nous aimons les créatures désordonnément? C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit : « La chair convoite contre l'esprit, et « l'esprit contre la chair [1]. » Et ailleurs : « Je « me plais en la loi selon l'homme intérieur; « mais je sens en moi-même une loi qui résiste « à la loi de l'esprit [2] : » voilà le combat. Que si l'apôtre même ressent cette guerre; qui ne voit que cette opiniâtre contrariété de la convoitise, répugnante au bien, se rencontre même dans les plus justes?

Dieu éternel, d'où vient ce désordre? pourquoi cet attrait du mal, même dans les saints? Car enfin ils se plaignent tous généralement, que, dans le dessein qu'ils ont de s'unir à Dieu, ils sentent une résistance continuelle. Grand Dieu, je connais vos desseins : vous voulez que nous expérimentions en nous-mêmes une répugance éternelle à ce que votre loi si juste et si sainte désire de nous; afin que nous sachions distinguer ce que nous faisons par nous-mêmes, d'avec ce que vous faites en nous par votre Esprit saint, et que, par l'épreuve de notre impuissance, nous apprenions à attribuer la victoire, non point à nos propres forces, mais à votre bras et à l'honneur de votre assistance. Et ainsi vous nous laissez nos faiblesses, afin de faire triompher votre grâce dans l'infirmité de notre nature. Par où vous voyez, chrétiens, que la concupiscence combat dans les justes, mais que la grâce divine surmonte. C'est la grâce qui oppose à l'attrait du mal la chaste délectation des biens éternels; c'est-à-dire, la charité qui nous fait observer la loi, non point par la crainte de la peine, mais par l'amour de la véritable justice : et cette charité est répandue en nos cœurs, non par le libre arbitre qui est né avec nous, mais par le Saint-Esprit qui nous est donné [3].

La charité donc et la convoitise se font la guerre sans aucune trêve : à mesure que l'une croît, l'autre diminue. Il en est comme d'une balance : autant que vous ôtez à la charité, autant

[1] *Gal.* v, 17.
[2] *Rom.* VIII, 22, 23.
[3] *Rom.* v 5.

vous ajoutez de poids à la convoitise. Quand la charité surmonte; nous sommes libres de cette liberté dont parle l'apôtre [1], par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis. Nous sommes libres, dis-je, parce que nous agissons par la charité, c'est-à-dire, par une affection libérale. Mais notre liberté n'est point achevée, parce que le règne de la charité n'est pas accompli. La liberté sera entière quand la paix sera assurée, c'est-à-dire, au ciel. Cependant nous gémissons ici-bas; parce que la paix de la charité, que nous y avons, étant toujours mêlée avec la guerre de la convoitise, elle n'est pas tant le calme de nos troubles, que la consolation de notre misère : et en voici une belle raison de saint Augustin.

La liberté n'est point parfaite, dit-il, et la paix n'est pas assurée, parce que la convoitise, qui nous résiste, ne peut être combattue sans péril : elle ne peut être aussi bridée sans contrainte, ni par conséquent modérée sans inquiétude. *Illa quæ resistunt, periculoso debellantur prœlio; et illa quæ victa sunt, nondum securo triumphantur otio, sed adhuc sollicito premuntur imperio* [2]. « Et de là vient que notre justice ici-bas, » je parle encore avec le grand Augustin; « de là vient que « notre justice consiste plus en la rémission des « péchés, qu'en la perfection des vertus : » *magis remissione peccatorum constat, quam perfectione virtutum* [3]. Certes je sais que ceux qui sont humbles goûteront cette doctrine tout évangélique, qui est la base de l'humilité chrétienne.

Mais si la vie des justes est accompagnée de péchés, comment est-ce que ma proposition sera véritable : que Dieu détruit le péché dans les justes, même en cette vie? C'est, s'il vous en souvient, ce que j'avais laissé à résoudre; maintenant je vous dirai en un mot : J'avoue que les plus grands saints sont pécheurs; et s'ils ne le reconnaissent humblement, ils ne sont pas saints. Ils sont pécheurs; mais ils ne servent plus au péché : ils ne sont pas entièrement exempts du péché; mais ils sont délivrés de sa servitude. Il y a quelques restes de péché en eux; mais le péché n'y règne plus, comme dit l'apôtre [4] : « Que le péché ne règne plus « en vos corps mortels, » et ainsi le péché n'y est pas éteint tout à fait; mais le règne du péché y est abattu par le règne de la justice, selon cette parole de l'apôtre [5] : « Étant libres du péché, vous « êtes faits soumis à la justice. »

Comment est-ce que le règne du péché est abattu dans les justes? Écoutez l'apôtre saint Paul : « Que le péché ne règne plus en vos corps mortels

[1] *Gal.* IV, 31.
[2] *De Civ. Dei*, lib. XIX, cap. XXVII, t. VII, col. 572.
[3] *Ibid.* col. 571.
[4] *Rom.* VI, 12.
[5] *Ibid.* 18.

« pour obéir à ses convoitises. » Vous voyez par là que le péché règne où les convoitises sont obéies. Les uns leur lâchent la bride, et, se laissant emporter à leur brutale impétuosité, ils tombent dans ces péchés qu'on nomme mortels, desquels l'apôtre a dit que « qui fait ces choses, il ne possédera point le royaume de Dieu [1]. » Les justes au contraire, bien loin d'obéir à leurs convoitises, ils leur résistent, ils leur font la guerre, ainsi que je disais tout à l'heure. Et bien que la victoire leur demeure par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, toutefois dans un conflit si long, si opiniâtre, où les combattants sont aux mains de si près; en frappant ils sont frappés quelquefois : *Percutimus et percutimur,* dit saint Augustin [2]; et le victorieux ne sort point d'une mêlée si âpre et si rude sans quelques blessures : c'est ce que nous appelons péchés véniels. Parce que la justice est victorieuse, elle mérite le nom de véritable justice : parce qu'elle reçoit quelque atteinte qui diminue de beaucoup son éclat, elle n'est point justice parfaite. C'est autre chose d'avoir le bien accompli, autre chose de ne se plaire point dans le mal. « Notre vue peut se déplaire dans les ténèbres, « encore qu'elle ne puisse pas s'arrêter dans cette « vive source de lumière : » *Potest oculus nullis tenebris delectari, quamvis non possit in fulgentissima luce defigi* [3].

Si l'homme juste, résistant à la convoitise, tombe quelquefois dans le mal, du moins il a cet avantage qu'il ne s'y plaît pas : au contraire il déplore sa servitude, il soupire ardemment après cette bienheureuse liberté du ciel; il dit, avec l'apôtre saint Paul [4] : « Misérable homme que je « suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » S'il tombe, il se relève aussitôt : s'il a quelques péchés, il a aussi la charité qui les couvre : « La charité, dit l'apôtre saint Pierre [5], couvre « la multitude des péchés. »

Bien plus, ce grand Dieu tout-puissant fait éclater la lumière même du sein des plus épaisses ténèbres; il fait servir à la justice le péché même. Admirable économie de la grâce! oui les péchés mêmes, je l'oserai dire, dans lesquels la fragilité humaine fait tomber le juste; si d'un côté ils diminuent la justice, ils l'augmentent et l'accroissent de l'autre. Et comment cela? C'est qu'ils enflamment les saints désirs de l'homme fidèle; c'est qu'en lui faisant connaître sa servitude ils font qu'il désire bien plus ardemment les bienheureux embrassements de son Dieu, dans lesquels il trou-

[1] I. *Cor.* VI, 9, 10.
[2] *Serm.* CCCLI, n° 6, t. V, col. 1356.
[3] *S. Aug. de Spir. et Litt.* n° 65, t. X, col. 123.
[4] *Rom.* VI, 24.
[5] I. *Petr.* IV, 8.

vera la vraie liberté; c'est qu'ils lui font confesser sa propre faiblesse et le besoin qu'il a de la grâce, dans un état d'un profond anéantissement. Et d'autant que le plus juste c'est le plus humble, le péché même en quelque sorte accroît la justice; parce qu'il nous fonde de plus en plus dans l'humilité.

Vivons ainsi, fidèles, vivons ainsi; faisons que notre faiblesse augmente l'honneur de notre victoire, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aimons cette justice divine qui fait que le péché même nous tourne à bien : quand nous voyons croître nos iniquités, songeons à nous enrichir par les bonnes œuvres; afin de réparer notre perte. Le fidèle qui vit de la sorte, expiant ses péchés par les aumônes, se purifiant toute sa vie par la pénitence, par le sacrifice d'un cœur contrit, par les œuvres de miséricorde : il ne détruit pas seulement le règne du péché, comme je disais tout à l'heure; je passe maintenant plus outre, et je dis qu'il détruit entièrement le péché : parce que, dit saint Augustin, « comme notre vie « n'est pas sans péché, aussi les remèdes pour les « purger ne nous manquent pas : » *Sicut peccata non defuerunt, ita etiam remedia, quibus purgarentur, affuerunt*[1].

Enfin celui qui vit de la sorte, détestant les péchés mortels, faisant toute sa vie pénitence pour les véniels, à la manière que je viens de dire avec l'incomparable saint Augustin; il méritera, dit le même Père. Que nos nouveaux réformateurs entendent ce mot : c'est dans cette belle épître à Hilaire, où ce grand personnage combat l'orgueilleuse hérésie de Pélage, ennemi de la grâce de Jésus-Christ. Cet humble défenseur de la grâce chrétienne se sert en ce lieu du mot de mérite : était-ce pour enfler le libre arbitre? n'était-ce pas plutôt pour relever la dignité de la grâce, et des saints mouvements que Dieu fait en nous? Quelle est donc votre vanité et votre injustice, ô très-charitables réformateurs, de prêcher que nous ruinons la grâce de Dieu, parce que nous nous servons du mot de mérite; si ce n'est peut-être que vous vouliez dire que saint Augustin a détruit la grâce, et que Calvin seul l'a bien établie? Pardonnez-moi cette digression; je reviens à mon passage de saint Augustin. Un homme passant sa vie dans l'esprit de mortification et de pénitence, « encore qu'il ne vive pas sans péché, il méritera, « dit saint Augustin, de sortir de ce monde sans « aucun péché : » *Merebitur hinc exire sine peccato, quamvis, cum hic viveret, habuerit nonnulla peccata*[2]; et ainsi le péché est détruit en nous, à cause du mérite de la vraie foi qui opère par la charité.

[1] *Ad. Hilar. Ep.* CLVII, n° 3, t. II, col. 543.
[2] *Loco mox citato.*

Il est donc vrai, fidèles, ce que j'ai dit, que même dans cet exil Dieu détruit le péché par sa grâce; il est vrai qu'il y surmonte la concupiscence : et ainsi, par la miséricorde de Dieu, je me suis déjà acquitté envers vous des deux premières parties de ma dette. Faites votre profit de cette doctrine : elle est haute, mais nécessaire. Je sais que les humbles l'entendent; peut-être ne plaira-t-elle pas aux superbes. Les lâches sans doute seront fâchés qu'on leur parle toujours de combattre. Mais pour vous, ô vrais chrétiens, travaillez sans aucun relâche; puisque vous avez un ennemi en vous-mêmes, avec lequel, si vous faites la paix en ce monde, vous ne sauriez avoir la paix avec Dieu. Voyez combien il est nécessaire de veiller toujours, de prier toujours, de peur de tomber en tentation. Que si cette guerre continuelle vous semble fâcheuse, consolez-vous par l'espérance fidèle de la glorieuse résurrection qui se commence déjà en nos corps. C'est la troisième opération que le Saint-Esprit exerce dans l'homme fidèle durant le pèlerinage de cette vie; et c'est aussi par où je m'en vais conclure.

SERMON

SUR LES

OBLIGATIONS DE L'ÉTAT RELIGIEUX,

PRÊCHÉ DEVANT LES RELIGIEUSES DE SAINT-CYR *.

Fragilité et grande misère du monde : puissance et funestes effets de sa séduction. Motifs pressants pour porter les chrétiens à s'en séparer entièrement. Origine des communautés religieuses. En quoi consiste la pauvreté dont on y fait profession. Infidélités sans nombre, qu'on commet journellement dans les monastères contre cette vertu. Avantages de la virginité : jusqu'où elle doit s'étendre. A qui se rapporte l'obéissance que l'on rend aux supérieurs. Dans quel esprit il faut se soumettre à ceux qui abusent de leur autorité. Avec quel soin les religieuses doivent éviter le commerce du monde, les sentiments de la vanité, et les amusements de l'esprit.

Le monde entier n'est rien; tout ce qui est mesuré par le temps va finir. Le ciel, qui nous couvre par sa voûte immense, est comme une tente, selon la comparaison de l'Écriture[1] : on la dresse le soir pour les voyageurs, et on l'enlève le lendemain. Quelle doit être notre vie et notre conversation ici-bas, dit un apôtre[2], puisque ces cieux que nous voyons, et cette terre qui

* Nous n'avons point l'original de ce sermon, dont nous avons trouvé plusieurs copies dans le diocèse de Meaux : toutes l'attribuent à Bossuet, et il est aisé de l'y reconnaître. Le troisième point prouve qu'il a été fait pour la maison de Saint-Cyr. (*Édit. de Déforis.*)
[1] *Job.* XXXVI, 29.
[2] II. *Petr.* III, 10, 11.

nous porte, vont être embrasés par le feu? La fin de tout arrive, la voilà qui vient; elle est presque déjà venue. Tout ce qui paraît de plus solide n'est qu'une figure qui passe quand on en veut jouir, qu'une ombre fugitive qui disparaît. « Le « temps est court, dit saint Paul parlant des vier« ges[1]; donc il faut user du monde comme n'en « usant pas, » n'en user que pour le vrai besoin, en user sobrement sans en vouloir jouir, en user en passant sans s'y arrêter et sans y tenir. C'est donc une pitoyable erreur que de s'imaginer qu'on sacrifie beaucoup à Dieu quand on quitte le monde pour lui: c'est renoncer à une illusion pernicieuse; c'est renoncer à de vrais maux, déguisés sous une vaine apparence de biens. Perd-on un appui quand on jette un roseau fêlé, qui, loin de nous soutenir, nous percerait la main, si nous voulions nous y appuyer? faut-il bien du courage pour s'enfuir d'une maison qui tombe en ruine, et qui nous écraserait dans sa chute?

Que quitte-on en quittant le monde? Ce que quitte celui qui, à son réveil, sort d'un songe plein d'inquiétudes. Tout ce qui se voit, qui se touche, qui se compte, qui se mesure par le temps, n'est qu'une ombre de l'être véritable : à peine commence-t-il à être, qu'il n'est déjà plus. Ce n'est rien sacrifier à Dieu, que de lui sacrifier la nature entière : c'est lui donner le néant, la vanité, le mensonge même. D'ailleurs ce monde, si vain et si fragile, est trompeur, ingrat, plein de trahisons. O combien dure est sa servitude! Enfants des hommes, que ne vous en coûte-t-il point pour le flatter, pour tacher de lui plaire, pour mendier ses grâces! Quelles traverses, quelles alarmes, quelles bassesses, quelle lâcheté pour parvenir à ce qu'on n'a point de honte d'appeler les honneurs! Quel état violent, et pour ceux qui s'efforcent de parvenir, et pour ceux même qui sont parvenus! Quelle pauvreté effective dans une abondance apparente! Tout y trahit le cœur, jusqu'à l'espérance même dont on paraît nourri : les désirs s'enveniment; ils deviennent farouches et insatiables : l'envie déchire les entrailles; on est malheureux non-seulement par son propre malheur, mais encore par la prospérité d'autrui. On est peu touché de ce qu'on possède; on ne sent que ce qu'on n'a pas : l'expérience de la vanité de ce qu'on a ne ralentit jamais la fureur d'acquérir ce qu'on sait bien qui est aussi vain, et aussi incapable de rendre heureux. On ne peut ni assouvir les passions ni les vaincre; on en sent la tyrannie, et on ne veut point être délivré.

O si je pouvais traîner le monde entier dans les cloîtres et dans les solitudes! j'arracherais de sa bouche un aveu de sa misère et de son désespoir. Mais, hélas! que vois-je? Va-t-on dans le monde l'étudier de près dans son état le plus naturel, on n'entend dans toutes les familles que gémissements de cœurs oppressés. L'un est dans une disgrâce qui lui enlève le fruit de ses travaux depuis tant d'années, et qui met sa patience à bout; l'autre souffre dans sa place des dégoûts et des désagréments : celui-ci perd, l'autre craint de perdre; cet autre n'a pas assez : il est dans un état violent. L'ennui les poursuit tous, jusque dans les spectacles et dans la foule des plaisirs : ils avouent qu'ils sont misérables; et je ne veux que le monde pour apprendre aux hommes combien le monde est digne de mépris.

Mais pendant que les enfants du siècle parlent ainsi, quel est le langage de ceux qui doivent être les enfants de Dieu? Hélas! ils conservent une estime et une admiration secrète pour les choses les plus vaines, que le monde même, tout vain qu'il est, ne peut s'empêcher de mépriser. O mon Dieu! arrachez, arrachez du cœur de vos enfants cette erreur maudite. J'en ai vu, même de bons, de sincères dans leur piété, qui, faute d'expérience, étaient éblouis d'un éclat grossier. Ils étaient étonnés de voir des gens, avancés dans les honneurs du siècle, leur dire : Nous ne sommes point heureux. Cette vérité leur était encore nouvelle, comme si l'Évangile ne la leur avait pas révélée, comme si leur renoncement au monde n'avait pas dû être fondé sur une pleine et constante persuasion de sa vanité. O mon Dieu! le monde, par le langage même de ses passions, rend témoignage à la vérité de votre Évagile, qui dit: « Mal« heur au monde[1]! » et vos enfants ne rougissent point de montrer que le monde a encore pour eux quelque chose de doux et d'agréable

Ce monde n'est pas seulement fragile et misérable; il est encore incompatible avec les vrais biens. Les peines que nous lui voyons souffrir sont pour lui le commencement des douleurs éternelles. Comme la joie se forme peu à peu dès cette vie dans le cœur des justes, où est le royaume de Dieu; les horreurs et le désespoir de l'enfer se forment aussi peu à peu dans le cœur des hommes profanes, qui vivent loin de Dieu. Le monde est un enfer déjà commencé : tout y est envie, fureur, haine de la vérité et de la vertu, impuissance et désespoir d'apaiser son propre cœur, et de rassasier ses désirs.

Jésus-Christ est venu du ciel sur la terre foudroyer de ses malédictions ce monde impie, après en avoir enlevé ses élus. « Dieu nous a arrachés, « dit saint Paul[2], à la puissance des ténèbres,

[1] I. *Cor.* VII, 29, 31.

[1] *Matth.* XVIII, 7.
[2] *Coloss* I, 13.

« pour nous transférer au royaume de son Fils « bien-aimé. » Le monde est le royaume de Satan, et les ténèbres du péché couvrent cette région de mort : « Malheur au monde, à cause des « scandales[1]. » Hélas! les justes mêmes sont ébranlés. O qu'elle est redoutable, cette puissance des ténèbres qui aveugle les plus clairvoyants! C'est une puissance d'enchanter les esprits, de les séduire, de leur ôter la vérité même, après qu'ils l'ont crue, sentie et aimée. O puissance terrible, qui répand l'erreur, qui fait qu'on ne voit plus ce qu'on voyait, qu'on craint de le revoir, et qu'on se complaît dans les ténèbres de la mort! Enfants de Dieu, fuyez cette puissance; elle entraîne tout, elle flatte, elle tyrannise, elle enlève les cœurs. Écoutez Jésus-Christ, qui crie : « On ne « peut servir deux maîtres, Dieu et le monde[2]. » Écoutez un de ses apôtres, qui ajoute : « Adul- « tères, ne savez-vous pas que l'amitié de ce monde « est ennemie de Dieu[3]? » Point de milieu; nulle espérance d'en trouver : c'est abandonner Dieu, c'est renoncer à son amour, que d'aimer son ennemi.

Mais en renonçant au monde, faut-il renoncer à tout ce que le monde donne? Écoutez encore un autre apôtre; c'est saint Jean[4] : « N'aimez « ni le monde, ni les choses qui sont dans le « monde, » ni lui, ni ce qui lui appartient; tout ce qu'il donne est aussi vain, aussi corrompu, aussi empoisonné que lui.

Mais, quoi! faut-il que tous les chrétiens vivent dans ce renoncement? Écoutez-vous vous-même du moins, si vous n'écoutez pas les apôtres. Qu'avez-vous promis dans votre baptême, pour entrer non dans la perfection d'un ordre religieux, mais dans le simple christianisme et dans l'espérance du salut? Vous avez renoncé à Satan, à ses pompes. Remarquez quelles sont ces pompes : Satan n'en a point de distinguées de celles du siècle. Les pompes du siècle, qu'on est tenté de croire innocentes, sont donc, selon vous-même, celles de Satan; et vous avez promis de les détester. Cette promesse si solennelle, qui vous a introduit dans la société des fidèles, ne sera-t-elle qu'une comédie et une dérision sacrilége? Le renoncement au monde, et la détestation de ses vanités, est donc essentiel au salut de chaque chrétien. Celui qui quitte le monde, qu'y ajoute-t-il? Il s'éloigne de son ennemi, il détourne les yeux pour ne pas voir ce qu'il abhorre; il se lasse d'être aux prises avec cet ennemi, ne pouvant jamais faire ni trêve ni paix.

[1] *Matth.* XVIII, 7.
[2] *Ibid.* VI, 24.
[3] *Jac.* IV, 4.
[4] I. *Joan.* II, 15.

Est-ce là un grand sacrifice? n'est-ce pas plutôt un grand soulagement, une sûreté douce, une paix qu'on devrait chercher pour soi-même dès qu'on désire être chrétiens, et n'aimer pas ce que Dieu condamne? Quand on ne veut point aimer Dieu, quand on ne veut aimer que ses passions, et s'y livrer sans religion, par ce désespoir don parle saint Paul[1], je ne m'étonne pas qu'on aime le monde et qu'on le cherche. Mais quand on croit la religion, quand on désire de s'y attacher, quand on craint la justice de Dieu, quand on se craint soi-même, et qu'on se défie de sa propre fragilité; peut-on craindre de quitter le monde, dès qu'on veut faire son salut? n'y a-t-il pas plus de sûreté et de facilité, de secours, de consolations dans la solitude?

Laissons donc pour un moment les vues de perfection : ne parlons que d'amour de son salut, que d'intérêt propre, que de douceur et de paix de cette vie. Où sera-t-il, cet intérêt, même temporel, pour une âme en qui toute religion n'est pas éteinte? Où sera-t-elle, cette paix; sinon loin d'une mer si orageuse, qui ne fait voir partout qu'écueils et que naufrages? Où sera-t-elle, sinon loin des objets qui enflamment les désirs, qui irritent les passions, qui empoisonnent les cœurs les plus innocents, qui réveillent tout ce qu'il y a de plus malin dans l'homme, qui ébranlent les âmes les plus fermes et les plus droites? Hélas! je vois tomber les plus hauts cèdres du Liban, et je courrai au-devant du péril, et je craindrai de me mettre à l'abri de la tempête? N'est-ce pas être ennemi de soi-même, rejeter le salut et la paix; en un mot, aimer sa perte, et la chercher dans un trouble continuel?

Après cela faut-il s'étonner si saint Paul exhorte les vierges à demeurer libres[2], n'ayant d'autre époux que l'Époux céleste. Il ne dit pas : C'est afin que vous soyez dans une plus haute perfection, et dans une oraison plus éminente; il dit : Afin que vous ne soyez point dans un malheureux partage entre Jésus-Christ et un époux mortel, entre les saints exercices de la religion et les soins dont on ne peut se garantir quand on est dans l'esclavage du siècle; c'est « afin que vous « puissiez prier sans empêchement : c'est que vous « auriez, dit-il, dans le mariage, les tribulations « de la chair, et je voudrais vous les épargner; « c'est, dit-il encore, que je voudrais vous voir « dégagées de tout embarras. » A la vérité, ce ce n'est pas un précepte; car cette parole, comme Jésus-Christ le dit dans l'Évangile[3], ne peut être comprise de tous : mais heureux, je dis même,

[1] *Ephes.* IV, 19.
[2] I. *Cor.* VII, 25 et seqq.
[3] *Matth.* XIX, 11.

heureux, dès cette vie, ceux à qui il est donné de la comprendre, de la goûter et de la suivre! Ce n'est pas un précepte; mais c'est un conseil de l'apôtre, de l'apôtre, dis-je, plein de l'Esprit de Dieu : c'est un conseil que tous n'ont pas le courage de suivre; mais qu'il donne à tous en général, afin qu'il soit suivi de ceux à qui Dieu mettra au cœur ce goût de la bienheureuse liberté.

De là vient qu'en ouvrant les livres des saints Pères je ne trouve de tous côtés, même dans les sermons faits à tout le peuple sans distinction, que des exhortations pressantes pour conduire les chrétiens en foule dans les solitudes. C'est ainsi que saint Basile fait un sermon exprès, pour inviter tous les chrétiens à la vie solitaire. Saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Ambroise, l'Orient, l'Occident, tout retentit des louanges du désert, et de la fuite du siècle. J'aperçois même, dans la règle de saint Benoît, qu'on ne craignait point de consacrer les enfants avant qu'ils eussent l'usage de raison : les parents, sans craindre de les tyranniser, croyaient pouvoir les vouer à Dieu dès le berceau. Vous vous en étonnez, vous qui mettez une si grande différence entre la vie du commun des chrétiens, vivants au milieu du siècle, et celle des âmes religieuses, consacrées à Dieu dans la solitude. Mais apprenez que parmi ces vrais chrétiens, qui ne regardaient le siècle qu'avec horreur, il y avait peu de différence entre la vie pénitente et recueillie que l'on menait dans sa famille, et celle que l'on menait dans un désert. S'il y avait quelque différence, c'est qu'il est plus doux, plus facile, plus sûr de mépriser le monde de loin que de près. On ne croyait donc point gêner la liberté des enfants, puisqu'ils devaient, comme chrétiens, ne prendre nulle part aux pompes et aux joies du monde. C'était leur épargner des tentations, et leur préparer une heureuse paix, que de les ensevelir tout vivants dans cette société, avec les anges de la terre.

Aimable simplicité des enfants de Dieu, qui n'avaient plus rien à ménager ici-bas! ô pratique étonnante! mais qui n'est si disproportionnée à nos mœurs, qu'à cause que les disciples de Jésus-Christ ne savent plus ce que c'est que de porter la croix avec lui, et que de dire avec lui : Malheur, malheur au monde! On n'a point de honte d'être chrétien et de vouloir jouir de sa liberté pour goûter le fruit défendu, pour aimer le monde que Jésus-Christ déteste. O lâcheté honteuse, qui était réservée pour la consommation de l'iniquité dans les derniers siècles! On a oublié qu'être chrétien, et n'être plus de ce monde, c'est essentiellement la même chose.

Hélas! quand vous reverrons-nous, ô beaux jours, ô jours bienheureux, où toutes les familles chrétiennes, sans quitter leurs maisons et leurs travaux, vivaient comme nos communautés les plus régulières? C'est sur ce modèle que nos communautés se sont formées. On se taisait, on priait, on travaillait sans cesse des mains, on se cachait : en sorte que les chrétiens étaient appelés un genre d'hommes qui fuyaient la lumière. On obéissait au pasteur, au père de famille : point d'autre attente que celle de notre bienheureuse espérance pour l'avénement du grand Dieu de gloire, point d'autre assemblée que celle où l'on écoutait les paroles de la foi; point d'autre festin que celui de l'agneau, suivi d'un repas de charité; point d'autre pompe que celle des fêtes et des cérémonies; point d'autre plaisir que celui de chanter les psaumes et les sacrés cantiques; point d'autres veilles que celles où l'on ne cessait de prier. O beaux jours! quand vous reverrons-nous? Qui me donnera des yeux, pour voir la gloire de Jérusalem renouvelée? Heureuse postérité, sous laquelle reviendront ces anciens jours! De tels chrétiens étaient solitaires, et changeaient les villes en déserts.

Dès ces premiers temps, nous admirons en Orient des hommes et des femmes qu'on nommait Ascètes, c'est-à-dire, exercitants : c'étaient des chrétiens dans le célibat, qui suivaient toute la perfection du conseil de l'apôtre. En Occident, quelle foule de vierges et de personnes de tout âge, de toutes conditions, qui dans l'obscurité et dans le silence ignoraient le monde et étaient ignorées de lui, parce que le monde n'était pas digne d'elles! Les persécutions poussèrent jusque dans les plus affreux déserts les patriarches des anachorètes, saint Paul et saint Antoine : mais la persécution fit moins de solitaires que la paix et le triomphe de l'Église, après la conversion de Constantin. Les chrétiens, si simples et si ennemis de toute mollesse, craignaient plus une paix flatteuse pour les sens, qu'ils n'avaient craint la cruauté des tyrans. Les déserts se peuplèrent d'anges innombrables, qui vivaient dans des corps mortels sans tenir à la terre : les solitudes sauvages fleurirent; les villes entières étaient presque désertes : d'autres villes, comme Oxyrinque, dans l'Égypte, devenaient autant de monastères. Voilà la source des communautés religieuses : ô qu'elle est belle, qu'elle est touchante! que la terre ressemble au ciel, quand les hommes y vivent ainsi!

Mais, hélas! que cette ferveur des anciens jours nous reproche le relâchement et la tiédeur des nôtres! Il me semble que j'entends saint Antoine qui se plaint de ce que le soleil vient trou-

bler sa prière, qui a été aussi longue que la nuit. Je crois le voir qui reçoit une lettre de l'empereur, et qui dit à ses disciples : Réjouissez-vous, non de ce que l'empereur m'a écrit; mais de ce que Dieu nous a écrit une lettre, en nous donnant l'Évangile de son Fils[1]. Je vois saint Pacôme, qui, marchant sur les traces de saint Antoine, devient de son côté, dans un autre désert, le père d'une postérité innombrable. J'admire Hilarion, qui fuit de pays en pays, jusqu'au delà des mers, le bruit de ses vertus et de ses miracles qui le poursuit. J'entends un solitaire qui ayant vendu le livre des Évangiles, pour donner tout aux pauvres et pour ne posséder plus rien, s'écrie : J'ai tout quitté, même jusqu'au livre qui m'a appris à quitter tout. Un autre, c'est le grand Arsène, devenu sauvage, s'il m'est permis de parler ainsi, consolait les autres solitaires qui se plaignaient de ne le point voir, en leur disant : Dieu sait, Dieu sait, mes frères, si je ne vous aime point; mais je ne puis être avec lui et avec vous. Voilà les hommes que Dieu a montrés de loin au monde dans les déserts pour le condamner, et pour nous apprendre à le fuir.

Sortons, sortons de Babylone, persécutrice des enfants de Dieu, et enivrée du sang des saints; hâtons-nous d'en sortir, de peur de participer à ses crimes et à ses plaies. Ici je parle devant Dieu qui me voit, qui m'entend; je parle en Jésus-Christ, et c'est sa parole qui est dans ma bouche. Je vous dois la vérité; je vous la donne toute pure, sans exagération. Que celui qui est attaché au monde par des liens légitimes que la Providence a formés, y demeure en paix; qu'il en use comme n'en usant point : qu'il vive dans le monde sans y tenir ni par le plaisir, ni par intérêt; mais qu'il tremble, et qu'il ne se console qu'en s'abandonnant aux desseins de Dieu. Je dis bien davantage : que celui qui n'a jamais cherché le monde, et que Dieu y appelle par des marques décisives de vocation, y aille, et Dieu sera avec lui. « Mille traits tomberont à « sa gauche et dix mille à sa droite, sans le tou- « cher. Il foulera aux pieds l'aspic et le basilic, « le lion et le dragon[2]; » rien ne le blessera, pourvu qu'il n'aille qu'à mesure que Dieu le mènera par la main. Mais ceux que Dieu n'y mène point, iront-ils s'exposer d'eux-mêmes? craindront-ils de s'éloigner des tentations et de faciliter leur salut? Non; quiconque veut chercher Dieu, doit fuir le monde autant que son état lui permet de le fuir.

[1] *Apud. S. Athanas. Vit. S. Anton.* n° 81, t. I, part. III, p. 855, 856.
[2] *Ps.* XC, 7, 13

Mais que faire dans la retraite? quelles en seront les occupations? quel en sera le fruit? c'est ce qui me reste à vous expliquer.

SECOND POINT.

Toutes les communautés religieuses ont trois vœux qui font l'essentiel de leur état, pauvreté, chasteté, obéissance. La correction des mœurs et la stabilité, marquées dans la règle de saint Benoît, reviennent au même but, qui est de tenir les hommes dans l'obéissance jusqu'à la mort. Examinons, en peu de mots, tous ces divers engagements.

Rien n'effraye plus que la pauvreté : c'est pourquoi Jésus-Christ, qui est venu révéler des vérités cachées depuis l'origine des siècles, comme dit l'Évangile[1], commence ses instructions en renversant le sens humain par la pauvreté : « Bienheureux les pauvres d'esprit, » dit-il[2]; ailleurs il est dit : « Bienheureux les pauvres[3], » mais c'est la même chose; c'est-à-dire : Bienheureux ceux qui sont pauvres par l'esprit, par la volonté, par le mépris des fausses richesses, par le renoncement à tout bien créé, à tout talent naturel, au trésor même le plus intime et dont on est le plus jaloux, je veux dire de sa propre sagesse, de son propre esprit. Heureux qui s'appauvrit ainsi soi-même, qui ne se laisse rien : heureux qui est pauvre jusqu'à se dépouiller de tout soi-même; heureux qui n'a plus d'autre bien que la pauvreté du Sauveur, dont le monde a été ainsi enrichi, selon l'expression de saint Paul[4].

On promet à Dieu d'entrer dans cet état de nudité et de renoncement; on le promet, et c'est à Dieu : on le déclare à la face des saints autels; mais après avoir goûté le don de Dieu, on retombe dans le piége de ses désirs. L'amour-propre, avide et timide, craint toujours de manquer : il s'accroche à tout; comme une personne qui se noie se prend à tout ce qu'elle trouve, même à des ronces et à des épines, pour se sauver. Plus on ôte à l'amour-propre, plus il s'efforce de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre. Il est inépuisable en beaux prétextes : il se replie comme un serpent, il se déguise, il prend toutes les formes; il invente mille nouveaux besoins, pour flatter sa délicatesse et pour autoriser ses relâchements. Il se dédommage en petits détails des sacrifices qu'il a faits en gros : il se retranche dans un meuble, dans un habit, un livre, un rien qu'on n'oserait nommer; il tient à

[1] *Matth.* XIII, 35.
[2] *Ibid.* V, 3.
[3] *Luc.* VI, 20.
[4] II. *Cor.* VIII, 9.

un emploi, à une confidence, à une marque d'estime, à une vaine amitié. Voilà ce qui lui tient lieu des charges, des honneurs, des richesses, des rangs, que les ambitieux du siècle poursuivent : tout ce qui a un goût de propriété, tout ce qui fait une petite distinction, tout ce qui console l'orgueil abattu et resserré dans des bornes si étroites, tout ce qui nourrit un reste de vie naturelle, et qui soutient ce qu'on appelle moi ; tout cela est recherché avec avidité. On le conserve, on craint de le perdre ; on le défend avec subtilité, bien loin de l'abandonner : quand les autres nous le reprochent, nous ne pouvons nous résoudre à nous l'avouer à nous-mêmes ; on est plus jaloux là-dessus qu'un avare ne le fut jamais de son trésor.

Ainsi la pauvreté n'est qu'un nom, et le grand sacrifice de la piété chrétienne se tourne en pure illusion et en petitesse d'esprit. On est plus vif pour des bagatelles, que les gens du monde ne le sont pour les plus grands intérêts ; on est sensible aux moindres commodités qui manquent : on ne veut rien posséder, mais on veut tout avoir ; même le superflu, si peu qu'il flatte notre goût : non-seulement la pauvreté n'est point pratiquée, mais elle est inconnue. On ne sait ce que c'est que d'être pauvre par la nourriture grossière, pauvre par la nécessité du travail, pauvre par la simplicité et la petitesse du logement, pauvre dans tout le détail de la vie.

Où sont ces anciens instituteurs de la vie religieuse qui ont voulu se faire pauvres par sacrifice, comme les pauvres de la campagne le sont par nécessité ? Ils s'étaient proposé pour modèle de leur vie celle de ces ouvriers champêtres qui gagnent leur vie par le travail, et qui, par ce travail, ne gagnent que le nécessaire. C'est dans cette vraie et admirable pauvreté qu'ont vécu tant d'hommes capables de gouverner le monde, tant de vierges délicates nourries dans l'opulence et dans les délices, tant de personnes de la plus haute condition.

C'est par là que les communautés peuvent être généreuses, libérales, désintéressées. Autrefois les solitaires d'Orient et d'Égypte non-seulement vivaient du t avail de leurs mains, mais faisaient encore des aumônes immenses. On voyait sur la mer des vaisseaux chargés de leurs charités : maintenant il faut des revenus prodigieux pour faire subsister une communauté. Les familles accoutumées à la pauvreté épargnent tout, elles subsistent de peu ; mais les communautés ne peuvent se passer de l'abondance. Combien de centaines de familles subsisteraient honnêtement de ce qui suffit à peine pour la dépense d'une seule communauté ; qui fait profession de renoncer aux biens des familles du siècle, pour embrasser la pauvreté ! Quelle dérision ! quel renversement ! Dans ces communautés, la dépense des infirmes surpasse souvent celle des pauvres malades d'une ville entière. C'est qu'on est de loisir pour s'écouter soi-même dans les moindres infirmités ; c'est qu'on a le loisir de les prévenir, d'être toujours occupé de soi et de sa délicatesse ; c'est qu'on ne mène point une vie simple, pauvre, active et courageuse. De là vient, dans les maisons qui devraient être pauvres, une âpreté scandaleuse pour l'intérêt : le fantôme de communauté sert de prétexte pour le couvrir ; comme si la communauté était autre chose que l'assemblage des particuliers qui ont renoncé à tout, et comme si le désintéressement des particuliers ne devait pas rendre toute la communauté désintéressée.

Ayez affaire à de pauvres gens chargés d'une grande famille ; souvent vous les trouverez droits, modérés, capables de relâcher pour la paix et d'une facile composition. Ayez affaire à une communauté régulière, elle se fait un point de conscience de vous traiter avec rigueur. J'ai honte de le dire, je ne le dis qu'en secret et en gémissant, je ne le dis qu'à l'oreille, pour instruire les épouses de Jésus-Christ ; mais enfin il faut le dire, puisque malheureusement il est vrai. On ne voit point de gens plus ombrageux, plus difficultueux, plus tenaces, plus ardents dans les procès que ces personnes, qui ne devraient pas même avoir d'affaires. Cœurs bas, cœurs rétrécis, est-ce donc dans l'école chrétienne que vous avez été formés ? est-ce ainsi que vous avez appris Jésus-Christ, Jésus-Christ qui n'a pas eu de quoi reposer sa tête, et qui a dit, comme saint Paul nous l'assure : « On est bien plus heureux de donner « que de recevoir [1] ? »

[Mais ne vous imaginez pas que votre état soit plus pénible, parce que avez embrassé la pauvreté de Jésus-Christ.] Entrez dans les familles de la plus haute condition, pénétrez au dedans de ces palais magnifiques : le dehors brille, mais le dedans n'est que misère ; partout un état violent, des dépenses que la folie universelle a rendues comme nécessaires, des revenus qui ne viennent point, des dettes qui s'accumulent et qu'on ne peut payer, une foule de domestiques dont on ne sait lequel retrancher, des enfants qu'on ne peut pourvoir : on souffre, et on cache sa souffrance : non-seulement on est pauvre, selon sa condition, mais pauvre honteux ; et l'on fait souffrir d'autres pauvres, je veux dire des créanciers pauvres, prêts à faire banqueroute, et à la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle les ri-

[1] *Act.* xx, 35.

ches de la terre, voilà ces gens qui éblouissent les yeux de tout le genre humain!

Vierges pauvres, épouses de Jésus-Christ attaché nu sur la croix, oseriez-vous vous comparer avec les riches? Vous avez promis de tout quitter : ils font profession de chercher et de posséder les plus grands biens. Ne faites point cette comparaison par leurs biens et par les vôtres, mais par vos besoins et par les leurs. Quels sont vos vrais besoins auxquels on ne satisfait pas? Combien de besoins de leur condition auxquels ils ne peuvent satisfaire? Mais encore leur pauvreté est honteuse et sans consolation : la vôtre est glorieuse, et vous n'y avez que trop d'honneur à craindre.

Cette pauvreté, si toutefois on peut la nommer telle, puisque vous ne manquez de rien, est pourtant ce qui effraye, ce qui fait murmurer, ce qui fait qu'on porte impatiemment le joug de Jésus-Christ. Qu'il est léger, qu'il est doux, ce joug! on s'en trouve pourtant accablé. Quelle commodité de trouver tout dans la maison où l'on se renferme pour toute sa vie, sans avoir besoin du dehors, sans recourir à aucune industrie, sans être exposé aux coups de la fortune, sans être chargé d'aucune bienséance qui tyrannise, sans courir risque de perdre, sans avoir besoin de gagner, enfin étant bien sûr de ne manquer jamais que d'un superflu qui donnerait plus de peine que de plaisir! Qui est-ce qui pourrait se vanter d'en trouver autant dans sa famille? qui est-ce qui ne serait pas plus pauvre au milieu de ces prétendues richesses, qu'on ne l'est en se dépouillant ainsi de tout dans cette maison?

O mon Dieu! quand est-ce que vous donnerez des cœurs nouveaux, des cœurs dignes de vous, des cœurs ennemis de la propriété, des cœurs à qui vous puissiez suffire, des cœurs qui mettent leur joie à se détacher et à se priver de plus en plus, comme les cœurs ambitieux et avares du monde s'accoutument de plus en plus à étendre leurs désirs et leurs possessions? Mais qui est-ce qui osera se plaindre de la pauvreté? qu'il vienne, je vais le confondre; ou plutôt, ô mon Dieu! instruisez, touchez, animez, faites sentir jusqu'au fond du cœur combien il est doux d'être libre par la nudité, combien on est heureux de ne tenir à rien ici-bas.

Au vœu de pauvreté on joint celui de chasteté; mais vous avez entendu l'apôtre qui dit : « Je « souhaite que vous soyez débarrassés. » Et encore : « Ceux qui entrent dans les liens du ma- « riage sentiront les tribulations de la chair : et « je voudrais vous les épargner [1]. »

[1] I. *Cor.* VII, 28, 32.

Vous le voyez : la chasteté n'est point un joug dur et pesant, une peine et un état rigoureux; c'est au contraire une liberté, une paix, une douce exemption des soins cuisants et des tribulations amères qui affligent les hommes dans le mariage. Le mariage est saint, honorable, sans tache, selon la doctrine de l'apôtre [1]; mais, selon le même apôtre, il y a une autre voie plus pure et plus douce : c'est celle de la sainte virginité. Il est permis de chercher un secours à l'infirmité de la chair; mais heureux qui n'en a pas besoin et qui peut la vaincre, car elle cause de sensibles peines à quiconque ne la peut dompter qu'à demi.

Demandez, voyez, écoutez : que trouvez-vous dans toutes les familles, dans les mariages même qu'on croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des peines, des contradictions, des angoisses? Les voilà, ces tribulations dont parle l'apôtre; il n'en a point parlé en vain. Le monde en parle encore plus que lui; toute la nature humaine est en souffrance. Laissons là tant de mariages pleins de dissensions scandaleuses; encore une fois, prenons les meilleurs : il n'y paraît rien de malheureux; mais pour empêcher que rien n'éclate, combien faut-il que le mari et la femme souffrent l'un de l'autre!

Ils sont tous deux également raisonnables, si vous le voulez : chose étrangement rare, et qu'il n'est pas permis d'espérer; mais chacun a ses humeurs, ses préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelques convenances qu'ils aient entre eux, les naturels sont toujours assez opposés pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue : on se voit de si près, si souvent, avec tant de défauts de part et d'autre, dans les occasions les plus naturelles et les plus imprévues, où l'on ne peut point être préparé; on se lasse, le goût s'use, l'imperfection rebute, l'humanité se fait sentir de plus en plus; il faut à toute heure prendre sur soi, et ne pas montrer tout ce qu'on y prend; il faut à son tour prendre sur son prochain, et s'apercevoir de sa répugnance. La complaisance diminue, le cœur se dessèche; on se devient une croix l'un à l'autre : on aime sa croix, je le veux; mais c'est la croix qu'on porte. Souvent on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir tout ou plus, ou par une estime sèche, ou par une amitié altérée et sans goût, et qui ne se réveille que dans les fortes occasions. Le commerce journalièr n'a presque rien de doux : le cœur ne s'y repose guère; c'est plutôt une conformité d'intérêt, un lien d'honneur, un attachement fidèle, qu'une amitié sensible et cordiale.

[1] *Hebr.* XIII, 4.

Supposons même cette vive amitié : que fera-t-elle? où peut-elle aboutir? Elle cause aux deux époux des délicatesses, des sensibilités, des alarmes. Mais voici où je les attends : enfin, il faudra que l'un soit presque inconsolable à la mort de l'autre ; et il n'y a point dans l'humanité de plus cruelles douleurs, que celles qui sont préparées pour le meilleur mariage du monde.

Joignez à ces tribulations celle des enfants, ou indignes et dénaturés, ou aimables mais insensibles à l'amitié; ou pleins de bonnes et de mauvaises qualités, dont le mélange fait le supplice des parents; ou enfin heureusement nés et propres à déchirer le cœur d'un père et d'une mère, qui dans leur vieillesse voient, par la mort prématurée de cet enfant, éteindre toutes leurs espérances. Ajouterai-je encore toutes les traverses qu'on souffre dans la vie, par les domestiques, par les voisins, par les ennemis, par les amis même, les jalousies, les artifices, les calomnies, les procès, les pertes de biens, les embarras des créanciers? Est-ce vivre? O affreuses tribulations, qu'il est doux de vous voir de loin dans la solitude!

O sainte solitude, ô sainte virginité, heureuses les chastes colombes qui, sur les ailes du divin amour, vont chercher vos délices dans le désert! O âmes choisies et bien-aimées, à qui il est donné de vivre avec indépendance de la chair! Elles ont un Époux qui ne peut mourir, en qui elles ne verront jamais ombre d'imperfection; qui les aime, qui les rend heureuses par son amour : elles n'ont à craindre que de ne l'aimer pas assez, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas.

Car, il faut l'entendre, la virginité du corps n'est bonne qu'autant qu'elle opère la virginité de l'esprit. [Se contenter de la première,] ce serait réduire la religion à une privation corporelle, à une pratique judaïque. Il n'est utile de dompter la chair, que pour rendre l'esprit plus libre et plus fervent dans l'amour de Dieu. Cette virginité du corps n'est qu'une suite de l'incorruptibilité d'une âme vierge, qui ne se souille par aucune affection mondaine. Aimez-vous ce que Dieu n'aime pas; aimez-vous ce qu'il aime, d'un autre amour que le sien : vous n'êtes plus vierges : si vous l'êtes encore du corps, ce n'est plus rien; vous ne l'êtes plus par l'esprit. Cette fleur si belle est flétrie et foulée aux pieds : l'indigne créature, le mélange impur et honteux, enlève l'amour que l'Époux voulait seul avoir. Vous irritez toute sa jalousie, ô épouses adultères, votre cœur s'ouvre aux ennemis de Dieu. Revenez, revenez à lui; écoutez ce que dit saint Pierre : « Rendez vos âmes chastes par l'obéissance à la « charité [1]; » c'est-à-dire, qu'il n'y a que la loi du pur amour, qui rapporte tout à Dieu, par laquelle l'âme puisse être vierge et digne des noces de l'Agneau sacré.

Si donc on invite les vierges à conserver cette pureté virginale, ce n'est pas pour leur demander plus qu'aux autres; et quand même on leur demanderait des choses au-dessus du commun des chrétiens, ne doivent-elles pas donner à Dieu à proportion de ce qu'elles reçoivent de lui? Heureuses, s'il leur est donné de suivre l'Agneau partout où il va. Mais, de plus, cette virginité céleste n'est point une perfection rigoureuse qui appesantit le joug de Jésus-Christ. Au contraire, vous l'avez vu par les paroles de l'apôtre, et par la peinture sensible des gens qui languissent dans les liens de la chair, cette virginité n'est utile que pour rendre l'esprit vierge et sans tache, que pour mettre l'âme dans une plus grande liberté de vaquer à Dieu.

L'Église désirerait que tous pussent tendre à cet état angélique; et elle dit volontiers, comme saint Paul, à tous ses enfants [2] : « Je vous aime « d'un amour de jalousie, qui est la jalousie de « Dieu même : je vous ai tous promis à un seul « Époux, comme ne faisant tous ensemble qu'une « seule Épouse chaste; et cet Epoux, c'est Jésus-« Christ. » Je sais bien qu'il n'est pas donné à tous de comprendre ces vérités; mais enfin heureux ceux qui ont des oreilles pour les entendre, et un cœur pour les sentir.

La troisième promesse qu'on fait en renonçant au monde, c'est d'obéir toute sa vie aux supérieurs de la maison où l'on se voue à Dieu.

L'obéissance, me direz-vous, est le joug le plus dur et le plus pesant. N'est-ce pas assez d'obéir à Dieu et aux hommes, de qui nous dépendons naturellement, sans établir de nouvelles dépendances? En promettant d'obéir, on s'assujettit non-seulement à la sagesse et à la charité, mais aux passions, aux fantaisies, aux duretés des supérieurs, qui sont toujours des hommes imparfaits, et souvent jaloux de la domination. Voilà ce qu'on est tenté de penser contre l'obéissance. Écoutez, en esprit de recueillement et d'humilité, ce que je tâcherai de vous dire.

A proprement parler, ce n'est point aux hommes qu'il faut obéir; ce n'est point eux qu'il faut regarder dans l'obéissance. Quand ils exercent le ministère avec fidélité, ils font régner la loi; et loin de régner eux-mêmes, ils ne font que servir à la faire régner : non-seulement ils deviennent soumis à la loi comme les autres; mais

[1] I. *Petr.* I, 22.
[2] II. *Cor.* XI, 2.

ils deviennent effectivement les serviteurs de tous ceux à qui ils sont obligés de commander.

Ce n'est point ici un langage magnifique pour couvrir la domination; c'est une vérité que nous devons prendre à la lettre, aussi sérieusement qu'elle nous est enseignée par saint Paul et par Jésus-Christ même. Le supérieur vient servir, et non pas pour être servi. Il faut qu'il entre dans tous les besoins; qu'il se proportionne aux petits, qu'il se rapetisse avec eux, qu'il porte les faibles, qu'il soutienne ceux qui sont tentés; qu'il soit l'homme, non-seulement de Dieu, mais encore de tous les autres hommes qu'il est chargé de conduire; qu'il s'oublie, qu'il se compte pour rien, qu'il perde la liberté pour devenir, par la charité, l'esclave et le débiteur de ses frères; qu'en un mot il se fasse tout à tous pour les gagner tous. Jugez, jugez si ce ministère est pénible, et s'il vous convient, comme dit l'apôtre [1], d'être cause, par votre indocilité, que les supérieurs l'exercent avec angoisse et amertume.

Mais, direz-vous, les supérieurs sont imparfaits, et il faut souffrir leur caprice; c'est ce qui rend l'obéissance rude. J'en conviens; ils sont imparfaits, ils peuvent abuser de leur autorité : mais s'ils en abusent, tant pis pour eux; il ne vous en reviendra que des biens solides. Ce qui est caprice dans le supérieur par rapport aux règles de son ministère, est, par rapport à vous, selon les intentions de Dieu, une occasion de vous humilier, et de mortifier votre amour-propre trop sensible. Le supérieur fait une faute, mais il ne la fait qu'à cause que Dieu l'a permis; pour votre bien. Ce qui est donc en un sens la volonté injuste et capricieuse du supérieur, est-en un autre sens plus profond et plus important, la volonté de Dieu même sur vous.

Cessez donc de considérer le supérieur, qui n'est qu'un instrument indigne et défectueux d'une très-parfaite et très-miséricordieuse Providence. Regardez Dieu seul, qui se sert des défauts des supérieurs pour corriger les vôtres. Ne vous irritez pas contre l'homme, car l'homme n'est rien; ne vous élevez point contre celui qui vous tient la place de Dieu même, et en qui tout est divin pour votre correction, même jusqu'aux défauts par lesquels il exerce votre patience. Souvent les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus; parce que nous avons encore plus de besoin de mourir à nous-mêmes et à notre propre sens, que d'être éclairés, édifiés, consolés par des supérieurs sans défauts.

De plus : quelle comparaison entre ce qu'on souffre dans une communauté, des préventions, ou, si vous voulez, des bizarreries des supérieurs, et ce qu'il faudrait souffrir dans le monde d'un mari brusque, dur et hautain, d'enfants mal nés, de parents épineux, de domestiques indociles, infidèles, d'amis ingrats et injustes, de voisins envieux, d'ennemis artificieux et implacables, de tant de bienséances gênantes, de tant de compagnies ennuyeuses, de tant d'affaires pleines d'amertume? Quelle comparaison entre le joug du siècle et celui de Jésus-Christ, entre les sujétions innombrables du monde et celles d'une communauté?

Dans la communauté, la solitude, le silence, l'obéissance exacte à la règle et aux constitutions, vous garantissent presque de tout ce qu'il y aurait à souffrir des humeurs, tant des supérieurs que de vos égaux. Tout est réglé : en le suivant, vous en êtes quitte. La règle et les constitutions ne sont point des fardeaux ajoutés au joug de l'Évangile : [mais elles ne sont proprement que l'Évangile] expliqué en détail, et appliqué à la vie de communauté. Si la règle n'est que l'explication de l'Évangile pour cet état, les supérieurs ne sont que les surveillants pour faire pratiquer cette règle évangélique : ainsi tout se réduit à l'Évangile.

Lors même que les supérieurs, passant au delà des bornes, traitent durement leurs inférieurs, que peuvent-ils contre eux, à le bien prendre? Ce n'est presque rien : ils peuvent mortifier leur goût dans de petites choses, leur retrancher quelque vaine consolation, les critiquer un peu sèchement. Mais cela ne peut aller loin : comme les affaires du monde, ici tout est réglé, tout est écrit, tout a ses bornes précises. Les exercices journaliers ne laissent rien à décider : il n'y a qu'à chanter les louanges de Dieu, travailler, se trouver ponctuellement à tout, ne se mêler jamais des choses dont on n'est point chargé, se taire, se cacher, chercher son soutien en Dieu, et non dans les amitiés particulières. Le pis qui vous puisse arriver, c'est de n'être jamais dans les emplois de confiance, qui sont pénibles et dangereux, qu'on est fort heureux de n'avoir jamais, et qu'on est obligé de craindre. Le pis qui vous puisse arriver, c'est que les supérieurs vous humilient et vous mettent en pénitence : comme si vous ne deviez pas y être toujours! comme si la vie chrétienne et religieuse n'était pas un sacrifice d'amour, d'humiliation et de pénitence continuelle!

Où est-il donc, ce joug si dur de l'obéissance? Hélas! je dois bien plus craindre ma volonté propre que celle d'autrui. Ma volonté si bonne, si raisonnable, si vertueuse qu'elle soit, est toujours ma propre volonté, qui me livre à moi-même, qui me rend indépendant de Dieu, et propriétaire de ses dons, si peu que je m'y arrête. La volonté

[1] *Hebr.* XIII, 17.

d'autrui, qui a autorité sur moi, quelque injuste qu'elle soit, est à mon égard la volonté de Dieu toute pure. Le supérieur commande mal, mais moi j'obéis bien, heureux de n'avoir plus qu'à obéir. De tant d'affaires, il ne m'en reste qu'une; qui est de n'avoir plus ni volonté ni sens propre, de me laisser mener comme un petit enfant, sans raisonner, sans prévoir, sans m'informer : tout est fait pour moi, pourvu que je ne fasse qu'obéir. Dans cette candeur et cette simplicité enfantine, je n'ai qu'à me défendre de ma vaine et curieuse raison, qu'à n'entrer point dans les motifs des supérieurs, qu'à me décharger de tous mes soins sur leur sollicitude.

O douce paix! ô heureuse abnégation de soi-même! ô liberté des enfants de Dieu, qui vont comme Abraham, sans savoir où! O pauvreté d'esprit; par laquelle on se dépouille de sa propre sagesse et de sa propre volonté, comme on se dépouille de son argent et de son patrimoine! Par là tous les vœux, pris dans leur vraie perfection, se réunissent : le même pur amour, qui fait qu'on se renonce soi-même sans réserve, rend l'âme vierge aussi bien que le corps, appauvrit l'homme jusqu'à lui ôter son esprit et sa volonté, enfin le met dans une désappropriation de lui-même où il n'a plus de quoi se conduire, et où il ne sait plus que laisser faire autrui. Heureux qui fait ces choses, heureux qui les goûte, heureux même qui commence à les entendre et à leur ouvrir son cœur!

Qu'on ne dise donc plus que l'obéissance est rude : au contraire, ce qui est rude, c'est d'être livré à soi-même et à ses désirs. Malheur, dit l'Écriture[1], à celui qui marche dans sa voie, qui se rassasie du fruit de ses propres conseils. Malheur à celui qui se croit libre quand il n'est point déterminé par autrui, qui ne sent pas qu'il est entraîné au dedans par un orgueil tyrannique, par des passions insatiables; et même par une vaine sagesse, qui, sous une apparence pompeuse, est souvent pire que les passions mêmes! Non, qu'on ne dise plus que l'obéissance est rude : au contraire il est doux de n'être plus à soi, à ce maître aveugle et injuste. Que volontiers je m'écrie avec saint Bernard : Qui me donnera cent supérieurs, au lieu d'un, pour me gouverner? Ce n'est pas une gêne, c'est un secours : plus je dépendrai de mes supérieurs, moins je serai exposé à moi-même. Il en est des supérieurs comme des clôtures : ce n'est pas une prison qui tienne en captivité, c'est un rempart qui défend l'âme faible contre le monde trompeur, et contre sa propre fragilité. A-t-on jamais pris la garde d'un prince pour une troupe d'hommes qui lui ôtent la liberté? Celui qui se renferme dans une citadelle contre l'ennemi, conserve par là sa liberté, loin de la perdre.

Mais il est temps de finir : hâtons-nous de considérer le dernier engagement de cette maison, qui est celui d'instruire et d'élever saintement de jeunes demoiselles.

TROISIÈME POINT.

Saint Benoît n'a point cru troubler le silence et la solitude de ses disciples, en les chargeant de l'instruction de la jeunesse. Ils étaient moines, c'est-à-dire, solitaires, et ne laissaient point que d'enseigner les lettres saintes aux enfants qu'on voulait élever loin de la contagion du siècle. En effet on peut s'occuper au dedans d'une solitude de cette fonction de charité, sans admettre le monde chez soi : il suffit que les supérieurs aient avec les parents un commerce inévitable, qui est assez rare quand on le réduit au seul nécessaire. Tout le reste de la communauté jouit tranquillement de la solitude : on se tait toutes les fois qu'on n'est pas obligé d'enseigner; on ne parle que par obéissance, pour le besoin et avec règle : ce n'est ni amusement, ni conversation dissipante; c'est sujétion pénible, c'est travail réglé. Ce travail doit être mis à la place du travail des mains, pour les personnes qui sont si chargées de l'instruction, qu'elles ne peuvent travailler à aucun ouvrage : ce travail demande une patience infinie; il y faut même un grand recueillement : car si vous vous dissipez en instruisant, vos instructions deviennent inutiles; vous n'êtes plus qu'un airain sonnant, comme dit l'apôtre[1], qu'une timbale qui retentit vainement : vos paroles sont mortes, elles n'ont plus l'esprit de vie; votre cœur est déréglé, il n'a plus ni force, ni action, ni sentiment de vérité, ni grâce de persuasion, ni autorité; tout y languit, rien ne s'exécute que par forme.

Ne vous plaignez donc pas que l'instruction vous dessèche et vous dissipe : mais au contraire ne perdez jamais un moment pour vous recueillir et vous remplir de l'esprit d'oraison : afin que vous puissiez résister, dans vos fonctions, à la tentation de vous dissiper. Quand vous vous bornerez à l'instruction simple, familière, charitable, dont vous êtes chargées par votre état, votre vocation ne vous dissipera jamais : ce que Dieu fait faire n'éloigne jamais de Dieu; mais il ne le faut faire qu'autant qu'il y détermine, et donner tout le reste au silence, à la lecture et à l'oraison. Ces heures précieuses qui vous resteront, pourvu que vous les ménagiez fidèlement, seront le grain de

[1] *Prov.* I, 31.

[1] I. *Cor.* XIII, I.

senevé marqué dans l'Évangile[1], qui, étant le moindre des grains de la terre, croît jusqu'à devenir un grand arbre sur les branches duquel les oiseaux du ciel viennent se percher : tantôt un quart d'heure, tantôt une demi-heure, puis quelques minutes, si vous le voulez, tous ces moments entrecoupés ne paraissent rien; mais ils font tout, pourvu qu'en bon ménager on sache les mettre à profit. De plus grands temps que vous auriez à vous, vous laisseraient trop à vous-mêmes et à votre imagination : vous tomberiez dans une langueur ennuyeuse, dans des occupations choisies à votre mode, dont vous vous passionneriez. Il vaut mieux rompre sans cesse sa volonté dans des fonctions gênantes, par la décision d'autrui, que de se recueillir selon son goût et sa volonté propre. Quiconque fait la volonté d'autrui par un renoncement sincère à la sienne, fait une excellente oraison et un sacrifice d'holocauste qui monte en odeur de suavité jusqu'au trône de Dieu.

Ne craignez pas de n'être pas assez solitaires. O que vous aurez de silence et de solitude, pourvu que vous ne parliez jamais que quand votre fonction vous fera parler! Quand on retranche toutes le visites du dehors, excepté celles d'une absolue nécessité, qui sont très-rares; quand on retranche au dedans toutes les curiosités, les amitiés vaines et molles, les murmures, les rapports indiscrets, en un mot toutes les paroles oiseuses, dont il faudra un jour rendre compte; quand on ne parle que pour obéir, pour s'instruire, pour édifier, ce qu'on dit ne dissipe point.

Gardez-vous donc bien de vous considérer comme n'étant point solitaires, à cause que vous êtes chargées de l'instruction du prochain : cette idée de votre état serait pour vous un piége continuel. Non, non, vous ne devez point vous croire dans un état séculier; ce n'est qu'à force d'avoir renoncé au monde et à son commerce, que vous serez propres à en préserver cette jeunesse innocente, et précieuse aux yeux de Dieu. Plus vous avez d'embarras par cette éducation de tant de filles d'une naissance distinguée; plus vous êtes exposées par le voisinage de la cour, et par la protection que vous en retirez, moins vous devez avoir de complaisance pour le siècle. Si l'ennemi est à vos portes, vous devez vous retrancher contre lui avec plus de précaution, et redoubler vos gardes. O que le silence, que l'humilité, que l'obéissance, que l'obscurité, que le recueillement, que l'oraison sans relâche sont nécessaires aux épouses de Jésus-Christ, qui sont si près de l'enchantement de la cour et de l'air empesté des fausses grandeurs! Contre des périls si terribles, vous ne sauriez, je ne crains pas de le dire, être trop sauvages, trop alarmées, trop enfoncées dans votre solitude, trop attachées à toutes les choses extérieures qui vous sépareront du monde, de ses modes et de ses vaines politesses. Vous ne sauriez mettre trop de grilles, trop de clôtures, trop de formalités gênantes et ennuyeuses entre lui et vous. Craignez de ne pas passer assez pour de vraies religieuses, qui n'aiment que la réforme et l'obscurité, qui oublient le monde jusqu'à lui vouloir déplaire par leur simplicité; autrement vous vivez tous les jours sur le bord du plus affreux des précipices.

Mais un autre piége que vous devez craindre, c'est votre naissance. Épouses de Jésus-Christ, écoutez et voyez; oubliez la maison de votre père[1]. La naissance, qui flatte l'orgueil des hommes, n'est rien : c'est le mérite de nos ancêtres, qui n'est point le nôtre; c'est se parer du bien d'autrui : de plus ce n'est presque jamais qu'un vieux nom oublié dans le monde, avili par beaucoup de gens sans mérite, qui n'ont pas su le soutenir. La noblesse n'est souvent qu'une pauvreté vaine, ignorante et grossière; oisive, qui se pique de mépriser tout ce qui lui manque : est-ce là de quoi avoir le cœur si enflé? Jésus-Christ sort de tant de rois, de tant de souverains pontifes de la loi judaïque, de tant de patriarches, à remonter jusqu'à la création du monde; Jésus-Christ, dont la naissance était la plus illustre, sans comparaison, qui ait paru dans tout le genre humain, est réduit au métier de charpentier, grossier et pénible, pour gagner sa vie. Il joint à la plus auguste naissance l'état le plus vil et le plus méprisable, pour confondre la vanité et la mollesse des nobles, pour tourner en ignominie ce que la fausse gloire des hommes conserve avec tant de jalousie.

Détrompons-nous donc; il n'y a plus en Jésus-Christ de libres ni d'esclaves, de nobles ni de roturiers : en lui tout est noble par les dons de la foi; en lui tout est bas, tout est petit, tout est anéanti, par le renoncement aux vaines distinctions et par le mépris de tout ce que le monde trompeur élève. Soyons nobles comme Jésus-Christ; n'importe, il faut être charpentier avec lui; il faut, comme lui, travailler à la sueur de son front dans l'obscurité, dans le silence et l'obéissance. Vous qui étiez libres, vous ne l'êtes plus; la charité vous a faits esclaves. Vous n'êtes pas ici pour vous-mêmes; vous n'y êtes que les esclaves de ces enfants, qui sont ceux de Dieu. N'entendez-vous pas l'apôtre qui dit : « Étant libre, « je me suis fait esclave de tous pour les gagner

[1] *Matth.* XIII, 31, 32.

[1] *Ps.* XLIV, 11.

« tous[1] ? » voilà votre modèle. Cette maison n'est pas à vous, ce n'est point pour vous qu'elle a été dotée et fondée ; c'est pour l'éducation des jeunes demoiselles qu'on a fait cet établissement : vous n'y entrez que par rapport à elles, et pour le besoin qu'elles ont de quelqu'un qui les conduise et qui les forme. Si donc il arrivait ; ô Dieu, ne le souffrez jamais : que plutôt les bâtiments se renversent ! s'il arrivait que vous négligeassiez vos fonctions essentielles ; si, oubliant que vous êtes en Jésus-Christ les servantes de cette jeunesse, vous ne songiez plus qu'à jouir en paix des biens consacrés à leur éducation ; si l'on ne trouvait dans cette humble école de Jésus-Christ, que des dames vaines et fastueuses : hélas, quel scandale ! les épouses de Jésus-Christ, toutes couvertes de rides, deviendraient alors l'objet du mépris de ce monde même auquel elles auraient voulu plaire. Accoutumez-vous donc, dès le commencement, à aimer les fonctions les plus basses, à n'en mépriser aucune, à ne rougir point d'une servitude qui fait votre unique gloire. Aimez ce qui est petit, goûtez ce qui vous abaisse ; ignorez le monde, et faites qu'il vous ignore : ne craignez point de devenir grossières, à force d'être simples. La vraie, la bonne simplicité fait la parfaite politesse, que le monde, tout poli qu'il est, ne sait pas connaître. Il vaudrait bien mieux être un peu grossières pour être plus simples, plus éloignées des manières vaines et affectées du siècle.

Mais puisque vous êtes destinées à l'instruction de la jeunesse, il faut sans doute que vous soyez exactement instruites des choses que vous devez apprendre à ces enfants. Vous devez savoir les vérités de la religion, les maximes d'une conduite sage, modeste et laborieuse ; car vous devez former ces filles, ou pour des cloîtres, ou pour entrer dans des familles honnêtes et chrétiennes, où le capital est la sagesse des mœurs, l'application à l'économie, et l'amour d'une piété simple. Ainsi apprenez-leur à se taire et à se cacher, à travailler, à souffrir, à obéir et à épargner. Voilà ce qu'elles auront besoin de savoir, supposé qu'elles se marient. Mais fuyez comme un poison toutes les curiosités, tous les amusements d'esprit ; car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par leur esprit, que par leur corps. Souvent les lectures qu'elles font, avec tant d'empressement, se tournent en parures vaines et en ajustements immodestes de leur esprit ; souvent elles lisent par vanité comme elles se coiffent. Il faut faire de l'esprit comme du corps ; tout superflu doit être retranché : tout doit sentir la simplicité et l'oubli de soi-même. O quel amusement pernicieux, dans ce qu'on appelle lectures les plus solides ! On veut tout savoir, juger de tout, se faire valoir sur tout. Rien ne ramène tant le monde vain et faux dans les solitudes, que cette vaine curiosité des livres. Si vous lisez simplement pour vous nourrir des paroles de la foi, vous lirez peu ; vous méditerez beaucoup ce que vous aurez lu.

Pour bien lire, il faut digérer la lecture, et la convertir en sa propre substance. Il n'est pas question d'avoir compris un grand nombre de vérités lumineuses ; il est question d'aimer beaucoup chaque vérité, d'en laisser pénétrer peu à peu son cœur, de regarder longtemps de suite le même objet, de s'y unir, moins par des réflexions subtiles, que par le sentiment du cœur. Aimez ; aimez, vous saurez beaucoup en apprenant peu, car l'onction intérieure vous enseignera toutes choses. O qu'une simplicité ignorante qui ne sait qu'aimer Dieu, sans s'aimer soi-même, est au-dessus de tous les docteurs ! L'esprit lui suggère toutes vérités sans les lire en détail : car il lui fait sentir par une lumière intime et profonde, une lumière de vérité, d'expérience et de sentiment, qu'elle n'est rien, et que Dieu est tout. Qui sait cela, sait tout : voilà la science de Jésus-Christ, en comparaison de laquelle toute la sagesse mondaine n'est que perte et ordure, selon saint Paul[1]. Par cette simplicité, vous parviendrez à instruire le monde sans avoir aucun commerce dangereux avec lui ; vous redresserez, vous arroserez, vous ferez croître et fleurir ces jeunes plantes, dont les fruits se communiqueront ensuite dans tout le royaume : vous formerez de dignes vierges, qui répandront dans les cloîtres le doux parfum de Jésus-Christ ; vous procurerez à la société des mères de familles, recommandables par leur vertu, qui seront pour leurs enfants des sources de grâces et de bénédiction, et qui contribueront par leur piété, et l'exemple de toute leur conduite, à faire aimer et révérer le Dieu que nous adorons, qui est aujourd'hui si peu connu et si mal servi.

Seigneur, répandez votre esprit sur cette maison qui est la vôtre ; couvrez-la de votre ombre ; protégez-la du bouclier de votre amour ; soyez tout autour d'elle, comme un rempart de feu, pour la défendre de tant d'ennemis. Tandis que votre gloire habitera au milieu comme dans son sanctuaire, ne souffrez pas, Seigneur, que la lumière se change en ténèbres, ni que le sel de la terre s'affadisse et soit foulé aux pieds. Donnez des cœurs selon le vôtre, l'horreur du monde, le mépris de soi-même, le renoncement à tout

[1] *I. Cor.* IX, 19.

[1] *Philipp.* III, 8.

amour-propre, et le divin et généreux amour qui est l'âme de toutes les véritables vertus; amour si ignoré, mais si nécessaire; amour dont ceux mêmes qui en parlent, et qui le désirent, ne comprennent point l'étendue sans bornes; amour sans lequel toutes les vertus sont superficielles, et ne jettent point de profondes racines dans les cœurs; amour qui fait seul la parfaite adoration en esprit et en vérité; amour, unique fin de notre création. O amour, venez vous-même; animez, régnez, vivez: consumez tout l'homme, par vos flammes pures; qu'il ne reste que vous pour l'éternité.

PREMIÈRE EXHORTATION

A L'OUVERTURE D'UNE VISITE

FAITE EN LA COMMUNAUTÉ DE SAINTE-URSULE DE MEAUX LE 9 AVRIL 1685 *.

Quelle est la fin et quels doivent être les fruits de la visite du prélat. Dispositions nécessaires aux religieuses pour en profiter. Effets admirables que produit la grâce dans une âme qui en est remplie. Crucifiement qui constitue toute la perfection religieuse. Les restes de l'amour du monde, combien pernicieux. Obligation imposée aux personnes religieuses de prier pour les besoins de l'Église, et de gémir sur le triste état des pécheurs. Tendres invitations du prélat pour porter toutes les sœurs à lui ouvrir leur cœur sans déguisement.

Si quis sitit, veniat ad me, et bibat.

Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi; je lui donnerai à boire d'une eau vive qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle, et il n'aura plus soif. Ce sont les paroles sacrées que Jésus-Christ a prononcées dans l'évangile de ce jour, parlant au peuple dans le temple de Jérusalem.

Ce n'est pas sans mystère que Jésus-Christ a proféré ces admirables paroles au jour que les Juifs célébraient une fête parmi eux, où on apportait de l'eau dans un bassin, pour certains usages dans une cérémonie: ce qu'il n'est pas nécessaire de vous expliquer ici; puisque Jésus-Christ ne dit ces mêmes paroles que dans un sens mystique et sublime, qui ne signifiait rien autre chose que l'eau de la grâce qu'il voulait donner abondamment. Il parlait de cette eau mystérieuse qu'il désirait répandre dans les âmes, et dont il voulait établir la source dans son Église. Ces mêmes paroles signifiaient encore le zèle qu'avait le Sauveur, de voir venir à lui les hommes pour prendre ces eaux de salut et de grâce; et la disposition qui est nécessaire pour les recevoir, représentée par la soif qui marque aussi très-bien le désir et la préparation qu'il faut que vous apportiez à la grâce qu'il vous veut conférer dans cette occasion par mon ministère.

Remarquez, mes filles, que Jésus-Christ jeta un grand cri, disant: « Si quelqu'un a soif, qu'il « vienne à moi et je lui donnerai à boire [1]. » Ce cri est en faveur des pécheurs, pour qui il demande miséricorde; il est en faveur des justes et des âmes fidèles dont il désire la perfection et la sainteté. Il crie pour les appeler à lui; afin de répandre en elles avec plus d'abondance, l'eau de ses divines grâces. Mais ce cri nous représente encore ceux qu'il jette dans l'Église et dans nos mystères. Il crie dans ce temps par la bouche des prédicateurs, qui excitent les peuples à faire des fruits dignes de pénitence. Il crie à l'autel, quand il dit par la bouche des prêtres: « Faites ceci en « mémoire de moi [2]. » Ces paroles sont un cri de l'amour de Jésus-Christ qui demande le nôtre. Il crie dans les mystères de ce temps: il criera bientôt de la croix, par toutes ses plaies et par son sang, demandant à son Père le salut de tous les hommes, pour qui il va donner sa vie adorable. Il crie spirituellement dans les âmes, par les mouvements intérieurs que son divin Esprit y forme. Il a crié dans vos cœurs, mes filles; c'est cet Esprit saint qui a formé ces cris qu'il y a si longtemps que vous faites entendre, et qui sont parvenus jusqu'à mes oreilles, et qui m'ont fait connaître vos désirs. Combien y a-t-il, mes chères sœurs, que vous me demandez cette visite, et que vous reconnaissez vous-mêmes le besoin que vous en avez! Vous la souhaitez toutes unanimement: vous vous êtes, sans doute, préparées à recevoir les grâces de cette même visite, et les effets qu'elle doit produire chez vous, et pour lesquels je la viens faire. Je viens confirmer et je désire accroître le bien que j'y trouverai, et détruire l'imperfection jusqu'à la racine. Mais il faut que vous ayez un véritable esprit de renouvellement, et un désir sincère de coopérer à nos soins de tout votre pouvoir.

Va, dit Dieu autrefois au prophète Jonas [3], comme nous venons de lire en la messe: Lève-toi pour aller à Ninive vers mon peuple, prêche-leur la pénitence, et les avertis de ma part qu'ils aient à changer de vie; qu'ils se convertissent de tout leur cœur à moi qui suis leur Dieu et leur Seigneur: autrement que dans quarante jours Ninive sera renversée et entièrement détruite. Si ces paroles donnèrent de la frayeur à ce peuple, et

* Ce discours et les suivants nous ont été conservés par les religieuses ursulines de la ville de Meaux, qui avaient soin d'écrire les instructions que Bossuet leur faisait. On ne saurait trop louer le zèle de ces dignes religieuses pour se nourrir des vérités que leur enseignait ce vigilant pasteur, et pour transmettre à la postérité les monuments de sa sollicitude. (*Édit. de Déforis.*)

[1] *Joan.* VII, 37.
[2] *Luc.* XXII, 19.
[3] *Joan.* III, 2 et seqq.

eurent tant de pouvoir et tant d'effet, celles que je viens de vous dire de la part de Dieu ne vous doivent pas moins émouvoir de respect et de crainte. Il y a ici plus que Jonas; et celui qui m'envoie à vous est le même Dieu, grand et redoutable.

Je viens donc aujourd'hui de sa part vous prêcher la pénitence, le changement et le renouvellement de vie, le mépris du monde, le parfait renoncement à vous-mêmes, la soumission d'esprit, la mortification des sens : en un mot, je viens faire cette visite pour réparer tout ce qu'il y aurait de déchet en la perfection religieuse dans votre maison; pour éteindre, pour détruire et anéantir les plus petits restes de l'amour du monde et des choses de la terre. Il faut faire périr les moindres inclinations de ce monde corrompu; il faut qu'il meure, qu'il y meure, qu'il expire, qu'il y rende le dernier soupir. Venez donc, mes filles, travailler toutes avec moi, pour exterminer tout ce qui ressent encore ce monde criminel. Venez m'aider à renverser Ninive : détruisons tout ce qu'il y a encore de trop immortifié, de trop mondain; enfin tout ce qui est trop naturel et imparfait en vous, sans pardonner à la moindre chose et sans rien épargner.

Dites-moi, mes sœurs, quelles sont maintenant vos inclinations et vos pensées; vous êtes, par vos vœux, mortes au monde et à tout ce qui est créé : que souhaitez-vous à présent? avez-vous d'autres désirs que ceux qui vous doivent élever sans cesse vers les biens de l'éternité bienheureuse, et vous y faire aspirer à tout moment? Si votre cœur a encore quelque mouvement qui le possède, il faut désormais que ce soit pour la justice, pour la perfection et la sainteté de chacune de vous en particulier, et de tout votre monastère, par le moyen de cette visite. Souhaitez véritablement d'en recevoir les grâces; demandez qu'elles soient répandues en vos âmes. C'est là, mes filles, désirer la justice; comme dit Jésus-Christ dans son Évangile, lorsqu'il a prononcé cet oracle sur la montagne : « Bienheureux « ceux qui ont faim et soif de la justice, ils se« ront rassasiés[1]. » Vous serez parfaitement rassasiées, si vous n'avez que cet unique désir. Il vous donnera à boire de cette eau vive qui éteindra votre soif. Demandez-lui comme la Samaritaine[2], et il vous donnera cette eau dont je vous parle; qui n'est autre que la grâce, de laquelle il veut remplir vos âmes dans cette fonction sainte que je viens exercer chez vous : car si nous ne méritons pas que ces eaux soient en nous pour nous-mêmes, nous les avons toutefois pour les répandre dans les autres. La source en est dans l'Église : elle est dans mon ministère pour les épancher dans vos cœurs; puisque par mon caractère et en qualité de son ministre, quoique indigne, je vous représente sa personne. Vous en serez toutes pénétrées dans cette action sainte, si vous n'y apportez qu'un esprit soumis et détaché de toutes choses.

La grâce est, selon la théologie, une qualité spirituelle que Jésus-Christ répand dans nos âmes, laquelle pénètre le plus intime de notre substance, qui s'imprime dans le plus secret de nous-mêmes, et qui se répand dans toutes les puissances et les facultés de l'âme qui la possède intérieurement, la rend pure et agréable aux yeux de ce divin Sauveur, la fait être son sanctuaire, son tabernacle, son temple, enfin son lieu de délices. Quand une âme est ainsi toute remplie, l'abondance de ces eaux rejaillit jusqu'à la vie éternelle; c'est-à-dire, qu'elle élève cette âme jusqu'à l'heureux état de la perfection. N'est-ce pas ce que dit Jésus-Christ : « Des fleuves sortiront de son ven« tre[1]; » la fontaine de ces eaux vives rejaillissant jusqu'à la vie éternelle, qui est précédée ici-bas de la grâce et de la sainteté? On voit l'épanchement de ces eaux jusque sur les sens extérieurs : sur les yeux, par la modestie; dans les paroles, par le silence religieux, et par une sainte circonspection et retenue à parler; en un mot, une personne paraît mortifiée en toutes ses actions; elle se montre partout, possédée de la grâce au dedans d'elle-même, contraire à l'esprit du monde, ennemie de la nature et des sens, mais toute pleine des vertus et de l'esprit de Jésus-Christ.

Je ne sais, mes filles, si vous avez assez bien pesé l'importante vérité contenue en ces paroles de saint Paul[2], lorsqu'il dit qu'il est crucifié au monde et que le monde est crucifié pour lui? Ces paroles renferment, si vous y prenez garde, toute la perfection religieuse, à laquelle vous devez sans cesse aspirer. Être crucifié au monde, c'est y renoncer, n'y plus penser, n'avoir que du dégoût et de l'aversion de toutes ses maximes, avoir du mépris pour l'honneur et pour tout ce qui est vain, mépriser le plaisir et tout ce que le monde estime, n'avoir plus la moindre attache à tout ce qui s'appelle complaisance en vous-mêmes; au contraire faire état partout et en toutes choses de la simplicité chrétienne, et de l'esprit de la croix de Jésus-Christ : voilà ce que c'est d'être crucifié au monde. Mais ce n'est pas

[1] *Matth.* V, 6.
[2] *Joan.* IV, 15.

[1] *Joan.* VII, 38.
[2] *Gal.* VI, 14.

encore assez ; il faut que le monde soit crucifié pour vous. C'est, mes filles, que vous ne devez pas seulement oublier ce malheureux monde, mais aussi le monde vous doit oublier : et pour vivre saintement dans votre état, vous devez souhaiter d'en être oubliées; vous devez désirer d'être effacées de sa mémoire, comme des personnes mortes et ensevelies avec Jésus-Christ.

Considérez-vous comme mortes au monde, et qu'il est pareillement mort pour vous. Dès que vous vous êtes ensevelies dans le sépulcre de la religion, vous séparant du monde, vous avez dû mourir à tout le sensible, par la mortification et un renoncement total à tout ce qui est mortel et terrestre. Faites donc maintenant vivre Jésus-Christ en vous par sa grâce, ne respirez que pour lui; n'agissez que par son esprit, et soyez-en parfaitement possédées : mourez tous les jours à votre esprit propre et à votre jugement, le soumettant à l'obéissance; mourez à vos désirs et à vos sens, mourez à vous-mêmes: étouffez le plus petit mouvement de la concupiscence, dès qu'il s'élève en vous. Enfin, mes sœurs, rendez le dernier soupir de la vie imparfaite; et encore tant soit peu engagées dans les illusions du monde, dites-lui un adieu général et éternel : autrement, si vous ne mourez de cette mort mystique, prenez garde que quelque reste dangereux de la corruption de ce monde malheureux ne dessèche et ne détruise en vos âmes ces eaux de grâce que je viens y verser par cette visite, ou même ne vous rende incapables de les recevoir, et ne les empêche d'entrer.

Il en est des objets du monde qui offusquent notre imagination, qui occupent et amusent notre esprit, comme d'une fontaine pleine d'eau vive, qui ne pourrait rejaillir, ni même retenir ses eaux, si le conduit en était bouché; parce que la liberté de couler et de se répandre lui étant ôtée, cette fontaine sans doute viendrait à sécher, et la source en tarirait. La même chose arrive à l'égard de ces eaux de grâce dont je désire remplir votre cœur. Si ce même cœur est encore prévenu d'inclinations inquiètes, ou occupé des objets de la terre; si le monde, ou quoi que ce soit de créé, vous remplit l'esprit et possède votre affection, s'il a quelque pouvoir d'y faire des impressions, et s'il se propose encore à vos sens comme un objet attrayant, vous deviendrez comme cette fontaine : vous ne pourrez recevoir ces saintes et mystiques eaux; parce qu'il est impossible de remplir ce qui est déjà plein : ou bien vous ne pourrez conserver longtemps ces grâces dont nous parlons; car l'esprit du monde et l'esprit de Jésus-Christ ne sauraient compatir ensemble, et ne peuvent demeurer dans une âme. Ces eaux divines ne rejailliront point jusqu'à la vie éternelle, à moins que, pour les conserver, vous ne vous dégagiez entièrement de tout ce qui vous empêche de vivre à Jésus-Christ et de sa divine vie; à moins que vous ne deveniez insensibles comme des personnes mortes et crucifiées au monde, qui l'ont mis si fort en oubli, qu'elles ne pensent jamais à lui qu'avec horreur, ou avec compassion de tant d'âmes qui sont emportées par sa corruption, et afin de vous employer sans cesse à demander miséricorde pour ce monde malheureux qui retient tant de personnes continuellement exposées au danger de se perdre et de se damner pour jamais.

Vous le devez, mes filles; ce sont les obligations de votre état. Je vous exhorte, de tout mon pouvoir, à vous en acquitter avec grand soin. Offrez sans cesse des prières à la divine Majesté, pour toutes la nécessités de l'Église : priez pour obtenir la conversion des infidèles, des pécheurs et des mauvais chrétiens, et demandez à Dieu qu'il touche leurs cœurs. Gémissez devant lui pour tant de prêtres qui déshonorent leur caractère, qui profanent les choses saintes, et qui ne vivent pas conformément à leur dignité et à la sainteté de leur état. Affligez-vous pour ces femmes et ces filles mondaines qui n'ont point cette pudeur qu'elles devraient avoir, qui est l'ornement de votre sexe; pour tant de chrétiens et de chrétiennes qui s'abandonnent à toutes leurs inclinations déréglées, et qui suivent malheureusement les pernicieuses maximes du monde et ses damnables impressions. Ayez, mes filles, du zèle et de la charité pour toutes ces personnes qui sont dans le chemin de perdition, prêtes à tomber dans des abîmes éternels. Faites monter vos prières au ciel comme un encens devant le trône de Dieu, pour apaiser sa colère irritée contre tous ces pécheurs qui l'offensent si outrageusement. Revêtez-vous des entrailles de miséricorde : pleurez sur ces grands maux, pour ces nécessités, et pour tant de misères qui vraiment sont dignes de compassion et de larmes. Voilà, mes sœurs, de quelle manière vous devez conserver le souvenir du monde; c'est ainsi qu'il faut y penser, et non autrement : hors de là il vous doit être à dégoût; tout vous y doit être fort indifférent, et ne doit point entrer dans vos pensées.

Que toute votre occupation d'esprit soit de vous appliquer sérieusement à opérer votre salut, en travaillant pour vous avancer à la perfection où vous êtes obligées de tendre sans cesse : vous ne vous sauverez pas, si vous n'y aspirez avec amour et ferveur le reste de vos jours. Renouvelez donc en vous ce désir, dans cette visite que je commence aujourd'hui, à ce dessein de vous porter

toutes à la perfection, et pour vous sanctifier. Pour correspondre de votre part à nos intentions, souvenez-vous de ces paroles portées dans l'Évangile, que Jésus-Christ prononça avec tant de zèle et tant de douceur : « Venez à moi, dit-il[1], vous « qui êtez travaillés et chargés de quelques peines, « et je vous soulagerai. » Je vous dis la même chose, mes filles; je vous adresse les mêmes paroles en vous conviant toutes de venir m'ouvrir vos cœurs sans crainte : dites-moi avec confiance tout ce qui vous pèse, tout ce qui vous fait peine, je vous soulagerai. Venez donc à moi sans rien craindre; apportez-moi un cœur sincère, un cœur parfaitement soumis et un cœur simple : ce sont les dispositions que je veux voir, et que je demande de vous toutes, et avec lesquelles vous devez venir en ma présence. Déclarez-moi tout ce qu'en conscience vous voyez être nécessaire ou utile que je connaisse pour le bien de votre communauté : je vous y oblige; je vous ordonne de ne me rien soustraire, par tout ce saint pouvoir que j'exerce en vertu de mon caractère.

Je vous dénonce de la part de Dieu tout-puissant, au nom duquel je vous parle, par l'autorité que je tiens de lui, et par tout l'empire qu'il me donne sur vous toutes et sur chacune de vos âmes, que si vous êtes sincères et sans déguisement, je demeurerai chargé de tout ce que vous me direz : au contraire, ce que vous voudrez me cacher et me taire, je vous déclare que je vous en charge vous-mêmes, et que ce sera un poids qui vous écrasera. Prenez garde à ceci, mes sœurs; ne taisez pas ce qu'il est utile de me dire, non tant pour vous décharger que pour nous donner les connaissances nécessaires : ne m'apportez que des choses véritables et utiles pour la communauté ou pour votre particulier; qu'il n'y ait rien d'inutile : mais parlez-moi avec franchise, et ne craignez point de me fatiguer; puisque je veux bien vous écouter, et vous donner tout le temps que vous pouvez souhaiter pour votre instruction et pour votre consolation. Vous ne me serez point à charge, tant que je verrai, en ce que vous me direz, de l'utilité pour vous ou pour le public : au contraire, je vous écouterai, je vous répondrai selon les mouvements de Dieu, et avec les paroles qu'il me mettra en la bouche. Ainsi vous serez instruites, et vous recevrez les secours dont vous pouvez avoir besoin; et moi je vous dirai ce que son divin Esprit me donnera pour vous, chacune selon ce que je verrai qui lui sera propre, pour procurer votre perfection et votre paix : car je désire profiter à tout le monde, et qu'il n'y ait pas une de vous qui ne prenne en cette visite l'esprit d'un saint renouvellement en la perfection de son état. Je vous y porterai toutes en général, et chacune en particulier. Dieu m'envoie à vous pour détruire Ninive, c'est-à-dire, pour déraciner jusqu'aux plus petites inclinations de la nature corrompue, et toutes les imperfections contraires à votre sainteté. Si ce peuple fit pénitence à la voix d'un prophète, et s'il se rendit docile à sa parole, comme nous l'avons lu en la sainte épître de ce jour; avec quelle docilité devez-vous coopérer à notre dessein, et n'y apporter nul obstacle?

Venez donc à moi, mes filles, avec un grand zèle de votre avancement et un saint désir de la perfection : ne craignez point de me découvrir vos besoins; ouvrez-moi vos consciences, et n'hésitez pas de me dire tout ce qui sera pour votre bien et même pour votre consolation. Je sais que l'office des pasteurs des âmes est de confirmer les fortes, et de compatir aux infirmes, de les consoler en leurs faiblesses, de les soulever et de les charger sur leurs épaules : c'est ce que je me propose de faire en cette visite. Les fortes, nous travaillerons à les animer de plus en plus à la perfection, et à les transporter jusqu'au ciel : les faibles, nous les encouragerons; nous nous abaisserons jusqu'à leurs faiblesses pour les relever et les fortifier : nous les porterons sur nos épaules; et les unes et les autres, nous les animerons et nous tâcherons de les faire marcher, et de les élever toutes à la perfection où elles sont appelées. En un mot, nous désirons réparer tout ce qui serait déchu en l'observance régulière, rallumer ce qui serait éteint en la charité, et établir une ferme et solide paix. A cet effet, je prétends réunir tout ce qui serait tant soit peu divisé; je viens établir la concorde, en dissipant les plus faibles dispositions et les plus légers sentiments contraires. Je veux ruiner et anéantir jusqu'au plus petit défaut contraire à la charité, et détruire tous les empêchements de la parfaite union, jusqu'aux moindres fibres. Il faut réparer toutes les ruines de cette vertu, et remédier à tout ce qui s'y oppose, pour faire fleurir l'ordre et la perfection dans votre communauté. Pour cela, ne négligez aucune des déclarations sincères et véritables qui seront requises; puisque les connaissances que vous me donnerez me serviront à faire régner Jésus-Christ par une charité parfaite et une paix inaltérable en ce monde, qui vous conduira au repos éternel de l'autre. C'est ce que je vous souhaite à toutes : cependant je prie Dieu qu'il vous bénisse, et qu'il vous remplisse de ses grâces.

••••••••

[1] *Matth.* XI. 28.

DEUXIÈME EXHORTATION

FAITE DANS LE CHOEUR,

A LA CONCLUSION DE LA VISITE,

LE 27 AVRIL 1685.

Silence et recueillement nécessaires pour écouter l'Esprit de Jésus-Christ au dedans de soi-même. Funestes suites de la dissipation, et de l'attache aux choses sensibles. Obligation d'écouter Dieu dans ses supérieurs. Soumission et respect qui leur sont dus, ainsi qu'aux confesseurs et directeurs. Maux que cause dans les communautés le peu de respect pour le silence. De quelle manière on doit y parler de ses mécontentements. Partialités qu'il faut en bannir.

Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum.

Que tout homme soit prompt à écouter, et tardif à parler. Paroles de l'épître de saint Jacques, I, 19.

Dans ces paroles, mes filles, je renferme tout le fruit de la visite, et j'y fais consister toute la perfection de cette communauté. Je me restreins seulement à vous recommander ces deux choses : Qu'on soit prompt à écouter, et tardif à parler. Que veut dire, mes sœurs, être prompt à écouter? qu'est-ce que vous devez écouter, et qui devez-vous écouter?

Vous devez écouter premièrement cette chaste vérité qui vient se répandre dans notre cœur, quand elle le trouve préparé, tranquille et pacifique. C'est l'esprit de Jésus-Christ qu'il faut écouter au dedans de vous-mêmes, et qui vous parle par ses inspirations, par ses vocations intérieures, par ses attraits et par ses touches secrètes, par ses impressions amoureuses et par ses grâces prévenantes. Il faut, mes filles, l'écouter avec attention, et observer ses moments favorables, où il veut répandre dans votre cœur les pures lumières de la sagesse et de la grâce. Il faut se rendre bien attentive quand ce divin Esprit frappe à la porte de ce même cœur, pour s'y faire entendre en qualité de docteur et de maître. C'est en ces temps heureux qu'il faut être tranquille, et parfaitement dégagé du bruit et du tumulte des créatures. Il faut être libre de toute inquiétude, de toute passion forte; en un mot, il faut un silence et une récollection parfaite pour entendre intérieurement la voix de Dieu. Quand le créateur parle, il faut que la créature cesse de parler, et qu'elle se taise par un grand recueillement. L'Esprit de Dieu, qui ne se plaît à demeurer que dans un cœur paisible et tranquille, ne vient jamais dans une âme toujours agitée, ou souvent troublée par le désordre et le bruit que causent ses passions, et l'émotion de ses sentiments : il n'habite point aussi dans une âme dissipée, distraite, qui aime l'épanchement, et qui cherche à se répandre au dehors par ces discours inutiles et ces conversations si ennemies de la vie intérieure.

Prenez donc garde, mes filles, de ne pas vous étourdir vous-mêmes ; et n'empêchez pas l'Esprit saint, qui est en vous, de parler à vos cœurs. Souvenez-vous que c'est un esprit pacifique qui vient se communiquer avec paix et avec douceur, non avec force et violence, et qui n'entre jamais dans un cœur au milieu des tempêtes, des orages et de ces vents furieux qui ne sont propres qu'à déraciner les cèdres du Liban : il y veut venir avec une paix amoureuse, et dans un agréable et doux zéphyr, dont parle l'Écriture sainte [1], qui anime une âme et qui la remplisse d'une véritable joie par la douceur des grâces qui lui sont données, et que cet Esprit de sainteté lui communique en se venant insinuer en elle suavement, bénignement, parce qu'il la trouve dans la paix et dans le silence. Écoutez donc Dieu parler au fond de vous-mêmes ; et n'ayez que le soin de votre perfection, sans vous mettre en peine que de ce qui vous peut empêcher d'y parvenir.

Il n'y a qu'une seule chose nécessaire; c'est Dieu seul qui doit occuper vos pensées et posséder votre cœur. Hé ! de quoi profitent les applications que l'on donne aux choses de la terre, et tant d'empressements surperflus et distrayants que l'amour-propre fait naître dans le cœur humain? Si vous retranchez tout cela par le dégagement des créatures, vous aurez cette félicité qui se goûte dans la cessation et le repos de tous les désirs. Jésus-Christ est le centre de votre paix ; et tous les troubles, toutes les peines et les difficultés qui vous peuvent faire obstacle, en la voie de la perfection et de votre salut, ne viennent que des dissipations et des amusements hors de lui, et ensuite des passions du cœur mal fortifiées et déréglées, qui suivent ces états trop ordinaires de distraction et d'égarement parmi les choses terrestres, où l'on fait de si grandes pertes.

Mes filles, il n'y a plus rien pour vous sur la terre de nécessaire; Jésus-Christ est votre unique besoin, le seul bien qui vous suffit et qu'il faut que vous cherchiez sans cesse. Ayez donc une âme pure et simple, et qui tende toujours à réunir en Dieu toutes ses puissances intérieures et ses opérations extérieures, par la récollection et la retraite, où vous entendrez la voix de votre époux. Ce n'est que dans le silence, et dans le retranchement des discours inutiles et distrayants, qu'il vous visitera par ses inspirations et par ses grâces, et qu'il fera sentir sa présence à votre intérieur.

[1] III. *Reg.* XIX, 12.

Mais il faut encore écouter Dieu parler par le ministère des supérieurs, qui vous représentent Jésus-Christ, et spécialement dans les visites pastorales, où le Saint-Esprit préside infailliblement.

Ici, mes filles, je suis bien aise de vous dire en passant, que si vous ne tirez pas de cette visite le fruit que j'attends et que vous devez en recueillir, assurément Jésus-Christ vous en demandera un compte rigoureux et sévère à son tribunal, qui sera très-redoutable à celles qui n'auront pas fait un bon et digne usage des grâces attachées à cette même visite. Prenez-y garde, mes sœurs; je vous citerai et je m'élèverai contre vous au jour du Seigneur : ce ne sera pas moi qui vous jugerai; non, ce ne sera pas moi; mais, je vous le dis, ce seront mes paroles qui vous condamneront, si vous ne les écoutez pas avec l'attention requise, et si vous les recevez avec moins de soumission d'esprit que vous ne devez pour en faire un véritable profit. Il est dit en la sainte Écriture : que les pasteurs de l'Église s'élèveront, au jugement de Dieu, contre ceux qui n'auront pas fait état de leurs paroles, qui ne les auront pas écoutés avec respect, et qui auront méprisé ou négligé leurs avertissements. Cela, mes filles, vous doit porter à l'observance fidèle et exacte de ce que nous vous disons; et il faut aussi que vous ayez pour vos confesseurs et directeurs beaucoup d'estime, de soumission et de déférence.

Ils vous parlent de la part de Dieu, vous devez donc écouter l'Esprit de Jésus-Christ dans leur ministère. N'a-t-il pas dit dans l'Évangile, parlant d'eux : « Qui vous écoute, m'écoute [1]? » Puisque c'est Jésus-Christ qui nous assure de cette vérité, prenez garde à ces paroles si dignes de respect : ayez une singulière vénération pour vos confesseurs et directeurs; ce sont eux qui sont chargés de vos âmes : c'est par eux que Dieu vous parle, n'en doutez point; et puisqu'ils vous déclarent ses volontés, vous devez les écouter avec humilité et docilité, et vous soumettre humblement à leurs ordres et à leur conduite, bien loin d'en murmurer, d'en dire ses sentiments, de s'en plaindre mal à propos en des assemblées secrètes. L'Esprit de Jésus-Christ ne se trouve nullement dans ces plaintes indiscrètes, et dans ces murmures que l'on fait de ses ministres. Dans la sainte Écriture, il est expressément défendu de mal parler d'eux[2] : elle ordonne de les respecter, de les honorer, et de ne point toucher aux oints du Seigneur[3]. Si vous considériez bien leur grand pouvoir et leur sublime dignité, sans doute que vous auriez pour leur personne plus de respect. Bannissez d'entre vous ces plaintes et ces murmures.

Je vous en conjure, mes filles, que je n'entende plus parler de mécontentement, ni de ces discours qui causent parmi vous des émotions. Ne regardez que l'autorité que Dieu a donnée sur vous à ses ministres. Je défends ces plaintes et ces entretiens des sentiments contraires à l'humilité et à la paix. Si quelque chose vous fait peine, je n'entends pas que vous ne puissiez en parler à vos supérieurs pour vous instruire : on le peut dans quelques rencontres; mais jamais pour s'abandonner au murmure, ni pour condamner les ministres de Dieu, ce qui ne lui peut être agréable : hors de là vous pouvez communiquer vos difficultés aux supérieurs. Non, je n'ôte point la liberté de s'adresser à ceux à qui on les peut dire, j'entends aux pasteurs et aux susdits supérieurs : moi-même je veux bien encore vous écouter dans votre besoin, et quand il sera nécessaire pour votre consolation. Sachez que je vous porte toutes dans mon sein et dans mes entrailles : vous m'êtes toutes présentes à l'esprit jour et nuit, et tout ce que vous m'avez dit toutes en particulier. Croyez, mes chères filles, que pas une syllabe ne m'est échappée de la mémoire; je pense à toutes vos nécessités, tant en général qu'en particulier.

Mettez-vous donc en repos, si vous m'avez déclaré les choses comme vous les diriez si vous alliez dans un quart d'heure paraître devant la majesté de Dieu : n'ayez plus aucun souci à présent; puisque je veux bien me charger de tout ce que vous m'avez dit. Ne vous l'ai-je pas dit au commencement de cette visite, que je me charge de tout ce que vous m'avez déclaré? Cela étant, attendez en paix, et avec patience, que Dieu vous manifeste sa volonté par mon ministère; et puisque vous vous déchargez sur nous de tout ce qui vous concerne, tant en général qu'en particulier, c'est à vous à demeurer en repos et dans l'indifférence, par une soumission à tout ce que l'Esprit de Dieu nous inspirera, dans le temps, de vous dire pour votre perfection. Je ne négligerai rien pour votre avancement; j'y apporterai tous mes soins et toute mon application, et je veillerai sur tous vos besoins spirituels. Assurez-vous, mes filles, que vous êtes toutes présentes à mon esprit, et qu'à l'avenir j'étendrai de plus en plus mon soin pastoral sur vous toutes, vous permettant même la liberté d'avoir recours à notre autorité épiscopale dans vos plus pressantes nécessités. Venez donc à moi, mes filles, quand vous vous trouverez chargées et oppressées; je

[1] *Luc.* x, 16.
[2] *Exod.* XXII, 28. *Act.* XXIII, 5.
[3] *Ps.* CIV, 15

vous soulagerai et donnerai le repos à vos âmes. Venez; puisque je vous recevrai avec douceur et avec joie, voulant bien vous écouter, quand il sera nécessaire : mais toutefois faites que cela n'arrive que dans de grands besoins, et dans les occurrences de choses de conséquence. A cela nous discernerons les esprits, et nous en connaîtrons la sagesse et la prudence, par l'importance des choses que l'on viendra nous dire.

Cependant, mes filles, observez ce que nous vous prescrivons pour votre salut et pour votre perfection. Écoutez Dieu parler en vous : écoutez-le parlant par vos supérieurs; et par le saint ministère de vos confesseurs et directeurs; puisque c'est le Saint-Esprit qui vous conduit par eux : enfin écoutez encore ce même Dieu parler par votre supérieure; parce que la supérieure en sa manière vous tient aussi la place de Jésus-Christ. Vous devez avoir pour elle respect, amour et confiance. C'est une mère spirituelle, qui vous doit porter toutes dans ses entrailles : c'est pourquoi il faut qu'une supérieure reçoive avec un cœur vraiment maternel et qu'elle porte dans son sein les fortes et les faibles, et que sa charité s'étende sur toutes en général et en particulier, sans favoriser plus les unes que les autres. Il faut qu'elle parle à toutes dans leurs besoins avec douceur et bonté : mais aussi il ne faut pas qu'il y en ait qui se fâchent et qui observent si elle parle plus souvent à quelques-unes. Croyez que celles-là en ont plus de besoin, et que leurs nécessités sont plus grandes et plus pressantes que les vôtres; et que, cela étant, celles-là doivent recourir plus fréquemment à la charité de la supérieure, pour être conduites sûrement dans le chemin de la perfection. Sachez, mes filles, que Dieu a attaché votre perfection à l'obéissance que vous devez rendre à votre supérieure. Assurez-vous que la voix de votre supérieure est la voix de Dieu même, et que c'est lui qui vous parle quand elle vous ordonne quelque chose. Respectez donc l'autorité de Jésus-Christ qui est en elle et qui y réside. Écoutez ses paroles avec autant de respect que vous feriez celles de Jésus-Christ même; puisqu'il dit en la personne des supérieurs : « Qui vous écoute, m'écoute. » Je sais bien que les choses qu'elle ordonne peuvent paraître quelquefois n'être pas si justes. Hé bien! il y a de l'infirmité : mais je sais aussi qu'elle peut avoir des raisons que les particulières ne peuvent pas pénétrer.

Voilà, mes sœurs, comme vous devez écouter Dieu parler; c'est ainsi qu'il faut entendre et pratiquer ces paroles de saint Jacques : « Que « tout homme soit prompt à écouter. » Soyez donc promptes à écouter Dieu parler dans votre cœur, et par la bouche de ceux qu'il vous donne pour votre conduite : mais aussi soyez tardives à parler. Aimez le silence, la retraite et la solitude; ne dites jamais aucune parole dont vous puissiez ensuite vous repentir : soyez fort circonspectes à parler; et ne dites jamais rien, comme dit saint Augustin, sans l'avoir conçu dans le cœur, et ensuite pesé et ordonné par la raison, avant que de le laisser échapper ou sortir de votre bouche. Le désir de parler est commun à tout homme, mais surtout à votre sexe; cette inclination vous est naturelle, toutefois il la faut combattre. Vous n'aurez jamais regret d'avoir gardé le silence, quelque peine et contrainte qu'il faille souffrir. Il y a de la mortification, je vous l'avoue, à garder le silence. Hé bien! on dira une parole piquante, de mépris ou de raillerie : on se satisfait, on se fait justice à soi-même par ses plaintes et ses murmures; mais aussi combien blessez-vous la charité, et combien de fautes fait-on pour ne savoir pas garder le silence en ces occasions!

Dieu m'a fait connaître, dans la lumière de son esprit, que la cause principale du trouble et de la division de la communauté ne vient point d'ailleurs que de ce qu'on est trop prompt à parler, et du défaut de silence. Si donc le silence y était bien observé, je crois que la charité y serait parfaite, et les fruits de la paix se trouveraient en cette maison. C'est ce que vous avez vous-mêmes fort bien remarqué, et chacune de vous a justement mis le doigt sur la source du mal. Presque toutes m'ont dit leur pensée sur ce sujet, m'avouant que le silence n'était point gardé religieusement, et que cette grande liberté de parler en tout temps, de communiquer ses sentiments sur toutes choses, et de se dire des paroles contre la charité et la douceur, était l'unique cause de tous les désordres qui troublaient la paix et le repos de chacune Puis donc que vous reconnaissez ce défaut être une source de discorde, apportez toutes vos diligences pour le retrancher tout à fait.

Je vous puis dire pour votre consolation, mes filles, que j'ai trouvé beaucoup de bien dans cette maison : il y a de la vertu, de bons principes de piété. Presque toutes m'ont fait paraître de grands désirs de renouvellement : toutes désirent la paix; et dans toutes les plaintes qui nous ont été faites assez exactement pour et contre, je n'ai trouvé aucun sujet considérable, et capable de désunir les esprits, et de les aliéner les uns des autres. Hé! faut-il donc, pour un entêtement et pour je ne sais quelle préoccupation d'esprit, que l'union et la charité ne soient pas parmi vous au point où elles y devraient

être? Que chacune donc s'efforce de retenir ses pensées et ses sentiments en elle-même, sans se les communiquer l'une à l'autre pour s'indisposer. Vous ne devez jamais, quelque peine que vous sentiez, et nonobstant les sujets de vous plaindre que vous pourriez avoir; vous ne devez pas, dis-je, vous porter à parler avec une liberté contraire à la charité et à la paix. Il ne vous est point permis de vous faire justice à vous-mêmes. Vous pouvez parler aux personnes à qui il convient; je n'entends pas à celles qui seraient intéressées ou qui se pourraient indisposer : je dis à la supérieure, et encore d'une manière qui ne lui puisse pas donner d'éloignement des autres; mais avec les circonstances que la prudence et la discrétion enseignent. Les supérieurs sont des fontaines publiques : il ne faut pas les empoisonner. C'est comme cela, mes sœurs, qu'il faut manier les intérêts de la charité, et que vous devez ménager et procurer toujours les biens de la paix, sans vous faire tort les unes aux autres ni vous désobliger.

Hé bien! mes filles, je vous défends de la part de Dieu, et par l'autorité que j'ai sur vous, de vous maltraiter. Quand je dis maltraiter, j'entends de vous offenser par aucun emportement de paroles rudes et piquantes, qui blessent et qui aigrissent, qui témoignent du mépris, de l'aliénation et trop de fierté; et même de dire aucune chose contre le respect que vous vous devez les unes aux autres, de faire des divisions entre vous, et de parler contre les personnes consacrées à Dieu, cela étant tout à fait indigne de vous, et opposé aux devoirs de votre état vraiment saint. Supportez-vous donc toutes, et traitez-vous avec une charité sincère. « Prévenez-vous les unes les autres en honneur et en « honnêteté, » comme vous conseille saint Paul[1]. Et moi je vous conjure au nom de Dieu, et je vous l'ordonne même, de ne jamais vous parler qu'avec douceur, modestie et charité, d'éloigner de votre conversation toutes ces paroles désagréables, contrariantes ou de raillerie; en un mot, tout ce qui est contraire à l'union et à cette civilité qui doit paraître et qu'il faut faire régner dans vos entretiens. Parmi les grands et les princes du monde, nous voyons qu'ils se traitent tous les uns les autres avec honneur et respect; quoiqu'ils soient égaux en qualité : chacun d'eux se rendant honneur réciproquement, sans craindre de se rabaisser; et n'est-ce pas se faire honneur à soi-même, que de traiter avec honneur les personnes de même dignité? C'est ainsi, mes filles, que vous devez en user parmi vous : non que je désire une civilité affectée et mondaine, ce n'est pas celle-là que je demande : celle que je vous recommande d'avoir entre vous, doit être fondée sur ce que vous êtes à Jésus-Christ.

Hé quoi! mes filles, pour qui vous prenez-vous? qui pensez-vous être, pour vous traiter avec tant de mépris et de grossièreté? Ne savez-vous pas que vous appartenez à Jésus-Christ, que « vous êtes rachetées d'un grand prix[1], » que vous faites la plus illustre portion de l'Église, étant les véritables épouses du Seigneur, et que son Esprit saint habite en vous par sa grâce? Est-il possible que vous manqueriez de charité et de douceur envers vos sœurs! Si vous considériez en elles un Jésus-Christ pauvre, un Jésus obéissant, un Jésus anéanti et humilié, un Jésus mortifié et crucifié, pour un jour le voir ressuscité et glorieux en elles : si vous aviez ces saintes pensées pour toutes vos sœurs, n'est-il pas vrai que vous n'auriez pour elles que des sentiments de respect et d'estime, et que jamais il ne sortirait une seule parole de votre bouche, contraire à la charité? Si on les considérait comme les anges de la terre, on se garderait bien de les mépriser. Mes filles, occupez-vous de ces mêmes pensées à l'avenir : retenez la plus petite parole qui puisse désagréer à Jésus-Christ et contrister son divin Esprit, qui est au dedans de vous toutes; craignez de lui déplaire, et de l'offenser en la personne de vos sœurs.

Il y a encore une chose dont vous devez vous abstenir pour maintenir et conserver la charité; c'est, mes sœurs, de bannir de vos récréations et de vos entretiens ces partialités et contentions qui naissent souvent entre vous pour de certaines différences. On dit : Les filles de celui-ci, les filles de celui-là.... Pour moi, dit-on, je suis à ce directeur; l'autre dit : Je serai à cet autre.... Celle-là est la fille d'un tel ou d'un tel. Saint Paul, en pareilles partialités, parle ainsi aux Corinthiens[2] : « Puisqu'il y a parmi vous de l'envie et « du débat, n'êtes-vous pas charnels; et ne par- « lez-vous pas selon l'homme, lorsque l'un dit : « Pour moi, je suis de Paul; un autre, d'Ap- « pollo? n'êtes-vous pas des hommes, de parler « en ces termes? »

Ne pourrais-je pas vous dire ici la même chose que disait l'apôtre parlant à des hommes? Il leur reprochait qu'ils étaient de chair, parce qu'ils parlaient ainsi en hommes. Moi, je vous dirai aussi que vous êtes des filles; que vous parlez en filles. Et en effet, dans cette rencontre n'êtes-vous pas des filles; et ne parlez-vous pas en vraies filles, lorsque vous tenez ces discours? Ne sa-

[1] *Rom.* XII, 10.

[1] I. *Cor.* VI, 20.
[2] *Ibid.* III, 3, 4.

tez-vous pas, mes sœurs, que vous n'avez qu'un seul maître, qui est Jésus-Christ, qui vous est représenté par ses ministres? C'est à lui seul et à nous, qui vous tenons sa place, à qui vous appartenez et de qui vous devez dépendre absolument : les autres vous sont donnés seulement comme des secours, que l'on vous accorde simplement pour les temps où vous pouvez en avoir besoin. Si vous ne considériez que Jésus-Christ en ces personnes, vous ne feriez point de distinctions qui ne sont pas dignes des épouses du Seigneur. Ne parlez donc plus dans ces termes, qui ressentent encore trop la chair et le sang : agissez d'une manière plus dégagée et éloignée de toutes bassesses. Vous êtes l'ornement de l'Église, que vous embellissez : vous en êtes les victimes saintes, qui êtes consacrées à Dieu, et profitables au public par la profession de votre institut. Je vous regarde comme des anges sur la terre, comme les épouses de Jésus-Christ, et comme les enfants de Dieu. Espérez donc miséricorde; puisque vous êtes enfants de miséricorde, formées à la louange de la grâce de Jésus-Christ.

Voilà, mes filles, ce que j'avais à vous dire pour votre perfection, touchant le silence, l'union et la charité. Que chacune s'étudie à présent à l'observer, et tâche de se conformer à tout ce que je viens de vous prescrire. N'empêchez point le Saint-Esprit d'entrer en vous; n'apportez point de résistance ni d'obstacles aux grâces qu'il a dessein de vous faire par mon ministère en cette visite. Vous me direz : Tout cela ne se fait pas d'un coup. Il est vrai; mais je vous répondrai qu'avec un grand désir et une volonté efficace, l'on vient à bout de tout. Travaillez-y, mes filles, souvenez-vous toujours de ces paroles que je vous ai dites au commencement de ce discours : « Que tout homme soit prompt à écouter, et tardif à parler. » Écoutez Dieu parler au fond de vos cœurs, écoutez-le quand il vous parle par l'organe de vos supérieurs et directeurs; enfin écoutez-le encore parlant en la personne de votre supérieure, et surtout je vous recommande d'être tardives à parler. Aimez le silence et le repos dans l'obéissance; et n'ayez plus qu'un seul et unique désir, qu'une seule occupation, qui est le soin de votre perfection et avancement spirituel, et de faire du progrès dans la vertu.

Monseigneur fit ensuite le chapitre, après lequel Sa Grandeur, continuant de nous instruire, nous dit les choses qui suivent :

Voici, mes chères filles, les ordonnances et les articles que j'ai dressés pour le bon règlement de cette maison. Je n'ai pas trouvé nécessaire d'en faire un si grand nombre : je me suis contenté de vous en donner seulement quelques-uns à observer, que voici, vous renvoyant cependant aux ordonnances de visite ci-devant faites fort amplement, en l'année 1669, dans lesquelles j'ai trouvé toutes choses expliquées fort au long : vous observerez tout ce qui vous y est ordonné; c'est mon intention, spécialement pour les parloirs : n'y demeurez que le temps marqué par la règle. L'on n'y demeurera pas durant l'office divin et les observances, tant que faire se pourra, ni pendant les temps et les heures du silence : l'on n'y parlera point de choses qui puissent scandaliser les personnes séculières ni les auscultatrices. Bref, vous vous y tiendrez dans la retenue et la modestie religieuse convenables à votre état.

ORDONNANCES

NOTIFIÉES A

NOS CHÈRES FILLES LES RELIGIEUSES

DE SAINTE-URSULE DE MEAUX,

AU CHAPITRE TENU DANS LEUR CHOEUR LE 4 AVRIL 1685.

Pour conclusion de la visite régulière par nous faite les jours précédents.

L'office divin sera chanté sans précipitation, et avec le plus de décence que faire se pourra, sans qu'un chœur anticipe sur un autre, et gardant la médiation : toutes s'affectionneront au chant, et aucune ne s'en dispensera sans nécessité.

Mes filles, ayez du zèle et de la ferveur pour bien chanter les louanges de Dieu. Quand l'office est bien chanté, sachez que tout le reste va bien : au contraire, quand on ne s'acquitte pas bien de ses devoirs dans le divin office, on peut dire que rien n'est bien dans une maison. C'est une occupation sainte, qui mérite toutes vos attentions : c'est la plus grande et la plus digne que vous puissiez avoir sur la terre, puisque vous avez l'honneur de parler à Dieu. Quand vous chantez ses louanges, vous faites ici-bas ce que les anges font dans le ciel. Acquittez-vous donc de cette excellente et sublime action, le plus parfaitement que vous pourrez : apportez-y toute l'application nécessaire; et faites en sorte qu'un chœur n'anticipe pas sur l'autre. La sainte Église commande que l'office divin soit fait sans interruption : ces anticipations d'un chœur à l'autre font des interruptions en ce saint exercice; c'est pourquoi faites les pauses, et observez exactement la médiation.

Ici, mes filles, faites une belle réflexion. Il est remarqué dans la sainte Écriture, qu'il se fit un grand silence dans le ciel[1]; et que les anges,

[1] *Apoc.* VIII, 1.

durant ce silence, rendaient leurs hommages et leurs adorations à la suprême majesté de Dieu. Que signifie ce silence mystérieux que firent les anges dans le ciel? Il doit vous imprimer un profond respect pour la majesté de Dieu, lorsque vous chantez ses louanges; c'est pour vous apprendre, par ces célestes intelligences, que toute créature, soit au ciel ou en la terre, doit demeurer dans le silence, et se taire pour adorer et admirer la grandeur de Dieu. Admirez donc et adorez celui à qui vous avez l'honneur de parler : faites de temps en temps ce silence, à l'imitation des anges, observant bien la médiation; et puis derechef chantez comme eux alternativement, chœur à chœur, les louanges de votre Créateur et Seigneur. Si chacune avait application à faire cet acte d'adoration et d'admiration dans le temps de la médiation, il serait plutôt à craindre qu'elle fût trop longue que trop courte.

Les sœurs éviteront toute partialité; spécialement dans les choses où il est besoin d'avoir recours à notre autorité pour être pourvu au bien commun, et s'abstiendront d'en faire des entretiens inutiles : elles se contenteront de nous représenter les vues qu'elles en auront, demeurant cependant en paix, et se conformant avec soumission aux ordres qui leur seront donnés dans le temps.

Dans les visites, l'une ne suggérera pas à l'autre ce qu'elle dira : chacune déclarera ses pensées avec simplicité. L'on a fait quelques fautes dans cette visite sur cet article; ce qui m'a obligé de vous en faire avertir, en ayant eu connaissance. Cet avis vous servira dans les visites à venir : on n'a pas observé cela en cette visite-ci; il faudra y prendre garde dans les autres. Soyez plus fidèles, mes filles, que vous ne l'avez été en celle-ci.

On évitera les amitiés privées et communications secrètes, sous telle peine qu'il conviendra décerner : les vocales qui récidiveront dans cette faute, avec scandale, seront privées du chapitre; de même, si elles déclarent aux personnes intéressées ce qui aura été dit contre elles.

Pour les amitiés particulières et communications dangereuses, je veux que vous les évitiez comme les pertes de la religion, et que vous les fuyiez comme des sources de division et de vices. Ayez-les en horreur, et qu'il ne s'en trouve jamais dans cette communauté de semblables. Je n'entends pas toutefois par là défendre absolument tous entretiens et communications; j'en trouve parmi vous de saints et de bons, qui sont même utiles : ils le seront toujours, s'ils ont les conditions qu'il faut pour être parfaits; savoir : qu'ils soient rares, brefs, modestes, et avec permission de l'obéissance : s'ils sont réglés de la sorte, je ne les désapprouverai pas.

A l'égard du secret du chapitre, que les vocales soient là-dessus fort réservées. Vous savez par expérience les inconvénients qui en sont arrivés par le passé : il pourrait encore en arriver de plus grands à l'avenir, si vous n'y veilliez autrement; prenez-y garde : voici un article de conséquence; pensez-y, mes filles.

Les sœurs n'entreront pas dans les cellules les unes des autres, sans permission de la mère supérieure : on se gardera bien d'en emporter secrètement, d'autorité privée, ni livres, ni écrits, sous peine de désobéissance.

Elles se rendront ponctuelles au confessionnal, de manière que le confesseur ne perde point le temps à les attendre.

Je vous exhorte, mes filles, d'être fort exactes et fidèles à cette ordonnance pour la confession. Ce n'est pas avoir du respect pour le ministre de Jésus-Christ, que de le faire attendre au confessionnal après vous. Que chacune de vous soit à l'avenir plus diligente à se trouver, aux jours prescrits, aux heures marquées pour la confession. Le temps que vous faites perdre ainsi au confesseur serait plus utilement employé à prier pour vous, et à présenter à Notre-Seigneur tous vos besoins, pour lui demander les lumières nécessaires pour travailler au salut et à la perfection de vos âmes, dont il est chargé par son ministère. Quand vous allez au sacrement de pénitence, soyez pénétrées d'une forte componction de cœur : allez-y avec respect, avec humilité, avec soumission, et surtout avec confiance, comme à Jésus-Christ même, de qui le confesseur tient la place. Ne faites point de certaines distinctions par rapport à l'homme : entrez dans l'esprit de la foi, fermant les yeux à toutes les vues humaines; n'envisagez uniquement que Jésus-Christ en la personne du confesseur, qui vous le représente pour lors en qualité de votre juge. Allez donc à ce tribunal avec un esprit sérieux; et soyez pénétrées d'une sainte frayeur, en vous considérant comme une criminelle en la présence de son juge.

Imitez la Madeleine, mes filles, et souvenez-vous de sa diligence et de sa ferveur, lorsqu'elle allait trouver Jésus-Christ pour entendre sa parole, et pour obtenir la rémission de ses offenses. Quand elle savait le lieu où Notre-Seigneur était, et quand elle apprenait qu'il la demandait, jamais Madeleine ne s'en excusait : elle ne se faisait pas appeler plusieurs fois; mais promptement et sans différer; elle s'allait jeter aux pieds de Jésus-Christ, pour entendre ces favorables paroles : Tes péchés te sont pardonnés. Voilà, mes

filles, votre modèle; imitez cette illustre pénitente, animez-vous par l'exemple de cette grande sainte. Si vous aviez plus de foi, vous auriez de même un saint empressement de vous aller jeter aux pieds de votre confesseur afin d'entendre les mêmes paroles d'absolution pour la rémission de vos péchés; puisqu'il vous représente Jésus-Christ, dans ce sacrement. Si l'on s'occupait de ces pensées, on se tiendrait devant le confesseur avec tout le respect et la modestie requise : on l'écouterait avec humilité, avec soumission, en esprit de foi; on se préparerait sérieusement : on se garderait bien de se répandre en des discours frivoles; et l'on ne dissiperait pas son esprit vainement, au lieu de se disposer à une si sainte et si grande action.

Les religieuses du Juvenat seront sous la conduite de la mère assistante : cependant la mère supérieure continuera d'en prendre soin jusqu'à la fin de janvier prochain.

Pour de bonnes raisons, jugées telles par les supérieurs, on a trouvé à propos d'en décharger ladite mère assistante, durant ce triennal : cependant, dans le temps, elle en aura la direction, comme il est convenable à sa charge.

Les sœurs prendront garde qu'elles ne s'ouvrent de rien, par aucune voie, aux pensionnaires et autres du dehors, des affaires ou difficultés qui pourraient arriver au dedans.

On ne donnera point deux charges de discrètes à la même personne, sans nécessité, et qu'avec une mûre délibération des supérieurs.

Nous renouvelons les ordonnances des visites ci-devant faites.

Nous ordonnons que les présentes, et les autres ci-devant faites, depuis l'année 1669, seront lues de trois mois en trois mois; et nous chargeons la mère supérieure de les faire lire et observer, et de tenir la main à l'exécution exacte.

Donné le 27 *avril* 1685.

† J. BÉNIGNE, *évêque de Meaux.*

A LA MÈRE SUPÉRIEURE.

Ma mère, je vous charge d'avoir l'œil et de tenir fortement la main à ce que toutes nos intentions et nos ordonnances soient soigneusement observées dans cette maison. Ne souffrez point de plaintes ni de murmures; prenez garde que l'on ait pour les ministres du Seigneur le respect qui est dû à leur caractère. Ne souffrez pas non plus que vos sœurs s'emportent, et empêchez qu'il ne se dise rien qui puisse altérer la charité et troubler la paix de cette communauté. Avertissez-nous dans ces occasions, et faites-nous connaître celles qui transgresseraient nos ordres. Faites surtout garder ce silence si nécessaire, que j'ai tant recommandé : et de toutes ces choses, je souhaite et je prétends que vous m'en rendiez compte, et je vous enjoint de le faire de temps en temps : moi-même je vous en interrogerai, et je m'informerai si elles sont religieusement observées.

Et vous, mes filles, je vous exhorte derechef de travailler incessamment à votre perfection, dans la paix et dans le silence. Que chacune de vous ne pense plus qu'à cette unique affaire, et à se bien acquitter de ce que l'obéissance vous donne à faire, chacune dans vos obédiences. Travaillez et agissez dans l'esprit de Jésus-Christ; prenez-le pour votre modèle dans toutes vos actions: voyez avec quelle perfection et obéissance il servait Joseph et Marie : c'était son obédience que de leur être sujet et soumis en toutes ses actions, durant sa vie cachée; considérez bien ce bel exemple, et vous y conformez parfaitement en cette vie, afin que vous puissiez être un jour unies éternellement à lui dans la bienheureuse vie de la gloire céleste.

TROISIÈME EXHORTATION

SUR LA RETRAITE

FAITE CHEZ LES RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX,

A TOUTES LES PROFESSES DU NOVICIAT, LE MERCREDI-SAINT 18 AVRIL 1685.

Avantages de la retraite. Maux que cause la dissipation. Comment les religieuses doivent l'éviter, et travailler à se séparer des créatures pour se recueillir en Dieu.

Mes filles, j'ai desiré de vous parler à vous autres en particulier pour vous exhorter encore aujourd'hui à estimer extrêmement votre vocation et votre état; et j'ai voulu vous faire venir ici toutes en ma présence pour vous animer derechef à vous perfectionner par les meilleurs et plus solides moyens que vous avez dans votre état, et que vous devez fidèlement suivre. Ces jours passés je vous ai fait dire une chose que j'estimais que vous devez faire touchant le plus important de ces moyens, qui est la retraite. Vous m'avez fait paraître là-dessus vos bons sentiments: m'ayant toutes marqué le désir que vous aviez d'observer avec exactitude ce que je vous ai ordonné sur ce point, qui vous est de si grande conséquence.

Vous êtes déjà à Jésus-Christ, et vous lui appartenez par votre consécration, puisque vous êtes professes; et vous êtes heureuses de ce que Dieu prend un soin particulier de vous. Mais

j'estime encore extrêmement votre bonheur, de ce qu'étant obligées de tendre à la perfection du christianisme, vous êtes dans le plus favorable temps pour vous y avancer et pour vous y bien établir. Je considère baucoup l'avantage que vous possédez dans ces années de noviciat où vous voilà encore. La religion vous y retient pour vous mieux former, et pour vous mieux revêtir de son esprit. Jésus-Christ a sur vous un regard tout particulier de bienveillance et de grâce, et il vous le témoigne par ce plus grand soin que l'on prend de vous. On vous cultive davantage; on vous destine tout exprès une mère pour veiller plus particulièrement sur vous, et pour vous inspirer les dispositions que vous devez avoir, et qu'il faut que vous établissiez pour le fondement de votre vie religieuse. On vous tient sous une discipline plus exacte; et vous avez pendant ce temps plus de facilité pour vous avancer dans la perfection chrétienne, et pour acquérir les vertus religieuses, vivant plus séparées, et hors des emplois plus capables de vous distraire. Vous n'avez en cet état que l'unique soin de votre avancement: travaillez-y par la retraite. Ce qui vous y avancera, ce sera la retraite, la séparation des créatures, l'amour de la solitude, l'attention à ne se point répandre çà et là, à ne point parler aux créatures, à ne point faire parler en vous les créatures; mais à se former une habitude d'un saint recueillement pour parler à Dieu, et pour l'écouter parler en vous.

C'est là, mes filles, le désir que vous devez avoir de vous rendre dignes que Dieu vous parle, de vous disposer à traiter avec lui, et de ne point perdre les moyens que vous avez pour vous procurer ce grand avantage. Je vous regarde comme le fondement sur lequel Dieu veut établir l'édifice de la religion; puisque c'est dans le noviciat que se doivent former celles qui après composent la communauté. Pour y être utiles, il faut premièrement que vous soyez bien fondées en la vertu par un bon noviciat; où vous ayez bien employé le temps, et travaillé à votre perfection: et cela par la séparation des créatures, sans laquelle vous ne pourrez acquérir aucune vertu: et ce serait, à la vérité, une chose bien ruineuse et bien préjudiciable, de voir une fille sortir du noviciat sans y avoir acquis les bonnes habitudes, et la pratique des vertus nécessaires pour tendre efficacement à sa perfection, et pour y faire tous les jours de nouveaux progrès le reste de sa vie Cela serait bien dommageable et pour elle et pour toute la maison, dont l'ordre est troublé et détruit par le défaut de vertu solide. Or cette solide vertu consiste principalement dans le soin que vous devez prendre de cultiver très-soigneusement, chacune en votre particulier, la grâce de votre vocation sainte, par la récollection intérieure et par la séparation des créatures.

Croyez-moi, mes filles, et je vous l'ai déjà dit, vous n'avancerez qu'à mesure que vous vous affectionnerez à désirer et à rechercher la retraite et le silence. Ce sera ce silence qui vous établira solidement dans les vertus qui soutiendront votre conduite, et qui en feront toute l'économie pendant tout le reste de votre vie: et quand vous serez à la communauté, à moins de cela, jamais vous n'y pourrez être de bonne édification, et vous n'y vivrez point en vraies religieuses. C'est donc dans cette retraite, qu'on ne peut assez vous recommander, que vous cultiverez, que vous goûterez et que vous conserverez le fruit d'une vocation si sainte: sans elle vous ne le pouvez faire; sans elle vous ne trouverez jamais que du déchet en votre âme, du désordre dans votre conscience, et du trouble dans votre cœur. Si vous vous épanchez facilement au dehors, vous ne pouvez retenir longtemps l'impression d'aucune grâce, ni en faire nul profit: car les discours vains et inutiles ne servent qu'à dissiper, et à remplir l'esprit d'une multitude de choses qui l'empêchent de se porter vers Dieu son souverain bien. Les épanchements au dehors offusquent l'âme de pensées attachantes qui sont de grands obstacles à l'oraison: cela forme votre intérieur à un état de distraction, qui vous rend inhabiles à ce saint exercice de traiter avec Dieu.

Que l'on fait de grandes pertes par le manquement d'intérieur! que l'habitude à tant parler cause de grandes omissions du bien, et fait tomber dans de grands maux! Si l'on connaissait ce que l'on perd à se répandre inutilement à l'extérieur, on s'affligerait avec grand sujet sur ces pertes. Que fait-on quand on préfère les entretiens des créatures à ceux de Dieu, sinon se livrer volontairement à son propre dommage? Et que faites-vous, mes filles, lorsque vous vous remplissez des idées et des entretiens des créatures? Vous en êtes distraites, vous vous en occupez, vous en demeurez toutes pénétrées; cela vous dissipe et vous traverse dans vos saints exercices. Vous portez cette impression dans la prière, et c'est ce qui vous ôte la présence de Dieu. Vous ne sauriez vous adonner à l'oraison, et vous y perdez le temps. Ainsi tout l'ouvrage de votre avancement spirituel est arrêté par ce déréglement, et par cet épanchement au dehors.

Vous ne pouvez rien faire dans l'oraison, ni rien établir dans l'édifice de votre perfection, si, pour traiter avec Dieu, vous n'entrez dans une grande disposition de solitude à l'égard de la

créature. Il attend, à la mettre en vous, qu'il vous trouve silencieuses. Quand il trouve notre âme seule, dégagée des créatures et retirée avec lui tout seul, il la visite, il lui envoie ses lumières, il répand en elle ses grâces, il lui découvre ses vérités : c'est là qu'il nous remplit de la connaissance de nous-mêmes, et de la contrition de nos fautes. En ce saint silence, si nous avons besoin d'humilité, nous recevons des impressions qui nous anéantissent : nous sommes occupés au dedans de notre âme de l'esprit d'une componction intime ; Dieu nous remplit de cette sainte horreur de nous-mêmes, à la vue de nos indignités : il opère en notre intérieur de secrètes mais puisssantes convictions de nos iniquités ; il nous abaisse et nous écrase comme des vers : enfin, mes filles, sa bonté prend ce temps de retraite, et il l'attend pour nous occuper, pour nous éclairer, pour nous purifier et nous changer par tous ces effets de sa grâce. Dans ce saint commerce avec Dieu vous formerez des résolutions efficaces pour la pratique des œuvres de la perfection du christianisme, qui fait la principale de vos obligations.

C'est le but où vous devez tendre sans cesse ; c'est là votre fin que vous devez toujours regarder, et non pas vous porter à rien de singulier. Il ne faut point vous proposer rien d'extraordinaire qui ressente l'élévation ; mais pourtant vous devez vous tenir disposées à vous exercer en la pratique des plus grandes vertus, si Dieu vous en donne les occasions : car bien qu'une religieuse ne doive pas se porter d'elle-même à rien d'extraordinaire, elle est cependant obligée d'être fidèle à embrasser les actes des plus grandes vertus, et de s'y porter avec fidélité quand Dieu les exigera, et s'il les demande d'elle. Le soin que vous devez avoir de votre salut et de votre sanctification doit vous rendre attentives et soigneuses de recevoir et conserver la grâce ; mais vous ne le serez jamais si vous vous répandez trop à l'extérieur, et si vous ne vous récolligez pas.

Je sais que vous êtes toutes fort occupées : il y a assez d'obéissances dans cette maison ; et votre institut vous occupe bien du temps et vous emploie beaucoup. C'est pourquoi le peu de loisir qui vous reste, employez-le à rentrer sérieusement dans le sanctuaire de votre âme ; où, sans doute, vous trouverez le Saint-Esprit. Ayez un saint empressement de vous donner à la retraite, et de faire de votre cellule un petit paradis, estimant tous les moments où vous pouvez vous y retirer, afin d'y entendre parler Dieu en vous-mêmes et pour l'y écouter paisiblement ; et non-seulement pour l'écouter, mais pour le posséder. Car, mes filles, il n'est pas de ce divin objet de notre amour la même chose que des créatures : souvent nous aimons ce que nous ne possédons pas, et au moins ce que nous ne pouvons pas toujours posséder. Mais en Dieu nous avons ce bonheur et ce grand avantage, de ne le pouvoir aimer sans le posséder : aussitôt que nous l'aimons, nous sommes en possession de lui-même. Quand donc vous serez en obédience avec quelqu'une de la communauté, aussitôt préméditez tout ce que vous aurez à faire pour prendre toujours le parti du silence ; et prévoyez comment vous ferez pour le garder partout autant que vous pourrez.

Après vous être acquittées des devoirs de vos offices, estimez-vous heureuses si vous pouvez ménager le reste du temps pour le consacrer à la retraite. Si vous y êtes véritablement affectionnées, vous ne consommerez pas vainement le temps ; vous n'aimerez pas à le perdre ni à le mal employer : soyez-en ménagères ; et au lieu de le consommer à parler inutilement après l'acquit de vos obédiences, allez le passer en votre cellule en ouvrage et en silence : et là, mes filles, occupez-vous de Dieu et de sa présence ; pesez l'état que vous devez faire de ces moments qu'il vous donne pour lui parler, pour vous entretenir de lui et avec lui.

Combien précieux ces moments qui nous mettent en état d'écouter Dieu parler en nous-mêmes ; Dieu qui se plaît à se communiquer à une âme, quand il la trouve dans une entière oubliance et séparation de tout ce qui est hors de lui : Dieu qui observe et qui attend ce temps favorable pour prendre une possession intime de l'intérieur, pour y établir son règne, et qui le dispose à ses grâces dès que notre cœur le cherche dans la récollection véritable ; Dieu qui visite l'intime de ce cœur pour en faire son temple, sa maison vivante et animée, pour contenir son immense et incompréhensible grandeur : Dieu qui porte des lumières dans le fond de l'âme recueillie, tantôt comme juge pour la remplir du regret de ses fautes ; tantôt comme souverain et tout-puissant, pour la remplir du sentiment de sa présence et de sa majesté, et la former à des états d'abaissement et d'anéantissement devant lui : Dieu qui communique sa sainteté à ses créatures par des impressions de pureté, et des désirs qu'il leur donne de séparation pour les choses de la terre ; Dieu qui leur confère cette même pureté, et qui les dispose à traiter familièrement avec lui, en leur imprimant une chaste crainte de lui déplaire, et les rendant amoureusement désireuses de lui plaire : Dieu qui prend une secrète possession d'une âme qu'il trouve fidèle à se séparer des vaines joies et des vains amusements de la terre, et qui la comble de délices en lui faisant part de sa même joie :

Dieu qui lui ouvre des sentiers admirables de paix, de consolation et de douceur, quand il la trouve à l'écart, seule avec lui, séparée des objets créés, et fuyant tout engagement avec les créatures!

Mes filles, j'ai eu bien raison de vous le dire; on fait des pertes déplorables par le défaut de silence. Pleurez celles que vous avez faites; et réparez-les à l'avenir, vous rendant fidèles à retrancher tout discours inutile et superflu. Établissez en vous-mêmes ce silence, inspirez-le dans les autres; et croyez que c'est l'élément de votre perfection d'être retirées, intérieures et récolligées. Attendez plus de fruit de cette conduite que de tous les entretiens avec les créatures, quelque saints qu'ils puissent être. Votre avancement ne dépend point de traiter avec les créatures : persuadez-vous plutôt, comme il est vrai, qu'il est attaché à parler peu aux hommes, et beaucoup à Dieu. Apprenons aujourd'hui à nous passer de toutes les créatures, et à ne chercher point de consolation qu'en Jésus-Christ.

Et à quoi servent tant de discours, ces entretiens inutiles et tant de paroles superflues, sinon à vous ôter ces grands biens et à vous faire de grands maux en vous dissipant? Cela vous remplit de troubles et d'inquiétudes et vous ôte l'Esprit de Jésus-Christ, qui ne se trouve que dans la paix et dans la fidélité à se retirer en son intérieur. D'où viennent tant de désirs de parler; sinon de cette nature qui veut toujours se satisfaire en la créature et parmi les sens, et qui nous détourne de Dieu pour nous convertir vers les choses de la terre?

Non, mes filles, il ne faut plus que vous suiviez ces mouvements qui vous ont attirées dehors; il faut rentrer en vous-mêmes, et que vous vous passiez, le plus qu'il vous sera possible, de tout ce qui n'est point Dieu, pour le faire occuper tout seul votre cœur et vos pensées. N'ayez d'entretien avec personne, à moins qu'il n'y ait du besoin : évitez par là de grands écueils, qui font obstacle à la pureté de la vie. Saint Jacques dit que de la langue viennent tous les péchés qui se commettent[1]. La paix serait toujours dans les communautés, si l'on savait gouverner sa langue : car d'où procèdent tant de fautes? d'où vient que l'on a de petites antipathies, que l'on fait des médisances, que l'on raille, que l'on se plaint, que l'on murmure, et que l'on voit de certains éloignements les unes des autres qui forment les divisions? Tous ces défauts ne viennent que du dérèglement de la langue, et du défaut de silence; et si l'on ne parlait point, et que vous vous tinssiez dans votre retraite, tout cela n'arriverait pas. Le manquement de silence cause toutes les fautes contre la charité, qui se trouvent dans les maisons religieuses. Aussi saint Jacques nous dit : « Que l'homme soit prompt à écouter, et « tardif à parler[1]. » Qu'entend-il par là, sinon qu'il faut apprendre à ne parler que pour les choses nécessaires? que veut dire cela, si ce n'est qu'on doit écouter celles qu'il faut qui nous parlent; mais les écouter d'une manière qu'elles ne nous distrayent point, et ne nous empêchent pas d'entendre parler Jésus-Christ dans le fond de notre âme?

Faites si bien, que vous contractiez une sainte habitude de ne parler précisément que lorsque quelque nécessité vous y oblige; faites-vous-en une loi, et mettez-y votre plaisir. La pratique fidèle de ce point vous en fera goûter l'exercice. Rendez-vous-y soigneuses, mes filles; ayez toujours un nouveau désir d'en faire l'expérience. Lorsqu'une âme, pressée du désir de se perfectionner, fait de suffisants efforts pour obtenir cette grâce de récollection, et s'y adonne sérieusement, il arrive que par le moyen de son silence elle obtient le silence; je veux dire que venant à goûter le bonheur de sa solitude, elle en chérit et en recherche la possession : elle ménage les moindres moments de cette sainte retraite, et elle les estime précieux. On voit cette religieuse se renfermer dans sa petite cellude; parce qu'elle est tout animée des dispositions qui lui font aimer la solitude, et la préférer à toutes les conversations et à tous les divertissements de la terre.

Ainsi, mes filles, avec un peu d'application à ce que nous vous disons, vous ferez vos délices de cette pratique et de ce saint exercice, de laisser parler Dieu intérieurement dans votre cœur. Tout aussitôt qu'il vous trouvera seules, vous entendrez sa voix, et vous sentirez sa présence par certaines touches de grâce : vous vous trouverez tout abîmées devant lui dans un profond sentiment de respect pour sa majesté; vous y produirez des actes intérieurs de toutes manières, qui vous disposeront à l'oraison et vous en conféreront l'esprit : vous serez dégagées et purifiées des dispositions grossières, dont les sens et la nature font des impressions si fréquentes et si imparfaites. Ce sera dans la séparation, et en vous retirant seules auprès de Dieu, que vous posséderez ces grâces, et jamais parmi les discours et les fréquentations inutiles avec les créatures.

Faites donc taire chez vous toutes les créatures, et vous-mêmes, quittez tout entretien de pensée

[1] *Jac.* III, 6.

[1] *Jac.* I, 19.

avec elles : afin d'être en état que Dieu vous parle. Observez de ne point parler pour vous-mêmes ; voilà une bonne règle du silence. Il ne faut point parler pour soi-même ; mais seulement pour la gloire de Dieu, pour le bien du prochain, pour la charité : et comme Jésus-Christ est votre modèle, voyez l'exemple qu'il vous en donne pendant sa vie ; chose admirable ! que l'on ne nous ait pu dire qu'une seule parole qu'il ait dite durant trente ans, qui fut lorsque sa mère le cherchait.

En sa passion il a fait usage d'un perpétuel silence. Voyez-le chez Caïphe : il répond pour rendre témoignage à la vérité ; devant Pilate, il parle pour l'instruire : hors de là, quel silence ! Il n'a jamais parlé pour soi : lorsqu'il était accusé et calomnié, il ne répondait rien ; et quand la vérité l'a obligé de parler, il l'a fait en peu de paroles. Apprenez donc de lui le silence ; aimez à être seules, après l'acquit de vos emplois. Occupez-vous à aimer Jésus-Christ, à penser à lui : méditez sa passion, lisez ses paroles, goûtez ses maximes, aimez d'être abandonnées des créatures, pesez les états d'abandon de Jésus-Christ ; voyez-le seul, délaissé. Ce divin Sauveur nous est d'un grand exemple dans tous ses mystères ; c'est sur lui, mes filles, qu'il faut vous imprimer bien avant cette vérité : Il n'y a que Dieu dont je doive attendre ma perfection ; et partout trouver moyen de pratiquer l'éloignement et la solitude des créatures. Quand on y a mis son affection, on la trouve en tout temps, en tous lieux.

C'est donc là, mes filles, ce qui m'a fait vous parler en particulier, vous assembler toutes ici en ma présence pour vous donner cette instruction, qui n'est pas simplement un avis et un conseil : ce n'est pas seulement une exhortation ; mais c'est un précepte que je vous donne, et que Dieu m'a inspiré de vous enjoindre. Recevez-le de la part du Saint-Esprit, qui m'a porté à vous le donner : ressouvenez-vous bien de ce jour, et ne l'oubliez jamais. Je vous ai trouvées toutes, ce me semble, dans de bons désirs : ce sont vos bonnes dispositions qui me font espérer que vous ferez profit de cette ordonnance ; gardez-la donc soigneusement, et priez Dieu pour moi : je le prie de tout mon cœur qu'il vous bénisse.

QUATRIÈME EXHORTATION

FAITE AUX

RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX

LE 4 MAI 1685.

Avec quelle vigilance, quelle religion il faut qu'elles travaillent à l'éducation des enfants qui leur sont confiés. Soin qu'elles doivent avoir de se renouveler dans l'esprit de leur profession. Combien il est nécessaire qu'elles soient en garde contre l'ennemi de leur salut. Obligations renfermées dans le vœu de pauvreté. Importance et utilité de l'obéissance. Devoir des religieuses de tendre sans cesse à la perfection. Charité, zèle et tendresse du prélat pour elles.

J'étais fâché, mes filles, de n'être pas venu hier solenniser les saints mystères de la croix avec vous : mais j'ai l'expérience que tous les jours sont bons et saints, et que toutes les solennités de l'Église ont leurs lumières propres et particulières pour la sanctification des âmes. Ce sont autant d'astres lumineux et d'étoiles brillantes, qui ornent l'Église et qui nous illuminent par les influences de leurs lumières. Je trouve heureusement qu'aujourd'hui se rencontre la fête de sainte Monique, qui est votre modèle, mes filles, en l'exercice de votre institut, dans son zèle, dans sa charité, dans le soin et la sollicitude qu'elle a eus, et par les travaux qu'elle a soutenus, n'épargnant rien pour obtenir et pour procurer la conversion de son fils. Hé ! ne savez-vous pas que ce sont ses soupirs et ses gémissements, ses larmes et ses continuelles prières qui ont enfanté saint Augustin à la grâce ? Que voilà une belle idée, pour vous conduire dans vos emplois et dans tout ce que vous avez à faire dans l'instruction des enfants !

Il est vrai que vous ne trouvez pas dans cette jeunesse qui vous est confiée, les grands crimes qu'avait sainte Monique à combattre et à détruire dans son fils : quoique cela ne soit pas, elles ont néanmoins le principe de tous les vices par cet héritage funeste que nous tenons d'origine. Notre mère Ève est la première qui a péché : le mal a commencé par une femme, le péché s'est introduit par votre sexe ; il s'y achève, il s'y perpétue et se dilate dans tous les âges. Cette source maligne se trouve en ces jeunes filles, et se répand dans tout le cours de leur vie. Quand donc vous en voyez d'épanchées, sujettes à discourir, opiniâtres, rebelles, qui se portent à l'oisiveté, et surtout indociles, vous ne sauriez trop gêner celles que vous voyez enclines à ces mauvaises dispositions ; et ce doit être là le sujet de vos larmes et de vos gémissements. Vous devez prier et soupirer pour elles devant Notre-Seigneur, sur le préjugé des grands maux qui en peuvent arriver

dans la suite : car l'indocilité est le commencement de tous les vices; et cette charité, qui fait profiter dans le salut [des autres,] doit non-seulement vous affliger et vous causer des gémissements en la présence de Dieu : mais il faut encore qu'elle vous anime à travailler fortement, pour déraciner jusqu'aux moindres semences du mal; parce que l'efficacité malheureuse du péché se développe avec l'âge.

Vous devez donc, mes filles, veiller beaucoup sur elles et sur vous-mêmes dans l'exercice de votre institut, lorsque vous y êtes employées, pour faire en sorte qu'elles ne voient rien en vous qui ne les porte au bien, et qui ne leur persuade la vertu : et surtout ne soyez point oisives devant elles; parce que vous leur devez l'exemple. Je vous recommande très-expressément de ne les point porter à avoir cet air de distinction des modes et des vanités du monde : car de la vanité, qui les porte à l'immodestie, on tombe malheureusement dans l'impureté. Je sais bien qu'il y a des parents qui les aiment de la sorte, et qui les veulent voir ce qu'on appelle enjouées, agréables et jolies : mais je vous prie, n'ayez point de condescendance pour eux, ne les écoutez point, tenez ferme; et faites-leur entendre que le plus bel ornement d'une fille chrétienne est la modestie, la pudeur et l'humilité. Voilà les dispositions qu'elles doivent avoir sortant de chez vous; voilà ce qu'elles doivent apprendre auprès des épouses de Jésus-Christ et entre leurs mains : c'est de conformer leurs mœurs à la piété et aux maximes du christianisme, pour animer de cet esprit tous les états et toutes les actions de leur vie.

Pour vous, mes filles, renouvelez-vous dans tous vos bons propos; je vous y exhorte par les entrailles de la miséricorde de Dieu : renouvelez-vous et souvenez-vous de la sainteté de votre vocation, et pourquoi vous avez quitté le monde : ç'a été pour vivre dans la retraite, dans la solitude; et de la vie de Jésus-Christ, séparées du tumulte et des embarras du siècle, et pour vous unir à Dieu dans cet heureux état de séparation de toutes les choses d'ici-bas. Mais souvenez-vous aussi que le démon travaille incessamment pour vous perdre, et pour détruire en vous l'œuvre de Dieu; et s'apercevant des bons effets qu'a déjà produits la visite, il fera comme il est dit dans l'Évangile [1] : étant sorti d'une demeure qu'il avait occupée; la trouvant nette et purifiée, il se propose d'y revenir : il lui donne de nouvelles attaques, et appelle ses semblables pour user même de violence. Ainsi, après avoir été chassé et contraint de s'éloigner de ce lieu par les grâces que Dieu vous a conférées par notre ministère en cette visite : voulant s'approcher encore de cette maison, qu'il avait tâché de troubler et d'inquiéter ci-devant par ses ruses; la trouvant, dis-je, maintenant dans le repos et dans le calme, ornée et parée, cet ennemi de la paix viendra, n'en doutez point, mes filles, pour attaquer derechef la place. Cet ennemi de votre salut redoublera ses suggestions, et fera tous ses efforts pour y rentrer par de nouvelles batteries.

[1] *Matth.* XII, 43 et seqq.

Veillez donc et priez, de peur de la tentation; car la chair est infirme : craignez, mes sœurs, ce serpent qui entre et qui s'insinue par les sens, en glissant son venin malicieusement et imperceptiblement; défiez-vous de cet esprit rusé : ce n'est qu'un trompeur. Il vous dira, comme à nos premiers parents : « Vous serez comme des « dieux [1]; » mais ne l'écoutez pas, ne vous laissez pas séduire : car que prétend ce malin, par ce langage, sinon de vous faire raisonner, de vous faire présumer et de vous élever, en vous persuadant ce qui serait contraire à la soumission et à la docilité? Il vous portera à vous imaginer que vous pouvez bien vous dispenser de cette humble obéissance, et de tant de renoncements à vous-mêmes. Vous serez comme des dieux; je veux dire qu'il vous fera croire que vous êtes au-dessus de tout, que vous avez des lumières, de bonnes raisons; tout cela tendra à vous jeter dans l'indépendance. Ne croyez point ce tentateur; ne vous laissez point séduire par les suggestions de ce serpent. Non, mes filles, ce n'est point comme des dieux que vous devez être; c'est comme Jésus-Christ humilié et obéissant; c'est comme Jésus-Christ souffrant et crucifié qu'il faut que vous soyez : ce doivent être là toutes vos prétentions : tous vos désirs ne doivent vous élever qu'à tendre sans cesse à vous rendre en tout semblables à lui par les humiliations de la croix. L'ennemi de votre bien pourra même vous dire, pour vous décevoir et pour vous tromper : Vous ne mourrez pas [2]; non, non, vous ne mourrez pas : ce n'est pas là grande chose; ce ne sera pas là un péché mortel : quand je me dispenserais de cette soumission parfaite, de cette humble et paisible disposition; ce n'est point là si grande chose. Toutefois sachez, mes filles, que tout péché volontaire dispose au péché mortel qui tue l'âme, et qu'il ne faut pas qu'une épouse de Jésus-Christ se livre à aucune infidélité : quand même ce ne serait pas un péché, vous devez appréhender et fuir tout ce qui

[1] *Genes.* III, 5.
[2] *Ibid.* 4.

est capable d'offenser les yeux de votre divin Epoux.

Renouvelez-vous donc aussi, mes filles, dans l'esprit de votre vocation : souvenez-vous de votre consécration, de l'oblation et du sacrifice de vos vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance.

Et premièrement la chasteté : la perfection de cette noble vertu est un retranchement général de tous plaisirs des sens. Je n'entends pas parler ici de ces vices grossiers, qui ne se doivent pas seulement nommer parmi nous, ni de la privation des plaisirs légitimes du monde : mais vous devez surtout la faire consister dans cette pureté intérieure de l'âme, dans cette mortification parfaite des sentiments de la nature; ne souffrir nulle attache ni aucun désir de satisfaire les sens, pas le plus petit plaisir hors de Dieu; et de plus, ne souffrir aucun amour étranger, qui puisse partager vos cœurs : car des épouses de Jésus-Christ ne le doivent jamais partager ni diviser pour la créature. Ce cœur est à lui : vous le lui avez donné tout entier lorsque vous vous êtes consacrées à son service. Fuyez donc, mes filles, et ayez en horreur ces amitiés qui le divisent. Évitez, comme un très-grand mal, ces liaisons particulières; fuyez, comme la peste, les partialités, ces liens particuliers qui vous désunissent du général : c'est à quoi vous devez penser sérieusement. Qu'il n'y en ait donc point entre vous, mes filles, à l'avenir, si vous voulez être parfaitement à Jésus-Christ votre époux.

Le vœu de pauvreté vous oblige premièrement à être pauvres en commum; c'est-à-dire, mes filles, qu'il faut que vous ménagiez toutes le bien de la communauté, prenant garde à ne le point consommer sans véritable besoin : que toutes aient le nécessaire; mais rien de superflu et d'inutile : non point par épargne, ni par une avarice sordide; mais par un esprit de pauvreté et de vrai dénûment intérieur, qui vous fasse passer légèrement sur les choses de la vie humaine, et qui vous rende fidèles à ne vous y pas répandre et attacher, mais plutôt à vous en dégager pour l'amour de Jésus-Christ, en qui vous avez toutes choses. Que l'esprit de cette humble pauvreté soit donc parmi vous : ayez soin de ne rien perdre, de ne rien dissiper, et de ne rien laisser gâter. Épargnez le bien de la maison; parce que vous êtes des pauvres, et parce que c'est le bien de Dieu, dont il vous donne l'usage seulement pour votre besoin, et non pour vous permettre aucunes superfluités ni satisfactions inutiles. Les gens pauvres ne portent leurs pensées qu'aux choses expressément nécessaires dans leur état d'indigence, où nous voyons que le moindre déchet leur est de conséquence. Dans un triste ménage, un pot cassé est une perte considérable. Souvenez-vous donc, mes filles, que vous êtes des pauvres, et que vous devez par conséquent ménager le bien de la religion, qui appartient à Dieu; et qu'étant les épouses de Jésus-Christ pauvre, vous devez chérir sa pauvreté. Il y a des occasions qui sont de légitimes objets de libéralité, et où la piété l'inspire : comme la charité envers les pauvres, le soulament des misérables et des affligés, et encore le zèle pour la décoration des saints autels, selon les moyens que Dieu en donne.

Mais il y une seule chose, mes filles, où vous devez toujours être libérales; c'est envers vos pauvres sœurs infirmes et malades. Il ne faut point craindre ici de l'être trop à leur égard; puisque vous devez même prévenir jusqu'à leurs petits besoins, pour éviter les sujets de plaintes et de murmures, quoiqu'il faille toujours mortifier la nature : mais quand elle est surchargée et accablée par la maladie, c'est alors qu'il faut la soulager avec douceur et charité, sans rien négliger ni épargner pour son soulagement. Toutefois, il ne faut pas avoir égard aux petites délicatesses : il ne faut rien accorder à la nature, mais tout au besoin. Estimez donc, mes filles, les malades; aimez-les, respectez-les et les honorez, comme étant consacrées par l'onction de la croix, et marquées du caractère de Jésus-Christ souffrant. Comme il faut représenter les vrais besoins à la mère supérieure, c'est à elle aussi à y pourvoir charitablement : mais il se faut abandonner, et se dégager des trop grands empressements de la nature. Faites état, mes filles, de la pauvreté que vous avez vouée et que vous professez; aimez-la, même dans le temps de la maladie, et, partout, accoutumez-vous à faire tous les jours une circoncision spirituelle, qui vous fasse éviter l'inutilité et retrancher le superflu. C'est à quoi vous devez tendre, et ce que votre saint état vous demande et vous prescrit.

Pour ce qui est de l'obéissance, c'est le fondement solide de la vie religieuse. C'est en cette vertu, mes filles, que l'on trouve la joie, la paix véritable du cœur, et la sûreté entière dans l'état que vous avez embrassé : ainsi vous devez mettre en cette vertu toute votre perfection. De plus vous devez y trouver le repos de vos âmes, et chercher en elle un véritable contentement; car hors de là vous ne rencontrerez qu'incertitude, qu'égarement et que trouble. Reposez-vous donc, mes filles, entièrement sur l'obéissance, et regardez-la toujours comme le principe de votre avancement et de votre salut. Obéissez à vos supérieurs avec un esprit de douceur, d'humilité

et de soumission parfaite, sans murmure ni chagrin. En toutes choses soumettez votre jugement à celui de l'obéissance, avec une entière docilité, ne donnant point lieu à votre esprit propre de raisonner et de réfléchir sur ce que les supérieurs vous ordonnent, et sur les dispositions qu'ils font de vous. Obéissez-leur comme à Jésus-Christ : cherchez, mes filles, la paix et le repos dans l'obéissance; vous ne la trouverez pas ailleurs.

Je vous l'ai dit au commencement, et je vous le dis encore : Soyez soumises, soyez dociles et parfaitement résolues de travailler à votre perfection, vous y devez tendre et aspirer incessamment par la fidélité en la pratique de ces vertus. C'est votre état qui vous y oblige expressément, pour remplir dignement les devoirs de votre vocation et vous acquitter de vos promesses et de vos vœux. Voilà l'unique désir que vous devez avoir; votre salut en dépend : car rarement, faites attention à ceci, fait-on son salut en religion, si on ne tend à la perfection. Non, je ne crois point, et ce n'est point mon opinion, qu'une religieuse se sauve quand elle n'est point dans la résolution de tendre à cette perfection, quand elle n'y aspire point, et qu'elle n'y veut point travailler. Portez-y donc, mes filles, tous vos désirs; aspirez-y de tout votre cœur; travaillez-y sans relâche jusqu'à la mort : envisagez toujours le plus parfait; ayez à cœur de garder les plus petites règles, sans toutefois trop de scrupule. Attachez-vous aux pratiques solides qui conduisent à la perfection, et non pas à ces craintes scrupuleuses qui ne sont point la véritable vertu. Ne craignez point de vous soumettre à certains petits soulagements, aux jours de jeûne, que l'obéissance ordonne de prendre à celles qui sont dans l'emploi de l'institut. Ce n'est pas pour satisfaire la nature, que l'on désire cela et qu'on vous l'ordonne; mais pour soulager et subvenir à la faiblesse, et pour mieux supporter la fatigue et le travail de l'instruction. Vos règles sont bien faites; elles ont été examinées et approuvées : celles qui vous ont précédées en ont usé de même. Allez en esprit de confiance; marchez avec sûreté en obéissant, et quittez ces appréhensions frivoles : je vous décharge de toutes ces vaines craintes; je lève tous les scrupules : ce n'est point sur ces sujets que vous devez tant craindre; mais vous devez toujours appréhender la négligence en l'acquit de vos devoirs. Estimez et embrassez toutes les pratiques de la vie religieuse avec ferveur et amour; car toutes ces choses vous conduiront infailliblement à la plus haute perfection : ce sont des degrés qui vous y doivent acheminer tous les jours. C'est dans l'exacte observance de vos vœux et de vos règles, que vous devez faire consister toute votre perfection. Ce n'est pas dans ces entretiens, ni dans ces belles paroles, ni même dans ces sublimes contemplations, vaines et apparentes, qu'elle consiste : non, ce n'est point dans toutes ces élévations de l'esprit; mais elle est uniquement et très-assurément dans la pratique d'une profonde humilité et parfaite obéissance.

Croyez-moi, mes filles, et ne pensez donc plus qu'à votre perfection. Laissez-vous conduire sans résistance : je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde de Dieu. Jusqu'à présent je ne vous ai parlé qu'avec douceur, charité, bénignité et miséricorde : je n'ai fait peine à personne; j'ai tout ménagé, tout épargné : j'ai même tout pardonné et tout oublié. Je n'ai point voulu faire confusion à personne; il n'y en a pas une qui puisse se plaindre d'avoir été traduite devant les autres : personne ne peut dire qu'on ait diminué sa réputation, ni qu'on l'ait déshonorée en la présence de ses sœurs. Mais que dis-je, déshonorée? serait-ce un déshonneur pour une religieuse, de lui faire trouver et pratiquer l'humilité? Bien loin donc de reprendre et corriger personne, je vous ai toutes mises à couvert jusqu'à présent; j'ai usé de toutes sortes de douceur : mais si, à l'avenir, il y en avait, à Dieu ne plaise! quelques-unes indociles, désobéissantes à nos ordres, rebelles à nos lois, et qui ne fussent pas disposées à profiter de notre douceur et bénignité; qu'elles prennent garde d'irriter la colère de Dieu, et de nous contraindre de changer notre première douceur en sévérité et en rigueur : qu'elles ne nous obligent pas à exercer sur elles la puissance ecclésiastique. Nous savons le pouvoir que l'Église nous donne par notre autorité épiscopale : nous n'ignorons pas que Dieu nous met en main cette puissance de l'Église pour châtier les esprits rebelles, et pour leur faire sentir toute sa sévérité.

Voulez-vous, disait saint Paul à des gens opiniâtres[1], que je vienne à vous avec la verge en main et en esprit de rigueur, ou bien avec douceur et suavité? J'en dis de même, si vous m'obligez de prendre cette verge de correction; cette verge, dis-je, qui est capable de confondre, d'abattre et d'écraser en vous anéantissant jusqu'au centre de la terre. Lorsque nous sommes contraints d'en frapper les désobéissants et contumaces, et d'exercer ce pouvoir redoutable, cela est capable de faire trembler, et je frémis moi-même quand j'y pense; car c'est le commencement du jugement de Dieu, et même c'est

[1] *Cor.* IV, 21.

l'exécution de la sentence qu'il prononcera intérieurement contre une âme rebelle et indocile. Au nom de Dieu, mes filles, ne me contraignez pas de vous traiter de la sorte; soyez dociles et parfaitement soumises à toutes nos ordonnances : ne méprisez pas la grâce; ne l'outragez point indignement : prenez-y garde, mes sœurs. Quoi! serait-il possible qu'il y en eût quelqu'une de vous qui voulût nous percer le cœur et en même temps le sein, et me navrer de douleur par sa perte et sa rébellion? Ne me donnez pas ce déplaisir, et celui de me voir obligé d'accuser et citer au jugement de Dieu celles qui n'auraient point fait profit de nos paroles et de nos instructions. Pour éviter ce malheur, gravez-les, je vous conjure, au milieu de vos cœurs et de votre esprit; imprimez-les dans votre âme, et généralement dans toute votre conduite intérieure et extérieure, et ne les oubliez jamais. Croyez, mes filles, que tous nos soins, nos peines, nos veilles, nos sollicitudes, nos regards, nos paroles, et enfin toutes nos actions sont formées et animées par l'esprit et la charité de Jésus-Christ, qui réside en nous par la dignité de notre caractère; et sortent même des entrailles de la miséricorde de Dieu, pour vous conférer la grâce à laquelle il faut que vous soyez fidèles : en sorte que vous ne pensiez plus qu'à servir Dieu avec tranquillité et perfection.

Ainsi, mes filles, à présent que vous m'avez toutes déchargé vos cœurs, soyez en paix; et comme je vous disais au commencement de cette visite : que tout ce que vous me diriez, ma conscience en demeurerait chargée; au contraire, ce que vous me tairiez, vous en demeureriez chargées vous-mêmes : vous y avez tout déposé, vous m'avez parlé toutes avec simplicité et ouverture de cœur. Demeurez à présent paisibles, soumises et dans la douceur, comme de véritables servantes de Dieu. Je vous puis rendre ce témoignage, pour votre consolation, qu'il y a dans cette maison de bonnes âmes qui ont de la vertu, qui veulent la perfection, et désirent beaucoup de se renouveler encore. Vivez donc en repos et dans le silence : ayez un soin et une vigilance toute spéciale de vous avancer de jour en jour dans les plus hautes vertus : marchez à grands pas à la perfection de votre état. Si vous continuez, mes filles, dans les bonnes dispositions où je vous vois toutes, vous serez vraiment ma joie, ma consolation et ma couronne au jour du Seigneur. Voilà, mes chères filles, ce que j'attends et espère de vous : donnez-moi cette consolation; respectez-vous les unes les autres : je vous le dis et vous le recommande derechef. Car enfin, mes filles, vous êtes l'ornement de l'Église, vous en faites la plus belle partie; vous êtes la portion et le troupeau de Jésus-Christ. Ne dégénérez pas de ces nobles et sublimes dignités; ne démentez pas aussi cette qualité si auguste d'être les épouses de Jésus-Christ : ne déshonorez pas votre mère la sainte Église; et ne blessez pas le cœur de son Époux, qui serait percé de douleur s'il ne vous voyait pas tendre à la pratique des vertus solides.

Après vous avoir exhortées à la perfection de votre état, comme j'y suis obligé par mon ministère; quoiqu'en perfectionnant les autres nous nous laissions tomber malheureusement tous les jours dans des fautes, et qu'en veillant sur autrui nous ne prenions pas assez garde à nous-mêmes : je vous dirai comme saint Paul[1], que je crains qu'après avoir enseigné et prêché les autres je ne sois moi-même condamné de Dieu. Demandez donc pour moi sa miséricorde, dont j'ai tant de besoin pour opérer mon salut; afin que je ne sois pas jugé au dernier jour à la rigueur. Je m'en vais, mais ce ne sera pas pour longtemps; et si les affaires de l'Église m'obligent à m'éloigner un peu de vous, c'est par nécessité; et je puis dire avec saint Paul[2] : que si je m'absente de corps, je demeure en esprit avec vous. Je ne vous oublierai point; vous serez toutes aussi présentes à mon esprit, et encore plus particulièrement depuis cette visite, que devant.

Mais faites en sorte que j'aie la consolation d'entendre dire à mon retour, qu'il n'y a plus dans cette maison qu'un même cœur en esprit de Jésus-Christ par le lien d'une très-étroite charité : que je ne trouve ici rien de bas, rien de rampant, point d'amusements; en un mot faites que j'apprenne que l'on a profité de nos avis, de nos instructions et de nos ordonnances. Ah! que je souhaiterais, mes filles, que vous puissiez toutes parvenir à cette parfaite conformité que vous devez avoir avec votre Époux! ce serait pour lors que vous seriez remplies d'une abondance de grâces que l'on ne peut pas exprimer. Quelle gloire pour vous, d'être ainsi pénétrées de Dieu! quel bonheur, quelle félicité, quel excès, quelle joie et consolation! quelle exultation et quel triomphe au jour du Seigneur, auquel vous parviendrez toutes, comme j'espère et désire, par la miséricorde de Jésus-Christ, lequel je prie de vous remplir de grâces en ce monde et de gloire en l'autre; et en son nom, je vous bénis toutes.

Monseigneur ayant fini son exhortation, étant debout, et près de monter au parloir pour revoir en particulier une seconde fois la communauté, dit encore, avant que de nous quitter, ce peu de mots dignes d'être remarqués :

[1] I. *Cor.* IX, 27.
[2] *Ibid.* V, 3.

Ressouvenez-vous de la dignité et de l'état de votre profession, de la sainteté de votre vocation et des saintes obligations de votre baptême; et répandez continuellement l'esprit de ces grandes grâces dans toutes vos dispositions intérieures et extérieures.

Ne vous occupez, mes filles, que de votre perfection, allant toujours en avant vers votre patrie; oubliant les choses qui sont en arrière, pour vous hâter de parvenir jusqu'à Jésus-Christ: parce que la distance est grande et le chemin est long, pour arriver à ce terme qui est Jésus-Christ.

A la fin du manuscrit on lit ces paroles : Les vierges sont le fruit sacré de la chasteté féconde des évêques.

CONFÉRENCE

FAITE

DEVANT LES RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX.

Terrible compte qu'elles auront à rendre des grâces qu'elles ont reçues. Perfection qu'exigent d'elles les vœux qu'elles ont faits dans leur profession. Tendresse et sollicitude pastorale du prélat pour ses filles. Motifs qui l'obligent d'exiger d'elles une obéissance entière. Étroite union qu'il désire voir régner entre elles.

Quid hoc audio de te? redde rationem villicationis tuæ.

Qu'est-ce que j'entends dire de vous? rendez compte de votre administration. Ce sont les paroles de Jésus-Christ dans l'évangile de ce jour, en saint Luc, XVI, 2.

Je suis bien aise, mes filles, de ne m'en aller pas sans vous dire adieu : mais c'est un court adieu, puisque je ne m'éloigne que pour peu de temps; et j'espère même que je serai ici le dernier jour de ce mois. Il me semble que je ne pouvais mieux choisir que ces paroles pour le sujet de cette conférence; pour vous laisser quelque chose qui soit profitable et utile à votre salut, et qui s'imprime dans vos cœurs.

Ces paroles de l'Évangile s'entendent d'un seigneur qui ayant donné ses terres et confié son bien à un certain homme et ayant appris qu'il en faisait un mauvais usage, qu'il avait tout dissipé, le fait venir en sa présence, et lui dit ces paroles : « Qu'est-ce que j'entends dire de vous? » quel bruit est venu à mes oreilles? J'ai appris que vous avez dissipé mes biens et en avez fait un mauvais usage : venez, rendez compte de votre administration.

C'est ce que Jésus-Christ dit à chacun de nous en particulier : et le premier sens de ces paroles peut être appliqué et entendu des pasteurs. Et il me semble que j'entends cette voix : Qu'entends-je, qu'entends-je de vous? rends compte, rends compte de ton administration. Où est cette charité pastorale? où est ce zèle apostolique? où est cette sollicitude ecclésiastique? où est cette inquiétude spirituelle? où est cette charité chrétienne? où est ce soin de la perfection? Quand je fais réflexion à ces paroles, je vous avoue, mes filles, que cette voix me fait trembler. Que puis-je faire et que puis-je répondre, sinon : Mon Dieu, ayez pitié de moi? [Il ne me reste d'autre ressource que] d'attendre et de demander la miséricorde de Dieu, et de m'abandonner à sa providence.

Mais il ne faut pas que vous pensiez que ces paroles soient mises dans l'Évangile seulement pour les pasteurs de l'Église, et pour les personnes supérieures; elles s'adressent aussi à tous les chrétiens, et à vous, mes sœurs, tout particulièrement. Car « on demandera beaucoup à celui « qui a reçu beaucoup[1]; » et on demandera peu à celui qui a reçu peu. Jésus-Christ nous dit dans l'Évangile[2] que celui qui avait cinq talents, on lui en demanda cinq autres; et celui qui n'en avait que deux, on ne lui en demanda que deux. C'est le Maître qui parle, il n'y a rien à dire : sa parole est expresse.

Qu'avez-vous reçu? Examinez un peu, mes sœurs, les grâces que Dieu vous a faites, non-seulement comme au commun des chrétiens, vous donnant la grâce du baptême et vous faisant enfants de Dieu; mais encore la grâce de la vocation religieuse, grâce pour suivre les conseils évangéliques : mais de plus vous donnant une abondance de lumières pour connaître les misères du monde, et les difficultés de s'y sauver. Envisagez un peu les occasions qu'il y a de se perdre dans le monde, les scandales, les médisances, les mauvais exemples, les sensualités, les dissensions; et vous connaîtrez les grâces que Dieu vous a faites, vous faisant entrer dans la religion où vous ferez votre salut avec plus de paix, de repos, et avec moins d'inquiétude que dans le monde, n'ayant point de plus grande affaire que l'unique soin de votre salut. Prenez que je vienne aujourd'hui, non pas comme une personne particulière, mais de la part de Dieu, qui m'envoie vous demander compte de l'administration de tous ses biens : Qu'entends-je de vous? rendez compte de votre âme et de votre vocation. Qu'entends-je dire de vous? quelles sont ces négligences? Quelles affections humaines! quel oubli de votre âme! de votre âme, non pas parce qu'elle est votre âme; mais à cause qu'elle appartient à Jésus-Christ!

[1] *Luc.* XII, 48.
[2] *Matth.* XXV, 20, 22.

Eh quoi, mes sœurs, ne serait-ce pas une désolation universelle? et comment pourrait-on vivre et subsister, si, ayant semé de bon grain dans ses terres, on ne trouvait que de méchante ivraie? Je sais bien que la terre, pour produire ses fruits, a besoin de la rosée du ciel, et des influences du soleil. Mais combien plus nos âmes ont-elles besoin de ces pluies de grâce, de ces rosées célestes, de ce soleil de justice qui nous donne la fécondité des bonnes œuvres! Il veut bien que nous nous servions des secours extérieurs, mais c'est lui qui donne l'accroissement.

Rendez compte d'un grand nombre de grâces que vous avez reçues. N'avais-je pas semé de bon grain dans cette terre? d'où vient donc que je ne trouve que des ronces et des épines? Que font dans ce cœur ces affections humaines, cet oubli de Dieu et de sa perfection? Que fera-t-on de cette paille inutile, quand le Maître dira à ses serviteurs : « Que la paille soit séparée du bon « grain; jetez-la au feu, et que le blé soit mis « dans mon grenier [1]? » Mes sœurs : si vous êtes cette paille inutile et qui n'est propre à rien, vous serez jetées au feu de la damnation éternelle; et le bon grain sera porté dans ces greniers non pas terrestres, mais dans ces tabernacles éternels.

Ah! qu'il faudrait souvent nous demander ce compte à nous-mêmes; afin qu'il n'y ait rien à redire, s'il se peut, à ce dernier et redoutable compte qu'il faudra rendre, que personne ne pourra éluder! Et c'est pour ce sujet que je vous le demande aujourd'hui; afin d'éviter cet éternel et épouvantable jugement auquel il faudra que cette âme paraisse immédiatement devant Dieu, toute nue, et revêtue seulement des bonnes œuvres qu'elle aura faites et pratiquées en ce monde.

Où est donc ce grand zèle de votre perfection, que vous devez avoir, et qui doit animer toutes les actions et la conduite de votre vie? Combien devez-vous faire état de vos âmes qui ont été rachetées d'un grand prix, comme est le sang de Jésus-Christ! « Dieu a tant aimé le monde, qu'il « a donné son Fils unique pour notre salut [2]. » Et il ne s'est pas contenté, cet aimable Sauveur, de venir une fois à nous dans le mystère de l'incarnation; il se donne encore tous les jours à nous par la sainte communion, dans le sacrement de son amour, pour embraser nos cœurs des plus pures flammes de sa charité, et nous consomme en lui, comme il dit lui-même : « afin « qu'ils soient tous en moi, comme je suis dans « mon Père [3]. » C'est Jésus-Christ qui veut que nous ayons avec lui la même union qu'il a avec son Père; jugez quelle perfection cela demande de vous.

Commençons donc à examiner sur vos vœux, et les obligations que vous avez toutes de tendre à la perfection de votre vocation. Que chacune mette la main à la conscience, et qu'elle considère si elle a cet esprit de pauvreté exact et détaché de tout, et même du désir d'avoir et de posséder quelque chose.

La pauvreté ne consiste pas seulement à vous dépouiller de tous les biens, et de toutes les commodités superflues et inutiles; mais encore du plus intime de l'âme, par un dépouillement entier de toutes les pensées, désirs et affections aux choses du monde. Ce ne serait pas avoir une véritable pauvreté, si l'on avait le moindre désir et attachement pour les choses de ce monde, et si l'on se portait d'inclination à ce qui est des biens de la terre. Car remarquez ce que dit saint Paul : « Une vierge ne doit s'occuper que du soin des « choses du Seigneur, et de ce qui peut lui plaire [1]. » Si vous avez donc un désir, je dis un simple désir des choses de la terre, vous n'avez point la véritable pauvreté, qui demande un dégagement entier des moindres attaches, puisqu'elle ne vous permet pas un simple retour vers les choses de la terre, pour votre propre satisfaction : mais il faut que toute affection étrangère soit anéantie en vous, pour que votre cœur soit tout rempli de l'amour de votre divin époux. Voilà une pensée bien profonde, et une grande perfection à laquelle vous devez tendre, et à quoi vous devez faire de sérieuses réflexions.

Vous ne devez pas ignorer ce que c'est que d'embrasser la perfection évangélique, de faire des vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance; puisque vous vous êtes engagées volontairement. Donc, par la pauvreté intérieure et extérieure que vous avez vouée, vous avez renoncé aux biens, aux honneurs et aux plaisirs. Ce n'est donc pas pratiquer la pauvreté que d'avoir quelque chose en propre; parce que cela serait contraire à la perfection de votre état, qui exige que vous soyez dégagées de tout.

Venons à la chasteté. La chasteté demande de vous une séparation entière de tout plaisir; c'est-à-dire, en un mot, ne pas donner la moindre satisfaction aux sens extérieurs, et renoncer absolument à tout ce qui peut satisfaire la nature et la concupiscence, et que vous soyez comme des anges par la pureté de vos pensées. Il faut avoir cette pureté de corps et d'esprit, pour ne pas souffrir la moindre affection sensible et hu-

[1] *Matth.* XIII, 30.
[2] *Joan.* III, 16.
[3] *Ibid.* XVII, 21.

[1] I. *Cor.* VII, 32 et seqq.

maine : il faut qu'il n'y ait rien entre Jésus-Christ et l'âme, entre l'Époux et l'épouse; il faut être pures comme les anges, afin de pouvoir être dignes d'être présentées devant le trône de Dieu.

Quelle doit être enfin, mes filles, votre obéissance ! Elle ne doit pas seulement être extérieure et pour quelque temps; mais toujours la même et perpétuelle, accompagnée des sentiments du cœur, de l'esprit et de la volonté. Car qu'est-ce qu'une obéissance extérieure et forcée? On dira : Il faut obéir seulement à l'extérieur; car si je me révolte et que je marque de l'empressement, on ne m'accordera pas ce que je demande : parce qu'on pourrait croire que je suis préoccupée de passion. Il faut avoir encore patience trois mois : on verra ce qu'il fera. On met ainsi des bornes, et on marque l'obéissance jusqu'à un certain temps. Est-ce là une obéissance; ou plutôt, pour la bien nommer par son propre nom, n'est-ce pas une vraie désobéissance?

Je demande de vous, mes sœurs, une obéissance et soumission d'esprit parfaite. Il faut prendre ce glaive dont Jésus-Christ parle dans son Évangile [1], cette épée, ce couteau à deux tranchants qui divise le corps d'avec l'esprit; qui coupe, qui tranche, qui sépare, qui anéantisse la volonté, le jugement propre. Quand on veut ouvrir un corps, on se sert des rasoirs les plus fins et les plus délicats pour couper et séparer les muscles des nerfs, des tendons ; on fouille partout dans les entrailles, jusqu'au cœur et aux veines les plus délicates; on sépare et on divise tout, jusqu'aux moindres petites parties. Ainsi il faut prendre cette épée à deux tranchants, qui coupe de tous côtés, à droite et à gauche; qui sépare et divise, qui anéantisse et retranche tout ce qui est contraire à l'obéissance, jusqu'aux moindres fibres.

Ces paroles de l'Évangile sont considérables et méritent une grande attention, pour atteindre a la pratique de l'obéissance : « Que celui qui « veut venir après moi, se renonce soi-même [2]. » Ah ! que ces paroles sont dures, je l'avoue, et qu'elles sont difficiles à embrasser ! Ces paroles sont bientôt dites, et sont plus aisées à dire qu'à faire. Mais il faut que le sacrifice soit entier; il faut que l'holocauste soit parfait, qu'il soit jeté au feu, entièrement brûlé, détruit et consumé, pour être agréable à Dieu. Et comme il ne désire autre chose de vous, mes filles, qu'une parfaite obéissance, travaillez-y donc ; c'est le vrai moyen de parvenir à cette perfection à laquelle vous devez tendre incessamment. Tous les chrétiens y sont obligés : combien devez-vous plus vous y avancer, puisque vous avez beaucoup plus de moyens ! N'ayez donc que ce soin, de vous occuper sans cesse de votre perfection. Car j'ai plus de désir, de soin et de sollicitude de votre perfection, que vous n'en pouvez avoir vous-mêmes.

Je puis vous rendre ce témoignage, et me le rendre à moi-même comme étant sous les yeux de Dieu, que je vous porte toutes écrites dans mon cœur et empreintes dans mon esprit. Je n'ai pour vous que des entrailles de miséricorde : je connais tous vos besoins, je sais toutes vos nécessités; et, comme je vous ai dit plusieurs fois, j'ai tout entendu, et n'ai pas oublié un seul mot ni une seule syllabe : rien n'est échappé à ma mémoire de tout ce que vous m'avez dit chacune en particulier. Ce n'est donc point pour m'exempter d'avoir cette sollicitude et cette sainte inquiétude, que je ne me rends pas à ce que vous souhaitez : au contraire plus je verrai que vous aurez d'obéissance, plus je serai porté à prendre un grand soin de votre avancement. Donnez-moi donc cette consolation : que je dise que vous êtes mes véritables filles sous ma main; car je suis jaloux du salut de vos âmes.

Pourquoi croyez-vous, mes filles, que je demande de vous une si grande perfection? est-ce pour moi? m'en revient-il quelque chose? Point du tout : je recevrai seulement bonne édification de votre vertu et de votre obéissance. Mais croyez que c'est principalement pour vous, pour votre salut, et pour éviter ce jugement terrible et cette condamnation qui se fera d'une âme qui n'aura pas fait usage des moyens de perfection pour assurer son salut. Travaillez incessamment à l'acquérir ; et demeurez toujours dans les bornes d'une parfaite soumission à tout ce que l'on souhaitera de vous. Et pour ce sujet il est à propos et convenable de vous faire connaître, comme par degrés, les principes qui doivent vous diriger, et de vous instruire de l'ordre et de la discipline de l'Église. Car je crois que vous êtes filles de l'Église; et par conséquent vous êtes plus capables d'en concevoir les règles, qu'il ne faut pas que vous ignoriez.

Apprenez donc, mes filles, aujourd'hui sa conduite, et qu'elle ne se porte pas facilement ni légèrement à changer les personnes qui servent, par leur ministère, à la conduite des âmes, et comme il y a une subordination dans les règles qu'elle observe.

Par exemple les prêtres sont amovibles, et les évêques sont perpétuels. Les prêtres dépendent et sont sous l'autorité des évêques, et ce sont les évêques qui les établissent dans les fonctions de leur ministère. Or, quoique cela soit, on observe de ne les point ôter que pour des causes

[1] *Matth.* x, 34.
[2] *Ibid.* xvi, 24.

extraordinaires, et après avoir examiné leur conduite. Moi donc, à qui Dieu a commis le soin de ce diocèse, et à qui, tout indigne que je suis, Dieu a mis cette charge sur les épaules, qui me fait gémir et soupirer à toutes les heures du jour, par la pesanteur du poids qui m'accable, estimant mes épaules trop faibles pour le pouvoir porter; moi qui me rends tous les jours, par mes péchés, digne des plus grands châtiments de la colère de Dieu : or je reviens, et je dis : Si Dieu eût permis que vous eussiez un méchant évêque, il faudrait bien que vous me souffrissiez tel que je serais; parce que étant votre pasteur, vous êtes obligées de m'obéir. Je le dis de même de ceux qui vous sont donnés par notre autorité pour la conduite de vos âmes, à qui vous devez vous assujettir comme à Dieu; puisqu'ils vous sont donnés et établis et approuvés de notre autorité.

Vous me direz et me répondrez peut-être que l'Église ne vous contraint et ne vous oblige pas à cela. Il est vrai; puisque, en quelque façon, vous ne dépendez que de l'évêque seul. Mais que serait-ce, mes filles, si dans le corps humain tous les membres voulaient exercer les mêmes fonctions? Il faut que chacun demeure à la place qui lui est convenable. Je dis le même, mes sœurs, de la subordination qui doit être parmi vous. Si l'obéissance n'est point gardée en cette maison, ce ne sera que confusion et un continuel désordre; tout ira à la division, et à la ruine totale de la perfection.

Savez-vous, mes sœurs, d'où viennent les schismes et les hérésies dans l'Église? Par un commencement de division et de rébellion secrète. C'en est là un commencement que je trouve ici. Prenez-y garde; car j'ai reconnu, dès le commencement de la visite, que les unes veulent trop, les autres pas assez : cela marque trop d'empressement et d'attachement à ce qui est de l'homme. Écoutez ce que dit Saint Paul au peuple de Corinthe[1] : « J'ai appris qu'il y a des par- « tialités entre vous; l'un dit : Je suis à Pierre; « l'autre dit, Je suis à Paul, moi à Apollo, moi « à Céphas, et moi à Jésus-Christ. Jésus-Christ « est-il donc divisé? Paul a-t-il été crucifié pour « vous? avez-vous été baptisés au nom de Paul? » Mais saint Paul, que répondit-il à ces gens-là? leur dit-il : Laissez-moi faire, je dirai à Pierre qu'il se retire, et qu'il ne vous parle plus; Apollo, Céphas, ne vous en mêlez plus : ne vous mettez pas en peine, je m'éloignerai moi-même, et ferai en sorte que Jésus-Christ viendra en personne vous conduire et vous gouverner en ma place? Eh! quel discours, mes filles, ne sommes-nous pas tous à Jésus-Christ, et Jésus-Christ n'est-il pas pour tous? Qu'est-ce que vous trouvez dans ce prêtre? J'ai examiné et approuvé sa conduite : il est de bonnes mœurs, il a la charité, il est rempli de zèle, il a l'esprit et la capacité de son ministère.

Enfin, on veut pousser à bout : Fera-t-on, ne fera-t-on pas? Ah! le voilà dit : qu'on ne m'en parle plus. Je vous déclare que je le veux et que je ne changerai point : je serai ferme, et ne me laisserai point ébranler par tout ce que vous me pourriez dire, jusqu'à ce que le Saint-Esprit me fasse connaître autre chose, et que je vous voie toutes dans une si parfaite obéissance sur ce sujet, qu'il ne reste pas la moindre répugnance ni résistance sur ce qui a été du passé. Je veux vous voir dans une parfaite soumission à mes ordres; à moins de cela, n'attendez rien autre chose de moi. Abandonnez-vous donc à moi, mes chères filles, pour le soin de votre perfection. Je sais mieux ce qui vous est utile que vous-mêmes : j'en fais mon principal, comme si je n'avais que cela à penser.

Je vous conjure, mes filles, de vous tenir en union les unes avec les autres, par ce lien de la charité qui unit tous les cœurs en Dieu. Que je n'entende plus parler de divisions, de partialités. Que l'on ne tienne plus ces discours : L'on parle plus à celle-ci, on ne parle point à cette autre; on parle rudement à celle-ci, on parle doucement à celle-là : on ne me traite pas comme certaines. Eh! les ministres de Dieu ne sont-ils pas à tous, et ne se font-ils pas tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ? Vous vous arrêtez trop à ce qui est humain et extérieur, sans considérer la grâce intérieure qui vous est conférée par le pouvoir du caractère qui est dans ce ministre de Jésus-Christ. Ainsi, vous recevez toujours l'effet du sacrement. Que ce soit de ce monsieur-ci ou de ce monsieur-là, que vous importe? Agissez surnaturellement, et par des vues plus spirituelles et dégagées des sens.

Croyez-moi, mes filles, mettez-vous dans ces dispositions, et vous expérimenterez une grande paix et tranquillité d'esprit. Qu'on ne voie plus entre vous d'ambition, d'envie, de jalousie. Qu'on n'entende plus parmi vous ces plaintes si peu religieuses : On élève cette personne, on la met dans cet office, et moi je n'y suis pas. Tous sont-ils propres à une même charge; et, comme dit saint Paul[1], « tous sont-ils docteurs, tous « sont-ils prophètes, » tous sont-ils capables d'un même emploi? Mais la vertu est utile à tous, et tous sont obligés de se rendre capables de la

[1] *I. Cor.* I, 12, 13.

[1] *I. Cor.* XII, 29.

pratiquer. C'est pourquoi dilatez, dilatez vos cœurs par la charité; n'ayez point des cœurs rétrécis, resserrés et petits : allez à Dieu en esprit de confiance, courez à grands pas dans la voie de la perfection; afin que vous puissiez croître de vertu en vertu jusqu'à ce que vous parveniez toutes à la consommation de la gloire, que je vous souhaite en vous bénissant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

Après que Monseigneur eut achevé sa conférence, il dit encore ce peu de mots en s'adressant à notre mère supérieure :

Ma mère, je vous recommande cette communauté; soyez-leur toujours une bonne mère, comme vous leur avez été jusqu'à présent. Il faut que vous ouvriez vos entrailles, et que vous élargissiez votre sein, pour les recevoir toutes, et pourvoir à leurs besoins. De leur part il faut aussi qu'elles se rendent obéissantes et soumises à ce que vous leur ordonnerez, sans vous faire peine.

INSTRUCTION

FAITE AUX

RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX.

SUR LE SILENCE.

Trois sortes de silence. Avec quelle exactitude Jésus-Christ les a gardés. Motifs qui ont porté les instituteurs d'ordre à le prescrire dans leurs règles. En quoi consiste le silence de prudence, et comment il faut le pratiquer à l'exemple de Jésus-Christ. Qualités que doit avoir le silence de patience dans les souffrances et les contradictions : combien il est salutaire, et contribue à la perfection des âmes.

Si tacueritis, salvi eritis.

Si tu te tais, tu seras sauvé, dit un grave auteur. Ces paroles seront le sujet de notre méditation.

L'avant-propos montrait évidemment les défauts de la langue, et comme elle est la source et le principe universel de tous les péchés et d'un grand nombre d'imperfections : ensuite il était prouvé comme le silence était le souverain remède, pour corriger tout d'un coup ce cours malheureux et les saillies de nos passions. Ainsi il est vrai de dire que le silence bien gardé est un moyen sûr pour faire son salut. *Si tacueritis, salvi eritis :* « Gardez le silence, vous vous sau« verez infailliblement sans beaucoup de peine. »

Il y a trois sortes de silence : le silence de règle, le silence de prudence dans les conversations, et le silence de patience dans les contradictions. Notre-Seigneur nous a donné de beaux exemples de silence dans tout le cours de sa passion et de sa vie : du silence de règle dans le berceau, dans son enfance, durant sa vie cachée; du silence de prudence dans sa vie conversante et publique; enfin du silence de patience en sa passion, où ce divin Sauveur a tant souffert sans dire un seul mot pour sa défense et pour s'exempter de souffrir. Ces trois sortes de silence feront les trois points de notre méditation.

PREMIER POINT.

Considérons, chères âmes, que Jésus-Christ a gardé le silence de règle admirablement dans son enfance. Il est de règle, selon l'ordre de la nature, et Jésus-Christ s'assujettit à cette règle, lui qui est la parole éternelle du Père; non-seulement comme les autres enfants, mais encore l'espace de trente ans entiers : car l'Évangile dit qu'il n'a parlé qu'une fois, lorsqu'il fut au temple où il instruisait les docteurs; pour montrer que s'il ne disait mot, c'était pour apprendre aux hommes à garder le silence. Si donc, mes chères filles, Jésus-Christ a été si exact dans ce silence; combien devez-vous, à son imitation, être fidèles dans l'observance de celui qui vous est prescrit par votre règle!

Dans chaque ordre religieux nous voyons que les uns sont distingués des autres; cet ordre-là, par une grande pénitence et austérité de vie; celui-ci est destiné pour chanter incessamment les louanges de Dieu. Il y en a qui ne sont appliqués qu'à la contemplation, d'autres enfin sont tout dévoués au service du prochain et à la charité. Mais, dans toutes ces différences singulières de chaque institut, nous remarquons que dans tous le silence y est prescrit et ordonné par la règle, et qu'il y a des temps et des heures de silence. Quelques-uns gardent un silence perpétuel et profond, et ne parlent jamais : d'autres sont obligés de le garder des temps considérables dans la journée, y ayant même des heures destinées pour cet effet, et où il n'est pas permis de parler.

Remarquez, mes chères filles, que tous les fondateurs de religions ont eu trois pensées et raisons, quand ils ont établi et prescrit le silence dans leur règle. La première, c'est qu'ils ont connu et vu par expérience que le silence retranchait beaucoup de péchés et de défauts. Et en effet, où le silence n'est pas observé comme il doit l'être, combien s'y glisse-t-il d'imperfections et de désordres! C'est ce que nous verrons bientôt dans la suite de cet entretien. *In multiloquio non deerit peccatum*, dit le Saint-Esprit [1] : « Le péché suit toujours la multitude des

[1] *Prov.* x, 19.

« paroles ; » et saint Jacques a eu raison de dire, que la langue est l'organe et le principe de tout péché [1]. La seconde raison qu'ont eue encore les fondateurs d'ordres en établissant l'esprit de retraite, c'est qu'ils ont prévu que la dévotion et l'esprit d'oraison ne pouvaient subsister sans le silence. Ceci est visible et trop vrai ; nous le voyons tous les jours dans ces âmes épanchées et dissipées, qui aiment à se répandre au dehors. Hé ! dites-moi, chères âmes, sont-elles pour l'ordinaire bien spirituelles et filles d'oraison, si elles ne sont recueillies? Quelques bons sentiments et mouvements intérieurs que Dieu leur donne dans la prière, ils seront sans fruit tandis qu'elles se dissiperont aussitôt, recherchant à causer et à parler : il est certain que toute l'onction de la dévotion s'évanouira et se perdra insensiblement; car elle ne peut se conserver que dans une âme silencieuse et parfaitement récolligée, attentive sur soi-même. Ainsi il ne faut pas espérer ni attendre grande spiritualité ni piété, d'une religieuse qui aime à discourir et à s'entretenir avec celle-ci et avec celle-là; qui ne peut demeurer une heure dans sa cellule en repos et en silence.

Enfin, la troisième raison qui a porté les fondateurs de recommander si étroitement le silence à leurs religieux, c'est parce que le silence unit les frères. Et en effet c'est un moyen très-propre pour maintenir la charité, la paix et l'union dans une maison religieuse; puisque le silence bannit tous ces discours et entretiens qui la divisent et la détruisent. Car, pour l'ordinaire, qu'est-ce qui fait la matière de ces conversations trop familières, sinon les défauts de ses sœurs? ce qui apporte bien souvent du trouble et de la division dans une communauté; et tout cela faute de silence. Quand on veut réformer un monastère qui n'est plus dans sa première ferveur, que fait-on? l'on observe soigneusement si les règles y sont bien gardées, spécialement les plus essentielles. S'aperçoit-on que le silence manque et n'est plus observé, c'est par là que l'on commence : aussitôt on y rétablit le silence, qui n'y était point gardé; parce que c'est le moyen qui retranche tout d'un coup les autres imperfections, abus ou désordres qui arrivent dans une maison religieuse, pour s'être relâchée sur la règle du silence.

Ayez donc, chères âmes, de l'amour et de l'estime du silence de règle, si nécessaire pour entretenir et conserver toutes les vertus religieuses. Comme je vous ai déjà dit, dans toutes les maisons ou monastères, on est toujours obligé à le garder aux temps et lieux ordonnés : c'est là ce qui maintient la régularité. Vous autres, mes chères filles, quoique vous soyez consacrées au public, par votre institut, pour instruire la jeunesse, vous ne laissez pas d'avoir aussi ce silence de règle à observer dans de certains temps, et j'ai remarqué, ce me semble, que par vos constitutions vous devez vous abstenir tout au moins de tous discours et paroles inutiles durant la journée. Et si vous ne parlez que pour le nécessaire, vous garderez un long silence, et vous ne vous épancherez pas inutilement parmi les créatures, à vous entretenir de tout ce qui se passe dans une maison. Tous ces désirs de communiquer avec cette amie seront mortifiés et réprimés; l'on ne cherchera pas à s'aller décharger avec celle-ci de tout ce qui fait peine, pour en murmurer et s'en plaindre inconsidérément.

Si Notre-Seigneur faisait la visite dans ce monastère pour voir si le silence est bien gardé, et qu'il entrât dans les lieux où il doit être gardé; hélas! qu'est-ce qu'il y trouverait? Là deux petites amies, et ici trois autres en peloton, occupées à causer et à s'entretenir ensemble à la dérobée, tandis peut-être que l'on devrait être au chœur ou à une autre observance. Si donc Jésus-Christ se présentait à elles, et leur allait faire cette demande : « Quels sont ces discours que « vous tenez ensemble? » *Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem* [1]? quelle serait leur réponse? Pourraient-elles dire avec vérité : Nous parlons de Jésus de Nazareth; ou bien, Nous parlons des moyens pour arriver à la pratique de la vertu, pour nous encourager l'une l'autre? Ah! c'est souvent de rien moins : car la plupart de tous vos discours avec cette amie, qui est la confidente de tous vos mécontentements, sont de lui dire tous vos sentiments imparfaits sur tout ce qui vous choque et vous contrarie; c'est de parler des défauts des autres, et des prétendus déplaisirs que vous dites avoir reçus de cette sœur, que vous ne pouvez souffrir. C'est là que l'on murmure, que l'on se plaint à tort et à travers de la conduite des officières de la maison. On critique, on censure, on contrôle toutes choses; la supérieure même n'est pas exempte d'être sur le tapis : l'on blâme sa conduite et sa manière d'agir; enfin l'on mêle dans ces entretiens familiers celle-ci, celle-là, encore celui-là : bref, c'est dans ces communications indiscrètes que se font une infinité de péchés de médisance; et très-souvent de jugements téméraires, plus griefs que l'on ne pense. Il faut ici faire réflexion, chacune selon son besoin, à ce que la conscience dictera, avant que de terminer ce premier point.

[1] *Jac.* III, 6.

[1] *Luc.* XXIV, 17.

SECOND POINT.

Dans le deuxième point de notre méditation nous allons voir le silence de prudence qu'il faut garder dans les conversations, pour apprendre à n'y point faire des fautes contraires à la charité. Et, pour nous y bien comporter, envisageons, chères âmes, Jésus-Christ notre parfait modèle, qui a pratiqué merveilleusement ce silence de prudence, dont je vais vous parler, en vous en faisant voir un bel exemple dans sa sacrée personne, pendant sa vie conversante et dans les années de ses prédications.

Ce doux Sauveur était si débonnaire, qu'il est remarqué de lui qu'il n'a jamais rien dit qui fût capable de donner un juste sujet de plainte et de peine à personne. Cet agneau, plein de douceur, a contraint les Juifs mêmes de dire de lui, que « jamais homme n'avait si bien parlé : » *Numquam sic locutus est homo, sicut hic homo* [1]. Et dans une autre occasion, où ils voulaient surprendre Jésus-Christ dans ses paroles; que firent-ils à cet effet? Ils lui demandèrent s'il était permis de payer le tribut à César. Notre-Seigneur, qui est la sagesse même, leur fit cette réponse prudente et judicieuse : qu'il était juste de « rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui « est à Dieu [2]. »

Voilà, mes chères filles, une belle idée et un modèle achevé, pour vous apprendre la pratique du silence de prudence dans vos conversations; car remarquez avec moi que la perfection du silence ne consiste pas seulement à ne point parler, mais aussi à parler selon les règles de la charité chrétienne et religieuse. Comme par votre institut vous ne devez pas vivre à la façon des ermites, et être toujours en solitude; il est nécessaire que vous conversiez les unes avec les autres les jours de récréations, où vous devez vous trouver toutes ensemble pour obéir à la règle en esprit de charité et d'union. Mais, chères âmes, comme c'est ici l'endroit le plus glissant peut-être qui soit en la vie religieuse, et où il soit plus aisé d'y faire des fautes, soit par inconsidération ou imprudence, n'étant pas pour lors attentives sur vous-mêmes, il faut se munir de grandes précautions et beaucoup veiller sur ses paroles, pour ne point commettre de péchés, même considérables, où insensiblement on se laisse aller dans la conversation, faute de savoir se maintenir dans les règles de la prudence et de la charité. C'est pourquoi il faut s'observer, et prendre des mesures pour n'y point faillir avec vos sœurs, de manière que votre conscience n'y soit point intéressée, ni la paix altérée.

Car, mes filles, bien que vous soyez toutes membres d'un même corps; cependant la différence des humeurs et tempéraments, qui se rencontre entre toutes, forme de certaines oppositions et contradictions qui vous obligent à une grande circonspection dans les heures de vos récréations, où vous devez singulièrement faire paraître ce silence de prudence, en prenant garde surtout de ne rien dire qui puisse tant soit peu fâcher, et donner de la peine à vos sœurs. Il faut aussi, par une sage discrétion, que vous sachiez prévoir et ne pas dire les choses que vous jugeriez ou croiriez devoir fâcher et mécontenter quelque sœur : de plus cette même prudence doit vous empêcher de relever cent choses qui peuvent exciter parmi vous de petites disputes et divisions, d'où d'ordinaire elles naissent et se forment.

Ah! mes chères filles, ayez attention à vous conduire de la sorte, si vous voulez maintenir la paix et la charité dans vos conversations, qui autrement deviendraient plus nuisibles qu'utiles. Pour cet effet, il faut savoir supporter prudemment et vertueusement les fardeaux les unes des autres, comme vous y exhorte le grand saint Paul : *Alter alterius onera portate* [1]. Que cette pratique si nécessaire vous ferait endurer de choses si vous y aviez un peu d'application! Chacune à son tour n'a-t-elle pas à supporter quelques défauts dans les autres? Aujourd'hui vous endurez une parole un peu fâcheuse, qu'une sœur vous aura dite par mauvaise humeur : eh bien, demain elle souffrira peut-être de vous des choses plus sensibles.

Mais, direz-vous, j'ai à converser avec cette sœur qui est d'une humeur si rustique et si insupportable, qu'il me faut toute ma patience pour ne la choquer ni rebuter quand elle est dans sa mauvaise humeur. Il est vrai; il se rencontre des personnes si inciviles et malhonnêtes dans leurs conversations, qu'elles sont presque intraitables. Ces humeurs farouches y sont fort à charge et donnent souvent sujet d'exercer la patience des autres, toute leur vie; car comme naturellement elles sont de cette humeur, joint à l'éducation qu'elles ont eue qui a fort contribué à leurs mauvaises dispositions d'esprit, il n'en faut pas attendre autre chose de plus. Pour l'ordinaire elles sont ombrageuses, soupçonneuses et très-aisées à se fâcher et à parler selon leur boutade. Quoi qu'il en soit, la charité vous oblige de les supporter et de ne les pas fâcher mal à propos. Je sais que cela est un peu difficile; et qu'il n'y

[1] *Joan.* VII, 46.
[2] *Matth.* XXII, 21.

[1] *Gal.* VI, 2.

a rien de si contraire à un naturel plus sociable et poli, qui sait vivre honnêtement dans la conversation, que ces personnes grossières et fâcheuses qui ne peuvent dire une parole de douceur et d'honnêteté. Mais ne savez-vous pas que c'est là ou la vertu se fortifie, et où elle a matière de s'exercer avec beaucoup de mérite; et que c'est en supportant patiemment les humeurs contraires à la vôtre, que vous faites voir que vos vertus et votre conduite ne sont point illusion?

Mais, dites-vous encore, cette sœur est si ombrageuse et pointilleuse que la moindre chose la met en mauvaise humeur, s'imaginant toujours que je lui en veux : je dis, par exemple, une parole innocemment et bonnement, sans avoir intention de lui faire de la peine; cependant elle s'en choque et s'aigrit. Or je veux que vous n'ayez point eu intention de l'attaquer; toutefois, vous qui avez un naturel plus favorable et raisonnable, vous devez en conscience ménager ces esprits faibles, qui, par leur incapacité de faire autrement, s'échappent souvent malgré eux. Ainsi, par esprit de charité et de douceur, ayez égard à leurs faiblesses : ne leur donnez pas sujet d'offenser Dieu en les contrariant; ayez même de la condescendance pour elles : abstenez-vous de dire de certaines choses, quoique indifférentes et innocentes, que ces esprits mal faits prendraient de travers; ayez-en de la compassion : car elles-mêmes ont de la peine et de la confusion de se voir ainsi à charge aux autres; ce qui les humilie et mortifie étrangement devant Dieu, dans la connaissance qu'il leur donne de leur fragilité : elles en ont de l'amertume de cœur, à moins qu'elles ne soient tout à fait aveugles sur ce défaut.

Et vous, esprits revêches, humeurs grossières et fâcheuses, apprenez à vous vaincre et à être maîtresses de ces mouvements impétueux que produit en vous ce mauvais naturel, que vous devez sans cesse combattre et détruire, pour vivre de la vie de la grâce, en mourant à la nature. Et ne pensez pas dire, pour vous mettre à couvert, comme ces âmes lâches et imparfaites : Je ne saurais faire autrement, c'est mon humeur : car vous n'en serez pas quittes pour cela devant Dieu; puisque vous êtes obligées, selon les préceptes de Jésus-Christ dans l'Évangile, de vous mortifier et de travailler à renoncer à vous-mêmes tous les jours. Et Dieu n'a-t-il pas dit à Caïn [1], au commencement du monde, de mortifier son humeur farouche, ses appétits déréglés, et de surmonter ses passions indomptées?

Voyez donc, mes chères filles, la nécessité qu'il y a de veiller sur sa langue, quand on est obligé de converser; et vous plus particulièrement qui par votre institut êtes souvent engagées à communiquer et parler avec les séculiers dans les occasions que vous procure l'instruction de la jeunesse qui vous est confiée, comme d'aller souvent au parloir visiter les parents des pensionnaires : car la bienséance et l'honnêteté, quelquefois même la nécessité, vous obligent d'avoir des entretiens avec ces personnes, et outre cela votre règle vous le permet; comme aussi avec vos parents et d'autres de vos amis et connaissances. Mais c'est ici, chères âmes religieuses, qu'il faut surtout vous bien conduire et parler avec discrétion. Si jamais vous avez besoin du silence de prudence, c'est dans ces temps où il y a bien à perdre ou à gagner. Je vous en avertis, prenez-y garde; et comportez-vous-y d'une manière si édifiante, que les gens du monde n'aient pas moins d'estime de vous. Pour cet effet il faut qu'une religieuse au parloir, en présence des séculiers, soit d'un maintien grave et modeste; elle doit veiller extrêmement sur ses paroles, ne pas trop s'épancher, ni se dissiper : car les gens du monde observent, plus que l'on ne pense, toutes les actions et la conduite des religieuses au parloir, et, selon la sagesse et discrétion qu'ils remarquent dans les unes, ils prennent de fort mauvaises impressions de celles qu'ils voient trop libres, plus inconsidérées et mondaines dans leurs paroles; qui ne se sentent nullement de leur état, ne mêlant presque jamais dans leurs discours rien de spirituel et de Dieu comme devrait faire une bonne religieuse.

Ne vous y trompez pas : car bien que les gens du monde vous fassent paraître de la complaisance et témoignent agréer vos pensées, ou entrer dans tous vos sentiments; vous ne savez pas de quelle manière ils prennent en eux-mêmes les choses qu'ils semblent approuver quand ils sont auprès de vos grilles. Car, après, qu'arrive-t-il de ces beaux entretiens, quand ils sont en compagnie? et lorsqu'ils se mettent à parler des religieuses, que disent-ils? Ah! dit celle-là, ces jours passés j'ai entretenu une religieuse, je n'ai été qu'un quart d'heure avec elle : vous ne la connaissez pas; pour moi je sais bien de quelle humeur elle est, je sais ses sentiments sur telles choses. Vous seriez surprises et même étonnées de savoir que ce sont souvent vos parents et vos plus proches qui parlent de vous de la sorte. Si je vous avertis de ceci, ce n'est pas que j'aie connaissance particulière de cette maison là-dessus; je veux croire que ce défaut n'est pas ici : ce que je dis à présent, je le dis ailleurs; parce que ce point est de conséquence : car il

[1] *Genes.* IV, 6, 7

faut peu de chose pour mettre une communauté dans une très-mauvaise réputation dans l'esprit des personnes séculières; parce qu'ils s'imaginent que toutes les religieuses doivent être des saintes. Et là-dessus je me souviens moi-même que je me suis trouvé dans des maisons honorables à Paris, où j'ai ouï parler de certaines religieuses d'une manière plaisante et fort à la cavalière. Mes chères filles, qui produit un si méchant effet; si ce n'est l'imprudence et l'inconsidération des particulières qui ont parlé au parloir mal à propos, qui n'ont pu s'empêcher de faire paraître des saillies d'une passion immortifiée qui donnaient à connaître leurs dispositions, tant sur ce qui les concernait, que sur les affaires particulières qui se passent dans une maison?

Pour éviter tous ces dangereux inconvénients, vous voyez, chères âmes, que le plus sûr est de tenir très-cachées, et sous un secret inviolable, les affaires d'une communauté, sans en donner aucune connaissance aux personnes du dehors. Et pour vous justifier ici, ne me dites pas pour excuse : C'était à ma sœur que j'ai dit telles choses, c'est à ma mère, c'est à un prêtre ou directeur. Ne croyez pas avoir mieux fait, ni en être déchargées : car, sous prétexte de direction, très-souvent il arrive qu'insensiblement l'on mêle dans ces communications toutes les affaires les plus secrètes d'une maison, dont on devrait se taire absolument; puisque, étant répandues au dehors, l'expérience nous montre que l'on n'en voit que de très-mauvais effets, par la méchante réputation où ces connaissances mettent la communauté.

Vous devez encore prendre garde à un point qui n'est pas moins important que celui-ci, qui est d'être fort réservées dans vos paroles devant vos pensionnaires, tant celles qui leur rendent quelques services, comme celles qui sont destinées à leur instruction : car ce sont de jeunes plantes extrêmement susceptibles des impressions qu'on leur donne; et quoiqu'elles soient encore jeunes, elles savent bien remarquer ce que l'on dit et fait en leur présence : d'où vient que dans la suite ces impressions premières, que vous leur avez données, leur demeurent, et qu'après elles se souviennent de ces idées qu'elles avaient déjà, lesquelles s'accroissent avec l'âge; ce qui leur fait dire, parlant des maîtresses qu'elles ont eues : Pour moi, disent-elles, j'ai eu dans un tel couvent une maîtresse qui n'était guère spirituelle ni dévote, car il était rare qu'elle nous parlât de Dieu : elle avait de certaines maximes mondaines; et au lieu de nous porter à la modestie, elle nous enseignait des secrets de vanité. On en entend d'autres qui voyant les procédés de celle-ci si contraires à la charité, disent, que cette maîtresse-là avait assurément de l'antipathie et de l'aversion pour elle.

Ah! mes chères filles, bannissez, par votre prudence et bonne conduite, tous ces défauts qui ont de si mauvaises suites. Le silence bien gardé en est le remède, et le plus court chemin pour retrancher toutes ces pensées et discours mal digérés qui ne laissent après tout dans la conscience que du scrupule et bien du trouble. Car enfin tôt ou tard l'on s'aperçoit que l'on a mal parlé, et que l'on ne devait pas dire bien des choses qui auraient dû être ensevelies dans le silence. Ayez pour cet effet la règle du silence en estime; gardez-la exactement, et vous serez à couvert de mille embarras où jette nécessairement le trop grand parler. Mes chères filles, avec un peu d'application et avec une bonne volonté vous en viendrez à bout. Ayez attention sur votre langue, pour ne laisser échapper aucune parole dont vous puissiez vous repentir après l'avoir dite. Retirez-vous dans votre cellule; c'est là le lieu sûr : ne vous produisez au dehors qu'avec peine et pour la nécessité; que la prudence et la discrétion règlent toutes vos paroles, pour n'en dire aucune qui ne soit bonne, utile ou nécessaire. Si vous gardez toutes ces mesures, assurez-vous que la paix et l'union sera parfaite dans cette maison; et qu'elle conservera la bonne réputation où elle est aujourd'hui.

Mes chères filles, ce n'est pas assez de savoir garder le silence de prudence; il faut de plus apprendre à se taire dans les croix, les persécutions et autres peines et afflictions qui arrivent dans la vie : c'est ce qui s'appelle le silence de patience; lequel vous conduira à un degré de perfection convenable à votre état, qui vous doit rendre en tout conformes à Jésus-Christ votre époux; c'est ce que nous allons considérer dans le dernier point de notre méditation.

TROISIÈME POINT.

Considérons que le silence de patience dans les afflictions, les souffrances et les contradictions, est une des choses les plus difficiles à pratiquer de la morale chrétienne. Peu de gens aiment à souffrir, et à souffrir en silence sous les yeux de Dieu : et s'il est rare d'en trouver qui aiment à souffrir, il l'est encore plus d'en voir qui souffrent sans chercher à se répandre au dehors. Cependant c'est le silence qui sanctifie nos croix et nos afflictions, et qui en augmente de beaucoup le mérite. Avez-vous de la peine à pâtir dans vos croix et vos traverses, envisagez Jésus-Christ. Parmi une infinité de persécutions et de douleurs qu'il endure en présence de ses juges

iniques, devant qui il est accusé et calomnié si faussement, Jésus garde un profond silence et ne répond rien : *Jesus autem tacebat*[1]. C'est ce qui me touche le plus dans la passion du divin Sauveur, que ce profond silence qu'il garde avec une patience invincible, et qui donnait de l'étonnement au président : *Ita ut miraretur præses*[2]. Il souffre, il endure mille injures, mille outrages et indignités de la part de toute sorte de personnes : il est accusé faussement par les Juifs et les pharisiens, ses cruels ennemis. On dit que c'est un blasphémateur, un séditieux, qu'il est un perturbateur de la loi et du repos public, qu'il empêche que l'on ne paye le tribut à César; enfin que c'est un semeur de nouvelles doctrines, qui abuse le peuple. Jésus entend retentir à ses sacrées oreilles ces cris et ces calomnies, sans dire un seul mot pour se justifier et se défendre contre ces chiens enragés qui déchirent si outrageusement sa réputation : et pendant cette nuit obscure et ténébreuse, durant laquelle ce cher Sauveur a souffert une infinité d'outrages, d'affronts et de cruautés, que disait ce doux Agneau? Hélas! jamais la moindre parole d'impatience. Enfin dans cette sanglante et douloureuse flagellation, où il est tout écorché et déchiré à coups de fouet et de nerf de bœuf, qui font couler de toutes parts le sang de ses veines sacrées; ah! quelle patience et quel silence fait paraître ce doux Jésus! Il souffre tout cela sans rien dire; il n'ouvre pas seulement la bouche pour se plaindre de la cruauté de ses fiers bourreaux, qui ne sont pas encore contents de l'avoir traité si inhumainement : ils prennent une piquante couronne d'épines, et lui percent jusqu'au cerveau. Jésus endure ce tourment comme les autres, dans un silence inviolable. Il est conduit chez Hérode, qui désirait avec empressement de le voir, et s'en réjouissait : mais Notre-Seigneur persévère constamment à garder son profond silence. Nonobstant qu'il sût bien qu'Hérode le pouvait délivrer d'entre les mains de ses ennemis, il ne dit mot cependant en sa présence, et ne proféra aucune parole; chose étonnante! et c'est avec sujet qu'un saint Père l'a appelé la victime du silence, puisque ce divin Jésus l'a consacré par sa patience durant sa passion.

Mes chères filles, que voilà un exemple digne de vos imitations et tout ensemble de vos admirations! Voilà comme vous devriez en user lorsque vous êtes accusées, persécutées à tort : comme aussi, dans le temps de l'affliction, il faut savoir souffrir en silence, avec patience; sans murmurer ni vous plaindre. Dans quelque état où Dieu permette que vous soyez; apprenez à y demeurer sans rechercher de vaines consolations parmi les créatures, dans tout ce qui vous fait peine : mais prenez plutôt le parti du silence, et vous renfermez en vous-mêmes, afin que Notre-Seigneur vous donne intérieurement des forces, pour souffrir avec vertu et mérite. C'est dans ces occasions-là qu'il faut dire avec David : *Renuit consolari anima mea; memor fui Dei, et delectatus sum*[1] : « Mon âme a refusé toute consolation; je me suis souvenu de Dieu, et j'ai trouvé « ma joie. »

C'est ici où une âme est éprouvée et perfectionnée merveilleusement, quand, par une générosité vraiment chrétienne, elle sait s'élever au-dessus de tout ce qui lui arrive de fâcheux ou de contraire, et qu'elle peut, comme Jésus-Christ son époux, garder un profond silence, lors même qu'elle a plus sujet de parler, soit pour sa justification dans les accusations injustes, soit pour sa consolation dans une affliction sensible, et au milieu des plus grandes tempêtes ou bourrasques. Il faut qu'une âme vraiment généreuse prenne pour toute défense le silence, qui sera son repos et sa paix parmi les agitations. Jésus-Christ y fait goûter des douceurs intérieures, au fond du cœur, à une âme un peu courageuse, qui, pour son amour, rejette et abandonne toutes celles qu'elle pourrait trouver dans les créatures. Cela est inexplicable; il n'y a que ceux qui l'expérimentent qui en puissent parler dignement.

Mais, avant de passer plus loin, remarquez, chères âmes, qu'il y a trois règles ou trois maximes importantes à pratiquer, pour ne point faire de fautes dans ce silence de patience, si nécessaire dans les occasions imprévues où l'on est persécuté, accusé; c'est de ne jamais parler que pour la charité, que pour la vérité ou la nécessité, et jamais pour soi ni pour son propre intérêt.

Eh bien, âmes religieuses, sont-ce là les motifs qui vous font parler? Qu'est-ce qui vous fait ouvrir la bouche? Est-ce la nécessité ou bien la vérité? Examinez là-dessus votre cœur; et sondez-le, jusqu'au plus profond, dans la rencontre des contradictions et autres circonstances, pour reconnaître que le plus souvent c'est la passion ou l'intérêt qui vous fait parler.

Oh! mais, direz-vous, je suis accusée d'une chose tout à fait désavantageuse; quel moyen de ne se pas justifier dans cette conjoncture, où l'on m'attribue tout ce qu'il y a de mal, et l'on dit que j'en suis la cause, tandis que j'avais bien d'autres intentions que celles que l'on s'imagine?

[1] *Matth.* XXVI, 63.
[2] *Ibid.* XXVII, 14.

[1] *Ps.* LXXVI, 3, 4.

Arrêtez, que la passion n'ait pas le dessus sur la raison; réprimez tous les raisonnements naturels, pour écouter ceux de la grâce : ne dites pas que vous ne pouvez vous empêcher de parler pour faire connaître votre innocence, et qu'il est bien difficile alors de se taire; puisque l'exemple de Jésus-Christ vous doit rendre la chose aisée et facile. Vous n'avez pas de plus grandes persécutions et contradictions à soutenir que les siennes : tous les saints en ont bien supporté d'autres, plus fâcheuses que les vôtres. Si vous faisiez réflexion que Jésus-Christ, par ces persécutions, vous fait part d'un éclat de sa croix, vous auriez de la joie de les endurer avec patience dans un profond silence, pour y adorer ses desseins sur votre personne qu'il prétend élever, par ce chemin rude et semé d'épines, à une grande perfection, si vous n'apportez aucune résistance à ses volontés suprêmes.

Que le silence est donc avantageux à une âme dans la souffrance, et dans tous les états pénibles où elle se trouve; puisque par ce silence il n'y a point de passions si fortes, qui ne soient retenues dans les bornes de la raison! En voulez-vous voir des preuves par quelques exemples? Êtes-vous tentées d'ambition? Que vous dit la passion dans cette rencontre, où elle est émue par quelque accident? c'est de vous élever au-dessus des autres par des paroles suffisantes, et pleines d'un orgueil secret. Eh bien, gardez le silence et vous taisez; insensiblement ces saillies de la nature corrompue s'évanouiront. De même, que vous dit la passion dans les émotions d'une humeur colère et impatiente? dans ces mouvements violents, où en êtes-vous si vous ne les réprimez? Bientôt vous vous laisserez aller à des paroles d'emportement, sans craindre de choquer et de piquer les unes et les autres. Mais si vous savez vous taire, vous apaiserez infailliblement ces saillies impétueuses qui s'élèvent en vous-mêmes; et pour lors vous pourrez dire comme le prophète, au milieu de vos troubles : *Turbatus sum, et non sum locutus* [1] : « J'ai été troublée au de« dans de moi, mais ma langue n'a formé aucune « parole. »

Sentez-vous en vous-mêmes quelques mouvements d'aversion et d'antipathie, ou de ressentiment contre quelques-unes de vos sœurs; que vous dit cette passion, à la vue de celle-là que vous ne pouvez souffrir? Aussitôt elle vous inspire de la mépriser ou rebuter, par des paroles de froideur et de vengeance. Mais le moyen le plus court pour combattre et vaincre cette passion qui vous anime et vous tourmente, vous portant à commettre une infinité de péchés; c'est de vous taire, à l'heure même que vous avez plus d'envie de parler, et de prendre le parti du silence. Il faudrait même, dans ces occasions-là, mordre sa langue plutôt que de choquer et fâcher ses sœurs.

Enfin, êtes-vous tentées de curiosité; et avez-vous envie de vous épancher vainement, en allant trouver justement celle-là qui est un vrai bureau d'adresses, et cette autre-ci qui sait toutes les nouvelles, et qui a incessamment les oreilles ouvertes pour entendre tout ce qui se passe de nouveau dans la maison, laquelle est toujours en haleine pour tout savoir : n'y allez pas, gardez le silence; mortifiez ces désirs de curiosité. Croyez-moi, mes chères filles, vous aurez plus de consolation de tout ignorer, et de ne point apprendre les choses qui ne vous concernent point : votre conscience en sera plus pure, votre esprit plus dégagé et plus libre pour vous entretenir avec Dieu dans l'oraison. Faites plus d'état d'une heure de récollection, où vous avez été seules avec Dieu, que de plusieurs autres où vous vous êtes contentées parmi les entretiens des créatures; car, pour l'ordinaire, la vertu en est bien affaiblie.

Soyez persuadées, chères âmes, qu'en gardant fidèlement le silence vous serez victorieuses de toutes vos passions, et qu'en peu de temps vous arriverez à la perfection. Souvenez-vous des avantages du silence de prudence; n'oubliez pas ceux du silence de patience, dont je vous parlais tout à l'heure : gravez-les dans votre esprit; afin que lorsque la tentation ou l'affliction arrivera, vous soyez toujours disposées à la bien recevoir, dans les dispositions saintes que je vous ai marquées. Dans vos souffrances et contradictions, n'envisagez jamais les causes secondes; et ne vous amusez point inutilement à vouloir découvrir la source de vos peines, par des recherches d'amour-propre, pour savoir qui sont ceux qui vous les font naître : car proprement cela s'appelle courir après la pierre qui vous frappe. Il faut bien plutôt vous élever en haut, vers le ciel, pour voir la main qui la jette, qui n'est autre que Dieu même, qui est celui qui a permis que telles choses vous arrivassent pour votre salut, si vous en savez bien profiter. Dans tous les événements les plus fâcheux, une âme vraiment chrétienne et religieuse doit dire à Dieu dans le plus intime d'elle-même : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* [1] : « Mon cœur est préparé à faire votre « volonté, soit dans l'adversité ou la prospérité. » Ah! mes chères filles, plût à Dieu que vous et

[1] *Ps.* LXXVI, 5.

[1] *Ps.* CVII 2.

moi nous fussions dans ces dispositions : c'est à quoi il nous faut résoudre dans cette méditation ; c'est le fruit que nous devons en remporter, et c'est la grâce qu'il faut instamment demander à Jésus-Christ : je vous y exhorte, et me recommande à vos prières.

PAROLES SAINTES
DE MON ILLUSTRE PASTEUR,
MONSEIGNEUR
JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET,
ÉVÊQUE DE MEAUX,
LA VEILLE ET LE JOUR DE MA PROFESSION *.

A l'interrogation hors la clôture.

Vous avez raison, ma fille, d'appeler et d'estimer heureux le jour de votre profession. Il est heureux pour vous, puisque vous y serez l'épouse de Jésus-Christ : mais faites-y bien réflexion, et voyez à quoi vous allez vous engager. Ne croyez pas que vous serez exempte de peines dans la religion : ce serait un abus que de le prétendre ; puisque c'est un continuel sacrifice de mort à soi-même, et que la nature y souffre beaucoup : mais il n'importe, ne l'écoutez pas ; car autrement vous ne ferez jamais rien. Si vous avez de la peine, à la bonne heure : vous en aurez plus de mérite ; et Dieu vous donnera toujours ses grâces, pourvu que vous lui soyez fidèle. En voilà une bien grande qu'il vous fait, de vous appeler à la sainte religion : correspondez-y fidèlement. Vous faites bien, ma fille, de vivre dans la crainte ; car l'homme doit continuellement se défier de soi-même. Il ne faut cependant pas qu'elle soit excessive, car il y aurait de la recherche de soi-même ; et cette si grande crainte pourrait provenir d'une âme lâche, qui a peur de travailler. C'est bien fait, ma fille, d'être toujours en crainte, pourvu qu'elle soit filiale et non point servile ; et pour y éviter les extrémités, ayez continuellement recours à Dieu, et vous combattez vous-même, puisque ce n'est qu'après le combat que l'on remporte la victoire : soyez toujours humble et docile, vivez dans l'obéissance, et vous n'aurez point toutes ces craintes.

* Ces paroles sont tirées du manuscrit d'une religieuse ursuline de Meaux, qui écrivit, après la cérémonie, les différents discours que Bossuet lui fit lors de sa profession. Nous leur conservons le titre qu'elle leur a donné, comme plus propre à faire connaître le respect que ces bonnes religieuses avaient pour les instructions de leur digne pasteur. (*Édit. de Déforis.*)

A mes demandes après le sermon.

Vous voilà, ma fille, pleinement instruite des obligations que vous allez contracter avec Jésus-Christ par le moyen de vos vœux : vous voyez à quoi ils vous obligent ; comme par le vœu de pauvreté vous renoncez pour jamais aux biens, aux pompes et à toutes les richesses du monde ; comme vous devez renoncer par le vœu de chasteté à tous les plaisirs et contentements du siècle, en vous séparant même du plus petit par une mortification générale de tous vos sens. Enfin vous avez entendu que par l'obéissance vous devez consacrer votre cœur, votre volonté, et tout ce qui est en vous jusqu'au fond de vos entrailles, pour n'avoir plus désormais d'autre volonté que celle de vos supérieurs. C'est ce qui vous vient d'être prêché si saintement.

Ma fille, retenez toutes ces vérités profondes, et ne les oubliez jamais ; gravez-les dans votre esprit et dans votre cœur, afin d'animer toutes vos opérations, et de vous établir sur ces principes solides pendant tout le cours de votre vie religieuse. C'est, ma fille, la prière que je vais faire à Dieu pour vous dans le reste de cette cérémonie, en vous aidant à achever votre sacrifice. Unissez-vous à nous de tout votre cœur. *Det tibi Deus in hoc sancto proposito perseverantiam :* « Que Dieu vous donne la persévérance dans « cette sainte résolution. »

A la sainte communion.

Ma fille, voilà votre divin époux ; voici votre Dieu qui vient se donner à vous. Recevez cette victime sainte qui s'est immolée pour vous ; consommez en lui votre sacrifice : mangez Jésus-Christ, savourez cette viande céleste et divine. Que votre esprit, votre cœur, tout votre intérieur et tout l'intime de vous-même en soit rempli. Nourrissez-vous de cet aliment et de cette nourriture sacrée, incorporez-vous à elle ; en la prenant, vous recevrez l'esprit de vos vœux. Nourrissez-vous donc de l'esprit de pauvreté, recevant celui qui a été si pauvre qu'il est dit de lui qu'il n'a pas seulement eu de quoi reposer son chef adorable [1]. Nourrissez-vous de cette chair virginale ; et vous recevrez en vous-même l'esprit de chasteté, et la pureté de celui qui est vierge, fils d'une vierge, ami des vierges, et le chaste époux des vierges. Recevez cette divine hostie, mangez cette victime d'amour et de pureté ; et vous recevrez dans votre cœur l'esprit d'obédience, de celui qui, par obéissance, s'est immolé et offert en sacrifice et en oblation pour le salut de tous les hommes, de celui qui s'est rendu sujet et parfaitement sou-

[1] *Matth.* VIII, 20.

mis, pendant sa vie, à tous ceux qui lui ont tenu la place de Dieu son Père, et qui a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. Enfin vous venez de faire vœu d'instruire les petites filles : nourrissez-vous encore, en prenant Jésus-Christ, de l'esprit de zèle et de charité pour le salut des âmes, de celui qui s'est consommé pour elles. Soyez une parfaite imitatrice de celui-là même qui a dit : « Laissez ces petits enfants venir à moi [1]. » Fortifiez-vous par cette divine nourriture ; mangez-la avec amour et respect : recevez-la souvent, car elle vous donnera des forces dans l'exercice de votre institut ; elle vous animera toujours de nouveau pour vous en acquitter dignement. Recevez donc, ma chère fille, Jésus-Christ, qui se donne à vous en confirmation de vos vœux. Prenez cet aimable Époux ; aimez-le de toute votre capacité : unissez-vous à lui très-étroitement en cette vie, afin d'y être unie en l'autre par la gloire durant toute l'éternité. *Quod Deus in te incœpit ipse perficiat :* « Que Dieu achève « ce qu'il a commencé en vous. »

En me donnant le voile.

Ma fille, recevez ce voile qui vient d'être béni dans cette sainte cérémonie par le sacré ministère de l'Église ; ce voile, qui est le signe de votre séparation du monde, sous lequel vous allez être toute votre vie ensevelie avec Jésus-Christ dans le tombeau de la religion, et cachée avec lui en Dieu. Recevez ce même voile qui est la marque de l'alliance que vous avez contractée avec lui : il ne vous sera jamais ôté que vous ne voyiez la face de Dieu à découvert dans le ciel.

Après la cérémonie.

Enfin, ma fille, vous voilà consacrée à Jésus-Christ, voilà votre immolation faite : il ne reste plus qu'à être fidèle à votre Époux dans votre saint état, et qu'à y persévérer jusqu'à la fin. Pour cet effet, prenez toujours le plus pénible. Ne regardez pas ce que vous avez fait ; mais ce qui vous reste encore à faire. Accoutumez-vous à l'exercice de cette continuelle circoncision du cœur qui vous séparera sans cesse des inclinations de la nature corrompue, si contraires à l'esprit et à la grâce de Jésus-Christ votre divin époux. Puissiez-vous, ma fille, par ce moyen vous élever toujours davantage par une vie pure et toute céleste ! puissiez-vous monter de vertu en vertu jusqu'à ce que vous soyez parvenue à la montagne d'Horeb, au sommet de la perfection, pour y consommer votre sacrifice !

[1] *Marc.* X, 14.

PRÉCIS D'UN DISCOURS

FAIT

AUX RELIGIEUSES DE LA VISITATION DE MEAUX,

DANS UNE VISITE.

« J'ai desiré de vous voir pour vous commu-« niquer quelque peu de la grâce spirituelle, et « vous confirmer [1]. » C'est saint Paul, ce vigilant pasteur, cet homme apostolique, cet homme du troisième ciel, qui parle ainsi. Examinons un peu ses paroles ; pesons-les toutes. J'ai désiré de vous voir, dit-il ; il ne se contente pas de leur écrire. Tantôt il envoie Tite, tantôt Timothée, ou quelque autre de ses disciples : mais enfin le désir immense de leur communiquer quelque peu de la grâce spirituelle, le porte à souhaiter de venir lui-même leur rendre visite. Quelque peu : pourquoi quelque peu ? C'est que ce grand apôtre qui avait reçu tant de dons, parlait en la personne de nous autres, pasteurs indignes et infirmes, qui n'en pouvons communiquer que quelque peu : il avait en vue la disposition de ceux qui la reçoivent, et qui souvent ne sont capables que d'en recevoir peu ; et aussi, il n'appartient qu'à Dieu de rendre notre ministère assez efficace pour en donner beaucoup. De nous-mêmes nous ne saurions conférer aux autres la moindre grâce ; c'est Dieu, comme dit l'apôtre [2], qui nous en rend capables. Et vous voyez par là combien vous êtes intéressées à demander pour nous à l'auteur de tout don, qu'il prépare nos cœurs et les vôtres ; afin que nous puissions produire des fruits abondants parmi vous. Dieu sait, mes filles, que j'ai désiré d'un désir cordial, dans la sincérité de mon cœur et sous les yeux de Dieu, de vous voir. Sans me comparer au grand apôtre, recevez le peu que je vous donne ; puisque Dieu donne beaucoup à celui qui reçoit peu.

Je trouve trois fruits de la visite : le premier me regarde et il vous regarde ; c'est la consolation mutuelle que nous en devons retirer vous et moi : vous, en voyant la sollicitude de votre pasteur ; et moi par la joie que me donnera, dans cette visite, la promptitude de votre obéissance ; et par l'espérance que je concevrai que vous serez ma couronne dans le ciel, et ma consolation sur la terre, quand je penserai que j'ai des filles qui aiment sincèrement Dieu. Le second fruit de la visite, c'est l'estime que vous devez avoir de votre âme ; en considérant le soin que Jésus-Christ

[1] *Rom.* I, 11.
[2] II. *Cor.* II, 16.

lui-même en a pris : il n'a pas cru trop donner que de vous racheter au prix de son sang. Que ne devez-vous donc pas faire pour vous conserver dans la pureté qu'il vous a acquise! et de là naît le troisième fruit de la visite, qui est de connaître vos défauts, et de prendre les moyens les plus propres pour vous en corriger et vous purifier des péchés qui souillent la pureté de l'âme, en travaillant efficacement à les éviter; afin de vous avancer chaque jour vers la perfection de votre état.

Le péché plaît à tous les hommes, lorsqu'ils le commettent : quand il est commis, l'homme sage s'en afflige et en pleure amèrement; le scrupuleux et le pusillanime s'en désespère; l'imprudent rit et s'étonne de ce que les saints lui en portent compassion, et qu'ils lui parlent de pénitence. Entre les malades, les plus à plaindre sont ceux qui ne se plaignent pas eux-mêmes, et qui aiment leur maladie. Haïssons la nôtre : la haine est son remède; elle est la marque que nous ne sommes pas délaissés, et qu'on médite encore pour nous dans le ciel des desseins de miséricorde.

DISCOURS

SUR

L'UNION DE JÉSUS-CHRIST

AVEC SON ÉPOUSE.

Comment Jésus-Christ est-il l'époux des âmes dans l'oraison.

Veni in hortum meum, soror mea, sponsa.

Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse. Cant. v, 1.

Le nom d'épouse est le plus obligeant et le plus doux dont Jésus-Christ puisse honorer les âmes qu'il appelle à la sainteté de son amour; et il ne pouvait choisir un nom plus propre que celui d'Époux, pour exprimer l'amour qu'il porte à l'âme, et l'amour que l'âme doit avoir réciproquement pour lui. Il ne reste qu'à voir où se fait leur alliance, et de quelle manière ils s'unissent ensemble.

Saint Bernard dit que c'est dans l'oraison; qui est un admirable commerce entre Dieu et l'âme, qu'on ne connaît jamais bien qu'après en avoir fait l'expérience. C'est là que l'Époux visite l'épouse; c'est là que l'épouse soupire après son Époux : c'est là que se fait cette union déifique entre l'Époux et l'épouse, qui fait le souverain bien de cette vie, et le plus haut degré de perfection où l'amour divin puisse aspirer sur la terre.

Les visites que l'époux céleste rend à l'épouse, se font dans le cœur : la porte par où il entre est la porte du cœur. Les discours qu'il lui tient sont à l'oreille du cœur : le cabinet où elle le reçoit est le cabinet du cœur. Le Verbe, qui sort du cœur du Père, ne peut être reçu que dans le cœur.

Je confesse, dit saint Bernard [1], que cet amoureux Époux m'a quelquefois honoré de ses visites; et, si je l'ose dire dans la simplicité de mon cœur, il est vrai qu'il m'a souvent fait cette faveur. Dans ces fréquentes visites, il est arrivé parfois que je ne m'en suis pas aperçu. J'ai bien senti sa présence; je me souviens encore de sa demeure : j'ai même pressenti sa venue; mais je n'ai jamais su comprendre comment il entrait, ni de quelle manière il sortait : si bien que je ne puis dire ni d'où il vient, ni où il va, ni l'endroit par où il entre, ni celui par où il sort. Certainement il n'est pas entré par les yeux; car il n'est point revêtu de couleur : il n'est pas aussi entré par l'oreille; car il ne fait point de bruit : ni par l'odorat; car il ne se mêle point avec l'air comme les odeurs, mais seulement avec l'esprit. Ce n'est point une qualité qui fasse impression dans l'air; mais une substance qui le crée. Il ne s'est point coulé dans mon cœur par la bouche; car on ne le mange pas : il ne s'est point fait sentir par l'attouchement; il n'a rien de grossier ni de palpable : par où est-ce donc qu'il est entré?

Peut-être qu'il n'était pas besoin qu'il entrât, parce qu'il n'était pas dehors. Il n'est pas étranger chez nous : mais aussi ne vient-il pas du dedans, parce qu'il est bon; et je sais que le principe du bien n'est pas en moi. J'ai monté jusqu'à la pointe de mon esprit; mais j'ai trouvé que le Verbe était infiniment au-dessus. Je suis descendu dans le plus profond de mon âme, pour sonder curieusement ce secret; mais j'ai connu qu'il était encore dessous. Jetant les yeux sur ce qui est hors de moi, j'ai vu qu'il était au delà de tout ce qui m'est extérieur; et rappelant ma vue au dedans, j'ai aperçu qu'il était plus intime à mon cœur que mon cœur même.

Mais comment est-ce donc que je sais qu'il est présent, puisqu'il ne laisse point de trace ni de vestige qui m'en donne la connaissance? Je ne le connais pas à la voix, ni au visage, ni au marcher, ni par le rapport d'aucun de mes sens; mais seulement par le mouvement de mon cœur, par les biens et les richesses qu'il y laisse, et par les effets merveilleux qu'il y opère. Il n'y est pas sitôt entré qu'il le réveille incontinent.

[1] *In Cant. Serm.* LXXIV, n° 5, t. I, col. 1528.

Comme il est vif et agissant, il le tire du profond sommeil où il était comme enseveli : il le blesse pour le guérir; il le touche pour le ramollir, parce qu'il est dur comme le marbre. Il y déracine les mauvaises habitudes; il y détruit les inclinations déréglées, et il y plante la vertu. S'il est sec, il l'arrose des eaux de sa grâce; s'il est ténébreux, il l'éclaire de ses lumières; s'il est fermé, il l'ouvre; s'il est serré, il le dilate; s'il est froid, il le réchauffe; s'il est courbé, il le redresse. Je connais la grandeur de son pouvoir, parce qu'il donne la chasse aux vices; et qu'il n'a pas plutôt paru, que ces monstres prennent la fuite. J'admire sa sagesse, quand il me découvre mes défauts cachés dans les plus secrets replis de mon âme. Le changement qu'il opère en moi par l'amendement de ma vie, me fait goûter avec plaisir les douceurs de sa bonté : le renouvellement intérieur de mon âme me découvre sa beauté; et tous ces effets ensemble me remplissent d'un étonnement extraordinaire, et d'une profonde vénération de sa grandeur.

Si les entretiens de l'Époux étaient aussi longs qu'ils sont agréables à l'épouse, elle serait trop heureuse et satisfaite : mais quoiqu'il ne l'abandonne jamais, si elle ne l'y oblige par quelque offense mortelle, il ne laisse pas de lui soustraire souvent le sentiment de sa présence par un effet tout particulier de sa bonté, que nous avons coutume d'exprimer par ces noms d'éloignement, de fuite et d'absence. C'est une mer qui a son flux et son reflux, ses mouvements réguliers et irréguliers qui nous surprennent. C'est un soleil qui donne la lumière, et la retire quand il lui plaît : sa clarté donne de la joie à notre âme; son éloignement lui cause bien des soupirs et des gémissements.

Dieu m'est témoin, dit Origène [1], que j'ai souvent reçu la visite de l'Époux; et qu'après l'avoir entretenu avec de grandes privautés, il se retire tout d'un coup, et me laisse dans le désir de le chercher, et dans l'impuissance de le trouver. Dans cette absence, je soupire après son retour : je le rappelle par des désirs ardents; et il est si bon qu'il revient. Mais aussitôt qu'il s'est montré, et que je pense l'embrasser, il s'échappe de nouveau; et moi je renouvelle mes larmes et mes soupirs.

Cette conduite est propre à l'état où nous vivons dans cet exil; état de changement, sujet à plusieurs vicissitudes qui interrompent la jouissance de l'épouse par de fréquentes privations. Nous n'avons ici qu'un avant-goût, un essai, et comme l'odeur de la béatitude. Dieu s'approche de nous comme s'il voulait se donner à nous; et lorsque vous pensez le saisir, il se retire à l'instant. Et comme l'éclair, qui sort de la nue et traverse l'air en un moment, éblouit la vue plutôt qu'il ne l'éclaire; de même cette lumière divine, qui vous investit et vous pénètre, fait un jour dans la nuit, une nuit mystique dans le jour. Vous êtes touché subitement, et vous sentez cette touche délicate au fond de l'âme; mais vous n'apercevez pas celui qui vous touche. On vous dit intérieurement des paroles secrètes et ineffables, qui vous font connaître qu'il y a quelqu'un auprès de vous, ou même au dedans de vous qui vous parle; mais qui ne se montre pas à découvert.

Dieu se présente à notre cœur; il lui jette un rayon de lumière, il l'invite, il l'attire, il pique son désir : mais parce que le cœur ne sent qu'à demi cette odeur et cette faveur délicieuse, qui n'a rien de commun avec les douceurs de la chair, il demeure ravi d'étonnement; et la souhaite avec d'autant plus d'ardeur qu'elle surpasse tous les contentements de la terre : son désir est suivi de la jouissance. Bientôt après suit la privation, qui, par la renaissance des désirs qu'elle rallume, fait un cercle de notre vie, qui passe continuellement du désir à la jouissance, de la jouissance à l'absence, et de l'absence au désir.

Qui est-ce qui me pourra développer le secret de ces mystérieuses vicissitudes, dit saint Bernard [1] ? Qui m'expliquera les allées et les venues, les approches et les éloignements du Verbe? L'Époux n'est-il point un peu léger et volage? D'où peut venir et où peut aller ou retourner celui qui remplit toutes choses de son immense grandeur? Sans doute le changement n'est pas dans l'Époux; mais dans le cœur de l'épouse, qui reconnaît la présence du Verbe lorsqu'elle sent l'effet de la grâce : et quand elle ne le sent plus, elle se plaint de son absence, et renouvelle ses soupirs. Elle s'écrie avec le prophète : « Seigneur, mon cœur vous a « dit : Les yeux de mon âme vous ont cherché [2]. » Et peut-être, dit saint Bernard [3], que c'est pour cela que l'Époux se retire; afin qu'elle le rappelle avec plus de ferveur, et qu'elle l'arrête avec plus de fermeté : comme autrefois s'étant joint aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, il feignit de passer outre; afin d'entendre ces paroles de leur bouche même : *Mane nobiscum, Domine* [4]. « Demeurez avec nous, Seigneur; » car il se plaît à se faire chercher; afin de réveiller nos soins et d'embraser notre cœur.

[1] *In Cant. Homil.* I, n° 7. t. [illegible]

[1] *In Cant. Serm.* LXXIV, n° 1, col. 1526, 1527.
[2] *Ps.* XXVI, 8.
[3] *S. Bern. ibid.* n° 3, col. 1527.
[4] *Luc.* XXIV, 29.

Il ne fait que toucher en passant la cime de notre entendement : comme un éclair, dit saint Grégoire de Nazianze, qui passe devant nos yeux; partageant ainsi notre esprit entre les ténèbres et la lumière, afin que ce peu que nous connaissons soit un charme qui nous attire, et que ce que nous ne connaissons pas soit un secret qui nous ravisse d'étonnement : en sorte que l'admiration excite nos désirs, et que nos désirs purifient nos cœurs, et que nos cœurs se déifient par la familiarité que nous contractons avec Dieu dans cette aimable privauté.

Les vents qui secouent les branches des arbres les nettoient : les orages qui agitent l'air le purifient : les tempêtes qui ébranlent et renversent la mer, lui font jeter les corps morts sur le rivage : de même l'agitation du cœur, ému par ces saintes inquiétudes, contribue beaucoup à sa pureté, et l'exempte de beaucoup de taches et d'ordures, qui s'amassent au fond de l'âme pendant qu'elle est dans le calme, et qu'elle jouit d'un repos tranquille. L'eau qui croupit dans un étang se corrompt et devient puante : le pain qui cuit sous la cendre se brûle si on ne le tourne, comme dit le prophète[1] : les corps qui ne font point d'exercice amassent beaucoup de mauvaises humeurs, qui sont des dispositions à de grandes maladies : et ainsi le cœur qui n'est point exercé par ces épreuves, et par ces mouvements alternatifs de douceur et de rigueur, s'évapore au feu des consolations divines, se corrompt par le repos, et se charge de mauvaises habitudes. C'est pourquoi le Fils de Dieu qui l'aime et qui prend soin de le cultiver, lui procure de l'exercice; ne voulant pas qu'il demeure oisif, ou qu'il se relâche par une trop longue jouissance de ses faveurs et de ses caresses.

Il semble qu'il se joue avec les hommes, dit Richard de Saint-Victor[2], comme un père avec ses enfants : tantôt ils se figurent qu'ils le tiennent; et puis tout à coup il leur échappe : tantôt il se montre comme un soleil avec beaucoup de lumière, et puis en un moment il se cache dans les nuages. Il s'en va, il revient; il fuit, il s'arrête; il les surprend, il se laisse surprendre, et tout aussitôt il se dérobe : et puis après avoir tiré quelques larmes de leurs yeux, et quelques soupirs de leurs cœurs, il retourne; enfin il les réjouit de la douceur de ses visites.

« Je m'en vais pour peu de temps, et je vous « reverrai bientôt[3] : » souffrez mon absence pour un moment. O moment et moment! ô moment de longue durée! Mon doux maître, comment dites-vous que le temps de votre absence est court? Pardonnez-moi, si j'ose vous contredire; mais il me semble qu'il est bien long et qu'il dure trop. Ce sont les plaintes de l'épouse, qui s'emporte par l'ardeur de son zèle, et se laisse aller à la violence de ses désirs. Elle ne considère pas ses mérites : elle n'a pas égard à la majesté de Dieu; elle ferme les yeux à sa grandeur, et les ouvre au plaisir qu'elle sent en sa présence. Elle rappelle l'Époux avec une sainte liberté; elle redemande celui qui fait toutes ses délices, lui disant amoureusement : « Retournez, « mon bien-aimé; revenez promptement, » hâtez-vous de me secourir ; « égalez la vitesse des « chevreuils et des daims[1]. »

Au reste ne pensez pas que ces larmes soient stériles, ni ces soupirs inutiles : cet état de privation est très-avantageux à qui sait s'en prévaloir. C'est là que notre amour-propre, qui est aveugle, trouve des yeux pour sonder l'abîme de ses misères, et reconnaître son indigence : c'est là que notre cœur apprend à compatir aux autres, par l'expérience de ses propres peines : c'est là qu'il trouve un torrent de larmes pour noyer ses crimes, et un trésor si précieux qu'il suffit non-seulement pour payer ses dettes, mais encore celles du prochain. C'est une fournaise d'amour, où l'épouse échauffe son zèle, et lui donne des ailes de feu, pour voler à la conquête des âmes, aux dépens de son contentement et de son repos : c'est une école de sagesse, où elle apprend les secrets de la vie intérieure : c'est une épreuve où elle se fortifie par la pratique des vertus chrétiennes; comme les plantes jettent de profondes racines durant les rigueurs de l'hiver. C'est là qu'elle goûte cette importante vérité, qu'il faut interrompre les délices de la contemplation par les travaux de l'action; qu'elle doit laisser les secrets baisers de l'Époux, pour donner les mamelles à ses enfants; que l'amour effectif est préférable à l'amour affectif; et que personne ne doit vivre pour lui seul, mais que chacun est obligé d'employer sa vie à la gloire de celui qui a voulu mourir pour tous les hommes. C'est le creuset où elle met sa charité à l'épreuve, pour savoir si elle est de bon aloi. C'est la balance où elle pèse les grâces de Dieu, pour en faire un sage discernement, et préférer l'auteur des consolations à tous ses dons. C'est un exil passager, qui lui fait sentir, par précaution, combien c'est un grand mal d'être abandonné de Dieu pour jamais; puisque une absence de peu de jours lui paraît plus insupportable que toutes les peines du monde : mais surtout, c'est une excellente

[1] *Osee.* VII, 8.
[2] *De grad. Charit.* cap. II, p. 361.
[3] *Joan.* XVI, 16, 22.

[1] *Cant.* II, 17.

disposition à l'union intime avec son divin époux, qui est, à vrai dire, le fruit de ses désirs, la fin de ses travaux et la récompense de toutes ses peines.

Tous les saints Pères qui parlent de l'union qui se fait entre l'âme et l'époux céleste, dans l'exercice de l'oraison, disent qu'elle est inexplicable. Saint Thomas l'appelle un baiser ineffable; parce qu'on peut bien goûter l'excellence des affections et des impressions divines, mais on ne la peut pas exprimer. Saint Bernard dit que c'est un lien ineffable d'amour; parce que la manière dont on le voit est ineffable, et demande une pureté de cœur tout extraordinaire. Saint Augustin dit que cette union se fait d'une manière qui ne peut tomber dans la pensée d'un homme, s'il n'en a fait l'expérience.

On peut dire que le propre de l'amour est de tendre à l'union la plus intime et la plus étroite qui puisse être, et qu'il ne se contente pas d'une jouissance superficielle; mais qu'il aspire à la possession parfaite. De là vient que l'âme qui aime parfaitement Jésus-Christ, après avoir pratiqué toutes les actions de vertu et de mortification les plus héroïques; après avoir reçu toutes les faveurs les plus signalées de l'Époux, les visions, les révélations, les extases, les transports d'amour, les vues, les lumières, croit n'avoir rien fait et n'avoir rien reçu : à cause, dit saint Macaire, du désir insatiable qu'elle a de posséder le Seigneur; à cause de l'amour immense et ineffable qu'elle lui porte, qui fait qu'elle se consume de désirs ardents, et qu'elle aspire sans cesse au baiser de l'Époux.

On peut bien dire encore que cette union parfaite, qui est l'objet de ses désirs, n'est pas seulement une simple union, par le moyen de la grâce habituelle qui est commune à tous les justes, ou par l'amour actuel, même extatique et jouissant, qui ne se donne qu'aux grandes âmes; mais c'est le plus haut degré de la contemplation, le plus sublime don de l'Époux, qui se donne lui-même, qui s'écoule intimement dans l'âme, qui la touche, qui se jette entre ses bras, et se fait sentir et goûter par une connaissance expérimentale, où la volonté a plus de part que l'entendement, et l'amour que la vue. D'où vient que Richard de Saint-Victor dit que « l'amour est un « œil; » et que « aimer, c'est voir[1] : » et saint Augustin : « Qui connaît la vérité, la connaît; et « qui la connaît, connaît l'éternité : c'est la cha- « rité qui la connaît[2]. »

On peut bien dire avec saint Bernard, que cet embrassement, ce baiser, cette touche, cette union, n'est point dans l'imagination ni dans les sens : mais dans la partie la plus spirituelle de notre être, dans le plus intime de notre cœur, où l'âme, par une singulière prérogative, reçoit son bien-aimé; non par figure, mais par infusion; non par image, mais par impression. On peut dire avec avec Denis le Chartreux, que le divin Époux, voyant l'âme tout éprise de son amour, se communique à elle, se présente à elle, l'embrasse, l'attire au dedans de lui-même, la baise, la serre étroitement avec un complaisance merveilleuse; et que l'épouse étant tout à coup, en un moment, en un clin d'œil, investie des rayons de la Divinité, éblouie de sa clarté, liée des bras de son amour, pénétrée de sa présence, opprimée du poids de sa grandeur, et de l'efficace excellente de ses perfections, de sa majesté, de ses lumières immenses, est tellement surprise, étonnée, épouvantée, ravie en admiration de son infinie grandeur, de sa brillante clarté, de la délicieuse sérénité de son visage, qu'elle est comme noyée dans cet abîme de lumière, perdue dans cet océan de bonté, brûlée et consumée dans cette fournaise d'amour : anéantie en elle-même par une heureuse défaillance, sans savoir où elle est; tant elle est égarée et enfoncée dans cette vaste solitude de l'immensité divine. Mais de dire comment cela se fait, et ce qui se passe en ce secret entre l'Époux et l'épouse, cela est impossible : il le faut honorer par le silence; et louer à jamais l'amour ineffable du Verbe, qui daigne tant s'abaisser pour relever sa créature.

LES DEVOIRS DE L'AME QUI EST ÉPOUSE DE JÉSUS-CHRIST.

Entre les devoirs de l'épouse envers son divin époux, celui de l'amour est le premier; et même l'on peut dire qu'il est unique, parce qu'il contient tous les autres avec éminence. Car il faut considérer que Jésus-Christ prend quelquefois le nom de Seigneur, quelquefois celui de Père, et quelquefois celui d'Époux. Quand il veut nous donner de la crainte, dit saint Grégoire[1], il prend la qualité de Seigneur; lorsqu'il veut être honoré, il prend celle de Père : mais quand il veut être aimé, il se fait appeler Époux.

Faites réflexion sur l'ordre qu'il garde : de la crainte procède ordinairement le respect; du respect, l'amour. En cet amour consiste, comme dit excellemment saint Bernard[2], la ressemblance de l'âme avec le Verbe, selon cette parole de l'apôtre[3] : « Soyez les imitateurs de Dieu, « comme étant ses enfants bien-aimés; et mar-

[1] *De grad. Charit.* cap. III, p. 353.
[2] *Conf.* lib. VII, cap X, t. I, col. 139.

[1] *In Cant. Proœm.* n° 8, t. III, part. II, col. 400.
[2] *In Cant. Serm.* LXXXIII, n° 3, col. 1567.
[3] *Ephes.* V, 1, 2.

« chez dans l'amour et la charité, comme Jésus-« Christ nous a aimés : » afin de vous joindre, par conformité, à celui dont l'infinité vous sépare. Cette conformité marie l'âme avec le Verbe, lorsqu'elle se montre semblable en volonté et en désir à celui à qui elle ressemble par le privilége de la nature; aimant comme elle est aimée : si donc elle aime parfaitement, elle est épouse.

Qu'y a-t-il de plus doux que cette conformité? qu'y a-t-il de plus souhaitable que cet amour qui fait, ô âme fidèle, que ne vous contentant pas d'être instruite par les hommes, mais vous adressant vous-même confidemment au Verbe, vous lui adhérez constamment, vous l'interrogez familièrement, vous le consultez sur toutes choses; égalant la liberté de vos désirs à l'étendue de vos pensées et de vos connaissances?

Certainement on peut dire que c'est ici que l'on contracte un mariage spirituel et saint avec le Verbe : je dis trop peu quand je dis qu'on le contracte; on le consomme : car c'est en effet le consommer, que de deux esprits n'en faire qu'un, en voulant et ne voulant pas les mêmes choses. Au reste, il ne faut pas craindre que l'inégalité des personnes affaiblisse aucunement la conformité des volontés; parce que l'amour n'a pas tant d'égard au respect. Le mot d'amour vient d'aimer, non pas d'honorer. Que celui-là se tienne en respect, qui frissonne, qui est interdit, qui tremble, qui est saisi d'étonnement : tout cela n'a point de lieu en celui qui aime. L'amour est plus que satisfait de lui-même; et quand il est entré dans le cœur, il attire à soi toutes les autres affections et se les assujettit. C'est pourquoi celle qu'il aime s'applique à l'amour, et ne sait autre chose; et celui qui mérite d'être honoré, respecté et admiré, aime mieux néanmoins être aimé : l'un est l'époux; l'autre est l'épouse.

Quelle affinité et quelle liaison cherchez-vous entre deux époux, sinon d'aimer et d'être aimé? Ce lien surpasse celui des pères et des mères à l'égard de leurs enfants, qui est celui de tous que la nature a serré plus étroitement. Aussi est-il écrit à ce sujet que « l'homme laissera son père « et sa mère, et s'attachera à son épouse [1]. » Voyez comme cette affection n'est pas seulement plus forte que toutes les autres, mais qu'elle se surmonte elle-même dans le cœur des époux. Ajoutez, que celui qui est l'époux n'est pas seulement épris d'amour : il est l'amour même. Mais n'est-il point aussi l'honneur? Pour moi, je ne l'ai point lu : j'ai bien lu que « Dieu est cha-« rité [2]; » mais je n'ai point lu qu'il soit honneur ni dignité. Ce n'est pas que Dieu rejette l'honneur, lui qui dit : « Si je suis père, où est l'hon-« neur qui m'est dû [1]? » mais il le dit en qualité de père. Que s'il veut montrer qu'il est époux, il dira : Où est l'amour qui m'est dû? Car il dit aussi au même endroit : « Si je suis Seigneur, « où est la crainte qui m'est due? » Dieu donc veut être craint comme Seigneur, honoré comme Père, aimé et chéri comme Époux.

De ces trois devoirs, lequel est le plus excellent et le plus noble? L'amour. Sans l'amour la crainte est fâcheuse, et l'honneur n'est point agréable. La crainte est une passion servile tandis qu'elle n'est point affranchie par l'amour; et l'honneur qui ne vient point du cœur n'est point un vrai honneur, mais une pure flatterie. La gloire et l'honneur appartiennent à Dieu; mais il ne les accepte point, s'ils ne sont assaisonnés par l'amour : car il suffit par lui-même; il plaît par lui-même et pour l'amour de lui-même. L'amour est lui-même, et son mérite et sa récompense. Il ne demande point d'autre motif ni d'autre fruit que lui-même : son fruit, c'est son usage. J'aime parce que j'aime; j'aime pour aimer. En vérité l'amour est une grande chose, pourvu qu'il retourne à son principe; et que remontant à sa source par une réflexion continuelle, il y prenne des forces pour entretenir son cours.

De tous les mouvements, de tous les sentiments et de toutes les affections de l'âme, il n'y a que l'amour qui puisse servir à la créature pour rendre la pareille à son auteur; sinon avec égalité, pour le moins avec quelque rapport.

Par exemple, si Dieu se fâche contre moi; me fâcherai-je contre lui? Non, certes; mais je craindrai, mais je tremblerai, mais je lui demanderai pardon : de même s'il me reprend, je ne le reprendrai pas à mon tour; mais plutôt je le justifierai : et s'il me juge, je n'entreprendrai pas de le juger; mais plutôt de l'adorer. S'il domine, il faut que je serve; s'il commande, il faut que j'obéisse : je ne puis pas exiger de lui une obéissance réciproque. Mais il n'est pas ainsi de l'amour : car quand Dieu aime, il ne demande autre chose qu'un retour d'amour : parce qu'il n'aime que pour être aimé; sachant bien que ceux qui l'aiment sont rendus bienheureux par l'amour même qu'ils lui portent.

Ainsi l'âme qui est assez heureuse pour y être parvenue, brûle d'un si ardent désir de voir son Époux dans la gloire, que la vie lui est un supplice; la terre, un exil; le corps, une prison; et l'éloignement de Dieu, une espèce d'enfer, qui la fait sans cesse soupirer après la mort. Dans cet

[1] *Genes.* II, 24. *Matth.* XIX, 5.
[2] I. *Joan.* IV, 8.

[1] *Malac.* I, 6.

état, dit saint Grégoire [1], elle ne reçoit aucune consolation des choses de la terre; elle n'en a aucun goût, ni sentiment, ni désir : au contraire c'est pour elle un sujet de peine, qui la fait soupirer jour et nuit, et languir dans l'absence de son Époux : car elle est blessée d'amour; et cette plaie, qui consume les forces du corps, est la parfaite santé de l'âme, sans laquelle sa disposition serait très-mauvaise et très-dangereuse. Plus cette plaie est profonde, plus elle est saine. Sa force consiste dans la langueur; et sa consolation est de n'en avoir point sur la terre. Tout ce qu'elle voit ne lui cause que de la tristesse, parce qu'elle est privée de la vue de celui qu'elle aime. Il n'y a qu'une seule chose qui la puisse consoler; c'est de voir que plusieurs âmes profitent de son exemple, et sont embrasées de l'amour de son Époux.

Tel était saint Ignace, martyr, qui soupirait après les tourments et la mort, par l'extrême désir qu'il avait de voir Jésus-Christ. Quand sera-ce, disait-il [2], que je jouirai de ce bonheur, d'être déchiré des bêtes farouches dont on me menace? Ah! qu'elles se hâtent de me faire mourir et de me tourmenter; et, de grâce, qu'elles ne m'épargnent point comme elles font les autres martyrs : car je suis résolu, si elles ne viennent à moi, de les aller attaquer, et de les obliger à me dévorer. Pardonnez-moi ce transport, mes petits enfants; je sais ce qui m'est bon : je commence maintenant à être disciple de Jésus-Christ; ne désirant plus rien de toutes les choses visibles, et n'ayant qu'un seul désir : qui est de trouver Jésus-Christ. Qu'on me fasse souffrir les feux, les croix et les dents des bêtes farouches : que tous les tourments que les démons peuvent inspirer aux bourreaux viennent fondre sur moi; je suis prêt à tout, pourvu que je puisse jouir de Jésus-Christ. Quel amour! quels transports! quelle ardeur pour Jésus-Christ! Puissions-nous entrer dans ces sentiments; et, comme le saint martyr, n'avoir plus de vie, d'être, de mouvements, que pour consommer notre union avec le divin époux!

[1] *In Cant.* cap. III, t. III, p. 419.
[2] *Ep. ad Rom.*

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE,

PRÊCHÉ LA VEILLE DE CETTE FÊTE.

Privilèges de Marie, ses prérogatives; l'amour éternel de son fils pour elle, sa victoire sur le péché en la personne de sa mère. Question de l'immaculée conception, non décidée. Extrémité de la faiblesse de l'homme; son impuissance sans la grâce de Jésus-Christ, seul vrai médecin.

Tota pulchra es, amica mea.

Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée. Cant. VI, 7.

Si le nom de Marie vous est cher, si vous aimez sa gloire, si vous prenez plaisir de célébrer ses louanges, chrétiens, enfants de Marie, vous, que cette vierge très-pure assemble aujourd'hui en ce lieu, réjouissez-vous en Notre-Seigneur. Demain luira au monde cette sainte et bienheureuse journée en laquelle l'âme de Marie, cette âme prédestinée à la plénitude des grâces et au plus haut degré de la gloire, fut prmièrement unie à un corps, mais à un corps dont la pureté, qui ne trouve rien de semblable, même parmi les esprits angéliques, attirera quelque jour sur la terre le chaste époux des âmes fidèles. Il est donc bien juste, mes frères, que nous passions cette solennité avec une joie toute spirituelle. Loin de cette conception les gémissements et les pleurs qui doivent accompagner les conceptions ordinaires. Celle-ci est toute pure et tout innocente. Non, non, ne le croyez pas, chrétiens, que la corruption générale de notre nature ait violé la pureté de la mère que Dieu destinait à son Fils unique. C'est ce que je me propose de vous faire voir dans cette méditation, dans laquelle je vous avoue que je ne suis pas sans crainte. De tant de diverses matières que l'on a accoutumé de traiter dans les assemblées ecclésiastiques, celle-ci est sans doute la plus délicate. Outre la difficulté du sujet, qui fait certainement de la peine aux plus habiles prédicateurs, l'Église nous ordonne de plus une grande circonspection et une retenue extraordinaire. Si j'en dis peu, je prévois que votre piété n'en sera pas satisfaite. Que si j'en dis beaucoup, peut-être sortirai-je des bornes que les saints canons me prescrivent. Je ne sais quel instinct me pousse à vous assurer que cette conception est sans tache, et je n'ose vous l'assurer d'une certitude infaillible. Il faudra tenir un milieu qui sera peut-être un peu difficile. Disons néanmoins, chrétiens, disons à la gloire de Dieu, que la bienheureuse Marie n'a pas ressenti les atteintes du péché commun de notre nature; disons-le, autant que nous pourrons, avec force :

mais disons toutefois avec un si juste tempérament, que nous ne nous éloignions pas de la modestie. Ainsi, les fidèles seront contents; ainsi, l'Église sera obéie. Nous satisferons tout ensemble à la tendre piété des enfants, et aux sages règlements de la Mère.

Il y a certaines propositions étranges et difficiles, qui, pour être persuadées, demandent que l'on emploie tous les efforts du raisonnement et toutes les inventions de la rhétorique.

Au contraire il y en a d'autres qui jettent au premier aspect un certain éclat dans les âmes, qui fait que souvent on les aime avant même que de les connaître. De telles propositions n'ont pas presque besoin de preuves. Qu'on lève seulement les obstacles, que l'on éclaircisse les objections, s'il s'en présente quelques-unes; l'esprit s'y portera de soi-même, et d'un mouvement volontaire. Je mets en ce rang celle que j'ai à établir aujourd'hui. Que la conception de la Mère de Dieu ait eu quelque privilége extraordinaire, que son Fils tout-puissant l'ait voulu préserver de cette peste commune qui corrompt toutes nos facultés, qui gâte jusqu'au fond de nos âmes, qui va porter la mort jusqu'à la source de notre vie; qui ne le croirait, chrétiens? qui ne donnerait de bon cœur son consentement à une opinion si plausible? Mais il y a, dit-on, beaucoup d'objections importantes, qui ont ému de grands personnages. Eh bien! pour satisfaire les âmes pieuses, tâchons de résoudre ces objections : par ce moyen j'aurai fait la meilleure partie de ma preuve. Après cela, sans doute il ne sera pas nécessaire de vous presser davantage : sitôt que vous aurez vu les difficultés expliquées, vous croirez volontiers que le péché originel n'a pas touché à Marie. Que dis-je, vous le croirez? vous en êtes déjà convaincus; et tout ce que j'ai à vous dire ne servira qu'à vous confirmer dans cette pieuse créance.

PREMIER POINT.

Il n'est pas, ce me semble, fort nécessaire d'exposer ici une vérité qui ne doit être ignorée de personne. Vous le savez, fidèles, qu'Adam notre premier père s'étant élevé contre Dieu, il perdit aussitôt l'empire naturel qu'il avait sur ses appétits. La désobéissance fut vengée par une autre désobéissance. Il sentit une rébellion à laquelle il ne s'attendait pas; et la partie inférieure s'étant inopinément soulevée contre la raison, il resta tout confus de ce qu'il ne pouvait la réduire. Mais ce qui est de plus déplorable, c'est que ces convoitises brutales qui s'élèvent dans nos sens, à la confusion de l'esprit, aient si grande part à notre naissance. De là vient qu'elle a je ne sais quoi de honteux, à cause que nous venons tous de ces appétits déréglés qui firent rougir notre premier père. Comprenez, s'il vous plaît, ces vérités; et épargnez-moi la pudeur de repasser encore une fois sur des choses si pleines d'ignominie, et toutefois sans lesquelles il est impossible que vous entendiez ce que c'est que le péché d'origine : car c'est par ces canaux que le venin et la peste se coulent dans notre nature. Qui nous engendre, nous tue. Nous recevons en même temps et de la même racine, et la vie du corps, et la mort de l'âme. La masse dont nous sommes formés étant infectée dans sa source, elle empoisonne notre âme par sa funeste contagion. C'est pourquoi le sauveur Jésus, voulant comme toucher au doigt la cause de notre mal, dit en saint Jean [1] que « ce qui naît de la « chair est chair : » *Quod natum est ex carne, caro est.* La chair en cet endroit, selon la phrase de l'Écriture, signifie la concupiscence. C'est donc comme si notre Maître avait dit plus expressément : O vous, hommes misérables, qui naissez de cette révolte et de ces inclinations corrompues qui s'opposent à la loi de Dieu, vous naissez par conséquent rebelles contre lui et ses ennemis : *Quod natum est ex carne, caro est.* Telle est la pensée de Notre-Seigneur; et c'est ainsi, si je ne me trompe, que l'explique saint Augustin [2], celui qui de tous les Pères a le mieux entendu les maladies de notre nature.

Que dirons-nous donc maintenant de la bienheureuse Marie? Il est vrai qu'elle a conçu étant vierge; mais elle n'a pas été conçue d'une vierge. Cet honneur n'appartient qu'à son fils. Pour elle, dont la conception s'est faite par les voies ordinaires; comment évitera-t-elle la corruption qui y est inséparablement attachée? Car enfin l'apôtre saint Paul parle en termes si universels de cette commune malédiction de toute notre nature, que ses paroles semblent ne pouvoir souffrir aucune limitation. « Tous ont péché, « dit-il; et tous sont morts en Adam, et tous ont « péché en Adam [3]. » Et il y a beaucoup d'autres paroles semblables; non moins fortes, ni moins générales. Où chercherons-nous donc un asile à la bienheureuse Marie, où nous puissions la mettre à couvert d'une condamnation si universelle? Ce sera entre les bras de son fils, ce sera dans la toute-puissance divine, ce sera dans cette source infinie de miséricorde qui jamais ne peut être épuisée. Vous avez, ce me semble, bien compris la difficulté. Je l'ai proposée dans toute sa force du moins selon mon pouvoir.

[1] *Joan.* III, 6.
[2] *In Joan. Tract.* XII t. III, part. II, col. 383 et seqq.
[3] *Rom* V, 12.

Écoutez maintenant la réponse, et suivez attentivement ma pensée. Je dirai les choses en peu de mots, parce que je vois que je parle ici à des personnes intelligentes.

Certes il faut l'avouer, chrétiens ; Marie était perdue tout ainsi que les autres hommes, si le médecin miséricordieux, qui donne la guérison à nos maladies, n'eût jugé à propos de la prévenir de ses grâces. Ce péché, qui, ainsi qu'un torrent, se déborde sur tous les hommes, allait gâter cette sainte vierge de ses ondes empoisonnées. Mais il n'y a point de cours si impétueux, que la toute-puissance divine n'arrête quand il lui plaît. Considérez le soleil, avec quelle impétuosité il parcourt cette immense carrière qui lui a été ouverte par la Providence. Cependant vous n'ignorez pas que Dieu ne l'ait fixé autrefois au milieu du ciel, à la seule parole d'un homme. Ceux qui habitent près du Jourdain, ce fleuve célèbre de la Palestine, savent avec quelle rapidité il se décharge dans la mer Morte, du moins si je ne me trompe dans la description de ces lieux. Néanmoins toute l'armée d'Israël l'a vu remonter à sa source, pour faire passage à l'arche où reposait le Seigneur tout-puissant. Est-il rien de plus naturel que cette influence de chaleur dévorante qui sort du feu dans une fournaise? Et l'impie Nabuchodonosor n'a-t-il pas admiré trois bénis enfants qui se jouaient au milieu des flammes, que ses satellites impitoyables avaient vainement irritées? Nonobstant tous ces exemples illustres, ne peut-on pas dire véritablement qu'il n'y a point de feu qui ne brûle, et que le soleil roule dans les cieux d'un mouvement éternel, et qu'il ne se rencontre aucun fleuve qui retourne jamais à sa source? Nous tenons tous les jours de semblables propos, sans que nous en soyons empêchés par ces fameux exemples, bien qu'ils ne soient ignorés de personne. Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que nous avons accoutumé de parler selon le cours ordinaire des choses ; et Dieu se plaît d'agir quelquefois selon les lois de sa toute-puissance, qui est au-dessus de tous nos discours.

Ainsi je ne m'étonne pas que le grand apôtre saint Paul ait prononcé si généralement, que le péché de notre premier père a fait mourir tous ses descendants. En effet, selon la suite naturelle des choses que l'apôtre considérait en ce lieu, être né de la race d'Adam à la façon ordinaire, enfermait infailliblement le péché. Il n'est pas plus naturel au feu de brûler, qu'à cette damnable concupiscence d'infecter tout ce qu'elle touche, d'y porter la corruption et la mort. Il n'est point de poison plus présent, ni de peste plus pénétrante. Mais je dis que ces malédictions si universelles, que toutes ces propositions, si générales qu'elles puissent être, n'empêchent pas les réserves que peut faire le Souverain, ni les coups d'autorité absolue. Et quand est-ce, ô grand Dieu, que vous userez plus à propos de cette puissance qui n'a point de bornes, et qui est sa loi elle-même ; quand est-ce que vous en userez, sinon pour faire grâce à Marie?

Je sais bien que quelques docteurs assurent que c'est imprudence de vouloir apporter quelques restrictions à des paroles si générales. Cela, disent-ils, tire à conséquence. Mais, ô mon Sauveur, quelle conséquence! Pesez, s'il vous plaît, ce raisonnement. Ces conséquences ne sont à craindre, qu'où il y peut avoir quelque sorte d'égalité. Par exemple, vous méditez d'accorder quelque grâce à une personne d'une condition médiocre : vous avez à y prendre garde ; cela peut tirer à conséquence : beaucoup d'autres par cet exemple prétendront la même faveur. Mais parcourez tous les chœurs des anges, considérez attentivement tous les ordres des bienheureux ; voyez si vous trouverez quelque créature qui ose, je ne dis pas s'égaler, mais même en aucune manière se comparer à la sainte Vierge. Non : ni l'obéissance des patriarches, ni la fidélité des prophètes, ni le zèle infatigable des saints apôtres, ni la constance invincible des martyrs, ni la pénitence persévérante des saints confesseurs, ni la pureté inviolable des vierges, ni cette grande diversité de vertus que la grâce divine a répandues dans les différents ordres des bienheureux, n'a rien qui puisse tant soit peu approcher de la très-heureuse Marie. Cette maternité glorieuse, cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu, la met dans un rang tout singulier qui ne souffre aucune comparaison. Et dans une si grande inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre? Montrez-moi une autre mère de Dieu, une autre vierge féconde ; faites-moi voir ailleurs cette plénitude de grâces, cet assemblage de vertus divines, une humilité si profonde dans une dignité si auguste, et toutes les autres merveilles que j'admire en la sainte Vierge ; et puis dites, si vous voulez, que l'exception que j'apporte à une loi générale, en faveur d'une personne si extraordinaire, a des conséquences fâcheuses.

Et combien y a-t-il de lois générales dont Marie a été dispensée! N'est-ce pas une nécessité commune à toutes les femmes d'enfanter en tristesse et dans le péril de leur vie? Marie en a été exemptée. N'a-t-il pas été prononcé de tous les hommes généralement, qu'ils « offensent tous « en beaucoup de choses? » *In multis offendimus omnes*[1]. Y a-t-il aucun juste qui puisse éviter ces

[1] *Jac.* III, 2.

péchés de fragilité que nous appelons véniels? Et bien que cette proposition soit si générale et si véritable, l'admirable saint Augustin ne craint point d'en excepter la très-innocente Marie[1]. Certes si nous reconnaissions dans sa vie qu'elle eût été assujettie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle aurait été conçue en iniquité, tout ainsi que le reste des hommes. Que si nous y remarquons au contraire une dispense presque générale de toutes les lois; si nous y voyons selon la foi orthodoxe, ou du moins selon le sentiment des docteurs les plus approuvés : si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine; si son époux n'est que son gardien; son mariage, le voile sacré qui couvre et protége sa virginité; son fils bien-aimé, une fleur que son intégrité a poussée : si lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois allaient être à jamais abolies; si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité, celle qui est ordinairement occupée par la convoitise : qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel dans la conception de cette Princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit point marqué de quelque insigne miracle?

Vous me direz peut-être que cette innocence si pure, c'est la prérogative du Fils de Dieu; que de la communiquer à sa sainte mère, c'est ôter au Sauveur l'avantage qui est dû à sa qualité. C'est le dernier effort des docteurs dont nous réfutons aujourd'hui les objections. Mais à Dieu ne plaise, ô mon Maître, qu'une si téméraire pensée puisse jamais entrer dans mon âme! périssent tous mes raisonnements, que tous mes discours soient honteusement effacés, s'ils diminuent quelque chose de votre grandeur! Vous êtes innocent par nature, Marie ne l'est que par grâce; vous l'êtes par excellence, elle ne l'est que par privilége; vous l'êtes comme Rédempteur, elle l'est comme la première de celles que votre sang précieux a purifiées. O vous qui désirez qu'en cette rencontre la préférence demeure à Notre-Seigneur; vous voilà satisfaits, ce me semble. Quoi! si nous n'étions tous criminels par notre naissance; ne sauriez-vous que dire, pour donner l'avantage au Sauveur? Si vous croyez avoir fait beaucoup de l'avoir mis au-dessus d'une infinité de coupables, ne trouvez pas mauvais si je tâche du moins de trouver une créature innocente à laquelle je le préfère; afin de faire voir que ce n'est pas notre crime seul qui lui donne la préférence.

Il est, certes, tout à fait nécessaire qu'il surpasse sa sainte mère d'une distance infinie. Mais aussi ne jugez-vous pas raisonnable que sa mère ait quelque avantage par-dessus le commun de ses serviteurs? Que répondrez-vous à une demande qui paraît si juste? Je ne me contente pas de ce que vous me dites, qu'elle a été sanctifiée devant sa naissance. Car encore que je vous avoue que c'est une belle prérogative, je vous prie de vous souvenir que c'est le privilége de saint Jean-Baptiste, et peut-être de quelque autre prophète. Or ce que je vous demande aujourd'hui, c'est que vous donniez, si vous le pouvez, quelque chose de singulier à Marie, sans toucher aux droits de Jésus. Pour moi j'y satisferai aisément, établissant trois degrés que chacun pourra retenir. Je dis que le Sauveur était infiniment au-dessus de cette commune corruption. Pour Marie, elle y était soumise; mais elle en a été préservée : entendez ce mot, s'il vous plaît. Et à l'égard des autres saints, je dis qu'ils l'avaient effectivement contractée, mais qu'ils en ont été délivrés. Ainsi nous conservons la prérogative à la mère, sans faire tort à l'excellence du fils : ainsi nous voyons une juste et équitable disposition, qui semble bien convenable à la providence divine : ainsi le Sauveur Jésus, qui, selon la doctrine des théologiens, était venu en ce monde principalement pour purger les hommes de ce péché d'origine, qui était le grand œuvre du diable, en remporte une glorieuse victoire; il le dompte, il le met en fuite partout où il se peut retrancher.

Comment cela, chrétiens? L'induction en est claire. Ce vice originel règne dans les enfants nouvellement nés; Jésus l'y surmonte par le saint baptême. Ce n'est pas tout : le diable, par ce péché, pénètre jusqu'aux ventres de nos mères; et là tout impuissants que nous sommes, il nous rend ennemis de Dieu. Jésus choisit quelques âmes illustres qu'il purifie dans les entrailles maternelles, et là il défait encore le péché. Tels sont ceux que nous appelons sanctifiés devant la naissance, comme saint Jean; comme Jérémie, selon le sentiment de quelques docteurs; comme saint Joseph peut-être, selon la conjecture de quelques autres. Mais il reste un endroit, ô Sauveur, où le diable se vante d'être invincible. Il dit que l'on ne l'en peut chasser. C'est le moment de la conception, dans lequel il brave votre pouvoir. Il dit que si vous lui ôtez la suite, du moins il s'attache, sans rien craindre, à la source et à la racine. « Élevez-vous, Seigneur, et que vos « ennemis disparaissent, et que ceux qui vous « haïssent tombent et périssent devant votre face: » *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus; et fugiant, qui oderunt eum, a facie ejus*[1]. Choi-

[1] *De Natur. et Grat.* n° 42, t. x, col. 144, 145.

[1] *Ps.* LXVII, 1.

sissez du moins une créature que vous sanctifiiez dès son origine, dès le premier instant où elle sera animée : faites voir à notre envieux que vous pouvez prévenir son venin par la force de votre grâce; qu'il n'y a point de lieu où il puisse porter ses ténèbres infernales, d'où vous ne le chassiez par l'éclat tout-puissant de votre lumière. La bienheureuse Marie se présente fort à propos. Il sera digne de votre bonté et digne de la grandeur d'une mère si excellente, que vous lui fassiez ressentir les effets d'une protection spéciale.

Chers frères, que vous en semble? que pensez-vous de cette doctrine? Vous paraît-elle pas bien plausible? Pour moi, quand je considère le sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, entre les bras de la sainte Vierge, ou suçant son lait virginal, ou se reposant doucement sur son sein, ou enclos dans ses chastes entrailles; mais je m'arrête à cette dernière pensée, elle convient beaucoup mieux à ce temps : dans peu de jours nous célébrerons la nativité du Sauveur; et nous le considérons à présent dans les entrailles de sa sainte mère. Quand donc je regarde l'Incompréhensible ainsi renfermé, et cette immensité comme raccourcie; quand je vois mon Libérateur dans cette étroite et volontaire prison, je dis quelquefois à part moi : Se pourrait-il bien faire que Dieu eût voulu abandonner au diable, quand ce n'aurait été qu'un moment, ce temple sacré qu'il destinait à son fils, ce saint tabernacle où il prendra un si long et si admirable repos, ce lit virginal où il célébrera des noces toutes spirituelles avec notre nature? C'est ainsi que je me parle à moi-même. Puis me retournant au Sauveur : Béni enfant, lui dis-je, ne le souffrez pas; ne permettez pas que votre mère soit violée. Ah! que si Satan l'osait aborder pendant que demeurant en elle vous y faites un paradis, que de foudres vous feriez tomber sur sa tête! avec quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre mère! Mais, ô béni enfant par qui les siècles ont été faits, vous êtes devant tous les temps. Quand votre mère fut conçue, vous la regardiez du plus haut des cieux; mais vous-même vous formiez ses membres. C'est vous qui inspirâtes ce souffle de vie qui anima cette chair dont la vôtre devait être tirée. Ah! prenez garde, ô Sagesse éternelle, que dans ce même moment elle va être infectée d'un horrible péché, elle va être en la possession de Satan : Détournez ce malheur par votre bonté! commencez à honorer votre mère; faites qu'il lui profite d'avoir un fils qui est devant elle. Car enfin, à bien prendre les choses, elle est déjà votre mère, et déjà vous êtes son fils.

Fidèles, cette parole est-elle bien véritable? est-ce point un excès de zèle qui nous fait avancer une proposition si hardie? Non certes : elle est déjà mère, le Fils de Dieu est déjà son fils. Il l'est, non point en effet : non selon la révolution des choses humaines; mais selon l'ordre de Dieu, selon sa prédestination éternelle. Suivez, s'il vous plaît, ma pensée.

Quand Dieu, dans son secret conseil, a résolu quelque événement; longtemps devant qu'il paraisse, l'Écriture a accoutumé d'en parler comme d'une chose déjà accomplie. Par exemple : « Un « petit Enfant nous est né, disait autrefois Isaïe[1] « parlant de Notre-Seigneur, et un Fils nous a « été donné. » Que veut-il dire, mes frères? Jésus-Christ n'était pas né de son temps. Mais ce saint homme considérait qu'il n'en était pas de Dieu ainsi que des hommes, qui font tant de projets inutiles; au contraire, que sa volonté a un effet infaillible et inévitable. Ainsi ayant pénétré, par les lumières d'en haut, dans ce grand dessein que le Père éternel méditait, d'envoyer son Fils au monde, il s'en réjouit en esprit, et estime la chose déjà comme faite, à cause qu'il la voit résolue par un décret immuable. Et certes cette façon de parler est bien digne des saints prophètes, et ressent tout à fait la majesté de celui qui les inspire. Car, comme remarque très-bien le grave Tertullien, « il est bienséant à la nature « divine, qui ne connaît en soi-même aucune « différence de temps, de tenir pour fait tout ce « qu'elle ordonne; à cause que chez elle l'éternité « fait régner une consistance toujours uniforme : » *Divinitati competit, quæcumque decreverit, ut perfecta reputare; quia non sit apud illam differentia temporis, apud quam uniformem statum temporum dirigit æternitas ipsa*[2]. Par conséquent il est vrai, et je ne me suis pas trompé quand je l'ai assuré de la sorte, que la très-sainte Vierge, dès le premier instant de sa vie, était déjà mère du Sauveur, non pas selon le langage des hommes, mais selon la parole de Dieu, c'est-à-dire, comme vous l'avez vu, selon la façon de parler ordinaire des Écritures divines.

Et je fortifie ce raisonnement par une autre doctrine excellente des Pères, merveilleusement expliquée par le même Tertullien. Ce grand homme raconte que le Fils de Dieu ayant résolu de prendre une chair semblable à la nôtre, quand l'heure en serait arrivée, il s'est toujours plu dès le commencement à converser avec les hommes; que, dans ce dessein, souvent il est descendu du ciel; que c'était lui qui dès l'Ancien Testament parlait en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Tertullien considère ces apparitions différentes comme des préludes de l'incarnation,

[1] *Is.* IX, 6.
[2] Lib. III, *adv. Marcion.* n° 5.

comme des préparatifs de ce grand ouvrage qui se commençait dès lors. « De cette sorte, dit-il, « le Fils de Dieu s'accoutumait aux sentiments « humains; il apprenait, pour ainsi dire, à être « homme : il se plaisait d'exercer dès l'origine du « monde ce qu'il devait être dans la plénitude « des temps, » *ediscens jam inde a primordio, jam inde hominem, quod erat futurus in fine* [1]. Ou plutôt, pour parler plus dignement d'un si haut mystère, il ne s'accoutumait pas; mais nous-mêmes il nous accoutumait à ne nous point effaroucher quand nous entendrions parler d'un Dieu-Homme : il ne s'apprenait pas, mais il nous apprenait à nous-mêmes à traiter plus familièrement avec lui, déposant doucement cette majesté terrible pour s'accommoder à notre faiblesse et à notre enfance.

Tel était le dessein du Sauveur. Et de cette belle doctrine de Tertullien je tire ce raisonnement, que je vous supplie de comprendre; peut-être en serez-vous édifiés. Marie était mère de Dieu dès le premier instant auquel elle fut animée. Ne vous souvient-il pas que nous vous le disions tout à l'heure? Elle l'était selon les desseins de Dieu, selon les règles de sa providence, selon les lois de cette éternité immuable, à laquelle rien n'est nouveau, qui enferme dans son unité toutes les différences des temps. Sans doute vous n'avez pas oublié ce beau passage de Tertullien, qui explique si bien cette vérité. Or c'est selon ces règles que le Fils de Dieu doit agir, et non selon les règles humaines; selon les lois de l'éternité, non selon les lois des temps. Quand il s'agit du Fils de Dieu, ne me parlez point des règles humaines; parlez-moi des règles de Dieu. Marie étant donc sa mère selon l'ordre des choses divines le Fils de Dieu, dès sa conception, la considérait comme telle. Elle l'était en effet à son égard Ne laissez passer, s'il vous plaît, aucune de ces vérités : elles sont toutes fort importantes pour ce que j'ai à vous dire.

Poursuivons maintenant et disons : Nous venons d'apprendre de Tertullien que le Verbe divin, longtemps devant qu'il se fût revêtu d'une chair humaine, se plaisait, pour ainsi dire, à se revêtir par avance de la forme et des sentiments humains; tant il était passionné, si j'ose parler de la sorte, pour notre misérable nature. Quel sentiment plus humain que l'affection envers les parents? Par conséquent le Fils de Dieu longtemps avant que d'être homme, aimait Marie comme sa mère; il se plaisait dans cette affection : il ne cessait de veiller sur elle; il détournait de dessus son temple les malédictions des profanes : il l'embellissait de ses dons, il la comblait de ses grâces, depuis le premier instant où elle commença le cours de sa vie, jusqu'au dernier soupir par lequel elle fut terminée. C'est la conséquence que je prétendais tirer de ces savants principes de Tertullien. Elle me semble fort véritable; elle établit, à mon avis, puissamment l'immaculée conception de Marie. Et en vérité cette opinion a je ne sais quelle force qui persuade les âmes pieuses. Après les articles de foi, je ne vois guère de chose plus assurée.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas que cette célèbre école des théologiens de Paris oblige tous ses enfants à défendre cette doctrine. Savante compagnie, cette piété pour la Vierge est peut-être l'un des plus beaux héritages que vous ayez reçus de vos pères. Puissiez-vous être à jamais florissante! puisse cette tendre dévotion que vous avez pour la mère, à la considération de son fils, porter bien loin aux siècles futurs cette haute réputation que vos illustres travaux vous ont acquise par toute la terre! Pour moi je suis ravi, chrétiens, de suivre aujourd'hui ses intentions. Après avoir été nourri de son lait, je me soumets volontiers à ses ordonnances; d'autant plus que c'est aussi, ce me semble, la volonté de l'Église. Elle a un sentiment fort honorable de la conception de Marie : elle ne nous oblige pas de la croire immaculée; mais elle nous fait entendre que cette créance lui est agréable. Il y a des choses qu'elle commande, où nous faisons connaître notre obéissance : il y en a d'autres qu'elle insinue, où nous pouvons témoigner notre affection. Il est de notre piété, si nous sommes vrais enfants de l'Église, non-seulement d'obéir aux commandements, mais de fléchir aux moindres signes de la volonté d'une mère si bonne et si sainte. Je vous vois tous, ce me semble, dans ce sentiment. Mais ce n'est rien d'être jaloux de défendre la pureté de Marie, si nous ne sommes soigneux de conserver la pureté en nous-mêmes. C'est à quoi peut-être vous serez portés par la briève réflexion qui va fermer ce discours; du moins je l'espère ainsi de l'assistance divine.

SECOND POINT.

Vous avez ouï, mes frères, les divers raisonnements par lesquels j'ai tâché de prouver que la conception de Marie est sans tache. Il y a si longtemps que les plus grands théologiens de l'Europe travaillent sur ce sujet! Vous savez combien la personne de la sainte Vierge est illustre, combien digne d'honneurs extraordinaires, combien elle doit être privilégiée. Et toutefois l'Église n'a pas encore osé décider qu'elle soit exempte du péché originel. Plusieurs grands per-

[1] Lib. II, *adv. Marcion.* n° 27.

sonnages ne l'ont pas cru. L'Église non-seulement les souffre dans ce sentiment, mais encore elle défend de les condamner. Jugez, jugez par là, ô fidèles ! combien nécessaire, combien grande et inévitable est la corruption de notre nature, puisque l'Église hésite si fort à en exempter celle de toutes les créatures qui est sans doute la plus éminente. O misère, ô calamité dans laquelle nous sommes plongés ! ô abîme de maux infinis ! Hélas ! petits enfants que nous étions, sans connaissance et sans mouvement, nous étions déjà révoltés contre Dieu. Nous n'avions pas encore vu cette belle lumière du jour ; condamnés par la nature à une sombre prison, nous étions encore condamnée par arrêt de la justice divine à une prison plus noire, à de plus épaisses ténèbres, des ténèbres horribles et infernales. Justement, certes, justement : car vos jugements sont très-justes, ô Dieu éternel, Roi des siècles, souverain arbitre de l'univers ! Eh, qui nous a tirés de cette misère ? qui a réconcilié ces rebelles ? qui a appelé ces enfants de colère à l'adoption des enfants de Dieu ? Le prophète Jonas, du ventre de ce monstre qui l'avait englouti, éleva au ciel la voix de son cœur. Avons-nous crié à vous, ô Seigneur, des cachots de cette prison, ou du creux de ce sépulcre où était ensevelie notre enfance ? Mais nous n'y avions ni parole ni sentiment : seulement la voix de notre péché y criait vengeance ; et celle de notre extrême misère criait miséricorde. Vous avez eu pitié de nous ; vous avez daigné nous conduire à ce bain d'immortalité où, dépouillant les ordures de notre première nativité, nous avons reçu une nouvelle naissance, non plus de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair, mais d'un esprit pur et d'une eau sanctifiée par des paroles de vie. Je sais que cette fontaine d'eau vive est ouverte à tous les hommes, auxquels il vous a plu de préparer un remède dans les ondes du saint baptême. Mais combien en voyons-nous tous les jours à qui une mort trop précipitée ravit pour jamais cet honheur ! Et nous y sommes parvenus ! Qu'avions-nous fait à Dieu ? D'où vient cette différence ? ce n'est pas de notre mérite : nous étions tous dans la même masse d'iniquité. Est-ce par le mérite de nos parents ? Mais combien de parents vertueux, je le dis avec douleur ; combien de parents vertueux n'ont pas obtenu cette grâce ! Dirai-je : Peut-être que l'ordre des causes naturelles m'a été plus favorable qu'aux autres ? O ignorance, ô stupidité ! Et comment ne regarderiez-vous pas la main puissante qui remue ces causes comme il lui plaît ? ne savez-vous pas qu'elles sont dirigées par une souveraine raison ? Serait-ce pas un étrange aveuglement, si nous aimions mieux devoir notre salut à une rencontre fortuite des causes créées, qu'au dessein prémédité de la miséricorde divine ? Que dirai-je donc ? où me tournerai-je ?

Je frémis, chrétiens, je l'avoue, je frémis dans cette discussion. Je ne sais que dire, je n'ai point de raison à vous alléguer. Seulement suis-je très-assuré que quelle que puisse être la cause d'une si étonnante diversité, il est impossible qu'elle ne soit juste. Mais à quoi bon chercher des causes que la providence divine nous a cachées ? n'est-ce pas assez que nous connaissions que si nous sommes parvenus à la grâce du saint baptême, nous ne le devons qu'à la pure bonté de Dieu ? Cherche qui voudra des raisons, médite qui voudra dans la recherche des causes de ces secrets jugements ; pour moi, je ne reconnais point d'autre cause de mon bonheur que la pure bonté de mon Dieu. Je chanterai à jamais ses miséricordes ; tant que je vivrai, je bénirai le nom du Seigneur. C'est tout ce que je sais ; c'est tout ce que je désire connaître. Ceux qui en veulent savoir davantage, qu'ils s'adressent à des personnes plus doctes ; mais qu'ils prennent bien garde que ce ne soient des présomptueux : *Cui responsio ista displicet, quærat doctiores ; sed caveat ne inveniat præsumptores*[1].

Mais peut-être que le péché originel étant guéri par le saint baptême, il ne nous en demeure aucun reste ; et ainsi nous pouvons passer le reste de notre vie dans une entière assurance. Ne le croyez pas, chrétiens, ne le croyez pas. La grâce du saint baptême nous a retirés de la mort éternelle, mais nous sommes encore abattus de mortelles et pernicieuses langueurs. Ainsi a-t-il plu à mon Dieu de guérir toutes mes blessures les unes après les autres, afin de me faire mieux sentir la misère dont il me délivre, et la grâce par laquelle il me sauve. Mes frères bien-aimés, écoutez le narré de ma maladie ; vous trouverez sans doute que vous avez à peu près les mêmes infirmités. C'est la maladie de la nature ; nous en ressentons tous les effets, qui plus, qui moins, selon que nous suivons plus ou moins les mouvements de l'Esprit de Dieu. Misérable homme que je suis ! où trouverai-je des paroles assez énergiques pour décrire l'extrémité de mes maux ? blessé dans toutes les facultés de mon âme, épuisé de forces par de si profondes blessures, je ne fais que de vains efforts. Ai-je jamais pris une généreuse résolution, que l'effet n'ait bientôt démentie ? ai-je jamais eu une bonne pensée, qui n'ait été contrariée par quelque mauvais désir ? ai-je jamais commencé une action

[1] *S. Aug. de Spir. et litt* n° 60, t. x, col 121.

vertueuse, où le péché ne se soit comme jeté à la traverse? Il s'y mêle presque toujours certaines complaisances qui viennent de l'amour-propre, et tant d'autres péchés inconnus qui se cachent dans les replis de ma conscience qui est un abîme sans fond, impénétrable à moi-même. Il est vrai, je sens, à mon avis, quelque chose en moi-même qui voudrait s'élever à Dieu : mais je sens aussitôt comme un poids de cupidités opposées qui m'entraînent et me captivent; et si je ne suis secouru, cette partie impuissante, qui semblait vouloir se porter au bien, ne peut rien faire pour ma délivrance : elle écrit seulement ma condamnation. Quand j'entends quelquefois discourir des mystères du royaume de Dieu, je sens mon âme comme échauffée; il me semble que je ferai merveilles, je ne me propose que de grands desseins. Faut-il faire le premier pas de l'exécution; le moindre souffle du diable éteint cette flamme errante et volage qui ne prend pas à sa matière, mais qui court légèrement par-dessus. Quoi plus? Je suis malade à l'extrémité, et ne sens point de mal. Réduit aux abois, je veux faire comme si j'étais en bonne santé. Je ne sais pas même éplorer ma misère, ni implorer le secours du Libérateur, faible et altier tout ensemble, impuissant et présomptueux. « Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus*[1]? Où pourrai-je trouver du secours? où chercherai-je le médecin? J'ai voulu autrefois entreprendre ma guérison de moi-même : j'ai fait quelques efforts pour me relever; efforts inutiles, qui m'ont rompu et ne m'ont pas soulagé : comme un pauvre malade moribond, qui ne sait plus que faire, s'imagine qu'en se levant il sera peut-être allégé; il consume son peu de forces par un vain travail que sa faiblesse ne peut plus souffrir : après s'être beaucoup tourmenté à traîner ses membres appesantis avec une extrême contention, il retombe, ainsi qu'une pierre, sans pouls et sans mouvement, plus faible et plus impuissant que jamais : *de vulnere in vulnus*, dit saint Augustin. Ainsi en est-il de ma volonté, si elle n'est soutenue par une main plus puissante. *Infelix ego homo!* vrai Dieu, où pourrai-je trouver du secours?

La philosophie me montre de loin, dans de belles boîtes qu'elle étale avec pompe parmi tous les ornements de la rhétorique, le baume falsifié de ses belles mais trompeuses maximes. La loi retentit à mes oreilles d'un ton puissant et impérieux; les prédicateurs de l'Évangile m'annoncent les paroles de vie éternelle : que me profite tout cet appareil? Les philosophes, charlatans semblables à ces dangereux empiriques, charment et endorment le mal pour un temps, et, pendant cette fausse tranquillité, inspirent un secret venin dans la plaie. Ils me font la vertu si belle et si aisée, ils la dorent de telle sorte par leurs artificieuses inventions, que je m'imagine souvent que je puis être vertueux de moi-même, au lieu de me montrer ma servitude et mon impuissance. Ah! superbe philosophie, n'est-ce pas assez que je sois faible, sans me rendre encore de plus en plus orgueilleux? Pour la loi, quoique très-juste et très-sainte, c'est en vain qu'elle me montre le mal, puisque je n'y trouve pas l'unique préservatif que je cherche. Elle ne fait que m'étourdir, si je n'ai l'esprit de la grâce.

Et ne vois-je pas par expérience que je m'opiniâtre contre les commandements? lorsqu'on me défend, on me pousse. Il ne faut que me défendre une chose, pour m'en faire naître l'envie; me commander, c'est me retenir. Mon âme est remuante, inquiète, indocile, et incapable de discipline. Plus on la presse par des préceptes, plus elle se roidit au contraire. Enfin tout ce que je lis, tout ce que j'écoute, les prédications, les enseignements, les corrections les plus charitables, ce sont des remèdes externes qui ne coupent pas la racine du mal. J'ai besoin que l'on touche au cœur, où est la source de la maladie. Et où pourrai-je trouver un médecin assez industrieux pour manier dextrement une partie et si malade et si délicate?

Sauveur Jésus, vous êtes le libérateur que je cherche. Vrai médecin charitable, qui, sans être appelé de personne, avez voulu descendre du ciel en la terre, et avez entrepris un si grand voyage pour venir visiter vos malades, je me mets entre vos mains. Faites-moi prendre aujourd'hui une bonne résolution d'avoir toute ma confiance en vous seul, d'implorer votre secours avec zèle, de souffrir patiemment vos remèdes. Si vous ne me guérissez, ô Sauveur, ma santé est désespérée : *Sana me, Domine, et sanabor*[1]. Tous les autres, à qui je m'adresse, ne font que couvrir le mal pour un temps; vous seul en coupez la racine, vous seul me donnez une guérison éternelle. Vous êtes mon salut et ma vie, vous êtes ma consolation et ma gloire; vous êtes mon espérance en ce monde, et vous serez ma couronne en l'autre.

[1] *Rom.* VII, 24.

[1] *Jer.* XVII, 14.

DEUXIEME SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CONCEPTION DE LA STE VIERGE.

Marie prévenue, séparée par amour, par grâce et miséricorde. Ce qui la distingue du reste des hommes : son alliance particulière avec Jésus-Christ : droits qu'elle lui donne sur ses bienfaits. Excès de l'amour qui nous a prévenus et qui nous prévient sans cesse : comment nous devons y répondre.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. Luc, I, 49.

Ce que l'Eglise célèbre aujourd'hui, ce que les parédicateurs enseignent aux peuples, ce que j'espère aussi de vous faire entendre avec le secours de la grâce, touchant la pureté de la sainte Vierge dans sa conception bienheureuse, exerce depuis longtemps les plus grands esprits; et je ne craindrai pas de vous avouer, que de tous les sujets divers qui se traitent dans les assemblées des fidèles, celui-ci me paraît le plus difficile. Et ce qui m'oblige de parler ainsi, ce n'est pas que je prétende imiter l'artifice des orateurs, qui se plaisent d'exagérer, en termes pompeux, la stérilité des matières sur lesquelles leur éloquence travaille, afin d'étaler avec plus d'éclat les richesses de leurs inventions, et les adresses de leur rhétorique. Chrétiens, ce n'est pas là ma pensée. Je sais combien il serait indigne de commencer un discours sacré par un sentiment si profane. Mais ayant dessein de vous faire voir combien pure, combien innocente, combien glorieuse est la conception de Marie; je considère premièrement les difficultés qui s'opposent à cette créance, afin que, les doutes étant éclaircis, la vérité que nous recherchons demeure solidement établie.

Quand je considère, messieurs, cette sentence terrible du divin apôtre, prononcée généralement contre tous les hommes : *Omnes mortui sunt*[1]... *Omnes peccaverunt...Ex uno in condemnationem*[2] : « Tous sont morts, tous sont « criminels, tous sont condamnés en Adam : » je ne sais quelle exception on peut apporter à des paroles si peu limitées. Mais ce qui me fait connaître plus évidemment combien cette malédiction est universelle, ce sont trois expressions différentes, par lesquelles le malheur de notre naissance nous est représenté dans les saintes Lettres. Elles nous disent premièrement qu'il y a une loi suprême, qu'elles nomment la loi de mort; qu'il y a un arrêt de condamnation donné indifféremment contre tous, et que pour y être soumis il suffit de naître. Qui s'en pourra exempter? Secondement elles nous apprennent qu'il y a un venin caché et imperceptible, qui, prenant sa source en Adam, se communique ensuite à toute sa race, par une contagion également funeste et inévitable, qui est appelée par saint Augustin, *contagium mortis antiquæ* : « la con« tagion de la mort. » Et c'est ce qui fait dire à ce même saint, que toute la masse dugenre humain est entièrement infectée. Qui pourra trouver un préservatif contre un poison si subtil et si pénétrant? Mais disons, en troisième lieu, que tous ceux qui respirent cet air malin contractent nécessairement en eux-mêmes une tache qui les déshonore, qui efface en eux l'image de Dieu, et qui les rend, comme dit saint Paul[1], « naturelle« ment enfants de colère. » Naturellement; écoutez. Comment peut-on prévenir un mal qui, selon le sentiment de l'apôtre, nous est depuis si longtemps passé en nature ?

Voilà quelles sont les difficultés qui s'opposent au dessein que j'ai médité de vous faire voir aujourd'hui que la conception de la sainte Vierge est toute pure et tout innocente. Je sais qu'il est malaisé de les surmonter, et qu'elles ont ébranlé, ému plusieurs grands esprits, dont l'Église ne condamne pas les opinions. Mais enfin, quelque doute que l'on me propose, je ne puis abandonner au péché la conception de cette Princesse, qui doit être en toute façon si privilégiée. Voyons si nous les pouvons éclaircir.

Il est vrai qu'il y a une loi de mort qui condamne tous ceux qui naissent; mais on dispense des lois les plus générales en faveur des personnes extraordinaires. Il y a une vapeur maligne et contagieuse qui a infecté tout le genre humain; mais on trouve quelquefois moyen de s'exempter de la contagion, en se séparant. Il y a une tache héréditaire qui nous rend naturellement ennemis de Dieu, mais la grâce peut prévenir la nature. Suivez, s'il vous plaît, ma pensée. Contre la loi, il faut dispenser; contre la contagion, il faut séparer; contre un mal naturel, il faut prévenir. De sorte que je me propose de vous faire voir Marie dispensée, Marie séparée, Marie prévenue; dispensée de la loi commune, séparée de la contagion universelle, prévenue par la grâce contre la colère qui nous poursuit dès notre origine. Pour la dispenser de la loi, j'ai recours à l'autorité souveraine qui s'est tant de fois déclarée pour elle. Pour la séparer de la masse, j'appelle au secours la Sagesse qui l'a si visiblement séparée des autres; par les grands et impé-

[1] II. Cor. V, 14.
[2] Rom. V, 12, 16.

[1] Ephes. II, 3

nétrables desseins qu'elle a sur elle devant tous les temps. Et pour prévenir la colère, j'emploie l'amour éternel de Dieu ; qui l'a faite un ouvrage de miséricorde, avant qu'elle puisse être un objet de haine.

Et ce sont, messieurs, les trois choses qu'elle nous propose, si nous l'entendons, dans son admirable cantique. *Fecit mihi magna qui potens est:* « Le Tout-Puissant a fait en moi de très-« grandes choses. » Elle commence par la puissance, pour honorer l'autorité absolue par laquelle elle est dispensée : *qui potens est.* Mais ce Tout-Puissant, qu'a-t-il fait ? Ah ! dit-elle, de grandes choses : *magna.* Voyez qu'elle se reconnaît séparée des autres par les grands et profonds desseins auxquels la Sagesse l'a prédestinée. Et qui peut exécuter toutes ces merveilles, sinon l'amour éternel de Dieu : cet amour toujours actif et toujours fécond, sans l'entremise duquel la puissance n'agirait pas ; et cette sagesse infinie, renfermant en elle-même toutes ses pensées, ne produirait jamais rien au jour ? C'est lui par conséquent qui fait tout : *Fecit mihi magna*[1] : lui seul ouvre le sein de Dieu sur ses créatures ; il est la cause de tous les êtres, le principe de toutes les libéralités. C'est donc, fidèles, cet amour fécond qui a fait la conception de Marie : *Fecit;* c'est lui qui a prévenu le mal, en la sanctifiant dès son origine. Et ces choses étant ainsi supposées, j'aurai entièrement expliqué mon texte, et achevé le panégyrique de la sainte Vierge dans sa conception bienheureuse, si je puis vous faire voir en trois points : que l'autorité souveraine l'a dispensée de la loi commune, que la Sagesse l'a séparée de la contagion générale, et que l'amour éternel de Dieu a prévenu par miséricorde la colère qui se serait élevée contre elle. C'est ce que j'ai dessein de vous faire entendre avec le secours de la grâce : et après, passant à l'instruction, je vous montrerai dans tous les fidèles une image de ces trois grâces, pour exciter en nous la reconnaissance.

PREMIER POINT.

On pourrait douter, chrétiens, si la souveraineté paraît davantage, ou dans l'autorité de faire des lois auxquelles des peuples entiers obéissent, ou dans la puissance qu'elle se réserve d'en dispenser sagement suivant la nécessité des affaires. Et il semble premièrement que la dispense, en s'éloignant du cours ordinaire, ait quelque chose de plus relevé, et témoigne plus d'indépendance. Car comme il n'est point dans le monde de majesté pareille à celle des lois, et que le pouvoir de les établir est le droit le plus auguste et le plus sacré d'une monarchie absolue ; ne peut-on pas dire avec raison que celui qui dispense des lois, faisant céder leur autorité à la sienne propre, s'élève par ce moyen en quelque façon au-dessus de la souveraineté même ? C'est pourquoi Dieu fait des miracles, qui sont comme des dispenses des lois ordinaires, pour montrer plus sensiblement sa toute-puissance. Et par là il semble évident que la marque la plus certaine de l'autorité, c'est de pouvoir dispenser des lois. D'autre part les raisons ne sont pas moins fortes pour prouver qu'elle consiste principalement dans le droit de les établir. Pour cela il faut remarquer que la loi s'étend sur tous les sujets, et que la dispense est restreinte à peu de personnes. Si la dispense s'étendait à tous, elle perdrait le nom de dispense, et ferait un changement de la loi. Maintenant je vous demande, messieurs, si la puissance la moins limitée n'est pas aussi la plus absolue ; s'il ne paraît pas plus d'autorité à faire des lois sous lesquelles un million d'hommes fléchisse, qu'à en dispenser cinq ou six par des raisons particulières. Et ensuite ne doit-on pas dire que la puissance se fait mieux connaître par un établissement arrêté, tel qu'est sans doute celui de la loi, que par une action extraordinaire, comme est celle de la dispense ?

Pour accorder tout ce différend, disons que le caractère de l'autorité reluit également dans l'un et dans l'autre. Car, comme dit très-bien saint Thomas, on peut considérer dans la loi deux choses, le commandement général, et l'application particulière. Par exemple, dans cette ordonnance d'Assuérus tous les Juifs sont condamnés à la mort : voilà le commandement général. L'application particulière ; Esther y sera-t-elle comprise ? Ce commandement général fait l'autorité de la loi, et c'est sur l'application particulière que peut intervenir la dispense. Comme donc il appartient au même pouvoir, qui établit les règlements généraux, de diriger l'application qui s'en fait sur tous les sujets particuliers ; il s'ensuit que faire les lois, donner les dispenses sont des appartenances également nobles de l'autorité souveraine, et qu'elles ne peuvent être séparées.

Ces maximes étant établies, venons maintenant à notre sujet. Vous m'opposez une loi de mort prononcée contre tous les hommes. Vous me dites que d'y apporter quelque exception, quand ce serait en faveur de la sainte Vierge, c'est violer l'autorité de la loi. Et moi je vous réponds au contraire, selon les principes que j'ai posés, que la puissance du Législateur ayant deux parties, ce n'est pas moins violer son au-

[1] *Luc.* I, 49

torité de dire qu'il ne puisse pas dispenser dans l'application particulière, que de dire qu'il ne peut pas ordonner par un commandement général. Parlons encore plus clairement. Saint-Paul assure en termes formels, que « tous les hommes « sont condamnés[1]. » Je ne m'en étonne pas, chrétiens. Il regarde l'autorité de la loi, qui d'elle-même s'étend sur tous; mais il n'exclut pas les réserves que peut faire le Souverain, ni les coups d'une puissance absolue. En vertu de l'autorité de la loi, j'avoue que Marie était condamnée, ainsi que le reste des hommes; et c'est par les grâces, c'est par les réserves, c'est par la puissance du Souverain, que je dis qu'elle a été dispensée.

Mais, direz-vous, abandonner aux dispenses la sacrée majesté des lois, c'est énerver toute leur vigueur. Il est vrai, si cette dispense n'est accompagnée de trois choses, que je vous prie de remarquer; qu'elle se donne pour une personne éminente, que l'on soit fondé en exemple, que la gloire du Souverain y soit engagée. Nous devons le premier à la loi, le second au public, le troisième au prince. Nous devons, dis-je, ce respect à la loi, de ne reconnaître aucune dispense qu'en faveur des personnes extraordinaires; nous devons cette satisfaction au public, de ne le faire point sans exemple; nous devons au Souverain auteur de la loi, et surtout à un souverain tel que Dieu, des égards très-particuliers. Mais quand ces trois choses concourent ensemble, on peut raisonnablement attendre une grâce. Considérons-les en la sainte Vierge.

Dites-moi, qu'appréhendez-vous, vous qui craignez de faire une exception en faveur de la bienheureuse Marie? Ce que l'on craint ordinairement, c'est la conséquence. Examinons si elle est à craindre, en cette rencontre : voyons quelle peut être cette conséquence. Je crois que vous prévenez déjà ma pensée, et que vous jugez bien qu'on ne la doit craindre qu'où il y peut avoir de l'égalité. Mais y a-t-il une autre mère de Dieu, y a-t-il une autre vierge féconde, sur laquelle on puisse étendre les prérogatives de l'incomparable Marie? Qui ne sait que cette maternité glorieuse, que cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu, la met en un rang tout singulier qui ne souffre aucune comparaison? Et dans une telle inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre? Voulez-vous que nous passions aux exemples? Toutefois ne croyez pas, chrétiens, que j'espère trouver dans les autres saints des exemples de la grandeur de Marie. Car, puisqu'elle est tout extraordinaire, ce serait se tromper de chercher ailleurs des privilèges semblables aux siens. Mais d'où tirerons-nous donc les exemples en faveur de la dispense que nous proposons? Il les faut nécessairement prendre d'elle-même, et voici quelle est ma pensée.

Je remarque, dans les histoires, que lorsque les grâces des souverains ont commencé de prendre un certain cours, elles y coulent avec profusion; les bienfaits s'attirent les uns les autres, et se servent d'exemple réciproquement. Dieu même nous dit dans son Évangile : *Habenti dabitur*[1], qu'il aime à donner à ceux qui possèdent; c'est-à-dire que, selon l'ordre de ses libéralités, une grâce ne va jamais seule, et qu'elle est le gage de beaucoup d'autres. Appliquons ceci à la sainte Vierge. Si nous reconnaissions, chrétiens, qu'elle eût été assujettie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle aurait été conçue en iniquité, ainsi que les autres hommes. Mais si nous y remarquons au contraire une dispense presque générale de toutes les lois; si nous y voyons selon la foi catholique, ou selon le sentiment des docteurs les plus approuvés; si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine; si son époux n'est que son gardien; son mariage, un voiles sacré qui couvre et protége sa virginité; son fils bien-aimé, une fleur que son intégrité a poussée : si, lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois allaient être à jamais abolies; si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité, celle qui est ordinairement occupée par la convoitise; en un mot, si tout est singulier en Marie : qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel en la conception de cette Princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit marqué par aucun miracle? Et n'ai-je pas beaucoup de raison, après l'exemple de tant de lois dont elle a été dispensée, de juger de celle-ci par les autres? Ainsi l'excellence de la personne et l'autorité des exemples favorisent la dispense que nous proposons.

Mais je l'appuie, en troisième lieu, sur ce que la gloire du Souverain, c'est-à-dire, de Jésus-Christ même, y est visiblement engagée. Je pourrais rapporter ici un beau mot d'un grand roi[2], chez Cassiodore, qui dit qu'il y a certaines rencontres où les princes gagnent ce qu'ils donnent, lorsque leurs libéralités leur font honneur : *Lucrantur principes dona sua; et hoc vere thesauris reponimus quod famæ commodis ap-*

[1] *Rom.* V, 18.

[1] *Matth.* XXV, 29.
[2] Athalaric.

icamus [1]. Si Jésus honore sa mère, il se fait honneur à lui-même; et il gagne véritablement tout ce qu'il lui donne : parce qu'il lui est plus glorieux de donner, qu'à Marie de recevoir. Mais venons à des considérations plus particulières.

Je dis donc, ô divin Sauveur, que vous étant revêtu d'une chair humaine pour anéantir cette loi funeste, que nous avons appelée la loi du péché, il y va de votre grandeur de l'abolir dans tous les lieux où elle domine. Suivons, s'il vous plaît, ses desseins et tout l'ordre de ses victoires.

Cette loi règne dans tous les hommes : elle règne dans l'âge avancé; Jésus la détruit par sa grâce : il n'est pas jusqu'aux enfants nouvellement nés qui ne gémissent sous sa tyrannie; il l'efface par son baptême : elle pénètre jusqu'aux entrailles des mères, et elle fait mourir tout ce qu'elle y trouve; le Sauveur choisit des âmes illustres qu'il affranchit de la loi de mort, en les sanctifiant devant leur naissance : comme, par exemple, saint Jean-Baptiste. Mais elle remonte jusqu'à l'origine, elle condamne les hommes dès qu'ils sont conçus. O Jésus, vainqueur tout-puissant, n'y aura-t-il donc que ce seul endroit où votre victoire ne s'étend pas? votre sang, ce divin remède qui a tant de force pour nous délivrer du mal, n'en aura-t-il point pour le prévenir? Pourra-il seulement guérir, et ne pourra-t-il pas préserver? Et s'il peut préserver du mal, cette vertu demeurera-t-elle éternellement inutile, sans qu'il y ait aucun de vos membres qui en ressente l'effet? Mon Sauveur, ne le souffrez pas; et pour l'intérêt de votre gloire, choisissez du moins une créature où paraisse tout ce que peut votre sang contre cette loi qui nous tue. Et quelle sera cette créature, si ce n'est la bienheureuse Marie?

Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, on doutera de la vertu de votre sang. Il est juste certainement que ce sang précieux du fils de la Vierge exerce sur elle toute sa vertu, pour honorer le lieu d'où il est sorti. Car remarquez, s'il vous plaît, messieurs, ce que dit très-éloquemment un ancien évêque de France; c'est le grand Eucher de Lyon. Marie a cela de commun avec tous les hommes, qu'elle est rachetée du sang de son fils; mais elle a cela de particulier, que ce sang a été tiré de son chaste corps : *Profundendum sanguinem pro mundi vita de corpore tuo accepit, ac de te sumpsit quod etiam pro te solvat.* Elle a cela de commun avec tous les fidèles, que Jésus lui donne son sang; mais elle a cela de particulier, qu'il l'a premièrement reçu d'elle. Elle a cela de commun avec nous, que ce sang tombe sur elle pour la sanctifier; mais elle a cela de particulier, qu'elle en est la source. Tellement que nous pouvons dire que la conception de Marie est comme la première origine du sang de Jésus. C'est de là que ce beau fleuve commence à se répandre, ce fleuve de grâces qui coule dans nos veines par les sacrements, et qui porte l'esprit de vie dans tout le corps de l'Église. Et de même que les fontaines, se souvenant toujours de leurs sources, portent leurs eaux en rejaillissant jusqu'à leur hauteur, qu'elles vont chercher au milieu de l'air; ainsi ne craignons pas d'assurer que le sang de notre Sauveur fera remonter sa vertu jusqu'à la conception de sa mère, pour honorer le lieu dont il est sorti.

Ne cherchez donc plus, chrétiens, ne cherchez plus le nom de Marie dans l'arrêt de mort qui a été prononcé contre tous les hommes. Il n'y est plus, il est effacé, et comment? Par ce divin sang qui, ayant été puisé en son chaste sein, tient à gloire d'employer pour elle tout ce qu'il renferme de force en lui-même, contre cette funeste loi qui nous tue dès notre origine. D'où il est aisé de conclure qu'il n'est rien de plus favorable que la dispense dont nous parlons, puisque nous y voyons concourir ensemble l'excellence de la personne, l'autorité des exemples, et la gloire du Souverain, c'est-à-dire, de Jésus-Christ même.

Un célèbre auteur ecclésiastique dit que la majesté de Dieu est si grande, qu'il y a non-seulement de la gloire à lui consacrer ses services; mais qu'il y a même de la bienséance à descendre pour l'amour de lui, jusqu'à la soumission de la flatterie : *Non tantum obsequi ei debeo, sed et adulari* [1]. Il veut dire que nous devons tenir tous nos mouvements tellement dans la dépendance des ordres de Dieu, que non-seulement nous cédions aux commandements qu'il nous fait; mais encore qu'étudiant avec soin jusqu'aux moindres signes de sa volonté, nous la prévenions, s'il se peut, par la promptitude de notre ponctuelle obéissance.

Ce que Tertullien dit de Dieu, qui est le Père commun de tous les fidèles, j'ose le dire aussi de l'Église qui en est la mère. Elle n'emploie ni ses foudres, ni ses anathèmes pour obliger ses enfants à confesser que la conception de la sainte Vierge est toute pure et tout innocente. Elle ne met pas cette créance entre les articles qui composent la foi chrétienne. Toutefois elle nous invite à la suivre par la solennité de cette journée. Que ferons-nous ici, chrétiens? *Non tantum obsequi, sed et adulari*. N'est-il pas juste, non-seulement

[1] *Cassiod. Variar.* lib. VIII, *Epist.* XXIII, t. I, p. 135.

[1] *Tertull. de Jejun.* n° 13.

que nous obéissions aux commandements d'une mère si bonne et si sainte, mais encore que nous fléchissions au moindre témoignage de sa volonté? Disons donc avec confiance que cette conception est sans tache; honorons Jésus-Christ en sa sainte mère; et croyons que le Fils de Dieu a fait quelque chose de particulier en la conception de Marie, puisque cette vierge est choisie pour coopérer par une action particulière à la conception de Jésus.

Mais en considérant les bienfaits dont le Fils de Dieu honore sa mère, rappelons en notre mémoire ceux que nous avons reçus de la grâce; imprimons en notre pensée, chrétiens, combien dure et inévitable est la sentence qui nous condamne, puisque, pour en exempter la très-sainte Vierge, il ne faut pas y employer moins que l'autorité souveraine. Et ce qui est bien plus étonnant, c'est qu'avec toutes les prérogatives qui sont dues à sa qualité, l'Église n'a pas encore voulu décider qu'elle en ait été exemptée. Déplorable condition de notre naissance, qui, par un long enchaînement de misères sous lesquelles nous gémissons pendant cette vie, nous traîne à un supplice éternel par un juste et impénétrable jugement de Dieu! Mais, grâce à la miséricorde divine, cet arrêt de mort a été cassé à la requête de Jésus mourant; son sang a rompu nos liens, et a ôté ce joug de fer de dessus nos têtes. Nous ne sommes plus sous la loi de mort. Chrétien, ne sois pas ingrat envers ton libérateur; respecte l'autorité souveraine qui t'a exempté d'une loi si rigoureuse. Souviens-toi que nous avons dit que cette autorité souveraine a deux fonctions principales : elle commande et elle dispense; elle ordonne et elle exempte, ainsi qu'il lui plaît. Après l'avoir trouvée favorable dans l'exemption qu'elle t'a donnée, révère-la aussi dans les lois qu'elle te prescrit. Tu es redevable aux commandements, tu ne l'es pas moins aux dispenses. Tu dois aux commandements une obéissance fidèle; tu dois à la dispense, qui t'a délivré d'une loi si rigoureuse, de continuelles actions de grâces. C'est ce que pratique excellemment la très-sainte Vierge : *Fecit mihi magna qui potens est :* « Le « Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » Voyez comme elle se sent obligée à la puissance qui l'a exemptée de la loi funeste qui rend toutes les conceptions criminelles. Mais elle n'a pas moins d'obligation à la Sagesse qui l'a séparée de la contagion générale. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

La théologie nous enseigne que c'est à la sagesse divine de produire la diversité; et comme c'est à elle qu'il appartient d'établir l'ordre dans les choses, elle y doit mettre aussi la distinction sans laquelle l'ordre ne peut subsister. En effet nous voyons, fidèles, qu'elle s'y est, pour ainsi dire, exercée dès l'origine de l'univers, lorsque, se répandant sur cette matière qui n'était encore qu'à demi formée, elle sépara la lumière d'avec les ténèbres, les eaux d'ici-bas d'avec les célestes, et démêla la confusion qui enveloppait tous les éléments. Mais ce qu'elle a fait une fois dans la création, elle le fait tous les jours dans la réparation de notre nature. Elle a autrefois séparé les parties du monde qui n'était qu'une masse informe et confuse : elle fait maintenant la séparation dans le genre humain qui n'est qu'une masse criminelle. C'est ce qui a fait dire à l'apôtre[1] : « Quand il a plu à celui qui m'a séparé; » c'est-à-dire, qui m'a délivré, c'est-à-dire, qui m'a sauvé. Si bien que la grâce nous sauve par une bienheureuse séparation qui nous tire de cette masse gâtée; et c'est l'ouvrage de la Sagesse, parce que c'est elle qui nous choisit dès l'éternité, et qui nous prépare les moyens certains par lesquels nous sommes justifiés.

La sainte Vierge est donc séparée, et elle a cela de commun avec tout le peuple fidèle; mais pour voir ce qu'elle a d'extraordinaire, il faut considérer l'alliance particulière qu'elle a contractée avec Jésus-Christ. Chrétiens, apprenez-en le mystère du docte et éloquent saint Eucher dans la seconde Homélie qu'il a composée sur la nativité de Notre-Seigneur. C'est là que se réjouissant avec Marie de ce qu'elle a conçu le Sauveur dans ses bénites entrailles, il lui adresse ces belles paroles : « Que vous êtes heureuse, mère incompa« rable, puisque vous recevez la première ce qui a « été promis à tous les hommes, et que vous pos« sédez toute seule la joie commune de l'univers! » *Per tot sæcula promissum prima suscipere mereris adventum, et commune mundi gaudium peculiari munere sola possides.* Que veut dire ce saint évêque? Si Jésus-Christ est un bien commun, si ses mystères sont à tout le monde, de quelle sorte la très-sainte Vierge pourra-t-elle le posséder toute seule? Sa mort est le sacrifice public, son sang est le prix de tous les péchés, sa prédication instruit tous les peuples; et ce qui fait voir clairement qu'il est le bien commun de toute la terre, c'est que ce divin enfant n'est pas plutôt né, que les Juifs sont appelés à lui par les anges, et les Gentils, par les astres. Tout le monde a droit sur le Fils de Dieu, parce que sa bonté nous le donne à tous. Cependant, ô dignité de Marie! dans cette libéralité générale, elle a un droit particulier de le posséder toute seule, parce

[1] *Galat.* I, 15.

qu'elle peut le posséder comme fils. Nulle autre créature n'a part à ce titre. Il n'y a que Dieu et Marie qui puissent avoir le Sauveur pour fils; et par cette sainte alliance Jésus-Christ se donne tellement à elle, qu'on peut dire que le trésor commun de tous les hommes devient son bien particulier : *sola possides.*

Qui n'admirerait, chrétiens, de la voir si glorieusement séparée des autres? Mais que fait cela, direz-vous, pour sanctifier sa conception? C'est ici qu'il faut faire voir que la conception du Sauveur a une influence secrète qui porte la grâce et la sainteté sur celle de la sainte Vierge. Mais, pour entendre ce que j'ai à dire, remettons en notre pensée une vérité chrétienne qui est pleine de consolation pour tous les fidèles. C'est que la vie du Sauveur des âmes a un rapport particulier avec toutes les parties de la nôtre pour y produire la sainteté. Mettons cette vérité dans un plus grand jour par un beau passage tiré de l'apôtre[1] : « Jésus-Christ est mort et ressuscité, afin que vivants et mourants nous soyons à lui. » Voyez le rapport : la vie du Sauveur sanctifie la nôtre, notre mort est consacrée par la sienne. Disons de même du reste selon la doctrine de l'Écriture. Il s'est revêtu de faiblesse; c'est ce qui soulage nos infirmités. Il a ressenti des douleurs; consolez-vous, chrétiens affligés, c'est pour rendre les vôtres saintes et fructueuses. Enfin il y a un rapport secret entre lui et nous, et c'est cela qui nous sanctifie. C'est pourquoi il a pris tout ce que nous sommes, afin de consacrer tout ce que nous sommes. Et d'où vient cette merveilleuse communication de sa mort avec la nôtre, de ses souffrances avec les nôtres? Ah! répondrait l'apôtre saint Paul, c'est que le Sauveur mourant est à nous; il nous donne sa mort et nous y trouvons une source de grâces qui portent la sainteté dans la nôtre, en la rendant semblable à la sienne. Le Sauveur souffrant est à nous, et nous pouvons prendre dans ses douleurs de quoi sanctifier nos souffrances. C'est ce que peuvent dire tous les chrétiens; mais la Vierge seule a droit de nous dire : Le Sauveur conçu s'est donné à moi par un titre particulier; et de cette sorte sa conception inspire la sainteté à la mienne, par une secrète influence.

Oui, chrétiens, le Sauveur conçu est à elle, le Père céleste lui a fait ce présent. Tout le reste de sa vie est à tous les hommes; mais dans le temps qu'elle le conçoit et qu'elle le porte dans ses entrailles, elle a droit de le posséder toute seule : *peculiari munere sola possides.* Et ce droit qu'elle a particulier sur la conception du Sauveur, est-il pas capable d'attirer sur elle une bénédiction particulière pour sanctifier sa conception? Si, en qualité de mère de Dieu, elle est choisie par la sagesse divine pour faire quelque chose de singulier dans la conception de Jésus, n'était-il pas juste, fidèles, que Jésus aussi réciproquement fît quelque chose de singulier dans la concepion de Marie? et de là ne s'ensuit-il pas que la conception de cette Princesse est séparée de toutes les autres, puisque le fils de Dieu s'y est réservé une opération extraordinaire? O Marie, je vous reconnais séparée; et votre bienheureuse séparation est un ouvrage de la Sagesse : parce que c'est un ouvrage d'ordre. Comme vous avez avec votre fils une liaison particulière, aussi vous fait-il part de ses priviléges.

La sainte Vierge [est] séparée; et dans sa séparation [elle a] quelque chose de commun avec tous les hommes, quelque chose de particulier. Pour l'entendre, il faut savoir que nous sommes séparés de la masse, parce que nous appartenons à Jésus-Christ, et que nous avons alliance avec lui. Deux alliances de Jésus-Christ avec la sainte Vierge; l'une comme Sauveur, l'autre comme fils : comme Sauveur, commune avec tous les hommes; Jésus-Christ est un bien commun : mais sur ce bien commun, la Vierge y a un droit particulier : *peculiari munere sola possides,* « vous le possédez seule par votre alliance particulière en qualité de fils. » L'alliance avec Jésus-Christ comme Sauveur fait qu'elle doit être séparée de la masse ainsi que les autres; l'alliance particulière avec Jésus-Christ comme fils fait qu'elle en doit être séparée d'une façon extraordinaire. Sagesse divine, je vous appelle : vous avez autrefois démêlé la confusion des éléments, il y a encore ici de la confusion à démêler. Voilà une masse toute criminelle, de laquelle il faut séparer une créature pour la rendre mère de son créateur. Jésus est son Sauveur; elle doit être séparée comme les autres : mais Jésus est son fils; il y a une alliance particulière, elle doit être même séparée des autres. Si les autres sont délivrés du mal, il faut qu'elle en soit préservée, que l'on en empêche le cours. Et comment? Par une plus particulière communication des priviléges de son fils. Il est exempt du péché, et Marie aussi en doit être exempte. O Sagesse, vous l'avez séparée des autres; mais ne la confondez pas avec son fils, puisqu'elle doit être infiniment au-dessous. Comment la distinguerons-nous d'avec lui, s'ils sont tous deux exempts du péché? Jésus-Christ l'est par nature, et Marie, par grâce; Jésus-Christ, de droit, et Marie, par privilége et par indulgence. La voilà séparée. *Fecit mihi magna qui potens est :* « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes

[1] *Rom.* XIV. 9

« choses. » C'en est assez : voyons maintenant comment nous sommes aussi séparés. C'est ma troisième partie, à laquelle je passerai, chrétiens, après vous avoir fait remarquer qu'encore que nous ne soyons pas séparés aussi excellemment que la sainte Vierge, nous ne laissons pas que de l'être.

Car qu'est-ce que le peuple fidèle? C'est un peuple séparé des autres, tiré de la masse de perdition et de la contagion générale. C'est un peuple qui habite au monde, mais néanmoins qui n'est pas du monde. Il a sa possession dans le ciel, il y a sa maison et son héritage. Dieu lui a imprimé sur le front le caractère sacré du baptême, afin de le séparer pour lui seul. Oui, chrétien, si tu t'engages dans l'amour du monde, si tu ne vis comme séparé, tu perds la grâce du christianisme. Mais comment se séparer, direz-vous? Nous sommes au milieu du monde, dans les divertissements, dans les compagnies. Faut-il se bannir des sociétés? faut-il s'exclure de tout commerce? Que te dirai-je ici, chrétien, sinon que tu sépares du moins le cœur? C'est par le cœur que nous sommes chrétiens : *Corde creditur*[1]; c'est le cœur qu'il faut séparer. Mais c'est là, direz-vous, la difficulté. Ce cœur est attiré de tant de côtés, c'est à lui qu'on en veut. Le monde le flatte, le monde lui rit. Là il voit des honneurs, là des plaisirs. L'un lui présente de l'amour, l'autre en veut recevoir de lui. Comment pourra-t-il se défendre? Et comment nous dites-vous donc qu'il faut du moins séparer le cœur? Je le savais bien, chrétiens, que cette entreprise est bien difficile, d'être toujours au milieu du monde, et de tenir son cœur séparé des plaisirs qui nous environnent. Et je ne vois ici qu'un conseil. Mais que voulez-vous que je dise? puis-je vous prêcher un autre Évangile à suivre? De tant d'heures que vous donnez inutilement aux occupations de la terre, séparez-en du moins quelques-unes pour vous retirer en vous-mêmes. Faites-vous quelquefois une solitude, où vous méditiez en secret les douceurs des biens éternels et la vanité des choses mortelles. Séparez-vous avec Jésus-Christ, répandez votre âme devant sa face; pressez-le de vous donner cette grâce dont les attraits divins puissent vous enlever aux plaisirs du monde, cette grâce qui a séparé la très-sainte Vierge, et qui l'a tellement remplie, que la colère qui menace les enfants d'Adam n'a pu trouver place en sa conception, parce qu'elle a été prévenue par un amour miséricordieux.

TROISIÈME POINT.

Si nous voyons dans les Écritures sacrées que le Fils de Dieu prenant notre chair a pris aussi toutes nos faiblesses, à l'exception du péché; si le dessein qu'il avait conçu de se rendre semblable à nous, a fait qu'il n'a pas dédaigné la faim ni la soif, ni la crainte, ni la tristesse, ni tant d'autres infirmités qui semblaient indignes de sa grandeur : à plus forte raison doit-on croire qu'il a été vivement touché de cet amour si juste et si saint, que la nature imprime en nos cœurs pour ceux qui nous donnent le vie. Cette vérité est très-claire; mais je prétends vous faire voir aujourd'hui que c'est cet amour qui a prévenu la très-sainte Vierge dans sa conception bienheureuse; et c'est ce qui mérite plus d'explication.

Je considère en deux états cet amour de fils que le Sauveur a eu pour Marie; je le regarde dans l'incarnation et devant l'incarnation du Verbe divin. Qu'il ait été dans l'incarnation, chrétiens, il est aisé de le croire. Car comme c'est par l'incarnation que Marie est devenue la mère de Dieu, c'est aussi dans cet auguste mystère que Dieu prend des sentiments de fils pour Marie. Mais que cet amour de fils se rencontre en Dieu pour sa sainte Mère devant qu'il soit incarné, c'est ce qui paraît assez difficile; puisque le Fils de Dieu n'est son fils qu'à cause de l'humanité qu'il a prise. Toutefois remontons plus haut, et nous trouverons cet amour qui a prévenu la très-sainte Vierge par la profusion de ses dons. Comprenez cette vérité, et vous verrez l'amour de Dieu pour notre nature.

Pour entendre cette doctrine, remarquons que la sainte Vierge a cela de propre qui la distingue de toutes les mères, qu'elle engendre le dispensateur de la grâce; que son fils, en cela différent des autres, est capable d'agir avec force dès le premier moment de sa vie : et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle est mère d'un fils qui est devant elle. De là suivent trois beaux effets en faveur de la très-heureuse Marie. Comme son fils est le dispensateur de la grâce, il lui en fait part avec abondance; comme il est capable d'agir dès le premier instant de sa vie, il n'attend pas le progrès de l'âge pour être libéral envers elle : et le même instant où il est conçu voit commencer ses profusions. Enfin comme elle a un fils qui est devant elle, elle a ceci de miraculeux, que l'amour de ce fils peut la prévenir jusque dans sa conception. C'est ce qui la rend innocente : car il lui doit servir d'avoir un fils qui soit devant elle. Mais éclaircissons cette vérité par une excellente doctrine des Pères; et voyons quel a été, dès l'éternité, l'amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge.

N'avez-vous jamais admiré, messieurs, comme Dieu parle dans les saintes Lettres; comme il af-

[1] *Rom.* x, 10.

fecte, pour ainsi dire, d'agir en homme; comme il imite nos actions, nos mœurs, nos coutumes, nos mouvements et nos passions? Tantôt il dit, par la bouche de ses prophètes, qu'il a le cœur saisi par la compassion; tantôt qu'il l'a enflammé par la colère, qu'il s'apaise, qu'il se repent, qu'il a de la joie ou de la tristesse. Chrétiens, quel est ce mystère? un Dieu doit-il donc agir de la sorte? Si le Verbe incarné nous parlait ainsi, je ne m'en étonnerais pas : car il était homme. Mais que Dieu, avant que d'être homme, parle et agisse comme font les hommes, il y a sujet de le trouver étrange. Je sais que vous me direz que cette Majesté souveraine veut s'accommoder à notre portée. Je le veux bien : mais j'apprends des Pères qu'il y a une raison plus mystérieuse. C'est que Dieu ayant résolu de s'unir à notre nature, il n'a pas jugé indigne de lui d'en prendre de bonne heure tous les sentiments. Au contraire, il se les rend propres, et vous diriez qu'il s'étudie à s'y conformer.

Pourrions-nous bien expliquer un si grand mystère par quelque exemple familier? Un homme veut avoir une charge de robe ou d'épée; il ne l'a pas encore, mais il s'y prépare, il en prend par avance tous les sentiments, et il commence à s'accoutumer, ou à la gravité d'un magistrat, ou à la brave générosité d'un homme de guerre. Dieu a résolu de se faire homme; il ne l'est pas encore du temps des prophètes, mais il le sera, c'est une chose déterminée : tellement qu'il ne faut pas s'étonner s'il parle, s'il agit en homme avant que de l'être, s'il prend en quelque sorte plaisir d'apparaître aux prophètes et aux patriarches avec une figure humaine. Pour quelle raison? Que Tertullien l'explique admirablement! Ce sont, dit très-bien cet excellent homme, des préparatifs de l'incarnation. Celui qui doit s'abaisser jusqu'à prendre notre nature, fait, pour ainsi dire, son apprentissage en se conformant à nos sentiments. « Peu à peu il s'accoutume à « être homme; et il se plaît d'exercer, dès l'ori-« gine du monde, ce qu'il sera dans la fin des « temps, » *ediscens jam inde a primordio, jam inde hominem, quod erat futurus in fine* [1].

Ne croyez donc pas, chrétiens, qu'il ait attendu sa venue pour avoir un amour de fils pour la sainte Vierge. C'est assez qu'il ait résolu d'être homme, pour en prendre tous les sentiments. Et s'il prend les sentiments d'homme, peut-il oublier ceux de fils qui sont les plus naturels et les plus humains? Il a donc toujours aimé Marie comme mère, il l'a considérée comme telle dès le premier moment qu'elle fut conçue. Et s'il est ainsi, chrétiens, peut-il la regarder en colère? Le péché s'accordera-t-il avec tant de grâces, la vengeance avec l'amour, l'inimitié avec l'alliance? Et Marie ne peut-elle pas dire avec le psalmiste : *In Deo transgrediar murum* [1] : « Je passerai « par-dessus la muraille au nom de mon Dieu? » Il y a une muraille de séparation que le péché a faite entre Dieu et l'homme, il y a une inimitié comme naturelle. Mais, dit-elle, je passerai par-dessus, je n'y entrerai pas : je passerai par-dessus, *transgrediar* [2]. Et comment? Au nom de mon Dieu, de ce Dieu qui, étant mon fils, est à moi par un droit tout particulier; de ce Dieu qui m'a aimée comme mère dès le premier moment de ma vie; de ce Dieu dont l'amour tout-puissant a prévenu en ma faveur la colère qui menace tous les enfants d'Ève. C'est ce qui a été fait en la sainte Vierge. Finissons en vous faisant une image de cette grâce dans tous les fidèles, et reconnaissons aussi, chrétiens, que l'amour de Dieu nous a prévenus contre la colère qui nous poursuivait, et qu'il nous prévient tous les jours. Que ce soit là le fruit de tout ce discours, comme c'est la vérité la plus importante de la religion chrétienne.

Oui certainement, chrétiens, c'est le fondement du christianisme de comprendre que nous n'avons pas aimé Dieu, mais que c'est Dieu qui nous a aimés le premier, non-seulement avant que nous l'aimassions, mais lorsque nous étions ses ennemis. Ce sang du Nouveau Testament, versé pour la rémission de nos crimes, rend témoignage à la vérité que je prêche. Car si nous n'eussions pas été ennemis de Dieu, nous n'eussions pas eu besoin de médiateur pour nous réconcilier avec lui, ni de victime pour apaiser sa colère, ni de sang pour contenter sa justice. C'est donc lui qui nous a le premier aimés, en donnant son Fils unique pour l'amour de nous. Mais peut-être que cette grâce est trop générale, et que notre dureté n'en est pas émue : venons aux bienfaits particuliers par lesquels son amour nous prévient.

Que dirons-nous, chrétiens, de notre vocation au baptême? Avions-nous imploré son secours, l'avions-nous prévenu par quelques prières, afin que sa miséricorde nous amenât aux eaux salutaires où nous avons été régénérés? N'est-ce pas lui au contraire qui s'est avancé et qui nous a aimés le premier? Mais peut-être que ce bienfait est trop ancien, et que notre ingratitude ne s'en souvient plus : disons ce que nous éprouvons tous les jours. Te souviens-tu, pécheur, avec quelle ardeur tu courais au crime? la vengeance ou le plaisir t'emportait : combien de fois Dieu

[1] Lib. II, *adv. Marcion.* n° 27.

[1] *Ps.* XVII, 32.
[2] *Transiliam*, Hieronymus.

a-t-il parlé à ton cœur, pour te retenir sur ce penchant! Je ne sais si tu as écouté sa voix; mais je sais qu'il s'est présenté souvent. L'invitais-tu, quand tu le fuyais? l'appelais-tu, quand tu t'armais contre lui? Cependant il est venu à toi par sa grâce; il a frappé, il a appelé, et ainsi ne t'a-t-il pas prévenu et ne t'a-t-il pas aimé le premier?

Mais, fidèles, j'en vois un autre qui ne court pas au péché; il est déjà engagé dans sa servitude. Il s'abandonne aux blasphèmes, aux médisances et à l'impudicité. Il n'épargne ni le bien ni l'honneur des autres, pour satisfaire son ambition; il ne respire que l'amour du monde. Jésus-Christ descendra-t-il dans cet abîme? descendra-t-il dans cet enfer? Autrefois il est allé aux enfers, mais il y était appelé par les cris et par les désirs des prophètes, qui soupiraient après sa venue. Ici on rejette ses inspirations, on le fuit, on lui fait la guerre. Il vient toutefois, il s'approche; dans une fête, dans un jubilé, dans quelque sainte cérémonie, il fait sentir ses terreurs à une conscience criminelle, il l'excite intérieurement à la pénitence. Le pécheur fuit, et Dieu le presse; il ne sent pas, et Dieu redouble ses coups pour réveiller cette âme endormie. N'est-ce pas là prévenir les hommes par un grand excès de miséricorde?

Mais vous, ô justes, ô enfants de Dieu, je sais que vous aimez votre Père: est-ce vous qui l'avez aimé les premiers? ne confessez-vous pas avec l'apôtre [1] que « la charité a été répandue en vos « cœurs par le Saint-Esprit qui vous est donné? » et Dieu vous ferait-il un si beau présent, si avant que de le faire il ne vous aimait? C'est donc lui qui nous prévient, n'en doutons pas; c'est lui qui fait toutes les avances. Mais apprenez qu'il ne nous prévient qu'afin que nous le prévenions. Que dites-vous? cela se peut-il? Oui, fidèles, nous le pouvons. Écoutez le psalmiste qui nous y exhorte: « Prévenons sa face, » dit-il: *Præoccupemus faciem ejus* [2]. Que faut-il faire pour le prévenir? Il y a deux attributs en Dieu qui regardent particulièrement les hommes, la miséricorde et la justice. On ne peut prévenir la miséricorde: au contraire, c'est elle qui prévient toujours; mais elle ne nous prévient qu'afin que nous prévenions la justice. Tu ne dois pas ignorer, pécheur, que tes crimes t'amassent des trésors de colère. S'ils sont scandaleux, Dieu en fera justice devant tout le monde; et quand même ils seraient cachés, Dieu les découvrira devant tout le monde. Préviens cette juste fureur: venge-les, et il ne les vengera pas; découvre-les, et il ne les découvrira pas: *Præveniamus faciem ejus in confessione.*

[1] *Rom.* v, 5.
[2] *Ps.* xciv, 2.

Je sais que confession en ce lieu veut dire louange, c'est-à-dire, confesser la grandeur de Dieu. Mais je ne croirai pas m'éloigner du sens naturel si je le fais servir à la pénitence. Car peut on mieux confesser la grandeur de Dieu, que d'humilier le pécheur et le confondre devant sa face? Donc, fidèles, confondons-nous devant Dieu, de peur qu'il ne nous confonde en ce jour terrible. Prévenons sa juste fureur par la confusion de nos crimes. Descendons au fond de nos consciences où nos ennemis sont cachés. Descendons-y le flambeau à une main, et le glaive à l'autre: le flambeau, pour rechercher nos péchés par un sérieux examen; le glaive, pour les arracher jusqu'à la racine par une vive douleur. C'est ainsi que nous préviendrons la colère de ce grand Dieu, dont la miséricorde nous a prévenus. O Marie, miraculeusement dispensée, singulièrement séparée, miséricordieusement prévenue, secourez nos faiblesses par vos prières; et obtenez-nous cette grâce, que nous prévenions tellement par la pénitence la vengeance qui nous poursuit, que nous soyons à la fin reçus dans ce royaume de paix éternelle avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA STE VIERGE,

PRÊCHÉ A LA COUR.

Fondements de la dévotion à la Vierge, sa coopération à la sanctification des âmes. Règles qui doivent diriger l'exercice de cette dévotion. Dieu, principe et fin du culte que nous rendons à la Vierge et aux saints: les imiter pour leur plaire et se les rendre propices. Fausses dévotions qui déshonorent le christianisme; illusions de la plupart des chrétiens.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. Luc i, 49.

Dans le dessein que je me propose de vous donner aujourd'hui une instruction chrétienne touchant la dévotion envers la Vierge bienheureuse, et de vous découvrir à fond les utilités infinies que vous en pouvez tirer, aussi bien que les divers abus qui en corrompent la pratique, j'entrerai d'abord en matière, et sans vous ennuyer par un long exorde je partagerai mon discours en deux parties. La première établira les solides et inébranlables fondements de cette dévotion. La seconde vous fera voir les règles invariables

qui doivent en diriger l'exercice. Cette doctrine nous servira à honorer chrétiennement la très-sainte Vierge, non-seulement dans la fête de sa conception, mais encore dans toutes celles que la sainte succession de l'année ecclésiastique ramène de temps en temps à la piété des fidèles. La conception de Marie, étant le premier moment dans lequel nous commençons de nous attacher à cette divine mère, pour de là l'accompagner persévéramment dans tous les mystères qui s'accomplissent en elle; je veux tâcher de vous inspirer, dès ce premier pas, des sentiments convenables à la piété chrétienne, et de former vos dévotions sur les maximes de l'Évangile.

Ne me dites pas, chrétiens, que cette idée est trop générale et que vous attendiez quelque chose qui fût plus propre et plus convenable à une si grande solennité. L'utilité des enfants de Dieu est la loi suprême de la chaire; et je vous accorderai sans peine que je pouvais prendre un sujet plus propre à la fête que nous célébrons, pourvu aussi que vous m'accordiez qu'il n'y en a point de plus salutaire ni de plus propre à l'instruction de ce royal auditoire. Écoutez donc attentivement ce que j'ai à vous exposer touchant la dévotion pour la sainte Vierge : voyez quel en est le fondement, et quel en est l'exercice.

PREMIER POINT.

« Personne, dit le saint apôtre [1], ne peut poser « d'autre fondement que celui qui a été mis, c'est-« à-dire, Jésus-Christ. » Soit donc ce divin Sauveur le fondement immuable de notre dévotion pour la sainte Vierge; parce qu'en effet tout le genre humain ne peut assez honorer cette vierge mère depuis qu'il a reçu Jésus-Christ par sa bienheureuse fécondité. Élevez vos esprits, mes frères, et considérez attentivement combien grande, combien éminente est la vocation de Marie, que Dieu a prédestinée avant tous les temps pour donner par elle Jésus-Christ au monde. Mais il faut encore ajouter que, Dieu l'ayant appelée à ce glorieux ministère, il ne veut pas qu'elle soit un simple canal d'une telle grâce, mais un instrument volontaire qui contribue à ce grand ouvrage, non-seulement par ses excellentes dispositions, mais encore par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi le Père éternel envoie un ange pour lui proposer le mystère, qui ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine; si bien que ce grand ouvrage de l'incarnation, qui tient depuis tant de siècles toute la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir demeure encore en suspens, jusqu'à ce que la divine Vierge y ait consenti : tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. Aussitôt qu'elle a donné ce consentement, les cieux sont ouverts, le Fils de Dieu est fait homme, et les hommes ont un Sauveur. La charité de Marie a donc été en quelque sorte la source féconde d'où la grâce a pris son cours, et s'est répandue avec abondance sur toute la nature humaine. Et comme dit saint Ambroise, et après lui saint Thomas, « c'est de ses bénites entrailles qu'est sorti avec « abondance cet esprit de sainte ferveur qui, étant « premièrement survenu en elle, a inondé toute « la terre : » *Uterus Mariæ, Spiritu ferventi qui supervenit in eam replevit orbem terrarum, cum peperit Salvatorem* [1]. « Elle a reçu, dit en-« core saint Thomas, une si grande plénitude de « grâce, qu'elle est parvenue à une union très-« intime avec l'auteur de la grâce, et a mérité « de recevoir en elle celui qui est rempli de toutes « les grâces : en l'enfantant elle a, en quelque « manière, fait découler la grâce sur tous les « hommes : » *Tantam gratiæ obtinuit plenitudinem, ut esset propinquissima auctori gratiæ; ita quod eum qui est plenus omni gratia, in se reciperet, et eum pariendo, quodammodo gratiam ad omnes derivaret* [2].

Il a donc fallu, chrétiens, que Marie ait concouru, par sa charité, à donner au monde son libérateur. Comme cette vérité est connue, je ne m'étends pas à vous l'expliquer; mais je ne vous tairai pas une conséquence que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que Dieu, ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, cet ordre ne se change plus; et « les dons de Dieu sont sans repentance [3]. » Il est et sera toujours véritable, qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevions encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances.

La théologie reconnaît trois opérations principales de la grâce de Jésus-Christ. Dieu nous appelle; Dieu nous justifie; Dieu nous donne la persévérance. La vocation, c'est le premier pas; la justification fait notre progrès; la persévérance conclut le voyage, et unit dans la patrie, ce qui ne se trouve pas sur la terre, le repos et la gloire.

[1] I. *Cor.* III, 11.

[1] *S. Ambr. de Inst. Virg.* cap. XII, t. II, col. 267.
[2] *S. Th.* III *part. Quæst.* XXVII, *Art.* V, *ad.* 1.
[3] *Rom.* XI, 29.

Vous savez qu'en ces trois états l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire; mais il faut vous faire voir, par les Écritures, que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages : et peut-être ne croyez-vous pas que ces vérités soient si claires dans l'Évangile que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

La grâce de la vocation nous est figurée par la soudaine illumination que reçoit le saint Précurseur dans les entrailles de sa mère. Considérez ce miracle; vous y verrez une image des pécheurs que la grâce appelle. Jean est ici dans l'obscurité des entrailles maternelles : où êtes-vous, ô pécheurs? dans quelle nuit! dans quelles ténèbres! Jean ne peut ni voir ni entendre : pécheurs, quelle surdité semblable à la vôtre, et quel aveuglement pareil; puisque le ciel tonne en vain sur vous par tant de menaces terribles, et que la vérité elle-même, qui vous luit si manifestement dans l'Évangile, n'est pas capable de vous éclairer? Jésus vient à Jean sans qu'il y pense; il le prévient, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi, et auparavant insensible : pensiez-vous à Dieu, ô pécheurs, quand il a été vous émouvoir par une secrète touche de son Saint-Esprit? Dans ces ténèbres où vous vous cachiez, quelle soudaine lumière vous a paru tout à coup comme un éclair! quel nouvel instinct a touché vos cœurs! Vous ne le cherchiez pas, et il vous appelait à la pénitence. [C'est lui qui inspire ces] dégoûts secrets, ces amertumes cachées, qui vous font regretter la paix et vous rappellent à la pénitence. Vous fuyiez, et il a bien su vous trouver. Mais s'il nous montre dans le tressaillement de saint Jean l'image des pécheurs prévenus, il nous fait voir aussi que Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Si Jean-Baptiste ainsi prévenu semble s'efforcer pour sortir de la prison qui l'enserre, c'est à la voix de Marie qu'il est excité : « Votre voix n'a « pas plutôt frappé mon oreille lorsque vous m'a- « vez saluée, que mon enfant a tressailli de joie « dans mon sein [1]. » « C'est Marie, dit saint Am- « broise, qui a élevé Jean-Baptiste au-dessus de « la nature; et cet enfant, touché de sa voix, « avant que d'avoir respiré l'air, a attiré l'esprit « de la piété : » *Levavit* (*Maria*) *Joannem in utero constitutum, qui ad vocem ejus exsilivit... prius sensu devotionis quam spiritus infusione vitalis animatus* [2]. Et selon le même saint Ambroise, « la grâce dont Marie fut rem- « plie était si grande, qu'elle ne conservait pas « seulement en elle le don de la virginité, mais « qu'elle conférait encore à ceux qu'elle visitait « la marque de l'innocence; » *Cujus tanta gratia, ut non solum in se virginitatis gratiam reservaret; sed etiam his quos viseret, integritatis insigne conferret....* « C'est à sa voix que « l'enfant tressaille dans le sein de sa mère, obéis- « sant avant que d'être engendré. Il n'est pas « étonnant qu'il ait persévéré dans une intégrité « parfaite, lui que la mère du Sauveur oignit pen- « dant trois mois comme de l'huile de sa présence « et du parfum de sa pureté? » *Ad vocem Mariæ exultavit infantulus, obsecutus antequam genitus. Nec immerito mansit integer corpore, quem oleo quodam suæ præsentiæ et integritatis unguento, Domini mater exercuit* [1].

La justification est représentée dans les noces de Cana en la personne des apôtres. Car écoutez les paroles de l'évangéliste : Jésus changea l'eau en vin. « Ce fut là le premier des miracles de « Jésus, qui fut fait à Cana en Galilée; et il fit « paraître sa gloire; et ses disciples crurent en « lui [2]. » Les apôtres étaient déjà appelés, mais ils ne croyaient pas encore assez vivement pour être justifiés. Vous savez que « la justification « est attribuée à la foi [3]; » non qu'elle suffise toute seule, mais parce qu'elle est le premier principe, et, comme dit le saint concile de Trente [4], « la racine de toute grâce. » Ainsi le texte sacré ne pouvait nous exprimer en termes plus clairs la grâce justifiante; mais il ne pouvait non plus nous mieux expliquer la part qu'a eue la divine Vierge à ce merveilleux ouvrage.

Car qui ne sait que ce grand miracle, sur lequel a été fondée la foi des apôtres, fut l'effet de la charité et des prières de Marie? Lorsqu'elle demanda cette grâce, il semble qu'elle ait été rebutée. « Femme, lui dit le Sauveur, qu'y a- « t-il entre vous et moi? mon heure n'est pas en- « core venue [5]. » Quoique ces paroles paraissent rudes, et qu'elles aient un air de refus bien sec, Marie ne se croit pas refusée. Elle connaît les délais miséricordieux, les favorables refus, les fuites mystérieuses de l'époux sacré. Elle sait tous les secrets par lesquels son amour ingénieux éprouve les âmes fidèles, et sait qu'il nous rebute souvent afin que nous apprenions à emporter par l'humilité, et par une confiance persévérante, ce que la première demande n'a pas obtenu. Marie ne fut pas trompée dans son attente. Que ne peut obtenir une telle mère à qui son fils accorde tout, lors même qu'il semble qu'il la traite le plus rudement? et que ne lui donnera-t-il pas, quand l'heure sera venue de la glorifier avec

[1] *Luc.* I, 44.
[2] *De inst. Virg.* cap. XIII, t. II, col. 267

[1] *De inst. Virg.* cap. VII, col. 261, 262.
[2] *Joan.* II, 11.
[3] *Rom.* IV, 5.
[4] *Sess.* VI, cap. 8.
[5] *Joan.* II, 4.

lui par toute la terre; puisqu'il avance en sa faveur, comme dit saint Jean-Chrysostôme [1], l'heure qu'il avait résolue? Jésus, qui semblait l'avoir refusée, fait néanmoins ce qu'elle demande.

Mais, messieurs, qui n'admirera que Jésus n'ait voulu faire son premier miracle qu'à la prière de la sainte Vierge? ce miracle en cela différent des autres : miracle pour une chose non nécessaire. Quelle grande nécessité qu'il y eût du vin dans ce banquet? Marie le désire, c'est assez. Qui ne sera étonné de voir qu'elle n'intervient que dans celui-ci, qui est suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs? cela s'est-il fait par une rencontre fortuite? Ou plutôt ne voyez-vous pas que le Saint-Esprit a eu dessein de nous faire entendre, ce que remarque saint Augustin en interprétant ce mystère, que « la vierge incomparable, étant « mère de notre chef, selon la chair, a dû être « selon l'esprit la mère de tous ses membres, en « coopérant par sa charité à la naissance spiri- « tuelle des enfants de Dieu, » *carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus, quia cooperata est charitate ut filii Dei nascerentur in Ecclesia* [2]? Vous voyez que nous entendons ce mystère comme l'ont entendu, dès les premiers siècles, ceux qui ont traité avant nous les Écritures divines. Mais, mes frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à la naissance des enfants de Dieu; voyons la part que Jésus lui donne dans leur fidèle persévérance.

Paraissez donc, enfants de miséricorde et de grâce, d'adoption et de prédestination éternelle, fidèles compagnons du sauveur Jésus, qui persévérez avec lui jusqu'à la fin; accourez à la sainte Vierge, et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Chrétiens, je les vois paraître, et le disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au Calvaire. Puisqu'il suit avec Marie Jésus-Christ jusqu'à la croix, pendant que les autres disciples prennent la fuite; puisqu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généreusement mourir avec lui, il est la figure des fidèles persévérants, et vous voyez aussi que Jésus-Christ le donne à sa Mère : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils [3]. » « Elle « est, dit saint Ambroise, confiée à Jean l'évan- « géliste, qui ne connaît point le mariage. Aussi « je ne m'étonne pas qu'il nous ait révélé plus de « mystères que tous les autres, lui à qui le trésor « des secrets célestes était toujours ouvert : » *Eademque postea Joanni evangelistæ est tradita*

[1] *In Joan. Hom.* XXII, t. VIII, p. 127.
[2] *De sancta. Virg.* n° 6, t. VI, col. 343.
[3] *Joan.* XIX, 26.

confugium nescienti. Unde non miror præ cæteris locutum mysteria divina, cui præsto erat aula cœlestium sacramentorum [1]. Chrétiens, j'ai tenu parole. Ceux qui savent considérer combien l'Écriture est mystérieuse, connaîtront, par ces trois exemples, que Marie est par ses pieuses intercessions la mère des appelés, des justifiés, des persévérants; et que sa charité féconde est un instrument général des opérations de la grâce. Par conséquent réjouissons-nous de sa conception bienheureuse; le ciel nous forme aujourd'hui une protectrice *. Car quelle autre peut parler pour nous, plus utilement que cette divine mère? C'est à elle qu'il appartient de parler au cœur de son fils, où elle trouve une si fidèle correspondance. Les sentiments de la nature sont relevés et perfectionnés, mais non éteints dans la gloire; ainsi elle ne craindra pas d'être refusée. « L'amour du fils parle pour les vœux de la « mère, la nature elle-même le sollicite en sa fa- « veur : on cède facilement aux prières, quand « on est déjà gagné par son amour même : » *Affectus ipse pro te orat, natura ipsa tibi postulat...... cito annuunt qui suo ipsi amore superantur* [2].

Par conséquent, mes frères, nous avons appuyé la dévotion envers la Vierge bienheureuse, sur un fondement solide et inébranlable. Puisqu'elle est si bien fondée, anathème à qui la nie, et ôte aux chrétiens un si grand secours. Anathème à qui la diminue, il affaiblit les sentiments de la piété. Dirai-je anathème à qui en abuse? Non, mes frères, ils sont enfants de l'Église; soumis à ses décrets, quoique ignorants de ses maximes : ne les soumettons pas à nos anathèmes, mais instruisons-les de ses règles. Car quel serait notre aveuglement, si, après avoir posé un fondement si solide, nous bâtissions dessus de vaines et superstitieuses pratiques? Après donc que nous avons fondé nos dévotions, apprenons à les rectifier, et réglons-en l'exercice par les maximes de l'Église. Je vous dirai, chrétiens,

[1] *S. Ambr. de Inst. Virg.* cap. VII, t. II, col. 262.

* Je veux croire avec vous, messieurs, qu'elle n'a jamais eu de péché, elle qui, comme dit Pierre Chrysologue, était engagée au sauveur Jésus, et marquée pour lui par le Saint-Esprit, dès le premier moment de son être. *Provolat ad sponsam festinus interpres, ut humanæ desponsionis arceat et suspendat effectum; neque auferat ab Joseph virginem, sed reddat Christo cui est pignorata cum fieret.* Petr. Chrysol. Serm. CXL, de Annuntiat.

Nous avons cru devoir mettre en note ce passage, comme l'a fait D. Déforis, parce qu'en cet endroit, où il est placé dans le manuscrit, il interrompt le fil du discours, et ne se lie point avec ce qui suit. Il faut cependant observer que le latin n'est pas dans le corps du sermon, mais à la marge. (*Édit. de Versailles.*)

[2] *Salv. Ep.* IV, p 199.

en peu de paroles, quel culte nous devons a Dieu, à la sainte Vierge, à tous les esprits bienheureux; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La règle fondamentale de l'honneur que nous rendons à la sainte Vierge et aux bienheureux esprits, c'est que nous le devons rapporter tout entier à Dieu et à notre salut éternel. Car s'il n'était rapporté à Dieu, ce serait un acte purement humain, et non un acte de religion : et nous savons que les saints, étant pleins de Dieu et de sa gloire, ne reçoivent pas des civilités purement humaines. La religion nous unit à Dieu; c'est de là qu'elle prend son nom, comme dit saint Augustin, et c'est par là qu'elle est définie : *Religio, quod nos religet omnipotenti Deo* [1]. Ainsi toute notre dévotion pour la sainte Vierge est inutile et superstitieuse, si elle ne nous conduit à Dieu pour le posséder éternellement, et jouir de l'héritage céleste. Voilà la règle générale du culte religieux, c'est qu'il dérive de Dieu, et qu'il y retourne en se répandant sur ses saints, sans se séparer de lui.

Mais, pour descendre à des instructions plus particulières, je remarquerai quelques différences entre le culte des chrétiens et celui des idolâtres; et quoiqu'il semble peu nécessaire de combattre les anciennes erreurs de l'idolâtrie, dans cette grande lumière du christianisme, toutefois la vérité paraîtra plus claire par cette opposition. Donc, mes frères, pour toucher d'abord le principe de tout le mal; les anciens ne connaissant pas la force du nom de Dieu, qui ne conserve sa grandeur et sa majesté que dans l'unité seule, ont divisé la divinité par ses attributs et par ses fonctions différentes, et ensuite par les éléments et les autres parties du monde, dont ils ont fait un partage entre les aînés et les cadets comme d'une terre et d'un héritage : le ciel comme le plus noble et le principal domicile étant demeuré à leur Jupiter, et le reste étant échu à ses frères et à sa sœur, comme si la possession du monde pouvait être séparée en lots, et n'était pas solidaire et indivisible; ou que Dieu eût été obligé d'aliéner son domaine, et d'en laisser à d'autres le gouvernement et la jouissance. Après qu'on eut commencé de violer la sainte unité de Dieu par l'injurieuse communication de ce nom incommunicable, on en vint successivement à une multiplication sans ordre et sans bornes, jusqu'à reléguer plusieurs dieux aux foyers, aux cheminées et aux écuries, ainsi que saint Augustin le reproche aux Romains et aux Grecs. On

[1] *De Ver. Rel.* n° 113, t. I, col. 788. *De Civit. Dei.* lib. X, cap. III, t. VII, col. 240.

en mit trois à la seule porte; et « au lieu, dit ce « saint évêque, qu'un seul homme suffit pour « garder la porte d'une maison, les Grecs ont « voulu qu'il y eût trois dieux : » *Unum quisque domui suæ ponit ostiarium; et quia homo est, omnino sufficit : tres deos isti posuerunt* [1]. A quel dessein tant de dieux, sinon pour déshonorer ce grand nom et en avilir la majesté? Ne pensez pas, chrétiens, que ce soit une inutile curiosité qui me fasse remarquer ces choses. Considérez combien le genre humain, qui a pu donner créance durant tant de siècles à ces erreurs insensées, était livré avant Jésus-Christ à la puissance des ténèbres; et de quel prodigieux aveuglement nous a tirés le Sauveur, par la lumière de son Évangile. « Rendons grâces à Dieu pour son « ineffable don : » *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* [2].

Pour nous, nous n'adorons qu'un seul Dieu tout-puissant, créateur et dispensateur de toutes choses, au nom duquel nous avons été consacrés par le saint baptême (ô grâce mal conservée! ô foi violée trop facilement!) et en qui seul nous reconnaissons une souveraineté absolue, une bonté sans mesure, et la plénitude de l'être. Nous honorons les saints et la bienheureuse Vierge, non par un culte de servitude et de sujétion (car nous sommes libres pour tout autre, et ne sommes assujettis qu'à Dieu seul dans l'ordre de la religion); mais « nous les honorons, dit saint « Ambroise [3], d'un honneur de charité et de so« ciété fraternelle : » *Honoramus eos charitate, non servitute*, comme dit saint Augustin [4]; et nous révérons en eux les miracles de la main du Très-Haut, la communication de sa grâce, l'épanchement de sa gloire, et la sainte et glorieuse dépendance par laquelle ils demeurent éternellement assujettis à ce premier être, auquel seul nous rapportons tout notre culte comme au seul principe de tout notre bien, et au terme unique de tous nos désirs. Ne soyons donc pas de ceux qui pensent diminuer la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, quand ils prennent de hauts sentiments de la sainte Vierge et des saints.

Telle est la vaine appréhension des ennemis de l'Église. Mais, certes, c'est attribuer à Dieu une faiblesse déplorable que de le rendre jaloux de ses propres dons et des lumières qu'il répand sur ses créatures : car que sont les saints et la sainte Vierge, que l'ouvrage de sa main et de sa grâce? Si le soleil était animé, il n'aurait point de ja-

[1] *De Ver. Rel.* n° 113, t. I, col. 788. *De Civit. Dei.* lib. IV, cap. VIII, t. VII, col. 94.
[2] II. *Cor.* IX, 15.
[3] *Lib. de Vid.* tom. II, col. 200.
[4] *De Ver. Relig.* n° 110, t. I, col. 787, lib. XXI, *cont. Faust.* t. VIII, col. 347.

lousie en voyant « la lune qui préside à la nuit, » comme dit Moïse [1], par une lumière si claire, parce que toute sa clarté dérive de lui; et que c'est lui-même qui nous luit et qui nous éclaire, par la réflexion de ses rayons. Quelque haute perfection que nous reconnaissions en Marie, Jésus-Christ pourrait-il en être jaloux, puisque c'est de lui qu'elle est découlée, et que c'est à sa seule gloire qu'elle se rapporte? C'est une erreur misérable. Mais ils sont beaucoup plus dignes de compassion lorsqu'ils nous accusent d'idolâtrie dans la pureté de notre culte, et qu'ils en accusent avec nous les Ambroise, les Augustin et les Chrysostôme, dont ils confessent eux-mêmes, je n'impose pas, que nous suivons la doctrine, la pratique et les exemples. Il ne faut pas que des reproches si déraisonnables, qu'ils font avec tant d'aigreur à l'Église catholique, nous aigrissent nous-mêmes contre eux; mais qu'ils nous fassent déplorer les excès où sont emportés les esprits opiniâtres et contredisants, et nous inspirent, par la charité, un désir sincère de les ramener et de les instruire.

Comme nous n'avons qu'un seul Dieu, aussi n'avons-nous qu'un médiateur universel; et c'est celui qui nous a sauvés par son sang. Quelques philosophes païens estimaient que la nature divine était inaccessible aux mortels, qu'elle ne se mêlait pas immédiatement et par elle-même dans les affaires humaines, où sa pureté, disaient-ils, se serait souillée; et que, ne voulant pas que des créatures si faibles que nous pussent aborder son trône, elle avait disposé des médiateurs entre elle et nous, qu'ils appelaient pour cela des dieux mitoyens. Nous rejetons cette doctrine, puisque le Dieu que nous servons nous a créés de sa propre main à son image et ressemblance. Nous croyons qu'il nous avait faits dans notre première institution pour converser avec lui; et si nous sommes exclus de sa bienheureuse présence et d'une si douce communication, c'est parce que nous sommes devenus pécheurs. Le sang de Jésus-Christ nous a réconciliés, et ce n'est qu'au nom de Jésus que nous pouvons désormais approcher de Dieu. C'est en ce nom que nous prions pour nous-mêmes; c'est en ce nom que nous prions pour tous les fidèles : et Dieu, qui aime la charité et la concorde des frères, nous écoute favorablement les uns pour les autres. Ainsi nous ne doutons pas que les saints, qui règnent avec Jésus-Christ, ne soient des intercesseurs agréables, qui s'intéressent pour nous. Parce que nous sommes chers à Dieu, tous ceux qui sont avec Dieu sont des nôtres : oui, tous les esprits bienheureux sont nos amis et nos frères; nous leur parlons avec confiance, et, quoiqu'ils ne paraissent pas à nos yeux, notre foi nous les rend présents : leur charité aussi en même temps nous les rend propices, et ils concourent à tous les vœux que la piété nous inspire. Mais écoutez, chrétiens, « une doctrine plus utile et plus excel« lente : » *Adhuc excellentiorem viam vobis demonstro* [1]. Les idolâtres adoraient des dieux coupables de mille crimes. On ne pouvait les honorer sans profanation, parce qu'on ne pouvait les imiter sans honte. Mais voici la règle du christianisme, que je vous prie de graver en votre mémoire. Le chrétien doit imiter tout ce qu'il honore : tout ce qui est l'objet de notre culte doit être le modèle de notre vie [2].

Le psalmiste, après avoir témoigné son zèle contre les idoles muettes et insensibles que les païens adoraient, conclut enfin en ces termes : « Puissent leur ressembler ceux qui les servent « et qui mettent en elles leur confiance! » *Similes eis fiant qui faciunt ea* [3]! Il voulait dire, messieurs, que l'homme se doit conformer à ce qu'il adore; et ainsi que les adorateurs des idoles méritent de devenir sourds et aveugles comme elles. Mais nous qui adorons un Dieu vivant, nous devons être vivants comme lui d'une véritable vie. Il faut que « nous soyons saints, parce que le « Dieu que nous servons est saint [4]. » Il faut que nous « soyons miséricordieux, parce que notre « Père céleste est miséricordieux [5]; » et que nous pardonnions comme il nous pardonne [6]. « [Il « fait lever] son soleil sur les bons et sur les « mauvais [7]; » nous [devons étendre de même] notre charité sur nos amis et sur nos ennemis. Il faut que nous « soyons des adorateurs spirituels, « et que nous adorions en esprit, parce que Dieu « est Esprit [8]. » Enfin « nous devons nous rendre « parfaits, dit le Fils de Dieu, parce que celui « que nous adorons est parfait [9]. »

Quand nous célébrons les saints, est-ce pour augmenter leur gloire? ils sont pleins, ils sont comblés : c'est pour nous inciter à les suivre. Ainsi, à proportion, quand nous les honorons pour l'amour de Dieu, nous nous engageons à les imiter. C'est le dessein de l'Église dans les fêtes qu'elle célèbre à leur honneur; et elle déclare son intention par cette belle prière : « O Seigneur! « donnez-nous la grâce d'imiter ce que nous ho-

[1] *Genes.* I, 16.

[1] I. *Cor.* XII, 31.
[2] *S. Aug. de Civit. Dei*, lib. VIII, cap. XVII, t. VII, col. 206.
[3] *Ps.* CXIII, 16.
[4] *Levit.* XI, 44.
[5] *Luc.* VI, 36.
[6] *Matth.* VI, 14.
[7] *Ibid.* V, 45.
[8] *Joan.* V, 24.
[9] *Matth.* V, 48.

« norons[1]. » « Autant de fêtes que nous célébrons, « dit saint Basile de Séleucie, autant de tableaux « nous sont proposés pour nous servir de modè- « les. » « Les solennités des martyrs, dit saint « Augustin[2], sont des exhortations au mar- « tyre : » « Les martyrs, dit le même Père[3], ne « se portent pas volontiers à prier pour nous, « s'ils n'y reconnaissent quelques-unes de leurs « vertus. » C'est donc la tradition et la doctrine constante de l'Église catholique, que la partie la plus essentielle de l'honneur des saints c'est de savoir profiter de leurs bons exemples. En vain nous célébrons les martyrs, si nous ne tâchons de nous conformer à leur patience. Il faut être pénitent et mortifié comme les saints confesseurs, quand on célèbre la solennité des saints confesseurs; il faut être humble, pudique et modeste comme les vierges, quand on honore les vierges, mais surtout quand on honore la Vierge des vierges.

Vous donc, ô enfants de Dieu, qui désirez d'être heureusement adoptés par la mère de notre Sauveur soyez ses fidèles imitateurs, si vous voulez être ses dévots. Vous récitez tous les jours cet admirable cantique que la sainte Vierge a commencé en ces termes : *Magnificat anima mea Dominum, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*[4] : « Mon âme glorifie le Sei- « gneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu « mon Sauveur. » Quand nous récitons son cantique, imitons sa piété, dit excellemment saint Ambroise[5] : « Que l'âme de Marie soit en nous « tous pour glorifier le Seigneur; que l'esprit de « Marie soit en nous pour nous réjouir en Dieu : » *Sit in singulis Mariæ anima, ut magnificet Dominum; sit in singulis spiritus Mariæ, ut exultet in Deo.* Nous admirons tous les jours cette pureté virginale qui l'a rendue si heureusement féconde, qu'elle a conçu le Verbe de Dieu en ses entrailles. « Sachez, dit le même Père[6], « que toute âme chaste et pudique qui conserve « sa pureté et son innocence, conçoit la Sagesse « éternelle en elle-même, et qu'elle est remplie « de Dieu et de sa grâce, à l'imitation de Marie : » *Omnis enim anima accipit Dei Verbum, si tamen, immaculata et immunis a vitiis, intemerato castimoniam pudore custodiat.*

Souffrez, mesdames, que je vous propose comme le modèle de votre sexe celle qui en est la gloire. On aime à voir les portraits et les caractères des personnes illustres. Qui me donnera des traits assez délicats pour vous représenter aujourd'hui les grâces pudiques, les chastes et immortelles beautés de la divine Marie? Les peintres hasardent tous les jours des images de la sainte Vierge, qui ressemblent à leurs idées et non à elle. Le tableau que je trace aujourd'hui et que je vous invite, messieurs, et vous principalement, mesdames, de copier dans votre vie, est tiré sur l'Évangile; et il est fait, si je l'ose dire, après le Saint-Esprit même. Mais remarquez que cette Écriture ne s'occupe pas à nous faire voir les hautes communications de la sainte Vierge avec Dieu, mais les vertus ordinaires, afin qu'elle puisse être un modèle d'un usage commun et familier. Donc le caractère essentiel de la bienheureuse Vierge, c'est la modestie et la pudeur : elle ne songeait ni à se faire voir, quoique belle; ni à se parer, quoique jeune; ni à s'agrandir, quoique noble; ni à s'enrichir, quoique pauvre. Dieu seul lui suffit et fait tout son bien. Combien est-elle éloignée de celles dont on voit errer de tous côtés les regards hardis, et qui se veulent aussi faire regarder par leurs mines et leurs façons affectées! Marie trouve ses délices dans sa retraite; et est si peu accoutumée à la vue des hommes, qu'elle est même troublée à l'aspect d'un ange. « Elle fut donc « troublée, dit l'historien sacré[1], à la parole de « l'ange; et elle pensait en elle-même quelle pou- « vait être cette salutation. » Mais remarquez ces paroles : Elle est troublée, et elle pense : elle est toujours sur ses gardes, et la surprise n'étouffe pas en son âme, mais plutôt elle y éveille la réflexion. « Ainsi sont faites les âmes pudiques : « on les voit toujours craintives, jamais assu- « rées; elles tremblent où il n'y a rien à appré- « hender, afin de trouver la sûreté dans le péril « même : elles soupçonnent partout des embû- « ches, et craignent moins les injures que les « complaisances, moins ce qui choque que ce qui « plaît, moins ce qui rebute que ce qui attire : » *Solent virgines, quæ vere virgines sunt, semper pavidæ et nunquam esse securæ; et ut caveant timida, etiam tuta pertimescere.... Quidquid novum, quidquid subitum ortum fuerit, suspectas habent insidias, totum contra se æstimant machinatum*[2]. [Il n'en est pas ainsi de ces femmes mondaines qui] tendent des piéges où elles sont prises.

Mais, admirez qu'elle pense et qu'elle ne parle pas; elle n'engage pas la conversation : elle ne s'épanche pas en discours et en questions curieuses, inutiles. Où sont celles qui se piquent de tirer le

[1] *Collect. in die S. Steph.*
[2] *Append. Serm.* CCXXV, n° 1, t. V, col. 370.
[3] *Ibid. Serm.* CCXCII, n° 1, t. V, col. 486.
[4] *Luc.* I, 46, 47.
[5] *S. Amb.* lib. II, n° 26, *in Luc. Evang.* cap. I, t. I, col. 1290.
[6] *Ibid.*

[1] *Luc.* I, 29.
[2] *S. Bern. super Missus est; Homil.* III, t. I, col. 747

plus intime secret des cœurs, et de pénétrer ce qu'il y a de plus caché? Qu'elles apprennent de Marie à être attentives, et non curieuses et inquiètes; à veiller au dedans, plutôt qu'à se répandre au dehors. Elle parle toutefois quand la nécessité l'y oblige, quand le soin de sa chasteté le demande. On lui propose d'être mère du Fils du Très-Haut; quelle femme ne serait point touchée d'une fécondité si glorieuse? « Comment, dit-elle, serai-je mère, si j'ai résolu d'être « toujours vierge[1]? » Elle est prête à refuser des offres si glorieuses et si magnifiques, que l'ange lui fait de la part de Dieu. Elle n'est point flattée de cette gloire; et plus touchée de son devoir que de sa grandeur, elle commence à craindre pour sa chasteté. O amour de la chasteté : qui n'est pas seulement au-dessus de toutes les promesses des hommes; mais qui est, pour ainsi dire, à l'épreuve de toutes les promesses de Dieu même! L'ange lui explique le divin mystère et le secret inouï de sa miraculeuse maternité. Elle parle une seconde fois pour céder à la volonté divine : « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur; qu'il « me soit fait selon votre parole[2]. » Heureuse de n'avoir parlé que pour conserver sa virginité et pour témoigner son obéissance!

Mais admirez sa modestie : dans un état de gloire qui surprend les hommes et les anges, elle ne se remplit pas d'elle-même ni des pensées de sa grandeur; renfermée dans sa bassesse profonde, elle s'étonne que Dieu ait pu arrêter les yeux sur elle. « Il a, dit-elle, regardé la bassesse « de sa servante[3]. » Bien loin de se regarder comme la merveille du monde, auprès de qui chacun se doit empresser, elle va chercher elle-même sa cousine sainte Élisabeth; et plus soigneuse de se réjouir des avantages des autres, que de considérer les siens, elle prend part aux grâces dont le ciel avait honoré la maison de sa parente. Elle célèbre avec elle les miracles qui se sont accomplis en elle-même, parce qu'elle l'en trouve instruite par le Saint-Esprit. Partout ailleurs elle écoute, et garde un humble silence. « Elle conserve tout en son cœur[4]. » Ainsi elle condamne tous ceux qui ne se sentent pas plutôt le moindre avantage, qu'ils fatiguent toutes les oreilles de ce qu'ils ont dit, de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont mérité; et fait voir à toute la terre, par son incomparable modestie, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, et qu'on peut trouver la vraie gloire sans le secours de la renommée, dans le simple témoignage de sa conscience.

[1] *Luc.* I, 34.
[2] *Ibid.* 38.
[3] *Ibid.* 48.
[4] *Ibid.* II, 19.

Telle est, messieurs, cette Vierge dont je vous dis encore une fois que vous ne serez jamais les dévots, si vous n'en êtes les imitateurs. Dressez aujourd'hui en son honneur une image sainte, soyez vous-mêmes son image. « Chacun, dit saint « Grégoire de Nysse[1], est le peintre et le sculp- « teur de sa vie. » Formez la vôtre sur la sainte Vierge, et soyez de fidèles copies d'un si parfait original. Réglez donc votre conduite sur ce beau modèle. Soyez humbles, soyez pudiques, soyez modestes; méprisez les vanités du monde et toutes les modes ennemies de l'honnêteté. Que les habits officieux envers la pudeur cachent fidèlement, mesdames, ce qu'elle ne doit pas laisser paraître : si vous plaisez moins, par là vous plairez à qui il faut plaire; et que le visage, qui doit seul être découvert, parce que c'est là que reluit l'image de Dieu, ait encore sa couverture convenable, et comme un voile divin, par la simplicité et la modestie. Marie avouera que vous l'honorez quand vous imiterez ses vertus : elle priera pour vous, quand vous serez soigneuses de plaire à son fils; et vous plairez à son fils, quand il vous verra semblables à la mère qu'il a choisie.

Jusques ici, chrétiens, j'ai tâché de vous faire voir que la véritable dévotion pour la sainte Vierge et pour les saints, c'est celle qui nous persuade de nous soumettre à Dieu à leur exemple, et de chercher avec eux le bien véritable, c'est-à-dire, notre salut éternel, par la pratique des vertus chrétiennes, dont ils ont été un parfait modèle. Maintenant il sera aisé de condamner, par la règle que nous avons établie, toutes les fausses dévotions qui déshonorent le christianisme. Et premièrement, chrétiens, ce qui corrompt nos dévotions jusqu'à la racine, c'est que, bien loin de les rapporter à notre salut, nous prétendons les faire servir à nos intérêts temporels. Démentez-moi, mes frères, si je ne dis pas la vérité. Qui s'avise de faire des vœux et de demander du secours aux saints contre ses péchés et ses vices, leurs prières pour obtenir sa conversion? Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés dans nos sacristies, ne sont-elles pas des affaires du monde? Et plût à Dieu du moins qu'elles fussent justes; et que, si nous ne craignons pas de rendre Dieu et ses saints les ministres et les partisans de nos intérêts, nous appréhendions du moins de les faire complices de nos crimes! Nous voyons régner en nous sans inquiétude des passions qui nous tuent, et jamais nous ne prions Dieu qu'il nous en délivre. S'il nous arrive quelque maladie, ou quelque affaire fâcheuse dans notre famille, c'est alors que nous

[1] *De Perf. Christiani forma*, t. III, p. 268.

commençons à faire des neuvaines à tous les autels et à tous les saints, et à charger véritablement le ciel de nos vœux : car est-il rien qui le fatigue davantage et qui lui soit plus à charge que des vœux et des dévotions basses et intéressées? Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux qui gémissent dans les prisons, et des pauvres délaissés qui meurent de faim et de maladie dans quelque coin ténébreux. Alors, charitables par intérêt et pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beaucoup; et très-contents de notre zèle, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout, jusqu'à des miracles, pour satisfaire aux désirs de notre amour-propre. O Éternel, tels sont les adorateurs qui remplissent vos églises! sainte Vierge, esprits bienheureux, tels sont ceux qui vous veulent faire leurs intercesseurs! ils vous chargent de la sollicitation de leurs affaires, ils prétendent vous engager dans les intrigues qu'ils méditent pourt élever leur fortune, et ils veulent que vous oubliiez que vous avez méprisé le monde dans lequel ils vous prient de les établir. O Jésus, telles sont les dispositions de ceux qui se nomment vos disciples! O que vous pourriez dire avec raison ce que vous disiez autrefois* : « La foule m'accable : » *Turbæ me comprimunt*[1] ! Tous vous pressent, aucun ne vous touche; cette troupe qui environne vos saints tabernacles est une troupe de Juifs mercenaires qui ne vous demande qu'une terre grasse et des rivières coulantes de lait et de miel, c'est-à-dire, des biens temporels; comme si nous étions encore dans le désert de Sina, et sur les bords du Jourdain, et parmi les ombres de Moïse, et non dans les lumières et sous l'Évangile de celui qui a prononcé que « son royaume « n'est pas de ce monde : » *Regnum meum non est de hoc mundo*[2].

Je ne veux pas dire toutefois qu'il nous soit défendu d'employer les saints pour nos besoins temporels; puisque Jésus-Christ nous a enseigné de demander à son Père notre nourriture, et que la sainte Vierge n'a pas dédaigné de représenter à son fils que le vin manquait dans les noces de Cana. Demandons donc avec confiance notre pain de tous les jours; et entendons par ce mot, si vous le voulez, non-seulement les nécessités, mais encore, puisque nous sommes si faibles, les commodités temporelles; je n'y résiste pas : mais du moins n'oublions pas que nous sommes chrétiens, et que nous attendons une vie meilleure.

* C'est saint Pierre et les autres disciples qui disent à Jésus-Christ : *Præceptor, turbæ te comprimunt.* (*Édit. de Déforis.*)

[1] *Luc.* VIII, 45.

[2] *Joan.* XVIII, 36.

Considérez en quel rang est placée cette demande : elle est placée au milieu de l'Oraison dominicale, au milieu de sept demandes; tout ce qui précède et tout ce qui suit est spirituel. Devant, nous sanctifions le nom de Dieu; nous souhaitons l'avénement de son règne, nous nous conformons à sa volonté : après, nous demandons humblement la rémission des péchés; la protection divine contre le malin, et la délivrance du mal : au milieu est un soin passager des nécessités temporelles, qui est pour ainsi dire tout absorbé par les demandes de l'esprit. Encore ce pain de tous les jours, que nous demandons, a-t-il une double signification. Il signifie la nourriture des corps, et il signifie encore la nourriture de l'âme; c'est-à-dire, l'eucharistie, qui est le pain véritable des enfants de Dieu : tant Jésus a appréhendé que le soin de ce corps mortel et de cette vie malheureuse ne nous occupât tout seul un moment! tant il a voulu nous tenir toujours suspendus dans l'attente des biens futurs et de la vie éternelle! Nous, au contraire, nous venons prier quand les besoins humains nous en pressent. A force de recommander à Dieu nos malheureuses affaires, l'effort que nous faisons pour l'engager avec tous ses saints dans nos intérêts fait que nous nous échauffons nous-mêmes dans l'attachement que nous y avons. Ainsi nous sortons de la prière, non plus tranquilles ni plus résignés à la volonté de Dieu, ni plus fervents pour sa sainte loi, mais plus ardents et plus échauffés pour les choses de la terre. Aussi vous voit-on revenir, quand les affaires réussissent mal, non avec ces plaintes respectueuses qu'une douleur soumise répand devant Dieu pour les faire mourir à ses pieds, mais avec de secrets murmures et avec un dégoût qui tient du dédain.

Chrétiens, vous vous oubliez; le Dieu que vous priez est-il une idole dont vous prétendez faire ce que vous voulez, et non le Dieu véritable qui doit faire de vous ce qu'il veut? Je sais qu'il est écrit que « Dieu fait la volonté de ceux qui le « craignent[1]; » mais il faut donc qu'ils le craignent et qu'ils se soumettent à lui dans le fond du cœur. « L'oraison, dit saint Thomas, est une « élévation de l'esprit à Dieu, » *ascensio mentis in Deum*[2]. Par conséquent il est manifeste, conclut le docteur angélique, que celui-là ne prie pas, qui, bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu s'abaisse à lui, et qui vient à l'oraison non point pour exciter l'homme à vouloir ce que Dieu veut, mais seulement pour persuader à Dieu de vouloir ce que veut l'homme. Qui pourrait supporter cette irrévérence? Aussi, nous, hommes

[1] *Ps.* CXLIV, 17.

[2] 2. 2. *Quæst.* LXXXIII, *Art.* I, *ad* 2.

charnels, nous avisons-nous d'un autre artifice : si nous n'osons espérer de tourner Dieu à notre mode, nous croyons pouvoir fléchir plus facilement la sainte Vierge et les saints, et les faire venir à notre point, à force de les flatter par nos louanges ou à force de les fatiguer par nos prières empressées. Ne croyez pas que j'exagère : nous traitons avec les saints comme avec des hommes ordinaires, que nous croyons gagner aisément par une certaine ponctualité et par quelque assiduité de petits services; et nous ne considérons pas que ce sont des hommes divins, « qui sont entrés, comme dit David[1], dans les « puissances du Seigneur, » dans les intérêts de sa gloire, dans les sentiments de sa justice et de sa jalousie contre les pécheurs, aussi bien que dans ceux de sa bonté et de sa miséricorde.

O Dieu! les hommes ingrats abuseront-ils toujours des bienfaits divins, et les verrons-nous toujours si aveugles que d'aigrir leurs maux par les remèdes? Car quelle est cette dévotion pour la sainte Vierge, que je vois pratiquée par les chrétiens? Ils se font des lois, et ils les suivent; ils s'imposent des obligations, et ils y sont ponctuels. Cependant ils méprisent celles que Dieu leur impose, et violent hardiment ses lois les plus saintes; dignes certes de cette terrible malédiction que Dieu prononce par la bouche de son prophète[2] : Malheur à vous « qui cherchez dans « vos dévotions, non ma volonté, mais la vôtre! « C'est pourquoi, dit le Seigneur, je déteste vos « observances : vos oraisons me font mal au « cœur; j'ai peine à les supporter : » *Laboravi sustinens*. En effet, quelle religion! nous croyons avoir tout fait pour la sainte Vierge, quand nous avons élevé sa gloire au-dessus de tous les chœurs des anges, et porté sa sainteté jusqu'au moment de sa conception. Mes frères, je loue votre zèle; et je sais que sa dignité surpasse encore de bien loin toutes vos pensées. Mais si la tache originelle vous fait tant d'horreur, que vous ne pouvez la souffrir en la sainte Vierge, que ne combattez-vous en vous-mêmes l'avarice, l'ambition, la sensualité, qui en sont les malheureux restes? Celui-là est inquiété, s'il n'a pas dit son chapelet et ses autres prières réglées; ou s'il manque quelque *ave, Maria*, à la dizaine : je ne le blâme pas, à Dieu ne plaise! je loue dans les exercices de piété une exactitude religieuse. Mais qui pourrait supporter qu'il arrache tous les jours sans peine quatre ou cinq préceptes à l'observance du saint Décalogue, et qu'il foule aux pieds sans scrupule les plus saints devoirs du christianisme? Étrange illusion, dont l'ennemi du genre humain nous fascine! Il ne peut arracher du cœur de l'homme le principe de religion qu'il y voit trop profondément gravé; il lui donne, non son emploi légitime, mais un dangereux amusement, afin que, déçus par cette apparence, nous croyions avoir satisfait par nos petits soins aux obligations sérieuses que la religion nous impose : détrompez-vous, chrétiens. Priez la sainte Vierge, je vous y exhorte. Elle nous fortifiera dans les tentations, elle nous impétrera la chasteté qui nous est si nécessaire; elle nous obtiendra du vin pour notre banquet, c'est-à-dire, ou de la charité dans notre conduite, ou du courage parmi nos langueurs. Mais écoutez comme elle parle dans les noces de Cana à ceux pour lesquels elle a tant prié : « Faites ce que mon fils vous ordonnera : » *Quodcumque dixerit vobis, facite*[1]. J'ai prié, j'ai intercédé; mais faites ce qu'il vous dira : c'est à cette condition que vous verrez le miracle et l'effet de mes prières. Ainsi je vous dis, mes frères : Attendez tout de Marie, si vous êtes bien résolus de faire ce que Jésus vous commandera; c'est la loi qu'elle vous prescrit elle-même.

Mais vous me dites : Où me poussez-vous? quitterai-je donc toutes mes prières, jusqu'à ce que j'aie résolu de me convertir tout à fait à Dieu; et vivrai-je, en attendant, comme un infidèle? Non, mes frères, à Dieu ne plaise! Dites toujours vos prières; j'aime mieux vous voir pratiquer des dévotions imparfaites, que de vous voir mépriser toute dévotion et oublier que vous êtes chrétiens. Le médecin qui vous traite d'une maladie dangereuse et habituelle, vous ordonne des remèdes forts; mais il ordonne aussi des fomentations et d'autres remèdes plus doux. Vous pratiquez les derniers, et vous n'avez pas le courage de souffrir les autres; il vous avertit sagement que vous n'achèverez pas votre guérison. Vous vous irritez contre lui, ou plutôt contre vous-même; et vous lui dites que vous quitterez tout régime, et que vous laisserez à l'abandon votre santé et votre vie. Il ne s'aigrit pas contre vous; et il regarde votre chagrin comme une suite fâcheuse ou plutôt comme une partie de votre mal, et il vous répond : Ne le faites pas; prenez toujours ces remèdes, qui du moins ne vous peuvent nuire et qui peut-être soutiendront un peu la nature accablée. Mais à la fin vous périrez sans ressource, si vous ne faites de plus grands efforts pour votre santé. Ainsi je vous dis, mes frères : Pratiquez ces dévotions, faites ces prières; j'aime mieux cela qu'un oubli total et de Dieu et de vous-mêmes. Mais ne vous appuyez pas sur ces légères pratiques; elles empêchent

[1] *Ps.* LXX, 17.
[2] *Is.* LVIII, 12, 13, 14.

[1] *Joan.* II, 5.

peut-être un plus grand malheur : c'est-à-dire, l'impiété toute déclarée, et le mépris tout manifeste de Dieu ; et c'est pour cela qu'on vous les souffre : mais sachez qu'elles n'avancent pas votre guérison, et que, si vous y mettez votre appui, elles en seront bien plutôt un perpétuel obstacle. Car écoutez ce que le Saint-Esprit a dit de vos œuvres et de vos dévotions superstitieuses : « Ils ne cherchent pas la justice et ne jugent pas « droitement. Ils mettent leur confiance dans des « choses de néant, et ils s'amusent à des vanités. « La toile qu'ils ont tissue est une toile d'araignée ; « et pour cela, dit le Seigneur, leur toile ne sera « pas propre à les revêtir, et ils ne seront point « couverts de leurs œuvres. Car leurs œuvres sont « des œuvres inutiles, et leurs pensées sont des « pensées vaines. Ils marchent dans un chemin de « désolation et de ruine : » *Non est qui invocet justitiam, nec qui judicet vere : confidunt in nihilò et loquuntur vanitates.... Telas araneæ texuerunt.... Telæ eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis : opera eorum, opera inutilia... cogitationes eorum, cogitationes inutiles : vastitas et contritio in viis eorum*[1].

Telle est la juste sentence que le Saint-Esprit a prononcée contre ceux qui mettent leur dévotion dans des pratiques si minces, permettez-moi la liberté de ce mot, et qui négligent cependant de faire des fruits dignes de pénitence, selon le précepte de l'Évangile. Leur piété superficielle ne sera pas capable de les couvrir ; leur iniquité sera révélée, et leur pauvreté leur fera honte. Ils seront jugés par leur bouche, ces mauvais serviteurs ; et les saints qu'ils auront loués les condamneront par leurs exemples. Voulez-vous donc être dévots à la sainte Vierge, en sorte que cette dévotion vous soit profitable ? Soyez chastes, soyez droits, soyez charitables ; faites justice à la veuve et à l'orphelin, protégez l'opprimé, soulagez le pauvre et le misérable. En faisant des œuvres de surabondance, gardez-vous bien d'oublier celles qui sont de nécessité. Attachez-vous à la loi, suivez le précepte de Jésus-Christ : *Quæcumque dixerit, facite :* « Faites ce qu'il « ordonne, » et vous obtiendrez ce qu'il promet. *Amen.*

[1] *Is.* LIX, 4, 6, 7

PREMIER SERMON

POUR LE JOUR

DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

SUR LES GRANDEURS DE MARIE.

Marie un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies. Raisons qui doivent nous convaincre que Jésus-Christ a fait Marie innocente dès le premier jour de sa vie : qu'est-ce qui la distingue de Jésus. L'union très-étroite de Marie avec Jésus, principe des grâces dont elle est remplie. Cette union commencée en elle par l'esprit et dans le cœur. La charité de Marie, un instrument général des opérations de la grâce. Avec quelle efficace elle parle pour nous au cœur de Jésus. Charité dont nous devons être animés, pour réclamer son intercession.

Nox præcessit, dies autem appropinquavit.

La nuit est passée, et le jour s'approche. Rom. XIII, 13.

Ni l'art, ni la nature, ni Dieu même, ne produisent pas tout à coup leurs grands ouvrages ; ils ne s'avancent que pas à pas. On crayonne avant que de peindre, on dessine avant que de bâtir, et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai. La nature agit de la même sorte ; et ceux qui sont curieux de ses secrets savent qu'il y a de ses ouvrages où il semble qu'elle se joue, ou plutôt qu'elle exerce sa main pour faire quelque chose de plus achevé. Mais ce qui est de plus admirable, c'est que Dieu observe la même conduite ; et il nous le fait paraître principalement dans le mystère de l'incarnation : c'est le miracle de sa sagesse, c'est le grand effort de sa puissance ; aussi nous dit-il que pour l'accomplir il remuera le ciel et la terre : *Adhuc modicum, et ego commovebo cœlum et terram*[1] ; c'est son œuvre par excellence, et son prophète l'appelle ainsi : *Domine, opus tuum.* Mais encore qu'il ne doive paraître qu'au milieu des temps, *In medio annorum vivifica illud*[2], il n'a pas laissé de le commencer dès l'origine du monde. Et la loi de nature, et la loi écrite, et les cérémonies, et les sacrifices, et le sacerdoce, et les prophéties, n'étaient qu'une ébauche de Jésus-Christ, *Christi rudimenta,* disait un ancien ; et il n'est venu à ce grand ouvrage que par un appareil infini d'images et de figures, qui lui ont servi de préparatifs. Mais le temps étant arrivé, l'heure du mystère étant proche, il médite quelque chose de plus excellent : il forme la bienheureuse Marie pour nous représenter plus au naturel Jésus-Christ, qu'il devait envoyer bientôt, et il en rassemble tous les plus beaux traits en celle qu'il destinait pour être sa mère. Je sais que cette matière est très-difficile à traiter ; mais il n'est rien d'impossible à celui qui espère en Dieu : deman-

[1] *Agg.* II, 7.
[2] *Habac.* III, 2.

dons-lui ses lumières par l'intercession de cette vierge, que je saluerai avec l'ange en disant : *Ave*.

Je commencerai ce discours par une belle méditation de Tertullien dans le livre qu'il a écrit de la Résurrection de la chair. Ce grave et célèbre écrivain considérant de quelle manière Dieu a formé l'homme, témoigne être assez étonné de l'attention qu'il y apporte. Représentez-vous, nous dit-il, de la terre humide dans les mains de ce divin artisan; voyez avec quel soin il la manie, comme il l'étend, comme il la prépare, avec quel art et quelle justesse il en tire les linéaments; en un mot, comme il s'affectionne et s'occupe tout entier à cet ouvrage : *Recogita totum illi Deum occupatum ac deditum*[1]. Il admire cette application de l'Esprit de Dieu sur une matière si méprisable, et, ne pouvant s'imaginer qu'il fallût employer tant d'art ni tant d'industrie à ramasser de la poussière et à remuer de la boue, il conclut que Dieu regardait plus loin, et qu'il visait à quelque œuvre plus considérable; et afin de vous expliquer toute sa pensée : Cet œuvre, dit-il, c'était Jésus-Christ; et Dieu en formant le premier homme, songeait à nous tracer ce Jésus qui devait un jour naître de sa race : c'est pour cela, poursuit-il, qu'il s'affectionne si sérieusement à cette besogne; parce que, voici ses paroles, « dans cette boue qu'il ajuste, il pense « à nous donner une vive image de son Fils qui « se doit faire homme : » *Quodcumque limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus*[2].

Sur ces belles paroles de Tertullien, voici la réflexion que je fais, et que je vous prie de peser attentivement. S'il est ainsi, mes frères, que, dès l'origine du monde, Dieu en créant le premier Adam pensât à tracer en lui le second; si c'est en vue du sauveur Jésus qu'il forme notre premier père avec tant de soin, parce que son Fils en devait sortir, après une si longue suite de siècles et de générations interposées : aujourd'hui que je vois naître l'heureuse Marie, qui le doit porter dans ses entrailles, n'ai-je pas plus de raison de conclure, que Dieu en créant ce divin enfant, avait sa pensée en Jésus-Christ, et qu'il ne travaillait que pour lui : *Christus cogitabatur?* Ainsi ne vous étonnez pas, chrétiens, ni s'il l'a formée avec tant de soin, ni s'il l'a fait naître avec tant de grâces : c'est qu'il ne l'a formée qu'en vue du Sauveur. Pour la rendre digne de son Fils, il la tire sur son Fils même; et devant nous donner bientôt son Verbe incarné, il nous fait déjà paraître aujourd'hui, en la nativité de Marie, un Jésus-Christ ébauché, si je puis parler de la sorte, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies : *Christus cogitabatur homo futurus*. C'est pourquoi j'applique à cette naissance ces beaux mots du divin apôtre : *Nox præcessit, dies autem appropinquavit :* « La nuit est passée, et le jour « s'approche. » Oui, mes frères, le jour approche; et encore que le soleil ne paraisse pas, nous en voyons déjà une expression en la nativité de Marie.

J'admire trois choses en notre Sauveur, l'exemption de péché, la plénitude de grâces, une source inépuisable de charité pour notre nature : voilà les trois rayons de notre soleil, par lesquels il dissipe toutes nos ténèbres. Car il fallait que Jésus fût innocent, pour nous purifier de nos crimes : il fallait qu'il fût plein de grâces, pour enrichir notre pauvreté : il fallait qu'il fût tout brûlant d'amour, pour entreprendre la guérison de nos maladies. Ces trois qualités excellentes sont les marques inséparables et les traits vifs et naturels par lesquels on reconnaît le Sauveur; et Dieu qui a formé la très-sainte Vierge sur cet admirable exemplaire, nous en fait voir en elle un écoulement. Ainsi, mes frères, réjouissons-nous, et disons avec l'apôtre : « La nuit est pas- « sée, et le jour approche : » il approche, ce beau, ce bienheureux, cet illustre jour qu'on promet depuis si longtemps à notre nature; il approche, les ténèbres fuient : nous jouissons déjà de quelque lumière, le jour de Jésus-Christ se commence; parce qu'ainsi que nous avons dit, encore qu'on ne voit pas le soleil, on voit déjà ses plus clairs rayons reluire par avance en Marie naissante : je veux dire l'exemption de péché, la plénitude de grâces, une source incomparable de charité pour tous les pécheurs, c'est-à-dire, pour tous les hommes. Voilà, messieurs, les trois beaux rayons que le Fils de Dieu envoie sur Marie. Ils n'ont toute leur force entière qu'en Jésus-Christ seul : en lui seul ils font un plein jour, qui éclaire parfaitement la nature humaine; mais ils font en la sainte Vierge une pointe du jour agréable, qui commence à la réjouir : et c'est à cette joie sainte et fructueuse que je vous invite par ce discours.

PREMIER POINT.

Il n'y a rien de plus touchant dans l'Évangile que cette manière douce et charitable dont Dieu traite ses ennemis réconciliés, c'est-à-dire, les pécheurs convertis. Il ne se contente pas d'effacer nos taches et de laver toutes nos ordures; c'est peu à sa bonté infinie de faire que nos péchés ne nous nuisent pas, il veut même qu'ils

[1] *De Resur. carn.* n° 6.
[2] *Ibid.*

nous profitent : il en fait naître tant de bien pour nous, qu'il nous contraint, si je l'ose dire, de bénir nos fautes, et de crier avec l'Église : O heureuse coulpe! *O felix culpa*[1] ! Sa grâce dispute contre nos péchés à qui emportera le dessus ; et il se plaît même, dit saint Paul[2], de faire abonder la profusion de ses grâces par-dessus l'excès de notre malice. Bien plus, et voici ce qu'il y a de plus surprenant, il reçoit avec tant d'amour les pécheurs réconciliés, que l'innocence la plus parfaite, mon Dieu, permettez-moi de le dire, aurait en quelque sorte sujet de s'en plaindre, ou du moins d'en avoir de la jalousie : il les traite si doucement, que pourvu qu'on y ait regret, on n'a presque plus de sujet d'y avoir regret. Une de ses brebis s'écarte de lui ; toutes les autres qui demeurent fermes, semblent lui être beaucoup moins chères, qu'une seule qui s'est égarée : *Grex, una charior non erat,* dit Tertullien[3] ; et sa miséricorde est plus attendrie sur le prodigue qu'il a retrouvé, que sur son aîné toujours fidèle : *Chariorem senserat quem lucrifecerat.*

S'il est ainsi, mes frères, ne semble-t-il pas que nous devons dire que les pécheurs pénitents l'emportent par-dessus les justes qui n'ont pas péché ; et la justice rétablie, par-dessus l'innocence toujours conservée ? toutefois il n'en est pas de la sorte. Il n'est pas permis de douter que l'innocence ne soit toujours privilégiée : et pour ne pas parler maintenant de toutes ses autres prérogatives, n'est-ce pas assez pour sa gloire que Jésus-Christ l'ait choisie? Voyez en quels termes l'apôtre saint Paul publie l'innocence de son divin maître : *Talis decebat ut esset nobis pontifex*[4] : Il fallait que nous eussions un pon- « tife, saint, innocent, sans tache, séparé des « pécheurs, élevé au-dessus des cieux, et qui n'ait « pas besoin d'offrir des victimes pour ses pro- « pres fautes ; » mais qui, étant la sainteté même, fasse l'expiation des péchés. Et s'il est ainsi, chrétiens, que le Fils de Dieu ait pris l'innocence pour son partage, ne devons-nous pas confesser qu'il faut qu'elle soit sa bien-aimée ?

Non, mes frères, ne croyez pas que ces mouvements de tendresse qu'il ressent pour les pécheurs pénitents les préfèrent à la sainteté, qui ne se serait jamais souillée dans le crime. On goûte mieux la santé quand on relève tout nouvellement d'une maladie ; mais on ne laisse pas d'estimer bien plus le repos d'une forte constitution, que l'agrément d'une santé qui se rétablit. Il est vrai que les cœurs sont saisis d'une joie

[1] *Sabb. sancto, in Bened. Cer. pasch.*
[2] *Rom.* V, 20.
[3] *De Pœnit.* n° 8.
[4] *Hebr.* VII, 26.

soudaine de la grâce inopinée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde ; mais on ne laisse pas d'aimer beaucoup plus la constante sérénité d'une saison plus bénigne. Ainsi, messieurs, s'il nous est permis de juger des sentiments du Sauveur, par l'exemple des sentiments humains, il caresse plus tendrement les pécheurs récemment convertis, qui sont sa nouvelle conquête ; mais il aime toujours avec plus d'ardeur les justes qui sont ses anciens amis : ou, si vous voulez que nous raisonnions de cette conduite de sa miséricorde par des principes plus hauts ; disons, mais disons en un mot, car il faut venir à notre sujet, qu'autres sont les sentiments de Jésus selon sa nature divine et en qualité de Fils de Dieu, autres sont les sentiments du même Jésus, selon sa dispensation en la chair et en qualité de Sauveur des hommes : cette distinction de deux mots nous développera tout ce mystère.

Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, étant la sainteté essentielle ; quoiqu'il se plaise de voir à ses pieds un pécheur qui retourne à la bonne voie, il aime toutefois d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais démentie : comme elle s'approche de plus près de sa sainteté infinie, et qu'elle l'imite plus parfaitement, il l'honore d'une familiarité plus étroite ; et quelque grâce qu'aient à ses yeux les larmes d'un pénitent, elles ne peuvent jamais égaler les chastes agréments d'une sainteté toujours fidèle. Tels sont les sentiments de Jésus selon sa nature divine ; mais, mes frères, il en a pris d'autres pour l'amour de nous, quand il s'est fait notre Sauveur. Ce Dieu donne la préférence aux innocents ; mais, chrétiens, réjouissons-nous, ce Sauveur miséricordieux est venu chercher les coupables : il ne vit que pour les pécheurs, parce que c'est pour les pécheurs qu'il est envoyé.

Écoutez comme il nous explique le sujet de sa légation : *Non veni vocare justos*[1] : « Je ne suis « pas venu pour chercher les justes ; » parce que, quoiqu'ils soient les plus estimables et les plus dignes de mon amitié, ma commission ne s'étend pas là. Comme Sauveur, je dois chercher ceux qui sont perdus ; comme Médecin, ceux qui sont malades ; comme Rédempteur, ceux qui sont captifs : c'est pourquoi il n'aime que leur compagnie, parce qu'il n'est au monde que pour eux seuls. Les anges qui ont toujours été justes, peuvent s'approcher de lui comme Fils de Dieu : ô innocence, voilà ta prérogative ; mais en qualité de Sauveur, il donne la préférence aux hommes

[1] *Matth.* IX, 13.

pécheurs. De la même manière qu'un médecin, comme homme il se plaira davantage à converser avec les sains, et néanmoins comme médecin il aimera mieux soulager les malades. Ainsi ce Médecin charitable, certainement comme Fils de Dieu il préfère les innocents ; mais en qualité de Sauveur, il recherchera plutôt les criminels : voilà donc tout le mystère éclairci par une doctrine sainte et évangélique. Pardonnez-moi, mes frères, si je m'y suis si fort étendu ; elle est pleine de consolation pour les pécheurs tels que nous sommes, mais elle est très-avantageuse pour la sainte et perpétuelle innocence de la divine Marie.

Car s'il est vrai que le Fils de Dieu aime si fortement l'innocence, dites-moi, sera-t-il possible qu'il n'en trouve point sur la terre ? je sais qu'il la possède en lui-même au plus haut degré de perfection ; mais n'aura-t-il pas le contentement de voir quelque chose qui lui ressemble, ou du moins qui approche un peu de sa pureté ? Quoi ! ce juste, cet innocent sera-t-il éternellement parmi les pécheurs, sans qu'on lui donne la consolation de rencontrer quelque âme sans tache ? et, dites-moi, quelle sera-t-elle, si ce n'est sa divine mère ? Oui, messieurs, que ce Sauveur miséricordieux qui a chargé sur lui tous nos crimes, coure toute sa vie après les pécheurs, qu'il les aille chercher sans relâche dans tous les coins de la Palestine ; mais si tout le reste du monde ne lui donne que des criminels, ah ! qu'il trouve du moins dans son domestique, sous son toit et dans sa maison, de quoi satisfaire ses yeux de la beauté constante et durable d'une sainteté incorruptible.

Il est vrai que ce Sauveur charitable ne méprise pas les pécheurs ; que bien loin de les rejeter de devant sa face, il ne dédaigne pas de les appeler aux plus belles charges de son royaume. Il prépose à la conduite de tout son troupeau un Pierre, qui a été infidèle : il met à la tête des évangélistes un Matthieu, qui a été publicain : il fait le premier des prédicateurs d'un Paul, qui a été le premier des persécuteurs. Ce ne sont pas des justes et des innocents, ce sont des pécheurs convertis qu'il élève aux premières places. Mais ne croyez pas pour cela qu'il tire sa sainte mère de ce même rang ; il faut faire grande différence entre elle et les autres : et quelle sera cette différence ? la voici, et je vous prie de la bien entendre ; elle est essentielle et fondamentale pour la vérité que je traite.

Il a choisi ceux-là pour les autres, et il a choisi Marie pour lui-même. Pour les autres : *Omnia vestra sunt, sive Paulus, sive Apollo, sive Cephas*[1] : « Tout est à vous, soit Paul, soit Apollo, « soit Céphas. » Marie pour lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi*[1] : Il est mon unique, je suis son unique ; il est mon fils et je suis sa mère. Ceux qu'il appelle pour les autres, il les a tirés du péché, pour pouvoir mieux annoncer sa miséricorde et la rémission des péchés. C'était tout le dessein d'appeler à la confiance les âmes que le péché avait abattues : et qui pouvait prêcher avec plus de fruit la miséricorde divine, que ceux qui en étaient eux-mêmes un illustre exemple ? Quel autre pouvait dire avec plus d'effet : « C'est un « discours fidèle, que Jésus est venu sauver les « pécheurs[2], » qu'un saint Paul, qui pouvait ajouter après, « desquels je suis le premier ? » *Quorum primus ego sum.* N'est-ce pas de même que s'il eût dit au pécheur qu'il désirait attirer : Ne crains point, je connais la main du médecin auquel je t'adresse ; « c'est lui qui m'envoie à toi pour « te dire comme il m'a guéri, avec quelle facilité, « avec quelles caresses, » et pour t'assurer du même bonheur : *Qui curavit me, misit me ad te, et dixit mihi : Illi desperanti vade, et dic quid habuisti, quid in te sanavi, quam cito sanavi*[3] ? Est-il rien de plus fort ni de plus puissant pour encourager un malade, pour relever un cœur abattu et une conscience désespérée ? C'était donc un sage conseil pour attirer à Dieu les pécheurs, que de leur faire annoncer sa miséricorde par des hommes qui l'avaient si bien éprouvée. Et saint Paul nous l'enseigne manifestement : « J'ai reçu miséricorde, dit-il ; afin que « Dieu découvrît en moi les richesses de sa pa« tience, pour l'instruction des fidèles, » *ad informationem eorum qui credituri sunt*[4]. Ainsi vous voyez pour quelle raison Dieu honore dans l'Église, des premiers emplois, des pécheurs réconciliés : c'était pour l'instruction des fidèles.

Mais s'il a traité de la sorte ceux qu'il appelait pour les autres, ne croyons pas qu'il ait fait ainsi pour cette créature chérie, cette créature extraordinaire, créature unique et privilégiée, qu'il n'a faite que pour lui seul, c'est-à-dire, qu'il a choisie pour être sa mère. Il a fait dans ses apôtres et dans ses ministres ce qui était le plus utile au salut de tous ; mais il a fait en sa sainte mère ce qui était de plus doux, de plus glorieux, de plus satisfaisant pour lui-même : par conséquent je ne doute pas qu'il n'ait fait Marie innocente. Elle est son unique, et lui son unique : *Dilectus meus mihi, et ego illi :* « Mon « bien-aimé est pour moi, et je suis pour lui ; » je n'ai que lui, il n'a que moi. Je sais que le don

[1] I. *Cor.* III, 22.

[1] *Cant.* II, 16.
[2] I. *Tim.* I, 15.
[3] S. *Aug. Serm.* CLXXVI, n° 4, t V, col. 841.
[4] I. *Tim.* I, 16.

d'innocence ne doit pas facilement être prodigué sur notre nature corrompue, mais ce n'est pas le prodiguer trop que de n'en faire part qu'à sa seule mère; et ce serait le trop resserrer, que de le refuser jusqu'à sa mère.

Non, mes frères, mon Sauveur ne le fera pas : je vois déjà briller sur Marie naissante l'innocence de Jésus-Christ, qui couronne sa tête. Venez honorer ce nouveau rayon que son fils fait déjà éclater sur elle : la nuit est passée, et le jour s'approche; Jésus nous doit bientôt amener ce jour par sa bienheureuse présence. O jour heureux, ô jour sans nuage, ô jour que l'innocence du divin Jésus rendra si serein et si pur, quand viendras-tu éclairer le monde? chrétiens, il approche; réjouissons-nous : vous en voyez déjà paraître l'aurore dans la naissance de la sainte Vierge : *Nata Virgine surrexit aurora,* dit le pieux Pierre Damien [1]. Après cela vous étonnez-vous, si je dis que Marie a paru sans tache dès le premier jour de sa vie? Puisque ce grand jour de Jésus-Christ devait être si clair et si lumineux, ne vous semble-t-il pas convenable que même le commencement en soit beau, et que la sérénité du matin nous promette celle de la journée? C'est pourquoi, comme dit très-bien Pierre Damien, « Marie commençant ce jour glorieux en a rendu « la matinée belle par sa nativité bienheureuse : » *Maria, veri prævia luminis, nativitate sua mane clarissimum serenavit* [2]. Accourons donc avec joie, mes frères, pour voir les commencements de ce nouveau jour : nous y verrons briller la douce lumière d'une pureté qui n'a point de taches. Et ne nous persuadons pas, que, pour distinguer Marie de Jésus, il faille lui ôter l'innocence, et ne la laisser qu'à son fils. Pour distinguer le matin d'avec le plein jour, il ne faut pas remplir l'air de tempêtes, ni couvrir le ciel de nuages; c'est assez que les rayons soient plus faibles, et la lumière moins éclatante : ainsi, pour distinguer Marie de Jésus, il n'est pas nécessaire que le péché s'en mêle; c'est assez que son innocence soit comme un rayon affaibli, en comparaison de celle de son divin fils : elle appartient à Jésus de droit, elle n'est en Marie que par privilége; à Jésus par nature, à Marie par grâce et par indulgence : nous en honorons la source en Jésus, et en Marie un écoulement. Mais ce qui doit nous consoler, mes frères, je le dis avec joie, je le dis avec sentiment de la miséricorde divine; donc ce qui nous doit consoler, c'est que cet écoulement d'innocence ne luit en la divine Marie qu'en faveur des pauvres pécheurs. L'innocence ordinairement reproche aux criminels leur mauvaise vie, et semble prononcer leur condamnation. Mais il n'en est pas ainsi de Marie; son innocence leur est favorable : pourquoi? parce qu'ainsi que nous avons dit, elle n'est qu'un écoulement de l'innocence du sauveur Jésus. L'innocence de Jésus-Christ, c'est la vie et le salut des pécheurs : ainsi l'innocence de la sainte Vierge lui sert à obtenir pardon pour les criminels. Considérons donc, chrétiens, cette sainte et innocente créature comme l'appui certain de notre misère : allons nettoyer nos péchés à la vive lumière de sa pureté incorruptible; mais tâchons aussi de nous enrichir par la plénitude de ses grâces : c'est ma seconde partie.

[1] *Serm.* XL, *in Assumpt. B. Mar. Virg.*
[2] *Ibid.*

SECOND POINT.

Je ne trouve pas difficile de parler de l'innocence de la sainte Vierge : il suffit de considérer cette haute dignité de mère de Dieu, pour juger qu'elle a dû être exempte de tache. Mais quand il s'agit de représenter cette plénitude de grâces, l'esprit se confond dans cette pensée, et ne sait sur quoi arrêter sa vue. Donc, mes frères, n'entreprenons pas de décrire en particulier les perfections de Marie, ce serait vouloir sonder un abîme; mais contentons-nous aujourd'hui de juger de leur étendue par le principe qui les a produites.

* Le grand saint Thomas [1] nous enseigne que

[1] III *part. Quæst.* XXVII, *art.* V.

* Le grand saint Thomas nous enseigne que, pour entendre dans quelle hauteur et avec quelle plénitude la sainte Vierge a reçu la grâce, il la faut mesurer par son alliance et par son union très-étroite avec son fils : et c'est par là, chrétiens, qu'il nous est aisé de connaître que les hommes ne lui doivent donner aucunes bornes. Vous raconterai-je, messieurs, les adresses de la nature pour attacher les enfants et pour les incorporer au sein de la mère; pour faire que leur nourriture et leur vie passent par les mêmes canaux, et faire des deux, pour ainsi dire, un même tout et une même personne? Les enfants, en venant au monde, ne rompent pas le nœud de cette union. La nature fait d'autres liens, qui sont ceux de l'amour et de la tendresse; les mères portent leurs enfants d'une autre manière, c'est-à-dire, dans le cœur. Aussitôt qu'ils sont agités, leurs entrailles sont encore émues d'une manière si vive, qu'elle ne leur permet pas de sentir qu'elles en soient séparées. Mais que sera-ce, si nous ajoutons à cette union ce qu'il y a de particulier entre Jésus et Marie; si nous considérons qu'il n'a point de père sur la terre, et qu'il reconnaît par conséquent sa mère très-pure, comme la source unique de tout son sang, et le principe unique de sa vie : en sorte qu'il ressent pour elle seule, avec une incroyable augmentation et d'amour et de tendresse, ce que la nature a inspiré au cœur des enfants pour le partager également entre le père et la mère; comme aussi réciproquement cette mère vierge rassemble en elle-même, pour ce cher unique, ce que la même nature répand ordinairement en deux cœurs, c'est-à-dire, ce que l'amour du père a de plus fort, et ce que l'amour de la mère a de plus vif et de plus tendre : *Dilectus meus mihi, et ego illi.*

Que si vous me répondez que cette union regarde seule-

le principe des grâces en la sainte Vierge, c'est l'union très-étroite avec Jésus-Christ : et afin que vous compreniez par les Écritures divines l'effet de cette union si avantageuse, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, une vérité importante, et qui est le fondement de tout l'Évangile; c'est que la source de toutes les grâces qui ont orné la nature humaine, c'est notre alliance avec Jésus-Christ : car, mes frères, cette alliance a ouvert un sacré commerce entre le ciel et la terre, qui a infiniment enrichi les hommes; et c'est sans doute pour cette raison que l'Église, inspirée de Dieu, appelle l'incarnation un commerce : *O admirabile commercium!* En effet, dit saint Augustin [1], n'est-ce pas un commerce admirable, ou Jésus, ce charitable négociateur, étant venu en ce monde pour y trafiquer dans cette nation étrangère, en prenant de nous les fruits malheureux que produit cette terre ingrate, la faiblesse, la misère, la mortalité, nous a apporté les biens véritables que produit cette céleste patrie, qui est son naturel héritage; l'innocence, la paix, l'immortalité? C'est donc cette alliance qui nous enrichit; c'est cet admirable commerce qui fait abonder en nous tous les biens. C'est pourquoi saint Paul nous assure, que nous ne pouvons plus être pauvres, depuis que Jésus-Christ est à nous : « Celui qui « nous donne son propre Fils, que nous pourra-« t-il refuser? ne nous donne-t-il pas en lui toutes « choses? » *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* [1]? et après s'être comme débordé par cette libéralité inestimable, ne faut-il pas que ses autres dons coulent impétueusement par cette ouverture?

Que si notre alliance avec Jésus-Christ nous produit des biens si considérables; tais-toi, tais-toi, ô raison humaine, et n'entreprends pas d'expliquer les prérogatives de la sainte Vierge : car si c'est un avantage incompréhensible qu'on nous donne Jésus-Christ comme Sauveur; que penserons-nous de Marie à qui le Père éternel le donne, non point d'une manière commune, mais comme il lui appartient à lui même, comme Fils, comme Fils unique, comme Fils qui, pour ne point partager son cœur, et tenir tout de sa sainte mère, ne veut point avoir de père en ce monde? est-il rien d'égal à cette alliance? Et ne vous persuadez pas qu'elle unisse seulement Marie au Sauveur par une union corporelle : l'on pourrait d'abord se l'imaginer, parce qu'elle n'est sa mère que selon la chair; mais vous prendrez bientôt une autre pensée, si vous remarquez, chrétiens, une différence notable entre Marie et les autres mères. Elle a donc ceci de particulier, qui la distingue de toutes les autres : qu'elle a conçu son fils par l'esprit avant de le concevoir dans ses entrailles; et cela de quelle manière? C'est que ce n'est pas la nature qui a formé en elle ce divin enfant; elle l'a conçu par la foi, elle l'a conçu par l'obéissance : c'est la doctrine constante de tous les saints Pères, et elle est fondée clairement sur un passage de l'Écriture que peut-être vous n'avez pas remarqué. C'est, mes frères, qu'Élisabeth ayant humblement salué Marie comme mère de son Seigneur : *Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me* [2]? elle s'écrie aussitôt toute transportée : « Heureuse qui avez cru ! » comme si elle eût voulu dire : Il est vrai que vous êtes mère; mais c'est votre foi qui vous rend féconde : d'où les saints docteurs ont conclu et ont tous conclu d'une même voix qu'elle a conçu son fils dans l'esprit, avant que de le porter en son corps : *Prius concepit mente quam corpore* [3]. Ne jugez donc pas de la sainte Vierge comme vous faites des mères communes.

Chrétiens, je n'ignore pas qu'elles s'unissent

ment le corps, et ne fait que suivre la trace du sang, c'est ici qu'il faut que je vous expose une vérité admirable; mais qui ne sera pas moins utile à votre instruction, que glorieuse et avantageuse à la sainte Vierge. C'est, messieurs, que le Fils de Dieu ayant pris un corps pour l'amour des âmes, il ne s'approche jamais de nous par son divin corps, que dans un désir infini de s'unir à nous beaucoup plus étroitement selon l'esprit. Table mystique, banquet adorable, je vous appelle à témoin de la vérité que j'avance. Parlez-nous ici, saints autels, autels si saints et si vénérables, mais je le dirai en passant, autels fort peu révérés. Je ne me plains pas ici des ornements qui vous manquent : cela se fera bientôt; et dans l'accomplissement de ce superbe édifice, que la France verra avec joie, comme un monument immortel de la majesté de ses rois, ô Seigneur, la piété de Louis votre serviteur, que vous nous avez donné pour monarque, n'oubliera pas votre sanctuaire. Mais je me plains, saints autels, de ce que vous êtes peu révérés, parce que ceux qui viennent en cette chapelle la regardent comme un lieu profane. On entre, on sort, sans adorer Dieu. Jésus-Christ dit-on, n'y repose pas. Mais toutefois il y descend à certains moments : *Illic per certa momenta Christi corpus et sanguis habitabant.* On respecte le siége du roi, même en son absence; il remplit de sa majesté tous les lieux où il habite. Le privilége de la seconde majesté ne doit pas l'emporter sur la première. Voilà le trône de Jésus-Christ : je vous demande, messieurs, une grâce; il sied bien au ministère que je fais d'en demander de semblables, même de ce lieu : n'entrez pas, ne sortez pas de cette chapelle, sans rendre à Dieu, à genoux, un moment d'adoration sérieuse.

Mais je m'éloigne trop, et il faut revenir à notre sujet. Je voulais prouver, chrétiens, que lorsque Jésus-Christ s'unit à nos corps, c'est principalement l'âme qu'il recherche. J'ai apporté pour ma preuve l'adorable eucharistie.

On voit clairement que Bossuet fit ce morceau lorsqu'il voulut prêcher ce sermon dans la chapelle de Versailles. (*Édit. de Déforis.*)

[1] *In Psal.* CXLVIII, n° 8, t. IV, col. 1677.

[1] *Rom.* VIII, 32.

[2] *Luc.* I, 43.

[3] *S. Aug. Serm.* CCXV, n° 4, t. V, col. 906. *S. Leo, in Nativit. Dom. Serm.* I, cap. I.

à leurs enfants, même par l'esprit. Qui ne le voit pas? qui ne sent pas combien elles les portent au fond de leurs âmes? Mais je dis que l'union se commence au corps, et se noue premièrement par le sang : au contraire, en la sainte Vierge, la première empreinte se fait dans le cœur; son alliance avec son fils prend son origine en l'esprit, parce qu'elle l'a conçu par la foi : et si vous voulez entendre, mes frères, jusqu'où va cette alliance, jugez-en à proportion de celle du corps. Car permettez-moi, je vous prie, d'approfondir un si grand mystère, et de vous expliquer une vérité qui ne sera pas moins utile pour votre instruction, qu'elle sera glorieuse à la sainte Vierge.

Cette vérité, chrétiens, c'est que notre Sauveur Jésus-Christ ne s'unit jamais à nous par son corps, que dans le dessein de s'unir plus étroitement en esprit. Table mystique, banquet adorable, et vous, saints et sacrés autels, je vous appelle à témoin de la vérité que j'avance. Mais soyez-en les témoins vous-mêmes, vous qui participez à ces saints mystères. Quand vous avez approché de cette table divine, quand vous avez vu venir Jésus-Christ à vous en son propre corps, en son propre sang, quand on vous l'a mis dans la bouche, dites-moi, avez-vous pensé qu'il voulait s'arrêter simplement au corps? A Dieu ne plaise que vous l'ayez cru, et que vous ayez reçu seulement au corps celui qui court à vous pour chercher votre âme! ceux qui l'ont reçu de la sorte, qui ne se sont pas unis en esprit à celui dont ils ont reçu la chair adorable, ils ont renversé son dessein, ils ont offensé son amour. Et c'est ce qui fait dire à saint Cyprien ces belles mais terribles paroles : « Ils font violence, dit ce saint martyr, « au corps et au sang du Sauveur : » *Vis infertur corpori ejus et sanguini* [1]. Et quelle est, mes frères, cette violence? Ames saintes, âmes pieuses, vous qui savez goûter Jésus-Christ dans cet adorable mystère, vous entendez cette violence : c'est que Jésus recherchait le cœur; et ils l'ont arrêté au corps, où il ne voulait que passer : ils ont empêché cet époux céleste d'aller achever dans l'esprit la chaste union où il aspirait; ils l'ont contraint de retenir le cours impétueux de ses grâces, dont il voulait laisser inonder leur âme. Ainsi son amour souffre violence; et il ne faut pas s'étonner si, étant violenté de la sorte, il se tourne en indignation et en fureur : au lieu du salut qu'il leur apportait, il opère en eux leur condamnation; et il nous montre assez par cette colère la vérité que j'ai avancée, que, lorsqu'il s'unit corporellement, il veut que l'union de l'esprit soit proportionnée à celle du corps.

[1] *Lib. de Lapsis*, p. 186.

S'il est ainsi, ô divine Vierge, je conçois quelque chose de si grand de vous, que non-seulement je ne le puis dire, mais encore mon esprit travaille à se l'expliquer à lui-même : car telle est votre union au corps de Jésus lorsque vous l'avez conçu dans vos entrailles, qu'on ne peut pas s'en imaginer une plus étroite; que si l'union de l'esprit n'y répondait pas, l'amour de Jésus serait frustré de ce qu'il prétend, il souffrirait violence en vous : il faut donc, pour le contenter, que vous lui soyez unie en esprit, autant que vous le touchez de près par les liens de la nature et du sang. Et puisque cette union se fait par la grâce, que peut-on penser, et que peut-on dire? où doivent s'élever nos conceptions, pour ne point faire tort à votre grandeur? et quand nous aurions ramassé tout qu'il y a de dons dans les créatures, tout cela réuni ensemble pourrait-il égaler votre plénitude? Accourez donc avec joie, mes frères, pour honorer, en Marie naissante, cette plénitude de grâces : car je crois qu'il est inutile de vouloir vous prouver, par de longs discours, qu'elle l'a apportée en venant au monde. N'entreprenons pas de donner des bornes à l'amour du Fils de Dieu pour sa sainte mère; et accoutumons-nous à juger d'elle, non par ce que peut prétendre une créature, mais par la dignité de son fils. Que servirait-il à Marie d'avoir un fils qui est devant elle et qui est l'auteur de sa naissance, s'il ne la faisait naître digne de lui? Ayant à se former une mère, la perfection d'un si grand ouvrage ni ne pouvait être portée trop loin, ni ne pouvait être commencée trop tôt : et si nous savons concevoir combien est auguste cette dignité à laquelle elle est appelée, nous reconnaîtrons aisément que ce n'est pas trop de l'y préparer dès le premier moment de sa vie. Mais c'est assez arrêter nos yeux à contempler de si grands mystères : ébloui d'un éclat si fort, je suis contraint de baisser la vue; et pour remettre mes sens étonnés de l'avoir considérée si longtemps dans ce haut état de grandeur, qui l'approche si près de Dieu, il faut, messieurs, que je la regarde dans sa charité maternelle, qui l'approche si près de nous : c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Ce qui me reste à vous faire entendre est d'une telle importance, qu'il mériterait un discours entier, et ne devrait pas être resserré dans cette dernière partie : comme néanmoins je ne puis l'omettre, sans laisser ce discours imparfait, j'en toucherai les chefs principaux, et je vous prie, messieurs, de les bien entendre; car c'est sur ce fond qu'il faut établir la dévotion solide pour la sainte Vierge. Je pose donc pour premier

ncipe que Dieu ayant résolu dans l'éternité nous donner Jésus-Christ par son entremise, ne se contente pas de se servir d'elle comme n simple instrument; mais il veut qu'elle père à ce grand ouvrage par un mouvement sa volonté. C'est pourquoi il envoie son ange r lui proposer le mystère, et ce grand ouge de l'incarnation, qui tient depuis tant de cles le ciel et la terre en attente; cet ouvrage, je, demeure en suspens jusqu'à ce que la nte Vierge y ait consenti. Elle tient donc en nte Dieu et toute la nature; tant il a été néaire aux hommes qu'elle ait désiré leur salut. l'a donc désiré, messieurs, et il a plu au e éternel, que Marie contribuât par sa charité nner un Sauveur au monde.

Comme cette vérité est connue, je ne m'étends à vous l'expliquer; mais je ne puis vous en re une conséquence que peut-être vous n'avez assez méditée : c'est que la sagesse divine ant une fois résolu de nous donner Jésus-Christ r la sainte Vierge, ce décret ne se change plus; est et sera toujours véritable que sa charité marnelle ayant tant contribué à notre salut dans mystère de l'incarnation, qui est le principe niversel de la grâce, elle y contribuera éternelment dans toutes les autres opérations, qui 'en sont que des dépendances : et afin de le bien tendre, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, ois opérations principales de la grâce de Jésushrist. Dieu nous appelle, Dieu nous justifie, ieu nous donne la persévérance : la vocation, 'est le premier pas; la justification, c'est notre rogrès; la persévérance, la fin du voyage. Vous vez qu'en ces trois états l'influence de Jésushrist nous est nécessaire. Mais il faut vous faire oir manifestement, par les Écritures, que la harité de Marie est associée à ces trois ouvrages; et peut-être ne croyez-vous pas que ces érités soient si claires dans l'Évangile, que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

Pour ce qui regarde la vocation, considérez, 'il vous plaît, messieurs, ce qui se passe en saint Jean-Baptiste, enfermé dans les entrailles de sa mère, et vous y verrez une image des pécheurs que la grâce appelle. Jean y est dans l'obscurité : où êtes vous, ô pécheurs? Il ne peut ni voir, ni entendre, et Jésus vient à lui sans qu'il y pense. Il s'approche, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi et auparavant insensible; c'est ainsi que le fils de Dieu traite les pécheurs qu'il appelle. Y pensiez-vous, ô pécheurs, quand il vous est venu troubler? vous vous cachiez, et il vous voyait; vous vous détourniez, et il vous savait bien trouver : il a parlé à votre cœur, et il vous a appelés à lui, et vous ne le cherchiez pas. Mais ce même Jésus-Christ nous montre, en saint Jean, que la charité de Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Ce qui fait que Jésus approche de Jean, n'est-ce pas la charité de Marie? si Jésus agit dans le cœur de Jean, n'est-ce pas par la voix de Marie? Voilà donc Marie en saint Jean-Baptiste, mère de ceux que Jésus appelle : voyons maintenant ceux qu'il justifie.

Je les vois sans figure, dans l'Évangile, aux noces de Cana en Galilée : ils sont déjà appelés en la personne des apôtres; mais écoutez l'écrivain sacré : « Jésus fit son premier miracle, et « il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent « en lui; » *Et crediderunt in eum discipuli ejus*[1]. Pouvait-il nous exprimer en termes plus clairs la grâce justifiante dont la foi, comme vous savez, est le fondement? Mais il ne pouvait non plus nous expliquer mieux la part qu'y a eue la divine Vierge : car qui ne sait que ce grand miracle fut l'effet de sa charité et de ses prières? Est-ce en vain que le Fils de Dieu, qui dispose si bien de toutes choses, n'a voulu faire son premier miracle qu'en faveur de sa sainte Mère? Qui n'admirera, chrétiens, qu'elle ne se soit mêlée que de celui-ci, qui a été suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs? cela se fait-il par hasard, ou plutôt ne paraît-il pas que le Saint-Esprit veut nous faire entendre, ce que remarque saint Augustin en interprétant ce mystère, que la bienheureuse « Marie étant mère « de notre chef par la chair, a dû être selon l'esprit « mère de ses membres, et coopérer par sa cha« rité à leur naissance spirituelle? » *Carne mater capitis nostri spiritu, mater membrorum ejus*[2].

Mais, mes frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à les faire naître; achevons de montrer ce que fait Marie dans la sainte persévérance des enfants de Dieu. Paraissez donc, enfants d'adoption et de prédestination éternelle, enfants de miséricorde et de grâce, fidèles compagnons du Sauveur Jésus, qui persévérez avec lui jusqu'à la fin, accourez à la sainte Vierge, et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Chrétiens, je les vois paraître; le disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au Calvaire : il est la figure des persévérants; puisqu'il suit Jésus-Christ jusqu'à la croix, qu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généreusement mourir avec lui. Il est donc la figure des persévérants; et voyez que Jésus-Christ le donne à sa mère : Femme, lui dit-il, voilà votre fils : *Ecce filius tuus*[3]. Chrétiens, j'ai

[1] *Joan.* II, 11.
[2] *De sancta Virg.* n° 6, t. VI, col. 343.
[3] *Joan.* XIX, 26.

tenu parole : ceux qui savent considérer combien l'Écriture est mystérieuse, connaîtront, par ces trois exemples, que la charité de Marie est un instrument général des opérations de la grâce.

Par conséquent, réjouissons-nous de nous voir naître aujourd'hui une protectrice. *Nox præcessit;* la nuit est passée avec ses terreurs et ses épouvantes, avec ses craintes et ses désespoirs : *dies appropinquavit;* le jour approche, l'espérance vient : nous en voyons luire un premier rayon en la protection de la sainte Vierge. Elle vient sans doute pour notre secours : je ne sais si ses cris et ses larmes n'intercèdent pas déjà pour notre misère; mais je sais qu'il n'est pas possible de choisir une meilleure avocate. Prions-la donc avec saint Bernard qu'elle parle pour nous au cœur de son fils : *Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi*[1]. Oui, certainement, ô Marie, c'est à vous qu'il appartient de parler au cœur : vous y avez un fidèle correspondant, je veux dire, l'amour filial, qui s'avancera pour recevoir l'amour maternel, et qui préviendra ses désirs; devez-vous craindre d'être refusée, quand vous parlerez au Sauveur? « Son amour intercède en notre faveur; la nature même le sollicite pour nous : » *Affectus ipse pro te orat; natura ipsa tibi postulat.* « On se rend facilement aux prières, lorsqu'on est déjà vaincu par son affection : » *Cito annuunt qui suo ipsi amore superantur*[2]. C'est pour cette raison, chrétiens, que Marie parle toujours avec efficace : parce qu'elle parle à un cœur déjà tout gagné; parce qu'elle parle à un cœur de fils. Qu'elle parle donc fortement, qu'elle parle pour nous au cœur de Jésus : *Loquatur ad cor.*

Mais quelle grâce demandera-t-elle? que désirons-nous par son entremise? Quoi, mes frères, vous hésitez! Ce lieu de charité où vous êtes, ne vous inspire-t-il pas le désir de vous fortifier dans la charité? Charité, charité; ô heureuse Vierge, c'est la charité que nous demandons : sans le désir d'être charitables, que nous sert de réclamer le nom de Marie? Pour vous enflammer à la charité, entrez, messieurs, dans ces grandes salles, pour y contempler attentivement le spectacle de l'infirmité humaine; là vous verrez en combien de sortes la maladie se joue de nos corps : là elle étend, là elle retire; là elle tourne, là elle disloque; là elle relâche, là elle engourdit; là sur le tout, là sur la moitié; là elle cloue un corps immobile, là elle le secoue par le tremblement. Pitoyable variété, chrétiens, c'est la maladie qui se joue, comme il lui plaît, de nos corps que le péché a donnés en proie à ses cruelles bizarreries; et la fortune, pour être également outrageuse, ne se rend pas moins féconde en événements fâcheux.

Regarde, ô homme, le peu que tu es; considère le peu que tu vaux : viens apprendre la liste funeste des maux dont ta faiblesse est menacée. Si tu n'en es pas encore attaqué, regarde ces misérables avec compassion; quelque superbe distinction que tu tâches de mettre entre toi et eux, tu es tiré de la même masse, engendré des mêmes principes, formé de la même boue : respecte en eux la nature humaine si étrangement maltraitée, adore humblement la main qui t'épargne; et pour l'amour de celui qui te pardonne, aie pitié de ceux qu'il afflige. Va-t'en, mon frère, dans cette pensée; c'est Marie qui te le dit par ma bouche. Cet hôpital s'élève sous sa protection; ainsi, si tu crois mon conseil, ne sors pas aujourd'hui de sa maison, sans y laisser quelque marque de ta charité : ne dis pas que l'on en a soin. La charité est trop lâche, qui se repose toujours sur les autres : tu verras combien de nécessités implorent ta charité. Si tu le fais, mon frère, comme je l'espère, puisses-tu, au nom de Notre-Seigneur, croître en charité tous les jours! puisses-tu ne sentir jamais ni de dureté pour les misérables, ni d'envie pour les fortunés! puisses-tu n'avoir jamais ni d'ennemi que tu aigrisses par ton indifférence, ni d'ami que tu corrompes par tes flatteries! puisses-tu t'exercer si utilement dans la charité fraternelle, que tu arrives enfin au plus haut degré de la charité divine; qui t'ayant fortifié dans ce lieu d'exil contre les attaques du monde, te couronnera dans la vie future de la bienheureuse immortalité! Ainsi soit-il, mes frères, au nom du Père, et du fils, et du Saint-Esprit.

DEUXIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

En quoi consiste la grandeur de Marie : combien Jésus a le cœur pénétré d'amour pour elle. L'alliance de ce divin fils avec Marie, commencée dès la naissance de cette vierge mère. De quelle manière nous pouvons participer à la dignité de mère de Dieu. En Marie une double fécondité. Tous les fidèles donnés à Marie pour enfants : extrême affection qu'elle leur porte : quels sont ses véritables enfants. Dans quelles dispositions il faut implorer son secours.

Quis, putas, puer iste erit?

Quel, pensez-vous, que sera cet enfant? Luc. I, 66.

C'est en vain que les grands de la terre, s'emportant quelquefois plus qu'il n'est permis à des

[1] *Ad Beat. Virg. Serm. Panegyr.* n° 7, *int. Oper. S. Bernardi*, t. II, col. 690.
[2] *Salv. Ep.* IV, p. 199.

hommes, semblent vouloir cacher les faiblesses de la nature, sous cet éclat trompeur de leur éminente fortune. Je reconnais, mes sœurs, avec l'apôtre [1], que nous sommes obligés de les honorer comme les lieutenants de Dieu sur la terre, auxquels sa providence a commis le gouvernement de ses peuples; et c'est ce respect que nous leur rendons qui établit la fermeté des États, la sûreté publique et le repos des particuliers. Mais comme il leur arrive souvent qu'enivrés de cette prospérité passagère ils se veulent mettre au-dessus de la condition humaine, c'est avec beaucoup de raison que le plus sage de tous les hommes entreprend de confondre leur témérité. Il les ramène au commencement de leur vie, il leur représente leurs infirmités dans leur origine; et bien qu'ils aient le cœur enflé de la noblesse de leur naissance, il leur fait bien voir que si illustre qu'elle puisse être, elle a toujours beaucoup plus de bassesse que de grandeur. Pour moi, dit Salomon [2], quoique je sois le maître d'un puissant État, j'avoue ingénument que ma naissance ne diffère en rien de celle des autres. Je suis entré nu en ce monde, comme étant exposé à toutes sortes d'injures : j'ai salué, comme les autres hommes, la lumière du jour par des pleurs; et le premier air que j'ai respiré m'a servi comme à eux à former des cris : *Primam vocem similem omnibus emisi plorans* [3]. Telle est, continue-t-il, la naissance des plus grands monarques; et de quelque grandeur que les flattent leurs courtisans, la nature, cette bonne mère qui ne sait point flatter, ne les traite pas autrement que les moindres de leurs sujets : *Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium* [4].

Voilà, chrétiens, où le plus sage des rois appelle les grands de ce monde, pour convaincre leur ambition; et d'autant que c'est là sans doute où elle a le plus à souffrir, il n'est pas croyable combien d'inventions ils ont recherchées pour se tirer du pair, même dans cette commune faiblesse. Il faut, à quelque prix que ce soit, séparer du commun des hommes le prince naissant : c'est pourquoi chacun s'empresse à lui rendre des hommages qu'il ne comprend pas. S'il paraît dans la nature quelque changement ou quelque prodige, on en tire incontinent des augures de sa bonne fortune; comme si cet grande machine ne remuait que pour cet enfant. Comme le temps présent ne lui est point favorable, parce qu'il ne lui donne rien qui le distingue de ceux de son âge, il faut consulter l'avenir, et avoir recours nécessairement à la science des pronostics. C'est ici que les astrologues, mêlant dans leurs vaines spéculations la curiosité et la flatterie, leur font des promesses hardies, dont ils donnent pour cautions des influences cachées. C'est dans ce même dessein que les orateurs tâchent de faire valoir l'art des conjectures; et ainsi l'ambition humaine ne pouvant se contenir dans cette simple modestie, que la nature tâche de nous inspirer, elle s'enfle et se repaît de doutes et d'espérances.

Grâce à la miséricorde divine, nous sommes appelés aujourd'hui à la naissance d'une Princesse qui ne demande point ces vains ornements. Gardons-nous bien, mes sœurs, de célébrer sa nativité avec ces recherches téméraires, dont les hommes se servent en de pareilles rencontres : mais plutôt considérant que celle dont nous parlons est la mère du sauveur Jésus, apprenons de son Évangile de quelle manière il désire que nous solennisions la naissance de ses élus. Les parents de saint Jean-Baptiste nous en donnent un bel exemple : ils ne pénètrent pas les secrets de l'avenir avec une curiosité trop précipitée; toutefois adorant en eux-mêmes les conseils de la Providence, ils ne laissent pas de s'enquérir modestement entre eux quel sera un jour cet enfant : *Quis, putas, puer iste erit?* Je me propose aujourd'hui de faire pour la mère de notre Maître, ce que je vois pratiqué pour son précurseur.

Ames saintes et religieuses qui voyez cette incomparable Princesse faire son entrée en ce monde, quel pensez-vous que sera cet enfant? *Quis, putas, puer iste erit?* Que me répondrez-vous à cette question, et moi-même que répondrai-je? Tirons la réponse du saint évangile que nous avons lu ce matin, dans la célébration des divins mystères : *De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus* [1]. « C'est d'elle qu'est né Jésus, « qui est appelé le Christ. » Viendra, viendra le temps que Jésus, la sagesse du Père, l'unique rédempteur de nos âmes, la lumière du genre humain, en qui nous sommes comblés de toutes sortes de grâces, se revêtira d'une chair humaine dans les entrailles de ce bénit enfant dont nous honorons la naissance. C'est par cet éloge, mes sœurs, qu'il nous faut estimer sa grandeur, et juger avec certitude quel sera un jour cet enfant. La nativité de la sainte Vierge nous fait voir le temple vivant où se reposera le Dieu des armées, lorsqu'il viendra visiter son peuple : elle nous fait voir le commencement de ce grand et bienheureux jour que Jésus doit bientôt faire luire au

[1] *Rom.* XIII et seqq.
[2] *Sap.* VII, 1, 2.
[3] *Ibid.* 3.
[4] *Ibid.* 5.

[1] *Matth.* I, 16.

monde. Nous aurons bientôt le salut; puisque nous voyons déjà sur la terre celle qui doit y attirer le Sauveur. La malédiction de notre nature commence à se changer aujourd'hui en bénédiction et en grâce; puisque de la race d'Adam, qui était si justement condamnée, naît la bienheureuse Marie : c'est-à-dire, celle de toutes les créatures qui est tout ensemble la plus chère à Dieu, et la plus libérale aux hommes, car la grandeur de la sainte Vierge est une grandeur bienfaisante, une grandeur qui se communique et qui se répand; et la suite de ce discours vous fera paraître, que sa dignité de mère de Dieu la rend aussi la mère des fidèles : de sorte qu'il n'y a rien, âmes chrétiennes, que nous ne puissions justement attendre de la protection de cette Princesse que le ciel nous donne aujourd'hui pour être, après le sauveur Jésus, le plus ferme appui de notre espérance.

Et c'est ce que je me propose de vous faire entendre par ce raisonnement invincible, dont les deux propositions principales feront le partage de ce discours. Afin qu'une personne soit en état de nous soulager par son assistance près de la Majesté divine, il est absolument nécessaire que sa grandeur l'approche de Dieu, et que sa bonté l'approche de nous. Si sa grandeur ne l'approche de Dieu, elle ne pourra puiser dans la source où toutes les grâces sont renfermées : si sa bonté ne l'approche de nous, nous n'aurons aucun bien par son influence. La grandeur est la main qui puise, la bonté, la main qui répand ; et il faut ces deux qualités pour faire une parfaite communication. Marie étant la mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel; et la même Marie étant notre mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse, jusqu'à s'intéresser à notre bonheur. Par conséquent il est véritable que la nativité de cette Princesse doit combler le monde de joie, puis qu'elle le remplit d'espérance : et l'explication que je vous propose de ces vérités importantes, établira la dévotion à la sainte Vierge sur une doctrine solide et évangélique.

PREMIER POINT.

Encore que les idées différentes que nous nous formons à nous-mêmes, pour nous représenter l'essence divine, ne soient pas une véritable peinture, mais seulement une ombre imparfaite; celle qui semble la plus auguste et la plus digne de cette Majesté souveraine, c'est de comprendre la Divinité comme un abîme immense et comme un trésor infini, où toutes sortes de perfections sont glorieusement rassemblées. En effet, Dieu porte en son sein tout ce qui peut jamais avoir l'être : toutes les grâces, toutes les beautés que nous voyons semées sur les créatures se ramassent toutes en son unité; et il dit à Moïse son serviteur[1], qu'il lui montrera tout le bien en lui découvrant son essence. C'est que la nature du bien, que nous voyons ici partagée, se trouve totalement renfermée en Dieu. Mais, mes sœurs, ce n'est pas assez qu'elle y soit ainsi renfermée; il faut que de cette source infinie il coule quelques ruisseaux sur les créatures : sans quoi il est certain qu'elles demeureraient éternellement enveloppées dans la confusion du néant, parce que, n'étant rien par nous-mêmes, nous ne pourrons jamais avoir d'être, qu'autant que cette cause première laisse tomber sur nous, pour ainsi parler, quelques rayons ou quelques étincelles du sien. Ainsi, pour produire les créatures, il faut que ce trésor immense, il faut que ce vaste sein de Dieu où toutes choses sont renfermées, s'ouvre en quelque sorte et coule sur nous. Et qu'est-ce qui l'ouvre ? c'est la bonté; c'est là son office et sa fonction, d'ouvrir le trésor de Dieu, pour le communiquer à la créature : et s'il est permis à des hommes de distinguer les devoirs des divers attributs de Dieu, nous pouvons dire avec raison que comme c'est l'infinité qui renferme en Dieu tout le bien, c'est aussi la bonté qui le communique.

C'est ce qu'il m'est aisé de vous expliquer par une belle division de saint Augustin. Tous ceux qui donnent leurs biens aux autres, dit cet admirable docteur, le donnent par l'une de ces trois raisons : ou par une force supérieure qui les y oblige, et ils donnent par nécessité; ou par quelque intérêt qui leur en revient, et ils le font pour l'utilité; ou par une inclination bienfaisante, et c'est un effet de bonté. Ainsi le soleil donne sa lumière, parce que Dieu lui a posé cette loi; c'est nécessité. Un grand seigneur répand ses trésors pour se faire des créatures; il le fait pour l'utilité. Un père donne à son fils à cause qu'il l'aime; c'est un sentiment de bonté. Maintenant il est clair, mes sœurs, que ce ne peut pas être la nécessité qui oblige Dieu à étendre sur nous sa munificence, parce qu'il n'y a aucune puissance qui le domine; ni l'utilité, parce qu'il est Dieu, et qu'il n'a pas besoin de ses créatures : d'où il résulte que la bonté est l'unique dispensatrice des grâces; que c'est à elle d'ouvrir le trésor de Dieu, et à tirer de son sein immense tout ce que les créatures possèdent. C'est pourquoi nous lisons dans les saintes Lettres qu'après la création de cet univers, Dieu, considérant ses ouvrages, se réjouit en quelque sorte de ce qu'ils sont bons : *Et erant valde bona*[2]. D'où vient cela, dit saint

[1] *Exod.* XXXIII, 19.
[2] *Gen.* I, 31.

Augustin[1]; sinon qu'il se plaît de voir en ses œuvres l'image de la bonté qui les a produites? Et de là il s'ensuit manifestement qu'il n'y a que l'amour en Dieu qui soit libéral : parce que comme le propre de cette justice sévère c'est d'agir avec rigueur, et le propre de la puissance c'est d'agir avec efficace; ainsi le propre de la bonté, c'est d'agir par un pur amour.

Mais cette belle manière d'agir par amour paraît encore plus visiblement en la personne du Dieu incarné. Il sait que c'est l'amour du Père éternel qui l'a envoyé sur la terre : *Sic Deus dilexit mundum*[2] : « Dieu a tant aimé le monde, « qu'il lui a donné son Fils unique. » Il avait montré de l'amour à l'homme dans l'ouvrage de sa création, « lorsqu'il le créa, dit Tertullien, « non par une parole de commandement, ainsi « que les autres; mais par une voix caressante et « comme flatteuse : Faisons l'homme; » *non imperiali verbo, sed familiari manu; etiam verbo blandiente præmisso : Faciamus hominem*[3]. Voilà de l'amour dans la création; mais qui ne va pas encore jusqu'à cette extrême tendresse, que la rédemption nous a fait paraître. Ce second amour du Père éternel, par lequel il a voulu réparer les hommes, n'est pas un amour ordinaire; c'est un amour qui a du transport. Dieu a tant aimé le monde! Voyez l'excès, voyez le transport : et c'est pourquoi le Dieu incarné brûle d'un si grand amour pour les hommes; parce qu'il « ne fait, nous dit-il lui-même[4], que ce « qu'il voit faire à son Père. » Comme son Père nous l'a donné par amour, c'est aussi par l'amour qu'il donne; et c'est l'amour qu'il a pour les hommes, qui fait la distribution de ses grâces.

Cette doctrine évangélique étant supposée, approchons-nous, mes sœurs, avec révérence du berceau de la Vierge; et jugeons quelle sera un jour cette fille, par l'amour que Jésus sentira pour elle. Et d'abord je pourrais vous dire que l'amour du sauveur Jésus, qui est une pure libérilité à l'égard des autres, à l'égard de sa sainte mère est comme une dette, et qu'il passe en nature d'obligation, parce que c'est un amour de fils.

Mais pénétrons plus profondément les secrets divins, sous la conduite des lettres sacrées; et pour connaître mieux quel est cet amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge, considérons-le, chrétiens, comme un accomplisement nécessaire du mystère de l'incarnation. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement; il est tiré du divin apôtre, en cette admirable épître aux Hébreux. C'est une sainte et salutaire pensée de méditer continuellement en nous-mêmes, dans l'effusion de nos cœurs, la tendre affection de notre Sauveur pour les hommes, en ce qu'il n'a rien dédaigné de ce qui était de notre nature. Il a tout pris jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Il a bien voulu avoir faim et soif, tout ainsi que les autres hommes; et « si vous exceptez le péché, il n'a rejeté de lui aucune de nos faiblesses[1]. » C'est ce qu'il est venu chercher sur la terre; et au lieu de nos infirmités, qu'il a prises, il nous a communiqué ses grandeurs. Et n'est-ce point, mes sœurs, pour cette raison que l'Église inspirée de Dieu appelle l'incarnation un commerce? En effet, dit saint Augustin[2], c'est un commerce admirabe où Jésus, ce céleste négociateur, étant venu du ciel en la terre, dans le dessein de trafiquer avec une nation étrangère : qu'a-t-il fait? Ah! il nous a apporté les biens qui sont propres à cette céleste patrie, qui est son naturel héritage, la grâce, la gloire, l'immortalité; et il a pris les choses que cette misérable terre produit, la faiblesse, la misère, la corruption. O commerce de charité, ô riche commerce, ah! combien il devrait élever nos âmes à l'espérance des biens éternels! Jésus s'est plu dans mon néant, et je ne veux point me plaire dans sa grandeur! son amour lui a fait trouver une douce satisfaction en se revêtant de ma pourriture, et je n'en veux point trouver à me revêtir de sa gloire, et mon cœur aime mieux courir après des délices qui passent et des biens que la mort enlève!

Mais revenons à notre sujet; et demandons au divin époux d'où vient qu'il ne s'est pas contenté de se revêtir de notre nature, et qu'il veut prendre encore nos infirmités. La raison en est claire dans les Écritures : c'est que le dessein de notre Sauveur, dans sa bienheureuse incarnation, est de se rendre semblable aux hommes; et comme tous ses ouvrages sont achevés, et ne souffrent aucune imperfection, de là vient, de là vient, mes sœurs, qu'il ne veut point de ressemblance imparfaite. Écoutez l'apôtre saint Paul : « Il s'est « uni, dit-il[3], non pas aux anges, mais à la pos« térité d'Abraham; et c'est pourquoi il fallait « qu'il se rendît en tout semblable à ses frères : » il veut être semblable aux hommes. Il faut, dit saint Paul, qu'il le soit en tout: autrement, son ouvrage serait imparfait. C'est pourquoi, dans

[1] *De Gen ad litt. lib. imperf.* cap. V, n° 22. t. III, part. I, col. 100.
[2] *Joan.* III, 16.
[3] *Adv. Marcion.* lib. II, n° 4.
[4] *Joan.* V, 19.

[1] *Hebr.* IV, 15.
[2] *Enarr.* II, *in Ps.* XXX, n° 3, t. IV, col. 146. *Enar. in Ps.* CXLVIII, n° 8, t. IV, col. 1677.
[3] *Hebr.* II, 16, 17.

le jardin des Olives, je le vois dans la crainte, dans la tristesse [1], dans une telle consternation qu'il sue sang et eau dans la seule appréhension du supplice qu'on lui prépare [2]. Dans quelle histoire a-t-on jamais lu, qu'un accident pareil soit jamais arrivé à d'autres qu'à lui? et n'avons-nous pas raison de conclure, d'un effet si extraordinaire, que jamais homme n'a eu les passions si tendres ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'il les eût toujours modérées, parce qu'elles étaient très-soumises à la volonté de son Père? Et d'où vient, ô divin Sauveur, que vous les prenez de la sorte? Ah! c'est que je veux être semblable à vous. Et s'il ne l'était pas en ce point, il eût cru qu'il eût manqué quelque chose au mystère de l'incarnation.

A plus forte raison doit-on dire que son cœur était tout d'amour pour la sainte Vierge sa mère: car s'il s'est si franchement revêtu de ces sentiments de faiblesse qui semblaient indignes de sa personne; de ces langueurs mortelles, de ces vives appréhensions: s'il les a purs et si entiers, combien doit-il plutôt avoir pris l'affection envers les parents: puisque, dans la nature même, il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire! Ne serait-ce pas en quelque sorte mépriser sa chair, que de n'aimer pas fortement cette sainte Vierge du sang de laquelle elle était formée: tellement qu'il est impossible que le cœur du divin Jésus ne fût pénétré, jusqu'au fond, de l'amour de Marie sa mère très-pure; puisque cet amour filial était l'accomplissement nécessaire de sa bienheureuse incarnation?

Et ne me dites pas que ce grand amour étant une suite de l'incarnation, le Fils de Dieu n'a pu en être touché qu'après s'être revêtu d'une chair humaine: car, pour vous découvrir les secrets conseils de la providence divine en faveur de l'incomparable Marie, remarquez une belle doctrine de Tertullien, au second livre contre Marcion. C'est là que ce grand homme enseigne aux fidèles que depuis que le Fils de Dieu eut résolu de s'unir à notre nature, dès lors il a pris plaisir de converser avec les hommes et de prendre les sentiments humains. C'est pour cela, dit Turtullien, qu'il est souvent descendu du ciel, et que dès l'Ancien Testament il parlait en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Il considère ces apparitions différentes comme des préparatifs de l'incarnation; de cette sorte, dit-il, il s'accoutumait et il apprenait, pour ainsi dire, à être homme: « il se plaisait d'exercer, dès « l'origine du monde, ce qu'il devait être enfin « dans la plénitude des temps, » *Ediscens jam inde a primordio hominem, quod erat futurus in fine* [1].

Et si dès l'origine du monde, avant qu'il eût pris une chair humaine, il se plaisait déjà de se revêtir de la forme et des sentiments humains, tant il était passionné pour notre nature; ne croyons pas, mes sœurs, qu'il ait attendu sa venue au monde, pour prendre des sentiments de fils pour Marie. Dès le premier jour qu'elle naît au monde, il la regarde comme sa mère; parce qu'elle l'est en effet, selon l'ordre des décrets divins. Il regarde en elle ce sang dont sa chair doit être formée, et il le considère déjà comme sien; il s'en met, pour ainsi dire, en possession en le consacrant par son Esprit saint: ainsi son alliance avec Marie commence à la nativité de cette Princesse, et avec l'alliance l'amour, et avec l'amour la munificence. Car, mes sœurs, il est impossible qu'un Dieu aime et ne donne pas; et le commencement de ce discours vous a fait connaître que rien n'est plus libéral que l'amour de Dieu, et que c'est lui qui ouvre le trésor des grâces. Combien donc illustre, combien glorieuse est votre sainte nativité, ô divine, ô très-admirable Marie! quelle abondance de dons célestes est aujourd'hui répandue sur vous! Il me semble que je vois les anges qui contemplent avec respect le palais qui est déjà marqué pour leur maître, par un caractère divin que le Saint-Esprit y imprime. Mais je vois le Fils de Dieu, le Verbe éternel, qui vient lui-même consacrer son temple et l'enrichir de trésors célestes, avec une profusion qui n'a point de bornes; parce qu'il veut, ô bénit enfant dans lequel notre bénédiction prend son origine! il veut que vous naissiez digne de lui, et qu'il vous serve d'avoir un fils qui soit l'auteur de votre naissance. Quel esprit ne se perdrait pas dans la contemplation de tant de merveilles! quelle conception assez relevée pourrait égaler cet honneur, cette majesté de mère de Dieu!

Mais pourriez-vous croire, mes sœurs, que tous les fidèles peuvent prendre part à la gloire d'un si beau titre? Nous pouvons participer en quelque façon à la dignité de mère de Dieu. Rejetons loin de nous les discours humains, les raisonnements naturels; écoutons parler Jésus-Christ lui-même: « Celui qui fait la volonté de » mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon « frère, ma sœur et ma mère [2]; » c'est-à-dire, ô divin Sauveur, que vous ne reconnaissez aucune alliance qui vous soit plus considérable, que celle qui est établie par l'obéissance à la volonté du Père céleste: c'est là ce qui approche les hommes de vous. Il dépend de toi, ô fidèle, il dépend

[1] *Marc.* XIV, 33.
[2] *Luc.* XXII, 44.

[1] *Adv. Marc.* lib. II, n° 27.
[2] *Matth.* XII, 50.

de toi de choisir à quel titre tu appartiendras, de quelle sorte tu seras uni au Sauveur des âmes. Jésus-Christ nous aime si fort, qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité ni aucun degré d'alliance : fais la volonté de son Père, et tu peux lui être ce que tu voudras. Si le titre de frère te plaît, Jésus-Christ te l'offre : si tu admires la dignité de sa mère; toute grande, tout éminente qu'elle est, il ne t'exclut pas même d'un si grand honneur : *ille meus frater, soror et mater est.* Tu peux participer en quelque façon à l'amour qu'il a pour sa mère : *Omnia vestra sunt* [1] : Marie est à nous; tout est à nous, puisque Jésus-Christ même est à nous.

Oh, mes sœurs, que nous sommes riches! Mais à ces richesses spirituelles nous voulons joindre l'amour des biens de la terre, et nous faisons évanouir les trésors célestes. Mais écoute la loi qu'il t'impose : pour être élevé à de si beaux titres, il ne faut pas faire notre volonté, mais la volonté du Père céleste : puisque le nœud de cette alliance, c'est de faire la volonté de son Père; celui qui fait sa volonté propre, il n'est rien au Sauveur Jésus. Faisons la volonté de son Père, et nous toucherons de près à Jésus. Or la volonté de son Père est que nous ne nous plaisions point à nous-mêmes : car « Jésus n'a point cherché sa volonté « propre; » *Christus non sibi placuit* [2]; mais il l'a soumise à son père, obéissant jusqu'à la mort. Marie n'a point cherché sa volonté propre; mais, contre son inclination naturelle, elle a offert à la croix son fils bien-aimé : elle n'a pas été menée au Thabor pour y voir la gloire de son cher Jésus; mais elle a été conduite au Calvaire pour y voir son ignominie, et là sacrifier sa volonté propre à la volonté du Père éternel. Sacrifions la nôtre, mes sœurs, n'écoutons jamais nos désirs, écoutons la voix de l'obéissance, et alors Marie sera notre mère : c'est notre seconde partie, par laquelle j'achèverai ce discours.

SECOND POINT.

Pour entendre solidement quelle est cette fécondité de Marie, qui lui donne tous les chrétiens pour enfants, distinguons avant toutes choses deux sortes de fécondité : fécondité de nature, fécondité de la charité. Nous voyons, dans les adoptions, que des hommes privés d'enfants; ce que la nature leur a refusé, ils tâchent de l'acquérir par l'amour. C'est ainsi que la charité est féconde; et ceux qui ont entendu l'apôtre disant : « Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, « jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous [3], » savent bien que la charité se fait des enfants. C'est pourquoi saint Augustin dit souvent que « la charité est une mère : » *Charitas mater est* [1] : et pour reprendre cette vérité jusqu'au principe, remarquons que cette double fécondité, que nous voyons dans les créatures, est émanée de celle de Dieu, duquel toute paternité prend son origine. La nature de Dieu est féconde, et lui donne son Fils naturel qu'il engendre dans l'éternité. La charité de Dieu est féconde, et lui donne des fils adoptifs; c'est de là que nous sommes nés avec tous les enfants d'adoption. Marie participe à la fécondité naturelle de Dieu, engendrant son propre Fils; et à la fécondité de sa charité, engendrant aussi les fidèles, à la naissance desquels « elle a coopéré par sa charité : » *Cooperata est charitate* [2].

Donc, mes sœurs, réjouissons-nous en la sainte nativité de Marie, et célébrons ce bienheureux jour par de sincères actions de grâces. Comprenons que nos intérêts sont unis très-étroitement à ceux de Jésus; puisque tout ce qui naît pour Jésus, naît aussi pour nous. Voyons naître pour nous, avec cette Vierge, une source de charité qui ne tarit point, une source toujours vive, toujours abondante. Buvons à cette source, mes sœurs; jouissons de cet amour maternel : il est plein de douceur, mais ce n'est pas d'une douceur molle.

Mais que nos esprits ne s'arrêtent pas à une vaine spéculation; méditons ce qu'exige de nous la maternité de Marie, et de quelle sorte nous devons vivre pour être véritablement ses enfants. Ceux qui sont ses véritables enfants ne sont pas de ces chrétiens délicats qui ne peuvent souffrir les afflictions, et qui tremblent au seul nom de la pénitence. O Marie! ce ne sont pas là vos enfants : vous les voulez plus forts et plus généreux; et ces forts et ces généreux, vous les trouvez au pied de la croix. Appuyons par l'Écriture divine cette vérité importante; et posons pour premier principe : que les fidèles sont à Marie, en tant que Jésus-Christ les lui a donnés; parce qu'étant achetés au prix de son sang, il n'y a que lui seul qui peut nous donner. Or recherchant dans son Évangile où Jésus nous a donnés à Marie, je trouve qu'il nous a donnés étant sur la croix. Où est-ce qu'il a dit à son cher disciple : « O disciple, voilà votre mère [3]? » Où est-ce qu'il a dit à Marie : « O femme! voilà « votre fils? » N'est-ce pas du haut de la croix? C'est là donc qu'en la personne de son bien-aimé,

[1] *Cor.* III, 22.
[2] *Rom.* XV, 3.
[3] *Gal.* IV, 19.

[1] *In Ep. Joan. Tract.* II, n° 4, t. III, part. II, col. 838. *Enarr. in Ps.* CXLVII, n° 14, t. IV, col. 1659.
[2] *S. Aug. de sancta Virginit.* n° 6, t. VI, col. 343
[3] *Joan.* XX, 27.

il donne tous les fidèles à sa sainte mère ; c'est là que nous devenons ses enfants.

Et d'où vient que notre Sauveur a voulu attendre cette heure dernière, pour nous donner à Marie comme ses enfants? En voici la véritable raison : c'est qu'il veut lui donner pour nous des entrailles et un cœur de mère. Et comment cela? direz-vous. Admirez, mes sœurs, le secret de Dieu : Marie était au pied de la croix ; elle voyait ce cher fils tout couvert de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable ; son sang qui débordait de tous côtés par ses veines cruellement déchirées : qui pourrait vous dire quelle était l'émotion du sang maternel? Ah! jamais elle ne sentit mieux qu'elle était mère : toutes les souffrances de son fils le lui faisaient sentir au vif. Que fera ici le Sauveur? Vous allez voir, mes sœurs, qu'il sait parfaitement le secret d'émouvoir les affections.

Quand l'âme est prévenue de quelque passion violente, elle reçoit aisément les mêmes impressions pour tous les autres qui se présentent : par exemple, vous êtes possédé d'un mouvement de colère ; il sera difficile que ceux qui approchent de vous n'en ressentent quelques effets : et de là vient que, dans les séditions populaires, un homme qui saura ménager avec art les esprits de la populace irritée, lui fera aisément tourner sa fureur contre ceux auxquels on pensait le moins. Il en est de même des autres passions ; parce que l'âme étant déjà excitée, il ne reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets : à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée. C'est pourquoi le sauveur Jésus, qui voulait que sa mère fût aussi la nôtre, afin d'être notre frère en toute façon ; considérant du haut de sa croix combien son âme était attendrie, comme si c'eût été là qu'il l'eût attendue, il prit son temps de lui dire, lui montrant saint Jean : « O femme, voilà « votre fils [1]. » Ce sont ses mots, et voici son sens : O femme affligée, à qui un amour infortuné fait éprouver maintenant jusqu'où peut aller la tendresse et la compassion d'une mère ! cette même affection maternelle, qui se réveille si vivement en votre âme pour moi, ayez-la pour Jean, mon disciple et mon bien-aimé ; ayez-la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa personne, parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés. Ce sont ces paroles, mes sœurs, qui imprimèrent au cœur de Marie une tendresse de mère pour tous les fidèles, comme pour ses véritables enfants : car est-il rien de plus efficace sur le cœur de la sainte Vierge, que les paroles de Jésus mourant?

Doutez-vous après cela, chrétiens, quels sont les enfants de la sainte Vierge? qui ne voit que ses véritables enfants sont ceux qu'elle trouve au pied de la croix avec Jésus-Christ crucifié ? Et qui sont ceux-là? Ce sont ceux qui mortifient en eux le vieil homme, qui crucifient le péché et ses convoitises par l'exercice de la pénitence. Voulez-vous être enfants de Marie, prenez sur vous la croix de Jésus ; c'est ce que vous avez déjà commencé lorsque vous avez renoncé au monde : mais persévérez dans votre vocation, retranchez tous les jours les mauvais désirs : et puisque vous avez méprisé le monde, qu'aucune partie de sa pompe ne soit capable de vous attirer, que le souvenir de ses vanités n'excite que du mépris en vos cœurs. Ainsi, mes sœurs, vous vous rendrez dignes du glorieux et divin emploi que la charité vous impose, de travailler au salut des âmes. Il les faut gagner par les mêmes voies que Jésus-Christ se les est acquises, par l'humiliation et par la bassesse, par la pauvreté et par les souffrances, par toutes sortes de contradictions. Voyez la bienheureuse Marie ; elle engendre les fidèles parmi ses douleurs : de sorte qu'en méditant aujourd'hui la nativité de la sainte Vierge, songez que si elle doit être mère des fidèles, c'est par les afflictions et par les douleurs qu'elle les doit engendrer à Dieu ; et croyez que travaillant au salut des âmes, c'est la mortification et la pénitence qui rendront vos soins fructueux.

Et vous, ô pécheurs mes semblables, venez au berceau de Marie implorer le secours de cette Princesse ; invoquer, d'un cœur contrit et humilié, une mère si charitable ! Mais si vous avez dessein de lui plaire, prenez sur vous la croix de Jésus ; n'écoutez plus le monde qui vous avait précipités dans l'abîme, ni ses charmes qui vous avaient abusés. Déplorez vos erreurs passées ; et qu'une douleur chrétienne efface les fautes que vous ont fait faire tant de complaisances mondaines. Si l'innocence a sa couronne, la pénitence a aussi la sienne. Jésus est venu chercher les pécheurs ; et Marie, tout innocente qu'elle est, leur doit la plus grande partie de sa gloire ; puisqu'elle n'aurait pas été la mère d'un Dieu, si le désir de délivrer les pécheurs n'avait invité sa miséricorde à se revêtir d'une chair mortelle. S'il reste encore quelque dureté, que les larmes de cet enfant l'amollissent.

[1] *Joan.* XIX, 26.

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Marie, combien heureuse d'être mère de son Sauveur. Amour dont elle a été transportée pour lui. A quel degré de gloire elle doit être élevée dans le ciel. Quels étaient les sentiments d'affection de Jésus pour elle. Liaison étroite qu'elle a avec nous par sa qualité de Mère des fidèles. Erreur de la plupart de ceux qui se croient ses dévots. Qui sont ceux qu'elle admet au nombre de ses enfants.

Quis, putas, puer iste erit?

Quel pensez-vous que sera cet enfant? Luc. I, 66.

Avant la naissance du sauveur Jésus, tout ce qu'il y avait de gens de bien sur la terre, qui vivaient attendant la rédemption d'Israël, ne faisaient autre chose que soupirer après sa venue; et par des vœux ardents pressaient le Père éternel d'envoyer bientôt à son peuple son unique libérateur : que si parmi leurs désirs il leur paraissait quelque signe que ce temps bienheureux approchât, il n'est pas croyable avec combien de transports toutes les puissances de leurs âmes éclataient en actions de grâces. Si donc ils eussent appris à la naissance de la sainte Vierge qu'elle devait être sa mère, combien l'auraient-ils embrassée, et quel aurait été l'excès de leur ravissement, dans l'espérance qu'ils auraient conçue d'être présents à ce jour si beau, auquel le Désiré des nations commencerait à paraître au monde ! Ainsi ces peuples aveugles, qui, pour être trop passionnés admirateurs de cette lumière qui nous éclaire, défèrent des honneurs divins au soleil qui en est le père, commencent à se réjouir sitôt qu'ils découvrent au ciel son avant-courrière l'aurore. C'est pourquoi, ô heureuse Marie, nous qui leur avons succédé, nous prenons part à leurs sentiments : mais d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante, et couronner votre berceau ; non certes de lis et de roses, mais de ces fleurs sacrées que le Saint-Esprit fait éclore ; je veux dire, de saints désirs et de sincères louanges.

Monseigneur, c'est la seule chose que vous entendrez de moi aujourd'hui. L'histoire parlera assez de vos grandes et illustres journées, de vos siéges si mémorables, de vos fameuses expéditions, et de toute la suite de vos actions immortelles. Pour moi, je vous l'avoue, Monseigneur, si j'avais à louer quelque chose, je parlerais bien plutôt de cette piété véritable, qui vous fait humblement déposer au pied des autels cet air majestueux, et cette pompe qui vous environne. Je louerais hautement la sagesse de votre choix, qui vous a fait souhaiter d'avoir dans votre maison l'exemple d'une vertu si rare, par lequel nous pouvons convaincre les esprits les plus libertins, qu'on peut conserver l'innocence parmi les plus grandes faveurs de la cour; et dans une prudente conduite, une simplicité chrétienne. Je dirais de plus, Monseigneur, que votre généreuse bonté vous a gagné pour jamais l'affection de ces peuples; et si peu que je voulusse m'étendre sur ce sujet, je le verrais confirmé par des acclamations publiques. Mais encore qu'il soit vrai que l'on vous puisse louer, vous et cette incomparable duchesse, sans aucun soupçon de flatterie; en la place où je suis, il faut que j'en évite jusqu'à la moindre apparence. Je sais que je dois ce discours, et vous vos attentions, à la très-heureuse Marie. Ce n'est donc plus à vous que je parle, sinon pour vous conjurer, Monseigneur, de joindre vos prières aux miennes et à celles de tout ce peuple : afin qu'il plaise à Dieu m'envoyer son Saint-Esprit par l'intercession de sa sainte épouse, que nous allons saluer par les paroles de l'ange: *Ave.*

Pour procéder avec ordre, réduisons tout cet entretien à quelques chefs principaux. Je dis, ô aimable Marie, que vous serez à jamais bienheureuse d'être mère de mon Sauveur : car, étant mère de Jésus-Christ, vous aurez pour lui une affection sans égale ; ce sera votre premier avantage. Aussi vous aimera-t-il d'un amour qui ne souffrira point de comparaison; c'est votre seconde prérogative. Cette sainte société que vous aurez avec lui, vous unira pour jamais très-étroitement à son Père; voilà votre troisième excellence. Enfin, dans cette union avec le Père éternel, vous deviendrez la mère des fidèles qui sont ses enfants, et les frères de votre fils; c'est par ce dernier privilége que j'achèverai ce discours.

Je vous vois surpris, ce me semble : peut-être que vous jugez que ce sujet est trop vaste, et que mon discours sera trop long, ou du moins embarrassé d'une matière si ample; et toutefois il n'en sera pas ainsi, moyennant l'assistance divine. Nous avancerons pas à pas pour ne point confondre les choses, établissant par des raisons convaincantes la dignité de Marie sur sa maternité glorieuse : et encore que je reconnaisse que ces vérités sont très-hautes, je ne désespère pas de les déduire aujourd'hui avec une méthode facile. J'avoue que c'est me promettre beaucoup; et à Dieu ne plaise, fidèles, que je l'attende de mes propres forces : j'espère que ce grand Dieu, qui inspire qui il lui plaît, me donnera la grâce aujourd'hui de glorifier son saint nom en la personne de la sainte Vierge. Le père s'intéressera

pour sa fille bien-aimée; le fils pour sa chère mère; le Saint-Esprit pour sa chaste épouse. Animé d'une si belle espérance, que puis-je craindre dans cette entreprise? J'entre donc en matière avec confiance; chrétiens, rendez-vous attentifs.

PREMIER POINT*.

Dites-moi, je vous prie, chrétiens, après les choses que vous avez ouïes, quelle opinion avez-vous de cet aimable enfant qui vient de naître? quel sera-t-il à votre avis dans le progrès de son âge? *Quis, putas, puer iste erit?* Pour moi, je ne puis que je ne m'écrie : O fille mille et mille fois bienheureuse d'être prédestinée à un amour si excessif pour celui qui seul mérite nos affections!

Vous n'ignorez pas que l'amour du Seigneur Jésus, c'est le plus beau présent dont Dieu honore les saints. Dès le commencement des siècles, il était, bien qu'absent, les délices des patriarches. Abraham, Isaac et Jacob ne pouvaient presque modérer leur joie, quand seulement ils songeaient qu'un jour il naîtrait de leur race Vous donc, ô heureuse Marie, vous qui le verrez sortir de vos bénites entrailles; vous qui le contemplerez sommeillant entre vos bras, ou attaché à vos chastes mamelles, comment n'en serez-vous point transportée? En suçant votre lait virginal, ne coulera-t-il pas en votre âme l'ambroisie de son saint amour? et quand il commencera de vous appeler sa mère d'une parole encore bégayante; et quand vous l'entendrez payer à Dieu son Père le tribut des premières louanges, sitôt que sa langue enfantine se sera un peu dénouée; et quand vous le verrez dans le particulier de votre maison, souple et obéissant à vos ordres, combien grandes seront vos ardeurs!

Mais disons encore qu'une des plus grandes grâces de Dieu, c'est de penser souvent au Sauveur. Oui, certes, il le faut reconnaître, son nom est un miel à la bouche; c'est une lumière à nos yeux, c'est une flamme à nos cœurs[1] : il y a je ne sais quelle grâce, que Dieu a répandue et dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions; y penser, c'est la vie éternelle. Pensez-y souvent, ô fidèles; sans doute vous y trouverez une consolation incroyable. C'était toute la douceur de Marie : nous voyons dans les Évangiles que tout ce que lui disait son fils, tout ce qu'on lui disait de son fils, elle le conservait, elle le repassait mille et mille fois en son cœur : *Maria autem conservabat omnia verba hæc in corde suo*[1]. Il tenait si fort à son âme, qu'aucune force ni violence n'était capable de l'en distraire : car il eût fallu lui tirer de ses veines jusqu'à la dernière goutte de ce sang maternel, qui ne cessait de lui parler de son fils. Comme on voit que les mères prennent une part tout extraordinaire à toutes les actions de leurs fils, [ainsi Marie prenait le plus vif intérêt à tout ce qui regardait son cher fils.] Quelle admiration de sa vie! quels charmes dans ses paroles, quelle douleur dans sa passion! quel sentiment de sa charité! quel contentement de sa gloire! et après qu'il fut retourné à son père, quelle impatience de le rejoindre!

Le docte saint Thomas, traitant de l'inégalité qui est entre les bienheureux[2], dit que ceux-là jouiront plus abondamment de la présence divine, qui l'auront en ce monde le plus ardemment désirée; parce que, comme dit ce grand homme, la douceur de la jouissance va à proportion des désirs. Comme une flèche qui part d'un arc bandé avec plus de violence, prenant son vol au milieu des airs avec une plus grande roideur, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée; de même l'âme fidèle pénétrera plus avant dans l'abîme de l'essence divine, le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs. Que si le grand apôtre saint Paul, frappé au vif en son âme de l'amour de Notre-Seigneur, brûle d'une telle impatience de l'aller embrasser en sa gloire, qu'il voudrait voir bientôt ruinée cette vieille masure du corps qui le sépare de Jésus-Christ : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*[3]; jugez des inquiétudes et des douces émotions que peut ressentir le cœur d'une mère. Le jeune Tobie, par une absence d'un an, perce celui de sa mère d'inconsolables douleurs[4] : quelle différence entre mon Sauveur et Tobie!

S'il est donc vrai, sainte enfant qui nous fournissez aujourd'hui un sujet de méditation si pieux; s'il est vrai que votre grandeur doive croître selon la mesure de vos désirs, quelle place assez auguste vous pourra-t-on trouver dans le ciel? ne faudra-t-il pas que vous passiez toutes les hiérarchies angéliques pour courir à notre Sauveur? C'est là qu'ayant laissé bien loin au-dessous de vous tous les ordres des prédestinés; tout éclatante de gloire, et attirant sur vous les regards de toute la cour céleste, vous irez prendre place près du trône de votre cher fils, pour jouir à jamais de ses plus secrètes faveurs. C'est là qu'étan

* Bossuet, pour commencer son discours, renvoie ici à un sermon sur la Compassion de la sainte Vierge, imprimé dans ce volume, et il se proposait d'en prendre depuis l'alinéa, *Je dis donc*, jusqu'à l'alinéa, *Et que dirai-je, etc.* exclusivement.

[1] *S. Bernard. Serm.* XV *in Cant.* n° 6, t. I, col. 1311

[1] *Luc.* II, 19.
[2] *I part. Quæst.* XII, *Art.* XI.
[3] *Phil.* I, 23.
[4] *Tob.* V, 23 et seqq.

charmée d'une ravissante douceur dans ses embrassements si ardemment désirés, vous parlerez à son cœur avec une efficacité merveilleuse. Eh! quel autre que vous aura plus de pouvoir sur ce cœur, puisque vous y trouverez une si fidèle correspondance; je veux dire l'amour filial qui sera d'intelligence avec l'amour maternel, qui s'avancera pour le recevoir, et qui préviendra ses désirs?

Nous voilà tombés insensiblement sur l'amour dont le Fils de Dieu honore la sainte Vierge. Fidèles, que vous en dirai-je? si je n'ai pu dépeindre l'affection de la mère selon son mérite, je pourrai encore moins vous représenter celle du fils; parce que je suis assuré qu'autant que Notre-Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, d'autant est-il meilleur fils qu'elle était bonne mère. Mais en demeurerons-nous là, chrétiens? cherchons, cherchons encore quelque puissante considération dans la doctrine des Évangiles; c'est la seule qui touche les cœurs : une seule parole de l'Évangile a plus de pouvoir sur nos âmes, que toute la véhémence et toutes les inventions de l'éloquence profane. Disons donc, avec l'aide de Dieu, quelque chose de l'Évangile : et qu'y pouvons-nous voir de plus beau, que ces admirables transports avec lesquels le Seigneur Jésus a aimé la nature humaine? Permettez-moi en ce lieu une brève digression : elle ne déplaira pas à Marie, et ne sera pas inutile à votre instruction ni à mon sujet.

Certes, ce nous doit être une grande joie de voir que notre Sauveur n'a rien du tout dédaigné de ce qui était de l'homme : il a tout pris, excepté le péché; je dis tout jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Je ne le puis pardonner à ces hérétiques qui ayant osé nier la vérité de sa chair, ont nié par conséquent que ses souffrances et ses passions fussent véritables. Ils se privaient eux-mêmes d'une douce consolation : au lieu que reconnaissant que toutes ces choses sont effectives, quelque affliction qui me puisse arriver, je serai toujours honoré de la compagnie de mon Maître. Si je souffre quelque nécessité, je me souviens de sa faim et de sa soif, et de son extrême indigence : si l'on fait tort à ma réputation, « il a été rassasié d'opprobres, » comme il est dit de lui[1] : si je me sens abattu par quelques infirmités, il en a souffert jusqu'à la mort : si je suis accablé d'ennuis, que je m'en aille au jardin des Olives; je le verrai dans la crainte, dans la tristesse, dans une telle consternation, qu'il sue sang et eau dans la seule appréhension de son supplice. Je n'ai jamais ouï dire que cet accident fût arrivé à d'autres personnes qu'à lui; ce qui me fait dire que jamais homme n'a eu les passions ni si tendres, ni si délicates, ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'elles aient toujours été extrêmement modérées : parce qu'elles étaient parfaitement soumises à la volonté de son Père.

Mais de là, me direz-vous, que s'ensuit-il pour le sujet que nous traitons? C'est ce qu'il m'est aisé de vous faire voir. Quoi donc, notre maître se sera si franchement revêtu de ces sentiments de faiblesse qui semblaient en quelque façon être indignes de sa personne; ces langueurs extrêmes, ces vives appréhensions, il les aura prises si pures, si entières, si sincères : et que sera-ce après cela de l'affection envers les parents; étant très-certain que dans la nature même il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire, particulièrement à l'égard d'une mère telle qu'était l'heureuse Marie : car, enfin, elle était la seule en ce monde à qui il eût obligation de la vie; et j'ose dire de plus qu'en recevant d'elle la vie il lui est redevable et d'une partie de sa gloire, et même en quelque façon de la pureté de sa chair : de sorte que cet avantage, qui ne peut convenir à aucune autre mère qu'à celle dont nous parlons, l'obligeait d'autant plus à redoubler ses affections!

Et n'appréhendez pas, chrétiens, que je veuille déroger à la grandeur de mon Maître par cette proposition, qui n'en est pas moins véritable; bien qu'elle paraisse peut-être un peu extraordinaire, du moins au premier abord : mais je prétends l'établir sur une doctrine si indubitable de l'admirable saint Augustin, que les esprits les plus contentieux seront contraints d'en demeurer d'accord. Ce grand homme considérant que la concupiscence se mêle dans toutes les générations ordinaires, ce qui n'est que trop véritable pour notre malheur, en tire cette conséquence : que cette maudite concupiscence, qui corrompt tout ce qu'elle touche, infecte tellement la matière qui se ramasse pour former nos corps, que la chair qui en est composée en contracte aussi une corruption nécessaire. C'est pourquoi dans la résurrection, où nos corps seront tout nouveaux, c'est-à-dire, tout éclatants et tout purs, ils renaîtront, non de la volonté de l'homme ni de la volonté de la chair, mais du souffle de l'Esprit de Dieu, qui prendra plaisir de les animer quand ils auront laissé à la terre les ordures de leur première génération. Or, comme ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette vérité, je me contenterai de vous dire, comme pour une preuve infaillible, que c'est la doctrine de saint Augustin, que vous trouverez merveilleusement expliquée en mille beaux en-

[1] *Thren.* III, 30.

droits de ses excellents écrits particulièrement dans ses savants livres contre Julien.

Cela étant ainsi, remarquez exactement, s'il vous plaît, ce que j'infère de cette doctrine. Je dis que si ce commerce ordinaire, parce qu'il a quelque chose d'impur, fait passer en nos corps un mélange d'impureté; nous pouvons assurer au contraire, que le fruit d'une chair virginale tirera d'une racine si pure une pureté merveilleuse. Cette conséquence est certaine, et c'est une doctrine constante que le saint évêque Augustin a prise dans les Écritures [1] : et d'autant que le corps du Sauveur, je vous prie, suivez sa pensée; d'autant, dis-je, que le corps du Sauveur devait être plus pur que les rayons du soleil, de là vient, dit ce grand personnage, qu'il s'est choisi dès l'éternité une mère vierge, afin qu'elle l'engendrât sans aucune concupiscence par la seule vertu de la foi : *Ideo virginem matrem, pia fide sanctum germen in se fieri promerentem, de qua crearetur elegit* [*].

Après ces grands avantages qui sont préparés à Marie, ô Dieu, quel sera un jour cet enfant? *Quis, putas, puer iste erit?* Heureuse mille et mille fois d'aimer si fort le Sauveur, d'être si fort aimée du Sauveur! aimer le Fils de Dieu, c'est une grâce que les hommes ne reçoivent que de lui-même; et parce que Marie est sa mère, et qu'une mère aime naturellement ses enfants : ce qui est grâce pour tous les autres, lui est comme passé en nature. D'autre part, être aimé du Fils de Dieu est une pure libéralité dont il daigne honorer les hommes; et parce qu'il est fils de Marie, et qu'il n'y a point de fils qui ne soit obligé de chérir sa mère : ce qui est libéralité pour les autres, à l'égard de la sainte Vierge devient une obligation. S'il l'aime de cette sorte, il faudra par nécessité qu'il lui donne : il ne lui pourra donner autre chose que ses propres biens. Les biens du Fils de Dieu sont les vertus et les grâces; c'est son sang innocent qui les fait inonder sur les hommes : et à quel autre pensez-vous qu'il donnerait plus de part à son sang, qu'à celle dont il a tiré tout son sang? Pour moi, il me semble que ce sang précieux prenait plaisir de ruisseler pour elle à gros bouillons sur la croix, sentant bien qu'en elle était la source de laquelle il était premièrement découlé. Bien plus, ne savons-nous pas que le Père éternel ne peut s'empêcher d'aimer tout ce qui touche de près à son Fils? N'est-ce pas en sa personne que le ciel et la terre s'embrassent et se réconcilient? n'est-il pas le nœud éternel des affections de Dieu et des hommes? n'est-ce pas là toute notre gloire, et le seul fondement de nos espérances? Comment n'aimera-t-il donc pas la très-heureuse Marie, qui vivra avec son Fils dans une société si parfaite? Tout cela semble établi sur des maximes inébranlables. Mais d'autant que quelques-uns pourraient se persuader que cette sainte société n'a point d'autres liens que ceux de la chair et du sang, mettons la dernière main à l'ouvrage que nous avons commencé : faisons voir en ce lieu, comme nous l'avons promis, avec quels avantages la sainte Vierge est entrée dans l'alliance du Père éternel par sa maternité glorieuse.

SECOND POINT.

C'est ici le point le plus haut et le plus difficile de tout le discours d'aujourd'hui, pour lequel toutefois il ne sera pas besoin de beaucoup de paroles; parce que nos raisonnements précédents en facilitent l'entrée, et que ce ne sera que comme une suite de nos premières considérations. Or, pour vous expliquer ma pensée, j'ai à vous proposer une doctrine sur laquelle il est nécessaire d'aller avec retenue, de peur de tomber dans l'erreur; et plût à Dieu que je pusse la déduire aussi nettement qu'elle me semble solide. Voici donc de quelle façon je raisonne : cet amour de la Vierge, dont je vous parlais tout à l'heure, ne s'arrêtait pas à la seule humanité de son fils. Non, certes, il allait plus avant; et par l'humanité, comme par un moyen d'union, il passait à la nature divine, qui en est inséparable. C'est une haute théologie qu'il nous faut tâcher d'éclaircir par quelque chose de plus intelligible. N'est-il pas vrai qu'une bonne mère aime tout ce qui touche à la personne de son fils? J'ai déjà dit cela bien des fois, et je ne le recommence pas sans raison. Je sais bien qu'elle va quelquefois plus avant, qu'elle porte son amitié jusqu'à ses amis, et généralement à toutes les choses qui lui appartiennent; mais particulièrement pour ce qui regarde la propre personne de son fils : vous savez qu'elle y est sensible au dernier point. Je vous demande maintenant, qu'était la divinité au fils de Marie : comment touchait-elle à sa personne? lui était-elle étrangère? Je ne veux point ici vous faire de questions extraordinaires; j'interpelle seulement votre foi : qu'elle me réponde. Vous dites tous les jours, en récitant le Symbole, que vous croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est né de la vierge Marie : celui que vous reconnaissez pour le Fils de Dieu tout-puissant, et celui qui est né de la Vierge, sont-ce deux personnes. Sans doute ce n'est pas ainsi que vous l'entendez. C'est le même qui, étant Dieu et homme selon

[1] *De Pecc. merit.* lib. II, n° 38, t. X, col. 61.

[*] L'auteur renvoie encore ici au second sermon sur la Compassion de la sainte Vierge, déjà cité.

la nature divine, est le Fils de Dieu, et selon l'humanité le fils de Marie. C'est pourquoi nos saints Pères ont enseigné que la Vierge est mère de Dieu. C'est cette foi, chrétiens, qui a triomphé des blasphèmes de Nestorius, et qui jusqu'à la consommation des siècles fera trembler les démons. Si je dis après cela que la bienheureuse Marie aime son fils tout entier, quelqu'un de la compagnie pourra-t-il désavouer une vérité si plausible? Par conséquent, ce fils qu'elle chérissait tant, elle le chérissait comme un Homme-Dieu : et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre, je suis contraint d'élever bien haut mon esprit, pour avoir recours à un grand exemple, je veux dire, à l'exemple du Père éternel.

Depuis que l'humanité a été unie à la personne du Verbe, elle est devenue l'objet nécessaire des complaisances du Père. Ces vérités sont hautes, je l'avoue; mais comme ce sont des maximes fondamentales du christianisme, il est important qu'elles soient entendues de tous les fidèles; et je ne veux rien avancer que je n'en allègue la preuve par les Écritures. Dites-moi, s'il vous plaît, chrétiens; quand cette voix miraculeuse éclata sur le Thabor de la part de Dieu : « Celui-ci est mon « Fils bien-aimé dans lequel je me suis plu [1]; » de qui pensez-vous que parlât le Père éternel? n'était-ce pas de ce Dieu revêtu de chair, qui paraissait tout resplendissant aux yeux des apôtres? Cela étant ainsi, vous voyez bien, par une déclaration si authentique, qu'il étend son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils; et qu'ayant uni si étroitement la nature humaine avec la divine, il ne les veut plus séparer dans son affection. Aussi est-ce là, si nous l'entendons bien, tout le fondement de notre espérance, quand nous considérons que Jésus, qui est homme tout ainsi que nous, est reconnu et aimé de Dieu comme son Fils propre.

Ne vous offensez pas, si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la sainte Vierge, et que son amour embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son fils, que la main puissante de Dieu a si bien unies : car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a par ce moyen associée en quelque façon à sa génération éternelle. Fidèles, entendez ce mystère. C'est l'associer à sa génération, que de la faire mère d'un même Fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme associée à sa génération éternelle, il était convenable qu'il coulât en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils; cela est bien digne de sa sagesse. Comme sa providence dispose toutes choses avec une justesse admirable, il fallait qu'il imprimât dans le cœur de la sainte Vierge une affection qui passât bien loin la nature, et qu'il allât jusqu'au dernier degré de la grâce, afin qu'elle eût pour son fils des sentiments dignes d'une mère de Dieu, et dignes d'un Homme-Dieu.

Après cela, ô Marie, quand j'aurais l'esprit d'un ange et de la plus sublime hiérarchie, mes conceptions seraient trop ravalées pour comprendre l'union très-parfaite du Père éternel avec vous. « Dieu a tant aimé le monde, dit notre Sau« veur [1], qu'il lui a donné son Fils unique. » Et en effet, comme remarque l'apôtre [2], « nous don« nant son Fils, ne nous a-t-il pas donné toute « sorte de biens avec lui? » que s'il nous a fait paraître une affection si sincère, parce qu'il nous l'a donné comme Maître et comme Sauveur; l'amour ineffable qu'il avait pour vous, lui a fait concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient; et pour établir avec vous une société éternelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le Père du vôtre. O prodige! ô abîme de charité! quel esprit ne se perdrait pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce commun Fils, le nœud inviolable de votre sainte alliance, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre : lui, plein d'une divinité impassible; vous, revêtue, pour lui obéir, d'une chair mortelle?

Croissez donc, ô heureuse enfant, croissez à la bonne heure; que le ciel propice puisse faire tomber sur votre tête innocente les plus douces de ses influences! croissez, et puissent bientôt toutes les nations de la terre venir adorer votre fils! puisse votre gloire être reconnue de tous les peuples du monde, auxquels votre enfantement donnera une paix éternelle! Pour nous, mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante, et jeter sur votre berceau non des roses et des lis, mais des bouquets sacrés de désirs ardents et de sincères louanges. Certes, je l'avoue, Vierge sainte, celles que je vous ai données sont beaucoup au-dessous de vos grandeurs, et beaucoup au-dessous de mes vœux; et toutefois je me sens ébloui d'avoir si longtemps contemplé, quoiqu'à travers tant de nuages, ce

[1] *Matth.* XVII, 5.

[1] *Joan.* III, 16.
[2] *Rom.* VIII, 32.

haut éclat qui vous environne : je suis contraint de baisser la vue. Mais comme nos faibles yeux éblouis des rayons du soleil dans l'ardeur de son midi, l'attendent quelquefois pour le regarder plus à leur aise lorsqu'il penche sur son couchant, dans lequel il semble à nos sens qu'il descende plus près de la terre : ainsi étant étonné, ô Vierge admirable, d'avoir osé vous considérer si longtemps dans cette qualité éminente de mère de Dieu, qui vous approche si près de la Majesté divine, et vous élève si fort au-dessus de nous; il faut, pour me remettre, que je vous considère un moment dans la qualité de mère des fidèles, qui vous abaisse jusqu'à nous par une miséricordieuse condescendance, et vous fait, pour ainsi dire, descendre jusqu'à nos faiblesses, auxquelles vous compatissez avec une piété maternelle. Je ne m'éloignerai point des principes que j'ai posés; mais il faut que je tâche d'en tirer quelques instructions. Achevons, chrétiens, achevons; il est temps désormais de conclure.

Intercédez pour nous, ô sainte et bienheureuse Marie : car, comme dit votre dévot saint Bernard[1], quel autre peut, plutôt que vous, parler au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Vous y avez une fidèle correspondance, je veux dire, l'amour filial qui viendra accueillir l'amour maternel, et même qui préviendra ses désirs : et partant, que ne devons-nous point espérer de vos pieuses intercessions?

Certes, fidèles, il n'est pas croyable quelle utilité il nous en revient, et c'est avec beaucoup de raison que l'Église, répandue par toute la terre, nous exhorte à nous mettre sous sa protection spéciale. Mais toutefois je ne craindrai point de vous dire, que plusieurs se trompent dans la dévotion de la Vierge : plusieurs croient lui être dévots, qui ne le sont pas : plusieurs l'appellent mère, qu'elle ne reconnaît pas pour enfants : plusieurs implorent son assistance, à qui cette Vierge très-pure n'accorde pas le secours de ses prières. Apprenez donc, chérétiens, apprenez quelle est la vraie dévotion pour la sainte Vierge; de peur que, ne l'ayant pas comme il faut, vous ne perdiez toute l'utilité d'une chose qui pourrait vous être fructueuse.

Quand l'Église invite tous ses enfants à se recommander aux prières des saints qui règnent avec Jésus-Christ, elle considère, sans doute, que nous en retirons divers avantages très-importants. Mais je ne craindrai point de vous assurer que le plus grand de tous, c'est qu'en honorant leurs vertus cette pieuse commémoration nous enflamme à imiter l'exemple de leur bonne vie : autrement, c'est en vain, chrétiens, que nous choisissons pour patrons ceux dont nous ne voulons pas être les imitateurs. « Il faut, dit saint « Augustin, qu'ils trouvent en nous quelques tra- « ces de leurs vertus, pour qu'ils daignent s'inté- « resser pour nous auprès du Seigneur : » *Debent enim in nobis aliquid recognoscere de suis virtutibus, ut pro nobis dignentur Domino supplicare*[1] : de sorte que c'est une prétention ridicule, de croire que la très-sainte mère de Dieu admette au nombre de ses enfants ceux qui ne tâchent pas de se conformer à ce beau et admirable exemplaire.

Et qu'imiterons-nous particulièrement de la sainte Vierge, si ce n'est cet amour si fort et si tendre, qu'elle a eu pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est, comme vous avez vu, la plus vive source des excellences et des perfections de Marie? d'ailleurs que pouvons-nous faire qui lui plaise plus, que d'attacher toutes nos affections à celui qui a été et sera éternellement toutes ses délices? enfin qu'y a-t-il qui nous soit ni plus nécessaire, ni plus honorable, ni plus doux et plus agréable que cet amour? quelle plus grande nécessité, que d'aimer celui dont il est écrit : « Si « quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus- « Christ, qu'il soit anathème[2]? » Et quel plus grand honneur, que d'aimer un Dieu? et quelle plus ravissante douceur, que d'aimer uniquement un Dieu-Homme?

Certes, fidèles, rien n'est plus vrai : Dieu est infiniment aimable en lui-même : mais quand je considère ce Dieu fait homme, je me perds; et je ne sais plus ni que dire ni que penser; et je conçois, ce me semble, sensiblement que je suis la plus méchante, la plus déloyale, la plus ingrate, la plus méprisable des créatures, si je ne l'aime par-dessus toutes choses. Car qu'est-ce, fidèles, que ce Dieu Jésus? qu'est-ce autre chose qu'un Dieu nous cherchant, un Dieu se familiarisant avec nous, un Dieu brûlant d'amour pour nous, un Dieu se donnant à nous tout entier, et qui, se donnant à nous tout entier, pour toute récompense ne veut que nous? Ingrat mille et mille fois qui ne l'aime pas : malheureux et infiniment malheureux qui ne l'aime pas, et qui ne comprend pas combien doux est cet amour aux âmes pieuses. Fidèles, nous devrions être honteux de ce que le seul nom de Jésus n'échauffe pas incontinent nos esprits, de ce qu'il n'attendrit pas nos affections.

Donc si vous voulez plaire à Marie, faites tout pour Jésus; vivez en Jésus, vivez de Jésus : c'est l'unique moyen de gagner le cœur de cette bonne

[1] *Ad B. Virg. Serm. Panegyr.* n° 7, *int. Op. S. Bern.* t. II, col. 690

[1] *Serm. de Symbolo*, cap. XIII; *in Append.* t. VI, col. 282.
[2] I. *Cor.* XV, 22.

mère, si vous imitez son affection. Elle est mère de Jésus-Christ; nous sommes ses membres : elle a conçu la chair de Jésus; nous la recevons : son sang est coulé dans nos veines par les sacrements; nous en sommes lavés et nourris : et Jésus lui-même, comme on lui disait : « Votre mère et vos « frères vous cherchent, » étend ses mains à ses disciples, disant : « Voilà ma mère, voilà mes « frères; et celui qui fait la volonté de mon Père « céleste, celui-là est mon frère, et ma sœur, et « ma mère [1]. » O douces et ravissantes paroles, les fidèles sont ses frères! ce n'est pas assez; ils sont ses frères et ses sœurs : c'est trop peu, ils sont ses frères, ses sœurs et sa mère. Non, mes frères, notre Sauveur nous aime si fort, qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité, ni aucun degré d'alliance : il nous donne quel nom il nous plaît; nous lui touchons de si près qu'il nous plaît, pourvu que nous fassions la volonté de son Père céleste. Et quelle est la volonté du Père céleste, sinon que nous aimions son bien-aimé? « Celui-ci, dit-il [2], est mon Fils bien-aimé dans « lequel je me suis plu dès l'éternité. » Tout lui plaît en Jésus, et rien ne lui plaît qu'en Jésus, et il ne reconnaît pas pour siens ceux qui ne consacrent pas leur cœur à Jésus.

Ah! que je vous demande, fidèles, le faisons-nous? Notre Sauveur a dit : « Si quelqu'un veut « me suivre, qu'il renonce à soi-même [3]. » Qui de nous a renoncé à soi-même? « Tous cherchent « leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-« Christ » : *Omnes quæ sua sunt quærunt, non quæ Jesu Christi* [4]. Avez-vous jamais bien compris quel ouvrage c'est, et de quelle difficulté, que de renoncer à soi-même? Vous avez, dites-vous, quitté les mauvaises inclinations aux plaisirs mortels : Dieu vous en fasse la grâce par sa bonté! Mais une injure vous est demeurée sur le cœur; vous en poursuivez la vengeance : vous n'avez point renoncé à vous-même. Mais j'ai surmonté ce mauvais désir; c'est tout ce que Jésus-Christ demande de moi. Nullement, ne vous y trompez pas; ce n'est pas assez : recherchez les secrets de vos consciences; peut-être que l'avarice, peut-être que ce poison subtil de la vaine gloire, peut-être qu'un certain repos de la vie, un vain désir de plaire au monde, et cette inclination si naturelle aux hommes de s'élever toujours au-dessus des autres, ou quelqu'autre affection pareille règne en vous. Si cela est ainsi, vous n'avez point renoncé à vous-mêmes. Bref, considérez, chrétiens, nous sommes au milieu d'une infinité d'objets qui nous sollicitent sans cesse : tant qu'il y a une fibre de notre cœur qui est attachée aux choses mortelles, nous n'avons point renoncé à nous-mêmes; et par conséquent nous ne suivons pas celui qui a dit : « Si quelqu'un veut venir après « moi, qu'il renonce à soi-même. » Et si nous ne le suivons pas, où en sommes-nous?

Qui est donc celui, direz-vous, qui a vraiment renoncé à soi-même? Celui qui méprise le siècle présent, qui ne craint rien tant que de s'y plaire, qui regarde cette vie comme un exil; « qui use « des biens qu'elle nous présente comme n'en « usant pas, considérant sans cesse que la figure « de ce monde passe [1]; » qui soupire après Jésus-Christ, qui croit n'avoir aucun vrai bien ni aucun repos, jusqu'à ce qu'il soit avec lui. Celui-là a renoncé à soi-même, et peut présenter à Jésus un cœur qui lui sera agréable; parce qu'il ne brûle que pour lui seul. Si nous n'avons pas atteint cette perfection, comme sans doute nous en sommes bien éloignés, tendons-y du moins de toutes nos forces, si nous voulons être appelés chrétiens. Vivant ainsi, fidèles, vous pourrez prier la Vierge, avec confiance, qu'elle présente vos oraisons à son fils Jésus; vous serez ses véritables enfants en Notre-Seigneur Jésus-Christ : vous l'aimerez, elle vous aimera pour Notre-Seigneur Jésus-Christ; elle priera pour vous au nom de son fils Jésus-Christ, elle vous obtiendra la jouissance parfaite de son fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est l'unique félicité. *Amen.*

PRÉCIS D'UN SERMON

POUR LE MÊME JOUR.

Avantages qui discernent la naissance de Marie : biens qu'elle nous apporte.

Parmi tant de solennités par lesquelles la sainte Église rend hommage à la dignité de la très-heureuse Marie, les deux principales de toutes sont sa Nativité bienheureuse, et son Assomption triomphante : la première la donne à la terre; la seconde la donne au ciel. C'est pourquoi nous honorons ces deux jours d'une dévotion particulière; et l'estime que nous faisons d'un si grand présent, nous oblige à nous réjouir soit que le ciel la donne à la terre, soit que la terre la rende au ciel. Mais ce dernier jour, ce jour de triomphe est plutôt la fête des anges, et la sainte Nativité est la fête des hommes : et quoique la société bienheureuse qui unit l'Église, qui voyage en terre, avec les citoyens immortels de la céleste Jérusalem, [leur rende tous les biens communs;]

[1] *Marc.* III, 32, 33, 34, 35.
[2] *Matth.* III, 17.
[3] *Ibid.* XVI, 24.
[4] *Philipp.* II, 21.

[1] I. *Cor.* VII, 31.

néanmoins nous devons, ce semble, sentir plus de joie de la Nativité de Marie, puisque c'est véritablement notre fête. Célébrons donc [cette solennité avec un saint transport,] et implorons [avec confiance le secours de la mère de notre divin Sauveur.] *Ave.*

Encore que les hommes, enflés par la vanité, tâchent de se séparer les uns des autres, il ne laisse pas d'être véritable que la nature les a faits égaux, en les formant tous d'une même boue. Quelque inégalité qu'il paraisse entre les conditions, il ne peut pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, entre pourriture et pourriture, mortalité et mortalité. Les hommes combattent, autant qu'ils peuvent, cette égalité, et tâchent d'emporter le dessus et la préséance par les honneurs, par les charges, par les richesses ou par le crédit; et ces choses ont acquis tant d'estime parmi les hommes, qu'elles leur font oublier cette égalité naturelle de leur commune mortalité, et font qu'ils regardent les hommes, leurs semblables, comme s'ils étaient d'un ordre inférieur au leur. Mais la nature, pour conserver ses droits, et pour dompter l'arrogance humaine, a voulu imprimer deux marques par lesquelles tous les hommes fussent contraints de reconnaître leur égalité; l'une en la naissance, et l'autre en la mort; l'une au berceau, et l'autre au sépulcre; l'une au commencement, et l'autre à la fin; afin que l'homme, soit qu'il regarde devant, soit qu'il se retourne en arrière, voie toujours de quoi modérer son ambition, par ces marques de sa faiblesse et de son néant; et que cette infirmité du commencement et de la fin rendît le milieu plus modéré et plus équitable. *Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc*[1] : « Je suis sorti nu du ventre de « ma mère, et je retournerai nu dans le sein de « la terre. »

C'est pourquoi l'Écriture nous compare à des eaux coulantes : *Omnes quasi aqua dilabimur in terram*[2]. Comme les fleuves, quelque inégalité qu'il y ait dans leur course, sont en cela tous égaux, qu'ils viennent tous d'une source petite, de quelque rocher ou de quelque motte de terre, et qu'ils perdent enfin tous leur nom et leurs eaux dans l'Océan; là on ne distingue plus ni le Rhin, ni le Danube d'avec les plus petites rivières et les plus inconnues : ainsi les hommes commencent de même; et après avoir achevé leur course, après avoir fait, comme des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils se vont tous enfin perdre et confondre dans ce gouffre infini de la mort ou du néant, où l'on ne trouve plus ni César, ni Alexandre, ni tous ces augustes noms qui nous séparent; mais la corruption et les vers; la cendre et la pourriture qui nous égalent.

[1] *Job.* I, 21.
[2] II. *Reg.* XIV, 14.

[Il y a une entière] impossibilité à la nature de se discerner dans la vie et dans la mort. La seule puissance de Dieu le peut faire, comme maître de la nature : il l'a fait pour Marie; en sa mort, par amour, conservant son corps; en sa naissance, par les avantages qui nous y paraissent, et que j'ai à vous expliquer.

Deux choses discernent les hommes; le bien qu'ils reçoivent, et le bien qu'ils font : le premier honore leur abondance; le second, leur libéralité. Reconnaissons donc la naissance de la sainte Vierge miraculeusement discernée des autres, par les biens qu'elle y a reçus et par ceux qu'elle nous apporte.

PREMIER POINT.

Comme l'homme est composé de deux parties, il y a aussi deux sources générales de tous les biens qu'il peut recevoir en sa naissance; l'une, ce sont les parents; et l'autre, c'est Dieu : car nous ne recevons que nos corps par le ministère de nos parents; mais l'âme est d'un ordre supérieur, et elle a cet avantage : qu'aucune cause naturelle ne la peut produire. Elle demande les mains de Dieu, et ne souffre pas un autre ouvrier : si bien que les causes secondes ne font que préparer la demeure à cette âme d'une origine céleste; et après qu'elles ont disposé cette boue du corps, Dieu inspire le souffle de vie, c'est-à-dire, l'âme faite à son image, pour conduire et pour animer cette masse : de là donc ces deux sources. Voyons ce que Marie tire de l'une et de l'autre.

Pour cela, il faut entendre avant toutes choses quels étaient les parents de Marie. Pieux, chastes, charitables, vivant sans reproche dans la voie de Dieu. Il semble que cette sainteté s'arrête en ceux qui la possèdent, et qu'elle ne coule pas en leurs descendants : néanmoins il faut avouer que ce leur est un grand avantage. Saint Paul dit que « les enfants des fidèles sont saints[1]; « parce que, comme dit Tertullien, ils sont des« tinés à la sainteté, et par là au salut, » *quia sanctitati designati, ac per hoc etiam saluti*[2]. Dieu favorise les enfants à cause des pères : Salomon à cause de David, les Israélites à cause d'Abraham, Isaac et Jacob. C'est un grand avantage d'être consacré à Dieu, en naissant, par des mains saintes et innocentes. Mais il y a quelque chose de singulier en la nativité de Marie; car elle est la fille des prières de ses parents : l'union spi-

[1] I. *Cor.* VII, 14.
[2] *De Anim.* n° 39.

rituelle de leurs âmes a impétré la bénédiction que Dieu a donnée à la chaste union de leur mariage, et il était juste que Marie fût un fruit non tant de la nature que de la grâce; qu'elle vint plutôt du ciel que de la terre, et plutôt de Dieu que des hommes. Mais cela peut être commun à Marie avec beaucoup d'autres; Samuel, saint Jean-Baptiste, etc. : à Samuel, Anne seule pria; à saint Jean-Baptiste, Zacharie fut incrédule; à Isaac, Sara se prit à rire : ici concours des deux parents; Marie commence à les sanctifier et à les unir dans la charité.

Que dirons-nous donc de particulier? Elle tire de ses parents cette noblesse ancienne, qui la fait descendre des rois et des patriarches. La noblesse semble être un bien naturel; parce que nous l'apportons en naissant, non pas comme les richesses : il est de la nature de ceux qui sont plus précieux et plus estimés, en ce qu'on ne les peut acquérir. C'est le seul des avantages humains que le Fils de Dieu n'a pas voulu dédaigner, et c'est là ce qui la relève : car la noblesse dans les autres hommes n'est ordinairement qu'un titre inutile, qui ne sert de rien à ceux qui le portent, mais qui marque seulement la vertu de leurs ancêtres. Mais elle était nécessaire au Fils de Dieu, pour accomplir le mystère pour lequel il est envoyé du Père. Il fallait qu'il vînt des patriarches comme leur héritier, pour accomplir les promesses qui leur avaient été faites : il fallait qu'il vînt des rois de Juda, afin de rendre à David la perpétuité de son trône, que tant d'oracles lui avaient promise : l'alliance sacerdotale [lui était nécessaire,] parce qu'il devait être grand prêtre.

La noblesse de Jésus vient de Marie; mais Marie a cela de commun avec beaucoup d'autres, et nous tâchons de la distinguer. Elle a en elle le sang des rois et des patriarches, avec une dignité particulière; parce qu'elle l'a pour le verser immédiatement en la personne de Jésus-Christ, et pour l'unir à celui pour lequel il a été tant de fois consacré et conservé entier et incorruptible, parmi tant de désolations et une si longue suite d'années. De même que dans une fontaine tous les tuyaux contiennent la même eau; mais le dernier, par lequel elle rejaillit, la contient, ce semble, d'une manière plus noble, parce qu'il la contient pour la jeter bien haut au milieu des airs, et pour la verser dans le bassin de marbre ou de porphyre qu'on lui a richement orné et préparé avec tant de soin : ainsi ce sang des rois et des patriarches se rencontre dans la sainte Vierge comme dans le sacré canal d'où il doit rejaillir plus haut même que sa source; puisqu'il doit être uni à Dieu même, par où il doit être reçu en la personne du Fils de Dieu comme dans un bassin sacré, où il doit recevoir sa dernière perfection : où étant consacré et purifié, il répandra sa pureté et sa noblesse par toute la terre, et dans toute la race des enfants d'Adam; noblesse divine et spirituelle qui, au lieu d'être les enfants des hommes, nous fera devenir les enfants de Dieu.

Les biens qui viennent à Marie de la seconde source, qui est Dieu, sont l'avantage de la sanctification, qui lui est commun avec saint Jean-Baptiste; mais qui lui est aussi personnel, en ce que cette grâce est plus parfaite en elle que dans saint Jean : grâce singulière pour Marie; comme en Jésus la grâce de chef, à cause de sa qualité singulière, [renferme suréminemment] la grâce de l'apostolat, la grâce de précurseur, celle de prophète, [toutes les grâces que reçoivent ses membres.] [Mais pourrons-nous expliquer dignement] les caractères particuliers de la grâce de mère de Dieu, [dont Marie a été favorisée?] de quelle dignité [une grâce si étonnante ne relève-t-elle pas cette humble servante du Seigneur,] par l'union très-particulière [qu'elle lui procure avec le Sauveur dans le [mystère de l'incarnation! grâce inexplicable, [que nous ne saurions bien comprendre.]

SECOND POINT.

Les avantages que Marie nous apporte sont, l'espérance de voir bientôt Jésus-Christ; et de plus, l'espérance particulière d'obtenir [les secours qui nous sont nécessaires] par l'intercession de cette mère très-charitable de Jésus-Christ et de ses enfants.

Une nuit épouvantable [couvrait toute la terre de ses ténèbres] avant la venue du Sauveur des âmes : [mais à la naissance de Marie nous commençons à voir la lumière.] « La nuit est déjà « fort avancée, et le jour approche : » *Nox præcessit, dies autem appropinquavit* [1]. Aussi l'état de l'Évangile est-il comparé à la lumière : « Marchez comme des enfants de lumière : » *Ut filiis lucis ambulate* [2]. Jusque-là on ne rencontrait de toutes parts que des ténèbres : ténèbres d'ignorance et d'infidélité parmi les Gentils; ténèbres de figures, ombres épaisses parmi les Juifs : on ne connaissait pas la vie ni la félicité éternelle. Jésus était la voie pour nous y conduire. La nuit [où nous étions enfoncés, était une nuit] sans repos? parce que le repos ne se trouve qu'en Jésus-Christ. « Venez à moi, nous dit-il, vous tous qui « êtes fatigués, et je vous soulagerai, » *et ego reficiam vos* [3]. De là vient que comme des malades

[1] *Rom.* XIII, 12.
[2] *Ephes.* V, 8.
[3] *Matth.* XI, 28.

à qui la nuit ne donne pas le repos, et dont elle accroît le chagrin, les hommes s'écriaient : O si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre! *Utinam dirumperes cœlos et descenderes*[1]. O lumière, quand vous verrons-nous, et quand viendrez-vous dissiper toutes ces ombres qui nous environnent?

Marie vient pour nous apporter un commencement de lumière : ce n'est pas encore le jour; mais le jour sortira de son chaste sein. Nous ne voyons pas encore Jésus-Christ; mais nous voyons déjà en Marie ces grâces, ces vertus et ces dons qui le doivent attirer au monde. C'est le premier rayon qui commence à poindre; c'est le premier commencement du jour chrétien, en la naissance de la sainte Vierge. *Sicut in die, honeste ambulemus*[2] : « Marchons avec bienséance, comme « marchant durant le jour. » Bientôt, bientôt ce divin soleil s'avancera à pas de géant, comme parle le divin psalmiste, pour fournir sa carrière: *Exultavit ut gigas ad currendam viam*[3]; et sortant comme de son lit, du sein virginal de Marie, il portera sa lumière et sa chaleur du levant jusqu'au couchant.

Mais la bienheureuse Marie vient encore nous luire à propos contre l'obscurité du péché. Un homme et une femme nous avaient précipités dans le péché, et dans la mort éternelle : Dieu veut que nous soyons délivrés; et pour cela il destine une nouvelle Ève, aussi bien qu'un nouvel Adam : afin que les deux sexes [concourent à notre délivrance]. Réjouissons-nous donc, chrétiens; nous voyons déjà paraître au monde la moitié de notre espérance, la nouvelle Ève: il viendra bientôt, ce nouvel Adam, pour accomplir avec Marie la chaste et divine génération des enfants de la nouvelle alliance.

Le caractère de la grâce maternelle est inexplicable : il commence dès la nativité de Marie. Le Fils éternel de Dieu n'eut pas plutôt vu, au sein de son Père, celle d'où il devait prendre sa chair, qu'aussitôt il envoie son divin Esprit, pour prendre possession de ce divin temple, qui lui est préparé dès l'éternité, pour le consacrer de ses grâces, pour le rendre digne de lui dès ce premier moment. Il est à croire que les cieux s'ouvrirent, et que les anges coururent en foule pour honorer cette sainte vierge, qui était choisie pour être leur reine, et dont ils reconnurent la grandeur future par un caractère de gloire qui leur marquait la faveur de Dieu. L'ange qui fut destiné pour sa conduite, fut envoyé avec des ordres tout singuliers : quelques-uns veulent qu'il ait été d'un ordre supérieur. Mais n'entrerez point dans ce secret; accourons seulement pour honorer [les excellentes prérogatives de Marie. Ici deux écueils sont à éviter, l'impiété et la superstition.

Je sais bien, sainte Vierge, que votre grandeur n'a point empêché les bouches sacriléges des hérétiques de s'élever contre vous. Après avoir déchiré les entrailles de l'Église, qui était leur mère, ils se sont attaqués à la mère de leur Rédempteur : ils ont bien osé blasphémer contre lui, en niant votre perpétuelle virginité; et à présent que nous sommes assemblés pour admirer en vous les merveilles du Créateur, ils qualifient nos dévotions du titre d'idolâtrie : comme si vous étiez une idole sourde à nos vœux; ou si c'était mépriser la Divinité, que de vous prier de nous la rendre propice par vos intercessions; ou bien si votre fils se tenait déshonoré des soumissions que nous vous rendons à cause de lui. Mais quoi que l'enfer puisse entreprendre, nous ne cesserons jamais de célébrer vos louanges; et toutes les fois que la suite des années nous ramènera vos saintes solennités, l'Église catholique, répandue par toute la terre, s'assemblera dans les temples du Très-Haut, pour vous offrir, en unité d'esprit, les respects de tous les fidèles. Toujours nous vous sentirons propice à nos vœux; et quelque part du ciel où vous puissiez être élevée par-dessus tous les chœurs des anges, nos prières pénétreront jusqu'à vous, non point par la force des cris, mais par l'ardeur de la charité.

C'est à quoi je vous exhorte, peuples chrétiens: élevons d'un commun accord nos cœurs et nos voix, pour lui chanter un cantique de louanges. C'est vous qui êtes le refuge des pécheurs et la consolation des affligés. Lorsque Dieu, touché des misères du genre humain, envoya son Fils au monde, ce fut dans vos entrailles qu'il opéra cet ouvrage incompréhensible. Il donna Jésus-Christ aux hommes par votre moyen; mais s'il le leur donna comme Maître et comme Sauveur, l'amour éternel qu'il avait pour vous lui fit concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient; que vous engendrassiez dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité : et pour contracter avec vous une alliance immortelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le père du vôtre. O prodige! ô abîme de charité! qui nous donnera des conceptions assez hautes pour représenter quelles amours, quelles complaisances il a eues pour vous depuis que vous lui touchez de si près par ce nœud inviolable de votre sainte alliance, par ce commun fils, le gage de vos af-

[1] *Is.* LXIV, 1.
[2] *Rom.* XIII, 13.
[3] *Ps.* XVIII, 6.

fections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre : lui, plein d'une divinité impassible; vous, revêtue, pour lui obéir, d'une chair mortelle? C'est vous que le Saint-Esprit a remplie d'un germe céleste par de chastes embrassements; et se coulant d'une manière ineffable sur votre corps virginal, il y forma celui qui était l'espérance d'Israël et l'attente des nations; qui étant entré dans vos entrailles comme une douce rosée, en sortit comme une fleur de sa tige, ou comme un jeune arbrisseau d'une terre vierge, sans laisser, de façon ni d'autre, de vestige de son passage, pour accomplir ainsi cette prophétie de David : « Il descendra comme une « pluie, et comme la rosée qui dégouttera sur la « terre[1]; » et cette autre d'Isaïe : « Il s'élevera « comme une fleur, et comme une racine d'une « terre desséchée[2]. »

Ainsi le Verbe divin, voulant racheter les hommes, emprunta de vous de quoi payer la justice de son Père; et ne voyant point au monde de source plus belle, il puisa dans vos chastes flancs ce sang qui a lavé nos iniquités. C'est vous qui nous l'avez conservé dans sa tendre enfance: vous avez gouverné celui dont la sagesse administre tout l'univers; et lorsqu'il fut arrivé à sa dernière heure, la Providence vous amena au pied de sa croix pour participer de plus près à ce sacrifice. Ce fut là que le voyant déchiré de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule, pleurant et gémissant pour nous comme une pauvre victime; et d'autre part levant au ciel ses mains innocentes, priant avec ardeur, et surmontant par ses cris la colère de son Père, ainsi que le prêtre, vous sentîtes émouvoir vos compassions maternelles; et lui aussitôt, pour consoler vos douleurs, vous laisse en la personne de son cher disciple ses fidèles pour enfants.

O Vierge incomparable, secourez l'Église catholique, qui vous loue avec tant de sincérité, et abattez le pouvoir de ses ennemis. Nous ne vous demandons pas que vous armiez contre eux la colère du Tout-Puissant : non; l'Eglise ne peut avoir des sentiments si cruels. Apaisez plutôt sur eux l'ire formidable de Dieu, de peur qu'il ne venge ses temples profanés et la fureur qui leur a fait abolir, partout où ils ont passé, les marques de la piété de nos ancêtres; mais encore plus la perte de tant d'âmes, qu'ils ont arrachées à l'Église dans son propre sein. Ah! Vierge sainte, priez Dieu qu'il touche leurs cœurs; que sa grâce surmonte la dureté de ceux que leur orgueil et leurs intérêts ont abandonnés au sens réprouvé; qu'elle éclaire les simples et les ignorants, qui ont été séduits par le beau prétexte d'une feinte réformation : afin que les forces du christianisme étant réunies, nous réformions ensemble nos mœurs selon l'Évangile, et allions faire adorer par toute la terre Jésus-Christ crucifié, par qui, et en qui, et avec qui nous espérons régner éternellement dans le ciel, où nous conduise, etc.

[1] *Ps.* LXXI, 6.
[2] *Is.* LIII, 2.

PRÉCIS D'UN SERMON

POUR LE JOUR DE

LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

Adducentur in templum regis.

On les conduira dans le temple du roi. Ps. XLIV, 16.

Ouvrez-vous, sanctuaire, portes éternelles, voici le temple qu'on présente au temple, le sanctuaire au sanctuaire, l'arche véritable où repose le Seigneur effectivement à l'arche figurative où il ne repose qu'en image.

Retraite perpétuelle : adoration perpétuelle : renouvellement perpétuel. Retraite perpétuelle. Le monde corrompt, dissipe l'esprit et étourdit : il empêche d'écouter Dieu. Silence de l'âme et de toutes les passions, et de toutes les facultés, pour écouter Dieu.

Le monde vient chercher les religieuses. Ceux qui sont dans l'action viennent à ceux qui s'occupent de la contemplation, et tâchent de les attirer à leur tracas. Ainsi Marthe.

Fontaine scellée par la retraite. Eaux également corrompues soit que la fontaine s'écoule en la mer, soit que la mer coule dans la fontaine. Ainsi, soit que vous vous jetiez dans le monde, soit que le monde pénètre au dedans, [vous courez les mêmes risques.]

Entrée, au premier point. *Egredere*, « Sors : » sortir du monde : sortir de ses sens : sortir de ses passions. Toujours Dieu nous dit : *Egredere de cognatione tua* [1] : « Sors de ta parenté, » de toutes les choses qui te touchent.

Adoration perpétuelle. Complaisance à la volonté du Père. Faire sa cour à Dieu comme à son souverain. Jésus-Christ dit à son Père : « Oui, « mon Père, je vous en rends gloire, parce qu'il « vous a plu que cela fût ainsi : » *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te* [2]. Au ciel, [les saints, en témoignage de leur pleine adhésion à la volonté de leur Dieu, s'écrient] *Amen* [3]. Pour faire cette adoration, [il faut] aimer; l'amour veut adorer, et il ne se satisfait pas qu'il ne

[1] *Genes.* XII, 1.
[2] *Matth.* II, 26.
[3] *Apocal.* V, 14; VII, 12.

vive dans une dépendance absolue : c'est la nature de l'amour. Le profane même ne parle que d'hommages, que d'adoration, pour nous faire voir que pour être aimé il faut être quelque chose de plus qu'une créature.

Pour la présence perpétuelle, sans gêner l'esprit l'amour rappellera l'objet. On ne peut oublier longtemps ce qu'on aime : quand la mémoire l'oublierait, le cœur le rappellerait, irait le graver de nouveau avec des caractères de flamme.

Le cœur blessé se tourne toujours à celui d'où lui vient le trait. On ne dort pas même parmi le sommeil. *Ego dormio, et cor meum vigilat :* « Je dors, et mon cœur veille : » au moindre bruit de l'Époux, au moindre souffle de sa voix, [l'épouse s'empresse d'aller au-devant de lui.] *Vox dilecti mei pulsantis* [1] : « J'entends la voix de « mon bien-aimé qui frappe à ma porte. »

Renouvellement perpétuel. Deux infinités, le tout, le néant. Toujours croître, toujours décroître.: cela sans bornes.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION.

Grandeur du mystère de l'incarnation. Ordre merveilleux qui y est gardé. Méthode dont Dieu se sert pour guérir notre orgueil. Sentiments dans lequels nous devons entrer à la vue des abaissements du Verbe incarné. Combien son appauvrissement est étonnant : de quelle manière il relève la bassesse de notre nature.

Beatus venter qui te portavit.

Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté. Luc. XI, 27.

Dans cette auguste journée en laquelle le Père céleste avait résolu d'associer la divine vierge à sa génération éternelle, en la faisant mère de son Fils unique; comme il savait, chrétiens, que la fécondité de la nature n'était pas capable d'atteindre à un ouvrage si haut, il résolut aussi tout ensemble de lui communiquer un rayon de sa fécondité infinie. Aussitôt qu'il l'eut ainsi ordonné, cette chaste et bénite créature parut tout d'un coup environnée de son Saint-Esprit, et couverte de toutes parts de l'ombre de sa vertu toute-puissante. Le Père éternel s'approche en personne, qui ayant engendré en elle ce même Fils tout-puissant qu'il engendre en lui-même devant tous les siècles; par un miracle surprenant, une femme devient la mère d'un Dieu, et celui qui est si grand et si infini, si je puis parler de la sorte, qu'il n'avait pu jusqu'alors être contenu que dans l'immensité du sein paternel, se trouve en un instant renfermé dans ses entrailles bienheureuses.

Cependant comme Dieu lui-même avait entrepris la formation de ce corps dont le Verbe devait être revêtu, la nature et la convoitise, qui ont accoutumé de s'unir dans les conceptions ordinaires, eurent ordre de se retirer; ou plutôt la convoitise, déjà éloignée depuis fort longtemps du corps et de l'esprit de Marie, n'osa pas seulement paraître dans ce mystère de grâce et de sainteté : et pour ce qui est de la nature, qui est toujours respectueuse envers son auteur, elle n'avait garde de mettre la main dans un ouvrage qu'il entreprenait d'une manière si haute; mais s'arrêtant à considérer, non sans un profond étonnement, cette nouvelle manière de former et de faire naître un corps humain, elle crut que toutes ses lois allaient être à jamais renversées. C'est à peu près, chrétiens, ce qui s'accomplit aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge, et ce qui nous oblige de nous écrier avec cette femme de notre évangile, qu'elles sont vraiment bienheureuses. Mais comme le fond d'un si grand mystère est entièrement impénétrable, je n'ose pas seulement penser à vous en donner l'explication : et je me contenterai, chrétiens, de demander humblement à Dieu, qu'il lui plaise me donner ses saintes lumières, pour vous faire entendre les fruits infinis qui en reviennent à notre nature : encore cette grâce est-elle si grande, que je n'ose pas espérer de l'obtenir de moi-même.

Ce n'est plus une femme particulière; c'est toute l'Église catholique, qui, adorant aujourd'hui le Verbe divin incarné dans les entrailles de la sainte Vierge, s'écrie avec transport que ces entrailles sont bienheureuses, dans lesquelles s'est accompli un si grand mystère. Je me propose de vous faire entendre, autant que ma médiocrité le pourra permettre, la force de cette parole; et comme le bonheur de la sainte Vierge ne consiste pas seulement dans les grâces qui lui sont données, mais dans celles que nous recevons par son entremise, je vous expliquerai, si Dieu le permet, le miracle qui s'est fait en elle pour notre commune félicité : afin que vous compreniez avec combien de raison ses entrailles sont appelées bienheureuses. Je suivrai dans cette matière les traces que saint Augustin nous a marquées, et je réduirai à trois chefs ce qui s'opère aujourd'hui dans la sainte Vierge. « Regardez, dit ce saint « évêque, cette chaste servante de Dieu, vierge « et mère tout ensemble : » *Attende ancillam illam castam, et virginem et matrem.* « C'est là « que le Fils de Dieu a pris la forme d'esclave, « c'est là qu'il s'est appauvri, c'est là qu'il a en

[1] *Cant,* V 2.

« richi les hommes : » *Ibi accepit formam servi... ibi se pauperavit, ibi nos ditavit* [1]. Voilà trois choses, mes sœurs, que cette sainte journée a vues s'accomplir dans les entrailles de la sainte Vierge, l'humiliation, l'appauvrissement; permettez-moi d'user de ce mot, la libéralité du Verbe fait chair. Il y a pris la forme d'esclave, voilà qui marque l'humiliation ; il y a pris notre pauvreté, vous voyez comme il s'est ainsi appauvri lui-même; il nous a communiqué ses richesses, c'est par là qu'il a exercé sur nous sa libéralité infinie. Ce sont, mes sœurs, les trois grands ouvrages dans lesquels saint Augustin a cru renfermer tout ce qui s'accomplit aujourd'hui.

Et en effet, si nous entendons l'ordre et l'économie du mystère, nous verrons que tout est compris dans ces trois paroles : car, pour remonter jusqu'au principe, ce Dieu, qui prend une chair humaine dans le ventre sacré de Marie, ne se charge de notre nature, que dans le dessein de la réparer; et pour cela trois choses étaient nécessaires, de confondre notre orgueil, de relever notre bassesse, d'enrichir notre pauvreté. Il fallait confondre l'orgueil, qui était la plus grande plaie de notre nature, et le plus grand obstacle à la guérison; et pour cela est-il rien de plus efficace que de voir un Dieu rabaissé jusqu'à prendre la forme d'esclave? Mais l'ouvrage de notre salut n'est pas encore achevé, et l'orgueil étant confondu, il faut encourager la faiblesse ; de peur que notre nature, n'étant plus occupée que de son néant, n'osât pas même s'approcher de Dieu, ni même regarder le ciel, et au lieu qu'elle se perdait par l'orgueil, elle ne pérît encore plus par le désespoir. Pour lui donner du courage, « Dieu se fait pauvre, dit saint Augustin [2]; de « peur que l'homme pauvre, et misérable, étant « effrayé par l'éclat et la pompe de ses richesses, « n'ose pas s'approcher de lui avec sa pauvreté « et sa misère : » *Accepit paupertatem nostram, ne divitias ejus expavesceres, et ad eum accedere cum tua paupertate non auderes.*

Ayant donc ainsi relevé notre courage abattu, que reste-t-il maintenant à faire, sinon qu'il rende le bien à ceux auxquels il a déjà rendu l'espérance? et c'est ce qu'il fait, se donnant à nous avec ses trésors et ses grâces par son incarnation bienheureuse; par où vous découvrez maintenant la suite des paroles de saint Augustin, et tout ensemble l'ordre merveilleux du mystère qui s'accomplit en la sainte Vierge. O entrailles vraiment bienheureuses, dans lesquelles la nature humaine reçoit tant de grâces! « Là un Dieu « a pris la forme d'esclave, » afin de confondre notre orgueil : *Ibi accepit formam servi;* « là « un Dieu s'est revêtu de notre indigence, » afin d'encourager notre bassesse: *ibi se pauperavit,* « là un Dieu se donne lui-même avec tous ses « biens, » afin d'enrichir notre pauvreté : *ibi nos ditavit.* Dieu me fasse la grâce, mes sœurs, d'expliquer saintement ces trois vérités, qui feront le partage de ce discours?

[1] *In Ps.* CI, *Serm.* I, n° 1, t. IV, col. 1092.
[2] *Ubi supra.*

PREMIER POINT.

Tous les saints Pères ont dit, d'un commun accord, que l'orgueil était le principe de notre ruine; et la raison en est évidente. Nous apprenons, par les saintes Lettres, que le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Cet esprit superbe est tombé sur nous : comme un grand bâtiment qu'on jette par terre, qui en accable un moindre sur lequel il tombe; ainsi cet esprit superbe, en tombant du ciel, est venu fondre sur nous, et nous enveloppe après lui dans sa ruine. En tombant sur nous de la sorte, il a, dit saint Augustin, imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même : *Unde cecidit, inde dejecit* [1]. Étant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés, en nous renversant, dans le même sentiment dont il est poussé, de sorte que nous sommes superbes aussi bien que lui, et c'est le vice le plus dangereux de notre nature. Je dis le plus dangereux; parce que ce vice est celui de tous qui s'oppose le plus au remède, qui éloigne le plus la miséricorde: car l'homme étant misérable, il se serait rendu aisément digne de pitié s'il n'eût été orgueilleux. Il assez naturel d'user de clémence envers un malheureux qui se soumet; « mais est-il rien de « plus indigne de compassion qu'un misérable « superbe, qui joint l'arrogance avec la faiblesse? » *Quid tam indignum misericordia quam superbus miser* [2]? C'était l'état où nous étions; faibles et altiers tout ensemble, impuissants et audacieux. Cette présomption fermait la porte à la clémence : ainsi, pour soulager notre misère, il fallait avant toutes choses guérir notre orgueil; pour attirer sur nous la compassion, il fallait nous apprendre l'humilité : c'est pourquoi un Dieu s'humilie dans les entrailles de la sainte Vierge, et y prend aujourd'hui la forme d'esclave : *Ibi accepit formam servi.*

C'est ici qu'il faut admirer la méthode dont Dieu s'est servi pour guérir l'arrogance humaine; et pour cela il est nécessaire de vous expliquer la nature de cette maladie invétérée : je suivrai les traces de saint Augustin, qui est celui des saints Pères qui l'a mieux connue. L'orgueil, dit saint

[1] *Serm.* CLXIII, n° 8, t. V, col. 788.
[2] *S. Aug. de Liber. Arbitr.* lib. III, n° 29, t. I, col. 622.

Augustin, est une fausse et pernicieuse imitation de la divine grandeur : *Perverse te imitantur qui longe se a te faciunt, et extollunt se adversum te*[1] : « Ceux qui s'élèvent contre vous, vous « imitent désordonnément. » Cette parole est pleine de sens; mais une belle distinction du même saint Augustin nous en fera entendre le fond. Il y a des choses, dit-il[2], où Dieu nous permet de l'imiter, et d'autres où il le défend. Il est vrai que ce qui l'excite à la jolousie, c'est lorsque l'homme se veut faire Dieu et entreprend de lui ressembler; mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance.

Car premièrement, chrétiens, il nous a faits son image; nous portons empreints sur nous-mêmes les traits de sa face et les caractères de ses perfections. Il y a de ses attributs dans lesquels il n'est pas jaloux que nous tâchions de lui ressembler; au contraire, il nous le commande. Par exemple, voyez sa miséricorde; dont il est dit dans son Écriture, qu'elle « éclate par-dessus « ses autres ouvrages[3] : » il nous est ordonné de nous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est*[4] : « Soyez miséricordieux, comme votre Père « est miséricordieux. » Dieu est patient sur les pécheurs; et les invitant à la pénitence, il fait luire en attendant son soleil sur eux : il veut que nous nous montrions ses enfants, en imitant cette patience à l'égard de nos ennemis : *Ut sitis filii Patris vestris*[5]. Ainsi comme il est véritable, vous pouvez l'imiter dans sa vérité; il est juste, vous pouvez le suivre dans sa justice; il est saint, et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas néanmoins que vous osiez porter vos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut : au contraire, il vous le commande : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum*[6] : « Soyez « saints, parce que je suis saint. »

Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause tant de jalousie? c'est lorsque nous lui voulons ressembler dans l'honneur de l'indépendance; en prenant notre volonté pour loi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue : c'est sur ce point qu'il est chatouilleux, c'est là l'endroit délicat; c'est alors qu'il repousse avec violence tous ceux qui veulent ainsi attenter à la majesté de son empire. Soyons des dieux, il nous le permet, par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa patience, de sa miséricorde toujours bienfaisante : quand il s'agira de puissance, tenons-nous dans les bornes d'une créature; et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Voilà, mes sœurs, la règle immuable qui distingue ce que nous pouvons et ce que nous ne pouvons pas imiter en Dieu. Mais, ô voies corrompues des enfants d'Adam! ô étrange dépravation de notre cœur! nous renversons ce bel ordre : dans les choses où il se propose pour modèle, nous ne voulons pas l'imiter; en celle où il veut être unique et inimitable, nous entreprenons de le contrefaire. Car si nous l'imitions dans sa sainteté, le prophète se serait-il écrié : « Sauvez-moi, Seigneur, « parcequ'il n'y a plus de saints sur la terre[1]? » si dans sa fidélité ou dans sa justice, le prophète Michée dirait-il : « Il n'y a plus de droiture parmi « les hommes; le grand demande, et le juge lui « donne tout ce qui lui plaît : il n'y a plus de foi « parmi les amis, la terre n'est pleine que de « tromperie[2]? » Ainsi nous ne voulons pas imiter Dieu dans ces excellents attributs dont il est bien aise de voir en nous une vive image : cette souveraineté, cette indépendance où il ne nous est pas permis de prétendre, c'est à cela que nous attentons, c'est ce droit sacré et inviolable que nous osons usurper.

« Car comme Dieu n'a personne au-dessus de « lui, qui le règle et qui le gouverne, nous vou« lons être, dit saint Augustin[3], les arbitres sou« verains de notre conduite; » afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, en rejetant le frein du commandement qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance, et soyons comme des dieux sur la terre. *A sæculo confregisti jugum meum, rupisti vincula mea, et dixisti : Non serviam*[4] : « Vous « avez brisé mon joug depuis longtemps, vous « avez rompu mes liens, et vous avez dit : Je ne « servirai point. » Par ce désir et cette fausse opinion d'indépendance, nous nous irritons contre les lois : qui nous défend nous incite; comme si nous disions en notre cœur : Quoi, on veut me commander! Et n'est-ce pas ce que Dieu lui-même reproche aux superbes sous l'image du roi de Tyr : « Ton cœur s'est élevé, et tu as dit : Je « suis un dieu; et tu as mis ton cœur comme le « cœur d'un dieu : » *Dedisti cor tuum quasi cor dei*[5]; tu n'as voulu ni de règle, ni de dépendance : tu t'es rempli de toi-même, et tu t'es attribué toutes choses; lorsque tu as vu ta fortune

[1] *Conf.* lib. II, cap. VI, t. I, col. 86.
[2] *In Ps.* LXX, *Serm.* II, n° 6, t. IV, col. 737, 738.
[3] *Ps.* CXLIV, 9.
[4] *Luc.* VI, 36.
[5] *Matth.* V, 45.
[6] *Levitiq.* XIX, 2.

[1] *Ps.* XI, 1.
[2] *Mich.* VII, 2, 3, 5.
[3] *In Ps.* LXX, *Serm.* II, n° 6, t. IV, col. 738.
[4] *Jerem.* II, 20.
[5] *Ezech.* XXVIII, 2.

bien établie par ton adresse et par ton intrigue, tu n'as pas fait réflexion sur la main de Dieu et tu as dit avec Pharaon : « Ce fleuve est à moi, » tout ce grand domaine m'appartient; c'est le fruit de mon industrie, « et je me suis fait moi-même : » *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum*[1]?

Ainsi notre orgueil aveugle nous érige en de petits dieux. Eh bien, ô superbe, ô petit dieu, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre : un homme se fait dieu par orgueil, un Dieu se fait homme par humilité; l'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, Dieu prend véritablement le néant de l'homme. Car considérons, chrétiens, ce qui s'accomplit en ce jour dans les entrailles bienheureuses de la sainte Vierge : là un Dieu s'épuise et s'anéantit, en prenant la forme d'esclave; afin que l'esclave soit confondu, quand il veut faire le maître et le souverain. O homme, viens apprendre à t'humilier; homme, pécheur, superbe, humilié et honteux de ton orgueil même : homme, quoi de plus infirme? pécheur, quoi de plus injuste? superbe, quoi de plus insensé?

Mais voici un nouveau secret de la miséricorde divine : elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire; car il a fallu donner quelque chose à cette passion indocile, qui ne se rend jamais tout à fait. L'homme avait osé aspirer à l'indépendance divine ; on ne peut le contenter en ce point; le trône ne se partage pas, la Majesté souveraine ne peut souffrir d'égal. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire; si nous ne pouvons ressembler à Dieu dans cette souveraine indépendance, il veut nous ressembler dans l'humilité : l'homme ne peut devenir indépendant; un Dieu, pour le contenter, deviendra soumis : sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse tant qu'il demeurera dans lui-même; cette nature infiniment abondante ne refuse pas d'aller à l'emprunt, pour s'enrichir par l'humilité : « afin, dit saint Augustin, que l'homme qui « méprise l'humilité, qui l'appelle simplicité et « bassesse quand il la voit dans les autres hommes, « ne dédaignât plus de la pratiquer en la voyant « dans un Dieu, » *ut vel sic superbia generis humani non dedignaretur sequi vestigia Dei*[2]. Voilà le conseil de notre Dieu pour guérir l'arrogance humaine : il veut arracher du fond de nos cœurs cette fierté indocile qui ne veut rien voir sur sa tête; qui nous fait toujours regarder ceux qui sont soumis avec dédain, ceux qui dominent avec envie; qui ne peut souffrir aucun joug ni céder à aucunes lois, pas même à celles de Dieu. C'est pourquoi il n'y a bassesse, il n'y a servitude où il ne descende; il s'abandonne lui-même à la volonté de son Père.

Mais pesons davantage sur cette parole : il a pris la nature humaine qui l'oblige à être sujet, lui qui était né souverain. Il descend encore un autre degré : il a pris la forme d'esclave, parce qu'il a paru comme pécheur, qu'il s'est revêtu lui-même de la ressemblance de la chair de péché, qu'en cette qualité il a porté sur lui des marques d'esclave, par exemple la circoncision, et qu'il a mené une vie servile : *Non venit ministrari, sed ministrare*[1] : « Il est venu non pour être servi, « mais pour servir. » Il s'abaisse beaucoup plus bas : il a pris la forme d'esclave, parce qu'il est non-seulement semblable aux pécheurs, mais qu'il est la victime publique pour tous les pécheurs. Dès le premier moment de sa conception, « en entrant au monde, dit le saint apôtre, il s'est « mis en cet état de victime; il a dit : Je viens, ô « mon Dieu, pour faire votre volonté : » *Ingrediens mundum dicit... Ecce venio... ut faciam, Deus, voluntatem tuam*[2].

Mais peut-être qu'en se soumettant à la volonté de son Père, vous croirez qu'il veut s'exempter de dépendre de la volonté des hommes. Non, mes frères, ne le croyez pas; car la volonté de son Père est qu'il soit livré comme une victime à la volonté des hommes pécheurs, à la volonté de l'enfer : *sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum*[3], « mais c'est ici votre heure et la puis« sance des ténèbres. » Il n'a pas attendu la croix, pour faire cet acte de soumission; « il l'a fait en « entrant dans le monde : » *Ingrediens mundum dicit*. Marie a été l'autel où il s'est premièrement immolé; Marie a été le temple où il a rendu à Dieu ce premier hommage, où s'est vu la première fois ce grand et admirable spectacle d'un Dieu soumis et obéissant jusqu'à se dévouer à la mort, jusqu'à se livrer aux pécheurs, et à l'enfer même, pour faire de lui à leur volonté. Pourquoi cet abaissement? Je vous ai déjà dit, mes sœurs, que c'est pour confondre l'orgueil.

A la vue d'un abaissement si profond, qui pourrait refuser de se soumettre? Vous vivez, mes sœurs, dans une conduite qui vous doit faire trouver la soumission non-seulement fructueuse, mais encore douce et désirable : mais quand vous auriez à souffrir un autre gouvernement, de quelle obéissance pourriez-vous vous plaindre en voyant à la volonté de quels hommes se dévoue aujourd'hui le Sauveur des âmes : à celle du

[1] *Ezech.* XXIX, 3.
[2] *In Ps.* XXXIII, *Enarrat.* I, n° 4, t. IV, col. 210.

[1] *Matth.* XX, 28.
[2] *Hebr.* X, 5, 7.
[3] *Luc.* XXII, 53.

lâche Pilate, à celle du traître Judas, à celle des Juifs et des pontifes, à celle des soldats inhumains, qui ne gardant avec lui aucune mesure, ont fait de lui ce qu'ils ont voulu? Après cet exemple de soumission, vous ne sauriez descendre assez bas; et vous devez chérir les dernières places qui, après les abaissements du Dieu incarné, sont devenues désormais les plus honorables.

Marie entre aujourd'hui dans ses sentiments : quoique sa pureté angélique ait été un puissant attrait pour faire naître Jésus-Christ en elle, ce n'est pas néanmoins cette pureté qui a consommé le mystère; ç'a été l'humilité et l'obéissance. Si Marie n'avait dit qu'elle était servante, en vain elle eût été vierge; et nous ne nous écririons pas aujourd'hui que ses entrailles sont bienheureuses. Vierges de Jésus-Christ, profitez de cette leçon; et méditez attentivement cette vérité : le dessein du Fils de Dieu n'est pas tant de faire des vierges pudiques, que des servantes soumises. « C'est en effet, dit saint Augustin, quelque chose « de si grand d'être humble et soumis, que si ce « Dieu qui est si grand ne le devenait, nous ne « pourrions jamais l'apprendre. » *Itane magnum est esse parvum, ut nisi a te qui tam magnus es fieret, disci omnino non posset? Ita plane* [1]. Mais ce n'est pas assez au Verbe fait chair d'avoir confondu l'orgueil, il faut relever l'espérance; et c'est ce qu'il va faire en s'appauvrissant : il ne confond la présomption que pour donner place à l'espérance. C'est ma seconde partie : *ibi se pauperavit.*

SECOND POINT.

L'appauvrissement du Verbe fait chair est la principale partie du mystère, et celle par conséquent qu'il est le plus malaisé de bien faire entendre : car lorsque le saint apôtre a dit, que le Fils de Dieu s'est fait pauvre, il me semble, âmes chrétiennes, qu'il ne suffit pas de comprendre qu'il s'est appauvri en qualité d'homme, en s'unissant à une nature dont le partage est la pauvreté; en naissant de parents obscurs, dans la lie du peuple; en vivant sur la terre sans retraite, sans lieu de repos, et sans avoir seulement un gîte assuré où il pût reposer sa tête. Cette pauvreté mystérieuse a quelque chose de plus caché, qui ne sera jamais assez entendu; jusqu'à ce que nous disions que c'est la Divinité qui s'est elle-même appauvrie.

Je ne suis point trop hardi, quand je parle ainsi; et je ne fais que suivre l'apôtre : *Exinanivit semetipsum* [2] : « Il s'est anéanti lui-même, » ou, pour traduire ce mot proprement, il s'est vidé et répandu tout entier; comme un vase qui était plein, et qu'on vide en le répandant : c'est l'idée que nous donne le divin apôtre, et c'est dans cette effusion que consiste l'appauvrissement du Verbe fait chair. Ce dépouillement est-il véritable? Dieu a-t-il perdu quelque chose en se faisant homme? et n'est-ce pas un article de notre foi, que la Divinité, toujours immuable, ne s'est ni altérée ni diminuée dans ce mélange? Comment donc le Fils de Dieu s'est-il dépouillé? Voici le secret du mystère.

On dépouille quelqu'un en deux sortes, ou quand on lui ôte la propriété, ou quand on le prive de l'usage : car quoiqu'on laisse à un homme la propriété de son patrimoine; si on lui lie les mains pour l'usage, il est pauvre parmi les richesses dont il ne peut pas se servir. Ce principe étant supposé, il est bien aisé de comprendre l'appauvrissement du Verbe divin. Si je considère la propriété, il n'est rien de plus véritable que l'oracle du grand saint Léon dans cette célèbre épître à saint Flavien : que « comme la forme de Dieu n'a « pas détruit la forme d'esclave, aussi la forme « d'esclave n'a diminué en rien la forme de Dieu [1]. » Ainsi la nature divine n'est dépouillée en Jésus-Christ d'aucune partie de son domaine; de sorte que son appauvrissement, c'est qu'elle y perd l'usage de la plus grande partie de ses attributs. Mais que dis-je, de la plus grande partie? quel de ses divins attributs voyons-nous paraître en ce Dieu enfant que le Saint-Esprit a formé dans les entrailles de la sainte Vierge?

Que voyons-nous qui sente le Dieu dans les trente premières années de sa vie? Mais encore dans les trois dernières, qui sont les plus éclatantes; s'il paraît quelques rayons de sa sagesse dans sa doctrine, de sa puissance dans ses miracles, ce ne sont que des rayons affaiblis, et non pas la lumière dans son midi. La sagesse se cache sous des paraboles et sous le voile sacré de paroles simples : et lorsque la puissance étend son bras à des ouvrages miraculeux; comme si elle avait peur de paraître, en même temps elle le retire : car la véritable grandeur de la puissance divine, c'est de paraître agir de son chef; et c'est ce que le Fils de Dieu n'a pas voulu faire. Il rapporte tout à son Père : *Ego non judico quemquam;.... Pater in me manens ipse facit opera* [2] : « Pour « moi, je ne juge personne... mon Père qui de- « meure en moi, fait lui-même les œuvres que je « fais; » et il semble qu'il n'agisse et qu'il ne parle que par une autorité empruntée. Ainsi la nature divine devait être en lui, durant les jours de sa

[1] *De sanct. Virginit.* n° 36, t. VI, col. 358.
[2] *Philipp.* II, 7.

[1] *Epist.* XXIV, cap. III.
[2] *Joan.* VIII, 15; XIV, 10.

chair, privée de l'usage de sa puissance et de ses divines perfections : c'est pourquoi « il est digne « de recevoir puissance, divinité, sagesse et « force : » *Dignus est accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem*[1]; comme s'il ne l'avait pas eue auparavant : l'oserai-je dire? comme un homme interdit par les lois, qui a la propriété de son bien, et n'en a pas la disposition. Ainsi étant interdit en vertu de cette loi suprême qui l'envoyait sur la terre pour y être dans un état de dépouillement, il n'avait pas l'usage de son propre bien; et il n'en reçoit la pleine disposition qu'après qu'il est retourné au lieu de sa gloire, c'est-à-dire, au sein de son Père.

Tel est l'appauvrissement du Verbe fait chair : le Fils de Dieu s'y est engagé par sa première naissance qu'il prend d'une mère mortelle. C'est pourquoi son Père immortel, pour l'en délivrer, le ressuscite des morts; et lui donnant de nouveau la vie, il le fait jouir de tous les droits de sa naissance éternelle: *Ego hodie genui te*[2] : « Je vous « ai engendré aujourd'hui. » O Dieu appauvri, ô Dieu dépouillé! je vous adore : vous méritez d'autant plus nos adorations, ô Dieu interdit!

Il pourrait sembler, chrétiens, que cette pauvreté du Verbe fait chair serait un moyen peu sûr pour relever la bassesse de notre nature : est-ce une espérance pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre? est-ce une ressource à notre faiblesse, que notre libérateur se dépouille de sa puissance? ne semble-t-il pas au contraire que le joug qui accable les enfants d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujetti à le supporter? Cela serait vrai, chrétiens, si sa pauvreté était forcée, s'il y était tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde : mais que ne devons-nous pas espérer d'un Dieu qui descend pour se joindre à nous; dont l'abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance; qui n'a pris notre pauvreté, comme il a déjà été dit, que de peur qu'étant si pauvres et si misérables nous n'osassions approcher de lui avec notre misère et notre indigence : *Descendit ut levaret, non cecidit ut jaceret*[3] : « Il ne tombe pas pour être abattu, mais il des« cend pour nous relever? »

C'est ce qui fait dire à saint Augustin que le Fils de Dieu a été porté au mystère de l'incarnation « par une bonté populaire, » *populari quadem clementia*[4]. Comme un grand orateur, plein de riches conceptions, pour se rendre populaire et intelligible se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs; comme un grand environné d'un éclat superbe, qui étonne le pauvre peuple et ne lui permet pas d'approcher, quitte tout ce pompeux appareil, et, par une familiarité populaire, vit à la mode de la multitude, dont il se propose de gagner l'esprit : ainsi la Sagesse incréée, par un conseil de condescendance, se rabaisse en prenant un corps, et se rend sensible; ainsi la Majesté souveraine, par une facilité populaire, se dépouille de son éclat et de ses richesses, de son immensité et de sa puissance, pour converser librement avec les hommes. Élevez votre courage, ô enfants d'Adam : dans la dispensation de sa chair, ne croyez pas que ce soit en vain qu'il semble appréhender de paraître Dieu; il l'est, et vous pouvez attendre de lui tout ce que l'on peut espérer d'un Dieu. Mais il cache tous ses divins attributs; approchez avec la même familiarité, avec la même franchise, avec la même liberté de cœur, que si ce n'était qu'un homme mortel.

Voilà l'effet admirable que produit le dépouillement du Verbe incarné : de sorte que nous pouvons dire qu'il ne s'appauvrit en toute autre chose, que pour être riche en amour et abondant en miséricorde. C'est le seul de ses attributs dont il se laisse l'usage; et dans sa pauvreté mystérieuse, rien n'est plus riche que son amour qui coule sur nous de source, qui n'a même rien en nous qui l'attire, mais qui se répand sur nous de lui-même, et se déborde par sa propre abondance : tel est l'amour de notre Dieu. « Il nous a aimés « le premier : » *Ipse prior dilexit nos*[1]; que reste-t-il maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour? Certainement le cœur est trop dur, qui, non content de ne lui pas donner son amour, refuse même de le lui rendre; qui, n'allant pas à Dieu le premier, ne le suit pas du moins quand il le cherche. Que si nous aimons ce divin Sauveur, observons ses commandements, marchons par les voies qu'il nous a marquées, et ne disons pas en nos cœurs : Aimer ses ennemis, se haïr soi-même, ce commandement est trop haut, il n'y a pas moyen de l'atteindre; la doctrine évangélique est trop relevée, et passe de trop loin la portée des hommes.

Quiconque parle ainsi, n'entend pas le mystère d'un Dieu abaissé : ce Dieu facile, ce Dieu populaire, qui se dépouille et qui s'appauvrit pour se mettre en égalité avec nous, mettra-t-il au-dessus de nous ses préceptes? et celui qui veut que nous atteignions à sa personne, voudra-t-il que nous ne puissions atteindre à sa doctrine? Prendre une telle pensée, c'est peu connaître un Dieu appauvri; une telle hauteur ne s'accorde pas avec

[1] *Apoc.* v, 12.
[2] *Ps.* II, 7.
[3] *In Joan. Tract.* CVII, n° 7, t. III, p. II, col. 769.
[4] *Contra Acad.* lib. III, n° 42, t. I. col. 294.

[1] I. *Joan.* IV, 10.

une telle condescendance. Non, je ne crois plus rien d'impossible; il n'y a vertu où je n'aspire, il n'y a sainteté où je ne prétende. Mais si vous y prétendez, pour parvenir à ce haut degré, il faut encore ajouter : Il n'y a passion que je ne combatte; ambition, je veux t'arracher du fond de mon cœur, etc. Ah! vous commencez à ne plus entendre, et à trouver la chose impossible : un Dieu descend et vous tend la main; il n'est que d'oser et d'entreprendre. Heureuses donc les entrailles de la sainte Vierge, où s'accomplit un si grand mystère, dans lesquelles un Dieu appauvri ouvre une si belle carrière à nos espérances! mais laissons les espérances, mes sœurs, et venons aux biens véritables dont il comble notre pauvreté : c'est ce qu'il faut méditer dans la dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Ni dans l'ordre de la grâce, ni dans l'ordre de la nature, la terre pauvre et indigente ne peut s'enrichir, que par le commerce avec le ciel : dans l'ordre de la nature elle ne porte jamais de riches moissons, si le ciel ne lui envoie ses pluies, ses rosées, sa chaleur vivifiante, et ses influences; et dans l'ordre de la grâce on n'y verra jamais fleurir les vertus, ni fructifier les bonnes œuvres, si elle ne reçoit avec abondance les dons du ciel, où réside la source du bien. Jugez de là, chrétiens, quelle devait être notre pauvreté, puisque ce sacré commerce avait été rompu depuis tant de siècles par la guerre que nous avions déclarée au ciel; et jugez par la même raison quelles seront dorénavant nos richesses, puisqu'il se rétablit aujourd'hui par le mystère de l'incarnation : car ce n'est pas sans raison, mes sœurs, que l'Église, nous expliquant ce divin mystère, l'appelle « un commerce admirable : » *O admirabile commercium!*

Voilà un commerce admirable, dans lequel il est aisé de comprendre que tout se fait pour notre avantage. Deux sortes de commerce parmi les hommes : un commerce de besoin pour emprunter ce qui nous manque; sagesse de Dieu dans le partage des biens, afin que les besoins mutuels fissent l'alliance et la confédération des peuples : un commerce d'amitié et de bienveillance, pour partager avec nos amis ce que nous avons. Dans l'un et l'autre de ces commerces on trouve de l'avantage : dans le premier, on a le plaisir d'acquérir ce qu'on n'avait pas; dans le second, le plaisir de jouir de ce qu'on possède : plaisir qui serait sans goût, si nul n'y avait part avec nous.

Mais il n'en est pas ainsi de notre Dieu, qui « est suffisant à lui-même; parce qu'il trouve « tout, dit saint Augustin [1], dans la gra « abondante de son unité : » *Sibi sufficit cop unitatis magnitudine.* Il n'a besoin de pe pour posséder tout le bien, parce qu'il le ra tout entier en sa propre essence; il n'a bes personne pour le plaisir d'en jouir, qu'il parfaitement en lui-même : donc s'il en commerce avec les hommes, qui doute q ne soit pour notre avantage? quand il s venir à l'emprunt, c'est qu'il a dessein d enrichir; s'il recherche notre compagnie, qu'il veut se donner à nous. C'est ce qu aujourd'hui dans les entrailles de la Vierge; et saint Augustin a raison de dire *nos ditavit :* « C'est là qu'il nous enrichit.

Et en effet, saintes âmes, considérons, j prie, quel commerce le Fils de Dieu y comr ce qu'il y reçoit et ce qu'il y donne; épa ici notre cœur dans la célébration de ses bie Il est venu, ce charitable négociateur, il es trafiquer avec une nation étrangère. Dite qu'a-t-il pris de nous? Il a pris les fruits m reux que produit cette terre ingrate, la fai la misère, la corruption : et que nous a-t-il en échange? Il nous a apporté les véritable qui croissent en son royaume céleste, son domaine et son patrimoine; l'innoce paix, l'immortalité, l'honneur de l'ad l'assurance de l'héritage, la grâce et la c nication du Saint-Esprit. Qui ne voit que fait pour notre avantage dans cet adr trafic?

Mais voyons maintenant cet autre cor de société et d'affection. Peut-on nier q sa bonté notre compagnie lui serait à cha donc il épouse la nature humaine dans trailles de la sainte Vierge, s'il entre dan alliance par le nœud sacré de ce mariage qu'il n'y a pas la moindre apparence qu société lui profite, reconnaissons plut veut être à nous, et enrichir notre pauvre seulement par la profusion de tous ses mais encore en se donnant lui-même.

Ce n'est pas moi, chrétiens, qui tir conséquence; c'est le grand apôtre sain qui, considérant en lui-même cette cha finie par laquelle Dieu a aimé tellement le qu'il lui a donné son Fils unique, s'écrie avec transport : « Celui qui ne nous a p « gné son Fils, mais nous l'a donné tout « et par sa naissance et par sa mort, q « pourra-t-il refuser? et ne nous donne « en lui toutes choses? » *Quomodo non cum illo omnia nobis donavit* [2]? Qua

[1] *Confess.* lib. XIII, cap. XI, t. I, col. 229.
[2] *Rom.* VIII, 32

donné son Fils, il nous a ouvert le fond de son cœur; tout se déborde par cette ouverture : [il nous a donné un Fils qui lui est] aussi cher que lui-même, son unique, son bien-aimé, ses délices, son trésor; et après que sa divine libéralité a ainsi épanché son cœur, ne faut-il pas que tout coule sur nous par cette ouverture? Que plût à Dieu faire entendre la force de cette parole : *Seipsum dabit*, dit saint Augustin [1], *quia seipsum dedit* : « Il se donnera de nouveau, parce « qu'il s'est déjà donné une fois! » La libéralité des hommes est bientôt à sec : en Dieu un bienfait est une promesse; une grâce, un engagement pour un nouveau don. Comme dans une chaîne d'or un anneau en attire un autre, ainsi les bienfaits de Dieu s'entre-suivent par un enchaînement admirable. Celui qui s'est donné une fois ne laissera pas tarir la source infinie da sa divine miséricorde, et il fera encore en notre nature un nouveau présent de lui-même; « il se donnera « immortel aux immortels, après s'être donné « mortel aux mortels : » *Seipsum dabit immortalibus immortalem, quia seipsum dedit mortalibus mortalem*[2]. En Jésus-Christ mortel, les dons de la grâce; en Jésus-Christ immortel, les dons de la gloire. Il s'est donné à nous comme mortel, parce que les peines qu'il a endurées ont été la source de toutes nos grâces : il se donnera à nous comme immortel, parce que la clarté dont il est plein sera le principe de notre gloire. « Il transformera notre corps, tout vil et abject « qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps « glorieux : » *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ*[3].

Mais faisons en ce lieu, mes sœurs, une réflexion sérieuse sur la grandeur incompréhensible de la sainte Vierge : car si nous recevons tant de grâces et de bonheur, parce que Dieu nous donne son Fils; que pourrons-nous penser de Marie, à qui ce Fils est donné avec une prérogative si éminente? si nous sommes si avantagés, parce qu'il nous le donne comme Sauveur; quelle sera la gloire de la sainte Vierge à laquelle il l'a donné comme fils, c'est-à-dire en la même qualité qu'il est à lui-même? *Beatus venter qui te portavit* : « Heureuses mille et mille fois les entrailles « qui ont porté Jésus-Christ. » Jésus-Christ sera donné à tout le monde; Marie le reçoit la première, et Dieu le donne au monde par son entremise. Jésus-Christ est un bien universel; mais Marie durant sa grossesse le possédera toute seule : elle a cela de commun avec tous les hommes, que Jésus donnera sa vie pour elle; mais elle a cela de singulier, qu'il l'a premièrement reçue d'elle : elle a cela de commun, que son sang coulera sur elle pour la sanctifier; mais elle a cela de particulier, qu'elle en est la source. C'est le privilége extraordinaire que lui donne le mystère de cette journée; mais puisque ce mystère adorable nous donne Jésus-Christ aussi bien qu'à elle, quoique ce ne soit pas au même degré d'alliance, apprenons de cette mère divine à recevoir saintement ce Dieu qui se donne à nous.

[1] *In Ps.* XIII, n° 2, t. IV, col. 366.
[2] *Ibid.*
[3] *Phil.* III, 21.

Jésus-Christ mortel est à nous, Jésus-Christ immortel est à nous encore : nous avons le gage de l'un et de l'autre dans le mystère de l'eucharistie. Il est effectivement immortel, et il porte la marque et le caractère, non-seulement de sa mortalité, mais de sa mort même : il se donne à nous en cet état, afin que nous entendions que tout ce qu'il mérite par sa mort, et tout ce qu'il possède dans son immortalité, est le bien de tous ses fidèles; recevons-le dans cette pensée. La disposition nécessaire pour recevoir un Dieu qui se donne à nous, est la résolution de s'en bien servir : car quiconque fait cette injure à la miséricorde divine de ne recevoir pas son présent [comme il faut, que ne doit-il pas appréhender?] « Comment pourrons-nous éviter sa colère, si « nous négligeons un tel salut? » *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem*[1]? Au contraire, quelle source de gloire! quel torrent de délices! quelle abondance de dons! quelle inondation de félicité!

Le fruit de ce discours [est renfermé] dans ces paroles : *Utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur*[2] : « Ser« vons-nous de celui qui est à nous pour notre « profit, faisons notre salut de celui qui est notre « Sauveur; » sortons de cette prédication avec une sainte ardeur de travailler à notre salut, puisque nous recevons un Sauveur [qui vient] nous sauver. S'il n'y avait point de Sauveur, je ne vous parlerais point de la sorte : [mais] s'il est à nous, mes frères, servons-nous-en pour notre profit; et puisqu'il est le Sauveur, faisons de lui notre salut : *Utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur.*

[1] *Hebr.* II, 3.
[2] I. *Bern. Hom.* III, *sup. Missus est*, n° 14, t. I, col. 748.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

PRÊCHÉ A LA COUR.

Combien il est digne d'un Dieu de se faire aimer de sa créature, de n'exiger d'elle que l'amour et de le prévenir. Effets sensibles de son amour pour elle, dans les abaissements de son incarnation : son dessein de conquérir les cœurs. Modèle qu'il nous fournit de l'amour que nous devons avoir pour Dieu. Quel besoin l'homme avait d'un médiateur, pour rendre à son Dieu un culte digne de sa majesté. Toutes les qualités nécessaires à ce médiateur rassemblées en Jésus-Christ. Pressant motif de nous unir à lui pour aimer en lui, par lui et comme lui.

Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.

***Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique.* Joan. III, 16.**

Les Juifs infidèles et endurcis ont reproché autrefois à notre Sauveur qu'étant « un homme « mortel, il ne craignait pas de se faire Dieu » et de s'attribuer un nom si auguste : *Tu homo cum sis, facis teipsum* [1]. Sur quoi saint Athanase remarque [2] que les miracles visibles par lesquels il faisait connaître sa divinité, devaient leur fermer la bouche; « et qu'au lieu de lui demander « pourquoi étant homme il se faisait Dieu, ils de« vaient lui demander bien plutôt, pourquoi étant « Dieu il s'était fait homme? » Alors il leur aurait répondu : Dieu a tant aimé le monde! Ne demandez pas de raison d'une chose qui n'en peut avoir : l'amour de Dieu s'irriterait, si l'on cherchait autre part qu'en son propre fonds des raisons de son ouvrage : et même, je le puis dire, il est bien aise, messieurs, qu'on n'y voie aucune raison, afin que rien n'y paraisse que ses saints et divins excès.

Par conséquent, chrétiens, ne perdons pas le temps aujourd'hui à trouver des raisons d'un si grand prodige; mais croyant simplement avec l'apôtre saint Jean à l'immense charité que Dieu a pour nous, honorons le mystère du Verbe incarné par un amour réciproque. La bienheureuse Marie est toute pénétrée de ce saint amour : elle porte un Dieu dans son cœur beaucoup plus intimement que dans ses entrailles; et le Saint-Esprit survenu en elle avec une telle abondance, fait qu'elle ne respire plus que la charité. Demandons-lui tous ensemble une étincelle de ce feu sacré, en lui disant avec l'ange, *Ave*.

Il a plu à Dieu de se faire aimer : et comme il a vu la nature humaine toute de glace pour lui, toute de flamme pour d'autres objets; sachant de quel poids il est dans ce commerce d'affection de faire les premiers pas, surtout à une puissance souveraine, il n'a pas dédaigné de nous prévenir ni de faire toutes les avances en nous donnant son Fils unique, qui lui-même se donne à nous pour nous attirer.

Il a plu à Dieu de se faire aimer : et parce que c'est le naturel de l'esprit humain, de recevoir les lumières plus facilement par les exemples que par les préceptes; il a proposé au monde un Dieu aimant Dieu : afin que nous vissions, en ce beau modèle, quel est l'ordre, quelle est la mesure, quels sont les devoirs du saint amour, et jusques où il doit porter la créature raisonnable.

Il a plu à Dieu de se faire aimer : et comme c'était peu à notre faiblesse de lui montrer un grand exemple, si on ne lui donnait en même temps un grand secours; ce Jésus-Christ qui nous aime et qui nous apprend à aimer son Père, pour nous faciliter le chemin du divin amour, se présente lui-même à nous comme la voie qui nous y conduit : de sorte qu'ayant besoin de trois choses pour être réunis à Dieu, d'un attrait puissant, d'un parfait modèle, et d'une voie assurée; Jésus-Christ nous offre tout, nous fait trouver tout en sa personne, et il nous est lui seul tout ensemble l'attrait qui nous gagne à l'amour de Dieu, le modèle qui nous montre les règles de l'amour de Dieu, la voie pour arriver à l'amour de Dieu : c'est-à-dire, si nous l'entendons, que nous devons [premièrement] nous donner à Dieu pour l'amour du Verbe incarné, que nous devons en second lieu nous donner à Dieu à l'exemple du Verbe incarné, que nous devons en troisième lieu nous donner à Dieu par la voie et par l'entremise du Verbe incarné. C'est tout le devoir du chrétien; c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

La sagesse humaine demande souvent : Qu'est venu faire un Dieu sur la terre? pourquoi se cacher? pourquoi se couvrir? pourquoi anéantir sa majesté sainte pour vivre, pour converser, pour traiter avec les mortels? A cela je dis en un mot, C'est qu'il a dessein de se faire aimer. Que si l'on me presse encore et que l'on demande : Est-ce donc une œuvre si digne d'un Dieu que de se faire aimer de sa créature? ah! c'est ici, chrétiens, que je vous demande vos attentions, pendant que je tâche de développer les mystères de l'amour divin.

Oui; c'est une œuvre très-digne d'un Dieu, de se faire aimer de sa créature : car le nom de Dieu est un nom de roi : « Roi des rois, Sei-

[1] *Joan.* X, 33.
[2] *Epist. de Decret. Nicæn. Synod.* n° 1, tom. I, part. I, pag. 209.

« gneur des seigneurs [1], » c'est le nom du Dieu des armées. Et qui ne sait qu'un roi légitime doit régner par inclination? La crainte, l'espérance, l'inclination, peuvent assujettir le cœur : la crainte servile donne un tyran à notre cœur : l'espérance mercenaire, intéressée, nous donne un maître, ou, comme on dit, un patron : mais l'amour soumis par devoir et engagé par inclination, donne à notre cœur un roi légitime. C'est pourquoi David plein de son amour : « Je vous « exalterai, dit-il, ô mon Dieu, mon roi; je bé« nirai votre nom aux siècles des siècles : » *Exaltabo te, Deus meus rex; et benedicam nomini tuo in sæculum, et in sæculum sæculi* [2]. Voyez comme son amour élève un trône à son Dieu et le fait régner sur le cœur. Si donc Dieu est notre roi, ah! il est digne de lui de se faire aimer.

Mais laissons ce titre de roi, qui, tout grand et tout auguste qu'il est, exprime trop faiblement la majesté de notre Dieu. Parlons du titre de Dieu; et disons que le Dieu de tout l'univers ne devient notre Dieu en particulier, que par l'hommage de notre amour. Pourrai-je bien ici expliquer ce que je pense? L'amour est en quelque sorte le Dieu du cœur. Dieu est le premier principe et le moteur universel de toutes les créatures; c'est l'amour aussi qui fait remuer toutes les inclinations et les ressorts du cœur les plus secrets : il est donc, ainsi que j'ai dit, en quelque sorte le Dieu du cœur, ou plutôt il en est l'idole qui usurpe l'empire de Dieu. Mais afin d'empêcher cette usurpation, il faut qu'il se soumette lui-même à Dieu; afin que notre grand Dieu étant le Dieu de notre amour soit en même temps le Dieu de notre cœur, et que nous lui puissions dire avec David : *Defecit caro mea et cor meum; Deus cordis mei, et pars mea, Deus in æternum* [3] : « Ah! mon cœur languit après vous par « le saint amour : vous êtes donc le Dieu de mon « cœur; parce que vous régnez par mon amour, « et que vous régnez sur mon amour même. »

Entendez donc, chrétiens, quelle est la force de l'amour, et combien il est digne de Dieu de se faire aimer. C'est l'amour qui fait notre Dieu; parce c'est lui qui donne l'empire du cœur. C'est pourquoi Dieu commande avec tant d'ardeur : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout « votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos « forces, de toute votre puissance [4]. » Pourquoi cet empressement de se faire aimer? C'est le seul tribut qu'il demande; et c'est la marque la plus illustre de sa souveraineté, de son abondance, de sa grandeur infinie. Car qui n'a besoin de rien ne demande rien aussi, sinon d'être aimé : et c'est une marque visible de l'essentielle pauvreté de la créature, qu'elle soit obligée par son indigence de demander à ceux qui l'aiment autre chose que leur amour même. C'est donc le caractère d'un Dieu de n'exiger de nous que le pur amour; et ne lui offrir que ce seul présent, c'est honorer sa plénitude. On ne peut rien lui donner, encore qu'on lui doive tout; on tire de son propre cœur de quoi s'acquitter en aimant : d'où il est aisé de comprendre que l'amour est le véritable tribut par lequel on peut reconnaître un Dieu infiniment abondant. Et ainsi ceux qui douteraient s'il est digne de Dieu de se faire aimer, pourraient douter, par même raison, s'il est digne de Dieu d'être Dieu; puisque le caractère de Dieu c'est de n'exiger rien de sa créature, sinon qu'elle l'adore par un saint amour. « C'est dans la piété que con« siste tout le culte de Dieu; et on ne l'honore, « dit saint Augustin [1], qu'en l'aimant : » *Pietas cultus Dei est, nec colitur ille nisi amando.*

Après cela, chrétiens, quelqu'un peut-il s'étonner, si un Dieu descend pour se faire aimer? Qu'il se fasse homme, qu'il s'anéantisse, qu'il se couvre tout entier de chair et de sang; tout ce qui est indigne de Dieu devient digne de sa grandeur, aussitôt qu'il tend à le faire aimer. Il voit du plus haut du ciel toute la terre devenue un temple d'idoles : on élève de tous côtés autel contre autel, et on excite sa jalousie en adorant de faux dieux. Ne croyez pas que je parle de ces idoles matérielles : les idoles dont je veux parler sont dans notre cœur. Tout ce que nous aimons désordonnément dans la créature; comme nous lui rendons par notre amour l'hommage de Dieu, nous lui donnons aussi la place de Dieu : parce que nous lui en rendons l'hommage, qui est l'amour même. Comme donc ce ne peut être qu'un amour profane qui érige en nos cœurs toutes les idoles; ce ne peut être que le saint amour qui rende à Dieu ses autels, et qui le fasse reconnaître en sa majesté.

S'il est ainsi, ô Dieu vivant, venez attirer les cœurs; venez régner sur la terre; en un mot, faites qu'on vous aime : mais afin qu'on vous aime, aimez; afin qu'on vous trouve, cherchez; afin qu'on vous suive, prévenez. Voici un autre embarras; il s'élève une nouvelle difficulté : qu'il soit digne de Dieu de se faire aimer; mais est-il digne de Dieu de prévenir l'amour de sa créature? ah! plutôt, que, pour honorer sa grandeur suprême, tous les cœurs languissent après lui, et

[1] *Apoc.* XVII, 14; XIX, 16.
[2] *Ps.* CXLIV, 1.
[3] *Ps.* LXXII, 26.
[4] *Deut.* VI, 5.

[1] *S. Aug. Epist.* CXL, n° 45, t. II, col. 438.

après il se rendra lui-même à l'amour! Non, messieurs, il faut qu'il commence, non-seulement à cause de notre faiblesse qui ne peut s'élever à lui qu'étant attirée, mais à cause de sa grandeur; parce qu'il est de la dignité du premier être d'être le premier à aimer, et de prévenir les affections par une bonté surabondante.

Je l'ai appris de saint Augustin, que l'amour pur, l'amour libéral, c'est-à-dire, l'amour véritable, a je ne sais quoi de grand et de noble, qui ne veut naître que dans l'abondance et dans un cœur souverain. Pourquoi est fait un cœur souverain? pour prévenir tous les cœurs par une bonté souveraine. Voulez-vous savoir, dit ce grand homme, quelle est l'affection véritable? C'est, dit-il, « celle qui descend, et non celle qui re« monte; celle qui vient de miséricorde, non celle « qui vient de misère; celle qui coule de source et « de plénitude, non celle qui sort d'elle-même, « pressée par son indigence : » *Ibi gratior amor est; ubi non æstuat indigentiæ siccitate, sed ubertate beneficentiæ profluit*[1]. Ainsi la place naturelle de l'affection, de la tendresse et de la pitié, c'est le cœur d'un souverain. Et comme Dieu est le souverain véritable; de là vient que le cœur d'un Dieu est un cœur d'une étendue infinie, toujours prêt à prévenir tous les cœurs, et plus pressé à donner par l'excès de sa miséricorde, que les autres à demander par l'excès de leur misère. Tel est le cœur d'un Dieu, et tel doit être le cœur de tous ceux qui le représentent. Il ne faut pas s'étonner si un cœur si tendre et si étendu fait volontiers toutes les avances, s'il n'attend pas qu'il soit prévenu; mais si lui-même aime le premier, comme dit l'apôtre saint Jean[2], pour conserver sa dignité propre, et marquer son indépendance dans la libéralité gratuite de son amour.

Voilà donc notre Souverain qui veut être aimé, et pour cela qui nous aime; pour attirer notre amour. Telle est son intime disposition : voyons-en les effets sensibles. Il nous donne son Fils unique; il se rabaisse, et il nous élève; il se dépouille, et il nous donne; il perd en quelque sorte ce qu'il est, et il nous le communique. Comment perd-il ce qu'il est? Appauvrissement, etc. Il est Dieu, et il craint de le paraître; il l'est, et vous pouvez attendre de lui tout le secours que l'on peut espérer d'un Dieu. Mais il cache tous ses divins attributs sous une forme étrangère. [Il nous parle ainsi qu'] à Moïse, *os ad os*[3]; comme un ami à un ami. Approchez avec la même franchise, avec la même liberté de cœur que si ce n'était qu'un homme mortel. N'est-ce pas véritablement vouloir être aimé? n'est-ce pas nous prévenir par un grand amour? Saint Augustin est admirable, et il avait bien pénétré toute la sainteté de ce mystère, quand il a dit qu'un Dieu s'est fait homme « par une bonté populaire, » *populari quadam clementia*[1]. Qu'est-ce qu'une bonté populaire? Elle nous paraît, chrétiens, lorsqu'un grand, sans oublier ce qu'il est, se démet par condescendance, se dépouille, non point par faiblesse, mais par une facilité généreuse; non pour laisser usurper son autorité, mais pour rendre sa bonté accessible, et parce qu'il veut faire naître une liberté qui n'ôte rien du respect, si ce n'est le trouble et l'étonnement, et cette première surprise que porte un éclat trop fort dans une âme infirme. C'est ce qu'a fait le Dieu-Homme; il s'est rendu populaire : sa sagesse devient sensible; sa majesté, tempérée; sa grandeur, libre et familière.

Et que prétend-il, chrétiens, en se rabaissant de la sorte? pourquoi se défaire de ses foudres? pourquoi se dépouiller de sa majesté, de tout l'appareil de sa redoutable puissance? C'est qu'il y a des conquêtes de plus d'une sorte, et toutes ne sont pas sanglantes. Un prince justement irrité se jette sur les terres de son ennemi, et se les assujettit par la force. C'est une noble conquête; mais elle coûte du sang, et une si dure nécessité doit faire gémir un cœur chrétien : ce n'est pas de celle-là que je veux parler. Sans répandre du sang, il se fait faire justice par la seule fermeté de son courage; et la renommée en vole bien loin dans les empires étrangers : c'est quelque chose encore de plus glorieux. Mais toutes les conquêtes ne se font pas sur les étrangers; il n'y a rien de plus illustre que de faire une conquête paisible de son propre État, [que de] conquérir les cœurs. Ce royaume caché et intérieur [qui s'établit sur l'] homme intérieur, est d'une étendue infinie : il y a tous les jours de nouvelles terres à gagner, de nouveaux pays à conquérir; et toujours autant de couronnes. O que cette conquête est digne d'un roi! c'est celle de Jésus-Christ. Nous étions à lui par droit de naissance; il nous veut encore acquérir par son saint amour. *Regnum Dei intra vos est*[2] : « Le royaume de Dieu est au dedans de « vous. » Cet amour lui était dû par sa naissance et par ses bienfaits; il a voulu le mériter de nouveau, il a voulu engager les cœurs par des obligations particulières. *Tanquam filiis dico, dilatamini et vos*[3] : « Je vous parle comme à mes « enfants, étendez aussi pour moi votre cœur. »

[1] *S. Aug. de Catechiz. rud.* n° 7, t. VI, col. 267.
[2] I. *Joan.* IV, 19.
[3] *Num.* XII, 8. *Exod.* XXXIII, 11.

[1] *S. Aug. contra Acad.* lib. III, n° 12, t. I, col. 294.
[2] *Luc.* XVII, 21.
[3] II. *Cor.* VI, 13.

Tanquam filiis : non pas comme des esclaves, mais comme des enfants qui doivent aimer, dilatez en vous le règne de Dieu : ôtez les bornes de l'amour par l'amour de Jésus-Christ, qui n'a point donné de limites à celui qu'il a eu pour nous. Cet amour est libre, il est souverain : il veut qu'on le laisse agir dans toute son étendue; et qui le contraint tant soit peu, offense son indépendance. Il faut ou tout inonder ou se retirer tout entier. Un petit point dans le cœur [est de trop.] Aimez autant que le mérite un Dieu-Homme; et pour cela, chrétiens, aimez dans toute l'étendue qu'a faite un Dieu-Homme.

SECOND POINT.

Jésus-Christ [s'est rendu] semblable à nous, afin que nous lui fussions semblables; [il s'est uni à nous, afin de nous faire vivre de sa vie en nous animant de son esprit.] Si vous demandez maintenant quel est l'esprit de Jésus; il est bien aisé d'entendre que c'est l'esprit de la charité. Un Dieu n'aurait pas été aimé comme il le mérite, si un Dieu ne l'avait aimé : l'amour qu'on doit à un Dieu n'aurait pas eu un digne modèle, si un Dieu lui-même n'avait été l'exemplaire. Venez donc apprendre de ce Dieu aimant, dans quelle étendue et dans quel esprit il faut aimer Dieu.

L'étendue de cet amour doit être infinie. L'amour de notre exemplaire, c'est une adhérence sans bornes à la sainte volonté du Père céleste. Ma nourriture, dit-il [1], c'est de faire la volonté de mon Père, et d'accomplir son ouvrage. Aimer Dieu, c'est tout son emploi : *Quæ placita sunt ei facio semper* [2]. Aimer Dieu, c'est tout son plaisir : *Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* [3]. Aimer Dieu, c'est tout son soutien : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* Il ne perd pas de vue un moment l'ordre de ses décrets éternels; à tous moments il s'y abandonne sans réserve aucune. Je fais, dit-il, toujours ce qu'il veut. Aujourd'hui, dès le moment de sa conception, il commence ce saint exercice. « En entrant au « monde, dit le saint apôtre [4], il a dit : Les ho-« locaustes ne vous ont pas plu; eh bien! me voici, « Seigneur, et je viens pour accomplir en tout vo-« tre volonté. » En ce moment, chrétiens, toutes ses croix lui furent montrées; il vit un dédain dans le cœur de Dieu pour les sacrifices des hommes : il voit une avidité dans le cœur de Dieu d'avoir une victime digne de lui, digne de sa sainteté, digne de sa justice, capable de porter tous ses traits et tous les crimes des hommes; et qu'ensuite il allait être la seule victime. O Dieu, quel excès de peines! et néanmoins, hardiment : Me voici, Seigneur; je viens pour accomplir votre volonté!

Chrétien, imite ce Dieu; adore en tout les décrets du Père : soit qu'il frappe, soit qu'il console; soit qu'il te couronne, soit qu'il te châtie; adore, embrasse sa volonté sainte. Mais en quel esprit? Ah! voici la perfection : en l'Esprit du Dieu incarné, dans un esprit d'agrément et de complaisance. Vous savez ce que c'est que la complaisance; on ne la connaît que trop à la cour : mais il faut apprendre d'un Dieu, quelle complaisance un Dieu mérite. En cette heure, dit l'évangéliste, Jésus se réjouit dans le Saint-Esprit, et il dit : « Je vous loue, ô Père, Seigneur « du ciel et de la terre, de ce que vous avez ca-« ché ceci aux superbes, et que vous l'avez dé-« couvert aux humbles [1]. » Et il ajoute dans un saint transport : « Oui, Père, parce qu'il a plu « ainsi devant vous. » Telle est la complaisance qu'exige de nous la souveraineté de notre Dieu, un accord, un consentement, un acquiescement éternel, un oui éternel, pour ainsi parler, non de notre bouche, mais de notre cœur, pour ses volontés adorables. C'est faire sa cour à Dieu, c'est l'adorer comme il le mérite, que de se donner à lui de la sorte.

Que faites-vous, esprits bienheureux, cour triomphante du Dieu des armées? que faites-vous devant lui et à l'entour de son trône? Ils nous sont représentés dans l'Apocalypse [2], disant toujours *Amen* devant Dieu; un *Amen* soumis et respectueux, dicté par une sainte complaisance. *Amen*, dans la langue sainte, c'est-à-dire, oui; mais un oui pressant et affirmatif, qui emporte l'acquiescement, ou plutôt, pour mieux dire, le cœur tout entier. C'est ainsi qu'on aime Dieu dans le ciel : ne le ferons-nous pas sur la terre? Église qui voyages en ce lieu d'exil, l'Église, la Jérusalem bienheureuse, ta chère sœur, qui triomphe au ciel, chante à Dieu ce Oui, cet *Amen :* ne répondras-tu pas à ce divin chant, comme un second chœur de musique animé par la voix de Jésus-Christ même : « Oui, Père, puisqu'il a plu « ainsi devant vous? » Quoi, nous qui sommes nés pour la joie céleste, chanterons-nous le cantique des plaisirs mortels? C'est une langue barbare, dit saint Augustin [3], que nous apprenons dans l'exil : parlons le langage de notre patrie. En l'honneur de l'homme nouveau que le Saint-Esprit

[1] *Joan.* IV, 34.
[2] *Ibid.* VIII, 29.
[3] *Ibid* V, 30.
[4] *Hebr.* X, 6, 7.

[1] *Luc.* X, 21.
[2] *Apoc.* VII, 12.
[3] *In Ps.* CXXXVI, n° 17, t. IV, col. 1522

nous forme aujourd'hui, « chantons le nouveau « cantique, le cantique de la nouvelle alliance : » *Cantemus Domino canticum novum* [1].

Nous sommes, dit le saint apôtre, un commencement de la créature nouvelle de Dieu. L'accomplissement de la création, c'est la vie des bienheureux; et c'est nous qui en sommes le commencement, *initium creaturæ ejus* [2]. Nous devons donc commencer ce qui se consommera dans la vie future; et cet *Amen* éternel, que chantent les bienheureux dans la plénitude d'un amour jouissant, nous le devons chanter avec Jésus-Christ dans l'avidité d'un saint désir : « Oui, Père, puisqu'il a plu ainsi devant vous. » *Modo cantat amor esuriens, tunc cantabit amor fruens,* dit saint Augustin [3]. Nous le devons chanter pour nous-mêmes, nous le devons chanter pour les autres. Car écoutez parler le Dieu-Homme, modèle du saint amour : « Oui, Père, « parce qu'il vous a plu...... toutes choses me « sont données par mon Père [4]. » Il ne se réjouit d'avoir tout en main, que pour donner tout à Dieu, et le faire régner sans bornes.

O rois, écoutez Jésus : et apprenez de ce Roi de gloire, que vous ne devez avoir de cœur que pour aimer et faire aimer Dieu, de vie que pour faire vivre Dieu, de puissance que pour faire régner Dieu ; et enfin que toutes les choses humaines ne vous ont été confiées que pour les rendre, les conserver, et pour les donner saintement à Dieu.

Mais, si ce Dieu nous délaisse; mais, si ce Dieu nous persécute; mais, si ce Dieu nous accable, faut-il encore lui rendre cette complaisance? Oui, toujours sans fin, sans relâche. Il est vrai, ô homme de bien, je te vois souvent délaissé; tes affaires vont en décadence; ta pauvre famille éplorée semble n'avoir plus de secours; Dieu même te livre à tes ennemis, et paraît te regarder d'un œil irrité. Ton cœur est prêt de lui dire avec David : « O Dieu! pourquoi vous êtes-vous « retiré si loin? vous me dédaignez dans l'occa« sion, lorsque j'ai le plus besoin de votre se« cours; dans l'affliction, dans l'angoisse : » *Ut quid, Domine, recessisti longe, despicis in opportunitatibus, in tribulatione* [5]?

Est-il possible, ô Dieu vivant? êtes-vous de ces amis infidèles qui abandonnent dans les disgrâces, qui tournent le dos dans l'affliction? Ne le crois pas, homme juste : cette persécution, c'est une épreuve; cet abandon, c'est un attrait; ce délaissement, c'est une grâce. Imite cet Homme-Dieu, notre original et notre exemplaire, qui tout délaissé, tout abandonné; après avoir dit ces mots pour s'en plaindre avec amertume : « Pourquoi me délaissez-vous [1]? » se rejette lui-même, d'un dernier effort, entre ces mains qui le repoussent. « O Père! je remets, dit-il, mon « esprit entre vos mains [2]. » Ainsi obstine-toi, chrétien, obstine-toi saintement, quoique délaissé, quoique abandonné, à te rejeter avec confiance entre les mains de ton Dieu : oui, même entre ces mains qui te frappent : oui, même entre ces mains qui te foudroient : oui, même entre ces mains qui te repoussent pour t'attirer davantage. Si ton cœur ne te suffit pas pour faire un tel sacrifice, prends le cœur d'un Dieu incarné, d'un Dieu accablé, d'un Dieu délaissé; et de toute la force de ce cœur divin, perds-toi dans l'abîme du saint amour. Ah! cette perte, c'est ton salut; et cette mort, c'est ta vie.

TROISIÈME POINT.

Ce serait ici, chrétiens, qu'après vous avoir fait voir que l'attrait du divin amour, c'est d'aimer pour Jésus-Christ, que le modèle du divin amour, c'est d'aimer comme Jésus-Christ; il faudrait encore vous expliquer que la consommation du divin amour, c'est d'aimer en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Mais les deux premières parties m'ayant insensiblement emporté le temps, je n'ai que ce mot à dire.

Je voulais donc, messieurs, vous représenter que, Dieu pour rappeler toutes choses au mystère de son unité, a établi l'homme le médiateur de toute la nature visible : et Jésus-Christ Dieu-Homme seul médiateur de toute la nature humaine. Ce mystère est grand, je l'avoue, chrétiens, et mériterait un plus long discours. Mais, quoique je ne puisse en donner une idée bien nette, j'en dirai assez, si je puis, pour faire admirer le conseil de Dieu.

L'homme donc est établi le médiateur de la nature visible. Toute la nature veut honorer Dieu et adorer son principe, autant qu'elle en est capable : la créature insensible, la créature privée de raison, n'a point de cœur pour l'aimer, ni d'intelligence pour le connaître : « ainsi, ne pouvant « connaître, tout ce qu'elle peut, dit saint Au« gustin, c'est de se présenter elle-même à nous, « pour être du moins connue, et nous faire con« naître son divin auteur : » *Quæ cum cognoscere non possit, quasi innotescere velle videtur* [3]. Elle ne peut voir, elle se montre; elle ne peut aimer, elle nous y presse : et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'igno-

[1] *Ps.* XCV, 1.
[2] *Jac* I, 18.
[3] *Serm.* CCLVI, n° 5, t. V, col. 1052.
[4] *Luc.* X, 21, 22.
[5] *Ps.* IX 22.

[1] *Matth.* XXVII, 46. *Ps.* XXI, 2, etc.
[2] *Luc.* XXIII, 46. *Ps.* XXX, 6.
[3] *De Civ. Dei*, lib. XI, cap. XXVII, n° 2, t. VII, col. 298

rer. C'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière, elle glorifie le Père céleste. Mais afin qu'elle consomme son adoration, l'homme doit être son médiateur : c'est à lui à prêter une voix, une intelligence, un cœur tout brûlant d'amour à toute la nature visible, afin qu'elle aime en lui et par lui la beauté invisible de son créateur. C'est pourquoi il est mis au milieu du monde, industrieux abrégé du monde, petit monde dans le grand monde ; ou plutôt, dit saint Grégoire de Nazianze[1], « grand monde dans le petit monde : » parce qu'encore que selon le corps il soit renfermé dans le monde, il a un esprit et un cœur qui est plus grand que le monde ; afin que contemplant l'univers entier, et le ramassant en lui-même, il l'offre, il le sanctifie, il le consacre au Dieu vivant : si bien qu'il n'est le contemplateur et le mystérieux abrégé de la nature visible, qu'afin d'être pour elle, par un saint amour, le prêtre et l'adorateur de la nature invisible et intellectuelle.

Mais, ne nous perdons pas, chrétiens, dans ces hautes spéculations ; et disons que l'homme, ce médiateur de la nature visible, avait lui-même besoin d'un médiateur. La nature visible ne pouvait aimer, et pour cela elle avait besoin d'un médiateur pour retourner à son Dieu. La nature humaine peut bien aimer, mais elle ne peut aimer dignement. Il fallait donc lui donner un médiateur aimant Dieu comme il est aimable, adorant Dieu autant qu'il est adorable ; afin qu'en lui et par lui nous pussions rendre à Dieu notre Père un hommage, un culte, une adoration, un amour digne de sa majesté. C'est, messieurs, ce médiateur qui nous est formé aujourd'hui par le Saint-Esprit dans les entrailles de Marie. Réjouis-toi, ô nature humaine : tu prêtes ton cœur au monde visible pour aimer son Créateur tout-puissant, et Jésus-Christ te prête le sien, pour aimer dignement celui qui ne peut être dignement aimé que par un autre lui-même. Laissons-nous donc gagner par ce Dieu aimant : aimons comme ce Dieu aimant : aimons par ce Dieu aimant.

Que croyez-vous, chrétiens, que fait aujourd'hui la divine vierge toute pleine de Jésus-Christ? Elle l'offre sans cesse au Père céleste : et après avoir épuisé son cœur, rougissant de la pauvreté de l'amour de la créature pour l'immense bonté de son Dieu ; pour suppléer à ce défaut, pour compenser ce qui manque, elle offre au Père céleste toute l'immensité de l'amour et toute l'étendue du cœur d'un Dieu-Homme. Faisons ainsi, chrétiens · unissons-nous à Jésus, aimons en Jésus, aimons par Jésus. Mais, ô Dieu ! quelle pureté ! ô Dieu, quel dégagement pour nous unir au cœur de Jésus ! O créatures, idoles honteuses, retirez-vous de ce cœur qui veut aimer Dieu par Jésus-Christ : ombres, fantômes, dissipez-vous en présence de la vérité. Voici l'amour véritable qui veut entrer dans ce cœur : amour faux, amour trompeur, veux-tu tenir devant lui ?

Chrétiens, rejetterez-vous l'amour d'un Dieu-Homme, qui vous presse, qui veut remplir votre cœur, pour unir votre cœur au sien, et faire de tous les cœurs une même victime du saint amour ? Vive l'Éternel, mes frères, je ne puis souffrir cette indignité : je veux arracher ce cœur de tous les plaisirs qui l'enchantent, de toutes les créatures qui le captivent. O Dieu, quelle violence d'arracher un cœur de ce qu'il aime ! il en gémit amèrement ; mais quoique la victime se plaigne et se débatte devant les autels, il n'en faut pas moins achever le sacrifice du Dieu vivant. Que je t'égorge devant Dieu, ô cœur profane ! pour mettre en ta place un cœur chrétien. Eh quoi ! ne me permettrez-vous pas encore un soupir, encore une complaisance ? Nul soupir, nulle complaisance que pour Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Hé donc, faudra-t-il éteindre jusqu'à cette légère étincelle ? Sans doute, puisque la flamme tout entière m'y paraît encore vivante. O dénûment d'un cœur chrétien ! pourrons-nous bien nous résoudre à ce sacrifice ? Un Dieu-Homme, un Dieu incarné, un Dieu se donnant à nous dans l'eucharistie, en la vérité de sa chair et en la plénitude de son Esprit, le mérite bien.

Venez donc, ô divin Jésus ! venez consumer ce cœur. Tirez-nous après vos parfums : tirez les grands, tirez les petits ; tirez les rois, tirez les sujets : tirez surtout, ô Jésus ! le cœur de notre monarque, lequel en se donnant tout à fait à vous, ferme comme il est, constant comme il est, est capable de vous entraîner toutes choses, et de vous faire régner par tout l'univers. Ainsi soit-il.

[1] *Orat.* XLII, n° 16, t. I, p. 680.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

Combien admirables et extraordinaires les abaissements du Dieu-Homme. Pourquoi les moyens les plus efficaces que Dieu a d'établir sa gloire, se trouvent nécessairement joints avec la bassesse. Amour que Dieu a pour l'humilité : quelle part elle a dans le mystère de notre réparation. Antiquité de la promesse de notre salut. Rapports admirables de Marie avec Ève.

Creavit Dominus novum super terram : femina circumdabit virum.

Le Seigneur a créé une nouveauté sur la terre : une femme concevra un homme. Jerem. XXXI, 22.

De ce grand et épouvantable débris, où la raison humaine, ayant fait naufrage, a perdu tout d'un coup toutes ses richesses, et particulièrement la vérité pour laquelle Dieu l'avait formée; il est resté dans l'esprit des hommes un désir vague et inquiet d'en découvrir quelque vestige, et c'est ce qui a fait naître dans tous les hommes un amour incroyable de la nouveauté. Cet amour de la nouveauté paraît au monde en plus d'une forme, exerce les esprits de plus d'une sorte. Il se contente de pousser les uns à ramasser dans un cabinet mille raretés étrangères; et les autres, qu'il trouve plus vifs et plus capables d'invention, il les épuise par de grands efforts pour trouver ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires, ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature : enfin, pour n'entrer pas plus avant dans cette matière infinie, je me contenterai de vous dire du désir de la nouveauté, qu'il n'est point dans le monde d'appât plus trompeur, ni d'amusement plus universel, ni de curiosité moins bornée que celle de la nouveauté. Pour guérir cette maladie, qui travaille si étrangement la nature humaine, Dieu nous présente aussi dans son Écriture des nouveautés saintes et des curiosités fructueuses : et le mystère de cette journée en est une preuve invincible. Le prophète nous en a parlé comme d'une nouveauté surprenante : *Creavit Dominus novum super terram :* et comme il prépare nos attentions à quelque chose d'extraordinaire, il nous oblige plus que jamais à demander par la mère le secours du Fils; et d'ailleurs c'est aujourd'hui le jour véritable d'employer envers cette Vierge la salutation angélique, et de lui dire avec Gabriel : *Ave.*

Dans cet empressement universel de toutes les conditions et de tous les âges pour la gloire et pour la grandeur, il faut avouer, chrétiens, qu'une véritable modération est une nouveauté extraordinaire, et dont le monde voit si peu d'exemples, qu'il la pourrait justement compter parmi ses raretés les plus précieuses. Mais si c'est un spectacle si nouveau de voir les hommes se contenir dans leur naturelle bassesse, ce sera une nouveauté bien plus admirable de voir un Dieu se dépouiller de sa souveraine grandeur, et descendre du haut de son trône par un anéantissement volontaire. C'est, messieurs, cette nouveauté que l'Église nous représente dans le mystère du Verbe fait chair, et c'est ce qui fait dire à notre prophète : *Creavit Dominus novum super terram.* Dieu a fait dans le monde une nouveauté, lorsqu'il y a envoyé son Fils humilié et anéanti.

Et en effet je remarque dans cet abaissement du Dieu-Homme deux choses tout à fait extraordinaires. Dieu est le Seigneur des seigneurs, et ne voit rien au-dessus de lui : Dieu est unique dans sa grandeur, et ne voit rien autour de lui qui l'égale. Et voici, ô nouveauté surprenante! que celui qui n'a rien au-dessus de lui se fait sujet et se donne un maître; celui que rien ne peut égaler se fait homme et se donne des compagnons : ce Fils dans l'éternité égal à son Père, s'engage à devenir sujet de son Père; ce Fils, relevé infiniment au-dessus des hommes, se met en égalité avec les hommes. Quelle nouveauté, chrétiens! et n'est-ce pas avec raison que le prophète s'écrie que Dieu a fait une nouveauté? O Père céleste! ô hommes mortels! vous recevez aujourd'hui un honneur nouveau dont je ne puis parler sans étonnement. Père, vous n'avez jamais eu un tel sujet : hommes, vous n'avez jamais eu un tel associé.

Venez, mes frères, venez tous ensemble contempler cette nouveauté que le Seigneur a créée aujourd'hui; mais en admirant ce nouveau mystère que nous annonce le saint prophète, n'oublions pas ce qu'il y ajoute : « qu'une femme concevra un fils : » *Femina circumdabit virum;* et apprenant, de ces paroles mystiques, que la bienheureuse Marie a été appelée en société de cet ouvrage admirable : pour la comprendre dans cette fête à laquelle nous savons qu'elle a tant de part, disons que ce Dieu, qui se fait sujet, l'a choisie pour être le temple où il rend à son Père son premier hommage; et que ce Dieu, qui s'unit aux hommes, l'a choisie comme le canal par lequel il se donne à eux. Et afin de nous expliquer en termes plus clairs, considérons attentivement combien Dieu honore cette sainte Vierge, en ce que c'est en elle qu'il s'anéantit et devient soumis à son Père : c'est ce que nous dirons dans le premier point; en ce que c'est par elle qu'il se com-

munique et entre en société avec les hommes : c'est ce que nous verrons dans le second. Et voilà en peu de paroles le partage de ce discours, pour lequel je vous demande vos attentions.

PREMIER POINT.

C'est une verité assez surprenante et néanmoins très-indubitable que dans les moyens infinis que Dieu a d'établir sa gloire, le plus efficace de tous se trouve joint nécessairement avec la bassesse. Il peut renverser toute la nature, il peut faire voir sa puissance aux hommes par mille nouveaux miracles; mais, par un secret merveilleux, il ne peut jamais porter sa grandeur plus haut, que lorsqu'il s'abaisse et s'humilie. Voici une nouveauté bien étrange : je ne sais si tout le monde entend ma pensée; mais la preuve de ce que j'avance paraît bien évidemment dans notre mystère. Saint Thomas a très-bien prouvé [1] que le plus grand ouvrage de Dieu, c'est de s'unir personnellement à la créature comme il a fait dans l'incarnation. Et sans m'arrêter à toutes ses preuves, qu'il vaut mieux laisser à l'école, parce qu'elles nous emporteraient ici trop de temps, il n'y a personne qui n'entende assez que Dieu, dans toute l'étendue de sa puissance qui n'a point de bornes, ne pouvait rien faire de plus relevé que de donner au monde un Dieu-Homme, un Dieu incarné. *Domine, opus tuum* [2] : « C'est là, Seigneur, votre grand ouvrage, » et je ne crains point d'assurer que vous ne pouvez rien faire de plus admirable. Que si c'est là son plus grand ouvrage, c'est aussi par conséquent sa plus grande gloire. Cette conséquence est certaine, parce que Dieu ne se glorifie que dans ses ouvrages : *Lœtabitur Dominus in operibus suis* [3] : « Le Seigneur se réjouira dans « ses œuvres. » Or ce miracle si grand et si magnifique, Dieu ne le pouvait faire qu'en se rabaissant; selon ce que dit l'apôtre saint Paul [4] : *Exinanivit semetipsum :* « Il s'est lui-même épuisé « et anéanti, en prenant la forme d'esclave. »

Disons donc avec le prophète : Dieu a fait une nouveauté. Quelle nouveauté a-t-il faite? Il a voulu porter sa grandeur en son plus haut point; pour cela il s'est rabaissé : il a voulu nous montrer sa gloire dans sa plus grande lumière, *vidimus gloriam ejus;* et pour cela il s'est revêtu de notre faiblesse : *Et habitavit in nobis; et vidimus gloriam ejus* [5]. Jamais il ne s'est vu plus de gloire, parce qu'il ne s'est jamais vu plus de bassesse.

[1] *III part. Quæst.* I, *art.* I
[2] *Habac.* III, 2.
[3] *Ps.* CIII, 31.
[4] *Philipp.* II, 7.
[5] *Joan.* I, 14.

Ne croyez pas, mes frères, que je vous prêche aujourd'hui cette nouveauté, pour repaître seulement vos esprits par une méditation vaine et curieuse : loin de cette chaire de tels sentiments! Ce que je prétends, par tout ce discours, c'est de vous faire aimer l'humilité sainte, cette vertu fondamentale du christianisme; je prétends, dis-je, vous la faire aimer, en vous montrant l'amour que Dieu a pour elle. Il ne peut pas trouver l'humilité en lui-même : car sa souveraine grandeur ne lui permet pas de s'abaisser, demeurant en sa propre nature; il faut qu'il agisse toujours en Dieu, et par conséquent qu'il soit toujours grand. Mais ce qu'il ne peut pas trouver en lui-même, il le cherche dans une nature étrangère. Cette nature infiniment abondante ne refuse point d'aller à l'emprunt : pourquoi? Pour s'enrichir par l'humilité. C'est ce que le Fils de Dieu vient chercher au monde; c'est pour cette raison qu'il se fait homme, afin que son Père voie en sa personne un Dieu soumis et obéissant.

Et que ce soit là son dessein, mes frères, vous le pouvez aisément juger par le premier acte qu'il fit en venant au monde au moment de sa bienheureuse incarnation. Peut-être serez-vous bien aises d'apprendre aujourd'hui quel fut le premier acte de cet Dieu-Homme, quelle fut sa première pensée et le premier mouvement de sa volonté? Je réponds, et je ne crains point de vous assurer que ce fut un acte d'obéissance. Par où ai-je appris ce secret, qui m'a découvert ce mystère? C'est le grand apôtre, c'est saint Paul lui-même, dans la divine épître aux Hébreux, où il parle ainsi du Fils de Dieu : « Entrant au « monde il a dit : » *Ingrediens;* voilà, mes frères, ce que nous cherchons, ce qu'a dit le Fils de Dieu en entrant au monde; et par ce qu'il a dit nous savons ce qu'il pense. Donc entrant au monde, il a dit : Père, « les holocaustes et les sa« crifices pour le péché ne vous ont pas plu : » *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt;* « alors j'ai dit : J'irai moi-même; » pourquoi? « pour accomplir, ô Dieu! votre volonté : » *Tunc dixi, Ecce venio; in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* [1]. N'est-ce pas nous dire en termes formels que le premier acte du Fils de Dieu c'est un acte de soumission et d'humilité, et qu'il est descendu du ciel en la terre pour pratiquer l'obéissance : *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam?*

Mais poussons encore plus loin, et voyons combien Dieu aime l'humilité. O divin acte d'obéissance, par lequel Jésus-Christ commence sa

[1] *Hebr.* X, 5, 6, 7.

vie ; nouveau sacrifice d'un Dieu soumis, en quel temple serez-vous offert au Père éternel? où est-ce qu'on verra la première fois cet auguste, cet admirable spectacle d'un Dieu humilié et obéissant? Ah! ce sera dans les entrailles de la sainte Vierge; ce sera le temple, ce sera l'autel où Jésus consacrera à son Père les premiers vœux de l'obéissance. Et d'où vient, ô divin Sauveur! que vous choisissez cette Vierge pour être le temple sacré où vous rendrez à votre Père céleste vos premières adorations avec une humilité si profonde? C'est l'amour de l'humilité qui l'y oblige; c'est à cause que ce divin temple est bâti sur l'humilité, sanctifié par l'humilité. Le Verbe abaissé et humilié a voulu que l'humilité préparât son temple, et il n'y a point pour lui de demeure au monde, sinon celle que l'humilité aura consacrée.

Le voulez-vous voir par l'Écriture, renouvelez, messieurs, vos attentions pour y voir que l'humilité de Marie a mis la dernière disposition que le Fils de Dieu attendait pour établir sa demeure en ce nouveau temple. Je remarque, dans l'Évangile de ce jour, que dans cet admirable entretien de la sainte Vierge avec l'ange; elle ne lui parle que deux fois. Mais, ô admirables paroles! Dieu a voulu qu'en ces deux réponses nous vissions paraître dans un grand éclat deux vertus d'une beauté souveraine, et capables de charmer le cœur de Dieu même : l'une est la pureté virginale; l'autre, une humilité très-profonde.

L'ange Gabriel annonce à Marie qu'elle concevra le Fils du Très-Haut, le roi et le libérateur d'Israël. Qui pourrait s'imaginer, chrétiens, qu'une femme pût être troublée d'une si heureuse nouvelle? Quelle espérance plus glorieuse lui peut-on donner? quelle promesse plus magnifique? mais quelle assurance plus grande, puisque c'est un ange qui lui parle de la part de Dieu? Et néanmoins Marie est troublée; elle craint, elle hésite : peu s'en faut qu'elle ne réponde que la chose ne se peut faire : « Comment cela se « pourrait-il faire, puisque j'ai résolu de demeu« rer vierge? » *Quomodo* [1] ? Voyez, mes frères, qu'elle s'inquiète pour sa pureté virginale. Si je conçois le Fils du Très-Haut, ce me sera, à la vérité, une grande gloire; mais, ô sainte virginité! que deviendrez-vous? je ne puis consentir à vous perdre. O pureté admirable, qui n'est pas seulement à l'épreuve de toutes les promesses des hommes; mais encore, et voici bien plus, de toutes les promesses de Dieu! Qu'attendez-vous, ô Verbe divin, chaste amateur des âmes pudiques? qu'est-ce qui vous fera venir sur la terre, si cette pureté ne vous y attire? Attendez, attendez; son heure n'est pas encore arrivée, et son temple n'a pas reçu sa dernière disposition.

En effet, l'ange répond à Marie : « Le Saint-« Esprit surviendra en vous : » *Spiritus sanctus surperveniet in te* [1]. Il surviendra, dit-il; il n'était donc pas encore venu. Telle est la première parole de la sainte Vierge, qui a été prononcée par la pureté. Écoutez maintenant la seconde : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* [2] : « Voici la servante du Seigneur, « qu'il me soit fait selon ta parole. » Vous voyez assez de vous-même, sans qu'il soit nécessaire que je vous le dise, que c'est l'humilité qui parle en ce lieu ; voilà le langage de l'obéissance. Marie ne s'élève pas par sa nouvelle dignité de mère de Dieu ; et sans se laisser emporter aux transports d'une joie si juste, elle déclare seulement sa soumission. Et aussitôt les cieux sont ouverts, tous les torrents des grâces tombent sur Marie, l'inondation du Saint-Esprit la pénètre toute : le Verbe se fait un corps de son sang très-pur; « le Père la couvre de sa vertu : » *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* [3]; et ce Fils qu'il engendre toujours dans son sein, parce qu'il est si grand, si immense, si je puis parler de la sorte, qu'il n'y a que l'infinité du sein paternel qui soit capable de le contenir, il l'engendre dans le sein de la sainte Vierge. Comment s'est pu faire un si grand miracle? C'est que l'humilité l'a rendue capable de contenir l'immensité même. C'est à cause de l'humilité, ô heureuse Vierge! que vous recevez en vous, la première, celui qui est destiné pour tout le monde, qui a été promis et attendu tant de siècles : *Ecce Domini mei per tanta retro sæcula promissum, prima suscipere mereris adventum* [4]. Vous devenez le temple d'un Dieu incarné, et l'humilité qui vous a remplie lui rend cette demeure si agréable, que par une grâce particulière il veut que « vous possé« diez toute seule, durant l'espace de neuf mois « entiers, l'espérance de la terre, la gloire des « siècles, le bien commun de tout l'univers : » *Spem terrarum, decus sæculorum, commune omnium gaudium peculiari munere sola possides* [5]. Tant il est vrai que l'humilité est la source de toutes les grâces, et qu'elle seule peut attirer Jésus-Christ en nous.

Ah! je ne m'étonne pas, chrétiens, si Dieu paraît, si fort éloigné des hommes, ni s'il retire de nous ses miséricordes : c'est que l'humilité est

[1] *Luc.* I, 34.

[1] *Luc.* I, 35.
[2] *Ibid.* 38.
[3] *Ibid.* 35.
[4] *Euseb. Homil.* II, *de Nativit. Domin. Bibliot. Patr. Lugd.* t. VI, p. 620.
[5] *Ibid.* p. 621

tannie du monde. Un homme humble : je l'ai déjà dit, mais il faut le redire encore ; un homme retenu et modeste, c'est une rareté presque inouïe. Hé bien, néant superbe, que faut-il pour te rabaisser, si un Dieu anéanti n'y suffit pas? Il n'a rien au-dessus de lui, et il se donne un maître en se faisant homme : et toi, resserré de toutes parts dans les chaînes de ta dépendance, tu ne peux prendre un esprit soumis! Mais peut-être que vous me direz : Je suis si souple, je suis si soumis ; je fais ma cour si adroitement, et je sais si bien m'abaisser.... Ah! ne croyez pas m'imposer par cette apparence modeste. Est-ce que je ne vois pas clairement que tu ne te soumets que par un principe d'orgueil? est-ce que je ne lis pas dans ton cœur que tu ne t'abaisses sous ceux que l'on nomme les tout-puissants, tant la vanité est aveugle! qu'afin de dominer sur les autres? Il faut que l'orgueil soit enraciné bien profondément dans vos âmes, puisque même vous ne pouvez vous humilier que par un sentiment d'arrogance. Mais cette arrogance que vous nous cachez, parce qu'elle nuirait à votre fortune ; s'il vient à luire sur vous un petit rayon de faveur, paraîtra bientôt dans toute sa force.

O cœur plus léger que la paille! cette prospérité inopinée t'emporte jusqu'à ne pouvoir plus te reconnaître. Et comment as-tu si fort oublié et la boue dont tu sors peut-être, et toutes les faiblesses qui t'environnent! Rentre, ô superbe, dans ton néant ; et apprends de la sainte Vierge à ne te pas laisser éblouir par l'éclat et par la douceur d'une grandeur nouvelle et imprévue. Cette haute dignité de mère de Dieu ne fait que l'abaisser davantage ; mais cet abaissement fait sa gloire. Dieu ravi d'une humilité si profonde, vient lui-même s'humilier dans ses entrailles ; mais ce n'est pas encore toute sa grandeur. Si ce Dieu résolu de s'anéantir, veut s'anéantir dans Marie ; ce même Dieu qui veut se donner aux hommes, leur fait ce présent par Marie : c'est ce que j'ai à vous dire dans ce second point, qui finira bientôt ce discours.

SECOND POINT.

Voici, messieurs, une nouveauté qui n'est pas moins surprenante que la première ; et si vous avez été étonnés de voir un Souverain qui se fait sujet, je crois que vous ne le serez pas moins de voir l'Unique et l'Incomparable qui se donne des compagnons, et qui entre en société avec les hommes : *Et habitavit in nobis :* c'est le mystère de cette journée. Pour bien entendre cette nouveauté, formez-vous en votre esprit une forte idée de cette parfaite unité de Dieu qui le rend infini, incommunicable, et unique en tout ce qu'il est. Il est le seul sage, le seul bienheureux, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, unique en sa majesté, inaccessible en son trône, incomparable en sa puissance. Les hommes n'ont point de termes assez énergiques pour parler dignement de cette unité ; et voici néanmoins, messieurs, des paroles de Tertullien qui nous en donnent, ce me semble, une grande idée, autant que le peut permettre la faiblesse humaine. Il appelle Dieu « le souverain « grand, » *summum magnum :* « mais il n'est « souverain, dit-il qu'à cause qu'il surmonte tout « le reste, » *summum victoria sua constat*[1]. « Et « ainsi, ne souffrant rien qui l'égale, il laisse tellement au-dessous de soi tout ce qu'on pourrait « mettre à l'égal de lui, qu'il se fait lui-même une « solitude par la singularité de son excellence : » *atque ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens, unicum est*[2].

Voilà une manière de parler étrange : mais cet homme, accoutumé aux expressions fortes, semble chercher des termes nouveaux, pour parler d'une grandeur qui n'a point d'exemple. Est-il rien de plus majestueux ni de plus auguste que cette solitude de Dieu? Pour moi je me représente, messieurs, cette Majesté infinie toute resserrée en elle-même, cachée dans ses propres lumières, séparée de toutes choses par sa propre étendue, qui ne ressemble pas les grandeurs humaines, où il y a toujours quelque faible, où ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre ; mais qui est de tous côtés également forte et également inaccessible. Qui ne s'étonnerait donc, chrétiens, de voir cet Unique, cet Incomparable, qui sort de cette auguste solitude pour se faire des compagnons ; ô nouveauté admirable! et encore quels compagnons : des hommes mortels et pécheurs? *Non angelos apprehendit*[3] : « Il ne s'est point arrêté « aux anges, » quoiqu'ils fussent pour ainsi dire les plus proches de son voisinage. Il est venu à pas de géant, « sautant, dit l'Écriture[4], toutes les « montagnes, » c'est-à-dire, passant tous les chœurs des anges ; il a cherché la nature humaine, que sa mortalité avait reléguée au plus bas étage de l'univers, et qui avait encore ajouté l'éloignement du péché à l'inégalité de la condition : néanmoins il se l'est unie, *Apprehendit ;* il l'a saisie en l'âme et au corps, il s'est fait une chair semblable à la nôtre. Enfin, ô bonté! ô miséricorde! enfin ce Dieu en devenant homme, « afin que nous entrions « en société avec lui, » *ut et nos societatem habeamus cum eo*[5], est venu traiter d'égal avec

[1] *Advers. Marcion.* lib. I, n° 3.
[2] *Ibid.* n° 4.
[3] *Hebr.* II, 16.
[4] *Cant.* II, 8.
[5] I. *Joan.* I, 3, 6.

nous, et cela pour nous donner le moyen de traiter d'égal avec lui : *Ex æquo agebat Deus cum homine, ut homo agere ex æquo cum Deo posset*[1]. Chrétiens, quelle nouveauté! qui a jamais ouï un pareil miraie? « Quelle nation de la terre « a des dieux qui s'approchent d'elle, comme « notre Dieu s'approche de nous[2]? »

Une telle condescendance mériterait bien, chrétiens, d'occuper plus longtemps nos esprits, si le mystère de cette journée ne m'obligeait à jeter les yeux sur la bienheureuse Marie. Vous avez vu un Dieu qui se donne à nous; c'est un grand bonheur pour notre nature : mais quelle gloire pour la sainte Vierge, qu'il se donne à nous par son entremise! C'est par elle qu'il entre au monde, c'est par elle qu'il lie avec nous cette société bienheureuse. Non content de l'avoir choisie pour ce ministère, il envoie un des premiers de ses anges pour lui en porter la parole, et comme pour demander son consentement. Chrétiens, quel est ce mystère? tâchons d'en découvrir le secret; et lisons-le dans l'ordre des décrets de Dieu, selon que Dieu nous les a révélés.

J'ai appris par son Écriture et par le consentement unanime de tous les siècles, que dans le mystère adorable de la rédemption de notre nature, c'était une résolution déterminée de la Providence divine, de faire servir à notre salut tout ce qui avait été employé à notre ruine. Ne me demandez pas ici les raisons de ce conseil admirable, qu'il serait trop long de vous expliquer; et contentez-vous d'entendre en un mot, que par une charitable émulation Dieu a voulu détruire notre ennemi, en lui renversant sur la tête ses propres machines, et le défaisant, pour ainsi dire, par ses propres armes.

C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort, qui en était la punition; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit; et nous voyons dans l'eucharistie qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avait fait. Selon cette merveilleuse dispensation, que Dieu a voulu marquer si visiblement dans tout l'ouvrage de notre salut, il faut conclure nécessairement que comme les deux sexes sont intervenus dans la désolation de notre nature, ils devaient aussi concourir à sa délivrance. Tertullien l'a enseigné dès les premiers siècles dans le livre de la Chair de Jésus-Christ, où parlant de la sainte Vierge : « Il était, dit-il[3], nécessaire « que ce qui avait été perdu par ce sexe fût ra« mené au salut par le même sexe, » *ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eumdem sexum redigeretur in salutem.* Le martyr saint Irénée l'a dit devant lui[1]; le grand saint Augustin l'a dit après[2]; tous les saints Pères unanimement nous ont enseigné la même doctrine : d'où je tire cette conséquence, qu'il était certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Ève aussi bien qu'un nouvel Adam; afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne qui avait été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Et certainement, chrétiens, si nous méditons en nous-mêmes les conseils impénétrables de la Providence dans la réparation de notre nature, et que nous conférions exactement Ève avec Marie dans le mystère de cette journée, nous serons bientôt convaincus de cette doctrine si sainte et si ancienne. Voici les rapports qu'en font les saints Pères, et je ne fais que répéter ce qu'ils en ont dit.

L'ouvrage de notre corruption commence par Ève, l'ouvrage de la réparation par Marie; la parole de mort est portée à Ève, la parole de vie à la sainte Vierge; Ève était vierge encore, et Marie est vierge; Ève encore vierge avait son époux, et Marie la Vierge des vierges a aussi le sien; la malédiction est donnée à Ève, la bénédiction à Marie : *Benedicta tu*[3] : un ange de ténèbres s'adresse à Ève, un ange de lumière parle à Marie; l'ange de ténèbres veut élever Ève à une fausse grandeur, en lui faisant affecter la divinité : « Vous serez, lui dit-il, comme des « dieux[4] : » l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : « Le Seigneur est avec vous, lui dit Ga« briel[5]; » l'ange de ténèbres parlant à Ève lui inspire un dessein de rébellion : « Pourquoi est« ce que Dieu vous a commandé de ne point man« ger de ce fruit si beau[6]? » l'ange de lumière parlant à Marie lui persuade l'obéissance : « Ne « craignez point, Marie, lui dit-il, et, Rien n'est « impossible au Seigneur[7]. » Ève crut au serpent, et Marie à l'ange : de cette sorte, dit Tertullien[8], une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et « Marie répare en croyant à Dieu ce « qu'Ève avait ruiné en croyant au diable : » *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo de-*

[1] *Tertull. advers. Marcion.* lib. II, n° 27.
[2] *Deut.* IV, 7.
[3] *De Carn. Chr.* n° 17.

[1] *Contr. Hæres.* lib. V, cap. XIX, p. 316.
[2] *De Symb. ad Catechum. Serm.* III, cap. IV, t. VI, col. 571.
[3] *Luc.* I, 42.
[4] *Genes.* III, 5.
[5] *Luc.* I, 28.
[6] *Genes.* III, 1.
[7] *Luc.* I, 30, 37.
[8] *De Carne Christi*, n° 17.

levit : enfin, pour achever le mystère, Ève séduite par le démon est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie instruite par l'ange est rendue digne de porter Dieu : Ève nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie; afin, dit saint Irénée, écoutez les paroles de ce grand martyr, « afin que la « vierge Marie fût l'avocate de la vierge Ève, » *ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata*[1].

Un rapport si exact n'est pas une invention de l'esprit humain. Après cela on ne peut douter que Marie ne soit l'Ève bienheureuse de la nouvelle alliance; qu'elle n'ait la même part à notre salut qu'Ève a eue à notre ruine, c'est-à-dire, la seconde après Jésus-Christ; et qu'Ève étant la mère de tous les mortels, Marie ne soit la mère de tous les vivants. C'est Dieu même qui nous persuade une vérité si constante, par l'ordre admirable de tous ses desseins, par la convenance des choses si évidemment déclarée, par le rapport nécessaire de tous ses mystères.

Et nos frères qui nous ont quittés ne peuvent pas endurer notre dévotion pour Marie, ni que nous la croyions après Jésus-Christ la principale coopératrice de notre salut! Qu'ils détruisent donc ce rapport de tous les mystères divins; qu'ils nous disent pour quelle raison Dieu envoie son ange à Marie. Ne pouvait-il pas faire son ouvrage en elle sans en avoir son consentement? ne paraît-il pas plus clair que le jour que ç'a été un conseil du Père qu'elle coopérât à notre salut et à l'incarnation de son Fils, par son obéissance et sa charité? et si cette charité maternelle a tant opéré pour notre bonheur dans le mystère de l'incarnation, sera-t-elle devenue stérile, et ne produira-t-elle plus rien en notre faveur? Ah! messieurs, qui le pourrait croire? Et si maintenant nous attendons d'elle qu'elle nous assiste de son secours, quel crime faisons-nous de le demander? Est-ce pour cela, nos chers frères, que vous avez rompu l'unité et abandonné la communion dans laquelle vos pères sont morts en la charité de Notre-Seigneur? Mais peut-être n'y en a-t-il pas qui nous entendent. Revenons à vous, chrétiens.

Je ne puis plus retenir les secrets mouvements de mon cœur. Je ne puis que je ne m'écrie avec toute l'Église catholique : O sainte, ô incomparable Marie, nous crions, nous gémissons après vous, misérables bannis enfants d'Ève : *Ad te clamamus*. Car à qui auront leur recours les enfants captifs d'Ève l'exilée, sinon à la mère des libres? et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs, que vous soyez l'avocate d'Ève, ne prendrez-vous pas aussi la défense de sa postérité condamnée? Si donc Ève inconsidérée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue; ô Marie, notre protectrice, que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénites entrailles, qui nous donne la vie éternelle : *Et Jesum, etc.* O merveille des secrets de Dieu! ô convenance de notre foi! Car c'est l'accomplissement du mystère, que nous recevions Jésus-Christ des mains de Marie : elle nous le présente pour entrer en société avec nous. Vivons comme des hommes avec qui Jésus-Christ s'est associé « pour leur apprendre à agir d'une « manière toute divine : » *Conversabatur Deus ut homo divine agere doceretur*[1].

[1] *Cont. Hær.* lib. v, cap. xix, p. 316.

[1] *Tertull. adversus Marcion.* lib. ii, n° 27.

QUATRIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

La promesse de notre salut presque aussi ancienne que la sentence de notre mort. La réparation du genre humain figurée même dans les auteurs de sa ruine. Miséricordieuse émulation du Rédempteur de notre nature. De quelle manière Dieu fait servir à notre salut ce que le démon avait employé à notre ruine. Rapports admirables entre Ève et Marie : par quelle fécondité celle-ci est rendue mère de tous les fidèles.

Vocavit nomen uxoris suæ, Heva: eo quod Mater esset cunctorum viventium.

Adam donna à sa femme le nom d'Ève; parce qu'elle était la Mère de tous les vivants. Genes. iii, 20.

Benedicta tu in mulieribus.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Luc. i. 29.

C'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort; et qu'un même jour ait été témoin de la chute de nos premiers pères, et du rétablissement de leur espérance. Nous voyons, en la Genèse[2], que Dieu, en nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent, qui nous a trompés, que sa tête sera brisée, c'est-à-dire, que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie : les menaces et les promesses se touchent, la lumière de la faveur nous paraît, dans le feu même de la colère; afin que nous entendions, chrétiens, que Dieu se fâche contre nous ainsi qu'un bon père, qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Bien plus, ô incomparable bonté! Adam même qui nous a

[2] *Genes.* iii, 15.

perdus, et Eve qui est la source de notre misère, nous sont représentés dans les saintes Lettres comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam : Marie, sa divine mère, est la nouvelle Ève; et par un secret ineffable nous voyons notre réparation figurée même dans les auteurs de notre ruine.

C'est sans doute dans cette pensée, que saint Épiphane a considéré le passage de la Genèse que j'ai allégué pour mon texte. Ce grand homme a remarqué doctement que c'est après sa condamnation qu'Ève est appelée mère des vivants. « Qu'est-ce à dire ceci? dit saint Épiphane [1]. « Elle n'avait pas ce beau nom, lorsqu'elle était « encore dans le paradis; et on commence à l'ap- « peler mère des vivants, après qu'elle a été con- « damnée à n'engendrer plus que des morts : » qui ne voit qu'il y a ici du mystère? Et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque qu'elle est « nom- « mée ainsi en énigme, et comme figure de la « sainte Vierge qui est la vraie mère de tous les « vivants; » c'est-à-dire, de tous les fidèles, auxquels son enfantement a rendu la vie.

Chrétiens, enfants de Marie, je vous prêche aujourd'hui l'accomplissement d'une excellente figure. Cette haute dignité de mère de Dieu a des grandeurs trop impénétrables, et ma vue faible et languissante ne peut soutenir un si grand éclat. Mais si les splendeurs qui vous environnent, ô femme revêtue du soleil et couverte de la vertu du Très-Haut, nous empêchent d'arrêter la vue sur cette éminente qualité de mère de Dieu, qui vous élève si fort au-dessus de nous; du moins nous sera-t-il permis de vous regarder en la qualité de mère des hommes, par laquelle vous condescendez à notre faiblesse : et c'est, fidèles, ce que vous verrez, avec le secours de la grâce. Vous verrez, dis-je, que la sainte Vierge, par le mystère de cette journée, est faite la mère de tous les vivants, c'est-à-dire, de tous les fidèles : et cette vérité étant supposée, nous examinerons dans la suite ce qu'exige de ses enfants cette bienheureuse et divine mère.

PREMIER POINT.

Tertullien explique fort excellemment le dessein de notre Sauveur dans la rédemption de notre nature, lorsqu'il parle de lui en ces termes : Le diable s'étant emparé de l'homme, qui était l'image de Dieu, « Dieu, dit-il, a regagné son « image par un dessein d'émulation, » *Deus imaginem suam a diabolo captam æmula operatione recuperavit* [2]. Entendons quelle est cette mulation, et nous verrons que cette parole enferme une belle théologie. C'est que le diable, se déclarant le rival de Dieu, a voulu s'assujettir son image; et Dieu aussi devenu jaloux, se déclarant le rival du diable, a voulu regagner son image : et voilà jalousie contre jalousie, émulation contre émulation. Or le principal effet de l'émulation, c'est de nous inspirer un certain désir de l'emporter sur notre adversaire dans les choses où il fait son fort, et où il croit avoir le plus d'avantage. C'est ainsi que nous lui faisons sentir sa faiblesse; et c'est le dessein que s'est proposé la miséricordieuse émulation du réparateur de notre nature. Pour confondre l'audace de notre ennemi, il fait tourner à notre salut tout ce que la diable a employé à notre ruine, il renverse tous ses desseins sur sa tête, il l'accable de ses propres machines, et il imprime la marque de sa victoire partout où il voit quelque caractère de son rival impuissant. Et d'où vient cela? C'est qu'il est jaloux et poussé d'une charitable émulation. C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort, qui en était la punition; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit; et pour accomplir toutes choses, nous voyons dans l'eucharistie qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avait fait : l'émulation de Dieu a fait cet ouvrage.

Et si vous me demandez, chrétiens, d'où lui vient cette émulation contre sa créature impuissante; je vous répondrai en un mot, qu'elle vient d'un amour extrême pour le genre humain. Pour relever notre courage abattu, il se plaît de nous faire voir toutes les forces de notre ennemi renversées; et voulant nous faire sentir que nous sommes véritablement rétablis, il nous montre tous les instruments de notre malheur miséricordieusement employés au ministère de notre salut : telle est l'émulation du Dieu des armées. Et de là vient que nos anciens Pères voyant, par une induction si universelle, que Dieu s'est résolument attaché d'opérer notre bonheur par les mêmes choses qui ont été le principe de notre perte, ils en ont tiré cette conséquence : Si tel est le dessein de Dieu, que tout ce qui a eu part à notre ruine doive coopérer à notre salut; puisque les deux sexes sont intervenus en la désolation de notre nature, il fallait qu'ils se trouvassent en sa délivrance : et parce que le genre humain est précipité à la damnation éternelle par un homme et par une femme, il était certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Ève, aussi bien qu'un nouvel Adam, afin de don-

[1] *Lib.* III, *Hæres.* LXXVIII, n° 18, t. I, p. 1050.
[2] *De Carn. Chr.* n° 17.

ner à la terre au lieu de la race ancienne, qui avait été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Mais d'autant que cette doctrine est le fondement assuré de la dévotion pour la sainte Vierge, il importe que vous sachiez quels sont les docteurs qui me l'ont apprise. Je vous nomme premièrement le grand Irénée et le grand Tertullien : et croyez que vous entendez en ces deux grands hommes les deux plus anciens auteurs ecclésiastiques. Donc le saint martyr Irénée, cet illustre évêque de Lyon, l'ornement de l'Église gallicane, qu'il a fondée par son sang et par sa doctrine, parle ainsi de la sainte Vierge : « Il fallait, dit-il[1], « que le genre humain, condamné à la mort par « une vierge, fût aussi délivré par une vierge. » Remarquez ces mots : *Et quemadmodum morti adstrictum est genus humanum per virginem, salvatur per virginem.* Et ce célèbre prêtre de Carthage, je veux dire Tertullien : « Il était, « dit-il[2], nécessaire que ce qui avait été perdu par « ce sexe, fût ramené au salut par le même sexe : » *ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eumdem sexum redigeretur in salutem.* Et après eux l'incomparable saint Augustin, dans le livre du Symbole aux Catéchumènes : « Par une femme la mort, nous dit-il, et par une « femme la vie; par Ève la ruine, par Marie le « salut : » *Per feminam mors, per feminam vita; per Evam interitus, per Mariam salus*[3]. Tous les autres ont parlé dans le même sens; et de là il est aisé de conclure que de même que le Sauveur prend le titre de second Adam, Marie sans difficulté est la nouvelle Ève : d'où il s'ensuit invinciblement que de même que la première Ève est la mère de tous les mortels; la seconde, qui est Marie, est la mère de tous les vivants, selon la pensée de saint Épiphane, c'est-à-dire, de tous les fidèles.

Et certainement, chrétiens, cette doctrine si sainte et si ancienne n'est pas une invention de l'esprit humain; mais un secret découvert par l'Esprit de Dieu : et afin que nous en demeurions convaincus, conférons exactement Ève avec Marie dans le mystère que nous honorons aujourd'hui; considérons en nous-mêmes cette merveilleuse émulation du Dieu des armées, et les conseils impénétrables de sa providence dans la réparation de notre nature.

L'ouvrage de notre corruption commence par Ève, l'ouvrage de la réparation par Marie; la parole de mort est portée à Ève, la parole de vie à la sainte Vierge; Ève était vierge encore, et Marie est vierge; Ève encore vierge avait son époux, et Marie la Vierge des vierges avait son époux; la malédiction est donnée à Ève, la bénédiction à Marie : « Vous êtes bénite entre toutes « les femmes[1] : » un ange de ténèbres s'adresse à Ève, un ange de lumière parle à Marie; l'ange de ténèbres veut élever Ève à une fausse grandeur, en lui faisant affecter la divinité : « Vous « serez comme des dieux, lui dit-il[2] : » l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : « le Seigneur « est avec vous, lui dit Gabriel[3]; » l'ange de ténèbres parlant à Ève lui inspire un dessein de rébellion : « Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé « de ne point manger de ce fruit si beau[4]? » l'ange de lumière parlant à Marie lui persuade l'obéissance : « Ne craignez point, Marie, lui « dit-il, et, Rien n'est impossible au Seigneur[5]. » Ève croit au serpent, et Marie à l'ange : de cette sorte, dit Tertullien[6], une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et « Marie ré« pare en croyant à Dieu ce qu'Ève a gâté en « croyant au diable : » *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit :* et, pour achever le mystère, Ève séduite par le démon est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie instruite par l'ange est rendue digne de porter Dieu : Ève nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie; afin, dit saint Irénée, écoutez les paroles de ce grand martyr, « afin que la vierge Marie fût l'avocate de la vierge « Ève, » *ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata*[7].

Après un rapport si exact qui pourrait douter que Marie ne fût l'Ève de la nouvelle alliance, et la mère du nouveau peuple? Non, certainement, chrétiens; ce ne sont point les hommes qui nous persuadent une vérité si constante; c'est Dieu même qui nous convainc par l'ordre de ses conseils très-profonds, par la merveilleuse économie de tous ses desseins, par la convenance des choses si évidemment déclarées, par le rapport nécessaire de tous ses mystères.

Et je ne puis plus ici retenir les secrets mouvements de mon cœur. Je ne puis que je ne m'écrie avec toute l'Église catholique : O sainte, ô incomparable Marie, nous crions, nous gémissons après vous, misérables bannis enfants d'Ève. Car à qui auront leurs recours les enfants captifs

[1] *Contr. Hæres.* lib. V, cap. XIX, p. 316.
[2] *De Carn. Chr.* n° 17.
[3] *De Symb. ad Catechum.*, *Serm.* III, cap. IV, t. VI, col. 671.

[1] *Luc.* I, 42.
[2] *Genes.* III, 5.
[3] *Luc.* I, 28.
[4] *Genes.* III, 1.
[5] *Luc.* I, 30, 37.
[6] *De Carne Christi*, n° 17.
[7] *Cont. Hær.* lib. V, cap. XIX, p. 316.

d'Ève l'exilée, sinon à la mère des libres? et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs, que vous soyez l'avocate d'Ève, ne prendrez-vous pas aussi la défense de sa postérité condamnée? Si donc Ève inconsidérée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue, est-il rien de plus convenable, ô Marie notre protectrice! que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénites entrailles, qui nous donne la vie éternelle? O merveille incompréhensible des secrets de Dieu! ô convenance de notre foi!

Mais il n'est pas temps encore de nous arrêter, il faut entrer plus profondément dans une méditation si pieuse : il faut rechercher dans les Écritures, et dans le mystère de cette journée, quelle est cette fécondité de Marie, qui lui donne tous les chrétiens pour enfants.

Pour cela nous distinguerons deux sortes de fécondité : il y a la fécondité de nature; il y a la fécondité de la charité. C'est la fécondité de nature qui donne les enfants naturels; mais ceux qui ont entendu l'apôtre saint Paul écrivant ainsi aux Galates[1] : « Mes petits enfants, « que j'enfante encore jusqu'à ce que Jésus-Christ « soit formé en vous, » savent bien que la charité est féconde; et c'est pourquoi saint Augustin dit souvent que la charité est une mère : *Charitas mater est*[2].

Et, pour porter plus haut nos pensées, cette double fécondité que nous voyons dans les créatures, est émanée de celle de Dieu qui est la source de toute fécondité, et « duquel, comme « dit l'apôtre aux Éphésiens[3], toute paternité « prend son origine. » La nature de Dieu est féconde, et lui donne dès l'éternité son Fils naturel, égal et consubstantiel à son Père. Son amour et sa charité est féconde aussi : et c'est de là, fidèles, que nous sommes nés avec tous les enfants d'adoption. Or d'autant que la bienheureuse Marie est la mère du Fils unique de Dieu, je ne craindrai point de vous dire qu'il faut que le Père céleste ait laissé tomber sur cette Princesse quelque rayon ou quelque étincelle de sa fécondité infinie. Car vous m'avouerez qu'il est impossible qu'une créature soit mère de Dieu, si elle ne participe en quelque manière à cette divine fécondité. Et c'est ce que l'ange nous fait entendre, lorsqu'il dit que la bienheureuse Marie est couverte de la vertu du Très-Haut.

Comprenez ceci, chrétiens. Quand l'ange lui dit qu'elle enfantera : « Et comment cela, répond-elle, puisque j'ai résolu d'être vierge; » et par conséquent, que je suis stérile. Sur quoi l'ange lui repartit aussitôt, « que la vertu du « Très-Haut l'environnerait; » c'est-à-dire : Ne craignez point, ô Marie! que la stérilité bienheureuse que votre virginité vous apporte vous empêche de devenir mère; « la vertu du Très-« Haut vous couvrira toute[1] : » la fécondité du Père éternel, de laquelle vous serez remplie, tiendra la place et fera l'effet de la fécondité humaine; « et c'est pourquoi celui que vous conce-« vrez sera nommé le Fils du Très-Haut[2] : » parce que vous le concevrez par une fécondité qui passe la nature, et qui est découlée de celle de Dieu. Marie participe donc en quelque manière, et autant que le peut souffrir la condition d'une créature à la fécondité infinie de Dieu. Et de même qu'il lui a donné quelque écoulement de sa fécondité naturelle, afin qu'elle conçût le vrai Fils de Dieu, je dis aussi qu'il lui a fait part de la fécondité de son amour, pour la rendre mère de tous les fidèles.

Saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité, [nous expose cette vérité en ces termes :] « Marie, dit-il[3], est selon la chair mère de no-« tre chef, et selon l'esprit mère de ses membres; « parce qu'elle a coopéré par sa charité à la nais-« sance des enfants de Dieu dans l'Église : » *Carne mater, capitis nostri spiritu mater membrorum ejus; quia cooperata est charitate ut filii Dei nascerentur in Ecclesia.* Si bien que la chair virginale de la très-pure Marie, remplie de la fécondité du Très-Haut, a engendré Jésus-Christ son Fils naturel, qui est notre chef; et sa charité féconde a coopéré à la naissance spirituelle de tous ses membres : afin qu'il fût vrai, chrétiens, que Marie, en qualité de la nouvelle Ève, est la mère de tous les vivants, et unie spirituellement au nouvel Adam en la chaste et mystérieuse génération des enfants de la nouvelle alliance. Et c'est peut-être ce que veut dire saint Jean dans un beau passage de l'Apocalypse[4], où cet apôtre nous représente cette femme revêtue du soleil, qui est sans doute la sainte Vierge, selon l'interprétation de saint Augustin[5]; il nous représente, dis-je, cette femme dans les douleurs de l'enfantement : *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat*[6].

Que dirons-nous ici, chrétiens? avouerons-nous à nos hérétiques que Marie a été sujette à

[1] *Gal.* IV, 19.
[2] *In Epist. Joan. Tract.* II, n° 4, t. III, part. II, col. 838. *Enarrat. in Ps.* CXLVII, n° 14, t. IV, col. 1659.
[3] *Ephes.* III, 15.

[1] *Luc.* I, 34, 35.
[2] *Ibid.* 32.
[3] *De sanct. Virginit.* n° 6, t. VI, col. 343.
[4] *Apoc.* XII, 1.
[5] *De Symbol. ad Catechum., Serm.* IV, cap. I, t. VI, col. 575.
[6] *Apoc.* XII, 2.

la malédiction de toutes les femmes, qui mettent leurs enfants au monde au milieu des gémissements et des cris? au contraire ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur, comme elle a conçu sans corruption? Quel est donc le sens de saint Jean, dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge? ne devons-nous pas entendre, fidèles, qu'il y a deux enfantements en Marie : elle enfante Jésus-Christ sans peine; mais elle ne nous enfante pas sans douleur, parce qu'elle nous enfante par la charité? Et qui ne sait que les empressements de la charité, et la sainte inquiétude qui la travaille pour le salut des pécheurs, est comparée dans les Écritures aux douleurs de l'enfantement? Écoutez l'apôtre saint Paul : *Filioli mei, quos iterum parturio* [1] : « Mes petits enfants pour qui je sens « de nouveau les douleurs de l'enfantement. » Tellement que nous pouvons dire que le disciple bien-aimé de notre Sauveur, qui est lui-même le premier fils de la charité de Marie, nous veut représenter en mystère l'enfantement spirituel de cette sainte mère que Jésus lui avait donnée à la croix; afin qu'à l'exemple de ce cher disciple tous les autres puissent apprendre que par la vertu féconde de la charité, Marie est la mère de tous les fidèles.

Reconnaissons donc, chrétiens, cette sainte et divine mère; voyons, dans le mystère de cette journée, quelle part lui donne en notre salut cette charité maternelle. Jésus est notre amour et notre espérance, Jésus est notre force et notre couronne, Jésus est notre vie et notre salut. Mais ce Jésus que le Père veut donner au monde pour être son salut et sa vie, il le donne par les mains de la sainte Vierge : elle est choisie dès l'éternité pour être celle qui le donne aux hommes. Cette chair qui est ma victime tire d'elle son origine; on emprunte de son sacré flanc le sang qui a purgé mes iniquités. Et ce n'est pas assez au Père céleste de former dans les entrailles de la sainte Vierge le trésor précieux qu'il nous communique : il veut qu'elle coopère par sa volonté à l'inestimable présent qu'il nous fait. Car comme Ève a travaillé à notre ruine par une action de sa volonté, il fallait que la bienheureuse Marie coopérât de même à notre salut. C'est pourquoi Dieu lui envoie un ange : et l'incarnation de son Fils, ce grand ouvrage de sa puissance, ce mystère incompréhensible qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en suspens; ce mystère, dis-je, ne s'achève qu'après le consentement de Marie : tant il a été nécessaire au monde que Marie ait désiré son salut.

[1] *Galat.* IV, 19.

Mais ne croyons pas, chrétiens, que ses premiers désirs se soient refroidis. Ah! elle est toujours la même pour nous; elle est toujours bonne, elle est toujours mère. Cet amour de notre salut vit encore en elle, et il n'est ni moins fécond, ni moins efficace, ni moins nécessaire qu'il était alors. Car Dieu ayant une fois voulu, que la volonté de la sainte Vierge coopérât efficacement à donner Jésus-Christ aux hommes; ce premier décret ne se change plus, et toujours nous recevons Jésus-Christ par l'entremise de sa charité. Pour qu'elle raison? C'est parce que cette charité maternelle qui fait naître, dit saint Augustin, les enfants de [l'Église,] ayant tant contribué au salut des hommes, dans l'incarnation du Dieu-Verbe, elle y contribuera éternellement dans toutes les opérations de la grâce, qui ne sont que des dépendances de ce mystère.

Donc, mes frères, dans tous vos desseins, dans toutes vos difficultés, dans tous vos projets, recourez à la charité de Marie. Êtes-vous traversés, allez à Marie. Si les tempêtes des tentations se soulèvent, élevez vos cœurs à Marie : si sa colère, si l'ambition, si la convoitise vous troublent, pensez à Marie, implorez Marie [1]. Ses prières toucheront le cœur de Jésus; parce que le cœur de Jésus est un cœur de fils, sensible à la charité maternelle. Et que n'attendrons-nous point de Marie, par laquelle Jésus même s'est donné à nous? « mais si nous voulons, dit saint « Bernard [2], recevoir l'assistance de ses oraisons, « suivons les leçons de sa vie. » Et que choisirons-nous dans sa vie? Suivons toujours les mêmes principes : entendons que notre ruine étant un ouvrage d'orgueil, le mystère qui nous répare devait être l'œuvre de l'humilité; et afin que nous évitions la malédiction de la rébellion orgueilleuse d'Ève, obéissons avec Marie pour être les véritables enfants de cette mère commune de tous les fidèles *.

[1] *S. Bern. sup. Missus, Hom.* II, n° 17, t. I, col. 743.
[2] *Append. Oper. S. Bernard. in* Salve, Regina, *Serm.* I, n° I, t. II, col. 721.
* Le second point de ce sermon étant répété presque mot à mot du premier point du précédent, nous l'avons supprimé. D. Déforis avait fait un amalgame de ces deux discours, pour éviter, dit-il, les répétitions. Mais il n'a pas songé au défaut de liaison et d'unité auquel il s'exposait, et qu'on aperçoit en effet dans sa rédaction. Pour prévenir cet inconvénient, nous avons laissé les deux sermons tels que Bossuet les a composés. Le lecteur verra qu'en supprimant le second point de celui-ci, il y a très-peu de répétitions; et que même dans les morceaux répétés il se trouve des différences notables.

Il est à propos d'avertir ici que nous avons restitué aux sermons pour les jours de l'Annonciation, et de la Purification de la sainte Vierge, le titre qu'ils portent dans le manuscrit original. Au temps où Bossuet prêchait, ces fêtes étaient rangées comme elles le sont encore dans le Bréviaire romain, parmi les fêtes de la sainte Vierge; et on a aussi suivi cet ordre en imprimant les sermons de Bourdaloue et des autres prédicateurs de ce siècle. Peut-être a-t-on eu raison, dans les

AUTRE EXORDE

POUR LE MÊME JOUR.

Ad ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum factum ex muliere.

Quand le temps a été accompli, Dieu a envoyé son Fils fait d'une femme. Gal. IV, 4.

Comme Dieu est riche en bonté, il est magnifique en présents : il a aimé le genre humain, et son amour libéral s'est signalé par ses dons. Mais un Dieu ne doit rien donner qui ne soit digne de lui : c'est pourquoi il a résolu de ne nous rien donner de moins que lui-même. C'est ce qui fait voir aujourd'hui au monde cette merveille inouïe, ce miracle incompréhensible et qui étonne toute la nature : un Dieu fait homme ; et l'apôtre nous représente cet excès d'amour par les premiers mots de mon texte : « Dieu a envoyé son Fils, » *misit Deus Filium suum.*

Mais, messieurs, il ne suffit pas qu'un Dieu se donne, il faut encore qu'on le reçoive ; sans quoi le don serait inutile, et le mystère imparfait. Aussi s'est-il préparé lui-même les plus pures entrailles du monde, et une vierge incomparable le doit recevoir, non-seulement pour elle, mais pour nous tous ; et au nom de tout le genre humain. Tellement que, pour accomplir le dessein de Dieu, il ne fallait pas seulement qu'il vînt au monde, mais il fallait encore qu'il y prît naissance. Et c'est pour cela que le même apôtre, après avoir dit, comme j'ai déjà remarqué, que « Dieu nous a envoyé son Fils, » *misit Deus Filium suum,* ajoute, pour nous faire entendre le mystère entier, qu'il a été « fait d'une femme, » *factum ex muliere.*

Voilà donc en quoi consiste, si je ne me trompe, tout le mystère de ce jour sacré : et vous en avez l'abrégé en ces deux mots, un Dieu donné, un Dieu reçu. Dieu se donne à nous en la personne du Verbe incarné ; tous ensemble nous le recevons en la personne de la sainte Vierge, qui ne le reçoit que pour nous. Ainsi nous avons deux choses à considérer ; en Jésus le présent divin : en Marie la respectueuse acceptation ; en Jésus la bonté qui se communique : en Marie la disposition pour s'en rendre digne ; en Jésus de quelle manière Dieu se donne à nous : en Marie ce qu'il nous faut faire pour le recevoir. Et c'est à ces deux points principaux que je réduirai, pour n'être pas long, toute l'économie de ce discours.

nouveaux Bréviaires, de classer ces fêtes parmi celles des Mystères ; mais ce n'est point ici le lieu d'examiner cette question. (*Édit. de Versailles.*)

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Pourquoi Jésus tient-il sa vertu cachée dans ce mystère. La sainte société que le Fils de Dieu contracte avec nous, un des plus grands mystères du christianisme. Trois mouvements qu'il imprime dans le cœur de ceux qu'il visite. L'abaissement d'une âme qui se juge indigne des faveurs de son Dieu, représenté dans Élisabeth : le transport de celle qui le cherche, figuré en saint Jean : et la paix de celle qui le possède, marqué dans les dispositions de Marie.

Intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Marie entra en la maison de Zacharie, et salua Élisabeth. Luc. I, 40.

C'est principalement aujourd'hui, et dans la sainte solennité que nous célébrons, que les fidèles doivent reconnaître que le Sauveur est un Dieu caché, dont la vertu agit dans les cœurs d'une manière secrète et impénétrable. Je vois quatre personnes unies dans le mystère que nous honorons ; Jésus et la divine Marie, saint Jean et sa mère sainte Élisabeth : c'est ce qui fait tout le sujet de notre évangile. Mais ce que j'y trouve de plus remarquable, c'est qu'à la réserve du Fils de Dieu toutes ces personnes sacrées y exercent visiblement quelque action particulière. Élisabeth, éclairée d'en haut, reconnaît la dignité de la sainte Vierge, et s'humilie profondément devant elle : *Unde hoc mihi*[1] ? Jean sent la présence de son divin maître jusque dans le sein de sa mère, et témoigne des transports incroyables : *Exultavit infans*[2]. Cependant l'heureuse Marie, admirant en elle-même de si grands effets de la toute-puissance divine, exalte de tout son cœur le saint nom de Dieu, et publie sa munificence. Ainsi toutes ces personnes agissent, et il n'y a que Jésus qui semble immobile : caché dans les entrailles de la sainte Vierge, il ne fait aucun mouvement qui rende sa présence sensible ; et lui qui est l'âme de tout le mystère, paraît sans action dans tout le mystère.

Mais ne vous étonnez pas, âmes chrétiennes, de ce qu'il nous tient ainsi sa vertu cachée ; il a dessein de nous faire entendre qu'il est ce moteur invisible qui meut toutes choses sans se mouvoir, qui conduit tout sans montrer sa main : de sorte qu'il me sera aisé de vous convaincre que si son action toute-puissante ne nous paraît pas aujourd'hui en elle-même dans le mystère, c'est qu'elle se découvre assez dans l'action des autres qui n'agissent et ne se remuent que par l'impression

[1] *Luc.* I, 43.
[2] *Ibid.* 44

qu'il leur donne. C'est ce que vous verrez plus évidemment dans la suite de ce discours : où devant vous entretenir des opérations de son Saint-Esprit sur trois différentes personnes, j'ai besoin plus que jamais du secours de ce même Esprit qui les a remplies; et je dois tâcher d'attirer ses grâces par l'intercession de celle à laquelle il se communique si abondamment, qu'il se répand sur les autres par son entremise. C'est la bienheureuse Marie, que nous saluerons avec l'ange : *Ave, gratia.*

L'un des plus grands mystères du christianisme c'est la sainte société que le Fils de Dieu contracte avec nous, et la manière secrète dont il nous visite. Je ne parle pas, mes très-chères sœurs, de ces communications particulières dont il honore quelquefois des âmes choisies; et je laisse à vos directeurs et aux livres spirituels de vous en instruire. Mais outre ces visites mystiques, ne savons-nous pas que le Fils de Dieu s'approche tous les jours de ses fidèles; intérieurement par son Saint-Esprit, et par l'inspiration de sa grâce; au dehors par sa parole, par ses sacrements et surtout par celui de l'adorable eucharistie?

Il importe aux chrétiens de connaître quels sentiments ils doivent avoir lorsque Jésus-Christ vient à eux; et il me semble qu'il lui a plu de nous l'apprendre nettement dans notre évangile. Pour bien entendre cette vérité, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, que le Fils de Dieu, visitant les hommes, imprime trois mouvements dans leurs cœurs, et je vous prie de vous y rendre attentifs : premièrement, sitôt qu'il approche, il nous inspire, avant toutes choses, une grande et auguste idée de sa majesté, qui fait que l'âme, tremblante et confuse de sa naturelle bassesse, est saisie devant Dieu d'un profond respect, et se juge indigne des dons de sa grâce : tel est son premier sentiment. Mais, chrétiens, ce n'est pas assez : car cette âme, ainsi abaissée, n'osera jamais s'approcher de Dieu; elle s'en éloignera toujours par respect, en reconnaissant son peu de mérite. C'est pourquoi, par un second mouvement, il presse au dedans son ardeur fidèle de s'approcher avec confiance, et de courir à lui par de saints désirs; c'est le second sentiment qu'il donne. Enfin le troisième et le plus parfait c'est que, se rendant propice à ses vœux, il fait triompher sa paix dans son cœur, comme parle le divin apôtre : *Pax Christi exultet in cordibus vestris* [1]; et la comble d'une sainte joie par ses chastes embrassements. Vous le savez, mes très-chères sœurs, vous qui êtes si exercées dans les choses spirituelles, que c'est par ces degrés que Dieu s'avance, que tels sont les sentiments qu'il inspire aux âmes : se juger indignes de Jésus-Christ, c'est par cette humilité qu'il les prépare; désirer ardemment Jésus-Christ, c'est par cette ardeur qu'il les avance; enfin posséder en paix Jésus-Christ, c'est par cette tranquillité qu'il les perfectionne. Ces trois sentiments paraissent dans notre Évangile nettement et distinctement, et avec un ordre admirable.

En effet ne voyez-vous pas sainte Élisabeth qui considérant Jésus-Christ, qui l'honore de sa visite en la personne de sa sainte mère, reconnaît humblement son indignité, en disant d'une voix si respectueuse : *Et unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me* [1]? « Et d'où me « vient un si grand honneur, que la mère de mon « Seigneur me visite? » D'autre part ne voyez-vous pas que ce sont des désirs ardents qui pressent impétueusement le saint précurseur, lorsque, tressaillant au sein de sa mère, il veut, ce semble, rompre les liens qui l'empêchent de se jeter aux pieds de son Maître, et ne peut souffrir la prison qui le sépare de sa présence : *Exultavit infans in utero ejus* [2]? Enfin n'entendez-vous pas la voix ravissante de la bienheureuse Marie, qui, étant pleine de Jésus-Christ, et possédant en paix ce qu'elle aime, s'épanche tout en actions de grâces, et nous témoigne la joie de son cœur par son admirable cantique : *Magnificat anima mea Dominum* [3] : « Mon âme exalte le Seigneur, « et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur? » Ainsi je ne craindrai pas de vous assurer que j'aurai expliqué tout mon évangile, tout le mystère de cette journée, si je vous fais voir en ces trois personnes, sur lesquelles Jésus caché agit aujourd'hui, l'abaissement d'une âme qui s'en juge indigne; c'est ce que vous remarquerez en Élisabeth : le transport d'une âme qui le cherche; c'est ce que vous reconnaîtrez en saint Jean : la paix d'une âme qui le possède; c'est ce que vous admirerez en la sainte Vierge; et c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est bien juste, âmes chrétiennes, que la créature s'abaisse lorsque son Créateur la visite; et le premier tribut que nous lui devons, quand il daigne s'approcher de nous, c'est la reconnaissance de notre bassesse. Aussi est-ce pour cela que je vous ai dit qu'aussitôt qu'il vient à nous par sa grâce, le premier sentiment qu'il inspire c'est une crainte religieuse qui nous fait en quelque sorte retirer de lui par la considération du peu que nous sommes. Ainsi lisons-nous, en saint

[1] *Col.* III, 15.

[1] *Luc.* I, 43.
[2] *Ibid.* 41.
[3] *Ibid* 47.

Luc, que saint Pierre n'a pas plutôt reconnu la divinité de Jésus-Christ, par les effets miraculeux de sa puissance, qu'il se jette incontinent à ses pieds, et, « Retirez-vous, Seigneur, lui dit-il, « gardez-vous bien d'approcher de moi, parce « que je suis un homme pécheur : » *Exi a me, quia homo peccator sum, Domine*[1]. Ainsi ce pieux Centenier, que Jésus veut honorer d'une visite, surpris d'une telle bonté, croit ne la pouvoir reconnaître, qu'en confessant aussitôt qu'il en est indigne : *Domine, non sum dignus*[2]. Ainsi pour venir à notre sujet, et n'aller pas rechercher bien loin ce qui se trouve si clairement dans notre évangile ; dès la première vue de Marie, dès le premier son de sa voix, sa cousine sainte Élisabeth, qui connaît la dignité de cette Vierge, et contemple par la foi le Dieu qu'elle porte, s'écrie étonnée et confuse : « D'où me vient un si grand « honneur, que la mère de mon Seigneur me vi« site? » *Unde hoc mihi?*

C'est, mes sœurs, cette humilité, c'est ce sentiment de respect, que l'exemple d'Élisabeth devrait profondément graver dans nos cœurs : mais pour cela il est nécessaire que nous concevions sa pensée, et que nous pénétrions les motifs qui l'obligent à s'humilier de la sorte. J'en remarque deux principaux dans la suite de son discours, et je vous prie de les bien comprendre. « D'où me « vient cet honneur, dit-elle, que la mère de mon « Seigneur me visite? » C'est sur ces paroles qu'il faut méditer ; et ce qui s'y présente d'abord à ma vue, c'est qu'Élisabeth nous témoigne que, dans la visite qu'elle reçoit, il y a quelque chose qu'elle connaît et quelque chose qu'elle n'entend pas. La mère de mon Seigneur vient à moi, voilà ce qu'elle connaît et ce qu'elle admire : d'où vient qu'elle me fait cet honneur ; c'est ce qu'elle ignore et ce qu'elle cherche. Elle voit la dignité de Marie ; et dans une telle inégalité elle la regarde de loin, s'humiliant profondément devant elle. C'est la bienheureuse entre toutes les femmes ; c'est la mère de mon Seigneur, elle le porte dans ses bénites entrailles : *mater Domini mei :* puis-je lui rendre assez de soumission?

Mais pendant qu'elle admire toutes ces grandeurs, une seconde réflexion l'oblige à redoubler ses respects. La mère de son Dieu la prévient par une visite pleine d'amitié : elle sait bien connaître l'honneur qu'on lui fait ; mais elle n'en peut pas concevoir la cause : elle cherche de tous côtés en elle-même ce qui a pu lui mériter cette grâce : D'où me vient cet honneur, dit-elle, d'où me vient cette bonté surprenante? *Unde hoc mihi?* qu'ai-je fait pour la mériter, ou quels services me l'ont attirée? *Unde hoc?* Là, mes sœurs, ne découvrant rien qui soit digne d'un si grand bonheur, et se sentant heureusement prévenue par une miséricorde toute gratuite, elle augmente ses respects jusqu'à l'infini, et ne trouve plus autre chose à faire sinon de présenter humblement à Jésus-Christ, qui s'approche d'elle, un cœur humilié sous sa main, et une sincère confession de son impuissance.

Voilà donc deux motifs pressants qui la portent aux sentiments de l'humilité, lorsque Jésus-Christ la visite. Premièrement, c'est qu'elle n'a rien qui puisse égaler ses grandeurs : secondement, c'est qu'elle n'a rien qui puisse mériter ses bontés : motifs en effet très-puissants, par lesquels nous devons apprendre à servir notre Dieu en crainte, et à nous réjouir devant lui avec tremblement. Car quelle indigence pareille à la nôtre? puisque si nous n'avons rien par nature, et n'avons rien encore par acquisition, nous n'avons aucun droit d'approcher de Dieu, ni par la condition ni par le mérite ; et n'étant pas moins éloignés de sa bonté par nos crimes, que de sa majesté infinie par notre bassesse, que nous reste-t-il autre chose, lorsqu'il daigne nous regarder, sinon d'apprendre d'Élisabeth à révérer sa grandeur suprême, par la reconnaissance de notre néant, et à honorer ses bienfaits, en confessant notre indignité?

Mais afin de ne le pas faire seulement de bouche, et d'avoir ce sentiment imprimé au cœur, considérons avant toutes choses ce qu'exige de nous la grandeur de Dieu ; et encore que nulle éloquence ne le puisse assez exprimer, pour nous en former quelque idée posons d'abord ce premier principe : que ce qui gagne le respect des hommes, ce sont les dignités qui tirent du pair, qui donnent un rang particulier, qui sont uniques et singulières. Voilà ce que les hommes révèrent : et, ce fondement étant supposé, qui pourrait nous dire, mes sœurs, le respect que nous devons au souverain Être? Il est seul en tout ce qu'il est ; il est le seul sage, le seul bienheureux, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, unique en sa majesté, inaccessible en son trône, incomparable en sa puissance. De là vient que Tertullien, tâchant d'exprimer magnifiquement son excellence incommunicable, dit qu'il est « le « souverain-grand, qui, ne souffrant rien qui « s'égale à lui, s'établit lui-même une solitude « par la singularité de sa perfection, » *summum magnum, ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens*[1]. Voilà une manière de parler étrange,

[1] *Luc.* V, 8.
[2] *Matth.* VIII, 8.

[1] *Adv. Marcion.* lib. I, n° 4.

mais cet homme, accoutumé aux expressions fortes, semble chercher des termes nouveaux, pour parler d'une grandeur qui n'a point d'exemple. Et surtout n'admirez-vous pas cette solitude de Dieu, *solitudinem de singularitate præstantiæ :* solitude vraiment auguste, et qui doit inspirer de profonds respects?

Mais cette solitude de Dieu nous donne encore, ce me semble, une belle idée. Toutes les grandeurs ont leur faible : grand en puissance, petit en courage; grand courage et petit esprit; grand esprit dans un corps infirme, qui empêche ses fonctions. Qui peut se vanter d'être grand en tout? Nous cédons et on nous cède; tout ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre. C'est pourquoi il y a entre tous les hommes une espèce d'égalité : tellement qu'il n'y a rien de si grand, que le petit ne puisse atteindre par quelque endroit. Il n'y a que vous, ô souverain-grand, ô Dieu éternel, qui êtes singulier en toutes choses, inaccessible en toutes choses, seul en toutes choses : *solitudinem quamdam, etc.* Vous êtes le seul auquel on peut dire : « O Seigneur, qui est semblable à vous [1] : profond en vos conseils, terrible en vos jugements, absolu en vos volontés, « magnifique et admirable en vos œuvres [2] ? » Que si vous êtes si grand, si majestueux, malheur à qui se fait grand devant vous; malheur, malheur aux têtes superbes, qui vont hautes et levées devant votre face : vous frappez sur ces cèdres et vous les déracinez; vous touchez ces orgueilleuses montagnes, et vous les faites évanouir en fumée. Heureux ceux qui, vous sentant approcher par vos saintes inspirations, craignent de s'élever devant vous, de peur de vous exciter à jalousie; mais qui s'écrient aussitôt avec le prophète : « Qu'est-ce que l'homme, ô grand « Dieu, que vous vous en souvenez? ou qui sont « les enfants des hommes, que vous leur faites « l'honneur de les visiter [3]? » Ils se cachent, et votre face les illumine; ils se retirent par respect, et vous les cherchez; ils se jettent à vos pieds, et votre Esprit pacifique repose sur eux.

Apprenez, ô enfants de Dieu, de quelle sorte il faut recevoir cette souveraine grandeur : mais pour vous humilier plus profondément, sachez que sa bonté vous prévient en tout; et que sa grâce se montre grâce, en ce qu'elle n'est attirée par aucuns mérites. Rendez, rendez ici témoignage à sa miséricorde surabondante, vous pécheurs qu'il a convertis, vous brebis perdues qu'il a ramenées; vous autrefois enfants de ténèbres, que sa grâce a faits enfants de lumière. Ne s'est-il pas souvenu de vous dans le temps que vous l'oubliiez? ne vous a-t-il pas poursuivis, quand vous le fuyiez avec plus d'ardeur? ne vous a-t-il pas attirés, quand vous méritiez le plus sa vengeance? Et vous, âmes saintes et religieuses, qui marchez dans la voie étroite, qui vous avancez à grands pas dans le chemin de la perfection; qui vous a inspiré le mépris du monde et l'amour de la solitude? n'est-ce pas lui qui vous a choisies, et ne lui confessez-vous pas tous les jours que vous n'avez pas mérité ce choix? Je n'ignore pas cependant que vous n'amassiez des mérites : anathème à ceux qui le nient; mais tous ces mérites viennent de la grâce. Si vous usez bien de la grâce, il est vrai que ce bon usage en attire d'autres; mais il faut qu'elle vous prévienne, pour vous sanctifier par ce bon usage. Ne voyez-vous pas, dans notre Évangile, que ce n'est pas Élisabeth qui vient à Marie; c'est Marie qui cherche sainte Élisabeth, c'est Jésus qui prévient saint Jean. Quel est, mes sœurs, ce nouveau miracle? Jean doit être son précurseur, il doit marcher devant sa face, il lui doit préparer les voies; et néanmoins nous voyons manifestement qu'il faut que Jésus-Christ le prévienne. Et qui donc ne prévient-il pas, s'il prévient même son précurseur? Que si nous sommes aussi prévenus, de quoi pouvons-nous nous glorifier? sera-ce peut-être du commencement? mais c'est là que la grâce nous a éclairés, sans que nous l'ayons mérité. Quoi, sera-ce donc du progrès? mais la grâce s'étend dans toute la vie, et dans toute la vie elle est toujours grâce : *Fons aquæ salientis* [1]; C'est un fleuve qui retient, durant tout son cours, le nom qu'il a pris dans son origine; c'est « la grâce elle-même qui mérite d'être augmen« tée, afin que, par cet accroissement, elle mé« rite d'arriver à sa perfection : » *Ipsa gratia meretur augeri, ut aucta mereatur perfici*, dit saint Augustin [2].

Que s'il est ainsi, chrétiens, que nous ne vivions que par grâce, que nous ne subsistions que par grâce; que tardons-nous à imiter sainte Élisabeth? que ne disons-nous du fond de nos cœurs : *Unde hoc mihi?* « D'où me vient un si grand « bonheur? » d'où me vient cette faveur extraordinaire? Ah! je ne l'ai point méritée; je ne la dois, ô Seigneur, qu'à votre bonté. C'est le premier sentiment que la grâce inspire; parce que son premier ouvrage, c'est de se faire reconnaître grâce. Confessons donc, avant toutes choses, que nous sommes indignes des dons de Dieu : Dieu alors nous en croira dignes, si nous avouons ne l'être pas; si nous reconnaissons qu'il ne nous

[1] *Ps.* XXXIV, 10.
[2] *Exod.* XV, 11.
[3] *Ps.* VIII, 5.

[1] *Joan.* IV, 14.
[2] *Ep.* CLXXXVI, n° 10, t. II, col. 667.

doit rien, Il se confessera notre debiteur. Il est allé chez le Centenier, parce qu'il se juge indigne de le recevoir. Pierre se juge indigne d'approcher de lui, il le fait le fondement de son corps mystique. Paul se trouve indigne qu'on le nomme apôtre, et il le fait le plus illustre de tous ses apôtres. Jean-Baptiste s'estime indigne de lui délier ses souliers, qui est le plus vil office d'un serviteur, et il le fait son meilleur ami : *Amicus Sponsi*[1]; et cette main qu'il juge indigne des pieds du Sauveur, est élevée jusqu'à sa tête qu'il arrose des eaux baptismales. Tant il est vrai, âmes chrétiennes, que ce qui nous mérite les dons de la grâce, c'est de confesser humblement que nous ne les pouvons mériter; tellement que l'humilité est l'appui de la confiance. Quiconque s'est préparé par l'humilité, peut ensuite s'abandonner aux désirs ardents dont nous allons voir les sacrés transports en la personne de saint Jean-Baptiste.

SECOND POINT.

Ce n'est pas assez à l'âme fidèle de s'humilier devant Dieu et de s'en retirer, en quelque sorte, par le sentiment de sa bassesse. Après ce premier mouvement, par lequel elle reconnaît son indignité, elle en doit ensuite ressentir un autre; c'est-à-dire, un chaste transport, par lequel elle coure à Dieu et s'efforce de s'unir à lui. Mais est-il possible, mes sœurs, qu'un tel désir soit raisonnable, et que des mortels comme nous puissent porter si haut leurs pensées? Il n'est pas permis d'en douter; et en voici la raison solide, prise de la nature de Dieu nécessairement bienfaisante. Je vous ai représenté sa grandeur suprême, qui éloigne de lui les créatures; il vous faut maintenant parler de sa bonté, qui leur tend la main et qui les invite : l'une et l'autre sont inconcevables; et comme, me défiant de mes forces, je me suis aidé pour la première d'une forte expression de Tertullien, je me servirai pour la seconde d'un excellent discours d'un autre docteur de l'Église : c'est le grand saint Grégoire de Nazianze qui a mérité parmi les Grecs le surnom auguste de Théologien, à cause des hautes conceptions qu'il a de la nature divine.

Ce grand homme invite tout le monde à désirer Dieu, par la considération de cette bonté infinie qui prend tant de plaisir à se répandre; ce qu'ayant expliqué avec soin, il conclut enfin par ces mots : « Ce Dieu, dit cet excellent théologien[2], désire d'être désiré; il a soif, le pourriez-vous croire, au milieu de son abondance. » Mais quelle est la soif de ce premier Être? c'est que les hommes aient soif de lui : *sitit sitiri*. Tout infini qu'il est en lui-même, et plein de ses propres richesses, nous pouvons néanmoins l'obliger : et comment pouvons-nous l'obliger? C'est en lui demandant qu'il nous oblige; parce qu'il donne plus volontiers que les autres ne reçoivent : ce sont les paroles de saint Grégoire.

Ne diriez-vous pas, chrétiens, qu'il vous représente une source vive, qui, par la fécondité continuelle de ses eaux claires et fraîches, semble présenter à boire aux passants altérés? Elle n'a pas besoin qu'on la lave de ses ordures, ni qu'on la rafraîchisse dans son ardeur; mais se contentant elle-même de sa netteté et de sa fraîcheur naturelle, elle ne demande, ce semble, plus rien, sinon que l'on boive, et que l'on vienne se laver et se rafraîchir de ses eaux. Ainsi la nature divine, toujours riche, toujours abondante, ne peut non plus croître que diminuer, à cause de sa plénitude : et la seule chose qui lui manque, si l'on peut parler de la sorte, c'est qu'on vienne puiser en son sein les eaux de vie éternelle, dont elle porte en elle-même une source infinie et inépuisable. C'est pourquoi saint Grégoire a raison de dire qu'il a soif que nous ayons soif de lui; et qu'il reçoit comme un bienfait, quand nous lui donnons le moyen de nous bien faire.

Cela étant ainsi, chrétiens, c'est faire injure à cette bonté, que de n'avoir pas du désir pour elle. De là les transports de saint Jean dans les entrailles de sa mère. Il sent que son Maître le vient visiter, et il voudrait s'avancer pour le recevoir : c'est le saint amour qui le pousse, ce sont des désirs ardents qui le pressent. Ne voyez-vous pas, âmes saintes, qu'il tâche de rompre ses liens par son mouvement impétueux? Mais s'il demande la liberté, ce n'est que pour courir au Sauveur; et s'il ne peut plus souffrir sa prison, c'est à cause qu'elle le sépare de sa présence.

C'est donc avec beaucoup de raison que nous nous adressons à saint Jean-Baptiste, pour apprendre à désirer le Sauveur des âmes; puisqu'il lui doit préparer les voies. C'est à lui de nous inspirer des désirs ardents; et si vous recherchez, chrétiens, quel est le ministère du saint précurseur, vous découvrirez aisément qu'il est envoyé sur la terre pour faire désirer Jésus-Christ aux hommes, et que c'est en cette manière qu'il lui doit préparer ses voies. En effet, il faut vous faire entendre quel est le sujet de sa mission; et il faut qu'un autre saint Jean, disciple et bien-aimé du Sauveur, vous explique la fonction de saint Jean-Baptiste. Écoutez comme il parle dans son Évangile : « Il y eut un homme « envoyé de Dieu, dont le nom était Jean : cet

[1] *Joan.* III, 29.
[2] *Orat.* XL, t. I, p. 657.

« homme n'était point la lumière; mais il venait « sur la terre, pour rendre témoignage de la lu« mière, » c'est-à-dire, de Jésus-Christ : *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine*[1]. N'êtes-vous pas étonnées, mes sœurs, de cette façon de parler de l'évangéliste? Jésus-Christ est la lumière, et on ne le voit pas : Jean-Baptiste n'est pas la lumière, et non-seulement on le voit; mais encore il nous découvre la lumière même! Qui vit jamais un pareil prodige? quand est-ce que l'on a ouï dire qu'il fallût montrer la lumière aux hommes, et leur dire : Voilà le soleil? N'est-ce pas la lumière qui découvre tout? n'est-ce pas elle dont le vif éclat vient ranimer toutes les couleurs, et lever le voile obscur et épais qui avait enveloppé toute la nature? Et voici que l'Évangile nous vient enseigner que la lumière était au milieu de nous sans être aperçue, et, ce qui est beaucoup plus étrange, que Jean, qui n'est pas la lumière, est envoyé néanmoins pour nous la montrer : *Non erat ille lux!*

Dans cet événement extraordinaire, chrétiens, n'accusons pas la lumière de ce que nos yeux infirmes ne la peuvent voir : accusons-en notre aveuglement; accusons la faiblesse d'une vue tremblante, qui ne peut souffrir le grand jour. C'est ce que le grand Augustin nous explique délicatement, par ces excellentes paroles : *Tam infirmi sumus, per lucernam quærimus diem*[2]. Saint Jean n'était qu'un petit flambeau : *Erat lucerna ardens et lucens*[3]; et « telle est notre « infirmité, qu'il nous faut un flambeau pour « chercher le jour : » il nous faut Jean-Baptiste pour chercher Jésus, *per lucernam quærimus diem :* c'est-à-dire, mes très-chères sœurs, qu'il fallait à nos faibles yeux une lumière douce et tempérée, pour nous accoutumer au jour du midi; et qu'il nous fallait montrer de petits rayons pour nous faire désirer de voir le soleil, que nous avions entièrement oublié dans la longue nuit de notre ignorance : car c'est en ceci principalement qu'était déplorable l'aveuglement de notre nature, et je vous prie de le bien entendre.

Nous avions premièrement perdu la lumière; « le soleil de justice ne nous luisait plus : » *Sol intelligentiæ non ortus est eis*[4]. Non-seulement nous l'avions perdue; mais nous en avions même perdu le désir, et « nous aimions mieux les té« nèbres : » *Dilexerunt homines magis tenebras, quam lucem*[5]. Nous en avions non-seulement perdu le désir; mais nous nous plaisions tellement dans l'obscurité, l'ignorance de la vérité nous était de telle sorte passée en nature, que nous craignions de voir la lumière : nous fuyions devant la lumière; nous haïssions même la lumière : car « celui qui fait le mal hait la lumière : » *Qui male agit, odit lucem*[1]. D'où nous venait cet aveuglement, ou plutôt cette haine de la clarté? Il faut que saint Augustin nous le fasse entendre; en remarquant certain rapport de l'entendement aux yeux corporels, et de la lumière spirituelle à la lumière sensible. Les yeux ont été faits pour voir la lumière; et tu es faite, âme raisonnable, pour voir la vérité éternelle, qui illumine tout homme qui naît au monde. « Les yeux se nourrissent de la lumière : » *Luce quippe pascuntur oculi nostri*, dit saint Augustin[2]; et « ce qui fait voir, poursuit ce grand « homme, que la lumière les nourrit et les for« tifie, c'est que s'ils demeurent trop longtemps « dans l'obscurité, ils deviennent faibles et ma« lades : » *Cum in tenebris fuerint, infirmantur.* Et cela, pour quelle raison; si ce n'est, dit le même saint, qu'ils « sont privés de leur nourri« ture, et comme fatigués par un trop long jeûne : *Fraudati oculi cibo suo defatigantur et debilitantur, quasi quodam jejunio lucis?* D'où il arrive encore un effet étrange, c'est que si l'on continue à leur dérober cette nourriture agréable : ou vous les verrez enfin défaillir, manque d'aliment, ou, s'ils ne meurent pas tout à fait, ils seront du moins si débiles, qu'à force de discontinuer de voir la lumière, ils n'en pourront plus supporter l'éclat; ils ne la regarderont qu'à demi, d'un œil incertain et tremblant. Ah! rendez-nous, diront-ils, notre obscurité; ôtez-nous cette lumière importune : ainsi la lumière, qui était leur vie, est devenue l'objet de leur aversion.

Chrétiens, ne sentons-nous pas qu'il nous en est arrivé de même? qui ne sait que nous sommes faits pour nous nourrir de la vérité? C'est d'elle que doit vivre l'âme raisonnable : si elle quitte cette viande céleste, elle perd sa substance et sa force; elle devient languissante et exténuée; elle ne peut plus voir qu'avec peine; après, elle ne désire plus de voir; enfin elle ne hait rien tant que de voir. Ah! qu'il n'est que trop véritable, qu'il n'est que trop constant par expérience! On s'engage à des attachements criminels, on ne cherche que les ténèbres; les fumées s'épaississent autour de l'esprit, et la raison en est offusquée : celui qui est en cet état ne peut pas voir, « la lumière de ses yeux n'est plus avec lui : » *Lumen oculorum meorum et ipsum non est*

[1] *Joan.* I, 8.
[2] *In Joan. Tract.* II, n° 8, t. III, part. II, col. 301.
[3] *Joan.* V, 35.
[4] *Sap.* V, 6.
[5] *Joan.* III, 19.

[1] *Joan.*, III, 20.
[2] *In Joan. Tract.* XIII, n° 5, t. III, part. II, col. 393.

mecum[1]. Voulez-vous être convaincus qu'il ne veut pas voir : au milieu de ces ombres qui l'environnent, un sage ami s'approche de lui ; il observe s'il n'y a point quelque endroit par où on lui puisse faire entrevoir le jour : mais il en détourne la vue ; il ne veut point voir la lumière, qui lui découvre une erreur qu'il aime et dont il ne veut pas se désabuser : *Oculos suos statuerunt declinare in terram*[2].

C'est ainsi que sont les pécheurs, c'est ainsi qu'était tout le genre humain : la lumière s'était retirée, et avait laissé les hommes malades dans un long oubli de la vérité. Que ferez-vous, ô divin Jésus, splendeur éternelle du Père ? montrerez-vous d'abord à nos yeux infirmes votre lumière si vive et si éclatante ? Non, mes sœurs, il ne le fait pas ; il se cache encore en lui-même : mais il se réfléchit sur saint Jean. Il envoie premièrement des rayons plus faibles pour fortifier peu à peu notre vue tremblante et nous faire insensiblement désirer la beauté du jour. Divin précurseur, voilà votre emploi ; et vous commencez aujourd'hui ce saint exercice.

Et en effet, ne voyez-vous pas que Jésus n'agit pas ? il ne remue pas, il ne se montre pas, il ne paraît pas encore en lui-même, et il brille déjà en saint Jean. C'est pourquoi le bon Zacharie compare Jésus-Christ au soleil levant : *Visitavit nos oriens ex alto*[3] : « L'orient, dit-il, « nous a visités. » Et comment nous a-t-il visités ; puisqu'il est encore au sein de sa mère, et qu'il ne s'est pas encore découvert au monde ? Il est vrai, nous dit Zacharie ; mais c'est un soleil qui se lève : on ne le voit pas encore paraître, il n'est pas sorti de l'autre horizon ; toutefois ne voyez-vous pas qu'il nous a déjà visités ? nous voyons déjà poindre sa lumière, luire ses rayons ; en sorte qu'il éclaire déjà les montagnes, parce qu'il a déjà lui sur son précurseur : *Visitavit nos oriens*. Voyez comme il se réjouit de ce nouveau jour ; considérez avec quel transport il adore cette lumière naissante : c'est qu'il nous veut apprendre à la désirer. Car ne semble-t-il pas qu'il nous dise par ce tressaillement admirable : Que tardez-vous, mortels misérables, à courir au divin Jésus ; pourquoi fuyez-vous sa lumière, qui est la vie des cœurs, la paix des esprits, la joie unique des yeux épurés, la viande incorruptible des âmes fidèles ? que n'allez-vous donc à Jésus ? que ne courez-vous à Jésus ? Celui qui se fait sentir au cœur d'un enfant, quels charmes aura-t-il pour les hommes faits ? Il le fait tressaillir de joie jusque dans l'obscurité du sein maternel ; que sera-ce donc dans son sanctuaire ? et si ses premières approches causent des transports si aimables, que feront ses embrassements ?

[1] *Ps.* XXXVII, 11.
[2] *Ibid.* XVI, 11.
[3] *Luc.* I, 78.

Je ne me lasserai point de le répéter. Quoi, mes sœurs, il ne paraît pas, il n'agit pas, il ne parle pas, et déjà sa sainte présence remplit tout de joie et de l'Esprit de Dieu ! Quel bonheur, quel ravissement, de recevoir de sa bouche divine les paroles de vie éternelle ; d'en voir couler un fleuve d'eau vive, pour rafraîchir les cœurs altérés ; de lui voir miséricordieusement chercher les pécheurs ; d'entendre résonner sa voix paternelle, qui appelle à soi tous ceux qui travaillent, et leur promet un si doux repos : mais, quoi ? de le contempler jusque dans sa gloire, de regarder à découvert sa divine face, et rassasier ses yeux éternellement de ses beautés immortelles !

Ah ! que tardons-nous, âmes chrétiennes ? que n'excitons-nous nos désirs, que ne pressons-nous nos ardeurs trop lentes ? Ce n'est pas seulement Jean qui sent de près ce divin Sauveur, qui désire ardemment sa sainte présence : de si loin que Jésus-Christ a été prévu, il a été désiré avec ferveur. « Mon âme, disait David, languit après « vous : quand viendrai-je ? quand m'approche-« rai-je de la face de mon Seigneur ? » *Quando veniam, et apparebo ante faciem Dei*[1] ? Quelle honte, quelle indignité, si, lorsqu'on soupire à lui de si loin, ceux dont il s'approche, qui le possèdent, ne s'en soucient pas ! Car, mes frères, n'est-il pas à nous, ne l'avons-nous pas sur nos saints autels ? lui-même, en sa propre substance, ne s'y donne-t-il pas à nous ? S'il ne nous est pas encore donné de l'embrasser dans son trône, que ne courons-nous du moins à ses saints autels ? Courons donc à cette table mystique, prenons avidement ce corps et ce sang ; n'ayons de faim que pour cette viande, n'ayons de soif que pour ce breuvage : car pour bien désirer Jésus, il ne faut désirer que lui. Désirons Jésus-Christ avec transport ; nous trouverons en lui la paix de nos âmes, cette paix qu'il vous faut montrer en la bienheureuse Marie : et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Voici l'accomplissement de l'œuvre de Dieu dans les âmes qu'il a choisies. Il les purifie par l'humilité, il les enflamme par les désirs ; enfin lui-même il se donne à elles, et leur amène avec lui une paix céleste. Ce sont, mes sœurs, les chastes délices de cette sainte et divine paix qui réjouissent la sainte Vierge en Notre-Seigneur, et qui lui font dire d'une voix contente : « Mon « âme exalte le nom du Seigneur, et mon esprit

[1] *Ps.* XLI, 3.

se réjouit en Dieu mon sauveur : » *Magnificat anima mea Dominum* [1]. Certainement son âme est en paix, puisqu'elle possède Jésus-Christ. Et c'est aussi pour cette raison, que, ne pouvant assez expliquer cette paix inconcevable des âmes pieuses, je m'adresse à la sainte Vierge ; et je vous prie d'en apprendre d'elle les incomparables douceurs, en parcourant ce sacré cantique qui ravit aujourd'hui le ciel et la terre. Mais pour en comprendre la suite, il faut vous représenter, comme en raccourci, les instructions qu'il contient, que nous examinerons ensuite en détail dans le peu de temps qui nous reste.

Pour cela, je partage ce cantique en trois. Marie nous dit, avant toutes choses, les faveurs que Dieu lui a faites. « Il a, dit-elle, regardé « mon néant ; il m'a fait de très-grandes choses, « il a déployé sur moi sa puissance. » Elle parle secondement du mépris du monde, et considère sa gloire abattue : « Dieu a dissipé les superbes, « Dieu a déposé les puissants ; et pour punir les « riches avares, il les a renvoyés les mains vi« des. » Enfin elle conclut son sacré cantique en admirant la vérité de Dieu et la fidélité de ses promesses : « Il s'est souvenu de sa miséricorde, « ainsi qu'il l'avait promis à nos pères, » *sicut locutus est ad patres nostros* [2]. Voilà trois choses qui semblent bien vagues, et n'ont pas apparemment grande liaison : néanmoins elle est admirable, et je vous prie, mes sœurs, de le bien entendre ; car il me semble que le dessein de la sainte Vierge, c'est d'exciter les cœurs des fidèles à aimer la paix que Dieu donne. Pour leur en montrer la douceur, elle leur en découvre d'abord le principe : principe certainement admirable ; c'est le regard de Dieu sur les justes, sa bonté qui les accompagne, sa providence qui veille sur eux : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* [3] ; c'est ce qui fait naître la paix dans les saintes âmes. Mais parce que l'éclat des faveurs du monde, et les vaines douceurs qu'il promet, les pourraient détourner de celles de Dieu, elle leur montre secondement le monde abattu, et sa gloire détruite et anéantie. Enfin, comme ce renversement des grandeurs humaines, et l'entière félicité des âmes fidèles ne nous paraît pas en ce siècle ; de peur qu'elles ne se lassent d'attendre, elle affermit leur esprit dans la paix de Dieu, par la certitude de ses promesses. Voilà l'ordre et l'abrégé du sacré cantique : peut-être ne paraît-il pas encore assez clair ; mais j'espère bien, chrétiens, que je vous le ferai aisément entendre.

Considérons donc, avant toutes choses, le principe de cette paix ; et comprenons-en la douceur, par la cause qui la fait naître. Dites-la-nous, ô divine Vierge ! dites-nous ce qui réjouit votre esprit en Dieu. « C'est, dit-elle, qu'il m'a re« gardée ; c'est qu'il lui a plu de jeter les yeux « sur la bassesse de sa servante : » *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ*. Il nous faut entendre, mes sœurs, ce que signifie ce regard de Dieu, et concevoir les biens qu'il enferme. Remarquez, dans les Écritures, que le regard de Dieu sur les justes signifie, en quelques endroits, sa faveur et sa bienveillance ; et qu'il signifie, en d'autres passages, son secours et sa protection. Dieu ouvre sur eux un œil de faveur ; il les regarde comme un bon père, toujours prêt à écouter leurs demandes ; c'est ce que veut dire le roi-prophète : *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum* [1] : « Les yeux de Dieu sont « arrêtés sur les justes, et ses oreilles sont atten« tives à leurs prières ; » voilà le regard de faveur. Mais, mes sœurs, le même prophète nous expliquera, dans un autre psaume, le regard de protection : *Ecce oculi Domini super metuentes eum, et in eis qui sperant super misericordia ejus* [2] : « Voilà, dit-il, que les yeux de « Dieu veillent continuellement sur ceux qui le « craignent ; » et cela, pour quelle raison? *Ut eruat a morte animas eorum, et alat eos in fame* [3] : « Pour délivrer leurs âmes de la mort, « et les nourrir dans la faim. » Voilà ce regard de protection par lequel Dieu veille sur les gens de bien, pour détourner les maux qui les menacent. C'est pourquoi le même David ajoute aussitôt : « Notre âme attend après le Seigneur, « parce qu'il est notre protecteur et notre secours : » *Anima nostra sustinet Dominum; quoniam adjutor et protector noster est* [4]. Une âme assurée de ce double regard, que peut-elle souhaiter pour avoir la paix? C'est ce que veut dire la très-sainte Vierge, lorsqu'elle nous apprend que Dieu la regarde.

En effet c'est elle, mes sœurs, qui est singulièrement honorée de ce double regard de la Providence : Dieu l'a regardée d'un œil de faveur, lorsqu'il l'a préférée à toutes les autres femmes ; et que dis-je, à toutes les femmes? mais aux anges, mais aux séraphins, et à toutes les créatures. Le regard de protection a veillé sur elle, lorsqu'il en a détourné bien loin la corruption du péché, les ardeurs de la convoitise, et les malédictions communes de notre nature : c'est pourquoi elle chante avec tant de joie. Écoutez comme

[1] *Luc.* I, 47.
[2] *Ibid.* 55.
[3] *Ibid.* 48.

[1] *Ps.* XXXIII, 16.
[2] *Ibid.* 18.
[3] *Ibid.* 19.
[4] *Ibid.* 20.

la bonté de Dieu envers les hommes ; néanmoins ce ne sera pas cette paix dont je vous expliquerai les douceurs : et celle dont je dois parler est beaucoup plus relevée, et sans comparaison plus divine ; car je dois parler de la paix qui fait que l'âme de la sainte Vierge, possédant le Fils de Dieu en elle-même, glorifie le saint nom de Dieu, et se réjouit de tout son esprit en Dieu son Sauveur. Qui ne voit que cette paix toute céleste, que Dieu donne, est infiniment au-dessus de celle que les hommes négocient? et néanmoins cette paix humaine étant un crayon et une ombre de la paix divine et spirituelle dont je dois vous entretenir, servons-nous de cette image imparfaite pour remonter jusques au principe original, et prendre une idée certaine de la vérité.

Je demande avant toutes choses : Que concevons-nous dans la paix, et que veut dire ce mot? N'en recherchons pas, chrétiens, des définitions éloignées ; mais que chacun de nous s'explique à lui-même ce qu'il entend par la paix. Paix, premièrement, signifie repos : dans la guerre on s'agite et on se remue ; dans la paix on respire et on se repose. C'est pourquoi on aime la paix ; parce que, la nature humaine étant presque toujours agitée, rien ne doit tant flatter son inquiétude que la douceur du repos, qui soulage son travail et relâche sa contention.

Mais, en disant que la paix est un repos, l'avons-nous entièrement expliquée? en avons-nous formée l'idée tout entière? Il me semble, pour moi, que ce mot de paix a encore quelque chose de plus touchant ; et voici ce que c'est, si je ne me trompe : c'est que le repos peut être fort court, et la paix nous fait espérer une longue tranquillité. En effet, n'avons-nous pas vu que lorsqu'on a publié la suspension d'armes, comme un préparatif à la paix, on a cru voir déjà quelque commencement de repos? mais ce repos n'est pas une paix, parce qu'il n'est pas permanent. Après que le traité est conclu, et que l'alliance jurée établit une concorde certaine, c'est alors que la paix est faite : de sorte que, pour bien expliquer la paix et en comprendre toute l'étendue, il la faut définir un repos durable, et une tranquillité permanente. Et ainsi la paix doit avoir deux choses : réjouir les cœurs par le repos, et les assurer par la consistance ; c'est ce que la paix nous fait espérer, et c'est pourquoi nous l'aimons : c'est ce que la paix de ce monde ne nous donne pas, c'est pourquoi nous devons soupirer sans cesse après une paix plus divine.

mois de novembre 1659, après une guerre de vingt-cinq ans. Le mariage de l'infante avec Louis XIV fut un des principaux articles de cette paix, et c'est ce qui fait dire à Bossuet qu'elle a été *saintement affermie*. (Édit. de Déforis.)

Marie nous la représente dans son cantique : elle nous montre le repos et la consistance établie sur un fondement inébranlable. Quel est ce fondement, chrétiens? écoutez la divine Vierge : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se « réjouit en Dieu mon Sauveur. » Mais quelle est la cause de cette joie, et d'où vient ce ravissement? C'est, dit-elle, que « Dieu a jeté les yeux « sur la bassesse de sa servante » : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* Arrêtons-nous là, chrétiens ; et ne cherchons pas plus loin le principe de cette paix, qui réjouit son âme en notre Seigneur. Ce qui produit cette paix divine, c'est le regard de Dieu sur les justes : sa bonté qui les accompagne, sa providence qui veille sur eux, c'est ce qui leur donne le repos et la consistance.

Et, afin de le bien comprendre, remarquez avec moi, dans les Écritures, deux regards de Dieu sur les gens de bien : un regard de faveur et de bienveillance, c'est ce qui les met en repos ; un regard de conduite et de protection. c'est ce qui rend leur repos durable. Dieu ouvre sur les justes un œil de faveur ; il les regarde comme un bon père, toujours prêt à écouter leurs demandes. Le roi-prophète l'exprime en ces mots : *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum*[1] : « Les yeux de Dieu sont sur « les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs « prières. » O justes, reposez-vous en celui dont la faveur et la bienveillance se déclarent envers vous si ouvertement. Mais ce repos sera-t-il durable? n'y aura-t-il rien qui le trouble et rejette vos âmes dans l'agitation? Non, ne craignez rien, ô enfants de Dieu : car, outre ce regard de bienveillance, il y a un regard de protection, qui prend garde aux maux qui vous menacent. « Voilà, dit le même David[2], que les yeux de « Dieu veillent continuellement sur ceux qui le « craignent, et qui établissent leur espérance sur « sa miséricorde. » Et pourquoi? « Pour délivrer « leurs âmes de la mort, et les nourrir dans la « faim. » Voyez le regard de protection par lequel Dieu veille sur les gens de bien, et empêche que le mal ne les approche. C'est pourquoi il ajoute aussitôt après : « Notre âme attend le « Seigneur, parce qu'il est notre protecteur et « notre secours : » *Anima nostra sustinet Dominum, quia adjutor et protector noster est*[3]. Une âme ainsi regardée de Dieu, que peut-elle désirer pour avoir la paix.

C'est pourquoi l'heureuse Marie, toute pleine de cette paix admirable, ne s'occupe plus qu'à louer son Dieu dans les marques de sa faveur,

[1] *Ps.* XXXIII, 16.
[2] *Ibid.* XXXII, 18.
[3] *Ibid.* 20.

dans les assurances de sa protection. « Le Tout-« Puissant, dit-elle, a fait en moi de grandes « choses : » *Fecit mihi magna qui potens est;* c'est ce qui explique la faveur : *Fecit potentiam in brachio suo;* c'est ce qui regarde la protection. Il a fait en moi de grandes choses, par le témoignage de sa faveur et l'inondation de ses grâces. Mais s'il a ouvert sur moi ses mains libérales pour combler mon âme de biens, il a pris plaisir d'étendre son bras pour en détourner tous les maux : *Fecit potentiam in brachio suo.*

Ames saintes et religieuses, ce n'est pas seulement la divine Vierge qui est honorée de ces deux regards : tous les fidèles serviteurs de Dieu se réjouissent ensemble dans sa maison, à la lumière de sa faveur et sous l'ombre de sa protection toute-puissante : *Sub umbra alarum tuarum protege nos* [1]. C'est pourquoi la paix de Dieu triomphe en leurs cœurs, comme dit l'apôtre saint Paul [2]; et la marque de cette paix, c'est que le monde ne les touche plus. Car, en effet, cette âme appuyée sur Dieu, qui a mis, comme dit David, son refuge dans le Très-Haut : *Altissimum posuisti refugium tuum* [3]; jetant ensuite les yeux sur le monde, qu'elle voit bien loin à ses pieds : ô Dieu, qu'il lui semble petit du haut de ce refuge inébranlable; et qu'elle le voit bien d'une autre manière que ne fait pas le commun des hommes! Elle voit toutes les grandeurs abattues, tous les superbes portés par terre; et dans ce grand renversement des choses humaines, rien ne lui paraît élevé que les simples et humbles de cœur : c'est pourquoi elle dit avec Marie : *Dispersit superbos*, « Dieu a dissipé les superbes, » *deposuit potentes*, « il a déposé les puissants, » *et exaltavit humiles*, « et il a relevé ceux qui « étaient à bas. »

Voici un effet admirable de cette paix dont je parle, et il ne le faut point passer sous silence. A ce que je vois, chrétiens, ce n'est pas ici une paix commune : Dieu veut qu'elle soit accompagnée de l'appareil d'un grand triomphe; et s'il donne la paix à ses serviteurs, ce n'est pas en faisant leur accord avec leur ennemi abattu. Car, en effet, quel est l'ennemi de Dieu, et par conséquent de ses serviteurs, des enfants de Dieu? Vous ne l'ignorez pas, mes très-chères sœurs; vous savez que c'est le monde et ses pompes. Tout ce que Dieu élève, le monde se plaît à le rabaisser; tout ce que le monde estime, Dieu se plaît de le détruire et de le confondre : c'est pourquoi Tertullien disait si éloquemment, qu'il y avait entre eux de l'émulation : *Est æmulatio*

[1] *Ps.* XVI, 8.
[2] *Colos.* III, 15.
[3] *Ps* XC, 9.

divinæ rei et humanæ [1]. Que signifie, mes sœurs, cette émulation, si ce n'est que Dieu et le monde se contrarient éternellement, comme par un dessein prémédité? Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont modestes et retenus. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont hardis et entreprenants. Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont simples et sincères. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont fins et dissimulés. Le monde veut de la violence, pour emporter ses faveurs; Dieu ne donne les siennes qu'à la retenue : l'un demande un cœur ferme, droit et flexible; l'autre a besoin de tours subtils, souples et accommodants : et il n'est rien, ni de plus puissant selon Dieu, ni de plus inutile selon le monde, que cette médiocrité tempérée en laquelle la vertu consiste.

Voilà donc une émulation nécessaire de Jésus-Christ et de ses fidèles, contre le monde et ses sectateurs; et cette guerre durera toujours, jusqu'à ce que le siècle finisse. C'est pourquoi le monde a deux faces, et il y a sur la terre deux sortes de paix : il y a la paix des pécheurs, *pacem peccatorum videns* [2]; il y a la paix de Dieu et de ses enfants, « qui surpasse toute intelligence, » *pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum* [3] Chacun croit jouir de la paix; parce que chacun croit avoir gagné la victoire. D'où vient cette diversité, et comment arrive-t-il que deux ennemis croient sortir victorieux d'un même combat? c'est que les uns regardent les biens présents, et les autres jettent les yeux sur la dernière décision du siècle à venir. Ceux qui considèrent les biens présents donnent précipitamment l'avantage au monde : ils s'imaginent qu'il a la victoire; parce que Dieu, qui attend son heure, le laisse jouir pour un temps d'une ombre trompeuse de félicité : ils voient ceux qui sont dans les grandes places, ils admirent leurs délices et leur abondance : Voilà, s'écrient-ils, les seuls fortunés.... *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* [4]; c'est le cantique des enfants du monde.

Juges aveugles et précipités! que n'attendez-vous la fin du combat, avant que d'adjuger la victoire? Viendra le revers de la main de Dieu, qui brisera comme un verre toute cette grandeur que vous admirez et qui vous éblouit. C'est à quoi regarde la divine Vierge, et avec elle les enfants de Dieu, qui jouissent de la douceur de sa paix. Ils voient bien que le monde combat contre Dieu; mais ils savent que les forces ne sont pas égales. Ils ne se laissent pas éblouir de quelque avantage

[1] *Apolog.* n° 50.
[2] *Ps.* LXXII, 3.
[3] *Philipp.* IV, 7.
[4] *Ps.* CXLIII, 15.

apparent, que Dieu abandonne et laisse remporter aux enfants du siècle : ils considèrent l'événement, que sa justice enfin leur rendra funeste. C'est pourquoi ils se rient de leur gloire ; et au milieu de la pompe de leur triomphe, ils chantent déjà leur défaite. Ils ne disent pas seulement que Dieu dissipera les superbes, mais qu'il les a déjà dissipés : *Dispersit superbos :* ils ne disent pas seulement que Dieu renversera les puissants du monde ; ils les voient déjà à ses pieds, tremblants et étonnés de leur chute. Et pour vous, ô riches du siècle, qui vous imaginez être pleins, serrez vos trésors tant qu'il vous plaira ; ils ne laissent pas de vous reprocher que vos mains sont vides, parce que ce que vous tenez ne leur paraît rien : ils savent qu'il s'écoule à travers les doigts ainsi que de l'eau, sans que vous puissiez le retenir : *Divites dimisit inanes.* Et d'autre part, chrétiens, pendant que les ennemis de Dieu tombent à ses pieds, ses humbles serviteurs lèvent la tête ; eux que le monde méprisait si fort, les voilà établis dans les grandes places : *Exaltavit humiles ;* eux que le monde croyait indigents, Dieu les a remplis de ses biens : *Esurientes implevit bonis.* Telle est la victoire du Tout-Puissant ; et le fruit de cette victoire, c'est la paix qu'il donne à ses serviteurs par la défaite infaillible de leurs ennemis.

Chantez cette victoire, mes très-chères sœurs ; entonnez avec Marie ce divin cantique : publiez la défaite du monde ; chantez ses richesses dissipées, son éclat terni, sa pompe abattue, sa gloire évanouie en fumée : moquez-vous de son triomphe d'un jour, et de sa tranquillité imaginaire. O aveuglement déplorable de ceux qui courent après la fortune ; qui ne trouvent rien de grand que ce qu'elle élève, ni rien de beau que ce qu'elle pare, ni rien de plaisant que ce qu'elle donne ! Vous laissez ces sentiments aux enfants du siècle ; mais vous, ô filles de Jérusalem, saintes héritières du ciel, vous parlez le langage de votre patrie : quoique le monde étale avec pompe ses grandeurs et ses vanités, vous ne vous couronnez pas de ses fleurs qui seront en un moment desséchées, et pendant qu'il brille par un vain éclat, vous reconnaissez son faible dans son inconstance.

Madame*, Votre Majesté a ces sentiments imprimés bien avant au fond de son âme ; et l'exemple de sa constance en a fait des leçons à toute la terre. Le monde n'est plus capable de vous tromper ; et cette âme vraiment royale que ses adversités n'ont pas abattue, ne se laissera non plus emporter à ses prospérités inopinées. Grande et auguste reine, en laquelle Dieu a montré à nos jours un spectacle si surprenant de toutes les révolutions des choses humaines, et qui seule n'êtes point changée au milieu de tant de changements, admirez éternellement ses secrets conseils et sa conduite impénétrable. Ceux qui raisonnent des rois et de leurs États selon les lois de la politique, chercheront des causes humaines de ce changement miraculeux* : ils diront à Votre Majesté, qu'on peut être surpris pour un temps ; mais qu'enfin on a horreur des mauvais exemples : que la tyrannie tombe d'elle-même, pendant que l'autorité légitime se rétablit presque sans secours ; par le seul besoin qu'on a d'elle, comme d'une pièce nécessaire : et qu'une longue et funeste épreuve ayant appris aux peuples cette vérité, ce trône injustement abattu s'affermit par sa propre chute.

Mais Votre Majesté est trop éclairée, pour ne porter pas son esprit plus haut. Dieu se montre trop visiblement dans ces conjonctures imprévues ; et comme il n'y a que sa seule main qui ait pu calmer la tempête, il faut encore cette même main pour empêcher les flots de se soulever. Il le fera, Madame, nous l'espérons : et si nos vœux sont exaucés, peut-être arrivera-t-il ; car qui sait les secrets de la Providence ? Après que Dieu a rétabli le trône du roi, sa bonté disposera tellement les choses que le roi rétablira le trône de Dieu. Mais cette affaire, Madame, se doit traiter avec Dieu, non avec les hommes ; par des prières et des vœux, non par des conseils ni par des maximes humaines. Il n'y a que sa sagesse profonde qui connaisse le terme préfix, qui a été ordonné avant tous les temps, aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Église. C'est à nous d'attendre avec patience l'accomplissement de son œuvre, et d'en avancer l'exécution, autant qu'il est permis à des mortels, par des prières ardentes. Votre Majesté, Madame, ne cessera jamais d'en répandre ; et quoi qu'il arrive ici-bas, Dieu lui en rendra dans le ciel une récompense éternelle : c'est le bien que je lui souhaite, et à toute cette audience.

* Henriette-Marie de France, veuve de Charles Ier, roi d'Angleterre. (*Edit. de Déforis.*)

* Le changement miraculeux dont parle ici Bossuet, a pour objet l'élévation de Charles II, fils de Charles Ier et de Henriette, sur le trône d'Angleterre. Ce prince fut proclamé roi à Londres le 8 mai 1660. (*Édit. de Déforis.*)

DEUXIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT UNE CONGRÉGATION DE PRÊTRES.

Union de l'Évangile avec la loi. La Synagogue figurée dans Élisabeth, et l'Église en Marie. Caractère de l'une et de l'autre. Esprit de ferveur, dont les prêtres doivent être animés : pureté qui leur est nécessaire. Sainteté inviolable des mystères qu'ils traitent. Condescendance qu'ils doivent avoir pour les faibles. Quel est le vrai sacrifice de la nouvelle loi.

Intravit Maria in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Marie étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth. **Luc. I, 40.**

Jésus-Christ, messieurs, étant envoyé pour être la lumière du monde; aussitôt qu'il y eut fait sa première entrée, aussitôt il commença d'enseigner les hommes. Encore que vous le voyiez aujourd'hui dans les entrailles de sa sainte mère, sans parole, ce semble, et sans action, ne vous persuadez pas qu'il se taise. Étant la parole du Père éternel, non-seulement tout ce qu'il fait et tout ce qu'il souffre, mais encore tout ce qu'il est, parle, et d'une manière très-intelligible, à ceux qui ont, comme vous, l'esprit exercé dans la connaissance des divins mystères. Je vous prie, mes frères, de jeter les yeux sur cette belle structure de l'univers. Y a-t-il aucune partie où il ne paraisse de l'art et de la raison? Combien la disposition en est-elle sage! combien l'harmonie en est-elle juste! comme toutes choses y sont mesurées, quel ordre et quelle conduite y règne partout! D'où vient cette beauté, et d'où vient cet ordre dans cette grande machine du monde? C'est à cause qu'elle a été faite par le Fils de Dieu, qui étant né de l'intelligence du Père, comme sa parole et son Verbe, est lui-même tout raison, tout sagesse, tout entendement. De là vient, messieurs, que cet univers est un ouvrage si bien entendu, un ouvrage de raison et d'intelligence; parce qu'il est tiré sur une idée infiniment belle, qu'il vient d'une science très-accomplie, et de cette raison souveraine qui est tout ensemble et le Verbe et le Fils de Dieu par qui toutes choses ont été faites, par qui elles seront toujours gouvernées.

Mais si le monde fait reluire de toutes parts tant d'art, tant de raison, tant d'intelligence, parce qu'il a été fait par le Fils de Dieu; quels trésors de sagesse seront enfermés en ce chef-d'œuvre incompréhensible de l'humanité qui lui est unie, où Dieu a recueilli toutes les merveilles de sa puissance! S'il fait paraître tant de sagesse dans l'ouvrage qu'il a produit hors de lui-même, combien en aura-t-il fait éclater dans l'ouvrage qu'il a produit afin de se l'unir à lui-même; je veux dire dans l'humanité, qu'il s'est rendue propre par cette union si intime! Et si nous apprenons des Lettres sacrées, que ce monde publie la gloire de Dieu par un langage qui se fait entendre jusqu'aux peuples les plus barbares [1]; à plus forte raison doit-on dire que tout ce qui se fait en Jésus est plein de sagesse; qu'il parle hautement et divinement, même lorsqu'il semble le plus qu'il se taise; qu'il nous enseigne avant que de naître; et que le ventre de sa sainte mère n'est pas seulement le sanctuaire de ce Dieu fait homme, ni le lit chaste et virginal où il consomme son mariage avec l'humanité son épouse; mais encore que c'est une chaire, où ce docteur céleste commence à prêcher les saintes vérités de son Évangile. Saint Jean l'entend, et il saute d'aise; et cette éloquence muette va émouvoir le cœur d'un enfant, jusque dans le sein de sa mère. Rendons-nous attentifs, messieurs, à cette prédication de Jésus, qui ne frappe point les oreilles, mais qui parle si fortement aux esprits; écoutons ce que le Sauveur nous veut dire, et considérons dans cette pensée le mystère que nous honorons.

Encore qu'il pourrait peut-être sembler que l'Évangile et la loi fussent bien éloignés; toutefois vous savez, messieurs, qu'il n'y a rien qui soit mieux uni, et que Jésus-Christ n'est venu au monde que pour accomplir la loi et les prophéties par les vérités de son Évangile. C'est ce qui fait dire à Tertullien : *O Christum in novis veterem* [2]! « O que Jésus-Christ est ancien dans « sa nouveauté! » Et de là vient que ce grand homme l'appelle, en un autre endroit, l'Illuminateur des antiquités; parce qu'il n'y a dans la loi ni point ni virgule, si je puis parler de la sorte, qui ne trouve son vrai sens en Jésus-Christ seul; et que Jésus-Christ n'a jamais fait un seul pas, que pour accomplir exactement, et de point en point, ce qui était écrit de lui dans la loi. Ainsi, quelque différence qui nous y paraisse, Moïse et Jésus-Christ se touchent de près; la Synagogue et l'Église se tendent les mains : et je considère aujourd'hui dans la visite que rend Marie à Élisabeth, et dans leurs embrassements mutuels, l'Évangile qui baise la loi, l'Église qui embrasse la Synagogue. Voilà l'âme, voilà le sens de la mystérieuse variété de ce grand spectacle, de Jésus-Christ allant à saint Jean, de Marie visitant sainte Élisabeth, d'un enfant qui saute de joie, de sa mère qui prophétise, d'une Vierge qui éclate en actions de grâces. Vous verrez que toutes les circonstances de l'histoire de notre évangile con-

[1] *Ps.* XVIII, 1 et seqq.
[2] *Adv. Marc.* lib. IV, n° 21.

viennent si bien et si justement à la vérité que je vous propose, que vous admirerez sans doute avec moi la conduite impénétrable de l'Esprit de Dieu dans la dispensation des mystères.

Entrons donc, messieurs, en cette matière avec le secours de la grâce; étalons les richesses des secrets célestes, exerçons nos entendements dans le champ des Écritures sacrées : c'est là notre véritable exercice. Considérons premièrement les raisons pour lesquelles Élisabeth tient la place de la Synagogue; et Marie celle de l'Église; après cela nous verrons, dans les sincères embrassements de ces charitables cousines, la loi ancienne et la loi nouvelle qui vont à la rencontre l'une de l'autre. Et c'est le sujet de cette méditation, en laquelle nous trouverons des instructions salutaires pour comprendre la dignité et tous les devoirs de notre ordre : si bien qu'il paraîtra manifestement que de toutes les solennités par lesquelles nous honorons la très-sainte Vierge, celle-ci était une des plus dignes d'être choisies singulièrement par la congrégation des prêtres.

PREMIER POINT.

La première chose que je remarque, dans le tableau que je vous présente de l'Évangile embrassant la loi, de Marie saluant sainte Élisabeth, c'est l'âge bien différent de ces deux cousines. L'Évangile nous montre sainte Élisabeth dans une extrême vieillesse, et la divine Marie dans la fleur de l'âge; et je vois en la vieillesse d'Élisabeth la mourante caducité de la loi; et dans la jeunesse de la sainte Vierge, l'éternelle nouveauté de l'Église. La jeunesse de l'Église est telle, messieurs, que le temps n'est pas capable de l'altérer, ni de s'acquérir aucun droit sur elle. Les choses éternelles ont cela de propre, qu'elles ne vieillissent jamais; au contraire ce qui doit périr ne cesse jamais de tendre à sa fin, et par conséquent il vieillit toujours. C'est pourquoi l'apôtre, parlant de la loi, « Ce qui vieillit, dit-« il, est presque aboli [1]. » Ainsi la Synagogue vieillissait toujours, parce qu'elle devait être un jour abolie. L'Église chrétienne ne vieillit jamais, parce qu'elle doit durer éternellement. Car, messieurs, vous n'ignorez pas que comme l'Église remplit tous les lieux, elle doit aussi remplir tous les temps. La fin du monde ne limitera point sa durée : alors elle cessera d'être sur la terre; mais elle commencera de régner au ciel : elle ne sera pas éteinte; mais elle sera transférée en un lieu de gloire, où elle demeurera toujours florissante dans une perpétuelle jeunesse. Et d'où vient cette jeunesse éternelle? C'est que l'éternité n'aura qu'un seul jour, parce que dans l'éternité rien ne passe; ce n'est qu'une présence continuée, une présence qui ne coule point. Saint Jean le représente excellemment dans l'Apocalypse [2] : « Ils n'auront « point, dit-il, besoin de soleil, parce que le Sei-« gneur Dieu sera leur lumière; et ils régneront « aux siècles des siècles. » Remarquez, s'il vous plaît, cette conséquence : le Seigneur Dieu sera leur lumière, et ils régneront aux siècles des siècles. Pourquoi les choses d'ici-bas périssent-elles, sinon parce qu'elles sont sujettes au temps qui se perd toujours et qui entraîne avec soi, ainsi qu'un torrent, tout ce qui lui est attaché, tout ce qui est dans sa dépendance? Le soleil, qui nous éclaire, fait en même temps et défait les jours; il fait tout ensemble et défait le temps, par la rapidité de son mouvement. Mais le soleil qui éclairera le siècle futur, ce sera Dieu même. Ce soleil ne porte pas sa lumière d'un lieu en un autre par la rapidité de sa course, il est tout à tous, il est éternellement devant tous, il éclaire toujours et demeure toujours immobile. C'est pourquoi, comme nous disions, l'éternité n'aura qu'un seul jour; et ce jour n'aura ni couchant ni aucune différence d'heures : et l'Église des prédestinés, qui n'aura point d'autre soleil que son Dieu, fixée immuablement dans l'éternité, sera toujours dans la nouveauté. O beau jour, et ô jour unique de l'éternité bienheureuse, quand verrons-nous ta sainte lumière, qui ne sera cachée par aucune nuit, qui ne sera obscurcie par aucun nuage! O sainte Sion, où toutes choses sont stables et éternellement permanentes; qui nous a précipités sur ces eaux courantes, dans ce flux et reflux des choses humaines?

Mais, chrétiens, réjouissons-nous : si nous vieillissons dans ce monde selon notre homme animal, l'Église, dont nous faisons partie selon l'homme spirituel, ne vieillit jamais; parce qu'au lieu de tendre à sa fin, à la manière des choses mortelles, elle tend à cette jeunesse éternelle de la bienheureuse immortalité. C'est donc avec beaucoup de raison qu'Élisabeth vieille représente la Synagogue prête à tomber; et Marie, dans la fleur de l'âge, l'Église de Jésus-Christ toujours jeune, toujours forte, toujours vigoureuse. Donc, mes frères, puisque l'esprit du christianisme est un esprit de jeunesse et de nouveauté, « purifions-nous du vieux levain, » comme dit l'apôtre [3]; que notre zèle ne vieillisse pas, qu'il soit toujours jeune et toujours fervent.

La philosophie dit que les jeunes gens sont comme naturellement enivrés; parce que leur sang chaud et bouillant est semblable, en quel-

[1] *Hebr.* VIII, 13.

[2] *Apoc.* XXII, 5.

[3] I. *Cor.* V, 7.

que sorte, à un vin fumeux et plein d'esprits, qui les rend toujours ardents, toujours animés dans la poursuite de leurs entreprises. Si nous voulons vivre, messieurs, selon cette jeunesse spirituelle de la loi de grâce, il faut être toujours fervents, toujours intérieurement enivrés de ce vin de la nouvelle alliance, que Jésus-Christ promet aux fidèles dans le royaume de Dieu son Père, c'est-à-dire, dans son Église. C'est le Sauveur Jésus-Christ lui-même, qui compare à un vin nouveau l'esprit de la loi nouvelle; et c'est afin que nous entendions que de même que le vin nouveau chasse tout ce qui lui est étranger, et se purge lui-même par sa propre force, ainsi nous devons conserver cet esprit nouveau du christianisme, dans sa force et dans sa ferveur : afin qu'il chasse toutes nos ordures, et qu'il éloigne cette froideur paresseuse qui nous rend lents et comme engourdis dans les œuvres de piété.

Mais cette sainte et divine ardeur, qui est le vrai esprit du christianisme, doit se trouver particulièrement dans notre ordre; et nous la devons tous les jours apprendre du sacrifice que nous célébrons. L'apôtre, dans la divine épître aux Hébreux, jugeant de la loi par le sacerdoce, conclut que « la loi de Moïse doit être abolie, « parce que son sacerdoce devait passer : » *Translato enim sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat*[1]. En effet, quelles étaient les victimes de ces anciens sacrificateurs? C'étaient des animaux égorgés; tout y sentait la corruption et la mort : dignes victimes, dignes sacrifices d'une loi vieillie et mourante. Mais il n'en est pas de la sorte du sacrifice de la nouvelle alliance. Notre victime est morte une fois, mais elle est ressuscitée pour ne mourir plus. L'hostie que nous présentons est vivante : le sang du Nouveau Testament, que nous répandons mystiquement sur ces saints autels, n'est pas le sang d'une victime morte; c'est un sang tout vif et tout chaud, si je puis parler de la sorte : tellement que nous devrions être toujours fervents, nous qui offrons au Père éternel une victime toujours nouvelle, et un sang qui ne souffre point de froideur. Ni le temps, ni l'accoutumance, qui ralentissent ordinairement la ferveur des hommes ne devraient point diminuer la nôtre; parce que notre victime, qui ne change point, veut toujours trouver en nous une même ardeur. Cependant nous vieillissons tous les jours, quand notre première ferveur se perd, au lieu que nous devrions toujours être jeunes; parce que le caractère que nous portons nous oblige d'être les membres les plus fervents du corps de l'Église, qui est toujours jeune, et qui, pour cette raison, nous est figurée dans la jeunesse de la sainte Vierge.

Et non-seulement l'âge de Marie nous représente la sainte Église, mais encore son état de perpétuelle virginité. Je sais que le mariage est sacré, et que « son lien est très-honorable en « tout et partout : » *Honorabile connubium in omnibus*[1]. Mais, si nous le comparons à la sainte virginité, il faut nécessairement avouer que le mariage sent la nature, et que la virginité sent la grâce. Et si nous considérons attentivement ce que dit l'apôtre, de la virginité et du mariage, nous y trouverons une peinture parfaite de la Synagogue et de l'Église chrétienne. « L'une « est tout occupée du soin des choses du monde : » *Cogitat quæ sunt mundi*[2]; c'est le but de la Synagogue qui a pour partage la rosée du ciel et la graisse de la terre, *de rore cæli et de pinguedine terræ*[3]; elle n'a que des promesses terrestres, cette terre coulante de lait et de miel. Mais que fait la virginité? « Elle est unique-« ment occupée du soin des choses du Sei-« gneur : » *Cogitat quæ Domini sunt*[4]. C'est le but de la sainte Église « qui ne considère point « les choses visibles, mais les invisibles, » *non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur*[5]. C'est, messieurs, cet unique objet que se doivent proposer les prêtres, qui, par l'éminence du sacerdoce, font la partie la plus relevée et la plus céleste de la sainte Église. Si l'Église est un ciel, on peut dire que les prêtres sont comme le premier mobile ou plutôt comme les intelligences qui meuvent ce ciel, et qui ne reçoivent leurs mouvements que de Dieu : aussi sont-ils appelés des anges[6].

Mais continuons de vous faire voir la figure de l'Église dans la sainte Vierge, et celle de la Synagogue dans Élisabeth. Vous savez que cette Vierge très-pure était mariée, et c'est par ce divin mariage qu'elle nous représente encore mieux l'Église. Car j'apprends de saint Augustin[7] que le mariage de Joseph avec Marie, n'étant point lié par les sentiments de la chair, n'avait point d'autre nœud de son union que la foi mutuelle qu'ils s'étaient donnée; et c'est là aussi ce qui joint l'Église avec Jésus-Christ son époux. La foi de Jésus est engagée à l'Église; celle de l'Église à Jésus : *Sponsabo te mihi in fide*[8] : « Je

[1] *Hebr.* VII, 12.

[1] *Hebr.* XIII, 4.
[2] I. *Cor.* VII, 34.
[3] *Gen.* XXVII, 28.
[4] I. *Cor.* VII, 34.
[5] II. *Cor.* IV, 18.
[6] *Apoc.* II, I et seqq.
[7] *Contra Julian.* lib. V, cap. XII, n° 48, t. X, col. 652.
[8] *Osee.* II, 20.

« vous rendrai mon épouse par une inviolable « fidélité, » par une fidélité réciproque, *fide pudicitiæ conjugalis*[1].

Mais ce que je trouve très-remarquable, c'est qu'Élisabeth vivant avec son mari, l'Écriture la nomme stérile. Marie, au contraire, fait profession d'une perpétuelle virginité ; et la même Écriture, qui ne ment jamais, la fait voir féconde. Voyez la stérilité de la Synagogue, qui d'elle-même ne peut engendrer des enfants au ciel ; et la divine fécondité de l'Église, de laquelle il est écrit : *Lætare, sterilis, quæ non paris*[2] : « Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfan- « tiez point. » Toutefois, messieurs, la stérile enfante ; Élisabeth a un fils aussi bien que la sainte Vierge : aussi la Synagogue a-t-elle enfanté ; mais des figures et des prophéties. Élisabeth a conçu ; mais un précurseur à Jésus, une voix qui prépare les chemins : Marie enfante la vérité même.

Et admirez ici, chrétiens, la dignité de la Vierge aussi bien que celle de la sainte Église, par le rapport qu'elles ont ensemble. Dieu engendre son Fils dans l'éternité par une génération ineffable, autant éloignée de la chair et du sang que la vie de Dieu est éloignée de la vie mortelle. Ce Fils unique, engendré dans l'éternité, doit être engendré dans le temps. Sera-ce d'une manière charnelle ? Loin de nous cette pensée sacrilége ! il faut que sa génération dans le temps soit une image très-pure de sa chaste génération dans l'éternité. Il n'appartenait qu'au Père éternel de rendre Marie féconde de son propre Fils ; puisque ce Fils lui devait être commun avec Dieu, il fallait que Dieu fît passer en elle sa propre fécondité : engendrer le Fils de Dieu ne devait pas être un effet d'une fécondité naturelle ; il fallait une fécondité divine. O incroyable dignité de Marie !

Mais l'Église, le croiriez-vous ? entre en partage de cette gloire. Il y a une double fécondité en Dieu, celle de la nature et celle de la charité qui fait des enfants adoptifs : la première est communiquée à Marie ; la seconde est communiquée à l'Église : et c'est, messieurs, l'honneur de notre ordre, parce que nous sommes établis ministres de cette mystérieuse génération des enfants de la nouvelle alliance. C'est notre honneur, mais c'est notre crainte : l'une et l'autre génération demande une pureté angélique ; l'une et l'autre produit le Fils de Dieu. Notre mauvaise vie n'empêche pas que la grâce ne passe par nos mains au peuple fidèle. Les mystères que nous traitons sont si saints, qu'ils ne peuvent perdre leur vertu, même dans des mains sacriléges ; mais la condamnation demeure sur nous : comme celui qui viole le sacré baptême, quoi qu'il fasse, il ne le peut perdre. Ce caractère, imprimé par le Saint-Esprit, ne peut être effacé par les mains des hommes : « il pare le soldat et convainc le « déserteur : » *Ornat militem, convincit desertorem*[1]. Ainsi les mystères que nous traitons ne perdent pas leur force dans les mains des prêtres, quoique ces mains soient souvent impures. Mais comme des mystères profanés portent toujours quelque malédiction avec eux : n'étant pas juste qu'elle passe au peuple, elle s'accumule sur le ministre ; comme la paix retourne à nous, quand on ne la reçoit pas : autant qu'il est en nous, nous les maudissons ; autant qu'il est en nous, nous leur donnons des mystères vides de grâces, mais des mystères pleins de malédictions, parce que nous les leur donnons profanés.

Évitons cette condamnation, donnons au Saint-Esprit des organes purs ; ne contraignons point cet Esprit sacré de se servir de mains sacriléges : autrement, il se vengera. Il se servira de nous, puisqu'il l'a dit, pour la sanctification des autres, tout indignes que nous soyons d'un tel ministère : mais autant de bénédictions que nous donnerons sur le peuple, [autant] de malédictions [nous prononcerons] contre nous. Imitons la pureté de Marie, qui nous représente si bien celle de l'Église dont nous avons l'honneur d'être les ministres.

SECOND POINT.

Il me reste maintenant à vous proposer la partie la plus mystérieuse de notre évangile. Vous avez déjà vu que la loi est figurée dans Élisabeth, l'Église chrétienne en la sainte Vierge : il faut maintenant qu'elles se rencontrent. Déja vous voyez qu'elles sont cousines, pour montrer que la loi ancienne et la loi nouvelle se touchent de près, qu'elles sont parentes, qu'elles viennent toutes deux de race céleste. Mais ce n'est pas assez qu'elles soient parentes, il faut encore qu'elles s'embrassent : et quand Jésus a accompli les prophéties, quand il a été immolé, en lui la loi ancienne et la loi nouvelle ne se sont-elles pas embrassées ? Et voyez cela très-clairement en la personne de saint Jean-Baptiste. Saint Jean, dit saint Augustin[2], est comme le point du jour, qui n'est ni la nuit ni le jour, mais qui fait la liaison de l'un et de l'autre. Il joint la Synagogue à l'Église ; il est comme l'envoyé de la Synagogue à Jésus, afin de reconnaître le Libérateur. Il est

[1] *S. August. de bono Vidui.* n° 6, t. VI, col. 371.
[2] *Gal.* IV, 27.

[1] *S. Aug. in Ps.* XXXIX, n° 1, t. IV, col. 326.
[2] *In Joan. Tract.* II, t. III, part. II, col. 300, 301. *Serm.* CCXCIII, t. V, col. 1176 et seqq.

aussi l'envoyé de Dieu, pour montrer Jésus à la Synagogue. Jésus a tendu les mains à Jean, quand il a reçu son baptême; Jean a tendu les mains à Jésus, quand il a dit : *Ecce Agnus Dei*[1] : « Voilà l'Agneau de Dieu : » c'est pourquoi Jésus vient à Jean, et Marie à Élisabeth. Il prévient : le propre de la grâce est de prévenir.

La grâce ne nous est pas donnée à cause que nous avons fait de bonnes œuvres, mais afin que nous les fassions; elle est tellement accordée à nos bons désirs, qu'elle prévient même nos bons désirs. La grâce s'étend dans toute la vie; et dans tout le cours de la vie, elle est toujours grâce. Le bon usage de la grâce en attire d'autres; mais ce ne laisse pas d'être toujours grâce : *Gratiam pro gratia*[2]. Ce ruisseau retient toujours dans son cours le beau nom qu'il a pris dans son origine : *Ipsa gratia meretur augeri, ut aucta mereatur perfici*[3]. « La grâce mérite d'être augmentée, pour qu'elle mérite ensuite d'être perfectionnée. » Mais jamais elle ne se montre mieux ce qu'elle est, c'est-à-dire, grâce, que lorsqu'elle vient à nous sans être appelée : c'est pourquoi Marie prévient sainte Élisabeth, et Jésus prévient Jean-Baptiste.

Voyez comment Jésus prévient son précurseur même : il faut aussi qu'il nous prévienne dans la grâce du sacerdoce. Il y en a qui préviennent Jésus-Christ : ce sont ceux qui viennent sans être appelés. Jésus-Christ a été appelé par son Père : Jean était choisi pour son précurseur; néanmoins il le prévient. La marque que nous sommes appelés, c'est le zèle du salut des âmes. Jésus vient à Jean, le libérateur au captif : Jésus visite Jean, parce qu'il faut que le médecin aille visiter son malade. Mais Jésus est dans le sein [de sa mère,] et Jean dans le sein [de la sienne.] Ne semble-t-il pas que le médecin soit aussi infirme que le malade? Jésus a pris nos infirmités, afin d'y apporter le remède. C'est le devoir des prêtres de se rendre faibles avec les faibles, pour les guérir. *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* « Qui est faible, disait l'apôtre[4], « sans que je m'affaiblisse avec lui? » « Qui est « scandalisé sans que je brûle? » *Quis scandalizatur, et ego non uror?* « Voulez-vous savoir, demande saint Augustin, jusqu'où l'apôtre est « descendu, pour se rendre faible avec les faibles[5]? « Il s'est abaissé jusqu'à donner du lait aux petits « enfants. Écoutez-le lui-même dire aux Thessaloniciens[6] : Je me suis conduit parmi vous avec « une douceur d'enfant, comme une nourrice qui « a soin de ses enfants. Et en effet nous voyons « les nourrices et les mères s'abaisser, pour se « mettre à la portée de leurs petits enfants : et si, « par exemple, elles savent parler latin, elles « appetissent les paroles, et rompent en quelque « sorte leur langue, afin de faire d'une langue « diserte un amusement d'enfant. Ainsi un père « éloquent, qui a un fils encore dans l'enfance; « lorsqu'il rentre dans sa maison, il dépose cette « éloquence qui l'avait fait admirer dans le bar« reau, pour prendre avec son fils un langage « enfantin. » *Quœre quo descenderit, usque ad lac parvulis dandum : Factus sum parvulus in medio vestrum tanquam si nutrix foveat filios suos. Videmus enim et nutrices et matres descendere ad parvulos : et si norunt latina verba dicere, decurtant illa, et quassant, quodam modo, linguam suam, ut possint de lingua diserta fieri blandimenta puerilia... Et disertus aliquis pater... si habeat parvulum filium; cum ad domum redierit, seponit forensem eloquentiam quo ascenderat, et lingua puerili descendit ad parvulum*[1]. [Telle est aussi la conduite que doivent tenir les prêtres pour se faire tout à tous.]

Mais revenons à Marie et à Élisabeth : elles s'embrassent; elles se saluent. La loi honore l'Évangile, en le prédisant; l'Évangile honore la loi, en l'accomplissant : c'est le mutuel salut qu'ils se donnent. Écoutons maintenant leurs saints entretiens : *Benedicta tu in mulieribus*[2]. « Vous « êtes bénite entre toutes les femmes. » O Église, ô société des fidèles, assemblée chérie entre toutes les sociétés de la terre! vous êtes singulièrement bénite, parce que vous êtes uniquement choisie. *Una est columba mea, perfecta mea*[3] : « Une « seule est ma colombe, et ma parfaite amie. » *Beata es tu quœ credidisti*[4] : « Vous êtes bien« heureuse d'avoir cru, » dit Élisabeth à Marie; et avec raison, puisque la foi est la source de toutes les grâces : « car le juste vit de la foi : » *Justus autem meus ex fide vivit*[5]. *Perficientur ea quœ tibi dicta sunt a Domino*[6] : « Tout ce qui vous a « été dit de la part du Seigneur sera accompli. » Tout s'accomplira : voilà la vie chrétienne. Les chrétiens sont enfants de promesse, enfants d'espérance : voilà le témoignage que la Synagogue rend à l'Église. L'Église ne désavoue pas ses dons ni ses avantages; au contraire, elle reconnaît que « le « Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses : » *Fecit mihi magna qui potens est.* Mais elle

[1] *Joan.* I, 29.
[2] *Ibid.* 16.
[3] *S. Aug. ad Paul. Ep.* CLXXXVI, n° 10, t. II, col. 667.
[4] II. *Cor.* XI, 29.
[5] *Cor.* III, 2.
[6] I. *Thess.* II, 7.

[1] *S. Aug. in Joan. Tract.* VII, n° 22, t. III, part. II, col. 352.
[2] *Luc.* I, 42.
[3] *Cant.* VI, 8.
[4] *Luc.* I, 45.
[5] *Hebr.* X, 38.
[6] *Luc.* I, 49.

rend la louange à Dieu : *Magnificat anima mea Dominum* [1] : « Mon âme glorifie le Seigneur. » Ainsi dans cette aimable rencontre de la Synagogue avec l'Église ; pendant que la Synagogue, selon son devoir, rend un fidèle témoignage à l'Église, l'Église, de son côté, rend témoignage à la miséricorde divine : afin que nous apprenions, chrétiens, que le vrai sacrifice de la nouvelle loi, c'est le sacrifice d'actions de grâces. « Aussi nous avertit-on, dans la célébration des « saints mystères, de rendre grâces au Seigneur « notre Dieu : » *In isto verissimo sacrificio agere gratias admonemur Domino Deo, ut agnoscamus gratiarum actionem proprium esse novi Testamenti sacrificium.*

Il faut donc confesser que nous sommes un ouvrage de miséricorde, notre sacrifice est un sacrifice d'eucharistie. C'est le sacrifice que Jean offre ; en sautant de joie, il rend grâces au Libérateur. S'il fait tressaillir Jean qui ne le voit pas, qui ne le touche pas, qui ne l'entend pas, où il n'agit que par sa présence seule ; que sera-ce dans le ciel où il se montrera à découvert, face à face ! Jean est dans les entrailles de sa mère, et il sent Jésus qui est aussi dans le sein de la sienne ; Jésus entre dans nos entrailles, et à peine le sentons-nous !

DISCOURS

AUX RELIGIEUSES DE SAINTE MARIE

LE JOUR DE LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Je ne m'étonne pas si votre fondateur, cet homme si éclairé, cet homme si pénétré des salutaires lumières de l'Évangile, vous a choisies pour honorer cette fête, si remplie de mystères d'ineffable suavité et d'une charité immense. Mais qui n'admirerait, par-dessus toutes choses, les grands exemples qui s'offrent à nous dans ce mystère d'une inexplicable instruction, si profitable non-seulement pour les personnes cachées dans la solitude, mais propre pour vous, pour moi, pour tous les fidèles : pour les justes, c'est leur consolation ; pour les pécheurs, c'est l'attrait qui les excite à faire pénitence ? Qui n'admirera premièrement Élisabeth qui s'abaisse : « D'où me « vient ce bonheur [2] ? » Mais voyez un effet plus surprenant : Jean, qui n'est pas né, montre, par son tressaillement, sa joie à l'approche de son Sauveur ; et Marie, possédée de l'Esprit de Dieu, chante ce divin cantique : « Mon âme glorifie le « Seigneur [1] ! »

Au milieu de tant de merveilles, de tant de miracles, je ne vois que Jésus qui n'agit pas, que Jésus dans le silence. Les mères s'abaissent et prophétisent ; Jean tressaille : il n'y a que Jésus qui paraît sans action ; et c'est Jésus qui est l'âme de tout ce mystère. Il ne fait aucune démonstration de sa présence : lui, le moteur invisible de toutes choses, paraît immobile ; il se tient dans le secret, lui qui développe et découvre tout ce qui est caché et enveloppé. Nous voyons souvent cette grande merveille, et nous ressentons ses bienfaits ; mais il cache la main qui les donne. A la faveur de cette nouvelle lumière, je découvre ce que dit le prophète : « Vraiment vous êtes un Dieu caché, « un Dieu sauveur [2], » un Dieu qui s'est humilié, un Dieu qui s'est épuisé lui-même dans ses abaissements, un Dieu abaissé dans un profond néant !

Mais pénétrons dans ce mystère ineffable, où Jésus paraît sans action. Que ce repos de Jésus est une grande et merveilleuse action ! Le grand mystère du christianisme, c'est de comprendre la secrète opération de Dieu dans les âmes. Dieu est descendu du ciel en terre pour se communiquer aux hommes, soit par la participation de ses mystères, soit en se donnant à eux par la communion. Il veut se donner à nous, et que nous nous donnions à lui. Il opère dans les cœurs de certains mouvements pour les attirer à lui, un entretien secret qui les élève à la plus intime communication ; mais c'est dans la solitude que l'âme ressent ses divines approches. Que doit faire une âme dont Dieu s'approche par sa grâce et ces fréquentes visites ? Elle doit apporter trois dispositions : un saint abaissement, une humilité profonde, une sainte frayeur. Abaissement, humilité, frayeur ; voilà la première disposition : la seconde c'est un transport divin, un transport admirable ; elle s'éloigne par humilité, et s'approche par désir : la troisième c'est une joie céleste en son salutaire, qu'elle a le bonheur de posséder.

Je m'assure que vous prévenez déjà mes pensées, et que vous considérez ces saintes dispositions dans les trois personnes qui ont part à ce mystère. Vous voyez Élisabeth qui s'abaisse : « D'où me vient ce bonheur ? » Jean qui se transporte : « L'enfant a tressailli [3] ; » Marie qui s'élève et se repose en Dieu : « Mon âme magnifie « le Seigneur : » voilà les trois secrets de ce mystère. L'anéantissement d'Élisabeth, qui s'abaisse à l'approche de son Dieu ; le transport divin de Jean, qui le cherche ; et la paix de la Vierge qui

[1] *Luc.* I, 47.
[2] *Ibid.* 43.

[1] *Luc.* I, 47.
[2] *Is.* XLV, 15.
[3] *Luc.* I, 44.

le possède : l'approche de Dieu produit l'abaissement de l'âme, le transport dans celle qui le cherche, la paix dans celle qui le possède; c'est le sujet de cet entretien familier.

Ténèbres qu'il vient illuminer; néant qu'il vient remplir, que dois-tu faire quand Dieu approche? à l'approche d'une telle grandeur, néant, que dois-tu faire? Tu dois t'abaisser. Abaissez-vous, néant. Et toi, pécheur, que dois-tu faire? Pécheur, tu dois t'éloigner : une sainte frayeur te doit saisir; puisque le péché a plus d'opposition à la sainteté de Dieu, que le néant à sa grandeur. Grandeur que rien ne peut égaler; sainteté qui ne peut être comprise : deux perfections en Dieu, qui nous doivent faire entrer dans des sentiments d'une humilité profonde.

Voyez les prophètes, quand l'Esprit de Dieu était sur eux; combien ils étaient épouvantés. Jérémie, saisi d'effroi, tremble et se confond [1]; en sorte que ses os semblaient se disloquer, et prêts à se dissoudre. Ézéchiel, au travers des ailes des chérubins, voit je ne sais quoi de merveilleux; il s'étonne, il se pâme, il tombe sur sa face [2]. Mais ce qui doit nous jeter dans l'étonnement aux approches de notre Dieu, c'est qu'il vient à un néant, et à un néant qui lui est opposé par le péché. Aussi saint Pierre, pénétré de cette vue, dit-il à Jésus-Christ : « Retirez-vous « de moi; car je suis un pécheur [3]. » Et le Centenier : « Seigneur, je ne suis pas digne; une « parole, une parole de votre part [4]. »

Où sont ces téméraires, qui n'ont point de honte de faire entrer Jésus-Christ dans une bouche sacrilége? Vous les voyez qui traitent avec Dieu, soit dans le secret de leur cœur, soit qu'ils reçoivent la viande sacrée, sans tremblement et sans crainte. Ce sont des profanes, qui ne méritent pas d'être au nombre des fidèles, et qui veulent goûter le pain des anges, le pain des saints. Mais vous, âmes saintes et tremblantes, venez et goûtez que le Seigneur est doux : venez dans un profond abaissement; et saisies d'admiration, vous devez dire : « D'où me vient ce bon-« heur? » car vous ne sauriez, sans l'aveuglement le plus déplorable, vous persuader que vous l'avez mérité. Et pour peu que vous vous rendiez justice, combien n'êtes-vous pas forcées de vous en reconnaître indignes!

En effet, si je pouvais pénétrer le secret des cœurs de ceux qui composent cet auditoire, que d'orgueil secret sous l'apparence d'humilité, que de jalousie sous des compliments d'amitié et de complaisance! Voyons même les âmes les plus parfaites : il ne m'appartient pas de les sonder; mais qu'elles parlent elles-mêmes : elles avoueront qu'elles ont toujours en elles la racine du péché, dont il faut arracher jusqu'à la moindre fibre qui s'oppose à la grâce; grâce qui nous prévient toujours et qui ne trouve rien en nous qui l'attire, que notre extrême misère.

Il n'y a en l'âme que misère : misère en son origine, misère dans toute la suite de la vie; misère profonde, misère extrême : mais la misère est l'objet et le but de la miséricorde. Dieu veut une misère toute pure, pour faire voir une miséricorde entière. Ce n'est pas qu'il n'y ait un vrai mérite dans les justes; et c'est une erreur intolérable dans les hérétiques de ce temps, d'avoir osé avancer que la grâce ne servait que d'un voile pour couvrir l'iniquité. Les misérables, ils n'ont jamais goûté ses attraits : je ne m'en étonne pas; ce n'est pas elle qui les meut et les conduit, ils n'agissent que par hypocrisie et par passion.

Mais quoiqu'il y ait des mérites dans les justes, la grâce n'en est pas moins grâce; parce que leurs mérites sont le fruit de son opération dans leurs cœurs. La grâce tire son nom de son origine : semblable à ces grandes rivières, qui pour se répandre en différents ruisseaux ne perdent point leur nom. La grâce prévient les justes pour les faire mériter; mais elle récompense après, par justice, le mérite qu'elle leur a fait acquérir. C'est une grâce qui nous défend, c'est une grâce qui nous prévient : elle nous justifie par miséricorde, et nous récompense par justice, comme les paroles de saint Paul nous l'attestent : « J'attends, dit-il [1], « la couronne de justice que Dieu, comme juste « juge, me rendra. » Mais, dit saint Augustin [2], Dieu ne serait pas juste juge, s'il n'avait été auparavant un père miséricordieux.

Voilà, mes chères filles, le fondement de votre abaissement devant Dieu. S'il vous a retirées du monde, *Unde hoc?* Si vous avez eu des tentations durant votre noviciat, et que vous les ayez surmontées, *Unde hoc?* Si dans la suite vous vous êtes élevées au-dessus des dégoûts et des difficultés de la vie spirituelle, *Unde hoc?* S'il a plu à Dieu de vous gratifier de quelque grâce extraordinaire, *Unde hoc?*

Mais disons en passant que c'est par Marie que la grâce nous est distribuée, pour combattre l'opinion de ceux qui nous blâment d'honorer la Vierge comme mère de Dieu. Ils voudraient établir une secrète jalousie entre Dieu et la créature, à cause de l'honneur que nous rendons aux saints.

[1] *Jer.* XXIII, 9.
[2] *Ezech.* II, 1.
[3] *Luc.* V, 8.
[4] *Matth.* VIII, 8.

[1] II. *Tim.* IV, 8.
[2] *De Grat. et Lib. Arbitr.* n° 14, t. X, col. 726.

Gens peu versés dans l'Ecriture, esprits grossiers et pesants dans leur prétendue subtilité; qu'ils écoutent sainte Élisabeth. Elle ne dit pas : D'où me vient ce bonheur, que mon Seigneur vienne à moi; mais, que la mère de mon Seigneur vienne à moi? « Sitôt, dit-elle [1], que la voix de votre « salutation est venue à mes oreilles, l'enfant « que je porte a tressailli. » Ainsi Marie contribue aux opérations de la grâce dans nos cœurs; et loin de faire injure à la grâce en attribuant cette prérogative à Marie, c'est au contraire honorer la grâce : parce que c'est d'elle que la Vierge tire toute son excellence.

Nous avons dit que la première disposition d'une âme qui veut approcher de son Dieu, c'est l'anéantissement : mais ce n'est pas assez que l'âme soit abaissée; car si elle est éternellement abaissée, comment se transportera-t-elle vers Dieu? Jean ne sent pas plutôt le Sauveur, qu'animé de ces dispositions il fait effort pour rompre les liens qui le retiennent, et courir à lui : il voudrait déjà remplir ses fonctions de précurseur. Mais il est prévenu : Jésus a prévenu son précurseur. Ne laissons pas passer ceci sans instruction. Dieu, source de tout bien, grand, immense, inaccessible, demande de se communiquer; Dieu se donne, Dieu se développe avec une libéralité immense. C'est, mes filles, une vérité bien douce et bien consolante : Dieu désire d'être désiré; il a soif que l'on ait soif de lui. Dieu, qui ne désire rien et n'a besoin de rien, désire cependant d'être désiré. Il en est comme d'une belle fontaine, qui coule dans une plaine; elle est claire, elle est fraîche, elle est pure : elle ne désire pas d'être rafraîchie; mais si elle désire quelque chose, c'est sans doute de désaltérer les passants.

Ainsi il ne nous est pas permis, malgré notre indignité, de nous reposer en nous-mêmes; il faut courir avec transport, il faut venir se plonger dans ces sources d'eau vive. Il n'y a point d'humilité qui empêche de désirer le Sauveur; et heureux celui qui soupire après lui : car c'est celui-là à qui Jésus-Christ se donne tout entier. Le Centurion s'abaissa aux pieds des apôtres [2] : mais il désira; et par là il mérita que le Saint-Esprit prévînt l'imposition des mains des apôtres. Saint Jean interrogé de ce qu'il est, s'il est le Christ, s'il est prophète, ne dit pas ce qu'il est; mais il dit ce qu'il n'est pas : « Je ne suis qu'une voix, « un son qui frappe l'air [3], » qui n'a rien de considérable que de dire la vérité. Il s'estime indigne de délier la courroie des souliers de Jésus-Christ; et plein d'ardeur pour son Maître, il a mérité d'élever sa main sur celui au-dessous duquel il s'était abaissé.

Mais considérons les caractères de la mission de saint Jean. La grâce du saint précurseur, c'est une grâce de lumière; c'est une lumière qui veut rendre témoignage à la lumière : la lumière découvre la lumière. Ah! c'est un petit flambeau qui découvre un grand flambeau. Le soleil se montre de lui-même, il n'a point de précurseur qui dise : Voilà le soleil; mais les hommes avaient besoin qu'on les préparât à l'éclat du grand jour qui devait bientôt briller en Jésus-Christ.

Le monde était dans de profondes ténèbres, semblable à ceux qui sont dans un cachot; quand ils en sortent, ils sont éblouis de la lumière, ils se détournent de la lumière, ils se cachent à la lumière. Ainsi les pécheurs emportés par la violence de leurs passions, se précipitent dans les épaisses ténèbres du péché, et ne peuvent ensuite souffrir la lumière qu'on leur présente pour dissiper leur aveuglement. Vous dites à cet homme colère, à ce vindicatif, qu'en satisfaisant son ressentiment il va tomber dans un funeste esclavage dont il ne pourra se retirer : mais il ne veut point de lumière; il méprise la lumière, il la hait, et n'aime que l'obscurité qui lui cache ses désordres.

Telle est donc l'infirmité de notre raison, qu'elle ne peut soutenir l'éclat de la lumière qui éblouit nos faibles yeux : il faut une moindre lumière pour nous découvrir la grande, un petit flambeau pour nous montrer le grand flambeau. Le propre de saint Jean, c'est de découvrir et faire désirer Jésus-Christ; c'est pourquoi le prophète Zacharie l'appelle son horizon. L'orient qui paraît sur nos montagnes, c'est le signe, c'est l'avant-courrier du soleil, c'est ce qui nous annonce le lever du soleil. Saint Jean, comme une belle aurore, a devancé le soleil, « cet orient d'en « haut, *oriens ex alto* [1], qui vient pour éclairer « ceux qui sont dans les ténèbres et dans l'ombre « de la mort, et pour conduire nos pas dans le « chemin de la paix » et l'observance de la loi.

Mais pour profiter de la lumière qui luit sur nous, disons avec David : « Je chercherai, j'ap« profondirai, » *Scrutabor* [2]; j'approfondirai votre loi. Entrons avec sincérité dans cette étude : travaillons sérieusement à connaître toute l'étendue de nos obligations, et gardons-nous de vouloir nous dissimuler celles qui ne s'accorderaient pas avec nos cupidités. Ne cherchons pas à les restreindre, ou à les régler sur nos désirs : songeons plutôt à connaître, à la lumière de cette loi si pure, tous les vices de notre cœur, et à réfor-

[1] *Luc.* I, 44.
[2] *Act.* X, 44.
[3] *Matth.* III, 3.

[1] *Luc.* I, 78. 79.
[2] *Ps.* CXVIII, 34.

mer sur ses préceptes tout ce qu'elle condamne dans nos dispositions et dans nos œuvres, en pratiquant soigneusement tout ce qu'elle nous commande.

O quand une âme vient à s'examiner aux yeux de Dieu en approfondissant dans ses commandements, en sondant, en pénétrant la perfection qui y est cachée, qu'elle s'en trouve éloignée! Si j'approfondis votre loi, je vois, ô mon Dieu, que tout ce que je fais, jusqu'aux meilleures actions, est infiniment éloigné de la perfection qu'elle renferme; parce que je n'approfondis pas, parce que je ne pratique que la surface des préceptes. C'est donc en approfondissant la loi de son Dieu, que l'âme découvre le fond de sa corruption; et voit tant de taches dans ses œuvres, qu'elle n'en trouve pas une qui ne soit remplie de défauts. Ainsi les lumières de la loi éclairant une âme, elle commence à entrer en de salutaires ténèbres où Dieu s'unit à elle; et le possédant, elle ne peut contenir sa joie.

Dès lors il suivra ce que je ne puis expliquer, et ce qui me surpasse. Parlez, Marie; c'est à vous à nous faire connaître vos sentiments: possédant votre Dieu, quels ont été vos transports, vos joies, vos jubilations, votre exultation, votre paix, votre triomphe! Elle prononce un divin cantique qui est la gloire des humbles, et la confusion des superbes. Que votre âme éprouve cet excès de joie que ressentait Marie en glorifiant son Dieu, en exaltant ses miséricordes.

Mais que veut dire, exalter Dieu? Exalter Dieu, mes filles, c'est agrandir Dieu. Pour vous le faire entendre, mon cœur veut enfanter quelque chose de si grand, que je crains de faire un effort inutile; mais peut-être vous ferai-je concevoir ma pensée. Exalter Dieu c'est le mettre au-dessus de tout ce que nous en pouvons penser, au-dessus de toute grandeur. Si vous pensez que Dieu est infini, éternel, immense, mettez-le encore au-dessus; élevez-le au-dessus de l'élévation, exaltez-le au-dessus de l'exaltation. Enfin quelque haute idée que vous en puissiez former, mettez-le toujours au-dessus: voilà ce que c'est que d'exalter Dieu.

Mais quelle est la cause de l'exultation de Marie? quel en est le sujet? La première cause de son exultation, c'est qu'il « a regardé la bassesse « de sa servante. » Elle ne dit pas, sa servante, mais la bassesse de sa servante: tant elle est pénétrée de son néant! Il y a en Dieu un regard de bonté et de miséricorde qui est celui qu'il arrête sur les âmes pénitentes, pour les consoler et les encourager à revenir à lui. Mais il y a aussi en Dieu pour le juste un regard de faveur et de bienveillance, un regard de défense et de protection; ah! un regard de la sérénité de sa face, dont la beauté jamais ne se ternit. Il est écrit que le regard du roi a quelque chose d'heureux et de divin [1]. Quelle impression doit donc faire sur le cœur des justes ce regard de Dieu, si amoureux, si tendre, dont il est écrit: « Voici les yeux du « Seigneur qui se reposent sur les justes [2]! » C'est là ce regard de Dieu, qui transporte Marie de joie et d'admiration.

La deuxième cause de l'exultation de Marie c'est le triomphe de Dieu sur le monde, c'est la victoire qu'il a remportée sur lui. Ce monde a quelque chose d'éclatant, qui surprend et qui trompe ceux qui s'en laissent éblouir: sa lumière faible éblouit les faibles. Marie, à la lueur de cette lumière qui l'éclaire, a découvert la vanité, le faux éclat, le faste de cette pompe vaine. Elle n'a pas regardé le triomphe de Dieu sur le monde, comme devant arriver; mais comme étant déjà fait, *Deposuit*. Elle l'a vu abattu; elle l'a vu renversé, et Dieu victorieux: *Deposuit*: « Il les « a mis à bas. » Le monde n'est pas entièrement vaincu, il triomphe. Le monde à présent triomphe, il se moque des simples; mais Dieu le renversera, et Marie considère ce triomphe comme accompli: *Deposuit, deposuit*. Elle ne dit pas: Il les renversera, il les brisera; mais *Deposuit*. C'en est fait, il est renversé, il est brisé, il est à bas.

En effet, sur qui Dieu arrête-t-il ses regards? qui est-ce qu'il exalte? Ce n'est pas ces superbes du monde. Sur qui donc Dieu arrête-t-il ses regards? qui est-ce qu'il exalte? Une âme humble, inconnue des autres, qui passe toute sa vie dans un coin d'un monastère, sans se plaindre de personne, se plaignant toujours d'elle-même; c'est cette âme que Dieu exalte: *Exaltavit humiles*. Mais pour cette puissance du monde, dès que Dieu s'est fait homme, s'est fait serviteur; dès que l'innocent s'est fait pécheur, en prenant sur lui nos offenses, il l'a mise à bas. Voilà la joie de Marie; et c'est l'accomplissement des promesses qui nous sont faites, et la troisième cause de son exultation.

Les promesses de Dieu valent mieux que les dons du monde: ce que Dieu promet vaut mieux que ce que le monde donne. Soutenons-nous donc par ses promesses; relevons nos courages et nos cœurs, et nous réjouissons, comme si nous en voyions déjà l'accomplissement. Ne disons point qu'il est longtemps. « S'il tarde, dit « le prophète [3], il ne laissera pas que de venir. » Abraham, en la personne duquel les promesses

[1] *Prov.* XVI, 14.
[2] *Ps.* XXXIII, 16.
[3] *Habac.* II, 3.

ont été données, s'en est réjoui deux mille ans avant qu'elles fussent accomplies : « Il a vu le jour « du Seigneur; il s'en est réjoui [1]. » Laissons-nous donc gagner à ces promesses. Jésus est à la porte; il n'y a plus qu'une petite muraille entre lui et nous, qui est cette vie mortelle.

PREMIER SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Esprit de sacrifice et d'immolation avec lequel Jésus-Christ s'offre à son Père : obligation de nous immoler avec lui : trois genres de sacrifices que nous imposent son exemple et celui des personnes qui concourent au mystère de ce jour.

Tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Ils portèrent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. **Luc. II, 22.**

Quoique le crucifiement de Jésus-Christ n'ait paru à la vue du monde que sur le Calvaire, il y avait déjà longtemps que le mystère en avait été commencé et se continuait invisiblement. Jésus-Christ n'a jamais été sans sa croix, parce qu'il n'a jamais été sans avancer l'œuvre de notre salut. Ce roi a toujours pensé au bien de ses peuples; ce céleste médecin a toujours eu l'esprit occupé des besoins et des faiblesses de ses malades : et comme telle était la loi, que ni ses peuples ne pouvaient être soulagés, ni ses malades guéris, que par sa croix, par ses clous et par ses blessures; il a toujours porté devant Dieu toute l'horreur de sa passion. Nulle paix, nul repos pour Jésus-Christ : travail, accablement, mort toujours présente; mais travail enfantant les hommes, accablement réparant nos chutes, et mort nous donnant la vie.

Nous apprenons de saint Paul [2] que Jésus-Christ faisant son entrée au monde, s'était offert à son Père pour être la victime du genre humain. Mais ce qu'il avait fait dans le secret, dès le premier moment de sa vie; il le déclare aujourd'hui par une cérémonie solennelle, en se présentant à Dieu devant ses autels : de sorte que si nous savons pénétrer ce qui se passe en cette journée, nous verrons des yeux de la foi Jésus-Christ qui se présente dès sa tendre enfance aux yeux de son Père pour lui demander sa croix, et le Père qui, prévenant la fureur des Juifs, la met déjà de ses propres mains sur ses tendres épaules. Nous verrons le Fils unique et bien-aimé qui prie son Père et son Dieu qu'il lui fasse porter tous nos crimes, et le Père en même temps qui les lui applique par une opération tellement intime et puissante, que Jésus, l'innocent Jésus, paraît tout à coup revêtu devant Dieu de tous nos péchés, et, par une suite nécessaire, pressé de toute la rigueur de ses jugements, percé de tous les traits de sa justice, accablé de tout le poids de sa vengeance. Voilà, messieurs, l'état véritable dans lequel le Sauveur Jésus s'offre pour nous en ce jour. C'est de là qu'il nous faut tirer quelque instruction importante pour la conduite de notre vie. Mais la sainte Vierge ayant tant de part dans ce mystère admirable, gardons-nous bien d'y entrer sans implorer son secours par les paroles de l'ange : *Ave.*

« C'est un discours véritable, dit le saint apô« tre [1], et digne d'être reçu en toute humilité et « respect, que Jésus-Christ est venu au monde « pour délivrer les pécheurs ; » et que pour être le Sauveur du genre humain, il en a voulu être la victime. Mais l'unité de son corps mystique fait que le chef s'étant immolé, tous les membres doivent être aussi des hosties vivantes : ce qui fait dire à saint Augustin [2], que l'Église catholique apprend tous les jours, dans le sacrifice qu'elle offre, qu'elle doit aussi s'offrir elle-même avec Jésus-Christ qui est sa victime; parce qu'il a tellement disposé les choses, que nul ne peut avoir part à son sacrifice, s'il ne se consacre en lui et par lui pour être un sacrifice agréable.

Comme cette vérité est très-importante, et comprend le fondement principal du culte que les fidèles doivent rendre à Dieu dans le Nouveau Testament, il a plu aussi à notre Sauveur de nous en donner une belle preuve dès le commencement de sa vie. Car, chrétiens, n'admirez-vous pas dans la solennité de ce jour, que tous ceux qui paraissent dans notre évangile, nous y sont représentés par le Saint-Esprit dans un état d'immolation? Siméon, ce vénérable vieillard, désire d'être déchargé de ce corps mortel. Anne, victime de la pénitence, paraît tout exténuée par ses abstinences et par ses veilles. Mais surtout la bienheureuse Marie apprenant du bon Siméon, qu'un glaive tranchant percera son âme; ne semble-t-elle pas être déjà sous le couteau du sacrificateur? et comme elle se soumet en tout aux ordres et aux lois de Dieu avec une obéissance profonde, n'entre-t-elle pas aussi dans la véritable disposition d'une victime immolée? Quelle est la cause, messieurs, que tant de personnes concourent à se dévouer à Dieu comme des hosties; si ce n'est

[1] *Joan.* VIII, 56.
[2] *Hebr.* X, 5.

[1] I. *Tim.* I, 15.
[2] *De Civ. Dei*, lib. X, cap XX, t. VII, col. 256.

que son Fils unique, pontife et hostie tout ensemble de la nouvelle alliance, commençant en cette journée à s'offrir lui-même à son Père, il attire tous ses fidèles à son sentiment, et répand, si je puis parler de la sorte, cet esprit d'immolation sur tous ceux qui ont part à son mystère?

C'est donc l'esprit de ce mystère, et c'est le dessein de notre Évangile, de faire entendre aux fidèles qu'ils doivent se sacrifier avec Jésus-Christ. Mais il faut aussi qu'ils apprennent de la suite du même mystère et de la doctrine du même évangile, par quel genre de sacrifice ils pourront se rendre agréables. C'est pourquoi Dieu agit en telle manière dans ces trois personnes sacrées qui paraissent aujourd'hui dans le temple avec le Sauveur, que faisant toutes, pour ainsi dire, leur oblation à part, nous pouvons recevoir de chacune d'elles une instruction particulière. Car comme notre amour-propre nous fait appréhender ces trois choses comme les plus grands de tous les maux, la mort, la douleur, la contrainte: pour nous inspirer des pensées plus fortes, Siméon détaché du siècle présent immole l'amour de la vie; Anne pénitente et mortifiée détruit devant Dieu le repos des sens, et Marie soumise et obéissante sacrifie la liberté de l'esprit. Par où nous devons apprendre à nous immoler avec Jésus-Christ par trois genres de sacrifice : par un sacrifice de détachement, en méprisant notre vie; par un sacrifice de pénitence, en mortifiant nos appétits sensuels; par un sacrifice de soumission, en captivant notre volonté : et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique l'horreur de la mort soit le sentiment universel de toutes les créatures vivantes, il est aisé de reconnaître que l'homme est celui des animaux qui sent le plus fortement cette répugnance: et encore que je veuille bien avouer que ce qui nous rend plus timides, c'est que notre raison prévoyante ne nous permet pas d'ignorer ce que nous avons sujet de craindre, il ne laisse pas d'être indubitable que cette aversion prodigieuse que nous avons pour la mort vient d'une cause plus relevée. En effet il faut penser, chrétiens, que nous étions nés pour ne mourir pas; et si notre crime nous a séparés de cette source de vie immortelle, il n'a pas tellement rompu les canaux par lesquels elle coulait avec abondance, qu'il n'en soit tombé sur nous quelque goutte, qui, nourrissant en nos cœurs cet amour de notre première immortalité, fait que nous haïssons d'autant plus la mort, qu'elle est plus contraire à notre nature. « Car si elle répugne de telle sorte à tous « les autres animaux qui sont engendrés pour « mourir, combien plus est-elle contraire à « l'homme, ce noble animal, lequel a été créé si « heureusement que, s'il avait voulu vivre sans « péché, il eût pu vivre sans fin[1]! » Il ne faut donc pas s'étonner si le désir de la vie est si fort enraciné dans les hommes, ni si j'appelle par excellence sacrifice de détachement celui qui détruit en nous cet amour qui fait notre attache la plus intime, notre inclination la plus inhérente.

Mais de là nous devons conclure que pour nous donner le courage d'offrir à Dieu un tel sacrifice, nous avions besoin d'un grand exemple. Car il ne suffit pas de montrer à l'homme, ni la loi universelle de la nature, ni cette commune nécessité à laquelle est assujetti tout ce qui respire; comme il a été établi par son Créateur pour une condition plus heureuse, ce qui se fait dans les autres n'a point de conséquence pour lui, et n'adoucit point ses disgrâces. Voici donc le conseil de Dieu pour nous détacher de la vie; conseil certainement admirable et digne de sa sagesse : il envoie son Fils unique, immortel par sa nature aussi bien que lui, revêtu par sa charité d'une chair mortelle, qui mourant volontairement quoique juste, apprend le devoir à ceux qui meurent nécessairement comme coupables, et qui désarmant notre mort par la sienne, « délivre, dit saint Paul, de « la servitude ceux que la crainte de mourir te« nait dans une éternelle sujétion, » *et liberavit eos qui timore mortis per totam vitam obnoxii servituti*[2]....

Voici, messieurs, un grand mystère, voici une conduite surprenante, et un ordre de médecine bien nouveau. Pour nous guérir de la crainte de la mort, on fait mourir notre médecin. Cette méthode paraît sans raison; mais si nous savons entendre l'état du malade et la nature de la maladie, nous verrons que c'était le remède propre, et, s'il m'est permis de parler ainsi, le spécifique infaillible.

Donc, mes frères, notre maladie c'est que nous redoutons tellement la mort, que nous la craignons même plus que le péché; ou plutôt que nous aimons le péché, pendant que nous avons la mort en horreur. Voilà, dit saint Augustin[3], un désordre étrange, un extrême déréglement, que nous courions au péché que nous pouvons fuir si nous le voulons, et que nous travaillions avec tant de soin d'échapper des mains de la mort dont les coups sont inévitables. Aveuglement de l'homme, qui choisit toujours le pire, et qui veut toujours l'impossible! Et toutefois, chrétiens, si nous savons pénétrer les choses,

[1] *S. Aug. Serm.* CLXXII, n° 1, t. v, col. 827.
[2] *Hebr.* II, 15.
[3] *In Joan. Tract.* XLIX, n° 2, t. III, part. II, col. 619.

cette mort, qui nous paraît si cruelle, suffira pour nous faire comprendre combien le péché est plus redoutable. Car si c'est un si grand malheur que le corps ait perdu son âme, combien plus que l'âme ait perdu son Dieu! Et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps abattu par terre, sans force et sans mouvement, combien est-il plus horrible de contempler l'âme raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle! Comment une telle mort n'est elle pas capable de nous effrayer?

Mais voici ce qui nous abuse. Quoique le péché soit le plus grand mal, la mort toutefois nous répugne plus, parce qu'elle est la peine forcée de notre dépravation volontaire. Car c'est, dit saint Augustin, un ordre immuable de la justice divine que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous haïssons : de sorte que ç'a été une loi très-juste, qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous suivît contre notre gré, et que « notre âme ayant bien voulu abandonner Dieu, par une juste punition elle ait « été contrainte de quitter son corps, » *spiritus, quia volens deseruit Deum, deserat corpus invitus* [1]. Ainsi, en consentant au péché, nous nous sommes assujettis à la mort; parce que nous avons choisi le premier pour notre roi, l'autre est devenu notre tyran. Je veux dire qu'ayant rendu au péché une obéissance volontaire, comme à un prince légitime, nous sommes contraints de gémir sous les dures lois de la mort, comme d'un violent usurpateur : et c'est ce qui nous impose. La mort, qui n'est que l'effet, nous semble terrible, parce qu'elle domine par force; et le péché, qui est la cause, nous paraît aimable, parce qu'il ne règne que par notre choix : au lieu qu'il fallait entendre, par le mal que nous souffrons malgré nous, combien est grand celui que nous avons commis volontairement. Et nous ne voulons pas entendre que notre grand mal, c'est toujours celui que nous nous faisons.

Vous reconnaissez, chrétiens, l'extrémité de la maladie, et il est temps maintenant de considérer le remède. O remède vraiment efficace et cure vraiment heureuse! car puisque c'était notre mal de ne craindre pas le péché parce qu'il est volontaire, et de n'appréhender que la mort à cause qu'elle est forcée, qu'y avait-il de plus convenable que de contempler le Fils de Dieu qui, ne pouvant jamais vouloir le péché, nous montre combien il est exécrable; qui, embrassant la mort avec joie, nous fait voir qu'elle n'est point si terrible; mais qui enfin, ayant voulu endurer la mort pour expier le péché, enseigne assez clairement à tous ceux qui veulent entendre, qu'il n'y a point à faire de comparaison, que le péché seul est à craindre comme le vrai mal, et que la mort ne l'est plus, puisque même elle a pu servir de remède?

Paraissez donc, il est temps, ô le Désiré des nations, divin Auteur de la vie, glorieux Triomphateur de la mort, et venez vous offrir pour tout votre peuple! C'est pour commencer ce mystère que Jésus entre aujourd'hui dans le temple; non pour s'y faire voir avec majesté comme le Dieu qu'on y adore, mais pour se mettre en la place de toutes les victimes qu'on y sacrifie : tellement qu'il n'y reçoit pas encore le coup de la mort, mais il l'accepte, mais il s'y prépare, mais il s'y dévoue. Et c'est tout le mystère de cette journée.

Ne craignons donc plus la mort, chrétiens, après qu'un Dieu veut bien la souffrir pour nous; mais avec cette différence bienheureuse qui fait l'espérance de tous les fidèles, qu'il y est allé par l'innocence : au lieu que nous y tombons par le crime; et c'est pourquoi, dit saint Augustin, « notre mort n'est que la peine du péché, et la « sienne est le sacrifice qui l'expie : » *Nos per peccatum ad mortem venimus, ille per justitiam; et ideo cum sit mors nostra pœna peccati, mors illius facta est hostia pro peccato* [1].

Ah! je ne m'étonne pas si le bon Siméon ne craint plus la mort, et s'il la défie hardiment par ces paroles : *Nunc dimittis* [2]. On doit craindre la mort avant qu'on ait vu le Sauveur : on doit craindre la mort avant que le péché soit expié, parce qu'elle conduit les pécheurs à une mort éternelle. Avant le Sauveur on ne peut mourir qu'avec trouble. Maintenant que j'ai vu le Médiateur, qui expie le péché par sa mort, ah! je puis, dit Siméon, m'en aller en paix : en paix parce que mon Sauveur vaincra le péché, et qu'il ne peut plus damner ceux qui croient : en paix parce qu'on lui verra bientôt désarmer la mort, et qu'elle ne peut plus troubler ceux qui espèrent : en paix parce qu'un Dieu devenu victime va pacifier le ciel et la terre, et que le sang qu'il est tout prêt à répandre nous ouvrira l'entrée des lieux saints.

Que tardons-nous, chrétiens, à immoler notre vie avec Siméon? Il pouvait, ce semble, désirer de vivre, puisque Jésus-Christ était sur la terre : mais il s'estime si heureux d'avoir vu Jésus, qu'il ne veut plus voir autre chose; et il aime

[1] *De Trinit.* lib. IV, n° 16, t. VIII, col. 820.

[1] *De Trin.* lib. IV, n° 15, t. VIII, col. 820
[2] *Luc.* II, 29.

que sorte, à un vin fumeux et plein d'esprits, qui les rend toujours ardents, toujours animés dans la poursuite de leurs entreprises. Si nous voulons vivre, messieurs, selon cette jeunesse spirituelle de la loi de grâce, il faut être toujours fervents, toujours intérieurement enivrés de ce vin de la nouvelle alliance, que Jésus-Christ promet aux fidèles dans le royaume de Dieu son Père, c'est-à-dire, dans son Église. C'est le Sauveur Jésus-Christ lui-même, qui compare à un vin nouveau l'esprit de la loi nouvelle; et c'est afin que nous entendions que de même que le vin nouveau chasse tout ce qui lui est étranger, et se purge lui-même par sa propre force, ainsi nous devons conserver cet esprit nouveau du christianisme, dans sa force et dans sa ferveur : afin qu'il chasse toutes nos ordures, et qu'il éloigne cette froideur paresseuse qui nous rend lents et comme engourdis dans les œuvres de piété.

Mais cette sainte et divine ardeur, qui est le vrai esprit du christianisme, doit se trouver particulièrement dans notre ordre; et nous la devons tous les jours apprendre du sacrifice que nous célébrons. L'apôtre, dans la divine épître aux Hébreux, jugeant de la loi par le sacerdoce, conclut que « la loi de Moïse doit être abolie, « parce que son sacerdoce devait passer : » *Translato enim sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat* [1]. En effet, quelles étaient les victimes de ces anciens sacrificateurs? C'étaient des animaux égorgés; tout y sentait la corruption et la mort : dignes victimes, dignes sacrifices d'une loi vieillie et mourante. Mais il n'en est pas de la sorte du sacrifice de la nouvelle alliance. Notre victime est morte une fois, mais elle est ressuscitée pour ne mourir plus. L'hostie que nous présentons est vivante : le sang du Nouveau Testament, que nous répandons mystiquement sur ces saints autels, n'est pas le sang d'une victime morte; c'est un sang tout vif et tout chaud, si je puis parler de la sorte : tellement que nous devrions être toujours fervents, nous qui offrons au Père éternel une victime toujours nouvelle, et un sang qui ne souffre point de froideur. Ni le temps, ni l'accoutumance, qui ralentissent ordinairement la ferveur des hommes ne devraient point diminuer la nôtre; parce que notre victime, qui ne change point, veut toujours trouver en nous une même ardeur. Cependant nous vieillissons tous les jours, quand notre première ferveur se perd, au lieu que nous devrions toujours être jeunes; parce que le caractère que nous portons nous oblige d'être les membres les plus fervents du corps de l'Église, qui

[1] *Hebr.* VII, 12.

est toujours jeune, et qui, pour cette raison, nous est figurée dans la jeunesse de la sainte Vierge.

Et non-seulement l'âge de Marie nous représente la sainte Église, mais encore son état de perpétuelle virginité. Je sais que le mariage est sacré, et que « son lien est très-honorable en « tout et partout : » *Honorabile connubium in omnibus* [1]. Mais, si nous le comparons à la sainte virginité, il faut nécessairement avouer que le mariage sent la nature, et que la virginité sent la grâce. Et si nous considérons attentivement ce que dit l'apôtre, de la virginité et du mariage, nous y trouverons une peinture parfaite de la Synagogue et de l'Église chrétienne. « L'une « est tout occupée du soin des choses du monde : » *Cogitat quæ sunt mundi* [2]; c'est le but de la Synagogue qui a pour partage la rosée du ciel et la graisse de la terre, *de rore cœli et de pinguedine terræ* [3]; elle n'a que des promesses terrestres, cette terre coulante de lait et de miel. Mais que fait la virginité? « Elle est unique« ment occupée du soin des choses du Sei« gneur : » *Cogitat quæ Domini sunt* [4]. C'est le but de la sainte Église « qui ne considère point « les choses visibles, mais les invisibles, » *non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur* [5]. C'est, messieurs, cet unique objet que se doivent proposer les prêtres, qui, par l'éminence du sacerdoce, font la partie la plus relevée et la plus céleste de la sainte Église. Si l'Église est un ciel, on peut dire que les prêtres sont comme le premier mobile ou plutôt comme les intelligences qui meuvent ce ciel, et qui ne reçoivent leurs mouvements que de Dieu : aussi sont-ils appelés des anges [6].

Mais continuons de vous faire voir la figure de l'Église dans la sainte Vierge, et celle de la Synagogue dans Élisabeth. Vous savez que cette Vierge très-pure était mariée, et c'est par ce divin mariage qu'elle nous représente encore mieux l'Église. Car j'apprends de saint Augustin [7] que le mariage de Joseph avec Marie, n'étant point lié par les sentiments de la chair, n'avait point d'autre nœud de son union que la foi mutuelle qu'ils s'étaient donnée; et c'est là aussi ce qui joint l'Église avec Jésus-Christ son époux. La foi de Jésus est engagée à l'Église; celle de l'Église à Jésus : *Sponsabo te mihi in fide* [8] : « Je

[1] *Hebr.* XIII, 4.
[2] I. *Cor.* VII, 34.
[3] *Gen.* XXVII, 28.
[4] I. *Cor.* VII, 34.
[5] II. *Cor.* IV, 18.
[6] *Apoc.* II, 1 et seqq.
[7] *Contra Julian.* lib. V, cap. XII, n° 46, t. X, col. 662.
[8] *Osee.* II, 20.

autre chose, tant le goût en est délicat, tant la douceur en est ravissante.

D'où vient donc que le sentiment de ces plaisirs immortels est si fort éteint dans les hommes? qui a corrompu, qui a détourné, qui a mis à sec cette belle source? d'où vient que notre âme ne sent presque plus par les facultés qui lui sont propres, par la raison, par l'intelligence, et que rien ne la touche ni ne la délecte, que ce que ses sens lui présentent? Et en effet, chrétiens, chose étrange mais trop véritable! quoique ce soit à l'esprit de connaître la vérité, ce qui ne se connaît que par l'esprit nous paraît un songe. Nous voulons voir, nous voulons sentir, nous voulons toucher. Si nous écoutions la raison, si elle avait en nous quelque autorité, avec quelle clarté nous ferait-elle connaître que ce qui est dans la matière n'a qu'une ombre d'être qui se dissipe, et que rien ne subsiste véritablement, effectivement, que ce qui est dégagé de ce principe de mort? Et nous sommes au contraire si aveugles et si malheureux, que ce qui est immatériel nous semble une ombre, un fantôme; ce qui n'a point de corps, une illusion; ce qui est invisible, une pure idée, une invention agréable. O Dieu, quel est ce désordre! et comment avons-nous perdu le premier honneur de notre nature en nous rangeant à la ressemblance des animaux muets et déraisonnables? N'en cherchons point d'autre cause. Nous nous sommes attiré nous-mêmes un si grand malheur. Nous avons voulu goûter les plaisirs sensibles, nous avons perdu tout le goût des plaisirs célestes; et il est arrivé, dit saint Augustin, par un grand et terrible changement, que « l'homme, « qui devait être spirituel même dans la chair, « devient tout charnel même dans l'esprit : » *Qui...... futurus fuerat etiam carne spiritalis, factus est etiam mente carnalis*[1].

Méditons un peu cette vérité, et confondons-nous devant notre Dieu dans la connaissance de nos faiblesses. Oui, créature chérie, homme que Dieu a fait à sa ressemblance, tu devais être spirituel même dans le corps, parce que ce corps que Dieu t'a donné devait être régi par l'esprit : et qui ne sait que celui qui est régi participe en quelque sorte à la qualité du principe qui le meut et qui le gouverne, par l'impression qu'il en reçoit? Mais, ô changement déplorable! la chair a pris le régime, et l'âme est devenue toute corporelle. Car qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens et appliquée tout entière à les servir, emploie toute son industrie à raffiner leur goût, à irriter leur appétit, à leur assaisonner leurs objets, et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles?

Ce n'est pas que nous ne fassions quelques efforts, et qu'il n'y ait de certains moments dans lesquels, à la faveur d'un léger dégoût, il nous semble que nous allons rompre avec les plaisirs. Mais, disons ici la vérité, nous ne rompons pas de bonne foi. Apprenons, messieurs, à nous connaître. Il est de certains dégoûts qui naissent d'attache profonde; il est de certains dégoûts qui ne vont pas à rejeter les viandes, mais à les demander mieux préparées. O raison, tu crois être libre dans ces petits moments de relâche, où il semble que la passion se repose : tu murmures cependant contre les plaisirs déréglés, tu loues la vertu et l'honnêteté, la modération et la tempérance; mais la moindre caresse des sens, ce qui montre trop clairement combien notre engagement est intime, te fait bientôt revenir à eux, et dissipe ces beaux sentiments que l'amour de la vertu avait réveillés : *Redactus sum in nihilum : abstulisti, quasi ventus, desiderium meum, et velut nubes pertransiit salus mea*[1] : « Tous mes « bons desseins s'en vont en fumée, les pensées de « mon salut ont passé en mon esprit comme un « nuage, et ces grandes résolutions ont été le jouet « des vents. »

Telle est la maladie de notre nature; mais maintenant, messieurs, voici le remède. Voici le sauveur Jésus, nouvel homme et nouvel Adam, qui vient détacher en nous l'amour des plaisirs sensibles. Que si l'amour des plaisirs est si fort inhérent à nos entrailles, il faut un remède fort, un remède violent pour le détacher. C'est pourquoi ce nouvel Adam ne s'approche pas comme le premier d'un arbre fleuri et délectable, mais d'un arbre terrible et rigoureux. Il est venu à cet arbre, non pour y voir un objet « plaisant à la vue, et « y cueillir un fruit agréable au goût, » *bonum ad vescendum, et pulchrum oculis, aspectuque delectabile*[2], mais pour n'y voir que de l'horreur et n'y goûter que de l'amertume; afin que ses clous, ses épines, ses blessures, et ses douleurs fissent une sainte violence aux flatteries de nos sens et à l'attache trop passionnée de notre âme. Ce qu'il accomplit sur la croix, il le commence aujourd'hui dans le temple. Considérez cet enfant si doux, si aimable, dont le regard et le souris attendrit tous ceux qui le voient; à combien de plaies, à combien d'injures, à combien de travaux il se consacre : *Hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur*[3] : « Il est mis pour être en butte, dit « le saint vieillard, à toute sorte de contradic- « tions! » Aussitôt qu'il commencera de paraître

[1] *De Civ. Dei.* lib. XIV, cap. XV, t. VII, col. 366.

[1] *Job.* XXX, 15.
[2] *Genes.* III, 6.
[3] *Luc.* , 34.

au monde, on empoisonnera toutes ses pensées, on tournera à contre-sens toutes ses paroles. Ah! qu'il souffrira de maux et qu'il sera contredit! contredit dans tous ses enseignements, dans tous ses miracles, dans ses paroles les plus douces, dans ses actions les plus innocentes: par les princes, par les pontifes, par les citoyens, par les étrangers; par ses amis, par ses ennemis, par ses envieux et par ses disciples. A quoi êtes-vous né, petit enfant, et quelles misères vous sont réservées! Mais vous les souffrez déjà par impression; et votre prophète a raison de vous appeler « l'homme « de douleurs, l'homme savant en infirmités, » *virum dolorum et scientem infirmitatem*[1]: parce que si vous saviez tout par votre science divine; par votre expérience particulière vous ne saurez que les maux, vous ne connaîtrez que les douleurs [et les] peines : *virum dolorum*.

Mais ce Dieu qui se dévoue aux douleurs pour l'amour de nous, demande aussi, chrétiens, que nous lui sacrifiions l'amour des plaisirs; car il faut appliquer à notre mal le remède qu'il nous présente. Et c'est pourquoi, dans le même temps qu'il s'offre pour notre salut à toutes sortes de peines, il fait paraître à nos yeux cette veuve si mortifiée, qui nous apprend l'application de ce remède admirable. La voyez-vous, chrétiens, cette Anne si renommée, cette perpétuelle pénitente exténuée par ses veilles et consumée par ses jeûnes! elle est indignée contre ses sens, parce qu'ils tâchent de corrompre par leur mélange la source des plaisirs spirituels; elle veut aussi troubler à son tour ces sens gâtés par la convoitise, source des plaisirs déréglés. Et parce que l'esprit affaibli ne peut plus surmonter les fausses douceurs par le seul amour des plaisirs célestes, elle appelle la douleur à son secours; elle emploie les jeûnes, les austérités, les mortifications de la pénitence, pour étourdir en elle tout le sentiment des plaisirs mortels après lesquels soupire notre esprit malade. Si nous n'avons pas le courage de les attaquer avec elle jusques au principe, modérons-en du moins les excès damnables; marchons avec retenue dans un chemin si glissant; prenons garde qu'en ne pensant qu'à nous relâcher, nous n'allions à l'emportement; fuyons les rencontres dangereuses, et ne présumons pas de nos forces, parce que, comme dit saint Ambroise, on ne soutient pas longtemps sa vigueur quand il la faut employer contre soi-même : *Causam peccati fuge, nemo enim diu fortis est contra seipsum*[2].

Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisir, pour entreprendre de le transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. C'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste, du mépris des voluptés sensuelles : *Quæ major voluptas, quam fastidium ipsius voluptatis*[1]? Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît non du trouble de l'âme, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la rectitude immuable de sa conscience? Que ce plaisir est delicat! qu'il est généreux! qu'il est digne d'un grand courage, et qu'il est digne principalement de ceux qui sont nés pour commander! Car si c'est quelque chose de si agréable d'imprimer le respect par ses regards, et de porter dans les yeux et sur le visage un caractère d'autorité; combien plus de conserver à la raison cet air de commandement avec lequel elle est née; cette majesté intérieure qui modère les passions, qui tient les sens dans le devoir, qui calme par son aspect tous les mouvements séditieux, qui rend l'homme maître en lui-même! Mais pour être maître en soi-même, il faut être soumis à Dieu : c'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

La sainte et immuable volonté de Dieu à laquelle nous devons l'hommage d'une dépendance absolue, se déclare à nous en deux manières; et Dieu nous fait connaître ce qu'il veut de nous, et par les commandements qu'il nous fait et par les événements qu'il nous envoie. Car comme il est tout ensemble et la règle immuable de l'équité et le principe universel de tout être, il s'ensuit nécessairement que rien n'est juste que ce qu'il veut, et que rien n'arrive que ce qu'il ordonne; de sorte que les préceptes qui prescrivent tout ce qu'il faut faire, et l'ordre des événements qui comprend tout ce qui arrive, reconnaissent également pour première cause sa volonté souveraine.

C'est donc, messieurs, en ces deux manières que Dieu règle nos volontés par la sienne; parce qu'y ayant deux choses à régler en nous, ce que nous avons à pratiquer et ce que nous avons à souffrir, il propose dans ses préceptes ce qu'il lui plaît qu'on pratique, il dispose par les événements ce qu'il veut que l'on endure, et ainsi, par ces deux moyens, il nous range parfaitement sous sa dépendance. Mais notre liberté toujours rebelle s'oppose sans cesse à Dieu, et combat directement ces deux volontés : celle qui règle nos mœurs, en secouant ouvertement le joug de sa loi; celle qui

[1] *Is* LIII, 3.
[2] *Apol.* II, *David*, cap. III, n° 12

[1] *De Spect.* n° 29.

conduit les événements, en s'abandonnant aux murmures, aux plaintes, à l'impatience dans les accidents fâcheux de la vie. Et pourquoi ces murmures inutiles dans des choses résolues et inévitables ; si ce n'est que l'audace humaine, toujours ennemie de la dépendance, s'imagine faire quelque chose de libre, quand, ne pouvant éluder l'effet elle blâme du moins la disposition, et que, ne pouvant être la maîtresse, elle fait la mutine et l'opiniâtre?

Prenons, mes frères, d'autres sentiments : considérons aujourd'hui le Sauveur pratiquant la loi, le Sauveur abandonnant à son Père toute la conduite de sa vie; et à l'exemple de ce Fils unique, nous qui sommes aussi les enfants de Dieu, nés pour obéir à ses volontés, adorons dans ses préceptes les règles immuables de sa justice, regardons dans les événements les effets visibles de sa toute-puissance. Apprenons dans ceux-là ce qu'il veut que nous pratiquions avec fidélité, et reconnaissons dans ceux-ci ce qu'il veut que nous endurions avec patience.

Et pour ôter tout prétexte à notre rébellion, toute excuse à notre lâcheté, toute couleur à notre indulgence, la bienheureuse Marie, toujours humble et obéissante, recevant cet exemple de son cher fils, le donne aussi publiquement à tous les fidèles. Elle porte le joug d'une loi servile, de laquelle, comme nous apprend la théologie, elle était formellement exceptée; et quoiqu'elle soit plus pure et plus éclatante que les rayons du soleil, elle vient se purifier dans le temple. Après cela, chrétiens, quelle excuse pourrons-nous trouver pour nous exempter de la loi de Dieu, et pour colorer nos rébellions? mais le temps ne me permet pas de vous décrire plus amplement cette obéissance. Voici le grand sacrifice. C'est ici qu'il nous faut apprendre à soumettre à Dieu tout l'ordre de notre vie, toute la conduite de nos affaires, toutes les inégalités de notre fortune. Voici un spectacle digne de vos yeux, et digne de l'admiration de toute la terre.

« Cet enfant, dit Siméon à la sainte Vierge, « est établi pour la ruine et pour la résurrection « de plusieurs. Il est posé comme un signe auquel « on contredira, et votre âme sera percée d'un « glaive. » Paroles effroyables pour une mère! Je vous prie, messieurs, de les bien entendre. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui propose rien en particulier de tous les travaux de son fils, mais ne vous persuadez pas que ce soit pour épargner sa douleur; au contraire, c'est ce qui la porte au dernier excès : en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée d'un mal extrême, sans qu'on lui explique ce que c'est? C'est là que cette pauvre âme confuse, étonnée, pressée et attaquée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendants sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est la que la crainte, toujours ingénieuse pour se tourmenter elle-même, ne pouvant savoir sa destinée, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux pour faire son supplice de tous : si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une juste frayeur qui doute encore, et ne sait à quoi se résoudre. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir : et saint Augustin a raison de dire, « qu'il est moins dur, sans comparaison, de souffrir une seule mort, que de les « appréhender toutes : » *Longe satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo* [1]. Tel est l'état de la sainte Vierge, et c'est ainsi qu'on la traite. O Dieu, qu'on ménage peu sa douleur! Pourquoi la frappez-vous de tant d'endroits? Ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la tourmenter point par la prévoyance; ou dites-lui tout son mal, pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte. On lui annoncera son mal de bonne heure, afin qu'elle le sente longtemps; on ne lui dira pas ce que c'est, de peur d'ôter à la douleur la secousse violente que la surprise y ajoute. Ce qu'elle a ouï confusément du bon Siméon, ce qui a déjà déchiré le cœur et ému toutes les entrailles de cette mère; elle le verra sur la croix plus horrible, plus épouvantable, qu'elle n'avait pu se l'imaginer. O prévoyance, ô surprise, ô ciel, ô terre, ô nature, étonnez-vous de cette constance! Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre; ce qu'on exécute lui fait tout sentir : voyez cependant sa tranquillité par le miracle de son silence. Là elle ne demande point, Qu'arrivera-t-il? Ici elle ne se plaint point de ce qu'elle voit. Sa crainte n'est point curieuse, sa douleur n'est pas impatiente. Ni elle ne s'informe de l'avenir, ni elle ne se plaint du mal présent; et elle nous apprend par cet exemple les deux actes de résignation par lesquels nous nous devons immoler à Dieu : se préparer de loin à tout ce qu'il veut; se soumettre humblement à tout ce qu'il fait.

Après cela, chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous exhorte à offrir à Dieu ce grand sacrifice? Marie vous parle assez fortement. C'est elle qui vous invite à ne sortir point de ce lieu sans

[1] *De Civ. Dei*, lib. I, cap. XI, t. VII. col. 12.

avoir consacré à Dieu ce que vous avez de plus cher. Est-ce un époux, est-ce un fils, et serait-ce quelque chose de plus grand et de plus précieux qu'un royaume? ne craignez point de l'offrir à Dieu. Vous ne le perdrez pas en le remettant entre ses mains. Il le conservera au contraire avec une bonté d'autant plus soigneuse, que vous le lui aurez déposé avec une plus entière confiance, *tutius habitura quem Domino commendasset*[1].

C'est la grande obligation du chrétien, de s'abandonner tout entier à la sainte volonté de Dieu; et plus on est indépendant, plus on doit être à cet égard dans la dépendance. C'est la loi de tous les empires, que ceux qui ont cet honneur de recevoir quelque éclat de la majesté du prince, ou qui ont quelque partie de son autorité entre leurs mains, lui doivent une obéissance plus ponctuelle et une fidélité plus attentive à leur devoir; parce qu'étant les instruments principaux de la domination souveraine, ils doivent s'unir plus étroitement à la cause qui les applique. Si cette maxime est certaine dans les empires du monde et selon la politique de la terre, elle l'est beaucoup plus encore dans la politique du ciel et dans l'empire de Dieu; si bien que les souverains, qu'il a commis pour régir ses peuples, doivent être liés immuablement aux dispositions de sa providence plus que le reste des hommes. Il n'est pas expédient à l'homme de ne voir rien au-dessus de soi : un prompt égarement suit cette pensée, et la condition de la créature ne porte pas cette indépendance. Ceux donc qui ne découvrent rien sur la terre qui puisse leur faire loi, doivent être d'autant plus préparés à la recevoir d'en haut. S'ils font la volonté de Dieu, je ne craindrai point de le dire : non-seulement leurs sujets, mais Dieu même s'étudiera à faire la leur; car il a dit, par son prophète, qu'il « fera la volonté de ceux qui le craignent : » *Voluntatem timentium se faciet*[2].

Sire, Votre Majesté rendra compte à Dieu de toutes les prospérités de son règne; si vous n'êtes aussi fidèle à faire ses volontés, comme il est soigneux d'accomplir les vôtres. Plus la volonté des rois est absolue, plus elle doit être soumise; parce que Dieu, qui régit le monde par eux, prend un soin plus particulier de leur conduite et de la fortune de leurs États. Rien de plus dangereux à la volonté d'une créature, que de penser trop qu'elle est souveraine : elle n'est pas née pour se régler elle-même, elle se doit regarder dans un ordre supérieur. Que si Votre Majesté regarde ses peuples avec amour comme les peuples de Dieu, sa couronne comme un présent de sa providence, son sceptre comme l'instrument de ses volontés : Dieu bénira votre règne, Dieu affermira votre trône comme celui de David et de Salomon; Dieu fera passer Votre Majesté d'un règne à un règne, d'un trône à un trône, mais trône bien plus auguste et règne bien plus glorieux, qui est celui de l'éternité que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

[1] S. Paulin Ep. ad Sever. n° 9.
[2] Ps. CXLIV, 20.

DEUXIÈME SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE,

PRÊCHÉ A LA COUR.

Nécessité des lois : soumission qui leur est due. Dépendance dans laquelle nous devons vivre à l'égard de Dieu et des ordres de sa providence.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, ainsi qu'il est écrit en la loi de Dieu. Luc. II, 22, 23.

Un grand empereur[1] a prononcé qu'il n'y a rien de plus royal ni de plus majestueux qu'un prince qui se reconnaît soumis aux lois, c'est-à-dire, à la raison même : et certes le genre humain ne peut rien voir de plus beau, que la justice dans le trône; et on ne peut rien penser de plus grand ni de plus auguste que cette noble alliance de la puissance et de la raison, qui fait concourir heureusement à l'observance des lois et l'autorité et l'exemple.

Que si c'est un si beau spectacle qu'un prince obéissant à la loi, combien est plus admirable celui d'un Dieu qui s'y soumet! Et pouvons-nous mieux comprendre ce que nous devons aux lois, qu'en voyant dans le mystère de cette journée un Dieu fait homme s'y assujettir, pour donner à tout l'univers l'exemple d'obéissance? Merveilleuse conduite de Dieu! Jésus-Christ venait abolir la loi de Moïse par une loi plus parfaite; néanmoins, tant qu'elle subsiste, il révère si fort le nom et l'autorité de la loi, qu'il l'observe ponctuellement, et la fait observer à sa sainte mère. Combien plus devons-nous garder les sacrés préceptes de l'Évangile éternel qu'il est venu établir, plus encore par son sang que par sa doctrine!

Je ne pense pas, chrétiens, pouvoir rien faire de plus convenable à la fête que nous célébrons, que de vous montrer aujourd'hui combien nous devons dépendre de Dieu et de ses ordres su-

[1] Théodose. L. Digna, Cod. Justin. lib. I, Titul. XIV, Leg. IV.

prêmes; et je croirai pouvoir vous persuader une obéissance si nécessaire, pourvu que la sainte Vierge, qui nous en donne l'exemple, nous accorde aussi son secours, que nous lui allons demander par les paroles de l'ange : *Ave.*

. Parmi tant de lois différentes auxquelles notre nature est assujettie, si nous voulons établir une conduite réglée, nous devons reconnaître, avant toutes choses, qu'il y a une loi qui nous dirige, une loi qui nous entraîne, et une loi qui nous tente et qui nous séduit. Nous voyons dans les Écritures et dans les commandements divins, la loi de justice qui nous dirige : nous éprouvons tous les jours dans le cours de nos affaires, dans leurs conjonctures inévitables, dans toutes les suites malheureuses de notre mortalité, une loi comme fatale de la nécessité qui nous entraîne : enfin nous ressentons en nous-mêmes et dans nos membres mortels un attrait puissant et impérieux qui séduit nos sens et notre raison; et cet attrait, qui nous pousse au mal avec tant de force, est appelé par l'apôtre [1] « la loi de péché, » qui est une continuelle tentation à la fragilité humaine.

Ces trois différentes lois nous obligent aussi, chrétiens, à trois pratiques différentes : car, pour nous rendre fidèles à notre vocation et à la grâce du christianisme, il faut nous laisser conduire au commandement qui nous dirige, nous élever par courage au-dessus des nécessités qui nous accablent; enfin, résister avec vigueur aux attraits des sens qui nous trompent. C'est ce qui nous est montré clairement dans l'Évangile que nous traitons, et dans le mystère de cette journée. Jésus-Christ et la sainte Vierge, Siméon, ce vénérable vieillard, et Anne, cette sainte veuve, semblent ne paraître en ce jour, què pour donner aux fidèles toutes les instructions nécessaires au sujet de ces trois lois que j'ai rapportées. Le Sauveur et sa sainte mère se soumettent aux commandements que Dieu a donnés à son peuple. Siméon, vieillard courageux et détaché de la vie, en subissant sans se troubler la loi de la mort, se met au-dessus des nécessités qui accablent notre nature, et nous apprend à les regarder comme des lois souveraines auxquelles nous devons nous accommoder. Enfin, Anne pénitente et mortifiée nous fait voir dans ses sens domptés la loi du péché vaincu. Exemples puissants et mémorables, qui me donnent occasion de vous faire voir aujourd'hui combien nous devons être soumis à la loi de la vérité qui nous règle; quel usage nous devons faire de la loi de la nécessité qui nous entraîne; comment nous devons résister a l'attrait du mal qui nous tente, et à la loi du péché qui nous tyrannise.

[1] *Rom.* VII, 23.

PREMIER POINT.

Le nom de liberté est le plus agréable et le plus doux, mais tout ensemble le plus décevant et le plus trompeur de tous ceux qui ont quelque usage dans la vie humaine. Les troubles, les séditions, le mépris des lois, ont toujours eu leur cause ou leur prétexte dans l'amour de la liberté. Il n'y a aucun bien de la nature dont les hommes abusent davantage que de leur liberté, ni rien qu'ils connaissent moins que la franchise, encore qu'ils la désirent avec tant d'ardeur. J'entreprends de vous faire voir que nous perdons notre liberté en la voulant trop étendre; que nous ne savons pas la conserver, si nous ne savons aussi lui donner des bornes; et enfin, que la liberté véritable c'est d'être soumis aux lois.

Quand je vous parle, messieurs, de la liberté véritable, vous devez entendre par là qu'il y en a aussi une fausse; et c'est ce qui paraît clairement dans ces paroles du Sauveur : *Si vos Filius liberaverit, tunc vere liberi eritis* [1] : « Vous « serez vraiment libres, dit-il, quand je vous au« rai affranchis. » Quand il dit que nous serons vraiment libres, il a dessein de nous faire entendre qu'il y a une liberté qui n'est qu'apparente; et il veut que nous aspirions, non à toute sorte de franchise, mais à la franchise véritable, à la liberté digne de ce nom : c'est-à-dire, à celle qui nous est donnée par sa grâce et par sa doctrine : *tunc vere liberi eritis.* C'est pourquoi nous ne devons pas nous laisser surprendre par le nom ni par l'apparence de la liberté. Il faut ici nous rendre attentifs à démêler le vrai d'avec le faux; et pour le faire nettement et distinctement, je remarquerai, chrétiens, trois espèces de liberté, que nous pouvons nous figurer dans les créatures : la première, c'est la liberté des animaux; la seconde, c'est la liberté des rebelles; la troisième, c'est la liberté des sujets et des enfants. Les animaux semblent être libres, parce qu'on ne leur prescrit aucunes lois; les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent le joug des lois; les sujets et les enfants de Dieu le sont en effet, parce qu'ils se soumettent humblement à la sainte autorité des lois. Telle est la liberté véritable; et il nous sera aisé de l'établir solidement par la destruction des deux autres.

Et premièrement, chrétiens, pour ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte et de ravilir jusque-là un si beau nom. Il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits, ou dirigent leurs mouvements; mais c'est qu'ils n'ont

[1] *Joan.* VIII, 36.

pas d'intelligence qui les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois : ils vont où les pousse un instinct aveugle, sans conduite et sans jugement; et appellerons-nous liberté un emportement brut et indocile, incapable de raison et de discipline? A Dieu ne plaise, ô enfants d'Adam, ô créatures raisonnables que Dieu a formées à son image; à Dieu ne plaise, encore une fois, qu'une telle liberté vous agrée, et que vous consentiez jamais d'être libres d'une manière si basse! Et toutefois, chrétiens, qu'entendons-nous tous les jours dans la bouche des hommes du monde? ne sont-ce pas eux qui trouvent toutes les lois importunes, et qui voudraient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs désirs déréglés? Peu s'en faut que nous n'enviions aux animaux leur liberté, et que nous ne célébrions hautement le bonheur des bêtes sauvages, de ce qu'elles n'ont dans leurs désirs d'autres lois que leurs désirs mêmes; tant nous avons ravili l'honneur de notre nature!

Mais au contraire, messieurs, le docte Tertullien en avait bien compris la dignité, lorsqu'il a prononcé cette sentence, au second livre contre Marcion, qui est en vérité un chef-d'œuvre de doctrine et d'éloquence : « Il a fallu, nous « dit-il, que Dieu donnât des lois à l'homme, non « pour le priver de sa liberté, mais pour lui témoi« gner de l'estime : » *Legem... bonitas erogavit, consulens homini quo Deo adhæreret, ne non tam liber, quam abjectus videretur.* Et certes cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature. Dieu eût témoigné qu'il méprisait l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire et lui prescrire l'ordre de sa vie : il l'eût traité comme les animaux auxquels il ne permet de vivre sans lois, que par le peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres de cette manière, dit le même Tertullien, que par mépris, *æquandus famulis suis cæteris animalibus solutis a Deo et ex fastidio liberis* [1].

Quand donc les hommes se plaignent des lois qui leur ont été imposées, quand ils voudraient qu'on les laissât errer sans ordre et sans règle au gré de leurs désirs aveugles, « ils n'entendent « pas, dit le saint psalmiste, quel est l'honneur « et la dignité de la nature raisonnable, puisqu'ils « veulent qu'on les compare et qu'on les mette « en égalité avec les animaux bruts, privés de « raison : » *Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus* [2]. Et c'est ce prodigieux aveuglement que leur reproche avec raison un ami de Job, en ces termes : *Vir vanus in superbiam erigitur, et tanquam pullum onagri se liberum natum putat* [1] : « L'homme vain et déraisonnable s'emporte par « une fierté insensée, et s'imagine être né libre « à la manière d'un animal fougueux et indomp« té. » En effet, quels sont vos sentiments, ô pécheurs aveugles, lorsque vous suivez pour toute règle votre humeur, votre passion, votre colère, votre plaisir, votre fantaisie égarée; lorsque vous ne faites que secouer le mors et regimber contre toutes les lois, sans vouloir souffrir ni qu'on vous retienne, ni qu'on vous enseigne, ni qu'on vous conduise? n'est-ce pas sans doute que vous vous imaginez être nés libres, non à la manière des hommes, mais à celle des animaux, et encore les plus indomptés et les plus fougueux; *sicut pullum onagri*, qui n'endurent ni aucun joug, ni aucun frein, ni enfin aucun conducteur? O hommes, ce n'est pas ainsi que vous devez vous considérer. Vous êtes nés libres, je le confesse, mais certes votre liberté ne doit pas être abandonnée à elle-même; autrement vous la verriez dégénérer en un égarement énorme. Il faut vous donner des lois, parce que vous êtes capables de raison et dignes d'être gouvernés par une conduite réglée : *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt* [2] : « O Seigneur, envoyez un législateur à votre « peuple; » donnez-lui premièrement un Moïse, qui leur apprenne leurs premiers éléments et conduise leur enfance : donnez-leur ensuite un Jésus-Christ, qui les enseigne dans l'âge plus mûr, et les mène à la perfection, « et ainsi vous ferez con« naître que vous les traitez comme des hommes; » c'est-à-dire, comme des créatures que vous avez formées à votre image, et dont vous voulez aussi former les mœurs selon les lois de votre vérité éternelle.

Que s'il est juste et nécessaire que Dieu nous donne des lois, confessez qu'il ne l'est pas moins que notre volonté s'y soumette. C'est pour cela que la sainte Vierge nous montre aujourd'hui un si grand exemple d'une parfaite obéissance. Plus pure que les rayons du soleil, elle se soumet à la loi de la purification. Le Sauveur lui-même est porté au temple, parce que la loi le commande; et le Fils ne dédaigne pas d'être assujetti à la loi qui a été établie pour les serviteurs. A cet exemple, messieurs, n'aimons notre liberté que pour la soumettre à Dieu, et ne nous persuadons pas que ses saintes lois nous la ravissent. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve, ni à la liberté de son cours, que de relever ses bords de part et d'autre, de peur qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne; au con-

[1] Lib. II, *adv. Marcion.* n° 4.
[2] *Ps.* XLVIII, 21.

[1] *Job.* XI, 12.
[2] *Ps.* IX, 21.

traire c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ainsi ce n'est pas perdre la liberté que de lui imposer des lois, de lui donner des bornes deçà et delà pour empêcher qu'elle ne s'égare: c'est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir : par une telle précaution on ne la gêne pas, mais on la conduit; on ne la force pas, mais on la dirige. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent qui détournent son cours naturel, c'est-à-dire, sa tendance au souverain bien.

Ainsi la liberté véritable, c'est de dépendre de Dieu : car qui ne voit que refuser son obéissance à l'autorité légitime de la loi de Dieu, ce n'est pas liberté, mais rébellion; ce n'est pas franchise, mais insolence? Ouvrons les yeux, chrétiens, et comprenons quelle est notre liberté. La liberté nous est donnée, non pour secouer le joug, mais pour le porter avec honneur en le portant volontairement : la liberté nous est donnée, non pour avoir la licence de faire le mal, mais afin qu'il nous tourne à gloire de faire le bien; non pour dénier à Dieu nos services, mais afin qu'il puisse nous en savoir gré. Nous sommes sous la puissance de Dieu beaucoup plus, sans comparaison, que la loi ne met les enfants sous la puissance paternelle. S'il nous a, dit Tertullien [1], comme émancipés en nous donnant notre liberté, et la disposition de notre choix, ce n'est pas pour nous rendre indépendants; mais afin que notre soumission fût volontaire, afin que nous lui rendissions par choix ce que nous lui devons par obligation, et qu'ainsi nos devoirs tinssent lieu d'offrande, et que nos services fussent aussi des mérites. C'est pour cela, chrétiens, que la liberté nous était donnée.

Mais combien abusons-nous de ce don du ciel! et qu'un grand pape a raison de dire que l'homme « est étrangement déçu par sa propre liberté, » *sua in æternum libertate deceptus* [2]! Qu'est-ce à dire, que l'homme est déçu par sa liberté; c'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance; et il n'a pas vu que, pour être libre, il n'était pas souverain. L'homme est libre comme un sujet sous un prince légitime, et comme un fils sous la dépendance de l'autorité paternelle; il a voulu être libre jusqu'à oublier sa condition et perdre entièrement le respect : c'est la liberté d'un rebelle, et non la liberté d'un enfant soumis et d'un fidèle sujet. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel il se soulève, ne permet pas à ce rebelle de jouir longtemps de sa liberté licencieuse; car écoutez ce beau mot de saint Augustin : Autrefois, dit ce grand homme, j'ai voulu être libre de cette manière, j'ai contenté mes désirs, j'ai suivi mes passions insensées; mais, hélas! ô liberté malheureuse! en faisant ce que je voulais, j'arrivais où je ne voulais pas : *Volens quo nollem perveneram* [1]. Voilà en ce peu de mots, messieurs, la commune destinée de tous les pécheurs.

En effet, considérez cet homme trop libre dont je vous parlais tout à l'heure; qui ne refuse rien à ses passions, ni même à ses fantaisies : il transgresse toutes les lois, il aime, il hait, il se venge suivant qu'il est poussé par son humeur, et laisse aller son cœur à l'abandon partout où le plaisir l'attire : il croit respirer un air plus libre en promenant deçà et delà ses désirs vagues et incertains; et il appelle liberté son égarement : à la manière des enfants, qui s'imaginent être libres lorsque, s'étant échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Telle est la liberté de l'homme pécheur : il est libre, à son avis; il fait ce qu'il veut : mais que cette fausse liberté le trompe! puisqu'en faisant ce qu'il veut, aveugle et malheureux qu'il est, il s'engage à ce qu'il veut le moins. Car, messieurs, dans un empire réglé et autant absolu qu'est celui de Dieu, l'autorité n'est pas sans force, et les lois ne sont pas désarmées; quiconque méprise leurs règlements, est assujetti à leurs peines : et ainsi ce rebelle inconsidéré qui éprouve sa liberté contre Dieu, et l'exerce insolemment par le mépris de ses saintes et terribles lois; pendant qu'il fait ce qu'il veut, attire sur lui nécessairement ce qu'il doit le plus avoir en horreur, la damnation, la mort éternelle, la juste et impitoyable vengeance d'un Tout-Puissant méprisé. Cesse donc, ô sujet rebelle et téméraire prévaricateur de la loi de Dieu! cesse de nous vanter désormais ta liberté malheureuse que tu ne peux pas soutenir contre le Souverain que tu offenses, et reconnais au contraire que tu forges toi-même tes fers par l'usage de ta liberté dissolue, que tu mets un poids de fer sur ta tête que tu ne peux plus secouer, et qu'enfin tu seras réduit à une servitude éternelle, en voulant étendre trop loin les folles prétentions de ta vaine et ridicule indépendance.

Par conséquent, chrétiens, vivons dépendants de Dieu; et croyons que, si nous osons mépriser ses lois, notre audace ne sera pas impunie. Car si l'apôtre a raison de dire que nous devons craindre le prince et le magistrat, « parce que ce n'est pas « en vain qu'il porte l'épée : » *Non enim sine causa gladium portat* [2]; combien plus devons-

[1] *Adv. Marcion.* lib. II, n° 6.
[2] *Innocent.* I *Ep.* XXIV, *ad Conc. Carth. Labb.* t. II, col. 1285.

[1] *Confess.* lib. VIII, cap V, t. I, col. 149.
[2] *Rom.* XIII, 4.

nous penser que ce n'est pas en vain que Dieu est juste; que ce n'est pas en vain qu'il est tout-puissant; que ce n'est pas en vain qu'il lance le foudre, ni qu'il fait gronder son tonnerre! Nous avons ici l'honneur de parler devant les puissances souveraines : apprenons notre devoir envers Dieu par celui que nous rendons à ses images. Qui de nous ne fait pas sa loi de la volonté du prince? ne mettons-nous pas notre gloire à lui obéir, à prévenir même ses commandements, à exposer notre vie pour son service? qu'avons-nous de plus précieux que les occasions de signaler notre obéissance? Tous ces sentiments sont très-justes, tous ces devoirs, légitimes. Le prince n'a que Dieu au dessus de soi, après Dieu il est le premier; il a en main sa puissance, il exerce sur nous son autorité. Mais enfin il n'est pas juste que le sujet de Dieu soit mieux obéi que Dieu même, et la seconde Majesté, mieux servie et plus révérée que la première. Il est vrai que quiconque offense le prince ne le fait pas impunément. Le prince a le glaive en main pour se faire craindre; on ne lui résiste pas. Il découvre, dit Salomon, les plus secrètes intrigues, « les oiseaux du ciel lui rapportent tout[1], » et vous diriez qu'il devine : tant il est malaisé de lui rien cacher : *Divinatio in labiis regis*, dit le même Salomon [2]. Après il étend ses bras, et il déterre ses ennemis du fond des abîmes où ils cherchaient contre lui un vain asile : sa présence les déconcerte, son autorité les accable. Que si, dans cette faiblesse de notre mortalité, nous y voyons subsister une force si redoutable, combien plus devons-nous trembler devant la souveraine majesté du Dieu vivant et éternel! Car enfin la plus grande puissance qui soit dans le monde peut-elle, après tout, s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme? Eh! messieurs, est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, et de hâter de quelques moments une vie qui se précipite d'elle-même? Si donc nous craignons celui qui ayant fait mourir le corps, a épuisé son pouvoir et mis à bout sa vengeance par son propre usage; « combien plus, dit le Sauveur[3], doit-on « redouter celui qui peut envoyer et l'âme et le « corps dans une gêne éternelle! »

Cependant, ô aveuglement! non-seulement nous lui résistons, mais encore nous prenons plaisir à lui résister. Étrange dépravation, et révolte insupportable contre Dieu! ses lois qui sont posées pour servir de bornes à nos désirs déréglés les excitent et les fortifient. N'est-il pas vrai, chrétiens, moins une chose est permise, plus elle a d'attraits; le devoir est une espèce de supplice; ce qui plaît par raison ne plaît presque pas; ce qui est dérobé à la loi nous semble plus doux; les viandes défendues nous paraissent plus délicieuses durant le temps de pénitence: la défense est un nouvel assaisonnement qui en relève le goût; « Ainsi le péché nous trompe par une fausse dou« ceur; parce qu'il nous paraît d'autant plus agréa« ble, qu'il est moins permis : » *Fallit peccatum fallaci dulcedine... cum tanto magis libet, quanto minus licet*[1]. Il semble que nous nous irritions contre la loi, de ce qu'elle contrarie nos désirs; et que nous prenions plaisir à notre tour à la contrarier par une espèce de dépit : tellement que nous vouloir contenir par la discipline, c'est nous faire déborder avec plus d'excès, et précipiter plus violemment notre liberté indocile et impatiente. C'est ce qui fait dire à l'apôtre, que « le péché prend occasion du précepte pour nous « tromper; » c'est-à-dire, pour nous tenter davantage et plus dangereusement : *Peccatum, occasione accepta per mandatum, seduxit me*[2]. O Dieu, quel est donc notre égarement! et combien est éloignée l'arrogance humaine de l'obéissance qui vous est due; puisque même l'autorité de votre précepte nous est une tentation pour le violer!

Paraissez, ô très-sainte Vierge! paraissez, ô divin Jésus! et fléchissez par votre exemple nos cœurs indomptables. Qui peut être exempt d'obéir, puisqu'un Dieu même se soumet? Quel prétexte pouvons-nous trouver pour nous dispenser de la loi, après que la Vierge même se purifie, et ne croit point être excusée, par sa pureté angélique, d'une observance qui lui est si peu nécessaire? Si la loi qui a été donnée par le ministère de Moïse, qui n'était que le serviteur, demande une telle exactitude, combien ponctuellement devons-nous garder celle que le Fils lui-même nous a établie! Après ces raisons, après ces exemples, notre lâcheté n'a plus d'excuse, et notre rébellion n'a plus de prétexte. Baissons humblement la tête; et non contents de nous disposer à faire ce que Dieu veut, consentons de plus, chrétiens, qu'il fasse de nous ce qu'il lui plaira. C'est ce que j'ai à vous proposer dans ma seconde partie, que je joindrai, pour abréger ce discours, avec la troisième dans une même suite de raisonnement; et je les établirai toutes deux par les mêmes preuves.

SECOND POINT.

Parmi les choses que Dieu veut de nous, il faut remarquer, messieurs, cette différence, qu'il y en a quelques-unes dont il veut que l'exécution dépende de notre choix, et aussi qu'il y en a d'autres où, sans aucun égard à nos volontés, il agit lui-

[1] *Eccles.* X, 20.
[2] *Prov.* XVI, 10.
[3] *Matth.* X, 28.

[1] *De div. Quæst. ad Simplic.* lib. I, t. VI, col. 83, 84.
[2] *Rom.* VII, 11.

même souverainement par sa puissance absolue. Par exemple, Dieu veut que nous soyons justes, que nous soyons droits, modérés dans nos désirs sincères dans nos paroles, équitables dans nos actions, prompts à pardonner les injures, et incapables d'en faire à personne. Mais dans ces choses qu'il veut de nous, et dans les autres semblables qui comprennent la pratique de ses saintes lois, il ne force point notre liberté. Il est vrai que si nous sommes désobéissants, nous ne pouvons empêcher qu'il ne nous punisse; mais toutefois il est en nous de n'obéir pas. Dieu met entre nos mains la vie et la mort, et nous laisse le choix de l'une et de l'autre. C'est ainsi qu'il demande à l'homme l'obéissance aux préceptes, comme un effet de son choix et de sa propre détermination. Mais il n'en est pas de la sorte des événements divers qui décident de notre fortune et de notre vie : il en ordonne le cours par de secrètes dispositions de sa providence éternelle, qui passent notre pouvoir, et même ordinairement notre prévoyance; si bien qu'il n'y a aucune puissance capable d'en arrêter l'exécution, conformément à cette parole d'Isaïe : « Mes pensées ne sont pas vos pensées : autant que « le ciel est éloigné de la terre, autant mes pensées « sont-elles au-dessus des vôtres[1]; » et encore cet autre oracle du même prophète : « Toutes mes « volontés seront accomplies, et tous mes desseins « auront leur effet, dit le Seigneur tout-puissant : » *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet*[2].

Quand je considère la cause de cette diversité, je trouve que Dieu étant notre souverain, il n'est pas juste, messieurs, qu'il laisse tout à notre disposition, ni qu'il nous rende maîtres absolus de ce qui nous touche et de nous-mêmes. Il est juste au contraire que l'homme ressente qu'il y a une force majeure à laquelle il faut céder. C'est pourquoi s'il y a des choses qu'il veut que nous fassions par choix, il veut aussi qu'il y en ait d'autres que nous souffrions par nécessité. Pour cela les choses humaines sont disposées de manière qu'il n'y a rien sur la terre ni de si bien concerté par la prudence, ni de si bien affermi par le pouvoir, qui ne soit souvent troublé et embarrassé par des événements bizarres qui se jettent à la traverse; et cette puissance souveraine qui régit le monde ne permet pas qu'il y ait un homme vivant, si grand et si puissant qu'il soit, qui puisse disposer à son gré de sa fortune et de ses affaires, et bien moins de sa santé et de sa vie. C'est ainsi qu'il a plu à Dieu que l'homme ressentît par expérience cette force majeure dont j'ai parlé : force divine et inévitable, qui se relâche quand elle veut, et s'accommode quelquefois à nos volontés; mais qui sait aussi se roidir quand il lui plaît avec une telle fermeté, qu'elle entraîne tout avec elle, et nous fait servir malgré nous à une conduite supérieure qui surpasse de bien loin toutes nos pensées.

C'est donc pour cette raison que cet arbitre souverain de notre sort a comme partagé notre vie entre les choses qui sont en notre pouvoir, et celles où il ne consulte que son bon plaisir : afin que nous ressentions non-seulement notre liberté, mais encore notre dépendance. Il ne veut pas que nous soyons les maîtres de tout, afin que nous apprenions que nous ne le sommes de rien qu'autant qu'il lui plaît, et que nous craignons d'abuser de la liberté et du pouvoir qu'il nous donne. Il veut que nous entendions que s'il nous invite par la douceur, ce n'est pas qu'il ne sache bien nous faire fléchir par la force; et par là il nous accoutume à redouter sa force invincible, lors même qu'il ne nous témoigne que de la douceur. C'est lui qui mêle toute notre vie d'événements qui nous fâchent, qui contrarie notre volonté, qui s'attache trop à elle-même, et qui étend sa liberté jusqu'à la licence; afin de nous soumettre tout à fait à lui et de nous élever, en nous domptant, à la véritable sagesse.

Car il est certain, chrétiens, que de savoir résister à ses propres volontés, c'est l'effet le plus assuré d'une raison consommée : et ce qui prouve évidemment cette vérité, c'est que l'âge le moins capable de raison, est aussi le moins capable de se modérer et de se vaincre. Considérez les enfants : certainement si leurs volontés étaient aussi durables qu'elles sont ardentes, il n'y aurait pas moyen de les apaiser. Combien veulent-ils violemment tout ce qu'ils veulent, sans peser aucune raison? Ils ne considèrent pas si ce qu'ils recherchent leur est nuisible : il ne leur importe pas si cet acier coupe; c'est assez qu'il brille à leurs yeux, et ils ne songent qu'à se satisfaire : ils ne regardent pas non plus si ce qu'ils demandent est à autrui; il suffit qu'il leur plaise pour le désirer, et ils s'imaginent que tout est à eux. Que si vous leur résistez, vous voyez au même moment, et tout leur visage en feu, et tout leur petit corps en action, et toute leur force éclater en un cri perçant qui témoigne leur impatience. D'où vient cette ardeur violente et cette force, pour ainsi dire, de leurs désirs, sinon de la faiblesse et de l'imbécillité de leur raison?

Mais, s'ils est ainsi, chrétiens, ô Dieu! qu'il y a d'enfants à cheveux gris, et qu'il y a d'enfants dans le monde! puisque nous n'y voyons autre chose que des hommes faibles en raison et impé-

[1] *Is.* LV, 8, 9.
[2] *Ibid.* XLVI, 10.

tueux en désirs. Quelle raison a cet avare qui veut avoir nécessairement ce qui l'accommode, sans autre droit que son intérêt? quelle raison a cet adultère tant de fois maudit par la loi de Dieu, qui entreprend sur la femme de son prochain sans autre titre que sa convoitise? ne ressemblent-ils pas à des enfants, qui croient que leur volonté leur est une raison suffisante pour s'approprier ce qu'ils veulent? Mais il y a cette différence, que la nature en lâchant la bride aux violentes inclinations des enfants, leur a donné pour frein leur propre faiblesse; au lieu que les désirs de l'âge plus avancé, encore plus impétueux, n'ayant point de semblables digues, se débordent aussi sans mesure, si la raison ne les resserre et ne les restreint. Concluons donc, chrétiens, que la véritable raison et la véritable sagesse, c'est de savoir se modérer. Oui, sans doute, on sort de l'enfance, et l'on devient raisonnable à mesure qu'on sait dompter ce qu'il y a en soi de trop violent. Celui-là est un homme fait et un véritable sage, qui, comme dit le docte Synésius, ne se fait pas une obligation du soin de contenter ses désirs, mais qui sait régler ses désirs suivant ses obligations; et qui sachant peser mûrement combien la nature est féconde en mauvaises inclinations, retranche deçà et delà, comme un jardinier soigneux, tout ce qui est gâté et superflu, afin de ne laisser croître que ce qui est capable de porter les fruits d'une véritable sagesse.

Mais les arbres ne se plaignent pas quand on les coupe pour retrancher et diminuer l'excès de leurs branches, et la volonté réclame quand on retranche ses désirs : c'est pourquoi il est malaisé que nous nous fassions nous-mêmes cette violence. Tout le monde n'a pas le courage de cette Anne la prophétesse, de cette sainte veuve de notre évangile, pour faire effort contre soi-même, et mortifier par ses jeûnes et par ses austérités cette loi de péché qui vit en nos sens. C'est aussi pour cela, messieurs, que Dieu vient à notre secours. La source de tous nos désordres, c'est que nous sommes trop attachés à nos volontés : nous ne savons pas nous contredire, et nous trouvons plus facile de résister à Dieu qu'à nous-mêmes. Il faut nous arracher avec violence cette attache à notre volonté propre, qui fait tout notre malheur et tout notre crime. Mais comment aurons-nous le courage de toucher nous-mêmes et d'appliquer de nos propres mains le fer et le feu à une partie si tendre et si délicate? Je vois bien, dit ce malade, mon bras gangrené, et je sais qu'il n'y a de salut pour moi qu'en le séparant du corps; mais je ne puis pas le couper moi-même : un chirurgien expert me rend cet office, triste, à la vérité, mais nécessaire. Ainsi je vois bien que je suis perdu, si je ne retranche cette attache à ma volonté, qui fait vivre en moi tous les mauvais désirs qui me damnent : je le confesse, je le reconnais; mais je n'ai ni la résolution ni la force d'armer mon bras contre moi-même. C'est Dieu qui entreprend de me traiter : c'est lui qui m'envoie par sa providence ces rencontres épineuses, ces accidents importuns, ces contrariétés imprévues et insupportables; parce qu'il veut abattre et dompter ma volonté trop licencieuse que je n'ai pas le courage d'attaquer moi-même. Il la lie, il la serre, de peur qu'elle ne résiste au coup salutaire qu'il lui veut donner pour la guérir. Enfin il frappe où je suis sensible, il coupe et enfonce bien avant dans le vif, afin qu'étant pressé sous sa main suprême et sous les ordres inévitables de sa volonté, je sois enfin obligé de me détacher de la mienne : et c'est là ma guérison, c'est là ma vie.

Si vous savez entendre, ô mortels, comme vous êtes composés, et combien vous abondez en humeurs peccantes, vous comprendrez aisément que cette conduite vous est nécessaire. Il faut ici vous représenter en peu de paroles l'état misérable de notre nature. Nous avons deux sortes de maux : il y a des maux qui nous affligent, et, chrétiens, qui le pourrait croire? il y a des maux qui nous plaisent. Étrange distinction, mais néanmoins véritable? « Il y a des maux, dit saint Augustin, que la patience supporte : » ce sont les maux qui nous affligent; « et il y en a d'autres, dit « le même saint, que la tempérance modère : » ce sont les maux qui nous plaisent : *Alia quæ per patientiam ferimus, alia quæ per temperantiam refrænamus*[1]. O pauvre et désastreuse humanité, à combien de maux es-tu exposée ! nous sommes donnés en proie à mille cruelles infirmités : tout nous altère, tout nous incommode, tout nous tue; et vous diriez que quelque puissance ennemie ait soulevé contre nous toute la nature, tant il semble qu'elle prend plaisir à nous outrager de toutes parts. Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands malheurs : notre avarice, notre ambition, nos autres passions insensées et insatiables sont des maux et de très-grands maux; mais ce sont des maux qui nous plaisent, parce que ce sont des maux qui nous flattent. O Dieu, où en sommes-nous? et quelle vie est la nôtre, si nous sommes également persécutés de ce qui nous plaît et de ce qui nous afflige ! « Malheureux homme que « je suis! qui me délivrera de ce corps mortel? » *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Écoute, homme misérable : « Ce « sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ notre

[1] *S. Aug. contra Julian.* lib. V, cap. V, n° 22, t. X, col. 640.

« Seigneur : » *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum*[1]. Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux ; mais Dieu a disposé par sa providence que les uns servissent de remède aux autres : je veux dire que les maux qui fâchent, servent pour modérer ceux qui plaisent ; ce qui est forcé, pour dompter ce qui est trop libre ; ce qui survient du dehors, pour abattre ce qui se soulève et se révolte au dedans ; enfin les douleurs cuisantes, pour corriger les excès de tant de passions immodérées ; et les afflictions de la vie, pour nous dégoûter des vaines douceurs, et étourdir le sentiment trop vif des plaisirs.

Il est vrai, la nature souffre dans un traitement qui lui est si rude ; mais ne nous plaignons pas de cette conduite : cette peine, c'est un remède ; cette rigueur qu'on nous tient, c'est un régime. C'est ainsi qu'il faut vous traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite, et que cette loi de péché qui règne en vos corps mortels soit entièrement abolie. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger : il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens dans lesquels il est dangereux de se plaire trop. Ces contrariétés qui vous arrivent vous sont envoyées pour être des bornes à votre liberté qui s'égare, et un frein à vos passions qui s'emportent. C'est pourquoi Dieu, qui sait qu'il vous est utile que vos désirs soient contrariés, a tellement disposé et la nature et le monde, qu'il en sort de toutes parts des obstacles invincibles à nos desseins. C'est pour cela que la nature a tant d'infirmités, les affaires tant d'épines, les hommes tant d'injustices, leurs humeurs tant d'importunes inégalités, le monde tant d'embarras, sa faveur tant de vanité, ses rebuts tant d'amertumes, ses engagements les plus doux tant de captivités déplorables. Nous sommes attaqués à droite et à gauche par mille différentes oppositions, afin que notre volonté, qui n'est que trop libre, apprenne enfin à se réduire, et que l'homme ainsi exercé, pressé et fatigué de toutes parts, se retourne enfin du côté du Seigneur son Dieu, et lui crie du fond de son cœur : O seigneur ! vous êtes le maître et le souverain ; et après tout il est juste que votre créature vous serve et vous obéisse.

Que si nous nous soumettons à la sainte volonté de Dieu, nous y trouverons la paix de nos âmes, et rien ne sera capable de nous émouvoir. Voyez la très-sainte Vierge : Siméon lui prédit des maux infinis, et lui annonce des douleurs immenses : « Votre âme, lui dit-il, ô mère ! sera « percée d'un glaive ; et ce fils, toute votre joie « et tout votre amour, sera posé comme un signe « auquel on contredira, » *in signum cui contradicetur*[1] : c'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il se fera contre lui des complots et des conjurations, et que toute la puissance, toute la fureur, toute la malice du monde sembleront se réunir pour concourir à sa perte.

Telle est la prédiction de ce saint vieillard, d'autant plus dure et insupportable, que Siméon ne marquant rien en particulier à cette mère affligée, lui laisse à imaginer et à craindre tout ce qu'il y a de plus rude et de plus extrême. En effet, je ne conçois rien de plus effroyable que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, sans qu'elle sache seulement de quel côté elle doit se mettre en garde. Alors cette âme étonnée et éperdue, ne sachant où se tourner, va chercher et parcourir tous les maux pour en faire son supplice, et ne donne aucune borne ni à ses craintes, ni à ses peines. Dans cette cruelle incertitude, avouez que c'est une espèce de consolation de savoir de quel coup il faudra mourir ; et que saint Augustin a raison de dire, qu'il « vaut mieux sans comparaison endurer « une seule mort, que de les appréhender tou« tes : » *Satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo*[2]. Toutefois, Marie ne réplique pas au vénérable vieillard qui lui prédit tant d'afflictions et de traverses : elle écoute en silence et sans émotion ses terribles prophéties ; elle ne lui demande curieusement, ni le temps, ni la qualité, ni la fin et l'événement de ces funestes aventures dont il la menace : elle sait que tout est régi par des raisons éternelles auxquelles elle se soumet ; et c'est pourquoi ni le présent ne la trouble, ni l'avenir ne l'inquiète. Ainsi si nous abandonnons toute notre vie à cette sagesse suprême qui régit si bien toutes choses, nous serons toujours fermes et inébranlables ; il n'y aura point pour nous de nécessités fâcheuses, ni de contrariétés embarrassantes : nous ressemblerons au bon Siméon ; ni la vie n'aura rien qui nous attache, ni la mort tout odieuse qu'elle est n'aura rien qui nous épouvante : nous attendrons avec lui humblement et tranquillement la réponse du Saint-Esprit et l'ordre de la Providence éternelle, pour décider du jour de notre départ ; et quand nous aurons accompli ce que Dieu veut que nous fassions sur la terre, nous serons prêts à dire à toute heure à l'imitation de ce saint vieillard : « Seigneur, lais« sez maintenant mourir en paix votre servi-

[1] *Rom.* VII, 21, 25.

[1] *Luc.* II, 34, 35.
[2] *De Civ. Dei*, lib. I, cap. XI, t. VII, col. 12.

« teur : » *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace.*

Mais, mes frères, imitons en tout ce saint homme; ne sortons point de ce monde avant que Jésus nous ait paru, et que nous puissions dire avec lui : « Mes yeux ont vu le Sauveur : » *Quia viderunt oculi mei Salutare tuum.* Je sais qu'il est venu, ce divin Sauveur, sur la terre, « celui que Dieu avait destiné pour être exposé « en vue à tous les peuples de l'univers : » *Quod parasti ante faciem omnium populorum.* On l'a vue, cette « lumière éclatante qui devait éclairer « toutes les nations et combler de gloire son peu- « ple d'Israël : » *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israël*[1]. Enfin, ce Sauveur tant de fois promis a rempli l'attente de tout l'univers; il a accompli les prophéties, il a renversé les idoles, il a délivré les captifs, il a réconcilié les pécheurs, il a converti les peuples. Mais, mes frères, ce n'est pas assez; ce Sauveur n'est pas encore venu pour nous, puisqu'il ne règne pas encore sur tous nos désirs : il n'est pas notre conducteur ni notre lumière, puisque nous ne marchons pas dans les voies qu'il nous a montrées. Non, « nous n'avons jamais vu sa face, ni « nous n'avons jamais écoute sa voix, ni nous « n'avons pas sa parole demeurante en nous, » puisque nous n'obéissons pas à ses préceptes : *Neque vocem ejus unquam audistis, neque speciem ejus vidistis, et verbum ejus non habetis in vobis manens*[2]. Car écoutez ce que dit son disciple bien-aimé : « Celui qui dit qu'il le con- « naît, et ne garde pas ses commandements, c'est « un menteur et la vérité n'est point en lui : » *Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est*[3]. Après cela, chrétiens, qui de nous se peut vanter de le connaître? qu'avons-nous donné à son Évangile? quels vices avons-nous corrigés? quelles passions avons-nous domptées? quel usage avons-nous fait des biens et des maux de la vie? Quand Dieu a diminué nos richesses, avons-nous songé en même temps à modérer notre luxe? quand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné notre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni de son empire? Au contraire, n'avons-nous pas été de ceux dont il est écrit : *Dissipati sunt, nec compuncti*[4]? Nous avons « été affligés, sans être touchés de componc- « tion; » serviteurs opiniâtres et incorrigibles, qui nous sommes mutinés, même sous la verge : repris et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés sévèrement et non convertis. Après cela si nous osons dire que nous avons connu Jésus-Christ, que nous avons vu le Sauveur que Dieu nous avait promis, le Saint-Esprit nous appellera des menteurs, et nous dira par la bouche de saint Jean, que la vérité n'est pas en nous.

[1] *Luc.* II, 29, 30, 31, 32.
[2] *Joan.* V, 37, 38.
[3] I. *Joan.* II, 4.
[4] *Ps.* XXXIV, 19.

Craignons donc, chrétiens, craignons de mourir; car nous n'avons pas vu Jésus-Christ, nous n'avons pas encore tenu le Sauveur entre nos bras, nous n'avons encore embrassé ni sa personne, ni ses préceptes, ni ses vérités, ni les saints enseignements de son Évangile. Malheur à ceux qui mourront avant que Jésus-Christ ait régné sur eux! O que la mort leur sera fâcheuse! ô que ses approches leur seront terribles! ô que ses suites leur seront funestes et insupportables! En ce jour, toute leur gloire sera dissipée; en ce jour, tous leurs grands projets seront ruinés; « en « ce jour, périront, dit le psalmiste, toutes leurs « hautes pensées : » *In illa die, peribunt omnes cogitationes eorum*[1]; en ce jour, commenceront leurs supplices; en ce jour, s'allumeront pour eux des feux éternels; en ce jour, la fureur et le désespoir s'empareront de leur âme : et ce ver qui ne meurt point enfoncera dans leur cœur ses dents dévorantes, venimeuses, sans jamais lâcher prise.

Ah! mes frères, allons au temple avec Siméon, prenons Jésus entre nos bras, donnons-lui un baiser religieux, embrassons-le de tout notre cœur. Un homme de bien ne sera pas étonné dans les approches de la mort : son âme ne tient presque plus à rien; elle est déjà comme détachée de ce corps mortel : autant qu'il a dompté de passions, autant a-t-il rompu de liens : l'usage de la pénitence et de la sainte mortification l'a déjà comme désaccoutumé de son corps et de ses sens; et quand il verra arriver la mort, il lui tendra de bon cœur les bras, il lui montrera lui-même l'endroit où il faut qu'elle frappe son dernier coup. O mort! lui dira-t-il, je ne te nommerai ni cruelle ni inexorable : tu ne m'ôteras aucun des biens que j'aime, tu me délivreras de ce corps mortel. O mort, je t'en remercie : il y a déjà tant d'années que je travaille moi-même à m'en détacher et à secouer ce fardeau! Tu ne troubles donc pas mes desseins; mais tu les accomplis : tu n'interromps pas mon ouvrage, mais plutôt tu y vas mettre la dernière main. Achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à mon maître : *Nunc dimittis!* Que ne devons-nous pas faire pour mourir en cette paix! O que nous puissions mourir de la mort des justes, pour y trouver le repos que tous les plaisirs de la vie ne

[1] *Ps.* CXLV, 3.

peuvent pas nous donner; et afin que fermant les yeux à tout ce qui se passe nous commencions à les ouvrir à ce qui demeure, et que nous le possédions éternellement avec le Père, le Fils, et le saint-Esprit!

AUTRE CONCLUSION

DU MÊME SERMON *.

Hélas! quel objet funeste mais quel exemple admirable se présente ici à mon esprit! Me sera-t-il permis en ce lieu de toucher à des plaies encore toutes récentes, et de renouveler les justes douleurs des premières personnes du monde? Grande et auguste reine que le ciel vient d'enlever à la terre, et qui causez à tout l'univers un deuil si grand et si véritable, ce sont ces fortes pensées, c'est cette attache immuable à la souveraine volonté de Dieu, qui nous a fait voir ce miracle, et d'égalité dans votre vie, et de constance inimitable dans votre mort. Quels troubles, quels mouvements, quels accidents imprévus ont jamais été capables de l'ébranler, ni d'étonner sa grande âme? Ne craignons pas de jeter un moment la vue sur nos dissensions passées, puisque la fermeté inébranlable de cette princesse a tellement soutenu l'effort de cette tempête, que nous pouvons maintenant nous en souvenir sans crainte. Quand il plut à Dieu de changer en tant de maux les longues prospérités de sa sage et glorieuse régence, fut-elle abattue par ce changement? au contraire ne la vit-on pas toujours ferme, toujours invincible, fléchissant quelquefois par prudence, mais incapable de rien relâcher des grands intérêts de l'État, et attachée immuablement à conserver le sacré dépôt de l'autorité royale, unique appui du repos public, qu'elle a remise enfin tout entière entre les mains victorieuses d'un fils qui sait la maintenir avec tant de force? C'est sa foi, c'est sa piété, c'est son abandon aux ordres de Dieu, qui animait son courage; et c'est cette même foi et ce même abandon à la providence, qui, la soutenant toujours malgré ses douleurs cruelles jusques entre les bras de la mort, lui a si bien conservé parmi les sanglots de tout le monde, et parmi les cris déplorables de ses chers et illustres enfants, cette force, cette constance, cette égalité qui n'a pas moins étonné qu'attendri tous les spectateurs.

O vie illustre, ô vie glorieuse et éternellement mémorable! mais ô vie trop courte, trop tôt précipitée! Quoi donc! nous ne verrons plus que dans une reine ce noble amas de vertus que nous admirions en deux! Quoi! cette bonté, quoi! cette clémence, quoi! tant de douceur parmi tant de majesté; quoi! ce cœur si grand et vraiment royal, ces charités infinies, ces tendres compassions pour les misères publiques et particulières; enfin, toutes les autres rares et incomparables qualités de la grande Anne d'Autriche ne seront plus qu'un exemple et un ornement de l'histoire! qui nous a si tôt enlevé cette reine que nous ne voyions point vieillir, et que les années ne changeaient pas? comment cette merveilleuse constitution est-elle devenue si soudainement la proie de la mort? d'où est sorti ce venin? en quelle partie de ce corps si bien composé était caché le foyer de cette humeur malfaisante dont l'opiniâtre malignité a triomphé des soins, et de l'art, et des vœux de tout le monde? que nous ne sommes rien! ô que la force et l'embonpoint ne sont que des noms trompeurs! Car que sert d'avoir sur le visage tant de santé et tant de vie, si cependant la corruption nous gagne au dedans, si elle attend, pour ainsi dire, à se déclarer, qu'elle se soit emparée du principe de la vie; si, s'étant rendue invincible, elle sort enfin tout à coup avec furie de ses embûches secrètes et impénétrables, pour achever de nous accabler? C'est ainsi que nous avons perdu cette grande reine, qui devait illustrer ce siècle entier; et maintenant étant arrivée au séjour de l'éternité, elle n'est plus suivie que de ses œuvres; et de toute cette grandeur, il ne lui en reste qu'un plus grand compte.

Et nunc reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram[1] : « Ouvrez les yeux, arbitres « du monde; entendez, juges de la terre. » Celui qui est le maître de votre vie, l'est-il moins de votre grandeur? celui qui dispose de votre personne, dispose-t-il moins de votre fortune? Et si ces têtes illustres sont si fort sujettes, nous, faibles particuliers, que pensons-nous faire, et combien devons-nous être sous la main de Dieu, et dépendants de ses ordres? Car sur quoi se peut assurer notre prudence tremblante? que tenons-nous de certain? quel fondement a notre vie? quel appui a notre fortune? et quand tout l'état présent serait tranquille, qui nous garantira l'avenir ? seront-ce les devins et les astrologues? Que je me ris de la vanité de ces faiseurs de pronostics, qui menacent qui il leur plaît, et nous

* Ce morceau forme dans le manuscrit un hors-d'œuvre ajouté après coup, pour appliquer le sermon à la circonstance de la mort de la reine mère. Dans ce plan, l'auteur devait retrancher de son discours, depuis ces mots de la page 251, *Mais, mes frères, imitons en tout ce saint homme*, jusqu'à la fin, pour y substituer cette péroraison. (*Édit. de Déforis.*)

[1] *Ps.* II, 10.

font à leur gré des années fatales! esprits turbulents et inquiets, amoureux des changements et des nouveautés, qui, ne trouvant rien à remuer dans la terre, semblent vouloir nouer avec les astres des intelligences secrètes, pour troubler et agiter le monde. Moquons-nous de ces vanités. Je veux qu'un homme de bien pense toujours favorablement de la fortune publique : et du moins n'avons-nous pas à craindre les astres. Non, non, le bonheur et le malheur de la vie humaine n'est pas envoyé à l'aveugle par des influences naturelles; mais dispensé avec choix par les ordres d'une sagesse et d'une justice cachée, qui punit comme il lui plaît les péchés des hommes. Ne craignons donc pas les astres; mais, mes frères, craignons nos péchés. Croyons que le grand pape saint Grégoire parlait à nous, quand il a dit ces belles paroles : *Peccata nostra barbaricis viribus sociamus; et culpa nostra hostium gladios exacuit, quæ reipublicæ vires gravat*[1] : Ne voyez-vous pas, dit-il, que l'État gémit sous le poids de nos péchés; et que joignant nos crimes aux forces des ennemis, c'est nous seuls peut-être qui allons faire pencher la balance? Quand deux grands peuples se font la guerre, Dieu veut assurément se venger de l'un, et souvent de tous les deux; mais de savoir par où il veut commencer, c'est ce qui passe de bien loin la portée des hommes. Nous savons qu'il a souvent commencé par les étrangers, et aussi il est écrit que souvent « le « jugement commence par sa maison : » *Tempus est ut judicium incipiat a domo Dei*[2]. Celui qui réussit le premier n'est pas plus en sûreté que l'autre, parce que son tour viendra au temps ordonné. Dieu châtie les uns par les autres, et il châtie ordinairement ceux par lesquels il châtie les autres. Nabuchodonosor est son serviteur pour exercer ses vengeances, le même est son ennemi pour recevoir les coups de sa justice. Prenons donc garde, mes frères, de ne mettre pas Dieu contre nous; et infidèles à notre patrie et à notre prince, ne nous joignons pas à nos ennemis, et ne les fortifions pas par nos crimes. Faisons la volonté de Dieu, et après il fera la nôtre : il nous protégera dans le temps, et nous couronnera dans l'éternité; où nous conduise, etc.

[1] Lib. v, *Ep.* xx, *ad Mauric.* t. II, col. 747.
[2] I. *Petr.* IV, 17.

TROISIÈME SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Explication des trois cérémonies de la purification. Modestie incomparable de Marie. Sentiments de Jésus dans son oblation. Dispositions pour une sainte communion, ses fruits et ses effets désirables.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini; .... et ut darent hostiam secundum quod dictum est in lege Domini, par turturum aut duos pullos columbarum.

Le temps de sa purification étant accompli selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur ... et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes. Luc. II, 22, 24.

Ce que nous appelons la purification de la sainte Vierge enferme sous un nom commun trois cérémonies différentes de la loi ancienne, que le Fils de Dieu a voulu subir aujourd'hui, ou en sa personne, ou en celle de sa sainte mère, non sans quelque profond conseil de la Providence divine. Elles sont toutes trois très-manifestement distinguées dans notre évangile, comme vous l'aurez pu observer dans le texte que j'ai rapporté exprès tout entier. Or afin de vous dire en quoi consistaient ces cérémonies, il faut remarquer que selon la loi toutes les femmes accouchées étaient réputées immondes : d'où vient que Dieu leur ordonnait deux choses. Premièrement il les obligeait de se tenir quelque temps retirées et du sanctuaire et même de la conversation des hommes : puis, ce temps étant expiré, elles se venaient présenter à la porte du tabernacle, afin d'être purgées par un certain genre de sacrifice ordonné spécialement pour cela. Cette retraite et ce sacrifice sont les deux premières cérémonies, ou plutôt ce sont deux parties de la même cérémonie; lesquelles l'une et l'autre ne regardaient principalement que la mère, et se faisaient pour tous les enfants nouvellement nés, de quelque sexe et condition qu'ils pussent être, ainsi qu'il est écrit dans le douzième chapitre du Lévitique. Quant à la troisième cérémonie, elle ne s'observait que pour les mâles, et parmi les mâles n'était que pour les aînés, que les parents étaient obligés de venir présenter à Dieu devant ses autels, et ensuite les rachetaient par quelque somme d'argent; témoignant par là que tous leurs aînés étaient singulièrement du domaine de Dieu, et qu'ils ne les retenait que par une espèce d'engagement : c'est ce que Dieu commande à son peuple en l'Exode, chapitre douzième. Dans ces trois

cérémonies consiste, à mon avis, tout le mystère de cette fête; ce qui m'a fait résoudre de vous les expliquer familièrement dans le même ordre que je les ai rapportées. J'espère que le récit d'une histoire si mémorable, telle qu'est celle qui nous est aujourd'hui représentée dans notre évangile, jointe à quelques briéves réflexions que je tâcherai d'y ajouter avec l'assistance divine, fournira un pieux entretien à vos dévotions : et je pense en vérité, mes très-chères sœurs, qu'il serait difficile de proposer à votre foi un plus beau spectacle.

Et pour commencer, j'avance deux choses très-assurées : la première que la loi de la purification présupposait que la femme eût conçu à la façon ordinaire, parce qu'elle est couchée en ces termes : ***Mulier si suscepto semine pepererit masculum***[1]; où il est [clair] que le législateur a voulu toucher la source de la corruption qui se trouve dans les enfantements ordinaires : autrement ce mot, ***suscepto semine***, serait inutile et ne rendrait aucun sens. La loi donc de la purification parlait de celles qui enfantent selon les ordres communs de la nature. Je dis en second lieu que la raison de la loi étant telle que nous la venons de dire, après les saints Pères, elle ne regardait en aucune façon la très-heureuse Marie, ne s'étant rien passé en elle dont son intégrité pût rougir. Vous le savez, mes très-chères sœurs, que son fils bien-aimé étant descendu dans ses entrailles très-chastes tout ainsi qu'une douce rosée, il en était sorti comme une fleur de sa tige, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de son passage. D'où je conclus que si elle était obligée à la loi de la purification, c'était seulement à cause de la coutume, et de l'ordre qui ne doit point être changé pour une rencontre particulière. Et en effet le cas était si fort extraordinaire, qu'il semblait n'être pas suffisant pour apporter une exception à une loi générale.

Or ce n'est pas mon dessein d'examiner ici cette question, mais seulement de vous faire admirer la vertu de la sainte Vierge : en ce que sachant très-bien l'opinion que l'on aurait d'elle, et qu'il n'y aurait personne qui s'imaginât qu'elle eût ni conçu ni enfanté autrement que les autres mères, elle ne s'est point avisée de découvrir à personne le secret mystère de sa grossesse. Au contraire elle a bien le courage de confirmer un sentiment si préjudiciable à sa virginité, subissant sans se déclarer une loi qui, comme nous l'avons dit, en présupposait la perte. Et je prétends que ce silence est une marque certaine d'une retenue extraordinaire et d'une modestie incomparable. Qu'ainsi ne soit, vous savez que celles de son sexe qui sont soigneuses de garder leur virginité mettent leur point d'honneur à faire connaître qu'elle est entière et sans tache; et quelquefois c'est la seule chose en laquelle elles avoueront franchement qu'elles recherchent la réputation. Cela étant ainsi, je vous prie de considérer que vous ne persuaderez jamais à un gentilhomme, qui se pique d'honneur, de faire quelque action dont on puisse soupçonner en lui de la lâcheté. Or il est certain qu'une vierge est touchée beaucoup plus au vif lorsque quelque rencontre l'oblige à donner sujet de croire qu'elle ait perdu sa virginité, pour laquelle elle a un sentiment délicat au dernier point. Ce qui me fait admirer la vertu de la sainte Vierge, qui ne craint pas d'observer une cérémonie qui semblait si injurieuse à sa très-pure virginité; qui ayant moins besoin d'être purifiée que les rayons du soleil, obéit comme les autres à la loi de la purification, et offre avec tant de simplicité le sacrifice pour le péché, c'est-à-dire, pour les immondices légales qu'elle n'avait nullement contractées; et qui par cette obéissance confirme la créance commune qu'elle avait conçu comme les autres femmes, bien loin de désabuser le monde dans une rencontre qui semblait si pressante, et de faire connaître aux hommes ce qui s'était accompli en elle par l'opération de l'Esprit de Dieu.

Certes il faut l'avouer, mes très-chères sœurs, cela est du tout admirable; surtout la très-heureuse Vierge ayant de son côté, si elle eût voulu se découvrir, premièrement la vérité qui est si forte, et après l'innocence de ses mœurs qui n'appréhendait aucune recherche; puis sa grande sincérité à laquelle les gens de bien eussent eu peine de refuser leur créance, et enfin un témoignage irréprochable en la personne de son mari, qui avec sa bonté et naïveté ordinaire eût dit qu'il était vrai que sa femme était très-chaste, et qu'il en avait été averti de la part de Dieu. Et cependant nous ne lisons pas qu'elle en ait jamais parlé : au contraire nous voyons son grand silence expressément remarqué dans les saintes Lettres. Une seule fois seulement sa joie éclata, lorsque sollicitée par la prophétie de la bonne Élisabeth sa cousine, qui la proclamait bienheureuse, elle lui déchargea son cœur, et se sentant obligée de rendre hautement ses actions de grâces à la divine bonté, elle chante dans l'épanchement de son âme que le Tout-Puissant a fait en elle des choses très-grandes[1]. Partout ailleurs elle écoute, elle remarque, elle médite, elle repasse en son cœur; mais elle ne parle jamais.

Ce qui me surprend davantage, c'est qu'elle

[1] *Levit.* XII, 2.

[1] *Luc.* I, 49.

seule garde le silence, pendant que tous les autres s'occupent à parler de son fils. Que ne dit pas aujourd'hui le bon Siméon, et à qui ne donnerait-il pas envie d'exprimer toutes ses pensées touchant cet aimable enfant qui fait aujourd'hui toute sa joie, toute son espérance, tout son entretien? Marie se contente d'admirer à part soi les choses extraordinaires qui se disaient de son fils, ainsi que l'évangéliste le remarque fort expressément. Non pas qu'elle en fût surprise, comme si elle eût ignoré quel il devait être, elle à qui l'ange avait dit si nettement qu'il serait appelé le Fils du Très-haut, et qu'il siégerait à jamais sur le trône de David son père. Et certes vous jugez bien qu'il n'est pas croyable qu'elle ait oublié les paroles de l'ange, elle dont il est écrit qu'elle retenait si soigneusement celles des bergers. Et quand il n'y aurait eu que la manière admirable par laquelle elle l'avait conçu, car du moins ne lui peut-on pas dénier cette connaissance, le moyen de s'en taire à moins que d'avoir la vertu et la retenue de Marie?

Mais certes il fallait qu'elle se fît voir par ses actions si soumises, la mère de celui qui après sa glorieuse transfiguration dit à ses disciples : « Gardez-vous bien de parler de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme « soit ressuscité [1]. » Et il y a dans son Évangile beaucoup d'autres paroles qui sont dites en ce même sens, par lesquelles nous connaissons que le Fils de Dieu, qui a daigné témoigner quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix : « J'ai, dit-il [2], à être baptisé d'un baptême, et « comment suis-je pressé en moi-même jusqu'à « ce qu'il soit accompli! » Lui donc, qui a témoigné quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix, n'a jamais fait [paraître] le moindre désir de la manifestation de son nom, attendant le temps préfix marqué précisément par la Providence divine. C'était lui, c'était lui, chères sœurs, qui donnait ce sentiment à sa sainte mère, afin de faire voir qu'elle était animée de son même Esprit. Ainsi elle jouit seule avec Dieu d'une si grande joie, sans la partager qu'avec ceux à qui il plaît au Saint-Esprit de la révéler. Elle attend que Dieu découvre cette merveille lorsqu'il sera expédient pour la gloire de son saint nom. Elle est vierge, Dieu le sait, Jésus son cher fils le sait, ce lui est assez. O silence! ô retenue! ô âme parfaitement satisfaite de Dieu seul et du témoignage de sa conscience! Une mère si éclairée, se contenter d'être au nombre des écoutants au sujet de son fils unique; ne parler pas même des choses où sa virginité qui lui est si chère

[1] *Matth.* XVII, 9.
[2] *Luc.* XII, 50.

semble intéressée, laisser croire au monde tout ce qu'il voudra et tout ce que Dieu permettra qu'il croie, cacher une si grande gloire et modérer ses paroles dans une joie qui devait être si excessive! Sauveur Jésus, Dieu caché, qui ne faites paraître à nos yeux que votre faiblesse, qui avez inspiré cette humilité si profonde à la bienheureuse Marie votre mère, faites-nous goûter vos douceurs en simplicité; vous seul contentez nos désirs, vous seul soyez suffisant à nos âmes.

La seconde cérémonie consistait en un certain genre de sacrifice, comme je vous le rapportais au commencement de ce discours. Or Dieu avait ordonné en cette rencontre différentes sortes de victimes, qui pouvaient être offertes légitimement. « On offrira, dit-il [1], un agneau d'un an « avec une tourterelle ou un pigeonneau. Que si « vous ne pouvez offrir un agneau, ajoute le Seigneur, si vous n'en avez pas le moyen, vous « offrirez deux pigeonneaux ou une paire de tourterelles. » Par où vous voyez que l'on pouvait suppléer au défaut de l'agneau par les pigeonneaux ou la tourterelle; et cela se faisait ordinairement par les pauvres, pour lesquels la loi semble avoir donné ce choix des victimes : les pigeonneaux et les tourterelles, c'était le sacrifice des pauvres. Maintenant souffrez que je vous demande quelle victime vous pensez que l'on ait offerte pour le Roi du ciel. Écoutez, je vous prie, l'évangéliste saint Luc : Ils offrirent, pour lui, dit-il, une paire de tourterelles, ou deux pigeonneaux. Une paire de tourterelles, ou deux pigeonneaux : mais lequel des deux, saint évangéliste? Pourquoi cette alternative? Est-ce ainsi que vous racontez une chose faite? Pénétrons, s'il vous plaît, son dessein : tout ceci n'est pas sans mystère. Certes l'intention de l'évangéliste n'est pas de nous rapporter précisément laquelle victime en particulier a été offerte, puisqu'il nous donne cette alternative : deux pigeonneaux, ou une paire de tourterelles. Ce n'est pas aussi son dessein de faire une énumération de toutes les choses qui pouvaient être offertes en cette cérémonie selon les termes de la loi de Dieu, puisqu'il ne parle point de l'agneau. Quelle peut donc être sa pensée? est-ce point qu'il nous veut faire entendre que c'eût été hors de propos qu'on eût offert un agneau en ce même temps, où l'on apportait dans le temple le vrai agneau de Dieu qui venait effacer les péchés du monde? ou bien n'est-ce pas plutôt que l'évangéliste nous fait entendre, qu'il n'est pas nécessaire que nous sachions quelle a été précisément la victime offerte pour notre Sauveur; pourvu que nous connaissions que le sacrifice

[1] *Levit.* XII, 6, 8.

quel qu'il ait été, était le sacrifice des pauvres : *par turturum, aut duos pullos columbarum* [1] ?

Chères sœurs, qui poussées de l'Esprit de Dieu avez généreusement renoncé à tous les biens et même à toutes les espérances du monde, réjouissez-vous en Notre-Seigneur. Jamais y eut-il homme plus pauvre que le Sauveur? son père gagnait sa vie par le travail de ses mains et par l'exercice d'un art mécanique : lui-même il n'avait rien en ce monde, pas même une pauvre retraite ni de quoi appuyer sa tête. Certes les historiens remarquent que souvent à la nativité des grands personnages, il s'est vu des choses qui ont servi de présages de ce qu'ils devaient être pendant la vie. Ne nous rapporte-t-on pas qu'on a vu fondre des aigles ou sur la chambre ou sur le berceau de ceux qui devaient être un jour empereurs? Et on raconte de saint Ambroise et de quelques autres, qu'un essaim d'abeilles s'était reposé innocemment sur leurs lèvres, pour signifier la douceur de leur éloquence. O épouses de Jésus-Christ! dans ces dernières fêtes que nous avons célébrées, que nous avons vu de présages de l'extrême pauvreté dans laquelle Jésus devait vivre! Quel est l'enfant si misérable dont les parents n'aient pas du moins quelque chétive demeure, où ils puissent le mettre à couvert des injures de l'air au moment qu'il vient au monde? Jésus, rebuté de tout le monde, est plutôt, ce semble, exposé, que né dans une étable. Ainsi il naquit, ainsi il vécut, ainsi il mourut. Il a choisi le genre de mort où on est le plus dépouillé, et nu qu'il était à la croix il voyait ces avares et impitoyables soldats qui partageaient ses vêtements et jouaient à trois dés jusqu'à sa tunique mystérieuse. Ne fut-il pas enterré dans un sépulcre emprunté? et les draps dans lesquels son saint corps fut enseveli, les parfums desquels il fut embaumé, furent les dernières aumônes de ses amis. De sorte que pour ne se point démentir dans cette action, qui était comme vous le verrez tout à l'heure une représentation de sa mort, il veut que l'on offre pour lui le sacrifice des pauvres, une paire de pigeonneaux ou deux tourterelles. O Roi de gloire, « qui étant si riche par la condi« tion de votre nature, vous êtes fait pauvre pour « l'amour de nous, afin de nous enrichir par vo« tre abondance [2]; » inspirez dans nos cœurs un généreux mépris de toutes ces choses que les mortels aveugles appellent des biens, et faites-nous trouver dans le ciel cet unique et inépuisable trésor que vous nous avez acquis au prix de votre sang par votre ineffable miséricorde.

[1] *Luc.* II, 24.
[2] II. *Cor.* VIII,

Nous lisons deux raisons dans l'Exode, pour lesquelles Dieu ordonnait que les premiers-nés lui fussent offerts. De ces deux raisons je prendrai seulement celle qui sera la plus convenable au mystère que nous traitons, à laquelle je vous prie de vous rendre un peu attentifs. Dieu pour faire voir qu'il était le maître de toutes choses, avait accoutumé d'en exiger les prémices comme une espèce de tribut et de redevance. Ainsi voyons-nous que les prémices des fruits lui sont offertes, en témoignage que nous ne les avons que de sa seule munificence. Pour cela il demandait tout ce qui naissait le premier, tant parmi les hommes que parmi les animaux, se déclarant maître de tout. D'où vient qu'après ces mots par lesquels il ordonne, en l'Exode, que tous les premiers-nés lui soient consacrés : *Sanctifica mihi omne primogenitum... tam de hominibus quam de jumentis* [1], il ajoute incontinent la raison : car tout est à moi. « Sanctifiez-moi, dit-il, tous les « premiers-nés, tant parmi les hommes que parmi « les animaux; car tout est à moi, » *mea sunt enim omnia.* Et il exigeait ce tribut particulièrement à l'égard des hommes, pour se faire reconnaître le chef de toutes les familles d'Israël; et afin qu'en la personne des aînés, qui représentent la tige de la maison, tous les autres enfants fussent dévoués à son service. De sorte que par cette offrande les aînés étaient séparés des choses communes et profanes, et passaient au rang des saintes et des consacrées. C'est pourquoi la loi est prononcée en ces termes : *Separabis omne quod aperit vulvam Domino* [2] : « Vous sé« parerez tous les premiers-nés au Seigneur. »

Et c'est en ce lieu que je puis me servir des paroles du grave Tertullien et appeler avec lui le Sauveur Jésus l'Illuminateur des antiquités [3], qui n'ont été établies que pour signifier ses mystères. Car quel autre est plus sanctifié au Seigneur que le Fils de Dieu, dont la mère a été remplie de la vertu du Très-Haut? d'où l'ange concluait que ce qui naîtrait d'elle serait « saint [4]. » Et voici qu'étant « le premier-né de toutes les créatures, » ainsi que l'appelle saint Paul [5], et étant de plus les prémices du genre humain, on le vient aujourd'hui offrir à Dieu devant ses autels, pour protester qu'en lui seul nous sommes tous sanctifiés et renouvelés, et que par lui seul nous appartenons au Père éternel, et avons accès à l'autel de sa miséricorde. Ce qui lui fait dire à lui-même : *Ego pro eis sanctifico meipsum* [6] : « Mon Père, je

[1] *Exod.* XIII, 2.
[2] *Ibid.* 12.
[3] *Adv. Marcion.* lib. IV, n° 40.
[4] *Luc.* I, 35.
[5] *Colos.* I, 15.
[6] *Joan.* XVII, 19.

« me consacre pour eux : » afin d'accomplir cette prophétie qui avait promis à nos pères qu'en lui toutes les nations seraient bénites [1], c'est-à-dire, sanctifiées et consacrées à la Majesté divine. Telles sont les prérogatives de son droit d'aînesse, telles sont les obligations que nous avons à ce pieux aîné, c'est-à-dire, au sauveur Jésus, qui s'est immolé pour l'amour de nous.

Et à ce propos je vous prie de considérer les paroles que l'apôtre fait dire à Notre-Seigneur dans son épître aux Hébreux, chapitre dixième; elles sont tirées du psaume trente-neuvième, dont voici les propres termes cités par l'apôtre : *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt; tunc dixi : Ecce venio* [2] : « Les holocaustes et les « sacrifices pour le péché ne vous ont pas plu, ô « mon Père! alors je me suis offert, j'ai dit : J'irai « moi-même, afin d'exécuter votre volonté; » c'est-à-dire, comme l'entend l'apôtre, l'ouvrage de notre salut. Ne vous semble-t-il pas, chères sœurs, que ces paroles ne sont faites que pour cette cérémonie? Saint Paul les fait dire à Notre-Seigneur en entrant au monde : *Ingrediens mundum dixit* [3]. Or le Fils de Dieu n'avait que six semaines, lorsqu'on le vint offrir à Dieu dans son temple; de sorte qu'il ne faisait à proprement parler que d'entrer au monde. Et selon cette doctrine je me représente aujourd'hui le sauveur Jésus, à même temps qu'on l'offre au Père éternel, prendre déjà la place de toutes les victimes anciennes, afin de nous consommer à jamais par l'unité de son sacrifice : tellement que cette cérémonie était comme un préparatif de sa passion. Jésus-Christ dans sa tendre enfance méditait le dessein laborieux de notre rédemption, et déjà par avance se destinait à la croix. Si je me suis bien fait entendre, mes très-chères sœurs, vous avez vu un rapport merveilleux des anciennes cérémonies que le Fils de Dieu subit aujourd'hui avec les mystères de notre salut.

Mais après avoir vu les sentiments de notre Sauveur dans cette mystérieuse journée; si vous aviez peut-être une sainte curiosité de savoir de quoi s'entretenait la bienheureuse Marie, je tâcherai de vous en donner quelque éclaircissement par une considération très-solide. Toutes les cérémonies des Juifs leur étaient données en figures de ce qui se devait accomplir en Notre-Seigneur; et bien qu'elles fussent différentes les unes des autres, toutefois elles ne contenaient qu'un seul Jésus-Christ. Ceux qui étaient grossiers et charnels n'en considéraient que l'extérieur, sans en pénétrer le sens. Mais les spirituels et les éclairés, à travers des ombres et des figures externes, contemplaient intérieurement par une lumière céleste les mystères du sauveur Jésus. Par exemple dans la manne ils se nourrissaient de la parole éternelle du Père, faite chair pour l'amour de nous; vrai pain des anges et des hommes; et leur foi leur faisait voir dans leurs sacrifices sanglants la mort violente du Fils de Dieu pour l'expiation de nos crimes. Que si les Juifs éclairés entendaient en un sens spirituel ce qu'ils célébraient corporellement; à plus forte raison la très-heureuse Marie ayant le Sauveur entre ses bras et l'offrant de ses propres mains au Père éternel, faisait cette cérémonie en esprit : c'est-à-dire, joignait son intention à ce que représentait la figure externe, c'est-à-dire, l'oblation sainte du Sauveur pour tout le genre humain racheté miséricordieusement par sa mort, ainsi que je vous le représentais tout à l'heure. Ce qui me fait dire, et ce n'est point une méditation creuse et imaginaire, que de même que la sainte Vierge, au jour de l'Annonciation, donna son consentement à l'incarnation du Messie, qui était le sujet de l'ambassade de l'ange; de même elle ratifia, pour ainsi dire, en ce jour le traité de sa passion : puisque ce jour en était une figure et comme un premier préparatif. Et ce qui confirme cette pensée, ce sont les paroles de Siméon. Car comme en cette sainte journée son esprit devait être occupé de la passion de son fils; pour cela il est arrivé non sans un ordre secret de la Providence, que Siméon après avoir dit en fort peu de mots tant de choses de Notre-Seigneur, adressant la parole à sa sainte mère, ne l'entretient que des étranges contradictions dont son fils sera traversé, et des douleurs amères dont son âme sera percée à cause de lui. « Celui-ci, dit-il [1], « est établi comme un signe auquel on contredira; « et votre âme, ô mère, sera percée d'un glaive. » Où vous devez remarquer la résignation la plus parfaite à la volonté divine, dont jamais vous ayez ouï parler. Car la sainte Vierge entendant une prophétie si lugubre, et en cela plus terrible, que, n'énonçant rien en particulier, elle laissait appréhender toutes choses, elle ne s'informe point quels seront donc ces accidents si étranges que ce bon vieillard lui prédit; mais s'étant une bonne fois abandonnée entre les mains de Dieu, elle se soumet de bon cœur, sans s'en enquérir, à ce qu'il lui plaira ordonner de son fils et d'elle. Voilà comme la sainte Vierge unissant son intention a celle de son cher fils, se dévouait avec lui à la Majesté divine.

C'est ici, c'est ici, chrétiens *, à propos de cette

[1] *Genes.* XXII, 18.
[2] *Hebr.* X, 6, 7
[3] *Ibid.*

[1] *Luc.* II, 34.
* Ce morceau a été fait séparément par l'auteur, pour adapter son sermon à la cérémonie dont il parle. Et il est clair que

offrande parfaite, que je vous veux sommer de votre parole, et vous faire souvenir de ce que vous avez fait devant ces autels. Lorsque vous avez été aggrégés à la confrérie, n'avez-vous pas protesté solennellement que vous réformeriez votre vie? Or en vain faisons-nous de si magnifiques promesses, en vain nous mettons-nous sous la protection de Marie, en vain la prenons-nous pour notre exemplaire, en vain nous assemblons-nous pour écouter la parole de Dieu, si on voit toujours les mêmes déréglements dans nos mœurs. C'est pourquoi aujourd'hui que la très-innocente Marie présente son fils à Dieu, qu'elle se dédie d'elle-même à sa majesté, servons-nous d'une occasion si favorable; et renouvelant tout ce que nous avons jamais fait de bonnes résolutions, dévouons-nous pour toujours au service de Dieu notre Père. Mais je ne m'aperçois pas que ce discours est trop long, et que je dois quelques paroles d'exhortation à ceux qui, invités par la solennité de demain, désirent participer à nos redoutables mystères.

Chrétiens, si vous désirez faire une sainte communion; tel qu'était Siméon lorsqu'il embrassa Notre-Seigneur dans le temple, tels devez-vous être, approchant de la sainte table. Le saint homme avait une telle passion pour notre Sauveur, qu'il ne pensait jour et nuit à autre chose qu'à lui : et bien qu'il ne fût pas encore venu au monde; comme sa foi le lui montrait dans les prophéties, il attachait toutes ses affections à ce doux objet. Ce violent amour produisait en lui deux mouvements très-puissants : l'un était un ardent désir de voir bientôt luire au monde la consolation d'Israël; et l'autre, une ferme espérance que toutes choses seraient rétablies par son arrivée : *Expectabat redemptionem Israel*[1]. Le saint vieillard soupirait donc sans cesse après le Sauveur; et parmi la véhémence de ses désirs, l'Esprit de Dieu, qui les lui avait inspirés, lui fit concevoir en son âme une certaine créance qu'il ne mourrait point sans le voir. Depuis ce temps-là chaque jour redoublait ses saintes ardeurs; et peut-être n'y avait-il plus que son amour et son espérance qui soutînt ses membres cassés, et qui animât sa décrépite vieillesse Tels devez-vous être, si vous voulez dignement recevoir le sacrement adorable. Soyez embrasés d'un tendre et ardent amour pour le Fils de Dieu, qui vous fasse établir en lui toute l'espérance de votre cœur; que votre âme soit enflammée d'une sainte avidité de vous rassasier de cette viande céleste, que le Père éternel nous a préparée en son Fils. Car y a-t-il chose au monde plus désirable que de jouir du corps et du sang de Notre-Seigneur, et du prix de notre salut; que de communiquer à sa passion ; que de tirer de sa sainte chair, autrefois pour nous déchirée, une nourriture solide par la méditation de sa mort; que de recevoir, par l'attouchement de cette chair vivifiante, et l'abondance du Saint-Esprit, et les semences d'immortalité; que d'être transformés en lui par un miracle d'amour? Poussés de cet aimable désir, venez en esprit dans le temple ainsi que le bon Siméon : *Et venit in spiritu in templum*[1]. Que ce ne soit ni par coutume, ni pour tromper le monde par quelques froides grimaces; mais venez comme le malade au reremède, comme le mort à la vie, comme un amant passionné à l'objet de ses affections : venez boire à longs traits et avec une soif ardente cette eau admirable qui jaillit à la vie éternelle. Et lorsqu'on vous présentera ce pain céleste, goûtez à part vous combien le Sauveur est doux; qu'un extrême transport d'amour vous faisant oublier de vous-même, vous attache et vous colle au Seigneur Jésus. C'est là qu'il faut savourer cette viande délicieuse en silence et en repos. Regardez le bon Siméon; comme l'évangéliste nous distingue ses actions, et comme il sait saintement ménager sa joie. Il le prend entre ses bras, dit saint Luc, il bénit Dieu, et enfin il éclate en action de grâces : *Suscepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum, et ait*[2]. Mais devant que de parler, que de regards amoureux ! que d'ardents baisers ! quelle abondance de larmes ! il faut donc, avant toutes choses, que votre âme se fonde en joie : jouissez du baiser du Sauveur, c'est le même que Siméon embrassa; et s'il se cache à vos yeux, il se montre à votre foi : et le même qui a dit à ses disciples : Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez[3] ! a dit aussi pour notre consolation : Bienheureux ceux qui croient et qui ne voient point[4] ! Après que votre âme s'épanouisse et se décharge, à la bonne heure, en hymnes et en cantiques; que tous vos sens disent : O Seigneur, qui est semblable à vous[5] ? et que ce sentiment pénètre jusques à la moelle de vos os. Ensuite entrez, à l'exemple de notre vieillard, dans un dégoût de la vie et de ses plaisirs, épris des charmes incompréhensibles d'une parfaite beauté : Envoyez-moi maintenant en paix, ô Seigneur ! *Nunc dimittis servum tuum in pace*[6].

Que vous dirai-je de cette divine paix que le

telle a été son intention, puisqu'il rappelle en tête de cette addition les cinq ou six dernières lignes qui la précèdent. (*Édit. de Déforis.*)

[1] *Luc.* II, 25.

[1] *Luc.* II, 27.
[2] *Ibid.* 28.
[3] *Ibid.* X, 23.
[4] *Joan.* XX, 29.
[5] *Ps.* XXXIV, 11.
[6] *Luc.* II, 29.

monde ne peut entendre, et qui est le propre effet de ce sacrement? qui ne voit que la paix est le fruit de la charité, qui lie, et tempère, et adoucit les esprits? Or n'est-ce pas ici le mystère de charité? car par le moyen de la sainte chair de Jésus nous nous unissons à la divinité qui en est inséparable, et notre société est avec Dieu et avec son Fils dans l'unité de l'Esprit[1]. Ayant donc la paix avec Dieu, quel calme et quelle aimable tranquillité dans nos âmes! C'est pourquoi songeons, chrétiens, en quelle société nous avons été appelés. Pensons que nos corps sont devenus et les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit. Ne les abandonnons point à nos passions brutales, qui comme des soldats aveugles et téméraires profanent les choses sacrées; mais conservons en pureté ces vaisseaux fragiles dans lesquels nous avons notre trésor[2]. Ne parlons désormais que Jésus, ne songeons que Jésus, ne méditons que Jésus : Jésus soit notre joie, nos délices, notre nourriture, notre amour, notre conseil, notre espérance en ce monde et notre couronne en l'autre. Sauveur Jésus, en qui nous sommes bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles; lorsque vous verrez demain vos enfants, surtout ceux qui sont associés à cette confrérie pour la gloire de votre nom : lors, dis-je, que vous les verrez rangés devant votre table attendant la nourriture céleste à laquelle vous les invitez, daignez leur donner votre sainte bénédiction par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie. *Amen**.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Les vertus de Marie, le plus bel ornement de son triomphe. L'amour divin, principe de sa mort. Nature et transport de son amour : de quelle sorte cet amour lui a donné le coup de la mort. Désirs que nous devons avoir de nous réunir à Jésus-Christ. Merveilles que la sainte virginité opère en Marie : effets de cette vertu dans les vierges chrétiennes. Comment l'humilité chrétienne semble-t-elle avoir dépouillé Marie de tous ses avantages, et les lui rend-elle tous éminemment. Prière à Marie pour nous obtenir cette vertu essentielle.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?

Qui est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé? Cant, VIII, 5.

Il y a un enchaînement admirable entre les mystères du christianisme; et celui que nous célébrons, a une liaison particulière avec l'incarnation du Verbe éternel. Car si la divine Marie a reçu autrefois le sauveur Jésus, il est juste que le Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie; et n'ayant pas dédaigné de descendre en elle, il doit ensuite l'élever à soi pour la faire entrer dans sa gloire. Il ne faut donc pas s'étonner, mes sœurs, si la bienheureuse Marie ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus à qui cette Vierge a donné la vie, la lui rend aujourd'hui par reconnaissance : et comme il appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique; quoiqu'il n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui en donner en échange une glorieuse. Ainsi ces deux mystères sont liés ensemble; et afin qu'il y ait un plus grand rapport, les anges interviennent dans l'un et dans l'autre, et se réjouissent aujourd'hui, avec Marie, de voir une si belle suite du mystère qu'ils ont annoncé. Joignons-nous, mes très-chères sœurs, à cette pompe sacrée : mêlons nos voix à celles des anges, pour louer la divine Vierge; et de peur de ravilir leurs divins cantiques par des paroles humaines, faisons retentir jusqu'au ciel celles qu'un ange même en a apportées : *Ave, Maria.*

Le ciel, aussi bien que la terre, a ses solennités et ses triomphes, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses spectacles; ou plutôt la terre usurpe ces noms, pour donner quelque éclat à ses vaines pompes : mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force, que dans les fêtes augustes de notre céleste patrie, la sainte et triomphante Jérusalem. Parmi ces solennités glorieuses, qui ont réjoui les saints anges et tous les esprits bienheureux; vous n'ignorez pas, mes sœurs, que celle que nous célébrons est l'une des plus illustres, et que sans doute l'exaltation de la sainte Vierge dans le trône que son fils lui destine doit faire l'un des plus beaux jours de l'éternité : si toutefois nous pouvons distinguer des jours dans cette éternité toujours permanente.

Pour vous expliquer les magnificences de cette célèbre entrée, je pourrais vous représenter le concours, les acclamations, les cantiques de réjouissance de tous les ordres des anges, et de toute la cour céleste : je pourrais encore m'élever plus haut, et vous faire voir la divine Vierge présentée par son divin fils devant le trône du Père pour y recevoir de sa main une couronne

---

[1] *Joan.* I, 3.
[2] I. *Thess.* IV, 4. II. *Cor.* IV, 7.
* D. Déforis a inséré ici mal à propos un Précis de sermon sur la Présentation de Jésus-Christ. Le manuscrit indique assez qu'il appartient à la Présentation de la sainte Vierge; et le texte le prouve évidemment. Nous l'avons placé ci-dessus sous ce titre. (*Édit. de Versailles.*)

de gloire immortelle; spectacle vraiment auguste, et qui ravit en admiration le ciel et la terre. Mais tout ce divin appareil passe de trop loin nos intelligences : et d'ailleurs comme le ministère que j'exerce m'oblige, en vous étalant des grandeurs, de vous chercher aussi des exemples, je me propose, mes sœurs, de vous faire paraître l'heureuse Marie suivie seulement de ses vertus, et toute resplendissante d'une suite si glorieuse. En effet, les vertus de cette Princesse, c'est ce qu'il y a de plus digne d'être regardé dans son entrée. Ses vertus en ont fait les préparatifs, ses vertus en font tout l'éclat, ses vertus en font la perfection. C'est ce que ce discours vous fera connaître; et afin que vous voyiez les choses plus distinctement, voici l'ordre que je me propose.

Pour faire entrer Marie dans sa gloire, il fallait la dépouiller, avant toutes choses, de cette misérable mortalité, comme d'un habit étranger : ensuite il a fallu parer son corps et son âme de l'immortalité glorieuse, comme d'un manteau royal et d'une robe triomphante : enfin, dans ce superbe appareil, il la fallait placer dans son trône, au-dessus des chérubins et des séraphins, et de toutes les créatures. C'est tout le mystère de cette journée; et je trouve que trois vertus de cette Princesse ont accompli tout ce grand ouvrage. S'il faut la tirer de ce corps de mort, l'amour divin fera cet office. La sainte virginité, toute pure et tout éclatante, est capable de répandre jusque sur sa chair la lumière d'immortalité, ainsi qu'une robe céleste : et après que ces deux vertus auront fait, en cette sorte, les préparatifs de cette entrée magnifique, l'humilité toute-puissante achèvera la cérémonie, en la plaçant dans son trône pour y être révérée éternellement par les anges. C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

La nature et la grâce concourent à établir immuablement la nécessité de mourir. C'est une loi de la nature, que tout ce qui est mortel doit le tribut à la mort; et la grâce n'a pas exempté les hommes de cette commune nécessité : parce que le Fils de Dieu s'étant proposé de ruiner la mort par la mort même, il a posé cette loi, qu'il faut passer par ses mains pour en échapper, qu'il faut entrer au tombeau pour en renaître, et enfin qu'il faut mourir une fois pour dépouiller entièrement la mortalité. Ainsi, cette pompe sacrée que je dois aujourd'hui vous représenter a dû prendre son commencement dans le trépas de la sainte Vierge. Et c'est une partie nécessaire du triomphe de cette Reine, de subir la loi de la mort; pour laisser entre ses bras, et dans son sein même, tout ce qu'elle avait de mortel.

Mais ne nous persuadons pas qu'en subissant cette loi commune elle ait dû aussi la subir d'une façon ordinaire; tout est surnaturel en Marie : un miracle lui a donné Jésus-Christ, un miracle lui doit rendre ce fils bien-aimé; et sa vie, pleine de merveilles, a dû enfin être terminée par une mort toute divine. Mais quel sera le principe de cette mort admirable et surnaturelle; chrétiens, ce sera l'amour maternel; l'amour divin fera cet ouvrage : c'est lui qui enlevera l'âme de Marie, et qui, rompant les liens du corps, qui l'empêchent de joindre son fils Jésus, réunira dans le ciel ce qui ne peut aussi bien être séparé sans une extrême violence. Pour bien entendre un si grand mystère il nous faut concevoir, avant toutes choses, selon notre médiocrité quelle est la nature de l'amour de la sainte Vierge, quelle est sa cause, quels sont ses transports, de quels traits il se sert, et quelles blessures il imprime au cœur.

Un saint évêque* nous a donné une grande idée de cet amour maternel, lorsqu'il a dit ces beaux mots : « Pour former l'amour de Marie, « deux amours se sont jointes en un : » *Duæ dilectiones in unam convenerunt, et ex duobus amoribus factus est amor unus.* Dites-moi, je vous prie, quel est ce mystère? que veut dire l'enchaînement de ces deux amours? Il l'explique par les paroles suivantes : « C'est, dit-il, que la « sainte Vierge rendait à son fils l'amour qu'elle « devait à un Dieu, et qu'elle rendait aussi à son « Dieu l'amour qu'elle devait à un fils : » *cum Virgo mater filio divinitatis amorem infunderet, et in Deo amorem nato exhiberet* [1]. Si vous entendez ces paroles, vous verrez qu'on ne pouvait rien penser de plus grand, ni de plus fort, ni de plus sublime, pour exprimer l'amour de la sainte Vierge : car ce saint évêque veut dire que la nature et la grâce concourent ensemble, pour faire, dans le cœur de Marie, des impressions plus profondes. Il n'est rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature donne pour un fils, et que celui que la grâce donne pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes dont l'on ne peut pénétrer le fond, ni comprendre toute l'étendue. Mais ici nous pouvons dire avec le psalmiste: *Abyssus abyssum invocat* [2] : « Un abîme appelle « un autre abîme; » puisque pour former l'amour de la sainte Vierge il a fallu y mêler ensemble tout ce que la nature a de plus tendre, et la grâce de

* Amédée, évêque de Lausanne, qui vivait dans le douzième siècle, et que ses vertus rendirent encore plus recommandable que son illustre naissance. (*Édit. de Déforis.*)

[1] *De Laudib. B. Virg. Homil.* V, *Biblioth. PP.* t. XX, p. 1272.

[2] *Ps.* XLI, 8.

lus efficace. La nature a dû s'y trouver, parce que cet amour embrassait un fils; la grâce a dû y agir, parce que cet amour regardait un Dieu : *Abyssus....* Mais ce qui passe l'imagination, c'est que la nature et la grâce ordinaire n'y suffisent pas, parce qu'il n'appartient pas à la nature de trouver un fils dans un Dieu; et que la grâce, du moins ordinaire, ne peut faire aimer un Dieu dans un fils : il faut donc nécessairement s'élever plus haut.

Permettez-moi, chrétiens, de porter aujourd'hui mes pensées au-dessus de la nature et de la grâce, et de chercher la source de cet amour dans le sein même du Père éternel. Je m'y sens obligé par cette raison : c'est que le divin fils dont Marie est mère, lui est commun avec Dieu. « Ce qui naîtra de vous, lui dit l'ange [1], sera appelé Fils de Dieu. » Ainsi elle est unie avec Dieu le Père, en devenant la mère de son Fils unique; « qui ne lui est commun qu'avec le Père éternel, « dans la manière dont elle l'engendre : » *Cum eo solo tibi est generatio ista communis* [2]

Mais montons encore plus haut; voyons d'où lui vient cet honneur, et comment elle a engendré le vrai Fils de Dieu. Vous jugez aisément, mes sœurs, que ce n'est pas par sa fécondité naturelle, qui ne pouvait engendrer qu'un homme : si bien que, pour la rendre capable d'engendrer un Dieu, il a fallu, dit l'évangéliste, que le Très-Haut la couvrît de sa vertu; c'est-à-dire, qu'il étendît sur elle sa fécondité : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* [3]. C'est en cette sorte, mes sœurs, que Marie est associée à la génération éternelle.

Mais ce Dieu, qui a bien voulu lui donner son Fils, lui communiquer sa vertu, répandre sur elle sa fécondité; pour achever son ouvrage, a dû aussi faire couler dans son chaste sein quelque rayon, ou quelque étincelle de l'amour qu'il a pour ce Fils unique, qui est la splendeur de sa gloire et la vive image de sa substance. C'est de là qu'est né l'amour de Marie : il s'est fait une effusion du cœur de Dieu dans le sien; et l'amour qu'elle a pour son fils, lui est donné de la même source qui lui a donné son fils même. Après cette mystérieuse communication, que direz-vous, ô raison humaine? prétendrez-vous pouvoir comprendre l'union de Marie avec Jésus-Christ; car elle tient quelque chose de cette parfaite unité qui est entre le Père et le Fils? N'entreprenez pas non plus d'expliquer quel est cet amour maternel qui vient d'une source si haute, et qui n'est qu'un écoulement de l'amour du Père pour son Fils unique : que si vous n'êtes pas capable d'entendre ni sa force ni sa véhémence, croirez-vous pouvoir vous représenter et ses mouvements et ses transports? Chrétiens, il n'est pas possible; et tout ce que nous pouvons entendre, c'est qu'il n'y eut jamais de si grand effort que celui que faisait Marie pour se réunir à Jésus, ni jamais de violence pareille à celle que souffrait son cœur dans cette désunion.

Après la triomphante ascension du Sauveur Jésus et la descente tant promise de l'Esprit de Dieu, vous n'ignorez pas que la très-heureuse Marie demeura encore assez longtemps sur la terre. De vous dire quelles étaient ses occupations, et quels ses mérites pendant son pèlerinage, je n'estime pas que ce soit une chose que les hommes doivent entreprendre. Si aimer Jésus, si être aimé de Jésus, ce sont deux choses qui attirent les divines bénédictions sur les âmes, quel abîme de grâces n'avait point, pour ainsi dire, inondé celle de Marie! Qui pourrait décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, à laquelle concourait tout ce que la nature a de tendre, tout ce que la grâce a d'efficace? Jésus ne se lassait jamais de se voir aimé de sa mère : cette sainte mère ne croyait jamais avoir assez d'amour pour cet unique et ce bien-aimé; elle ne demandait autre grâce à son fils, sinon de l'aimer, et cela même attirait sur elle de nouvelles grâces.

Il est certain, chrétiens, nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles; mais de concevoir quelle était l'ardeur, quelle la véhémence de ses torrents de flammes qui de Jésus allaient déborder sur Marie, et de Marie retournaient continuellement à Jésus : croyez-moi, les séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne le peuvent faire. Mesurez, si vous pouvez, à son amour la sainte impatience qu'elle avait d'être réunie à son fils. Parce que le Fils de Dieu ne désirait rien tant que ce baptême sanglant [1] qui devait laver nos iniquités, il se sentait pressé en soi-même d'une manière incroyable, jusqu'à ce qu'il fût accompli. Quoi! il aurait eu une telle impatience de mourir pour nous, et sa mère n'en aurait point eu de vivre avec lui? Si le grand apôtre saint Paul [2] veut rompre incontinent les liens du corps, pour aller chercher son maître à la droite de son Père, quelle devait être l'émotion du sang maternel! Le jeune Tobie, pour une absence d'un an, perce le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs. Quelle différence entre Jésus et Tobie! et quels regrets la Vierge [ne ressentait-elle pas, de se voir si longtemps séparée

[1] *Luc.* I, 35.
[2] *S. Bernard. Serm.* II, *in Annunt. B. Mar.* t. I, col. 977.
[3] *Luc.* I, 35.

[1] *Luc.* XII, 50.
[2] *Phil.* I, 21, 23.

d'un fils qu'elle aimait uniquement !]Quoi ! disait-elle quand elle voyait quelque fidèle partir de ce monde, par exemple ; saint Étienne, et ainsi des autres, quoi ! mon fils, à quoi me réservez-vous désormais ? et pourquoi me laissez-vous ici la dernière ? S'il ne faut que du sang pour m'ouvrir les portes du ciel ; vous qui avez voulu que votre corps fût formé du mien, vous savez bien qu'il est prêt à être répandu pour votre service. J'ai vu dans le temple ce saint vieillard Siméon, après vous avoir amoureusement embrassé, ne demander autre chose que de quitter bientôt cette vie ; tant il est doux de jouir même un moment de votre présence : et moi je ne souhaiterais point de mourir bientôt, pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire ? Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir, comment me refusez-vous si longtemps de vous voir régner ? Laissez, laissez seulement agir mon amour ; il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel, pour me transporter à vous en qui seul je vis.

Si vous m'en croyez, âmes saintes, vous ne travaillerez pas vos esprits à chercher d'autre cause de sa mort. Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé ; il ne poussait pas un seul soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel : il ne formait pas un regret, qui ne dût en troubler toute l'harmonie ; il n'envoyait pas un désir au ciel, qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie. Ah ! je vous ai dit, chrétiens, que la mort de Marie est miraculeuse ; je change maintenant de discours : tellement que la mort n'est pas le miracle ; c'en est plutôt la cessation : le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé.

Mais pourrai-je vous dire comment a fini ce miracle, et de quelle sorte il est arrivé que l'amour lui ait donné le coup de la mort ? est-ce quelque désir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent, qui est venu détacher cette âme ? S'il m'est permis, chrétiens, de vous dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet, non point à des mouvements extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour de la sainte Vierge. Car comme ce divin amour régnait dans son cœur sans aucun obstacle, et occupait toutes ses pensées, il allait de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par soi-même : de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection, que la terre n'était plus capable de le contenir. Va, mon fils, disait ce roi grec * ; étends bien loin tes conquêtes : mon royaume est trop petit pour te renfermer. O amour de la sainte Vierge ! ta perfection est trop éminente, tu ne peux plus tenir dans un corps mortel ; ton feu pousse des flammes trop vives, pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité, va brûler devant la face de Dieu ; va te perdre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir. Alors la divine Vierge rendit sans peine et sans violence, sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforçât par des mouvements extraordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr ; comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre : ainsi fut cueillie cette âme bénite, pour être tout d'un coup transportée au ciel ; ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin : son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints anges : « Qui est celle-ci, qui s'élève comme la fumée « odoriférante d'une composition de myrrhe et « d'encens ? » *Quæ est ista, quæ ascendit sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris*[1] ? Belle et excellente comparaison, qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante que nous voyons s'élever d'une composition de parfums, n'en est pas arrachée par force, ni poussée dehors avec violence : une chaleur douce et tempérée la détache délicatement, et la tourne en une vapeur subtile qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la sainte Vierge a été séparée du corps : on n'en a pas ébranlé tous les fondements par une secousse violente ; une divine chaleur l'a détachée doucement du corps, et l'a élevée à son bien-aimé sur une nuée de saints désirs. C'est son chariot de triomphe ; c'est l'amour, comme vous voyez, qui l'a lui-même construit de ses propres mains.

Apprenons de là, chrétiens, à désirer Jésus-Christ, puisqu'il est infiniment désirable. Mais qui vous désire, ô Jésus ! pourrai-je bien trouver dans cette audience un cœur qui soupire après vous, et à qui ce corps soit à charge ? Mes sœurs, ces chastes désirs se trouvent rarement dans le monde ; et une marque bien évidente qu'on désire peu Jésus-Christ, c'est le repos que l'on sent dans la jouissance des biens de la terre. Lorsque la fortune vous rit, et que vous avez tout ensemble les richesses pour fournir aux plaisirs, et la santé pour les goûter à votre aise ; en vérité, chrétiens, souhaitez-vous un autre paradis ? vous imaginez-vous un autre bonheur ? Si vous laissez

* Philippe à Alexandre.

[1] *Cant.* III, 6.

parler votre cœur, il vous dira qu'il se trouve bien, et qu'il se contente d'une telle vie. Dans cette disposition, je ne crains pas de vous assurer que vous n'êtes pas chrétiens : et si vous voulez mériter ce titre, savez-vous ce qu'il vous faut faire? Il faut que vous croyiez que tout vous manque, lorsque le monde croit que tout vous abonde; il faut que vous gémissiez parmi tout ce qui plaît à la nature, et que vous n'espériez jamais de repos que lorsque vous serez avec Jésus-Christ. Autrement, voici un beau mot de saint Augustin[1] : « Si vous ne gémissez pas comme voya« geurs, vous ne vous réjouirez pas comme ci« toyens : » *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis;* c'est-à-dire, que vous ne serez jamais habitants du ciel, parce que vous avez voulu l'être de la terre : refusant le travail du voyage, vous n'aurez pas le repos de la patrie; et vous arrêtant où il faut marcher, vous n'arriverez pas où il faut parvenir. C'est pourquoi Marie a toujours gémi en se souvenant de Sion; son cœur n'avait point de paix, éloigné de son bien-aimé. Enfin ses désirs l'ont conduite à lui, en lui donnant une heureuse mort. Mais elle ne demeurera pas longtemps dans son ombre, et la sainte virginité attirera bientôt sur son corps une influence de vie; c'est le deuxième point de ce discours.

SECOND POINT.

Le corps sacré de Marie, le trône de la chasteté, le temple de la sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit et le siége de la vertu du Très-Haut, n'a pas dû demeurer dans le tombeau; et le triomphe de Marie serait imparfait, s'il s'accomplissait dans sa sainte chair qui a été comme la source de sa gloire. Venez donc, vierges de Jésus-Christ, chastes épouses du Sauveur des âmes, venez admirer les beautés de cette chair virginale, et contempler trois merveilles que la sainte virginité opère sur elle. La sainte virginité la préserve de corruption; et ainsi elle lui conserve l'être : la sainte virginité lui attire une influence céleste, qui la fait ressusciter avant le temps; ainsi elle lui rend la vie : la sainte virginité répand sur elle de toutes parts une lumière divine; et ainsi elle lui donne la gloire. C'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

Je dis donc, avant toutes choses, que la sainte virginité est comme un baume divin, qui préserve de corruption le corps de Marie; et vous en serez convaincues, si vous méditez attentivement quelle a été la perfection de sa pureté virginale. Pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce principe : que Jésus-Christ notre Sauveur, étant uni si étroitement, selon la chair, à la sainte Vierge, cette union si particulière a dû nécessairement être accompagnée d'une entière conformité. Jésus a cherché son semblable; et c'est pourquoi cet Époux des vierges a voulu avoir une mère vierge : afin d'établir cette ressemblance comme le fondement de cette union. Cette vérité étant supposée, vous jugez bien, âmes chrétiennes, qu'il ne faut rien penser de commun de la pureté de Marie. Non, jamais vous ne vous en formerez une juste idée; jamais vous n'en comprendrez la perfection, jusqu'à ce que vous ayez entendu qu'elle a opéré dans cette vierge-mère une parfaite intégrité d'esprit et de corps. Et c'est ce qui a fait dire au grand saint Thomas[1] qu'une grâce extraordinaire a répandu sur elle, avec abondance, une céleste rosée, qui a non-seulement tempéré, comme dans les autres élus, mais éteint tout le feu de la convoitise, c'est-à-dire, non-seulement les mauvaises œuvres, qui sont comme l'embrasement qu'elle excite, non-seulement les mauvais désirs, qui sont comme la flamme qu'elle pousse, et les mauvaises inclinations, qui sont comme l'ardeur qu'elle entretient, mais encore le brasier et le foyer même, comme parle la théologie, *fomes peccati :* c'est-à-dire, selon son langage, la racine la plus profonde et la cause la plus intime du mal. Après cela, chrétiens, comment la chair de la sainte Vierge aurait-elle été corrompue, à laquelle la virginité d'esprit et de corps, et cette parfaite conformité avec Jésus-Christ, a ôté, avec le foyer de la convoitise, tout le principe de corruption?

Car ne vous persuadez pas que nous devions considérer la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos pensées; et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin « une chair de péché, » comme parle l'apôtre saint Paul[2], *caro peccati*. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus; parce qu'en cet état de chair de péché elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse ni d'entrer dans le royaume de Dieu, « que « la chair et le sang ne sauraient posséder : » *Caro et sanguis regnum Dei non possidebunt*[3]. Il faut donc qu'elle change sa première forme, afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son

[1] *In Psal.* CXLVIII, n° 4, t. IV, col. 1675.

[1] III. part. *Quæst.* XXVII, *Art.* 3.
[2] *Rom.* VIII, 3.
[3] I. *Cor.* XV, 50.

premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on laisse tomber pièce à pièce ; afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture : il en est de même de cette chair toute déréglée par la convoitise. Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création. C'est ainsi qu'il faut raisonner de la corruption de la chair, selon les principes de l'Évangile : c'est de là que nous apprenons qu'il faut que notre chair soit réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché ; et de là aussi nous devons entendre que celle de Marie étant toute pure, elle doit par conséquent être incorruptible.

C'est aussi pour la même cause qu'elle a dû recevoir l'immortalité, par une résurrection anticipée : car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts ; il y a des raisons particulières, qui peuvent l'obliger d'avancer le temps en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison : mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une action plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de notre Époux ; et la sainte chair de Marie est une matière trop bien préparée pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité. Sa pureté virginale lui attire une influence particulière : sa conformité avec Jésus-Christ la dispose à recevoir un effet plus prompt de sa vertu vivifiante. Et certainement, chrétiens, elle peut bien attirer sa vertu, puisqu'elle l'a attiré lui-même. Il est venu en cette chair, charmé par sa pureté ; il a aimé cette chair jusqu'à s'y renfermer durant neuf mois, jusqu'à s'incorporer avec elle, « jusqu'à prendre racine en « elle, » comme parle Tertullien : *In utero radicem egit*[1]. Il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant aimée ; mais il la transportera dans le ciel, ornée d'une gloire immortelle.

La sainte virginité servira encore à Marie, pour lui donner cet habit de gloire ; et en voici la raison : Jésus-Christ nous représente dans son Évangile, la gloire des corps ressuscités par cette belle parole : « Ils seront comme les anges de Dieu : » *Erunt sicut angeli Dei*[2]. Et c'est pour cela que Tertullien parlant de la chair ressuscitée, l'appelle « une chair angélisée, » *angelificata caro*[3]. Or, de toutes les vertus chrétiennes, celle qui peut le mieux produire un si bel effet, c'est la sainte virginité ; c'est celle qui fait des anges sur la terre ; c'est elle dont saint Augustin a dit ce beau mot : *Habet aliquid jam non carnis in carne*[1] : « Elle a au milieu de la chair quelque « chose qui n'est pas de la chair, » et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. Celle qui fait des anges dès cette vie, en pourra bien faire en la vie future ; et ainsi j'ai eu raison de vous assurer qu'elle a une vertu particulière, pour contribuer dans les derniers temps à la gloire des corps ressuscités. Jugez par là, chrétiens, de quel éclat, de quelle lumière sera environné celui de Marie, qui surpasse par sa pureté les séraphins mêmes. Aussi l'Écriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, afin de nous représenter un si grand éclat. Pour nous en tracer quelque image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez de rayons ; il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête. Au reste, le soleil la pénètre toute et l'environne de ses rayons : *Mulier amicta sole*[2] : tant il a fallu de gloire et d'éclat, pour orner ce corps virginal.

Vierges de Jésus-Christ, réjouissez-vous à ce beau spectacle ; songez à quels honneurs la sainte virginité prépare vos corps : elle les purifie, elle les consacre ; elle y éteint la concupiscence, elle y mortifie les mauvais désirs : et par tant de saintes préparations, elle dispose cette chair mortelle à une lumière incorruptible. Apprenez donc, mes très-chères sœurs, à estimer ce sacré trésor que vous portez dans des vaisseaux de terre : *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus*[3]. Renouvelez-vous tous les jours par l'amour de la pureté, ne souffrez pas qu'elle soit souillée par la moindre attache du corps ; et si vous êtes jalouses de la pureté de la chair, soyez-les encore beaucoup davantage de la pureté de l'esprit. Par ce moyen, vous serez les dignes compagnes de la bienheureuse Marie ; et portant ses glorieuses livrées vous suivrez de plus près son char de triomphe, dans lequel elle va monter à son trône. Avancez-vous donc pour la suivre ; elle se prépare à marcher et elle va monter au ciel qui l'attend. Les préparatifs sont achevés : l'amour divin a fait son office, et lui a ôté sa robe mortelle ; la sainte virginité lui a mis son habit royal : je vois l'humilité qui lui tend la main, et qui s'avance pour la placer dans son trône. C'est ce qui doit finir la cérémonie, et faire le dernier point de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Puisque c'est l'humilité seule qui a fait le

[1] *De Carne Christi.* n° 21.
[2] *Matth.* XXXII, 30
[3] *De Resur. carn.* n° 26.

[1] *De sancta Virginit.* n° 12, t. VI, col. 346.
[2] *Apoc.* XII, 2.
[3] II. *Cor.* IV, 7.

triomphe de Jésus-Christ, il faut qu'elle fasse aussi celui de Marie; et sa gloire ne lui plairait pas, si elle y entrait par une autre voie que par celle que son fils a voulu choisir. Elle s'élève donc par l'humilité, et voici en quelle manière : vous n'ignorez pas, chrétiens, que le propre de l'humilité, c'est de s'appauvrir elle-même, si je puis parler de la sorte, et de se dépouiller de ses avantages; mais aussi, par un retour merveilleux, elle s'enrichit en se dépouillant : parce qu'elle s'assure tout ce qu'elle s'ôte; et rien ne lui convient mieux que cette belle parole de saint Paul, *tanquam nihil habentes et omnia possidentes*[1], qu'elle n'a rien et possède tout. Je pourrais établir cette vérité sur une doctrine solide et évangélique; mais il est plus convenable à cette journée et à l'ordre de mon discours, de vous en montrer la pratique par l'exemple de la sainte Vierge.

Elle possédait trois biens précieux : une haute dignité, une pureté admirable de corps et d'esprit, et, ce qui est au-dessus de tous les trésors, elle possédait Jésus-Christ; elle avait un fils bien-aimé, « dans lequel, dit le saint apôtre, habitait « toute plénitude : » *In ipso placuit omnem plenitudinem inhabitare*[2]. Voilà une créature distinguée excellemment de toutes les autres; mais son humilité très-profonde la dépouillera, en quelque façon, de ces merveilleux avantages. Elle qui est élevée au-dessus de tous par la dignité de mère de Dieu, se range dans le commun par la qualité de servante : elle qui est séparée de tous, par sa pureté immaculée, se mêle parmi les pécheurs, en se purifiant avec les autres. Voyez qu'elle se dépouille, en s'humiliant, de l'honneur de sa qualité, et de la prérogative de son innocence. Mais voici quelque chose de plus; elle perd jusqu'à son fils sur le Calvaire : et je ne dis pas seulement qu'elle perd son fils, parce qu'elle le voit mourir d'une mort cruelle; mais elle le perd ce fils bien-aimé, parce qu'il cesse en quelque sorte d'être son fils, et qu'il lui en substitue un autre en sa place : « Femme, lui dit-il, « voilà votre fils[3]. »

Méditez ceci, chrétiens; et encore que cette pensée semble peut-être un peu extraordinaire, vous verrez néanmoins qu'elle est bien fondée. Il semble que le Sauveur ne la connaît plus pour sa mère; il l'appelle femme, et non pas sa mère : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. » Il ne parle pas ainsi sans mystère : il est dans un état d'humiliation; et il faut que sa sainte mère y soit avec lui. Jésus a un Dieu pour son père, et Marie un Dieu pour son fils. Ce divin Sauveur a perdu son père, et il ne l'appelle plus que son Dieu. Il faut que Marie perde aussi son fils : il ne l'appelle que du nom de femme, et il ne lui donne point le nom de sa mère. Mais ce qui est le plus humiliant pour la sainte Vierge, c'est qu'il lui donne un autre fils; comme si désormais il cessait de l'être, et comme s'il rompait le nœud d'une si sainte alliance : « Voilà, dit-il, votre fils : » *Ecce filius tuus*. Et en voici la raison : durant les jours de sa chair, c'est-à-dire, pendant le temps de sa vie mortelle, il rendait à sa sainte mère les devoirs et les services d'un fils; il était sa consolation et l'unique appui de sa vieillesse : maintenant, qu'il va entrer dans sa gloire, il prendra des sentiments plus dignes d'un Dieu; et c'est pourquoi il laisse à un autre les devoirs de la piété naturelle. Je ne le dis pas de moi-même, et j'ai appris ce mystère du grand saint Paulin : *Jam Salvator ab humana fragilitate, qua erat natus ex femina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, delegat homini jura pietatis humanæ*[1] : « Jésus étant près de « passer de la fragilité humaine, par laquelle il « était né d'une femme, à la gloire et à l'éternité « de son Père; que fait-il? *Delegat;* il donne « saint Jean pour fils à Marie, et il laisse à un « homme mortel les sentiments de la piété hu- « maine. »

Voilà donc Marie qui n'a plus son fils; Jésus, son fils bien-aimé, a cédé ses droits à saint Jean; et elle passe en ce triste état une longue suite d'années. Elle se plaint au divin Sauveur : O Jésus ma consolation, pourquoi me laissez-vous si longtemps? Jésus ne l'écoute pas, et la laisse entre les mains de saint Jean. Qu'elle vive avec saint Jean, qu'elle se console avec saint Jean; c'est le fils que Jésus lui donne. C'est votre fils, lui dit-il; consolez-vous avec lui. Chrétiens, quel est cet échange? *O commutationem!* s'écrie saint Bernard[2]; on lui donne Jean pour Jésus, le serviteur pour le maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu. Il plaît à son fils de l'humilier; saint Jean prend la liberté de la reconnaître pour mère : elle accepte humblement l'échange; et cet amour maternel accoutumé à un Dieu, ne refuse pas de se rabaisser jusqu'à se terminer à un homme. Oui, dit-elle, je veux bien cet homme, et je ne méritais pas d'être la mère d'un Dieu : tant son humilité est profonde, tant sa soumission est admirable.

Reprenons tout ceci, messieurs, et rassemblons maintenant en un tous ces actes d'humilité de la sainte Vierge. Sa dignité ne paraît plus; elle la

[1] II. *Cor.* VI, 10.
[2] *Coloss.* I, 19.
[3] *Joan.* XIX, 26.

[1] *Ad. August Ep.* L, n° 17.
[2] *Serm. Dom. inf. Oct. Assumpt.* n° 15, t. I, col. 1012.

couvre sous l'ombre de la servitude : sa pureté se retire, cachée sous les marques du péché; elle quitte jusqu'à son fils, et elle consent par humilité d'en avoir un autre. Ainsi vous voyez qu'elle a tout perdu, et que son humilité l'a entièrement dépouillée, *tanquam nihil habentes.* Mais voyons la suite, mes sœurs, et vous verrez que cette humilité, qui la dépouille, lui rend tout avec avantange, *et omnia possidentes.*

O mère de Jésus-Christ! parce que vous vous êtes appelée servante, aujourd'hui l'humilité vous prépare un trône : montez en cette place éminente, et recevez l'empire absolu sur toutes les créatures. O Vierge toute sainte et tout innocente, plus pure que les rayons du soleil! vous avez voulu vous purifier et vous mêler parmi les pécheurs; votre humilité vous va relever : vous serez l'avocate de tous les pécheurs; vous serez leur second refuge, et leur principale espérance apres Jésus-Christ, *refugium peccatorum.* Enfin vous aviez perdu votre fils; il semblait qu'il vous eût quittée, vous laissant gémir si longtemps dans cette terre étrangère : parce que vous avez subi avec patience une telle humiliation, ce fils veut rentrer dans ses droits qu'il n'avait cédés à Jean que pour peu de temps. Je le vois, il vous tend les bras; et toute la cour céleste vous admire, ô heureuse Vierge, montant au ciel pleine de délices et appuyée sur ce bien-aimé, *innixa super dilectum suum* [1].

Certes, divine Vierge, vous êtes véritablement appuyée sur ce bien-aimé : c'est de lui que vous tirez toute votre gloire; sa miséricorde est le fondement de tous vos mérites. Cieux, s'il est vrai que, par vos immuables accords, vous entreteniez l'harmonie de cet univers, entonnez sur un chant nouveau un cantique de louanges : les vertus célestes, qui règlent vos mouvements, vous invitent à donner quelque marque de réjouissance. Pour moi, s'il est permis de mêler nos conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, voyant cette Reine, de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses Livres : « Il sortira une étoile « de Jacob, et une branche s'élevera d'Israël [2]. » Isaïe, enivré de l'Esprit de Dieu, chanta dans un ravissement incompréhensible : « Voici cette « Vierge qui devait concevoir et enfanter un fils [3]. » Ézéchiel reconnut cette porte close [4], par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et au milieu d'eux le prophète royal David animait une lyre céleste par cet admirable cantique [1] : « Je vois à votre droite, ô mon Prince, « une Reine en habillement d'or enrichi d'une « merveilleuse variété. Toute la gloire de cette fille « de roi est intérieure; elle est néanmoins parée « d'une broderie toute divine. Les vierges après « elle se présenteront à mon Roi; on les lui amè« nera dans son temple avec une sainte allégresse. » Cependant la Vierge elle-même tenait les esprits bienheureux dans un respectueux silence, tirant encore une fois du fond de son cœur ces excellentes paroles : « Mon âme exalte le Seigneur de « tout son pouvoir, et mon esprit est saisi d'une « joie infinie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a « regardé le néant de sa servante : et voici que « toutes les générations m'estimeront bienheu« reuse [2]. » Voilà, mes très-chères sœurs, quelle est l'entrée de la sainte Vierge : la cérémonie est conclue; toute cette pompe sacrée est finie. Marie est placée dans son trône, entre les bras de son fils, dans ce midi éternel, comme parle le grand saint Bernard; et la sainte humilité a fait cet ouvrage.

Que reste-t-il maintenant, sinon que nous rendions nos respects à cette auguste Souveraine, et que, la voyant si près de son fils, nous la prions de nous assister par ses intercessions toutes-puissantes? C'est à elle, dit le dévot saint Bernard, qu'il appartient véritablement de parler au cœur de Jésus : *Quis tam idoneus ut loquatur ad cor Domini nostri Jesus-Christi, ut tu felix Maria* [3]? Elle y a une fidèle correspondance, je veux dire, l'amour filial, qui viendra recevoir l'amour maternel, et accomplira ses désirs. Qu'elle parle donc pour nous à ce cœur, et qu'elle nous obtienne par ses prières le don de l'humilité!

O sainte, ô bienheureuse Marie! puisque vous êtes avec Jésus-Christ, jouissant dans ce midi éternel, avec une pleine allégresse, de sa sainte et bienheureuse familiarité, parlez pour nous à son cœur; parlez, car votre fils vous écoute. Nous ne vous demandons pas les grandeurs humaines : impétrez-nous seulement cette humilité par laquelle vous avez été couronnée; impétrez-la à ces saintes filles, et à toute cette audience; et faites, ô Vierge sacrée, que tous ceux qui ont célébré votre assomption glorieuse entrent profondément dans cette pensée, qu'il n'y a aucune grandeur qui ne soit appuyée sur l'humilité; que c'est elle seule qui fait les triomphes et qui distribue les couronnes; et qu'enfin il n'est rien de plus véritable que cette parole de l'Évangile, que

[1] *Cant.* VIII, 5.
[2] *Num.* XXIV, 17.
[3] *Is.* VII, 14.
[4] *Ezech.* XLIV, 2.

[1] *Ps.* XLIV, 10, 14, 15, 16.
[2] *Luc.* I, 46.
[3] *Ad. Beat. Virg. Serm. Panegyr.* n° 7, *int. Oper. S. Bernard.* t. II, col. 690.

« celui qui s'abaisse durant sa vie, sera exalté à « jamais dans la félicité éternelle, » où nous conduise le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen.*

DEUXIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE.

Effets de l'amour divin en Marie. Pourquoi l'amour n'est-il dû qu'à Dieu seul. D'où est né l'amour de la sainte Vierge : cet amour capable de lui donner la mort à chaque instant. Quel soutien cherchait son amour languissant. Marie laissée au monde pour consoler l'Église. Point d'autre cause de la mort de Marie que son amour. Quel est le principe de son triomphe, et quels en sont les caractères

Dilectus meus mihi, et ego illi.

Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui. Cant. II, 16.

En cette sainte journée et durant toute cette octave on n'entendra résonner dans toute l'Église que les paroles du sacré Cantique. Tout retentira des douceurs et des caresses réciproques de l'Époux et de l'Épouse : on verra celle-ci parcourir tous les jardins et tous les parterres, et ramasser toutes les fleurs et tous les fruits pour faire des bouquets et des présents à son bien-aimé; et le bien-aimé, réciproquement, chercher tout ce qu'il y a de plus riche et de plus agréable dans la nature pour représenter les beautés et les charmes de sa bien-aimée. En un mot, on n'entendra pendant ces jours que la céleste mélodie du Cantique des cantiques; et par là l'Église veut que nous concevions que le mystère de cette journée est le mystère du saint amour. Suivons ses intentions; parlons aujourd'hui, mes frères, des délices, des chastes impatiences et des douceurs ravissantes de l'amour divin, et contemplons-en les effets en la divine Marie.

Trois choses considérables me paraissent principalement devoir nous occuper dans ce discours; la vie de la sainte Vierge, la mort de la sainte Vierge, le triomphe de la sainte Vierge : et j'ai dessein de vous faire voir, et que c'est l'amour qui la faisait vivre, et que c'est l'amour qui l'a fait mourir, et que c'est aussi l'amour qui a fait la gloire de son triomphe. Comment peut-on comprendre que l'amour seul opère de si grands effets, et des effets si contraires? si c'est l'amour qui donne la vie, peut-il après cela donner la mort? L'amour a une force qui fait vivre; l'amour a des langueurs qui font défaillir. Regardez cette force que l'amour inspire, qui excite, qui anime, qui soutient le cœur; vous verrez facilement que l'amour fait vivre. Regardez les faiblesses, les défaillances et les langueurs de l'amour; et vous n'aurez pas de peine à comprendre, que l'amour peut faire mourir. Mais comment peut-il ensuite faire triompher? C'est qu'outre sa force qui anime, et sa faiblesse qui tue, il a ses grandeurs, ses sublimités, ses élévations, ses magnificences; et tout cela ne suffit-il pas pour la pompe d'un triomphe? Entrons donc maintenant en notre sujet; et faisons voir, par ordre, la force du saint amour, qui a donné la vie à la sainte Vierge; les impatiences défaillantes du saint amour, qui lui ont donné la mort; les sublimités du saint amour, qui ont fait la majesté de son triomphe. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Comme je ne ferai autre chose dans cet entretien que de vous parler des mystères de l'amour, je me sens obligé d'abord de vous avertir que vous devez soigneusement éloigner de vos esprits toutes les idées de l'amour profane. Et pour contribuer ce que je puis, à les bannir de mon auditoire, je vous prie, au nom de celle qui n'eût pas voulu être mère si elle n'eût pu en même temps être vierge, de ne penser qu'à l'amour chaste, par lequel l'âme s'efforce de se réunir à son auteur. Pour cela, imprimez dans vos cœurs cette vérité fondamentale : que l'amour, dans son origine, n'est dû qu'à Dieu seul, et que c'est un vol sacrilége de le consacrer à un autre qu'à lui.

Et nous en serons convaincus, si peu que nous voulions considérer ce que nous entendons par le nom d'amour. Car qu'est-ce que nous entendons par le nom d'amour, sinon une puissance souveraine, une force impérieuse qui est en nous, pour nous tirer hors de nous; un je ne sais quoi qui dompte et captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, qui nous fait dépendre d'autrui, et nous fait aimer notre dépendance? Et n'est-ce pas par une telle inclination que nous devons honorer celui à qui appartient naturellement tout empire, et tout droit de souveraineté sur les cœurs? C'est pourquoi lui-même voulant nous prescrire le culte que nous lui devons, il ne nous demande qu'un amour sans bornes : « Tu aimeras, dit-il, « le Seigneur ton Dieu de toute ta force [1]; » afin que nous entendions que l'amour seul est la source de l'adoration légitime que doit la créature à son Créateur, et le véritable tribut par lequel elle le doit reconnaître.

En effet, il est très-certain que tout amour véritable tend à adorer. S'il est quelquefois impérieux, c'est pour se rejeter plus avant dans la sujétion : il ne se satisfait pas lui-même, s'il ne

[1] *Deut.* VI, 5.

vit dans une dépendance absolue. C'est la nature de l'amour ; et le profane même ne parle que d'adoration, que d'hommages, que de dépendance : par où nous devrions entendre, si nous étions encore capables de nous entendre nous-mêmes, que pour mériter d'être aimé parfaitement il faut être quelque chose de plus qu'une créature. Cette sainte doctrine, si nécessaire, étant supposée, pour servir et de fondement et d'éclaircissement à tout ce discours, parlons maintenant, sans crainte et à bouche ouverte, de la force et des effets de l'amour ; et voyons avant toutes choses, quel était celui de la sainte Vierge.

Il est né de l'admirable concours de la grâce et de la nature, et il a emprunté de l'une et de l'autre, ce que l'une et l'autre ont de plus pressant. Ainsi, il y avait une liaison tout à fait singulière entre Jésus et Marie : *Dilectus meus mihi, et ego illi :* « Mon bien-aimé est à moi, et « je suis à lui. » Ils sont l'un à l'autre d'une façon incommunicable : il est à elle comme Sauveur ; cela est commun : mais il est à elle comme fils ; à elle, comme il est au Père céleste. C'est un mystère incommunicable : *Dilectus meus mihi :* Il est fils unique ; *et ego illi :* il n'a que moi sur la terre ; il n'a point de père.

Cet amour étant donc si fort, et faisant une liaison si intime entre ces deux cœurs, Marie devait mourir quand elle vit expirer son fils ; elle devait mourir autant de fois qu'elle vivait de moments : car elle le voyait toujours mourant, toujours expirant, toujours lui disant le dernier adieu, toujours dans les mystères de sa mort et de sa sépulture. « Son bien-aimé était ainsi pour elle « comme un bouquet de myrrhe : » *Fasciculus myrrhæ, dilectus meus mihi* [1] ; et la douleur que lui causait son amour devait à chaque instant lui donner la mort. C'est pourquoi l'Écriture, toujours forte dans la simplicité de ses expressions, compare cette douleur à un glaive tranchant et pénétrant : *Tuam animam gladius pertransibit* [2] : « Votre âme sera percée comme par une « épée. » D'où vient donc qu'elle n'est pas morte étant percée de ce glaive ? C'est que l'amour la faisait vivre.

C'est la propriété de l'amour de donner au cœur une vie nouvelle, qui est toute pour l'objet aimé : naturellement le cœur vit pour soi. Est-il frappé de l'amour, il commence une vie nouvelle pour l'objet qu'il aime. Voyez la divine Épouse, elle ne pense qu'à son Époux ; elle n'est occupée que de son Époux. Nuit et jour il lui est présent ; et même pendant le sommeil, elle veille

[1] *Cant.* I, 12.
[2] *Luc.* II, 35.

à lui : *Ego dormio, et cor meum vigilat* [1]. Si bien qu'ayant, même pendant son sommeil, une certaine attention sur lui ; toujours vivante et toujours veillante, au premier bruit de son approche, au premier son de sa voix elle s'écrie aussitôt toute transportée : « J'entends la voix « de mon bien-aimé : » *Vox dilecti mei* [2] ! Elle s'était mise en son lit pour y goûter du repos, la vie de l'amour ne le permet pas. Elle cherche en son lit ; et ne trouvant pas son bien-aimé, elle n'y peut plus demeurer : elle se lève, elle court, elle se fatigue ; elle tourne de tous côtés, troublée, inquiète, incapable de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle le rencontre. Elle veut que toutes les créatures lui en parlent ; elle veut que toutes les créatures se taisent. Elle veut en parler : elle ne peut souffrir ce qui s'en dit, ni ce qu'elle en dit elle-même ; et l'amour, qui la fait parler, lui rend insupportable tout ce qu'elle dit, comme indigne de son bien-aimé.

C'est ainsi que vivait la divine Vierge par la force et le transport de son amour. Son état était une douleur mortelle, une douleur tuante et crucifiante ; et au milieu de cette douleur, je ne sais quoi de vivifiant par le moyen de l'amour. Elle avait toujours devant les yeux Jésus-Christ crucifié. Car si l'efficace de la foi est telle, que saint Paul a bien pu écrire aux Galates [3] que Jésus-Christ avait été crucifié à leurs yeux ; combien plus la divine Vierge voyait-elle toujours présent son fils meurtri et ensanglanté, et cruellement déchiré par tant de plaies ! Étant donc toujours pénétrée de la croix et des souffrances de Jésus-Christ, elle menait une vie et de douleur et de mort, et pouvait dire avec l'apôtre : « Je meurs « tous les jours [4]. » Mais l'amour venait au secours, et soutenait sa vie languissante. Un désir vigoureux de se conformer aux volontés de son bien-aimé, soutenait ses langueurs et ses défaillances ; et Jésus-Christ seul vivait en elle, parce qu'elle ne vivait que de son amour.

Les martyrs étaient animés par l'avidité de souffrir, qui, excitant leur courage, soutenait leurs forces, et en même temps prolongeait leur vie. Pour être conforme à la vie crucifiée de Jésus-Christ, Marie ayant toujours Jésus-Christ crucifié devant les yeux, elle ne vivait que d'une vie de douleur ; et l'amour soutenait cette douleur, par l'avidité de se conformer à Jésus-Christ, d'être percée de ses clous, d'être attachée à sa croix. Marie ne vivait que pour souffrir : *Fulcite me floribus, stipate me malis ; quia amore lan-*

[1] *Cant.* V, 2.
[2] *Ibid.*
[3] *Gal.* III, 1.
[4] I *Cor.* XV, 31.

gueo[1] : « Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-« moi avec des fruits. » Son amour languissant, et défaillant toujours par la douleur, cherchait du soutien. Quel soutien? des fleurs et des fruits. Mais c'étaient des fleurs du Calvaire, mais c'étaient des fruits de la croix. Les fleurs du Calvaire, ce sont des épines; les fruits de la croix, ce sont des peines. C'est le soutien que cherche l'amour languissant de Marie : *Fulcite me floribus, stipate me malis*[2] L'amour d'un Jésus crucifié la fait vivre de cette vie : toujours elle voyait Jésus-Christ dans les agonies de sa croix; toujours elle avait non tant les oreilles, que le fond de l'âme percé de ce dernier cri de son bien-aimé expirant : cri vraiment terrible, et capable d'arracher le cœur.

Une autre vie de cet amour, c'est de nous faire vivre pour les âmes. Marie consommait, par ses souffrances intimes, ce qui manquait à la passion de son fils. Il semble qu'il avait voulu la laisser au monde après lui pour consoler son Église, son Épouse veuve et désolée, durant les premiers efforts de son affliction récente. *Vox turturis audita est in terra nostra : Revertere, revertere*[2] : « La voix de la tourterelle s'est fait « entendre dans notre terre : Revenez, revenez, « mon bien-aimé. » C'est le gémissement de l'Église, qui rappelle son cher Époux, qu'elle n'a possédé qu'un moment. « La nouvelle Épouse, dit « saint Bernard[3], se voyant abandonnée et privée « de son unique espérance, autant elle était af-« fligée de l'absence de son Époux, autant devait-« elle avoir d'empressements pour solliciter son « retour. Son amour et son besoin étaient pour « elle deux raisons pressantes d'avertir son bien-« aimé, qu'elle n'avait pu empêcher d'aller où il « était d'abord, de hâter au moins l'avénement « qu'il lui avait promis en se séparant d'elle. Si elle « désire et demande qu'il imite, dans son retour, « les bêtes les plus agiles dans leur course, c'est « une marque de l'ardeur de ses désirs qui ne trou-« vent rien d'assez prompt, et qui ne peuvent « souffrir le moindre retardement. »

O le cruel, s'écrie-t-elle, ô l'impitoyable! combien de siècles s'est-il fait attendre, combien désirer! venez, venez. La Synagogue ne l'avait pas vu : mais l'Église l'a vu, l'a ouï, l'a touché; et il s'en est allé tout à coup. O la cruauté! Elle avait tout quitté pour lui dire, avec l'apôtre saint Pierre : « J'ai tout quitté pour vous sui-« vre[4]; » et il l'avait épousée, prenant sa pauvreté et son dépouillement pour sa dot. Aussitôt après l'avoir épousée, il meurt; et s'il ressuscite, c'est pour retourner d'où il est venu : et il laisse sa chaste Épouse sur la terre, jeune, veuve, désolée, qui demeure sans soutien!

Marie [lui fut] donnée, pour [être son appui, et] l'unique consolation de tous les fidèles sur la terre. Elle voyait son fils dans tous ses membres : sa compassion était une prière pour tous ceux qui souffraient; son cœur [s'insinuait] dans le cœur de tous ceux qui gémissaient, pour leur aider à crier miséricorde : [elle entrait] dans les plaies de tous les blessés, pour leur aider à crier soulagement; dans tous les cœurs charitables, pour les presser de courir au soulagement, au soutien, à la consolation des nécessiteux et des affligés. [Elle agissait] dans tous les apôtres, pour annoncer l'Évangile; dans tous les martyrs, pour le sceller de leur sang; enfin généralement dans tous les fidèles, pour en observer les préceptes, en écouter les conseils, en imiter les exemples.

Le soutien [de l'âme] dans cet état [de détresse que lui cause l'éloignement de son bien-aimé, c'est] la communion : car ne pouvant l'embrasser en sa vérité toute nue, elle l'embrasse dans la vérité de son sacrement. *Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo :* « Je me suis reposée sous l'ombre « de celui que j'avais tant désiré; et son fruit est « doux à ma bouche. » « Son ombre, dit saint « Bernard[1], c'est sa chair; son ombre, c'est la « foi. Marie a été mise à couvert sous l'ombre de « la chair de son propre fils; et moi je le suis à « l'ombre de la foi du Seigneur. Et comment « sa chair ne me couvrirait-elle pas aussi, puis-« que je le mange dans les saints mystères? l'É-« pouse désire, avec raison, d'être couverte de « l'ombre de celui dont elle doit recevoir, en « même temps, le rafraîchissement et la nour-« riture. Les autres arbres des forêts, quoiqu'ils « consolent par leur ombre, ne donnent cepen-« dant point la nourriture, qui fait le soutien de « la vie, et ne produisent point ces fruits perpé-« tuels de salut. Un seul, auteur de la vie, peut dire « à l'Épouse : Je suis ton salut. Aussi désire-t-« elle spécialement d'être à couvert sous l'ombre « du Christ; parce que lui seul, non-seulement « rafraîchit de l'ardeur des vices, mais remplit « encore le cœur de l'amour des vertus. »

Puisque nous pouvons jouir de la lumière, reposons-nous à l'ombre : mais cherchons quelque arbre qui puisse nous donner non-seulement de l'ombre, mais du fruit; non-seulement du rafraîchissement, mais de la nourriture. Il n'y a que

[1] *Cant.* II, 5.
[2] *Ibid.* 12, 17.
[3] *S. Bernard. in Cantic. Serm.* LXXIII, n° 3. t. I, col. 1524.
[4] *Matth.* XIX, 27.

[1] *S. Bernard. in Cantic. Serm.* XLVIII, n° 2, t. I, col. 1433

Jésus-Christ goûté dans la communion. Reposons donc sous son ombre notre amour languissant, et fatigué de ne voir pas encore la lumière, de n'embrasser pas encore la vérité même : c'est là notre unique soutien. Mais, ô soutien accablant! la communion irrite l'amour plutôt qu'elle ne l'assouvit. O Marie, il faut mourir; votre amour est venu à un point, qu'il n'y a plus que l'immensité du sein de Dieu qui le puisse contenir.

SECOND POINT.

L'amour profane est toujours plaintif; il dit toujours qu'il languit et qu'il se meurt. Mais ce n'est pas sur ce fondement que j'ai à vous faire voir que l'amour peut donner la mort : je veux établir cette vérité sur une propriété de l'amour divin. Je dis donc que l'amour divin emporte avec soi un dépouillement et une solitude effroyable, que la nature n'est pas capable de porter; une si horrible destruction de l'homme tout entier, et un anéantissement si profond de tout le créé en nous-mêmes, que tous les sens en sont accablés. Car il faut se dénuer tellement de tout pour aller à Dieu, qu'il n'y ait plus rien qui retienne : et la racine profonde d'une telle séparation, c'est cette effroyable jalousie d'un Dieu qui veut être seul dans une âme, et ne peut souffrir que lui-même dans un cœur qu'il veut aimer; tant il est exact et incompatible.

Vous pouvez voir, chères âmes, la délicatesse de sa jalousie dans l'évangile de ce jour. Si Marthe s'occupe, et s'empresse, c'est pour lui et pour son service : cependant il en est jaloux; parce qu'elle s'occupe de ce qui est pour lui, au lieu de s'occuper totalement et uniquement de lui comme faisait Madelaine. « Marthe, Marthe, dit-il, tu es « empressée, et tu te troubles dans la multitude; « et il n'y a qu'une seule chose qui soit néces- « saire[1]. » De là donc nous pouvons comprendre cette solitude effroyable que demande un Dieu jaloux. Il veut qu'on détruise, qu'on ravage, qu'on anéantisse tout ce qui n'est pas lui; et pour ce qui est de lui-même, il se cache cependant, et ne donne presque point de prise sur lui-même : tellement que l'âme, d'un côté détachée de tout, et de l'autre ne trouvant pas de moyen de posséder Dieu effectivement, tombe dans des faiblesses, dans des langueurs, dans des défaillances inconcevables; et lorsque l'amour est dans sa perfection, la défaillance va jusqu'à la mort, et la rigueur jusqu'à perdre l'être. Cet esprit de destruction et d'anéantissement est un effet de la croix.

Il réduit tout à une unité si simple, si souveraine, si imperceptible, que toute la nature en est étonnée. Ecoutez vous-même parler votre cœur: quand on lui dit qu'il ne faut plus désormais désirer que Dieu, il se sent comme jeté tout à coup dans une solitude affreuse, dans un désert effroyable, comme arraché de tout ce qu'il aime. Car n'avoir plus que Dieu seul, [quel dépouillement!] Que ferons-nous donc? que penserons nous? Quel objet, quel plaisir, quelle occupation? Cette unité si simple nous semble une mort; parce que nous n'y voyons plus ces délices, cette variété qui charme les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté, ni enfin toutes ces autres choses sans lesquelles on ne trouve pas la vie supportable.

Mais voici ce qui donne le coup de la mort : c'est que le cœur, étant ainsi dépouillé de tout amour superflu, est attiré au seul nécessaire, avec une force incroyable; et ne le trouvant pas, il se meurt d'ennui. « L'homme insensé n'entend pas « ces choses, et le sensuel ne les conçoit pas : mais « aussi parlons-nous de la sagesse entre les par- « faits, et nous expliquons aux spirituels les mys- « tères de l'esprit[1]. » Je dis donc que l'âme, étant dégagée des empressements superflus, est poussée et tirée à Dieu avec une force infinie; et c'est ce qui lui donne le coup de la mort : car d'un côté elle est arrachée à tous les objets sensibles; et d'ailleurs l'objet qu'elle cherche est tellement simple et inaccessible, qu'elle n'en peut aborder. Elle ne le voit que par la foi, c'est-à-dire, qu'elle ne le voit pas : elle ne l'embrasse qu'au milieu des ombres et à travers des nuages, c'est-à-dire, qu'elle ne trouve aucune prise. C'est là que l'amour frustré se tourne contre soi-même, et se devient lui-même insupportable. Le corps l'empêche; l'âme l'empêche : il s'empêche et s'embarrasse lui-même; il ne sait ni que faire ni que devenir.

O union de deux cœurs, qui ne veulent plus être qu'un! ô cœurs soupirants après l'unité! ce n'est pas en vous-mêmes que vous la pouvez trouver. Venez, ô centre des cœurs, ô source d'unité, ô unité même; mais venez, ô unité, avec votre simplicité, plus souveraine et plus détruisante que tous les foudres et tous les tourments dont votre puissance s'arme. Venez et ravagez tout, en rappelant tout à vous, en anéantissant tout en vous; afin que vous seule soyez, et viviez, et régniez sur les cœurs unis, dont l'unité est votre trône, votre temple, votre autel, et comme le corps que vous animez.

Que faites-vous, ô Jésus-Christ, Dieu anéanti? à quoi vous servent vos clous, vos épines et votre croix? à quoi votre mort et votre sépulture? N'est-ce pas pour détruire, pour crucifier, pour ensevelir en vous et avec vous toutes choses? Vous n'avez

[1] *Luc.* x, 41. 42.

[1] I. *Cor.* II, 6, 13, 14.

plus que faire pour vous de tout cet appareil de votre supplice, ni de tout cet attirail de mort. Votre Église et vos épouses, les âmes que vous avez rachetées, vous demandent ces instruments funestes et salutaires : salutaires, parce qu'ils sont funestes; et funestes, parce qu'ils doivent être salutaires : elles ont, dis-je, besoin de ces instruments qui ne vous servent plus de rien, et dont vous n'avez plus besoin que pour les membres de votre corps mystique.

Donnez, Époux de sang, donnez à vos épouses, les âmes baptisées, qui ne font toutes ensemble qu'une seule épouse dans l'unité de votre Église; donnez-leur ces armes ravageantes et détruisantes, afin qu'elles vous épousent par le mystère de votre croix, et que leur pauvreté, leur dépouillement, leur anéantissement total, soient la dot qu'elles vous apportent : car vous êtes riche en vous-même; et votre richesse dans la créature, c'est la pauvreté et le néant de la créature. Oh! détruisez donc, anéantissez les âmes que vous avez rachetées! anéantissez-les par le mystère de votre croix; afin de les rendre dignes d'être anéanties par le mystère de votre gloire, lorsque Dieu, qui est maintenant en vous se réconciliant toutes choses, sera en vous, consommant très-parfaitement en un toutes choses.

Voilà le mystère d'unité après lequel soupirent toutes les âmes exilées, qui s'affligent démesurément sur les fleuves de Babylone, en se souvenant de Sion. Mystère d'unité, qui s'opère et s'avance de jour en jour par un martyre inexplicable, et qui se consommera par une paix qui sera Dieu même. O quel renversement! ô quelle violence! ô que le travail de cet enfantement est horrible! Car Dieu ne délie pas; il arrache : il ne plie pas; mais il rompt : il ne sépare pas tant, qu'il brise et ravage tout. Quand sera-ce, ô Jésus-Christ, que vous détruirez tout à fait ce qui nous détruit? Ah! que vous êtes cruel!

Mais que dis-je ici, chrétiens? que ceux-là vous représentent quels sont ces efforts, qui les ont expérimentés. Pour moi, je n'oserais en parler ni les approfondir davantage; et j'en ai dit seulement ce mot pour vous donner quelque idée de l'amour de la sainte Vierge durant les jours de son exil, et la captivité de sa vie mortelle. Non, non, les séraphins mêmes ne peuvent entendre, ni dignement expliquer, avec quelle rapidité Marie était attirée à son bien-aimé, ni quelle violence endurait son cœur dans cette séparation. Si jamais il y a eu une âme pénétrée de la croix, et ensuite de cet esprit de destruction chrétienne, c'est la divine Marie. Elle était donc toujours défaillante et toujours mourante, appelant toujours son bien-aimé avec une angoisse mortelle, et lui disant comme l'Épouse : « Retournez, mon bien-« aimé, et soyez semblable à un chevreuil et à un « faon de cerf : » *Revertere; similis esto, dilecte mi, capreæ, hinnuloque cervorum*[1]. C'est en vain que son fils lui dit : « Encore un peu, encore « un peu : un peu, et vous ne me verrez plus; un « peu, et vous me verrez[2]. » Car que dites-vous, ô Jésus-Christ? songez-vous que vous parlez à un cœur qui aime? Et vous comptez pour peu tant d'années d'une privation si horrible? Et lorsqu'on vous aime bien, les moments sont autant d'éternités : car vous êtes l'éternité même; et on ne compte plus les moments, quand on sait qu'à chaque moment on perd l'éternité tout entière. Et cependant vous dites : « Encore un peu. » Ce n'est pas là consoler, c'est plutôt outrager l'amour; c'est insulter à ses douleurs, c'est se rire de ses impatiences et de ses excès intolérables.

Si vous m'en croyez, saintes âmes, vous ne chercherez point d'autres causes de la mort de la sainte Vierge : son amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussait pas un soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel; il ne formait pas un regret, qui n'en dût dissoudre toute l'harmonie; il n'envoyait pas un désir au ciel, qui ne dût tirer après soi l'âme tout entière. Je vous ai dit, chrétiens, que sa mort est miraculeuse; je suis contraint de changer d'avis : la mort n'est pas le miracle; c'en est plutôt la cessation. Le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé. Elle vivait néanmoins : parce que tel était le conseil de Dieu, qu'elle fût conforme à Jésus-Christ crucifié; par le martyre insupportable d'une longue vie, autant pénible pour elle que nécessaire à l'Église. Mais comme le divin amour régnait en son cœur, sans aucun obstacle, il allait de jour en jour s'augmentant sans cesse par son exercice, et s'accroissant par lui-même : de sorte qu'il vint enfin s'étendant toujours à une telle perfection, que la terre n'était pas capable de le contenir. Ainsi point d'autre cause de la mort de Marie, que la vivacité de son amour.

Sauveur Jésus, allumez votre amour dans nos cœurs par une semblable impatience; et puisqu'elle naissait en Marie de cette union intime que vous aviez avec elle, rassasiez-nous tellement de vos saints mystères, soyez tellement en nous par la participation de votre chair et de votre sang, que, vivants plus en vous qu'en nous-mêmes, nous ne respirions autre chose que d'être consommés avec vous dans la gloire que vous nous avez préparée.

[1] *Cant.* II, 17.
[2] *Joan.* XVI, 16

Cette âme sainte et bienheureuse attire après elle son corps par une résurrection anticipée. Car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts : il y a des raisons particulières, qui l'obligent d'avancer le terme en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison ; mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une influence et plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de l'Époux ; et la sainte chair de Marie est une terre trop bien préparée, pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité.

Deux choses font partie de son triomphe ; la gloire de son âme par l'amour, la gloire de son corps par le rejaillissement de celle de l'âme. Aussi l'Écriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, pour nous représenter un si grand éclat, pour nous en tracer quelque image. A peine trouve-t-elle dans le monde assez de lumières, et il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. « Elle a mis la lune « à ses pieds, les étoiles autour de sa tête ; le so- « leil la pénètre toute, et l'environne de ses « rayons[1] : » tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

Après cela, chères âmes, je ne dois pas m'étendre en un long discours, pour vous décrire la magnificence du triomphe de la sainte Vierge. L'amour qui l'a fait mourir, la fera aussi triompher. Je m'ouvrirais en ce lieu une trop vaste carrière, si j'entreprenais de vous raconter les grandeurs, les magnificences, les sublimités de l'amour. Je vous dirai seulement ce mot, que c'est à lui qu'il appartient d'élever les cœurs ; car c'est lui qui nous fait dire : *Sursum corda :* « Le cœur « en haut, le cœur en haut. » C'est une doctrine du grand saint Thomas[2], que ceux-là seront les plus élevés dans l'ordre de la gloire, qui auront eu sur la terre de plus violents désirs de posséder Dieu. La flèche qui part d'un arc bandé avec plus de force, prenant son vol au milieu de l'air avec plus grande vitesse, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée. De même l'âme fidèle pénétrera plus avant, si je puis parler de la sorte, dans l'essence même de Dieu, qui est le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs.

Mais si l'amour de Marie a été si vif et si impétueux, combien a-t-elle dû s'unir intimement à celui qui faisait l'unique objet de son cœur et de tous ses désirs? Qui peut exprimer la gloire dont elle a été revêtue, en entrant dans la joie de son bien-aimé? Son triomphe n'est pas une vaine pompe : la puissance qui lui est donnée [répond à la dignité de sa personne, à l'excellence de son amour et à la sublimité de son élévation. Plus elle est proche du trône de son fils, plus elle a de crédit, pour y faire recevoir favorablement nos prières, et nous procurer les secours que nous réclamons. Que pourrait refuser un fils à sa mère, et à une mère si tendrement aimée? que n'obtiendrait pas l'amour si puissant dont elle est embrasée? Combien ne se sent-elle pas vivement sollicitée de s'intéresser pour des enfants qui ont tant coûté à son fils, et que ses propres douleurs lui rendent à elle-même si chers! Mais pour nous assurer l'effet de son intercession, elle nous dit encore, comme autrefois : « Faites « tout ce qu'il vous dira[1]. » C'est l'unique moyen de trouver Jésus-Christ propice, et Marie disposée à prier pour nous.]

Qu'elle se rende l'avocate, auprès de Dieu, de l'Église qui la réclame, et qu'elle détourne les malheurs qui menacent la chrétienté. Qu'elle protége du plus haut des cieux ce royaume très-chrétien, qu'un roi juste et pieux * lui a consacré ; et qu'elle veille en ses bontés sur le roi son fils, qui renouvelle tous les ans ce don solennel. Qu'elle conserve ce grand monarque et dans la paix et dans les hasards : qu'elle inspire la justice à ceux qui l'ont irrité ; et à lui, la bonté, et la clémence. Qu'il fasse la paix par inclination, et la guerre par nécessité : qu'il ne soit terrible que pour protéger la justice, assurer la paix et la tranquillité publique. Qu'elle lui obtienne la grâce d'être toujours juste, toujours pacifique, père charitable de ses peuples, humble enfant de la sainte Église, protecteur de son autorité, zélé défenseur de ses droits. Qu'elle bénisse la piété exemplaire de la reine son épouse, et qu'elle fasse croître et multiplier leur royale postérité sous l'ombre de sa protection. Qu'elle mette bientôt le comble à la joie de toute la France, par le parfait rétablissement de cette reine auguste et pieuse qui nous honore de son audience, et qu'elle ne prolonge sa vie que pour augmenter ses mérites. Qu'elle soit toujours aimée, toujours respectée, cette sage et pieuse princesse, pour inspirer continuellement des conseils de paix, des sentiments de bonté, des pensées de condescendance. Qu'elle vive sur la terre, n'ayant de goût que pour le ciel ;

[1] *Apoc.* XII, 1.
[2] I. *Part. Quæst.* XII, *Art.* 6.

[1] *Joan.* II, 5.
* Louis XIII, en exécution d'un vœu qu'il avait fait pour obtenir la grossesse de la reine, donna, le 10 février 1638, un édit par lequel il mit sa personne et son royaume sous la protection de la sainte Vierge, et ordonna que tous les ans il se ferait une procession solennelle à Notre-Dame de Paris pour renouveler cette consécration. Telle est l'origine de la procession qui se fait annuellement, dans toutes les églises du royaume le jour de l'Assomption. (*Édit. de Déforis.*)

qu'elle dédaigne ce qui passe, et qu'elle s'attache immuablement à ce qui demeure. Qu'au milieu de tant de grandeurs elle soit jetée devant Dieu dans une véritable humiliation : qu'elle méprise autant sa grandeur royale, que nous sommes obligés de la révérer; et qu'elle fasse sa principale occupation du soin de mériter devant Dieu une couronne immortelle. Voilà, madame, les vœux que je fais : puisse Votre Majesté les faire avec moi dans toute l'étendue d'un cœur chrétien, et recevoir pour sa récompense la sainte bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit!

ABRÉGÉ D'UN SERMON

PRÊCHÉ LE MÊME JOUR.

Avantages que nous retirons de l'exaltation de Marie. Le culte que nous lui rendons, nécessairement rapporté à Dieu. Moyens que nous devons prendre pour nous unir à lui, en honorant Marie.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses. Luc. I, 49.

Si Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir accompli l'œuvre que son Père céleste lui avait commise sur la terre, est retourné au ciel, d'où il est sorti, pour y occuper éternellement la place qui était due à sa divine naissance; l'apôtre nous a enseigné qu'il ne le fait pas seulement pour sa propre gloire, mais encore pour l'utilité de sa sainte Église. En effet, il nous est très-avantageux qu'un ambassadeur si agréable soit auprès de Dieu pour y traiter nos affaires; un avocat si pressant, pour y défendre notre cause; un si puissant médiateur, pour terminer nos différends. Ainsi quand il s'est assis à la droite de son Père, il ne l'a pas fait seulement pour se mettre en possession de son trône; mais encore pour procurer nos intérêts, et pour paraître pour nous devant la face de Dieu : *ut appareat vultui Dei pro nobis*[1]. Ce que Jésus-Christ notre chef a accompli une fois en sa personne, il ne cesse de l'accomplir tous les jours dans les membres de son corps mystique, selon la mesure convenable et selon la proportion de la créature. Autant de fidèles serviteurs de Dieu, qui entrent avec Jésus-Christ dans son paradis de délices, autant de pieux intercesseurs, qui ne cessent de prier pour leurs frères, et pour cette partie de l'Église, qui voyage et qui combat sur la terre, au milieu des tentations de la fragilité humaine.

Vous devez entendre, mes frères, par cette doctrine très-sainte et très-véritable, que si la mère de Dieu est aujourd'hui élevée au-dessus de tous les esprits célestes, une si haute exaltation ne regarde pas seulement sa gloire, mais encore notre avantage. Car si elle est aujourd'hui reçue dans les embrassements de son fils, dans la participation de son trône, dans la plénitude de sa gloire, elle est d'autant plus puissante pour nous obtenir ses grâces; et sa charité consommée rendra son intercession plus utile et plus fructueuse à tous les enfants de Dieu, auxquels elle a enfanté leur salut et leur rédemption en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ce n'est donc pas sans raison, qu'en célébrant son triomphe nous implorons son secours : ce n'est pas sans raison, que l'Église catholique inspire à tous [les fidèles de se mettre sous sa protection.]

Tous les actes religieux doivent se terminer à Dieu; et le propre de la religion, c'est de nous réunir à ce premier être. Saint Augustin nous enseigne, que c'est de cette origine que cette vertu a pris son nom : *Religio dicitur eo quod nos religet omnipotenti Deo*[1] : « Elle nous lie, « elle nous attache, elle nous unit à Dieu; et « c'est par cette union qu'elle est définie. » L'honneur que nous rendons à la sainte Vierge appartient très-certainement à la religion; puisque nous ne le lui rendons dans les lieux consacrés à Dieu, dans l'assemblée de sa sainte Église, et dans la célébration des divins mystères. Il faut donc nécessairement que ce culte, que cet honneur, que cette dévotion se rapporte à Dieu, et le regarde comme sa fin.

Quelle est donc l'inconsidération de nos adversaires, qui nous objectent que nous rendons à la créature un culte religieux? L'objection porte sa réponse dans ses propres termes : si ce culte est religieux, donc il se termine enfin à Dieu seul; et quel inconvénient d'honorer la créature pour l'amour de Dieu, une créature si excellente?

Mais laissons la dispute et la controverse, et revenons, chrétiens, à notre instruction. Par conséquent vous devez entendre que toute votre dévotion pour la sainte mère de Dieu ne mérite pas le nom de dévotion, et n'a que l'apparence de religion et la montre de la piété véritable, si elle ne vous conduit à Dieu, et ne sert à vous y unir immuablement, selon les lois du christianisme et de l'Évangile. [Dans le culte que nous rendons à Marie, nous avons] deux moyens pour [parvenir à] cette union; ses prières et l'imitation de ses vertus. Vous vous adressez à elle comme à une créature excellente, qui est

[1] *Hebr.* IX, 24.

[1] *De ver. Relig.* n[os] 111, 113, t. I, col. 787, 788.

très-intimement unie à Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ : unie premièrement, par l'union du sang ; unie en second lieu, par la société des souffrances ; unie enfin aujourd'hui, par la plénitude de la gloire.

Pour unir Jésus-Christ avec Marie, nous voyons concourir ensemble tout ce que la nature a de plus tendre, tout ce que la grâce a de plus puissant. Il l'appelle à sa croix pour participer à ses peines : un même martyre pour le fils et pour la mère ; une même croix et les mêmes clous ; une même lance pour percer leurs cœurs.

Sur ces deux fondements, jugez de leur union dans la gloire : il partagera son trône avec nous, combien plus avec sa mère ! *Astitit Regina a dextris tuis*[1] : Jésus-Christ est assis à la droite du Père, Marie, à la droite de son fils. Être assis est une marque d'autorité suprême. Il faut percer tous les cœurs des anges [pour découvrir Marie, environnée de tout l'éclat de la gloire de son fils.]

Qui doute donc, mes frères, que la piété de nos vœux ne cherche Jésus-Christ dans Marie ? Malheureux, qui veulent mettre de la jalousie entre le fils et la mère ! C'est cette sainte union, qui nous attire à Jésus-Christ, qui nous attire en même temps, par un même effort, à Marie ; la regardant dans la gloire de son fils, dans cette exaltation que nous célébrons.

L'imitation des vertus [de Marie est un des moyens les plus efficaces, pour nous unir à] Jésus-Christ : car il est tout entier dans les saints, et par conséquent dans la sainte Vierge. Saint Paul disait aux fidèles : « Soyez mes imitateurs, « comme je le suis de Jésus-Christ : » *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi*[2]. Imiter les saints, c'est donc imiter Jésus-Christ. Où voyons-nous une image plus accomplie des vertus de Jésus-Christ, qu'en sa sainte mère ?

Sa pureté, le secret et la retraite, [dans lesquels elle passe sa vie, sont autant de leçons qu'elle fournit aux vierges chrétiennes.] « Les « vierges, qui sont vraiment vierges, ont cou- « tume d'être toujours tremblantes, et jamais « elles n'ont de sécurité : pour éviter les piéges « qu'elles doivent appréhender, elles craignent, « même lorsqu'il n'y a point de danger pour « elles : » *Solent virgines, quæ vere virgines sunt, semper pavidæ et nunquam esse securæ; et ut caveant timida, etiam tuta pertimescere.* « Elles doivent être même émues à la vue d'un « ange ; regarder comme autant de piéges tout « ce qui paraît de nouveau, tout ce qui survient « d'inopiné : » *Quidquid novum, quidquid subitum ortum fuerit, totum contra se æstimant machinatum.* C'est ainsi que Marie se conduit : « elle est troublée, mais elle ne dit mot : son trou- « ble est un effet de sa pudeur virginale ; son assu- « rance vient de sa fermeté ; son silence et ses « réflexions sont une marque de sa prudence : » *Turbata est, non est locuta : quod turbata est, verecundiæ fuit virginalis; quod non perturbata, fortitudinis; quod tacuit et cogitavit, prudentiæ*[1].

Combien elle est éloignée de ces malicieuses ambiguïtés, de ces piéges subtils, de ces dangereuses complaisances, de ces malicieux détours par lesquels l'impureté consommée tâche de s'insinuer dans les âmes innocentes ! Le trouble, la pudeur, le silence [c'est là le partage des vierges chrétiennes qui veulent prendre Marie pour leur modèle.]

[1] *Ps.* XLIV, 10.
[2] I. *Cor.* IV, 16.

[1] *S. Bern. Hom.* III, *sup. Missus est*, n° 9, t. I, col. 747.

SERMON

POUR

LA FÊTE DU ROSAIRE

ÉTABLIE

EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE.

Marie associée à la double fécondité du Père, pour devenir mère de Jésus-Christ et de tous ses membres. Les pécheurs enfantés par cette mère charitable, au milieu des tourments et des cris : pourquoi. Circonstances remarquables dans lesquelles Jésus-Christ lui communique sa fécondité bienheureuse. Souvenir que nous devons avoir des gémissements de notre mère. Les fidèles consacrés à la pénitence, par la manière dont Jésus et Marie les engendrent.

Dicit Jesus matri suæ : Mulier, ecce filius tuus; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre fils : après il dit à son disciple : Voilà votre mère. Joan. XIX, 26, 27.

L'antiquité païenne a fort remarqué l'action d'un certain philosophe*, qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer, par son testament, le soin de sa femme et de ses enfants au plus intime de ses amis : il se persuada, nous dit-on[2], qu'il ne pouvait faire plus d'honneur à la générosité de celui auquel il donnait, en mourant, ce témoignage de sa confiance. A la vérité, chrétiens, il paraît quelque chose de beau dans cette action, si elle a été faite de bonne foi, et si l'affection a été mutuelle : mais nous savons que les sages du monde ont ordinairement bien plus travaillé pour l'ostentation, que pour la vertu ; et que la plupart de leurs belles sentences ne sont dites que par parade et

* Eudamidas de Corinthe.
[2] *Lucian. Dialog. Toxar. seu Amicit.*

par une gravité affectée. Laissons donc les histoires profanes, et allons à l'Évangile de Jésus-Christ. Pardonnez-moi, messieurs, si je dis que, ce que la nécessité a fait inventer à ce philosophe, une charité infinie l'a fait faire, en quelque sorte, à notre Sauveur, d'une manière toute divine. Il regarde du haut de sa croix et Marie, et son cher disciple; c'est-à-dire, ce qu'il a de plus cher au monde : et comme il leur veut laisser, en mourant, quelque marque de sa tendresse, il donne premièrement saint Jean à sa mère; après il donne sa mère à son bien-aimé, et il établit, par ce testament, la dévotion pour la sainte Vierge. C'est, mes frères, pour cette raison qu'on lit cet évangile en l'Église dans la sainte solennité du Rosaire*, pour laquelle nous sommes ici assemblés. C'est pourquoi, pour édifier votre piété, j'espère vous faire voir aujourd'hui que, par ces divines paroles, Marie est la mère de tous les fidèles; après que je lui aurai adressé celles par lesquelles on lui annonça qu'elle serait la mère de Jésus-Christ même : *Ave, Maria.*

C'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne, que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de notre nature, et du rétablissement de notre espérance. Nous voyons en la Genèse[1], que Dieu nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent, qui nous a trompés, que sa tête sera brisée, c'est-à-dire, que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyannie. Les menaces et les promesses se touchent : la lumière de la faveur nous paraît, dans le feu même de la colère; afin que nous entendions, chrétiens, que Dieu se fâche contre nous, ainsi qu'un bon père, qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Mais ce qui me paraît le plus admirable dans cette conduite de la Providence, c'est qu'Adam même, qui nous a perdus, et Ève, qui est la source de notre misère, nous sont représentés, dans les Écritures, comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam : Marie, sa divine mère, est la nouvelle Ève; et, par un secret merveilleux, notre réparation nous est figurée, même dans les auteurs de notre ruine.

C'est sans doute dans cette vue, que saint Épiphane a considéré un passage de la Genèse[1] où Ève est nommée mère des vivants : il a doctement remarqué, que c'est après sa condamnation qu'elle est appelée de la sorte; et voyant qu'elle n'avait pas ce beau nom, lorsqu'elle était encore dans le paradis, il s'étonne, avec raison, que l'on commence à l'appeler mère des vivants, seulement après qu'elle est condamnée à n'engendrer plus que des morts. En effet, ne jugez-vous pas que ce procédé extraordinaire nous fait voir assez clairement qu'il y a ici du mystère? et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque qu'elle est nommée ainsi en énigme, et comme figure de la sainte Vierge, qui, étant associée, avec Jésus-Christ, à la chaste génération des enfants de la nouvelle alliance est devenue, par cette union, la vraie mère de tous les vivants, c'est-à-dire, de tous les fidèles. Voilà une belle figure de la sainte maternité de l'incomparable Marie, que j'ai à vous prêcher aujourd'hui; et j'en reconnais l'accomplissement à la croix de notre Sauveur, et dans l'évangile de cette fête.

Car que voyons-nous au Calvaire, et qu'est-ce que notre Évangile nous y représente? Nous y voyons Jésus-Christ souffrant, et Marie percée de douleurs, et le disciple bien-aimé du Sauveur des âmes, qui, remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son maître mourant pour l'amour des hommes. O saint et admirable spectacle! Toutefois ce n'est pas là, chrétiens, ce qui doit aujourd'hui arrêter vos yeux. Mais considérez attentivement, que c'est en cet état de souffrance que Jésus engendre le peuple nouveau; et admirez que dans les douleurs de cet enfantement du Sauveur, dans le temps que nous naissons de ses plaies, et qu'il nous donne la vie par sa mort, il veut aussi que sa mère engendre, et il lui donne saint Jean pour son fils : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. » Et ne vous persuadez pas qu'il regarde saint Jean, en ce lieu, comme un homme particulier. Tous ses disciples l'ont abandonné, et son Père ne conduit au pied de sa croix que le bien-aimé de son cœur : tellement que, dans ce débris de son Église presque dissipée, saint Jean, qui est le

* Le saint pape Pie V, en mémoire de la victoire remportée à Lépante par les chrétiens sur les Turcs, le 7 octobre 1571, institua une fête annuelle, sous le titre de *sainte Marie de la Victoire*, et en fixa la célébration au premier dimanche d'octobre. En 1573, Grégoire XIII changea ce titre en celui du *Rosaire*. Saint Dominique fut le premier instituteur de cette pratique de piété qu'on a appelée *Rosaire*, et qui consiste à réciter quinze dizaines d'*Ave* avec un *Pater* au commencement de chaque dizaine, en l'honneur du mystère de l'Incarnation. Elle est connue aussi sous le nom de *Chapelet*, ou *Couronne*, qui est le tiers du Rosaire. Les papes ont approuvé cette dévotion, et y ont attaché de grandes indulgences. Voyez Godescard, *Vies des Saints*, t. IX, au 1er octobre. (*Édit. de Versailles.*)

[1] *Genes.* III, 15.

[1] Lib. III. *Hæres.* LXXVIII, t. I, n° 18, p. 106.

seul qui lui reste, lui représente tous ses fidèles, et toute l'universalité des enfants de Dieu. C'est donc tout le peuple nouveau, c'est toute la société de l'Église, que Jésus recommande à la sainte Vierge, en la personne de ce cher disciple; et par cette divine parole elle devient non-seulement mère de saint Jean, mais encore de tous les fidèles. Et par là ne voyez-vous pas, selon la pensée de saint Épiphane, que la bienheureuse Marie est l'Ève de la nouvelle alliance, et la mère de tous les vivants, unie spirituellement au nouvel Adam, pour être la mère de tous les élus?

C'est, fidèles, sur cette doctrine tout évangélique, que j'établirai aujourd'hui la dévotion à la Vierge, pour laquelle nous sommes ici assemblés : et pour expliquer clairement, et par une méthode facile, cette vérité importante, je réduis tout ce discours à deux points, que je vous prie d'imprimer en votre mémoire. Deux grandes choses étaient nécessaires, pour faire naître le peuple nouveau, et nous rendre enfants de Dieu par la grâce. Il fallait que nous fussions adoptés; il fallait que nous fussions rachetés : car, puisque nous sommes étrangers à Dieu, comment deviendrions-nous ses enfants, si sa bonté ne nous adoptait? et puisque le crime du premier homme nous avait vendus à Satan, comment serions-nous rendus au Père éternel, si le sang de son Fils ne nous rachetait? Et donc, pour nous faire les enfants de Dieu, il faut nécessairement qu'un Dieu nous adopte, et il faut aussi qu'un Dieu nous rachète. Comment sommes-nous adoptés? par l'amour du Père éternel. Comment sommes-nous rachetés? par la mort et les souffrances du Fils. Le principe de notre adoption, c'est l'amour du Père éternel; et la raison en est évidente : car puisque ce n'est pas la nature qui nous donne à Dieu comme enfants, il s'ensuit manifestement que c'est son amour qui nous a choisis. Mais si nous avons besoin de l'amour du Père, pour devenir enfants d'adoption; les souffrances du Fils nous sont nécessaires, parce que nous sommes enfants de rédemption : et ainsi nous sommes nés tout ensemble, de l'amour infini de l'un, et des cruelles souffrances de l'autre.

Nouvelle Ève, divine Marie, quelle part avez-vous en ce grand ouvrage, et comment contribuez-vous à la chaste génération des enfants de Dieu? Chrétiens, voici le mystère, et afin que vous l'entendiez, il faut vous prouver, par les saintes Lettres, que le Père et le Fils l'ont associée, le premier, à la fécondité de son amour; le second, à celle de ses souffrances : tellement qu'elle est notre mère, premièrement, par un amour maternel; secondement, par ces souffrances fécondes qui déchirent son âme au Calvaire. C'est le partage de ce discours; et sans sortir de mon évangile j'espère vous faire voir ces deux vérités accomplies au pied de la croix, et établir, sur ce fondement, une dévotion fructueuse pour la bienheureuse Marie.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ, notre rédempteur, n'avait rien qui le touchât davantage, que le désir miséricordieux de s'unir à notre nature, et d'entrer en société avec nous. C'est pourquoi il est né d'une race humaine, afin que nous devenions, par la grâce, une race divine et spirituelle : il se joint à nous par un double nœud, lorsqu'en se faisant fils d'Adam, il nous rend en même temps les enfants de Dieu; et par cette alliance redoublée, pendant que notre Père devient le sien il veut que le sien devienne le nôtre. C'est ce qui lui fait dire dans son Évangile : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* [1] : « Je retourne à « mon Père et au vôtre; » afin que nous comprenions, par cette parole, qu'il veut que tout lui soit commun avec nous, puisqu'il ne nous envie pas cet honneur d'être les enfants de son Père.

Or, messieurs, cette même libéralité, qui fait qu'il nous donne son Père céleste, fait qu'il nous donne aussi sa divine mère : il veut qu'elle nous engendre selon l'esprit, comme elle l'a engendré selon la chair; et qu'elle soit en même temps sa mère et la nôtre, pour être notre frère en toutes façons. C'est dans cette pieuse pensée, que vous recourez aujourd'hui à la sainte protection de Marie; et vous êtes persuadés que les véritables enfants de Dieu se reconnaissent aussi les enfants de la Vierge. Si bien que je me sens obligé, afin d'échauffer en vos cœurs la dévotion de Marie, de rechercher, par les saintes Lettres, de quelle sorte elle est unie au Père éternel, pour être mère de tous les fidèles. Toutefois, je n'ose pas entreprendre de résoudre cette question de moi-même; mais il me semble que saint Augustin nous donne une admirable ouverture, pour connaître parfaitement cette vérité. Écoutez les paroles de ce grand évêque, dans le livre qu'il a composé de la sainte Virginité : c'est là que parlant admirablement de la très-heureuse Marie, il nous enseigne que, « selon la chair, elle est la mère de Jé« sus-Christ; » et aussi, que, « selon l'esprit, elle « est la mère de tous ses membres : » *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus;* « parce que, poursuit ce grand homme, elle « a coopéré, par sa charité, à faire naître dans « l'Église les enfants de Dieu; » *quia cooperata est*

[1] *Joan.* XX, 17.

charitate, ut filii Dei nascerentur in Ecclesia[1]. Vous voyez la question décidée ; et saint Augustin nous dit clairement que Marie est mère de tous les fidèles, parce qu'elle les engendre par la charité. Suivons donc les traces que nous a marquées cet incomparable docteur, et expliquons, par les Écritures, cette fécondité bienheureuse, par laquelle nous sommes nés de la charité de Marie.

Pour cela, il nous faut entendre qu'il y a deux fécondités : la première, dans la nature ; la seconde, dans la charité. Il est inutile de vous expliquer quelle est la fécondité naturelle qui se montre assez tous les jours, par cette éternelle multiplication qui perpétue toutes les espèces par la bénédiction de leur Créateur. Mais, après avoir supposé la fécondité naturelle, faisons voir, par les saintes Lettres, que non-seulement la nature, mais encore que la charité est féconde. Et qui peut ne voir pas cette vérité, entendant le divin apôtre lorsqu'il dit si tendrement aux Galates : « Mes petits enfants, que j'enfante encore, « pour lesquels je ressens encore les douleurs de « l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit « formé en vous : *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis*[2] ? Ne voyez-vous pas, chrétiens, la fécondité merveilleuse de la charité de saint Paul ? car quels sont ces petits enfants, que cet apôtre reconnaît pour siens, sinon ceux que la charité lui donne ? et que signifient ces douleurs de l'enfantement de saint Paul, sinon les empressements de sa charité, et la sainte inquiétude qui la travaille, pour engendrer les fidèles en Notre-Seigneur ? Et par conséquent, concluons que la charité est féconde. C'est pourquoi la même Écriture, qui nous enseigne qu'elle a des enfants, lui attribue aussi, en divers endroits, toutes les qualités des mères.

Oui, cette charité maternelle qui se fait des enfants par sa tendresse, elle a des entrailles où elle les porte ; elle a des mamelles qu'elle leur présente, elle a un lait qu'elle leur donne : et c'est ce qui fait dire à saint Augustin que « la « charité est une mère, » et que « la même cha-« rité est une nourrice : » *Charitas mater est*[3], *charitas nutrix est*[4]. La charité est une mère qui porte tous ses enfants dans le cœur, et qui a pour eux ces entrailles tendres, ces entrailles de compassion, que nous voyons si souvent dans les Écritures : *Charitas mater est.* Cette même charité est une nourrice, qui leur présente les chastes mamelles d'où distille ce lait sans fraude de la sainte mansuétude et de la sincérité chrétienne : *Sine dolo lac*, comme parle l'apôtre saint Pierre [1]. Tellement qu'il est véritable qu'il y a deux fécondités : la première, dans la nature ; la seconde, dans la charité. Or, cette vérité étant supposée, il me sera maintenant facile de vous faire voir clairement de quelle sorte la Vierge sacrée est unie au Père éternel, dans la chaste génération des enfants du Nouveau Testament.

Et premièrement remarquez que ces deux fécondités différentes, que nous avons vues dans les créatures, se trouvent en Dieu, comme dans leur source. La nature de Dieu est féconde ; son amour et sa charité l'est aussi. Je dis que sa nature est féconde ; et c'est elle qui lui donne ce Fils éternel, qui est son image vivante. Mais si sa fécondité naturelle a fait naître ce divin Fils dans l'éternité, son amour lui en donne d'autres qu'il adopte tous les jours dans le temps. C'est de là que nous sommes nés ; et c'est à cause de cet amour que nous l'appelons notre Père : par conséquent, le Père céleste nous paraît doublement fécond. Il l'est, premièrement par nature ; et par là il engendre son Fils naturel : il l'est, secondement par amour ; et c'est ce qui fait naître les adoptifs. Mais après que nous avons vu que ces deux fécondités différentes sont en Dieu comme dans leur source ; voyons si nous pouvons découvrir qu'elles soient communiquées à Marie : je vous prie, renouvelez vos attentions.

Et déjà il semble qu'elle participe, en quelque manière, à la fécondité naturelle, par laquelle Dieu engendre son Fils. Car d'où vient, ô très-sainte Vierge, que vous êtes mère du Fils de Dieu même ? est-ce votre fécondité propre, qui vous donne cette vertu ? Non, dit-elle, c'est Dieu qui l'a fait, et c'est l'ouvrage de sa puissance : *Fecit mihi magna qui potens est*[2]. Elle n'est donc pas mère de ce Fils par sa propre fécondité. Au contraire ne voyons-nous pas, fidèles, qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse, par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale : *Quomodo fiet istud*[3] ? « Comment cela se pourra-t-il faire ? » Puis-je bien concevoir un fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge ? Si donc elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère, et encore mère du Fils du Très-Haut ? Écoutez ce que lui dit l'ange : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi*[4] : « La « vertu du Très-Haut vous couvrira toute. » Pénétrons le sens de cette parole. Sans doute le Saint-Esprit nous veut faire entendre que la fécondité du Père céleste se communiquant à Marie

[1] *De Sanct. Virginit.* n° 6, t. VI, col. 343.
[2] *Gal.* IV, 19.
[3] *De Catechiz. rudib.* cap. XV, n° 23, t. VI, col. 279.
[4] *Ad Marcel. Ep.* CXXXIX, n° 3, t. II col. 421.

[1] I. *Petr.* II, 2.
[2] *Luc.* 49.
[3] *Ibid.* I, 34.
[4] *Ibid.* 35.

elle sera mère du Fils de Dieu même; et c'est pourquoi l'ange, après avoir dit que la vertu du Très-Haut l'environnera, il ajoute, aussitôt après, ces beaux mots : *Ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei;* comme s'il avait dessein de lui dire : O sainte et divine Marie, le fruit de vos bénites entrailles sera appelé le Fils du Très-Haut, parce que vous l'engendrerez, non par votre fécondité naturelle, mais par une bienheureuse participation de la fécondité du Père éternel, qui sera répandue sur vous.

N'admirez-vous pas, chrétiens, cette dignité de Marie? toutefois encore ce n'est pas assez qu'elle soit associée au Père éternel, comme mère de son Fils unique : celui qui lui donne son propre Fils, qu'il engendre par sa nature, lui refusera-t-il les enfants qu'il adopte par sa charité? et s'il veut bien lui communiquer sa fécondité naturelle, afin qu'elle soit mère de Jésus-Christ, ne doit-il pas, pour achever son ouvrage, lui donner libéralement la fécondité de son amour, pour être mère de tous ses membres? Et c'est pour cela, chrétiens, que mon évangile m'appelle au Calvaire : c'est là que je vois la très-sainte Vierge s'unissant, devant son cher fils, à l'amour fécond du Père éternel. Ah! qui pourrait ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle?

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité, par laquelle il nous choisit pour enfants : car, comme remarque admirablement l'incomparable saint Augustin [1], nous voyons que, parmi les hommes, l'adoption n'a jamais lieu, que lorsqu'on ne peut plus espérer d'avoir de véritables enfants. Alors, quand la nature n'en peut plus donner, les hommes ont trouvé le secret de s'en faire par leur amour : tellement que cet amour, qui adopte, n'est établi que pour venir au secours, et pour suppléer au défaut de la nature qui manque. Mais il n'est pas ainsi de notre grand Dieu : il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui rassasie parfaitement son amour, comme il épuise sa fécondité. D'où vient donc, qu'ayant un Fils si parfait, il ne laisse pas de nous adopter? Ce n'est pas l'indigence qui l'y oblige; mais les richesses immenses de sa charité. C'est la fécondité infinie d'un amour inépuisable et surabondant, qui fait qu'il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur. O amour! ô miséricorde! Mais il passe encore plus loin.

Non-seulement il joint à son propre Fils des enfants, qu'il adopte par miséricorde; mais il livre son propre Fils à la mort, pour faire naître les adoptifs : c'est ainsi que sa charité est féconde. Nouvelle sorte de fécondité : pour produire, il faut qu'il détruise; pour engendrer les adoptifs, il faut qu'il donne le véritable. Et ce n'est pas moi qui le dis; c'est Jésus qui me l'enseigne dans son Évangile : « Dieu a tant aimé le monde, dit-« il [1], qu'il a donné son Fils unique; afin que « ceux qui croient ne périssent pas, mais qu'ils « aient la vie éternelle. » Ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'il donne son propre Fils à la mort, pour faire vivre les enfants d'adoption, et que cette même charité du Père, qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère?

Mais après avoir contemplé la charité infinie de Dieu, jetez maintenant les yeux sur Marie; et voyez comme elle se joint à l'amour fécond du Père éternel. Car pourquoi son fils l'a-t-il appelée à ce spectacle d'inhumanité? Est-ce pour lui percer le cœur, et lui déchirer les entrailles? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle, par tant de cruelles blessures, un sang qui lui est si cher? n'y a-t-il pas de la dureté de ne lui épargner pas cette peine? chrétiens, ne le croyez pas; et comprenez un si grand mystère. Il fallait qu'elle se joignît à l'amour du Père éternel; et que, pour sauver les pécheurs, ils livrassent leur commun Fils, d'un commun accord, au supplice. Si bien qu'il me semble que j'entends Marie, qui parle ainsi au Père éternel d'un cœur tout ensemble ouvert et serré : serré par une extrême douleur; mais ouvert en même temps au salut des hommes, par la sainte dilatation de la charité : Puisque vous le voulez, ô mon Dieu, dit-elle, je consens à cette mort ignominieuse, à laquelle vous abandonnez le Sauveur; vous le condamnez, j'y souscris : vous voulez sauver les pécheurs, par la mort de notre Fils innocent; qu'il meure, afin que les hommes vivent. Voyez, mes frères, comme elle s'unit à l'amour fécond du Père éternel; mais admirez, qu'en ce même temps elle reçoit aussi sa fécondité : « Femme, dit Jésus, voilà votre « fils. » Son amour lui ôte un fils bien-aimé, son amour lui en rend un autre; et en la personne de ce seul disciple elle devient, par la charité, l'Ève de la nouvelle alliance, et la mère féconde de tous les fidèles : car qui ne voit ici un amour de mère? donnerait-elle pour nous son cher fils, si elle ne nous aimait comme ses enfants? Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour; et qu'au lieu du fils qu'elle perd, elle en trouve un en chacun de nous?

[1] *De Consens. Evang.* lib. II, cap. III, t. III, part. II, col. 29.

[1] *Joan.* III, 16.

Mais il me semble que vous me dites : Quel échange nous conseillez-vous, et que rendrons-nous à Marie? quoi, des hommes mortels pour un Dieu! des pécheurs pour un Jésus-Christ! est-ce ainsi qu'il nous faut réparer sa perte? Non, ce n'est pas là ma pensée. C'est un Jésus-Christ qu'elle donne, rendons-lui un Jésus-Christ en nous-mêmes; et faisons revivre en nos âmes ce fils qu'elle perd pour l'amour de nous. Je sais bien que Dieu le lui a rendu glorieux, ressuscité, immortel : mais encore qu'elle le possède en sa gloire, elle ne laisse pas, chrétiens, de le chercher encore dans tous les fidèles. Soyons donc chastes et pudiques, et Marie reconnaîtra Jésus-Christ en nous. Soyons humbles et obéissants, comme Jésus l'a été jusqu'à la mort; ayons des cœurs tendres et des mains ouvertes pour les pauvres et les misérables; oublions toutes les injures, comme Jésus les a oubliées : jusqu'à laver dans son propre sang, même le crime de ses bourreaux. Quelle sera la joie de Marie, quand elle verra vivre Jésus-Christ en nous : dans nos âmes par la charité, dans nos corps par la continence; sur les yeux même et sur les visages, par la retenue, par la modestie et par la simplicité chrétienne! C'est alors que reconnaissant en nous Jésus-Christ, par la pratique exacte de son Évangile, ses entrailles seront émues de cette vive représentation de son bien-aimé; et touchée, jusque dans le cœur, de cette sainte conformité, elle croira aimer Jésus-Christ en nous, et elle répandra sur nous toutes les douceurs de son affection maternelle. En est-ce assez pour nous faire voir qu'elle est notre mère par la charité, et pour nous donner un amour de fils? Que si nous ne sommes pas encore attendris, si le lait de son amour maternel ne suffit pas pour nous amollir, et qu'il faille du sang et des souffrances pour briser la dureté de nos cœurs : en voici, je vous en prépare; et c'est ma seconde partie, où vous verrez les douleurs amères et les tristes gémissements parmi lesquels elle nous engendre.

SECOND POINT.

Saint Jean nous représente la très-sainte Vierge, au chapitre douzième de l'Apocalypse [1], par une excellente figure. « Il parut, dit-il, un grand « signe aux cieux, une femme environnée du « soleil, qui avait la lune à ses pieds, et la tête « couronnée d'étoiles, et qui allait enfanter un « fils. » Saint Augustin nous assure, dans le livre du Symbole aux Catéchumènes [2], que cette femme de l'Apocalypse, c'est la bienheureuse Marie, et on le pourrait aisément prouver par plusieurs raisons convaincantes. Mais une parole du texte sacré semble s'opposer à cette pensée : car cette femme mystérieuse nous est représentée en ce lieu dans les douleurs de l'enfantement. « Elle « criait, dit saint Jean; et elle était tourmentée « pour enfanter : » *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pareret* [1]. Que dirons-nous ici, chrétiens? cette femme ainsi tourmentée peut-elle être la très-sainte Vierge? Avouerons-nous à nos hérétiques, que Marie a été sujette à la malédiction de toutes les mères, qui mettent leurs enfants au monde au milieu des gémissements et des cris? Au contraire ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur, comme elle a conçu sans corruption? Quel est donc le sens de saint Jean, dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge? et comment démêlerons-nous ces contrariétés apparentes?

C'est le mystère que je vous prêche, c'est la vérité que je vous annonce. Nous devons entendre, mes frères, qu'il y a deux enfantements en Marie. Elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles, c'est-à-dire, elle a enfanté l'Innocent, elle a enfanté les pécheurs. Elle enfante l'Innocent sans peine; mais il fallait qu'elle enfantât les pécheurs parmi les tourments et les cris : c'est pourquoi je vois dans mon évangile qu'elle les enfante à la croix, ayant le cœur rempli d'amertume et saisi de douleur, le visage noyé de ses larmes. Et voici la raison de tout ce mystère, que je vous prie de bien pénétrer pour l'édification de vos âmes.

Puisque, ainsi que nous l'avons dit, les fidèles devaient renaître de l'amour du Père éternel, et des souffrances de son cher Fils; afin que la divine Marie fût la mère du peuple nouveau, il fallait qu'elle fût unie non-seulement à l'amour fécond par lequel le Père nous a adoptés, mais encore aux cruels supplices par lesquels le Fils nous engendre. Car n'était-il pas nécessaire que l'Ève de la nouvelle alliance fût associée au nouvel Adam? Et de là vient que vous la voyez affligée au pied de la croix; afin que de même que la première Ève a goûté autrefois sous l'arbre, avec son époux désobéissant, la douceur empoisonnée du fruit défendu; ainsi l'Ève de mon Évangile s'approchât de la croix de Jésus, pour goûter avec lui toute l'amertume de cet arbre mystérieux. Mais mettons ce raisonnement dans un plus grand jour; et posons pour premier principe : que c'était la volonté du Sauveur des âmes, que toute sa fécondité fût dans ses souffrances. C'est lui-même qui me l'apprend, lors-

[1] *Apoc.* XII, 1.
[2] *Serm.* IV *de Symb. ad Catech.* cap. I, t. VI, col. 575.

[1] *Apoc.* XII, 2.

qu'il se compare, dans son Évangile, à ce merveilleux grain de froment qui se multiplie en tombant par terre, et devient fécond par sa mort : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert*[1].

En effet, tous les mystères du sauveur Jésus sont une chute continuelle. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche; de la bassesse de sa naissance il est tombé, par divers degrés, aux misères qui ont affligé sa vie : de là il a été abaissé jusqu'à l'ignominie de la croix; de la croix il est tombé au sépulcre, et c'est là que finit sa chute : parce qu'il ne pouvait descendre plus bas. Aussi n'est-il pas plutôt arrivé à ce dernier anéantissement, qu'il a commencé de montrer sa force; et ce germe d'immortalité, qu'il tenait caché en lui-même, sous l'infirmité de sa chair, s'étant développé par sa mort, on a vu ce grain de froment se multiplier avec abondance, et donner partout des enfants à Dieu. D'où je tire cette conséquence infaillible; que cette fécondité bienheureuse, par laquelle il nous engendre à son Père, est dans sa mort et dans ses souffrances. Venez donc, divine Marie, venez à la croix de votre cher fils; afin que votre amour maternel vous unisse à ces souffrances fécondes, par lesquelles il nous régénère.

Qui pourrait vous exprimer, chrétiens, cette sainte correspondance, qui fait ressentir à Marie toutes les douleurs de son fils? Elle voyait cet unique et ce bien-aimé attaché à un bois infâme, qui étendait ses bras tout sanglants à un peuple incrédule et impitoyable; ses yeux meurtris inhumainement, et sa face devenue hideuse. Quelle était l'émotion du sang maternel, en voyant le sang de ce fils qui se débordait avec violence de ses veines cruellement déchirées! Saint Basile de Séleucie voyant la Chananée aux pieds du Sauveur, et lui faisant sa triste prière en ces mots : « Fils de David, ayez pitié de moi; car ma fille « est tourmentée par le démon[2], » paraphrase ainsi ses paroles : « Ayez pitié de moi, car ma « fille souffre; je suis tourmentée en sa personne : « à elle la souffrance, à moi l'affliction. Le démon « la frappe, et la nature me frappe moi-même : je « ressens tous ses coups en mon cœur, et tous les « traits de la fureur de Satan passent par elle « jusque sur moi-même[3]. » Voyez la force de la nature et de l'affection maternelle. Mais comme le divin Jésus surpasse infiniment tous les fils, la douleur des mères communes est une image trop imparfaite de celle qui perce le cœur de Marie. Son affliction est comme une mer, dans laquelle son âme est tout abîmée. Et par là vous voyez comme elle est unie aux souffrances de son cher fils, puisqu'elle a le cœur percé de ses clous, et blessé de toutes ses plaies.

Mais admirez la suite de tout ce mystère. C'est au milieu de ces douleurs excessives; c'est dans cette désolation, par laquelle elle entre en société des supplices et de la croix de Jésus, que son fils l'associe aussi à sa fécondité bienheureuse. « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. » Femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi; soyez mère de ceux que j'engendre par mon sang et par mes blessures. Qui pourrait vous, dire, fidèles, quel fut l'effet de cette parole? elle gémissait au pied de la croix; et la force de la douleur l'avait presque rendue insensible. Mais aussitôt qu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son fils, ses sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure; il n'y eut goutte de sang en son cœur, qui ne fût aussitôt émue, et toutes ses entrailles furent renversées. « Femme, voilà votre fils : » *Ecce filius tuus*[1]. Quoi! un autre en votre place, un autre pour vous! quel adieu me dites-vous, ô mon fils! est-ce ainsi que vous consolez votre mère? Ainsi cette parole la tue; et pour accomplir le mystère, cette même parole la rend féconde.

Il me souvient ici, chrétiens, de ces mères infortunées à qui on déchire les entrailles pour en arracher leurs enfants, et qui meurent pour les mettre au monde. C'est ainsi, ô bienheureuse Marie, que vous enfantez les fidèles : c'est par le cœur que vous enfantez, puisque, ainsi que nous avons dit, vous engendrez par la charité. Ces paroles de votre fils qui étaient son dernier adieu, entrèrent dans votre cœur comme un glaive tranchant, et y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, un amour de mère pour tous les fidèles : ainsi l'on peut dire que vous nous avez enfantés d'un cœur déchiré, par la violence d'une affliction sans mesure. Et lorsque nous paraissons devant vous, pour vous appeler notre mère, vous vous souvenez de ces mots sacrés, par lesquels Jésus-Christ vous établit dans cette qualité : de sorte que vos entrailles s'émeuvent sur nous, comme sur les enfants de votre douleur.

Souvenons-nous donc, chrétiens, que nous sommes enfants de Marie, et que c'est à la croix qu'elle nous engendre. Méditons ces belles paroles, que nous adresse l'Ecclésiastique : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris*[2] : « N'oublie pas « les gémissements de ta mère. » Quand le monde

[1] *Joan.* XII, 24.
[2] *Matth.* XV, 22.
[3] *Orat.* XX, *in Chanan.*

[1] *Joan.* XIX, 26.
[2] *Eccl.* VII, 29.

t'attire par ses voluptés; pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie; et n'oublie jamais les gémissements de cette mère si charitable : *Ne obliviscaris gemitus.* Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta mère : souviens-toi des pleurs de Marie et des incroyables douleurs qui ont déchiré son âme au Calvaire. Misérable, que veux-tu faire? veux-tu élever encore une croix, pour y attacher Jésus-Christ? veux-tu faire voir à Marie son fils crucifié encore une fois, couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du Nouveau Testament, et, par un si triste spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel?

Ah! mes frères, ne le faisons pas : souvenons-nous des pleurs de Marie, souvenons-nous des gémissements parmi lesquels elle nous engendre; c'est assez qu'elle ait souffert une fois, ne renouvelons pas ses douleurs. Au contraire, expions nos fautes par l'exercice de la pénitence : songeons que nous sommes enfants de douleurs, et que les plaisirs ne sont pas pour nous. Jésus-Christ nous enfante en mourant, Marie est notre mère par l'affliction; et nous engendrant de la sorte, tous deux nous consacrent à la pénitence. Ceux qui aiment la pénitence sont les vrais enfants de Marie : car où a-t-elle trouvé ses enfants? Les a-t-elle trouvés parmi les plaisirs, dans la pompe, dans les grandeurs et dans les délices du monde? Non, ce n'est pas là qu'elle les rencontre : elle les trouve avec Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ souffrant; elle les trouve au pied de sa croix, se crucifiant avec lui, s'arrosant de son divin sang, et buvant l'amour des souffrances aux sources sanglantes de ses blessures. Tels sont les enfants de Marie. Ah! mes frères, nous n'en sommes pas, nous ne sommes pas de ce nombre. Nous ne respirons que l'amour du monde, son éclat, son repos et sa liberté : liberté fausse et imaginaire, par laquelle nous nous trouvons engagés à la damnation éternelle.

Mais, ô bienheureuse Marie, nous espérons que par vos prières nous éviterons tous ces maux qui menacent notre impénitence. Faites donc, mère charitable, que nous aimions le Père céleste, qui nous adopte par son amour, et ce Rédempteur miséricordieux, qui nous engendre par ses souffrances. Faites que nous aimions la croix de Jésus, afin que nous soyons vos enfants; afin que vous nous montriez un jour, dans le ciel, le fruit de vos bénites entrailles, et que nous jouissions avec lui de la gloire que sa bonté nous a préparée. *Amen.*

SERMON

SUR

L'UNITÉ DE L'ÉGLISE *.

Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!

Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob! que vos pavillons, ô Israélites, sont merveilleux! C'est ce que dit Balaam, inspiré de Dieu, à la vue du camp d'Israël dans le désert. *Au livre des Nombres,* XXIV, 1, 2, 3, 5.

Messeigneurs,

C'est sans doute un grand spectacle de voir l'Église chrétienne figurée dans les anciens Israélites, la voir, dis-je, sortie de l'Égypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la terre promise à travers d'un désert immense, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants; nulle terre, nulle culture, nul fruit; une sécheresse effroyable; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche; toute la nature stérile pour elle, et aucun bien que par grâce : mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis; ne marchant jamais qu'en bataille; ne logeant que sous des tentes; toujours prête à déloger et à combattre : étrangère que rien n'attache, que rien ne contente; qui regarde tout en passant, sans vouloir jamais s'arrêter : heureuse néanmoins dans cet état; tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Église pendant qu'elle voyage sur la terre.

Balaam la voit dans le désert : son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards : Dieu, son chef invisible, au milieu d'elle : Aaron, prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Église sous l'autorité de Moïse, souverain législateur et figure de Jésus-Christ : le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature : tout en paix par le concours de ces deux puissances : Coré et ses sectateurs, ennemis de l'ordre et de la paix, engloutis à la vue de tout le peuple, dans la terre

* Ce sermon fut prêché à l'ouverture de l'assemblée générale du clergé de France le 9 novembre 1681, à la messe solennelle du Saint-Esprit, dans l'église des Grands-Augustins

soudainement entr'ouverte sous leurs pieds, et ensevelis tout vivants dans les enfers. Quel spectacle! quelle assemblée! quelle beauté de l'Église! Du haut d'une montagne, Balaam la voit tout entière; et au lieu de la maudire comme on l'y voulait contraindre, il la bénit. On le détourne, on espère lui en cacher la beauté, en lui montrant ce grand corps par un coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie; et il n'est pas moins transporté : parce qu'il voit cette partie dans le tout, avec toute la convenance et toute la proportion qui les assortit l'un avec l'autre. Ainsi, de quelque côté qu'il la considère, il est hors de lui; et ravi en admiration il s'écrie : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!* « Que vous êtes admirables « sous vos tentes, enfants de Jacob! » quel ordre dans votre camp! quelle merveilleuse beauté paraît dans ces pavillons si sagement arrangés; et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie!

Il n'est pas possible, mes frères, qu'à la vue de cette auguste assemblée vous n'entriez dans de pareils sentiments. Une des plus belles parties de l'Église universelle se présente à vous. C'est l'Église gallicane qui vous a tous engendrés en Jésus-Christ: Église renommée dans tous les siècles, aujourd'hui représentée par tant de prélats que vous voyez assistés de l'élite de leur clergé, et tous ensemble prêts à vous bénir, prêts à vous instruire selon l'ordre qu'ils en ont reçu du ciel. C'est en leur nom que je vous parle; c'est par leur autorité que je vous prêche. Qu'elle est belle, cette Église gallicane, pleine de science et de vertu! mais qu'elle est belle dans son tout, qui est l'Église catholique; et qu'elle est belle saintement et inviolablement unie à son chef, c'est-à-dire, au successeur de saint Pierre! Oh! que cette union ne soit point troublée! que rien n'altère cette paix et cette unité où Dieu habite!

Esprit saint, Esprit pacifique qui faites habiter les frères unanimement dans votre maison, affermissez-y la paix. La paix est l'objet de cette assemblée : au moindre bruit de division nous accourons effrayés, pour unir parfaitement le corps de l'Église, le père et les enfants, le chef et les membres, le sacerdoce et l'empire. Mais puisqu'il s'agit d'unité, commençons à nous unir par des vœux communs, et demandons tous ensemble la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

MESSEIGNEURS,

« Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été « montré sur la montagne. » C'est ce qui fut dit à Moïse, lorsqu'il eut ordre de construire le tabernacle[1]. Mais saint Paul nous avertit[2] que ce n'est point ce tabernacle bâti de main d'homme qui doit être travaillé avec tant de soin, et formé sur ce beau modèle : c'est le vrai tabernacle de Dieu et des hommes; c'est l'Église catholique, où Dieu habite, et dont le plan est fait dans le ciel. C'est aussi pour cette raison que saint Jean voyait dans l'Apocalypse la « sainte cité de Jé« rusalem[3], » et l'Église qui commençait à s'établir par toute la terre; il la voyait, dis-je, descendre du ciel. C'est là que les desseins en ont été pris : « Regarde, et fais selon le modèle qui « t'a été montré sur cette montagne. »

Mais pourquoi parler de saint Jean et de Moïse? écoutons Jésus-Christ lui-même. Il nous dira qu'il ne fait « rien que ce qu'il voit faire « à son Père[4]. » Qu'a-t-il donc vu, chrétiens, quand il a formé son Église? qu'a-t-il vu dans la lumière éternelle et dans les splendeurs des saints où il a été engendré devant l'aurore? C'est le secret de l'Époux, et nul autre que l'Époux ne le peut dire.

« Père saint, je vous recommande ceux que « vous m'avez donnés; » je vous recommande mon Église : « gardez-les en votre nom, afin « qu'ils soient un comme nous[5]; et encore : « Comme vous êtes en moi, et moi en vous, ô « mon Père, ainsi qu'ils soient un en nous. Qu'ils « soient un comme nous; qu'ils soient un en « nous[6] : » je vous entends, ô Sauveur; vous voulez faire votre Église belle, vous commencez par la faire parfaitement une : car qu'est-ce que la beauté, sinon un rapport, une convenance, et enfin une espèce d'unité? Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même, qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois Personnes égales, se termine en une parfaite unité. Après la Divinité, rien n'est plus beau que l'Eglise où l'unité divine est représentée. « Un comme nous, un en nous : regardez, « et faites suivant ce modèle. »

Une si grande lumière nous éblouirait : descendons, et considérons l'unité avec la beauté dans les chœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser : elle passe d'un ordre à un autre, d'un chœur à un autre avec une parfaite correspondance, parce qu'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent pas de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnaître les puissances supérieures. C'est une

[1] *Exod.* XXV, 40.
[2] *Hebr.* VIII, 9.
[3] *Apoc.* XXI, 10.
[4] *Joan.* V, 19.
[5] *Ibid.* XVII, 11.
[6] *Ibid.* 21, 22.

armée où tout marche avec ordre; et comme disait ce patriarche : « C'est ici le camp de Dieu[1]. » C'est pourquoi, dans ce combat donné dans le ciel, on nous représente « Michel et ses anges « contre Satan et ses anges[2]. » Il y a un chef dans chaque parti; mais ceux qui disent avec saint Michel : « Qui égale Dieu? » triomphent des orgueilleux, qui disent : Qui nous égale? et les anges victorieux demeurent unis à leur Créateur sous le chef qu'il leur a donné. O Jésus, qui n'êtes pas moins le chef des anges que celui des hommes : « Regardez, et faites selon ce mo« dèle; » que la sainte hiérarchie de votre Église soit formée sur celle des esprits célestes. Car, comme dit saint Grégoire[3], « si la seule beauté « de l'ordre fait qu'il se trouve tant d'obéissance « où il n'y a point de péché; combien plus doit« il y avoir de subordination et de dépendance « parmi nous, où le péché mettrait tout en con« fusion sans ce secours! »

Selon cet ordre admirable, toute la nature angélique a ensemble une immortelle beauté; et chaque troupe, chaque chœur des anges a sa beauté particulière, inséparable de celle du tout. Cet ordre a passé du ciel à la terre; et je vous ai dit d'abord qu'outre la beauté de l'Église universelle, qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque Église placée dans un si beau tout avec une justesse parfaite, a sa grâce particulière. Jusqu'ici tout nous est commun avec les saints anges : mais saint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'est point parmi eux; c'est pourquoi la paix y règne éternellement. Cette cité bienheureuse, d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous : malgré notre infirmité, l'orgueil y règne; et tirant tout à soi, il nous arme les uns contre les autres. L'Église donc, qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'aurait point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvait dans son unité des moyens de s'y affermir, quand elle est menacée de division.

Écoutez : voici le mystère de l'unité catholique, et le principe immortel de la beauté de l'Église. Elle est belle et une dans son tout; c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Église : belle et une en chaque membre; c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Église gallicane dans ce beau tout de l'Église universelle : belle et une d'une beauté et d'une unité durable; c'est ma dernière partie, ou nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres commencements de division et de trouble. Que de grandeur et que de beauté! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Église! Car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé : ce qui rend l'Église forte, la rend belle; son unité la rend belle, son unité la rend forte. Voyons donc dans son unité, et sa beauté et sa force : heureux si l'ayant vue belle premièrement dans son tout, et ensuite dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissensions qui pourraient défigurer une beauté si parfaite. Ce sera le fruit de ce discours, et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire.

PREMIER POINT.

J'ai, messieurs, à vous prêcher un grand mystère; c'est le mystère de l'unité de l'Église. Unie au dedans par le Saint-Esprit, elle a encore un lieu commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité; et sous le sceau du gouvernement ecclésiastique l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? quelle en est la forme? Ne disons rien de nous-mêmes : ouvrons l'Évangile; l'Agneau a levé les sceaux de ce sacré livre, et la tradition de l'Église a tout expliqué.

Nous trouverons dans l'Évangile que Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité dans son Église, parmi tous ses disciples en choisit douze; mais que voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Église, parmi les douze il en choisit un. « Il appela ses disciples, » dit l'Évangile[1] : les voilà tous; « et parmi eux il « en choisit douze. » Voilà une première séparation, et les apôtres choisis. « Et voici les noms « des douze apôtres : le premier est Simon qu'on « appelle Pierre[2]. » Voilà, dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison du nom de Pierre, « que Jésus-Christ, « dit saint Marc[3], lui avait donné; » pour préparer, comme vous verrez, l'ouvrage qu'il méditait d'élever tout son édifice sur cette pierre.

Tout ceci n'est encore qu'un commencement du mystère de l'unité. Jésus-Christ, en le com-

[1] *Genes.* XXXII, 2.
[2] *Apoc.* XII, 7.
[3] *S. Greg. Epist.* lib. V; *Epist.* LIV, t. II, col. 784.

[1] *Luc.* VI, 13.
[2] *Matth.* X, 2.
[3] *Marc.* III, 16

mençant, parlait encore à plusieurs : « Allez, « prêchez, je vous envoie : » *Ite, prædicate, mitto vos*[1] : mais quand il veut mettre la dernière main au mystère de l'unité, il ne parle plus à plusieurs; il désigne Pierre personnellement et par le nouveau nom qu'il lui a donné : c'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ Fils de Dieu à Simon fils de Jonas : Jésus-Christ qui est la vraie pierre, et fort par lui-même, à Simon qui n'est Pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique : c'est à celui-là que Jésus-Christ parle; et en lui parlant il agit en lui, et y imprime le caractère de sa fermeté : « Et moi, dit-il[2], je te dis « à toi : Tu es Pierre, et, ajoute-t-il, sur cette « pierre j'établirai mon Église, et, conclut-il, les « portes de l'enfer ne prévaudront point contre « elle. » Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ, qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son Église, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant[3]. » Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Eglise. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs; Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine[4].

Jésus-Christ ne parle pas sans effet. Pierre portera partout avec lui, dans cette haute prédication de la foi, le fondement des Églises; et voici le chemin qu'il lui faut faire. Par Jérusalem la cité sainte où Jésus-Christ a paru, où « l'Église « devait commencer[5] » pour continuer la succession du peuple de Dieu, où Pierre par conséquent devait être longtemps le chef de la parole et de la conduite, d'où il allait visitant les Églises persécutées[6], et les confirmant dans la foi; où il fallait que le grand Paul, Paul revenu du troisième ciel, le vînt voir[7] : non pas Jacques, quoiqu'il y fût; un si grand apôtre, « frère du Sei« gneur[8], » évêque de Jérusalem, appelé le Juste, et également respecté par les chrétiens et par les Juifs : ce n'était pas lui que Paul devait venir voir; mais il est venu voir Pierre, et le voir selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles, et digne d'être recherchée, « le contempler, l'étudier, dit saint Jean« Chrysostôme[1], et le voir comme plus grand « aussi bien que comme plus ancien que lui, » dit le même Père : le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait luimême par une révélation si expresse; mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre : par cette sainte cité et encore par Antioche, la métropolitaine de l'Orient; mais ce n'est rien, la plus illustre Église du monde, puisque c'est là que le nom de chrétien a pris naissance : vous l'avez lu dans les Actes[2]; Église fondée par saint Barnabé et par saint Paul, mais que la dignité de Pierre oblige à le reconnaître pour son premier pasteur, l'histoire ecclésiastique en fait foi : où il fallait que Pierre vînt, quand elle se fut distinguée des autres par une si éclatante profession du christianisme, et que sa chaire à Antioche fît une solennité dans les Églises : par ces deux villes, illustres dans l'Église chrétienne par des caractères si marqués, il fallait qu'il vînt à Rome plus illustre encore : Rome le chef de l'idolâtrie aussi bien que de l'empire; mais Rome, qui, pour signaler le triomphe de Jésus-Christ, est prédestinée à être le chef de la religion et de l'Église, doit devenir par cette raison la propre Église de saint Pierre; et voilà où il faut qu'il vienne, par Jérusalem, et par Antioche.

Mais pourquoi voyons-nous ici l'apôtre saint Paul? le mystère en serait long à déduire. Souvenez-vous seulement du grand partage où l'univers fut comme divisé entre Pierre et Paul; où Pierre chargé du tout en général par sa primauté, et par un ordre exprès chargé des Gentils qu'il avait reçus en la personne de Cornélius le Centurion[3], ne laisse pas, pour faciliter la prédication, de se charger du soin spécial des Juifs, comme Paul se chargea du soin spécial des Gentils[4]. Puisqu'il fallait partager, il fallait que le premier eût les aînés; que le chef, à qui tout se devait unir, eût le peuple sur lequel le reste devait être enté, et que le vicaire de Jésus-Christ eût le partage de Jésus-Christ même. Mais ce n'est pas encore assez; et il faut que Rome revienne au partage de saint Pierre : car encore que, comme chef de la gentilité, elle fût plus que toutes les autres villes comprise dans le partage de l'apôtre des Gentils :

[1] *Matth.* x, 6, 7, 16.
[2] *Ibid.* xvi, 18.
[3] *Ibid.* 16.
[4] *Conc. Chalc. Act.* II, III, *Lab.* t. IV, col. 368, 425. *Relat. ad Leon. ibid.* col. 833.
[5] *Luc.* xxiv, 17.
[6] *Act.* IX, 32.
[7] *Gal.* I, 18.
[8] *Ibid.* 19.

[1] *In Epist. ad Gal.* cap. I, n° 11, t. x, p. 677.
[2] *Act.* XI, 26.
[3] *Act.* X.
[4] *Gal.* II, 7, 8, 9.

comme chef de la chrétienté, il faut que Pierre y fonde l'Église : ce n'est pas tout; il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome, et que réunie à jamais, pour ainsi parler, à la chaire suprême de Pierre à laquelle elle était subordonnée, elle élève l'Église romaine au comble de l'autorité et de la gloire. Disons encore : quoique ces deux frères, saint Pierre et saint Paul, nouveaux fondateurs de Rome, plus heureux, comme plus unis, que ses deux premiers fondateurs, doivent consacrer ensemble l'Église romaine; quelque grand que soit saint Paul, en science, en dons spirituels, en charité, en courage, encore qu'il ait « travaillé plus que tous les autres « apôtres[1]; » et qu'il paraisse étonné lui-même de ses grandes révélations[2] et de l'excès de ses lumières, il faut que la parole de Jésus-Christ prévale : Rome ne sera pas la chaire de saint Paul, mais la chaire de saint Pierre; c'est sous ce titre qu'elle sera plus assurément que jamais le chef du monde : et qui ne sait ce qu'a chanté le grand saint Prosper il y a plus de douze cents ans[3] : « Rome le siége de Pierre, devenue sous ce titre « le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, « s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguer par les armes? » Que volontiers nous répétons ce sacré cantique d'un Père de l'Église gallicane! c'est le cantique de la paix, où, dans la grandeur de Rome, l'unité de toute l'Église est célébrée.

Ainsi fut établie et fixée à Rome la chaire éternelle. C'est cette Église romaine qui, enseignée par saint Pierre et ses successeurs, ne connait point d'hérésie. Les Donatistes affectèrent d'y avoir un siége[4], et crurent se sauver par ce moyen du reproche qu'on leur faisait que la chaire d'unité leur manquait : mais la chaire de pestilence ne put subsister, ni avoir de succession auprès de la chaire de vérité. Les Manichéens se cachèrent quelque temps dans cette Église[5] : les y découvrir seulement, a été les en bannir pour jamais. Ainsi les hérésies ont pu y passer, mais non pas y prendre racine. Que contre la coutume de tous leurs prédécesseurs, un ou deux souverains pontifes, ou par violence, ou par surprise, n'aient pas assez constamment soutenu ou assez pleinement expliqué la doctrine de la foi; consultés de toute la terre, et répondant durant tant de siècles à toutes sortes de questions de doctrine, de discipline, de cérémonies, qu'une seule de leurs réponses se trouve notée par la souveraine rigueur d'un concile écuménique : ces fautes particulières n'ont pu faire aucune impression dans la chaire de saint Pierre. Un vaisseau qui fend les eaux n'y laisse pas moins de vestiges de son passage. C'est Pierre qui a failli, mais qu'un regard de Jésus ramène aussitôt[1]; et qui, avant que le Fils de Dieu lui déclare sa faute future, assuré de sa conversion, reçoit l'ordre de « confir« mer ses frères[2] : » et quels frères? les apôtres; les colonnes mêmes : combien plus les siècles suivants! Qu'a servi à l'hérésie des Monothélites d'avoir pu surprendre un pape? l'anathème qui lui a donné le premier coup n'en est pas moins parti de cette chaire, qu'elle tenta vainement d'occuper; et le concile sixième ne s'en est pas écrié avec moins de force : « Pierre a parlé par « Agathon[3]. » Toutes les autres hérésies ont reçu du même endroit le coup mortel. Ainsi l'Église romaine est toujours vierge; la foi romaine est toujours la foi de l'Église; on croit toujours ce qu'on a cru; la même voix retentit partout; et Pierre demeure dans ses successeurs le fondement des fidèles. C'est Jésus-Christ qui l'a dit; et le ciel et la terre passeront, plutôt que sa parole.

Mais voyons encore en un mot la suite de cette parole. Jésus-Christ poursuit son dessein; et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon « Église[4], » il ajoute : « et je te donnerai les clefs « du royaume des cieux. » Toi qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement : « ce que tu lieras sur la terre, sera lié « dans le ciel; et ce que tu délieras sur la terre, « sera délié dans le ciel. » Tout est soumis à ces clefs; tout, mes frères, rois et peuples, pasteurs et troupeaux : nous le publions avec joie; car nous aimons l'unité, et nous tenons à gloire notre obéissance. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement « d'aimer plus que tous les autres apô« tres, » et ensuite « de paître » et gouverner tout, « et les agneaux et les brebis[5], » et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes : pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jésus-Christ, confessant aussi qu'avec raison on lui demande un plus grand amour, puisqu'il a plus de dignité avec plus de charge; et que parmi nous, sous la discipline d'un maître tel que le nôtre, il faut, selon sa parole, « que le premier soit comme lui, par la « charité, le serviteur de tous les autres[6]. »

[1] I. *Cor.* XV, 10.
[2] II. *Cor.* II, 7.
[3] *S. Prosp. Carm. de Ingr.* cap. II.
[4] *S. Opt. Mil.* lib. II, n° 4, p. 29; edit. 1700.
[5] *S. Leo. Serm.* XLI, cap. V.

[1] *Luc.* XXII, 61.
[2] *Ibid.* 32.
[3] *Conc. Const.* III, *gen.* VI, *Serm. acclam. ad Imp. Act.* XVIII, t. VI *Conc.* col. 1053.
[4] *Matth.* XVI, 18, 19.
[5] *Joan.* XXI, 15, 16, 17.
[6] *Marc.* X, 44.

Ainsi saint Pierre paraît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi[1], le premier dans l'obligation d'exercer l'amour[2]; le premier de tous les apôtres qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts[3], comme il en devait être le premier témoin devant tout le peuple[4]; le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres[5], le premier qui confirma la foi par un miracle[6]; le premier à convertir les Juifs[7], le premier à recevoir les gentils[8] : le premier partout : mais je ne puis pas tout dire. Tout concourt à établir sa primauté; oui, mes frères, tout, jusqu'à ses fautes, qui apprennent à ses successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance. Car Jésus-Christ est le seul pontife qui, au-dessus, dit saint Paul[9], du péché et de l'ignorance, n'a pu ressentir la faiblesse humaine que dans la mortalité, ni apprendre la compassion que par ses souffrances. Mais les pontifes ses vicaires, qui tous les jours disent avec nous, « Pardonnez-nous nos fautes, » apprennent à compatir d'une autre manière, et ne se glorifient pas du trésor qu'ils portent dans un vaisseau si fragile.

Mais une autre faute de Pierre donne une autre leçon à toute l'Église. Il en avait déjà pris le gouvernement en main quand saint Paul lui dit en face, qu'il « ne marchait pas droitement selon « l'Évangile[10]; » parce qu'en s'éloignant trop des Gentils convertis, il mettait quelque espèce de division dans l'Église. Il ne manquait pas dans la foi; mais dans la conduite : je le sais; les anciens l'ont dit, et il est certain. Mais enfin saint Paul faisait voir à un si grand apôtre qu'il manquait dans la conduite[11] : et encore que cette faute lui fût commune avec Jacques, il ne s'en prend pas à Jacques; mais à Pierre qui était chargé du gouvernement, et il écrit la faute de Pierre dans une épître qu'on devait lire éternellement dans toutes les Églises avec le respect qu'on doit à l'autorité divine : et Pierre, qui le voit, ne s'en fâche pas; et Paul, qui l'écrit, ne craint pas qu'on l'accuse d'être vain. Ames célestes, qui ne sont touchées que du bien commun; qui écrivent, qui laissent écrire, aux dépens de tout, ce qu'ils croient utile à la conversion des Gentils et à l'instruction de la postérité! Il fallait que dans un pontife aussi éminent que saint Pierre les pontifes ses successeurs apprissent à prêter l'oreille à leurs inférieurs, lorsque beaucoup moindres que saint Paul, et dans de moindres sujets, ils leur parleraient avec moins de force, mais toujours avec le même dessein de pacifier l'Église. Voilà ce que saint Cyprien[1], saint Augustin[2] et les autres Pères ont remarqué dans cet exemple de saint Pierre. Admirons, après ces grands hommes, dans l'humilité, l'ornement le plus nécessaire des grandes places; et quelque chose de plus vénérable dans la modestie, que dans tous les autres dons; et le monde plus disposé à l'obéissance, quand celui à qui on la doit obéit le premier à la raison; et Pierre, qui se corrige, plus grand, s'il se peut, que Paul qui le reprend.

Suivons; ne vous lassez point d'entendre le grand mystère qu'une raison nécessaire nous oblige aujourd'hui de vous prêcher. On veut de la morale dans les sermons; et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. Ce que je vous prêche, « je vous le dis, est un grand mystère « en Jésus-Christ et en son Église[3]; » et ce mystère est le fondement de cette belle morale qui unit tous les chrétiens dans la paix, dans l'obéissance, et dans l'unité catholique.

Vous avez vu cette unité dans le saint-siége : la voulez-vous voir dans tout l'ordre et dans tout le collége épiscopal? Mais c'est encore en saint Pierre qu'elle doit paraître, et encore dans ces paroles : « Tout ce que tu lieras, sera lié; tout ce « que tu délieras, sera délié[4]. » Tous les papes et tous les saints Pères l'ont enseigné d'un commun accord. Oui, mes frères, ces grandes paroles, où vous avez vu si clairement la primauté de saint Pierre, ont érigé les évêques, puisque la force de leur ministère consiste à lier ou à délier ceux qui croient ou ne croient pas à leur parole. Ainsi cette divine puissance de lier et de délier est une annexe nécessaire, et comme le dernier sceau, de la prédication que Jésus-Christ leur a confiée; et vous voyez en passant tout l'ordre de la juridiction ecclésiastique. C'est pourquoi le même qui a dit à saint Pierre : « Tout ce que tu « lieras sera lié, tout ce que tu délieras sera dé« lié[5], » a dit la même chose à tous les apôtres; et leur a dit encore : « Tous ceux dont vous re« mettrez les péchés, ils leur seront remis; et « tous ceux dont vous retiendrez les péchés, ils « leur seront retenus[6]. » Qu'est-ce que lier, sinon retenir; et qu'est-ce que délier, sinon remettre?

[1] *Matth.* XVI, 16.
[2] *Joan.* XXI, 15 et seqq.
[3] I. *Cor.* XV, 5.
[4] *Act.* II, 14.
[5] *Ibid.* I, 15.
[6] *Ibid.* III, 6, 7.
[7] *Ibid.* II, 14.
[8] *Ibid.* X.
[9] *Hebr.* II, 17, 18; IV, 15; VII, 26.
[10] *Gal.* II, 11, 14.
[11] *Ibid.* 11.

[1] *S. Cypr. Epist.* LXXI, p. 127.
[2] *S. Aug. Epist.* LXXXIII, n° 22, t. II, col. 198.
[3] *Ephes.* V, 32.
[4] *Matth.* XVI, 19.
[5] *Ibid.* XVIII, 18.
[6] *Joan.* XX,

et le même qui donne à Pierre cette puissance, la donne aussi de sa propre bouche à tous les apôtres. « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi dit-« il, je vous envoie[1]. » On ne peut voir ni une puissance mieux établie, ni une mission plus immédiate : aussi souffle-t-il également sur tous; il répand sur tous le même esprit avec ce souffle, en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit; ceux « dont vous remettrez les péchés, ils seront re-« mis[2] : » et le reste que nous avons récité.

C'était donc manifestement le dessein de Jésus-Christ de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il voulait mettre dans plusieurs : mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole, « Tout ce que tu lieras, » dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : « Tout ce que vous remettrez : » car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement, est irrévocable : outre que la puissance donnée à plusieurs, porte sa restriction dans son partage; au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude; et n'ayant à se partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que donne la règle. C'est pourquoi nos anciens docteurs de Paris, que je pourrais ici nommer avec honneur, ont tous reconnu d'une même voix, dans la chaire de saint Pierre, la plénitude de la puissance apostolique : c'est un point décidé et résolu; mais ils demandent seulement qu'elle soit réglée dans son exercice par les canons, c'est-à-dire, par les lois communes de toute l'Église : de peur que, s'élevant au-dessus de tout, elle ne détruise elle-même ses propres décrets.

Ainsi le mystère est entendu : tous reçoivent la même puissance, et tous de la même source; mais non pas tous en même degré, ni avec la même étendue : car Jésus-Christ se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la manière la plus convenable à établir l'unité de son Église. C'est pourquoi il commence par le premier, et dans ce premier il forme le tout; et lui-même il développe avec ordre ce qu'il a mis dans un seul. « Et Pierre, dit saint Augustin[3], qui, dans l'hon-« neur de sa primauté, représentait toute l'Église, « reçoit aussi le premier et le seul d'abord les « clefs qui dans la suite devaient être communi-« quées à tous les autres[4], » afin que nous apprenions, selon la doctrine d'un saint évêque de

[1] *Joan.* XX, 21.
[2] *Ibid.* 22, 23.
[3] *S. Aug. in Joan. Tract.* CXXIV, t. III, part. II, col. 822.
[4] *S. Opt. Mil.* lib. VII, n° 3, p. 104.

l'Église gallicane[1], que l'autorité ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de son unité; et que tous ceux qui auront à l'exercer, se doivent tenir inséparablement unis à la même chaire.

C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté, comme à l'envi, « la « principauté de la chaire apostolique, la prin-« cipauté principale, la source de l'unité, et dans « la place de Pierre l'éminent degré de la chaire « sacerdotale; l'Église mère qui tient en sa main « la conduite de toutes les autres Églises; le chef « de l'épiscopat d'où part le rayon du gouverne-« ment; la chaire principale, la chaire unique « en laquelle seule tous gardent l'unité. » Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avite, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine, et les autres; l'Affrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie; l'Orient et l'Occident unis ensemble[2] : et voilà, sans préjudice des lumières divines extraordinaires et surabondantes, et de la puissance proportionnée à de si grandes lumières, qui était pour les premiers temps dans les apôtres, premiers fondateurs de toutes les Églises chrétiennes; voilà, dis-je, ce qui doit rester, selon la parole de Jésus-Christ et la constante tradition de nos Pères, dans l'ordre commun de l'Église : et puisque c'était le conseil de Dieu de permettre, pour éprouver ses fidèles, qu'il s'élevât des schismes et des hérésies, il n'y avait point de constitution ni plus ferme pour se soutenir, ni plus forte pour les abattre. Par cette constitution tout est fort dans l'Église; parce que tout y est divin, et que tout y est uni : et comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin; et l'assemblage est tel que chaque partie agit avec la force du tout. C'est pourquoi nos prédécesseurs, qui ont dit si souvent, dans leurs conciles[3], qu'ils agissaient dans leurs Églises comme vicaires de Jésus-Christ et successeurs des apôtres qu'il a immédiatement envoyés, ont dit aussi dans d'autres conciles[4], comme ont fait les papes à Châlons, à Vienne et ailleurs, qu'ils agissaient « au nom de Pierre, » *vice Petri*, « par l'autorité « donnée à tous les évêques en la personne de

[1] *S. Cæsar Arel. Epist. ad Symm.* t. I *Conc. Gall.* p. 184.
[2] *S. Aug. Epist.* XLIII, t. II, col. 91. *S. Iren.* lib. III, cap. III, p. 175. *S. Cypr. Epist.* LV, p. 86. *Theod. Ep. ad Ren.* CXVI, t. III, p. 989. *S. Avit. Ep. ad Faust.* t. I *Conc. Gal.* p. 158. *S. Prosp. Carm. de Ingr.* cap. II. *Conc. Chalc. Relat. ad Leon. Lab.* t. IV, col. 837. *Libell. Joan. Const. ib.* col. 1486. *S. Opt. Mil.* lib. II, n° 2, p. 28.
[3] *Conc. Meld. Præf.* t. III *Conc. Gall.* p. 27.
[4] *Synod. Rem.* t. VIII *Conc.* col. 591. *Conc. Vien.* t. IX *Conc.* col. 483. *Conc. Cabil. ib.* col. 275. *Conc. Rem. ib.* col. 481. *Conc. Cicest.* t. X *Conc.* col. 1182. *Ivo. Carn. de Cath. Petr. Ant.*

« saint Pierre, » *auctoritate episcopis per beatum Petrum collata*, « comme vicaires de saint « Pierre, » *vicarii Petri*, et l'ont dit lors même qu'ils agissaient par leur autorité ordinaire et subordonnée; parce que tout a été mis premièrement dans saint Pierre, et que la correspondance est telle dans tout le corps de l'Église, que ce que fait chaque évêque, selon la règle et dans l'esprit de l'unité catholique, toute l'Église, tout l'épiscopat, et le chef de l'épiscopat le fait avec lui.

S'il est ainsi, chrétiens : si les évêques n'ont tous ensemble qu'une même chaire, par le rapport essentiel qu'ils ont tous avec la chaire unique où saint Pierre et ses successeurs sont assis; si, en conséquence de cette doctrine, ils doivent tous agir dans l'esprit de l'unité catholique, en sorte que chaque évêque ne dise rien, ne fasse rien, ne pense rien que l'église universelle ne puisse avouer : que doit attendre l'univers d'une assemblée de tant d'évêques? M'est-il permis, messeigneurs, de vous adresser la parole, à vous de qui je la tiens aujourd'hui; mais à vous qui êtes mes juges et les interprètes de la volonté divine? Ah! sans doute, puisque c'est vous qui m'ouvrez la bouche, quand je vous parle, messeigneurs, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est vous-mêmes qui vous parlez à vous-mêmes. Songeons que nous devons agir par l'esprit de toute l'Église; ne soyons pas des hommes vulgaires que les vues particulières détournent du vrai esprit de l'unité catholique : nous agissons dans un corps, dans le corps de l'épiscopat et de l'Église catholique, où tout ce qui est contraire à la règle ne manque jamais d'être détesté, car l'esprit de vérité y prévaut toujours. Puissent nos résolutions être telles, qu'elles soient dignes de nos pères, et dignes d'être adoptées par nos descendants; dignes enfin d'être comptées parmi les actes authentiques de l'Église, et insérées avec honneur dans ces registres immortels où sont compris les décrets qui regardent non-seulement la vie présente, mais encore la vie future et l'éternité tout entière!

La comprenez-vous maintenant, cette immortelle beauté de l'Église catholique; où se ramasse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présents, passés et futurs ont de beau et de glorieux? Que vous êtes belle dans cette union, ô Église catholique; mais en même temps que vous êtes forte! « Belle, dit le saint Cantique[1], et agréa« ble comme Jérusalem; » et en même temps, « terrible comme une armée rangée en bataille : » belle comme Jérusalem où l'on voit une sainte uniformité, et une police admirable sous un même chef : belle assurément dans votre paix, lorsque recueillie dans vos murailles vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphèmes, vous sortez de vos murailles, ô Jérusalem, et vous vous formez en armée pour les combattre : toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas; mais tout à coup devenue terrible : car une armée qui paraît si belle dans une revue, combien est-elle terrible quand on voit tous les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi! Que vous êtes donc terrible, ô Église sainte, lorsque vous marchez Pierre à votre tête, et la chaire de l'unité vous unissant toute; abattant les têtes superbes et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés; les accablant tout ensemble et de toute l'autorité des siècles passés, et de toute l'exécration des siècles futurs; dissipant les hérésies, et les étouffant quelquefois dans leur naissance; prenant les petits de Babylone et les hérésies naissantes, et les brisant contre votre Pierre; Jésus-Christ votre chef vous mouvant d'en haut et vous unissant, mais vous mouvant et vous unissant par des instruments proportionnés, par des moyens convenables, par un chef qui le représente, qui vous fasse en tout agir tout entière, et rassemble toutes vos forces dans une seule action!

Je ne m'étonne donc plus de la force de l'Église, ni de ce puissant attrait de son unité. Pleine de l'esprit de celui qui dit : « Je tirerai « tout à moi[1], » tout vient à elle, Juifs et Gentils, Grecs et Barbares. Les Juifs devaient venir les premiers; et malgré la réprobation de ce peuple ingrat, il y a ce précieux reste et ces bienheureux réservés tant célébrés par les prophètes. Prêchez, Pierre; tendez vos filets, divin pêcheur. Cinq mille, trois mille entreront d'abord, bientôt suivis d'un plus grand nombre. Mais « Jésus-Christ a d'autres brebis qui ne sont « pas de ce bercail[2]. » C'est par vous, ô Pierre, qu'il veut commencer à les rassembler. Voyez ces serpents, voyez ces reptiles et ces autres animaux immondes qui vous sont présentés du ciel. C'est les Gentils, peuple immonde, et peuple qui n'est pas peuple : et que vous dit la voix céleste? « Tue et mange[3], » unis, incorpore, fais mourir la gentilité dans ces peuples : et voilà en même temps à la porte les envoyés de Cornélius; et

[1] *Cant.* VI, 3

[1] *Joan.* XII, 32.
[2] *Ibid.* X, 16.
[3] *Act.* X, 12, 13.

Pierre, qui a reçu les bienheureux restes des Juifs, va consacrer les prémices des Gentils.

Après les prémices viendra le tout; après l'officier romain, Rome viendra elle-même; après Rome, viendront les peuples l'un sur l'autre. Quelle Église a enfanté tant d'autres Églises? D'abord tout l'Occident est venu par elle, et nous sommes venus des premiers; vous le verrez bientôt. Mais Rome n'est pas épuisée dans sa vieillesse, et sa voix n'est pas éteinte; nuit et jour elle ne cesse de crier aux peuples les plus éloignés, afin de les appeler au banquet où tout est fait un : et voilà qu'à cette voix maternelle les extrémités de l'Orient s'ébranlent, et semblent vouloir enfanter une nouvelle chrétienté pour réparer les ravages des dernières hérésies, c'est le destin de l'Église. *Movebo candelabrum tuum :* « Je remuerai votre chandelier, » dit Jésus-Christ à l'Église d'Éphèse[1]; je vous ôterai la foi : « Je « le remuerai; » il n'éteint pas la lumière, il la transporte : elle passe à des climats plus heureux. Malheur, malheur encore une fois à qui la perd; mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course.

Mais quoi, je ne vois pas encore les rois et les empereurs! où sont-ils, ces illustres nourriciers tant de fois promis à l'Église par les prophètes? Ils viendront, mais en leur temps. « Ne voyez- « vous pas dans un seul psaume[2] le temps où les « nations entrent en fureur, où les rois et les prin- « ces font de vains complots contre le Seigneur « et contre son Christ? » Mais je vois tout à coup un autre temps : *Et nunc, et nunc,* « Et mainte- « nant, » c'est un autre temps qui va paraître. *Et nunc, reges, intelligite* : « Et maintenant, ô rois, « entendez : » durant le temps de votre ignorance vous avez combattu l'Église, et vous l'avez vue triompher malgré vous; maintenant vous allez aider à son triomphe. « Et maintenant, ô rois, « entendez; instruisez-vous, arbitres du monde, « servez le Seigneur en crainte : » et le reste que vous savez.

Durant ces jours de tempête, où l'Église, comme un rocher, devait voir les efforts des rois se briser contre elle, demandez aux chrétiens si les césars pouvaient être de leur corps : Tertullien vous répondra hardiment que non. « Les cé- « sars, dit-il[3], seraient chrétiens, s'ils pouvaient « être tout ensemble chrétiens et césars. » Quoi, les césars ne peuvent pas être chrétiens! ce n'est pas de ces excès de Tertullien; il parlait au nom de toute l'Église dans cet admirable Apologétique, et ce qu'il dit est vrai à la lettre. Mais il faut distinguer les temps. Il y avait le premier temps, où l'on devait voir l'empire ennemi de l'Église, et tout ensemble vaincu par l'Église; et le second temps, où l'on devait voir l'empire réconcilié avec l'Église, et tout ensemble le rempart et la défense de l'Église.

L'Église n'est pas moins féconde que la Synagogue : elle doit, comme elle, avoir ses David, ses Salomon, ses Ézéchias, ses Josias, dont la main royale lui serve d'appui : comme elle, il faut qu'elle voie la concorde de l'empire et du sacerdoce; un Josué partager la terre aux enfants de Dieu avec un Éléazar; un Josaphat établir l'observance de la loi avec un Amarias; un Joas réparer le temple avec un Joïada; un Zorobabel en relever les ruines avec un Jésus fils de Josédec; un Néhémias réformer le peuple avec un Esdras. Mais la Synagogue, dont les promesses sont terrestres, commence par la puisance et par les armes : l'Église commence par la croix et par les martyres; fille du ciel, il faut qu'il paraisse qu'elle est née libre et indépendante dans son état essentiel, et ne doit son origine qu'au Père céleste. Quand après trois cents ans de persécution, parfaitement établie et parfaitement gouvernée durant tant de siècles, sans aucun secours humain, il paraîtra clairement qu'elle ne tient rien de l'homme : Venez maintenant, ô césars, il est temps: *Et nunc intelligite.* Tu vaincras, ô Constantin, et Rome te sera soumise; mais tu vaincras par la croix : Rome verra la première ce grand spectacle; un empereur victorieux prosterné devant le tombeau d'un pêcheur, et devenu son disciple.

Depuis ce temps-là, chrétiens, l'Église a appris d'en haut à se servir des rois et des empereurs pour faire mieux servir Dieu; « pour élar- « gir, disait saint Grégoire[1], les voies du ciel; » pour donner un cours plus libre à l'Évangile, une force plus présente à ses canons, et un soutien plus sensible à sa discipline. Que l'Église demeure seule, ne craignez rien; Dieu est avec elle, et la soutient au dedans : mais les princes religieux lui élèvent par leur protection ces invincibles dehors qui la font jouir, disait un grand pape[2], d'une douce tranquillité, à l'abri de leur autorité sacrée.

Mais parlons toujours comme il faut de l'Épouse de Jésus-Christ : l'Église se doit à elle-même et à ses services toutes les grâces qu'elle a reçues des rois de la terre. Quel ordre, quelle compagnie, quelle armée, quelque forte, quel-

[1] *Apoc.* II, 5.
[2] *Ps.* II.
[3] *Tertull. Apolog.* n° 21.

[1] *S. Greg Epist.* lib. III, *Epist.* LXV, *ad Mauric. Aug.* t. II, col. 676.
[2] *Innoc.* II, *Ep.* II; t. X *Conc.* col. 946. *Conc. Aquis.* II, t. II *Conc. Gall.* p. 576.

que fidèle et quelque agissante qu'elle soit, les a mieux servis que l'Église a fait par sa patience? Dans ces cruelles persécutions qu'elle endure sans murmurer durant tant de siècles, en combattant pour Jésus-Christ, j'oserai le dire, elle ne combat guère moins pour l'autorité des princes qui la persécutent : ce combat n'est pas indigne d'elle, puisque c'est encore combattre pour l'ordre de Dieu. En effet n'est-ce pas combattre pour l'autorité légitime, que d'en souffrir tout sans murmurer? Ce n'était point par faiblesse; qui peut mourir n'est jamais faible : mais c'est que l'Église savait jusques où il lui était permis d'étendre sa résistance. *Nondum usque ad sanguinem restitistis* : « Vous n'avez pas encore résisté « jusques au sang, » disait l'apôtre [1] : jusques au sang; c'est-à-dire, jusqu'à donner le sien, et non pas jusqu'à répandre celui des autres. Quand on la veut forcer de désavouer ou de taire les vérités de l'Évangile, elle ne peut que dire avec les apôtres : *Non possumus, non possumus* [2] : Que prétendez-vous? « Nous ne pouvons pas; » et en même temps découvrir le sein où l'on veut frapper : de sorte que le même sang qui rend témoignage à l'Évangile, le même sang le rend aussi à cette vérité : que nul prétexte ni nulle raison ne peut autoriser les révoltes; qu'il faut révérer l'ordre du ciel, et le caractère du Tout-Puissant dans tous les princes, quels qu'ils soient; puisque les plus beaux temps de l'Église nous le font voir sacré et inviolable, même dans les princes persécuteurs de l'Évangile. Ainsi leur couronne est hors d'atteinte : l'Église leur a érigé un trône dans le lieu le plus sûr de tous et le plus inaccessible, dans la conscience même où Dieu a le sien; et c'est là le fondement le plus assuré de la tranquillité publique.

Nous leur dirons donc sans crainte, même en publiant leurs bienfaits, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les privilèges qu'ils accordent à l'Église; et qu'ils ne pouvaient refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver. Mais confessons en même temps qu'au milieu de tant d'ennemis, de tant d'hérétiques, de tant d'impies, de tant de rebelles qui nous environnent, nous devons beaucoup aux princes qui nous mettent à couvert de leurs insultes; et que nos mains désarmées, que nous ne pouvons que tendre au ciel, sont heureusement soutenues par leur puissance.

Il le faut avouer, messieurs, notre ministère est pénible : s'opposer aux scandales, au torrent des mauvaises mœurs, et au cours violent des passions qu'on trouve toujours d'autant plus hautaines qu'elles sont plus déraisonnables; c'est un terrible ministère, et on ne peut l'exercer sans rigueur. C'est ce que nos prédécesseurs, assemblés dans les conciles de Thionville et de Meaux, appellent « la rigueur du salut des hommes, » *rigorem salutis humanæ* [1]. L'Église assemblée dans ces conciles demande l'assistance des rois pour exercer plus facilement cette rigueur salutaire au genre humain; et convaincue par expérience du besoin qu'elle a de leur protection pour aider les âmes infirmes, c'est-à-dire, le plus grand nombre de ses enfants, elle ne se prive qu'avec peine de ce secours : de sorte que la concorde du sacerdoce et de l'empire, dans le cours ordinaire des choses humaines, est un des soutiens de l'Église, et fait partie de cette unité qui la rend si belle.

Car qu'y a-t-il de plus beau que d'entendre un saint empereur dire à un saint pape : « Je « ne vous puis rien refuser, puisque je vous dois « tout en Jésus-Christ : » *Nihil tibi negare possum, cui per Deum omnia debeo* [2]. « Tout ce « que votre autorité paternelle a réglé dans son « concile pour le rétablissement de l'Église, je le « loue, je l'approuve, je le confirme comme vo- « tre fils; je veux qu'il soit inséré parmi les lois, « qu'il fasse partie du droit public, et qu'il vive « autant que l'Église, » *et in æternum mansura, et humanis solemniter legibus inscribenda, et inter publica jura semper recipienda hac auctoritate, vivente Ecclesia, victura :* ou d'entendre un roi pieux dans un concile; c'était un roi d'Angleterre : ah! nos entrailles s'émeuvent à ce nom, et l'Église toujours mère ne peut s'empêcher dans ce souvenir de renouveler ses gémissements et ses vœux; passons et écoutons ce saint roi, ce nouveau David dire au clergé assemblé : *Ego Constantini, vos Petri gladium habetis in manibus; jungamus dexteras, gladium gladio copulemus* [3] : « J'ai le glaive de « Constantin à la main, et vous y avez celui de « Pierre; donnons-nous la main, et joignons le « glaive au glaive : » que ceux qui n'ont pas la foi assez vive pour craindre les coups invisibles de votre glaive spirituel tremblent à la vue du glaive royal : ne craignez rien, saints évêques; si les hommes sont assez rebelles pour ne pas croire à vos paroles, qui sont celles de Jésus-Christ, des châtiments rigoureux leur en feront, malgré qu'ils en aient, sentir la force, « et la puissance « royale ne vous manquera jamais? »

[1] *Hebr.* XII, 4.
[2] *Act.* IV, 20.

[1] *Conc. ad Theodon. vil. can.* VI, *Conc. Gal.* t. III, p. 16. *Conc. Meld. can.* XII, *ibid.* p. 63.
[2] *Henric.* II *ad Bened.* VII, t. IX *Conc.* col. 831.
[3] *Eadg. Orat. ad Bler.* t. IX *Conc.* col. 697.

A cet admirable spectacle, qui ne s'écrierait encore une fois avec Balaam : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob?* O Église catholique, que vous êtes belle! le Saint-Esprit vous anime, le saint-siége unit tous vos pasteurs, les rois font la garde autour de vous : qui ne respecterait votre puissance?

SECOND POINT.

Paraissez maintenant, sainte Église gallicane, avec vos évêques orthodoxes et avec vos rois très-chrétiens, et venez servir d'ornement à l'Église universelle. Et vous, Seigneur tout-puissant, qui avez comblé cette Église de tant de bienfaits, animez-moi de ce même esprit dont vous remplîtes David, lorsqu'il chanta si noblement les grâces de l'ancien peuple; afin qu'à son exemple je puisse aujourd'hui, avec tant d'évêques et dans une si grande assemblée, célébrer vos miséricordes éternelles : *Quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus* [1]. C'est vous, Seigneur, qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer dès les premiers temps les évêques qui ont fondé nos Églises. C'était le conseil de Dieu que la foi nous fût annoncée par le saint-siége; afin qu'éternellement unis par des liens particuliers à ce centre commun de toute l'unité catholique, nous pussions dire avec un grand archevêque de Reims : « La sainte Église « romaine, la mère, la nourrice et la maîtresse de « toutes les Églises, doit être consultée dans tous « les doutes qui regardent la foi et les mœurs, « principalement par ceux qui, comme nous, « ont été engendrés en Jésus-Christ par son mi-« nistère, et nourris par elle du lait de la doc-« trine catholique [2]. »

Il est vrai qu'il nous est venu d'Orient, et par le ministère de saint Polycarpe, une autre mission qui ne nous a pas été moins fructueuse. C'est de là que nous avons eu le vénérable vieillard saint Pothin, fondateur de la célèbre Église de Lyon; et encore le grand saint Irénée, successeur de son martyre aussi bien que de son siége : Irénée digne de son nom, et véritablement pacifique, qui fut envoyé à Rome et au pape saint Éleuthère de la part de l'Église gallicane [3]; ambassadeur de la paix, qui depuis la procura aux saintes Églises d'Asie d'où il nous avait été envoyé; qui retint le pape saint Victor, lorsqu'il les voulait retrancher de la communion; et qui présidant au concile des saints évêques des Gaules, dont il était réputé le père, fit connaître à ce saint pape qu'il ne fallait pas pousser toutes les affaires à l'extrémité, ni toujours user d'un droit rigoureux [1]. Mais comme l'Église est une par tout l'univers, cette mission orientale n'a pas été moins favorable à l'autorité du saint-siége, que ceux que le saint-siége avait immédiatement envoyés; et le même saint Irénée a prononcé cet oracle révéré de tous les siècles [2] : « Quand nous exposons la tradition que la très-« grande, très-ancienne et très-célèbre Église « romaine, fondée par les apôtres saint Pierre et « saint Paul, a reçue des apôtres, et qu'elle a « conservée jusqu'à nous par la succession de ses « évêques, nous confondons tous les hérétiques; « parce que c'est avec cette Église que toutes les « Églises et tous les fidèles qui sont par toute la « terre doivent s'accorder, à cause de sa princi-« pale et excellente principauté, et que c'est en « elle que ces mêmes fidèles, répandus par toute « la terre, ont conservé la tradition qui vient des « apôtres. »

Appuyée sur ces solides fondements, l'Église gallicane a été forte comme la tour de David. Quand le perfide Arius voulut renverser, avec la divinité du Fils de Dieu, le fondement de la foi prêchée par saint Pierre, et changer en création et en adoption la génération éternelle de ce Fils unique; cette superbe hérésie, soutenue par un empereur, ne trouva point de plus grand obstacle à ses progrès, que la constance et la foi de saint Athanase d'Alexandrie et de saint Hilaire de Poitiers: et malgré l'inégalité de ces deux siéges, les deux évêques furent égaux en gloire comme ils l'étaient en courage.

Pour perpétuer cette gloire de l'Église gallicane, le célèbre saint Martin fut élevé sous la discipline de saint Hilaire; et cette Église, renouvelée par les exemples et par les miracles de cet homme incomparable, crut revoir le temps des apôtres : tant la Providence divine fut soigneuse de réveiller parmi nous l'ancien esprit, et d'y faire revivre les premières grâces.

Quand le temps fut arrivé que l'empire romain devait tomber en Occident, et que la Gaule devait devenir France, Dieu ne laissa pas longtemps sous des princes idolâtres une si noble partie de la chrétienté; et voulant transmettre aux rois des Français la garde de son Église, qu'il avait confiée aux empereurs, il donna non-seulement à la France, mais encore à tout l'Occident, un nouveau Constantin en la personne de Clovis. La victoire miraculeuse qu'il envoya du ciel à ces deux princes guerriers, fut le gage de son amour, et le glorieux attrait qui leur fit embrasser le christianisme. La foi fut victorieuse, et la belliqueuse

[1] *Ps.* CXXXV, I.
[2] *Hincm. de divor. Loth. et Teutb.* t. I, p. 561.
[3] *Euseb. Hist. Eccl.* lib. v, cap. III, p. 168. *Édit. Val.*

[1] *Euseb. Hist. Eccl.* lib. v, cap. XXIII, XXIV, p. 191 193.
[2] *S. Iren.* lib. III *contr. Hæres.* cap. III, p. 175.

nation des Francs connut que le Dieu de Clotilde était le vrai Dieu des armées.

Alors saint Remi vit en esprit qu'en engendrant en Jésus-Christ les rois de France avec leur peuple, il donnait à l'Église d'invincibles protecteurs. Ce grand saint et ce nouveau Samuel, appelé pour sacrer les rois, sacra ceux-ci, comme il dit lui-même, pour être « les perpétuels défenseurs de « l'Église et des pauvres[1]; » digne objet de la royauté. Après leur avoir enseigné à faire fleurir les Églises et à rendre les peuples heureux (croyez que c'est lui-même qui vous parle, puisque je ne fais ici que réciter les paroles paternelles de cet apôtre des Français), il priait Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent dans la foi, et qu'ils régnassent selon les règles qu'il leur avait données, leur prédisant en même temps qu'en dilatant leur royaume, ils dilateraient celui de Jésus-Christ; et que, s'ils étaient fidèles à garder les lois qu'il leur prescrivait de la part de Dieu[2], l'empire romain leur serait donné : en sorte que des rois de France sortiraient des empereurs dignes de ce nom, qui feraient régner Jésus-Christ.

Telles furent les bénédictions que versa mille et mille fois le grand saint Remi sur les Français et sur les rois, qu'il appelait toujours ses chers enfants; louant sans cesse la bonté divine de ce que, pour affermir la foi naissante de ce peuple béni de Dieu, elle avait daigné, par le ministère de sa main pécheresse, c'est ainsi qu'il parle, renouveler, à la vue de tous les Français et de leur roi, les miracles qu'on avait vus éclater dans la première fondation des Églises chrétiennes. Tous les saints qui étaient alors, furent réjouis; et dans le déclin de l'empire romain ils crurent voir paraître dans les rois de France « une nou« velle lumière pour tout l'Occident : » *In occiduis partibus novi jubaris lumen effulgurat*[3]; et non-seulement pour tout l'Occident, mais encore pour toute l'Église, à laquelle ce nouveau royaume promettait de nouveaux progrès. C'est ce que disait saint Avite, ce docte et ce saint évêque de Vienne, ce grave et éloquent défenseur de l'Église romaine, qui fut chargé par tous ses collègues, les saints évêques des Gaules, de recommander aux Romains, dans la cause du pape Symmaque, la cause commune de tout l'épiscopat; « parce que, « disait ce grand homme[4], quand le pape et le chef « de tous les évêques est attaqué, ce n'est pas un « seul évêque, mais l'épiscopat tout entier qui est « en péril. »

Tous les conciles de ces temps font voir qu'en

[1] *Testam. S. Rem. ap. Flod.* lib. I, cap. XVIII.
[2] *Ibid.* et cap. XIII.
[3] *S. Avit. Vien. episc. ad Clod.* t. I *Conc. Gall.* p. 154.
[4] *Epist. ad Faust.* t. I *Conc. Gall.* p. 158.

ce qui touchait la foi et la discipline, nos saints prédécesseurs regardaient toujours l'Église romaine, et se gouvernaient par ses traditions[1]. Tel était le sentiment de l'Église gallicane, qui, en recevant, par le ministère de saint Remi, Clovis et les Français dans son sein, leur imprimait dans le fond du cœur ce respect pour le saint-siége, dont ils devaient être les plus zélés aussi bien que les plus puissants protecteurs. Les papes connurent d'abord la protection qui leur était envoyée du ciel; et ressentant dans nos rois je ne sais quoi de plus filial que dans les autres, que ne dirent-ils point alors, comme par un secret pressentiment, à la louange de leurs protecteurs futurs! Anastase II, du temps de Clovis, croit voir dans le royaume de France nouvellement converti « une colonne « de fer que Dieu élevait pour le soutien de sa sainte « Église, pendant que la charité se refroidissait « partout ailleurs[2]. » Pélage II se promet des descendants de Clovis, comme de voisins charitables de l'Italie et de Rome, la même protection pour le saint-siége qu'il avait toujours reçue des empereurs[3] : et saint Grégoire, le plus saint de tous, enchérit aussi sur ses saints prédécesseurs, lorsque, touché de la foi et du zèle de ces rois, il les met « autant au-dessus des autres souverains, que « les souverains sont au-dessus des particuliers[4]. »

Leur foi croissait en effet avec leur empire; et, selon la prédiction de tant de saints, l'Église s'étendait par les rois de France. L'Angleterre le sait, et le moine saint Augustin son premier apôtre. Saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, et les autres apôtres du Nord ne reçurent pas un moindre secours de la France; et Dieu montrait dès lors, par des signes manifestes, ce que les siècles suivants ont confirmé, qu'il voulait que les conquêtes des Français étendissent celles de l'Église.

Les enfants de Clovis ne marchèrent pas dans les voies que saint Remi leur avait marquées : Dieu les rejeta de devant sa face; mais il ne retira pas ses miséricordes de dessus le royaume de France. Une seconde race fut élevée sur le trône; Dieu s'en mêla, et le zèle de la religion s'accrut par ce changement : témoin tant de papes réfugiés, protégés, rétablis, et comblés de biens sous cette race. Les papes et toute l'Église bénirent Pepin, qui en était le chef[5]; les bénédictions de saint Remi passèrent à lui : de lui sortit cet empereur,

[1] *Ep. Syn. Episc. Gall. apud. Leon. Conc. Araus.* II, *Præf.* t. I *Conc. Gal.* p. 216. *Bonif.* II, *Ep. ad Cæsar. Arel. ib.* p. 223. *Conc. Vas.* II, *can.* III, IV, V *ibid.* p. 226, 227. *Conc. Aurel.* III, *can.* III, XXVI *ibid.* p. 248, 255.
[2] *Anast.* II, *Ep.* II, *ad Clod.* t. IV, *Conc.* col. 1282.
[3] *Pel.* II, *Epist. ad Aunach. Autiss.* tom. I *Conc. Gall* p. 376.
[4] *S. Greg. M. Epist.* lib. VI, *Epist.* VI, t. II, col. 795.
[5] *Paul.* I, *Epist.* X, *ad Fr.* t. II *Conc. Gall.* p. 59.

père d'empereurs, que ce saint évêque semble avoir vu; et Charlemagne règna pour le bien de toute l'Église. Vaillant, savant, modéré, guerrier sans ambition, et exemplaire dans sa vie, je le veux bien dire en passant, malgré les reproches des siècles ignorants, ses conquêtes prodigieuses furent la dilatation du règne de Dieu, et il se montra très-chrétien dans toutes ses œuvres. Il fit revivre les anciens canons; les conciles longtemps négligés furent rétablis[1], et la discipline revint avec eux. Si ce grand prince rétablit les lettres, ce fut pour mieux faire entendre les saintes Écritures et l'ancienne tradition par ce secours. L'Église romaine fut consultée dans les affaires douteuses, et ses réponses reçues avec révérence furent des lois inviolables[2]. Il eut tant d'amour pour elle, que le principal article de son testament fut de recommander à ses successeurs la défense de l'Église de saint Pierre, comme le précieux héritage de sa maison, qu'il avait reçu de son père et de son aïeul, et qu'il voulait laisser à ses enfants. Ce même amour lui fit dire ce qui fut répété depuis par tout un concile sous l'un de ses descendants, que « quand cette Église impo-« serait un joug à peine supportable, il le faudrait « souffrir[3] » plutôt que de rompre la communion avec elle. Elle n'imposait point de tel joug; mais ce sage prince voulait tout prévoir, pour affermir l'union dans tous les cas. Au reste les canons que lui envoya son sage et intime ami, le pape Adrien, n'étaient qu'un abrégé de l'ancienne discipline, que l'Église de France regarde toujours comme la source et le soutien de ses libertés : nous demandons encore d'être jugés par les canons envoyés à ce grand prince; et, sous un nouveau Charlemagne, nous souhaitons d'avoir toujours à vivre sous une semblable discipline.

Jamais règne n'a été ni si fort ni si éclairé; jamais prince n'a été moins guidé par un faux zèle; jamais on n'a mieux su distinguer les bornes des deux puissances. On voit parler dans les décrets du concile de Francfort, tantôt les évêques seuls, tantôt le prince seul, et tantôt les deux puissances ensemble[4]. Je ne veux pas m'étendre sur les diverses matières qui donnèrent lieu à cette diversité; je remarquerai seulement que les évêques ayant prononcé seuls la condamnation de la nouvelle hérésie qu'on vit alors s'élever en Espagne[1], ce grand roi sut bien trouver sa place dans une occasion si importante. Comme son savoir éclatait dans toute l'Église autant que son équité, les nouveaux hérétiques le prièrent de se rendre l'arbitre de la cause[2]. Charlemagne, pour les confondre par eux-mêmes, accepta l'offre; mais il savait comment un prince peut être arbitre en ces matières. Il consulta le saint-siége avant toutes choses; il écouta aussi les autres évêques, qu'il trouva conformes à leur chef. C'est sur quoi se régla ce religieux prince; c'est par ce canal qu'il reçut la doctrine de l'Évangile et l'ancienne tradition de l'Église catholique : c'est de là qu'il apprit ce qu'il fallait croire; et sans discuter davantage la matière, dans la lettre qu'il écrit aux nouveaux docteurs[3] il leur envoie « les lettres, les décisions, « et les décrets formés par l'autorité ecclésiasti-« que, les exhortant à s'y soumettre avec lui, et « à ne se croire pas plus savants que l'Église uni-« verselle : parce que, ajoutait ce grand prince, « après ce concours de l'autorité apostolique, et « de l'unanimité synodale, vous ne pouvez plus « éviter d'être tenus pour hérétiques, et nous « n'osons plus avoir de communion avec vous. »

Qu'on n'impute point à la France des sentiments nouveaux; voilà tous ses sentiments du temps de Charlemagne : mais Charlemagne les avait reçus de plus haut, et ils étaient venus des anciens Pères, et dès l'origine du christianisme. Le saint-siége principalement, et le corps de l'épiscopat uni à son chef, c'est où il faut trouver le dépôt de la doctrine ecclésiastique confiée aux évêques par les apôtres : car c'est aussi à cette unité qu'il est dit : « Qui vous écoute, « m'écoute[4]; » et encore : « Les portes de l'enfer « ne prévaudront point contre elle[5]; » et encore : « Vous êtes la lumière du monde[6]; » et encore : « Dites-le à l'Église; et s'il n'écoute pas l'Église, « qu'il vous soit comme un Gentil et un publi-« cain[7]; » et encore, pour me servir du même passage qui est ici allégué par Charlemagne : « Je serai toujours avec vous jusqu'à la consom-« mation des siècles[8]. » Ce grand prince, soumis le premier à cette règle, ne craint plus après cela de condamner les hérétiques, comme déjà condamnés par l'autorité de l'Église; et le jugement du saint-siége et du concile de Francfort devint le sien.

Est-il besoin de raconter ce que Charlemagne,

[1] *De schol. instit. Capit. Baluz.* t. I, p. 202, 203.

[2] *Conc. Francof. can.* VIII, t. II *Conc. Gall.* p. 196. *Capit. Aquis. an. Imp.* III, cap. IV, *Baluz.* t. I, p. 380, 381. *Capit. de divis. Regni*, cap. XV, *ibid.* p. 444.

[3] *Capit. Car. M. de hon. sed. Apost. an. Imp.* I, *Baluz.* t. I, p. 357. *Conc. Tribur. sub. Arn. Imp. can.* XXX, t. IX *Conc.* col. 456. *Capit. Angilr. data*, t. II *Conc. Gall.* p. 100. *Epist. can. ab Adr. Car. M. oblat. Conc.* t. VI, col. 1800.

[4] *Conc. Francof. can.* I, II; *can.* III, V; *can.* IV, V, VI, VII, t. II, *Conc. Gall.* p. 193 et seqq.

[1] *Conc. Francof. can.* I, p. 193.

[2] *Ibid. Epist. Car. M.* p. 188.

[3] *Ibid.* p. 188, 190.

[4] *Luc.* X, 16.

[5] *Matth.* XVI, 18.

[6] *Ibid.* V, 14.

[7] *Ibid.* XVIII, 17.

[8] *Ibid.* XXVIII, 20.

à l'exemple du roi son père, fit pour la grandeur temporelle du saint-siége et de l'Église romaine? qui ne sait qu'elle doit à ces deux princes et à leur maison tout ce qu'elle possède de pays? Dieu, qui voulait que cette Église, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le siége où tous les fidèles devaient garder l'unité, à la fin fût mis au-dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'État pourraient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Pepin et par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Église, indépendante dans son chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun et sous la commune protection des rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les âmes; et que, tenant en main la balance droite au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéraments.

L'empire sortit trop tôt d'une maison et d'une nation si bienfaisante envers l'Église. Rome eut des maîtres fâcheux, et les papes avaient tout à craindre tant des empereurs que d'un peuple séditieux; mais ils trouvèrent toujours en nos rois ces charitables voisins que le pape Pélage II avait espérés. La France, plus favorable à leur puissance sacrée, que l'Italie et que Rome même, leur devint comme un second siége où ils tenaient leurs conciles, et d'où ils faisaient entendre leurs oracles par toute l'Église. Troyes, et Clermont, et Toulouse, et Tours, et Reims plusieurs fois, et les autres villes le peuvent dire; pour ne point parler ici de deux conciles universels tenus à Lyon, et d'un autre concile universel tenu à Vienne : tant les papes ont pris plaisir à faire les actes les plus importants et les plus authentiques de l'Église, dans le sein et avec la fidèle coopération de l'Église gallicane.

Cependant la troisième race était montée sur le trône : race encore plus pieuse que les deux autres, qui aussi a toujours vu augmenter sa gloire; qui seule dans tout l'univers, et depuis le commencement du monde, se voit sans interruption depuis sept cents ans toujours couronnée et toujours régnante : race enfin qui devait donner saint Louis au monde; en laquelle le monde étonné voit encore aujourd'hui de si grandes choses, et en attend de plus grandes. Vous dirai-je combien de fois et en quels termes elle a été bénite par le saint-siége? Sous cette race la France est « un royaume chéri et béni de Dieu, » un royaume dont l'exaltation est inséparable « de celle du saint-siége[1], » un royaume; mais si j'entreprenais de tout raconter, le jour n'y suffirait pas.

Aussi faut-il avouer qu'il y a eu dans ces rois, avec beaucoup de religion, une noblesse qui les a fait révérer de toute la terre, et qui les a mis au-dessus des autres rois. Quand les empereurs se vantaient de combattre pour les intérêts communs des rois, les nôtres ont su trouver dans une plus noble constitution de leur État, et dans une plus grande hauteur de leur couronne, une plus sûre défense; puisque, sans qu'ils eussent besoin de se remuer, leur majesté ne fut pas même attaquée dans ces premiers temps, et que jamais ils n'ont été obligés ni à soutenir des guerres, ni, ce qui est bien plus horrible, à faire des schismes pour la défendre.

Ces rois, aussi bienfaisants que religieux, loin de profiter de la faiblesse des papes toujours réfugiés dans leur royaume, se relâchaient volontairement de quelques-uns de leurs droits, plutôt que de troubler la paix de l'Église; et pendant que saint Thomas de Cantorbéri était banni d'Angleterre, comme ennemi des droits de la royauté, la France, plus équitable, le recevait dans son sein comme le martyr des libertés ecclésiastiques. Nos rois donnèrent cet exemple à tout l'univers. L'Église, qu'ils honoraient, les honorait à son tour; et l'égalité, tant recommandée par l'apôtre, s'entretenait par de mutuelles reconnaissances.

La piété se ralentissait, et les désordres se multipliaient dans toute la terre. Dieu n'oublia pas la France : au milieu de la barbarie et de l'ignorance elle produisit saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre, par sa doctrine, par sa prédication, par ses miracles étonnants, et par une vie encore plus étonnante que ses miracles. C'est lui qui réveilla dans ce royaume et qui répandit dans tout l'univers l'esprit de piété et de pénitence. Jamais sujet ne fut plus zélé pour son prince; jamais prêtre ne fut plus soumis à l'épiscopat; jamais enfant de l'Église ne défendit mieux l'autorité apostolique de sa mère l'Église romaine. Il regardait dans le pape seul tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'un et l'autre Testament; un Abraham, un Melchisédech, un Moïse, un Aaron, un saint Pierre, en un mot Jésus-Christ même[2]. Mais afin qu'une autorité sur laquelle l'Église est fondée, fût plus sainte et plus vénérable à tous les peuples; il ne cessa d'en séparer, autant qu'il pouvait, ce qui semblait plutôt la déshonorer que l'agrandir.

[1] *Alex.* III, *Epist.* XXX, t. X *Conc.* col. 1212. *Innoc.* III, *Greg.* IX t. XI *Conc.* part. I, col. 27, 367.

[2] *S. Bern. de Consid.* lib. II, cap. VIII; et lib. IV, cap. VII, t. I, col. 422, 444.

Tout est à vous, disait-il[1], tout dépend du chef; mais c'est avec un certain ordre. On ferait un monstre du corps humain, si on attachait immédiatement tous les membres à la tête : c'est par les évêques et les archevêques qu'on doit venir au saint-siége : ne troublez point cette hiérarchie, qui est l'image de celle des anges. Vous pouvez tout, il est vrai; mais un de vos ancêtres disait : « Tout m'est permis, mais tout « n'est pas convenable[2]. » Vous avez la plénitude de la puissance, mais rien ne convient mieux à la puissance que la règle. Enfin l'Église romaine est la mère des Églises[3], mais non une maîtresse impérieuse; et vous êtes non pas le seigneur des évêques, mais l'un d'eux : paroles que ce saint homme n'a pas proférées pour affaiblir une autorité qu'il a fait révérer à toute la terre; mais afin de rappeler en la mémoire du successeur de saint Pierre cette excellente doctrine, que Jésus-Christ, qui l'a élevé à une si grande puissance, n'a pas voulu néanmoins lui donner un caractère supérieur à celui de l'épiscopat : afin que, dans cette haute élévation, il prît soin de conserver dans tous les évêques la dignité d'un caractère qui lui est commun avec eux; et qu'il songeât qu'il y a toujours avec une grande autorité, quelque chose de doux et de fraternel dans le gouvernement ecclésiastique : puisque si le pape doit gouverner les évêques, il les doit aussi gouverner par les lois communes que le saint-siége a faites siennes en les confirmant. C'est ce que disent tous les papes; et encore qu'ils puissent dispenser des lois pour l'utilité publique[4], le plus naturel exercice de leur puissance est de les faire observer en les observant les premiers, comme ils en ont toujours fait profession dès l'origine du christianisme. Voilà ce que disait saint Bernard et tous les saints de ce temps; voilà ce qu'ont toujours dit ceux qui ont été parmi nous les plus pieux. C'est aussi ce qui obligea le roi le plus saint qui ait jamais porté la couronne, le plus soumis au saint-siége et le plus ardent défenseur de la foi romaine (vous reconnaisez saint Louis), à persévérer dans ces maximes, et à publier une Pragmatique pour maintenir dans son royaume « le « droit commun et la puissance des ordinaires, « selon les conciles généraux et les institutions « des saints Pères[5]. »

Ne demandez plus ce que c'est que les libertés de l'Église gallicane. Les voilà toutes dans ces précieuses paroles de l'ordonnance de saint Louis; nous n'en voulons jamais connaître d'autres. Nous mettons notre liberté à être sujets aux canons; et plût à Dieu que l'exécution en fût aussi effective dans la pratique, que cette profession est magnifique dans nos livres! Quoi qu'il en soit, c'est notre loi : nous faisons consister notre liberté à marcher, autant qu'il se peut, « dans le « droit commun » qui est le principe ou plutôt le fond de tout le bon ordre de l'Église; « sous la « puissance canonique des ordinaires, selon les « conciles généraux et les institutions des saints « Pères : » état bien différent de celui où la dureté de nos cœurs, plutôt que l'indulgence des souverains dispensateurs, nous a jetés; où les priviléges accablent les lois; où les grâces semblent vouloir prendre la place du droit commun, tant elles se multiplient; où tant de règles ne subsistent plus que dans la formalité qu'il faut observer d'en demander la dispense : et plût à Dieu que ces formules conservent du moins, avec le souvenir des canons, l'espérance de les rétablir! C'est l'intention du saint-siége; c'en est l'esprit. Il est certain. Mais s'il faut, autant qu'il se peut, tendre au renouvellement des anciens canons, combien religieusement faut-il conserver ce qui en reste, et surtout ce qui est le fondement de la discipline! Si vous voyez donc vos évêques demander humblement au pape l'inviolable conservation de ces canons et de la puissance ordinaire dans tous ses degrés, souvenez-vous qu'ils ne font que marcher sur les pas de saint Louis et de Charlemagne, et imiter les saints dont ils remplissent les chaires. Ce n'est pas nous diviser d'avec le saint-siége, à Dieu ne plaise! c'est au contraire conserver avec soin jusqu'aux moindres fibres, qui tiennent les membres unis avec le chef. Ce n'est pas diminuer la plénitude de la puissance apostolique : l'Océan même a ses bornes dans sa plénitude; et s'il les outrepassait sans mesure aucune, sa plénitude serait un déluge qui ravagerait tout l'univers.

Au reste, la puissance qu'il faut reconnaître dans le saint-siége est si haute et si éminente, si chère et si vénérable à tous les fidèles, qu'il n'y a rien au-dessus que toute l'Église catholique ensemble : encore faut-il savoir connaître les besoins extraordinaires et les extrêmes périls où il faut que tout s'assemble et se réunisse. Ces maximes sont de tous les siècles; mais dans l'un des derniers siècles un besoin pressant de l'Église, un grand mal, un schisme effroyable, obligea toute l'Église à les expliquer, et à les mettre en pratique d'une façon plus expresse dans le saint concile de Pise, et dans le saint concile de Constance. La France fut la plus zélée à les soutenir : mais la France fut suivie de toute l'É-

[1] *S. Bern. de Consid.* lib. III, cap. IV, col. 433.
[2] *I. Cor.* x, 22.
[3] *S. Bern. de Consid.* lib. IV, cap. VII, col. 444.
[4] *Ibid.* lib. III, cap. IV, col. 433.
[5] *Prag. S. Lud.*

glise. Ces maximes supposées comme indubitables du commun consentement des papes, de tous les évêques et de tous les fidèles, rétablirent l'autorité du saint-siége affaiblie par les divisions. Ces maximes mirent fin au schisme, extirpèrent les hérésies que le schisme fortifiait, et firent espérer au monde malgré la dépravation des mœurs, la réforme universelle de la discipline dans toute la chrétienté, sans rien excepter.

Ces maximes demeureront toujours en dépôt dans l'Église catholique. Les esprits inquiets et turbulents voudront s'en servir pour brouiller; mais les humbles, les pacifiques, les vrais enfants de l'Église s'en serviront toujours selon la règle, dans les vrais besoins et pour des biens effectifs. Les cas où on le doit faire seront aisés à marquer, puisqu'ils sont si clairement expliqués dans les décrets du concile de Constance[1]; mais il vaut mieux espérer que la déplorable nécessité de réfléchir sur ces cas n'arrivera pas, et que nos jours ne seront pas assez malheureux pour avoir besoin de tels remèdes. Ah! si le nom de concile écuménique, nom si saint et si vénérable, doit être employé, que ce ne soit pas en matière contentieuse et pour faire durer de funestes divisions; mais plutôt pour réunir la chrétienté déchirée par tant de schismes, et pour travailler à l'œuvre de réformation, qui jamais n'est achevée durant cette vie! Cependant conservons ces fortes maximes de nos pères, que l'Église gallicane a trouvées dans la tradition de l'Église universelle; que les universités du royaume, et principalement celle de Paris, ont apprises des saints évêques et des saints docteurs qui ont toujours éclairé l'Église de France, sans que le saint-siége ait diminué les éloges qu'il a donnés à ces fameuses universités[2]. Au contraire c'est en sortant du concile de Bâle, où ces maximes avaient été renouvelées avec l'applaudissement de tout le royaume, que Pie II qui le savait, puisqu'il avait autrefois prêté sa plume à ce concile, s'adressant à un évêque de Paris, dans l'assemblée générale de tous les princes chrétiens, lui parla ainsi de la France[3]: « La France a beaucoup d'universités, parmi lesquelles la vôtre, mon vénérable frère, est la plus « illustre, parce qu'on y enseigne si bien la théologie, et que c'est un si grand honneur d'y pouvoir mériter le titre de docteur; de sorte que « le florissant royaume de France, avec tous les « avantages de la nature et de la fortune, a encore ceux de la doctrine et de la pure religion. » Voilà ce que dit un savant pape qui n'ignorait pas nos sentiments, puisqu'ils étaient alors dans leur plus grande vigueur; et je puis dire qu'il en approuve le fond dans la bulle[1] où, en révoquant ce qu'il avait dit avant son exaltation en faveur du concile de Bâle, il déclare qu'il n'en révère pas moins le concile de Constance dont il embrasse les décrets, et nommément ceux où l'autorité et la puissance des conciles est expliquée.

Il savait bien que la France n'abusait point de ces maximes, puisque même elle venait de donner un exemple incomparable de modération dans la célèbre assemblée de Bourges; où louant les Pères de Bâle qui soutenaient ces maximes, elle rejeta l'application outrée qu'ils en firent contre le pape Eugène IV. Nos libertés furent défendues; le pape fut reconnu; le schisme fut éteint dans sa naissance; tout fut pacifié : qui fit un si grand ouvrage? un grand roi fidèlement assisté par le plus docte clergé qui fût au monde.

Jamais il ne fut tant parlé des libertés de l'Église, et jamais il n'en fut posé un plus solide fondement que dans ces paroles immortelles de Charles VII : « Comme c'est, dit-il[2], le devoir « des prélats d'annoncer avec liberté la vérité « qu'ils ont apprise de Jésus-Christ, c'est aussi le « devoir du prince et de la recevoir de leur bouche, prouvée par les Écritures, et de l'exécuter « avec efficace. » Voilà en effet le vrai fondement des libertés de l'Église : alors elle est vraiment libre quand elle dit la vérité, quand elle la dit aux rois qui l'aiment naturellement et qu'ils l'écoutent de leur bouche; car alors s'accomplit cet oracle du Fils de Dieu : « Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera, et vous serez « vraiment libres[3]. »

Nous sommes accoutumés à voir agir nos rois très-chrétiens dans cet esprit. Depuis le temps qu'ils se sont rangés sous la discipline de saint Remi, ils n'ont jamais manqué d'écouter leurs évêques orthodoxes. L'empire romain vit succéder au premier empereur chrétien un empereur hérétique. La succession des empereurs a souvent été déshonorée par de semblables désordres. Mais pour ne point reprocher aux autres royaumes leur malheureux sort, contentons-nous de dire, avec humilité et actions de grâces, que la France est le seul royaume qui jamais, depuis tant de siècles, n'a vu changer la foi de ses rois; elle n'en a jamais eu, depuis plus de douze cents ans, qui n'ait été enfant de l'Église catholique : le trône royal est sans tache et toujours uni au saint-siége; il semble avoir participé à la fermeté de cette pierre : *Gratias Deo super inenarrabili*

[1] *Sess.* V.
[2] *Urban.* VI, *Epist.* II, t. XI *Conc.* col. 2018.
[3] *Pius* II, *in Conv. Mant.* t. XIII *Conc.* col. 1771.

[1] *Bulla. retract. Pii II*, t. XIII *Conc.* col. 1407.
[2] *Prag. Car.* VII.
[3] *Joan.* VIII, 32, 36.

dono ejus : « Grâces à Dieu sur ce don inexpli-« cable de sa bonté [1]. »

En écoutant leurs évêques dans la prédication de la vraie foi, c'était une suite naturelle que ces rois les écoutassent dans ce qui regarde la discipline ecclésiastique. Loin de vouloir faire en ce point la loi à l'Église, un empereur, roi de France, disait aux évêques [2] : « Je veux qu'ap-« puyés de notre secours et secondés de notre « puissance, comme le bon ordre le prescrit, » *famulante, ut decet, potestate nostra* (pesez ces paroles; et remarquez que la puissance royale, qui partout ailleurs veut dominer, et avec raison, ici ne veut que servir). « Je veux donc, dit cet « empereur, que, secondés et servis par notre « puissance, vous puissiez exécuter ce que votre « autorité demande : » paroles dignes des maîtres du monde; qui ne sont jamais plus dignes de l'être, ni plus assurés sur leur trône, que lorsqu'ils font respecter l'ordre que Dieu a établi.

Ce langage était ordinaire aux rois très-chrétiens; et ce que faisaient ces pieux princes, ils ne cessaient de l'inspirer à leurs officiers. Malheur, malheur à l'Église, quand les deux juridictions ont commencé à se regarder d'un œil jaloux! ô plaie du christianisme! Ministres de l'Église, ministres des rois, et ministres du Roi des rois les uns et les autres, quoique établis d'une manière différente, ah! pourquoi vous divisez-vous? l'ordre de Dieu est-il opposé à l'ordre de Dieu? hé, pourquoi ne songez-vous pas que vos fonctions sont unies; que servir Dieu c'est servir l'État, que servir l'État c'est servir Dieu? Mais l'autorité est aveugle: l'autorité veut toujours monter, toujours s'étendre; l'autorité se croit dégradée quand on lui montre ses bornes. Pourquoi accuser l'autorité? accusons l'orgueil; et disons comme l'apôtre disait de la loi : « L'autorité est sainte et juste « et bonne [3]; » sainte, elle vient de Dieu; juste, elle conserve le bien à un chacun; bonne, elle assure le repos public : « mais l'iniquité, afin de « paraître iniquité, se sert » de l'autorité pour mal faire; en sorte que l'iniquité est souverainement inique, quand elle pèche par l'autorité que Dieu a établie pour le bien des hommes.

Nos rois n'ont rien oublié pour empêcher ce désordre. Leurs capitulaires ne parlent pas moins fortement pour les évêques que les conciles. C'est dans les capitulaires des rois qu'il est ordonné aux deux puissances, au lieu d'entreprendre l'une sur l'autre, de « s'aider mutuellement dans leurs « fonctions, » et qu'il est ordonné en particulier aux comtes, aux juges, à ceux qui ont en main l'autorité royale, d'être « obéissants aux évê-« ques : » c'est ce que portait l'ordonnance de Charlemagne; et ce grand prince ajoutait qu'il « ne « pouvait tenir pour de fidèles sujets ceux qui n'é-« taient pas fidèles à Dieu; ni en espérer une sin-« cère obéissance, lorsqu'ils ne la rendaient pas « aux ministres de Jésus-Christ, dans ce qui re-« gardait les causes de Dieu et les intérêts de l'É-« glise [1]. » C'était parler en prince habile, qui sait en quoi l'obéissance est due aux évêques, et ne confond point les bornes des deux puissances : il mérite d'autant plus d'en être cru. Selon ses ordonnances, on laisse aux évêques l'autorité tout entière dans les causes de Dieu et dans les intérêts de l'Église; et avec raison, puisqu'en cela l'ordre de Dieu, la grâce attachée à leur caractère, l'Écriture, la tradition, les canons et les lois parlent pour eux.

Qu'est-il besoin d'alléguer les autres rois? que ne doivent point les évêques au grand Louis! que ne fait point ce religieux prince pour les intérêts de l'Église! pour qui a-t-il triomphé, si ce n'est pour elle? quand tout en un moment ploya sous sa main, et que les provinces se soumirent comme à l'envi, n'ouvrit-il pas autant de temples à l'Église qu'il força de places? mais l'hérésie de Calvin fut la seule confondue en ce temps. Aujourd'hui le luthéranisme, la source du mal et la tête de l'hérésie, est entamé : heureux présage pour l'Église! Il commence à rendre les temples usurpés. L'un des plus grands de ces temples, celui qui de dessus les bords du Rhin élève le plus haut et fait révérer de plus loin son sacré sommet, par la piété de Louis est sanctifié de nouveau. Que ne doit espérer la France, lorsque fermée de tous côtés par d'invincibles barrières, à couvert de la jalousie, et assurant la paix de l'Europe par celle dont son roi la fera jouir, elle verra ce grand prince tourner plus que jamais tous ses soins au bonheur des peuples, et aux intérêts de l'Église dont il fait les siens! Nous, mes frères, nous qui vous parlons, nous avons ouï de la bouche de ce prince incomparable, à la veille de ce départ glorieux qui tenait toute l'Europe en suspens, qu'il allait travailler pour l'Église et pour l'État, deux choses qu'on verrait toujours inséparables dans tous ses desseins. France, tu vivras par ces maximes; et rien ne sera plus inébranlable qu'un royaume uni si étroitement à l'Église que Dieu soutient! Combien devons-nous chérir

[1] II. *Cor.* IX, 15.
[2] *Lud. Pius. Capit.* an. 823. *Baluz.* t. I, p. 634. *Ep. Venil. Sed. ad Amul. Lugd. Conc. Gall.* t. III, p. 67.
[3] *Rom.* VII, 12.

[1] *Cap.* IV *Car. M.* an. 806, *Baluz* : t. I, p. 450. *Capit. cap. Theod. de hon. Episc. et rel. Sacerd. ibid.* p. 438. *Coll. Anseg.* lib. VI, cap. CCXLIX, *ibid.* p. 965. *Conc. Arel.* VI, *sub. Car. M. can.* XIII, t. II *Conc. Gall.* p. 271. *Capit. Car. M.* an. 813, *Baluz.* t. I, p. 503.

un prince, qui unit tous ses intérêts à ceux de l'Église! n'est-il pas notre consolation et notre joie, lui qui réjouit tous les jours le ciel et la terre par tant de conversions? pouvons-nous n'être pas touchés, pendant que par son secours nous ramenons tous les jours un si grand nombre de nos enfants dévoyés! et qui ressent plus de joie de leur changement que l'Église romaine leur mère commune, qui dilate son sein pour les recevoir? La main de Louis était réservée pour achever de guérir les plaies de l'Église. Déjà celles de l'épiscopat ne nous paraissent plus irrémédiables. Outre cent arrêts favorables; sous les auspices d'un prince qui ne veut que voir la raison pour s'y soumettre, on ouvre les yeux: on ne lit plus les canons et les décrets des saints Pères par pièces et par lambeaux, pour nous y tendre des piéges; on prend la suite des antiquités ecclésiastiques: et si on entre dans cet esprit; que verra-t-on à toutes les pages, que des monuments éternels de notre autorité sacrée?

« Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes « quand nous parlons de cette sorte; mais nous « prêchons Jésus-Christ qui nous a établis ses mi- « nistres, et nous prêchons tout ensemble que « nous sommes en Jésus-Christ dévoués à votre « service[1]. » Car qu'est-ce que l'épiscopat, si ce n'est une servitude que la charité nous impose pour sauver les âmes? et qu'est-ce que soutenir l'épiscopat, que soutenir la foi et la discipline? Il ne faut donc pas s'étonner si Louis, qui aime et honore l'Église, aime et honore notre ministère apostolique. Que tarde un si saint pape à s'unir intimement au plus religieux de tous les rois? Un pontificat si saint et si désintéressé ne doit être mémorable que par la paix, et par les fruits de la paix, qui seront, j'ose le prédire, l'humiliation des infidèles, la conversion des hérétiques, et le rétablissement de la discipline. Voilà l'objet de nos vœux; et s'il fallait sacrifier quelque chose à un si grand bien, craindrait-on d'en être blâmé?

TROISIÈME POINT.

Ç'a toujours été dans l'Église un commencement de paix, que d'assembler les évêques orthodoxes. Jésus-Christ est l'auteur de la paix, Jésus-Christ est la paix lui-même: nous ne sommes jamais plus assurés d'être assemblés en son nom, ni par conséquent de l'avoir, selon sa promesse, au milieu de nous, que lorsque nous sommes assemblés pour la paix; et nous pouvons dire avec un ancien pape[2], « que nous sommes vérita- « blement ambassadeurs pour Jésus-Christ, quand « nous travaillons à la paix de l'Église: » *Pro Christo legatione fungimur, cum paci Ecclesiæ studium impendere procuramus.* L'épiscopat, qui est un, aime à s'unir: c'est en s'unissant qu'il se purifie, c'est en s'unissant qu'il se règle, c'est en s'unissant qu'il se réforme, mais surtout c'est en s'unissant qu'il attire dans son unité le Dieu de la paix, et « les apôtres étaient assemblés, » dit l'évangéliste[1], quand Jésus-Christ leur vint dire, ce qu'ils disent ensuite à tout le peuple: *Pax vobis.*: « La paix soit avec vous. »

Saint Bernard, l'ange de paix, voyant un commencement de division entre l'Église et l'État, écrivit à Louis VII: « Il n'y a rien de plus néces- « saire que d'assembler les évêques en ce temps: » et une des raisons qu'il en apporte, c'est, dit-il à ce sage prince[2], que « s'il est sorti de la rigueur « de l'autorité apostolique quelque chose dont Vo- « tre Majesté se trouve offensée, vos fidèles su- « jets travailleront à faire qu'il soit révoqué ou « adouci, autant qu'il le faut pour votre hon- « neur. »

Et pour ce qui est de la discipline, quand nous la voyons blessée, nous nous assemblons pour proposer les canons, bornes naturelles de la puissance ecclésiastique, qu'elle se fait elle-même par son exercice. Le saint-siége aime cette voie; le langage des canons est son langage naturel, et, à la louange immortelle de cette Église, il n'y a rien de plus répété dans ses Décrétales, ni rien de mieux établi dans sa pratique, que la loi qu'elle se fait d'observer et de faire observer les saints canons.

Les exemples nous feront mieux voir le succès de ces saintes assemblées. On rapporta dans un concile de la province de Lyon un privilége de Rome, qu'on crut contre l'ordre. Nos pères dirent aussitôt, selon leur coutume: « Relisant « le saint concile de Chalcédoine, et les senten- « ces de plusieurs autres Pères authentiques, le « saint concile a résolu que ce privilége ne pou- « vait subsister, puisqu'il n'était pas conforme « mais contraire aux constitutions canoniques[3]. »

Vous reconnaissez dans ces paroles l'ancien style de l'Église: ce concile est pourtant de l'onzième siècle; afin que vous voyiez dans tous les temps la suite de nos traditions, et la conduite toujours uniforme de l'Église gallicane. Elle ne s'élève pas contre le saint-siége; puisqu'elle sait au contraire qu'un siége qui doit régler tout l'univers, n'a jamais intention d'affaiblir la règle: mais comme dans un si grand siége, où un seul doit répondre à toute la terre, il peut échapper

[1] II. *Cor.* III, 6; IV, 5.
[2] *Joan.* VIII, *Epist.* LXXX, t. IX *Conc.* col. 66.

[1] *Joan.* XX, 19.
[2] *S. Bern. Epist.* CCLV, t. I, col. 257.
[3] *Conc. Ansan. an.* 1025, t. IX *Conc.* col. 859.

quelque chose même à la plus grande vigilance, on y doit d'autant plus prendre garde, que ce qui vient d'une autorité si éminente pourrait à la fin passer pour loi, ou devenir un exemple pour la postérité.

C'est pourquoi dans ces occasions toutes les Églises, mais principalement celle de France, ont toujours représenté au saint-siége, avec un profond respect, ce qu'ont réglé les canons. Nous en avons un bel exemple dans le second concile de Limoges, qui est encore de l'onzième siècle. On s'y plaignit d'une sentence donnée par surprise, et contre l'ordre canonique, par le pape Jean XVIII [1]. Nos prédécesseurs assemblés proposèrent d'abord la règle « qu'ils avaient reçue, disaient-ils, des « pontifes apostoliques et des autres Pères. » Ils ajoutèrent ensuite, comme un fondement incontestable, « que le jugement de toute l'Église pa« raissait principalement dans le saint-siége apos« tolique [2]. » Ce ne fut pas sans remarquer l'ordre canonique avec lequel les affaires y devaient être portées, afin que ce jugement eût toute sa force; et la conclusion fut que « les pontifes apostoliques « ne devaient pas révoquer les sentences des évê« ques, » contre cet ordre canonique : « parce que « comme les membres sont obligés à suivre leur « chef, il ne faut pas aussi que le chef afflige ses « membres. »

Comme ç'a toujours été la coutume de l'Église de France de proposer les canons, ç'a toujours été la coutume du saint-siége d'écouter volontiers de tels discours, et le même concile nous en fournit un exemple mémorable. Un évêque* s'était plaint au même pape Jean XVIII, d'une absolution que ce pape avait mal donnée au préjudice de la sentence de cet évêque. Le pape lui fit cette réponse vraiment paternelle, qui fut lue avec une incroyable consolation de tout le concile [3] : « C'est votre faute, mon très-cher frère, de ne « m'avoir pas instruit : j'aurais confirmé votre « sentence, et ceux qui m'ont surpris n'auraient « remporté que des anathèmes. A Dieu ne plaise, « poursuit-il, qu'il y ait schisme entre moi et mes « coévêques ! je déclare à tous mes frères les « évêques, que je veux les consoler et les secourir; « et non pas les troubler ni les contredire dans « l'exercice de leur ministère. » A ces mots, « tous « les évêques se dirent les uns aux autres : C'est à « tort que nous osons murmurer contre notre « chef; nous n'avons à nous plaindre que de « nous-mêmes, et du peu de soin que nous pre« nons de l'avertir. »

[1] *Conc. Lemov.* II, *Sess.* II, t. IX *Conc.*
[2] *Ibid.* col. 909.
* Étienne, évêque de Clermont.
[3] *Conc. Lemov.* II, *Sess.* II, t. IX *Conc.* col. 908.

Vous le voyez, chrétiens : les puissances suprêmes veulent être instruites, et veulent toujours agir avec connaissance. Vous voyez aussi qu'il y a toujours quelque chose de paternel dans le saint-siége et toujours un fond de correspondance entre le chef et les membres, qui rend la paix assurée pourvu qu'en proposant la règle on ne manque jamais au respect que la même règle prescrit. L'Église de France aime d'autant plus sa mère l'Église romaine, et ressent pour elle un respect d'autant plus sincère, qu'elle y regarde plus purement l'institution primitive et l'ordre de Jésus-Christ. La marque la plus évidente de l'assistance que le Saint-Esprit donne à cette mère des Églises c'est de la rendre si juste et si modérée, que jamais elle n'ait mis les excès parmi les dogmes. Qu'elle est grande, l'Église romaine, soutenant toutes les Églises, « portant, « dit un ancien pape [1], le fardeau de tous ceux qui « souffrent, » entretenant l'unité, confirmant la foi, liant et déliant les pécheurs, ouvrant et fermant le ciel ! Qu'elle est grande, encore une fois, lorsque pleine de l'autorité de saint Pierre, de tous les apôtres, de tous les conciles, elle en exécute, avec autant de force que de discrétion, les salutaires décrets ! Quelle a été sa puissance lorsqu'elle l'a fait consister principalement à tenir toute créature abaissée sous l'autorité des canons, sans jamais s'éloigner de ceux qui sont les fondements de la discipline; et qu'heureuse de dispenser les trésors du ciel, elle ne songeait pas à disposer des choses inférieures que Dieu n'avait pas mises en sa main !

Dans cet état glorieux où vous paraît l'Église romaine, et les rois et les royaumes sont trop heureux d'avoir à lui obéir. Quel aveuglement quand des royaumes chrétiens ont cru s'affranchir en secouant, disaient-ils, le joug de Rome, qu'ils appelaient un joug étranger ! comme si l'Église avait cessé d'être universelle; ou que le lien commun qui fait de tant de royaumes un seul royaume de Jésus-Christ, pût devenir étranger à des chrétiens. Quelle erreur, quand des rois ont cru se rendre plus indépendants en se rendant maîtres de la religion ! au lieu que la religion, dont l'autorité rend leur majesté inviolable, ne peut être pour leur propre bien trop indépendante, et que la grandeur des rois est d'être si grands qu'ils ne puissent, non plus que Dieu dont ils sont l'image, se nuire à eux-mêmes, ni par conséquent à la religion qui est l'appui de leur trône. Dieu préserve nos rois très-chrétiens de prétendre à l'empire des choses sacrées, et qu'il ne leur vienne jamais une si détestable envie de régner ! Ils n'y ont

[1] *Joan.* VIII, *Epist.* LXXX, t. IX *Conc.* col. 66.

jamais pensé. Invincibles envers toute autre puissance, et toujours humbles devant le saint-siége, ils savent en quoi consiste la véritable hauteur. Ces princes, également religieux et magnanimes, n'ont pas moins méprisé que détesté les extrémités auxquelles on ne se laisse emporter que par désespoir et par faiblesse.

L'Église de France est zélée pour ses libertés[1] : elle a raison; puisque le grand concile d'Éphèse nous apprend[2] que ces libertés particulières des Églises sont un des fruits de la rédemption, par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis : et il est certain qu'en matière de religion et de conscience, des libertés modérées entretiennent l'ordre de l'Église, et y affermissent la paix. Mais nos pères nous ont appris à soutenir ces libertés sans manquer au respect; et loin d'en vouloir manquer, nous croyons au contraire que le respect inviolable que nous conserverons pour le saint-siége nous sauvera des blessures qu'on voudrait nous faire sous un nom qui nous est si cher et si vénérable.

Sainte Église romaine, mère des Églises et mère de tous les fidèles, Église choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles! « Si je t'oublie, « Église romaine, puissé-je m'oublier moi-même! « que ma langue se sèche et demeure immobile « dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la pre« mière dans mon souvenir, si je ne te mets pas « au commencement de tous mes cantiques de « réjouissance : » *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ*[3] !

Mais vous, qui nous écoutez; puisque vous nous voyez marcher sur les pas de nos ancêtres, que reste-t-il, chrétiens, sinon qu'unis à notre assemblée avec une fidèle correspondance, vous nous aidiez de vos vœux? « Souvent, dit un ancien « Père[4], les lumières de ceux qui enseignent vien« nent des prières de ceux qui écoutent : » *Hoc accipit doctor quod meretur auditor.* Tout ce qui se fait de bien dans l'Église, et même par les pasteurs, se fait, dit saint Augustin[5], par les secrets gémissements de ces colombes innocentes qui sont répandues par toute la terre.

Ames simples, âmes cachées aux yeux des hommes, et cachées principalement à vos propres yeux, mais qui connaissez Dieu et que Dieu connaît; où êtes-vous dans cet auditoire, afin que je vous adresse ma parole? Mais sans qu'il soit besoin que je vous connaisse, ce Dieu qui vous connaît, qui habite en vous, saura bien porter mes paroles, qui sont les siennes, dans votre cœur. Je vous parle donc sans vous connaître, âmes dégoûtées du siècle. Ah! comment avez-vous pu en éviter la contagion? comment est-ce que cette face extérieure du monde ne vous a pas éblouies? quelle grâce vous a préservées de la vanité que nous voyons si universellement régner? Personne ne se connaît, on ne connaît plus personne : les marques des conditions sont confondues, on se détruit pour se parer; on s'épuise à dorer un édifice dont les fondements sont écroulés, et on appelle se soutenir que d'achever de se perdre. Ames humbles, âmes innocentes, que la grâce a désabusées de cette erreur et de toutes les illusions du siècle, c'est vous dont je demande les prières : en reconnaissance du don de Dieu dont le sceau est en vous, priez sans relâche pour son Église : priez, fondez en larmes devant le Seigneur. Priez, justes; mais priez, pécheurs : prions tous ensemble; car si Dieu exauce les uns pour leur mérite, il exauce aussi les autres pour leur pénitence : c'est un commencement de conversion que de prier pour l'Église.

Priez donc tous ensemble, encore une fois, que ce qui doit finir finisse bientôt. Tremblez à l'ombre même de la division : songez au malheur des peuples qui ayant rompu l'unité se rompent en tant de morceaux, et ne voient plus dans leur religion que la confusion de l'enfer et l'horreur de la mort. Ah! prenons garde que ce mal ne gagne. Déjà nous ne voyons que trop parmi nous de ces esprits libertins, qui sans savoir ni la religion ni ses fondements, ni ses origines, ni sa suite, « blasphèment ce qu'ils ignorent, et se corrom« pent dans ce qu'ils savent : nuées sans eau, » poursuit l'apôtre saint Jude[1], docteurs sans doctrine, qui pour toute autorité ont leur hardiesse, et pour toute science leurs décisions précipitées : « arbres deux fois morts et déracinés, » morts premièrement parce qu'ils ont perdu la charité, mais doublement morts parce qu'ils ont encore perdu la foi; et entièrement déracinés, puisque, déchus de l'une et de l'autre, ils ne tiennent à l'Église par aucune fibre : « astres errants » qui se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées, sans songer qu'il leur faudra bientôt disparaître. Opposons à ces esprits légers, et à ce charme trompeur de la nouveauté, la pierre sur laquelle nous sommes fondés, et l'autorité de nos traditions où tous les siècles passés sont renfermés, et l'antiquité qui nous réunit à l'origine

[1] *Concil. Bitur.* cap. *de Elect.* t. XI *Concil.* col. 1018.
[2] *Concil. Ephes. Act.* VII, t. III *Concil.* col. 801.
[3] *Ps.* CXXXVI, 6.
[4] *S. Pet. Chrysol. Serm.* LXXXVI.
[5] *De Bapt. cont. Donat.* lib. III, n° 22, 23, t. IX, col. 117, 118.

[1] *Jud.* 10, 12.

des choses. Marchons dans les sentiers de nos pères ; mais marchons dans les anciennes mœurs, comme nous voulons marcher dans l'ancienne foi.

Allez, chrétiens, dans cette voie d'un pas ferme : allons à la tête de tout le troupeau, MESSEIGNEURS, plus humbles et plus soumis que tout le reste : zélés défenseurs des canons, autant de ceux qui ordonnent la régularité de nos mœurs, que de ceux qui ont maintenu l'autorité sainte de notre caractère ; et soigneux de les faire paraître dans notre vie, plus encore que dans nos discours, afin que quand le Prince des pasteurs et le Pontife éternel apparaîtra, nous puissions lui rendre un compte fidèle et de nous et du troupeau qu'il nous a commis, et recevoir tous ensemble l'éternelle bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMONS
POUR LES VÊTURES
ET PROFESSIONS RELIGIEUSES.

SERMON
PRÊCHÉ AUX CARMÉLITES,
LE 8 SEPTEMBRE 1660,

A LA VÊTURE DE MADEMOISELLE DE BOUILLON, DE CHATEAU-THIERRY *.

Trois vices de notre naissance : leurs funestes effets. Servitude dans laquelle tombent les pécheurs, en contentant leurs passions criminelles. Dans quel péril se jettent ceux qui s'abandonnent sans réserve à toutes les choses qui leur sont permises. Lois et contraintes auxquelles se soumet la vie religieuse, pour réprimer la liberté de pécher : sagesse des précautions qu'elle prend. Combien la chasteté est délicate, et l'humilité, timide. Amour que les vierges chrétiennes doivent avoir pour la retraite, le silence et la vie cachée. Mépris qu'elles sont obligées de faire de la gloire.

Oportet vos nasci denuo.

Il faut que vous naissiez encore une fois. *Joan.* III, 7.

Ce qui doit imposer silence, et confondre éternellement ceux dont le cœur se laisse emporter à la gloire de leur extraction, c'est l'obligation de renaître ; et de quelque grandeur qu'ils se vantent, ils seront forcés d'avouer qu'il y a toujours beaucoup de bassesse dans leur première naissance, puisqu'il n'est rien de plus nécessaire que de se renouveler par une seconde. La véritable noblesse est celle que l'on reçoit en naissant de Dieu. Aussi l'Église ne célèbre pas la Nativité de Marie a cause qu'elle a tiré son origine d'une longue suite de rois ; mais à cause qu'elle a apporté la grâce, en naissant en grâce, et qu'elle est née fille du Père céleste.

Mesdames, vous verrez aujourd'hui une de vos plus illustres sujettes, qui, touchée de ces sentiments, se dépouillera devant vous des honneurs que sa naissance lui donne. Ce spectacle est digne de Vos Majestés ; et après ces cérémonies magnifiques, dans lesquelles on a étalé toutes les pompes du monde *, il est juste qu'elles assistent à celles où l'on apprend à les mépriser. Elles viennent ici dans cette pensée, dans laquelle je dois les entretenir pour ne pas frustrer leur attente. Que si la loi que m'impose cette cérémonie particulière m'empêche de m'appliquer au sujet commun que l'Église traite en ce jour, qui est la Nativité de Marie, par la crainte d'envelopper des matières si vastes et si différentes ; j'espère que Vos Majestés me le pardonneront facilement ; et je me promets que la sainte Vierge ne m'en accordera pas moins son secours, que je lui demande humblement par les paroles de l'ange, en lui disant : *Ave, Maria.*

Enfermer dans un lieu de captivité une jeune personne innocente ; soumettre à des pratiques austères, et à une vie rigoureuse, un corps tendre et délicat, cacher dans une nuit éternelle une lumière éclatante, que la cour aurait vue briller dans les plus hauts rangs, et dans les places les plus élevées ; ce sont trois choses extraordinaires, que l'Église va faire aujourd'hui ; et cette illustre compagnie est assemblée en ce lieu pour ce grand spectacle.

Qui vous oblige, ma sœur : car le ministère que j'exerce ne me permet pas de vous appeler autrement ; et je dois oublier, aussi bien que vous, toutes les autres qualités qui vous sont dues : qui vous oblige donc à vous imposer un joug si pesant, et à entreprendre contre vous-même, c'est-à-dire, contre votre liberté, en vous rendant captive dans cette clôture ; contre le repos de votre vie, en embrassant tant d'austérités ; contre votre propre grandeur, en vous jetant pour toujours dans cette retraite profonde, si éloignée de l'éclat du siècle et de toutes les pompes de la terre ? J'entends ce que répond votre cœur ; et il faut que je le dise à ces grandes reines et à toute cette audience. Vous voulez vous renouveler en Notre-Seigneur, dans cette bienheureuse journée de la naissance de la sainte Vierge ; vous voulez renaître par la grâce, pour commencer une vie nou-

* Elle était l'aînée des deux sœurs du comte de Bouillon, et a été appelée, dans le cloître, sœur Émilie de la Passion. (*Édit. de Déforis.*)

* La reine régnante avait fait son entrée dans Paris le 26 août de cette année, ce qui avait occasionné beaucoup de fêtes et de réjouissances. (*Édit. de Déforis.*)

velle, qui n'ait plus rien de commun avec la nature, et pour cela ces grands changements sont absolument nécessaires.

Et en effet, chrétiens, nous apportons au monde, en naissant, une liberté indocile qui affecte l'indépendance; une molle délicatesse, qui nous fait soupirer après les plaisirs; un vain désir de paraître, qui nous épanche au dehors et nous rend ennemis de toute retraite. Ce sont trois vices communs de notre naissance; et plus elle est illustre, plus ils sont enracinés dans le fond des cœurs. Car qui ne sait que la dignité entretient cette fantaisie d'indépendance; que ce tendre amour des plaisirs est flatté par une nourriture délicate; et enfin que cet esprit de grandeur fait que le désir de paraître s'emporte ordinairement aux plus grands excès?

Il faut renaître, ma sœur, et réformer aujourd'hui ces inclinations dangereuses: *Oportet vos nasci denuo.* Cet amour de l'indépendance, d'où naissent tous les désordres de notre vie, porte l'âme à ne suivre que ses volontés, et dans ce mouvement elle s'égare. Cette délicatesse flatteuse la pousse à chercher le plaisir, et dans cette recherche elle se corrompt. Ce vain désir de paraître la jette tout entière au dehors, et dans cet épanchement elle se dissipe. La vie religieuse, que vous embrassez, oppose à ces trois désordres des remèdes forts et infaillibles. Il est vrai qu'elle vous contraint; mais, en vous contraignant, elle vous règle: elle vous mortifie, je le confesse; mais, en vous mortifiant, elle vous purifie: enfin elle vous retire et vous cache; mais, en vous cachant, elle vous recueille et vous renferme avec Jésus-Christ. O contrainte, ô vie pénitente, ô sainte et bienheureuse obscurité! je ne m'étonne plus si l'on vous aime, et si l'on quitte, pour l'amour de vous, toutes les espérances du monde. Mais j'espère qu'on vous aimera beaucoup davantage, quand j'aurai expliqué toutes vos beautés dans la suite de ce discours, par une doctrine solide et évangélique, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

J'entrerai d'abord en matière, pour abréger ce discours; et afin de vous faire voir, par des raisons évidentes, que pour régler notre liberté il est nécessaire de la contraindre, je remarquerai, avant toutes choses, deux sortes de libertés déréglées: l'une ne se prescrit aucunes limites, et transgresse hardiment la loi; l'autre reconnaît bien qu'il y a des bornes, et, quoiqu'elle ne veuille point aller au delà, elle prétend aller jusqu'au bout, et user de tout son pouvoir. C'est-à-dire, pour m'expliquer en termes plus clairs, que l'une se propose pour son objet toutes les choses permises; l'autre s'étend encore plus loin, et s'emporte jusqu'à celles qui sont défendues. Ces deux espèces de liberté sont fort usitées dans le monde, et je vois paraître dans l'une et dans l'autre un secret désir d'indépendance. Il se découvre visiblement dans celui qui passe par-dessus la loi, et méprise ses ordonnances. En effet il montre bien, ce superbe, qu'il ne peut souffrir aucun joug; et c'est pourquoi le Saint-Esprit lui parle en ces termes par la bouche de Jérémie: *A sæculo confregisti jugum meum; rupisti vincula mea, et dixisti: Non serviam*[1]: « Tu as « brisé le joug que je t'imposais; tu as rompu mes « liens, et tu as dit en ton cœur, d'un ton de « mutin et d'opiniâtre: Non, je ne servirai pas. » Qui ne voit que ce téméraire ne reconnaît plus aucun souverain, et qu'il prétend manifestement à l'indépendance? Mais quoique l'autre, dont j'ai parlé, qui n'exerce sa liberté qu'en usant de tous ses droits, et en la promenant généralement, si je puis parler de la sorte, dans toutes les choses permises, n'égale pas la rébellion de celui-ci; néanmoins il est véritable qu'il le suit de près: car s'étendant aussi loin qu'il peut, s'il ne secoue pas le joug tout ouvertement, il montre qu'il le porte avec peine; et s'avançant ainsi à l'extrémité, où il semble ne s'arrêter qu'à regret, il donne sujet de penser, qu'il n'y a plus que la seule crainte qui l'empêche de passer outre. Telles sont les deux espèces de liberté, que j'avais à vous proposer; et il m'est aisé de vous faire voir, que l'une et l'autre sont fort déréglées.

Et premièrement, chrétiens, pour ce qui regarde ce pécheur superbe, qui méprise la loi de Dieu: son désordre, trop manifeste, ne doit pas être convaincu par un long discours; et je n'ai aussi qu'un mot à lui dire, que j'ai appris de saint Augustin. Il avait aimé autrefois cette liberté des pécheurs; mais il sentit bientôt dans la suite qu'elle l'engageait à la servitude: parce que, nous dit-il lui-même, « en faisant ce que je voulais, « j'arrivais où je ne voulais pas: » *Volens, quo nollem perveneram*[2]. Que veut dire ce saint évêque; et se peut-il faire, mes sœurs, qu'en se laissant aller où l'on veut, l'on arrive où l'on ne veut pas? Il n'est que trop véritable, et c'est le malheureux précipice où se perdent tous les pécheurs. Ils contentent leurs mauvais désirs et leurs passions criminelles; ils se réjouissent, ils font ce qu'ils veulent. Voilà une image de liberté qui les trompe; mais la souveraine puissance de celui contre lequel ils se soulèvent, ne leur permet

[1] *Jer.* II, 20.
[2] *Conf.* lib. VIII, cap. V, t. I, col. 149.

pas de jouir longtemps de leur liberté licencieuse : car en faisant ce qu'ils aiment, ils attirent nécessairement ce qu'ils fuient, la damnation, la peine éternelle, une dure nécessité qui les rend captifs du péché, et qui les dévoue à la vengeance divine. Voilà une véritable servitude que leur aveuglement leur cache. Cesse donc, ô sujet rebelle, de te glorifier de ta liberté, que tu ne peux pas soutenir contre le souverain que tu offenses, mais reconnais au contraire que tu forges toi-même tes fers par l'usage de ta liberté dissolue; que tu mets un poids de fer sur ta tête, que tu ne peux plus secouer; et que tu te jettes toi-même dans la servitude, pour avoir voulu étendre, sans mesure, la folle prétention de ta vaine et chimérique indépendance : telle est la condition malheureuse du pécheur.

Après avoir parlé au pécheur rebelle, qui ose faire ce qu'on lui défend, maintenant adressons-nous à celui qui s'imagine être en sûreté, en faisant tout ce qui est permis; et tâchons de lui faire entendre, que s'il n'est pas encore engagé au mal, il est bien avant dans le péril. Car en s'abandonnant sans réserve à toutes les choses qui lui sont permises, qu'il est à craindre, mes sœurs, qu'il ne se laisse aisément tomber à celles qui sont défendues! Et en voici la raison en peu de paroles, que je vous prie de méditer attentivement. C'est qu'encore que la vertu prise en elle-même, soit infiniment éloignée du vice; néanmoins il faut confesser, à la honte de notre nature, que les limites s'en touchent de près dans le penchant de nos affections, et que la chute en est bien aisée. C'est pourquoi il importe, pour notre salut, que notre âme ne jouisse pas de toute la liberté qui lui est permise; de peur qu'elle ne s'emporte jusqu'à la licence, et qu'elle ne passe facilement au delà des bornes, quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche. L'expérience nous le fait connaître : de là vient que nous lisons dans les saintes Lettres, que Job, voulant régler ses pensées, commence à traiter avec ses yeux : *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem*[1]. Il arrête des regards qui pourraient être innocents, pour empêcher des pensées qui apparemment seraient criminelles : si ses yeux n'y sont pas encore obligés assez clairement par la loi de Dieu, il les y engage par traité exprès : *Pepigi fœdus :* parce qu'en effet, chrétiens, celui qui prend sa course avec tant d'ardeur, dans cette vaste carrière des choses licites, doit craindre qu'étant sur le bord, il ne puisse plus retenir ses pas; qu'il ne soit emporté plus loin qu'il ne pense, ou par le penchant du chemin, ou par l'impétuosité de son mouvement; et qu'enfin il ne lui arrive ce qu'a dit de lui-même le grand saint Paulin : *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat*[2] : « Je m'emporte « au delà de ce que je dois, pendant que je ne « prends aucun soin de me modérer en ce que je « puis. »

Illustre épouse de Jésus-Christ, la vie religieuse, que vous embrassez, suit une conduite plus sûre : elle s'impose mille lois et mille contraintes dans le sentier de la loi de Dieu : elle se fait encore de nouvelles bornes, où elle prend plaisir de se resserrer. Vous perdrez, je le confesse, ma sœur, quelque partie de votre liberté, au milieu de tant d'observances de la discipline religieuse; mais si vous savez bien entendre quelle liberté vous perdez, vous verrez que cette perte est avantageuse. En effet, nous sommes trop libres; trop libres à nous porter au péché, trop libres à nous jeter dans la grande voie, qui mène les âmes à la perdition. Qui nous donnera que nous puissions perdre cette partie malheureuse de notre liberté, par laquelle nous nous dévoyons? O liberté dangereuse, que ne puis-je te retrancher de mon franc arbitre, que ne puis-je m'imposer moi-même cette heureuse nécessité de ne pécher pas! Mais il ne faut pas l'espérer durant cette vie. Cette liberté glorieuse de ne pouvoir plus servir au péché, c'est la récompense des saints, c'est la félicité des bienheureux. Tant que nous vivrons dans ce lieu d'exil, nous aurons toujours à combattre cette liberté de pécher. Que faites-vous, mes très-chères sœurs, et que fait la vie religieuse? Elle voudrait pouvoir s'arracher cette liberté de mal faire : mais comme elle voit qu'il est impossible, elle la bride du moins autant qu'il se peut; elle la serre de près par une discipline sévère : de peur qu'elle ne s'égare dans les choses qui sont défendues, elle entreprend de se les retrancher toutes, jusqu'à celles qui sont permises, et se réduit, autant qu'elle peut, à celles qui sont nécessaires. Telle est la vie des carmélites.

Que cette clôture est rigoureuse! que ces grilles sont inaccessibles, et qu'elles menacent étrangement tous ceux qui approchent! C'est une sage précaution de la vie régulière et religieuse, qui détourne bien loin les occasions, pour s'empêcher, s'il se peut, de pouvoir jamais servir au péché. Elle est bien aise d'être observée; elle cherche des supérieurs qui la veillent; elle veut qu'on la conduise de l'œil, qu'on la mène, pour ainsi dire, toujours par la main, afin de se laisser moins de liberté de s'écarter de la droite voie; et elle a raison de ne craindre pas que ces salu-

[1] *Job.* XXXI, 1.

[2] *Ad. Sever. Ep.* XXX, n° 3.

taires contraintes soient contraires à la liberté véritable. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve que de faire des levées, que d'élever des quais sur ses rives, pour empêcher qu'il ne se déborde, et ne perde ses eaux dans la campagne; au contraire, c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit. Celui-là seulement s'oppose à son cours, qui bâtit une digue au milieu, pour rompre le fil de son eau. Ainsi ce n'est pas perdre sa liberté, que de lui donner des bornes deçà et delà, pour empêcher qu'elle ne s'égare; c'est la dresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir. Par une telle précaution, on ne la gêne pas; mais on la conduit. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent, qui la détournent de son cours naturel; c'est-à-dire, qui l'empêchent d'aller à son Dieu : de sorte que la vie religieuse, qui travaille avec tant de soin à vous aplanir cette voie, travaille par conséquent à vous rendre libre. J'ai eu raison de vous dire, que ses contraintes ne doivent pas vous être importunes, puisqu'elle ne vous contraint que pour vous régler; et la clôture, que vous embrassez, n'est pas une prison où votre liberté soit opprimée, mais un asile fortifié, où elle se défend avec vigueur contre les dérèglements du péché. Si ses contraintes sont si fructueuses, parce qu'elles dirigent votre liberté; ses mortifications ne le sont pas moins, parce qu'elles épurent vos affections : et c'est ma deuxième partie.

SECOND POINT.

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les sages instituteurs de la vie religieuse et retirée ont trouvé nécessaire de l'accompagner de plusieurs pratiques sévères, pour mortifier les sens et les appétits : c'est qu'ils ont vu que nos passions, et ce tendre amour des plaisirs, tenaient notre âme captive par des douceurs pernicieuses, qu'ils ont voulu corriger par une amertume salutaire. Et afin que vous entendiez combien cette conduite est admirable, considérez avec moi une doctrine excellente de saint Augustin.

Il nous apprend qu'il y a en nous deux sortes de maux : il y a en nous des maux qui nous plaisent, et il y a des maux qui nous affligent. Qu'il y ait des maux qui nous affligent, ah! nous l'éprouvons tous les jours. Les maladies, la perte des biens, les douleurs d'esprit et de corps, tant d'autres misères qui nous environnent, ne sont-ce pas des maux qui nous affligent? Mais il y en a aussi qui nous plaisent, et ce sont les plus dangereux. Par exemple, l'ambition déréglée, la douceur cruelle de la vengeance, l'amour désordonné des plaisirs; ce sont des maux et de très-grands maux : mais ce sont des maux qui nous plaisent, parce que ce sont des maux qui nous flattent. « Il y a donc des maux qui nous blessent, et ce sont ceux-là, dit saint Augustin, « qu'il faut que la patience supporte; et il y a des « maux qui nous flattent, et ce sont ceux-là, dit « le même saint, qu'il faut que la tempérance modère : » *Alia mala sunt quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrænamus* [1].

Au milieu de ces maux divers, dont nous devons supporter les uns, dont nous devons réprimer les autres; et que nous devons surmonter les uns et les autres, chrétiens, quelle misère est la nôtre! O Dieu, permettez-moi de m'en plaindre : *Usquequo Domine, usquequo oblivisceris me in finem* [2]? « Jusqu'à quand, ô Seigneur, nous « oublierez-vous dans cet abîme de calamités? » jusqu'à quand détournerez-vous votre face de dessus les enfants d'Adam, pour n'avoir point pitié de leurs maladies? *Avertis faciem tuam in finem?* « Jusqu'à quand, jusqu'à quand, Seigneur, « me sentirai-je toujours accablé de maux, qui « remplissent mon cœur de douleur, et mon es- « prit de fâcheuses irrésolutions? » *Quamdiu ponam consilia in anima mea, dolorem in corde meo per diem* [3]? Mais s'il ne vous plaît pas, ô mon Dieu, de me délivrer de ces maux, qui me blessent et qui m'affligent, exemptez-moi du moins de ces autres maux, je veux dire, des maux qui m'enchantent, des maux qui m'endorment, qui me contraignent de recourir à vous; de peur de m'endormir dans la mort : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte* [4]. N'est-ce pas assez, ô Seigneur, que nous soyons accablés de tant de misères, qui font trembler nos sens, qui donnent de l'horreur à nos esprits? pourquoi faut-il qu'il y ait des maux qui nous trompent par une belle apparence, des maux que nous prenions pour des biens, qui nous plaisent et que nous aimions? Est-ce que ce n'est pas assez d'être misérables? faut-il, pour surcroît de malheur, que nous nous plaisions en notre misère, pour perdre à jamais l'envie d'en sortir? « Malheureux « homme que je suis! qui me délivrera de ce « corps de mort? » *Infelix homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus* [5]? Écoute la réponse, homme misérable; ce sera « la grâce de « Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur : » *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum* [6].

Mais admire l'ordre qu'il tient pour ta gué-

[1] *Cont. Jul.* lib. v, cap. v, n° 22, t. x, col. 640.
[2] *Ps.* XII.
[3] *Ibid.* 2.
[4] *Ibid.* 4.
[5] *Rom.* VII, 24
[6] *Ibid.* 25.

rison. Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux : les uns qui piquent, les autres qui flattent; mais Dieu a disposé, par sa providence, que les uns servissent de remède aux autres; je veux dire, que les maux qui blessent servent pour modérer ceux qui plaisent; les douleurs, pour corriger les passions; les afflictions de la vie, pour nous dégoûter des vaines douceurs, et étourdir le sentiment des plaisirs mortels. C'est ainsi que Dieu se conduit envers ses enfants, pour purifier leurs affections. *Impinguatus est dilectus, et recalcitravit*[1] : « Son bien-aimé s'est engraissé, « et il a regimbé contre lui. » Dieu l'a frappé, dit l'Écriture, et il s'est remis dans son devoir, et il l'a cherché dès le matin : *Cum occideret eos quærebant eum, et revertebantur, et diluculo veniebant ad eum*[2].

Telle est la conduite de Dieu; c'est ainsi qu'il nous guérit de nos passions, et c'est sur cette sage conduite que la vie religieuse a réglé la sienne. Peut-elle suivre un plus grand exemple? peut-elle se proposer un plus beau modèle? Elle entreprend de guérir les âmes, par la méthode infaillible de ce souverain médecin. Elle châtie le corps avec saint Paul[3]; elle réduit en servitude le corps par les saintes austérités de la pénitence, pour le rendre parfaitement soumis à l'esprit. Que cette méthode est salutaire! Car, ma sœur, je vous en conjure, jetez encore un peu les yeux sur le monde, pendant que vous y êtes encore : voyez les déréglements de ceux qui l'aiment; voyez les excès criminels où leurs passions les emportent. Ah! je vois que le spectacle de tant de péchés fait horreur à votre innocence. Mais quelle est la cause de tous ces désordres? C'est sans doute qu'ils ne songent point à donner des bornes à leurs passions : au contraire, il les traitent délicatement; ils attisent ce feu, et ses ardeurs s'accroissent jusqu'à l'infini; ils nourrissent ces bêtes farouches, et ils n'en peuvent plus dompter la fureur; ils flattent en eux-mêmes l'amour des plaisirs, et ils le rendent invincible par leurs complaisances.

Mes sœurs, que votre conduite est bien plus réglée. Bien loin de donner des armes à cet ennemi, vous l'affaiblissez tous les jours par les veilles, par l'abstinence et par l'oraison; vous tenez le corps sous le joug, comme un esclave rebelle et opiniâtre. J'avoue que la nature souffre beaucoup dans cette vie pénitente; mais ne vous plaignez pas de cette conduite : cette peine est un remède; cette rigueur, qu'on tient à votre égard, est un régime. C'est ainsi qu'il vous faut traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite. Cette convoitise, qui vous attire; ces maux trompeurs, dont je vous parlais, qui ne vous blessent qu'en vous flattant, demandent nécessairement cette médecine. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger : il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens, où il est dangereux de se plaire trop. Si ces remèdes vous semblent durs, « ils s'excu- « sent, dit Tertullien, des maux qu'ils vous font, « par l'utilité qu'ils vous apportent : » *Emolumento curationis, offensam sui excusant*[1]. Soumettez-vous, ma sœur, puisqu'il plaît à Dieu de vous appeler à ce salutaire régime. Commencez-en aujourd'hui l'épreuve avec la bénédiction de l'Église; embrassez de tout votre cœur ces austérités fructueuses, qui, ôtant tout le goût aux plaisirs des sens, purifieront votre intelligence, pour sentir plus vivement les chastes voluptés de l'esprit. En combattant ainsi votre corps, vous épurerez vos affections, vous remporterez la victoire. Mais de peur que vous ne vous enfliez par ces grands succès, accoutumez-vous à l'humilité par l'amour de la vie cachée : c'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Il ne sera pas dit, chrétiens, qu'en ce jour dédié à la sainte Vierge, elle soit passée sous silence; et la cérémonie qui nous assemble en ce lieu, m'ayant fait porter ailleurs mes pensées dans le reste de ce discours, je me suis du moins réservé de vous la proposer dans ce dernier point comme le modèle de la vie cachée. Combien elle a vécu solitaire! combien elle a été soigneuse de se retirer! Vous le pouvez juger aisément par le peu que nous savons de sa sainte vie; et les actions particulières de cette Vierge incomparable ne seraient pas, comme elles sont, si fort inconnues, si l'amour de la retraite ne les avait couvertes d'un voile sacré, et n'en avait fait un mystère. Qui vous a poussé, ô divine Vierge, à vous cacher si profondément? qui vous a inspiré un si grand amour de cette obscurité mystérieuse, dans laquelle votre vie est enveloppée? Je pense, pour moi, chrétiens, que ç'a été sa pudeur. Et afin que vous entendiez quelle est cette pudeur merveilleuse, dont la sainte Vierge nous donne l'exemple, je remarquerai en peu de paroles qu'il y en a de deux sortes. Si la chasteté a sa pudeur, l'humilité a aussi la sienne. Ces deux vertus chrétiennes ont cela de commun entre elles, que toutes deux craignent les regards : elles croient

[1] *Deut.* XXXII, 15.
[2] *Ps.* LXXVII, 10.
[3] I. *Cor.* IX, 17.

[1] *De Pænit.* n° 10.

toutes deux perdre quelque chose de leur intégrité et de leur force, quand elles s'abandonnent à la vue des hommes; et c'est pourquoi toutes deux aiment la retraite, et embrassent la vie cachée.

Pour ce qui regarde la chasteté; je ne puis mieux vous exprimer combien elle y est délicate, que par ces beaux mots de Tertullien : *Vera et tota et pura virginitas, nil magis timet quam semetipsam; etiam feminarum oculos pati non vult*[1] : « La virginité, nous dit-il, quand elle « est entière et parfaite, *Vera et tota et pura*, ne « craint rien tant qu'elle-même; telle est sa dé« licatesse qu'elle appréhende même les yeux des « femmes : » *etiam feminarum oculos non vult.* C'est pourquoi elle se cache avec soin; se réservant tout entière aux regards de Dieu, qui sont les seuls qu'elle ne craint pas : voilà le portrait au naturel de la pudeur virginale. Mais celle de l'humilité n'est ni moins tendre ni moins délicate : au contraire, elle semble encore plus timide, elle ferme la porte sur soi pour n'être point vue, selon le précepte de l'Évangile[2] : elle ne craint pas seulement les regards des autres; mais encore elle appréhende les siens : elle cache à la gauche ce que fait la droite[3]; et elle se retire tellement en Dieu, qu'elle ne se voit pas elle-même. C'est pourquoi saint Paul nous la représente dans une posture admirable, « oubliant, dit-il, ce qui est « derrière, et s'étendant au devant de toute sa « force : » *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum*[4]. C'est la vraie posture de l'humilité, qui porte ses regards bien loin devant soi, par la crainte qu'elle a de se voir soi-même; et qui considère toujours ce qui reste à faire pour n'être jamais flattée de ce qu'elle a fait. Puisqu'elle se cache à sa propre vue, jugez de là, chrétiens, combien les regards des autres peuvent offenser sa modestie.

Ces vérités étant supposées, venons maintenant à la sainte Vierge. Si vous la voyez retirée, aimant le secret et la solitude; si peu accoutumée à la vue des hommes, qu'elle est même troublée à l'abord d'un ange : c'est la pudeur de la chasteté, qui lui donne cette retenue. Car les vierges, dit saint Bernard, qui sont vraiment vierges, ne sont jamais sans inquiétude, sachant qu'elles portent un trésor céleste dans un fragile vaisseau de terre; ou si les corps des vierges, purifiés et ennoblis par la chasteté, méritent un nom plus noble, mettons que ce soit un cristal, il est toujours une matière fragile, *Thesaurum in vasis fictilibus*[1]. C'est pourquoi elles se tiennent sur leurs gardes, pour éviter ce qui est à craindre; toujours elles craignent où toutes choses sont en sûreté : *Ut timenda caveant, etiam tuta pertimescunt*[2]; et appréhendant partout des embûches, elles se font un rempart du silence, du recueillement et de la retraite. Belle et admirable leçon pour toutes les filles chrétiennes; mais leçon peu pratiquée dans nos jours, où, bien loin d'aimer la retraite, elles ont peine à trouver des places assez éminentes pour se mettre en vue. Qui pourrait raconter tous les artifices dont elles se servent, pour attirer les regards? et encore, quels sont ces regards? et puis-je en parler dans cette chaire? Non; c'est assez de vous dire, que les regards qui leur plaisent ne sont pas des regards indifférents : ce sont de ces regards ardents et avides qui boivent à longs traits, sur leurs visages, tout le poison qu'elles ont préparé pour les cœurs; ce sont ces regards qu'elles aiment.

Mais n'entrons pas plus avant dans cette matière, et contentons-nous de leur dire ce que Tertullien pense d'elles. Elles rougiront peut-être d'apprendre ce que ce grand homme ne craint pas de nous assurer; et je leur dirai après lui, que de s'attirer de tels regards, ou même s'y exposer avec dessein : si ce n'est pas s'abandonner tout à fait, c'est du moins prostituer son visage : *Totam faciem prostituere*[3]. Je leur laisse à méditer cette parole, que la modestie de la chaire ne me permet pas d'exprimer dans toute sa force : aussi bien ne touche-t-elle pas celle à qui je parle. Grâce à la miséricorde divine, la vocation qu'elle embrasse la met à couvert de cette honte; elle se jette dans un monastère où, pour exclure les regards trop hardis, on bannit éternellement les plus modestes. Courage, ma chère sœur, fortifiez-vous dans cette pensée; et entrez avec joie dans un monastère, où vous trouverez le plus haut degré de la pudeur virginale, selon cette belle sentence, qui semble être prononcée pour les carmélites, et qu'un historien ecclésiastique a recueillie de la bouche du grand saint Martin : « que le triomphe de la modestie et la dernière per« fection de l'honnêteté dans votre sexe, c'est de « ne se laisser jamais voir : » *Prima virtus et consummata victoria est non videri*[4].

Si la pudeur de la chasteté doit vous faire aimer la retraite, celle de l'humilité vous y oblige beaucoup davantage : c'est ce qu'il faut encore

[1] *De Virg. veland.* n° 16.
[2] *Matth.* VI, 6.
[3] *Ibid.* 3.
[4] *Philipp.* III, 13.

[1] II. *Cor.* IV, 7.
[2] *S. Bern. sup.* Missus est, *Hom.* III, n° 9, t. I, col. 747.
[3] *De Virg. vel.* n° 17.
[4] *Sulp. Sev. Dial.* II, 12.

montrer, en un mot, par l'exemple de la sainte Vierge. Lorsque toute la Judée accourt à son Fils, étonnée de ses prédications et de ses miracles, elle ne se mêle pas dans ses actions éclatantes, elle demeure enfermée dans sa maison; et depuis le temps bienheureux de la manifestation de Jésus-Christ, à peine paraît-elle une ou deux fois dans tout l'Évangile. Au reste, durant trente années qu'elle le possède toute seule, elle ne se vante pas d'un si grand bonheur; elle garde partout le silence; et nous voyons bien dans l'histoire sainte, qu'elle écoute attentivement ce qui se disait de son Fils, qu'elle l'admire en elle-même, qu'elle le médite en son cœur; mais nous ne lisons pas qu'elle en parle, si ce n'est à sa cousine sainte Élisabeth, à laquelle elle ne pouvait se cacher; parce qu'il a plu au Saint-Esprit de lui révéler le mystère.

Ne voyez-vous pas, chrétiens, cette pudeur de l'humilité, qui se sent comme violée par les regards et par les louanges des hommes? Imitez un si grand exemple; et croyez que, pour plaire à l'Époux céleste, vous ne pouvez jamais être trop cachés : que si vous en demandez la raison, je vous dirai, en peu de paroles, qu'il est un amant jaloux. Il est ordinaire aux jaloux de cacher soigneusement ce qu'ils aiment, afin de le réserver tout entier à leur cœur avide, que le moindre soupçon de partage offense à l'extrémité. Jésus, votre amant, est jaloux d'une jalousie extraordinaire : car il n'est pas seulement jaloux, si vous avez pour les autres quelque complaisance; mais il est si sévère et si délicat, qu'il se pique si vous en avez pour vous-même. « Si la droite fait « quelque bien, que la gauche, dit-il, ne le sache « pas [1]. » Il demande tout votre amour pour lui seul; et tellement pour lui seul, que vous-même, tant il est jaloux, ne devez point entrer dans ce partage. Pour satisfaire à sa jalousie, vous ne sauriez vous chercher, ma sœur, une trop profonde retraite. Cachez-vous avec Jésus-Christ, dans la sainte obscurité de cette clôture; et pour être entièrement selon son cœur, arrachez du vôtre, jusqu'à la racine, tout le désir de paraître et de plaire au monde.

Un auteur profane a écrit, au rapport de saint Augustin, que les grands et les puissants de la terre, et, pour user de son mot, les princes, c'est-à-dire, les personnes de votre naissance et de votre rang, devaient être nourris par la gloire: *principem civitatis alendum esse gloria* [2]. Et moi au contraire, je vous dis, ma sœur, que le mépris de la gloire doit être votre nourriture; que vous devez effacer de votre mémoire toutes les marques de grandeur : et afin que vous commenciez à les oublier, je ne vous parlerai plus ni des titres illustres qui sont si bien dus à la grandeur de votre maison, ni des avantages glorieux de votre naissance. Je n'ignore pas néanmoins, que j'en pourrais parler plus librement à une personne qui les quitte et qui les foule aux pieds; et qu'on peut en discourir de la sorte, pour en inspirer le mépris. Mais cette manière détournée d'en parler en les rabaissant, ne me semble pas encore assez pure pour la prise d'habit d'une carmélite. Il est des passions délicates que l'on réveille, non-seulement quand on les chatouille, mais encore quand on les pique et quand on les choque; il vaut mieux les laisser dormir éternellement, et qu'il ne s'en parle jamais, parce qu'on ne peut les rabaisser de la sorte, sans en rappeler les idées. Ainsi l'on imprime insensiblement ce que l'on voulait effacer, et l'on réveille quelquefois la vanité qu'on pensait détruire.

Aussi ai-je remarqué dans les saintes Lettres, que l'Esprit de Dieu, qui les a dictées, parle aux épouses de Jésus-Christ des avantages de la naissance, avec une précaution admirable. Il ne les avertit pas seulement de les mépriser, il veut qu'elles en perdent jusqu'au souvenir : « Écou« tez, ma fille, et voyez, et oubliez votre peuple « et la maison de votre père [1]; » nous montrant, par cette parole, que le remède le plus efficace contre ces douces pensées qui flattent l'ambition et la vanité, dans la partie la plus délicate et la plus sensible, c'est de n'y faire plus de réflexion, et de les ensevelir, s'il se peut, dans un oubli éternel.

Pratiquez cette leçon salutaire : et si vous jetez les yeux sur ceux dont vous tenez la naissance, que ce soit pour contempler leurs vertus; que ce soit pour considérer cette conversion admirable où tous les intérêts politiques cédèrent à la force de la vérité, et furent sacrifiés si visiblement à la gloire de la religion; que ce soit pour vous fortifier dans la piété par l'exemple de cette héroïne chrétienne qui vous a donné plus que la naissance, et qui n'aurait rien désiré avec tant d'ardeur sur la terre que de vous voir aujourd'hui renaître, s'il avait plu à la Providence qu'elle eût été présente à cette action. Mais que dis-je? elle la voit du plus haut des cieux; et si la félicité dont elle y jouit est capable de recevoir de l'accroissement, vous la comblez d'une joie nouvelle. Suivez sa dévotion exemplaire; et comme Dieu l'a choisie pour remettre la vraie foi dans votre maison, tâchez d'achever un si grand ouvrage. Vous savez, ma sœur, ce que je veux dire; et

[1] *Matth.* VI, 3.
[2] *De Civit. Dei*, lib. V, cap. XIII, t. VII, col. 130.

[1] *Ps.* XLIV, 11.

quelque illustre que soit cette assemblée, on ne s'aperçoit que trop de ce qui lui manque. Dieu veuille que l'année prochaine la compagnie soit complète, que ce grand et invincible courage se laisse vaincre une fois; et qu'après avoir tant servi, il travaille enfin pour lui-même *! Votre exemple lui peut faire voir que le Saint-Esprit agit dans l'Église avec une efficace extraordinaire; et du moins sera-t-il forcé d'avouer que dans le lieu où il est, il ne se verra jamais un tel sacrifice.

Mais il est temps, ma sœur, de vous la laisser accomplir; votre piété s'ennuie de porter si longtemps les livrées du monde et les marques de sa vanité. J'entends que vous soupirez après cet heureux habit que l'Église va bénir pour vous. Vous aurez cet honneur extraordinaire, de le recevoir par les mains de cet illustre prélat qui représente ici, par sa charge, la majesté du siége apostolique, et qui en soutient si bien la grandeur par ses vertus éminentes. J'ose dire qu'il vous devait cet office : il fallait que Rome, où vous êtes née, s'intéressât par ce moyen à l'exemple de piété que vous donnez à Paris. Entrez donc dans cette clôture avec la sainte bénédiction de ce très-digne archevêque : mais souvenez-vous éternellement que, dès le premier pas que vous y ferez, vous devez renoncer de tout votre cœur jusqu'au moindre désir de paraître, et prendre pour votre partage la sainte et mystérieuse obscurité en laquelle il a plu à Notre-Seigneur que sa divine mère fût enveloppée.

Madame **, la grandeur qui vous environne empêche sans doute Votre Majesté de goûter cette vie cachée qui est si agréable aux yeux de Dieu, et qui nous unit si saintement au Sauveur des âmes. Votre gloire, déjà élevée si haut, a reçu encore un nouvel éclat, où nos expressions ne peuvent atteindre. Car qui pourrait dire, madame, combien il est glorieux d'avoir contribué, avec tant de force, à pacifier éternellement ces deux puissantes maisons qui semblent ne se pouvoir quitter, tant elles se sont souvent embrassées; qui semblaient ne se pouvoir joindre, tant elles se sont souvent désunies, et que nous voyons maintenant réconciliées par cet admirable traité qui nous promet enfin la paix immuable, parce que jamais il ne s'en est fait, où le présent ait été réglé par des décisions plus tranchantes, ni où l'avenir ait été prévu avec des précautions plus sages : tant a été pénétrant ce noble génie, que Votre Majesté nous a conservé, par une si constante et si charitable prévoyance, comme l'instrument nécessaire pour achever un si grand ouvrage?

Mais, madame *, que dirai-je maintenant de vous? et que trouverai-je dans cet univers qui égale votre majesté? Que peut-on s'imaginer de plus grand que d'être l'épouse chérie du premier monarque du monde, qui s'est arrêté pour l'amour de vous au milieu de ses victoires, et qui, vous ayant préférée à tant de conquêtes infaillibles, ne laisse pas de confesser, qu'encore ne vous a-t-il pas assez achetée?

Parmi tant de gloire, mesdames, ce que j'appréhende pour Vos Majestés, c'est que vous n'ayez point assez de part à l'humiliation de Jésus-Christ. C'est ce qui vous doit obliger de vous retirer souvent avec Dieu, de vous dépouiller à ses pieds de toute cette magnificence royale, qui aussi bien ne paraît rien à ses yeux, et là de vous couvrir humblement la face de la sainte confusion de la pénitence. C'est trop flatter les grands, que de leur persuader qu'ils sont impeccables : au contraire il faut qu'ils entendent que leur condition relevée leur apporte ce mal nécessaire, que leurs fautes ne peuvent être presque médiocres. Dans la vue de tant de périls, Vos Majestés, mesdames, doivent s'humilier profondément. Tous les peuples vous admireront, tous les peuples loueront vos vertus dans toute l'étendue de leurs cœurs. Vous seules vous vous accuserez, vous seules vous vous confondrez devant Dieu, et vous participerez, par ce moyen, aux opprobres de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire, que je vous souhaite éternelle. *Amen.*

SERMON

POUR UNE VÊTURE,

PRÊCHÉ

AUX NOUVELLES CATHOLIQUES.

De quelle manière l'homme peut se revêtir de Jésus-Christ. Combien étonnant l'anéantissement du Verbe : précieux avantages que nous en recueillons. D'où vient les hommes ont-ils tant de peine à modérer leurs désirs. Résistance qu'ils opposent aux leçons que Jésus-Christ leur a données, pour les réformer : son exemple infiniment propre à confondre leur liberté licencieuse. Caractères de la vraie liberté. Comment la voie étroite est-elle une voie large. Utilité des contraintes de la vie religieuse. Épreuve nécessaire pour ne pas s'y engager témérairement. Vertus dont doit être ornée une véritable religieuse.

Induimini Dominum Jesum Christum.
Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Rom.* XIII, 14.

Ne vous persuadez pas, ma très-chère sœur, que la cérémonie de ce jour ne soit qu'un simple

* Le personnage pour lequel l'orateur forme ici des vœux est le maréchal de Turenne, dont on espérait la conversion, mais qui ne fit son abjuration qu'en 1668.
(*Édit. de Versailles.*)

** A la reine mère.

* A la reine régnante.

changement d'habit. Une telle cérémonie ne mériterait pas d'être sanctifiée par la parole de Dieu, et l'Église notre sainte mère ne voudrait pas employer ses ministres à une chose de si peu d'importance. Mais comme vous quittez un habit que le siècle tâche de rendre honorable par le luxe et par les vanités, afin d'en prendre un autre, qui tire tout son ornement de la modestie et de la pudeur; ainsi devez-vous penser qu'il faut « vous dépouiller aujourd'hui du vieil homme et « de ses convoitises, afin de vous revêtir du nou- « veau, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, créé « selon la volonté de Dieu, » comme dit l'apôtre aux Éphésiens : *Induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est*[1]. C'est à quoi vous exhorte saint Paul, dans le texte que j'ai allégué; et encore que cette parole s'adresse généralement à tous les fidèles, il me semble que c'est à vous qu'il parle en particulier, et qu'il vous dit, avec sa charité ordinaire : « Revêtez-vous, « ma sœur, de Notre-Seigneur Jésus-Christ : » *Induimini Dominum nostrum Jesum Christum*. C'est ici la bienheureuse journée en laquelle le fils de Dieu se fit homme, afin de nous faire des dieux. Réjouissez-vous donc en Notre-Seigneur, et revêtez-vous de celui qui a daigné aujourd'hui se revêtir de notre nature.

Peut-être vous me demanderez de quelle sorte cela se peut faire, et comment l'homme se peut revêtir de Notre-Seigneur Jésus-Christ? C'est ce que je tâcherai de vous exposer, avec l'assistance divine, par une méthode facile et familière. Mais ne pensez pas, ma très-chère sœur, que j'ose me promettre, de ma propre suffisance, l'explication d'un si haut mystère. Je ne suis ni assez téméraire pour l'entreprendre, ni assez intelligent pour l'exécuter. A Dieu ne plaise que, dans cette chaire, je vous propose une autre doctrine que celle de l'Évangile! j'irai sous la conduite du grand apôtre saint Paul, qui sera notre prédicateur. Voici de quelle sorte ce saint personnage parle dans son Épître aux Philippiens : « Ayez, « dit-il, mes frères, ayez cette même affection « en vous-mêmes, qui a été en Notre-Seigneur « Jésus-Christ : » *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu*[2] : c'est-à-dire : Prenez les sentiments du Sauveur; soyez tous envers lui comme il a été envers vous; que ce qu'il a fait pour votre salut soit le modèle et la règle de ce que vous devez faire pour son service : ainsi vous serez revêtus du Sauveur, quand vous serez imitateurs de sa charité. Considérons donc quels ont été les sentiments du Fils de Dieu dans le mystère de l'incarnation, et après imprimons les mêmes pensées en nous-mêmes, et nous serons revêtus de Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon le commandement de l'apôtre. C'est le précis de cet entretien : Dieu le fasse fructifier, par sa grâce, à l'édification de nos âmes?

[1] *Ephes.* IV, 24.
[2] *Philipp.* II, 5.

PREMIER POINT.

Qui dit Dieu, dit un océan infini de toute perfection : tous ses attributs divins sont sans bornes et sans limites. Son immensité passe tous les lieux, son éternité domine sur tous les temps : les siècles ne sont rien devant lui, ils sont comme le jour d'hier qui est passé, et ne peut plus revenir : *Tanquam dies hesterna quæ præteriit*, chantait le prophète David[1]. Si vous demandez ce qu'il est, il est impossible qu'on vous réponde. Il est, personne n'en peut douter, et c'est aussi tout ce qu'on en peut dire : « Je suis celui qui est, c'est « celui qui est qui te parle, » disait-il autrefois à Moïse[2]. Je suis, n'en demande pas davantage : c'est parce qu'il est impossible de définir ni de limiter ce qu'il est. Il n'est rien de ce que vous voyez; parce qu'il est le Dieu et le créateur de tout ce que vous voyez : il est tout ce que vous voyez; parce qu'il renferme tout dans son essence infinie. Elle est une et indivisible; mais il n'y a aucune multitude qui puisse jamais égaler cette unité admirable. Auprès de cette unité toutes les créatures disparaissent, et s'évanouissent dans le néant. Ce que je viens de vous dire, fidèles, et ce qu'il est impossible que je vous explique, c'est le Dieu que nous adorons, loué et glorifié aux siècles des siècles. Voilà ce qu'est le Fils de Dieu par nature; voyons, je vous prie, ce qu'il et devenu par miséricorde et par grâce.

Certes, je vous l'avoue, chrétiens, quand j'entends cette trompette, ou plutôt, ce tonnerre de l'Évangile, ainsi que l'appellent les Pères : *In principio erat Verbum*[3] : « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le « Verbe était Dieu : c'est lui qui était en Dieu « au commencement; toutes choses ont été faites « par lui; en lui était la vie : » quand j'entends, dis-je, ces choses, mon âme demeure étonnée d'une telle magnificence. Mais lorsque, passant plus loin dans la lecture de cet évangile, je vois que ce Verbe a été fait chair, *et Verbum caro factum est*[4], je ne suis pas moins surpris d'un si grand anéantissement. O Dieu, dis-je incontinent en moi-même, qui l'eût jamais pu croire, qu'un commencement si majestueux dût avoir une fin qui semble si méprisable, et que, d'une

[1] *Ps.* LXXXIX, 4.
[2] *Exod.* III, 14.
[3] *Joan.* I, 1.
[4] *Ibid.* 14.

telle grandeur, on dût jamais tomber dans une telle bassesse? Et toutefois, ma très-chère sœur, c'est ce que le Fils de Dieu, touché d'amour pour notre nature, a fait dans la plénitude des temps. Cette immensité, dont je vous parlais, s'est comme renfermée dans les entrailles d'une sainte Vierge. L'infini est devenu un enfant; l'Éternel s'est soumis à la loi des temps. Les hommes ont vu l'heure de sa mort, après avoir compté le premier jour de sa vie. Ainsi a-t-il plu à notre grand Dieu de faire voir sa toute-puissance, en élevant, à la dignité la plus haute, la chose du monde la plus vile et la plus infirme.

Considérez ceci, chrétiens : je vous ai représenté la nature divine en bégayant, je l'avoue; et que pouvais-je faire autre chose? mais enfin je vous l'ai, en quelque sorte, représentée dans sa grande et vaste étendue, sans bornes et sans limites; et dans l'incarnation elle s'est comme raccourcie; *Verbum breviatum*, parole mise en abrégé. Elle s'est comme épuisée et anéantie, ainsi que parle saint Paul [1]; non pas qu'elle ait rien perdu de ses qualités naturelles : elle n'est pas capable de changement; elle s'est communiquée à nous, sans être diminuée en elle-même. Mais enfin elle s'est unie à notre misérable nature, elle s'est chargée de notre néant, elle a pris sur soi nos infirmités. « Le Fils de Dieu, égal à son « Père, étant en la forme de Dieu a pris la forme « d'esclave [2]. » Et cela qu'est-ce autre chose sinon se prescrire certaines bornes, sinon s'abaisser et s'anéantir? N'est-ce pas, en quelque sorte, se dépouiller de sa majesté, pour se revêtir de notre faiblesse? C'est ce que nous enseigne l'apôtre, dans le texte que j'ai allégué de l'épître aux Philippiens. O bonté incroyable de notre Dieu! ô amour ineffable pour notre nature, qui porte le Fils de Dieu vivant à s'unir si étroitement avec nous dont la vie n'est qu'une langueur et une défaillance continuelle!

Mais qu'est-il arrivé, chrétiens, de cette profonde humiliation? Comprenez, s'il vous plaît, ce que je veux dire. Ah! quand le Fils de Dieu est venu au monde, Dieu n'était presque point connu sur la terre; bien que la connaissance de Dieu soit la vie éternelle. Le Fils de Dieu, prêchant les vérités de son Père, « a manifesté son « nom aux hommes [3], » ce sont ses propres paroles; et après son ascension triomphante, il a envoyé ses disciples, qui, parcourant tout le monde, ont ramené les peuples à la connaissance du Créateur. De tous les endroits de la terre, les fidèles se sont assemblés pour adorer le vrai

[1] *Rom.* IX, 28.
[2] *Philipp.* II, 6, 7.
[3] *Joan.* XVII, 6.

Dieu, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; s'assemblant de la sorte, ils se sont unis à cet Homme-Dieu, qui est mort pour l'amour de nous; et par ce moyen ils sont devenus, non-seulement les amis, mais les membres de Jésus-Christ, ainsi que l'enseigne saint Paul [1].

Et comment pourrais-je vous dire, mes frères, combien cette sainte union nous a été profitable? Quel bonheur à nous autres pauvres mortels, d'être unis si étroitement à la sainte humanité de Jésus, qui est pleine de la nature divine! car c'est par ce moyen que toutes les grâces découlent sur nous. Nous unissant au Fils de Dieu selon ce qu'il s'est fait pour l'amour de nous, c'est-à-dire, selon la chair qu'il a prise de nous, nous entrons en société de la nature divine; nous participons, en quelque sorte, à la divinité, parce que nous sommes en Dieu, et Dieu en nous; et c'est la nouvelle alliance que Dieu a contractée avec nous, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. « J'habiterai en eux, dit le Seigneur, par la bou« che de son prophète, et je serai leur Dieu, et « ils seront mon peuple [2]. » C'est pourquoi l'apôtre nous avertit que nous sommes remplis de l'Esprit de Dieu, et que nos corps et nos âmes sont les temples du Dieu vivant [3]. Dieu donc habitant en nous : comme il est un feu consumant, ainsi que parle l'Écriture divine [4], il nous change et nous transforme en soi-même par une opération ineffable et toute-puissante, jusqu'à ce qu'étant parvenus à la gloire, où il nous appelle, « nous serons semblables à lui, dit le bien-aimé « disciple [5]; parce que nous le verrons comme « il est : » et alors arrivera ce que dit l'apôtre saint Paul [6], que tout ce qu'il y a en nous de mortel et de défectueux, étant dissipé par l'Esprit de Dieu, nous serons tout resplendissants de l'éclat de sa majesté divine, et « Dieu sera tout « en tous : » *Erit Deus omnia in omnibus* [7]. O joie et consolation des justes et des gens de bien!

Ce que je viens de vous dire, mes frères, c'est la pure Écriture sainte. Si Dieu est tout en tous, sa gloire s'étendra sur tous les fidèles : la divinité se répandra, en quelque sorte, sur nous; et bien qu'elle ne soit pas accrue en soi-même parce qu'on ne peut lui rien ajouter, toutefois elle sera, en quelque façon, dilatée par la manifestation de son nom. Et c'est ce qui a fait dire au prophète, que Dieu étendra ses ailes sur nous; et ailleurs, « qu'il marchera au milieu de nous : » *Inambu-*

[1] *Ephes.* V, 30.
[2] *Levit.* XXVI, 12.
[3] I. *Cor.* III, 16; VI, 19.
[4] *Deut.* IV, 4.
[5] I. *Joan.* III, 2.
[6] I. *Cor.* XV, 53
[7] *Ibid.* 28.

labo inter eos [1]; voulant signifier, par ces termes, que Dieu se dilatera en nous et sur nous par l'opération de sa grâce, et par la communication de sa gloire [2]. Mais cette dilatation, permettez-moi de parler de la sorte, se fait par le Fils de Dieu incarné, ainsi que nous vous l'avons fait voir. Et, fidèles, vous le savez, s'il y a quelqu'un sur la terre qui attende aucune grâce de Dieu, autrement que par les mérites du Verbe fait chair, c'est un impie, c'est un sacrilége qui renverse les Écritures divines, et la sainte société que Dieu a voulu avoir avec nous, par le moyen de son Fils unique.

Par où vous voyez, chrétiens, que la nature divine voulant se répandre sur nous, s'est premièrement, en quelque sorte, resserrée et anéantie en nous. Le Fils éternel du Dieu vivant, le Verbe et la sagesse du Père, a voulu que sa divinité tout entière fût revêtue et chargée d'un corps mortel, où il semblait qu'elle fût rétrécie, selon l'expression de l'apôtre [3], et de là il l'a répandue sur tous les fidèles. L'humiliation est cause de l'exaltation. Cette amplitude, cette dilatation, dont je viens de vous parler, je ne sais si je me fais bien entendre, elle est venue ensuite de cet anéantissement; c'est le dessein du Fils de Dieu, lorsqu'il s'est fait chair pour l'amour de nous. Que reste-t-il maintenant, sinon de vous exhorter avec l'apôtre saint Paul : « Revêtez-vous « de Notre-Seigneur Jésus-Christ : » *Induimini Dominum Jesum Christum.* Et comment nous en revêtirons-nous? « Ayez le même sentiment en « vous-mêmes, qu'avait le Sauveur Jésus : » *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu* [4] : c'est ce qui me reste à vous exposer.

SECOND POINT.

Retenez ce que je viens de vous dire, parce que tout ce discours, si je ne me trompe, n'a qu'une même suite de raisonnement; et comme toutes les parties s'entretiennent, elles demandent une attention plus exacte.

Quand on enseigne aux hommes qu'il faut modérer leurs désirs, qu'il faut se retrancher et se restreindre; que ce leur est une dure parole! Nous sommes nés, tous tant que nous sommes, dans une puissante inclination de faire ce qu'il nous plaît. Nous sommes jaloux de notre liberté, disons-nous; et nous mettons cette liberté à vivre comme bon nous semble, sans gêne et sans contrainte : c'est là tout le plaisir et toute la douceur de la vie. Parlez à un avare, dites-lui qu'il est temps de donner quelques bornes à ce désir insatiable d'amasser toujours; il ne comprend pas ce que vous lui dites : sa passion n'est pas satisfaite; c'est un abîme sans fin, qui ne dit jamais : C'est assez. Dites à un jeune ambitieux, qui, dans l'ardeur d'un âge bouillant, ne respire que les grands honneurs, qu'il faut mépriser les honneurs et qu'il faut se réduire à ce que Dieu voudra ordonner de sa vie et de sa fortune : ah! la fâcheuse sentence! Ainsi en est-il de nos autres désirs. Nous avons tous cela de mauvais, que toutes nos convoitises sont infinies; et cela vient du déréglement de notre esprit, qui n'est pas capable de prendre ses mesures bien justes, ni de vouloir les choses modérément. Nous sommes véhéments dans tous nos désirs : s'il y en a quelques-uns, peut-être, dont nous nous départons aisément, nous avons nos passions dominantes, sur lesquelles nous ne souffrons pas qu'on nous choque : nous nous plaignons incontinent qu'on nous ôte notre repos, qu'on veut nous faire vivre dans la servitude. C'est pourquoi la vertu est si difficile et si épineuse, parce qu'elle entreprend de nous modérer.

Qu'a fait le Fils de Dieu? Résolu de venir au monde comme le réformateur du genre humain, il nous donne lui-même l'exemple : Je viens, dit-il, pour vous ordonner de mortifier vos appétits déréglés; je vous défends de suivre ces vagues et impétueux désirs, auxquels vous vous laissez emporter. Gardez-vous bien de marcher dans cette voie large et délicieuse, qui vous mènerait à la mort : allez par la voie étroite, qui vous conduira au salut. Ici les hommes résistent; impatients de contrainte, ils refusent d'obéir au Sauveur, ils veulent avoir partout leurs commodités et leurs aises. Et pourquoi, disent-ils, ô Seigneur, pourquoi nous commandez-vous de marcher dans ce sentier difficile? pourquoi contraindre si fort nos inclinations, et nous tenir éternellement dans la gêne?

Eh! quelle est cette manie, chrétiens? considérez le sauveur Jésus : voyez la divinité, qui a daigné se couvrir d'une chair humaine. Autant que sa nature l'a pu permettre, elle a restreint son immensité : un Dieu a bien voulu se soumettre aux lois qu'il avait faites pour ses créatures. Quel antre assez obscur, et quelle prison assez noire égale l'obscurité des entrailles maternelles? Et cependant ce divin enfant, qui était homme fait dès le premier moment de sa vie, à cause de la maturité de sa connaissance, s'y étant enfermé volontairement, y a passé neuf mois sans impatience. Et toi, misérable mortel, tu veux jouir d'une liberté insolente; tu ne veux souffrir aucun joug, non pas même celui de Dieu; tu

[1] *Is.* VIII, 8.
[2] II. *Cor.* VI, 16.
[3] *Philipp.* II, 7.
[4] *Ibid.* 5.

demandes témérairement qu'on lâche la bride à tes désirs. Ah! chrétiens, ayez en vous-mêmes les sentiments du sauveur Jésus[1]. Ayant une étendue infinie, il s'est mis à l'étroit pour l'amour de nous; étant en la forme de Dieu, il a pris la forme d'esclave; étant la source de tout être, il s'est anéanti pour notre salut; et nous qui ne sommes rien, nous ne pouvons supporter la moindre contrainte pour son service. Certes si nous croyons véritablement ce que nous professons tous les jours, que le Fils de Dieu, pour nous donner la vie éternelle, a pris une chair humaine; notre impudence est extrême de ne pas renoncer à notre volonté, pour nous laisser gouverner par la sienne.

Ainsi, ma très-chère sœur, revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette sainte clôture, où vous méditez de vous retirer, est-elle plus étroite que cette prison volontaire du ventre de la sainte Vierge, où le Fils de Dieu se met aujourd'hui? Ne portez point d'envie à celles de votre sexe, qui courent deçà et delà dans le monde, éternellement occupées à rendre et à recevoir des visites. Certainement elles semblent avoir quelque sorte de liberté, mais c'est une liberté imaginaire, qui les empêche d'être à elles-mêmes, et qui les rend esclaves de tant de diverses circonspections, que la loi de la civilité et le point d'honneur ont établies dans le monde. Que si le monde a ses contraintes, que je vous loue, ma très-chère sœur, vous qui, estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, protestez hautement de ne vouloir vous captiver que pour le Sauveur Jésus qui, se faisant esclave pour l'amour de nous, nous a affranchis de la servitude! C'est dans cette sainte contrainte que se trouve la vraie liberté : c'est dans cette voie étroite que l'âme est dilatée par le Saint-Esprit, pour recevoir l'abondance des grâces divines. La charité de Jésus pénétrant au fond de nos âmes, ne les resserre que pour les ouvrir.

Remarquez ceci, ma très-chère sœur : la voie étroite, c'est une voie large; et bien qu'il soit vrai que les saints ont à marcher en ce monde dans un sentier étroit, ils ne laissent pas de marcher dans un chemin spacieux. En voulez-vous la preuve par les Écritures divines, écoutez le prophète David : *Latum mandatum tuum nimis*[2] : « Votre commandement est extrêmement « large. » Que veut dire ce saint prophète? Certes, le commandement c'est la voie par laquelle nous devons avancer. D'où vient que le Sauveur a dit : « Si tu veux parvenir à la vie, observe les commandements[1]. » Les voies de Dieu et les ordonnances de Dieu, c'est la même chose dans les Écritures : « Heureux est celui, dit David[2], qui « marche dans la voie du Seigneur; » c'est-à-dire, qui garde ses lois : or le commandement est large; c'est ainsi que parle David.

Et comment est-ce donc qu'il est dit, que les voies du salut sont étroites? Ah! chrétiens, sentons en nous-mêmes ce que le Sauveur Jésus a senti. Il s'est mis à l'étroit, afin de se répandre plus abondamment : ainsi nous devons être dans une salutaire contrainte, pour donner à notre âme sa véritable étendue. Contraignons-nous en domptant nos désirs, en mortifiant notre chair; mettons-nous à l'étroit par l'exercice de la pénitence, et notre âme sera dilatée par l'inspiration de la charité. « La charité élargit les voies, dit « l'admirable saint Augustin[3] : c'est elle qui di- « late l'âme, et qui la rend capable de recevoir « Dieu. » « Mon âme se dilate sur vous, ô Corin- « thiens; vous n'êtes point à l'étroit dans mon « cœur, » disait l'apôtre saint Paul[4]; c'est qu'il les aimait par une charité très-sincère. Et ailleurs le même saint Paul : « La charité de Jésus-Christ « nous presse[5]. » Grand apôtre, si elle nous presse, comment est-ce qu'elle nous dilate? Ah! nous répondrait-il, chrétiens, plus elle nous presse, plus elle nous dilate : autant qu'elle presse nos cœurs, pour en chasser les délices du monde; autant elle les dilate, pour recevoir les grâces célestes et la sainte dilection.

Ainsi réjouissez-vous, ma très-chère sœur : autant que la vie à laquelle vous êtes résolue de vous préparer est difficile et contrainte, autant est-elle libre et aisée; autant qu'elle a d'incommodités selon la chair et selon les sens, autant elle abonde en esprit de divines et bienheureuses consolations. Mais si vous y voulez profiter, revêtez-vous auparavant de Notre-Seigneur Jésus-Christ; prenez les sentiments du Sauveur : il a voulu que le mystère que nous célébrons aujourd'hui fût préparé et accompli par obéissance. Si l'ange parle à Marie, c'est de la part de Dieu qu'il lui parle : si Marie conçoit le Sauveur, elle le conçoit par l'obéissance : « Je suis la servante « du Seigneur[6]. » Cette parole de soumission a attiré le Fils de Dieu, du plus haut des cieux, dans ses bénites entrailles : car elle l'a conçu, non par l'opération de la chair, mais par l'opération de l'Esprit de Dieu; et le Saint-Esprit ne repose que dans les âmes obéissantes. Enfin le Verbe est

[1] *Philipp.* II, 5.
[2] *Ps.* CXVIII, 96

[1] *Matth.* XIX. 17.
[2] *Ps.* CXVIII, 1.
[3] *Enarr.* II, *in Ps.* XXX, n° 15, t. IV, col. 153.
[4] II. *Cor.* VI, 11.
[5] *Ibid.* V, 14.
[6] *Luc* I. 38.

descendu sur la terre, mais il y était envoyé par son Père, et le premier acte qu'il fit ce fut un acte d'obéissance. « Il est écrit, dit-il, au com-« mencement du livre, que je ferai votre volonté, « ô mon Père. » Ce sont les propres paroles que l'apôtre saint Paul lui fait dire, au moment qu'il entre en ce monde : *Ingrediens mundum dicit... In capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam*[1].

Prenez donc les sentiments du sauveur Jésus. Gardez-vous bien d'entrer dans ce nouveau genre de vie, si vous n'y êtes appelée de la part de Dieu. L'Église ne veut pas que vous vous y engagiez témérairement; et c'est pour cette raison qu'elle vous donne ce temps d'épreuve. Éprouvez quel est le bon plaisir de Dieu; étudiez-vous vous-même; consultez les personnes spirituelles. La vie, à laquelle vous vous destinez, est la plus calme et la plus tranquille de toutes, pour celles qui sont bien appelées; mais pour celles qui ne le sont pas, il n'y a point de pareilles tempêtes : et telle que serait la témérité d'un homme qui, ne sachant ce que c'est que la navigation, se mettrait sur mer sans pilote; telle est la folie d'une créature qui embrasse la vie religieuse, sans avoir la volonté de Dieu pour son guide.

Car je vous prie de considérer, ma très-chère sœur, que ce n'est pas par vos propres forces, que vous pouvez accomplir les devoirs de la vie religieuse. C'est donc par l'assistance divine : et avec quelle confiance imploreriez-vous l'assistance de Dieu pour exécuter une chose, si vous l'aviez entreprise contre sa volonté? Par conséquent songez quelle est votre vocation, et que ce soit là toute votre étude. Sachez que la perfection de la vie chrétienne n'est pas de se jeter dans un cloître, mais de faire la volonté de Dieu; c'est là notre nourriture, selon ce que dit le Sauveur : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me*[2].

Cependant recevez, des mains de la sainte Église, le voile, qu'elle vous donnera, béni par l'invocation du nom de Dieu qui sanctifie toutes choses. Mais, en même temps, recevez invisiblement de l'Esprit de Dieu un voile spirituel, qui est la simplicité et la modestie : qu'elle couvre et vos yeux et votre visage : qu'elle ne vous permette pas d'élever la vue, sinon à ces saintes montagnes d'où vous doit venir le secours. Épouse de Jésus-Christ, si quelque chose vous plaît, excepté Jesus, vous êtes une infidèle et une adultère, et votre virginité vous tourne en prostitution. Dépouillez-vous donc généreusement de l'habit du siècle : laissez-lui sa pompe et ses vanités; ornez votre corps et votre âme des choses qui plaisent à votre Époux : que la candeur de votre innocence soit colorée par l'ardeur du zèle, et par la pudeur modeste et timide. Ce n'est que par le silence, ou par des réponses d'humilité, que votre bouche doit être embellie. Insérez à vos oreilles, c'est Tertullien qui vous y exhorte[1]; insérez à vos oreilles la sainte parole de Dieu : ayez votre âme élevée à Dieu; alors votre taille sera droite, et votre contenance, agréable. Que toutes vos actions soient animées de la charité, et tout ce que vous ferez aura bonne grâce. C'est la seule beauté que je vous souhaite; parce que c'est la seule qui plaît au Verbe incarné votre Époux.

Et vous, mes très-chères sœurs, recevez cette jeune fille, que vous avez si bien élevée. Hé Dieu, que pourrai-je vous dire pour votre consolation? sans doute votre piété a déjà prévenu tous mes soins. Ah! que le Fils de Dieu vous aura donné de douceurs en mangeant cette même chair, cette chair sainte, cette chair vivante et pleine d'esprit de vie, qu'il a prise aujourd'hui pour notre salut! Achevez votre course avec le même courage : veillez en prières et en oraisons; et surtout, dans ces oraisons, priez pour l'ordre ecclésiastique, afin qu'il plaise à la bonté divine de nous faire selon son cœur, à la gloire de la sainte Église, et à la confusion de ses ennemis. Certes, je ne craindrai pas de le dire, il semble que la Providence divine vous a conduites en ce lieu, non sans quelque secret conseil : ces âmes que Dieu a retirées des ténèbres de l'hérésie, pour les donner à l'Église par votre main, en sont un témoignage évident. Heureuses mille et mille fois d'être employées au salut des âmes, pour lesquelles le Sauveur Jésus a répandu tout son sang! rendez à sa bonté de continuelles actions de grâces; imprimez la crainte de Dieu dans ces âmes tendres et innocentes que l'on vous a confiées.

Et pour vous, ma très-chère sœur; car puisque cet entretien a commencé par vous, il faut que ce soit par vous qu'il finisse : revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ; souvenez-vous toute votre vie, pour votre consolation, que vous vous êtes dédiée à l'épreuve d'une vie plus retirée et plus solitaire, le même jour que, par une bonté infinie, il s'est jeté dans une prison volontaire. N'oubliez pas aussi que cette même journée est sainte par la mémoire de la très-pure Marie. Priez-la de vous assister par ses pieuses intercessions; imitez sa pureté angélique et son obéis-

[1] *Hebr.* X, 5, 7.
[2] *Joan.* IV, 34.

[1] *De Cult. femin.* lib. II, n° 13.

sance fidèle : dites avec elle, de tout votre cœur : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit « fait selon sa parole. » Vivez, ma très-chère sœur, selon la parole de Dieu, et vous serez récompensée selon sa parole. Si vous faites selon la parole de Dieu, il vous sera fait selon sa parole. *Amen.*

SERMON

POUR LA VÊTURE

D'UNE POSTULANTE BERNARDINE.

Trois espèces de captivités qui existent dans le monde : l'une par le péché, la seconde par les passions, la troisième par l'empressement des affaires. Moyens efficaces que la vie religieuse fournit dans sa discipline, ses austérités; son éloignement du monde, pour délivrer les âmes de cette triple servitude.

Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.

Vous serez vraiment libres, lorsque le Fils vous aura délivrés. *Joan.* VIII, 36.

Encore qu'il n'y ait rien dans le monde que les hommes estiment tant que la liberté, j'ose dire qu'il n'y a rien qu'ils conçoivent moins ; et ils se rendent eux-mêmes tous les jours esclaves, par l'affectation de l'indépendance. Car la liberté qui nous plaît, c'est sans doute celle que nous nous donnons en suivant nos volontés propres. Et au contraire nous lisons dans notre évangile que jamais nous ne serons libres, jusqu'à ce que le Fils de Dieu nous ait délivrés; c'est-à-dire, qu'il faut être libres, non point en contentant nos désirs, mais en soumettant notre volonté à une conduite plus haute. C'est ce que le monde a peine à comprendre, et c'est ce que votre exemple nous montre aujourd'hui, ma très-chère sœur en Jésus-Christ, puisque, renonçant volontairement à la liberté de ce monde, vous venez vous présenter au Sauveur afin d'être son affranchie, et tenir de lui seul votre liberté; et vous ne refusez, pour cela, ni la dureté ni la contrainte de cette clôture, vous ressouvenant que Jésus, cet aimable libérateur de nos âmes, afin de nous retirer de la servitude dans laquelle nous gémissions, n'a pas craint de se renfermer lui-même jusque dans les entrailles de la sainte Vierge, après que l'ange l'eut saluée par ces mots, que nous lui allons encore adresser, pour implorer le Saint-Esprit par son assistance : *Ave, Maria.*

Lorsque l'Église persécutée voyait ses enfants traînés en prison pour la cause de l'Évangile, et que les empereurs infidèles, désespérant de les pouvoir vaincre par la cruauté des supplices, tâchaient du moins de les fatiguer et de les abattre par l'ennui d'une longue captivité; un célèbre auteur ecclésiastique soutenait leur constance par cette pensée : ce grand homme, c'est Tertullien, leur représentait tout le monde comme une grande prison, où ceux qui aiment les biens périssables sont captifs et chargés de chaînes durant tout le cours de leur vie. « Il n'y a point, « dit-il, une plus obscure prison que le monde, où « tant de sortes d'erreurs éteignent la véritable « lumière, ni qui contienne plus de criminels, « puisqu'il y en a presque autant que d'hommes; « ni de fers plus durs que les siens, puisque les « âmes mêmes en sont enchaînées; ni de cachots « plus remplis d'ordures, par l'infection de tant « de péchés et de convoitises brutales : » *Majores tenebras habet mundus, quæ hominum præcordia excæcant, graviores catenas induit mundus : quæ ipsas animas hominum constringunt; pejores immunditias expirat mundus, libidines hominum.* « Tellement, poursuivait-il, « ô très-saints martyrs, que ceux qui vous arra« chent du milieu du monde, pour vous mettre « dans des cachots; en pensant vous rendre cap« tifs, vous délivrent d'une captivité plus insup« portable : et, quelque grande que soit leur fu« reur, ils ne vous jettent pas tant en prison, qu'ils « vous en tirent : » *Si recogitemus ipsum magis mundum carcerem esse, exisse vos e carcere, quam in carcerem introisse intelligemus* [1]

Permettez-moi, madame, d'appliquer à l'action de cette journée cette belle méditation de Tertullien. Cette jeune demoiselle se présente à vous, pour être admise dans votre clôture, comme dans une prison volontaire : ce ne sont point des persécuteurs qui l'amènent; elle vient, touchée du mépris du monde : et sachant qu'elle a une chair qui, par la corruption de notre nature, est devenue un empêchement à l'esprit, elle s'en veut rendre elle-même la persécutrice par la mortification et la pénitence. La splendeur d'une famille opulente, dont elle est sortie, n'a pas été capable de l'attirer et de la rappeler à la jouissance des biens de la terre. Bien qu'elle sache qu'aux yeux des mondains un monastère est une prison; ni vos grilles, ni votre clôture ne l'étonnent pas : elle veut bien renfermer son corps, afin que son esprit soit libre à son Dieu; et elle croit, aussi bien que Tertullien, que comme le monde est une prison, en sortir c'est la liberté. Que reste-t-il donc, maintenant, sinon que nous fassions parler le Fils de Dieu même, pour la for-

[1] *Ad Mart.* n° 2.

tifier dans cette pensée, et que nous lui fassions entendre aujourd'hui que la profession religieuse, à laquelle elle va se préparer, donne la véritable liberté d'esprit aux âmes que Jésus-Christ y appelle?

Je n'ignore pas, chrétiens, que la proposition que je fais semble un paradoxe incroyable : que nous appelons liberté ce que le monde appelle contrainte. Mais pour faire paraître, en peu de paroles, la vérité que j'ai avancée, distinguons, avant toutes choses, trois espèces de captivités dont la vie religieuse affranchit les cœurs. Et premièrement, il est assuré que le péché nous rend des esclaves; c'est ce que nous enseigne le Sauveur des âmes, lorsqu'il dit dans son Évangile : *Qui facit peccatum, servus est peccati*[1] : « Celui qui fait un péché en devient l'esclave. » Secondement, il n'est pas moins vrai que nos passions et nos convoitises nous jettent aussi dans la servitude : elles ont des liens secrets qui tiennent nos volontés asservies. Et n'est-ce pas cette servitude que déplore le divin apôtre lorsqu'il parle de cette loi qui est en nous-mêmes, qui nous contraint et qui nous captive, qui nous empêche d'aller au bien avec une liberté tout entière : *Perficere autem non invenio*[2]? Voilà donc deux espèces de captivités : la première, par le péché; la seconde, par la convoitise. Mais il faut remarquer, en troisième lieu, que le monde nous rend esclaves d'une autre manière, par l'empressement des affaires, et par tant de lois différentes de civilité et de bienséance que la coutume introduit, et que la complaisance autorise. C'est là ce qui nous dérobe le temps, c'est là ce qui nous dérobe à nous-mêmes; c'est ce qui rend notre vie tellement captive dans cette chaîne continuelle de visites, de divertissements, d'occupations, qui naissent perpétuellement les unes des autres, que nous n'avons pas la liberté de penser à nous parmi tant d'heures du meilleur temps, que nous sommes contraints de donner aux autres; et c'est, mes sœurs, cette servitude, dont saint Paul nous avertit de nous dégager, en nous adressant ces beaux mots : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum*[3] : « Vous « êtes rachetés d'un grand prix, ne vous ren« dez pas esclaves des hommes; » c'est-à-dire, si nous l'entendons, que nous nous délivrions du poids importun de ces occupations empressées et de tant de devoirs différents où nous jettent, presque nécessairement, les lois et le commerce du monde. Parmi tant de servitudes diverses, qui oppriment de toutes parts notre liberté, ne voyez-vous pas manifestement que jamais nous ne serons libres, si le Fils ne nous affranchit, et si sa main ne rompt nos liens : *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.*

Mais s'il y a quelqu'un dans l'Église qui puisse aujourd'hui se glorifier d'être mis en liberté par sa grâce, c'est vous, c'est vous principalement, chastes épouses du Sauveur des âmes; c'est vous que je considère comme vraiment libres, parce que Dieu vous a donné des moyens certains pour vous délivrer efficacement de cette triple servitude qu'on voit dans le monde, du péché, des passions, de l'empressement. Le péché est exclu du milieu de vous, par l'ordre et la discipline religieuse : les passions y perdent leur force, par l'exercice de la pénitence. Cet empressement éternel où nous engagent les devoirs du monde ne se trouve point parmi vous, parce que sa conduite y est méprisée, et que ses lois n'y sont pas reçues : ainsi l'on y peut jouir pleinement de cette liberté bienheureuse que le Fils de Dieu nous promet dans les paroles que j'ai rapportées; et c'est ce que j'espère de vous faire entendre, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Dès le commencement de mon entreprise, il me semble, ma chère sœur, qu'on me fait un secret reproche : que c'est mal entendre la liberté, que de la chercher dans les cloîtres, au milieu de tant de contraintes et de cette austère régularité, qui, ordonnant si exactement de toutes les actions de votre vie, vous tient si fort dans la dépendance, qu'elle ne laisse presque plus rien à votre choix. La seule proposition en paraît étrange, et la preuve, fort difficile. Mais cette difficulté ne m'étonne pas; et j'oppose à cette objection ce raisonnement invincible, que je propose d'abord en peu de paroles, pour vous en donner une idée, mais que j'étendrai plus au long dans cette première partie, pour vous le rendre plus sensible. Je confesse qu'on se contraint dans les monastères; je sais que vous y vivrez dans la dépendance : mais à quoi tend cette dépendance, et pourquoi vous soumettez-vous à tant de contraintes? n'est-ce pas pour marcher plus assurément dans la voie de Notre-Seigneur, pour vous imposer à vous-même une heureuse nécessité de suivre ses lois, et pour vous ôter, s'il se peut, la liberté de mal faire, et la liberté de vous perdre? Puis donc que la liberté des enfants de Dieu consiste à se délivrer du péché; puisque toutes ces contraintes ne sont établies que pour en éloigner les occasions, et en détruire le règne et la tyrannie, ne s'ensuit-il pas manifestement que la vie que vous voulez

[1] *Joan.* VIII, 34.
[2] *Rom.* VII, 18.
[3] I. *Cor.* VII, 23.

embrasser, et dont vous allez aujourd'hui commencer l'épreuve, vous donne la liberté véritable, après laquelle doivent soupirer les âmes solidement chrétiennes? Un raisonnement si solide est capable de convaincre les plus obstinés : il faut que tous les esprits cèdent à une doctrine si chrétienne. Mais encore qu'elle soit très-indubitable, il n'est pas si aisé de l'imprimer dans les cœurs; on ne persuade pas, en si peu de mots, des vérités si éloignées des sens, si contraires aux inclinations de la nature : mettons-les donc dans un plus grand jour, voyons-en les principes et les conséquences; et puisque nous parlons de la liberté, apprenons, avant toutes choses, à la bien connaître.

Car il faut vous avertir, chrétiens, que les hommes se trompent ordinairement dans l'opinion qu'ils en conçoivent; et le fils de Dieu ne nous dirait pas, dans le texte que j'ai choisi, qu'il veut nous rendre vraiment libres : *vere liberi eritis;* si, en nous faisant espérer une liberté véritable, il n'avait dessein de nous faire entendre qu'il y en a aussi une fausse. C'est pourquoi nous devons nous rendre attentifs à démêler le vrai d'avec le faux, et à comprendre, nettement et distinctement, quelle doit être la liberté d'une créature raisonnable; c'est ce que j'ai dessein de vous expliquer. Et, pour cela, remarquez, mes sœurs, trois espèces de liberté, que nous pouvons nous imaginer dans les créatures. La première est celle des animaux, la seconde est la liberté des rebelles; la troisième est la liberté des enfants de Dieu. Les animaux semblent libres, parce qu'on ne leur a prescrit aucunes lois; les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent l'autorité des lois : les enfants de Dieu le sont en effet, en se soumettant humblement aux lois; telle est la liberté véritable, et il nous sera fort aisé de l'établir très-solidement par la destruction des deux autres.

Car pour ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte. Il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits ou dirigent leurs mouvements; mais c'est qu'ils n'ont pas d'intelligence, qui les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois : ils vont où les entraîne un instinct aveugle, sans conduite et sans jugement. Et appellerons-nous liberté cet aveuglement brute et indocile, incapable de raison et de discipline? A Dieu ne plaise, ô enfants des hommes, qu'une telle liberté vous plaise, et que vous souhaitiez jamais d'être libres d'une manière si basse et si ravalée!

Où sont ici ces hommes brutaux, qui trouvent toutes les lois importunes; et qui voudraient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs désirs déréglés? S'ils se souviennent du moins qu'ils sont hommes, et qu'ils n'affectent pas une liberté qui les range avec les bêtes; qu'ils écoutent ces belles paroles, que Tertullien semble n'avoir dites que pour confirmer mon raisonnement : « Il a bien fallu, nous dit-il, que Dieu « donnât une loi à l'homme; » et cela, pour quelle raison? était-ce pour le priver de sa liberté? « Nul« lement, dit Tertullien[1], c'était pour lui témoi« gner de l'estime : » *Lex abjecta homini, ne non tam liber quam abjectus videretur.* Cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature. Dieu eût témoigné qu'il méprisait l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire, et lui prescrire l'ordre de sa vie; il l'eût traité comme les animaux, auxquels il ne permet de vivre sans lois qu'à cause du peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres que par mépris : *Æquandus cæteris animantibus, solutis a Deo et ex fastidio liberis,* dit Tertullien[2]. Si donc il nous a établi des lois, ce n'est pas pour nous ôter notre liberté, mais pour nous marquer son estime; c'est qu'il a voulu nous conduire comme des créatures intelligentes; en un mot, il a voulu nous traiter en hommes. *Constitue, Domine, legislatorem super eos :* « O Dieu, donnez-leur un législateur; « modérez-les par des lois : » *Ut sciant gentes quoniam homines sunt*[3] : « afin qu'on sache que « ce sont des hommes » capables de raison et d'intelligence, et dignes d'être gouvernés par une conduite réglée : *Constitue, Domine, legislatorem super eos.*

Par où vous voyez manifestement que la liberté convenable à l'homme, n'est pas d'affecter de vivre sans lois. Il est juste que Dieu nous en donne; mais, mes sœurs, il n'est pas moins juste que notre volonté s'y soumette : car dénier son obéissance à l'autorité légitime, ce n'est pas liberté, mais rébellion; ce n'est pas franchise, mais insolence. Qui abuse de sa liberté jusqu'à manquer de respect, mérite justement de la perdre : et il en est ainsi arrivé. « L'homme ayant mal usé de « sa liberté, il s'est perdu lui-même, et il a perdu « tout ensemble cette liberté qui lui plaisait tant : » *Libero arbitrio male utens homo, et se perdidit et ipsum*[4]. Et cela, pour quelle raison? C'est parce qu'il a eu la hardiesse d'éprouver sa liberté contre Dieu; il a cru qu'il serait plus libre s'il secouait le joug de sa loi. Le malheureux, sans doute, mes sœurs, a mal connu quelle était la nature de sa liberté. C'est une liberté, remarquez ceci; mais ce n'est pas une indépendance : c'est

[1] *Adv. Marc.* lib. II, n° 4.
[2] *Ibid.*
[3] *Ps.* IX, 21.
[4] S. *August. Enchir.* cap. XXX, n° 9, t. VI, col. 207

une liberté; mais elle ne l'exempte pas de la sujétion qui est essentielle à la créature; et c'est ce qui a abusé le premier homme. Un saint pape a dit autrefois, qu'Adam avait été trompé par sa liberté : *Sua in æternum libertate deceptus*[1]. Qu'est-ce à dire trompé par sa liberté? C'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance; il a prétendu être libre, plus qu'il n'appartenait à un homme né sous l'empire souverain de Dieu. Il était libre comme un bon fils sous l'autorité de son père; il a prétendu être libre jusqu'à perdre entièrement le respect, et passer les bornes de la soumission. Ma sœur, ce n'est pas ainsi qu'il faut être libre; c'est la liberté des rebelles. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel ils se soulèvent, ne leur permet pas de jouir longtemps de cette liberté licencieuse : bientôt ils se verront dans les fers, réduits à une servitude éternelle, pour avoir voulu étendre trop loin leur fière et indocile liberté.

Quelle étrange franchise, mes sœurs, qui les rend captifs du péché, et sujets à la vengeance divine! Voyez donc combien les hommes se trompent dans l'idée qu'ils se forment de la liberté, et adressez-vous au Sauveur, afin d'être vraiment affranchies : *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis*. C'est de là que vous apprendrez que la liberté véritable, c'est d'être soumis aux ordres de Dieu et obéissant à ses lois; et que vous la bâtirez solidement, sur les débris de ces libertés ruineuses. Et il est aisé de l'entendre par là, si vous savez comprendre la suite des principes que j'ai posés : car, comme nous l'avons déjà dit; étant nés sous le règne souverain de Dieu, c'est une folie manifeste de prétendre être indépendants. Ainsi, notre liberté doit être sujette; et elle aura d'autant plus de perfection, qu'elle se rendra plus soumise à cette puissance suprême.

Apprenez donc, ô enfants des hommes, quelle doit être votre liberté, et n'abusez pas de ce nom pour favoriser le libertinage. Le premier degré de la liberté, c'est la souveraineté et l'indépendance; mais cela n'appartient qu'à Dieu : et c'est pourquoi le second degré, où les hommes doivent se ranger, c'est d'être immédiatement au-dessous de Dieu, de ne dépendre que de lui seul; de s'attacher tellement à lui, qu'il soit, par ce moyen, au-dessus de tout. Voilà, mes sœurs, dit Tertullien, la liberté qui convient à l'homme; une liberté raisonnable, qui sait se tenir dans son ordre : qui ne s'emporte ni ne se rabaisse, qui tient à gloire de céder à Dieu, qui s'estimerait ravilie de se rendre esclave des créatures; qui croit ne se pouvoir conserver, qu'en se soumettant à celui qui lui a soumis toutes choses. C'est ainsi que les hommes doivent être libres : *Ut animal rationale, intellectus et scientiæ capax, ipsa quoque libertate rationali contineretur, ei subjectus qui subjecerat illi omnia*[1]. C'est ce que je vous prie de comprendre par cette comparaison. Nous voyons que, dans un État, le premier degré de l'autorité, c'est d'avoir le maniement des affaires; et le second, de s'attacher tellement à celui qui tient le gouvernail, qu'en ne dépendant que de lui nous voyions tout le reste au-dessous de nous.

Ainsi, après avoir si bien établi l'idée qu'il faut avoir de la liberté, je ne crains plus, ma sœur, qu'on vous la dispute; et je demande hardiment aux enfants du siècle, ce qu'ils pensent de leur liberté en comparaison de la vôtre. Mais pourquoi les interroger; puisque nous avons devant nous un homme qui, ayant passé par les deux épreuves de la liberté des pécheurs, et de la liberté des enfants de Dieu, peut nous en instruire par son propre exemple. C'est vous que j'entends, ô grand Augustin : car peut-on se taire de vous, aujourd'hui que toute l'Église ne retentit que de vos louanges, et que tous les prédicateurs de l'Évangile, dont vous êtes le père et le maître, tâchent de vous témoigner leur reconnaissance? Que j'ai de douleur, ô très-saint évêque, ô docteur de tous les docteurs, de ne pouvoir m'acquitter d'un si juste hommage! Mais un autre sujet me tient attaché; et néanmoins je dirai, ma sœur, ce qui servira pour vous éclaircir de cette liberté que je vous prêche. Augustin a été pécheur, Augustin a goûté cette liberté dont se vantent les enfants du monde : il a contenté ses désirs; il a donné à ses sens ce qu'ils demandaient : c'est ainsi que les pécheurs veulent être libres. Augustin aimait cette liberté; mais depuis, il a bien conçu que c'était un misérable esclavage.

Quel était cet esclavage, mes sœurs? Il faut qu'il vous l'explique lui-même par une pensée délicate, mais pleine de vérité et de sens. J'étais dans la plus dure des captivités. Et comment cela? Il va vous le dire en un petit mot : « parce que « faisant ce que je voulais, j'arrivais où je ne vou- « lais pas : » *Quoniam volens, quo nollem perveneram*[2]. Quelle étrange contradiction! se peut-il faire, âmes chrétiennes, qu'en allant où l'on veut on arrive où on ne veut pas? Il se peut, et n'en doutez pas; c'est saint Augustin qui le dit, et c'est où tombent tous les pécheurs. Ils vont où ils veulent aller; ils vont à leurs plaisirs, ils font ce qu'ils veulent : voilà l'image de la liberté qui les trompe; mais ils arrivent où ils ne veulent pas

[1] *Innocent. I. Ep.* XXIV, *ad Conc. Carth. Lab.* t. II, col. 1286.

[1] *Adv. Marc.* lib II, n° 4.
[2] *Confess.* lib. VIII, cap. V, t. I, col. 149.

arriver, à la peine et à la damnation qui leur est due : et voilà la servitude véritable que leur aveuglement leur cache. Ainsi, dit le grand saint Augustin, étrange misère ! en allant par le sentier que je choisissais, j'arrivais au lieu que je fuyais le plus; en faisant ce que je voulais, j'attirais ce que je ne voulais pas : la vengeance, la damnation, une dure nécessité de pécher, que je me faisais à moi-même par la tyrannie de l'habitude : *Dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas*[1]. Je croyais être libre ; et je ne voyais pas, malheureux ! que je forgeais mes chaînes. Par l'usage de ma liberté prétendue je mettais un poids de fer sur ma tête que je ne pouvais plus secouer; et je me garrottais tous les jours de plus en plus, par les liens redoublés de ma volonté endurcie. Telle était la servitude du grand Augustin, lorsqu'il jouissait, dans le siècle, de la liberté des rebelles. Mais voyez maintenant, ma sœur, comme il goûte, dans la retraite, la sainte liberté des enfants.

Quand il eut pris la résolution, que vous avez prise, de renoncer tout à fait au siècle, d'en quitter tous les honneurs et tous les emplois, de rompre, d'un même coup, tous les liens qui l'y attachaient, pour se retirer avec Dieu ; ne croyez pas qu'il s'imaginât qu'une telle vie fût contrainte. Au contraire, ma chère sœur, combien se trouva-t-il allégé ! quelles chaînes crut-il voir tomber de ses mains ! quel poids de dessus ses épaules ! Avec quel ravissement s'écria-t-il : O Seigneur, vous avez rompu mes liens ! Quelle douceur inopinée se répandit tout à coup dans son âme, de ce qu'il ne goûtait plus ces vaines douceurs qui l'avaient charmé si longtemps : *Quam suave subito mihi factum est carere suavitatibus nugarum*[2] ! Mais avec quel épanchement de joie vit-il naître sa liberté, qu'il n'avait pas encore connue ; liberté paisible et modeste, qui lui fit baisser humblement la tête sous le fardeau léger de Jésus-Christ, et sous son joug agréable : *De quo imo altoque secreto evocatum est in momento liberum arbitrium meum, quo subderem cervicem levi jugo tuo*[3] ! C'est lui-même qui nous raconte ses joies avec un transport incroyable.

Croyez-moi, ma très-chère sœur, ou plutôt croyez le grand Augustin, croyez une personne expérimentée ; vous éprouverez les mêmes douceurs et la même liberté d'esprit dans la vie dont vous commencez aujourd'hui l'épreuve, si vous y êtes bien appelée. Vous y serez dans la dépendance; mais c'est en cela que vous serez libre, de ne dépendre que de Dieu seul, et de rompre tous les autres nœuds qui tiennent les hommes asservis au monde : vous y souffrirez de la contrainte ; mais c'est pour dépendre d'autant plus de Dieu. Et ne vous avons-nous pas montré clairement, que la liberté ne consiste que dans cette glorieuse dépendance ? Vous perdrez une partie de votre liberté, au milieu de tant d'observances de la discipline religieuse : il est vrai, je vous le confesse; mais si vous savez bien entendre quelle liberté vous perdez, vous verrez que cette perte est avantageuse.

En effet, nous sommes trop libres ; trop libres à nous porter au péché, trop libres à nous jeter dans la grande voie qui nous mène à la perdition. Qui nous donnera que nous puissions perdre cette partie malheureuse de notre liberté, par laquelle nous nous égarons, par laquelle nous nous rendons captifs du péché ? O liberté dangereuse, que ne puis-je te retrancher de mon franc arbitre ! que ne puis-je m'imposer moi-même cette heureuse nécessité de ne pécher pas ! Mais cela ne se peut durant cette vie ; cette liberté glorieuse, de ne pouvoir plus servir au péché, c'est le partage des saints, c'est la félicité des bienheureux. Nous aurons toujours à combattre cette liberté de pécher, tant que nous vivrons en ce lieu d'exil et de tentations.

Que faites-vous ici, mes très-chères sœurs, et que fait la vie religieuse ? Elle voudrait pouvoir s'arracher cette liberté de mal faire : elle voit qu'il est impossible, elle la bride du moins autant qu'il se peut; elle la serre de près par une discipline sévère, de peur qu'elle ne s'échappe : elle se retire, elle se sépare, elle se munit par une clôture ; c'est pour détourner les occasions, pour empêcher, s'il se peut, de pouvoir jamais servir au péché : elle se prive des choses permises, afin de s'éloigner d'autant plus de celles qui sont défendues ; elle est bien aise d'être observée, elle cherche des supérieurs qui la veillent : elle veut qu'on la conduise de l'œil, qu'on la mène toujours par la main, afin de se laisser moins de liberté de s'écarter de la droite voie ; et elle a raison de ne pas craindre que ces salutaires contraintes lui fassent perdre sa liberté. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve, ni bâtir une digue en son cours pour rompre le fil de ses eaux, que d'élever des quais sur ses rives, pour empêcher qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne ; au contraire c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ce n'est pas perdre sa liberté, que de lui donner des bornes deçà et delà, pour empêcher qu'elle ne s'égare ; c'est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir. Par une telle précaution, on ne la gêne pas ; mais on

[1] *Confess.* lib. VIII, cap. V, t. I, col. 148.
[2] *Ibid.* lib. IX, cap. I, t. I, col. 157.
[3] *Ibid.*

la conduit; ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent, qui la détournent de son naturel, c'est-à-dire, d'aller à son Dieu.

Ainsi la discipline religieuse, qui travaille avec tant de soin à vous rendre la voie du salut unie, travaille, par conséquent, à vous rendre libre; et j'ai eu raison de vous dire, dès le commencement de ce discours, que la clôture que vous embrassez n'est pas une prison où votre liberté soit opprimée : c'est plutôt un asile fortifié où elle se défend contre le péché, pour s'exempter de sa servitude. Mais, pour l'affermir davantage; si elle prend garde au péché par la discipline, elle fait quelque chose de plus, elle monte encore plus haut : elle va jusqu'à la source, et elle dompte les passions par les exercices de la mortification et de la pénitence; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les sages instituteurs de la vie religieuse et retirée ont jugé à propos de l'accompagner de plusieurs pratiques sévères, pour mortifier les sens et les appétits : c'est qu'ils ont considéré l'homme comme un malade qui avait besoin de remèdes forts, et par conséquent violents; c'est qu'ils ont vu que ses passions le tenaient captif par une douceur pernicieuse, et ils ont voulu la corriger par une amertume salutaire. Que cette conduite soit sage, il est bien aisé de le justifier. Dieu même en use de la sorte, et il n'a pas de moyen plus efficace de nous dégoûter des plaisirs, où nos passions nous attirent, que de les mêler de mille douleurs, qui nous empêchent de les trouver doux. C'est ce qu'il nous a montré par plusieurs exemples; mais le plus illustre de tous, c'est celui de saint Augustin. Il faut qu'il vous raconte lui-même la conduite de Dieu, dans sa conversion; qu'il vous dise par quel moyen il a modéré l'ardeur de ses convoitises, et abattu leur tyrannie. Écoutez, il vous le va dire; nous nous sommes trop bien trouvés de l'entendre, pour lui refuser notre audience.

Voici qu'il élève à Dieu la voix de son cœur, pour lui rendre ses actions de grâce. Mais de quoi pensez-vous qu'il le remercie? est-ce de lui avoir donné tant de bons succès, de lui avoir fait trouver des amis fidèles, et tant d'autres choses que le monde estime? Non, ma sœur, ne le croyez pas : autrefois ces biens le touchaient, il témoignait de la joie dans la possession de ces biens; il parle maintenant un autre langage. Je vous remercie, dit-il, ô Seigneur, non des biens temporels que vous m'accordiez, mais des peines et des amertumes que vous mêliez dans mes voluptés illicites. J'adore votre rigueur miséricordieuse, qui, par le mélange de cette amertume, travaillait à m'ôter le goût de ces douceurs empoisonnées. Je reconnais, ô divin Sauveur, que vous m'étiez d'autant plus propice que vous me troubliez dans la fausse paix que mes sens cherchaient hors de vous, et que vous ne me permettiez pas de m'y reposer : *Te propitio tanto magis, quanto minus sinebas mihi dulcescere quod non eras tu*[1].

Connaissons, par ce grand exemple, combien la sévérité nous est nécessaire. Les liens dont nos passions nous enlacent ne peuvent être brisés sans effort; les nœuds en sont trop serrés et trop délicats, pour pouvoir être défaits doucement : il faut rompre, il faut déchirer, il faut que l'âme sente de la violence, de peur de se plaire trop dans ses convoitises. C'est ainsi que Dieu délivre ses amis fidèles de la servitude de leurs passions. Vous le voyez en saint Augustin*. Il était assoupi dans l'amour des plaisirs du monde, emporté par ses passions, et enchanté par les maux qui plaisent; il était blessé jusqu'au cœur, et il ne sentait pas sa blessure. Dieu a appuyé sa main sur sa plaie, pour lui faire connaître son mal, et lui faire tendre les bras à son médecin : *Sensum vulneris tu pungebas*[2]. Il l'a piqué jusqu'au vif par les afflictions, pour le détourner de ses convoitises, et exciter ses affections endormies à la recherche du bien véritable. C'est rendre l'esprit plus libre, que de brider son ennemi et le tenir en prison tout couvert de chaînes.

Subissez donc le joug du Sauveur; et aimez toutes ses contraintes, qui vont vous rendre aujourd'hui son affranchie : *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.* « Je ne travaille pas en « vain, dit l'apôtre[3], mais je châtie mon corps « et je le réduis en servitude; de peur qu'ayant « prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-« même. » Ce n'est pas travailler en vain que de mettre en liberté mon esprit. J'ai, dit-il, un ennemi domestique; voulez-vous que je le fortifie, et que je le rende invincible par ma complaisance? ne vaut-il pas bien mieux que j'appauvrisse mes convoitises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent? Tellement que la vraie liberté d'esprit, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de le contenter par une molle condescendance.

[1] *Confess.* lib. VI, cap. VI, t. I, col. 123.

* « Et si vous voulez savoir la raison de cette conduite admirable, le même saint Augustin vous l'expliquera par une « excellente doctrine du livre V contre Julien. Il nous apprend « qu'il y a en nous deux sortes de maux, » etc. Nous avons ici retranché plusieurs pages, parce qu'elles se retrouvent, mot à mot, dans le second point du sermon prêché à la vêture de mademoiselle de Bouillon. (*Édit. de Déforis.*)

[2] *Confess.* lib. VI, cap. VI, t. I, col. 123.

[3] I. *Cor.* X, 26, 27.

Mais, outre le péché et les passions, il y a encore d'autres liens à rompre : cet engagement des affaires, ce nombre infini de soins superflus ; et c'est ce qui me reste à vous dire dans cette dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Jusqu'ici, âmes chrétiennes, nous avons disputé de la liberté contre des hommes qui nous contredisent, et que nos raisonnements ne convainquent pas sur le sujet de leur servitude ; car ils ne sentent pas celle du péché, parce qu'ils n'ont fait que ce qu'ils voulaient : ils ne s'aperçoivent pas non plus que leurs passions les contraignent, parce qu'ils ne s'opposent pas à leur cours, et qu'ils en suivent la pente ; si bien qu'ils n'entendent pas cette servitude que nous leur avons reprochée. Mais dans la contrainte dont je dois parler, j'ai un avantage, mes sœurs : que le monde est presque d'accord avec l'Évangile, et qu'il n'y a personne qui ne confesse que cet empressement éternel où nous jettent tant d'occupations différentes est un joug extrêmement importun, et dur, qui contraint étrangement notre liberté. N'employons donc pas beaucoup de discours à prouver une vérité qui ne nous est pas contestée : nos adversaires nous donnent les mains. Le monde même, que nous combattons, se plaint tous les jours qu'on n'est pas à soi, qu'on ne fait ce que l'on veut qu'à demi, parce qu'on nous ôte notre meilleur temps. C'est pourquoi on ne trouve jamais assez de loisir : toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt ; et parmi tant d'empressements il faut bien qu'on avoue, malgré qu'on en ait, qu'on n'est pas maître de sa liberté.

Telles plaintes sont ordinaires dans la bouche des hommes du monde ; et encore que je sache qu'elles sont très-justes, je ne laisse pas de maintenir que ceux qui les font ne le sont pas : car souffrez que je leur demande quelle raison ils ont de se plaindre. Si ces liens leur semblent pesants, il ne tient qu'à eux de les rompre ; s'ils désirent d'être à eux-mêmes, ils n'ont qu'à le vouloir fortement, et bientôt ils s'en rendront maîtres. Mais, mes sœurs, ils ne veulent pas. Tel se plaint qu'il travaille trop qui, étant tiré des affaires, ne pourrait souffrir son repos. Les journées maintenant lui semblent trop courtes, et alors son loisir lui serait à charge : il croira être sans affaire quand il n'aura plus que les siennes ; comme si c'était peu de chose que de se conduire soi-même.

D'où vient, mes sœurs, cet aveuglement ; si ce n'est que notre esprit inquiet ne peut goûter le repos, ni la liberté véritable ? Et afin de le mieux entendre, remarquons, s'il vous plaît, en peu de paroles, qu'il y a de la liberté dans le repos, et qu'il y en a aussi dans le mouvement. C'est une liberté d'avoir le loisir de se reposer, et c'est aussi une liberté d'avoir la faculté de se mouvoir. Il y a de la liberté dans le repos : car quelle liberté plus solide que de se retirer en soi-même, de se faire en son cœur une solitude, pour penser uniquement à la grande affaire, qui est celle de notre salut ; de se séparer du tumulte où nous jette l'embarras du monde, pour faire concourir tous ses désirs à une occupation si nécessaire ? C'est, mes sœurs, cette liberté dont jouissait cet ancien si tranquillement, lorsqu'il disait ces belles paroles : Je ne m'échauffe point dans un barreau, je ne risque rien dans la marchandise, je n'assiége pas la porte des grands, je ne me mêle pas dans leurs dangereuses intrigues ; je me suis séquestré du monde, parce que je me suis aperçu que j'ai assez d'affaires en moi-même : *In me unicum negotium mihi est ;* si bien qu'à cette heure mon plus grand soin, c'est de retrancher les soins superflus : *nihil aliud curo quam ne curem* [1].

Telle est la liberté véritable ; mais elle n'est pas au goût des hommes du siècle. Cette tranquillité leur est ennuyeuse, ce repos leur semble une léthargie : ils exercent leur liberté d'une autre manière, par un mouvement éternel, errant dans le monde deçà et delà. Ils nomment liberté leur égarement ; comme des enfants qui s'estiment libres, lorsque, s'étant échappés de la maison paternelle, où ils jouissaient d'un si doux repos, ils courent sans savoir où ils vont. Voilà la liberté des hommes du monde : une seule affaire ne leur suffit pas pour arrêter leur âme inquiète ; ils s'engagent volontairement dans une chaîne continuée de visites, de divertissements, d'occupations différentes, qui naissent perpétuellement les unes des autres ; ils ne se laissent pas un moment à eux parmi tant d'heures du meilleur temps, qu'ils s'obligent insensiblement à donner aux autres. Au milieu d'un tel embarras, il est vrai qu'ils se sentent quelquefois pressés : ils se plaignent de cette contrainte ; mais, au fond, ils aiment cette servitude, et ils ne laissent pas de se satisfaire d'une image de liberté qui les flatte. Comme un arbre que le vent semble caresser, en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches : bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le pousse tantôt d'un côté et tantôt d'un autre avec une grande inconstance ; vous diriez toutefois que l'arbre s'égare, par la liberté de son mouvement : ainsi, dit le grand Augustin, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant toujours contraints de céder aux divers

[1] *Tertull. de Pall.* n° 5.

emplois qui les pressent; toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant, deçà et delà, leurs désirs vagues et incertains : *Tanquam olivæ pendentes in arbore, ducentibus ventis, quasi quadam libertate auræ perfruentes vago quadam desiderio suo*[1].

Quelle est, ma sœur, cette liberté qui ne nous permet pas de penser à nous, et qui, nous dérobant tout notre temps, nous mène insensiblement à la mort, avant que d'avoir appris comment il faut vivre? Si c'est cette liberté que vous perdez en vous jetant dans ce monastère, pouvez-vous y avoir regret? Au contraire, ne devez-vous pas rendre grâces à Dieu d'une perte si fructueuse? Si vous demeurez dans le siècle, il vous arrivera ce que dit l'apôtre : « Vous vous « y occuperez du soin des choses du monde, et « vous vous trouverez partagée et divisée : » *Sollicitus est quæ sunt mundi, et divisus est*[2]. Votre liberté sera divisée au milieu des soins de la terre : une partie se perdra dans les visites; une autre dans les soins de l'économie, [dans l'attention à un mari, l'application aux affaires de sa maison, l'éducation de ses enfants, l'établissement de sa famille.] Parmi tant de troubles et d'empressements, presque toute votre liberté sera engagée : si vous y donnez quelque temps à Dieu, il faudra le dérober aux affaires. Dans la religion, elle est toute à vous; il n'y a heure, il n'y a moment que vous ne puissiez ménager, et le donner saintement à Dieu.

Toutefois n'entrez pas témérairement dans une profession si relevée. L'Église, qui vous y voit avancer, vous arrête dès le premier pas : elle vous ordonne de vous éprouver, et d'examiner votre vocation. Je vous ai dit, et il est très-vrai, que la vie que vous embrassez a, sans doute, de grands avantages, mais je ne puis vous dissimuler qu'elle a de grandes difficultés, pour celles qui n'y sont pas appelées. Éprouvez-vous donc sérieusement; et si vous ne sentez en vous-même un extrême dégoût du monde, une sainte et divine ardeur pour la perfection chrétienne : sortez, ma sœur, de cette clôture, et ne profanez pas ce lieu saint. Que si Dieu, comme je le pense, vous a inspiré, par sa grâce, le mépris des vanités de la terre, et un chaste désir d'être son épouse, que tardez-vous de vous revêtir de l'habit que votre Époux vous prépare? et pourquoi vois-je encore sur votre personne tous les vains ornements du monde, c'est-à-dire, la marque de sa servitude? « Rejetez loin « d'une tête libre tout ce vain attirail, qui ne peut « convenir qu'à des esclaves : » *Omnem hunc ornatus servitutem a libero capite depellite*[1].

Et ne vous étonnez pas, si je dis que cet habit est la marque de sa servitude : car qu'est-ce que la servitude du siècle? C'est un attachement aux soins superflus : c'est ôter le temps à la vérité, pour le donner à la vanité. La nécessité et la pudeur ont fait autrefois les premiers habits; la bienséance s'en étant mêlée, elle y a ajouté quelques ornements. La nécessité les avait faits simples; la pudeur les faisait modestes : la bienséance se contentait de les faire propres; mais la curiosité s'y étant jointe, la profusion n'a plus eu de bornes; et pour orner un corps mortel, presque toute la nature travaille, presque tous les métiers suent, presque tout le temps s'y consume. Combien en a-t-on employé à ce vain ajustement qui vous environne? combien d'heures s'y sont écoulées? Et n'est-ce pas une servitude? *Omnem hunc ornatus servitutem a libero capite depellite.*

Que dirai-je de la coiffure? C'est ainsi que le monde prodigue les heures, c'est ainsi qu'il se joue du temps : il le prodigue jusqu'aux cheveux; c'est-à-dire, la chose la plus nécessaire, à la chose la plus inutile. La nature, qui ménage tout, jette les cheveux sur la tête avec négligence, comme un excrément superflu. Ce que la nature regarde comme superflu, la curiosité en fait une affaire : elle devient inventive et ingénieuse, pour se faire une étude d'une bagatelle, et un emploi d'un amusement. N'ai-je donc pas raison de vous dire que ces superbes ornements du siècle, c'est l'habit de la servitude?

Venez donc, ma très-chère sœur, venez recevoir des mains de Jésus les ornements de la liberté. On changeait autrefois d'habit à ceux que l'on voulait affranchir; et voici qu'on vous présente humblement au divin auteur de la liberté; afin qu'il lui plaise de vous dépouiller aujourd'hui de toutes les marques de votre esclavage. Qu'on ne trouble point, par des pleurs, une si sainte cérémonie; que la tendresse de vos parents ne s'imagine pas qu'elle vous perde, lorsque Jésus-Christ vous prend en sa garde. Quoi! ce changement d'habit vous doit-il surprendre? Si le siècle jusqu'ici vous a habillée, doit-on vous envier le bonheur que Jésus-Christ vous revête à sa mode? Quittez, quittez donc ces vains ornements, et toute cette pompe étrangère. Recevez des mains de l'Église le dévot habit du grand saint Bernard; ou plutôt représentez-vous la main de Jésus invisiblement étendue : c'est lui qui vous environne de cette blancheur, pour être le symbole de votre innocence; c'est lui qui vous couvre de ce sacré voile, qui sera le rempart de

[1] *In Ps* CXXXVI, n° 9, t. IV, col. 1518.
[2] I. *Cor.* VII, 33.

[1] *Tertull. de Cult. fem.* lib. II, n° 7.

votre pudeur, le sceau inviolable de votre retraite, la marque fidèle de votre obéissance.

Mais, en vous dépouillant des habits du siècle, dépouillez-vous aussi au dedans de toutes les vanités de la terre. Ne vous laissez pas éblouir au faux brillant que jette aux yeux la grandeur humaine : songez que les soins, les inquiétudes, et encore le dépit et le chagrin, ne laissent pas souvent de nous dévorer sous l'or et les pierreries; et que le monde est plein de grands et illustres malheureux que tous les hommes plaindraient, si l'ignorance et l'aveuglement ne les faisaient juger dignes d'envie. Réjouissez-vous donc saintement en votre innocente simplicité, qui donnera plus de lustre à votre famille que toutes les grandeurs de la terre. Car s'il est glorieux à votre maison d'avoir mérité tant d'honneurs, c'est un nouveau degré d'élévation de les savoir mépriser généreusement; et je la trouve bien mieux établie de s'étendre si avant, par votre moyen, jusque dans la maison de Dieu, que de s'être unie par ses alliances à tout ce que cette grande ville a de plus illustre. Encore que l'on ait vu vos prédécesseurs remplir les places les plus importantes, ne leur enviez pas la part qu'ils ont eue au gouvernement de l'État; mais tâchez de leur succéder en la grâce que Dieu leur a faite, de se bien gouverner eux-mêmes. Quel honneur ferez-vous, ma sœur, à ceux qui vous ont donné la naissance, en purifiant tous les jours, par la perfection religieuse, ces excellentes dispositions qu'une bonne naissance vous a transmises; qu'une sage éducation et l'exemple de la probité, qui luit de toutes parts dans votre famille, ont si heureusement cultivées!

* Qui pourrait rapporter les lois importunes que le monde s'est imposées? Premièrement il nous accable d'affaires qui consument tout notre loisir; comme si nous n'avions pas nous-mêmes une affaire assez importante, [dans cette application que nous devons donner] à régler les mouvements de nos âmes! Combien dérobe-t-il tous les jours aux personnes de votre sexe du temps qu'elles emploieraient à orner leur esprit, par le soin inutile de parer le corps! Combien de sortes d'occupations a-t-il enchaînées les unes aux autres! quel commerce de visites, quels détours de cérémonies a-t-il inventés, pour nous tenir dans un mouvement éternel, qui ne nous laisse presque pas un moment à nous, et dont le monde ne cesse de se plaindre! Quelle liberté peut-on concevoir dans cette cruelle nécessité de perdre le temps, qui nous est donné pour l'éternité par tant d'occupations inutiles qui nous font insensiblement venir à la mort, avant que d'avoir appris comment il faut vivre?

Et cette autre nécessité qu'on s'impose, de se faire considérer dans le monde : n'est-ce pas encore une servitude qui nous rend esclaves de ceux auxquels nous sommes obligés de plaire; qui nous assujettit au Qu'en dira-t-on, et à tant de circonspections importunes; qui nous fait vivre tout pour les autres, comme si nous ne devions pas enfin mourir pour nous-mêmes? Quelle folie, quelle illusion, de s'établir cette dure loi de faire toujours une vie publique, puisque enfin nous devons tous faire une fin privée!

Au milieu de tant de captivités, les hommes du siècle s'estiment libres : et parmi toutes ces lois et toutes ces contraintes du monde [ils nous vantent leur indépendance]. Mais vous, ma sœur, vous êtes libre pour Jésus-Christ : son sang vous a acheté la liberté; ne vous rendez point esclave des hommes, mais sacrifiez votre liberté à Jésus-Christ seul : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum* [1]. Que si le monde a ses contraintes, que je vous trouve heureuse, ma sœur, vous qui, estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, professez hautement que vous ne voulez vous captiver que pour l'amour de celui qui, étant le maître de toutes choses, s'est rendu esclave pour nous, afin de nous tirer de la servitude! Dépouillez donc courageusement, dépouillez, avec cet habit séculier, toute la servitude du monde; rompez toutes ses chaînes, et oubliez toutes ses caresses : il vous offrait des fleurs; mais le moindre vent les aurait séchées : votre éducation et votre naissance vous promettaient de grands avantages; mais la mort vous les aurait enfin enlevés. Ne songez plus, ma sœur, à ce que vous étiez dans le siècle, si ce n'est pour vous élever au-dessus; et apprenez de saint Bernard votre père, que la religieuse qui s'en souvient trop « ne dépouille pas le vieil homme, mais « le déguise par le masque du nouveau : » *Veterem hominen non exuit, sed novo palliat* [2].

Que vous sert de voir votre race ornée par la noblesse des croix de Malte, et par la majesté des sceaux de France, qui ont été avec tant d'éclat dans votre maison? Que vous sert d'être née d'un père qui a rempli si glorieusement la première place dans l'un de nos plus augustes sénats; plus encore par l'autorité de sa vertu, que par celle de sa dignité? Que vous sert tant de pourpre qui brille de toutes parts dans votre famille? En ce

* Bossuet a composé ce qui suit, jusqu'à la fin du discours, pour donner une nouvelle forme au troisième point de son sermon. (*Édit. de Déforis.*)

[1] I. *Cor.* VII, 23.
[2] *In Cant. Serm.* XVI, n° 9, t. I, col. 1315.

dernier jugement de Dieu, où nos consciences seront découvertes, vous ne serez par estimée par ces ornements étrangers; mais par ceux que vous aurez acquis par vos bonnes œuvres : tellement que vous ne devez retenir de ce que vous avez vu dans votre maison, que les exemples de probité que l'on y admire, et dans lesquels vous avez été si bien élevée.

Et que l'on ne croie pas qu'en quittant le monde, vous ayez aussi quitté les plaisirs : vous ne les quittez pas; mais vous les changez. Ce n'est pas les perdre, ma sœur, que de les porter du corps à l'esprit, et des sens dans la conscience. Que s'il y a quelque austérité dans la profession que vous embrassez, c'est que votre vie est une milice, où les exercices sont laborieux, parce qu'ils sont forts, et où plus on se durcit au travail, plus on espère de remporter de victoires. Mesurez la grandeur de votre victoire, par la dureté de votre fatigue. Votre corps est renfermé, mais l'esprit est libre : il peut aller jusqu'auprès de Dieu; et quand l'âme sera dans le ciel, le corps ne souffrira rien sur la terre. Promenez-vous en esprit, et ne cherchez point pour cela de longues allées : entrez par la magnifique étendue du chemin qui conduit à Dieu; que tous les autres vous soient fermés : vous serez toujours assez libre, pourvu que celui-ci soit ouvert pour vous; et tant que vous marcherez dans les voies de Dieu, vous ne serez jamais resserrée. Ne tenez votre liberté que de Jésus-Christ; n'ayez que celle qu'il vous présente, et vous serez véritablement affranchie : parce que sa main puissante vous délivrera, premièrement, de la tyrannie du péché, par les saintes précautions de la discipline religieuse, par lesquelles vous tâchez de vous imposer cette heureuse nécessité de ne pécher plus; puis de celle des passions et des convoitises, par la mortification et la pénitence, par laquelle vous dompterez les maux qui vous flattent, et vous sanctifierez les maux qui vous blessent, et enfin de toutes ces lois importunes que le monde s'est imposées par ses bienséances imaginaires, qui ne nous permettent pas de vivre à nous-mêmes, ni de profiter du temps pour l'éternité. Telle sera votre liberté dans le siècle, jusqu'à temps que le Fils de Dieu, surmontant en vous la corruption et la mort, vous rendra parfaitement libre dans la bienheureuse immortalité. *Amen.*

SERMON

PRÊCHÉ

A LA VÊTURE D'UNE POSTULANTE

BERNARDINE.

Comment l'homme, par son péché, est-il devenu l'esclave de toutes les créatures. Trois lois qui captivent dans le monde ses amateurs. Avec quelle justice l'homme est abandonné à l'illusion des biens apparents. Combien fausse et chimérique la liberté dont se vantent les pécheurs. En quoi consiste la liberté véritable. Toute la conduite et tous les exercices de la vie religieuse, destinés à la procurer ou à la maintenir.

Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.

Vous serez vraiment libres, quand le Fils vous aura délivrés. *Joan.* VIII.

Cette jeune fille se présente à vous, mesdames, pour être admise dans votre cloître, comme dans une prison volontaire *. Ce ne sont point des persécuteurs qui l'amènent : elle vient, touchée du mépris du monde; et sachant qu'elle a une chair qui, par la corruption de notre nature, est devenue un empêchement à l'esprit, elle s'en veut rendre elle-même la persécutrice par la mortification et la pénitence. La tendresse d'une bonne mère n'a pas été capable de la rappeler aux douceurs de ses embrassements : elle a surmonté les obstacles que la nature tâchait d'opposer à sa généreuse résolution; et l'alliance spirituelle, qu'elle a contractée avec vous par le Saint-Esprit, a été plus forte que celle du sang. Elle préfère la blancheur de saint Bernard à l'éclat de la pourpre, dans laquelle nous pouvons dire qu'elle a pris naissance; et la pauvreté de Jésus-Christ lui plaît plus que les richesses dont le siècle l'aurait vue parée. Bien qu'elle sache qu'aux yeux des mondains un monastère est une prison; ni vos grilles, ni votre clôture ne l'étonnent pas : elle veut bien renfermer son corps, afin que son esprit soit libre à son Dieu; et elle croit, aussi bien que Tertullien [1] : que comme le monde est une prison, en sortir c'est la liberté.

Et certes, ma très-chère sœur, il est véritable que, depuis la rébellion de notre nature, tout le monde est rempli de chaînes pour nous. Tant que l'homme garda l'innocence que son Créateur lui avait donnée, il était le maître absolu de tout ce qui se voit dans le monde : maintenant il en est l'esclave, son péché l'a rendu captif de ceux dont

* Ce discours a pour objet les mêmes vérités que le précédent; mais comme il les traite fort différemment, et contient beaucoup de choses nouvelles, nous nous sommes bornés à en retrancher le commencement, qui était absolument semblable au début du premier sermon. (*Édit. de Déforis.*)

[1] *Ad Mart.* n° 2.

votre pudeur, le sceau inviolable de votre retraite, la marque fidèle de votre obéissance.

Mais, en vous dépouillant des habits du siècle, dépouillez-vous aussi au dedans de toutes les vanités de la terre. Ne vous laissez pas éblouir au faux brillant que jette aux yeux la grandeur humaine : songez que les soins, les inquiétudes, et encore le dépit et le chagrin, ne laissent pas souvent de nous dévorer sous l'or et les pierreries; et que le monde est plein de grands et illustres malheureux que tous les hommes plaindraient, si l'ignorance et l'aveuglement ne les faisaient juger dignes d'envie. Réjouissez-vous donc saintement en votre innocente simplicité, qui donnera plus de lustre à votre famille que toutes les grandeurs de la terre. Car s'il est glorieux à votre maison d'avoir mérité tant d'honneurs, c'est un nouveau degré d'élévation de les savoir mépriser généreusement; et je la trouve bien mieux établie de s'étendre si avant, par votre moyen, jusque dans la maison de Dieu, que de s'être unie par ses alliances à tout ce que cette grande ville a de plus illustre. Encore que l'on ait vu vos prédécesseurs remplir les places les plus importantes, ne leur enviez pas la part qu'ils ont eue au gouvernement de l'État; mais tâchez de leur succéder en la grâce que Dieu leur a faite, de se bien gouverner eux-mêmes. Quel honneur ferez-vous, ma sœur, à ceux qui vous ont donné la naissance, en purifiant tous les jours, par la perfection religieuse, ces excellentes dispositions qu'une bonne naissance vous a transmises; qu'une sage éducation et l'exemple de la probité, qui luit de toutes parts dans votre famille, ont si heureusement cultivées!

* Qui pourrait rapporter les lois importunes que le monde s'est imposées? Premièrement il nous accable d'affaires qui consument tout notre loisir; comme si nous n'avions pas nous-mêmes une affaire assez importante, [dans cette application que nous devons donner] à régler les mouvements de nos âmes! Combien dérobe-t-il tous les jours aux personnes de votre sexe du temps qu'elles emploieraient à orner leur esprit, par le soin inutile de parer le corps! Combien de sortes d'occupations a-t-il enchaînées les unes aux autres! quel commerce de visites, quels détours de cérémonies a-t-il inventés, pour nous tenir dans un mouvement éternel, qui ne nous laisse presque pas un moment à nous, et dont le monde ne cesse de se plaindre! Quelle liberté peut-on concevoir dans cette cruelle nécessité de perdre le temps, qui nous est donné pour l'éternité par tant d'occupations inutiles qui nous font insensiblement venir à la mort, avant que d'avoir appris comment il faut vivre?

Et cette autre nécessité qu'on s'impose, de se faire considérer dans le monde : n'est-ce pas encore une servitude qui nous rend esclaves de ceux auxquels nous sommes obligés de plaire; qui nous assujettit au Qu'en dira-t-on, et à tant de circonspections importunes; qui nous fait vivre tout pour les autres, comme si nous ne devions pas enfin mourir pour nous-mêmes? Quelle folie, quelle illusion, de s'établir cette dure loi de faire toujours une vie publique, puisque enfin nous devons tous faire une fin privée!

Au milieu de tant de captivités, les hommes du siècle s'estiment libres : et parmi toutes ces lois et toutes ces contraintes du monde [ils nous vantent leur indépendance]. Mais vous, ma sœur, vous êtes libre pour Jésus-Christ : son sang vous a acheté la liberté; ne vous rendez point esclave des hommes, mais sacrifiez votre liberté à Jésus-Christ seul : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum* [1]. Que si le monde a ses contraintes, que je vous trouve heureuse, ma sœur, vous qui, estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, professez hautement que vous ne voulez vous captiver que pour l'amour de celui qui, étant le maître de toutes choses, s'est rendu esclave pour nous, afin de nous tirer de la servitude! Dépouillez donc courageusement, dépouillez, avec cet habit séculier, toute la servitude du monde; rompez toutes ses chaînes, et oubliez toutes ses caresses : il vous offrait des fleurs; mais le moindre vent les aurait séchées : votre éducation et votre naissance vous promettaient de grands avantages; mais la mort vous les aurait enfin enlevés. Ne songez plus, ma sœur, à ce que vous étiez dans le siècle, si ce n'est pour vous élever au-dessus; et apprenez de saint Bernard votre père, que la religieuse qui s'en souvient trop « ne dépouille pas le vieil homme, mais « le déguise par le masque du nouveau : » *Veterem hominen non exuit, sed novo palliat* [2].

Que vous sert de voir votre race ornée par la noblesse des croix de Malte, et par la majesté des sceaux de France, qui ont été avec tant d'éclat dans votre maison? Que vous sert d'être née d'un père qui a rempli si glorieusement la première place dans l'un de nos plus augustes sénats; plus encore par l'autorité de sa vertu, que par celle de sa dignité? Que vous sert tant de pourpre qui brille de toutes parts dans votre famille? En ce

* Bossuet a composé ce qui suit, jusqu'à la fin du discours, pour donner une nouvelle forme au troisième point de son sermon. (*Édit. de Déforis.*)

[1] I. *Cor.* VII, 23.
[2] *In Cant. Serm.* XVI, n° 9, t. I, col. 1315.

une liberté; mais elle ne l'exempte pas de la sujétion qui est essentielle à la créature; et c'est ce qui a abusé le premier homme. Un saint pape a dit autrefois, qu'Adam avait été trompé par sa liberté : *Sua in æternum libertate deceptus*[1]. Qu'est-ce à dire trompé par sa liberté? C'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance; il a prétendu être libre, plus qu'il n'appartenait à un homme né sous l'empire souverain de Dieu. Il était libre comme un bon fils sous l'autorité de son père; il a prétendu être libre jusqu'à perdre entièrement le respect, et passer les bornes de la soumission. Ma sœur, ce n'est pas ainsi qu'il faut être libre; c'est la liberté des rebelles. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel ils se soulèvent, ne leur permet pas de jouir longtemps de cette liberté licencieuse : bientôt ils se verront dans les fers, réduits à une servitude éternelle, pour avoir voulu étendre trop loin leur fière et indocile liberté.

Quelle étrange franchise, mes sœurs, qui les rend captifs du péché, et sujets à la vengeance divine! Voyez donc combien les hommes se trompent dans l'idée qu'ils se forment de la liberté, et adressez-vous au Sauveur, afin d'être vraiment affranchies : *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.* C'est de là que vous apprendrez que la liberté véritable, c'est d'être soumis aux ordres de Dieu et obéissant à ses lois; et que vous la bâtirez solidement, sur les débris de ces libertés ruineuses. Et il est aisé de l'entendre par là, si vous savez comprendre la suite des principes que j'ai posés : car, comme nous l'avons déjà dit; étant nés sous le règne souverain de Dieu, c'est une folie manifeste de prétendre être indépendants. Ainsi, notre liberté doit être sujette; et elle aura d'autant plus de perfection, qu'elle se rendra plus soumise à cette puissance suprême.

Apprenez donc, ô enfants des hommes, quelle doit être votre liberté, et n'abusez pas de ce nom pour favoriser le libertinage. Le premier degré de la liberté, c'est la souveraineté et l'indépendance; mais cela n'appartient qu'à Dieu : et c'est pourquoi le second degré, où les hommes doivent se ranger, c'est d'être immédiatement au-dessous de Dieu, de ne dépendre que de lui seul; de s'attacher tellement à lui, qu'il soit, par ce moyen, au-dessus de tout. Voilà, mes sœurs, dit Tertullien, la liberté qui convient à l'homme; une liberté raisonnable, qui sait se tenir dans son ordre : qui ne s'emporte ni ne se rabaisse, qui tient à gloire de céder à Dieu, qui s'estimerait ravilie de se rendre esclave des créatures; qui croit ne se pouvoir conserver, qu'en se soumettant à celui qui lui a soumis toutes choses. C'est ainsi que les hommes doivent être libres : *Ut animal rationale, intellectus et scientiæ capax, ipsa quoque libertate rationali contineretur, ei subjectus qui subjecerat illi omnia*[1]. C'est ce que je vous prie de comprendre par cette comparaison. Nous voyons que, dans un État, le premier degré de l'autorité, c'est d'avoir le maniement des affaires; et le second, de s'attacher tellement à celui qui tient le gouvernail, qu'en ne dépendant que de lui nous voyions tout le reste au-dessous de nous.

Ainsi, après avoir si bien établi l'idée qu'il faut avoir de la liberté, je ne crains plus, ma sœur, qu'on vous la dispute; et je demande hardiment aux enfants du siècle, ce qu'ils pensent de leur liberté en comparaison de la vôtre. Mais pourquoi les interroger; puisque nous avons devant nous un homme qui, ayant passé par les deux épreuves de la liberté des pécheurs, et de la liberté des enfants de Dieu, peut nous en instruire par son propre exemple. C'est vous que j'entends, ô grand Augustin : car peut-on se taire de vous, aujourd'hui que toute l'Église ne retentit que de vos louanges, et que tous les prédicateurs de l'Évangile, dont vous êtes le père et le maître, tâchent de vous témoigner leur reconnaissance? Que j'ai de douleur, ô très-saint évêque, ô docteur de tous les docteurs, de ne pouvoir m'acquitter d'un si juste hommage! Mais un autre sujet me tient attaché; et néanmoins je dirai, ma sœur, ce qui servira pour vous éclaircir de cette liberté que je vous prêche. Augustin a été pécheur, Augustin a goûté cette liberté dont se vantent les enfants du monde : il a contenté ses désirs; il a donné à ses sens ce qu'ils demandaient : c'est ainsi que les pécheurs veulent être libres. Augustin aimait cette liberté; mais depuis, il a bien conçu que c'était un misérable esclavage.

Quel était cet esclavage, mes sœurs? Il faut qu'il vous l'explique lui-même par une pensée délicate, mais pleine de vérité et de sens. J'étais dans la plus dure des captivités. Et comment cela? Il va vous le dire en un petit mot : « parce que « faisant ce que je voulais, j'arrivais où je ne voulais pas : » *Quoniam volens, quo nollem perveneram*[2]. Quelle étrange contradiction! se peut-il faire, âmes chrétiennes, qu'en allant où l'on veut on arrive où on ne veut pas? Il se peut, et n'en doutez pas; c'est saint Augustin qui le dit, et c'est où tombent tous les pécheurs. Ils vont où ils veulent aller; ils vont à leurs plaisirs, ils font ce qu'ils veulent : voilà l'image de la liberté qui les trompe; mais ils arrivent où ils ne veulent pas

[1] *Innocent. I. Ep.* XXIV, *ad Conc. Carth. Lab.* t. II, col. 1286.

[1] *Adv. Marc.* lib II, n° 4.
[2] *Confess.* lib. VIII, cap. V, t. I, col. 149.

il était né souverain. Dieu lui dit dans l'innocence des commencements : Commande à toutes les créatures. *Subjicite terram; dominamini piscibus maris, et volatilibus cœli, et universis animantibus*[1] : « Assujettis-toi la terre, et domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux « du ciel, et sur tous les animaux ; » au contraire depuis sa rébellion : Garde-toi de toutes les créatures. Il n'y en a point dans le monde qui ne croie qu'elle le doit avoir pour sujet, depuis qu'il ne l'est plus de son Dieu : c'est pourquoi les unes vomissent, pour ainsi dire, contre lui tout ce qu'elles ont de malignité ; et si les autres montrent leurs appas, ou étalent leurs ornements, c'est dans le dessein de lui plaire trop, et de lui ravir, par cet artifice, tout ce qui lui reste de liberté. Les créatures, dit le Sage[2], sont autant de piéges tendus de toutes parts à l'esprit de l'homme. L'or et l'argent lui sont des liens, desquels son cœur ne peut se déprendre, les beautés mortelles l'entraînent captif, le torrent des plaisirs l'emporte; cette pompe des honneurs mondains, toute vaine qu'elle est, éblouit ses yeux; le charme de l'espérance lui ôte la vue; en un mot, tout le monde semble n'avoir d'agrément que pour l'engager dans sa servitude par une affection déréglée.

Et après cela ne dirons-nous pas que ce monde n'est qu'une prison, qui a autant de captifs qu'il a d'amateurs ? De sorte que vous tirer du monde, c'est vous tirer des fers et de l'esclavage; et la clôture où vous vous jetez n'est pas comme les hommes se le persuadent, une prison où votre liberté soit contrainte, mais un asile fortifié où votre liberté se défend contre ceux qui s'efforcent de l'opprimer : c'est ce que je me propose de vous faire entendre, avec le secours de la grâce. Mais, afin que nous voyions éclater la vraie jouissance de la liberté dans les maisons des vierges sacrées, distinguons, avant toutes choses, trois sortes de captivités dans le monde.

Il y a dans le siècle trois lois qui captivent : il y a, premièrement, la loi du péché; après, celle des passions et des convoitises; et la troisième est celle que le siècle nomme la nécessité des affaires, et la loi de la bienséance mondaine. Et en premier lieu, le péché est la plus infâme des servitudes, où la lumière de la grâce étant tout éteinte, l'âme est jetée dans un cachot ténébreux, où elle souffre, de la violence du diable, tout ce que souffre une ville prise, de la rage d'un ennemi implacable et victorieux. Que les passions nous captivent, c'est ce qui paraît par l'exemple d'un riche avare qui ne peut retirer son âme engagée parmi ses trésors, et par ce que Dieu défend aux Israélites d'épouser des femmes idolâtres, de peur, dit-il[1], qu'elles n'amollissent leurs cœurs et les entraînent après des dieux étrangers. Et d'où vient cela, chrétiens, si ce n'est que les passions ont certains liens invisibles, qui tiennent nos volontés asservies?

Mais j'ose dire que le joug le plus empêchant que le monde impose à ceux qui le suivent, c'est celui de l'empressement des affaires, et la bienséance du monde. C'est là ce qui nous dérobe le temps, c'est là ce qui nous dérobe à nous-mêmes ; c'est ce qui rend notre vie tellement captive, dans cette chaîne continuée de visites, de divertissements, d'occupations, qui naissent perpétuellement les unes des autres, que nous n'avons pas la liberté de penser à nous. O servitude cruelle et insupportable, qui ne nous permet pas de nous regarder ! c'est ainsi que vivent les enfants du siècle. Parmi tant de servitudes diverses, nous nous imaginons être libres. De quelque liberté que nous nous flattions, jamais nous ne serons vraiment libres, jusqu'à ce que le Fils de Dieu nous ait délivrés.

Mais qui sont ceux qui seront plus tôt délivrés par votre toute-puissante bonté, ô miséricordieux Sauveur des hommes, si ce n'est ces âmes pures et célestes, qui ont tout quitté pour l'amour de vous? C'est donc vous, mes très-chères sœurs, c'est vous que je considère comme vraiment libres; parce que le Fils vous a délivrées de la triste servitude qu'on voit dans le monde, du péché, des passions, de l'empressement. Le péché doit être exclu du milieu de vous, par l'ordre et la discipline religieuse; les passions y perdent leur force, par l'exercice de la pénitence; la loi de la prétendue bienséance, que la vanité humaine s'impose, n'y est pas reçue, par le mépris qu'on y fait du monde; et ainsi l'on y peut jouir pleinement de la liberté bienheureuse que le Fils de Dieu a rendue à l'homme : *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.* C'est ce que j'espère vous faire entendre aujourd'hui avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

C'est une juste punition de Dieu, que l'homme après avoir méprisé la solide possession des biens véritables, que son Créateur lui avait donnés, soit abandonné à l'illusion des biens apparents. Les plaisirs du paradis ne lui ont pas plu ; il sera captif des plaisirs trompeurs qui mènent les âmes à la perdition : il ne s'est pas voulu contenter de l'espérance de l'immortalité bienheureuse, il se repaîtra d'espérances vaines, que souvent le mau-

[1] *Genes.* I, 28.
[2] *Sap.* XIV, 11.

[1] *Exod.* XXXIV, 16.

vain succès, et toujours la mort, rendra inutiles : il n'a point voulu de la liberté qu'il avait reçue de son Souverain ; il se plaira dans la liberté imaginaire, que sa raison volage lui a figurée. Justement, certes justement, Seigneur : car il est juste que ceux-là n'aient que de faux plaisirs, qui ne veulent pas les recevoir de vos mains ; qu'ils n'aient qu'une fausse liberté, puisqu'ils ne veulent pas la tenir de vous ; et enfin qu'ils soient livrés à l'erreur, puisqu'ils ne se contentent pas de vos vérités.

En effet, considérons, mes très-chères sœurs, quelle image de liberté se proposent ordinairement les pécheurs. Qu'elle est fausse, qu'elle est ridicule, qu'elle est, si je puis parler ainsi, chimérique ! Écoutons-les parler, et voyons de quelle liberté ils se vantent. Nous sommes libres, nous disent-ils, nous pouvons faire ce que nous voulons. Mes sœurs, examinons leurs pensées, et nous verrons combien ils se trompent, et nous confesserons devant Dieu, dans l'effusion de nos cœurs, que nul pécheur ne peut être libre, que tous les pécheurs sont captifs. Tu peux faire ce que tu veux, et de là tu conclus : Je suis libre. Et moi je te réponds, au contraire : Tu ne peux pas faire ce que tu veux ; et quand tu le pourrais, tu n'es pas libre. Montrons premièrement aux pécheurs qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent.

Et certainement nous pourrions leur dire qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent, puisqu'ils ne peuvent pas empêcher que leur fortune ne soit inconstante, que leur félicité ne soit fragile, que ce qu'ils aiment ne leur échappe ; que la vie ne leur manque comme un faux ami, au milieu de leurs entreprises, et que la mort ne dissipe toutes leurs pensées. Nous pourrions leur dire véritablement qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent, puisqu'ils ne peuvent pas empêcher qu'ils ne soient trompés dans leurs vaines prétentions. Ou ils les manquent, ou elles leur manquent : ils les manquent, quand ils ne parviennent pas à leur but ; elles leur manquent, quand, obtenant ce qu'ils veulent, ils n'y trouvent pas ce qu'ils cherchent. C'est ainsi que nous pouvons montrer aux pécheurs qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent.

Mais pressons-les de plus près encore ; et déplorons l'aveuglement de ces malheureux qui se vantent de leur liberté, pendant qu'ils gémissent dans un si honteux esclavage. Ah ! les misérables captifs, ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent le plus ; ce qu'ils détestent le plus, il faut qu'il arrive. Que prétendez-vous, ô pécheur, dans ces plaisirs que vous recherchez, dans ces biens que vous amassez par des voleries ; que prétendez-vous ? Je veux être heureux. Eh quoi, heureux, même malgré Dieu ? Insensé, qui vous imaginez avoir aucun bien contre la volonté du souverain bien ; digne, certes, qu'on dise de vous ce que nous lisons dans les Psaumes : « Voilà l'homme « qui n'a pas mis son secours en Dieu, mais qui « a espéré dans la multitude de ses richesses, et « s'est plu dans sa vanité[1]. » Mais non-seulement vous ne pouvez obtenir ce que vous avez le plus désiré : ce que vous détestez le plus, il faut qu'il arrive ; cette justice divine qui vous poursuit, ces étangs de feu et de soufre, ce grincement de dents éternel : car quelle force vous peut arracher des mains toutes-puissantes de Dieu, que vous irritez par vos crimes, et dont vous attirez sur vous les vengeances ?

Telle est la liberté de l'homme pécheur : malheureux, qui, croyant faire ce qu'il veut, attire sur lui nécessairement ce qu'il veut le moins ; qui, pour trop faire ses volontés, par une étrange contradiction de désirs s'empêche lui-même d'être ce qu'il veut, c'est-à-dire, heureux ; qui s'imagine être vraiment libre, parce qu'il est en effet trop libre à pécher, c'est-à-dire, libre à se perdre, et qui ne s'aperçoit pas qu'il forge ses fers par l'usage de sa liberté prétendue. Et de là nous pouvons apprendre que ce n'est pas être vraiment libres, que de faire ce que nous voulons ; mais que notre liberté véritable, c'est de faire ce que Dieu veut. De là vient que nous lisons dans notre évangile, que les hommes sont vraiment libres quand le Fils les a délivrés : où nous devons entendre, mes sœurs, que le Fils de Dieu nous parlant d'une liberté véritable, nous explique assez qu'il y en a aussi une fausse.

La fausse liberté, c'est de vouloir faire sa volonté propre ; mais notre liberté véritable, c'est que notre volonté soit soumise à Dieu : car puisque nous sommes nés sous la sujétion de Dieu, notre liberté n'est pas une indépendance. Cette affectation de l'indépendance, c'est la liberté de Satan et de ses rebelles complices qui ont voulu s'élever eux-mêmes contre l'autorité souveraine. Loin de nous une liberté si funeste, qui a précipité ces esprits superbes dans une servitude éternelle. Pour nous, songeons tellement que nous sommes libres, que nous n'oubliions pas que nous sommes des créatures, et des créatures raisonnables, que Dieu a faites à sa ressemblance. Puisque notre liberté est la liberté d'une créature, il faut nécessairement qu'elle soit soumise, et qu'il y ait de la servitude mêlée. Mais il y a une servitude honteuse, qui est la destruction de la liberté ; et une servitude honorable, qui en est la perfection. S'abaisser au-dessous de sa dignité naturelle, c'est une servitude honteuse : c'est

[1] *Ps.* LI, 9.

ainsi que font les pécheurs; c'est pourquoi ils ne sont pas libres. S'abaisser au-dessous de celui-là seul qui est seul naturellement souverain, c'est une servitude honorable, qui est digne d'un homme libre, et qui fait l'accomplissement de la liberté. En est-on moins libre, pour obéir à la raison et à la raison souveraine; c'est-à-dire, à Dieu? N'est-ce pas, au contraire, une dépendance vraiment heureuse, qui, nous assujettissant à Dieu seul, nous rend maîtres de nous-mêmes et de toutes choses?

C'est ainsi que le Sauveur voulut être libre : il était libre certainement, car il était Fils et non pas esclave; mais il mit l'usage de sa liberté à être obéissant à son Père. Comme c'est la liberté qu'il a recherchée, c'est aussi celle qu'il nous a promise. « Vous serez, dit-il, vraiment libres, « quand le Fils vous aura délivrés : » vous aurez une liberté véritable, quand le Fils vous l'aura donnée. Et quelle liberté vous donnera-t-il, sinon celle qu'il a voulue pour lui-même : c'est-à-dire, d'être dépendant de Dieu seul, dont il est si doux de dépendre, et le service duquel vaut mieux qu'un royaume; parce que cette même soumission, qui nous met au-dessous de Dieu, nous met en même temps au-dessus de tout? C'est pourquoi je ne puis m'empêcher, ma sœur, de louer votre résolution généreuse, en ce que vous avez voulu être libre, non point à la mode du monde, mais à la mode du Sauveur des âmes; non de la liberté dangereuse que l'esprit de l'homme se donne à lui-même, mais de celle que Jésus promet à ses serviteurs.

Les enfants du siècle croient être libres, parce qu'ils errent deçà et delà dans le monde, éternellement travaillés de soins superflus, et ils appellent leur égarement une liberté; à peu près comme des enfants qui se pensent libres, lorsqu'échappés de la maison paternelle ils courent sans savoir où ils vont : telle est la liberté des pécheurs.

C'est vous, c'est vous, mesdames, qui jouissez d'une liberté véritable, parce que vous ne vous contraignez que pour servir Dieu. Et qu'on ne pense pas que cette contrainte diminue tant soit peu votre liberté; au contraire, c'en est la perfection. Car d'où vient que vous vous mettez dans cette salutaire contrainte, sinon pour vous imposer à vous-mêmes une heureuse nécessité de ne pécher pas? et cette sainte nécessité de ne pécher pas, n'est-ce pas la liberté véritable? Ne croyons pas, mes sœurs, que ce soit une liberté, de pouvoir pécher; ou, s'il y a de la liberté à pouvoir pécher, disons, avec saint Augustin, que c'est une liberté égarée, une liberté qui se perd. La première liberté, dit saint Augustin[1], c'est de pouvoir ne pécher pas : la seconde et la plus parfaite, c'est de ne pouvoir plus pécher. C'est la liberté des saints anges et de toute la société des élus, que la félicité éternelle met dans la nécessité de ne pécher plus; c'est la liberté de la céleste Jérusalem : cette nécessité, c'est leur béatitude, et jamais nous ne serons plus libres, que quand nous ne pourrons plus servir au péché. C'est la liberté de Dieu même, qui peut tout, et ne peut pécher. C'est à cette liberté qu'on tend dans les cloîtres, lorsque, par tant de saintes contraintes, par tant de salutaires précautions, on tâche de s'imposer une loi de ne pouvoir plus servir au péché.

[1] *De Correpl. et Grat.* cap. XII, n° 33, t. X, col. 768.

SECOND POINT.

Voilà la servitude du péché exclue de la vie retirée et religieuse, par les observances de la discipline : voyons si elle n'est pas aussi délivrée de celle des passions et des convoitises, par l'exercice de la pénitence. Pour cela, considérons une belle doctrine de saint Augustin. Il y a, dit-il, deux sortes de maux : il y a des maux qui nous blessent, il y a des maux qui nous flattent; les maladies, les passions. Les passions nous flattent, et en nous flattant elles nous captivent. Ceux-là, nous les devons supporter; ceux-ci, nous les devons modérer : les premiers, par la patience et par le courage; les seconds, par la retenue et la tempérance : *Aliæ quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrænamus*[1]. Or Dieu, qui dispose toutes choses par une providence très-sage, et qui ne veut pas tourmenter les siens par des afflictions inutiles, a voulu que ces derniers maux servissent de remède pour guérir les autres : je veux dire, que les maux qui nous affligent doivent corriger en nous ceux qui flattent. Ils étaient donnés en punition de notre péché; mais, par la miséricorde divine, ce qui était une peine devient un remède, et « le châtiment du péché est tourné à l'usage de la justice : » *In usus justitiæ peccati pœna conversa est*[2]. La raison est, que la force de ceux-ci consiste dans le plaisir, et que toute la pointe du plaisir s'émousse par la souffrance.

C'est pourquoi la mortification [est établie] dans les cloîtres; et si la chair y est contrainte, c'est pour rendre l'esprit plus libre. C'est le rendre plus libre, que de brider son ennemi, et le tenir en prison tout chargé de chaînes. C'est ce qui fait dire à l'apôtre[3] : « Je ne travaille pas en vain, « mais je châtie mon corps et je le réduis en servitude. » Ce n'est pas travailler en vain que de mettre en liberté mon esprit. J'ai, dit-il, un en-

[1] *Cont. Jul.* lib. V, cap. V, n° 22, t. X, col. 640.
[2] *S. Aug. de Civ. Dei*, lib. XIII, cap. IV, t. VII, col. 328.
[3] I. *Cor.* X, 26, 27.

nemi domestique; voulez-vous que je le fortifie, que je le rende invincible par ma complaisance? J'ai des passions moins traitables que ne sont des bêtes farouches; voulez-vous que je les nourrisse? Ne vaut-il pas bien mieux que j'appauvrisse mes convoitises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent? Tellement que la vraie liberté d'esprit, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance.

C'est ainsi qu'ont été libres les grands personnages, qui vous ont donné cette règle que vous professez. D'où vient que saint Benoît, votre patriarche, sentant que l'amour des plaisirs mortels, qu'il avait presque éteint par ses grandes austérités, se réveillait tout à coup avec violence, se déchire-t-il lui-même le corps par des ronces et des épines, sur lesquelles son zèle le jette[1]? N'est-ce pas qu'il veut briser les liens charnels qui menacent son esprit de la servitude? C'est pour cela que saint Bernard, votre père, a cherché un salutaire rafraîchissement dans les neiges et dans les étangs glacés[2], où son intégrité attaquée s'est fait un rempart contre les délices du siècle. Ses sens étaient de telle sorte mortifiés, qu'il ne voyait plus ce qui se présentait à ses yeux[3]. La longue habitude de mépriser le plaisir du goût, avait éteint en lui toute la pointe de la saveur : il mangeait de toutes choses sans choix; il buvait de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avait le plus à la main[4]. Si quelques-uns trouvaient trop rude ce long et horrible silence, il les avertissait que s'ils considéraient sérieusement l'examen rigoureux que le grand Juge fera des paroles, ils n'auraient pas beaucoup de peine à se taire. Il excitait en lui l'appétit, non par les viandes, mais par les jeûnes; non par la délicatesse ni par le ragoût, mais par le travail : et toutefois, pour n'être pas entièrement dégoûté de son pain d'avoine, et de ses légumes, il attendait que la faim les rendît un peu supportables. Il couchait sur la dure; mais il y attirait le sommeil par la psalmodie de la nuit, et par l'ouvrage de la journée : de sorte que, dans cet homme, les fonctions même naturelles étaient causées, non tant par la nature que par la vertu.

Quel homme plus libre que saint Bernard? Il n'a point de passions à contenter, il n'a point de fantaisie à satisfaire, et il n'a besoin que de Dieu. Les gens du monde, au lieu de modérer leurs convoitises, sont contraints de servir à celles d'autrui.

[1] *S. Greg. Mag. Dialog.* lib. II, cap. II; t. II, col. 213.
[2] *Vit. S. Bernard.* lib. I, cap. III, n° 6, t. II; col. 1065.
[3] Ibid. lib. III, cap. II, n° 4, col. 1118.
[4] Ibid. lib. I, cap. VII, col. 1076, 1077.

[C'est ce qui faisait dire à] saint Augustin, parlant à un grand seigneur : « Vous, qui devez « réprimer vos propres cupidités, vous êtes con- « traint de satisfaire celles des autres : » *Qui debuisti refrænare cupiditates tuas, explere cogeris alienas*[1]. C'est à cette liberté que vous aspirez, c'est l'héritage que saint Bernard a laissé à toutes les maisons de son ordre.

Mais voyez l'aveuglement du monde : comme si nous n'étions pas encore assez captifs par le péché et les convoitises, il s'est fait lui-même d'autres servitudes. Il a fait des lois, comme pour imiter Jésus-Christ; mais plutôt pour le contredire. Il ne faut pas souffrir les injures, on vous mépriserait : il faut avoir de l'honneur dans le monde, il faut se rendre nécessaire, il faut vivre pour le public et pour les affaires : *Patriæ et imperio reique vivendum est*[2]. C'est une loi à votre sexe, [de prendre] le temps de se parer, [de rendre] des visites. La bienséance est une loi, qui nous ôte tout le temps; qui fait qu'il se perd véritablement. Tout le temps se perd, et on n'y attache rien de plus immobile que lui. Le temps est précieux, parce qu'il aboutit à l'éternité; on ne demande qu'à le passer : à peine avons-nous un moment à nous; et celui que nous avons, il semble qu'il soit dérobé. Cependant la mort vient avant que nous puissions avoir appris à vivre; et alors que nous servira d'avoir mené une vie publique, puisque enfin il nous faudra faire une fin privée? Mais que dira le monde? Et pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque nous devons enfin mourir pour nous-mêmes? *Nemo alii vivit, moriturus sibi*[3].

Que si le monde a ses contraintes, que je vous estime, ma très-chère sœur, qui, estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, professez hautement de ne vouloir vous captiver que pour l'amour de celui qui, étant le maître de toutes choses, s'est rendu esclave pour l'amour de nous, afin de nous exempter de la servitude! C'est dans cette voie étroite que l'âme est dilatée par le Saint-Esprit, pour recevoir l'abondance des grâces divines. Déposez donc, ma très-chère sœur, cet habit, cette vaine pompe et toute cette servitude du siècle : vous êtes libre à Jésus-Christ, son sang vous a mise en liberté, ne vous rendez point esclave des hommes.

[1] *Ad Bonif. Ep.* CCXX, n° 6, t. II, col. 813.
[2] *Tertull. de Pallio*, n° 5.
[3] *Ibid.*

SERMON

POUR UNE VÊTURE,

PRÊCHÉ

LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Combien les inclinations des hommes sont diverses, et les mœurs dissemblables. Superfluité de tant de soins, et vanité de la multitude de nos desseins. L'empressement et le trouble, principes de nos maladies. D'où vient en nous l'amour de la dissipation. Pourquoi ne pouvons-nous trouver la santé de nos âmes et le repos, en nous répandant dans la multitude des objets sensibles : l'un et l'autre attachés à la vie intérieure et recueillie, et à la recherche de l'unique nécessaire.

Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima : porro unum est necessarium.

Marthe, Marthe, vous vous empressez, et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses : cependant une seule chose est nécessaire. *Luc.* x, 41, 42.

Quand je considère, mes sœurs, les diverses agitations de l'esprit humain, et tant d'occupations différentes qui travaillent inutilement les enfants des hommes, je ne puis que je ne m'écrie avec le Psalmiste[1] : « Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu, pour que vous en fassiez « état, et que vous en ayez souvenance? » Notre vie, qu'est-ce autre chose qu'un égarement continuel? nos opinions sont autant d'erreurs, et nos voies ne sont qu'ignorance. Et certes, quand je parle de nos ignorances, je ne me plains pas, chrétiens, de ce que nous ne connaissons point quelle est la structure du monde, ni les influences des corps célestes, ni quelle vertu tient la terre suspendue au milieu des airs, ni de ce que tous les ouvrages de la nature nous sont des énigmes inexplicables. Car encore que ces connaissances soient très-dignes d'être recherchées, ce n'est pas ce que je déplore aujourd'hui. La cause de ma douleur nous touche de bien plus près. Je plains le malheur de notre ignorance, en ce que nous ne savons pas ce qui nous est propre; en ce que nous ne connaissons pas le bien et le mal, et que nous errons, deçà et delà, sans savoir la véritable conduite qui doit gouverner notre vie.

Et pour vous convaincre manifestement d'une vérité si constante, figurez-vous, ma très-chère sœur, que venue tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorante des choses humaines; vous êtes tout à coup transportée au sommet d'une haute montagne, d'où par un effet de la puissance divine, vous découvrez la terre et les mers et tout ce qui se fait dans le monde. Élevée donc sur cette montagne, vous voyez du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations, avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles; puis descendant plus exactement au détail de la vie humaine, vous contemplez les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O Dieu éternel, quel tracas! quel mélange de choses! quelle étrange confusion! Celui-là s'échauffe dans un barreau, celui-ci assis dans une boutique débite plus de mensonges que de marchandises; cet autre que vous voyez employer dans le jeu la meilleure partie de son temps, il se passionne, il s'impatiente, il fait une affaire de conséquence de ce qui ne devrait être qu'un relâchement de l'esprit. Les uns cherchent dans la compagnie l'applaudissement du beau monde; d'autres se plaisent à passer leur vie dans une intrigue continuelle : ils veulent être de tous les secrets, ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à s'acquérir tous les jours de nouvelles amitiés : et pour dire tout en un mot, le monde n'est qu'un amas de personnes toutes diversement affairées avec une variété incroyable.

Vous raconterai-je, mes sœurs, les diverses inclinations des hommes? Les uns, d'une nature plus remuante, se plaisent dans les emplois violents; les autres, d'une humeur plus paisible, s'attachent plus volontiers ou à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses sortes de curiosités. Celui-ci est possédé de folles amours; celui-là de haines cruelles et d'inimitiés implacables, et cet autre de jalousies furieuses : l'un amasse, et l'autre dépense; quelque-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics; les autres aiment mieux le repos et la douce oisiveté d'une vie privée. Chacun a ses inclinations différentes, chacun veut être fou à sa fantaisie : les mœurs sont plus dissemblables que les visages; et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il naît de diverses pensées de cet abîme sans fond, de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. C'est à peu près ce qui se présente à nos yeux, quand nous considérons attentivement les affaires et les actions qui exercent la vie humaine.

Dans cette diversité infinie, dans cet empressement, dans cet embarras, dans ce bruit et dans ce tumulte des choses humaines, chère sœur, rentrez en vous-même; et imposant silence à vos passions, qui ne cessent d'inquiéter l'âme par leur vain murmure, écoutez le Seigneur Jésus qui, vous parlant intérieurement au secret du cœur, vous dit avec cette voix charmante qui seule devrait attirer les hommes : « Tu te troubles dans

[1] *Ps.* VIII, 5.

« la multitude, et il n'y a qu'une seule chose qui « soit nécessaire. »

Qu'entends-je, et que dites-vous, ô Seigneur Jésus? Pourquoi tant d'affaires, pourquoi tant de soins, pourquoi tant d'occupations différentes, puisqu'il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire? Si vous nous apprenez, Sagesse éternelle, que nous n'avons tous qu'une même affaire; donc nous nous consumons de soins superflus, donc nous ne concevons que de vains desseins, donc nous ne repaissons nos esprits que de creuses et chimériques imaginations, nous qui sommes si étrangement partagés. Votre parole, ô Seigneur Jésus, nous rappelant à l'unité seule, condamne la folie et l'illusion de nos désirs inconsidérés et de nos prétentions infinies : donc il s'ensuit de votre discours que la solitude que les hommes fuient, et les cloîtres qu'ils estiment autant de prisons, sont les écoles de la véritable sagesse; puisque, tous les soins du monde en étant exclus avec leur empressante multiplicité, on n'y cherche que l'unité nécessaire, qui seule est capable d'établir les cœurs dans une tranquillité immuable. Chère sœur, c'est ce que Jésus-Christ nous enseigne dans cette belle et mystérieuse parole que je tâcherai aujourd'hui de vous faire entendre.

Mais, pour y procéder avec ordre, que puis-je me proposer de plus salutaire que d'imiter Jésus-Christ lui-même, et de suivre cette excellente méthode que je vois si bien pratiquée par ce divin maître? « Marthe, Marthe, dit-il, tu es em« pressée, et tu te troubles dans la multitude : or « il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. Marie « a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point « ôtée. » Je remarque trois choses dans ce discours : Jésus, ce charitable médecin des âmes, les considère comme languissantes, et nous laisse dans ces paroles une cousultation admirable pour les guérir de leurs maladies. Il en regarde, premièrement, le principe; après, ayant touché la cause du mal, il y applique les remèdes propres; et enfin, il rétablit son malade dans sa constitution naturelle. Je vous prie de considérer ces trois choses accomplies par ordre dans notre évangile.

Marthe, Marthe, tu es empressée; c'est-à-dire: O âme, tu es affaiblie en cela même que tu es partagée; de là l'empressement et le trouble : voilà le principe de la maladie; après, suit l'application du remède. Car puisque la cause de notre faiblesse, c'est que nos désirs sont trop partagés dans les objets visibles qui nous environnent; qui ne voit que le véritable remède, c'est de savoir ramasser nos forces inutilement dissipées? C'est aussi ce que fait le Seigneur Jésus, en nous appliquant à l'unité simple qui n'est autre chose que Dieu. Pourquoi, dit-il, vous épuisez-vous parmi tant d'occupations différentes, puisqu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire? *porro unum est necessarium*. Voyez qu'il ramasse nos désirs en un : de là naît enfin la santé de l'âme dans le repos, dans la stabilité, dans la consistance que lui promet le sauveur Jésus : « Marie, dit-il, a choisi « la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée : » c'est l'entière stabilité; c'est ainsi que le Fils de Dieu nous guérit. Ma chère sœur, abandonnez-vous à ce médecin tout-puissant; apprenez de lui ces trois choses, que vous devez avant toutes choses vous démêler de la multitude, après rassembler tous vos désirs en l'unité seule, et enfin que vous y trouverez le repos et la consistance. Ainsi vous accomplirez les devoirs de la vie religieuse que vous embrassez, et nous pourrons dire de vous ce que Jésus-Christ a dit de Marie, qu'en quittant le monde et ses vanités, vous avez choisi la meilleure part, qui ne vous sera point ôtée.

PREMIER POINT.

Encore que nous connaissions par expérience que notre plus grand mal naît de l'amour-propre, et que ce soit le vice de tous les hommes de s'estimer eux-mêmes excessivement, il ne laisse pas d'être véritable que, de toutes les créatures, l'homme est celle qui se met à un plus bas prix, et qui a le plus de mépris de soi-même.

Je n'ignore pas, chrétiens, que cette proposition paraît incroyable jusqu'à ce que l'on en ait pénétré le fond; car on pourrait d'abord objecter que l'orgueil est la plus dangereuse maladie de l'homme. C'est l'amour-propre qui fait toutes nos actions; il ne nous abandonne pas un moment : et de même que si vous rompez un miroir, votre visage semble, en quelque sorte, se multiplier dans toutes les parties de cette glace cassée; cependant c'est toujours le même visage : ainsi, quoique notre âme s'étende et se partage en beaucoup d'inclinations différentes, l'amour-propre y paraît partout; étant la racine de toutes nos passions, il fait couler dans toutes les branches ses vaines quoique agréables complaisances.

Et certes, si l'on connaît la grandeur du mal lorsqu'on a recours aux remèdes extrêmes, il faut nécessairement confesser que notre nature était enflée d'une insupportable insolence : car puisque pour remédier à l'orgueil de l'homme, il a fallu rabaisser un Dieu; puisque pour abattre l'arrogance humaine, il ne suffisait pas que le Fils de Dieu descendît du ciel en la terre, si sa majesté ne se ravalait jusqu'à la pauvreté d'une étable, jusqu'à l'ignominie de la croix, jusqu'aux agonies

de la mort, jusqu'à l'obscurité du tombeau, jusqu'aux profondeurs de l'enfer; qui ne voit que nous nous étions emportés au plus haut degré d'insolence, nous, dis-je, qui n'avons pu être rétablis que par cette incompréhensible humiliation? Et toutefois je ne crains point de vous assurer que par une juste punition de notre arrogance insensée, pendant que nous nous enflons, et flattons notre cœur par l'estime la plus emportée de ce que nous sommes, nous ne méprisons rien tant que nous-mêmes. Et c'est ce que je veux vous faire connaître, non par des raisonnements recherchés, mais par une expérience sensible.

Considérons, je vous prie, mes très-chères sœurs, de quelle sorte les hommes agissent quand ils veulent témoigner beaucoup de mépris; et après nous reconnaîtrons que c'est ainsi que nous traitons avec nous-mêmes. Quelles sont les personnes que nous méprisons, sinon celles dont nous négligeons tous les intérêts, desquelles nous fuyons la conversation, auxquelles même nous ne daignons pas donner quelque part dans notre pensée? Or, je dis que nous en usons ainsi avec nous-mêmes : nous laissons dans le mépris toutes nos affaires, nous ne pouvons converser avec nous-mêmes, nous ne voulons pas penser à nous-mêmes; et en un mot, nous ne pouvons nous souffrir nous-mêmes. Car est-il rien de plus évident que nous sommes toujours hors de nous; je veux dire, que nos occupations et nos exercices, nos conversations et nos divertissements nous attachent continuellement aux choses externes, et qui ne tiennent pas à ce que nous sommes? Et une preuve très-claire de ce que je dis, c'est que nous ne pouvons nous accoutumer à la vie recueillie et intérieure.

Chère sœur, dans la profession que vous embrassez, les hommes ne trouvent rien de plus insupportable que la retraite, la clôture et la solitude; et toutefois cette solitude est cause que vous rentrez en vous-même, que vous vous entretenez avec vous-même, que vous pensez sérieusement à vous-même. C'est ce que le monde ne peut goûter : l'homme pense qu'il ne fait rien, s'il ne se jette sur les objets qui se présentent; tant il est vrai, âmes chrétiennes, que nous sommes à charge à nous-mêmes. Voyez Marthe dans notre évangile; elle s'empresse, elle se tourmente, elle est extraordinairement empêchée : elle découvre sa sœur Marie-Madeleine, qui, assise aux pieds de Jésus, boit à longs traits le fleuve de vie qui distille si abondamment de sa bouche. Marthe tâche de la détourner : « Seigneur, ordonnez-lui « qu'elle m'aide : » elle s'imagine qu'elle est oisive, parce qu'elle ne la voit point agitée : elle croit qu'elle est sans affaires, parce qu'étant recueillie en soi, elle veille à son affaire la plus importante. Étrange aveuglement de l'esprit humain, qui ne croit point s'occuper s'il ne s'embarrasse, qui ne conçoit point d'action sans agitation, et qui ne trouve d'affaire que dans le trouble et dans l'empressement!

D'où vient cela, mes très-chères sœurs, si ce n'est que nous nous ennuyons en nous-mêmes, possédés de l'amour des objets externes? Et ainsi ne puis-je pas dire, avec l'admirable saint Augustin : *Usqueadeo charus est hic mundus hominibus. Et sibimet ipsi viluerunt*[1] : « Les hommes aiment ce monde si éperdument, qu'ils s'en « traitent eux-mêmes avec mépris. » C'est ce que reprend le Sauveur des âmes dans les premières paroles de ce beau passage, que j'ai allégué pour mon texte : « Marthe, Marthe, dit-il, tu t'es em« pressée, et tu te troubles dans la multitude : » où il me semble que sa pensée se réduit à ce raisonnement invincible, dont toutes les propositions sont si évidentes qu'elles n'ont pas même besoin d'éclaircissement; écoutez seulement, et vous entendrez. L'âme ne peut être en repos, si elle n'est saine, et elle ne peut jamais être saine, jusqu'à ce qu'elle ait été établie dans une bonne constitution : est-il rien de plus clair? Pour la mettre en cette bonne constitution, il faut nécessairement agir au dedans, et non pas s'épancher inutilement, ni se vider, pour ainsi dire, au dehors : car la bonne constitution, c'est le bon état du dedans; qui le peut nier? Ceux donc qui consument toutes leurs forces après la multitude des objets sensibles, puisqu'ils dédaignent de travailler au dedans d'eux-mêmes, ils ne trouveront jamais la santé de l'âme, ni par conséquent son repos : de sorte qu'il n'est rien de plus véritable, que nous ne pouvons rencontrer que trouble dans la multitude qui nous dissipe : *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima.* Quelle conséquence plus nécessaire?

Que prétendez-vous, ô riches du siècle, lorsque vous acquérez tous les jours de nouvelles terres, et que vous amassez tous les jours de nouveaux trésors? Vos richesses sont hors de vous; et comment espérez-vous pouvoir vous remplir de ce qui ne peut entrer en vous-mêmes? Votre corps terrestre et mortel ne se nourrit que de ce qu'il prend, et de là vient que la sagesse divine lui a préparé tant de beaux organes, pour s'unir et s'incorporer ce qui le sustente. Votre âme, d'une nature immortelle, n'aura-t-elle pas aussi ses organes pour recevoir en elle-même le bien qu'elle cherche? Maintenant ouvrez son sein tant qu'il vous plaira, et vous verrez qu'elle ne peut

[1] *Ad Glor. Ep.* XLIII, n° 2, t. II, col.

recevoir en elle cet or et cet argent que vous entassez, et qui ne peut jamais la satisfaire : lors donc que vous pensez l'en rassasier, n'est-ce pas une pareille folie, que si vous vouliez remplir un vaisseau d'une liqueur qui ne peut y être versée? Insensés, ne voyez-vous pas que vous vous travaillez inutilement, que vous vous troublez dans la multitude? *Turbaris erga plurima.*

Et vous, qui recherchez avec tant d'ardeur la réputation et la gloire, pensez-vous pouvoir contenter votre âme? Cette gloire que vous désirez, c'est l'estime que les autres font de votre personne. Ou ils se trompent, ou ils jugent bien de votre mérite. S'ils se trompent dans leur pensée, vous seriez bien déraisonnables de faire votre bonheur de l'erreur d'autrui : que s'ils jugent sainement, c'est un bien pour eux; et comment estimez-vous pouvoir être riche d'un bien qui est possédé par les autres? Voyez donc que vous vous épanchez hors de l'unité, et que vous vous troublez dans la multitude. *Turbaris erga plurima.*

Vous enfin, qui courez après les plaisirs, dites-moi, n'avez-vous rien en vous-mêmes de plus excellent que vos sens? Cette âme, que Dieu a faite à sa ressemblance, est-elle insensible et stupide, et n'a-t-elle pas aussi ses contentements? Est-ce en vain que le Psalmiste s'écrie que son cœur se réjouit dans le Dieu vivant [1]? Si l'âme a des délices qui lui sont propres, si elle a ses plaisirs à part; quelle est notre erreur et notre folie de croire que nous l'aurons contentée, lorsque nous aurons satisfait les sens? Au contraire, ne jugeons-nous pas que si nous ne lui donnons des jets tout spirituels, qu'elle sente et qu'elle reçoive par elle-même, elle sortira au dehors pour en chercher d'autres, et qu'elle se troublera dans la multitude? *Turbaris erga plurima.*

Ainsi, quoi que puisse nous représenter notre imagination abusée, notre âme ne trouvera jamais son repos, jusqu'à ce que nous ayons composé nos mœurs; jusqu'à ce que nous dégageant de la multitude, afin de nous recueillir en nous-mêmes, nous nous soyons rangés au dedans, et que nos affections soient bien ordonnées. C'est ce que nous apprend le Psalmiste lorsqu'il dit : « La justice et la paix se sont embrassées : » *Justitia et pax osculatæ sunt* [2]. Où est-ce qu'elles se sont embrassées? Elles se sont embrassées certainement dans le cœur du juste. C'est la justice qui établit l'ordre; et la justice règne en nos âmes, lorsque les choses y sont rangées dans une bonne disposition, et que les lois que la raison donne sont fidèlement observées : alors nous avons en nous la justice; et aussitôt après nous avons la paix : *Justitia et pax osculatæ sunt.*

O âme, si vous n'avez pas la justice, c'est-à-dire, si vous n'êtes pas recueillie pour vous composer en vous-même, infailliblement la paix vous fuira : pour quelle raison? parce qu'elle ne trouvera point au dedans de vous la justice, sa bonne amie. Que si vous avez en vous la justice, cette justice qui vous retire en vous-même pour régler votre intérieur, vous n'aurez que faire de chercher la paix; elle viendra elle-même, dit saint Augustin, pour embrasser sa fidèle amie, c'est-à-dire, la justice qui vous établit dans votre véritable constitution : *Si amaveris justitiam, non diu quæres pacem; quia et ipsa occurret tibi, ut osculetur justitiam* [1]. D'où il s'ensuit que nous n'avons point de repos, jusqu'à ce que, détachés de la multitude, nous appliquions nos soins en nous-mêmes pour régler notre intérieur, selon ce que dit le Seigneur Jésus : « Marthe, Marthe, tu « es empressée, et tu te troubles. »

C'est pourquoi le grave Tertullien, méprisant l'inutilité de toutes les occupations ordinaires : Je ne suis point, dit-il, dans l'intrigue; on ne me voit point m'empresser près de la personne des grands, je n'assiége ni leurs portes ni leurs passages, je ne me romps point l'estomac à crier au milieu d'un barreau, je ne fréquente point les places publiques; j'ai assez à travailler en moi même, c'est là que je mets toute mon affaire : *In me unicum negotium mihi est :* tout mon soin est de retrancher les soins superflus; *nihil aliud curo, quam ne curem* [2].

O généreuse résolution d'un philosophe chrétien! Chère sœur, c'est ce que vous devez pratiquer dans la sainte retraite où vous voulez vivre. Laissez le siècle avec ses erreurs et ses empressements inutiles. Il ne peut souffrir votre solitude, ni votre grille, ni votre clôture; il appelle votre retraite une servitude : au contraire, il se glorifie, par une vaine ostentation, de sa liberté. Les hommes du siècle croient être libres; parce qu'ils errent deçà et delà dans le monde, éternellement travaillés de soins superflus, et ils appellent leur égarement une liberté; comme des enfants qui se pensent libres, lorsque, échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Pernicieuse liberté du siècle, qui ne nous laisse pas le loisir de vaquer à nous! Heureuse mille et mille fois votre servitude, qui vous occupe si utilement en vous-même!

Quelle affaire plus importante, que de composer son intérieur, c'est-à-dire, la seule chose qui nous appartient? Quelle pensée plus douce ni

[1] *Ps.* XXXIV, 9.
[2] *Ps.* LXXXIV, 11.

[1] *In Ps.* LXXXIV, n° 12; t. IV, col. 898.
[2] *De Pallio*, n° 5.

plus agréable? Si ta maison menace ruine, tu y emploies les jours et les nuits avec une satisfaction merveilleuse. Ton âme se dément de toutes parts comme un édifice mal entretenu, et tu n'auras point de plaisir à la réparer. Dieu commet à tes soins un champ très-fertile; c'est-à-dire, l'âme raisonnable, capable de porter des fruits immortels: quelle honte, que, dédaignant un si bel ouvrage, tu t'abaisses jusqu'à cultiver une terre stérile et infructueuse!

D'ailleurs, nos désirs sont si peu réglés, notre esprit est préoccupé de tant de fausses imaginations : ou l'orgueil nous enfle, ou l'envie nous ronge, ou les convoitises nous brûlent; et nous nous laissons accabler d'affaires, comme si celles-ci ne nous touchaient pas, ou qu'il n'y en eût pas assez pour nous occuper. Enfin, que recherchons-nous parmi tant d'emplois? Pourquoi gouvernons-nous notre vie par des considérations étrangères? Je veux la passer dans les grandes charges. Mais que nous sert de faire une vie publique, puisque enfin nous ferons tous une mort privée? Mais si je me retire, que dira le monde? Et pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque chacun doit enfin mourir pour soi-même? O folie! ô illusion! ô troubles et empressements inutiles des enfants du siècle! Chère sœur, rompez ces liens, démêlez votre cœur de la multitude, et que vos forces se réunissent pour la seule occupation nécessaire : *Porro unum est necessarium :* c'est ma seconde partie, que je joindrai avec la troisième dans une même suite de raisonnement.

SECOND POINT.

Toutes les créatures intelligentes tendent de leur nature à l'unité seule; et j'apprends de saint Augustin[1] que le véritable mouvement de l'âme, c'est de rappeler ses esprits des objets extérieurs au dedans de soi, et de soi-même s'élever à Dieu. C'est pourquoi Dieu ayant fait le monde avec cet admirable artifice, aussitôt il introduit l'homme, dit Philon le Juif[2], au milieu de ce beau théâtre, pour être le contemplateur d'un si grand ouvrage. Mais en même temps qu'il le contemple, et qu'il jouit de l'incomparable beauté d'un spectacle si magnifique, il sent aussi en son propre esprit la merveilleuse vertu de l'intelligence, qui lui découvre de si grands miracles; et ainsi, rentrant en soi-même, il y ramasse toutes ses forces pour s'élever à son Créateur, et louer ses libéralités infinies. De cette sorte, l'âme raisonnable se rappelle de la multitude, pour concourir à l'unité seule; et telle est son institution naturelle. Mais le péché a perverti ce bel ordre, et lui donne un mouvement tout contraire. Dans sa véritable constitution elle passe de la multitude en soi-même, afin de réunir toute sa vigueur, pour se transporter à son Dieu, qui est le principe de l'unité : au contraire, le péché la poussant, elle tombe de Dieu sur soi-même, et de là sur la multitude des objets sensibles qui l'environnent. Car, de même qu'une eau qui se précipite du sommet d'une haute montagne, rencontrant au milieu de sa course une roche, premièrement elle fond sur elle avec toute son impétuosité; et là elle est contrainte à se partager, forcée par sa dureté qui la rompt : ainsi l'homme, que son orgueil avait emporté, tombe premièrement de Dieu sur soi-même, comme dit l'incomparable saint Augustin[1], parce qu'il est aussitôt déçu par son amour-propre; et là, rencontrant l'orgueil en son âme, élevé comme un dur rocher, il se brise, il se partage, et il se dissipe dans la vanité de plusieurs désirs dans lesquels son âme s'égare.

Et c'est ce que nous pouvons comprendre aisément par le livre de la Genèse. Le serpent artificieux promet à nos pères que, s'ils mangent le fruit défendu, ils auront la science du bien et du mal; et Adam se laisse surprendre à ses promesses fallacieuses[2]. Certes, dans la pureté de son origine, il avait la science du bien et du mal : car ne s'avait-il pas, chrétiens, que son souverain bien est de suivre Dieu, et le souverain mal de s'en éloigner? Mais il veut chercher dans la créature ce qu'il possédait déjà dans le Créateur; après quoi, par un jugement équitable, le Créateur retire ses dons, desquels l'homme orgueilleux n'était pas content : si bien que l'homme perdit aussitôt la véritable science du bien et du mal, et il ne resta plus en son âme que la vaine curiosité de la rechercher dans la créature.

C'est ainsi que nous allons, hommes misérables, cherchant curieusement le bien, et tâchant de le goûter partout où nous en voyons quelques apparences. Et comme toute âme curieuse est naturellement inquiète, notre humeur remuante et volage ne pouvant s'arrêter à un seul désir, se partage en mille affections déréglées, et erre de désirs en désirs par un mouvement éternel. De là vient que l'homme animal ne peut comprendre ce que dit le Seigneur Jésus, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire : et la raison en est évidente; car nous ne croyons pas pouvoir être heureux, si nos désirs ne sont satisfaits; et ainsi notre cœur étant échauffé d'une infinité de désirs, le vieil Adam ne peut pas entendre qu'il trouve

[1] *Lib. De Quantit. animæ*, n° 55, t. I, col. 428.
[2] *Lib. de mundi Opificio.*

[1] *De Civit. Dei*, lib. XIV, cap. XIII, t. VII, col. 364, 365.
[2] *Gen.* III, 5.

jamais la félicité en ne poursuivant qu'une seule chose. O misère! ô aveuglement, qui établit la félicité à contenter les désirs irréguliers qui sont causés par la maladie! Éveillez-vous, ô enfants d'Adam, retournez à l'unité sainte de laquelle vous êtes déchus par la pernicieuse curiosité de chercher le bien dans les créatures : au lieu de partager vos désirs, apprenez du sauveur Jésus à les réunir, et vous saurez le secret de les contenter : *Porro unum est necessarium.* Cessez de m'inquiéter, désirs importuns, ne prétendez pas partager mon cœur; laissez-moi écouter le Seigneur Jésus, qui m'assure, dans son Évangile, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire.

Et certes, quand je considère, mes très-chères sœurs, qu'entre tous les êtres que nous connaissons, il n'y a que Dieu seul qui soit nécessaire, que tout le reste change, tout le reste passe, qu'il n'y a que notre grand Dieu qui soit immuable; je fais ce raisonnement en moi-même : S'il n'y a qu'un seul être qui soit nécessaire en lui-même, il n'y a rien aussi, à l'égard des hommes, qu'une seule opération nécessaire, qui est de suivre uniquement cet un nécessaire : car il est absolument impossible que notre repos puisse être assuré, s'il ne s'appuie sur quelque chose qui soit immobile. Plus une chose est réunie en elle-même, plus elle approche de l'immutabilité. L'unité ne donne point de prise sur elle, elle s'entretient également partout : au contraire, la multitude cause la corruption, ouvrant l'entrée à la ruine totale par la dissolution des parties. Il faut donc que mon cœur aspire à l'unité seule, qui associera toutes mes puissances, qui fera une sainte conspiration de tous les désirs de mon âme à une fin éternellement immuable : *Porro unum est necessarium.*

Je m'élève déjà, ce me semble, au-dessus de toutes les créatures mortelles; animé de cette bienheureuse pensée, je commence à découvrir la stabilité que me promet le sauveur Jésus dans la troisième partie de mon texte : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea :* « Marie a choisi la meilleure partie, qui ne lui « sera point ôtée. » Oui, si nous suivons fortement cet un nécessaire, qui nous est proposé dans notre évangile, nous trouverons une assurance infaillible parmi les tempêtes de cette vie.

Et comment, me direz-vous, chères sœurs, comment pouvons-nous trouver l'assurance; puisque nous gémissons encore ici-bas sur les fleuves de Babylone, éloignés de la Jérusalem bienheureuse qui est le centre de notre repos? Saint Augustin vous l'expliquera par une doctrine excellente, tirée de l'apôtre : « Nous ne sommes « pas encore parvenus au ciel; mais nous y avons « déjà envoyé une sainte et salutaire espérance : » *Jam spem præmisimus*, dit saint Augustin[1]; et ce grand homme nous fait comprendre quelle est la force de l'espérance, par une excellente comparaison. Nous voguons en la mer, dit ce saint évêque; mais nous avons déjà jeté l'ancre au ciel, quand nous y avons porté l'espérance, que l'apôtre appelle l'ancre de notre âme[2]. Et de même que l'ancre, dit saint Augustin, empêche que la navire ne soit emporté; et quoiqu'il soit au milieu des ondes, elle ne laisse pas de l'établir sur la terre : ainsi quoique nous flottions encore ici-bas, l'espérance qui est l'ancre de notre âme, et que nous avons envoyée au ciel, fait que nous y sommes déjà établis.

C'est pourquoi je vous exhorte, ma très-chère sœur, à mépriser généreusement la pompe du monde, et à choisir la meilleure part, qui ne vous sera point ôtée. Non certes, elle ne vous sera point ôtée; votre retraite, votre solitude, vous fera commencer dès ce monde une vie céleste : ce que vous commencerez sur la terre, vous le continuerez dans l'éternité. Dites-moi, que cherchez-vous dans ce monastère? Vous y venez contempler Jésus, écouter Jésus avec Marie la contemplative; vous y venez pour louer Jésus, pour goûter Jésus, pour aimer uniquement ce divin Jésus : c'est pour cela que vous séparez votre cœur de l'empressante multiplicité des désirs du siècle. Que font les [saints dans le ciel? Ils jouissent de Dieu dans une bienheureuse paix, qui réunit en lui tous leurs désirs; ils le contemplent avec une insatiable admiration de ses grandeurs; ils l'aiment avec un doux ravissement, qui leur fait toujours trouver de nouvelles délices dans l'objet de leur amour; et le saint transport, dont ils sont animés, ne leur permet pas de se lasser jamais de louer et de célébrer ses miséricordes. Voilà, ma chère sœur, le modèle de la vie que vous allez embrasser. Qu'elle est aimable! qu'elle est heureuse! qu'elle est digne de votre empressement, et de remplir tous vos jours!]

Mais achèverons-nous ce discours sans parler de la divine Marie, donc nous célébrons aujourd'hui la nativité bienheureuse? Allons tous ensemble, mes très-chères sœurs, allons au berceau de Marie, et couronnons ce sacré berceau, non point de lis ni de roses, mais de ces fleurs sacrées que le Saint-Esprit fait éclore; je veux dire, de pieux désirs et de sincères louanges. Regardons l'incomparable Marie comme le modèle achevé de la vie retirée et intérieure; et tâchons de remarquer en sa vie, selon la portée de l'esprit humain, la pratique des vérités admirables que son Fils notre Sauveur nous a enseignées.

[1] *In Ps.* LXIV, n° 3; t. IV, col. 603.
[2] *Hebr.* VI, 19.

SERMON

PRÊCHÉ

A LA VÊTURE D'UNE NOUVELLE CATHOLIQUE,

LE JOUR DE LA PURIFICATION.

Grandeur de la miséricorde que Dieu avait fait éclater sur elle. La multitude des Églises, cette Église unique et première que les apôtres avaient fondée. Combien il est nécessaire de demeurer dans son unité : son éternelle durée, justifiée contre les sentiments des protestants. Erreurs monstrueuses, et absurdités qui résultent du système de cette Église cachée qu'ils ont voulu supposer. La perfection de l'Église dans l'unité.

Vocavit vos de tenebris in admirabile lumen suum.

Il vous a appelée des ténèbres à son admirable lumière. I. *Petr.* II, 9.

Ma très-chère sœur en Notre-Seigneur Jésus-Christ; après les grandes miséricordes que Dieu a fait éclater sur vous, je ne puis mieux commencer ce discours que par des actions de grâces publiques, remerciant sa bonté paternelle qui vous a miraculeusement délivrée de la puissance des ténèbres, pour vous transporter au royaume de son Fils bien-aimé.

En effet, n'est-il pas bien juste, ô grand Dieu, que votre sainte Église catholique vous loue et vous glorifie dans les siècles des siècles? Car qui n'admirerait la profondeur de vos jugements, ô éternel Roi de gloire, qui, pour la punition de nos crimes, ou pour quelque autre secret conseil de votre sainte providence, ayant permis qu'en ces derniers temps l'Église chrétienne fût déchirée par tant de sortes de schismes, et par tant de lamentables divisions, ne perdez pas pour cela les âmes que vous avez choisies; mais qui, étant riche en miséricorde, savez les éclairer, même dans le sein de l'erreur, et selon votre bon plaisir les attirez par des ressorts infaillible à la véritable croyance. C'est ce que vous avez fait paraître en cette jeune fille, élevée dans le schisme et dans l'hérésie, que vous avez regardée en pitié, ô Père très-clément et très-bon! On la nourrissait dans une doctrine hérétique; mais vous avez voulu être son docteur. Vous lui avez ouvert les yeux, pour voir votre admirable lumière : vous avez voulu faire paraître qu'il n'y a point d'âge qui ne soit mûr pour la foi, et que l'homme est assez savant quand il sait écouter vos saintes inspirations : Et voici qu'étant instruite de la véritable doctrine, que nous avons reçue de nos pères par une succession de tant de siècles, touchée en son cœur d'un extrême dégoût de ce monde trompeur, et d'un chaste amour de votre cher Fils, qu'elle désire choisir pour son seul Époux, elle se vient présenter devant vos autels, afin que vous ayez agréable qu'elle soit admise aujourd'hui à l'épreuve d'une vie retirée. Bénissez-la, Seigneur, et soyez loué à jamais des grâces que vous lui faites : que les anges et tous les esprits bienheureux chantent éternellement vos bontés.

Et vous, ma chère sœur, que Dieu comble de tant de bienfaits, considérez ces dévotes filles, et toute cette pieuse assemblée. Mais élevez plus haut vos regards; contemplez en esprit la sainte Église de Dieu, tant celle qui règne dans le ciel, que celle qui combat sur la terre : croyez qu'elle triomphe de joie, de voir en vous des effets si visibles de la miséricorde divine. Éclatez aussi en hymnes et en cantiques; dites, dans l'épanchement de votre âme : « O Seigneur, qui est « semblable à vous [1] ? Que le Dieu d'Israël est bon « à ceux qui sont droits de cœur [2], » et qui marchent devant sa face en toute simplicité!

Pour moi, afin de vous animer davantage à rendre à notre grand Dieu de fidèles actions de grâces, je vous donnerai, avec l'assistance divine, quelques avis succincts, mais très-importants, et sur ce que vous avez fait et sur ce que vous allez faire. Je vous représenterai premièrement la grande grâce que Dieu vous a faite de vous retirer des ténèbres de l'hérésie; et après, je tâcherai de vous faire voir de quelle sorte vous devez user de l'inspiration qu'il vous donne, de renoncer entièrement à toutes les espérances du siècle : et il se rencontre fort à propos, que les deux principaux mystères que nous célébrons en ce jour, conviennent très-bien avec ce sujet. Dans la purification de la Vierge, vous pouvez considérer avec fruit que Dieu, par sa pure bonté, vous a purgée de votre hérésie; et dans l'oblation de l'Enfant Jésus, que l'on présente aujourd'hui à son Père, vous devez faire réflexion sur le dessein que vous méditez, de vous consacrer pour jamais à son service par une profession solennelle. C'est sur quoi je vous entretiendrai en ce jour : vous ferez seule tout le sujet de cette exhortation. Au reste, n'attendez pas de moi tous ces ornements de la rhétorique mondaine; mais priez seulement cet Esprit qui souffle où il veut, qu'il daigne répandre sur mes lèvres ces deux beaux ornements de l'éloquence chrétienne, la simplicité et la vérité, et qu'il étende par sa grâce le peu que j'ai à vous dire.

PREMIER POINT.

Si, parlant aujourd'hui de nos frères, qui à notre grande douleur, se sont séparés d'avec

[1] *Ps.* XXXIV, 10.
[2] *Ps.* LXXII, 1.

nous, j'appelle leur Église une Église de ténèbres; je les prie de ne croire pas que, pour condamner leur erreur, je m'aigrisse contre leurs personnes. Certes, je puis dire d'eux avec vérité ce que l'apôtre disait des Juifs [1], que le plus tendre désir de mon cœur, et la plus ardente prière que je présente tous les jours à mon Dieu, est pour leur salut. Je ne puis voir, sans une extrême douleur, les entrailles de la sainte Église si cruellement déchirées, et pour parler plus humainement, je suis touché au vif quand je considère tant d'honnêtes gens que je chéris, comme Dieu le sait, marcher dans la voie de ténèbres. Mais afin qu'il ne semble pas que je veuille faire aujourd'hui une invective inutile, je vous proposerai une doctrine solide, et conduirai ce discours, si Dieu le permet, avec une telle modération, que sans les charger d'injures, je les presserai par de vives raisons tirées des Écritures divines, et des Pères leurs interprètes fidèles.

Je dis donc en premier lieu, chrétiens, que Dieu est une pure et incompréhensible lumière, de laquelle toute autre lumière prend son origine; d'où vient que l'apôtre saint Jean dit que « Dieu « est lumière, et qu'en lui il n'y a point de ténè« bres [2]. » Et saint Paul l'appelle « Père de lumière, « qui habite une lumière inaccessible [3]. » Le genre humain, chrétienne assemblée, s'étant retiré de cette lumière éternelle, languissait dans une nuit profonde et dans des ténèbres plus qu'égyptiennes, lorsque Dieu, touché de pitié, envoya son cher Fils en la terre, pour être la lumière du monde, comme il dit lui-même en saint Jean [4]. C'est lui qui est cette véritable et universelle lumière, « qui illumine par ses clartés tout homme venant au monde [5]. » C'est la splendeur de la gloire du Père, qui, étant devenu chair dans la plénitude des temps, est entrée en société avec nous; et nous a faits participants de ses dons : car ayant commencé sur la terre l'exercice de son ministère par la prédication de la parole de vie que son Père lui mettait à la bouche, il a assemblé près de sa personne les premiers ministres de son Évangile, qu'il a appelés ses apôtres; parce qu'après sa course achevée, il les devait envoyer par toutes les provinces du monde, pour agréger ses brebis dispersées, sous l'invocation de son nom, et la profession de son Évangile. Et comme il a dit de lui-même qu'il était la lumière du monde, ainsi que je vous le rapportais tout à l'heure; de même a-t-il dit, parlant à ses saints apôtres : « Vous êtes la lumière du monde : »

[1] *Rom.* x, 1.
[2] I. *Joan.* I, 5.
[3] I. *Tim.* VI, 16.
[4] *Joan.* VIII, 12.
[5] *Ibid.* I, 9.

Vos estis lux mundi [1]; parce qu'étant éclairés des lumières de ce bon Pasteur par l'infusion de son Saint-Esprit, ils ont eux-mêmes communiqué la lumière aux peuples errants, comme dit l'apôtre saint Paul écrivant aux Éphésiens : « Vous « étiez autrefois ténèbres; mais vous êtes main« tenant lumière en Notre-Seigneur [2]. »

Cette lumière, au commencement, se répandit sur peu de personnes; parce que, selon la parabole de l'Évangile, l'Église, d'un petit grain, devait devenir un grand arbre [3]. Mais enfin, par la miséricorde de Dieu, la foi étant augmentée, on a fondé des Églises par toutes les parties de la terre, selon le modèle de celles que les saints apôtres avaient établies. Fidèles, ne croyez pas que l'on ait divisé pour cela cette première et originelle lumière, ou que l'on ait, pour ainsi dire, arraché quelque rayon aux Églises apostoliques, pour les porter aux autres Églises. Certes, cela ne s'est pas fait de la sorte : cette lumière a été étendue; mais elle n'a pas été divisée. En faisant de nouvelles Églises, on n'a pas fait des sociétés séparées : « On a été prendre des pre« mières Églises la continuation de la foi, et la « semence de la doctrine : » *Traducem fidei et semina doctrinæ cæteræ exinde Ecclesiæ mutuatæ sunt*, dit Tertullien [4]. Toutes les Églises sont apostoliques, parce qu'elles sont descendues des Églises apostoliques. Un si grand nombre d'Églises, dit Tertullien, ne sont que cette Église unique et première que les apôtres avaient fondée. Elles sont toutes premières et toutes apostoliques; parce qu'elles se sont toutes rangées à la même paix, qu'elles se sont associées à la même unité, qu'elles ont toutes le même principe. « L'É« glise éclairée par le sauveur Jésus, qui est son « véritable soleil, dit l'admirable saint Cyprien [5], « bien qu'elle répande ses rayons par toute la « terre, n'a qu'une lumière qui se communique « partout : » *Ecclesia Domini luce perfusa per totum orbem radios suos porrigit; unum tamen lumen est; quod ubique diffunditur, nec unitas corporis separatur.*

Par où vous voyez, mes chers frères, que l'Église est le lieu sacré dans lequel Jésus-Christ renferme le trésor des lumières célestes. Quelque docte que soit un homme, quelque beaux sentiments qu'il professe, il marche dans les ténèbres s'il abandonne l'unité de l'Église. Celui-là ne peut avoir Dieu pour père, qui n'a pas l'Église pour mère. En vain nos adversaires se glorifient-ils, en toutes rencontres, de la science

[1] *Matth.* v, 14.
[2] *Ephes.* v, 8.
[3] *Luc.* XIII, 19.
[4] *De Præscript.* n° 20.
[5] *Lib. de Unit. Eccl.* p. 195.

des Écritures, qu'ils n'ont jamais bien étudiées selon la méthode des Pères, qui ont fait gloire de suivre les interprétations de leurs ancêtres. « Nous enseignons, disaient-ils, ce que nous ont « appris nos prédécesseurs; et nos prédécesseurs « l'ont reçu des hommes apostoliques; et ceux-« là, des apôtres; et les apôtres, de Jésus-Christ; « et Jésus-Christ, de son Père. » C'est à peu près ce que veulent dire ces mots du grand Tertullien: *Ecclesia ab apostolis, apostoli a Christo, Christus a Deo tradidit*[1]. O la belle chaîne, ô la sainte concorde, ô la divine tissure que nos nouveaux docteurs ont rompue! Cette belle succession était la gloire de l'Église de Dieu : c'est ce que nous opposions aux ennemis de Jésus, que malgré les tyrans et les hérétiques, malgré la violence et la fraude, l'Église de Jésus-Christ était demeurée immobile.

Ils renoncent volontairement à cet avantage. N'ont-ils pas osé assurer, dans l'article XXXI de leur Confession, qu'il a été nécessaire que Dieu en notre temps, auquel l'état de l'Église était interrompu, ait suscité gens d'une façon extraordinaire, pour dresser l'Église de nouveau, qui était en ruine et désolation? O parole inouïe aux premiers chrétiens! si ce n'est, certes, qu'elle a toujours été témérairement avancée par les hérétiques leurs prédécesseurs, et toujours constamment réfutée par nos Pères les orthodoxes. L'avez-vous jamais cru, ô saints martyrs, ô bienheureux évêques, ô docteurs divinement éclairés, l'avez-vous jamais cru que cette Église que vous fondiez par votre sang, ou que vous instruisiez par votre doctrine, dût être durant tant de siècles entièrement abolie, jusqu'à ce que Luther et Calvin la vinssent dresser de nouveau? Cette cité qui a occupé tout le monde, Dieu l'a fondée éternellement, dit l'admirable saint Augustin[2]; le firmament tomberait aussitôt que l'Église serait éteinte: *Deus fundavit eam in æternum.*

Certes, il est indubitable, ô sauveur Jésus : comme durant toute l'éternité vous serez béni dans le ciel; ainsi, pendant toute la durée de ce siècle, vous aurez toujours des adorateurs sur la terre. Et où seront ces adorateurs, si votre Église doit tomber en ruine? Comment pourriez-vous être adoré dans une Église entièrement désolée, une Église infectée d'erreurs, faisant profession publique d'idolâtrie, une Église enfin telle qu'elle a été durant plusieurs siècles, suivant l'opinion de nos adversaires? Seigneur Jésus, encore une fois, où étaient alors vos adorateurs? Eh! dites-nous, je vous prie, nos frères, qui dites si hautement que vous voulez suivre les Écritures, dans quel évangile ou dans quelle prophétie voyez-vous que l'Église dût un jour tomber en ruine, qu'elle dût être désolée durant tant de siècles? La Synagogue même des Juifs, qui n'avait pas de si belles promesses, a-t-elle jamais eu de si longues éclipses? Est-ce là cette Église fondée sur la pierre, contre laquelle les portes d'enfer ne peuvent jamais prévaloir[1]? Comment est-ce que l'Église de Dieu est enfin tombée en ruine, et a été obscurcie d'erreurs, elle que l'apôtre appelle la colonne et le soutien de la vérité[2]? Le sauveur Jésus parlant à ses disciples, et en leur personne à ceux qui se devaient assembler avec eux, ou qui leur devaient succéder: « Je serai, dit-il, avec vous jusqu'à la consomma-« tion des siècles[3]. » Où étiez-vous donc, ô Sauveur, quand nos réformateurs, sans aveu, sont venus dresser de nouveau votre Église?

Certes, je vous l'avoue, mes chers frères, je ne puis modérer ma douleur, quand je vois de telles paroles prononcées par des chrétiens. Aussi ont-ils tâché de les adoucir par diverses explications, autant vaines que spécieuses. Je vous les rapporterai, s'il vous plaît; et puis, à l'honneur de la vérité, et pour la consolation de nos âmes, nous les réfuterons en esprit de paix. Il leur a semblé fort étrange de dire que l'Église de Jésus-Christ dût cesser si longtemps d'être sur la terre. Les luthériens de la confession d'Augsbourg, leurs frères et leurs nouveaux alliés, assurent en l'article VII qu'il y a une Église sainte qui demeurera toujours. Ils parlent de l'Église qui est en ce monde. Et leurs propres Églises, qui sont dans la Suisse et autres pays, disent au chapitre XVII qu'il faut qu'il y ait toujours eu une Église, qu'elle soit encore, et qu'elle dure jusqu'à la fin des siècles; c'est-à-dire, une assemblée des fidèles appelés et recueillis de tout le monde. Interrogez nos frères errants, il faudra qu'ils répondent la même chose. Demandez-leur où était cette Église, lorsqu'il n'en paraissait dans le monde aucune qui fit profession de leur foi. Comme c'est une chose évidente, ils vous répondront tous qu'elle était cachée, qu'elle ne paraissait pas par un terrible jugement de Dieu, qui la retirait de la vue des méchants. Ils pensent ainsi réparer l'injure qu'ils feraient à l'Église, s'ils osaient assurer qu'elle fût entièrement abolie. Mais quelle âme vraiment chrétienne ne déplorerait pas leur aveuglement?

Ah! que vous êtes vraiment redoutable en vos conseils, ô grand Dieu, qui avez permis, par une juste vengeance, que ceux qui ont déchiré votre

[1] *De Præscript.* n° 37.
[2] *In Psal.* XLVII, n° 7, t. IV, col. 420.

[1] *Matth.* XVI, 18.
[2] I. *Tim.* III, 15.
[3] *Matth.* XXVIII, 20.

Église ne sussent pas même ce que c'est que l'Église! l'Église, à votre avis, nos chers frères, n'est-ce qu'une multitude sans union? consiste-t-elle en des gens dispersés, qui n'ont rien de commun qu'en esprit? est-ce assez qu'ils croient intérieurement? n'est-il pas nécessaire qu'ils fassent profession de leur foi? Mais l'apôtre dit expressément que « l'on croit dans le cœur à justice, et « que l'on confesse par la bouche à salut[1]. » Et le Sauveur lui-même: « Qui me confessera, dit-il, « devant les hommes, je le confesserai devant mon « Père céleste[2]. » De plus, est-ce assez que chacun la professe en particulier? Ne faut-il pas que ceux qui invoquent avec sincérité le nom du Seigneur, lient ensemble une sainte société, par la confession publique de la même foi? Et cette Église cachée, dont vous nous parlez, comment pouvait-elle avoir une confession publique? qu'est-ce autre chose qu'un amas de personnes timides, qui n'osaient confesser ce qu'ils croyaient, qui démentaient leurs consciences, en s'unissant de corps à une Église dont ils se séparaient en esprit? Certes, s'ils se fussent séparés d'avec nos pères, leur séparation les eût rendus remarquables, et leur société se serait produite; elle n'aurait pas été cachée, comme vous le dites. Et s'ils sont demeurés unis; quoi, ces justes, ces gens de bien, cette Église prédestinée, allaient adorer Dieu dans nos temples qui étaient des temples d'idoles, et communiquaient à nos prières qui renversaient la dignité du médiateur, et assistaient à nos sacrifices qui réduisent à néant celui de la croix? Chers frères, en quel abîme d'erreurs tombez-vous?

Mais, pour vous presser encore davantage : il n'y a point d'Église sans foi. Et comment croiront-ils, s'ils n'entendent? et comment entendront-ils, s'ils n'ont des prédicateurs? et peut-il y avoir des prédicateurs où il n'y a point de pasteurs? Dis-moi donc, ô Église cachée, à laquelle Luther et Calvin ont eu leur refuge, d'où ils tirent leur succession, bien qu'il leur soit impossible de la montrer; dis-moi où étaient tes pasteurs? Si c'étaient ceux de l'Église romaine, donc tu n'entendais qu'une fausse doctrine, contraire à celle des réformateurs; donc tu recevais des sacrements mutilés, car ils ne les administraient pas d'autre sorte; donc tu te pouvais sauver dans cette communion; et néanmoins c'est une chose assurée que l'on ne se peut sauver que dans la communion de la vraie Église. Et si l'on se sauvait en ce temps dans la communion de l'Église romaine, nous nous y pouvons sauver à présent. Par conséquent, ô Église cachée, devant que Luther te vînt découvrir, les pasteurs de l'Église romaine n'étaient pas tes véritables pasteurs. Que si tu étais régie par d'autres pasteurs, je demande que l'on m'en montre la liste, et que l'on me fasse voir les Églises qu'ils ont gouvernées, et les chaires qu'ils ont remplies : c'est une chose impossible.

Car lorsqu'ils nous allèguent les hussites et les Albigeois, chrétiens, vous voyez assez combien cette évasion est frivole. Ces hussites et ces Albigeois venaient eux-mêmes, à ce qu'ils disaient, dresser de nouveau l'Eglise. Et je demanderai toujours où était l'Église avant les hussites? où était-elle avant les Albigeois? En vain ils prétendent tirer leur autorité de gens qui se sont produits d'eux-mêmes aussi bien qu'eux, et qui, après avoir quelque temps agité le christianisme, sont retournés dans l'abîme duquel ils étaient sortis tout ainsi qu'une noire vapeur. Et dites-moi donc, je vous prie, quel monstre d'Église est-ce que cette Église cachée, Église sans pasteurs ni prédicateurs; bien que, selon la doctrine de l'apôtre[1], Dieu ait mis dans le corps de l'Église, les uns pasteurs, et les autres docteurs, sans quoi l'Église ne peut consister[2]. Église sans sacrements, et sans aucune profession de foi; Église vraiment de ténèbres, digne, certes, d'être cachée, puisqu'elle n'a aucuns traits de l'Église de Jésus-Christ. Le Sauveur ayant ordonné à ses apôtres que ce qu'ils entendaient en particulier, ils le prêchassent hautement sur les toits[3], c'est-à dire, dans l'évidence du monde; nous parler d'une Église cachée, en vérité n'est-ce pas nous parler d'une Église de l'antechrist?

Car l'Église chrétienne, dès son berceau, était connue par toute la terre, ainsi que l'apôtre dit aux Romains : « Votre foi est annoncée par tout « le monde[4]. » Et bien qu'elle fût persécutée de toutes parts, elle se rendait illustre par ses propres persécutions et par son invincible constance. « Nous savons de cette secte, disaient les Juifs à « l'apôtre saint Paul[5], que l'on lui contredit par- « tout. » L'Église fut donc connue sitôt après la mort du Sauveur. Et en effet, étant nécessaire que tous les gens de bien se rangent à la société de l'Église, comme nos adversaires mêmes le professent, se peut-il une plus grande absurdité que de dire qu'elle soit cachée? Comment veut-on que les hommes se rangent à une société invisible? Partant, cette Église cachée, à laquelle ils se glorifient d'avoir succédé, n'étant pas, selon leur propre Confession, cette cité élevée sur la

[1] *Rom.* x, 10.
[2] *Matth.* x, 32.

[1] *Ephes.* IV, 11.
[2] *Art.* XXV *de leur Confession.*
[3] *Matth.* x, 27.
[4] *Rom.* I, 8.
[5] *Act.* XXVIII, 22.

montagne, exposée à la vue des peuples; que reste-il autre chose, sinon qu'elle fût au fond de l'abîme, dont elle est sortie pour un temps, au grand malheur du christianisme, pour la punition de nos crimes? C'est pourquoi il est arrivé que ces doctes, ces beaux esprits, qui ont écrit de si belles choses, ils ont tout su, excepté l'Église; et faute de la connaître, toutes leurs autres connaissances leur ont tourné à damnation éternelle.

Il n'y a rien de si froid, ni de si mal digéré que ce qu'ils ont dit des qualités que devait avoir l'Église de Jésus-Christ. La perfection de l'Église est dans l'unité; et cette unité, chrétiens, jamais ils ne l'ont entendue. Laissons les longues disputes et les arguments difficiles : l'union qu'ils ont faite depuis peu d'années avec leurs nouveaux frères les luthériens, décide tous nos doutes sur cette matière. Les contentions de ces deux sectes sont connues à tout le monde : elles se sont traitées très-longtemps d'impies et d'hérétiques; enfin elles se sont unies. Ce n'est pas une chose nouvelle que deux sectes s'unissent ensemble; mais qu'elles se soient unies en conservant la même doctrine qui les a si longtemps séparées; c'est ce qui fait voir très-évidemment qu'ils ne savent pas ce que c'est que l'Église.

Car je leur demande, mes frères : la secte des luthériens mérite-t-elle le nom d'Église ? Si elle n'est pas Église, pourquoi communier avec elle; pourquoi souiller votre communion par une communion schismatique? L'Église ne connaît qu'elle-même : elle ne reçoit rien qui ne soit à elle. « L'étranger et l'incirconcis n'y entreront « point, » disait autrefois le prophète[1]. Que s'ils sont la vraie Église; donc les luthériens et les calvinistes ne font que la même Église. Et qui a jamais ouï dire que l'Église de Jésus-Christ fût un amas de sectes diverses, qui ont une profession de foi différente et contraire en plusieurs points, dont les pasteurs n'ont pas la même origine, et ne communiquent entre eux ni dans l'ordination ni dans les synodes? Cette union, n'est-ce pas plutôt une conspiration de factieux qu'une concorde ecclésiastique? Comme on voit les mécontents d'un Etat entrer dans le même parti, chacun avec son intérêt distingué de celui des autres, et ne s'associer seulement que pour la ruine de leur commune patrie, pendant que les fidèles serviteurs du prince sont unis véritablement pour le service du maître; ainsi en est-il de cette fausse union que nos réformateurs prétendus ont faite depuis peu de temps. Et c'est ce que faisaient ces hérétiques, dont parle Tertullien[2] : *Pacem quoque passim cum omnibus miscent :* « Ils entrent « en paix avec tous indifféremment : car il ne « leur importe pas, ajoute ce grand personnage, « d'avoir des sentiments opposés, pourvu qu'ils « conspirent à renverser la même vérité : » *Nihil enim interest illis, licet diversa tractantibus, dum ad unius veritatis expugnationem conspirent.*

Ç'a toujours été l'esprit qui a régné dans les hérésies. Les ariens ne voulaient autre chose, sinon que l'on supprimât le mot de *consubstantiel*, comme apportant trop grand trouble à l'Église; et qu'après, en dissimulant le reste de la doctrine, on vécût en bonne intelligence. Ainsi, disent les calvinistes, ne parlons plus de la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, sur laquelle nos pères se sont si longtemps combattus; du reste, unissons-nous, et que chacun demeure dans sa croyance. O la nouvelle façon de terminer les schismes! toujours inconnue à l'Église, et toujours pratiquée par les hérétiques! Ils ont trouvé le moyen de s'unir dans le schisme même. *Schisma est unitas ipsis,* disait le grave Tertullien[1] : « L'unité même parmi eux est un « schisme. » Ils professent une foi contraire, c'est le schisme; ils les reçoivent à la même communion, c'est l'unité. Car si les articles dans lesquels vous différez sont essentiels, pourquoi vous unissez-vous? et s'ils ne le sont pas, pourquoi avez-vous été si longtemps séparés? Pourquoi est-ce que Calvin, qui est venu le dernier, n'a pas tendu les mains à Luther? que ne lui a-t-il donné ses Églises? pourquoi a-t-il voulu être chef de parti, au préjudice de l'Évangile? pourquoi a-t-il divisé le troupeau de Jésus?

Certes, il fallait bien que vos pères crussent que les articles de foi qui vous séparaient fussent importants; autrement, comment les excuserez-vous de n'avoir pas accouru à la même unité? Maintenant de savoir si le corps de Jésus-Christ est réellement en l'eucharistie, ou s'il n'y est pas, cela vous semble une chose de peu d'importance. Donc que de synodes inutiles, que de folles disputes, que de sang répandu vainement pour soutenir qu'il n'y était pas ! Savoir si Jésus y est ou s'il n'y est pas, c'est une chose de peu d'importance : donc un tel bienfait du sauveur Jésus demeurera dans le doute. Certes, si Jésus y est, il n'y peut être que par un amour infini; et ainsi ceux qui le nieraient, quel tort ne feraient-ils pas à sa miséricorde, ne reconnaissant pas une grâce si signalée? Et vous appelez cela une affaire de peu d'importance? contre la dignité de la chose qui crie contre vous; contre les luthé-

[1] *Is.* LII, 1.
[2] *De prœscript.* n° 4.

[1] *De Prœscript.* n° 42.

riens mêmes, que vous appelez et qui vous refusent; contre vos pères qui vous crient qu'ils ont cru cet article important, et que s'il ne l'était pas, en vain ont-ils apporté tant de troubles au monde.

Ne doutons donc pas, ma très-chère sœur, qu'ils ne marchent dans les ténèbres. L'apôtre saint Jean a dit que « qui n'aime pas ses frères, « ne sait où il va, et demeure dans l'obscurité[1]. » Comment donc ne sont-ils point aveugles, eux qui se sont séparés d'avec nous pour des causes si peu légitimes; puisque nous les voyons s'ôter à eux-mêmes, dans ces derniers temps, celle que leurs pères et les nôtres avaient toujours cru être la principale? dignes certainement, après avoir rompu la vraie paix, d'entrer dans une fausse concorde, comme je vous le viens de montrer tout à l'heure; concorde qui les fortifie peut-être selon la politique mondaine, mais, si nous le savons comprendre, qui les ruine très-évidemment, selon la règle de la vérité. Rendez donc grâces à Dieu, ma très-chère sœur, qui vous a tirée de la société des ténèbres.

Ah! qui me donnera des paroles assez énergiques pour déplorer ici leur malheur? Certes, je l'avoue, chrétiens, il est bien difficile de se départir de la première doctrine dont on a nourri notre enfance. Tout ce qui nous paraît de contraire nous semble étrange et nous épouvante : notre âme, possédée des premiers objets, ne regarde les autres qu'avec horreur. Que pouvons-nous faire dans cette rencontre? Rendre grâces pour nous, et pleurer pour eux. Cependant ne laissons pas de les exhorter à rentrer en concorde avec nous; et afin de le faire avec des paroles plus énergiques, employons celles de saint Cyprien, ce grand défenseur de l'unité ecclésiastique. Voici comme parle ce grand personnage à quelques prêtres de l'Église romaine, qui s'étaient retirés de la société des fidèles, sous le prétexte de maintenir la pure doctrine de l'Évangile contre les ordonnances des pasteurs de l'Église : « Ne « pensez pas, mes frères, que vous défendiez « l'Évangile de Jésus-Christ, en vous séparant « de son troupeau, et de sa paix, et de sa con- « corde; étant, certes, plus convenable à de « bons soldats du Sauveur de ne point sortir du « camp de leur capitaine, afin que, demeurant « dedans avec nous, ils puissent pourvoir avec « nous aux choses qui sont utiles à l'Église. Car, « puisque notre concorde ne doit point être rom- « pue, et que nous ne pouvons pas quitter l'É- « glise pour aller à vous, ce que nous ferions « volontiers si la vérité le pouvait permettre, « nous vous prions, et nous vous demandons « avec toute l'ardeur possible, que vous retour- « niez plutôt à notre fraternité, et à l'Église de « laquelle vous êtes sortis : » *Nec putetis sic vos Evangelium Christi asserere, dum vosmetipsos a Christi grege, et ab ejus pace et concordia separatis; cum magis militibus gloriosis et bonis congruat intra domestica castra consistere, et intus positos ea quæ in commune tractanda sunt agere ac providere. Nam cum unanimitas et concordia nostra scindi omnino non debeat; quia nos Ecclesia derelicta foras exire et ad vos venire non possumus, ut vos magis ad Ecclesiam matrem et ad nostram fraternitatem revertamini, quibus possumus hortamentis petimus et rogamus*[2].

SECOND POINT.

* Dans la conduite de Dieu sur votre âme, je trouve ceci de très-remarquable, que le Saint-Esprit agissant en vous, y a fait naître en même temps l'amour de l'Église et celui de la sainte virginité. N'était-ce pas peut-être pour vous faire entendre que les Églises des hérétiques, que vous abandonniez généreusement, étaient des Églises prostituées, et que la seule Église vierge c'est la catholique à laquelle la grâce divine vous a appelée? Que l'Église doive être vierge, il n'est rien de plus évident; parce que tous les docteurs nous enseignent qu'il y a une ressemblance parfaite entre la bienheureuse Vierge et l'Église; et c'est pourquoi cette femme de l'Apocalypse, qui paraît revêtue du soleil, nous représente tout ensemble l'Église et Marie. La sainte mère de notre Sauveur est vierge et mariée tout ensemble : elle est également vierge et mère. Il en est ainsi de l'Église : car l'Église, aussi bien que la sainte Vierge, conçoit et enfante par le Saint-Esprit. L'Église, comme la sainte Vierge, a un Époux chaste qui n'est pas le corrupteur de sa pureté, mais plutôt qui en est le gardien fidèle; et par conséquent elle est vierge. Mais peut-être voulez-vous savoir ce que c'est que la virginité de l'Église : contentons en peu de mots ce pieux désir.

La virginité de l'Église, c'est sa vérité et son unité : et de là vient que je vous disais que les Églises des hérétiques sont des Églises prostituées; parce qu'en perdant l'unité, elles se sont

[1] *Joan.* II, 11.

[2] *Ad Conf. Rom. Epist.* XLIV, p. 58.

* Ce morceau, dans le manuscrit de Bossuet, ne fait point corps avec ce qui précède : mais comme son discours n'est pas entier, pour le compléter, autant qu'il est en nous, nous avons cru pouvoir y réunir ce fragment, qui revient parfaitement à la matière traitée dans la première partie, et qui probablement a été fait pour le même sujet. *(Édit. de Déforis.)*

plus agréable? Si ta maison menace ruine, tu y emploies les jours et les nuits avec une satisfaction merveilleuse. Ton âme se dément de toutes parts comme un édifice mal entretenu, et tu n'auras point de plaisir à la réparer. Dieu commet à tes soins un champ très-fertile; c'est-à-dire, l'âme raisonnable, capable de porter des fruits immortels : quelle honte, que, dédaignant un si bel ouvrage, tu t'abaisses jusqu'à cultiver une terre stérile et infructueuse!

D'ailleurs, nos désirs sont si peu réglés, notre esprit est préoccupé de tant de fausses imaginations : ou l'orgueil nous enfle, ou l'envie nous ronge, ou les convoitises nous brûlent; et nous nous laissons accabler d'affaires, comme si celles-ci ne nous touchaient pas, ou qu'il n'y en eût pas assez pour nous occuper. Enfin, que recherchons-nous parmi tant d'emplois? Pourquoi gouvernons-nous notre vie par des considérations étrangères? Je veux la passer dans les grandes charges. Mais que nous sert de faire une vie publique, puisque enfin nous ferons tous une mort privée? Mais si je me retire, que dira le monde? Et pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque chacun doit enfin mourir pour soi-même? O folie! ô illusion! ô troubles et empressements inutiles des enfants du siècle! Chère sœur, rompez ces liens, démêlez votre cœur de la multitude, et que vos forces se réunissent pour la seule occupation nécessaire : *Porro unum est necessarium :* c'est ma seconde partie, que je joindrai avec la troisième dans une même suite de raisonnement.

SECOND POINT.

Toutes les créatures intelligentes tendent de leur nature à l'unité seule; et j'apprends de saint Augustin[1] que le véritable mouvement de l'âme, c'est de rappeler ses esprits des objets extérieurs au dedans de soi, et de soi-même s'élever à Dieu. C'est pourquoi Dieu ayant fait le monde avec cet admirable artifice, aussitôt il introduit l'homme, dit Philon le Juif[2], au milieu de ce beau théâtre, pour être le contemplateur d'un si grand ouvrage. Mais en même temps qu'il le contemple, et qu'il jouit de l'incomparable beauté d'un spectacle si magnifique, il sent aussi en son propre esprit la merveilleuse vertu de l'intelligence, qui lui découvre de si grands miracles; et ainsi, rentrant en soi-même, il y ramasse toutes ses forces pour s'élever à son Créateur, et louer ses libéralités infinies. De cette sorte, l'âme raisonnable se rappelle de la multitude, pour concourir à l'unité seule; et telle est son institution naturelle. Mais le péché a perverti ce bel ordre, et lui donne un mouvement tout contraire. Dans sa véritable constitution elle passe de la multitude en soi-même, afin de réunir toute sa vigueur, pour se transporter à son Dieu, qui est le principe de l'unité : au contraire, le péché la poussant, elle tombe de Dieu sur soi-même, et de là sur la multitude des objets sensibles qui l'environnent. Car, de même qu'une eau qui se précipite du sommet d'une haute montagne, rencontrant au milieu de sa course une roche, premièrement elle fond sur elle avec toute son impétuosité; et là elle est contrainte à se partager, forcée par sa dureté qui la rompt : ainsi l'homme, que son orgueil avait emporté, tombe premièrement de Dieu sur soi-même, comme dit l'incomparable saint Augustin[1], parce qu'il est aussitôt déçu par son amour-propre; et là, rencontrant l'orgueil en son âme, élevé comme un dur rocher, il se brise, il se partage, et il se dissipe dans la vanité de plusieurs désirs dans lesquels son âme s'égare.

Et c'est ce que nous pouvons comprendre aisément par le livre de la Genèse. Le serpent artificieux promet à nos pères que, s'ils mangent le fruit défendu, ils auront la science du bien et du mal; et Adam se laisse surprendre à ses promesses fallacieuses[2]. Certes, dans la pureté de son origine, il avait la science du bien et du mal : car ne savait-il pas, chrétiens, que son souverain bien est de suivre Dieu, et le souverain mal de s'en éloigner? Mais il veut chercher dans la créature ce qu'il possédait déjà dans le Créateur; après quoi, par un jugement équitable, le Créateur retire ses dons, desquels l'homme orgueilleux n'était pas content : si bien que l'homme perdit aussitôt la véritable science du bien et du mal, et il ne resta plus en son âme que la vaine curiosité de la rechercher dans la créature.

C'est ainsi que nous allons, hommes misérables, cherchant curieusement le bien, et tâchant de le goûter partout où nous en voyons quelques apparences. Et comme toute âme curieuse est naturellement inquiète, notre humeur remuante et volage ne pouvant s'arrêter à un seul désir, se partage en mille affections déréglées, et erre de désirs en désirs par un mouvement éternel. De là vient que l'homme animal ne peut comprendre ce que dit le Seigneur Jésus, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire : et la raison en est évidente; car nous ne croyons pas pouvoir être heureux, si nos désirs ne sont satisfaits; et ainsi notre cœur étant échauffé d'une infinité de désirs, le vieil Adam ne peut pas entendre qu'il trouve

[1] *Lib. De Quantit. animæ*, n° 55, t. I, col. 428.
[2] *Lib. de mundi Opificio.*

[1] *De Civit. Dei*, lib. XIV, cap. XIII, t. VII, col. 364, 365.
[2] *Gen.* III, 5.

jamais la félicité en ne poursuivant qu'une seule chose. O misère! ô aveuglement, qui établit la félicité à contenter les désirs irréguliers qui sont causés par la maladie! Éveillez-vous, ô enfants d'Adam, retournez à l'unité sainte de laquelle vous êtes déchus par la pernicieuse curiosité de chercher le bien dans les créatures : au lieu de partager vos désirs, apprenez du sauveur Jésus à les réunir, et vous saurez le secret de les contenter : *Porro unum est necessarium.* Cessez de m'inquiéter, désirs importuns, ne prétendez pas partager mon cœur; laissez-moi écouter le Seigneur Jésus, qui m'assure, dans son Évangile, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire.

Et certes, quand je considère, mes très-chères sœurs, qu'entre tous les êtres que nous connaissons, il n'y a que Dieu seul qui soit nécessaire, que tout le reste change, tout le reste passe, qu'il n'y a que notre grand Dieu qui soit immuable; je fais ce raisonnement en moi-même : S'il n'y a qu'un seul être qui soit nécessaire en lui-même, il n'y a rien aussi, à l'égard des hommes, qu'une seule opération nécessaire, qui est de suivre uniquement cet un nécessaire : car il est absolument impossible que notre repos puisse être assuré, s'il ne s'appuie sur quelque chose qui soit immobile. Plus une chose est réunie en elle-même, plus elle approche de l'immutabilité. L'unité ne donne point de prise sur elle, elle s'entretient également partout : au contraire, la multitude cause la corruption, ouvrant l'entrée à la ruine totale par la dissolution des parties. Il faut donc que mon cœur aspire à l'unité seule, qui associera toutes mes puissances, qui fera une sainte conspiration de tous les désirs de mon âme à une fin éternellement immuable : *Porro unum est necessarium.*

Je m'élève déjà, ce me semble, au-dessus de toutes les créatures mortelles; animé de cette bienheureuse pensée, je commence à découvrir la stabilité que me promet le sauveur Jésus dans la troisième partie de mon texte : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea :* « Marie a choisi la meilleure partie, qui ne lui « sera point ôtée. » Oui, si nous suivons fortement cet un nécessaire, qui nous est proposé dans notre évangile, nous trouverons une assurance infaillible parmi les tempêtes de cette vie.

Et comment, me direz-vous, chères sœurs, comment pouvons-nous trouver l'assurance; puisque nous gémissons encore ici-bas sur les fleuves de Babylone, éloignés de la Jérusalem bien heureuse qui est le centre de notre repos? Saint Augustin vous l'expliquera par une doctrine excellente, tirée de l'apôtre : « Nous ne sommes « pas encore parvenus au ciel; mais nous y avons « déjà envoyé une sainte et salutaire espérance : » *Jam spem præmisimus*, dit saint Augustin [1]; et ce grand homme nous fait comprendre quelle est la force de l'espérance, par une excellente comparaison. Nous voguons en la mer, dit ce saint évêque; mais nous avons déjà jeté l'ancre au ciel, quand nous y avons porté l'espérance, que l'apôtre appelle l'ancre de notre âme [2]. Et de même que l'ancre, dit saint Augustin, empêche que la navire ne soit emporté; et quoiqu'il soit au milieu des ondes, elle ne laisse pas de l'établir sur la terre : ainsi quoique nous flottions encore ici-bas, l'espérance qui est l'ancre de notre âme, et que nous avons envoyée au ciel, fait que nous y sommes déjà établis.

C'est pourquoi je vous exhorte, ma très-chère sœur, à mépriser généreusement la pompe du monde, et à choisir la meilleure part, qui ne vous sera point ôtée. Non certes, elle ne vous sera point ôtée; votre retraite, votre solitude, vous fera commencer dès ce monde une vie céleste : ce que vous commencerez sur la terre, vous le continuerez dans l'éternité. Dites-moi, que cherchez-vous dans ce monastère? Vous y venez contempler Jésus, écouter Jésus avec Marie la contemplative; vous y venez pour louer Jésus, pour goûter Jésus, pour aimer uniquement ce divin Jésus : c'est pour cela que vous séparez votre cœur de l'empressante multiplicité des désirs du siècle. Que font les [saints dans le ciel? Ils jouissent de Dieu dans une bienheureuse paix, qui réunit en lui tous leurs désirs; ils le contemplent avec une insatiable admiration de ses grandeurs; ils l'aiment avec un doux ravissement, qui leur fait toujours trouver de nouvelles délices dans l'objet de leur amour; et le saint transport, dont ils sont animés, ne leur permet pas de se lasser jamais de louer et de célébrer ses miséricordes. Voilà, ma chère sœur, le modèle de la vie que vous allez embrasser. Qu'elle est aimable! qu'elle est heureuse! qu'elle est digne de votre empressement, et de remplir tous vos jours!]

Mais achèverons-nous ce discours sans parler de la divine Marie, donc nous célébrons aujourd'hui la nativité bienheureuse? Allons tous ensemble, mes très-chères sœurs, allons au berceau de Marie, et couronnons ce sacré berceau, non point de lis ni de roses, mais de ces fleurs sacrées que le Saint-Esprit fait éclore; je veux dire, de pieux désirs et de sincères louanges. Regardons l'incomparable Marie comme le modèle achevé de la vie retirée et intérieure; et tâchons de remarquer en sa vie, selon la portée de l'esprit humain, la pratique des vérités admirables que son Fils notre Sauveur nous a enseignées.

[1] *In Ps.* LXIV, n° 3; t. IV, col. 603.
[2] *Hebr.* VI, 19.

PREMIER POINT.

Il est aisé de remarquer dans l'Évangile que ce que le Fils de Dieu a entrepris [de combattre] par des paroles plus efficaces, ç'a été la gloire du monde. C'est elle aussi qui a apporté le plus grand obstacle à l'établissement de sa doctrine, non-seulement à la profession externe et publique, mais à la foi et à la croyance. Elle n'a point eu de plus emportés, ni de plus opiniâtres contradicteurs que les pharisiens et les docteurs de la loi; et le Sauveur ne leur reproche rien avec tant de force, que la vanité et le désir de la gloire. « Ils aiment, dit-il, les premières places; « ils se plaisent à recevoir des soumissions. Il « veulent qu'on les appelle maîtres et docteurs; « ils prient publiquement dans les coins des rues, « afin que les hommes les voient: enfin, ils ne « font rien que pour être vus et honorés [1]. » Aussi quelques-uns des sénateurs qui crurent en Jésus, n'osèrent le reconnaître publiquement, « de « crainte d'être chassés de la synagogue; car ils « aimaient plus la gloire des hommes que la gloire « de Dieu: » *Ex principibus multi crediderunt in eum, sed propter pharisæos non confitebantur, ut e synagoga non ejicerentur: dilexerunt enim gloriam hominum magis quam gloriam Dei* [2]. Mais il n'a rien dit de plus efficace, ou, si vous me permettez cette expression, de plus foudroyant, que cette parole que nous lisons en saint Jean: *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis* [3]? « Comment pou« vez-vous croire, vous qui recevez la gloire les « uns des autres, et ne recherchez pas la gloire « qui vient de Dieu seul? » Méditez cette parole: c'est la gloire qui nourrit dans l'esprit de l'homme ce secret principe d'incrédulité; c'est elle qui entretient la révolte contre l'Évangile. Si la plupart des autres vices combattent la charité, celui-ci combat la foi: les autres détruisent l'édifice; celui-ci renverse le fondement même.

Le même conseil de la sagesse divine qui a porté un Dieu à s'abaisser et à se rendre petit, l'a porté à ne se communiquer qu'à ceux qui sont petits et humbles: *Revelasti parvulis* [4]. Un Dieu dépouillé et anéanti [ne peut être goûté des humbles]. Il a pris la faiblesse tout entière, la bassesse, l'humiliation: il n'a rien ménagé, rien épargné de tout ce que les hommes méprisent, de tout ce qui fait horreur à leurs sens. [Comment les superbes, entêtés de leurs grands projets, et tout occupés de leurs vastes prétentions, pourraient-ils se complaire avec lui?] A ces esprits enflés qui se nourrissent de gloire, Jésus-Christ est trop nu et trop bas pour eux; les lumières de l'Évangile, trop simples; la doctrine du christianisme, trop populaire. Ils n'estiment rien de grand que ce qui fait grande figure dans le monde, et ce qui occupe une grande place. C'est pourquoi le propre de la gloire, c'est d'amasser autour de soi tout ce qu'elle peut. L'homme se trouve trop petit tout seul: [il veut] ou de grands domaines, ou de grands palais, ou des habits somptueux, ou une suite magnifique, ou les louanges et l'admiration publique. Il tâche de s'agrandir et de s'accroître comme il peut: il pense qu'il s'incorpore tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne: il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'ils rehausse, avec son domaine qu'il étend. Il ne peut augmenter sa taille et sa grandeur naturelle; il y applique ce qu'il peut par le dehors, et s'imagine qu'il devient plus grand et se multiplie quand on parle de lui, quand il est dans la bouche de tous les hommes, quand on l'estime, quand on le redoute, quand on l'aime, quand on le recherche, enfin quand il fait du bruit dans le monde. La vertu toute seule lui semble trop unie et trop simple. Ces esprits enflés trouvent Jésus-Christ si petit, si humble, si dépouillé, [qu'ils n'ont que du mépris pour lui]. Ils ne peuvent comprendre qu'il soit grand, et ne savent comment attacher ces grands noms de Sauveur, de Rédempteur, et de Maître du genre humain, à cette bassesse et à cette pauvreté du Dieu-Homme.

Voulez-vous être capable de connaître les grandeurs de Jésus-Christ? Quittez toutes ces idées, plutôt vastes que grandes, plutôt pompeuses que riches, que la gloire inspire, dont la gloire remplit les esprits, ou plutôt dont elle les enfle; car l'esprit ne se remplit pas de choses si vaines. Il faut savoir que Dieu seul est tout; que tout ce que nous amassons autour de nous, pour nous faire valoir et nous rendre recommandables, n'est pas une marque de notre abondance; mais plutôt de notre disette, qui emprunte de tous côtés Dieu seul est grand; et toute la grandeur consist à lui plaire, à être à lui, à le posséder, à fair sa volonté sainte, et ne se glorifier qu'en lui seul parce que « ceux qui recherchent la gloire d « hommes, ne sauraient chercher celle qui vie « de Dieu seul. » *Gloriam ab invicem accipiti et quæ a solo Deo est non quæritis.*

A quoi travaillent dans le monde, je ne d pas les âmes basses et vulgaires, mais ceux q l'on appelle les honnêtes gens et les vertueu sinon à la gloire et à l'éclat? *Gloriam ab in*

[1] *Matth.* XXIII, 6, 7.
[2] *Joan.* XII, 42, 43.
[3] *Ibid.* V, 44.
[4] *Matth.* XI, 25.

cem accipitis. On loue pour être loué; on fait honneur aux autres pour en recevoir, et on se paye mutuellement d'une si vaine récompense. Ne parlons pas de ces esprits faibles qu'on mène où l'on veut par des louanges, qui s'arrêtent à tous les miroirs qui les flattent, qui s'éblouissent à la première lueur d'une faveur même feinte. Vains admirateurs d'eux-mêmes, qui ne se sentent pas plutôt le moindre avantage, qu'ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits : le monde même les traite de faibles et de ridicules. Mais ceux-là sont-ils plus solides, sont-ils moins vains dans le fond et devant Dieu, qui, plus adroits à dissimuler leur faiblesse, savent s'attirer la gloire par des détours plus artificieux? En sont-ils moins les esclaves de la gloire? La demander misérablement, ou la ménager par adresse, et la recevoir comme chose due, [c'est également se rendre indigne et incapable de jouir de celle de Dieu] : *Gloriam ab invicem accipitis; et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis :* « Vous recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et vous ne recherchez « point la gloire qui vient de Dieu seul. » [Il ne suffit pas de pouvoir se rendre témoignage qu'on n'a point recherché la gloire des hommes, pour se rassurer contre ses funestes effets; parce que] lorsque la gloire se présente comme d'elle-même, et vient, pour ainsi dire, de bonne grâce, je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous la méritons d'autant plus que nous l'avons moins recherchée; [et alors elle nous devient aussi pernicieuse que si on l'avait désirée et sollicitée.]

C'est cette gloire qui corrompt toutes les vertus : elle en corrompt la fin; elle fait faire pour les hommes ce qu'il faut faire pour Dieu; elle fait servir la vérité à l'opinion, ce qui est solide à ce qui est vain, et qui n'a point de substance; et ne songe pas, dit saint Augustin, combien c'est une chose indigne, que la solidité des vertus serve à la vanité des opinions et des jugements des hommes : *Unde non digne tantæ inanitati servit soliditas quædam firmitasque virtutum*[1]. Elle renverse l'ordre; elle fait marcher après ce qui doit aller devant. Vous voulez être libéral; il faudrait auparavant être juste, vous dégager avant que d'acquérir les autres, être libre vous-même, avant que de songer à vous faire des créatures; enfin, parlons sans figure, à acquitter vos dettes avant que d'épancher des présents. Elle détruit la récompense de la vertu : *Qui magni in hoc sæculo nominati sunt, multumque laudati in civitatibus gentium, quæsierunt non apud Deum, sed apud homines gloriam.... ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam, vani vanam*[1] : « Ainsi ces hommes d'une si « grande réputation, tant célébrés parmi les « nations, ont cherché la gloire non en Dieu, « mais auprès des hommes; ils ont obtenu ce « qu'ils demandaient; ils ont acquis cette gloire « qu'ils avaient si ardemment poursuivie; et « vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine « que leurs pensées. » Voilà ce que sont les vertus du monde, des vices colorés qui en imposent par un vain simulacre de probité. Les vicieux que la gloire engendre, ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toutes sortes d'infamies. Les vices que le monde honore et couronne, sont des vices plus spécieux; il y a quelque apparence de vertu. L'honneur, qui était destiné pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques-uns de ses ornements, pour en parer le vice qu'il veut établir dans le monde.

Il y a deux sortes de vertus : la véritable et la chrétienne, sévère, constante, inflexible, toujours attachée à ses règles, et incapable de s'en détourner pour quoi que ce soit; ce n'est pas la vertu du monde : elle n'est pas propre aux affaires; il faut quelque chose de plus souple pour ménager la faveur des hommes : d'ailleurs, elle est trop sérieuse et trop retirée; et si elle n'entre dans le monde par quelque intrigue, veut-elle qu'on l'aille chercher dans son cabinet? Ne parlez pas au monde de cette vertu; il s'en fait une autre à sa mode, plus accommodante et plus douce; une autre ajustée, non point à la règle, mais à l'humeur, au temps, à l'apparence, à l'opinion. Vertu de commerce, elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse, et saura bien faire sa cour. Malgré toute la droiture qu'elle étale avec tant de pompe dans les occasions médiocres, elle ne s'oubliera pas, et saura bien ployer, quand il faudra de la faveur, dans les grands besoins et dans les coups décisifs. Il faut remarquer que le monde pardonne tout quand on réussit. Vous êtes parvenu à vos fins cachées; n'avez-vous pas honte de vous-mêmes, [d'avoir employé tant de moyens iniques pour surmonter les obstacles? Mais enfin vous avez eu le succès que vous désiriez : c'en est assez, le monde vous applaudit, et canonise toute la manœuvre que vous avez concertée, toute l'intrigue que vous avez fait jouer.]

Voilà quelles sont les vertus du monde; c'est-à-dire, les vertus de ceux qui n'en ont point. Le monde n'aime pas les vices qui ne sont que vices. Car, comme dit saint Jean-Chrysostôme[2], le mal

[1] *De Civ. Dei*, lib. V, cap. XX, t. VII, col. 138.

[1] *S. Aug. in Ps.* CXVIII, *Serm.* XII, n° 2, t. IV, col. 1304.
[2] *Hom.* II *in Act. Apost.* n° 5, t. IX, p. 22.

n'a point de nature pour se soutenir lui-même; et s'il était sans mélange, il se détruirait par son propre excès. Mais aussi, si peu qu'on prenne de soin de mêler avec le vice quelque couleur de vertu, il pourra, sans trop se cacher et presque sans se contraindre, paraître avec honneur dans le monde. Il n'est pas besoin d'emprunter le masque d'une vertu sévère, ni le fard d'une hypocrisie trop étudiée, le moindre mélange suffit, la plus légère teinture d'une vertu trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde, concilie de l'honneur au vice; et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie.

Ceux qui ne se connaissent point en pierreries sont trompés par le moindre éclat: et le monde se connaît si peu en vertu solide, que la moindre apparence éblouit sa vue. C'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices, il s'agit seulement de trouver des noms et des prétextes honnêtes. Pousser ses amis à quelque prix que ce soit, venger hautement ses injures, [s'élever par des voies iniques, tous ces désordres passeront pour bienfaisance, grandeur d'âme, noblesse de sentiments, dès qu'on saura les décorer de ces beaux titres]. Le nom et la dignité d'homme de bien se soutiennent plus par esprit et par industrie, que par probité et par vertu; et on est en effet assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir.

Elegi abjectus esse in domo Dei mei. Je ne veux point de cette gloire qui donne du prix au vice, [et qui couronne les actions les plus détestables]. Comment pourrions-nous recevoir la gloire que le monde donne au vice, nous qui ne recevons pas celle qu'il donne à la vertu? Ce n'est pas la vertu des temps, mais la vertu de l'Évangile [qui doit être l'objet de vos désirs et de votre application]. Vous apprendrez la vertu selon la règle, en détruisant ces vertus et ces qualités que le monde admire, cette hauteur de courage, cette grandeur d'âme, ces ingénieuses curiosités, cette pénétration d'un esprit subtil et perçant. Tout cela étant corrigé, on s'en servira toutefois [avantageusement dès qu'on le convertira au culte de son Dieu. On n'aura plus de courage que pour porter la croix de Jésus, plus de grandeur d'âme que pour se renoncer soi-même, plus de curiosité que pour apprendre à se bien connaître. Mais voyez, par des exemples qui vous touchent de plus près, quel est le malheur de ceux qui sont dominés par l'amour de la gloire].

Les personnes de votre sexe, quel est leur égarement quand la gloire les possède? Je ne daignerais ici vous représenter la faiblesse de [celle]s qui mettent toute leur gloire dans la parure; qui s'imaginent être assez ornées, quand elles amassent autour de leur corps ce qu'il y a de plus curieux ou de plus rare dans l'art ou dans la nature: « Comme si c'était là, dit saint Augustin, le « souverain bien et la véritable gloire de l'homme, « que tout ce qu'il a soit riche et précieux, excepté « lui-même: » *Quasi hoc sit hominis maximum bonum habere omnia bona, præter seipsum*[1].

Parlons plutôt de celles qui, fières par leur beauté ou par la supériorité de leur génie, sont d'autant plus captives de la gloire, qu'elles pensent que pour l'acquérir elles n'ont besoin que de leurs personnes et de leurs propres avantages. C'est par là qu'elles prétendent se faire un empire, qui se soutient de soi-même sans aucun secours emprunté. Ah! le malheureux empire! Et peuvent-elles en être orgueilleuses, quand elles songent à quel joug et à quelle honte les destinent leurs propres captifs? Et toutefois, elles se flattent de cette souveraineté. En effet, l'image en est éclatante. Les hommes ne méprisent rien tant que la flatterie et la servitude. Pour elles, on peut descendre à tout ce que la servitude a de plus bas, et la flatterie de plus servile et de plus rampant, jusqu'à les traiter de divinités; et ce titre, que les flatteurs n'ont jamais donné aux plus grands monarques sans offenser les oreilles des courtisans les plus dévoués, se prodigue tous les jours à ces idoles, avec l'applaudissement de tout le beau monde. Pour elles enfin, on croit tout permis; et le monde, tant il est aveugle et sensuel, excuse en leur faveur non-seulement la folie et l'extravagance, mais encore le crime et la perfidie: tout est permis pour leur plaire et les servir.

Quelle est après cela leur vanité et leur emportement? C'est ce que je n'entreprends pas de vous expliquer. Aussi mettent-elles toute leur vertu dans leur fierté. Le dirai-je dans cette chaire? leur chasteté même est un orgueil: elles craignent plutôt d'abaisser leur gloire, que de souiller leur vertu et leur innocence. Ce n'est pas leur honnêteté qu'elles veulent conserver, mais leur supériorité et leurs avantages. Et certes, si elles aimaient la vertu, se plairaient-elles à faire naître tant de désirs qui lui sont contraires? et les verrions-nous se piquer non moins de corrompre dans les autres la chasteté, que de la garder en elles-mêmes? C'est par là qu'elles se rendent coupables de l'idolâtrie publique. J'appelle ainsi les attachements criminels qui déshonorent la face du christianisme et mettent tant de fausses divinités en la place du Dieu véritable. Tertullien disait autrefois aux sculpteurs, qui fabriquaient les idoles: *Tu colis idola, qui facis*

[1] *De Civit. Dei*, lib. III, cap. I, t. VII, col. 69.

ut coli possint[1] : « Tu es coupable du crime d'a- « dorer les idoles, toi qui es cause qu'on les peut « adorer. » Et vous, superbes beautés, vaines idoles du monde, pensez-vous être innocentes de l'idolâtrie que vous faites régner sur la terre? C'est vous qui ornez l'idole, vous qui parez l'autel profane, vous-mêmes qui recevez l'encens et agréez le sacrifice d'abomination. Bien plus, vous ne fabriquez pas seulement l'idole, comme ceux dont parle Tertullien ; mais vous-mêmes vous êtes l'idole que le monde adore : et non-seulement le soin de vous montrer et de plaire, mais encore ces complaisances, et cette gloire cachée, et ce secret triomphe de votre cœur dans les damnables victoires que vous remportez, en attirent sur vous tout le crime.

Ah! cachons-nous à jamais dans la maison de notre Dieu : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei.* Assez et trop longtemps nous avons étalé au monde les attraits de l'esprit et du corps. Cette belle parole, qu'un historien ecclésiastique a recueillie de la bouche du grand saint Martin, doit vous servir de règle. Il disait, au rapport de Sulpice Sévère, que « le triomphe de la modestie et « la dernière perfection de l'honnêteté dans votre « sexe, c'est de ne se pas laisser voir : » *Prima virtus, et consummata victoria, est non videri*[2]. Que votre vertu soit un mystère entre Dieu et vous : entrez dans le cabinet, et fermez la porte sur vous. Il est temps de se cacher avec Jésus-Christ : il est temps non de paraître, mais de se cacher; non de dominer, mais de dépendre; non de s'élever au-dessus des autres, mais de se mettre aux pieds de tous; non de se pousser aux premiers rangs dans le siècle, mais de tenir le dernier dans la maison de votre Dieu.

Comment pourrions-nous recevoir la gloire que le monde donne au vice, puisque nous ne voulons pas même recevoir celle qu'il donne à la vertu? « Glorifiez-moi vous-même, mon Père, parce que « je ne reçois point la gloire des hommes : » *Clarifica me tu, Pater*[3]... *claritatem ab hominibus non accipio* [4]. Non-seulement je ne la recherche pas, mais même je ne la reçois pas. Elle me veut donner le change, [et me priver du bien solide qui doit être l'unique objet de mon ambition]. Ainsi puissiez-vous, dans votre retraite, trouver Dieu qui seul vous contente, et rencontrer par sa grâce autant d'ornements dans vos mœurs, que vous en avez généreusement méprisé dans votre fortune : [car c'est là ce qu'exige la vie que vous embrassez] : *Tam pretiosa requirit in moribus, quam contempsit in rebus*[1].

[1] *De Idololat.* n° 6.
[2] *Sulpic. Sever. Dialog.* II, n° 12.
[3] *Joan.* XVII, 5.
[4] *Ibid.* V, 41.

SECOND POINT.

Mais, ma sœur, il faut prendre garde qu'en méprisant la gloire des hommes, vous ne retombiez sur vous-même, et que vous ne receviez plus agréablement de vos propres mains cet encens que vous refusez de la main des autres. C'est un défaut ordinaire de l'esprit humain, après qu'il s'est élevé au-dessus des vices, au-dessus des désirs vulgaires, au-dessus des jugements et de l'estime des autres, de se plaire uniquement en soi-même. Et il faut ici vous expliquer tout le progrès de l'orgueil, par une excellente doctrine de saint Augustin[2].

Il n'y a rien au-dessous de Dieu de plus noble que la créature raisonnable : d'où il s'ensuit qu'une âme vertueuse, qui se cultive elle-même, ne découvre rien sur la terre qui soit capable de la délecter plus qu'elle-même; et elle trouve d'autant plus à se plaire dans son propre bien, que le bien qu'elle recherche est plus excellent. C'est pourquoi, si l'on n'y prend garde attentivement, en épurant son jugement et son esprit, en réprimant les mauvais désirs et les faiblesses humaines, on nourrit en soi-même insensiblement une gloire cachée et intérieure, qui est d'autant plus à craindre, qu'il reste moins de défauts pour lui servir de contre-poids. Et, comme j'ai déjà dit, il ne faut point nous imaginer que nous avons évité cette maladie, quand nous avons méprisé l'estime des hommes; car c'est alors que, nous renfermant et nous ramassant en nous-mêmes, nous sommes ordinairement encore plus livrés à notre amour-propre.

Ainsi en cet état, chrétiens, bien loin de mépriser la vaine gloire, au contraire nous en séparons pour nous le plus délicat et le plus exquis; nous en prenons le plus fin parfum, et tirons, pour ainsi dire, l'esprit et la quintessence de cet agréable poison. Car notre gloire est d'autant plus grande, qu'elle se contente d'elle-même. Nous trouvons je ne sais quoi de plus fin dans notre propre jugement, quand il a eu la force de s'élever au-dessus des jugements des autres; ce qui fait que nous en sommes et plus amoureux et plus jaloux. Et alors, quand il arrive que nous nous plaisons en nous-mêmes, nous nous y plaisons d'autant plus que rien ne nous plaît que nous. C'est ainsi que nous nous faisons des dieux en nous-mêmes.

En effet, ce qu'il y a de plus dangereux pour

[1] *Epist. ad Demetriad.* in *Ap. Oper. S. August.* t. II, ep. XVII, cap. I, col. 5.
[2] *Cont. Jul.* lib. IV, cap. III, n° 28, t. X, col. 599

nous dans les louanges que l'on nous donne, n'est pas le péril d'être flattés par la bonne estime des autres. Cette complaisance secrète que nous avons pour nous-mêmes, c'est ce qui fait notre plus grand mal; c'est elle que les louanges et les approbations, qu'on donne à notre conduite ou à notre esprit, viennent fortifier dans le fond du cœur. Et certes, rien ne nourrit tant cette estime que nous avons de notre mérite, que les applaudissements de ceux qui nous environnent; ce concours de leur opinion avec la nôtre fait un concert trop agréable pour nous. C'est ce concours de leur complaisance avec la nôtre qui fait que la nôtre se croit bien fondée, et s'imprime avec plus de force. Cette même complaisance nous revient par plusieurs endroits, et se réveille de toutes parts : quand nous la prenons toute seule, elle n'est pas moins dangereuse.

C'est, ma sœur, à cet excès qu'arrivent ceux qui ne se glorifient pas en Notre-Seigneur, selon le précepte de l'apôtre[1]. « Maudit l'homme qui « s'appuie et se plaît en l'homme ! » dit l'oracle de l'Écriture[2]. Et par là, dit saint Augustin[3], celui-là est maudit de Dieu, qui se plaît ou se confie en lui-même, parce que lui-même est un homme : de sorte qu'il ne suffit pas de vouloir être petit aux yeux de tous, si nous ne sommes petits à nous-mêmes, et si nous ne nous tenons les derniers de tous. « Chacun, par le sentiment d'une humi- « lité sincère, doit croire les autres au-dessus de « soi : » *In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes*[4].

Étudiez vos défauts : vous venez dans la religion pour vous détacher de vous-même. Séparée par l'obéissance de votre esprit propre et de vos propres lumières, vous commencerez à vous voir et à vous connaître dans une lumière supérieure.

La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connaître soi-même. Et saint Augustin a raison de dire[5] qu'il vaut mieux savoir ses défauts, que de pénétrer tous les secrets des États, et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature. Cette science est d'autant plus belle, qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais la plus rare de toutes. *Delicta quis intelligit*[6] ? « Qui est-ce qui connaît ses fautes ? » Nous jetons nos regards bien loin; et pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes. Tout le monde connaît nos défauts : ils font la fable du peuple; nous seuls ne les savons pas, et deux choses nous en empêchent : premièrement nous nous voyons de trop près; l'œil se confond avec l'objet : nous ne sommes pas assez détachés de nous-mêmes pour nous considérer d'un regard distinct, et nous voir d'une pleine vue : secondement, et c'est le plus grand désordre, nous ne voulons pas nous connaître, si ce n'est par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre qui n'a pas su couvrir nos défauts; et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure, si peu qu'elle semble belle, que notre propre personne, si peu qu'il y paraisse d'imperfection. Cette ignorance nous satisfait; et par la même faiblesse qui fait que nous nous imaginons être sains quand nous ne sentons pas nos maux; assurés, quand nous fermons les yeux aux périls; riches, quand nous négligeons de voir l'embarras et la confusion de nos comptes et de nos affaires : nous croyons aussi être parfaits quand nous n'apercevons pas nos défauts : quand notre conscience nous les reproche, nous nous étourdissons nous-mêmes.

Dans ce silence, dans cette retraite, envisagez vos défauts, connaissez exactement vos péchés : vous trouverez tous les jours de quoi vous déplaire à vous-même. « Dieu, dit saint Augustin, à voulu, « pour nous empêcher de tomber dans l'orgueil, « que nous eussions un besoin continuel de la « rémission des péchés : » *Ne superbi viveremus, ut sub quotidiana peccatorum remissione vivamus*[1]. Qui demande qu'on lui pardonne, ne croit pas mériter de gloire. C'est quelque chose de ferme et de vigoureux, [qui vous est nécessaire]. Regardez ce qui reste à faire : vous n'avez rien moins que Jésus-Christ pour modèle; [ce qui vous oblige] d'oublier ce qui est derrière vous, et de vous avancer sans cesse vers ce qui est devant vous : *Quæ retro sunt obliviscens, ad ea quæ sunt priora extendens meipsum*[2]. Telle est la posture de l'humilité : oubliant ce qui est derrière, et s'étendant au-devant de toute sa force, elle porte ses regards bien loin devant soi, dans la crainte qu'elle a de se voir soi-même, et considère toujours ce qui reste à faire, pour n'être jamais flattée de ce qu'elle a fait.

Enfoncez-vous donc aujourd'hui dans une obscurité sainte : vous êtes morte par ce sacrifice sous un glaive spirituel. Cachez à la droite ce que fait la gauche; que votre vie soit cachée avec Jésus-Christ : soyez cachée au monde et à vous-même. Celui qui se plaît en soi-même, dit excellemment saint Jean-Chrysostôme, et se glorifie en ses bonnes œuvres, ravage sa propre moisson, et détruit son propre édifice. C'est ce qui vous est

[1] I. *Cor.* I, 31.
[2] *Jerem.* XVII, 5.
[3] *Enchirid.* n° 30, t. VI, col. 239.
[4] *Philipp.* II, 3.
[5] *De Trinit.* lib. IV, n° 1, t. VIII, col. 809.
[6] [illegible]. XVIII, 13.

[1] *Contra Jul.* lib. IV, cap. III, n° 28, t. X, col. 800.
[2] *Philipp.* III, 13.

figuré par ce voile mystérieux, que votre illustre prélat va mettre sur votre tête : vous allez être enveloppée et ensevelie dans une éternelle obscurité. Abaissez-vous donc sous la main sacrée de ce charitable et religieux pasteur, et dites avec le Psalmiste : « J'ai choisi d'être humiliée et « anéantie dans la maison de mon Dieu. »

Mais, messieurs, ne semble-t-il pas que la présence d'une fille de Henri le Grand, d'une reine si auguste et si grande*, donne trop d'éclat à cette cérémonie d'humiliation, à ce mystère d'obscurité sainte? Non, madame; Votre Majesté ne vient pas ici pour y apporter la gloire du monde, mais pour prendre part aux abaissements de la vie religieuse et humiliée. Le sang de saint Louis ne vous a pas seulement donné une grandeur auguste et royale, mais encore vous a inspiré une piété toute chrétienne; et il est digne de vous, qu'étant obligée par votre rang à faire une si grande partie des pompes du monde, votre foi vous invite à assister aux cérémonies où l'on apprend à les mépriser.

Mais, messieurs, n'avez-vous pas remarqué encore qu'une autre reine nous manque? Anne, vous n'êtes plus; puisque vous n'honorez pas de votre présence ce grand et religieux spectacle. Grande reine, si vous étiez, cette fille qui vous fut chère, dont vous connaissiez si bien la vertu, qui a eu votre confiance jusqu'à votre dernier soupir, ne serait présentée à Dieu que de votre main. Et certes, il serait juste que l'ayant arrachée de cette maison, et l'ayant ôtée à Dieu pour un temps, vous-même lui rendissiez ce qu'il n'a fait que vous prêter.

Mais, messieurs, suis-je chrétien quand je parle comme je fais? Traiterai-je comme morte celle qui vit avec Dieu; et croirai-je qu'elle nous manque aujourd'hui, parce qu'elle ne se montre pas à ces yeux mortels? Non, non; il n'est pas ainsi. Nous avons ici plus d'une reine, s'il est vrai, comme nous enseigne la théologie, qu'on voit tout dans ce miroir infini de la divine essence. Si les âmes bienheureuses y découvrent principalement ce qui touche les personnes qui leur sont attachées par des liaisons particulières; ma sœur, Anne-Maurice d'Espagne, votre unique et chère maîtresse, vous voit du plus haut des cieux : sans doute, elle a trop de part au sacrifice que vous faites. Après elle vous n'avez voulu servir que Dieu seul. Après lui avoir fermé les yeux, vous avez fermé pour jamais les vôtres aux folles vanités du siècle. Il semble que vous n'avez pas voulu même la survivre; puisque, dans le même moment que cette âme pieuse a quitté le monde, vous l'avez aussi quitté : vous avez passé de sa cour dans le cloître, pour vous consacrer à une mort mystique et spirituelle. En sortant de cette cour si chrétienne, si sainte, si religieuse, vous avez cru qu'aucune maison n'était digne de vous recevoir que celles qui sont dédiées à votre Dieu; et vous venez professer ici solennellement qu'une reine si puissante et si magnifique, après vous avoir honorée de son affection et comblée si abondamment de ses grâces, n'a pu néanmoins vous rendre heureuse. Et tant s'en faut que vous estimiez qu'elle ait pu faire votre bonheur par toutes ses largesses, qu'au contraire, mieux éclairée par les lumières de la foi, vous mettez votre bonheur à quitter généreusement tout ce qu'elle a pu faire pour vous, tout ce qu'une libéralité royale a voulu accumuler de biens sur votre tête. O pauvreté et impuissance des rois! qui peuvent faire leurs serviteurs riches, puissants, fortunés; mais qui ne peuvent pas les faire heureux! Et certes, il n'appartient qu'à celui qui est lui-même le souverain bien, de donner la félicité.

Venez donc, ma chère sœur en Jésus-Christ, venez vous jeter entre ses bras; venez vous cacher sous ses ailes, venez vous humilier dans sa maison. Recevez-la, monseigneur, au nombre des vierges sacrées, que votre haute sagesse et votre sollicitude pastorale sait si bien conduire dans la voie étroite. Donnez-lui, de ce cœur toujours pacifique et véritablement paternel, votre sainte bénédiction, que je vous demande aussi pour moi-même, comme une authentique approbation de la doctrine que j'ai prêchée. Ainsi soit-il.

* Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre.

SERMON

POUR UNE PROFESSION,

PRÊCHÉ LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Noces spirituelles qu'une religieuse célèbre avec Jésus-Christ, au jour de sa profession. Qualités de ce divin Époux. D'où vient est-il obligé de se faire pauvre, pour acquérir ce titre de Roi. La pauvreté, l'unique dot qu'il exige de son épouse : pourquoi. Combien grand l'amour qu'il a eu pour elle. Moyens qu'elle doit prendre pour conserver une affection si inconcevable. Précieux effets de la virginité : transports que le Sauveur a toujours pour elle. Jalousie miséricordieuse qu'il a témoignée à son épouse : avec quelle vigilance il observe toutes ses démarches. Soin qu'elle doit avoir de se garantir des effets d'une jalousie si délicate.

Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.

Les noces de l'Agneau se vont célébrer, et son épouse s'est préparée. *Apoc.* XIX, 7.

Enfin, ma sœur, elle est arrivée cette heure désirée depuis si longtemps, en laquelle vous

serez unie avec Jésus-Christ par des noces spirituelles. Certainement il n'était pas juste de vous donner d'abord ce divin Époux, encore que votre cœur languît après lui : il fallait auparavant embellir votre âme par une pratique plus exacte de la vertu, et éprouver votre foi par une longue suite de saints exercices. Maintenant que vous vous êtes ornée d'une manière digne de lui, et que votre noviciat vous a préparée à ce bienheureux mariage, il n'est pas juste de le retarder, et nous allons en commencer la cérémonie : *Venerunt nuptiœ Agni, et uxor ejus prœparavit se.* En cet état, ma très-chère sœur, vous parler d'autre chose que de votre Époux, ce serait offenser votre amour; et je n'ai garde de commettre une telle faute. Parlons donc aujourd'hui du divin Jésus; qu'il fasse tout le sujet de cet entretien. Considérons attentivement quel est cet Époux qu'on vous donne; et pour joindre votre fête particulière avec celle de toute l'Église, tâchons de connaître ses qualités par le mystère de cette journée. Vous y apprendrez sa grandeur, vous y découvrirez son amour, et vous y verrez aussi sa jalousie.

Il est grand, n'en doutez pas, puisque c'est un roi. Les Mages le publient hautement : « Où « est né, disent-ils, le roi des Juifs[1] ? » Et c'est pour honorer sa royauté, qu'ils viennent de si loin lui rendre leurs hommages. Ce roi vous aime d'un amour ardent, et il vous montre assez son amour par la bonté qu'il a eue de vous prévenir. Les Mages ne le connaissaient pas, et il leur envoie son étoile pour les attirer. Il vous a été rechercher par la même miséricorde; et il a fait luire sur vous, ainsi qu'un astre bénin, une inspiration particulière qui vous a retirée du monde pour vous unir à lui de plus près. Votre Époux est donc un grand roi; votre Époux vous aime avec tendresse; mais il faut encore vous dire qu'il vous aime avec jalousie.

Il appelle les Mages à lui; mais il ne veut pas qu'ils retournent par la même voie, ni qu'ils aiment ce qu'ils aimaient auparavant. Ainsi, en lui donnant votre cœur, détachez-vous aujourd'hui de toutes choses. S'il vous chérit comme un amant, il vous observe comme un jaloux; et le soin qu'il a pris d'avertir les Mages du chemin qu'ils devaient tenir, peut vous faire entendre, ma sœur, qu'il veille bien exactement sur votre conduite. Apprenez de là quel est cet Époux qui vous donne aujourd'hui la main. Vous voyez sa royauté par les hommages qu'on lui rend ; vous voyez son amour par l'ardeur de sa recherche; vous voyez sa jalousie par le soin qu'il prend de veiller sur vous, et de marquer si exactement toutes vos démarches.

O épouse de Jésus-Christ! profitez de la connaissance particulière qu'on vous donne de l'Époux céleste auquel vous engagez votre foi. Il est roi; apprenez, ma sœur, qu'il faut soutenir vigoureusement cette haute dignité de son épouse. Il vous aime; prenez donc grand soin de vous rendre toujours agréable pour conserver son affection. Il est jaloux; apprenez de là quelle précaution vous devez garder pour lui justifier votre conduite. Voilà trois avis importants que j'ai à vous donner en peu de paroles : mais pour les rendre plus particuliers, et ensuite plus fructueux, il faut en faire l'application à la vie que vous embrassez, et aux trois vœux que vous allez faire.

Je vous ai dit qu'il faut prendre soin de soutenir la dignité dont il vous honore, de conserver l'amour dont il vous prévient, et de n'offenser pas la jalousie par laquelle il vous observe. Qu'il vous sera aisé d'accomplir ces choses par le secours de vos vœux! C'est un roi; mais c'est un roi pauvre, qui a pour palais une étable, dont le trône est une croix. Pour soutenir la dignité d'épouse, il ne veut que l'amour de la pauvreté: il aime; et ce qu'il aime, ce sont les âmes pures; pour conserver son affection, l'agrément qu'il recherche, c'est la chasteté. Il est délicat et jaloux, et il veille de près sur vos actions : l'unique précaution qu'il vous demande, c'est la fidélité de l'obéissance. Dieu soit loué, mes sœurs, de m'avoir inspiré ces pensées, et de m'avoir donné le moyen de joindre, ainsi que je l'ai promis, l'action que vous allez faire avec le mystère que l'Église honore!

PREMIER POIN

Il est bien vrai, mes sœurs, ce que Dieu nous dit avec tant de force par la bouche de son prophète Isaïe[1], que ses pensées ne sont pas les pensées des hommes, et que ses voies sont infiniment éloignées des nôtres. Le ciel n'est pas plus élevé par-dessus la terre, que les conseils de la sagesse divine le sont par-dessus les opinions et les maximes de notre prudence. Le mystère du Verbe fait chair, où nous voyons un renversement de toutes les maximes du monde, est une preuve invincible de cette vérité. Et sans vous raconter maintenant toutes les particularités de ce grand mystère, ce que j'ai à vous prêcher aujourd'hui suffira pour vous faire voir cet éloignement infini des pensées de Dieu et des nôtres. Car, mes sœurs, je prêche un roi pauvre, un

[1] *Matth.* II, 2.

[1] *Is.* LV, 8.

›i que ses sujets ne connaissent pas : *Sui eum on receperunt*[1]; qui n'a par conséquent ni provinces qui lui obéissent, ni armées qui combattent sous ses étendards. Son trône, c'est une crèche, et son palais, une étable : c'est un monarque dans l'indigence, et un souverain dans l'opprobre. O ciel! ô terre! ô anges et hommes! étonnez-vous des abaissements du monarque que nous adorons.

Mais nous voyons, messieurs, ordinairement que les pauvres s'associent des riches, pour chercher du secours à leur indigence. Il est dans l'usage des choses humaines qu'un pauvre qui se marie tâche de subvenir à sa pauvreté, en prenant une femme riche dont la dot le mette à son aise. Et voici mon sauveur Jésus, le plus pauvre de tous les pauvres, qui ne veut que des pauvres en sa compagnie, qui, se choisissant une épouse, ne veut pour dot que sa pauvreté, et l'oblige à renoncer hautement à l'espérance de son héritage. Entendons ces deux vérités, et voyons quel est ce mystère.

Quoiqu'il soit assez extraordinaire de venir de la misère à la royauté, et qu'il le soit beaucoup plus d'être pauvre et roi; toutefois il est véritable que nous avons des exemples de l'un et de l'autre, et que Dieu se plaît quelquefois à confondre l'arrogance humaine par de telles vicissitudes. Mais que, pour établir une royauté, il soit nécessaire de se faire pauvre; que la nécessité et l'indigence soient le premier degré pour monter au trône, c'est ce qui est entièrement inouï dans toutes les nations de la terre; et mon Sauveur s'était réservé de nous faire voir ce miracle. Car, mes frères, vous le savez, ou vous êtes fort peu informés des vérités de notre croyance; vous savez que le Fils de Dieu, pour s'acquérir le titre de roi, a été obligé de se faire pauvre. Son Père lui promet que toutes les nations de la terre reconnaîtront son autorité, et qu'il les lui donnera pour son héritage[2]. Mais qui ne sait, parmi les fidèles, que, pour monter sur ce trône qui lui est promis sur la terre, il a fallu qu'il descendît de celui où il régnait dans le ciel; que pour acquérir ce nouvel héritage, il a fallu quitter celui qui lui appartenait par sa naissance, et venir, parmi les hommes, faible et indigent, exposé à toute sorte de misères?

Vous le savez, chrétiens, et les mystères que nous célébrons, durant ces saints jours, ne vous permettent pas d'ignorer ce fondement du christianisme. Mais pour en savoir le secret, et pénétrer les causes d'un si grand mystère sous la conduite de l'Écriture, nous remarquerons, s'il vous plaît, deux royautés en notre Sauveur. Comme Dieu, il est le roi et le souverain de toutes les créatures qui ont été faites par lui : *Omnia per ipsum*[1]. Et outre cela, en qualité d'homme, il est roi en particulier de tout le peuple qu'il a racheté, sur lequel il s'est acquis un droit absolu, par le prix qu'il a donné pour sa délivrance. Voilà donc deux royautés dans le Fils de Dieu : la première lui est naturelle, et lui appartient par sa naissance; la seconde est acquise, et il l'a méritée par ses travaux. La première de ces royautés, qui lui appartient par la création, n'a rien que de grand et d'auguste; parce que c'est un apanage de sa naturelle grandeur, et qu'elle suit nécessairement son indépendance. Et pourquoi n'en est-il pas de même de celle qui est née par la rédemption? Saint Augustin vous le dira mieux que je ne suis capable de vous l'expliquer. Voici la raison que j'en ai conçue, par les principes de ce grand évêque. Puisque le Sauveur était né avec une telle puissance, qu'il était de droit naturel maître absolu de tout l'univers; lorsqu'il a voulu s'acquérir les hommes par un titre particulier, nous devons entendre, messieurs, qu'il ne le fait pas de la sorte dans le dessein de s'agrandir, mais dans celui de les obliger.

En effet, dit saint Augustin, que sert-il au roi des anges de se faire le roi des hommes; au Dieu de toute la nature, de vouloir s'en acquérir une partie, sur laquelle il a déjà un droit absolu? Il n'augmente pas par là son empire; puisqu'en s'acquérant les fidèles, il ne s'acquiert que son propre bien, et ne se donne que des sujets qui lui appartiennent déjà : tellement que, s'il recherche cette royauté, il faut conclure, dit ce saint évêque, que ce n'est pas dans une pensée d'élévation, mais par un dessein de condescendance; ni pour augmenter son pouvoir, mais pour exercer sa miséricorde : *Dignatio est, non promotio; miserationis indicium est, non potestatis augmentum*[2]. Ainsi ne vous étonnez pas aujourd'hui, ô Mages! qui venez l'adorer, si vous ne voyez en ce nouveau roi aucune marque de grandeur royale. C'est ici une royauté extraordinaire. Ce roi n'est pas roi pour s'élever; c'est pourquoi il ne cherche rien de ce qui élève : il est roi pour nous obliger, et c'est pourquoi il recherche ce qui nous oblige.

Et, mes frères, vous savez assez combien sa pauvreté y est nécessaire, puisque tous les oracles divins nous enseignent que nous ne devons être sauvés que par ses souffrances. Mais poussons encore plus loin cette vérité chrétienne, et

[1] *Joan.* I, 11.
[2] *Ps.* II, 8.

[1] *Joan.* I, 3.
[2] *In Joan. Tract.* LI, n° 5; t. III, part. II, col. 635.

prouvons invinciblement que c'est par le degré de la pauvreté que notre roi doit monter au trône. Vous le comprendrez sans difficulté, si vous considérez attentivement quel est le trône que l'on lui destine. Cherchons-le dans l'histoire de son Évangile : jetons les yeux sur toute sa vie; ne verrons-nous point quelque part le titre de sa royauté; Sera-ce peut-être dans les synagogues, où il enseigne avec tant d'autorité? ou ne sera-ce point plutôt au Thabor, où il paraît avec tant d'éclat? au Jourdain, où le ciel s'ouvre sur lui? Où verrons-nous écrit : « Jésus de Nazareth, roi des « Juifs [1]? » Ah! mes frères; c'est sur sa croix; et ce titre nous doit faire entendre que la croix est le trône de ce nouveau roi. Elle n'est pas seulement son trône, elle est la source de sa royauté. Car comme nous sommes un peuple racheté, il est notre roi par la croix qui a porté le prix de notre salut; comme nous sommes un peuple conquis, *Populus acquisitionis* [2], il est notre roi par la croix qui a été l'instrument de sa conquête. Il se confesse roi dans sa passion : *Ergo rex es tu* [3]? Et, ce qu'il n'a jamais avoué, quand il a paru comme Tout-Puissant par la grandeur de ses miracles, il commence à le publier, lorsqu'il paraît le plus méprisable par sa qualité de criminel. Et pourquoi cela, je vous prie, si ce n'est afin que nous entendions que c'est sa croix et sa mort ignominieuse qui font l'établissement de sa royauté?

S'il est ainsi, s'il est ainsi, si tel est le dessein de Dieu, que mon maître doive régner par son supplice; ah! pauvreté, viens à mon secours; pauvreté, prête-lui la main. Il ne peut être roi sans son entremise : car considérez, âmes saintes, ce bel ordre des conseils de Dieu. Afin que Jésus-Christ fût notre roi, en qualité de sauveur, il fallait qu'il nous acquît; et pour nous acquérir, il fallait qu'il nous achetât; et pour nous acheter, il devait donner notre prix; pour donner notre prix, il fallait qu'il fût mis en croix; pour être mis en croix, il fallait qu'il fût méprisé; et afin qu'il fût méprisé, ne fallait-il pas qu'il fût pauvre, qu'il fût faible, qu'il fût impuissant, abandonné aux injures, exposé à l'oppression et à l'injustice par sa condition misérable? *Ut daret pretium, pro nobis crucifixus est; ut crucifigeretur, contemptus est; ut contemneretur, humilis apparuit* [4]. S'il eût paru aux hommes avec un appareil redoutable, qui aurait osé mettre la main sur sa personne? Ses gardes, ses satellites, comme il dit lui-même [1], ne l'auraient-ils pas délivré? S'il eût eu quelque crédit dans le monde, l'aurait-on traité si indignement? Mais comme il devait être crucifié, il a voulu être méprisé; et pour s'abandonner au mépris, il lui a plu d'être pauvre.

Regardez les degrés, mes sœurs, par où votre Époux monte dans son trône, ou plutôt par où votre Époux descend à son trône, à la royauté par la croix, à la croix par l'oppression, à l'oppression par le mépris, au mépris par la pauvreté. Ô pauvreté de Jésus, que je t'adore aujourd'hui avec les Mages! tu es le sacré marchepied par où mon roi est allé au trône; c'est toi qui l'as conduit à la royauté, parce que c'est toi qui l'as mené jusque sur la croix. Et vous, ô Jésus, mon roi et mon maître; ah! que je comprends aujourd'hui tous les mystères de votre vie, par la royauté dont je parle! Je m'étonnais de vous voir dans une étable, sur de la paille, et dans une crèche : mon esprit éperdu ne pouvait comprendre tant de bassesse. Mais que tout cela vous sied bien! Il faut un tel palais à un roi pauvre, un tel berceau à un roi pauvre, un tel appareil à un roi pauvre. Que cette couronne d'épines vous est convenable! Que ce sceptre fragile est bien dans vos mains! Tout cela est digne d'un roi qui vient régner par la pauvreté. Et lorsque faisant votre entrée dans la ville de Jérusalem, vous êtes monté sur une ânesse, ah! mes frères, qui ne rougirait d'un si ridicule équipage, si l'on n'était convaincu d'ailleurs qu'il est digne de ce roi pauvre, qui ne se fait pas roi pour s'agrandir, mais pour fouler aux pieds la grandeur mondaine?

Chère sœur, voilà votre Époux, voilà le roi que nous vous donnons. N'ayez pas de honte de sa pauvreté; elle abonde en biens infinis. Il ne méprise les biens de la terre qu'à cause de la plénitude des biens du ciel; et sa royauté est d'autant plus grande, qu'elle ne veut rien de mortel. Ce n'est pas par impuissance, mais par dédain; ce n'est pas par nécessité, mais par plénitude. « Il n'a pas besoin de nos biens : » *Bonorum meorum non eges* [2]; et il ne lui convient pas, en sa dispensation selon la chair, [de les posséder.] « Car, étant riche, il s'est fait pauvre pour « l'amour de nous : » *Cum dives esset, propter nos egenus factus est* [3]. C'est pourquoi je vous ai dit au commencement, qu'il demande pour dot votre pauvreté. Pourquoi cela, âmes chrétiennes, si ce n'est, comme il nous a dit, que « son

[1] *Joan.* XIX, 19.
[2] I. *Petr.* II, 9.
[3] *Joan.* XVIII, 37.
[4] *S. August. In Joan. Tract.* IV, n° 2, tom. III, part. II, col. 313.

[1] *Matth.* XXVI, 53.
[2] *Ps.* XV, 2.
[3] II. *Cor.* VIII, 9.

« royaume n'est pas de ce monde [1] ? » Si son royaume était de ce monde, il demanderait pour dot les biens de ce monde ; mais son royaume n'étant pas du monde, il ne vous estimera riche qu'en perdant tous les biens qne le monde donne. C'est par cette dot de la pauvreté que vous achetez son royaume.

Ce n'est pas sans raison qu'il ne donne la félicité, en qualité de royaume, qu'aux pauvres et à ceux qui souffrent. O Évangile, que tes mystères sont liés et que ta doctrine est suivie ! Le trône de Jésus-Christ, c'est la croix ; le premier degré, c'est la pauvreté. Il ne parle de royaume qu'à ceux qui sont ou sur le trône de sa croix par les souffrances, ou sur le premier degré par la pauvreté. Venez donc donner la main à ce Roi. Et vous, recevez-la, ô Jésus ! recevez-la comme votre épouse, puisqu'elle consent d'être pauvre : donnez-lui part à votre royaume, puisqu'elle le mérite par son indigence. Nouveau mariage, mes sœurs, où le premier article que l'Époux demande, c'est que l'épouse qu'il a choisie renonce à son héritage ; où il l'oblige par son contrat à se dépouiller de tous ses biens, où il appelle ses parents, non point pour recevoir d'eux leurs biens temporels, mais pour leur quitter à jamais ce qu'elle pouvait espérer par sa succession. C'est ainsi que Jésus-Christ se marie ; parce qu'il est si grand par lui-même, que c'est se rendre indigne de lui que de ne se contenter pas de ses biens, et de désirer autre chose quand on le possède. « Oubliez votre peuple, et la maison de votre « père : » *Obliviscere populum tuum, et domum patris tui* [2]. Vous voyez la condition sous laquelle Jésus-Christ vous reçoit ; voyez maintenant les moyens de vous conserver son amour : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il est temps, ma sœur, de vous faire voir l'amour qu'a pour vous votre Époux céleste ; et comme l'amour d'un époux se fait paraître principalement dans l'ardeur de la recherche, il faut vous montrer, en peu de paroles, de quelle sorte Jésus-Christ vous a recherchée. Vous découvrirez cette vérité dans l'étoile mystérieuse qui paraît dans notre mystère, et à la faveur de sa lumière, vous verrez des marques sensibles de l'amour du divin Sauveur, et du désir qu'il a eu de vous posséder. Il y a trois choses dans cette étoile qui me paraissent fort considérables, et qui font merveilleusement pour notre sujet.

Premièrement, je remarque que cet astre ne jette pas indifféremment sa lumière, et semble faire un choix des personnes sur lesquelles il répand ses rayons. Il ne luit pas par toute la terre : on ne le voit qu'en Orient, nous dit l'Évangile ; encore n'y paraît-il qu'aux trois Mages. Et ce qui nous fait voir manifestement que cette étoile éclaire avec choix et avec discernement des personnes, c'est qu'elle se cache sur Jérusalem, et qu'elle retire ses rayons de dessus cette ville ingrate. Secondement, cette belle étoile ne choisit pas seulement ceux qu'elle illumine, mais encore elle les attire. Elle montre aux Mages un éclat si doux, et je ne sais quelle lueur si bénigne, que leurs yeux en étant charmés, à peine se peuvent-ils empêcher de la suivre : *Vidimus stellam ejus, et venimus* [1] : « Nous l'avons vue, disent-ils, et « aussitôt nous sommes venus. » Enfin, non-seulement elle les attire, mais encore elle les précède : *Stellam quam viderant Magi, antecedebat eos* [2]. Elle marche devant eux pour les conduire ; et afin de leur faire porter plus facilement les fatigues et les ennuis du voyage, elle remplit leurs cœurs d'une sainte joie : *Videntes autem stellam, gavisi sunt gaudio magno* [3].

Voilà, ma sœur, les trois qualités de l'étoile qui nous apparaît : elle choisit, elle attire, et elle précède. Et vous reconnaissez à ces trois marques l'inspiration favorable par laquelle Jésus-Christ vous a appelée à l'heureuse dignité d'épouse. Cette inspiration, c'est votre étoile : elle s'est levée sur votre orient, c'est-à-dire, dès vos premières années ; mais elle vous a paru par un choix exprès. Cette grâce, que Dieu vous a faite, n'a pas été donnée à tout le monde. Le Fils de Dieu nous a dit lui-même [4] que « tous « n'entendent pas cette parole : » *Non omnes capiunt verbum istud.* Qui est donc celui qui la peut entendre ? « C'est celui, dit-il, à qui Dieu le « donne : » *Sed quibus datum est.* Par conséquent, il vous a choisie ; il vous a choisie entre mille. Combien a-t-il laissé de vos compagnes ? Combien en a-t-on voulu appeler qui n'ont pas écouté cette voix ? Combien s'en est-il présenté, qu'il ne lui a pas plu de recevoir ? *Non hos elegit Dominus* [5] : « Le Seigneur ne les a pas choisies. » Ses yeux ont daigné s'arrêter sur vous : pouvez-vous douter de son amour, après le bonheur de cette préférence ?

Ce serait peu de vous avoir choisie : jamais vous n'eussiez suivi ce choix bienheureux, s'il ne vous avait attirée. Nul ne vient à lui, qu'il ne lui donne :

[1] *Joan.* XVIII, 36.
[2] *Ps.* XLIV, 11.

[1] *Matth.* II, 2.
[2] *Ibid.* 9.
[3] *Ibid.* 10.
[4] *Ibid.* XIX, 11.
[5] *Baruch.* III, 27.

nul ne peut venir, qu'il ne l'attire[1]. Tâchez de rappeler en votre mémoire le moment auquel il vous a touchée. Quelle lumière vous parut tout à coup? Quel attrait inopiné du bien éternel arracha de votre cœur l'amour du monde, et vous le fit regarder avec mépris? C'est l'étoile qui vous paraît, c'est l'inspiration qui vous attire. Que si peut-être il est arrivé que vous n'ayez pas senti si distinctement tous ces mouvements admirables : mais, ma sœur, connaissez votre Époux, et sachez qu'il agit en nous d'une manière si délicate, que souvent le cœur est gagné avant même qu'il s'en aperçoive. Et s'il ne vous avait attirée de cette manière forte et puissante, à laquelle, dit saint Augustin[2], nulle dureté ne résiste, par combien de vaines délices le monde vous aurait-il amollie? par combien d'erreurs dangereuses se serait-il efforcé de vous séduire? par combien de fausses lumières aurait-il tâché de vous éblouir? Mais l'étoile de Jésus-Christ, je veux dire son inspiration et sa grâce, a eu un éclat plus fort et une lumière plus attirante. Vous l'avez vue; elle vous a charmée; vous êtes venue aussitôt : *Vidimus et venimus;* et Jésus est prêt à vous recevoir. Heureuse d'avoir été si soigneusement recherchée, et si fortement attirée!

Toutefois l'amour du divin Époux a fait quelque chose de plus en votre faveur. En vain sa lumière et sa grâce vous eût excitée à venir? vous n'eussiez pu continuer un si grand voyage, si le même astre qui vous l'a fait entreprendre ne vous eût précédée durant votre course. Laissez les raisonnements éloignés, et jugez-en par l'expérience de votre noviciat. Autant de pas que vous avez faits, la grâce a toujours marché devant vous, et votre volonté n'a fait que la suivre : *Pedissequa, non prœvia voluntate*, dit saint Augustin[3]. Autrement, ma très-chère sœur, parmi tant de tentations qui vous environnent, votre volonté chancelante serait tombée à chaque moment; le bruit et le tumulte du monde vous eût empêchée de prêter l'oreille aux caresses de votre Époux, qui parle en secret; l'éclat et la pompe du monde, qui frappe les sens et les éblouit de près, aurait effacé à vos yeux la lumière modeste et tempérée de la simplicité religieuse; la mollesse et les délices du monde vous auraient rendue trop insupportable votre vie pénitente et mortifiée. Votre Époux ne l'a par permis : son étoile, qui vous avait excitée, non-seulement a voulu vous accompagner, mais encore marcher devant vous; afin que vous ne pussiez la perdre de vue : *Antecedebat eos;* et la joie

[1] *Joan.* VI, 44.
[2] *De Prædest. Sanct.* cap. VIII, n° 13, t. X, col. 796.
[3] *Ad Paulin. Ep.* CLXXXVI, n° 10, t. II, col. 667.

dont elle a rempli votre cœur, s'est répandue si abondamment dans toutes les puissances de votre âme, qu'elle a noyé et abîmé la joie de ce monde, qui s'efforçait à tout moment de lever la tête.

Ainsi, ma sœur, ayant surmonté les difficultés du voyage, je veux dire les peines du noviciat, la conduite de cette étoile vous a enfin amenée où était l'enfant : *Staret supra ubi erat puer*[1]. C'est là, c'est là qu'elle vous arrête. Entrez, et vous trouverez le divin Jésus prêt à recevoir vos présents et à vous donner les siens; c'est-à-dire, à vous donner sa foi et à recevoir la vôtre, et à s'unir avec vous par un éternel mariage. Qui vit jamais un amour pareil, ni une recherche si ardente? Il vous a choisie entre mille : de peur que vous manquassiez à le suivre, il a pris soin de vous attirer. Qui pourrait assez admirer son assiduité infatigable? Il ne vous a pas quittée un moment; et dans tous les pas que vous avez faits, il a toujours marché devant, pour vous ouvrir le chemin plus libre, marquant le sentier que vous deviez suivre, par un trait d'une lumière céleste. Combien devez-vous faire d'efforts, combien rechercher d'agréments, pour vous conserver à jamais une affection si ardente?

C'est ici qu'il faut vous dire un secret de la grâce que je vous prêche, et de l'amour du Fils de Dieu que je vous annonce. C'est que son amour ne continue pas ainsi qu'il commence; et la différence consiste en ce point, que pour commencer à nous aimer, il ne nous demande point de mérites; mais pour le continuer, il nous en demande. Saint Augustin vous le dira mieux. « Il « a aimé notre âme, dit ce saint évêque, toute « laide qu'elle était par ses crimes; mais il l'a ai« mée, poursuit-il, afin de l'embellir par les bon« nes œuvres : » *Fœdos dilexit, ut pulchros faceret*[2]. Et ailleurs, plus élégamment : « Il nous « a aimés, nous dit-il, dans le temps que nous lui « déplaisions; mais c'était afin de produire en « nous ce qui est capable de lui plaire : » *Displicentes amati sumus, ut esset in nobis unde placeremus*[3]. Il vous a choisie, ma très-chère sœur, par un amour gratuit, par une bonté prévenante, par un pur effet de miséricorde. Comme il a voulu venir de lui-même, il n'a point fallu d'agrément pour l'attirer; mais il en faut nécessairement pour le retenir. Mais quelles grâces, quels agréments pourront vous conserver cet Époux céleste, qui est lui-même si accompli, et le plus beau des enfants des hommes[4]?

[1] *Matth.* II, 9.
[2] *In Joan. Tract.* X, n° 18, t. III, part. II, col. 374.
[3] *Ibid. Tract.* CII, n° 5, col. 755.
[4] *Ps.* XLIV, 3.

Il faut vous dire encore en un mot que vous ne manquerez jamais d'agrément pour lui, tant que vous aurez soin de conserver pure la virginité chrétienne que vous lui vouez aujourd'hui. Si vous voulez entendre, mes sœurs, combien la virginité lui est agréable, vous n'avez qu'à méditer attentivement les mystères que nous honorons durant ces saints jours. Quel est le sujet de ces fêtes? qu'est-ce que l'Église nous y représente? Un Dieu qui descend sur la terre : c'est la sainte virginité qui a eu la force de l'attirer. Un Dieu qui naît d'une femme, *Ex muliere* [1] : mais la sainte virginité l'a purifiée, afin que le Saint-Esprit opérât sur elle. Un Dieu qui prend une chair humaine : mais il ne l'aurait pas revêtue, si cette chair n'eût été ornée de toute la pureté d'un sang virginal. Et, de peur que vous ne croyiez que c'est trop flatter la virginité que de lui attribuer un si grand ouvrage, tâchons d'éclaircir cette vérité par un beau principe tiré de la doctrine des Pères.

Ils nous représentent la virginité comme une espèce de milieu entre les esprits et les corps ; et saint Augustin l'entend de la sorte, lorsqu'il parle en ces termes des vierges sacrées : « Elles ont, « dit-il, en la chair quelque chose qui n'est pas « de la chair, » et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme : *Habent aliquid jam non carnis in carne* [2]. Les esprits et les corps, voilà les extrémités opposées : la virginité, voilà le milieu qui participe de l'une et de l'autre. Elle est en la chair, dit saint Augustin ; c'est par là qu'elle tient aux hommes : mais elle a, dit-il, dans la chair quelque chose qui n'est pas de la chair ; c'est par là qu'elle touche aux anges : tellement qu'elle est le milieu entre les esprits et les corps. C'est une perfection des hommes; mais c'est un écoulement de la vie des anges. Et ce beau principe étant supposé, je ne m'étonne pas, chrétiens, si la sainte virginité est intervenue pour unir, dans le mystère de l'Incarnation, la divinité à la chair. Il y avait trop de disproportion entre la corruption de nos corps, et la beauté immortelle de cet esprit pur : tellement que, pour mettre ensemble deux natures si éloignées, il fallait auparavant trouver un milieu dans lequel elles s'approchassent.

Il est tout trouvé, chrétiens ; et la sainte virginité peut faire ce grand effet par son entremise. Et s'il m'est permis aujourd'hui d'expliquer un si grand mystère par l'exemple des choses sensibles, j'en trouve quelque crayon imparfait dans la lumière qui nous éclaire. Il n'est rien de plus opposé que la lumière et les corps opaques. La lumière tombant dessus ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse : il semble, au contraire, qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons. Mais lorsqu'elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature, et a quelque chose de sa clarté. Ainsi nous pouvons dire, messieurs, que la divinité du Fils de Dieu, voulant s'unir à un corps mortel, demandait en quelque façon que la virginité se mît entre deux, parce qu'ayant quelque chose de spirituel, elle a pu préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Je ne le dis pas de moi-même : c'est un saint évêque d'Orient qui m'a donné ouverture à cette pensée ; et voici ses propres paroles, tirées fidèlement de son texte. « C'est, dit-il [1], la virginité « qui fait que Dieu ne refuse pas de venir vivre « avec les hommes : c'est elle qui donne aux « hommes des ailes pour prendre leur vol du côté « du ciel ; et étant le lien sacré de la familia« rité de l'homme avec Dieu, elle accorde par « son entremise des choses si éloignées par na« ture. » S'il est ainsi, et n'en doutons pas, puisque de si grands hommes le disent, puisque nous le voyons par tant de raisons ; ne croyez pas, ma très-chère sœur, que vous puissiez jamais manquer d'agrément pour Jésus votre époux céleste, tant que vous porterez en vous-même ce qui l'a attiré du ciel en la terre. La bonté de Dieu est sans repentance : ce qu'il aime, il l'aime toujours ; et ayant cherché une fois avec tant d'ardeur la pureté virginale, il a toujours pour elle le même transport. Et aussi voyons-nous dans son Écriture qu'il la veut toujours avoir en sa compagnie : « Car les vierges suivent l'Agneau par« tout : » *Sequuntur Agnum quocumque ierit* [2]. Soyez donc vierge d'esprit et de corps ; [veillez sur votre cœur et tous vos sens, pour les maintenir dans une intégrité parfaite]. Ainsi un chaste agrément vous conservera ce que la grâce de votre Époux vous a accordé : vous aurez toujours son affection, et vous n'offenserez pas sa jalousie. Il faut encore parler en un mot de cette jalousie de l'Époux céleste, et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Que Dieu soit jaloux, chrétiens, il s'en vante si souvent dans son Écriture, qu'il ne nous permet pas de l'ignorer. C'est une des qualités qu'il se donne dans le Décalogue : « Je suis, dit-il, le « Seigneur ton Dieu, Dieu fort et jaloux : » *Deus*

[1] *Galat.* IV, 4.
[2] *De sancta Virginit.* n° 12, t. VI, col. 348.

[1] *S. Greg. Nyss. Orat. de Virg.* cap. II, t. III, p. 115, 116
[2] *Apoc* XIV, 4.

tuus, fortis et zelotes[1]. Et cette qualité de jaloux est si naturelle à Dieu, qu'elle fait un de ses noms, comme il est écrit en l'Exode : *Dominus zelotes nomen ejus*[2] : « Son nom est le Seigneur « jaloux. » Il paraît donc assez que Dieu est jaloux, et peu de personnes l'ignorent. Mais que l'ouvrage de notre salut, que le mystère de rédemption, que nous honorons durant ces saints jours, soit un effet de sa jalousie, c'est ce que vous n'avez pas peut-être encore entendu, et qu'il est nécessaire que je vous explique, puisque mon sujet m'y conduit.

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Dieu qui nous en assure, en termes exprès, par la bouche de son prophète Isaïe : *De Jerusalem exibunt reliquiæ, et salvatio de monte Sion : zelus Domini exercituum faciet istud*[3] : « Dans les ruines de « Jérusalem il restera un grand peuple que Dieu « délivrera de la mort; le salut paraîtra en la « montagne de Sion : la jalousie du Dieu des ar- « mées fera cet ouvrage. » Après des paroles si claires, il n'est pas permis de douter que le mystère de notre salut ne soit un effet de jalousie : mais de quelle sorte cela s'accomplit, il n'est pas fort aisé de le comprendre. Car, mes sœurs, que la jalousie du Dieu des armées le porte à châtier ceux qui le méprisent, je le conçois sans difficulté ; c'est le propre de la jalousie. Et je remarque aussi dans les saintes Lettres que Dieu n'y parle guère de sa jalousie, qu'il ne nous fasse en même temps craindre ses vengeances. « Je « suis un Dieu jaloux, dit le Seigneur : » *Deus fortis, zelotes;* et il ajoute aussitôt après : « vengeant « les iniquités des pères sur les enfants : » *visitans iniquitates patrum in filios*[4]. « Dieu est « jaloux, dit Moïse; » et il dit dans le même lieu que « Dieu est un feu consumant; l'ardeur de sa ja- « lousie brûle les pécheurs : » *Dominus Deus tuus ignis consumens est, Deus æmulator*[5]. Et le prophète Nahum a joint ces deux choses : « Le « Seigneur est un Dieu jaloux; et le Seigneur est « un Dieu vengeur : » *Deus æmulator et ulciscens Dominus*[6], tant ces deux qualités sont inséparables !

Que s'il est ainsi, chrétiens, se peut-il faire que nous rencontrions le principe de notre salut dans la jalousie, qui semble être la source des vengeances? Et après que le prophète a uni un Dieu jaloux et un Dieu vengeur, oserons-nous espérer de trouver ensemble un Dieu jaloux et un Dieu sauveur? Néanmoins il est véritable : ce qui a sauvé le peuple fidèle, c'est la jalousie du Dieu des armées; vous l'avez ouï de sa propre bouche : *Zelus Domini exercituum faciet istud*[1]. Mais il ne vous faut plus tenir en suspens; il est temps d'expliquer un si grand mystère. Un excellent auteur de l'antiquité nous en va donner l'ouverture : ce grand homme, c'est Tertullien. Il dit que Dieu a recouvré son image, que « le diable « avait enlevée, par une opération de jalousie : » *Deus imaginem suam, a diabolo captam, æmula operatione recuperavit*[2]. Voilà peu de paroles, messieurs; mais elles renferment un sens admirable qu'il faut tâcher de développer.

Pour cela, il est nécessaire de reprendre les choses d'un plus haut principe, et de rappeler en votre mémoire la témérité de cet ange, qui, par une audace inouïe, a voulu s'égaler à Dieu, et se placer jusque dans son trône. Repoussé de sa main puissante, et précipité dans l'abîme, il ne peut quitter le premier dessein de son audace démesurée, il se déclare hautement le rival de Dieu. C'est ainsi que Tertullien l'appelle[3] : *Æmulus Dei;* « le jaloux, le rival de Dieu. » Il se veut faire adorer en sa place : il n'a pu occuper son trône, il lui veut enlever son bien. Il entre dans le paradis terrestre, furieux et désespéré : il y trouve l'image de Dieu, c'est-à-dire, l'homme, image chérie et bien-aimée, que Dieu avait faite de sa propre main ; il la séduit, il la corrompt. Surprise par ses flatteries, elle s'abandonne à lui La parjure qu'elle est, l'ingrate et l'infidèle qu'elle est, au milieu des bienfaits de son époux, dans le lit même de son époux (pardonnez-moi la hardiesse de cette parole, que je ne trouve pas encore assez forte pour exprimer l'indignité de cette action); dans le lit même de son époux, elle se prostitue à son rival. O insigne infidélité! ô lâcheté sans pareille ! Fallait-il quelque chose de plus que cette honteuse prostitution faite à la face de Dieu, pour l'exciter à la jalousie ? Il s'y excite en effet. Mon épouse s'est fait enlever, mon image s'est laissé corrompre, elle que j'avais faite avec tant d'amour, dont j'avais moi-même formé tous les traits, que j'avais animée d'un souffle de vie sorti de ma propre bouche.

Que fera, mes frères, ce Dieu fort et jaloux, irrité d'un si infâme abandonnement? Que fera-t-il à cette épouse qui a méprisé un si grand amour, et offensé si fortement sa jalousie? Certainement il pouvait la perdre. Mais, ô jalousie miséricordieuse ! il a mieux aimé la sauver. O rival ! je ne veux point qu'elle soit ta proie ; je ne

[1] *Exod.* XX, 5.
[2] *Ibid.* XXXIV, 14.
[3] *Is.* XXXVII, 32.
[4] *Exod.* XX, 5.
[5] *Deut.* IV, 24
[6] *Nah* I, 2.

[1] *Is.* XXXVII, 32.
[2] *De Carne Christi*, n° 17.
[3] *De spect.* n° 2.

la puis souffrir en tes mains : ce spectacle indigne irrite mon cœur, et le provoque à jalousie. Piqué de ce sentiment, il court après pour la retirer : il descend du ciel en la terre, pour chercher son épouse qui s'y est perdue. Il vient nous sauver des mains de Satan, jaloux de nous voir en sa puissance. Vous l'avez vu ces jours passés naître en Bethléem ; il vous a fait annoncer par ses anges qu'il était votre Sauveur : la jalousie du Dieu des armées a fait cet ouvrage. Certes, cette manière admirable dont il se sert pour nous retirer, montre assez, si nous l'entendons, que c'est la jalousie qui le fait agir. Car considérez, je vous prie, qu'il n'envoie pas ses anges pour nous délivrer; il y vient lui-même en personne : *Deus ipse veniet, et salvabit vos* [1]. Et cela pour quelle raison, si ce n'est afin que nous comprenions que c'est à lui que nous devons tout; et que nous lui consacrions tout notre amour, comme nous tenons de lui seul tout notre salut.

C'est pourquoi nous voyons dans son Écriture qu'il n'est pas moins jaloux de sa qualité de Sauveur, que de celle de Seigneur et de Dieu. Écoutez comme il en parle, messieurs : *Ego Dominus, et non est ultra Deus absque me : Deus justus et salvans, non est præter me* [2] : « Je suis le Seigneur, et il n'y a point d'autre Dieu que moi ; « je suis le Dieu juste, et personne ne vous sauvera que moi. » Il me semble que ce Dieu jaloux adresse sa voix, comme un amant passionnée à la nature humaine infidèle. O volage, ô prostituée ! qui m'as quitté pour mon ennemi; n'est-ce pas moi qui suis le Seigneur? et il n'y a point de Dieu que moi. Regarde qu'il n'y a que moi qui te sauve; et si tu m'as oublié après t'avoir créée, reviens du moins quand je te délivre. Voyez, mes frères, comme il est jaloux de la qualité de Sauveur. Et ailleurs, se glorifiant de l'ouvrage de notre salut : C'est moi, c'est moi, dit-il, qui l'ai fait : ce ne sont ni mes anges, ni mes archanges, ni aucune des vertus célestes; « c'est moi seul qui « l'ai fait, c'est moi seul qui vous porterai sur mes « épaules, c'est moi seul qui vous sauverai : » *Ego feci, ego feram, ego portabo, ego salvabo* [3]. Tant il est jaloux de cette gloire, tant notre délivrance lui tient au cœur, tant il craint que nos affections ne se partagent !

Et c'est pour cette même raison qu'il nous fait, dit saint Chrysostôme [4], des présents si riches. Il voit que nous recevons à pleines mains les présents de son rival qui nous séduit : il nous amuse par une pomme; il nous gagne par des biens trompeurs qui n'ont qu'une légère apparence. Chrétiens, il en est jaloux. Quoi, l'on préfère des présents si vains à tant de bienfaits si considérables ! Que fera-t-il, dit saint Chrysostôme ? Il fera comme un amant passionné, qui, voyant celle qu'il recherche gagnée par les présents des autres prétendants, multiplierait aussi les siens sans mesure pour emporter le dessus, et la dégoûter des présents des autres : ainsi fait le sauveur Jésus. Pour détourner nos yeux et nos cœurs des libéralités trompeuses de notre ennemi, il redouble ses dons jusqu'à l'infini, il nous donne son Esprit et sa grâce, il nous donne son trône et sa gloire, il nous donne son royaume et son héritage, il nous donne sa personne et sa vie, il nous donne son corps et son sang. Et que ne nous donne-t-il pas ? Voyez, voyez, dit-il, si cet autre prétendant que vous écoutez; voyez s'il pourra égaler une telle munificence. A quelque prix que ce soit, il est résolu de gagner nos cœurs; et nous voudrions nous défendre d'une jalousie si obligeante ! J'en ai dit assez pour vous faire voir que le Dieu sauveur est jaloux, et qu'il nous sauve par sa jalousie : *Æmula operatione.* Mais s'il en a l'ardeur et les transports, il en a aussi les regards et la vigilance.

Il a, ma sœur, des yeux de jaloux, toujours ouverts pour veiller sur vous, pour étudier tous vos pas, pour observer toutes vos démarches ; et sans m'engager dans de longues preuves d'une vérité si constante, considérez seulement l'état où vous êtes. Et ces grilles, et cette clôture, et tant de contraintes différentes, n'est-ce pas assez pour vous faire comprendre combien sa jalousie est délicate ? Il vous renferme soigneusement, il rend de toutes parts l'abord difficile, il observe jusqu'à vos regards; et ce voile qu'il met sur votre tête, montre assez qu'il est jaloux et de ceux qu'on jette sur vous, et de ceux que vous jetez sur les autres. Il compte tous vos pas, il règle votre conduite jusqu'aux moindres choses : ne sont-ce pas des actions d'un amant jaloux? Il n'en fait pas ainsi à tous les fidèles; mais c'est que s'il est jaloux de tous les autres, il l'est beaucoup plus de ses épouses. Étant donc ainsi observée de près, pour vous garantir des effets d'une jalousie si délicate, il ne vous reste, ma chère sœur, qu'une obéissance toujours ponctuelle, et un entier abandonnement de vos volontés. Marchez par la voie qu'il vous prescrit, par la règle qu'il vous a donnée : écoutez son ange qui vous avertit; ce sont vos supérieurs qui tiennent sa place. Vivant de la sorte, ma sœur, espérez tout de son amour, et n'appréhendez rien de sa jalousie. Il serait trop long de parler de l'obéissance; ce mot suffira. Il faut finir par une réflexion sur la jalousie.

[1] *Is.* XXXV, 4.
[2] *Ibid.* XLV, 21.
[3] *Ibid.* XLVI, 4.
[4] *In Ep.* I, *ad Cor. Hom.* XXIV, n° 2, t. X, p. 213

Sachez donc que ce Dieu jaloux veut que ses fidèles le soient aussi, et qu'une sainte jalousie nous soit comme un aiguillon, pour nous exciter à son service. *Ecce venio cito; tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam*[1] : « Je viendrai bientôt; tenez fortement ce qui a été mis « en vos mains, de peur que votre couronne ne « soit donnée à un autre. » Pourquoi parle-t-il de la sorte? pourquoi nous destiner une couronne qui doit briller sur une autre tête? Que ne la destinait-il tout d'abord à celui qui la devait enfin obtenir? Pour nous exciter à la jalousie. C'est ainsi qu'il a fait à l'égard des Juifs. [Ils étaient le peuple choisi; c'était à eux que les promesses avaient été faites, et ils devaient en recevoir l'accomplissement: mais leur incrédulité a suspendu à leur égard l'effet des miséricordes qui leur étaient réservées.] Dieu a appelé les Gentils pour exciter les Juifs à jalousie; de peur qu'ils ne perdissent la place que tant d'oracles divins leur avaient promise. « Leur chute est devenue une « occasion de salut aux Gentils; afin que l'exem« ple des Gentils leur donnât de l'émulation pour « les suivre : » *Illorum delicto salus est Gentibus, ut illos æmulentur.* « Tant que je serai l'a« pôtre des Gentils, dit saint Paul[2], je travaille« rai à rendre illustre mon ministère, pour « tâcher d'exciter de l'émulation dans l'esprit « des Juifs qui me sont unis selon la chair, et « d'en sauver quelques-uns : » *Quandiu ego sum Gentium apostolus, ministerium meum honorificabo : si quomodo ad æmulandum provocem carnem meam, et salvos faciam aliquos ex illis.* Comme un père, dit saint Chrysostôme[3], qui appelle son fils pour le caresser; ce fils mutin et opiniâtre refuse ses embrassements, il en fait approcher un autre, et il attire par la jalousie celui que l'amour n'avait pas gagné. Que tel ait été le dessein de Dieu, il nous le déclare lui-même formellement par la bouche de Moïse : « Ils m'ont, « dit-il, piqué de jalousie, en adorant ceux qui « n'étaient point dieux, et ils m'ont irrité par « leurs vanités sacriléges; et moi je les piquerai « aussi de jalousie, en aimant ceux qui ne for« ment pas un peuple, et je les irriterai en substi« tuant à leur place une nation insensée : » *Ipsi me provocaverunt in eo qui non erat Deus, et irritaverunt in vanitatibus suis; et ego provocabo eos in eo qui non est populus, et in gente stulta irritabo illos*[4].

Cet innocent artifice de sa bonté paternelle a été inutile aux Juifs. Dieu leur a voulu donner de la jalousie, pour les enflammer à le suivre; ils l'ont refusé. Vive Dieu! dit le Seigneur, cette jalousie fera leur supplice. « Ce sera alors, leur dit Jésus« Christ, qu'il y aura des pleurs et des grince« ments de dents, quand vous verrez qu'Abra« ham, Isaac, Jacob, et tous les prophètes seront « dans le royaume de Dieu, et que vous autres « vous serez chassés dehors : » *Ibi erit fletus et stridor dentium.* « Il en viendra d'orient et d'oc« cident, du septentrion et du midi, qui auront « place au festin dans le royaume de Dieu : alors « ceux qui sont les derniers seront les premiers, « et ceux qui sont les premiers seront les der« niers : » *Et venient ab oriente, et occidente, et aquilone, et austro, et accumbent in regno Dei: et ecce sunt novissimi qui erant primi, et sunt primi qui erant novissimi*[1]. « Les enfants du « royaume seront jetés dans les ténèbres exté« rieures : » *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores*[2]. La jalousie [leur fera alors sentir son aiguillon dans toute sa force], et ensuite la rage et le désespoir [achèveront de leur ronger le cœur; parce qu'ils connaîtront l'inutilité de tous leurs regrets]: *Ibi erit fletus et stridor dentium.* L'un des grands supplices des damnés, sera de voir la place qui était destinée pour eux, [occupée par d'autres]. Que ce trône est auguste! que cette couronne est brillante! Elle était préparée pour moi, et je l'ai perdue par ce misérable plaisir d'un moment. Chrétien, où est ton courage?

« Tenez donc, ma sœur, fortement ce qui a été « mis entre vos mains, de peur que votre cou« ronne ne soit donnée à un autre : » *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam.* La couronne de l'Époux appartient, en quelque sorte, à l'épouse; ne la perdez pas : songez au mépris que l'on a pour une épouse répudiée. [Travaillez à soutenir cette haute dignité d'épouse de Jésus-Christ, par une vie entièrement dégagée des objets sensibles. Occupez-vous sans cesse des moyens de vous rendre de plus en plus digne de ses chastes embrassements, en évitant soigneusement tout ce qui pourrait blesser son œil jaloux. Vivez ainsi dans une continuelle attente de sa venue : soupirez avec ardeur après son retour: n'ayez d'amour, de cœur, d'esprit, de mouvement que pour lui; afin que, tout embrasée du désir de le posséder, vous méritiez, lorsqu'il paraîtra, d'entrer dans la salle des noces pour consommer éternellement ce bienheureux mariage que vous allez contracter avec lui.]

[1] *Apoc.* III, 11.
[2] *Rom.* XI, 11, 13, 14.
[3] *In Ep. ad Rom. Hom.* XVIII, n° 3, t. IX, p. 634.
[4] *Deut.* XXXII, 21.

[1] *Luc.* XIII, 28, 29, 30.
[2] *Matth.* VIII, 11.

EXORDE

POUR LE MÊME DISCOURS.

Il est écrit, mes sœurs, dans le livre de la Genèse, que « l'homme quittera son père et sa mère « pour s'attacher à son épouse [1]; » et saint Augustin nous enseigne [2] qu'on ne peut jamais bien entendre le sens véritable de ce passage, si l'on ne l'applique au Fils de Dieu. En effet, dit ce saint évêque, selon l'usage des choses humaines, il fallait dire que c'était l'épouse qui quitte la maison paternelle pour s'attacher à son époux; et il n'y a, ce semble, que Jésus-Christ seul dont l'on puisse parler en un sens contraire. Car il est cet époux céleste qui a, en quelque sorte, quitté Dieu son Père qui l'engendre dans l'éternité, et sa mère la Synagogue qui l'a engendré dans le temps, pour s'attacher à son Église, que son sang et son esprit lui ont ramassé de toutes les nations de la terre. Si je vous disais de moi-même que c'est en cette journée que l'Église célèbre ces noces avec son cher et divin Époux, vous croiriez peut-être, messieurs, que c'est une invention que j'aurais trouvée, pour joindre le mystère de cette fête avec la cérémonie que nous allons faire, que tous les saints Pères appellent des noces. Mais il n'en est pas de la sorte, c'est l'Église elle-même qui chante dans l'office de cette journée : *Hodie cœlesti Sponso juncta est Ecclesia :* « Aujourd'hui l'É- « glise a été unie avec son Époux; » elle célèbre en ce mystère le jour de son mariage. Tellement, ma très-chère sœur, que vos noces spirituelles avec Jésus-Christ se rencontrant si heureusement avec celles de la sainte Église dans une même solennité, il ne me sera pas malaisé d'accommoder le sujet que vous me donnez de parler, avec celui de la fête que nous célébrons aujourd'hui; et j'espère traiter l'un et l'autre, pourvu qu'il plaise à l'Époux céleste, dont je dois raconter les louanges, de m'accorder le secours de son Esprit, par l'intercession de sa sainte Mère. *Ave.*

* Cet exorde paraît avoir été destiné pour ce sermon, qui en manque effectivement : mais comme il ne pourrait être mis en tête du discours sans en déranger l'ordre et la suite, et sans y faire pour cette raison des changements, nous avons pris le parti de le renvoyer à la fin du Sermon. (*Édit. de Déforis.*)

[1] *Genes.* II, 24.

[2] *De Genes. cont. Manich.* lib. II, n° 37, t. I, col. 686.

SERMON

POUR UNE PROFESSION,

PRÊCHÉ

LE JOUR DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX

Combien il en a coûté à Jésus-Christ pour le contrat de son mariage avec l'Église. Trois qualités de cet Époux des vierges chrétiennes. Dans quel dessein a-t-il acquis les hommes. Pourquoi ne devons-nous rechercher dans ce nouveau Roi aucune marque extérieure de grandeur royale. Conditions qu'il exige de celles qu'il prend pour ses épouses. Prérogative des vierges chrétiennes : pureté qui leur est nécessaire. Extrême jalousie de leur Époux : comment elles doivent se conduire, pour ne pas offenser ses regards.

Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.
Les noces de l'Agneau sont venues, et son épouse s'est préparée. *Apoc.* XIX, 7.

Le mystère de notre salut nous est proposé dans les saintes Lettres sous des figures diverses, dont la plus fréquente, mes sœurs, c'est de nous représenter cet ouvrage comme l'effet de plusieurs actes publics, passés authentiquement par le Fils de Dieu en faveur de notre nature. Nous y voyons premièrement l'acte d'amnistie et d'abolition générale, par lequel il nous remet nos péchés : ensuite, nous y lisons le traité de paix, par lequel il pacifie le ciel et la terre, et le rachat qu'il a fait de nous pour nous retirer des mains de Satan. Nous y lisons aussi en plus d'un endroit le testament mystique et spirituel, par lequel il nous donne la vie éternelle, et nous fait ses cohéritiers dans le royaume de Dieu son père. Enfin il y a le sacré contrat par lequel il épouse sa sainte Église, et la fait entrer avec lui dans une bienheureuse communauté. De ces actes, et de quelques autres qu'il serait trop long de vous rapporter, découlent toutes les grâces de la nouvelle alliance : et ce que j'y trouve de plus remarquable, c'est que notre aimable et divin Sauveur les a tous ratifiés par son sang. Dans la rémission de nos crimes, il est notre propitiateur par son sang : « Dieu l'ayant proposé pour être la victime de ré- « conciliation par la foi que les hommes auraient « en son sang; » *Propitiationem per fidem in sanguine ipsius* [1]. S'il a pacifié le ciel et la terre, c'est par le sang de sa croix : *Pacificans per sanguinem crucis ejus* [2]. S'il nous a rachetés des mains de Satan, comme un bien aliéné de son domaine, les vieillards lui chantent dans l'Apocalypse que son sang a fait cet ouvrage : « Vous « nous avez rachetés par votre sang, » lui disent-ils : *Redemisti nos in sanguine tuo* [3] : et pour

[1] *Rom.* III, 25.

[2] *Col.* I, 20.

[3] *Apoc.* V, 9.

ce qui regarde son testament, c'est lui-même qui a prononcé dans sa sainte cène : « Buvez ; ceci est « mon sang, le sang du nouveau testament versé « pour la rémission des péchés [1]. »

Ne croyez pas, âmes chrétiennes, que le contrat de son mariage, par lequel il s'unit à l'Église, lui ait moins coûté que le reste. C'est à lui que convient proprement ce mot : « Vous m'êtes un « époux de sang : » *Sponsus sanguinum tu es mihi* [2] : et ce n'est pas sans sujet que, dans le passage de l'Apocalypse que j'ai choisi pour mon texte, il est épousé comme un Agneau, c'est-à-dire, en qualité de victime : *Venerunt nuptiæ Agni*. Ainsi quoique la fête de sa croix, qui comprend un mystère de douleurs, semble être fort éloignée de la solennité de son mariage, qui est une cérémonie de joie, il y a néanmoins beaucoup de rapport ; et nous pouvons aisément traiter l'une et l'autre dans la suite de ce discours, après avoir imploré le secours d'en haut par l'intercession de la sainte Vierge, *Ave*.

Dans cette cérémonie, vous parler d'autre chose, ma très-chère sœur, que de votre Époux, ce serait offenser votre amour. Parlons donc aujourd'hui du divin Jésus ; qu'il fasse tout le sujet de cet entretien. Considérons attentivement quel est cet Époux qu'on vous donne ; et, pour joindre votre fête particulière avec celle de toute l'Église, tâchons de connaître ses qualités par le mystère de cette journée. Vous y verrez premièrement qu'il est roi, et vous lirez le titre de sa royauté gravé en trois langues au haut de sa croix : « Jé« sus de Nazareth, roi des Juifs [3]. » Vous y apprendrez en second lieu, que c'est un amant passionné ; et son sang, que le seul amour tire de ses veines, en sera la marque évidente. Enfin vous découvrirez que c'est un amant jaloux ; et il me sera aisé de vous faire voir, par les Écritures divines, que ce grand ouvrage de notre salut, accompli heureusement sur la croix, a été un effet de sa jalousie.

PREMIER POINT.

Quand je considère, mes sœurs, cette qualité de roi des Juifs que Pilate donne à Jésus-Christ, et qu'il fait paraître au haut de sa croix, malgré les oppositions des pontifes, j'admire profondément la conduite de la Providence qui lui met cette pensée dans l'esprit, et je me demande à moi-même : D'où vient que notre Sauveur, qui a refusé si constamment le titre de roi durant les jours de sa gloire, c'est-à-dire, quand il se montrait un Dieu tout-puissant par la grandeur de ses miracles, commence à le recevoir dans le jour de ses abaissements, et lorsqu'il paraît le dernier des hommes par la honte de son supplice. Où est l'éclat et la majesté qui doivent suivre ce grand nom de roi, et qu'a de commun la grandeur royale avec cet appareil d'ignominie ? C'est ce qu'il faut vous expliquer en peu de paroles ; et pour cela remarquez, mes sœurs, que Jésus-Christ a deux royautés, dont l'une lui convient comme Dieu, et l'autre lui appartient en qualité d'homme. Comme Dieu il est le roi et le souverain de toutes les créatures qui ont été faites par lui : *Omnia per ipsum facta sunt* [1] ; et outre cela, en qualité d'homme, il est roi en particulier de tout le peuple qu'il a racheté, sur lequel il s'est acquis un droit absolu par le prix qu'il a donné pour sa délivrance. Voilà donc deux royautés dans le Fils de Dieu ; la première lui est naturelle, et lui appartient par sa naissance ; la seconde est acquise, et il l'a méritée par ses travaux. La première de ces royautés qui lui appartient par la création, n'a rien que de grand et d'auguste ; parce que c'est un apanage de sa grandeur naturelle, et qu'elle suit nécessairement son indépendance : mais il ne doit pas en être de même de celle qu'il s'est acquise par la rédemption ; et en voici la raison solide, que j'ai tirée de saint Augustin.

Puisque le Fils de Dieu était né avec une telle puissance, qu'il était de droit naturel maître absolu de tout l'univers ; lorsqu'il a voulu s'acquérir les hommes par un titre particulier, nous devons entendre, mes frères, qu'il ne le fait pas de la sorte dans le dessein de s'agrandir, mais dans celui de les obliger. En effet, dit saint Augustin, que sert-il au Roi des anges de se faire le roi des hommes ; au Dieu de toute la nature, de vouloir s'en acquérir une partie, sur laquelle il a déjà un droit souverain ? Il n'accroît point par là son empire, il n'étend pas plus loin sa puissance ; puisqu'en s'acquérant les fidèles, il ne s'acquiert que son propre bien, et ne se donne que des sujets qui lui appartiennent déjà par le titre de la création. Tellement que s'il recherche cette royauté, il faut conclure, dit ce saint évêque, que ce n'est pas dans un dessein d'élévation, mais par un sentiment de condescendance ; ni pour augmenter son pouvoir, mais pour exercer sa miséricorde : *Dignatio est, non promotio ; miserationis indicium, non potestatis augmentum* [2].

Ainsi, nous ne devons chercher en ce nouveau

[1] *Matth.* XXVI.
[2] *Exod.* IV, 25.
[3] *Joan.* XIX, 19.

[1] *Joan.* I, 3.
[2] *In Joan. Tr.* LI, n° 3, t. III, part. II, col. 635.

retirer, et descend du ciel en la terre pour chercher son épouse qui s'y est perdue : *Venit quærere quod perierat* [1]. La manière dont il se sert pour nous délivrer montre assez, si nous l'entendons, que c'est la jalousie qui le fait agir : car il n'envoie ni ses anges, ni ses archanges, qui sont les ministres ordinaires de ses volontés. Il a peur que son épouse volage, devant sa liberté à d'autres qu'à lui, ne partage encore son cœur, au lieu de le conserver tout entier à son Époux légitime; c'est pourquoi il vient lui-même en personne : *Deus ipse veniet, et salvabit nos* [2]. S'il faut des supplices, c'est lui qui les souffre; s'il faut du sang, c'est lui qui le donne; afin que nous comprenions que c'est à lui que nous devons tout, et que nous lui consacrions tout notre amour, comme nous tenons de lui seul tout notre salut.

De là vient que nous lisons, dans son Écriture, qu'il n'est pas moins jaloux de sa qualité de Sauveur que de celle de Seigneur et de Dieu. Écoutez de quelle sorte il en parle : *Ego Dominus, et non est ultra Deus absque me : Deus justus, et salvans non est præter me* [3]. Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que ce Dieu jaloux adresse sa voix à la nature humaine infidèle, ainsi qu'un amant passionné, mais dont on a méprisé l'amour. O volage! ô prostituée! qui m'as quitté pour mon ennemi, regarde que c'est moi qui suis le Seigneur, et il n'y a point de Dieu que moi : mais considère encore, ô parjure, infidèle, qu'il n'y a que moi qui te sauve; et si tu m'as oublié après t'avoir créée, reviens du moins à moi quand je te délivre. Voyez comme il est jaloux de sa qualité de Sauveur. Et ailleurs, se glorifiant de l'ouvrage de notre salut : « C'est moi, c'est moi, dit-il, qui « l'ai fait; ce ne sont ni mes anges, ni mes ar« changes, ni aucune des vertus célestes : c'est « moi seul qui l'ai fait, c'est moi seul qui vous « porterai sur mes épaules; enfin c'est moi seul « qui vous sauverai : » *Ego feci : ego feram, ego portabo, ego salvabo* [4] : tant il est jaloux de cette gloire; et c'est, mes sœurs, cette jalousie qui l'attache sur cette croix, dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

Car, dit excellemment saint Jean-Chrysostôme [5], comme un amant passionné, voyant celle qu'il recherche avec tant de soin gagnée par les présents de quelque autre, qui prétend à ses bonnes grâces, multiplie aussi sans mesure les marques de son amitié pour emporter le dessus; de même en est-il du Sauveur des âmes. Il voit que nous recevons à pleines mains les présents de son rival, qui nous amuse par une pomme, qui nous gagne par des biens trompeurs qui n'ont qu'une légère apparence : pour détourner nos yeux et nos cœurs de ses libéralités pernicieuses, il redouble ses dons jusqu'à l'infini; et son amour excessif voulant faire un dernier effort, le fait enfin monter sur la croix, où il nous donne non-seulement sa gloire et son trône, mais encore son corps et son sang, et sa personne et sa vie : enfin, se donnant lui-même, que ne nous donne-t-il pas? Et nous faisant un si grand présent, il me semble qu'il nous dit à tous : Voyez si ce prétendant que vous écoutez pourra jamais égaler un tel amour et une telle munificence. C'est ainsi qu'il parle, c'est ainsi qu'il fait; et nous pourrions nous défendre d'une jalousie si obligeante!

Mais, ma sœur, si l'Époux céleste a l'ardeur et les transports des jaloux, il en a les regards et la vigilance. Il a des yeux de jaloux, toujours ouverts, toujours appliqués pour veiller sur vous, pour étudier tous vos pas, pour observer toutes vos démarches. J'ai remarqué dans le saint cantique deux regards de l'Époux céleste : il y a un regard qui admire, et c'est le regard de l'amant : il y a un regard qui observe, et c'est le regard du jaloux. « Que vous êtes belle, ô fille « de prince! » dit l'Époux à la chaste épouse [1]. Cette ardente exclamation vient d'un regard qui admire, et il n'est pas indigne du divin Époux, dont il est dit dans son Évangile qu'il admira la foi du Centenier [2]. Mais voulez-vous voir maintenant quel est le regard du jaloux? « Il est venu, « dit l'Épouse, le bien-aimé de mon cœur, regar« dant par les fenêtres, guettant par les treillis : » *Dilectus meus venit, respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos* [3]. Il vient en cette sorte pour vous observer, et c'est le regard de la jalousie : de là naissent et ces grilles et cette clôture. Il vous renferme soigneusement, il rend de toutes parts l'abord difficile; il compte tous vos pas, il règle votre conduite jusqu'aux moindres choses : ne sont-ce pas des actions d'un amant jaloux? Il n'en fait pas ainsi au commun des hommes : mais c'est que s'il est jaloux des autres fidèles, il l'est beaucoup plus de ses épouses. Étant donc ainsi observée de près, pour vous garantir des effets d'une jalousie si délicate, il ne vous reste, ma sœur, qu'une obéissance toujours ponctuelle, et un entier abandonnement de vos volontés. C'est ce que je vous recommande en finissant ce discours; et afin que vous compreniez combien cette obéissance vous est néces-

[1] *Matth.* XVIII, 11.
[2] *Is.* XXXV, 4.
[3] *Ibid.* XLV, 21.
[4] *Ibid.* XLVI, 4.
[5] *In Epist.* I *ad Cor. Hom.* XXIV, n° 2, t. X, p. 213.

[1] *Cant.* VII, 1, 6.
[2] *Matth.* VIII, 10.
[3] *Cant.* II, 9

par aucun lien à la société civile, et cette clôture vous est un tombeau, dans lequel vous allez être comme ensevelie. Que vos proches ne pleurent pas dans cette mort bienheureuse, qui vous fera vivre avec Jésus-Christ. Son affection vous est assurée; puisque l'ayant acquis par la pauvreté, vous avez le moyen de gagner son cœur par la pureté virginale : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Pendant que Jésus-Christ crucifié vous parle lui-même de son affection par autant de bouches qu'il a de blessures, et que son amour s'épanche sur vous avec tout son sang par ses veines cruellement déchirées, il me semble peu nécessaire de vous dire combien il vous aime; et vos yeux attachés sur la croix vous en apprendront plus que tous mes discours. Je remarquerai seulement, ma sœur, que cet ardent amour qu'il témoigne, n'est pas seulement l'amour d'un Sauveur, mais encore l'amour d'un époux; et je l'ai appris de l'apôtre, qui, voulant donner aux chrétiens un modèle de l'amitié conjugale, leur propose l'amour infini que Jésus-Christ montre à son Église, en se livrant pour elle à la croix. « Maris, dit « il, aimez vos femmes, comme Jésus-Christ a « aimé l'Église, et s'est donné lui-même pour « elle : » *Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam, et tradidit semetipsum pro ea* [1]. Ainsi, dans cet amour du Sauveur, vous y trouverez l'amour d'un époux.

Il est bon de remarquer en passant, qu'ainsi le Fils de Dieu a aimé les hommes en toutes sortes de qualités qui peuvent donner de l'amour. Il les a aimés comme un père; il les a aimés comme un sauveur, comme un ami, comme un frère, comme un époux : et il nous aime sous tous ces titres, afin que nous connaissions que l'amour, qui le fait mourir pour nous en la croix, a toutes les qualités d'un amour parfait. Il est fort comme l'amour d'un père, tendre comme l'amour d'une mère, bienfaisant comme l'amour d'un sauveur, cordial comme l'amour d'un bon frère, sincère comme l'amour d'un fidèle ami; mais ardent comme l'amour d'un époux. Mais cet amour de Jésus-Christ, dont parle l'apôtre, regarde généralement toute son Église : il faut montrer aux vierges sacrées leurs avantages particuliers, et les droits extraordinaires que leur donne leur chasteté sur le cœur de l'Époux céleste.

Un mot de l'Apocalypse nous découvrira ce secret, et je vous prie de le bien entendre. *Hi sunt, qui cum mulieribus non sunt coinquinati; virgines enim sunt : hi sequuntur Agnum quocumque ierit* [1]; « Ceux-là, dit-il, sont les vierges « qui suivent l'Agneau partout où il va. » Telle est la prérogative des vierges, dont le grand et admirable saint Augustin nous expliquera le mystère. Pour cela, il remarque avant toutes choses, que suivre Jésus-Christ, c'est l'imiter autant qu'il est permis à des hommes : *Hunc in eo quisque sequitur, in quo imitatur* [2]; tellement que le suivre partout où il va, c'est l'imiter en tout ce qu'il fait. Ce fondement étant supposé, il est bien aisé de conclure que suivre l'Agneau partout où il va, c'est le privilége des vierges. Car si Jésus est doux et humble de cœur, si Jésus est simple et pauvre d'esprit, si Jésus est soumis et obéissant, s'il est miséricordieux et charitable; et les vierges et les mariés peuvent le suivre dans toutes ces voies. Quoiqu'ils ne puissent pas y marcher de la même force, ils peuvent néanmoins, dit saint Augustin [3], s'attacher diligemment à tous ses pas, et insister fidèlement à tous ses vestiges : ils ne peuvent pas les remplir, mais ils peuvent y mettre le pied; ils peuvent même le suivre jusqu'à cette noble épreuve de la charité, de laquelle lui-même a dit qu'il n'y en a point de plus grande [4], c'est-à-dire, jusqu'à mourir pour signaler son amour.

Jusqu'ici, ô divin Sauveur! vous pouvez être suivi de tous vos fidèles : mais après il se présente un nouveau sentier, où tous ne peuvent pas vous accompagner. Car, mes frères, « cet Agneau « sans tache marche par un chemin virginal; » ce sont les mots de saint Augustin [5] : *Ecce ille Agnus graditur itinere virginali.* Ce Fils de vierge est demeuré vierge; et trouvant au-dessous de lui-même la sainteté nuptiale, il ne lui a voulu donner aucun rang, ni dans sa naissance, ni dans sa vie. Que de saints ne le peuvent suivre dans cette route sacrée! *Non omnes capiunt verbum istud* [6] : toutefois il ne veut pas y demeurer seul.

Accourez! ô troupe des vierges! et suivez partout ce grand conducteur. Que les autres le suivent partout où ils peuvent, vous seules le pouvez suivre partout où il va, et entrer par ce moyen avec lui dans la plus intime familiarité. C'est la belle et heureuse suite de ce privilége incomparable : ces âmes pures et virginales s'étant constamment attachées à suivre Jésus-Christ partout, cette preuve inviolable de leur amitié fait que Jésus s'attache réciproquement à les avoir

[1] *Ephes.* V, 25.

[1] *Apoc.* XIV, 4.
[2] *De sancta Virginit.* n° 27, t. VI, col. 354.
[3] *Ibid.* n° 28.
[4] *Joan.* XV, 13.
[5] *Ubi supra*, n° 29
[6] *Matth.* XIX, 11.

toujours dans sa compagnie. Il fait toujours éclater sur elles un rayon de faveur particulière : il se met en leurs mains dans sa naissance, il les pose sur sa poitrine dans sa sainte cène, il ne les oublie pas à sa croix; et les ayant tendrement aimées, il les aime jusqu'à la fin : *In finem dilexit eos* [1]. Une mère vierge, un disciple vierge y reçoivent les dernières preuves de son amitié; et ne voulant pas sortir de ce monde sans les honorer de quelque présent, comme il ne voit rien de plus grand que ce que consacre la virginité, il les laisse mutuellement l'un à l'autre : « Femme, « lui dit-il, voilà votre fils; » et : « Fils, voilà votre « mère [2]. » Il n'est pas jusqu'à son sépulcre qu'il veut trouver vierge; tant il a d'amour pour la virginité!

Recherchons encore, mes sœurs, pour épuiser cette matière importante, d'où vient que le Fils de Dieu fait ses plus chères délices d'un cœur virginal, et ne trouve rien de plus digne de ses chastes embrassements. C'est à cause qu'un cœur virginal se donne à lui sans aucun partage, qu'il ne brûle point d'autres flammes, et qu'il n'est point occupé par d'autres affections. Qui pourrait assez exprimer quelle grande place y tient un époux, et combien il attire d'amour après soi? Ensuite naissent les enfants, dont chacun emporte sa part, qui lui est mieux due et plus assurée que celle de son héritage. Parmi tant de désirs divers, à combien de sortes d'objets le cœur est-il contraint de s'ouvrir ? L'esprit, dit l'apôtre, en est divisé : *Sollicitus et divisus est* [3]; et dans ce fâcheux partage, nous pouvons dire avec le Psalmiste : *Sicut aqua effusus sum* [4] : « Je suis ré« pandu comme de l'eau; » et cette vive source d'amour, qui devait tendre tout entière au ciel, multipliée et divisée en tant de ruisseaux, se va perdre deçà et delà dans la terre. Pour empêcher ce partage, la sainte virginité vient fermer le cœur : *Ut signaculum super cor tuum* [5] : elle y appose comme un sceau sacré qui empêche d'en ouvrir l'entrée, si bien que Jésus-Christ y règne tout seul : et c'est pourquoi il aime ce cœur virginal, parce qu'il possède en repos, sans distraction, toute l'intégrité de son amour.

C'est ainsi, ô pudique épouse! que vous devez aimer Jésus-Christ : tout l'amour que vous auriez pour un cher époux, vous le devez, dit saint Augustin, au Sauveur des âmes. Mais que dis-je? vous lui en devez beaucoup davantage : car cette femme que vous voyez, qui chérit si tendrement son mari, ordinairement ne le choisit pas; mais plutôt il lui est échu en partage par des conjonctures imprévues. Elle aime celui qu'on lui a donné; mais avant qu'on le lui donnât, son cœur a erré longtemps sur la multitude par un vague désir de plaire : s'il ne s'est donné qu'à un seul, il s'est du moins offert à plusieurs; et ne discernant pas dans la troupe cet unique qui lui était destiné, son amour est demeuré longtemps suspendu, tout prêt à tomber sur quelque autre. Il n'en est pas de la sorte de l'Époux que vous embrassez : jamais vous n'avez balancé dans un si beau choix, et il a emporté d'abord vos premières inclinations. Comme donc vous le voyez attaché en croix, attachez-le fortement à tout votre cœur : *Toto vobis figatur in corde, qui pro vobis fixus est in cruce.* « Cédez-lui dans votre esprit « toute l'étendue que vous n'avez pas voulu lais« ser occuper par le mariage : » *Totum teneat in animo vestro, quidquid noluistis occupari connubio* [1]. Cédez, vous lui en devez même beaucoup davantage, parce que vous devez chérir, bien plus qu'un époux, celui qui vous fait résoudre à ne vous donner jamais à aucun époux; et il ne vous est pas permis de l'aimer d'une affection médiocre, puisque vous renoncez pour l'amour de lui aux affections les plus grandes, et tout ensemble les plus légitimes.

Courez donc après cet Amant céleste; joignez-vous à cette troupe innocente qui le suit partout où il va, accompagnant ses pas de pieux cantiques. Les Agathes et les Céciles, les Agnès et les Luces vous tendent les bras, et vous montrent la place qui vous est marquée. Pour entrer dans cette assemblée, soyez vierge d'esprit et de corps; que cet amour de la pureté, qui se forme dans votre cœur, se répande sur tous vos sens. Conservez votre ouïe; c'est par là qu'Ève a été séduite : gardez soigneusement votre vue, et songez que ce n'est pas en vain qu'on vous donne « un voile, comme un rempart de votre pudeur, « qui empêche vos yeux de s'égarer, et qui ne « permette pas, dit le grave Tertullien, à ceux « des autres de se porter sur vous : » *Vallum verecundiæ, quod nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos* [2]. Surtout gardez votre cœur, et ne dédaignez pas les petits désordres, parce que c'est par là que les grands commencent, et que l'embrasement, qui consume tout, est excité souvent par une étincelle. Ainsi un chaste agrément vous conservera ce que la grâce de votre Époux vous a accordé : ainsi vous posséderez toujours son affection, et jamais vous n'offenserez sa jalousie. Il faut encore vous dire un mot de la ja-

[1] *Joan.* XIII, 1.
[2] *Ibid.* XIX, 26, 27.
[3] I. *Cor.* VII, 33.
[4] *Ps.* XXI, 15.
[5] *Cant.* VIII, 6.

[1] *De Sancta Virginit.* n° 56, t. VI, col. 368.
[2] *De Virg. veland.* n° 16.

saire, je vous dirai la raison pour laquelle elle vous défend de la jalousie de votre Époux.

Ce qui excite Dieu à jalousie, c'est lorsque l'homme se veut faire Dieu, et entreprend de lui ressembler. Mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance : car il nous a faits à son image, et il y a de ses attributs dans lesquels il n'est pas jaloux que nous tâchions de lui ressembler; au contraire, il nous le commande. Par exemple, voyez sa miséricorde, combien riche, combien éclatante; il vous est ordonné de vous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est*[1] : « Soyez « miséricordieux, comme l'est votre Père cé- « leste. » Ainsi, comme il est véritable, vous pouvez l'imiter dans sa vérité : il est juste, vous pouvez le suivre dans sa justice : il est saint; et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas toutefois que vous osiez porter vos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut; lui-même vous y exhorte : « Soyez saints « parce que je suis saint : » *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum*[2].

Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause tant de jalousie? C'est lorsque nous lui voulons ressembler dans l'autorité souveraine, lorsque nous voulons l'imiter dans l'honneur de l'indépendance, et prendre pour loi notre volonté, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue. C'est là le point chatouilleux, c'est là l'endroit délicat; c'est alors que sa jalousie repousse avec violence tous ceux qui veulent s'approcher ainsi de sa majesté souveraine. Par conséquent, si sa jalousie s'irrite seulement contre notre orgueil; qui ne voit que la soumission est l'unique moyen pour nous en défendre? Il est jaloux quand vous prenez pour loi votre volonté. Pour empêcher les effets de sa jalousie, abandonnez votre volonté. Soyons des dieux, il nous est permis, par l'imitation de sa justice, de sa bonté, de sa sainteté, de sa miséricorde toujours bienfaisante. Quand il s'agira de puissance et d'autorité, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Mais si nous ne pouvons ressembler à Dieu dans cette souveraine indépendance, admirons, mes sœurs, sa bonté suprême, qui a voulu nous ressembler dans la soumission. Jetez les yeux de la foi sur ce Dieu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. A la vue d'un abaissement si profond, qui pourrait refuser de se soumettre? Vous vivez, ma sœur, dans un monastère, où la sage abbesse qui vous gouverne vous doit faire trouver la soumission non-seulement fructueuse, mais encore douce et désirable. Mais quand vous auriez à souffrir une autre conduite; de quelle obéissance vous pourriez-vous plaindre, en voyant celle du Sauveur des âmes, et à la volonté de quels hommes l'a livré et abandonné son Père céleste? Ç'a été à la volonté de Judas, à celle de Pilate et des pontifes, à celle des soldats inhumains qui, ne gardant avec lui aucune mesure, ont fait de lui tout ce qu'ils ont voulu : *Fecerunt in eo quæcumque voluerunt*[1]. Après cet exemple de soumission, vous ne sauriez descendre assez bas; et vous devez chérir les dernières places, qui, depuis l'abaissement du Dieu-Homme, sont devenues désormais les plus honorables.

[1] *Luc.* VI, 36.
[2] *Levit.* XI, 44.

[1] *Matth.* XVII, 12.

SERMON

POUR UNE PROFESSION.

SUR LA VIRGINITÉ.

Sainte séparation et chaste union, deux choses dans lesquelles consiste la sainte virginité : combien elle est mâle et généreuse. De quelle manière, en établissant son siége dans l'âme, rejaillit-elle sur le corps. Avec quel soin les vierges doivent garder tous leurs sens. D'où vient la sainte virginité a-t-elle tant d'attraits pour le Sauveur. Saint ravissement des vierges, et leurs priviléges. Précautions qui leur sont nécessaires, pour être saintement unies à leur Époux. Son amour et sa jalousie : ses deux regards sur elles. Qu'est-ce qui cause sa retraite. Funestes effets de l'orgueil : avantages de l'humilité.

Æmulor vos Dei æmulatione : despondi enim vos uni viro, virginem castam exhibere Christo.

J'ai pour vous un amour de jalousie, et d'une jalousie de Dieu; parce que je vous ai fiancée à cet unique Époux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure. *II. Cor.* XI, 2.

Puisque la sainte cérémonie par laquelle vous vous consacrez au Sauveur avec la bénédiction de l'Église, vous met au nombre des vierges sacrées, et vous joint à la troupe innocente de ces filles choisies et bien aimées, qui doivent être conduites au Roi, selon la prophétie du Psalmiste[2]; pour vous faire connaître avec évidence quelle est la profession que vous faites, il est nécessaire que vous pénétriez ce que c'est que la virginité chrétienne, dont les anciens docteurs nous ont fait de si grands éloges. C'est aussi ce que vous enseigne le divin apôtre, en vous assurant qu'il vous a unie, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme, qui est Jésus Christ; et il vous montre, par ces paroles, que la

[2] *Ps.* XLIV, 15.

retirer, et descend du ciel en la terre pour chercher son épouse qui s'y est perdue : *Venit quærere quod perierat* [1]. La manière dont il se sert pour nous délivrer montre assez, si nous l'entendons, que c'est la jalousie qui le fait agir : car il n'envoie ni ses anges, ni ses archanges, qui sont les ministres ordinaires de ses volontés. Il a peur que son épouse volage, devant sa liberté à d'autres qu'à lui, ne partage encore son cœur, au lieu de le conserver tout entier à son Époux légitime; c'est pourquoi il vient lui-même en personne : *Deus ipse veniet, et salvabit nos* [2]. S'il faut des supplices, c'est lui qui les souffre; s'il faut du sang, c'est lui qui le donne; afin que nous comprenions que c'est à lui que nous devons tout, et que nous lui consacrions tout notre amour, comme nous tenons de lui seul tout notre salut.

De là vient que nous lisons, dans son Écriture, qu'il n'est pas moins jaloux de sa qualité de Sauveur que de celle de Seigneur et de Dieu. Écoutez de quelle sorte il en parle : *Ego Dominus, et non est ultra Deus absque me : Deus justus, et salvans non est præter me* [3]. Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que ce Dieu jaloux adresse sa voix à la nature humaine infidèle, ainsi qu'un amant passionné, mais dont on a méprisé l'amour. O volage ! ô prostituée ! qui m'as quitté pour mon ennemi, regarde que c'est moi qui suis le Seigneur, et il n'y a point de Dieu que moi : mais considère encore, ô parjure, infidèle, qu'il n'y a que moi qui te sauve; et si tu m'as oublié après t'avoir créée, reviens du moins à moi quand je te délivre. Voyez comme il est jaloux de sa qualité de Sauveur. Et ailleurs, se glorifiant de l'ouvrage de notre salut : « C'est moi, c'est moi, dit-il, qui « l'ai fait; ce ne sont ni mes anges, ni mes ar« changes, ni aucune des vertus célestes : c'est « moi seul qui l'ai fait, c'est moi seul qui vous « porterai sur mes épaules; enfin c'est moi seul « qui vous sauverai : » *Ego feci : ego feram, ego portabo, ego salvabo* [4] : tant il est jaloux de cette gloire; et c'est, mes sœurs, cette jalousie qui l'attache sur cette croix, dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

Car, dit excellemment saint Jean-Chrysostôme [5], comme un amant passionné, voyant celle qu'il recherche avec tant de soin gagnée par les présents de quelque autre, qui prétend à ses bonnes grâces, multiplie aussi sans mesure les marques de son amitié pour emporter le dessus; de même en est-il du Sauveur des âmes. Il voit que nous recevons à pleines mains les présents de son rival, qui nous amuse par une pomme, qui nous gagne par des biens trompeurs qui n'ont qu'une légère apparence : pour détourner nos yeux et nos cœurs de ses libéralités pernicieuses, il redouble ses dons jusqu'à l'infini; et son amour excessif voulant faire un dernier effort, le fait enfin monter sur la croix, où il nous donne non-seulement sa gloire et son trône, mais encore son corps et son sang, et sa personne et sa vie : enfin, se donnant lui-même, que ne nous donne-t-il pas? Et nous faisant un si grand présent, il me semble qu'il nous dit à tous : Voyez si ce prétendant que vous écoutez pourra jamais égaler un tel amour et une telle munificence. C'est ainsi qu'il parle, c'est ainsi qu'il fait; et nous pourrions nous défendre d'une jalousie si obligeante !

Mais, ma sœur, si l'Époux céleste a l'ardeur et les transports des jaloux, il en a les regards et la vigilance. Il a des yeux de jaloux, toujours ouverts, toujours appliqués pour veiller sur vous, pour étudier tous vos pas, pour observer toutes vos démarches. J'ai remarqué dans le saint cantique deux regards de l'Époux céleste : il y a un regard qui admire, et c'est le regard de l'amant : il y a un regard qui observe, et c'est le regard du jaloux. « Que vous êtes belle, ô fille « de prince ! » dit l'Époux à la chaste épouse [1]. Cette ardente exclamation vient d'un regard qui admire, et il n'est pas indigne du divin Époux, dont il est dit dans son Évangile qu'il admira la foi du Centenier [2]. Mais voulez-vous voir maintenant quel est le regard du jaloux ? « Il est venu, « dit l'Épouse, le bien-aimé de mon cœur, regar« dant par les fenêtres, guettant par les treillis : » *Dilectus meus venit, respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos* [3]. Il vient en cette sorte pour vous observer, et c'est le regard de la jalousie : de là naissent et ces grilles et cette clôture. Il vous renferme soigneusement, il rend de toutes parts l'abord difficile; il compte tous vos pas, il règle votre conduite jusqu'aux moindres choses : ne sont-ce pas des actions d'un amant jaloux ? Il n'en fait pas ainsi au commun des hommes : mais c'est que s'il est jaloux des autres fidèles, il l'est beaucoup plus de ses épouses. Étant donc ainsi observée de près, pour vous garantir des effets d'une jalousie si délicate, il ne vous reste, ma sœur, qu'une obéissance toujours ponctuelle, et un entier abandonnement de vos volontés. C'est ce que je vous recommande en finissant ce discours; et afin que vous compreniez combien cette obéissance vous est néces-

[1] *Matth.* XVIII, 11.
[2] *Is.* XXXV, 4.
[3] *Ibid.* XLV, 21.
[4] *Ibid.* XLVI, 4.
[5] *In Epist.* I *ad Cor. Hom.* XXIV, n° 2, t. X, p. 213.

[1] *Cant.* VII, 1, 6.
[2] *Matth.* VIII, 10.
[3] *Cant.* II, 9

elle agite trop violemment la terre sur laquelle elle passe, et qu'elle en détache quelque partie qu'elle entraîne avec elle parmi ses eaux; aussitôt vous lui voyez perdre toute sa netteté naturelle; elle cesse visiblement d'être pure, sitôt qu'elle commence d'être mêlée.

Mais élevons plus haut nos pensées, et considérons en Dieu même la preuve de la vérité que j'avance. La théologie nous enseigne que Dieu est un être infiniment pur : elle dit qu'il est la pureté même. En quoi est-ce que nous remarquons cette pureté incompréhensible de l'Être divin, sinon en ce que Dieu est d'une nature entièrement dégagée, libre de toute altération étrangère, sans mélange, sans changement, sans corruption? et s'il nous est permis de parler, en bégayant, de si grands mystères, nous pouvons dire que son essence n'est qu'une indivisible unité, qui ne reçoit rien de dehors; parce qu'elle est infiniment riche, et qu'elle enferme toutes choses en elle-même, dans sa vaste et immense simplicité. C'est pour cette raison, mes très-chères sœurs, autant que notre faiblesse le peut comprendre, que l'être de notre Dieu est si pur; parce qu'il est infiniment séparé, et qu'il ne souffre rien en lui-même que ses propres perfections, qui ne sont autre chose que son essence. Cette première pureté, de laquelle toute pureté prend son origine, se répandant par degrés sur les créatures, ne trouve rien de plus proche d'elle que les intelligences célestes, qui sans doute sont d'autant plus pures qu'elles sont plus éloignées du mélange, étant séparées de toute matière; et de là vient que nous les appelons esprits purs.

Selon ces principes, mes très-chères sœurs, il faut que vous soyez séparées; et quoique vos âmes se trouvent liées à un corps mortel, par leur condition naturelle, il faut nécessairement vous en détacher en purifiant vos affections. C'est pourquoi le prophète Isaïe, voulant exhorter à la pureté les enfants de la nouvelle alliance, il les invite à une sainte séparation : « Retirez-vous, « retirez-vous, leur dit-il, sortez de là, ne touchez « point aux choses souillées, soyez purs [1]. » Par où vous voyez, sans difficulté, que c'est le détachement qui nous purifie : de sorte que, la virginité chrétienne étant la perfection de la pureté, il s'ensuit que pour être vierge, selon la discipline de l'Évangile, il faut une séparation très-entière, et un détachement sans réserve.

Mais faudra-t-il donc, direz-vous, que les vierges, pour être pures, demeurent éternellement séparées, sans attacher leur affection à aucun objet? Nullement, ce n'est pas là ma pensée. Si nous étions faits pour nous-mêmes, nous pourrions ne vivre aussi qu'en nous-mêmes; mais puisqu'il n'y a que notre grand Dieu qui puisse être lui-même sa félicité, il faut que nos mouvements tendent hors de nous, si nous voulons jouir de quelque repos. Donc la vierge vraiment chrétienne, crainte que sa pureté perde son éclat, s'attache uniquement à celui dans lequel nous vous avons dit que la pureté prend son origine. Regardez, mes très-chères sœurs, regardez le Verbe divin votre époux; c'est à lui que vous devez vous unir, après vous être purifiées par le mépris général des biens de la terre : si bien que j'ai eu raison de vous dire que la virginité chrétienne, c'est une sainte séparation et une bienheureuse union. De là vient que l'apôtre saint Jean voulant décrire la gloire des vierges, les représente sur une montagne avec l'Agneau [1]. D'où vient qu'elles sont sur une montagne élevée bien haut au-dessus du monde, si ce n'est que la virginité les sépare? et d'où vient qu'elles sont avec l'Agneau, si ce n'est que la virginité les unit? C'est aussi ce que nous enseigne l'apôtre, dans le passage que nous expliquons : « Je vous ai promises, dit-il, à un « seul. » Qui ne voit la séparation dans cette unité, puisque le propre de l'unité est d'exclure? Mais, ajoute le même saint Paul, « Je vous ai promises « à un seul mari. » Qui ne voit, dans ce mariage divin et spirituel, la chaste union que je vous propose? Parlons donc de cette séparation salutaire qui établit votre pureté, et de cette mystérieuse union qui vous fera goûter les plaisirs célestes dans les chastes embrassements du Sauveur. Chères sœurs, c'est en ces deux choses que consiste la virginité chrétienne, et ce sont aussi ces deux choses que je traiterai aujourd'hui, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Si nous entendons bien ce que c'est que l'homme, nous trouverons que nous sommes comme suspendus entre le ciel et la terre, sans qu'on puisse bien décider auquel des deux nous appartenons. Il n'y a point au monde une si étrange composition que la nôtre : une partie de nous est tellement brute, qu'elle n'a rien au-dessus des bêtes; l'autre est si haute et si relevée, qu'elle semble nous égaler aux intelligences. Qui pourrait lire, sans s'étonner, de quelle sorte Dieu forme l'homme? Premièrement il prend de la boue; est-il une matière plus vile? après il y inspire un souffle de vie, il y grave son image et sa ressemblance; est-il rien de plus admirable? C'est pourquoi je vous disais, chrétiens, que nous sommes entre le ciel et la terre, et qu'il semble

[1] *Is* LII.

[1] *Apoc.* XIV, 1 *et seq.*

sainte virginité consiste principalement en deux choses. Mais pour entendre un si grand mystère, remontons jusqu'au principe, et supposons avant toutes choses que cet Époux immortel, que votre virginité vous prépare, a deux qualités admirables. Il est infiniment séparé de tout par la pureté de son être : il est infiniment communicatif par un effet de sa bonté.

Quand j'entends le Seigneur Jésus qui enseigne à Marthe empressée, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire [1] ; je remarque en cette parole la condamnation infaillible de la vanité des enfants des hommes. Car si le Fils de Dieu nous apprend que nous n'avons tous qu'une même affaire, ne s'ensuit-il pas clairement que nous nous consumons de soins superflus, que nous ne concevons que de vains desseins, et que nous ne repaissons nos esprits que de creuses imaginations, nous qui sommes si étrangement partagés parmi tant d'occupations différentes? tellement que ce divin Maître, nous rappelant à l'unité seule, condamne la folie et l'illusion de nos désirs inconsidérés, et de nos prétentions infinies : d'où il est aisé de conclure que la solitude que les hommes fuient, et les cloîtres qu'ils estiment autant de prisons, sont les écoles de la véritable sagesse; puisque tous les soins du monde en étant exclus avec leur empressante multiplicité, on n'y cherche que l'unité nécessaire, qui seule est capable d'établir les cœurs dans une tranquillité immuable.

C'est, madame, à cette unité que vous invite le divin apôtre, quand il vous assure aujourd'hui qu'il vous a unie pour toujours, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme qui est Jésus-Christ, *Uni viro.* C'est en effet à cet unique Époux que votre profession vous consacre; et la sainte virginité, que vous lui offrez en ce jour, vous sépare de toutes choses pour vous attacher à lui seul. Mais avant que de traiter un si grand mystère, recourons tous d'une même voix, à la mère et au modèle des vierges, et implorons sa bienheureuse assistance, en la saluant avec l'ange, et disant, *Ave, Maria.*

Il importe infiniment au salut des âmes de considérer sérieusement un endroit admirable du divin apôtre [2], où cet excellent maître des Gentils nous représente l'économie de l'Église dans la diversité des opérations qui font l'harmonie de ce corps mystique. Il se fait, dit-il, en l'Église une certaine distribution de grâces; et comme nous voyons que le corps humain se conserve par les fonctions différentes de chacun des membres qui le composent, ainsi en est-il du corps de l'Église, dont tous les membres ont des dons divers, selon que l'Esprit de Dieu les anime. C'est de là que nous apprenons cette belle et importante leçon, que la perfection du christianisme consiste à nous acquitter de la fonction à laquelle le Saint-Esprit nous destine. Car comme le corps humain est parfait lorsque l'œil discerne bien les objets, et l'ouïe, la différence des sons; lorsque l'estomac prépare au reste du corps la nourriture qui lui est propre, que le poumon rafraîchit le cœur, et que le cœur fomente le corps par cette chaleur douce et vivifiante qui réside en lui comme dans sa source; et enfin lorsque les organes exécutent fidèlement ce que la nature leur a commis : ainsi la perfection du corps de l'Église, c'est que tous les membres de Jésus-Christ exercent constamment l'action qui leur est particulièrement destinée, et que chacun rapporte son opération à la fin du divin Esprit qui nous meut et qui nous gouverne. C'est sans doute pour cette raison, mes très-chères sœurs, que vous avez désiré de moi que je vous entretinsse aujourd'hui de la sainte profession à laquelle le Saint-Esprit vous a appelées; et pour contenter ce pieux désir, considérons, avant toutes choses, pourquoi vous vous êtes retirées du monde à quoi vous avez été destinées; quel est votre nom, quel est votre titre, quelle est votre fonction dans l'Église.

Vous êtes, mes sœurs, ces filles choisies qui devez être conduites au Roi, selon la prophétie du Psalmiste; vous êtes les vierges de Jésus-Christ et les chastes épouses du Sauveur des âmes : de sorte que, pour connaître avec évidence quelle est la profession que vous faites, il est nécessaire que vous pénétriez ce que c'est que la virginité chrétienne à laquelle vous avez été consacrées. C'est aussi ce que vous enseignera le divin apôtre, en vous assurant qu'il vous a unies, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme, qui est Jésus-Christ. Mais pour entendre le sens de ce beau passage, disons que la virginité chrétienne consiste en une sainte séparation et en une chaste union. Cette séparation fait sa pureté, cette chaste et divine union est la cause des délices spirituelles que la grâce fait abonder dans les âmes vraiment virginales.

Que le principe de la pureté soit une séparation salutaire, vous le comprendrez aisément, si vous remarquez que nous appelons impur ce qui est mêlé, et que nous estimons pur et net ce qui, étant uni en soi-même, n'est gâté ni corrompu par aucun mélange. Par exemple, tant qu'une fontaine se conserve dans son canal, telle qu'elle est sortie de la roche qui lui a donné sa naissance, elle est nette, elle est pure; elle ne paraît point corrompue. Que si par l'impétuosité de son cours

[1] *Luc.* X, 42.
[2] *Rom.* XII, 4 *et seq.*

dans le corps; mais qu'elle établit son siége dans l'âme.

Mais d'autant que cette vérité importante doit servir de fondement à votre conduite, il faut que je vous la fasse comprendre par une raison évidente. Et certes nous ne vous prêchons pas, mes très-chères sœurs, une virginité de vestale; nous ne regardons pas la virginité, comme ferait un médecin ou un philosophe, qui s'arrêterait simplement au corps. Nous parlons de la virginité chrétienne et religieuse; et il est clair que tout ce qui est chrétien doit être entendu en esprit, parce que, par la grâce du christianisme, nous sommes en la nouvelle alliance, où les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité [1]. En effet, nous avons fait voir que la sainte virginité est un détachement général de toutes les affections corporelles, autant que la faiblesse humaine le peut souffrir; parce que c'est une pureté éminente, qui se retire, qui se sépare, qui, selon le précepte du saint apôtre, ne regarde que l'unité, *Uni viro,* et exclut toute multitude. Or, ce détachement général, cette généreuse séparation doit être nécessairement un effort de l'âme: car une action si divine ne peut naître que d'une raison très-bien affermie; et par conséquent il est clair que la virginité est dans l'âme. Ce n'est rien de garder seulement le corps; c'est l'âme que vous devez tenir séparée, si vous désirez la conserver pure. Si quelque bien mortel se présente à vous, s'il vous flatte, s'il vous attire, s'il tâche de gagner votre cœur; retirez-vous, ne vous mêlez pas; votre pureté en serait ternie, et ensuite votre virginité, corrompue : car la vraie virginité est dans l'âme, et ce n'est autre chose qu'un détachement, une affection épurée, un cœur entièrement dégoûté des plaisirs du siècle.

Mais, mes sœurs, cette belle lumière de virginité établit tellement son siége dans l'âme, qu'elle rejaillit aussi sur le corps, et le sanctifie. Et de quelle sorte? C'est, dit l'admirable saint Basile, que cette virginité spirituelle et intérieure se peint elle-même sur le corps comme le soleil dans une nuée; et par cette chaste peinture elle consacre cette chair mortelle. De là vient qu'elle se doit répandre par tout le corps, parce qu'elle remplit tout le cœur : et c'est ce qui fait dire au même saint, que « tous les sens d'une vierge « doivent être vierges : » *Virgines esse sensus virginis oportet* [2]. En effet, ne voyez-vous pas qu'il se fait comme un mariage entre les objets et les sens? Notre vue, notre ouïe, tous nos sens s'unissent, en quelque sorte, avec les objets; ils contractent une certaine alliance : de sorte que, si les objets ne sont purs, la virginité de nos sens se gâte. Les exemples feront mieux entendre ce que je veux dire. Notre vue n'est pas vierge si elle ne se repaît que de vanités; les discours immodestes et les inutiles corrompent la virginité de l'ouïe; notre bouche, pour être vierge, doit être fermée par la modestie du silence.

Donc, ô vierges de Jésus-Christ! gardez soigneusement tous vos sens, si vous désirez être vraiment vierges. Songez que ce vieil homme qui est en nous, avec lequel nous devons combattre durant tout le cours de la vie, ne cesse de faire effort pour supplanter l'homme nouveau : cette convoitise indocile et impatiente, quoiqu'on tâche de la retenir par la discipline, elle frappe, elle s'avance de toutes parts, comme un prisonnier inquiet qui tâche de sortir; elle se présente par tous les sens, pour se jeter sur les objets qui lui plaisent. Elle fait la modeste au commencement, il semble qu'elle se contente de peu, ce n'est qu'un désir imparfait, ce n'est qu'une curiosité, ce n'est presque rien : mais si vous satisfaites ce premier désir, bientôt vous verrez qu'il en attirera beaucoup d'autres; et enfin toute l'âme sera ébranlée. Comme si vous jetez une pierre dans un étang, vous ne touchez qu'une partie de ses eaux; mais celle-là, en poussant les autres, les agite en rond, et enfin toute l'eau en est remuée. Ainsi les passions de notre âme s'excitent peu à peu les unes les autres par un mouvement enchaîné. Si donc vous êtes détachée du monde, craignez d'y rengager vos affections : si vous êtes unie à un seul époux, craignez de partager votre cœur; démêlez-vous de la multitude, puisque vous êtes vouée à un seul. Préparez au Fils de Dieu un cœur net, par un détachement général, et il le remplira de lui-même, par ses chastes embrassements : c'est par où je m'en vais conclure en peu de paroles.

SECOND POINT.

Il n'est rien de plus assuré que Jésus ne s'unit jamais aux âmes qui sont remplies de l'amour du monde, et qui sont captives des plaisirs des sens. Je vois dans la Genèse que nos premiers pères se présentaient au commencement devant Dieu, avec une sainte familiarité : mais sitôt qu'ils eurent suivi les dangereuses persuasions du serpent trompeur, aussitôt ils fuient, nous dit l'Écriture [1], et se cachent devant la face de Dieu. Ce serpent, si nous l'entendons, c'est l'amour des plaisirs du monde, qui rampe perpétuellement sur la terre, et qui se glisse insensiblement dans nos cœurs par un mouvement tortueux pour les

[1] *Joan.* IV, 23.
[2] *Lib. de Virginit.* n° 7, 15, 20, t. III, p. 595, 604, 607.

[1] *Genes.* III, 8.

empoisonner d'un venin mortel. Et c'est sans doute pour cette raison qu'Ève confesse tout simplement, que ce rusé serpent l'a déçue; ce qui convient merveilleusement à l'amour du monde. Car demandez aux insensés amateurs du siècle, si leurs folles et téméraires amours leur ont jamais donné la félicité qu'elles leur avaient tant de fois promise? Sans doute, s'ils ne veulent trahir les secrets reproches de leurs consciences, ils vous répondront franchement que ce serpent les a toujours abusés; *Serpens decepit me* [1] : d'où je conclus que l'amour du monde est semblable au serpent artificieux, qui trompa dans le paradis la trop grande crédulité de nos premiers pères. Et comme, après l'avoir entendu, ils sont contraints de fuir devant Dieu, vous devez apprendre, fidèles, que Dieu ne fera pas sa demeure en vous, jusqu'à ce que vous vous dépouilliez de l'amour du monde.

D'où passant plus outre, je dis que ce qui attire plus fortement Jésus en nos âmes, c'est la pureté virginale. Car si les âmes les plus détachées des choses mortelles sont les plus dignes des embrassements de la chaste et immortelle beauté, qui ne se montre qu'aux esprits purs; si d'ailleurs la virginité chrétienne, comme nous l'avons déjà dit, est tellement dégoûtée des plaisirs du siècle, qu'il n'y a aucune des joies mondaines qui n'offense sa pudeur et sa modestie : n'est-il pas plus clair que le jour, que c'est à la pureté virginale qu'appartient la bienheureuse union de l'Époux infiniment désirable?

En effet, quelle éloquence pourrait exprimer quel est l'amour du sauveur Jésus pour la sainte virginité? C'est lui qui a été engendré dans l'éternité par une génération virginale : c'est lui qui, naissant dans le temps, ne veut point de mère qui ne soit vierge : c'est lui qui, célébrant la dernière pâque, met sur sa poitrine un disciple vierge, et l'enivre de plaisirs célestes : c'est lui qui, mourant à la croix, n'honore de ses derniers discours que les vierges : c'est lui qui, régnant en sa gloire, veut avoir les vierges en sa compagnie. « Ce sont les vierges, dit saint Jean dans l'Apo« calypse [2], qui suivent l'Agneau partout où il « va, » accompagnant ses pas de pieux cantiques. Jésus n'a point de temples plus beaux que ceux que la virginité lui consacre, c'est là qu'il se plaît à se reposer. Il y avait dans le tabernacle, dont Dieu prescrivit la forme à Moïse, un lieu dont l'accès était libre au peuple, un autre où les sacrificateurs exerçaient les fonctions de leur sacerdoce : mais il y avait outre cela, chrétiens, la partie secrète et inaccessible, que l'on appelait le sanctuaire et le Saint des saints. L'entrée de ce lieu était interdite, nul n'en approchait que le grand pontife; et c'était là que Dieu reposait assis sur les chérubins, selon la phrase des Lettres sacrées. C'est la sainte virginité qui nous est représentée par cette figure : c'est elle qui se démêle de la multitude des objets sensibles qui nous environnent, et ne donne d'accès qu'au seul grand pontife. Voulez-vous entendre comment? écoutez le divin apôtre : « Celles, dit-il, qui sont « mariées, sont contraintes de s'occuper dans les « soins du monde : » *Sollicita est quæ sunt mundi* [1]. Voyez que la multitude y aborde : mais la sainte virginité, que fait-elle? Ah! vous dit l'apôtre saint Paul, elle songe à plaire à Dieu seul : *Quomodo placeat Deo* [2]. C'est là que la multitude est exclue, c'est là qu'on ne vaque qu'à l'unique nécessaire, c'est là que l'on n'a d'époux que Jésus tout seul : de sorte qu'on n'ouvre la porte qu'au seul grand pontife, c'est-à-dire, si nous l'entendons, à l'amour de Dieu, qui est la seule des affections de nos cœurs qui est capable de les consacrer, et qui a droit d'offrir devant Dieu des victimes spirituelles, agréables par Jésus-Christ, comme parle l'apôtre saint Pierre [3]. Aussi est-ce là le lieu du repos : c'est là que Jésus se plaît d'habiter, parce que rien n'y entre que son saint amour, parce qu'il aime d'autant plus à remplir les âmes, qu'il les trouve plus vides de l'amour du monde.

Mais, mes sœurs, voulez-vous entendre les ravissements des vierges sacrées dans les chastes embrassements du Seigneur Jésus? Écoutez parler la pudique épouse, dès le commencement du divin cantique : *Osculetur me osculo oris sui* [4] : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche. » O amour impétueux de l'épouse! « Elle ne demande « ni l'héritage, ni la récompense; elle ne demande « pas même la doctrine, nous dit le dévot saint « Bernard [5]; elle ne demande que le baiser du « divin Jésus, à la façon d'une chaste amante qui « respire un amour sacré, et qui ne veut pas dis« simuler l'ardeur qui la presse. » Ah! ne soupçonnons rien ici de mortel; tout est divin et spirituel. Elle court après le sauveur Jésus; elle veut aller recueillir toutes ses paroles, et alors elle croira baiser sa divine bouche. Elle veut l'embrasser par la charité, et elle croit que cet embrassement la rendra heureuse; c'est pourquoi elle le demande avec tant d'ardeur. Mais quel autre peut

[1] *Gen.* 13.
[2] *Apoc.* XIV, 4.

[1] I. *Cor.* VII, 33.
[2] *Ibid.* 32.
[3] I. *Petr.* II, 5.
[4] *Cant.* I, 1.
[5] *In Cant. Serm.* VII, n° 2, t. I, col. 1280.

dans le corps; mais qu'elle établit son siége dans l'âme.

Mais d'autant que cette vérité importante doit servir de fondement à votre conduite, il faut que je vous la fasse comprendre par une raison évidente. Et certes nous ne vous prêchons pas, mes très-chères sœurs, une virginité de vestale; nous ne regardons pas la virginité, comme ferait un médecin ou un philosophe, qui s'arrêterait simplement au corps. Nous parlons de la virginité chrétienne et religieuse; et il est clair que tout ce qui est chrétien doit être entendu en esprit, parce que, par la grâce du christianisme, nous sommes en la nouvelle alliance, où les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité [1]. En effet, nous avons fait voir que la sainte virginité est un détachement général de toutes les affections corporelles, autant que la faiblesse humaine le peut souffrir; parce que c'est une pureté éminente, qui se retire, qui se sépare, qui, selon le précepte du saint apôtre, ne regarde que l'unité, *Uni viro*, et exclut toute multitude. Or, ce détachement général, cette généreuse séparation doit être nécessairement un effort de l'âme: car une action si divine ne peut naître que d'une raison très-bien affermie; et par conséquent il est clair que la virginité est dans l'âme. Ce n'est rien de garder seulement le corps; c'est l'âme que vous devez tenir séparée, si vous désirez la conserver pure. Si quelque bien mortel se présente à vous, s'il vous flatte, s'il vous attire, s'il tâche de gagner votre cœur; retirez-vous, ne vous mêlez pas; votre pureté en serait ternie, et ensuite votre virginité, corrompue : car la vraie virginité est dans l'âme, et ce n'est autre chose qu'un détachement, une affection épurée, un cœur entièrement dégoûté des plaisirs du siècle.

Mais, mes sœurs, cette belle lumière de virginité établit tellement son siége dans l'âme, qu'elle rejaillit aussi sur le corps, et le sanctifie. Et de quelle sorte? C'est, dit l'admirable saint Basile, que cette virginité spirituelle et intérieure se peint elle-même sur le corps comme le soleil dans une nuée; et par cette chaste peinture elle consacre cette chair mortelle. De là vient qu'elle se doit répandre par tout le corps, parce qu'elle remplit tout le cœur : et c'est ce qui fait dire au même saint, que « tous les sens d'une vierge « doivent être vierges : » *Virgines esse sensus virginis oportet* [2]. En effet, ne voyez-vous pas qu'il se fait comme un mariage entre les objets et les sens? Notre vue, notre ouïe, tous nos sens s'unissent, en quelque sorte, avec les objets; ils contractent une certaine alliance : de sorte que, si les objets ne sont purs, la virginité de nos sens se gâte. Les exemples feront mieux entendre ce que je veux dire. Notre vue n'est pas vierge si elle ne se repaît que de vanités; les discours immodestes et les inutiles corrompent la virginité de l'ouïe; notre bouche, pour être vierge, doit être fermée par la modestie du silence.

Donc, ô vierges de Jésus-Christ! gardez soigneusement tous vos sens, si vous désirez être vraiment vierges. Songez que ce vieil homme qui est en nous, avec lequel nous devons combattre durant tout le cours de la vie, ne cesse de faire effort pour supplanter l'homme nouveau : cette convoitise indocile et impatiente, quoiqu'on tâche de la retenir par la discipline, elle frappe, elle s'avance de toutes parts, comme un prisonnier inquiet qui tâche de sortir; elle se présente par tous les sens, pour se jeter sur les objets qui lui plaisent. Elle fait la modeste au commencement, il semble qu'elle se contente de peu, ce n'est qu'un désir imparfait, ce n'est qu'une curiosité, ce n'est presque rien : mais si vous satisfaites ce premier désir, bientôt vous verrez qu'il en attirera beaucoup d'autres; et enfin toute l'âme sera ébranlée. Comme si vous jetez une pierre dans un étang, vous ne touchez qu'une partie de ses eaux; mais celle-là, en poussant les autres, les agite en rond, et enfin toute l'eau en est remuée. Ainsi les passions de notre âme s'excitent peu à peu les unes les autres par un mouvement enchaîné. Si donc vous êtes détachée du monde, craignez d'y rengager vos affections : si vous êtes unie à un seul époux, craignez de partager votre cœur; démêlez-vous de la multitude, puisque vous êtes vouée à un seul. Préparez au Fils de Dieu un cœur net, par un détachement général, et il le remplira de lui-même, par ses chastes embrassements : c'est par où je m'en vais conclure en peu de paroles.

SECOND POINT.

Il n'est rien de plus assuré que Jésus ne s'unit jamais aux âmes qui sont remplies de l'amour du monde, et qui sont captives des plaisirs des sens. Je vois dans la Genèse que nos premiers pères se présentaient au commencement devant Dieu, avec une sainte familiarité : mais sitôt qu'ils eurent suivi les dangereuses persuasions du serpent trompeur, aussitôt ils fuient, nous dit l'Écriture [1], et se cachent devant la face de Dieu. Ce serpent, si nous l'entendons, c'est l'amour des plaisirs du monde, qui rampe perpétuellement sur la terre, et qui se glisse insensiblement dans nos cœurs par un mouvement tortueux pour les

[1] *Joan.* IV, 23.
[2] *Lib. de Virginit.* n° 7, 15, 20, t. III, p. 595, 604, 607.

[1] *Genes.* III, 8.

empoisonner d'un venin mortel. Et c'est sans doute pour cette raison qu'Ève confesse tout simplement, que ce rusé serpent l'a déçue; ce qui convient merveilleusement à l'amour du monde. Car demandez aux insensés amateurs du siècle, si leurs folles et téméraires amours leur ont jamais donné la félicité qu'elles leur avaient tant de fois promise? Sans doute, s'ils ne veulent trahir les secrets reproches de leurs consciences, ils vous répondront franchement que ce serpent les a toujours abusés; *Serpens decepit me*[1] : d'où je conclus que l'amour du monde est semblable au serpent artificieux, qui trompa dans le paradis la trop grande crédulité de nos premiers pères. Et comme, après l'avoir entendu, ils sont contraints de fuir devant Dieu, vous devez apprendre, fidèles, que Dieu ne fera pas sa demeure en vous, jusqu'à ce que vous vous dépouilliez de l'amour du monde.

D'où passant plus outre, je dis que ce qui attire plus fortement Jésus en nos âmes, c'est la pureté virginale. Car si les âmes les plus détachées des choses mortelles sont les plus dignes des embrassements de la chaste et immortelle beauté, qui ne se montre qu'aux esprits purs; si d'ailleurs la virginité chrétienne, comme nous l'avons déjà dit, est tellement dégoûtée des plaisirs du siècle, qu'il n'y a aucune des joies mondaines qui n'offense sa pudeur et sa modestie : n'est-il pas plus clair que le jour, que c'est à la pureté virginale qu'appartient la bienheureuse union de l'Époux infiniment désirable?

En effet, quelle éloquence pourrait exprimer quel est l'amour du sauveur Jésus pour la sainte virginité? C'est lui qui a été engendré dans l'éternité par une génération virginale : c'est lui qui, naissant dans le temps, ne veut point de mère qui ne soit vierge : c'est lui qui, célébrant la dernière pâque, met sur sa poitrine un disciple vierge, et l'enivre de plaisirs célestes : c'est lui qui, mourant à la croix, n'honore de ses derniers discours que les vierges : c'est lui qui, régnant en sa gloire, veut avoir les vierges en sa compagnie. « Ce sont les vierges, dit saint Jean dans l'Apocalypse[2], qui suivent l'Agneau partout où il « va, » accompagnant ses pas de pieux cantiques. Jésus n'a point de temples plus beaux que ceux que la virginité lui consacre, c'est là qu'il se plaît à se reposer. Il y avait dans le tabernacle, dont Dieu prescrivit la forme à Moïse, un lieu dont l'accès était libre au peuple, un autre où les sacrificateurs exerçaient les fonctions de leur sacerdoce : mais il y avait outre cela, chrétiens, la partie secrète et inaccessible, que l'on appelait le sanctuaire et le Saint des saints. L'entrée de ce lieu était interdite, nul n'en approchait que le grand pontife; et c'était là que Dieu reposait assis sur les chérubins, selon la phrase des Lettres sacrées. C'est la sainte virginité qui nous est représentée par cette figure : c'est elle qui se démêle de la multitude des objets sensibles qui nous environnent, et ne donne d'accès qu'au seul grand pontife. Voulez-vous entendre comment? écoutez le divin apôtre : « Celles, dit-il, qui sont « mariées, sont contraintes de s'occuper dans les « soins du monde : » *Sollicita est quæ sunt mundi*[1]. Voyez que la multitude y aborde : mais la sainte virginité, que fait-elle? Ah! vous dit l'apôtre saint Paul, elle songe à plaire à Dieu seul : *Quomodo placeat Deo*[2]. C'est là que la multitude est exclue, c'est là qu'on ne vaque qu'à l'unique nécessaire, c'est là que l'on n'a d'époux que Jésus tout seul : de sorte qu'on n'ouvre la porte qu'au seul grand pontife, c'est-à-dire, si nous l'entendons, à l'amour de Dieu, qui est la seule des affections de nos cœurs qui est capable de les consacrer, et qui a droit d'offrir devant Dieu des victimes spirituelles, agréables par Jésus-Christ, comme parle l'apôtre saint Pierre[3]. Aussi est-ce là le lieu du repos : c'est là que Jésus se plaît d'habiter, parce que rien n'y entre que son saint amour, parce qu'il aime d'autant plus à remplir les âmes, qu'il les trouve plus vides de l'amour du monde.

Mais, mes sœurs, voulez-vous entendre les ravissements des vierges sacrées dans les chastes embrassements du Seigneur Jésus? Écoutez parler la pudique épouse, dès le commencement du divin cantique : *Osculetur me osculo oris sui*[4] : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche. » O amour impétueux de l'épouse! « Elle ne demande « ni l'héritage, ni la récompense; elle ne demande « pas même la doctrine, nous dit le dévot saint « Bernard[5]; elle ne demande que le baiser du « divin Jésus, à la façon d'une chaste amante qui « respire un amour sacré, et qui ne veut pas dis« simuler l'ardeur qui la presse. » Ah! ne soupçonnons rien ici de mortel; tout est divin et spirituel. Elle court après le sauveur Jésus; elle veut aller recueillir toutes ses paroles, et alors elle croira baiser sa divine bouche. Elle veut l'embrasser par la charité, et elle croit que cet embrassement la rendra heureuse; c'est pourquoi elle le demande avec tant d'ardeur. Mais quel autre peut

[1] *Gen.* 13.
[2] *Apoc.* XIV, 4.

[1] I. *Cor.* VII, 33.
[2] *Ibid.* 32.
[3] I. *Petr.* II, 5.
[4] *Cant.* I, 1.
[5] *In Cant. Serm.* VII, n° 2, t. I, col. 1280.

demander, à plus juste titre, les saints embrassements de l'Époux des vierges que la pureté virginale? C'est à elle qu'il appartient d'embrasser Jésus, parce qu'elle n'a point d'autre époux que lui; et c'est ce qui fait dire à l'apôtre, que ce sont les vierges chastes et pudiques qu'il destine à l'unique Époux, qui est le Sauveur, *Uni viro*.

Quelle doit être votre joie, ô vierges sacrées, dans cette mystérieuse union! C'est là, dit le pieux saint Bernard [1], que les amertumes contentent, parce que la charité les change en douceur. Le monde ne comprend pas ces délices; la sainte pureté les entend, parce qu'elle les goûte dans la source même. Expliquez-les-nous, ô disciple vierge : disciple bien-aimé du Sauveur, dites-nous les chastes délices des vierges en la compagnie de l'Agneau. Écoutez comme il parle dans l'Apocalypse : « J'ai entendu, dit-il [2], une voix « du ciel, comme le bruit de plusieurs eaux, et « comme le bruit d'un grand tonnerre, et comme « le bruit d'instruments de musique : et ils chan« taient un nouveau cantique devant le trône, « et nul autre qu'eux ne pouvait l'apprendre. » Quel est donc ce nouveau cantique, qui se chante avec tant de bruit, qu'il est semblable à un grand tonnerre, et avec une si juste harmonie, qu'on le compare à une musique? Cantique éclatant qui éclate ainsi qu'un tonnerre, qui est si secret néanmoins et si rare, que personne ne l'entend ni ne le sait que ceux qui le chantent. Qui nous développera ces mystères? Ce sera le disciple bien-aimé lui-même. « Ce sont ceux-ci, dit-il [3], « qui sont vierges, et ils suivent l'Agneau partout « où il va. » Si les vierges suivent l'Agneau, je ne m'étonne plus de leur chant, parce que je vois le principe de leur joie. C'est aux vierges qu'appartient le nouveau cantique, puisque la virginité est une vertu qui est propre à la nouvelle alliance : aucun n'apprend ce cantique que ceux qui le chantent, parce que c'est de la virginité que le Sauveur dit : « Tout le monde n'entend pas « cette parole; mais ceux à qui appartient ce « don [4]. » Au reste, si le cantique des vierges éclate avec bruit, c'est qu'il vient d'une joie abondante; s'il résonne avec justesse, c'est qu'il naît d'une joie réglée, qui n'a rien du débordement ni de la dissolution de la joie mondaine.

Courage donc, mes très-chères sœurs, joignez-vous à cette troupe innocente, apprenez ce nouveau cantique. Voyez cette sainte compagnie qui vous tend les bras : Venez, disent-elles, venez avec nous, pour chanter les louanges de l'Agneau sans tache, qui a purgé par son sang les péchés du monde : là les Agnès, les Agathes, les Céciles, les Ursules, les Luces, vous montrent déjà la place qui vous est marquée, si vous gardez la foi à l'Époux céleste, auquel l'apôtre vous a promises. Ah! souvenez-vous, chères sœurs, que vous êtes fiancées à ce seul Époux, et ainsi que vous devez être généreusement séparées. Si vous voulez lui être saintement unies, réglez les passions de votre âme, et apprenez de saint Augustin, « qu'il « vous est plus aisé de les modérer, qu'aux ama« teurs du monde de les contenter : » *Facilius resecantur in eis qui Deum diligunt cupiditates istæ, quam in eis qui mundum diligunt aliquando satiantur* [1]. Conservez votre ouïe; c'est par là qu'Ève a été séduite : gardez soigneusement votre vue; car ce n'est pas en vain qu'on vous donne un voile, comme un rempart de votre pudeur, dit le grave Tertullien, qui retient vos yeux et exclut ceux des autres : *Vallum verecundiæ, quod nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos* [2]. Que votre âme ne s'épanche pas en des discours inconsidérés, parce que si vous ne demeurez unies en vous-mêmes, vos forces aussitôt seront dissipées. Ne dédaignez pas les petits désordres, parce que c'est par là que les grands commencent : craignez où il n'y a rien à appréhender, et vous trouverez la sûreté dans le péril même. Vous devez croire qu'il est bienséant à des vierges d'être timides, puisque vous voyez la très-sainte Vierge être même troublée à l'aspect d'un ange [3] : et ce qui doit vous obliger à craindre toujours, c'est que l'Époux, que vous donne le saint apôtre, n'a pas moins de jalousie que d'amour pour vous.

Voulez-vous voir qu'il a de l'amour? écoutez le divin Psalmiste : « Le roi, dit-il, désirera votre « beauté [4]. » Voulez-vous voir qu'il a de la jalousie? « Je suis jaloux de vous, dit l'apôtre, de la jalou« sie de Dieu. » Voyez que cet excellent maître des Gentils, vous montrant l'amour de Jésus, pour exciter votre confiance, vous parle en même temps de sa jalousie, pour vous retenir toujours dans la crainte. De là vient qu'en lisant le sacré cantique, nous remarquons deux regards du divin Époux : il y a un regard qui admire, et c'est le regard de l'amant; il y a un regard qui observe, et c'est celui de la jalousie. Que vous êtes belle, ô fille du prince, dit l'Époux à la chaste épouse [5]! Cette ardente exclamation ne vient-elle pas d'un regard qui admire? c'est ce que

[1] *De div. Serm.* XCV, n° 2, t. I, col. 1217.
[2] *Apoc.* XIV, 2, 3.
[3] *Ibid.* 4.
[4] *Matth.* XIX, 11.

[1] *Ad Bonif. Ep.* CCXX, n° 6, t. II, col. 813.
[2] *De Virg. veland.* n° 16.
[3] *Luc.* I, 29.
[4] *Ps.* XLIV, 12.
[5] *Cant.* VII, 1, 6.

j'appelle le regard de l'amant. Voulez-vous voir le regard du jaloux? « Mon bien-aimé est venu, « dit l'épouse, regardant par les fenêtres, guet« tant par les treillis [1]. » Ne voyez-vous pas le regard qui observe? c'est le regard de la jalousie. Aimez le regard de l'amant; craignez le regard de la jalousie, qui vous veille et qui vous observe.

Chères sœurs, votre bien-aimé est jaloux de la jalousie la plus délicate : s'il voit que votre cœur se partage, il se pique et il se retire; il vous veut posséder tout seul. C'est pourquoi, en le choisissant pour époux, vous vous êtes entièrement dépouillées : vous avez joint à la sainte virginité une pauvreté désintéressée, qui ne laisse rien sur la terre que vous puissiez justement estimer à vous. Vous abandonnez même votre volonté; et quittant ce qui est le plus en votre pouvoir, ne déclarez-vous pas devant Dieu, que vous ne vous retenez aucun bien au monde? Vous confirmez, par la religion de vos vœux, ces généreuses résolutions; et ces vœux, ne sont-ce pas des contrats sacrés, par lesquels vous cédez à Dieu, et lui transportez en fonds tout ce que vous êtes? Votre profession est un sacrifice; et les vœux que vous prononcez sont un glaive spirituel, qui vous immole au Sauveur des âmes.

Vivez donc, mes très-chères sœurs, comme des victimes volontairement consacrées : humiliez-vous sous la main de Dieu, et ne souffrez pas que l'orgueil prostitue votre virginité à Satan, qui est le prince des esprits superbes. Ah! sans doute vous n'ignorez pas jusqu'à quel point l'orgueil est à craindre, et que c'est le plus dangereux de nos ennemis. C'est celui qui lâche le dernier prise, et qui sait même profiter de la déroute de tous les autres. Que dis-je, de la déroute de tous les autres? il profite de sa propre défaite. C'est le seul de nos ennemis de la défaite duquel il est dangereux de se réjouir, parce qu'en se réjouissant de l'avoir vaincu, on le rétablit dans ses droits, et souvent même on lui augmente ses forces. Lorsque nous pensons quelquefois avoir si bien réglé notre vie, que nous avons surmonté jusqu'à l'orgueil même, c'est là, dit saint Augustin, qu'il lève la tête : « Et de quoi « triomphes-tu, nous dit-il? je vis encore, et « c'est ton triomphe qui me donne la vie : » *Ecce ego vivo, quid triumphas? et ideo vivo, quia triumphas* [2]; ou plutôt ton triomphe, c'est moi-même.

Munissez-vous, mes sœurs, contre ce poison qui a gâté les plus grandes âmes, et ruiné les vertus les plus éminentes. Étudiez la science de l'humilité, qui est la vraie science des enfants de Dieu. C'est elle qui vous ouvrira les secrets célestes; c'est par elle que les grandeurs de Jésus vous sont accessibles; c'est elle qui mérite d'obtenir de Dieu ce qu'elle ne peut jamais exprimer assez : c'est elle qui vous bâtira sur la terre un édifice spirituel, dont le faîte s'élèvera jusqu'aux cieux; où les vierges saintement soumises, étant associées avec les saints anges, chanteront avec eux aux siècles des siècles, devant le trône de l'Agneau sans tache, la gloire éternelle et indivisible du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

[1] *Cant.* II, 9.
[2] *De Nat. et Grat.* n° 35, t. X, col. 142.

SERMON

POUR UNE PROFESSION.

Quel est le monde auquel il nous faut renoncer. Combien ce renoncement doit être étendu dans une religieuse. Avec quel soin elle doit persévérer dans la guerre qu'elle déclare au monde, et éviter les moindres relâchements. Obligation que sa vocation lui impose, d'avancer toujours, et de tendre sans cesse à la perfection.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. *Luc.* IX, 23.

Vous avez désiré, ma très-chère sœur, d'entendre de moi, en ce jour, une exhortation chrétienne, espérant peut-être que ce grand prédicateur des cœurs donnerait par sa vertu quelque prix à mes pensées, parce qu'il les verrait naître d'une charité fraternelle. Il faut, s'il se peut, satisfaire ce pieux désir; et pour faire de mon côté ce qui sera nécessaire, je tirerai des paroles de notre Sauveur, que je vous ai récitées, trois instructions importantes qui vous pourront servir, avec la grâce de Dieu, pour tout le reste de votre vie. Seulement je vous conjure de joindre vos prières aux miennes, afin qu'il plaise à cet Esprit qui souffle où il veut [1], de répandre sur mes lèvres ces deux beaux ornements de l'éloquence chrétienne; je veux dire la simplicité et la vérité. Après quoi, pour une plus claire intelligence de cet entretien, je vais tâcher de vous expliquer l'intention de notre bon Maître dans le lieu que je viens d'alléguer.

Comme un sage capitaine, se préparant à une expédition difficile, déclare à ceux qui viennent servir sous ses ordres, à quelles conditions il les reçoit dans ses troupes : de même le sauveur Jésus étant descendu du ciel pour faire la guerre à

[1] I. *Joan.* III, 8.

Satan, pour inviter tous les hommes à cette entreprise, il propose en peu de mots les qualités nécessaires pour pouvoir être rangés sous ses étendards. « Quiconque, dit-il, désire venir après moi, « c'est-à-dire, quiconque me veut reconnaître « pour son capitaine, il faut, poursuit-il, qu'il « renonce à soi-même; » *Abneget semetipsum :* « puis, qu'il prenne une généreuse résolution de « porter sa croix tous les jours, » *et tollat crucem suam quotidie;* « et qu'il me suive enfin par « mille embarras de périls, de supplices et d'i- « gnominies, » *et sequatur me.* C'est en abrégé ce qu'il faut quitter, et ce qu'il faut faire à sa suite : voilà les lois et les ordonnances de cette milice. C'est pourquoi je me suis résolu d'appliquer à l'état que vous allez embrasser les ordres généraux de Jésus-Christ notre chef, et de vous faire voir dans le sens littéral de mon texte, selon le dessein que je vous ai déjà proposé; premièrement, jusqu'à quel point votre condition vous oblige de renoncer au monde, en second lieu, comment il vous faut persévérer dans cette sainte résolution, et enfin, comment, non contente de persévérer, vous devez toujours croître, et toujours enchérir par-dessus les actions passées. Ce seront les trois avertissements que comprendra ce discours, que je prie Dieu de graver pour jamais au fond de votre âme.

PREMIER POINT.

Lorsqu'on vous prêche si souvent, ma très-chère sœur, qu'il faut renoncer, il est nécessaire que vous entendiez que ce monde, auquel il faut renoncer, réside en vous-même. Le disciple bien-aimé vous le montre fort à propos, quand il dit : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt :* « Gardez-vous bien d'aimer le « monde, ni ce qui est dans le monde; » d'autant, ajoute-t-il peu après, « qu'il n'y a dans le « monde que concupiscence de la chair, et con- « cupiscence des yeux, et superbe de vie : » *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* [1]. Cet orgueil et cette double concupiscence, que peut-ce être autre chose que le trouble de nos passions? Et ce trouble, n'est-ce pas le fruit maudit de l'amour aveugle que nous avons pour nous-mêmes? Par conséquent, ce monde qu'il nous faut quitter, c'est nous-mêmes : *Abneget semetipsum.*

Que si vous me demandez d'où nous vient cette dure nécessité, que notre adversaire nous soit si proche, et que nous soyons, pour ainsi dire, si fort amis de notre ennemi, qu'il vous souvienne de ce bienheureux état d'innocence, où la partie supérieure conduisait si paisiblement les mouvements inférieurs, où le corps se trouvait si bien du gouvernement de l'esprit; parce que l'homme tout entier conspirait à la même fin. En ce temps-là, on n'entendait point parler de ces fâcheux termes de renoncer à soi-même. Mais la vanité, fille et mère du désordre, pervertit bientôt cette douce disposition, et ayant fait révolter l'esprit contre Dieu, souleva par un même coup la chair contre la raison. La désobéissance est vengée par la désobéissance : l'homme, ainsi que l'enseigne saint Paul [1], veut en même temps ce qu'il ne veut pas, et sentant en soi deux volontés discordantes, il ne saurait plus reconnaître laquelle est la sienne : si bien que, dans cette incertitude et cette impuissance, il faut nécessairement qu'il se perde pour se sauver [2]. On ne lui dit plus, comme auparavant, qu'il commande à toutes les créatures [3]; mais on l'avertit de se défier de toutes les créatures. Pour le punir d'avoir voulu se satisfaire contre la loi de son Dieu, il est ordonné à jamais qu'il renoncera à ses propres inclinations, s'il se veut bien remettre en ses bonnes grâces. Et lui qui croyait se pouvoir faire plus de bien qu'il n'en avait reçu de la main de son Créateur, sera condamné, par une juste vengeance, à être lui-même son plus cruel et irréconciliable ennemi.

C'est pourquoi je vous en conjure, ma très-chère sœur, par ce Dieu que vous servez; après avoir compris combien il est nécessaire de quitter le monde, considérez attentivement la hauteur de cette entreprise. Le monde qu'il faut mépriser, ce n'est ni le ciel, ni la terre; ce ne sont ni les compagnies, ni cette vaine pompe, ni les folles intrigues des hommes : certes, il ne serait pas d'une si prodigieuse difficulté de s'en séparer. Mais quand il s'agit de se diviser de soi-même, de quitter, dit saint Grégoire [4], non ce que nous possédons, mais ce que nous sommes, où trouverons-nous une main assez industrieuse ou assez puissante, pour délier ou pour rompre un nœud si étroit? Quelles chaînes assez fortes pourront jamais contraindre cet homme animal, qui règne en nos membres, à subir le joug de l'homme spirituel? Sans doute il retournera toujours à ses inclinations corrompues. Comme une personne que l'on attache contre son gré à quelque sorte d'emploi, dans le temps que vous l'y croyez la plus occupée, s'entretient souvent dans des concep-

[1] I. *Joan.* II, 15.

[1] *Rom.* VII, 19.
[2] *Luc.* IX, 24.
[3] *Genes.* I, 26.
[4] *In Evang.* lib. II, *Hom.* XXXII, n° 1, et seqq., t. I, col. 1586 et seqq.

tions creuses et extravagantes : de même ce vieil Adam, quand vous lui aurez arraché ce qu'il poursuit avec plus d'ardeur, quand vous aurez tenté toutes sortes de voies pour lui faire suivre la raison, il n'y aura ni erreur ni chimères où il ne s'amuse plutôt; « d'autant, dit saint Paul, qu'il « est incapable de goûter ce qui est de Dieu : » *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* [1].

Et ne vous tenez point assurée sur votre vertu; car il se sert contre nous de la vertu même. Ceux qu'il n'a pu vaincre par un combat opiniâtre, souvent il les renverse par l'honneur de la victoire; et lorsqu'ils s'imaginent être devenus extrêmement humbles, il les rend orgueilleux par cette humilité prétendue. Combien en voyons-nous qui, séduits par ces artifices, pensent, en se jetant dans un cloître, quitter les vanités pour la mortification, et ne font, à le bien prendre, que quitter des vanités pour des vanités; en cela d'autant plus criminels et plus misérables, qu'ils vont porter le monde jusqu'au fond de la solitude, qu'ils se vont perdre dans le lieu où les autres cherchent leur refuge, et qu'ils joignent non-seulement Jésus-Christ avec Bélial, mais qu'ils sacrifient à Bélial dans le temple et sur les autels de Jésus-Christ même.

C'est, ma très-chère sœur, ce que vous avez particulièrement à méditer en ce jour. Si vous envisagez bien l'action que vous allez faire, vous trouverez que toutes ses circonstances vous prêchent le mépris du monde. Parcourons-les, s'il vous plaît, et vous découvrirez clairement ce que je vous dis.

Dites-moi, y a-t-il rien qui rende une personne plus vile que la pauvreté? Quand vous entendez dire de quelqu'un que c'est un homme de néant, ne jugez-vous pas incontinent qu'on parle d'un pauvre? D'où vient que David, après avoir dépeint les diverses calamités des pauvres, conclut enfin par ces paroles qu'il adresse à Dieu : *Tibi derelictus est pauper* [2] : « O Seigneur, on vous « abandonne le pauvre; » voulant dire que chacun court avec ambition au service des grands, et qu'il n'y a que Dieu seul à qui les pauvres ne soient point à charge. Et il est si vrai, ce que dit un poëte [3], que la pauvreté rend les hommes ridicules, que ceux qui y sont réduits ont je ne sais quelle honte de l'avouer, et quelquefois le deviennent de crainte de le paraître. Je sais bien que celle que vous professez, d'un côté vous est honorable; mais elle a aussi d'autre part quelque chose de beaucoup plus rude, en ce qu'elle ressemble à la pauvreté des esclaves, qui non-seulement ne possèdent rien, mais de plus sont incapables de rien posséder. Vous perdez toutes sortes de droits; on en vient jusque-là que de ne vous plus compter parmi les vivants : si bien que vous pouvez dire avec le Psalmiste : « Tous mes pro- « ches m'ont abandonné, mais le Seigneur a eu la « bonté de me recevoir [1]; » et avec Notre-Seigneur : « Mon père et ma mère, mes frères et mes « sœurs, ce sont ceux qui écoutent et observent « la parole de mon Dieu [2]. »

Quant à cette fleur sacrée de votre virginité, que vous allez présenter pour être en bonne odeur au Verbe divin votre Époux; ô Dieu! qui vous pourrait assez exprimer combien elle vous oblige de vous tenir nette de toutes les affections de la terre? Sachez que votre virginité vous prépare un lit nuptial, où vous posséderez, dans le repos de votre âme, Jésus, l'amoureux des vierges; mais qui les aime avec une extrême jalousie. C'est pourquoi son zélé disciple prenant part aux affections de son maître : « Je suis jaloux de vous, « dit-il, de la jalousie de Dieu; » *Æmulor enim vos Dei æmulatione;* parce que, ajoute-t-il, « je « vous ai fiancée, comme une vierge chaste, à un « seul homme, qui est Jésus-Christ : » *Despondi vos uni viro, virginem castam exhibere Christo* [3]. Or, pensez quel serait le sentiment d'une fille chaste et pudique, si on lui parlait de rompre, avant son mariage, cette foi qu'elle conserve uniquement pour son cher époux. Telle doit être votre pudeur, je ne dis pas à l'égard des voluptés bestiales; mais je dis à l'égard des moindres sollicitations de ce monde.

Car la jalousie de Jésus ne regarde pas seulement les hommes; son amour est si tendre, qu'il s'offense et se pique si vous choisissez la moindre chose hors de lui. Toutes ces douces contraintes où vous êtes sont autant d'effets de sa jalousie. Y a-t-il aucun de nos sens par lequel nous touchions les choses plus légèrement que par celui de la vue? Et toutefois il témoigne, par ce voile qu'il vous impose, qu'il ne vous permet pas cette sorte de jouissance. Et le docte Tertullien dit que l'on en couvre les vierges, de peur qu'elles ne soient souillées des moindres regards; estimant la virginité une chose si délicate, qu'elle peut être en quelque façon violée par les yeux, surtout par ces yeux que l'apôtre appelle si élégamment « yeux « pleins d'adultère : » *Oculos adulteri plenos* [4]. D'où vient que ce grand homme, selon sa gravité ordinaire, nous a dépeint de la sorte ce voile des

[1] I. *Cor.* II, 14.
[2] *Ps.* IX, 35.
[3] *Juvenal. Satyr.* III.

[1] *Ps.* XXVI, 10.
[2] *Matth.* XII, 50.
[3] II. *Cor.* XI, 2.
[4] II. *Petr.* II, 14.

vierges : *Indue armaturam pudoris, circumduc vallum pudicitiæ, murum sexui tuo strue qui nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos*[1]; « Revêtez-vous, leur dit-il, des armes de la pu- « deur ; entourez votre honnêteté d'un rempart : « dressez une muraille à votre sexe, qui empêche « vos yeux de sortir, et refuse l'entrée à ceux des « autres : » d'où vous pouvez conclure qu'une vierge n'est plus vierge sitôt qu'elle s'abandonne aux sentiments de la terre, et qu'alors sa virginité lui tourne en prostitution.

Passons outre : il n'y a rien qui soit plus à vous que votre propre volonté ; néanmoins vous avez bien la résolution de vous en vouloir dépouiller. En effet, vous la soumettez tellement aux ordres d'autrui, qu'on ne sait plus si c'est la vôtre ou celle de vos supérieurs ; et l'obéissance rigoureuse que vous professez l'anéantit de telle sorte, qu'un Père ancien l'a nommée la sépulture de la volonté [2]; sépulture certainement bien pénible, parce qu'il la faut recommencer mille et mille fois ; mais qui vous avertit que, renonçant si généreusement à la chose qui est le plus en votre pouvoir, ce serait un crime si vous vous reteniez aucun bien du monde.

Enfin, considérez, par une réflexion sérieuse, que l'action que vous allez faire est un sacrifice, et que ce serait un sacrilége exécrable, si vous réserviez quelque chose de ce qui entre par une oblation solennelle en la possession du Très-Haut. Ophni et Phinées, sacrificateurs d'Israël, pour s'être attribué les offrandes que le peuple présentait à Dieu, furent dévorés avec leur armée par le glaive des Philistins[3] : d'autant, comme dit le prophète Isaïe, « que Dieu est le Seigneur, et ne « peut souffrir la rapine dans les holocaustes : » *Ego Dominus, odio habens rapinam in holocausto*[4]. Et de quelle punition penseriez-vous être digne, si vous ravissiez à Dieu non point la graisse des agneaux ou des béliers ; mais une victime vivante, lavée du sang de son Fils, qu'il a tirée du monde pour la sanctifier à son nom ?

Dites donc, ma très-chère sœur, en faisant une revue générale dans tous les replis de votre cœur, dites du plus profond de votre âme : O monde, à qui mon Maître n'a pu plaire, et qui n'as pu plaire à mon Maître ! ô monde, qu'il a surmonté par l'infamie de sa mort ! monde enfin, théâtre de folie et d'illusion, je te quitte et je te renonce de toute mon affection. Et vous, rompez mes liens, ô Seigneur ! je vous immolerai une hostie de louange [5], et mon âme délivrée ne cessera de bénir vos incomparables bontés. Daignez, mon sauveur Jésus, me recevoir en vos bras, et ne permettez pas que mes ennemis m'en arrachent. C'est ce que vous donnera, s'il plaît à Dieu, la persévérance, qui doit faire le second point de cet entretien.

SECOND POINT.

« Qui veut venir après moi, dit notre divin « Capitaine, qu'il renonce à soi-même, et porte « sa croix tous les jours : » *Tollat crucem suam quotidie.* Cette croix, c'est la guerre que nous devons avoir contre le monde et la chair, auxquels nous devons nous crucifier avec notre Maître : et ce mot, « tous les jours » nous marque la persévérance. Au reste, notre prince nous avertit qu'il ne nous veut point épargner ; qu'avec lui, une bataille gagnée en attire une autre, et qu'il ne sait point donner d'autre rafraîchissement à ses troupes ; qu'il entend enfin que leur travail soit continuel en ce monde, puisque leur couronne dans le ciel doit être immortelle : voilà comme il nous encourage à persévérer.

Pour appliquer ceci à votre condition, comprenez, s'il vous plaît, la nature de vos vœux. Il y a deux sortes de vœux ; les uns sont pour un temps, et les autres, à perpétuité, comme ceux que vous allez faire. Ce que je dirai se doit entendre particulièrement des derniers, bien qu'à proportion il se puisse aussi appliquer aux autres.

C'est la religion, disent les théologiens, qui nous lie à Dieu ; et le vœu, selon leur doctrine, en est un des actes qui a la vertu d'étreindre ce sacré nœud. Car encore que tout ce que nous sommes appartienne au Créateur, de droit naturel ; néanmoins il a voulu nous laisser un certain domaine sur nos actions, pour former en nos âmes une légère image de sa souveraineté absolue : et c'est ce domaine que vous lui cédez et transportez par vos vœux. Quels doivent donc être les sentiments d'une âme pieuse, qui se veut de tout son cœur dévouer à Dieu ? Premièrement, elle considère que tout ce qu'il y a d'être dans les créatures, relève de cet Être souverain et universel : puis, poussée d'un violent désir de se réunir à son principe, et de se donner à lui pour toute l'éternité, elle proteste de se résigner tout entière à ses saintes dispositons ; afin qu'il règne sans réserve sur ses puissances, qu'il les occupe toutes et les remue selon ses conseils, s'y attachant de tous ses efforts et enracinant, pour ainsi dire, sa volonté dans cette volonté première et indépendante, la règle et le centre de toutes les autres. Telle est l'adoration que vous allez rendre aujourd'hui à cet Esprit incompréhensible, dont le ciel et la terre redoutent les commandements.

[1] *De Virg. vel.* n° 16.
[2] *S. Joan. Clim. Scal Parad. Grad.* IV
[3] I. *Reg.* II, III IV.
[4] *Is.* LXI, 8.
[5] *Ps.* CXV, 8

Et cette adoration est en ce point différente de toutes les autres, que celles-ci passent avec l'acte que vous en formez; au lieu que celle-là a son effet dans toute la vie : de sorte que comme Dieu est immuable par la loi toujours permanente de son éternité; ainsi vous vous faites une loi vous-même, par les vœux que vous concevez, d'être ferme et inébranlable dans son service.

Donnez-vous donc de garde que l'ennemi ne vous trompe; et que, ne pouvant vous ébranler d'abord dans la fin principale de votre vocation, il ne tâche de vous jeter peu à peu dans quelque relâchement, et ne vous fasse négliger insensiblement les choses de moindre importance : sur quoi vous avez à penser qu'une âme religieuse, dont tous les mouvements concourent à la même fin, ressemble en ce point à une voûte bien affermie, qui est incapable de succomber quand on la veut pousser tout entière, mais qu'on peut faire tomber facilement en ruine par la désunion qui s'en ferait pièce à pièce. C'est pourquoi ne dédaignez pas ce qui vous semble le moins nécessaire, parce que de là dépend le plus important; Dieu ayant ordonné pour la connexion de toutes les choses, et afin que chacune eût son prix, que les plus grandes fussent soutenues sur les plus petites : et ainsi ce qui serait peut-être à mépriser, selon sa nature, devient très-considérable par la conséquence. Ne permettez donc pas que l'on vous puisse jamais reprocher ce que le saint apôtre reproche aux Galates[1] : *Sic stulti estis, ut cum spiritu cœperitis, nunc carne consummemini?* « Seriez-vous bien assez insensée pour « vouloir finir par la chair, après avoir commencé « par l'esprit? Auriez-vous, poursuit-il, tant souf- « fert en vain? » *Tanta passi estis sine causa?*

Et moi, ne vous puis-je pas dire, à l'exemple de ce Maître des prédicateurs : Auriez-vous pour néant renoncé au monde? Non, non, ma très-chère sœur; veillez dans l'exercice de l'oraison; que vos yeux languissent et défaillent, en regardant le saint lieu d'où vous doit venir le secours; et celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre, non-seulement vous donnera la grâce de persévérer, mais encore il vous fera croître de jour en jour en Jésus-Christ notre chef : *Crescentes in eo per omnia, qui est caput Christus*[2]. C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

« Qui veut venir après moi, qu'il renonce à « soi-même, et porte sa croix tous les jours, et « me suive : » *Et sequatur me.* Pour ne nous point éloigner de notre première pensée, ne vous semble-t-il pas entendre notre brave Capitaine, qui pour porter en nos cœurs une vigoureuse résolution : Qui m'aime me suive, dit-il : il est vrai que je vous mène à de grands périls; mais souvenez-vous que je vous commande de me suivre, et non point de marcher devant. « Or, nous « n'avons point un pontife qui ne sache pas « compatir à nos infirmités » : *Non habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris*[1]. Comprenez maintenant combien ces paroles nous invitent à croître toujours.

Quand ces deux difficultés concourent en un même objet, savoir, la nécessité de le suivre et l'impossibilité d'y atteindre, il ne reste qu'une chose à faire, qui est d'avancer toujours. Or, tel est le Fils de Dieu, l'exemplaire de notre vie. Nous voyons dans ses actions, premièrement, la lumière de ses vertus qui nous doit conduire; et en second lieu, la perfection où nous ne pouvons parvenir. Il faut donc courir incessamment après lui, selon la mesure qui nous est donnée, comme ce brave athlète saint Paul, qui court incessamment vers le but de la carrière : *Ad destinatum persequor,* dit-il[2]; c'est-à-dire, « Je « poursuis toujours ma pointe; je ne cesse de « pousser en avant au point où l'on me montre « le terme de ma carrière, qui est Jésus-Christ. » Mais considérant entre son Maître et lui une distance infinie, il s'étonne d'avoir si peu avancé, et oublie, dit-il, ce qui est derrière lui; c'est-à-dire, qu'il ne fait point d'état de l'espace qu'il a couru : *Quæ quidem retro sunt obliviscens.* Quant à ce qui lui reste, où il ne voit point de bornes, il s'y étend : il veut dire qu'il passe ses forces, et sort en quelque façon de soi-même pour y arriver : *Ad ea quæ sunt priora extendens meipsum;* d'où je conclus que la perfection du christianisme ne consiste point en un degré déterminé. Or, ce que vous recherchez dans le genre de vie que vous embrassez, c'est la perfection du christianisme, et par conséquent ne vous lassez jamais de monter : allez de vertu en vertu, si vous voulez voir le Dieu des dieux en Sion[3].

Et pour ramasser en trois mots toute l'instruction de ce discours, détachez-vous entièrement de vous-même : vous y êtes obligée par l'action que vous allez faire, et par les conseils évangéliques que vous professez : *Abneget semetipsum.* Persévérez; c'est ce que vous enseigne la nature de vos vœux, qui est immuable : *Tollat crucem suam quotidie.* Enfin augmentez, si vous ne vou-

[1] *Galat.* III, 3.
[2] *Ephes.* IV, 15.

[1] *Hebr.* IV, 15.
[2] *Philipp.* III, 12, 13, 14.
[3] *Ps.* LXXXIII, 8.

elle agite trop violemment la terre sur laquelle elle passe, et qu'elle en détache quelque partie qu'elle entraîne avec elle parmi ses eaux; aussitôt vous lui voyez perdre toute sa netteté naturelle; elle cesse visiblement d'être pure, sitôt qu'elle commence d'être mêlée.

Mais élevons plus haut nos pensées, et considérons en Dieu même la preuve de la vérité que j'avance. La théologie nous enseigne que Dieu est un être infiniment pur : elle dit qu'il est la pureté même. En quoi est-ce que nous remarquons cette pureté incompréhensible de l'Être divin, sinon en ce que Dieu est d'une nature entièrement dégagée, libre de toute altération étrangère, sans mélange, sans changement, sans corruption? et s'il nous est permis de parler, en bégayant, de si grands mystères, nous pouvons dire que son essence n'est qu'une indivisible unité, qui ne reçoit rien de dehors; parce qu'elle est infiniment riche, et qu'elle enferme toutes choses en elle-même, dans sa vaste et immense simplicité. C'est pour cette raison, mes très-chères sœurs, autant que notre faiblesse le peut comprendre, que l'être de notre Dieu est si pur; parce qu'il est infiniment séparé, et qu'il ne souffre rien en lui-même que ses propres perfections, qui ne sont autre chose que son essence. Cette première pureté, de laquelle toute pureté prend son origine, se répandant par degrés sur les créatures, ne trouve rien de plus proche d'elle que les intelligences célestes, qui sans doute sont d'autant plus pures qu'elles sont plus éloignées du mélange, étant séparées de toute matière; et de là vient que nous les appelons esprits purs.

Selon ces principes, mes très-chères sœurs, il faut que vous soyez séparées; et quoique vos âmes se trouvent liées à un corps mortel, par leur condition naturelle, il faut nécessairement vous en détacher en purifiant vos affections. C'est pourquoi le prophète Isaïe, voulant exhorter à la pureté les enfants de la nouvelle alliance, il les invite à une sainte séparation : « Retirez-vous, « retirez-vous, leur dit-il, sortez de là, ne touchez « point aux choses souillées, soyez purs [1]. » Par où vous voyez, sans difficulté, que c'est le détachement qui nous purifie : de sorte que, la virginité chrétienne étant la perfection de la pureté, il s'ensuit que pour être vierge, selon la discipline de l'Évangile, il faut une séparation très-entière, et un détachement sans réserve.

Mais faudra-t-il donc, direz-vous, que les vierges, pour être pures, demeurent éternellement séparées, sans attacher leur affection à aucun objet? Nullement, ce n'est pas là ma pensée.

[1] *Is* LII.

Si nous étions faits pour nous-mêmes, nous pourrions ne vivre aussi qu'en nous-mêmes; mais puisqu'il n'y a que notre grand Dieu qui puisse être lui-même sa félicité, il faut que nos mouvements tendent hors de nous, si nous voulons jouir de quelque repos. Donc la vierge vraiment chrétienne, crainte que sa pureté perde son éclat, s'attache uniquement à celui dans lequel nous vous avons dit que la pureté prend son origine. Regardez, mes très-chères sœurs, regardez le Verbe divin votre époux; c'est à lui que vous devez vous unir, après vous être purifiées par le mépris général des biens de la terre : si bien que j'ai eu raison de vous dire que la virginité chrétienne, c'est une sainte séparation et une bienheureuse union. De là vient que l'apôtre saint Jean voulant décrire la gloire des vierges, les représente sur une montagne avec l'Agneau [1]. D'où vient qu'elles sont sur une montagne élevée bien haut au-dessus du monde, si ce n'est que la virginité les sépare? et d'où vient qu'elles sont avec l'Agneau, si ce n'est que la virginité les unit? C'est aussi ce que nous enseigne l'apôtre, dans le passage que nous expliquons : « Je vous ai promises, dit-il, à un « seul. » Qui ne voit la séparation dans cette unité, puisque le propre de l'unité est d'exclure? Mais, ajoute le même saint Paul, « Je vous ai promises « à un seul mari. » Qui ne voit, dans ce mariage divin et spirituel, la chaste union que je vous propose? Parlons donc de cette séparation salutaire qui établit votre pureté, et de cette mystérieuse union qui vous fera goûter les plaisirs célestes dans les chastes embrassements du Sauveur. Chères sœurs, c'est en ces deux choses que consiste la virginité chrétienne, et ce sont aussi ces deux choses que je traiterai aujourd'hui, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Si nous entendons bien ce que c'est que l'homme, nous trouverons que nous sommes comme suspendus entre le ciel et la terre, sans qu'on puisse bien décider auquel des deux nous appartenons. Il n'y a point au monde une si étrange composition que la nôtre : une partie de nous est tellement brute, qu'elle n'a rien au-dessus des bêtes; l'autre est si haute et si relevée, qu'elle semble nous égaler aux intelligences. Qui pourrait lire, sans s'étonner, de quelle sorte Dieu forme l'homme? Premièrement il prend de la boue; est-il une matière plus vile? après il y inspire un souffle de vie, il y grave son image et sa ressemblance; est-il rien de plus admirable? C'est pourquoi je vous disais, chrétiens, que nous sommes entre le ciel et la terre, et qu'il semble

[1] *Apoc.* XIV, 1 *et seq.*

les forces se diminuent, et le démon gagne peu à peu ce qui lui aurait été inaccessible, s'il y eût prétendu du premier abord. Il se faut donc bien garder de faire comme ces âmes lâches. Ah! disent-elles, pour cela c'est peu de chose, je serai plus exacte dans les choses d'importance : comme si celle qui manque dans ce qui est plus facile pouvait se promettre de venir à bout des grandes difficultés. Pour moi je ne voudrais dire que trois mots à une personne de cette sorte.

N'est-il pas vrai que nous ne nous maintenons que par la grâce de Dieu? Vous n'en pouvez douter; et si cela est, d'où vient que vous vous promettez d'être ponctuelle dans les soins importants, bien que vous soyez négligente dans les choses qui vous paraissent de moindre conséquence? Vous qui avouez que, dans l'état de la plus grande perfection, il n'y a que Dieu qui puisse vous soutenir, comment pouvez-vous vous assurer de vous retenir, lorsque vous avez donné le premier branle à votre âme du côté du penchant? Est-ce par votre propre force, ou par celle de Dieu? Si vous croyez le pouvoir par vous-même, c'est une grande vanité; si vous l'attendez de Dieu, c'est une grande imprudence; car il ne se peut rien concevoir de plus imprudent que de reconnaître que nous dépendons de Dieu, et de lui donner sujet de nous abandonner par nos négligences.

Par où vous voyez, ma très-chère sœur, que de négliger les petites choses, ce n'est pas une faute si peu considérable que nous nous l'imaginons, et que, bien qu'elle ne semble pas grande en elle-même, elle est extrêmement dangereuse dans ses conséquences. C'est pourquoi je vous dis avec l'apôtre : *State in Domino*[1] : « Tenez ferme, et « demeurez dans Notre-Seigneur. » Mortifiez-vous dans les petites choses, afin de vous accoutumer à vaincre dans les grandes tentations. Refusez tout ce qui vous viendra de la part du monde, jusqu'au moindre présent, pour ne lui pas donner la moindre prise; et surtout vivez de telle sorte dans la religion, qu'on ne vous puisse pas reprocher, au jour du jugement, qu'en vous le commencement valait mieux que la fin : de peur que votre ferveur ne passe pour une dévotion légère, ou pour un amour de la nouveauté.

Nous avons vu, ma sœur en Jésus-Christ, qu'il est nécessaire de renoncer entièrement au monde, et qu'il faut persévérer dans cette aversion, pour acquérir la perfection de cette vie solitaire que vous embrassez. Il semble qu'il n'y ait plus rien à ajouter à ces deux choses. Et en effet, je ne voudrais pas en dire davantage, si je n'avais à parler à une épouse de Jésus-Christ; mais il faut vous porter au plus haut degré, puisque vous avez résolu de suivre le chemin de la perfection. Je vous dis donc qu'il ne suffit pas de persévérer, il faut croître, ma sœur, et courir toujours de plus en plus à Jésus-Christ.

Je pourrais vous dire, pour établir cette vérité, qu'un bon courage ne peut se prescrire de bornes; que l'amour qui craint d'aller trop loin n'est qu'un faux amour; que le chemin du ciel étant extrêmement roide, ce serait une grande témérité de prétendre y marcher d'un pas égal; qu'il faut toujours faire contention; que qui ne s'efforce pas de monter, il faut qu'il soit renversé de son propre poids; que nous ne saurions nous acquitter des obligations que nous avons à Dieu, quand nous y emploierions une éternité avec toute l'ardeur imaginable; et partant, que ce serait bien manquer de courage et une grande ingratitude, de nous borner lâchement à un commencement de vertu mal affermie, contre toute prudence, contre les enseignements et l'exemple du Fils de Dieu, contre les sentiments que vous doit inspirer la générosité du christianisme et l'amour d'un si bon père, tel qu'est notre Dieu. Je ne doute pas que vous ne vous rendissiez à ces raisons : mais il faut vous faire voir combien est étroite l'obligation que vous avez de croître jusqu'à la mort.

Je vous dis donc, ma sœur, que si vous n'avez dessein de vous avancer toujours, il ne vous sert de rien d'entrer dans un cloître, ni de vous attacher à Dieu par les promesses solennelles que vous allez faire. Pourquoi quittez-vous les empêchements du monde? n'est-ce pas parce que vous aspirez à la perfection avec la grâce de Dieu? Or, la perfection du christianisme n'a point de bornes assurées, d'autant qu'elle se doit former sur un exemplaire dont il n'est pas possible d'imiter toutes les beautés. C'est Jésus-Christ, ma sœur, le Fils du Père éternel, celui qui porte tout le monde par sa parole, en qui habitent toutes les richesses de la Divinité. Puis donc que nous ne pouvons jamais atteindre à nous conformer parfaitement à Jésus-Christ, tout ce que nous pouvons, c'est de tâcher d'en approcher de plus en plus. Et si la perfection du christianisme n'est pas dans un degré déterminé, il s'ensuit qu'elle consiste à monter toujours. Et partant, ma sœur, vous proposer d'atteindre à la perfection, et vous vouloir arrêter en quelque lieu, c'est contraindre vos propres desseins; c'est aller contre votre vocation que de prescrire des bornes à votre amour. L'Esprit de Dieu, que vous voulez faire absolument régner sur vous, ne saurait laisser ses entreprises imparfaites; il porte tout au plus haut

[1] *Philipp.* IV, 1.

dans le corps; mais qu'elle établit son siége dans l'âme.

Mais d'autant que cette vérité importante doit servir de fondement à votre conduite, il faut que je vous la fasse comprendre par une raison évidente. Et certes nous ne vous prêchons pas, mes très-chères sœurs, une virginité de vestale; nous ne regardons pas la virginité, comme ferait un médecin ou un philosophe, qui s'arrêterait simplement au corps. Nous parlons de la virginité chrétienne et religieuse; et il est clair que tout ce qui est chrétien doit être entendu en esprit, parce que, par la grâce du christianisme, nous sommes en la nouvelle alliance, où les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité [1]. En effet, nous avons fait voir que la sainte virginité est un détachement général de toutes les affections corporelles, autant que la faiblesse humaine le peut souffrir; parce que c'est une pureté éminente, qui se retire, qui se sépare, qui, selon le précepte du saint apôtre, ne regarde que l'unité, *Uni viro,* et exclut toute multitude. Or, ce détachement général, cette généreuse séparation doit être nécessairement un effort de l'âme: car une action si divine ne peut naître que d'une raison très-bien affermie; et par conséquent il est clair que la virginité est dans l'âme. Ce n'est rien de garder seulement le corps; c'est l'âme que vous devez tenir séparée, si vous désirez la conserver pure. Si quelque bien mortel se présente à vous, s'il vous flatte, s'il vous attire, s'il tâche de gagner votre cœur; retirez-vous, ne vous mêlez pas; votre pureté en serait ternie, et ensuite votre virginité, corrompue : car la vraie virginité est dans l'âme, et ce n'est autre chose qu'un détachement, une affection épurée, un cœur entièrement dégoûté des plaisirs du siècle.

Mais, mes sœurs, cette belle lumière de virginité établit tellement son siége dans l'âme, qu'elle rejaillit aussi sur le corps, et le sanctifie. Et de quelle sorte? C'est, dit l'admirable saint Basile, que cette virginité spirituelle et intérieure se peint elle-même sur le corps comme le soleil dans une nuée; et par cette chaste peinture elle consacre cette chair mortelle. De là vient qu'elle se doit répandre par tout le corps, parce qu'elle remplit tout le cœur : et c'est ce qui fait dire au même saint, que « tous les sens d'une vierge « doivent être vierges : » *Virgines esse sensus virginis oportet* [2]. En effet, ne voyez-vous pas qu'il se fait comme un mariage entre les objets et les sens? Notre vue, notre ouïe, tous nos sens s'unissent, en quelque sorte, avec les objets; ils contractent une certaine alliance : de sorte que, si les objets ne sont purs, la virginité de nos sens se gâte. Les exemples feront mieux entendre ce que je veux dire. Notre vue n'est pas vierge si elle ne se repaît que de vanités; les discours immodestes et les inutiles corrompent la virginité de l'ouïe; notre bouche, pour être vierge, doit être fermée par la modestie du silence.

Donc, ô vierges de Jésus-Christ! gardez soigneusement tous vos sens, si vous désirez être vraiment vierges. Songez que ce vieil homme qui est en nous, avec lequel nous devons combattre durant tout le cours de la vie, ne cesse de faire effort pour supplanter l'homme nouveau : cette convoitise indocile et impatiente, quoiqu'on tâche de la retenir par la discipline, elle frappe, elle s'avance de toutes parts, comme un prisonnier inquiet qui tâche de sortir; elle se présente par tous les sens, pour se jeter sur les objets qui lui plaisent. Elle fait la modeste au commencement, il semble qu'elle se contente de peu, ce n'est qu'un désir imparfait, ce n'est qu'une curiosité, ce n'est presque rien : mais si vous satisfaites ce premier désir, bientôt vous verrez qu'il en attirera beaucoup d'autres; et enfin toute l'âme sera ébranlée. Comme si vous jetez une pierre dans un étang, vous ne touchez qu'une partie de ses eaux; mais celle-là, en poussant les autres, les agite en rond, et enfin toute l'eau en est remuée. Ainsi les passions de notre âme s'excitent peu à peu les unes les autres par un mouvement enchaîné. Si donc vous êtes détachée du monde, craignez d'y rengager vos affections : si vous êtes unie à un seul époux, craignez de partager votre cœur; démêlez-vous de la multitude, puisque vous êtes vouée à un seul. Préparez au Fils de Dieu un cœur net, par un détachement général, et il le remplira de lui-même, par ses chastes embrassements : c'est par où je m'en vais conclure en peu de paroles.

SECOND POINT.

Il n'est rien de plus assuré que Jésus ne s'unit jamais aux âmes qui sont remplies de l'amour du monde, et qui sont captives des plaisirs des sens. Je vois dans la Genèse que nos premiers pères se présentaient au commencement devant Dieu, avec une sainte familiarité : mais sitôt qu'ils eurent suivi les dangereuses persuasions du serpent trompeur, aussitôt ils fuient, nous dit l'Écriture [1], et se cachent devant la face de Dieu. Ce serpent, si nous l'entendons, c'est l'amour des plaisirs du monde, qui rampe perpétuellement sur la terre, et qui se glisse insensiblement dans nos cœurs par un mouvement tortueux pour les

[1] *Joan.* IV, 23.
[2] *Lib. de Virginit.* n° 7, 15, 20, t. III, p. 595, 604, 607.

[1] *Genes.* III, 8.

qu'à dire, parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par sa seule parole, prononcera du haut de son trône, à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses; et qu'en même temps on verra toute la nature changée faire paraître un monde nouveau pour les élus. Mais quand, pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur, il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle; et que, les remuant jusqu'au fond, il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus; ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable. Et certainement, chrétiens, il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous? quel état, et quel état? Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes.

Madame, voici un objet digne de la présence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude; son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissements de la vie religieuse; et il est juste que, faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies où on apprend à les mépriser. Admirez donc avec nous ces grands changements de la main de Dieu. Il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est changé au dehors : ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau : et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus.

Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse cérémonie, ô Dieu! donnez-moi encore ce style nouveau du Saint-Esprit, qui commence à faire sentir sa force toute-puissante * dans la bouche des apôtres. Que je prêche comme un saint Pierre la gloire de Jésus-Christ crucifié; que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours. Que je crucifie le monde à son tour; que j'en efface tous les traits et toute la gloire; que je l'ensevelisse, que je l'enterre avec Jésus-Christ; enfin que je fasse voir que tout est mort, et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui vit.

Mes sœurs, demandez pour moi cette grâce : ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs; et Dieu donne, par ses ministres, des enseignements convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent. Faites donc, par vos prières, le discours qui doit vous instruire; et obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

* C'était la troisième fête de la Pentecôte.

Nous ne devons pas être curieux de connaître distinctement ces nouveautés merveilleuses du siècle futur : comme Dieu les fera sans nous, nous devons nous en reposer sur sa puissance et sur sa sagesse. Mais il n'en est pas de même des nouveautés saintes qu'il opère au fond de nos cœurs. Il est écrit : « Je vous donnerai un cœur nou« veau [1]; » et il est écrit : « Faites-vous un cœur « nouveau [2] : » de sorte que ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire; et comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement soit prévenu par la connaissance.

Considérons donc, chrétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même, et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur? Mais celui qui se persécute lui-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que lui-même : de sorte qu'il y a deux amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : *Amor sui usque ad contemptum Dei; amor Dei usque ad contemptum sui* [3] : l'un est « l'amour de soi-même poussé jusqu'au « mépris de Dieu; » c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde : l'autre est « l'amour « de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même; » c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme, et ce qui, étant porté à sa perfection, fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours.

Mais, prenez bien garde, messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne l'Ecclésiastique. « Le sage qui entend, « dit-il [4], une parole sensée, la loue, et se l'ap« plique à lui-même : » il ne regarde pas à droite et à gauche, à qui elle peut convenir; il se l'applique à lui-même, et il en fait son profit. Ma sœur, parmi les choses que j'ai à dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites, en de même, chrétiens; suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès, et voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses. Considérez ensuite une âme qui, après s'être ainsi égarée, commence à revenir sur ses pas; qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait, et qui, laissant enfin tout audessous d'elle, ne se réserve plus que Dieu seul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, et voyez si vous avez fait quelque progrès dans cette voie; voilà ce que vous aurez

[1] *Ezech.* XXXVI, 26.
[2] *Ibid.* XVIII, 31.
[3] *De Civ. Dei*, lib. XIV, cap. XXVIII, t. VII, col. 378.
[4] *Eccl.* XXI, 18

à considérer. Entrons d'abord au fond de notre matière, je ne veux pas vous tenir longtemps en suspens.

PREMIER POINT.

L'homme, que vous voyez si attaché à lui-même par son amour-propre, n'a pas été créé avec ce défaut. Dans son origine, Dieu l'avait fait à son image : et ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'était point pour lui-même; une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvait tout d'un coup devenir animé, comme il ne se verrait aucun trait qui ne se rapportât à celui qu'il représente, il ne vivrait que pour lui seul, et ne respirerait que sa gloire. Et toutefois ces portraits que nous animons, se trouveraient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent, et le peintre qui les a faits. Mais nous ne sommes point dans cette peine : nous sommes les images de notre auteur, et celui qui nous a faits nous a faits aussi à sa ressemblance : ainsi en toutes manières nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre âme doit être attachée.

En effet, quoique cette âme soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit comme effacée par le péché, si nous en cherchons bien tous les anciens traits, nous reconnaîtrons, nonobstant sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu, et que c'est pour Dieu qu'elle est faite. O âme, vous connaissez et vous aimez! c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre auteur, qui n'est que connaissance et qu'amour. Mais la connaissance est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai, que celui qui est la vérité même? et qu'y a-t-il de meilleur, que celui qui est la bonté même? L'âme est donc faite pour Dieu : c'est à lui qu'elle devait se tenir attachée, et comme suspendue, par sa connaissance et par son amour; c'est ainsi qu'elle est l'image de Dieu. Il se connaît lui-même, il s'aime lui-même, et c'est là sa vie : et l'âme raisonnable devait vivre aussi en le connaissant et en l'aimant. Ainsi par sa naturelle constitution elle était unie à son auteur, et devait faire sa félicité de celle d'un être si parfait et si bienfaisant; en cela consistait sa droiture et sa force. Enfin c'est par là qu'elle était riche; parce que encore qu'elle n'eût rien de son propre fonds, elle possédait un bien infini par la libéralité de son auteur; c'est-à-dire, qu'elle le possédait lui-même, et le possédait d'une manière si assurée, qu'elle n'avait qu'à l'aimer persévéramment pour le posséder toujours; puisque aimer un si grand bien, c'est ce qui en assure la possession, ou plutôt c'est ce qui la fait.

Mais elle n'est pas demeurée longtemps en cet état. Cette âme qui était heureuse, parce que Dieu l'avait faite à son image, a voulu non lui ressembler, mais être absolument comme lui. Heureuse qu'elle était de connaître et d'aimer celui qui se connaît et s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-même sa félicité. Hélas, qu'elle s'est trompée, et que sa chute a été funeste! Elle est tombée de Dieu sur elle-même. Que fera Dieu pour la punir de sa défection? Il lui donnera ce qu'elle demande : se cherchant elle-même, elle se trouvera elle-même. Mais en se trouvant ainsi elle-même, étrange confusion! elle se perdra bientôt elle-même. Car voilà que déjà elle commence à se méconnaître; transportée de son orgueil, elle dit : Je suis un Dieu, et je me suis faite moi-même. C'est ainsi que le prophète fait parler les âmes hautaines, qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur et dans leur propre excellence[1].

En effet, il est véritable que pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire : Je me suis fait moi-même, ou plutôt, Je suis de moi-même. Ainsi l'âme raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à aucune créature, c'est-à-dire, par l'indépendance et par la plénitude de l'être. Sortie de son état, pour avoir voulu être heureuse indépendamment de Dieu, elle ne peut ni conserver son ancienne et naturelle félicité, ni arriver à celle qu'elle poursuit vainement. Mais comme ici son orgueil la trompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit sa pauvreté et sa misère. Il ne faut pour cela que la laisser quelque temps à elle-même; cette âme, qui s'est tant aimée et tant cherchée, ne se peut plus supporter. Aussitôt qu'elle est seule avec elle-même, sa solitude lui fait horreur; elle trouve en elle-même un vide infini, que Dieu seul pouvait remplir : si bien qu'étant séparée de Dieu, que son fonds réclame sans cesse; tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le chagrin la tue; il faut qu'elle cherche des amusements au dehors : et jamais elle n'aura de repos, si elle ne trouve de quoi s'étourdir. Tant il est vrai que Dieu la punit par son propre dérèglement, et que, pour s'être cherchée elle-même, elle devient elle-même son supplice. Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triste qu'il est; il faut qu'elle tombe encore plus bas; et voici comment.

Représentez-vous un homme qui est né dans

[1] *Ezech.* XXVIII, 2; XXIX, 9.

les richesses, et qui les a dissipées par ses profusions; il ne peut souffrir sa pauvreté. Ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur : pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos! Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avait donnés son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines, en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances. Elle tourne tous ses soins de ce côté-là; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter : elle se mire, pour ainsi parler, et se considère elle-même dans ce corps : elle croit voir, dans la douceur de ces regards et de ce visage, la douceur d'une humeur paisible; dans la délicatesse des traits, la délicatesse de l'esprit; dans ce port et cette mine relevée, la grandeur et la noblesse du courage. Faible et trompeuse image sans doute; mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, âme raisonnable? Toi, qui étais née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte, en un mot, d'un corps qui, par sa mortalité, est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent : au contraire, elle s'appauvrit dans cette recherche, puisqu'en poursuivant le plaisir, elle perd d'abord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment de la raison, et nous entraîne malgré ses lois. La raison en effet n'est jamais si faible que lorsque le plaisir domine; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que, pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme, devenue captive du plaisir, est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée, quand elle a voulu emprunter des sens de quoi réparer ses pertes : mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux. Ces sens, de qui elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés; ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent, à tous ces objets extérieurs, l'âme, qui, livrée aux sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici vous parler de tous les sens, pour vous faire avouer leur indigence : considérez seulement la vue, à combien d'objets extérieurs elle nous attache. Tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paraît grand et magnifique, devient l'objet de nos désirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avait bien avertis, lorsqu'il avait dit cette parole : « Ne suivez pas vos pensées et vos yeux, vous « souillant et vous corrompant; » disons le mot du Saint-Esprit : « vous prostituant vous-mêmes « à tous les objets qui se présentent[1]. » Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu commande : nous nous engageons de toutes parts; nous qui n'avions besoin que de Dieu, nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup, quand elle s'est chargée d'or, de pierreries, et de mille autres vains ornements. Pour la parer, toute la nature s'épuise, tous les arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare : notre vanité se repaît de cette fausse abondance; et par là nous tombons insensiblement dans les piéges de l'avarice, triste et sombre passion, autant qu'elle est cruelle et insatiable.

C'est elle, dit saint Augustin, qui, trouvant l'âme pauvre et vide au dedans, la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts aussi vains que laborieux. Elle se tourmente comme dans un songe; on veut parler, la voix ne suit pas; on veut faire de grands mouvements, on sent ses membres engourdis. Ainsi l'âme veut se remplir, elle ne peut; son argent, qu'elle appelle son bien, est dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre. Elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir d'autrui. Cependant elle voit croître ses mauvais désirs avec ses richesses. « L'avarice, dit « saint Paul, est la racine de tous les maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas*[2]. En effet, les richesses sont un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on désire. Par les richesses, l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs; le voluptueux, de plaisirs; chacun enfin, de ce qu'il

[1] *Num.* XV, 39.
[2] I. *Tim.* VI, 10.

demande. Tous les mauvais désirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'âme est asservie! de quel joug elle est chargée! et pour s'être cherchée elle-même, combien est-elle devenue pauvre et captive!

Mais peut-être que les passions plus nobles et plus généreuses seront plus capables de la remplir. Voyons ce que la gloire lui pourra produire. Il n'y a rien de plus éclatant, ni qui fasse tant de bruit parmi les hommes, et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre, considérons-la dans ce qu'elle a de plus magnifique et de plus grand. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des conquérants, choisissons le plus renommé d'entre eux. Quand on veut parler d'un grand conquérant, chacun pense à Alexandre : ce sera donc, si vous voulez, Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des rois conquérants. Qu'est-ce qu'il a souhaité ce grand Alexandre, et qu'a-t-il cherché par tant de travaux et tant de peines, qu'il a souffertes lui-même, et qu'il a fait souffrir aux autres? Il a souhaité de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort. Il a tout ce qu'il a demandé; personne n'en a tant fait : dans l'Égypte, dans la Perse, dans les Indes, dans toute la terre, en Orient et en Occident, depuis plus de deux mille ans on ne parle que d'Alexandre. Il vit dans la bouche de tous les hommes, sans que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles : les éloges ne lui manquent pas; mais c'est lui qui manque aux éloges. Il a eu ce qu'il demandait; en a-t-il été plus heureux, tourmenté par son ambition durant sa vie, et tourmenté maintenant dans les enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu se faire adorer comme un dieu, soit par orgueil, soit par politique? Il en est de même de tous ses semblables. Ceux qui désirent la gloire, la gloire souvent leur est donnée. « Ils ont reçu leur ré« compense, » dit le Fils de Dieu [1]; ils ont été payés selon leurs mérites. Ces grands hommes, dit saint Augustin, tant célébrés parmi les Gentils, et j'ajoute, trop estimés parmi les chrétiens, ont eu ce qu'ils demandaient : ils ont acquis cette gloire qu'ils désiraient avec tant d'ardeur; et « vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine « que leurs désirs : » *Quærebant non apud Deum, sed apud homines gloriam... ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam, vani vanum* [2].

[1] *Matth.* VI, 2.
[2] *In Ps.* CXVIII, *Serm.* XII, n° 2, t. IV. col. 1306.

Vous voyez, messieurs, l'âme raisonnable déchue de sa première dignité, parce qu'elle quitte Dieu, et que Dieu la quitte; menée de captivité en captivité, captive d'elle-même, captive de son corps, captive des sens et des plaisirs, captive de toutes les choses qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainsi : « L'homme, dit-il, est vendu sous le péché : » *Venumdatus sub peccato* [1]; livré au péché, captif sous ses lois, accablé de ce joug honteux comme un esclave vendu. A quel prix le péché l'a-t-il acheté? Il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés. Entraîné par tous ces faux biens, et asservi par toutes les choses qu'il croit posséder, il ne peut plus respirer, ni regarder le ciel, d'où il est venu. Ainsi il a perdu Dieu, et toutefois le malheureux il ne peut s'en passer, car il y a au fond de notre âme un secret désir qui le redemande sans cesse.

L'idée de celui qui nous a créés est empreinte profondément au dedans de nous. Mais, ô malheur incroyable et lamentable aveuglement! rien n'est gravé plus avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes; rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et des apôtres, que vous m'écoutez avec attention, si j'allais (ah! plutôt la mort!) si j'allais vous enseigner quelque erreur, je verrais tout mon auditoire se révolter contre moi. Je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion; que feront-elles? O Dieu, qu'est-ce donc que l'homme? est-ce un prodige? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles? ou bien est-ce une énigme inexplicable?

Non, messieurs, nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution : ce qu'il y a de si bas, et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné, qui dans ses masures renversées conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment ren-

[1] Rom. VII, 14.

versé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible qu'il ne peut la suivre : si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute, et lui faire sentir sa perte. Ainsi il est vrai qu'il a perdu Dieu : mais nous avons dit, et il est vrai, qu'il ne pouvait éviter après cela de se perdre aussi lui-même.

L'âme, qui s'est éloignée de la source de son être, ne connaît plus ce qu'elle est. Elle s'est embarrassée, dit saint Augustin [1], dans toutes les choses qu'elle aime; et de là vient qu'en les perdant elle se croit aussitôt perdue elle-même. Ma maison est brûlée; on se tourmente, et on dit, Je suis perdu : ma réputation est blessée, ma fortune est ruinée, Je suis perdu. Mais surtout quand le corps est attaqué, c'est là qu'on s'écrie plus que jamais, Je suis perdu. L'homme se croit attaqué au fond de son être, sans vouloir jamais considérer que ce qui dit, Je suis perdu, n'est pas le corps : car le corps de lui-même est sans sentiment; et l'âme, qui dit qu'elle est perdue, ne sent pas qu'elle est autre chose que celui dont elle connaît la perte future; c'est pourquoi elle se croit perdue en le perdant. Ah! si elle n'avait pas oublié Dieu, si elle avait toujours songé qu'elle est son image, elle se serait tenue à lui comme au seul appui de son être, et attachée à un principe si haut, elle n'aurait pas cru périr en voyant tomber ce qui est si fort au-dessous d'elle. Mais, comme dit saint Augustin [2], s'étant engagée tout entière dans son corps et dans les choses sensibles; roulée et enveloppée parmi les objets qu'elle aime, et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne sait plus ce qu'elle est. Elle dit : Je suis une vapeur, je suis un souffle, je suis un air délié, ou un feu subtil; sans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connaît Dieu, un air fait à son image. O âme, voilà le comble de tes maux; en te cherchant, tu t'es perdue; et toi-même tu te méconnais. En ce triste et malheureux état, écoutons la parole de Dieu par la bouche de son prophète : *Convertimini, sicut in profundum recesseratis, filii Israel* [3]! O âme, reviens à Dieu autant du fond, que tu t'en étais si profondément retirée!

SECOND POINT.

Et en effet, chrétiens, dans cet oubli profond et de Dieu et d'elle-même, où elle est plongée, ce grand Dieu sait bien la trouver. Il fait entendre sa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde : dans son plus grand éclat, et au milieu de toutes ses pompes, il en découvre le fond, c'est-à-dire, la vanité et le néant. L'âme, honteuse de sa servitude, vient à considérer pourquoi elle est née; et recherchant en elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant à son auteur. Touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures. O richesses, dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur! vous venez pour me remplir; mais j'ai un vide infini, où vous n'entrez pas. Mes secrets désirs, qui demandent Dieu, ne peuvent pas être satisfaits par tous vos trésors; il faut que je m'enrichisse par quelque chose de plus grand et de plus intime. Voilà les richesses méprisées.

L'âme considérant ensuite le corps auquel elle est unie, le voit revêtu de mille ornements étrangers : elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornements sont un piége pour les autres et pour elle-même. Alors elle est en état d'écouter les paroles que le Saint-Esprit adresse aux dames mondaines, par la bouche du prophète Isaïe : « J'ai vu les filles de Sion la tête levée, marchant « d'un pas affecté, avec des contenances étudiées, « et faisant signe des yeux à droite et à gauche : « pour cela, dit le Seigneur, je ferai tomber tous « leurs cheveux [1]. » Quelle sorte de vengeance! Quoi, fallait-il foudroyer et le prendre d'un ton si haut pour abattre des cheveux? Ce grand Dieu, qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres! Est-ce là le digne effet d'une main toute-puissante? Qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice! C'est pour cela que le prophète passe encore plus avant. Après avoir dit : « Je « ferai tomber leurs cheveux; je détruirai, pour- « suit-il, et les colliers, et les bracelets, et les « anneaux, et les boîtes à parfums, et les vestes, « et les manteaux, et les rubans, et les broderies, « et ces toiles si déliées; » vaines couvertures qui ne cachent rien, et le reste. Car le Saint-Esprit a voulu descendre dans un dénombrement exact de tous les ornements de la vanité; s'attachant, pour ainsi parler, à suivre par sa vengeance toutes les diverses parures qu'une vaine curiosité a inventées. A ces menaces du Saint-Esprit, l'âme, qui s'est sentie longtemps attachée à ces ornements, commence à rentrer en elle-même. Quoi, Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure? Pour prévenir votre colère,

[1] *De Trin.* lib. x, n° 7, t. VIII, col. 893.
[2] *Ibid.* n° 11; t. VIII, col. 895.
[3] *Is.* XXXI.

[1] *Is.* III, 16, 17.

je commencerai moi-même à m'en dépouiller. Entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

Ici cette âme dégoûtée du monde, s'avisant que ces ornements marquent dans les hommes quelque dignité, et venant à considérer les honneurs que le monde vante, elle en connaît aussitôt le fond. Elle voit l'orgueil qu'ils inspirent, et découvre dans cet orgueil, et les disputes, et les jalousies, et tous les maux qu'il entraîne : elle voit en même temps que si ces honneurs ont quelque chose de solide, c'est qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple. Mais on peut en les quittant donner un exemple plus utile; et il est beau, quand on les a, d'en faire un si bel usage. Loin donc, honneurs de la terre : tout votre éclat couvre mal nos faiblesses et nos défauts; il ne les cache qu'à nous seuls, et les fait connaître à tous les autres. Ah ! « j'aime mieux avoir la der« nière place dans la maison de mon Dieu, que « de tenir les plus hauts rangs dans la demeure « des pécheurs [1]. »

L'âme se dépouille, comme vous voyez, des choses extérieures; elle revient de son égarement, et commence à être plus proche d'elle-même. Mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé? N'aura-t-on point de pitié de cette complexion délicate? Au contraire, c'est à lui principalement que l'âme s'en prend, comme à son plus dangereux séducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime : depuis que ce corps est devenu mortel, il semblait n'être devenu pour moi qu'un embarras, et un attrait qui me porte au mal; mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur usage. Grâce à la miséricorde divine, j'ai en lui de quoi réparer mes fautes passées. Cette pensée la sollicite à ne plus rien donner à ses sens : elle leur ôte tous leurs plaisirs; elle embrasse toutes les mortifications; elle donne au corps une nourriture peu agréable, et afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable. Ce corps si tendre couche sur la dure; la psalmodie de la nuit, et le travail de la journée y attirent le sommeil; sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit, et n'interrompt presque point ses actions. Ainsi toutes les fonctions, même de la nature, commencent dorénavant à devenir des opérations de la grâce. On déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs; il n'y en a aucun de si innocent, qui ne devienne suspect : la raison que Dieu a donnée à l'âme pour la conduire s'écrie en les voyant approcher : « C'est ce serpent qui nous a séduits : » *Serpens decepit me* [1]. Les premiers plaisirs qui nous ont trompés sont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui se déguise pour entrer dans une place, qu'il veut révolter contre les puissances légitimes. Ces désirs, qui nous semblaient innocents, ont remué peu à peu les passions les plus violentes, qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.

L'âme, délivrée pas ces réflexions de la captivité des sens, et détachée de son corps par la mortification, est enfin venue à elle-même. Elle est revenue de bien loin, et semble avoir fait un grand progrès : mais enfin, s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la source de tous ses maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore : déçue par sa liberté, dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts; des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui vous observent; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer. Elle se met de tous côtés sous le joug : elle se souvient des tristes jalousies du monde, et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. De peur de retomber sur ces objets extérieurs, et que sa liberté ne s'égare encore une fois en les cherchant, elle se met des bornes de tous côtés : mais de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne sa volonté propre. Ainsi, resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du ciel : elle se donne donc en proie à l'amour divin; elle rappelle sa connaissance et son amour à leur usage primitif. C'est alors que nous pouvons dire avec David : « O Dieu, votre serviteur a trouvé son « cœur, pour vous faire cette prière [2]. » L'âme, si longtemps égarée dans les choses extérieures, s'est enfin trouvée elle-même; mais c'est pour s'élever au-dessus d'elle, et se donner tout à fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état où l'âme pleine de Dieu s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu, on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence; car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire, à Dieu, par la seule voie qui y mène, c'est-à-dire, par l'amour. Là est la force et le courage; car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu. là se trouve la tempérance parfaite; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits. Là on commence à faire justice à Dieu, au prochain, et à soi-même : à Dieu, parce qu'on lui

[1] *Ps.* LXXXIII, 11.

[1] *Genes.* III, 13.
[2] II. *Reg.* VII, 27.

rend tout ce qu'on lui doit, en l'aimant plus que soi-même : au prochain, parce qu'on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même, après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même : enfin, on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais en se donnant de la sorte, on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus; et pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque passion violente, s'ils conservent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment : on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. L'âme possédée de l'amour de Dieu, transportée par cet amour hors d'elle-même, n'a garde de songer à elle, ni par conséquent de s'enorgueillir; car elle voit un objet au prix duquel elle se compte pour rien, et en est tellement éprise qu'elle le préfère à elle-même, non-seulement par raison, mais par amour.

Mais voici de quoi l'humilier plus profondément encore. Attachée à ce divin objet, elle voit toujours au-dessous d'elle deux gouffres profonds, le néant d'où elle est tirée, et un autre néant plus affreux encore, c'est le péché, où elle peut retomber sans cesse, pour peu qu'elle s'éloigne de Dieu, et qu'elle l'oblige de la quitter. Elle considère que si elle est juste, c'est Dieu qui la fait telle continuellement. Saint Augustin[1] ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a faits justes; mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment. Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son secours; c'est comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour le demeurer ensuite par lui-même, mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi l'âme attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et sent que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque instant : de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement et comme au rayon de sa grâce. En cet état elle se connaît, et ne craint plus de périr, de la manière dont elle le craignait auparavant : elle sent qu'elle est faite pour un objet éternel, et ne connaît plus de mort que le péché.

Il faudrait ici vous découvrir la dernière perfection de l'amour de Dieu : il faudrait vous montrer cette âme détachée encore des chastes douceurs qui l'ont attirée à Dieu, et possédée seulement de ce qu'elle découvre en Dieu même, c'est-à-dire, de ses perfections infinies. Là se verrait l'union de l'âme avec un Jésus délaissé; là s'entendrait la dernière consommation de l'amour divin dans un endroit de l'âme si profond et si retiré, que les sens n'en soupçonnent rien, tant il est éloigné de leur région; mais pour expliquer cette matière, il faudrait tenir un langage que le monde n'entendrait pas.

Finissons donc ce discours, et permettez qu'en le finissant je vous demande, messieurs, si les saintes vérités que j'ai annoncées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propose si pénitente, si mortifiée, si détachée des sens et de nous-mêmes, vous paraît peut-être impossible. Peut-on vivre, direz-vous, de cette sorte? Peut-on renoncer à ce qui plaît? On vous dira de là-haut* qu'on peut quelque chose de plus difficile, puisqu'on peut embrasser tout ce qui choque. Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu; et je ne sais si on peut le connaître assez pour l'aimer autant qu'il faudrait. On vous dira de là-haut qu'on en connaît assez pour l'aimer sans bornes. Mais peut-on mener dans le monde une telle vie? Oui sans doute, puisque le monde même vous désabuse du monde : ses appas ont assez d'illusions, ses faveurs assez d'inconstance, ses rebuts assez d'amertume; il y a assez d'injustice et de perfidie dans le procédé des hommes, assez d'inégalités et de bizarreries dans leurs humeurs incommodes et contrariantes; c'en est assez sans doute pour nous dégoûter.

Eh! dites-vous, je ne suis que trop dégoûté : tout me dégoûte en effet, mais rien ne me touche; le monde me déplaît, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. Je connais cet état étrange, malheureux et insupportable, mais trop ordinaire dans la vie. Pour en sortir, âmes chrétiennes, sachez que qui cherche Dieu de bonne foi ne manque jamais de le trouver; sa parole y est expresse : « Celui qui frappe, on lui ouvre; celui « qui demande, on lui donne; celui qui cherche, « il trouve infailliblement[1]. » Si donc vous ne trouvez pas, sans doute vous ne cherchez pas. Remuez jusqu'au fond de votre cœur : les plaies du cœur ont cela qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer. Vous trouverez dans ce fond un secret orgueil qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit, et tous les sages conseils : vous trouverez un

[1] *De Gen. ad litt.* lib. VIII, n° 25, t. III, part. I, col. 234.

* Madame de la Vallière était à la grille d'en haut avec la reine.

[1] *Matth.* III, 8.

esprit de raillerie inconsidérée, qui naît parmi l'enjouement des conversations. Quiconque en est possédé croit que toute la vie n'est qu'un jeu : on ne veut que se divertir; et la face de la raison, si je puis parler de la sorte, paraît trop sérieuse et trop chagrine.

Mais à quoi est-ce que je m'étudie ? à chercher des causes secrètes du dégoût que vous donne la piété? Il y en a de plus grossières et de plus palpables : on sait quelles sont les pensées qui arrêtent le monde ordinairement. On n'aime point la piété véritable; parce que, contente des biens éternels, elle ne donne point d'établissement sur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la suivent. C'est l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde : mais il y a répondu, d'une manière digne de lui, par la bouche du prophète Malachie[1]. « Vos paroles se sont élevées « contre moi, dit le Seigneur, et vous avez ré- « pondu : Quelles paroles avons-nous proférées « contre vous? Vous avez dit : Celui qui sert « Dieu se tourmente en vain. Quel bien nous est- « il revenu d'avoir gardé ses commandements, « et d'avoir marché tristement devant sa face? « Les hommes superbes et entreprenants sont « heureux : car ils se sont établis en vivant dans « l'impiété; et ils ont tenté Dieu en songeant à « se faire heureux malgré ses lois, et ils ont fait « leurs affaires. »

Voilà l'objection des impies, proposée dans toute sa force par le Saint-Esprit. « A ces mots, « poursuit le prophète, les gens de bien étonnés « se sont parlé secrètement les uns aux autres. » Personne sur la terre n'ose entreprendre, ce semble, de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace si insensée; mais Dieu répondra lui-même. « Le Seigneur a prêté l'oreille à « ces choses, dit le prophète, et il les a ouïes : il a « fait un livre où il écrit les noms de ceux qui le « servent; et en ce jour où j'agis, dit le Seigneur « des armées, c'est-à-dire, en ce dernier jour où « j'achève tous mes ouvrages, où je déploie ma « miséricorde et ma justice; en ce jour, dit-il, « les gens de bien seront ma possession particu- « lière; je les traiterai comme un bon père traite « un fils obéissant. Alors vous vous retournerez, « ô impies! vous verrez de loin leur félicité, dont « vous serez exclus pour jamais; et vous verrez « alors quelle différence il y a entre le juste et « l'impie, entre celui qui sert Dieu et celui qui « méprise ses lois. » C'est ainsi que Dieu répond aux objections des impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui me servent puissent être heureux : vous n'en avez cru ni ma parole, ni l'expérience des autres; votre expérience vous en convaincra; vous les verrez heureux, et vous vous verrez misérables : *Hæc dicit Dominus faciens hæc* : « C'est ce que dit le Seigneur; il l'en « faut croire : car lui-même qui le dit, c'est lui « qui le fait; » et c'est ainsi qu'il fait taire les superbes et les incrédules.

Serez-vous assez heureux pour profiter de cet avis, et pour prévenir sa colère? Allez, messieurs, et pensez-y : ne songez point au prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit : qu'importe qu'ait dit un homme mortel? Il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond des cœurs; c'est celui-là que les prédicateurs et les auditeurs doivent écouter. C'est lui qui parle intérieurement à celui qui parle au dehors, et c'est lui que doivent entendre au dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux discours sacrés. Le prédicateur, qui parle au dehors, ne fait qu'un seul sermon pour tout un grand peuple : mais le prédicateur du dedans, je veux dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de personnes dans un auditoire; car il parle à chacun en particulier, et lui applique selon ses besoins la parole de la vie éternelle. Écoutez-le donc, chrétiens; laissez-lui remuer au fond de vos cœurs ce secret principe de l'amour de Dieu.

Esprit saint, Esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole. Ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente : descendez maintenant, ô feu invisible; et que ces discours enflammés, que vous ferez au dedans des cœurs, les remplissent d'une ardeur céleste. Faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connaître et à aimer Dieu : donnez-leur un essai de la vision, dans la foi; un avant-goût de la possession, dans l'espérance; une goutte de ce torrent de délices qui enivre les bienheureux, dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel; victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice : le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré : le glaive, c'est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même, pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend* avec ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile : vivez cachée à vous-même, aussi bien qu'à tout le monde; et connue de Dieu, échappez-vous à vous-même, sortez de vous-même, et prenez un si noble essor, que vous ne trouviez de repos que dans l'essence du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

[1] *Mal.* III, 13 et seqq.

* M. l'archevêque de Paris.

PANÉGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SULPICE,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE MÈRE.

Trois grâces dans l'Église, pour surmonter le monde et ses vanités : ces trois grâces réunis en saint Sulpice. Innocence de sa vie à la cour : ses vertus dans l'épiscopat : sa retraite avant sa mort, pour régler ses comptes avec la justice divine. Excellentes leçons qu'il fournit, dans ces différents états, aux ecclésiastiques et à tous les chrétiens.

Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed spiritum qui ex Deo est; ut sciamus quæ Deo donata sunt nobis.

Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais un esprit qui vient de Dieu, pour connaître les choses qu'il nous a données. I. *Cor.* II, 12.

Chaque compagnie a ses lois, ses coutumes, ses maximes et son esprit; et lorsque nos emplois ou nos dignités nous donnent place dans quelque corps, aussitôt on nous avertit de prendre l'esprit de la compagnie dans laquelle nous sommes entrés. Cette grande société, que l'Écriture appelle le monde, a son esprit qui lui est propre; et c'est ce que l'apôtre saint Paul appelle, dans notre texte, l'esprit du monde. Mais comme la grâce du christianisme est répandue en nos cœurs, pour nous séparer du monde et nous dépouiller de son esprit; un autre esprit nous est donné, d'autres maximes nous sont proposées : et c'est pourquoi le même saint Paul, parlant de la société des enfants de Dieu, a dit ces belles paroles : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce « monde; mais un esprit qui est de Dieu, pour « connaître les dons de sa grâce : » *Ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis.*

Si le saint que nous honorons, et dont je dois prononcer l'éloge, avait eu l'esprit de ce monde, il aurait été rempli des idées du monde, et il aurait marché, comme les autres, dans la grande voie, courant après les délices et les vanités : mais étant plein au contraire de l'esprit de Dieu, il a connu parfaitement les biens qu'il nous donne; un trésor qui ne se perd pas, une vie qui ne finit pas, l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône. Ces grandes et nobles idées ayant effacé de son cœur les idées du monde, la cour ne l'a point corrompu par ses faveurs, ni engagé par ses attraits, ni trompé par ses espérances; et il nous enseigne, par ses saints exemples, à nous défaire entièrement de l'esprit du monde, pour recevoir l'esprit du christianisme. Venez donc apprendre aujourd'hui, [de ce grand serviteur de Dieu, le mépris que vous devez faire du monde, de ses plaisirs et de toutes ses vanités].

Jésus-Christ, ce glorieux conquérant, a eu à combattre le ciel, la terre et les enfers; je veux dire, la justice de Dieu, la rage et la furie des démons, des persécutions inouïes de la part du monde : toujours grand, toujours invincible, il a triomphé dans tous ces combats; tout l'univers publie ses victoires. Mais celle dont il se glorifie avec plus de magnificence, c'est celle qu'il a gagnée sur le monde; et je ne lis rien dans son Évangile, qu'il ait dit avec plus de force, que cette belle parole : « Prenez courage, j'ai vaincu « le monde : » *Confidite, ego vici mundum*[1].

Il l'a vaincu en effet, lorsque, crucifié sur le Calvaire, il a couvert, pour ainsi dire, la face du monde de toute l'horreur de sa croix, de toute l'ignominie de son supplice. Non content de l'avoir vaincu par lui-même, il le surmonte tous les jours par ses serviteurs. Il est sorti de ses plaies un esprit victorieux du monde, qui, animant le corps de l'Église, la rend saintement féconde, pour engendrer tous les jours une race spirituelle, née pour triompher glorieusement de la pompe, des vanités et des délices mondaines.

Cette grâce victorieuse des attraits du monde n'agit pas de la même sorte dans tous les fidèles. Il y a de saints solitaires qui se sont tout à fait retirés du monde; il y en a d'autres, non moins illustres, lesquels y vivant sans en être, l'ont, pour ainsi dire, vaincu dans son propre champ de bataille. Ceux-là, entièrement détachés, semblent désormais n'user plus du monde; ceux-ci, non moins généreux, en usent comme n'en usant pas, selon le précepte de l'apôtre[2] : ceux-là, s'en arrachant tout à coup, n'ont plus rien à démêler avec lui; ceux-ci sont toujours aux mains, et gagnent de jour en jour, par un long combat, ce que les autres emportent tout à une fois par la seule fuite : car ici la fuite même est une victoire; parce qu'elle ne vient ni de surprise ni de lâcheté, mais d'une

[1] *Joan.* XVI, 33.
[2] I. *Cor.* VII, 31.

ardeur de courage qui rompt ses liens, force sa prison, et assure sa liberté par une retraite glorieuse.

Ce n'est pas assez, chrétiens, et il y a dans l'Église une grâce plus excellente; je veux dire, une force céleste et divine, qui nous fait non-seulement surmonter le monde, par la fuite ou par le combat, mais qui en doit inspirer le mépris aux autres. C'est la grâce de l'ordre ecclésiastique : car, comme on voit dans le monde une efficace d'erreur, qui fait passer de l'un à l'autre, par une espèce de contagion, l'amour des vanités de la terre; il a plu au Saint-Esprit de mettre dans ses ministres une efficace de sa vérité, pour détacher tous les cœurs de l'esprit du monde, pour prévenir la contagion qui empoisonne les âmes, et rompre les enchantements par lesquels il les tient captives.

Voilà donc trois grâces qui sont dans l'Église, pour surmonter le monde et ses vanités; la première, de s'en séparer tout à fait, et de s'éloigner de son commerce; la seconde, de s'y conserver sans corruption, et de résister à ses attraits; la troisième, plus éminente, est d'en imprimer le dégoût aux autres, et d'en empêcher la contagion. Ces trois grâces sont dans l'Église; mais il est rare de les voir unies dans une même personne, et c'est ce qui me fait admirer la vie du grand saint Sulpice. Il l'a commencée à la cour, il l'a finie dans la solitude : le milieu en a été occupé dans les fonctions ecclésiastiques. Courtisan, il a vécu dans le monde sans être pris de ses charmes : évêque, il en a détaché ses frères : solitaire, il a désiré de finir ses jours dans une entière retraite. Ainsi successivement, dans les trois états de sa vie, nous lui verrons surmonter le monde, de toutes les manières dont on le peut vaincre : car il s'est opposé généreusement à ses faveurs dans la cour, au cours de sa malignité dans l'épiscopat, à la douceur de son commerce dans la solitude : trois points de ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique les hommes soient partagés en tant de conditions différentes; toutefois, selon l'Écriture, il n'y a que deux genres d'hommes, dont les uns composent le monde, et les autres la société des enfants de Dieu. Cette solennelle division est venue, dit saint Augustin[1], de ce que l'homme n'a que deux parties principales; la partie animale, et la raisonnable; et c'est par là que nous distinguons deux espèces d'hommes, parce que les uns suivent la chair, et les autres sont gouvernés par l'esprit. Ces deux races d'hommes ont paru d'abord en figure, dès l'origine des siècles, en la personne et dans la famille de Caïn et de Seth; les enfants de celui-ci étant toujours appelés les enfants de Dieu, et au contraire ceux de Caïn étant nommés constamment les enfants des hommes; afin que nous distinguions qu'il y en a qui vivent comme nés de Dieu, selon les mouvements de l'esprit; et les autres comme nés des hommes, selon les inclinations de la nature.

De là ces deux cités renommées, dont il est parlé si souvent dans les saintes Lettres; Babylone charnelle et terrestre; Jérusalem divine et spirituelle, dont l'une est posée sur les fleuves, c'est-à-dire, dans une éternelle agitation; *Super aquas multas*, dit l'Apocalypse[1] : ce qui a fait dire au psalmiste : « Assis sur les fleuves de Babylone[2]; » et l'autre est bâtie sur une montagne, c'est-à-dire, dans une consistance immuable. C'est pourquoi le même a chanté : « Celui qui se confie en Dieu est comme la montagne de Sion; celui qui habite en Jérusalem ne sera jamais ébranlé : » *Qui confidunt in Domino sicut mons Sion*[3]. Or, encore que ces deux cités soient mêlées de corps, elles sont, dit saint Augustin[4], infiniment éloignées d'esprit et de mœurs : ce qui nous est encore représenté dès le commencement des choses, en ce que les enfants de Dieu s'étant alliés, par les mariages, avec la race des hommes; ayant trouvé, dit l'Écriture[5], leurs filles belles, ayant aimé leurs plaisirs et leurs vanités; Dieu, irrité de cette alliance, résolut, en sa juste indignation, d'ensevelir tout le monde dans le déluge : afin que nous entendions que les véritables enfants de Dieu doivent fuir entièrement le commerce et l'alliance du monde; de peur de communiquer, comme dit l'apôtre[6], à ses œuvres infructueuses.

C'est pourquoi le sauveur Jésus, « l'Illuminateur des antiquités, » *Illuminator antiquitatum*[7], parlant de ses véritables disciples, dont les noms sont écrits au ciel : « Ils ne sont pas du monde, dit-il[8], comme je ne suis pas du monde; » et quiconque veut être du monde, il s'exclut volontairement de la société de ses prières, et de la communion de son sacrifice, Jésus-Christ ayant dit décisivement : « Je ne prie pas pour le monde[9]. »

[1] *De Civ. Dei.* lib. XIV, cap. IV, t. VII, col. 353.

[1] *Apoc.* XVII, 1
[2] *Ps.* CXXXVI, 1.
[3] *Ibid.* CXXIV, 1.
[4] *De catech. rud.* cap. XIX, n° 31, t. VI, co. 283
[5] *Genes.* VI, 2.
[6] *Ephes.* V, 11.
[7] *Tertul. adv. Marc.* lib. IV, n° 40.
[8] *Joan.* XVII, 16.
[9] *Id.* XVII, 9

J'ai dit ces choses, mes frères, afin que vous connaissiez que ce n'est pas une obligation particulière des religieux de mépriser le monde; mais que la nécessité de s'en séparer est la première, la plus générale, la plus ancienne obligation de tous les enfants de Dieu.

Si nous en croyons l'Évangile, rien de plus opposé que Jésus-Christ et le monde; et de ce monde, messieurs, la partie la plus éclatante, et par conséquent la plus dangereuse, chacun sait assez que c'est la cour. Comme elle est le principe et le centre de toutes les affaires du monde, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe.

Saint Sulpice, nourri à la cour dès sa jeunesse, [triompha, par un miracle singulier de la grâce, de ses artifices et de sa séduction. Il sut vivre sans ambition au milieu des honneurs qui l'environnaient; sans volupté parmi tous les plaisirs qui le sollicitaient; sans partialité, malgré tous les intérêts qui divisent d'ordinaire les courtisans; sans avarice, quoiqu'il ne vît que des hommes occupés à tout attirer à eux, soigneux de tout ménager, pour parvenir au terme de leurs espérances. Tant de périls ne servirent qu'à faire mieux éclater l'innocence de Sulpice : la candeur de ses mœurs, sa simplicité, sa modestie, sa douceur, forcèrent de le respecter dans un lieu où ces vertus trouvent si peu d'accès, et où tous les vices opposés règnent souverainement. Un si bel exemple fit impression; et l'on vit, par les conversions extraordinaires qu'il produisit, combien la vertu pure et sincère a d'empire sur les cœurs les moins disposés à l'embrasser.]

Sulpice, chaste dans un âge [où la pureté fait les plus tristes naufrages, après avoir résisté à toutes les caresses du monde, voulut, pour affermir davantage sa vertu contre les écueils qu'elle avait à craindre, sceller ses résolutions par des engagements, qui ne pussent lui permettre d'écouter aucune espèce de proposition. Il fit donc vœu de virginité; et déjà irréprochable dans toute sa conduite, il se montra encore plus sévère, et porta les précautions jusqu'à la dernière délicatesse.]

O sainte chasteté! fleur de la vertu, ornement immortel des corps mortels, marque assurée d'une âme bien faite, protectrice de la sainteté et de la foi mutuelle dans les mariages, fidèle dépositaire de la pureté du sang des races, et qui seul en sais conserver la trace! quoique tu sois si nécessaire au genre humain, où te trouve-t-on sur la terre? O grand opprobre de nos mœurs! l'un des sexes a honte de te conserver; et celui auquel il pourrait sembler que tu es échue en partage, ne se pique guère moins de te perdre dans les autres, que de te conserver en soi-même. Confessez-vous à Dieu devant ces autels, vaines et superbes beautés, dont la chasteté n'est qu'orgueil ou affectation et grimace : quel est votre sentiment, lorsque vous vous étalez avec tant de pompe, pour attirer les regards? dites-moi seulement ce mot? Quels regards désirez-vous attirer? sont-ce des regards indifférents? Ah! quel miracle, que saint Sulpice, jeune et agréable, n'ait jamais été pris dans ces piéges : sachant qu'il ne devait l'amour qu'à son Dieu, jamais il n'a souillé dans son cœur la source de l'amour. Ange visible, [tandis que son cœur brûlait du feu céleste de la charité, son corps, embrasé de cette divine flamme, se consumait tout entier au service de son Dieu, dans les exercices de la piété chrétienne et les austérités de la pénitence]. Ses autres vertus n'étaient pas de ces vertus du monde et de commerce, ajustées non point à la règle, elle serait trop austère; mais à l'opinion et à l'humeur des hommes : ce sont là les vertus des sages mondains, ou plutôt c'est le masque spécieux sous lequel ils cachent leurs vices.

[Que la vertu de Sulpice avait des caractères bien différents! Parce qu'elle était chrétienne et véritable, elle était sévère et constante, fermement attachée aux règles, incapable de s'en détourner pour quelque prétexte que ce pût être]. Sa bonne foi [dans les affaires ne reçut jamais la moindre atteinte]; sa probité, [supérieure à toutes les vues d'intérêt, demeura toujours inaltérable]; sa justice [ne connut aucune de ces préférences, que suggèrent la cupidité ou le respect humain]; sa candeur [ne permettait pas même de suspecter sa sincérité]; et son innocence, [qui s'affermissait de plus en plus, par tous les moyens qui auraient pu l'affaiblir, embellissait toutes ses autres vertus. Le plus beau et le plus grand encore, c'est qu'au milieu de tant de faveurs et de considérations que lui procurait son mérite, il savait toujours conserver une] admirable modération. Mais peut-être ne durera-t-elle que jusqu'à ce qu'elle ait gagné le dessus : car le génie de l'ambition, c'est d'être tremblante et souple lorsqu'elle a des prétentions; et quand elle est parvenue à ses fins, la faveur la rend audacieuse et insupportable : *Pavida cum quærit, audax cum pervenerit*[1]. Un habile courtisan disait autrefois, qu'il ne pouvait souffrir à la cour l'insolence et les outrages des favoris, et encore moins, disait-il, leurs civilités superbes et dédaigneuses, leurs grâces trop engageantes, leur amitié tyrannique, qui demande, d'un homme libre, une dépen-

[1] *S. Greg. M. Past.* part. I, cap. IX, t. II, col. 8.

dance servile : *Contumeliosam humanitatem*[1].

Sulpice, toujours modéré, sut se tenir dans les bornes que l'humilité chrétienne lui prescrivait. Pour se détromper du monde, il allait se rassasier de la vue des opprobres de Jésus-Christ dans les hôpitaux et dans les prisons. [Il voyait une] image de la grandeur de Dieu dans le prince, [et il trouvait une] image de la bassesse de Jésus-Christ et de ses humiliations dans les pauvres. Le favori de Clotaire, aux pieds d'un pauvre ulcéré, adorant Jésus-Christ sous des haillons, et expiant la contagion des grandeurs du monde ; quel beau spectacle ! Mais il évitait, le plus qu'il était possible, les regards des hommes, et ne cherchait qu'à leur cacher [ses bonnes œuvres ; bien éloigné d'imiter] ces vertus trompeuses, qui se rendent elles-mêmes captives des yeux qu'elles veulent captiver. [C'est ainsi que Sulpice a su se conserver pur et sans tache, au milieu de toutes les faveurs les plus capables d'amollir un cœur tendre, et de lui inspirer l'amour du monde. Il a vaincu le monde dans sa partie la plus séduisante et la plus redoutable : voyons comment, après en avoir triomphé lui-même, il va travailler à détruire son empire dans les autres.]

SECOND POINT.

La grâce du baptême porte une efficace, pour nous détacher du monde ; la grâce de l'ordination porte une efficace divine, pour imprimer ce détachement dans tous les cœurs.

Le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde. Il y a guerre déclarée entre Jésus-Christ et le monde, une inimitié immortelle ; le monde le veut détruire, et il veut détruire le monde. Ceux qu'il établit ses ministres doivent donc entrer dans ses intérêts : s'il y a en eux quelque puissance, c'est pour détruire la puissance, qui lui est contraire. Ainsi, toute la puissance ecclésiastique est destinée à abattre les hauteurs du monde : *Ad deprimendam altitudinem sæculi hujus*.

On reçoit le Saint-Esprit dans le baptême, dans une certaine mesure ; mais on en reçoit la plénitude dans l'ordination sacrée ; et c'est ce que signifie l'imposition des mains de l'évêque : car, comme dit un ancien écrivain[2], ce que fait le pontife mû de Dieu, animé de Dieu, c'est l'image de ce que Dieu fait d'une manière plus forte et plus pénétrante. L'évêque ouvre les mains sur nos têtes ; Dieu verse, à pleines mains, dans les âmes la plénitude de son Saint-Esprit. C'est ce qui fait dire à un saint pape : « La plénitude de « l'Esprit saint opère dans l'ordination sacrée : » *Plenitudo Spiritus in sacris ordinationibus operatur*[1]. Le Saint-Esprit, dans le baptême, nous dépouille de l'esprit du monde : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus*. La plénitude du Saint-Esprit doit faire dans l'ordination quelque chose de beaucoup plus fort : elle doit se répandre bien loin au dehors, pour détruire, dans tous les cœurs, l'esprit et l'amour du monde. Animons-nous, mes frères ; c'est assez pour nous d'être chrétiens, trop d'honneur de porter ce beau caractère : *Propter nos nihil sufficientius est*. Si donc nous sommes ecclésiastiques, c'est sans doute pour le bien des autres.

Que n'a pas entrepris le grand saint Sulpice, pour détruire le règne du monde ? Mais c'est peu de dire qu'il a entrepris : ses soins paternels opéraient sans cesse de nouvelles conversions. Il y avait dans ses paroles et dans sa conduite une certaine vertu occulte, mais toute-puissante, qui inspirait le dégoût du monde. Nous lisons dans l'histoire de sa vie, que, durant son épiscopat, tous les déserts à l'entour de Bourges étaient peuplés de saints solitaires. Il consacrait tous les jours à Dieu des vierges sacrées ; [il apprenait aux familles à user de ce monde, comme n'en usant pas ; et partout il répandait un esprit de détachement ; qui portait les cœurs à ne soupirer qu'après les biens célestes.]

D'où lui venait ce bonheur, cette bénédiction, cette grâce, d'inspirer si puissamment le mépris du monde ? Qu'y avait-il dans sa vie et dans sa personne, qui fût capable d'opérer de si merveilleux changements ? C'est ce qu'il faut tâcher d'expliquer en faveur de tant de saints ecclésiastiques, qui remplissent ce séminaire et cette audience. Deux choses produisaient un si grand effet : la simplicité ecclésiastique, qui condamnait souverainement la somptuosité, les délices, les superfluités du monde ; un gémissement paternel sur les âmes, qui étaient captives de ses vanités.

La simplicité ecclésiastique, c'est un dépouillement intérieur, qui, par une sainte circoncision, opère au dehors un retranchement effectif de toutes superfluités. En quoi le monde paraît-il grand ? Dans ses superfluités : de grands palais, de riches habits, une longue suite de domestiques. L'homme si petit par lui-même, si resserré en lui-même, s'imagine qu'il s'agrandit, et qu'il se dilate, en amassant autour de soi des choses qui lui sont étrangères. Le vulgaire est étonné de cette pompe, et ne manque pas de s'écrier : Voilà les grands, voilà les heureux. C'est ainsi que la puissance du monde tâche de faire voir que ses biens sont grands. Une autre puissance est établie,

[1] *Senec. Epist.* IV.
[2] *Dionys. de Eccles. Hierac. cap.* V, p. 127 et seqq.

[1] *Innocent.* Ier *ad Alex. Ep.* XXIV, pag. 863. *Epist Rom. Pont.*

pour faire voir qu'il n'est rien ; c'est la puissance ecclésiastique.

Toutes nos actions, jusqu'aux moindres gestes du corps, jusqu'au moindre et plus délicat mouvement des yeux, doivent ressentir le mépris du monde. Si la vanité change tout, le visage, le regard, le son de la voix ; car tout devient instrument de la vanité : ainsi la simplicité doit tout régler ; mais qu'elle ne soit jamais affectée, parce qu'elle ne serait plus simplicité. Entreprenons, messieurs, de faire voir à tous les hommes, que le monde n'a rien de solide ni de désirable ; et pour cela [imitons] la frugalité, la modestie et la simplicité du grand saint Sulpice. « Ayant donc « de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, « nous devons être contents : » *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus*[1]. Que nous servent ces cheveux coupés, si nous nourrissons au dedans tant de désirs superflus, pour ne pas dire pernicieux? [Saint Sulpice nous a appris, par son exemple, à faire sur nous-mêmes de continuels efforts, pour les retrancher jusqu'à la racine].

Sa vie, tout ecclésiastique, annonçait un pasteur entièrement mort aux choses du siècle, uniquement dévoué aux intérêts de Jésus-Christ et au salut des âmes. Loin de profiter des moyens que lui fournissait sa place, pour se procurer plus d'aisances, de commodités et d'éclat extérieur, il jugea, au contraire, que sa charge lui imposait une nouvelle obligation de faire chaque jour, dans sa vie, de plus grands retranchements. Déjà, n'étant qu'abbé de la chapelle du roi Clotaire second, il n'avait voulu retenir, pour sa subsistance et celle des clercs qu'il gouvernait, que le tiers des appointements que le roi lui donnait ; et il distribuait le reste aux pauvres. Mais lorsqu'il fut élevé sur le siége de Bourges, il crut encore devoir augmenter sa pénitence, redoubler ses austérités, et pratiquer un détachement plus universel. Rien de plus frugal que sa table ; on n'y donnait rien à la sensualité et au plaisir : rien de plus modeste que ses habits ou ses meubles ; tout y ressentait la pauvreté de Jésus-Christ : rien enfin de plus simple que toute sa conduite, de plus affable que sa personne. Sa bonté, pleine de tendresse, le fit regarder comme le père de son peuple ; et sa douceur, toujours égale, lui mérita le surnom de Débonnaire. Qu'il était éloigné de vouloir en imposer à ses peuples par la magnificence de ses équipages et la pompe de son cortége ! Ministre de la loi de charité, il voulait inspirer l'amour, et non la terreur ; et pour y réussir, il lui suffisait de se montrer avec l'appareil de ses vertus. Aussi les pauvres formaient-ils tout son train ; et, à l'exemple d'un grand évêque, « il mettait toute sa sûreté dans le « secours de leurs prières » : *Habeo defensionem, sed in orationibus pauperum.* « Ces aveugles, « pouvait-il dire avec saint Ambroise, ces boi-« teux, ces infirmes, ces vieillards, qui me sui-« vent et m'accompagnent, sont plus capables de « me défendre, que les soldats les plus braves et « les plus aguerris : » *Cœci illi et claudi, debiles et senes, robustis bellatoribus fortiores sunt*[1].

C'est ainsi, chrétiens, que Sulpice travaillait à retracer dans toute sa vie les mœurs apostoliques, et à fournir, à tous les siècles suivants, un modèle accompli de toutes les vertus qui doivent orner un ministre de Jésus-Christ. O que la frugalité de ce digne pasteur condamnera d'ecclésiastiques, qui prétendent se distinguer par ces profusions splendides, ces délicatesses recherchées de leur table, dont la religion rougit pour eux ! Comment le faste de leur ameublement somptueux pourra-t-il soutenir le parallèle de la modestie évangélique de ce saint évêque? L'aimable simplicité de ses manières ne suffit-elle pas pour confondre à jamais ces superbes hauteurs, que des vicaires de l'humanité et de la servitude de Jésus-Christ affectent à l'égard des peuples qui leur sont confiés ; le dirai-je, à l'égard même de leurs coopérateurs? Ont-ils donc oublié avec quelle force le souverain Pasteur leur interdit l'esprit de domination, et combien il leur recommande la douceur et la condescendance, dont il leur a donné de si grands exemples?

Mais que prétendent les ecclésiastiques, qui, loin d'imiter le zèle de saint Sulpice, pour ruiner l'esprit du monde, semblent au contraire, par une vie toute profane, n'être appliqués qu'à le faire vivre, l'étendre et l'affermir? Croient-ils que, par des mœurs si opposées à celles de nos pères, ils se rendront plus recommandables dans le monde, qu'ils cultivent avec tant de soin? Mais ce monde même, dont ils veulent se montrer amis, et obtenir la considération, les méprise souverainement, parce qu'il sait quelle doit être la vie d'un ministre des autels ; et, aveugles qu'ils sont, ils ne voient pas qu'il ne fait effort, pour les entraîner dans ses mœurs dépravées, qu'afin de les avilir et les dégrader, et de faire rejaillir ensuite, sur la religion qu'ils doivent maintenir, l'opprobre dont il les aura couverts. S'ils veulent donc vraiment se distinguer, qu'ils pensent sérieusement à se séparer de la multitude, par la sainteté d'une vie qui les élève autant au-dessus

[1] I. *Timoth.* VI, 8.

[1] *S. Ambr. Serm. cont. Aux.* n° 33, t. II, col. 872.

du commun des hommes, qu'ils leur sont supérieurs par l'éminence de leur caractère.] « Car « la dignité sacerdotale exige, de ceux qui en sont « revêtus, une gravité de mœurs peu commune, « une vie sérieuse et appliquée, une vertu toute « singulière : » *Sobriam a turbis gravitatem, seriam vitam, singulare pondus, dignitas sibi vindicat sacerdotalis* [1]. Sont-ils jaloux de soutenir en eux l'autorité du sacerdoce; qu'ils pensent à l'assurer par le mérite de leur foi et la sainteté de leur vie : *Dignitatis suæ auctoritatem fidei et vitæ meritis quærant* [2]. [Mais que jamais ils ne se fassent assez d'illusion, pour croire se rendre vénérables par une pompe extérieure, qui ne peut qu'éblouir les yeux des ignorants, et qui leur attire une amère critique de la part de ceux qui réfléchissent.] « Le vrai ecclésiastique s'étudie « à prouver sa profession par son habit, sa dé« marche et toute sa conduite : il n'a garde de « chercher à se donner un faux éclat par des or« nements empruntés : » *Clericus professionem suam, et in habitu, et in incessu probet, et nec vestibus, nec calceamentis decorem quærat* [3].

[Voilà les leçons que les Pères et les conciles ont données aux ecclésiastiques, ou plutôt ils n'ont fait que renouveler celles que Jésus-Christ lui-même leur avait laissées dans ses exemples. Qu'il nous exprime admirablement] la simplicité de sa vie, lorsqu'il nous dit : « Les renards ont « des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids « et des retraites; mais le Fils de l'homme n'a « pas où reposer sa tête : » *Vulpes foveas habent, et volucres cœli nidos; Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet* [4]. [Son dessein, en nous tenant ce discours, n'est pas d'exciter en nous] des sentiments de pitié [sur un état, qui paraît à la nature si digne de compassion : mais il veut nous] donner du courage, [et nous inspirer un généreux détachement de tout ce qui peut paraître le plus nécessaire; parce que la foi d'un ministre de Jésus-Christ ne connaît d'autre nécessité, que celle de tout sacrifier pour son Dieu et le salut des âmes.

Telles sont les dispositions avec lesquelles on doit entrer dans le sacerdoce de Jésus-Christ, pour continuer son œuvre]; et malheur à ceux qui, poussés du désir de s'élever, cherchent, dans l'honneur attaché au sacerdoce, un moyen de se procurer les avantages du monde, qu'il avait pour objet de détruire : *Mundi lucrum quæritur sub ejus honoris specie, quo mundi destrui lucra debuerunt* [5].

[1] *S. Ambr. ad Iren. Epist.* XXVIII, n° 2, t. II, col. 902.
[2] *Conc. Carthag.* IV, cap. XV. *Lab. Concil.* t. II, col. 1201.
[3] *Ibid.* cap. XLV, col. 1204.
[4] *Matth.* VIII, 20.
[5] *S. Gregor. Mag. Past.* I, part. cap. VIII, t. II, col. 9.

[Au reste, je ne prétends pas, mes frères, qu'on refuse aux prêtres l'honneur qui leur est dû par tant de titres. Si, dans l'ancienne loi, l'ordre sacerdotal était si fort distingué, et jouissait des plus grandes prérogatives; il convient que dans la nouvelle, dont le sacerdoce est autant au-dessus de celui d'Aaron, que la vérité l'emporte sur la figure, l'honneur rendu aux prêtres réponde à l'excellence de leur dignité, et à l'éminence du pontife qu'ils représentent sur la terre.] Il faut honorer ses ministres pour l'amour de celui qui a dit : « Qui vous reçoit me reçoit [1]. » [Mais plus les peuples leur témoignent de vénération et de déférence, moins aussi doivent-ils faire paraître d'empressement, pour recevoir ces marques de distinction; et ils ne sauraient trop craindre de les aimer et de s'en réjouir. Pour éviter cette funeste disposition], la simplicité ecclésiastique suit cette belle règle ecclésiastique : « elle se montre un « exemple de patience et d'humilité, en recevant « toujours moins qu'on ne lui offre; mais quoi« qu'elle n'accepte jamais le tout, elle a la prudence « de ne point tout refuser : » *Seipsum præbeat patientiæ atque humilitatis exemplum, minus sibi assumendo quam offertur; sed tamen ab eis qui se honorant nec totum nec nihil accipiendo* [2]. Il ne faut pas recevoir tout ce qu'on nous offre, de peur qu'il ne paraisse que nous nous repaissons de cette fumée; il ne faut pas le rejeter tout à fait, à cause de ceux à qui on ne pourrait se rendre utile, si l'on ne jouissait de quelque considération : *Propter illos accipiatur quibus consulere non potest, si nimia dejectione vilescat.*

[Mais après avoir imité le saint dépouillement de Sulpice, à l'égard de toutes les vanités du siècle, il faut encore entrer dans son esprit de] gémissement [sur les âmes qui en sont malheureusement captives]. L'état de l'Église, durant cette vie, c'est un état de désolation, parce que c'est un état de viduité : *Non possunt filii sponsi lugere, quamdiu cum illis est sponsus* [3]. Elle est séparée de son cher Époux, et elle ne peut se consoler d'avoir perdu plus de la moitié d'elle-même. Cet état de désolation et de viduité de l'Église doit paraître principalement dans l'ordre ecclésiastique. Le sacerdoce est un état de pénitence, pour ceux qui ne font pas pénitence; les prêtres doivent les pleurer, avec saint Paul, d'un cœur pénétré de la plus vive douleur : *Lugeam multos qui non egerunt pœnitentiam* [4]. [Car il ne faut pas s'imaginer qu'il suffise de se conduire d'une manière irréprochable, de donner à tous des

[1] *Matth.* X, 40.
[2] *S. August. ad Aurel. Epist.* n° 7, t. II, col. 28.
[3] *Matth.* IX, 15.
[4] II. *Cor.* XII, 21.

exemples de toutes les vertus : Le prêtre vraiment digne de ce nom] « non-seulement ne commet « aucun crime, mais il déplore encore et travaille « à expier ceux des autres, comme s'ils lui étaient « personnels : » *Nulla illicita perpetrat, sed perpetrata ab aliis, ut propria deplorat*[1]. Aussi les joies dissolues du monde portaient-elles un contre-coup de tristesse sur le cœur de saint Sulpice : car il écoutait ces paroles comme un tonnerre : « Malheur à vous qui riez maintenant, parce que « vous serez réduits aux pleurs et aux larmes! » *Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis*[2]! Il s'effrayait pour son peuple, et tâchait, par ses discours, non d'exciter ses acclamations, mais de lui inspirer les sentiments d'une componction salutaire : *Docente te in ecclesia, non clamor populi, sed gemitus suscitetur*[3].

Jésus-Christ, mes frères, en choisissant ses ministres, leur dit encore, comme à saint Pierre : « M'aimes-tu? pais, mon troupeau. » « En effet, il « ne confierait pas des brebis si tendrement ai- « mées à celui qui ne l'aimerait pas : » *Neque enim non amanti committeret tam amatas*. Cet amour [était la vraie] source des larmes de saint Sulpice; [et comme il aimait sans mesure, ses larmes, sur les désordres de son peuple, ne pouvaient jamais tarir]. Jésus-Christ, gémissant pour nous [dans les jours de sa vie mortelle, présentait à ce saint évêque un modèle, qui pressait son cœur de soupirer sans cesse pour ses frères. Il savait que ce divin Sauveur, incapable de gémir depuis qu'il est entré dans sa gloire, a spécialement établi les prêtres, pour le suppléer dans cette fonction : aussi travaillait-il à perpétuer, par le mouvement du même Esprit, les gémissements ineffables du Pontife céleste]. Ses prières [étaient continuelles, animées de cet esprit de ferveur et de persévérance, qui force la résistance même du ciel]. « Il avait éprouvé, « par sa propre expérience, qu'il pouvait obtenir « du Seigneur tout ce qu'il lui demanderait : » *Orationis usu et experimento jam didicit, quod obtinere a Domino quæ poposcerit possit*[4]. Il l'avait expérimenté, priant en faveur du roi, réduit à l'extrémité; puisqu'il l'avait emporté contre Dieu : [et s'il avait tant de crédit pour la conservation et le rétablissement de la vie corporelle,] combien plus en devait-il avoir pour le soutien et le renouvellement de la vie spirituelle?

Mais quel était son gémissement sur les ecclésiastiques mondains, [qui, par l'indécence de leur conduite, avilissent le saint ministère dont ils sont revêtus! Hélas! mes frères, si le cœur sacerdotal de saint Sulpice était si vivement touché d'en voir dans ces heureux temps, qui ne cherchaient, dans l'honneur du sacerdoce, destiné à la ruine du monde, qu'un moyen de s'y avancer et d'y faire fortune; quels seraient ses larmes et ses sanglots aujourd'hui, où l'on en voit si peu qui entrent dans le ministère, avec un désir sincère de s'y consacrer entièrement au service de l'Église, et de se sacrifier pour Jésus-Christ]? Oui, nous devons le dire avec douleur et confusion, « ceux qui semblent porter la « croix, la portent de manière qu'ils ont plus de « part à sa gloire, que de société avec ses souf- « frances : » *Hi qui putantur crucem portare, sic portant, ut plus habeant in crucis nomine dignitatis, quam in passione supplicii*[1]. [Ils ignorent sans doute pourquoi ils sont prêtres; ils ne veulent pas entendre qu'ils n'ont été admis au sacerdoce de Jésus-Christ, que pour consommer l'œuvre de son immolation. Mais que feront-ils, lorsque ce grand pontife, prêtre et victime, paraîtra, et cherchera, pour les associer à sa gloire, des ministres, qui, à l'innocence et à la pureté des mœurs, aient joint une mortification générale, une entière séparation de toutes les vanités et de tous les plaisirs du monde?] S'ils avaient de la foi, pourraient-ils y songer sans sécher d'effroi?

Saint Sulpice, touché de cette pensée, se retire, pour régler ses comptes avec la justice divine. Il connaît la charge d'un évêque; il sait « que tous doivent comparaître devant le tribu- « nal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive « ce qui est dû aux bonnes ou mauvaises actions « qu'il aura faites, pendant qu'il était revêtu de « son corps : » *Ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit*[2]. « Si le compte est si exact « de ce qu'on fait en son propre corps, ô com- « bien est-il redoutable de ce qu'on fait dans le « corps de Jésus-Christ, qui est son Église! » *Si reddenda est ratio de his quæ quisque gessit in corpore suo, quid fiet de his quæ quisque gessit in corpore Christi*[3]! Il ne se repose pas sur sa vocation si sainte, si canonique; il sait que Judas a été élu par Jésus-Christ même, et que cependant, par son avarice, il a perdu la grâce de l'apostolat.

Justice de Dieu, que vous êtes exacte! vous comptez tous les pas, vous mettez en la balance tous les grains de sable. Il se retire donc, pour

[1] *S. Greg. Mag. Pas.* part. I, cap. X, t. II, col. 10.
[2] *Luc.* VI, 25.
[3] *S. Hieron. ad Nepot. Ep.* XXXIV, t. IV, col. 262.
[4] *S. Greg. Mag. Past.* part. I, cap. X, t. II col. 10.

[1] *Salvian. de Gub. Dei. libr.* III, n° 3, p. 48.
[2] II. *Cor.* V, 10.
[3] *Serm. ad Cler. in conc. Rem. in Ap. op. S. Bern.* t. II, col. 736.

se préparer à la mort, pour méditer la sévérité de la justice de Dieu. Il récompense un verre d'eau; mais il pèse une parole oiseuse, particulièrement dans les prêtres, où tout, jusqu'aux moindres actions, doit être une source de grâces. Tout ce que nous donnons au monde, ce sont des larcins que nous faisons aux âmes fidèles.

A quoi pensons-nous, chrétiens? que ne nous retirons-nous, pour nous préparer à ce dernier jour? N'avons-nous pas appris de l'apôtre que nous sommes tous ajournés, pour comparaître personnellement devant le tribunal de Jésus-Christ? Quelle sera cette surprise, combien étrange et combien terrible, lorsque ces saintes vérités, auxquelles les pécheurs ne pensaient jamais, ou qu'ils laissaient inutiles et négligées dans un coin de leur mémoire, leur paraîtront tout d'un coup, pour les condamner? Aigre, inexorable, inflexible, armée de reproches amers, te trouverons-nous toujours, ô vérité persécutante? Oui, mes frères, ils la trouveront: spectacle horrible à leurs yeux, poids intolérable sur leurs consciences, flammes dévorantes dans leurs entrailles. [Pour qu'elle nous soit alors favorable, il faut] se retirer quelque temps; afin d'écouter ses conseils, avant que d'être convaincus par son témoignage, jugés par ses règles, condamnés par ses arrêts et par ses sentences suprêmes. Accoutumons-nous aux yeux et à la présence de notre juge; [prévenons cette] solitude effroyable, où l'âme se trouvera réduite devant Jésus-Christ, [lorsqu'elle sera citée à son tribunal] pour lui rendre compte. Le remède le plus efficace, c'est une douce solitude devant lui-même, pour lui préparer ses comptes. Attendre à la mort, combien dangereux! c'est le coup du souverain: Dieu presse trop violemment.

Mais cette solitude est ennuyeuse, [et qui peut se résoudre à s'y enfoncer]? « O que le père du « mensonge, ce malicieux imposteur, nous trompe « subtilement, pour empêcher que nos cœurs, « avides de joie, ne fassent le discernement des « véritables sujets de se réjouir! » *Heu, quam subtiliter nos ille decipiendi artifex fallit, ut non discernamus, gaudendi avidi unde verius gaudeamus*[1]! [C'est dans la solitude que l'âme, dégagée des objets sensibles qui la tyrannisent, délivrée du tumulte des affaires qui l'accablent, peut commencer à goûter, dans un doux repos, les joies solides, et des plaisirs capables de la contenter. Là, occupée à se purifier des souillures qu'elle a pu contracter dans le commerce du monde; plus elle devient pure et détachée, plus elle est en état de puiser à la source de ces voluptés célestes, qui l'élèvent, la transportent et l'ennoblissent, en l'attachant à l'auteur de tout bien.] Tous les autres divertissements [ne sont rien qu'un] charme de notre chagrin, qu'un amusement d'un cœur enivré. Vous sentez-vous dans ce tumulte, dans ce bruit, dans cette dissipation, dans cette sortie de vous-même? Avec quelle joie, dit David, « votre serviteur a trouvé « son cœur, pour vous adresser sa prière! » *Invenit servus tuus cor suum, ut oraret te oratione hac*[1].

Mais l'on craint de passer pour un homme inutile, et de rendre sa vie méprisable : *Sed ignavam infamabis*. Il faut faire quelque figure dans le monde; [y devenir important, nécessaire; servir l'État et la patrie : *Patriæ et imperio, reique vivendum est*[2]. Ainsi le temps s'écoule sans s'en apercevoir. Sous ces spécieux prétextes, on contracte chaque jour de nouveaux engagements avec le monde, loin de rompre les anciens. L'unique nécessaire est le seul négligé : tous les bons mouvements, qui nous portaient à nous en occuper, se dissipent; et enfin, après avoir été le jouet du temps, du monde et de soi-même, on est surpris de se voir arrivé, sans préparation, aux portes de l'éternité.]

Madame, Votre Majesté doit penser sérieusement à ce dernier jour. Nous n'osons y jeter les yeux; cette pensée nous effraye, et fait horreur à tous vos sujets, qui vous regardent comme leur mère, aussi bien que comme celle de notre monarque. Mais, madame, autant qu'elle nous fait horreur, autant Votre Majesté se la doit rendre ordinaire et familière. Puisse Votre Majesté être tellement occupée de Dieu, avoir le cœur tellement percé de la crainte de ses jugements, l'âme si vivement pénétrée de l'exactitude et des rigueurs de sa justice, qu'elle se mette en état de rendre bon compte d'une si grande puissance, et de tout le bien qu'elle peut faire, et encore de tout le mal qu'elle peut, ou empêcher par autorité, ou modérer par conseils, ou détourner par prudence : c'est ce que Dieu demande de vous. Ah! si les vœux que je lui fais pour votre salut sont reçus devant sa face, cette salutaire pensée jettera Votre Majesté dans une humiliation si profonde, que méprisant autant sa grandeur royale, que nous sommes obligés de la révérer, elle fera sa plus chère occupation du soin de mériter, dans le ciel, une couronne immortelle.

[1] *Julian. Pom. de vita contemp.* lib. II, cap. XIII, *int. oper. S. Prosp.*

[1] II. *Reg.* VII, 27.
[2] *Tertull. de Pallio.* n° 5.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

La science de saint François de Sales, lumineuse, mais beaucoup plus ardente. Avec quel fruit il a travaillé à l'édification de l'Église. Son éloignement pour tous les objets de l'ambition : bel exemple de sa modération. Douceur extrême qu'il témoignait aux âmes qu'il conduisait. Cette douceur absolument nécessaire au directeur : trois vertus principales qu'elle produit. Combien le saint prélat les possédait éminemment.

Ille erat lucerna ardens et lucens.

Il était une lampe ardente et luisante. *Joan.* v, 35.

Laissons un spectacle de cruauté *, pour arrêter notre vue sur l'image de la douceur même : laissons des petits enfants, qui emportent la couronne des hommes, pour admirer un homme qui a l'innocence et la simplicité des enfants : laissons des mères désolées, qui ne veulent point recevoir de consolation dans la perte qu'elles font de leurs fils, pour contempler un père toujours constant, qui a amené lui-même ses filles à Dieu, afin de les immoler de ses propres mains, par la mortification religieuse. Il n'est pas malaisé, ce semble, de louer un père si vénérable devant des filles si respectueuses; puisqu'elles ont le cœur si bien préparé à écouter ses louanges : mais à le considérer par un autre endroit, cette entreprise est fort haute, parce qu'étant si justement prévenues d'une estime extraordinaire de ses vertus, il n'est rien de plus difficile que de satisfaire à leur piété, remplir leurs justes désirs, et égaler leurs grandes idées. C'est ce qui me fait désirer, mes sœurs, pour votre entière satisfaction, que l'éloge de ce grand homme eût déjà été fait en ce lieu auguste, où se prononcent les oracles du christianisme. Mais en attendant ce glorieux jour, trop éloigné pour nos vœux, qui ouvrira la bouche des prédicateurs, pour faire retentir, par toutes les chaires, les mérites incomparables de François de Sales, votre très-saint instituteur; nous pouvons nous entretenir en particulier de ses admirables vertus, et honorer, avec ses enfants, sa bienheureuse mémoire, qui est plus douce à tous les fidèles qu'une composition de parfums, comme parle l'Écriture sainte [1]. Commençons donc, chères âmes, cette sainte conversation avec la bénédiction du ciel; et pour implorer son secours, employons les prières de la sainte Vierge, en disant, *Ave.*

Il y a assez de fausses lumières, qui ne veulent briller dans le monde que pour attirer l'admiration par la surprise des yeux. Il est assez naturel aux hommes de vouloir s'élever aux lieux éminents, pour étaler de loin, avec pompe, l'éclat d'une superbe grandeur. Ce vice, si commun dans le monde, est entré bien avant dans l'Église, et a gagné jusqu'aux autels. Beaucoup veulent monter dans les chaires, pour y charmer les esprits par leur science et l'éclat de leurs pensées délicates; mais peu s'étudient, comme il faut, à se rendre capables d'échauffer les cœurs par des sentiments de piété. Beaucoup s'empressent, avec ardeur, de paraître dans les grandes places, pour luire sur le chandelier [1]; peu s'appliquent sérieusement à jeter, dans les âmes, ce feu céleste que Jésus a apporté sur la terre.

François de Sales, mes sœurs, votre saint et admirable instituteur, n'a pas été de ces faux luisants, qui n'attirent que des regards curieux et des acclamations inutiles. Il avait appris de l'Évangile, que les amis de l'Époux et les ministres de sa sainte Église devaient être ardents et luisants; qu'ils devaient non-seulement éclairer, mais encore échauffer la maison de Dieu : *Ille erat lucerna ardens et lucens.* C'est ce qu'il a fidèlement accompli, durant tout le cours de sa vie; et il ne sera pas malaisé de vous le faire connaître fort évidemment, par cette réflexion.

Trois choses principalement lui ont donné beaucoup d'éclat dans le monde : la science, comme docteur et prédicateur; l'autorité, comme évêque; la conduite, comme directeur des âmes. La science l'a rendu un flambeau, capable d'illuminer les fidèles; la dignité épiscopale a mis ce flambeau sur le chandelier, pour éclairer toute l'Église; et le soin de la direction a appliqué cette lumière bénigne à la conduite des particuliers. Vous voyez combien reluit ce flambeau sacré; admirez maintenant comme il échauffe. La science, pleine d'onction, attendrit les cœurs; sa modestie, dans l'autorité, enflamme les hommes à la vertu; sa douceur, dans la direction, les gagne à l'amour de Notre-Seigneur. Voilà donc un flambeau ardent et luisant : si sa science reluit, parce qu'elle est claire, elle échauffe en même temps, parce qu'elle est tendre et affective; s'il brille aux yeux des hommes par l'éclat de sa dignité, il les édifie, les excite, les enflamme tout ensemble par l'exemple de sa modération. Enfin, si ceux qu'il dirige se trouvent

* Bossuet a prononcé ce panégyrique dans un couvent de la Visitation, avant que saint François de Sales eût été canonisé, et par conséquent avant que sa fête eût été fixée au 29 janvier. Il le prêcha le jour des saints Innocents, qui est le jour de la mort de ce saint évêque : c'est ce qui explique le commencement de l'exorde, qui paraîtrait singulier si l'on ignorait cette circonstance. (*Édit. de Versailles.*)

[1] *Ecc.* XLIX, 1.

[1] *Luc.* XII, 49.

éclairés fort heureusement par ses sages et salutaires conseils, ils se sentent aussi vivement touchés par sa charmante douceur; et c'est ce que je me propose de vous expliquer dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Plusieurs considèrent Jésus-Christ comme un sujet de recherches curieuses, et pensent être savants dans son Écriture, quand ils y ont rencontré, ou des questions inutiles, ou des rêveries agréables. François de Sales, mes sœurs, a cherché une science qui tendît à la piété; et afin que vous entendiez dans le fond, et de quelle sorte Jésus-Christ veut être connu, remontez avec moi jusqu'au principe.

Il y a deux temps à distinguer, qui comprennent tout le mystère du christianisme : il y a le temps des énigmes, et ensuite le temps de la claire vue; le temps de l'obscurité, et après, celui des lumières : enfin le temps de croire, et le temps de voir. Cette distinction étant supposée, tirons maintenant cette conséquence. Dans le temps de la claire vue, c'est alors que les esprits seront satisfaits par la manifestation de la vérité; car « nous verrons Dieu face à face. » *Videbimus facie ad faciem* [1] : et là, découvrant, sans aucun nuage, la vérité dans sa source, nous trouverons de quoi contenter toutes nos curiosités raisonnables. Maintenant quelle est notre connaissance obscure et enveloppée, qui nous fait entrevoir de loin quelques rayons de lumière, à travers mille nuages épais; connaissance, par conséquent, qui n'a pas été destinée pour nous satisfaire, mais pour nous conduire, et qui est plutôt pour le cœur que pour l'esprit. Et c'est ce qui a fait dire au divin Sauveur : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* [2] : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils « verront Dieu. » *Videbunt;* ils verront un jour, et alors ce sera le temps de satisfaire l'esprit; maintenant c'est le temps de travailler pour le cœur, en le purifiant par le saint amour; et ce doit être tout l'objet de notre science.

Approfondissons davantage cette matière importante, et apprenons, par les saintes Lettres, quelle est la science de cette vie. L'apôtre saint Pierre la compare à un flambeau allumé parmi les ténèbres : *Lucernæ ardenti in caliginoso loco* [3]. Traduisons mot à mot ces belles paroles : « C'est une lampe allumée dans un lieu obscur. » [Plus la nuit qui nous environne est obscure, plus il est nécessaire que la lumière qui nous éclaire soit vive, pour en pénétrer les ténèbres: mais plus les difficultés du chemin sont grandes, plus il faut de courage pour les surmonter, plus nous avons besoin d être animés par l'éclat de la lumière qui nous dirige] : c'est pourquoi si ce flambeau a de la lumière, il doit avoir encore beaucoup plus d'ardeur, parce qu'elle doit attirer*.

C'est pourquoi notre saint évêque a étudié, dans l'Évangile de Jésus-Christ, une science lumineuse, à la vérité, mais encore beaucoup plus ardente; et aussi, quoiqu'il sût convaincre, il savait bien mieux convertir. Le grand cardinal du Perron en a rendu un beau témoignage. Ce rare et admirable génie, dont les ouvrages, presque divins, sont les plus fermes remparts de l'Église contre les hérétiques modernes, a dit, plusieurs fois, qu'il convaincrait bien les errants; mais que si l'on voulait qu'ils se convertissent, il fallait les conduire à notre prélat. Et en effet, il n'est pas croyable combien de brebis errantes il a ramenées au troupeau : c'est que sa science, pleine d'onction, ne brillait que pour échauffer. Des traits de flamme sortaient de sa bouche, qui allaient pénétrer dans le fond des cœurs. Il savait que la chaleur entre bien plus avant que la lumière : celle-ci ne fait qu'effleurer et dorer légèrement la surface; la chaleur pénètre jusqu'aux entrailles, pour en tirer des fruits merveilleux, et produire des richesses inestimables. C'est cette bénigne chaleur, qui donnait une efficace si extraordinaire à ses divines prédications, que dans un pays fort peuplé de son diocèse, où il n'y avait que cent catholiques quand il commença de prêcher, à peine y restait-il autant d'hérétiques quand il y eut répandu cette lumière ardente de l'Évangile.

Mais ne vous persuadez pas qu'il n'ait converti que les hérétiques; cette science ardente et luisante agissait encore bien plus fortement sur les domestiques de la foi. Je trouve, dans ces derniers siècles, deux hommes d'une sainteté extraordinaire, saint Charles Borromée et François de Sales. Leurs talents étaient différents, et leurs conduites, diverses; car chacun a reçu son don par la distribution de l'Esprit : mais tous deux ont travaillé avec même fruit à l'édification de l'Église, quoique par des voies différentes. Saint Charles a réveillé, dans le clergé, cet esprit de piété ecclésiastique. L'illustre François de Sales a rétabli la dévotion parmi les peuples. Avant saint Charles Borromée, il semblait que l'ordre ecclésiastique avait oublié sa vocation, tant i

[1] I. *Cor.* XIII, 12.
[2] *Matth.* V, 8.
[3] II. *Petr.* I, 19.

* Voyez le morceau qui est en note au commencement du premier point du Panégyrique de sainte Catherine. Bossuet y renvoie dans son manuscrit.

avait corrompu ses voies; et l'on peut dire, mes sœurs, qu'avant votre saint instituteur, l'esprit de dévotion n'était presque plus connu parmi les gens du siècle. On reléguait dans les cloîtres la vie intérieure et spirituelle, et on la croyait trop sauvage pour paraître dans la cour et dans le grand monde. François de Sales a été choisi pour l'aller chercher dans sa retraite, et pour désabuser les esprits de cette créance pernicieuse. Il a ramené la dévotion au milieu du monde; mais ne croyez pas qu'il l'ait déguisée, pour la rendre plus agréable aux yeux des mondains : il l'amène dans son habit naturel, avec sa croix, avec ses épines, avec son détachement et ses souffrances. En l'état que la produit ce digne prélat, et dans lequel elle nous paraît en son Introduction à la vie dévote, le religieux le plus austère la peut reconnaître, et le courtisan le plus dégoûté, s'il ne lui donne pas son affection, ne peut lui refuser son estime.

Et certainement, chrétiens, c'est une erreur intolérable, qui a préoccupé les esprits, qu'on ne peut être dévot dans le monde. Ceux qui se plaignent sans cesse que l'on n'y peut pas faire son salut, démentent Jésus-Christ et son Évangile. Jésus-Christ s'est déclaré le sauveur de tous; et par là il nous fait connaître qu'il n'y a aucune condition qu'il n'ait consacrée, et à laquelle il n'ait ouvert le chemin du ciel. Car, comme dit excellemment saint Jean-Chrysostôme[1], la doctrine de l'Évangile est bien peu puissante, si elle ne peut policer les villes, régler les sociétés et le commerce des hommes. Si, pour vivre chrétiennement, il faut quitter sa famille et la société du genre humain, pour habiter les déserts et les lieux cachés et inaccessibles, les empires seront renversés et les villes abandonnées. Ce n'est pas le dessein du Fils de Dieu : au contraire, il commande aux siens de luire devant les hommes[2]. Il n'a pas dit dans les bois, dans les solitudes, dans les montagnes seules et inhabitées; il a dit dans les villes et parmi les hommes : c'est là que leur lumière doit luire, afin que l'on glorifie leur Père céleste. Louons donc ceux qui se retirent; mais ne décourageons pas ceux qui demeurent : s'ils ne suivent pas la vertu, qu'ils n'en accusent que leur lâcheté, et non leurs emplois, ni le monde, ni les attraits de la cour, ni les occupations de la vie civile.

Mais que dis-je ici, chrétiens? les hommes abuseront de cette doctrine, et en prendront un prétexte pour s'engager dans l'amour du monde. Que dirons-nous donc, mes frères, et où nous tournerons-nous désormais, si on change en venin tous nos discours? Prêchons qu'on ne peut se sauver dans le monde, nous désespérons nos auditeurs; disons, comme il est vrai, qu'on s'y peut sauver, ils prennent occasion de s'y embarquer trop avant. O mondains! ne vous trompez pas, et entendez ce que nous prêchons. Nous disons qu'on peut se sauver dans le monde; mais pourvu qu'on y vive dans un esprit de détachement : qu'on se peut sauver dans les grands emplois; mais pourvu qu'on les exerce avec justice : qu'on se peut sauver parmi les richesses; mais pourvu qu'on les dispense avec charité : enfin qu'on se peut sauver dans les dignités; mais pourvu qu'on en use avec cette modération, dont notre saint prélat nous donnera un illustre exemple dans notre seconde partie.

SECOND POINT.

De toutes les passions humaines, la plus fière dans ses pensées, et la plus emportée dans ses désirs, mais la plus souple dans sa conduite, et la plus cachée dans ses desseins, c'est l'ambition. Saint Grégoire nous a représenté son vrai caractère, lorsqu'il a dit ces mots, dans son Pastoral, qui est un chef-d'œuvre de prudence, et le plus accompli de ses ouvrages : « L'ambition, dit ce « grand pontife[1], est timide quand elle cherche, « superbe et audacieuse quand elle a trouvé : » *Pavida cum quærit, audax cum pervenerit.* Il ne pouvait pas mieux nous décrire le naturel étrange de l'ambition, que par l'union monstrueuse de ces deux qualités opposées, la timidité et l'audace. Comme la dernière lui est naturelle, et lui vient de son propre fonds; aussi la fait-elle paraître dans toute sa force, quand elle a sa liberté tout entière : *Audax cum pervenerit.* Mais en attendant, chrétiens, qu'elle soit arrivée au but, elle se resserre en elle-même, elle contraint ses inclinations : *Timida cum quærit.* Et voici la raison qui l'y oblige : c'est, comme dit saint Jean-Chrysostôme[2], que les hommes sont naturellement d'une humeur fâcheuse et contrariante, *Contentiosum hominum genus.* Soit que le venin de l'envie les empêche de voir le progrès des autres d'un œil équitable; soit qu'en traversant leurs desseins, une imagination de puissance, qu'ils exercent, leur fasse ressentir un plaisir secret et malin; soit que quelque autre inclination malfaisante les oblige à s'opposer les uns aux autres, toujours est-il vrai de dire, que l'ardeur d'une poursuite trop ouverte nous attire infailliblement des concurrents et des opposants. C'est

[1] *In Ep. ad Rom. Hom.* XXVI, n° 4, t. IX, p. 717.
[2] *Matth.* V, 16

[1] *Past.* part. I, cap. IX, t. II, col. 9.
[2] *In Epist. ad Philipp. Hom.* VII, n° 5, t. XI, p. 252.

pourquoi l'ambition raffinée s'avance d'un pas timide; et tâchant de se cacher sous son contraire, pour être mieux déguisée, elle se montre au public sous le visage de la retenue.

Voyez cet ambitieux, voyez Simon le Magicien devant les apôtres, comme il est rampant à leurs pieds, comme il leur parle d'une voix tremblante. Le même, quand il aura acquis du crédit, en imposant aux peuples et aux empereurs par ses charmes et par ses prestiges, à quel excès d'arrogance ne se laissera-t-il pas emportér; et combien travaillera-t-il, pour abattre ces mêmes apôtres, devant lesquels il paraissait si bassement respectueux.

Mais je ne m'étonne pas, chrétiens, que l'ambition se cache aux autres, puisqu'elle ne se découvre pas à elle-même. Ne voyons-nous pas tous les jours que cet ambitieux ne se connaît pas, et qu'il ne sent pas l'ardeur qui le presse et le brûle? Dans les premières démarches de sa fortune naissante, il ne songeait qu'à se tirer de la boue; après, il a eu dessein de servir l'Église, dans quelque emploi honorable; là, d'autres désirs se sont découverts, que son cœur ne lui avait pas encore expliqués: c'est que ce feu, qui se prenait par le bas, ne regardait pas encore le sommet du toit: il gagne de degré en degré où sa matière l'attire, et ne remarque sa force qu'en s'élevant. Tel est le naturel des ambitieux, qui s'efforcent de persuader, et aux autres, et à eux-mêmes, qu'ils n'ont que des sentiments modestes. Mais quelque profonds que soient les abîmes où ils tâchent de nous recéler leurs vastes prétentions; quand ils seront établis dans les dignités, leur gloire, trop longtemps cachée, se produira malgré eux, par ces deux effets qui ne laissent pas de s'accorder, encore que d'abord ils semblent contraires : l'un est de mépriser ce qu'ils sont; l'autre, de le faire valoir avec excès.

Oui, je dis qu'ils méprisent ce qu'ils sont, puisque leur esprit n'en est pas content; qu'ils se plaignent sans cesse de leur mauvaise fortune, et qu'ils pensent n'avoir rien fait. Leur vertu, à leur avis, mériterait un plus grand théâtre; leur grand génie se trouve à l'étroit dans un emploi si borné: cette pourpre ne leur paraît pas assez brillante; et il faudrait, pour les satisfaire, qu'elle jetât plus de feu. Dans ces hautes prétentions, ils comptent pour rien tout ce qu'ils possèdent. Mais voyez l'égarement de leur ambition : pendant qu'ils méprisent eux-mêmes les honneurs dont ils sont revêtus, ils veulent que tout le monde les considère comme quelque chose d'auguste; et si peu qu'on ose entreprendre de toucher ce point délicat, vous n'entendrez sortir de leur bouche que des paroles d'autorité, pour marquer leur grandeur et leur puissance. Ainsi ce superbe Aman, tant de fois cité dans les chaires, comme le modèle d'une ambition démesurée, quoiqu'il veuille que toute la terre adore sa puissance prodigieuse, il la méprise lui-même en son cœur; et il s'imagine n'avoir rien gagné, quand il regarde l'accroissement qui lui manque encore : *Hæc cum omnia habeam, nihil me habere puto*[1]. Tant l'ambition est injuste, ou de ne se contenter pas de ce qu'elle veut que le monde admire, ou d'exiger qu'on respecte tant ce qui n'est pas capable de la satisfaire.

Ceux qui s'abandonnent, mes sœurs, à ces sentiments déréglés, peuvent bien luire et briller dans le monde par des dignités éminentes; mais ils ne luisent que pour le scandale, et ne sont pas capables d'enflammer les cœurs au mépris des vanités de la terre, et à l'amour de la modestie chrétienne. C'est, mes sœurs, notre saint évêque qui a été véritablement une lumière ardente et luisante, lui qui, étant établi dans le premier ordre de la dignité ecclésiastique, s'est également éloigné de ces deux effets ordinaires de l'ambition; de vouloir s'élever plus haut, ou de maintenir avec faste l'autorité de son rang, par un dédain fastueux. Pour l'élever à l'épiscopat, il avait été nécessaire de forcer son humilité par un commandement absolu. Il remplit si dignement cette place, qu'il n'y avait aucun prélat dans l'Église, que la réputation publique jugeât si digne des premiers siéges. Ce n'était pas seulement la renommée, dont le suffrage ordinairement n'est pas de grand poids. Le roi Henri le Grand le pressa souvent d'accepter les premières prélatures de ce royaume; et sous le règne de son fils, un grand cardinal, qui était chef de ses conseils, le voulait faire son coadjuteur dans l'évêché de Paris, avec des avantages extraordinaires. Il était tellement respecté dans Rome, qu'il eût pu facilement s'élever jusqu'à la pourpre sacrée, si peu qu'il eût pris de soin de s'attirer cet honneur. Parmi ces ouvertures favorables, il nous eût été impossible de comprendre quel était son détachement, si la Providence divine n'eût permis, pour notre instruction, qu'il s'en soit lui-même expliqué à une personne confidente, comme s'il eût été à l'article de la mort, où tout le monde ne paraît que fumée.

Que je vous demande ici, chrétiens : Baltasar, ce grand roi des Assyriens, à la veille de cette nuit fatale en laquelle Daniel lui prédit, de la part de Dieu, la fin de sa vie, et la translation de son

[1] *Act.* VIII, 19, 24.

[1] *Esth.* V, 13.

trône, était-il encore charmé de cette pompe royale, dans les approches de la dernière heure? Au contraire, ne vous semble-t-il pas qu'il voyait son sceptre lui tomber des mains, sa pourpre pâlir sur ses épaules, et l'éclat de sa couronne se ternir visiblement sur sa tête parmi les ombres de la mort, qui commençaient à l'environner? Pourrait-on encore se glorifier de la beauté d'un vaisseau, étant tout près de l'écueil contre lequel on saurait qu'il se va briser? Ces aveugles adorateurs de la fortune estiment-ils beaucoup leur grandeur, quand ils voient que, dans un moment, toute leur gloire passera à leur nom, tous leurs titres à leur tombeau, et peut-être leurs dignités à leurs ennemis, du moins à des indifférents? Alors, alors, mes frères, toutes leurs vanités seront confondues; et, s'il leur reste encore quelque lumière, ils seront contraints d'avouer que tout ce qui passe est bien méprisable. Mais ces sentiments forcés leur apporteront peu d'utilité: au contraire, ce sera peut-être leur condamnation, qu'il ait fallu appeler la mort au secours, pour les contraindre, eux où il semble que rien ne vive que l'ambition, de reconnaître des vérités si constantes.

François de Sales, mes sœurs, n'attend pas cette extrémité, pour éteindre en son cœur tout l'amour du monde: dans la plus grande vigueur de son âge, au milieu de l'applaudissement et de la faveur, il le considère des mêmes yeux qu'il ferait en ce dernier jour, où périssent toutes nos pensées; et il ne songe non plus à s'avancer, que s'il était un homme mourant. Et certainement, chrétiens, il n'est pas seulement un homme mourant; mais il est en effet de ces heureux morts, dont la vie est cachée en Dieu, et qui s'ensevelissent tout vivants avec Jésus-Christ. Que s'il est si sage et si tempéré à l'égard des dignités qu'il n'a pas, il use, dans le même esprit, de la puissance qui lui est confiée. Il en donna un illustre exemple, lorsque son Introduction à la vie dévote, ce chef-d'œuvre de piété et de prudence, ce trésor de sages conseils, ce livre qui conduit tant d'âmes à Dieu, dans lequel tous les esprits purs viennent goûter avec joie les saintes douceurs de la dévotion, fut déchiré publiquement, jusque dans les chaires évangéliques, avec toute l'amertume et l'emportement que peut inspirer un zèle indiscret, pour ne pas dire malin. Si notre saint évêque se fût élevé contre ces prédicateurs téméraires, il aurait trouvé assez de prétextes de couvrir son ressentiment de l'intérêt de l'épiscopat qui était violé en sa personne, et dont l'honneur, disait un ancien [1], établit la paix de l'Église. Mais il pensa, chrétiens, que si c'était une plaie à l'Église de voir qu'un évêque fût outragé, elle serait bien plus grande encore de voir qu'un évêque fût en colère, parût ému en sa propre cause, et animé dans ses intérêts. Ce grand homme se persuada que l'injure, que l'on faisait à sa dignité, serait bien mieux réparée par l'exemple de sa modestie, que par le châtiment de ses envieux: c'est pourquoi on ne vit ni censures, ni apologie, ni réponse; il dissimula cet affront. Il en parle comme en passant en un endroit de ses œuvres, en des termes si modérés, que nous ne pourrions jamais nous imaginer l'atrocité de l'injure, si la mémoire n'en était encore toute récente. (Mais si sa modération nous charme, sa douceur dans la conduite des âmes ne sera pas moins touchante; c'est ma troisième partie.)

[1] *Tertull. de Bapt.* n° 17

TROISIÈME POINT.

Qui que vous soyez, chrétiens, qui êtes appelés par le Saint-Esprit à la conduite des âmes que le Fils de Dieu a rachetées, ne vous proposez pas de suivre les règles de la politique du monde. Songez que votre modèle est au ciel, et que le premier directeur des âmes, celui dont vous devez imiter l'exemple, c'est ce Dieu même que nous adorons. Or, ce directeur souverain des âmes ne se contente pas de répandre des lumières dans l'esprit, il en veut au cœur. Quand il veut faire sentir son pouvoir aux créatures inanimées, il ne consulte pas leurs dispositions; mais il les contraint et les force. Il n'y a que le cœur humain, qu'il semble ne régir pas tant par puissance, qu'il le ménage par art, qu'il le conduit par industrie, et qu'il l'engage par douceur. Les directeurs des consciences doivent agir par la même voie, et cette douceur chrétienne est le principal instrument de la conduite des âmes; parce qu'ils doivent amener à Dieu des victimes volontaires, et lui former des enfants, et non des esclaves.

Pour avoir une belle idée de cette douceur évangélique, ce serait assez, ce me semble, de contempler le visage de François de Sales. Toutefois, pour remonter jusqu'au principe, allons chercher, jusque dans son cœur, la source de cette douceur attirante, qui n'est autre que la charité. Ceux qui ont le plus pratiqué et le mieux connu ce grand homme, nous assurent qu'il était enclin à la colère; c'est-à-dire, qu'il était du tempérament qui est le plus opposé à la douceur. Mais il faut ici admirer ce que fait la charité dans les cœurs, et de quelle manière elle les change; et tout ensemble vous découvrir ce que c'est que la douceur chrétienne, qui semble être la vertu particulière de notre illustre prélat. Pour bien entendre ces choses, il faut remarquer, s'il vous plaît,

que le plus grand changement que la nature fasse dans les hommes, c'est lorsqu'elle leur donne des enfants : c'est alors que les humeurs les plus aigres et les plus indifférentes conçoivent une nouvelle tendresse, et ressentent des empressements qui leur étaient auparavant inconnus. Il n'y a personne qui n'ait observé les inclinations extraordinaires qui naissent tout à coup dans le cœur des mères et des nourrices, qui sont comme de secondes mères. Or, j'ai appris de saint Augustin, que « la charité est une mère, et que la « charité est une nourrice : » *Charitas nutrix*[1], *charitas mater est*[2]. En effet, nous lisons dans les Écritures, que la charité a des enfants : elle a des entrailles, où elle les porte; elle a des mamelles qu'elle leur présente; elle a un lait qu'elle leur donne. Il ne faut donc pas s'étonner, si elle change ceux qu'elle possède, et surtout les conducteurs des âmes; ni si elle adoucit leur humeur, en leur inspirant dans le cœur des sentiments maternels.

C'est, mes sœurs, cette onction de la charité qui a changé votre bienheureux père; c'est cette huile vraiment céleste, c'est ce baume spirituel qui a calmé ces esprits chauds et remuants, qui excitaient en lui la colère; par où vous devez maintenant connaître ce que c'est que la douceur chrétienne. Ce n'est pas autre chose, mes sœurs, que la fleur de la charité, qui, ayant rempli le dedans, répand ensuite sur l'extérieur une grâce simple et sans fard, et un air de cordialité tempéré, qui ne respire qu'une affection toute sainte : c'est par là que François de Sales commençait à gagner les cœurs.

Mais la douceur chrétienne n'agit pas seulement sur le visage; elle porte avec soi, dans l'intérieur, ces trois vertus principales qui la composent, la patience, la compassion, la condescendance : vertus absolument nécessaires à ceux qui dirigent les âmes; la patience, pour supporter les défauts; la compassion, pour les plaindre; la condescendance, pour les guérir. La conduite des âmes est une agriculture spirituelle; et j'apprends de l'apôtre saint Jacques, que la vertu des laboureurs, c'est la patience : « Voilà, dit-il, que le « laboureur attend le fruit de la terre, suppor- « tant patiemment toutes choses : » *Ecce agricola expectat pretiosum fructum terræ, patienter ferens*[3].

Et en effet, chrétiens, pour dompter, si je puis parler de la sorte, la dureté de la terre, surmonter l'inégalité des saisons, et supporter, sans relâche, l'assiduité d'un si long travail, qu'y a-t-il de plus nécessaire que la patience? Mais vous en avez d'autant plus besoin, ô laboureurs spirituels! que le grain que vous semez est plus délicat et plus précieux; le champ que vous cultivez, plus stérile; les fruits que vous attendez, ordinairement plus tardifs; et les vicissitudes que vous craignez, sans comparaison plus dangereuses. Pour vaincre ces difficultés, il faut une patience invincible, telle qu'était celle de François de Sales. Bien loin de se dégoûter, ou de relâcher son application, quand la terre, qu'il cultivait, ne lui donnait pas des fruits assez tôt; il augmentait son ardeur, quand elle ne lui produisait que des épines. On a vu des hommes ingrats, auxquels il avait donné tant de veilles, pour les conduire par la droite voie, qui, au lieu de reconnaître ses soins, s'emportaient jusqu'à cet excès de lui faire mille reproches outrageux. C'était un sourd qui n'entendait pas, et un muet qui ne parlait pas : *Ego autem tanquam surdus non audiebam, et sicut mutus non aperiens os suum*[1]. Il louait Dieu dans son cœur, de lui faire naître cette occasion de fléchir, par sa patience, ceux qui résistaient à ses bons conseils. Quelque étrange que fût leur emportement, il ne lui est jamais arrivé de se plaindre d'eux; mais il n'a jamais cessé de les plaindre eux-mêmes; et c'est le second sentiment d'un bon directeur.

Vous le savez, ô pécheurs! lépreux spirituels que la Providence divine adressait à cet Élisée; vous particulièrement, pauvres dévoyés de ce grand diocèse de Genève, et vous, pasteurs des troupeaux errants, ministres d'iniquité, qui corrompez les fontaines de Jacob, et tâchez de détourner ses eaux vives sur une terre étrangère : lorsque votre bonheur vous a fait tomber entre les mains de ce pasteur charitable, vous avez expérimenté quelles étaient ses compassions.

Et certainement, chrétiens, il n'est rien de plus efficace, pour toucher les cœurs, que cette sincère démonstration d'une charité compatissante. La compassion va bien plus au cœur, lorsqu'elle montre le désir de sauver; et les larmes du père affligé, qui déplore les erreurs de son prodigue, lui font bien mieux sentir son égarement, que les discours subtils et étudiés, par lesquels il aurait pu le convaincre. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin[2], qu'il fallait rappeler les hérétiques, plutôt par des témoignages de charité, que par des contentions échauffées. La raison en est évidente; c'est que l'ardeur de celui qui dispute peut naître du désir de vaincre : la compassion est plus agréable, qui montre le désir de sauver. Un homme peut s'aigrir contre vous, quand vous choquez ses pensées; mais il vous sera toujours

[1] *De catech. rud.* cap. XV, n° 23, t. VI, col. 279.
[2] *Ad Marcel. Ep.* CXXXIX, n° 3, t. II, col. 421
[3] *Jac.* V, 7.

[1] *Ps.* XXXVII, 14.
[2] *In Joan. Tract.* VI, n° 15, t. III, part. II, col. 337

obligé que vous désiriez son salut : il craint de servir de trophée à votre orgueil ; mais il ne se fâche jamais d'être l'objet de votre charité. Entrez par cet abord favorable ; n'attaquez pas cette place du côté de cette éminence, où la présomption se retranche ; ce ne sont que des hauteurs immenses, et des précipices escarpés et ruineux : approchez par l'endroit le plus accessible ; et par ce cœur, qui s'ouvre à vous, tâchez de gagner l'esprit qui s'éloigne.

Jamais homme n'a mieux pratiqué cette ruse innocente, et cette salutaire intelligence, que le saint évêque dont nous parlons. Il ne lui était pas difficile de persuader aux pécheurs, et particulièrement aux hérétiques qui conversaient avec lui, combien il déplorait leur misère : c'est pourquoi aussitôt ils étaient touchés ; et il leur semblait entendre une voix secrète, qui leur disait dans le fond du cœur ces paroles de saint Augustin : *Veni, columba te vocat, gemendo te vocat*[1] : pécheurs, courez à la pénitence ; hérétiques, venez à l'Église ; celui qui vous appelle c'est la douceur même ; ce n'est pas un oiseau sauvage, qui vous étourdisse par ses cris importuns, ou qui vous déchire par ses ongles ; c'est une colombe qui gémit pour vous, et qui tâche de vous attirer, en gémissant, par l'effort d'une compassion plus que paternelle : *Veni, columba te vocat, gemendo te vocat.* Un homme si tendre, mes sœurs, et si charitable, sans doute n'avait pas de peine à se rabaisser par une miséricordieuse condescendance, qui est la troisième partie de la douceur chrétienne, et la qualité la plus nécessaire à un fidèle conducteur des âmes : condescendance, mes sœurs, que l'onction de la charité produit dans les cœurs ; et voici en quelle manière.

Je vous parlais tout à l'heure de ces changements merveilleux, que fait dans les cœurs l'amour des enfants, entre lesquels le plus remarquable est d'apprendre à se rabaisser. Car voyez cette mère et cette nourrice, ou ce père même, si vous voulez, comme il se rapetisse avec cet enfant, si je puis parler de la sorte. Il vient du palais, dit saint Augustin[2], où il a prononcé des arrêts, où il a fait retentir tout le barreau du bruit de son éloquence : retourné dans son domestique, parmi ses enfants, il vous paraît un autre homme : ce ton de voix magnifique a dégénéré, et s'est changé en un bégayement ; ce visage, naguère si grave, a pris tout à coup un air enfantin ; une troupe d'enfants l'environne, auxquels il est ravi de céder ; et ils ont tant de pouvoir sur ses volontés, qu'il ne peut leur rien refuser que ce qui leur nuit.

[1] *In Joan. Tract.* VI, n° 15, t. III, part. II, col. 337.
[2] *Ibid.*

Puisque l'amour des enfants produit ces effets, il faut bien que la charité chrétienne, qui donne des sentiments maternels, particulièrement aux pasteurs des âmes, inspire en même temps la condescendance : elle accorde tout, excepté ce qui est contraire au salut. Vous le savez, ô grand Paul ! qui êtes descendu tant de fois du troisième ciel, pour bégayer avec les enfants ; qui paraissiez vous-même, parmi les fidèles, ainsi qu'un enfant : *Facti sumus parvuli in medio vestrum*[1] ; petit avec les petits, gentil avec les gentils, infirme avec les infirmes, tout à tous, afin de les sauver tous.

Que dirai-je maintenant de saint François de Sales ? [Ce sera, mes frères, vous représenter au naturel les saints artifices de sa charitable condescendance pour les âmes, que de vous exposer ici les vrais caractères de la charité pastorale, que saint Augustin nous a si tendrement exprimés.] « La charité, nous dit-il, enfante les « uns, s'affaiblit avec les autres ; elle a soin d'é« difier ceux-ci, elle craint de blesser ceux-là ; « elle s'abaisse vers les uns, elle s'élève vers les « autres : douce pour certains, sévère à quelques« uns, ennemie de personne, elle se montre la « mère de tous ; elle couvre de ses plumes molles « ses tendres poussins ; elle appelle d'une voix « pressante ceux qui se plaignent ; et les super« bes, qui refusent de se rendre sous ses ailes « caressantes, deviennent la proie des oiseaux « voraces : » *Ipsa charitas alios parturit, cum aliis infirmatur ; alios curat ædificare, alios contremiscit offendere ; ad alios se inclinat, ad alios se erigit ; aliis blanda, aliis severa ; nulli inimica, omnibus mater*[2] ... *languidulis plumis teneros fœtus operit, et susurrantes pullos contracta voce advocat ; cujus blandas alas refugientes superbi, præda fiunt alitibus*[3]. Elle s'élève contre les uns sans s'emporter, et s'abaisse devant les autres sans se démettre : sévère à ceux-là sans rigueur, et douce à ceux-ci sans flatterie : elle se plaît avec les forts ; mais elle les quitte pour courir aux besoins des faibles *.

[1] I. *Thess.* II, 7.
[2] *S. Aug. de cat. rud.* cap. XV, n° 23, t. VI col. 279.
[3] *Ibid.* cap. X, n° 15, t. VI, col. 274.
* Bossuet renvoie, pour finir son sermon, au Panégyrique de saint Thomas de Villeneuve, que toutes nos recherches n'ont pu nous procurer. (*Édit. de Déforis.*)

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT PIERRE NOLASQUE.

Avec quel zèle saint Pierre Nolasque, pour imiter et honorer la charité du divin Sauveur, a consacré au soulagement et à la délivrance de ses frères captifs, ses soins, sa personne et ses disciples.

Dedit semetipsum pro nobis.

Il s'est donné lui-même pour nous. *Tit.* II, 14.

C'est un plus grand bonheur, dit le Fils de Dieu, de donner que de recevoir. Cette parole était digne de celui qui a tout donné jusqu'à son sang, et qui se serait épuisé lui-même, si ses trésors n'étaient infinis aussi bien que ses largesses. Saint Paul, qui a recueilli ce beau sentiment de la bouche de notre Sauveur, le propose à tous les fidèles, pour servir de loi à leur charité. Souvenez-vous, leur dit-il, de cette parole du Seigneur Jésus, « qu'il vaut mieux donner que de « recevoir [1]; » parce que le bien que vous recevez est une consolation de votre indigence, et celui que vous répandez est la marque d'une plénitude qui s'étend à soulager les besoins des autres.

Jamais il n'y a eu sur la terre un homme plus libéral que le grand saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre sacré de Notre-Dame de la Merci, dont nous honorons aujourd'hui la bienheureuse mémoire: car il ne s'est rien proposé de moins que l'immense profusion d'un Dieu, qui s'est prodigué lui-même, et de là il a conçu le dessein de dévouer sa personne, et de consacrer tout son ordre aux nécessités des misérables.

Tous les fidèles serviteurs de Dieu ont imité quelques traits du Sauveur des âmes : celui-ci a cette grâce particulière, de l'avoir fidèlement copié dans le caractère par lequel il est établi notre rédempteur. Pour entendre un si grand dessein, et imiter un si grand exemple, demandons l'assistance, etc. *Ave.*

La manière la plus excellente d'honorer les choses divines, c'est, messieurs, de les imiter, Dieu nous ayant fait cet honneur de nous former à sa ressemblance, le plus grand hommage que nous puissions rendre à la souveraine vérité de Dieu, c'est de nous conformer à ce qu'il est; car alors nous célébrons ses grandeurs, non point par nos paroles, ni par nos pensées, ni par quelques sentiments de notre cœur; mais, ce qui est bien plus relevé, par toute la suite de nos actions, et par tout l'état de notre personne.

Nous pouvons donc honorer en deux façons les mystères de Jésus-Christ, ou par des actes particuliers de nos volontés, ou par tout l'état de notre vie. Nous les honorons par des actes, en les adorant par foi, en les ressentant par reconnaissance, en nous y attachant par amour. Mais voici que je vous montre avec l'apôtre une voie bien plus excellente : *Excellentiorem viam vobis demonstro* [2]. C'est d'honorer ces divins mystères par quelque chose de plus profond, en nous dévouant saintement à Dieu, non-seulement pour les aimer et pour les connaître, mais encore pour les imiter, pour en porter sur nous-mêmes l'impression et le caractère, pour en recevoir en nous-mêmes la bénédiction et la grâce.

C'est en cette sorte, mes frères, que saint Pierre Nolasque a été choisi pour honorer le mystère de la rédemption. Il l'a honoré véritablement, entrant dans les devoirs, dans la gratitude, dans toutes les dépendances d'une créature rachetée. Mais, afin qu'il fût lié plus intimement à la grâce de ce mystère, il a plu au Saint-Esprit qu'il se dévouât volontairement à l'imitation de cette immense charité, par laquelle « Jésus-« Christ a donné son âme, pour être, comme il le « dit lui-même [3], la rédemption de plusieurs. »

S'il y a quelque chose au monde, quelque servitude capable de représenter à nos yeux la misère extrême de la captivité horrible de l'homme, sous la tyrannie des démons, c'est l'état d'un chrétien captif, sous la tyrannie des mahométans. Car et le corps et l'esprit y souffrent une égale violence, et l'on n'est pas moins en péril de son salut que de sa vie. C'est donc au soulagement de cet état misérable qu'est appliqué saint Pierre Nolasque, pour honorer les bontés de Jésus délivrant les hommes de la tyrannie de Satan. Il se donne de tout son cœur à ces malheureux esclaves, et il s'y donne dans le même esprit que Jésus s'est donné aux hommes captifs, pour les affranchir de leur servitude : *Dedit semetipsum pro nobis.*

Jésus-Christ a donné aux hommes et à l'œuvre de la rédemption, premièrement ses soins paternels; secondement, sa propre personne; troisièmement, ses disciples. Il nous a donné ses soins, parce qu'il a toujours eu l'esprit occupé de la pensée de notre salut : il nous a donné sa propre personne, parce qu'il s'est immolé pour nous : il nous a donné ses disciples, qui étant la plus noble partie du peuple qu'il a racheté, est appliquée par lui-même, et entièrement dévouée à coopérer par sa charité à la délivrance de tous les autres.

C'est ainsi que le Fils de Dieu a consommé l'œuvre de notre rédemption, et c'est par les

[1] *Act.* XX, 35.

[2] I. *Cor.* XII, 30.

[3] *Matth.* XX, 28.

mêmes voies que le saint que nous révérons a imité son amour et honoré son mystère. Fidèle imitateur du Sauveur des âmes, il a été touché, aussi bien que lui, des cruelles extrémités où sont réduits les captifs; il leur a donné, aussi bien que lui, premièrement, tous ses soins; secondement, toute sa personne; troisièmement, tous ses disciples, et l'ordre religieux qu'il a établi dans l'Église. C'est ce que nous aurons à considérer dans les trois points de ce discours.

PREMIER POINT.

L'une des raisons principales qui a rendu les infidèles si fort incrédules au mystère du Verbe incarné, c'est qu'ils n'ont pu se persuader que Dieu eût tant d'amour pour le genre humain, que les chrétiens le publiaient. Celse, dans cet écrit si envenimé qu'il a fait contre l'Évangile, auquel le docte Origène a si fortement répondu [1], se moque des chrétiens, de ce qu'ils osaient présumer que Dieu même était descendu du ciel pour venir à leur secours. Ils trouvaient indigne de Dieu d'avoir un soin si particulier des choses humaines; et c'est pourquoi l'Écriture sainte, pour établir dans les cœurs la croyance d'un si grand mystère, ne cesse de publier la bonté de Dieu et son amour pour les hommes. C'est aussi ce qui a obligé l'apôtre saint Jean à confesser en ces termes la foi de la rédemption : « Pour nous, « nous croyons, dit-il [2], à la charité que Dieu a « eue pour les hommes. » Voilà une belle profession de foi, et conçue d'une façon bien singulière; mais absolument nécessaire pour combattre et déraciner l'incrédulité. Car c'est de même que s'il disait : Les Juifs et les Gentils ne veulent pas croire que Dieu ait si fort aimé la nature humaine, que de s'en revêtir pour la racheter. Mais pour nous, dit ce saint apôtre, nous n'ignorons pas ses bontés; et connaissant, comme nous faisons, ses miséricordes et ses entrailles paternelles, nous croyons facilement cet amour immense qu'il a témoigné aux hommes, en se livrant lui-même pour eux : *Et nos cognovimus et credidimus charitati quam habet Deus in nobis.*

Élevons donc nos voix, mes frères, et confessons hautement que nous croyons à la charité que le Fils de Dieu a eue pour nous. Nous croyons qu'il s'est fait homme pour notre salut : nous croyons qu'il n'a vécu sur la terre que pour travailler à ce grand ouvrage. Il nous a toujours portés dans son cœur, dans sa naissance et dans sa mort, dans son travail et dans son repos, dans ses conversations et dans ses retraites, dans les villes et dans le désert, dans la gloire et dans les opprobres, dans ses humiliations et dans ses miracles. Il n'a rien fait que pour nous durant tout le cours de sa vie mortelle; et maintenant qu'il est dans le ciel à la droite de la majesté de Dieu son Père, dans les lieux très-hauts [1], il ne nous a pas oubliés. Au contraire, dit le saint apôtre, il y est monté pour y être notre avocat, notre ambassadeur et notre pontife : il traite nos affaires auprès de son Père; « toujours vivant, « dit le même apôtre, afin d'intercéder pour nous; » *Semper vivens, ad interpellandum pro nobis* [2] : comme s'il n'avait ni de vie, ni de félicité, ni de gloire que pour l'avantage et le bien des hommes.

Ce n'est pas assez, chrétiens : si nous croyons véritablement que Dieu nous a aimés avec tant d'excès, il faut qu'un si grand amour, qui s'est étendu sur nous avec tant de profusion, nous fasse aussi dilater nos cœurs sur les besoins de nos frères. « Si Dieu, dit saint Jean [3], nous a « tant aimés, nous devons nous aimer les uns les « autres; » nous devons reconnaître ses soins paternels, en nous revêtant, à son exemple, de soins charitables; et nous ne pouvons mieux confesser la miséricorde que nous recevons, qu'en l'exerçant sur les autres en simplicité de cœur : *Estote misericordes* [4].

Le saint que nous honorons était pénétré de ces sentiments. Il avait toujours devant les yeux les charités infinies d'un Dieu rédempteur; et pour se rendre semblable à lui, il se laissait percer par les mêmes traits; il avait sucé cet esprit dans les plaies de Jésus-Christ, dans la source même des miséricordes. Il pouvait dire avec Job [5] que « la tendresse, la compassion, la miséricorde « était crue avec lui dès son enfance; » et c'était par de telles victimes qu'il croyait devoir honorer les bontés inexprimables d'un Dieu rédempteur.

Et en effet, chrétiens, pour rendre le souverain culte à la souveraine majesté de Dieu, il me semble que nous lui devons deux sortes de sacrifices. Je remarque, dans les Écritures, qu'il y a un sacrifice qui tue, et un sacrifice qui donne la vie. Le sacrifice qui tue est assez connu; témoin le sang de tant de victimes et le massacre de tant d'animaux. Mais, outre ce sacrifice qui détruit, je vois dans les saintes Lettres un sacrifice qui sauve : car, comme dit le sage Ecclésiastique, « celui-là offre un sacrifice, qui exerce la miséri- « corde : » *Qui facit misericordiam, offert sacrificium* [6] D'où vient cette différence, si ce n'est

[1] *Orig. cont. Cels.* lib. V, t. I, pag. 578 et seqq.
[2] I. *Joan.* IV, 16.

[1] *Hebr.* I, 3.
[2] *Ibid.* VII, 25.
[3] I. *Joan.* IV, 11.
[4] *Luc.* VI, 36.
[5] *Job.* XXXI, 18.
[6] *Ecc.* XXXV, 4.

que l'un des sacrifices a été divinement établi pour honorer la bonté de Dieu, et l'autre pour apaiser sa sainte justice? La justice divine poursuit les pécheurs à main armée, elle lave ses mains dans leur sang, elle les perd et les extermine; elle veut qu'ils soient dissipés devant sa face, comme la cire fondue devant le feu : *Pereant peccatores a facie Dei*[1]. Au contraire, la miséricorde, toujours douce, toujours bienfaisante, ne veut pas que personne périsse : elle attend les pécheurs avec patience; elle pense, dit l'Écriture, des pensées de paix et non des pensées d'affliction : *Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis*[2].

Voilà une grande opposition : aussi honore-t-on ces deux attributs par des sacrifices bien opposés. A cette justice rigoureuse qui tonne, qui fulmine, qui rompt et qui brise, qui renverse les montagnes et arrache les cèdres du Liban; c'est-à-dire, qui extermine les pécheurs superbes, il lui faut des sacrifices sanglants et des victimes égorgées, pour marquer la peine qui est due au crime. Mais pour cette miséricorde toujours bienfaisante, qui guérit ce qui est blessé, qui affermit ce qui est faible, qui vivifie ce qui est mort, il faut présenter en sacrifice non des victimes détruites, mais des victimes conservées; c'est-à-dire, des pauvres soulagés, des infirmes soutenus, des morts ressuscités dans les pécheurs convertis. Telles sont les véritables hosties qui honorent la miséricorde divine.

Ainsi saint Pierre Nolasque étant toujours occupé des soins, des compassions, des bontés de Jésus pour le genre humain, et sentant son cœur empressé dans le désir de les reconnaître, il s'écrie avec le Psalmiste : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi*[3]? « Que rendrai-je « au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits, » et à toute la nature humaine? Quelle victime, quel sacrifice lui offrirai-je en actions de grâces? Ah! poursuit-il avec le prophète, *Calicem salutaris accipiam*[4] : « Je prendrai le calice du Sau« veur, » je boirai le même breuvage que Jésus a bu; c'est-à-dire, je me remplirai, je m'enivrerai de sa charité, par laquelle il a tant aimé la nature humaine. Je dilaterai mon cœur, comme il a dilaté le sien; j'offrirai, à ce Dieu amateur et conservateur des hommes, des victimes qui lui plaisent, des hommes sauvés et délivrés.

Il cherche donc dans toute l'Église tous les infirmes, tous les malheureux, résolu de leur consacrer ses affections et ses soins. Dieu lui fait arrêter

[1] *Psal.* LXVII, 3.
[2] *Jerem.* XXIX, 11
[3] *Psalm.* CXV, 3.
[4] *Ibid.* 4.

les yeux sur ces misérables captifs qui gémissent sous la tyrannie des mahométans. Il voit leur corps dans l'oppression, leur esprit dans l'angoisse, leur cœur dans le désespoir, leur foi même dans un péril évident. Il offre à Dieu leurs cris, leurs gémissements, les larmes de leurs amis, la désolation de leur famille. Peut-être ne le font-ils pas, peut-être sont-ils de ceux qui s'élèvent contre Dieu même, sous les coups de sa main puissante; serviteurs rebelles et opiniâtres, châtiés et non corrigés, frappés et non convertis, abattus et non humiliés, atterrés, comme dit David, sans être touchés de componction : *Dissipati sunt, non compuncti*[1]. C'est ce qui afflige son cœur. Quoiqu'il pense toujours à eux avec un empressement charitable, néanmoins, deux fois le jour et deux fois la nuit, il se présente pour eux devant la face de Dieu, et cherche auprès d'un Père si tendre les moyens de soulager ses enfants captifs.

Mes frères, cet objet lugubre d'un chrétien captif dans les prisons des mahométans, me jette dans une profonde considération des grands et épouvantables progrès de cette religion monstrueuse. O Dieu! que le genre humain est crédule aux impostures de Satan! O que l'esprit de séduction et d'erreur a d'ascendant sur notre raison! Que nous portons en nous-mêmes, au fond de nos cœurs, une étrange opposition à la vérité, dans nos aveuglements, dans nos ignorances, dans nos préoccupations opiniâtres! Voyez comme l'ennemi du genre humain n'a rien oublié pour nous perdre, et pour nous faire embrasser des erreurs damnables. Avant la venue du Sauveur, il se faisait adorer par toute la terre, sous les noms de ces fameuses idoles devant lesquelles tremblaient tous les peuples; il travaillait de toute sa force à étouffer le nom du vrai Dieu. Jésus-Christ et ses martyrs l'ont fait retentir si haut, depuis le levant jusqu'au couchant, qu'il n'y a plus moyen de l'éteindre ni de l'obscurcir. Les peuples qui ne le connaissaient pas, y sont attirés en foule par la croix de Jésus-Christ; et voici que cet ancien imposteur, qui, dès l'origine du monde, est en possession de tromper les hommes, ne pouvant plus abolir le saint nom de Dieu, frémissant contre Jésus-Christ qui l'a fait connaître à tout l'univers, tourne toute sa furie contre lui et contre son Évangile : et trouvant encore le nom de Jésus trop bien établi dans le monde par tant de martyrs et tant de miracles, il lui déclare la guerre en faisant semblant de le révérer, et il inspire à Mahomet, en l'appelant un prophète, de faire passer sa doctrine pour une imposture;

[1] *Psalm.* XXXIV, 16.

et cette religion monstrueuse, qui se dément elle-même, a pour toute raison son ignorance, pour toute persuasion sa violence et sa tyrannie, pour tout miracle ses armes, armes redoutables et victorieuses, qui font trembler le monde, et rétablissent par force l'empire de Satan dans tout l'univers.

O Jésus! Seigneur des seigneurs, arbitre de tous les empires, et Prince des rois de la terre, jusqu'à quand endurerez-vous que votre ennemi déclaré, assis sur le trône du grand Constantin, soutienne avec tant d'armées les blasphèmes de son Mahomet, abatte votre croix sous son croissant, et diminue tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées? Est-ce que vous réservez cette redoutable puissance, pour faire souffrir à votre Église cette dernière et effroyable persécution que vous lui avez dénoncée? Est-ce que, pour entretenir votre Église dans le mépris des grandeurs, comme elle y a été élevée, en même temps que vous lui donnez la gloire d'avoir des rois pour enfants, vous abandonnez, d'un autre côté, à votre ennemi capital, comme un présent de peu d'importance, le plus redoutable empire qui soit éclairé par le soleil? Ou bien est-ce qu'il ne vous plaît pas que votre Église, nourrie dans les alarmes, fortifiée par les persécutions et par les terreurs, jouisse dans la paix même d'une tranquillité assurée? Et c'est pour cette raison que vous lui mettez, comme sur sa tête, cette puissance redoutable qui ne cesse de la menacer de la dernière désolation.

En effet, chrétiens, ç'a été le conseil de Dieu que l'Église fût établie au milieu des flots, qui frémissent impétueusement autour d'elle, et menacent de l'engloutir. C'est pourquoi saint Augustin, expliquant ces paroles du sacré Psalmiste, *Lætentur insulæ multæ*[1], dit que ces îles vraiment fortunées, qui doivent se réjouir du règne de Dieu, sont les Églises chrétiennes, environnées de toutes parts d'une mer irritée, qui menace de les engloutir et de les couvrir sous ses ondes. Tel est le conseil de Dieu; et je regarde la puissance mahométane comme un océan indomptable, toujours prêt à inonder toute l'Église, sa furie n'étant arrêtée que par des digues entr'ouvertes; ce sont les puissances chrétiennes, toujours cruellement divisées. Et n'étaient-ce pas ces divisions qui avaient ouvert autrefois aux sultans, successeurs de Mahomet, une entrée si large, que du temps de Pierre Nolasque les Espagnes même étaient entièrement inondées?

C'est ce qui lui perce le cœur. Il est nuit et jour persécuté des cris des captifs; il faut qu'il coure à leur délivrance. Ne lui dites pas que la noblesse de son extraction, et le crédit qu'il a auprès du roi d'Aragon, dont il a été précepteur, l'appelle à des emplois plus illustres : il court après ces captifs. Il fallait qu'il descendît de bien haut à l'humiliation d'un emploi si bas selon l'estime du monde, pour mieux imiter celui qui est descendu du ciel en la terre : imiter un Dieu rédempteur, c'est toute la gloire qu'il se propose. Par mille traverses, par mille périls il va délivrer ses frères : content de tout donner, de tout sacrifier, pourvu qu'il leur procure la liberté, ou du moins quelque soulagement à leurs maux, pour les leur rendre plus supportables. Et pourrais-je vous exprimer les empressements de sa sollicitude pour subvenir à leurs besoins, les attendrissements de sa charité à la vue de leur état, tous les efforts de son zèle en faveur de ces infortunés captifs? Il sent toutes leurs peines, il est pénétré de leurs dangers; et plus prisonnier qu'eux tous, par ces chaînes invisibles dont la charité le serre, il porte tout le poids de la misère de chacun de ses frères, il s'en voit continuellement pressé, il n'est occupé qu'à y apporter quelques remèdes. Qui souffre dans ces noirs cachots, sans qu'il souffre avec lui? Qui est faible au milieu de tant d'épreuves, sans qu'il s'efforce de le soutenir? Qui est scandalisé sans que son cœur brûle du désir de le relever[1]?

Tels sont les sentiments que la charité forme dans l'âme de Pierre Nolasque, telle est la conduite qu'elle lui inspire. Et que ne produirait-elle pas en vous, si vous étiez animés du même esprit? « Revêtez-vous donc comme des élus de « Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, « de patience, » afin de vous secourir mutuellement avec tout l'épanchement d'une tendresse vraiment chrétienne : *Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam*[2].

Dieu commence, pour vous donner l'exemple; imitez sa charité si prévenante, si bienfaisante : qu'il se fasse comme un combat entre nous et la miséricorde divine; et soyons jaloux de ne pas nous laisser vaincre en munificence. Dieu commence par nous enrichir de ses biens, imitez-le en vous prodiguant à sa gloire et au salut de vos frères. « Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux : » *Estote misericordes, sicut Pater vester cœlestis misericors est*[3]. C'est alors que vous recevrez au centuple

[1] *In Psal.* XCVI, n° 4, t. IV, col. 1043.

[1] II. *Cor.* XI, 29.
[2] *Coloss.* III, 12.
[3] *Luc.* VI, 36.

tout ce que vous aurez généreusement donné. Car Dieu revient à la charge, et il nous imite à son tour : « Bienheureux ceux qui sont miséri« cordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes « miséricorde : » *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur*[1]. Par là il se fait un flux et reflux de miséricorde : Dieu, qui aime un tel sacrifice, multiplie ses dons. Allant ainsi en augmentant, après avoir donné vos soins, vous donnerez à la fin votre propre personne, comme saint Pierre Nolasque.

SECOND POINT.

Ce fut, messieurs, un grand spectacle, lorsqu'on vit sur le Calvaire le Fils uniquement agréable se mettre en la place des ennemis; l'innocent, le juste, la sainteté même se donner en échange pour les malfaiteurs; celui qui était infiniment riche, se constituer caution, et se livrer tout entier pour les insolvables.

Vous savez assez, chrétiens, quelle dette le genre humain avait contractée envers Dieu et envers sa sainte justice. Nous sommes naturellement débiteurs à ses lois suprêmes. Et qu'est-ce que nous leur devons? une obéissance fidèle. Mais lorsque nous manquons volontairement à lui payer cette dette, nous entrons dans une autre obligation : nous devons notre tête à ses vengeances, nous ne pouvons plus le payer que par notre mort et notre supplice.

En vain les hommes, effrayés par le sentiment de leurs crimes, cherchent des victimes et des holocaustes pour les subroger en leur place. Dussent-ils massacrer tous leurs troupeaux, et les immoler à Dieu devant ses autels; il n'est pas possible que la vie des bêtes paye pour la vie des hommes. La compensation n'est pas suffisante : *Impossibile enim est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata*[2]. De sorte que ceux qui offraient de tels sacrifices faisaient bien, à la vérité, une reconnaissance publique de ce qu'ils devaient à la justice divine; mais ils n'avaient pas pour cela le payement de leurs dettes. Il fallait qu'un homme payât pour les hommes; et c'est pour cela qu'un Dieu s'est fait homme.

Ce Dieu-Homme, avide de nous racheter, livre à l'abandon sa propre personne à la justice de Dieu, à l'injustice des hommes, à la furie des démons. Dieu, les hommes, les démons exercent sur lui toute leur puissance. Il s'engage, il se prodigue de tous côtés; et il ne lui importe pas comment il se donne, pourvu qu'il paye notre prix et qu'il nous rende notre liberté et notre franchise.

[1] *Matth.* v, 7.
[2] *Hebr.* x, 4.

Je ne puis vous dire, mes frères, dans quels excès nous doit jeter la contemplation de ce mystère. Jésus-Christ se donnant pour moi, et devenant ma rançon, m'apprend deux choses contraires. Il m'apprend à m'estimer, il m'apprend à me mépriser, l'un et l'autre jusqu'à l'infini. Mon cœur incertain et irrésolu ne sait à quoi se déterminer, au milieu de telles contraintes. M'estimerai-je, me mépriserai-je, ou joindrai-je l'un et l'autre ensemble, puisque mon Sauveur m'apprend l'un et l'autre?

Oui, chrétiens, mon Sauveur m'apprend à m'estimer jusqu'à l'infini. Car la règle d'estimer les choses, c'est de connaître le prix qu'elles coûtent. Écoutez maintenant l'apôtre[1], qui vous dit que vous avez été rachetés, non par or ni par argent, ni par des richesses corruptibles; mais par le sang d'un Dieu, par la personne d'un Dieu immolé pour vous. O âme! dit saint Augustin[2], apprends à t'estimer par cette rançon; voilà le prix que tu vaux : *O anima! erige te, tanti vales.* O homme! celui qui t'a fait s'est livré pour toi; celui dont la sagesse infinie sait donner si justement la valeur aux choses, a mis ton âme à ce prix. Qu'est-ce donc que la terre, qu'est-ce que le ciel, qu'est-ce que toute la nature ensemble, en comparaison de ma dignité?

Mais ce qui m'apprend à m'estimer, m'apprend à me mépriser jusqu'à l'excès. Car quand je vois un Dieu qui se ravilit jusqu'à vouloir se donner lui-même pour racheter ses esclaves : que dis-je, ses esclaves? cette qualité est trop honorable, les esclaves du démon et du péché; il me semble qu'il se rabaisse, non plus jusqu'au néant, mais infiniment au-dessous. Et en effet, chrétiens, se rendre semblable aux hommes, c'est se ravaler jusqu'au néant; mais se livrer pour les hommes, mourir pour les hommes, créature si vile par son extraction, et si ravilie par son crime, c'est plus que s'anéantir; puisque c'est mettre le néant au-dessus de soi, c'est se mépriser pour le néant même.

Après l'exemple d'un Dieu, à qui l'excès de sa charité rend sa propre vie méprisable, pourvu qu'il puisse à ce prix racheter les âmes, y a-t-il quelque esclave assez malheureux, pour lequel nous devions craindre de nous prodiguer? Saint Paul aussi ne sait plus que faire : « Je donnerai « volontiers pour vous tout ce que j'ai : » *Ego autem impendam.* Ce n'est pas assez, il faut inventer un terme nouveau pour exprimer une ardeur nouvelle : *et superimpendar ipse pro animabus vestris*[3] : « et je me donnerai encore moi-même

[1] *Petr.* I, 18, 19.
[2] *In Psal.* CII, n° 6, t. IV, col. 1116.
[3] II. *Cor.* XII, 15.

« pour le salut de vos âmes. » Un martyre, c'est la privation du martyre, le vrai néant. C'est ce qui touche saint Pierre Nolasque; sa personne ne lui est plus rien, quand il voit un Dieu se donner lui-même : il n'y a point de cachots dans lesquels il n'aille chercher de pauvres captifs, pour leur rendre leur liberté aux dépens de sa propre vie.

Le voyez-vous, messieurs, traitant avec ce barbare de la délivrance de ce chrétien? S'il manque quelque chose au prix, il offre un supplément admirable : il est prêt à donner sa propre personne; il consent d'entrer dans la même prison, de se charger des mêmes fers, de subir les mêmes travaux, et de rendre les mêmes services. O grâce de la rédemption! que vous opérez dans son âme! Il a un cœur de Jésus, qui n'a ni de vie ni de liberté que pour la rédemption de ses frères. C'est l'esprit d'un Dieu rédempteur, qui le rend capable de ces sentiments : car admirez la suite de cette action. Prisonnier entre les mains des pirates, pour ses frères qu'il a délivrés, il préfère son cachot à tous les palais, et ses chaînes à tous les trésors. Il n'y a rien qui puisse égaler sa joie; et je ne m'en étonne pas. La liberté plaît à la nature; la captivité, à la grâce; et saint Pierre Nolasque goûte l'une et l'autre, portant en lui-même la captivité, et possédant la liberté dans ses frères, qu'il a heureusement affranchis d'une misérable servitude. Il est satisfait, puisque ses frères le sont; et pour ce qui regarde sa liberté propre, il la méprise si fort, qu'il est toujours prêt de l'abandonner pour le moindre des chrétiens captifs, ne désirant d'être libre que pour s'engager de nouveau en faveur des autres esclaves. Voyez ce que lui apprend un Dieu rédempteur. On veut l'engager à la cour, dans les liens de la fortune : il le refuse, et il court pour se charger d'autres liens; ce sont les liens de Jésus-Christ.

Je ne sais si je pourrai vous faire comprendre ce que Dieu me met dans l'esprit, pour exprimer les transports de la charité de ce grand homme. Il me semble en vérité, chrétiens, qu'il goûte mieux dans les autres la douceur de la liberté, qu'il ne le ferait en lui-même. Car le plaisir d'être libre, quand il s'attache à nous-mêmes, étant un fruit de notre amour-propre, le chrétien doit craindre de s'abandonner à cette douceur trop sensible. Quand est-ce donc un homme de Dieu goûtera le plaisir de la liberté dans toute son étendue? Quand il ne la goûtera que dans ses frères affranchis. Telles sont les délices de Pierre Nolasque. Pendant qu'il est dans les fers, il ressent tout le plaisir et toute la joie de ceux qu'il a délivrés; et il le ressent d'autant plus, que cette joie ne le flatte qu'en le dépouillant de lui-même, pour lui faire trouver son repos dans le repos de ses frères.

Telle est la joie du Dieu rédempteur. Écoutez le divin apôtre : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem*[1] : « Il a enduré la croix, s'étant proposé « une grande joie. » Quelle joie pouvait goûter ce divin Sauveur dans cette langueur, dans cette tristesse, dans cet ennui accablant dans lequel sa sainte âme était abîmée? Quelle joie, dis-je, pouvait-il goûter, qui ait fait dire à l'apôtre : *Proposito sibi gaudio?* Joie divine, joie toute céleste et digne d'un Dieu Sauveur, la joie d'affranchir les hommes captifs, en donnant son âme pour eux.

Pour tirer quelque utilité d'un si grand exemple, faisons cette observation, que nous devons honorer la charité d'un Dieu rédempteur en deux manières différentes. Nous la devons honorer par une généreuse indépendance, nous la devons honorer par une extrême sujétion. Car, ainsi que nous avons dit, un Dieu se prodiguant pour les âmes, nous apprend également à nous estimer et à nous mépriser nous-mêmes. L'estime que nous devons avoir de nous-mêmes nous rend libres et indépendants; le mépris que nous devons faire de nous-mêmes nous doit rendre esclaves volontaires, pour honorer la charité de celui qui, étant libre et indépendant, s'est assujetti pour notre salut à des extrémités si cruelles.

Saint Paul parle ainsi aux fidèles : « Vous avez « été achetés d'un prix infini, ne vous rendez pas « esclaves des hommes[2]. » Rachetés d'une si grande rançon, ne ravilissez pas votre dignité : vous qu'un Dieu a daigné payer au prix de son sang, ne soyez pas dépendants des hommes mortels; ne prodiguez pas une liberté qui a tant coûté à votre Sauveur. Tel est le précepte de l'apôtre; et il semble que Pierre Nolasque agit au contraire; et je vois que pour imiter un Dieu rédempteur, il se rend esclave des hommes, et des hommes ennemis de Dieu. Entendons le sens de l'apôtre : « Vous qui êtes rachetés par un si grand « prix, ne vous rendez pas, dit-il, serviteurs des « hommes. » Ne vous rendez pas les esclaves de leurs vanités; mais rendez-vous esclaves de leurs besoins. Ne vous rendez pas leurs esclaves en adhérant à leurs erreurs; mais leurs esclaves en soulageant leurs nécessités. Ne vous rendez pas leurs esclaves par une vaine complaisance; mais rendez-vous leurs esclaves par une charité sincère et compatissante : *Per charitatem servite invicem*[3].

Entrons dans le détail de cette morale. Un de vos amis vous aborde, un de ces amis mondains

[1] *Hebr.* XII, 2.
[2] I. *Cor.* VII, 23.
[3] *Galat.* V, 13.

qui vous aiment pour le siècle et les vanités : il vous veut donner un sage conseil. Comme il vous honore et qu'il vous estime, il désire votre avancement : c'est pourquoi il vous exhorte de vous embarquer dans cette intrigue, peut-être malicieuse; d'engager ce grand dans vos intérêts, peut-être au préjudice de votre conscience. Prenez garde soigneusement, et ne vous rendez pas esclaves des hommes. Entrez en considération de ce que vous êtes, pensez ce qu'un Dieu a donné pour vous. Quand on vous représente ce que vous valez, pour vous engager dans des desseins ambitieux : Vous ne me connaissez pas tout entier, je vaux infiniment davantage : ne vous mettez pas tout seul dans la balance, pesez-vous, dit saint Augustin, avec votre prix : *Appende te cum pretio tuo* [1]; et si vous savez estimer votre âme, vous verrez qu'aucune chose n'est digne de vous, qui ne soit digne premièrement de Jésus-Christ même. Vous êtes digne de cet emploi, vous dit-on : mais est-il digne de ce que je suis, devez-vous répondre? Ne soyons donc pas si vils à nous-mêmes, nous qui sommes si précieux au Dieu rédempteur, que nous nous rendions esclaves des complaisances mondaines. C'est ainsi que nous devons estimer notre âme pour laquelle Jésus-Christ a donné la sienne.

Mais apprenons aussi à nous mépriser, et à dire avec l'apôtre : « Mon âme ne m'est pas précieuse [2]. » Si nos frères ont besoin de notre secours, quelque indignes qu'ils nous paraissent de cette assistance, ne craignons pas de nous prodiguer pour les secourir. Car Jésus n'a pas dédaigné de prodiguer et sa vie, et sa divine personne, pour le salut des pécheurs. Méprisons donc saintement notre âme, ayons-la toujours en nos mains pour la prodiguer au premier venu : *Anima mea in manibus meis semper* [3]. O sainte charité! rendez-moi captif des nécessités des misérables, disposez en leur faveur, non-seulement de mes biens, mais de ma vie et de ma personne. C'est ici qu'il faut pratiquer toutes ces contrariétés évangéliques, de perdre son âme pour la conserver, de la gagner en la prodiguant, de la rendre estimable par le mépris même.

Car en effet, chrétiens, quelle gloire, quelle grandeur, quelle dignité dans ce mépris! Saint Pierre Nolasque ne s'estime rien, il s'appelle un vrai néant, et préfère la liberté du moindre esclave à la sienne. Et vous voyez qu'en se méprisant, il participe à la dignité du Sauveur des âmes, qui s'est montré non-seulement le Sauveur, mais encore le maître et le Dieu de tous, en se donnant volontairement pour tous.

Ha! le zèle de Dieu me presse. Je ne veux plus que mon âme soit à moi-même. Venez, pauvres; venez misérables, faites de moi ce qu'il vous plaira, je suis à vous, je suis votre esclave. Ce n'est pas moi, messieurs, en particulier qui vous parle ainsi; mais je vous exprime, comme je peux, les sentiments d'un vrai chrétien. O Dieu, qui nous donnera que des âmes de cette sorte, libres par leur servitude, dégagées et indépendantes par leur dépendance, travaillent au salut des hommes? l'Église aurait bientôt conquis tout le monde. Car telle est la règle de l'Évangile : il faut que nous nous donnions à ceux que nous voulons gagner à Jésus-Christ. Voulons-nous les assujettir, il faut nous assujettir à leur service; et nous devons, pour ainsi dire, être leur conquête, pour les rendre capables d'être la nôtre. Pourquoi est-ce qu'un Paul, un Céphas, un Apollo, et tant d'autres ouvriers fidèles ont conquis tant d'âmes à notre Sauveur? C'est à cause qu'ils se donnaient sans retenue aux âmes : *Omnia vestra sunt;* « Tout est à vous, dit l'apôtre [1], et Paul, et Céphas, et Apollo; » tout est à vous, encore une fois. C'est pourquoi tout était à eux, parce qu'ils étaient à tous sans réserve.

Dieu nous a fait connaître, en la vie de notre grand saint, l'efficace de cette charité si bienfaisante. On a vu un mahométan, astrologue, médecin, parent du roi maure d'Andalousie; c'est-à-dire, si nous l'entendons, un homme dans lequel tout combattait contre l'Évangile; la religion, la science, la curiosité, la fortune; qui baissa néanmoins la tête sous le joug aimable de Jésus-Christ, convaincu par le seul miracle de la charité de saint Pierre Nolasque. Il voyait un homme qui se donnait pour des inconnus; l'image du mystère de la rédemption lui fit adorer l'original : il crut à la charité que Dieu a eue pour les hommes, en voyant celle que ce même Dieu inspirait aux hommes pour leurs semblables. Il n'eut point de peine à comprendre que ce grand œuvre de la rédemption, que les chrétiens vantaient avec tant de force, était réel et véritable; puisque l'esprit en durait encore, et se déclarait à ses yeux avec une telle efficace dans cet illustre disciple de la croix. Il se jette donc entre ses bras; et non content de recevoir de lui le baptême, il lui demande l'habit de son ordre, avide de pratiquer ce qui l'avait gagné à l'Église : *Si comprehendam in quo et comprehensus sum a Christo Jesu* [2]. Ha! si l'on voyait reluire en l'Église cette charité désintéressée toute la terre se

[1] *Enar.* II, *in Psal.* XXXII, n° 4, t. IV, col. 189.
[2] *Act.* XX, 24.
[3] *Ps.* CXVIII, 109.

[1] I. *Cor.* III, 22.
[2] *Philipp.* III, 12.

convertirait. Car qu'y aurait-il de plus efficace, pour faire adorer un Dieu se livrant pour tous, que d'imiter son exemple? *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* [1] : « Soyez « dans la même disposition où a été Jésus-Christ. » Renonçons donc à nous-mêmes, pour gagner nos frères; c'est à quoi nous invite saint Pierre Nolasque. Il y invite les autres; mais, mes pères, il vous y a dévoués : c'est le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

C'est un précepte de l'apôtre, de ne point considérer ce qui nous touche, mais ce qui touche les autres : *Non quæ sua sunt singuli considerantes, sed ea quæ aliorum* [2]. C'est la perfection de la charité, et c'est par là que nous nous montrons les véritables disciples de celui qui a méprisé son honneur, qui a oublié sa propre personne, qui a donné enfin son âme pour nous.

Ce précepte de saint Paul prend son origine de celui de Jésus-Christ même. Car écoutez comme il parle à ses saints disciples la veille de sa passion douloureuse : « Je vous donne, dit-il, un « nouveau commandement, qui est que vous « vous aimiez les uns les autres comme je vous « ai aimés : » *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos* [3]. La force de ce précepte est dans ces paroles, « Comme je « vous ai aimés : » et par là il faut que nous entendions, que, comme il nous a aimés jusqu'à s'oublier soi-même pour notre salut; ainsi pour aimer nos frères dans la perfection qu'il désire, nous devons regarder avec saint Paul, non ce qui nous touche en particulier, mais ce qui touche les autres.

N'est-ce pas pour cette raison qu'il nous a donné son saint corps, mémorial éternel de la charité infinie par laquelle il s'est donné pour notre salut? Il ne nous donne son corps que pour nous donner son esprit; car c'est lui qui nous a dit que « c'est l'esprit qui vivifie, et que la chair par « elle-même ne profite pas [4]. » Il nous donne son corps, afin de nous donner son esprit : et quel est l'esprit de Jésus, sinon cet esprit de charité pure, toujours prête à renoncer à soi-même, pour servir aux utilités et au salut du prochain? Ainsi ce divin Sauveur, non content d'avoir pratiqué cette charité excellente, de se donner pour ses amis, nous a laissé son esprit, afin que nous ne soyons plus à nous-mêmes, mais à ceux qu'il a faits nos frères, et non seulement nos frères, mais nos propres membres.

[1] *Philipp.* II, 5.
[2] *Ibid.* 4.
[3] *Joan.* XIII, 34
[4] *Ibid.* VI, 64.

C'est ici, mes révérends pères, que votre saint patriarche a imité parfaitement son divin modèle. Car après avoir pratiqué dans une si haute perfection cette grande charité du Sauveur des âmes, il en a fait votre loi, et la règle de tout son ordre; et il vous a obligés, non-seulement à exposer votre liberté, mais encore à l'engager effectivement pour délivrer vos frères captifs. Il a voulu par là vous conduire au point le le plus éminent de la vie régulière et religieuse.

En effet, qu'ont prétendu les auteurs de ces saintes institutions, sinon de conduire leurs disciples à l'entière abnégation de soi-même? On le peut faire de deux sortes. On renonce premièrement à soi-même, en mortifiant ses désirs par l'exercice de la pénitence. Mais on y renonce secondement, et d'une manière beaucoup plus parfaite, par la pratique de la charité fraternelle. Votre bienheureux instituteur n'a pas dédaigné la première voie : la vie qu'il vous a prescrite, est une vie pénitente et mortifiée. Mais il a eu encore un dessein plus noble, et il a cru qu'il n'y avait rien de plus efficace pour vous détacher de vous-mêmes, que de vous nourrir dans cet esprit vraiment saint et vraiment chrétien, qui fait que votre vie, votre liberté, vos personnes même sont entièrement dévouées au service et au salut du prochain.

Voilà une méthode admirable de surmonter l'amour-propre; car la nature de l'amour-propre, c'est de se borner en soi-même, de se nourrir de soi-même, de vivre entièrement pour soi-même. Voilà un amour captif, qui ne sort ni ne se répand au dehors. Voulez-vous vous affranchir de sa tyrannie? Dilatez-vous : *Dilatamini et vos* [1]. Laissez sortir ce captif, laissez couler sur le prochain cet amour que vous avez pour vous-mêmes; aimez vos frères comme vous-mêmes, selon le précepte de l'Évangile [2]. Ne voyez-vous pas, chrétiens, que l'amour, auparavant trop captif, commence à s'affranchir en se dilatant? Ce n'est plus un amour-propre, qui n'aime rien que soi-même; c'est un amour de société, qui aime le prochain comme soi-même; et s'il peut aller à ce point, que de l'aimer plus que soi-même, le préférer à soi-même, procurer son bien et son avantage aux dépens de sa liberté et de sa propre personne, comme saint Pierre Nolasque l'a pratiqué, et comme il l'a ordonné à ses religieux. Amour-propre, tu es détruit jusqu'à la racine, un amour divin et céleste a succédé en ta place, qui, nous arrachant à nous-mêmes, fait que nous nous retrouvons plus par-

[1] II. *Cor.* VI, 13
[2] *Marc.* XII, 31.

faitement dans l'amour de Jésus-Christ notre Sauveur, et dans l'unité de ses membres.

PANÉGYRIQUE
DE
SAINT JOSEPH,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE MÈRE, EN 1660, DANS L'ÉGLISE DES RÉVÉRENDS PÈRES FEUILLANTS.

Trois dépôts confiés à saint Joseph par la Providence divine, la virginité de Marie, la personne de Jésus-Christ, le secret du Père éternel dans l'incarnation de son Fils. Pureté angélique, fidélité persévérante de ses soins, amour de la vie cachée, trois vertus en saint Joseph qui répondent aux trois dépôts qui lui sont commis, et qui les lui font garder inviolablement.

Depositum custodi.
Gardez le dépôt. I. *Timoth.* VI, 20.

C'est une opinion reçue et un sentiment commun parmi tous les hommes, que le dépôt a quelque chose de saint, et que nous le devons conserver à celui qui nous le confie, non-seulement par fidélité, mais encore par une espèce de religion. Aussi apprenons-nous du grand saint Ambroise, au second livre de ses Offices [1], que c'était une pieuse coutume établie parmi les fidèles, d'apporter aux évêques et à leur clergé ce qu'ils voulaient garder avec plus de soin, pour le mettre auprès des autels; par une sainte persuasion qu'ils avaient, qu'ils ne pouvaient mieux placer leurs trésors qu'où Dieu même confie les siens, c'est-à-dire, ses sacrés mystères. Cette coutume s'était introduite dans l'Église par l'exemple de la Synagogue ancienne. Nous lisons dans l'Histoire sainte, que le temple auguste de Jérusalem était le lieu du dépôt des Juifs; et nous apprenons des auteurs profanes [2], que les païens faisaient cet honneur à leurs fausses divinités, de mettre leurs dépôts dans leurs temples, et de les confier à leurs prêtres : comme si la nature nous enseignait que l'obligation du dépôt ayant quelque chose de religieux, il ne pouvait être mieux placé que dans les lieux où l'on révère la Divinité, et entre les mains de ceux que la religion consacre.

Mais s'il y eut jamais un dépôt qui méritât d'être appelé saint, et d'être ensuite gardé saintement, c'est celui dont je dois parler, et que la providence du Père éternel commet à la foi du juste Joseph : si bien que sa maison me paraît un temple, puisqu'un Dieu y daigne habiter, et s'y est mis lui-même en dépôt; et Joseph a dû être consacré, pour garder ce sacré trésor. En effet il l'a été, chrétiens : son corps l'a été par la continence, et son âme par tous les dons de la grâce.

Madame, comme les vertus sont modestes et élevées dans la retenue, elles ont honte de se montrer elles-mêmes; et elles savent que ce qui les rend plus recommandables, c'est le soin qu'elles prennent de se cacher, de peur de ternir, par l'ostentation et par une lumière empruntée, l'éclat naturel et solide que leur donne la pudeur qui les accompagne. Il n'y a que l'obéissance dont on se peut glorifier sans crainte : elle est la seule entre les vertus, que l'on ne blâme point de se produire, et dont on se peut vanter hardiment, sans que la modestie en soit offensée. C'est pour cette raison, madame, que je supplie Votre Majesté de permettre que je publie hautement les soumissions que je rends aux commandements que j'ai reçus d'elle. Il lui plaît d'ouïr de ma bouche ce panégyrique du grand saint Joseph : elle m'ordonne de rappeler en mon souvenir des idées que le temps avait effacées. J'y aurais de la répugnance, si je ne croyais manquer de respect, en rougissant de dire ce que Votre Majesté veut entendre. Il ne faut donc point étudier d'excuse; il ne faut point se plaindre du peu de loisir, ni peser soigneusement les motifs pour lesquels Votre Majesté me donne cet ordre. L'obéissance est trop curieuse, qui cherche les causes du commandement. Il ne lui appartient pas d'avoir des yeux, si ce n'est pour considérer son devoir : elle doit chérir son aveuglement, qui la fait marcher avec sûreté. Votre Majesté verra donc Joseph dépositaire du Père éternel : il est digne de ce titre auguste, auquel il s'est préparé par tant de vertus. Mais n'est-il pas juste, madame, qu'après vous avoir témoigné mes soumissions, je demande à Dieu cette fermeté qu'il promet aux prédicateurs de son Évangile, et qui, bien loin de se rabaisser devant les monarques du monde, y doit paraître avec plus de force?

Je m'adresse à vous, divine Marie, pour m'obtenir de Dieu cette grâce : j'espère tout de votre assistance, lorsque je dois célébrer la gloire de votre époux. O Marie, vous avez vu les effets de la grâce qui l'a rempli, et j'ai besoin de votre secours pour les faire entendre à ce peuple. Quand est-ce qu'on peut espérer de vous des intercessions plus puissantes, que où il s'agit du pudique époux que le Père vous a choisi, pour conserver cette pureté qui vous est si chère et si précieuse? Nous recourons donc à vous, ô Marie, en vous saluant avec l'ange, et disant : *Ave, Maria.*

[1] *Cap.* XXIX, t. II, col. 105.
[2] *Herodian.* *hist.* lib. I.

Dans le dessein que je me propose d'appuyer les louanges de saint Joseph, non point sur des conjectures douteuses, mais sur une doctrine solide tirée des Écritures divines et des Pères leurs interprètes fidèles, je ne puis rien faire de plus convenable à la solennité de cette journée, que de vous représenter ce grand saint comme un homme que Dieu choisit parmi tous les autres, pour lui mettre en main son trésor, et le rendre ici-bas son dépositaire. Je prétends vous faire voir aujourd'hui que, comme rien ne lui convient mieux, il n'est rien aussi qui soit plus illustre; et que ce beau titre de dépositaire, nous découvrant les conseils de Dieu sur ce bienheureux patriarche, nous montre la source de toutes ses grâces, et le fondement assuré de tous ses éloges.

Et premièrement, chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir combien cette qualité lui est honorable. Car si le nom de dépositaire emporte une marque d'estime, et rend témoignage à la probité; si, pour confier un dépôt, nous choisissons ceux de nos amis dont la vertu est plus reconnue, dont la fidélité est plus éprouvée, enfin les plus intimes, les plus confidents : quelle est la gloire de saint Joseph, que Dieu fait dépositaire, non-seulement de la bienheureuse Marie, que sa pureté angélique rend si agréable à ses yeux; mais encore de son propre Fils, qui est l'unique objet de ses complaisances et l'unique espérance de notre salut : de sorte qu'en la personne de Jésus-Christ, saint Joseph est établi le dépositaire du trésor commun de Dieu et des hommes. Quelle éloquence peut égaler la grandeur et la majesté de ce titre?

Si donc, fidèles, ce titre est si glorieux et si avantageux à celui dont je dois faire aujourd'hui le panégyrique, il faut que je pénètre un si grand mystère avec le secours de la grâce; et que recherchant dans nos Écritures ce que nous y lisons de Joseph, je fasse voir que tout se rapporte à cette belle qualité de dépositaire. En effet, je trouve dans les Évangiles trois dépôts confiés au juste Joseph par la Providence divine; et j'y trouve aussi trois vertus qui éclatent entre les autres, et qui répondent à ces trois dépôts; c'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre : suivez, s'il vous plaît, attentivement.

Le premier de tous les dépôts qui a été commis à sa foi (j'entends le premier dans l'ordre des temps), c'est la sainte virginité de Marie, qu'il lui doit conserver entière sous le voile sacré de son mariage, et qu'il a toujours saintement gardée, ainsi qu'un dépôt sacré qu'il ne lui était pas permis de toucher. Voilà quel est le premier dépôt. Le second et le plus auguste, c'est la personne de Jésus-Christ, que le Père céleste dépose en ses mains, afin qu'il serve de père à ce saint Enfant, qui n'en peut avoir sur la terre. Vous voyez déjà, chrétiens, deux grands et deux illustres dépôts confiés aux soins de Joseph; mais j'en remarque encore un troisième, que vous trouverez admirable, si je puis vous l'expliquer clairement. Pour l'entendre, il faut remarquer que le secret est comme un dépôt. C'est violer la sainteté du dépôt, que de trahir le secret d'un ami; et nous apprenons par les lois, que si vous divulguez le secret du testament que je vous confie, je puis ensuite agir contre vous comme ayant manqué au dépôt : *Depositi actione tecum agi posse*, comme parlent les jurisconsultes. Et la raison en est évidente, parce que le secret est comme un dépôt. Par où vous pouvez comprendre aisément que Joseph est dépositaire du Père éternel, parce qu'il lui a dit son secret. Quel secret? Secret admirable, c'est l'incarnation de son Fils. Car, fidèles, vous n'ignorez pas que c'était un conseil de Dieu, de ne pas montrer Jésus-Christ au monde, jusqu'à ce que l'heure en fût arrivée; et saint Joseph a été choisi, non-seulement pour le conserver, mais encore pour le cacher. Aussi lisons-nous dans l'évangéliste [1], qu'il admirait avec Marie tout ce qu'on disait du Sauveur : mais nous ne lisons pas qu'il parlât; parce que le Père éternel, en lui découvrant le mystère, lui découvre le tout en secret et sous l'obligation du silence; et ce secret, c'est un troisième dépôt que le Père ajoute aux deux autres, selon ce que dit le grand saint Bernard, que Dieu a voulu commettre à sa foi le secret le plus sacré de son cœur : *Cui tuto committeret secretissimum atque sacratissimum sui cordis arcanum* [2]. Que vous êtes chéri de Dieu, ô incomparable Joseph! puisqu'il vous confie ces trois grands dépôts, la virginité de Marie, la personne de son Fils unique, le secret de tout son mystère.

Mais ne croyez pas, chrétiens, qu'il soit méconnaissant de ces grâces. Si Dieu l'honore par ces trois dépôts, de sa part il présente à Dieu le sacrifice des trois vertus, que je remarque dans l'Évangile. Je ne doute pas que sa vie n'ait été ornée de toutes les autres; mais voici les trois principales que Dieu veut que nous voyions dans son Écriture. La première, c'est sa pureté, qui paraît par sa continence dans son mariage; la seconde, sa fidélité; la troisième, son humilité, et l'amour de la vie cachée. Qui ne voit la pureté de Joseph par cette sainte société de désirs pudiques, et cette admirable correspondance avec

[1] *Luc.* II, 33.
[2] *Super Missus est*, hom. II, n° 16, t. I, col. 741.

la virginité de Marie dans leurs noces spirituelles? La seconde, sa fidélité dans les soins infatigables qu'il a de Jésus, au milieu de tant de traverses qui suivent partout ce divin Enfant, dès le commencement de sa vie. La troisième, son humilité, en ce que possédant un si grand trésor, par une grâce extraordinaire du Père éternel, bien loin de se vanter de ses dons ou de faire connaître ses avantages, il se cache, autant qu'il peut, aux yeux des mortels, jouissant paisiblement avec Dieu du mystère qu'il lui révèle, et des richesses infinies qu'il met en sa garde. Ah! que je découvre ici de grandeurs, et que j'y découvre d'instructions importantes! Que je vois de grandeurs dans ces dépôts, que je vois d'exemples dans ces vertus; et que l'explication d'un si beau sujet sera glorieux à Joseph, et fructueux à tous les fidèles! Mais afin de ne rien omettre dans une matière si importante, entrons plus avant au fond du mystère, achevons d'admirer les desseins de Dieu sur l'incomparable Joseph. Après avoir vu les dépôts, après avoir vu les vertus, considérons le rapport des uns et des autres, et faisons le partage de tout ce discours.

Pour garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, quelle vertu est nécessaire à Joseph? Une pureté angélique, qui puisse en quelque sorte répondre à la pureté de sa chaste Épouse. Pour conserver le sauveur Jésus parmi tant de persécutions qui l'attaquent dès son enfance, quelle vertu demanderons-nous? Une fidélité inviolable, qui ne puisse être ébranlée par aucuns périls. Enfin, pour garder le secret qui lui a été confié, quelle vertu y emploiera-t-il, sinon cette humilité admirable, qui appréhende les yeux des hommes, qui ne veut pas se montrer au monde, mais qui aime à se cacher avec Jésus-Christ? *Depositum custodi :* O Joseph! gardez le dépôt; gardez la virginité de Marie; et pour la garder dans le mariage, joignez-y votre pureté. Gardez cette vie précieuse, de laquelle dépend le salut des hommes; et employez à la conserver parmi tant de difficultés, la fidélité de vos soins. Gardez le secret du Père éternel : il veut que son Fils soit caché au monde; servez-lui d'un voile sacré, et enveloppez-vous avec lui dans l'obscurité qui le couvre, par l'amour de la vie cachée. C'est ce que je me propose de vous expliquer, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour comprendre solidement combien Dieu honore le grand saint Joseph, lorsque sa providence dépose en ses mains la virginité de Marie, il importe que nous entendions avant toutes choses combien cette virginité est chérie du ciel, combien elle est utile à la terre; et ainsi nous jugerons aisément, par la qualité du dépôt, de la dignité du dépositaire. Mettons donc cette vérité dans son jour; et faisons voir, par les saintes Lettres, combien la virginité était nécessaire pour attirer Jésus-Christ au monde. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que c'était un conseil de la Providence, que comme Dieu produit son Fils dans l'éternité par une génération virginale, aussi quand il naîtrait dans le temps il sortît d'une mère vierge. C'est pourquoi les prophètes avaient annoncé qu'une vierge concevrait un fils [1]; nos pères ont vécu dans cette espérance, et l'Évangile nous en a fait voir le bienheureux accomplissement. Mais s'il est permis à des hommes de rechercher les causes d'un si grand mystère, il me semble que j'en découvre une très-considérable; et qu'examinant la nature de la sainte virginité selon la doctrine des Pères, j'y remarque une secrète vertu, qui oblige en quelque sorte le Fils de Dieu à venir au monde par son entremise.

En effet, demandons aux anciens docteurs de quelle sorte ils nous définissent la virginité chrétienne. Ils nous répondront, d'un commun accord, que c'est une imitation de la vie des anges; qu'elle met les hommes au-dessus du corps, par le mépris de tous ses plaisirs; et qu'elle élève tellement la chair, qu'elle l'égale en quelque façon, si nous l'osons dire, à la pureté des esprits. Expliquez-le-nous, ô grand Augustin! et faites-nous entendre en un mot quelle estime vous faites des vierges. Voici une belle parole : *Habent aliquid jam non carnis in carne* [2]. Ils ont, dit-il, en la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme : *Habent aliquid jam non carnis in carne.* Vous voyez donc que, selon ce Père, la virginité est comme un milieu entre les esprits et les corps, et qu'elle nous fait approcher des natures spirituelles : et de là il est aisé de comprendre combien cette vertu devait avancer le mystère de l'incarnation. Car qu'est-ce que le mystère de l'incarnation? C'est l'union très-étroite de Dieu et de l'homme, de la Divinité avec la chair. « Le « Verbe a été fait chair, » dit l'évangéliste [3]; voilà l'union, voilà le mystère.

Mais, fidèles, ne semble-t-il pas qu'il y a trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet esprit pur; et ainsi qu'il n'est pas possible d'unir des natures si éloignées? C'est aussi pour cette raison que la sainte virginité se met entre deux, pour les approcher par son entremise. Et en effet, nous voyons que

[1] *Is.* VII, 14.
[2] *De sancta Virginit.* n° 12, t. VI, col. 346.
[3] *Joan.* I, 14.

la lumière, lorsqu'elle tombe sur les corps opaques, ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse; il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons : mais quand elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature, et tient quelque chose de la lumière. Ainsi nous pouvons dire, fidèles, que la divinité du Verbe éternel, voulant s'unir à un corps mortel, demandait la bienheureuse entremise de la sainte virginité, qui, ayant quelque chose de spirituel, a pu en quelque sorte préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Mais de peur que vous ne croyiez que je parle ainsi de moi-même, il faut que vous appreniez cette vérité d'un célèbre évêque d'Orient : c'est le grand Grégoire de Nysse, dont je vous rapporte les propres paroles, tirées fidèlement de son texte. C'est, dit-il, la virginité qui fait que Dieu ne refuse pas de venir vivre avec les hommes : c'est elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel; et étant le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, elle accorde, par son entremise, des choses si éloignées par nature : *Quæ adeo natura distant, ipsa intercedens sua virtute conciliat, adducitque in concordiam* [1].

Peut-on confirmer en termes plus clairs la vérité que je prêche? Et par là ne voyez-vous pas, et la dignité de Marie, et celle de Joseph son fidèle époux? Vous voyez la dignité de Marie, en ce que sa virginité bienheureuse a été choisie dès l'éternité pour donner Jésus-Christ au monde; et vous voyez la dignité de Joseph, en ce que cette pureté de Marie, qui a été si utile à notre nature, a été confiée à ses soins, et que c'est lui qui conserve au monde une chose si nécessaire. O Joseph, gardez ce dépôt : *Depositum custodi*. Gardez chèrement ce sacré dépôt de la pureté de Marie. Puisqu'il plaît au Père éternel de garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, elle ne se peut plus conserver sans vous; et aussi votre pureté est devenue en quelque sorte nécessaire au monde, par la charge glorieuse qui lui est donnée de garder celle de Marie.

C'est ici qu'il faut vous représenter un spectacle qui étonne toute la nature; je veux dire ce mariage céleste, destiné par la Providence pour protéger la virginité, et donner par ce moyen Jésus-Christ au monde. Mais qui prendrai-je pour mon conducteur dans une entreprise si difficile, sinon l'incomparable Augustin, qui traite si divinement ce mystère? Écoutez ce savant évêque [1], et suivez exactement sa pensée. Il remarque, avant toutes choses, qu'il y a trois liens dans le mariage. Il y a premièrement le sacré contrat, par lequel ceux que l'on unit se donnent entièrement l'un à l'autre il y a secondement l'amour conjugal, par lequel ils se vouent mutuellement un cœur, qui n'est plus capable de se partager, et qui ne peut brûler d'autres flammes : il y a enfin les enfants, qui sont un troisième lien; parce que l'amour des parents venant, pour ainsi dire, à se rencontrer dans ces fruits communs de leur mariage, l'amour se lie par un nœud plus ferme.

Saint Augustin trouve ces trois choses dans le mariage de saint Joseph, et il nous montre que tout y concourt à garder la virginité [2]. Il y trouve premièrement le sacré contrat, par lequel ils se sont donnés l'un à l'autre; et c'est là qu'il faut admirer le triomphe de la pureté dans la vérité de ce mariage. Car Marie appartient à Joseph, et Joseph à la divine Marie; si bien que leur mariage est très-véritable, parce qu'ils se sont donnés l'un à l'autre. Mais de quelle sorte se sont-ils donnés? Pureté, voici ton triomphe. Ils se donnent réciproquement leur virginité, et sur cette virginité ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit? de se la garder l'un à l'autre. Oui, Marie a droit de garder la virginité de Joseph, et Joseph a droit de garder la virginité de Marie. Ni l'un ni l'autre n'en peut disposer, et toute la fidélité de ce mariage consiste à garder la virginité. Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent, pour se conserver éternellement l'une l'autre par une chaste correspondance de désirs pudiques; et il me semble que je vois deux astres, qui n'entrent ensemble en conjonction, qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin [3], que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables, en cela même qu'elles sont plus saintes.

Qui pourrait maintenant vous dire quel devait être l'amour conjugal de ces bienheureux mariés? Car, ô sainte virginité, vos flammes sont d'autant plus fortes qu'elles sont plus pures et plus dégagées; et le feu de la convoitise, qui est allumé dans nos corps, ne peut jamais égaler l'ardeur des chastes embrasements des esprits, que l'amour de la pureté lie ensemble. Je ne chercherai pas des raisonnements pour prouver cette vérité; mais je l'établirai, par un grand miracle que j'ai

[1] *De Virginit.* cap. II, t. III, pag. 116.

[1] *De Genes. ad litt.* lib. IX, cap. VII, n° 12, t. III, part. I, col. 247.
[2] *Contra Julian.* lib. V, cap. XII, n° 46, t. X, col. 652.
[3] *De Nupt. et Concup.* lib. I, n° 12, t. X, col. 286.

lu dans saint Grégoire de Tours[1], au premier livre de son histoire. Le récit vous en sera agréable, et du moins il relâchera vos attentions. Il dit que deux personnes de condition, et de la première noblesse d'Auvergne, ayant vécu dans le mariage avec une continence parfaite, passèrent à une vie plus heureuse, et que leurs corps furent inhumés en deux places assez éloignées. Mais il arriva une chose étrange : ils ne purent pas demeurer longtemps dans cette dure séparation; et tout le monde fut étonné qu'on trouva tout à coup leurs tombeaux unis, sans que personne y eût mis la main. Chrétiens, que signifie ce miracle? Ne vous semble-t-il pas que ces chastes morts se plaignent de se voir ainsi éloignés? Ne vous semble-t-il pas qu'ils nous disent (car permettez-moi de les animer, et de leur prêter une voix, puisque Dieu leur donne le mouvement); ne vous semble-t-il pas qu'ils vous disent : Et pourquoi a-t-on voulu nous séparer? Nous avons été si longtemps ensemble, et nous y avons toujours été comme morts, parce que nous avons éteint tout le sentiment des plaisirs mortels; et étant accoutumés depuis tant d'années à être ensemble comme des morts, la mort ne nous doit pas désunir. Aussi Dieu permit qu'ils se rapprochèrent, pour nous montrer, par cette merveille, que ce ne sont pas les plus belles flammes que celles où la convoitise se mêle; mais que deux virginités, bien unies par un mariage spirituel, en produisent de bien plus fortes, et qui peuvent, ce semble, se conserver sous les cendres mêmes de la mort. C'est pourquoi Grégoire de Tours, qui nous a décrit cette histoire, ajoute que les peuples de cette contrée appelaient ordinairement ces sépulcres, les sépulcres des deux amants; comme si ces peuples eussent voulu dire que c'étaient de véritables amants, parce qu'ils s'aimaient par l'esprit.

Mais où est-ce que cet amour si spirituel s'est jamais trouvé si parfait, que dans le mariage de saint Joseph? C'est là que l'amour était tout céleste, puisque toutes ses flammes et tous ses désirs ne tendaient qu'à conserver la virginité; et il est aisé de l'entendre. Car dites-nous, ô divin Joseph, qu'est-ce que vous aimez en Marie? Ah! sans doute, ce n'était pas la beauté mortelle, mais cette beauté cachée et intérieure, dont la sainte virginité faisait le principal ornement. C'était donc la pureté de Marie qui faisait le chaste objet de ses feux; et plus il aimait cette pureté, plus il la voulait conserver, premièrement en sa sainte épouse, et secondement en lui-même, par une entière unité de cœur : si bien que son amour conjugal, se détournant du cours ordinaire, se donnait et s'appliquait tout entier à garder la virginité de Marie. O amour divin et spirituel! Chrétiens, n'admirez-vous pas comme tout concourt dans ce mariage à conserver ce sacré dépôt? Leurs promesses sont toutes pures, leur amour est tout virginal : il reste maintenant à considérer ce qu'il y a de plus admirable; c'est le fruit sacré de ce mariage, je veux dire le sauveur Jésus.

Mais il me semble vous voir étonnés, de m'entendre prêcher si assurément que Jésus est le fruit de ce mariage. Nous comprenons bien, direz-vous, que l'incomparable Joseph est père de Jésus-Christ par ses soins; mais nous savons qu'il n'a point de part à sa bienheureuse naissance. Comment donc nous assurez-vous que Jésus est le fruit de ce mariage? Cela peut-être paraît impossible : toutefois, si vous rappelez à votre mémoire tant de vérités importantes que nous avons, ce me semble, si bien établies, j'espère que vous m'accorderez aisément que Jésus, ce bénit enfant, est sorti, en quelque manière, de l'union virginale de ces deux époux. Car, fidèles, n'avons-nous pas dit que c'est la virginité de Marie qui a attiré Jésus-Christ du ciel? Jésus n'est-il pas cette fleur sacrée que la virginité a poussée? n'est-il pas le fruit bienheureux que la virginité a produit? Oui, certainement, nous dit saint Fulgence, « il est le fruit, il est l'ornement, il est « le prix et la récompense de la sainte virginité : » *Sanctæ virginitatis fructus, decus et munus*[1]. C'est à cause de sa pureté que Marie a plu au Père éternel; c'est à cause de sa pureté que le Saint-Esprit se répand sur elle, et recherche ses embrassements, pour la remplir d'un germe céleste. Et par conséquent, ne peut-on pas dire que c'est sa pureté qui la rend féconde? Que si c'est sa pureté qui la rend féconde, je ne craindrai plus d'assurer que Joseph a part à ce grand miracle. Car si cette pureté angélique est le bien de la divine Marie, elle est le dépôt du juste Joseph.

Mais je passe encore plus loin, chrétiens; permettez-moi de quitter mon texte, et d'enchérir sur mes premières pensées, pour vous dire que la pureté de Marie n'est pas seulement le dépôt, mais encore le bien de son chaste époux. Elle est à lui par son mariage, elle est à lui par les chastes soins par lesquels il l'a conservée. O féconde virginité! si vous êtes le bien de Marie, vous êtes aussi le bien de Joseph. Marie l'a vouée, Joseph la conserve; et tous deux la présentent au Père éternel, comme un bien gardé par leurs soins com-

[1] *Histor. Franc.* lib. I, n° 42, p. 31 et seqq.

[1] *Ad. Prob. Epist.* III, n° 6, p. 165.

muns. Comme donc il a tant de part à la sainte virginité de Marie, il en prend aussi au fruit qu'elle porte : c'est pourquoi Jésus est son fils, non pas à la vérité par la chair; mais il est son fils par l'esprit, à cause de l'alliance virginale qui le joint avec sa mère. Et saint Augustin l'a dit en un mot : *Propter quod fidele conjugium parentes Christi vocari ambo meruerunt*[1]. O mystère de pureté! ô paternité bienheureuse! ô lumières incorruptibles, qui brillent de toutes parts dans ce mariage!

Chrétiens, méditons ces choses, appliquons-les-nous à nous-mêmes : tout se fait ici pour l'amour de nous; tirons donc notre instruction de ce qui s'opère pour notre salut. Voyez combien chaste, combien innocente est la doctrine du christianisme. Jamais ne comprendrons-nous quels nous sommes? Quelle honte, que nous nous souillions tous les jours par toute sorte d'impuretés, nous qui avons été élevés parmi des mystères si chastes? Et quand est-ce que nous entendrons quelle est la dignité de nos corps, depuis que le Fils de Dieu en a pris un semblable? « Que la « chair se soit jouée, dit Tertullien[2], ou plutôt « qu'elle se soit corrompue, avant qu'elle eût été « recherchée par son maître; elle n'était pas di- « gne du don de salut, ni propre à l'office de la « sainteté. Elle était encore en Adam, tyrannisée « par ses convoitises, suivant les beautés appa- « rentes, et attachant toujours ses yeux à la terre. « Elle était impure et souillée, parce qu'elle n'é- « tait pas lavée au baptême. Mais depuis qu'un « Dieu, en se faisant homme, n'a pas voulu venir « en ce monde, si la sainte virginité ne l'y atti- « rait; depuis que, trouvant au-dessous de lui- « même la sainteté nuptiale, il a voulu avoir une « mère vierge, et qu'il n'a pas cru que Joseph fût « digne de prendre le soin de sa vie, s'il ne s'y « préparait par la continence; depuis que, pour « laver notre chair, son sang a sanctifié une eau « salutaire, où elle peut laisser toutes les ordures « de sa première nativité; nous devons entendre, « fidèles, que depuis ce temps-là la chair est « tout autre. Ce n'est plus cette chair formée de « la boue, et engendrée par la convoitise; c'est « une chair refaite et renouvelée par une eau très- « pure, et par l'Esprit saint. » Donc, mes frères, respectons nos corps qui sont les membres de Jésus-Christ; gardons-nous de prostituer à l'impureté cette chair que le baptême a fait vierge. « Pos- « sédons nos vaisseaux en honneur, et non pas « dans ces passions ignominieuses que notre bru- « talité nous inspire, comme les Gentils qui n'ont « pas de Dieu. Car Dieu ne nous appelle pas à « l'impureté, mais à la sanctification[1] » en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Honorons, par la continence, cette sainte virginité qui nous a donné le Sauveur, qui a rendu sa Mère féconde, qui a fait que Joseph a part à cette fécondité bienheureuse, et l'élève, si je l'ose dire, jusqu'à être le père de Jésus-Christ même. Mais, fidèles, après avoir vu qu'il contribue, en quelque façon, à la naissance de Jésus-Christ, en gardant la pureté de sa sainte Mère, voyons maintenant ses soins paternels, et admirons la fidélité par laquelle il conserve ce divin Enfant que le Père céleste lui a confié; c'est ma seconde partie.

[1] *De Nupt. et Concup.* lib. I, *ubi supr.*
[2] *De Pudicit.* n° 6.

SECOND POINT.

Ce n'est pas assez au Père éternel d'avoir confié à Joseph la virginité de Marie : il lui prépare quelque chose de plus relevé; et après avoir commis à sa foi cette sainte virginité qui doit donner Jésus-Christ au monde, comme s'il avait dessein d'épuiser sa libéralité infinie en faveur de ce patriarche, il va mettre en ses mains Jésus-Christ lui-même, et il veut le conserver par ses soins. Mais si nous pénétrons le secret, si nous entrons au fond du mystère, c'est là, fidèles, que nous trouverons quelque chose de si glorieux au juste Joseph, que nous ne pourrons jamais assez le comprendre. Car Jésus, ce divin Enfant sur lequel Joseph a toujours les yeux, et qui fait l'admirable sujet de ses saintes inquiétudes, est né sur la terre comme un orphelin, et il n'a point de père en ce monde. C'est pourquoi saint Paul dit qu'il est sans père : *Sine patre*[2]. Il est vrai qu'il en a un dans le ciel; mais à voir comme il l'abandonne, il semble que ce Père ne le connaît plus. Il s'en plaindra un jour sur la croix, lorsque, l'appelant son Dieu et non pas son Père, *Et pourquoi*, dira-t-il, *m'abandonnez-vous*[3]? Mais ce qu'il a dit en mourant, il pouvait le dire dès sa naissance; puisque dès ce premier moment son Père l'expose aux persécutions, et commence à l'abandonner aux injures. Tout ce qu'il fait en faveur de ce Fils unique, pour montrer qu'il ne l'oublie pas, du moins, ce qui paraît à nos yeux, c'est de le mettre en la garde d'un homme mortel, qui conduira sa pénible enfance, et Joseph est choisi pour ce ministère. Que fera ici ce saint homme? Qui pourrait dire avec quelle joie il reçoit cet abandonné, et comme il s'offre de tout son cœur pour être le père de cet orphelin? Depuis ce temps-là, chrétiens, il ne vit plus que pour Jésus-Christ, il n'a plus de soin que pour lui; il prend lui-même pour ce Dieu un cœur et des entrailles de père; et ce

[1] I. *Thess.* IV, 4, 5, 7.
[2] *Hebr.* VII, 3.
[3] *Matth.* XXVII, 46.

qu'il n'est pas par nature, il le devient par affection.

Mais afin que vous soyez convaincus de la vérité d'un si grand mystère, et si glorieux à Joseph, il faut vous le montrer par les Écritures, et pour cela vous exposer une belle réflexion de saint Chrysostôme. Il remarque dans l'Évangile que partout Joseph y paraît en père. C'est lui qui donne le nom à Jésus, comme les pères le donnaient alors; c'est lui seul que l'ange avertit de tous les périls de l'Enfant, et c'est à lui qu'il annonce le temps du retour. Jésus le revère, et lui obéit : c'est lui qui dirige toute sa conduite, comme en ayant le soin principal; et partout il nous est montré comme père. D'où vient cela, dit saint Chrysostôme? en voici la raison véritable. C'est, dit-il[1], que c'était un conseil de Dieu, de donner au grand saint Joseph tout ce qui peut appartenir à un père, sans blesser la virginité.

Je ne sais si je comprends bien toute la force de cette pensée; mais voici, si je ne me trompe, ce que veut dire ce grand évêque. Et premièrement supposons pour certain que c'est la sainte virginité qui empêche que le Fils de Dieu, en se faisant homme, ne choisisse un père mortel. En effet, Jésus-Christ venant sur la terre pour se rendre semblable aux hommes, comme il voulait bien avoir une mère, il ne devait pas refuser, ce semble, d'avoir un père tout ainsi que nous, et de s'unir encore à notre nature par le nœud de cette alliance. Mais la sainte virginité s'y est opposée, parce que les prophètes lui avaient promis qu'un jour le Sauveur la rendrait féconde, et puisqu'il devait naître d'une vierge mère, il ne pouvait avoir de père que Dieu. C'est par conséquent la virginité qui empêche la paternité de Joseph. Mais peut-elle l'empêcher jusqu'à ce point, que Joseph n'y ait plus de part, et qu'il n'ait aucune qualité de père? Nullement, dit saint Chrysostôme; car la sainte virginité ne s'oppose qu'aux qualités qui la blessent : et qui ne sait qu'il y en a dans le nom de père qui ne choquent pas la pudeur, et qu'elle peut avouer pour siennes? Ces soins, cette tendresse, cette affection, cela blesse-t-il la virginité? Voyez donc le secret de Dieu, et l'accommodement qu'il invente dans ce différent mémorable entre la paternité de Joseph et la pureté virginale. Il partage la paternité, et il veut que la virginité fasse le partage. Sainte pureté, lui dit-il, vos droits vous seront conservés. Il y a quelque chose dans le nom de père, que la virginité ne peut pas souffrir; vous ne l'aurez pas, ô Joseph! Mais tout ce qui appartient à un père, sans que la virginité soit intéressée, voilà, dit-il, ce que je vous donne : *Hoc tibi do, quod salva virginitate paternum esse potest.* Et par conséquent, chrétiens, Marie ne concevra pas de Joseph, parce que la virginité y serait blessée; mais Joseph partagera avec Marie ces soins, ces veilles, ces inquiétudes, par lesquelles elle élèvera ce divin Enfant; et il ressentira pour Jésus cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

Mais peut-être vous demanderez où il prendra ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas? Ces inclinations naturelles peuvent-elles s'acquérir par choix; et l'art peut-il imiter ce que la nature écrit dans les cœurs? Si donc saint Joseph n'est pas père, comment aura-t-il un amour de père? C'est ici qu'il nous faut entendre que la puissance divine agit en cette œuvre. C'est par un effet de cette puissance, que saint Joseph a un cœur de père; et si la nature ne le donne pas, Dieu lui en fait un de sa propre main. Car c'est de lui dont il est écrit qu'il tourne où il lui plaît les inclinations. Pour l'entendre, il faut remarquer une belle théologie que le Psalmiste nous a enseignée, lorsqu'il dit que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes : *Qui finxit singillatim corda eorum*[1]. Ne vous persuadez pas, chrétiens, que David regarde le cœur comme un simple organe du corps, que Dieu forme par sa puissance comme toutes les autres parties qui composent l'homme. Il veut dire quelque chose de singulier : il considère le cœur en ce lieu comme principe de l'inclination : et il le regarde dans les mains de Dieu comme une terre molle et humide, qui cède et qui obéit aux mains du potier, et reçoit de lui sa figure. C'est ainsi, nous dit le Psalmiste, que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes.

Qu'est-ce à dire en particulier? Il fait un cœur de chair dans les uns quand il les amollit par la charité; un cœur endurci dans les autres, lorsque retirant ses lumières, par une juste punition de leurs crimes, il les abandonne au sens réprouvé. Ne fait-il pas dans tous les fidèles, non un cœur d'esclave, mais un cœur d'enfant, quand il envoie en eux l'esprit de son Fils? Les apôtres tremblaient au moindre péril; mais Dieu leur fait un cœur tout nouveau, et leur courage devient invincible. Quels étaient les sentiments de Saül pendant qu'il paissait ses troupeaux? Ils étaient sans doute bas et populaires. Mais Dieu, en le mettant sur le trône, lui change le cœur par son onction : *Immutavit Dominus cor Saül*[2]; et il reconnaît incontinent qu'il est roi. D'autre part,

[1] *In Matth. hom.* IV, n° 6, t. VII, p. 58

[1] *Psal* XXXII, 15.
[2] I. *Reg.* X, 9.

es Israélites considéraient ce nouveau monarque comme un homme de la lie du peuple; mais la main de Dieu leur touchant le cœur, *quorum Deus tetigit corda*[1], aussitôt ils le voient plus grand, et ils se sentent émus, en le regardant, de cette crainte respectueuse que l'on a pour ses souverains : c'est que Dieu faisait en eux un cœur de sujets.

C'est donc, fidèles, cette même main qui forme en particulier tous les cœurs des hommes, qui fait un cœur de père en Joseph, et un cœur de fils en Jésus. C'est pourquoi Jésus obéit, et Joseph ne craint pas de lui commander. Et d'où lui vient cette hardiesse de commander à son Créateur? C'est que le vrai Père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père au milieu des temps à son Fils unique, a fait, en quelque sorte, couler en son sein quelque rayon ou quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son fils : c'est ce qui lui change le cœur, c'est ce qui lui donne un amour de père; si bien que le juste Joseph, qui sent en lui-même un cœur paternel, formé tout à coup par la main de Dieu, sent aussi que Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle; et il ose bien commander à celui qu'il reconnaît pour son maître.

Et après cela, chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous explique la fidélité de Joseph à garder ce sacré dépôt? Peut-il manquer de fidélité à celui qu'il reconnaît pour son fils unique? de sorte qu'il ne serait pas nécessaire que je vous parlasse de cette vertu, s'il n'était important pour votre instruction que vous ne perdiez pas un si bel exemple. Car c'est ainsi qu'il nous faut apprendre, par les traverses continuelles qui ont exercé saint Joseph depuis que Jésus-Christ est mis en sa garde, qu'on ne peut conserver ce dépôt sans peine, et que pour être fidèle à sa grâce, il faut se préparer à souffrir. Oui certes, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Joseph et Marie étaient pauvres; mais ils n'avaient pas encore été sans maison, ils avaient un lieu pour se retirer. Aussitôt que cet enfant vient au monde, on ne trouve point de maison pour eux, et leur retraite est dans une étable. Qui leur procure cette disgrâce, sinon celui dont il est écrit[2] que « venant en son propre bien, il n'y a pas été reçu par les siens, » et « qu'il n'a pas de gîte assuré où il puisse reposer « sa tête[3]? » Mais n'est-ce pas assez de leur indigence? Pourquoi leur attire-t-il des persécutions? Ils vivaient ensemble dans leur ménage, pauvrement, mais avec douceur, surmontant leur pauvreté par leur patience et par leur travail assidu. Mais Jésus ne leur permet pas ce repos : il ne vient au monde que pour les troubler, et il attire tous les malheurs avec lui. Hérode ne peut souffrir que cet enfant vive : la bassesse de sa naissance n'est pas capable de le cacher à la jalousie de ce tyran. Le ciel lui-même trahit le secret : il découvre Jésus-Christ par une étoile; et il semble qu'il ne lui amène de loin des adorateurs, que pour lui susciter dans son pays propre un persécuteur impitoyable.

Que fera ici saint Joseph? Représentez-vous, chrétiens, ce que c'est qu'un pauvre artisan, qui n'a point d'autre héritage que ses mains, ni d'autre fonds que sa boutique, ni d'autre ressource que son travail. Il est contraint d'aller en Égypte, et de souffrir un exil fâcheux; et cela pour quelle raison? Parce qu'il a Jésus-Christ avec lui. Cependant croyez-vous, fidèles, qu'il se plaigne de cet enfant incommode, qui le tire de sa patrie, et qui lui est donné pour le tourmenter? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'il s'estime heureux de souffrir en sa compagnie, et que toute la cause de son déplaisir, c'est le péril du divin Enfant qui lui est plus cher que lui-même? Mais peut-être a-t-il sujet d'espérer de voir bientôt finir ses disgrâces? Non, fidèles, il ne l'attend pas; partout on lui prédit des malheurs. Siméon l'a entretenu des étranges contradictions que devait souffrir ce cher fils : il en voit déjà le commencement, et il passe sa vie dans de continuelles appréhensions des maux qui lui sont préparés.

Est-ce assez pour éprouver sa fidélité? chrétiens, ne le croyez pas; voici encore une étrange épreuve. Si c'est peu des hommes pour le tourmenter, Jésus devient lui-même son persécuteur : il s'échappe adroitement de ses mains, il se dérobe à sa vigilance, et il demeure trois jours perdu. Qu'avez-vous fait, fidèle Joseph? Qu'est devenu le sacré dépôt que le Père céleste vous a confié? Ah! qui pourrait ici raconter ses plaintes? Si vous n'avez pas encore entendu la paternité de Joseph, voyez ses larmes, voyez ses douleurs, et reconnaissez qu'il est père. Ses regrets le font bien connaître, et Marie a raison de dire à cette rencontre : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te*[1] : « Votre père et moi vous cherchions « avec une extrême douleur. » O mon fils! dit-elle au Sauveur, je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance. Il s'agit de soins et d'inquiétudes, et c'est par là que je puis dire qu'il est

[1] I. *Reg.* x, 26.
[2] *Joan.* I, 11.
[3] *Matth.* VIII, 20.

[1] *Luc.* II, 48.

votre père, puisqu'il a des inquiétudes vraiment paternelles : *Ego et pater tuus;* je le joins avec moi par la société des douleurs.

Voyez, fidèles, par quelles souffrances Jésus éprouve la fidélité, et comme il ne veut être qu'avec ceux qui souffrent. Ames molles et voluptueuses, cet enfant ne veut pas être avec vous, sa pauvreté a honte de votre luxe, et sa chair, destinée à tant de supplices, ne peut supporter votre extrême délicatesse. Il cherche ces forts et ces courageux qui ne refusent pas de porter sa croix, qui ne rougissent pas d'être compagnons de son indigence et de sa misère. Je vous laisse à méditer ces vérités saintes, car pour moi je ne puis vous dire tout ce que je pense sur ce beau sujet. Je me sens appelé ailleurs, et il faut que je considère le secret du Père éternel, confié à l'humilité de Joseph : il faut que nous voyions Jésus-Christ caché, et Joseph caché avec lui, et que nous nous excitions, par ce bel exemple, à l'amour de la vie cachée.

TROISIÈME POINT.

Que dirai-je ici, chrétiens, de cet homme caché avec Jésus-Christ? Où trouverai-je des lumières assez pénétrantes, pour percer les obscurités qui enveloppent la vie de Joseph? Et quelle entreprise est la mienne, de vouloir exposer au jour ce que l'Écriture a couvert d'un silence mystérieux? Si c'est un conseil du Père éternel, que son Fils soit caché au monde, et que Joseph le soit avec lui; adorons les secrets de sa providence sans nous mêler de les rechercher; et que la vie cachée de Joseph soit l'objet de notre vénération, et non pas la matière de nos discours. Toutefois il en faut parler, puisque je sais bien que je l'ai promis; et il sera utile au salut des âmes de méditer un si beau sujet, puisque, si je n'ai rien à dire autre chose, je dirai du moins, chrétiens, que Joseph a eu cet honneur d'être tous les jours avec Jésus-Christ, qu'il a eu avec Marie la plus grande part à ses grâces, que néanmoins Joseph a été caché, que sa vie, que ses actions, que ses vertus étaient inconnues. Peut-être apprendrons-nous, d'un si bel exemple, qu'on peut être grand sans éclat, peut-être bienheureux sans bruit, qu'on peut avoir la vraie gloire sans le secours de la renommée, par le seul témoignage de sa conscience : *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ*[1]; et cette pensée nous incitera à mépriser la gloire du monde; c'est la fin que je me propose.

Mais pour entendre solidement la grandeur et la dignité de la vie cachée de Joseph, remontons jusqu'au principe; et admirons, avant toutes choses, la variété infinie des conseils de la Providence dans les vocations différentes. Entre toutes les vocations, j'en remarque deux, dans les Écritures, qui semblent directement opposées : la première, celle des apôtres, la seconde, celle de Joseph. Jésus est révélé aux apôtres, Jésus est révélé à Joseph, mais avec des conditions bien contraires. Il est révélé aux apôtres, pour l'annoncer par tout l'univers; il est révélé à Joseph, pour le taire et pour le cacher. Les apôtres sont des lumières, pour faire voir Jésus-Christ au monde; Joseph est un voile, pour le couvrir; et sous ce voile mystérieux on nous cache la virginité de Marie, et la grandeur du Sauveur des âmes. Aussi nous lisons dans les Écritures, que lorsqu'on le voulait mépriser, « N'est-ce pas là, « disait-on, le fils de Joseph[1]? » Si bien que Jésus entre les mains des apôtres, c'est une parole qu'il faut prêcher : *Prædicate verbum Evangelii hujus*[2], « Prêchez la parole de cet Évangile; » et Jésus entre les mains de Joseph, c'est une parole cachée, *Verbum absconditum*[3]; et il n'est pas permis de la découvrir. En effet, voyez-en la suite. Les divins apôtres prêchent si hautement l'Évangile, que le bruit de leur prédication retentit jusqu'au ciel : et saint Paul a bien osé dire que les conseils de la sagesse divine sont venus à la connaissance des célestes puissances par l'Église, dit cet apôtre, et par le ministère des prédicateurs, *Per Ecclesiam*[4]; et Joseph, au contraire, entendant parler des merveilles de Jésus-Christ, il écoute, il admire et se tait.

Que veut dire cette différence? Dieu est-il contraire à lui-même dans ces vocations opposées? Non, fidèles, ne le croyez pas : toute cette diversité tend à enseigner aux enfants de Dieu cette vérité importante, que toute la perfection chrétienne ne consiste qu'à se soumettre. Celui qui glorifie les apôtres par l'honneur de la prédication, glorifie aussi saint Joseph par l'humilité du silence; et par là nous devons apprendre que la gloire des chrétiens n'est pas dans les emplois éclatants, mais à faire ce que Dieu veut. Si tous ne peuvent pas avoir l'honneur de prêcher Jésus-Christ, tous peuvent avoir l'honneur de lui obéir; et c'est la gloire de saint Joseph, c'est le solide honneur du christianisme. Ne me demandez donc pas, chrétiens, ce que faisait saint Joseph dans sa vie cachée; il est impossible que je vous l'apprenne, et je ne puis répondre autre chose, sinon ce que dit le divin Psalmiste : « Le juste, dit-il,

[1] II. *Cor.* I, 12.

[1] *Joan.* VI, 42.
[2] *Act.* V, 20.
[3] *Luc.* XVIII, 34.
[4] *Eph.* III, 10

« qu'a-t-il fait? » *Justus autem quid fecit*[1]? Ordinairement la vie des pécheurs fait plus de bruit que celle des justes; parce que l'intérêt et les passions, c'est ce qui remue tout dans le monde. Les pécheurs, dit David, ont tendu leur arc, ils l'ont lâché contre les justes, ils ont détruit, ils ont renversé; on ne parle que d'eux dans le monde : *Quoniam quæ perfecisti, destruxerunt*[2]. Mais le juste, ajoute-t-il, qu'a-t-il fait? *Justus autem quid fecit?* Il veut dire qu'il n'a rien fait. En effet, il n'a rien fait pour les yeux des hommes, parce qu'il a tout fait pour les yeux de Dieu. C'est ainsi que vivait le juste Joseph. Il voyait Jésus-Christ, et il se taisait : il le goûtait, et il n'en parlait point; il se contentait de Dieu seul, sans partager sa gloire avec les hommes. Il accomplissait sa vocation, parce que, comme les apôtres sont les ministres de Jésus-Christ découvert, Joseph était le ministre et le compagnon de sa vie cachée.

Mais, chrétiens, pourrons-nous bien dire pourquoi il faut que Jésus se cache, pourquoi cette splendeur éternelle de la face du Père céleste se couvre d'une obscurité volontaire durant l'espace de trente années? Ah! superbe, l'ignores-tu? homme du monde, ne le sais-tu pas? c'est ton orgueil qui en est la cause; c'est ton vain désir de paraître, c'est ton ambition infinie, et cette complaisance criminelle qui te fait honteusement détourner à un soin pernicieux de plaire aux hommes, celui qui doit être employé à plaire à ton Dieu. C'est pour cela que Jésus se cache. Il voit le désordre que ce vice produit; il voit le ravage que cette passion fait dans les esprits, quelles racines elle y a jetées, et combien elle corrompt toute notre vie, depuis l'enfance jusqu'à la mort : il voit les vertus qu'elle étouffe par cette crainte lâche et honteuse de paraître sage et dévot : il voit les crimes qu'elle fait commettre, ou pour s'accommoder à la société par une damnable complaisance, ou pour satisfaire l'ambition à laquelle on sacrifie tout dans le monde. Mais, fidèles, ce n'est pas tout : il voit que ce désir de paraître détruit les vertus les plus éminentes, en leur faisant prendre le change, en substituant la gloire du monde à la place de celle du ciel, en nous faisant faire pour l'amour des hommes ce qu'il faut faire pour l'amour de Dieu. Jésus-Christ voit tous ces malheurs, causés par le désir de paraître; et il se cache, pour nous enseigner à mépriser le bruit et l'éclat du monde. Il ne croit pas que sa croix suffise pour dompter cette passion furieuse; il choisit, s'il se peut, un état plus bas, et où il est en quelque sorte plus anéanti.

[1] *Psal.* x, 4.
[2] *Ibid.*

Car enfin je ne craindrai pas de le dire : Mon Sauveur, je vous connais mieux à la croix et dans la honte de votre supplice, que je ne fais dans cette bassesse et dans cette vie inconnue. Quoique votre corps soit tout déchiré, que votre face soit ensanglantée, et que, bien loin de paraître Dieu, vous n'ayez pas même la figure d'homme; toutefois vous ne m'êtes pas si caché, et je vois, au travers de tant de nuages, quelque rayon de votre grandeur, dans cette constante résolution par laquelle vous surmontez les plus grands tourments. Votre douleur a de la dignité, puisqu'elle vous fait trouver un adorateur dans l'un des compagnons de votre supplice. Mais ici je ne vois rien que de bas; et dans cet état d'anéantissement, un ancien a raison de dire, que vous êtes injurieux à vous-même : *Adultus non gestit agnosci, sed contumeliosus insuper sibi est*[1]. Il est injurieux à lui-même, parce qu'il semble qu'il ne fait rien, et qu'il est inutile au monde. Mais il ne refuse pas cette ignominie, il veut bien que cette injure soit ajoutée à toutes les autres qu'il a souffertes, pourvu qu'en se cachant avec Joseph et avec l'heureuse Marie, il nous apprenne, par ce grand exemple, que s'il se produit quelque jour au monde, ce sera par le désir de nous profiter, et pour obéir à son Père; qu'en effet, toute la grandeur consiste à nous conformer aux ordres de Dieu, de quelque sorte qu'il lui plaise disposer de nous; et enfin que cette obscurité, que nous craignons tant, est si illustre et si glorieuse, qu'elle peut être choisie même par un Dieu. Voilà ce que nous enseigne Jésus-Christ caché avec toute son humble famille, avec Marie et Joseph, qu'il associe à l'obscurité de sa vie, à cause qu'ils lui sont très-chers. Prenons-y donc part avec eux, et cachons-nous avec Jésus-Christ.

Chrétiens, ne savez-vous pas que Jésus-Christ est encore caché? Il souffre qu'on blasphème tous les jours son nom, et qu'on se moque de son Évangile, parce que l'heure de sa grande gloire n'est pas arrivée. Il est caché avec son Père, et nous sommes cachés en Dieu avec lui, comme parle le divin apôtre. Puisque nous sommes cachés avec lui, ce n'est pas en ce lieu d'exil que nous devons rechercher la gloire. Mais quand Jésus se montrera en sa majesté, ce sera alors le temps de paraître : *Cum Christus apparuerit, tunc et simul apparebimus cum illo in gloria*[2]. O Dieu, qu'il fera beau paraître en ce jour, où Jésus nous louera devant ses saints anges, à la face de tout l'univers, et devant son Père céleste! Quelle nuit, quelle obscurité assez longue pourra nous mériter cette gloire? Que les hommes se tai-

[1] *Tertul. de Patient.* n° 3.
[2] *Coloss.* III, 4.

sent de nous éternellement, pourvu que Jésus-Christ en parle en ce jour. Toutefois craignons, chrétiens, craignons cette terrible parole qu'il a prononcée dans son Évangile : « Vous avez reçu « votre récompense[1]. » Vous avez voulu la gloire des hommes : vous l'avez eue; vous êtes payé; il n'y a plus rien à attendre. O envie ingénieuse de notre ennemi, qui nous donne les yeux des hommes, afin de nous ôter ceux de Dieu; qui par une reconnaissance malicieuse s'offre à récompenser nos vertus, de peur que Dieu ne les récompense! Malheureux, je ne veux point de ta gloire : ni ton éclat ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. J'attends ma couronne d'une main plus chère, et ma récompense d'un bras plus puissant. Quand Jésus paraîtra en sa majesté, c'est alors, c'est alors que je veux paraître.

C'est là, fidèles, que vous verrez ce que je ne puis vous dire aujourd'hui : vous découvrirez les merveilles de la vie cachée de Joseph; vous saurez ce qu'il a fait durant tant d'années, et combien il est glorieux de se cacher avec Jésus-Christ. Ah! sans doute, il n'est pas de ceux qui ont reçu leur récompense en ce monde : c'est pourquoi il paraîtra alors, parce qu'il n'a pas paru; il éclatera, parce qu'il n'a point éclaté. Dieu réparera l'obscurité de sa vie; et sa gloire sera d'autant plus grande, qu'elle est réservée pour la vie future.

Aimons donc cette vie cachée, où Jésus s'est enveloppé avec Joseph. Qu'importe que les hommes nous voient? Celui-là est follement ambitieux, à qui les yeux de Dieu ne suffisent pas; et c'est lui faire trop d'injure, que de ne se contenter pas de l'avoir pour spectateur. Que si vous êtes dans les grandes charges, et dans les emplois importants; si c'est une nécessité que votre vie soit toute publique, méditez du moins sérieusement que vous ferez enfin une mort privée, puisque tous ces honneurs ne vous suivront pas. Que le bruit que les hommes font autour de vous ne vous empêche pas d'écouter les paroles du Fils de Dieu. Il ne dit pas : Heureux ceux qu'on loue! mais il dit dans son Évangile : « Heureux ceux « que l'on maudit pour l'amour de moi[2]! » Tremblez donc, dans cette gloire qui vous environne, de ce que vous n'êtes pas jugés dignes des opprobres de l'Évangile. Mais si le monde nous les refuse, chrétiens, faisons-nous-en à nous-mêmes; reprochons-nous devant Dieu notre ingratitude, et nos vanités ridicules : mettons-nous à nous-mêmes devant notre face toute la honte de notre vie; soyons du moins obscurs à nos yeux, par une humble confession de nos crimes; et participons comme nous pouvons à la confusion de Jésus, afin de participer à sa gloire. *Amen.*

MADAME,

Cette grandeur qui vous environne, empêche sans doute Votre Majesté de pouvoir goûter avec Jésus-Christ cette obscurité bienheureuse. Votre vie est dans la lumière, votre piété perce les nuages dans lesquels votre humilité veut l'envelopper. Les victoires de notre grand roi relèvent l'éclat de votre couronne; et ce qui surpasse toutes les victoires, c'est qu'on ne parle plus par toute la France que de cette ardeur toute chrétienne avec laquelle Votre Majesté travaille à faire descendre la paix sur la terre, d'où nos crimes l'ont bannie depuis tant d'années, et à rendre le calme à cet État, après en avoir soutenu toutes les tempêtes avec une résolution si constante. Parmi tant de gloire et tant de grandeur, quelle part peut prendre Votre Majesté à l'obscurité de Jésus-Christ, et aux opprobres de son Évangile? Puisque le monde s'efforce à lui donner des louanges, où pourra-t-elle trouver de l'humiliation, si elle ne la prend d'elle-même? C'est, madame, ce qui oblige Votre Majesté, lorsqu'elle se retire avec Dieu, de se dépouiller à ses pieds de toute cette magnificence royale, qui aussi bien s'évanouit devant lui; et là de se couvrir humblement la face de la sainte confusion de la pénitence. C'est trop flatter les grands, que de leur persuader qu'ils sont impeccables : au contraire, qui ne sait pas que leur condition éminente leur apporte ce mal nécessaire, que leurs fautes ne peuvent presque être médiocres? C'est, madame, dans la vue de tant de périls, que Votre Majesté doit s'humilier. Tous les peuples loueront sa sage conduite dans toute l'étendue de leurs cœurs; elle seule s'accusera, elle seule se confondra devant Dieu, et participera par ce moyen aux opprobres de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire, que je lui souhaite éternelle. *Amen.*

DEUXIÈME PANÉGYRIQUE
DE
SAINT JOSEPH,
PRÊCHÉ DEVANT LA REINE.

La simplicité, le détachement, l'amour de la vie cachée, trois vertus qui forment le caractère de l'homme de bien, et qui rendent saint Joseph digne de louange.

Quæsivit sibi Deus virum juxta cor suum.

Le Seigneur s'est cherché un homme selon son cœur.

I. *Reg.* XIII, 14.

Cet homme, selon le cœur de Dieu, ne se montre pas au dehors, et Dieu ne le choisit pas sur les

[1] *Matth.* VI, 2.
[2] *Ibid.* V, 11.

apparences, ni sur le témoignage de la voix publique. Lorsqu'il envoya Samuel dans la maison de Jessé, pour y trouver David, le premier de tous qui a mérité cet éloge; ce grand homme, que Dieu destinait à la plus auguste couronne du monde, n'était pas même connu dans sa famille. On présente, sans songer à lui, tous ses aînés au prophète; mais Dieu, qui ne juge pas à la manière des hommes, l'avertissait en secret de ne regarder pas à leur riche taille, ni à leur contenance hardie : si bien que, rejetant ceux que l'on produisait dans le monde, il fit approcher celui que l'on envoyait paître les troupeaux; et versant sur sa tête l'onction royale, il laissa ses parents étonnés d'avoir si peu jusqu'alors connu ce fils, que Dieu choisissait avec un avantage si extraordinaire.

Une semblable conduite de la Providence divine me fait appliquer aujourd'hui à Joseph, le fils de David, ce qui a été dit de David lui-même. Le temps était arrivé que Dieu cherchât un homme selon son cœur, pour déposer en ses mains ce qu'il avait de plus cher; je veux dire la personne de son Fils unique, l'intégrité de sa sainte mère, le salut du genre humain, le secret le plus sacré de son conseil, le trésor du ciel et de la terre. Il laisse Jérusalem et les autres villes renommées; il s'arrête sur Nazareth; et dans cette bourgade inconnue il va choisir encore un homme inconnu, un pauvre artisan, Joseph en un mot, pour lui confier un emploi dont les anges du premier ordre se seraient sentis honorés, afin, messieurs, que nous entendions que l'homme selon le cœur de Dieu doit être lui-même cherché dans le cœur, et que ce sont les vertus cachées qui le rendent digne de cette louange. Comme je me propose aujourd'hui de traiter ces vertus cachées, c'est-à-dire, de vous découvrir le cœur du juste Joseph, j'ai besoin plus que jamais, chrétiens, que celui qui s'appelle le Dieu de nos cœurs[1] m'éclaire par son Saint-Esprit. Mais quelle injure ferions-nous à la divine Marie, si ayant accoutumé en d'autres sujets de lui demander son secours, maintenant qu'il s'agit de son saint époux, nous ne nous efforcions de lui dire avec une dévotion particulière : *Ave.*

C'est un vice ordinaire aux hommes, de se donner entièrement au dehors, et de négliger le dedans; de travailler à la montre et à l'apparence, et de mépriser l'effectif et le solide; de songer souvent quels ils paraissent, et de ne penser point quels ils doivent être. C'est pourquoi les vertus qui sont estimées, ce sont celles qui se mêlent d'affaires, et qui entrent dans le commerce des hommes : au contraire, les vertus cachées et intérieures, où le public n'a point de part, où tout se passe entre Dieu et l'homme, non-seulement ne sont pas suivies, mais ne sont pas même entendues. Et toutefois, c'est dans ce secret que consiste tout le mystère de la vertu véritable. En vain pensez-vous former un bon magistrat, si vous ne faites auparavant un homme de bien : en vain vous considérez quelle place vous pourrez remplir dans la société civile, si vous ne méditez auparavant quel homme vous êtes en particulier. Si la société civile élève un édifice, l'architecte fait tailler premièrement une pierre, et puis on la pose dans le bâtiment. Il faut composer un homme en lui-même, avant que de méditer quel rang on lui donnera parmi les autres; et si l'on ne travaille sur ce fonds, toutes les autres vertus, si éclatantes qu'elles puissent être, ne seront que des vertus de parade, et appliquées par le dehors, qui n'auront point de corps ni de vérité. Elles pourront nous acquérir de l'estime, et rendre nos mœurs agréables; enfin elles pourront nous former au gré et selon le cœur des hommes; mais il n'y a que les vertus particulières qui aient ce droit admirable, de nous composer au gré et selon le cœur de Dieu.

Ce sont ces vertus particulières, c'est cet homme de bien, cet homme au gré de Dieu et selon son cœur, que je veux vous montrer aujourd'hui en la personne du juste Joseph. Je laisse les dons et les mystères qui pourraient relever son panégyrique. Je ne vous dis plus, chrétiens, qu'il est le dépositaire des trésors célestes, le père de Jésus-Christ, le conducteur de son enfance, le protecteur de sa vie, l'époux et le gardien de sa sainte mère. Je veux taire tout ce qui éclate, pour faire l'éloge d'un saint, dont la principale grandeur est d'avoir été à Dieu sans éclat. Les vertus mêmes dont je parlerai ne sont ni de la société ni du commerce; tout est renfermé dans le secret de sa conscience. La simplicité, le détachement, l'amour de la vie cachée sont donc les trois vertus du juste Joseph, que j'ai dessein de vous proposer. Vous me paraissez étonnés de voir l'éloge d'un si grand saint, dont la vocation est si haute, réduit à trois vertus si communes : mais sachez qu'en ces trois vertus consiste le caractère de cet homme de bien dont nous parlons; et il m'est aisé de vous faire voir que c'est aussi en ces trois vertus que consiste le caractère du juste Joseph. Car, mes sœurs, cet homme de bien, que nous considérons, pour être selon le cœur de Dieu, il faut premièrement qu'il le cherche; en second lieu, qu'il le trouve; en troisième lieu, qu'il en jouisse. Quiconque cherche Dieu, qu'il cherche en sim-

[1] *Ps.* LXXII, 26.

plicité celui qui ne peut souffrir les voies détournées. Quiconque veut trouver Dieu, qu'il se détache de toutes choses, pour trouver celui qui veut être lui seul tout notre bien. Quiconque veut jouir de Dieu, qu'il se cache et qu'il se retire, pour jouir en repos, dans la solitude, de celui qui ne se communique point parmi le trouble et l'agitation du monde. C'est ce qu'a fait notre patriarche. Joseph, homme simple, a cherché Dieu; Joseph, homme détaché, a trouvé Dieu; Joseph, homme retiré, a joui de Dieu : c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Le chemin de la vertu n'est pas de ces grandes routes dans lesquelles on peut s'étendre avec liberté : au contraire, nous apprenons par les saintes Lettres que ce n'est qu'un petit sentier, et une voie étroite et serrée, et tout ensemble extrêmement droite : *Semita justi recta est, rectus callis justi ad ambulandum*[1]. Par où nous devons apprendre qu'il faut y marcher en simplicité, et dans une grande droiture. Si peu nonseulement que l'on se détourne, mais même que l'on chancelle dans cette voie, on tombe dans les écueils dont elle est environnée de part et d'autre. C'est pourquoi le Saint-Esprit voyant ce péril, nous avertit si souvent de marcher dans la voie qu'il nous a marquée, sans jamais nous détourner à droite ou à gauche : *Non declinabitis neque ad dexteram neque ad sinistram*[2]; nous enseignant, par cette parole, que pour tenir cette voie, il faut dresser tellement son intention, qu'on ne lui permette jamais de se relâcher, ni de faire le moindre pas de côté ou d'autre.

C'est ce qui s'appelle dans les Écritures avoir le cœur droit avec Dieu, et marcher en simplicité devant sa face. C'est le seul moyen de le chercher, et la voie unique pour aller à lui; parce que, comme dit le Sage, « Dieu conduit le juste par « les voies droites : » *Justum deduxit Dominus per vias rectas*[3]. Car il veut qu'on le cherche avec grande ardeur; et ainsi que l'on prenne les voies les plus courtes, qui sont toujours les plus droites : si bien qu'il ne croit pas qu'on le cherche, lorsqu'on ne marche pas droitement à lui. C'est pourquoi il ne veut point ceux qui s'arrêtent, il ne veut point ceux qui se détournent, il ne veut point ceux qui se partagent. Quiconque prétend partager son cœur entre la terre et le ciel, ne donne rien au ciel, et tout à la terre, parce que la terre retient ce qu'il lui engage, et que le ciel n'accepte pas ce qu'il lui offre.

[1] *Is.* XXVI, 7.
[2] *Deut.* V, 32; XVII, 11. *Prov.* IV, 27. *Is.* XXX, 21.
[3] *Sap.* X, 10.

Vous devez entendre, par ce discours, que cette bienheureuse simplicité tant vantée dans les saintes Lettres, c'est une certaine droiture de cœur et une pureté d'intention; et l'acte principal de cette vertu, c'est d'aller à Dieu de bonne foi, et sans s'en imposer à soi-même : acte nécessaire et important, qu'il faut que je vous explique. Ne vous persuadez pas, chrétiens, que je parle ainsi sans raison : car si dans la voie de la vertu il y en a qui trompent les autres, beaucoup aussi se trompent eux-mêmes. Ceux qui se partagent entre les deux voies, qui veulent avoir un pied dans l'une et dans l'autre, qui se donnent tellement à Dieu, qu'ils ont toujours un regard au monde; ceux-là ne marchent point en simplicité, ni devant Dieu ni devant les hommes, et n'ont point par conséquent de vertu solide. Ils ne sont pas droits avec les hommes, parce qu'ils imposent à leur vue par l'image d'une piété qui ne peut être que contrefaite, étant altérée par le mélange : ils ne sont pas droits devant Dieu, parce que, pour plaire à ses yeux, il ne suffit pas, chrétiens, de produire par étude et par artifice des actes de vertu empruntés, et des directions d'intention forcées.

Un homme engagé dans l'amour du monde, viole tous les jours les lois les plus saintes de la bonne foi, ou de l'amitié, ou de l'équité naturelle, que nous devons aux plus étrangers, pour satisfaire à son avarice. Cependant sur une certaine inclination vague et générale, qui lui reste pour la vertu, il s'imagine être homme de bien, et il en veut produire des actes : mais quels actes, ô Dieu tout-puissant? Il a ouï dire à ses directeurs ce que c'est qu'un acte de détachement, ou un acte de contrition et de repentance : il tire de sa mémoire les paroles qui le composent, ou l'image des sentiments qui le forment. Il les applique comme il peut sur sa volonté, car je ne puis dire autre chose, puisque son intention y est opposée : et il s'imagine être vertueux; mais il se trompe, il s'abuse, il se joue de lui-même.

Pour se rendre agréable à Dieu, il ne suffit pas, chrétiens, de tirer par artifice des actes de vertu forcés, et des directions d'intention étudiées. Les actes de piété doivent naître du fond du cœur, et non pas être empruntés de l'esprit ou de la mémoire. Mais ceux qui viennent du cœur, ne souffrent point de partage. « Nul ne « peut servir deux maîtres[1] : » Dieu ne peut souffrir cette intention louche, si je puis parler de la sorte, qui regarde de deux côtés en un même temps. Les regards, ainsi partagés, rendent l'abord d'un homme choquant et difforme, et l'âme se défigure elle-même, quand elle tourne en deux

[1] *Matth.* VI, 24.

endroits ses intentions. « Il faut, dit le Fils de « Dieu[1], que votre œil soit simple; » c'est-à-dire, que votre regard soit unique; et pour parler encore en termes plus clairs, que l'intention pure et dégagée s'appliquant tout entière à la même fin, le cœur prenne sincèrement et de bonne foi les sentiments que Dieu veut. Mais ce que j'en ai dit en général, se connaîtra mieux dans l'exemple.

Dieu a ordonné au juste Joseph de recevoir la divine Vierge comme son épouse fidèle, pendant que sa grossesse semble la convaincre; de regarder comme son fils propre, un enfant qui ne le touche que parce qu'il est dans sa maison; de révérer comme son Dieu, celui auquel il est obligé de servir de protecteur et de gardien. Dans ces trois choses, mes frères, où il faut prendre des sentiments délicats, et que la nature ne peut pas donner, il n'y a qu'une extrême simplicité qui puisse rendre le cœur docile et traitable. Voyons ce que fera le juste Joseph. Nous remarquerons, en son lieu, qu'à l'égard de sa sainte Épouse, jamais le soupçon ne fut plus modeste, ni le doute plus respectueux : mais enfin il était si juste, qu'il ne pouvait pas se désabuser sans que le ciel s'en mêlât. Aussi un ange lui déclare, de la part de Dieu, qu'elle a conçu de son Saint-Esprit[2]. Si son intention eût été moins droite, s'il n'eût été à Dieu qu'à demi, il ne se serait pas rendu tout à fait; il serait demeuré au fond de son âme quelque reste de soupçon mal guéri, et son affection pour la sainte Vierge aurait toujours été douteuse et tremblante. Mais son cœur, qui cherche Dieu en simplicité, ne sait point se partager avec Dieu : il n'a point de peine à connaître que la vertu incorruptible de sa sainte Épouse méritait le témoignage du ciel. Il surpasse la foi d'Abraham, bien qu'il nous soit donné dans les Écritures[3] comme le modèle de la foi parfaite. Abraham est loué dans les saintes Lettres, pour avoir cru l'enfantement d'une stérile[4] : Joseph a cru celui d'une vierge, et il a reconnu en simplicité ce grand et impénétrable mystère de la virginité féconde

Mais voici quelque chose de plus admirable. Dieu veut que vous receviez comme votre fils cet enfant de la pureté de Marie. Vous ne partagerez pas avec cette Vierge l'honneur de lui donner la naissance, parce que la virginité y serait blessée; mais vous partagerez avec elle ces soins, ces veilles, ces inquiétudes par lesquelles elle élèvera ce cher fils : vous tiendrez lieu de père à ce saint enfant, qui n'en a point sur la terre; et quoique vous ne le soyez pas par la nature, il faut que vous le deveniez par l'affection. Mais comment s'accomplira un si grand ouvrage? Où prendra-t-il ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas? Ces inclinations peuvent-elles s'acquérir par choix, et ne craindrons-nous pas en ce lieu ces mouvements empruntés et ces affections artificielles, que nous venons de reprendre tout à l'heure? Non, mes frères; ne le craignons pas. Un cœur qui cherche Dieu en simplicité, est une terre molle et humide, qui reçoit la forme qu'il lui veut donner; ce que Dieu veut lui passe en nature. Si donc c'est la volonté du Père céleste que Joseph tienne sa place en ce monde, et qu'il serve de père à son Fils, il ressentira, n'en doutez pas, pour ce saint et divin Enfant, cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

En effet, durant ces trois jours que le Fils de Dieu s'était dérobé, pour demeurer dans le temple avec les docteurs, il est aussi touché que la mère même, et elle le sait bien reconnaître : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te*[1]; « Votre « père et moi étions affligés. » Voyez qu'elle le joint avec elle dans la société des douleurs. Je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance : il s'agit de soins et d'inquiétudes; et c'est par là que je puis dire qu'il est votre père, puisqu'il a vraiment des inquiétudes paternelles. Voyez, messieurs, comme ce saint homme prend simplement, et de bonne foi, les sentiments que Dieu lui ordonne. Mais aimant Jésus-Christ comme son fils, se pourra-t-il faire, mes sœurs, qu'il le révère comme son Dieu? Sans doute, et il n'y aurait rien de plus difficile, si la sainte simplicité n'avait rendu son esprit docile, pour céder sans peine aux ordres divins.

Voici, chrétiens, le dernier effort de la simplicité du juste Joseph, dans la pureté de sa foi. Le grand mystère de notre foi, c'est de croire un Dieu dans la faiblesse. Mais afin de bien comprendre, mes sœurs, combien est parfaite la foi de Joseph, il faut, s'il vous plaît, remarquer que la faiblesse de Jésus-Christ peut être considérée en deux états; ou comme étant soutenue par quelque effet de puissance, ou comme étant délaissée et abandonnée à elle-même. Dans les dernières années de la vie de notre Sauveur, quoique l'infirmité de sa chair fût visible par ses souffrances, sa toute-puissance divine ne l'était pas moins par ses miracles. Il est vrai qu'il paraissait homme; mais cet homme disait des choses qu'aucun homme

[1] *Luc.* XI, 34.
[2] *Matth.* I, 20.
[3] *Rom.* IV, 11 et seqq.
[4] *Genes.* XV, 6.

[1] *Luc* II, 48.

n'avait jamais dites; mais cet homme faisait des choses qu'aucun homme n'avait jamais faites. Alors la faiblesse étant soutenue, je ne m'étonne pas que dans cet état Jésus ait attiré des adorateurs, les marques de sa puissance pouvant donner lieu de juger que l'infirmité était volontaire; et la foi n'était pas d'un si grand mérite. Mais en l'état que l'a vu Joseph, j'ai quelque peine à comprendre comment il a cru si fidèlement; parce que jamais la faiblesse n'a paru plus abandonnée, non pas même, je le dis sans crainte, dans l'ignominie de la croix. Car c'était cette heure importante pour laquelle il était venu : son Père l'avait délaissé; il était d'accord avec lui qu'il le délaisserait en ce jour : lui-même s'abandonnait volontairement, pour être livré aux mains des bourreaux. Si durant ces jours d'abandonnement la puissance de ses ennemis a été fort grande, ils ne doivent pas s'en glorifier; parce que les ayant renversés d'abord par une seule de ses paroles, il leur a bien fait connaître qu'il ne leur cédait que par une faiblesse volontaire : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper*[1] : « Vous n'auriez aucun « pouvoir sur moi, s'il ne vous était donné d'en « haut. » Mais en l'état dont je parle, et dans lequel le voit saint Joseph, la faiblesse est d'autant plus grande, qu'elle semble en quelque sorte forcée.

Car enfin, mon divin Sauveur, quelle est en cette rencontre la conduite de votre Père céleste? Il veut sauver les mages qui vous sont venus adorer, et il les fait échapper par une autre voie. Je ne l'invente pas, chrétiens, je ne fais que suivre l'histoire sainte. Il veut vous sauver vous-même, et il semble qu'il ait peine à l'exécuter. Un ange vient du ciel éveiller, pour ainsi dire, Joseph en sursaut, et lui dire, comme pressé par un péril imprévu : « Fuyez vite, partez cette nuit « avec la Mère et l'Enfant, et sauvez-vous en « Égypte[2]. » Fuyez : ô quelle parole! Encore s'il avait dit : Retirez-vous! Mais; fuyez pendant la nuit : ô précaution de faiblesse! Quoi donc, le Dieu d'Israël ne se sauve qu'à la faveur des ténèbres! Et qui le dit? C'est un ange qui arrive soudainement à Joseph, comme un messager effrayé : « de sorte, dit un ancien[3], qu'il semble « que tout le ciel soit alarmé, et que la terreur « s'y soit répandue avant même de passer à la « terre : » *Ut videatur cœlum timor ante tenuisse quam terram.* Mais voyons la suite de cette aventure. Joseph se sauve en Égypte, et le même ange revient à lui : « Retourne, dit-il[4], en Judée; car « ceux-là sont morts, qui cherchaient l'âme de « l'Enfant. » Et quoi! s'ils étaient vivants, un Dieu ne serait pas en sûreté? O faiblesse délaissée et abandonnée! Voilà l'état du divin Jésus; et en cet état saint Joseph l'adore avec la même soumission que s'il avait vu ses plus grands miracles. Il reconnaît le mystère de ce miraculeux délaissement, il sait que la vertu de la foi, c'est de soutenir l'espérance sans aucun sujet d'espérance : *In spem contra spem*[1]. Il s'abandonne à Dieu en simplicité, et exécute, sans s'enquérir, tout ce qu'il commande. En effet, l'obéissance est trop curieuse, qui examine les causes du commandement : elle ne doit avoir des yeux que pour considérer son devoir, et elle doit chérir son aveuglement, qui la fait marcher en sûreté. Mais cette obéissance de saint Joseph venait de ce qu'il croyait en simplicité, et que son esprit, ne chancelant pas entre la raison et la foi, suivait avec une intention droite les lumières qui venaient d'en haut. O foi vive, ô foi simple et droite, que le Sauveur a raison de dire qu'il ne te trouvera plus sur la terre[2]! Car, mes frères, comment croyons-nous? Qui nous donnera aujourd'hui de pénétrer au fond de nous-mêmes, pour voir si ces actes de foi, que nous faisons quelquefois, sont véritablement dans le cœur, ou si ce n'est pas la coutume qui les y amène du dehors?

Que si nous ne pouvons pas lire dans nos cœurs, interrogeons nos œuvres, et connaissons notre peu de foi. Une marque de sa faiblesse, c'est que nous n'osons entreprendre de bâtir dessus; nous n'osons nous y confier, ni établir sur ce fondement l'espérance de notre bonheur. Démentez-moi, messieurs, si je ne dis pas la vérité. Lorsque nous flottons incertains entre la vie chrétienne et la vie du monde, n'est-ce pas un doute secret qui nous dit dans le fond du cœur : Mais cette immortalité que l'on nous promet, est-ce une chose assurée? et n'est-ce pas trop hasarder son repos, son bonheur, que de quitter ce qu'on voit, pour suivre ce qu'on ne voit pas? Nous ne croyons donc pas en simplicité, nous ne sommes pas chrétiens de bonne foi.

Mais je croirais, direz-vous, si je voyais un ange, comme saint Joseph. O homme, désabusez-vous : Jonas a disputé contre Dieu, quoiqu'il fût instruit de ses volontés par une vision manifeste; et Job a été fidèle, quoiqu'il n'eût point encore été confirmé par des apparitions extraordinaires. Ce ne sont pas les voies extraordinaires qui font fléchir notre cœur; mais la sainte simplicité, et la pureté d'intention que produit la cha-

[1] *Joan.* XIX, 11.
[2] *Matth.* II, 13.
[3] *S. Petr. Chrysol. Serm* CLI.
[4] *Matth.* II, 20.

[1] *Rom.* IV, 18.
[2] *Luc.* XVIII, 8.

[...]té véritable, qui attache aisément notre esprit à Dieu, en le détachant des créatures. C'est, mes sœurs, ce détachement qui fera notre seconde partie.

SECOND POINT.

Dieu, qui a établi son Évangile sur des contrariétés mystérieuses, ne se donne qu'à ceux qui se contentent de lui, et se détachent des autres biens. Il faut qu'Abraham quitte sa maison et tous les attachements de la terre, avant que Dieu lui dise : Je suis ton Dieu. Il faut abandonner tout ce qui se voit, pour mériter ce qui ne se voit pas ; et nul ne peut posséder ce grand tout, s'il n'est au monde comme n'ayant rien : *Tanquam nihil habentes* [1]. Si jamais il y eut un homme à qui Dieu se soit donné de bon cœur, c'est sans doute le juste Joseph, qui le tient dans sa maison et entre ses mains, et à qui il est présent à toutes les heures, beaucoup plus dans le cœur que devant les yeux. Voilà un homme qui a trouve Dieu d'une façon bien particulière : aussi s'est-il rendu digne d'un si grand trésor par un détachement sans réserve, puisqu'il est détaché de ses passions, détaché de son intérêt et de son propre repos.

Deux sortes de passions ont accoutumé de nous émouvoir ; je veux dire les passions douces et les passions violentes. Desquelles des deux, mes sœurs, est-il plus difficile de se rendre maître ? il n'est pas aisé de le décider. J'ai appris du grand saint Thomas que celles-là sont à craindre par la durée, celles-ci par la promptitude et par l'impétuosité de leur mouvement : celles-là nous flattent, celles-ci nous poussent par force ; celles-là nous gagnent, celles-ci nous entraînent. Mais, quoique par des voies différentes, les unes et les autres renversent le sens, les unes et les autres engagent le cœur. O pauvre cœur humain ! de combien d'ennemis es-tu la proie ? de combien de tempêtes es-tu le jouet ? de combien d'illusions es-tu le théâtre ?

Mais apprenons, chrétiens, par l'exemple de saint Joseph, à vaincre ces douceurs qui nous charment, et ces violences qui nous emportent. Voyez comme il est détaché de ses passions ; puisqu'il a pu surmonter sans résistance, parmi les douces la plus flatteuse, parmi les violentes la plus farouche ; je veux dire l'amour et la jalousie. Son épouse est sa sœur. Il n'est touché, si je le puis dire, que de la virginité de Marie ; mais il l'aime pour la conserver en sa chaste épouse, et ensuite pour l'imprimer en soi-même par une entière unité de cœur. La fidélité de ce mariage consiste à se garder l'un à l'autre la parfaite intégrité qu'ils se sont promise. Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent, pour se conserver l'une l'autre éternellement par une chaste correspondance de désirs pudiques ; et il me semble que je vois deux astres, qui n'entrent ensemble en conjonction qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin [1], que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables, en cela même qu'elles sont plus saintes.

Mais la jalousie, chrétiens, a pensé rompre le sacré lien de cette amitié conjugale. Joseph, encore ignorant des mystères dont sa chère épouse était rendue digne, ne sait que penser de sa grossesse. Je laisse aux peintres et aux poëtes de représenter à vos yeux les horreurs de la jalousie, le venin de ce serpent, et les cent yeux de ce monstre ; il me suffit de vous dire que c'est une espèce de complication des passions les plus furieuses. C'est là qu'un amour outragé pousse la douleur jusqu'au désespoir, et la haine jusqu'à la furie ; et c'est peut-être pour cette raison que le Saint-Esprit nous a dit : *Dura sicut infernus æmulatio* [2] : « La jalousie est dure comme l'enfer, » parce qu'elle ramasse en effet les deux choses les plus cruelles que l'enfer ait, la rage et le désespoir.

Mais ce monstre si furieux ne peut rien contre le juste Joseph. Car admirez sa modération envers sa sainte et divine Épouse. Il sent le mal tel, qu'il ne peut la défendre ; et il ne veut pas la condamner tout à fait. Il prend un conseil tempéré. Réduit par l'autorité de la loi à l'éloigner de sa compagnie, il évite du moins de la diffamer, il demeure dans les bornes de la justice ; et bien loin d'exiger le châtiment, il lui épargne même la honte. Voilà une résolution bien modérée : mais encore ne presse-t-il pas l'exécution. Il veut attendre la nuit, cette sage conseillère dans nos ennuis, dans nos promptitudes, dans nos précipitations dangereuses. Et en effet, cette nuit lui découvrira le mystère, un ange viendra éclaircir ses doutes ; et j'ose dire, messieurs, que Dieu devait ce secours au juste Joseph. Car, puisque la raison humaine, soutenue de la grâce, s'était élevée à son plus haut point, il fallait que le ciel achevât le reste ; et celui-là était digne de savoir la vérité, qui, sans l'avoir reconnue, n'avait pas laissé néanmoins de pratiquer la justice : *Merito responsum subvenit mox*

[1] II. *Cor.* VI, 10.

[1] *De Nup. et Concup.* lib. I, n° 12, t. X, col. 286.
[2] *Cant.* VIII, 6.

qu'il n'est pas par nature, il le devient par affection.

Mais afin que vous soyez convaincus de la vérité d'un si grand mystère, et si glorieux à Joseph, il faut vous le montrer par les Écritures, et pour cela vous exposer une belle réflexion de saint Chrysostôme. Il remarque dans l'Évangile que partout Joseph y paraît en père. C'est lui qui donne le nom à Jésus, comme les pères le donnaient alors; c'est lui seul que l'ange avertit de tous les périls de l'Enfant, et c'est à lui qu'il annonce le temps du retour. Jésus le revère, et lui obéit : c'est lui qui dirige toute sa conduite, comme en ayant le soin principal; et partout il nous est montré comme père. D'où vient cela, dit saint Chrysostôme? en voici la raison véritable. C'est, dit-il[1], que c'était un conseil de Dieu, de donner au grand saint Joseph tout ce qui peut appartenir à un père, sans blesser la virginité.

Je ne sais si je comprends bien toute la force de cette pensée; mais voici, si je ne me trompe, ce que veut dire ce grand évêque. Et premièrement supposons pour certain que c'est la sainte virginité qui empêche que le Fils de Dieu, en se faisant homme, ne choisisse un père mortel. En effet, Jésus-Christ venant sur la terre pour se rendre semblable aux hommes, comme il voulait bien avoir une mère, il ne devait pas refuser, ce semble, d'avoir un père tout ainsi que nous, et de s'unir encore à notre nature par le nœud de cette alliance. Mais la sainte virginité s'y est opposée, parce que les prophètes lui avaient promis qu'un jour le Sauveur la rendrait féconde, et puisqu'il devait naître d'une vierge mère, il ne pouvait avoir de père que Dieu. C'est par conséquent la virginité qui empêche la paternité de Joseph. Mais peut-elle l'empêcher jusqu'à ce point, que Joseph n'y ait plus de part, et qu'il n'ait aucune qualité de père? Nullement, dit saint Chrysostôme; car la sainte virginité ne s'oppose qu'aux qualités qui la blessent : et qui ne sait qu'il y en a dans le nom de père qui ne choquent pas la pudeur, et qu'elle peut avouer pour siennes? Ces soins, cette tendresse, cette affection, cela blesse-t-il la virginité? Voyez donc le secret de Dieu, et l'accommodement qu'il invente dans ce différent mémorable entre la paternité de Joseph et la pureté virginale. Il partage la paternité, et il veut que la virginité fasse le partage. Sainte pureté, lui dit-il, vos droits vous seront conservés. Il y a quelque chose dans le nom de père, que la virginité ne peut pas souffrir; vous ne l'aurez pas, ô Joseph! Mais tout ce qui appartient à un père, sans que la virginité soit intéressée, voilà, dit-il, ce que je vous donne : *Hoc tibi do, quod salva virginitate paternum esse potest.* Et par conséquent, chrétiens, Marie ne concevra pas de Joseph, parce que la virginité y serait blessée; mais Joseph partagera avec Marie ces soins, ces veilles, ces inquiétudes, par lesquelles elle élèvera ce divin Enfant; et il ressentira pour Jésus cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

Mais peut-être vous demanderez où il prendra ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas? Ces inclinations naturelles peuvent-elles s'acquérir par choix; et l'art peut-il imiter ce que la nature écrit dans les cœurs? Si donc saint Joseph n'est pas père, comment aura-t-il un amour de père? C'est ici qu'il nous faut entendre que la puissance divine agit en cette œuvre. C'est par un effet de cette puissance, que saint Joseph a un cœur de père; et si la nature ne le donne pas, Dieu lui en fait un de sa propre main. Car c'est de lui dont il est écrit qu'il tourne où il lui plaît les inclinations. Pour l'entendre, il faut remarquer une belle théologie que le Psalmiste nous a enseignée, lorsqu'il dit que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes : *Qui finxit singillatim corda eorum*[1]. Ne vous persuadez pas, chrétiens, que David regarde le cœur comme un simple organe du corps, que Dieu forme par sa puissance comme toutes les autres parties qui composent l'homme. Il veut dire quelque chose de singulier : il considère le cœur en ce lieu comme principe de l'inclination : et il le regarde dans les mains de Dieu comme une terre molle et humide, qui cède et qui obéit aux mains du potier, et reçoit de lui sa figure. C'est ainsi, nous dit le Psalmiste, que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes.

Qu'est-ce à dire en particulier? Il fait un cœur de chair dans les uns quand il les amollit par la charité; un cœur endurci dans les autres, lorsque retirant ses lumières, par une juste punition de leurs crimes, il les abandonne au sens réprouvé. Ne fait-il pas dans tous les fidèles, non un cœur d'esclave, mais un cœur d'enfant, quand il envoie en eux l'esprit de son Fils? Les apôtres tremblaient au moindre péril; mais Dieu leur fait un cœur tout nouveau, et leur courage devient invincible. Quels étaient les sentiments de Saül pendant qu'il paissait ses troupeaux? Ils étaient sans doute bas et populaires. Mais Dieu, en le mettant sur le trône, lui change le cœur par son onction : *Immutavit Dominus cor Saül*[2]; et il reconnaît incontinent qu'il est roi. D'autre part,

[1] *In Matth. hom.* IV, n° 6, t. VII, p. 58

[1] *Psal* XXXII, 15.
[2] I. *Reg.* X, 9.

les Israélites considéraient ce nouveau monarque comme un homme de la lie du peuple; mais la main de Dieu leur touchant le cœur, *quorum Deus tetigit corda*[1], aussitôt ils le voient plus grand, et ils se sentent émus, en le regardant, de cette crainte respectueuse que l'on a pour ses souverains : c'est que Dieu faisait en eux un cœur de sujets.

C'est donc, fidèles, cette même main qui forme en particulier tous les cœurs des hommes, qui fait un cœur de père en Joseph, et un cœur de fils en Jésus. C'est pourquoi Jésus obéit, et Joseph ne craint pas de lui commander. Et d'où lui vient cette hardiesse de commander à son Créateur? C'est que le vrai Père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père au milieu des temps à son Fils unique, a fait, en quelque sorte, couler en son sein quelque rayon ou quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son fils : c'est ce qui lui change le cœur, c'est ce qui lui donne un amour de père; si bien que le juste Joseph, qui sent en lui-même un cœur paternel, formé tout à coup par la main de Dieu, sent aussi que Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle; et il ose bien commander à celui qu'il reconnaît pour son maître.

Et après cela, chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous explique la fidélité de Joseph à garder ce sacré dépôt? Peut-il manquer de fidélité à celui qu'il reconnaît pour son fils unique? de sorte qu'il ne serait pas nécessaire que je vous parlasse de cette vertu, s'il n'était important pour votre instruction que vous ne perdiez pas un si bel exemple. Car c'est ainsi qu'il nous faut apprendre, par les traverses continuelles qui ont exercé saint Joseph depuis que Jésus-Christ est mis en sa garde, qu'on ne peut conserver ce dépôt sans peine, et que pour être fidèle à sa grâce, il faut se préparer à souffrir. Oui certes, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Joseph et Marie étaient pauvres; mais ils n'avaient pas encore été sans maison, ils avaient un lieu pour se retirer. Aussitôt que cet enfant vient au monde, on ne trouve point de maison pour eux, et leur retraite est dans une étable. Qui leur procure cette disgrâce, sinon celui dont il est écrit[2] que « venant en son propre bien, il n'y a pas été reçu par les siens, » et « qu'il n'a pas de gîte assuré où il puisse reposer « sa tête[3]? » Mais n'est-ce pas assez de leur indigence? Pourquoi leur attire-t-il des persécutions? Ils vivaient ensemble dans leur ménage, pauvrement, mais avec douceur, surmontant leur pauvreté par leur patience et par leur travail assidu. Mais Jésus ne leur permet pas ce repos : il ne vient au monde que pour les troubler, et il attire tous les malheurs avec lui. Hérode ne peut souffrir que cet enfant vive : la bassesse de sa naissance n'est pas capable de le cacher à la jalousie de ce tyran. Le ciel lui-même trahit le secret : il découvre Jésus-Christ par une étoile; et il semble qu'il ne lui amène de loin des adorateurs, que pour lui susciter dans son pays propre un persécuteur impitoyable.

Que fera ici saint Joseph? Représentez-vous, chrétiens, ce que c'est qu'un pauvre artisan, qui n'a point d'autre héritage que ses mains, ni d'autre fonds que sa boutique, ni d'autre ressource que son travail. Il est contraint d'aller en Égypte, et de souffrir un exil fâcheux; et cela pour quelle raison? Parce qu'il a Jésus-Christ avec lui. Cependant croyez-vous, fidèles, qu'il se plaigne de cet enfant incommode, qui le tire de sa patrie, et qui lui est donné pour le tourmenter? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'il s'estime heureux de souffrir en sa compagnie, et que toute la cause de son déplaisir, c'est le péril du divin Enfant qui lui est plus cher que lui-même? Mais peut-être a-t-il sujet d'espérer de voir bientôt finir ses disgrâces? Non, fidèles, il ne l'attend pas; partout on lui prédit des malheurs. Siméon l'a entretenu des étranges contradictions que devait souffrir ce cher fils : il en voit déjà le commencement, et il passe sa vie dans de continuelles appréhensions des maux qui lui sont préparés.

Est-ce assez pour éprouver sa fidélité? chrétiens, ne le croyez pas; voici encore une étrange épreuve. Si c'est peu des hommes pour le tourmenter, Jésus devient lui-même son persécuteur : il s'échappe adroitement de ses mains, il se dérobe à sa vigilance, et il demeure trois jours perdu. Qu'avez-vous fait, fidèle Joseph? Qu'est devenu le sacré dépôt que le Père céleste vous a confié? Ah! qui pourrait ici raconter ses plaintes? Si vous n'avez pas encore entendu la paternité de Joseph, voyez ses larmes, voyez ses douleurs, et reconnaissez qu'il est père. Ses regrets le font bien connaître, et Marie a raison de dire à cette rencontre : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te*[1] : « Votre père et moi vous cherchions « avec une extrême douleur. » O mon fils! dit-elle au Sauveur, je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance. Il s'agit de soins et d'inquiétudes, et c'est par là que je puis dire qu'il est

[1] I. *Reg.* x, 26.
[2] *Joan.* I, 11.
[3] *Matth.* VIII, 20.

[1] *Luc.* II, 48.

votre père, puisqu'il a des inquiétudes vraiment paternelles : *Ego et pater tuus;* je le joins avec moi par la société des douleurs.

Voyez, fidèles, par quelles souffrances Jésus éprouve la fidélité, et comme il ne veut être qu'avec ceux qui souffrent. Ames molles et voluptueuses, cet enfant ne veut pas être avec vous, sa pauvreté a honte de votre luxe, et sa chair, destinée à tant de supplices, ne peut supporter votre extrême délicatesse. Il cherche ces forts et ces courageux qui ne refusent pas de porter sa croix, qui ne rougissent pas d'être compagnons de son indigence et de sa misère. Je vous laisse à méditer ces vérités saintes, car pour moi je ne puis vous dire tout ce que je pense sur ce beau sujet. Je me sens appelé ailleurs, et il faut que je considère le secret du Père éternel, confié à l'humilité de Joseph : il faut que nous voyions Jésus-Christ caché, et Joseph caché avec lui, et que nous nous excitions, par ce bel exemple, à l'amour de la vie cachée.

TROISIÈME POINT.

Que dirai-je ici, chrétiens, de cet homme caché avec Jésus-Christ? Où trouverai-je des lumières assez pénétrantes, pour percer les obscurités qui enveloppent la vie de Joseph? Et quelle entreprise est la mienne, de vouloir exposer au jour ce que l'Écriture a couvert d'un silence mystérieux? Si c'est un conseil du Père éternel, que son Fils soit caché au monde, et que Joseph le soit avec lui; adorons les secrets de sa providence sans nous mêler de les rechercher; et que la vie cachée de Joseph soit l'objet de notre vénération, et non pas la matière de nos discours. Toutefois il en faut parler, puisque je sais bien que je l'ai promis; et il sera utile au salut des âmes de méditer un si beau sujet, puisque, si je n'ai rien à dire autre chose, je dirai du moins, chrétiens, que Joseph a eu cet honneur d'être tous les jours avec Jésus-Christ, qu'il a eu avec Marie la plus grande part à ses grâces, que néanmoins Joseph a été caché, que sa vie, que ses actions, que ses vertus étaient inconnues. Peut-être apprendrons-nous, d'un si bel exemple, qu'on peut être grand sans éclat, peut-être bienheureux sans bruit, qu'on peut avoir la vraie gloire sans le secours de la renommée, par le seul témoignage de sa conscience : *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ*[1]; et cette pensée nous incitera à mépriser la gloire du monde; c'est la fin que je me propose.

Mais pour entendre solidement la grandeur et la dignité de la vie cachée de Joseph, remontons jusqu'au principe; et admirons, avant toutes choses, la variété infinie des conseils de la Providence dans les vocations différentes. Entre toutes les vocations, j'en remarque deux, dans les Écritures, qui semblent directement opposées : la première, celle des apôtres, la seconde, celle de Joseph. Jésus est révélé aux apôtres, Jésus est révélé à Joseph, mais avec des conditions bien contraires. Il est révélé aux apôtres, pour l'annoncer par tout l'univers; il est révélé à Joseph, pour le taire et pour le cacher. Les apôtres sont des lumières, pour faire voir Jésus-Christ au monde; Joseph est un voile, pour le couvrir; et sous ce voile mystérieux on nous cache la virginité de Marie, et la grandeur du Sauveur des âmes. Aussi nous lisons dans les Écritures, que lorsqu'on le voulait mépriser, « N'est-ce pas là, « disait-on, le fils de Joseph[2]? » Si bien que Jésus entre les mains des apôtres, c'est une parole qu'il faut prêcher : *Prædicate verbum Evangelii hujus*[2], « Prêchez la parole de cet Évangile; » et Jésus entre les mains de Joseph, c'est une parole cachée, *Verbum absconditum*[3]; et il n'est pas permis de la découvrir. En effet, voyez-en la suite. Les divins apôtres prêchent si hautement l'Évangile, que le bruit de leur prédication retentit jusqu'au ciel : et saint Paul a bien osé dire que les conseils de la sagesse divine sont venus à la connaissance des célestes puissances par l'Église, dit cet apôtre, et par le ministère des prédicateurs, *Per Ecclesiam*[4]; et Joseph, au contraire, entendant parler des merveilles de Jésus-Christ, il écoute, il admire et se tait.

Que veut dire cette différence? Dieu est-il contraire à lui-même dans ces vocations opposées? Non, fidèles, ne le croyez pas : toute cette diversité tend à enseigner aux enfants de Dieu cette vérité importante, que toute la perfection chrétienne ne consiste qu'à se soumettre. Celui qui glorifie les apôtres par l'honneur de la prédication, glorifie aussi saint Joseph par l'humilité du silence; et par là nous devons apprendre que la gloire des chrétiens n'est pas dans les emplois éclatants, mais à faire ce que Dieu veut. Si tous ne peuvent pas avoir l'honneur de prêcher Jésus-Christ, tous peuvent avoir l'honneur de lui obéir; et c'est la gloire de saint Joseph, c'est le solide honneur du christianisme. Ne me demandez donc pas, chrétiens, ce que faisait saint Joseph dans sa vie cachée; il est impossible que je vous l'apprenne, et je ne puis répondre autre chose, sinon ce que dit le divin Psalmiste : « Le juste, dit-il,

[1] II. *Cor.* I, 12.

[1] *Joan.* VI, 42.
[2] *Act.* V, 20.
[3] *Luc.* XVIII, 34.
[4] *Eph.* III, 10

« qu'a-t-il fait? » *Justus autem quid fecit*[1]? Ordinairement la vie des pécheurs fait plus de bruit que celle des justes; parce que l'intérêt et les passions, c'est ce qui remue tout dans le monde. Les pécheurs, dit David, ont tendu leur arc, ils l'ont lâché contre les justes, ils ont détruit, ils ont renversé; on ne parle que d'eux dans le monde: *Quoniam quæ perfecisti, destruxerunt*[2]. Mais le juste, ajoute-t-il, qu'a-t-il fait? *Justus autem quid fecit?* Il veut dire qu'il n'a rien fait. En effet, il n'a rien fait pour les yeux des hommes, parce qu'il a tout fait pour les yeux de Dieu. C'est ainsi que vivait le juste Joseph. Il voyait Jésus-Christ, et il se taisait : il le goûtait, et il n'en parlait point; il se contentait de Dieu seul, sans partager sa gloire avec les hommes. Il accomplissait sa vocation, parce que, comme les apôtres sont les ministres de Jésus-Christ découvert, Joseph était le ministre et le compagnon de sa vie cachée.

Mais, chrétiens, pourrons-nous bien dire pourquoi il faut que Jésus se cache, pourquoi cette splendeur éternelle de la face du Père céleste se couvre d'une obscurité volontaire durant l'espace de trente années? Ah! superbe, l'ignores-tu? homme du monde, ne le sais-tu pas? c'est ton orgueil qui en est la cause; c'est ton vain désir de paraître, c'est ton ambition infinie, et cette complaisance criminelle qui te fait honteusement détourner à un soin pernicieux de plaire aux hommes, celui qui doit être employé à plaire à ton Dieu. C'est pour cela que Jésus se cache. Il voit le désordre que ce vice produit; il voit le ravage que cette passion fait dans les esprits, quelles racines elle y a jetées, et combien elle corrompt toute notre vie, depuis l'enfance jusqu'à la mort : il voit les vertus qu'elle étouffe par cette crainte lâche et honteuse de paraître sage et dévot : il voit les crimes qu'elle fait commettre, ou pour s'accommoder à la société par une damnable complaisance, ou pour satisfaire l'ambition à laquelle on sacrifie tout dans le monde. Mais, fidèles, ce n'est pas tout : il voit que ce désir de paraître détruit les vertus les plus éminentes, en leur faisant prendre le change, en substituant la gloire du monde à la place de celle du ciel, en nous faisant faire pour l'amour des hommes ce qu'il faut faire pour l'amour de Dieu. Jésus-Christ voit tous ces malheurs, causés par le désir de paraître; et il se cache, pour nous enseigner à mépriser le bruit et l'éclat du monde. Il ne croit pas que sa croix suffise pour dompter cette passion furieuse; il choisit, s'il se peut, un état plus bas, et où il est en quelque sorte plus anéanti.

[1] *Psal.* x, 4.
[2] *Ibid.*

Car enfin je ne craindrai pas de le dire : Mon Sauveur, je vous connais mieux à la croix et dans la honte de votre supplice, que je ne fais dans cette bassesse et dans cette vie inconnue. Quoique votre corps soit tout déchiré, que votre face soit ensanglantée, et que, bien loin de paraître Dieu, vous n'ayez pas même la figure d'homme; toutefois vous ne m'êtes pas si caché, et je vois, au travers de tant de nuages, quelque rayon de votre grandeur, dans cette constante résolution par laquelle vous surmontez les plus grands tourments. Votre douleur a de la dignité, puisqu'elle vous fait trouver un adorateur dans l'un des compagnons de votre supplice. Mais ici je ne vois rien que de bas; et dans cet état d'anéantissement, un ancien a raison de dire, que vous êtes injurieux à vous-même : *Adultus non gestit agnosci, sed contumeliosus insuper sibi est*[1]. Il est injurieux à lui-même, parce qu'il semble qu'il ne fait rien, et qu'il est inutile au monde. Mais il ne refuse pas cette ignominie, il veut bien que cette injure soit ajoutée à toutes les autres qu'il a souffertes, pourvu qu'en se cachant avec Joseph et avec l'heureuse Marie, il nous apprenne, par ce grand exemple, que s'il se produit quelque jour au monde, ce sera par le désir de nous profiter, et pour obéir à son Père; qu'en effet, toute la grandeur consiste à nous conformer aux ordres de Dieu, de quelque sorte qu'il lui plaise disposer de nous; et enfin que cette obscurité, que nous craignons tant, est si illustre et si glorieuse, qu'elle peut être choisie même par un Dieu. Voilà ce que nous enseigne Jésus-Christ caché avec toute son humble famille, avec Marie et Joseph, qu'il associe à l'obscurité de sa vie, à cause qu'ils lui sont très-chers. Prenons-y donc part avec eux, et cachons-nous avec Jésus-Christ.

Chrétiens, ne savez-vous pas que Jésus-Christ est encore caché? Il souffre qu'on blasphème tous les jours son nom, et qu'on se moque de son Évangile, parce que l'heure de sa grande gloire n'est pas arrivée. Il est caché avec son Père, et nous sommes cachés en Dieu avec lui, comme parle le divin apôtre. Puisque nous sommes cachés avec lui, ce n'est pas en ce lieu d'exil que nous devons rechercher la gloire. Mais quand Jésus se montrera en sa majesté, ce sera alors le temps de paraître : *Cum Christus apparuerit, tunc et simul apparebimus cum illo in gloria*[2]. O Dieu, qu'il fera beau paraître en ce jour, où Jésus nous louera devant ses saints anges, à la face de tout l'univers, et devant son Père céleste! Quelle nuit, quelle obscurité assez longue pourra nous mériter cette gloire? Que les hommes se tai-

[1] *Tertul. de Patient.* n° 3.
[2] *Coloss.* III, 4.

sent de nous éternellement, pourvu que Jésus-Christ en parle en ce jour. Toutefois craignons, chrétiens, craignons cette terrible parole qu'il a prononcée dans son Évangile : « Vous avez reçu « votre récompense[1]. » Vous avez voulu la gloire des hommes : vous l'avez eue; vous êtes payé; il n'y a plus rien à attendre. O envie ingénieuse de notre ennemi, qui nous donne les yeux des hommes, afin de nous ôter ceux de Dieu; qui par une reconnaissance malicieuse s'offre à récompenser nos vertus, de peur que Dieu ne les récompense! Malheureux, je ne veux point de ta gloire : ni ton éclat ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. J'attends ma couronne d'une main plus chère, et ma récompense d'un bras plus puissant. Quand Jésus paraîtra en sa majesté, c'est alors, c'est alors que je veux paraître.

C'est là, fidèles, que vous verrez ce que je ne puis vous dire aujourd'hui : vous découvrirez les merveilles de la vie cachée de Joseph; vous saurez ce qu'il a fait durant tant d'années, et combien il est glorieux de se cacher avec Jésus-Christ. Ah! sans doute, il n'est pas de ceux qui ont reçu leur récompense en ce monde : c'est pourquoi il paraîtra alors, parce qu'il n'a pas paru; il éclatera, parce qu'il n'a point éclaté. Dieu réparera l'obscurité de sa vie; et sa gloire sera d'autant plus grande, qu'elle est réservée pour la vie future.

Aimons donc cette vie cachée, où Jésus s'est enveloppé avec Joseph. Qu'importe que les hommes nous voient? Celui-là est follement ambitieux, à qui les yeux de Dieu ne suffisent pas; et c'est lui faire trop d'injure, que de ne se contenter pas de l'avoir pour spectateur. Que si vous êtes dans les grandes charges, et dans les emplois importants; si c'est une nécessité que votre vie soit toute publique, méditez du moins sérieusement que vous ferez enfin une mort privée, puisque tous ces honneurs ne vous suivront pas. Que le bruit que les hommes font autour de vous ne vous empêche pas d'écouter les paroles du Fils de Dieu. Il ne dit pas : Heureux ceux qu'on loue! mais il dit dans son Évangile : « Heureux ceux « que l'on maudit pour l'amour de moi[2]! » Tremblez donc, dans cette gloire qui vous environne, de ce que vous n'êtes pas jugés dignes des opprobres de l'Évangile. Mais si le monde nous les refuse, chrétiens, faisons-nous-en à nous-mêmes; reprochons-nous devant Dieu notre ingratitude, et nos vanités ridicules : mettons-nous à nous-mêmes devant notre face toute la honte de notre vie; soyons du moins obscurs à nos yeux, par une humble confession de nos crimes; et participons comme nous pouvons à la confusion de Jésus, afin de participer à sa gloire. *Amen.*

MADAME,

Cette grandeur qui vous environne, empêche sans doute Votre Majesté de pouvoir goûter avec Jésus-Christ cette obscurité bienheureuse. Votre vie est dans la lumière, votre piété perce les nuages dans lesquels votre humilité veut l'envelopper. Les victoires de notre grand roi relèvent l'éclat de votre couronne; et ce qui surpasse toutes les victoires, c'est qu'on ne parle plus par toute la France que de cette ardeur toute chrétienne avec laquelle Votre Majesté travaille à faire descendre la paix sur la terre, d'où nos crimes l'ont bannie depuis tant d'années, et à rendre le calme à cet État, après en avoir soutenu toutes les tempêtes avec une résolution si constante. Parmi tant de gloire et tant de grandeur, quelle part peut prendre Votre Majesté à l'obscurité de Jésus-Christ, et aux opprobres de son Évangile? Puisque le monde s'efforce à lui donner des louanges, où pourra-t-elle trouver de l'humiliation, si elle ne la prend d'elle-même? C'est, madame, ce qui oblige Votre Majesté, lorsqu'elle se retire avec Dieu, de se dépouiller à ses pieds de toute cette magnificence royale, qui aussi bien s'évanouit devant lui; et là de se couvrir humblement la face de la sainte confusion de la pénitence. C'est trop flatter les grands, que de leur persuader qu'ils sont impeccables : au contraire, qui ne sait pas que leur condition éminente leur apporte ce mal nécessaire, que leurs fautes ne peuvent presque être médiocres? C'est, madame, dans la vue de tant de périls, que Votre Majesté doit s'humilier. Tous les peuples loueront sa sage conduite dans toute l'étendue de leurs cœurs; elle seule s'accusera, elle seule se confondra devant Dieu, et participera par ce moyen aux opprobres de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire, que je lui souhaite éternelle. *Amen.*

DEUXIÈME PANÉGYRIQUE
DE
SAINT JOSEPH,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE.

La simplicité, le détachement, l'amour de la vie cachée, trois vertus qui forment le caractère de l'homme de bien, et qui rendent saint Joseph digne de louange.

Quæsivit sibi Deus virum juxta cor suum.

Le Seigneur s'est cherché un homme selon son cœur.

I. *Reg.* XIII, 14.

Cet homme, selon le cœur de Dieu, ne se montre pas au dehors, et Dieu ne le choisit pas sur les

[1] *Matth.* VI, 2.
[2] *Ibid.* V, 11.

apparences, ni sur le témoignage de la voix publique. Lorsqu'il envoya Samuel dans la maison de Jessé, pour y trouver David, le premier de tous qui a mérité cet éloge; ce grand homme, que Dieu destinait à la plus auguste couronne du monde, n'était pas même connu dans sa famille. On présente, sans songer à lui, tous ses aînés au prophète; mais Dieu, qui ne juge pas à la manière des hommes, l'avertissait en secret de ne regarder pas à leur riche taille, ni à leur contenance hardie : si bien que, rejetant ceux que l'on produisait dans le monde, il fit approcher celui que l'on envoyait paître les troupeaux; et versant sur sa tête l'onction royale, il laissa ses parents étonnés d'avoir si peu jusqu'alors connu ce fils, que Dieu choisissait avec un avantage si extraordinaire.

Une semblable conduite de la Providence divine me fait appliquer aujourd'hui à Joseph, le fils de David, ce qui a été dit de David lui-même. Le temps était arrivé que Dieu cherchât un homme selon son cœur, pour déposer en ses mains ce qu'il avait de plus cher; je veux dire la personne de son Fils unique, l'intégrité de sa sainte mère, le salut du genre humain, le secret le plus sacré de son conseil, le trésor du ciel et de la terre. Il laisse Jérusalem et les autres villes renommées; il s'arrête sur Nazareth; et dans cette bourgade inconnue il va choisir encore un homme inconnu, un pauvre artisan, Joseph en un mot, pour lui confier un emploi dont les anges du premier ordre se seraient sentis honorés, afin, messieurs, que nous entendions que l'homme selon le cœur de Dieu doit être lui-même cherché dans le cœur, et que ce sont les vertus cachées qui le rendent digne de cette louange. Comme je me propose aujourd'hui de traiter ces vertus cachées, c'est-à-dire, de vous découvrir le cœur du juste Joseph, j'ai besoin plus que jamais, chrétiens, que celui qui s'appelle le Dieu de nos cœurs [1] m'éclaire par son Saint-Esprit. Mais quelle injure ferions-nous à la divine Marie, si ayant accoutumé en d'autres sujets de lui demander son secours, maintenant qu'il s'agit de son saint époux, nous ne nous efforcions de lui dire avec une dévotion particulière : *Ave*.

C'est un vice ordinaire aux hommes, de se donner entièrement au dehors, et de négliger le dedans; de travailler à la montre et à l'apparence, et de mépriser l'effectif et le solide; de songer souvent quels ils paraissent, et de ne penser point quels ils doivent être. C'est pourquoi les vertus qui sont estimées, ce sont celles qui se mêlent d'affaires, et qui entrent dans le commerce des hommes : au contraire, les vertus cachées et intérieures, où le public n'a point de part, où tout se passe entre Dieu et l'homme, non-seulement ne sont pas suivies, mais ne sont pas même entendues. Et toutefois, c'est dans ce secret que consiste tout le mystère de la vertu véritable. En vain pensez-vous former un bon magistrat, si vous ne faites auparavant un homme de bien : en vain vous considérez quelle place vous pourrez remplir dans la société civile, si vous ne méditez auparavant quel homme vous êtes en particulier. Si la société civile élève un édifice, l'architecte fait tailler premièrement une pierre, et puis on la pose dans le bâtiment. Il faut composer un homme en lui-même, avant que de méditer quel rang on lui donnera parmi les autres; et si l'on ne travaille sur ce fonds, toutes les autres vertus, si éclatantes qu'elles puissent être, ne seront que des vertus de parade, et appliquées par le dehors, qui n'auront point de corps ni de vérité. Elles pourront nous acquérir de l'estime, et rendre nos mœurs agréables; enfin elles pourront nous former au gré et selon le cœur des hommes; mais il n'y a que les vertus particulières qui aient ce droit admirable, de nous composer au gré et selon le cœur de Dieu.

Ce sont ces vertus particulières, c'est cet homme de bien, cet homme au gré de Dieu et selon son cœur, que je veux vous montrer aujourd'hui en la personne du juste Joseph. Je laisse les dons et les mystères qui pourraient relever son panégyrique. Je ne vous dis plus, chrétiens, qu'il est le dépositaire des trésors célestes, le père de Jésus-Christ, le conducteur de son enfance, le protecteur de sa vie, l'époux et le gardien de sa sainte mère. Je veux taire tout ce qui éclate, pour faire l'éloge d'un saint, dont la principale grandeur est d'avoir été à Dieu sans éclat. Les vertus mêmes dont je parlerai ne sont ni de la société ni du commerce; tout est renfermé dans le secret de sa conscience. La simplicité, le détachement, l'amour de la vie cachée sont donc les trois vertus du juste Joseph, que j'ai dessein de vous proposer. Vous me paraissez étonnés de voir l'éloge d'un si grand saint, dont la vocation est si haute, réduit à trois vertus si communes : mais sachez qu'en ces trois vertus consiste le caractère de cet homme de bien dont nous parlons; et il m'est aisé de vous faire voir que c'est aussi en ces trois vertus que consiste le caractère du juste Joseph. Car, mes sœurs, cet homme de bien, que nous considérons, pour être selon le cœur de Dieu, il faut premièrement qu'il le cherche; en second lieu, qu'il le trouve; en troisième lieu, qu'il en jouisse. Quiconque cherche Dieu, qu'il cherche en sim-

[1] *Ps.* LXXII, 26.

ignorante, lorsqu'elle commence son voyage. Elle trouve premièrement en son chemin cette basse région; elle y voit des fleuves qui coulent, des fleurs qui se flétrissent du matin au soir; tout y passe dans une grande inconstance. Mais dans ces fleuves qui s'écoulent, elle trouve de quoi rafraîchir sa soif; elle promène ses désirs errants dans cette variété d'objets; et quoiqu'elle perde toujours ce qu'elle possède, son espérance flatteuse ne cesse de l'enchanter de telle sorte, qu'elle se plaît dans cette basse région. *Egredere*, Sors : songe que tu es faite à l'image de Dieu; rappelle ce qu'il y a en toi de divin et d'immortel : veux-tu être toujours captive des choses inférieures? Que si elle obéit à cette voix, en sortant de ce pays, elle se trouve comme dans un autre, qui n'est pas moins dangereux pour elle; c'est la satisfaction de son esprit propre. Nuls attraits que ses désirs, nulle règle que ses humeurs, nulle conduite que ses volontés. Elle n'est plus au-dessous d'elle; elle commence à s'arrêter en elle-même : la voilà dans des objets et dans des attaches, qui sont plus convenables à sa dignité; et toutefois l'oracle la presse, et lui dit encore : *Egredere*, Sors. Ame, ne sens-tu pas, par je ne sais quoi de pressant qui te pousse au-dessus de toi, que tu n'es pas faite pour toi-même? Un bien infini t'appelle; Dieu même te tend les bras : sors donc de cette seconde région, c'est-à-dire, de la satisfaction de ton esprit propre.

Ainsi, mes frères, elle arrivera à ce qu'il y a de plus relevé et de plus sublime, et commencera de s'unir à Dieu. Et alors ne lui sera-t-il pas permis de se reposer? Non; il n'y a rien de plus dangereux : car c'est là qu'une secrète complaisance fait qu'on s'endort dans la vue de sa propre perfection. Tout est calme, tout est soumis; toutes les passions sont vaincues, toutes les humeurs, domptées; l'esprit même, avec sa fierté et son audace naturelle, abattu et mortifié : il est temps de se reposer. Non, non; *Egredere*, Sors. Il nous est tellement ordonné de cheminer sans relâche, qu'il ne nous est pas même permis de nous arrêter en Dieu : car quoiqu'il n'y ait rien au-dessus de lui à prétendre, il y a tous les jours à faire en lui de nouveaux progrès, et il découvre, pour ainsi dire, tous les jours à notre ardeur de nouvelles infinités. Ainsi nous renfermer dans certaines bornes, c'est entreprendre de resserrer l'immensité de sa nature.

Allez donc, sans vous arrêter jamais; perdez la vue de toute la perfection que vous pouvez avoir acquise; marchez de vertus en vertus, si vous voulez être dignes de voir le Dieu des dieux en Sion. Telle est la vie chrétienne; telle est l'institution monastique, conformément à laquelle nous regarderons saint Benoît dans une continuelle sortie de lui-même, pour se perdre saintement en Dieu. Nous le verrons premièrement sortir des plaisirs des sens, par la mortification et la pénitence : secondement, de la satisfaction de l'esprit, par l'amour de la discipline et de la régularité monastique : enfin sortir de la vue de sa propre perfection, par une parfaite humilité, et un ardent désir de croître; c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Nous lisons de l'enfant prodigue, qu'en sortant de la maison paternelle, il fut en une région fort éloignée; *In regionem longinquam*[1]. C'est l'image des égarements de notre âme, qui s'étant retirée de Dieu, ô qu'il est vrai qu'elle s'est perdue dans une région bien éloignée, jusqu'à être captive des sens! Voyez à quelle hauteur elle devait être élevée. « L'homme avait été fait pour « être spirituel, même dans la chair : » *Qui futurus fuerat etiam carne spiritualis*[2]. Oui, créature chère, homme que Dieu a fait à sa ressemblance, tu devais être spirituel, même dans le corps; parce que ce corps, que Dieu t'a donné, devait être régi par l'esprit : et qui ne sait que celui qui est régi, participe en quelque sorte à la qualité du principe qui le meut et qui le gouverne par l'impression qu'il en reçoit? Voilà [l'heureuse condition] où l'âme était établie.

Mais, ô changement déplorable! la chair a pris le régime, et l'âme est devenue toute corporelle : *Fieret etiam mente carnalis*[3]. Car qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens, et appliquée tout entière à les servir, emploie toute son industrie à raffiner leur goût, à irriter leur appétit, à leur assaisonner leurs objets, et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles? Voilà l'extrémité; voilà l'exil où l'âme a été reléguée. Peut-on rien imaginer de plus déplorable? Être dégradée au point de servir à celui à qui l'on devait commander avec un empire souverain, quoi de plus honteux! Mais une âme faite à l'image de son Dieu, si noble qu'elle ne peut prétendre à rien moins qu'à la possession de son auteur, s'avilir jusqu'à se réduire dans la dépendance des sens, [pour y trouver son bonheur et sa perfection, quel affreux esclavage! qui peut concevoir l'extrémité de sa misère?]

Egredere, egredere : Sors, sors d'une si infâme servitude et d'un bannissement si honteux : retire-toi de ces plaisirs trompeurs qui ne tendent

[1] *Luc.* XV, 13.
[2] *S. Aug. de Civ. Dei*, lib. XIV, cap. XV; *Hom.* VII, col. 366.
[3] *Ibid.*

qu'à t'énerver : *Caveatur delectatio, cui mentem enervandam non oportet dari*[1]. C'est pour Dieu que tu dois conserver toute ta force ; c'est vers lui que tu dois tourner toute l'activité de tes désirs, tout l'empressement de ton amour, et ne pas te répandre dans de vaines délices, qui ne sont propres qu'à t'épuiser : *Fortitudinem suam ad te custodiant, nec eam spargant in deliciosas lassitudines*[2].

Saint Benoît a écouté cette voix à Rome, parmi la jeunesse licencieuse. Aussitôt qu'il fut arrivé à cet âge ardent, où je ne sais quoi commence à se remuer dans le cœur, que la contagion des mauvais exemples et sa propre inquiétude précipitent à toute sorte d'excès ; aussitôt il se sentit obligé à prêter l'oreille attentive à celui qui lui disait, *Egredere*, Sors. J'aurais besoin d'emprunter ici les couleurs de la poésie, pour vous représenter vivement cette affreuse solitude, ce désert horrible et effroyable dans lequel il se retira. Un silence affreux et terrible, qui n'était interrompu que par les cris des bêtes sauvages ; et comme si ce désert épouvantable n'eût pas été suffisant pour sa retraite, au milieu de ces vallons inhabités et de ces roches escarpées, il se choisit encore un trou profond, dont les bêtes mêmes n'auraient pu qu'à peine faire leur tanière. C'est là que se cache ce saint jeune homme, ou plutôt, c'est là qu'il s'enterre tout vivant, pour y faire mourir tous les sens, jusqu'aux affections les plus naturelles.

Sa vie, [toute céleste, l'élève déjà à la condition des anges : uniquement occupé de la prière et de la méditation des vérités éternelles, il oublie presque qu'il a un corps, et semble avoir perdu le sentiment de ses besoins.] Le religieux romain le nourrit du reste de son jeûne*. [Ce digne confident se dérobe à lui-même, pour sustenter son ami, une partie de l'étroit nécessaire où le réduit son abstinence.] Ah ! dans les superfluités et dans l'abondance, nous ne trouvons rien pour les pauvres ; et celui-ci dans sa pauvreté, après que la pénitence avait soigneusement retranché tout ce qu'elle pouvait, ne laisse pas de trouver encore de quoi nourrir saint Benoît ; et tous deux vivent ensemble, non tant d'un même repas que d'un même jeûne.

C'est, mes pères, dans cette retraite, et parmi ces austérités, qu'il méditait ces belles règles de sobriété qu'il vous a données : premièrement, d'ôter à la nature tout le superflu : secondement, pour s'empêcher de prendre du goût en prenant le nécessaire, rappeler l'esprit au dedans par la lecture et la méditation ; « en sorte qu'on paraisse « moins sortir d'un repas, que d'un exercice spi« rituel : » *Ut non tam cœnam cœnent, quam disciplinam*[1] : troisièmement, d'être sans inquiétude à l'égard de ce nécessaire ; ne donner pas cet appui aux sens, que l'aliment nécessaire leur est assuré : [en un mot, n'avoir] aucune prévoyance humaine, s'abandonner entièrement à la Providence, ne pas plus craindre la faim que les autres maux, donner aux pauvres tout ce qui reste.

Mais voyons néanmoins encore comment il sortira de l'amour de ces infâmes plaisirs, dont les ardeurs insensées nous poussent à des excès si horribles. Saint Grégoire de Nysse a remarqué que l'apôtre parle différemment de cette passion et des autres. Il veut qu'on fasse tête contre tous les vices, et il n'y a que celui-ci contre lequel il ordonne de s'assurer par la fuite. *State succincti lumbos vestros*[2] : demeurez, mettez-vous en défense, faites ferme. Mais parlant du vice d'impureté, toute l'espérance est dans la fuite ; et c'est pourquoi il a dit : *Fugite fornicationem*[3]. *Militare præceptum*, dit saint Grégoire de Nysse[4] : tout le précepte de la milice dans cette guerre, c'est de savoir fuir ; parce que tous les traits donnent dans les yeux, et par les yeux dans le cœur ; si bien que le salut est d'éviter la rencontre, et de détourner les regards.

Quel autre avait pratiqué avec plus de force cette noble et généreuse fuite, que notre saint ? Mais, ô faiblesse de notre nature ! qui trouve toujours en elle-même le principe de sa perte ! Le feu infernal le poursuit jusque dans cette grotte affreuse : déjà elle lui paraît insupportable ; déjà il regarde le monde d'un œil plus riant. [Près de succomber, il a recours à un remède inouï, pour émousser l'aiguillon de la chair, et amortir ce feu impur dont il se sent embrasé. Animé d'un saint transport, il se jette dans un amas d'épines ;] et convertit, par cette généreuse violence, les attraits de la volupté en une douleur vive, mais salutaire : *Voluptatem traxit in dolorem*[5]. Le sentiment de la volupté avait éveillé tous les sens, pour les appeler à la participation de ses douceurs pernicieuses ; et, pour détourner le cours de ces ardeurs sensuelles, il excite le sentiment de la douleur, qui éveille tous les sens d'une autre manière, pour les noyer dans l'amertume : *Voluptatem traxit in dolorem* : « Il tira en douleur « tout le sentiment de la volupté. » C'est à quoi

[1] *S. Aug. Confess.* lib. x, cap. xxxi, t. i, col. 187.
[2] *Ibid.* cxxxiv, col. 189.
* Bossuet cite ici, et plus bas encore, un autre sermon de saint Benoît, auquel il renvoie, et que nous n'avons pu retrouver. (*Édit. de Déforis.*)

[1] *Tertull. Apolog.* n° 39.
[2] *Ephes.* vi, 14.
[3] I. *Cor.* vi, 18.
[4] *Orat. de fug. fornic.* t. ii, p. 129.
[5] *S. Gregor. Mag. Dialog.* lib. ii, cap. ii, t. ii. col. 213.

il employa ces épines : elles rappelèrent en son souvenir, et l'ancienne malédiction de notre nature, et les supplices que le Sauveur a soufferts pour nos voluptés infâmes.

C'est ce que doit faire en nous le plaisir des sens : aussitôt qu'il commence à se réveiller, cette douceur trompeuse, dont il nous séduit, nous doit rappeler la mémoire de ce trouble, de cette alarme, de cette amertume, où ces excès ont plongé la sainte âme de notre Sauveur. Ne croyons pas que ce combat nous soit inutile; au contraire, la victoire nous est assurée. Saint Benoît, par ce seul effort, a vaincu pour jamais la concupiscence : « Il n'aura plus que de légers « combats à soutenir; non que sa vertu se soit « affaiblie; mais parce que ses ennemis sont ter- « rassés, et que le nombre en est diminué : » *Exercet minora certamina, non virtutum diminutione, sed hostium*[1]. * Sortez donc du plaisir des sens; mais prenez garde, mes frères, qu'en sortant de cet embarras, pour aller à Dieu librement, vous ne vous arrêtiez pas en chemin, et ne soyez pas retenus par la satisfaction de l'esprit.

SECOND POINT.

Saint Augustin nous apprend[2] que dans cette grand chute de notre nature, l'homme, en se séparant de Dieu, tomba premièrement sur soi-même. Il n'en est pas demeuré là, à la vérité; et s'étant brisé par l'effort d'une telle chute, ses désirs, qui étaient réunis en Dieu, mis en plusieurs pièces par cette rupture, furent partagés deçà et delà, et tombèrent impétueusement dans les choses inférieures. Mais ils ne furent pas précipités tout à coup à ce bas étage; et notre esprit, détaché de Dieu, demeura premièrement arrêté en lui-même par la complaisance à ses volontés, et l'amour de sa liberté déréglée.

En effet, cet amour de la liberté est la source du premier crime. Un saint pape nous apprend, que « l'homme a été déçu par sa liberté : » *Sua in æternum libertate deceptus*[3]. Il a été trompé par sa liberté, parce qu'il en a voulu faire une indépendance : il a été trompé par sa liberté, parce qu'il l'a élevée jusqu'à l'audace de la rébellion : il a été trompé par sa liberté, parce qu'il a voulu goûter la fausse douceur de faire ce que nous voulons, au préjudice de ce que Dieu veut. Tel est le péché du premier homme, qui, ayant passé à ses descendants, tel qu'il a été dans sa source, a imprimé, au fond de nos cœurs, une liberté indomptée et un amour d'indépendance.

Nous nous relevons de notre chute avec le même progrès par lequel nous sommes tombés. Comme donc, en nous retirant de Dieu, nous nous sommes arrêtés en nous-mêmes, avant que de nous engager tout à fait dans les choses inférieures; ainsi, sortant de ce bas étage, nous avons beaucoup à craindre de nous arrêter encore à nous-mêmes, plutôt que de nous réunir tout à fait à Dieu. C'est à quoi s'est opposé le grand saint Benoît, lorsqu'il vous a obligés si exactement à la loi de l'obéissance[1]. [Il la fonde sur les motifs les plus pressants : la nécessité de se quitter soi-même et de renoncer à sa volonté propre, pour parvenir, en s'élevant au-dessus de ses désirs et de ses cupidités, à se fixer pleinement en Dieu. Et comme il suffit de se réserver une partie de son propre esprit, pour le recouvrer tout entier et s'y arrêter; aussi le saint législateur veut-il que l'obéissance, qu'il prescrit, soit prompte, parfaite, et sans bornes. Il va jusqu'à exiger qu'on] laisse tous les ouvrages imparfaits; afin que l'ouvrage de l'obéissance soit parfaitement accompli. C'est une image de la souveraineté de Dieu, [qui demande que nous quittions tout, au moindre signe de sa volonté, pour] honorer la dépendance souveraine où sa grandeur et sa majesté tiennent toutes choses. Rien donc de plus exact, que la manière dont la règle de saint Benoît décrit l'obéissance; et rien de plus propre que cette juste dépendance, pour dompter, par la discipline, cette liberté indomptable.

[Pratiquez donc, mes pères, avec joie, une obéissance si salutaire et si glorieuse.] Les mondains courent à la servitude par la liberté : vous, au contraire, vous parvenez à la liberté par la dépendance. [Car, hélas! plus nous suivons nos désirs déréglés, plus nous devenons captifs; plus nous nous conduisons par notre volonté propre, moins nous faisons ce que nous voulons.] « Je « suis, dit saint Augustin, qui l'avait bien éprouvé, « je suis parvenu où je ne voulais pas, en obéis- « sant à ma volonté : » *Volens quo nollem perveneram*[2]. Voulez-vous que vos passions soient invincibles? Qui de nous n'espère pas de les vaincre un jour? Mais en les autorisant par notre liberté indocile, nous les mettons en état de ne pouvoir plus être réprimées. Vous suivez vos inclinations, vous faites ce que vous voulez; vous ne pouvez plus en être le maître, vous voilà où

[1] *S. Aug. cont. Julian.* lib. VI, cap. XVIII, n° 56, tom. X, col. 694.

* Le prédicateur nous renvoie au troisième point d'un panégyrique de saint Thomas d'Aquin, que nous n'avons encore pu découvrir. (*Édit. de Déforis.*)

[2] *De Civ. Dei*, lib. XIV, cap. XIII, t. VII, col. 364.

[3] *Innocent. I, Epist.* XXIV, *ad. Conc. Carth. Lab.* tom. II, col. 1285.

[1] *Regul.* cap. V.

[2] *Confess.* lib. VIII, cap. V, t. I, col. 149.

vous ne voulez pas : vous vous engagez à cet amour, vous allez où vous voulez; vous ne pouvez plus vous en déprendre; et ces chaînes que vous avez vous-mêmes forgées, [vous coûteront plus à rompre, que le fer le plus dur.] Vous voilà donc où vous ne voulez pas : ainsi vous arrivez à la servitude par la liberté.

Prenez une voie contraire; allez à la liberté par la dépendance. Qu'est-ce que la liberté des enfants de Dieu, sinon une dilatation et une étendue d'un cœur qui se dégage de tout le fini? *Egredere;* par conséquent coupez, retranchez. Notre volonté est finie; et tant qu'elle se resserre en elle-même, elle se donne des bornes. Voulez-vous être libre? dégagez-vous; n'ayez plus de volonté que celle de Dieu : ainsi vous entrerez dans les puissances du Seigneur; et oubliant votre volonté propre, vous ne vous souviendrez plus que de sa justice.

Mais peut-être que vous direz : Comment est-ce que saint Benoît a pratiqué cette obéissance, lui qui a toujours gouverné? Et moi je vous répondrai qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsque, malgré son humilité, il a accepté le commandement. Je vous répondrai encore une fois qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsqu'il s'est laissé forcer, par la charité, à quitter la paix de sa retraite : enfin je vous répondrai qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsqu'il a exercé son autorité.

Quelle est la supériorité ecclésiastique? Dans le monde, l'autorité attire à soi les pensées des autres, captive leurs humeurs sous la sienne. Dans les supériorités ecclésiastiques, on doit s'accommoder aux humeurs des autres, parce qu'on doit rendre l'obéissance non-seulement ponctuelle, mais volontaire; parce qu'on doit non-seulement régir, mais guérir les âmes; non-seulement les conduire, mais les supporter. Saint Benoît a bien entendu cette vérité, lorsqu'il a dit ces mots, touchant l'abbé : « Qu'il pense combien il est « difficile de conduire les âmes, et de s'accom« moder aux dispositions de chacun : » *Quam arduum sit regere animas, et multorum servire moribus*[1]. Admirable alliance! régir et servir, telle est l'autorité ecclésiastique. Il y a cette différence entre celui qui gouverne et celui qui obéit, que celui qui obéit ne doit obéir qu'à un seul, et que celui qui gouverne obéit à tous : si bien que sous le nom de père, sous le nom de supérieur et de maître spirituel, il est effectivement serviteur de tous ses frères : *Omnium me servum feci*[2]. Ainsi celui de tous dont la volonté est la plus captive, c'est le supérieur : car il ne doit jamais agir suivant son inclination, mais selon le besoin des autres; « employant, comme saint « Benoît le lui recommande, tantôt de douces « insinuations, tantôt les remontrances et les re« proches, d'autres fois les exhortations, et se « conformant aux qualités et aux dispositions de « tous ses frères : » *Blandimentis, increpationibus, suasionibus, omnibus se conformet et aptet*[1]. Nul, par conséquent, ne doit être plus dénué de son esprit propre et de sa propre volonté.

[Pourquoi] l'eau [nous est-elle d'un si grand usage, et fournit-elle tant de secours à la vie, si ce n'est parce qu'étant un corps fluide, elle s'offre comme d'elle-même à tous nos besoins, et qu'elle se communique, sans qu'il faille faire aucun effort pour en jouir? Au contraire, les corps solides, qui ont leur figure propre, ne savent jamais se prêter à nos désirs : toujours ils opposent une résistance qu'on ne surmonte qu'avec peine; et plutôt que de céder à nos volontés, ils se brisent, et rompent souvent les instruments qui servent à les réduire.] Ainsi ceux qui ont leur volonté ne fléchissent pas facilement aux besoins des autres : [l'opiniâtre attachement qu'ils ont à leur propre sens les empêche d'user, dans les occasions, d'une sage condescendance; et par cette inflexibilité, ils arrachent, ils détruisent, au lieu de planter et d'édifier.

[Vous voyez, mes pères, combien l'obéissance vous doit être chère et précieuse, et avec quel zèle vous devez vous porter à la rendre.] C'est le guide des mœurs, le rempart de l'humilité, l'appui de la persévérance, la vie de l'esprit, et la mort assurée de l'amour-propre. Vous avez, mes pères, un exemple domestique de la vertu de l'obéissance. [Le jeune Placide, tombé dans un lac, en y puisant de l'eau, est près de s'y noyer, lorsque saint Benoît ordonne à saint Maur, son fidèle disciple, de courir promptement pour le retirer. Sur la parole de son maître, Maur part sans hésiter, sans s'arrêter aux difficultés de l'entreprise; et plein de confiance dans l'ordre qu'il avait reçu, il marche sur les eaux avec autant de fermeté que sur la terre, et retire Placide du gouffre où il allait être abîmé.] A quoi attribuerai-je un si grand miracle, ou à la force de l'obéissance, ou à celle du commandement? Grande question, dit saint Grégoire[2], entre saint Benoît et saint Maur. Mais disons, pour la décider, que l'obéissance porte grâce, pour accomplir l'effet du commandement; que le commandement porte grâce, pour donner efficace à l'obéissance.

Marchez, mes pères, sur les flots avec le se-

[1] *Reg.* cap. II.
[2] I. *Cor.* IX, 19.

[1] *Reg.* cap. II.
[2] *Dialog.* lib. II, cap. VII, t. II, col. 225.

cours de l'obéissance, vous trouverez de la consistance au milieu de l'inconstance des choses humaines. Les flots n'auront point de force pour vous abattre, ni les abîmes pour vous engloutir. Vous demeurerez immuables, comme si tout faisait ferme sous vos pieds, et vous sortirez victorieux. Mais quand vous serez arrivés à cette perfection éminente de renoncer à la satisfaction de votre esprit propre, ne vous arrêtez pas en si beau chemin : *Egredere,* sortez, passez outre.

TROISIÈME POINT.

La perfection chrétienne n'est pas dans un degré déterminé; elle consiste à croître toujours. Jésus-Christ en est le modèle; c'est lui que nous devons suivre. Jamais nous ne pourrons, dans cette vie, atteindre à l'éminence de sa sainteté : par conséquent, il faut avancer sans cesse, et sans se relâcher jamais. *Egredere, egredere :* quelque part où vous soyez, passez outre, oubliez tout ce qui est derrière vous, avancez-vous infatigablement vers ce qui est devant vous, et courez incessamment au terme de la carrière où vous êtes entrés : *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor*[1].

En effet, le voyage chrétien est de tendre à une charité éminente par un chemin droit, avec un poids d'une pesanteur infinie qui vous traîne en bas. Tel est l'état du chrétien : il faut toujours être en action, toujours grimper, toujours faire effort : car dans un chemin si droit, avec un poids si pesant, qui ne court pas, retombe; qui languit, meurt bientôt; qui ne fait pas tout, ne fait rien; qui n'avance pas, recule en arrière.

Aussi saint Benoît, après avoir mené ses disciples par tous les sentiers de la perfection, à la fin il les rappelle au premier pas, en leur faisant sentir que tout ce qu'il leur a prescrit n'est encore que le commencement d'une vie vraiment chrétienne et religieuse : *Ut initium aliquod conversationis nos demonstremus habere*[2]. [Son dessein est de] les tenir toujours en haleine, et de les empêcher d'être jamais satisfaits d'eux-mêmes, quelque fidélité qu'ils puissent avoir eue pour les pratiques de leur règle. Ce ne sera jamais, au jugement de leur père, qu'un moyen, qui doit les conduire à quelque chose d'encore plus parfait. « Qui que vous soyez, leur dit-il, « qui désirez arriver promptement à la céleste « patrie, accomplissez, par la grâce de Jésus- « Christ, cette règle comme un petit commencement de la vie monastique, et vous vous élèverez enfin, en la pratiquant, à de plus grandes « choses : vous parviendrez, avec le secours de « Dieu, au comble d'une doctrine toute sainte « et d'une vertu toute divine : » *Quisquis igitur ad patriam cœlestem festinas, hanc minimam inchoationis regulam, Deo adjuvante, perfice; et tunc demum ad majora doctrinæ virtutumque culmina, Deo protegente, pervenies*[1].

Deux raisons [portaient saint Benoît à exciter ainsi le zèle de ses enfants]; l'une, que si l'on croit être parvenu au but, si l'on croit avoir fait quelque progrès, on se relâche; le sommeil nous prend, on périt. [Rien de plus funeste que] l'assoupissement de l'âme, qui croit être avancée dans la perfection. Il y a en nous une partie languissante, qui est toujours prête à s'endormir, toujours fatiguée, toujours accablée, qui ne cherche qu'à se laisser aller au repos. L'esprit veille et dispute contre le sommeil, selon le précepte du Sauveur; *Vigilate*[2]. La chair, cette partie languissante et endormie, lui dit, pour l'inviter au repos : Tout est calme, tout est tranquille; les passions sont vaincues, les vents sont bridés, toutes les tempêtes, apaisées, le ciel est serein; la mer est unie, le vaisseau s'avance tout seul : *Ferunt ipsa æquora classem*[3]. Voyez comme le ciel est serein, les vagues, dociles; ne voulez-vous pas prendre un peu de repos? L'esprit se laisse aller, et sommeille : assuré sur la face de la mer calmée, et sur la protection du ciel, expérimentée souvent, il lâche le gouvernail, et laisse aller le vaisseau à l'abandon : les vents se soulèvent, il est submergé. O esprit! qui vous êtes fié vainement, et en la grâce du ciel, et au calme trompeur de vos passions, vous servirez d'exemple à jamais des périls où jette les âmes une folle et téméraire confiance! *O nimium cœlo et pelago confise sereno*[4]!

L'autre raison, [qui doit engager les religieux et les chrétiens à se hâter de toujours avancer, sans jamais s'arrêter, c'est le danger de se laisser surprendre par les artifices et les flatteries de la vanité : car, au moment où le chrétien, content de lui-même, se réjouira de ses progrès, et croira pouvoir se reposer, parce qu'il a surmonté tous ses vices; l'orgueil, ranimé par cette vaine complaisance], lèvera la tête et lui dira : Je vis encore; pourquoi triomphes-tu? « et c'est parce que « tu triomphes, que je vis : » *Et ideo vivo, quia triumphas*[5]! [Que celui donc qui veut assurer

[1] *Philipp.* III, 13, 14.
[2] *Reg.* cap. LXXIII

[1] *Reg.* cap. LXXIII.
[2] *Matth.* XVI, 41.
[3] *Virgil. Æneid.* lib. V.
[4] *Ibid.*
[5] *S. Aug. de Nat. et Grat.* n° 35, t. X, col. 142.

son salut, s'étudie à une] pratique exacte de l'humilité, en se transportant continuellement hors de soi-même [par un mépris sincère de tout ce qu'il est, de tout ce qu'il a fait, et un désir persévérant de travailler chaque jour à s'unir plus intimement à son Dieu]. C'est dans cette vue, mes pères, que saint Benoît, votre bienheureux législateur, vous ramène toujours au commencement, jugeant bien que la vie spirituelle ne peut subsister sans un continuel renouvellement de ferveur. C'est pour cela qu'il appelle l'accomplissement de sa règle un petit commencement. Car parlons en vérité de cette règle; et pour couronner cette humilité qui l'a si saintement déprimée, relevons-la aujourd'hui et célébrons sa grandeur et sa perfection devant l'Église de Dieu.

Cette règle, c'est un précis du christianisme, un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Évangile, de toutes les institutions des saints Pères, de tous les conseils de perfection. Là paraissent, avec éminence, la prudence et la simplicité, l'humilité et le courage, la sévérité et la douceur, la liberté et la dépendance. Là, la correction a toute sa fermeté; la condescendance, tout son attrait; le commandement, toute sa vigueur; et la sujétion, son repos; le silence, sa gravité; et la parole, sa grâce; la force, son exercice; et la faiblesse, son soutien : et toutefois, mes pères, il l'appelle un commencement, pour vous nourrir toujours dans la crainte.

Tremblez ici, chrétiens : ceux qui sont dans le port frémissent, et ceux qui sont dans les tempêtes vivent assurés : [ceux qui ont renoncé à tout, à leurs biens, à leur liberté, à leur volonté même; qui ont embrassé la pénitence la plus rigoureuse, qui s'immolent en tant de manières différentes, ne sont pas encore contents, et veulent toujours en faire davantage; ils gémissent sur le passé, ils s'inquiètent sur le présent, ils prennent des mesures efficaces pour se montrer à l'avenir plus fervents : et ces hommes qui passent leurs jours dans la mollesse, les plaisirs, l'oisiveté; qui ne savent ce que c'est que de contraindre leurs sens et leur volonté, qui ne font aucun effort pour briser leur chaînes, croiront pouvoir être tranquilles sur leur état, et vivre dans une pleine sécurité, au milieu de tant de sujets de trembler!] O que ces voies sont contraires! ô que les uns ou les autres sont insensés! Qui jugera ce différend? qui décidera ce doute? qui terminera ce procès? Chacun a pris son parti, et s'est intéressé dans sa propre cause. Jugez-nous, Sagesse; tranchez, par votre autorité souveraine, cette question : Lesquels sont les sages, lesquels sont les fous? ou, si vous ne voulez pas nous parler vous-même, faites parler votre apôtre : « Opérez, nous dit-il, votre salut avec crainte « et tremblement, » *cum metu et tremore*[1]. O vous qui êtes dans la voie de perfection, opérez votre salut avec tremblement; car c'est Dieu seul qui vous tient. Si vous le quittez, il vous quitte; si vous l'abandonnez, il vous abandonne; si vous vous relâchez, il vous laisse aller. Mais s'il vous quitte, vous le quittez encore plus; et s'il vous abandonne, vous vous éloignez jusqu'à l'infini; et s'il vous laisse aller, vous tombez jusqu'au fond du précipice. Que si ceux-là vivent en crainte, qui sont dans la voie de perfection, combien doivent être saisis de frayeur ceux qui s'abandonnent aux vices!

Egredere, egredere : Sortez * [donc, mes frères, sortez de tous ces objets sensibles qui vous séduisent; détachez-vous de ces faux plaisirs qui vous captivent et vous dégradent. Ne vous arrêtez pas davantage à vous-mêmes; parce que vous vous rendriez coupables d'une insigne apostasie. Vous vous devez à un Dieu qui vous a faits pour lui, de qui vous tenez tout, et qui peut seul satisfaire l'avidité de vos désirs. Mais si vous voulez le posséder, courez; ne mettez point de bornes à vos efforts pour l'embrasser : car pour peu que vous vous relâchiez, il vous échappe. Aspirez toujours à quelque chose de plus grand et de plus parfait. Regardez-vous sans cesse comme des voyageurs, qui n'ont point ici-bas de cité permanente. Cherchez, avec un empressement toujours nouveau, celle où vous devez habiter un jour; envoyez-y d'avance votre cœur, votre amour, tous vos désirs, pour en prendre possession, et marchez d'un pas ferme et courageux : car le chemin est étroit, il est pénible; il faut se roidir continuellement pour arriver à la montagne de Sion, votre véritable patrie, où, après tous les périls et toutes les fatigues du voyage, vous jouirez d'un repos et d'une paix inaltérable, que je vous souhaite.]

[1] *Philipp.* II, 12.
* Bossuet s'était contenté, pour indiquer sa péroraison, d'écrire ces mots : « Récapitulation de tout le voyage, exhortation à l'amour de la patrie. » (*Édit. de Déforis.*)

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE,

PRÊCHÉ A PARIS CHEZ LES RÉVÉRENDS PÈRES MINIMES DE LA PLACE-ROYALE, EN 1658.

Séparation du monde, union intime avec Jésus-Christ, droit particulier sur les biens de Dieu, trois avantages qu'a donnés à François de Paule l'intégrité baptismale.

Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.

Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi, est à vous. *Luc.* XV, 31.

Je ne pouvais désirer, messieurs, une rencontre plus heureuse ni plus favorable, que de faire ici mon dernier discours, en produisant dans cette audience le grand et admirable saint François de Paule. L'adieu que doivent dire aux fidèles les prédicateurs de l'Évangile ne doit être autre chose qu'un pieux désir, par lequel ils tâchent d'attirer sur eux les bénédictions célestes; et c'est ce que fait l'apôtre saint Paul, lorsque, se séparant des Éphésiens, il les recommande au grand Dieu, et à sa grâce toute-puissante : *Et nunc commendo vos Deo, et verbo gratiæ ipsius*[1]. Je ne doute pas, chrétiens, que les vœux de ce saint apôtre n'aient été suivis de l'exécution ; mais ne pouvant pas espérer un pareil effet de prières comme les miennes, ce m'est une consolation particulière de vous faire paraître saint François de Paule pour vous bénir en Notre-Seigneur. Ce sera donc ce grand patriarche qui, vous trouvant assemblés dans une église qui porte son nom, étendra aujourd'hui les mains sur vous; ce sera lui qui vous obtiendra les grâces du ciel, et qui, laissant dans vos esprits l'idée de sa sainteté et la mémoire de ses vertus, confirmera par ses beaux exemples les vérités évangéliques qui vous ont été prêchées durant ce carême. Animé de cette pensée, je commencerai ce discours avec une bonne espérance; et de peur qu'elle ne soit vaine, je prie Dieu de la confirmer par la grâce de son Saint-Esprit, que je lui demande humblement par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Ne parlons pas toujours du pécheur qui fait pénitence, ni du prodigue qui retourne dans la maison paternelle. Qu'on n'entende pas toujours dans les chaires la joie de ce père miséricordieux, qui a retrouvé son cadet qu'il avait perdu. Cet aîné fidèle et obéissant, qui est toujours demeuré auprès de son père avec toutes les soumissions d'un bon fils, mérite bien aussi qu'on loue quelquefois sa persévérance. Il ne faut pas laisser dans l'oubli cette partie de la parabole; et l'innocence toujours conservée, telle que nous la voyons en François de Paule, doit aussi avoir ses panégyriques. Il est vrai que l'Évangile semble ne retentir de toutes parts que du retour de ce prodigue ; il occupe, ce semble, tout l'esprit du père; vous diriez qu'il n'y ait que lui qui le touche au cœur. Toutefois, au milieu du ravissement que lui donne son cadet retrouvé, il dit deux ou trois mots à l'aîné, qui lui témoignent une affection bien particulière : « Mon fils, vous êtes toujours avec moi, « et tout ce qui est à moi est à vous ; » et, je vous prie, ne vous fâchez pas si je laisse aujourd'hui épancher ma joie sur votre frère que j'avais perdu, et que j'ai retrouvé contre mon attente : *Fili, tu semper mecum es;* c'est-à-dire, si nous l'entendons : Mon fils, je sais bien reconnaître votre obéissance toujours constante, et elle m'inspire pour vous un fond d'amitié; laquelle ne laisse pas d'être plus forte, encore que vous ne la voyiez pas accompagnée de cette émotion sensible que me donne le retour inopiné de votre frère : « vous « êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi, « est à vous; nos cœurs et nos intérêts ne sont « qu'un : » *tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.* Voilà une parole bien tendre : cet aîné a un beau partage, et garde bien sa place dans le cœur du père.

Cette parole, messieurs, se traite rarement dans les chaires, parce que cette fidélité inviolable ne se trouve guère dans les mœurs. Qui de nous n'est jamais sorti de la maison de son père? Qui de nous n'a pas été prodigue? Qui n'a pas dissipé sa substance par une vie déréglée et licencieuse? Qui n'a pas repu les pourceaux, c'est-à-dire, ses passions corrompues? Puisqu'il y en a si peu dans l'Église qui aient su garder sans tache l'intégrité de leur baptême, il est beaucoup plus nécessaire de rappeler les pécheurs, que de parler des avantages de l'innocence. Et toutefois, chrétiens, comme l'Église nous montre aujourd'hui, en la personne de saint François de Paule, une sainteté extraordinaire, qui s'est commencée dès l'enfance, et qui s'est toujours augmentée jusqu'à son extrême vieillesse; comme nous voyons en ce grand homme un religieux accompli ; comme nous admirons, dans sa longue vie, un siècle presque tout entier d'une piété toujours également soutenue : prodigues que nous sommes, respectons cet aîné toujours fidèle, et célébrons les prérogatives de la sainteté baptismale si soigneusement conservée.

Je les trouve toutes ramassées dans les paroles de mon texte. Être toujours avec Jésus-Christ sur sa croix et dans ses souffrances, dans le mépris

[1] *Act.* XX, 32.

du monde et des vanités; et être toujours avec Jésus-Christ par une sainte correspondance de charité, et une véritable unité de cœur : voilà deux choses qui sont renfermées dans la première partie de mon texte : *Fili, tu semper mecum es :* « Mon fils, vous êtes toujours avec moi; » mais il ajoute, pour comble de gloire, « et tout ce qui « est à moi, est à vous, » *et omnia mea tua sunt :* c'est-à-dire que l'innocence a un droit acquis sur tous les biens de son Créateur. Ce sont, mes frères, les trois avantages qu'a donnés à François de Paule l'intégrité baptismale. Nous commençons dans le saint baptême à être avec Jésus-Christ sur la croix, parce que nous y professons le mépris du monde : saint François, dès son enfance, a éternellement rompu le commerce avec lui par une vie pénitente et mortifiée. Nous commençons dans le saint baptême à nous unir à Dieu par la charité : il n'a jamais cessé d'avancer toujours dans cette bienheureuse communication. Nous acquérons dans le saint baptême un droit particulier sur les biens de Dieu : et saint François a tellement conservé et même encore augmenté ce droit, qu'on l'a vu maître de soi-même et de toutes choses, par une puissance miraculeuse que Dieu lui avait donnée presque sur toutes les créatures. Ces trois merveilleux avantages de la sainteté baptismale, tous ramassés dans mon texte, et dans la personne de François de Paule, feront le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

C'est une fausse imagination que de croire que l'obligation de quitter le monde ne regarde que les cloîtres et les monastères. Ce qu'a dit l'apôtre saint Paul [1], que nous sommes morts et ensevelis avec Jésus-Christ, étant une dépendance de notre baptême, oblige également tous les fidèles, et leur impose une nécessité indispensable de rompre tout commerce avec le monde. Et en effet, messieurs, les liens qui nous attachent au monde se formant en nous par la naissance, il est clair qu'ils se doivent rompre par la mort. Les morts ne sont plus de rien, ils n'ont plus de part à la société humaine : c'est pourquoi les tombeaux sont appelés des solitudes : *Ædificant sibi solitudines* [2]. Si donc nous sommes morts en Jésus-Christ par le saint baptême, nous avons par conséquent renoncé au monde.

Le grand apôtre saint Paul nous a expliqué profondément ce que c'est que cette mort spirituelle, lorsqu'il a parlé en ces termes : « Le monde, « dit-il, est crucifié pour moi, et moi je suis crucifié pour le monde : » *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* [1]. Le docte et éloquent saint Jean-Chrysostôme fait une belle réflexion sur ces paroles : Ce n'est pas assez, dit-il [2], à l'apôtre, que le chrétien soit mort au monde; mais il ajoute encore, il faut que le monde soit mort pour le chrétien : et cela, pour nous faire entendre que le commerce est rompu des deux côtés, et qu'il n'y a plus aucune alliance. Car, poursuit ce docte interprète, l'apôtre considérait que non-seulement les vivants ont quelques sentiments les uns pour les autres, mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts : ils en conservent le souvenir; ils leur rendent quelques honneurs, ne serait-ce que ceux de la sépulture. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ayant entrepris de nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit se dégager de l'amour du monde : Ce n'est pas assez, nous dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts; car il y a souvent quelque affection des vivants aux morts, qui va les rechercher dans le tombeau même. Il faut une plus grande rupture; et afin qu'il n'y reste plus aucune alliance, tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel doit être le monde et le chrétien : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Où va cela, chrétiens, et où nous conduit ce raisonnement? Il faut vous en donner, en peu de paroles, une idée plus particulière.

Ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour le monde : ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat qui nous charme dans les biens du monde. La mort éteint les inclinations, la mort ternit le lustre de toutes choses : c'est pourquoi, dit saint Paul, je suis mort au monde; je n'ai plus d'inclination pour le monde : le monde est mort pour moi, il n'a plus d'éclat pour mes yeux. Comme on voit dans le plus beau corps du monde, qu'aussitôt que l'âme s'en est retirée, encore que les linéaments soient presque les mêmes, cette fleur de beauté se passe, et cette bonne grâce s'évanouit : ainsi le monde est mort pour le chrétien; il n'a plus d'appas qui l'attirent, ni de charmes qui touchent son cœur. Voilà cette mort spirituelle, qui sépare le monde et le chrétien : telle est l'obligation du baptême. Mais si nous avons si mal observé les promesses que nous avons faites, admirons du moins aujourd'hui la sainte obstination de saint François de Paule à combattre la nature et ses sentiments; admirons la fidélité inviolable de ce grand homme, qui a été envoyé de Dieu, pour faire revivre en

[1] *Rom.* VI, 3, 4.
[2] *Job.* III, 14.

[1] *Galat.* VI, 14.
[2] *De Compunct.* lib. II, n° 2, t. I, p. 142.

son siècle cet esprit de mortification et de pénitence, c'est-à-dire, le véritable esprit du christianisme, presque entièrement aboli par la mollesse.

Que dirai-je ici, chrétiens, et par où commencerai-je l'éloge de sa pénitence? qu'admirerai-je le plus, ou qu'il l'ait sitôt commencée, ou qu'il l'ait fait durer si longtemps avec une pareille vigueur? Sa tendre enfance l'a vue naître en lui, sa vieillesse la plus décrépite ne l'a jamais vue relâchée. Par l'une de ces entreprises, il a imité Jean-Baptiste, et par l'autre il a égalé les Paul, les Antoine, les Hilarion. Vous allez voir, messieurs, en ce grand homme un terrible renversement de la nature; et afin de le bien entendre, représentez-vous en vous-mêmes quelles sont ordinairement dans tous les hommes les deux extrémités de la vie : je veux dire, l'enfance et la vieillesse. Elles ont déjà cela de commun, que la faiblesse et l'infirmité sont leur partage. L'enfance est faible, parce qu'elle ne fait que commencer; la vieillesse, parce qu'elle approche de sa ruine, prête à tomber par terre. Dans l'enfance, le corps est semblable à un bâtiment encore imparfait; et il ressemble dans la vieillesse à un édifice caduc, dont les fondements sont ébranlés. Les désirs en l'une et en l'autre sont proportionnés à leur état. Avec le même empressement que l'enfance montre pour la nourriture, la vieillesse s'étudie aux précautions; parce que l'une veut acquérir ce qui lui manque, et l'autre retenir ce qui lui échappe. Ainsi l'une demande des secours pour s'avancer à sa perfection, et l'autre cherche des appuis pour soutenir sa défaillance. C'est pourquoi elles sont toutes deux entièrement appliquées à ce qui touche le corps : la dernière, sollicitée par la crainte; et la première, poussée par un secret instinct de la nature.

François de Paule, messieurs, est un homme que Dieu a voulu envoyer au monde, pour nous montrer que les lois de la nature cèdent, quand il lui plaît, aux lois de la grâce. Nous voyons en cet homme admirable, contre tout l'ordre de la nature, un enfant qui modère ses désirs, un vieillard qui n'épargne pas son peu de force. C'est ce fils fidèle et persévérant, qui est toujours avec Jésus-Christ. Jésus a toujours été dans les travaux : *In laboribus a juventute mea* [1]; il a toujours été sur la croix : François de Paule enfant, commence les travaux de sa pénitence. Il n'avait que six ou sept ans, que des religieux très-réformés admiraient sa vie austère et mortifiée. A treize ans, il quitte le monde et se jette dans un désert, de peur de souiller son innocence par la contagion du siècle. Grâce du baptême, mort spirituelle, où as-tu jamais paru avec plus de force? Cet enfant est déjà crucifié au monde, cet enfant est déjà mort au monde, auquel il n'a jamais commencé de vivre! Cela est admirable, sans doute; mais voici qui ne l'est pas moins.

A quatre-vingt-onze ans, ni ses fatigues continuelles, ni son extrême caducité, ne le peuvent obliger de modérer la sévérité de sa vie. Il fait un carême éternel; et dans la rigueur de son jeûne, un peu de pain est sa nourriture, de l'eau toute pure étanche sa soif : à ses jours de réjouissance, il y ajoute quelques légumes; voilà les ragoûts de François de Paule. Au milieu de cette rigueur, de peur de manger pour le plaisir, il attend toujours la dernière nécessité. Il ne songe à prendre sa réfection, que lorsqu'il sent que la nuit approche. Après avoir vaqué tout le jour au service de son Créateur, il croit avoir quelque droit de penser pourvoir à l'infirmité de la nature. Il traite son corps comme un mercenaire, à qui il donne son pain quand il a achevé sa journée. Par une nourriture modique, il se prépare à un sommeil léger; louant la munificence divine, de ce qu'elle lui apprend si bien à se contenter de peu. Telle est la conduite de saint François en santé et en maladie; tel est son régime de vivre. Une vigueur spirituelle, qui se renouvelle et se fortifie de jour en jour, ne permet pas à son âme de sentir la caducité de l'âge. C'est cette jeunesse intérieure qui soutenait ses membres cassés, dans sa vieillesse décrépite, et lui a fait continuer sa pénitence jusqu'à la fin de sa vie.

Voici, mes frères, un grand exemple, pour confondre notre mollesse. O Dieu de mon cœur! quand je considère que cet homme si pur et si innocent, cet homme qui est toujours demeuré dans l'enfance et la simplicité du saint baptême, fait une pénitence si rigoureuse; je frémis jusqu'au fond de l'âme, et les continuelles mortifications de cet innocent me font trembler pour les criminels qui vivent dans les délices. Quand nous aurions toujours conservé la sainteté baptismale; la seule conformité avec Jésus-Christ nous oblige d'embrasser sa croix, en mortifiant nos mauvais désirs. Mais lorsque nous avons été assez malheureux pour perdre la sainteté et la grâce par quelque faute mortelle, il est bien aisé de juger combien alors cette obligation est redoublée. Car l'apôtre saint Paul nous enseigne que quiconque déchoit de la grâce, crucifie de nouveau Jésus-Christ [1]; qu'il perce encore une fois ses pieds et ses mains; que non-seulement il répand, mais encore qu'il foule aux pieds son

[1] *Ps.* LXXXVII, 16.

[1] *Hebr.* VI, 6.

sang précieux[1]. S'il est ainsi, chrétiens mes frères, pour réparer cet attentat par lequel nous crucifions Jésus-Christ, que pouvons-nous faire autre chose sinon de nous crucifier nous-mêmes, et de venger sur nos propres corps l'injure que nous avons faite à notre Sauveur?

Tout autant que nous sommes de pécheurs, prenons aujourd'hui ces sentiments; et imprimons vivement en nos esprits cette obligation indispensable, de venger Jésus-Christ en nous-mêmes. Je ne vous demande pas, pour cela, ni des jeûnes continuels, ni des macérations extraordinaires, quoique, hélas! quand nous le ferions, la justice divine aurait droit d'en exiger encore beaucoup davantage: mais notre lâcheté et notre faiblesse ne permettent pas seulement que l'on nous propose une médecine si forte. Du moins, corrigeons nos mauvais désirs; du moins, ne pensons jamais à nos crimes sans nous affliger devant Dieu de notre prodigieuse ingratitude. Ne donnons point de bornes à une si juste douleur; et songeons qu'étant subrogée à une peine d'une éternelle durée, elle doit imiter, en quelque sorte, son intolérable perpétuité: faisons-la donc durer du moins jusqu'à la fin de notre vie. Heureux ceux que la mort vient surprendre dans les humbles sentiments de la pénitence! Je parle mal, chrétiens; la mort ne les surprend pas. La mort pour eux, n'est pas une mort; elle n'est mort que pour ceux qui vivent enivrés de l'amour du monde.

Notre incomparable François était en la cour de Louis XI, où l'on voyait tous les jours et le pouvoir de la mort, et son impuissance: son pouvoir, sur ce grand monarque; son impuissance, sur ce pauvre ermite. Louis, resserré dans ses forteresses, et environné de ses gardes, ne sait à qui confier sa vie, et la crainte de la mort le saisit de telle sorte, qu'elle lui fait méconnaître ses meilleurs amis. Vous voyez un prince, messieurs, que la mort réduit en un triste état: toujours tremblant, toujours inquiet, il craint généralement tout ce qui l'approche; et il n'est précaution qu'il ne cherche pour se garantir de cette ennemie, qui saura bien éluder ses soins et les vains raffinements de sa politique.

Regardez maintenant le pauvre François, et voyez si elle lui fera seulement froncer les sourcils. Il la contemple avec un visage riant: elle ne lui est pas inconnue; et il y a déjà trop longtemps qu'il s'est familiarisé avec elle, pour être étonné de ses approches. La mortification l'a accoutumé à la mort; les jeûnes et la pénitence, dit Tertullien[2], la lui ont déjà fait voir de près, et l'ont souvent avancé dans son voisinage: *Sæpe jejunans, mortem de proximo novit.* Il sortira du monde plus légèrement: il s'est déjà déchargé lui-même d'une partie de son corps, comme d'un empêchement importun à l'âme: *præmisso jam sanguinis succo, tanquam animæ impedimento.* C'est pourquoi, sentant approcher la mort, il lui tend de bon cœur les bras; il lui présente avec joie ce qui lui reste de corps, et d'un visage riant il lui désigne l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il, quoique le monde te nomme cruelle et inexorable, tu ne me feras aucun mal, parce que tu ne m'ôteras rien de ce que j'aime. Bien loin de rompre le cours de mes desseins, tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé, en me défaisant de toutes les choses dont je tâche de me défaire il y a longtemps. Tu me déchargeras de ce corps: ô mort, je t'en remercie; il y a plus de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger. J'ai professé, dans le baptême, que ses désirs ne me touchaient pas; j'ai tâché de les couper pendant tout le cours de ma vie: ton secours, ô mort, m'était nécessaire, pour en arracher la racine; tu ne détruis pas ce que je suis, mais tu achèves ce que je fais.

Telle est la force de la pénitence. Celui qui aime ses exercices a toujours son âme en ses mains, et est prêt à tout moment de la rendre. L'admirable François de Paule, tout rempli de ces sentiments, et nourri dès sa tendre enfance sur la croix de notre Sauveur, n'avait garde de craindre la mort. Mais nous parlons déjà de sa mort, et nous ne faisons encore que de commencer les merveilles de sa sainte vie: l'ordre des choses nous y a conduits. Mais continuons la suite de notre dessein; et après avoir vu notre grand saint François uni si étroitement avec Jésus-Christ dans la société de ses souffrances, voyons-le dans la bienheureuse participation de sa sainte familiarité: *tu semper mecum es:* c'est ma deuxième partie.

SECOND POINT.

Saint Paul écrivant aux Hébreux, a prononcé cette sentence dans le chapitre VI de cette épître admirable: « Il est impossible, dit-il, que ceux « qui ont reçu une fois dans le saint baptême les « lumières de la grâce, qui ont goûté le don cé« leste, qui ont été faits participants du Saint-« Esprit, et sont tombés volontairement de cet « état bienheureux, soient jamais renouvelés par « la pénitence: » *Impossibile est rursum renovari ad pœnitentiam*[1]. Je m'éloignerais de la vérité, si je voulais conclure de ce passage, comme

[1] *Hebr.* X, 29.
[2] *De Jejun.* n° 12.

[1] *Hebr.* VI, 4, 6.

faisaient les Novatiens, que ceux qui sont une fois déchus de la grâce n'y peuvent jamais être rétablis : mais je ne croirai pas me tromper, si j'en tire cette conséquence, qu'il y a je ne sais quoi de particulier dans l'intégrité baptismale, qu'on ne retrouve jamais quand on l'a perdue : *Impossibile est rursum renovari*. Rendez-lui sa première robe, dit ce père miséricordieux parlant du prodigue pénitent ; c'est-à-dire, rendez-lui la justice dont il s'était dépouillé lui-même. Cette robe lui est rendue, je le confesse : qu'elle est belle et resplendissante ! mais elle aurait encore un éclat plus grand, si elle n'avait jamais été souillée. Le père, je le sais bien, reçoit son fils dans sa maison, et il le fait rentrer dans ses premiers droits ; mais néanmoins il ne lui dit pas : Mon fils, tu es toujours avec moi : *Fili, tu semper mecum es ;* et il montre bien, par cette parole, que cette innocence toujours entière, cette fidélité jamais violée, sait bien conserver ses avantages.

En quoi consiste ce privilége ? C'est ce qu'il est malaisé d'entendre. La tendresse extraordinaire que Dieu témoigne, dans son Écriture, pour les pécheurs convertis, semble nous obliger de croire qu'il n'use avec eux d'aucune réserve. Ne peut-on pas même juger qu'il les préfère aux justes, en quelque façon, puisqu'il quitte les justes, dit l'Évangile [1], pour aller chercher les pécheurs ; et que bien loin de diminuer pour eux son affection, il prend plaisir au contraire de la redoubler ? Et toutefois, chrétiens, il ne nous est pas permis de douter que ce Dieu, qui est juste dans toutes ses œuvres, ne sache bien garder la prérogative qui est due naturellement à l'innocence : et lorsqu'il semble que les saintes Lettres accordent aux pécheurs convertis quelque sorte de préférence, voici en quel sens il le faut entendre. Cette décision est tirée du grand saint Thomas, qui faisant la comparaison de l'état du juste qui persévère, et du pécheur qui se convertit, dit qu'il faut considérer en l'un ce qu'il a, et en l'autre d'où il est sorti. Après cette distinction il conclut judicieusement, à son ordinaire, que Dieu conserve au juste un plus grand don, et qu'il retire le pécheur d'un plus grand mal : et partant, que le juste est sans doute plus avantagé, si l'on a égard à son mérite ; mais que le pécheur semblera plus favorisé, si l'on regarde son indignité. D'où il s'ensuit que l'état du juste est toujours absolument le meilleur : et par conséquent il faut croire que ces mouvements de tendresse que ressent la bonté divine pour les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête, n'ôtent pas la prérogative d'une estime particulière aux justes, qui sont ses anciens amis, et qu'enfin ce chaste amateur de la sainteté et de l'innocence trouve je ne sais quel attrait particulier dans ces âmes qui n'ont jamais rejeté sa grâce, ni affligé son Esprit ; qui, étant toujours fraîches et toujours nouvelles, et gardant inviolablement leur première foi, après une longue suite d'années paraissent aussi saintes, aussi innocentes, qu'elles sortirent des eaux du baptême, comme a fait, par exemple, saint François de Paule.

Quelles douceurs, quelle affection, quelle familiarité particulière Dieu réserve à ces innocents ; c'est un secret de sa grâce, que je n'entreprends pas de pénétrer. Je sais seulement que François de Paule accoutumé dès sa tendre enfance à communiquer avec Dieu, ne pouvait plus vivre un moment sans lui. Semblable à ces amis empressés qui contractent une habitude si forte de converser librement ensemble, que la moindre séparation ne leur paraît pas supportable : ainsi vivait saint François de Paule. O mon Dieu, disait-il avec David, du plus loin que je me souvienne, et presque dès le ventre de ma mère, vous êtes mon Dieu : *De ventre matris meæ Deus meus, es tu, ne discesseris a me* [1]. Jamais mon cœur n'a aimé que vous ; il n'a jamais brûlé d'autres flammes. Eh ! mon Dieu, ne me quittez pas : *ne discesseris a me*. Je ne puis subsister un moment sans vous. Son cœur étant ainsi disposé, c'était, messieurs, lui ôter la vie, que de le tirer de sa solitude. En effet, dit le dévot saint Bernard, c'est une espèce de mort violente, que de se sentir arracher de la douce société de Jésus-Christ par les affaires du monde : *Mori videntur sibi... et revera mortis species est a contemplatione candidi Jesu ad has tenebras rursus avelli* [2]. Jugez donc des douleurs de François de Paule quand il reçut l'ordre du pape d'aller à la cour de Louis XI, qui le demandait avec instance. O solitude, ô retraite qu'on le force d'abandonner ! combien regretta-t-il de vous perdre ! Mais enfin il faut obéir, et je vois qu'il vous quitte, bien résolu néanmoins de se faire une solitude dans le tumulte, au milieu de tout le bruit de la cour et de ses empressements éternels.

C'est ici, c'est ici, chrétiens, où je vous prie de vous rendre attentifs à ce que va faire François de Paule. Voici, sans doute, son plus grand miracle, d'avoir été si solitaire et si recueilli au milieu des faveurs des rois et dans les applaudissements de toute leur cour. Je ne m'étonne plus quand je lis dans l'Histoire de saint François,

[1] *Luc.* XV, 4.

[1] *Psal.* XXI, 11, 12.
[2] *Tract. de Pass. Dom.* cap. XXVIII, *in Append. Op. S. Bernardi*, t. II, col. 464.

qu'il a passé au milieu des flammes sans en avoir été offensé; ni que domptant la fureur de ce détroit de Sicile, fameux par tant de naufrages, il ait trouvé sur son manteau la sûreté que les plus adroits pilotes ont peine à trouver dans leurs grands vaisseaux. La cour a des flammes plus dévorantes, elle a des écueils plus dangereux; et bien que les inventions hardies des expressions poétiques n'aient pu nous représenter la mer de Sicile aussi horrible que la nature l'a faite, la cour a des vagues plus furieuses, et des abîmes plus creux, et des tempêtes plus redoutables. Comme c'est de la cour que dépendent toutes les affaires, et que c'est là aussi qu'elles aboutissent, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe : là est l'empire de l'intérêt; là est le théâtre des passions : là elles sont les plus violentes, là elles sont les plus déguisées.

Voici donc François de Paule dans un nouveau monde, chéri et honoré par trois de nos rois, et après cela vous ne doutez pas que toute la cour ne lui applaudisse. Tout cela ne le touche pas : la douce méditation des choses divines, et cette sainte union avec Jésus-Christ, l'ont désabusé pour jamais de tout ce qui éclate dans le monde. Doux attraits de la cour, combien avez-vous corrompu d'innocents ! combien en a-t-on vu qui se laissent comme entraîner à la cour par force, sans dessein de s'y engager ! enfin l'occasion s'est présentée belle, le moment fatal est venu; la vague les a poussés et les a emportés, ainsi que les autres ! Ils n'étaient venus, disaient-ils, que pour être spectateurs de la comédie : à la fin ils en ont trouvé l'intrigue si belle, qu'ils y ont voulu jouer leur personnage. Souvent même l'on s'est servi de la piété pour s'ouvrir des entrées favorables; et après que l'on a bu de cette eau, l'âme est toute changée par une espèce d'enchantement. C'est un breuvage charmé, qui enivre les plus sobres; et la plupart de ceux qui en ont goûté ne peuvent presque plus goûter autre chose.

Cependant l'admirable saint François de Paule est solitaire jusque dans la cour, est toujours recueilli en Dieu parmi ce tumulte : on ne peut presque le tirer de sa cellule, où cette âme pure et innocente embrasse son Dieu en secret. L'heure de manger arrive : il goûte une nourriture plus agréable dans les douceurs de son oraison. La nuit l'invite au repos : il trouve son véritable repos à répandre son cœur devant Dieu. Le roi le demande en personne avec une extrême impatience : il a affaire, il ne peut quitter, il est enfermé avec Dieu dans de secrètes communications. On frappe à sa porte avec violence : l'amour divin, qui a occupé tous ses sens par le ravissement de l'esprit, ne lui permet pas d'entendre autre chose, que ce que Dieu lui dit au fond de son cœur, dans un saint et admirable silence. O homme vraiment uni avec Dieu, et digne d'entendre de sa bouche : *Fili, tu semper mecum es :* « Mon fils, vous êtes toujours avec « moi ! » Il est accoutumé avec Dieu, il ne connaît que lui : il est né, il est crû sous son aile; il ne peut le quitter ni vivre sans lui un seul moment, privé des délices de son amour.

Sainte familiarité avec Jésus-Christ, oraison, prière, méditation, entretiens sacrés de l'âme avec Dieu, que ne savons-nous goûter vos douceurs ! Pour les goûter, mes frères, il faut se retirer quelquefois du bruit et du tumulte du monde, afin d'écouter Jésus en secret. « Il est « malaisé, dit saint Augustin, de trouver Jésus-« Christ dans le grand monde : il faut pour cela « une solitude : » *Difficile est in turba videre Jesum : solitudo quædam necessaria est*[1]. Faisons-nous une solitude, rentrons en nous-mêmes pour penser à Dieu; ramassons tout notre esprit en cette haute partie de notre âme, pour nous exciter à louer Dieu : ne permettons pas, chrétiens, qu'aucune autre pensée nous vienne troubler.

Mais que les hommes du monde sont éloignés de ces sentiments ! converser avec Dieu leur paraît une rêverie : le seul mot de retraite et de solitude leur donne un ennui qu'ils ne peuvent vaincre. Ils passent éternellement d'affaire en affaire, et de visite en visite; et je ne m'en étonne pas, dit saint Bernard : ils n'ont pas cette oreille intérieure pour écouter la voix de Dieu dans leur conscience, ni cette bouche spirituelle pour lui parler secrètement au dedans du cœur. C'est pourquoi ils cherchent à tromper le temps par mille sortes d'occupations : et ne sachant à quoi passer les heures du jour, dont la lenteur leur est à charge, ils charment l'ennui qui les accable, par des amusements inutiles : *Longitudinem temporis, qua gravantur, inutilibus confabulationibus expendere satagunt*[2]. Regardez cet homme d'intrigues environné de la troupe de ses clients, qui se croit honoré par l'assiduité des devoirs qu'ils s'empressent de lui rendre; il regarde comme une grande peine de se trouver vis-à-vis de lui-même : *Stipatus clientium cuneis, frequentiore comitatu officiosi agminis hic honestatus, pœnam putat esse cum solus est*[3]. Toujours ce lui est un supplice que d'être seul, comme si ce n'était pas assez de lui-même

[1] *In Joan. tract.* XVII, n° II, t. III, part. II, col. 427.
[2] *Tract. de Pass. Dom.* cap. XXVII, *in Append. Oper. S. Bern.* tom. II, col. 464.
[3] *S. Cyprian. Ep. ad Donat.* p. 2.

pour pouvoir s'occuper agréablement dans l'affaire de son salut. Cependant il est véritable, vous vous fuyez vous-même, vous refusez de converser avec vous-même, vous cherchez continuellement les autres, et vous ne pouvez vous souffrir vous-même. *Usque adeo charus est hic mundus hominibus, ut sibimetipsis viluerint*[1] : « Ce monde tient si fort au cœur des hommes, « qu'ils se dédaignent eux-mêmes, » qu'ils en oublient leurs propres affaires. Désabusez-vous, ô mortels! que vous servent ces liaisons et ces nouvelles intrigues où vous vous jetez tous les jours? C'est pour vous donner du crédit, pour avoir de l'autorité. Mais unissez-vous avec Dieu, et apprenez de François de Paule que c'est par là qu'on peut acquérir la véritable puissance : *omnia mea tua sunt :* c'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Nous apprenons de Tertullien que l'hérétique Marcion avait l'insolence de reprocher hautement au Dieu d'Abraham qu'il ne s'accordait pas avec lui-même. Tantôt il paraissait dans son Écriture avec une majesté si terrible, qu'on n'en osait approcher sans crainte; et tantôt il avait, dit-il, des faiblesses, des facilités, des bassesses et des enfances, *pusillitates et incongruentias Dei*[2], comme il avait l'audace de s'exprimer, jusqu'à craindre de fâcher Moïse, et à le prier de le laisser faire : *Dimitte me ut irascatur furor meus*[3] : « Laisse-moi lâcher la bride à ma « colère » contre ce peuple infidèle. D'où cet hérétique concluait; que le Dieu que servaient les Juifs avait une conduite irrégulière, qui se démentait elle-même.

Ce qui servait de prétexte à cette rêverie sacrilége, c'est en effet, messieurs, que nous voyons dans les saintes Écritures que Dieu change en quelque façon de conduite selon la diversité des personnes. Quand les hommes présument d'eux-mêmes, ou qu'ils manquent à la soumission qui lui est due, ou qu'ils prennent peu de soin de se rendre dignes de s'approcher de sa majesté, il ne se relâche jamais d'aucun de ses droits, et il conserve avec eux toute sa grandeur. Voyez comme il traite Achab, comme il se plaît à l'humilier. Au contraire quand on obéit, et que l'on agit avec lui en simplicité de cœur, il se dépouille en quelque sorte de sa puissance, et il n'y a aucune partie de son domaine, dont il ne mette en possession ses serviteurs. « Vive le Seigneur, dit « Élie, en la présence duquel je suis, il n'y aura « ni pluie ni rosée que par mon congé : » *Vivit Dominus, in cujus conspectu sto, si erit annis his ros et pluvia nisi juxta oris mei verba*[1]. Voilà un homme qui paraît bien vindicatif, et cependant voyez-en la suite. C'est un homme qui jure, et Dieu se sent lié par ce serment; et pour délivrer la parole de son serviteur, confirmée par son jugement, il ferme le ciel durant trois années avec une rigueur inflexible.

Que veut dire ceci, chrétiens, si ce n'est, comme dit si bien saint Augustin, que Dieu se fait servir par les hommes, et qu'il les sert aussi réciproquement? Ses fidèles serviteurs lui disent avec le Psalmiste : « Nous voilà tout prêts, ô Sei« gneur, d'accomplir constamment votre vo« lonté : » *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam*[2]. Vous voyez les hommes qui servent Dieu; mais écoutez le même Psalmiste : « Dieu « fera la volonté de ceux qui le craignent : » *Voluntatem timentium se faciet*[3]. Voilà Dieu qui leur rend le change, et les sert aussi à son tour. Vous servez Dieu, Dieu vous sert; vous faites sa volonté, et il fait la vôtre : *Si ideo times Deum ut facias ejus voluntatem, ille quodam modo ministrat tibi, facit voluntatem tuam*[4]. Pour nous apprendre, chrétiens, que Dieu est un ami sincère, qui n'a rien de réservé pour les siens, et qui, étudiant les désirs de ceux qui le craignent, leur permet d'user de ses biens avec une espèce d'empire : *Voluntatem timentium se faciet.*

Mais encore que cette bonté s'étende généralement sur tous ses amis; c'est-à-dire, sur tous les justes : les paroles de mon texte nous font bien connaître, que ces justes persévérants, ces enfants qui n'ont jamais quitté sa maison, ont un droit tout particulier de disposer des biens paternels; et c'est à ceux-là qu'il dit dans son Évangile ces paroles, avec un sentiment de tendresse extraordinaire et singulier : « Mon fils, « vous avez toujours été avec moi, et tout ce qui « est à moi, est à vous : » *Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.* Pourquoi me reprochez-vous que je ne vous donne rien? usez vous-même de votre droit, et disposez, comme maître, de tout ce qu'il y a dans ma maison.

C'est donc en vertu de cette innocence, et de cette parole de l'Évangile, que le grand saint François de Paule n'a jamais cru rien d'impossible. Cette sainte familiarité d'un fils, qui sent l'amour de son père, lui donnait la confiance de tout entreprendre : et un prélat de la cour de Rome, que le pape lui avait envoyé pour l'examiner, lui représentant les difficultés de l'éta-

[1] *S. Aug. Ep.* XLIII, cap. I, t. II, col. 89.
[2] *Adv. Marc.* lib. II, n° 26, 27.
[3] *Exod* XXXII, 10.

[1] III. *Reg.* XVII, I.
[2] *Psal.* XXXIX, 8, 9.
[3] *Ibid.* CXLIV, 19.
[4] *Enar. in Psal.* CXLIV, n° 23, t. IV, col. 1624.

blissement de son ordre si austère, si pénitent, si mortifié, fut ravi en admiration d'entendre dire à notre grand saint, avec une ferveur d'esprit incroyable, que tout est possible quand on aime Dieu, et qu'on s'étudie de lui plaire; et qu'alors les créatures les plus rebelles sont forcées, par une secrète vertu, de faire la volonté de celui qui s'applique à faire celle de son Dieu. Il n'a point été trompé dans son attente : son ordre fleurit dans toute l'Église avec cette constante régularité qu'il avait si bien établie, et qui se soutient sans relâchement depuis deux cents ans.

Ce n'est pas en cette seule rencontre que Dieu a fait connaître à son serviteur, qu'il écoutait ses désirs. Tous les peuples où il a passé ont ressenti mille et mille fois des effets considérables de ses prières; et quatre de nos rois successivement lui ont rendu ce glorieux témoignage, que dans leurs affaires très-importantes ils n'avaient point trouvé de secours plus prompt, ni de protection plus assurée. Presque toutes les créatures ont senti cette puissance si peu limitée, que Dieu lui donnait sur ses biens; et je vous raconterais avec joie les miracles presque infinis que Dieu faisait par son ministère, non-seulement dans les grands besoins, mais encore, s'il se peut dire, sans nécessité, n'était que ce détail serait ennuyeux, et apporterait peu de fruit. Mais comme de tels miracles, qui se font particulièrement hors des grands besoins, sont le sujet le plus ordinaire de la raillerie des incrédules, il faut qu'à l'occasion du grand saint François je tâche aujourd'hui de leur apprendre, par une doctrine solide, à parler plus révéremment des œuvres de Dieu. Voici donc ce que j'ai vu dans les saintes Lettres, touchant ces sortes de miracles.

Je trouve deux raisons principales, pour lesquelles Dieu étend son bras à des opérations miraculeuses : la première, c'est pour montrer sa grandeur, et convaincre les hommes de sa puissance; la seconde, pour faire voir sa bonté, et combien il est indulgent à ses serviteurs. Or je remarque cette différence dans ces deux espèces de miracles, que lorsque Dieu veut faire un miracle pour montrer seulement sa toute-puissance, il choisit des occasions extraordinaires. Mais quand il veut faire encore sentir sa bonté, il ne néglige pas les occasions les plus communes. Cela vient de la différence de ces deux divins attributs. La toute-puissance semble surmonter de plus grands obstacles, la bonté descend à des soins plus particuliers. L'Écriture nous le fait voir en deux chapitres consécutifs du quatrième livre des Rois. Élisée guérit Naaman le lépreux, capitaine général de la milice du roi de Syrie, et chef des armées de tout son royaume : voilà une occasion extraordinaire, où Dieu veut montrer son pouvoir aux nations infidèles. « Qu'il vienne à moi, « dit Élisée, et qu'il sache que Israël n'est point « sans prophète : » *Veniat ad me, et sciat esse prophetam in Israel*[1]. Mais, au chapitre suivant; comme les enfants des prophètes travaillaient sur le bord d'un fleuve, l'un d'eux laisse tomber sa cognée dans l'eau, et aussitôt crie à Élisée : *Heu! heu! heu! Domine mi, et hoc ipsum mutuo acceperant*[2] : « Hélas ! cette co« gnée n'était pas à moi; je l'avais empruntée. » Et encore qu'une rencontre si peu importante semblât ne mériter pas un miracle, néanmoins Dieu, qui se plaît à faire connaître qu'il aime la simplicité de ses serviteurs, et prévient leurs désirs dans les moindres choses, fit nager miraculeusement ce fer sur les eaux, au commandement d'Élisée, et le rendit à celui qui l'avait perdu. Et d'où vient cela, chrétiens, si ce n'est que notre grand Dieu, qui n'est pas moins bon que puissant, nous montrant sa toute-puissance dans les entreprises éclatantes, veut bien aussi, quand il lui plaît, montrer dans les moindres la facilité incroyable avec laquelle il s'abandonne à ses serviteurs, pour justifier cette parole : *omnia mea tua sunt?*

Puisque le grand saint François de Paule a été choisi de Dieu en son temps, pour faire éclater en sa personne cette merveilleuse communication qu'il donne de sa puissance à ses bons amis, je ne m'étonne pas, chrétiens, si les fidèles de Jésus-Christ ont eu tant de confiance en lui durant sa vie, ni si elle dure encore, et a pris de nouvelles forces après sa mort. Je ne m'étonne pas de voir sa mémoire singulièrement honorée par la dévotion publique, son ordre révéré par toute l'Église, et les temples qui portent son nom, et sont consacrés à sa mémoire, fréquentés avec grand concours par tous les fidèles.

Mais ce qui m'étonne, mes frères, ce que je ne puis vous dissimuler, ce que je voudrais pouvoir dire avec tant de force que les cœurs les plus durs en fussent touchés, c'est lorsqu'il arrive que ces mêmes temples, où la mémoire de François de Paule, où les bons exemples de ses religieux, enfin, pour abréger ce discours, où toutes choses inspirent la dévotion, deviennent le théâtre de l'irrévérence de quelques particuliers audacieux. Je n'accuse pas tout le monde, et je ne doute pas, au contraire, que cette église ne soit fréquentée par des personnes d'une piété très-recommandable. Mais qui pourrait souffrir sans douleur, que sa sainteté soit déshonorée par les

[1] IV. *Reg.* v, 8.
[2] *Ibid.* vi, 5.

désordres de ceux qui, ne respectant ni Dieu ni les hommes, la profanent tous les jours par leurs insolences? Que s'il y avait dans cet auditoire quelques-uns de cette troupe scandaleuse, permettez-moi de leur demander, que leur a fait ce saint lieu qu'ils choisissent pour le profaner par leurs paroles, par leurs actions, par leurs contenances impies; que leur ont fait ces religieux, vrais enfants et imitateurs du grand saint François de Paule : et leur vie a-t-elle mérité, au milieu de tant de travaux que leur fait subir volontairement leur mortification et leur pénitence, qu'on leur ajoute encore cette peine, qui est la seule qui les afflige, de voir mépriser à leurs yeux le maître qu'ils servent?

Mais laissons les hommes mortels, et parlons des intérêts du Sauveur des âmes. Que leur a fait Jésus-Christ qu'ils viennent outrager jusque dans son temple? Pendant que le prêtre est saisi de crainte, dans une profonde considération des sacrements dont il est ministre; pendant que le Saint-Esprit descend sur l'autel pour y opérer les sacrés mystères, que les anges les révèrent, que les démons tremblent, que les âmes saintes et pieuses de nos frères qui sont décédés attendent leur soulagement des saints sacrifices : ces impies discourent aussi librement, que si tout ce mystère était une fable. D'où leur vient cette hardiesse devant Jésus-Christ? est-ce qu'ils ne le connaissent pas, parce qu'il se cache; ou qu'ils le méprisent, parce qu'il se tait? Vive le Seigneur tout-puissant, en la présence duquel je parle : ce Dieu qui se tait maintenant, ne se taira pas toujours; ce Dieu qui se tient maintenant caché, saura bien quelque jour paraître pour leur confusion éternelle. J'ai cru que je ne devais pas quitter cette chaire, sans leur donner ce charitable avertissement. C'est honorer saint François de Paule que de travailler, comme nous pouvons, à purger son église de ces scandaleux; et je les exhorte, en Notre-Seigneur, de profiter de cette instruction, s'ils ne veulent être regardés comme des profanateurs publics de tous les mystères du christianisme.

Mais après leur avoir parlé, je retourne à vous, chrétiens, qui venez en ce temple pour adorer Dieu, et pour y écouter sa sainte parole. Que vous dirai-je aujourd'hui, et par où conclurai-je ce dernier discours? Ce sera par ces beaux mots de l'apôtre : *Deus autem spei repleat vos gaudio et pace in credendo, ut abundetis in spe et virtute Spiritus sancti*[1] : « Que le Dieu « de mon espérance vous remplisse de joie et de « paix, en croyant à la parole de son Évangile; « afin que vous abondiez en espérance, et en la « vertu du Saint-Esprit. » C'est l'adieu que j'ai à vous dire : nos remercîments sont des vœux; nos adieux, des instructions et des prières. Que ce grand Dieu de notre espérance, pour vous récompenser de l'attention que vous avez donnée à son Évangile, vous fasse la grâce d'en profiter. C'est ce que je demande pour vous : demandez pour moi réciproquement, que je puisse tous les jours apprendre à traiter saintement et fidèlement la parole de vérité; que non-seulement je la traite, mais que je m'en nourrisse et que j'en vive. Je vous quitte avec ce mot; et ce ne sera pas néanmoins sans vous avoir désiré à tous, dans toute l'étendue de mon cœur, la félicité éternelle, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

[1] *Rom.* XV, 13.

DEUXIÈME PANÉGYRIQUE
DE
SAINT FRANÇOIS DE PAULE,
PRÊCHÉ A METZ.

Combien la pénitence est nécessaire à tous les chrétiens : quelle en doit être l'étendue. Avec quel courage saint François l'a pratiquée. Sa conduite admirable à la cour de Louis XI. Comment l'amour divin était-il le principe de la joie qu'il ressentait parmi ses grandes austérités. Efficace de cet amour dans nos cœurs. Exhortation à la pénitence, pour honorer dignement les saints.

Charitas Christi urget nos.

La charité de Jésus-Christ nous presse. II. *Cor.* V, 14.

Rendons cet honneur à l'humilité, qu'elle est seule digne de louange. La louange en cela est contraire aux autres choses que nous estimons, qu'elle perd son prix étant recherchée, et que sa valeur s'augmente quand on la méprise. Encore que les philosophes fussent des animaux de gloire comme les appelle Tertullien[1], *Philosophus animal gloriæ,* ils ont reconnu la vérité de ce que je viens de vous dire; et voici la raison qu'ils en ont rendue : c'est que la gloire n'a point de corps sinon en tant qu'elle est attachée à la vertu dont elle n'est qu'une dépendance. C'est pourquoi, disaient-ils, il faut diriger ses intentions à la vertu seule : la gloire, comme un de ses apanages, la doit suivre sans qu'on y pense. Mais la religion chrétienne élève bien plus haut nos pensées : elle nous apprend que Dieu est le seul qui a de la majesté et de la gloire, et par conséquent que c'est à lui seul de la distribuer, ainsi qu'il lui plaît, à ses créatures, selon qu'elles

[1] *De anima*, n° 1.

s'approchent de lui. Or, encore que Dieu soit très-haut, il est néanmoins inaccessible aux âmes qui veulent trop s'élever, et on ne l'approche qu'en s'abaissant : de sorte que la gloire n'est qu'une ombre et un fantôme, si elle n'est soutenue par le fondement de l'humilité, qui attire les louanges en les rejetant. De là vient que l'Église dit aujourd'hui dans la collecte de saint François : « O Dieu, qui êtes la gloire des hum- « bles : » *Deus, humilium celsitudo.* C'est à cette gloire solide qu'il faut porter notre ambition.

Monseigneur, la gloire du monde vous doit être devenue en quelque façon méprisable par votre propre abondance. Certes, notre histoire ne se taira pas de vos fameuses expéditions ; et la postérité la plus éloignée ne pourra lire sans étonnement toutes les merveilles de votre vie. Les peuples, que vous conservez, ne perdront jamais la mémoire d'une si heureuse protection : ils diront à leurs descendants jusqu'aux dernières générations, que sous le grand maréchal de Schomberg, dans le déréglement des affaires, et au milieu de la licence des armes, ils ont commencé à jouir du calme et de la douceur de la paix.

Madame, votre piété, votre sage conduite, votre charité si sincère et vos autres généreuses inclinations auront aussi leur part dans cet applaudissement général de toutes les conditions et de tous les âges : mais je ne craindrai pas de vous dire que cette gloire est bien peu de chose, si vous ne l'appuyez sur l'humilité.

Viendra, viendra le temps, Monseigneur, que non-seulement les histoires, et les marbres, et les trophées, mais encore les villes, et les forteresses, et les peuples et les nations seront consumés par le même feu ; et alors toute la gloire des hommes s'évanouira en fumée, si elle n'est défendue de l'embrasement général par l'humilité chrétienne. Alors le Sauveur Jésus descendra en sa majesté ; et assemblant le ciel et la terre pour faire l'éloge de ses serviteurs, dans une telle multitude il ne choisira, chrétiens, ni les César, ni les Alexandre : il mettra en une place éminente les plus humbles, les plus inconnus. Parce que le pauvre François de Paule s'est humilié en ce monde, sa vertu sera honorée d'un panégyrique éternel, de la propre bouche du Fils de Dieu. C'est ce qui m'encourage, mes frères, à célébrer aujourd'hui ses louanges à la gloire de notre grand Dieu, et pour l'édification de nos âmes. Bien que sa vertu soit couronnée dans le ciel ; comme elle a été exercée sur la terre, il est juste qu'elle y reçoive les éloges qui lui sont dus. Pour cela implorons la grâce de Dieu, par l'entremise de celle qui a été l'exemplaire des humbles, et qui fut élevée à la dignité la plus haute, en même temps qu'elle s'abaissa par les paroles les plus soumises, après que l'ange l'eut saluée en ces termes : *Ave, Maria.*

Si nous avons jamais bien compris ce que nous devenons par la grâce du saint baptême, et par la profession du christianisme, nous devons avoir entendu que nous sommes des hommes nouveaux et de nouvelles créatures en Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul nous exhorte de nous renouveler en notre âme, et de ne marcher plus selon le vieil homme ; mais en la nouveauté de l'Esprit de Dieu [1]. De là vient que le sauveur Jésus nous est donné comme un nouvel homme, et comme un nouvel Adam, ainsi que l'appelle le même saint Paul [2] ; et c'est lui qui, selon la volonté de son Père, est venu dans la plénitude des temps, afin de nous réformer selon les premières idées de cet excellent Ouvrier, qui, dans l'origine des choses, nous avait faits à sa ressemblance. Par conséquent, comme le Fils de Dieu est lui-même le nouvel homme, personne ne peut espérer de participer à ses grâces, s'il n'est renouvelé à l'exemple de Notre-Seigneur, qui nous est proposé comme l'auteur de notre salut, et comme le modèle de notre vie.

Mais d'autant qu'il était impossible que cette nouveauté admirable se fît en nous par nos propres forces, Dieu nous a donné l'Esprit de son Fils, ainsi que parle l'apôtre : *Misit Deus Spiritum Filii sui* [3] ; et c'est cet Esprit tout-puissant qui venant habiter dans nos âmes, les change et les renouvelle : formant en nous les traits naturels et une vive image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur lequel nous devons être moulés. Pour cela il exerce en nos cœurs deux excellentes opérations, qu'il est nécessaire que vous entendiez ; parce que c'est sur cette doctrine que tout ce discours doit être fondé.

Considérez donc, chrétiens, que l'homme, dans sa véritable constitution, ne pouvant avoir d'autre appui que Dieu, ne pouvait se retirer aussi de lui, qu'il ne fît une chute effroyable : et encore que, par cette chute, il ait été précipité au-dessous de toutes les créatures ; toutefois, dit saint Augustin [4], il tomba premièrement sur soi-même : *Primum incidit in seipsum.* Que veut dire ce grand personnage, que l'homme tomba sur soi-même ? Tombant sur une chose qui lui est si proche et si chère, il semble que

[1] *Ephes.* IV, 22 et seqq.
[2] I. *Cor.* XV, 45.
[3] *Galat.* IV, 6.
[4] *De Trinit.* lib. XII, cap. XI, n° 16, t. VIII, col. 920.

la chute n'en soit pas extrêmement dangereuse ; et néanmoins cet incomparable docteur prétend par là nous représenter une grande extrémité de misère. Pénétrons sa pensée, et disons que l'homme, par ce moyen, devenu amoureux de soi-même, s'est jeté dans un abîme de maux, courant aveuglément après ses désirs, et consumant ses forces après une vaine idole de félicité, qu'il s'est figurée à sa fantaisie.

Hé, fidèles, qu'est-il nécessaire d'employer ici beaucoup de paroles, pour vous faire voir que c'est l'amour-propre qui fait toutes nos actions! N'est-ce pas cet amour flatteur qui nous cache nos défauts à nous-mêmes, et qui ne nous montre les choses que par l'endroit agréable? Il ne nous abandonne pas un moment : et de même que si vous rompez un miroir, votre visage semble en quelque sorte se multiplier dans toutes les parties de cette glace cassée; cependant c'est toujours le même visage : ainsi, quoique notre âme s'étende et se partage en beaucoup d'inclinations différentes, l'amour-propre y paraît partout. Étant la racine de toutes nos passions, il fait couler dans toutes les branches ses vaines mais douces complaisances : si bien que l'homme, s'arrêtant en soi-même, ne peut plus s'élever à son Créateur. Et qui ne voit ici un désordre tout manifeste?

Car Dieu étant notre fin dernière; en cette qualité, notre cœur lui doit son premier tribut : et ne savez-vous pas que le tribut du cœur c'est l'amour? Ainsi nous attribuons à nous-mêmes les droits qui n'appartiennent qu'à Dieu ; nous nous faisons notre fin dernière ; nous ne songeons qu'à nous plaire en toutes choses, même au préjudice de la loi divine ; et par divers degrés nous venons à ce maudit amour qui règne dans les enfants du siècle, et que saint Augustin définit en ces termes : *Amor sui usque ad contemptum Dei*[1] : « L'amour de soi-même qui passe jusqu'au mé« pris de Dieu. » C'est contre cet amour criminel que le Fils de Dieu s'élève dans son Évangile, le condamnant à jamais par cette irrévocable sentence : « Qui aime son âme, la perd; et qui « l'abandonne, la sauve : » *Qui amat animam suam, perdet eam; et qui odit animam suam, custodit eam*[2]. Voyant que c'est l'amour-propre qui est cause de tous nos crimes, il avertit tous ceux qui veulent se ranger sous sa discipline, que, s'ils ne se haïssent eux-mêmes, il ne les peut recevoir en sa compagnie : « Celui qui ne veut pas « renoncer à soi-même pour l'amour de moi, n'est « pas digne de moi[3]. » De cette sorte, il nous arrache à nous-mêmes par une espèce de violence, et déclarant la guerre à cet amour-propre qui s'élève en nous au mépris de Dieu, comme disait tout à l'heure le saint évêque Augustin, il fait succéder en sa place l'amour de Dieu jusqu'au mépris de nous-mêmes : *Amor Dei usque ad contemptum sui*, dit le même saint Augustin[1].

Par là vous voyez, chrétiens, les deux opérations de Dieu. Car, pour nous faire la guerre à nous-mêmes, ne faut-il pas qu'il y ait en nous quelque autre chose que nous? Et comment irons-nous à Dieu, si son Saint-Esprit ne nous y élève? Par conséquent il est nécessaire que cet Esprit tout-puissant lève le charme de l'amour-propre, et nous détrompe de ses illusions; et puis que faisant paraître à nos yeux un rayon de cette ravissante beauté, qui seule est capable de satisfaire la vaste capacité de nos âmes, il embrase nos cœurs des flammes de sa charité, en telle sorte que l'homme, pressé auparavant de l'amour qu'il avait pour soi-même, puisse dire avec l'apôtre saint Paul : « La charité de Jésus-Christ « nous presse : » *Charitas Christi urget nos*. Elle nous presse, nous incitant contre nous; elle nous presse, nous portant au-dessus de nous; elle nous presse, nous détachant de nous-mêmes; elle nous presse, nous unissant à Dieu; elle nous presse, non moins par les mouvements d'une sainte haine, que par les doux transports d'une bienheureuse dilection : *Charitas Christi urget nos*.

Voilà, mes frères, voilà ce que le Saint-Esprit opère en nos cœurs, et voilà le précis de la vie de l'incomparable François de Paule. Vous le verrez, ce grand personnage, vous le verrez avec un visage toujours riant, et toujours sévère. Il est toujours en guerre, et toujours en paix : toujours en guerre contre soi-même, par les austérités de la pénitence; toujours en paix avec Dieu, par les embrasements de la charité. Il épure la charité par la pénitence; il sanctifie la pénitence par la charité. Il considère son corps comme sa prison, et son Dieu comme sa délivrance. D'une main, il rompt ses liens; et de l'autre, il s'attache à l'objet qui lui donne la liberté. Sa vie est un sacrifice continuel. Il détruit sa chair par la pénitence, il l'offre et la consacre par la charité. Mais pourquoi vous tenir si longtemps dans l'attente d'un si beau spectacle? Fidèles, regardez ce combat : vous verrez l'admirable François de Paule combattant l'amour-propre par l'amour de Dieu. Ce vieillard que vous voyez, c'est le plus zélé ennemi de soi-même; mais c'est aussi l'homme le plus passionné pour la gloire de son Créateur : c'est le sujet de tout ce discours.

[1] *De Civ. Dei*, lib. XIV, cap. XXVIII, t. VII, col. 378.
[2] *Joan.* XII, 25.
[3] *Matth.* X, 38.

[1] *S. Aug. loco mox cit.*

PREMIER POINT.

Si dans cette première partie je vous annonce une doctrine sévere, si je ne vous prêche autre chose que les rigueurs de la pénitence ; fidèles, ne vous en étonnez pas. On ne peut louer un grand politique, qu'on ne parle de ses bons conseils ; ni faire l'éloge d'un capitaine fameux, sans rapporter ses conquêtes. Partant, que les chrétiens délicats, qui aiment qu'on les flatte par une doctrine lâche et complaisante, n'entendent pas les louanges du grave et austère François de Paule. Jamais homme n'a mieux compris ce que nous enseigne saint Augustin[1], après les divines Écritures, que la vie chrétienne est une pénitence continuelle. Certes, dans le bienheureux état de la justice originelle, ces mots fâcheux de mortification et de pénitence n'étaient pas encore en usage, et n'avaient point d'accès dans un lieu si agréable et si innocent. L'homme alors, tout occupé des louanges de son Dieu, ne connaissait pas les gémissements : *Non gemebat, sed laudabat*[2]. Mais depuis que, par son orgueil, il eut mérité que Dieu le chassât de ce paradis de délices ; depuis que cet ange vengeur, avec son épée foudroyante, fut établi à ses portes pour lui en empêcher les approches, que de pleurs et que de regrets ! Depuis ce temps-là, chrétiens, la vie humaine a été condamnée à des gémissements éternels. Race maudite et infortunée d'un misérable proscrit, nous n'avons plus à espérer de salut, si nous ne fléchissons par nos larmes celui que nous avons irrité contre nous ; et parce que les pleurs ne s'accordent pas avec les plaisirs, il faut nécessairement que nous confessions que nous sommes nés pour la pénitence. C'est ce que dit le grave Tertullien, dans le traité si saint et si orthodoxe qu'il a fait de cette matière[3]. « Pécheur « que je suis, dit ce grand personnage, et né seu« lement pour la pénitence, » *Peccator omnium notarum cum sim, nec ulli rei nisi pœnitentiæ natus,* « comment est-ce que je m'en tairai, puis« qu'Adam même, le premier auteur et de notre « vie et de notre crime, restitué en son paradis « par la pénitence, ne cesse de la publier : » *super illa tacere non possum, quam ipse quoque, et stirpis humanæ et offensæ in Deum princeps Adam, exomologesi restitutus in paradisum suum, non tacet!*

C'est pourquoi le Fils de Dieu, venant sur la terre afin de porter nos péchés, s'est dévoué à la pénitence ; et l'ayant consommée par sa mort, il nous a laissé la même pratique : et c'est à quoi nous nous obligeons très-étroitement par le saint baptême. Le baptême, n'en doutez pas, est un sacrement de pénitence, parce que c'est un sacrement de mort et de sépulture. L'apôtre ne dit-il pas aux Romains, qu'autant que nous sommes de baptisés, nous sommes baptisés en la mort de Jésus, et que nous sommes ensevelis avec lui ? *In morte Christi baptizati estis, consepulti ei per baptismum*[1]. N'est-ce pas ce que nos pères représentaient par cette mystérieuse manière d'administrer le baptême ? On plongeait les hommes tout entiers, et on les ensevelissait sous les eaux. Et comme les fidèles les voyaient se noyer, pour ainsi dire, dans les ondes de ce bain salutaire, ils se les représentaient tout changés en un moment par la vertu du Saint-Esprit, dont ces eaux étaient animées ; comme si, sortant de ce monde en même temps qu'ils disparaissaient à leur vue, ils fussent allés mourir et s'ensevelir avec le Sauveur, selon la parole du saint apôtre : *consepulti ei per baptismum.* Rendez-vous capables, mes frères, de ces anciens sentiments de l'Église, et ne vous étonnez pas si l'on vous parle souvent de vous mortifier ; puisque le sacrement par lequel vous êtes entrés dans l'Église vous a initiés tout ensemble, et à la religion chrétienne, et à une vie pénitente.

Mais puisque nous sommes sur cette matière, et d'ailleurs que la Providence divine semble avoir suscité saint François de Paule, afin de renouveler en son siècle l'esprit de pénitence, presque entièrement éteint par la mollesse des hommes : il sera, ce me semble, à propos, avant que de vous raconter ses austérités, de vous dire en peu de mots les raisons qui peuvent l'avoir obligé à une manière de vivre si laborieuse ; et tout ensemble de vous faire voir qu'un chrétien est un pénitent, qui ne doit point donner d'autres bornes à ses mortifications, que celles qui termineront le cours de sa vie. En voici la raison solide, que je tire de saint Augustin dans une excellente homélie qu'il a faite de la pénitence[2]. Il y a deux sortes de chrétiens : les uns ont perdu la candeur de l'innocence baptismale, et les autres l'ont conservée ; quoique à notre grande honte, le nombre de ces derniers soit si petit dans le monde, qu'à peine doivent-ils être comptés. Or les uns et les autres sont obligés à la pénitence jusqu'au dernier soupir ; et partant, la vie chrétienne est une pénitence continuelle.

Car, pour nous autres misérables pécheurs, qui nous sommes dépouillés de Jésus-Christ dont nous avions été revêtus par le saint baptême, et qui, nonobstant tant de confessions réitérées, retournons toujours à nos mêmes crimes, quelles

[1] *Serm.* CCCLI, n° 3, t. V, col. 1352.
[2] *S. Aug. in Ps.* XXIX, *enar.* II, n° 18, t. IV, col. 141.
[3] *De Pœnit.* n° 12.

[1] *Rom.* VI, 3, 4.
[2] *Serm.* CCCLI, n° 3 et seqq. t. V, col. 1352.

larmes assez amères et quelles douleurs assez véhémentes peuvent égaler notre ingratitude? N'avons-nous pas juste sujet de craindre que la bonté de Dieu, si indignement méprisée, ne se tourne en une fureur implacable? Que si sa juste vengeance est si grande contre les Gentils, qui ne sont jamais entrés dans son alliance, sa colère ne sera-t-elle pas d'autant plus redoutable pour nous, qu'il est plus sensible à un père d'avoir des enfants perfides, que d'avoir de mauvais serviteurs? Donc, si la justice divine est si fort enflammée contre nous; puisqu'il est impossible que nous lui puissions résister, que reste-t-il à faire autre chose sinon de prendre son parti contre nous-mêmes, et de venger par nos propres mains les mystères de Jésus violés, et son sang profané, et son Saint-Esprit affligé, comme parlent les Écritures[1], et sa majesté offensée? c'est ainsi, c'est ainsi, chrétiens, que, prenant contre nous le parti de la justice divine, nous obligerons sa miséricorde à prendre notre parti contre sa justice. Plus nous déplorerons la misère où nous sommes tombés, plus nous nous rapprocherons du bien que nous avons perdu : Dieu recevra en pitié le sacrifice du cœur contrit, que nous lui offrirons pour la satisfaction de nos crimes; et sans considérer que les peines que nous nous imposons ne sont pas une vengeance proportionnée, ce bon père regardera seulement qu'elle est volontaire. Ne cessons donc jamais de répandre des larmes si fructueuses : frustrons l'attente du diable par la persévérance de notre douleur, qui étant subrogée en la place d'un tourment d'une éternelle durée, doit imiter en quelque sorte son intolérable perpétuité en s'étendant du moins jusqu'à notre dernière agonie.

Mais s'il y avait quelqu'un dans le monde, qui eût conservé jusqu'à cette heure la grâce du saint baptême; ô Dieu, le rare trésor pour l'Église! Toutefois, qu'il ne pense pas qu'il soit exempt pour cela de la loi indispensable de la pénitence. Qui ne tremblerait pas, chrétiens, en entendant les gémissements des âmes les plus innocentes? Plus les saints s'avancent dans la vertu, plus ils déplorent leurs déréglements, non par une humilité contrefaite, mais par un sentiment véritable de leurs propres infirmités. En voulez-vous savoir la raison? Voici celle de saint Augustin, prise des Écritures divines; c'est que nous avons un ennemi domestique avec lequel si nous sommes en paix, nous ne sommes point en paix avec Dieu. Et par combien d'expériences sensibles pourrais-je vous faire voir que, depuis notre première enfance jusqu'à la fin de nos jours, nous avons en nous-mêmes certaines passions malfaisantes, et une inclination au mal, que l'apôtre appelle la convoitise[1], qui ne nous donne aucun relâche? Il est vrai que les saints la surmontent : mais bien qu'elle soit surmontée, elle ne laisse pas de combattre. Dans un combat si long, si opiniâtre, l'ennemi nous attaquant de si près: si nous donnons des coups, nous en recevons : *Percutimus et percutimur*, dit saint Augustin[2] : « En blessant, nous sommes blessés; » et encore que dans les saints ces blessures soient légères, et que chacune en particulier n'ait pas assez de malignité pour leur faire perdre la vie, elles les accableraient par leur multitude, s'ils n'y remédiaient par la pénitence.

Ha! quel déplaisir à une âme vraiment touchée de l'amour de Dieu, de sentir tant de répugnance à faire ce qu'elle aime le mieux! combien répand-elle de larmes, agitée en elle-même de tant de diverses affections qui la sépareraient de son Dieu, si elle se laissait emporter à leur violence! C'est ce qui afflige les saints : de là leurs plaintes et leurs pénitences; de là cette sainte haine qu'ils ont pour eux-mêmes; de là cette guerre cruelle et innocente qu'ils se déclarent. Imaginez-vous, chrétiens, qu'un traître ou un envieux tâche de vous animer par de faux rapports contre vos amis les plus affidés. Combien souffrez-vous de contrainte, lorsque vous êtes en sa compagnie! Avec quels yeux le regardez-vous, ce perfide, ce déloyal, qui veut vous ravir ce que vous avez de plus cher! Et quels sont donc les transports des amis de Dieu, sentant l'amour-propre en eux-mêmes qui, par toutes sortes de flatteries, les sollicite de rompre avec Dieu! Cette seule pensée leur fait horreur. C'est elle qui les arme contre leur propre chair : ils deviennent inventifs à se tourmenter.

Regardez, fidèles, regardez le grand et l'incomparable François de Paule. O Dieu éternel! que dirai-je, et par où entrerai-je dans l'éloge de sa pénitence? qu'admirerai-je le plus, ou qu'il l'ait si tôt commencée, ou qu'il l'ait fait durer si longtemps avec une pareille vigueur? Sa tendre enfance l'a vue naître, sa vieillesse la plus décrépite ne l'a jamais vue relâchée. Par l'une de ces entreprises, il a imité Jean-Baptiste; et par l'autre il a égalé les Paul, les Antoine, les Hilarion.

Ce vieillard vénérable, que vous voyez marcher avec une contenance si grave et si simple, soutenant d'un bâton ses membres cassés; il y a soixante et dix-neuf ans qu'il fait une pénitence sévère. Dans sa treizième année il quitta la maison paternelle; il se jeta dès lors dans la solitude, il embrassa dès lors les austérités. A quatre-vingt-

[1] *Hebr.* x, 29.

[1] *Rom.* VII, 8.
[2] *Serm.* CCCLI, n° 6. t. v, col. 1356.

onze ans, ni les veilles, ni les fatigues, ni l'extrême caducité ne lui ont pu encore faire modérer l'étroite sévérité de sa vie, que Dieu n'a étendue si longtemps, qu'afin de nous faire voir une persévérance incroyable. Il fait un carême éternel; et durant ce carême, il semble qu'il ne se nourrisse que d'oraisons et de jeûnes. Un peu de pain est sa nourriture, de l'eau toute pure étanche sa soif : à ses jours de réjouissance, il y ajoute quelque légume; voilà les ragoûts de François de Paule. En santé et en maladie, tel est son régime de vie; et dans une vie si austère, il est plus content que les rois. Il dit qu'il importe peu de quoi on sustente ce corps mortel, que la foi change la nature des choses, que Dieu donne telle vertu qu'il lui plaît aux nourritures que nous prenons, et que pour ceux qui mettent leur espérance en lui seul tout est bon, tout est salutaire : et c'est pour confondre ceux qui, voulant se dispenser de la mortification commune, se figurent de vaines appréhensions, afin de les faire servir d'excuse à leur délicatesse affectée.

Que vous dirai-je ici de l'austérité de son jeûne? Il ne songe à prendre sa réfection, que lorsqu'il sent que la nuit approche. Après avoir vaqué tout le jour au service de son Créateur, il croit avoir quelque droit de penser à l'infirmité de la nature. Il traite son corps comme un mercenaire à qui il donne son pain. De peur de manger pour le plaisir, il attend la dernière nécessité : par une nourriture modique il se prépare à un sommeil léger, louant la munificence divine de ce qu'elle le sustente de peu.

Qu'est-il nécessaire de vous raconter ses autres austérités? Sa vie est égale partout; toutes les parties en sont réglées par la discipline de la pénitence. Demandez-lui la raison d'une telle sévérité, il vous répondra avec l'apôtre saint Paul [1] : « Ne pensez pas, mes frères, que je travaille en vain : » *Sic curro, non quasi in incertum*. Et que faites-vous donc, grand François de Paule? Ha! dit-il, « je châtie mon corps : » *Castigo corpus meum*. O le soin inutile! diront les fols amateurs du siècle. Mais par ce moyen, dit saint Paul, et après lui notre saint, par ce moyen, « je réduis en servitude ma chair : » *In servitutem corpus meum redigo*. Et pourquoi se donner tant de peines? « C'est de peur, dit-il, « qu'après avoir enseigné les autres, moi-même « je ne sois réprouvé : » *ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar*. Je me perdrais par l'amour de moi-même; par la haine de moi-même je me veux sauver : je ne prends pas ce que le monde appelle commodités, de peur que par un chemin si glissant je ne tombe insensiblement dans les voluptés. Puisque l'amour-propre me presse si fort, je veux me roidir au contraire : pressé plus vivement par la charité de Jésus-Christ, de crainte de m'aimer trop je me persécute.

C'est ainsi que nos pères ont été nourris. L'Église dès son berceau a eu des persécuteurs; et plusieurs siècles se sont passés, pendant lesquels les puissances du monde faisaient, pour ainsi dire, continuellement rejaillir sur elle le sang de ses propres enfants. Dieu la voulait élever de la sorte, dans les hasards et dans les combats, et parmi de durs exercices, de peur qu'efféminée par l'amour des plaisirs de la terre, elle n'eût pas le courage assez ferme, ni digne des grandeurs auxquelles elle était appelée. Sectateurs d'une doctrine établie par tant de supplices; s'il était coulé en nos veines une goutte du sang de nos braves et invincibles ancêtres, nous ne soupirerions pas, comme nous faisons, après ces molles délices qui énervent la vigueur de notre foi, et font tomber par terre cette première générosité du christianisme.

Quelle est ici votre pensée, chrétiens? Vous dites que ces maximes sont extrêmement rigoureuses. Elles ne m'étonnent pas moins que vous, toutefois je ne puis vous dissimuler qu'elles sont extrêmement chrétiennes. Jésus notre Sauveur, dont nous faisons gloire d'être les disciples, après nous les avoir annoncées les a confirmées par sa mort, et nous les a laissées par son Testament. Regardez-le au jardin des Olives, c'est une pieuse remarque de saint Augustin; toutes les parties de son corps furent teintes par cette mystérieuse sueur. « Que veut dire cela, dit saint Augustin [1]? « C'est qu'il avait dessein de nous faire voir que « l'Église, qui est son corps, devait de toutes « parts dégoutter de sang : » *Quid ostendebat, quando per corpus orantis globi sanguinis destillabant, nisi quia corpus ejus, quod est Ecclesia, martyrum sanguine jam fluebat?*

Vous me direz peut-être, que les persécutions sont cessées. Il est vrai, les persécutions sont cessées; mais les martyres ne sont pas cessés. Le martyre de la pénitence est inséparable de la sainte Église. Ce martyre, à la vérité, n'a pas un appareil si terrible; mais ce qui semble lui manquer du côté de la violence, il le récompense par la durée. Pendant toute l'étendue des siècles, il faut que l'Église dégoutte de sang; si ce n'est du sang que répand la tyrannie, c'est du sang que verse la pénitence. « Les larmes, selon la « pensée de saint Augustin [2], sont le sang le plus

[1] I. Cor. IX, 26, 27.

[1] Enar. in Psal. LXXXV, n° 1, t. IV, col. 902.
[2] Serm. CCCLI, n° 7, t. V, col. 1356

« pur de l'âme : » *Sanguis animæ per lacrymas profluat.* C'est ce sang qu'épanche la pénitence. Et pourquoi ne comparerai-je pas la pénitence au martyre? Autant que les saints retranchent de mauvais désirs, ne se font-ils pas autant de salutaires blessures? En déracinant l'amour-propre, ils arrachent comme un membre du cœur, selon le précepte de l'Évangile. Car l'amour-propre ne tient pas moins au cœur, que les membres tiennent au corps; c'est le vrai sens de cette parole : « Si votre main droite vous scandalise, coupez, « tranchez, dit le Fils de Dieu : » *Abscide illam* [1]. C'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il faut porter le couteau jusqu'au cœur, jusqu'aux plus intimes inclinations. L'apôtre a prononcé pour tous les hommes et pour tous les temps : que « tous « ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-« Christ, souffriront persécution : » *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* [2]. Ainsi, au défaut des tyrans, les saints se persécutent eux-mêmes; tant il est nécessaire que l'Église souffre. Une haine injuste et cruelle animait les empereurs contre les gens de bien : une sainte haine anime les gens de bien contre eux-mêmes.

O nouveau genre de martyre, où le martyr patient et le persécuteur sont également agréables; où Dieu, d'une même main, soutient celui qui souffre, et couronne celui qui persécute! c'est le martyre de saint François, c'est où il a paru invincible; et quoique vous l'ayez déjà vu dans ce que je vous ai rapporté de sa vie, il faut encore ajouter un trait au tableau que j'ai commencé de sa pénitence, et puis nous passerons à sa charité.

Je dis donc qu'il y a deux choses qui composent la pénitence : la mortification du corps et l'abaissement de l'esprit. Car la pénitence, comme je l'ai touché au commencement de ce discours, est un sacrifice de tout l'homme, qui, se jugeant digne du dernier supplice, se détruit en quelque façon devant Dieu. Par conséquent il est nécessaire, afin que le sacrifice soit plein et entier, de dompter et l'esprit et le corps; le corps par les mortifications, et l'esprit par l'humilité. Et d'autant que le sacrifice est plus agréable, lorsque la victime est plus noble, il ne faut point douter que ce ne soit une action sans comparaison plus excellente, d'humilier son esprit devant Dieu, que de châtier son corps pour l'amour de lui : de sorte que l'humilité est la partie la plus essentielle de la pénitence chrétienne. C'est pourquoi le docte Tertullien donne cette belle définition à la pénitence : « La pénitence, dit-il [1], c'est la science « d'humilier l'homme : » *Prosternendi et humilicandi hominis disciplina.* D'où passant plus outre, je dis que si la vie chrétienne est une pénitence continuelle, ainsi que nous l'avons établi par la doctrine de saint Augustin; ce qui fait le vrai pénitent, c'est ce qui fait le vrai chrétien : et partant, c'est en l'humilité que consiste la souveraine perfection du christianisme.

Ainsi ne vous persuadez pas avoir vu toute la pénitence de François de Paule, quand je vous ai fait contempler ses austérités : je ne vous ai encore montré que l'écorce. Tout sec et exténué qu'il est en son corps par les jeûnes et par les veilles, il est encore plus mortifié en esprit. Son âme est en quelque sorte plus exténuée; elle est entièrement vide de ces vaines pensées qui nous enflent. Dans une pureté angélique, dans une vertu si constante, si consommée, il se compte pour un serviteur inutile, il s'estime le moindre de tous ses frères. Le souverain pontife lui parle de le faire prêtre : François de Paule est effrayé du seul nom de prêtre : Ha! faire prêtre un pécheur comme moi! Cette proposition le fait trembler jusqu'au fond de l'âme. O confusion de notre siècle! des hommes tout sensuels comme nous, se présentent audacieusement à ce redoutable ministère, dont le seul nom épouvante cet ange terrestre! Pour les honneurs du siècle, jamais homme les a-t-il plus méprisés? Il ne peut seulement comprendre pour quelle raison on les nomme honneurs. O Dieu! quel coup de tonnerre fut-ce pour lui, lorsqu'on lui apporta la nouvelle que le roi Louis XI le voulait avoir à sa cour; que le pape lui ordonnait d'y aller, et auparavant de passer à Rome! Combien regretta-t-il la douce retraite de sa solitude, et la bienheureuse obscurité de sa vie! Et pourquoi, disait-il, pourquoi faut-il que ce pauvre ermite soit connu des grands de la terre? Hé! dans quel coin pourrai-je dorénavant me cacher, puisque dans les déserts même de la Calabre je suis connu par un roi de France?

C'est ici, chrétiens, où je vous prie de vous rendre attentifs à ce que va faire François de Paule : voici le plus grand miracle de ce saint homme. Certes, je ne m'étonne plus qu'il ait tant de fois passé au milieu des flammes sans en avoir été offensé; ni de ce que domptant la fureur de ce terrible détroit de Sicile, fameux par tant de naufrages, il ait trouvé sur son seul manteau, l'assurance que les plus adroits nautonniers ne pouvaient trouver dans leurs grands navires. La cour, qu'il a surmontée, a des flammes plus dévorantes; elle a des écueils plus dangereux; et

[1] *Marc.* IX, 42.
[2] II. *Tim.* III, 12.

[1] *De Pœnit.* n° 9.

bien que les inventions hardies de l'expression poétique n'aient pu nous représenter la mer de Sicile si horrible que la nature l'a faite, la cour a des vagues plus furieuses, des abîmes plus creux, et des tempêtes plus redoutables. Comme c'est de la cour que dépendent toutes les affaires, et que c'est aussi là qu'elles aboutissent, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe. Là est l'empire de l'intérêt; là est le théâtre des passions; là elles se montrent les plus violentes; là elles sont les plus déguisées. Voici donc François de Paule dans un nouveau monde. Il regarde ce mouvement, ces révolutions, cet empressement éternel, et uniquement pour des biens périssables, et pour une fortune qui n'a rien de plus assuré que sa décadence; il croit que Dieu ne l'a amené en ce lieu, que pour connaître mieux jusqu'où se peut porter la folie des hommes.

A Rome, le pape lui rend des honneurs extraordinaires; tous les cardinaux le visitent. En France, trois grands rois le caressent, et après cela, je vous laisse à penser si tout le monde lui applaudit. A peine peut-il comprendre pourquoi on le respecte si fort. Il ne s'élève point parmi des faveurs si inespérées; c'est toujours le même homme, toujours humble, toujours soumis. Il parle aux grands et aux petits avec la même franchise, avec la même liberté : il traite avec tous indifféremment, par des discours simples, mais bien sensés, qui ne tendent qu'à la gloire de Dieu, et au salut de leurs âmes. O personnage vraiment admirable! Doux attraits de la cour, combien avez-vous corrompu d'innocents? ceux qui vous ont goûtés ne peuvent presque goûter autre chose. Combien avons-nous vu de personnes, je dis même des personnes pieuses, qui se laissaient comme entraîner à la cour, sans dessein de s'y engager? Oh non, ils se donneront bien de garde de se laisser ainsi captiver. Enfin l'occasion s'est présentée belle, le moment fatal est venu, la vague les a poussés, et les a emportés ainsi que les autres. Ils n'étaient venus, disaient-ils, que pour être spectateurs de la comédie; à la fin, à force de la regarder, ils en ont trouvé l'intrigue si belle, qu'ils ont voulu jouer leur personnage. La piété même s'y glisse, souvent elle ouvre des entrées favorables; et après que l'on a bu de cette eau, tout le monde le dit, les histoires le publient, l'âme est toute changée par une espèce d'enchantement : c'est un breuvage charmé, qui enivre les plus sobres.

Cependant l'incomparable François de Paule est solitaire jusque dans la cour : rien ne l'ébranle, rien ne l'émeut; il ne demande rien, il ne s'empresse de rien, non pas même pour l'établissement de son ordre; il s'en remet à la Providence. Pour lui, il ne fait que ce qu'il a à faire, d'instruire ceux que Dieu lui envoie, et d'édifier l'Église par ses bons exemples. Je pense que je ne dirai rien qui soit éloigné de la vérité, si je dis que la cour de Louis XI devait être la plus raffinée de l'Europe : car s'il est vrai que l'humeur du prince règle les passions de ses courtisans, sous un prince si rusé tout le monde raffinait sans doute; c'était la manie du siècle, c'était la fantaisie de la cour. François de Paule regarde leurs souplesses avec un certain mépris. Pour lui, bien qu'il soit obligé de converser souvent avec eux, il conserve cette bonté si franche et si cordiale, et cette naïve enfance de son innocente simplicité. Chacun admire une si grande candeur, et tout le monde demeure d'accord qu'elle vaut mieux que toutes les finesses.

Ici il me vient une pensée : de considérer lequel a l'âme plus grande et plus royale, de Louis, ou de François de Paule. Oui, j'ose comparer un pauvre moine avec un des plus grands rois et des plus politiques, qui ait jamais porté la couronne; et sans délibérer davantage, je donne la préférence à l'humble François. En quoi mettons-nous la grandeur de l'âme? Est-ce à prendre de nobles desseins? Tous ceux de Louis sont enfermés dans la terre : François ne trouve rien qui soit digne de lui, que le ciel. Louis, pour exécuter ce qu'il prétendait, cherchait mille pratiques et mille détours; et avec sa puissance royale, il ne pouvait si bien nouer ses intrigues, que souvent un petit ressort venant à manquer, toute l'entreprise ne fût renversée. François se propose de plus grands desseins, et sans aucun détour, y va par des voies très-courtes et très-assurées. Louis, à ce que remarque l'histoire, avec tous ses impôts et tous ses tributs, à peine a-t-il assez d'argent dans ses coffres, pour réparer les défauts de sa politique. François rachète tous ses péchés, François gagne le ciel par ses larmes et par de pieux désirs; ce sont ses richesses les plus précieuses, et il en a dans son cœur un trésor immense, et une source infinie. Louis, en une infinité de rencontres, est contraint de plier sous les coups de sa mauvaise fortune : et la fortune et le monde sont au-dessous de François. Enfin, pour vous faire voir la royauté de François, considérez ce prince qui tremble dans ses forteresses, et au milieu de ses gardes. Il sent approcher une ennemie qui tranchera toutes ses espérances, et néanmoins il ne peut éviter ses taques. Fidèles, vous entendez bien que c'est de la mort dont je parle. Regardez maintenant le pauvre François, voyez, voyez si la mort lui

fait seulement froncer les sourcils : il la contemple avec un visage riant, il lui tend de bon cœur les mains, il lui montre l'endroit où elle doit frapper, il lui présente cette pourriture du corps. O mort! lui dit-il, quoique le monde t'appelle cruelle, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce que j'aime; tu ne rompras pas le cours de mes desseins; au contraire, tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé; tu me déferas tout à fait des choses dont il y a si longtemps que je tâche de me dépouiller; tu me délivreras de ce corps. O mort! je t'en remercie : il y a près de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger.

O fermeté invincible de François de Paule! ô grande âme et vraiment royale! Que les rois de la terre se glorifient dans leur vaine magnificence : il n'y a point de royauté pareille à celle de François de Paule. Il règne sur ses appétits : il est paisible, il est satisfait. La vie la plus heureuse, est celle qui appréhende le moins la mort. Et qui de nous aime si fort le monde, qu'il ne désirât plutôt de mourir comme le pauvre François de Paule, que comme le roi Louis XI? Que si nous voulons mourir comme lui, il faudrait vivre aussi comme lui. Sa vie a donc été bienheureuse. Il est vrai qu'il s'est affligé par diverses austérités; mais, souffrant pour l'amour de celui qui seul avait gagné ses affections, sa charité charmait tous ses maux, elle adoucissait toutes ses douleurs. O puissance de la charité! direz-vous. Mais le voulez-vous voir par l'exemple de saint François; un moment d'audience satisfera ce pieux désir.

SECOND POINT.

Ne vous étonnez pas, chrétiens, si dans une vie si dure, si laborieuse, l'admirable François de Paule a toujours un air riant, et toujours un visage content. Il aimait, et c'est tout vous dire; parce que, dit saint Augustin, « celui qui aime, « ne travaille pas : » *Qui amat, non laborat* [1]. Voyez les folles amours du siècle, comme elles triomphent parmi les souffrances. Or la charité de Jésus venant d'une source plus haute, est aussi plus pressante et plus forte : *Charitas Christi urget nos*. Et encore que son cours soit plus réglé, il n'en est pas moins impétueux. Certes, il faut l'avouer, mes chers frères, à notre grande confusion, que nous entendons peu ce que l'on nous dit de son énergie. Le langage de l'amour de Dieu nous est un langage barbare. Les âmes froides et languissantes, comme les nôtres, ne comprennent pas ces discours, qui sont pleins d'une ardeur si divine : *Non capit ignitum eloquium frigidum pectus*, disait le dévot saint Bernard [1]. Si je vous dis que l'amour de Dieu fait oublier toutes choses aux âmes qui en sont frappées; si je vous dis qu'en étant possédées, elles en perdent le soin de leur corps, qu'elles ne songent presque plus ni à l'habiller, ni à le nourrir, comme peut-être vous ne ressentez pas ces mouvements en vous-mêmes, vous prendrez peut-être ces vérités pour des rêveries agréables; et moi, qui suis bien éloigné d'une expérience si sainte, je ne pourrais jamais vous parler des doux transports de la charité, si je n'empruntais les sentiments des saints Pères.

Écoutez donc le grand saint Basile, l'ornement de l'Église orientale, le rempart de la foi catholique contre la perfidie arienne. Voici comme parle ce saint évêque : « Sitôt que quelque rayon « de cette première beauté commence à paraître « sur nous, notre esprit, transporté par une ra- « vissante douceur, perd aussitôt la mémoire de « toutes ses autres occupations : il oublie toutes « les nécessités de la vie. Nous aimons tellement « cet amour bienheureux et céleste, que nous ne « pouvons plus sentir d'autres flammes. » Fidèles, que veut-il dire, que nous aimons cet amour tout céleste? *Cœlestem illum ac plane beatum amantes amorem* [2]. C'est par l'amour qu'on aime : mais comment se peut-il faire qu'on aime l'amour? Ah! c'est que l'âme fidèle, blessée de l'amour de son Dieu, aimant elle sent qu'elle aime, elle s'en réjouit, elle en triomphe de joie, elle commence à s'aimer elle-même, non pas pour elle-même, mais elle s'aime de ce qu'elle aime Dieu : *Cœlestem illum ac plane beatum amantes amorem*. Et cet amour lui plaît tellement, qu'en faisant toutes ses délices, elle regarde tout le reste avec indifférence. C'est ce que dit le tendre et affectueux saint Bernard [3], que celui qui aime, il aime : *Qui amat, amat*. Ce n'est pas, ce semble, une grande merveille. Il aime, c'est-à-dire, il ne sait autre chose qu'aimer; il aime, et c'est tout, si vous me permettez cette façon de parler familière. L'amour de Dieu, quand il est dans une âme, il change tout en soi-même : il ne souffre ni douleur, ni crainte, ni espérance que celle qu'il donne.

François de Paule, ô l'ardent amoureux! Il est blessé, il est transporté; on ne peut le tirer de sa chère cellule, parce qu'il y embrasse son Dieu en paix et en solitude. L'heure de manger arrive : il a une nourriture plus agréable, goûtant les douceurs de la charité. La nuit l'invite

[1] *In Joan. Tract.* XLVIII, n° 1, t. III, part. II, col. 614.

[1] *In Cant. Serm.* LXXIX, n° 1, t. I, col. 1544.
[2] *In Psal.* XLIV, n° 6, t. I, p. 164.
[3] *In Cant. Serm.* LXXXIII, n° 3, t. I, col. 1558.

au repos : il trouve son véritable repos dans les chastes embrassements de son Dieu. Le roi le demande avec une extrême impatience : il a affaire, il ne peut quitter; il est renfermé avec Dieu dans de secrètes communications. On frappe à sa porte avec violence : la charité, qui a occupé tous ses sens par le ravissement de l'esprit, ne lui permet d'entendre autre chose, que ce que Dieu lui dit au fond de son cœur dans un saint et ineffable silence. C'est qu'il aime son Dieu, et qu'il aime tellement cet amour, qu'il veut le voir tout seul dans son cœur; et autant qu'il lui est possible, il en chasse tous les autres mouvements. Comme chacun parle de ce qu'il aime, et que l'aimable François de Paule n'aime que ce saint et divin amour, aussi ne parle-t-il pas d'autre chose. Il avait gravée bien profondément au fond de son âme cette belle sentence du saint apôtre : *Omnia vestra in charitate fiant*[1] : « Que toutes « vos actions se fassent en charité. » Allons en charité, disait-il, faisons par charité : c'était la façon de parler ordinaire, que ce saint homme avait toujours à la bouche; fidèle interprète du cœur. De cette sorte tous ses discours étaient des cantiques de l'amour divin, qui calmaient tous ses mouvements, qui enflammaient ses pieux désirs, qui charmaient toutes les douleurs de cette vie misérable.

Mais encore est-il nécessaire que je tâche de vous faire comprendre la force de cette parole, qui était si familière au saint dont nous célébrons les louanges. Comprenez, comprenez, chrétiens, combien doivent être divins les mouvements des âmes fidèles. L'antiquité profane consacrait toutes nos affections, et en faisait ses divinités, et l'amour avait ses temples dans Rome, pour ne pas parler en ce lieu de ceux de la peur, et des autres passions plus basses. Quand ils se sentaient possédés de quelque mouvement extraordinaire, ils croyaient qu'il venait d'un dieu, ou bien que ce désir violent était lui-même leur dieu : *An sua cuique deus fit dira cupido*[2]? Permettez-moi ce petit mot d'un auteur profane, que je m'en vais tâcher d'effacer par un passage admirable d'un auteur sacré. Il n'y a que les chrétiens qui puissent se vanter que leur amour est un Dieu. « Dieu est « amour; Dieu est charité, » dit le bien-aimé disciple: *Deus charitas est*[3]. « Et puisque Dieu est charité, » poursuit-il, celui qui demeure en cha« rité, demeure en Dieu, et Dieu en lui : » *Et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo*. O divine théologie! comprendrons-nous bien ce mystère? Oui, certes, nous le comprendrons avec l'assistance divine, en suivant les vestiges des anciens docteurs.

Pour cela, élevez vos esprits jusqu'aux choses les plus hautes, que la foi chrétienne nous représente. Contemplez dans la Trinité adorable le Père et le Fils, qui, enflammés l'un pour l'autre par le même amour, produisent un torrent de flammes, un amour personnel et subsistant, que l'Écriture appelle le Saint-Esprit; amour qui est commun au Père et au Fils, parce qu'il procède du Père et du Fils. C'est ce Dieu qui est charité, selon que dit l'apôtre saint Jean : *Deus charitas est.* Car de même que le Fils de Dieu procédant par intelligence, il est intelligence, et par soi; ainsi le Saint-Esprit procédant par amour est amour. C'est pourquoi le dévot saint Bernard voulant nous exprimer que le Saint-Esprit est amour, il appelle le baiser de la bouche de Dieu, un fleuve de joie, un fleuve de vin pur, un fleuve de feu céleste, un qui vient de deux, qui unit les deux, lien vital et vivant : *Unus ex duobus, uniens ambos, vivificum gluten*[1]. En quoi il suit la profonde théologie de son maître saint Augustin, qui appelle le Saint-Esprit le lien commun du Père et du Fils[2]; et de là vient que les Pères l'ont appelé le saint complément de la Trinité[3], d'autant que l'union, c'est ce qui achève les choses : tout est accompli quand l'union est faite, on ne peut plus rien ajouter.

C'est donc ce Dieu charité, qui est l'amour du Père et du Fils, qui descendant en nos cœurs y opère la charité. « Celui, dit saint Augustin, « qui lie la société du Père et du Fils, c'est lui « qui lie la société et entre nous, et avec le Père « et le Fils. Ils nous réduisent en un par le Saint- « Esprit, qui est commun à l'un et à l'autre, qui « est Dieu, et amour de Dieu : » *Quod ergo commune est Patri et Filio, per hoc nos voluerunt habere communionem et inter nos et secum, et per illud donum nos colligere in unum quod ambo habent unum, hoc est, per Spiritum sanctum Deum et donum Dei*[4]. C'est donc le Saint-Esprit, qui étant, dès l'éternité le lien du Père et du Fils, puis se communiquant à nous par une miséricordieuse condescendance nous attache premièrement à Dieu par un pur amour, et par le même nœud nous unit les uns aux autres. Telle est l'origine de la charité, qui est la chaîne qui lie toutes choses : c'est ce Dieu charité. Il n'est pas plutôt en nos âmes, que lui, qui est amour et

[1] I. *Cor.* XVI, 14.
[2] *Virg. Æneid.* lib. IX, v. 185.
[3] I. *Joan.* IV, 16.

[1] *In Cant. Serm.* VIII, n° 2, t. I, col. 1286. *In Ascens. Dom. Serm.* V, n° 13, t. I, col. 926. *In Fest. Pent. Serm.* III, n° I, t. I, col. 933.
[2] *S. Aug. Serm.* LXXI, n° 78, t. V, col. 392. *Serm.* CCXIII, n° 6, t. V, col. 941. *Enchir.* cap. LVI, n° 15, t. VI, col. 217.
[3] *S. Basil. lib. de Spir. sancto.* cap. XVIII, n° 45, t. III, p. 38.
[4] *S. Aug. Serm.* LXXI, n° 18, t. V, col. 392.

charité, il les embrase de ses feux, il y coule un amour qui lui ressemble en quelque sorte : à cause qu'il est le Dieu charité, il nous donne la charité. Remplis de cet amour, qui procède du Père et du Fils, nous aimons le Père et le Fils, et nous aimons aussi avec le Père et le Fils cet amour bienheureux qui nous fait aimer le Père et le Fils, dit saint Augustin. Ne vous souvient-il pas de ce que nous disions tout à l'heure, que nous aimions l'amour? C'est le sens profond de cette parole de saint Basile, que nous n'avions pour lors que légèrement effleuré. Ce baiser divin, souvenez-vous que c'est saint Bernard qui appelle ainsi le Saint-Esprit, ce baiser mutuel que le Père et le Fils se donnent dans l'éternité, et qu'ils nous donnent après dans le temps, nous nous le donnons les uns aux autres par un épanchement d'amour. C'est en cette manière que la charité passe du ciel en la terre, du cœur de Dieu dans le cœur de l'homme, où, comme dit l'apôtre[1], « elle est répandue par le « Saint-Esprit qui nous est donné. » Par où vous voyez ces deux choses, que le Saint-Esprit nous est donné, et que par lui la charité nous est donnée; et partant, il y a en nos cœurs, premièrement la charité incréée, qui est le Saint-Esprit, et après, la charité créée, qui nous est donnée par le Saint-Esprit. De là vient que l'apôtre saint Jean, qui a dit que Dieu est charité, dit dans le même endroit que la charité est de Dieu : *Charitas ex Deo est*[2]. Car le Saint-Esprit n'est pas plutôt dans nos âmes, que, les embrasant de ses feux, il y coule un amour qui lui est en quelque sorte semblable : étant le Dieu charité, il y opère la charité. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean, considérant le ruisseau dans sa source, et la source dans le ruisseau, prononce cette haute parole, que « Dieu est charité, » et que, « qui « demeure en charité, demeure en Dieu, et Dieu « en lui. »

Que dirai-je maintenant de vous, ô admirable François de Paule, qui n'avez que la charité dans la bouche, parce que vous n'avez que la charité dans le cœur? Je ne m'étonne pas, chrétiens, de ce que dit de ce saint personnage le judicieux Philippe de Comines, qui l'avait vu souvent en la cour de Louis XI : « Je ne pense, « dit-il, jamais avoir vu homme vivant de si « saincte vie, où il semblast mieux que le Sainct-« Esprit parlait par sa bouche. » C'est que ses paroles et son action, étant animés par la charité, semblaient n'avoir rien de mortel, mais faisaient éclater tout visiblement l'opération de l'Esprit de Dieu, souverain moteur de son âme. De là vient ce que remarque le même auteur, que bien qu'il fût ignorant et sans lettres, il parlait si bien des choses divines, et dans un sens si profond, que tout le monde en était étonné. C'est que ce maître tout-puissant l'enseignait par son onction. Enfin, c'était par sa charité qu'il semblait avoir sur toutes les créatures un commandement absolu; parce que, uni à Dieu par une amitié si sincère, il était comme un Dieu sur la terre, selon ce que dit l'apôtre saint Paul, que « qui s'attache « à Dieu est un même esprit avec lui : » *Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est*[1].

C'est une chose admirable, que la miséricorde de notre Dieu ait porté cette majesté souveraine à se rabaisser jusqu'à nous, non-seulement par une amitié cordiale, mais encore quelquefois, si je l'ose dire, par une étroite familiarité. « Je « viens, dit-il, frapper à la porte; si quelqu'un « m'ouvre, j'entrerai avec lui, et je souperai avec « lui, et lui avec moi : » *Ecce sto ad ostium et pulso; si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cœnabo cum illo, et ipse mecum*[2]. Se peut-il rien de plus libre? François de Paule, ce bon ami, étant ainsi familier avec Dieu à cause de son innocence; il disposait librement des biens de son Dieu, qui semblait lui avoir tout mis à la main. Aussi certes, s'il m'est permis de parler comme nous parlons dans les choses humaines, ce n'était pas une connaissance d'un jour. Le saint homme François de Paule, ayant commencé sa retraite à douze ans, et ayant toujours donné dès sa tendre enfance des marques d'une piété extraordinaire, il y a grande apparence qu'il a toujours conservé l'intégrité baptismale; et ce sont ces âmes que Dieu chérit, ces âmes toujours fraîches et toujours nouvelles, qui, gardant inviolablement leur première fidélité, après une longue suite d'années paraissent telles devant sa face, aussi saintes, aussi innocentes, qu'elles sortirent des eaux du baptême. Et c'est, mes frères, ce qui me confond. O Dieu de mon cœur, quand je considère que cette âme si chaste, si virginale, cette âme qui est toujours demeurée dans la première enfance du saint baptême, fait une pénitence si rigoureuse, je frémis jusqu'au fond de l'âme. Fidèles, quelle indignité! Les innocents font pénitence, et les criminels vivent dans les délices.

O sainte pénitence, autrefois si honorée dans l'Église, en quel endroit du monde t'es-tu maintenant retirée? Elle n'a plus aucun rang dans le siècle : rebutée de tout le monde, elle s'est jetée dans les cloîtres; et néanmoins ce n'est pas là

[1] *Rom.* V, 5.
[2] I. *Joan.* IV, 7

[1] I. *Cor.* VI, 17.
[2] *Apoc.* III, 20

qu'elle est le plus nécessaire. C'est là que se retirent les personnes les plus pures; et nous qui demeurons dans les attachements de la terre, nous que les vains désirs du siècle embarrassent en tant de pratiques criminelles, nous nous moquons de la pénitence, qui est le seul remède de nos désordres. Consultons-nous dans nos consciences : sommes-nous véritablement chrétiens? Les chrétiens sont les enfants de Dieu, et les enfants de Dieu sont poussés par l'Esprit de Dieu; et ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu, la charité de Jésus les presse. Hélas! oserions-nous bien dire que l'amour de Jésus nous presse, nous qui n'avons d'empressement que pour les bien de la terre, qui ne donnons pas à Dieu un moment de temps bien entier? chauds pour les intérêts du monde, froids et languissants pour le service du sauveur Jésus. Certes, si nous étions, je ne dis pas pressés, nous n'en sommes plus à ces termes; mais si nous étions tant soit peu émus par la charité de Jésus, nous ne ferions pas tant de résolutions inutiles : le saint jour de Pâques ne nous verrait pas toujours chargés des mêmes crimes, dont nous nous sommes confessés les années passées. Fidèles, qui vous étonnez de tant de fréquentes rechutes, ah! que la cause en est bien visible! Nous ne voulons point nous faire de violence, nous voulons trop avoir nos commodités; et les commodités nous mènent insensiblement dans les voluptés : ainsi accoutumés à une vie molle, nous ne pouvons souffrir le joug de Jésus. Nous nous impatientons contre Dieu des moindres disgrâces qui nous arrivent, au lieu de les recevoir de sa main pour l'expiation de nos fautes; et dans une si grande délicatesse, nous pensons pouvoir honorer les saints, nous faisons nos dévotions à la mémoire de François de Paule. Est-ce honorer les saints, que de condamner leur vie par une vie tout opposée? Est-ce honorer les saints, que d'entendre parler de leurs vertus, et n'être pas touchés du désir de les imiter? Est-ce honorer les saints, que de regarder le chemin par lequel ils sont montés dans le ciel, et de prendre une route contraire?

Figurez-vous, mes frères, que le vénérable François de Paule vous paraît aujourd'hui sur ces terribles autels, et qu'avec sa gravité et sa simplicité ordinaire : Chrétiens, vous dit-il, qu'êtes-vous venus faire en ce temple? Ce n'est pas pour m'y rendre vos adorations : vous savez qu'elles ne sont dues qu'à Dieu seul. Vous voulez peut-être que je m'intéresse dans vos folles prétentions. Vous me demandez une vie aisée, à moi qui ai mené une vie toujours rigoureuse. Je présenterai volontiers vos vœux à notre grand Dieu, au nom de son cher Fils Jésus-Christ, pourvu que ce soit des vœux qui paraissent dignes de chrétiens. Mais apprenez de moi, que si vous désirez que nous autres amis de Dieu priions pour vous notre commun Maître, il veut que vous craigniez ce que nous avons craint, et que vous aimiez ce que nous avons aimé sur la terre. En vivant de la sorte, vous nous trouverez de vrais frères et de charitables intercesseurs.

Allons donc tous ensemble, fidèles, allons rendre les vrais honneurs à l'humble François de Paule. Je vous ai apporté en ce lieu des reliques de ce saint homme : l'odeur qui nous reste de sa sainteté, et la mémoire de ses vertus, c'est ce qu'il a laissé sur la terre de meilleur et de plus utile; ce sont les reliques de son âme. Baisons ces précieuses reliques, enchâssons-les dans nos cœurs, comme dans un saint reliquaire. Ne souhaitons pas une vie si douce ni si aisée; ne soyons pas fâchés quand elle sera détrempée de quelques amertumes. Le soldat est trop lâche, qui veut avoir tous ses plaisirs pendant la campagne : le laboureur est indigne de vivre, qui ne veut point travailler avant la moisson. Et toi, dit Tertullien [1], tu es trop délicat chrétien, si tu désires les voluptés même dans le siècle. Notre temps de délices viendra; c'est ici le temps d'épreuve et de pénitence. Les impies ont leur temps dans le siècle, parce que leur félicité ne peut pas être éternelle : le nôtre est différé après cette vie, afin qu'il puisse s'étendre dans les siècles des siècles. Nous devons pleurer ici-bas, pendant qu'ils se réjouissent : quand l'heure de notre triomphe sera venue, ils commenceront à pleurer. Gardons-nous bien de rire avec eux, de peur de pleurer aussi avec eux : pleurons plutôt avec les saints, afin de nous réjouir en leur compagnie. Gémissons en ce monde, comme a fait le pauvre François : soyons imitateurs de sa pénitence, et nous serons compagnons de sa gloire. *Amen.*

[1] *De Spectac.* n° 28.

PANÉGYRIQUE

DE

L'APOTRE SAINT PIERRE.

Divers états de son amour pour Jésus-Christ. Quelle a été la cause de sa chute, et par quels degrés son amour est parvenu au comble de la perfection.

Simon Joannis, amas me? Domine, tu omnia nosti, tu scis quia amo te.

Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Seigneur, vous savez toutes choses, et vous n'ignorez pas que je vous aime. *Joan.* XXI, 17.

C'est sans doute, mes frères, un spectacle bien digne de notre curiosité, que de considérer le progrès de l'amour de Dieu dans les âmes. Quel agréable divertissement ne trouve-t-on pas à contempler de quelle manière les ouvrages de la nature s'avancent à leur perfection, par un accroissement insensible? Combien ne goûte-t-on pas de plaisir à observer le succès des arbres qu'on a entés dans un jardin, l'accroissement des blés, le cours d'une rivière! On aime à voir comment d'une petite source elle va se grossissant peu à peu, jusqu'à ce qu'elle se décharge en la mer. Ainsi c'est un saint et innocent plaisir de remarquer les progrès de l'amour de Dieu dans les cœurs. Examinons-les en saint Pierre.

Son amour a été premièrement imparfait; et celui qu'il ressentait pour le Fils de Dieu tenait plus d'une tendresse naturelle, que de la charité divine. De là vient qu'il était faible, languissant, et n'avait qu'une ferveur de peu de durée. Ce qu'il y avait de plus dangereux, c'est que cette ardeur inconstante, qui ne le rendait pas ferme, le faisait superbe et présomptueux : voilà le premier état de son amour. Mais le faible de cet amour languissant ayant enfin paru dans sa chute, cet apôtre, se défiant de soi-même, se releva de sa ruine, plus fort et plus vigoureux par l'humilité qu'il avait acquise : voilà quel est le second degré. Et enfin cet amour, qui s'était fortifié par la pénitence, fut entièrement perfectionné par le sacrifice de son martyre. C'est ce qu'il nous faut remarquer en la personne de notre apôtre, en observant, avant toutes choses, que ce triple progrès nous est expliqué dans le texte de notre évangile.

Car, n'est-ce pas pour cette raison que Jésus demande trois fois à saint Pierre : « Pierre, m'aimes-tu? » Il ne se contente pas de sa première réponse : « Je vous aime, dit-il, Seigneur. » Mais peut-être que c'est de cet amour faible, dont l'ardeur indiscrète le transportait avant sa chute : s'il est ainsi, ce n'est pas assez. De là vient que Jésus réitère la même demande; et il ne se contente pas que Pierre lui réponde encore de même; car il ne suffit pas que son amour soit fortifié par la pénitence, il faut qu'il soit consommé par le martyre. C'est pourquoi il le presse plus vivement. et le disciple lui répond avec une ardeur non pareille : « Vous savez, Seigneur, que je vous « aime. » Tellement que notre Sauveur, voyant son amour élevé au plus haut degré où il peut monter en ce monde, il ne l'interroge pas davantage, et il lui dit : « Suis-moi. » Et où? à la croix, où tu seras attaché avec moi : *Extendes manus tuas*[1]; marquant par là le dernier effort que peut faire la charité. Car point de charité plus grande ici-bas, que celle qui conduit à donner sa vie pour Jésus-Christ : *majorem charitatem nemo habet*[2]. Ainsi paraissent, dans notre évangile, ces trois états de l'amour que saint Pierre a ressenti pour le Fils de Dieu : et, suivant les traces de l'Écriture, nous vous ferons voir aussi, premièrement son amour imparfait et faible par le mélange des sentiments de la chair; secondement, son amour épuré et fortifié par les larmes de la pénitence; troisièmement, son amour consommé et perfectionné par la gloire du martyre.

PREMIER POINT.

Il semble que ce soit faire tort à l'amour que saint Pierre avait pour son Maître, que de dire qu'il ait été imparfait. Le premier pas qu'il fait, c'est de quitter toutes choses pour l'amour de lui : *Ecce nos reliquimus omnia*[3]. Et peut-il témoigner un plus grand amour, que lorsqu'il lui dit avec tant de force : « A qui irons-nous? vous « avez les paroles de la vie éternelle : » *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes*[4]. Toutefois son amour était imparfait, parce qu'il tenait beaucoup plus d'une tendresse naturelle qu'il avait pour Jésus-Christ, que d'une charité véritable. Pour l'entendre, il faut remarquer quelle sorte d'amour Jésus-Christ veut que l'on ait pour lui. Il ne veut pas que l'on aime simplement sa gloire, mais encore son abaissement et sa croix. C'est pourquoi nous voyons en plusieurs endroits, que lorsque sa grandeur paraît davantage, il rappelle aussitôt les esprits au souvenir de sa mort : *Loquebantur de excessu*[5]. C'est de quoi il entretenait, à sa glorieuse transfiguration, Moïse et Élie : de même, en plusieurs endroits de l'Évangile, on voit qu'il a un soin tout particulier de ne laisser jamais perdre de vue ses souffrances[6]. Ainsi, pour

[1] *Joan.* XXI, 18.
[2] *Joan.* XV, 13.
[3] *Matth.* XIX, 27.
[4] *Joan.* VI, 69.
[5] *Luc.* IX, 31.
[6] Voyez le *Sermon du Nom de Jésus*, Vocabis nomen ejus. T. II, p. 258 et suiv.

l'aimer d'un amour parfait, il faut surmonter cette tendresse naturelle, qui voudrait le voir toujours dans la gloire, afin de prendre un amour fort et vigoureux, qui puisse le suivre dans l'ignominie. C'est ce que saint Pierre ne pouvait pas goûter. Il avait de la charité; mais cette charité était imparfaite, à cause d'une affection plus basse, qui se mêlait avec elle. C'est ce que nous voyons clairement au chapitre XVI de saint Matthieu.

« Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, « s'écrie cet apôtre : » *Tu es Christus, Filius Dei vivi*. Il dit cela, non-seulement avec beaucoup de lumière, mais avec beaucoup d'ardeur. C'est pourquoi il est heureux, *Beatus*, parce qu'il avait la foi, et la foi opérante par la charité. Cette ardeur ne tenait rien de la terre; la chair et le sang n'y avaient aucune part: *Caro et sanguis non revelavit tibi*[1]. Mais voyons ce qui suit après.

Jésus-Christ voyant sa gloire si hautement confessée par la bouche de Pierre, commence, selon son style ordinaire, à parler de ses abaissements. « Dès lors il déclara à ses disciples, « qu'il fallait qu'il souffrit beaucoup, et qu'il fût « mis à mort : » *Exinde cœpit Jesus ostendere discipulis suis, quoniam oporteret eum multa pati, et occidi*[2]. Et aussitôt ce même Pierre, qui avait si bien reconnu la vérité en confessant la grandeur du Sauveur du monde, ne la peut plus souffrir dans ce qu'il déclare de sa bassesse. « Sur quoi Pierre le prenant à part, se mit à le « reprendre en lui disant : A Dieu ne plaise, « Seigneur! cela ne vous arrivera pas : » *Cœpit increpare illum : Absit a te, Domine! non erit tibi hoc*[3]. Ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'il n'aime pas Jésus-Christ comme il faut? Il ne connaît pas le mystère du Verbe fait chair, c'est-à-dire, le mystère d'un Dieu abaissé. Il confesse avec joie ses grandeurs, mais il ne peut supporter ses humiliations : de sorte qu'il ne l'aime pas comme Sauveur; puisque ses abaissements n'ont pas moins de part à ce grand ouvrage, que sa grandeur divine et infinie. Quelle est la cause de la répugnance qu'avait cet apôtre à reconnaître ce Dieu abaissé? C'était cette tendresse naturelle qu'il avait pour le Fils de Dieu, par laquelle il le voulait voir honoré à la manière que les hommes le désirent. C'est pourquoi le Sauveur lui dit : « Retire-toi de moi, Satan, tu « m'es à scandale; car tu n'as pas le sentiment « des choses divines, mais seulement de ce qui « regarde les hommes [4]. » Voyez l'opposition. Là il dit : Barjona, fils de la colombe : ici, Satan. Là il dit : Tu es une pierre sur laquelle je veux bâtir : ici, Tu es une pierre de scandale pour faire tomber. Là, *Caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus :* ici, à l'opposite, *Non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum*. D'où vient qu'il lui parle si différemment, sinon à cause de ce mélange qui rend sa charité imparfaite? Il a de la charité : *Caro et sanguis non revelavit :* il a un amour naturel qui ne veut que de la gloire, et fuit les humiliations : *Non sapis quæ Dei sunt*. C'est pourquoi, quand on prend son Maître, il frappe de son épée, ne pouvant souffrir cet affront. Aussi Jésus-Christ lui dit[1] : « Quoi, je ne boirai pas le calice que mon « Père m'a donné à boire? » *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum ?*

C'est ce mélange d'amour naturel, qui rendait sa charité lente; car cet amour l'embarrasse, quoiqu'il semble aller à la même fin. Comme si vous liez deux hommes ensemble, dont l'un soit agile et l'autre pesant, et qu'en même temps vous leur ordonniez de courir dans la même voie : quoiqu'ils aillent au même but, néanmoins ils s'embarrassent l'un l'autre; et pendant que le plus dispos veut aller avec diligence, retenu et accablé par la pesanteur de l'autre, souvent il ne peut plus avancer, souvent même il tombe, et ne se relève qu'à peine. Ainsi en est-il de ces deux amours. Tous deux, ce semble, vont à Jésus-Christ. Celui-là, divin et céleste, l'aime d'un amour que la chair et le sang ne peuvent inspirer; et l'autre est porté pour lui de cette tendresse naturelle, que nous vous avons tant de fois décrite. Le premier est lié avec le dernier; et étant enveloppé avec lui, non-seulement il est retardé, mais encore porté par terre par la pesanteur qui l'arrête.

C'est pourquoi vous voyez l'amour de saint Pierre, toujours chancelant, toujours variable. Il voit son Maître, et il se jette dans les eaux pour venir à lui; mais un moment après il a peur, et mérite que Jésus lui dise : *Modicæ fidei, quare dubitasti* [2]? « Homme de peu de foi, « pourquoi as-tu douté? » Quand le Sauveur lui prédit sa chute, il se laisse si fort transporter par la chaleur de son amour indiscret, qu'il donne le démenti à son Maître; mais attaqué par une servante, il le renie avec jurement. Qui est cause de cette chute, sinon sa témérité? Et qui l'a rendu téméraire, sinon cet amour naturel qu'il sentait pour le Fils de Dieu? il s'imaginait qu'il était ferme, parce qu'il expérimentait qu'il était ardent; et il ne considérait pas que la fer-

[1] *Matth.* XVI, 17.
[2] *Ibid.* 21.
[3] *Ibid.* 22.
[4] *Ibid.* 23.

[1] *Joan.* XVIII, 11.
[2] *Matth.* XIV, 31

meté vient de la grâce, et non pas des efforts de la nature : tellement qu'étant tout ensemble et faible et présomptueux ; déçu par son propre amour, il promet beaucoup, et surpris par sa faiblesse, il n'accomplit rien : au contraire, il renie son Maître ; et pendant que la lâcheté des autres fait qu'ils évitent la honte de le renier par celle de leur fuite, le courage faible de saint Pierre fait qu'il le suit, pour le lui faire quitter plus honteusement : de sorte qu'il semble que son amour ne l'engage à un plus grand combat, que pour le faire tomber d'une manière plus ignominieuse.

Ainsi se séduisent eux-mêmes, ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ selon les sentiments qu'il demande, c'est-à-dire, qui n'aiment pas sa croix, qui attendent de lui des prospérités temporelles, qui le louent quand ils sont contents, qui l'abandonnent sur la croix et dans les douleurs. Leur amour ne vient pas de la charité qui ne cherche que Dieu, mais d'une complaisance qu'ils ont pour eux-mêmes : c'est pourquoi ils sont téméraires ; parce que la nature est toujours orgueilleuse, comme la charité est toujours modeste. Voilà les causes de la langueur et ensuite de la chute de notre apôtre : mais voyons son amour épuré et fortifié par les larmes de la pénitence.

SECOND POINT.

Saint Augustin nous apprend [1] qu'il est utile aux superbes de tomber, parce que leur chute leur ouvre les yeux, qu'ils avaient aveuglés par leur amour-propre. C'est ce que nous voyons en la personne de notre apôtre. Il a vu que son amour l'avait trompé. Il se figurait qu'il était ferme, parce qu'il se sentait ardent, et il se fiait sur cette ardeur : mais ayant reconnu par expérience que cette ardeur n'était pas constante, tant que la nature s'en mêlait, il a purifié son cœur, pour n'y laisser brûler que la charité toute seule. Et la raison en est évidente : car de même que dans la comparaison que j'ai déjà faite d'un homme dispos, qui court dans la même carrière avec un autre pesant et tardif, l'expérience ayant appris au premier que le second l'empêche et le fait tomber, l'oblige aussi à rompre les liens qui l'attachaient avec lui : ainsi l'apôtre saint Pierre ayant reconnu que le mélange des sentiments naturels rendait sa charité moins active, et enfin en avait éteint toute la lumière, il a séparé bien loin toutes ces affections qui venaient du fond de la nature, pour laisser aller la charité toute seule. Que me sert, disait-il en pleurant amèrement sa chute honteuse, que me sert cette ardeur indiscrète, à laquelle je me suis laissé séduire? Il faut éteindre ce feu volage, qui s'exhale par son propre effort, et se consume par sa propre violence, et ne laisser agir en mon âme que celui de la charité, qui s'accroît continuellement par son exercice. C'est ce qui lui fait dire, aussi bien qu'à son collègue saint Paul : « Si nous avons « connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant « nous ne le connaissons plus de cette sorte : » *Et si cognovimus secundum carnem Christum, sed nunc jam non novimus* [1]. La chair, qui se plaît dans la pompe du monde, ne veut voir Jésus-Christ que dans sa gloire, et ne peut supporter son ignominie. Mais la charité ne l'aime pas moins sur le Calvaire que sur le Thabor ; et je devais avoir dit du premier ce que j'ai dit autrefois de l'autre : Il « nous est bon d'être ici ; » *Bonum est nos hic esse* [2].

Voilà donc saint Pierre changé, et sa chute l'a rendu savant. Car sachant qu'un empire très-noble et très-souverain était préparé à notre Sauveur, il ne pouvait comprendre qu'il le pût jamais conserver au milieu des ignominies, auxquelles il disait si souvent lui-même que sa sainte humanité était destinée : si bien que ne pouvant concilier ces deux vérités, le désir ardent qu'il avait de voir Jésus-Christ régnant, l'empêchait de reconnaître Jésus-Christ souffrant. Mais sa chute l'a désabusé de cette erreur : car dans la chaleur de son crime, ayant senti son cœur amolli par un seul regard de son Maître, il est convaincu par sa propre expérience qu'il n'a rien perdu de sa puissance, pour être entre les mains des bourreaux. Il voit ce Jésus méprisé, ce Jésus abandonné aux soldats, régner en victorieux sur les cœurs les plus endurcis. Il croyait qu'il perdrait son empire parmi les supplices ; et il sent par expérience que jamais il n'a régné plus absolument. Ses yeux, quoique déjà tout meurtris, ne laissent pas, par un seul regard, de faire couler des larmes amères. Ainsi, persuadé par sa chute, et par les larmes de sa pénitence, que le royaume de Jésus-Christ se conserve et s'établit par sa croix, il purifie son amour par cette pensée ; et lui, qui avait tant de répugnance à considérer Jésus-Christ en croix, reconnaît avec une fermeté incroyable, que son règne et son pouvoir est en la croix. « Que toute la maison d'Israël « sache donc très-certainement, que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez cruci- « fié : » *Certissime sciat ergo omnis domus Israël, quia et Dominum eum et Christum fecit Deus, hunc Jesum quem vos interemistis* [3].

[1] *De Civit. Dei* lib. XIV, cap. XIII, t. VII, col. 186.

[1] II. *Cor.* V, 16.
[2] *Matth.* XVII, 4.
[3] *Act.* II, 36.

Voilà donc saint Pierre changé, le voilà fortifié par la pénitence. Son amour n'est plus faible, parce qu'il n'est plus présomptueux ; et il n'est plus présomptueux, parce que ce n'est plus un amour mêlé des inclinations naturelles, mais une charité toute pure, laquelle, comme dit saint, Paul[1], n'est jamais superbe ni ambitieuse. Cet amour imparfait et son orgueil tout ensemble ont été brisés par sa chute ; et étant devenu humble, il devient ensuite invincible. Il n'avait pas eu la force de résister à une servante, et le voilà qui tient tête à tous les magistrats de Jérusalem. Là, il n'ose pas confesser son Maître ; ici, il répond constamment que non-seulement il ne veut pas, mais encore qu'il ne peut pas refuser sa voix pour rendre témoignage à ses vérités : *Non possumus*[2]. Comme un soldat, qui dans le commencement du combat ayant été surpris par la crainte, se serait abandonné à la fuite, tout à coup rougissant de sa faiblesse, et piqué d'une noble honte et d'une juste indignation contre son courage qui lui a manqué, revient à la mêlée fortifié par sa défaite ; et pour réparer sa première faute, il se jette où le péril est le plus certain : ainsi l'apôtre saint Pierre, profondément humilié de sa chute, et pénétré de la plus vive douleur de son infidélité envers son divin Maître, ne craint pas de s'exposer à tous les effets de la haine et de la fureur des Juifs, pour lui témoigner la sincérité de son repentir, et lui prouver l'ardeur de son zèle. Apprenons donc que la pénitence nous doit donner de nouvelles forces pour combattre le péché, et faire régner Jésus-Christ sur nos cœurs. C'est par là que nous montrerons la vérité de notre douleur, et que notre amour allant toujours se perfectionnant parmi nos victoires et nos sacrifices, pourra être enfin à jamais affermi, comme celui du saint apôtre, par le dernier effort d'une charité insurmontable.

TROISIÈME POINT.

Petre, amas me? « Pierre, m'aimez-vous? » Jésus- Christ l'interroge trois fois, pour montrer que la charité est une dette qui ne peut jamais être entièrement acquittée, et que ce divin Maître ne laisse pas d'exiger dans le temps même que l'on la paye, parce que cette dette est de nature qu'elle s'accroît en la payant. Pierre, depuis le moment de sa conversion, pour acquitter dignement cette dette, n'a cessé de croître dans l'amour de son divin Maître ; et son amour, par ces différents progrès, est enfin parvenu à un degré si éminent, qu'il ne saurait atteindre ici-bas à une plus haute perfection.

[1] I. *Cor.* XIII, 4, 5.
[2] *Act.* IV, 20.

C'est à cette heure que notre apôtre est fondé plus que jamais à répondre au divin Sauveur : « Vous savez que je vous aime ; » puisque son amour, mis à la plus grande épreuve que l'homme puisse porter, triomphe des tourments et de la mort même. Ni l'attache à la vie, ni l'opprobre d'un supplice ignominieux, ni la douleur d'un martyre cruel et long, ne peuvent ralentir son ardeur. Que dis-je? ils ne servent qu'à l'animer de plus en plus, par le désir dont son cœur est possédé de se sacrifier pour celui qu'il aime si fortement : et loin de trouver rien de trop pénible dans l'amertune de ses souffrances, il veut encore y ajouter de son propre mouvement une circonstance non moins dure, pour exprimer plus vivement les sentiments de son profond abaissement devant son Maître, pour lui faire comme une dernière amende honorable de ses infidélités passées, et l'adorer dans le plus parfait anéantissement de lui-même. Tant il est vrai que l'amour de saint Pierre est à présent aussi fort que la mort, que son zèle est inflexible comme l'enfer, que ses lampes sont des lampes de feu, que sa flamme est toute divine ; et que, s'il a succombé autrefois à la plus faible épreuve, désormais les grandes eaux ne pourront l'éteindre, et les fleuves de toutes les tentations réunies n'auront point la force de l'étouffer[1].

Quel contraste, mes frères, entre nous et ce grand apôtre! Si Jésus-Christ nous demandait, ainsi qu'à lui : « M'aimez-vous? » *Amas me?* qui répondra : Seigneur, je vous aime? Tous le diront; mais prenons garde. L'hypocrisie le dit ; mais c'est une feinte. La présomption le dit ; mais c'est une illusion. L'amour du monde le dit ; mais c'est un intérêt, qui n'aime Jésus-Christ que pour être heureux sur la terre. Qui sont ceux qui le disent véritablement? Ceux qui l'aiment jusque sur la croix ; ceux qui sont prêts à tout perdre pour lui demeurer fidèles, à tout souffrir pour être consommés dans son amour.

[1] *Cant.* VIII, 6, 7.

PANÉGYRIQUE
DE
L'APOTRE SAINT PAUL.

Comment le grand apôtre dans ses prédications, dans ses combats, dans le gouvernement ecclésiastique, est-il toujours faible, et triomphe-t-il de tous les obstacles par ses faiblesses mêmes.

Placeo mihi, in infirmitatibus meis : cum enim infirmor, tunc potens sum.

Je ne me plais que dans mes faiblesses : car lorsque je me sens faible, c'est alors que je suis puissant. *II. Cor.* XII, 10.

Dans le dessein que je me propose de faire aujourd'hui le panégyrique du plus illustre des prédicateurs, et du plus zélé des apôtres, je ne puis vous dissimuler que je me sens moi-même étonné de la grandeur de mon entreprise. Quand je rappelle à mon souvenir tant de peuples que Paul a conquis, tant de travaux qu'il a surmontés, tant de mystères qu'il a découverts, tant d'exemples qu'il nous a laissés d'une charité consommée, ce sujet me paraît si vaste, si relevé, si majestueux, que mon esprit se trouvant surpris, ne sait ni où s'arrêter dans cette étendue, ni que tenter dans cette hauteur, ni que choisir dans cette abondance; et j'ose bien me persuader qu'un ange même ne suffirait pas, pour louer cet homme du troisième ciel.

Mais ce qui m'étonne le plus, c'est que cet amour mêlé de respect que je sens pour le divin Paul, et duquel j'espérais de nouvelles forces dans un ouvrage qui tend à sa gloire, s'est tourné ici contre moi, et a confondu longtemps mes pensées; parce que, dans la haute idée que j'avais conçue de l'apôtre, je ne pouvais rien dire qui lui fût égal, et il ne me permettait rien qui fût au-dessous.

Que me reste-t-il donc, chrétiens, après vous avoir confessé ma faiblesse et mon impuissance, sinon de recourir à celui qui a inspiré à saint Paul les paroles que j'ai rapportées : *Cum infirmor, tunc potens sum,* « Je suis puissant, lors« que je suis faible? » Après ces beaux mots de mon grand apôtre, il ne m'est plus permis de me plaindre; et je ne crains pas de dire avec lui, que « je me plais dans cette faiblesse, » qui me promet un secours divin : *Placeo mihi in infirmitatibus.* Mais pour obtenir cette grâce, il nous faut encore recourir à celle dans laquelle le mystère ne s'est accompli qu'après qu'elle a reconnu qu'il passait ses forces; c'est la bienheureuse Marie, que nous saluerons en disant, *Ave.*

Parmi tant d'actions glorieuses, et tant de choses extraordinaires, qui se présentent ensemble à ma vue, quand je considère l'histoire de l'incomparable docteur des Gentils, ne vous étonnez pas, chrétiens, si laissant à part ses miracles et ses hautes révélations, et cette sagesse toute divine et vraiment digne du troisième ciel, qui paraît dans ses écrits admirables, et tant d'autres sujets illustres qui rempliraient d'abord vos esprits de nobles et magnifiques idées, je me réduis à vous faire voir les infirmités de ce grand apôtre, et si c'est sur ce seul objet que je vous prie d'arrêter vos yeux. Ce qui m'a porté à ce choix, c'est que, devant vous prêcher saint Paul, je me suis senti obligé d'entrer dans l'esprit de saint Paul lui-même, et de prendre ses sentiments. C'est pourquoi l'ayant entendu nous prêcher avec tant de zèle, qu'il ne se glorifie que dans ses faiblesses, et que ses infirmités font sa force : *Cum enim infirmor, tunc potens sum,* je suis les mouvements qu'il m'inspire, et je médite son panégyrique, en tâchant de vous faire voir ces faiblesses toutes puissantes, par lesquelles il a établi l'Église, renversé la sagesse humaine, et captivé tout entendement sous l'obéissance de Jésus-Christ.

Entrons donc, avant toutes choses, dans le sens de cette parole, et examinons les raisons pour lesquelles le divin Paul ne se croit fort que dans sa faiblesse : c'est ce qu'il m'est aisé de vous faire entendre. Il se souvenait, chrétiens, de son Dieu anéanti pour l'amour des hommes; il savait que si ce grand monde, et ce qu'il enferme en son vaste sein, est l'ouvrage de sa puissance, il avait fait un monde nouveau, un monde racheté par son sang, et régénéré par sa mort, c'est-à-dire, sa sainte Eglise, qui est l'œuvre de sa faiblesse. C'est ce que regarde saint Paul; et après ces grandes pensées, il jette aussitôt les yeux sur lui-même. C'est là qu'il admire sa vocation : il se voit choisi dès l'éternité, pour être le prédicateur des Gentils; et comme l'Église doit être formée de ces nations infidèles, dont il est ordonné l'apôtre, il s'ensuit manifestement qu'il est le principal coopérateur de la grâce de Jésus-Christ dans l'établissement de l'Église.

Quels seront ses sentiments, chrétiens, dans une entreprise si haute, où la Providence l'appelle? l'exécutera-t-il par la force? Mais, outre que la sienne n'y peut pas suffire, le Saint-Esprit lui a fait connaître que la volonté du Père céleste, c'est que cet ouvrage divin soit soutenu par l'infirmité : « Dieu, dit-il[1], a choisi ce qui est in« firme, pour détruire ce qui est puissant. » Par conséquent, que lui reste-t-il, sinon de consacrer au Sauveur une faiblesse soumise et obéissante,

[1] I. *Cor.* I, 27.

et de confesser son infirmité; afin d'être le digne ministre de ce Dieu, qui étant si fort par nature, s'est fait infirme pour notre salut? Voilà donc la raison solide pour laquelle il se considère comme un instrument inutile, qui n'a de vertu ni de force qu'à cause de la main qui l'emploie; et c'est pour cela, chrétiens, qu'il triomphe dans son impuissance, et qu'en avouant qu'il est faible, il ose dire qu'il est tout-puissant: *Cum enim infirmor, tunc potens sum.*

Mais pour nous convaincre par expérience de la vérité qu'il nous prêche, il faut voir ce grand homme dans trois fonctions importantes du ministère qui lui est commis. Car ce n'est pas mon dessein, messieurs, de considérer aujourd'hui saint Paul dans sa vie particulière : je me propose de le regarder dans les emplois de l'apostolat, et je les réduis à trois chefs; la prédication, les combats, le gouvernement ecclésiastique.

Entendez ceci, chrétiens, et voyez la liaison nécessaire de ces trois obligations dont le charge son apostolat. Car il fallait premièrement établir l'Église, et c'est ce qu'a fait la prédication : mais d'autant que cette Église naissante devait être dès son berceau attaquée par toute la terre, en même temps qu'on l'établissait, il fallait se préparer à combattre; et parce qu'un si grand établissement se dissiperait de lui-même, si les esprits n'étaient bien conduits, après avoir si bien soutenu l'Église contre ceux qui l'attaquaient au dehors, il fallait la maintenir au dedans par le bon ordre de la discipline. De sorte que la prédication devait précéder, parce que la foi commence par l'ouïe : après, les combats devaient suivre; car aussitôt que l'Évangile parut, les persécutions s'élevèrent : enfin le gouvernement ecclésiastique devait assurer les conquêtes, en tenant les peuples conquis dans l'obéissance par une police toute divine.

C'est, mes frères, à ces trois choses que se rapportent tous les travaux de l'apôtre; et nous le pouvons aisément connaître par le récit qu'il en fait lui-même dans ce merveilleux chapitre onzième de la seconde aux Corinthiens. Il raconte premièrement ses fatigues et ses voyages laborieux : et n'est-ce pas la prédication qui les lui faisait entreprendre, pour porter par toute la terre l'Évangile du Fils de Dieu? Il raconte aussi ses périls, et tant de cruelles persécutions qui ont éprouvé sa constance; et voilà quels sont ses combats. Enfin, il ajoute à toutes ses peines les inquiétudes qui le travaillaient dans le soin de conduire toutes les Églises : *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*[1]; et c'est ce qui regarde le gouvernement.

[1] II. *Cor.* XI, 28.

Ainsi, vous voyez en peu de paroles tout ce qui occupe l'esprit de saint Paul : il prêche, il combat, il gouverne; et, messieurs, le pourrez-vous croire? il est faible dans tous ces emplois. Et premièrement, il est assuré que saint Paul est faible en prêchant, puisque sa prédication n'est pas appuyée, ni sur la force de l'éloquence, ni sur ces doctes raisonnements que la philosophie a rendus plausibles : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*[1]. Secondement, il n'est pas moins clair qu'il est faible dans les combats; puisque, lorsque tout le monde l'attaque, il ne résiste à ses ennemis qu'en s'abandonnant à leur violence : *Facti sumus sicut oves occisionis*[2] : il est donc faible en ces deux états. Mais peut-être que parmi ses frères, où la grâce de l'apostolat et l'autorité du gouvernement lui donnent un rang si considérable, ce grand homme paraîtra plus fort? Non, fidèles, ne le croyez pas : c'est là que vous le verrez plus infirme. Il se souvient qu'il est le disciple de celui qui a dit dans son Évangile, qu'il n'est pas venu pour être servi, mais afin de servir lui-même[3] : c'est pourquoi il ne gouverne pas les fidèles, en leur faisant supporter le joug d'une autorité superbe et impérieuse; mais il les gouverne par la charité, en se faisant infirme avec eux, *Factus sum infirmis infirmus*, et se rendant serviteur de tous, *Omnium me servum feci*[4]. Il est donc infirme partout, soit qu'il prêche, soit qu'il combatte, soit qu'il gouverne le peuple de Dieu par l'autorité de l'apostolat; et ce qui est de plus admirable, c'est qu'au milieu de tant de faiblesse, il nous dit d'un ton de victorieux, qu'il est fort, qu'il est puissant, qu'il est invincible : *Cum enim infirmor, tunc potens sum.*

Ah! mes frères, ne voyez-vous pas la raison qui lui donne cette hardiesse? C'est qu'il sent qu'il est le ministre de ce Dieu, qui se faisant faible n'a pas perdu sa toute-puissance. Plein de cette haute pensée, il voit sa faiblesse au-dessus de tout. Il croit que ses prédications persuaderont, parce qu'elles n'ont point de force pour persuader; il croit qu'il surmontera dans tous les combats, parce qu'il n'a point d'armes pour se défendre; il croit qu'il pourra tout sur ses frères dans l'ordre du gouvernement ecclésiastique, parce qu'il s'abaissera à leurs pieds, et se rendra l'esclave de tous par la servitude de la charité. Tant il est vrai que dans toutes choses il est puissant en ce qu'il est faible, puisqu'il met la force de persuader dans la simplicité du discours, puisqu'il n'espère vain-

[1] I. *Cor.* II, 4.
[2] *Rom.* VIII, 36.
[3] *Matth.* XX, 28.
[4] I. *Cor.* IX, 19, 22.

cre qu'en souffrant, puisqu'il fonde sur sa servitude toute l'autorité de son ministère. Voilà, messieurs, trois infirmités, dans lesquelles je prétends montrer la puissance du divin apôtre : soyez, s'il vous plaît, attentifs, et considérez dans ce premier point la faiblesse victorieuse de ses prédications toutes simples.

PREMIER POINT.

Je ne puis assez exprimer combien grand, combien admirable est le spectacle que je vous prépare dans cette première partie. Car ce que les plus grands hommes de l'antiquité ont souvent désiré de voir, c'est ce que je dois vous représenter : saint Paul prêchant Jésus-Christ au monde, et convertissant les cœurs endurcis par ses divines prédications. Mais n'attendez pas, chrétiens, de ce céleste prédicateur, ni la pompe ni les ornements dont se pare l'éloquence humaine. Il est trop grave et trop sérieux pour rechercher ces délicatesses ; ou, pour dire quelque chose de plus chrétien et de plus digne du grand apôtre, il est trop passionnément amoureux des glorieuses bassesses du christianisme, pour vouloir corrompre par les vanités de l'éloquence séculière la vénérable simplicité de l'Évangile de Jésus-Christ. Mais, afin que vous compreniez quel est donc ce prédicateur, destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la première aux Corinthiens.

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace ; la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique : et la raison en est évidente ; car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur. Mais de la manière que se représente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages.

Et premièrement, chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point relevée : *Præsentia corporis infirma* [1] ; et si vous considérez sa condition, il est pauvre, il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été au milieu de vous « avec beaucoup de crainte et d'infirmités [2] : » d'où il est aisé de comprendre combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations !

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle, qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : « Il ne sait, dit-il, autre chose que son Maître « crucifié : » *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum* [1] : c'est-à-dire, qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paraît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés ? Mais, grand Paul, si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Évangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu : c'est la volonté de mon Maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paraît incroyable : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis* [2]. C'est ici qu'il nous faut entendre les secrets de la Providence. Élevons nos esprits, messieurs, et considérons les raisons pour lesquelles le Père céleste a choisi ce prédicateur sans éloquence et sans agrément, pour porter par toute la terre, aux Romains, aux Grecs, aux Barbares, aux petits, aux grands, aux rois même l'Évangile de Jésus-Christ.

Pour pénétrer un si grand mystère, écoutez le grand Paul lui-même, qui, ayant représenté aux Corinthiens combien ses prédications avaient été simples, en rend cette raison admirable : c'est, dit-il, que « nous vous prêchons une sagesse qui « est cachée, que les princes de ce monde n'ont « pas reconnue : » *Sapientiam quæ abscondita est* [3]. Quelle est cette sagesse cachée ? Chrétiens, c'est Jésus-Christ même. Il est la sagesse du père ; mais il est une sagesse incarnée, qui, s'étant couverte volontairement de l'infirmité de la chair, s'est cachée aux grands de la terre par l'obscurité de ce voile. C'est donc une sagesse cachée ; et c'est sur cela que s'appuie le raisonnement de l'apôtre. Ne vous étonnez pas, nous dit-il, si prêchant une sagesse cachée, mes discours ne sont point ornés des lumières de l'éloquence. Cette merveilleuse faiblesse, qui accompagne la prédication, est une suite de l'abaissement par lequel mon Sauveur s'est anéanti ; et comme il a été humble en sa personne, il veut l'être encore dans son Évangile.

Admirable pensée de l'apôtre, et digne certainement d'être méditée. Mettons-la donc dans un plus grand jour, et supposons avant toutes choses que le Fils éternel de Dieu avait résolu de

[1] II. *Cor.* x, 10
[2] I. *Cor.* II, 3.

[1] I. *Cor.* II. 2.
[2] *Ibid.* 4.
[3] I. *Cor.* II, 7.

paraître aux hommes en deux différentes manières. Premièrement, il devait paraître dans la vérité de sa chair : secondement, il devait paraître dans la vérité de sa parole. Car, comme il était le Sauveur de tous, il devait se montrer à tous. Par conséquent, il ne suffit pas qu'il paraisse en un coin du monde : il faut qu'il se montre par tous les endroits où la volonté de son Père lui a préparé des fidèles : si bien que ce même Jésus, qui n'a paru que dans la Judée par la vérité de sa chair, sera porté par toute la terre par la vérité de sa parole.

C'est pourquoi le grand Origène n'a pas craint de nous assurer que la parole de l'Évangile est une espèce de second corps que le Sauveur a pris pour notre salut. *Panis quem Dominus corpus suum esse dicit, verbum est nutritorium animarum*[1]. Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? et quelle ressemblance a-t-il pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Évangile? Voici le fond de cette pensée : c'est que la sagesse éternelle, qui est engendrée dans le sein du père, s'est rendue sensible en deux sortes. Elle s'est rendue sensible en la chair qu'elle a prise au sein de Marie; et elle se rend encore sensible par les Écritures divines et par la parole de l'Évangile : tellement que nous pouvons dire que cette parole et ces Écritures sont comme un second corps qu'elle prend, pour paraître encore à nos yeux. C'est là en effet que nous la voyons : ce Jésus, qui a conversé avec les apôtres, vit encore pour nous dans son Évangile; et il y répand encore, pour notre salut, la parole de vie éternelle.

Après cette belle doctrine, il est bien aisé de comprendre que la prédication des apôtres, soit qu'elle sorte toute vivante de la bouche de ces grands hommes, soit qu'elle coule dans leurs écrits, pour y être portée aux âges suivants, ne doit rien avoir qui éclate. Car, mes frères, n'entendez-vous pas, selon la pensée de saint Paul, que ce Jésus, qui nous doit paraître et dans sa chair et dans sa parole, veut être humble dans l'une et dans l'autre?

De là ce rapport admirable entre la personne de Jésus-Christ et la parole qu'il a inspirée. *Lac est credentibus, cibus est intelligentibus*. La chair qu'il a prise a été infirme, la parole qui le prêche est simple : nous adorons en notre Sauveur la bassesse mêlée avec la grandeur. Il en est ainsi de son Écriture, tout y est grand, et tout y est bas; tout y est riche, et tout y est pauvre; et en l'Évangile, comme en Jésus-Christ, ce que l'on voit est faible, et ce que l'on croit est divin. Il y a des lumières dans l'un et dans l'autre; mais ces lumières dans l'un et dans l'autre sont enveloppées de nuages : en Jésus, par l'infirmité de la chair; et en l'Écriture divine, par la simplicité de la lettre. C'est ainsi que Jésus veut être prêché, et il dédaigne pour sa parole, aussi bien que pour sa personne, tout ce que les hommes admirent.

N'attendez donc pas de l'apôtre, ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Écoutez ce qu'il dit lui-même : « Nous prêchons une sagesse cachée; nous prêchons « un Dieu crucifié. » Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu, qui rejette tout l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous voulons leur déplaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que des humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles; faisons-leur des prédications, dont la bassesse tienne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la faiblesse.

C'est pour ces solides raisons que saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'apôtre est simple; mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'Églises, que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce Barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes, il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

[1] *In Matth. Comm.* n° 85, t. III, p. 898.

Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables Épîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant, qu'elle captive les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse, qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine; ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité, de style conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire; enfin, dans ses admirables Épîtres, elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur, où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de Paul.

Aimons donc, aimons, chrétiens, la simplicité de Jésus; aimons l'Évangile avec sa bassesse, aimons Paul dans son style rude, et profitons d'un si grand exemple. Ne regardons pas les prédications comme un divertissement de l'esprit; n'exigeons pas des prédicateurs les agréments de la rhétorique, mais la doctrine des Écritures. Que si notre délicatesse, si notre dégoût les contraint à chercher des ornements étrangers, pour nous attirer par quelque moyen à l'Évangile du sauveur Jésus; distinguons l'assaisonnement, de la nourriture solide. Au milieu des discours qui plaisent, ne jugeons rien de digne de nous que les enseignements qui édifient; et accoutumons-nous tellement à aimer Jésus-Christ tout seul dans la pureté naturelle de ses vérités toutes saintes, que nous voyions encore régner dans l'Église cette première simplicité, qui a fait dire au divin apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum :* « Je « suis puissant, parce que je suis faible; » mes discours sont forts, parce qu'ils sont simples; c'est leur simplicité innocente qui a confondu la sagesse humaine. Mais, grand Paul, ce n'est pas assez : la puissance vient au secours de la fausse sagesse; je vois les persécuteurs qui s'élèvent. Après avoir fait des discours, où votre simplicité persuade, il faut vous préparer aux combats, où votre faiblesse triomphe; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est donc un décret de la Providence, que pour annoncer Jésus Christ les paroles ne suffisent pas : il faut quelque chose de plus violent pour persuader le monde endurci. Il faut lui parler par des plaies, il faut l'émouvoir par du sang; et c'est à force de souffrir, c'est par les supplices, que la religion chrétienne doit vaincre sa dureté obstinée C'est, messieurs, cette vérité, c'est cette force persuasive du sang épanché pour le Fils de Dieu, qu'il faut maintenant vous faire comprendre par l'exemple du divin apôtre; mais pour cela, remontons à la source.

Je suppose donc, chrétiens, qu'encore que la parole du Sauveur des âmes ait une efficace divine, toutefois sa force de persuader consiste principalement en son sang; et vous le pouvez aisément comprendre par l'histoire de son Évangile. Car qui ne sait que le Fils de Dieu, tant qu'il a prêché sur la terre, a toujours eu peu de sectateurs, et que ce n'est que depuis sa mort que les peuples ont couru à ce divin Maître? Quel est, messieurs, ce nouveau miracle? Méprisé et abandonné pendant tout le cours de sa vie, il commence à régner après qu'il est mort. Ses paroles toutes divines, qui devaient lui attirer les respects des hommes, le font attacher à un bois infâme; et l'ignominie de ce bois, qui devait couvrir ses disciples d'une confusion éternelle, fait adorer par tout l'univers les vérités de son Évangile. N'est-ce pas pour nous faire entendre que sa croix, et non ses paroles, devait émouvoir les cœurs endurcis, et que sa force de persuader était en son sang répandu, et dans ses cruelles blessures?

La raison d'un si grand mystère mériterait bien d'être pénétrée, si le sujet que j'ai à traiter me laissait assez de loisir pour la mettre ici dans son jour. Disons seulement en peu de paroles, que le Fils de Dieu s'était incarné, afin de porter sa parole en deux endroits différents : il devait parler à la terre, et il devait encore parler au ciel. Il devait parler à la terre par ses divines prédications; mais il avait aussi à parler au ciel par l'effusion de son sang, qui devait fléchir sa rigueur, en expiant les péchés du monde. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit que « le sang du « sauveur Jésus crie bien mieux que celui d'A- « bel : » *Melius clamantem quam Abel* [1]; parce

[1] *Heb.* XII, 24.

que le sang d'Abel demande vengeance, et le sang de notre Sauveur fait descendre la miséricorde. Jésus-Christ devait donc parler à son Père, aussi bien qu'aux hommes; au ciel, aussi bien qu'à la terre.

Mais il faut remarquer ici un secret de la Providence : c'est que c'était au ciel qu'il fallait parler, afin que la terre fût persuadée. Et cela, pour quelle raison? c'est que la grâce divine, qui devait amollir les cœurs, devait être envoyée du ciel. Par exemple, vous avez beau semer votre grain sur cette terre toute desséchée, vous recueillerez peu de fruit, si la pluie du ciel ne la rend féconde. Il en est à peu près de même dans la vérité que je vous explique. Lorsque mon Sauveur a parlé aux hommes, il a seulement semé sur la terre, et cette terre ingrate et stérile lui a donné peu de sectateurs : il faut donc maintenant qu'il parle à son Père; il faut que, se tournant du côté du ciel, il y porte la voix de son sang. C'est alors, messieurs, c'est alors que la grâce tombant avec abondance, notre terre donnera son fruit : alors le ciel apaisé persuadera aisément les hommes; et la parole qu'il a semée fructifiera par tout l'univers. De là vient qu'il a dit lui-même : Quand j'aurai été élevé de terre, quand j'aurai été mis en croix, quand j'aurai répandu mon sang, je tirerai à moi toutes choses : *Omnia traham ad meipsum* [1]; nous montrant, par cette parole, que sa force était en sa croix, et que son sang lui devait attirer le monde.

Cette vérité étant supposée, je ne m'étonne pas, chrétiens, que l'Église soit établie par le moyen des persécutions. Donnez du sang, bienheureux apôtre; votre Maître lui donnera une voix capable d'émouvoir le ciel et la terre. Puisqu'il vous a enseigné que sa force consiste en sa croix, portez-la par toute la terre, cette croix victorieuse et toute-puissante; mais ne la portez pas imprimée sur des marbres inanimés, ni sur des métaux insensibles; portez-la sur votre corps même, et abandonnez-le aux tyrans, afin que leur fureur y puisse graver une image vive et naturelle de Jesus-Christ crucifié.

C'est ce qu'il va bientôt entreprendre : il ira par toute la terre. Chrétiens, pour quelle raison? c'est afin, nous dit-il lui-même, « c'est afin de « porter partout la mort et la croix de Jésus, im« primée en son propre corps : » *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* [2]; et c'est peut-être pour cette raison qu'il a dit ces belles paroles, écrivant aux Colossiens : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* [3] : « Je veux, « dit-il, accomplir ce qui manque aux souffrances « de Jésus-Christ. » Que nous dites-vous, ô grand Paul? Peut-il donc manquer quelque chose au prix et à la valeur infinie des souffrances de votre Maître? Non, ce n'est pas là sa pensée. Ce grand homme n'ignore pas que rien ne manque à leur dignité; mais ce qui leur manque, dit-il, c'est que Jésus n'a souffert qu'en Jérusalem; et comme sa force est toute en sa croix, il faut qu'il souffre par tout le monde, afin d'attirer tout le monde. C'est ce que l'apôtre voulait accomplir. Les Juifs ont vu la croix de son Maître; il la veut montrer aux Gentils, dont il est le prédicateur. Il va donc, dans cette pensée, du levant jusqu'au couchant, de Jérusalem jusqu'à Rome, portant partout sur lui-même la croix de Jésus, et accomplissant ses souffrances; trouvant partout de nouveaux supplices, faisant partout de nouveaux fidèles, et remplissant tant de nations de son sang et de l'Évangile.

Mais je ne croirais pas, chrétiens, m'être acquitté de ce que je dois à la gloire de ce grand apôtre, si, parmi tant de grands exemples que nous donne sa belle vie, je ne choisissais quelque action illustre, où vous puissiez voir en particulier combien ses souffrances sont persuasives. Considérez donc ce grand homme fouetté à Philippes par main de bourreau [1], pour y avoir prêché Jésus-Christ; puis jeté dans l'obscurité d'un cachot, ayant les pieds serrés dans du bois qui était entrouvert par force et les pressait ensuite avec violence; qui cependant triomphant de joie de sentir si vivement en lui-même la sanglante impression de la croix, avec Silas son cher compagnon, rompait le silence de la nuit en offrant à Dieu, d'une âme contente, des louanges pour ses supplices, des actions de grâces pour ses blessures. Voilà comme il porte la croix du Sauveur; et aussi, dans ce même temps, le Sauveur lui veut faire voir une merveilleuse représentation de ce qui s'est fait à la sienne. Là du sang, et ici du sang; là, messieurs, « la terre a trem« blé [2], » et ici elle tremble encore : *Terræ motus factus est magnus* [3] : là les tombeaux ont été ouverts, qui sont comme les prisons des morts, et des morts sont ressuscités [4]; ici les prisons sont ouvertes, qui sont les tombeaux obscurs des hommes vivants : *Aperta sunt omnia ostia* [5] : et pour achever cette ressemblance, là celui qui garde la croix du Sauveur le reconnaît pour le Fils de Dieu, *Vere Filius Dei erat iste* [6]; et ici

[1] *Joan.* XII, 32.
[2] II. *Cor.* IV, 10.
[3] *Colos.* I, 24.

[1] *Act.* XVI, 23 et seqq.
[2] *Matth.* XXVII, 51.
[3] *Act.* XVI, 26.
[4] *Matth.* XXVII, 52.
[5] *Act.* XVI, 26.
[6] *Matth.* XXVII, 54.

celui qui garde saint Paul se jette aussitôt à ses pieds : *Procidit ad pedes*[1], et se soumet à son Évangile. Que ferai-je, dit-il, pour être sauvé? *Quid me oportet facere, ut salvus fiam*[2]? Il lave premièrement les plaies de l'apôtre : l'apôtre après lavera les siennes par la grâce du saint baptême; et ce bienheureux geôlier se prépare à cette eau céleste, en essuyant le sang de l'apôtre, qui lui inspire l'amour de la croix et l'esprit du christianisme.

Vous voyez déjà, chrétiens, ce que peut la croix de Jésus, imprimée sur le corps de Paul; mais renouvelez vos attentions pour voir la suite de cette aventure, qui vous le montrera d'une manière bien plus admirable. Que fera le divin apôtre, sortant des prisons de Philippes? Qu'il vous le dise de sa propre bouche, dans une lettre qu'il a écrite aux habitants de Thessalonique : « Vous savez, leur dit-il, mes frères, quelle a « été notre entrée chez vous, et qu'elle n'a pas « été inutile : » *Quia non inanis fuit*[3]. Pour quelle raison, chrétiens, son abord à Thessalonique n a-t-il pas été inutile? Vous serez surpris de l'apprendre : « C'est, dit-il, qu'ayant été tour- « mentés et traités indignement à Philippes, cela « nous a donné l'assurance de vous annoncer l'É- « vangile : » *Sed ante passi, et contumeliis affecti, sicut scitis, in Philippis, fiduciam habuimus in Deo nostro, loqui ad vos Evangelium Dei*[4].

Quand je considère, messieurs, ces paroles du divin apôtre, j'avoue que je ne suis plus à moi-même, et je ne puis assez admirer l'esprit céleste qui le possédait. Car quel est le victorieux, dont le cœur puisse être autant excité par l'image glorieuse et tranquille de la victoire tout nouvellement remportée, que le grand Paul est encouragé par le souvenir des souffrances dont il porte encore les marques, dont il sent encore les vives atteintes? Son entrée sera fructueuse, parce qu'elle est précédée par de grands tourments; il prêchera avec confiance, parce qu'il a beaucoup enduré; et si nous savons pénétrer tout le sens de cette parole, nous devons croire que le grand apôtre, sortant des prisons de Philippes, exhortait par cette pensée les compagnons de son ministère : Allons, mes frères, à Thessalonique; notre entrée n'y sera pas inutile, puisque nous avons déjà tant souffert; nous avons assez répandu de sang, pour oser entreprendre quelque grand dessein. Allons donc en cette ville célèbre; faisons-y profiter ce sang répandu; portons-y la

[1] *Act.* XVI, 29.
[2] *Ib.* 30.
[3] I. *Thess.* II, 1.
[4] *Ibid.* 2

croix de Jésus, récemment imprimé sur nous par nos plaies encore toutes fraîches; et que ces nouvelles blessures donnent au Sauveur de nouveaux disciples. Il y vole dans cette espérance, et son attente n'est pas frustrée.

Mais pourquoi m'arrêter, messieurs, à vous raconter le fruit qu'il a fait dans la ville de Thessalonique? Il en est de même de toutes les autres qu'il éclaire par sa doctrine, et qu'il attire par ses souffrances. Il court ainsi par toute la terre, portant partout la croix de Jésus; toujours menacé, toujours poursuivi avec une fureur implacable; sans repos durant trente années, il passe d'un travail à un autre, et trouve partout de nouveaux périls; des naufrages dans ses voyages de mer, des embûches dans ceux de terre; de la haine parmi les Gentils, de la rage parmi les Juifs; des calomniateurs dans tous les tribunaux, des supplices dans toutes les villes; dans l'Église même et dans sa maison, des faux frères qui le trahissent : tantôt lapidé et laissé pour mort, tantôt battu outrageusement et presque déchiré par le peuple; il meurt tous les jours pour le Fils de Dieu, *Quotidie morior*[1], et il marque l'ordre de ses voyages par les traces du sang qu'il répand, et par les peuples qu'il convertit; car il joint toujours l'un et l'autre : si bien que nous lui pouvons appliquer ces beaux mots de Tertullien : « Ses blessures font ses conquêtes; il « ne reçoit pas plutôt une plaie, qu'il la couvre « par une couronne; aussitôt qu'il verse du sang, « il acquiert de nouvelles palmes; il remporte « plus de victoires qu'il ne souffre de violen- « ces : » *Corona premit vulnera, palma sanguinem obscurat, plus victoriarum est quam injuriarum*[2].

C'est pourquoi le sauveur Jésus voulant encore abattre à ses pieds l'impérieuse majesté de Rome, il y conduit enfin le divin apôtre, comme le plus illustre de ses capitaines. Mais, mes frères, il faut plus de sang pour fonder cette illustre Église, qui doit être la mère des autres : saint Paul y donnera tout le sien; aussi y trouvera-t-il un persécuteur qui ne le sait pas répandre à demi, je veux dire le cruel Néron, qui ajoutera le comble à ses crimes, en faisant mourir cet apôtre.

Vous raconterai-je, messieurs, combien son sang se multipliera, quelle suite de chrétiens sa fécondité fera naître, combien il animera de martyrs, et avec quelle force il affermira cet empire spirituel, qui se doit établir à Rome, plus illustre que celui des Césars? Mais quand est-ce que j'achèverai, si j'entreprends de vous rapporter toutes les grandeurs de l'apôtre? J'en ai dit

[1] I. *Cor.* XV, 31
[2] *Scorp.* n° 6.

bissez, chrétiens, pour nous inspirer l'amour de la croix, si notre extrême délicatesse ne nous la rendait odieuse. O croix! qui donnez la victoire à Paul, et dont la faiblesse le rend tout-puissant, notre siècle délicieux ne peut souffrir votre dureté? Personne ne veut dire avec l'apôtre: « Je ne « me plais que dans mes souffrances, et je ne suis « fort que dans mes faiblesses. » Nous voulons être puissants dans le monde, c'est pourquoi nous sommes faibles selon Jésus-Christ; et l'amour de la croix de Jésus étant éteint parmi les fidèles, toute la force chrétienne s'est évanouie. Mais, mes frères, je ne puis vous dire ce que je pense sur ce beau sujet. Le grand Paul me rappelle encore: après avoir vu les faiblesses que la croix lui a fait sentir, il faut achever ce discours, en considérant les infirmités que la charité lui inspire dans le gouvernement ecclésiastique.

TROISIÈME POINT.

Le pourrez-vous croire, messieurs, que l'Église de Jésus-Christ se gouverne par la faiblesse; que l'autorité des pasteurs soit appuyée sur l'infirmité; que le grand apôtre saint Paul, qui commande avec tant d'empire, qui menace si hautement les opiniâtres, qui juge souverainement les pécheurs, enfin qui fait valoir avec tant de force la dignité de son ministère, soit infirme parmi les fidèles, et que ce soit une divine faiblesse qui le rende puissant dans l'Église? Cela vous paraît peut-être incroyable; cependant c'est une doctrine que lui-même nous a enseignée, et qu'il faut vous expliquer en peu de paroles.

Pour cela vous devez entendre que l'empire spirituel, que le Fils de Dieu donne à son Église, n'est pas semblable à celui des rois. Il n'a pas cette majesté terrible; il n'a pas ce faste dédaigneux, ni ce superbe esprit de grandeur dont sont enflés les princes du monde. « Les rois des « nations les dominent, dit le Fils de Dieu dans « son Évangile[1]; mais il n'en est pas ainsi parmi « vous, où le plus grand doit être le moindre, « et où le premier est le serviteur. »

Le fondement de cette doctrine, c'est que cet empire divin est fondé sur la charité. Car, mes frères, cette charité peut prendre toutes sortes de formes. C'est elle qui commande dans les pasteurs, c'est elle qui obéit dans les peuples: mais soit qu'elle commande, soit qu'elle obéisse, elle retient toujours ses qualités propres, elle demeure toujours charité, toujours douce, toujours patiente, toujours tendre et compatissante, jamais fière ni ambitieuse.

Le gouvernement ecclésiastique, qui est appuyé sur la charité, n'a donc rien d'altier ni de violent: son commandement est modeste, son autorité est douce et paisible. Ce n'est pas une domination qu'elle exerce: *Dominantur, vos autem non sic;* c'est un ministère dont elle s'acquitte, c'est une économie qu'elle ménage par la sage dispensation de la charité fraternelle.

Mais cette charité ecclésiastique, qui conduit le peuple de Dieu, passe encore beaucoup plus loin. Au lieu de s'élever orgueilleusement pour faire valoir son autorité, elle croit que pour gouverner il faut qu'elle s'abaisse, qu'elle s'affaiblisse, qu'elle se rende infirme elle-même, afin de porter les infirmes. Car Jésus-Christ, son original, en venant régner sur les hommes a voulu prendre leurs infirmités: ainsi les apôtres, ainsi les pasteurs doivent se revêtir des faiblesses des troupeaux commis à leur vigilance; afin que de même que le Fils de Dieu est un pontife compatissant, qui ressent nos infirmités, ainsi les pasteurs du peuple fidèle sentent les faiblesses de leurs frères, et portent leurs infirmités en les partageant. C'est pourquoi le divin apôtre, plein de cet esprit ecclésiastique, croit établir son autorité en se faisant infirme aux infirmes, et se rendant serviteur de tous [1].

Mais voulez-vous voir, chrétiens, dans un exemple particulier, jusqu'à quel point cet homme admirable ressent les infirmités de ses frères; représentez-vous ses fatigues, ses voyages, ses inquiétudes, ses peines pour résister à tant d'ennemis, ses soins pour enseigner tant de peuples, ses veilles pour gouverner tant d'Églises: cependant, accablé de tous ces travaux, il s'impose encore lui-même la nécessité de gagner sa vie à la sueur de son corps, *operantes manibus nostris* [2].

Que l'ancienne Rome ne me vante plus ses dictateurs pris à la charrue, qui ne quittaient leur commandement que pour retourner à leur labourage: je vois quelque chose de plus merveilleux en la personne de mon grand apôtre, qui même au milieu de ses fonctions, non moins augustes que laborieuses, renonce volontairement aux droits de sa charge; et refusant de tous les fidèles la paye honorable qui était si bien due à son ministère, ne veut tirer que de ses propres mains ce qui est nécessaire pour sa subsistance.

Cela, mes frères, venait d'un esprit infiniment au-dessus du monde; mais vous l'admirerez beaucoup davantage, si vous pénétrez le motif de cette action glorieuse. Écoutez donc ces belles paroles de l'admirable saint Augustin, par lesquelles il entre si bien dans les sentiments du

[1] *Luc.* XXII, 25, 26.

[1] I. *Cor.* IX, 22.
[2] *Ibid.* IV, 12.

grand Paul : *Infirmorum periculis, ne falsis suspicionibus agitati odissent quasi venale Evangelium, tanquam paternis maternisque visceribus tremefactus hoc fecit* [1]. Qui vous oblige, ô divin apôtre, à travailler ainsi de vos mains? « C'est à cause, dit saint Augustin, « qu'ayant une tendresse plus que maternelle « pour les peuples qui lui sont commis, il tremble « pour les périls des infirmes qui, agités par de « faux soupçons, pourraient peut-être haïr l'É- « vangile, en s'imaginant que l'apôtre le prêchait « pour son intérêt. » Quelle charité de saint Paul! Ce qu'il craint, ce n'est qu'un soupçon, et un soupçon mal fondé, et un soupçon qu'il eût démenti par toute la suite de sa vie céleste, si épurée des sentiments de la terre : toutefois ce soupçon fait trembler l'apôtre, il déchire ses entrailles plus que maternelles; ce grand homme, pour éviter ce soupçon, veut bien veiller nuit et jour, et ajouter le travail des mains à toutes ses autres fatigues!

Qui pourrait donc assez expliquer combien vivement il sentait toutes les infirmités des fidèles? Celui qui tremblait pour un seul soupçon, et qu'une ombre de mal épouvantait, en quel état était-il, mes frères, quelle était son inquiétude, quand il voyait des maux véritables, des scandales parmi les fidèles, des péchés publics ou particuliers? Que ne puis-je entrer dans ce cœur tout ardent des flammes de la charité fraternelle, pour y voir de quel sentiment le grand Paul disait ces beaux mots : « Qui est infirme parmi les « fidèles, sans que je sois infirme avec lui? et qui « peut les scandaliser, sans que je sois moi-même « brûlé de douleur? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror* [2].

Arrêtons ici, chrétiens, et que la méditation d'un si grand exemple fasse le fruit de tout ce discours. Car quelle âme de fer et de bronze ne se sentirait attendrie par les saintes infirmités que la charité inspire à l'apôtre? Voyait-il un membre affligé, il ressentait toute sa douleur. Voyait-il des simples et des ignorants, il descendait du troisième ciel pour leur donner un lait maternel, et bégayer avec ces enfants. Voyait-il des pécheurs touchés, le saint apôtre pleurait avec eux pour participer à leur pénitence : en voyait-il d'endurcis, il pleurait encore leur aveuglement. Partout où l'on frappait un fidèle, il se sentait aussitôt frappé; et la douleur passant jusqu'à lui par la sainte correspondance de la charité fraternelle, il s'écriait aussitôt, comme blessé et ensanglanté : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* « Qui est infirme, sans que je le sois? « Je suis brûlé intérieurement, quand quelqu'un « est scandalisé. » Si bien qu'en considérant ce saint homme répandant ses lumières par toute l'Église, recevant de tous côtés des atteintes de tous les membres affligés, je me le représente souvent comme le cœur de ce corps mystique : et de même que tous les membres, comme ils tirent du cœur toute leur vertu, lui font aussi promptement sentir, par une secrète communication, tous les maux dont ils sont attaqués, comme s'ils voulaient l'avertir de l'assistance dont ils ont besoin; ainsi tous les maux qui sont dans l'Église se réfléchissent sur le saint apôtre, pour solliciter sa charité attendrie d'aller au secours des infirmes : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?*

Mais je passe encore plus loin, et j'apprends de saint Chrysostôme, qu'il n'est pas seulement le cœur de l'Église, « mais qu'il s'afflige pour « tous les membres, comme si lui seul était toute « l'Église : » *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur* [1]. Que ne me reste-t-il assez de loisir pour entrer au fond de cette pensée, et pour vous montrer, chrétiens, cette étendue de la charité, qui ne permet pas à saint Paul de se resserrer en lui-même, qui le répand dans toute l'Église, qui le mêle avec tous les membres, qui fait qu'il vit et qu'il souffre en eux : *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur*. C'est là, c'est là, si nous l'entendons, le comble des infirmités de l'apôtre.

Grand Paul, permettez-moi de le dire, j'ai médité toute votre vie, j'ai considéré vos infirmités au milieu des persécutions; mais je ne craindrai pas d'assurer qu'elles ne sont pas comparables à celles qui sont attirées sur vous par la charité fraternelle. Dans vos persécutions, vous ne portiez que vos propres faiblesses; ici vous êtes chargé de celles des autres : dans vos persécutions, vous souffriez par vos ennemis; ici vous souffrez par vos frères, dont tous les besoins et tous les périls ne vous laissent pas respirer : dans vos persécutions, votre charité vous fortifiait et vous soutenait contre les attaques; ici c'est votre charité qui vous accable : dans vos persécutions, vous ne pouviez être combattu que d'un seul endroit dans un même temps; ici tout le monde ensemble vient fondre sur vous et vous devez en soutenir le faix.

C'est donc ici l'accomplissement de toutes ces divines faiblesses dont l'apôtre se glorifie, et c'est ici qu'il s'écrie avec plus de joie : *Cum infirmor,*

[1] *De opere Monach.* n° 13, t. I, col. 486.
[2] *II. Cor* XI, 29.

[1] *In Epist.* II *ad Cor. Hom.* XXV, n° 2, t. X, pag 614.

tunc potens sum : « Je ne suis puissant que dans « ma faiblesse. » Car quelle est la force de Paul, qui se fait infirme volontairement afin de porter les infirmes; qui partage avec eux leurs infirmités, afin de les aider à les soutenir; qui s'abaisse jusqu'à terre par la charité, pour les mettre sur ses épaules et les élever avec lui au ciel; qui se fait esclave d'eux tous, pour les gagner tous à son Maître? N'est-ce pas là gouverner l'Église d'une manière digne d'un apôtre, n'est-ce pas imiter Jésus-Christ lui-même, dont le trouble nous affermit, et dont les infirmités nous guérissent?

Ne voulez-vous pas, chrétiens, imiter un si grand exemple? Que d'infirmes à supporter, que d'ignorants à instruire, que de pauvres à soulager dans l'Église! Mon frère, excitez votre zèle : cet homme qui vous hait depuis tant d'années, c'est un infirme qu'il vous faut guérir. Mais sa haine est invétérée : donc son infirmité est plus dangereuse. Mais il vous a, dites-vous, maltraité souvent par des injures et par des outrages : soutenez son infirmité, tout le mal est tombé sur lui; ayez pitié du mal qu'il s'est fait, et oubliez celui qu'il a voulu vous faire. Courez à ce pécheur endurci, réchauffez et rallumez sa charité éteinte; tendez-lui les bras, ouvrez-lui le cœur, tâchez de gagner votre frère.

Mais jetez encore les yeux sur les nécessités temporelles de tant de pauvres qui crient après vous. Ne semble-t-il pas que la Providence ait voulu les unir ensemble dans cet hôpital merveilleux, afin que leur voix fût plus forte, et qu'ils pussent plus aisément émouvoir vos cœurs? Ne voulez-vous pas les entendre, et vous joindre à tant d'âmes saintes qui, conduites par vos pasteurs, courent au soulagement de ces misérables? Allez à ces infirmes, mes frères, faites-vous infirmes avec eux, sentez en vous-mêmes leurs infirmités, et participez à leur misère. Souffrez premièrement avec eux; et ensuite soulagez-vous avec eux, en répandant abondamment vos aumônes. Portez ces faibles et ces impuissants; et ces faibles et ces impuissants vous porteront après jusqu'au ciel. *Amen.*

PRÉCIS D'UN PANEGYRIQUE

DU MÊME APOTRE.

Son amour pour la vérité, pour les souffrances et pour l'Église.

Charitas Christi urget nos.

La charité de Jésus-Christ nous presse, *II. Cor.* v. 14.

La charité est une huile qui remplit le cœur, et un feu qui le presse. C'est cet effort de la charité pressante que je veux considérer. *Ave.*

Charitas Christi urget nos : æstimantes hoc, quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt; et pro omnibus mortuus est Christus : ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit[1]. « La charité de Jésus-Christ nous presse : « considérant que si un seul est mort pour tous, « donc tous sont morts; et que Jésus-Christ est « mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne « vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui « qui est mort et ressuscité pour eux : » la vue de Jésus-Christ mort doit donc nous inspirer le désir de lui rendre autant de vies qu'il y a de cœurs, en ne vivant plus que pour lui; aussi saint Basile parlant de saint Paul sur ce passage, dit qu'il était insensé d'une folie d'amour : vivant d'une vie d'amour pour celui qui l'avait gagné.

Mais qu'est-ce que vivre pour Jésus-Christ? C'est aimer ce qu'il aimait, et renfermer, par une parfaite conformité, ses affections dans les objets qui lui ont gagné le cœur, détruisant en nous toute autre chose.

Or nous pouvons déterminer trois choses que Jésus a aimées. Il a aimé la vérité; il a aimé sa croix; il a aimé son Église. Il est venu pour prêcher les hommes; c'est pourquoi il a aimé la vérité : il est venu pour racheter les hommes; c'est pourquoi il a aimé sa croix : il est venu pour sanctifier les hommes par l'application de son sang; c'est pourquoi il a aimé son Église.

Paul a vécu pour Jésus, et aimé ce que Jésus aime. Il a aimé la vérité, et il en a fait tout son emploi; il a aimé la croix, et il en a fait toutes ses délices; il a aimé l'Église, et il en a fait l'objet de ses complaisances et l'unique sujet de tous ses travaux.

Jésus a aimé la vérité. Engendré par la connaissance de la vérité, vérité lui-même, principe avec le Père de l'Esprit qui est appelé l'Esprit de vérité, parce qu'il procède de l'amour d'icelle, la charité a pressé Jésus de sortir du sein de son

[1] II *Cor.* v. 14. 15.

Père pour manifester la vérité, pour la rendre sensible et palpable : *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit*[1]. Quiconque aime la vérité, la veut publier, et la veut faire régner. « La vérité est une vierge, mais sa pudeur est « de n'être pas découverte : » *Nihil veritas erubescit, nisi solummodo abscondi*[2]. Quand on est animé de son amour, on est pressé de la publier : *Charitas Christi urget nos.*

PREMIER POINT.

Paul ayant connu la vérité, il ne va point aux apôtres, qui la savaient, mais il la prêche en Arabie, à Damas, montrant que celui-ci était Jésus. Voyez comme il est pressé de la découvrir : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem*[3] : « Il se sentait ému « au dedans de lui-même, en voyant que cette « ville était livrée à l'idolâtrie. » Mais Paul montre la vérité toute nue, sans fard, sans aucun de ces ornements d'une sagesse mondaine : il la prêche avec une éloquence qui tire sa force de sa simplicité toute céleste.

Pour prêcher la vérité avec autorité, il la prêche dans un esprit d'indépendance; et pour cela, il ne veut rien tirer de personne : il impose à ses propres mains la charge de lui fournir tout ce qui lui est nécessaire. Et, en effet, pour prêcher la vérité il faut un cœur de roi, une grandeur d'âme royale : *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus*[4] : « J'ai été établi « roi sur Sion sa montagne sainte, afin d'annon- « cer ses ordonnances; » et si cette noble fonction ne demande pas qu'on soit roi par l'autorité du commandement, du moins exige-t-elle qu'on soit roi par indépendance. C'est pourquoi saint Paul se rend indépendant de tout; et s'étant mis en état de n'avoir besoin de rien[5], « il va « reprenant tout homme à temps et à contre- « temps, » *corripientes omnem hominem..... opportune, importune*[6]. Il s'était mis en état de ne se réjouir du bien qu'on lui faisait, que pour l'amour de ceux qui le faisaient[7].

SECOND POINT.

Jésus a aimé la croix, et a toujours témoigné une grande avidité pour les souffrances. Paul aimait la croix pour se conformer à Jésus, et pour faire régner Jésus. Aussi ce sont ses souffrances qui ouvrent la porte à l'Evangile, dans les différents lieux où il prêche[1]. Les moments de souffrance sont des moments précieux. Dans les autres occasions, la bouche seule loue : parmi les souffrances, et tout le corps affligé, et tout le cœur abattu sous la main de Dieu, et tout l'esprit assujetti aux lois de sa volonté se tournent en langues pour célébrer la grandeur de sa souveraineté absolue, et sa miséricorde, et sa justice.

TROISIÈME POINT.

Qui peut dire combien saint Paul a aimé l'Église? Trois choses nous montrent assez à quel haut degré son amour pour l'Église était porté : l'empressement de la charité de l'apôtre pour ses frères, la tendresse de sa charité pour chacun d'eux, l'étendue de sa charité pour tous les membres qui composent l'Église. Ainsi c'est avec grande raison que saint Chrysostôme, frappé du zèle étonnant de l'apôtre, et de son immense charité, dit que Paul, par sa grande sensibilité sur les intérêts de l'Église, en était non-seulement le cœur, *cor Ecclesiæ* mais qu'il s'affectait aussi vivement sur les biens et les maux de tout le corps, que s'il eût été l'Église entière : *Quasi ipse universa esset orbis Ecclesia.*

PANÉGYRIQUE
DE
SAINT VICTOR,

PRONONCÉ A PARIS, DANS L'ABBAYE DE CE NOM, EN 1657.

Mépris des idoles, conversion de ses propres gardes, effusion de son sang; trois manières dont saint Victor fait triompher Jésus-Christ. Comment nous devons l'imiter.

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

La victoire qui surmonte le monde, c'est notre foi. *I. Joan.* v, 4.

Quand je considère, messieurs, tant de sortes de cruautés qu'on a exercées sur les chrétiens, pendant l'espace de quatre cents ans, avec une fureur implacable, je médite souvent en moi-même pour quelle cause il a plu à Dieu, qui pouvait choisir des moyens plus doux, qu'il en ait coûté tant de sang pour établir son Église. En effet, si nous consultons la faiblesse humaine, il est malaisé de comprendre comment il a pu se résoudre à souffrir qu'on lui immolât tant de martyrs, lui qui avait rejeté dans sa nouvelle

[1] *Joan.* I, 18.
[2] *Tertull. adv. Valentin:* n° 3.
[3] *Act.* XVII, 16.
[4] *Ps.* II, 6.
[5] *Coloss.* I, 28.
[6] II. *Tim.* IV, 2.

[1] I. *Thess.* II, 1 2.

alliance les sacrifices sanglants; et après avoir épargné le sang des taureaux et des boucs, il y a sujet de s'étonner qu'il se soit plu, durant tant de siècles, à voir verser celui des hommes, et encore celui de ses serviteurs, par tant d'étranges supplices. Et toutefois, chrétiens, tel a été le conseil de sa providence; et je ne crains point de vous assurer que c'est un conseil de miséricorde. Dieu ne se plaît pas dans le sang; mais il se plaît dans le spectacle de la patience. Dieu n'aime pas la cruauté, mais il aime une vertu éprouvée; et s'il la fait passer par un examen laborieux, c'est qu'il sait qu'il a le pouvoir de la récompenser selon ses mérites. Si saint Victor avait moins souffert, sa foi n'aurait pas montré toute sa vigueur; et si les tyrans l'avaient épargné, ils lui auraient envié ses couronnes. Dieu nous propose le ciel comme une place qu'il veut qu'on lui enlève et qu'on emporte de force; afin que non contents du salut nous aspirions encore à la gloire, et qu'étant non-seulement échappés des mains de nos ennemis, mais encore ayant surmonté toute leur puissance, nous puissions dire avec l'apôtre : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Pour prendre ces sentiments généreux s'il ne fallait que de grands exemples, j'espérerais quelque effet extraordinaire de celui de l'invincible Victor, dont la constance s'est signalée par un martyre si mémorable : mais comme ces nobles désirs ne naissent pas de nous-mêmes, recourons à celui qui les inspire, et demandons-lui son Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Comme c'est le dessein du Fils de Dieu de n'avoir dans sa compagnie que des esprits courageux, il ne leur propose aussi que de grands objets et des espérances glorieuses: il ne leur parle que de victoires : partout il ne leur promet que des couronnes, et toujours il les entretient de fortes pensées. Entre tous les fidèles de Jésus-Christ, ceux qui se sont le plus remplis de ces sentiments ce sont les bienheureux martyrs, que nous pouvons appeler les vrais conquérants et les vrais triomphateurs de l'Église. Encore que leurs victoires aient des circonstances sans nombre qui en relèvent l'éclat, néanmoins la gloire qu'ils se sont acquise dépend principalement de trois choses, dont la première est la cause de leur martyre, la seconde le fruit, la troisième la perfection. La cause de leur martyre, ç'a été le mépris des idoles. Le fruit de leurs souffrances et de leur martyre, ç'a été la conversion des peuples; et enfin ce qui en a fait la perfection, c'est qu'ils ne se sont pas épargnés eux-mêmes, et qu'ils ont signalé leur fidélité par l'effusion de leur sang. Voilà ce que j'appelle la perfection, suivant cette parole de l'Évangile : « Il n'y a point de charité plus grande, que « de donner sa vie pour ceux qu'on aime : » *Majorem charitatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* [1].

C'est, ce me semble, de ces trois chefs que se doit tirer principalement la gloire des saints martyrs, et c'est aussi sur ce fondement que je prétends appuyer, messieurs, celle de l'invincible Victor, patron de cette célèbre abbaye. Il fut produit devant les idoles par l'ordre des juges romains, afin qu'il leur offrît de l'encens; et non content de le refuser avec une fermeté inébranlable, d'un coup de pied qu'il leur donne il les renverse par terre. C'est pour cette cause qu'il a enduré de si cruels supplices. Mais c'est peu pour le Dieu vivant, qu'on ait fait tomber à ses pieds des idoles muettes et inanimées; c'est une trop faible victoire : ce qui le touche le plus, c'est que les hommes, ses vives images, sur lesquels il a empreint les traits de sa face, adorent ces images mortes, par lesquelles une ignorance grossière a entrepris de figurer sa divinité. Victor généreux, Victor après avoir détruit ces vains simulacres, travaille à lui gagner les hommes, ses vivantes images : Victor s'y applique de toute sa force; et j'apprends de l'historien de sa vie, que pendant qu'il a été prisonnier il a heureusement converti ses gardes, il a fidèlement confirmé ses frères. Peut-il mieux servir Dieu et avec plus de fruit, que de travailler si utilement à retenir ses troupes dans la discipline, et même à les fortifier de nouveaux soldats, pendant que la puissance ennemie tâche de les dissiper par la crainte? C'est le fruit de cet illustre martyre; mais ce qui en a fait la perfection, c'est que l'invincible Victor, non content d'avoir si bien conduit au combat la milice du Fils de Dieu, a encore payé de sa personne, en mourant pour l'amour de lui dans des tourments sans exemple, et lui a sacrifié sa vie. C'est ainsi qu'il a surmonté le monde; et ce qu'il prétend par cette victoire c'est de faire triompher Jésus-Christ.

En effet vous triomphez, ô Jésus! et Victor fait éclater aujourd'hui votre souveraine puissance sur les fausses divinités, sur vos élus, sur lui-même : sur les fausses divinités, en les détruisant devant vous; sur ceux que vous avez choisis, en les affermissant dans votre service; et enfin sur lui-même, en s'immolant tout entier à votre gloire. C'est ce qu'a fait le grand saint Victor, c'est ce qui doit aujourd'hui vous servir d'exemple; et Dieu veuille que je vous propose avec tant de force les victoires de ce saint martyr, que

[1] *Joan.* XV, 13

vous soyez enflammés de la même ardeur de vaincre le monde!

PREMIER POINT.

Quel est ce concours de peuple que je vois fondre de toutes parts en la place publique de Marseille? quel spectacle les y attire? quelle nouveauté les y mène? Mais quel est cet homme intrépide que je vois devant cette idole, et que l'on presse, par tant de menaces, de lui présenter de l'encens, sans pouvoir fléchir sa constance ni ébranler sa résolution? Sans doute c'est cet illustre Victor, la fleur de la noblesse de Marseille, qui, étant pressé de se déclarer sur le sujet de la religion, a confessé hautement la foi chrétienne en présence de toute l'armée, dans laquelle il avait servi avec tant de gloire, et a renoncé volontairement à l'épée, au baudrier et aux autres marques de la milice, si considérables par tout l'empire, si convenables à sa condition, pour porter les caractères de Jésus-Christ, c'est-à-dire, des chaînes aux pieds et aux mains, et des blessures dans tout le corps déchiré cruellement par mille supplices. Car depuis ce jour glorieux, auquel notre invincible martyr préféra les opprobres de Jésus-Christ aux honneurs de la milice romaine, on n'a cessé de le tourmenter par des cruautés inouïes, sans lui donner aucun relâche, et on lui prépare encore de plus grands tourments.

Mais avant que de l'exposer aux nouvelles peines qu'une fureur inventive a imaginées, les magistrats résolurent de lui présenter publiquement la statue de leur Jupiter. Ils espéraient, messieurs, que son corps étant épuisé par les souffrances passées, et son esprit troublé par la crainte des maux à venir, dont l'on exposait à ses yeux le grand et terrible appareil; la faiblesse humaine abattue, pour détourner l'effort de cette tempête, laisserait enfin échapper quelque petit signe d'adoration. C'en était assez pour les satisfaire; et ils avaient raison de se contenter des plus légères grimaces, sachant bien qu'un homme qui peut se résoudre à n'être chrétien qu'à demi cesse entièrement de l'être, et que, le cœur ne se pouvant partager entre la vérité et l'erreur, toute la foi est renversée par la moindre démonstration d'infidélité.

Voilà donc notre saint martyr devant l'idole de ce Jupiter, père prétendu des dieux et des hommes. Tout le peuple se prosterne à terre; et cette multitude aveugle, qui ne craint pas les coups de la main de Dieu, tremble devant l'ouvrage de la main des hommes. Grand et admirable Victor, quelles furent alors vos pensées? Telles que le Saint-Esprit nous les représente dans ...ur du divin apôtre : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem* [1] : « Son esprit était pressé et violenté en « lui-même, voyant cette multitude idolâtre : » ce spectacle lui était plus dur que tous ses supplices. Tantôt il levait les yeux au ciel : tantôt il les jetait sur ce peuple avec une tendre compassion de son aveuglement déplorable. Sont-ce là, disait-il, ô Dieu vivant! sont-ce là les dieux que l'on vous oppose? Quoi! est-il possible qu'on se persuade que je puisse abaisser devant cette idole ce corps qui est destiné pour être votre victime, et que vous avez déjà consacré par tant de souffrances? Là, plein de zèle et de jalousie pour la gloire du Dieu des armées, et saintement indigné qu'on le crût capable d'une lâcheté si honteuse, il tourne sur cette idole un regard sévère, et d'un coup de pied il la renverse devant tout ce peuple qui se prosternait à ses pieds : il la brise, il la foule aux pieds; et il surmonte le monde en détruisant les divinités qu'il élève contre le vrai Dieu, qui a fait le ciel et la terre. Une voix retentit de toutes parts : Qu'on venge l'injure des dieux immortels. Mais pendant que les juges irrités exercent leur esprit cruel à inventer de nouveaux supplices, et que Victor attend d'un visage égal la fin de leurs délibérations tragiques, rentrons en nous-mêmes, messieurs, et tirons quelque instruction de cet acte de piété héroïque.

Ne nous persuadons pas que l'idolâtrie soit détruite, sous prétexte que nous ne voyons plus parmi nous ces idoles grossières et matérielles que l'antiquité aveugle adorait. Il y a une idolâtrie spirituelle, qui règne encore par toute la terre. Il y a des idoles cachées, que nous adorons en secret au fond de nos cœurs; et ce que saint Paul a dit de l'avarice [2], que c'était un culte d'idoles, se doit dire de la même sorte de tous les autres péchés qui nous captivent sous leur tyrannie. De là vient ce beau mot de Tertullien, que « le crime de l'idolâtrie est tout le sujet du juge« ment : » *Tota causa judicii, idololatria* [3]. Quoi donc, est-il véritable que Dieu ne jugera que les idolâtres, et tous les autres pécheurs jouiront-ils de l'impunité? Chrétiens, ne le croyez pas : ce n'est pas le dessein de ce grand homme, d'autoriser tous les autres crimes; mais c'est qu'il prétend qu'en l'idolâtrie tous les autres sont condamnés; mais c'est qu'il estime que l'idolâtrie se trouve dans tous les crimes; qu'elle est comme un crime universel, dont tous les autres ne sont que des dépendances. Il est ainsi, chrétiens : nous sommes des idolâtres, lorsque nous servons à nos convoitises. Humilions-nous devant

[1] *Act.* XVII, 16.
[2] *Ephes.* V, 5.
[3] *De Idolol.* n° 1.

notre Dieu, d'être coupables de ce crime énorme; et afin de bien comprendre cette vérité, qui nous doit couvrir de confusion, faisons une réflexion sérieuse sur les causes et sur les effets de l'idolâtrie : par là nous reconnaîtrons aisément qu'il y en a bien peu parmi nous qui soient tout à fait exempts de ce crime.

Le principe de l'idolâtrie, ce qui la fait régner dans le genre humain, c'est que nous nous sommes éloignés de Dieu, et attachés à nous-mêmes; et si nous savons entendre aujourd'hui ce que fait en nous cet éloignement, et ce qu'y produit cette attache, nous aurons découvert la cause évidente de tous les égarements des idolâtres. Quand je dis que nous nous sommes éloignés de Dieu, je ne prétends pas, chrétiens, que nous en ayons perdu toute idée. Il est vrai que si l'homme avait pu éteindre toute la connaissance de Dieu, la malignité de son cœur l'aurait porté à cet excès. Mais Dieu ne l'a pas permis : il se montre à nos esprits par trop d'endroits, il se grave en trop de manières dans nos cœurs : *Non sine testimonio semetipsum reliquit*[1]. L'homme qui ne veut pas le connaître, ne peut le méconnaître entièrement; et cet étrange combat de Dieu qui s'approche de l'homme, de l'homme qui s'éloigne de Dieu, a produit ce monstrueux assemblage que nous remarquons dans l'idolâtrie. C'est Dieu, et ce n'est pas Dieu qu'on adore : c'est le nom de Dieu qu'on emploie, mais on en détruit la grandeur, « en communiquant à la créature ce « nom incommunicable, » *Incommunicabile nomen*[2]; mais on en perd toute l'énergie, en répandant sur plusieurs ce qui n'a de majesté qu'en l'unité seule.

D'où est venu ce dessein à l'homme, sinon de l'instinct du serpent trompeur, qui a dit à nos premiers pères : « Vous serez comme des dieux[3]? » Saint Basile de Séleucie dit que, proférant ces paroles, il jetait dès l'origine du monde les fondements de l'idolâtrie[4]. Car dès lors il commençait d'inspirer à l'homme le désir d'attribuer à d'autres sujets ce qui était incommunicable, et l'audace de multiplier ce qui devait être toujours unique. *Vous serez*, voilà cette injuste communication; *des dieux*, voilà cette multiplication injurieuse : tout cela pour avilir la divinité. Car comme nul autre que Dieu ne peut soutenir ce grand nom; le communiquer, c'est le détruire : et comme toute sa force est dans l'unité; le multiplier, c'est l'anéantir. C'est à quoi tendait l'impiété par tant de divisions et tant de partages,

[1] *Act.* XIV, 16.
[2] *Sap.* XIV, 21.
[3] *Gen.* III, 5.
[4] *Orat.* III. *Biblioth. Patr. Lugd.* t. VIII, pag. 432.

de tourner enfin le nom de Dieu en dérision, ce nom auguste, si redoutable. C'est pourquoi, après avoir divisé la divinité, premièrement par ses attributs, secondement par ses fonctions, ensuite par les éléments et les autres parties du monde, dont l'on a fait un partage entre les aînés et les cadets, comme d'une terre ou d'un héritage, on en est venu à la fin à une multiplication sans ordre et sans bornes, jusqu'à reléguer plusieurs dieux aux foyers et aux cuisines; on en a mis trois à la seule porte. Aussi saint Augustin reproche-t-il aux païens : « qu'au lieu qu'il n'y a « qu'un portier dans une maison, et qu'il suffit « parce que c'est un homme; les hommes ont voulu « qu'il y eût trois dieux : » *Unum quisque domui suæ ponit ostiarium; et quia homo est, omnino sufficit : tres deos isti posuerunt*[1]. A quel dessein tant de dieux, sinon pour dégrader ce grand nom, et en avilir la majesté? Ainsi vous voyez, chrétiens, que l'homme s'étant éloigné de Dieu, ce qu'il n'a pu entièrement abolir, je veux dire son nom et sa connaissance, il l'a obscurci par l'erreur, il l'a corrompu par le mélange, il l'a anéanti par le partage.

Mais passons encore plus loin, et remarquons maintenant que ce qui l'a poussé à ces erreurs c'est un désir caché qu'il a dans le cœur de se déifier soi-même. Car depuis qu'il eut avalé ce poison subtil de la flatterie infernale : « Vous se« rez comme des dieux : » s'il avait pu ouvertement se déclarer Dieu, son orgueil se serait emporté jusqu'à cet excès. Mais se dire Dieu, chrétiens, et cependant se sentir mortel, l'arrogance la plus aveugle en aurait eu honte. Et de là vient, messieurs, je vous prie d'observer ceci en passant, que nous lisons dans l'histoire sainte[2] que le roi Nabuchodonosor exigeant de son peuple les honneurs divins n'osa les demander pour sa personne, et ordonna qu'on les rendît à sa statue. Quel privilége avait cette image, pour mériter l'adoration plutôt que l'original? Nul sans doute; mais il agissait ainsi par un certain sentiment que cette présence d'un homme mortel, incapable de soutenir les honneurs divins, démentirait trop visiblement sa prétention extravagante. L'homme donc étant empêché par sa misérable mortalité, conviction trop manifeste de sa faiblesse, de se porter lui-même pour Dieu, et tâchant néanmoins, autant qu'il pouvait, d'attacher la divinité à soi-même, il lui a donné premièrement une forme humaine; ensuite il a adoré ses propres ouvrages; après il a fait des dieux de ses passions; il en a fait même de ses vices. Enfin ne pouvant s'égaler à Dieu, il a voulu mettre Dieu au-des-

[1] *De Civit. Dei*, lib. IV, cap. VIII, t. VII col. 94.
[2] *Dan.* III, 5.

sous de lui, il a prodigué le nom de Dieu, jusqu'à le donner aux animaux et aux plus indignes reptiles. Et cela pour quelle raison, sinon pour secouer le joug de son Souverain; afin que la majesté de Dieu étant si étrangement avilie, et l'homme n'ayant plus devant les yeux ni l'autorité de son nom, ni les conduites de sa providence, ni la crainte de ses jugements, n'eût plus d'autre règle que sa volonté, plus d'autres guides que ses passions, et enfin plus d'autres dieux que lui-même? c'est à quoi aboutissaient à la fin toutes les inventions de l'idolâtrie.

C'est ce qui a porté le grand saint Victor à renverser avec tant de zèle les idoles, par lesquelles les hommes ingrats tâchaient de renverser le trône de Dieu pour n'adorer que leurs fantaisies. Mais revenez, illustre martyr : d'autres idoles se sont élevées, d'autres idolâtres remplissent la terre; et sous la profession du christianisme, ils présentent de l'encens dans leur conscience à de fausses divinités. Et certainement, chrétiens, s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'aliénation d'avec Dieu et l'attachement à nous-mêmes sont la cause de l'idolâtrie; si d'ailleurs nous reconnaissons en nous ces deux vices, et si fortement enracinés, comment pouvons-nous nous persuader que nous soyons exempts de ce crime, dont nous portons la source en nous-mêmes? Non, non, mes frères, ne le croyons pas : l'idolâtrie n'est pas renversée; elle n'a fait que changer de forme, elle a pris seulement un autre visage.

Cœur humain, abîme infini, qui dans tes profondes retraites caches tant de pensées différentes, qui s'échappent souvent à tes propres yeux, si tu veux savoir ce que tu adores et à qui tu présentes de l'encens, regarde seulement où vont tes désirs : car c'est là l'encens que Dieu veut, c'est le seul parfum qui lui plaît. Où vont-ils donc ces désirs? de quel côté prennent-ils leur cours? où se tourne leur mouvement? Tu le sais, je n'ose le dire; mais de quelque côté qu'ils se portent, sache que c'est là ta divinité : Dieu n'a plus que le nom de Dieu; cette créature en reçoit l'hommage, puisqu'elle emporte l'amour que Dieu demande. Mais comme nous avons vu dans l'idolâtrie, que l'homme, s'étant une fois donné la licence de se faire des dieux à sa mode, les a multipliés sans aucune mesure, il nous en arrive tous les jours de même : car quiconque s'éloigne de Dieu; l'indigence de la créature l'obligeant à partager sans fin ses affections, il ne se contente pas d'une seule idole. Où l'on a trouvé le plaisir, on n'y trouve pas la fortune; ce qui satisfait l'avarice ne contente pas la vanité : l'homme a des besoins infinis; et chaque créature étant bornée, ce que l'une ne donne pas il faut nécessairement l'emprunter de l'autre. Autant d'appuis que nous y cherchons, autant nous faisons-nous de maîtres; et ces maîtres que nous mettons sur nos têtes, craindrons-nous de les appeler nos divinités? Et ne sont-ils pas plus que nos dieux, si je puis parler de la sorte, puisque nous les préférons à Dieu même?

Mais pour nous convaincre, messieurs, d'une idolâtrie plus criminelle, considérons, je vous prie, quelle idée nous avons de Dieu. Qui de nous ne lui donne pas une forme et une nature étrangère, lorsqu'ayant le cœur éloigné de lui, nous croyons néanmoins l'honorer par certaines prières réglées que nous faisons passer sur le bord des lèvres par un murmure inutile? et celui qui croit l'apaiser en lui présentant par aumônes quelque partie de ses rapines; et celui qui observant dans sa sainte loi ce qu'il trouve de plus conforme à son humeur, croit par là s'acquérir le droit de mépriser impunément tout le reste; et celui qui multipliant tous les jours ses crimes, sans prendre aucun soin de se convertir, ne parle que de pardon, et ne prêche que miséricorde : en vérité, messieurs, se figure-t-il Dieu tel qu'il est? Eh quoi! le Dieu des chrétiens est-ce un Dieu qui se paye de vaines grimaces, ou qui se laisse corrompre par les présents, ou qui souffre qu'on se partage entre lui et le monde, ou qui se dépouille de sa justice pour laisser gouverner le monde par une bonté insensible et déraisonnable, sous laquelle les péchés seraient impunis? Est-ce là le Dieu des chrétiens? n'est-ce pas plutôt une idole formée à plaisir et au gré de nos passions?

Et d'où est né en nous ce dessein, de faire Dieu à notre mode; sinon de ce vieux levain de l'idolâtrie, qui faisait crier autrefois à ce peuple : « Faites-nous, faites-nous des dieux, » *Fac nobis deos*[1]? Et pourquoi voulons-nous faire des dieux à plaisir, sinon pour dépouiller la divinité des attributs qui nous choquent, qui contraignent la liberté ou plutôt la licence immodérée que nous donnons à nos passions; si bien que nous ne défigurons la divinité, qu'afin que le péché triomphe à son aise, et que nous ne connaissions plus d'autres dieux que nos vices, et nos fantaisies, et nos inclinations corrompues? Dans un aveuglement si étrange, combien faudrait-il de Victors pour briser toutes les idoles par lesquelles nous excitons Dieu à jalousie? Chrétiens, que chacun détruise les siennes : soit que ce soit Vénus et l'impureté, soit que ce soit Mammone et l'avarice, donnons-leur un coup de pied généreux qui les abatte devant Jésus-Christ; car à quoi nous

[1] *Exod.* XXXII, 1.

aurait servi de baiser ce pied vénérable, sacré dépôt de cette maison?

O pied de l'illustre Victor, c'est par vos coups puissants que l'idole est tombée par terre; ce tyran, qui vous a coupé, a cru vous immoler à son Jupiter; mais il vous a consacré à Jésus-Christ, et n'a fait que signaler votre victoire! C'est l'honneur de saint Victor, qu'il lui ait coûté du sang pour faire triompher Jésus-Christ; et il fallait pour sa gloire qu'en renversant un faux dieu, il offrît un sacrifice au véritable. Mes frères, imitons cet exemple : mais portons encore plus loin notre zèle; et après avoir appris de Victor à détruire les ennemis de Jésus-Christ, apprenons encore du même martyr à lui conserver ses serviteurs. Il a fait l'un et l'autre avec courage : il a renversé par terre les ennemis du Fils de Dieu; voyons maintenant comment il travaille à lui conserver ses serviteurs : c'est ma deuxième partie.

SECOND POINT.

C'est un secret de Dieu, de savoir joindre ensemble l'affranchissement et la servitude, et saint Paul nous l'a expliqué, en la première épître aux Corinthiens, lorsqu'il a dit ces belles paroles : « Le fidèle qui est libre, est serviteur de Jésus-« Christ : » *Qui in Domino vocatus est servus, libertus est Domini; similiter qui liber vocatus est, servus est Christi* [1]. Ce tempérament merveilleux, qu'apporte le saint apôtre à la liberté par la contrainte, à la contrainte par la liberté, est plein d'une sage conduite, et digne de l'Esprit de Dieu. Celui qui est libre, messieurs, a besoin qu'on le modère et qu'on le réprime; et celui qui est dans la servitude a besoin qu'on le soutienne et qu'on le relève. Saint Paul a fait l'un et l'autre en disant à l'affranchi, qu'il est serviteur; et au serviteur, qu'il est affranchi. Par la première de ces paroles il donne comme un contre-poids à la liberté, de peur qu'elle ne s'emporte : il semble, par la seconde, qu'il lâche la main à la contrainte, de peur qu'elle ne se laisse accabler; et il nous apprend par toutes les deux cette vérité importante, que le chrétien doit mêler dans toutes ses actions et la liberté et la contrainte. Jamais tant de liberté, que nous n'y donnions toujours quelques bornes qui nous contraignent; et jamais tant de contrainte, que nous ne nous sachions toujours conserver une sainte liberté d'esprit, et joindre par ce moyen la liberté et la servitude.

Mais cette liberté et cette contrainte, qui se trouvent jointes selon l'esprit dans tous les véritables enfants de Dieu, il a plu à la Providence qu'elles fussent unies en notre martyr, même selon le corps, et en le prenant à la lettre. Son historien nous apprend une particularité remarquable; c'est qu'ayant été arrêté par l'ordre de l'empereur pour la cause de l'Évangile, il demeurait captif durant tout le jour; et qu'un ange le délivrait toutes les nuits : tellement que nous pouvons dire qu'il était prisonnier et libre. Mais ce qui fait le plus à notre sujet, c'est que, dans l'un et dans l'autre de ces deux états, il travaillait toujours au salut des âmes; puisqu'ainsi que nous lisons dans la même histoire, étant renfermé dans la prison il convertissait ses propres gardes, et qu'il « n'usait de sa liberté que pour affermir « en Jésus-Christ l'esprit de ses frères, » *ut christianorum paventia corda confirmaret.*

Durant le temps des persécutions, deux spectacles de piété édifiaient les hommes et les anges; les chrétiens en prison, et les chrétiens en liberté, qui semblaient en quelque sorte disputer ensemble à qui glorifierait le mieux Jésus-Christ, quoique par des voies différentes; et il faut que je vous donne en peu de paroles une description de leurs exercices : mon sujet en sera éclairci, et votre piété, édifiée. Faisons donc, avant toutes choses, la peinture d'un chrétien en prison. O Dieu, que son visage est égal et que son action est hardie! mais que cette hardiesse est modeste, mais que cette modestie est généreuse! et qu'il est aisé de le distinguer de ceux que leurs crimes ont mis dans les fers; qu'il sent bien qu'il souffre pour la bonne cause, et que la sérénité de ses regards rend un illustre témoignage à son innocence! Bien loin de se plaindre de sa prison, il regarde le monde au contraire comme une prison véritable. Non, il n'en connaît point de plus obscure, puisque tant de sortes d'erreurs y éteignent la lumière de la vérité; ni qui contienne plus de criminels, puisqu'il y en a presque autant que d'hommes; ni de fers plus durs que les siens, puisque les âmes mêmes en sont enchaînées; ni de cachot plus rempli d'ordures, par l'infection de tant de péchés. Persuadé de cette pensée, « il croit que ceux qui l'arrachent du mi-« lieu du monde, en pensant le rendre captif, le « tirent d'une captivité plus insupportable, et ne « le jettent pas tant en prison qu'ils ne l'en déli-« vrent réellement : » *Si recogitemus ipsum magis mundum carcerem esse, exisse vos e carcere, quam in carcerem introisse intelligemus* [1].

Ainsi dans ces prisons bienheureuses dans lesquelles les saints martyrs étaient renfermés, ni les plaintes, ni les murmures, ni l'impatience,

[1] I. *Cor.* VII, 22.

[1] *Tertul. ad Mart.* n° 2.

n'y paraissaient pas : elles devenaient des temples sacrés, qui résonnaient nuit et jour de pieux cantiques. Leurs gardes en étaient émus ; et il arrivait, pour l'ordinaire, qu'en gardant les martyrs ils devenaient chrétiens. Celui qui gardait saint Paul et Silas fut baptisé par l'apôtre [1] : les gardes de notre saint se donnèrent à Jésus-Christ par son entremise. C'est ainsi que ces bienheureux prisonniers avaient accoutumé de gagner leurs gardes ; et à peine en pouvait-on trouver d'assez durs pour être à l'épreuve de cette corruption innocente. Mais s'ils travaillaient à gagner leurs gardes, ce n'était pas pour forcer leurs prisons ; ils ne tâchaient, au contraire, de les attirer, que pour les rendre prisonniers avec eux, et en faire des compagnons de leurs chaînes. Longin, Alexandre et Félicien, qui étaient les gardes de saint Victor, les portèrent avec lui, et sont arrivés devant lui à la couronne du martyre. O gloire de nos prisonniers, qui, tout chargés qu'ils étaient de fers, se rendaient maîtres de leurs propres gardes, pour en faire des victimes de Jésus-Christ ! Voilà, messieurs, en peu de paroles, la première partie du tableau ; tels étaient les chrétiens en prison.

Mais jetez maintenant les yeux sur ceux que la fureur publique avait épargnés : voici quels étaient leurs sentiments. Ils avaient honte de leur liberté, et se la reprochaient à eux-mêmes : mais ils entraient fortement dans cette pensée, que Dieu ne les ayant pas jugés dignes de la glorieuse qualité de ses prisonniers, il ne leur laissait leur liberté que pour servir ses martyrs. Prenez, mes frères, ces sentiments que doit vous inspirer l'esprit du christianisme, et faites avec moi cette réflexion importante. Dieu fait un partage dans son Église : quelques-uns de ses fidèles sont dans les souffrances ; les autres par sa volonté vivent à leur aise. Ce partage n'est pas sans raison, et voici sans doute le dessein de Dieu. Vous qu'il exerce par les afflictions, c'est qu'il veut vous faire porter ses marques ; vous qu'il laisse dans l'abondance, c'est qu'il vous réserve pour servir les autres. Donc, ô riches, ô puissants du siècle, tirez cette conséquence, que si, selon l'ordre des lois du monde, les pauvres semblent n'être nés que pour vous servir ; selon les lois du christianisme, vous êtes nés pour servir les pauvres et soulager leurs nécessités.

C'est ce que croyaient nos ancêtres, ces premiers fidèles ; et c'est pourquoi, comme j'ai dit, ceux qui étaient libres pensaient n'avoir cette liberté que pour servir leurs frères captifs, et ils leur en consacraient tout l'usage. C'est pourquoi, messieurs, les prisons publiques étaient le commun rendez-vous de tous les fidèles ; nul obstacle, nulle appréhension, nulle raison humaine ne les arrêtait : ils y venaient admirer ces braves soldats, l'élite de l'armée chrétienne ; et les regardant avec foi comme destinés au martyre, *martyres designati* [1], ils les voyaient tout resplendissants de l'éclat de cette couronne qui pendait déjà sur leurs têtes, et qui allait bientôt y être appliquée. Ils les servaient humblement dans cette pensée, ils les encourageaient avec respect ; ils pourvoyaient à tous leurs besoins avec une telle profusion, que souvent même les infidèles : chose que vous jugerez incroyable, et néanmoins très-bien avérée ; souvent, dis-je, les infidèles se mêlaient avec les martyrs, pour pouvoir goûter avec eux les fruits de la charité chrétienne : tant la charité était abondante, qu'elle faisait trouver des délices même dans l'horreur des prisons !

Voilà, mes frères, les saints emplois qui partageaient les fidèles durant le temps des persécutions. Que vous étiez heureuse, ô sainte Église, de voir deux si beaux spectacles : les uns souffraient pour la foi, les autres compatissaient par la charité ; les uns exerçaient la patience, et les autres la miséricorde ; dignes certainement les uns et les autres d'une louange immortelle ! Car à qui donnerons-nous l'avantage : le travail des uns est plus glorieux, la fonction des autres est plus étendue ; ceux-là combattent les ennemis, ceux-ci soutiennent les combattants mêmes. Mais que sert de prononcer ici sur ce doute ; puisque ces deux emplois différents que Dieu partage entre ses élus, il lui a plu de les réunir en la personne de notre martyr ? Il est prisonnier et libre, et il plaît à notre Sauveur qu'il remporte la gloire de ces deux états. Victor désire ardemment l'honneur de porter les marques de Jésus-Christ. Voilà des chaînes, voilà des cachots, voilà une sombre prison : c'est de quoi imprimer sur son corps les caractères du Fils de Dieu, et les livrées de sa glorieuse servitude. Mais Victor, accablé de fers, ne peut avoir la gloire d'animer ses frères. Allez, anges du Seigneur, et délivrez-le toutes les nuits, pour exercer cette fonction qu'il a coutume de remplir avec tant de fruit : faites tomber ces fers de ses mains ; ôtez-lui ces chaînes pesantes, qu'il se tient heureux de porter pour la gloire de l'Évangile. Ah ! qu'il les quitte à regret, ces chaînes chéries et bien-aimées ! Mais c'est pour les reprendre bientôt. Mais c'est trop de les perdre un moment ; n'importe, Victor obéit. Quoiqu'il chérisse sa prison, il est prêt de la quitter au premier ordre ; il n'a d'attachement qu'à la

[1] *Act* xvi, 33.

[1] *Tertul. ad Mart.* n° 1.

volonté de son Maître : il est ce chrétien généreux dont parle Tertullien [1] : *Christianus etiam extra carcerem sæculo renuntiavit, in carcere etiam carceri :* « Le chrétien, même hors de la « prison, renonce au siècle; et en prison, il re« nonce à la prison même. »

Vous jugerez peut-être que ce n'est pas une grande épreuve, de renoncer à une prison : mais les saints martyrs ont d'autres pensées; et ils trouvent si honorable d'être prisonniers de Jésus-Christ, qu'ils ne se peuvent dépouiller sans peine de cette marque de leur servitude. Ce qui console Victor, c'est qu'il ne sort de ses fers que pour consoler les fidèles, pour rassurer leurs esprits flottants, pour les animer au martyre. C'est à quoi il passe les nuits avec une ardeur infatigable; et après un si utile travail il vient avec joie reprendre ses chaînes, il vient se reposer dans sa prison, et il se charge de nouveau de ce poids aimable que la foi de Jésus-Christ lui impose.

Mes frères, voilà notre exemple, telle doit être la liberté du christianisme. Qui nous donnera, ô Jésus, que nous nous rendions nous-mêmes captifs par l'amour de la sainte retraite, et que jamais nous ne soyons libres que pour courir aux offices de la charité? Heureux mille et mille fois celui qui ne trouve l'usage de sa liberté, que lorsque la charité l'appelle! Mais si nous voulons garder de la liberté pour les affaires du monde, gardons-en aussi pour celles de Dieu, et n'en perdons pas un si saint usage. O mains engourdies de l'avare, que ne rompez-vous ces liens de l'avarice, qui vous empêchent de vous ouvrir sur les misères du pauvre! que ne brisez-vous ces liens qui ne vous permettent pas d'aller au secours ou de l'innocent qu'on opprime, qu'une seule de vos paroles pourrait soutenir, ou du prisonnier qui languit, et que vos soins pourraient délivrer; ou de cette pauvre famille qui se désespère, et qui subsisterait largement du moindre retranchement de votre luxe! Employez, messieurs, votre liberté dans ces usages chrétiens; consacrez-la au service des pauvres membres de Jésus-Christ. Ainsi, en prenant part à la croix des autres, vous vous élèverez à la fin à cette grande perfection du christianisme, qui consiste à s'immoler soi-même : c'est ce qui nous reste à considérer dans le martyre de saint Victor.

TROISIÈME POINT.

Pour tirer de l'utilité de cette dernière partie, où je dois vous représenter le martyre de saint Victor, je vous demande, mes frères, que vous n'arrêtiez pas seulement la vue sur tant de peines qu'il a endurées; mais que, remontant en esprit à ces premiers temps où la foi s'établissait par tant de martyres, vous vous mettiez vous-mêmes à l'épreuve touchant l'amour de la croix, qui est la marque essentielle du chrétien. Trois circonstances principales rendaient la persécution épouvantable. Premièrement, on méprisait les chrétiens; secondement, on les haïssait : *Eritis odio omnibus* [1]; enfin la haine passait jusqu'à la fureur : parce qu'on les méprisait, on les condamnait sans procédures; parce qu'on les haïssait, on les faisait souffrir sans modération; parce que la haine allait jusqu'à la fureur, on poussait la violence jusqu'au delà de la mort. Ainsi, la vengeance publique n'ayant ni formalité dans son exercice, ni mesure dans sa cruauté, ni bornes dans sa durée, nos pères en étaient réduits aux dernières extrémités. Mais pesons plus exactement ces trois circonstances pour la gloire de notre martyr, et la conviction de notre lâcheté.

J'ai dit premièrement, chrétiens, qu'on ne gardait avec nos ancêtres aucune formalité de justice parce qu'on les tenait pour des personnes viles, dont le sang n'était d'aucun prix : « c'était « la balayure du monde, » *omnium peripsema* [2]; ce qui a fait dire à Tertullien : *Christiani, destinatum morti genus* [3]. Savez-vous ce que c'est que les chrétiens? C'est, dit-il, « un genre d'hom« mes destiné à la mort. » Remarquez qu'il ne dit pas condamné, mais destiné à la mort; parce qu'on ne les condamnait pas par les formes, mais plutôt qu'on les regardait comme dévoués au dernier supplice par le seul préjugé d'un nom odieux : *oves occisionis*, comme dit l'apôtre [4], « des brebis de sacrifices, des agneaux de bou« cherie, » dont on versait le sang sans façon et sans procédures. Si le Tibre s'était débordé, si la pluie cessait d'arroser la terre, si les Barbares avaient ravagé quelque partie de l'empire, les chrétiens en répondaient de leurs têtes; il avait passé en proverbe : *Cœlum stetit, causa christiani* [5]. Pauvres chrétiens innocents, on ne sait que vous imputer, parce que vous ne vous mêlez de rien dans le monde, et on vous accuse de renverser tous les éléments, et de troubler tout l'ordre de la nature; et sur cela on vous expose aux bêtes farouches, parce qu'il a plu au peuple romain de crier dans l'amphithéâtre : *Christianos ad leones* [6], « Qu'on donne les chrétiens aux « lions! » Il fallait cette victime aux dieux immortels, et ce divertissement au peuple irrité,

[1] *Ad Mart.* n° 2.

[1] *Matth.* x, 22.
[2] I. *Cor.* iv, 13.
[3] *De Spectac.* n° 1.
[4] *Rom.* viii, 36.
[5] *Apolog.* n° 40.
[6] *Ibid.*

peut-être pour le délasser des sanglants spectacles des gladiateurs par quelque objet plus agréable. Quoi donc, sans formalité immoler une si grande multitude! De quoi parlez-vous, de formalité? cela est bon pour les voleurs et les meurtriers; mais il n'en faut pas pour les chrétiens, âmes viles et méprisables, dont on ne peut assez prodiguer le sang.

Victor, généreux Victor, quoi! ce sang illustre qui coule en vos veines, sera-t-il donc répandu avec moins de forme que celui du dernier esclave? Oui, messieurs, pour professer le christianisme il fallait avaler toute cette honte; mais voici quelque chose de bien plus terrible. Ordinairement ceux que l'on méprise, on ne les juge pas dignes de colère; et ce foudre de l'indignation ne frappe que sur les lieux élevés. C'est pourquoi David disait à Saül : Qui poursuivez-vous, ô roi d'Israël? contre qui vous irritez-vous? « Quoi, un « si grand roi contre un ver de terre! » *Canem mortuum persequeris et pulicem unum* [1]. Il ne trouve rien de plus efficace pour se mettre à couvert de la colère de ce prince, que de se représenter comme un objet tout à fait méprisable : et en effet on se défend de la fureur des grands par la bassesse de sa condition. Les chrétiens toutefois, bien qu'ils soient le rebut du monde, n'en sont pas moins le sujet non-seulement de la haine, mais encore de l'indignation publique; et malgré ce mépris qu'on a pour eux, ils ne peuvent obtenir qu'on les néglige. Tout le monde est armé contre leur faiblesse; et voici un effet étrange de cette colère furieuse. Dans les crimes les plus atroces, les lois ont ordonné de la qualité du supplice; il n'est pas permis de passer outre : elles ont bien voulu donner des bornes même à la justice, de peur de lâcher la bride à la cruauté. Il n'y avait que les chrétiens sur lesquels on n'appréhendait point de faillir, si ce n'est en les épargnant : « il leur fallait arracher la vie par toutes « les inventions d'une cruauté raffinée, » *per atrociora genera pœnarum*, dit le grave Tertullien [2].

Car considérez, je vous prie, ce qu'on n'a pas inventé contre saint Victor. On a soigneusement ramassé contre lui seul tout ce qu'il y a de force dans les hommes, dans les animaux, dans les machines les plus violentes. Qu'on l'attache sur le chevalet, et qu'il lasse durant trois jours des bourreaux qui s'épuisent en le flagellant, qu'un cheval fougueux et indompté le traîne à sa queue par toute la ville ou dans les revues de l'armée, au milieu de laquelle il a paru si souvent avec tant d'éclat; qu'il laisse par toutes les rues non-seulement des ruisseaux de sang, mais même des lambeaux de sa chair : encore n'est-ce pas assez pour assouvir la haine de ses tyrans. Que veut-on faire de cette meule? quel monstre veut-on écraser et réduire en poudre? Quoi! c'est l'innocent Victor qu'on veut accabler de ce poids, qu'on veut mettre en pièces par ce mouvement! Eh! il ne faut pas tant de force contre un corps humain, que la nature a fait si tendre et si aisé à dissoudre. Mais la haine aveugle des infidèles ne pouvait rien inventer d'assez horrible; et la foi ardente des chrétiens ne pouvait rien trouver d'assez dur. Invente encore, s'il est possible, quelque machine inconnue, ô cruauté ingénieuse! si tu ne peux abattre Victor par la violence, tâche de l'étonner par l'horreur de tes supplices. Il est prêt à en supporter tout l'effort; sa patience surmontera toutes tes attaques. « Il ne reçoit au-« cune blessure, qu'il ne couvre par une cou-« ronne; il ne verse pas une goutte de sang, qui « ne lui mérite de nouvelles palmes; il remporte « plus de victoires, qu'il ne souffre de violen-« ces : » *Corona premit vulnera, palma sanguinem obscurat, plus victoriarum est quam injuriarum* [1]. Mais, enfin, la matière manque : quoique le courage ne diminue pas, il faut que le corps tombe sous les derniers coups. Que fera la rage des persécuteurs? Ce qu'elle a fait aux autres martyrs, dont elle poursuivait les corps mutilés jusque dans le sein de la mort, jusque dans l'asile de la sépulture. Elle en use de même contre notre saint; et lui enviant jusqu'à un tombeau, elle le fait jeter au fond de la mer : mais, par l'ordre du Tout-Puissant, la mer officieuse rend ce dépôt à la terre, et la terre nous a conservé ses os, afin qu'en baisant ces saintes reliques nous y pussions puiser l'amour des souffrances : car c'est ce qu'il faut apprendre des saints martyrs; c'est le fruit qu'il faut remporter des discours que l'on consacre à leur gloire.

Mais, ô croix, ô tourments, ô souffrances, les chrétiens prêchent et publient que vous faites toute la gloire du christianisme : les chrétiens vous révèrent dans les saints martyrs, les chrétiens vous louent dans les autres; et par une lâcheté sans égale, aucun ne vous veut pour soi-même : et toutefois il est véritable que les souffrances font les chrétiens, et qu'on les reconnaît à cette épreuve. N'alléguons pas ici l'Écriture sainte, dont presque toutes les lignes nous enseignent cette doctrine; laissons tant de raisons excellentes que les saints Pères nous en ont données : convainquons-nous par expérience de cette vérité fondamentale. Quand est-ce que l'Église a

[1] I. *Reg.* XXIV, 15.
[2] *De Resur. Carn.* n° 8.

[1] *Tertul. Scorp.* n. 6.

eu des enfants dignes d'elle, et a porté des chrétiens dignes de ce nom? C'est lorsqu'elle était persécutée; c'est lorsqu'elle lisait à tous les poteaux des sentences épouvantables, prononcées contre elle; qu'elle voyait dans tous les gibets, et dans toutes les places publiques, de ses enfants immolés pour la gloire de l'Évangile.

Durant ce temps, messieurs, il y avait des chrétiens sur la terre, il y avait de ces hommes forts qui, étant nourris dans les proscriptions et dans les alarmes continuelles, s'étaient fait une glorieuse habitude de souffrir pour l'amour de Dieu. Ils croyaient que c'était trop de délicatesse, que de rechercher le plaisir et en ce monde et en l'autre : regardant la terre comme un exil, ils jugeaient qu'ils n'y avaient point de plus grande affaire que d'en sortir au plus tôt. Alors la piété était sincère, parce qu'elle n'était pas encore devenue un art : elle n'avait pas encore appris le secret de s'accommoder au monde, et de servir aux négoces des ténèbres. Simple et innocente qu'elle était, elle ne regardait que le ciel auquel elle prouvait sa fidélité par une longue patience. Tels étaient les chrétiens de ces premiers temps; les voilà dans leur pureté, tels que les engendrait le sang des martyrs, tels que les formaient les persécutions. Maintenant la paix est venue, et la discipline s'est relâchée : le nombre des fidèles s'est augmenté, et l'ardeur de la foi s'est ralentie; et, comme disait éloquemment un ancien, « l'on t'a vue, ô Église catholique, affaiblie par « ta fécondité, diminuée par ton accroissement, « et presque abattue par tes propres forces : » *Factaque es, Ecclesia, profectu tuæ fœcunditatis infirmior, atque accessu relabens, et quasi viribus minus valida* [1]. D'où vient cet abattement des courages? C'est qu'ils ne sont plus exercés par les persécutions. Le monde est entré dans l'Église, on a voulu joindre Jésus-Christ avec Bélial; et de cet indigne mélange, quelle race enfin nous est née? Une race mêlée et corrompue, des demi-chrétiens, des chrétiens mondains et séculiers, une piété bâtarde et falsifiée, qui est toute dans les discours et dans un extérieur contrefait.

O piété à la mode, que je me moque de tes vanteries et des discours étudiés que tu débites à ton aise pendant que le monde te rit! Viens que je te mette à l'épreuve. Voici une tempête qui s'élève, voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie : tu te laisses aller aux murmures, pauvre piété déconcertée; tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement. Va, tu n'étais qu'un vain simulacre de la piété chrétienne; tu n'étais qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu,

[1] *Salvian. adv. Avar.* lib. I, page 218.

mais qui s'évanouit dans le creuset. La vertu chrétienne n'est pas faite de la sorte : *Aruit tanquam testa virtus mea* [1]. Elle ressemble à la terre d'argile, qui est toujours molle et sans consistance jusqu'à ce que le feu la cuise et la rende ferme : *Aruit tanquam testa virtus mea.* Et s'il est ainsi, chrétiens; si les souffrances sont nécessaires pour soutenir l'esprit du christianisme : Seigneur, rendez-nous les tyrans, rendez-nous les Domitien et les Néron.

Mais modérons notre zèle, et ne faisons point de vœux indiscrets; n'envions pas à nos princes le bonheur d'être chrétiens, et ne demandons pas des persécutions que notre lâcheté ne pourrait souffrir. Sans ramener les roues et les chevalets, sur lesquels on étendait nos ancêtres, la matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, le monde a assez d'injustice, sa faveur assez d'inconstance, il y a assez de bizarrerie dans le jugement des hommes, et assez d'inégalité dans leurs humeurs contrariantes. Apprenons à goûter ces amertumes; et quelque sorte d'afflictions que Dieu nous envoie, profitons de ces occasions précieuses et ménageons-en avec soin tous les moments.

Le ferons-nous, mes frères, le ferons-nous? nous réjouirons-nous dans les opprobres? nous plairons-nous dans les contrariétés? Ah! nous sommes trop délicats, et notre courage est trop mou. Nous aimerons toujours les plaisirs, nous ne pouvons durer un moment avec Jésus-Christ sur la croix. Mais, mes frères, s'il est ainsi, pourquoi baisons-nous les os des martyrs? pourquoi célébrons-nous leur naissance? pourquoi écoutons-nous leurs éloges? Quoi! serons-nous seulement spectateurs oisifs? quoi! verrons-nous le grand saint Victor boire à longs traits ce calice amer de sa passion, que le Fils de Dieu lui a mis en main; et nous croirons que cet exemple ne nous regarde point, et nous n'en avalerons pas une seule goutte : comme si nous n'étions pas enfants de la croix? Ah! mes frères, gardez-vous d'une si grande insensibilité. Montrez que vous croyez ces paroles : « Bienheureux ceux qui souffrent persé« cution [2]; » et ces autres non moins convaincantes : « Celui qui ne se hait pas soi-même, et qui ne « porte pas sa croix tous les jours, n'est pas digne « de moi [3]. »

Ah! nous les croyons, ô sauveur Jésus : c'est vous qui les avez proférées. Mais si vous les croyez, nous dit-il, prouvez-le-moi par vos œuvres. Ce sont les souffrances, ce sont les combats, c'est la peine, c'est le grand travail, qui justifient

[1] *Ps.* XXI, 16.
[2] *Matth.* V, 10.
[3] *Ibid.* X, 38.

la sincérité de la foi. Seigneur, tout ce que vous exigez de nous est l'équité même : donnez-nous la grâce de l'accomplir; car en vain entreprendrions-nous par nos propres forces de l'exécuter : bientôt nos efforts impuissants ne nous laisseraient que la confusion de notre superbe témérité. Soutenez donc, ô Dieu tout-puissant, notre faiblesse par votre Esprit saint ! Faites-nous des chrétiens véritables, c'est-à-dire, des chrétiens amis de la croix : accordez-nous cette grâce par les exemples et par les prières de Victor votre serviteur, dont nous honorons la mémoire; afin que l'imitation de sa patience nous mène à la participation de sa couronne. *Amen.*

PRÉCIS D'UN PANÉGYRIQUE

POUR LA FÊTE DE SAINT JACQUES.

Désir ambitieux des deux frères. Nature de leur erreur : comment Jésus-Christ la corrige, et leur accorde l'effet de leur demande. Avec quelle fidélité nous devons boire son calice.

Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam et unus ad sinistram in regno tuo.

Dites que mes deux fils soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche. *Matth.* xx, 21,

Nous voyons trois choses dans l'Évangile : premièrement leur ambition réprimée : *Nescitis quid petatis*[1] ! « Vous ne savez ce que vous demandez; » secondement, leur ignorance instruite : *Potestis bibere calicem?* « Pouvez-vous boire le « calice que je dois boire? » troisièmement, leur fidélité prophétisée : *Calicem quidem meum bibetis*[2] : « Vous boirez, il est vrai, mon calice. »

PREMIER POINT.

Il est assez ordinaire aux hommes de ne savoir ce qu'ils demandent, parce qu'ils ont des désirs qui sont des désirs de malades, inspirés par la fièvre, c'est-à-dire, par les passions; et d'autres ont des désirs d'enfants, inspirés par l'imprudence. Il semble que celui de ces deux apôtres n'est pas de cette nature : ils veulent être auprès de Jésus-Christ, compagnons de sa gloire et de son triomphe; cela est fort désirable, l'ambition n'est pas excessive. Il veut que nous régnions avec lui; et lui qui nous promet de nous placer jusque dans son trône, ne doit pas trouver mauvais que l'on souhaite d'être à ses côtés : néanmoins il leur répond : « Vous ne savez ce que vous demandez : » *Nescitis quid petatis.*

Pour découvrir leur erreur, il faut savoir que les hommes peuvent se tromper doublement : ou en désirant comme bien ce qui ne l'est pas; ou en désirant un bien véritable; sans considérer assez en quoi il consiste, ni les moyens pour y arriver. L'erreur des apôtres ne gît pas dans la première de ces fausses idées; ce qu'ils désirent est un fort grand bien, puisqu'ils souhaitent d'être assis auprès de la personne du Sauveur des âmes : mais ils le désirent avec un empressement trop humain; et c'est là la nature de leur erreur, causée par l'ambition qui les anime. Ils s'étaient imaginé Jésus-Christ dans un trône, et ils souhaitaient d'être à ses côtés; non pas pour avoir le bonheur d'être avec lui; mais pour se montrer aux autres dans cet état de magnificence mondaine : tant il est vrai qu'on peut chercher Jésus-Christ même avec une intention mauvaise, pour paraître devant les hommes, afin qu'il fasse notre fortune. Il veut qu'on l'aime nu et dépouillé, pauvre et infirme, et non-seulement glorieux et magnifique. Les apôtres avaient tout quitté pour lui, et néanmoins ils ne le cherchaient pas comme il faut; parce qu'ils ne le cherchaient pas seul. Voilà leur erreur découverte, et leur ambition réprimée : voyons maintenant, dans le deuxième point, leur ignorance instruite.

SECOND POINT.

Il semble quelquefois que le Fils de Dieu ne réponde pas à propos aux questions qu'on lui fait. Ses apôtres disputent entre eux pour savoir quel est le plus grand, *Quis videretur esse major*[1], et Jésus-Christ leur présente un enfant, et leur dit : « Si vous ne devenez comme de petits « enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume « des cieux : » *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum*[2]. Si donc le divin Sauveur en quelques occasions ne satisfait pas directement aux demandes qui lui sont faites, il nous avertit alors de chercher la raison dans le fond de la réponse. Ainsi en ce lieu on lui parle de gloire, et il répond en représentant l'ignominie qu'il doit souffrir : c'est qu'il va à la source de l'erreur. Les deux disciples s'étaient figuré qu'à cause qu'ils touchaient de plus près au Fils de Dieu par l'alliance du sang, ils devaient aussi avoir les premières places dans son royaume; c'est pourquoi, pour les désabuser, il les rappelle à sa croix : *Potestis bibere calicem?* Et pour bien entendre cette réponse il faut savoir

[1] *Matth.* xx, 22.
[2] *Ibid.* 23.

[1] *Luc.* XXII, 24.
[2] *Matth* XVIII, 4.

qu'au lieu que les rois de la terre tirent le titre de leur royauté de leur origine et de leur naissance, Jésus-Christ tire le sien de sa mort. Sa naissance est royale, il est le fils et l'héritier de David, et néanmoins il ne veut être roi que par sa mort. Le titre de sa royauté est sur sa croix : il ne confesse qu'il est roi qu'étant près de mourir. C'est donc comme s'il disait à ses disciples : Ne prétendez pas aux premiers honneurs, parce que vous me touchez par la naissance: voyez si vous avez le courage de m'approcher par la mort. Celui qui touche le plus à ma croix, c'est celui à qui je donne la première place ; non pour le sang qu'il a reçu dans sa naissance, mais pour celui qu'il répandra pour moi dans sa mort : voilà le bonheur des chrétiens. S'ils ne peuvent toucher Jésus-Christ par la naissance, ils le peuvent par la mort et c'est là la gloire qu'ils doivent envier.

TROISIÈME POINT.

Les disciples acceptent ce parti : « Nous pou« vons, disent-ils, boire votre calice, » *Possumus*[1] ; et Jésus-Christ leur prédit qu'ils le boiront. Leur promesse n'est pas téméraire : mais admirons la dispensation de la grâce dans le martyre de ces deux frères. Ils demandaient deux places singulières dans la gloire, il leur donne deux places singulières dans sa croix. Quant à la gloire, « ce n'est pas à moi à vous la don« ner : » *Non est meum dare vobis;* je ne suis distributeur que des croix, je ne puis vous donner que le calice de ma passion; mais dans l'ordre des souffrances, comme vous êtes mes favoris, vous aurez deux places singulières. L'un mourra le premier, et l'autre le dernier de tous mes apôtres; l'un souffrira plus de violences, mais la persécution plus lente de l'autre éprouvera plus longtemps sa persévérance. Jacques a l'avantage, en ce qu'il boit le calice jusqu'à la dernière goutte. Jean le porte sur le bord des lèvres : prêt à boire, on le lui ravit, pour le faire souffrir plus longtemps.

Apprenons par cet exemple à boire le calice de notre Sauveur, selon qu'il lui plaît de le préparer. Il nous arrive une affliction, c'est le calice que Dieu nous présente : il est amer, mais il est salutaire. On nous fait une injure : ne regardons pas celui qui nous déchire; que la foi nous fasse apercevoir la main de Jésus-Christ, invisiblement étendue pour nous présenter ce breuvage. Figurons-nous qu'il nous dit : *Potestis bibere?* « Avez-vous le courage de le boire? » Mais avez-vous la hardiesse; ou serez-vous assez lâches de le refuser de ma main d'une main si chère? Une médecine amère devient douce, en quelque façon, quand un ami, un époux, etc., la présente : vous la buvez volontiers, malgré la répugnance de la nature. Quoi! Jésus-Christ vous la présente, et votre main tremble, votre cœur se soulève! vous voudriez répandre par la vengeance la moitié de son amertume sur votre ennemi, sur celui qui vous a fait tort! ce n'est pas là ce que Jésus-Christ demande. Pouvez-vous boire, dit-il, ce calice des mauvais traitements, qu'on vous fera boire? *Potestis bibere?* Et non pas : Pouvez-vous renverser sur la tête de l'injuste qui vous vexe, ce calice de la colère qui vous anime? La véritable force, c'est de boire tout jusqu'à la dernière goutte. Disons donc avec les apôtres : *Possumus :* mais voyons Jésus-Christ qui a tout bu comme il l'avait promis : *Quem ego bibiturus sum.* Et quoiqu'il fût tout-puissant pour l'éloigner de lui, il n'a usé de son autorité que pour réprimer celui qui, par l'affection tout humaine qu'il lui portait, voulait l'empêcher de le boire : *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum*[1] ?

[1] *Matth.* XX, 22.

[1] *Joan.* XVIII, 11.

PANÉGYRIQUE
DE
SAINT BERNARD,
PRÊCHÉ A METZ.

La vie chrétienne et la vie apostolique de saint Bernard, fondées l'une et l'autre sur la vie de Jésus-Christ crucifié.

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.

Je n'ai pas estimé que je susse aucune chose parmi vous, si ce n'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. *I. Cor.* II, 2.

Nos Églises de France ont introduit dans le dernier siècle une pieuse coutume, de commencer les prédications en invoquant l'assistance divine par les intercessions de la bienheureuse Marie. Comme nos adversaires ne pouvaient souffrir l'honneur si légitime que nous rendons à la sainte Vierge, comme ils le blâmaient par des invectives aussi sanglantes qu'elles étaient injustes et téméraires, l'Église a cru qu'il était à propos de résister à leur audacieuse entreprise, et de recommander d'autant plus cette dévotion aux fidèles, que l'hérésie s'y opposait avec plus de fureur. Et parce que nous n'avons rien de plus vénérable que la prédication du saint Évangile, c'est là qu'elle invite tous ses enfants à implorer

les oraisons de Marie, qu'elle reconnaît leur être si profitables.

Mais il y a, ce me semble, une autre raison plus particulière de cette sainte cérémonie : c'est que le devoir des prédicateurs est d'engendrer Jésus-Christ dans les âmes : « Mes petits enfants, « dit l'apôtre, pour lesquels je suis encore dans « les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que « Jésus-Christ soit formé en vous[1]. » Vous voyez qu'il enfante et qu'il engendre Jésus-Christ dans les âmes : ainsi il y a quelque convenance entre les prédicateurs de la parole divine, et la sainte mère de Dieu. C'est pourquoi le grand saint Grégoire ne craint pas d'appeler mères de Jésus-Christ, ceux qui sont appelés à ce glorieux ministère[2]. De là vient que l'Église s'est persuadée aisément que vous, ô très-heureuse Marie, bénite entre toutes les femmes; vous qui avez été prédestinée dès l'éternité pour engendrer selon la chair le Fils du Très-Haut, vous aideriez volontiers de vos pieuses intercessions ceux qui le doivent engendrer en esprit dans les cœurs de tous les fidèles.

Mais dans quelle prédication doit-on plus espérer de votre secours, que dans celle que ce peuple attend aujourd'hui, où nous avons à louer la grâce et la miséricorde divine dans la sainteté du dévot Bernard, de Bernard le plus fidèle et le plus chaste de vos enfants; celui de tous les hommes qui a le plus honoré votre maternité glorieuse, qui a le mieux imité votre pureté angélique, qui a cru devoir à vos soins et à votre charité maternelle l'influence continuelle des grâces qu'il recevait de votre cher fils? Aidez-nous donc par vos saintes prières, ô très-bénite Marie! aidez-nous à louer l'ouvrage de vos prières; pour cela nous nous jetons à vos pieds, vous saluant et vous disant avec l'ange : *Ave*.

Parmi les divers ornements du pontife de la loi ancienne, celui qui me semble le plus remarquable c'est ce mystérieux pectoral sur lequel, selon l'Écriture, il portait gravé ces mots : *Urim et tumim*[3], c'est-à-dire, vérité et doctrine; ou, comme l'entendent d'autres interprètes, lumière et perfection. Je sais que cela est écrit pour nous faire voir quelles doivent être les qualités des ministres des choses sacrées; et qu'encore que leurs habillements magnifiques semblent les rendre assez remarquables, ce n'est pas là toutefois ce qui les doit discerner du peuple; mais que la vraie marque sacerdotale, le vrai ornement du grand prêtre, c'est la doctrine et la vérité : c'est ce qui nous est représenté en ce lieu.

[1] *Galat.* IV, 19.
[2] *In Evang.* lib. I, *Hom.* III, n° 2, t. I, col. 1444.
[3] *Levit.* VIII, 8.

Mais si nous portons plus loin nos pensées; si dans le pontife du vieux Testament, qui n'avait que des ombres et des figures, nous considérons Jésus-Christ, qui est la fin de la loi et le pontife de la nouvelle alliance, nous y trouverons quelque chose de plus merveilleux. Chrétiens, c'est ce saint pontife, c'est ce grand sacrificateur qui porte véritablement sur lui-même la doctrine, la perfection et la vérité; non point sur des pierres précieuses, ni dans des caractères gravés, comme faisaient les enfants d'Aaron, mais dans ses actions irrépréhensibles, et dans sa conduite toute divine.

Pour comprendre cette vérité nécessaire à l'intelligence de notre texte, remettez, s'il vous plaît, en votre mémoire, que Jésus-Christ, notre maître, est le Fils de Dieu. Vous êtes trop bien instruits pour ignorer que Dieu n'engendre pas à la façon ordinaire, et que cette génération n'a rien de matériel ni de corruptible. Dieu est esprit, Fidèles, et ne vit que de raison et d'intelligence; de là vient aussi qu'il engendre par son intelligence et par sa raison : de sorte que le Fils de Dieu est le fruit d'une connaissance très-pure, et qui, dans une simplicité incompréhensible, ne laisse pas d'être infiniment étendue. Étant le fruit de la raison et de l'intelligence divine, il est lui-même raison et intelligence; et c'est pourquoi l'Écriture l'appelle la parole et la sagesse du Père.

Et d'autant qu'il ne se peut faire que Dieu agisse autrement que par sa raison et par sa sagesse, de là vient que nous voyons dans les saintes Lettres que Dieu a tout fait par son Verbe, qui est son Fils : *Omnia per ipsum facta sunt*[1]; parce que son Verbe est sa raison et sa lumière. C'est pourquoi cette grande machine du monde est un ouvrage si bien entendu, et fait reluire de toutes parts un ordre si admirable avec une excellente raison. Il ne se peut que la disposition n'en soit belle, et tous les mouvements raisonnables; parce qu'ils viennent d'une idée très-sage, et d'une science très-assurée, et d'une raison souveraine, qui est le Verbe et le Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, par qui elles sont disposées et régies.

Or, fidèles, ce Verbe divin, après avoir fait éclater sa sagesse dans la structure et le gouvernement de cet univers, parce que, comme dit l'apôtre saint Jean, par lui toutes choses ont été faites, touché d'un amour incroyable pour notre nature, il nous le manifeste encore d'une façon tout ensemble plus familière et plus excellente dans un ouvrage plus divin, et qui ne laisse pas toutefois de nous toucher aussi de bien plus près.

[1] *Joan.* I, 3.

Comment cela, direz-vous? Ah! voici le grand conseil de notre bon Dieu, et la grande consolation des fidèles : c'est que ce Verbe éternel, comme vous savez, s'est fait homme dans la plénitude des temps; il s'est uni à notre nature, il a pris l'humanité dans les entrailles de la bienheureuse Marie, et c'est cette miraculeuse union qui nous a donné Jésus-Christ, Dieu et homme, notre maître et notre sauveur.

Par conséquent la sainte humanité de Jésus étant unie au Verbe divin, elle est régie et gouvernée par le même Verbe. Car de même que la raison humaine gouverne les appétits du corps qui lui est uni, tellement que la partie même inférieure participe en quelque sorte à la raison, en tant qu'elle s'y soumet et lui obéit : de même le Verbe divin gouverne l'humanité dont il s'est revêtu; et comme il l'a rendue sienne d'une façon extraordinaire, il la régit aussi, il la meut et il l'anime avec un soin et d'une manière ineffable; si bien que toutes les actions de cette nature humaine, que le Verbe divin s'est appropriée, sont toutes pleines de cette sagesse incréée, qui est le Fils de Dieu, et sont dignes du Verbe éternel auquel elle est divinement unie, et par lequel elle est singulièrement gouvernée. De là vient que les anciens Pères parlant des actions de cet Homme-Dieu, les ont appelées opérations théandriques, c'est-à-dire, opérations mêlées du divin et de l'humain, opérations divines et humaines tout ensemble; humaines par leur nature, divines par leur principe : d'autant que le Dieu Verbe s'étant rendu propre la sainte humanité de Jésus, il en considère les actions comme siennes, et ne cesse d'y faire couler une influence toute divine de grâces et de sagesse, qui les anime, et qui les relève au delà de ce que nous pouvons concevoir.

Notre doctrine étant ainsi supposée, il ne nous sera pas difficile de l'appliquer aux paroles du saint apôtre, qui servent de fondement à tout ce discours. Je dis donc que l'humanité de Jésus touchant de si près au Verbe divin, et lui appartenant par une espèce d'union si intime, il était obligé, pour l'intérêt de sa gloire, de la conduire par sa sagesse : d'où il résulte que toutes les actions de Jésus venaient d'un principe divin, et d'un fond de sagesse infinie. Partant si nous voulons reconnaître quelle estime nous devons faire des choses qui se présentent à nous, nous n'avons qu'à considérer le choix ou le mépris qu'en a fait le sauveur Jésus pendant qu'il a vécu sur la terre. Comme il est la parole substantielle du Père, toutes ses actions parlent, et toutes ses œuvres instruisent.

On nous a toujours fait entendre que la meilleure façon d'enseigner, c'est de faire. L'action, en effet, a je ne sais quoi de plus vif et de plus pressant que les paroles les plus éloquentes. C'est aussi pour cela que le Fils de Dieu, ce divin précepteur que Dieu nous a envoyé du ciel, a choisi cette noble manière de nous enseigner par ses actions; et cette instruction est d'autant plus persuasive et plus forte, qu'étant réglée par la sagesse même de Dieu, nous sommes assurés qu'il ne peut manquer. Bonté incroyable de notre Dieu, Voyant que nous étions contraints d'aller puiser en divers endroits les ondes salutaires de la vérité, non sans un grand travail et un péril éminent de nous égarer dans une recherche si difficile, il nous a proposé son cher Fils, dans lequel il a ramassé toutes les vérités qui nous sont utiles, comme dans un saint et mystérieux abrégé; et ayant pitié de nos ignorances et de nos irrésolutions, il a tellement disposé sa vie, que par elle toutes les choses nécessaires pour la conduite des mœurs sont très-évidemment décidées : d'où vient que l'apôtre saint Paul nous assure « qu'en Jésus-Christ sont cachés tous les trésors de la « science et de la sagesse » : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi*[1]. C'est pourquoi, dit le même saint Paul[2], je ne cherche pas la bonne doctrine dans les écrits curieux, ni dans les raisonnements incertains des philosophes et des orateurs enflés de leur vaine éloquence; seulement j'étudie le sauveur Jésus, et en lui je vois toutes choses. De cette sorte, fidèles, Jésus n'est pas seulement notre maître, mais il est encore l'objet de nos connaissances : il n'est pas seulement la lumière qui nous guide à la vérité, mais il est lui-même la vérité dont nous désirons la science; et c'est pourquoi nous sommes appelés chrétiens, non-seulement parce que nous professons de ne suivre point d'autre maître que Jésus-Christ, mais encore parce que nous faisons gloire de ne savoir autre chose que Jésus-Christ. Et certes, ce serait en vain que nous rechercherions d'autres instructions, puisque par le Verbe fait homme la science elle-même nous a parlé; et que la sagesse, pour nous enseigner, a fait devant nous ce qu'il fallait faire, et que la vérité même s'est manifestée à nos esprits, et s'est rendue sensible à nos yeux.

Voilà de quelle sorte Jésus-Christ, notre grand pontife, a porté sur lui-même la doctrine et la vérité. Mais d'autant que c'est à la croix qu'il a particulièrement exercé sa charge de souverain prêtre, c'est là, c'est là, mes frères, que malgré la fureur de ses ennemis et la honte de sa nudité ignominieuse, il nous a paru le mieux revêtu de

[1] *Coloss.* II, 3.
[2] I. *Cor.* II, 1 et seqq.

ces beaux ornements de doctrine et de vérité. Jésus était le livre où Dieu a écrit notre instruction; mais c'est à la croix que ce grand livre s'est le mieux ouvert, par ses bras étendus et par ses cruelles blessures, et par sa chair percée de toutes parts: car, après une si belle leçon, que nous reste-t-il à apprendre? Fidèles, ce qui nous abuse, ce qui nous empêche de reconnaître le souverain bien, qui est la seule science profitable, c'est l'attachement et l'aveugle estime que nous avons pour les biens sensibles. C'est ce qui a obligé le sauveur Jésus à choisir volontairement les injures, les tourments et la mort. Bien plus, il a choisi de toutes les injures les plus sensibles, et de tous les supplices le plus infâme, et de toutes les morts la plus douloureuse; afin de nous faire voir combien sont méprisables les choses que les mortels abusés appellent des biens, et qu'en quelque extrémité de misère, de pauvreté, de douleurs que l'homme puisse être réduit, il sera toujours puissant, abondant, bienheureux, pourvu que Dieu lui demeure.

Ce sont ces vérités, chrétiens, que le grand pontife Jésus nous montre écrites sur son corps déchiré, et c'est ce qu'il nous crie par autant de bouches qu'il a de plaies : de sorte que sa croix n'est pas seulement le sanctuaire d'un pontife et l'autel d'une victime, mais la chaire d'un maître et le trône d'un législateur. De là vient que l'apôtre saint Paul, après avoir dit qu'il ne sait autre chose que Jésus-Christ, ajoute aussitôt, et Jésus-Christ crucifié; parce que si ces vérités chrétiennes nous sont montrées dans la vie de Jésus, nous les lisons encore bien plus efficacement dans sa mort, scellées et confirmées par son sang : tellement que Jésus crucifié, qui a été le scandale du monde, et qui a paru ignorance et folie aux philosophes du siècle, pour confondre l'arrogance humaine est devenu le plus haut point de notre sagesse.

Ah! que l'admirable Bernard s'était avancé dans cette sagesse! Il était toujours au pied de la croix, lisant, contemplant et étudiant ce grand livre. Ce livre fut son premier alphabet dans sa tendre enfance : ce même livre fut tout son conseil dans sa sage et vénérable vieillesse. Il en baisait les sacrés caractères; je veux dire, ces aimables blessures, qu'il considérait comme étant encore toutes fraîches et toutes vermeilles, et teintes de ce sang précieux qui est notre prix et notre breuvage. Il disait avec l'apôtre saint Paul[1] : Que les sages du monde se glorifient, les uns de la connaissance des astres, et les autres des éléments; ceux-là de l'histoire ancienne et moderne, et ceux-ci de la politique; qu'ils se vantent, tant qu'il leur plaira, de leurs inutiles curiosités : pour moi, si Dieu permet que je sache Jésus crucifié, ma science sera parfaite, et mes désirs seront accomplis. C'est tout ce que savait saint Bernard; et comme l'on ne prêche que ce que l'on sait, lui, qui ne savait que la croix, ne prêchait aussi que la croix.

La science de la croix fait les chrétiens; la prédication de la croix produit les apôtres : c'est pourquoi saint Paul, qui se glorifie de ne savoir que Jésus crucifié, publie ailleurs hautement qu'il ne prêche que Jésus crucifié[1]. Ainsi faisait le dévot saint Bernard. Je vous le ferai voir en particulier et dans sa cellule étudiant la croix de Jésus, afin que vous respectiez la vertu de ce bon et parfait chrétien; mais après, je vous le représenterai dans les chaires et dans les fonctions ecclésiastiques, prêchant et annonçant la croix de Jésus, afin que vous glorifiiez Dieu, qui nous a envoyé cet apôtre. Vous verrez donc, mes frères, la vie chrétienne et la vie apostolique de saint Bernard, fondées l'une et l'autre sur la science de notre Maître crucifié : c'est le sujet de cet entretien. Il est simple, je vous l'avoue; mais je bénirai cette simplicité, si, dans la croix de Jésus, je puis vous montrer l'origine des admirables qualités du pieux Bernard : c'est ce que j'attends de la grâce du Saint-Esprit, si vous vous rendez soumis et attentifs à sa sainte parole. Commençons avec l'assistance divine, et entrons dans la première partie.

PREMIER POINT.

Si j'ai été assez heureux pour vous faire entendre ce que je viens de vous dire, vous devez avoir remarqué que le Sauveur, pendu à la croix, nous enseigne le mépris du monde d'une manière très-puissante et très-efficace. Car si Jésus crucifié est le Fils et les délices du Père, s'il est son unique et son bien-aimé, et le seul objet de sa complaisance; si d'ailleurs, selon notre façon de juger des choses, il est de tous les mortels le plus abandonné et le plus misérable; le plus grand selon Dieu, et le plus méprisable selon les hommes : qui ne voit combien nous sommes trompés dans l'estime que nous faisons des biens et des maux; et que les choses qui ont parmi nous l'applaudissement et la vogue, sont les dernières et les plus abjectes? et c'est ce qui inspire, jusqu'au fond de l'âme, le mépris du monde et des vanités à ceux qui sont savants dans la croix du sauveur Jésus, où la pompe et les fausses voluptés de la terre ont été éternellement condamnées. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, considérant

[1] I. *Cor.* I, 20.

[1] I. *Cor.* I, 23.

Jésus-Christ sur ce bois infâme, Ah! dit-il, « je « suis crucifié avec mon bon Maître. » Je le vois, je le vois sur la croix, dépouillé de tous les biens que nous estimons, accablé à l'extrémité de tout ce qui nous afflige et qui nous effraye. Moi qui le crois la sagesse même, j'estime ce qu'il estime; et dédaignant ce qu'il a dédaigné, je me crucifie avec lui, et rejette de tout mon cœur les choses qu'il a rejetées : *Christo confixus sum cruci*[1].

Tel est le sentiment d'un vrai chrétien, mais que cette vérité est dure à nos sens! Qui la pourra comprendre, fidèles, si Jésus même ne l'imprime en nos cœurs? C'est ainsi qu'il se plaît à nous commander des choses auxquelles toute la nature répugne, afin de faire éclater sa puissance dans notre faiblesse : et pour animer nos courages, il nous propose des personnes choisies, à qui sa grâce a rendu aisé ce qui nous paraissait impossible. Or, parmi les hommes illustres dont l'exemple enflamme nos espérances, et confond notre lâcheté, il faut avouer que l'admirable Bernard tient un rang très-considérable. Un gentilhomme, d'une race illustre, qui voit sa maison en crédit, et ses proches dans les emplois importants; à qui sa naissance, son esprit, ses richesses promettent une belle fortune, à l'âge de vingt-deux ans renoncer au monde avec autant de détachement que le fit saint Bernard, vous semble-t-il, chrétiens, que ce soit un effet médiocre de la toute-puissance divine? S'il l'eût fait dans un âge plus avancé, peut-être que le dégoût, l'embarras, les ennuis et les inquiétudes qui se rencontrent dans les affaires, l'auraient pu porter à ce changement. S'il eût pris cette résolution dans une jeunesse plus tendre, la victoire eût été médiocre dans un temps où à peine nous nous sentons, et où les passions ne sont pas encore nées. Mais Dieu a choisi saint Bernard, afin de nous faire paraître le triomphe de la croix sur les vanités, dans les circonstances les plus remarquables que nous ayons jamais vues en aucune histoire.

Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis ni de modéré. Dans les âges suivants on commence à prendre son pli, les passions s'appliquent à quelques objets, et alors celle qui domine ralentit du moins la fureur des autres : au lieu que cette verte jeunesse n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passion dominante par-dessus les autres, elle est emportée, elle est agitée tour à tour de toutes les tempêtes des passions, avec une incroyable violence. Là les folles amours; là le luxe, l'ambition et le vain désir de paraître exercent leur empire sans résistance. Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée; et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline, cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre, qui n'est presque jamais dans une action composée, « et qui n'a honte que de la mo« dération et de la pudeur? » *Et pudet non esse impudentem*[2].

Certes, quand nous nous voyons penchants sur le retour de notre âge, que nous comptons déjà une longue suite de nos ans écoulés, que nos forces se diminuent, et que le passé occupant la partie la plus considérable de notre vie, nous ne tenons plus au monde que par un avenir incertain : ah! le présent ne nous touche plus guère. Mais la jeunesse qui ne songe pas que rien lui soit encore échappé, qui sent sa vigueur entière et présente, ne songe aussi qu'au présent, et y attache toutes ses pensées. Dites-moi, je vous prie, celui qui croit avoir le présent tellement à soi, quand est-ce qu'il s'adonnera aux pensées sérieuses de l'avenir? Quelle apparence de quitter le monde, dans un âge où il ne se présente rien que de plaisant? Nous voyons toutes choses selon la disposition où nous sommes : de sorte que la jeunesse, qui semble n'être formée que pour la joie et pour les plaisirs, ah! elle ne trouve rien de fâcheux; tout lui rit, tout lui applaudit. Elle n'a point encore d'expérience des maux du monde, ni des traverses qui nous arrivent : de là vient qu'elle s'imagine qu'il n'y a point de dégoût, de disgrâce pour elle. Comme elle se sent forte et vigoureuse, elle bannit la crainte, et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et qui la conduit.

Vous le savez, fidèles, de toutes les passions la plus charmante, c'est l'espérance. C'est elle qui nous entretient et qui nous nourrit, qui adoucit toutes les amertumes de la vie; et souvent nous quitterions des biens effectifs, plutôt que de renoncer à nos espérances. Mais la jeunesse téméraire et malavisée, qui présume toujours beaucoup à cause qu'elle a peu expérimenté, ne voyant point de difficulté dans les choses, c'est là que l'espérance est la plus véhémente et la plus hardie : si bien que les jeunes gens, enivrés de leurs espérances, croient tenir tout ce qu'ils poursuivent; toutes leurs imaginations leur paraissent des réalités. Ravis d'une certaine douceur de leurs prétentions infinies, ils s'imagineraient perdre infiniment, s'ils se départaient de leurs grands desseins; surtout les personnes de condition,

[1] *Galat.* II, 19.

[2] *S. Aug. Confess.* lib. II, cap. IX, t. I, col. 88.

qui étant élevées dans un certain esprit de grandeur, et bâtissant toujours sur les honneurs de leur maison et de leurs ancêtres, se persuadent facilement qu'il n'y a rien à quoi ils ne puissent prétendre.

Figurez-vous maintenant le jeune Bernard, nourri en homme de condition, qui avait la civilité comme naturelle, l'esprit poli par les bonnes lettres, la représentation belle et aimable, l'humeur accommodante, les mœurs douces et agréables : ah ! que de puissants liens pour demeurer attaché à la terre! Chacun pousse de telles personnes : on les vante, on les loue; on pense leur donner du courage, et on leur inspire l'ambition. Je sais que sa pieuse mère l'entretenait souvent du mépris du monde; mais disons la vérité, cet âge ordinairement indiscret n'est pas capable de ces bons conseils. Les avis de leurs compagnons et de leurs égaux, qui ne croient rien de si sage qu'eux, l'emportent par-dessus ceux des parents.

Triomphez, Seigneur, triomphez de tous les attraits de ce monde trompeur; et faites voir au jeune Bernard, comme vous le fîtes voir à saint Paul [1], ce qu'il faut qu'il endure pour votre service. Déjà vous lui avez inspiré, avec une tendre dévotion pour Marie, un généreux amour de la pureté : déjà il a méprisé des caresses les plus dangereuses, dans des rencontres que l'honnêteté ne me permet pas de dire en cette audience : déjà votre grâce lui a fait chercher un bain et un rafraîchissement salutaire dans les neiges et dans les étangs glacés, où son intégrité attaquée s'est fait un rempart contre les molles délices du siècle. Son regard imprime de la modestie : il retient jusqu'à ses yeux, parce qu'il a appris de votre Évangile [2] et de votre apôtre [3], qu'il y a des yeux adultères. Dans un courage qui passe l'homme, on lui voit peintes sur le visage la honte et la retenue d'une fille honnête et pudique. Mais, Seigneur, achevez en la personne de ce saint jeune homme le grand ouvrage de votre grâce.

Et en effet, le voyez-vous, chrétiens, comme il est rêveur et pensif; de quelle sorte il fuit le grand monde, devenu extraordinairement amoureux du secret et de la solitude? Là il s'entretient doucement de telles ou de semblables pensées : Bernard, que prétends-tu dans le monde? Y vois-tu quelque chose qui te satisfasse? Les fausses voluptés, après lesquelles les mortels ignorants courent d'une telle fureur, qu'ont-elles après tout, qu'une illusion de peu de durée? Sitôt que cette première ardeur, qui leur donne tout leur agrément, a été un peu ralentie par le temps, leurs plus violents sectateurs s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien. L'âge et l'expérience nous font voir combien sont vaines les choses que nous avions le plus désirées : et encore ces plaisirs tels quels, combien sont-ils rares dans la vie? Quelle joie peut-on ressentir, où la douleur ne se jette comme à la traverse? Et s'il nous fallait retrancher de nos jours tous ceux que nous avons mal passés, même selon les maximes du monde, pourrions-nous bien trouver en toute la vie de quoi faire trois ou quatre mois? Mais accordons aux fols amateurs du siècle, que ce qu'ils aiment est considérable; combien dure cette félicité? Elle fuit, elle fuit comme un fantôme, qui, nous ayant donné quelque espèce de contentement pendant qu'il demeure avec nous, ne nous laisse en nous quittant que du trouble.

Bernard, Bernard, disait-il, cette verte jeunesse ne durera pas toujours : cette heure fatale viendra, qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence : la vie nous manquera, comme un faux ami, au milieu de nos entreprises. Là tous nos beaux desseins tomberont par terre ; là s'évanouiront toutes nos pensées. Les riches de la terre, qui durant cette vie jouissant de la tromperie d'un songe agréable, s'imaginent avoir de grands biens, s'éveillant tout à coup dans ce grand jour de l'éternité, seront tout étonnés de se trouver les mains vides. La mort, cette fatale ennemie, entraînera avec elle tous nos plaisirs et tous nos honneurs dans l'oubli et dans le néant. Hélas! on ne parle que de passer le temps. Le temps passe en effet, et nous passons avec lui; et ce qui passe à mon égard, par le moyen du temps qui s'écoule, entre dans l'éternité qui ne passe pas; et tout se ramasse dans le trésor de la science divine qui subsiste toujours. O Dieu éternel, quel sera notre étonnement lorsque le juge sévère, qui préside dans l'autre siècle, où celui-ci nous conduit malgré nous, nous représentant en un instant toute notre vie, nous dira d'une voix terrible : Insensés que vous êtes, qui avez tant estimé les plaisirs qui passent, et qui n'avez pas considéré la suite, qui ne passe pas!

Allons, concluait Bernard; et puisque notre vie est toujours emportée par le temps qui ne cesse de nous échapper, tâchons d'y attacher quelque chose qui nous demeure : puis retournant à son grand livre, qu'il étudiait continuellement avec une douceur incroyable, je veux dire, à la croix de Jésus, il se rassasiait de son sang, et avec cette divine liqueur il humait le mépris du monde. Je viens, disait-il, ô mon Maître, je viens me crucifier avec vous. Je vois que ces yeux si

[1] *Act.* IX, 16
[2] *Matth.* V, 28.
[3] II. *Petr.* II, 14.

yeux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumières : je tiendrai les miens fermés à jamais à la pompe du siècle; ils n'auront plus de lumières pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle découlaient des fleuves de cette eau vive, qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée : je condamnerai la mienne au silence, et ne l'ouvrirai que pour confesser mes péchés et votre miséricorde. Mon cœur sera de glace pour les vains plaisirs; et comme je ne vois sur tout votre corps aucune partie entière, je veux porter de tous côtés sur moi-même les marques de vos souffrances, afin d'être un jour entièrement revêtu de votre glorieuse résurrection. Enfin je me jetterai à corps perdu sur vous, ô aimable mort, et je mourrai avec vous; je m'envelopperai avec vous dans votre drap mortuaire : aussi bien j'apprends de l'apôtre [1] que nous sommes ensevelis avec vous dans le saint baptême.

Ainsi le pieux Bernard s'enflamme au mépris du monde, comme il est aisé de le recueillir de ses livres. Il ne songe plus qu'à chercher un lieu de retraite et de pénitence : mais comme il ne désire que la rigueur et l'humilité, il ne se jette point dans ces fameux monastères, que leur réputation ou leur abondance rend illustres par toute la terre. En ce temps-là un petit nombre de religieux vivaient à Cîteaux, sous l'abbé Étienne. L'austérité qui s'y pratiquait, les empêchait de s'attirer des imitateurs : mais autant que leur vie était inconnue aux hommes, autant elle était en admiration devant les saints anges. Ils ne se relâchaient pas pour cela, jugeant plus à propos de persister dans leur institut pour l'amour de Dieu, que d'y rien changer pour l'amour des hommes. Cette abbaye, maintenant si célèbre, était pour lors inconnue et sans nom. Le bienheureux Bernard, à qui le voisinage donnait quelque connaissance de la vertu de ces saints personnages, embrasse leur règle et leur discipline, ravi d'avoir trouvé tout ensemble la sainteté de vie, l'extrême rigueur de la pénitence, et l'obscurité. Là il commença de vivre de telle sorte, qu'il fut bientôt en admiration, même à ces anges terrestres; et comme ils le voyaient toujours croître en vertu, il ne fut pas longtemps parmi eux, que, tout jeune qu'il était alors, ils le jugèrent capable de former les autres. Je laisse les actions éclatantes de ce grand homme; et pour la confusion de notre mollesse, à la louange de la grâce de Dieu, je vous ferai un tableau de sa pénitence, tiré de ses paroles et de ses écrits.

Il avait accoutumé de dire qu'un novice, entrant dans le monastère, devait laisser son corps à la porte; et le saint homme en usait ainsi [1]. Ses sens étaient tellement mortifiés, qu'il ne voyait plus ce qui se présentait à ses yeux. La longue habitude de mépriser le plaisir du goût avait éteint en lui toute la pointe de la saveur. Il mangeait de toutes choses sans choix; il buvait de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avait à la main. A ceux qui s'effrayaient de la solitude, il leur représentait l'horreur des ténèbres extérieures, et ce grincement de dents éternel. Si quelqu'un trouvait trop rude ce long et horrible silence, il les avertissait que, s'ils considéraient attentivement l'examen rigoureux que le grand Juge fera des paroles, ils n'auraient pas beaucoup de peine à se taire. Il avait peu de soin de la santé de son corps, et blâmait fort en ce point la grande délicatesse des hommes, qui voudraient se rendre immortels, tant le désir qu'ils ont de la vie est désordonné : pour lui, il mettait ses infirmités parmi les exercices de la pénitence. Pour contrecarrer la mollesse du monde, il choisissait d'ordinaire pour sa demeure, un air humide et malsain, afin d'être non tant malade que faible; et il estimait qu'un religieux était sain, quand il se portait assez bien pour chanter et psalmodier. Épicure nous apprend, disait-il, à nourrir le corps parmi les plaisirs, et Hippocrate promet de le conserver en bonne santé : pour moi, je suis disciple de Jésus-Christ, qui m'enseigne à mépriser l'un et l'autre. Il voulait que les moines excitassent l'appétit de manger, non par les viandes, mais par les jeûnes; non par la délicatesse de la table, mais par le travail des mains. Le pain dont il usait était si amer, que l'on voyait bien que sa plus grande appréhension était de donner quelque contentement à son corps : cependant, pour n'être pas tout à fait dégoûté de son pain d'avoine et de ses légumes, il attendait que la faim les rendît un peu supportables. Il couchait sur la dure; mais pour y dormir, disait-il, il attirait le sommeil par les veilles, par la psalmodie de la nuit, et par le travail de la journée : de sorte que dans cet homme les fonctions même naturelles étaient exercées, non tant par la nature que par la vertu. Quel homme a jamais pu dire avec plus juste raison ce que disait l'apôtre saint Paul [2] : « Le monde m'est crucifié, et moi « je suis crucifié au monde : » *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo*

Ah! que l'admirable saint Chrysostôme fait une excellente réflexion sur ces beaux mots de saint Paul! Ce ne lui était pas assez, remarque ce saint évêque [3], d'avoir dit que le monde était mort

[1] *Coloss.* II, 12

[1] *Vit. S. Bern.* lib. I, cap. IV, n° 20, t. II, col. 1070.
[2] *Galat.* VI, 14.
[3] *De Compunct.* lib. II, n° 2, t. I, pag. 142.

pour lui, il faut qu'il ajoute que lui-même est mort au monde. Certes, poursuit ce savant interprète, l'apôtre considérait que non-seulement les vivants ont quelques sentiments les uns pour les autres, mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts; qu'ils en conservent le souvenir, et rendent du moins à leurs corps les honneurs de la sépulture. Tellement que saint Paul, pour nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit se dégager des plaisirs du siècle : Ce n'est pas assez, dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts; car il peut y rester quelque petite alliance : mais tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tels doivent être l'un à l'autre le monde et le chrétien.

O terrible raisonnement pour nous autres lâches et efféminés, et qui ne sommes chrétiens que de nom : mais le grand saint Bernard l'avait fortement gravé en son cœur. Car ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour le monde : ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat qui nous charme dans les biens sensibles. La mort éteint les inclinations, la mort ternit le lustre de toutes choses. Voyez le plus beau corps du monde : sitôt que l'âme s'est retirée, bien que les linéaments soient presque les mêmes, cette fleur de beauté s'efface, et cette bonne grâce s'évanouit. Ainsi le monde n'ayant plus d'appas pour Bernard, et Bernard n'ayant plus aucun sentiment pour le monde, le monde est mort pour lui, et lui il est mort au monde.

Chrétiens, quel sacrifice le pieux Bernard offre à Dieu par ses continuelles mortifications! Son corps est une victime que la charité lui consacre : en l'immolant elle le conserve, afin de le pouvoir toujours immoler. Que peut-il présenter de plus agréable au sauveur Jésus, qu'une âme dégoûtée de tout autre chose que de Jésus même; qui se plaît si fort en Jésus, qu'elle craint de se plaire en autre chose qu'en lui; qui veut être toujours affligée, jusqu'à ce qu'elle le possède parfaitement? Pour Jésus le pieux Bernard se dépouille de toutes choses, et même, si je l'ose dire, pour Jésus il se dépouille de ses bonnes œuvres.

Et en effet, fidèles, comme les bonnes œuvres n'ont de mérite qu'autant qu'elles viennent de Jésus-Christ; elles perdent leur prix, sitôt que nous nous les attribuons à nous-mêmes. Il les faut rendre à celui qui les donne; et c'est encore ce que l'humble Bernard avait appris au pied de la croix. Combien belle, combien chrétienne fut cette parole de l'humble Bernard, lorsqu'étant entré dans de vives appréhensions du terrible jugement de Dieu : Je sais, je sais, dit-il[1], que je ne mérite point le royaume des bienheureux; mais Jésus mon Sauveur le possède par deux raisons: il lui appartient par nature et par ses travaux, comme son héritage et comme sa conquête. Ce bon Maître se contente du premier titre, et me cède libéralement le second. O sentence digne d'un chrétien! Non, vous ne serez pas confondu, ô pieux Bernard! puisque vous appuyez votre espérance sur le fondement de la croix.

Mais, ô Dieu! comment ne tremblons-nous pas, misérables pécheurs que nous sommes, entendant une telle parole? Bernard, consommé en vertus, croit n'avoir rien fait pour le ciel; et nous, nous présumons de nous-mêmes, nous croyons avoir beaucoup fait, quand nous nous sommes légèrement acquittés de quelque petit devoir d'une dévotion superficielle. Cependant, ô douleur! l'amour du monde règne en nos cœurs, le seul mot de mortification nous fait horreur. C'est en vain que la justice divine nous frappe, et nous menace encore de plus grands malheurs, nous ne laissons pas de courir après les plaisirs, comme s'il nous était possible d'être heureux en ce monde et en l'autre. Mes frères, que pensez-vous faire, quand vous louez les vertus du grand saint Bernard? En faisant son éloge, ne prononcez-vous pas votre condamnation?

Certes, il n'avait pas un corps de fer ni d'airain : il était sensible aux douleurs, et d'une complexion délicate; pour nous apprendre que ce n'est pas le corps qui nous manque, mais plutôt le courage et la foi. Pour condamner tous les âges en sa personne, Dieu a voulu que sa pénitence commençât dès sa tendre jeunesse, et que sa vieillesse la plus décrépite jamais ne la vit relâchée. Vous vous excusez sur vos grands emplois : Bernard était accablé des affaires, non-seulement de son ordre, mais presque de toute l'Église. Il prêchait, il écrivait, il traitait les affaires des papes et des évêques, des rois et des princes : il négociait pour les grands et pour les petits, ouvrant à tout le monde les entrailles de sa charité; et parmi tant de diverses occupations, il ne modérait point ses austérités, afin que la mollesse de toutes les conditions et de tous les âges fût éternellement condamnée par l'exemple de ce saint homme.

Vous me direz peut-être qu'il n'est pas nécessaire que tout le monde vive comme lui. Mais du moins faut-il considérer, chrétiens, qu'entre les disciples du même Évangile il doit y avoir quelque ressemblance. Si nous prétendons au même paradis où Bernard est maintenant glorieux, comment se peut-il faire qu'il y ait une telle inégalité, une telle contrariété entre ses actions et les nôtres? Par des routes si opposées, espérons-nous parvenir à la même fin, et arriver par les voluptés

[1] *Vit. S. Bern.* lib. I, cap. XII, t. II, col. 1081.

où il a cru ne pouvoir atteindre que par les souffrances? Si nous n'aspirons pas à cette éminente perfection, du moins devrions-nous imiter quelque chose de sa pénitence. Mais nous nous donnons tout entiers aux folles joies de ce monde; nous aimons les plaisirs et la bonne chère, la vie commode et voluptueuse; et après cela nous voulons encore être appelés chrétiens. N'appréhendons-nous pas cette terrible sentence du Fils de Dieu : « Malheur à vous qui riez; car vous pleurerez[1]? »

Et comment ne comprenons-nous pas que la croix de Jésus doit être gravée jusqu'au plus profond de nos âmes, si nous voulons être chrétiens? C'est pourquoi l'apôtre nous dit que nous sommes morts, et que notre vie est cachée, et que nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ[2]. Nous entendons peu ce qu'on nous veut dire, si lorsqu'on ne nous parle que de mort et de sépulture, nous ne concevons pas que le Fils de Dieu ne se contente pas de nous demander un changement médiocre. Il faut se changer jusqu'au fond; et pour faire ce changement, ne nous persuadons pas, chrétiens, qu'une diligence ordinaire suffise. Cependant l'affaire de notre salut est toujours la plus négligée. Toutes les autres choses nous pressent et nous embarrassent : il n'y a que pour le salut que nous sommes froids et languissants, et toutefois le Sauveur nous dit que le royaume des cieux ne peut être pris que de force, et qu'il n'y a que les violents qui l'emportent[3]. O Dieu éternel, s'il faut de la force, s'il faut de la violence, quelle espérance y a-t-il pour nous dans ce bienheureux héritage? Mais je vous laisse sur cette pensée; car je me sens trop faible et trop languissant pour vous en représenter l'importance, et il faudrait pour cela que j'eusse quelque étincelle de ce zèle apostolique de saint Bernard, que nous allons considérer un moment dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Ce qui me reste à vous dire de saint Bernard est si grand et si admirable, que plusieurs discours ne suffiraient pas à vous le faire considérer comme il faut. Toutefois, puisque je vous ai promis de vous représenter ce saint homme dans les emplois publics et apostoliques, disons-en quelque chose brièvement, de peur que votre dévotion ne soit frustrée d'une attente si douce. Voulez-vous que nous voyions le commencement de l'apostolat de saint Bernard? Ce fut sur sa famille qu'il répandit ses premières lumières, commençant, dès sa tendre jeunesse, à prêcher la croix de Jésus à ses oncles et à ses frères, aux amis, aux

[1] *Luc.* VI, 25.
[2] *Coloss.* III, 3.
[3] *Matth.* XI, 12.

voisins, à tous ceux qui fréquentaient la maison de son père. Dès lors il leur parlait de l'éternité avec une telle énergie, qu'il leur laissait je ne sais quoi dans l'âme, qui ne leur permettait pas de se plaire au monde. Son bon oncle Gaudri, homme très-considérable dans le pays, fut le premier disciple de ce cher neveu. Ses aînés, ses cadets, tous se rangeaient sous sa discipline; et Dieu voulut que tous ses frères, après avoir résisté quelque temps, vinssent à lui l'un après l'autre dans les moments marqués par sa providence. Gui, l'aîné de cette maison, quitta tous les emplois militaires et les douceurs de son nouveau mariage. Tous ensemble ils renoncèrent aux charges qu'ils avaient, ou qu'ils prétendaient dans la guerre; et ces braves, ces généreux militaires, accoutumés au commandement et à ce noble tumulte des armes, ne dédaignent, ni le silence, ni la bassesse, ni l'oisiveté de Cîteaux, si saintement occupée. Ils vont commencer de plus beaux combats, où la mort même donne la victoire.

Ces quatre frères allaient ainsi, disant au monde le dernier adieu, accompagnés de plusieurs gentilshommes, que Bernard, ce jeune pêcheur, avait pris dans les filets de Jésus. Nivard, le dernier de tous, qu'ils laissaient avec leur bon père pour être le support de sa caduque vieillesse, les étant venus embrasser : Vous aurez, lui disaient-ils, tous nos biens. Cet enfant, inspiré de Dieu, leur fit cette belle réponse : Eh, quoi donc? vous prenez le ciel, et vous me laissez la terre[1]! De cette sorte, il se plaignait doucement qu'ils le partageaient un peu trop en cadet; et cette sainte pensée fit une telle impression sur son âme, qu'ayant demeuré quelque temps dans le monde, il obtint son congé de son père, pour s'aller mettre en possession du même héritage que ses chers frères, non pour le partager, mais pour en jouir en commun avec eux.

Que reste-t-il au pieux Bernard pour voir toute sa famille conquise au Sauveur? Il avait encore une sœur, qui, profitant de la piété de ses frères, vivait dans le luxe et dans la grandeur. Elle les vint un jour visiter, brillante de pierreries, avec une mine hautaine et un équipage superbe. Jamais elle ne put obtenir la satisfaction de les voir, jusqu'à ce qu'elle eût protesté qu'elle suivrait leurs bonnes instructions. Alors le vénérable Bernard s'approcha : Et pourquoi, lui dit-il[2], veniez-vous troubler le repos de ce monastère, et porter la pompe du diable jusque dans la maison de Dieu? Quelle honte de vous parer du patrimoine des pauvres! Il lui fit entendre qu'elle avait grand tort d'orner ainsi de la pourriture, c'est ainsi qu'il ap-

[1] *Vit. Bern.* lib. I, cap. III, t. I, col. 1069.
[2] *Ibid.*, cap. VI, col. 1075.

pelait notre corps. Ce corps en effet, chrétiens, n'est qu'une masse de boue, que l'on pare d'un léger ornement, à cause de l'âme qui y demeure. Car de même que si un roi était contraint par quelque accident de loger en une cabane, on tâcherait de l'orner, et l'on y verrait quelque petit rayon de la magnificence royale : mais c'est toujours une maison de village, à qui cet honneur passager, dont elle serait bientôt dépouillée, ne fait point perdre sa qualité. Ainsi cette ordure de notre corps est revêtue de quelque vain éclat, en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps : toutefois c'est toujours de l'ordure, qui, au bout d'un terme bien court, retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption. Avoir tant de soin de si peu de chose, et négliger pour elle cette âme faite à l'image de Dieu, d'une nature immortelle et divine, n'est-ce pas une extrême fureur? Ah! la sœur du pieux Bernard est touchée au vif de cette pensée : elle court aussitôt aux jeûnes, à la retraite, au sac, au monastère, à la pénitence. Cette femme orgueilleuse, domptée par une parole de saint Bernard, suit l'étendard de Jésus avec une fermeté invincible.

Mais comment vous ferai-je voir le comble de la joie du saint homme, et sa dernière conquête dans sa famille? Son bon père, le vieux Tesselin, qui était seul demeuré dans le monde, vient rejoindre ses enfants à Clairvaux. O Dieu éternel! quelle joie! quelles larmes du père et du fils! Il n'est pas croyable avec quelle constance ce bon homme avait perdu ses enfants, l'honneur de sa maison, et le support de son âge caduc. Par leur retraite, il voyait son nom éteint sur la terre; mais il se réjouissait que sa sainte famille allait s'éterniser dans le ciel : et voici que touché de l'Esprit de Dieu, afin que toute la maison lui fût consacrée, ce bon vieillard, sur le déclin de sa vie, devient enfant en Notre-Seigneur Jésus-Christ sous la conduite de son cher fils, qu'il reconnaît désormais pour son père. N'épargnez pas vos soins, ô parents, à élever en la crainte de Dieu les enfants que Dieu vous a confiés : vous ne savez pas quelle récompense cette bonté infinie vous réserve. Ce pieux Tesselin, qui avait si bien nourri les siens dans la piété, en reçoit sur la fin de ses jours une bénédiction abondante; puisque par le moyen de son fils, après une longue vie, il meurt dans une bonne espérance, et, si je l'ose dire, dans la paix et dans les embrassements du Sauveur. Ainsi vous voyez que le grand saint Bernard est l'apôtre de sa famille.

Voulez-vous que je passe plus outre, et que je vous fasse voir comme il prêche la croix dans son monastère; combien de sortes de gens venaient, de tous les endroits de la terre, faire pénitence sous sa discipline? Il avait ordinairement sept cents anges, j'appelle ainsi ces hommes célestes qui servaient Dieu avec lui à Clairvaux, si recueillis, si mortifiés, que le vénérable Guillaume, abbé de Saint-Thierry, nous rapporte que lorsqu'il entrait dans cette abbaye, voyant cet ordre, ce silence, cette retenue, il n'était pas moins saisi de respect que s'il eût approché de nos redoutables autels. Bernard, qui par ses divines prédications les accoutumait à la douceur de la croix, les faisait vivre de telle manière, qu'ils ne savaient non plus de nouvelles du monde, que si un océan immense les en eût séparés de bien loin : au reste, si ardents dans leurs exercices, si exacts dans leur pénitence, si rigoureux à eux-mêmes, qu'il était aisé de juger qu'ils ne songeaient pas à vivre, mais à mourir. Cette société de pénitence les unissait entre eux comme frères, avec saint Bernard comme avec un bon père, et saint Bernard avec eux comme avec ses enfants bien-aimés, dans une si parfaite et si cordiale correspondance, qu'il ne se voyait point dans le monde une image plus achevée de l'ancienne Église, qui n'avait qu'une âme et qu'un cœur.

Quelle douleur à cet homme de Dieu, quand il lui fallait quitter ses enfants, qu'il aimait si tendrement dans les entrailles de Jésus-Christ! Mais Dieu, qui l'avait séparé dès le ventre de sa mère pour renouveler en son temps l'esprit et la prédication des apôtres, le tirait de sa solitude pour le salut des âmes qu'il voulait sauver par son ministère. C'est ici, c'est ici, chrétiens, où il paraissait véritablement un apôtre. Les apôtres allaient par toute la terre, portant l'Evangile de Jésus-Christ jusque dans les nations les plus reculées : et quelle partie du monde n'a pas été éclairée de la prédication de Bernard? Les apôtres fondaient les Églises : et dans ce grand schisme de Pierre Léon, combien d'Églises rebelles, combien de troupeaux séparés Bernard a-t-il ramenés à l'unité catholique, se rendant ainsi comme le second fondateur des Églises? L'apôtre compte parmi les fonctions de l'apostolat le soin de toutes les Églises [1] : et le pieux Bernard ne régissait-il pas presque toutes les Églises, par les salutaires conseils qu'on lui demandait de toutes les parties de la terre? Il semblait que Dieu ne voulait pas l'attacher à aucune Église en particulier, afin qu'il fût le père commun de toutes.

Les signes et les prodiges suivaient la prédication des apôtres : que de prophéties, que de guérisons, que d'événements extraordinaires et surnaturels ont confirmé les prédications de saint Bernard! Saint Paul se glorifie qu'il prêchait, non point avec une éloquence affectée, ni par des

[1] II. *Cor.* XI, 28.

discours de flatterie et de complaisance [1], mais seulement qu'il ornait ses sermons de la simplicité et de la vérité : qu'y a-t-il de plus ferme et de plus pénétrant que la simplicité de Bernard, qui captive tout entendement au service de la foi de Jésus? Lorsque les apôtres prêchaient Jésus-Christ, une ardeur céleste les transportait, et paraissait tout visiblement dans la véhémence de leur action; ce qui fait dire à l'apôtre saint Paul qu'il agissait hardiment en Notre-Seigneur [2], et que sa prédication était accompagnée de la démonstration de l'Esprit [3]. Ainsi paraissait le zélé Bernard, qui, prêchant aux Allemands dans une langue qui leur était inconnue, ne laissait pas de les émouvoir, à cause qu'il leur parlait comme un homme venu du ciel, jaloux de l'honneur de Jésus.

Une des choses qui était autant admirable dans les apôtres, c'était de voir en des personnes, si viles en apparence, cette autorité magistrale, cette censure généreuse qu'ils exerçaient sur les mœurs, cette puissance dont ils usaient pour édifier, non pour détruire. C'est pourquoi l'apôtre, formant Timothée au ministère de la parole : « Prends garde, lui dit-il, que personne ne te « méprise : » *Nemo te contemnat* [4]. Dieu avait imprimé sur le front du vénérable Bernard une majesté si terrible pour les impies, qu'enfin ils étaient contraints de fléchir, témoin ce violent prince d'Aquitaine et tant d'autres, dont ses seules paroles ont souvent désarmé la fureur.

Mais ce qui était de plus divin dans les saints apôtres, c'était cette charité pour ceux qu'ils prêchaient. Ils étaient pères pour la conduite, et mères pour la tendresse, et nourrices pour la douceur : saint Paul prend toutes ces qualités. Ils reprenaient, ils avertissaient opportunément, importunément, tantôt avec une sincère douceur, tantôt avec une sainte colère, avec des larmes, avec des reproches : ils prenaient mille formes différentes, et toujours la même charité dominait; ils bégayaient avec les enfants, ils parlaient avec les hommes. Juif aux Juifs, Gentil aux Gentils, « tout à tous, disait l'apôtre saint Paul, afin de « les gagner tous : » *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos* [5]. Voyez les écrits de l'admirable Bernard, vous y verrez les mêmes mouvements et la même charité apostolique. Quel homme a compati avec plus de tendresse aux faibles, et aux misérables, et aux ignorants? Il ne dédaignait ni les plus pauvres ni les plus abjects. Quel autre a repris plus hardiment les mœurs dépravées de son siècle? Il n'épargnait ni les princes, ni les potentats, ni les évêques, ni les cardinaux, ni les papes. Autant qu'il respectait leur degré, autant a-t-il quelquefois repris leur personne, avec un si juste tempérament de charité, que sans être ni lâche, ni emporté, il avait toute la douceur de la complaisance et toute la vigueur d'une liberté vraiment chrétienne.

Bel exemple pour les réformateurs de ces derniers siècles! Si leur arrogance insupportable et trop visible leur eût permis de traiter les choses avec une pareille modération, ils auraient blâmé les mauvaises mœurs sans rompre la communion, et réprimé les vices sans violer l'autorité légitime. Mais le nom de chef de parti les a trop flattés : poussés d'un vain désir de paraître, leur éloquence s'est débordée en invectives sanglantes; elle n'a que du fiel et de la colère. Ils n'ont pas été vigoureux, mais fiers, emportés et méprisants : de là vient qu'ils ont fait le schisme, et n'ont pas apporté la réformation. Il fallait, pour un tel dessein, le courage et l'humilité de Bernard. Il était vénérable à tous, à cause qu'on le voyait et libre et modeste, également ferme et respectueux; c'est ce qui lui donnait une si grande autorité dans le monde. S'élevait-il quelque schisme ou quelque doctrine suspecte, les évêques déféraient tout à l'autorité de Bernard. Y avait-il des querelles parmi les princes Bernard était aussitôt le médiateur.

Puissante ville de Metz, son entremise t'a été autrefois extrêmement favorable. O belle et noble cité! il y a longtemps que tu as été enviée. Ta situation trop importante t'a presque toujours exposée en proie : souvent tu as été réduite à la dernière extrémité de misères; mais Dieu, de temps en temps, t'a envoyé de bons protecteurs. Les princes tes voisins avaient conjuré ta ruine; tes bons citoyens avaient été défaits dans une grande bataille *; tes ennemis étaient enflés de leur bon succès, et toi enflammée du désir de vengeance : tout se preparait à une guerre cruelle, si le bon Hillin, archevêque de Trèves, n'eût cherché un charitable pacificateur. Ce fut le pieux Bernard, qui, épuisé de forces par ses longues austérités et ses travaux sans nombre, attendait la dernière heure à Clairvaux. Mais quelle faiblesse eût été capable de ralentir l'ardeur de sa charité? Il surmonte la maladie pour se rendre promptement dans tes murs; mais il ne pouvait

[1] II. *Cor* I, 12.
[2] I. *Thes.* II, 2.
[3] I. *Cor.* II, 4.
[4] I. *Tim.* IV, 12.
[5] I *Cor.* IX, 22.

* Ce fut en 1153 que se donna cette bataille. Les Messins indignés des ravages que commettaient sur leur territoire les seigneurs voisins, dont le chef était Renaud II, comte de Bar, sortirent à leur rencontre. Le combat se livra à Thircy près de Pont-à-Mousson. Les habitants de Metz, quoique plus nombreux, furent défaits, et il en périt environ deux mille, qui furent tués ou noyés dans la Moselle.

surmonter l'animosité des esprits, extraordinairement échauffés. Chacun courait aux armes avec une fureur incroyable : les armées étaient en vue, et prêtes de donner. La charité, qui ne se désespère jamais, presse le vénérable Bernard : il parle, il prie, il conjure qu'on épargne le sang chrétien, et le prix du sang de Jésus. Ces âmes de fer se laissent fléchir; les ennemis deviennent des frères; tous détestent leur aveugle fureur, et d'un commun accord ils vénèrent l'auteur d'un si grand miracle.

O ville si fidèle et si bonne ! ne veux-tu pas honorer ton libérateur? Mais, fidèles, quels honneurs lui pourrons-nous rendre? Certes, on ne saurait honorer les saints, sinon en imitant leurs vertus: sans cela nos louanges leur sont à charge, et nous sont pernicieuses à nous-mêmes. Fidèles, que pensons-nous faire, quand nous louons les vertus du grand saint Bernard?

O Dieu de nos cœurs! quelle indignité! Cet innocent a fait une pénitence si longue, et nous criminels, nous ne voulons pas la faire. La pénitence autrefois tenait un grand rang dans l'Église : je ne sais dans quel coin du monde elle s'est maintenant retirée. Autrefois ceux qui scandalisaient l'Église par leurs désordres étaient tenus comme des Gentils et des publicains : maintenant tout le monde leur applaudit. On ne les eût autrefois reçus à la communion des mystères qu'après une longue satisfaction et une grande épreuve de pénitence: maintenant ils entrent jusqu'au sanctuaire. Autrefois ceux qui par des péchés mortels avaient foulé aux pieds le sang de Jésus, n'osaient même regarder les autels où on le distribue aux fidèles, si auparavant ils ne s'étaient purgés par des larmes, par des jeûnes et par des aumônes. Ils croyaient être obligés de venger eux-mêmes leur ingratitude, de peur que Dieu ne la vengeât dans son implacable fureur : après avoir pris des plaisirs illicites, ils ne pensaient pas pouvoir obtenir miséricorde, s'ils ne se privaient de ceux qui nous sont permis.

Ainsi vivaient nos pères, dans le temps où la piété florissait dans l'Église de Dieu. Pensons-nous que les flammes de l'enfer aient perdu depuis ce temps-là leur intolérable ardeur, à cause que notre froideur a contraint l'Église de relâcher l'ancienne rigueur de sa discipline, à cause que la vigueur ecclésiastique est énervée? pensons-nous que ce Dieu jaloux, qui punit si rudement les péchés, en soit pour cela moins sévère, ou qu'il nous soit plus doux, parce que les iniquités se sont augmentées? Vous voyez combien ce sentiment serait ridicule. Toutefois, comme si nous en étions persuadés, au lieu de songer à la pénitence, nous ne songeons à autre chose qu'à nous enrichir. C'est déjà une dangereuse pensée; car l'apôtre avertit Timothée, « que le désir des ri« chesses est la racine de tous les maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas*[1] : encore songeons-nous à nous enrichir par des voies injustes, par des rapines, par des usures, par des voleries. Nous n'avons pas un cœur de chrétiens, parce qu'il est dur à la misère des pauvres. Notre charité est languissante, et nos haines sont irréconciliables. C'est en vain que la justice divine nous frappe, et nous menace encore de plusieurs malheurs : nous ne laissons pas de nous donner toujours tout entiers aux folles joies de ce monde. Le seul mot de mortification nous fait horreur: nous aimons la débauche, la bonne chère, la vie commode et voluptueuse; et après cela nous voulons encore être appelés chrétiens. Nous n'appréhendons pas cette terrible sentence du Fils de Dieu : « Malheur à vous qui riez, car vous pleu« rerez[2] ! » et cette autre : « Le ris est mêlé de « douleur, et les pleurs suivent la joie de bien « près[3]; » et celle-ci : « Ils passent leur vie dans les « biens, et en un moment ils descendront dans « les enfers[4]. »

Retournons donc, fidèles, retournons à Dieu de tout notre cœur. La pénitence n'est amère que pour un temps; après, toute son amertume se tourne en une incroyable douceur. Elle mortifie les appétits déréglés, elle fait goûter les plaisirs célestes, elle donne une bonne espérance, elle ouvre les portes du ciel. On attend la miséricorde divine avec une grande consolation, quand on tâche de tout son pouvoir d'apaiser la justice par la pénitence.

O pieux Bernard! ô saint pénitent! impétrez-nous par vos saintes intercessions les larmes de la pénitence, qui vous donnaient une si sainte joie; et afin qu'elle soit renouvelée dans le monde, priez Dieu qu'il enflamme les prédicateurs de l'esprit apostolique qui vous animait. Nous vous demandons encore votre secours et votre médiation au milieu des troubles qui nous agitent. O vous! qui avez tant de fois désarmé les princes qui se préparaient à la guerre, vous voyez que depuis tant d'années tous les fleuves sont teints, et que toutes les campagnes fument de toutes parts du sang chrétien! Les chrétiens, qui devraient être des enfants de paix, sont devenus des loups insatiables de sang. La fraternité chrétienne est rompue; et ce qui est de plus pitoyable, c'est que la licence des armes ne cesse d'enrichir l'enfer. Priez Dieu qu'il nous donne la paix, qu'il

[1] I. *Tim.* VI, 10.
[2] *Luc.* VI, 25.
[3] *Prov.* XIV, 13.
[4] *Job.* XXI, 13.

ce temple au nom du Seigneur, nous soyons tellement animés d'un si bel exemple, que nous ne vivions et ne respirions plus que pour Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

Saint Gorgon vivait à la cour des empereurs Dioclétien et Maximien, et avait une charge très-considérable dans leur maison. Chacun sait combien l'on estime ces sortes d'emplois chez les princes, et combien les font valoir ceux qui les possèdent. Quiconque a tant soit peu lu l'histoire romaine, y a pu remarquer quel crédit les empereurs donnaient ordinairement à leurs domestiques, que leurs offices appelaient plus souvent près de leurs personnes. Mais, sans m'amuser à des conjectures, je n'ai qu'à vous produire le témoignage d'Eusèbe, évêque de Césarée, qui a vécu dans le siècle de notre saint; personnage grave et recommandable à jamais, pour nous avoir donné en si beau style l'histoire des premiers temps de l'Église. Voici donc ce qu'il dit de saint Gorgon et des compagnons de son martyre. Ils étaient montés au suprême degré d'honneur auprès de leurs maîtres, et leur étaient aussi chers que s'ils eussent été leurs enfants. Certes, il ne pouvait nous représenter d'une manière plus sensible, le crédit singulier dont ils jouissaient à la cour impériale. Remarquez bien que ces paroles nous font entendre, non-seulement qu'ils étaient en très-grande faveur auprès de leurs maîtres, que les empereurs avaient de grands desseins pour les avancer; mais encore qu'ils avaient pour eux une tendresse très-particulière, que notre historien n'a pu exprimer qu'en disant qu'ils les aimaient comme leurs propres enfants : *Iis æque ac germani filii chari erant*[1]. Mais ce n'est pas mon dessein de vous exagérer beaucoup leur pouvoir : je vous prie seulement de considérer quelle était l'opposition de ces deux qualités, de favoris des empereurs et de disciples de Jésus-Christ. L'une les faisait respecter partout où s'étendait l'empire romain, c'est-à-dire, par tout le monde : l'autre les exposait à la risée, à la haine, aux exécrations de toute la terre. Et pour vous faire concevoir combien cette haine était alors violente et aveugle, il est à propos de vous dépeindre quelle était l'estime que l'on avait en ces temps du christianisme : par là vous connaîtrez mieux jusqu'à quel point Gorgon a méprisé les honneurs du monde.

Les chrétiens étaient à tout l'univers un objet de mépris et de raillerie : chacun les foulait aux pieds, et les rejetait « comme les ordures et les « excréments de la terre, » *Tanquam purgamenta hujus mundi*, ainsi que parle l'apôtre[1]. On eût dit que les prisons n'étaient faites que pour eux : aussi étaient-elles tellement remplies de ces innocents coupables, qu'il ne restait plus de place dans les cachots pour les malfaiteurs. Dans les crimes les plus énormes, les lois ont ordonné de la qualité du supplice; il n'est pas permis de l'étendre au delà de ce qu'elles prescrivent. C'est ainsi qu'elles ont voulu donner des bornes même à la justice, de peur de lâcher la bride à la cruauté. Les chrétiens seuls étaient une espèce de criminels, à l'égard desquels on n'appréhendait d'excéder qu'en les épargnant : il fallait donner toute licence à la barbarie, et leur arracher la vie par tout ce qu'une ingénieuse cruauté peut inventer de plus inhumain, *Per atrociora ingenia pœnarum*, dit le grave Tertullien[2]. Quelle fureur! mais ce n'est encore rien. Donner un chrétien aux bêtes farouches, c'était le divertissement ordinaire du peuple romain, quand il était las des sanglants spectacles des gladiateurs; de là ces clameurs si cruelles, dont on a ouï si souvent résonner les amphithéâtres : *Christiani ad bestias, christiani ad bestias!* « Que l'on donne « les chrétiens aux bêtes farouches! » Après cela est-il étonnant qu'on n'observât contre eux ni formes ni procédures? Cela était bon pour les voleurs et les meurtriers; mais pour les chrétiens, ils ne méritaient pas qu'on prît tant de précautions. Aussi les traînait-on aux gibets, comme on mène de pauvres agneaux à la boucherie, sans qu'ils ouvrissent la bouche ni aux plaintes ni aux murmures. Et qu'auraient-ils dit, pour leur justification, qui pût être écouté? c'étaient des incestueux, des magiciens, des parricides, qui mangeaient leurs propres enfants dans des sacrifices nocturnes. S'il se trouvait quelqu'un qui voulût les défendre de ces horribles reproches, c'était en les faisant passer pour de pauvres insensés, pour des esprits faibles, qui s'amusaient à de vaines superstitions; de sorte qu'on ne les excusait qu'en les chargeant de nouvelles calomnies. Et voilà, messieurs, sans feinte et sans exagération, quelle était l'estime que l'on avait dans le monde, des premiers chrétiens.

Ne vous en étonnez pas, mes frères : Jésus-Christ devait être tout ensemble un signe de paix et un signe de contradiction. La vérité était étrangère en ce monde; il n'est pas surprenant qu'elle n'y trouvât point d'appui. Mais voyez par là ce que le zèle du christianisme a fait quitter à Gorgon, et ce qu'il lui a fait embrasser. Combien ces reproches et cette ignominie doivent-ils être insupportables aux âmes les plus communes, et

[1] *Histor. Eccles.* lib. VIII, cap. VI, pag. 296.

[1] I. *Cor.* IV, 13.
[2] *De Resurr. carn.* n° 8.

bien plus encore aux hommes généreux, nourris comme notre saint dans la cour et dans le grand monde, qui peuvent espérer d'y faire une si belle fortune? En vérité, messieurs, n'eussions-nous pas craint de choquer l'empereur, et de faire tort à notre réputation? Grâce à la Providence divine, qui nous a fait naître dans un siècle et dans un royaume où le nom de chrétien est une qualité honorable! Le peu de soin que nous avons de la gloire de notre Maître, cette lâcheté qui nous fait abandonner chaque jour son service pour de si légères considérations, la honte que nous avons de remplir les obligations que la religion nous impose, nous fait assez connaître que nous sommes redevables aux circonstances où nous sommes nés, de ce que nous ne rougissons pas du christianisme. Ah! si nous eussions vécu dans ces premiers temps, où être chrétien c'était un crime d'État, nous eussions bien épargné aux tyrans la peine de nous tourmenter.

Car enfin, que peut-on présumer autre chose des déréglements de notre vie, sinon que nous eussions sans peine renoncé au nom de chrétien; puisque nous ne craignons point de renoncer pour si peu de chose aux plus saints devoirs du christianisme? Je tremble pour moi, quand je considère à combien peu il tient que nous ne devenions infidèles. Ah! race de tant de millions de martyrs, qui nous ont engendrés en Jésus-Christ par leur sang, jamais la vertu de ceux qui nous ont précédés dans la foi ne réveillera-t-elle en nos cœurs les mouvements généreux du christianisme? Jusqu'à quand porterons-nous en vain le titre de chrétiens, pour faire blasphémer par les impies le saint nom de Dieu, qui a été invoqué sur nous? Que notre esprit, que nos mœurs sont opposés à ceux des saints martyrs, qui faisant profession du christianisme, dans un temps où il était odieux à toute la terre, l'ont rendu illustre par la gloire de leurs belles actions! Et nous qui l'avons embrassé depuis qu'il est devenu vénérable parmi tous les peuples, nous à qui il serait si facile de suivre ses préceptes, de régler notre conduite sur ses maximes, nous ne cessons de le déshonorer par nos dissolutions. *Obsecro vos, Fratres, per misericordiam Dei, ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis* [1] : « Je vous conjure, mes « frères, par les entrailles de la miséricorde de « Dieu, de vous conduire d'une manière convena- « ble à votre vocation. » Relevons un peu notre courage, osons du moins mépriser les faveurs du monde, puisque nous ne sommes plus obligés de passer par l'épreuve des tourments.

Saint Gorgon n'a pas été traité avec tant d'indulgence. Qu'il lui en a coûté pour conserver le don de la foi qu'il avait reçu! il n'a pas suffi qu'il méprisât les grandeurs humaines. L'empereur, indigné de sa fermeté, sut se venger cruellement de l'injure que l'indifférence du saint martyr semblait faire à l'amitié dont il l'avait honoré. Outre la haine qu'il avait généralement pour tous les chrétiens, haine si violente qu'il quitta l'empire, désespéré de n'en pouvoir éteindre la race; il était encore rongé d'un secret dépit d'avoir nourri en sa maison un ennemi de l'empire, et même de lui avoir donné part en sa confiance. Il se promet donc d'en faire un exemple, qui pourra inspirer de la terreur aux plus déterminés; et voici par où il commence l'exécution de son dessein. D'abord il commande au saint martyr de sacrifier aux idoles : mais Gorgon le refuse généreusement, disant qu'il n'a garde de rendre cet honneur à un métal insensible; qu'il avait appris dans l'école de Jésus-Christ à adorer en esprit et en vérité un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre; dont la beauté pure ne pouvait être vue par ces yeux mortels, ni représentée sur une matière vile et fragile. Le peuple ignorant, à qui Dieu n'avait point fait entendre dans le cœur ces vérités précieuses, prit pour un blasphème cette céleste philosophie, et s'écria qu'il fallait punir l'ennemi des dieux. Aussitôt on le dépouille, on l'élève avec des cordes pour le faire voir à toute la ville, qui était accourue à ce spectacle; on le bat ensuite de verges si cruellement, qu'en peu de temps il ne resta plus sur son corps aucune partie entière. Déjà le sang ruisselait de tous côtés sur la face des bourreaux; « les nerfs « et les os étaient découverts; et la peau étant « toute déchirée, ce n'était plus ses membres, « mais ses plaies que l'on tourmentait : » *Rupta compage viscerum, torquebantur in servo Dei non jam membra, sed vulnera* [1]. Cependant Gorgon, glorieux de confesser par tant de bouches la vérité, se réjouit avec l'apôtre de voir qu'il n'y a aucun endroit sur son corps où la passion de son Maître crucifié ne soit imprimée [2]. Et en effet, il était de tous côtés tellement meurtri, la douleur l'avait réduit dans un état si pitoyable, qu'on ne pouvait lui donner un plus grand soulagement, que de le laisser ainsi suspendu dans le lieu de son supplice. O funeste extrémité! et néanmoins on lui refuse ce cruel adoucissement. Le tyran ordonne qu'on le descende; et ce pauvre corps tout déchiré, à qui les plus doux onguents eussent causé des douleurs insupportables, est frotté de sel et de vinaigre. Il reçoit ce nouveau supplice comme une nouvelle grâce que Dieu lui faisait, pour accomplir en sa personne, aussi bien

[1] *Ephes.* IV, 1.

[1] *S. Cyprian. ad Martyr. et Confess. Epist.* VIII, pag. 16

[2] *Galat.* VI, 17.

qu'en Jésus-Christ, cette prophétie du psalmiste : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt*[1] : « Ils ont ajouté d'autres tourments à la douleur « de mes plaies. »

Mais ce n'est pas tout : la cruauté, furieuse de son impuissance, cherche quelques autres supplices pour l'abattre ; et si elle ne peut le vaincre par la grandeur des tourments, elle tâche au moins de l'étonner par la nouveauté de ses inventions. Ce sel et ce vinaigre n'ont fait, pour ainsi dire, que lui éveiller l'appétit : il lui faut pour le rassasier quelque assaisonnement plus barbare. Le tyran fait coucher le saint martyr sur un gril de fer, déjà tout rouge par la véhémence de la chaleur, qui aussitôt rétrécit ses nerfs dépouillés, avec une douleur que je ne puis vous exprimer. Quel horrible spectacle ! Gorgon étendu sur un lit de charbons ardents, son corps fondant de tous côtés par la force du feu, et nourrissant de ses entrailles la flamme qui le dévorait. Autour de lui s'élevait une vapeur noire, produite par l'exhalaison des graisses de sa chair, qui le suffoquait, et que le tyran humait pour assouvir sa fureur insatiable. Mais enfin rebuté de la constance du saint martyr, et ne pouvant plus ni supporter ses reproches, ni écouter les louanges qu'il donnait à Jésus-Christ d'une voix mourante, il lui fit promptement arracher les restes d'une vie qui s'éteignait. C'est ainsi qu'en achevant de rompre ses liens, il lui procura une parfaite délivrance, et envoya sa belle âme jouir à jamais des embrassements de son bien-aimé. Voilà, messieurs, quelle a été la fin de notre martyr, qui a méprisé le monde dans ses promesses et dans ses menaces, dans ses délices et dans ses tourments, laissant par sa mort un reproche éternel à la mollesse et au peu de foi de ces derniers siècles.

Après cela, puis-je mieux faire que de conclure, comme j'ai commencé, par les paroles de l'apôtre : « Imitez la foi de ce généreux martyr, « dont vous venez d'admirer la fin glorieuse : » *Quorum intuentes exitum imitamini fidem.* Vous avez vu en esprit quelle a été la constance de Gorgon, sa fidélité jusqu'à la mort, dont il a goûté à longs traits toute l'amertume : que reste-t-il maintenant, si ce n'est que vous imitiez sa foi, cette foi ardente qui lui a fait préférer à tous les honneurs l'opprobre de Jésus-Christ, et qui a rendu son esprit ferme et inébranlable, pendant que son corps s'en allait pièce à pièce comme une vieille masure ?

SECOND POINT.

Si, après avoir vu quelles impressions la douleur a fait sur son corps, une louable curiosité vous porte à savoir ce que Dieu opérait invisiblement dans son âme, et d'où lui venait parmi une telle agitation une si grande tranquillité : en un mot, si vous désirez connaître quelles étaient les pensées dont s'entretenait un chrétien souffrant, je vous les exposerai en peu de mots pour votre édification ; et je tâcherai, avec la lumière de l'Esprit saint, de pénétrer dans le cœur du saint martyr, pour vous découvrir tous les sentiments dont il était animé parmi des tourments si excessifs.

Les martyrs, mes frères, étaient bien éloignés des dispositions de ces âmes basses, qui se croient à l'instant délaissées de Dieu, aussitôt qu'elles ressentent quelque affliction. Rien au contraire n'affermissait si bien leur espérance que la considération de leurs supplices : car « la tribulation « produit la souffrance, et la souffrance fait l'é« preuve, » comme dit l'apôtre[1]. Or il est évident que quand on prend quelqu'un pour le mettre à l'épreuve, c'est une marque que l'on a dessein de s'en servir. Ainsi les martyrs, que Dieu avait instruits du secret de sa conduite, se persuadaient, par une confiance très-salutaire, que Dieu les réservait à quelque chose de grand, puisqu'il voulait bien avoir la bonté de les éprouver : et c'est, à mon avis, la raison pour laquelle l'apôtre ajoute, « que l'épreuve produit l'espérance : » *Probatio vero spem.*

Saint Cyprien, dans le livre qu'il a fait de l'Exhortation des martyrs, nous en fournit encore cette belle raison. Notre Sauveur, dit-il[2], prophétise, en plusieurs endroits, que la vie de ceux qui écouteront sa parole sera continuellement traversée, mais aussi il leur promet, après leurs travaux, un soulagement éternel. Et voyez comment le Saint-Esprit se sert de toutes choses, pour relever nos courages. C'est pourquoi le saint martyr fait entendre à ses frères, par un discours digne de lui, que Dieu, dont on ne peut compter les miséricordes, n'est pas moins fidèle dans les biens qu'il promet que dans les maux qu'il annonce, et que l'accomplissement de la moitié de la prophétie leur est un témoignage indubitable de la vérité de l'autre. Aussi prenaient-ils leur disgrâce présente pour un gage certain de leur future félicité ; et mesurant leurs consolations à venir sur leurs peines présentes, ils croyaient qu'elles ne leur étaient pas tant envoyées pour les tourmenter dans le temps, que pour leur donner de nouvelles assurances d'un bonheur sans fin.

Ces pensées ne sont-elles pas pleines d'une

[1] *Psalm.* LXVIII, 27.

[1] *Rom.* V, 41.
[2] *De Exhort. Martyr.* pag. 203.

grande consolation? Mais leur esprit, nourri depuis longtemps de la parole divine, en concevait encore de bien plus sublimes. Comme ils ne jugeaient pas des choses par l'extérieur, ils considéraient que l'homme n'était pas ce qu'il nous paraît; mais que Dieu, pour le former, avait fait sortir de sa bouche un esprit de vie, qu'il avait caché comme un trésor céleste dans cette masse du corps; que cet esprit, quoiqu'il fût d'une race divine, comme le dit si bien l'apôtre au milieu de l'Aréopage [1], quoiqu'il portât imprimé sur soi l'image de son Créateur, était néanmoins accablé d'un amas de pourriture, où il contractait par nécessité quelque chose de mortel et de terrestre, dégénérant de la pureté de son origine. Dans cette pensée, ils croyaient que les tourments ne faisaient qu'en détacher ce qu'il y avait d'étranger, « tout ainsi que le feu sépare de l'or « ce qui s'y mêle d'impur : » *Tanquam aurum in fornace* [2]. En effet, on eût dit, à les voir, qu'à mesure qu'on leur emportait quelque lambeau de leur chair, leur âme s'en serait trouvée beaucoup allégée, comme si on les eût déchargés d'un pesant fardeau; et ils espéraient qu'à force d'arracher leur chair pièce à pièce, elle resterait toute pure et toute céleste, et en cet état serait présentée au nom de Jésus-Christ devant le trône de Dieu.

Dans ces considérations, vous les eussiez vus, d'un cœur brûlant de charité, s'animer eux-mêmes contre leurs supplices. Tantôt ils se plaignaient de ce qu'ils étaient trop lents, ne souhaitant rien tant que de voir bientôt abattue cette masure ruineuse de leur corps, qui les séparait de leur Maître, et s'écriant avec l'apôtre : « Je « désire d'être dégagé des liens du corps, pour « vivre avec Jésus-Christ : » *Cupio dissolvi, et esse cum Christo* [3]. Tantôt ravis d'une certaine douceur, que ressentent les grands courages lorsqu'il s'agit de souffrir pour ce qu'ils aiment, ils se réjouissaient de se voir enveloppés d'une chair mortelle, qui pût fournir matière à la cruauté des bourreaux. De telles et semblables réflexions consolaient les martyrs, en attendant avec patience qu'il plût à Dieu de les appeler à lui; et saint Gorgon sut si bien prendre ces sentiments de ceux qui l'avaient précédé, qu'il devint lui-même pour la postérité un exemple digne d'être proposé à la piété des fidèles.

C'est vous particulièrement, messieurs, que cet exemple regarde, puisque vous avez pris saint Gorgon pour votre patron. Vous n'êtes pas obligés de souffrir les mêmes peines; mais comme vous participez à la même foi, vous devez entrer dans les mêmes sentiments. Il faut que votre paroisse, illustre par tant de titres, mais surtout pour être sous la protection d'un si grand martyr, se rende encore plus recommandable en imitant sa foi, après avoir considéré sa mort si attentivement.

Or, il en est des martyrs comme d'un excellent original, dont chaque peintre cherche à copier quelques traits pour embellir son ouvrage. Nous voyons dans leurs actions la vie de notre Sauveur si bien exprimée, qu'il n'y a presque rien qui ne nous y doive servir d'exemple : mais dans un si grand éclat de vertus, il nous faut choisir celles qui nous sont plus nécessaires, selon les occurrences où nous nous trouvons.

Martyr et témoin, c'est la même chose. On appelle martyrs de Jésus-Christ ceux qui, souffrant pour la foi, en ont témoigné la vérité par leur patience, et l'ont scellée de leur sang. Maintenant il n'y a plus de tyrans qui nous persécutent; mais nous sommes instruits par l'Évangile que Dieu, qui est notre père, distribue à ses enfants les biens et les maux selon les conseils de sa providence [1]. Ainsi, quand nous sommes affligés, si nous prenons nos afflictions de la main de Dieu avec humilité, ne déclarons-nous pas, par cette soumission, qu'il y a une intelligence première et universelle, qui par des raisons secrètes, mais équitables, nous rend ici-bas heureux ou malheureux? Et n'est-ce pas alors nous montrer les témoins ou les martyrs de la Providence?

Nous vivons, messieurs, dans un temps et dans une ville où nous avons sujet de mériter cet honneur. Il y a près de vingt ans qu'elle porte presque tout le fardeau de la guerre : sa situation trop importante semble ne lui avoir servi que pour l'exposer en proie à tous ceux qui l'avoisinent : *Diripuerunt eam omnes transeuntes viam* [2]; et comme si ce n'était pas assez de tant de misères, Dieu, cette année, ayant trompé l'espérance de nos moissons, a frappé la terre de stérilité : car il ne faut point douter que tous ces maux ne soient arrivés par son ordre. Il punit par la guerre celle que nous lui faisons tous les jours. La terre, par son commandement, nous refuse le fruit de nos travaux, parce que nos âmes ne lui en rapportent aucun, quoiqu'il les ait si soigneusement cultivées. Ah! messieurs, humilions-nous sous la puissante main de Dieu, de peur qu'après avoir tout perdu, nous ne perdions encore le fruit de l'affliction que nos calamités nous causent, au lieu de la faire profiter à notre salut.

[1] *Act.* XVII, 29.
[2] *Sap.* III, 6.
[3] *Phil.* I, 23.

[1] *Matth.* V, 45.
[2] *Ps.* LXXXVIII, 42.

Il ne faut point nous flatter : nous voyons assez de personnes qui plaignent les malheurs du temps ; mais qui sont ceux qui travaillent sérieusement à faire cesser la vraie cause de tous ces maux ? Le ciel ne nous a fait encore que les premières menaces ; et déjà le pauvre tâche d'amasser de quoi vivre par des tromperies, se défiant de la Providence, pendant que le riche prépare ses greniers pour engloutir la nourriture du pauvre, qu'il lui fera acheter bien cher en son extrême indigence. Les plus sages pensent à pourvoir à la nécessité du pays : leur zèle est louable ; mais nous n'avançons rien par ces soins. S'il est vrai que Dieu soit irrité contre nous, comme il nous le fait paraître par les fléaux qu'il nous envoie, pensons-nous pouvoir arrêter le torrent de sa colère par de vaines précautions ? Si tu montes jusqu'au ciel, dit le Seigneur [1], je t'en saurai bien tirer, et ma colère t'ira trouver jusqu'au plus profond des abîmes. Il faut aller à la source du mal, puisque aussi bien nos prévoyances toujours incertaines ne peuvent rien contre ses ordres inévitables.

Mais si, reconnaissant nos péchés, nous confessons qu'ils ont justement attiré son indignation sur nos têtes, qu'attendons-nous à faire pénitence ? Que ne prévenons-nous sa fureur par un sacrifice de larmes ? que ne mettons-nous fin au long désordre de notre vie ? que ne rachetons-nous nos iniquités par nos aumônes, ouvrant nos cœurs sur la misère du pauvre ? Ah ! Seigneur, nous vous avons grandement offensé, nous ne sommes pas dignes d'être appelés vos enfants : détournez votre colère de dessus nous, de peur que nous ne disparaissions de devant votre face, comme la poudre qui est emportée par un tourbillon. Nous vous en prions par Jésus-Christ votre Fils, qui s'est offert pour nous en odeur de suavité.

C'est ainsi, messieurs, qu'il nous faut fléchir sa miséricorde : c'est par là qu'il nous faut obtenir cette paix que nous attendons il y a si longtemps. Il semble à tout moment que Dieu veuille nous la donner ; et si elle a été retardée, n'attribuons ce délai à aucune raison humaine : c'est lui qui attend de nous que nous commencions de bonne foi à satisfaire à sa justice. La paix qu'il nous prépare semble être prête à descendre vers nous ; on dirait qu'il dispose toutes choses à son établissement : arrachons-la-lui par la ferveur de nos prières ; et surtout, si nous voulons qu'il nous fasse miséricorde, ayons compassion de nos pauvres frères, que la misère du temps réduira peut-être à d'étranges extrémités. Ainsi pussions-nous recevoir abondamment les faveurs du ciel et mériter que Dieu rende le premier lustre à cette ville, autrefois si florissante ; qu'il rétablisse les campagnes désolées, qu'il fasse revivre partout aux environs le repos et la douceur d'une paix bien affermie. Mais ne bornons pas là nos vœux ; et pour voir régner une concorde éternelle entre ses citoyens, désirons qu'il ramène à l'union de la sainte Église ceux qui s'en sont séparés par le prétexte d'une réformation illusoire : afin que les forces du christianisme étant réunies, nous chantions d'une même voix les grandeurs de notre Dieu, et les bontés de notre Sauveur Jésus-Christ, par qui nous espérons triompher à jamais de tous nos ennemis, et jouir du repos éternel qui nous est promis. *Amen.*

[1] *Abd.* 4.

PRÉCIS
D'UN AUTRE PANÉGYRIQUE
DU MÊME SAINT.

L'heure du sacrifice, le temps le plus propre pour célébrer les louanges d'un martyr. Avec quelle constance saint Gorgon a surmonté les caresses et les menaces du monde. Vains efforts du tyran contre lui : grands biens qu'il lui a procurés.

Omne quod natum ex Deo, vincit mundum; et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

Tout ce qui est né de Dieu, surmonte le monde ; et la victoire qui surmonte le monde, c'est notre foi. *I. Joan.* V, 3.

Il n'est point de temps ni d'heure plus propre à faire l'éloge des saints martyrs, que celui du sacrifice adorable pour lequel vous êtes ici assemblés. C'est, mes frères, de ce sacrifice que les martyrs ont tiré toute leur force, et c'est aussi dans ce sacrifice qu'ils ont pris leur instruction. C'est la nourriture céleste que l'on nous donne à ces saints autels, qui les a affermis et fortifiés contre toutes les terreurs du monde ; et le sang que l'on y reçoit, les a animés à verser le leur pour la gloire de l'Évangile. Et n'est-ce pas dans ce sacrifice que voyant Jésus-Christ s'offrir à son Père, ils ont appris à s'offrir eux-mêmes en Jésus-Christ et par Jésus-Christ ? et cette innocente victime, qui s'immole tous les jours pour nous, leur a inspiré le dessein de s'immoler pour l'amour de lui. Saint Ambroise, après avoir découvert les corps des martyrs de Milan, les mit dans les mêmes autels sur lesquels il célébrait le saint sacrifice ; et il en rend cette raison à son peuple : *Succedant,* dit ce grand évêque avec son éloquence ordinaire [1], *succedant victimæ triumphales in locum ubi Christus hostia est :* « Il « est juste, il est raisonnable que ces triomphantes

[1] *Epist.* XXII, n° 13, t. II, col. 877.

« victimes soient placées dans le même lieu où « Jésus-Christ est immolé tous les jours ; » et si ce sont des victimes, on ne peut les mettre que sur les autels.

Ne croyez donc pas, chrétiens, que l'action du sacrifice soit interrompue par les discours que j'ai à vous faire du martyre de saint Gorgon. Vous quittez un sacrifice pour un sacrifice : c'est un sacrifice mystique que la foi nous fait voir sur ces saints autels ; et c'est aussi un sacrifice que je dois vous représenter en cette chaire. Jésus-Christ est immolé dans l'un et dans l'autre : là il est mystiquement immolé sous les espèces sanctifiées ; et ici il sera immolé en la personne d'un de ses martyrs : là il renouvelle le souvenir de sa passion douloureuse ; ici il accomplit en ses membres ce qui manquait à sa passion, comme parle le divin apôtre[1]. L'un et l'autre de ces sacrifices se fait par l'opération de l'Esprit de Dieu ; et pour profiter de l'un et de l'autre nous avons besoin de sa grâce, que je lui demande humblement par les prières de la sainte Vierge. *Ave.*

Pour entrer d'abord en matière, je suppose que vous savez que nous sommes enrôlés par le saint baptême dans une milice spirituelle, en laquelle nous avons le monde à combattre. Cette vérité est connue ; mais il importe que vous remarquiez que cette admirable milice a ceci de singulier : que le prince qui nous fait combattre sous ses glorieux étendards, vous entendez bien, chrétiens, que c'est Jésus le Sauveur des âmes, nous ordonne non-seulement de combattre, mais encore nous commande de vaincre. La raison en est évidente ; car dans les guerres que font les hommes tout l'événement ne dépend pas du courage ni de la résolution des soldats : je veux dire qu'on n'emporte pas tout ce qu'on attaque avec vigueur. Quelquefois la nature des lieux, qui souvent sont inaccessibles ; quelquefois les hasards divers, qui se rencontrent dans les combats, rendent inutiles les efforts des assaillants ; quelquefois même la résistance est si opiniâtre, que l'attaque la plus hardie n'est pas capable de la surmonter : de là vient que le général ne répond pas toujours des événements ; et enfin toutes les histoires sont pleines de ces braves infortunés, qui ont eu la gloire de bien combattre sans avoir le plaisir de triompher ; qui ont remporté de la bataille la réputation de bons soldats, sans avoir pu obtenir le titre de victorieux.

Mais il n'en est pas de la sorte dans les guerres que nous faisons sous Jésus-Christ notre capitaine. Les armes qu'on nous donne sont invincibles : le seul nom de notre Sauveur, sous lequel nous avons l'honneur de combattre, met nos ennemis en désordre : tellement que, si le courage ne nous manque pas, l'événement n'est pas incertain ni la victoire douteuse. C'est pourquoi je vous disais, chrétiens, et j'avais raison de le dire, que dans la milice où nous servons, dans l'armée où nous sommes enrôlés, il n'y a pas seulement ordre de combattre ; mais encore que nous sommes obligés de vaincre ; et vous le pouvez avoir remarqué par les paroles que j'ai alléguées du disciple bien-aimé de notre Sauveur : *Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum :* « Tout ce qui est « né de Dieu, surmonte le monde. » Où est l'armée où l'on puisse dire que tous les combattants sont victorieux ? Ici vous voyez comme il parle : « Tout ce qui est né de Dieu, » tout ce qui est enrôlé par le baptême, *quod natum est ex Deo,* ce sont autant de victorieux. Cette milice remporte nécessairement la victoire ; et s'il y a des vaincus, c'est qu'ils n'ont pas voulu combattre, c'est que ce sont des déserteurs. Il est écrit dans les prophètes : *Electi mei non laborabunt frustra*[1] : Mes élus « ne travailleront point en « vain, » c'est-à-dire que dans cette armée il n'y a point de vertus malheureuses ; la valeur n'a jamais de mauvais succès ; et tous ceux qui combattent bien, seront infailliblement couronnés : *Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum.*

Venez donc, venez chrétiens, à cette glorieuse milice. Il y a des travaux à souffrir, mais aussi la victoire est indubitable : ayez la résolution de combattre, vous aurez l'assurance de vaincre. Que si les paroles ne suffisent pas, s'il faut des exemples pour vous animer ; en voici un illustre que je vous présente, dans le martyre du grand saint Gorgon. Oui, mes frères, il a combattu ; c'est pourquoi il a triomphé. Vous lui verrez surmonter le monde, c'est-à-dire, dit saint Augustin[2], toutes ses erreurs, toutes ses terreurs, et les attraits de ses fausses amours : c'est ma première partie. Mais, mes frères, ce n'est pas assez que vous lui voyiez répandre son sang, il faut que ce sang échauffe le nôtre ; il faut que ses bienheureuses blessures, que l'amour de Jésus-Christ a ouvertes, fassent impression sur nos cœurs : il y aurait pour nous trop de honte, d'être lâches et inutiles spectateurs de cette glorieuse bataille. Jetons-nous, mes frères, dans cette mêlée, fortifions-nous par les mêmes armes, soutenons le même combat ; et nous remporterons la même victoire, et nous chanterons tous ensemble : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum :* « Et la victoire qui sur« monte le monde, c'est notre foi. »

Ce n'est pas à moi, chrétiens, à entreprendre

[1] *Coloss.* I, 24.

[1] *Is.* LXV, 23.
[2] *De Corrept. et Grat.* cap. XII, n° 35, t. X, col. 769.

de vous faire voir quelle est la gloire des saints martyrs; il faut que j'emprunte les sentiments du plus illuminé de tous les docteurs : vous sentez que je veux nommer saint Augustin. Ce grand homme, pour nous faire entendre combien la grâce de Jésus-Christ est puissante dans les saints martyrs, se sert de cette belle pensée : d'un côté, il nous montre Adam dans le repos du paradis; de l'autre, il représente un martyr au milieu des roues et des chevalets et de tout l'appareil horrible des tourments dont on le menace. Trouvez bon, je vous prie, mes frères, que j'expose ici à vos yeux ces deux objets différents. Dans Adam la charité règne comme une souveraine paisible, sans aucune résistance des passions; dans le martyr la charité règne, mais elle est troublée par les passions, et chargée du poids d'un corps corruptible : elle règne sur les passions, comme une reine à la vérité, mais sur des sujets rebelles, et qui ne portent le joug qu'à regret. Adam est dans les délices : on en offre aussi aux martyrs; mais avec cette différence, que les délices dont jouit Adam sont pour l'inviter à bien vivre, et les plaisirs qu'on offre au martyr lui sont présentés pour l'en détourner. Dieu promet des biens à Adam, et il en promet au martyr; mais Adam tient déjà ce que Dieu promet, et le martyr n'a que l'espérance, et cependant il gémit parmi les douleurs. Adam n'a rien à craindre, sinon de pécher : le martyr a tout à craindre, s'il ne pèche pas. Dieu dit à Adam : Tu mourras, si tu pèches; et d'autre part il dit au martyr : Meurs, afin que tu ne pèches pas; mais meurs cruellement, inhumainement. A Adam : La mort sera la punition de ton manquement de persévérance; à celui-ci : Ta persévérance sera suivie d'une mort cruelle. On retient celui-là comme par force : on précipite celui-ci avec violence. Cependant, ô merveille! dit saint Augustin[1]; ah! c'est notre malheur : « Au « milieu d'une si grande félicité, avec une facilité « si étonnante de ne point pécher, Adam ne de« meure point ferme dans son devoir : » *Non stetit in tanta felicitate, in tanta non peccandi facilitate;* et le martyr, quoique le monde le flatte d'abord, le menace, frémisse ensuite, écume de rage, tonnant avec fureur contre lui, il rejette tout ce qui attire, méprise tout ce qui menace, surmonte tout ce qui tourmente. D'une main il repousse ceux qui le flattent, qui l'embrassent et qui le caressent; de l'autre il soutient les efforts de ceux qui lui arrachent, pour ainsi dire, la vie goutte à goutte. O Jésus, Dieu infirme, c'est votre ouvrage. Il est bien vrai, ô divin Sauveur, que vous nous avez réparés avec une grâce bien plus abondante, que vous ne nous aviez établis. Le fort abandonne l'immortalité; le faible supporte constamment la mort : la puissance succombe, et l'infirmité est victorieuse : *Virtus in infirmitate perficitur*[1]. Plus de force, plus d'infirmité; plus de gloire et plus de bassesse, c'est le mystère de Jésus-Christ fait chair : la force éclate dans la faiblesse : *Unde hoc, nisi donante illo a quo misericordiam consecuti sunt ut fideles essent*[2]? « D'où cela vient-il, si ce n'est de celui qui ne leur « a pas donné un esprit de crainte pour céder aux « persécuteurs, mais de force, de dilection, de « sobriété : sobriété, pour s'abstenir des dou« ceurs; force, pour ne pas s'effrayer des menaces; « charité, pour supporter les tourments, » plutôt que de se séparer de Jésus-Christ, et pour dire avec l'apôtre : *Quis ergo nos separabit a charitate Christi*[3]?

N'est-ce pas, mes frères, cet esprit qui a agi dans saint Gorgon? Il faut que je vous le représente dans la cour des empereurs. Vous savez quel crédit avaient auprès d'eux les domestiques qui les approchaient, la confiance dont ils les honoraient, les biens dont ils les comblaient, l'influence qu'ils avaient dans toutes les affaires : de là cette magnificence qui les environnait, que Jésus-Christ avait en vue lorsqu'il a dit : « Ce « sont ceux qui habitent les palais des rois, qui « sont vêtus mollement : » *Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt*[4]. Et par ces paroles le divin Sauveur nous retrace tout le luxe, la mollesse, les délices des cours. Or on sait combien la cour des empereurs romains était superbe et fastueuse. Quel devait donc être l'éclat de leurs favoris, et en particulier de saint Gorgon; car Eusèbe de Césarée, qui a vécu dans son siècle, dit de lui et des compagnons de son martyre, que l'empereur les aimait comme ses propres enfants : *Æque ac germani filii chari erant*[5], et qu'ils étaient montés au suprême degré des honneurs! Avoir de si belles espérances et cependant vouloir être, quoi? le plus misérable des hommes; en un mot, chrétien! il faut, certes, que la vue d'un objet bien effrayant ait fait de vives et fortes impressions sur un cœur. Quels étaient alors les chrétiens, et à quoi s'exposaient-ils? Au mépris et à la haine, qui étaient l'un et l'autre portés aux dernières extrémités. Lequel des deux est le plus sensible? Il y en a que le mépris met à couvert de la haine, et l'on hait bien souvent ce qu'on craint; et ce qu'on craint, on ne le méprise pas. Mais tout s'unissait contre les chrétiens, le mépris et la haine. Ceux qui les excusaient les fai-

[1] *Loco supra cit.*

[1] II. *Cor.* XII, 9.
[2] *S. Aug. ubi supra.*
[3] *Rom.* VIII, 35.
[4] *Matth.* XI, 8.
[5] *Histor. Eccles.* lib. VIII, cap. VI, pag. 296.

saient passer pour des esprits faibles, superstitieux, indignes de tous les honneurs, qu'il fallait déclarer infâmes. La haine succédant au mépris, éclatait par la manière dont on les menait au supplice, sans garder aucune forme, ni suivre aucune procédure. Cela était bon pour les voleurs et pour les meurtriers; mais pour les chrétiens, on les conduisait aux gibets comme on mènerait des agneaux à la boucherie. Chrétien, homme de néant, tu ne mérites aucun égard; et ton sang, aussi vil que celui des animaux, doit être répandu avec aussi peu de ménagement. Ainsi, dans l'excès de fureur dont les esprits étaient animés contre eux, on les poursuivait de toutes parts; et les prisons étaient tellement pleines de martyrs, qu'il n'y avait plus de place pour les malfaiteurs [1]. S'il y avait quelque bataille perdue, s'il arrivait quelque inondation ou quelque sécheresse, on les chargeait de la haine de toutes les calamités publiques. Chrétiens innocents, on vous maudit et vous bénissez; vous souffrez sans révolte, et même sans murmure: vous ne faites point de bruit sur la terre: on vous accuse de remuer tous les éléments, et de troubler l'ordre de la nature! Tel était l'effet de la haine qu'on portait au nom chrétien.

A quoi donc pensait saint Gorgon, de descendre d'une si haute faveur à une telle bassesse? Considéré d'abord par tout l'empire, il consent de devenir l'exécration de tout l'empire: *Hæc est victoria quæ vincit mundum*. Et quel courage ne fallait-il pas pour exécuter cette généreuse résolution sous Dioclétien, où la persécution était la plus furieuse; où le diable, sentant approcher peut-être la gloire que Dieu voulait donner à l'Église sous l'empire de Constantin, vomissait tout son venin et toute sa rage contre elle, et faisait ses derniers efforts pour la renverser? Dioclétien s'en vantait, et se glorifiait d'avoir de tous côtés dévoilé et confondu la superstition des chrétiens:... *superstitione christianorum ubique delecta*. Vraie marque de sa fureur, et en même temps marque sensible de son impuissance: *Et hæc est victoria quæ vincit mundum*. Saint Gorgon lui résiste; et le tyran, pour l'abattre, fait exercer sur son corps toute la violence que la cruauté la plus barbare peut inspirer. Ah! qui viendra essuyer ce sang dont il est couvert, et laver ces blessures que le saint martyr endure pour Jésus-Christ? Saint Paul en avait reçu, et le geôlier même de la prison où il est renfermé lave ses plaies avec un grand respect: mais ici les tyrans ne permettent pas qu'on procure le moindre adoucissement à saint Gorgon; et son pauvre corps écorché, à qui les onguents les plus doux, les plus innocents, auraient causé d'insupportables douleurs, est frotté de sel et de vinaigre.

C'est ainsi qu'il devient conforme à son modèle, qui fait deux plaintes sur les traitements qu'il souffre dans sa passion. *His plagatus sum* [1]: « Voilà les blessures que j'ai reçues; » mais « ils « ont encore ajouté de nouvelles cruautés aux « premières douleurs de mes plaies: » *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt* [2]. Ils m'ont mis une couronne d'épines; voilà le sang qui en coule: *His plagatus sum;* mais ils l'ont enfoncée par des coups de canne: *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt*. Ils m'ont dépouillé pour me déchirer de coups de fouet: *His plagatus sum;* mais ils m'ont remis mes habits, et, me les ôtant de nouveau pour m'attacher nu à la croix, ils ont rouvert toutes mes blessures: *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt*. Ils ont percé mes mains et mes pieds; et ayant épuisé mes veines de sang, la sécheresse de mes entrailles me causait une soif ardente qui me dévorait la poitrine: voilà le mal qu'ils m'ont fait: *His plagatus sum;* mais lorsque je leur ai demandé à boire avec un grand cri, ils m'ont abreuvé en ma soif de fiel et de vinaigre: *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt*. C'est ce que peut dire saint Gorgon: Ils ont déchiré ma peau, ils ont dépouillé tous mes nerfs, ils ont entr'ouvert mes entrailles: *His plagatus sum;* mais après cette cruauté, ils ont frotté ma chair écorchée avec du vinaigre et du sel pour aigrir la douleur de mes plaies: *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt*.

Mais ils ont encore passé bien plus loin, et leur brutalité n'est pas assouvie. Ils couchent le saint martyr sur un gril de fer, devenu tout rouge par la violence de la chaleur; ô spectacle horrible! et cependant au milieu de ces exhalaisons infectes qui sortaient de la graisse de son corps rôti, Gorgon ne cessait de louer Jésus-Christ. Les prières qu'il faisait monter au ciel changeaient cette fumée noire en encens: *Et hæc est victoria quæ vincit mundum*.

Mais en quoi a nui à saint Gorgon tout le mal qu'il a souffert? « Tout ce temps de peines et de « souffrances est passé comme un songe: » *Transierunt tempora laboriosa;* temps de fatigues, temps de travail, qui l'a conduit au véritable repos, à la paix parfaite, et c'est ce que le prophète-roi exprime si bien par ces paroles qu'il a dites au nom de tous les martyrs: « Nous avons passé « par l'eau et par le feu; mais vous nous avez « fait entrer dans un lieu de rafraîchissement: »

[1] *Tertull. ad Nat.* lib. I, n° 9.

[1] *Zach.* XIII, 6.
[2] *Ps.* LXVIII, 27.

fantaisies : et s'étant évanoui, comme dit l'apôtre [1], dans l'incertitude de ses pensées ; lorsqu'il a cru se voir élevé au comble de la sagesse, il s'est précipité dans une extrême folie : *Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt* [2].

C'est pourquoi cette sagesse éternelle qui prend plaisir de guérir ou de confondre la sagesse humaine, s'est sentie obligée de former de nouveaux desseins et de commencer un nouvel ordre de choses par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et admirez, s'il vous plaît, la profondeur de ses jugements. Dans le premier ouvrage que Dieu nous avait proposé, qui est cette belle fabrique du monde, notre esprit y voyait d'abord des traits de sagesse infinie. Dans le second ouvrage, qui comprend la doctrine et la vie de notre Maître crucifié, il n'y découvre au premier aspect que folie et extravagance. Dans le premier, nous vous disions tout à l'heure que la raison humaine y avait compris quelque chose ; et en étant devenue insolente, elle n'a pas voulu reconnaître celui qui lui donnait ses lumières. Dans le second dessein, qui est d'une tout autre excellence, toutes ses connaissances se perdent, elle ne sait du tout où se prendre ; et par là il faudra nécessairement, ou bien qu'elle se soumette à une raison plus haute, ou bien qu'elle soit confondue : et de façon ou d'autre, la victoire demeurera a la sagesse divine.

Et c'est ce que nous apprenons par ce docte raisonnement de l'apôtre. Notre Dieu, dit ce grand personnage, avait introduit l'homme dans ce bel édifice du monde, afin qu'en admirant l'artifice, il en adorât l'architecte. Cependant l'homme ne s'est pas servi de la sagesse que Dieu lui donnait, pour reconnaître son Créateur par les ouvrages de sa sagesse, ainsi que l'apôtre nous le déclare : *Quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum* [3]. Hé bien, qu'en arrivera-t-il, saint apôtre ? Pour cela, continue-t-il, Dieu a posé cette loi éternelle, que dorénavant les croyants ne pussent être sauvés que par la folie de la prédication : *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* [4]. A quoi te résoudras-tu donc, ô aveugle raison humaine ? Te voilà vivement pressée par cette sagesse profonde, qui paraît à tes yeux sous une folie apparente. Je te vois, ce me semble, réduite à de merveilleuses extrémités, parce que de côté ou d'autre la folie t'est inévitable : car dans la croix de Notre-Seigneur, et dans toute la conduite de l'Évangile, les pensées de Dieu et les tiennes sont opposées entre elles avec une telle contrariété, que, si les unes sont sages, il faut par nécessité que les autres soient extravagantes.

Que ferons-nous ici, chrétiens ? Si nous cédons à l'Évangile, toutes les maximes de prudence humaine nous déclarent fous et de la plus haute folie. Si nous osons accuser de folie la sagesse incompréhensible de Dieu, il faudra que nous soyons nous-mêmes des furieux et des démons. Ah ! plutôt démentons toutes nos maximes, désavouons toutes nos conséquences, plions sous le joug de la foi ; et dépouillant cette fausse sagesse dont nous sommes vainement enflés, devenons heureusement insensés pour l'amour de notre Sauveur, qui, étant la sagesse du Père, n'a pas dédaigné de passer pour fou en ce monde, afin de nous enseigner une prudence céleste : en un mot, s'il y a quelqu'un parmi nous qui prétende à la véritable sagesse, qu'il soit fou afin d'être sage, *stultus fiat ut sit sapiens*, dit le grand apôtre.

La voilà, la voilà, chrétiens, cette illustre, cette généreuse, cette sage et triomphante folie du christianisme, qui dompte tout ce qui s'oppose à la science de Dieu, qui rend humble ou qui renverse invinciblement la raison humaine, et toujours en remporte une glorieuse victoire. La voilà, cette belle folie, qui doit être le seul ornement du panégyrique de saint François, selon que je vous l'ai promis, et qui fera aujourd'hui son éloge. Pour cela vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il y a une convenance nécessaire entre les mœurs des chrétiens et la doctrine du christianisme. Cette folie apparente, qui est dans la parole du Fils de Dieu, doit passer par imitation dans la vie de ses serviteurs. Ils sont un Évangile vivant : l'Évangile qui est écrit dans nos livres, et celui que le Saint-Esprit daigne écrire dans l'âme des saints, que l'on peut lire dans leurs actions comme dans de beaux caractères, déplaisent également à la fausse prudence du monde.

Figurez-vous donc que François ayant considéré ces grands et vastes chemins du monde, qui mènent à la perdition, s'est résolu de suivre des routes entièrement opposées. Le plus ordinaire conseil que nous donne la sagesse humaine, c'est d'amasser beaucoup de richesses, de faire valoir ses biens, d'en acquérir de nouveaux : c'est à quoi on rêve dans tous les cabinets, c'est de quoi on s'entretient dans toutes les compagnies, c'est le sujet le plus ordinaire de toutes les délibérations. Il y a pourtant d'autres personnes qui se croient plus raffinées, qui vous diront que ces richesses sont des biens étrangers à la nature ; qu'il vaut bien mieux jouir de la douceur de la vie, et tempérer par les voluptés ses amertumes continuelles, c'est une autre espèce de sages. Mais encore y en

[1] *Rom.* I, 21.
[2] *Ibid.* 22.
[3] I. *Cor.* I, 21
[4] *Ibid.*

Après eux sont venus d'autres hommes que l'on appelait dans l'Église Manichéens et Marcionites, tous feignant d'être chrétiens; qui trop émus des invectives sanglantes des Gentils contre le Fils de Dieu, l'ont voulu mettre à couvert des moqueries de ces idolâtres, mais d'une manière tout à fait contraire aux desseins de la bonté divine sur nous. Ces faiblesses de notre Dieu, *pusillitates Dei*, comme les appelait un ancien [1], leur ont semblé trop honteuses pour les avouer franchement : au lieu que les Gentils les exagéraient pour en faire une pièce de raillerie, ceux-ci au contraire tâchaient de les dissimuler, travaillant vainement à diminuer quelque chose des opprobres de l'Évangile, si utiles pour notre salut. Ils ont cru, avec les Gentils et les Juifs, qu'il était indigne d'un Dieu de prendre une chair comme la nôtre, et de se soumettre à tant de souffrances; et pour excuser ces bassesses, ils ont soutenu que son corps était imaginaire, et par conséquent que sa nativité, et ensuite sa passion et sa mort étaient fantastiques et illusoires : en un mot, à les en croire, toute sa vie n'était qu'une représentation sans réalité. Sans doute les vérités de Jésus ont été un scandale à ces hérétiques, puisqu'ils ont fait un fantôme du sujet de notre espérance; ils ont voulu être trop sages, et par ce moyen ont détruit, selon leur pouvoir, le déshonneur nécessaire de notre foi : *Necessarium dedecus fidei*, dit le grave Tertullien [2].

Mais les vrais serviteurs de Jésus-Christ n'ont point eu de ces délicatesses, ni de ces vaines complaisances. Ils se sont bien gardés de croire les choses à demi, ni de rougir de l'ignominie de leur Maître : ils n'ont point craint de faire éclater par toute la terre le scandale et la folie de la croix dans toute leur étendue : ils ont prédit aux Gentils que cette folie détruirait leur sagesse. Et quant à ces grandes absurdités que les païens trouvaient dans notre doctrine, nos pères ont répondu que les vérités évangéliques leur semblaient d'autant plus croyables, que selon la philosophie humaine elles paraissaient tout à fait impossibles : *Prorsus credibile est, quia ineptum est;.... certum est, quia impossibile est,* disait autrefois Tertullien [3]. Ainsi notre foi se plaît d'étourdir la sagesse humaine par des propositions hardies, où elle ne peut rien comprendre.

Depuis ce temps-là, mes frères, la folie est devenue une qualité honorable; et l'apôtre saint Paul a publié, de la part de Dieu, cet édit que j'ai récité dans mon texte : « Si quelqu'un veut « être sage, il faut nécessairement qu'il soit fou, » *stultus fiat ut sit sapiens.* C'est pourquoi ne vous étonnez pas si ayant entrepris aujourd'hui le panégyrique de saint François je ne fais autre chose que vous montrer sa folie, beaucoup plus estimable que toute la prudence du monde. Mais d'autant que la première et la plus grande folie, c'est-à-dire, la plus haute et la plus divine sagesse que l'Évangile nous prêche, c'est l'incarnation du Sauveur, il ne sera pas hors de propos, pour prendre déjà quelque idée de ce que j'ai à vous dire, que vous fassiez réflexion sur cet auguste mystère, pendant que nous réciterons les paroles que l'ange adressa à Marie lorsqu'il lui en apporta les nouvelles. Implorons donc l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Cette orgueilleuse sagesse du siècle, qui, ne pouvant comprendre la justice des voies de Dieu, emploie toutes ses fausses lumières à les contredire, se trouve merveilleusement confondue par la doctrine de l'Évangile, et par les très-saints mystères du sauveur Jésus. Déjà la toute-puissance divine avait commencé à lui faire sentir sa faiblesse dès l'origine de l'univers, en lui proposant des énigmes indissolubles dans tous les ordres des créatures, et lui présentant le monde comme un sujet éternel de questions inutiles, qui ne seront jamais terminées par aucunes décisions. Et certes il était vraisemblable que ces grands et impénétrables secrets, qui bornent et resserrent si fort les connaissances de l'esprit humain, donneraient en même temps des limites à son orgueil. Toutefois, à notre malheur, il n'en est pas arrivé de la sorte, et en voici la cause qui me semble la plus apparente : c'est que la raison humaine, toujours téméraire et présomptueuse, ayant entrevu quelque petit jour dans les ouvrages de la nature, s'est imaginé découvrir quelque grande et merveilleuse lumière; au lieu d'adorer son Créateur, elle s'est admirée elle-même. L'orgueil, comme vous savez, chrétiens, a cela de propre, qu'il prend son accroissement de lui-même, si petits que puissent être ses commencements, parce qu'il enchérit toujours sur ses premières complaisances par ses flatteuses réflexions.

Ainsi l'homme s'étant trop plu dans ces belles conceptions, s'est persuadé que tout l'ordre du monde devait aller selon ses maximes. Il s'est enfin lassé de suivre la conduite que Dieu lui avait prescrite, afin de le ramener à lui comme à son principe. Au contraire, il a voulu que la divinité se réglât selon ses idées; il s'est fait des dieux à sa mode, il a adoré ses ouvrages et ses

[1] *Tertull. adv. Marcion.* lib. II, n° 27.
[2] *De carne Chr.* n° 5.
[3] *Ibid.*

fantaisies : et s'étant évanoui, comme dit l'apôtre [1], dans l'incertitude de ses pensées; lorsqu'il a cru se voir élevé au comble de la sagesse, il s'est précipité dans une extrême folie : *Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt* [2].

C'est pourquoi cette sagesse éternelle qui prend plaisir de guérir ou de confondre la sagesse humaine, s'est sentie obligée de former de nouveaux desseins et de commencer un nouvel ordre de choses par Notre-Seigneur Jésus-Christ; et admirez, s'il vous plaît, la profondeur de ses jugements. Dans le premier ouvrage que Dieu nous avait proposé, qui est cette belle fabrique du monde, notre esprit y voyait d'abord des traits de sagesse infinie. Dans le second ouvrage, qui comprend la doctrine et la vie de notre Maître crucifié, il n'y découvre au premier aspect que folie et extravagance. Dans le premier, nous vous disions tout à l'heure que la raison humaine y avait compris quelque chose; et en étant devenue insolente, elle n'a pas voulu reconnaître celui qui lui donnait ses lumières. Dans le second dessein, qui est d'une tout autre excellence, toutes ses connaissances se perdent, elle ne sait du tout où se prendre; et par là il faudra nécessairement, ou bien qu'elle se soumette à une raison plus haute, ou bien qu'elle soit confondue : et de façon ou d'autre, la victoire demeurera a la sagesse divine.

Et c'est ce que nous apprenons par ce docte raisonnement de l'apôtre. Notre Dieu, dit ce grand personnage, avait introduit l'homme dans ce bel édifice du monde, afin qu'en admirant l'artifice, il en adorât l'architecte. Cependant l'homme ne s'est pas servi de la sagesse que Dieu lui donnait, pour reconnaître son Créateur par les ouvrages de sa sagesse, ainsi que l'apôtre nous le déclare : *Quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum* [3]. Hé bien, qu'en arrivera-t-il, saint apôtre? Pour cela, continue-t-il, Dieu a posé cette loi éternelle, que dorénavant les croyants ne pussent être sauvés que par la folie de la prédication : *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* [4]. A quoi te résoudras-tu donc, ô aveugle raison humaine? Te voilà vivement pressée par cette sagesse profonde, qui paraît à tes yeux sous une folie apparente. Je te vois, ce me semble, réduite à de merveilleuses extrémités, parce que de côté ou d'autre la folie t'est inévitable : car dans la croix de Notre-Seigneur, et dans toute la conduite de l'Évangile, les pensées de Dieu et les tiennes sont opposées entre elles avec une telle contrariété, que, si les unes sont sages, il faut par nécessité que les autres soient extravagantes.

Que ferons-nous ici, chrétiens? Si nous cédons à l'Évangile, toutes les maximes de prudence humaine nous déclarent fous et de la plus haute folie. Si nous osons accuser de folie la sagesse incompréhensible de Dieu, il faudra que nous soyons nous-mêmes des furieux et des démons. Ah! plutôt démentons toutes nos maximes, désavouons toutes nos conséquences, plions sous le joug de la foi; et dépouillant cette fausse sagesse dont nous sommes vainement enflés, devenons heureusement insensés pour l'amour de notre Sauveur, qui, étant la sagesse du Père, n'a pas dédaigné de passer pour fou en ce monde, afin de nous enseigner une prudence céleste : en un mot, s'il y a quelqu'un parmi nous qui prétende à la véritable sagesse, qu'il soit fou afin d'être sage, *stultus fiat ut sit sapiens*, dit le grand apôtre.

La voilà, la voilà, chrétiens, cette illustre, cette généreuse, cette sage et triomphante folie du christianisme, qui dompte tout ce qui s'oppose à la science de Dieu, qui rend humble ou qui renverse invinciblement la raison humaine, et toujours en remporte une glorieuse victoire. La voilà, cette belle folie, qui doit être le seul ornement du panégyrique de saint François, selon que je vous l'ai promis, et qui fera aujourd'hui son éloge. Pour cela vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il y a une convenance nécessaire entre les mœurs des chrétiens et la doctrine du christianisme. Cette folie apparente, qui est dans la parole du Fils de Dieu, doit passer par imitation dans la vie de ses serviteurs. Ils sont un Évangile vivant : l'Évangile qui est écrit dans nos livres, et celui que le Saint-Esprit daigne écrire dans l'âme des saints, que l'on peut lire dans leurs actions comme dans de beaux caractères, déplaisent également à la fausse prudence du monde.

Figurez-vous donc que François ayant considéré ces grands et vastes chemins du monde, qui mènent à la perdition, s'est résolu de suivre des routes entièrement opposées. Le plus ordinaire conseil que nous donne la sagesse humaine, c'est d'amasser beaucoup de richesses, de faire valoir ses biens, d'en acquérir de nouveaux : c'est à quoi on rêve dans tous les cabinets, c'est de quoi on s'entretient dans toutes les compagnies, c'est le sujet le plus ordinaire de toutes les délibérations. Il y a pourtant d'autres personnes qui se croient plus raffinées, qui vous diront que ces richesses sont des biens étrangers à la nature; qu'il vaut bien mieux jouir de la douceur de la vie, et tempérer par les voluptés ses amertumes continuelles, c'est une autre espèce de sages. Mais encore y en

[1] *Rom.* I, 21.
[2] *Ibid.* 22.
[3] I. *Cor.* I, 21
[4] *Ibid.*

a-t-il d'autres, qui reprendront peut-être ces sectateurs trop ardents des richesses et des délices. Pour nous, diront-ils, nous faisons profession d'honneur, nous ne recherchons rien avec tant de soin que la réputation et la gloire. Si vous pénétrez dans leurs consciences, vous trouverez qu'ils s'estiment les seuls honnêtes gens dans le monde : ils consument leur esprit de veilles et d'inquiétudes pour acquérir du crédit, pour être élevés aux honneurs. Ce sont, à mon avis, les trois choses qui font toutes les affaires du monde, qui nouent toutes les intrigues, qui enflamment toutes les passions, qui causent tous les empressements.

Ah! que notre admirable François a bien reconnu l'illusion de tous ces biens imaginaires! Il dit que les richesses captivent le cœur, que les honneurs l'emportent, que les plaisirs l'amollissent; que pour lui, il veut établir ses richesses dans la pauvreté, ses délices dans les souffrances, et sa gloire dans la bassesse. O ignorance! ô folie! hé Dieu, que pense-t-il faire? O le plus insensé des hommes selon la sagesse du siècle, mais le plus sage, le plus intelligent, le plus avisé selon la sagesse de Dieu! C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours.

PREMIER POINT.

Quand je me suis proposé de vous entretenir aujourd'hui des trois victoires de saint François sur les richesses du monde, sur ses plaisirs et sur ses honneurs, je m'étais persuadé que je pourrais les représenter les unes après les autres; mais je vois bien maintenant que c'est une entreprise impossible, et qu'ayant à commencer par la profession généreuse qu'il a faite de la pauvreté, je suis obligé de vous dire que, par cette seule résolution, il s'est mis infiniment au-dessus des honneurs et des opprobres, des incommodités et des agréments, et de tout ce que l'on appelle bien et mal dans le monde : car enfin ce serait mal connaître la nature de la pauvreté, que de la considérer comme un mal séparé des autres. Je pense pour moi, chrétiens, que, lorsqu'on a inventé ce nom, on a voulu exprimer non point un mal particulier, mais un abîme de tous les maux, et l'assemblage de toutes les misères qui affligent la vie humaine. Et certes, j'oserais quasi assurer que c'est quelque mauvais démon, qui, voulant rendre la pauvreté tout à fait insupportable, a trouvé le moyen d'attacher aux richesses tout ce qu'il y a d'honorable et de plaisant dans le monde : c'est pourquoi notre langage ordinaire les nomme biens d'un nom général, parce qu'elles sont l'instrument commun pour acquérir tous les autres. De sorte que nous pourrions, au contraire, appeler la pauvreté un mal général, parce que les richesses ayant tiré de leur côté la joie, l'affluence, l'applaudissement, la faveur, il ne reste à la pauvreté que la tristesse et le désespoir, et l'extrême nécessité, et, ce qui est plus insupportable, le mépris et la servitude : et c'est ce qui fait dire au Sage que la pauvreté entrait en une maison tout ainsi qu'un soldat armé : *Pauperies quasi vir armatus* [1]. L'étrange comparaison!

Vous dirai-je ici, chrétiens, combien est effroyable en une pauvre maison une garnison de soldats? plût à Dieu que vous fussiez en état de l'apprendre seulement de ma bouche! Mais, hélas! nos campagnes désertes, et nos bourgs misérablement désolés, nous disent assez que c'est cette seule terreur qui a dissipé deçà et delà tous leurs habitants. Jugez, jugez par là combien la pauvreté est terrible; puisque la guerre, l'horreur du genre humain, le monstre le plus cruel que l'enfer ait jamais vomi pour la ruine des hommes, n'a presque rien de plus effroyable que cette désolation, cette indigence, cette pauvreté qu'elle traîne nécessairement avec elle. Mais du moins n'est-ce pas assez que la pauvreté soit accablée de tant de douleurs, sans qu'on la charge encore d'opprobre et d'ignominie? Les fièvres, les maladies, qui sont presque nos plus grands maux, encore ont-elles cela de bon qu'elles ne font de honte à personne. Dans toutes les autres disgrâces, nous voyons que chacun prend plaisir de conter ses maux et ses infortunes : la seule pauvreté a cela de commun avec le vice, qu'elle nous fait rougir, de même que si être pauvre, c'était être extrêmement criminel.

En effet combien y a-t-il de personnes qui se privent des contentements, et même des nécessités de la vie, afin de soutenir une pauvreté honorable! Combien d'autres en voyons-nous qui se font effectivement pauvres, tâchant de satisfaire à je ne sais quel point d'honneur, par une dépense qui les consume! Et d'où vient cela, chrétiens, sinon que, dans l'estime des hommes, qui dit pauvre, dit le rebut du monde? Pour cela, le prophète David, après avoir décrit les diverses misères des pauvres, conclut enfin par cette excellente parole qu'il adresse à Dieu : *Tibi derelictus est pauper* [2] : « Seigneur, dit-il, on vous abandonne le pauvre; » et voyons-nous rien de plus commun dans le monde? Quand les pauvres s'adressent à nous, afin que nous soulagions leurs nécessités, n'est-il pas vrai que la faveur la plus ordinaire que nous leur faisons, c'est de souhaiter que Dieu les assiste? Dieu soit à votre aide! leur

[1] *Prov.* VI, 11.
[2] *Ps.* IX, 35.

disons-nous; mais de contribuer de notre part quelque chose pour les secourir, c'est la moindre de nos pensées. Nous nous en déchargeons sur la miséricorde divine, ne considérant pas que c'est par nos mains et par notre ministère, que Dieu a résolu de leur faire cette miséricorde que nous leur souhaitons : tant il est vrai que personne ne se met en peine des pauvres! Chacun s'inquiète, chacun s'empresse à servir les grands; et il n'y a que Dieu seul à qui les pauvres ne soient point à charge : *Tibi derelictus est!*

Cela étant ainsi, comme l'expérience nous le fait voir; quand un homme accommodé dans le siècle, comme saint François, prend la résolution de se plaire dans les bassesses de la pauvreté, ne faut-il pas que ce soit une âme extrêmement touchée du mépris de tous ces biens imaginaires, qui remportent parmi nous un si grand applaudissement? Le voyez-vous, chrétiens; François, ce riche marchand d'Assise, que son père a envoyé à Rome pour les affaires de son négoce, le voyez-vous qui s'entretient avec un pauvre au milieu des rues? Hé Dieu! qu'a de commun le négoce avec cette sorte de gens? Quel marché veut-il faire avec ce pauvre homme? Ah! l'admirable trafic, le riche et précieux échange! il veut avoir l'habit de ce pauvre, et pour cela il lui donne le sien; et après, ravi d'avoir fait un si bel échange, d'un habit honnête contre un autre tout déchiré, il paraît tout joyeux habillé en pauvre, pendant que le pauvre a peine à se reconnaître sous son habit de bourgeois.

Jésus, mon Sauveur, qui dites que l'on vous habille quand on couvre la nudité de vos pauvres, pourrais-je bien ici exprimer combien cette action vous fut agréable? L'histoire ecclésiastique m'apprend que saint Martin, votre serviteur, ayant donné la moitié de son manteau à un pauvre qui lui demandait l'aumône, vous lui apparûtes la nuit dans une vision merveilleuse, paré superbement de cette moitié de manteau, vous glorifiant en la présence de vos saints anges que Martin, encore catéchumène, vous avait donné cet habit. Me permettrez-vous, ô mon Maître, une parole familière, que j'ose ici avancer ensuite de ce que vous dites vous-même? S'il est vrai que vous estimiez qu'on vous donne lorsqu'on fait largesse à vos pauvres [1], combien vous glorifierez-vous du don que vous fait François! Ce n'est pas de son manteau seulement qu'il se dépouille pour l'amour de vous : il veut vous revêtir tout entier; il vous fait présent d'un habit complet. Bien plus : ayant appris de votre Évangile que, lorsque vous étiez sur la terre, vous vous étiez toujours plu dans la pauvreté, non content de vous avoir habillé, il semble vous demander à son tour que vous l'habilliez à votre façon : il se couvre d'un habit de pauvre, afin d'être semblable à vous.

Et dans ce merveilleux appareil, d'autant plus magnifique qu'il était abject, suivons-le, s'il vous plaît, mes chers frères, nous verrons une action qui sans doute sera surprenante. Il s'en va à l'Église de Dieu, à la mémoire des apôtres saint Pierre et saint Paul, ces deux pauvres illustres qui ont vu les empereurs prosternés devant leurs tombeaux : là, sans considérer qu'il pourrait être aisément connu, et vous savez que le commerce donne toujours beaucoup d'habitudes, il se mêle parmi les pauvres qui sait être les frères et les biens-aimés du Sauveur; il fait son apprentissage de cette pauvreté généreuse à laquelle mon Maître l'appelle; il goûte à longs traits la honte et l'ignominie qui lui a été si agréable; il se durcit le front contre cette molle et lâche pudeur du siècle, qui ne peut souffrir les opprobres, bien qu'ils aient été consacrés en la personne du Fils de Dieu. Ha! qu'il commence bien à faire profession de la folie de la croix, et de la pauvreté évangélique!

Mais avant que de passer outre à ses autres actions, fidèles, il est nécessaire, afin que nous en connaissions mieux le prix, que nous tâchions de nous détromper de cette folle admiration des richesses dans laquelle on nous a élevés : il faut que je vous fasse voir, par des raisonnements invincibles, les grandeurs de la pauvreté selon les maximes de l'Évangile; d'où il vous sera aisé de conclure combien est injuste le mépris des pauvres, que je vous représentais tout à l'heure. Mais, afin de le faire avec plus de fruit, laissons, laissons, s'il vous plaît, aux orateurs du monde la pompe et la majesté du style panégyrique; ils ne se mettent point en peine que l'on les entende, pourvu qu'ils reconnaissent que l'on les admire. Pour nous qui sommes ici dans la chaire du sauveur Jésus, ornons notre discours de la simplicité de son Évangile, et repaissons nos âmes de vérités solides et intelligibles.

Je dis donc, ô riches du siècle, que vous avez tort de traiter les pauvres avec un mépris si injurieux : afin que vous le sachiez, si nous voulions monter à l'origine des choses, nous trouverions peut-être qu'ils n'auraient pas moins de droit que vous aux biens que vous possédez. La nature ou plutôt, pour parler plus chrétiennement, Dieu, le Père commun des hommes, a donné dès le commencement un droit égal à tous ses enfants sur toutes les choses dont ils ont besoin pour la conservation de leur vie. Aucun de nous ne se peut vanter d'être plus avantagé que les

[1] *Matth.* XXV, 36.

autres par la nature; mais l'insatiable désir d'amasser n'a pas permis que cette belle fraternité pût durer longtemps dans le monde. Il a fallu venir au partage et à la propriété, qui a produit toutes les querelles et tous les procès : de là est né ce mot de mien et de tien, cette parole si froide, dit l'admirable saint Jean-Chrysostôme[1]; de là cette grande diversité de conditions, les uns vivant dans l'affluence de toutes choses, les autres languissant dans une extrême indigence. C'est pourquoi plusieurs des saints Pères ayant eu égard, et à l'origine des choses, et à cette libéralité générale de la nature envers tous les hommes, n'ont pas fait de difficulté d'assurer que c'était en quelque sorte frustrer les pauvres de leur propre bien, que de leur dénier celui qui nous est superflu.

Je ne veux pas dire par là, mes frères, que vous ne soyez que les dispensateurs des richesses que vous avez; ce n'est pas ce que je prétends. Car ce partage de biens s'étant fait d'un commun consentement de toutes les nations, et ayant été autorisé par la loi divine, vous êtes les maîtres et les propriétaires de la portion qui vous est échue : mais sachez que, si vous en êtes les véritables propriétaires selon la justice des hommes, vous ne devez vous considérer que comme dispensateurs devant la justice de Dieu, qui vous en fera rendre compte. Ne vous persuadez pas qu'il ait abandonné le soin des pauvres : encore que vous les voyiez destitués de toutes choses, gardez-vous bien de croire qu'ils aient tout à fait perdu ce droit si naturel qu'ils ont de prendre dans la masse commune tout ce qui leur est nécessaire. Non, non, ô riches du siècle, ce n'est pas pour vous seuls que Dieu fait lever son soleil, ni qu'il arrose la terre, ni qu'il fait profiter dans son sein une si grande diversité de semences ; les pauvres y ont leur part aussi bien que vous. J'avoue que Dieu ne leur a donné aucun fonds en propriété; mais il leur a assigné leur subsistance sur les biens que vous possédez, tout autant que vous êtes de riches. Ce n'est pas qu'il n'eût bien le moyen de les entretenir d'une autre manière, lui sous le règne duquel les animaux, même les plus vils, ne manquent d'aucunes des choses convenables à leur subsistance : ni sa main n'est point raccourcie, ni ses trésors ne sont point épuisés; mais il a voulu que vous eussiez l'honneur de faire vivre vos semblables. Quelle gloire en vérité, chrétiens, si nous la savions bien comprendre! Par conséquent, bien loin de mépriser les pauvres, vous les devriez respecter, les considérant comme des personnes que Dieu vous adresse et vous recommande.

[1] *Hom. de S. Philog.* n° 1, t. 1, p. 493.

Car enfin méprisez-les, traitez-les indignement tant qu'il vous plaira, il faut néanmoins qu'ils vivent à vos dépens, si vous ne voulez encourir l'indignation de celui qui parmi ces noms si augustes d'Éternel et de Dieu des armées, se glorifie encore de se dire le Père des pauvres. Vive Dieu, dit le Seigneur, c'est jurer par moi-même, le ciel et la terre et tout ce qu'ils enferment est à moi : vous êtes obligés de me rendre la redevance de tous les biens que vous possédez. Mais certes pour moi je n'ai que faire ni de vos offrandes ni de vos richesses : je suis votre Dieu, et n'ai pas besoin de vos biens. Je ne peux souffrir de nécessité qu'en la personne des pauvres, que j'avoue pour mes enfants; c'est à eux que j'ordonne que vous payiez fidèlement le tribut que vous me devez. Voyez-vous, mes frères; ces pauvres que vous méprisez tant, Dieu les établit ses trésoriers et ses receveurs généraux : il veut que l'on consigne en leurs mains tout l'argent qui doit entrer dans ses coffres. Il ne leur donne ici-bas aucun droit qu'ils puissent exiger par une justice étroite; mais il leur permet de lever sur tous ceux qu'il a enrichis un impôt volontaire, non par contrainte, mais par charité. Que si on les refuse, si on les maltraite, il n'entend pas qu'ils portent leur plainte par-devant des juges mortels; lui-même il écoutera leurs cris du plus haut des cieux : comme ce qui est dû aux pauvres ce sont ses propres deniers, il en a réservé la connaissance à son tribunal. C'est moi qui les vengerai, dit-il : je ferai miséricorde à qui leur fera miséricorde, je serai impitoyable à qui sera impitoyable pour eux. Merveilleuse dignité des pauvres! la grâce, la miséricorde, le pardon est entre leurs mains; et il y a des personnes assez insensées pour les mépriser : mais encore n'est-ce pas là par où saint François les considère le plus.

Ce petit enfant de Bethléem, c'est ainsi qu'il appelle mon Maître, ce Jésus « qui étant si riche s'est fait pauvre pour l'amour de nous, « afin de nous enrichir par son indigence, » comme dit l'apôtre saint Paul[1]; ce roi pauvre, qui venant au monde n'y trouve point d'habit plus digne de sa grandeur que celui de la pauvreté, c'est là ce qui touche son âme. Ma chère pauvreté, disait-il, si basse que soit ton extraction, selon le jugement des hommes, je ne puis que je ne t'estime depuis que mon Maître t'a épousée. Et certes il avait raison, chrétiens. Si un roi épouse une fille de basse extraction, elle devient reine : on en murmure quelque temps ; mais enfin on la reconnaît : elle est anoblie par le mariage du prince; sa noblesse passe à sa maison, ses pa-

[1] II. *Cor.* VIII, 9

rents ordinairement sont appelés aux plus belles charges, et ses enfants sont les héritiers du royaume. Ainsi après que le Fils de Dieu a épousé la pauvreté; bien qu'on y résiste, bien qu'on en murmure, elle est noble et considérable par cette alliance. Les pauvres, depuis ce temps-là, sont les confidents du Sauveur, et les premiers ministres de ce royaume spirituel qu'il est venu établir sur la terre. Jésus même, dans cet admirable discours qu'il fait a un grand auditoire sur cette mystérieuse montagne, ne daignant parler aux riches, sinon pour foudroyer leur orgueil, adresse la parole aux pauvres, ses bons amis, et leur dit avec une incroyable consolation de son âme : « O « pauvres, que vous êtes heureux, parce qu'à « vous appartient le royaume de Dieu! » *Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei* [1]!

Heureux donc mille et mille fois le pauvre François, le plus ardent, le plus transporté, et, si j'ose parler de la sorte, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Église. Avec quel excès de zèle ne l'a-t-il point embrassée! combien belle, combien généreuse, combien digne d'être consacrée à la mémoire éternelle de la postérité, fut cette réponse qu'il fit à son père lorsqu'il le pressait, en présence de l'évêque d'Assise, de renoncer à ses biens! Il accusait son fils d'être le plus excessif en dépense, qui fût dans tout le pays. Il ne saurait, disait-il, refuser un pauvre : il ne peut souffrir qu'il y ait dans la ville des familles nécessiteuses. Il vend toutes mes marchandises, et leur en distribue le prix. Et en effet, chrétiens, à voir comme François en usait, on eût dit qu'il avait engagé son bien aux pauvres de la province, et que l'aumône qu'il leur faisait était moins un bienfait qu'une dette. Et parce que tout son patrimoine ne pouvait suffire à payer ces dettes infinies d'une charité immense et sans bornes, son père soutenait qu'il était obligé à faire cession de biens; d'autant plus, disait-il, qu'il était incorrigible, et qu'il n'y avait aucune apparence qu'il devînt meilleur ménager.

Que répondra François à des accusations si pressantes, faites avec toute la véhémence de l'autorité paternelle? O Dieu éternel, que vous inspirez de belles réponses à vos serviteurs quand ils se laissent conduire à votre Esprit saint! Tenez, dit François animé d'un instinct céleste, tenez, ô mon père, je vous donne plus que vous ne voulez; et dans le même moment, jetant à ses pieds ses habits : Jusqu'ici, poursuit-il, je vous avais appelé mon père; maintenant que je n'attendrai plus aucun bien de vous, j'en dirai plus hardiment et avec une confiance plus pleine : Notre Père, qui êtes aux cieux. Quelle éloquence assez forte, quels raisonnements assez magnifiques pourraient ici égaler la majesté de cette parole? O la belle banqueroute que fait aujourd'hui ce marchand! O homme, non tant incapable d'avoir des richesses, que digne de n'en avoir pas, digne d'être écrit dans le livre des pauvres évangéliques, et de vivre dorénavant sur le fonds de la Providence! Enfin il a rencontré cette pauvreté si ardemment désirée, en laquelle il avait mis son trésor : plus on lui ôte, plus on l'enrichit. Que l'on a bien fait de le dépouiller entièrement de ses biens; puisqu'aussi bien on voulait lui ravir ce qu'il estimait de plus beau dans toutes ces possessions, qui était le pouvoir de les répandre abondamment sur les pauvres! Il a trouvé un Père qui ne l'empêchera pas de donner, ni ce qu'il gagnera par le travail de ses mains, ni ce qu'il pourra obtenir de la charité des fidèles. Heureux, de n'avoir plus rien dans le siècle, son habit même lui venant d'aumône! Heureux, de n'avoir d'autre bien que Dieu, de n'attendre rien que de lui, de ne recevoir rien que pour l'amour de lui! Grâce à la miséricorde divine, il n'a plus aucune affaire que de servir Dieu : toute sa nourriture est de faire sa volonté. Que son état est différent de celui des riches! vous le verrez dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Quand je vous considère, ô riches du siècle, vous me semblez bien pauvres en comparaison de François. Vous ne sauriez avoir tant de richesses, que vos passions déréglées n'en consument encore davantage. Il vous en faut pour la nécessité, pour la vanité, pour le luxe, pour les plaisirs, pour la pompe, pour la parade, pour mille superfluités. François, au contraire, ne saurait avoir ni un habillement si sordide, ni une nourriture si modique, qu'il ne soit parfaitement satisfait; tout prêt même à mourir de faim, si telle est la volonté de son Père. Il s'en va tantôt dans une sombre forêt, tantôt sur le haut d'une montagne, admirant les ouvrages de Dieu, invitant toutes les créatures à le louer et à le bénir, leur prêtant pour cela son intelligence et sa voix, passant les jours et les nuits à prononcer, à méditer, à goûter cette pieuse parole : « Notre Père, qui êtes aux « cieux; » et cette autre : « Mon Dieu et mon tout, » qu'il avait sans cesse à la bouche, *Deus meus et omnia.* Il court par toutes les villes, par toutes les bourgades, par tous les hameaux : il lève hautement l'étendard de la pauvreté; il commence à exercer un nouveau genre de négoce, il établit le plus beau et le plus riche commerce dont on se puisse jamais aviser. O vous, disait-il, vous

[1] *Luc.* VI, 20.

qui désirez acquérir cette perle unique de l'Évangile, venez, associons-nous, afin de trafiquer dans le ciel : vendez tous vos biens, donnez tout aux pauvres, venez avec moi, libres de tous soins séculiers : venez, nous ferons pénitence; venez, nous louerons et servirons notre Dieu en simplicité et en pauvreté.

O sainte compagnie, qui commencez à vous assembler sous la conduite de saint François, puissiez-vous, en vous étendant de toutes parts, inspirer à tous les hommes du monde un généreux mépris des richesses, et porter tous les peuples à l'exercice de la pénitence! Mais que prétendez-vous faire avec ces habits d'une forme si singulière, si pesants en été, si peu propres à vous garantir des rigueurs du froid? pourquoi n'avez-vous plus d'égard à la nécessité ou à la faiblesse de la chair? Fidèles, le pauvre François, qui leur a donné ce conseil, ne comprend pas ce discours : il est prévenu d'autres maximes plus mâles et plus élevées. Il se souvient de ces feuilles de figuier qui couvrirent, dans le paradis, la nudité de nos premiers parents, sitôt que leur désobéissance la leur eut fait connaître. Il songe que l'homme a été nu, tant qu'il a été innocent; et par conséquent que ce n'est pas la nécessité, mais le péché et la honte qui ont fait les premiers habits. Que si c'est le péché qui a habillé la nature corrompue, il juge qu'il sera bienséant que la pénitence l'habille après qu'elle a été réparée.

Mais pourquoi vous exténuez-vous par tant de jeûnes? pourquoi vous consumez-vous par tant de veilles? pourquoi vous jetez-vous sur ces neiges? pourquoi vois-je ce cilice inséparable de votre corps, que l'on pourrait prendre pour une autre peau qui se serait formée sur la première? Répondez, François, répondez : vos sentiments sont si chrétiens que je croirais diminuer quelque chose de leur générosité, si je ne vous les faisais exposer à vous-même. Qui êtes-vous, dira-t-il, vous qui me faites cette question? ignorez-vous que le nom de chrétien signifie un homme souffrant? Ne vous souvenez-vous pas de ces deux braves athlètes, Paul et Barnabé, qui allaient confirmant et consolant les Églises? et que leur disaient-ils pour les consoler? « Qu'il « fallait par de longs travaux, et une grande « suite de tribulations, parvenir au royaume des « cieux : » *Quia per multas angustias et tribulationes oportet pervenire ad regnum Dei* [1]. Sachez, poursuivra-t-il; et pardonnez-moi, chrétiens, si je prends plaisir aujourd'hui à vous faire parler si souvent ce merveilleux personnage : sachez donc, dira-t-il, que nous autres chrétiens « nous avons un corps et une âme qui « doivent être exposés à toute sorte d'incommo« dités : » *Ipsam animam ipsumque corpus expositum omnibus ad injuriam gerimus* [1]. Et c'est ainsi que pour suivre le commandement de l'apôtre [2], afin de ne point courir en vain, « je « travaille à dompter mon corps, et à réduire en « servitude l'appétit de ces voluptés qui, par leur « délicatesse, rendent molle et efféminée cette « mâle vertu de la foi : » *Discutiendæ sunt deliciæ, quarum mollitia et fluxu fidei virtus effeminari potest* [3]. Après tout « quelles plus gran« des délices à un chrétien, que le dégoût des « délices? » *Quæ major voluptas, quam fastidium ipsius voluptatis* [4]? « Quoi! ne pourrons« nous pas vivre sans plaisir, nous qui devons « mourir avec plaisir? » *Non possumus vivere sine voluptate, qui mori cum voluptate debemus* [5]? Ce sont les paroles du grave Tertullien, qu'il prêtera volontiers aux sentiments de François, si dignes de cette première vigueur et fermeté des mœurs chrétiennes.

Sévère mais évangélique doctrine, dures mais indubitables vérités, qui faites frémir tous nos sens, et paraissez si folles à notre aveugle sagesse : c'est vous qui avez rendu l'inimitable François si heureusement insensé; c'est vous qui l'avez enflammé d'un violent désir du martyre, qui lui fait chercher de toutes parts quelque infidèle qui ait soif de son sang. Et certes il est véritable, encore que tous nos sens y répugnent, qu'un chrétien qui est blessé de l'amour de notre Sauveur n'a pas de plus grand plaisir que de répandre son sang pour lui. C'est là, peut-être, le seul avantage que nous pouvons remporter sur les anges. Ils peuvent bien être les compagnons de la gloire de Notre-Seigneur, mais ils ne peuvent pas être les compagnons de sa mort. Ces bienheureuses intelligences peuvent bien paraître devant la face de Dieu comme des victimes brûlantes d'une charité éternelle, mais leur nature impassible ne leur permet pas de faire une généreuse épreuve de leur affection parmi les souffrances, et de recevoir cet honneur, si doux à celui qui aime, d'aimer jusqu'à mourir, et même de mourir par amour. Pour nous, au contraire, nous jouissons de ce précieux avantage : car des deux sortes de vies qu'il a plu à Dieu nous donner, l'une, immortelle et incorruptible, fera durer notre amour éternellement dans le ciel; et pour l'autre, qui est périssable, nous la lui pouvons immoler pour signaler cet amour sur la terre. Et c'est, comme je vous disais tout à l'heure, ce

[1] *Act.* XIV. 21.

[1] *Tertull. de Patient.* n° 8.
[2] I. *Cor.* IX, 26, 27.
[3] *Tertull. de Cultu femin.* n° 13.
[4] *Idem de Spect.* n° 29.
[5] *Ibid.* n° 28.

qui peut arriver de plus doux à une âme vraiment percée des traits de l'amour divin.

Ne voyez-vous pas, chrétiens, que le sauveur Jésus durant le cours de sa vie mortelle n'a point eu de plus délicieuse pensée, que celle qui lui représentait la mort qu'il devait endurer pour l'amour de nous? et d'où lui venait ce goût, ce plaisir ineffable qu'il ressentait dans la considération de maux si pénibles et si étranges? C'est parce qu'il nous aimait d'une charité immense, dont nous ne saurions jamais nous former qu'une très-faible idée. C'est pourquoi il brûle d'impatience de voir bientôt luire au monde cette pâque si mémorable[1], qu'il devait sanctifier par sa mort. Il soupire sans cesse après ce baptême de sang[2] et après cette heure dernière, qu'il appelait aussi son heure par excellence[3], comme étant celle où son amour devait triompher. Lorsque Jean-Baptiste, son saint précurseur, voit reposer le Saint-Esprit sur sa tête[4], que le ciel s'entr'ouvre sur lui, que le Père le reconnaît publiquement pour son Fils; ce n'est pas là, chrétiens, ce qu'il appelle son heure. Cette heure, qui est la sienne, selon sa façon de parler ordinaire, et selon la phrase de l'Écriture, c'est celle à laquelle, portant nos iniquités sur le bois, il se doit immoler pour nous par un sacrifice de charité.

Que si le Créateur trouve une joie si parfaite à mourir pour sa créature, quel contentement doit éprouver la créature de mourir pour son Créateur! Et c'est ici où l'âme fidèle ressent de merveilleux transports dans la contemplation de notre Maître crucifié. Ce sang précieux, qui ruissèle de toutes parts de ses veines cruellement déchirées, devient pour elle comme un fleuve de flammes, qui l'embrase d'une ardeur invincible de se consumer pour lui. Et pourrions-nous voir notre brave et victorieux capitaine verser son sang pour notre salut avec une si grande joie, sans que le nôtre s'échauffât en nous-mêmes par ce spectacle d'amour? Les médecins nous apprennent que ce sont certains esprits chauds, et par conséquent actifs et vigoureux, qui se mêlant parmi notre sang le font sortir ordinairement avec une grande impétuosité sitôt que la veine est ouverte. Ah! que le sang de Jésus-Christ, qui est coulé dans nos veines par la vertu de ses sacrements, anime le sang des martyrs d'une sainte et divine chaleur, qui le fait jaillir d'ici-bas jusque sur le trône de Dieu, lorsqu'une épée infidèle l'épanche pour la confession de la foi! Regardez ces bienheureux soldats du Sauveur, avec quelle contenance ils allaient se présenter au supplice. Une sainte et divine joie éclatait dans leurs yeux et sur leurs visages, par je ne sais quelle ardeur plus qu'humaine qui étonnait tous les spectateurs. C'est qu'ils considéraient en esprit ces torrents du sang de Jésus, qui se débordaient sur leurs âmes par une inondation merveilleuse.

Je ne m'étonne donc plus si l'incomparable François désire si ardemment le martyre, lui qui ne perdait jamais de vue le Sauveur attaché à la croix, et qui attirait continuellement, de ses adorables blessures, cette eau céleste de l'amour de Dieu, qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Enivré de ce divin breuvage, il court au martyre comme un insensé : ni les fleuves, ni les montagnes, ni les vastes espaces des mers ne peuvent arrêter son ardeur. Il passe en Asie, en Afrique, partout où il pense que la haine soit la plus échauffée contre le nom de Jésus. Il prêche hautement à ces peuples la gloire de l'Évangile : il découvre les impostures de Mahomet, leur faux prophète. Quoi! ces reproches si véhéments n'animent pas ces barbares contre le généreux François? au contraire ils admirent son zèle infatigable, sa fermeté invincible, ce prodigieux mépris de toutes les choses du monde : ils lui rendent mille sortes d'honneurs. François indigné de se voir ainsi respecté par les ennemis de son Maître, recommence ses invectives contre leur religion monstrueuse : mais, étrange et merveilleuse insensibilité! ils ne lui témoignent pas moins de déférence; et le brave athlète de Jésus-Christ, voyant qu'il ne pouvait mériter qu'il lui donnassent la mort : Sortons d'ici, mon frère, disait-il à son compagnon; fuyons, fuyons bien loin de ces barbares trop humains pour nous, puisque nous ne les pouvons obliger ni à adorer notre Maître, ni à nous persécuter, nous qui sommes ses serviteurs. O Dieu! quand mériterons-nous le triomphe du martyre, si nous trouvons des honneurs même parmi les peuples les plus infidèles? Puisque Dieu ne nous juge pas dignes de la grâce du martyre, ni de participer à ses glorieux opprobres, allons-nous-en, mon frère, allons achever notre vie dans le martyre de la pénitence; ou cherchons quelque endroit de la terre, où nous puissions boire à longs traits l'ignominie de la croix.

Ce serait en cet endroit, chrétiens, qu'il serait beau de vous représenter le dernier trait de folie du sage et admirable François. Que vous seriez ravis, de lui voir établir sa gloire sur le mépris des honneurs! Quelles louanges ne donneriez-vous pas à la naïve enfance de son innocente simplicité, et à cette humilité si profonde, par laquelle il se considérait comme le plus grand des pécheurs; et à cette confiance fidèle, qui lui

[1] *Luc.* XXII, 15.
[2] *Ibid.* XII, 50.
[3] *Joan.* XIII, 1.
[4] *Matth.* III, 16, 17.

faisait fonder tout l'appui de son espérance sur les mérites du Fils de Dieu; et à cette crainte si humble qu'il avait de faire paraître ces sacrés caractères de la passion du Sauveur, que Jésus crucifié, par une miséricorde ineffable, avait imprimés sur sa chair! Mais combien seriez-vous étonnés quand je vous dirais que François, François, cet admirable personnage, qui a mené une vie plus angélique qu'humaine, refuse la sainte prêtrise, estimant cette dignité trop pesante pour ses épaules! Hélas! quelque imparfaits que nous soyons, nous y courons souvent sans y être appelés, avec une hardiesse, une précipitation qui fait frémir la religion : téméraires, qui ne comprenons pas la hauteur des mystères de Dieu et la vertu qu'ils exigent dans ceux qui prétendent en être les dispensateurs. Et François au contraire, cet ange terrestre, après tant d'actions héroïques, et un si long exercice d'une vertu consommée, bien que tout l'ordre ecclésiastique lui tende les bras comme à un homme qui devait être un de ses plus beaux luminaires, tremble et frémit au seul nom de prêtre, et n'ose, malgré la vocation la plus légitime, regarder que de loin une dignité si redoutable! Mais certes, si je commençais à vous raconter ces merveilles, j'entreprendrais un nouveau discours; et sur la fin de ma course, je m'ouvrirais une carrière immense. Puis donc que nous faisons dans l'Église les panégyriques des saints, moins pour célébrer leurs vertus, qui sont déjà couronnées, que pour nous en proposer l'exemple; il vaut mieux que nous retranchions quelque chose des éloges de saint François, afin de nous réserver plus de temps pour tirer quelque utilité de sa vie.

Que choisirons-nous, chrétiens, dans les actions de saint François, pour y trouver notre instruction? Ce serait peut-être une entreprise trop téméraire, que de rechercher curieusement celle de ses vertus qui serait la plus éminente : il n'appartient qu'à celui qui les donne, d'en faire l'estimation. Que chacun prenne donc pour soi ce qu'il sent en sa conscience lui devoir être le plus utile; et moi, pour l'édification de l'Église, je vous proposerai ce qui me semble le plus profitable au salut de tous : et je ne sais quel sentiment me dit au fond de mon cœur que ce doit être le mépris des richesses, auxquelles il est tout visible que nous sommes trop attachés. L'apôtre parlant à Timothée, instruit en sa personne les prédicateurs comment ils doivent exhorter les riches : « Commandez, dit-il, aux riches du siè« cle, qu'ils se gardent d'être hautains, et de « mettre leur espérance dans l'incertitude des ri« chesses : » *Divitibus hujus sæculi præcipe non sublime sapere, neque sperare in incerto divitiarum*[1]. C'est ce que dit l'apôtre saint Paul, où il touche fort à propos les deux principales maladies des riches : la première, ce grand attachement à leurs biens; la seconde, cette grande estime qu'ils font ordinairement de leurs personnes : parce qu'ils voient que leurs richesses les mettent en considération dans le monde.

Or, mes frères, quand je ne ferais ici que le personnage d'un philosophe, je ne manquerais pas de raisons pour vous faire voir que c'est une grande folie de faire tant d'état de ces biens qui nous peuvent être ravis par une infinité d'accidents, et dont la mort enfin nous dépouillera sans ressource, après que nous aurons pris beaucoup de peine à les sauver des autres embûches que leur dressera la fortune. Que si la philosophie a si bien reconnu la vanité des richesses, nous autres chrétiens combien les devons-nous mépriser; nous, dis-je, qui établissons ce mépris non sur des raisonnements humains, mais sur des vérités que le Fils du Père éternel a scellées et confirmées par son sang! S'il est donc vrai que l'héritage céleste, que Dieu nous a préparé par son Fils unique, soit l'unique objet de nos espérances, nous ne devons par conséquent estimer les choses que selon qu'elles nous y conduisent, et nous devons détester au contraire tout ce qui s'oppose à un si grand bonheur. Mais de tous les obstacles que le diable met à notre salut, il n'y en a aucun ni plus grand ni plus redoutable que les richesses. Pourquoi? Je n'en alléguerai aucune raison; je me contenterai d'employer un mot de notre Sauveur, plus puissant que toutes les raisons. Il est rapporté par trois évangélistes, mais particulièrement par saint Marc avec une merveilleuse énergie.

Mes enfants bien-aimés, dit notre Maître à ses chers disciples; après les avoir longtemps regardés, afin de leur faire entendre que ce qu'il avait à leur enseigner était d'une importance extraordinaire : « mes enfants bien-aimés, ô qu'il est « difficile que les riches puissent être sauvés! Je « vous dis en vérité, qu'il est plus aisé de faire « passer un câble ou un chameau par l'ouverture « d'une aiguille[2]. » Ne vous étonnez pas de cette façon de parler, qui nous paraît extraordinaire. C'était un proverbe parmi les Hébreux, par lequel ils exprimaient ordinairement les choses qu'ils croyaient impossibles; comme qui dirait parmi nous : Plutôt le ciel tomberait, ou quelque autre semblable expression. Mais ce n'est pas là où il faut s'arrêter : voyez, voyez seulement en quel rang le Sauveur a mis le salut des riches. Vous me direz peut-être que c'est une exagération : sans

[1] I. *Tim.* VI, 17.
[2] *Marc.* X, 24.

doute vous vous flatterez de cette pensée; et moi je soutiens au contraire, qu'il faut entendre cette parole à la lettre. J'espère vous le prouver par la suite de l'Évangile : rendez-vous attentifs; c'est le Sauveur qui parle : il est question d'entendre sa parole, qui est la vie éternelle.

Quand un homme parle avec exagération, cela se remarque ordinairement à son action, à sa contenance, et surtout au sentiment que son discours imprime sur l'esprit de ses auditeurs. Par exemple, s'il m'était arrivé de dire quelque chose de cette sorte; vous le connaîtriez beaucoup mieux et vous en seriez meilleurs juges, que ceux qui ne m'ont pas entendu : rien de plus constant que cette vérité. Or qui sont ceux qui ont écouté le Sauveur? ce sont les bienheureux apôtres. Quel sentiment ont-ils eu de son discours? ont-ils cru que cette sentence fût prononcée avec exagération? Jugez-en vous-mêmes par leur étonnement et par leur réponse. A ces paroles du Sauveur, dit l'évangéliste, ils demeurent entièrement interdits, admirant sans doute la véhémence extraordinaire avec laquelle leur maître avait avancé cette terrible proposition. Faisant ensuite réflexion en eux-mêmes sur l'amour désordonné des richesses, qui règne presque partout, ils se disent les uns aux autres : « Et qui « pourra donc être sauvé? » *Et quis potest salvus fieri* [1]? Ha! qu'il est bien visible, par cette réponse, qu'ils avaient pris à la lettre cette parole du Fils de Dieu! car il est très-certain qu'une exagération ne les aurait pas si fort émus. Mais Jésus n'en demeure pas là : au contraire, les voyant étonnés; bien loin de leur lever ce scrupule, comme les riches le souhaiteraient, il appuie encore davantage. Vous dites, ô mes disciples, que, si cela est ainsi, le salut est donc impossible : aussi est-il impossible aux hommes, mais à Dieu il n'est pas impossible; et il en ajoute la raison : parce que, dit-il, tout est possible à Dieu.

Que vous dirai-je ici, chrétiens? il pourrait sembler d'abord que le Fils de Dieu se serait beaucoup relâché de sa première rigueur. Mais certes ce serait mal entendre la force de ses paroles; expliquons-les par d'autres endroits. Je remarque dans les Écritures, que cette façon de parler n'y est jamais employée que dans une prodigieuse et invincible difficulté. C'est alors en effet, quand toutes les raisons humaines défaillent, qu'il semble absolument nécessaire d'alléguer, pour dernière raison, la toute-puissance divine. C'est ce que l'ange pratique à l'égard de la sainte Vierge, lorsque, lui voulant faire entendre qu'elle pourrait enfanter et demeurer vierge, il lui apporte l'exemple d'une stérile qui a conçu; parce qu'enfin, poursuit-il, devant Dieu rien n'est impossible. Faites comparaison de ces choses. Une vierge peut concevoir, une stérile peut enfanter, un riche peut être sauvé; ce sont trois miracles dont les saintes Lettres ne nous rendent point d'autre raison, sinon que Dieu est tout-puissant. Donc il est vrai, ô riche du siècle, que ton salut n'est point un ouvrage médiocre; donc il serait impossible, si Dieu n'était pas tout-puissant; donc cette difficulté passe de bien loin nos pensées, puisqu'il faut, pour la surmonter, une puissance infinie.

Et ne me dites pas que cette parole ne vous touche point, parce que peut-être vous n'êtes pas riches. Si vous n'êtes pas riches, vous avez envie de le devenir, et ces malédictions des richesses doivent tomber non tant sur les riches, que sur ceux qui désirent de l'être. C'est de ceux-là que l'apôtre prononce [1], qu'ils s'engagent dans le piége du diable, et dans beaucoup de mauvais désirs, qui précipitent l'homme dans la perdition. Le Fils de Dieu, dans le texte que je vous citais tout à l'heure, ne parle pas seulement des riches, mais de ceux « qui se fient aux richesses : » *confidentes in pecuniis*. Or le désir et l'espérance étant inséparables, il est impossible de les désirer sans y mettre son espérance.

Vous raconterai-je ici tous les maux que ce maudit désir des richesses a apportés au genre humain? les fraudes, les voleries, les usures, les injustices, les oppressions, les inimitiés, les parjures, les perfidies, c'est le désir des richesses qui les a ordinairement amenés sur la terre. Aussi l'apôtre a-t-il raison de dire, que « le désir « des richesses est la racine de tous les maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas* [2]. Pourquoi l'avaricieux, mettant sa joie et son espérance dans quelque mauvaise année et dans la disette publique, prépare et agrandit-il ses greniers, afin d'y engloutir toute la substance du pauvre, qu'il lui fera acheter au prix de son sang, lorsqu'il sera réduit aux abois? Pourquoi le marchand trompeur prononce-t-il plus de mensonges, plus de faux serments qu'il ne débite de marchandises? Pourquoi le laboureur impatient maudit-il si souvent son travail et la Providence divine? Pourquoi le soldat impitoyable exerce-t-il une rapine si cruelle? Pourquoi le juge corrompu vend et livre-t-il son âme à Satan? N'est-ce pas le désir des richesses?

Mais surtout que ceux qui les possèdent veillent soigneusement à leur âme : elles ont des liens invisibles, dont nos cœurs ne se peuvent

[1] *Marc.* x, 26.

[1] I. *Tim.* vi, 9.
[2] *Ibid.* 10.

déprendre. Là où est notre trésor, là est notre cœur : or un cœur qui aime autre chose que Dieu ne peut être capable d'aimer Dieu. « O si « nous aimions Dieu comme il faut, dit l'admi- « rable saint Augustin, nous n'aimerions point « du tout l'argent : » *O si Deum digne amemus, nummos omnino non amabimus* [1]. Partant si nous aimons l'argent, il sera impossible que nous aimions Dieu.

Tirez maintenant cette conséquence : les hommes qui ont beaucoup de richesses, il est presque impossible qu'ils ne les aiment; quand ils le voudraient nier, cela paraît trop évidemment par la crainte qu'ils ont de les perdre. Qui aime si fort les richesses, il est impossible qu'il aime Dieu : qui n'aime pas Dieu, il est impossible qu'il soit sauvé. « O Dieu, qu'il est difficile que ceux « qui ont de grands biens parviennent au royaume « du ciel! » *Quam difficile qui pecunias possident, possunt pervenire ad regnum Dei!*

Si les richesses sont donc si dangereuses, avisez, mes frères, à ce que vous en devez faire. Dieu ne vous les a pas données pour les enfermer dans des coffres, ni pour les employer à tant de dépenses superflues, pour ne pas dire pernicieuses. Elles vous sont données pour sustenter Jésus-Christ, qui languit en la personne des pauvres : elles vous sont données pour racheter vos iniquités, et pour amasser des trésors éternels. Jetez, jetez les yeux sur tant de familles nécessiteuses qui n'osent vous exposer leur misère; sur les vierges de Jésus, que l'on voit presque défaillir dans leurs cloîtres faute de moyens pour subsister; sur tant de pauvres religieux, qui sous une mine riante cachent souvent une grande indigence. Un peu de courage, mes frères, faites quelques efforts pour l'amour de Dieu. Voyez avec quelle abondance il a élargi ses mains sur nous par la fertilité de cette année : élargissons les nôtres sur les misères de nos pauvres frères; que personne ne s'en dispense. Ne vous excusez pas sur la modicité de vos facultés; Jésus mettra en ligne de compte jusqu'au moindre présent que vous lui ferez avec un cœur plein de charité : un verre d'eau même, offert dans cet esprit, peut vous mériter la vie éternelle.

C'est ainsi que les biens, qui sont ordinairement un poison, se convertiront pour vous en remède salutaire. Loin de perdre vos richesses en les distribuant; vous les posséderez d'autant plus sûrement, que vous les aurez plus saintement prodiguées. Les pauvres vous les rendront d'une qualité bien plus excellente, car elles changent de nature en leurs mains. Dans les vôtres elles sont périssables : elles deviennent incorruptibles, sitôt qu'elles ont passé dans les leurs. Ils sont plus puissants que les rois. Les rois, par leurs édits, donnent quelque prix aux monnaies : les pauvres les rehaussent de prix jusqu'à une valeur infinie, sitôt qu'ils y appliquent leur marque. Faites-vous donc des trésors qui ne périssent jamais, thésaurisez, pour le siècle futur, un trésor inépuisable : mettez vos richesses à couvert dans le ciel contre les guerres, contre les rapines, contre toute sorte d'événements; déposez-les entre les mains de Dieu. Faites-vous par vos aumônes, de bons amis sur la terre, qui vous recevront, après votre mort, dans ces éternels tabernacles où le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, seul Dieu vivant et immortel, est glorifié dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

[1] *In Joan. Tract.* XL, n° 10, t. III, part. II, col. 569.

AUTRE EXORDE

SUR LE MÊME SUJET.

Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens.

S'il y a quelqu'un parmi vous qui paraisse sage selon le siècle, qu'il devienne fou afin d'être sage. *I. Cor.* III, 18.

Que pensez-vous, mes révérends pères, que je veuille faire aujourd'hui dans cette chaire sacrée; Vous avez assemblé vos amis et vos illustres protecteurs pour rendre leurs respects à votre saint patriarche, et moi je ne prétends autre chose que de le faire passer pour un insensé : je ne veux raconter que ses folies; c'est l'éloge que je lui destine, c'est le panégyrique que je lui prépare. David ayant fait le fou en présence du roi Achis[1], ce prince le fit éloigner : mais l'insensé que je vous présente mérite qu'on le regarde; et David lui-même ayant prononcé : « Bienheureux celui « qui ne regarde pas les folies trompeuses, » *qui non respexit in vanitates et insanias falsas* [2], a reconnu tacitement qu'il y avait une folie sublime et céleste, qui avait son fond dans la vérité. C'est de cette divine folie que François était possédé; c'est celle que je dois aujourd'hui vous représenter. Donnez-moi pour cela, ô divin Esprit, non des pensées délicates, ni un raisonnement suivi, mais de saints égarements et une sage extravagance, etc.

« Le monde avec la sagesse humaine n'ayant « pas connu Dieu par les ouvrages de sa sagesse, « il a plu à Dieu de sauver par la folie de la pré- « dication ceux qui croiraient en lui : » *In Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam*

[1] I. *Reg.* XXI, 14.
[2] *Ps.* XXXIX, 5.

Deum; placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes [1]. Dieu donc indigné contre la raison humaine, qui ne l'avait pas voulu connaître par les ouvrages de sa sagesse, ne veut plus désormais qu'il y ait de salut pour elle que par la folie. Ainsi deux desseins et deux ouvrages de Dieu forment toute la suite de son œuvre dans le monde. Ces deux ouvrages semblent diamétralement opposés entre eux : car l'un est un ouvrage de sagesse ; l'autre, un ouvrage de folie. L'univers est celui de la sagesse. Y a-t-il rien de mieux entendu que cet édifice, rien de mieux pourvu que cette famille, rien de mieux gouverné que cet empire? Dieu avait dessein de satisfaire la raison humaine ; mais elle l'a méprisé, elle a méconnu son auteur : Vive Dieu, dit le Seigneur, je ne songerai jamais à la satisfaire ; mais « je m'appliquerai à la perdre et à la confondre : » *Perdam sapientiam sapientium* [2]. Et de là ce second ouvrage, qui est la réparation par la folie de la croix : c'est pourquoi il ne garde plus aucune mesure ; et en voici la raison : dans le premier ouvrage, Dieu se contentait de se montrer ; et pour cela la proportion y était nécessaire, comme devant être une image de sa sagesse et de sa beauté immortelle : c'est pourquoi « tout y est avec mesure, avec nombre, avec « poids : » *Omnia in numero, pondere et mensura* [3] : Il a étendu son cordeau, dit l'Écriture [4] ; il a pris au juste ses alignements pour composer, pour ordonner, pour placer tous les éléments : ici, non content de se montrer, il veut s'unir à sa créature ; c'est-à-dire, l'infini avec le fini. Il n'y a plus de proportion ni de mesure à garder : il ne s'avance plus que par des démarches insensées ; il saute les montagnes et les collines, du ciel à la crèche, de la crèche par divers bonds sur la croix, de la croix au tombeau et au fond des enfers, et de là au plus haut des cieux. Tout est sans ordre, tout est sans mesure.

Par les mêmes démarches que l'infini s'est joint au fini, par les mêmes le fini doit s'élever à l'infini : il doit se libérer et s'affranchir de toutes les règles de prudence qui le resserrent en lui-même, afin de se perdre dans l'infini ; et cette perte dans l'infini, parce qu'elle met au-dessus de toutes les règles, paraît un égarement. Telle est la folie de François.

La perte de la raison fait perdre trois choses : Premièrement, les insensés perdent les biens : ils n'en connaissent plus la valeur, ils les répandent, ils les prodiguent. Secondement, ils perdent la honte : louanges ou opprobres, tout leur est égal ; ils s'exposent sans en être émus à la dérision publique. Troisièmement, ils se perdent eux-mêmes : ils ne connaissent pas l'inégalité des saisons, ni les excès du froid et du chaud ; ils ne craignent pas les périls, et s'y jettent à l'abandon avec joie. François a perdu la raison, non point par faiblesse ; mais il l'a perdue heureusement dans les ténèbres de la foi : ensuite il a perdu les biens, le honte et soi-même. Non seulement il néglige les biens, mais il a une avidité de les perdre ; non-seulement il méprise les opprobres, mais il ambitionne d'en être couvert ; non-seulement il s'expose aux périls, mais il les recherche et les poursuit. O le plus insensé des hommes, selon les maximes du monde ; mais le plus sage, le plus prudent, le plus avisé selon les maximes du ciel !

[1] I. *Cor.* I, 21.
[2] *Ibid.* 19.
[3] *Sap* XI, 21.
[4] *Job.* XXXVIII, 5.

L'âme qui possède Dieu, ne veut que lui. « J'entrerai dans les puissances du Seigneur : « Seigneur, je ne me souviendrai que de votre « justice : » *Introibo in potentias Domini : Domine, memorabor justitiæ tuæ solius* [1]. Quand on veut entrer dans les grandeurs et dans les puissances du monde, on tombe nécessairement dans la multiplicité des désirs : mais quand on pénètre dans les puissances du Seigneur, aussitôt on oublie tout le reste ; on ne s'occupe que des moyens de croître dans la justice, pour s'assurer la possession d'un si grand bien : *Domine, memorabor justitiæ tuæ solius.* C'est ce que l'Évangile confirme en nous exhortant à chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus* [2]. Le règne, c'est *potentias Domini;* c'est pourquoi on travaille à acquérir la justice pour y parvenir : *memorabor justitiæ tuæ solius.*

Ce n'est pas ici le temps des honneurs : il faut porter la confusion d'avoir méprisé notre Roi. Nous avons dégradé Dieu et sa royauté : Jésus-Christ n'est plus notre Roi ; nous avons transgressé ses lois, violé son autorité, foulé aux pieds sa majesté sainte : c'est pourquoi il n'a plus de couronne, qu'une couronne d'épines ; et sa royauté devient le jouet des soldats, etc.

[1] *Ps.* LXX, 16.
[2] *Matth.* VI, 33.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE THÉRÈSE,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE MÈRE EN 1658.

Trois actions de la charité, l'espérance, les désirs ardents, les souffrances, par lesquelles sainte Thérèse enflammée de l'amour de son Dieu s'efforce de s'unir à lui, en rompant tous ses liens.

Nostra autem conversatio in cœlis est.

Notre société est dans les cieux. *Philipp.* III, 20.

Dieu a tant d'amour pour les hommes, et sa nature est si libérale, qu'on peut dire qu'il semble qu'il se fasse quelque violence quand il retient pour un temps ses bienfaits, et qu'il les empêche de couler sur nous avec une entière profusion. C'est ce que vous pouvez aisément comprendre, par le texte que j'ai rapporté de l'incomparable docteur des Gentils. Car encore qu'il ait plu au Père céleste de ne recevoir ses fidèles en son éternel sanctuaire, qu'après qu'ils auront fini cette vie; néanmoins il semble qu'il se repente de les avoir remis à un si long terme, puisque le grand Paul nous enseigne qu'il leur ouvre son paradis par avance : et comme s'il ne pouvait arrêter le cours de sa munificence infinie, il laisse quelquefois tomber sur leurs âmes tant de lumières et tant de douceurs, et il les élève de telle sorte par la grâce de son Saint-Esprit, qu'étant encore dans ce corps mortel ils peuvent dire avec l'apôtre que leur demeure est au ciel, et leur société avec les anges : *Nostra autem conversatio in cœlis est.*

C'est ce que j'espère vous faire paraître en la vie de sainte Thérèse; et c'est, madame, à ce grand spectacle que l'Église invite Votre Majesté. Elle verra une créature, qui a vécu sur la terrre, comme si elle eût été dans le ciel; et qui étant composée de matière ne s'est guère moins appliquée à Dieu que ces pures intelligences qui brillent toujours devant lui par la lumière d'une charité éternelle, et chantent perpétuellement ses louanges. Mais, avant que de traiter de si grands secrets, allons tous ensemble puiser des lumières dans la source de la vérité : prions la sainte Vierge de nous y conduire; et pour apprendre à louer un ange terrestre, joignons-nous avec un ange du ciel. *Ave.*

Vous avez écouté, mes frères, ce que nous a dit le divin apôtre : qu'encore que nous vivions sur la terre dans la compagnie des hommes mortels, néanmoins il ne laisse pas d'être véritable que « notre demeure est au ciel, » et notre société avec les anges : *Nostra autem conversatio in cœlis est.* C'est une vérité importante, pleine de consolation pour tous les fidèles; et comme je me propose aujourd'hui de vous en montrer la pratique dans la vie admirable de sainte Thérèse, je tâcherai avant toutes choses de rechercher jusqu'au principe cette excellente doctrine. Et pour cela, je vous prie d'entendre : qu'encore que l'Église qui règne au ciel et celle qui gémit sur la terre, semblent être entièrement séparées; il y a néanmoins un lien sacré, par lequel elles sont unies. Ce lien, messieurs, c'est la charité, qui se trouve dans ce lieu d'exil aussi bien que dans la céleste patrie; qui réjouit les saints qui triomphent, et anime ceux qui combattent; qui se répandant du ciel en la terre, et des anges sur les mortels, fait que la terre devient un ciel, et que les hommes deviennent des anges.

Car, ô sainte Jérusalem, heureuse Église des premiers-nés dont les noms sont écrits au ciel; quoique l'Église votre chère sœur, qui vit et qui combat sur la terre, n'ose pas se comparer à vous, elle ne laisse pas d'assurer qu'un saint amour vous unit ensemble. Il est vrai qu'elle cherche, et que vous possédez; qu'elle travaille, et que vous vous reposez; qu'elle espère, et que vous jouissez. Mais parmi tant de différences, par lesquelles vous êtes si fort éloignées, il y a du moins ceci de commun : que ce qu'aiment les esprits bienheureux, c'est ce qu'aiment aussi les hommes mortels. Jésus est leur vie, Jésus est la nôtre; et parmi leurs chants d'allégresse, et nos tristes gémissements, on entend résonner partout ces paroles du sacré Psalmiste : *Mihi autem adhærere Deo bonum est:* « Mon bien est de m'unir à Dieu. » C'est ce que disent les saints dans le ciel, c'est ce que les fidèles répondent en terre : si bien que s'unissant saintement avec ces esprits immortels; par cet admirable cantique que l'amour de Dieu leur inspire, ils se mêlent dès cette vie à la troupe des bienheureux, et ils peuvent dire avec l'apôtre : « Notre conversation est dans les cieux : » *Nostra conversatio in cœlis est.* Telle est la force de la charité, qu'elle fait que le saint apôtre ne craint pas de nous établir dans le paradis, même durant ce pèlerinage, et ose bien placer des mortels dans le séjour d'immortalité. Car il faut ici remarquer une merveilleuse doctrine, qui fera le sujet de tout ce discours, c'est, mes frères, que cet Esprit saint qui est l'auteur de la charité, qui la fait descendre du ciel en la terre, a voulu aussi lui donner des ailes pour retourner au lieu de son origine.

En effet, il est véritable, le mouvement de la charité c'est de tendre toujours aux choses cé-

lestes : ni le poids de ce corps mortel, ni les liens de la chair et du sang, ne sont pas capables de la retenir ; elle a trop de moyens de s'en détacher et de s'élever au-dessus. Elle a premièrement l'espérance, elle a secondement des désirs ardents, elle a troisièmement l'amour des souffrances. « Mais qui pourra entendre ces choses ? » *Quis sapiens, et intelliget hæc* [1] ? Qui pourra comprendre ces trois mouvements, par lesquels une âme enflammée et touchée de l'amour de Dieu se déprend de ce corps de mort ? Elle se voit au milieu des biens périssables, mais elle passe bientôt au-dessus par la force de son espérance : « espérance si ferme et si vigoureuse, qu'elle s'avance, dit saint Paul [2], au dedans du voile : » *spem incedentem usque ad interiora velaminis;* c'est-à-dire, qu'elle perce les cieux pour pénétrer jusqu'au sanctuaire, où « Jésus notre avant-coureur est entré pour nous : » *Præcursor pro nobis introivit Jesus* [3].

Voyez, mes frères, le vol de cette âme que l'amour de Dieu a blessée : elle est déjà au ciel par son espérance ; mais, hélas ! elle n'y est pas encore en effet, les liens de ce corps l'arrêtent. C'est alors que la charité lui inspire des désirs pressants, par lesquels elle s'efforce de rompre ses chaînes en disant avec saint Paul : *Cupio dissolvi, et esse cum Christo* [4] : « Ha ! que ne suis-je bientôt délivrée, afin d'être avec Jésus-Christ ! » Ce n'est pas assez des désirs ; et la charité, qui les pousse, étant irritée contre cette chair, qui la tient si longtemps captive, semble la vouloir détruire elle-même par un généreux amour des souffrances. C'est par ces trois divins mouvements, que Thérèse s'élève au-dessus du monde. Ils sont grands, ils sont relevés ; et peut-être auriez-vous peine de les retenir, ou d'en bien comprendre la connexion, si je ne les répétais encore une fois en les appliquant à notre sainte. Enflammée de l'amour de Dieu, elle le cherche par son espérance ; c'est le premier pas qu'elle fait : que si l'espérance est trop lente, elle y court, elle s'y élance par des désirs ardents et impétueux ; tel est son second mouvement : et enfin son dernier effort c'est que les désirs ne suffisant pas pour briser les liens de sa chair mortelle, elle lui livre une sainte guerre ; elle tâche, ce semble, de s'en décharger par de longues mortifications, et par de continuelles souffrances, afin qu'étant libre et dégagée, et ne tenant presque plus au corps, elle puisse dire avec vérité ces paroles du saint apôtre : *Nostra autem conversatio in cœlis est :* « Notre conversation est dans les cieux. » Ce sont, messieurs, ces trois actions de la charité de Thérèse, qui partageront ce discours. Je commence à vous faire voir quelle est la force de son espérance. Vous comprenez bien, je m'assure, que, dans une matière si haute, j'ai besoin d'une attention fort exacte : mais il ne faut rien méditer de bas quand on parle de sainte Thérèse, et qu'on a l'honneur, madame, d'entretenir Votre Majesté.

[1] *Osee.* XIV, 10.
[2] *Hebr.* VI, 19.
[3] *Ibid.* 20.
[4] *Phil.* I.

PREMIER POINT.

L'espérance que je vous prêche, celle que le Fils de Dieu nous enseigne, et qui élève si fort l'âme de Thérèse, n'est pas semblable à ces espérances par lesquelles le monde trompeur surprend l'imprudence des hommes, ou abuse leur crédulité. L'espérance dont le monde parle, n'est autre chose, à le bien entendre, qu'une illusion agréable ; et ce philosophe l'avait bien compris, lorsque ses amis le priant de leur définir l'espérance, il leur répondit en un mot : « C'est un songe de personnes qui veillent : » *Somnium vigilantium* [1]. Considérez en effet, messieurs, ce que c'est qu'un homme enflé d'espérance. A quels honneurs n'aspire-t-il pas ? quels emplois, quelles dignités ne se donne-t-il pas à lui-même ? Il nage déjà parmi les délices, et il admire sa grandeur future. Rien ne lui paraît impossible : mais lorsque, s'avançant ardemment dans la carrière qu'il s'est proposée, il voit naître de toutes parts des difficultés qui l'arrêtent à chaque pas, lorsque la vie lui manque, comme un faux ami, au milieu de ses entreprises, ou que, forcé par la rencontre des choses, il revient à son sens rassis, et ne trouve rien en ses mains de toute cette haute fortune, dont il embrassait une vaine image ; que peut-il juger de lui-même, sinon qu'une espérance trompeuse le faisait jouir pour un temps de la douceur d'un songe agréable ? et ensuite ne doit-il pas dire, selon la pensée de ce philosophe, que l'espérance peut être appelée « la rêverie d'un homme qui veille : » *Somnium vigilantium ?* Mais, ô espérance du siècle, source infinie de soins inutiles et de folles prétentions, vieille idole de toutes les cours, dont tout le monde se moque, et que tout le monde poursuit, ce n'est pas de toi que je parle ; l'espérance des enfants de Dieu, que je dois aujourd'hui prêcher, et que nous devons tous admirer en sainte Thérèse, n'a rien de commun avec tes erreurs.

Apprenez aujourd'hui, mes frères, à remarquer la différence de l'une et de l'autre, afin que vous puissiez dire avec connaissance : « Ah ! vraiment

[1] *Apud S. Ba l. Epist.* XIV, n° 1, t. III, p. 93

« il est meilleur d'espérer en Dieu, que de se confier aux grands de la terre : » *Bonum est confidere in Domino, quam confidere in homine* [1]. Mais pénétrons profondément cette vérité, et disons, s'il se peut, en peu de paroles, que cette différence consiste en ce point, que l'espérance du monde laisse la possession toujours incertaine, et encore beaucoup éloignée, au lieu que l'espérance des enfants de Dieu est si ferme et si immuable, que je ne crains point de vous assurer qu'elle nous met par avance en possession du bonheur que l'on nous propose, et qu'elle fait un commencement de la jouissance. Prouvons-le solidement par les Écritures; et parmi un nombre infini d'exemples par lesquels elles nous confirment cette vérité, je vous prie d'en remarquer seulement un seul qui n'est ignoré de personne.

Dieu avait promis Jésus-Christ au monde; et Isaïe voyant en esprit cette grande et mémorable journée en laquelle devait naître son libérateur, il s'écrie transporté de joie : « Un petit enfant nous « est né, un fils nous est donné : » *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis* [2]. Chrétiens, il écrivait cette prophétie plusieurs siècles avant sa naissance; néanmoins il le voit déjà, il soutient qu'il nous est donné, seulement à cause qu'il sait qu'il nous est promis, et que, comme dit le grand Augustin, « toutes les choses que Dieu a promi- « ses, selon l'ordre de ses conseils sont déjà en « quelque sorte accomplies, parce qu'elles sont « assurées : » *Quæ ventura erant, jam in Dei prædestinatione velut facta erant, quia certa erant* [3]. Vous voyez par là, chrétiens, que, selon les Écritures sacrées, la promesse que Dieu nous donne, à cause de sa certitude, est infaillible.

Notre incomparable Thérèse a imité ce divin prophète. Se sentant appelée, par la Providence, à procurer la réformation de l'ordre ancien du Carmel, si renommé par toute l'Église, elle croit déjà l'ouvrage achevé, parce que c'est Dieu qui lui a ordonné de l'entreprendre. C'est un miracle incroyable de voir comment cette fille a bâti ses monastères. Représentez-vous une femme, qui, pauvre et destituée de tout secours, a pu bâtir tous les monastères dans lesquels elle a fait revivre une si parfaite régularité : elle n'avait ni fonds pour leur subsistance, ni crédit pour en avancer l'établissement. Toutes les puissances s'unissaient contre elle, j'entends et les ecclésiastiques et les séculières, avec une telle opiniâtreté, qu'elle paraissait invincible. Toutes les personnes zélées que Dieu employait à cette œuvre, et même ses serviteurs les plus fidèles, désespéraient du succès, et le disaient ouvertement à la sainte mère. Elle seule demeure constante dans la ruine apparente de tous ses desseins; aussi ferme que le fidèle Abraham, « elle fortifie son espé- « rance contre toute espérance : » *In spem contra spem*, dit le grand apôtre [1]; c'est-à-dire, qu'où manquait l'espérance humaine, accablée sous les ruines de son entreprise, là une espérance divine commençait à lever la tête au milieu de tant de débris. Animée de cette espérance, lorsque tout l'édifice semblait abattu, elle le croyait déjà établi. Et cela pour quelle raison, si ce n'est qu'il est bon d'espérer en Dieu, et non pas d'espérer aux hommes : parce qu'ainsi que je l'ai déjà dit, l'espérance que l'on a aux hommes ne nous montre que de fort loin la possession, n'est qu'un amusement inutile qui substitue un fantôme au lieu de la chose; et au contraire l'espérance que l'on met en Dieu est un commencement de la jouissance?

Mais, mes frères, ce n'est pas assez d'avoir établi cette vérité sur des exemples si clairs : afin que vous soyez convaincus combien il est beau d'espérer en Dieu, il faut vous montrer la raison de cette excellente doctrine. Je vous prie de vous y rendre attentifs, elle est tirée d'un très-haut principe; c'est l'immobilité des conseils de Dieu, et sa consistance toujours immuable. « Je « suis Dieu, dit le Seigneur, et je ne change ja- « mais [2]; » et de là s'ensuit une conséquence que je ne puis vous exprimer mieux que par ces beaux mots de Tertullien, qui sont tous faits pour notre sujet : « Il est digne de Dieu, dit-il, « de tenir pour fait tout ce qu'il ordonne, soit « pour le présent, soit pour le futur; parce que « son éternité, qui l'élève au-dessus des temps, « le rend maître absolu de l'un et de l'autre : » *Divinitati competit, quæcumque decreverit, ut perfecta reputare; quia non sit apud illam differentia temporis, apud quam uniformem statum temporum dirigit æternitas ipsa* [3].

Voilà, messieurs, de grandes paroles que nous trouverons pleines d'un sens admirable, si nous le savons bien développer. Il veut dire qu'il y a grande différence entre les promesses des hommes et les promesses de Dieu. Quand vous promettez, ô mortels, de quelque crédit que vous vous vantiez, et fussiez-vous, s'il se peut, plus grands que les rois dont la puissance fait trembler le monde, l'événement est toujours douteux : parce que toutes vos promesses ne regardent que l'avenir, et cet avenir n'est pas en vos mains : un nuage épais le couvre à vos yeux, et vous en

[1] *Ps.* CXVII, 8.
[2] *Is.* IX, 6.
[3] *De Civit. Dei*, lib. XVII, cap. XVIII, t. VII, col. 481.

[1] *Rom.* IV, 13.
[2] *Malach.* III, 6.
[3] *Advers. Marcion.* lib. III, n° 5.

ôte la connaissance. C'est pourquoi l'espérance humaine, chancelante, timide, douteuse, sans appui et sans fondement, ne peut mettre l'esprit en repos, parce qu'elle le tient toujours en suspens sur un avenir incertain. Mais ce grand Dieu, ce grand Roi des siècles, dont nous révérons les promesses, étant éternel, immuable, seul arbitre de tous les temps, il les a toujours présents à ses yeux, et lui seul en a mesuré le cours. Comme donc le temps à venir n'est pas moins à lui que le présent, il s'ensuit que ce qu'il promet n'est pas moins certain que ce qu'il donne. Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas [1]; et puisqu'il se trouve toujours véritable, soit qu'il donne, soit qu'il promette, le chrétien ne se trouve pas moins assuré lorsqu'il espère, que lorsqu'il jouit.

Et c'est à quoi regarde le divin apôtre, lorsqu'il dit que notre demeure est aux cieux. Éveillez-vous, mortels misérables, ne vous imaginez pas être en terre; croyez que votre demeure est au ciel, où vous êtes transportés par votre espérance. Vous en êtes éloignés par votre nature, mais « il « vous a tendu sa main du plus haut des cieux : » *Misit manum suam de cœlo;* c'est-à-dire, il vous a donné sa promesse par laquelle il vous invite à sa gloire. Non-seulement il a promis, mais encore il a juré, dit l'apôtre, et « il a juré par lui-« même : » *Juravit per semetipsum* [2]; et « pour « faire connaître aux hommes la résolution im-« muable de son conseil éternel, il a pris sa vérité « à témoin que le ciel est notre héritage : *Volens ostendere pollicitationis hæredibus immobilitatem consilii sui, interposuit jusjurandum* [3]. Après cette promesse fidèle, après ce serment inviolable par lequel Dieu s'engage à nous, le chrétien peut-il être en doute? Non, mes frères, je ne le crois pas. Une promesse si sûre, si bien confirmée me vaut un commencement de l'exécution; et si la promesse divine est un commencement de l'exécution, n'ai-je pas eu raison de vous dire que l'espérance qui s'y attache est un commencement de la jouissance? C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit, qu'elle est l'ancre de notre âme : *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam et firmam* [4]. Qu'est-ce à dire, que l'espérance est l'ancre de l'âme? Représentez-vous un navire, qui, loin du rivage et du port, vogue dans une mer inconnue. Si la tempête l'agite, si les nuages couvrent le soleil, alors le pilote incertain, craignant que la violence des vents et des flots irrités ne le pousse contre des écueils, commande aussitôt que l'on jette l'ancre; et cette ancre lui fait trouver la consistance parmi les flots, de peur que le vaisseau ne soit emporté : la terre au milieu des ondes est comme un port parmi les orages.

C'est ainsi, ô enfants de Dieu; et pour retourner à notre sujet après cette digression nécessaire, c'est ainsi, divine Thérèse, que votre âme s'établit au ciel. Battue de l'orage et des vents qui agitent la vie humaine comme un océan plein d'écueils, et ne pouvant encore arriver au ciel, vous y jetez cette ancre sacrée; je veux dire, votre espérance : par laquelle étant attachée dans cette bienheureuse terre des vivants, vous trouvez la patrie même dans l'exil, la consistance dans l'agitation, la tranquillité dans la tourmente; et mêlée avec les esprits célestes, auxquels votre esprit est uni, vous pouvez dire avec l'apôtre : *Nostra autem conversatio in cœlis est :* « Notre conver-« sation est aux cieux. » Ne parlez donc plus à Thérèse de toutes les prétentions de la terre. Accoutumée à une autre vie, elle n'entend plus ce langage; et son âme, élevée au ciel par la force de son espérance, n'a plus de goût ni de sentiment que pour les chastes voluptés des anges. Que le monde s'irrite contre elle, qu'il contredise ses pieux desseins, qu'il la déchire par ses calomnies, qu'on la traîne à l'inquisition comme une femme qui donne la vogue à des visions dangereuses; qu'elle entende même les prédicateurs tonner publiquement contre sa conduite : car cela lui est arrivé, sa compagne en tremblant d'effroi; et figurez-vous, chrétiens, quelle devait être son émotion, se voyant ainsi attaquée dans une célèbre audience : toutefois elle ne sent pas cet orage; toutes ces ondes, qui tombent sur elle, ne sont pas capables de l'ébranler. Son esprit demeure tranquille, comme dans une grande bonace, au milieu de cette tempête; et cela, pour quelle raison? parce qu'il est solidement établi sur cette ancre immobile de son espérance.

Chrétiens, profitons de ce grand exemple. Parmi tous les troubles qui nous tourmentent, parmi tant de différentes agitations, dans les morts cruelles et précipitées de nos proches et de nos amis, jetons au ciel cette ancre sacrée, je veux dire notre espérance. Ah! si nous étions appuyés sur cette espérance immuable; les maladies, les pertes de biens et les afflictions ne seraient pas capables de nous submerger! Toutes ces ondes, qui tombent sur nous, feraient flotter légèrement ce vaisseau fragile; mais elles ne pourraient pas l'emporter bien loin, parce qu'il serait appuyé sur cette ancre de l'espérance.

Et vous, princes et grands de la terre, pourquoi offrez-vous à Thérèse des richesses? Écoutez comme elle parle à ces saintes filles qu'une com-

[1] *Matth.* XXIV.
[2] *Heb.* VI, 13.
[3] *Ibid.* 17.
[4] *Ibid.* 19.

même espérance unit avec elle : Soyons pauvres, mes chers sœurs, soyons pauvres dans nos maisons et dans nos habits : Elle ne veut rien dans ses monastères qui ne sente la pauvreté de Jésus; elle veut toujours être pauvre : parce que ce n'est pas ici le temps de jouir, mais c'est seulement le temps d'espérer. Soyons chrétiennes, mes sœurs, leur dit-elle. Elle craint de rien posséder, sachant que le vrai chrétien ne possède pas, mais qu'il cherche; qu'il ne s'arrête pas, mais qu'il passe comme un voyageur pressé; qu'il ne bâtit pas sur la terre, parce que sa cité n'est pas de ce monde, et qu'une loi bienheureuse lui est imposée de ne se réjouir que par espérance : *Spe gaudentes*[1].

Mais, chrétiens, si vous voulez voir jusqu'où la sainte espérance a élevé l'âme de Thérèse, méditez ce sacré cantique que l'amour divin lui met à la bouche. Je vis, dit-elle, sans vivre en moi; et j'espère une vie si haute, que je meurs de ne mourir pas. Qu'entends-je, et que dites-vous, divine Thérèse? Je vis, dit-elle, sans vivre en moi. Si vous n'êtes plus en vous-même, quelle force vous a enlevée sinon celle de votre espérance? O transports inconnus au monde, mais que Dieu fait sentir aux saints avec des douceurs ravissantes ! Thérèse n'est donc plus sur la terre, elle vit avec les anges; elle croit être avec son Époux. Et ne vous en étonnez pas : l'espérance a pu faire un si grand miracle. Car comme les personnes agiles, pourvu qu'elles puissent appuyer la main, porteront après aisément le corps; ainsi l'espérance, qui est la main de l'âme, par laquelle elle s'étend aux objets, sitôt qu'elle s'est appuyé sur Dieu, elle est si forte et si vigoureuse, qu'elle y enlève après l'âme tout entière. Vivez donc heureuse, ô Thérèse, vivez avec cet époux céleste, qui seul a pu gagner votre cœur. Si vous ne pouvez encore le joindre, envoyez votre espérance après lui; et enrichie par cette espérance, méprisez hardiment tous les biens du monde. Car quelle possession se peut égaler à une espérance si belle, et quels biens présents ne céderaient pas à ce bienheureux avenir !

Où courez-vous, mortels abusés, et pourquoi allez-vous errants de vanités en vanités, toujours attirés et toujours trompés par des espérances nouvelles? Si vous recherchez des biens effectifs, pourquoi poursuivez-vous ceux du monde, qui passent légèrement comme un songe? Et si vous vous repaissez d'espérances, que n'en choisissez-vous qui soient assurées? Dieu vous promet : pourquoi doutez-vous? Dieu vous parle : que ne suivez-vous? Il vaut mieux espérer de lui, que de recevoir les faveurs des autres; et les biens qu'il promet sont plus assurés que tous ceux que le monde donne. Espérez donc avec Thérèse; et pour voir manifestement combien est grand le bien qu'elle cherche, regardez de quelle ardeur elle y court, et par quels désirs elle s'y élance : c'est ma deuxième partie.

[1] *Rom* XII, 12.

SECOND POINT.

C'est une loi de la Providence, que la jouissance succède aux désirs; et le chrétien ne mérite pas de se réjouir dans le ciel, s'il n'a auparavant appris à gémir dans ce lieu de pèlerinage. Car pour être vrai chrétien, il faut sentir qu'on est voyageur; et vous m'avouerez aisément que celui-là ne la connaît pas, qui ne soupire point après sa patrie. C'est pourquoi saint Augustin a dit ces beaux mots, qui méritent bien d'être médités : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis*[1] : « Celui qui ne gémit pas comme voyageur, ne « se réjouira pas comme citoyen; » c'est-à-dire, si nous l'entendons, il ne sera jamais habitant du ciel, parce qu'il a voulu l'être de la terre : puisqu'il refuse le travail du voyage, il n'aura pas le repos de la patrie; et s'arrêtant où il faut marcher, il n'arrivera pas où il faut parvenir : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis.* Ceux au contraire qui déploreront leur exil, seront habitants du ciel; parce qu'ils ne veulent pas l'être de ce monde, et qu'ils tendent par de saints désirs à la Jérusalem bienheureuse. Il faut donc, mes frères, que nous gémissions. C'est à vous, heureux citoyens de la céleste Jérusalem, c'est à vous qu'appartient la joie; mais pendant que nous languissons en ce lieu d'exil, les pleurs et les désirs font notre partage. Et David a exprimé nos vrais sentiments, quand il a chanté d'une voix plaintive : *Super flumina Babylonis, illic sedimus; et flevimus, dum recordaremur Sion*[2] : « Assis sur les fleuves de Babylone, nous avons « gémi et pleuré en nous souvenant de Sion. »

Remarquez ici, chrétiens, les deux causes de la douleur que ressent une âme pieuse, qui attend avec l'apôtre l'adoption des enfants de Dieu[3]. Pour quelle cause soupirez-vous donc, âme sainte, âme gémissante, et quel est le sujet de vos plaintes? Le prophète en rapporte deux; c'est le souvenir de Sion, et les fleuves de Babylone. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle pleure, éloignée de ce qu'elle cherche, et exposée au milieu de ce qu'elle fuit? Elle aime la paix de Sion, et elle se sent reléguée dans les troubles de Babylone où elle ne voit que des eaux courantes; c'est-à-dire, des plaisirs qui passent : *Super flumina Babylo-*

[1] *Enar. in Psal.* CXLIII, n° 1, t. IV, col
[2] *Ps.* CXXXVI.
[3] *Rom.* VIII, 23

nis. Et pendant qu'elle ne voit rien qui ne passe, elle se souvient de Sion, de cette Jérusalem bienheureuse, où toutes choses sont permanentes. Ainsi, dans la diversité de ces deux objets, elle ne sait ce qui l'afflige le plus, de Babylone où elle se voit, ou de Sion d'où elle est bannie, et c'est pour cela que sainte Thérèse ne peut modérer ses douleurs.

Que dirai-je ici, chrétiens? qui me donnera des paroles, pour vous exprimer dignement la divine ardeur qui la presse? Mais quand je pourrais la représenter aussi forte et aussi fervente qu'elle est dans le cœur de Thérèse, qui comprendra ce que j'ai à dire? et nos esprits attachés à la terre, entendront-ils ces transports célestes? Disons néanmoins, comme nous pourrons, ce que son histoire raconte; disons que l'admirable Thérèse, nuit et jour, sans aucun repos ni trêve, soupirait après son divin Époux; disons que, son amour s'augmentant toujours, elle ne pouvait plus supporter la vie, qu'elle déchirait sa poitrine par des cris et par des sanglots, et que cette douleur l'agitait de sorte, qu'il semblait à chaque moment qu'elle allait rendre les derniers soupirs.

Je vous vois étonnés, fidèles : l'amour aveugle des biens périssables ne vous permet pas de comprendre de quelle sorte ces beaux mouvements peuvent être formés dans les cœurs. Mais quittez cet étonnement. Il faut, s'il se peut, vous le faire entendre, en vous décrivant en un mot quelle est la force de la charité, en vous le montrant par les Écritures.

Sachez donc que c'est la charité qui presse Thérèse, charité toujours vive, toujours agissante, qui pousse sans relâche du côté du ciel les âmes qu'elle a blessées, et qu'elle ne cesse de travailler par de saintes inquiétudes, jusqu'à ce qu'elles y soient établies. C'est pourquoi le grand Paul en étant rempli, jeûne continuellement; il pleure, il soupire, il se plaint en lui-même, il est pressé et violenté, il souffre des douleurs pareilles à celles de l'enfantement, et son âme ne cherche qu'à sortir du corps : *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus* [1]? « Malheureux « homme que je suis! qui me délivrera de ce « corps de mort? » Quelle est la cause de ces transports? c'est la charité qui le presse : c'est ce feu divin et céleste, qui, détenu contre sa nature dans un corps mortel, tâche de s'ouvrir par force un passage; et frappant de toutes parts avec violence, par des désirs ardents et impétueux il ébranle tous les fondements de la prison qui l'enserre. De là ces pleurs, de là ces sanglots, de là ces douleurs excessives, qui mettraient sans doute Thérèse au tombeau, si Dieu, par un secret de sa providence, ne la voulait conserver encore pour la rendre plus digne de son amour.

Et c'est ici qu'il faut vous représenter un nouveau genre de martyre que la charité fait souffrir à l'incomparable Thérèse. Dieu l'attire, et Dieu la retient. Il lui ordonne de courir au ciel, et il veut qu'elle demeure en la terre : d'un côté il lui découvre d'une même vue toutes les misères de cet exil, tous les charmes et tous les attraits de sa vision bienheureuse, non point dans l'obscurité des discours humains, mais dans la lumière claire et pénétrante de sa vérité infinie; mais comme elle pense se jeter à lui, charmée de ses beautés immortelles, aussitôt il lui fait connaître qu'il la veut encore retenir au monde. Qu'est-ce à dire ceci, ô grand Dieu! est-il digne de votre bonté, de tourmenter ainsi un cœur qui vous aime? Si vous inspirez ces désirs, pourquoi refusez-vous de les satisfaire? Ou ne la tirez pas avec tant de force, ou permettez-lui de vous suivre. Ne voyez-vous pas, ô Époux céleste, qu'elle ne sait à quoi arrêter son choix? Vous l'appelez, vous la repoussez : si bien que, pendant qu'elle court à vous, elle se déchire elle-même; et son âme ensanglantée par la violence de ces mouvements opposés, que vous la forcez de souffrir, ne trouve plus de consolation. En cet état, où vous la mettez, n'a-t-elle pas raison de vous dire : *Quare posuisti me contrarium tibi* [1]? Dans les désirs que vous m'inspirez, c'est vous qui me rendez contraire à vous-même? Ou qu'une autre main l'attire, ou qu'une autre main la retienne.

O merveille des desseins de Dieu! ô conduite impénétrable de ses jugements dans l'opération de sa grâce! *Quis loquetur potentias Domini, auditas faciet omnes laudes ejus* [2]? Qui nous expliquera ce mystère? qui nous dira les moyens secrets par lesquels le Saint-Esprit purifie les cœurs? Il sait bien que dans ces combats, dans ces mystérieuses contrariétés, il s'allume un feu dans les âmes qui les rend tous les jours plus pures. Il fait naître de saints désirs; et il se plaît de les enflammer, en différant de les satisfaire. Il se plaît à regarder du plus haut des cieux que Thérèse meurt tous les jours, parce qu'elle ne peut pas mourir une fois : *Quotidie morior* [3], dit le saint apôtre; et il reçoit tous les jours mille sacrifices, en retardant le dernier. Mais je passe encore plus loin : pourrai-je bien dire ce que je pense? Il voit que, par un secret merveilleux, elle se détache d'autant plus du corps, qu'elle a plus de peine à s'en détacher; et que dans l'ef-

[1] *Rom.* VII, 24.

[1] *Job.* VII, 20.
[2] *Ps.* CV, 2.
[3] I. *Cor* XV, 31

fort qu'elle fait pour s'en séparer tout entière, elle le fuit d'autant plus qu'elle s'y sent plus longtemps et plus violemment retenue. C'est pourquoi si la violence de ses désirs ne peut rompre les liens du corps, ils en éteignent tous les sentiments, ils en mortifient tous les appétits : elle ne vit plus pour la chair; et enfin elle devient tous les jours et plus libre, et plus dégagée par cette perpétuelle agitation, comme un oiseau qui battant des ailes secoue l'humidité qui les rend pesantes, ou dissipe le froid qui les engourdit : si bien que, portée par ces saints désirs, elle paraît détachée du corps pour vivre et converser avec les anges : *Nostra conversatio in cœlis est.*

Heureuses mille et mille fois les âmes qui désirent ainsi Jésus-Christ! Mais cependant ses ardeurs s'augmentent, et ce feu si vif et si agissant ne peut plus être retenu sous la cendre d'une chair mortelle. Cette divine maladie d'amour prenant tous les jours de nouvelles forces, elle ne peut plus supporter la vie. Chaste Époux qui l'avez blessée, que tardez-vous à la mettre au ciel, où elle s'élève par de saints désirs, et où elle semble déjà transportée par la meilleure partie d'elle-même? ou, s'il vous plaît qu'elle vive encore, quel remède trouverez-vous à ses peines? La mort? mais il vous plaît de la différer, pour élever sa perfection à l'état glorieux et suréminent que votre providence a marqué pour elle. L'espérance? mais elle la tue; parce qu'en lui disant qu'elle vous verra, elle lui dit aussi dans le même temps qu'elle n'est pas encore avec vous. Que ferez-vous donc, ô Sauveur, et de quoi soutiendrez-vous votre amante, dont le cœur languit après vous? Chrétiens, il sait le secret de lui faire trouver du goût dans la vie. Quel secret? secret merveilleux. Il lui enverra des afflictions; il éprouvera son amour par de continuelles souffrances : secret étrange, selon le monde; mais sage, admirable, infaillible, selon les maximes de l'Évangile. C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

La langueur de sainte Thérèse ne peut donc plus être soutenue que par des souffrances; et dans l'ennui qu'elle a de la vie, elle ne trouve point de consolation que de dire continuellement à son Dieu : Seigneur, « ou souffrir, ou mourir : » *Aut pati, aut mori.* Il est digne de votre audience de comprendre solidement toute la force de cette parole; et quand je vous en aurai découvert le sens, vous confesserez avec moi qu'elle renferme comme en abrégé toute la doctrine du Fils de Dieu, et tout l'esprit du christianisme. Mais observez avant toutes choses la merveilleuse contrariété des inclinations naturelles, et de celles que la grâce inspire.

La première inclination que la nature nous donne, c'est sans doute l'amour de la vie; la seconde, qui la suit de près ou qui peut-être est encore plus forte, c'est l'amour des plaisirs du monde, sans lesquels la vie serait ennuyeuse. Car, mes frères, il est véritable : quelque amour que nous ayons pour la vie, nous ne la pourrions supporter si elle n'avait des contentements; et jugez-en par expérience. Combien longues, combien ennuyeuses vous paraissent ces tristes journées que vous passez sans aucun plaisir de conversation ou de jeu, ou de quelque autre divertissement! ne vous semble-t-il pas alors, si je puis parler de la sorte, que les jours sont durs et pesants : *Pondus diei;* c'est ce qui s'appelle le poids du jour : c'est pourquoi ils vous sont à charge, et vous ne pouvez supporter ce poids. Au contraire est-il rien qui aille plus vite ni qui s'écoule, s'échappe et vole plus légèrement que le temps passé parmi les délices? De là vient que ce roi mourant, auquel Isaïe rendit la santé, se plaint qu'on tranche le cours de sa vie lorsqu'il ne faisait que la commencer : *Dum adhuc ordirer, succidit me : de mane usque ad vesperam finies me* [1] : « Je finis lorsque je commence, et ma vie s'est achevée du matin au soir ! » Que veut dire ce prince malade : il avait près de quarante ans; cependant il s'imagine qu'il ne fait que de naître, et il ne compte encore qu'un jour de son âge? C'est que sa vie passée dans le luxe, dans le plaisir du commandement et dans une abondance royale, ne lui faisait presque point sentir sa durée, tant elle coulait doucement. Je vous parle ici, chrétiens, dans le sentiment des hommes du monde, qui ne vivent que pour les plaisirs; et c'est afin que vous compreniez quel étrange renversement des inclinations naturelles apporte l'esprit du christianisme dans les âmes qui en sont remplies : et voyez-le par l'exemple de sainte Thérèse.

Les afflictions, les douleurs aiguës, ce cruel amas de maux et de peines sous lequel elle paraît accablée, et qui pourrait contraindre les plus patients à appeler la mort au secours; c'est ce qui lui fait désirer de vivre : et au lieu que la vie est amère aux autres, si elle n'est adoucie par les voluptés; elle n'est amère à Thérèse que lorsqu'elle y jouit de quelque repos. Qui lui donne ces désirs étranges? d'où lui viennent ces inclinations si contraires à la nature? En voici la raison solide; c'est qu'il n'est rien de plus opposé que de vivre selon la nature, et de vivre selon la grâce : c'est,

[1] *Is.* XXXVIII, 12.

comme dit l'apôtre saint Paul [1], qu'elle n'a pas reçu l'esprit de ce monde, mais un esprit victorieux du monde; c'est que, pleine de Jésus-Christ, elle veut vivre selon Jésus-Christ. Ce Jésus, ce divin Sauveur, n'a vécu que pour endurer; et il m'est aisé de vous faire voir, par les Écritures divines, qu'il n'a voulu étendre sa vie qu'autant de temps qu'il fallait souffrir. Entendez donc encore cette vérité, par laquelle j'achèverai ce discours, et qui en fera tout le fruit.

Je ne m'étonne pas, chrétiens, que Jésus ait voulu mourir : il devait ce sacrifice à son Père, pour apaiser sa juste fureur, et le rendre propice aux hommes. Mais qu'était-il nécessaire qu'il passât ses jours, et ensuite qu'il les finît parmi tant de maux? C'est pour la raison que j'ai dite. Étant l'homme de douleurs, comme l'appelait le prophète [2], il n'a voulu vivre que pour endurer; ou, pour le dire plus fortement par un beau mot de Tertullien, il a voulu se rassasier, avant que de mourir, par la volupté de la patience : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat* [3]. Voilà une étrange façon de parler. Ne diriez-vous pas, chrétiens, que, selon le sentiment de ce Père, toute la vie du Sauveur était un festin, dont tous les mets étaient des tourments? Festin étrange, selon le siècle; mais que Jésus a jugé digne de son goût. Sa mort suffisait pour notre salut; mais sa mort ne suffisait pas à ce merveilleux appétit qu'il avait de souffrir pour nous. Il a fallu y joindre les fouets, et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et tout ce cruel appareil de supplices épouvantables : et cela pour quelle raison? C'est que ne vivant que pour endurer, « il voulait se rassasier, avant que de mou« rir, de la volupté de souffrir pour nous : » *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat.*

Mais pour vous convaincre plus clairement de la vérité que je prêche, regardez ce que fait Jésus à la croix. Ce Dieu avide de souffrir pour l'homme, tout épuisé, tout mourant qu'il est, considère que les prophéties lui promettent encore un breuvage amer dans sa soif : il le demande avec un grand cri, et après cette aigreur et cette amertume dont le Juif impitoyable arrose sa langue, que fait-il? Il me semble qu'il se tourne du côté du ciel. Eh bien! dit-il, ô mon Père, ai-je bu tout le calice que votre providence m'avait préparé? ou bien, reste-t-il quelque peine qu'il soit nécessaire que j'endure encore? Donnez, je suis prêt, ô mon Dieu! *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* [4]. Je veux boire tout le calice de ma passion, et je n'en veux pas perdre une seule goutte. Là, voyant dans ses décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir pour lui : Ah! dit-il, c'en est fait, « tout est consommé, » *Consummatum est* [1] : sortons, il n'y a plus rien à faire en ce monde; et aussitôt il rendit son âme à son Père. Et par là ne paraît-il pas, chrétiens, qu'il ne vit que pour endurer, puisque, lorsqu'il aperçoit la fin des souffrances, il s'écrie : Tout est achevé, et qu'il ne veut plus prolonger sa vie?

Tel est l'esprit du sauveur Jésus, et c'est lui qui l'a répandu sur Thérèse sa pudique épouse. Elle veut aussi souffrir ou mourir; et son amour ne peut endurer qu'aucune cause retarde sa mort, sinon celle qui a différé la mort du Sauveur. chrétiens, échauffons nos cœurs par la vue de ce grand exemple, et apprenons de sainte Thérèse qu'il nous faut nécessairement souffrir ou mourir. Et un chrétien en peut-il douter? Si nous sommes de vrais chrétiens, ne devons-nous pas désirer d'être toujours avec Jésus-Christ? Or, mes frères, où le trouve-t-on cet aimable Sauveur de nos âmes? En quel lieu peut-on l'embrasser? On ne le trouve qu'en ces deux lieux : dans sa gloire ou dans ses supplices, sur son trône ou bien sur sa croix. Nous devons donc, pour être avec lui, ou bien l'embrasser dans son trône, et c'est ce que nous donne la mort, ou bien nous unir à sa croix, et c'est ce que nous avons par les souffrances; tellement qu'il faut souffrir ou mourir, afin de ne quitter jamais le Sauveur. Et quand Thérèse fait cette prière : Que je souffre, ou bien que je meure, c'est de même que si elle eût dit : A quelque prix que ce soit, je veux être avec Jésus-Christ. S'il ne m'est pas encore permis de l'accompagner dans sa gloire, je le suivrai du moins parmi ses souffrances, afin que, n'ayant pas le bonheur de le contempler assis dans son trône, j'aie du moins la consolation de l'embrasser pendu à sa croix.

Souffrons donc, souffrons, chrétiens, ce qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, les afflictions et les maladies, les misères et la pauvreté, les injures et les calomnies; tâchons de porter d'un courage ferme telle partie de sa croix dont il lui plaira de nous honorer. Quoique tous nos sens y répugnent, il est doux de souffrir avec Jésus-Christ, puisque ces souffrances nous font espérer la société de sa gloire; et cette pensée doit fortifier ceux qui vivent dans la douleur et l'affliction.

Mais pour vous, fortunés du siècle, à qui la faveur, les richesses, le crédit et l'autorité fait trouver la vie si commode, et qui, dans cet état paisible, semblez être exempts des misères qui affligent les autres hommes, que vous dirai-je

[1] I. *Cor.* II, 12.
[2] *Isai.* LIII, 3.
[3] *De Patient.* n° 3.
[4] *Psal.* CVII, 2.

[1] *Joan.* XIX, 30.

aujourd'hui, et quelle croix vous laisserai-je en partage? Je pourrais vous représenter que peut-être ces beaux jours passeront bien vite, que la fortune n'est pas si constante qu'on ne voie aisément finir ses faveurs, ni la vie si abondante en plaisir qu'elle n'en soit bientôt épuisée. Mais avant ces grands changements, au milieu des prospérités, que ferez-vous, que souffrirez-vous pour porter la croix de Jésus? Abandonner les richesses, macérer le corps? Non, je ne vous dis pas, chrétiens, que vous abandonniez vos richesses, ni que vous macériez vos corps par de longues mortifications : heureux ceux qui le peuvent faire dans l'esprit de la pénitence! mais tout le monde n'a pas ce courage. Jetez, jetez seulement les yeux sur les pauvres membres de Jésus-Christ; qui étant accablés de maux ne trouvent point de consolations. Souffrez en eux, souffrez avec eux, descendez à leur misère par la compassion, chargez-vous volontairement d'une partie des maux qu'ils endurent; et leur prêtant vos mains charitables, aidez-leur à porter la croix, sous la pesanteur de laquelle vous les voyez suer et gémir. Prosternez-vous humblement aux pieds de ce Dieu crucifié; dites-lui, honteux et confus : Puisque vous ne m'avez point jugé digne de me faire part de votre croix, permettez du moins, ô Sauveur, que j'emprunte celle des autres, et que je la puisse porter avec eux : donnez-moi un cœur tendre, un cœur fraternel, un cœur véritablement chrétien, par lequel je puisse sentir leurs douleurs, et participer du moins de la sorte aux bénédictions de ceux qui souffrent.

Madame

Permettez-moi de vous dire, avec le respect d'un sujet et la liberté d'un prédicateur, que cette instruction salutaire regarde principalement Votre Majesté. Nous répandons tous les jours des vœux pour sa gloire et pour sa grandeur : nous prions Dieu, avec tout le zèle que notre devoir nous peut inspirer, que sa main ne se lasse pas de verser ses bienfaits sur elle; et afin que votre joie soit pleine et entière, qu'il fasse que ce grand roi votre fils, à mesure qu'il s'avance en âge, devienne tous les jours plus cher à ses peuples, et plus redoutable à ses ennemis. Mais parmi tant de prospérités, nous ne croyons pas être criminels, si nous lui souhaitons aussi des douleurs. J'entends, madame, ces douleurs si saintes, qui saisissent les cœurs chrétiens à la vue des afflictions, et leur font sentir les misères des pauvres membres du Fils de Dieu. Votre Majesté les ressent, madame; toute la France a vu des marques de cette bonté qui lui est si naturelle. Mais, madame, ce n'est pas assez; tâchez d'augmenter tous les jours ces pieuses inquiétudes qui travaillent Votre Majesté en faveur des misérables. Dans ce secret, dans cette retraite où les heures vous semblent si douces, parce que vous les passez avec Dieu, affligez-vous devant lui des longues souffrances de la chrétienté désolée, et surtout des peuples qui vous sont soumis; et pendant que vous formez de saintes résolutions d'y apporter le soulagement que les affaires pourront permettre; pendant que notre victorieux monarque avance tous les jours l'ouvrage de la paix par ses victoires, et par cette vie agissante à laquelle il s'accoutume dès sa jeunesse : attirez-la du ciel par vos vœux; et pour récompense de ces douleurs que la charité vous inspirera, puissiez-vous jamais n'en ressentir d'autres, et après une longue vie recevoir enfin de la main de Dieu une couronne plus glorieuse que celle qui environne votre front auguste. Faites ainsi, grand Dieu, à cause de votre bonté et de votre miséricorde infinie. *Amen.*

Sire *

Nous prions Dieu, avec tout le zèle que l'amour et le devoir nous peut inspirer, que, multipliant ses victoires, il égale votre renommée à celle des plus fameux conquérants. Mais parmi toutes ces prospérités, nous ne croyons pas être criminels si nous lui souhaitons aussi des douleurs : j'entends, sire, ces saintes douleurs qui saisissent les cœurs chrétiens à la vue des afflictions, et qui leur fait sentir les misères des pauvres membres de Jésus-Christ. Sire, ces douleurs sont dignes des rois, et s'ils sont le cœur des royaumes qu'ils animent par leur influence, il est juste que, comme le cœur, ils ressentent aussi les impressions des maux qu'endurent les autres parties. Votre Majesté les ressent, sire; elle fait la guerre dans cet esprit : elle étend bien loin ses conquêtes, elle s'accoutume dès sa jeunesse à cette vie agissante, pour assurer la tranquillité publique : elle sent et elle plaint les maux de ses peuples; elle ne respire qu'à les soulager. Pour récompense de ces douleurs que sa bonté lui fait pressentir, puisse-t-elle jamais n'en éprouver d'autres, et après une longue vie recevoir enfin de la main de Dieu une couronne plus glorieuse que celle qui environne son front auguste!

* Bossuet adressa ce discours au roi, dans une autre occasion où il prêcha ce sermon en sa présence. (*Édit. de Deforis.*)

PANÉGYRIQUE
DE
SAINTE CATHERINE*.

Abus que les hommes font de la science. La bonne vie, l'édification des âmes, le triomphe de la vérité, fin à laquelle doit être rapportée toute la science du christianisme.

Dedit illi scientiam sanctorum.

Il lui a donné la science des saints. *Sap.* x, 10.

Encore que l'ennemi de notre salut ne se désiste jamais de la folle et téméraire entreprise de renverser l'Église de Dieu, toutefois nous voyons par les Écritures qu'il n'agit pas toujours par la force ouverte. Souvent il paraît en tyran, il persécute les fidèles; mais souvent, dit Saint Augustin[1], il fait le docteur, et il se mêle de les enseigner : de sorte qu'il ne suffit pas que Dieu ait opposé à ses violences la victorieuse armée des martyrs, dont le courage invincible a épuisé la cruauté de tous les supplices; mais il est également nécessaire qu'il éclaire aussi des docteurs, pour combattre les dangereuses maximes par lesquelles son ennemi tâche de corrompre la simplicité de la foi, et de détruire la vérité de son Évangile.

C'est un grand miracle, messieurs, qu'une fille de dix-huit ans ait osé marcher sous les étendards de cette armée laborieuse et entreprenante, dont la discipline est si dure, qu'elle ne doit l'emporter sur ses ennemis qu'en les lassant par sa patience : mais je ne crains point d'assurer que c'est quelque chose encore de plus admirable, qu'elle tienne rang parmi les docteurs; et que Dieu unissant en elle, si je puis parler de la sorte, toute la force de son Saint-Esprit, elle ait été aussi éclairée pour annoncer la vérité, qu'elle a paru déterminée à mourir pour elle. Un tel prodige, messieurs, n'est pas proposé en vain à l'Église; et nous en tirerons de grandes lumières pour la conduite de notre vie, si Dieu, fléchi par la sainte Vierge, dont nous implorons le secours, daigne diriger nos pensées, et bénir nos intentions. Disons donc avant toutes choses, *Ave*.

Je n'ignore pas, chrétiens, que la science ne soit un présent du ciel, et qu'elle n'apporte au monde de grands avantages : je sais qu'elle est la lumière de l'entendement, la guide de la volonté, la nourrice de la vertu, l'âme de la vérité, la compagne de la sagesse, la mère des bons conseils; en un mot, l'âme de l'esprit, et la maîtresse de la vie humaine. Mais comme il est naturel à l'homme de corrompre les meilleures choses, cette science, qui a mérité de si grands éloges, se gâte le plus souvent en nos mains par l'usage que nous en faisons. C'est elle qui s'est élevée contre la science de Dieu : c'est elle qui, promettant de nous éclaircir, nous aveugle plutôt par l'orgueil; c'est elle qui nous fait adorer nos propres pensées sous le nom auguste de la vérité; qui, sous prétexte de nourrir l'esprit, étouffe les bonnes affections, et enfin qui fait succéder à la recherche du bien véritable, une curiosité vague et infinie, source inépuisable d'erreurs et d'égarements très-pernicieux.

Mais je n'aurais jamais fait, messieurs, si je voulais raconter les maux que fait naître l'amour des sciences, et vous dire tous les périls dans lesquels il engage les enfants d'Adam, qu'un aveugle désir de savoir a rendu avec sa race, justement maudite, le jouet de la vanité, aussi bien que le théâtre de la misère. Un docteur inspiré de Dieu, et qui a puisé sa science dans l'oraison, en réduit tous les abus à trois chefs. Trois sortes d'hommes, dit saint Bernard[1], recherchent la science désordonnément. « Il y en a qui « veulent savoir, mais seulement pour savoir; et « c'est une mauvaise curiosité : » *Quidam scire volunt, ut sciant; et turpis curiositas est.* « Il « y en a qui veulent savoir, mais qui se proposent « pour but de leurs grandes et vastes connais- « sances, de se faire connaître eux-mêmes, et de « se rendre célèbres; et c'est une vanité dange- « reuse : » *Quidam scire volunt, ut sciantur ipsi; et turpis vanitas est.* « Enfin il y en a qui veulent « savoir, mais qui ne désirent avoir de science « que pour en faire trafic, et pour amasser des « richesses : et c'est une honteuse avarice : » *Quidam scire volunt, ut scientiam suam vendant; et turpis quæstus est.* Il y en a donc, comme vous voyez, à qui la science ne sert que d'un vain spectacle; d'autre à qui elle sert pour la montre et pour l'appareil; d'autres à qui elle ne sert que pour le trafic, si je puis parler de la sorte. Tous trois corrompent la science, tous trois sont corrompus par la science. La science étant regardée en ces trois manières, qu'est-ce autre chose, mes frères, « qu'une très-mauvaise « occupation qui travaille les enfants des hom- « mes, » comme parle l'Ecclésiaste? *Pessimam hanc occupationem dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in ea*[2].

* Quoique la Légende de sainte Catherine qu'a suivie Bossuet dans ce discours, n'ait point d'authenticité, comme les critiques en conviennent, cela ne nuit en rien à la solidité des instructions que le prédicateur en a tirées. (*Édit. de Versailles.*)

[1] *Enar. in Psal.* XXXIX, n° 1, t. IV, col. 326.

[1] *In Cant. Serm.* XXXVI, n° 3, t. I, col. 1400.

[2] *Eccles.* I, 13.

Curieux, qui vous repaissez d'une spéculation stérile et oisive, sachez que cette vive lumière, qui vous charme dans la science, ne lui est pas donnée seulement pour réjouir votre vue, mais pour conduire vos pas, et régler vos volontés. Esprits vains, qui faites trophée de votre doctrine avec tant de pompe, pour attirer des louanges, sachez que ce talent glorieux ne vous a pas été confié pour vous faire valoir vous-mêmes, mais pour faire triompher la vérité. Ames lâches et intéressées, qui n'employez la science que pour gagner les biens de la terre, méditez sérieusement qu'un trésor si divin n'est pas fait pour cet indigne trafic; et que s'il entre dans le commerce, c'est d'une manière plus haute, et pour une fin plus sublime, c'est-à-dire, pour négocier le salut des âmes. C'est ainsi que la glorieuse sainte Catherine, que nous honorons, a usé de ce don du ciel. Elle a contemplé au dedans la lumière de la science, non pour contenter son esprit, mais pour diriger ses affections : elle l'a répandue au dehors au milieu des philosophes et des grands du monde, non pour établir sa réputation, mais pour faire triompher l'Évangile : enfin elle l'a fait profiter, et l'a mise dans le commerce, non pour acquérir des biens temporels, mais pour gagner des âmes à Jésus-Christ : c'est par où je me propose de vous faire entendre qu'elle possède la science des saints et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Je ne suis pas fort surpris que les sciences profanes soient considérées comme un divertissement de l'esprit : elles ont si peu de solidité, que l'on peut, sans grande injure, n'en faire qu'un jeu. Mais que l'on regarde Jésus-Christ comme un sujet de recherches curieuses, et que tant d'hommes se persuadent d'être bien savants dans les mystères de son royaume, quand ils ont trouvé dans son Évangile de quoi exercer leur esprit par des questions délicates, ou de quoi l'amuser par des méditations agréables; c'est ce qui ne se peut souffrir à des chrétiens. Parce que Jésus-Christ est une lumière, ils s'imaginent peut-être qu'il suffit de la contempler et de se réjouir à sa vue; mais ils devraient penser au contraire que cette lumière n'éclaire que ceux qui la suivent, et non simplement ceux qui la regardent. « Qui me suit, nous dit-il, et non qui « me voit, ne marche point dans les ténèbres : » *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris*[1]. Par où il nous fait entendre que qui le voit sans le suivre, n'en marche pas moins dans la nuit et dans les ombres de la mort. Ainsi « celui qui « se vante de le connaître, et qui ne garde pas « ses commandements, est un menteur, dit saint « Jean, et la vérité n'est pas en lui : » *Qui dicit se nosse Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est*[1]. Pourquoi ne connaît-il point Jésus-Christ? parce qu'il ne le connaît point tel qu'il est : je veux dire qu'il le connaît comme la vérité; mais il ne le connaît pas comme la voie; et Jésus-Christ, comme vous savez, est l'un et l'autre. « Je suis, dit-il, la voie et la vérité . *Ego sum via et veritas*[2]; vérité qui doit être méditée par une sérieuse contemplation ; mais voie où il faut entrer par de pieuses pratiques *.

[1] *Joan.* VIII, 12.

* Cela paraît par une belle distinction, que nous apprenons de l'Évangile. Il y a le temps de voir : alors l'esprit sera satisfait dans toutes ses curiosités raisonnables. « Nous « verrons face à face : » *Facie ad faciem*. Maintenant ce n'est pas le temps, « nous ne voyons qu'en énigme : » *Speculum in enigmate*[3]. Ainsi il ne faut pas penser en cette vie à repaître la curiosité et le désir de savoir : c'est pourquoi, « heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils « verront Dieu : » *Beati mundo corde, quoniam Deum videbunt*[4]. *Videbunt*, ils verront. Alors ce sera le temps de satisfaire l'esprit; maintenant c'est le temps de purifier le cœur. Aussi voyons-nous que le Fils de Dieu nous a donné des lumières, non autant qu'il en faut pour nous satisfaire, mais autant qu'il en faut pour nous conduire. Qand au milieu de la nuit on présente une lampe à un homme, ce n'est pas pour réjouir sa vue par la beauté de la lumière : le jour est destiné pour cela. Alors on voit le soleil qui anime toutes les couleurs, et qui réjouit par une lumière vive et éclatante toute la face de la nature. Cette petite lumière qu'on vous met en attendant devant les yeux, n'est destinée que pour vous conduire. Ainsi en a-t-on fait aux hommes; et ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'Écriture elle-même qui compare la saine doctrine « à une « lampe allumée pendant la nuit : » *Quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco*[5]. Voici le temps de l'obscurité : ténèbres de toutes parts. Cependant, de peur que nous ne nous heurtions, « Dieu allume devant nos yeux un petit lumi« naire : » *Luminare minus, ut præesset nocti*[6]. Il y a le grand luminaire qui préside au jour : c'est la lumière de gloire que nous verrons. Il en faut maintenant un moindre pour présider à la nuit; c'est la doctrine de l'Evangile au milieu des ténèbres qui nous environnent. « Un petit « rayon de clarté nous trace un sentier étroit par où nous « pouvons marcher sûrement, jusqu'à ce que le jour ar« rive, et que le soleil se lève en nos cœurs : » *Lucerna in caliginoso loco, donec dies illucescat, et lucifer oriatur in cordibus nostris*. Ne vous arrêtez pas à cette lumière, seulement pour la contempler. Si vous voulez jouir pleinement du spectacle de la lumière, attendez le jour; cependant marchez et avancez à la faveur de cette lumière, qui vous est donnée pour vous conduire : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est*[7]. Le flambeau allumé devant vous, a de la

[1] I. *Joan.* II, 4.
[2] *Ibid.* XIV, 6.
[3] I. *Cor.* XIII, 12.
[4] *Matt.* V, 8.
[5] II. *Petr.* I, 19.
[6] *Genes.* I, 16.
[7] *Exod.* XXV, 40.

C'est donc une maxime infaillible, que la science du christianisme tend à la pratique et l'action, et qu'elle n'illumine que pour échauffer la connaissance, que pour exciter les affections. Mais nous l'entendrons beaucoup mieux, si nous réduisons les choses au premier principe et à la source de cette science. Cette source, ce premier principe de la science des saints, c'est la foi, de laquelle il nous importe aujourd'hui de bien entendre la nature, afin de connaître aussi son usage, et celui de toutes les connaissances qui en dépendent.

Pour cela nous remarquerons que toute la vie chrétienne nous étant représentée dans les Écritures comme un édifice spirituel, ces mêmes Écritures nous disent aussi que la foi en est le fondement. Saint Pierre ne paraît dans l'Évangile comme le fondement de l'Église, qu'à cause qu'en reconnaissant Jésus-Christ, il a posé la première pierre, et établi le fondement de la foi. L'apôtre enseigne aux Colossiens, que « nous « sommes fondés sur la foi, et que c'est la fermeté « de ce fondement qui nous rend immobiles et « inébranlables dans l'espérance de l'Évangile : » *In fide fundati, et stabiles, et immobiles a spe Evangelii*[1]. Et ensuite le même saint Paul définit la foi, « l'appui et le fondement des choses « qu'il faut espérer[2]. » C'est pourquoi le saint concile de Trente, suivant les traces de cette doctrine, nous décrit aussi la foi en ces termes : *Humanæ salutis initium, fundamentum et radix totius justificationis*[3] : « Le commencement du « salut de l'homme, la racine et le fondement de « toute la justice chrétienne. »

Cette qualité de fondement; attribuée à la foi par le Saint-Esprit, met, ce me semble, dans un grand jour la vérité que j'annonce; et il est maintenant bien aisé d'entendre que la foi n'est pas destinée pour attirer des regards curieux, mais pour fonder une conduite constante et réglée. Car qui ne sait, chrétiens, qu'on ne cherche pas la curiosité dans le fondement que l'on cache en terre, mais la solidité et la consistance? Ainsi la foi chrétienne n'est pas un spectacle pour les yeux, mais un appui pour les mœurs. Ce fondement est mis dans l'obscurité; mais ce fondement est établi avec certitude. Telle est la nature de la foi, laquelle, comme vous voyez, ne pouvant avoir l'évidence qui satisfait la curiosité, mais seulement la fermeté et la certitude capable de soutenir la conduite, il est aisé de comprendre qu'elle déploie toute sa vertu à nous appliquer à l'action, et non à nous arrêter à la connaissance.

Sainte Catherine, messieurs, surmontant par la grandeur de son génie la faiblesse ordinaire de son sexe, avait appris, dès sa tendre enfance, toutes les sciences curieuses qui peuvent ou égayer, ou polir, ou enfin illuminer un esprit bien fait. Mais le maître, qui l'enseignait au dedans, avait rempli son esprit de connaissances bien plus pénétrantes : Aussi le chaste amour qu'elle avait pour elles l'avait tellement touchée, que méprisant tout le reste, elle rappelait de toutes parts ses autres pensées pour les réduire à la foi, pour les appuyer sur ce fondement, pour ensuite les appliquer de toute sa force aux saintes et bienheureuses pratiques de la piété chrétienne.

Si je ne me trompe, messieurs, souvent elle méditait le raisonnement, et je ne me trompe pas; car quiconque est rempli de l'esprit de Dieu, s'il ne le fait pas dans la même forme que j'ai dessein de le proposer, il ne laisse pas toutefois d'être persuadé de son efficace. Voici donc le raisonnement de la sainte que nous honorons, ou plutôt le raisonnement du vrai chrétien, que chacun de nous doit faire en soi-même : J'ai cru à la parole du Fils de Dieu; j'ai reçu la doctrine de son Évangile; j'ai posé par ce moyen un bon fondement, assuré et inébranlable, contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas : c'est le fondement de la foi, capable de soutenir immuablement la conduite de la vie présente, et l'espérance de la vie future. Mais qui dit fondement, dit le commencement de quelque édifice; et qui dit fondement, dit le soutien de quelque chose. Que si la foi n'est encore qu'un commencement, il faut donc achever l'ouvrage; et si la foi doit être un soutien, c'est une nécessité de bâtir dessus. No-

lumière; mais il a encore plus d'ardeur. Jésus-Christ dit de saint Jean, qui a commencé à faire briller la lumière de l'Évangile et la science du salut,[4] ces paroles importantes : *Ille erat lucerna ardens et lucens; et voluistis ad horam exultare in luce ejus*[5]. Voilà nos curieux qui veulent se réjouir à la lumière. Pourquoi divisent-ils le flambeau, en admirant son éclat, et méprisant son ardeur? il fallait joindre l'un à l'autre, et se laisser plutôt embraser : car encore que ce flambeau ait de la lumière, il a beaucoup plus d'ardeur. La lumière est comme cachée, *Thesauri scientiæ absconditi*[6]; l'ardeur de la charité s'y découvre de toutes parts : *Apparuit humanitas et benignitas*[5]. Jésus-Christ nous montre quelque étincelle de la lumière de vérité à travers des nuages et des paraboles : il n'y a que la charité qui est étalée à découvert. Pour la première quelques paroles; pour la seconde tout son sang. Pourquoi, sinon pour nous faire entendre qu'il veut luire, mais qu'il veut encore plus échauffer et embraser les cœurs par son saint amour?

Bossuet a supprimé ce morceau, en revoyant son discours. Nous l'avons laissé en note, parce qu'il y renvoie dans le Panégyrique de saint François de Sales, comme on l'a remarqué ci-dessus. (*Edit. de Versailles.*)

[1] *Col.* I, 23.
[2] *Heb.* XI, 1.
[3] *Sess.* VI, cap. 6
[4] *Luc.* I, 77.
[5] *Joan.* V, 33.
[6] *Col.* II, 3.
[7] *Tit.* III, 4.

tre sainte voit si clairement dans une lumière céleste cette conséquence importante, qu'elle n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle ait bâti sur la foi, et réduit sa connaissance en pratique. Mais un commencement aussi beau qu'est celui de la foi en Notre-Seigneur, demande pour y répondre, un bâtiment magnifique; et un soutien aussi ferme, aussi solide, attend quelque structure hardie, et quelque miracle d'architecture, si je puis parler de la sorte. Remplie de cette pensée, elle ne médite plus rien qui soit ordinaire; elle n'a plus dans l'esprit que des choses qui surpassent toute la nature; le martyre, la virginité: celui-là capable de nous faire vaincre toute la fureur des démons, de nous élever au-dessus de la violence des hommes; celle-ci donnée pour nous égaler à la pureté des esprits célestes.

Et plût à Dieu, chrétiens, que nous eussions aujourd'hui compris, à l'exemple de cette sainte, que quelque grande que soit la foi, quelque lumineuse que soit la science qui est appuyée sur ces principes, tout cela n'est encore qu'un commencement de l'œuvre qui se prépare! Peut-être que nous rougirions de nous arrêter dès le premier pas, et que nous craindrions de nous attirer ce reproche de l'Évangile : *Hic homo cœpit ædificare*[1] ; voilà cet homme inconsidéré, ce fou, cet insensé, qui fait un grand amas de matériaux, et qui ayant posé tous les fondements d'un édifice superbe et royal, tout d'un coup a quitté l'ouvrage, et laissé tous ses desseins imparfaits. Quelle légèreté, ou quelle imprudence!

Mais pensons à nous, chrétiens : c'est nous-mêmes qui sommes cet homme insensé. Nous avons commencé un grand bâtiment, nous avons déjà établi la foi qui en est le fondement immuable, qui rend présentes les choses qu'on espère : *Sperandarum substantia rerum*, dit l'apôtre[2]. Pour poser ce fondement de la foi, quel effort a-t-il fallu faire? Le fonds destiné pour le bâtiment était plus mouvant que le sable : car est-il rien de moins fixe que l'esprit humain, toujours variable en ses pensées, vague en ses désirs, chancelant dans ses résolutions? Il a fallu l'affermir : que de miracles, que de souffrances, que de prophéties, que d'enseignements, que d'inspirations, que de grâces ont été nécessaires pour servir d'appui! Il y avait d'un côté des hauteurs superbes qui s'élevaient contre Dieu, l'opiniâtreté et la présomption; il a fallu les abattre et les aplanir : de l'autre, des précipices affreux, l'erreur, l'ignorance, l'irrésolution qui menaçait de ruine; il a fallu les combler. Enfin, que n'a-t-il pas fallu entreprendre, pour poser ce fondement de la foi? Et après de si grands efforts et tant de préparatifs extraordinaires, on abandonne toute l'entreprise, et on met des fondements sur lesquels on ne bâtit rien : peut on voir une pareille folie? Insensés, ne voyons-nous pas que ce fondement attend l'édifice, que ce commencement de la foi demande sa perfection par la bonne vie, et que ces murailles à demi élevées, qui se ruinent parce qu'on néglige de les achever, rendent hautement témoignage contre notre folle et téméraire conduite? *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare.*

Mais poussons encore plus loin, et par le même principe, disons, insistons toujours : Quelles choses devons-nous bâtir sur ce fondement de la foi? Quelles autres choses? Messieurs, il est bien aisé de l'entendre : des choses proportionnées au fondement même, des œuvres dignes de la foi que nous professons. Car un architecte avisé, qui conduit son entreprise avec art, proportionne de telle sorte le fondement avec l'édifice, qu'on mesure et qu'on découvre déjà l'étendue, l'ordre, les hauteurs de tout le palais, en voyant la profondeur, les alignements, la solidité des fondations. Ne doutez pas qu'il n'en soit de même, messieurs, de l'édifice dont nous parlons, qui est la vie chrétienne et spirituelle. Que cet édifice est bien entendu! Que l'architecte est habile, qui en a posé le fondement! Mais de peur que vous en doutiez, écoutez l'apôtre saint Paul : « J'ai dit-« il, établi le fondement, ainsi qu'un sage archi-« tecte : » *Ut sapiens architectus fundamentum posui*[1]. Mais peut-être s'est-il trompé. A Dieu ne plaise, messieurs! car il n'agit pas, dit-il, de lui-même : « il agit selon la grâce qui lui est don-« née; » il bâtit suivant les lumières qu'il a reçues : *Secundum gratiam quæ data est mihi.* Il a donc gardé toutes les mesures; et il ne pouvait se tromper, parce qu'il ne faisait que suivre le plan qui lui avait été envoyé d'en haut. *Secundum gratiam quæ data est mihi.* Que s'il a conduit toute l'entreprise suivant les instructions et les règles d'une architecture céleste, qui doute qu'il n'ait gardé toutes les mesures; et ainsi que le bâtiment et l'ordre de l'édifice ne doivent répondre au fondement qu'a posé ce sage entrepreneur?

C'est pour cela, chrétiens, qu'il n'y a rien de plus grand, ni de plus magnifique que cet édifice, parce qu'il n'y a rien de plus précieux, ni de plus solide que ce fondement. Car dites-nous, ô grand Paul, quel fondement avez-vous posé? N'entendez-vous pas sa réponse? « On ne peut « point, dit-il, poser d'autre fondement, sinon

[1] *Luc.* XIV, 30.
[2] *Hebr.* XI, 1

[1] I. *Cor.* III, 10.

« celui que j'ai mis, qui est Jésus-Christ? » *Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus*[1]. O le merveilleux fondement, qui est établi en nous par la foi! et que saint Paul a raison de nous avertir de prendre garde avec soin à ce que nous aurons à bâtir dessus! *Unusquisque videat quomodo superædificet*[2]. Certainement, chrétiens, sur un fondement si divin, il ne faut rien élever qui ne soit auguste : si bien que toute la science des saints consiste à connaître ce fondement, et toute la pratique de la sainteté à savoir ériger dessus des choses qui lui conviennent, des œuvres qui sentent son esprit, des mœurs tirées sur ses exemples, une vie toute formée sur ses préceptes, sur sa doctrine.

Ainsi sainte Catherine ayant établi ce fondement, plus elle en connaissait la dignité par la science des saints, plus elle s'étudiait à bâtir dessus un édifice proportionné; et il est aisé de l'entendre. Un Dieu s'est humilié et anéanti; voilà, messieurs, le fondement. Qu'est-ce que notre sainte a bâti dessus? Un mépris de son rang et de sa noblesse, pour se couvrir tout entière des opprobres de Jésus-Christ, et de la glorieuse infamie de son Évangile. Un Dieu est né d'une vierge : voilà le fondement du christianisme; et Catherine érige dessus, quoi? l'amour immortel et incorruptible de la pureté virginale. Un Dieu a comparu, dit le saint apôtre[3], devant le tribunal de Ponce-Pilate, pour y rendre un témoignage fidèle : voilà le fondement de la foi, et je vois sainte Catherine, qui, pour bâtir sur ce fondement, marche au trône des empereurs, pour y rendre un témoignage semblable, et y soutient invinciblement la vérité de l'Évangile. Si Jésus est étendu sur la croix, Catherine se présente aussi pour être étendue sur une roue : si Jésus donne tout son sang, Catherine lui rend tout le sien : et enfin, en toute manière, il n'y a rien de plus convenable que ce fondement et cet édifice.

Chrétiens, il est véritable : le même fondement est posé en nous par la grâce du saint baptême, et par la profession du christianisme. Mais que l'édifice est différent, que le reste de la structure est dissemblable! Est-ce vous, ô divin Jésus, qui êtes le fondement de notre foi? Pourquoi donc ce mélange indigne de nos désirs criminels avec ce divin fondement? O foi et science des chrétiens! ô vie et pratique des chrétiens! Est-il rien de plus opposé, ni de plus discordant que vous êtes? Voyez la bizarrerie. Un fondement d'or et de pierres précieuses : un bâtiment de bois et de paille. Je parle avec l'apôtre[1], qui nous représente par là les péchés, matière vraiment combustible, et propre à exciter et entretenir le feu de la vengeance divine. O foi, que vous êtes pure! ô vie, que vous êtes corrompue! Quels yeux ne seraient pas choqués d'une si haute inégalité, si on la regardait avec attention? et faut-il autre chose que la sainteté de ce fondement, pour convaincre l'extravagance criminelle de ceux qui ont élevé cet édifice?

Éveillons-nous donc, chrétiens; et que ce mélange prodigieux de Jésus-Christ et du monde, commençant à offenser notre vue, nous presse à nous accorder avec nos propres connaissances. Car comment nous pouvons-nous supporter nous-mêmes, en croyant de si grands mystères, et les déshonorant tout ensemble par un mépris si outrageux? « Ne porterons-nous donc le nom de « chrétiens, que pour déshonorer Jésus-Christ? » *Dicuntur christiani ad contumeliam Christi*[2]. Quelle crainte vous peut empêcher de bâtir sur ces fondements? Ce qu'on vous prêche est grand, je le sais : se haïr soi-même, dompter ses passions, se contraindre, se mortifier, vaincre ses plaisirs, mépriser non-seulement ses biens, mais sa vie, pour la gloire de Jésus-Christ; j'avoue que l'entreprise est hardie : mais voyez aussi, chrétiens, combien ce fondement est inébranlable. Quoi! vous n'appuyez dessus qu'en tremblant, comme s'il était douteux et mal affermi : vous marchez dessus d'un pas incertain, vous n'osez y mettre qu'un pied, et tenez l'autre posé sur la terre, comme si elle était plus ferme! Et pourquoi chancelez-vous si longtemps entre Jésus-Christ et le monde? Que vous sert de connaître les vérités saintes, si vous n'allez point après la lumière qu'elles allument devant vos yeux?

O Jésus, ô divin Jésus, nous allons changer aujourd'hui par votre grâce une conduite si déréglée; nous ne voulons plus de lumières que pour les réduire en pratique. Nous ne désirons de croître en science, que pour nous affermir dans la piété : nous ferons céder au désir de faire, la curiosité de connaître; et nous fortifierons notre volonté par la modération de notre esprit. Ainsi ayant appris saintement à profiter au dedans de notre science, nous pourrons la produire ensuite dans le même esprit que notre sainte, pour glorifier la vérité par un témoignage fidèle : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La vérité est un bien commun : quiconque la possède, la doit à ses frères, selon les occasions

[1] I. *Cor.* III, 11.
[2] *Ibid.* 10.
[3] I. *Tim.* VI, 13.

[1] I. *Cor.* III, 12.
[2] *Salv. de Gub. Dei*, lib. VIII, n° 2.

que Dieu lui présente : et « quiconque se veut « rendre propre ce bien public de la nature rai« sonnable, mérite bien de le perdre, et d'être « reduit, dit saint Augustin, à ce qui est véritable« ment le propre de l'esprit de l'homme, c'est« à-dire, le mensonge et l'erreur : » *Quisquis suum vult esse quod omnium est, a communi propellitur ad sua, id est, a veritate ad mendacium*[1].

Par ce principe, messieurs, celui que Dieu a honoré du don de science est obligé d'éclairer les autres. Mais comme en faisant connaître la vérité, il se fait paraître lui-même, et que ceux qui sont instruits par son entremise, lui rendent ordinairement des louanges, comme une juste reconnaissance d'un si grand bienfait; il est à craindre qu'il ne se corrompe par les marques de la faveur publique, et qu'il ne perde sa récompense par un désir empressé de la recevoir.

Que si les têtes les plus fortes sont souvent émues d'un encens si délicat et si pénétrant, combien plus celle d'une jeune fille, en qui l'opinion de science est d'autant plus applaudie, qu'elle est plus extraordinaire en son sexe? C'est ici le miracle de la main de Dieu dans la sainte que nous honorons; et quoique ce soit un grand prodige de voir Catherine savante, c'est encore quelque chose de plus surprenant de voir Catherine modeste, et ne se servir de cette science que pour faire régner Jésus-Christ.

Les dames modestes et chrétiennes voudront bien entendre en ce lieu les vérités de leur sexe. Leur plus grand malheur, chrétiens, c'est qu'ordinairement le désir de plaire est leur passion dominante; et comme pour le malheur des hommes elles n'y réussissent que trop facilement, il ne faut pas s'étonner si leur vanité est souvent extrême, étant nourrie et fortifiée par une complaisance presque universelle. Qui ne voit avec quelle pompe elles étalent cette beauté qui ne fait que colorer la superficie? Que si elles se sentent dans l'esprit quelques avantages plus considérables, combien les voit-on empressées à les faire éclater dans leurs entretiens? et quel paraît leur triomphe, lorsqu'elles s'imaginent charmer tout le monde? C'est la raison principale pour laquelle, si je ne me trompe, on les exclut des sciences; parce que quand elles pourraient les acquérir, elles auraient trop de peine à les porter : de sorte que si on leur défend cette application, ce n'est pas tant, à mon avis, dans la crainte d'engager leur esprit à une entreprise trop haute, que dans celle d'exposer leur humilité à une épreuve trop dangereuse.

[1] *Confess.* lib. XII, cap. XXV; t. I, col. 221.

Pour guérir en elles cette maladie, l'Église leur propose sainte Catherine au milieu d'une assemblée de philosophes, également victorieuse de leurs flatteries et de leurs vaines subtilités, et se démêlant d'une même force des piéges qu'ils tendent à son esprit, et des embûches qu'ils dressent à sa modestie : *A laqueo linguæ iniquæ, et a labiis operantium mendacium*[1]. C'est qu'elle sait, chrétiens, que ce beau talent de science ne lui a pas été confié pour en tirer avantage, et lors même que Dieu nous le donne, qu'il n'est pas à nous, pour deux raisons. Premièrement il n'est pas à nous, non plus que les autres dons de la grâce, parce qu'il nous est élargi d'en haut. Mais outre cette raison générale, qui est que ce don ne vient pas en nous de nous-mêmes, il a ceci de particulier, qu'il ne nous est pas donné pour nous-mêmes. Car la théologie n'ignore pas et je le dirai en passant, que la science n'est pas de ces grâces qui nous rendent plus agréables à la divine majesté; mais de cette autre espèce de grâce qui sont communiquées pour le bien des autres, tel qu'est, comme chacun sait, le don des miracles. Comme donc nous ne sommes pas plus saints ni plus justes pour être éclairés par la science, je ne crains point de vous dire que ce n'est pas un avantage particulier : car c'est une espèce de trésor public, auquel ceux qui le possèdent peuvent bien prendre leur part pour leur instruction, comme les autres enfants de l'Église ; mais dont ils ne peuvent se donner la gloire, non plus que s'attribuer la propriété, sans une espèce de vol sacrilége. Car si l'on nous défend de nous glorifier de ce qui nous est donné pour nous-mêmes, combien moins le devons-nous faire de ce qui nous est donné pour les autres, pour toute l'Église!

Ainsi la science chrétienne ne se doit jamais produire au dehors, pour se faire admirer ellemême. Elle a un plus digne office, dont elle se doit tenir assez glorieuse, c'est de faire paraître Jésus-Christ; et la raison en est évidente. Quand on présente au miroir quelque beau visage, dites-le-moi, chrétiens, n'est-ce pas pour faire paraître, non la glace, mais le visage? et tout l'honneur du miroir, si je puis parler de la sorte, n'est que dans une fidèle représentation. La science du christianisme, qu'est-ce autre chose qu'un miroir fidèle et céleste, dans lequel Jésus-Christ se représente? Quand Jésus-Christ donne à ses fidèles la science de ses vérités, que fait-il autre chose en eux, sinon de poser dans leur esprit un miroir céleste de ses propres perfections? Ne vous persuadez pas, ô vous qui êtes ornés de cette science, que vous deviez la faire paraître avec

[1] *Eccli.* LI, 3.

nis. Et pendant qu'elle ne voit rien qui ne passe, elle se souvient de Sion, de cette Jérusalem bienheureuse, où toutes choses sont permanentes. Ainsi, dans la diversité de ces deux objets, elle ne sait ce qui l'afflige le plus, de Babylone où elle se voit, ou de Sion d'où elle est bannie, et c'est pour cela que sainte Thérèse ne peut modérer ses douleurs.

Que dirai-je ici, chrétiens? qui me donnera des paroles, pour vous exprimer dignement la divine ardeur qui la presse? Mais quand je pourrais la représenter aussi forte et aussi fervente qu'elle est dans le cœur de Thérèse, qui comprendra ce que j'ai à dire? et nos esprits attachés à la terre, entendront-ils ces transports célestes? Disons néanmoins, comme nous pourrons, ce que son histoire raconte; disons que l'admirable Thérèse, nuit et jour, sans aucun repos ni trêve, soupirait après son divin Époux; disons que, son amour s'augmentant toujours, elle ne pouvait plus supporter la vie, qu'elle déchirait sa poitrine par des cris et par des sanglots, et que cette douleur l'agitait de sorte, qu'il semblait à chaque moment qu'elle allait rendre les derniers soupirs.

Je vous vois étonnés, fidèles: l'amour aveugle des biens périssables ne vous permet pas de comprendre de quelle sorte ces beaux mouvements peuvent être formés dans les cœurs. Mais quittez cet étonnement. Il faut, s'il se peut, vous le faire entendre, en vous décrivant en un mot quelle est la force de la charité, en vous le montrant par les Écritures.

Sachez donc que c'est la charité qui presse Thérèse, charité toujours vive, toujours agissante, qui pousse sans relâche du côté du ciel les âmes qu'elle a blessées, et qu'elle ne cesse de travailler par de saintes inquiétudes, jusqu'à ce qu'elles y soient établies. C'est pourquoi le grand Paul en étant rempli, jeûne continuellement; il pleure, il soupire, il se plaint en lui-même, il est pressé et violenté, il souffre des douleurs pareilles à celles de l'enfantement, et son âme ne cherche qu'à sortir du corps: *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus*[1]? « Malheureux « homme que je suis! qui me délivrera de ce « corps de mort? » Quelle est la cause de ces transports? c'est la charité qui le presse: c'est ce feu divin et céleste, qui, détenu contre sa nature dans un corps mortel, tâche de s'ouvrir par force un passage; et frappant de toutes parts avec violence, par des désirs ardents et impétueux il ébranle tous les fondements de la prison qui l'enserre. De là ces pleurs, de là ces sanglots, de là ces douleurs excessives, qui mettraient sans doute Thérèse au tombeau, si Dieu, par un secret de sa providence, ne la voulait conserver encore pour la rendre plus digne de son amour.

[1] *Rom.* VII, 24.

Et c'est ici qu'il faut vous représenter un nouveau genre de martyre que la charité fait souffrir à l'incomparable Thérèse. Dieu l'attire, et Dieu la retient. Il lui ordonne de courir au ciel, et il veut qu'elle demeure en la terre: d'un côté il lui découvre d'une même vue toutes les misères de cet exil, tous les charmes et tous les attraits de sa vision bienheureuse, non point dans l'obscurité des discours humains, mais dans la lumière claire et pénétrante de sa vérité infinie; mais comme elle pense se jeter à lui, charmée de ses beautés immortelles, aussitôt il lui fait connaître qu'il la veut encore retenir au monde. Qu'est-ce à dire ceci, ô grand Dieu! est-il digne de votre bonté, de tourmenter ainsi un cœur qui vous aime? Si vous inspirez ces désirs, pourquoi refusez-vous de les satisfaire? Ou ne la tirez pas avec tant de force, ou permettez-lui de vous suivre. Ne voyez-vous pas, ô Époux céleste, qu'elle ne sait à quoi arrêter son choix? Vous l'appelez, vous la repoussez: si bien que, pendant qu'elle court à vous, elle se déchire elle-même; et son âme ensanglantée par la violence de ces mouvements opposés, que vous la forcez de souffrir, ne trouve plus de consolation. En cet état, où vous la mettez, n'a-t-elle pas raison de vous dire: *Quare posuisti me contrarium tibi*[1]? Dans les désirs que vous m'inspirez, c'est vous qui me rendez contraire à vous-même? Ou qu'une autre main l'attire, ou qu'une autre main la retienne.

O merveille des desseins de Dieu! ô conduite impénétrable de ses jugements dans l'opération de sa grâce! *Quis loquetur potentias Domini, auditas faciet omnes laudes ejus*[2]? Qui nous expliquera ce mystère? qui nous dira les moyens secrets par lesquels le Saint-Esprit purifie les cœurs? Il sait bien que dans ces combats, dans ces mystérieuses contrariétés, il s'allume un feu dans les âmes qui les rend tous les jours plus pures. Il fait naître de saints désirs; et il se plaît de les enflammer, en différant de les satisfaire. Il se plaît à regarder du plus haut des cieux que Thérèse meurt tous les jours, parce qu'elle ne peut pas mourir une fois: *Quotidie morior*[3], dit le saint apôtre; et il reçoit tous les jours mille sacrifices, en retardant le dernier. Mais je passe encore plus loin: pourrai-je bien dire ce que je pense? Il voit que, par un secret merveilleux, elle se détache d'autant plus du corps, qu'elle a plus de peine à s'en détacher; et que dans l'ef-

[1] *Job.* VII, 20.
[2] *Ps.* CV, 2.
[3] I. *Cor* XV, 31

de ma parole. Périssent tous mes discours, disait le prophète [1], et que ma langue soit éternellement attachée à mon palais, si je t'oublie jamais ô vérité, et si je ne te rends témoignage !

Mais, chrétiens, il ne suffit pas de lui donner celui de la voix, qui n'est qu'un son inutile; et notre zèle est trop languissant, s'il ne consacre que des paroles à la vérité, qui ne peut être assez honorée que par des effets dignes d'elle. Car sa solidité immuable n'est pas suffisamment reconnue par nos discours, qui ne sont que des ombres de nos pensées; et il faut qu'elle soit gravée en nos mœurs par des marques effectives de notre affection. Ne donner que la parole à la vérité, c'est donner l'ombre pour le corps, et une image imparfaite pour l'original. Il faut honorer la vérité par la vérité, en la faisant paraître en nous-mêmes par des effets dignes d'elle.

Mais outre le témoignage des œuvres, nous devons encore à la vérité le témoignage du sang. Car la vérité c'est Dieu même : il lui faut un sacrifice complet, pour lui rendre tout le culte qui lui est dû, et pour honorer dignement l'éternelle consistance de sa vérité. Nous devons nous préparer tous les jours à nous détruire pour elle, si jamais elle exige de nous ce sacrifice. Ainsi a fait Catherine, qui, étant remplie si abondamment de la science des saints, pour en rendre ses actions de grâce à la vérité, l'a glorifiée devant tout le monde par le témoignage de sa parole, qu'elle a soutenu par celui de sa vie, et enfin scellé et confirmé par celui de son sang : de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si une science, si bien employée au service de la vérité, a fait un si grand profit dans ce commerce spirituel, et a gagné tant d'âmes à Jésus-Christ; c'est ce qui me reste à vous expliquer dans la troisième partie.

TROISIÈME POINT.

C'est un indigne spectacle, que de voir les dons de l'esprit servir aux intérêts temporels. Je ne vois rien de plus servile que ces âmes basses, qui regrettent toutes leurs veilles, qui murmurent contre leur science, et l'appellent stérile et infructueuse, quand elle ne fait pas leur fortune. Mais que les sciences humaines s'oublient de leur dignité, jusqu'à n'avoir plus d'usage que dans le commerce; ce n'est pas à moi, chrétiens, de le déplorer dans cette chaire. Faut-il, sainte fille du ciel, source des conseils désintéressés, auguste science du christianisme, faut-il que je vous voie en nos jours si indignement ravilie, que de vous rendre esclave de l'avarice? Un tel opprobre, messieurs, que font à Jésus-Christ et à l'Évangile les ouvriers mercenaires, mérite bien, ce me semble, que nous établissions ici des maximes fortes pour épurer les intentions; et la science de notre sainte, consacrée uniquement au salut des âmes, nous en donnera l'ouverture.

Vous croirez aisément, messieurs, que les lumières de son esprit et la vaste étendue de ses connaissances, soutenue de l'éclat d'une jeunesse florissante et de l'appui d'une race illustre dont elle était l'ornement, lui donnaient de grands avantages pour s'établir dans le monde. En effet, ses historiens nous apprennent que l'empereur et toute sa cour l'avaient regardée comme la merveille de son siècle. Mais elle n'a garde de rabaisser les lumières de l'Esprit de Dieu, jusqu'à les faire servir à la fortune, surtout dans une cour infidèle : elle fait valoir ce talent dans un commerce plus haut; elle l'emploie à négocier le salut des âmes.

Et en effet, chrétiens, ce glorieux talent de science est destiné sans doute pour quelque commerce. Jésus-Christ en le confiant à ses serviteurs : « Négociez, leur a-t-il dit, jusqu'à ce que je « vienne : » *Negotiamini donec venio* [1]. Mais c'est un commerce divin, où le monde ne peut avoir part, et deux raisons invincibles nous le persuadent. La première se tire de la dignité de ce céleste dépôt; la seconde, de celui qui nous l'a commis, et qui s'en est toujours reservé le fonds. Mettons ces deux raisons dans un plus grand jour; et premièrement, chrétiens, pour apprendre à n'avilir pas le talent de la science chrétienne, considérons sa valeur et sa dignité.

La matière dont est composée cette céleste monnaie, c'est l'Évangile et tous ses mystères. Mais quelle image admirable y vois-je empreinte? *Cujus est imago hæc* [2]? Je l'ai déjà dit, chrétiens, l'image qui est imprimée sur notre science, c'est l'image de Jésus-Christ, roi des rois. O que la marque d'un si grand prince rehausse le prix de ce talent, et que sa valeur est inestimable!

Que faites-vous, âmes mercenaires, lorsque vous n'avez autre but que d'en trafiquer avec le monde, pour acquérir des biens temporels? Le commerce se fait par échange; l'échange est fondé sur l'égalité : quelle égalité trouvez-vous entre la science de Dieu, qui comprend en elle-même les trésors célestes, et ces malheureux avantages dont la fortune dispose?

Le premier homme, messieurs, qui a osé mettre de l'égalité entre des choses aussi dissemblables que l'argent et les dons de Dieu, c'est cet infâme Simon le Magicien, qui a mérité pour ce crime la malédiction des apôtres, et ensuite est devenu l'exécration de tous les siècles suivants.

[1] *Ps* CXXXVI, 6.

[1] *Luc.* XIX, 13.
[2] *Matt.* XXII, 20.

Mais je ne crains point d'assurer que ceux qui ne s'étudient à la science ecclésiastique que pour entrer dans les bénéfices, ou pour ménager par quelque autre voie leurs intérêts temporels, marchent sur les pas de ce magicien, et attirent sur eux comme un coup de foudre, cette imprécation apostolique: *Pecunia tecum sit in perditionem* [1]! « Que ton argent, malheureux, soit avec toi en « perdition! »

Dirai-je ici ce que je pense? Ils s'accordent avec Simon, en égalant les choses divines aux biens périssables: mais il y a cette différence honteuse pour ceux dont je parle, que dans le marché de Simon, l'argent est le prix qu'il offre, la grâce du Saint-Esprit, le bien qu'il veut acquérir; et que ceux-ci renversent l'ordre du contrat, pour le rendre plus profane et plus mercenaire. Ils prodiguent et prostituent le présent du ciel, pour avoir les biens de la terre. Simon donnait son argent pour le don de Dieu; et ceux-ci dispensent le don de Dieu pour mériter de l'argent. Quelle indignité! Si bien qu'au lieu que saint Pierre reproche à Simon, « qu'il avait voulu acquérir le « don de Dieu par argent: » *Donum Dei existimasti pecunia possideri* [2]; nous pouvons dire de ceux-ci, qu'ils veulent acquérir de l'argent par le don de Dieu: en quoi ils seraient sans comparaison plus lâches et plus criminels que Simon, n'était qu'il a joint l'un et l'autre crime, et que les Pères ont sagement remarqué [3] que sans doute il ne voulait acheter que dans le dessein de vendre.

Certainement, chrétiens, ceux qui profanent ainsi la science du christianisme n'en connaissent pas le mérite; autrement ils rougiraient de la ravilir par un usage si bas: aussi voyons-nous ordinairement que ces ouvriers mercenaires altèrent et falsifient par un mélange étranger cette divine monnaie. Ils ne débitent point ces maximes pures qui enseignent à mépriser, et non à ménager les biens de la terre. La science qu'ils étudient n'est pas la science de Dieu, victorieuse du siècle et de ses convoitises; mais une science flatteuse et accommodante, propre aux négoces du monde, et non au sacré commerce du ciel: *Et in avaritia fictis verbis de vobis negotiabuntur* [4]: « L'avarice les portera à vous séduire par « des paroles artificieuses, pour faire de vous une « espèce de trafic. »

Que si nous méditons saintement la pure science du christianisme, mettons-la aussi à son droit usage, faisons notre gain du salut des âmes; prenons un noble intérêt, et tâchons de profiter dans un commerce si honorable. Imitons sainte Catherine, qui fait valoir de telle sorte ce divin talent, que les courtisans et les philosophes, ses amis et ses ennemis, enfin tous ceux qui l'approchent, et même l'impératrice, sont poussés d'un désir ardent de se donner à Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'il fallait user de cet admirable trésor, qui avait été commis à sa foi. Car pour venir, chrétiens, à la seconde raison que j'ai promis de vous proposer, et avec laquelle je m'en vais conclure, la science du christianisme est un bien qui n'est pas à nous. Jésus-Christ, en le mettant en nos mains, s'en est réservé le fonds: nous l'avons de lui par emprunt, ou plutôt il nous l'a confié, ainsi qu'un dépôt duquel nous devons un jour lui rendre raison: *Negotiamini dum venio:* « Négociez, je vous le permets; » mais sachez que je viendrai vous demander compte de toute votre administration, et de l'emploi que vous aurez fait de mon bien.

S'il est ainsi, chrétiens, ne disposons pas de ce bien comme si nous en étions les propriétaires. Il est, ce me semble, assez équitable que si nous employons le bien d'autrui, ce soit dans quelque commerce dans lequel le maître puisse prendre part. Et quelle part donnerez-vous au divin Sauveur dans ces terres, dans ces revenus, dans ces bénéfices que vous accumulez sans mesure? « Ne « savez-vous pas qu'il est notre Dieu, et qu'il n'a « pas besoin de nos biens? » *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* [1]. Mais s'il n'a pas besoin de nos biens, j'ose dire qu'il a besoin de nos âmes. C'est pour ces âmes chéries qu'il descendra bientôt du ciel sur la terre: pour trouver ces âmes perdues et égarées comme des brebis, il a couru tous les déserts; pour les réunir au troupeau sacré, il les a portées sur ses épaules, pour les laver de leurs taches, il a versé tout son sang; pour les guérir de leurs maladies, il a répandu l'onction de son Saint-Esprit; pour les nourrir et les fortifier, il leur a donné son propre corps.

Par conséquent, mes frères, c'est dans ce commerce des âmes qu'il faut faire profiter ses dons; et quand viendra le temps de rendre les comptes, ce grand économe ne rougira pas de partager avec vous un profit si honorable. Il recevra de votre main ces âmes que vous lui aurez amenées; et de sa part, pour reconnaître un si beau travail: Venez, dira-t-il, serviteur fidèle, qui avez fait valoir mon dépôt en mon esprit et selon mes ordres; il est temps que vous receviez votre récompense *.

[1] *Act.* VIII, 20.
[2] *Ibid.*
[3] *S. Aug. in Ps.* CXXX, n° 5, t. IV, col. 1462.
[4] *II. Petr.* II, 3.

[1] *Ps.* XV, 2.

* C'est pour ce négoce céleste que cette maison est éta-

Quelle sera la proportion de cette glorieuse récompense? Le prophète Daniel nous le fait entendre : *Qui docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti; et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates*[1] : « Ceux, dit-il, qui auront appris des « autres la sainte doctrine, brilleront comme la « splendeur du firmament; et ceux qui l'auront « enseignée, paraîtront comme des étoiles durant « toute l'éternité. » Où vous voyez, chrétiens, par quelle sage disposition de la justice divine, ceux qui ont reçu d'ailleurs leurs instructions, sont comparés au firmament qui luit seulement par réflexion de la lumière des astres; mais que ceux qui ont éclairé l'Église par la doctrine de vérité, sont eux-mêmes des astres brillants, et sources d'une lumière vive et immortelle.

Ainsi sainte Catherine réjouit par un double éclat la céleste Jérusalem. Elle est toute lumineuse pour avoir appris humblement, et fidèlement pratiqué ce qu'on enseigne de plus excellent dans l'école de Jésus-Christ : mais cet éclat est relevé au centuple, parce qu'elle a répandu bien loin les lumières de la science de Dieu, et qu'elle a fait luire sur plusieurs âmes les vérités éternelles.

Ne croyez pas, chrétiens, que ceux qui ont reçu dans l'Eglise le ministère d'enseigner les autres, soient les seuls à prétendre à cette récompense, que même une fille a pu mériter. Tous les fidèles de Jésus-Christ doivent espérer cette gloire, parce que tous doivent travailler à s'édifier mutuellement par de saintes instructions. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul avertit en général les enfants de Dieu, qu'ils doivent assaisonner leurs discours du sel de la sagesse divine : *Sermo vester semper in gratia sale sit conditus, ut sciatis quomodo oporteat vos unicuique respondere*[1] : « Que votre entretien soit toujours édifiant, « et assaisonné du sel de la sagesse; en sorte que « vous sachiez comment vous devez répondre à « chaque personne. » O que ces conversations sont remplies de grâce, et que ce sel a de force pour faire prendre goût à la vérité! Lorsqu'on entend les prédicateurs, je ne sais quelle accoutumance malheureuse de recevoir par leur entremise la parole de l'Évangile, fait qu'on l'écoute de leur bouche plus nonchalamment. On s'attend qu'ils reprendront les mauvaises mœurs, on dit qu'ils le font d'office; et l'esprit humain indocile y fait moins de réflexion. Mais quand un homme que l'on croit du monde, simplement et sans affectation, propose de bonne foi ce qu'il sent de Dieu en lui-même; quand il ferme la bouche à un libertin qui fait vanité du vice, ou qui raille impudemment des choses sacrées, encore une fois, chrétiens, qu'une telle conversation, assaisonnée de ce sel de grâce, a de force pour exciter l'appétit, et réveiller le goût des biens éternels!

Donc, mes frères, que tout le monde prêche l'Évangile dans sa famille, parmi ses amis, dans les conversations et les compagnies; que chacun emploie toutes ses lumières pour gagner les âmes que le monde engage, pour faire régner sur la terre la sainte vérité de Dieu, que le monde tâche de bannir par ses illusions. Si l'erreur, si l'impiété, si tous les vices ont leurs défenseurs; ô sainte vérité! serez-vous abandonnée de ceux qui vous servent? Quoi, ceux mêmes qui font profession d'être vos amis, n'oseront-ils parler pour votre gloire? Parlons, mes frères, parlons hautement pour une cause si juste; résistons à l'iniquité, qui, ne se contentant plus qu'on la souffre, ose encore exiger qu'on lui applaudisse. Parlons souvent de nos espérances, de la douce tranquillité d'une âme fidèle, des ennuis dévorants de la vie présente, de la paix qui nous attend en la vie future. Ainsi la vérité éternelle, que nous aurons glorifiée par nos discours, nous glorifiera par ses récompenses, dans la sainte société que je vous souhaite aux siècles des siècles avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

blie : on leur apprend la science, non pour retentir dans un barreau; c'est la science ecclésiastique, destinée pour négocier le salut des âmes. C'est pourquoi on les choisit dès cet âge tendre, pour prévenir le cours de la corruption du siècle, et donner, s'il se peut, aux autels des ministres innocents. O innocence, que tu aurais de vertu dans les fonctions sacerdotales! que de bénédictions et de grâces! Mais où te trouvera-t-on sur la terre? On travaille du moins en cette maison à te conserver des vaisseaux sans tache; c'a toujours été l'esprit de l'Église. « On les doit « retenir sous la discipline, les instruire par la doctrine « ecclésiastique, » *Ut ecclesiasticis utilitatibus pareant*[2]. Quelles sont ces utilités ecclésiastiques Ce n'est pas d'augmenter les fermes, ni d'accroître le revenu de l'Église; mais c'est afin de gagner les âmes. C'est dans ce dessein qu'on les élève comme de jeunes plantes, et qu'on les fait instruire dans cette maison. Que reste-t-il maintenant, messieurs, sinon que pendant que la science, comme un soleil, fera mûrir les fruits, vous arrosiez la racine? La science éclaire par en haut la partie qui regarde le ciel; il reste que vous donniez la nourriture à celle qui est engagée dans la terre. Cette eau salutaire de vos aumônes, en passant par ces plantes que l'on vous cultive, se tournera en fruits de vie, pour leur profit particulier, pour celui de toute l'Église au service de laquelle on les destine, et enfin, messieurs, pour le vôtre, en vous amassant dans le ciel des couronnes d'immortalité, que je vous souhaite. *Amen.*

On voit que ce morceau a été ajouté par le prédicateur, pour appliquer son discours à la circonstance d'un autre lieu où il devait le prêcher. (*Édit. de Déforis.*)

[1] *Dan.* XII, 3.

[2] *Concil. Aquisgr.* cap. CXXXV; *apud Lab.*, t. VII, col.

[1] *Coloss.* IV, 6.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT ANDRÉ, APOTRE,

PRÊCHÉ AUX CARMÉLITES DU FAUBOURG SAINT-JACQUES.

Conduite étonnante de Jésus-Christ dans la formation de son Église; combien inconcevable et divine l'entreprise des apôtres. Triste état de la religion parmi nous; misérables dispositions des chrétiens de nos temps.

Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum.

Venez après moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes. Matth. IV, 19.

PREMIER POINT.

Jésus va commencer ses conquêtes : il a déjà prêché son Évangile; déjà les troupes se pressent pour écouter sa parole. Personne ne s'est encore attaché à lui; et parmi tant d'écoutants, il n'a pas encore gagné un seul disciple : aussi ne reçoit-il pas indifféremment tous ceux qui se présentent pour le suivre. Il y en a qu'il rebute, il y en a qu'il éprouve, il y en a qu'il diffère. Il a ses temps destinés, il a ses personnes choisies. Il jette ses filets; il tend ses rets sur cette mer du siècle, mer immense, mer profonde, mer orageuse et éternellement agitée. Il veut prendre des hommes dans le monde; mais quoique cette eau soit trouble, il n'y pêche pas à l'aveugle : il sait ceux qui sont à lui; et il regarde, il considère, il choisit. C'est aujourd'hui le choix d'importance; car il va prendre ceux par qui il a résolu de prendre les autres; enfin il va choisir ses apôtres.

Les hommes jettent leurs filets de tous côtés; ils amassent toutes sortes de poissons, bons et mauvais, dans les filets de l'Église, selon la parole de l'Évangile. Jésus choisit; mais puisqu'il a le choix des personnes, peut-être commencera-t-il ses conquêtes par quelque prince de la synagogue, par quelque prêtre, par quelque pontife, ou par quelque célèbre docteur de la loi, pour donner réputation à sa mission et à sa conduite. Nullement. Écoutez, mes frères : « Jésus « marchait le long de la mer de Galilée. Il vit « deux pêcheurs, Simon et André son frère, et « il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai « devenir des pêcheurs d'hommes. »

Voilà ceux qui doivent accomplir les prophéties, dispenser la grâce, annoncer la nouvelle alliance, faire triompher la croix. Est-ce qu'il ne veut point des grands de la terre, ni des riches, ni des nobles, ni des puissants, ni même des doctes, des orateurs et des philosophes? Il n'en est pas ainsi. Voyez les âges suivants. Les grands viendront en foule se joindre à l'humble troupeau du sauveur Jésus. Les empereurs et les rois abaisseront leur tête superbe, pour porter le joug. On verra les faisceaux romains abattus devant la croix de Jésus. Les Juifs feront la loi aux Romains : ils recevront dans leurs États des lois étrangères, qui y seront plus fortes que les leurs propres : ils verront sans jalousie un empire s'élever au milieu de leur empire, des lois au-dessus des leurs; un empire s'élever au-dessus du leur, non pour le détruire, mais au contraire pour l'affermir. Les orateurs viendront, et on leur verra préférer la simplicité de l'Évangile et ce langage mystique, à cette magnificence de leurs discours vainement pompeux. Ces esprits polis de Rome et d'Athènes, viendront apprendre à parler dans les écrits des barbares. Les philosophes se rendront aussi; et après s'être longtemps débattus et tourmentés, ils donneront enfin dans les filets de nos célestes pêcheurs, où étant pris heureusement, ils quitteront les rets de leurs vaines et dangereuses subtilités, où ils tâchaient de prendre les âmes ignorantes et curieuses. Ils apprendront, non à raisonner, mais à croire, et à trouver la lumière dans une intelligence captivée.

Jésus ne rebute donc point les grands, ni les puissants, ni les sages : il ne les rejette pas, « mais « il les diffère : » *Differantur isti superbi, aliqua soliditate sanandi sunt*[1]. Les grands veulent que leur puissance donne le branle aux affaires; les sages, que leurs raisonnements gagnent les esprits. Dieu veut déraciner leur orgueil, Dieu veut guérir leur enflure. Ils viendront en leur temps, quand tout sera accompli, quand l'Église sera établie, quand l'univers aura vu, et qu'il sera bien constant que l'ouvrage aura été achevé sans eux; quand ils auront appris à ne plus partager la gloire de Dieu, à descendre de cette hauteur, à quitter dans l'Église au pied de la croix cette primauté qu'ils affectent; quand ils se réputeront les derniers de tous; les premiers partout, mais les derniers dans l'Église; ceux que leur propre grandeur éloigne le plus du ciel, ceux que leurs périls et leurs tentations approchent le plus près de l'abîme. Êtes-vous ceux, ô grands, ô doctes, que la religion estime les plus heureux, dont elle estime l'état le meilleur? Non; mais, au contraire, ceux pour qui elle tremble, ceux qu'elle doit d'autant plus humilier pour les guérir et les sauver, que tout contribue davantage à les élever et à les perdre. Ainsi votre besoin, et la gloire du Tout-Puissant, exigent que vous soyez d'abord rebutés dans

[1] *Aug. Serm.* LXXXVII, n° 12, t. V, col 468.

l'exécution de ses hauts desseins, pour vous apprendre à concevoir de vous-mêmes le juste mépris que vous méritez.

En attendant, venez, ô pêcheurs; venez, saint couple de frères, André et Simon; vous n'êtes rien, vous n'avez rien : « Il n'y a rien en « vous qui mérite d'être recherché, il y a seule« ment une vaste capacité à remplir : « *Nihil est quod in te expetatur, sed est quod in te impleatur*[1]. Vous êtes vides de tout, et vous êtes principalement vides de vous-mêmes : « venez « recevoir, venez vous remplir à cette source « infinie : » *Tam largo fonti vas inane admovendum est.* Les autres se réjouissent d'avoir attiré à leur parti les grands et les doctes; Jésus, d'y avoir attiré les petits et les simples : *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis*[2]. « Je vous bénis, mon « Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que « vous avez caché ces choses aux sages et aux « prudents, et de ce que vous les avez révélées « aux plus simples. »

Et quel a été le motif d'une conduite qui blesse si fort nos idées? C'est afin que le faste des hommes soit humilié, et que toute langue confesse que vraiment c'est Dieu seul qui a fait l'ouvrage. Jésus, considérant ce grand dessein de la sagesse de son Père, tressaillit de joie par un mouvement du Saint-Esprit : *In ipsa hora exultavit Spiritu sancto*[3]. C'est quelque chose de grand, que ce qui a donné tant de joie au Seigneur Jésus. « Considérez, mes frères, qui sont ceux d'en« tre vous qui ont été appelés à la foi; et voyez « qu'il y en a peu de sages selon la chair, peu « de puissants et peu de nobles. Mais Dieu a « choisi ce qu'il y a d'insensé selon le monde, « pour confondre ce qu'il y a de fort. Il a choisi « ce qu'il y a de vil et de méprisable selon le « monde, et qui n'est rien, pour détruire ce qui « est grand, afin que nul homme ne se glorifie « devant lui[4]. »

Rien sans doute n'était plus propre à faire éclater la grandeur de Dieu et son indépendance, qu'un pareil choix. A lui seul il appartient de se choisir pour ses œuvres des instruments, qui, loin d'y paraître propres, semblent n'être capables que d'en empêcher le succès; parce que c'est lui qui leur donne toute la vertu qui peut les rendre efficaces. Il est bon, pour qu'on ne puisse douter qu'il a fait tout lui seul, qu'il s'associe des coopérateurs qui, en eux-mêmes, soient absolument ineptes aux grands desseins qu'il veut accomplir par leur ministère. Et comme autrefois, entre les mains des soldats de Gédéon, de faibles vases d'argile cachaient la lumière qui devait jeter l'épouvante dans le camp des Madianites · ici de même ces trésors de sagesse, que Dieu a voulu faire éclater dans le monde pour le salut des uns et la confusion des autres, sont portés dans des vaisseaux très-fragiles[1], afin que la grandeur de la puissance qui est en eux soit reconnue venir de Dieu, et non de ces faibles instruments, et qu'ainsi tout concoure à démontrer la vérité de l'Évangile.

Et d'abord admirez, mes frères, les circonstances frappantes que Dieu choisit pour former son Église. Comme il avait différé jusqu'à la dernière extrémité l'exécution du commencement de sa promesse, de même ici il en prolonge le plein accomplissement, jusqu'au moment où tout doit paraître sans ressource. Abraham et Sara se trouvent stériles, lorsque Dieu leur annonce qu'ils auront un fils : il attend la vieillesse décrépite, devenue stérile par nature, épuisée par l'âge, pour leur découvrir ses desseins. C'est alors qu'il envoie son ange, qui les assure de sa part que dans un certain temps Sara concevra. Sara se prend à rire, tant elle est merveilleusement surprise de la nouvelle qu'on lui déclare. Dieu, par cette conduite, veut faire voir que cette race promise est son propre ouvrage. Il a suivi le même plan dans l'établissement de son Église. Il laisse tout tomber, jusqu'à l'espérance : *Sperabamus*[2]; « Nous espérions, » disent ses disciples depuis sa mort. Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir; puis il agit. *Sperabamus :* C'en est fait, notre espérance est tombée et ensevelie avec lui dans le tombeau. Après la mort de Jésus-Christ, ils retournent à la pêche : jamais ils ne s'y étaient livrés durant sa vie; ils espéraient toujours, *Sperabamus.* C'est Pierre qui en fait la proposition : *Vado piscari; venimus et nos tecum*[3] : Retournons aux poissons, laissons les hommes. Voilà le fondement qui abandonne l'édifice, le capitaine qui quitte l'armée : Pierre, le chef des apôtres, va reprendre son premier métier, et les filets, et le bateau qu'il avait quittés. Évangile, que deviendrez-vous? Pêche spirituelle, vous ne serez plus. Mais dans ce moment Jésus vient : il ranime la foi presque éteinte de ses disciples abattus; il leur commande de reprendre le ministère qu'il leur a confié, et les rappelle au soin de ses brebis dispersées :

[1] *S. Aug. Serm.* LXXXVII, n° 12, t. V, col. 468.
[2] *Matth.* XI, 25.
[3] *Luc.* X, 21.
[4] I. *Cor.* I, 28.

[1] II. *Cor.* IV, 7.
[2] *Luc.* XXIV, 21.
[3] *Joan.* XX, 5.

Pasce oves meas. C'en est assez pour leur rendre la paix et relever leur courage. Rassurés désormais par sa parole, fortifiés par son esprit, rien ne les étonnera, rien ne sera capable de les troubler : ni le sentiment de leur faiblesse, ni la vue des obstacles, ni la grandeur du projet, ni le défaut des ressources humaines, rien ne saurait les ébranler dans la résolution d'exécuter tout ce que leur maître leur a prescrit. Armés d'une ferme confiance dans le secours qui leur est promis, loin d'hésiter, ils s'affermissent par les oppositions mêmes qu'ils éprouvent; loin de craindre, ils ressentent une joie indicible au milieu des menaces et des mauvais traitements, que la seule idée du dessein qu'ils ont formé leur attire; et déjà espérant contre toute espérance, ils se regardent comme assurés de la révolution qu'ils méditent. Quel étrange changement dans ces esprits grossiers! Quelle folle présomption, ou quelle sublime et céleste inspiration les anime!

En effet, considérez, je vous prie, l'entreprise de ces pécheurs. Jamais prince, jamais empire, jamais république n'a conçu un dessein si haut. Sans aucune apparence de secours humain, ils partagent le monde entre eux pour le conquérir. Ils se sont mis dans l'esprit de changer par tout l'univers les religions établies, et les fausses et la véritable, et parmi les Gentils, et parmi les Juifs. Ils veulent établir un nouveau culte, un nouveau sacrifice, une loi nouvelle; parce que, disent-ils, un homme qu'on a crucifié en Jérusalem l'a enseigné de la sorte. Cet homme est ressuscité, il est monté aux cieux où il est le Tout-Puissant. Nulle grâce que par ses mains, nul accès à Dieu qu'en son nom. En sa croix est établie la gloire de Dieu; en sa mort, le salut et la vie des hommes.

Mais voyons par quels artifices ils se concilieront les esprits. Venez, disent-ils, servir Jésus-Christ : quiconque se donne à lui sera heureux quand il sera mort; en attendant, il faudra souffrir les dernières extrémités. Voilà leur doctrine et voilà leurs preuves; voilà leurs fins, voilà leurs moyens.

Dans une si étrange entreprise, je ne dis pas, avoir réussi comme ils ont fait, mais avoir osé espérer, c'est une marque invincible de la vérité. Il n'y a que la vérité ou la vraisemblance qui puisse faire espérer les hommes. Qu'un homme soit avisé, qu'il soit téméraire, s'il espère, il n'y a point de milieu : ou la vérité le presse, ou la vraisemblance le flatte; ou la force de celle-là le convainc, ou l'apparence de celle-ci le trompe. Ici tout ce qui se voit, étonne; tout ce qui se prévoit, est contraire; tout ce qui est humain, est impossible. Donc, où il n'y a nulle vraisemblance, il faut conclure nécessairement que c'est la seule vérité qui soutient l'ouvrage. Que le monde se moque tant qu'il voudra : encore faut-il que la plus forte persuasion qui ait jamais paru sur la terre, et dans la chose la plus incroyable, et parmi les épreuves les plus difficiles, et dans les hommes les plus incrédules et les plus timides, dont le plus hardi a renié lâchement son maître, ait une cause apparente. La feinte ne va pas si loin, la surprise ne dure pas si longtemps, la folie n'est pas si réglée.

Car enfin, poussons à bout le raisonnement des incrédules et des libertins. Qu'est-ce qu'ils veulent penser de nos saints pêcheurs? Quoi? qu'ils avaient inventé une belle fable, qu'ils se plaisaient d'annoncer au monde? mais ils l'auraient faite plus vraisemblable. Que c'étaient des insensés et des imbéciles, qui ne s'entendaient pas eux-mêmes? mais leur vie, mais leurs écrits, mais leurs lois et la sainte discipline qu'ils ont établie, et enfin l'événement même prouvent le contraire. C'est une chose inouïe, ou que la finesse invente si mal, ou que la folie exécute si heureusement : ni le projet n'annonce des hommes rusés; ni le succès, des hommes dépourvus de sens. Ce ne sont pas ici des hommes prévenus, qui meurent pour des sentiments qu'ils ont sucés avec le lait. Ce ne sont pas ici des spéculatifs et des curieux, qui ayant rêvé dans leur cabinet sur des choses imperceptibles, sur des mystères éloignés des sens, font leurs idoles de leurs opinions, et les défendent jusqu'à mourir. Ceux-ci ne nous disent pas : Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu. Leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conséquences mal prises et défectueuses. Ils nous disent : Nous avons vu, nous avons ouï, nous avons touché de nos mains, et souvent, et longtemps, et plusieurs ensemble, ce Jésus-Christ ressuscité des morts. S'ils disent la vérité, que reste-t-il à répondre? S'ils inventent, que prétendent-ils? Quel avantage, quelle récompense, quel prix de tous leurs travaux? S'ils attendaient quelque chose, c'était ou dans cette vie, ou après leur mort. D'espérer pendant cette vie, ni la haine, ni la puissance, ni le nombre de leurs ennemis, ni leur propre faiblesse ne le souffre pas. Les voilà donc réduits aux siècles futurs; et alors, ou ils attendent de Dieu la félicité de leurs âmes, ou ils attendent des hommes la gloire et l'immortalité de leur nom. S'ils attendent la félicité que promet le Dieu véritable, il est clair qu'ils ne pensent pas à tromper le monde; et si le monde veut s'imaginer que le désir de se signaler dans l'histoire, ait été flatter ces esprits grossiers jusque dans leurs bateaux de pêcheurs,

je dirai seulement ce mot : Si un Pierre, si un André, si un Jean, parmi tant d'opprobres et tant de persécutions, ont pu prévoir de si loin la gloire du christianisme, et celle que nous leur donnons, je ne veux rien de plus fort pour convaincre tous les esprits raisonnables que c'étaient des hommes divins, auxquels et l'Esprit de Dieu, et la force toujours invincible de la vérité, faisaient voir, dans l'extrémité de l'oppression, la victoire très-assurée de la bonne cause.

Voilà ce que fait voir la vocation des pêcheurs : elle montre que l'Église est un édifice tiré du néant, une création, l'œuvre d'une main toute-puissante. Voyez la structure, rien de plus grand : le fondement, c'est le néant même : *Vocat ea quæ non sunt* [1]. Si le néant y paraît, c'est donc une véritable création : on y voit quelques parties brutes, pour montrer ce que l'art a opéré. Si c'est Dieu, bâtissons dessus, ne craignons pas. Laissons-nous prendre ; et, tant de fois pris par les vanités, laissons-nous prendre une fois à ces pêcheurs d'hommes et aux filets de l'Évangile, « qui ne tuent point ce qu'ils prennent, mais qui « le conservent ; qui font passer à la lumière ceux « qu'ils tirent du fond de l'abîme, et transpor- « tent de la terre au ciel ceux qui s'agitent dans « cette fange : » *Apostolica instrumenta piscandi retia sunt, quæ non captos perimunt, sed reservant ; et de profundo ad lumen extrahunt, fluctuantes de infimis ad superna traducunt* [2].

Laissons-nous tirer de cette mer, dont la face est toujours changeante, qui cède à tout vent, et qui est toujours agitée de quelque tempête. Écoutez ce grand bruit du monde, ce tumulte, ce trouble éternel ; voyez ce mouvement, cette agitation, ces flots vainement émus qui crèvent tout à coup, et ne laissent que de l'écume. Ces ondes impétueuses qui se roulent les unes contre les autres, qui s'entrechoquent avec grand éclat, et s'effacent mutuellement, sont une vive image du monde et des passions, qui causent toutes les agitations de la vie humaine ; « où les hommes, « comme des poissons, se dévorent mutuelle- « ment : » *Ubi se invicem homines quasi pisces devorant* [3]. Voyez encore ces grands poissons, ces monstres marins, qui fendent les eaux avec grand tumulte : il ne reste à la fin aucun vestige de leur passage. Ainsi passent dans le monde ces grandes puissances, qui font si grand bruit, qui paraissent avec tant d'ostentation. Ont-elles passé, il n'y paraît plus, tout est effacé, il n'en reste aucune apparence.

Il vaut donc beaucoup mieux être enfermé

[1] *Rom.* IV, 17.
[2] *S. Ambr.* lib. IV, *in Luc.* n° 72, t. I, col. 1364.
[3] *Aug. Serm.* CCLII, n° 2, t. V, col. 1039.

dans ces rets qui nous conduiront au rivage, que de nager et se perdre, dans une eau si vaste, en se flattant d'une fausse image de liberté. La parole est le ret qui prend les âmes. Mais on travaille vainement, si Jésus-Christ ne parle pas : *In verbo tuo laxabo rete :* « Sur votre parole, « Seigneur, je jetterai le filet. » C'est ce qui donne efficace.

Saintes filles, vous êtes renfermées dans ce filet : la parole qui vous a prises, c'est cet oracle si touchant de la vérité : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur* [1] ? « Que sert à « l'homme de gagner le monde entier, s'il perd « son âme ? » Dès lors pénétrées, par l'efficace de cette parole, du néant et des dangers d'un monde trompeur, vous avez voulu donner toutes vos affections à ces biens véritables, seuls dignes d'attirer vos cœurs ; et pour vous mettre plus en état de les acquérir, vous vous êtes empressées de vous séparer de tous les objets qui auraient pu, par des illusions funestes, égarer vos désirs, et détourner votre application de cet unique nécessaire. Persévérez dans ces bienheureux filets qui vous ont mises à couvert des périls de cette mer orageuse, et gardez-vous d'imiter ceux qui, par les différentes ouvertures qu'ils ont cherché dans leur inquiétude à faire aux rets salutaires qui les enserraient, n'ont travaillé qu'à se procurer une liberté plus déplorable que le plus honteux esclavage.

SECOND POINT.

Saint André est un des plus illustres de ces divins pêcheurs, et l'un de ceux à qui Dieu a donné le plus grand succès dans cette pêche mystérieuse. C'est lui qui a pris son frère Simon, le prince de tous les pêcheurs spirituels : *Veni, et vide* [2]. C'est ce qui donne lieu à Hésychius, prêtre de Jérusalem, de lui donner cet éloge [3] : André, le premier-né des apôtres, la colonne premièrement établie, Pierre devant Pierre, fondement du fondement même, qui a appelé avant qu'on appelât, qui amène des disciples à Jésus avant que d'y avoir été amené lui-même. « Il « rend ainsi au Verbe ceux qu'il prend par sa « parole : » *Quos in verbo capit, Verbo reddit* [4]. Car toute la gloire des conquêtes des apôtres est due à Jésus-Christ : c'est en s'appuyant sur ses promesses qu'ils les entreprennent : *In verbo tuo laxabo rete* [5]. « Aussi ne sommes-nous pas appe- « lés pétriens, mais chrétiens, » *Non petrianos,*

[1] *Matth.* XVI, 26.
[2] *Joan.* I, 46.
[3] *Bibl. Phot.* Cod. 269.
[4] *S. Ambr. in Luc.* lib. IV, n° 78, t. I, col. 1365.
[5] *Luc.* V, 5.

sed christianos : « et ce n'est pas Paul qui a été « crucifié pour nous : » *Numquid Paulus crucifixus est pro vobis* [1] ?

Bientôt André, rempli de ces sentiments, soumettra à son maître, avec un zèle infatigable et un courage invincible, l'Épire, l'Achaïe, la Thrace, la Scythie, peuples barbares et presque sauvages, « libres par leur indocile fierté, par leur « humeur rustique et farouche, » *omnes illæ ferocia liberæ gentes.* Tous ces succès sont l'effet de l'ordre que Jésus-Christ leur a donné à tous : *Laxate retia :* « Jetez vos filets. » Dès que les apôtres se sont mis en devoir de l'exécuter, la foule des peuples et des nations convertis se trouve prise dans la parole.

Si nous voulons considérer avec attention toutes les circonstances de la pêche miraculeuse des apôtres, nous y verrons toute l'histoire de l'Église, figurée avec les traits les plus frappants. Il y entre des esprits inquiets et impatients; ils ne peuvent se donner de bornes, ni renfermer leur esprit dans l'obéissance : *Rumpebatur autem rete eorum* [2]. La curiosité les agite, l'inquiétude les pousse, l'orgueil les emporte; ils rompent les rets, ils échappent, ils font des schismes et des hérésies : ils s'égarent dans des questions infinies, ils se perdent dans l'abîme des opinions humaines. Toutes les hérésies, pour mettre la raison un peu plus au large, se font des ouvertures par des interprétations violentes : elles ne veulent rien qui captive. Dans les mystères, il faut souvent dire qu'on n'entend pas; il faut renoncer à la raison et au sens. L'esprit libre et curieux ne peut s'y résoudre; il veut tout entendre, l'Eucharistie, les paroles de l'Évangile. C'est un filet où l'esprit est arrêté. On force un passage, on cherche à s'échapper à travers les mauvaises défaites que suggère une orgueilleuse raison. Pour nous, demeurons dans l'Église, heureusement captivés dans ses liens. Il y en demeure des mauvais, mais il n'en sort aucun des bons.

Mais voici un autre inconvénient. « La multi« tude est si grande, que la nacelle surchargée « est prête à couler à fond : » *Impleverunt ambas naviculas, ita ut pene mergerentur* [3] : figure bien sensible de ce qui devait se passer dans l'Église, où le grand nombre de ceux qui entraient dans la nacelle, a tant de fois fait craindre qu'elle ne fût submergée par son propre poids : *Sed mihi cumulus iste suspectus est, ne plenitudine sui naves pene mergantur* [4]. Mais ce n'est pas encore tout; et ici le danger n'est pas moins redoutable que tous les périls déjà courus. « Pierre est agité « d'une nouvelle sollicitude; sa proie même, qu'il « a tirée à terre avec tant d'efforts, lui devient « suspecte; et il a besoin d'un sage discernement « pour n'être pas trompé dans son abondance : » *Ecce alia sollicitudo Petri, cui jam sua præda suspecta est* [1]. Image vive de la conduite que les pêcheurs spirituels ont dû tenir à l'égard de tous ces poissons mystérieux qui tombaient dans leurs filets. Faute de cette sage défiance et de ces précautions salutaires, l'Église s'est accrue et la discipline s'est relâchée; le nombre des fidèles s'est augmenté, et l'ardeur de la foi s'est ralentie : *Nescio quomodo pugnante contra temetipsam tua felicitate, quantum tibi auctum est populorum, tantum pene vitiorum; quantum tibi copiæ accessit, tantum disciplinæ recessit;..... factaque es, Ecclesia, profectu tuæ fœcunditatis infirmior, et quasi minus valida* [2]. Elle est déchue par son progrès, et abattue par ses propres forces.

L'Église n'est faite que pour les saints. Aussi les enfants de Dieu y sont appelés, et y accourent de toutes parts. Tous ceux qui sont du nombre, y sont entrés : « mais combien en est-il en« tré par-dessus le nombre ! » *Multiplicati sunt super numerum* [3]. Combien parmi nous, qui néanmoins ne sont point des nôtres ! Les enfants d'iniquité qui l'accablent, la foule des méchants qui l'opprime, ne sont dans l'Église que pour l'exercer. Les vices ont pénétré jusque dans le cœur de l'Église; et ceux qui ne devaient pas même y être nommés, y paraissent hautement la tête levée : *Maledictum, et mendacium, et adulterium inundaverunt* [4]. Les scandales se sont élevés; et l'iniquité étant entrée comme un torrent, elle a renversé la discipline. Il n'y a plus de correction, il n'y a plus de censure. On ne peut plus, dit saint Bernard [5], noter les méchants, tant le nombre en est immense; on ne peut plus les éviter, tant leurs emplois sont nécessaires; on ne peut plus les réprimer ni les corriger, tant leur crédit et leur autorité est redoutable.

Dans cette foule, les bons sont cachés; souvent ils habitent dans quelque coin écarté, dans quelque vallée déserte : ils soupirent en secret, et se livrent aux saints gémissements de la pénitence. Combien de saints pénitents ! Hélas ! « à « peine dans un si grand amas de pailles aperçoit« on quelques grains de froment : » *Vix ibi apparent grana frumenti in tam multo numero*

[1] I. *Cor.* I, 13
[2] *Luc.* V, 6.
[3] *Ibid.* 7.
[4] *S. Amb. in Luc.* lib. IV, n° 77, col. 1354.

[1] *S. Amb. in Luc.* lib. IV, n° 78, col. 1355.
[2] *Salvian. adv. Avar.* lib. I, p. 218.
[3] *Psal.* XXXIX, 6.
[4] *Os.* IV, 2.
[5] *In Cant. Serm* XXXIII, n° 16, t. I, col 1393.

palearum[1]. Les uns paraissent, les autres sont cachés, selon qu'il plaît au Père céleste, ou de les sanctifier par l'obscurité, ou de les produire pour le bon exemple.

Mais dans cette étrange confusion, et au milieu de tant de désordres, souvent la foi chancèle, les faibles se scandalisent, l'impiété triomphe; et l'on est tenté de croire que la piété n'est qu'un nom, et la vertu chrétienne qu'une feinte de l'hypocrisie. Rassurez-vous cependant, et ne vous laissez pas ébranler par la multitude des mauvais exemples. Voulez-vous trouver des hommes sincèrement vertueux, et vraiment chrétiens, qui vous consolent dans ce dérèglement presque universel, « soyez vous-mêmes ce que « vous désireriez voir dans les autres; et vous en « trouverez sûrement, ou qui vous ressembleront, « ou qui vous imiteront : » *Estote tales, et invenietis tales.*

TROISIÈME POINT.

L'Église parle à ses enfants : ils doivent l'écouter avec un respect qui prouve leur soumission, et lui obéir avec une promptitude qui témoigne leur fidélité et leur confiance. Dieu parle aussi, et à sa parole tout se fait dans la nature comme il l'ordonne. Si les créatures inanimées, ou sans raison, lui obéissent avec tant de dépendance; nous, qui sommes doués d'intelligence, lui devons-nous moins de docilité quand il parle? Et, en effet, la liberté ne nous est pas donnée pour hésiter, ni pour disputer contre lui : elle nous donne le volontaire, pour distinguer notre obéissance de celle des créatures inanimées ou sans raison; mais quel que soit notre avantage sur elles, ce n'est pas pour nous dispenser de rendre à Dieu la déférence qui lui est due. Le même droit qu'il a sur les autres êtres, subsiste à notre égard; et il nous impose la même obligation de lui obéir ponctuellement et dans l'instant même. S'il nous laisse notre choix, c'est non pour affaiblir son empire, mais pour rendre notre sujétion plus honorable.

Ceux qui sont accoutumés au commandement, sentent mieux que les autres combien cette obéissance est juste et légitime, combien elle est douce et aimable. Que sert donc de la refuser ou de la contester? Les hommes peuvent bien trouver moyen de se soustraire à l'empire de leurs semblables; mais Dieu a cela par nature, que rien ne lui résiste. Si la volonté rebelle prétend échapper à sa domination; en s'en retirant d'un côté, elle y retombe d'un autre avec toute l'impétuosité des efforts qu'elle avait faits pour s'en affranchir.

[1] *S. Aug. Serm.* CCLII, n° 4. t. V, col. 1040.

Ainsi tout invite, tout presse l'homme de se soumettre à son Dieu, et de lui obéir sans contradiction et sans délai.

Quand on hésite ou qu'on diffère, il se tient pour méprisé ou refusé tout à fait. Lorsque la vocation est claire et certaine, qui est capable d'hésiter un moment, est capable de manquer tout à fait; qui peut retarder un jour, peut passer toute sa vie : nos passions et nos affaires ne nous demandent jamais qu'un délai. C'est pour Dieu une insupportable lenteur que d'aller seulement dire adieu aux siens, que d'aller rendre à son propre père les honneurs de la sépulture. Il faudra voir le testament, l'exécuter, le contester: d'une affaire il en naît une autre, et un moment de remise attire quelquefois la vie tout entière; c'est pourquoi il faut tout quitter en entrant au service de Dieu[1]. Puisqu'il faudra nécessairement couper quelque part, coupez dès l'abord, tranchez au commencement, afin d'être plus tôt à celui à qui vous voulez être pour toujours.

Et combien n'est-on pas dédommagé de ces sacrifices! et quelle confiance ne donnent-ils pas aux âmes, pour oser tout espérer de la bonté d'un Dieu si généreux et si magnifique! Voyez les apôtres, ils n'ont quitté qu'un art méprisable : Pierre en dit-il avec moins de force : « Nous avons tout quitté, » *Reliquimus omnia*[2]? Des filets : voilà le présent qu'ils suspendent à ses autels; voilà les armes, voilà le trophée qu'ils érigent à sa victoire. Qu'il y a plaisir de servir celui qui fait justice au cœur, et qui pèse l'affection; qui veut à la vérité nous faire acheter son royaume, mais aussi qui a la bonté de se contenter de ce que nous avons entre les mains! Car il met son royaume à tout prix, et il le donne pour tout ce que nous pouvons lui offrir : *Tantum valet quantum habes.* « Rien « qui soit à plus vil prix, quand on l'achète; rien « qui soit plus précieux, quand on le possède : » *Quid vilius, cum emitur; quid carius, cum possidetur*[3]?

Mais ce n'est pas assez de tout quitter, parents, amis, bien, repos, liberté : il faut encore suivre Jésus-Christ, porter sa croix après lui en marchant sur ses traces, en imitant ses exemples, et se renoncer ainsi soi-même tous les jours de sa vie. Cependant qu'il est difficile, quand tout est heureux, quand tout nous favorise, de résister à ces attraits séduisants d'un monde qui nous amollit et nous corrompt en nous flattant! A qui persuadera-t-on de fuir la gloire, de mépriser les honneurs, de redouter les richesses, lorsqu'ils semblent se présenter comme d'eux-mêmes, et venir pour

[1] *S. Chrysost. in Matth. Homil.* XXVII, t. VII, p. 330.
[2] *Matth.* XIX, 27.
[3] *S. Gregor. in Ev. Hom.* V, n° 2 3, t. I, col. 1451.

ainsi dire nous chercher dans notre obscurité? Qui peut comprendre qu'il faille se mortifier dans le sein de l'abondance; faire violence à ses désirs, lorsque tout concourt à les satisfaire; devenir à soi-même son propre bourreau, si les contradictions du dehors ne nous en tiennent lieu; et savoir se livrer à tous les genres de souffrances, pour mener une vie vraiment pénitente et crucifiée? Et toutefois y a-t-il une autre manière de se rendre semblable à Jésus-Christ, et de porter fidèlement sa croix avec lui?

« O croix aimable, ô croix si ardemment désirée, et enfin trouvée si heureusement! puissé-je ne jamais te quitter, te demeurer tendrement et constamment attaché, afin que celui qui, en mourant entre tes bras, par toi m'a racheté, par toi aussi me reçoive et me possède éternellement dans son amour : » *Ut per te me recipiat, qui per te moriens me redemit!* Tels sont les sentiments dont doivent être animés tous ceux qui veulent sincèrement appartenir à Jésus-Christ : point d'autre moyen de se montrer ses véritables disciples.

Quand est-ce que l'Église a vu des chrétiens dignes de ce nom? c'est lorsqu'elle était persécutée, lorsqu'elle lisait à tous le poteaux des sentences épouvantables contre ses enfants, et qu'elle les voyait à tous les gibets, et dans toutes les places publiques, immolés pour la gloire de l'Évangile. Durant ce temps, mes sœurs, il y avait des chrétiens sur la terre; il y avait de ces hommes forts, qui, nourris dans les proscriptions et dans les alarmes continuelles, s'étaient fait une glorieuse habitude de souffrir pour l'amour de Dieu. Ils croyaient que c'était trop de délicatesse à des disciples de la croix, que de rechercher le plaisir et en ce monde et en l'autre. Comme la terre leur était un exil, ils n'estimaient rien de meilleur pour eux que d'en sortir au plus tôt. Alors la piété était sincère, parce qu'elle n'était pas encore devenue un art : elle n'avait pas encore appris le secret de s'accommoder au monde, ni de servir au négoce des ténèbres. Simple et innocente qu'elle était; elle ne regardait que le ciel, auquel elle prouvait sa fidélité par une longue patience. Tels étaient les chrétiens de ces premiers temps : les voilà dans leur pureté, tels que les engendrait le sang des martyrs, tels que les formaient les persécutions.

Maintenant une longue paix a corrompu ces courages mâles, et on les a vus ramollis depuis qu'ils n'ont plus été exercés. Le monde est entré dans l'Église. On a voulu joindre Jésus-Christ avec Bélial; et de cet indigne mélange quelle race enfin nous est née? Une race mêlée et corrompue, des demi-chrétiens, des chrétiens mondains et séculiers; une piété bâtarde et falsifiée, qui est toute dans les discours et dans un extérieur contrefait. O piété à la mode, que je me ris de tes vanteries et des discours étudiés que tu débites à ton aise pendant que le monde te rit! viens que je te mette à l'épreuve. Voici une tempête qui s'élève; voici une perte de biens, une insulte, une disgrâce, une maladie. Quoi! tu te laisses aller au murmure, ô vertu contrefaite et déconcertée! tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement! Va, tu n'étais qu'un vain simulacre de la piété chrétienne; tu n'étais qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset. La piété chrétienne n'est pas faite de la sorte : le feu l'épure et l'affermit. Ah! s'il est ainsi, chrétiens, si les souffrances sont nécessaires pour soutenir l'esprit du christianisme, Seigneur, rendez-nous les tyrans; rendez-nous les Domitien et les Néron.

Mais modérons notre zèle, et ne faisons point de vœux indiscrets : n'envions pas à nos princes le bonheur d'être chrétiens, et ne demandons pas des persécutions, que notre lâcheté ne pourrait souffrir. Sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendait nos ancêtres, la matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, les affaires assez d'épines, les hommes assez d'injustice, leurs jugements assez de bizarreries, leurs humeurs assez d'importunes inégalités; le monde assez d'embarras, ses faveurs assez d'inconstance, ses engagements les plus doux assez de captivités. Que si tout nous prospère, si tout nous rit, c'est à nous à nous rendre nous-mêmes nos persécuteurs, à nous contrarier nous-mêmes.

Pour mener une vie chrétienne, il faut sans cesse combattre son cœur, craindre ce qui nous attire, pardonner ce qui nous irrite, rejeter souvent ce qui nous avance, et nous opposer nous-mêmes aux accroissements de notre fortune. O qu'il est difficile, pendant que le monde nous accorde tout, de se refuser quelque chose! Qui, ayant en sa possession une personne très-accomplie, qu'il aurait aimée, vivrait avec elle comme avec sa sœur, s'élèverait au-dessus de tous les sentiments de l'humanité? C'est une aussi forte résolution, dit saint Chrysostôme[1], de ne pas laisser corrompre son cœur par les grandeurs et les biens qu'on possède. Ah! qu'il faut alors de courage pour renoncer à ses inclinations, et s'empêcher de goûter et d'aimer ce que la nature trouve si doux et si aimable! Sans cesse obligé d'être aux prises avec soi-même, pour s'aracher de vive force

[1] *In Matt. Hom.* XL, n° 4, t. VII, p. 442.

à des objets auxquels tout le poids du cœur nous entraîne; combien ne s'y sent-on pas plus fortement incliné, lorsque tout ce qui nous environne nous invite et nous presse de satisfaire à nos désirs? C'est dans une si critique situation qu'il faut vraiment, pour se conserver pur, se rendre en quelque sorte cruel à soi-même, en se privant d'autant plus des vains plaisirs que la chair recherche, qu'on a plus de moyen de se les procurer. Si l'esprit veut alors acquérir une noble liberté, qu'il tienne les sens dans une sage contrainte, de peur d'en être bientôt maîtrisé; et que saintement sévère à lui-même, sévère à son corps, il tende, par une bienheureuse mortification de tous les retours de l'amour-propre et toutes les affections charnelles, à se dégager de plus en plus de tout ce qui l'empêche de retourner à son principe. Peu à peu il trouvera dans les austérités de la pénitence, dans les humiliations de la croix, plus de délices et de consolations, que les amateurs du monde ne sauraient en goûter dans toutes les folles joies qu'il leur procure, et dans tous les contentements de leur orgueil. C'est ainsi que, par les différents progrès du détachement et de la pénitence, nous parvenons à être réellement martyrs de nous-mêmes, nous devenons des victimes d'autant plus propres à être consommées en Jésus-Christ, qu'elles sont plus volontaires. Nouveau genre de martyre, où le persécuteur et le patient sont également agréables ; ou Dieu d'une même main anime celui qui souffre, et couronne celui qui persécute.

Saintes filles, vous connaissez ce genre de martyre, et depuis longtemps vous l'exercez sur vous-mêmes avec un zèle digne de la foi qui vous anime. Peu contentes de vous être dépouillées, par un généreux renoncement que la grâce vous a inspiré, de tous les objets capables de vous affadir, vous avez encore voulu déclarer une guerre continuelle à toutes les affections, à tous les sentiments d'une nature toujours ingénieuse à rechercher ce qui peut la satisfaire; et dans la crainte de céder à ses empressements, vous avez mieux aimé lui refuser sans danger ce qui pourrait lui être permis, que de vous exposer à vous laisser entraîner au delà des bornes, en lui donnant tout ce que vous pouviez absolument lui accorder. Persévérez, mes sœurs, dans cette glorieuse milice, qui vous apprendra à mourir chaque jour à ce que vous avez de plus intime, et qui, vous détachant de plus en plus de la chair, vous élèvera par une sainte mortification de l'esprit, jusqu'à Dieu, pour trouver en lui cette paix que le monde ne connaît pas, ces délices que les sens ne sauraient goûter, et ce parfait bonheur réservé aux âmes vraiment chrétiennes, que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE
DE
SAINT JEAN, APOTRE.

Tendresse particulière de Jésus pour saint Jean. Trois présents inestimables qu'il lui fait, dans les trois états divers par lesquels ce divin Sauveur a passé pendant les jours de sa mortalité. Comment le disciple bien-aimé répond à l'amour de son divin Maître pour lui.

Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus

Je suis à mon bien-aimé, et la pente de son cœur est tournée vers moi. *Cant.* VII, 10.

Il est superflu, chrétiens, de faire aujourd'hui le panégyrique du disciple bien-aimé de notre Sauveur. C'est assez de dire en un mot qu'il était le favori de Jésus, et le plus chéri de tous les apôtres. Saint Augustin dit très-doctement que « l'ouvrage est parfait lorsqu'il plaît à son ouvrier : » *Hoc est perfectum quod artifici suo placet*[1]; et il me semble que nous le connaissons par expérience. Quand nous voyons un excellent peintre qui travaille à faire un tableau; tant qu'il tient son pinceau en main, que tantôt il efface un trait, et tantôt il en tire un autre, son ouvrage ne lui plaît pas, il n'a pas rempli toute son idée, et le portrait n'est pas achevé : mais sitôt qu'ayant fini tous ses traits, et relevé toutes ses couleurs, il commence à exposer sa peinture en vue, c'est alors que son esprit est content, et que tout est ajusté aux règles de l'art; l'ouvrage est parfait parce qu'il plaît à son ouvrier, et qu'il a fait ce qu'il voulait faire : *Hoc est perfectum quod artifici suo placet*. Ne doutez donc pas, chrétiens, de la grande perfection de saint Jean, puisqu'il plaît si fort à son ouvrier; et croyez que Jésus-Christ, créateur des cœurs, qui les crée, comme dit saint Paul[2], dans les bonnes œuvres, l'a fait tel qu'il fallait qu'il fût pour être l'objet de ses complaisances. Ainsi je pourrais conclure ce panégyrique après cette seule parole, si votre instruction, chrétiens, ne désirait de moi un plus long discours.

Sainte et bienheureuse Marie, impétrez-nous les lumières de l'Esprit de Dieu pour parler de Jean votre second fils. Que votre pudeur n'en rougisse pas; votre virginité n'y est point blessée. C'est Jésus-Christ qui vous l'a donné, et qui a voulu vous annoncer lui-même que vous seriez la mère de son bien-aimé. Qui doute que vous n'ayez cru à la parole de votre Dieu, vous qui avez été si humblement soumise à celle qui vous fut portée par son ange, qui vous salua de sa part, en disant : *Ave*.

[1] *De Genes. contra. Manich.* lib. I, cap. VIII, n° 13, t. I, col. 650.
[2] *Ephes.* II, 10.

Je remarque dans les saintes Lettres trois états divers dans lesquels a passé le sauveur Jésus pendant les jours de sa chair, et le cours de son pèlerinage. Le premier, a été sa vie; le second, a été sa mort; le troisième, a été mêlé de mort et de vie, où Jésus n'a été ni mort ni vivant : ou plutôt il y a été tout ensemble et mort et vivant; et c'est l'état où il se trouvait dans la célébration de sa sainte cène, lorsque mangeant avec ses disciples, il leur montrait qu'il était en vie; et voulant être mangé par ses disciples, ainsi qu'une victime immolée, il leur paraissait comme mort. Consacrant lui-même son corps et son sang, il faisait voir qu'il était vivant; et divisant mystiquement son corps de son sang, il se couvrait des signes de mort, et se dévouait à la croix par une destination particulière. Dans ces trois états, chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir que Jean a toujours été le fidèle et le bien-aimé du Sauveur. Tant qu'il vécut avec les hommes, nul n'eut plus de part en sa confiance; quand il rendit son âme à son Père, aucun des siens ne reçut de lui des marques d'un amour plus tendre; quand il donna son corps à ses disciples, ils virent tous la place honorable qu'il lui fit prendre près de sa personne dans cette sainte cérémonie.

Mais ce qui me fait connaître plus sensiblement la forte pente du cœur de Jésus sur le disciple dont nous parlons, ce sont trois présents qu'il lui fait dans ces trois états admirables où nous le voyons dans son Évangile. Je trouve en effet, chrétiens, qu'en sa vie il lui donne sa croix; à sa mort, il lui donne sa mère; à sa cène, il lui donne son cœur. Que désire un ami vivant, sinon de s'unir avec ceux qu'il aime dans la société des mêmes emplois? et l'amitié a-t-elle rien de plus doux que cette aimable association? L'emploi de Jésus était de souffrir : c'est ce que son Père lui a prescrit, et la commission qu'il lui a donnée. C'est pourquoi il unit saint Jean à sa vie laborieuse et crucifiée, en lui prédisant de bonne heure les souffrances qu'il lui destine : « Vous boirez, dit-il[1], mon calice, et vous serez « baptisé de mon baptême. » Voilà le présent qu'il lui fait pendant le cours de sa vie. Quelle marque nous peut donner un ami mourant que notre amitié lui est précieuse, sinon lorsqu'il témoigne un ardent désir de se conserver notre cœur, même après sa mort, et de vivre dans notre mémoire? C'est ce qu'a fait Jésus-Christ en faveur de Jean d'une manière si avantageuse, qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter; puisqu'il lui donne sa divine mère, c'est-à-dire, ce qu'il a de plus cher au monde « Fils, dit-il[2], voilà votre mère. » Mais ce qui montre le plus son amour, c'est le beau présent qu'il lui fait au sacré banquet de l'eucharistie, où son amitié n'étant pas contente de lui donner comme aux autres sa chair et son sang pour en faire un même corps avec lui, il le prend entre ses bras, il l'approche de sa poitrine; et comme s'il ne suffisait pas de l'avoir gratifié de tant de dons, il le met en possession de la source même de toutes ses libéralités, c'est-à-dire, de son propre cœur, sur lequel il lui ordonne de se reposer comme sur une place qui lui est acquise. O disciple vraiment heureux, à qui Jésus-Christ a donné sa croix, pour l'associer à sa vie souffrante; à qui Jésus-Christ a donné sa mère, pour vivre éternellement dans son souvenir; à qui Jésus-Christ a donné son cœur, pour n'être plus avec lui qu'une même chose! Que reste-t-il, ô cher favori, sinon que vous acceptiez ces présents avec le respect qui est dû à l'amour de votre bon Maître?

Voyez, chrétiens, comme il les accepte. Il accepte la croix du Sauveur, lorsque Jésus-Christ la lui proposant : Pourrez-vous bien, dit-il, boire ce calice? Je le puis, lui répond saint Jean, et il l'embrasse de toute son âme : *Possumus*[1]. Il accepte la sainte Vierge avec une joie merveilleuse. Il nous rapporte lui-même qu'aussitôt que Jésus-Christ la lui eut donnée, il la considéra comme son bien propre : *Accepit eam discipulus in sua*[2]. Il accepte surtout le cœur de Jésus avec une tendresse incroyable; lorsqu'il se repose dessus doucement et tranquillement, pour marquer une jouissance paisible et une possession assurée. O mystère de charité! ô présents divins et sacrés! Qui me donnera des paroles assez tendres et affectueuses, pour vous expliquer à ce peuple? C'est néanmoins ce qu'il nous faut faire avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Ne vous persuadez pas, chrétiens, que l'amitié de notre Sauveur soit de ces amitiés délicates qui n'ont que des douceurs et des complaisances, et qui n'ont pas assez de résolution pour voir un courage fortifié par les maux et exercé par les souffrances. Celle que le Fils de Dieu a pour nous est d'une nature bien différente : elle veut nous durcir aux travaux, et nous accoutumer à la guerre; elle est tendre, mais elle n'est pas molle; elle est ardente, mais elle n'est pas faible; elle est douce, mais elle n'est pas flatteuse. Oui certainement, chrétiens, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il

[1] *Marc.* x, 39.
[2] *Joan.* xix, 27.

[1] *Marc.* x, 39.
[2] *Joan.* xix, 27.

aime. Comme notre apôtre est son bien-aimé, il lui fait présent de sa croix; et de cette même main, dont il a tant de fois serré la tête de Jean sur sa bienheureuse poitrine avec une tendresse incroyable, il lui présente ce calice amer, plein de souffrances et d'afflictions, qu'il lui ordonne de boire tout plein, et d'en avaler jusqu'à la lie : *Calicem quidem meum bibetis*[1].

Avouez la vérité, chrétiens, vous n'ambitionnez guère un tel présent, vous n'en comprenez pas le prix. Mais s'il reste encore en vos âmes quelque teinture de votre baptême, que les délices du monde n'aient pas effacée, vous serez bientôt convaincus de la nécessité de ce don, en écoutant prêcher Jésus-Christ, dont je vous rapporterai les paroles sans aucun raisonnement recherché, mais dans la même simplicité dans laquelle elles sont sorties de sa sainte et divine bouche.

Notre-Seigneur Jésus avait deux choses à donner aux hommes, sa croix et son trône, sa servitude et son règne, son obéissance jusqu'à la mort et son exaltation jusqu'à la gloire. Quand il est venu sur la terre, il a proposé l'un et l'autre; c'était l'abrégé de sa commission, c'était tout le sujet de son ambassade : *Complacuit dare vobis regnum*[2] : « Il a plu au Père de vous donner son « royaume : » *Non veni pacem mittere, sed gladium :* « Je ne suis pas venu apporter la paix, « mais le glaive : » *Sicut oves in medio luporum*[3] : « Allez comme des brebis au milieu des « loups. » Ses disciples, encore grossiers et charnels, ne voulaient point comprendre sa croix, et ils ne l'importunaient que de son royaume; et lui, désirant les accoutumer aux mystères de son Évangile, il ne leur dit ordinairement qu'un mot du royaume, et il revient toujours à la croix. C'est ce qui doit nous montrer qu'il faut partager nos affections entre sa croix et son trône, ou plutôt, puisque ces deux choses sont si bien liées, qu'il faut réunir nos affections dans la poursuite de l'un et de l'autre.

O Jean, bien-aimé de Jésus, venez apprendre de lui cette vérité. Il l'a déjà plusieurs fois prêchée à tous les apôtres vos compagnons; mais vous, qui êtes le favori, approchez-vous avec votre frère, et il vous l'enseignera en particulier. Votre mère lui dit : « Commandez que mes deux « fils soient assis à votre droite dans votre royau- « me : » *Dic ut sedeant hi duo filii mei :* « Pou- « vez-vous, leur répondez-vous, boire le calice « que je dois boire? » *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum*[1] ? Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, vous ne répondez pas à propos. On parle de gloire, vous d'ignominie. Il répond à propos; mais ils ne demandent pas à propos : *Nescitis quid petatis :* « Vous ne sa- « vez ce que vous demandez. » Prenez la croix, et vous aurez le royaume : il est caché sous cette amertume. Attends à la croix, tu y verras les titres de ma royauté. « Ce n'est pas à moi à vous « donner ce que vous demandez : » *Non est meum dare vobis :* c'est à vous à le prendre, selon la part que vous voudrez avoir aux souffrances. Cela demeure gravé dans le cœur de Jean. Il ne songe plus au royaume, qu'il ne songe à la croix avant toutes choses; et c'est ce qu'il nous représente admirablement dans son Apocalypse. « Moi Jean, nous dit-il, qui suis vo- « tre frère, et qui ai part à la tribulation, au « royaume et à la patience de Jésus-Christ, j'ai « été dans l'île nommée Patmos pour la parole du « Seigneur, et pour le témoignage que j'ai rendu « à Jésus-Christ; et je fus ravi en esprit : » *Ego Joannes frater vester, et socius in tribulatione, et regno, et patientia, fui in insula quæ appellatur Patmos, propter verbum Dei, et testimonium Jesu : fui in spiritu*[2]. Pourquoi fait-il cette observation : J'ai vu en esprit le Fils de l'homme en son trône, j'ai ouï le cantique de ses louanges? pourquoi? Parce que j'ai été banni dans une île : *fui in insula*. Je croyais autrefois qu'on ne pouvait voir Jésus-Christ régnant, à moins que d'être assis à sa droite et revêtu de sa gloire; mais il m'a fait connaître qu'on ne le voit jamais mieux que dans les souffrances. L'affliction m'a dessillé les yeux, le vent de la persécution a dissipé les nuages de mon esprit, et a ouvert le passage à la lumière. Mais voyez encore plus précisément : *Ego Joannes, socius in tribulatione et regno.* Il parle du royaume, mais il parle auparavant de la croix; il mettait autrefois le royaume devant la croix, maintenant il met la croix la première : et après avoir nommé le royaume, il revient incontinent aux souffrances : *et patientia.* Il craint de s'arrêter trop à la gloire, comme il avait fait autrefois.

Mais voyons quelle a été sa croix. Il semble que c'est celui de tous les disciples qui a eu la plus légère. Pour nous détromper, expliquons quelle a été sa croix; et nous verrons qu'en effet elle a été la plus grande de toutes dans l'intérieur. Apprenez le mystère, et considérez les deux croix de notre Sauveur. L'une se voit au Calvaire, et elle paraît la plus douloureuse; l'autre est celle qu'il a portée durant tout le cours de

[1] *Matth.* XX, 23.
[2] *Luc.* XII, 32.
[3] *Matth.* X, 34, 16.

[1] *Matth.* XX, 21.
[2] *Apoc.* I, 9, 10.

sa vie, c'est la plus pénible. Dès le commencement, il se destine pour être la victime du genre humain. Il devait offrir deux sacrifices. Le dernier sacrifice s'est opéré à l'autel de la croix : mais il fallait qu'il accomplît le sacrifice qui était appelé *Juge sacrificium*, dont son cœur était l'autel et le temple. O cœur toujours mourant, toujours percé de coups, brûlant d'impatience de souffrir, qui ne respirait que l'immolation ! Ne croyez donc pas que sa passion soit son sacrifice le plus douloureux. Sa passion le console : il a une soif ardente qui le brûle et qui le consume, sa passion le rafraîchira; et c'est peut-être une des raisons pour laquelle il l'appelle une coupe qu'il a à boire, parce qu'elle doit rafraîchir l'ardeur de sa soif. En effet, quand il parle de cette dernière croix : « C'est à présent, s'écrie-t-il, « que le Fils de l'homme est glorifié : » *Nunc clarificatus est*[2]. C'est ainsi qu'il s'exprime après la dernière pâque, sitôt que Judas fut sorti du cénacle. Mais s'agit-il de l'autre croix, c'est alors qu'il se sent vivement pressé dans l'attente de l'accomplissement de ce baptême : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor*[3]? L'un le dilate : *Nunc clarificatus est;* l'autre le presse : *coarctor*. Lequel est-ce qui fait sa vraie croix, celui qui le presse et qui lui fait violence, ou celui qui relâche la force du mal?

C'est cette première croix, si pressante et si douloureuse, que Jésus-Christ veut donner à Jean. Pierre lui demandait : « Seigneur, que des« tinez-vous à celui-ci? » *Domine, hic autem quid*[4]? Vous m'avez dit quelle sera ma croix, quelle part y donnerez-vous à celui-ci? Ne vous en mettez point en peine. La croix que je veux qu'il porte ne frappera pas les sens : je me réserve de la lui imprimer moi-même : elle sera principalement au fond de son âme; ce sera moi qui y mettrai la main, et je saurai bien la rendre pesante. Et pour le rendre capable de la soutenir avec un courage vraiment héroïque, il lui inspira l'amour des souffrances. Tout homme que Jésus-Christ aime, il attire tellement son cœur après lui, qu'il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de voir abattre son corps, comme une vieille masure qui le sépare de Jésus-Christ. Mais quel autre avait plus d'ardeur pour la croix que Jean, qui avait humé ce désir aux plaies mêmes de Jésus-Christ; qui avait vu sortir de son côté l'eau vive de la félicité, mais mêlée avec le sang des souffrances? Il est donc embrasé du désir du martyre : et cependant, ô Sauveur, quels supplices lui donnerez-vous? un exil. O cruauté lente et timide de Domitien! faut-il que tu ne sois trop humain que pour moi, et que tu n'aies pas soif de mon sang! Mais peut-être qu'il sera bientôt répandu. On lui prépare de l'huile bouillante, pour le faire mourir dans ce bain brûlant. Vous voilà enfin, ô croix de Jésus! que je souhaite si vivement. Il s'élance dans cet étang d'huile fumante et bouillante, avec la même promptitude que, dans les ardeurs de l'été, on se jette dans le bain pour se rafraîchir. Mais, ô surprise fâcheuse et cruelle! tout d'un coup elle se change en rosée. Bien-aimé de mon cœur, est-ce là l'amour que vous me portez? Si vous ne voulez pas me donner la mort, pourquoi forcez-vous la nature de se refuser à mes empressements? O bourreaux, apportez du feu, réchauffez votre huile inopinément refroidie. Mais ces cris sont inutiles. Jésus-Christ veut prolonger sa vie, parce qu'il veut encore aggraver sa croix. Il faut vivre jusqu'à une vieillesse décrépite : il faut qu'il voie passer devant lui tous ses frères les saints apôtres, et qu'il survive presque à tous les enfants qu'il a engendrés à Notre-Seigneur.

De quoi le consolerez-vous, ô Sauveur des âmes? ne voyez-vous pas qu'il meurt tous les jours, parce qu'il ne peut mourir une fois? Hélas! il semble qu'il n'a plus qu'un souffle. Ce vieillard n'est plus que cendre; et sous cette cendre vous voulez cacher un grand feu. Écoutez comme il crie : « Mes bien-aimés, nous sommes « dès à présent enfants de Dieu; mais ce que nous « serons un jour ne paraît pas encore : » *Dilectissimi, nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus*[1]. De quoi le consolerez-vous? sera-ce par les visions dont vous le gratifierez? Mais c'est ce qui augmente l'ardeur de ses désirs. Il voit couler ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu, la Jérusalem céleste. Que sert de lui montrer la fontaine, pour ne lui donner qu'une goutte à boire? Ce rayon lui fait désirer le grand jour; et cette goutte que vous laissez tomber sur lui, lui fait avoir soif de la source. Écoutez comme il crie dans l'Apocalypse : *Et spiritus et sponsa dicunt, Veni :* « L'esprit et l'épouse di« sent, Venez. » Que lui répond le divin époux? « Oui, je viens bientôt : » *Etiam venio cito*[2]. « O instant trop long! » *O modicum longum*[3]! Il redouble ses gémissements et ses cris : « Venez, « Seigneur Jésus : » *Veni, Domine Jesu.* O divin Sauveur, quel supplice! votre amour est trop sévère pour lui. Je sais que dans la croix que vous lui donnez « il y a une douleur qui console, » *ipse*

[1] *Dan.* VIII, 11, 12, 13.
[2] *Joan.* XIII, 31.
[3] *Luc.* XII, 50.
[4] *Joan.* XXI, 21.

[1] I. *Joan.* III, 2.
[2] *Apocal.* XXII, 17, 20.
[3] *S. Aug. in Joan. Tract.* CI, n° 6, t. III, part. II, col. 753.

consolatur dolor[1], et que le calice de votre passion que vous lui faites boire à longs traits, tout amer qu'il est à nos sens, a ses douceurs pour l'esprit, quand une foi vive l'a persuadé des maximes de l'Évangile. Mais j'ose dire, ô divin Sauveur, que cette manière douce et affectueuse avec laquelle vous avez traité saint Jean votre bien-aimé disciple, et ces caresses mystérieuses dont il vous a plu l'honorer, exigeaient en quelque sorte de vous quelque marque plus sensible de la tendresse de votre cœur, et que vous lui deviez des consolations qui fussent plus approchantes de cette familiarité bienheureuse que vous avez voulu lui permettre. C'est aussi ce que nous verrons au Calvaire dans le beau présent qu'il lui fait, et dans le dernier adieu qu'il lui dit.

SECOND POINT.

Certainement, chrétiens, l'amitié ne peut jamais être véritable, qu'elle ne se montre bientôt tout entière; et elle n'a jamais plus de peine que lorsqu'elle se voit cachée : toutefois il faut avouer que, dans le temps qu'il faut dire adieu, la douleur que la séparation lui fait ressentir lui donne je ne sais quoi de si vif et de si pressant, pour se faire voir dans son naturel, que jamais elle ne se découvre avec plus de force. C'est pourquoi les derniers adieux que l'on dit aux personnes que l'on a aimées saisissent de pitié les cœurs les plus durs : chacun tâche, dans ces rencontres, de laisser des marques de son souvenir. Nous voyons en effet tous les testaments remplis de clauses de cette nature; comme si l'amour qui ne se nourrit ordinairement que par la présence, voyant approcher le moment fatal de la dernière séparation, et craignant par là sa perte totale en même temps qu'il se voit privé de la conversation et de la vue, ramassait tout ce qui lui reste de force pour vivre et durer du moins dans le souvenir.

Ne croyez pas que notre Sauveur ait oublié son amour en cette occasion. « Ayant aimé les « siens, il les a aimés jusqu'à la fin[2]; » et puisqu'il ne meurt que par son amour, il n'est jamais plus puissant qu'à sa mort. C'est aussi sans doute pour cette raison, qu'il amène au pied de sa croix les deux personnes qu'il chérit le plus, c'est-à-dire, Marie sa divine mère, et Jean son fidèle et son bon ami, qui, remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son Maître mourant pour notre salut.

Car, je vous demande, mes frères, pourquoi appeler la très-sainte Vierge à ce spectacle d'inhumanité? Est-ce pour lui percer le cœur, et lui déchirer les entrailles? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle, par tant de cruelles blessures, un sang qui lui est si cher? Pourquoi le plus chéri de tous ses disciples est-il le seul témoin de ses souffrances? Avec quels yeux verra-t-il cette poitrine sacrée, sur laquelle il se reposait il y a deux jours, pousser les derniers sanglots parmi des douleurs infinies? Quel plaisir au Sauveur de contempler ce favori bien-aimé, saisi par la vue de tant de tourments, et par la mémoire encore toute fraîche de tant de caresses récentes, mourir de langueur au pied de sa croix! S'il l'aime si chèrement, que ne lui épargne-t-il cette affliction; et n'y a-t-il pas de la dureté de lui refuser cette grâce? chrétiens, ne le croyez pas, et comprenez le dessein du Sauveur des âmes. Il faut que Marie et saint Jean assistent à la mort de Jésus pour y recevoir ensemble, avec la tendresse du dernier adieu, les présents qu'il a à leur faire, afin de signaler en expirant l'excès de son affection.

Mais que leur donnera-t-il, nu, dépouillé comme il est? Les soldats avares et impitoyables ont partagé jusqu'à ses habits, et joué sa tunique mystérieuse : il n'a pas de quoi se faire enterrer. Son corps même n'est plus à lui : il est la victime de tous les pécheurs; il n'y a goutte de son sang qui ne soit due à la justice de Dieu son Père. Pauvre esclave, qui n'a plus rien en son pouvoir dont il puisse disposer par son testament! Il a perdu jusqu'à son Père, auquel il s'est glorifié tant de fois d'être si étroitement uni. C'est son Dieu, ce n'est plus son Père. Au lieu de dire comme auparavant : « Tout ce qui est à vous est « à moi, » il ne lui demande plus qu'un regard : *Respice in me;* et il ne peut l'obtenir, et il s'en voit abandonné : *Quare me dereliquisti*[1]? Ainsi, de quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit plus rien qui lui appartienne. Je me trompe, il voit Marie et saint Jean : tout le reste des siens l'ont abandonné, et ils sont là pour lui dire : Nous sommes à vous. Voilà tout le bien qui lui reste, et dont il peut disposer par son testament. Mais c'est à eux qu'il faut donner, et non pas les donner eux-mêmes. O amour ingénieux de mon maître! Il faut leur donner, il faut les donner. Il faut donner Marie au disciple, et le disciple à la divine Marie. *Ego dilecto meo,* dit-il. Mon maître, je suis à vous; usez de moi comme il vous plaira. Voyez la suite : *et ad me conversio ejus*[2]. « Fils, dit-il, voilà votre mère. » O Jean, je vous donne Marie; et je vous donne en même temps à Marie : Marie est à saint Jean, saint

[1] *S. Aug. Epist.* XXVII, n° 1, t. II, col. 42.
[2] *Joan.* XIII, 1.

[1] *Matth.* XXVII, 46.
[2] *Cant.* VII, 10.

Jean à Marie. Vous devez vous rendre heureux l'un et l'autre par une mutuelle possession. Ce ne vous est pas un moindre avantage d'être donnés que de recevoir; et je ne vous enrichis pas plus par le don que je vous fais, que par celui que je fais de vous.

Mais, mes frères, entrons plus profondément dans cet admirable mystère : recherchons, par les Écritures, quelle est cette seconde naissance qui fait saint Jean le fils de Marie, quelle est cette nouvelle fécondité qui rend Marie mère de saint Jean; et développons les secrets d'une belle théologie, qui mettra cette vérité dans son jour Saint Paul parlant de notre Sauveur après l'infamie de sa mort et la gloire de sa résurrection, en a dit ces belles paroles [1] : « Nous ne connaissons plus « maintenant personne selon la chair; et si nous « avons connu autrefois Jésus-Christ selon la « chair, maintenant qu'il est mort et ressuscité « nous ne le connaissons plus de la sorte. » Que veut dire cette parole, et quel est le sens de l'apôtre? Veut-il dire que le Fils de Dieu s'est dépouillé, en mourant, de sa chair humaine, et qu'il ne l'a point reprise en sa glorieuse résurrection? Non, mes frères, à Dieu ne plaise! Il faut trouver un autre sens à cette belle parole du divin apôtre, qui nous ouvre l'intelligence de ses sentiments. Ne le cherchez pas, le voici : il veut dire que le Fils de Dieu, dans la gloire de sa résurrection, a bien la vérité de la chair, mais qu'il n'en a plus les infirmités; et pour toucher encore plus le fond de cette excellente doctrine, entendons que l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, a eu deux naissances et deux vies, qui sont infiniment différentes.

La première de ces naissances l'a tiré du sein de Marie, la seconde l'a fait sortir du sein du tombeau. En la première il est né de l'Esprit de Dieu, mais par une mère mortelle : et de là il en a tiré la mortalité. Mais en sa seconde naissance, nul n'y a part que son Père céleste; c'est pourquoi il n'y a plus rien que de glorieux. Il était de sa providence d'accommoder ses sentiments à ces deux manières de vie si contraires : de là vient que dans la première il n'a pas jugé indignes de lui les sentiments de faiblesse humaine; mais dans sa bienheureuse résurrection il n'y a plus rien que de grand, et tous ses sentiments sont d'un Dieu qui répand sur l'humanité qu'il a prise tout ce que la divinité a de plus auguste. Jésus, en conversant parmi les mortels, a eu faim, a eu soif : il a été quelquefois saisi par la crainte, touché par la douleur : la pitié a serré son cœur, elle a ému et altéré son sang, elle lui a fait répandre des larmes. Je ne m'en étonne pas, chrétiens : c'étaient les jours de son humiliation, qu'il devait passer dans l'infirmité. Mais durant les jours de sa gloire et de son immortalité, après sa seconde naissance par laquelle son Père l'a ressuscité pour le faire asseoir à sa droite, les infirmités sont bannies; et la toute-puissance divine déployant sur lui sa vertu, a dissipé toutes ses faiblesses. Il commence à agir tout à fait en Dieu : la manière en est incompréhensible, et tout ce qu'il est permis aux mortels de dire d'un mystère si haut, c'est qu'il n'y faut plus rien concevoir de ce que le sens humain peut imaginer; si bien qu'il ne nous reste plus que de nous écrier hardiment avec l'incomparable docteur des Gentils : que si nous avons connu Jésus-Christ selon sa naissance mortelle dans les sentiments de la chair, *nunc jam non novimus* : maintenant qu'il est glorieux et ressuscité, nous ne le connaissons plus de la sorte, et tout ce que nous y concevons est divin.

Selon cette doctrine du divin apôtre, je ne craindrai pas d'assurer que Jésus-Christ ressuscité regarde Marie d'une autre manière, que ne faisait pas Jésus-Christ mortel. Car, mes frères, sa mortalité l'a fait naître dans la dépendance de celle qui lui a donné la vie : « Il lui était sou« mis et obéissant, » dit l'évangéliste [1]. Tout Dieu qu'était Jésus, l'amour qu'il avait pour sa sainte mère était mêlé sans doute de cette crainte filiale et respectueuse que les enfants bien nés ne perdent jamais. Il était accompagné de toutes ces douces émotions, de toutes ces inquiétudes aimables qu'une affection sincère imprime toujours dans les cœurs des hommes mortels : tout cela était bienséant durant les jours de faiblesse. Mais enfin voilà Jésus en la croix : le temps de mortalité va passer. Il va commencer désormais à aimer Marie d'une autre manière : son amour ne sera pas moins ardent; et tant que Jésus-Christ sera homme, il n'oubliera jamais cette vierge-mère. Mais après sa bienheureuse résurrection, il faut bien qu'il prenne un amour convenable à l'état de sa gloire.

Que deviendront donc, chrétiens, ces respects, cette déférence, cette complaisance obligeante, ces soins si particuliers, ces douces inquiétudes qui accompagnaient son amour? mourront-ils avec Jésus-Christ, et Marie en sera-t-elle à jamais privée? chrétiens, sa bonté ne le permet pas Puisqu'il va entrer par sa mort en un état glorieux, où il ne les peut plus retenir, il les fait passer en saint Jean, et il entreprend de les faire revivre dans le cœur de ce bien-aimé. Et n'est-ce pas ce que veut dire le grand saint Paulin par ces élo-

[1] II. *Cor.* v, 16.

[1] *Luc.* II, 51.

quentes paroles[1] : *Jam scilicet ab humana fragilitate, qua erat natus ex fœmina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, ut esset in gloria Dei Patris, delegat homini jura pietatis humanæ :* « Étant prêt de passer, par la « mort de la croix, de l'infirmité humaine à la « gloire et à l'éternité de son Père, il laisse à un « homme mortel les sentiments de la piété hu« maine. » Tout ce que son amour avait de tendre et de respectueux pour sa sainte mère vivra maintenant dans le cœur de Jean : c'est lui qui sera le fils de Marie; et pour établir entre eux éternellement cette alliance mystérieuse, il leur parle du haut de sa croix, non point avec une action tremblante comme un patient prêt à rendre l'âme, « mais avec toute la force d'un homme « vivant, et toute la fermeté d'un Dieu qui doit « ressusciter, » *plena virtute viventis et constantia resurrecturi*[2]. Lui qui tourne les cœurs ainsi qu'il lui plaît, et dont la parole est toute-puissante, opère en eux tout ce qu'il leur dit, et fait Marie mère de Jean, et Jean fils de Marie.

Car qui pourrait assez exprimer quelle fut la force de cette parole sur l'esprit de l'un et de l'autre? Ils gémissaient au pied de la croix, toutes les plaies de Jésus-Christ déchiraient leurs âmes, et la vivacité de la douleur les avait presque rendus insensibles. Mais lorsqu'ils entendirent cette voix mourante du dernier adieu de Jésus, leurs sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure; toutes les entrailles de Marie furent renversées, et il n'y eut goutte de sang dans le cœur de Jean qui ne fut aussitôt émue. Cette parole entra donc au fond de leurs âmes, ainsi qu'un glaive tranchant; elles en furent percées et ensanglantées avec une douleur incroyable : mais aussi leur fallait-il faire cette violence, il fallait de cette sorte entr'ouvrir leur cœur, afin, si je puis parler de la sorte, d'entrer en l'un le respect d'un fils, et dans l'autre la tendresse d'une bonne mère.

Voilà donc Marie mère de saint Jean. Quoique son amour maternel, accoutumé d'embrasser un Dieu, ait peine à se terminer sur un homme, et qu'une telle inégalité semble plutôt lui reprocher son malheur, que la récompenser de sa perte : toutefois la parole de son Fils la presse; l'amour que le Sauveur a eu pour saint Jean l'a rendu un autre lui-même, et fait qu'elle ne croit pas se tromper quand elle cherche Jésus-Christ en lui. Grand et incomparable avantage de ce disciple chéri! Car de quels dons l'aura orné le Sauveur, pour le rendre digne de remplir sa place? Si l'amour qu'il a pour la sainte Vierge l'oblige à lui laisser son portrait en se retirant de sa vue, ne doit-il pas lui avoir donné une image vive et naturelle? Quel doit donc être le grand saint Jean, destiné à demeurer sur la terre pour y être la représentation du Fils de Dieu après sa mort; et une représentation si parfaite, qu'elle puisse charmer la douleur, et tromper, s'il se peut, l'amour de sa sainte mère par la naïveté de la ressemblance!

D'ailleurs quelle abondance de grâces attirait sur lui tous les jours l'amour maternel de Marie, et le désir qu'elle avait conçu de former en lui Jésus-Christ! combien s'échauffaient tous les jours les ardeurs de sa charité, par la chaste communication de celles qui brûlaient le cœur de Marie! et à quelle perfection s'avançait sa chasteté virginale, qui était sans cesse épurée par les regards modestes de la sainte Vierge, et par sa conversation angélique!

Apprenons de là, chrétiens, quelle est la force de la pureté. C'est elle qui mérite à saint Jean la familiarité du Sauveur; c'est elle qui le rend digne d'hériter de son amour pour Marie, de succéder en sa place, d'être honoré de sa ressemblance. C'est elle qui lui fait tomber Marie en partage, et lui donne une mère vierge : elle fait quelque chose de plus, elle lui ouvre le cœur de Jésus, et lui en assure la possession.

TROISIÈME POINT.

Je l'ai déjà dit, chrétiens, il ne suffit pas au Sauveur de répandre ses dons sur saint Jean; il veut lui donner jusqu'à la source. Tous les dons viennent de l'amour; il lui a donné son amour. C'est au cœur que l'amour prend son origine; il lui donne encore le cœur, et le met en possession du fonds dont il lui a déjà donné tous les fruits. Viens, dit-il, ô mon cher disciple, je t'ai choisi devant tous les temps pour être le docteur de la charité; viens la boire jusque dans sa source, viens y prendre ces paroles pleines d'onction par lesquelles tu attendriras mes fidèles : approche de ce cœur qui ne respire que l'amour des hommes; et pour mieux parler de mon amour, viens sentir de près les ardeurs qui me consument.

Je ne m'étendrai pas à vous raconter les avantages de saint Jean. Mais, Jean, puisque vous en êtes le maître, ouvrez-nous ce cœur de Jésus, faites-nous-en remarquer tous les mouvements, que la seule charité excite. C'est ce qu'il a fait dans tous ses écrits : tous les écrits de saint Jean ne tendent qu'à expliquer le cœur de Jésus. En ce cœur est l'abrégé de tous les mystères du christianisme : mystères de charité dont l'origine est au cœur; un cœur, s'il se peut dire, tout pétri d'amour : toutes les palpitations, tous les batte-

[1] *Epist.* L, n° 17.
[2] *Ibid.*

ments de ce cœur, c'est la charité qui les produit. Voulez-vous voir saint Jean vous montrer tous les secrets de ce cœur; il remonte « jusqu'au « principe : » *In principio* [1]. C'est pour venir à ce terme : *Et habitavit* [2], « Il a habité parmi « nous. » Qui l'a fait ainsi habiter avec nous? l'amour. « C'est ainsi que Dieu a aimé le monde : » *Sic Deus dilexit mundum* [3]. C'est donc l'amour qui l'a fait descendre, pour se revêtir de la nature humaine. Mais quel cœur aura-t-il donné à cette nature humaine, sinon un cœur tout pétri d'amour?

C'est Dieu qui fait tous les cœurs, ainsi qu'il lui plaît. « Le cœur du roi est dans sa main » comme celui de tous les autres : *Cor regis in manu Dei est* [4]. *Regis,* du roi Sauveur. Quel autre cœur a été plus dans la main de Dieu? C'était le cœur d'un Dieu, qui réglait de près, dont il conduisait tous les mouvements. Qu'aura donc fait le Verbe divin, en se faisant homme, sinon de se former un cœur sur lequel il imprimât cette charité infinie qui l'obligeait à venir au monde : Donnez-moi tout ce qu'il y a de tendre, tout ce qu'il y a de doux et d'humain : il faut faire un Sauveur qui ne puisse souffrir les misères, sans être saisi de douleur; qui, voyant les brebis perdues, ne puisse supporter leurs égarements. Il lui faut un amour qui le fasse courir au péril de sa vie, qui lui fasse baisser les épaules pour charger dessus sa brebis perdue; qui lui fasse crier : « Si quel-« qu'un a soif, qu'il vienne à moi : » *Si quis sitit, veniat ad me* [5]. « Venez à moi, vous tous qui « êtes fatigués : » *Venite ad me, omnes qui laboratis* [6]. Venez pécheurs; c'est vous que je cherche. Enfin, il lui faut un cœur qui lui fasse dire : « Je donne ma vie parce que je le veux : » *Ego pono eam a meipso* [7]. C'est moi qui ai un cœur amoureux, qui dévoue mon corps et mon âme à toutes sortes de tourments.

Voilà, mes frères, quel est le cœur de Jésus, voilà quel est le mystère du christianisme. C'est pourquoi l'abrégé de la foi est renfermé dans ces paroles : « Pour nous, nous avons cru à l'amour « que Dieu a pour nous : » *Nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis* [8]. Voilà la profession de saint Jean. Pourquoi le Juif ne croit-il pas à notre Évangile? Il reconnaît la puissance; mais il ne veut pas croire à l'amour : il ne peut se persuader que Dieu nous ait assez aimés, pour nous donner son Fils. Pour moi, je crois à sa charité; et c'est tout dire. Il s'est fait homme, je le crois; il est mort pour nous, je le crois; il aime, et qui aime fait tout : *Credidimus charitati ejus.*

Mais si nous y croyons, il faut l'imiter. Ce cœur de Jésus embrasse tous les fidèles : c'est là où nous sommes tous réunis, « pour être consom-« més dans l'unité : » *Ut sint consummati in unum* [1]. C'est le cœur qui parlait, lorsqu'il disait : « Mon Père, je veux que là où je suis, mes « disciples y soient aussi avec moi : » *Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum* [2]. Il ne distrait personne, il appelle tous ses enfants, et nous devons nous aimer « dans les entrailles de la cha-« rité de ce divin Sauveur, » *in visceribus Jesu-Christi* [3]. Ayons donc un cœur de Jésus-Christ, un cœur étendu, qui n'exclue personne de son amour. C'est de cet amour réciproque qu'il se formera une chaîne de charité qui s'étendra du cœur de Jésus dans tous les autres, pour es lier et les unir inviolablement : ne la rompons pas; ne refusons à aucun de nos frères l'entrer dans cette sainte union de la charité de Jésus-Christ. Il y a place pour tout le monde. Usons sans envie des biens qu'elle nous procure : nous ne les perdons pas en les communiquant aux autres; mais nous les possédons d'autant plus sûrement : ils se multiplient pour nous avec d'autant plus d'abondance, que nous désirons plus généreusement les partager avec nos frères. Et pourquoi veux-tu arracher ton frère de ce cœur de Jésus-Christ? Il ne souffre point de séparation : il te vomira toi-même. Il supporte toutes les infirmités, pourvu que la charité dont nous sommes animés les couvre. Aimons-nous donc dans le cœur de Jésus. « Dieu est charité; et qui persé-« vère dans la charité demeure en Dieu, et Dieu « en lui [4]. » Ah! qui me donnera des amis que j'aime véritablement par la charité? Lorsque je répands en eux mon cœur, je le répands en Dieu qui est charité. « Ce n'est pas à un homme que « je me confie; mais à celui en qui il demeure, « pour être tel. Et dans ma juste confiance, je ne « crains point ces résolutions si changeantes de « l'inconstance humaine : » *Non homini committo, sed illi in quo manet ut talis sit. Nec in mea securitate crastinum illud humanæ cogitationis incertum omnino formido.* C'est ainsi que s'aiment les bienheureux esprits.

L'amour, qui les unit intimement entre eux, s'échauffe de plus en plus dans ces mutuels em-

[1] *Joan.* I, 1.
[2] *Ibid.* I, 14.
[3] *Ibid.* III, 16.
[4] *Prov.* XXI, 1.
[5] *Joan.* VII, 37.
[6] *Matth.* XI, 28.
[7] *Joan.* X, 18.
[8] I. *Joan.* IV, 16.

[1] *Joan.* XVII, 23.
[2] *Ibid.* 24.
[3] *Philip.* I, 8.
[4] I. *Joan.* IV, 16.

nostra refert in hoc ævo, nisi de eo quam celeriter excedere [1].

Mais peut-être que vous penserez que je représente l'Église comme une étrangère trop faible, et que je la laisse sans autorité et sans fonction sur la terre, enfin trop nue et trop désarmée au milieu de tant de puissances ennemies de sa doctrine, ou jalouses de sa grandeur. Non, mes frères, il n'en est pas ainsi. Elle ne voyage pas sans sujet dans ce monde : elle y est envoyée par un ordre suprême, pour y recueillir les enfants de Dieu, et rassembler ses élus dispersés aux quatre vents. Elle a charge de les tirer du monde ; mais il faut qu'elle les vienne chercher dans le monde : et en attendant, chrétiens, qu'elle les présente à Dieu, maintenant qu'elle voyage avec eux et qu'elle les tient sous son aile, n'est-il pas juste qu'elle les gouverne, qu'elle dirige leurs pas incertains, et qu'elle conduise leur pèlerinage? C'est pourquoi elle a sa puissance, elle a ses lois et sa police spirituelle, elle a ses ministres et ses magistrats, par lesquels elle exerce, dit Tertullien, « une divine censure contre tous « les crimes : » *Exhortationes, castigationes, et censura divina* [2]. Malheur à ceux qui la troublent, ou qui se mêlent dans cette céleste administration, ou qui osent en usurper la moindre partie ! C'est une injustice inouïe de vouloir profiter des dépouilles de cette épouse du Roi des rois, à cause seulement qu'elle est étrangère, et qu'elle n'est pas armée. Son Dieu prendra en main sa querelle, et sera un rude vengeur contre ceux qui oseront porter leurs mains sacriléges sur l'arche de son alliance. Mais laissons ces réflexions, et avançons dans notre sujet.

Jusqu'ici l'Église n'a aucun droit qui relève de la puissance des hommes, elle ne tient rien que de son Époux. Mais les rois du monde ont fait leur devoir ; et pendant que cette illustre étrangère voyageait dans leurs États, ils lui ont accordé de grands priviléges, ils ont signalé leur zèle envers elle par des présents magnifiques. Elle n'est pas ingrate de leurs bienfaits, elle s'en glorifie par toute la terre. Mais elle ne craint point de leur dire que, parmi leurs plus grandes libéralités, ils reçoivent plus qu'ils ne donnent ; et enfin, pour nous expliquer nettement, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les priviléges qu'ils lui accordent. Car, pour ne pas raconter ici les avantages spirituels que l'Église leur communique, pouvaient-ils refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver? Ils règnent sur les corps par la force, et peut-être sur les cœurs par l'inclination ou par les bienfaits. L'Église leur a ouvert une place plus sûre et plus vénérable : elle leur a fait un trône dans les consciences, en présence et sous les yeux de Dieu même : elle a fait un des articles de sa foi de la sûreté de leurs personnes sacrées, et une partie de sa religion de l'obéissance qui leur est due. Elle va étouffer dans le fond des cœurs, non-seulement les premières pensées de rébellion, mais encore les moindres murmures ; et pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes, elle a enseigné constamment, et par sa doctrine et par ses exemples, qu'il en faut tout souffrir, jusqu'à l'injustice, par laquelle s'exerce secrètement la justice même de Dieu. Après des services si importants, si on lui accorde des priviléges, n'est-ce pas une récompense qui lui est bien due? et les possédant à ce titre, peut-on concevoir le dessein de les lui ravir sans une extrême injustice?

Cependant Henri II, roi d'Angleterre, se déclare l'ennemi de l'Église. Il l'attaque au spirituel et au temporel ; en ce qu'elle tient de Dieu, et en ce qu'elle tient des hommes : il usurpe ouvertement sa puissance. Il met la main dans son trésor, qui enferme la subsistance des pauvres. Il flétrit l'honneur de ses ministres par l'abrogation de leurs priviléges, et opprime leur liberté par des lois qui lui sont contraires. Prince téméraire et malavisé, que ne peut-il découvrir de loin les renversements étranges que fera un jour dans son État le mépris de l'autorité ecclésiastique, et les excès inouïs où les peuples seront emportés, quand ils auront secoué ce joug nécessaire ! Mais rien ne peut arrêter ses emportements. Les mauvais conseils ont prévalu, et c'est en vain que l'on s'y oppose : il a tout fait fléchir à sa volonté, et il n'y a plus que le saint archevêque de Cantorbéry qu'il n'a pu encore ni corrompre par ses caresses, ni abattre par ses menaces.

A la vérité il met sa constance à des épreuves bien dures. Qu'on le dépouille, qu'on le déshonore, qu'on le bannisse, il s'en réjouit : mais pourquoi ruiner les siens? C'est ce qui lui perce le cœur. Il n'y a rien de plus insensible ni de plus sensible tout à la fois que la charité véritable. Insensible à ses propres maux, et en cela directement contraire à l'amour-propre, elle a une extrême sensibilité pour les maux des autres. Aussi le grand apôtre, très-peu touché de tout ce qui le regardait, disait aux fidèles : « J'ai « appris à me contenter de l'état où je me trouve, « je sais vivre pauvrement, je sais vivre dans « l'abondance ; j'ai été instruit en toutes choses « et en toutes rencontres à être bien traité et à

[1] *Apolog.* n° 41.
[2] *Apolog.* n° 39

que la mort de notre saint archevêque a opéré les mêmes merveilles dans la cause de la discipline, que celle des autres martyrs a autrefois opérées lorsqu'il s'agissait de la croyance.

En effet, pour ne pas vous laisser longtemps en suspens, comme les martyrs qui ont combattu pour la foi, ont affermi, par le témoignage de leur sang, cette foi que les tyrans voulaient abolir; calmé par leur patience la haine publique, qu'on voulait exciter contre eux en les traitant comme des scélérats; confirmé par leur constance invincible les fidèles, qu'on avait dessein d'effrayer par le terrible spectacle de tant de supplices; en sorte que profitant des persécutions ils les ont fait servir, contre leur nature, à l'établissement de leur foi, à la conversion de leurs ennemis, à l'instruction et à l'affermissement de leurs frères : ainsi vous verrez bientôt, chrétiens, que des effets tout semblables ont suivi la mort du grand archevêque de Cantorbéry; et la suite de cet entretien vous fera paraître que le sang de ce nouveau martyr de la discipline a affermi l'autorité ecclésiastique, qui était violemment opprimée; que sa mort a converti les cœurs indociles des ennemis de la discipline de l'Église; enfin, qu'elle a échauffé le zèle de ceux qui sont préposés pour en être les défenseurs. Voilà ce que j'ai dessein de vous faire entendre dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Pour bien entendre le sujet des fameux combats du grand saint Thomas de Cantorbéry pour l'honneur de l'Église et du sacerdoce, il faut considérer avant toutes choses quelques vérités importantes, qui regardent l'état de l'Église : ce qu'elle est, ce qui lui est dû, et ce qu'elle doit; quels droits elle a sur la terre, et quels moyens lui sont donnés pour s'y maintenir. Je sais que cette matière est fort étendue, et pleine de questions épineuses : mais comme la décision de ces doutes dépend d'un ou deux principes, j'espère qu'en laissant un grand embarras de difficultés fort enveloppées je pourrai vous dire en peu de paroles ce qui est essentiel et fondamental, et absolument nécessaire pour connaître l'état de la cause pour laquelle saint Thomas a donné sa vie. J'avance donc deux vérités qui expliquent parfaitement, si je ne me trompe, l'état de l'Église sur la terre. Je dis qu'elle y est comme une étrangère; et qu'elle y est toutefois revêtue d'un caractère royal, par la souveraineté toute divine et toute spirituelle qu'elle y exerce. Ces deux vérités éclaircies nous donneront par ordre la résolution des difficultés que j'ai proposées.

Et premièrement, l'Église est dans le monde comme une étrangère : cette qualité fait sa gloire. Elle montre sa dignité et son origine céleste, lorsqu'elle dédaigne d'habiter la terre : elle ne s'y arrête donc pas, mais elle y passe; elle ne s'y habitue pas, mais elle y voyage. Ce qu'elle appréhende le plus c'est que ses enfants s'y naturalisent, et qu'ils ne fassent leur principal établissement où ils ne doivent avoir qu'un lieu de passage. Mais nous comprendrons plus facilement cette qualité d'étrangère, si nous faisons en un mot la comparaison de l'Église de Jésus-Christ avec la Synagogue ancienne.

Il n'y a personne qui n'ait remarqué que les livres sacrés de Moïse, outre les préceptes de religion, sont pleins de lois politiques, et qui regardent le gouvernement d'un État. Ce sage législateur ordonne du commerce et de la police, des successions et des héritages, de la justice et de la guerre, et enfin de toutes les choses qui peuvent maintenir un empire. Mais le prince du nouveau peuple, le législateur de l'Église, a pris une conduite opposée. Il laisse faire aux princes du monde l'établissement des lois politiques; et toutes celles qu'il nous donne, et qui sont écrites dans son Évangile, ne regardent que la vie future. D'où vient cette différence entre l'ancien et le nouveau peuple : si ce n'est que la Synagogue devant avoir sa demeure, et faire son séjour sur la terre, il fallait lui donner des lois pour y établir son gouvernement; au lieu que l'Église de Jésus-Christ voyageant comme une étrangère parmi tous les peuples du monde, elle n'a point de lois particulières touchant la société politique; et il suffit de lui dire généralement ce qu'on dit aux étrangers et aux voyageurs, qu'en ce qui regarde le gouvernement, elle suive les lois du pays où elle fera son pèlerinage, et qu'elle en révère les princes et les magistrats : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit* [1]. C'est le seul commandement politique que le nouveau Testament nous donne.

Cette vérité étant supposée, si vous me demandez, chrétiens, quels sont les droits de l'Église, qu'attendez-vous que je vous réponde, sinon qu'elle a sans doute de grands avantages et des prétentions glorieuses; mais que, celui dont elle attend tout, ayant dit que son royaume n'est pas de ce monde [2], tout le droit qu'elle peut avoir d'elle-même sur la terre, c'est qu'on lui laisse, pour ainsi dire, passer son chemin et achever son voyage en paix? Tellement que rien ne lui convient mieux, à elle et à ses enfants, que ces mots de Tertullien : « Toute notre affaire en ce « monde, c'est d'en sortir au plus tôt : » *Nihil*

[1] *Rom.* XIII, I.
[2] *Joan.* XVIII, 36.

exil avec un esprit de martyr, préparé aux violences d'un roi implacable et de toute sa cour irritée.

Saint Ambroise a remarqué [1], dès son temps, que les hommes apostoliques, qui entreprennent d'un grand courage les œuvres de piété et la censure des vices, sont assez souvent traversés par des raisons politiques. Car comme les pécheurs ne peuvent souffrir ceux qui viennent les troubler dans leur faux repos; et comme le monde n'a rien tant à cœur que de voir l'Église sans force, et la piété sans défense, il se plaît de lui opposer ce qu'il a de plus redoutable, c'est-à-dire le nom de César et les intérêts de l'État. Ainsi quand Néhémias relevait les tours abattues et les murailles désolées de Jérusalem, les ministres du roi de Perse publiaient partout qu'il méditait un dessein de rébellion [2]; et comme le moindre soupçon d'infidélité attire des difficultés infinies, ils tâchaient de ralentir l'ardeur de son zèle par cette vaine terreur. Quoique le saint archevêque n'élevât ni des tours ni des forteresses, et qu'il songeât seulement à réparer les ruines d'une Jérusalem spirituelle, toutefois il fut exposé aux mêmes reproches. Henri, déjà prévenu et irrité par les faux rapports, témoigna, avec une aigreur extrême, que la vie de ce prélat lui était à charge. Que de mains furent armées contre lui par cette parole!

Chétiens, soyez attentifs : s'il y eut jamais un martyre qui ressembla parfaitement à un sacrifice, c'est celui que je dois vous représenter. Voyez les préparatifs : l'évêque est à l'église avec son clergé, et ils sont déjà revêtus. Il ne faut pas chercher bien loin la victime : le saint pontife est préparé, et c'est la victime que Dieu a choisie. Ainsi, tout est prêt pour le sacrifice, et je vois entrer dans l'église ceux qui doivent donner le coup. Le saint homme va au-devant d'eux à l'imitation de Jésus-Christ; et pour imiter en tout ce divin modèle, il défend à son clergé toute résistance, et se contente de demander sûreté pour les siens. « Si c'est moi que vous cherchez, laissez, dit Jésus [3], retirer ceux-ci. » Ces choses étant accomplies, et l'heure du sacrifice étant arrivée, voyez comme saint Thomas en commence la cérémonie. Victime et pontife tout ensemble, il présente sa tête, et fait sa prière. Voici les vœux solennels et les paroles mystiques de ce sacrifice : *Et ego pro Deo mori paratus sum, et pro assertione justitiæ, et pro Ecclesiæ libertate; dummodo effusione sanguinis mei pacem et libertatem consequatur :* « Je suis prêt à mourir, dit-il, pour la cause de Dieu et de son Église, et toute la grâce que je demande, c'est que mon sang lui rende la paix et la liberté qu'on lui veut ravir. » Il se prosterne devant Dieu; et comme dans le sacrifice solennel nous appelons les saints pour être nos intercesseurs, il n'omet pas une partie si considérable de cette cérémonie sacrée : il appelle les saints martyrs et la sainte Vierge au secours de l'Église opprimée; il ne parle que de l'Église; il n'a que l'Église dans le cœur et dans la bouche; et abattu par le coup, sa langue froide et inanimée semble encore nommer l'Église.

Mais voici un nouveau spectacle. Après qu'on a dépouillé le saint martyr, on découvre un autre martyre non moins admirable, qui est le martyre de sa pénitence, un cilice affreux tout plein de vermine... Ah! ne méprisons point cette peinture, et ne craignons point de remuer ces ordures si précieuses. Ce cilice lui perce la peau, et il est si attaché à sa peau, qu'il semble qu'il soit une autre peau autour de son corps. On voit que ce saint a été martyr durant tout le cours de sa vie; et on ne s'étonne plus de ce qu'il est mort avec tant de force, mais de ce qu'il a pu vivre au milieu de telles souffrances. O digne défenseur de l'Église! voilà les hommes qui méritent de parler pour elle, et de combattre pour ses intérêts : aussi sa victoire est-elle assurée. Les lois qui l'oppriment vont être abolies; et ce que le saint archevêque n'a pas obtenu vivant, il l'accomplira par sa mort.

Le ciel se déclare manifestement. Pendant que les politiques raffinent et raisonnent à leur mode, Dieu parle par des miracles si visibles et si fréquents, que les rois mêmes et les plus grands rois, oui, mes frères, nos rois très-chrétiens passent les mers pour aller honorer ses saintes reliques. Louis le Jeune va en personne lui demander la guerison de son fils aîné, attaqué d'une maladie mortelle. Nous devons Philippe-Auguste au grand saint Thomas, nous lui devons saint Louis, nous lui devons tous nos rois et toute la famille royale qu'il a sauvée dans sa tige. Voyez, mes frères, quels défenseurs trouve l'Église dans sa faiblesse, et combien elle a raison de dire avec l'apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum* [1]. Ce sont ces bienheureuses faiblesses qui lui donnent cet invincible secours, et qui arment en sa faveur les plus valeureux soldats et les plus puissants conquérants du monde, je veux dire les saints martyrs. Quiconque ne ménage pas l'autorité de l'Église, qu'il craigne ce sang précieux des martyrs, qui la consacre et qui la protége. Pour avoir violé ses droits, Henri est mal assuré dans son

[1] *Serm. contra Hauxent.* n° 30, t. II, col. 872.
[2] II. *Esdr.* VI, 6, 7.
[3] *Joan.* XVIII, 8.

[1] II. *Cor.* XII, 10.

« souffrir la faim, à être dans l'abondance et à « être dans l'indigence : » *Scio et humiliari, scio et abundare; ubique et in omnibus institutus sum, et satiari et esurire, et abundare et penuriam pati* [1]. Et cependant cet homme tout céleste, si indifférent, si dur pour lui-même, ressent le contre-coup de tous les maux, de toutes les peines que peut souffrir le moindre des fidèles. « Qui « est faible, s'écrie-t-il, sans que je le sois avec « lui? qui est scandalisé sans que je brûle? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor? quis scandalizatur, et ego non uror* [2]? Sa tendresse pour ses frères est si grande qu'il ne peut les voir dans les larmes et dans l'affliction, qu'il n'en soit pénétré d'une vive douleur : « Que faites-vous de « pleurer ainsi, et de me briser le cœur? » *Quid facitis flentes, et affligentes* * *cor meum?* C'est en vain que vous me fendez le cœur par vos larmes : « car pour moi je suis tout prêt de souffrir « non-seulement les chaînes, mais la mort même « pour le nom du Seigneur Jésus : » *Ego enim non solum alligari, sed et mori paratus sum* [3]. Ce cœur de diamant, qui semble défier le ciel, et la terre, et l'enfer de l'émouvoir, peut souffrir la mort et les plus dures extrémités; il ne peut souffrir les larmes de ses frères. Combien a dû être touché saint Thomas, de voir les siens affligés et persécutés à son occasion! Il se souvient de Jésus, qui n'est pas plutôt né, qu'il attire des persécutions à ses parents, qui sont contraints de quitter leur maison pour l'amour de lui. Il a reçu sa loi d'en haut, et ne peut rien faire pour les siens, sinon de leur souhaiter qu'ayant part aux persécutions ils aient part à la grâce.

Le prophète Zacharie semble avoir voulu nous représenter l'immuable et éternelle concorde qui doit être entre l'empire et le sacerdoce. « Celui-« là, dit-il parlant du prince, sera revêtu de « gloire, il sera assis et dominera sur son trône; « et le pontife sera aussi sur son trône, et il y « aura un conseil de paix entre ces deux : » *Ipse portabit gloriam, et sedebit, et dominabitur super solio suo; et erit sacerdos super solio suo, et consilium pacis erit inter illos duos* [4]. Vous voyez que la gloire, et l'éclat, et l'autorité dominante sont dans le trône royal. Mais quoique le Fils de Dieu ait enseigné à ses ministres qu'ils ne doivent pas dominer à la manière du monde, le sacerdoce néanmoins ne laisse pas d'avoir son trône : car le prophète en établit deux; il reconnaît deux puissances, qui sont, comme vous

[1] *Phil.* IV, 12.
[2] II. *Cor.* XI, 29.
* Grec, *comminuentes, conterentes.*
[3] *Act.* XXI, 13.
[4] *Zachar.* VI, 13.

voyez, plutôt unies que subordonnées *consilium pacis inter illos* [1]; et le genre humain se repose à l'ombre de cette concorde.

Saint Thomas a souvent représenté au roi d'Angleterre, par des lettres pleines d'une force, d'une douceur et d'une modestie apostolique, que ces puissances doivent concourir et se prêter la main mutuellement, et non se regarder avec jalousie, puisqu'elles ont des fins si diverses, qu'elles ne peuvent se choquer sans quitter leur route et sortir de leurs limites. Il soutient ces charitables avertissements avec toute l'autorité que pouvait donner non-seulement la sainteté de son caractère, mais la sainteté de sa vie, qui était l'exemple et l'admiration de tout l'univers.

Notre France l'avait connue, puisque, lorsqu'il fut exilé, elle lui avait ouvert les bras; et le roi Louis VII, témoin oculaire des vertus apostoliques de ce grand homme, a toujours constamment favorisé et sa personne, et la cause qu'il défendait, par toutes sortes de bons offices. Rendons ici témoignage à l'incomparable piété de nos monarques très-chrétiens. Comme ils ont vu que Jésus-Christ ne règne pas, si son Église n'est autorisée, leur propre autorité ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Église. Cette puissance royale, qui doit donner le branle dans les autres choses, n'a jamais jugé indigne d'elle de ne faire que seconder dans les affaires spirituelles; et un roi de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser, lorsque écrivant aux évêques, il les assure de sa protection dans les fonctions de leur ministère; afin, dit ce grand roi, que notre puissance royale servant, comme il est convenable, à ce que demande votre autorité, vous puissiez exécuter vos décrets : *Ut nostro auxilio suffulti, quod vestra auctoritas exposcit, famulante, ut decet, potestate nostra, perficere valeatis* [2].

Telles sont les maximes saintes et durables de la monarchie très-chrétienne; et plût à Dieu que le roi d'Angleterre eût suivi les sentiments et imité les exemples de ses augustes voisins! Saint Thomas ne se verrait pas réduit à la dure nécessité de s'opposer à son prince. Mais comme ce monarque se rend inflexible, l'Église opprimée est contrainte de recourir aux derniers efforts. Vous attendez peut-être des foudres et des anathèmes. Mais, quoique Henri les eût mérités, Thomas, aussi modéré que vigoureux, ne fulmine pas aisément contre une tête royale. Voici ces derniers efforts dont je veux parler : le saint archevêque offre à Dieu sa vie; et sachant que l'Église n'est jamais plus forte, que lorsqu'elle parle par la voix du sang, il revient d'un long

[1] *Matth.* XX, 25, 26.
[2] *Ludovic. Pius, Cap. ann.* 823, cap. IV, t. I, p. 634.

exil avec un esprit de martyr, préparé aux violences d'un roi implacable et de toute sa cour irritée.

Saint Ambroise a remarqué [1], dès son temps, que les hommes apostoliques, qui entreprennent d'un grand courage les œuvres de piété et la censure des vices, sont assez souvent traversés par des raisons politiques. Car comme les pécheurs ne peuvent souffrir ceux qui viennent les troubler dans leur faux repos; et comme le monde n'a rien tant à cœur que de voir l'Église sans force, et la piété sans défense, il se plaît de lui opposer ce qu'il a de plus redoutable, c'est-à-dire le nom de César et les intérêts de l'État. Ainsi quand Néhémias relevait les tours abattues et les murailles désolées de Jérusalem, les ministres du roi de Perse publiaient partout qu'il méditait un dessein de rébellion [2]; et comme le moindre soupçon d'infidélité attire des difficultés infinies, ils tâchaient de ralentir l'ardeur de son zèle par cette vaine terreur. Quoique le saint archevêque n'élevât ni des tours ni des forteresses, et qu'il songeât seulement à réparer les ruines d'une Jérusalem spirituelle, toutefois il fut exposé aux mêmes reproches. Henri, déjà prévenu et irrité par les faux rapports, témoigna, avec une aigreur extrême, que la vie de ce prélat lui était à charge. Que de mains furent armées contre lui par cette parole!

Chétiens, soyez attentifs : s'il y eut jamais un martyre qui ressembla parfaitement à un sacrifice, c'est celui que je dois vous représenter. Voyez les préparatifs : l'évêque est à l'église avec son clergé, et ils sont déjà revêtus. Il ne faut pas chercher bien loin la victime : le saint pontife est préparé, et c'est la victime que Dieu a choisie. Ainsi, tout est prêt pour le sacrifice, et je vois entrer dans l'église ceux qui doivent donner le coup. Le saint homme va au-devant d'eux à l'imitation de Jésus-Christ; et pour imiter en tout ce divin modèle, il défend à son clergé toute résistance, et se contente de demander sûreté pour les siens. « Si c'est moi que vous cher« chez, laissez, dit Jésus [3], retirer ceux-ci. » Ces choses étant accomplies, et l'heure du sacrifice étant arrivée, voyez comme saint Thomas en commence la cérémonie. Victime et pontife tout ensemble, il présente sa tête, et fait sa prière. Voici les vœux solennels et les paroles mystiques de ce sacrifice : *Et ego pro Deo mori paratus sum, et pro assertione justitiæ, et pro Ecclesiæ libertate; dummodo effusione sanguinis mei pacem et libertatem consequatur :* « Je « suis prêt à mourir, dit-il, pour la cause de Dieu « et de son Église, et toute la grâce que je de« mande, c'est que mon sang lui rende la paix « et la liberté qu'on lui veut ravir. » Il se prosterne devant Dieu; et comme dans le sacrifice solennel nous appelons les saints pour être nos intercesseurs, il n'omet pas une partie si considérable de cette cérémonie sacrée : il appelle les saints martyrs et la sainte Vierge au secours de l'Église opprimée; il ne parle que de l'Église; il n'a que l'Église dans le cœur et dans la bouche; et abattu par le coup, sa langue froide et inanimée semble encore nommer l'Église.

Mais voici un nouveau spectacle. Après qu'on a dépouillé le saint martyr, on découvre un autre martyre non moins admirable, qui est le martyre de sa pénitence, un cilice affreux tout plein de vermine... Ah! ne méprisons point cette peinture, et ne craignons point de remuer ces ordures si précieuses. Ce cilice lui perce la peau, et il est si attaché à sa peau, qu'il semble qu'il soit une autre peau autour de son corps. On voit que ce saint a été martyr durant tout le cours de sa vie; et on ne s'étonne plus de ce qu'il est mort avec tant de force, mais de ce qu'il a pu vivre au milieu de telles souffrances. O digne défenseur de l'Église! voilà les hommes qui méritent de parler pour elle, et de combattre pour ses intérêts : aussi sa victoire est-elle assurée. Les lois qui l'oppriment vont être abolies; et ce que le saint archevêque n'a pas obtenu vivant, il l'accomplira par sa mort.

Le ciel se déclare manifestement. Pendant que les politiques raffinent et raisonnent à leur mode, Dieu parle par des miracles si visibles et si fréquents, que les rois mêmes et les plus grands rois, oui, mes frères, nos rois très-chrétiens passent les mers pour aller honorer ses saintes reliques. Louis le Jeune va en personne lui demander la guérison de son fils aîné, attaqué d'une maladie mortelle. Nous devons Philippe-Auguste au grand saint Thomas, nous lui devons saint Louis, nous lui devons tous nos rois et toute la famille royale qu'il a sauvée dans sa tige. Voyez, mes frères, quels défenseurs trouve l'Église dans sa faiblesse, et combien elle a raison de dire avec l'apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum* [1]. Ce sont ces bienheureuses faiblesses qui lui donnent cet invincible secours, et qui arment en sa faveur les plus valeureux soldats et les plus puissants conquérants du monde, je veux dire les saints martyrs. Quiconque ne ménage pas l'autorité de l'Église, qu'il craigne ce sang précieux des martyrs, qui la consacre et qui la protége. Pour avoir violé ses droits, Henri est mal assuré dans son

[1] *Serm. contra Auxent.* n° 30, t. II, col. 872.
[2] II. *Esdr.* VI, 6, 7.
[3] *Joan.* XVIII, 8.

[1] II. *Cor.* XII, 10.

trône; sa couronne est ébranlée sur sa tête, son sceptre ne tient pas dans ses mains. Dieu permet que tous ses voisins se liguent, que tous ses sujets se révoltent et oublient leur devoir; que son propre fils oublie sa naissance, et se mette à la tête de ses ennemis. Déjà la vengeance du ciel commence à le presser de toutes parts; mais c'est une vengeance miséricordieuse, qui ne l'abat que pour le rendre humble, et pour faire d'un roi pécheur un roi pénitent : c'est la seconde merveille qu'a opérée la mort du saint archevêque : *In morte mirabilia operatus est.*

SECOND POINT.

Dans ce démêlé célèbre où les intérêts de l'Église ont engagé saint Thomas contre un grand monarque, je me sens obligé de vous avertir qu'il ne lui a pas résisté en rebelle et dans un esprit de faction : il a joint la fermeté avec le respect. S'il a toujours songé qu'il était évêque, il n'a jamais oublié qu'il était sujet; et la charité pastorale animait de telle sorte toute sa conduite, qu'il ne s'est opposé au pécheur que dans le dessein de sauver le roi.

Il ne doit pas être nouveau aux chrétiens d'avoir à se défendre des grands de la terre; et c'est une des premières leçons que Jésus-Christ a données à ses saints apôtres. Mais encore que cette instruction nous prépare principalement contre les rois infidèles, plusieurs exemples illustres, et entre autres celui du grand saint Thomas, nous font voir assez clairement, que l'Église a souvent besoin de rappeler toute sa vigueur au milieu de sa paix et de son triomphe. Combien ces occasions sont fortes et dangereuses, vous le comprendrez aisément, si vous me permettez, chrétiens, de vous représenter comme en deux tableaux les deux temps et les deux états du christianisme; l'empire ennemi de l'Église, et l'empire réconcilié avec l'Église.

Durant le temps de l'inimitié, il y avait entre l'un et l'autre une entière séparation. L'Église n'avait que le ciel, et l'empire n'avait que la terre : les charges, les dignités, les magistratures, c'est ce qui, selon le langage de l'Église, s'appelait le siècle auquel elle obligeait ses enfants de renoncer. C'était une espèce de désertion que d'aspirer aux honneurs du monde; et les sages ne pensaient pas qu'un chrétien de la bonne marque pût devenir magistrat. Quand cela fut permis à certaines conditions au premier concile d'Arles, dans les premières années du grand Constantin, les termes mêmes de la permission marquaient toujours quelque répugnance : *Ad præsidatum prosilire* [1]; par un mot qui voulait dire qu'on s'égarait hors des bornes, qu'on s'échappait, qu'on sortait des lignes. Ce n'est pas que les fidèles ne sussent que les puissances de l'État étaient légitimes, puisque même saint Paul leur avait appris qu'elles étaient ordonnées de Dieu [1]. Mais, dans cette première ferveur, l'Église respirait tellement le ciel, qu'elle ne voulait rien voir dans les siens qui ne fût céleste; et elle était encore tellement remplie de la simplicité presque rustique de ses saints et divins pêcheurs, qu'elle ne pouvait accoutumer ses yeux à la pompe et aux grandeurs de la terre.

Il faut vous dire, messieurs, l'opinion qu'on avait en ce temps-là des empereurs, sur le sujet de la religion. On ne considérait pas seulement qu'ils étaient ennemis de l'Église; mais Tertullien a bien osé dire qu'ils n'étaient pas capables d'y être reçus : vous allez être étonnés de la liberté de cette parole. « Les Césars, dit-il, seraient chrétiens, si le siècle qui nous persécute « se pouvait passer des Césars, ou s'ils pouvaient « être Césars et chrétiens tout ensemble : *Cæsares credidissent super Christo, si aut Cæsares non essent sæculo necessarii; aut si et christiani potuissent esse et Cæsares* [2]. Voilà, direz-vous, de ces excès de Tertullien. Et quoi donc! n'avons-nous pas vu les Césars obéir enfin à l'Évangile, et abaisser leur majesté au pied de la croix? Il est vrai; mais il faut savoir distinguer les temps. Durant les temps des combats, qui devaient engendrer les martyrs, les Césars étaient nécessaires au siècle, le parti contraire à l'Église les devait avoir à sa tête; et Tertullien a raison de dire que le nom d'empereur et de César, qui, selon les occultes dispositions de la Providence, était un nom de majesté, était incompatible avec le nom de chrétien, qui devait être alors un nom d'opprobre. Les fidèles de ces temps-là, regardant les empereurs de la sorte, n'avaient garde de corrompre leur simplicité à la cour : il ne fallait pas craindre que les faveurs des empereurs fussent capables de les tenter; et leurs mains, qu'ils voyaient trempées et encore toutes dégouttantes du sang des martyrs, leur rendaient leurs offres et leurs présents non-seulement suspects, mais odieux. Pour ce qui regardait leurs menaces, il fallait à la vérité beaucoup de vigueur pour n'en être pas ému; mais ils avaient du moins cet avantage, qu'une guerre si déclarée les déterminait à la résistance, et qu'il n'y avait pas à délibérer si on s'opposerait à une puissance qu'on voyait si ouvertement armée contre l'Évangile.

Mais après la paix de l'Église, après que l'empire s'est uni avec elle, les choses peu à peu ont

[1] *Concil. Arelat.* I, *Can.* VII; *Lab.* t. II, col. 1427.

[1] *Rom.* XIII. 1.
[2] *Apolog.* n° 21.

quentes paroles [1] : *Jam scilicet ab humana fragilitate, qua erat natus ex fœmina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, ut esset in gloria Dei Patris, delegat homini jura pietatis humanæ :* « Étant prêt de passer, par la « mort de la croix, de l'infirmité humaine à la « gloire et à l'éternité de son Père, il laisse à un « homme mortel les sentiments de la piété hu« maine. » Tout ce que son amour avait de tendre et de respectueux pour sa sainte mère vivra maintenant dans le cœur de Jean : c'est lui qui sera le fils de Marie; et pour établir entre eux éternellement cette alliance mystérieuse, il leur parle du haut de sa croix, non point avec une action tremblante comme un patient prêt à rendre l'âme, « mais avec toute la force d'un homme « vivant, et toute la fermeté d'un Dieu qui doit « ressusciter, » *plena virtute viventis et constantia resurrecturi* [2]. Lui qui tourne les cœurs ainsi qu'il lui plaît, et dont la parole est toute-puissante, opère en eux tout ce qu'il leur dit, et fait Marie mère de Jean, et Jean fils de Marie.

Car qui pourrait assez exprimer quelle fut la force de cette parole sur l'esprit de l'un et de l'autre? Ils gémissaient au pied de la croix, toutes les plaies de Jésus-Christ déchiraient leurs âmes, et la vivacité de la douleur les avait presque rendus insensibles. Mais lorsqu'ils entendirent cette voix mourante du dernier adieu de Jésus, leurs sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure; toutes les entrailles de Marie furent renversées, et il n'y eut goutte de sang dans le cœur de Jean qui ne fut aussitôt émue. Cette parole entra donc au fond de leurs âmes, ainsi qu'un glaive tranchant; elles en furent percées et ensanglantées avec une douleur incroyable : mais aussi leur fallait-il faire cette violence, il fallait de cette sorte entr'ouvrir leur cœur, afin, si je puis parler de la sorte, d'entrer en l'un le respect d'un fils, et dans l'autre la tendresse d'une bonne mère.

Voilà donc Marie mère de saint Jean. Quoique son amour maternel, accoutumé d'embrasser un Dieu, ait peine à se terminer sur un homme, et qu'une telle inégalité semble plutôt lui reprocher son malheur, que la récompenser de sa perte : toutefois la parole de son Fils la presse; l'amour que le Sauveur a eu pour saint Jean l'a rendu un autre lui-même, et fait qu'elle ne croit pas se tromper quand elle cherche Jésus-Christ en lui. Grand et incomparable avantage de ce disciple chéri! Car de quels dons l'aura orné le Sauveur, pour le rendre digne de remplir sa place? Si l'amour qu'il a pour la sainte Vierge l'oblige à lui laisser son portrait en se retirant de sa vue, ne doit-il pas lui avoir donné une image vive et naturelle? Quel doit donc être le grand saint Jean, destiné à demeurer sur la terre pour y être la représentation du Fils de Dieu après sa mort; et une représentation si parfaite, qu'elle puisse charmer la douleur, et tromper, s'il se peut, l'amour de sa sainte mère par la naïveté de la ressemblance!

D'ailleurs quelle abondance de grâces attirait sur lui tous les jours l'amour maternel de Marie, et le désir qu'elle avait conçu de former en lui Jésus-Christ! combien s'échauffaient tous les jours les ardeurs de sa charité, par la chaste communication de celles qui brûlaient le cœur de Marie! et à quelle perfection s'avançait sa chasteté virginale, qui était sans cesse épurée par les regards modestes de la sainte Vierge, et par sa conversation angélique!

Apprenons de là, chrétiens, quelle est la force de la pureté. C'est elle qui mérite à saint Jean la familiarité du Sauveur; c'est elle qui le rend digne d'hériter de son amour pour Marie, de succéder en sa place, d'être honoré de sa ressemblance. C'est elle qui lui fait tomber Marie en partage, et lui donne une mère vierge : elle fait quelque chose de plus, elle lui ouvre le cœur de Jésus, et lui en assure la possession.

TROISIÈME POINT.

Je l'ai déjà dit, chrétiens, il ne suffit pas au Sauveur de répandre ses dons sur saint Jean; il veut lui donner jusqu'à la source. Tous les dons viennent de l'amour; il lui a donné son amour. C'est au cœur que l'amour prend son origine; il lui donne encore le cœur, et le met en possession du fonds dont il lui a déjà donné tous les fruits. Viens, dit-il, ô mon cher disciple, je t'ai choisi devant tous les temps pour être le docteur de la charité; viens la boire jusque dans sa source, viens y prendre ces paroles pleines d'onction par lesquelles tu attendriras mes fidèles : approche de ce cœur qui ne respire que l'amour des hommes; et pour mieux parler de mon amour, viens sentir de près les ardeurs qui me consument.

Je ne m'étendrai pas à vous raconter les avantages de saint Jean. Mais, Jean, puisque vous en êtes le maître, ouvrez-nous ce cœur de Jésus, faites-nous-en remarquer tous les mouvements, que la seule charité excite. C'est ce qu'il a fait dans tous ses écrits : tous les écrits de saint Jean ne tendent qu'à expliquer le cœur de Jésus. En ce cœur est l'abrégé de tous les mystères du christianisme : mystères de charité dont l'origine est au cœur; un cœur, s'il se peut dire, tout pétri d'amour : toutes les palpitations, tous les batte-

[1] *Epist.* L, n° 17.
[2] *Ibid.*

résiste de toute sa force; mais cette force n'est point rebelle, parce que cette force, c'est sa patience. Encore n'étale-t-il pas au monde cette patience avec un contenance fière et un air de dédain, pour rendre son persécuteur odieux : au contraire sa modestie est connue de tous, selon le précepte de l'apôtre[1]. C'est par là qu'il espère convertir le roi : il se propose de l'apaiser, du moins en lassant sa fureur. Il ne désire que de souffrir, afin que sa vengeance épuisée se tourne à de meilleurs sentiments. Quoiqu'il voie que ses biens ravis, sa réputation déchirée, les fatigues d'un long exil, l'injuste persécution de tous les siens, n'aient pu assouvir sa colère, il sait ce que peut le sang d'un martyr; et le sien est tout prêt à couler, pour amollir le cœur de son prince. Il n'a pas été trompé dans son espérance : le sang de ce martyr, le sacrifice sanglant de Thomas, a produit un autre sacrifice, sacrifice d'humilité et de pénitence; il a amené à Dieu une autre victime, victime royale et couronnée.

Je vous ai représenté l'appareil du premier sacrifice : que celui-ci est digne encore de vos attentions! Là, un évêque à la tête de son clergé; et ici, un roi environné de toute sa cour : là, un évêque nous a paru revêtu de ses ornements; ici, nous voyons un roi humblement dépouillé des siens : là vous avez vu des épées tirées, qui sont les armes de la cruauté; ici une discipline et une haire, qui sont les instruments de la pénitence. Dans le premier sacrifice, si vous avez eu de l'admiration pour le courage, vous avez eu de l'horreur pour le sacrilége : ici, tout est plein de consolation. La victime est frappée; mais c'est la contrition qui perce son cœur : la victime est abattue; mais c'est l'humilité qui la renverse. Le sang qui est répandu, ce sont les larmes de la pénitence : *Quidam sanguis animæ*[2]; l'autel du sacrifice, c'est le tombeau même du saint martyr. Le roi se prosterne devant ce tombeau, il fait une humble réparation aux cendres du grand saint Thomas, il honore ces cendres, il baise ces cendres, il arrose ces cendres de larmes, il mêle ses larmes au sang du martyr, il sanctifie ces larmes par la société de ce sang; et ce sang qui criait vengeance, apaisé par ces larmes d'un roi pénitent, demande protection pour sa couronne. Il affermit son trône ébranlé, il relève le courage de ses serviteurs; il met le roi d'Écosse, son plus grand ennemi, entre ses mains; il fait rentrer son fils dans son devoir qu'il avait oublié; enfin, en un même jour, il rend la concorde à sa maison, la tranquillité à son État, et le repos à sa conscience. Voilà ce qu'a fait la mort de Thomas, voilà la seconde merveille qu'elle a opérée, la conversion des persécuteurs : la dernière dépend en partie de nous; c'est, mes frères, que notre zèle pour la sainte Église soit autant échauffé, comme il est instruit par l'exemple de ce grand homme.

TROISIÈME POINT.

A la mort de Thomas, le clergé d'Angleterre commença à reprendre cœur : le sang de ce martyr ranima et réunit tous les esprits, pour soutenir, par un saint concours, les intérêts de l'Église. Apprenons aussi à l'aimer et à être jaloux de sa gloire. Mais, messieurs, ce n'est pas assez que nous apprenions du grand saint Thomas à conserver soigneusement son autorité et ses droits : il faut qu'il nous montre à en bien user, chacun selon le degré où Dieu l'a établi dans le ministère; et vous ne pouvez ignorer quel doit être ce bon usage que je vous demande, si vous écoutez un peu la voix de ce sang. Car considérons seulement pour quelle cause il est répandu, et d'où vient que toute l'Église célèbre avec tant de dévotion le martyre de saint Thomas. C'est qu'on voulait lui ravir ses priviléges, usurper sa puissance, envahir ses biens; et ce grand archevêque y a résisté.

Mais si l'on ne se sert de ces priviléges que pour s'élever orgueilleusement au-dessus des autres; si l'on n'use de cette puissance que pour faire les grands dans le siècle; si l'on n'emploie ces richesses que pour contenter de mauvais désirs, ou pour se faire considérer par une pompe mondaine : est-ce là de quoi faire un martyr? Était-ce là un digne sujet pour donner du sang, et pour troubler tout un grand royaume? N'est-ce pas pour faire dire aux politiques impies, que saint Thomas a été le martyr de l'avarice ou de l'ambition du clergé, et que nous consacrons sa mémoire, parce qu'il nous a soutenus dans des intérêts temporels?

Voilà, direz-vous, un discours d'impie; voilà un raisonnement digne d'un hérétique ou d'un libertin. Je le confesse, messieurs; mais répondons à cet hérétique, fermons la bouche à ce libertin, justifions le martyre du grand saint Thomas de Cantorbéry : il ne sera pas difficile. Nous dirons que si le clergé a des priviléges, c'est afin que la religion soit honorée; que s'il possède des biens, c'est pour l'exercice des saints ministères, pour la décoration des autels, et pour la subsistance des pauvres; que s'il a de l'autorité, c'est afin qu'elle serve de frein à la licence, de barrière à l'iniquité, d'appui à la discipline. Nous ajouterons qu'il est peut-être à propos que le clergé ait quelque force même dans le siècle, quelque éclat

[1] *Philip.* IV, 5.
[2] *S. Aug. Serm* CCCLI, n° 7, t. V, col. 1356.

même temporel quoique modéré, afin de combattre le monde par ses propres armes, pour attirer ou réprimer les âmes infirmes par les choses qui ont coutume de les frapper. Cet éclat, ces secours, ces soutiens externes de l'Église, empêchent peut-être le monde de l'attaquer, pour ainsi dire, dans ses propres biens, dans cette divine puissance, dans le cœur même de la religion; et ce sont, si vous voulez, comme les dehors de cette sainte Sion, de cette belle forteresse de David, qu'il ne faut point laisser prendre ni abandonner, et moins encore livrer à ses ennemis. D'ailleurs, comme le monde gagne insensiblement, quand saint Thomas n'aurait fait qu'arrêter un peu son progrès, le dessein en est toujours glorieux. Voilà une défense invincible, et sans doute on ne pouvait pas répandre son sang pour une cause plus juste.

Mais si le monde nous presse encore, s'il convainc un si grand nombre d'ecclésiastiques de faire servir ces droits à l'orgueil, cette puissance à la tyrannie, ces richesses à la vanité ou à l'avarice; si cette apologie et notre défense n'est que dans notre bouche et dans nos discours, et non dans nos mœurs et dans notre vie : ne dira-t-on pas qu'à la vérité notre origine était sainte, mais que nous nous sommes démentis nous-mêmes, que nous avons tourné en mondanité la simplicité de nos pères, et que nous couvrons du prétexte de la religion nos passions particulières? N'est-ce pas déshonorer le sang du grand saint Thomas, faire servir son martyre à nos intérêts, et exposer aux dérisions injustes de nos ennemis la cause si juste et si glorieuse pour laquelle il a immolé sa vie?

Fasse donc ce divin Sauveur, qui a établi le clergé pour être la lumière du monde, que tous ceux qui sont appelés aux honneurs ecclésiastiques, en quelque degré du saint ministère qu'ils aient été établis, emploient si utilement leur autorité, qu'on loue à jamais le grand saint Thomas de l'avoir si bien défendue; qu'ils dispensent si saintement, si chastement les biens de l'Église, que l'on voie par expérience la raison qu'il y avait de les conserver par un sang si pur et si précieux. Qu'ils maintiennent la dignité de l'ordre sacré par le mépris des grandeurs du monde, et non pour la recherche de ses honneurs; par l'exemple de leur modestie, plutôt que par les marques de la vanité; par la mortification et la pénitence, plutôt que par l'abondance et la délicatesse des enfants du siècle : que leur vie soit l'édification des peuples; leur parole, l'instruction des simples; leur doctrine, la lumière des dévoyés; leur vigueur et leur fermeté, la confusion des pécheurs; leur charité, l'asile des pauvres; leur puissance, le soutien des faibles; leur maison, la retraite des affligés; leur vigilance, le salut de tous. Ainsi nous réveillerons dans l'esprit de tous les fidèles cette ancienne vénération pour le sacerdoce; nous irons tous ensemble, nous et les peuples que nous enseignons, recevoir avec saint Thomas la couronne d'immortalité qui nous est promise. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. *Amen.*

FIN DES PANEGYRIQUES.

MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE.

LETTRE

Écrite aux religieuses de la Visitation de Sainte-Marie de Meaux, en leur adressant ces Méditations sur l'Évangile[1].

Je vous adresse, mes filles, ces Méditations sur l'Évangile, comme à celles en qui j'espère qu'elles porteront les fruits les plus abondants. C'est pour quelques-unes de vous qu'elles ont été commencées; et vous les avez reçues avec tant de joie, que ce m'a été une marque qu'elles étaient pour vous toutes. Recevez-les donc, comme un témoignage de la sainte affection qui m'unit à vous, comme étant d'humbles et véritables filles de saint François de Sales, qui est l'honneur de l'épiscopat et la lumière de notre siècle.

Je suis, dans le saint amour de Notre-Seigneur,

Mes filles,

Votre très-affectionné serviteur,

† J. Bénigne, évêque de Meaux.

A Meaux, ce 6 juillet 1696.

[1] L'original de cette lettre est conservé par ces saintes filles avec l'ouvrage même, comme un dépôt précieux, et comme une preuve honorable de l'affection singulière qu'avait pour elles leur saint évêque, qu'elles regardaient comme leur vrai père, et qu'elles pleurent encore tous les jours. (*Note de l'édition originale.*)

AVERTISSEMENT.

De tous les sermons de Jésus-Christ, les plus remarquables par la circonstance du temps, sont :

Premièrement, celui qu'il a fait sur la montagne au commencement de sa prédication, où sont compris les principaux préceptes de la loi nouvelle, et où l'on voit quel en est l'esprit;

Secondement, ceux qu'il a faits sur la fin de sa vie, depuis son entrée triomphante en Jérusalem, jusqu'à sa mort : dont le plus remarquable est encore celui qu'il fit au temps de la Cène; et depuis, jusqu'à la nuit de son agonie dans le jardin des Oliviers.

Nous allons distribuer par journées la lecture du sermon de Notre-Seigneur sur la montagne, et de ceux dont nous venons de parler : en sorte qu'à chaque journée on puisse employer à de pieuses méditations un quart d'heure le matin, et autant le soir.

A chaque vérité qui sera proposée, il faut s'arrêter un peu, en faisant un acte de foi : Je crois; cela est vrai : celui qui le dit est la vérité même.

Ainsi, il faut regarder cette vérité particulière qu'il a révélée, comme une parcelle de la vérité qui est Jésus-Christ même : c'est-à-dire, qui est Dieu même; mais Dieu s'approchant de nous, se communiquant et s'unissant à nous. Car voilà ce que c'est que Jésus-Christ.

Il faut donc considérer cette vérité particulière qu'il a révélée de sa propre bouche; s'y attacher par le cœur; l'aimer : parce qu'elle nous unit à Dieu par Jésus-Christ, qui nous l'a enseignée, et qui nous a dit qu'il était *la voie, la vérité et la vie*[1].

[1] *Joan* XIV, 6.

SERMON

DE NOTRE-SEIGNEUR SUR LA MONTAGNE.

Matth., chap. V, VI, VII.

PREMIER JOUR.

Abrégé du sermon. La félicité éternelle proposée sous divers noms dans les huit béatitudes. *Matth.* V, 1, 12.

Tout le but de l'homme est d'être heureux. Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen. Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout bien; et la source de tout mal est de le mettre où il ne faut pas. Disons donc : Je veux être heureux. Voyons comment : voyons la fin où consiste le bonheur : voyons les moyens d'y parvenir.

La fin est à chacune des huit béatitudes : car c'est partout la félicité éternelle sous divers noms. A la première béatitude, comme royaume. A la seconde, comme la terre promise. A la troisième, comme la véritable et parfaite consolation. A la quatrième, comme le rassasiement de tous nos désirs. A la cinquième, comme la dernière miséricorde qui ôtera tous les maux, et donnera tous les biens. A la sixième, sous son propre nom, qui est la vue de Dieu. A la septième, comme la perfection de notre adoption. A la huitième, encore une fois, comme le royaume des cieux. Voilà donc la fin partout; mais comme il y a plusieurs moyens, chaque béatitude en propose un; et tous ensemble rendent l'homme heureux.

Si le sermon sur la montagne est l'abrégé de toute la doctrine chrétienne, les huit béatitudes sont l'abrégé de tout le sermon sur la montagne.

Si Jésus-Christ nous apprend que notre justice doit surpasser celle des scribes et des pharisiens, cela est compris dans cette parole : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice*. Car, s'ils la

désirent comme leur véritable nourriture, s'ils en sont véritablement affamés; avec quelle abondance la recevront-ils, puisqu'elle se présente de tous côtés pour nous remplir? Alors aussi nous garderons jusqu'aux moindres des préceptes, comme des hommes affamés qui ne laissent rien, et pas même, pour ainsi parler, une miette de leur pain.

Si l'on vous recommande de ne pas maltraiter votre prochain de parole, c'est un effet de la douceur, et de cet esprit pacifique à qui est promis le royaume et la qualité d'enfant de Dieu.

Vous ne regarderez pas une femme avec un mauvais désir: *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur:* et vous l'aurez parfaitement pur lorsque vous l'aurez purifié de tous les désirs sensuels.

Ceux-là sont heureux, qui passent leur vie plutôt dans le deuil et dans une tristesse salutaire, que dans les plaisirs qui les enivrent.

Ne jurez point; dites : Cela est, cela n'est pas. C'est encore un effet de la douceur : qui est doux, est humble ; il n'est point trop attaché à son sens, ce qui rend l'homme trop affirmatif: il dit simplement ce qu'il pense, en esprit de sincérité et de douceur.

On pardonne aisément toutes les injures, si l'on est rempli de cet esprit de miséricorde, qui nous attire une miséricorde bien plus abondante.

On ne résiste pas à la violence; on se laisse même engager à plus qu'on n'a promis; parce qu'on est doux et pacifique.

On aime ses amis et ses ennemis, non-seulement à cause qu'on est doux, miséricordieux, pacifique; mais encore parce qu'on est affamé de la justice, et qu'on la veut faire abonder en soi-même plus qu'elle n'est dans les pharisiens et dans les gentils.

Cette faim qu'on a pour la justice fait aussi qu'on la veut avoir pour le besoin, et non pour l'ostentation.

On aime le jeûne, quand on trouve sa principale nourriture dans la vérité et dans la justice.

Par le jeûne, on a le cœur pur, et on se purifie des désirs des sens.

On a le cœur pur, quand on réserve aux yeux de Dieu ce qu'on fait de bien : qu'on se contente d'être vu de lui; et qu'on ne fait pas servir la vertu comme d'un fard pour tromper le monde, et s'attirer les regards et l'amour de la créature.

Quand on a le cœur pur, on a l'œil lumineux, et l'intention droite.

On évite l'avarice et la recherche des biens, quand on est vraiment pauvre d'esprit.

On ne juge pas, quand on est doux et pacifique; parce que cette douceur bannit l'orgueil.

La pureté de cœur fait qu'on se rend digne de l'Eucharistie, et qu'on ne prend pas comme un chien ce pain céleste.

On prie, on demande, on frappe, quand on a faim et soif de la justice : on demande à Dieu les vrais biens, et on les attend de lui, quand on n'aspire qu'à son royaume et à la terre des vivants.

On entre volontiers par la porte étroite, quand on s'estime heureux dans la pauvreté, dans les pleurs, dans les afflictions qu'on souffre pour la justice.

Quand on a faim de la justice, on ne se contente pas de dire de bouche : *Seigneur, Seigneur;* et on se nourrit au dedans de sa vérité.

Alors on bâtit sur le roc, et on trouve le solide pour affermir dessus tout son édifice.

Les béatitudes sont donc l'abrégé de tout le sermon; mais un abrégé agréable: parce que la récompense est jointe au précepte; le royaume des cieux, sous plusieurs noms admirables, à la justice; la félicité, à la pratique.

IIe JOUR.

Première béatitude : Être pauvres d'esprit. *Matth.* v, 3.

Pour venir au détail, Jésus-Christ commence en cette sorte : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit,* c'est-à-dire, non-seulement ces pauvres volontaires qui ont tout quitté pour le suivre, et à qui il a promis le centuple dans cette vie; et dans la vie future, la vie éternelle; mais encore tous ceux qui ont l'esprit détaché des biens de la terre; ceux qui sont effectivement dans la pauvreté sans murmure et sans impatience; qui n'ont pas l'esprit des richesses, le faste, l'orgueil, l'injustice, l'avidité insatiable de tout tirer à soi. La félicité éternelle leur appartient sous le titre majestueux de royaume. Parce que le mal de la pauvreté sur la terre, c'est de rendre méprisable, faible, impuissant; la félicité leur est donnée comme un remède à cette bassesse, sous le titre le plus auguste, qui est celui de royaume.

A ce mot : Bienheureux, le cœur se dilate, et se remplit de joie. Il se resserre à celui de la pauvreté; mais il se dilate de nouveau à celui de royaume, et de royaume des cieux. Car, que ne voudrait-on pas souffrir pour un royaume, et encore pour un royaume dans le ciel, un royaume avec Dieu, et inséparable du sien, éternel, spirituel, abondant en tout, d'où tout malheur est banni?

O Seigneur, je vous donne tout, j'abandonne tout pour avoir part à ce royaume : puis-je être assez dépouillé de tout pour une telle espérance! Je me dépouille de cœur et en esprit : et quand il vous plaira de me dépouiller en effet, je m'y soumets.

C'est à quoi sont obligés tous les chrétiens. Mais l'humble religieuse se réjouit d'être actuellement dessaisie, dépouillée, morte aux biens du monde, incapable de les posséder. Heureux dépouillement, qui donne Dieu!

IIIe JOUR.

Seconde béatitude : Être doux. *Matth.* v, 4.

Bienheureux ceux qui sont doux. Apprenez de moi que je suis doux[1], sans aigreur, sans enflure, sans dédain, sans prendre avantage sur personne, sans insulter au malheureux, sans même choquer le superbe, mais tâchant de le gagner par douceur;

[1] *Matth.* xi, 29.

« souffrir la faim, à être dans l'abondance et à « être dans l'indigence : » *Scio et humiliari, scio et abundare; ubique et in omnibus institutus sum, et satiari et esurire, et abundare et penuriam pati* [1]. Et cependant cet homme tout céleste, si indifférent, si dur pour lui-même, ressent le contre-coup de tous les maux, de toutes les peines que peut souffrir le moindre des fidèles. « Qui « est faible, s'écrie-t-il, sans que je le sois avec « lui? qui est scandalisé sans que je brûle? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor? quis scandalizatur, et ego non uror* [2]? Sa tendresse pour ses frères est si grande qu'il ne peut les voir dans les larmes et dans l'affliction, qu'il n'en soit pénétré d'une vive douleur : « Que faites-vous de « pleurer ainsi, et de me briser le cœur? » *Quid facitis flentes, et affligentes* [*] *cor meum?* C'est en vain que vous me fendez le cœur par vos larmes : « car pour moi je suis tout prêt de souffrir « non-seulement les chaînes, mais la mort même « pour le nom du Seigneur Jésus : » *Ego enim non solum alligari, sed et mori paratus sum* [3]. Ce cœur de diamant, qui semble défier le ciel, et la terre, et l'enfer de l'émouvoir, peut souffrir la mort et les plus dures extrémités; il ne peut souffrir les larmes de ses frères. Combien a dû être touché saint Thomas, de voir les siens affligés et persécutés à son occasion! Il se souvient de Jésus, qui n'est pas plutôt né, qu'il attire des persécutions à ses parents, qui sont contraints de quitter leur maison pour l'amour de lui. Il a reçu sa loi d'en haut, et ne peut rien faire pour les siens, sinon de leur souhaiter qu'ayant part aux persécutions ils aient part à la grâce.

Le prophète Zacharie semble avoir voulu nous représenter l'immuable et éternelle concorde qui doit être entre l'empire et le sacerdoce. « Celui- « là, dit-il parlant du prince, sera revêtu de « gloire, il sera assis et dominera sur son trône; « et le pontife sera aussi sur son trône, et il y « aura un conseil de paix entre ces deux : » *Ipse portabit gloriam, et sedebit, et dominabitur super solio suo; et erit sacerdos super solio suo, et consilium pacis erit inter illos duos* [4]. Vous voyez que la gloire, et l'éclat, et l'autorité dominante sont dans le trône royal. Mais quoique le Fils de Dieu ait enseigné à ses ministres qu'ils ne doivent pas dominer à la manière du monde, le sacerdoce néanmoins ne laisse pas d'avoir son trône : car le prophète en établit deux; il reconnaît deux puissances, qui sont, comme vous

[1] *Phil.* IV, 12.
[2] II. *Cor.* XI, 29.
[*] Grec. *comminuentes, conterentes.*
[3] *Act.* XXI, 13.
[4] *Zachar.* VI, 13.

voyez, plutôt unies que subordonnées *consilium pacis inter illos* [1]; et le genre humain se repose à l'ombre de cette concorde.

Saint Thomas a souvent représenté au roi d'Angleterre, par des lettres pleines d'une force, d'une douceur et d'une modestie apostolique, que ces puissances doivent concourir et se prêter la main mutuellement, et non se regarder avec jalousie, puisqu'elles ont des fins si diverses, qu'elles ne peuvent se choquer sans quitter leur route et sortir de leurs limites. Il soutient ces charitables avertissements avec toute l'autorité que pouvait donner non-seulement la sainteté de son caractère, mais la sainteté de sa vie, qui était l'exemple et l'admiration de tout l'univers.

Notre France l'avait connue, puisque, lorsqu'il fut exilé, elle lui avait ouvert les bras; et le roi Louis VII, témoin oculaire des vertus apostoliques de ce grand homme, a toujours constamment favorisé et sa personne, et la cause qu'il défendait, par toutes sortes de bons offices. Rendons ici témoignage à l'incomparable piété de nos monarques très-chrétiens. Comme ils ont vu que Jésus-Christ ne règne pas, si son Église n'est autorisée, leur propre autorité ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Église. Cette puissance royale, qui doit donner le branle dans les autres choses, n'a jamais jugé indigne d'elle de ne faire que seconder dans les affaires spirituelles; et un roi de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser, lorsque écrivant aux évêques, il les assure de sa protection dans les fonctions de leur ministère; afin, dit ce grand roi, que notre puissance royale servant, comme il est convenable, à ce que demande votre autorité, vous puissiez exécuter vos décrets : *Ut nostro auxilio suffulti, quod vestra auctoritas exposcit, famulante, ut decet, potestate nostra, perficere valeatis* [2].

Telles sont les maximes saintes et durables de la monarchie très-chrétienne; et plût à Dieu que le roi d'Angleterre eût suivi les sentiments et imité les exemples de ses augustes voisins! Saint Thomas ne se verrait pas réduit à la dure nécessité de s'opposer à son prince. Mais comme ce monarque se rend inflexible, l'Église opprimée est contrainte de recourir aux derniers efforts. Vous attendez peut-être des foudres et des anathèmes. Mais, quoique Henri les eût mérités, Thomas, aussi modéré que vigoureux, ne fulmine pas aisément contre une tête royale. Voici ces derniers efforts dont je veux parler : le saint archevêque offre à Dieu sa vie; et sachant que l'Église n'est jamais plus forte, que lorsqu'elle parle par la voix du sang, il revient d'un long

[1] *Matth.* XX, 25, 26.
[2] *Ludovic. Pius, Cap. ann.* 823, cap. IV, t. I, p. 634.

exil avec un esprit de martyr, préparé aux violences d'un roi implacable et de toute sa cour irritée.

Saint Ambroise a remarqué [1], dès son temps, que les hommes apostoliques, qui entreprennent d'un grand courage les œuvres de piété et la censure des vices, sont assez souvent traversés par des raisons politiques. Car comme les pécheurs ne peuvent souffrir ceux qui viennent les troubler dans leur faux repos; et comme le monde n'a rien tant à cœur que de voir l'Église sans force, et la piété sans défense, il se plaît de lui opposer ce qu'il a de plus redoutable, c'est-à-dire le nom de César et les intérêts de l'État. Ainsi quand Néhémias relevait les tours abattues et les murailles désolées de Jérusalem, les ministres du roi de Perse publiaient partout qu'il méditait un dessein de rébellion [2]; et comme le moindre soupçon d'infidélité attire des difficultés infinies, ils tâchaient de ralentir l'ardeur de son zèle par cette vaine terreur. Quoique le saint archevêque n'élevât ni des tours ni des forteresses, et qu'il songeât seulement à réparer les ruines d'une Jérusalem spirituelle, toutefois il fut exposé aux mêmes reproches. Henri, déjà prévenu et irrité par les faux rapports, témoigna, avec une aigreur extrême, que la vie de ce prélat lui était à charge. Que de mains furent armées contre lui par cette parole!

Chétiens, soyez attentifs : s'il y eut jamais un martyre qui ressembla parfaitement à un sacrifice, c'est celui que je dois vous représenter. Voyez les préparatifs : l'évêque est à l'église avec son clergé, et ils sont déjà revêtus. Il ne faut pas chercher bien loin la victime : le saint pontife est préparé, et c'est la victime que Dieu a choisie. Ainsi, tout est prêt pour le sacrifice, et je vois entrer dans l'église ceux qui doivent donner le coup. Le saint homme va au-devant d'eux à l'imitation de Jésus-Christ; et pour imiter en tout ce divin modèle, il défend à son clergé toute résistance, et se contente de demander sûreté pour les siens. « Si c'est moi que vous cherchez, laissez, dit Jésus [3], retirer ceux-ci. » Ces choses étant accomplies, et l'heure du sacrifice étant arrivée, voyez comme saint Thomas en commence la cérémonie. Victime et pontife tout ensemble, il présente sa tête, et fait sa prière. Voici les vœux solennels et les paroles mystiques de ce sacrifice : *Et ego pro Deo mori paratus sum, et pro assertione justitiæ, et pro Ecclesiæ libertate; dummodo effusione sanguinis mei pacem et libertatem consequatur :* « Je suis prêt à mourir, dit-il, pour la cause de Dieu et de son Église, et toute la grâce que je demande, c'est que mon sang lui rende la paix et la liberté qu'on lui veut ravir. » Il se prosterne devant Dieu; et comme dans le sacrifice solennel nous appelons les saints pour être nos intercesseurs, il n'omet pas une partie si considérable de cette cérémonie sacrée : il appelle les saints martyrs et la sainte Vierge au secours de l'Église opprimée; il ne parle que de l'Église; il n'a que l'Église dans le cœur et dans la bouche; et abattu par le coup, sa langue froide et inanimée semble encore nommer l'Église.

Mais voici un nouveau spectacle. Après qu'on a dépouillé le saint martyr, on découvre un autre martyre non moins admirable, qui est le martyre de sa pénitence, un cilice affreux tout plein de vermine... Ah! ne méprisons point cette peinture, et ne craignons point de remuer ces ordures si précieuses. Ce cilice lui perce la peau, et il est si attaché à sa peau, qu'il semble qu'il soit une autre peau autour de son corps. On voit que ce saint a été martyr durant tout le cours de sa vie; et on ne s'étonne plus de ce qu'il est mort avec tant de force, mais de ce qu'il a pu vivre au milieu de telles souffrances. O digne défenseur de l'Église! voilà les hommes qui méritent de parler pour elle, et de combattre pour ses intérêts : aussi sa victoire est-elle assurée. Les lois qui l'oppriment vont être abolies; et ce que le saint archevêque n'a pas obtenu vivant, il l'accomplira par sa mort.

Le ciel se déclare manifestement. Pendant que les politiques raffinent et raisonnent à leur mode, Dieu parle par des miracles si visibles et si fréquents, que les rois mêmes et les plus grands rois, oui, mes frères, nos rois très-chrétiens passent les mers pour aller honorer ses saintes reliques. Louis le Jeune va en personne lui demander la guérison de son fils aîné, attaqué d'une maladie mortelle. Nous devons Philippe-Auguste au grand saint Thomas, nous lui devons saint Louis, nous lui devons tous nos rois et toute la famille royale qu'il a sauvée dans sa tige. Voyez, mes frères, quels défenseurs trouve l'Église dans sa faiblesse, et combien elle a raison de dire avec l'apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum* [1]. Ce sont ces bienheureuses faiblesses qui lui donnent cet invincible secours, et qui arment en sa faveur les plus valeureux soldats et les plus puissants conquérants du monde, je veux dire les saints martyrs. Quiconque ne ménage pas l'autorité de l'Église, qu'il craigne ce sang précieux des martyrs, qui la consacre et qui la protége. Pour avoir violé ses droits, Henri est mal assuré dans son

[1] *Serm. contra Hauxent.* n° 30, t. II, col. 872.
[2] II. *Esdr.* VI, 6, 7.
[3] *Joan.* XVIII, 8.

[1] II. *Cor.* XII, 10.

trône; sa couronne est ébranlée sur sa tête, son sceptre ne tient pas dans ses mains. Dieu permet que tous ses voisins se liguent, que tous ses sujets se révoltent et oublient leur devoir; que son propre fils oublie sa naissance, et se mette à la tête de ses ennemis. Déjà la vengeance du ciel commence à le presser de toutes parts; mais c'est une vengeance miséricordieuse, qui ne l'abat que pour le rendre humble, et pour faire d'un roi pécheur un roi pénitent : c'est la seconde merveille qu'a opérée la mort du saint archevêque : *In morte mirabilia operatus est.*

SECOND POINT.

Dans ce démêlé célèbre où les intérêts de l'Église ont engagé saint Thomas contre un grand monarque, je me sens obligé de vous avertir qu'il ne lui a pas résisté en rebelle et dans un esprit de faction : il a joint la fermeté avec le respect. S'il a toujours songé qu'il était évêque, il n'a jamais oublié qu'il était sujet; et la charité pastorale animait de telle sorte toute sa conduite, qu'il ne s'est opposé au pécheur que dans le dessein de sauver le roi.

Il ne doit pas être nouveau aux chrétiens d'avoir à se défendre des grands de la terre; et c'est une des premières leçons que Jésus-Christ a données à ses saints apôtres. Mais encore que cette instruction nous prépare principalement contre les rois infidèles, plusieurs exemples illustres, et entre autres celui du grand saint Thomas, nous font voir assez clairement, que l'Église a souvent besoin de rappeler toute sa vigueur au milieu de sa paix et de son triomphe. Combien ces occasions sont fortes et dangereuses, vous le comprendrez aisément, si vous me permettez, chrétiens, de vous représenter comme en deux tableaux les deux temps et les deux états du christianisme; l'empire ennemi de l'Église, et l'empire réconcilié avec l'Église.

Durant le temps de l'inimitié, il y avait entre l'un et l'autre une entière séparation. L'Église n'avait que le ciel, et l'empire n'avait que la terre : les charges, les dignités, les magistratures, c'est ce qui, selon le langage de l'Église, s'appelait le siècle auquel elle obligeait ses enfants de renoncer. C'était une espèce de désertion que d'aspirer aux honneurs du monde; et les sages ne pensaient pas qu'un chrétien de la bonne marque pût devenir magistrat. Quand cela fut permis à certaines conditions au premier concile d'Arles, dans les premières années du grand Constantin, les termes mêmes de la permission marquaient toujours quelque répugnance : *Ad præsidatum prosilire* [1]; par un mot qui voulait dire qu'on s'égarait hors des bornes, qu'on s'échappait, qu'on sortait des lignes. Ce n'est pas que les fidèles ne sussent que les puissances de l'État étaient légitimes, puisque même saint Paul leur avait appris qu'elles étaient ordonnées de Dieu [1]. Mais, dans cette première ferveur, l'Église respirait tellement le ciel, qu'elle ne voulait rien voir dans les siens qui ne fût céleste; et elle était encore tellement remplie de la simplicité presque rustique de ses saints et divins pêcheurs, qu'elle ne pouvait accoutumer ses yeux à la pompe et aux grandeurs de la terre.

Il faut vous dire, messieurs, l'opinion qu'on avait en ce temps-là des empereurs, sur le sujet de la religion. On ne considérait pas seulement qu'ils étaient ennemis de l'Église; mais Tertullien a bien osé dire qu'ils n'étaient pas capables d'y être reçus : vous allez être étonnés de la liberté de cette parole. « Les Césars, dit-il, se- « raient chrétiens, si le siècle qui nous persécute « se pouvait passer des Césars, ou s'ils pouvaient « être Césars et chrétiens tout ensemble : *Cæsares credidissent super Christo, si aut Cæsares non essent sæculo necessarii; aut si et christiani potuissent esse et Cæsares* [2]. Voilà, direz-vous, de ces excès de Tertullien. Et quoi donc! n'avons-nous pas vu les Césars obéir enfin à l'Évangile, et abaisser leur majesté au pied de la croix? Il est vrai; mais il faut savoir distinguer les temps. Durant les temps des combats, qui devaient engendrer les martyrs, les Césars étaient nécessaires au siècle, le parti contraire à l'Église les devait avoir à sa tête; et Tertullien a raison de dire que le nom d'empereur et de César, qui, selon les occultes dispositions de la Providence, était un nom de majesté, était incompatible avec le nom de chrétien, qui devait être alors un nom d'opprobre. Les fidèles de ces temps-là, regardant les empereurs de la sorte, n'avaient garde de corrompre leur simplicité à la cour : il ne fallait pas craindre que les faveurs des empereurs fussent capables de les tenter; et leurs mains, qu'ils voyaient trempées et encore toutes dégouttantes du sang des martyrs, leur rendaient leurs offres et leurs présents non-seulement suspects, mais odieux. Pour ce qui regardait leurs menaces, il fallait à la vérité beaucoup de vigueur pour n'en être pas ému; mais ils avaient du moins cet avantage, qu'une guerre si déclarée les déterminait à la résistance, et qu'il n'y avait pas à délibérer si on s'opposerait à une puissance qu'on voyait si ouvertement armée contre l'Évangile.

Mais après la paix de l'Église, après que l'empire s'est uni avec elle, les choses peu à peu ont

[1] *Concil. Arelat.* I, *Can.* VII; *Lab.* t. II, col. 1427.

[1] *Rom.* XIII. 1.
[2] *Apolog.* n° 21.

dans la vie future, selon ce que dit le Sauveur : *ils seront vrais enfants de Dieu, parce qu'ils seront des enfants* nouvellement engendrés *par la résurrection*[1].

Soyons donc vraiment pacifiques : ayons toujours des paroles de réconciliation et de paix, pour adoucir l'amertume que nos frères témoigneront contre nous, ou contre les autres : cherchant toujours à adoucir les mauvais rapports ; à prévenir les inimitiés, les froideurs, les indifférences ; enfin à réconcilier ceux qui seront divisés. C'est faire l'œuvre de Dieu, et se montrer ses enfants, en imitant sa bonté.

Combien sont éloignés de cet esprit ceux qui se plaisent à brouiller les uns avec les autres ; qui, par de mauvais rapports, souvent faux dans le tout, souvent augmentés dans leurs circonstances, en disant ce qu'il fallait taire, en réveillant le souvenir de ce qu'il fallait laisser oublier, ou par des paroles piquantes et dédaigneuses, aigrissent leurs frères et leurs sœurs déjà émus et infirmes par leur colère !

IX[e] JOUR.

Huitième et dernière béatitude : Souffrir pour la justice. *Matth.* V, 10.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient[2]. Tous ceux qui souffrent pour avoir bien fait, pour avoir donné bon exemple, pour avoir obéi simplement, et avoir confondu par leur exemple ceux qui ne vivent pas assez régulièrement, en sorte qu'on se prend à eux des reproches qu'on fait aux autres, souffrent persécution pour la justice. Ceux qui portent leur croix tous les jours, et persécutent persévéramment en eux-mêmes leurs mauvais désirs, souffrent persécution pour la justice.

C'est ici la dernière et la plus parfaite de toutes les béatitudes ; parce que c'est elle qui porte le plus vivement en elle-même l'empreinte et le caractère du Fils de Dieu.

C'est pourquoi il s'arrête sur celle-ci. Non content d'en avoir parlé comme des autres, il reprend encore le discours, en disant : *Vous serez heureux, quand vous serez maudits et persécutés, et qu'on dira de vous, pour l'amour de moi, toute sorte de mal. Réjouissez-vous, et soyez remplis de joie*, ravis, transportés ; *parce qu'ils ont persécuté de la même sorte les prophètes qui ont été avant vous*[3] ; et non-seulement les prophètes, mais encore le Messie lui-même.

On revient donc ici au commencement, et au royaume des cieux, qui avait paru dès la première béatitude. La pauvreté et la persécution pour la justice attirent également le royaume des cieux.

X[e] JOUR.

Vrai caractère du chrétien dans les huit béatitudes : Avec les caractères opposés. *Matth.* V, 3, 12. *Luc.* VI, 20, 27.

Que la semaine s'est heureusement écoulée, en parcourant sept béatitudes, et revenant au commencement dans la huitième : la belle octave ! où l'on tâche d'imprimer en soi-même huit caractères du chrétien, qui enferment un abrégé de la philosophie chrétienne : la pauvreté, la douceur, les larmes ou le dégoût de la vie présente, la miséricorde, l'amour de la justice, la pureté de cœur, l'amour de la paix, la souffrance pour la justice.

Trois de ces caractères paraissent assez semblables, la douceur, la miséricorde, l'amour de la paix : néanmoins ils ont chacun leur propriété. C'est autre chose d'être pacifique, et de savoir finir toutes les querelles qu'on nous fait, et qu'on fait aux autres : autre chose d'être doux sans jamais offenser ni aigrir personne : autre chose d'être bienfaisant et miséricordieux.

Les caractères opposés aux huit qu'on vient de voir sont : l'esprit de propriété ou de richesses, l'aigreur, l'amour du plaisir, l'injustice, la dureté, la corruption du cœur, l'esprit de querelle et de brouillerie, l'impatience dans les afflictions, et la crainte qui fait abandonner la règle de la vérité et de la justice.

Nous trouverons dans saint Luc[1] l'abrégé des béatitudes réduites à quatre : d'être pauvre, d'être affamé, de pleurer, d'être haï et persécuté pour l'amour du Fils de Dieu. A ces quatre béatitudes, Jésus-Christ joint quatre malédictions contre les hommes du monde[2] : *Malheur à vous, riches ! car vous avez votre consolation. Malheur à vous qui êtes contents et rassasiés des biens de la terre ! parce que viendra le temps que vous aurez faim, et que vous manquerez de tout. Malheur à vous qui riez, et qui vous laissez emporter aux joies du siècle ! car vos joies seront changées en pleurs. Malheur à vous, lorsque les hommes vous applaudissent ! c'est ainsi qu'on faisait aux faux prophètes.* Craignons donc d'avoir notre consolation sur la terre, craignons de la chercher, craignons de la recevoir, craignons les louanges et les applaudissements du monde. Aimons cet enchaînement de béatitudes, qui de l'amour de la pauvreté nous pousse jusqu'à celui des souffrances, et par celui des souffrances nous ramène jusqu'à celui de la pauvreté, et nous fait trouver le même royaume des cieux dans l'un et dans l'autre.

Pour conclusion, la doctrine des béatitudes est renfermée dans ces trois mots, que je vous laisse à peser.

Toute la doctrine des mœurs tend uniquement à nous rendre heureux. Le maître céleste commence par là. Apprenons donc de lui le chemin du vrai et éternel bonheur.

XI[e] JOUR.

Quatre caractères du chrétien. *Matth.* V, 13, 20.

Après cet abrégé du christianisme, que Jésus-Christ prépare à ses disciples, il nous marque trois caractères éminents de ses disciples[3] : *D'être le sel*

[1] *Luc.* XX, 36. — [2] *Matth.* V, 10. — [3] *Id.* V, 11, 12.

[1] *Luc.* VI, 20, 21, 22, 23. — [2] *Ibid.* 24, *etc.* — [3] *Matth.* V, 13 *et suiv.*

de la terre : d'être la lumière du monde : d'être d'une extrême exactitude dans l'observance des commandements : le goût vif de la piété, l'exemple, la régularité et l'exactitude. Il en ajoute après un quatrième, qui est l'éminence et la perfection : *Si votre justice n'abonde :* et voilà l'idée entière de la justice chrétienne.

Le sel assaisonne les viandes; il en relève le goût; il en empêche la fadeur; il en prévient la corruption. Ainsi la conversation du vrai chrétien doit ranimer dans les autres le goût de la piété. C'est ce qui a fait dire à saint Paul[1] : *Que votre discours soit plein de grâce, et assaisonné de sel.* Et c'est de quoi sont bien éloignés ceux qui n'ont que de la langueur et de la mollesse dans toute leur conduite. Il faut dans les paroles du chrétien une sainte vivacité; il faut reprendre avec force, et quelquefois piquer jusqu'au vif, comme fait un grain de sel. Mais ne mettez point trop de sel ensemble : au lieu de piquer la langue pour réveiller l'appétit, vous mettriez en feu toute la bouche.

Être la lumière du monde, est un degré encore au-dessus du précédent; car il emporte l'exemple qui édifie et qui éclaire la maison de Dieu. C'est ce que nous nous devons les uns aux autres. Et au contraire, si nous nous sommes à scandale les uns aux autres, cette malédiction du Sauveur tombera sur nous : *Malheur au monde! à cause des scandales* qui arriveront. *Il est impossible qu'il n'arrive des scandales : mais malheur à celui par qui ils arrivent! il vaudrait mieux pour lui qu'on le jetât dans la mer avec une meule de moulin autour du cou*[2]. Pesez, pesez ces paroles, chrétiens, qui ne craignez pas de scandaliser les infirmes et les petits de l'Église.

Vous êtes la lumière du monde : cela s'entend non-seulement des pasteurs, mais encore de tous les chrétiens. Saint Paul le dit ainsi[3] : *Vous devez luire au milieu d'une nation mauvaise et corrompue, comme étant les luminaires dont le monde doit être éclairé. Si quelqu'un parle,* comme dit saint Pierre[4], *que ce soit comme des discours de Dieu :* comme si Dieu parlait par sa bouche. Saint Mathias disait, ainsi que le rapporte saint Clément d'Alexandrie, que lorsque quelqu'un faisait mal dans le voisinage d'un chrétien, il fallait s'en prendre à ce voisin, qui ne lui donnait pas assez bon exemple.

Enfin, la vie chrétienne demande une extrême exactitude. Il faut prendre garde aux moindres préceptes, et n'en mépriser aucun. Le relâchement commence par les petites choses, et de là on tombe dans les plus grands maux. *Qui méprise les petites choses, tombe peu à peu*[5].

Pour établir cette exactitude de la justice chrétienne, Jésus-Christ pose un beau principe : que *la parole de Dieu est inviolable, et s'accomplira jusqu'au moindre trait.*

Il regarde ici en particulier ce qui avait été prédit de lui dans la loi et dans les prophètes; et c'est pourquoi il dit : *Je viens tout accomplir.* Dans ce qui a été prédit dans la loi, il y a les grands traits : la naissance de Jésus-Christ, sorti d'une vierge, ses souffrances, sa croix, sa résurrection, la conversion du monde et des gentils, avec la réprobation et le juste châtiment des Juifs : voilà les grands traits; mais ce n'est pas tout : il y a l'*iota* et les moindres traits, qui doivent aussi s'accomplir. Il faut qu'on divise ses vêtements : il faut qu'on joue sa tunique sans couture. Voyez quelle précision dans une distinction si subtile et si exacte : c'est l'*iota*, c'est le petit trait. Il sera vendu; ce peut être un grand trait : mais ce sera trente deniers; mais on achètera le champ d'un potier : c'est l'*iota*, c'est le petit trait, qui ne doit point échapper non plus que les autres. C'est ainsi qu'il faut qu'il ait soif, et qu'il soit abreuvé de vinaigre. Il souffrira : voilà le grand trait; mais ce sera hors la porte de la ville : voilà l'*iota*. Il sera immolé comme l'agneau pascal; mais ses os ne seront pas brisés sur la croix, non plus que ceux de cet agneau : voilà l'*iota;* et ainsi du reste. Jésus-Christ veut dire encore plus généralement, que tout ce qui est dit en figure et en ombre dans la loi, sera accompli en vérité dans l'Évangile, jusqu'aux moindres circonstances. Tout, jusqu'aux moindres choses, est significatif dans la loi : tout, jusqu'aux moindres choses, sera accompli dans l'Évangile. *Vous ne lierez pas la bouche du bœuf qui foule le grain*[1]. Saint Paul l'applique aux prédicateurs[2]. Il en est ainsi de ces autres traits : *Vous ne ferez point cuire l'agneau dans le lait de sa mère. Quand vous prendrez la mère dans le nid, vous la laisserez aller en gardant ses petits*[3]. *Que vos habits ne soient point tissus de laine et de lin. Ayez des bordures et des franges dans vos habits*[4]. Tous ces petits traits ont de grandes significations, pour inspirer aux chrétiens la douceur, la modération, la simplicité, la droiture, et toutes les autres vertus.

Et ce que Jésus-Christ conclut de là, c'est qu'il ne faut pas oublier les moindres préceptes : car si tout ce que Dieu dit pour son Fils doit être accompli jusqu'au moindre trait, et qu'il n'en doive échapper aucun, il faut aussi accomplir tout ce qu'il a dit pour nous.

Et voyez jusques à quel point : *Le ciel et la terre passeront; mais mes paroles ne passeront pas*[5]. Si le soleil tout d'un coup allait disparaître, et que ce flambeau du monde s'éteignît au milieu du jour; si le ciel se mettait en pièces, ou se retirait comme un rouleau qui se renveloppe en lui-même; si la terre manquait sous nos pieds, et qu'un fondement si solide fût tout d'un coup réduit en poudre : quel malheur! tout serait perdu pour nous. Le malheur est bien plus grand, et tout est perdu bien davantage, si le moindre des commandements de Jésus-Christ n'est pas observé.

Que si on ne les observe pas, Jésus-Christ, qui a dit qu'ils seraient inviolablement observés, sera-t-il menteur? A Dieu ne plaise! car il y a une con-

[1] *Coloss.* IV, 6. — [2] *Matth.* XVIII. *Marc.* IX, 41. *Luc.* XVII, 1. — [3] *Philipp.* II, 15. — [4] I. *Petr.* IV, 11. — [5] *Eccli.* XIX, 1.

[1] *Deut.* XXV, 4. — [2] I. *Tim.* V, 18. — [3] Deut. XXII, 6, 7. — [4] *Ib.* XXII, 6, 7, 11, 12. — [5] Matth. XXIV, 35.

dition, que, si on manque à les observer, on sera puni. Donc si vous faites la faute, et que vous évitiez le châtiment, Jésus-Christ se sera trompé : mais si vous ne faites pas la moindre faute dont il ne soit parlé au jugement, et qu'il y faille rendre raison, non-seulement des paroles d'injustice et de médisance, mais encore des inutiles, la vérité de Jésus-Christ demeure ferme.

La peine rectifie le désordre : qu'on pèche, c'est un désordre; mais qu'on soit puni quand on pèche, c'est la règle. Vous revenez donc par la peine dans l'ordre, que vous éloigniez par la faute. Mais que l'on pèche impunément, c'est le comble du désordre : ce serait le désordre, non de l'homme qui pèche, mais de Dieu qui ne punit pas. Ce désordre ne sera jamais, parce que Dieu ne peut être déréglé en rien, lui qui est la règle.

Comme cette règle est parfaite, droite parfaitement, sans la moindre courbure, tout ce qui n'y convient pas y est brisé, et sentira l'effort de l'invincible et immuable rectitude de la règle.

Mais si les menaces sont accomplies, les promesses le seront aussi. Viens, chrétien, à ton crucifix : regarde-s-y toutes les prédictions accomplies, jusqu'aux plus petites. Dis donc en toi-même : Tout s'accomplira, et le bonheur qui m'est promis ne me manquera pas. Je verrai Dieu, je l'aimerai, je le louerai durant les siècles des siècles : et tous mes désirs seront rassasiés, toutes mes espérances, accomplies : Amen, amen.

XII[e] JOUR.

Excellence de la justice chrétienne au-dessus de celle des païens et des Juifs. ***Matth.*** **V, 20, 47.**

Jésus-Christ, qui jusqu'ici a donné plus en général la forme et les caractères de la vie chrétienne, commence ici les préceptes particuliers : et il donne pour fondement cette belle règle [1], que la *justice* chrétienne doit *surpasser celle des* plus parfaits d'entre les Juifs, et les docteurs de la loi. Prenons donc garde ici à bien entendre la perfection de la loi évangélique, dont nous avons juré l'observation dans notre baptême.

Pour nous y obliger, Jésus-Christ a pris soin de nous élever à la perfection de la justice chrétienne par trois degrés.

Premièrement, il faut s'élever au-dessus des plus sages des païens. C'est pour cela qu'il a dit : *Les païens ne le font-ils pas* [2] ? Voulant dire, Vous devez donc faire davantage. On vous parle de mépriser les richesses : les sages païens ne l'ont-ils pas fait? D'être fidèle à vos amis : les païens ne l'ont-ils pas été? D'éviter les fraudes et les tromperies : les païens ne les ont-ils pas détestées? De fuir l'adultère : les païens les plus licencieux n'en ont-ils pas eu de l'horreur?

Le second degré est de s'élever au-dessus de la justice de la loi, et de ceux qui connaissent Dieu. Et cela encore par trois degrés, en évitant trois défauts de la justice judaïque. Le premier, c'est qu'elle n'était qu'extérieure : *Vous autres pharisiens, vous êtes soigneux de laver l'extérieur du vaisseau:* et c'est pourquoi il les appelait *des sépulcres blanchis* [1]. Voyez la justice de ce pharisien dans saint Luc : *Je ne suis pas*, disait-il [2], *comme le reste des hommes*. Et en quoi excellez-vous donc? *Je jeûne deux fois la semaine : je paye la dîme de tout ce que j'ai de bien*. Il ne vante que l'extérieur : et ceux-là lui ressemblent, qui ne s'attachent qu'aux observances extérieures. Dire son bréviaire, aller à l'église, assister au sacrifice, à matines, à l'oraison, prendre de l'eau bénite, se mettre à genoux, sans prendre l'esprit de tout cela, c'est une justice pharisaïque qui semble avoir quelque exactitude, mais qui s'attire de Jésus-Christ ce juste reproche : *Ce peuple m'honore des lèvres; mais son cœur est loin de moi* [3]. C'est une fausse justice. Mais que dirons-nous de ceux qui n'ont pas même cette justice et cette exactitude extérieure, si ce n'est qu'ils sont pires que les pharisiens et que les Juifs?

Le second défaut de la justice judaïque, c'est, comme dit saint Paul [4], qu'en *ignorant la justice* par laquelle *Dieu* nous fait justes, *et cherchant à établir leur propre justice*, se croyant justes par eux-mêmes, *ils ne se sont point soumis à la justice de Dieu;* parce qu'ils ont cru faire le bien par eux-mêmes, au lieu de reconnaître que c'est Dieu qui l'opère en eux.

Saint Paul avait eu cette justice : mais voyez comment il en parle [5] : *Ma conduite était sans reproche selon la justice de la loi*. Remarquez ces paroles, *sans reproche :* on ne pouvait, ce semble, porter la perfection plus loin; et cependant il ajoute aussitôt après : *Mais ce qui m'était un gain* selon la loi, *je l'ai estimé une perte à cause de la connaissance éminente que j'avais de Jésus-Christ, pour qui tout m'a été une perte, et comme du fumier et de l'ordure; afin de gagner Jésus-Christ, et avoir en lui, non pas ma propre justice qui vient de la loi, mais la justice qui vient de la foi en Jésus-Christ; justice qui vient de Dieu par la foi.*

Voilà donc le second défaut de la justice judaïque : c'est qu'on se croyait juste par soi-même : ce qui fait que cette justice est impure, et n'est qu'ordure, selon saint Paul, parce qu'elle n'est qu'orgueil. Étudions-nous donc à l'éviter, en rapportant humblement à Dieu le peu de bien que nous faisons.

Mais le troisième défaut de la justice des Juifs, c'est que les œuvres en étaient fort imparfaites, en comparaison de la perfection où l'homme est élevé par l'Évangile. On y est obligé à une plus grande perfection que ceux qui faisaient bien. Et pourquoi? *A cause de la connaissance éminente* qu'on a *de Jésus-Christ*, disait saint Paul; et c'est une des vérités que Jésus-Christ renferme dans cette parole : *Si votre justice n'est plus abondante que celle des docteurs de la loi et des pharisiens, etc* [6].

[1] *Matth.* V, 20. — [2] *Matth.* V, 47.

[1] *Matth.* XXIII, 25, 27. — [2] *Luc.* XVIII, 11, 12. — [3] *Matth.* XV, 8. — [4] *Rom.* X, 3. — [5] *Philipp.* III, 6, 7, 8, 9. — [6] *Matth.* V, 20.

MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE.

LETTRE

Écrite aux religieuses de la Visitation de Sainte-Marie de Meaux, en leur adressant ces Méditations sur l'Évangile [1].

Je vous adresse, mes filles, ces Méditations sur l'Évangile, comme à celles en qui j'espère qu'elles porteront les fruits les plus abondants. C'est pour quelques-unes de vous qu'elles ont été commencées; et vous les avez reçues avec tant de joie, que ce m'a été une marque qu'elles étaient pour vous toutes. Recevez-les donc, comme un témoignage de la sainte affection qui m'unit à vous, comme étant d'humbles et véritables filles de saint François de Sales, qui est l'honneur de l'épiscopat et la lumière de notre siècle.

Je suis, dans le saint amour de Notre-Seigneur,

Mes filles,

Votre très-affectionné serviteur,

† J. Bénigne, évêque de Meaux.

A Meaux, ce 6 juillet 1695.

[1] L'original de cette lettre est conservé par ces saintes filles avec l'ouvrage même, comme un dépôt précieux, et comme une preuve honorable de l'affection singulière qu'avait pour elles leur saint évêque, qu'elles regardaient comme leur vrai père, et qu'elles pleurent encore tous les jours. (*Note de l'édition originale.*)

AVERTISSEMENT.

De tous les sermons de Jésus-Christ, les plus remarquables par la circonstance du temps, sont :

Premièrement, celui qu'il a fait sur la montagne au commencement de sa prédication, où sont compris les principaux préceptes de la loi nouvelle, et où l'on voit quel en est l'esprit;

Secondement, ceux qu'il a faits sur la fin de sa vie, depuis son entrée triomphante en Jérusalem, jusqu'à sa mort : dont le plus remarquable est encore celui qu'il fit au temps de la Cène; et depuis, jusqu'à la nuit de son agonie dans le jardin des Oliviers.

Nous allons distribuer par journées la lecture du sermon de Notre-Seigneur sur la montagne, et de ceux dont nous venons de parler : en sorte qu'à chaque journée on puisse employer à de pieuses méditations un quart d'heure le matin, et autant le soir.

A chaque vérité qui sera proposée, il faut s'arrêter un peu, en faisant un acte de foi : Je crois; cela est vrai : celui qui le dit est la vérité même.

Ainsi, il faut regarder cette vérité particulière qu'il a révélée, comme une parcelle de la vérité qui est Jésus-Christ même : c'est-à-dire, qui est Dieu même; mais Dieu s'approchant de nous, se communiquant et s'unissant à nous. Car voilà ce que c'est que Jésus-Christ.

Il faut donc considérer cette vérité particulière qu'il a révélée de sa propre bouche; s'y attacher par le cœur; l'aimer : parce qu'elle nous unit à Dieu par Jésus-Christ, qui nous l'a enseignée, et qui nous a dit qu'il était *la voie, la vérité et la vie* [1].

[1] *Joan* XIV, 6.

SERMON

DE NOTRE-SEIGNEUR SUR LA MONTAGNE.

Matth., chap. V, VI, VII.

PREMIER JOUR.

Abrégé du sermon. La félicité éternelle proposée sous divers noms dans les huit béatitudes. *Matth.* V, 1, 12.

Tout le but de l'homme est d'être heureux. Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen. Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout bien; et la source de tout mal est de le mettre où il ne faut pas. Disons donc : Je veux être heureux. Voyons comment : voyons la fin où consiste le bonheur : voyons les moyens d'y parvenir.

La fin est à chacune des huit béatitudes : car c'est partout la félicité éternelle sous divers noms. A la première béatitude, comme royaume. A la seconde, comme la terre promise. A la troisième, comme la véritable et parfaite consolation. A la quatrième, comme le rassasiement de tous nos désirs. A la cinquième, comme la dernière miséricorde qui ôtera tous les maux, et donnera tous les biens. A la sixième, sous son propre nom, qui est la vue de Dieu. A la septième, comme la perfection de notre adoption. A la huitième, encore une fois, comme le royaume des cieux. Voilà donc la fin partout; mais comme il y a plusieurs moyens, chaque béatitude en propose un; et tous ensemble rendent l'homme heureux.

Si le sermon sur la montagne est l'abrégé de toute la doctrine chrétienne, les huit béatitudes sont l'abrégé de tout le sermon sur la montagne.

Si Jésus-Christ nous apprend que notre justice doit surpasser celle des scribes et des pharisiens, cela est compris dans cette parole : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice.* Car, s'ils la

La tradition enseignait encore que les cadavres des soldats de Sennachérib y avaient été jetés à tas; de sorte qu'elle fourmillait de vers qui sortaient de ces cadavres : les marques du feu étaient dans les cendres, et dans les cadavres à demi brûlés [1]. Cette vallée s'appelait la Vallée du fils d'Ennom, Ben-Ennom [2] : en changeant le B en G, Gehennom, Gehenna, Gehenne. Par où l'on exprima ensuite l'enfer, le feu dont les damnés y sont dévorés, et les vers qui les y rongent, dont le Sauveur dit : *Leur ver ne meurt point, et leur feu ne s'éteint jamais* [3].

C'est donc à cette Vallée des cadavres, qu'on appelait aussi la Vallée de la mort, que Jésus-Christ compare le supplice affreux de ceux qui traitent leurs frères d'insensés et de fous. Que s'il ordonne ce supplice pour les injures, combien seront tourmentés ceux qui frappent, ceux qui tuent? Le Fils de Dieu n'en parle pas, comme ne voulant pas supposer que cela puisse arriver parmi les siens; et laissant assez entendre combien les actions violentes seront punies, si les paroles le sont avec une si terrible rigueur.

Pesons donc toutes nos paroles, puisqu'elles sont pesées avec une telle rigueur dans le souverain jugement de Dieu.

XIV[e] JOUR.

Réconciliation. *Matth.* v, 23, 26.

C'est encore un beau et grand précepte, et par lequel nous pouvons entendre combien Dieu aime la paix, de nous ordonner, comme il fait, de nous réconcilier avec notre frère, avant que d'approcher de l'autel. Il ne veut point de l'oblation qui lui est offerte avec un cœur plein de ressentiment, et avec des mains portées à la vengeance.

On doit encore beaucoup remarquer cette parole : *Si votre frère a quelque chose contre vous* [4], et non-seulement si vous lui en avez donné sujet, mais encore s'il l'a pris mal à propos; il faut s'éclaircir charitablement avec lui, de peur que vous ne veniez à le haïr, lorsque vous saurez qu'il vous hait. Le premier présent qu'il faut offrir à Dieu, c'est un cœur pur de toute froideur, et de toute inimitié avec son frère.

N'attendez pas même le jour de la communion : celui de l'oblation, où l'on se trouve ensemble, et où l'on assiste même seul au saint sacrifice; ce jour doit être précédé de la réconciliation.

Il faut encore porter plus loin l'amour de la paix; et saint Paul dit : *Que le soleil ne se couche point sur votre colère* [5]. Les ténèbres augmenteraient notre chagrin; notre colère nous reviendrait en nous éveillant, et deviendrait plus aigre. Les passions tristes et sombres, du nombre desquelles sont la haine, la vengeance, la jalousie, s'aigrissent pendant la nuit, ainsi que les plaies, les fluxions, les maladies.

Dans les querelles, dans les procès, dans toutes les dissensions, on se *livre* l'un l'autre *au juge*, parce qu'on s'offense mutuellement : on doit donc craindre *la prison, d'où l'on ne sort qu'après avoir tout payé* dans la dernière rigueur : et il faut s'accorder volontairement l'un avec l'autre, plutôt que d'en venir à un jugement qui augmenterait l'aigreur. C'est ce qu'il faut bien considérer.

Saint Augustin dit que cet *ennemi avec lequel il se faut réconcilier, pendant qu'on est dans la voie* [1], c'est la vérité, qui nous condamne dans cette vie, et nous *livre* en l'autre *à l'exécuteur, qui nous oblige à payer jusqu'au dernier sou;* c'est-à-dire, à demeurer éternellement dans cette affreuse prison, puisque nous ne pouvons jamais satisfaire pour nos crimes.

XV[e] JOUR.

Délicatesse de la chasteté; s'arracher l'œil; se couper la main : indissolubilité du mariage. *Matth.* v, 27, 32.

En ce qui regarde la chasteté, il faut craindre jusqu'à un regard : c'est par là qu'entre le poison. *Prenez garde*, disait Moïse [2], *de ne point laisser aller vos yeux et vos pensées, en vous souillant dans les objets qui vous environnent*. Job disait aussi dans cette vue : *J'ai fait un pacte avec mes yeux* [3], que je les tiendrais toujours modestes, jamais vagues ni dissipés. Le voile des vierges sacrées est la marque et l'instrument de cette retenue; leur vie est un mystère; les yeux profanes en sont bannis; elles ne veulent ni voir ni être vues. C'est le premier enseignement de Jésus-Christ sur cette matière.

La seconde est de renoncer aux liaisons non-seulement les plus agréables, mais encore les plus nécessaires, plutôt que de mettre notre salut en péril. Le secret est de fuir, d'éviter les occasions prochaines, c'est-à-dire celles où l'on a déjà fait naufrage; craindre même les plus éloignées, se précautionner de toutes parts, couper jusqu'à sa main droite et jusqu'à son pied, arracher jusqu'à ses yeux : tout doit être violent dans cette matière. Car il faut, autant qu'il se peut, éviter même d'avoir à combattre; parce qu'on n'est pas longtemps courageux, ni ferme contre soi-même.

Si votre œil,... si votre main droite vous scandalise [4], c'est-à-dire si ces personnes qui vous sont si chères vous sont une occasion de tomber, séparez-vous-en. Ajoutez, si elles vous font *scandaliser* votre frère; car tout ce qui le fait tomber est aussi pour vous une chute semblable à celle d'un homme qu'on *jetterait dans la mer une meule au cou* [5].

Le troisième enseignement sur cette matière regarde le mariage, et son indissolubilité. Mais on peut encore porter plus loin ses pensées. Car comme cet indissoluble lien du mariage signifie l'inséparable union de Jésus-Christ avec son Église, les âmes qui sont entrées dans ce bienheureux contrat doivent garder la foi à Jésus-Christ, et ne faire jamais divorce avec lui.

Pour cela, il faut éviter jusqu'aux moindres choses

[1] *Joseph. Antiq. Judaic.* XV, 8. *et* XVIII, 16. — [2] IV. *Reg.* XXIII, 10. II. *Paral.* XXVIII, 3. — [3] *Marc.* IX, 47. — [4] *Matth.* V, 23. — [5] *Ep.* IV, 26.

[1] *Matth.* V, 25, 26. — [2] *Num.* XV, 39. — [3] *Job.* XXXI, 1 — [4] *Matth.* V, 29, 30. — [5] *Id.* XVIII, 6.

que la mort de notre saint archevêque a opéré les mêmes merveilles dans la cause de la discipline, que celle des autres martyrs a autrefois opérées lorsqu'il s'agissait de la croyance.

En effet, pour ne pas vous laisser longtemps en suspens, comme les martyrs qui ont combattu pour la foi, ont affermi, par le témoignage de leur sang, cette foi que les tyrans voulaient abolir; calmé par leur patience la haine publique, qu'on voulait exciter contre eux en les traitant comme des scélérats; confirmé par leur constance invincible les fidèles, qu'on avait dessein d'effrayer par le terrible spectacle de tant de supplices; en sorte que profitant des persécutions ils les ont fait servir, contre leur nature, à l'établissement de leur foi, à la conversion de leurs ennemis, à l'instruction et à l'affermissement de leurs frères : ainsi vous verrez bientôt, chrétiens, que des effets tout semblables ont suivi la mort du grand archevêque de Cantorbéry; et la suite de cet entretien vous fera paraître que le sang de ce nouveau martyr de la discipline a affermi l'autorité ecclésiastique, qui était violemment opprimée; que sa mort a converti les cœurs indociles des ennemis de la discipline de l'Église; enfin, qu'elle a échauffé le zèle de ceux qui sont préposés pour en être les défenseurs. Voilà ce que j'ai dessein de vous faire entendre dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Pour bien entendre le sujet des fameux combats du grand saint Thomas de Cantorbéry pour l'honneur de l'Église et du sacerdoce, il faut considérer avant toutes choses quelques vérités importantes, qui regardent l'état de l'Église : ce qu'elle est, ce qui lui est dû, et ce qu'elle doit; quels droits elle a sur la terre, et quels moyens lui sont donnés pour s'y maintenir. Je sais que cette matière est fort étendue, et pleine de questions épineuses : mais comme la décision de ces doutes dépend d'un ou deux principes, j'espère qu'en laissant un grand embarras de difficultés fort enveloppées je pourrai vous dire en peu de paroles ce qui est essentiel et fondamental, et absolument nécessaire pour connaître l'état de la cause pour laquelle saint Thomas a donné sa vie. J'avance donc deux vérités qui expliquent parfaitement, si je ne me trompe, l'état de l'Église sur la terre. Je dis qu'elle y est comme une étrangère; et qu'elle y est toutefois revêtue d'un caractère royal, par la souveraineté toute divine et toute spirituelle qu'elle y exerce. Ces deux vérités éclaircies nous donneront par ordre la résolution des difficultés que j'ai proposées.

Et premièrement, l'Église est dans le monde comme une étrangère : cette qualité fait sa gloire. Elle montre sa dignité et son origine céleste, lorsqu'elle dédaigne d'habiter la terre : elle ne s'y arrête donc pas, mais elle y passe; elle ne s'y habitue pas, mais elle y voyage. Ce qu'elle appréhende le plus c'est que ses enfants s'y naturalisent, et qu'ils ne fassent leur principal établissement où ils ne doivent avoir qu'un lieu de passage. Mais nous comprendrons plus facilement cette qualité d'étrangère, si nous faisons en un mot la comparaison de l'Église de Jésus-Christ avec la Synagogue ancienne.

Il n'y a personne qui n'ait remarqué que les livres sacrés de Moïse, outre les préceptes de religion, sont pleins de lois politiques, et qui regardent le gouvernement d'un État. Ce sage législateur ordonne du commerce et de la police, des successions et des héritages, de la justice et de la guerre, et enfin de toutes les choses qui peuvent maintenir un empire. Mais le prince du nouveau peuple, le législateur de l'Église, a pris une conduite opposée. Il laisse faire aux princes du monde l'établissement des lois politiques; et toutes celles qu'il nous donne, et qui sont écrites dans son Évangile, ne regardent que la vie future. D'où vient cette différence entre l'ancien et le nouveau peuple : si ce n'est que la Synagogue devant avoir sa demeure, et faire son séjour sur la terre, il fallait lui donner des lois pour y établir son gouvernement; au lieu que l'Église de Jésus-Christ voyageant comme une étrangère parmi tous les peuples du monde, elle n'a point de lois particulières touchant la société politique; et il suffit de lui dire généralement ce qu'on dit aux étrangers et aux voyageurs, qu'en ce qui regarde le gouvernement, elle suive les lois du pays où elle fera son pèlerinage, et qu'elle en révère les princes et les magistrats : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit* [1]. C'est le seul commandement politique que le nouveau Testament nous donne.

Cette vérité étant supposée, si vous me demandez, chrétiens, quels sont les droits de l'Église, qu'attendez-vous que je vous réponde, sinon qu'elle a sans doute de grands avantages et des prétentions glorieuses; mais que, celui dont elle attend tout, ayant dit que son royaume n'est pas de ce monde [2], tout le droit qu'elle peut avoir d'elle-même sur la terre, c'est qu'on lui laisse, pour ainsi dire, passer son chemin et achever son voyage en paix? Tellement que rien ne lui convient mieux, à elle et à ses enfants, que ces mots de Tertullien : « Toute notre affaire en ce « monde, c'est d'en sortir au plus tôt : » *Nihil*

[1] *Rom.* XIII, I.
[2] *Joan.* XVIII, 36.

n'employer point de juge, s'il se peut, pour terminer nos différends; ni même de médiateur pour concilier les esprits aliénés. Nous avons un médiateur naturel de notre réconciliation mutuelle, qui est Jésus-Christ, et l'esprit de charité et de grâce qui nous anime. Il faut donc se rendre traitables, et chacun s'accommoder de gré à gré avec son frère. Il a dit que si nous sentions quelque aigreur dans le cœur de notre frère, il fallait le prévenir pour le calmer, et préférer la réconciliation au sacrifice. Maintenant il pousse plus loin l'obligation; et il déracine tout à fait l'esprit de vengeance.

Œil pour œil et dent pour dent[1]. C'est ce qu'on permettait aux anciens : il paraissait là une espèce de justice : mais Jésus-Christ ne permet pas au chrétien de se la faire à lui-même, ni de la rechercher pour se satisfaire. Si la justice publique réprime les violences, le chrétien ne l'empêche pas, et il respecte les ordres publics : mais pour lui, loin de se venger de celui qui lui donne un soufflet, il tendra plutôt l'autre joue : il abandonnera plutôt son manteau à celui qui lui dispute sa tunique, que d'entreprendre un procès pour peu de chose, et entrer dans un esprit de chicane et de ressentiment[2]. Il accordera plutôt de son bon gré deux mille pas à celui qui l'aura forcé à en faire mille, qu'il ne se fera justice à lui-même, ou qu'il ne songera à se venger de la violence qu'on lui aura faite. La tranquillité de son cœur lui est plus chère que la possession de tout ce qu'on lui peut ravir avec injustice : et s'il faut manquer à la charité pour recouvrer les biens dont on l'a privé, il n'en veut point à ce prix. O Évangile, que tu es pur! ô doctrine chrétienne, que tu es aimable! Mais, ô chrétiens, que vous y répondez mal, et que vous êtes peu dignes d'un si beau nom!

Donnez à qui vous demande. Ne fuyez pas, comme on fait ordinairement, *celui qui vous emprunte dans son besoin*[3]. Faites ce que vous pourrez pour le soulager : soyez libéral et bienfaisant. Toutes les richesses de l'univers n'égalent pas le prix de ces deux vertus, ni la récompense qu'elles nous attirent.

Voici donc trois degrés de charité envers ses ennemis : les aimer, leur faire du bien, prier pour eux. Le premier est la source du second : si on aime, on donne. Le dernier est celui qu'on croit pouvoir faire le plus aisément; mais c'est pourtant le plus difficile, parce que c'est celui qu'on fait par rapport à Dieu. Rien ne doit être plus sincère, ni plus cordial, ni plus véritable, que ce qu'on présente à celui qui voit tout jusqu'au fond du cœur.

XVIIIe JOUR.

Étendue de la perfection chrétienne. *Matth.* v, 46, 47, 48.

Examinez-vous sur ces trois degrés : aimer, faire du bien, prier. *Qu'est-ce qu'aimer ceux qui vous aiment? Les publicains le font bien. Qu'est-ce que saluer ceux qui vous saluent? Les païens le font bien.* Ce n'est pas pour rien qu'on vous propose un héritage éternel, et une immuable félicité : ce n'est pas pour vous laisser demeurer à l'égal, ou même au-dessous des païens. Dites-vous la même chose, ô chrétiens, dans tout le reste de votre conduite. Quelle récompense méritez-vous, femmes chrétiennes, si vous méprisez les vaines parures? Les païennes l'ont bien fait. Quelle sera votre gloire, si vous méprisez les richesses? Les philosophes l'ont bien fait. Dites-vous la même chose sur la chasteté; les vestales l'ont bien gardée : sur la cordialité; les païens, les sages du monde en ont fait gloire. Portez donc plus haut vos pensées, *et soyez parfaits*[1]. Mais comme qui? Comme les philosophes? comme les païens? comme les Juifs, ou comme les pharisiens et les docteurs de la loi, qui étaient les plus parfaits d'entre les Juifs? Non : Jésus-Christ vous a dit, que *vous n'aurez point de part à son royaume, si votre justice ne surpasse la leur*[2]. *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*[3]. Et comme vous ne pouvez jamais l'égaler, croissez toujours pour vous approcher de cette perfection. L'entreprise est grande; mais le secours est égal au travail : Dieu, qui vous appelle si haut, vous tend la main : son Fils, qui lui est égal, descend à vous pour vous porter. Dites donc avec saint Paul : Courage, mon âme : *je puis tout avec celui qui me fortifie*[4].

O chrétien, qui es si loin de la perfection de ton état, quand commenceras-tu à surmonter ta nonchalance?

Que chacun se dise à soi-même dans le fond du cœur : Çà, je veux apprendre à être chrétien. Arrêtez-vous partout à ces mots : *On a dit aux anciens; et moi je vous dis.* Qui est celui qui nous a donné cette loi nouvelle? Jésus-Christ, le Fils de Dieu en personne, la lumière et la vérité éternelle, le maître qui nous est envoyé du ciel pour nous enseigner; mais en même temps le Sauveur qui nous aide, et qui, comme on vient de voir, mesure ses grâces au travail qu'il nous impose. Disons donc avec saint Paul[5] : *Si la loi qui a été donnée aux anciens Juifs par le ministère des anges, est demeurée ferme; et que toute transgression et désobéissance contre cette loi ait reçu un juste châtiment; comment l'éviterons-nous, si nous négligeons une doctrine aussi salutaire que celle qui nous est enseignée par Jésus-Christ, qui, ayant pris son commencement par l'explication qu'il en a faite lui-même, nous a été confirmée par ceux qui l'ont ouïe de sa propre bouche : Dieu y rendant témoignage par tant de signes, par tant de miracles, par tant de prodiges; et enfin par l'effusion manifeste de son Saint-Esprit?* Et encore avec le même saint Paul[6] : *Si lorsqu'on avait violé la loi de Moïse*, qui n'était que le serviteur, *on périssait, sans miséricorde, sur la déposition de deux ou de trois témoins; quel supplice mériteront ceux qui ont foulé aux pieds le Fils de Dieu; qui ont tenu pour profane le sang de l'alliance par lequel ils ont été sanctifiés, et qui auront fait outrage à l'es-*

[1] *Exod.* XXI, 4. — [2] *Matth.* V, 39, et seq. — [3] *Ibid.* 42.

[1] *Matth.* V, 48. — [2] *Ibid.* 20. — [3] *Ibid.* 48. — [4] *Philipp.* IV, 13. — [5] *Hebr.* II, 2, 3, 4. — [6] *Ibid.* X, 28, 29, 30, 31.

prit de la grâce? Car nous savons combien puissant est celui qui dit : A moi appartient la vengeance, et je la saurai bien faire. Et encore : Le Seigneur jugera son peuple. Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.

XIX[e] JOUR.

Rechutes. *Luc.* XI, 21, 26. *S. Paul. Hebr.* VI, 4, 9. II. *Petr.* II, 20, 21, 22.

Pour nous affermir contre les rechutes, appuyons sur ce qui est dit dans saint Luc du *fort armé*[1].

Le fort armé, c'est le démon. Considérez ces paroles : *Ce qu'il possède est en paix.* Songez à la malheureuse paix dont jouissent les pécheurs. La conscience assoupie, on se voit périr de sang-froid, et sans s'émouvoir ; les sens nous enchantent, et le démon règne tranquillement. Jésus-Christ a chassé ce fort armé, quand il a ébranlé ce cœur endurci, et qu'on a fait pénitence. Mais ce n'est pas tout, et il ne quitte pas prise : il revient avec sept démons plus méchants que lui. Pesez tout : ces esprits immondes souillent de nouveau la maison que la pénitence a nettoyée, et ils y établissent leur demeure : *Et le dernier état de cet homme est pire que le premier*[2]. Si toujours à chaque rechute l'état devient pire, si le joug du démon s'aggrave, si l'on s'enfonce de plus en plus dans le mal, si les forces diminuent sans cesse, où en sera-t-on à la fin, et comment sortir de cet abîme ? Dieu peut nous en tirer; je le sais : mais s'il n'y a rien à désespérer, tout est à craindre.

Il est impossible à l'homme, dit saint Paul[3], selon le cours ordinaire des choses humaines; et il n'y a que Dieu qui le puisse faire par un effort, pour ainsi parler, de sa toute-puissance : *Il est impossible*, dis-je, *que ceux qui ont une fois été illuminés par la grâce du baptême; qui ont goûté le don céleste, et ont été faits participants du Saint-Esprit, et qui ensuite sont déchus, soient renouvelés.* Si saint Paul parle ainsi de ceux qui ont violé la sainteté du baptême : que doivent craindre ceux qui ont ajouté à cette profanation celle de la pénitence, si souvent réitérée, et si souvent méprisée? *La terre qui boit souvent la pluie qui tombe sur elle, et qui ne produit que des épines et des chardons, est à la veille d'être maudite, et enfin on y met le feu*[4].

Il n'y a rien à expliquer ici : les paroles sont assez claires, et il n'y a qu'à les méditer les unes après les autres avec attention. Après que ces paroles vous auront rempli de frayeur, relevez votre espérance par les suivantes; et croyez que toute l'Église vous dit avec saint Paul : *Nous espérons de vous de meilleures choses*[5].

Après avoir ouï saint Paul, écoutons encore saint Pierre[6] : *Il vaudrait mieux n'avoir pas connu le chemin de la justice, que de retourner en arrière : comme un chien qui ravale ce qu'il a vomi; et comme un pourceau qui se vautre de nouveau dans la boue.* Cela fait horreur seulement à entendre, et ces expressions soulèvent le cœur : mais la chose est bien plus horrible, et ce qu'on voit faire à ces animaux est au-dessous de ce qui arrive au pénitent qui retombe.

[1] *Luc.* XI, 21 et seqq. — [2] *Ibid.* 26 — [3] *Hebr.* VI, 4 et suiv. — [4] *Ibid.* 7, 8. — [5] *Ibid.* 9. — [6] II. *Petr.* II, 21, 22.

XX[e] JOUR.

Vaine gloire dans les bonnes œuvres. *Matth.* VI, 1, 4.

Après avoir porté la justice chrétienne au degré de perfection qu'on vient de voir, et jusqu'à nous donner pour modèle la perfection de Dieu même, Jésus-Christ voit que l'homme, enclin à la vanité, voudrait tirer de la gloire des pratiques extérieures d'une justice si parfaite; et c'est ce qui donne lieu à ce précepte[1] : *Prenez garde à ne pas faire votre justice devant les hommes pour en être regardé.* Il ne défend pas de pratiquer la justice chrétienne en toute rencontre pour édifier le prochain; au contraire, il a dit : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin que votre Père céleste soit glorifié* dans vos bonnes œuvres : mais *prenez garde de ne les pas faire pour être regardés des hommes, autrement vous perdez votre récompense*[2]. Demandez-la aux hommes pour qui vous agissez : mais n'attendez de Dieu que la punition qu'il a réservée aux hypocrites.

Toutes les fois qu'on vous loue, craignez cette parole du Sauveur : *En vérité, je vous le dis, vous avez reçu votre récompense*[3]. Parole si importante, que Jésus-Christ la répète à chaque action qu'il marque en particulier dans ce chapitre.

Souvenez-vous de ce qu'il a dit du mauvais riche : *Il a reçu ses biens en cette vie.* Et ailleurs, dans la parabole du festin : *On vous a rendu ce qu'on a reçu de vous*[4].

Heureux donc ceux dont *la vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ*, comme dit saint Paul[5]; que le monde ne connaît pas; qui vivent dans le secret de Dieu; qui se contentent de ses yeux! car quelle erreur et quelle folie de ne se pas contenter d'un tel spectateur! *Ils sont comme inconnus*, dit le même saint Paul[6] : car ils ne sont point dans les vains discours des hommes : *Mais ils sont connus :* Dieu les regarde d'autant plus que personne ne songe à eux, et qu'ils sont comme n'étant pas sur la terre. Heureux, heureux! *Si je plaisais encore aux hommes*, dit saint Paul[7], *je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ.*

Il faut bien prendre garde ici à une certaine nonchalance, qui fait négliger les actions du dehors qui édifient le prochain. On dit : Que m'importe de ce qu'il pense? Comme qui dirait : Que m'importe de le scandaliser? A Dieu ne plaise! Dans les actions du dehors, édifiez le prochain, et que tout soit réglé en vous jusqu'à un clin d'œil; mais que tout cela se fasse naturellement et simplement; et que la gloire en retourne à Dieu.

Gardez-vous bien aussi de vous contenter de

[1] *Matth.* VI, 1 et seqq. — [2] *Ibid.* V, 16. — [3] *Ibid.* VI, 2, 5. — [4] *Luc.* XVI, 25; XIV, 12. — [5] *Col.* III, 3. — [6] II. *Cor.* VI, 8. — [7] *Gal.* I, 20.

vous régler à l'extérieur : il faut à Dieu son spectacle, c'est-à-dire, dans le secret, un cœur qui le cherche.

Que votre gauche ne sache pas ce que fait la droite[1] : Cachez votre aumône à vos plus intimes amis : *cachez-la dans le sein du pauvre,* dit le Sage[2] ; que le pauvre même, s'il se peut, ne vous connaisse point. Il faudrait, s'il se pouvait, vous pouvoir cacher à vous-même le bien que vous faites : cachez-en du moins le mérite à vos yeux : croyez toujours que vous faites peu, que vous ne faites rien, que vous êtes un serviteur inutile : craignez toujours, dans vos bonnes œuvres, que votre intention ne soit pas assez pure, assez dégagée des vues du monde : laissez connaître à Dieu seul le mérite de vos actions : faites bien sans retour sur vous-même, occupez-vous tellement de la bonne œuvre en elle-même, que vous ne songiez jamais à ce qui vous en reviendra : laissez tout au jugement de Dieu ; ainsi il vous verra seul : vous vous cacherez à vous-même.

Ne sonnez pas de la trompette devant vous[3], comme ceux qui parlent sans cesse de ce qu'ils font et de ce qu'ils disent. Ils sont eux-mêmes leur trompette, tant ils craignent de n'être pas vus.

XXIe JOUR.

Prière et présence de Dieu dans le secret.
***Matth.* VI, 5, 6, 7, 8.**

Entrez dans votre cabinet, dans le plus intime de la maison; mais entrez dans le plus intime de votre cœur. Soyez dans un parfait recueillement : *Fermez la porte sur vous ;* fermez tous vos sens : ne donnez accès à aucune pensée étrangère : *Priez en secret :* épanchez votre cœur devant Dieu seul; qu'il soit le dépositaire de vos secrètes peines.

Ne parlez pas beaucoup. Il n'est pas ici question d'apprendre à Dieu par un long discours vos besoins secrets : *il sait tout avant que vous parliez.* Dites intérieurement ce qui peut vous profiter à vous-même, vous exciter, vous recueillir en Dieu. Les prières des païens, qui ne connaissaient pas Dieu, ne sont qu'une surabondance de paroles inconsidérées. Parlez peu de la bouche, et beaucoup du cœur. Ne multipliez pas vos pensées : car c'est ainsi qu'on s'étourdit et qu'on se dissipe soi-même. Arrêtez vos regards sur quelque importante vérité qui aura saisi votre esprit et votre cœur. Considérez, pesez, goûtez, ruminez, jouissez. La vérité est le pain de l'âme. Il ne faut pas engloutir d'abord, pour ainsi parler, chaque morceau : il ne faut pas sans cesse passer d'une pensée à une autre, d'une vérité à une autre : tenez-en une : serrez-la jusqu'à vous l'incorporer : attachez-y votre cœur plutôt que votre esprit : tirez-en, pour ainsi parler, tout le suc, à force de la presser par votre attention.

Dieu vous voit dans le secret. Songez qu'il vous voit jusque dans le fond, infiniment plus que vous même. Faites un acte de foi simple et vif sur sa présence. Ame chrétienne, mettez-vous sous ses yeux tout entière. Il est intime, il est présent : car il donne l'être et le mouvement à tout. Ne vous arrêtez pas néanmoins à cette présence dont toutes les créatures animées et inanimées sont également capables. Croyez par une foi vive qu'il vous est présent, comme vous donnant au dedans toutes les bonnes pensées, comme tenant en sa main la source d'où elles sortent : et non-seulement les bonnes pensées, mais encore les bons désirs, les bonnes résolutions et toutes les bonnes volontés, depuis le premier principe, qui les fait naître, jusqu'à la dernière perfection. Croyez encore qu'il est dans les justes, et qu'il y fait sa demeure, selon cette parole du Seigneur : *Nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui*[1]. Il y est d'une manière stable et permanente : il y établit sa demeure. Souhaitez qu'il soit en vous de cette sorte : offrez-lui votre intérieur, afin qu'il y soit et qu'il en fasse son temple. Sortez quelquefois de vous-même ; et avec la même foi qui vous le fait voir dans vous-même, regardez-le dans le ciel, où il se manifeste à ses bien-aimés. C'est là qu'il vous attend. Courez, volez, rompez vos liens, rompez toutes ces attaches qui vous lient à la chair et au sang. O Dieu, quand vous verrai-je? quand aurai-je ce *cœur pur, qui fait qu'on* vous *voit* en soi-même, hors de soi-même, partout ? O lumière qui éclairez tout! ô vie qui animez tout! ô vérité qui nourrissez tout! ô bien qui rassasiez tout! ô amour qui unissez tout! Je vous loue, mon Père céleste, qui me voyez dans le secret.

XXIIe JOUR.

Oraison dominicale : Notre Père. *Matth.* VI, 9.

Regardez, dans toutes les demandes, un exercice d'amour.

Notre Père. Dès ce premier mot de l'Oraison dominicale, le cœur se fond en amour. Dieu veut être notre Père par une adoption particulière. Il a un Fils unique qui lui est égal, en qui il a mis sa complaisance : il adopte les pécheurs. Les hommes n'adoptent des enfants que lorsqu'ils n'en ont point : Dieu, qui avait un tel Fils, nous adopte encore. L'adoption est un effet de l'amour, car on choisit celui qu'on adopte : la nature donne les autres enfants : l'amour seul fait les adoptifs. Dieu qui aime son Fils unique de tout son amour, et jusqu'à l'infini, étend sur nous l'amour qu'il a pour lui. C'est ce que dit Jésus-Christ dans cette admirable prière qu'il fait à son Père pour nous : *Que l'amour dont vous m'aimez soit en eux : et moi, je suis en eux*[2]. Aimons donc un tel Père. Disons mille et mille fois : Notre Père, notre Père, notre Père, ne vous aimerons-nous jamais? Ne serons-nous jamais de vrais enfants pénétrés de vos tendresses paternelles?

Encore une fois, Notre père. Qu'est-ce qui nous fait dire, Notre Père ? Apprenons-le de saint Paul[3] : *Parce que vous êtes enfants, Dieu envoie en vous l'esprit de son Fils, qui crie en vous : Père, Père.* C'est donc le Saint-Esprit qui est en nous : c'est lui qui forme en nous ce cri intime de notre cœur.

[1] *Matth.* VI, 3, 4. — [2] *Eccl.* XXIX, 15. — [3] *Matth.* VI, 2.

[1] *Joan.* XIV, 23. — [2] *Ibid.* XVII, 26. — [3] *Gal.* IV, 6.

par lequel nous invoquons Dieu, comme un Père toujours prêt à nous entendre.

Le même saint Paul dit ailleurs [1] : *Ceux qui sont mus, qui sont conduits par l'esprit de Dieu, sont les enfants de Dieu... et* Dieu nous envoie *l'esprit d'adoption, par lequel nous crions : Père, Père.* C'est donc encore une fois le Saint-Esprit qui nous donne ce cri filial, par lequel nous recourons à Dieu comme à notre Père.

Pourquoi l'appelle-t-il un cri? Un grand besoin fait crier. Un enfant ne crie que lorsqu'il souffre ou qu'il a besoin. Mais à qui est-ce qu'il crie dans son besoin, sinon à son père, à sa mère, à sa nourrice, à tous ceux dans qui la nature lui fait sentir quelque chose de paternel? Crions donc, car nos besoins sont extrêmes. Nous défaillons, le péché nous gagne, le plaisir des sens nous entraîne. Crions, nous n'en pouvons plus; mais crions à notre Père. Qu'est-ce qui nous porte à crier? Le Saint-Esprit, le Dieu-amour, l'amour du Père et du Fils, *celui qui répand l'amour dans nos cœurs* [2]. Crions, crions donc avec ardeur, et que tous nos os crient : O Dieu, vous êtes notre Père!

Abraham et les autres Pères, dont nous venons selon la chair, *nous ont ignorés; et Israël ne nous a pas connus. Mais vous, ô Dieu, notre vrai Père*, vous nous connaissez; et c'est vous qui nous envoyez du sein intime de votre cœur, et de la source infinie qui est votre amour, cet esprit qui nous fait crier à vous comme à notre Père.

Cet esprit, ajoute saint Paul [3], *rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.* O Dieu, qui entendra ce témoignage du Saint-Esprit, qui nous dit intérieurement que nous sommes enfants de Dieu? Quelle voix, lorsque dans la paix d'une bonne conscience, et d'un cœur qui n'a rien à se reprocher qui le sépare de Dieu, je ne sais quoi nous dit secrètement, et dans l'intime silence de notre cœur : Dieu est ton Père : tu es son enfant! Passons : cette voix est trop intime, trop peu de personnes l'entendent. Passons : une autre fois nous l'entendrons mieux : il faut être plus affermi, plus enraciné dans le bien. Le Saint-Esprit ne rend pas à tous ce témoignage secret. Quant à lui, il voudrait le rendre à tous; mais tous n'en sont pas dignes. O Dieu, faites-nous-en dignes! C'est bien fait de le demander à Dieu; car en effet c'est lui qui le donne : mais il nous répond : Agis avec moi, travaille de ton côté, ouvre-moi ton cœur, fais taire les créatures, dis-moi souvent dans le secret : Notre Père, notre Père.

XXIIIe JOUR.

Notre Père, qui êtes aux cieux. *Matth.* VI, 9.

Encore un coup, *Notre Père* : mais ajoutons à cette fois : *Notre Père, qui êtes dans les cieux.* Vous êtes partout; mais vous êtes dans les cieux comme dans le lieu où vous rassemblez vos enfants, où vous vous montrez à eux, où vous leur manifestez votre gloire, où vous leur avez assigné leur héritage.

[1] *Rom.* VIII, 14, 15. — [2] *Ibid.* V, 5. — [3] *Ibid.* VIII, 16.

Saint Paul nous disait [1] : *L'esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.* Mais écoutons ce qu'il ajoute : *Que si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers.* Ce n'est pas tout : concevons le comble de notre bonheur : *Héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ*, nous aurons le même héritage, le même royaume : nous serons assis dans son trône, nous aurons part à sa gloire, nous serons heureux en lui, par lui, avec lui; et c'est pourquoi nous crions : *Notre Père, qui êtes dans les cieux*, afin de bien concevoir où il nous appelle.

Aimons celui qui nous fait ses héritiers, et les cohéritiers de son cher Fils Jésus-Christ. Qui pourrait ne l'aimer pas? qui pourrait ne pas désirer ce bel héritage? Il n'est donné qu'à ceux qui l'aiment. Notre héritage, c'est Dieu même : il est notre bien : il est lui seul notre récompense. *Je suis*, dit-il [2], *ton protecteur et ta trop grande récompense.* Trop grande pour tes mérites, mais proportionnée à l'immense bonté de ton Dieu.

XXIVe JOUR.

Votre nom soit sanctifié. *Matth.* VI, 9, 10.

Votre nom soit sanctifié; votre règne arrive; votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. C'est la perpétuelle continuation de l'exercice d'aimer. Sanctifier le nom de Dieu, c'est le glorifier en tout, et ne respirer que sa gloire. Désirer son règne, c'est vouloir lui être soumis de tout son cœur, et vouloir qu'il règne sur nous, et non-seulement sur nous, mais encore sur toutes les créatures. Son règne est dans le ciel, son règne éclatera sur toute la terre dans le dernier jugement. Mettons-nous donc en état de désirer ce glorieux jour : puissions-nous être de ceux dont Jésus-Christ dit [3] : *Quand ces choses commenceront à se faire*, quand les signes avant-coureurs du dernier jugement paraîtront; aux approches de ce grand jour, pendant que le reste des hommes séchera de crainte, *regardez, et levez la tête, parce que votre rédemption approche.*

Jésus-Christ arrive pour chacun de nous, quand notre vie finit. Alors donc, aux approches de ce dernier jour, quand Jésus-Christ frappe à la porte pour nous appeler, il faudrait être en état de le recevoir avec joie, et de lui dire : *Que votre règne arrive*; car je désire que *ce qu'il y a* en moi *de mortel soit englouti par la vie* [4].

Mais qui de nous désire le règne de Dieu? qui de nous dit de bon cœur : *Que votre royaume nous arrive?* C'est néanmoins où nous préparait cette parole : *Notre Père, qui êtes dans les cieux.* C'est là notre maison; c'est notre demeure, puisque c'est là qu'est celle de notre Père.

Nous ne sommes donc pas de bonne foi, quand nous disons : *Que votre règne arrive*, ou ce qui est dans le fond la même chose : *Que votre royaume nous arrive.* Ce qui étouffe en nous ce désir qui devrait être si naturel aux chrétiens, c'est que nous aimons le monde et ses plaisirs; nous aimons cette

[1] *Rom.* VIII, 16, 17. — [2] *Gen.* XV, 1. — [3] *Luc.* XXI, 28. — [4] II. *Cor.* V, 4.

été changées. Comme le monde a paru ami, les fidèles n'ont plus refusé ses présents. Ces chrétiens sauvages et durs, qui ne pouvaient s'apprivoiser avec la cour, ont commencé à la trouver belle; et la voyant devenue chrétienne, ils ont appris à en briguer les faveurs. Ainsi les douceurs de la paix ont amolli ces courages mâles, que l'exercice de la guerre rendait invincibles; l'ambition, la flatterie, l'amour des grandeurs se coulant insensiblement dans l'Église ont énervé peu à peu cette vigueur ancienne, même dans l'ordre ecclésiastique qui en était le plus ferme appui; et, comme dit saint Grégoire[1], on a cherché l'honneur du siècle dans une puissance que Dieu avait établie pour l'anéantir.

Dans cet état du christianisme, s'il arrive qu'un roi chrétien, comme Henri d'Angleterre, entreprenne contre l'Église, ne faudra-t-il pas, pour lui résister, une résolution extraordinaire? Combien a désiré notre saint prélat, puisqu'il plaisait à Dieu qu'il souffrît persécution pour la justice, que Dieu lui envoyât un Néron, ou quelque monstre semblable pour persécuteur? Il n'eût pas eu à combattre tant de fortes considérations qui le retenaient contre un roi, enfant de l'Église, son maître, son bienfaiteur, dont il avait été le premier ministre. De plus, un ennemi déclaré, à qui le prétexte du nom chrétien n'aurait pas donné le moyen de tromper les évêques par de belles apparences, aurait-il pu détacher tous ses frères les évêques, pour le laisser seul et abandonné dans la défense de la bonne cause? Voici donc une nouvelle espèce de persécution, qui s'élève contre saint Thomas; persécution formidable, à qui la puissance royale donne de la force, à qui la profession du christianisme donne le moyen d'employer la ruse. N'est-ce pas en de pareilles rencontres que la justice a besoin d'être soutenue avec toute la vigueur ecclésiastique : d'autant plus qu'il ne suffit pas de résister seulement à ce roi superbe; mais il faut encore tâcher de l'abattre, mais de l'abattre pour son salut par l'humilité de la pénitence?

Notre saint évêque n'ignore pas qu'il n'est rien de plus utile aux pécheurs, que de trouver des obstacles à leurs desseins criminels. Il ne cède donc pas a l'iniquité, sous prétexte qu'elle est armée et soutenue d'une main royale : au contraire, lui voyant prendre son cours d'un lieu éminent, d'où elle peut se répandre avec plus de force, il se croit plus obligé de s'élever contre, comme une digue que l'on élève à mesure que l'on voit les ondes enflées. Ainsi le désir de sauver le roi l'oblige à lui résister de toute sa force. Mais que dis-je, de toute sa force? Est-il donc permis à un sujet d'avoir de la force contre son prince; et pensant en faire un généreux, n'en ferons-nous point un rebelle? Non, mes frères, ne craignez rien, ni de la conduite de saint Thomas, ni de la simplicité de mes expressions. Selon le langage ecclésiastique, la force a une autre signification que dans le langage du monde. La force, selon le monde, s'étend jusqu'à entreprendre; la force, selon l'Église, ne va pas plus loin que de tout souffrir : voilà les bornes qui lui sont prescrites. Écoutez l'apôtre saint Paul : *Nondum usque ad sanguinem restitistis*[1]; comme s'il disait : Vous n'avez pas tenu jusqu'au bout, parce que vous ne vous êtes pas défendus jusqu'au sang. Il ne dit pas, jusqu'à attaquer, jusqu'à verser le sang de vos ennemis; mais, jusqu'à répandre le vôtre.

Au reste, saint Thomas n'abuse pas de ces maximes vigoureuses. Il ne prend pas par fierté ces armes apostoliques, pour se faire valoir dans le monde : il s'en sert comme d'un bouclier nécessaire dans l'extrême besoin de l'Église. La force du saint évêque ne dépend donc pas du concours de ses amis, ni d'une intrigue finement menée. Il ne sait point étaler au monde sa patience pour rendre son persécuteur plus odieux, ni faire jouer de secrets ressorts pour soulever les esprits. Il n'a pour lui que les prières des pauvres, les gémissements des veuves et des orphelins. Voilà, disait saint Ambroise[2], les défenseurs des évêques; voilà leurs gardes, voilà leur armée. Il est fort, parce qu'il a un esprit également incapable et de crainte et de murmure. Il peut dire véritablement à Henri, roi d'Angleterre, ce que disait Tertullien, au nom de toute l'Église, à un magistrat de l'empire, grand persécuteur de l'Église : *Non te terremus, qui nec timemus*[3]. Apprends à connaître quels nous sommes, et vois quel homme c'est qu'un chrétien : « Nous ne pensons « pas à te faire peur, et nous sommes incapables « de te craindre. » Nous ne sommes ni redoutables ni lâches : nous ne sommes pas redoutables, parce que nous ne savons pas cabaler; et nous ne sommes pas lâches, parce que nous savons mourir.

C'est ce que semble dire le grand saint Thomas, et c'est par ce sentiment qu'il unit ensemble les devoirs de l'épiscopat avec ceux de la sujétion. *Non te terremus;* voilà le sujet toujours soumis et respectueux : *qui nec timemus;* voilà l'évêque toujours ferme et inébranlable. *Non te terremus;* je ne médite rien contre l'État : *qui nec timemus;* je suis prêt à tout souffrir pour l'Église. J'ai donc eu raison de vous dire qu'il

[1] *Pastor* part. I, cap. VIII, t. II.

[1] *Heb.* XII, 4.
[2] *Serm. contra Auxent.* n° 33, t. II, col. 873.
[3] *Ad Scapul.* n° 4.

résiste de toute sa force ; mais cette force n'est point rebelle, parce que cette force, c'est sa patience. Encore n'étale-t-il pas au monde cette patience avec un contenance fière et un air de dédain, pour rendre son persécuteur odieux : au contraire sa modestie est connue de tous, selon le précepte de l'apôtre[1]. C'est par là qu'il espère convertir le roi : il se propose de l'apaiser, du moins en lassant sa fureur. Il ne désire que de souffrir, afin que sa vengeance épuisée se tourne à de meilleurs sentiments. Quoiqu'il voie que ses biens ravis, sa réputation déchirée, les fatigues d'un long exil, l'injuste persécution de tous les siens, n'aient pu assouvir sa colère, il sait ce que peut le sang d'un martyr ; et le sien est tout prêt à couler, pour amollir le cœur de son prince. Il n'a pas été trompé dans son espérance : le sang de ce martyr, le sacrifice sanglant de Thomas, a produit un autre sacrifice, sacrifice d'humilité et de pénitence ; il a amené à Dieu une autre victime, victime royale et couronnée.

Je vous ai représenté l'appareil du premier sacrifice : que celui-ci est digne encore de vos attentions ! Là, un évêque à la tête de son clergé ; et ici, un roi environné de toute sa cour : là, un évêque nous a paru revêtu de ses ornements ; ici, nous voyons un roi humblement dépouillé des siens : là vous avez vu des épées tirées, qui sont les armes de la cruauté ; ici une discipline et une haire, qui sont les instruments de la pénitence. Dans le premier sacrifice, si vous avez eu de l'admiration pour le courage, vous avez eu de l'horreur pour le sacrilége : ici, tout est plein de consolation. La victime est frappée ; mais c'est la contrition qui perce son cœur : la victime est abattue ; mais c'est l'humilité qui la renverse. Le sang qui est répandu, ce sont les larmes de la pénitence : *Quidam sanguis animæ*[2] ; l'autel du sacrifice, c'est le tombeau même du saint martyr. Le roi se prosterne devant ce tombeau, il fait une humble réparation aux cendres du grand saint Thomas, il honore ces cendres, il baise ces cendres, il arrose ces cendres de larmes, il mêle ses larmes au sang du martyr, il sanctifie ces larmes par la société de ce sang ; et ce sang qui criait vengeance, apaisé par ces larmes d'un roi pénitent, demande protection pour sa couronne. Il affermit son trône ébranlé, il relève le courage de ses serviteurs ; il met le roi d'Écosse, son plus grand ennemi, entre ses mains ; il fait rentrer son fils dans son devoir qu'il avait oublié ; enfin, en un même jour, il rend la concorde à sa maison, la tranquillité à son État, et le repos à sa conscience. Voilà ce qu'a fait la mort de Thomas, voilà la seconde merveille qu'elle a opérée, la conversion des persécuteurs : la dernière dépend en partie de nous ; c'est, mes frères, que notre zèle pour la sainte Église soit autant échauffé, comme il est instruit par l'exemple de ce grand homme.

[1] *Philip.* IV, 5.

[2] *S. Aug. Serm* CCCLI, n° 7, t. V, col. 1366.

TROISIÈME POINT.

A la mort de Thomas, le clergé d'Angleterre commença à reprendre cœur : le sang de ce martyr ranima et réunit tous les esprits, pour soutenir, par un saint concours, les intérêts de l'Église. Apprenons aussi à l'aimer et à être jaloux de sa gloire. Mais, messieurs, ce n'est pas assez que nous apprenions du grand saint Thomas à conserver soigneusement son autorité et ses droits : il faut qu'il nous montre à en bien user, chacun selon le degré où Dieu l'a établi dans le ministère ; et vous ne pouvez ignorer quel doit être ce bon usage que je vous demande, si vous écoutez un peu la voix de ce sang. Car considérons seulement pour quelle cause il est répandu, et d'où vient que toute l'Église célèbre avec tant de dévotion le martyre de saint Thomas. C'est qu'on voulait lui ravir ses priviléges, usurper sa puissance, envahir ses biens ; et ce grand archevêque y a résisté.

Mais si l'on ne se sert de ces priviléges que pour s'élever orgueilleusement au-dessus des autres ; si l'on n'use de cette puissance que pour faire les grands dans le siècle ; si l'on n'emploie ces richesses que pour contenter de mauvais désirs, ou pour se faire considérer par une pompe mondaine : est-ce là de quoi faire un martyr ? Était-ce là un digne sujet pour donner du sang, et pour troubler tout un grand royaume ? N'est-ce pas pour faire dire aux politiques impies, que saint Thomas a été le martyr de l'avarice ou de l'ambition du clergé, et que nous consacrons sa mémoire, parce qu'il nous a soutenus dans des intérêts temporels ?

Voilà, direz-vous, un discours d'impie ; voilà un raisonnement digne d'un hérétique ou d'un libertin. Je le confesse, messieurs ; mais répondons à cet hérétique, fermons la bouche à ce libertin, justifions le martyre du grand saint Thomas de Cantorbéry : il ne sera pas difficile. Nous dirons que si le clergé a des priviléges, c'est afin que la religion soit honorée ; que s'il possède des biens, c'est pour l'exercice des saints ministères, pour la décoration des autels, et pour la subsistance des pauvres ; que s'il a de l'autorité, c'est afin qu'elle serve de frein à la licence, de barrière à l'iniquité, d'appui à la discipline. Nous ajouterons qu'il est peut-être à propos que le clergé ait quelque force même dans le siècle, quelque éclat

même temporel quoique modéré, afin de combattre le monde par ses propres armes, pour attirer ou réprimer les âmes infirmes par les choses qui ont coutume de les frapper. Cet éclat, ces secours, ces soutiens externes de l'Église, empêchent peut-être le monde de l'attaquer, pour ainsi dire, dans ses propres biens, dans cette divine puissance, dans le cœur même de la religion; et ce sont, si vous voulez, comme les dehors de cette sainte Sion, de cette belle forteresse de David, qu'il ne faut point laisser prendre ni abandonner, et moins encore livrer à ses ennemis. D'ailleurs, comme le monde gagne insensiblement, quand saint Thomas n'aurait fait qu'arrêter un peu son progrès, le dessein en est toujours glorieux. Voilà une défense invincible, et sans doute on ne pouvait pas répandre son sang pour une cause plus juste.

Mais si le monde nous presse encore, s'il convainc un si grand nombre d'ecclésiastiques de faire servir ces droits à l'orgueil, cette puissance à la tyrannie, ces richesses à la vanité ou à l'avarice; si cette apologie et notre défense n'est que dans notre bouche et dans nos discours, et non dans nos mœurs et dans notre vie : ne dira-t-on pas qu'à la vérité notre origine était sainte, mais que nous nous sommes démentis nous-mêmes, que nous avons tourné en mondanité la simplicité de nos pères, et que nous couvrons du prétexte de la religion nos passions particulières? N'est-ce pas déshonorer le sang du grand saint Thomas, faire servir son martyre à nos intérêts, et exposer aux dérisions injustes de nos ennemis la cause si juste et si glorieuse pour laquelle il a immolé sa vie?

Fasse donc ce divin Sauveur, qui a établi le clergé pour être la lumière du monde, que tous ceux qui sont appelés aux honneurs ecclésiastiques, en quelque degré du saint ministère qu'ils aient été établis, emploient si utilement leur autorité, qu'on loue à jamais le grand saint Thomas de l'avoir si bien défendue; qu'ils dispensent si saintement, si chastement les biens de l'Église, que l'on voie par expérience la raison qu'il y avait de les conserver par un sang si pur et si précieux. Qu'ils maintiennent la dignité de l'ordre sacré par le mépris des grandeurs du monde, et non pour la recherche de ses honneurs; par l'exemple de leur modestie, plutôt que par les marques de la vanité; par la mortification et la pénitence, plutôt que par l'abondance et la délicatesse des enfants du siècle : que leur vie soit l'édification des peuples; leur parole, l'instruction des simples; leur doctrine, la lumière des dévoyés; leur vigueur et leur fermeté, la confusion des pécheurs; leur charité, l'asile des pauvres; leur puissance, le soutien des faibles; leur maison, la retraite des affligés; leur vigilance, le salut de tous. Ainsi nous réveillerons dans l'esprit de tous les fidèles cette ancienne vénération pour le sacerdoce; nous irons tous ensemble, nous et les peuples que nous enseignons, recevoir avec saint Thomas la couronne d'immortalité qui nous est promise. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. *Amen.*

FIN DES PANÉGYRIQUES.

commencé à me convertir : mais que de peines viendront dans la suite, que de tentations, que d'ennuis ! Je n'y pourrai résister : la vie est longue : je succomberai sous tant de travaux. Allez, mon fils ; allez, ma fille ; surmontez les difficultés de ce jour : ne vous inquiétez pas de celles de demain : les unes après les autres, vous les vaincrez toutes. *A chaque jour suffit son mal.* Celui qui vous a aidés aujourd'hui ne vous abandonnera pas demain : trop de prévoyance et d'inquiétude vous perd.

XXXIII[e] JOUR.

Encore de l'avarice et des richesses. Ne mettre pas sa confiance en ce qu'on possède. *Luc.* XII, 15, 16 et suiv.

Joignons ici ce qui est dit dans saint Luc : *Donnez-vous de garde de toute avarice*[1]. Déracinez un si grand mal tout entier, et jusqu'à la moindre fibre : n'en souffrez pas en vous le plus petit sentiment.

Quelque riche que vous soyez, il vous manque toujours quelque chose ; ou dans les biens, ou dans la santé, ou dans la fortune, et dans la grandeur. Réjouissez-vous de ce manquement ; acceptez avec joie et consolation cette partie de la pauvreté qui vous est échue. Aimez-la comme un caractère du christianisme, comme une imitation de Jésus-Christ. Aimez votre pauvreté, votre dépouillement. Renoncez à tout esprit de propriété, si vous êtes religieux : réjouissez-vous en Notre-Seigneur, de ce que non-seulement vous ne possédez aucun bien ; mais encore de ce que vous êtes par choix et par état incapable d'en posséder.

En quelque abondance qu'on soit, la vie ne consiste pas en ce qu'on possède[2]. Vous avez beau dire : J'ai de quoi vivre. Vous n'en vivrez pas davantage. Vous avez beau dire : Je n'ai rien à craindre, j'ai tout avec abondance. *Insensé, vous mourrez cette nuit.* Mais comment explique-t-on la mort ? *On vous redemandera votre âme*[3] : elle n'est pas à vous, vous n'avez la vie que par emprunt. On vous la redemandera : on vous en demandera compte. Et quand ? *Cette nuit.* On vous trouvera demain mort dans votre lit, sans que tout ce grand bien que vous vantiez vous ait pu procurer le moindre secours, ni prolonger votre vie d'un moment.

Que ferai-je, dit cet homme riche[4], dans une si grande abondance de toutes sortes de biens ? Voilà le premier effet des grandes richesses : l'inquiétude. Que ferai-je ? où les mettrai-je ? comment les garder ? *Mes greniers n'y suffisent pas : j'en ferai d'autres, et je dirai à mon âme : Réjouis-toi ; fais grand'chère*[5] : ne refuse rien à tes sens : *bois, mange, repose-toi* dans ton abondance. Et pendant que tu t'imagines pouvoir te reposer dans tes richesses, on t'ôte, non pas ces richesses, mais cette âme même que tu invitais à la jouissance. *Et à qui sera ce grand bien que tu avais acquis*[6] ? Qui est-ce qui en jouira pour toi quand tu n'y seras plus pour en jouir ?

Ainsi est celui qui amasse des tresors sur la terre, et qui n'est pas riche en Dieu[1], qui ne met pas en lui toutes ses richesses. Telle est son aventure tel est son état, telle est la fin de sa vie : c'est à cela qu'aboutissent toutes ses richesses.

Après toutes ces réflexions, revenez encore aux paroles du Fils de Dieu : relisez-les, savourez-les encore une fois : vous les trouverez sans comparaison plus fortes par elles-mêmes que tout ce que nous avons pu dire ou penser, pour vous en faire sentir la vertu.

XXXIV[e] JOUR.

Considérer ce que Dieu fait pour le commun des plantes et des animaux : se regarder comme son troupeau favori. *Luc.* XII, 22, 24, 29 et suiv.

C'est pour cela que je vous dis : Ne soyez point en inquiétude : considérez les corbeaux[2].

Dans saint Matthieu il est dit en général *les oiseaux du ciel*[3]. Dans saint Luc on lit les corbeaux, animal des plus voraces ; et néanmoins sans greniers, ni provision : qui sans semer, et sans labourer, trouve de quoi se nourrir. Dieu lui fournit ce qu'il lui faut, à lui *et à ses petits qui l'invoquent*, dit le psalmiste[4]. Dieu écoute leurs cris, quoique rudes et désagréables : et il les nourrit aussi bien que les rossignols, et les autres, dont la voix est la plus mélodieuse et la plus douce.

Jésus-Christ nous apprend, dans ce sermon admirable, à considérer la nature, les fleurs, les oiseaux, les animaux, notre corps, notre âme, notre accroissement insensible ; afin d'en prendre occasion de nous élever à Dieu. Il nous fait voir toute la nature d'une manière plus relevée, d'un œil plus perçant, comme l'image de Dieu. Le ciel est son trône : la terre est l'escabeau de ses pieds : la capitale du royaume est le siége de son empire : son soleil se lève, la pluie se répand pour vous assurer de sa bonté. Tout vous en parle : il ne s'est pas laissé sans témoignage.

Nous avons déjà remarqué que pour signifier l'inquiétude, Jésus-Christ se sert de ce mot dans saint Luc : *Ne demeurez pas comme suspendus en l'air*[5], comme quand on ne sait ni comment ni sur quoi on est soutenu, et qu'on se croit toujours prêt à tomber. Ne soyez point dans cette terrible inquiétude ; mais croyez que Dieu vous soutient.

Mais de toutes les paroles qui sont particulières à saint Luc dans ce discours du Fils de Dieu, les plus capables de nous inspirer du courage parmi nos misères et nos faiblesses sont celles-ci : *Ne craignez point, petit troupeau ; parce qu'il a plu à votre Père céleste de vous donner son royaume*[6]. Dans tout ce qui précède, on nous apprend à ne pas craindre de manquer de nourriture : car Dieu y pourvoit ; et sa conduite ordinaire est de ne pas laisser manquer du nécessaire ceux qui se fient en lui. Mais ici, il nous élève plus haut. Car, après tout, quand vous viendriez à manquer de pain, qu'en serait-il ? Vous auriez encore *un royaume*. Et quel royaume ? Celui

[1] *Luc.* XII, 15. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* 20. — [4] *Ibid.* 17. — [5] *Ibid.* 19. — [6] *Ibid.* 20.

[1] *Luc.* XII, 21. — [2] *Ibid.* 22, 24. — [3] *Matth.* VI, 26. — [4] *Ps.* CXLVI 9. — [5] *Luc.* XII, 29. — [6] *Ibid.* 37.

désirent comme leur véritable nourriture, s'ils en sont véritablement affamés; avec quelle abondance la recevront-ils, puisqu'elle se présente de tous côtés pour nous remplir? Alors aussi nous garderons jusqu'aux moindres des préceptes, comme des hommes affamés qui ne laissent rien, et pas même, pour ainsi parler, une miette de leur pain.

Si l'on vous recommande de ne pas maltraiter votre prochain de parole, c'est un effet de la douceur, et de cet esprit pacifique à qui est promis le royaume et la qualité d'enfant de Dieu.

Vous ne regarderez pas une femme avec un mauvais désir: *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur:* et vous l'aurez parfaitement pur lorsque vous l'aurez purifié de tous les désirs sensuels.

Ceux-là sont heureux, qui passent leur vie plutôt dans le deuil et dans une tristesse salutaire, que dans les plaisirs qui les enivrent.

Ne jurez point; dites: Cela est, cela n'est pas. C'est encore un effet de la douceur: qui est doux, est humble; il n'est point trop attaché à son sens, ce qui rend l'homme trop affirmatif: il dit simplement ce qu'il pense, en esprit de sincérité et de douceur.

On pardonne aisément toutes les injures, si l'on est rempli de cet esprit de miséricorde, qui nous attire une miséricorde bien plus abondante.

On ne résiste pas à la violence; on se laisse même engager à plus qu'on n'a promis; parce qu'on est doux et pacifique.

On aime ses amis et ses ennemis, non-seulement à cause qu'on est doux, miséricordieux, pacifique; mais encore parce qu'on est affamé de la justice, et qu'on la veut faire abonder en soi-même plus qu'elle n'est dans les pharisiens et dans les gentils.

Cette faim qu'on a pour la justice fait aussi qu'on la veut avoir pour le besoin, et non pour l'ostentation.

On aime le jeûne, quand on trouve sa principale nourriture dans la vérité et dans la justice.

Par le jeûne, on a le cœur pur, et on se purifie des désirs des sens.

On a le cœur pur, quand on réserve aux yeux de Dieu ce qu'on fait de bien: qu'on se contente d'être vu de lui; et qu'on ne fait pas servir la vertu comme d'un fard pour tromper le monde, et s'attirer les regards et l'amour de la créature.

Quand on a le cœur pur, on a l'œil lumineux, et l'intention droite.

On évite l'avarice et la recherche des biens, quand on est vraiment pauvre d'esprit.

On ne juge pas, quand on est doux et pacifique; parce que cette douceur bannit l'orgueil.

La pureté de cœur fait qu'on se rend digne de l'Eucharistie, et qu'on ne prend pas comme un chien ce pain céleste.

On prie, on demande, on frappe, quand on a faim et soif de la justice: on demande à Dieu les vrais biens, et on les attend de lui, quand on n'aspire qu'à son royaume et à la terre des vivants.

On entre volontiers par la porte étroite, quand on s'estime heureux dans la pauvreté, dans les pleurs, dans les afflictions qu'on souffre pour la justice.

Quand on a faim de la justice, on ne se contente pas de dire de bouche: *Seigneur, Seigneur;* et on se nourrit au dedans de sa vérité.

Alors on bâtit sur le roc, et on trouve le solide pour affermir dessus tout son édifice.

Les béatitudes sont donc l'abrégé de tout le sermon; mais un abrégé agréable: parce que la récompense est jointe au précepte; le royaume des cieux, sous plusieurs noms admirables, à la justice; la félicité, à la pratique.

IIe JOUR.

Première béatitude: Être pauvres d'esprit. *Matth.* v, 3.

Pour venir au détail, Jésus-Christ commence en cette sorte: *Bienheureux sont les pauvres d'esprit,* c'est-à-dire, non-seulement ces pauvres volontaires qui ont tout quitté pour le suivre, et à qui il a promis le centuple dans cette vie; et dans la vie future, la vie éternelle; mais encore tous ceux qui ont l'esprit détaché des biens de la terre; ceux qui sont effectivement dans la pauvreté sans murmure et sans impatience; qui n'ont pas l'esprit des richesses, le faste, l'orgueil, l'injustice, l'avidité insatiable de tout tirer à soi. La félicité éternelle leur appartient sous le titre majestueux de royaume. Parce que le mal de la pauvreté sur la terre, c'est de rendre méprisable, faible, impuissant; la félicité leur est donnée comme un remède à cette bassesse, sous le titre le plus auguste, qui est celui de royaume.

A ce mot: Bienheureux, le cœur se dilate, et se remplit de joie. Il se resserre à celui de la pauvreté; mais il se dilate de nouveau à celui de royaume, et de royaume des cieux. Car, que ne voudrait-on pas souffrir pour un royaume, et encore pour un royaume dans le ciel, un royaume avec Dieu, et inséparable du sien, éternel, spirituel, abondant en tout, d'où tout malheur est banni?

O Seigneur, je vous donne tout, j'abandonne tout pour avoir part à ce royaume: puis-je être assez dépouillé de tout pour une telle espérance! Je me dépouille de cœur et en esprit: et quand il vous plaira de me dépouiller en effet, je m'y soumets.

C'est à quoi sont obligés tous les chrétiens. Mais l'humble religieuse se réjouit d'être actuellement dessaisie, dépouillée, morte aux biens du monde, incapable de les posséder. Heureux dépouillement, qui donne Dieu!

IIIe JOUR.

Seconde béatitude: Être doux. *Matth.* v, 4.

Bienheureux ceux qui sont doux. Apprenez de moi que je suis doux[1], sans aigreur, sans enflure, sans dédain, sans prendre avantage sur personne, sans insulter au malheureux, sans même choquer le superbe, mais tâchant de le gagner par douceur;

[1] *Matth.* XI, 29.

doux même à ceux qui sont aigres, n'opposant point l'humeur à l'humeur, la violence à la violence; mais corrigeant les excès d'autrui par des paroles vraiment douces.

Il y a de feintes douceurs, des douceurs dédaigneuses, pleines d'une fierté cachée : ostentation et affectation de douceur, plus désobligeante, plus insultante que l'aigreur déclarée.

Mais considérons la douceur de Jésus-Christ, dont le Saint-Esprit parle ainsi dans Isaïe : Mon fils, *mon serviteur que j'ai élu, mon-bien-aimé où j'ai mis ma complaisance : je mettrai en lui mon esprit, et il annoncera la justice aux nations. Il ne sera point contentieux; il ne criera point, et on n'entendra point sa voix dans les places publiques; il ne brisera pas le roseau cassé, et n'éteindra pas la mèche qui fume encore*[1]. C'est ce qu'Isaïe en a vu en esprit, c'est ce que saint Matthieu a trouvé si beau, si remarquable, si digne de Jésus-Christ, qu'il prend soin de le relever[2].

Il est doux envers les plus faibles : quoiqu'un roseau déjà faible soit rendu encore plus faible en le brisant, loin de prendre aucun avantage sur cette faiblesse, il se détournera pour ne pas appuyer le pied dessus. Faites-en autant à votre prochain infirme. Loin de chercher l'occasion de lui nuire, prenez garde que, par mégarde et comme en passant, vous ne marchiez sur lui, et n'acheviez de le rompre. Mais quel est ce prochain infirme, si ce n'est le prochain en colère et le prochain qui s'emporte? Il est brisé par sa propre colère, et ce faible roseau s'est cassé en frappant; n'achevez pas de le rompre en le foulant encore aux pieds. C'est encore ce que veut dire *la mèche fumante*. Elle brûle; c'est la colère dans le cœur : elle fume; c'est quelque injure que le prochain irrité profère contre vous. Gardez-vous bien de l'éteindre avec violence; écoutez ce que dit saint Paul[3] : *Ne vous vengez point, ne vous défendez point, mes bien-aimés; mais donnez lieu à la colère.* Laissez-la fumer un peu, et s'éteindre comme toute seule. Si elle fume, c'est qu'elle s'éteint : ne l'éteignez pas avec force; mais laissez cette fumée s'exhaler et se perdre inutilement au milieu de l'air, sans vous blesser ni vous atteindre.

C'est ce que fait le Sauveur, lorsqu'il souffre tant d'injures sans s'aigrir. *Vous êtes possédé du malin esprit*, lui dit-on. *Qui est-ce qui songe à vous faire mourir*[4]? et il répond sans s'émouvoir : *Je ne suis point possédé du malin esprit; mais je rends honneur à mon Père, et vous me déshonorez*[5]. Et encore en un autre endroit, lorsqu'on lui fait le même reproche : *Vous vous fâchez contre moi, parce que j'ai fait un miracle le jour du sabbat, pour guérir un homme*[6]. Vous le voyez; il n'éteint pas la mèche fumante; mais il la laisse s'évaporer, pour voir si ces malheureux, lassés d'accabler d'injures un homme si humble et si doux, ne reviendront point en leur bon sens.

Telle a été en général la conduite du Fils de Dieu; en particulier dans sa passion. *Quand on le maudit, il ne maudit pas; quand on le frappe, il ne se plaint pas*[1].

Si j'ai mal parlé, dit-il à celui qui lui donnait un soufflet[2], *faites-le-moi connaître; si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous?* Il lui appartient de dire : *Apprenez de moi que je suis doux*[3]. Il est comparé à un agneau, le plus doux des animaux, qui se laisse non-seulement *tondre*, mais encore *mener à la boucherie sans se plaindre*[4].

On est bien heureux dans sa douceur, *et on possède la terre*. La terre sainte promise à Abraham est appelée *une terre coulante de lait et de miel*[5]. Toute douceur y abonde; c'est la figure du ciel et de l'Église. Ce qui rend l'esprit aigre, c'est qu'on répand sur les autres le venin et l'amertume qu'on a en soi-même. Lorsqu'on a l'esprit tranquille par la jouissance du vrai bien, et par la joie d'une bonne conscience, comme on n'a rien d'amer en soi, on n'a que douceur pour les autres; la vraie marque de l'innocence, ou conservée, ou recouvrée, c'est la douceur.

L'homme est si porté à l'aigreur, qu'il s'aigrit très-souvent contre ceux qui lui font du bien. Un malade, combien s'aigrit-il contre ceux qui le soulagent? Presque tout le monde est malade de cette maladie-là : c'est pourquoi on s'aigrit contre ceux qui nous conseillent pour notre bien, et encore plus contre ceux qui le font avec autorité, que contre les autres. Ce fonds d'orgueil qu'on porte en soi en est la cause. *Bienheureux* donc *ceux qui sont doux : ils posséderont la terre* où abonde toute douceur, parce que la joie y est parfaite.

IVe JOUR.

Troisième béatitude : Être dans les pleurs. *Matth.* V, 5.

Bienheureux ceux qui pleurent[6]; soit qu'ils pleurent leurs misères, soit qu'ils pleurent leurs péchés, ils sont heureux, et ils recevront la consolation véritable, qui est celle de l'autre vie, *où toute affliction cesse, où toutes les larmes sont essuyées*[7].

Abraham disait au mauvais riche[8] : *Tu as reçu tes biens en ce monde, et Lazare a reçu ses maux : c'est pourquoi il est consolé, et tu es dans les tourments.* Il est heureux, car il a souffert avec patience : son état pénible le forçait souvent à pleurer des maux extrêmes, et il n'avait point de consolation du côté des hommes : le riche impitoyable ne daignait pas le regarder. Mais parce qu'il a souffert avec patience, il est consolé : Dieu l'a reçu dans le lieu où il n'y a point de douleur et de peine.

Le monde se réjouira, et vous serez affligés : mais votre tristesse sera changée en joie[9]. C'est la promesse du Sauveur à ses disciples. La tristesse et la joie viennent tour à tour : qui s'est réjoui sera affligé; qui s'est affligé sera réjoui : *Bienheureux*

[1] *Is.* XLII, 1, 2, 3. — [2] *Matth.* XII, 18, 19, 20. — [3] *Rom.* XII, 19. — [4] *Joan.* VII, 20. — [5] *Ibid.* VIII, 49. — [6] *Joan.* VII, 23.

[1] I. *Petr.* II, 23. — [2] *Joan.* XVIII, 23. — [3] *Matth.* XI, 29. — [4] *Is.* LIII, 7. — [5] *Exod.* III, 8, *et ailleurs.* — [6] *Matth.* V, 5. — [7] *Apoc.* XXI, 4. — [8] *Luc.* XVI, 25. — [9] *Joan.* XVI, 20.

pétuelle tension de l'esprit, qui ne ferait qu'épuiser les forces, et dont on ne viendrait peut-être pas à bout. Cette prière perpétuelle se fait, lorsqu'ayant prié à ses heures, on recueille de sa prière et de sa lecture quelque vérité, ou quelque mot, qu'on conserve dans son cœur, et qu'on rappelle sans effort de temps en temps; en se tenant le plus qu'on peut dans un état de dépendance envers Dieu, en lui exposant son besoin; c'est-à-dire en l'y remettant devant les yeux sans rien dire. Alors, comme la terre entr'ouverte et desséchée semble demander la pluie, seulement en exposant au ciel sa sécheresse; ainsi l'âme, en exposant ses besoins à Dieu. Et c'est ce que dit David : *Mon âme, ô Seigneur, est devant vous comme une terre desséchée*[1]. Seigneur, je n'ai pas besoin de vous prier; mon besoin vous prie; mon indigence vous prie; ma nécessité vous prie. Tant que cette disposition dure, on prie sans prier; tant qu'on demeure attentif à éviter ce qui nous met en péril, on prie sans prier; et Dieu entend ce langage. O Seigneur, devant qui je suis, et à qui ma misère paraît tout entière, ayez-en pitié; et toutes les fois qu'elle paraîtra à vos yeux, ô Dieu très-bon, qu'elle sollicite pour moi vos miséricordes! Voilà une des manières de prier toujours, et peut-être la plus efficace.

XLII[e] JOUR.

Importuner Dieu par des cris vifs et redoublés.
Luc. XVIII, 4, 6, 7.

L'importunité dont il faut se servir envers Dieu, c'est cette manière pressante dont il a été parlé ci-devant.

Songez à ce cri des élus, qui s'élève nuit et jour devant Dieu. Il faut être persuadé que nos injustices, nos scandales, tout ce que nous faisons qui édifie mal les saints, et qui les fait souffrir, crie vengeance nuit et jour contre nous; et que nous ne pouvons apaiser ce cri que par un cri continuel de pénitence. Miséricorde, mon Dieu, miséricorde! C'est ce qu'il faut crier nuit et jour; c'est ce que notre besoin crie sans cesse.

Songez au triste état de ce juge *qui ne se soucie ni de Dieu, ni des hommes*[2]. Quand rien ne retient, il n'y a plus d'espérance. Quand on a quelque frein, et qu'en ne craignant point Dieu, on est du moins un peu retenu par la crainte des hommes; on peut espérer, et les passions souffrent quelque sorte de modération.

XLIII[e] JOUR.

Motifs d'espérance dans la prière. *Matth.* VII, 11.

Le fondement assuré de cette foi que Jésus-Christ exige pour prier et pour obtenir, c'est de bien comprendre que Dieu est un père. Combien plutôt, dit-il, *votre Père céleste sera-t-il libéral envers vous*[3]!

Si vous donnez, vous qui êtes mauvais[4], combien plus, Dieu qui est la bonté même? Si vous donnez ce qui vous a été donné, et que vous n'avez que par emprunt; combien plutôt Dieu donnera-t-il, lui qui est la source du bien, et dont la nature est, pour ainsi parler, de donner?

Si vous qui êtes mauvais. Mais est-on mauvais *même à ses enfants?* Le Fils de Dieu nous veut faire entendre que l'homme est mauvais, même à ses enfants. L'expérience ne le fait que trop voir, et qu'on se regarde soi-même plutôt qu'eux dans les biens qu'on leur procure. Il n'y a que Dieu qui étant la bonté même et le bien par essence, ne peut donner que du bien à ceux qui ont recours à lui.

Disons-nous toujours à nous-mêmes : On peut tout espérer d'un père. Disons encore avec Jésus-Christ : Qu'est-ce qu'un corbeau? Notre Père céleste le nourrit. Qui nourrit les serviteurs laissera-t-il les enfants sans secours? Mais qui nourrit les animaux sera-t-il insensible au besoin de ses enfants? On peut donc tout demander; et on doit espérer de tout obtenir dès qu'on demande à un père.

XLIV[e] JOUR.

Demander par Jésus-Christ : Qualités d'une parfaite prière.
Joan. XVI, 23, 37.

Il faut apprendre à demander par Jésus-Christ. Demander par Jésus-Christ, c'est demander ce qu'il commande; c'est demander sa gloire; c'est interposer le nom du Sauveur; c'est mettre sa confiance en ses bontés et aux mérites infinis de son sang. Ce qu'on demande par le Sauveur doit regarder principalement le salut; et le reste comme un accessoire. En demandant en un tel nom, auquel le Père ne peut rien refuser, on est assuré d'obtenir; car Jésus-Christ l'a promis : et douter, c'est faire Jésus-Christ menteur. *En vérité, en vérité je vous le dis : Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera*[1].

Quand donc on n'obtient pas, il faut tenir pour assuré qu'on a mal prié, selon ce que dit saint Jacques[2] : *Vous demandez, et n'obtenez pas, parce que vous demandez mal, pour avoir de quoi satisfaire vos mauvais désirs.*

Demander mal, c'est demander sans foi, comme dit le même saint Jacques[3] : *Si vous avez besoin de la sagesse, demandez-la; mais demandez-la avec foi, sans hésiter*, sans craindre, en croyant certainement que vous obtiendrez si vous demandez bien, si vous demandez avec foi, si vous demandez avec persévérance.

Le Sauveur ne nous donne pas ce que nous demandons contre notre salut. Demandons notre conversion : attachons-nous à cela : nous l'obtiendrons.

Ame religieuse! le fruit de la doctrine de Jésus-Christ sur la prière doit être principalement d'être fidèle aux heures qu'on y consacre. Fussiez-vous distraite au dedans, si vous gémissez de l'être, si vous souhaitez seulement de ne l'être pas, et que vous demeuriez fidèle, humble et recueillie au dehors; l'obéissance que vous y rendez à Dieu, à l'Église, et à la règle, en conservant les génuflexions, les inclinations, et tout le reste de l'extérieur de la piété, conserve l'esprit de prière. On prie alors par

[1] *Ps.* CXLII, 6. — [2] *Luc.* XVIII, 4. — [3] *Matth.* VII, 11. — [4] *Ibid.*

[1] *Joan.* XVI, 23. — [2] *Jac.* IV, 3. — [3] *Ibid* I, 5, 6.

Ainsi ceux qui sont inflexibles, insensibles, sans tendresse, sans pitié, sont dignes de trouver sur eux un ciel d'airain, qui n'ait ni pluie ni rosée. Au contraire, ceux qui sont tendres à la misère d'autrui auront part aux grâces de Dieu, et à sa miséricorde; il leur *sera pardonné comme* ils *auront pardonné aux autres;* il leur *sera donné comme* ils *auront donné aux autres;* ils *recevront selon la mesure dont* ils *se seront servis envers leurs frères* [1]; c'est Jésus-Christ qui le dit; et autant qu'ils auront eu de compassion, autant Dieu en aura-t-il pour eux-mêmes.

Il faut exercer la miséricorde envers tous ceux qu'on voit souffrir; envers les malades, envers les affligés : adoucir leurs maux par des paroles de consolation, et par de sages conseils, si on ne peut autrement leur aider à les porter; les partager avec eux autant qu'on peut. C'est le plus beau de tous les sacrifices : *J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice*, comme il l'a dit lui-même [2].

VIIe JOUR.

Sixième béatitude : Avoir le cœur pur. *Matth.* v, 8.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur. Qui pourrait dire la beauté d'un cœur pur? Une glace parfaitement nette, un or parfaitement affiné, un diamant sans aucune tache, une fontaine parfaitement claire, n'égalent pas la beauté et la netteté d'un cœur pur. Il faut en ôter toute ordure, et celles principalement qui viennent des plaisirs des sens : car une goutte de ces plaisirs trouble cette belle fontaine. Qu'elle est belle, qu'elle est ravissante cette fontaine incorruptible d'un cœur pur! Dieu se plaît à s'y voir lui-même comme dans un beau miroir : il s'y imprime lui-même dans toute sa beauté. Ce beau miroir devient un soleil par les rayons qui le pénètrent : il est tout resplendissant. La pureté de Dieu se joint à la nôtre, qu'il a lui-même opérée en nous; et nos regards épurés le verront briller en nous-mêmes, et y luire d'une éternelle lumière. *Bienheureux* donc *ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu* [3].

Aimons la chasteté plus que toutes les autres vertus : c'est elle qui rend le cœur pur.

A chaque objet qui nous touche, craignons toujours en l'aimant de ternir la pureté de notre cœur, ou de l'enfoncer davantage dans l'ordure, d'où il fallait le retirer.

Bienheureux le cœur pur; il verra Dieu. Il ne faut que ces deux mots pour nourrir l'âme tout un jour. Il verra Dieu : il verra toute beauté, toute bonté, toute perfection, le bien, source de tout bien, tout le bien uni, comme il disait à Moïse : *Je te montrerai tout le bien* [4], lorsqu'il se montra lui-même. Voir un objet si parfait, et l'aimer, c'est la même chose. Il verra donc, et il aimera; mais s'il aime, il sera aimé : il chantera les louanges de Dieu, qu'il verra et qu'il aimera sans fin. Il sera rassasié de l'abondance de sa maison, et enivré du torrent de ses délices. Heureuse créature! mais pour cela il faut avoir le cœur pur. Bienheureux donc celui qui a le cœur pur. Que celui qui est pur ne cesse de se purifier davantage. Que celui qui n'est pas pur se tire de l'ordure où il croupit : qu'il lave la saleté qui le déshonore et le défigure.

[1] *Luc.* VI, 37, 38. — [2] *Matth.* IX, 13. — [3] *Matth.* V, 8. — [4] *Ex.* XXXIII, 19.

VIIIe JOUR.

Septième béatitude : Être pacifiques. *Matth.* v, 9.

Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu [1]. Dieu est appelé *le Dieu de paix* [2] : *il fait habiter dans sa maison ceux qui sont de même esprit et de même cœur :* INHABITARE FACIT UNIUS MORIS (UNANIMES) IN DOMO, dit le psalmiste [3]. Sa bonté concilie tout. Il a composé cet univers des natures et des qualités les plus discordantes : il fait concourir ensemble la nuit et le jour, l'hiver et l'été, le froid et le chaud, et ainsi du reste, pour la bonne constitution de l'univers, et pour la conservation du genre humain. Il reçoit ses ennemis en sa paix; et *il faut*, dit Jésus-Christ [4], qu'à son exemple, *vous aimiez vos ennemis, et que vous fassiez du bien à ceux qui vous haïssent.* Il faut *que vous le priiez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les mauvais, et qui pleut sur les justes et sur les injustes :* comme nous verrons dans la suite. *Bienheureux* donc *les pacifiques*, ceux qui aiment la paix, et qui la procurent : *Ils seront appelés enfants de Dieu*, parce qu'ils porteront le caractère d'un si bon père.

Le soleil n'en est pas plus nébuleux dans les pays où Dieu n'est pas connu : la pluie n'en arrose pas moins abondamment les champs et les pâturages, et n'y est pas moins rafraîchissante, ni moins féconde. Ainsi, comme disait saint Paul [5], *Dieu ne se laisse point sans témoignage.* Le soleil, quand il se lève, nous avertit de son immense bonté, puisqu'il ne se lève pas plus tard, ni avec des couleurs moins vives, pour les ennemis de Dieu que pour ses amis. Adorez donc, quand il se lève, la bonté de Dieu qui pardonne : et ne témoignez pas à votre frère un visage chagrin, pendant que le ciel, et Dieu même, si l'on peut parler de la sorte, lui en montre un si serein et si doux.

Jésus-Christ, le fils unique du Père céleste, est le grand pacificateur, *Qui a annoncé la paix à ceux qui étaient de loin, et à ceux qui étaient de près, faisant mourir en lui-même toutes les inimitiés* [6]; et *pacifiant, par le sang qu'il a répandu sur la croix, tout ce qui est dans le ciel et dans la terre* [7], comme dit saint Paul.

A l'exemple du Fils unique, les enfants d'adoption doivent prendre le caractère de leur père, et se montrer vrais enfants de Dieu par l'amour de la paix.

Cette grâce d'être enfants de Dieu se consomme

[1] *Matth.* v, 9. — [2] I. *Cor.* XIV, 33. — [3] *Ps.* LXVII, 7. — [4] *Matth.* V, 44, 45. — [5] *Act.* XIV, 16. — [6] *Ep.* II, 14, 15, 16, 17. — [7] *Col.* I, 20.

sance : il faut que tout cède, et que tout orgueil humain baisse la tête.

Dieu vous préserve d'un docteur timide, qui n'ose vous dire vos vérités, ou qui vous flatte dans vos défauts, à la manière des scribes et des pharisiens, qui ne songeaient qu'à s'attacher le peuple, et non à le corriger! Demandez à Dieu un docteur qui vous parle avec efficace et avec puissance, sans vous épargner dans vos vices. C'est à celui-là que votre conversion est réservée. Amen, amen.

PRÉPARATION

A LA DERNIÈRE SEMAINE DU SAUVEUR.

Les sermons de Notre-Seigneur dans sa dernière semaine sont des plus dignes d'être médités, par la circonstance de sa mort prochaine. Pour les lire avec ordre et avec fruit, il est bon de les partager par journées, comme on a fait le sermon sur la montagne.

Avant que d'en venir à cette semaine, si pleine d'instructions et de mystères, pour en prendre l'esprit il faut remonter un peu plus haut. Et c'est à quoi nous donnerons huit jours.

PREMIER JOUR.

Le mystère de la croix prédit par Jésus Christ, et non compris par les apôtres : combien on craint de suivre Jésus à la croix. *Matth.* xx, 17, *jusqu'au* 29. *Marc.* x, 32, *jusqu'au* 46. *Luc.* xviii, 31, *jusqu'au* 35.

L'heure de Jésus approchant, il va volontairement à Jérusalem, où il savait qu'il devait mourir; et il le déclare à ses apôtres.

Saint Paul disait aux disciples [1] : *Et maintenant étant lié par le Saint-Esprit*, doucement contraint par son impulsion particulière, *je m'en vais à Jérusalem, ne sachant ce qui m'y doit arriver.* Mais Jésus va à Jérusalem, sachant très-bien ce qu'il y doit souffrir, et le dénonçant aux apôtres : *Voilà*, dit-il [2], *que nous allons à Jérusalem; et le Fils de l'homme sera livré entre les mains des méchants. Je ne sais*, disait saint Paul [3], *ce qui me doit arriver à Jérusalem, si ce n'est que dans toutes les villes où je passe, le Saint-Esprit me fait témoigner, par les prophètes qui y sont, que des chaînes et des afflictions m'y sont préparées.* Mais, au lieu qu'on ne montrait les choses qu'en confusion à saint Paul, Jésus explique tout distinctement à ses apôtres, comme la seule lecture le fera connaître.

A ces mots, saint Luc observe [4] que *les disciples ne comprirent rien de ce que Jésus leur disait*, quoique Jésus-Christ leur parlât sans aucune ambiguïté; que *cette parole était cachée, et* qu'*ils n'entendaient point ce qu'on leur disait.* Cet évangéliste fait voir, par le soin qu'il prend de nous faire observer cette ignorance des apôtres, combien le mystère de la croix a peine à entrer dans les esprits.

Jésus s'étant expliqué ailleurs de ce mystère en termes moins clairs, le même saint Luc fait cette remarque [1] : *Les apôtres n'entendaient point cette parole, et elle était comme voilée devant eux, en sorte qu'ils n'en sentaient point la force, et ils craignaient de l'interroger sur cette parole.* Ils n'entendaient pas, parce qu'ils ne voulaient pas entendre. Ils virent bien qu'il faudrait suivre leur maître, et ils ne voulaient pas savoir les souffrances où il allait, dans la crainte d'avoir un sort semblable. C'est pourquoi Jésus leur disait : *Mettez bien ceci dans vos cœurs : que le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes* [2] : ce qu'il avait soin de leur inculquer dans le temps que tout le monde était en admiration des prodiges qu'il faisait : c'est que, flattés par sa gloire, ils avaient le cœur bouché à ce qu'il leur enseignait sur l'opprobre qu'il avait à souffrir, sans vouloir en entendre parler. Mais c'était là néanmoins ce que Jésus voulait qu'ils sussent. Car il avait mis notre salut dans ses souffrances, et dans l'obligation de le suivre, et de porter sa croix après lui. *Mettez bien cela dans vos cœurs*, leur disait-il.

Songez ici comme l'homme se trompe lui-même, comme il fait le sourd quand on lui veut dire ce qui choque ses passions et ses sens, comme, quelque clair qu'on lui parle, il détourne l'oreille; il ne fait pas semblant d'entendre, et craint d'approfondir la matière. Quitte ce commerce, renonce à ce plaisir, renonce à ta propre volonté : il n'entend pas; il ne veut pas entendre, ni savoir, ni interroger celui qui lui parle. C'est pour la même raison que saint Marc raconte la même chose en ces termes [3] : *Comme ils montaient à Jérusalem, Jésus marchait devant eux, et ils en étaient étonnés, et ils craignaient en le suivant; et appelant les douze, il leur dit : Nous allons à Jérusalem*, pour y souffrir tout ce qu'il leur marque.

Le sujet de leur étonnement était qu'ils savaient que les pharisiens et les docteurs de la loi le cherchaient pour le faire mourir; et ils ne pouvaient comprendre qu'il allât se mettre en leurs mains; et ils le suivaient en tremblant. On craint de suivre Jésus à la croix.

Mais pour nous encourager, il va devant; et saint Luc remarque qu'*il affermit son visage pour aller à Jérusalem* [4], voyant son heure venue. La nature craignait, comme il parut dans son agonie au jardin. Car il a voulu porter nos faiblesses jusqu'à ce point, afin de nous apprendre à les vaincre. Suivons-le donc, et à son exemple affermissons notre visage lorsqu'il faut aller à la pénitence, à la mortification et à la croix.

Ce fut en cette occasion que ses disciples lui dirent : *Maître, il n'y a que peu de temps que les Juifs vous cherchaient pour vous lapider, et vous allez vous mettre encore entre leurs mains* [5]. Ils voulaient le détourner de ce voyage; et il n'y eut que

[1] *Act.* xx, 22. — [2] *Matth.* xx, 18. — [3] *Act.* xx, 23. — [4] *Luc.* xviii, 34.

[1] *Luc.* ix, 45. — [2] *Ibid.* 44. — [3] *Marc.* x, 32, 33. — [4] *Luc.* ix, 51. — [5] *Joan.* xi, 8.

Thomas qui entendit le mystère, lorsqu'il dit généreusement : *Allons, allons aussi, et mourons avec lui*[1]. Belle parole, si elle eût été suivie de l'effet! Mais Thomas s'enfuit comme les autres; et il fut le dernier à croire sa résurrection. Voilà l'homme : celui qui parle le plus hardiment, le plus souvent, est le plus faible lorsque Dieu l'abandonne à lui-même. Entends, chrétien, combien il est difficile d'aller à la croix avec Jésus, et combien on a besoin de sa grâce.

IIe JOUR.

Demande ambitieuse des enfants de Zébédée; calice et croix avant la gloire. *Matth.* XX, 20 *et suiv.* *Marc.* X, 35, *et suiv.*

La même lecture, et appuyez en particulier sur la demande de la mère des enfants de Zébédée. Saint Marc dit distinctement que ce ne fut pas seulement leur mère, mais les deux frères eux-mêmes, c'est-à-dire saint Jacques et saint Jean, qui firent cette demande. Ce qui nous montre que leur mère agissait à l'instigation de ses enfants. Peut-être même que dans la suite ils se joignirent eux-mêmes ouvertement à la demande. C'est pourquoi aussi le Sauveur leur adresse sa réponse : *Vous ne savez ce que vous demandez; pouvez-vous boire mon calice*[2]?

Il n'y a rien qui fasse sentir combien on a de peine à entendre la parole de la croix. Jésus venait d'en parler aussi clairement qu'on a vu; et loin de l'entendre, saint Jacques et saint Jean, qui étaient des premiers entre les apôtres, lui viennent parler de sa gloire, et de la distinction où ils y voulaient paraître.

Pesez ces paroles de Jésus : *Vous ne savez ce que vous demandez*[3]. Vous parlez de gloire : et vous ne songez pas ce qu'il faut souffrir pour y parvenir. Là il leur explique ces souffrances par deux similitudes, par celle d'un calice amer qu'il faut avaler, et par celle d'un baptême sanglant où il faut être plongé. Avaler toute sorte d'amertume; être dans les souffrances jusqu'à y avoir tout le corps plongé, comme on l'a dans le baptême : la gloire est à ce prix.

Les apôtres ambitieux s'offrirent à tout; mais Jésus, qui voyait bien qu'ils ne s'offraient à souffrir que par ambition, ne voulut pas les satisfaire. Il accepta leur parole pour la croix; mais pour la gloire, il les renvoya aux décrets éternels de son Père, et à ses secrets conseils. Il aurait bien pu leur dire ce qu'il dit dans la suite à tous les apôtres : *Je dispose de mon royaume en votre faveur, comme mon Père en a disposé en la mienne*[4]. Mais des gens qui ne voulaient souffrir que par ambition, n'étaient pas dignes encore d'entendre cette promesse : et pour les attacher à la croix, dont ils n'entendaient pas encore la vertu, Jésus-Christ remet à son Père ce qui regarde la gloire, et ne se réserve en ce lieu qu'à prédire et à distribuer les afflictions.

Tout cela se faisait par cette profonde économie si souvent pratiquée dans l'Évangile et dans toute l'Écriture, où, pour certaines raisons et convenances, des choses diverses sont attribuées au Père et au Fils. Mais il faut toujours se souvenir dans le fond de cette parole, que le Sauveur adresse à son Père : *Tout ce qui est à vous est à moi; et tout ce qui est à moi est à vous*[1].

Tous les apôtres furent indignés[2] de la demande des deux frères. Aveugles, qui ne songeaient pas qu'ils étaient tous dans les sentiments qu'ils reprenaient dans les autres, puisque un peu auparavant, et un peu après, Jésus-Christ les surprit pensant en eux-mêmes, et se disputant *qui d'entre eux serait le premier*[3]. C'est ainsi qu'on ne peut souffrir dans les autres le vice qu'on a en soi-même : éclairé pour reprendre, aveugle à se corriger et à se connaître.

Remarquez le changement admirable que les instructions du Sauveur, et l'effusion du Saint-Esprit fit dans les apôtres. Ces gens qui ne cessaient de disputer entre eux de la primauté, la cèdent sans peine à saint Pierre. Ils lui cèdent la parole partout; il préside à tous leurs conciles et à toutes leurs assemblées. Saint Jean, un des deux enfants de Zébédée, qui venait de demander la première place avec son frère saint Jacques, attend saint Pierre au tombeau du Sauveur, afin qu'il y entre le premier; et l'empressement de voir les marques de la résurrection de son maître, ne l'empêcha pas de rendre l'honneur qu'il devait au prince des apôtres.

Appuyez encore sur ces paroles de saint Matthieu[4], où il rabat toute ambition par son exemple. Ne sois point ambitieux, ô chrétien! et ne désire point le commandement, ni aucun avantage parmi les hommes; puisque tu es le disciple de celui qui étant le Seigneur de tous, s'en est rendu le serviteur, et a mis sa gloire à racheter ses élus par la perte de sa vie. Racheté par l'humilité et la croix de ton Sauveur, ne songe point à t'élever, ni à enfler toi-même ton cœur.

Considérons combien nos passions, et surtout l'ambition, nous aveuglent; et crions, à l'exemple de ces deux aveugles, et de Bartimée, fils de Timée : *O Seigneur, rendez-nous la vue*[5]! faites-nous connaître nos défauts.

Que nul reproche des hommes ne nous empêche de crier à Jésus pour en implorer le secours de sa grâce. Quittons nos habits, courons à lui, ouvrons les yeux, glorifions Dieu, cessons de nous méconnaître et de nous glorifier nous-mêmes.

IIIe JOUR.

Victoire et puissance de Jésus-Christ contre la mort, dans la résurrection de Lazare. *Joan.* XI, 1, 46.

Jésus approche de Jérusalem; il est déjà à Béthanie, bourgade qui en était à peine à six-vingts pas, à la racine de la montagne des Oliviers. Sa mort approche en même temps; et ce qu'il va faire à cette approche, et pour nous y préparer, est admirable.

[1] *Joan.* XI, 16. — [2] *Matth.* XX, 22. *Marc.* X, 38. — [3] *Ibid.* — [4] *Luc.* XXII, 29.

[1] *Joan.* XVII, 10. — [2] *Matth.* XX, 24. — [3] *Luc.* IX, 46, 47; XXII, 24, 25. — [4] *Matth.* XX, 25. *Marc.* X, 42. — [5] *Matth.* XX, 30. *Marc.* X, 46, 51. *Luc.* XVIII, 42.

La première chose, c'est la résurrection de Lazare. Il allait mourir, et il semblait que l'empire de la mort allait s'affermir plus que jamais, après qu'il y aurait été assujetti lui-même. Mais il fait ce grand miracle de la résurrection de Lazare, afin de nous faire voir qu'il est le maître de la mort.

Elle paraît ici dans tout ce qu'elle a de plus affreux. Lazare est mort, enseveli, enterré, déjà pourri et puant. On craint de lever la pierre de son tombeau, de peur d'infecter le lieu et la personne de Jésus par cette insupportable odeur. Voilà un spectacle horrible : Jésus en frémit, Jésus en pleure. Dans la mort de Lazare, son ami, il déplore le commun supplice de tous les hommes; il regarde la nature humaine comme créée dans l'immortalité, et comme condamnée à mort pour son péché. Il est l'ami de tout le genre humain; il vient le rétablir; il commence par en pleurer le désastre, par en frémir, par se troubler lui-même à la vue de son supplice. Ce qui lui paraît si horrible dans la mort, c'est principalement qu'elle est causée par le péché; et c'est plutôt le péché que la mort qui lui cause ce frémissement, ce trouble, ces pleurs. Il est saisi d'un nouveau frémissement à mesure qu'il approche du tombeau. En voyant cette affreuse caverne, où le mort était gisant, on dirait qu'il n'y a point de remède à un si grand mal. *Celui*, dit-on, *qui a éclairé l'aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher que son ami ne mourût*[1]? On ne dit pas, Ne le pourrait-il pas ressusciter? C'est à quoi on ne songeait seulement pas. On croit que son pouvoir n'allait pas plus loin que de l'empêcher de mourir; mais le tirer de la mort, quoiqu'il en eût déjà donné des exemples, on ne voulait ni s'en souvenir, ni le croire. On croit qu'il n'a que des larmes et cette frémissante horreur à donner à un tel mal. Voilà tout le genre humain dans la mort; il n'y a qu'à pleurer son sort, on n'y voit aucune ressource. C'est le commencement de l'histoire, et comme la première partie de ce tableau : tout y est rempli d'horreur.

Mais voici la seconde, et tout y est plein au contraire de consolation. Il n'y paraît que puissance contre la mort, et que victoire remportée sur elle.

Jésus dit : *Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu*[2]. Lazare en mourut pourtant : mais le Sauveur voulait dire que la mort serait vaincue, et le Fils de Dieu glorifié par cette victoire.

Il poursuit : *Lazare dort, mais je vais le réveiller*[3] : appelant la mort un sommeil plutôt qu'une mort; et montrant qu'il lui est aussi facile de ressusciter un mort, que de réveiller un endormi.

A mesure qu'il avance, il paraît de plus en plus le vainqueur de la mort. *Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort : mais je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.* Vous avez tout pouvoir, non-seulement pour prévenir la mort, mais encore pour lui enlever la proie qu'elle a déjà entre ses mains.

Votre frère ressuscitera[4]. *Je le sais*, dit Marthe, *au dernier jour*. Elle ne doute pas que Jésus ne puisse le ressusciter avant ce temps : mais elle ne se juge pas digne de cette grâce.

Goûtons ces paroles du Sauveur. après lesquelles la mort n'a plus rien d'affreux : *Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand il serait mort, il vivra : celui qui vit et qui croit en moi, ne mourra point éternellement*[1]. Il ne mourra point pour jamais : la mort ne sera pour lui qu'un passage : il n'y demeurera pas, et il viendra à un état où il ne mourra jamais.

La foi de Marthe est grande. Les Juifs disaient de Jésus : *Ne pouvait-il pas faire que Lazare ne mourût pas?* Celle-ci dit, non-seulement qu'il le pouvait faire, mais qu'il l'aurait fait; et qu'il pouvait encore le ressusciter s'il voulait. Elle voit en esprit la résurrection générale, et confesse Jésus-Christ, comme celui qui, étant au ciel et dans le sein de son Père, est venu au monde. Jésus, Fils du Dieu vivant, est vivant de la même vie que son Père. *Comme le Père*, dit-il[2], *a la vie en soi, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en soi*. Il a donc raison de nous dire, qu'il est *la résurrection et la vie*[3]; et encore : *Je suis la vie;* et encore : *Comme le Père ressuscite et vivifie, ainsi le Fils vivifie qui il lui plaît*[4]. Il est une source de vie, il est la vie même comme le Père. La vie est venue à nous, quand il s'est fait homme. *Nous vous annonçons la vie éternelle qui était dans le Père, et qui nous est apparue* pour se répandre sur nous, disait saint Jean[5].

Les larmes mêmes de Jésus nous remplissent d'espérance : si le médecin tout-puissant est touché de nos maux, s'il les pleure, s'il en frémit, il les guérira.

Otez la pierre[6], ouvrez le tombeau; enlevez la porte de cette éternelle prison. C'est sans doute pour en délivrer ceux qui y sont détenus.

Père, je sais que vous m'écoutez toujours[7]. Nous sommes donc délivrés, puisqu'un tel intercesseur parle pour nous. *Lazare, sortez, paraissez.* Les prophètes avaient ressuscité quelques morts; mais on n'avait point encore traité la mort d'une manière si impérieuse. C'est que *le temps devait venir, et déjà il était venu*, disait le Sauveur, *que ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu; et ceux qui l'entendront, recevront la vie*[8]. Ce qui se fait maintenant pour le seul Lazare se fera un jour pour tous les hommes.

Lazare sortit à l'instant, quoique *lié de bandelettes*, à peu près comme un enfant dans le berceau, *le visage enveloppé d'un linge*[9]. Un homme vivant ne pourrait se remuer en cet état : cependant un mort se lève, et paraît : tant il y a d'efficace dans la parole du Sauveur!

Il importe de bien méditer toutes ces choses, afin de nous affermir contre la crainte de la mort, qui est si extrême dans les hommes, qu'elle est capable de leur faire perdre l'esprit, quand on leur annonce qu'il faut mourir; comme l'expérience le fait voir. On a grand besoin de se munir contre cette crainte.

[1] *Joan.* XI, 37. — [2] *Ibid.* 4. — [3] *Ibid.* XI, 22. — [4] *Ibid.* 23.

[1] *Joan.* XI, 25, 26. — [2] *Ibid.* X, 28. — [3] *Ibid.* XI, 25. — [4] *Ibid.* V, 21. — [5] I. *Joan.* I, 2. — [6] *Ibid.* XI, 39. — [7] *Ibid.* 42. — [8] *Ibid.* V, 25. — [9] *Ibid.* XI, 44.

Ce qui se fait principalement, en méditant les promesses de l'Évangile contre la mort et s'attachant par une vive foi à la vie que nous attendons. On a besoin d'une grande grâce contre une si vive terreur. On ne la sent pas, tant qu'on a de la santé et de l'espérance : mais quand il n'y en a plus, le coup est terrible. Il est faible pourtant, si nous croyons bien que Jésus a vaincu la mort.

Il l'a encore vaincue dans une jeune fille de douze ans, qui ne faisait que d'expirer, et qui était encore dans son lit [1]. Il l'a vaincue dans un jeune homme qu'on portait en terre [2]. Enfin, il l'a vaincue dans le tombeau, et au milieu de la pourriture, en la personne du Lazare [3]. Il restait qu'il empêchât même la corruption. Il avait vaincu la mort en des personnes qui étaient mortes naturellement : il fallait encore la vaincre lorsqu'elle serait venue par violence. Ceux à qui il avait rendu la vie, demeuraient mortels ; il restait qu'avec la mort, il vainquît même la mortalité. C'était en sa personne qu'il devait faire voir une victoire si complète. Après qu'on l'eut fait mourir, il ressuscite pour ne mourir plus, sans même avoir jamais vu la corruption, comme avait chanté le psalmiste : *Vous ne permettrez pas que votre Sainte voie la corruption* [4]. Ce qui s'est fait dans le chef s'accomplira dans les membres. L'immortalité nous est assurée en Jésus-Christ à meilleur titre qu'elle ne nous avait d'abord été donnée en Adam. Notre première immortalité était de pouvoir ne mourir pas : notre dernière immortalité sera de ne pouvoir plus mourir.

IVe JOUR.

Même sujet. Les trois morts ressuscités par Notre-Seigneur, figures des trois états du pécheur. *Joan.* XI, 1 *et suiv.* *Matth.* IX, 18, 25. *Marc.* V, 35, 42. *Luc.* VII, 12, 15.

La vraie mort de l'homme c'est le péché, parce que c'est la mort de l'âme.

Dans les trois morts que le Sauveur a ressuscités, les saints ont considéré le péché vaincu en trois états : dans son commencement, en la personne de cette jeune fille : dans son progrès, en la personne de celui qu'on portait en terre : dans sa consommation, et dans l'état d'endurcissement et d'habitude invétérée, en la personne de Lazare.

La corruption dans un mort de quatre jours fait voir un homme qui croupit, et pourrit, pour ainsi parler, dans son péché. La mauvaise odeur, c'est le scandale et la diffamation qui suit cet état. La caverne où le mort est enterré fait voir l'abîme où le pécheur s'est enfoncé. La pierre sur le tombeau, c'est la dureté dans le cœur. Les bandes dont le mort est lié, sont les liens du péché qu'il ne peut rompre. Il ne paraît plus de ressource ; les gens de bien même n'espèrent plus rien. *Maître*, disait Marthe [5], *il sent mauvais, et il y a quatre jours qu'il est mort.* C'est ce qui cause dans Jésus ce frémissement réitéré par deux fois, avec ces larmes amères ; ce qui signifie l'effort, comme le travail de l'Église, pour enfanter de nouveau ce mort tout pourri. Le grand cri de Jésus montre encore la même chose. Ressusciter un tel mort, c'est quelque chose de plus miraculeux que la résurrection de Lazare.

Ame malheureuse, ne fais point pleurer Jésus ; ne le fais point tant crier, ni tant frémir ; empêche-toi de tomber dans ce péché d'habitude. Mais si tu y es, ne perds pas toute espérance ; il te reste une ressource infaillible dans les cris et les larmes de Jésus.

Déliez-le, dit le Sauveur [1] ; ôtez-lui ces bandelettes dont il est serré ; c'est le ministère des apôtres. Mais il faut auparavant que Jésus ait parlé ; que le mort ait ouï sa voix ; qu'il se soit déjà réveillé de son profond assoupissement, et qu'il commence à vivre en recevant l'inspiration qui l'appelle à la pénitence. Les apôtres peuvent alors user du pouvoir qui leur est donné de délier : mais si le pécheur n'a déjà reçu aucun principe de vie ; en un mot, s'il n'est déjà sérieusement converti, c'est en vain qu'on le délierait ; il est tout mort au dedans ; et les sacrements ne peuvent rien pour lui. Convertissez-vous donc, ô pécheurs, et vivez !

Ve JOUR.

Amitié de Jésus, modèle de la nôtre. Excellente manière de prier. *Joan.* XI, 1 *et suiv.*

Voilà les grands mystères de cet évangile. Mais à ne rien regarder que l'histoire, elle est ravissante.

Lazare notre ami, dit Jésus [2]. Quel bonheur à des mortels de pouvoir avoir Jésus pour ami ! *Notre ami :* Lazare aimait et lui et sa compagnie : ses disciples avaient part à son amitié. *Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare* [3], qui était malade. Voilà les amis de Jésus ; leur maison était toujours ouverte à lui et aux siens ; ce sont ses hôtes et ses amis.

Puisque Jésus n'a pas dédaigné d'avoir des amis sur la terre, suivons ce modèle dans nos amitiés. Aimons ceux qui sont charitables, et qui exercent volontiers l'hospitalité ; car, en la personne de leurs hôtes, c'est Jésus-Christ qu'ils reçoivent. Aimons une Marthe si zélée pour servir Jésus, qu'elle passe jusqu'à un empressement excessif, et jusqu'à une inquiétude dont elle est reprise. Si nos amis ont des défauts, que ce soit des défauts fondés sur le bien. Mais aimons surtout une Marie qui est toujours aux pieds de Jésus, toujours attentive à sa parole, et à *la bonne part qui ne pouvait lui être ôtée* [4]. Voilà ceux que Jésus-Christ honorait d'une amitié particulière.

Celui que vous aimez est malade [5]. C'est ce que mandent à Jésus les sœurs de Lazare. Excellente manière de prier ; sans rien demander, on expose à celui qui aime le besoin de son ami. Prions ainsi ; soyons persuadés que Jésus nous aime ; présentons-nous à lui comme des malades, sans rien dire, sans rien demander. Prions ainsi pour nous-mêmes : prions ainsi pour les autres. C'est une manière de prier des plus excellentes.

[1] *Matth.* IX, 18, 25. *Marc.* V, 35, 40, 42. — [2] *Luc.* VII, 12, 14, 15. — [3] *Joan.* XI, 41, 42, 43, 44. — [4] *Ps.* XV, 10, 11. *Act.* II, 27. — [5] *Joan.* XI, 39.

[1] *Joan.* XI, 44. — [2] *Ibid.* 11. — [3] *Ibid.* 5 — [4] *Luc.* X, 39, 40, 42. — [5] *Joan.* XI, 3.

Souvent on dit à Jésus dans son Evangile : Venez, Seigneur, et guérissez; imposez vos mains, touchez le malade : ici on dit simplement : *Celui que vous aimez est malade.* Jésus entend la voix du besoin, d'autant plus que cette manière de le prier a quelque chose, non-seulement de plus respectueux et de plus soumis, mais encore de plus tendre. Qu'elle est aimable cette prière! Pratiquons-la principalement pour les maladies de l'âme.

Marthe et Marie conservent toujours leur caractère. Marthe est toujours la plus empressée : elle parle plus; elle agit plus. Marie arrive : d'abord *elle se prosterne aux pieds de Jésus* [1]; elle ne dit qu'un mot, et c'est assez.

Le Maître vous demande, lui disait Marthe [2]. Jésus était content de la foi de Marthe : mais pour achever d'être touché, il voulait voir les pleurs, la tendresse intime et la douceur de Marie, toujours attachée du fond de son cœur à sa parole.

Jésus pleura [3]. Où sont ces faux sages qui veulent qu'on soit insensible? Ce n'est pas là la sagesse de Jésus.

Voyez comment il l'aimait [4]. Soyez loué, ô Seigneur Jésus! d'avoir bien voulu qu'on pût remarquer la tendresse que vous avez pour vos amis. Qu'il nous soit permis de l'imiter, et d'aimer à votre exemple : les cœurs durs et insensibles ne sont pas ceux qui vous plaisent. Mais réglez nos amitiés, et soyez-en le modèle. Ne flattons point nos amis, corrigeons-en, comme vous, les empressements inconsidérés : aimons dans nos amis le bon et le solide comme vous.

O Seigneur! que je sois du nombre de ceux à qui vous dites : *Vous êtes mes amis* [5]! et encore : *Je vous dirai à vous qui êtes mes amis* [6]. O bon et parfait ami, qui pour exercer envers eux l'amour que vous avez dit vous-même être le plus grand de tous, avez donné votre vie pour eux, je ne veux d'ami que vous ou qu'en vous. O bon ami, ressuscitez-moi, je suis plus mort que Lazare.

Marthe appelle Marie en secret. Le Maître, dit-elle [7], *vous demande.* Il y a un certain secret entre Jésus-Christ, et les âmes intérieures qui sont figurées par Marie. Il faut entrer dans ce secret, et ne le pas troubler en y mêlant le monde. Entends, chrétien, ce doux secret, ce secret entre le Verbe et l'âme détachée des sens, qui l'écoute au dedans, et qui ne connaît que sa voix.

A l'instant Marie se lève, et vient à Jésus [8]. Quand il appelle, on ne peut y apporter trop de promptitude. Les Juifs les voyant partir si vite, disaient : *Elle va pleurer au tombeau.* On connaissait son bon naturel et son cœur tendre; mais Jésus avait réglé ses tendresses, dont le principal objet était sa parole.

Déliez-le, et laissez-le aller [9]. On n'a point dit ni où il alla, ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit, ni ce qu'on lui dit, ni où il avait été, ni comment il se trouvait : toutes questions superflues. Dieu, qui, dès le moment de sa mort, savait ce qu'il en voulait faire, avait tout réglé; il savait par où nous devaient venir les vérités de l'autre vie. Jésus notre docteur savait tout, et avait tout vu dans la source. La simplicité du narré nous apprend ce qu'on doit considérer dans les grandes choses, et comme il y faut mépriser les minuties.

[1] *Joan.* XI, 32. — [2] *Ibid.* 28. — [3] *Ibid.* 35. — [4] *Ibid.* 36. — [5] *Ibid.* XV, 14, 15. — [6] *Luc.* XII, 4. — [7] *Joan.* XI, 28. — [8] *Ibid.* 29, 31. — [9] *Ibid.* 44.

VIe JOUR.

Jésus-Christ mis en signe de contradiction : incrédulité des Juifs après la résurrection de Lazare. *Joan.* **XI, 46** *et suiv.*

Ce qui fut dit du Sauveur à sa bienheureuse Mère, par le saint vieillard Siméon, est bien vrai: *Celui-ci est posé en ruine et en résurrection à plusieurs en Israël, et en signe de contradiction; afin que les pensées de leurs cœurs soient découvertes* [1]. On n'avait point encore vu la profonde malice du cœur de l'homme, ni jusqu'à quel point il est capable de résister à Dieu.

Après un si grand miracle, il semble qu'il ne faut pas s'étonner que plusieurs crussent. La résurrection de Lazare était arrivée en présence de tout le monde, à la porte de Jérusalem, avec le concours qu'attire un deuil dans les maisons considérables : *Plusieurs crurent*, dit l'évangéliste [2]. C'était là l'effet naturel d'un si grand miracle. Mais d'autres, qui savaient la haine des pontifes et des pharisiens contre Jésus, et qui y entraient, leur allèrent dire ce qu'ils avaient vu. Sur cela, on assembla le conseil, et la résolution en fut étrange.

Cet homme fait beaucoup de miracles [3]. Ils ne nient point le fait; il est trop constant. *Que ferons-nous?* La réponse paraît aisée, Croyez en lui : mais leur avarice, leur faux zèle, leur hypocrisie, leur ambition, leur domination tyrannique sur les consciences, que Jésus découvrait, encore qu'il la cachassent sous le masque du zèle de la religion, les aveuglait. En cet état, *ils ne peuvent croire* [4], comme nous verrons bientôt; et ils aiment mieux résister à Dieu, que de renoncer à leur empire.

Ailleurs ils disent encore : *Que ferons-nous à ces hommes? car le miracle qu'ils viennent de faire est public. Tout Jérusalem en est témoin, et nous ne saurions le nier* [5]. La réponse naturelle était, Il y faut croire. Mais si nous y croyons, nous ne serons plus rien : et c'est à quoi ils ne pouvaient se résoudre.

Les incrédules s'écrient : Comment tout le monde n'a-t-il pas cru, s'il y a eu tant et de si grands miracles? Ils n'entendent pas le profond attachement du cœur humain à ses sens, et aux affaires qui les flattent; d'où suit une indifférence prodigieuse pour le salut. Ce qui fait qu'on ne daigne pas s'appliquer à ce qui se passe qui y a rapport, ni s'en enquérir; et que ceux qui l'ont vu, s'étourdissent eux-mêmes pour n'y pas croire; de peur qu'en y croyant ils ne soient forcés de renoncer à tout ce qu'ils aiment

[1] *Luc.* II, 34, 35. — [2] *Joan.* XI, 45. — [3] *Ibid.* 47. — [4] *Ibid.* XII, 37, 38, 39. — [5] *Act.* IV, 16.

ments de ce cœur, c'est la charité qui les produit. Voulez-vous voir saint Jean vous montrer tous les secrets de ce cœur ; il remonte « jusqu'au « principe : » *In principio*[1]. C'est pour venir à ce terme : *Et habitavit*[2], « Il a habité parmi « nous. » Qui l'a fait ainsi habiter avec nous ? l'amour. « C'est ainsi que Dieu a aimé le monde : » *Sic Deus dilexit mundum*[3]. C'est donc l'amour qui l'a fait descendre, pour se revêtir de la nature humaine. Mais quel cœur aura-t-il donné à cette nature humaine, sinon un cœur tout pétri d'amour ?

C'est Dieu qui fait tous les cœurs, ainsi qu'il lui plaît. « Le cœur du roi est dans sa main » comme celui de tous les autres : *Cor regis in manu Dei est*[4]. *Regis*, du roi Sauveur. Quel autre cœur a été plus dans la main de Dieu ? C'était le cœur d'un Dieu, qui réglait de près, dont il conduisait tous les mouvements. Qu'aura donc fait le Verbe divin, en se faisant homme, sinon de se former un cœur sur lequel il imprimât cette charité infinie qui l'obligeait à venir au monde : Donnez-moi tout ce qu'il y a de tendre, tout ce qu'il y a de doux et d'humain : il faut faire un Sauveur qui ne puisse souffrir les misères, sans être saisi de douleur ; qui, voyant les brebis perdues, ne puisse supporter leurs égarements. Il lui faut un amour qui le fasse courir au péril de sa vie, qui lui fasse baisser les épaules pour charger dessus sa brebis perdue ; qui lui fasse crier : « Si quel- « qu'un a soif, qu'il vienne à moi : » *Si quis sitit, veniat ad me*[5]. « Venez à moi, vous tous qui « êtes fatigués : » *Venite ad me, omnes qui laboratis*[6]. Venez pécheurs ; c'est vous que je cherche. Enfin, il lui faut un cœur qui lui fasse dire : « Je donne ma vie parce que je le veux : » *Ego pono eam a meipso*[7]. C'est moi qui ai un cœur amoureux, qui dévoue mon corps et mon âme à toutes sortes de tourments.

Voilà, mes frères, quel est le cœur de Jésus, voilà quel est le mystère du christianisme. C'est pourquoi l'abrégé de la foi est renfermé dans ces paroles : « Pour nous, nous avons cru à l'amour « que Dieu a pour nous : » *Nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis*[8]. Voilà la profession de saint Jean. Pourquoi le Juif ne croit-il pas à notre Évangile ? Il reconnaît la puissance ; mais il ne veut pas croire à l'amour : il ne peut se persuader que Dieu nous ait assez aimés, pour nous donner son Fils. Pour moi, je crois à sa charité ; et c'est tout dire. Il s'est fait homme, je le crois ; il est mort pour nous, je le crois ; il aime, et qui aime fait tout : *Credidimus charitati ejus*.

Mais si nous y croyons, il faut l'imiter. Ce cœur de Jésus embrasse tous les fidèles : c'est là où nous sommes tous réunis, « pour être consom- « més dans l'unité : » *Ut sint consummati in unum*[1]. C'est le cœur qui parlait, lorsqu'il disait : « Mon Père, je veux que là où je suis, mes « disciples y soient aussi avec moi : » *Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum*[2]. Il ne distrait personne, il appelle tous ses enfants, et nous devons nous aimer « dans les entrailles de la cha- « rité de ce divin Sauveur, » *in visceribus Jesu-Christi*[3]. Ayons donc un cœur de Jésus-Christ, un cœur étendu, qui n'exclue personne de son amour. C'est de cet amour réciproque qu'il se formera une chaîne de charité qui s'étendra du cœur de Jésus dans tous les autres, pour es lier et les unir inviolablement : ne la rompons pas ; ne refusons à aucun de nos frères l'entrer dans cette sainte union de la charité de Jésus-Christ. Il y a place pour tout le monde. Usons sans envie des biens qu'elle nous procure : nous ne les perdons pas en les communiquant aux autres ; mais nous les possédons d'autant plus sûrement : ils se multiplient pour nous avec d'autant plus d'abondance, que nous désirons plus généreusement les partager avec nos frères. Et pourquoi veux-tu arracher ton frère de ce cœur de Jésus-Christ ? Il ne souffre point de séparation : il te vomira toi-même. Il supporte toutes les infirmités, pourvu que la charité dont nous sommes animés les couvre. Aimons-nous donc dans le cœur de Jésus. « Dieu est charité ; et qui persé- « vère dans la charité demeure en Dieu, et Dieu « en lui[4]. » Ah ! qui me donnera des amis que j'aime véritablement par la charité ? Lorsque je répands en eux mon cœur, je le répands en Dieu qui est charité. « Ce n'est pas à un homme que « je me confie ; mais à celui en qui il demeure, « pour être tel. Et dans ma juste confiance, je ne « crains point ces résolutions si changeantes de « l'inconstance humaine : » *Non homini committo, sed illi in quo manet ut talis sit. Nec in mea securitate crastinum illud humanæ cogitationis incertum omnino formido.* C'est ainsi que s'aiment les bienheureux esprits.

L'amour, qui les unit intimement entre eux, s'échauffe de plus en plus dans ces mutuels em-

[1] *Joan.* I, 1.
[2] *Ibid.* I, 14.
[3] *Ibid.* III, 16.
[4] *Prov.* XXI, 1.
[5] *Joan.* VII, 37.
[6] *Matth.* XI, 28.
[7] *Joan.* X, 18.
[8] I. *Joan.* IV, 16.

[1] *Joan.* XVII, 23.
[2] *Ibid.* 24.
[3] *Philip.* I, 8.
[4] I. *Joan.* IV, 16.

vais desseins : les vains prétextes dont elle se sert pour cela : sa présomption à faire l'habile, pendant qu'en effet elle est dans la souveraine ignorance : ses fausses maximes pour décider de ce qu'on appelle cas de conscience, et l'abus qu'elle fait des bonnes : l'abus qu'elle fait aussi de son autorité, lorsqu'elle en a ; et même quelquefois de la grâce de son ministère, comme fit Caïphe *de la prophétie*[1], en quelque sorte annexée au pontificat, comme saint Jean le remarque. Tout cela peut découvrir à chacun les fautes qu'il fait dans la conduite de sa famille, de sa communauté, de soi-même en particulier : comme on s'entête du bien des communautés, à qui souvent on sacrifie des particuliers innocents. Encore *croit-on rendre service à Dieu ;* comme Jésus-Christ le dit distinctement des pontifes[2], et des autres ennemis de la vérité.

Pour venir à quelque chose de plus tendre, unissez-vous en esprit à *tous ces enfants de Dieu dispersés par tout l'univers,* que la mort du Sauveur devait *recueillir*[3].

Le verset 53 nous fait voir le résultat du conseil, et la mort du Fils de Dieu résolue : ce qui l'obligea à se cacher jusqu'au temps qu'il avait résolu.

Cependant la pâque approchait, vers le temps de laquelle il devait mourir. Tout se préparait à cette pâque, et en même temps à la mort du Sauveur, puisque déjà l'ordre était donné à tous ceux qui sauraient où il était, de le déclarer, afin qu'on le prît.

Demeurez en attente de ce qui doit arriver à Jésus. Et en voyant comment on venait plusieurs jours devant la pâque pour s'y disposer, considérez la disposition que vous devez apporter à la pâque véritable, qui est la communion.

VIIIe JOUR.

Profusion des parfums sur la tête et les pieds de Jésus, en différents temps. *Joan.* XII, 1, 12.

Comme le temps approchait, Jésus sort de sa retraite autour d'Éphrem[4], et revient à Béthanie, c'est-à-dire, comme on a vu, aux portes de Jérusalem, six jours devant Pâques.

Ce qui s'y passa d'abord de plus remarquable fut un festin, où Lazare était à table avec lui dans sa maison. Marthe gardait son caractère, et servait. Marie, aussi pour garder le sien, se mit, selon sa coutume, *aux pieds de Jésus, qu'elle oignit d'un parfum exquis, et les essuya de ses cheveux*[5]. Il est arrivé trois fois au Sauveur d'être oint par de pieuses femmes. Ce qui paraît non-seulement dans saint Jean, comme nous venons de le voir, mais encore dans saint Luc, VII, 37 *et suiv. ;* dans saint Matthieu, XXVI, 6 *et suiv. ;* et dans saint Marc, XIV, 3 *et suiv.*

En saint Luc la femme n'est pas nommée : et il paraît seulement que c'était une pécheresse pénitente. Ses larmes, dont elle arrosait les pieds de Jésus, sont le caractère de sa pénitence ; et Jésus-Christ lui ayant donné expressément la rémission de ses péchés, confirme ce caractère. C'en est aussi une belle confirmation, d'avoir expliqué comme il a fait la nature et les devoirs de l'amour pénitent, et de montrer jusqu'où le porte la reconnaissance.

Ce caractère d'amour pénitent ne se trouve point dans ce chapitre de saint Jean, où il est dit seulement que Marie répandit son parfum sur les pieds de Jésus, et les essuya de ses cheveux, mais sans y parler de larmes, ni des doux et pieux baisers de la pénitente. Il n'y en a rien non plus en saint Matthieu, ni en saint Marc. Ces deux évangélistes marquent le parfum répandu sur la tête, pendant que Jésus était à table : ce qui était très-facile en ces temps, où les conviés étaient à table couchés. Il est dit dans saint Jean, que *la maison fut toute remplie de la bonne odeur du parfum*[1]. Les lieux comme les temps de ces onctions sont marqués. La pécheresse pénitente fit son onction longtemps avant la dernière pâque, dans la maison de Simon le pharisien, comme le raconte saint Luc. La seconde onction, qui est clairement attribuée à Marie, sœur de Lazare et de Marthe, se fit à Béthanie, six jours devant Pâques, dans la maison de Lazare et de ses sœurs, selon saint Jean. Et la troisième encore à Béthanie, mais chez Simon lépreux, et seulement deux jours avant Pâques, comme le marquent saint Matthieu et saint Marc[2]. Dans la première et dans la troisième onction, la femme n'est pas nommée. Dans la seconde, il est porté expressément dans saint Jean que celle qui la fit fut Marie, sœur de Lazare. Et soit que les trois différentes onctions aient été faites par différentes personnes, selon l'opinion de quelques-uns, ou par la même, selon quelques autres, en divers temps, et avec différentes circonstances, il faut profiter de chaque caractère qui nous y paraît.

Il faut aussi remarquer que ces profusions de parfums scandalisèrent deux fois les hypocrites, et même les disciples qui n'en savaient pas le mystère, et que Jésus aussi prit deux fois la défense de ces pieuses profusions.

Parfumer Jésus, c'est lui donner des louanges ; parfumer la tête de Jésus, c'est louer et adorer sa divinité : car *la tête de Jésus-Christ,* comme parle saint Paul[3], *c'est Dieu.* Parfumer ses pieds, c'est adorer son humanité et ses faiblesses. Essuyer les pieds de Jésus avec ses cheveux, c'est mettre à ses pieds sacrés son ornement, et sa tête même, avec toutes les vanités et la parure du siècle. Tout est sacrifié à Jésus ; on ne veut plaire qu'à lui : des cheveux qui ont touché les pieds de Jésus pourront-ils jamais servir à la vanité ? C'est ainsi que Jésus veut être aimé. Il est seul digne d'un tel amour, et de tels hommages.

On ne répand pas seulement ces riches parfums sur Jésus : *on rompt la boîte d'albâtre* où ils étaient renfermés, dit saint Marc[4], afin qu'il ait tout. Sa tête et ses pieds ruisselèrent donc de ces admirables parfums : et toute la maison en fut embaumée.

[1] *Joan.* XI, 51. — [2] *Ibid.* XVI, 2. — [3] *Ibid.* XI, 52 et seqq. — [4] *Ibid.* 54. — [5] *Ibid.* XII, 3.

[1] *Joan.* XII, 3. — [2] *Ibid.* 4 ; *Matth.* XXVI, 6 ; *Marc.* XIV, 3. — [3] I *Cor.* XI, 3. — [4] *Marc.* XIV, 3.

« souffrir la faim, à être dans l'abondance et à « être dans l'indigence : » *Scio et humiliari, scio et abundare; ubique et in omnibus institutus sum, et satiari et esurire, et abundare et penuriam pati*[1]. Et cependant cet homme tout céleste, si indifférent, si dur pour lui-même, ressent le contre-coup de tous les maux, de toutes les peines que peut souffrir le moindre des fidèles. « Qui « est faible, s'écrie-t-il, sans que je le sois avec « lui? qui est scandalisé sans que je brûle? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor? quis scandalizatur, et ego non uror*[2]? Sa tendresse pour ses frères est si grande qu'il ne peut les voir dans les larmes et dans l'affliction, qu'il n'en soit pénétré d'une vive douleur : « Que faites-vous de « pleurer ainsi, et de me briser le cœur? » *Quid facitis flentes, et affligentes* * *cor meum?* C'est en vain que vous me fendez le cœur par vos larmes : « car pour moi je suis tout prêt de souffrir « non-seulement les chaînes, mais la mort même « pour le nom du Seigneur Jésus : » *Ego enim non solum alligari, sed et mori paratus sum*[3]. Ce cœur de diamant, qui semble défier le ciel, et la terre, et l'enfer de l'émouvoir, peut souffrir la mort et les plus dures extrémités; il ne peut souffrir les larmes de ses frères. Combien a dû être touché saint Thomas, de voir les siens affligés et persécutés à son occasion! Il se souvient de Jésus, qui n'est pas plutôt né, qu'il attire des persécutions à ses parents, qui sont contraints de quitter leur maison pour l'amour de lui. Il a reçu sa loi d'en haut, et ne peut rien faire pour les siens, sinon de leur souhaiter qu'ayant part aux persécutions ils aient part à la grâce.

Le prophète Zacharie semble avoir voulu nous représenter l'immuable et éternelle concorde qui doit être entre l'empire et le sacerdoce. « Celui« là, dit-il parlant du prince, sera revêtu de « gloire, il sera assis et dominera sur son trône; « et le pontife sera aussi sur son trône, et il y « aura un conseil de paix entre ces deux : » *Ipse portabit gloriam, et sedebit, et dominabitur super solio suo; et erit sacerdos super solio suo, et consilium pacis erit inter illos duos*[4]. Vous voyez que la gloire, et l'éclat, et l'autorité dominante sont dans le trône royal. Mais quoique le Fils de Dieu ait enseigné à ses ministres qu'ils ne doivent pas dominer à la manière du monde, le sacerdoce néanmoins ne laisse pas d'avoir son trône : car le prophète en établit deux; il reconnaît deux puissances, qui sont, comme vous voyez, plutôt unies que subordonnées *consilium pacis inter illos*[1]; et le genre humain se repose à l'ombre de cette concorde.

Saint Thomas a souvent représenté au roi d'Angleterre, par des lettres pleines d'une force, d'une douceur et d'une modestie apostolique, que ces puissances doivent concourir et se prêter la main mutuellement, et non se regarder avec jalousie, puisqu'elles ont des fins si diverses, qu'elles ne peuvent se choquer sans quitter leur route et sortir de leurs limites. Il soutient ces charitables avertissements avec toute l'autorité que pouvait donner non-seulement la sainteté de son caractère, mais la sainteté de sa vie, qui était l'exemple et l'admiration de tout l'univers.

Notre France l'avait connue, puisque, lorsqu'il fut exilé, elle lui avait ouvert les bras; et le roi Louis VII, témoin oculaire des vertus apostoliques de ce grand homme, a toujours constamment favorisé et sa personne, et la cause qu'il défendait, par toutes sortes de bons offices. Rendons ici témoignage à l'incomparable piété de nos monarques très-chrétiens. Comme ils ont vu que Jésus-Christ ne règne pas, si son Église n'est autorisée, leur propre autorité ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Église. Cette puissance royale, qui doit donner le branle dans les autres choses, n'a jamais jugé indigne d'elle de ne faire que seconder dans les affaires spirituelles; et un roi de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser, lorsque écrivant aux évêques, il les assure de sa protection dans les fonctions de leur ministère; afin, dit ce grand roi, que notre puissance royale servant, comme il est convenable, à ce que demande votre autorité, vous puissiez exécuter vos décrets : *Ut nostro auxilio suffulti, quod vestra auctoritas exposcit, famulante, ut decet, potestate nostra, perficere valeatis*[2].

Telles sont les maximes saintes et durables de la monarchie très-chrétienne; et plût à Dieu que le roi d'Angleterre eût suivi les sentiments et imité les exemples de ses augustes voisins! Saint Thomas ne se verrait pas réduit à la dure nécessité de s'opposer à son prince. Mais comme ce monarque se rend inflexible, l'Église opprimée est contrainte de recourir aux derniers efforts. Vous attendez peut-être des foudres et des anathèmes. Mais, quoique Henri les eût mérités, Thomas, aussi modéré que vigoureux, ne fulmine pas aisément contre une tête royale. Voici ces derniers efforts dont je veux parler : le saint archevêque offre à Dieu sa vie; et sachant que l'Église n'est jamais plus forte, que lorsqu'elle parle par la voix du sang, il revient d'un long

[1] *Phil.* IV, 12.
[2] II. *Cor.* XI, 29.
* Grec, *comminuentes, conterentes.*
[3] *Act.* XXI, 13.
[4] *Zachar.* VI, 13.

[1] *Matth.* XX, 25, 26.
[2] *Ludovic. Pius, Cap. ann.* 823, cap. IV, t. I, p. 624.

et ce qu'il y dit. La tradition de l'Église met cette entrée au premier jour de la semaine, qui est un dimanche, qu'on appelle pour cette raison le dimanche des Rameaux : *Dominica in ramis Palmarum*.

Quoique le premier avénement de Jésus-Christ, contre l'attente des Juifs, dût se passer en humilité, il ne devait pas être destitué de cette gloire et de cet éclat que les Juifs attendaient. Cet éclat était nécessaire pour leur faire voir que tout humble qu'était le Sauveur, et tout méprisable qu'il paraissait selon le monde, il y avait dans ses actions et dans sa personne de quoi lui attirer la plus grande gloire que les hommes puissent donner sur la terre, et jusqu'à le faire roi, si l'ingratitude des Juifs, et une secrète dispensation de la sagesse de Dieu, ne l'eût empêché.

C'est donc ce qui parut à cette entrée, la plus éclatante et la plus belle qui fut jamais, puisqu'on y voit un homme, qui paraissait le dernier de tous les hommes en considération et en puissance, recevoir tout d'un coup de tout le peuple, dans la ville royale et dans le temple, des honneurs plus grands que n'en avaient jamais reçu les plus grands rois. Voilà donc cet éclat dont nous parlons : mais le caractère d'humiliation et d'infirmité, inséparable de l'état du Fils de Dieu sur la terre, n'y devait pas être oublié; et nous l'y verrons aussi, après que nous aurons auparavant considéré le caractère de gloire et de grandeur.

Il faut donc savoir que le Fils de Dieu, quoiqu'il parût à l'extérieur le dernier des hommes, était né pour être roi de la manière du monde la plus admirable et la plus auguste, puisque c'était par l'admiration que causaient ses exemples, sa sainte vie, sa sainte doctrine, ses grands ouvrages, et ses miracles, sans aucun autre secours. Le Sauveur avait paru, par ces merveilles, si secourable au genre humain, que les troupes oubliaient tout pour le suivre avec leurs femmes et leurs enfants, jusqu'aux déserts les plus éloignés, sans songer à aucun besoin : *et* Jésus *en ayant nourri avec cinq pains d'orge et deux poissons jusqu'à cinq mille, sans compter les femmes et les enfants*, ils furent tellement ravis, qu'ils *voulaient venir* en foule *pour le faire roi*, et le reconnaître pour le Christ. On eût donc vu dès lors quelque chose de l'éclat qui a paru aujourd'hui, si Jésus, qui avait ses temps réglés pour toutes choses, ne *se fût retiré* bien avant *dans le désert* pour l'empêcher [1].

Mais au jour des Rameaux, il lui plut de laisser éclater l'admiration que les peuples avaient pour lui. C'est pourquoi ils accoururent au-devant de lui avec des palmes à la main, criant hautement qu'il était leur roi, le vrai fils de David qui devait venir, et enfin le Messie qu'ils attendaient. Les enfants se joignaient à ces cris de joie; et le témoignage sincère de cet âge innocent, faisait voir combien ces transports étaient véritables. Jamais peuples n'en avaient tant fait à aucun roi : ils jetaient leurs habits par terre sur son passage; ils coupaient à l'envi des rameaux verts pour en couvrir les chemins; et tout, jusqu'aux arbres, semblait vouloir s'incliner et s'abattre devant lui. Les plus riches tapisseries qu'on ait jamais tendues à l'entrée des rois, n'égalent pas ces ornements simples et naturels. Tous les arbres ébranchés pour l'usage qu'on vient de voir; tout un peuple qui se dépouille pour parer en cette manière le chemin où passait son roi, fait un spectacle ravissant. Dans les autres entrées, on ordonne aux peuples de parer les rues; et la joie, pour ainsi dire, est commandée. Ici tout se fait par le seul ravissement du peuple. Rien au dehors ne frappait les yeux : ce roi pauvre et doux était monté sur un ânon, humble et paisible monture; ce n'était point ces chevaux fougueux, attelés à un chariot, dont la fierté attirait les regards. On ne voyait ni satellites, ni gardes, ni l'image des villes vaincues, ni leurs dépouilles, ou leurs rois captifs. Les palmes qu'on portait devant lui marquaient d'autres victoires; tout l'appareil des triomphes ordinaires était banni de celui-ci. Mais on voyait à la place les malades qu'il avait guéris, et les morts qu'il avait ressuscités. La personne du roi et le souvenir de ses miracles faisaient toute la recommandation de cette fête. Tout ce que l'art et la flatterie ont inventé pour honorer les conquérants dans leurs plus beaux jours, cède à la simplicité et à la vérité qui paraissent dans celui-ci. On conduit le Sauveur avec cette pompe sacrée par le milieu de Jérusalem jusqu'à la montagne du temple. Il y paraît comme le seigneur et comme le maître, comme le fils de la maison, le Fils du Dieu qu'on y sert, ainsi que nous verrons. Ni Salomon qui en fut le fondateur, ni les pontifes qui y officiaient avec tant d'éclat, n'y avaient jamais reçu de pareils honneurs.

Arrêtons-nous ici, et donnons le loisir de considérer le détail de ce grand spectacle.

IIe JOUR.

Le règne de Jésus-Christ sur les esprits et sur les cœurs, par ses miracles, par ses bienfaits et par sa parole. *Joan.* XII, 12, 19. *Matth.* XXI, 1, 17. *Marc.* XXI, 1, 18. *Luc.* XIX, 28, 48.

Ce qui attira au Sauveur toute cette gloire, ce fut le bruit de ses miracles, et en particulier celui de Lazare ressuscité, qui venait d'être fait à la porte de Jérusalem. *Car toute la troupe qui était avec lui lorsqu'il le fit sortir du tombeau*, où il pourrissait, *lui rendait témoignage : et c'est pour cela que la troupe* de ceux qui étaient venus à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâques, *accourut au-devant de lui, parce qu'ils avaient appris qu'il avait fait ce miracle* [1]. On célébrait aussi ses autres miracles, dont la réputation avait rempli toute la Judée. *Et pendant qu'il descendait la montagne des Olives, les troupes de ses disciples, saisies d'une joie subite, se mirent à louer Dieu* de toutes les guérisons *et de toutes les merveilles qu'ils avaient vues* [2].

Sa doctrine demeurait aussi confirmée par ses miracles; car il les avait faits expressément en té-

[1] *Matth.* XIV, 13, 21. *Joan.* VI, 14, 15.

[1] *Joan.* XII, 17, 18. — [2] *Luc.* XIX, 37.

trône; sa couronne est ébranlée sur sa tête, son sceptre ne tient pas dans ses mains. Dieu permet que tous ses voisins se liguent, que tous ses sujets se révoltent et oublient leur devoir; que son propre fils oublie sa naissance, et se mette à la tête de ses ennemis. Déjà la vengeance du ciel commence à le presser de toutes parts; mais c'est une vengeance miséricordieuse, qui ne l'abat que pour le rendre humble, et pour faire d'un roi pécheur un roi pénitent : c'est la seconde merveille qu'a opérée la mort du saint archevêque : *In morte mirabilia operatus est.*

SECOND POINT.

Dans ce démêlé célèbre où les intérêts de l'Église ont engagé saint Thomas contre un grand monarque, je me sens obligé de vous avertir qu'il ne lui a pas résisté en rebelle et dans un esprit de faction : il a joint la fermeté avec le respect. S'il a toujours songé qu'il était évêque, il n'a jamais oublié qu'il était sujet; et la charité pastorale animait de telle sorte toute sa conduite, qu'il ne s'est opposé au pécheur que dans le dessein de sauver le roi.

Il ne doit pas être nouveau aux chrétiens d'avoir à se défendre des grands de la terre; et c'est une des premières leçons que Jésus-Christ a données à ses saints apôtres. Mais encore que cette instruction nous prépare principalement contre les rois infidèles, plusieurs exemples illustres, et entre autres celui du grand saint Thomas, nous font voir assez clairement, que l'Église a souvent besoin de rappeler toute sa vigueur au milieu de sa paix et de son triomphe. Combien ces occasions sont fortes et dangereuses, vous le comprendrez aisément, si vous me permettez, chrétiens, de vous représenter comme en deux tableaux les deux temps et les deux états du christianisme; l'empire ennemi de l'Église, et l'empire réconcilié avec l'Église.

Durant le temps de l'inimitié, il y avait entre l'un et l'autre une entière séparation. L'Église n'avait que le ciel, et l'empire n'avait que la terre : les charges, les dignités, les magistratures, c'est ce qui, selon le langage de l'Église, s'appelait le siècle auquel elle obligeait ses enfants de renoncer. C'était une espèce de désertion que d'aspirer aux honneurs du monde; et les sages ne pensaient pas qu'un chrétien de la bonne marque pût devenir magistrat. Quand cela fut permis à certaines conditions au premier concile d'Arles, dans les premières années du grand Constantin, les termes mêmes de la permission marquaient toujours quelque répugnance : *Ad præsidatum prosilire* [1]; par un mot qui voulait dire qu'on s'égarait hors des bornes, qu'on s'échappait, qu'on sortait des lignes. Ce n'est pas que les fidèles ne sussent que les puissances de l'État étaient légitimes, puisque même saint Paul leur avait appris qu'elles étaient ordonnées de Dieu [1]. Mais, dans cette première ferveur, l'Église respirait tellement le ciel, qu'elle ne voulait rien voir dans les siens qui ne fût céleste; et elle était encore tellement remplie de la simplicité presque rustique de ses saints et divins pêcheurs, qu'elle ne pouvait accoutumer ses yeux à la pompe et aux grandeurs de la terre.

Il faut vous dire, messieurs, l'opinion qu'on avait en ce temps-là des empereurs, sur le sujet de la religion. On ne considérait pas seulement qu'ils étaient ennemis de l'Église; mais Tertullien a bien osé dire qu'ils n'étaient pas capables d'y être reçus : vous allez être étonnés de la liberté de cette parole. « Les Césars, dit-il, seraient chrétiens, si le siècle qui nous persécute « se pouvait passer des Césars, ou s'ils pouvaient « être Césars et chrétiens tout ensemble : *Cæsares credidissent super Christo, si aut Cæsares non essent sæculo necessarii; aut si et christiani potuissent esse et Cæsares* [2]. Voilà, direz-vous, de ces excès de Tertullien. Et quoi donc! n'avons-nous pas vu les Césars obéir enfin à l'Évangile, et abaisser leur majesté au pied de la croix? Il est vrai; mais il faut savoir distinguer les temps. Durant les temps des combats, qui devaient engendrer les martyrs, les Césars étaient nécessaires au siècle, le parti contraire à l'Église les devait avoir à sa tête; et Tertullien a raison de dire que le nom d'empereur et de César, qui, selon les occultes dispositions de la Providence, était un nom de majesté, était incompatible avec le nom de chrétien, qui devait être alors un nom d'opprobre. Les fidèles de ces temps-là, regardant les empereurs de la sorte, n'avaient garde de corrompre leur simplicité à la cour : il ne fallait pas craindre que les faveurs des empereurs fussent capables de les tenter; et leurs mains, qu'ils voyaient trempées et encore toutes dégouttantes du sang des martyrs, leur rendaient leurs offres et leurs présents non-seulement suspects, mais odieux. Pour ce qui regardait leurs menaces, il fallait à la vérité beaucoup de vigueur pour n'en être pas ému; mais ils avaient du moins cet avantage, qu'une guerre si déclarée les déterminait à la résistance, et qu'il n'y avait pas à délibérer si on s'opposerait à une puissance qu'on voyait si ouvertement armée contre l'Évangile.

Mais après la paix de l'Église, après que l'empire s'est uni avec elle, les choses peu à peu ont

[1] *Concil. Arelat.* I, *Can.* VII; *Lab.* t. II, col. 1427.

[1] *Rom.* XIII. 1.
[2] *Apolog.* n° 21.

été changées. Comme le monde a paru ami, les fidèles n'ont plus refusé ses présents. Ces chrétiens sauvages et durs, qui ne pouvaient s'apprivoiser avec la cour, ont commencé à la trouver belle; et la voyant devenue chrétienne, ils ont appris à en briguer les faveurs. Ainsi les douceurs de la paix ont amolli ces courages mâles, que l'exercice de la guerre rendait invincibles; l'ambition, la flatterie, l'amour des grandeurs se coulant insensiblement dans l'Église ont énervé peu à peu cette vigueur ancienne, même dans l'ordre ecclésiastique qui en était le plus ferme appui; et, comme dit saint Grégoire [1], on a cherché l'honneur du siècle dans une puissance que Dieu avait établie pour l'anéantir.

Dans cet état du christianisme, s'il arrive qu'un roi chrétien, comme Henri d'Angleterre, entreprenne contre l'Église, ne faudra-t-il pas, pour lui résister, une résolution extraordinaire? Combien a désiré notre saint prélat, puisqu'il plaisait à Dieu qu'il souffrît persécution pour la justice, que Dieu lui envoyât un Néron, ou quelque monstre semblable pour persécuteur? Il n'eût pas eu à combattre tant de fortes considérations qui le retenaient contre un roi, enfant de l'Église, son maître, son bienfaiteur, dont il avait été le premier ministre. De plus, un ennemi déclaré, à qui le prétexte du nom chrétien n'aurait pas donné le moyen de tromper les évêques par de belles apparences, aurait-il pu détacher tous ses frères les évêques, pour le laisser seul et abandonné dans la défense de la bonne cause? Voici donc une nouvelle espèce de persécution, qui s'élève contre saint Thomas; persécution formidable, à qui la puissance royale donne de la force, à qui la profession du christianisme donne le moyen d'employer la ruse. N'est-ce pas en de pareilles rencontres que la justice a besoin d'être soutenue avec toute la vigueur ecclésiastique : d'autant plus qu'il ne suffit pas de résister seulement à ce roi superbe; mais il faut encore tâcher de l'abattre, mais de l'abattre pour son salut par l'humilité de la pénitence?

Notre saint évêque n'ignore pas qu'il n'est rien de plus utile aux pécheurs, que de trouver des obstacles à leurs desseins criminels. Il ne cède donc pas a l'iniquité, sous prétexte qu'elle est armée et soutenue d'une main royale : au contraire, lui voyant prendre son cours d'un lieu éminent, d'où elle peut se répandre avec plus de force, il se croit plus obligé de s'élever contre, comme une digue que l'on élève à mesure que l'on voit les ondes enflées. Ainsi le désir de sauver le roi l'oblige à lui résister de toute sa force. Mais que dis-je, de toute sa force? Est-il donc permis a un sujet d'avoir de la force contre son prince; et pensant en faire un généreux, n'en ferons-nous point un rebelle? Non, mes frères, ne craignez rien, ni de la conduite de saint Thomas, ni de la simplicité de mes expressions. Selon le langage ecclésiastique, la force a une autre signification que dans le langage du monde. La force, selon le monde, s'étend jusqu'à entreprendre; la force, selon l'Église, ne va pas plus loin que de tout souffrir : voilà les bornes qui lui sont prescrites. Écoutez l'apôtre saint Paul : *Nondum usque ad sanguinem restitistis* [1]; comme s'il disait : Vous n'avez pas tenu jusqu'au bout, parce que vous ne vous êtes pas défendus jusqu'au sang. Il ne dit pas, jusqu'à attaquer, jusqu'à verser le sang de vos ennemis; mais, jusqu'à répandre le vôtre.

Au reste, saint Thomas n'abuse pas de ces maximes vigoureuses. Il ne prend pas par fierté ces armes apostoliques, pour se faire valoir dans le monde : il s'en sert comme d'un bouclier nécessaire dans l'extrême besoin de l'Église. La force du saint évêque ne dépend donc pas du concours de ses amis, ni d'une intrigue finement menée. Il ne sait point étaler au monde sa patience pour rendre son persécuteur plus odieux, ni faire jouer de secrets ressorts pour soulever les esprits. Il n'a pour lui que les prières des pauvres, les gémissements des veuves et des orphelins. Voilà, disait saint Ambroise [2], les défenseurs des évêques; voilà leurs gardes, voilà leur armée. Il est fort, parce qu'il a un esprit également incapable et de crainte et de murmure. Il peut dire véritablement à Henri, roi d'Angleterre, ce que disait Tertullien, au nom de toute l'Église, à un magistrat de l'empire, grand persécuteur de l'Église : *Non te terremus, qui nec timemus* [3]. Apprends à connaître quels nous sommes, et vois quel homme c'est qu'un chrétien : « Nous ne pensons « pas à te faire peur, et nous sommes incapables « de te craindre. » Nous ne sommes ni redoutables ni lâches : nous ne sommes pas redoutables, parce que nous ne savons pas cabaler; et nous ne sommes pas lâches, parce que nous savons mourir.

C'est ce que semble dire le grand saint Thomas, et c'est par ce sentiment qu'il unit ensemble les devoirs de l'épiscopat avec ceux de la sujétion. *Non te terremus;* voilà le sujet toujours soumis et respectueux : *qui nec timemus;* voilà l'évêque toujours ferme et inébranlable. *Non te terremus;* je ne médite rien contre l'État : *qui nec timemus;* je suis prêt à tout souffrir pour l'Église. J'ai donc eu raison de vous dire qu'il

[1] *Pastor* part. I, cap. VIII, t. II.

[1] *Heb.* XII, 4.
[2] *Serm. contra Auxent.* n° 33, t. II, col. 873.
[3] *Ad Scapul.* n° 4.

résiste de toute sa force; mais cette force n'est point rebelle, parce que cette force, c'est sa patience. Encore n'étale-t-il pas au monde cette patience avec un contenance fière et un air de dédain, pour rendre son persécuteur odieux : au contraire sa modestie est connue de tous, selon le précepte de l'apôtre[1]. C'est par là qu'il espère convertir le roi : il se propose de l'apaiser, du moins en lassant sa fureur. Il ne désire que de souffrir, afin que sa vengeance épuisée se tourne à de meilleurs sentiments. Quoiqu'il voie que ses biens ravis, sa réputation déchirée, les fatigues d'un long exil, l'injuste persécution de tous les siens, n'aient pu assouvir sa colère, il sait ce que peut le sang d'un martyr; et le sien est tout prêt à couler, pour amollir le cœur de son prince. Il n'a pas été trompé dans son espérance : le sang de ce martyr, le sacrifice sanglant de Thomas, a produit un autre sacrifice, sacrifice d'humilité et de pénitence; il a amené à Dieu une autre victime, victime royale et couronnée.

Je vous ai représenté l'appareil du premier sacrifice : que celui-ci est digne encore de vos attentions! Là, un évêque à la tête de son clergé; et ici, un roi environné de toute sa cour : là, un évêque nous a paru revêtu de ses ornements; ici, nous voyons un roi humblement dépouillé des siens : là vous avez vu des épées tirées, qui sont les armes de la cruauté; ici une discipline et une haire, qui sont les instruments de la pénitence. Dans le premier sacrifice, si vous avez eu de l'admiration pour le courage, vous avez eu de l'horreur pour le sacrilége : ici, tout est plein de consolation. La victime est frappée; mais c'est la contrition qui perce son cœur : la victime est abattue; mais c'est l'humilité qui la renverse. Le sang qui est répandu, ce sont les larmes de la pénitence : *Quidam sanguis animæ*[2]; l'autel du sacrifice, c'est le tombeau même du saint martyr. Le roi se prosterne devant ce tombeau, il fait une humble réparation aux cendres du grand saint Thomas, il honore ces cendres, il baise ces cendres, il arrose ces cendres de larmes, il mêle ses larmes au sang du martyr, il sanctifie ces larmes par la société de ce sang; et ce sang qui criait vengeance, apaisé par ces larmes d'un roi pénitent, demande protection pour sa couronne. Il affermit son trône ébranlé, il relève le courage de ses serviteurs; il met le roi d'Écosse, son plus grand ennemi, entre ses mains; il fait rentrer son fils dans son devoir qu'il avait oublié; enfin, en un même jour, il rend la concorde à sa maison, la tranquillité à son État, et le repos à sa conscience. Voilà ce qu'a fait la mort de Thomas, voilà la seconde merveille qu'elle a opérée, la conversion des persécuteurs : la dernière dépend en partie de nous; c'est, mes frères, que notre zèle pour la sainte Église soit autant échauffé, comme il est instruit par l'exemple de ce grand homme.

TROISIÈME POINT.

A la mort de Thomas, le clergé d'Angleterre commença à reprendre cœur : le sang de ce martyr ranima et réunit tous les esprits, pour soutenir, par un saint concours, les intérêts de l'Église. Apprenons aussi à l'aimer et à être jaloux de sa gloire. Mais, messieurs, ce n'est pas assez que nous apprenions du grand saint Thomas à conserver soigneusement son autorité et ses droits : il faut qu'il nous montre à en bien user, chacun selon le degré où Dieu l'a établi dans le ministère; et vous ne pouvez ignorer quel doit être ce bon usage que je vous demande, si vous écoutez un peu la voix de ce sang. Car considérons seulement pour quelle cause il est répandu, et d'où vient que toute l'Église célèbre avec tant de dévotion le martyre de saint Thomas. C'est qu'on voulait lui ravir ses priviléges, usurper sa puissance, envahir ses biens; et ce grand archevêque y a résisté.

Mais si l'on ne se sert de ces priviléges que pour s'élever orgueilleusement au-dessus des autres; si l'on n'use de cette puissance que pour faire les grands dans le siècle; si l'on n'emploie ces richesses que pour contenter de mauvais désirs, ou pour se faire considérer par une pompe mondaine : est-ce là de quoi faire un martyr? Était-ce là un digne sujet pour donner du sang, et pour troubler tout un grand royaume? N'est-ce pas pour faire dire aux politiques impies, que saint Thomas a été le martyr de l'avarice ou de l'ambition du clergé, et que nous consacrons sa mémoire, parce qu'il nous a soutenus dans des intérêts temporels?

Voilà, direz-vous, un discours d'impie; voilà un raisonnement digne d'un hérétique ou d'un libertin. Je le confesse, messieurs; mais répondons à cet hérétique, fermons la bouche à ce libertin, justifions le martyre du grand saint Thomas de Cantorbéry : il ne sera pas difficile. Nous dirons que si le clergé a des priviléges, c'est afin que la religion soit honorée; que s'il possède des biens, c'est pour l'exercice des saints ministères, pour la décoration des autels, et pour la subsistance des pauvres; que s'il a de l'autorité, c'est afin qu'elle serve de frein à la licence, de barrière à l'iniquité, d'appui à la discipline. Nous ajouterons qu'il est peut-être à propos que le clergé ait quelque force même dans le siècle, quelque éclat

[1] *Philip.* IV, 5.
[2] *S. Aug. Serm* CCCLI, n° 7, t. V, col. 1356.

même temporel quoique modéré, afin de combattre le monde par ses propres armes, pour attirer ou réprimer les âmes infirmes par les choses qui ont coutume de les frapper. Cet éclat, ces secours, ces soutiens externes de l'Église, empêchent peut-être le monde de l'attaquer, pour ainsi dire, dans ses propres biens, dans cette divine puissance, dans le cœur même de la religion; et ce sont, si vous voulez, comme les dehors de cette sainte Sion, de cette belle forteresse de David, qu'il ne faut point laisser prendre ni abandonner, et moins encore livrer à ses ennemis. D'ailleurs, comme le monde gagne insensiblement, quand saint Thomas n'aurait fait qu'arrêter un peu son progrès, le dessein en est toujours glorieux. Voilà une défense invincible, et sans doute on ne pouvait pas répandre son sang pour une cause plus juste.

Mais si le monde nous presse encore, s'il convainc un si grand nombre d'ecclésiastiques de faire servir ces droits à l'orgueil, cette puissance à la tyrannie, ces richesses à la vanité ou à l'avarice; si cette apologie et notre défense n'est que dans notre bouche et dans nos discours, et non dans nos mœurs et dans notre vie : ne dira-t-on pas qu'à la vérité notre origine était sainte, mais que nous nous sommes démentis nous-mêmes, que nous avons tourné en mondanité la simplicité de nos pères, et que nous couvrons du prétexte de la religion nos passions particulières? N'est-ce pas déshonorer le sang du grand saint Thomas, faire servir son martyre à nos intérêts, et exposer aux dérisions injustes de nos ennemis la cause si juste et si glorieuse pour laquelle il a immolé sa vie?

Fasse donc ce divin Sauveur, qui a établi le clergé pour être la lumière du monde, que tous ceux qui sont appelés aux honneurs ecclésiastiques, en quelque degré du saint ministère qu'ils aient été établis, emploient si utilement leur autorité, qu'on loue à jamais le grand saint Thomas de l'avoir si bien défendue; qu'ils dispensent si saintement, si chastement les biens de l'Église, que l'on voie par expérience la raison qu'il y avait de les conserver par un sang si pur et si précieux. Qu'ils maintiennent la dignité de l'ordre sacré par le mépris des grandeurs du monde, et non pour la recherche de ses honneurs; par l'exemple de leur modestie, plutôt que par les marques de la vanité; par la mortification et la pénitence, plutôt que par l'abondance et la délicatesse des enfants du siècle : que leur vie soit l'édification des peuples; leur parole, l'instruction des simples; leur doctrine, la lumière des dévoyés; leur vigueur et leur fermeté, la confusion des pécheurs; leur charité, l'asile des pauvres; leur puissance, le soutien des faibles; leur maison, la retraite des affligés; leur vigilance, le salut de tous. Ainsi nous réveillerons dans l'esprit de tous les fidèles cette ancienne vénération pour le sacerdoce; nous irons tous ensemble, nous et les peuples que nous enseignons, recevoir avec saint Thomas la couronne d'immortalité qui nous est promise. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. *Amen.*

FIN DES PANEGYRIQUES.

liation et de persécution, qui devait le suivre partout jusqu'au dernier jour, il fallait qu'il y eût de la contradiction dans son triomphe; et ce caractère y paraît dans la jalousie des pontifes, des pharisiens, et des docteurs de la loi. Cette jalousie nous est expliquée par cette parole de saint Jean : Pendant que tout le monde allait au-devant du Sauveur, et lui applaudissait, les pharisiens se disaient les uns aux autres : *Que ferons-nous? tout le monde court après lui*[1]? C'est ce qu'ils ne pouvaient souffrir; et c'est ce qui leur fit dire deux paroles qui sont marquées dans les Évangiles.

La jalousie les dévorait; et pendant que jusqu'aux enfants, tout criait qu'il était le fils de David, ils lui disaient : *Maître, réprimez vos disciples. Entendez-vous bien ce qu'ils disent?* Il leur répondit deux choses : l'une, *N'avez-vous jamais lu ce qui est écrit : Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des petits enfants, et de ceux qui sont à la mamelle*[2]? Vous devez-vous donc étonner si, dans un âge plus avancé, les enfants rendent à Dieu en ma personne des louanges et un témoignage plus éclatant? Si vous aviez la simplicité et la sincère disposition d'un âge innocent, vous loueriez Dieu comme eux; comme eux vous h... reriez celui qu'il envoie : mais votre envie, votre fausse gloire, votre hypocrisie et votre fausse politique vous en empêchent. Dépouillons-nous de tous ces vices, et revêtons-nous de l'innocence et de la simplicité des enfants, pour chanter sincèrement et purement les louanges de Jésus-Christ.

L'autre réponse du Sauveur sur ce reproche des pontifes et des docteurs de la loi : *Si ceux-ci se taisent,* leur dit-il[3], *les pierres mêmes crieront. Dieu est assez puissant,* disait Jean-Baptiste[4], *pour faire naître même de ces pierres les enfants d'Abraham;* et des cœurs les plus endurcis, en faire de vrais fidèles. Le temps devait venir, et il était venu, que la gloire de Jésus-Christ retentirait si hautement par toute la terre, que les gentils s'assembleraient à cette voix; et que Dieu serait adoré par un peuple qui jusqu'alors ne le connaissait pas, et qui dormait endurci dans son péché. O pierres, ô cœurs endurcis, éveillez-vous attendrissez-vous à cette parole du Sauveur.

VIIIe JOUR.

Le même sujet. *Joan.* XII, 18 *et suiv. Matth.* XXI, 15, 16. *Luc.* XIX, 39, 40.

Pendant que les peuples applaudissaient au Sauveur, et en portaient les louanges jusqu'au ciel, ses ennemis, non contents de faire paraître dans leurs paroles leur envie qu'ils ne pouvaient retenir, faisaient de secrètes menées pour le perdre, et y étaient même animés par la gloire d'un si beau jour. C'était encore un trait de ce caractère de persécution qui le devait suivre, et qui le suivit en effet jusqu'à la fin.

Contemplons ici les effets de la jalousie : c'est une des plus grandes plaies de notre nature. Jésus-Christ, qui était venu pour la guérir, en devait sentir toute la malignité; et les souffrances que l'envie lui devait causer, devaient servir de remède à son venin. L'envie, c'est le noir et secret effet d'un orgueil faible, qui se sent ou diminuer ou effacer par le moindre éclat des autres, et qui ne peut soutenir la moindre lumière. C'est le plus dangereux venin de l'amour-propre, qui commence par consumer celui qui le vomit sur les autres, et le porte aux attentats les plus noirs. Car l'orgueil naturellement est entreprenant, et veut éclater : mais l'envie se cache sous toutes sortes de prétextes, et se plaît aux plus secrètes et aux plus noires menées. Les médisances déguisées, les calomnies, les trahisons, tous les mauvais artifices en sont l'œuvre et le partage. Quand par ces tristes et sombres artifices elle a gagné le dessus, elle éclate, et joint ensemble contre le juste, dont la gloire la confond, l'insulte et la moquerie, avec toute l'amertume de la haine, et les derniers excès de la cruauté. O Sauveur! ô Juste! ô le Saint des saints! c'est ce qui devait s'accomplir en votre personne.

Déracinons l'envie : et dans le moindre de ses effets que nous ressentirons dans notre cœur, concevons toute la malignité et toute l'horreur d'un tel poison.

IXe JOUR.

Jésus donne lui-même à son triomphe le caractère d'humiliation et de mort qu'il devait avoir. Effets différents que fait le triomphe de Jésus-Christ dans les Juifs et dans les gentils. *Joan.* XII, 19, 27.

Saint Jean nous fait remarquer deux effets bien différents du triomphe de notre Sauveur. Dans les pharisiens il excita les sentiments de la jalousie, et les noirs complots que nous avons vus. *Les pharisiens se disaient les uns aux autres : Que ferons-nous? tout le monde court après lui*[1]? Mais en même temps, et durant ces criminelles menées des enfants d'Abraham contre le Christ qui leur était promis; les gentils, qui n'étaient pas de cette race bénite, et qui aussi étaient étrangers de cette sainte alliance, furent touchés d'une sainte admiration pour l'auteur de tant de merveilles. *Quelques gentils,* dit saint Jean[2], qui connaissaient Dieu, quoiqu'ils ne fussent pas Juifs, puisqu'*ils venaient adorer à la fête, s'adressèrent à Philippe*, un de ses apôtres, *et lui dirent* avec respect : *Seigneur, nous souhaitons de voir Jésus.* Ce n'était pas simplement le voir : car tout le monde l'avait assez vu dans cette journée, et tout le monde le voyait quand il prêchait; mais ils le voulaient voir en particulier et jouir de son entretien, qui est proprement ce qu'on appelle venir voir un homme.

A cette approche des gentils qui voulaient le voir, Jésus arrête aussitôt sa pensée sur la vocation des gentils, qui devait être le fruit de sa mort. Ces grandes prophéties, où les nations lui sont données comme son héritage et sa possession, lui sont présentes : dans le petit il voit le grand. Ce que les

[1] *Joan.* XII, 19. — [2] *Luc.* XIX, 39. *Matth.* XXI, 15, 16. *Ps.* VIII, 3 — [3] *Luc.* XIX, 40. — [4] *Matth.* III, 9.

[1] *Joan.* XII, 19. — [2] *Ibid.* 20.

brassements de leurs cœurs. Ils s'aiment en Dieu, qui est le centre de leur union; ils s'aiment pour Dieu, qui est tout leur bien. Ils aiment Dieu dans chacun de leurs concitoyens, qu'ils savent n'être grands que par lui; et vivement sensibles au bonheur de leurs frères, ils se trouvent heureux de jouir en eux et par eux des avantages qu'ils n'auraient pas eux-mêmes : ou plutôt, ils ont tout; la charité leur approprie l'universalité des dons de tout le corps, parce qu'elle les consomme dans cette unité sainte qui, les absorbant en Dieu, les met en possession des biens de toute la cité céleste.

Voulons-nous donc, mes frères, participer ici-bas à la béatitude céleste, aimons-nous; que la charité fraternelle remplisse nos cœurs : elle nous fera goûter, dans la douceur de son action, ces délices inexprimables qui font le bonheur des saints; elle enrichira notre pauvreté, en nous rendant tous les biens communs; et ne formant de nous tous qu'un cœur et qu'une âme, elle commencera en nous cette unité divine qui doit faire notre éternel bonheur, et qui sera parfaite en nous lorsque, l'amour ayant entièrement transformé toutes nos puissances, Dieu sera tout en tous.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY,

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DE SAINT THOMAS DU LOUVRE EN 1668.

Motifs de la résistance de saint Thomas à l'égard de son prince. Sa conduite toujours sage, toujours respectueuse au milieu des violentes persécutions qu'il a à souffrir. Succès de ses combats pour la discipline. Admirable changement que produit sa mort dans ses ennemis; zèle qu'elle inspire à ses frères. Usage que les ecclésiastiques doivent faire de leurs privilèges, de leurs biens et de leur autorité, pour ne pas exposer l'Église aux blasphèmes des libertins.

In morte mirabilia operatus est.

Il a fait des choses merveilleuses dans sa mort. *Eccli.* XLVIII, 15.

Les mystères de Jésus-Christ sont une chute continuelle; et tant qu'il a vu devant soi quelque nouvelle bassesse, il n'a jamais cessé de descendre. Il se compare lui-même dans son Évangile à un grain de froment qui tombe [1]; et en effet, il est allé toujours tombant, premièrement du ciel en la terre, de son trône dans une crèche : de là par plusieurs degrés il est tombé jusqu'à l'ignominie du supplice, jusqu'à l'obscurité du tombeau, jusqu'à la profondeur de l'enfer. Mais comme il ne pouvait tomber plus bas, c'était là aussi le terme fatal de ses chutes mystérieuses; et ce cours d'abaissements étant rempli, c'est de là qu'il a commencé de se relever couronné d'honneur et de gloire.

Ce que notre chef a fait une fois en sa personne sacrée, tous les jours il l'accomplit dans ses membres; et le martyr que nous honorons, nous en est un illustre exemple. Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, s'étant trouvé engagé, pour les intérêts de l'Église, dans de longs et fâcheux démêlés avec un grand roi, avec Henri II, roi d'Angleterre, on l'a vu tomber peu à peu de la faveur à la disgrâce, de la disgrâce au bannissement, du bannissement à une espèce de proscription, et enfin à une mort violente. Mais la Providence divine, ayant lâché la main jusqu'à ce terme, a fait commencer de là son élévation. Elle a honoré de miracles le tombeau de cet illustre martyr; elle a mené à ses cendres un roi pénitent; elle a conservé les droits de l'Église par le sang de ce saint évêque, persécuté injustement pour sa cause, et tirant sa gloire de ses souffrances. Elle m'a donné lieu de dire de lui ce que l'Ecclésiastique a dit d'Élisée, que « sa mort a « opéré des miracles : » *In morte mirabilia operatus est.* Mais afin de vous découvrir toutes ces merveilles, demandons l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave.*

C'est une loi établie, que l'Église ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants; et que, pour affermir ses droits, il faut qu'elle répande du sang. Son Époux l'a rachetée par le sang qu'il a versé pour elle, et il veut qu'elle achète par un prix semblable les grâces qu'il lui accorde. C'est par le sang des martyrs qu'elle a étendu ses conquêtes bien loin au delà de l'empire romain; son sang lui a procuré et la paix dont elle a joui sous les empereurs chrétiens, et la victoire qu'elle a remportée sur les empereurs infidèles. Il paraît donc qu'elle devait du sang à l'affermissement de son autorité, comme elle en avait donné à l'établissement de sa doctrine; et ainsi la discipline, aussi bien que la foi de l'Église, a dû avoir des martyrs.

C'est pour cette cause, messieurs, que votre glorieux patron a donné sa vie. Nous avons honoré ces derniers jours le premier martyr de la foi; aujourd'hui nous célébrons le triomphe du premier martyr de la discipline : et afin que tout le monde comprenne combien ce martyre a été semblable à ceux que nous ont fait voir les anciennes persécutions; je m'attacherai à vous montrer

[1] *Joan.* XII, 24.

après moi, chrétien, si tu veux arriver où j'arrive. Marchez, Jésus, je vous suis. En aurai-je le courage? Hélas! vous me dites comme à Pierre : *Tu ne peux pas encore me suivre, mais tu me suivras dans la suite*[1]. O Sauveur! je ne dirai pas que je vous suivrai partout : je n'ose le dire : je sens ma faiblesse. J'en ai le désir : aidez ma volonté faible : inspirez-moi une volonté forte et courageuse.

Voyez comme Jésus donne lui-même à son entrée triomphante le caractère de mort. C'était sa coutume : dans la gloire il rappelait toujours la mort. Ainsi dans le Thabor même, où il fut enlevé et transfiguré d'une manière si admirable, Moïse et Élie qui étaient venus l'honorer en cet état, et s'entretenaient avec lui, ne *lui parlaient* que *de la manière dont il devait sortir de ce monde dans Jérusalem*[2], en accomplissant toutes les anciennes prophéties et toutes les figures de la loi. Et en sortant de cette gloire, il n'est plein que de sa mort, et il défend à ses disciples *de parler de ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité des morts*[3]. Il fallait donc mourir : et c'est ce qu'il voulait que l'on comprît bien, afin qu'on vît le chemin qu'on avait à suivre après lui, pour arriver à la résurrection et à la gloire.

Accoutumons-nous, à l'exemple de Jésus, dans tout ce qui nous flatte, de rappeler toujours en notre esprit, le plus vivement que nous pourrons, la pensée de la mort. Mais accoutumons-nous à joindre toujours ces deux idées : gloire et plaisir de la terre, éternelle confusion; et encore ces deux-ci : croix et mortification, gloire et félicité éternelle. C'est à force d'y penser souvent, qu'on joint ensemble des idées qui paraissent si éloignées l'une de l'autre : mais plutôt c'est à force d'entrer dans cette pratique. Il faut faire autant qu'on peut violence aux sens, de peur qu'ils ne prévalent et ne nous séduisent.

XII[e] JOUR.

Caractère d'humiliation et de mort dans le triomphe de Jésus. Le trouble de son âme est notre instruction et notre remède *Joan.* XII, 27, 28.

Jésus continue à donner à son entrée glorieuse le caractère d'humiliation et de souffrance : *Maintenant mon âme est troublée*[4]. Quoi! troublée de votre gloire, dont vous venez de dire : *L'heure est venue, que le Fils de l'homme va être glorifié*[5]? Pourquoi? sinon parce qu'il voyait, comme on vient de dire, sa gloire unie à son supplice : supplice si rigoureux et si plein d'opprobre, qu'il dit lui-même à son approche : *Maintenant mon âme est troublée*. Voici le commencement de son agonie : de cette agonie qu'il devait souffrir dans le jardin des Olives : de ce combat intérieur où il devait combattre contre son supplice, contre son Père en quelque façon, et contre lui-même. *Mon Père, si vous voulez : s'il se peut : non ma volonté, mais la vôtre*[6]. Voilà donc à ce coup une volonté dans le Fils, opposée en quelque façon à la volonté de son Père. Elle lui cède, il est vrai; mais elle est : elle se fait sentir au Sauveur : elle se déclare jusqu'aux yeux du Père céleste.

O Jésus, mon âme est troublée de votre trouble! A qui sera notre recours, si vous êtes troublé vous-même, vous que nous réclamons dans notre infirmité? C'est le mystère : il nous porte en soi : il transporte sur lui-même notre trouble, et le porte dans sa sainte âme. Notre infirmité est passée à lui : et c'est ainsi qu'il nous fortifie, premièrement, par l'exemple qu'il nous donne; secondement, par la force qu'il nous mérite.

Par l'exemple; car s'il n'avait senti cette répugnance naturelle à la mort, et cette horreur naturelle de la douleur et du supplice, nous n'apprendrions pas de lui à dire dans nos douleurs : *Votre volonté soit faite, et non la mienne*. Cette instruction nous manquerait.

Par le mérite : s'il ne souffrait pas, il n'offrirait point de sacrifice; ou le sacrifice ne lui coûterait rien; et ainsi il ne serait pas un vrai sacrifice.

O mon Sauveur! par le trouble de votre sainte âme, guérissez le trouble de la mienne. Votre trouble, ni ne venait du péché, ni ne portait au péché. C'était un trouble volontaire et mystérieux. Vous portiez en vous le mystère de la *puissance perfectionnée dans l'infirmité*[1]. C'est le grand mystère de la grâce chrétienne, qui se commence dans le chef, et s'accomplit dans les membres.

XIII[e] JOUR.

Trouble de Jésus. Combat et victoire, notre modèle. *Joan.* XII, 27, 28.

Maintenant mon âme est troublée; et que dirai-je[2]? Voilà le trouble : l'esprit flotte comme incertain de lui-même. *Et que dirai-je?* Voilà, mon Sauveur, mes incertitudes et mes agitations, que vous portez. *Mon Père, sauvez-moi de cette heure!* Dirai-je cela à mon Père? lui demanderai-je absolument de me délivrer de cette heure, de cette ignominie, de ces peines si affreuses à la nature? *Mais je suis venu pour cette heure*. Voilà l'homme faible qui s'excite, qui s'encourage lui-même. *Je suis venu pour cette heure. Je suis venu* allumer *un feu* par ma passion : *et que désiré-je, sinon qu'il prenne bien vite? J'ai un baptême où il me faut être plongé : ah! combien suis-je pressé en moi-même jusqu'à ce que je l'accomplisse*[3]! Voilà ce que dit Jésus dans sa force. Mais Jésus dans sa faiblesse dit : *Que ferai-je?* A quoi me résoudrai-je? Demanderai-je à Dieu ma délivrance particulière, ou celle du genre humain? Écouterai-je la nature infirme par elle-même, ou la gloire de mon Père dans le salut des hommes perdus? *Mon Père,* votre gloire l'emporte : *glorifiez votre nom :* votre nom de Père, glorifiez-le en glorifiant votre Fils, *Non ma volonté, mais la vôtre*[4] : non mon repos, mais votre gloire, et la rédemption du peuple par qui vous voulez être glorifié. Voilà le combat, voilà la victoire. Jésus a affermi son âme invincible, ou plutôt, parce qu'elle était absolument invincible, et n'avait à combattre que pour nous, il

[1] *Joan.* XIII, 36. — [2] *Luc.* IX, 31. — [3] *Matth.* XVII, 9. — [4] *Joan* XII, 27. — [5] *Ibid.* 23. — [6] *Matth.* XXVI, 39.

[1] II. *Cor.* XII, 9. — [2] *Joan.* XII, 27, 28. — [3] *Luc.* XII, 49, 50. — [4] *Ibid.* XXII, 42.

nous a appris à combattre et à vaincre. Et voilà encore, dans la victoire de l'âme de Jésus, l'image de nos combats, et le caractère d'humiliation qui devait accompagner le Sauveur.

XIV[e] JOUR.

Voix du ciel rend témoignage à la gloire de Jésus dans son triomphe. *Joan.* XII, 28, 30.

Afin que rien ne manque à la gloire du Sauveur dans son entrée, le ciel se joint avec la terre pour l'honorer; et à cette parole du Sauveur : *Mon Père, glorifiez votre nom*, une voix aussi éclatante que le tonnerre, vint du ciel : *Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore*[1].

Trois voix sont venues du ciel, et de la part du Père céleste, pour honorer le Fils de Dieu. Le jour de son baptême, devant qu'il commençât son ministère, le Père le fit connaître, et lui donna, pour ainsi parler, sa mission par cette voix : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma complaisance*[2]; ou, comme le rapporte saint Luc : *Vous êtes mon Fils bien-aimé, j'ai mis ma complaisance en vous*[3].

La même voix fut ouïe encore à la transfiguration; et pendant que Moïse et Élie entraient dans une nuée lumineuse qui les environna, cette voix sortit de la nuée : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma complaisance; écoutez-le*[4]. Cette parole, *écoutez-le*, fut ajoutée à ce qui avait été ouï dans le baptême.

La troisième voix est celle que nous lisons aujourd'hui dans saint Jean : *Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore*[5]. J'ai glorifié mon nom de Père, en honorant mon Fils unique : je l'ai glorifié dans l'éternité, je le glorifierai dans le temps. Je l'ai glorifié lorsque j'ai fait éclater tant de merveilles dans sa naissance, dans son baptême, dans le cours de son ministère; maintenant même, en inspirant tant d'admiration pour lui aux Juifs et aux gentils, qui commencent déjà à le vouloir voir : et je le glorifierai encore lorsque je lui donnerai, après sa résurrection, la gloire dont il a joui dans mon sein avant que le monde fût; et que l'exaltant comme Dieu au-dessus des cieux, je remplirai toute la terre de son nom.

La seconde de ces trois voix, à la transfiguration, n'a été ouïe que de trois disciples choisis; mais nous devait être rapportée par eux, après sa résurrection comme l'a fait en effet l'apôtre saint Pierre[6].

Pour les deux autres, elles sont venues dans des occasions très-importantes. La première, pour préparer les esprits à la prédication du Sauveur, dès le commencement de son ministère. La seconde, à la veille de sa mort, pour soutenir la foi contre l'ignominie de la croix.

L'Évangile ne marque pas ce qu'opérèrent ces voix : et pour en juger par l'événement, leur grand effet ne s'est fait paraître qu'après la résurrection. Pour celle de ce jour, saint Jean remarque qu'elle causa de la dissension parmi ceux qui l'ouïrent, la troupe disant : *C'est le tonnerre; les autres disaient : Un ange lui a parlé*[1]. Il semble qu'ils ne voulurent point croire que Dieu se fût déclaré par cette voix. *C'est un tonnerre;* c'est un bruit confus qui ne signifie rien. Et pour ceux qui disaient le mieux : *C'est un ange*, disaient-ils, *qui lui a parlé:* soit qu'ils ne voulussent pas remonter plus haut, par un esprit d'incrédulité, soit qu'ils crussent de bonne foi que Dieu lui avait parlé par un ange; comme il avait fait aux patriarches, et à tout le peuple sous Moïse. Quoi qu'il en soit, Jésus leur dit : *Cette voix n'est pas pour moi, mais pour vous*[2]. Et il leur en expliqua le mystère. Appliquons-nous à l'entendre ; et en attendant, puisque Jésus-Christ nous déclare que cette voix est pour nous, prenons-la donc pour nous, et glorifions Jésus en nous-mêmes. Il est lui-même la voix, ou plutôt le Verbe qui nous parle. N'écoutons point sa voix comme un tonnerre, comme un bruit confus; entendons qu'on nous a parlé très-distinctement de sa gloire et de la nôtre; et que la vérité nous a été très-clairement annoncée. Ne disons point qu'un ange a parlé pour nous au Sauveur, puisque Dieu *qui parlait autrefois par les anges, parle maintenant par son Fils*[3], Écoutez-le, nous dit-on : réglez vos actions et toute votre conduite par sa doctrine. Rendons grâces au Père céleste de ce qu'il a glorifié son saint Fils Jésus, puisque sa gloire rejaillit sur nous, et qu'il a dit lui-même : *Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée*[4]. Mais entendons toujours en quelle conjoncture on lui promet cette gloire : c'est lorsqu'il va mourir. Passons donc à la société de sa gloire, par celle de ses souffrances et de ses opprobres.

XV[e] JOUR.

Mystère de la voix céleste : Le monde va être jugé en jugeant Jésus-Christ. *Joan.* XII, 31, 34.

Jésus-Christ nous va expliquer le mystère de cette voix céleste : *C'est maintenant que le monde va être jugé*[5]. Comment? En exerçant son jugement sur Jésus-Christ, dont il jugera si mal, que son jugement et ses maximes demeureront à jamais condamnés. Qui peut juger avec le monde que les biens de la terre sont les seuls qu'il faut désirer, et que les maux de la terre sont les seuls qu'il faut craindre; si Jésus, privé de tous les biens, et chargé de tous les maux de la terre par le jugement du monde, demeure toujours la vérité même, et le bienheureux Fils de Dieu? Qui osera, encore un coup, juger avec le monde, qu'il faut soutenir ses intérêts, sa domination, sa gloire propre, au préjudice de tout; si à la fin Jésus-Christ se trouve condamné par ces maximes? Le monde est donc jugé par le jugement qu'il a porté de Jésus-Christ. Le Sauveur a jugé le monde en se laissant juger par le monde : et l'iniquité de ce jugement anéantit tous les autres à jamais.

Le monde, à vrai dire, ne sera jugé qu'à la fin des siècles. Mais saint Augustin distingue ici deux

[1] *Joan.* XII, 28. — [2] *Matth.* III, 17. — [3] *Luc.* III, 22. — [4] *Matth.* XVII, 5. — [5] *Joan.* XII, 28. — [6] *II. Petr.* I, 16, 17, 18

[1] *Joan.* XII, 28, 29. — [2] *Ibid.* 30. — [3] *Hebr.* I, 1, 2. — [4] *Joan.* XVII, 22. — [5] *Ibid.* XII, 31.

sortes de jugement, celui de condamnation à la fin des siècles, celui de discernement dans celui-ci. Il applique au dernier cette parole du psalmiste : *Jugez-moi, Seigneur, et discernez ma cause de celle de la nation qui n'est pas sainte*[1]. Ce discernement se fait clairement, par bien entendre le jugement que le monde a porté de Jésus-Christ. Le monde veut être flatté : le monde ne veut pas qu'on lui déclare ses vices : le monde ne veut pas qu'on condamne ses maximes : le monde ne veut pas qu'on ne vive pas comme le monde, parce que par là on le condamne. Tout cela a fait que le monde a condamné Jésus-Christ. Quiconque suit les maximes par lesquelles on a condamné le Juste, ne se discerne pas du monde, et il est jugé avec le monde. Sois attentif, chrétien, et discerne-toi de la nation qui n'est pas sainte, en condamnant en toi-même de bonne foi toutes ses maximes.

XVI[e] JOUR.

Vertu de la croix. Jésus tire tout par la croix. Le suivre jusqu'à la croix *Joan.* XII, 31, 34.

Le prince de ce monde, le démon qui en est le maître par l'idolâtrie, *va être chassé*[2], et les fausses divinités abandonnées. Mais ce n'est pas assez de chasser le démon, il faut rendre l'empire à Dieu par Jésus-Christ. *Et moi*, dit-il[3], *après que j'aurai été élevé de terre* sur la croix, *je tirerai tout à moi* : j'entraînerai à moi toutes choses. Il y a dans la vertu de la croix de quoi attirer tous les hommes. Il y aura des hommes de toutes les sortes, et non-seulement de tout sexe, mais encore de toute nation, de tout génie, de toute profession, de tout état, qui seront si puissamment attirés, qu'ils viendront en foule à Jésus. Et de cette bienheureuse totalité, que Dieu a unie par son éternelle et miséricordieuse élection, aucun ne demeurera. L'action du crucifiement semble avoir élevé Jésus pour être l'objet de tout le monde : il est en butte à toute contradiction d'un côté; et de l'autre, il est l'objet de l'espérance du monde. *Il fallait qu'il fût élevé comme le serpent dans le désert*, afin que tout le monde pût tourner les yeux vers lui, comme il dit lui-même[4]. La guérison de l'univers a été le fruit de cette cruelle et mystérieuse exaltation. Allez au pied de la croix, et dites-y au Sauveur avec l'Épouse : *tirez-moi, nous courrons après vous*[5]. La miséricorde qui vous fait subir le supplice de la croix, l'amour qui vous fait mourir, et qui sort par toutes vos plaies, est le doux parfum qui s'exhale pour attirer tous les cœurs. Tirez-moi de cette puissante et douce manière dont vous avez dit, que *votre Père tire à vous tous ceux qui viennent*[6]. Tirez-moi de cette manière toute-puissante qui ne me permette pas de demeurer en chemin. Que j'aille jusqu'à vous, jusqu'à votre croix : que j'y sois uni, percé de vos clous, crucifié avec vous, en sorte que je ne vive plus pour le monde, mais pour vous seul. Quand dirai-je avec votre apôtre : *Je vis; non plus moi, mais Jésus-Christ en moi*. Et encore : *Je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, et s'est livré pour moi*[1]. Et encore : *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ*. Et encore : *La charité de Jésus-Christ nous presse; estimant ceci, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts en un seul. Jésus-Christ est mort pour tous; afin que ceux qui vivent, ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui qui est mort et ressuscité pour eux*[2]. C'est ainsi que Jésus-Christ nous attire. Il fallait, comme il vient de dire, que *ce grain de froment tombât à terre pour se multiplier*[3]. Il fallait qu'il se sacrifiât lui-même, pour nous faire tous en lui-même une offrande agréable à Dieu. Le nouveau peuple devait naître de sa mort.

Le Sauveur avait déjà dit : *Il faut que le Fils de l'homme soit exalté comme le serpent*[4]. Il avait dit : *Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, vous connaîtrez qui je suis*[5]. La connaissance de la vérité était attachée à la croix.

Je tirerai, j'entraînerai : considérez avec quelle douceur, mais ensemble avec quelle force, se fait cette opération. Il nous tire, comme on vient de voir, par la manifestation de la vérité. Il nous tire par le charme d'un plaisir céleste; par ces douceurs cachées, que personne ne sait que ceux qui les ont expérimentées. Il nous tire par notre propre volonté, qu'il opère si doucement en nous-mêmes, qu'on le suit sans s'apercevoir de la main qui nous remue, ni de l'impression qu'elle fait en nous. Suivons, suivons; mais suivons jusqu'à la croix. Car comme c'est de là qu'il tire, c'est jusque-là qu'il le faut suivre. Il le faut suivre jusqu'à expirer avec lui, jusqu'à répandre tout le sang de l'âme, toute sa vivacité naturelle; et se reposer dans le seul Jésus : car c'est se reposer dans la vérité, dans la justice, dans la sagesse, dans la source du pur et chaste amour. O Jésus! que tout est vil à qui vous trouve! à qui est tiré jusqu'à vous, jusqu'à votre croix! O Jésus! quelle vertu vous avez cachée dans cette croix! faites-la sentir à mon cœur. *Quand je serai élevé de terre!* Je ne veux d'autre élévation que celle-là : c'est la vôtre : que ce soit la mienne.

Songez que tout ceci se dit à l'occasion de l'entrée de Notre-Seigneur, et peut-être le propre jour ou le lendemain qu'elle se fit. Admirez, encore un coup, comme il conserve à ce beau triomphe le caractère de croix et de mort.

XVII[e] JOUR.

Les incrédules n'ouvrent point les yeux à la lumière : ils marchent dans les ténèbres. *Joan.* XII, 34, 37.

Comment dites-vous qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé[6] de terre? Il avait parlé si souvent de cette exaltation mystérieuse; il avait d'ailleurs si souvent parlé de la croix et de la nécessité de porter sa croix pour le suivre, qu'à la fin le peuple s'était accoutumé à l'entendre. C'est ce qui cause cette parole : *Nous avons appris par la loi, que le Christ demeure éternellement. Et comment donc dites-vous que le Fils de l'homme doit être élevé*,

[1] *Ps* XLII, 1. — [2] *Joan.* XII, 31. — [3] *Ibid.* 32. — [4] *Ibid.* III, 14, 15. — [5] *Cant.* I, 3. — [6] *Joan.* VI, 44.

[1] *Gal.* II, 19, 20. — [2] II. *Cor.* V, 14, 15. — [3] *Joan.* XII, 24. — [4] *Ibid.* III, 14. — [5] *Ibid.* VIII, 28. — [6] *Ibid.* XII, 34.

exil avec un esprit de martyr, préparé aux violences d'un roi implacable et de toute sa cour irritée.

Saint Ambroise a remarqué [1], dès son temps, que les hommes apostoliques, qui entreprennent d'un grand courage les œuvres de piété et la censure des vices, sont assez souvent traversés par des raisons politiques. Car comme les pécheurs ne peuvent souffrir ceux qui viennent les troubler dans leur faux repos; et comme le monde n'a rien tant à cœur que de voir l'Église sans force, et la piété sans défense, il se plaît de lui opposer ce qu'il a de plus redoutable, c'est-à-dire le nom de César et les intérêts de l'État. Ainsi quand Néhémias relevait les tours abattues et les murailles désolées de Jérusalem, les ministres du roi de Perse publiaient partout qu'il méditait un dessein de rébellion [2]; et comme le moindre soupçon d'infidélité attire des difficultés infinies, ils tâchaient de ralentir l'ardeur de son zèle par cette vaine terreur. Quoique le saint archevêque n'élevât ni des tours ni des forteresses, et qu'il songeât seulement à réparer les ruines d'une Jérusalem spirituelle, toutefois il fut exposé aux mêmes reproches. Henri, déjà prévenu et irrité par les faux rapports, témoigna, avec une aigreur extrême, que la vie de ce prélat lui était à charge. Que de mains furent armées contre lui par cette parole!

Chétiens, soyez attentifs : s'il y eut jamais un martyre qui ressembla parfaitement à un sacrifice, c'est celui que je dois vous représenter. Voyez les préparatifs : l'évêque est à l'église avec son clergé, et ils sont déjà revêtus. Il ne faut pas chercher bien loin la victime : le saint pontife est préparé, et c'est la victime que Dieu a choisie. Ainsi, tout est prêt pour le sacrifice, et je vois entrer dans l'église ceux qui doivent donner le coup. Le saint homme va au-devant d'eux à l'imitation de Jésus-Christ; et pour imiter en tout ce divin modèle, il défend à son clergé toute résistance, et se contente de demander sûreté pour les siens. « Si c'est moi que vous cherchez, laissez, dit Jésus [3], retirer ceux-ci. » Ces choses étant accomplies, et l'heure du sacrifice étant arrivée, voyez comme saint Thomas en commence la cérémonie. Victime et pontife tout ensemble, il présente sa tête, et fait sa prière. Voici les vœux solennels et les paroles mystiques de ce sacrifice : *Et ego pro Deo mori paratus sum, et pro assertione justitiæ, et pro Ecclesiæ libertate; dummodo effusione sanguinis mei pacem et libertatem consequatur :* « Je suis prêt à mourir, dit-il, pour la cause de Dieu et de son Église, et toute la grâce que je demande, c'est que mon sang lui rende la paix et la liberté qu'on lui veut ravir. » Il se prosterne devant Dieu; et comme dans le sacrifice solennel nous appelons les saints pour être nos intercesseurs, il n'omet pas une partie si considérable de cette cérémonie sacrée : il appelle les saints martyrs et la sainte Vierge au secours de l'Église opprimée; il ne parle que de l'Église; il n'a que l'Église dans le cœur et dans la bouche; et abattu par le coup, sa langue froide et inanimée semble encore nommer l'Église.

Mais voici un nouveau spectacle. Après qu'on a dépouillé le saint martyr, on découvre un autre martyre non moins admirable, qui est le martyre de sa pénitence, un cilice affreux tout plein de vermine... Ah! ne méprisons point cette peinture, et ne craignons point de remuer ces ordures si précieuses. Ce cilice lui perce la peau, et il est si attaché à sa peau, qu'il semble qu'il soit une autre peau autour de son corps. On voit que ce saint a été martyr durant tout le cours de sa vie; et on ne s'étonne plus de ce qu'il est mort avec tant de force, mais de ce qu'il a pu vivre au milieu de telles souffrances. O digne défenseur de l'Église! voilà les hommes qui méritent de parler pour elle, et de combattre pour ses intérêts : aussi sa victoire est-elle assurée. Les lois qui l'oppriment vont être abolies; et ce que le saint archevêque n'a pas obtenu vivant, il l'accomplira par sa mort.

Le ciel se déclare manifestement. Pendant que les politiques raffinent et raisonnent à leur mode, Dieu parle par des miracles si visibles et si fréquents, que les rois mêmes et les plus grands rois, oui, mes frères, nos rois très-chrétiens passent les mers pour aller honorer ses saintes reliques. Louis le Jeune va en personne lui demander la guerison de son fils aîné, attaqué d'une maladie mortelle. Nous devons Philippe-Auguste au grand saint Thomas, nous lui devons saint Louis, nous lui devons tous nos rois et toute la famille royale qu'il a sauvée dans sa tige. Voyez, mes frères, quels défenseurs trouve l'Église dans sa faiblesse, et combien elle a raison de dire avec l'apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum* [1]. Ce sont ces bienheureuses faiblesses qui lui donnent cet invincible secours, et qui arment en sa faveur les plus valeureux soldats et les plus puissants conquérants du monde, je veux dire les saints martyrs. Quiconque ne ménage pas l'autorité de l'Église, qu'il craigne ce sang précieux des martyrs, qui la consacre et qui la protége. Pour avoir violé ses droits, Henri est mal assuré dans son

[1] *Serm. contra Hauxent.* n° 30, t. II, col. 872.
[2] II. *Esdr.* VI, 6, 7.
[3] *Joan.* XVIII, 8.

[1] II. *Cor.* XII, 10.

trône; sa couronne est ébranlée sur sa tête, son sceptre ne tient pas dans ses mains. Dieu permet que tous ses voisins se liguent, que tous ses sujets se révoltent et oublient leur devoir; que son propre fils oublie sa naissance, et se mette à la tête de ses ennemis. Déjà la vengeance du ciel commence à le presser de toutes parts; mais c'est une vengeance miséricordieuse, qui ne l'abat que pour le rendre humble, et pour faire d'un roi pécheur un roi pénitent : c'est la seconde merveille qu'a opérée la mort du saint archevêque : *In morte mirabilia operatus est.*

SECOND POINT.

Dans ce démêlé célèbre où les intérêts de l'Église ont engagé saint Thomas contre un grand monarque, je me sens obligé de vous avertir qu'il ne lui a pas résisté en rebelle et dans un esprit de faction : il a joint la fermeté avec le respect. S'il a toujours songé qu'il était évêque, il n'a jamais oublié qu'il était sujet; et la charité pastorale animait de telle sorte toute sa conduite, qu'il ne s'est opposé au pécheur que dans le dessein de sauver le roi.

Il ne doit pas être nouveau aux chrétiens d'avoir à se défendre des grands de la terre; et c'est une des premières leçons que Jésus-Christ a données à ses saints apôtres. Mais encore que cette instruction nous prépare principalement contre les rois infidèles, plusieurs exemples illustres, et entre autres celui du grand saint Thomas, nous font voir assez clairement, que l'Église a souvent besoin de rappeler toute sa vigueur au milieu de sa paix et de son triomphe. Combien ces occasions sont fortes et dangereuses, vous le comprendrez aisément, si vous me permettez, chrétiens, de vous représenter comme en deux tableaux les deux temps et les deux états du christianisme; l'empire ennemi de l'Église, et l'empire réconcilié avec l'Église.

Durant le temps de l'inimitié, il y avait entre l'un et l'autre une entière séparation. L'Église n'avait que le ciel, et l'empire n'avait que la terre : les charges, les dignités, les magistratures, c'est ce qui, selon le langage de l'Église, s'appelait le siècle auquel elle obligeait ses enfants de renoncer. C'était une espèce de désertion que d'aspirer aux honneurs du monde; et les sages ne pensaient pas qu'un chrétien de la bonne marque pût devenir magistrat. Quand cela fut permis à certaines conditions au premier concile d'Arles, dans les premières années du grand Constantin, les termes mêmes de la permission marquaient toujours quelque répugnance : *Ad præsidatum prosilire* [1]; par un mot qui voulait dire qu'on s'égarait hors des bornes, qu'on s'échappait, qu'on sortait des lignes. Ce n'est pas que les fidèles ne sussent que les puissances de l'État étaient légitimes, puisque même saint Paul leur avait appris qu'elles étaient ordonnées de Dieu [1]. Mais, dans cette première ferveur, l'Église respirait tellement le ciel, qu'elle ne voulait rien voir dans les siens qui ne fût céleste; et elle était encore tellement remplie de la simplicité presque rustique de ses saints et divins pêcheurs, qu'elle ne pouvait accoutumer ses yeux à la pompe et aux grandeurs de la terre.

Il faut vous dire, messieurs, l'opinion qu'on avait en ce temps-là des empereurs, sur le sujet de la religion. On ne considérait pas seulement qu'ils étaient ennemis de l'Église; mais Tertullien a bien osé dire qu'ils n'étaient pas capables d'y être reçus : vous allez être étonnés de la liberté de cette parole. « Les Césars, dit-il, seraient chrétiens, si le siècle qui nous persécute « se pouvait passer des Césars, ou s'ils pouvaient « être Césars et chrétiens tout ensemble : *Cæsares credidissent super Christo, si aut Cæsares non essent sæculo necessarii; aut si et christiani potuissent esse et Cæsares* [2]. Voilà, direz-vous, de ces excès de Tertullien. Et quoi donc! n'avons-nous pas vu les Césars obéir enfin à l'Évangile, et abaisser leur majesté au pied de la croix? Il est vrai; mais il faut savoir distinguer les temps. Durant les temps des combats, qui devaient engendrer les martyrs, les Césars étaient nécessaires au siècle, le parti contraire à l'Église les devait avoir à sa tête; et Tertullien a raison de dire que le nom d'empereur et de César, qui, selon les occultes dispositions de la Providence, était un nom de majesté, était incompatible avec le nom de chrétien, qui devait être alors un nom d'opprobre. Les fidèles de ces temps-là, regardant les empereurs de la sorte, n'avaient garde de corrompre leur simplicité à la cour : il ne fallait pas craindre que les faveurs des empereurs fussent capables de les tenter; et leurs mains, qu'ils voyaient trempées et encore toutes dégouttantes du sang des martyrs, leur rendaient leurs offres et leurs présents non-seulement suspects, mais odieux. Pour ce qui regardait leurs menaces, il fallait à la vérité beaucoup de vigueur pour n'en être pas ému; mais ils avaient du moins cet avantage, qu'une guerre si déclarée les déterminait à la résistance, et qu'il n'y avait pas à délibérer si on s'opposerait à une puissance qu'on voyait si ouvertement armée contre l'Évangile.

Mais après la paix de l'Église, après que l'empire s'est uni avec elle, les choses peu à peu ont

[1] *Concil. Arelat.* I, *Can.* VII; *Lab.* t. II, col. 1427.

[1] *Rom.* XIII. 1.
[2] *Apolog.* n° 21.

été changées. Comme le monde a paru ami, les fidèles n'ont plus refusé ses présents. Ces chrétiens sauvages et durs, qui ne pouvaient s'apprivoiser avec la cour, ont commencé à la trouver belle; et la voyant devenue chrétienne, ils ont appris à en briguer les faveurs. Ainsi les douceurs de la paix ont amolli ces courages mâles, que l'exercice de la guerre rendait invincibles; l'ambition, la flatterie, l'amour des grandeurs se coulant insensiblement dans l'Église ont énervé peu à peu cette vigueur ancienne, même dans l'ordre ecclésiastique qui en était le plus ferme appui; et, comme dit saint Grégoire[1], on a cherché l'honneur du siècle dans une puissance que Dieu avait établie pour l'anéantir.

Dans cet état du christianisme, s'il arrive qu'un roi chrétien, comme Henri d'Angleterre, entreprenne contre l'Église, ne faudra-t-il pas, pour lui résister, une résolution extraordinaire? Combien a désiré notre saint prélat, puisqu'il plaisait à Dieu qu'il souffrît persécution pour la justice, que Dieu lui envoyât un Néron, ou quelque monstre semblable pour persécuteur? Il n'eût pas eu à combattre tant de fortes considérations qui le retenaient contre un roi, enfant de l'Église, son maître, son bienfaiteur, dont il avait été le premier ministre. De plus, un ennemi déclaré, à qui le prétexte du nom chrétien n'aurait pas donné le moyen de tromper les évêques par de belles apparences, aurait-il pu détacher tous ses frères les évêques, pour le laisser seul et abandonné dans la défense de la bonne cause? Voici donc une nouvelle espèce de persécution, qui s'élève contre saint Thomas; persécution formidable, à qui la puissance royale donne de la force, à qui la profession du christianisme donne le moyen d'employer la ruse. N'est-ce pas en de pareilles rencontres que la justice a besoin d'être soutenue avec toute la vigueur ecclésiastique : d'autant plus qu'il ne suffit pas de résister seulement à ce roi superbe; mais il faut encore tâcher de l'abattre, mais de l'abattre pour son salut par l'humilité de la pénitence?

Notre saint évêque n'ignore pas qu'il n'est rien de plus utile aux pécheurs, que de trouver des obstacles à leurs desseins criminels. Il ne cède donc pas a l'iniquité, sous prétexte qu'elle est armée et soutenue d'une main royale : au contraire, lui voyant prendre son cours d'un lieu éminent, d'où elle peut se répandre avec plus de force, il se croit plus obligé de s'élever contre, comme une digue que l'on élève à mesure que l'on voit les ondes enflées. Ainsi le désir de sauver le roi l'oblige à lui résister de toute sa force. Mais que dis-je, de toute sa force? Est-il donc permis a un sujet d'avoir de la force contre son prince; et pensant en faire un généreux, n'en ferons-nous point un rebelle? Non, mes frères, ne craignez rien, ni de la conduite de saint Thomas, ni de la simplicité de mes expressions. Selon le langage ecclésiastique, la force a une autre signification que dans le langage du monde. La force, selon le monde, s'étend jusqu'à entreprendre; la force, selon l'Église, ne va pas plus loin que de tout souffrir : voilà les bornes qui lui sont prescrites. Écoutez l'apôtre saint Paul : *Nondum usque ad sanguinem restitistis*[1]; comme s'il disait : Vous n'avez pas tenu jusqu'au bout, parce que vous ne vous êtes pas défendus jusqu'au sang. Il ne dit pas, jusqu'à attaquer, jusqu'à verser le sang de vos ennemis; mais, jusqu'à répandre le vôtre.

Au reste, saint Thomas n'abuse pas de ces maximes vigoureuses. Il ne prend pas par fierté ces armes apostoliques, pour se faire valoir dans le monde : il s'en sert comme d'un bouclier nécessaire dans l'extrême besoin de l'Église. La force du saint évêque ne dépend donc pas du concours de ses amis, ni d'une intrigue finement menée. Il ne sait point étaler au monde sa patience pour rendre son persécuteur plus odieux, ni faire jouer de secrets ressorts pour soulever les esprits. Il n'a pour lui que les prières des pauvres, les gémissements des veuves et des orphelins. Voilà, disait saint Ambroise[2], les défenseurs des évêques; voilà leurs gardes, voilà leur armée. Il est fort, parce qu'il a un esprit également incapable et de crainte et de murmure. Il peut dire véritablement à Henri, roi d'Angleterre, ce que disait Tertullien, au nom de toute l'Église, à un magistrat de l'empire, grand persécuteur de l'Église : *Non te terremus, qui nec timemus*[3]. Apprends à connaître quels nous sommes, et vois quel homme c'est qu'un chrétien : « Nous ne pensons « pas à te faire peur, et nous sommes incapables « de te craindre. » Nous ne sommes ni redoutables ni lâches : nous ne sommes pas redoutables, parce que nous ne savons pas cabaler; et nous ne sommes pas lâches, parce que nous savons mourir.

C'est ce que semble dire le grand saint Thomas, et c'est par ce sentiment qu'il unit ensemble les devoirs de l'épiscopat avec ceux de la sujétion. *Non te terremus;* voilà le sujet toujours soumis et respectueux : *qui nec timemus;* voilà l'évêque toujours ferme et inébranlable. *Non te terremus;* je ne médite rien contre l'État : *qui nec timemus;* je suis prêt à tout souffrir pour l'Église. J'ai donc eu raison de vous dire qu'il

[1] *Pastor* part. I, cap. VIII, t. II.

[1] *Heb.* XII, 4.
[2] *Serm. contra Auxent.* n° 33, t. II, col. 873.
[3] *Ad Scapul.* n° 4

résiste de toute sa force; mais cette force n'est point rebelle, parce que cette force, c'est sa patience. Encore n'étale-t-il pas au monde cette patience avec un contenance fière et un air de dédain, pour rendre son persécuteur odieux : au contraire sa modestie est connue de tous, selon le précepte de l'apôtre[1]. C'est par là qu'il espère convertir le roi : il se propose de l'apaiser, du moins en lassant sa fureur. Il ne désire que de souffrir, afin que sa vengeance épuisée se tourne à de meilleurs sentiments. Quoiqu'il voie que ses biens ravis, sa réputation déchirée, les fatigues d'un long exil, l'injuste persécution de tous les siens, n'aient pu assouvir sa colère, il sait ce que peut le sang d'un martyr; et le sien est tout prêt à couler, pour amollir le cœur de son prince. Il n'a pas été trompé dans son espérance : le sang de ce martyr, le sacrifice sanglant de Thomas, a produit un autre sacrifice, sacrifice d'humilité et de pénitence; il a amené à Dieu une autre victime, victime royale et couronnée.

Je vous ai représenté l'appareil du premier sacrifice : que celui-ci est digne encore de vos attentions! Là, un évêque à la tête de son clergé; et ici, un roi environné de toute sa cour : là, un évêque nous a paru revêtu de ses ornements; ici, nous voyons un roi humblement dépouillé des siens : là vous avez vu des épées tirées, qui sont les armes de la cruauté; ici une discipline et une haire, qui sont les instruments de la pénitence. Dans le premier sacrifice, si vous avez eu de l'admiration pour le courage, vous avez eu de l'horreur pour le sacrilége : ici, tout est plein de consolation. La victime est frappée; mais c'est la contrition qui perce son cœur : la victime est abattue; mais c'est l'humilité qui la renverse. Le sang qui est répandu, ce sont les larmes de la pénitence : *Quidam sanguis animæ*[2]; l'autel du sacrifice, c'est le tombeau même du saint martyr. Le roi se prosterne devant ce tombeau, il fait une humble réparation aux cendres du grand saint Thomas, il honore ces cendres, il baise ces cendres, il arrose ces cendres de larmes, il mêle ses larmes au sang du martyr, il sanctifie ces larmes par la société de ce sang; et ce sang qui criait vengeance, apaisé par ces larmes d'un roi pénitent, demande protection pour sa couronne. Il affermit son trône ébranlé, il relève le courage de ses serviteurs; il met le roi d'Écosse, son plus grand ennemi, entre ses mains; il fait rentrer son fils dans son devoir qu'il avait oublié; enfin, en un même jour, il rend la concorde à sa maison, la tranquillité à son État, et le repos à sa conscience. Voilà ce qu'a fait la mort de Thomas, voilà la seconde merveille qu'elle a opérée, la conversion des persécuteurs : la dernière dépend en partie de nous; c'est, mes frères, que notre zèle pour la sainte Église soit autant échauffé, comme il est instruit par l'exemple de ce grand homme.

[1] *Philip.* IV, 5.
[2] *S. Aug. Serm* CCCLI, n° 7, t. V, col. 1356.

TROISIÈME POINT.

A la mort de Thomas, le clergé d'Angleterre commença à reprendre cœur : le sang de ce martyr ranima et réunit tous les esprits, pour soutenir, par un saint concours, les intérêts de l'Église. Apprenons aussi à l'aimer et à être jaloux de sa gloire. Mais, messieurs, ce n'est pas assez que nous apprenions du grand saint Thomas à conserver soigneusement son autorité et ses droits : il faut qu'il nous montre à en bien user, chacun selon le degré où Dieu l'a établi dans le ministère; et vous ne pouvez ignorer quel doit être ce bon usage que je vous demande, si vous écoutez un peu la voix de ce sang. Car considérons seulement pour quelle cause il est répandu, et d'où vient que toute l'Église célèbre avec tant de dévotion le martyre de saint Thomas. C'est qu'on voulait lui ravir ses priviléges, usurper sa puissance, envahir ses biens; et ce grand archevêque y a résisté.

Mais si l'on ne se sert de ces priviléges que pour s'élever orgueilleusement au-dessus des autres; si l'on n'use de cette puissance que pour faire les grands dans le siècle; si l'on n'emploie ces richesses que pour contenter de mauvais désirs, ou pour se faire considérer par une pompe mondaine : est-ce là de quoi faire un martyr? Était-ce là un digne sujet pour donner du sang, et pour troubler tout un grand royaume? N'est-ce pas pour faire dire aux politiques impies, que saint Thomas a été le martyr de l'avarice ou de l'ambition du clergé, et que nous consacrons sa mémoire, parce qu'il nous a soutenus dans des intérêts temporels?

Voilà, direz-vous, un discours d'impie; voilà un raisonnement digne d'un hérétique ou d'un libertin. Je le confesse, messieurs; mais répondons à cet hérétique, fermons la bouche à ce libertin, justifions le martyre du grand saint Thomas de Cantorbéry : il ne sera pas difficile. Nous dirons que si le clergé a des priviléges, c'est afin que la religion soit honorée; que s'il possède des biens, c'est pour l'exercice des saints ministères, pour la décoration des autels, et pour la subsistance des pauvres; que s'il a de l'autorité, c'est afin qu'elle serve de frein à la licence, de barrière à l'iniquité, d'appui à la discipline. Nous ajouterons qu'il est peut-être à propos que le clergé ait quelque force même dans le siècle, quelque éclat

même temporel quoique modéré, afin de combattre le monde par ses propres armes, pour attirer ou réprimer les âmes infirmes par les choses qui ont coutume de les frapper. Cet éclat, ces secours, ces soutiens externes de l'Église, empêchent peut-être le monde de l'attaquer, pour ainsi dire, dans ses propres biens, dans cette divine puissance, dans le cœur même de la religion; et ce sont, si vous voulez, comme les dehors de cette sainte Sion, de cette belle forteresse de David, qu'il ne faut point laisser prendre ni abandonner, et moins encore livrer à ses ennemis. D'ailleurs, comme le monde gagne insensiblement, quand saint Thomas n'aurait fait qu'arrêter un peu son progrès, le dessein en est toujours glorieux. Voilà une défense invincible, et sans doute on ne pouvait pas répandre son sang pour une cause plus juste.

Mais si le monde nous presse encore, s'il convainc un si grand nombre d'ecclésiastiques de faire servir ces droits à l'orgueil, cette puissance à la tyrannie, ces richesses à la vanité ou à l'avarice; si cette apologie et notre défense n'est que dans notre bouche et dans nos discours, et non dans nos mœurs et dans notre vie : ne dira-t-on pas qu'à la vérité notre origine était sainte, mais que nous nous sommes démentis nous-mêmes, que nous avons tourné en mondanité la simplicité de nos pères, et que nous couvrons du prétexte de la religion nos passions particulières? N'est-ce pas déshonorer le sang du grand saint Thomas, faire servir son martyre à nos intérêts, et exposer aux dérisions injustes de nos ennemis la cause si juste et si glorieuse pour laquelle il a immolé sa vie?

Fasse donc ce divin Sauveur, qui a établi le clergé pour être la lumière du monde, que tous ceux qui sont appelés aux honneurs ecclésiastiques, en quelque degré du saint ministère qu'ils aient été établis, emploient si utilement leur autorité, qu'on loue à jamais le grand saint Thomas de l'avoir si bien défendue; qu'ils dispensent si saintement, si chastement les biens de l'Église, que l'on voie par expérience la raison qu'il y avait de les conserver par un sang si pur et si précieux. Qu'ils maintiennent la dignité de l'ordre sacré par le mépris des grandeurs du monde, et non pour la recherche de ses honneurs; par l'exemple de leur modestie, plutôt que par les marques de la vanité; par la mortification et la pénitence, plutôt que par l'abondance et la délicatesse des enfants du siècle : que leur vie soit l'édification des peuples; leur parole, l'instruction des simples; leur doctrine, la lumière des dévoyés; leur vigueur et leur fermeté, la confusion des pécheurs; leur charité, l'asile des pauvres; leur puissance, le soutien des faibles; leur maison, la retraite des affligés; leur vigilance, le salut de tous. Ainsi nous réveillerons dans l'esprit de tous les fidèles cette ancienne vénération pour le sacerdoce; nous irons tous ensemble, nous et les peuples que nous enseignons, recevoir avec saint Thomas la couronne d'immortalité qui nous est promise. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. *Amen.*

FIN DES PANÉGYRIQUES.

Père m'a donné le pouvoir de faire, rendent assez témoignage que c'est lui qui m'a envoyé [1].

C'est ainsi qu'il se servait du témoignage de saint Jean-Baptiste, *afin*, dit-il, *que vous soyez sauvés*, et pour vous convaincre par vous-mêmes. Voilà donc l'orgueil et l'hypocrisie de ces interrogateurs de mauvaise foi, confondue. Ils ne méritaient pas que le Sauveur leur dît davantage ce qu'il leur avait dit cent fois, et que cent fois ils n'avaient pas voulu croire.

Que sera-ce au dernier jour, lorsque la vérité, manifestée dans toute sa force, nous confondra éternellement devant tout l'univers? Où irons-nous? hélas! où nous cacherons-nous? Mais voyons comme Jésus confond les docteurs et les pontifes.

XXVII[e] JOUR.

Parabole des deux fils désobéissants. Application aux chrétiens lâches et tièdes et aux faux dévots. *Matth.* **XXI, 28, 31.**

Que vous semble de ceci : Un homme avait deux fils [2], etc. Cette parabole va convaincre les pontifes et les sénateurs d'une hypocrisie manifeste. Le Fils de Dieu nous y marque deux caractères dans ces deux fils : l'un est celui d'une désobéissance manifeste; l'autre est celui d'une obéissance imparfaite, et plus apparente que solide : et il se trouve que ce dernier est le plus mauvais.

Il y a des gens qui promettent tout, ou par faiblesse, parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de résister en face, ou par légèreté, ou par tromperie. Ils n'osent vous dire qu'ils ne veulent pas se corriger; et quoique peu résolus à vous obéir, ils vous disent : *Seigneur, je m'en vais :* Eo, Domine. Ils vous appellent, Seigneur : ils ont un certain respect : ils sont en apparence prompts à obéir : ils ne disent pas : J'irai; mais, Je vais : vous diriez qu'il va marcher, et que tout est fait. Cependant il n'obéit pas, il ne bouge pas de sa place, ou parce qu'il vous veut tromper, ou, ce qui est pis, parce qu'il se trompe lui-même, et se croit plus de volonté et plus de courage qu'il n'en a.

Il paraît que ce caractère est manifestement le plus mauvais : ces faibles résolutions, et cet extérieur de piété font qu'on s'imagine avoir de la religion, et on n'a point cette horreur de soi-même et de son état, qui fait qu'on le change. Mais pour celui qui tranche le mot : *Je ne veux pas :* Nolo : comme il résiste à Dieu par une manifeste désobéissance, et ne peut se flatter d'aucun bien, à la fin il a honte de soi-même; et réveillé par son propre excès, il s'en repent : Pœnitentia motus, abiit : *Touché de repentir, il obéit.*

Notre-Seigneur fait voir aux pontifes que ce dernier caractère est le leur. Nourris dans la piété, ils ne parlent que de Dieu, que de religion, que de l'obéissance qu'on doit à la loi; et parce qu'ils en parlent souvent, ils se croient assez gens de bien, et ne se corrigent jamais. C'est pourquoi Jésus-Christ leur parle de cette manière terrible : *Les publicains et les femmes de mauvaise vie arriveront plutôt que vous dans le royaume de Dieu* [1]; parce que, confus de leurs excès, ils en ont fait pénitence à la voix de Jean : et vous, qui par vos lumières et la dignité de vos charges deviez donner l'exemple aux autres, non-seulement vous n'êtes pas venus les premiers, comme on avait raison de l'attendre; mais vous n'avez pas même su profiter de l'exemple des autres. Plus endurcis dans le crime que les publicains et les femmes de mauvaise vie, vous les avez vus se convertir sans en être touchés. Double enfoncement dans le crime : premier; ne faire pas mieux que de telles gens, et ne leur point donner l'exemple : second; ne profiter pas même du leur.

Jean est venu dans la voie de la justice, sans autre marque de sa mission que sa vie sainte et austère; *et* néanmoins *les publicains et les femmes de mauvaise vie* en ont été touchés [2]. Et vous qui avez vu Jésus-Christ, qui non-seulement marchait comme Jean dans la voie de la justice, puisqu'il a dit, non dans le désert, mais dans le milieu du monde : *Qui me reprendra de péché* [3]*?* mais qui a fait de si grands miracles, qu'il y avait de quoi émouvoir les plus insensibles : vous, dis-je, qui l'avez vu et qui avez ouï sa voix, *vous n'avez pas cru.* Quelle est votre honte et quel sera votre supplice!

Vous, ô prêtres, religieux et religieuses, dont la vie ne répond pas à votre état; et vous tous, ô gens de bien en apparence, dévots de profession, appliquez-vous cette parabole. Ne vous lasserez-vous jamais de n'avoir qu'un vain titre de piété, à l'exemple des pharisiens, des pontifes et des sénateurs des Juifs? Rougissez, rougissez une bonne fois : humiliez-vous, confessez vos faiblesses, et les corrigez. C'est à vous que Jésus parle dans ce discours.

XXVIII[e] JOUR.

Parabole des vignerons, prise de David et d'Isaïe. Juste punition des Juifs : leur héritage transféré aux gentils, *Matth.* **XXI, 33, 46.** *Marc.* **XII, 1, 9.** *Luc.* **XX, 9, 19.**

Ecoutez encore cette parabole [4]. Dans la précédente parabole, Jésus avait fait sentir aux sénateurs, aux docteurs et aux pontifes, leur iniquité : il leur va faire avouer ici le supplice qu'ils méritent. Car il les convaincra si puissamment, qu'ils seront eux-mêmes contraints de prononcer leur sentence.

Écoutez encore cette parabole; c'est à nous qu'il parle aussi bien qu'aux Juifs : écoutons donc, et voyons, sous la plus claire et sous la plus simple figure qui fut jamais, toute l'histoire de l'Église.

Un père de famille a planté une vigne. C'est ce que David avait chanté : *Vous avez transplanté la vigne que vous aviez en Égypte; vous avez chassé les gentils* de la terre de Chanaan, *et vous l'y avez plantée. Elle a pris racine, et a rempli la terre : son ombre a couvert les montagnes, et ses branches se sont étendues sur les plus hauts cèdres; elle a provigné jusqu'à la mer et jusqu'à l'Euphrate* [5]. Mais voici quelque chose de plus clair en Isaïe : *Une*

[1] *Joan.* V, 33, 34, 35, 36. — [2] *Matth.* XXI, 28, 29, 30, 31

[1] *Matth.* XXI, 31, 32. — [2] *Ibid.* 32. — [3] *Joan.* VIII, 46. — [4] *Matth.* XXI, 33. — *Ps.* LXXIX, 9, 10, 11, 12.

vais desseins : les vains prétextes dont elle se sert pour cela : sa présomption à faire l'habile, pendant qu'en effet elle est dans la souveraine ignorance : ses fausses maximes pour décider de ce qu'on appelle cas de conscience, et l'abus qu'elle fait des bonnes : l'abus qu'elle fait aussi de son autorité, lorsqu'elle en a ; et même quelquefois de la grâce de son ministère, comme fit Caïphe *de la prophétie*[1], en quelque sorte annexée au pontificat, comme saint Jean le remarque. Tout cela peut découvrir à chacun les fautes qu'il fait dans la conduite de sa famille, de sa communauté, de soi-même en particulier : comme on s'entête du bien des communautés, à qui souvent on sacrifie des particuliers innocents. Encore *croit-on rendre service à Dieu ;* comme Jésus-Christ le dit distinctement des pontifes[2], et des autres ennemis de la vérité.

Pour venir à quelque chose de plus tendre, unissez-vous en esprit à *tous ces enfants de Dieu dispersés par tout l'univers,* que la mort du Sauveur devait *recueillir*[3].

Le verset 53 nous fait voir le résultat du conseil, et la mort du Fils de Dieu résolue : ce qui l'obligea à se cacher jusqu'au temps qu'il avait résolu.

Cependant la pâque approchait, vers le temps de laquelle il devait mourir. Tout se préparait à cette pâque, et en même temps à la mort du Sauveur, puisque déjà l'ordre était donné à tous ceux qui sauraient où il était, de le déclarer, afin qu'on le prît.

Demeurez en attente de ce qui doit arriver à Jésus. Et en voyant comment on venait plusieurs jours devant la pâque pour s'y disposer, considérez la disposition que vous devez apporter à la pâque véritable, qui est la communion.

VIII[e] JOUR.

Profusion des parfums sur la tête et les pieds de Jésus, en différents temps. *Joan.* XII, 1, 12.

Comme le temps approchait, Jésus sort de sa retraite autour d'Éphrem[4], et revient à Béthanie, c'est-à-dire, comme on a vu, aux portes de Jérusalem, six jours devant Pâques.

Ce qui s'y passa d'abord de plus remarquable fut un festin, où Lazare était à table avec lui dans sa maison. Marthe gardait son caractère, et servait. Marie, aussi pour garder le sien, se mit, selon sa coutume, *aux pieds de Jésus, qu'elle oignit d'un parfum exquis, et les essuya de ses cheveux*[5]. Il est arrivé trois fois au Sauveur d'être oint par de pieuses femmes. Ce qui paraît non-seulement dans saint Jean, comme nous venons de le voir, mais encore dans saint Luc, VII, 37 *et suiv. ;* dans saint Matthieu, XXVI, 6 *et suiv. ;* et dans saint Marc, XIV, 3 *et suiv.*

En saint Luc la femme n'est pas nommée : et il paraît seulement que c'était une pécheresse pénitente. Ses larmes, dont elle arrosait les pieds de Jésus, sont le caractère de sa pénitence ; et Jésus-Christ lui ayant donné expressément la rémission de ses péchés, confirme ce caractère. C'en est aussi une belle confirmation, d'avoir expliqué comme il a fait la nature et les devoirs de l'amour pénitent, et de montrer jusqu'où le porte la reconnaissance.

Ce caractère d'amour pénitent ne se trouve point dans ce chapitre de saint Jean, où il est dit seulement que Marie répandit son parfum sur les pieds de Jésus, et les essuya de ses cheveux, mais sans y parler de larmes, ni des doux et pieux baisers de la pénitente. Il n'y en a rien non plus en saint Matthieu, ni en saint Marc. Ces deux évangélistes marquent le parfum répandu sur la tête, pendant que Jésus était à table : ce qui était très-facile en ces temps, où les conviés étaient à table couchés. Il est dit dans saint Jean, que *la maison fut toute remplie de la bonne odeur du parfum*[1]. Les lieux comme les temps de ces onctions sont marqués. La pécheresse pénitente fit son onction longtemps avant la dernière pâque, dans la maison de Simon le pharisien, comme le raconte saint Luc. La seconde onction, qui est clairement attribuée à Marie, sœur de Lazare et de Marthe, se fit à Béthanie, six jours devant Pâques, dans la maison de Lazare et de ses sœurs, selon saint Jean. Et la troisième encore à Béthanie, mais chez Simon lépreux, et seulement deux jours avant Pâques, comme le marquent saint Matthieu et saint Marc[2]. Dans la première et dans la troisième onction, la femme n'est pas nommée. Dans la seconde, il est porté expressément dans saint Jean que celle qui la fit fut Marie, sœur de Lazare. Et soit que les trois différentes onctions aient été faites par différentes personnes, selon l'opinion de quelques-uns, ou par la même, selon quelques autres, en divers temps, et avec différentes circonstances, il faut profiter de chaque caractère qui nous y paraît.

Il faut aussi remarquer que ces profusions de parfums scandalisèrent deux fois les hypocrites, et même les disciples qui n'en savaient pas le mystère, et que Jésus aussi prit deux fois la défense de ces pieuses profusions.

Parfumer Jésus, c'est lui donner des louanges ; parfumer la tête de Jésus, c'est louer et adorer sa divinité : car *la tête de Jésus-Christ,* comme parle saint Paul[3], *c'est Dieu.* Parfumer ses pieds, c'est adorer son humanité et ses faiblesses. Essuyer les pieds de Jésus avec ses cheveux, c'est mettre à ses pieds sacrés son ornement, et sa tête même, avec toutes les vanités et la parure du siècle. Tout est sacrifié à Jésus ; on ne veut plaire qu'à lui : des cheveux qui ont touché les pieds de Jésus pourront-ils jamais servir à la vanité ? C'est ainsi que Jésus veut être aimé. Il est seul digne d'un tel amour, et de tels hommages.

On ne répand pas seulement ces riches parfums sur Jésus : *on rompt la boîte d'albâtre* où ils étaient renfermés, dit saint Marc[4], afin qu'il ait tout. Sa tête et ses pieds ruisselèrent donc de ces admirables parfums : et toute la maison en fut embaumée.

[1] *Joan.* XI, 51. — [2] *Ibid.* XVI, 2. — [3] *Ibid.* XI, 52 et seqq. — [4] *Ibid.* 54. — [5] *Ibid.* XII, 3.

[1] *Joan.* XII, 3. — [2] *Ibid.* 4 ; *Matth.* XXVI, 8 ; *Marc.* XIV, 8 — [3] I *Cor.* XI, 3. — [4] *Marc.* XIV, 3.

L'exemple de la piété de ces saintes femmes a rempli toute l'Église de sa bonne odeur.

Quand la pécheresse approcha des pieds de Jésus, on disait [1] : *S'il était prophète, il* ne se laisserait pas *toucher par cette* pécheresse. Ici on ne lui reproche rien contre celles qui le touchent; soit qu'elles n'eussent jamais été pécheresses; soit qu'il y eût déjà si longtemps que la mémoire en fût effacée par leur pénitence. On leur fit ici un autre reproche, et c'est celui de leur profusion : *on pouvait vendre ces parfums trois cents deniers et plus :* tant ils étaient précieux, tant l'effusion en fut abondante! *et les donner aux pauvres* [2]. L'amour des pauvres fut le prétexte dont on se servit pour condamner la piété de ces femmes, qu'on appelait indiscrète; et pour couvrir l'envie qu'on avait contre Jésus, et des honneurs qu'on lui faisait : et Judas se signala parmi ces faux charitables, et ces faux dévots. Les plus méchants sont les plus sévères censeurs de la conduite des autres; soit par le déréglement de leur esprit, soit par leur hypocrisie, ou par un faux zèle. Judas avait encore une autre raison : c'est qu'il gardait et volait ce qu'on donnait au Sauveur; et il croyait qu'on ôtait à son avarice ce qu'on ne mettait pas entre ses mains. Que l'avarice parle haut, quand elle peut se couvrir du prétexte de la charité!

Ses insolents discours n'attaquaient pas seulement les femmes dont il accusait la profusion, mais encore Jésus-Christ qui la souffrait; mais il prit en main leur défense, en disant qu'elles *l'avaient fait pour l'ensevelir* [3], se considérant comme mort, à cause que l'heure approchait, et qu'il s'était mis dans l'esprit et dans l'état de victime.

Il voulait en même temps nous faire considérer de quel honneur était digne ce corps virginal, formé par le Saint-Esprit, et où la divinité habitait; par lequel la mort devait être vaincue, et le règne du péché, aboli. Quels parfums assez exquis pouvaient en marquer assez la pureté?

Il voulait aussi que les parfums qui servaient à la mollesse et au luxe, servissent à cette fois à la piété, que la vanité fût sacrifiée à la vérité.

Vous aurez toujours des pauvres avec vous; et quand vous voudrez, vous leur pouvez faire du bien [4].

Les onctions étaient salutaires au corps : on s'en servait non-seulement par délicatesse, mais encore par précaution et par remède. On faisait nager les corps morts dans le baume et dans les parfums, pour les conserver et en prévenir la corruption, même après la mort : et c'était tout le bien dont le corps était capable alors. On pouvait toujours faire ces sortes de biens aux pauvres, disait le Sauveur : *mais pour lui, on n'aurait pas toujours son corps présent* pour lui faire ce bien. Il fallait donc le lui faire pendant qu'on l'avait : et quand on ne l'aurait plus, se consoler en le faisant aux pauvres, dont il imputait le soulagement et le bien, comme fait à sa personne. Combien donc les pauvres nous doivent-ils être chers, puisqu'ils nous tiennent la place de Jésus-Christ! Baisons leurs pieds; prenons part à leurs humiliations et à leurs faiblesses : versons des larmes sur leurs pieds; pleurons leur misère; compatissons à leurs souffrances : répandons des parfums sur leurs pieds, des consolations sur leurs peines et sur leurs infirmités, un baume adoucissant sur leurs douleurs : essuyons-les de nos cheveux; donnons-leur notre superflu; et privons-nous des vains ornements pour les soulager.

[1] *Luc.* VII, 39. — [2] *Joan.* XII, 5. *Marc.* XIV, 5. — [3] *Ibid.* XIV, 8. *Joan.* XII, 7. — [4] *Marc.* XIV, 7

En même temps parfumons Jésus; laissons exhaler de nos cœurs de tendres désirs, un amour chaste, une douce espérance, de continuelles louanges. Et si nous voulons l'aimer et le louer dignement, louons-le par toute notre vie : gardons sa parole.

Disons-lui dans l'épanchement de nos cœurs ce que lui disait saint Paul [1], qu'*il nous est justice, sainteté, sagesse, rédemption, et toutes choses :* comme il est dit aux Corinthiens. Disons-lui tout ce que dit le même saint Paul aux Colossiens [2]. Chantons-lui tous les doux cantiques que lui chante dans l'Apocalypse tout le peuple racheté : *L'Agneau qui a été immolé pour nous est digne de recevoir la vertu, la divinité, les richesses, la sagesse, la force, la gloire, la bénédiction* [3]. C'est ce que lui doit chanter toute créature : c'est là le parfum que nous répandons sur lui dans l'épanchement de nos cœurs.

LA

DERNIÈRE SEMAINE

DU SAUVEUR.

Huit jours se sont passés à considérer les approches de Jésus vers Jérusalem. Nous voilà enfin parvenus à cette dernière semaine, que nous nous sommes proposé de considérer.

Nous en partagerons les discours en deux. Premièrement, nous lirons ceux qui ont été faits depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à la Cène. Secondement, nous lirons ceux que Jésus a faits à ce jour, qui est le plus remarquable, puisque ç'a été la veille de sa passion.

SERMONS

OU DISCOURS DE NOTRE-SEIGNEUR,

DEPUIS LE DIMANCHE DES RAMEAUX JUSQU'À LA CÈNE.

PREMIER JOUR.

Entrée triomphante de Notre-Seigneur dans Jérusalem : il y est reconnu roi, fils de David, et le Messie. *Joan.* XII, 12, 20. *Matth.* XXI, 1, 17. *Marc* XI, 1, 17. *Luc.* XIX, 28, 48.

Toutes ces lectures nous apprendront l'entrée triomphante de Jésus dans Jérusalem, ce qu'il y fit,

[1] I. *Cor.* I, 30. — [2] *Coloss.* I, 12, 13; et seqq. — [3] *Apoc* V, 12, 13, VII, 10, 11, 12.

et ce qu'il y dit. La tradition de l'Église met cette entrée au premier jour de la semaine, qui est un dimanche, qu'on appelle pour cette raison le dimanche des Rameaux : *Dominica in ramis Palmarum*.

Quoique le premier avénement de Jésus-Christ, contre l'attente des Juifs, dût se passer en humilité, il ne devait pas être destitué de cette gloire et de cet éclat que les Juifs attendaient. Cet éclat était nécessaire pour leur faire voir que tout humble qu'était le Sauveur, et tout méprisable qu'il paraissait selon le monde, il y avait dans ses actions et dans sa personne de quoi lui attirer la plus grande gloire que les hommes puissent donner sur la terre, et jusqu'à le faire roi, si l'ingratitude des Juifs, et une secrète dispensation de la sagesse de Dieu, ne l'eût empêché.

C'est donc ce qui parut à cette entrée, la plus éclatante et la plus belle qui fut jamais, puisqu'on y voit un homme, qui paraissait le dernier de tous les hommes en considération et en puissance, recevoir tout d'un coup de tout le peuple, dans la ville royale et dans le temple, des honneurs plus grands que n'en avaient jamais reçu les plus grands rois. Voilà donc cet éclat dont nous parlons : mais le caractère d'humiliation et d'infirmité, inséparable de l'état du Fils de Dieu sur la terre, n'y devait pas être oublié; et nous l'y verrons aussi, après que nous aurons auparavant considéré le caractère de gloire et de grandeur.

Il faut donc savoir que le Fils de Dieu, quoiqu'il parût à l'extérieur le dernier des hommes, était né pour être roi de la manière du monde la plus admirable et la plus auguste, puisque c'était par l'admiration que causaient ses exemples, sa sainte vie, sa sainte doctrine, ses grands ouvrages, et ses miracles, sans aucun autre secours. Le Sauveur avait paru, par ces merveilles, si secourable au genre humain, que les troupes oubliaient tout pour le suivre avec leurs femmes et leurs enfants, jusqu'aux déserts les plus éloignés, sans songer à aucun besoin : *et* Jésus *en ayant nourri avec cinq pains d'orge et deux poissons jusqu'à cinq mille, sans compter les femmes et les enfants*, ils furent tellement ravis, qu'ils *voulaient venir* en foule *pour le faire roi*, et le reconnaître pour le Christ. On eût donc vu dès lors quelque chose de l'éclat qui a paru aujourd'hui, si Jésus, qui avait ses temps réglés pour toutes choses, ne *se fût retiré* bien avant *dans le désert* pour l'empêcher [1].

Mais au jour des Rameaux, il lui plut de laisser éclater l'admiration que les peuples avaient pour lui. C'est pourquoi ils accoururent au-devant de lui avec des palmes à la main, criant hautement qu'il était leur roi, le vrai fils de David qui devait venir, et enfin le Messie qu'ils attendaient. Les enfants se joignaient à ces cris de joie; et le témoignage sincère de cet âge innocent, faisait voir combien ces transports étaient véritables. Jamais peuples n'en avaient tant fait à aucun roi : ils jetaient leurs habits par terre sur son passage; ils coupaient à l'envi des rameaux verts pour en couvrir les chemins; et tout, jusqu'aux arbres, semblait vouloir s'incliner et s'abattre devant lui. Les plus riches tapisseries qu'on ait jamais tendues à l'entrée des rois, n'égalent pas ces ornements simples et naturels. Tous les arbres ébranchés pour l'usage qu'on vient de voir; tout un peuple qui se dépouille pour parer en cette manière le chemin où passait son roi, fait un spectacle ravissant. Dans les autres entrées, on ordonne aux peuples de parer les rues; et la joie, pour ainsi dire, est commandée. Ici tout se fait par le seul ravissement du peuple. Rien au dehors ne frappait les yeux : ce roi pauvre et doux était monté sur un ânon, humble et paisible monture; ce n'était point ces chevaux fougueux, attelés à un chariot, dont la fierté attirait les regards. On ne voyait ni satellites, ni gardes, ni l'image des villes vaincues, ni leurs dépouilles, ou leurs rois captifs. Les palmes qu'on portait devant lui marquaient d'autres victoires; tout l'appareil des triomphes ordinaires était banni de celui-ci. Mais on voyait à la place les malades qu'il avait guéris, et les morts qu'il avait ressuscités. La personne du roi et le souvenir de ses miracles faisaient toute la recommandation de cette fête. Tout ce que l'art et la flatterie ont inventé pour honorer les conquérants dans leurs plus beaux jours, cède à la simplicité et à la vérité qui paraissent dans celui-ci. On conduit le Sauveur avec cette pompe sacrée par le milieu de Jérusalem jusqu'à la montagne du temple. Il y paraît comme le seigneur et comme le maître, comme le fils de la maison, le Fils du Dieu qu'on y sert, ainsi que nous verrons. Ni Salomon qui en fut le fondateur, ni les pontifes qui y officiaient avec tant d'éclat, n'y avaient jamais reçu de pareils honneurs.

Arrêtons-nous ici, et donnons le loisir de considérer le détail de ce grand spectacle.

IIe JOUR.

Le règne de Jésus-Christ sur les esprits et sur les cœurs, par ses miracles, par ses bienfaits et par sa parole. *Joan.* XII, 12, 19. *Matth.* XXI, 1, 17. *Marc.* XXI, 1, 18. *Luc.* XIX, 28, 48.

Ce qui attira au Sauveur toute cette gloire, ce fut le bruit de ses miracles, et en particulier celui de Lazare ressuscité, qui venait d'être fait à la porte de Jérusalem. *Car toute la troupe qui était avec lui lorsqu'il le fit sortir du tombeau*, où il pourrissait, *lui rendait témoignage : et c'est pour cela que la troupe* de ceux qui étaient venus à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâques, *accourut au-devant de lui, parce qu'ils avaient appris qu'il avait fait ce miracle* [1]. On célébrait aussi ses autres miracles, dont la réputation avait rempli toute la Judée. *Et pendant qu'il descendait la montagne des Olives, les troupes de ses disciples, saisies d'une joie subite, se mirent à louer Dieu* de toutes les guérisons *et de toutes les merveilles qu'ils avaient vues* [2].

Sa doctrine demeurait aussi confirmée par ses miracles; car il les avait faits expressément en té-

[1] *Matth.* XIV, 13, 21. *Joan.* VI, 14, 15.

[1] *Joan.* XII, 17, 18. — [2] *Luc.* XIX, 37.

moignage de sa mission, et de la vérité qu'il annonçait. *Mon Père*, avait-il dit en ressuscitant Lazare, *je sais que vous m'écoutez toujours; mais je parle ainsi devant tout ce peuple, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé*[1]. Et dès le commencement de sa prédication, il avait dit aux docteurs de la loi : *Lequel est le plus facile de dire à un paralytique : Tes péchés te sont remis, ou de lui dire : Lève-toi, prends ton lit sur tes épaules, et marche? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : Lève-toi, mon fils*, dit-il au paralytique, *et va-t'en en ta maison*[2]. C'est pourquoi il joignait ensemble la prédication de l'Évangile et la guérison des maladies. *Il allait par toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues, et prêchant l'Évangile du royaume, et guérissant toute maladie et toute infirmité parmi le peuple*[3]. C'est aussi ce qui lui attirait cette grande réputation, et amassait tant de monde autour de lui; car, ajoute le même évangéliste, *sa réputation se répandit dans toute la Syrie, et plusieurs troupes le suivaient de la Galilée, et de la Décapole, et de Jérusalem, et de la Judée, et du pays d'au delà le Jourdain*[4]. Ce furent donc ces troupes qui le suivaient qui commencèrent ces cris de joie, auxquels tout Jérusalem et tout le reste du peuple applaudit.

Sa doctrine ainsi confirmée lui attirait cette admiration, et la réputation d'un grand prophète; et il y avait aussi dans ce qu'il disait un caractère d'autorité, et une efficace qu'on n'avait pas encore vue parmi les hommes. *Car il les enseignait comme ayant autorité et puissance, et non comme leurs docteurs et les pharisiens*[5]. Tout le monde l'appelait *Seigneur et Rabbi*[6]; c'est-à-dire, maître, quoiqu'il n'eût étudié sous aucun docteur de la loi, et qu'il n'eût fait aucune des choses qui donnaient ce titre parmi les Juifs. *Tout le peuple était suspendu, et ravi en admiration en l'écoutant*[7] : et on ne pouvait douter qu'il ne fût celui à qui le psalmiste avait chanté : *O le plus beau des enfants des hommes! la grâce est répandue sur vos lèvres*[8]. On quittait tout pour l'entendre, tant le charme de sa parole était puissant, et tant on était non-seulement touché, *mais ravi de l'agrément de ses discours, et des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche; car tout le monde lui rendait ce témoignage*[9]. Et ce n'était pas seulement ses disciples qui lui disaient : *Maître, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de vie éternelle*[10] : mais encore ceux qui venaient avec ordre, et dans le dessein de le prendre, *étaient pris eux-mêmes par ses discours, et n'osaient mettre la main sur lui*[11] : en sorte que les pontifes, et les pharisiens qui les avaient envoyés, leur demandant : *Pourquoi ne l'avez-vous pas amené? ils leur répondirent : Jamais homme n'a parlé comme cet homme*[12] : ce qui fit que les pharisiens étonnés leur demandaient : *Ne voulez-vous pas aussi vous laisser séduire comme les autres*[1]? Mais ces docteurs et ces pharisiens eux-mêmes, qui méprisaient tant ceux qui croyaient en lui, et ne lui parlaient que pour le surprendre, ne savaient eux-mêmes que lui répondre; car il leur fermait la bouche par des réponses précises et décisives, *et ils n'osaient plus l'interroger*[2].

Voilà donc ce règne admirable prédit dans le psaume; et tous les peuples gagnés au Sauveur par le charme de sa parole, et par la grâce répandue sur ses lèvres. Le prophète y ajoutait celle *de la vérité* qu'il annonçait, *de la justice* dont il était le parfait modèle, *de la douceur*[3] et de la bonté avec laquelle il guérissait tous les malades; ne faisant servir sa puissance que pour le soulagement des malheureux et de tout le genre humain.

Qui jamais avait régné de cette sorte? Mais c'est ainsi que Jésus régna. Ainsi sa doctrine et ses miracles firent tout l'effet extérieur qu'ils devaient faire naturellement sur tous les esprits. On le suivait, on l'admirait, on lui applaudissait, on le recevait avec des cris de joie : il n'y avait que ses envieux qui frémissaient, et qui néanmoins n'osaient parler. Mais d'où vient donc qu'il eut si peu de véritables disciples? D'où vient que les cris qui l'envoyaient à la croix : *Crucifiez-le, crucifiez-le*[4]! suivirent de si près ceux qui le célébraient comme le fils de David? et que l'on compte à peine six vingts hommes parmi les frères, c'est-à-dire parmi les disciples, qui se renfermèrent dans le cénacle pour recevoir le Saint-Esprit? C'est que les disciples de Jésus-Christ ne sont pas ceux qui l'admirent, qui le louent, qui le célèbrent, qui le suivent même à l'extérieur, et jusqu'à un certain point; mais ceux qui le suivent au dedans et partout, qui observent tous ses préceptes, qui portent sa croix, qui se renoncent eux-mêmes. Et le nombre en est petit : et il faut, outre les attraits de la parole et des miracles, une parole intérieure que tout le monde ne veut pas entendre, et un miracle qui change les cœurs, dont notre orgueil et notre mollesse empêchent l'effet.

Soyons donc de vrais disciples de Jésus : *Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira*[5]. Et encore : *Mon Père sera glorifié, en ce que vous rapporterez beaucoup de fruit, et que vous serez mes vrais disciples*[6], des disciples dignes de ce nom. Et enfin : *Celui qui m'aime*, dit-il, *est celui qui garde mes commandements*[7]. Les autres peuvent me louer, m'admirer, me suivre au dehors, et se glorifier d'être mes disciples : car on se fait toujours beaucoup d'honneur d'avoir un tel maître; mais ils ne m'aiment pas, et je ne les connais point, ni je ne les mets au rang des miens.

[1] *Joan.* XI, 41, 42. — [2] *Matth.* IX, 5. *Marc.* II, 9, 10, 11. *Luc.* V, 23, 24. — [3] *Matth.* IV, 23. — [4] *Ibid.* 24, 25. — [5] *Ibid.* VII, 29. — [6] *Joan.* III, 2. — [7] *Luc.* XIX, 48. — [8] *Ps.* XLIV, 3. — [9] *Luc.* IV, 22. — [10] *Joan.* VI, 69. — [11] *Ibid.* VII, 44. — [12] *Ibid.* 45, 46.

[1] *Joan.* VII, 47. — [2] *Matth.* XXII, 46. — [3] *Ps.* XLIV, 5, 8. — [4] *Joan.* XIX, 6. — [5] *Ibid.* VIII, 31, 32. — [6] *Ibid.* XV, 8. — [7] *Ibid.* XVI, 21.

IIIe JOUR.

Entrée triomphante de Notre-Seigneur. Tout en avait été prédit jusqu'aux moindres circonstances. *Joan.* XII, 12, 19. *Matth.* XI, 1, 17. *Marc.* XXI, 1, 18 *Luc.* XIX, 28, 48.

Considérons ce que dit Jésus pour préparer son entrée.

Comme il était en Bethphagé, proche de Béthanie, dans le penchant du mont des Olives, presque à la porte de Jérusalem, comme on a vu, il envoya deux de ses disciples, avec ordre de lui amener une ânesse et son ânon, qu'ils trouveraient dans un certain château, qu'il leur montrait vis-à-vis d'eux. Si le maître y apportait quelque obstacle, il n'y avait qu'à lui dire : Le Seigneur en a besoin : et aussitôt on les devait laisser aller. Tout se fit comme Jésus l'avait dit. Ils étendirent leurs manteaux sur ces paisibles animaux : et ils mirent Jésus sur l'ânon, que personne n'avait jamais monté. Là commencèrent tout d'un coup ces cris de joie dont nous avons parlé. *Ses disciples ne savaient pas le mystère de ce qu'ils faisaient; mais après que Jésus fut glorifié, ils se ressouvinrent que toutes ces choses avaient été écrites de lui, et qu'il les avait accomplies* sans y penser[1]. Car il était écrit dans Zacharie : *Ne crains point, fille de Sion : ton Roi, doux et pauvre, juste et sauveur, vient à toi monté sur une ânesse et sur son ânon*[2].

Jésus avait tout prévu; et sachant les prophéties, il les accomplissait toutes avec connaissance. C'est ce qu'il fit jusqu'à la mort; et c'est pourquoi, jusque sur la croix, *voyant que tout s'accomplissait,* et qu'il ne lui restait plus rien à accomplir durant sa vie que cette prophétie de David[3] : *Ils m'ont donné du fiel à boire ; et, dans ma soif, ils m'ont abreuvé avec du vinaigre,* il dit : *J'ai soif.* On lui présenta le breuvage qui lui avait été prédestiné : *il en goûta* autant qu'il fallait pour accomplir la prophétie; après il dit : *Tout est accompli;* il n'y a plus qu'à rendre l'âme. A l'instant *il baissa la tête,* et se mit volontairement en la posture d'un homme mourant, *et il expira*[4].

Jésus donc savait ce qu'il voulait, qui était l'accomplissement des prophéties : mais une vertu cachée exécutait tout le reste. Il se trouva précisément un vaisseau où il y avait du vinaigre; il se trouva une éponge dans laquelle on lui pouvait présenter à la croix le vinaigre où on la trempa : on l'attacha au bout d'une lance, et on la lui mit sur la bouche. La haine implacable de ses ennemis que le démon animait, mais que Dieu gouvernait secrètement, fit tout le préparatif nécessaire à l'accomplissement de la prophétie. Ainsi, dans cette occasion, l'ânesse et l'ânon se trouvèrent à point nommé près du lieu où se devait faire la célèbre entrée. Le maître les laisse aller : on met Jésus dessus, sans savoir ce qu'on fait : une soudaine joie saisit les peuples : les cris s'en ensuivent : et Dieu agit secrètement, non pas sur deux ou sur quatre, ce qu'on pourrait attribuer à quelque concert; mais sur toute la multitude, et jusque sur les enfants, parce qu'il était encore ainsi prédit. Si les plus petites choses s'accomplissent, si tout jusqu'à l'ânon et l'ânesse, et jusqu'au vinaigre : que crains-tu, chrétien? et peux-tu douter des magnifiques promesses qui t'ont été faites? Jésus a tout vu, tout prévu, pensé à tout, tout préparé : marche en confiance, et ne crains rien.

Les saints Pères disent que l'ânon, que nul autre que Jésus n'avait monté, représentait les gentils, indomptables et indociles animaux que nul autre avant Jésus n'avait subjugués. Venez, âmes indisciplinées : venez vous soumettre à Jésus : abaissez-vous, et laissez-vous conduire au lien qu'il vous met au cou.

Admirez encore une fois le triste et pauvre équipage de ce roi : mais aussi était-ce un roi pauvre, qui n'était riche qu'en grâces. *Voici,* dit Zacharie, *ton roi pauvre, juste et sauveur*[1]. Mais écoute la suite de la prophétie : avec ce faible équipage, *je mettrai en fuite les chariots d'Éphraïm attelés à quatre chevaux, et les fiers coursiers de Jérusalem : et tous les arcs tendus pour le combat seront rompus : et il annoncera la paix aux gentils ; et sa puissance s'étendra d'une mer à l'autre, et depuis les fleuves* sur lesquels il prêchera, et où il donnera le nouveau baptême, *jusqu'aux extrémités de la terre. Et vous,* ô Sauveur victorieux, *vous avez, avec le sang de votre alliance, tiré vos prisonniers du lac où il n'y a point d'eau*[2], et du cachot ténébreux d'une prison. Voilà toutes les nations les plus belliqueuses et les plus fières, vaincues, rachetées, délivrées, par ce roi monté sur un âne.

IVe JOUR.

Jérusalem, figure de l'âme livrée au péché. Notre-Seigneur prédit ses malheurs.

Suivons Jésus, et apprenons de saint Luc ce qu'il fit en descendant vers Jérusalem, et approchant de ses portes, et en la regardant. Lisez *Luc,* XIX, 29; et appuyez sur le verset 41 et suiv. jusqu'au 45.

Dans les malheurs de Jérusalem nous voyons ceux des âmes qui périssent. *Il viendra,* dit Jésus[3], *un temps malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées; ils t'enfermeront, et te serreront de toutes parts.* Ainsi arriva-t-il à Jérusalem de point en point : on sait les effroyables travaux que firent les Romains, et cette muraille qu'ils élevèrent autour de cette ville malheureuse qui la serrait tous les jours de plus en plus : ce qui causa l'horrible famine que tout le monde sait, où les mères mangeaient leurs enfants. Ainsi arrivera-t-il à l'âme pécheresse : serrée de tous côtés par ses mauvaises habitudes, la grâce ni le pain de vie n'y pourront plus trouver d'entrée; elle périra de faim; elle sera accablée de ses péchés; et il n'y restera plus pierre sur pierre. Étrange état de cette âme : renversement universel de tout l'édifice intérieur! Plus de raison ni de partie haute : tout est abruti : tout

[1] *Joan.* XII, 15, 16. — [2] *Zach.* IX, 9. *Matth.* XXI, 5. — [3] *Ps.* LXVIII, 22. — [4] *Joan.* XIX, 28, 30.

[1] *Zach.* IX, 9. — [2] *Ibid.* 10, 11. — [3] *Luc.* XIX, 43.

leur avait été ordonné [1]; et néanmoins dans ce nombre immense des Juifs, il n'y a eu que le résidu, c'est-à-dire un très-petit reste du peuple, qui ait été sauvé. Ainsi *Israël n'a pas trouvé ce qu'il cherchait;* c'est-à-dire, le Christ et son royaume; *mais les élus en très-petit nombre l'ont trouvé; et les autres*, dont la multitude était immense, *ont été aveuglés* [2] pour leurs péchés par un juste jugement de Dieu : et voilà manifestement la parole de Jésus-Christ vérifiée sur les Juifs.

Mais le Sauveur ne parle pas seulement des Juifs à l'endroit que nous lisons de la parabole, car c'est après nous avoir fait voir les gentils appelés, en la personne de ces aveugles et de ces boiteux qui sont invités à son festin, qu'il conclut qu'*il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Efforçons*-nous donc *d'entrer par la petite porte qui mène à la vie : car la voie qui mène à la mort est très-spacieuse, et plusieurs y entrent. Qu'il y en a peu,* poursuit le Sauveur, *qui entrent par la voie étroite* [3]! Il y en a donc beaucoup d'appelés et peu d'élus. Mais la condition de ces appelés, qui ne persévèrent pas dans leur vocation, est plus terrible que celle des autres : car ils sont ces serviteurs *qui ont connu la volonté de leur maître sans la faire, qui seront les plus punis....* Tyr et Sidon et les Ninivites s'élèveront contre eux, et *le jugement de ces villes ingrates sera léger* [4] en comparaison de celui que doivent attendre les chrétiens infidèles à la grâce qu'ils auront reçue. O Jésus, ô Jésus! *sauvez-moi de l'iniquité du peuple pervers* [5]; sauvez-moi, car l'iniquité s'est multipliée parmi les enfants des hommes, *et on ne voit point de saint.* Tout est plein de ces appelés qui ne veulent pas seulement penser à leur vocation, ni se souvenir qu'ils sont chrétiens.

Ne vivons pas comme la plupart; car il y a longtemps qu'il est écrit : *Il n'y en a pas un qui fasse le bien! il n'y en a pas un seul* [6]. Ne disons pas : Tels et tels font ainsi, à qui on le souffre; et ne nous excusons pas sur la multitude, car la multitude elle-même est inexcusable. Si Dieu eût craint la multitude, il n'aurait pas consumé ces villes abominables par le feu, ni noyé tout l'univers dans le déluge. N'alléguons point la coutume, car Jésus-Christ a dit : *Je suis la vérité* [7] : on ne prescrit pas contre Dieu. *Chacun portera son fardeau* [8], et on ne nous jugera pas par les autres. Rangeons-nous avec ce petit nombre d'élus que le monde ne connaît pas, mais dont *les noms sont écrits dans le ciel;* à qui le Sauveur a dit : *Petit troupeau, ne craignez pas* [9] : petit en nombre, petit en éclat, et la balayure du monde, qui est caché avec Jésus-Christ, mais aussi qui paraîtra avec lui. O petit nombre, quel que tu sois, et en quelque coin de l'Église que tu te caches, je me joins à toi en esprit, et je veux vivre à ton ombre!

[1] *Act.* II, 22; IV, 10, 33; V, 29, 32. — [2] *Rom.* XI, 3, 4, 7. — [3] *Matth.* VII, 13, 14. — [4] *Luc.* XII, 45, 46, 47; X, 13; XI, 32. — [5] *Ps.* XI, 2. — [6] *Ibid.* XIII, 1, 2. — [7] *Joan.* XIV, 6. — [8] *Gal.* VI, 5. — [9] *Luc.* X, 20; XII, 32.

XXXV° JOUR.

Consultation frauduleuse, et décision pleine de merveille et de vérité : Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. *Matth.* XXII, 15, 22. *Marc.* XII, 13, 17. *Luc.* XX, 20, 26.

Considérons avant toutes choses le caractère de ceux qui viennent consulter le Sauveur. Saint Luc les appelle des *hommes artificieux*, propres à dresser des embûches, INSIDIATORES, selon le grec et selon le latin, et il ajoute : *qui contrefaisaient les gens de bien* [1]. Tout homme qui consulte fait l'homme de bien; car il fait semblant de chercher la vérité; mais sous ce bel extérieur on cache souvent beaucoup d'artifice, on tend des piéges aux autres, comme ici on en tendait au Sauveur; on en tend jusqu'à soi-même; et il n'y a rien qui soit plus mêlé de fraude que les consultations, parce que chacun veut qu'on lui réponde selon sa passion.

Ceux que saint Luc a désignés par ce caractère général étaient, selon saint Matthieu et selon saint Marc, les pharisiens, dont la malice et l'hypocrisie est bien connue, et les hérodiens. Ces derniers étaient des politiques, qui faisaient profession d'honorer la mémoire du grand Hérode, ce politique raffiné qui, pour avoir rebâti le temple avec une magnificence presque semblable à celle de Salomon, et pour avoir établi en quelque manière le royaume de Judée, fort faible et fort appauvri devant lui, avait paru si grand aux Juifs, dont il professait la religion, que quelques-uns voulurent le prendre pour le Messie. Les politiques et les hypocrites s'entendent fort bien ensemble : et les voilà qui *conspirent pour surprendre le Sauveur.*

Ils commencent par la flatterie : car c'est par là que l'on commence toujours, lorsqu'on veut tromper quelqu'un : *Maître, nous savons que vous êtes véritable, et que vous enseignez la voie de Dieu en toute sincérité, sans vous mettre en peine de qui que ce soit; car vous ne prenez pas garde à la personne des hommes* [2]. C'est ainsi qu'on pique d'honneur les hommes vains, pour les faire parler hardiment et sans mesure, et leur faire des ennemis. La matière était délicate, puisqu'il s'agissait du gouvernement : et c'est l'endroit où l'on a toujours tendu le plus de piéges aux serviteurs de Dieu, qui, parce qu'ils sont simples et sans ambition, sont réputés par les gens du monde avoir moins d'égard pour les puissances. Mais Jésus-Christ leur fait bien voir que sans prétendre aux emplois publics, on sait connaître l'endroit par où il les faut respecter.

Est-il permis de payer le tribut à César [3]? Le peuple juif s'était nourri dans cette pensée, qu'il ne pouvait pas être assujetti à des infidèles. Les Romains avaient occupé la Judée, et avaient même réuni à leur empire une grande partie du royaume qu'ils avaient donné autrefois à Hérode et à sa famille; Jérusalem était elle-même dans cette sujétion, et il y avait un gouverneur qui commandait au nom de César, et faisait payer les tributs qu'on lui devait. Si Jésus eût décidé contre le tribut, *ils le*

[1] *Luc.* XX, 20. — [2] *Matth.* XXII, 16. — [3] *Ibid.*

livraient aussitôt, comme dit saint Luc[1], *entre les mains du gouverneur;* et s'il disait qu'il fallait payer, ils le décrieraient parmi le peuple comme un flatteur des gentils et de l'empire infidèle. Mais il leur ferme la bouche : premièrement, en leur faisant voir qu'il connaissait leur malice; secondement, par une réponse qui ne leur laisse aucune réplique.

Hypocrites, pourquoi me tentez-vous[2]*? Hypocrites :* vous faites paraître un faux zèle pour la liberté du peuple de Dieu contre l'empire infidèle; et vous couvrez de ce beau prétexte le dessein de perdre un innocent : mais *donnez-moi la pièce d'argent dont on paye le tribut*[3]; je ne veux que cela pour vous confondre.

De qui est cette image et cette inscription? De César[4]. Vous voilà donc convaincus de la possession où était César de la puissance publique, et de votre propre acquiescement, et de celui de tout le peuple. Qu'avez-vous donc à répondre? Si vous reconnaissez César pour votre prince; si vous vous servez de sa monnaie, et que son image intervienne dans tous vos contrats, en sorte qu'il soit constant que vous faites sous son autorité tout le commerce de la vie humaine, pouvez-vous vous exempter des charges publiques, et refuser à César la reconnaissance qu'on doit naturellement à la puissance légitime pour la protection qu'on en reçoit? *Rendez donc à César ce qui est à César*[5]. Reconnaissez son empreinte; payez-lui ce qui lui est dû; payez-le, dis-je, par cette monnaie à qui lui seul donne cours : ou renoncez au commerce, et en même temps au repos public, ou reconnaissez celui par qui vous en jouissez.

Et à Dieu ce qui est à Dieu. Par cette parole, il fait deux choses : la première, c'est qu'il décide que se soumettre aux ordres publics c'est se soumettre à l'ordre de Dieu, qui établit les empires; la seconde, c'est qu'il renferme les ordres publics dans leurs bornes légitimes. *A César ce qui est à César :* car Dieu même l'ordonne ainsi pour le bien des choses humaines; mais en même temps, *à Dieu, ce qui est à Dieu :* son culte, et l'obéissance à la loi qu'il vous a donnée. Car voilà ce qu'il se réserve; et il a laissé tout le reste à la dispensation du gouvernement public.

Il épuise la difficulté par cette réponse; et non-seulement il répond au cas qu'ils lui proposaient, par un principe certain dont ils ne pouvaient disconvenir, mais encore il prévient l'objection secrète qu'on lui pouvait faire : si vous ordonnez d'obéir sans bornes à un prince ennemi de la vérité, que deviendra la religion? Mais cette difficulté ne subsiste plus, puisqu'en rendant à César ce que Dieu a mis sous son ressort; en même temps il réserve à Dieu ce que Dieu s'est réservé; c'est-à-dire la religion et la conscience. *Et ils s'en allèrent confus : et ils admirèrent sa réponse*[6], où il réglait tout ensemble et les peuples et les césars, sans que personne pût se plaindre.

[1] *Luc.* XX, 20. — [2] *Matth.* XXII, 18. — [3] *Ibid.* 19. — [4] *Ibid.* 20, 21. — [5] *Ibid.* XXII, 21. — [6] *Ibid.* 22.

XXXVIe JOUR.

Injustice des Juifs envers Jésus-Christ. Jésus calomnié, opprimé par la puissance publique, en maintient l'autorité. *Matth.* XXII, 15, 22. *Marc.* XII, 13, 17. *Luc.* X, 20, 26.

Un peu de réflexion sur l'injustice des hommes. Ils admirèrent Jésus, et sentirent bien qu'ils ne pouvaient l'accuser ni devant le gouverneur, ni devant le peuple[1]. Mais se convertissent-ils, et cessent-ils de le vouloir perdre? Au contraire, plus ils sont convaincus, et moins ils ont de raison à lui opposer, plus ils lui opposent de fureur.

En apparence ils font les zélés pour la liberté du peuple de Dieu, et contre l'empire infidèle; puisqu'ils osent même demander avis sur le tribut qu'on lui doit. Mais ceux-là même qui font paraître ce faux zèle, dans trois jours crieront à Pilate : *Si vous sauvez cet homme, vous n'êtes pas ami de César*[2]. Bien plus, voici un des chefs de l'accusation : *Nous avons trouvé cet homme qui empêchait de payer le tribut à César*[3]. C'était précisément tout le contraire, comme on vient de voir par sa réponse. Qui peut empêcher la calomnie, si une réponse si nette ne l'a pu faire? Il ne reste qu'à la souffrir, si Dieu le permet, et à savoir se contenter de son innocence.

Mais cavons encore plus avant dans le cœur humain, et apprenons à en bien connaître l'injustice. Ceux qui font ici les zélés contre l'empire infidèle y vont avoir recours contre Jésus-Christ, et ils en useront de même contre ses disciples. S'agit-il de flatter le peuple, César ne peut rien. S'agit-il de faire mourir leurs ennemis, César peut tout. Les hommes ne trouvent juste que leurs passions : tout est bon pour les satisfaire; et on veut même y faire servir la puissance publique, qui est établie pour les réprimer.

Au reste, jamais réponse ne vint plus à propos que celle de Jésus-Christ; jamais instruction ne fut plus nécessaire au peuple juif dans la conjoncture et la disposition où il était. Ce peuple s'entretenait dans un esprit de révolte qui éclata bientôt après, et en causa la ruine. Les pharisiens et les faux zélés fomentaient secrètement ces mauvaises dispositions. Mais Jésus-Christ, toujours plein de vérité et de grâce, ne veut point partir de ce monde sans les avoir bien instruits sur ce qu'ils devaient au prince, et sans prévenir la rébellion dans laquelle toute la nation devait périr.

Il savait aussi que ses fidèles devaient être persécutés par les césars, dont même l'autorité et le nom devaient dans deux jours intervenir dans le supplice qu'on lui préparait. Jésus ne l'ignorait pas, puisque même il l'avait prédit, et qu'une des choses qu'il avait marquées en prédisant son supplice, c'est qu'il serait livré aux gentils. *Le Fils de l'homme*, dit-il, *sera livré aux gentils pour en être outragé, flagellé*[4], *crucifié.* Il savait aussi qu'on ferait le même traitement à ses apôtres, et que les Juifs *les livreraient aux gentils* aussi bien que lui, *les traînant devant les tribunaux et devant tous les princes*[5],

[1] *Luc.* XX, 26. — [2] *Joan.* XIX, 12. — [3] *Luc.* XXIII, 2. — [4] *Matth.* XX, 18, 19. — [5] *Ibid.* X, 17, 18.

en haine de son Évangile. Mais quoiqu'il sût toutes ces choses, il fait justice aux princes ses persécuteurs : il maintient leur autorité dont il devait être opprimé, lui et son Église : et il apprend en même temps à ses disciples de demeurer comme lui sans aigreur, et en toute soumission envers les Puissances, *en se livrant*, à son exemple, comme dit saint Pierre[1], *à celui qui le jugeait uniquement.*

Ne nous plaignons donc jamais du gouvernement ni de la justice, quand même nous croirions en être opprimés injustement. Mais imitons le Sauveur; et conservant à Dieu ce qui est à lui, c'est-à-dire, la pureté de nos consciences, rendons de bon cœur à tous les hommes, et même aux juges iniques, si le cas y échoit, et à nos plus grands ennemis ce qui leur est dû. C'est ce qu'il faudrait faire quand ils auraient tort, à plus forte raison quand ils ne l'ont pas, et que notre seule passion excite nos plaintes.

XXXVIIe JOUR.

Réflexions sur ces paroles : *De qui est cette image?* Le chrétien est l'image de Dieu. Il doit vivre de la vie de Dieu. *Matth.* XXII, 20.

De qui est cette image et cette inscription[2]? Quittons la monnaie publique et l'image de César : chrétien, tourne tes yeux sur toi-même. De qui es-tu l'image, et de qui portes-tu le nom? O Dieu! vous nous avez faits à votre image et ressemblance. *Vous êtes en nous, ô Seigneur!* comme dans votre temple, *et votre saint nom a été invoqué sur nous*[3]. O Père, Fils, et Saint-Esprit! nous avons été baptisés en votre nom, votre empreinte est sur nous, votre image, que vous aviez mise au dedans de nous en nous créant, y a été réparée par le baptême. Ame raisonnable, faite à l'image de Dieu, chrétien renouvelé par sa grâce, reconnais ton auteur, et à l'image que tu portes, apprends à qui tu es.

Connaître Dieu, aimer Dieu, s'estimer heureux par là, c'est ce qui s'appelle dans saint Paul *la vie de Dieu, dont les gentils étaient éloignés dans leur ignorance et l'aveuglement de leur cœur*[4]. Car c'est par là que nous entendons que Dieu même est heureux, parce qu'il se connaît et s'aime lui-même : et lorsque nous l'imitons, en nous estimant heureux par sa connaissance et son amour, nous vivons de *la vie de Dieu.*

Que la connaissance de Dieu ne soit pas en nous une simple curiosité, ni une sèche méditation de ses perfections : qu'elle tende à établir en nous son saint amour : nous vivrons de la vie de Dieu, et nous rétablirons en nous son image.

Unissons-nous à la vie de Dieu, à la connaissance et à l'amour qu'il a pour lui-même ; lui seul se connaît et s'aime dignement. Unissons-nous autant que nous pouvons à l'incompréhensible connaissance qu'il a de lui-même; et consentons de tout notre cœur aux louanges dont il est digne, que lui seul connaît : nous vivrons de sa vie, et son image sera parfaite en nous.

Tout ce que nous connaissons de Dieu, transportons-le en nous. Nous connaissons sa miséricorde, ce n'est pas assez; imprimons ce trait en nous-mêmes : *Et soyons miséricordieux comme notre Père céleste est miséricordieux*[1]. Nous admirons sa perfection : ce n'est pas assez; imitons-la. *Soyez parfaits,* dit le Sauveur[2], *comme votre père céleste est parfait.*

Pour se faire connaître à nous d'une manière sensible et proportionnée à notre nature, Dieu nous a envoyé son Fils, dont l'exemple est notre règle. Imitons-le donc : *Apprenons de lui qu'il est doux et qu'il est humble*[3]; rendons-nous semblables à lui, et nous serons semblables à Dieu, et nous vivrons de sa vie, et son image sera rétablie en nous; et nous parviendrons à la vie *où nous lui serons tout à fait semblables, parce que nous le verrons, tel qu'il est*[4].

Rendons-nous donc de vrais enfants de Dieu, en portant l'image, et en faisant les œuvres de notre Père. Ne faisons donc point les œuvres du diable, de peur que nous n'entendions la dure sentence que Jésus-Christ prononça aux Juifs : *Vous êtes les enfants du diable, et vous voulez faire ses œuvres : il est malin, envieux, calomniateur, menteur et père du mensonge, cruel et homicide dès le commencement*[5]. Il inspire la sensualité, il enflamme la concupiscence, afin de faire servir l'esprit à la chair, et effacer en nous l'image de Dieu.

XXXVIIIe JOUR.

Sur ces paroles, *à Dieu ce qui est à Dieu. Matth.* XXII, 20.

A Dieu ce qui est à Dieu[6]. Si une image pouvait sentir, s'il lui venait un esprit de vie et d'intelligence, elle ne cesserait de se rapporter elle-même à son original. Trait à trait, partie à partie, membre à membre, elle irait sans cesse se réunissant à lui. Si elle pouvait connaître qu'il lui manquât quelque trait, elle irait, pour ainsi parler, continuellement l'emprunter. S'il s'en effaçait quelqu'un, elle n'aurait point de repos jusqu'à ce qu'il fût rétabli; et si elle y pouvait contribuer, ce serait là toute son étude et tout son travail. Nuit et jour elle ne serait occupée que du désir de lui ressembler : car c'est là son être. Elle n'aurait point d'autre gloire que celle de le faire connaître, elle ne pourrait souffrir qu'on terminât son amour en elle; mais elle ferait tout passer à son original, surtout si son original était en même temps son auteur, parce qu'elle lui devrait l'être en deux manières. Elle le devrait à sa main et à son art qui l'aurait formée; elle le devrait à sa forme primitive et originale, dont toute sa ressemblance serait dérivée, et ne subsisterait que par ce double emprunt.

Si les portraits de nos peintres étaient animés, ils seraient étrangement partagés entre le peintre qui est leur auteur, et le roi ou quelque autre objet qui est leur modèle, et qu'ils ont à représenter. Car à qui aller? Je suis tout à celui qui m'a fait, et il n'y a trait que je ne lui doive. Je suis tout à celui que je

[1] I. *Pet.* II, 23. — [2] *Matth.* XXII, 20. — [3] *Jerem.* XIV, 9. — [4] *Eph.* IV, 18.

[1] *Luc.* VI, 36. — [2] *Matth.* V, 48. — [3] *Marc.* XI, 29. — [4] I. *Joan.* III, 2. — [5] *Joan.* VIII 44. — [6] *Matth.* XXII, 21

représente, et il n'y a trait que je ne lui doive d'une autre manière. La pauvre image, pour ainsi dire, se mettrait en pièces, et ne saurait à qui se donner, étant attirée des deux côtés avec une égale force. Mais en nous les deux forces concourent ensemble. Celui qui nous a faits nous a faits à sa ressemblance, il est notre original et notre principe. Quel effort ne devons-nous donc pas faire pour nous réunir à lui!

Qui peut représenter Dieu, si ce n'est lui-même? Lui seul se connaît. C'est lui qui nous a faits, ce n'est pas un autre; il nous a faits à sa ressemblance, et nous lui devons doublement tout ce que nous sommes jusqu'au moindre trait. Nous ne pouvons donc ni nous reposer ni nous glorifier en nous-mêmes. *A Dieu ce qui est à Dieu.* C'est notre gloire, c'est notre enseigne, c'est notre vie. Notre étude et notre travail est de lui ressembler de plus en plus; de faire tout pour lui, et de lui rapporter sans cesse tout ce que nous sommes.

Voyez le Fils de Dieu : il est la parfaite image du Père, son verbe, son intelligence, sa sagesse, *le caractère de sa substance, et le rejaillissement de sa gloire* [1]. Mais que fait-il sur la terre? *Rien*, dit-il, *que ce qu'il voit faire à son Père :* rien de lui-même, rien pour lui-même : *Il ne fait que ce que son Père lui découvre : et tout ce que le Père fait, non-seulement le Fils le fait aussi, mais encore il le fait semblablement* [2], avec la même dignité et la même perfection que lui, parce qu'il est le Fils unique, Dieu de Dieu, parfait du parfait. Tel est le devoir ou plutôt telle est la nature de l'image. Nous, qui ne sommes pas l'image et la ressemblance même, mais qui sommes faits à l'image et ressemblance; c'est-à-dire, qui ne sommes pas l'image engendrée du sein et de la substance du père, mais un ouvrage tiré du néant où il a gravé son image, nous devons à notre manière imparfaite et faible imiter notre modèle, qui est Jésus-Christ, et toujours attentifs à son exemple, faire ce que Dieu nous montrera, ne nous étudier à autre chose qu'à y conformer nos désirs. *A Dieu ce qui est à Dieu*, c'est la vérité : venons à la pratique.

XXXIXe JOUR.

Terrible punition des corrupteurs de l'image de Dieu. *Matth.* XXII, 20.

Cette image, qui est notre âme, et toute créature raisonnable repassera un jour par les mains et devant les yeux de Jésus-Christ. Il dira encore une fois en nous regardant : *De qui est cette image et cette inscription* [3]? Et notre fond lui répondra : *De Dieu.* C'est pour lui que nous étions faits : nous devions porter son empreinte. Le baptême la devait avoir réparée, et c'était là son effet et son caractère. Mais que sont devenus ces divins traits que nous devions porter? L'image de Dieu devait être dans la raison, ô âme chrétienne! toi, tu l'as noyée dans le vin. Toi, tu as trouvé cette ivresse indigne et grossière; mais tu t'es enivrée d'une autre sorte encore plus dangereuse et plus longue lorsque tu t'es plongée dans l'amour des plaisirs. Toi, tu l'as livrée à l'ambition. Toi, tu l'as rendue captive de l'or : *ce qui était une idolâtrie* [1]. Toi, tu l'as sacrifiée à ton *ventre* dont *tu as fait ton Dieu* [2]. Parlons avec confiance quand nous parlons avec l'Écriture. Toi, tu lui as fait une idole de la vaine gloire; au lieu de louer et de bénir Dieu nuit et jour; nuit et jour elle s'est louée et admirée elle-même. *En vérité, en vérité*, dira le Sauveur, *je ne vous connais pas* [3] : vous n'êtes pas mon ouvrage, et je ne vois plus en vous ce que j'y ai mis. Vous avez voulu vous faire vous-mêmes à votre mode : vous êtes l'ouvrage du plaisir et de l'ambition; vous êtes l'ouvrage du diable, dont vous avez fait les œuvres, que vous avez fait votre père en l'imitant. Allez avec celui qui vous connaît, et dont vous avez suivi les suggestions : *Allez au feu éternel qui lui a été préparé* [4]! O juste juge! où en serai-je? Me connaîtrai-je moi-même, après que mon Créateur m'aura méconnu?

XLe JOUR.

Question des sadducéens sur la femme qui a eu sept maris l'un après l'autre. Jésus-Christ détache le chrétien de tout le sensible. Lisez *Matth.* XXII, 23, 24. *Marc.* XII, 18, 19, et plus particulièrement *Luc.* XX, 27, jusqu'au 40, où tout est expliqué plus au long.

Voici le jour des interrogations, mais le jour des résolutions les plus admirables que la sagesse incarnée ait données aux hommes.

Ce jour-là les saducéens qui nient la resurrection, le vinrent trouver, et lui proposèrent une question, en lui disant : Maître, Moïse a ordonné que si quelqu'un mourait sans enfants, son frère épousât sa femme, et qu'il suscitât des enfants à son frère mort. Or il y avait sept frères parmi nous, dont le premier, ayant épousé une femme, est mort, et n'ayant point eu d'enfants, il a laissé sa femme à son frère. La même chose arriva au second, et au troisième, à tous les autres jusqu'au septième. Enfin cette femme est morte aussi après eux tous. Lors donc que la résurrection arrivera [4], *duquel de ces sept sera-t-elle femme, puisqu'ils l'ont tous eue* [5]?

Moïse nous a commandé... Voyez comme ceux qui errent cherchent toujours à s'appuyer sur les Écritures, et font semblant de vouloir obéir à la loi.

De qui des sept sera-t-elle femme, car elle l'a été de tous? Il faut encore ajouter, selon saint Marc et selon saint Luc, qu'*elle n'a point laissé d'enfants au septième, non plus qu'aux autres :* de sorte qu'il n'y a rien qui détermine en sa faveur.

De qui sera-t-elle femme? Admirez combien les hommes sont charnels. Ils ne peuvent comprendre une vie ni une félicité sans les objets qui flattent les sens, et sans les choses corporelles auxquelles ils sont accoutumés. Ainsi ils n'entendent pas com-

[1] *Hebr.* I, 3. — [2] *Joan.* V, 19. et seqq. — [3] *Matth.* XXII, 20.

[1] *Eph.* V, 2. — [2] *Philipp.* III, 19. — [3] *Matth.* XXV, 41. — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.* XXII, 23 et suiv. *Luc.* XX, 27 et suiv.

après moi, chrétien, si tu veux arriver où j'arrive. Marchez, Jésus, je vous suis. En aurai-je le courage? Hélas! vous me dites comme à Pierre : *Tu ne peux pas encore me suivre, mais tu me suivras dans la suite*[1]. O Sauveur! je ne dirai pas que je vous suivrai partout : je n'ose le dire : je sens ma faiblesse. J'en ai le désir : aidez ma volonté faible : inspirez-moi une volonté forte et courageuse.

Voyez comme Jésus donne lui-même à son entrée triomphante le caractère de mort. C'était sa coutume : dans la gloire il rappelait toujours la mort. Ainsi dans le Thabor même, où il fut enlevé et transfiguré d'une manière si admirable, Moïse et Élie qui étaient venus l'honorer en cet état, et s'entretenaient avec lui, ne *lui parlaient* que *de la manière dont il devait sortir de ce monde dans Jérusalem*[2], en accomplissant toutes les anciennes prophéties et toutes les figures de la loi. Et en sortant de cette gloire, il n'est plein que de sa mort, et il défend à ses disciples *de parler de ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité des morts*[3]. Il fallait donc mourir : et c'est ce qu'il voulait que l'on comprît bien, afin qu'on vît le chemin qu'on avait à suivre après lui, pour arriver à la résurrection et à la gloire.

Accoutumons-nous, à l'exemple de Jésus, dans tout ce qui nous flatte, de rappeler toujours en notre esprit, le plus vivement que nous pourrons, la pensée de la mort. Mais accoutumons-nous à joindre toujours ces deux idées : gloire et plaisir de la terre, éternelle confusion; et encore ces deux-ci : croix et mortification, gloire et félicité éternelle. C'est à force d'y penser souvent, qu'on joint ensemble des idées qui paraissent si éloignées l'une de l'autre : mais plutôt c'est à force d'entrer dans cette pratique. Il faut faire autant qu'on peut violence aux sens, de peur qu'ils ne prévalent et ne nous séduisent.

XIIe JOUR.

Caractère d'humiliation et de mort dans le triomphe de Jésus. Le trouble de son âme est notre instruction et notre remède *Joan.* XII, 27, 28.

Jésus continue à donner à son entrée glorieuse le caractère d'humiliation et de souffrance : *Maintenant mon âme est troublée*[4]. Quoi! troublée de votre gloire, dont vous venez de dire : *L'heure est venue, que le Fils de l'homme va être glorifié*[5]? Pourquoi? sinon parce qu'il voyait, comme on vient de dire, sa gloire unie à son supplice : supplice si rigoureux et si plein d'opprobre, qu'il dit lui-même à son approche : *Maintenant mon âme est troublée*. Voici le commencement de son agonie : de cette agonie qu'il devait souffrir dans le jardin des Olives : de ce combat intérieur où il devait combattre contre son supplice, contre son Père en quelque façon, et contre lui-même. *Mon Père, si vous voulez : s'il se peut : non ma volonté, mais la vôtre*[6]. Voilà donc à ce coup une volonté dans le Fils, opposée en quelque façon à la volonté de son Père. Elle lui cède, il est vrai; mais elle est : elle se fait sentir au Sauveur : elle se déclare jusqu'aux yeux du Père céleste.

O Jésus, mon âme est troublée de votre trouble! A qui sera notre recours, si vous êtes troublé vous-même, vous que nous réclamons dans notre infirmité? C'est le mystère : il nous porte en soi : il transporte sur lui-même notre trouble, et le porte dans sa sainte âme. Notre infirmité est passée à lui : et c'est ainsi qu'il nous fortifie, premièrement, par l'exemple qu'il nous donne; secondement, par la force qu'il nous mérite.

Par l'exemple; car s'il n'avait senti cette répugnance naturelle à la mort, et cette horreur naturelle de la douleur et du supplice, nous n'apprendrions pas de lui à dire dans nos douleurs : *Votre volonté soit faite, et non la mienne*. Cette instruction nous manquerait.

Par le mérite : s'il ne souffrait pas, il n'offrirait point de sacrifice; ou le sacrifice ne lui coûterait rien; et ainsi il ne serait pas un vrai sacrifice.

O mon Sauveur! par le trouble de votre sainte âme, guérissez le trouble de la mienne. Votre trouble, ni ne venait du péché, ni ne portait au péché. C'était un trouble volontaire et mystérieux. Vous portiez en vous le mystère de la *puissance perfectionnée dans l'infirmité*[1]. C'est le grand mystère de la grâce chrétienne, qui se commence dans le chef, et s'accomplit dans les membres.

XIIIe JOUR.

Trouble de Jésus. Combat et victoire, notre modèle. *Joan.* XII, 27, 28.

Maintenant mon âme est troublée; et que dirai-je[2]? Voilà le trouble : l'esprit flotte comme incertain de lui-même. *Et que dirai-je?* Voilà, mon Sauveur, mes incertitudes et mes agitations, que vous portez. *Mon Père, sauvez-moi de cette heure!* Dirai-je cela à mon Père? lui demanderai-je absolument de me délivrer de cette heure, de cette ignominie, de ces peines si affreuses à la nature? *Mais je suis venu pour cette heure.* Voilà l'homme faible qui s'excite, qui s'encourage lui-même. *Je suis venu pour cette heure. Je suis venu* allumer *un feu* par ma passion : *et que désiré-je, sinon qu'il prenne bien vite? J'ai un baptême où il me faut être plongé : ah! combien suis-je pressé en moi-même jusqu'à ce que je l'accomplisse*[3]! Voilà ce que dit Jésus dans sa force. Mais Jésus dans sa faiblesse dit : *Que ferai-je?* A quoi me résoudrai-je? Demanderai-je à Dieu ma délivrance particulière, ou celle du genre humain? Écouterai-je la nature infirme par elle-même, ou la gloire de mon Père dans le salut des hommes perdus? *Mon Père*, votre gloire l'emporte : *glorifiez votre nom :* votre nom de Père, glorifiez-le en glorifiant votre Fils, *Non ma volonté, mais la vôtre*[4] : non mon repos, mais votre gloire, et la rédemption du peuple par qui vous voulez être glorifié. Voilà le combat, voilà la victoire. Jésus a affermi son âme invincible, ou plutôt, parce qu'elle était absolument invincible, et n'avait à combattre que pour nous, il

[1] *Joan.* XIII, 36. — [2] *Luc.* IX, 31. — [3] *Matth.* XVII, 9. — [4] *Joan* XII, 27. — [5] *Ibid.* 23. — [6] *Matth.* XXVI, 39.

[1] II. *Cor.* XII, 9. — [2] *Joan.* XII, 27, 28. — [3] *Luc.* XII, 49, 50. — [4] *Ibid.* XXII, 42.

nous a appris à combattre et à vaincre. Et voilà encore, dans la victoire de l'âme de Jésus, l'image de nos combats, et le caractère d'humiliation qui devait accompagner le Sauveur.

XIVe JOUR.

Voix du ciel rend témoignage à la gloire de Jésus dans son triomphe. *Joan.* XII, 28, 30.

Afin que rien ne manque à la gloire du Sauveur dans son entrée, le ciel se joint avec la terre pour l'honorer; et à cette parole du Sauveur : *Mon Père, glorifiez votre nom*, une voix aussi éclatante que le tonnerre, vint du ciel : *Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore*[1].

Trois voix sont venues du ciel, et de la part du Père céleste, pour honorer le Fils de Dieu. Le jour de son baptême, devant qu'il commençât son ministère, le Père le fit connaître, et lui donna, pour ainsi parler, sa mission par cette voix : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma complaisance*[2]; ou, comme le rapporte saint Luc : *Vous êtes mon Fils bien-aimé, j'ai mis ma complaisance en vous*[3].

La même voix fut ouïe encore à la transfiguration; et pendant que Moïse et Élie entraient dans une nuée lumineuse qui les environna, cette voix sortit de la nuée : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma complaisance; écoutez-le*[4]. Cette parole, *écoutez-le*, fut ajoutée à ce qui avait été ouï dans le baptême.

La troisième voix est celle que nous lisons aujourd'hui dans saint Jean : *Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore*[5]. J'ai glorifié mon nom de Père, en honorant mon Fils unique : je l'ai glorifié dans l'éternité, je le glorifierai dans le temps. Je l'ai glorifié lorsque j'ai fait éclater tant de merveilles dans sa naissance, dans son baptême, dans le cours de son ministère; maintenant même, en inspirant tant d'admiration pour lui aux Juifs et aux gentils, qui commencent déjà à le vouloir voir : et je le glorifierai encore lorsque je lui donnerai, après sa résurrection, la gloire dont il a joui dans mon sein avant que le monde fût; et que l'exaltant comme Dieu au-dessus des cieux, je remplirai toute la terre de son nom.

La seconde de ces trois voix, à la transfiguration, n'a été ouïe que de trois disciples choisis; mais nous devait être rapportée par eux, après sa résurrection comme l'a fait en effet l'apôtre saint Pierre[6].

Pour les deux autres, elles sont venues dans des occasions très-importantes. La première, pour préparer les esprits à la prédication du Sauveur, dès le commencement de son ministère. La seconde, à la veille de sa mort, pour soutenir la foi contre l'ignominie de la croix.

L'Évangile ne marque pas ce qu'opérèrent ces voix : et pour en juger par l'événement, leur grand effet ne s'est fait paraître qu'après la résurrection. Pour celle de ce jour, saint Jean remarque qu'elle causa de la dissension parmi ceux qui l'ouïrent, la troupe disant : *C'est le tonnerre; les autres disaient : Un ange lui a parlé*[1]. Il semble qu'ils ne voulurent point croire que Dieu se fût déclaré par cette voix. *C'est un tonnerre;* c'est un bruit confus qui ne signifie rien. Et pour ceux qui disaient le mieux : *C'est un ange*, disaient-ils, *qui lui a parlé :* soit qu'ils ne voulussent pas remonter plus haut, par un esprit d'incrédulité, soit qu'ils crussent de bonne foi que Dieu lui avait parlé par un ange; comme il avait fait aux patriarches, et à tout le peuple sous Moïse. Quoi qu'il en soit, Jésus leur dit : *Cette voix n'est pas pour moi, mais pour vous*[2]. Et il leur en expliqua le mystère. Appliquons-nous à l'entendre ; et en attendant, puisque Jésus-Christ nous déclare que cette voix est pour nous, prenons-la donc pour nous, et glorifions Jésus en nous-mêmes. Il est lui-même la voix, ou plutôt le Verbe qui nous parle. N'écoutons point sa voix comme un tonnerre, comme un bruit confus; entendons qu'on nous a parlé très-distinctement de sa gloire et de la nôtre; et que la vérité nous a été très-clairement annoncée. Ne disons point qu'un ange a parlé pour nous au Sauveur, puisque Dieu *qui parlait autrefois par les anges, parle maintenant par son Fils*[3]. Écoutez-le, nous dit-on : réglez vos actions et toute votre conduite par sa doctrine. Rendons grâces au Père céleste de ce qu'il a glorifié son saint Fils Jésus, puisque sa gloire rejaillit sur nous, et qu'il a dit lui-même : *Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée*[4]. Mais entendons toujours en quelle conjoncture on lui promet cette gloire : c'est lorsqu'il va mourir. Passons donc à la société de sa gloire, par celle de ses souffrances et de ses opprobres.

XVe JOUR.

Mystère de la voix céleste : Le monde va être jugé en jugeant Jésus-Christ. *Joan.* XII, 31, 34.

Jésus-Christ nous va expliquer le mystère de cette voix céleste : *C'est maintenant que le monde va être jugé*[5]. Comment? En exerçant son jugement sur Jésus-Christ, dont il jugera si mal, que son jugement et ses maximes demeureront à jamais condamnés. Qui peut juger avec le monde que les biens de la terre sont les seuls qu'il faut désirer, et que les maux de la terre sont les seuls qu'il faut craindre; si Jésus, privé de tous les biens, et chargé de tous les maux de la terre par le jugement du monde, demeure toujours la vérité même, et le bienheureux Fils de Dieu? Qui osera, encore un coup, juger avec le monde, qu'il faut soutenir ses intérêts, sa domination, sa gloire propre, au préjudice de tout; si à la fin Jésus-Christ se trouve condamné par ces maximes? Le monde est donc jugé par le jugement qu'il a porté de Jésus-Christ. Le Sauveur a jugé le monde en se laissant juger par le monde : et l'iniquité de ce jugement anéantit tous les autres à jamais.

Le monde, à vrai dire, ne sera jugé qu'à la fin des siècles. Mais saint Augustin distingue ici deux

[1] *Joan.* XII, 28. — [2] *Matth.* III, 17. — [3] *Luc.* III, 22. — [4] *Matth.* XVII, 5. — [5] *Joan.* XII, 28. — [6] *II. Petr.* I, 16, 17, 18

[1] *Joan.* XII, 28, 29. — [2] *Ibid.* 30. — [3] *Hebr.* II, 2, 3. — [4] *Joan.* XVII, 22. — [5] *Ibid.* XII, 31.

la bouche du Sauveur la même réponse qu'il fait aujourd'hui, il continua son discours, en *voulant se justifier lui-même.*

Je ne sais s'il en est de même en cette occasion; car le docteur de la loi qui l'avait interrogé paraît si satisfait de sa réponse, qu'il mérita de recevoir cet éloge du Sauveur : *Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu* [1]. Par où, s'il lui montrait qu'il n'y était pas encore arrivé, il lui faisait voir en même temps qu'il était dans le chemin, comme la suite le fera peut-être mieux paraître.

Il semble aussi que les pharisiens qui firent faire cette demande au Fils de Dieu [2] furent bien aises qu'il eût confondu les sadducéens; et que, reconnaissant en lui par ses admirables réponses une doctrine supérieure à tout ce qu'ils avaient jamais entendu, ils furent bien aises d'apprendre sa résolution sur la plus importante question qu'on pût faire sur la loi : *Quel est le grand commandement de la loi* [3]? ou, comme saint Marc le rapporte : *Quel est le premier de tous les commandements* [4]?

Jésus, qui était la vérité même, allait toujours et d'abord au premier principe. Il était clair que le plus grand commandement devait regarder Dieu. C'est pourquoi il choisit un lieu de la loi qui portait ainsi : *Écoute, Israël : le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu, le seul Seigneur* [5]. Par là la grandeur de Dieu était établie dans sa parfaite unité. De là il s'ensuivait encore qu'il lui fallait consacrer celui de nos sentiments qui le faisait le plus régner dans nos cœurs, et réunissait davantage en lui toutes nos affections, qui était l'amour : ce qui montrait encore que l'amour qu'il fallait donner à un être si parfait devait aussi être parfait. C'est ce qui fait choisir au Sauveur l'endroit de toute l'Écriture où la perfection de l'amour de Dieu, et la parfaite réunion de tous nos désirs en lui, était expliquée. Mais de peur que quelque ignorant ne soupçonnât qu'en réunissant en Dieu tout son amour, il n'en restât plus pour le prochain, il ajoute au premier précepte le second qui lui est semblable [6]; et il porte l'amour du prochain à sa perfection, en montrant encore dans la loi qu'*il faut aimer son prochain comme soi-même :* où il met le mot de *prochain*, au lieu de celui d'*ami*, qui est dans la loi [7]; parce que le nom d'*ami* eût semblé restreindre l'amour à ceux avec qui on avait des liaisons et une confiance particulière : au lieu que le mot de *prochain*, plus général, l'étendait sur tous ceux qui nous touchaient par la nature qui nous est commune, ainsi que le Fils de Dieu l'avait déjà expliqué [8].

Voilà donc toute la loi rappelée à ses deux principes généraux; et l'homme est parfaitement instruit de tous ses devoirs, puisqu'il voit en un clin d'œil ce qu'il doit à Dieu son créateur, et ce qu'il doit aux hommes ses semblables. Là est compris tout le Décalogue; puisque dans le précepte d'aimer Dieu, toute la première table est comprise; et dans celui d'aimer le prochain, est renfermée toute la

[1] *Marc.* XII, 32, 34. — [2] *Matth.* XXII, 34. — [3] *Ibid.* 36. — [4] *Marc.* XII, 28. — [5] *Deut.* VI, 4. *Marc.* XII, 29. — [6] *Matth.* XXII, 39. — [7] *Lev.* XIX, 18. — [8] *Luc* X, 29, 37.

seconde. Et non-seulement tout le Décalogue est compris dans ces deux préceptes, mais encore *toute la loi et tous les prophètes* [1], puisque tout aboutit à être disposé comme il faut envers Dieu et envers les hommes; et que Dieu nous apprend ici non-seulement les devoirs extérieurs, mais encore le principe intime qui nous doit faire agir, qui est l'amour. Car qui aime ne manque à rien envers ce qu'il aime. Nous voyons donc la facilité que Jésus-Christ apporte aujourd'hui à notre instruction; puisque sans nous obliger à lire et à pénétrer toute la loi, ce que les faibles et les ignorants ne pourraient pas faire, il réduit toute la loi à six lignes; et que, pour ne point dissiper notre attention, s'il nous fallait parcourir en particulier tous nos devoirs, il les renferme tous, et envers Dieu et envers les hommes, dans le seul principe d'un amour sincère, en disant qu'*il faut aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même. De ces deux préceptes,* dit-il, *dépendent toute la loi et tous les prophètes* [2].

Adorons la vérité éternelle dans cet admirable abrégé de toute la loi. Que je vous suis redevable, ô Seigneur! d'avoir tout ramassé en un; en sorte que sans avoir toujours à me fatiguer dans une immense lecture, je tiens en sept ou huit mots toute la substance de la loi! Et lorsque pour donner à mon esprit un exercice convenable, je lirai avec affection et attention le reste de votre Écriture, vous m'avez mis en main, dans ces deux préceptes, le fil qui me conduira dans toutes les difficultés que je trouverai dans une lecture si profonde, ou plutôt la résolution et le dénoûment de toutes les difficultés : puisque je suis assuré qu'en entendant ces deux préceptes, je n'ignore rien de ce qui m'est nécessaire. O Dieu! je vous loue; ô Jésus! soyez béni; ô Jésus! je vais m'appliquer à méditer cet admirable abrégé de la doctrine céleste. Je me veux parler à moi-même sans paroles, de ces paroles si pleines de lumières : c'est-à-dire, je veux tâcher de les pénétrer plutôt par l'affection que par le discours. J'en contemplerai la vérité, afin d'en sentir la force et de m'en remplir tout entier au dedans et au dehors. O Jésus! donnez-m'en la grâce: ô Jésus! répandez dans mon âme votre Saint-Esprit, qui est l'amour éternel et subsistant de votre Père et de vous, afin qu'il m'apprenne à vous aimer tous deux, et à aimer avec vous comme un seul et même Dieu l'Esprit qui procède de l'un et de l'autre.

Et personne n'osait plus l'interroger [4]. Cette réflexion de saint Marc fait soupçonner que ceux qui lui firent faire cette dernière demande, ou du moins quelques-uns d'eux, ne le consultaient que pour le tenter. Car s'ils eussent consulté pour s'instruire de bonne foi un maître dont la doctrine était si remplie de vérité et de grâce, il y avait à l'interroger jusqu'à la fin. Mais comme ils l'interrogeaient dans le dessein de le surprendre, et pour voir s'il répondrait mal, ou s'il demeurerait court dans quel-

[1] *Matth.* XXII, 40. — [2] *Ibid.* 38, 36, 39. — [3] *Marc.* XII, 34.

c'est-à-dire crucifié? *qui est ce Fils de l'homme*[1]? Il y avait de la vérité et de l'erreur dans ce discours. Ils avaient raison de dire, que le Christ devait demeurer et régner éternellement; mais ils ne voulaient pas entendre par où il lui fallait passer, pour arriver à son règne. Le maître était au milieu d'eux, et il n'y avait qu'à le consulter, après que Dieu avait attesté sa mission par tant de miracles. Et c'est pourquoi Jésus leur dit : *La lumière est encore au milieu de vous pour un peu de temps*[2]. Je m'en vais; et cette lumière ne sera plus guère avec vous : servez-vous-en pendant que vous l'avez : *Marchez à la faveur de cette lumière, de peur que les ténèbres ne vous environnent*, ne vous surprennent, ne vous enveloppent; *et lorsqu'on est dans les ténèbres, on ne sait où l'on va :* on se heurte à toutes les pierres, on tombe dans tous les abîmes; et non-seulement le pied manque, mais la tête ne se peut défendre.

Jésus est la lumière à ceux qui ouvrent les yeux pour le voir : mais à ceux qui les ferment, il est une pierre où l'on se heurte et on se brise. Faute d'avoir voulu apprendre de lui le mystère de son infirmité, ils s'y sont heurtés et brisés, et ne le connaissent pas; et ils demandent : Qui est ce fils de l'homme, qui doit être crucifié, et par là tirer toutes choses? Est-ce vous que nous voyons si faible? Comment tirerez-vous à vous-même tout le monde, dont vous allez être le rebut par votre croix? Aveugles, ne voyez-vous pas, à la majesté de son entrée, qu'il ne tiendrait qu'à lui d'avoir de la gloire : qu'il ne la perd donc pas par faiblesse; mais qu'il en diffère par sagesse le grand éclat? Il vous dirait cette vérité, si vous la lui demandiez humblement : mais vous laissez échapper la lumière; et celui qui était venu pour vous éclairer, vous sera à scandale : *scandale aux Juifs*, dit saint Paul[3] *et folie aux gentils.*

Pesons ces paroles : *La lumière n'est plus avec vous que pour un peu de temps*[4]. Concevons un certain état de l'âme où il semble que la lumière se retire. A force de la mépriser, on cesse de la sentir : un nuage épais nous la couvre : nos passions, que nous laissons croître, nous la vont entièrement dérober : marchons tant qu'il nous en reste une petite étincelle. Quelle horreur d'être enveloppé dans les ténèbres, au milieu de tant de précipices! C'est ton état, ô âme, si tu laisses éteindre ce reste de lumière qui te luit encore pour un moment.

Qui marche dans les ténèbres, ne sait où il va[5]. Étrange état! on va : car il faut aller; et notre âme ne peut pas demeurer sans mouvement. On va donc; et on ne sait où l'on va : on croit aller à la gloire, aux plaisirs, à la vie, au bonheur, on va à la perdition et à la mort. On ne sait où l'on va, ni jusqu'à quel point on s'égare. On s'éloigne jusqu'à l'infini de la droite voie, et on ne voit plus la moindre trace ni la moindre route par où l'on y puisse être ramené. État trop ordinaire dans la vie des hommes. Hélas! hélas! c'est tout ce qu'on en peut dire. C'est par des cris, c'est par des gémissements et par des larmes, et non point par des paroles qu'il faut d[é]plorer cet état.

Il ne sait où il va. Aveugle, où allez-vous? Que malheureuse route enfilez-vous? Hélas! hélas! re[ve]nez pendant que vous voyez encore le chemin. [Il] avance : ah! quel labyrinthe et combien de fall[a]cieux et inévitables détours va-t-il rencontrer! [Il] est perdu : je ne le vois plus; il ne se connaît plu[s] lui-même, et ne sait où il est; il marche pourtan[t] toujours, entraîné par une espèce de fatalité malheu[-] reuse, et poussé par des passions qu'il a rendues in[-] domptables. Revenez : il ne peut plus; il faut qu'il avance. Quel abîme lui est reservé! quel précipic[e] l'attend! de quelle bête sera-t-il la proie? Sans se[-] cours, sans guide, que deviendra-t-il? Hélas! hélas!

XVIII[e] JOUR.

État de ceux de qui la lumière se retire. Jésus se cache d'eux. Merveilles de cette journée de triomphe. *Joan.* XII, 34, 3[?].

Jésus dit ces choses, et il se retira et se cach[a] d'eux[1]. Quel état! quand non-seulement on se re[-] tire de la lumière, mais qu'à son tour, par un juste jugement, la lumière se retire; et non-seulement [se] retire, mais se cache! C'est l'état de ceux *dont l'entendement est enveloppé et obscurci de ténèbres, par l'ignorance qui est en eux, à cause de l'aveuglement de leur cœur : qui désespérant de leur retour, se livrent à toute impureté et à toutes actions impudiques*, comme à l'envi, et à qui pis fera. *Ah! ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ vous avait enseigné : si toutefois vous l'avez ouï*[2], si sa voix est parvenue jusqu'à vous.

Ce verset de saint Jean semble répondre à celui de saint Matthieu où il est porté que Jésus, après avoir répondu aux reproches que les pharisiens lui faisaient sur son entrée, *les laissa là, et sortit de la ville pour se retirer en Béthanie*[3], où il demeurait. C'est ce que saint Jean appelle s'en aller et se cacher d'eux. Sa retraite était donc à Béthanie : c'est là qu'il se cachait chez quelques-uns de ses amis et de ses disciples; et apparemment dans la maison de Lazare, de Marie et de Marthe, ou chez quelque autre. De là on peut conclure que tout ceci s'est passé au jour de l'entrée du Sauveur : que c'est à ce jour que le Père fit entendre du ciel cette voix que nous avons ouïe : que c'est alors que Jésus développa tout le mystère de son exaltation, et de la propagation de sa doctrine, et de sa gloire après sa mort. Que cette journée est magnifique! Quel concours de merveilles! que de douces consolations! que d'étonnantes menaces! Quel recueillement, quelle frayeur, quel doux étonnement, quelle attention, quel mélange de crainte et d'amour ne doit pas inspirer cette journée! Que si l'on veut différer jusqu'au lendemain une partie de ces choses, comme il pourrait y en avoir quelque raison; c'était toujours une suite du triomphe de Jésus, puisque ce fut à ce jour qu'il purgea le temple avec tant d'autorité et de zèle, des voleurs qui en faisaient leur caverne.

O jour admirable! je n'avais pas encore vu toutes

[1] *Joan.* XII, 34. — [2] *Ibid.* 35. — [3] I. *Cor.* I, 23. — [4] *Joan.* XII, 35. — [5] *Ibid.*

[1] *Joan.* XII, 36. — [2] *Ephes.* IV, 18, 19, 20. — [3] *Matth.* XXI, [?]

*s lumières, ni compris toutes les merveilles dont vous êtes plein.

XIXe JOUR.

Réflexions sur les merveilles de la première journée. Il faut continuer sans relâche l'œuvre de Dieu à l'exemple de Jésus-Christ.

Tous ces passages font voir qu'à cette dernière semaine, et dès le jour qu'il fit son entrée, le Sauveur sortait tous les soirs de Jérusalem, et se cachait à Béthanie, d'où il revenait tous les matins faire ses fonctions dans le temple, où tout le peuple s'assemblait aussi dès le matin pour l'entendre. Le jour ses ennemis étaient retenus par la crainte d'émouvoir le peuple, si on le prenait en plein jour : *Car ils craignaient,* dit saint Marc [1], *parce que tout le peuple qui l'écoutait était ravi de sa doctrine.* Ou, comme le rapporte saint Luc [2] : *Ils ne savaient que lui faire; parce que tout le peuple qui l'écoutait, était ravi et hors de soi.* Ainsi dans le jour il demeurait : et dans la nuit, où ses ennemis eussent trouvé plus d'occasions de le perdre, il sortait de la ville, et se retirait à Béthanie, parmi ses disciples, afin d'achever sa semaine, et le temps qui lui était prescrit pour nous instruire; continuant à se servir des voies douces, si naturelles à la sagesse divine, des précautions nécessaires et des moyens ordinaires de se conserver jusqu'à la nuit où il devait être pris. Voyons donc, soit qu'il se conserve, soit qu'il se livre, qu'il fait tout pour l'amour de nous. Il se conserve pour achever ses instructions, sans que nous perdions une seule de ses paroles; et il se livre pour consommer son sacrifice. O Jésus! je vous adore dans ces deux états; et je vous suivrai tous les matins de cette dernière semaine, pour écouter votre parole, plus touchante encore en ces derniers temps, que dans tous les autres.

Ramassons toutes les merveilles que nous avons vues accomplies en ce sacré jour du triomphe de Jésus-Christ, toutes les marques de grandeur, d'autorité, de puissance, que le ciel et la terre donnent à Jésus; et en même temps tous ces caractères d'infirmité, de persécution et de fuite qu'il conserve. Adorons ce sacré mélange. Si nous sommes calomniés, maltraités, persécutés par nos ennemis, jusqu'à être contraints de fuir et de nous cacher devant eux, ne nous en affligeons pas : c'est le caractère de Jésus-Christ, qu'on doit au contraire être ravi de porter. Continuons toujours, à son exemple, l'œuvre de Dieu, s'il nous en a commis quelqu'un, quelque petit qu'il soit, sans nous relâcher jamais; et accomplissons la volonté de Dieu.

XXe JOUR.

Figuier desséché : figure de l'âme stérile et sans bonnes œuvres. *Matth.* XXI, 18, 21. *Marc.* XI, 12, 28.

Le lendemain de son entrée, *en arrivant de Béthanie à Jérusalem, du matin, il eut faim : ayant vu de loin un figuier, il s'en approcha pour voir s'il y trouverait du fruit; mais n'y trouvant que des feuilles, parce que ce n'était pas le temps des fruits, il le maudit* [1], comme on sait. C'est une parabole de choses, semblable à celle de paroles que l'on trouve en saint Luc, XIII, 6. Il ne faut donc point demander ce qu'avait fait ce figuier, ni ce qu'il avait mérité : car qui ne sait qu'un arbre ne mérite rien? ni regarder cette malédiction du Sauveur par rapport au figuier, qui n'était que la matière de la parabole. Il faut voir ce qu'il représentait, c'est-à-dire, la créature raisonnable, qui doit toujours des fruits à son créateur, en quelque temps qu'il lui en demande; et lorsqu'il ne trouve que des feuilles, un dehors apparent et rien de solide, il la maudit.

Que jamais il ne sorte de fruit de toi [2]. Étrange malédiction sur l'âme dont Dieu se retire : jamais il n'en sorte de bonnes œuvres. Qu'est-ce qu'un figuier sans fruit, et un homme sans bonnes œuvres?

Quand on se sent desséché et stérile, qu'on doit craindre alors que Jésus n'ait lâché le mot fatal! Dieu a son heure où il attend le fruit désiré : l'heure passée, si on lui manque, il laisse partir la triste sentence; et l'arbre, sans être coupé, est desséché jusqu'à la racine. C'est la damnation avant la mort : on voit un arbre sur pied; mais il a la mort dans le sein. *Vous avez le nom de vivant, mais vous êtes mort* [3]. Soyons donc fidèles et prêts à donner du fruit à notre Sauveur, toutes les fois qu'il en demandera.

Jésus eut faim. Selon la lettre, il jeûnait beaucoup : selon le mystère, il avait faim et soif quand il fallait. Il a toujours faim et soif de notre salut.

Jésus-Christ continua son voyage, et revint à Béthanie, selon sa coutume; et la matinée d'après, ses disciples s'arrêtèrent au figuier, qu'ils trouvèrent desséché depuis la racine, et Pierre dit au Sauveur : *Maître, le figuier que vous avez maudit, est séché* [4]. Jésus-Christ ne voulait pas sortir de ce monde, sans faire voir des effets sensibles de sa malédiction, voulant faire sentir ce qu'elle pouvait; mais, par un effet admirable de sa bonté, il frappe l'arbre, et épargne l'homme. Ainsi quand il voulut faire sentir combien les démons étaient malfaisants, et jusqu'où allait leur puissance, lorsqu'il leur lâchait la main, il le fit paraître sur un troupeau de pourceaux que les démons précipitèrent dans la mer [5]. Qu'il est bon, et qu'il a de peine à frapper l'homme! Ne contraignons pas le Sauveur, contre son inclination, à étaler sur nous-mêmes l'effet de sa colère vengeresse.

XXIe JOUR.

Le prodige des prodiges : l'homme revêtu de la puissance de Dieu par la foi et par la prière. *Matth.* XXI, 21, 22. *Marc.* XI, 22, 24.

Les apôtres étant étonnés de l'effet soudain de la parole de Jésus-Christ sur le figuier, le furent beaucoup davantage losqu'il leur dit qu'ils en pouvaient faire autant, et même beaucoup plus, pourvu qu'ils eussent la foi. *Si vous l'avez,* leur dit-il [6],

[1] *Marc* XI, 18. — [2] *Luc.* XIX, 48.

[1] *Matth.* XXI, 18. — [2] *Ibid.* 19. — [3] *Apoc.* III, 1. — [4] *Marc.* XI, 21. — [5] *Matth.* VIII, 32. — [6] *Ibid.* XXI, 21.

vous ne pourrez pas seulement dessécher un figuier ; mais vous direz à une montagne : Déracinez-vous, et jetez-vous dans la mer, et cela se fera.

Voici le prodige des prodiges : l'homme revêtu de la toute-puissance de Dieu.

Allez, disait le Sauveur [1], *guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons.* Qui fit jamais un pareil commandement?

Il les envoya prêcher et guérir les malades [2]. Qui jamais envoya ses ministres avec de tels ordres? *Allez*, dit-il, *entrez dans cette maison, et guérissez tous les malades que vous y trouverez.* Tout est plein de pareils commandements. Mais ici il pousse la chose encore plus loin : *Tout ce que vous demanderez vous l'obtiendrez* [3]. Vous pourrez tout ce que je puis : vous ferez tout ce que vous m'avez vu faire de plus grand, *et vous ferez même de plus grandes choses.* En effet, si on est guéri en touchant le bord de la robe de Jésus-Christ, pendant qu'elle était sur lui; ne se fait-il pas quelque chose de plus dans saint Paul, lorsque *les linges qui avaient seulement touché son corps, guérissaient les malades à qui on les portait*[4]? Et non-seulement les linges qui avaient touché les apôtres avaient cette vertu, mais *leur ombre même :* l'ombre qui n'est rien, *quand elle passait sur les malades, ils étaient guéris* [5].

Voici donc le grand miracle de Jésus-Christ. C'est que, non-seulement il est tout-puissant, mais il rend encore l'homme tout-puissant, et, s'il se peut, plus puissant que lui, faisant du moins constamment de plus grands miracles : et tout cela par la foi et par la prière : *Tout ce que vous demanderez, en croyant sans hésiter qu'il vous sera donné, il vous arrivera* [6]. La foi donc et la prière sont toutes-puissantes, et revêtent l'homme de la toute-puissance de Dieu. *Si vous pouvez croire,* disait le Sauveur [7], *tout est possible à celui qui croit.*

La difficulté n'est donc pas de faire des miracles : la difficulté est de croire. *Si vous pouvez croire :* c'est là le miracle des miracles, de croire parfaitement et sans hésiter. *Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité* [8], disait cet homme à qui Jésus dit : *Si vous pouvez croire, Seigneur, augmentez-nous la foi,* disaient les apôtres [9]. Nous n'avons besoin que de la foi, car avec elle nous pouvons tout. *Oh! si vous en aviez,* dit le Seigneur [10], *comme un grain de senevé,* le plus petit de tous les grains, *vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi, et te plante dans la mer; et il vous obéirait :* et il trouverait un fond sur les flots pour y étendre ses racines.

Ainsi le grand miracle de Jésus-Christ n'est pas de nous faire des hommes tout-puissants; c'est de nous faire de courageux et de fidèles croyants, qui osent tout espérer de Dieu, quand il s'agit de sa gloire.

[1] *Matth.* x, 8. — [2] *Luc.* IX, 2; x, 3, 9. — [3] *Joan.* XIV, 12, 13. — [4] *Act.* XIX, 12. — [5] *Ibid.* V, 15. — [6] *Matth.* XXI, 22. *Marc.* XI, 24. — [7] *Ibid.* IX, 22. — [8] *Ibid.* 23. — [9] *Luc* XVII, 5. — [10] *Ibid.* 6.

Il faut donc entendre que cette foi qui peut tout, nous est inspirée. Pour oser faire cet acte de foi qui peut tout, il faut que Dieu nous en donne le mouvement. Et le fruit de ces préceptes de l'Évangile, que nous lisons aujourd'hui, c'est de nous abandonner à ce mouvement divin qui nous fait sentir que Dieu veut de nous quelque chose. Quelque grand qu'il soit, il faut oser, et n'hésiter pas un seul moment.

Lorsqu'il s'agit de demander à Dieu les choses nécessaires pour le salut, nous n'avons pas besoin de ce mouvement particulier de Dieu, qui nous apprend ce qu'il veut que nous obtenions de sa puissance. Nous savons très-clairement par l'Évangile, que Dieu veut que nous lui demandions notre salut et notre conversion. Demandons-la donc sans hésiter; assurés, si nous le faisons avec la persévérance qu'il faut, que tout nous sera possible. Quand nos mauvaises habitudes auraient jeté dans nos âmes de plus profondes racines, que les arbres ne font sur la terre, nous leur pouvons dire : Déracine-toi. Quand nous serions plus mobiles et plus inconstants que des flots, nous dirons à un arbre : Va te planter là; et à notre esprit : Fixe-toi là; et il y trouvera du fond. Quand notre orgueil s'élèverait à l'égal des plus hautes montagnes, nous leur pourrions ordonner de se jeter dans la mer, et de s'y abîmer, tellement qu'on ne voie plus aucune marque de leur première hauteur. Osons donc tout pour de tels miracles, puisque ce sont ceux que nous savons très-certainement que Dieu veut que nous entreprenions. Osons tout : et pour petite que soit notre foi, ne craignons rien; car il n'en faut qu'un petit grain, gros comme du senevé, pour tout entreprendre. La grandeur n'y fait rien, dit le Sauveur, je ne demande que la vérité et la sincérité : car s'il faut que ce petit grain croisse, Dieu qui l'a donné le fera croître. Agissez donc avec peu, et il vous sera donné beaucoup : *et ce grain de senevé,* cette foi naissante, *deviendra une grande plante, et les oiseaux du ciel se reposeront dessus* [1]. Les plus sublimes vertus n'y viendront pas seulement, mais y feront leur demeure.

XXII[e] JOUR.

La prière persévérante; elle tient de la plénitude de la foi.
***Matth.* XXI, 21, 22. *Marc.* XI, 22, 24.**

Pesez les qualités de la foi et de la prière. Qu'on la fasse sans hésiter, pour peu que ce soit avec une pleine persuasion : c'est ce que saint Paul appelle *plénitude de persuasion ;* que la Vulgate a traduit simplement, *in plenitudine multa :* AVEC UNE GRANDE PLÉNITUDE [2]. Ce que le même saint Paul appelle ailleurs : *plénitude d'intelligence* [3]; et ailleurs en termes formels : *plénitude de l'espérance, et plénitude de la foi* [4]. C'est donc à dire, qu'il faut avoir une foi si pleine qu'elle ne se démente par aucun endroit, et qu'on n'ait nulle défiance du côté de Dieu; comme le même saint Paul le dit d'Abraham, qu'*il n'hésita point par défiance; mais se fortifia*

[1] *Matth.* XIII, 31, 32. — [2] I. *Thess.* I, 5. — [3] *Coloss.* II, 2 — [4] *Hebr.* VI, 11; X, 22.

dans la foi, donnant gloire à Dieu; pleinement persuadé et convaincu qu'il est puissant pour accomplir tout ce qu'il promet[1]. Voilà donc la foi qui obtient tout, *et la foi qui nous justifie*, selon le même saint Paul dans le même endroit[2]. Telle est donc la première condition de la prière marquée dans notre évangile, qu'elle se fasse avec une pleine foi. La seconde y est encore marquée : *Qu'on pardonne sincèrement à son frère, si on a quelque chose contre lui*[3]. On obtient donc tout ce qu'on demande, si on le demande avec un cœur plein de foi en Dieu, et en paix avec tous les hommes. Voilà ce que Dieu demande, un cœur sans aigreur et sans défiance : on a tout de lui à ce prix.

Mais peut-on ne se pas défier, et ne doit-on pas le faire? Oui, de soi; puisqu'on est si faible, et qu'on ne sait même si on a une foi vive, encore moins si on y persévérera : mais avec toute cette incertitude, j'ose dire qu'il ne faut pas s'en inquiéter; et sans tant de retour sur soi-même, il faut, dans le temps que la prière s'allume, oser tout attendre et tout demander; et être si plein de Dieu, qu'on ne songe plus à soi-même.

Est-ce là cette téméraire confiance que les hérétiques prêchent? Point du tout. Mais sans éteindre les réflexions qu'on peut faire sur sa faiblesse, c'est dans la ferveur de la prière s'oublier tellement soi-même, qu'on ne demeure occupé que de ce que Dieu peut, et de l'immense bonté avec laquelle il a tout promis à la prière persévérante.

XXIIIe JOUR.

Distinction des jours de la dernière semaine du Sauveur. Matière de ses derniers discours. *Marc.* XI, 11, 33. *Matth.* XXI, 23, 32. *Luc.* XX, 1, 8.

En comptant avec saint Marc, c'est ici le quatrième jour de la dernière semaine de notre Sauveur. Le premier est celui de son entrée, qui est le cinquième avant Pâques. Le second jour de cette semaine fut le lendemain matin lorsque Jésus, venant de Béthanie à la ville, eut faim, dessécha le figuier, et nettoya le temple de voleurs, comme il les appelle. Le troisième est celui où, repassant sur le matin devant le figuier, on le vit flétri et séché; et c'est celui où nous avons entendu tant de merveilles sur la foi. Le quatrième est celui dont saint Marc dit, après tout ce que nous venons de voir : *Jésus vint encore une autre fois à Jérusalem*[4]; et c'est celui où il objecta aux Juifs le baptême de saint Jean, comme on va voir.

Après cela je ne vois plus de distinction de jours. Nous apprenons seulement de saint Luc, que *Jésus-Christ venait tous les jours au temple pour y enseigner, et que le peuple l'y venait entendre dès le matin*[5]. En sorte qu'il faut partager ce qui reste de ses discours entre le mercredi et le jeudi durant le jour; car il fut pris la nuit, et fut crucifié le lendemain.

Plus nous approchons de la fin de Jésus, plus nous devons être attentifs à ses discours. Hier, qui fut le mardi, il nous fit voir dans la foi le fondement de la prière et de toute la vie chrétienne. Il n'y avait rien de plus essentiel à la piété. Mais dans la suite il va établir la foi, et autoriser sa mission d'une manière admirable : premièrement par le témoignage de saint Jean-Baptiste, et ensuite par celui de David, et par beaucoup d'autres choses que nous allons voir les unes après les autres; fermant la bouche à tous les contredisants, et laissant ce témoit gnage au monde, que sa doctrine était absolumen- irrépréhensible, puisque ses plus grands ennemis demeuraient muets devant lui.

Méditons cette vérité : considérons de quelle sorte Jésus-Christ répond à ceux qui l'interrogeaient avec un esprit de contradiction; et apprenons comment il faut consulter la vérité éternelle.

XXIVe JOUR.

Jésus refuse de répondre aux questions des Juifs superbes et incrédules, et répond aux esprits humbles et dociles. *Matth.* XXI, 27. *Marc.* XI, 33. *Luc.* XXI, 1, 2, 8.

Comme il enseignait dans le temple, *les princes des prêtres et les docteurs de la loi, et les sénateurs du peuple s'assemblèrent, et lui firent cette demande : En quelle puissance faites-vous ces choses*[1]? il paraît que cette demande regardait principalement la puissance qu'il se donnait d'enseigner; car ils vinrent à lui comme il enseignait. Mais la demande s'étend aussi à tout le reste que venait de faire Jésus : et c'est comme si on lui eût demandé : En quelle puissance êtes-vous entré si solennellement dans le temple? en quelle puissance y enseignez-vous? en quelle puissance en chassez-vous les vendeurs et les acheteurs, et y exercez-vous tant d'autorité? Ce serait à nous à vous donner cette puissance : nous ne vous l'avons point donnée; d'où vous vient-elle? Voilà une demande faite dans les formes par l'assemblée et par les personnes qui semblaient avoir le plus de droit de la faire. Et néanmoins Jésus ne leur donne sur ce sujet aucune instruction : *Je ne vous dirai pas non plus,* leur dit-il, *en quelle puissance j'agis*[2]. Mais il se contente de les confondre devant le peuple, de mauvaise foi et d'hypocrisie, comme l'on va voir.

Jésus se communique si facilement aux esprits dociles et humbles. La Samaritaine, une pécheresse, lui parle bonnement du Christ : *Je le suis, moi qui vous parle,* lui-dit-il sans circuit[3]. *Croyez-vous au Fils de Dieu,* dit-il à l'aveugle-né? — *Qui est-il, Seigneur, afin que j'y croie? — Vous l'avez vu, et c'est celui qui vous parle. — J'y crois, Seigneur; et il l'adora*[4]. Ainsi en d'autres endroits. Quand donc il ne répond pas de cette manière simple, si digne de lui, c'est que les hommes ne sont pas dignes qu'il se manifeste à eux en cette sorte.

En quelle puissance faites-vous ces choses[5]? Il leur avait déjà répondu sur un cas semblable, ou plus fort, en présence de tout le peuple. Car ayant dit à un paralytique qu'on lui présentait pour le guérir : *Homme, tes péchés te sont remis*[6]; ce qui

[1] *Rom.* IV, 20, 21. — [2] *Ibid.* 22. — [3] *Marc.* XI, 24, 25. — [4] *Ibid.* 27. — [5] *Luc.* XXI, 37, 38.

[1] *Luc.* XX, 1, 2. — [2] *Ibid.* 8. — [3] *Joan.* IV, 26. — [4] *Ibid.* IX, 35, 36, 37, 38. — [5] *Matth.* XXI, 23. — [6] *Ibid.* IX, 2.

avait de plus élevé parmi les hommes devait s'abaisser à ses pieds; et qu'à vrai dire, c'était à Dieu seul qu'appartenait le triomphe. C'est pourquoi il est appelé *le Triomphateur d'Israël* [1]. Allez donc, ô Sauveur! portez à votre Père dans son temple la gloire du plus beau triomphe qu'on ait jamais vu parmi les hommes, et la figure de tous les autres que vous devez remporter dans le ciel, sur toute la terre et sur les enfers.

Jésus-Christ devait paraître dans le temple, non-seulement pour y rendre à Dieu le culte suprême, mais encore comme son fils, *comme le fils de la maison* [2], pour y ordonner ce que son Père, qui l'y envoyait, lui avait prescrit.

Ainsi, d'abord qu'il y entre, *il regarde tout et de tous côtés*, selon la remarque de saint Marc [3].

Comme il était tard, il se retire pour ce jour; mais il y revient le lendemain. Il en chasse avec autorité les vendeurs et les acheteurs : il renverse leurs bureaux, leurs tables, leurs chaises, leurs marchandises, leur argent : il n'épargne pas les personnes, qu'il chassa du saint lieu; apparemment à grands coups de fouet, et avec des cordes ramassées, comme il avait fait autrefois, et en leur disant : *Otez tout cela d'ici, et ne faites pas une maison de trafic de la maison de mon Père* [4]. Il parle donc, et il agit, encore un coup, comme le fils de la maison, et avec une pleine autorité, sans que personne le contredise.

En même temps, pour montrer cette autorité, il fait dans le temple ses guérisons ordinaires : *il y guérit les aveugles et les estropiés qui se présentèrent* [5]. Il confirme ce qu'il avait fait par l'Écriture : *Il est écrit*, dit-il, *Ma maison est une maison de prières* [6] : c'est ce que Dieu avait dit par la bouche d'Isaïe. Il y ajoute le reproche : *Et vous*, dit-il, *vous en faites une caverne de voleurs* : ainsi que Jérémie l'avait prédit [7].

Alors donc fut accompli cet oracle de David : *Et moi j'ai été établi de Dieu comme roi sur Sion sa sainte montagne, annonçant et prêchant ses préceptes* [8]. On vit dans son temple *le Dominateur et l'Ange du testament*, que Malachie avait prédit [9]. Jésus-Christ y exerce de plein droit toute l'autorité de son père : *Il ne souffrait pas*, dit saint Marc [10], *qu'on passât avec un vaisseau par le temple*, ni qu'on fit servir de chemin public un lieu si saint. L'Évangile ne dit pas qu'il le défendait, mais qu'il ne le souffrait pas : et c'est-à-dire, à en juger par le reste de ses actions, qu'il les repoussait et les chassait; du moins qu'il les reprenait avec menaces. S'il n'avait fait qu'ordonner, ce serait un acte d'autorité; mais il agit, il renverse, il frappe : ce qui est encore un acte de zèle. Ce qui fait aussi que saint Jean, et tous ses disciples appliquèrent à cette action cette parole de David : *Le zèle de votre maison m'a dévoré* [11].

Le zèle est une ferveur de l'amour de Dieu, trop vif pour attendre le secours d'autrui, ni pour s'astreindre aux formes ordinaires; mais agissant par lui-même, et au-dessus de ses forces, avec une espèce d'excès, par une absolue confiance en la puissance de Dieu : c'est ce qui paraît dans cette action du Sauveur.

Remarquez ces paroles : *Une caverne de voleurs* : qui doit faire trembler tous ceux qui trafiquent; puisqu'elle leur fait sentir que dans l'usage commun, et si l'on n'y prend garde, le trafic n'est qu'un tissu de mensonge, de tromperie et de vol.

Remarquez aussi, avec tous les interprètes, que ce qu'on vendait dans le temple était des bœufs, des brebis, des colombes; toutes choses qui servaient aux sacrifices : et néanmoins Jésus chasse tout : non que ces ventes fussent mauvaises; mais parce que ce n'était pas le lieu de les faire. Que ferait-il des discours, des irrévérences, et de tant de choses infâmes qu'on fait dans le temple?

Remarquez encore qu'il parle en particulier à ceux qui vendent des colombes. Ce que les saints ont entendu des simoniaques qui vendent le Saint-Esprit et ses grâces; qui entrent par d'indignes commerces dans les emplois ecclésiastiques et spirituels; et qui, en quelque façon que ce soit, négocient pour avoir les voix de ceux qui les donnent. *Otez, ôtez tout cela*, dit le Sauveur.

Le temple allait périr; et Jésus qui le va prédire, comme nous verrons, ne l'ignorait pas : et cependant il en défend avec tant de zèle et d'autorité la sainteté, pendant qu'il subsiste. C'est donc pour apprendre aux chrétiens ce qu'ils doivent aux nouveaux temples, dont le temple de Jérusalem n'était qu'une faible et imparfaite figure, et infiniment au-dessous des mystères des chrétiens, dont Jésus-Christ fait le fond, et où se trouve son saint corps et son sang précieux. Tremblons, tremblons à la seule vue et à l'approche de ce sanctuaire.

Mais *nous avons toujours un temple* [1]. Notre âme en est un, nos corps en sont un : respectons ce temple si saintement consacré, et inséparable de nous-mêmes. N'y laissons entrer, ni même passer rien d'impur ni de profane. Gardons-nous bien de le faire servir à aucun indigne trafic. Respectons *ce temple, et le Saint-Esprit qui y habite* [2].

VII[e] JOUR.

Caractère d'humiliation dans le triomphe même du Sauveur. Jalousie des pharisiens. *Joan.* XII, 18 *et suiv.* *Matth.* XI, 15, 16. *Luc.* XIX, 39, 40.

Le règne du Sauveur devait être glorieux et éclatant, quoique d'une autre gloire et d'un autre éclat que celui que les Juifs charnels s'étaient imaginé. Nous avons même vu que Jésus satisfaisait en quelque façon, même à cette attente grossière d'une royauté sur la terre, par la pompe de ce jour; et leur montrait que rien ne lui était plus aisé que de se faire reconnaître pour roi par tous les peuples, et qu'il y avait à cela des dispositions merveilleuses. Mais afin de ne point sortir de ce caractère d'humi-

1. *Reg.* XV, 29. — [2] *Hebr.* III, 6. — [3] *Marc.* XI, 11. — [4] *Joan.* II, 15, 16. — [5] *Matth.* XXI, 14. — [6] *Is.* LVI, 7. — [7] *Matth.* XXI, 13. *Jerem.* VII, 11. — [8] *Ps.* II, 6. — [9] *Malach.* III, 1. — [10] *Marc.* XI, 16. — [11] *Ps.* LXVIII, 10. *Joan.* II, 17.

[1] I. *Cor.* III, 16, 17. — [2] *Ibid.* VI, 19.

En attendant, ô mon Dieu! la charité doit croître toujours, et la cupidité toujours décroître. La force augmente en aimant, : l'exercice de l'amour épure le cœur, en lui apprenant à aimer de plus en plus. Dieu est en nous quand nous aimons, et c'est lui qui, du dedans de nos cœurs, y répand et y inspire l'amour. On mérite par l'amour de posséder Dieu davantage; et en le possédant davantage, d'aimer d'avantage[1]. Je n'aime donc pas de toute la force que je puis exercer en cette vie, si je n'aime mieux demain qu'aujourd'hui, et si le jour d'après je n'augmente mon amour, jusqu'à ce que j'arrive à la vie où le précepte de la charité s'accomplira parfaitement. On ne peut s'y préparer qu'en cette vie : mais on ne peut l'accomplir parfaitement que dans l'autre. Ce qu'il y a à faire en cette vie, c'est d'aimer toujours de plus en plus, et en aimant, d'acquérir de nouvelles forces pour aimer. Excitons-nous nuit et jour à cette pratique. *Faites cela et vous vivrez*, dit le Sauveur.

LI° JOUR.

Pratique de la charité dans l'Oraison dominicale.

Notre Père[2]. Si nous sommes des enfants et non des esclaves, servons par inclination, et non par crainte; par volonté, et non par menaces. Enfants d'adoption, aimons celui qui nous a choisis, pour nous unir à son Fils unique.

Qui êtes dans les cieux : qui vous y manifestez à vos élus; qui nous avez donné le ciel pour notre héritage, notre patrimoine, notre ville, notre patrie, notre maison. Habitons-y donc en esprit : tournons là toutes nos pensées, SURSUM CORDA : *le cœur en haut*. Purifions notre cœur, afin de voir Dieu. Unissons-nous par la foi à ceux qui le voient déjà face à face; aux anges et aux âmes saintes. Cherchons partout notre Père, car il est partout; mais cherchons-le principalement dans le ciel, parce qu'il y est dans sa gloire. Aimons sa gloire. Aimons son saint nom, aimons son règne et sa volonté; c'est ce que la suite nous explique.

Votre nom soit sanctifié. Quel nom, si ce n'est le nom de Père que nous venons de lui donner? Sanctifions ce nom; ne portons pas indignement le nom de fils; ne dégénérons pas d'un tel Père et d'une telle naissance. Quel nom encore? le nom de bon, en mettant en lui notre confiance; le nom de juste, en observant ses justices, c'est-à-dire ses commandements; le nom de puissant, en ne craignant rien sous ses ailes; le nom de saint, en le glorifiant comme le Saint d'Israël, en lui disant continuellement : *Saint, Saint, Saint : le ciel et la terre sont remplis de* votre *gloire*[3]; en nous sanctifiant nous-mêmes pour l'amour de lui et pour l'imiter, conformément à cette parole : *Soyez saint, comme je suis saint*[4]; enfin, le nom de Dieu, de Créateur et de Seigneur, en lui obéissant par un chaste et invariable amour, en traitant avec révérence les choses saintes, en honorant par notre vie le nom de chrétien,

Luc. x, 28. — [2] *Matth.* VI, 9. *Luc.* XI, 2. — [3] *Is.* VI, 3. *Apoc.* IV, 8. — [4] *Levit.* XI, 44. I. *Petr.* I, 6.

en vivant de manière sous ses yeux au dedans et au dehors, qu'il soit glorifié en nous.

Si on parle, que ce soit des discours de Dieu; si on exerce quelque ministère dans l'Église, qu'on le fasse comme par la vertu que Dieu donne, afin qu'il soit glorifié en toutes choses par Jésus-Christ Notre-Seigneur, lui à qui appartient la gloire et l'empire, aux siècles des siècles, AMEN[1].

Sanctifier le nom de Dieu en cette sorte, c'est l'aimer parfaitement, et tout faire pour lui et sa propre perfection.

Que votre règne arrive. Ce règne dont il est écrit : *Tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera le nom de Dieu*[2]... *lorsque la plénitude des nations sera entrée, et que tout Israël sera sauvé*[3]. O Seigneur! que ce règne arrive, et que vous soyez glorifié par toute la terre.

Que votre règne arrive : ce règne que nous attendons, lorsque vous viendrez juger les vivants et les morts, et que vous manifesterez votre puissance. Jour terrible et plein de menaces, mais néanmoins désirable à vos saints, à qui le Sauveur a dit : *Quand ces choses commenceront à se faire, regardez et levez la tête, parce que votre rédemption approche*[4]. Quelle conscience faut-il avoir, combien pure, combien innocente, pour désirer ce jour! *Lavez-vous, purifiez-vous*[5], soyez nets. C'est d'une telle netteté que sortent la confiance et l'amour.

Que votre règne arrive. Il arrive, ce règne parfait pour chacun de nous, lorsque notre âme, réunie à son principe, attend en son temps le corps qui lui avait été donné; afin que l'homme entier soit soumis au règne de Dieu, et s'en ressente.

Je désire d'être séparé de mon corps, pour être avec Jésus-Christ[6].

Je ne désire pas d'être dépouillé, mais d'être revêtu par-dessus; afin que ce qu'il y a de mortel en moi soit englouti par la vie[7].

Je désire m'éloigner du corps et d'être présent au Seigneur[8].

Alors le Seigneur régnera : il n'y aura plus de mauvais désirs à combattre; non-seulement le péché ne régnera plus, mais il ne sera plus. Commençons à le détruire : *Qu'il ne règne plus du moins dans nos corps mortels*[9] : alors nous désirerons le règne parfait de Dieu en nous.

Le dernier fruit d'une bonne conscience, et de l'union de l'âme avec Dieu, est de ne pouvoir plus souffrir ce corps qui nous en sépare, et de désirer le sommeil des justes. Un secret dégoût de la vie, la séquestration de l'âme par la contemplation et le désir des choses célestes, l'actuelle séparation devient alors notre plus cher objet. O Dieu! *que ce règne arrive!* Quand serai-je dans votre royaume? Mon âme désire, mon âme languit, mon âme tombe dans la défaillance, en soupirant après vos éternels tabernacles, après cette cité permanente. Tout passe, tout s'en va : quand verrai-je celui qui ne passe pas? Quand serai-je fixé en lui, en sorte que je ne

[1] I. *Petr.* IV, 11. — [2] *Is.* XLV, 24. — [3] *Rom.* XIV, XI, 11. 25, 26. — [4] *Luc.* XXI, 28. — [5] *Is.* I, 16. — [6] *Philipp.* I, 23. — [7] II. *Cor.* V, 4. — [8] *Ibid.* 6. — [9] *Rom.* VI, 12.

puisse plus le perdre? Oh! que je puisse bientôt arriver à ce royaume! En attendant, régnez en moi, régnez sur tous mes désirs, régnez-y seul. *On ne peut servir deux maîtres* [1], ni avoir deux rois, deux objets dominants dans son cœur. Les servir, c'est les aimer; c'est le Fils de Dieu, la vérité même, qui l'explique ainsi : *Nul ne peut servir deux maîtres :* car, ajoute-t-il, *ou l'homme haïra l'un, et aimera l'autre :* ainsi servir, c'est aimer : servir sans partage, aimer sans partage : *ou il supportera l'un, et méprisera l'autre.* Il n'y a point de milieu, aimer ou haïr, supporter ou mépriser. Régnez donc seul.

Que votre volonté soit faite. C'est l'amour pur; car qu'est-ce qu'aimer, si ce n'est avoir en tout et partout la même volonté, jusqu'à l'entière extirpation du moindre désir contraire; et un total assujettissement de son cœur? *Que votre volonté soit faite :* qu'elle soit faite partout, et par tous; que j'aime, que tout le monde aime : car l'effet de cet amour est de vouloir que tous les autres y soient entraînés. *Que votre volonté soit faite :* que toute justice, que toute raison, que toute vérité soit accomplie : car c'est là votre volonté. Qu'elle soit faite dans la terre comme dans le ciel; par les hommes, comme elle l'est par les anges, ces bienheureux esprits, qui vous aiment parce qu'ils vous voient. Qu'elle soit donc faite par amour, par un amour pur, par un amour constant et invariable. Elle ne se fera jamais de cette sorte que dans le ciel; ni nous n'aurons autre part que dans le ciel l'accomplissement parfait de ce précepte : *Tu aimeras;* ni nous n'aurons jamais autre part l'accomplissement parfait de cette demande : *Votre volonté soit faite.*

Vous arrivez donc par cette demande à la perfection et au dernier effet de l'amour divin. Absorbé dans ce saint et pur amour, vous commencez à penser à la vie mortelle; non pas comme à un objet désirable, mais comme à une charge nécessaire. *Donnez-nous notre pain.* Donnez-nous de quoi sustenter cette vie dont vous nous avez chargés, pour accomplir le temps de notre servitude et de notre pénitence; afin que ce temps étant accompli, nous venions à la liberté parfaite. Donnez-nous donc ce pain que nous devons manger dans notre sueur : c'est notre servitude, c'est notre supplice. Chacun doit travailler à sa manière pour gagner son pain. *Que celui qui ne travaille pas, ne mange pas,* disait saint Paul [2]. Travaillons donc pour avoir ce pain : Dieu ne nous le donne pas moins, parce que lui seul bénit notre travail. Donnez-le-nous donc : *Donnez-le-nous à chaque jour.* Sentons à ce mot notre perpétuelle et irrémédiable indigence. Donnez-le-nous : nous ne le voulons que de vous, et par les voies que vous prescrivez. *Donnez-nous le pain :* sous ce nom nous entendons toutes les choses que vous nous avez rendues nécessaires. Donnez-nous les nécessités; ne nous donnez pas les délices. Nous demandons ce à quoi vous nous avez assujettis, parce que c'est vous qui nous avez imposé cette servitude. Donnez-le-nous aujourd'hui, ce pain nécessaire chaque jour : il ne sera pas moins nécessaire demain qu'aujourd'hui; mais je dois être content, pourvu que je l'aie aujourd'hui. Si vous me donnez davantage, à la bonne heure : mais je suis content d'aujourd'hui. *A chaque jour suffit son mal; ne vous laissez pas troubler ni inquiéter pour le lendemain* [1].

Donnez-nous le pain de vie : donnez-nous l'eucharistie. Donnez à notre âme sa nourriture; nourrissez-la de la vérité et de votre volonté sainte. Car notre *nourriture*, comme celle de notre Sauveur, *est de l'accomplir* [2]. Nourrissez-nous donc de ce pain qui n'est pas moins nécessaire à l'âme que l'autre l'est au corps; que nous n'avons pas moins besoin de recevoir journellement de votre main. Donnez-le-nous aujourd'hui; donnez-le-nous dans ce jour qui ne finit point. Que je commence aujourd'hui ce jour bienheureux! que je commence à vivre pour l'éternité!

Il fallait joindre à ces exercices de l'amour, celui de l'amour pénitent. Et le voici : *Pardonnez-nous.* Que je puisse, comme la pécheresse, entendre de la bouche du Sauveur cette douce et consolante parole : *Plusieurs péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé : celui à qui on remet plus, aime plus : celui à qui on remet moins, aime moins* [3]. C'est la vérité éternelle qui l'a ainsi prononcé. Pardonnez-moi donc; et faites que je vous aime autant que j'ai besoin de votre pardon.

Songeons aux larmes de cette sainte pénitente; songeons à ces baisers qu'elle ne cessait de donner aux pieds de Jésus. Le publicain n'osait lever les yeux au ciel : celle-ci n'ose pas même tenir la tête levée. Prosternée de tout son corps aux pieds du Sauveur, elle ne met point de fin à ses regrets, parce qu'elle n'en mettait point à son amour. Disons dans le même esprit et avec les mêmes sanglots : *Pardonnez-nous.*

Comme nous pardonnons. Afin que rien ne manque, voici encore la charité fraternelle. Rien n'empêche notre union avec nos frères, si les offenses mêmes ne l'empêchent pas. Nous les pardonnons, ô Seigneur! comme nous voulons obtenir notre pardon, avec la même sincérité. Nous ne réservons rien, comme nous ne voulons pas que vous réserviez rien à notre égard. Nous lui rendons notre amour, comme nous voulons que vous nous rendiez le vôtre.

Et ne nous induisez pas en tentation. On nous a donné le remède aux péchés passés, en voici un pour l'avenir. O Seigneur! ne nous livrez pas entre les mains du tentateur. O Seigneur! vous pourriez avec justice lui permettre tout sur nous, par une juste punition de nos péchés : ne le faites pas, nous vous en prions, à cause de votre bonté.

Il ne suffit pas de dire, que nous ne succombions pas à la tentation. Prions *que nous n'y soyons jamais induits.* Car notre faiblesse est si grande, que si nous étions tentés, nous succomberions;

[1] *Matth.* VI, 24. — [2] II. *Thess.* III, 10.

[1] *Matth.* VI, 34. — [2] *Joan.* IV, 34. — [3] *Luc.* VII, 43, 47.

u du moins si nous n'étions pas tout à fait vaincus, nous recevrions quelque blessure. C'est pourquoi le même Sauveur qui a dit : *Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation*[1], nous fait demander ici, non pas seulement que nous n'y succombions point; mais que nous n'y soyons point induits, que nous n'y entrions point.

Que nous sommes aveugles, hélas! si pendant que nous demandons à Dieu qu'il ne nous induise pas en tentation, nous nous y jetons nous-mêmes : si nous nous jetons dans ces occasions, où notre chute a toujours été trop certaine! Fuyons, fuyons; et nous pourrons faire sincèrement cette demande.

Délivrez-nous du mal : c'est notre parfaite délivrance que nous demandons. Délivrez-nous du péché, de ses causes, de ses effets, de ses peines. Ainsi, libres de tout mal, nous serons des enfants parfaits, et nous pourrons dire véritablement et parfaitement : *Notre Père*. En attendant cette parfaite délivrance, qui n'est autre chose que le salut éternel, délivrez-nous du péché; qu'il ne règne point en nous. Délivrez-nous des mauvais désirs; que nous cessions de les combattre et de les vaincre. Délivrez-nous des peines du péché, de la mort, des maladies, des autres peines. Délivrez-nous de la crainte et de la servitude où elles nous jettent. Délivrez-nous de leur malignité; et faites qu'elles nous tournent à remède. Délivrez-nous des maux de cette vie, ou donnez-nous la grâce qu'ils nous servent à l'autre, où nous serons parfaitement libres. Hâtez-vous de nous délivrer : nous soupirons après cette bienheureuse délivrance. L'amour divin est notre liberté : c'est lui qui nous délivre de l'amour du monde. Régnez donc, ô amour divin! je vous livre mon cœur : *Délivrez-nous de tout mal.*

Ainsi, dans toutes ces demandes, on ne demande et on n'exerce que l'amour divin. Mais remarquons bien qu'on ne l'exerce que comme une chose qu'on demande à Dieu. Car que lui demandons-nous lorsque nous disons : *Que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive; que votre volonté soit faite; délivrez-nous du mal :* que lui demandons-nous sinon, dans un amour chaste, le saint et parfait usage de notre volonté? Et cela même doit encore redoubler notre amour, puisque notre amour étant un don de Dieu, il nous oblige toujours à une nouvelle reconnaissance; ce qui enfin le doit multiplier jusqu'à l'infini.

Certainement c'est un don de Dieu, que d'aimer Dieu : *Celui qui nous a aimés lorsque nous ne songions pas à l'aimer, nous a donné la grâce de l'aimer*, dit saint Augustin. Aimons-le donc de tout notre cœur, sans fin et sans cesse.

On se tourmente à demander, quand est-ce qu'il faut exercer l'acte d'amour : la réponse est claire. Il faut l'exercer autant qu'on peut : autrement on n'aime pas de tout son cœur. Quand l'amour est sincère et dans le cœur, il s'exerce assez par lui-même, et il ne faut point d'autre loi que lui-même pour son exercice. Il faut l'exercer toutes les fois qu'on dit le *Pater;* puisque si on l'entend, et qu'on le dise en esprit, on ne le peut dire sans aimer.

Rien ne manque dans cette divine oraison : l'amour de Dieu et celui du prochain, où réside l'accomplissement de la loi, y sont accomplis dans leur perfection.

On demandera pourquoi Jésus-Christ ne nous y fait pas parler de lui-même, ni prier en son nom, comme il l'ordonne si souvent ailleurs. Mais pouvait-on plus prier par lui, et en son nom, que de dire la prière qu'il nous dicte par sa parole, et qu'il nous inspire par son esprit?

Pouvons-nous seulement nommer notre Père, sans songer au Fils unique, à qui nous sommes unis par cette nouvelle qualité?

Je m'en vais, dit-il, *à mon Père, et à votre Père*[1]. Il n'est pas fils comme nous, c'est pourquoi il use de cette distinction; *à mon Père, et à votre Père.* C'est le premier qui a droit de dire : Mon Père; parce qu'il est le fils par nature : c'est en lui et par lui que nous l'avons, parce que nous sommes faits en lui enfants d'adoption. C'était donc aussi à lui à nous apprendre, comme il fait dans cette admirable oraison, à appeler Dieu notre Père. C'est en envoyant en nous l'esprit de son Fils, que Dieu même nous fait dire : *Abba :* Père[2]. C'est donc en toutes façons, et au dedans et au dehors, qu'il nous forme à parler à Dieu comme ses enfants. Aimons le Père en Jésus-Christ son Fils unique, par leur esprit qui est en nous. Aimons aussi tous ceux qui sont appelés à la même grâce, et qui peuvent dire comme nous dans le même esprit : *Notre Père.* Ainsi toute la Trinité sera adorée et aimée; la fraternité chrétienne sera exercée : et en disant de bon cœur dans le Saint-Esprit ce seul mot, *Notre Père*, nous accomplirons toute justice.

LIIe JOUR.

Jésus-Christ, Médiateur, Dieu, Roi, Pontife. *Matth.* XXII, 41, 44.

Quoique ce qui était dû à Jésus-Christ fût compris dans le précepte de l'amour de Dieu, puisqu'il est un même Dieu avec son Père et le Saint-Esprit : néanmoins il nous fallait encore expliquer ce qui était dû à Jésus-Christ, en tant que Christ, médiateur et lien de l'amour de Dieu envers nous, et de nous envers Dieu; et c'est ce qu'il fait encore avant que de mourir, de la manière la plus authentique qu'on pût souhaiter; puisque c'est en nous expliquant la plus célèbre prophétie du règne du Christ, publiée par la bouche de David qui en devait être le père.

Puiqu'une des qualités par laquelle le Christ devait être le plus connu, était celle de fils de David, il était beau que ce fût David qui nous apprît à le connaître.

Qu'il est beau que le Christ ait été vu de ses peres!

[1] *Matth.* XXVI, 41.

[1] *Joan.* XX, 17. — [2] *Rom.* VIII, 15. *Gal.* IV, 6.

nous a appris à combattre et à vaincre. Et voilà encore, dans la victoire de l'âme de Jésus, l'image de nos combats, et le caractère d'humiliation qui devait accompagner le Sauveur.

XIV[e] JOUR.

Voix du ciel rend témoignage à la gloire de Jésus dans son triomphe. *Joan.* XII, 28, 30.

Afin que rien ne manque à la gloire du Sauveur dans son entrée, le ciel se joint avec la terre pour l'honorer; et à cette parole du Sauveur : *Mon Père, glorifiez votre nom*, une voix aussi éclatante que le tonnerre, vint du ciel : *Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore*[1].

Trois voix sont venues du ciel, et de la part du Père céleste, pour honorer le Fils de Dieu. Le jour de son baptême, devant qu'il commençât son ministère, le Père le fit connaître, et lui donna, pour ainsi parler, sa mission par cette voix : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma complaisance*[2]; où, comme le rapporte saint Luc : *Vous êtes mon Fils bien-aimé, j'ai mis ma complaisance en vous*[3].

La même voix fut ouïe encore à la transfiguration; et pendant que Moïse et Élie entraient dans une nuée lumineuse qui les environna, cette voix sortit de la nuée : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma complaisance; écoutez-le*[4]. Cette parole, *écoutez-le*, fut ajoutée à ce qui avait été ouï dans le baptême.

La troisième voix est celle que nous lisons aujourd'hui dans saint Jean : *Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore*[5]. J'ai glorifié mon nom de Père, en honorant mon Fils unique : je l'ai glorifié dans l'éternité, je le glorifierai dans le temps. Je l'ai glorifié lorsque j'ai fait éclater tant de merveilles dans sa naissance, dans son baptême, dans le cours de son ministère; maintenant même, en inspirant tant d'admiration pour lui aux Juifs et aux gentils, qui commencent déjà à le vouloir voir : et je le glorifierai encore lorsque je lui donnerai, après sa résurrection, la gloire dont il a joui dans mon sein avant que le monde fût; et que l'exaltant comme Dieu au-dessus des cieux, je remplirai toute la terre de son nom.

La seconde de ces trois voix, à la transfiguration, n'a été ouïe que de trois disciples choisis; mais nous devait être rapportée par eux, après sa résurrection comme l'a fait en effet l'apôtre saint Pierre[6].

Pour les deux autres, elles sont venues dans des occasions très-importantes. La première, pour préparer les esprits à la prédication du Sauveur, dès le commencement de son ministère. La seconde, à la veille de sa mort, pour soutenir la foi contre l'ignominie de la croix.

L'Évangile ne marque pas ce qu'opérèrent ces voix : et pour en juger par l'événement, leur grand effet ne s'est fait paraître qu'après la résurrection. Pour celle de ce jour, saint Jean remarque qu'elle causa de la dissension parmi ceux qui l'ouïrent, la troupe disant : *C'est le tonnerre; les autres disaient : Un ange lui a parlé*[1]. Il semble qu'ils ne voulurent point croire que Dieu se fût déclaré par cette voix. *C'est un tonnerre*; c'est un bruit confus qui ne signifie rien. Et pour ceux qui disaient le mieux : *C'est un ange*, disaient-ils, *qui lui a parlé* : soit qu'ils ne voulussent pas remonter plus haut, par un esprit d'incrédulité, soit qu'ils crussent de bonne foi que Dieu lui avait parlé par un ange; comme il avait fait aux patriarches, et à tout le peuple sous Moïse. Quoi qu'il en soit, Jésus leur dit : *Cette voix n'est pas pour moi, mais pour vous*[2]. Et il leur en expliqua le mystère. Appliquons-nous à l'entendre ; et en attendant, puisque Jésus-Christ nous déclare que cette voix est pour nous, prenons-la donc pour nous, et glorifions Jésus en nous-mêmes. Il est lui-même la voix, ou plutôt le Verbe qui nous parle. N'écoutons point sa voix comme un tonnerre, comme un bruit confus; entendons qu'on nous a parlé très-distinctement de sa gloire et de la nôtre; et que la vérité nous a été très-clairement annoncée. Ne disons point qu'un ange a parlé pour nous au Sauveur, puisque Dieu *qui parlait autrefois par les anges, parle maintenant par son Fils*[3], Écoutez-le, nous dit-on : réglez vos actions et toute votre conduite par sa doctrine. Rendons grâces au Père céleste de ce qu'il a glorifié son saint Fils Jésus, puisque sa gloire rejaillit sur nous, et qu'il a dit lui-même : *Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée*[4]. Mais entendons toujours en quelle conjoncture on lui promet cette gloire : c'est lorsqu'il va mourir. Passons donc à la société de sa gloire, par celle de ses souffrances et de ses opprobres.

XV[e] JOUR.

Mystère de la voix céleste : Le monde va être jugé en jugeant Jésus-Christ. *Joan.* XII, 31, 34.

Jésus-Christ nous va expliquer le mystère de cette voix céleste : *C'est maintenant que le monde va être jugé*[5]. Comment? En exerçant son jugement sur Jésus-Christ, dont il jugera si mal, que son jugement et ses maximes demeureront à jamais condamnés. Qui peut juger avec le monde que les biens de la terre sont les seuls qu'il faut désirer, et que les maux de la terre sont les seuls qu'il faut craindre; si Jésus, privé de tous les biens, et chargé de tous les maux de la terre par le jugement du monde, demeure toujours la vérité même, et le bienheureux Fils de Dieu? Qui osera, encore un coup, juger avec le monde, qu'il faut soutenir ses intérêts, sa domination, sa gloire propre, au préjudice de tout; si à la fin Jésus-Christ se trouve condamné par ces maximes? Le monde est donc jugé par le jugement qu'il a porté de Jésus-Christ. Le Sauveur a jugé le monde en se laissant juger par le monde : et l'iniquité de ce jugement anéantit tous les autres à jamais.

Le monde, à vrai dire, ne sera jugé qu'à la fin des siècles. Mais saint Augustin distingue ici deux

[1] *Joan.* XII, 28. — [2] *Matth.* III, 17. — [3] *Luc.* III, 22. — [4] *Matth.* XVII, 5. — [5] *Joan.* XII, 28. — [6] *II. Petr.* I, 16, 17, 18

[1] *Joan.* XII, 28, 29. — [2] *Ibid.* 30. — [3] *Hebr.* II, 2, 3. — [4] *Joan.* XVII, 22. — [5] *Ibid.* XII, 31.

En attendant, il ne laissera pas d'exercer son empire sur la terre : il brisera la tête des rois : un Néron, un Domitien attaqueront son Église; mais il brisera leur tête superbe. Un Dioclétien, un Maximien, un Galère, un Maximin tourmenteront les fidèles : mais il les dégradera, il les perdra, il les frappera d'une plaie irrémédiable, comme il fit un Antiochus. Un Julien l'Apostat lui déclarera la guerre; mais il périra d'une main inconnue, peut-être par celle d'un ange, certainement par un coup ordonné de Dieu. Tremblez donc, ô rois, ennemis de son Église! Mais *vous, petit troupeau, ne craignez rien*[1] : votre Roi mettra à ses pieds tous vos ennemis, fussent-ils les plus puissants de tous les rois.

Il boira du torrent dans la voie. Il boira le calice de sa passion; *mais ensuite il élèvera la tête*[2]. Buvons avec lui les afflictions, les humiliations, la pénitence, la pauvreté, les maladies. Buvons de ce torrent avec courage : que ce torrent ne nous entraîne pas, ne nous abatte pas, ne nous abîme pas, comme le reste des hommes. Alors nous lèverons la tête : les têtes orgueilleuses seront brisées; nous le venons de voir : mais les têtes humiliées par un abaissement volontaire seront exaltées avec Jésus-Christ.

Et personne n'osa l'interroger [3]. Aveugles! parce que la lumière venait trop claire à leurs yeux, ils n'osaient plus l'interroger. Il fallait l'interroger, non par un esprit superbe et contentieux, mais pour être instruit. Venez donc; interrogez; profitez du temps : il ne sera plus guère avec vous. *La lumière n'est plus avec vous que pour peu de temps : Marchez,* interrogez, *pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous environnent : celui qui est dans les ténèbres ne sait où il va*[4].

Mais nous, pour qui Jésus-Christ ne s'en va pas, ne cessons de l'interroger, et de consulter sa vérité éternelle, pour le connaître, et pour nous connaître. *Approchons-nous de lui, et soyons illuminés*[5] : fussions-nous dans les ombres de la mort : écoutons l'apôtre, qui nous dit : *O vous qui dormez parmi les morts! sortez de votre tombeau, et Jésus-Christ vous éclairera*[6]. Amen, Amen.

LIII[e] JOUR.

Chaire de Moïse : Chaire de Jésus-Christ et des Apôtres.
Matth. XXIII, 1, 2, 3.

Après avoir confondu les pharisiens et les docteurs de la loi par ses réponses, il commence à découvrir au peuple leur hypocrisie, pour deux raisons : la première, afin que le peuple fût prémuni contre leurs artifices, puisque ce devait être là le plus grand obstacle à leur foi; la seconde, pour l'instruction des maîtres et des docteurs de l'Église, afin qu'ils évitassent soigneusement cette hypocrisie pharisaïque, qui avait fait une si grande opposition à l'Évangile, et avait mis à la fin le Fils de Dieu sur la croix. Le Sauveur ne devait pas sortir de ce monde, sans y laisser une instruction si essentielle.

Alors donc, après avoir confondu tous les docteurs de la loi et les pharisiens, Jésus s'adressa aux troupes que ces hypocrites séduisaient, afin de les détromper; et à ses disciples, de peur qu'ils n'en suivissent un jour les mauvais exemples; et leur parla en cette sorte : *Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse*[1] : et le reste; où il fait trois choses : 1. il établit leur autorité; 2. il en déclare l'abus; 3. il en prédit le châtiment.

Arrêtons-nous ici, et préparons-nous seulement à bien profiter du discours de Notre-Seigneur, en sorte que nous soyons véritablement purgés du pharisaïsme; conformément à cette parole du Sauveur : *Donnez-vous de garde du levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie* [2]. Hélas! hélas! qu'il n'est que trop passé de ce levain jusqu'à nous! Nous l'allons voir.

Jésus-Christ parle aux troupes et à ses disciples, au peuple et aux docteurs. Que chacun soit attentif, et prenne ce qui lui convient dans cette instruction.

La première chose qui est à observer dans le sermon de Notre-Seigneur, c'est qu'ayant à découvrir les abus et les corruptions qui étaient en vogue dans la synagogue et dans ses docteurs, il commence par établir l'autorité de leur ministère, de la manière du monde la plus forte. Car autrement, en reprenant les abus, on en introduirait un plus grand que tous les autres; qui serait de se retirer de la société, et de mépriser le ministère qui est de Dieu, à cause des vices de ceux qui l'exercent. Le docteur du genre humain ne voulait pas sortir du monde sans établir ce fondement, qui est le remède à tous les schismes futurs : et on ne peut pas l'établir avec plus de force.

Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse [3]. Assis pour enseigner : ils en ont l'autorité. *Sur la chaire de Moïse.* Il n'y avait rien de plus grand pour l'ancien peuple, que d'être assis sur la chaire du législateur; de celui que Dieu avait établi alors, pour être le médiateur entre lui et son peuple, comme l'appelle saint Paul [4]. C'est sur cette chaire que sont assis les docteurs de la loi et les pharisiens : ils représentent ces soixante-dix sénateurs qui partagèrent l'esprit de Moïse, pour juger le peuple.

Après avoir établi leur autorité sur celle de Moïse, il conclut : *Gardez donc, et faites tout ce qu'ils vous diront*[5]. Il attribue clairement à la synagogue une vérité infaillible; en sorte qu'il fallait tenir pour certain tout ce qui avait passé en dogme constant de la synagogue. Car il ne donne à personne le droit de juger au-dessus d'elle; et le partage du peuple est l'obéissance : *Gardez, et faites.*

Songeons donc à l'autorité que doivent avoir les docteurs de l'Église chrétienne; puisqu'ils sont assis, non pas sur la chaire de Moïse, mais *sur celle*

[1] *Luc.* XII, 32. — [2] *Ps.* CIX, 7. — [3] *Matth.* XXII, 45 — [4] *Joan.* XII, 35. — [5] *Ps.* XXXIII, 6. — [6] *Ephes.* V, 14.

[1] *Matth.* XXIII, 2, 3. — [2] *Ibid.* XVI, 6. *Luc.* XII, 1. — [3] *Matth.* XXIII, 2. — [4] *Gal.* III, 19. — [5] *Matth.* XXIII, 3.

de Jésus-Christ, et des apôtres [1]; et qu'ils y sont établis avec une promesse bien plus authentique, que les docteurs de la synagogue, puisque la synagogue devait passer, et n'avait que des promesses temporelles : au lieu qu'il a été dit à l'Église : *Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles* [2].

Gardez donc, et faites ce qu'ils vous diront. Mais parce que l'assistance qui leur est promise pour bien enseigner en corps, n'empêche pas la corruption qui peut être dans les mœurs des particuliers, et même la plupart, il ajoute : *Mais ne faites pas selon leurs œuvres : car ils disent et ne font pas* [3]. Prenez donc bien garde à vos docteurs. Ils n'oseront vous décider que ce qui a passé en dogme certain de la synagogue; et, s'ils ne le font, ils seront redressés par l'autorité de la chaire, par toute l'unité de la synagogue. Mais la discipline pourra être si corrompue, qu'on ne réprimera pas les mauvaises mœurs : l'avarice, l'hypocrisie, les conduites particulières de ceux qui chercheront leur intérêt, sous couleur de religion. Ainsi, en faisant ce qu'ils disent, ne faites pas ce qu'ils font : *Et prenez garde*, comme disait saint Augustin, *qu'en cueillant la bonne doctrine comme une fleur parmi les épines, vous ne vous laissiez écorcher la main par le mauvais exemple* [4].

Voilà l'abrégé de l'instruction du Sauveur. Il s'expliquera davantage dans la suite. Arrêtons-nous ici et considérons la merveilleuse conduite de Dieu, qui gouvernera tellement le corps des docteurs, qu'ils soutiendront les saintes maximes plus qu'ils ne les pratiqueront; et qu'ils ne passeront pas leur corruption en dogme : le dogme ayant par lui-même une racine si forte, qu'il se soutient comme de soi.

Jésus-Christ nous prémunit donc contre les scandales qui ne seront jamais plus grands, que lorsqu'on les verra dans les docteurs et dans les pasteurs. Et il veut que nous apprenions à honorer le ministère, même dans des mains indignes : parce que l'indignité des ministres est de leur fait particulier, et le ministère est de Dieu.

LIVe JOUR.

L'autorité de la synagogue reconnue et recommandée par Jésus-Christ dans le temps même qu'elle conjure contre lui. *Matth.* XXIII, 1, 2, 3.

Il y a ici quelque chose d'étonnant : car Jésus-Christ savait bien que la synagogue l'allait condamner dans trois jours, lorsque le conseil assemblé chez le souverain pontife, déciderait : *Il est coupable de mort, parce qu'il s'était dit le Christ et le Fils de Dieu* [5]. Et la confession de la vérité lui fut imputée à blasphème. Et cependant il établit son autorité avec les paroles les plus fortes qu'on pouvait imaginer : tant il est, en tout et partout, juste et véritable.

Mais ne semblerait-il pas ici qu'il parlerait contre lui-même, et qu'il induirait le peuple à erreur? *Faites ce qu'ils vous disent.* Rejetez donc le Christ : car ils vous le diront bientôt.

Bien plus : *Ils avaient déjà conspiré entre eux, que si quelqu'un confessait qu'il fût le Christ, il fût excommunié, et chassé de la synagogue* [1]. Le sanguinaire conseil avait déjà été tenu, et il y avait été décidé qu'*il fallait que Jésus mourût*. Et il semble que la synagogue était déjà réprouvée. Comment donc en parler encore d'une manière si authentique, et lui donner l'autorité de la vraie Église? O Seigneur! pourquoi parlez-vous en cette sorte? Que ne déclarez-vous plutôt à toute la synagogue qu'elle était réprouvée? Frappons, cherchons, demandons.

LVe JOUR.

L'autorité de la synagogue cesse à la destruction du temple et du peuple de Dieu. Immobilité de l'Église chrétienne.

En cherchant donc soigneusément dans l'Écriture; je trouve que la synagogue ne devait être absolument réprouvée, qu'après qu'elle aurait actuellement fait mourir Jésus-Christ. Bien plus, Dieu la voulait encore attendre, jusqu'à ce qu'elle eût méprisé le grand signe qu'il lui devait envoyer, pour reconnaître le Christ, qui était celui de sa résurrection. *Cette race infidèle cherche un signe, et il ne lui en sera point donné d'autre, que le signe de Jonas le prophète*; et le reste [2].

Ce n'était pas assez que le Christ fût ressuscité; il fallait que sa résurrection fût publiée, et que la pénitence eût été prêchée en son nom, en commençant par Jérusalem : ce qui ne se commença qu'à la Pentecôte.

Ce n'était pas encore assez : car les apôtres ne se séparent pas encore de la communion du reste du peuple; et quoiqu'ils fissent déjà un corps à part avec leurs disciples, ils allaient au temple comme les autres, et ils étaient reçus à y rendre le même culte. Car encore qu'ils s'assemblassent dans la galerie de Salomon, et que personne n'osât se joindre à eux; néanmoins le peuple les glorifiait [3], et on ne les avait pas publiquement excommuniés.

On peut donc voir maintenant que ce qui est dit en saint Jean, qu'*ils avaient conspiré entre eux de chasser de la synagogue ceux qui reconnaîtraient Jésus pour Christ* [4], était plutôt une conspiration secrète, qu'un décret public. Il en était de même du dessein de le faire mourir. Et en effet, tant s'en faut que les apôtres fussent excommuniés et exclus du temple; Jésus-Christ lui-même y prêchait, y ordonnait, y était reçu, consulté, écouté de tout le monde. Et tout ce qu'on fit après contre les apôtres par voie de fait, ne faisait pas qu'ils fussent privés du culte public, ni qu'eux-mêmes s'en séparassent, comme on vient de voir. C'était un temps d'attente, où plusieurs gens de bien, qui pouvaient n'avoir pas vu les miracles de Jésus-Christ, demeuraient comme en suspens. *On venait cependant de toutes les villes à Jérusalem, pour y apporter les malades aux apôtres : on les exposait à l'ombre de saint Pierre* [5]; et la synagogue, quoique déjà sur le penchant de sa ruine, n'avait pas encore pris absolument son parti.

[1] *Ephes.* II, 28. — [2] *Matth.* XXVIII, 20.— [3] *Ibid.* XXIII, 3.— [4] *Serm.* XLVI. *in Ezech. n.* 22. *et Serm.* CXXVII. *de verb. Ev. Joan. n.* 13. — [5] *Matth.* XXVI, 65, 66.

[1] *Joan.* IX, 22.— [2] *Matth.* XII, 39, 40.— [3] *Act.* V, 12, 13, etc. — [4] *Joan.* IX, 22. — [5] *Act.* V, 15, 10.

C'est une chose admirable, comme Dieu la supportait en patience, et combien de formalités et de dénonciations, pour ainsi dire, il pratique, avant que de répudier entièrement cette épouse infidèle. Il semble que lorsqu'elle en vint à répandre le sang de saint Étienne, elle eût rompu tout à fait avec Dieu, et Dieu avec elle. Mais non; car l'infidélité de la ville de Jérusalem n'empêchait pas que les Juifs de la dispersion n'écoutassent encore les apôtres. Ils entraient dans les synagogues où on leur offrait la parole, comme on faisait à des frères et à de vrais Juifs. On écoutait paisiblement ce qu'ils disaient de Jésus, et on les invitait à en parler encore une autre fois dans l'assemblée suivante. Et le samedi étant venu, toute la ville accourut pour entendre la parole de Dieu de leur bouche. Alors les Juifs s'émurent, et contraignirent les apôtres à leur déclarer qu'ils allaient porter aux gentils la parole qu'ils refusaient de recevoir : ce qui était une espèce de rupture, puisque les apôtres s'en allèrent, secouant contre eux la poussière de leurs pieds. Voilà ce qui arriva à Antioche de Pisidie [1].

Mais la rupture n'était pas encore universelle; car ils continuaient à entrer dans les autres synagogues à leur ordinaire, et on leur y offrait encore la parole [2]. Ils allaient aussi comme les autres à la prière commune dans l'oratoire destiné à cet usage [3]. Saint Paul parla paisiblement dans la synagogue à Thessalonique durant trois samedis consécutifs [4]. Il était écouté, et parlait aussi à Corinthe tous les samedis [5], prêchant toujours le Seigneur Jésus dans ses discours; et ne s'en retirait que lorsqu'il voyait leurs blasphèmes manifestes, leur dénonçant toujours qu'ils allaient aux gentils, qui était comme le signal de la rupture : saint Paul demeurant pourtant toujours auprès de la synagogue, sans doute pour la fréquenter à son ordinaire, autant qu'on l'y recevrait [6].

Ce qui se passa à Éphèse sent un peu plus la rupture : car saint Paul y ayant prêché trois mois durant dans la synagogue avec une pleine liberté, le blasphème de quelques-uns qui entraînèrent les autres, fit qu'il sépara ses disciples, et continua ses discours dans l'école d'un certain, nommé Tyran [7]. Mais ce n'était rien moins encore qu'une rupture absolue avec la synagogue, puisqu'après tout cela le même saint Paul, étant arrivé à Jérusalem, par le conseil de saint Jacques et de tous les prêtres, se joignit à quatre fidèles qui avaient fait un vœu, et, se sanctifiant avec eux, entra dans le temple, où ils offrirent leurs oblations, et accomplirent leur vœu, en témoignage de leur communion avec le service du temple, et le peuple qui le fréquentait [8], qui par conséquent n'était pas encore manifestement réprouvé. Et pour pousser tout d'un coup la chose jusqu'à la fin des Actes, les Juifs que saint Paul trouva à Rome, lui déclarèrent que les *frères de Judée*, contents alors de l'avoir chassé du pays, *ne leur avaient rien écrit, ni rien fait dire contre lui*. Ce qui fit qu'ils l'écoutèrent encore un jour entier, depuis le matin jusqu'au soir [1].

[1] *Act.* XIII, 5 et suiv. — [2] *Ibid.* 15. — [3] *Act.* XVI, 13, 16. — [4] *Act.* XVII, 2. — [5] *Act.* XVIII, 4. — [6] *Ibid.* 7. — [7] *Ibid.* XIX, 8, 9. — [8] *Ibid.* XXI, 23 et suiv.

Pendant ce temps-là les gentils venaient en foule à l'Église, qui se formait tous les jours de plus en plus. La persécution s'éleva de tous côtés à l'instigation des Juifs qui allaient partout pour animer les gentils, jusqu'à ce qu'ils excitèrent Néron à cette première et grande persécution où les deux apôtres saint Pierre et saint Paul moururent. Ce fut là comme le terme fatal marqué à la synagogue : car elle avait pris alors universellement parti contre les fidèles. Les apôtres, en allant au supplice, leur dénoncèrent le châtiment qui leur allait arriver. Dieu semblait les avoir attendus jusque-là en patience, et leur avoir donné tout ce temps-là pour faire pénitence du déicide commis en la personne du Fils de Dieu. Mais enfin, n'ayant écouté ni lui, ni ceux qu'il leur envoyait pour les obliger à se repentir, il lança le dernier coup, où l'on sait que la cité sainte fût mise en feu avec son temple, avec toutes les marques de la dernière extermination que Daniel avait prédite. Ce fut alors que le peuple juif cessa absolument d'être peuple, conformément à ce qu'avait dit le même prophète : *Et il ne sera plus le peuple de Dieu* [2].

On voit donc l'état de l'Église dans cet intervalle. L'Église chrétienne commençait par la prédication de la vérité que Jésus-Christ et ses apôtres établirent par tant de miracles, et surtout par celui de la résurrection de Jésus-Christ : qui était qu'il le fallait reconnaître pour le vrai Christ. Alors cependant la synagogue n'était pas encore entièrement répudiée, ni n'avait pas tout à fait perdu le titre d'Église, puisque les apôtres communiquaient encore avec elle à son temple et à son service. C'était comme un temps d'attente, durant lequel se faisait la publication de l'Évangile. Il y en avait alors qui, peut-être, n'ayant pas vu par eux-mêmes les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, et ne sachant encore que penser, voyant aussi qu'il se remuait dans le monde quelque chose d'extraordinaire, demeuraient comme en suspens, attendant du temps le dernier éclaircissement, et disant comme Gamaliel : *Si ce conseil n'est pas de Dieu, il se dissipera de lui-même ; s'il est de Dieu, vous ne pourrez pas le dissiper* [3]. Ceux qui demeuraient dans cette attente, dociles à recevoir la vérité quand elle serait entièrement notifiée, pouvaient encore être sauvés, comme leurs prédécesseurs, en la foi du Christ à venir; parce que encore qu'il fût arrivé, la promulgation de sa venue n'avait pas encore été faite jusqu'au point que Dieu avait marqué, et après laquelle il ne voulait plus tolérer ceux qui n'ajouteraient pas une foi entière à l'Évangile. En attendant, l'Église judaïque demeurait encore en état. Le Fils de Dieu lui donnait toujours la même autorité qu'elle avait, pour soutenir et instruire les enfants de Dieu; ne dérogeant la créance, que dans le point que Dieu avait révélé par tant de miracles. Car la croyance qu'il donnait par ces miracles à l'Église chrétienne ne dérogeait

[1] *Act.* XXVIII, 21, 23. — [2] *Dan.* IX, 26. — [3] *Act.* V. 38, 39.

qu'à cet égard à la foi de l'Église judaïque. L'Église chrétienne naissait encore, et se formait dans le sein de l'Église judaïque, et n'était pas encore entièrement enfantée, ni séparée de ce sein maternel. C'était comme deux parties de la même Église, dont l'une plus éclairée répandait peu à peu la lumière sur l'autre. Ceux qui résistaient ouvertement et opiniâtrément à la lumière, périssaient dans leur infidélité; ceux qui demeuraient comme en supens, en attendant le plein jour, disposés à le recevoir aussitôt qu'il leur apparaîtrait, se sauvaient à la faveur de la foi au Christ futur, à la manière qu'on a vue; la synagogue leur servait encore de mère, et tenait encore la chaire de Moïse jusqu'à un certain point. Qu'on demandât : Quel Dieu faut-il croire? les docteurs de la loi vous répondaient : Celui d'Abraham, qui a fait le ciel et la terre. Que faut-il faire pour son culte, et qu'en ordonne Moïse? Telle et telle chose. Faut-il attendre un Christ? Sans doute. Où doit-il naître? *en Bethléem* [1], tout d'une voix. De qui doit-il être fils? De David, sans hésiter [2]. Mais ce Christ, est-ce Jésus? Dieu le déclarait ouvertement; et on n'avait pas besoin à cet égard de l'autorité de la synagogue : car il s'élevait une autorité au-dessus de la sienne, qu'il n'y avait pas moyen de méconnaître absolument. Ceux qui attendaient néanmoins ce que le temps devait faire, pour la déclarer davantage, et qui se gardaient en attendant, à l'exemple d'un Gamaliel, de participer aux complots des Juifs contre Jésus-Christ et ses apôtres, faisaient ce que disait le Sauveur : *Faites ce qu'ils disent;* suivez ce qui a passé en dogme constant : *mais ne faites pas ce qu'ils font.* Ne sacrifiez pas le juste à la passion et à l'intérêt de vos docteurs corrompus. L'autorité naissante de l'Église chrétienne suffit pour vous en empêcher. La synagogue elle-même n'a pas encore pris parti en corps, puisqu'elle écoute tous les jours les apôtres de Jésus-Christ, et demeure comme en attente : Dieu le permettant ainsi, pour ne laisser pas tomber tout à coup dans la synagogue le titre d'Église, et pour donner le loisir à l'Église chrétienne de se former peu à peu. La synagogue s'aveugle à mesure que la lumière croît : les enfants de Dieu se séparent. La lumière est-elle venue à son plein, par la destruction du saint lieu, par l'extermination de l'ancien peuple, et l'entrée des gentils en foule, avec un manifeste accomplissement des anciens oracles : la synagogue a perdu toute son autorité, et n'est plus qu'un peuple manifestement réprouvé. C'est ce qui devait arriver selon les conseils de Dieu, dans cet entre-temps qui se devait écouler entre la naissance de Jésus-Christ et la réprobation déclarée du peuple juif.

Mais cette diminution et cette déchéance d'autorité ne doit jamais arriver à l'Église chrétienne. On dit donc absolument à ses enfants : Vos pasteurs et vos docteurs sont assis, non plus sur la chaire de Moïse, qui devait tomber; mais sur la chaire de Jésus-Christ, qui est immobile. *Faites donc* en tout et partout *ce qu'ils vous enseignent.* Mais prenez garde seulement, s'ils sont mauvais, de séparer les exemples des particuliers, des préceptes et enseignements soutenus sur leur ministère.

Admirons donc cette autorité de l'Église chrétienne, qui est en vérité le seul soutien des infirmes et des forts. Et admirons aussi comment Dieu a ôté l'autorité à l'Église judaïque, plutôt par les choses mêmes, et par la destruction du temple et du peuple, que par aucun décret passé en dogme qui lui ait fait perdre créance.

[1] *Matth.* II, 5. — [2] *Ibid.* XXII, 41.

LVI[e] JOUR.

Caractère des docteurs juifs, sévères, orgueilleux, et hypocrites. *Matth.* XXIII, 4, 5, 6, 7.

Ils lient des fardeaux. Le premier abus, c'est que, pour paraître pieux, ils font les sévères. *Ils lient des fardeaux pesants :* ils tiennent les âmes captives : car voyez jusqu'à quel point : *des fardeaux insupportables; sur les épaules* [1] : bien liés, en sorte qu'ils ne puissent s'en défaire : et tout cela pour les tenir dans leur dépendance, sous prétexte d'exactitude.

C'est aussi un effet de la superstition. La véritable piété étant fondée sur la confiance en Dieu, dilate le cœur : mais la superstition qui se veut fonder sur elle-même, met une chose sur une autre, et se charge de fardeaux insupportables.

Mais voici le comble du mal. Ces faux docteurs, quand ils vous ont bien chargés, *ne vous aident pas du bout du doigt;* impitoyables en toutes manières, et parce qu'ils vous chargent, et parce qu'ils ne songent pas à vous soulager. Voilà leur premier caractère, rigoureux par ostentation, et en même temps durs et impitoyables.

Ils tiennent captives des femmelettes chargées de péchés [2], sous prétexte de leur donner des remèdes à leurs péchés; et en effet pour les tenir dans leur dépendance, sous le beau nom de direction.

Mais vous, ô véritables directeurs : si vous êtes obligés d'ordonner des choses fortes, soyez encore plus soigneux à soulager ceux à qui vous les imposez. Loin de vouloir vous attacher les âmes infirmes, rendez-les libres : et autant que vous pourrez, mettez-les en état d'avoir moins besoin de vous, et d'aller comme toutes seules par les principes de conduite que vous leur donnez.

Ils font tout pour être vus des hommes [3]. Voilà la source de tout le mal. La véritable piété ne songe qu'à contenter Dieu. Ceux-ci n'ont que des vues humaines; et ils sont sévères, afin qu'on les loue : ils veulent conduire, ils veulent diriger, pour se donner un grand crédit; afin qu'on voie qu'ils peuvent beaucoup, qu'ils sont de grands directeurs, et qu'ils ont beaucoup de gens de grande considération à leurs pieds.

Ils aiment les premières places [4]. Les voilà peints : non que tous ils aient tous ces défauts; les uns ne se soucient pas tant des premières places; mais ils

[1] *Matth.* XXIII, 4. — [2] II. *Tim.* III, 6. — [3] *Matth.* XXIII, 5. — [4] *Ibid.* 6.

en haine de son Évangile. Mais quoiqu'il sût toutes ces choses, il fait justice aux princes ses persécuteurs : il maintient leur autorité dont il devait être opprimé, lui et son Église : et il apprend en même temps à ses disciples de demeurer comme lui sans aigreur, et en toute soumission envers les Puissances, *en se livrant,* à son exemple, comme dit saint Pierre [1], *à celui qui le jugeait uniquement.*

Ne nous plaignons donc jamais du gouvernement ni de la justice, quand même nous croirions en être opprimés injustement. Mais imitons le Sauveur ; et conservant à Dieu ce qui est à lui, c'est-à-dire, la pureté de nos consciences, rendons de bon cœur à tous les hommes, et même aux juges iniques, si le cas y échoit, et à nos plus grands ennemis ce qui leur est dû. C'est ce qu'il faudrait faire quand ils auraient tort, à plus forte raison quand ils ne l'ont pas, et que notre seule passion excite nos plaintes.

XXXVII[e] JOUR.

Réflexions sur ces paroles : *De qui est cette image ?* Le chrétien est l'image de Dieu. Il doit vivre de la vie de Dieu. *Matth.* XXII, 20.

De qui est cette image et cette inscription [2] ? Quittons la monnaie publique et l'image de César : chrétien, tourne tes yeux sur toi-même. De qui es-tu l'image, et de qui portes-tu le nom ? O Dieu ! vous nous avez faits à votre image et ressemblance. *Vous êtes en nous, ô Seigneur !* comme dans votre temple, *et votre saint nom a été invoqué sur nous* [3]. O Père, Fils, et Saint-Esprit ! nous avons été baptisés en votre nom, votre empreinte est sur nous, votre image, que vous aviez mise au dedans de nous en nous créant, y a été réparée par le baptême. Ame raisonnable, faite à l'image de Dieu, chrétien renouvelé par sa grâce, reconnais ton auteur, et à l'image que tu portes, apprends à qui tu es.

Connaître Dieu, aimer Dieu, s'estimer heureux par là, c'est ce qui s'appelle dans saint Paul *la vie de Dieu, dont les gentils étaient éloignés dans leur ignorance et l'aveuglement de leur cœur* [4]. Car c'est par là que nous entendons que Dieu même est heureux, parce qu'il se connaît et s'aime lui-même : et lorsque nous l'imitons, en nous estimant heureux par sa connaissance et son amour, nous vivons de *la vie de Dieu.*

Que la connaissance de Dieu ne soit pas en nous une simple curiosité, ni une sèche méditation de ses perfections : qu'elle tende à établir en nous son saint amour : nous vivrons de la vie de Dieu, et nous rétablirons en nous son image.

Unissons-nous à la vie de Dieu, à la connaissance et à l'amour qu'il a pour lui-même ; lui seul se connaît et s'aime dignement. Unissons-nous autant que nous pouvons à l'incompréhensible connaissance qu'il a de lui-même ; et consentons de tout notre cœur aux louanges dont il est digne, que lui seul connaît : nous vivrons de sa vie, et son image sera parfaite en nous.

Tout ce que nous connaissons de Dieu, transportons-le en nous. Nous connaissons sa miséricorde, ce n'est pas assez ; imprimons ce trait en nous-mêmes : *Et soyons miséricordieux comme notre Père céleste est miséricordieux* [1]. Nous admirons sa perfection : ce n'est pas assez ; imitons-la. *Soyez parfaits,* dit le Sauveur [2], *comme votre père céleste est parfait.*

Pour se faire connaître à nous d'une manière sensible et proportionnée à notre nature, Dieu nous a envoyé son Fils, dont l'exemple est notre règle. Imitons-le donc : *Apprenons de lui qu'il est doux et qu'il est humble* [3] ; rendons-nous semblables à lui, et nous serons semblables à Dieu, et nous vivrons de sa vie, et son image sera rétablie en nous ; et nous parviendrons à la vie *où nous lui serons tout à fait semblables, parce que nous le verrons, tel qu'il est* [4].

Rendons-nous donc de vrais enfants de Dieu, en portant l'image, et en faisant les œuvres de notre Père. Ne faisons donc point les œuvres du diable, de peur que nous n'entendions la dure sentence que Jésus-Christ prononça aux Juifs : *Vous êtes les enfants du diable, et vous voulez faire ses œuvres : il est malin, envieux, calomniateur, menteur et père du mensonge, cruel et homicide dès le commencement* [5]. Il inspire la sensualité, il enflamme la concupiscence, afin de faire servir l'esprit à la chair, et effacer en nous l'image de Dieu.

XXXVIII[e] JOUR.

Sur ces paroles, *à Dieu ce qui est à Dieu.* *Matth.* XXII, 20.

A Dieu ce qui est à Dieu [6]. Si une image pouvait sentir, s'il lui venait un esprit de vie et d'intelligence, elle ne cesserait de se rapporter elle-même à son original. Trait à trait, partie à partie, membre à membre, elle irait sans cesse se réunissant à lui. Si elle pouvait connaître qu'il lui manquât quelque trait, elle irait, pour ainsi parler, continuellement l'emprunter. S'il s'en effaçait quelqu'un, elle n'aurait point de repos jusqu'à ce qu'il fût rétabli ; et si elle y pouvait contribuer, ce serait là toute son étude et tout son travail. Nuit et jour elle ne serait occupée que du désir de lui ressembler : car c'est là son être. Elle n'aurait point d'autre gloire que celle de le faire connaître, elle ne pourrait souffrir qu'on terminât son amour en elle ; mais elle ferait tout passer à son original, surtout si son original était en même temps son auteur, parce qu'elle lui devrait l'être en deux manières. Elle le devrait à sa main et à son art qui l'aurait formée ; elle le devrait à sa forme primitive et originale, dont toute sa ressemblance serait dérivée, et ne subsisterait que par ce double emprunt.

Si les portraits de nos peintres étaient animés, ils seraient étrangement partagés entre le peintre qui est leur auteur, et le roi ou quelque autre objet qui est leur modèle, et qu'ils ont à représenter. Car à qui aller ? Je suis tout à celui qui m'a fait, et il n'y a trait que je ne lui doive. Je suis tout à celui que je

[1] I. *Pet.* II, 23. — [2] *Matth.* XXII, 20. — [3] *Jerem.* XIV, 9. — [4] *Eph.* IV, 18.

[1] *Luc.* VI, 36. — [2] *Matth.* V, 48. — [3] *Marc.* XI, 29. — [4] I. *Joan.* III, 2. — [5] *Joan.* VIII 44. — [6] *Matth.* XXII, 21

gagnent, et puis ils le scandalisent; et ne lui font que trop sentir qu'ils n'ont travaillé à le convertir, que pour s'en faire une matière d'un vain triomphe. Ces malheureux prosélytes se rebutent de la piété, et peut-être de la foi : et ils se damnent doublement; parce qu'ils deviennent déserteurs de la religion, et que, sachant la volonté du maître, ils sont beaucoup plus punis. Il valait mieux les laisser dans leur ignorance, que de manquer à ce qu'il leur faut pour profiter de la doctrine de la foi. Ne croyez donc pas avoir tout fait, quand vous les avez convertis; c'est ici le commencement de vos soins. Autrement vous ne serez, comme vous appellent les hérétiques par mépris, qu'un malheureux convertisseur.

Ne dites pas d'un pécheur, il a commencé : il a fait sa confession générale; qu'il aille maintenant tout seul. Vous ne songez pas que le grand coup est de persévérer. Prenez garde que vous ne vouliez que la gloire de convertir, et non pas le soin de conserver.

Le faux zèle est bien marqué dans ces paroles : *Vous courez la mer et la terre, pour faire un seul prosélyte* [1]. Qu'il est zélé! tant de peine pour un seul homme! faux zèle, puisqu'il ne sert qu'à la vanité : il se repaît de la gloire d'avoir fait un prosélyte. Plus la chose est sainte, plus il est détestable de la gâter. J'ai fait cette religieuse, j'ai attiré cet homme à l'ordre : achevez donc; cultivez cette jeune plante, ne la déracinez pas par les scandales que vous lui donnez : qu'elle ne trouve pas la mort, où elle a cherché la vie; en un mot, ne la damnez pas davantage par le mauvais exemple. Le mauvais exemple du monde lui aurait été moins nuisible; le mauvais exemple des serviteurs et des servantes de Dieu, la perd sans ressource.

Dieu dissipe les os de ceux qui plaisent aux hommes : ils sont remplis de confusion, parce que le Seigneur les méprise [2] comme des hommes vains qui préfèrent l'apparence au solide et au vrai.

LIX[e] JOUR.

Docteurs Juifs; conducteurs aveugles et insensés. *Matth.* XXIII, 16 et suiv.

Jusqu'ici, il ne les a appelés qu'*hypocrites :* parce qu'ils mettaient la piété dans l'extérieur seulement. Voici une autre qualité qu'il leur donne : *conducteurs aveugles;* et encore : *insensés et aveugles* [3].

Marquez la liaison de ces deux paroles : *conducteurs, et aveugles; guides aveugles, et insensés.* Hélas! en quels abîmes tomberez-vous, et ferez-vous tomber les autres? Car tous deux tombent dans l'abîme, et l'aveugle qui mène, et celui qui suit.

L'aveuglement qu'il reprend ici est, lorsque l'intérêt fait oublier les maximes les plus claires et les plus certaines.

Il est bien manifeste que *le temple et l'autel qui sanctifient les présents* [4], sont de plus grande dignité que le don qu'on met dessus pour les sanctifier. Et cependant ces guides aveugles étaient assez insensés pour dire que le serment qu'on faisait par le don, et par l'or qu'on avait consacré dans le temple et sur l'autel, était plus inviolable que celui qu'on faisait par le temple et par l'autel même. Pourquoi? parce qu'ils voulaient qu'on multipliât les dons et l'or dont ils profitaient : et c'est pourquoi ils en relevaient le prix; et ils poussaient leur aveuglement jusqu'à préférer le présent au temple et à l'autel, où on le consacrait.

Lorsqu'il dit que le temple et l'autel sanctifient le don, il parle pour l'ancienne loi, où en effet tous les dons et toutes les victimes, qui n'étaient que choses terrestres, étaient bien au-dessous du temple et de l'autel, qui étaient le manifeste symbole de la présence de Dieu. Mais dans la nouvelle alliance, il y a un don qui sanctifie le temple et l'autel. Ce don, c'est l'eucharistie, qui n'est rien de moins, que Jésus-Christ et le Saint des saints : et ce don est en même temps un temple. *Détruisez ce temple,* dit-il : *et il parlait du temple de son corps...* [1], *où la divinité habitait corporellement* [2]. Il est donc le temple, et plus que le temple : *Celui-ci est plus grand que le temple même* [3].

Il est l'autel, en qui et par qui nous offrons des *victimes spirituelles, agréables par* Jésus-Christ, comme dit saint Pierre [4].

Ceux qui estiment le don plus que le temple et plus que l'autel, sont encore ceux qui donnant quelque chose à Dieu, le font valoir en eux-mêmes; au lieu de songer qu'on ne peut rien donner à Dieu, qui ne soit beaucoup au-dessous de la majesté de son temple, et de la sainteté de son autel.

Comme il élève l'esprit! du don, à l'autel et au temple; du temple, au ciel dont il est l'image : du ciel, à Dieu qui y est assis, qui y règne, qui y tient l'empire de tout l'univers.

Apportez votre don : apportez-vous vous-même à l'autel; et ne faites cas de vous-même qu'à cause que vous êtes consacré à Dieu. Tirez de là tout votre prix : attendez de là tout ce que vous espérez de sainteté.

O le grand don que vous avez à offrir à Dieu! son corps et son sang que tous les jours vous pouvez offrir à Dieu en sacrifice : don qui sanctifie l'autel et le temple, et ceux qui s'offrent dans le temple.

LX[e] JOUR.

Guides aveugles attachés aux petites choses, et méprisant les grandes. *Matth.* 23 et 24.

Par quelle erreur de l'esprit humain arrive-t-il qu'on observe la loi en partie, et qu'on ne l'observe pas tout entière; qu'on en observe les petites choses, comme de payer la dîme des plus vils herbages, et qu'on omet les plus grandes, la justice, la miséricorde, la bonne foi [5]? Il y a là une ostentation et un air d'exactitude qui s'étend jusqu'aux

[1] *Matth.* XXIII, 15. — [2] *Ps.* LII, 6. — [3] *Matth.* XXIII, 16 et suiv. — [4] *Ibid.* 18, 19.

[1] *Joan.* II, 19, 21. — [2] *Coloss.* II, 9. — [3] *Matth.* XII, 6. — [4] I. *Petr.* II, 5. — [5] *Matth.* XXIII, 23.

moindres observances. Mais il faut encore remarquer ici quelque chose de plus intime. On observe volontiers dans la loi ce qui ne coûte rien à la nature : où les passions ne souffrent point de violence. On le sacrifie aisément à Dieu ; on ne veut pas avoir à se reprocher à soi-même qu'on est sans loi, qu'on est un impie : on s'acquitte par de petites choses, et on se flatte d'avoir satisfait. Mais la lumière éternelle vous foudroie : *Il fallait s'attacher à ces grandes choses, mais sans omettre* les moindres [1]. Il ne faut pas s'y attacher comme aux principales, ni les mépriser non plus à cause qu'elles sont petites.

Voyez ce que Jésus estime, la *justice*, la *miséricorde*, la *bonne foi*.

Guides aveugles, qui coulez le moucheron, et qui avalez un chameau [2]. Que le monde est plein de ces fausses piétés ! Ils ne voudraient pas qu'il manquât un *Ave, Maria*, à leur chapelet ; mais les rapines, mais les médisances, mais les jalousies, ils les avalent comme de l'eau : scrupuleux dans les petites obligations ; larges sans mesure dans les autres.

C'est encore la même chose, que ce qui est dit au ℣. 5. *Ils étendent des parchemins, où ils écrivaient des sentences de la loi de Dieu* [3]. Conformément au précepte du Deutéronome [4]. Soit que ce fût une espèce d'allégorie, ou une obligation effective ; ils voulaient bien avoir ces sentences roulantes et mouvantes devant les yeux : mais ils ne se souciaient pas d'en avoir l'amour dans le cœur. Il était commandé aux Israélites, pour se distinguer des autres peuples, d'avoir des franges au bord de leurs robes, qu'ils nouaient avec des rubans violets [5]. Ce qui leur était un signal, qu'ils devaient être attentifs à la loi de Dieu, et ne laisser pas errer leurs yeux et leurs pensées dans les choses qu'elle défendait. Les pharisiens se faisaient de grandes franges, ou dilataient ces bords de leurs robes, comme gens bien attentifs à la loi de Dieu, qui dilataient ce qui était destiné à en rappeler la mémoire. C'est tout ce que Dieu en aura : une vaine parade, une ostentation, une exactitude apparente aux petits préceptes aisés, un mépris manifeste des grands, et un cœur livré aux rapines et à l'avarice.

Prenez garde dans les religions : un voile ; l'habit de l'ordre ; les jeûnes de règle. Mais que veut dire ce voile ? Pourquoi est-il mis sur la tête ; comme l'enseigne de la pudeur et de la retraite ? C'est à quoi il fallait penser, et ne mépriser pas les petites choses, qui sont en effet la couverture et la défense des grandes : mais aussi ne se pas imaginer que Dieu se paye de cette écorce et de ces grimaces.

LXI[e] JOUR.

Suite. Sépulcres blanchis. *Matth.* XXIII, 26 et 27.

Aveugle pharisien, continue Notre-Seigneur [6], *qui nettoies le dehors d'une coupe, et laisses dans la saleté le dedans* où l'on boit ! *Nettoie le dedans, afin que le dehors soit pur :* car la pureté vient du dedans, et se doit répandre de là sur le dehors. Autrement, malgré ton hypocrisie, l'infection du dedans se produira par quelque endroit : ta vie se démentira : ton ambition cachée sera découverte ; tu paraîtras de couleurs et de figures différentes ; et avec l'infamie de ton ambition, celle de ton hypocrisie attirera la haine du genre humain.

Quelle affreuse idée d'un hypocrite ! *C'est un vieux sépulcre :* tout s'y démentait : *on l'a reblanchi, et il paraît beau au dehors :* il peut même paraître magnifique. Mais qu'y a-t-il au dedans ? *Infection, pourriture, des ossements de morts* [1], dont l'attouchement était une impureté selon la loi. Tel est un hypocrite : il a la mort dans le sein : que sera-ce, et où se cachera-t-il, lorsque Dieu révélera le secret des cœurs, et qu'on verra *ces choses honteuses qui se passaient dans le secret, et qu'on a honte même de prononcer* [2] ?

LXII[e] JOUR.

Docteurs juifs persécuteurs des prophètes : Leur punition. *Ibid.* 29, 36.

Voici le comble de l'hypocrisie : des actions de piété pour donner couleur au crime ; comme de bâtir les sépulcres des prophètes. Qu'il est aisé de les honorer après leur mort, pour acquérir la liberté de les persécuter vivants ! Ils ne vous disent plus mot, et vous pouvez les honorer sans qu'il en coûte à vos passions. On fait aisément les actes de piété qui ne leur font point de peine. On parera un autel ; on y placera les reliques ; tout y sera propre et orné ; on bâtira des Églises et des monastères : les actions de piété éclatantes, loin de rebuter, on s'en fait honneur. Venons à la pratique de la piété, et à la mortification des sens : on n'y veut pas entendre.

Les Juifs étaient prêts à faire mourir le prophète par excellence et ses apôtres ; et ils disaient : *Si nous eussions été du temps de nos pères, nous n'eussions pas persécuté les prophètes. Vous êtes leurs vrais enfants* [3], puisque vous voulez faire comme eux ; et vous voulez avoir tout ensemble, et la gloire de détester le crime, et le plaisir de vous satisfaire en le commettant. Mais vous ne tromperez pas Dieu. Au lieu de recevoir les vaines excuses que vous semblez vouloir faire aux prophètes, il vous punira de tous les crimes que vous aurez imités ; à commencer par celui de Caïn, dont vous avez imité la jalousie sanguinaire [4]. Le moyen de désavouer vos pères, est de cesser de les imiter. Que si vous les imitez, les tombeaux que vous érigez aux prophètes serviront plutôt de monument pour conserver la mémoire des crimes de vos ancêtres, que de moyen de les éviter. C'est pourquoi il y a dans saint Luc [5] : En bâtissant leurs sépulcres, pendant que dans votre cœur vous désirez d'en faire autant aux prophètes que vous avez

[1] *Matth.* XXIII, 23. — [2] *Ibid.* 23, 24. — [3] *Ibid.* 5. — [4] *Deut.* VI, 8. — [5] *Num.* XV, 38. *Deut.* XXII, 12. — [6] *Matth.* XXIII, 25, 26.

[1] *Matth.* XXIII, 27. — [2] *Ephes.* V, 12. — [3] *Matth.* XXIII, 30, 31. — [4] *Ibid.* 35. — [5] *Luc.* XI, 48.

XLIᵉ JOUR.

Immortalité de l'âme : résurrection des corps.
Luc. XX, 37, 38.

Or, que les morts ressuscitent, Moïse même vous l'a dit[1]. Il va à la source, et il leur allègue les paroles du législateur et le fondement de l'alliance. *Je serai ton Dieu*, dit Dieu à Abraham[2] ; et c'est sur cela que l'alliance est fondée. Et depuis il s'est toujours appelé *le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob*. Et c'est ainsi qu'il se qualifia, quand il apparut à Moïse pour l'envoyer à son peuple : *Je suis le Dieu de ton Père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob*. Et après : *Va*, dit-il, *et dis aux enfants d'Israël : Le Seigneur Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob : c'est là mon nom à jamais, et c'est là mon mémorial, et le titre sous lequel je veux être connu de génération en génération*[3]. *Or, Dieu n'est pas le Dieu des morts*[4], ni le Dieu de ce qui n'est plus. *Les morts*, à les regarder comme morts, *dorment dans le sépulcre; le Seigneur ne s'en souvient plus, et ils ne sont plus sous sa main*[5]. Mais il n'en est pas ainsi des âmes saintes, des âmes des amis de Dieu : car s'ils sont morts à l'égard de l'homme, *ils sont vivants pour Dieu. Ils sont vivants sous ses yeux et devant lui;* et encore : *Ils sont vivants pour lui*[6]. S'ils ont perdu le rapport qu'ils avaient à leurs corps et aux autres hommes, ils avaient un autre rapport à Dieu, qui les a faits à son image, et pour en être loué. Ce rapport ne se perd pas : car si le corps se dissout et n'est plus animé de l'âme, Dieu, pour qui l'âme a été faite, et qui porte son empreinte, demeure toujours. Ainsi les amis de Dieu subsistent toujours par le rapport qu'ils ont à Dieu. Et c'est pourquoi il se dit leur Dieu, non-seulement durant leur vie, mais encore après leur mort. Car leur vie a été trop courte pour donner à Dieu une dénomination éternelle : Or le titre de Dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob, est éternel. Dieu donc se dit leur Dieu, parce qu'ils vivent toujours devant lui, et qu'il les tient sous sa face; et comme dit l'apôtre saint Paul[7] : *Dieu ne rougit pas de s'appeler leur Dieu, parce qu'il leur a bâti une ville permanente, et qui avait des fondements éternels*. Autrement, comment n'aurait-il pas honte de s'appeler leur Dieu, s'il les avait abandonnés, et ne leur eût laissé pour demeure qu'un tombeau? Ils sont donc vivants devant lui; et ce qui leur convient convient à tous les enfants de Dieu, puisque c'est le fondement de l'alliance, à laquelle par conséquent tout le monde a part. Car ce même Dieu, qui se dit le Dieu d'Abraham, se dit en même temps le Dieu de nos pères, et en disant à Abraham : *Je serai ton Dieu*, il a ajouté : *Et de ta postérité après toi*[8] : il leur a donc également destiné cette demeure éternelle.

On dira que Jésus ne prouve que l'immortalité des âmes, et non pas la résurrection des corps. Mais la coutume de l'Écriture est de regarder une de ces choses comme la suite de l'autre. Car, si l'on revient à l'origine, Dieu, avant que de créer l'âme, lui a préparé un corps. Il n'a répandu sur nous ce souffle de vie, c'est-à-dire, l'âme faite à son image, qu'après qu'il a donné à la boue, qu'il maniait si artistement avec ses doigts tout-puissants, la forme du corps humain. Si donc il a fait l'âme pour la mettre dans un corps, il ne veut pas qu'elle en soit éternellement séparée. Aussi voulut-il d'abord qu'elle y fût unie éternellement, puisqu'il avait fait l'homme immortel, et que c'est par le péché que la mort a été introduite sur la terre. Mais le péché ne peut pas détruire à jamais l'œuvre de Dieu : car le péché et son règne doit être lui-même détruit. Alors donc l'homme sera rétabli dans son premier état : la mort mourra; et l'âme sera réunie à son corps, pour ne le perdre jamais, car le péché qui en a causé la désunion ne sera plus. Il a donc prouvé aux sadducéens plus qu'ils ne voulaient, puisqu'il leur a prouvé non-seulement la résurrection des corps, mais encore la subsistance éternelle des âmes, qui est la racine et la cause fondamentale de la résurrection des corps, puisque l'âme à la fin doit attirer après elle le corps qu'on lui a donné dès son origine pour son éternel compagnon.

Que reste-t-il donc après cela, sinon de nous réjouir avec les pharisiens *de ce que Jésus a fermé la bouche aux sadducéens*[1], qui ne voulaient croire ni la résurrection, ni la subsistance des âmes après la mort? Le Sauveur les a confondus : il est allé d'abord à la source de l'erreur, en leur prouvant l'immortalité des âmes. Joignons-nous donc à ces docteurs de la loi, qui, ravis de ce qu'il venait de dire, s'écrièrent avec une espèce de transport : *Maître, vous avez bien dit*[2]. Mais ce n'est pas de vains applaudissements que Jésus cherche. S'il a bien dit, profitons de sa doctrine. Vivons comme devant éternellement vivre; ne vivons pas comme devant mourir, pour terminer tous nos soins à cette vie : songeons à cette vie qui nous est réservée éternellement devant Dieu, et pour Dieu. Commençons donc dès à présent à vivre pour lui, puisque c'est pour lui que nous devons vivre dans l'éternité. Vivons pour lui, aimons-le de tout notre cœur : c'est ce qu'il nous va enseigner dans la lecture suivante.

XLIIᵉ JOUR.

Le grand commandement de la loi, l'amour de Dieu et du prochain. *Matth.* XXII, 34, 36. *Marc.* XII, 28, 30. *Luc.* X, 27.

Quel est le grand commandement dans la loi[1]? On ne sait si c'est encore pour le tenter qu'on lui fit cette demande, en saint Matthieu et en saint Marc; ou si c'est de bonne foi, pour être instruit : car nous voyons en saint Luc, dans une autre occasion, qu'un des docteurs de la loi lui fit une demande approchante *pour le tenter*[4]; et qu'après avoir ouï de

[1] *Luc.* XX, 37. — [2] *Gen.* XVII, 7, 8. — [3] *Exod* III, 6, 15. — [4] *Luc.* XX, 38. — [5] *Ps.* LXXXVII, 6. — [6] *Luc.* XX, 38. — [7] *Hebr.* XI. 10. 16. — [8] *Gen.* XVII, 7.

[1] *Matth.* XXII, 34. — [2] *Luc.* XX, 39. — [3] *Matth.* XXII, 36. [4] *Luc.* X, 25, 29.

la bouche du Sauveur la même réponse qu'il fait aujourd'hui, il continua son discours, en *voulant se justifier lui-même.*

Je ne sais s'il en est de même en cette occasion; car le docteur de la loi qui l'avait interrogé paraît si satisfait de sa réponse, qu'il mérita de recevoir cet éloge du Sauveur : *Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu* [1]. Par où, s'il lui montrait qu'il n'y était pas encore arrivé, il lui faisait voir en même temps qu'il était dans le chemin, comme la suite le fera peut-être mieux paraître.

Il semble aussi que les pharisiens qui firent faire cette demande au Fils de Dieu [2] furent bien aises qu'il eût confondu les sadducéens; et que, reconnaissant en lui par ses admirables réponses une doctrine supérieure à tout ce qu'ils avaient jamais entendu, ils furent bien aises d'apprendre sa résolution sur la plus importante question qu'on pût faire sur la loi : *Quel est le grand commandement de la loi* [3]? ou, comme saint Marc le rapporte : *Quel est le premier de tous les commandements* [4]?

Jésus, qui était la vérité même, allait toujours et d'abord au premier principe. Il était clair que le plus grand commandement devait regarder Dieu. C'est pourquoi il choisit un lieu de la loi qui portait ainsi : *Écoute, Israël : le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu, le seul Seigneur* [5]. Par là la grandeur de Dieu était établie dans sa parfaite unité. De là il s'ensuivait encore qu'il lui fallait consacrer celui de nos sentiments qui le faisait le plus régner dans nos cœurs, et réunissait davantage en lui toutes nos affections, qui était l'amour : ce qui montrait encore que l'amour qu'il fallait donner à un être si parfait devait aussi être parfait. C'est ce qui fait choisir au Sauveur l'endroit de toute l'Écriture où la perfection de l'amour de Dieu, et la parfaite réunion de tous nos désirs en lui, était expliquée. Mais de peur que quelque ignorant ne soupçonnât qu'en réunissant en Dieu tout son amour, il n'en restât plus pour le prochain, il ajoute au premier précepte le second qui lui est semblable [6]; et il porte l'amour du prochain à sa perfection, en montrant encore dans la loi qu'*il faut aimer son prochain comme soi-même :* où il met le mot de *prochain*, au lieu de celui d'*ami*, qui est dans la loi [7]; parce que le nom d'*ami* eût semblé restreindre l'amour à ceux avec qui on avait des liaisons et une confiance particulière : au lieu que le mot de *prochain*, plus général, l'étendait sur tous ceux qui nous touchaient par la nature qui nous est commune, ainsi que le Fils de Dieu l'avait déjà expliqué [8].

Voilà donc toute la loi rappelée à ses deux principes généraux; et l'homme est parfaitement instruit de tous ses devoirs, puisqu'il voit en un clin d'œil ce qu'il doit à Dieu son créateur, et ce qu'il doit aux hommes ses semblables. Là est compris tout le Décalogue; puisque dans le précepte d'aimer Dieu, toute la première table est comprise; et dans celui d'aimer le prochain, est renfermée toute la seconde. Et non-seulement tout le Décalogue est compris dans ces deux préceptes, mais encore *toute la loi et tous les prophètes* [1], puisque tout aboutit à être disposé comme il faut envers Dieu et envers les hommes; et que Dieu nous apprend ici non-seulement les devoirs extérieurs, mais encore le principe intime qui nous doit faire agir, qui est l'amour. Car qui aime ne manque à rien envers ce qu'il aime. Nous voyons donc la facilité que Jésus-Christ apporte aujourd'hui à notre instruction; puisque sans nous obliger à lire et à pénétrer toute la loi, ce que les faibles et les ignorants ne pourraient pas faire, il réduit toute la loi à six lignes; et que, pour ne point dissiper notre attention, s'il nous fallait parcourir en particulier tous nos devoirs, il les renferme tous, et envers Dieu et envers les hommes, dans le seul principe d'un amour sincère, en disant qu'*il faut aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même. De ces deux préceptes,* dit-il, *dépendent toute la loi et tous les prophètes* [2].

Adorons la vérité éternelle dans cet admirable abrégé de toute la loi. Que je vous suis redevable, ô Seigneur! d'avoir tout ramassé en un; en sorte que sans avoir toujours à me fatiguer dans une immense lecture, je tiens en sept ou huit mots toute la substance de la loi! Et lorsque pour donner à mon esprit un exercice convenable, je lirai avec affection et attention le reste de votre Écriture, vous m'avez mis en main, dans ces deux préceptes, le fil qui me conduira dans toutes les difficultés que je trouverai dans une lecture si profonde, ou plutôt la résolution et le dénoûment de toutes les difficultés : puisque je suis assuré qu'en entendant ces deux préceptes, je n'ignore rien de ce qui m'est nécessaire. O Dieu! je vous loue; ô Jésus! soyez béni; ô Jésus! je vais m'appliquer à méditer cet admirable abrégé de la doctrine céleste. Je me veux parler à moi-même sans paroles, de ces paroles si pleines de lumières : c'est-à-dire, je veux tâcher de les pénétrer plutôt par l'affection que par le discours. J'en contemplerai la vérité, afin d'en sentir la force et de m'en remplir tout entier au dedans et au dehors. O Jésus! donnez-m'en la grâce: ô Jésus! répandez dans mon âme votre Saint-Esprit, qui est l'amour éternel et subsistant de votre Père et de vous, afin qu'il m'apprenne à vous aimer tous deux, et à aimer avec vous comme un seul et même Dieu l'Esprit qui procède de l'un et de l'autre.

Et personne n'osait plus l'interroger [4]. Cette réflexion de saint Marc fait soupçonner que ceux qui lui firent faire cette dernière demande, ou du moins quelques-uns d'eux, ne le consultaient que pour le tenter. Car s'ils eussent consulté pour s'instruire de bonne foi un maître dont la doctrine était si remplie de vérité et de grâce, il y avait à l'interroger jusqu'à la fin. Mais comme ils l'interrogeaient dans le dessein de le surprendre, et pour voir s'il répondrait mal, ou s'il demeurerait court dans quel-

[1] *Marc.* XII, 32, 34. — [2] *Matth.* XXII, 34. — [3] *Ibid.* 36. — [4] *Marc.* XII, 28. — [5] *Deut.* VI, 4. *Marc.* XII, 29. — [6] *Matth.* XXII, 39. — [7] *Lev.* XIX, 18. — [8] *Luc* X, 29, 37.

[1] *Matth.* XXII, 40. — [2] *Ibid.* 38, 36, 39. — [3] *Marc.* XII, 34.

les autres ont donné le superflu, et le reste de leur abondance, sans s'apercevoir d'aucune diminution; *au lieu que celle-ci a donné tout ce qu'elle avait, et tout son vivre* [1] : s'abandonnant avec foi à la divine providence.

Voilà les aumônes que Jésus-Christ loue : celles où on prend sur soi : car de telles aumônes sont les seules qui méritent le nom de sacrifice.

LXVIIe JOUR.

Ruine de Jérusalem, et du temple. *Matth.* XXIV, 1 32. *Marc.* XIII, 1, 28. *Luc.* XXI, 5, 29.

Ce que Jésus-Christ avait prédit de la ruine de Jérusalem, est ici plus particulièrement expliqué, et Jésus-Christ y déclare ce qu'il n'avait pas encore dit : que le temple ne serait pas excepté d'un malheur si prochain, et périrait comme le reste. Il ne voulait pas laisser ignorer à ses disciples un événement si important; et il choisit pour s'en expliquer les jours prochains de sa mort, dont il devait être la punition.

Maître, voyez quelles pierres, et quelle structure [2] ! C'est ainsi que parlent les disciples en montrant le temple au Fils de Dieu : ces deux paroles en font la peinture : *Quelles pierres,* de quelle beauté, de quelle énorme grandeur! *Quelle structure,* quelle solidité, quelle ordonnance, quelle correspondance de toutes ses parties! Saint Luc ajoute la richesse des dons, dont le temple était rempli [3]. Il n'y avait donc rien de plus solide, ni de plus riche, et néanmoins il périra : tant de richesses, une si belle structure, tout sera réduit en cendres.

Voyez-vous tous ces grands bâtiments? En vérité, je vous le dis : il n'y demeurera pas pierre sur pierre [4]. Enorgueillissez-vous de vos édifices, ô mortels : dites que vous avez fait un immortel ouvrage, et que votre nom ne périra jamais! Ce grand politique Hérode croyait s'être immortalisé, en refaisant tout à neuf un si admirable édifice, avec une magnificence qui ne cédait en rien, pour la beauté de l'ouvrage, à celle de Salomon. Si quelque chose devait être immortel, c'était un temple si auguste, si saint, si célèbre : tout semblait le préserver des injures du temps; sa structure, sa solidité. On épargne même dans les villes prises, ces beaux monuments comme des ornements, non des villes, ni des royaumes, mais du monde. Mais sa sentence est prononcée : Il faut qu'il tombe. En effet Tite avait défendu surtout qu'on ne touchât point à ce temple : mais un soldat animé par un instinct céleste, comme Josèphe, historien juif, qui était présent à ce siége et qui a tout vu, le témoigne, y mit le feu; et on ne le put éteindre [5]. Les Juifs avaient voulu le rebâtir sous Julien l'Apostat : le feu consuma les ouvriers qui y travaillaient [6]. Il fallait que tout fût détruit et à jamais; car Jésus-Christ l'avait dit. Dieu voulait punir les Juifs, et en même temps par un excès de miséricorde leur montrer qu'ils devaient chercher dans l'Église un autre temple, un autre autel, et un sacrifice plus digne de lui. Ainsi les justices de Dieu sont toujours accompagnées de miséricorde; et il instruit les hommes en les punissant. Il instruit les Juifs en deux manières : il leur fait sentir leur crime en frappant jusqu'à sa maison : en la détruisant, il les détache des ombres de la loi, et les attache à la vérité.

Le temple avait accompli, pour ainsi parler, tout ce à quoi il était destiné. Le Christ y avait paru, selon les oracles d'Aggée et de Malachie [1]. Qu'il périsse donc, il est temps : quelque saint que soit celui-ci pour tant de merveilles, et par le sacrifice qu'Abraham y voulut faire d'Isaac son fils, il faut qu'il cède aux temples, où l'on offrira, selon le même Malachie [2] *un plus excellent sacrifice, depuis le soleil levant jusques au couchant.*

LXVIIIe JOUR.

La ruine de Jérusalem, et celle du monde : pourquoi prédites ensemble? *Ibid.*

Dites-nous quand arriveront ces choses, et quel est le signe de votre avénement et de la fin des siècles [3]. C'est la demande que firent à Jésus ses principaux apôtres, Pierre, Jacques, Jean et André, pendant qu'il était assis sur la montagne des Olives [4].

Remarquez que, dans leur demande, ils confondaient tout ensemble la ruine de Jérusalem et celle de tout l'univers à la fin des siècles. C'est ce qui donne lieu à Jésus-Christ de leur parler ensemble de l'une et de l'autre.

On demandera pourquoi il n'a pas voulu distinguer des choses si éloignées. C'est, premièrement, par la liaison qu'il y avait entre elles; l'une étant figure de l'autre : la ruine de Jérusalem, figure de celle du monde, et de la dernière désolation des ennemis de Dieu. Secondement, parce qu'en effet plusieurs choses devaient être communes à tous les deux événements. Troisièmement, parce que, lorsque Dieu découvre les secrets de l'avenir, il le fait toujours avec quelque obscurité; parce qu'il s'en réserve le secret; parce qu'il ne veut pas contenter la curiosité, mais édifier la foi; parce qu'il veut que les hommes soient toujours surpris par quelque endroit. C'est pourquoi en les avertissant, pour les obliger à prendre des précautions, et encore pour leur faire voir que l'événement qu'il leur prédit est un ouvrage de sa main, préparé depuis longtemps, il ne laisse pas de réserver toujours quelque chose qui surprenne, et qui inspire une nouvelle terreur lorsque le mal arrive.

Voilà pourquoi la prédiction de la ruine de Jérusalem, est en quelque sorte confondue avec celle

[1] *Marc.* XII, 43, 44. *Luc.* XXI, 4. — [2] *Marc.* XIII, 1. — [3] *Luc.* XXI, 5. — [4] *Marc.* XIII, 2. — [5] *Joseph.* lib. *de bel. jud.* cap. 16 — [6] *Amm. Marcell.* lib. XXIII, *init.*

[1] *Agg.* II, 8, 10. *Malach.* III, 1. — [2] *Ibid.* I, 11. — [3] *Matth.* XXIV, 3. *Marc.* XIII, 4. *Luc.* XXI, 7. — [4] *Matth.* et *Marc.* *Ibid.*

que je te donne, seront dans ton cœur : car on veut toujours accomplir la volonté de celui qu'on aime. *Et tu les raconteras à tes enfants; et tu y mettras ta pensée, assis dans ta maison, et marchant dans les chemins; te couchant et te levant* [1]. Car de quoi s'occupe-t-on durant tout le cours de sa vie, que de la volonté de celui qu'on aime, et du soin de lui plaire? Pèse donc toutes ces paroles, ô vrai Israël! songe à plaire à Dieu, et à lui obéir, allant et venant, dans ton repos et dans ton travail, en t'endormant et en t'éveillant. Tu peux bien changer tes autres emplois; mais celui d'aimer Dieu et de lui plaire, est le soin perpétuel de ta vie. Et comme on ne peut lui plaire qu'en obéissant à sa loi, et en accomplissant sa volonté, il faut être continuellement occupé de ce désir. *Aies donc les commandements de Dieu toujours présents nuit et jour. Tu les tiendras attachés à ta main comme un mémorial éternel; et ils seront, et ils se mouveront continuellement devant tes yeux, et tu les écriras sur le seuil de ta porte, et à l'entrée de ta maison* [2]. Selon ce que dit le sage : *Mon Fils, garde mes commandements, et cache-les en toi-même comme ton trésor; mon Fils, observe-les, et tu vivras; garde ma loi comme la prunelle de ton œil, lie-la à tes doigts; qu'elle te guide dans tous tes ouvrages, et écris-la sur les tables de ton cœur* [3].... *Tiens mes commandements continuellement liés à ton cœur : mets-les autour de ton cou comme un collier; quand tu marcheras, qu'ils marchent avec toi : qu'ils te gardent quand tu dormiras; et aussitôt que tu seras éveillé, entretiens-toi avec eux; parce que le commandement est un flambeau, et la loi est une lumière; et la répréhension qu'elle nous fait de nos fautes, est la voie de la vie* [4].

Voilà donc ce que produit l'amour de Dieu : un inviolable attachement à sa loi, une application à la garder, un soin de se la tenir toujours présente, de la lier à ses mains, et de ne cesser jamais de la lire, de l'avoir toujours devant les yeux. Qu'elle n'y soit pas comme une chose morte, mais comme un objet qui se présente, et se remue continuellement devant nos yeux, pour exciter notre attention. Écrivons-en les sentences à l'entrée de notre maison, afin qu'autant de fois que nous y entrons, le souvenir s'en réveille. Les Juifs le pratiquaient ainsi à la lettre, et ils écrivaient en effet des sentences choisies de la loi, non-seulement pour les mettre à l'entrée de leurs maisons, mais encore pour les rouler autour de leur tête, en sorte qu'en se mouvant continuellement devant leurs yeux, ils n'en perdissent jamais la mémoire. Mais toi, ô Juif spirituel! accomplis tout cela en esprit; aies les préceptes de Dieu toujours présents à ton esprit, pour les méditer et les accomplir dans tous tes ouvrages. Et tout cela, parce que tu aimeras le Seigneur ton Dieu; parce qu'on ne peut l'aimer sans lui obéir, ni lui obéir sans l'aimer. Ce que le Sauveur explique en disant : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements;* et réciproquement : *Celui qui garde mes commandements est celui qui m'aime* [1]. Il ne suffit pas de garder l'extérieur de la loi : l'âme de la loi, c'est de la garder par amour : l'effet de l'amour est de garder la loi. *N'aimons pas en paroles ni de la langue, mais en œuvre et en vérité* [2]. De belles spéculations, de beaux discours, ce n'est pas là ce qui s'appelle aimer; il faut venir à la pratique. Des pratiques extérieures, ce n'est pas là ce qui s'appelle observer la loi : l'âme de la loi est d'aimer et de faire tout par amour; le reste n'est que l'écorce et l'extérieur de la bonne vie.

[1] Deut. VI, 5 et suiv. — [2] Ibid. 7, 8, 9. — [3] Prov. VII, 1, 2, 3. — [4] Ibid. VI, 21, 22, 23.

[1] Joan. XIV, 15, 21. — [2] I. Joan. III, 18. — [3] Deut. X, 1 et seqq.

XLVe JOUR.

La loi inculque l'amour de Dieu avec une nouvelle force. *Deut.* X, 12 et suiv.

Continuons à considérer le commandement de l'amour de Dieu, comme il est écrit dans la loi [3]. *Et maintenant, Israël! qu'est-ce que te demande le Seigneur ton Dieu, si ce n'est que tu le craignes, et que tu marches dans ses voies, et que tu l'aimes, et que tu le serves de tout ton cœur et de toute ton âme, et que tu gardes les commandements du Seigneur, et ses cérémonies que je te commande aujourd'hui, afin que tout bien t'arrive et que tu sois heureux? Regarde : le ciel et les cieux des cieux, ce que le ciel a de plus impénétrable est au Seigneur ton Dieu, et la terre et tout ce qui y est contenu; et toutefois le Seigneur s'est attaché à tes pères, et les a aimés; et il a choisi leur postérité après eux, c'est-à-dire vous, parmi toutes les nations, comme vous le voyez aujourd'hui. Circoncisez donc votre cœur, et n'endurcissez point contre Dieu votre col inflexible et indomptable, pour secouer le joug de sa loi; parce que le Seigneur votre Dieu est le Dieu des dieux, et le Seigneur des seigneurs; le Dieu grand, puissant, terrible, qui n'a point d'égard aux personnes, ni ne reçoit les présents. Il fait justice au pupille et à la veuve; il aime l'étranger, et lui donne son vivre et son habillement partout où il va. Vous donc aimez aussi les étrangers, parce que vous avez été étrangers dans la terre d'Égypte. Vous craindrez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul; vous lui serez attachés, et vous jurerez en son nom, comme au seul nom qui est pour vous éternellement vénérable et saint. Il est votre gloire et votre Dieu, qui a fait les choses terribles et merveilleuses que vous avez vues. Vos pères sont entrés en Égypte au nombre de septante, et le Seigneur vous a multipliés comme les étoiles.*

Dieu explique, par ces paroles, non-seulement l'obligation, mais encore les motifs de l'aimer. Pesez ces paroles : *Et toutefois le Seigneur s'est attaché et collé à vos pères, et les a aimés.* Rendez-lui donc amour pour amour, et attachez vous à lui. Pesez ce mot.

Pesez ensuite, dans les versets 18 et suivants, les perfections de Dieu et ses bontés, que vous devez

bomination de la desolation dans le lieu saint, selon saint Matthieu, et *où elle ne doit pas être,* dans saint Marc, est visiblement la même chose, que *Jérusalem environnée d'une armée*, dans saint Luc, comme la seule suite le fera paraître à un lecteur attentif. Mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est le rapport de ces mots : *Quand vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint;* avec ceux-ci : *Quand Jérusalem sera investie d'une armée. L'abomination,* selon le langage de l'Écriture, signifie des idoles. *L'abomination de la désolation,* ce sont donc des idoles désolantes, tant à cause de l'affliction qu'elles causent par leur seul aspect au peuple de Dieu, qu'à cause de la dernière désolation dont elles leur étaient un présage. Or on sait que les armées romaines portaient dans leurs étendards les idoles de leurs dieux, celles de leurs empereurs, qui étaient du nombre de leurs dieux, et des plus grands; l'aigle romaine qui était consacrée avec des cérémonies qui la faisaient adorer elle-même. Ainsi investir Jérusalem d'une armée romaine, et en porter les étendards aux environs de cette ville, c'était mettre des idoles dans le lieu saint; aux environs de Jérusalem, qui était appelée la cité sainte; auprès du temple, qui était appelé par excellence le lieu saint; dans la Judée, dont la terre était consacrée à Dieu, sanctifiée par tant de miracles, et pour cela appelée la terre sainte. Selon les ordres de Dieu, les idoles n'y devaient jamais paraître. Et c'est pourquoi ce que saint Matthieu exprime par ces mots : *L'abomination,* c'est-à-dire l'idole, *dans le lieu saint,* saint Marc l'exprime par ceux-ci : *L'abomination* et l'idole *où elle ne doit pas être :* c'est-à-dire dans un lieu et dans une terre dont la sainteté la devait éternellement bannir de son enceinte : ce que saint Luc a expliqué plus particulièrement, lorsqu'il a marqué. *Une armée autour de Jérusalem;* une armée de gentils, puisque c'était *par les gentils que Jérusalem devait être foulée aux pieds*[1] ; par conséquent une armée remplie d'idoles, puisque même elle les portait dans ses étendards; et en un mot, une armée romaine.

Ainsi le premier présage de la ruine de Jérusalem, c'est d'être environnée d'idoles. Car auparavant on voit dans Josèphe, que lorsqu'une armée romaine traversait la Judée, on obtenait des princes qu'on n'y passât point avec les étendards, de peur de souiller d'idoles une terre qui n'en devait jamais voir aucune. Mais à cette fois l'armée étalait ses idoles : on n'avait plus de ménagement pour la terre sainte : c'était là le commencement de la dernière hostilité contre Jérusalem, et le prochain présage de sa chute.

Chrétien, ton corps et ton âme sont la terre vraiment sainte, où jamais les idoles ne doivent paraître. Toute créature mise à la place du Créateur, c'est une idole abominable, une idole désolante : tout ce que tu aimes plus que Dieu, ou avec Dieu, ou au préjudice de Dieu, renverse son trône, ou le partage : c'est là le premier présage de ta perte. Toute désobéissance, tout ce qui lève l'étendard contre Dieu, c'est le commencement de ton malheur. De quelle affreuse désolation sera suivi ce désordre! de quels maux ne sera-t-il pas le présage!

[1] *Luc.* XXI, 20, 24.

LXXIe JOUR.

Deux siéges de Jérusalem prédits par Notre-Seigneur. Le premier en saint Matth. XXIV, 15, 16. *Marc.* XIII, 14. *Luc.* XXI, 20. Le second en saint Luc, XIX, 43, 44.

Ces paroles de saint Matthieu et de saint Marc : *L'idole dans le lieu où elle ne doit pas être;* et celles de saint Luc : *Jérusalem environnée d'une armée;* ne marquent pas encore le dernier siége de Jérusalem sous Tite, où elle périt sans ressource. Car les évangélistes disent ici : Quand vous verrez ces idoles, ce siége, *fuyez dans les montagnes.* Or depuis le siége de Tite, il n'y avait pas moyen de fuir, ni de sortir de la ville : car elle était tellement serrée de tranchées, de murailles et de forteresses, qu'il n'y avait plus aucune issue. C'est ce siége par Tite que le Sauveur avait prédit en entrant dans Jérusalem, lorsqu'il disait avec larmes : Ville infortunée, *tes ennemis t'environneront de tranchées, et te fermeront de toutes parts*[1]. Aussi ne leur parle-t-il pas alors, comme ici, de prendre la fuite : car il savait bien qu'en cet état il n'y aurait plus aucune espérance : mais d'une perte totale et d'*un entier renversement, et pour la ville et pour ses enfants*[2]. Ici donc il parle d'un autre siége, qui arriva à Jérusalem quelques années avant celui de Tite, lorsque Cestius Florus l'investit. Ces deux siéges sont bien marqués dans Josèphe, et très-nettement distingués dans l'Évangile. Dans le premier, dont il est parlé dans les chapitres que nous méditons[3], on ne voit ni tranchées ni forts mais seulement une armée qui se répand aux environs : et ce qu'elle avait de plus détestable, c'était ses idoles. Dans le second, on voit des forts, des tranchées, et un siége dans toutes les formes. On pouvait échapper dans la première occasion; car les troupes n'arrivent pas tout à coup, et la garde n'est pas si exacte : dans la seconde, il n'y a rien à attendre qu'à périr.

On voit là deux états de l'âme. Lorsque le péché commence à l'investir, pour ainsi dire, et à répandre de tous côtés, comme des idoles, les mauvais désirs; cette armée impure ne fait que nous entourer, de manière que nous pouvons encore échapper. Les tranchées, les forts, le siége en forme, c'est le vice fortifié par l'habitude. Fuyons dès le premier abord, dès que nous voyons paraître l'étendard du péché : car si nous lui laissons élever ses forts, et former ses habitudes, il n'y a presque plus rien à espérer.

LXXIIe JOUR.

Réflexions sur les maux extrêmes de ces deux siéges. *Ibid.*

Si à ce premier abord de l'armée romaine, à

[1] *Luc.* XIX, 43. — [2] *Ibid.* 44. — [3] *Matth.* XXIV, *Marc.* XIII, *Luc.* XXI.

Dieu, comme elle n'aime son prochain que pour Dieu. C'est s'aimer véritablement, que d'aimer Dieu de cette sorte.

Aimez comme vous-même : c'est un amour de société et d'égalité : c'est ainsi qu'on aime son prochain. L'amour de Dieu est un amour de sujétion et de dépendance; mais de dépendance douce, puisque c'est dépendre du bien, et s'unir à lui.

Il faut s'aimer soi-même pour Dieu, et non pas Dieu pour soi. S'il fallait, pour plaire à Dieu, s'anéantir, et qu'on sût que ce sacrifice lui fût agréable, il faudrait le lui offrir sans hésiter.

L'amour est un consentement, et une union à ce qui est juste et à ce qui est le meilleur. Il est meilleur que Dieu soit que nous.

Prenons-y garde. L'amour-propre est le vrai fond que laisse en nous le péché de notre origine : nous rapportons tout à nous, et Dieu même, au lieu de nous rapporter à Dieu, et de nous aimer pour Dieu.

Qui n'aime pas Dieu n'aime que soi. Pour aimer son prochain comme soi-même, il faut être auparavant sorti de soi-même, et aimer Dieu plus que soi-même. L'amour, une fois uni à cette source, se répand avec égalité sur le prochain. Nous l'aimons en société comme notre frère, et non pas par domination comme notre inférieur.

L'amitié est la perfection de la charité. C'est une liaison particulière, pour s'aider à jouir de Dieu. Toute autre amitié est vaine.

Autre est l'amitié de besoin, autre l'amitié de société : celle-là vient de l'intérêt, celle-ci de la charité.

Les hommes doivent s'aimer les uns les autres, comme les parties d'un même tout, et comme feraient les membres de notre corps, si chacun avait sa vie particulière. Ils s'aimeraient l'un l'autre en société, comme soi-même : les deux yeux et les deux mains auraient toutefois une liaison particulière, à cause de la ressemblance. C'est le symbole de l'amitié chrétienne.

Oui, mon frère, que je jouisse de vous en Notre-Seigneur : faites reposer mes entrailles en Notre-Seigneur, disait saint Paul[1]. C'est l'amitié chrétienne. Toute cette lettre à Philémon en est pleine.

Conclusion et abrégé. L'ordre est parfait, si on aime Dieu plus que soi-même : soi-même pour Dieu; le prochain, non pour soi-même, mais comme soi-même pour l'amour de Dieu. O que cela est droit! que cela est pur! Toute vertu est là-dedans.

XLVIII[e] JOUR.

Réflexions sur notre amour pour Dieu et pour le prochain.
***Matth.* XXII, 39.**

Faisons réflexion sur nous-mêmes. Est-ce aimer Dieu de tout son cœur, que de partager son cœur entre lui et la créature? Peut-on aimer deux choses souverainement? ou peut-on aimer de tout son cœur, si on n'aime qu'à demi? Ne faut-il pas aimer parfaitement, et du tout le tout parait? Peut-on avoir *deux maîtres, et servir Dieu et l'argent*[1], ou quelque autre créature que ce soit, contre la parole expresse du Fils de Dieu?

Si j'aime Dieu de toute ma pensée, et de toute mon intelligence, d'où vient que j'y pense si peu? Peut-on ne pas penser à ce qu'on aime? ce qu'on aime ne revient-il pas naturellement et continuellement à l'esprit? Faut-il se tourmenter pour s'en souvenir? mais du moins peut-il échapper, quand on se met exprès en sa présence, et pour avoir avec lui une douce communication? O mon Dieu! comment donc suis-je si distrait dans la prière? D'où vient que j'y ai si peu de goût? que mon cœur m'échappe, et que j'ai tant de peine à le retrouver, afin de dire avec David : *O mon Dieu! votre serviteur a trouvé son cœur pour vous faire cette prière?* O mon Dieu! si je ne puis penser à vous, comment est-ce que je vous aime de toute ma pensée?

Mais comment est-ce que je vous aime de toute ma force et de toute ma puissance, pendant que je me trouve si faible et si languissant, si lâche, si découragé dans ce que je fais pour vous? Pourquoi ai-je si peu de soin de vous plaire? A votre seul nom tous mes sens devraient se réveiller, et toutes les forces de l'âme et du corps se réunir pour faire votre ouvrage : et si je ne le fais pas, comment est-ce que je vous aime de toute ma force?

O Seigneur! si je vous aimais de toute ma force, par la force de cet amour j'aimerais mon prochain comme moi-même. Mais je suis si insensible à ses maux, pendant que je suis si sensible au moindre des miens! je suis si froid à le plaindre, si lent à le secourir, si faible à le consoler; en un mot, si indifférent dans ses biens et dans ses maux! Où est cette ardeur et cette tendresse d'un saint Paul : *Pleurer avec ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui se réjouissent*[2], *être faible avec les faibles*[3], *souffrir comme dans le feu, et être brûlé, lorsque quelqu'un est scandalisé*[4]? O mon Dieu! si rien de cela n'est dans mon cœur, ni je n'aime mon prochain comme moi-même, ni je ne vous aime de toute ma force et de tout mon cœur.

Encore, si, en connaissant mes faiblesses et mes distractions, mes langueurs, mon indifférence, mon insensibilité et mes froideurs, je pouvais verser à vos pieds un torrent de larmes : je commencerais à aimer, en déplorant la privation et la perte de l'amour. Mais, ô Dieu! tout est faible en moi, et même la douleur de n'aimer pas.

Est-ce donc que je ne veux pas aimer? ou est-ce que je ne le puis pas, et que je n'en ai pas la force? En effet, n'aime pas qui veut; et on n'aime pas ce qu'on veut; et il faut être attiré. Mais, ô Dieu! si je ne pouvais pas aimer, vous ne me diriez pas : *Aime;* si je n'avais point de force pour aimer, vous ne me diriez pas : *Aime de toute ta force.* Mais, ô Dieu! si je le pouvais, et si j'en avais la force, ne le ferais-je pas maintenant, qu'étant devant vous, ou je le veux, ou je tâche de le vouloir

[1] *Philem.* 20.

[1] *Matth.* VI, 24. — [2] *Rom.* XII, 15. — [3] I. *Cor.* IX, 22. — [4] II. *Cor.* XI, 29.

sincèrement? Est-ce que je veux et ne veux pas, tout à la fois? Est-ce qu'aimer est autre chose qu'un bon vouloir? O mon Dieu! expliquez-moi ma maladie, et le besoin que j'ai de vous, pour me servir de mes forces, pour vouloir ce que je veux, ou pour commencer à le vouloir.

Il est vrai, comme je l'ai dit, n'aime pas qui veut; et on n'aime pas ce qu'on veut ni autant qu'on veut : il faut être attiré; et surtout on n'aime pas Dieu, que Dieu n'attire. *Personne ne vient à moi que mon Père ne le tire.... Quand je serai élevé de terre, je tirerai tout à moi*[1]. Et de là vient que l'Épouse disait : *Tirez-moi et nous courrons*[2]. Et pour dire, *Tirez-moi,* de tout son cœur, et comme il faut, il faut déjà commencer d'être tiré. O Seigneur! tirez-moi donc; commencez, et faites-moi suivre : commencez; et je trouverai mon cœur et mes forces, pour tout employer à vous aimer.

XLIX° JOUR.

Suites des mêmes réflexions. Lumière et délectation : attraits de l'amour de Dieu. *Matth.* XXII, 39.

Relis, mon âme, ce doux commandement d'aimer : c'est commencer à aimer, que d'aimer à le relire, et à peser toutes les paroles qu'il contient. O Dieu! j'ai connu, et j'ai senti que pour vous aimer, il faut être tiré et attiré. Mais comment m'attirez-vous? est-ce seulement en me manifestant vos beautés; c'est-à-dire, en me montrant tout le bien, comme vous disiez à Moïse : *Je te montrerai tout le bien*[3], en me montrant moi-même à toi? Hâtez-vous donc, ô Seigneur! montrez-moi en vous toute vérité, toute perfection et tout bien, afin que je coure à vous, ravi par l'odeur de vos parfums, par la douceur de vos attraits.

Mais, ô Seigneur! est-ce assez que vous éclairiez mon intelligence? Ne suis-je qu'un ignorant, qu'il faut instruire? Ma volonté n'est-elle pas aussi malade par un secret et invincible attachement au bien sensible, que mon entendement est malade par une ignorance profonde de vos vérités? Entrez donc au dedans de moi, ô Seigneur! Saisissez-vous du secret et profond ressort d'où partent mes résolutions et mes volontés. Remuez, excitez, animez tout : et du dedans de mon cœur, de cette intime partie de moi-même, si je puis parler de cette sorte; qui ébranle tout le reste, inspirez-moi cette chaste et puissante délectation qui fait l'amour, ou qui l'est. Répandez la charité dans le fond de mon cœur, comme un baume et comme une huile céleste. Que de là elle aille, elle pénètre, et qu'elle remplisse tout au dedans et au dehors. Alors je vous aimerai; et je serai vraiment fort, pour vous aimer de toute ma force.

Recommençons la lecture du divin précepte, ou plutôt lisons-le intérieurement dans ces tables intérieures, dans ces tables de notre cœur, où vous avez commencé à en écrire toutes les paroles. Vous dites : *Aimez.* Je veux aimer. Vous dites : *De tout votre cœur.* C'est de tout mon cœur. Vous dites : *De toute votre pensée.* Venez, toutes mes pensées, tous mes sentiments, tous mes mouvements, tous mes désirs : venez, réunissez-vous pour aimer Dieu. Vous dites : *De toutes vos forces;* c'est-à-dire, de toutes ces forces que vous excitez, et que vous m'inspirez vous-même. O Seigneur! je vous suis, je cours de toute ma force, pour m'unir à vous.

Mais, ô Seigneur! vous fuyez : plus j'approche, plus je vous vois loin : vous êtes près, et vous êtes loin : vous êtes en moi, plus que moi-même. Vous n'y êtes pas seulement comme vous êtes dans toutes les choses animées et inanimées : vous êtes en moi comme la lumière et la vérité qui m'éclaire, et comme le chaste attrait, où mon cœur se prend. O Dieu! vous êtes donc bien proche : mais, ô Seigneur! vos lumières vous rendent inaccessible. O vérité! vous croissez à mesure que je vous approche, et sans cesse vous vous retirez à ma faible intelligence. Il faut que je m'aille perdre dans cette nue où vous vous cachez; dans ce point obscur que je vois de loin, d'où vous vous faites sentir. Dieu si connu et si inconnu, je veux vous aimer au delà de mes connaissances, comme un être incompréhensible, que l'on ne connaît qu'en s'élevant au-dessus de toutes ses connaissances, sans jamais pouvoir s'élever assez, ni comprendre, ni connaître assez combien vous êtes incompréhensible. O Seigneur! je m'unis à vous, à vos lumières, à votre amour : vous êtes seul digne de vous connaître et de vous aimer. Je m'unis autant que je puis à vos lumières et à vos attraits incompréhensibles; et dans ce silence intime de mon âme, je consens à toutes les louanges que vous vous donnez. O Seigneur! *le silence est votre louange!* David le chantait ainsi dans un de ses psaumes : *Le silence est votre louange*[1]. Il faut se taire, il faut se perdre, il faut s'abîmer, et reconnaître qu'on ne peut rien dire de digne de vous, ni vous aimer comme il faut. C'est ainsi qu'il faut aimer le Seigneur son Dieu, non-seulement de toutes ses forces, mais encore, s'il se pouvait de toutes les forces de Dieu.

L° JOUR.

Suites des mêmes réflexions. L'amour doit toujours croître. *Matth.* XXII, 39.

Quand j'aimerai de toute ma force, ce ne sera plus cette vie; la charité sera consommée; la cupidité sera éteinte; la sensualité et l'amour-propre seront arrachés. Mais tant que nous sommes en cette vie, ce poids qui nous entraîne au mal subsiste toujours. *La loi de Dieu nous délecte dans l'homme intérieur : mais il y a la loi des membres.... Et je ne fais pas le bien que je veux, mais le mal que je ne veux pas.... Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort*[2]? afin que j'aime Dieu de toutes mes forces, et que la loi de l'esprit ne trouve plus en moi de résistance.

[1] *Joan.* VI, 44; XII, 32. — [2] *Cant.* I, 3. — [3] *Exod* XXXIII, 19.

[1] Dans le psaume LXIV, où il est porté, selon la Vulgate, TE DECET HYMNUS, *La louange vous appartient;* l'original porte : TIBI SILENTIUM LAUS. *Le silence est votre louange.*
[2] *Rom.* VII, 19, 22, 23, 24.

En attendant, ô mon Dieu! la charité doit croître toujours, et la cupidité toujours décroître. La force augmente en aimant, : l'exercice de l'amour épure le cœur, en lui apprenant à aimer de plus en plus. Dieu est en nous quand nous aimons, et c'est lui qui, du dedans de nos cœurs, y répand et y inspire l'amour. On mérite par l'amour de posséder Dieu davantage; et en le possédant davantage, d'aimer d'avantage[1]. Je n'aime donc pas de toute la force que je puis exercer en cette vie, si je n'aime mieux demain qu'aujourd'hui, et si le jour d'après je n'augmente mon amour, jusqu'à ce que j'arrive à la vie où le précepte de la charité s'accomplira parfaitement. On ne peut s'y préparer qu'en cette vie : mais on ne peut l'accomplir parfaitement que dans l'autre. Ce qu'il y a à faire en cette vie, c'est d'aimer toujours de plus en plus, et en aimant, d'acquérir de nouvelles forces pour aimer. Excitons-nous nuit et jour à cette pratique. *Faites cela et vous vivrez*, dit le Sauveur.

LI[e] JOUR.

Pratique de la charité dans l'Oraison dominicale.

Notre Père[2]. Si nous sommes des enfants et non des esclaves, servons par inclination, et non par crainte; par volonté, et non par menaces. Enfants d'adoption, aimons celui qui nous a choisis, pour nous unir à son Fils unique.

Qui êtes dans les cieux : qui vous y manifestez à vos élus; qui nous avez donné le ciel pour notre héritage, notre patrimoine, notre ville, notre patrie, notre maison. Habitons-y donc en esprit : tournons là toutes nos pensées, SURSUM CORDA : *le cœur en haut*. Purifions notre cœur, afin de voir Dieu. Unissons-nous par la foi à ceux qui le voient déjà face à face; aux anges et aux âmes saintes. Cherchons partout notre Père, car il est partout; mais cherchons-le principalement dans le ciel, parce qu'il y est dans sa gloire. Aimons sa gloire. Aimons son saint nom, aimons son règne et sa volonté; c'est ce que la suite nous explique.

Votre nom soit sanctifié. Quel nom, si ce n'est le nom de Père que nous venons de lui donner? Sanctifions ce nom; ne portons pas indignement le nom de fils; ne dégénérons pas d'un tel Père et d'une telle naissance. Quel nom encore? le nom de bon, en mettant en lui notre confiance; le nom de juste, en observant ses justices, c'est-à-dire ses commandements; le nom de puissant, en ne craignant rien sous ses ailes; le nom de saint, en le glorifiant comme le Saint d'Israël, en lui disant continuellement : *Saint, Saint, Saint : le ciel et la terre sont remplis de* votre *gloire*[3]; en nous sanctifiant nous-mêmes pour l'amour de lui et pour l'imiter, conformément à cette parole : *Soyez saint, comme je suis saint*[4]; enfin, le nom de Dieu, de Créateur et de Seigneur, en lui obéissant par un chaste et invariable amour, en traitant avec révérence les choses saintes, en honorant par notre vie le nom de chrétien, en vivant de manière sous ses yeux au dedans et au dehors, qu'il soit glorifié en nous.

Si on parle, que ce soit des discours de Dieu; si on exerce quelque ministère dans l'Église, qu'on le fasse comme par la vertu que Dieu donne, afin qu'il soit glorifié en toutes choses par Jésus-Christ Notre-Seigneur, lui à qui appartient la gloire et l'empire, aux siècles des siècles, AMEN[1].

Sanctifier le nom de Dieu en cette sorte, c'est l'aimer parfaitement, et tout faire pour lui et sa propre perfection.

Que votre règne arrive. Ce règne dont il est écrit : *Tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera le nom de Dieu*[2]... *lorsque la plénitude des nations sera entrée, et que tout Israël sera sauvé*[3]. O Seigneur! que ce règne arrive, et que vous soyez glorifié par toute la terre.

Que votre règne arrive : ce règne que nous attendons, lorsque vous viendrez juger les vivants et les morts, et que vous manifesterez votre puissance. Jour terrible et plein de menaces, mais néanmoins désirable à vos saints, à qui le Sauveur a dit : *Quand ces choses commenceront à se faire, regardez et levez la tête, parce que votre rédemption approche*[4]. Quelle conscience faut-il avoir, combien pure, combien innocente, pour désirer ce jour! *Lavez-vous, purifiez-vous*[5], soyez nets. C'est d'une telle netteté que sortent la confiance et l'amour.

Que votre règne arrive. Il arrive, ce règne parfait pour chacun de nous, lorsque notre âme, réunie à son principe, attend en son temps le corps qui lui avait été donné; afin que l'homme entier soit soumis au règne de Dieu, et s'en ressente.

Je désire d'être séparé de mon corps, pour être avec Jésus-Christ[6].

Je ne désire pas d'être dépouillé, mais d'être revêtu par-dessus; afin que ce qu'il y a de mortel en moi soit englouti par la vie[7].

Je désire m'éloigner du corps et d'être présent au Seigneur[8].

Alors le Seigneur régnera : il n'y aura plus de mauvais désirs à combattre; non-seulement le péché ne régnera plus, mais il ne sera plus. Commençons à le détruire : *Qu'il ne règne plus du moins dans nos corps mortels*[9] : alors nous désirerons le règne parfait de Dieu en nous.

Le dernier fruit d'une bonne conscience, et de l'union de l'âme avec Dieu, est de ne pouvoir plus souffrir ce corps qui nous en sépare, et de désirer le sommeil des justes. Un secret dégoût de la vie, la séquestration de l'âme par la contemplation et le désir des choses célestes, l'actuelle séparation devient alors notre plus cher objet. O Dieu! *que ce règne arrive!* Quand serai-je dans votre royaume? Mon âme désire, mon âme languit, mon âme tombe dans la défaillance, en soupirant après vos éternels tabernacles, après cette cité permanente. Tout passe, tout s'en va : quand verrai-je celui qui ne passe pas? Quand serai-je fixé en lui, en sorte que je ne

[1] Luc. X, 28. — [2] Matth. VI, 9. Luc. XI, 2. — [3] Is. VI, 3. Apoc. IV, 8. — [4] Levit. XI, 44. I. Petr. I, 6.

[1] I. Petr. IV, 11. — [2] Is. XLV, 24. — [3] Rom. XIV, XI, 11. 25, 26. — [4] Luc. XXI, 28. — [5] Is. I, 16. — [6] Philipp. I, 23. — [7] II. Cor. V, 4. — [8] Ibid. 6. — [9] Rom. VI, 12.

représente, et il n'y a trait que je ne lui doive d'une autre manière. La pauvre image, pour ainsi dire, se mettrait en pièces, et ne saurait à qui se donner, étant attirée des deux côtés avec une égale force. Mais en nous les deux forces concourent ensemble. Celui qui nous a faits nous a faits à sa ressemblance, il est notre original et notre principe. Quel effort ne devons-nous donc pas faire pour nous réunir à lui!

Qui peut représenter Dieu, si ce n'est lui-même? Lui seul se connaît. C'est lui qui nous a faits, ce n'est pas un autre; il nous a faits à sa ressemblance, et nous lui devons doublement tout ce que nous sommes jusqu'au moindre trait. Nous ne pouvons donc ni nous reposer ni nous glorifier en nous-mêmes. *A Dieu ce qui est à Dieu.* C'est notre gloire, c'est notre enseigne, c'est notre vie. Notre étude et notre travail est de lui ressembler de plus en plus; de faire tout pour lui, et de lui rapporter sans cesse tout ce que nous sommes.

Voyez le Fils de Dieu : il est la parfaite image du Père, son verbe, son intelligence, sa sagesse, *le caractère de sa substance, et le rejaillissement de sa gloire*[1]. Mais que fait-il sur la terre? *Rien*, dit-il, *que ce qu'il voit faire à son Père* : rien de lui-même, rien pour lui-même : *Il ne fait que ce que son Père lui découvre : et tout ce que le Père fait, non-seulement le Fils le fait aussi, mais encore il le fait semblablement*[2], avec la même dignité et la même perfection que lui, parce qu'il est le Fils unique, Dieu de Dieu, parfait du parfait. Tel est le devoir ou plutôt telle est la nature de l'image. Nous, qui ne sommes pas l'image et la ressemblance même, mais qui sommes faits à l'image et ressemblance; c'est-à-dire, qui ne sommes pas l'image engendrée du sein et de la substance du père, mais un ouvrage tiré du néant où il a gravé son image, nous devons à notre manière imparfaite et faible imiter notre modèle, qui est Jésus-Christ, et toujours attentifs à son exemple, faire ce que Dieu nous montrera, ne nous étudier à autre chose qu'à y conformer nos désirs. *A Dieu ce qui est à Dieu*, c'est la vérité : venons à la pratique.

XXXIXe JOUR.

Terrible punition des corrupteurs de l'image de Dieu. *Matth.* XXII, 20.

Cette image, qui est notre âme, et toute créature raisonnable repassera un jour par les mains et devant les yeux de Jésus-Christ. Il dira encore une fois en nous regardant : *De qui est cette image et cette inscription*[3]? Et notre fond lui répondra : *De Dieu.* C'est pour lui que nous étions faits : nous devions porter son empreinte. Le baptême la devait avoir réparée, et c'était là son effet et son caractère. Mais que sont devenus ces divins traits que nous devions porter? L'image de Dieu devait être dans la raison, ô âme chrétienne! toi, tu l'as noyée dans le vin. Toi, tu as trouvé cette ivresse indigne et grossière; mais tu t'es enivrée d'une autre sorte encore plus dangereuse et plus longue lorsque tu t'es plongée dans l'amour des plaisirs. Toi, tu l'as livrée à l'ambition. Toi, tu l'as rendue captive de l'or : *ce qui était une idolâtrie*[1]. Toi, tu l'as sacrifiée à ton *ventre* dont tu as *fait ton Dieu*[2]. Parlons avec confiance quand nous parlons avec l'Écriture. Toi, tu lui as fait une idole de la vaine gloire; au lieu de louer et de bénir Dieu nuit et jour; nuit et jour elle s'est louée et admirée elle-même. *En vérité, en vérité*, dira le Sauveur, *je ne vous connais pas*[3] : vous n'êtes pas mon ouvrage, et je ne vois plus en vous ce que j'y ai mis. Vous avez voulu vous faire vous-mêmes à votre mode : vous êtes l'ouvrage du plaisir et de l'ambition; vous êtes l'ouvrage du diable, dont vous avez fait les œuvres, que vous avez fait votre père en l'imitant. Allez avec celui qui vous connaît, et dont vous avez suivi les suggestions : *Allez au feu éternel qui lui a été préparé*[4]! O juste juge! où en serai-je? Me connaîtrai-je moi-même, après que mon Créateur m'aura méconnu?

XLe JOUR.

Question des sadducéens sur la femme qui a eu sept maris l'un après l'autre. Jésus-Christ détache le chrétien de tout le sensible. Lisez *Matth.* XXII, 23, 24. *Marc.* XII, 18, 19, et plus particulièrement *Luc.* XX, 27, jusqu'au 40, où tout est expliqué plus au long.

Voici le jour des interrogations, mais le jour des résolutions les plus admirables que la sagesse incarnée ait données aux hommes.

Ce jour-là les sadducéens qui nient la résurrection, le vinrent trouver, et lui proposèrent une question, en lui disant : Maître, Moïse a ordonné que si quelqu'un mourait sans enfants, son frère épousât sa femme, et qu'il suscitât des enfants à son frère mort. Or il y avait sept frères parmi nous, dont le premier, ayant épousé une femme, est mort, et n'ayant point eu d'enfants, il a laissé sa femme à son frère. La même chose arriva au second, et au troisième, à tous les autres jusqu'au septième. Enfin cette femme est morte aussi après eux tous. Lors donc que la résurrection arrivera, duquel de ces sept sera-t-elle femme, puisqu'ils l'ont tous eue[5]?

Moïse nous a commandé... Voyez comme ceux qui errent cherchent toujours à s'appuyer sur les Écritures, et font semblant de vouloir obéir à la loi. *De qui des sept sera-t-elle femme, car elle l'a été de tous?* Il faut encore ajouter, selon saint Marc et selon saint Luc, qu'*elle n'a point laissé d'enfants au septième, non plus qu'aux autres* : de sorte qu'il n'y a rien qui détermine en sa faveur.

De qui sera-t-elle femme? Admirez combien les hommes sont charnels. Ils ne peuvent comprendre une vie ni une félicité sans les objets qui flattent les sens, et sans les choses corporelles auxquelles ils sont accoutumés. Ainsi ils n'entendent pas com-

[1] *Hebr.* I, 3. — [2] *Joan.* V, 19. et seqq. — [3] *Matth.* XXII, 20.

[1] *Eph.* V, 2. — [2] *Philipp.* III, 19. — [3] *Matth.* XXV, 41. — [4] *Ibid.* — [5] *Ibid.* XXII, 23 et suiv. *Luc.* XX, 27 et suiv.

ment les saints sont heureux. Toute cette vie incorporelle leur paraît un songe, une vision des spéculatifs, une oisiveté impossible à soutenir. Si on ne va, si on ne vient, comme en cette vie; si on n'y contente les sens à l'ordinaire, ils ne savent ce qu'on peut faire, et ne croient pas qu'on puisse vivre. C'est pourquoi une telle vie ne les touche pas; et la croyant impossible, ils croient que tout meurt avec le corps. Tels étaient parmi les païens les disciples d'Épicure. Tels étaient les sadducéens dans le peuple de Dieu. Tels sont encore parmi nous les impies et les libertins qui ne connaissent que la vie des sens. Ils sont pires que les sadducéens : car ceux-ci se piquaient d'être zélateurs de la loi; et nos impies n'ont aucun principe.

Vous vous trompez [1]. C'est ainsi qu'il faut parler à ces gens qui mesurent tout à leurs sens charnels et grossiers : *vous vous trompez*. Quelle erreur plus grande que de suivre toujours les sens, sans songer qu'il y a en nous un homme intérieur, et une âme que Dieu a faite à son image? C'est pourquoi Jésus-Christ leur dit encore à la fin, selon saint Marc : *Vous vous trompez donc beaucoup* [2].

Vous vous trompez, faute d'entendre les Écritures et la puissance de Dieu [3]. C'est la source de toutes les erreurs. On ne veut point entendre que Dieu puisse faire des choses au-dessus du sens et du raisonnement humain, ni autre chose que ce qu on voit. C'est pourquoi on n'entend pas les Écritures, parce que, pour ne vouloir pas étendre ses vues sur l'immensité de la puissance de Dieu, on abaisse les Écritures à des sens proportionnés à notre faiblesse. On ne veut croire ni incarnation, ni eucharistie, ni résurrection, ni rien de ce que Dieu peut, et de ce qu'il veut bien faire pour l'amour de ses serviteurs. Ainsi les sadducéens ne voulaient pas croire, ni qu'il pût conserver l'âme sans le corps, ni qu'il pût l'y réunir de nouveau, ni qu'il le lui pût rendre avec de plus nobles qualités qu'en cette vie, ni enfin donner à l'homme d'autres plaisirs que ceux qu'il a coutume de sentir.

Dans ce siècle, les hommes prennent des femmes, et les femmes prennent des maris : mais dans la résurrection, ou comme il est porté dans saint Luc [4], *parmi ceux qui seront jugés dignes du siècle à venir et de ressusciter des morts; ni les hommes ne prendront des femmes, ni les femmes des maris; et ils seront immortels, égaux aux anges de Dieu dans le ciel.* Ainsi, pour conserver un tel peuple, il ne faudra ni de génération ni de mariage : et on n'en aura non plus besoin pour les hommes que pour les anges. Tout ce qui est établi pour soutenir la mortalité cessera : l'homme sera renouvelé dans son corps et dans son âme; nous serons *enfants de Dieu*, parce que nous serons *enfants de résurrection* [5] : ce ne sera plus de la chair et du sang que nous naîtrons comme en cette vie : il n'y aura plus rien de corruptible. Avec une nouvelle naissance Dieu donnera à nos corps de nouvelles qualités, et nous serons, non enfants des hommes, mais enfants de Dieu, égaux aux anges, parce que nous serons enfants de résurrection.

Le corps est maintenant conçu et semé dans la corruption, il ressuscitera dans l'incorruptibilité; il est conçu dans la difformité, il ressuscitera dans la gloire; il est conçu dans la faiblesse, il ressuscitera dans la force; il est conçu pour une vie animale, il ressuscitera pour une vie spirituelle [1]. Ne vous étonnez donc pas s'il n'y aura point alors de mariage, comme il n'y aura point de festins. On sera comme les anges, sans aucune infirmité des sens, et sans avoir besoin de les satisfaire : *Et Dieu sera tout en tous* [2]. On n'aura besoin que de lui.

Commençons donc dès cette vie ce que nous ferons dans toute l'éternité. Commençons à nous détacher des sens, et à vivre selon cette partie divine et immortelle qui est en nous. Nous, qui vivons dans le célibat; puisque nous voulons dès à présent imiter les anges, soyons purs comme eux. Ne vivons que pour Dieu, comme saint Paul l'ordonne : *Car l'homme qui a une femme, et la femme qui a un mari, a le cœur partagé. Qui est seul ne pense qu'à Dieu* [3]. Ceux qui mènent une vie commune ne laissent pas d'être obligés dans le fond au même détachement; et c'est à eux que le même apôtre adresse cette parole : *Au reste, mes frères, le temps est court : ainsi, que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas* et n'y soient point attachés; *que ceux qui pleurent, et qui sont affligés, soient comme s'ils ne l'étaient pas* [4], et qu'ils conçoivent que leurs larmes seront bientôt essuyées. Que ceux qui se réjouissent conçoivent la fragilité et l'illusion de leur joie, et ne s'y abandonnent pas : *Que ceux qui achètent soient comme ne possédant point;* et qu'ils cessent de s'imaginer que ce qui tient si peu à eux soit véritablement en leur puissance : *Enfin que ceux qui usent des biens de ce monde soient comme s'ils n'en usaient point; car la figure de ce monde passe.... Considérons ce qu'on ne voit pas, et non pas ce qu'on voit, parce que ce qu'on voit passe, et ce qu'on ne voit pas est éternel* [5]. Passons donc, et prenons tout comme en passant, sans y attacher notre cœur lorsqu'on le possède, ni se troubler quand on le perd. Car le temps de jouir des biens de la terre est court : ce n'est qu'un moment, et ce n'est pas la peine de s'y arrêter. S'y arrêter c'est renoncer au christianisme et à l'espérance du siècle à venir.

Mais si nous sommes chrétiens, pour nous détacher des choses même permises, combien est grand notre crime si nous demeurons attachés à celles qui ne doivent pas même être nommées parmi les chrétiens! selon ce que dit saint Paul : *Que l'impureté et l'avarice ne soient pas même nommées parmi vous, ainsi qu'il est convenable parmi les saints.* Et encore : *Ce qu'ils font dans le secret, est honteux même à dire* [6].

[1] *Matth.* XXII, 29. — [2] *Marc.* XII, 27. — [3] *Matth.* XXII, 29. — [4] *Luc.* XX, 34, 35. — [5] *Ibid.* 36.

[1] I. *Cor.* XV, 42, 43, 44. — [2] *Ibid.* 28. — [3] *Ibid.* VII, 32, 33, 34. — [4] *Ibid.* 29, 30, 31. — [5] II. *Ibid.* IV, 18. — [6] *Eph.* V, 3, 12.

d'Abraham, *qui a vu son jour, et qui s'en est réjoui*[1] : de David, qui, ravi de ses grandeurs, quoiqu'il dût être son fils, *l'avait appelé son Seigneur*[2].

Comme en Abraham étaient données les promesses de la multiplication des fidèles de Jésus-Christ : en David étaient données celles de son empire éternel. Puisque Dieu lui avait promis en David, *un trône qui durerait plus que le soleil et la lune*[3] : il était beau que David, à qui ce trône était promis en figure de Jésus-Christ, fût le premier à reconnaître son empire, en l'appelant son Seigneur. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur*[4]. Comme s'il eût dit : En apparence c'est à moi à qui Dieu promet un empire qui n'aura point de fin : mais en vérité c'est à vous, ô mon Fils, qui êtes aussi mon Seigneur, qu'il est donné ; et je viens en esprit le premier de tous vos sujets, vous rendre hommage dans votre trône, à la droite de votre Père, comme à mon souverain Seigneur. C'est pourquoi il ne dit pas en général : Le Seigneur a dit au Seigneur ; mais, *à mon Seigneur*.

S'il est le fils de David, comment l'appelle-t-il son Seigneur[5] ? Il voulait par là leur faire lever les yeux à une plus haute naissance de Jésus-Christ, selon laquelle il n'est pas Fils de David, mais Fils unique de Dieu : et ils n'avaient qu'à continuer le psaume, pour trouver cette naissance éternelle, puisque Dieu même parle ainsi dans la suite : *Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore, dans les splendeurs des saints*[6].

Devant l'aurore : devant que cette lumière qui se couche, et qui se lève tous les jours, eût commencé à paraître, il y avait une lumière éternelle qui fait la félicité des saints : c'est dans cette lumière éternelle que je vous ai engendré.

Je vous adore, ô Jésus, mon Seigneur ! dans cette immense et éternelle lumière. Je vous adore comme la lumière *qui illumine tout homme venant au monde*[7] ; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu.

Quelle joie de voir Jésus-Christ nous expliquant lui-même les prophéties qui le regardent, et nous apprenant par là comme il faut entendre toutes les autres !

Tout ce que nous devons à Jésus-Christ nous est montré dans ce psaume. Nous le voyons premièrement comme Dieu ; et nous disons : C'est ici notre Dieu, et il n'y en a point d'autre. Car s'il est engendré, il est Fils : s'il est Fils, il est de même nature que son Père ; s'il est de même nature que son Père, il est Dieu, et un seul Dieu avec son Père : car rien n'est plus de la nature de Dieu que son unité.

Il est roi. Je le vois en esprit assis dans un trône. Où est ce trône ? A la droite de Dieu : le pouvait-on placer en plus haut lieu ? Tout relève de ce trône : tout ce qui relève de Dieu et de l'empire du ciel, y est soumis : voilà son empire.

Mais cet empire est sacré : c'est un sacerdoce, et un sacerdoce établi avec serment ; ce qui n'avait jamais été. Dieu voulant par une déclaration plus particulière de sa volonté, nous marquer la singularité de ce sacerdoce : *Dieu jure, et il ne s'en repentira jamais.* Il n'y aura point de changement à cette promesse : le sacerdoce de Jésus-Christ est éternel : *Vous êtes pontife à jamais selon l'ordre de Melchisédech*[1]. Vous n'avez ni commencement ni fin : ce n'est point un sacerdoce qui vienne de vos ancêtres, ni qui doive passer à vos descendants. Votre sacerdoce ne passe point en d'autres mains : il y aura sous vous des sacrificateurs et des prêtres ; mais qui seront vos vicaires, et non point vos successeurs. Vous célébrez pour nous un office et une fête éternellement, à la droite de votre Père. Vous lui montrez sans cesse les cicatrices des plaies qui l'apaisent, et nous sauvent. Vous lui offrez nos prières ; vous intercédez pour nos fautes ; vous nous bénissez, vous nous consacrez. Du plus haut des cieux vous baptisez vos enfants ; vous changez des dons terrestres en votre corps et en votre sang ; vous remettez les péchés ; vous envoyez votre Saint-Esprit ; vous consacrez vos ministres ; vous faites tout ce qu'ils font en votre nom. Quand nous naissons, vous nous lavez d'une eau céleste ; quand nous mourons, vous nous soutenez par une onction confortative : nos maux deviennent des remèdes, et notre mort un passage à la véritable vie. O Dieu ! ô Roi ! ô Pontife ! je m'unis à vous en toutes ces augustes qualités ; je me soumets à votre divinité, à votre empire, à votre sacerdoce, que j'honorerai humblement et avec foi, dans la personne de ceux par qui il vous plaît de l'exercer sur la terre.

Tous vos ennemis, ô mon Roi ! *doivent être l'escabeau de vos pieds*[2]. Ils seront réduits ; ils seront vaincus ; ils seront forcés à baiser vos pas, et la poussière où vous aurez marché. Qu'attendons-nous ? Mettons-nous volontairement sous les pieds de ce roi vainqueur, de peur qu'on ne nous y mette par force ; de peur qu'il ne dise du haut de son trône ? *Pour ceux qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, qu'on les fasse mourir à mes yeux*[3] ; devant ma vérité, devant ma justice éternelle. Car ce sera leur juste supplice, que la justice et la vérité les condamneront à jamais ; et ce sera la mort éternelle.

Asseyez-vous en attendant *dans votre trône,* ô Roi de gloire ! *jusqu'à ce que le temps vienne de mettre tous vos ennemis à vos pieds*[4] ; c'est-à-dire, demeurez dans le ciel, jusqu'à ce que vous en veniez encore une fois, pour juger les vivants et les morts. C'est précisément ce que nous disons tous les jours dans le symbole : *Il est assis à la droite de Dieu ; d'où il viendra juger les vivants et les morts.* Alors donc il en sortira pour les venir juger. Mais il retournera bientôt prendre sa place avec tous les prédestinés qui ne feront qu'un avec lui ; et il donnera à Dieu ce royaume entier, tout le peuple sauvé ; c'est-à-dire le chef et les membres : *Et Dieu sera tout en tous*[5].

[1] *Joan.* VIII, 56. — [2] *Ps.* CIX, 1. — [3] *Ps.* LXXXVIII, 38. — [4] *Ps.* CIX, 1. — [5] *Matth.* XXII, 44. — [6] *Ps.* CIX, 3. — [7] *Joan.* I, 9.

[1] *Ps.* CIX, 4. *Heb.* V, 6 ; VII, 17. — [2] *Ibid.* CIX, 1. I. *Cor.* XV, 25. *Heb.* I, 13 ; X, 13. — [3] *Luc.* XIX, 27. — [4] *Ps.* CIX, 1. I. *Cor.* XV. 25. — [5] *Ibid.* 28.

En attendant, il ne laissera pas d'exercer son empire sur la terre : il brisera la tête des rois : un Néron, un Domitien attaqueront son Église; mais il brisera leur tête superbe. Un Dioclétien, un Maximien, un Galère, un Maximin tourmenteront les fidèles : mais il les dégradera, il les perdra, il les frappera d'une plaie irrémédiable, comme il fit un Antiochus. Un Julien l'Apostat lui déclarera la guerre; mais il périra d'une main inconnue, peut-être par celle d'un ange, certainement par un coup ordonné de Dieu. Tremblez donc, ô rois, ennemis de son Église! Mais *vous, petit troupeau, ne craignez rien*[1] : votre Roi mettra à ses pieds tous vos ennemis, fussent-ils les plus puissants de tous les rois.

Il boira du torrent dans la voie. Il boira le calice de sa passion; *mais ensuite il élèvera la tête*[2]. Buvons avec lui les afflictions, les humiliations, la pénitence, la pauvreté, les maladies. Buvons de ce torrent avec courage : que ce torrent ne nous entraîne pas, ne nous abatte pas, ne nous abîme pas, comme le reste des hommes. Alors nous lèverons la tête : les têtes orgueilleuses seront brisées; nous le venons de voir : mais les têtes humiliées par un abaissement volontaire seront exaltées avec Jésus-Christ.

Et personne n'osa l'interroger[3]. Aveugles! parce que la lumière venait trop claire à leurs yeux, ils n'osaient plus l'interroger. Il fallait l'interroger, non par un esprit superbe et contentieux, mais pour être instruit. Venez donc; interrogez; profitez du temps : il ne sera plus guère avec vous. *La lumière n'est plus avec vous que pour peu de temps : Marchez,* interrogez, *pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous environnent : celui qui est dans les ténèbres ne sait où il va*[4].

Mais nous, pour qui Jésus-Christ ne s'en va pas, ne cessons de l'interroger, et de consulter sa vérité éternelle, pour le connaître, et pour nous connaître. *Approchons-nous de lui, et soyons illuminés*[5] : fussions-nous dans les ombres de la mort : écoutons l'apôtre, qui nous dit : *O vous qui dormez parmi les morts! sortez de votre tombeau, et Jésus-Christ vous éclairera*[6]. Amen, Amen.

LIII[e] JOUR.

Chaire de Moïse : Chaire de Jésus-Christ et des Apôtres.
Matth. XXIII, 1, 2, 3.

Après avoir confondu les pharisiens et les docteurs de la loi par ses réponses, il commence à découvrir au peuple leur hypocrisie, pour deux raisons : la première, afin que le peuple fût prémuni contre leurs artifices, puisque ce devait être là le plus grand obstacle à leur foi; la seconde, pour l'instruction des maîtres et des docteurs de l'Église, afin qu'ils évitassent soigneusement cette hypocrisie pharisaïque, qui avait fait une si grande opposition à l'Évangile, et avait mis à la fin le Fils de Dieu sur la croix. Le Sauveur ne devait pas sortir de ce monde, sans y laisser une instruction si essentielle.

Alors donc, après avoir confondu tous les docteurs de la loi et les pharisiens, Jésus s'adressa aux troupes que ces hypocrites séduisaient, afin de les détromper; et à ses disciples, de peur qu'ils n'en suivissent un jour les mauvais exemples; et leur parla en cette sorte : *Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse*[1] : et le reste; où il fait trois choses : 1. il établit leur autorité; 2. il en déclare l'abus; 3. il en prédit le châtiment.

Arrêtons-nous ici, et préparons-nous seulement à bien profiter du discours de Notre-Seigneur, en sorte que nous soyons véritablement purgés du pharisaïsme; conformément à cette parole du Sauveur : *Donnez-vous de garde du levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie*[2]. Hélas! hélas! qu'il n'est que trop passé de ce levain jusqu'à nous! Nous l'allons voir.

Jésus-Christ parle aux troupes et à ses disciples, au peuple et aux docteurs. Que chacun soit attentif, et prenne ce qui lui convient dans cette instruction.

La première chose qui est à observer dans le sermon de Notre-Seigneur, c'est qu'ayant à découvrir les abus et les corruptions qui étaient en vogue dans la synagogue et dans ses docteurs, il commence par établir l'autorité de leur ministère, de la manière du monde la plus forte. Car autrement, en reprenant les abus, on en introduirait un plus grand que tous les autres; qui serait de se retirer de la société, et de mépriser le ministère qui est de Dieu, à cause des vices de ceux qui l'exercent. Le docteur du genre humain ne voulait pas sortir du monde sans établir ce fondement, qui est le remède à tous les schismes futurs : et on ne peut pas l'établir avec plus de force.

Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse[3]. Assis pour enseigner : ils en ont l'autorité. *Sur la chaire de Moïse.* Il n'y avait rien de plus grand pour l'ancien peuple, que d'être assis sur la chaire du législateur; de celui que Dieu avait établi alors, pour être le médiateur entre lui et son peuple, comme l'appelle saint Paul [4]. C'est sur cette chaire que sont assis les docteurs de la loi et les pharisiens : ils représentent ces soixante-dix sénateurs qui partagèrent l'esprit de Moïse, pour juger le peuple.

Après avoir établi leur autorité sur celle de Moïse, il conclut : *Gardez donc, et faites tout ce qu'ils vous diront*[5]. Il attribue clairement à la synagogue une vérité infaillible; en sorte qu'il fallait tenir pour certain tout ce qui avait passé en dogme constant de la synagogue. Car il ne donne à personne le droit de juger au-dessus d'elle; et le partage du peuple est l'obéissance : *Gardez, et faites.*

Songeons donc à l'autorité que doivent avoir les docteurs de l'Église chrétienne; puisqu'ils sont assis, non pas sur la chaire de Moïse, mais *sur celle*

[1] *Luc.* XII, 32. — [2] *Ps.* CIX, 7. — [3] *Matth.* XXII, 45 — [4] *Joan.* XII, 35. — [5] *Ps.* XXXIII, 6. — [6] *Ephes.* V, 14.

[1] *Matth.* XXIII, 2, 3. — [2] *Ibid.* XVI, 6. *Luc.* XII, 1. — [3] *Matth.* XXIII, 2. — [4] *Gal.* III, 19. — [5] *Matth.* XXIII, 3.

de plus grands cris; qui s'augmentent de plus en plus : on croit être à la fin, ce n'est encore qu'un commencement.

Quoi! ce mouvement effroyable des royaumes qui s'entrechoquent, ces famines, ces pestes, ces tremblements de terre, ne sont que *le commencement des douleurs!* O Dieu! que vos derniers coups sont redoutables, si ceux-là qui sont si terribles, dont on ne peut seulement entendre les noms sans être saisi de frayeur, ne sont qu'un prélude! Il est ainsi, Seigneur, il est ainsi. Par tous ces grands coups, les corps seuls sont menacés : mais voici ce qui est terrible, au delà de toutes les terreurs : *Craignez, craignez celui qui, après avoir fait mourir le corps, enverra l'âme dans la gêne. Oui, je vous le dis, craignez celui-là* [1]. O Seigneur! si je sais bien craindre cela, je ne craindrai autre chose; et je verrai tous les éléments se mêler et la nature se confondre, sans effroi. Ah! je ne puis craindre que ce qui tue l'âme : mais je puis ne le craindre pas, si je commence sérieusement à me convertir. Je n'ai rien à penser que la pénitence, ni rien à craindre que de mourir dans mon péché. Mourir ce n'est rien, de quelque douleur que la mort soit accompagnée; quelque étrange, quelque imprévue, quelque cruelle et insupportable que la mort paraisse. Mourir dans le péché, c'est tout le mal, et le seul qui soit à craindre. Malheureux, ingrats, pécheurs endurcis : *Vite, vite; convertissez-vous, et vivez* [2].

LXXXII[e] JOUR.

Persécution terrible de l'Église, trahisons, charité refroidie.
***Marc.* XIII, 32.**

Un autre avant-coureur, la persécution. Elle a ces terribles circonstances : une haine implacable de tout le genre humain contre l'Église; la fureur au dehors, la trahison au dedans : on se livrera les uns les autres; les frères livreront leurs frères, et le père même son enfant; les enfants se soulèveront contre leurs pères, et les familles mêmes seront divisées : les scandales seront horribles, à cause des chutes fréquentes de ceux qu'on croyait les plus fermes. Au milieu de tout cela la séduction redoublera, et de faux docteurs gagneront ceux que la violence n'aurait pu abattre : la cruauté et la séduction iront ensemble au dernier degré. C'est ce qui est arrivé à l'Église naissante, à commencer vers les dernières années de Néron, un peu avant la guerre de Judée. C'est ce qui arrivera d'une manière bien plus terrible à la fin des siècles [3].

Ce n'était pas une chose aisée à prédire, comme on le pourrait penser d'abord, qu'une telle haine, et une telle persécution contre l'Église : et on n'aurait pas pu prévoir que le monde qui laissait en paix toutes les religions, et jusqu'aux sectes les plus impies, comme celle des épicuriens, ne pourrait souffrir le christianisme. Mais Jésus-Christ l'a voulu

[1] *Luc.* XII, 5. — [2] *Ezech.* XVIII, 32. — [3] *Matth.* XXIV, 9 et seqq. *Marc.* XIII, 12. *Luc.* XXI.

prédire, et avertir ses fidèles d'une chose aussi singulière, et jusqu'alors autant inouïe que celle-là.

Il joint, selon sa coutume, la consolation aux maux. *Tout le monde vous haïra : mais vous ne perdrez pas un seul cheveu; vous posséderez votre âme par votre patience* [1]; non en combattant, mais en souffrant. *Vous serez traînés à tous les tribunaux*, comme des criminels; *mais cela leur sera en témoignage* [2] : vous y paraîtrez comme des témoins de la vérité, comme les maîtres du genre humain : *Je vous donnerai une bouche* que nulle impudence, nulle violence ne pourra fermer; *une sagesse*, une force *contre laquelle il n'y aura point de résistance* [3] : *vous n'aurez rien à préméditer : le Saint-Esprit parlera par votre bouche* [4] : et le reste qu'on peut voir dans l'Évangile.

Ce qui sera de plus déplorable, c'est que *la malice s'augmentant sans fin, la charité se refroidira dans la multitude* [5] : c'est ce qui arriva à saint Paul, lorsqu'il disait : *Tous m'ont quitté : personne ne m'a assisté dans ma première défense : Démas même m'a abandonné, attiré par l'amour de ce siècle : il n'y a que Luc avec moi : qu'il ne leur soit point imputé* [6]. Mais ce refroidissement de la charité dans ses frères, ne changeait point envers eux le cœur de Paul. Ce refroidissement de la charité paraîtra beaucoup davantage dans la fin des siècles : *car, lorsque le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre* [7]?

Mais à ce comble de maux, il n'y a qu'un seul remède : *Qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé* [8]. Remarquez ce mot : *jusqu'à la fin.* Dix ans, vingt ans, trente ans, cinquante ans, ce n'est rien : il faut aller jusqu'à la fin. Ne vous lassez point de travailler; car la moisson que vous recueillerez, sera éternelle.

Il faut que cet Évangile soit prêché par toute la terre [9] : de peur qu'on ne pense que la persécution qu'on vient de voir si déchaînée, en arrête le cours. *Paul était lié : mais la parole de Dieu ne l'était pas* [10] : *elle courait* [11], dit cet apôtre : le bruit en retentissait par toute la terre : *la foi des Romains y était annoncée* [12] : *l'Évangile, qui était venu jusqu'à Colosse, était, et fructifiait, et croissait en même temps par tout le monde* [13]. Ainsi la prédiction du Sauveur s'accomplissait déjà en quelque façon, avant la dissipation des Juifs : mais le grand accomplissement en est réservé à la fin des siècles, et la prédication aura percé par tout le monde avant qu'il finisse.

O Dieu! donnez vigueur à votre parole : bénissez les prédicateurs apostoliques : envoyez vos ouvriers dans cette grande moisson, que votre ennemi ravage. O Seigneur! je me joins en esprit à ces hérauts de votre Évangile, et à ceux qui croiront en vous par leur parole. Sanctifiez-les en vérité, et que leur sainteté naissante répare les ravages que fait

[1] *Luc.* XXI, 17, 18, 19. — [2] *Ibid.* 12, 13, et *Marc.* XIII, 9 et seqq. — [3] *Luc.* XXI, 14, 15. — [4] *Matth.* X, 19, 20. — [5] *Ibid.* XXIV, 12. — [6] II. *Tim.* IV, 9, 11, 16. — [7] *Luc.* XVIII, 8. — [8] *Matth.* XXIV, 13. — [9] *Ibid.* 14. — [10] II. *Tim.* II, 9. — [11] II *Thess.* III, 1. — [12] *Rom.* I, 8. — [13] *Coloss.* I, 6.

C'est une chose admirable, comme Dieu la supportait en patience, et combien de formalités et de dénonciations, pour ainsi dire, il pratique, avant que de répudier entièrement cette épouse infidèle. Il semble que lorsqu'elle en vint à répandre le sang de saint Étienne, elle eût rompu tout à fait avec Dieu, et Dieu avec elle. Mais non; car l'infidélité de la ville de Jérusalem n'empêchait pas que les Juifs de la dispersion n'écoutassent encore les apôtres. Ils entraient dans les synagogues où on leur offrait la parole, comme on faisait à des frères et à de vrais Juifs. On écoutait paisiblement ce qu'ils disaient de Jésus, et on les invitait à en parler encore une autre fois dans l'assemblée suivante. Et le samedi étant venu, toute la ville accourut pour entendre la parole de Dieu de leur bouche. Alors les Juifs s'émurent, et contraignirent les apôtres à leur déclarer qu'ils allaient porter aux gentils la parole qu'ils refusaient de recevoir : ce qui était une espèce de rupture, puisque les apôtres s'en allèrent, secouant contre eux la poussière de leurs pieds. Voilà ce qui arriva à Antioche de Pisidie [1].

Mais la rupture n'était pas encore universelle; car ils continuaient à entrer dans les autres synagogues à leur ordinaire, et on leur y offrait encore la parole [2]. Ils allaient aussi comme les autres à la prière commune dans l'oratoire destiné à cet usage [3]. Saint Paul parla paisiblement dans la synagogue à Thessalonique durant trois samedis consécutifs [4]. Il était écouté, et parlait aussi à Corinthe tous les samedis [5], prêchant toujours le Seigneur Jésus dans ses discours; et ne s'en retirait que lorsqu'il voyait leurs blasphèmes manifestes, leur dénonçant toujours qu'ils allaient aux gentils, qui était comme le signal de la rupture : saint Paul demeurant pourtant toujours auprès de la synagogue, sans doute pour la fréquenter à son ordinaire, autant qu'on l'y recevrait [6].

Ce qui se passa à Éphèse sent un peu plus la rupture : car saint Paul y ayant prêché trois mois durant dans la synagogue avec une pleine liberté, le blasphème de quelques-uns qui entraînèrent les autres, fit qu'il sépara ses disciples, et continua ses discours dans l'école d'un certain, nommé Tyran [7]. Mais ce n'était rien moins encore qu'une rupture absolue avec la synagogue, puisqu'après tout cela le même saint Paul, étant arrivé à Jérusalem, par le conseil de saint Jacques et de tous les prêtres, se joignit à quatre fidèles qui avaient fait un vœu, et, se sanctifiant avec eux, entra dans le temple, où ils offrirent leurs oblations, et accomplirent leur vœu, en témoignage de leur communion avec le service du temple, et le peuple qui le fréquentait [8], qui par conséquent n'était pas encore manifestement réprouvé. Et pour pousser tout d'un coup la chose jusqu'à la fin des Actes, les Juifs que saint Paul trouva à Rome, lui déclarèrent que les *frères de Judée*, contents alors de l'avoir chassé du pays, *ne leur avaient rien écrit, ni rien fait dire contre lui*. Ce qui fit qu'ils l'écoutèrent encore un jour entier, depuis le matin jusqu'au soir [1].

Pendant ce temps-là les gentils venaient en foule à l'Église, qui se formait tous les jours de plus en plus. La persécution s'éleva de tous côtés à l'instigation des Juifs qui allaient partout pour animer les gentils, jusqu'à ce qu'ils excitèrent Néron à cette première et grande persécution où les deux apôtres saint Pierre et saint Paul moururent. Ce fut là comme le terme fatal marqué à la synagogue : car elle avait pris alors universellement parti contre les fidèles. Les apôtres, en allant au supplice, leur dénoncèrent le châtiment qui leur allait arriver. Dieu semblait les avoir attendus jusque-là en patience, et leur avoir donné tout ce temps-là pour faire pénitence du déicide commis en la personne du Fils de Dieu. Mais enfin, n'ayant écouté ni lui, ni ceux qu'il leur envoyait pour les obliger à se repentir, il lança le dernier coup, où l'on sait que la cité sainte fut mise en feu avec son temple, avec toutes les marques de la dernière extermination que Daniel avait prédite. Ce fut alors que le peuple juif cessa absolument d'être peuple, conformément à ce qu'avait dit le même prophète : *Et il ne sera plus le peuple de Dieu* [2].

On voit donc l'état de l'Église dans cet intervalle. L'Église chrétienne commençait par la prédication de la vérité que Jésus-Christ et ses apôtres établirent par tant de miracles, et surtout par celui de la résurrection de Jésus-Christ : qui était qu'il le fallait reconnaître pour le vrai Christ. Alors cependant la synagogue n'était pas encore entièrement répudiée, ni n'avait pas tout à fait perdu le titre d'Église, puisque les apôtres communiquaient encore avec elle à son temple et à son service. C'était comme un temps d'attente, durant lequel se faisait la publication de l'Évangile. Il y en avait alors qui, peut-être, n'ayant pas vu par eux-mêmes les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, et ne sachant encore que penser, voyant aussi qu'il se remuait dans le monde quelque chose d'extraordinaire, demeuraient comme en suspens, attendant du temps le dernier éclaircissement, et disant comme Gamaliel : *Si ce conseil n'est pas de Dieu, il se dissipera de lui-même; s'il est de Dieu, vous ne pourrez pas le dissiper* [3]. Ceux qui demeuraient dans cette attente, dociles à recevoir la vérité quand elle serait entièrement notifiée, pouvaient encore être sauvés, comme leurs prédécesseurs, en la foi du Christ à venir; parce qu'encore qu'il fût arrivé, la promulgation de sa venue n'avait pas encore été faite jusqu'au point que Dieu avait marqué, et après laquelle il ne voulait plus tolérer ceux qui n'ajouteraient pas une foi entière à l'Évangile. En attendant, l'Église judaïque demeurait encore en état. Le Fils de Dieu lui donnait toujours la même autorité qu'elle avait, pour soutenir et instruire les enfants de Dieu; ne dérogeant la créance, que dans le point que Dieu avait révélé par tant de miracles. Car la croyance qu'il donnait par ces miracles à l'Église chrétienne ne dérogeait

[1] *Act.* XIII, 5 et suiv. — [2] *Ibid.* 15. — [3] *Act.* XVI, 13, 16. — [4] *Act.* XVII, 2. — [5] *Act.* XVIII, 4. — [6] *Ibid.* 7. — [7] *Ibid.* XIX, 8, 9. — [8] *Ibid.* XXI, 23 et suiv.

[1] *Act.* XXVIII, 21, 23. — [2] *Dan.* IX, 26. — [3] *Act.* V. 38, 39.

Mettons-nous en esprit dans ce dernier jour, si heureux pour les uns, si funeste aux autres. Représentons-nous l'étonnement où l'on sera de cette nouvelle lumière que jettera le Sauveur, de ce prodigieux éclat qui se fera sentir d'une extrémité du monde à l'autre avec la rapidité d'un éclair. Contemplons ces aigles mystiques, les esprits sublimes à qui le monde n'aura rien été, et qui n'auront pas été troublés de tant de persécutions, ni de cet ébranlement universel de la nature éperdue, prendre tout à coup leur vol, et, comme dit saint Paul, *être enlevés dans les nuées, au milieu des airs, à la rencontre de Jésus-Christ, pour être ensuite toujours avec lui*[1]. Heureux jour! heureux spectacle! heureux changement! heureux ceux qui verront ce beau feu, cet éclair nouveau, cette vive et admirable lumière : qui verront ce corps que la mort a consacré à notre salut; ces aigles qui voleront après, et qui seront enlevés avec lui! Soyons de ces aigles, par la contemplation en foi et en vérité, et par une noble élévation au-dessus des choses mortelles. Faisons notre proie de ce corps, que la mort a fait nôtre. Nous l'avons dans l'eucharistie, ce corps mort autrefois, à présent vivant, mais couvert d'un signe de mort : dévorons-le; prenons-en toute la substance, tout le suc. Vivons de Jésus et de sa vérité, et de ses souffrances, et de sa mort, qui est notre vie : imitons-la; portons-la sur nous : *Portons sur nos corps la mortification de Jésus; afin que la vie de Jésus paraisse en nous*[2]. Si parmi les ténèbres du monde, et celles qui nous environnent, il lui plaît de faire tout à coup reluire sur nous comme une espèce d'éclair, une lumière rapide qui se répande en un moment dans toute notre âme, et qui se fasse sentir de la partie haute jusqu'à la plus basse; ô lumière, je vous adore! ô lumière, je vous veux suivre! Si vous vous retirez comme un éclair, et que vous laissiez mes yeux éblouis d'un éclat si vif, je me souviendrai de vous avoir vue : je me réjouirai de l'espérance de vous revoir à d'autres moments; je tâcherai de mettre à profit tout ce que vous me montrerez dans ces moments rapides : et j'aspirerai nuit et jour à ce jour unique de l'éternité, où vous luirez sans vous retirer, sans être obscurcie; où votre levant sera sans couchant; où nous jouirons à jamais de vous, ô Père! ô Fils! ô Saint-Esprit! qui êtes la véritable et seule lumière.

LXXXVe JOUR.

Instructions à recueillir. Se tenir prêt : veiller à toute heure. L'un pris, l'autre laissé. *Matth.* XXIV, 37, 51. *Marc.* XIII, 33, 37. *Luc.* XVII, 24.

De tout ce que nous avons vu, il y avait deux sortes d'instructions particulières à recueillir. Dans la ruine de Jérusalem il y avait à s'en sauver par la fuite : *Alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient aux montagnes*[3]. C'est ce que firent les chrétiens, qui s'enfuirent en effet vers les pays montagnards, à la ville de Pella, comme marquent les histoires : ce qui fut cause qu'on ne voit point qu'ils aient souffert en Jérusalem, ni qu'il s'y en soit trouvé aucun durant le siége de Tite. A l'égard des calamités qui devaient arriver à la fin du monde, il fallait ne pas songer à s'en sauver, puisqu'elles sont universelles et inévitables; mais s'y préparer : et cette préparation nous est expliquée dans le reste de ce chapitre.

Elle consiste, premièrement, à veiller, à être attentif, à se tenir toujours prêt, en accompagnant de prières son attention et sa diligence : *Prenez garde, veillez et priez : car vous ne savez pas le temps, ni si le maître viendra sur le soir, ou vers le minuit, ou au chant du coq, ou le matin*[1]. *Veillez donc, et priez en tout temps, afin d'être rendus dignes d'éviter ces choses*, c'est-à-dire la rigueur du dernier jugement, *et de comparaître devant le Fils de l'homme*[2]. Il ne faut donc pas seulement prier, mais prier en tout temps.

Secondement : Il faut songer à l'effet de ce terrible jugement; *de deux qui seront ensemble, l'un sera pris et l'autre laissé*[3]. Et pour aller où? *Où sera le corps, là s'assembleront les aigles*. Qui ne tremblerait, en voyant tout à coup une si terrible séparation? L'un enlevé à Jésus-Christ, l'autre laissé au milieu des maux, d'où il ne sortira que pour rentrer dans de plus grands, et n'en sortir jamais!

Troisièmement : il ne faut point reculer ni regarder en arrière : *Souvenez-vous de la femme de Lot*[4], qui, pour avoir seulement tourné la tête vers Sodome, reçut un châtiment si prompt et si rigoureux. Il ne suffit pas d'éviter les mauvaises compagnies, ni de fuir le monde qu'on a quitté; il ne faut pas seulement tourner les yeux de ce côté-là.

Quatrièmement : il faut faire toutes ses actions avec une activité et une diligence extraordinaire; se sauver à quelque prix que ce soit; laisser périr beaucoup de choses qu'on aimerait, plutôt que de hasarder son salut : *si l'on est dans le haut de la maison, ne se point embarrasser de sauver les meubles qui sont en bas*[5]; se contenter de sauver ce qui est en haut; emporter et sauver d'abord à la corruption tout ce qu'on peut; ne pas dire : Je laisserai cela, mais je retournerai demain le quérir; demain je commencerai à me corriger de ce vice, je me contenterai pour aujourd'hui de modérer celui-ci. Ne laissez rien qu'il vous faille aller requérir : ne laissez rien à faire à une autre fois; car le temps vous manquera tout à coup, et votre attente sera vaine.

Cinquièmement : il faut se retirer de tout ce qui attache trop l'esprit, de tout ce qui *appesantit le cœur;* et non-seulement *de l'ivrognerie*, où la raison est absorbée, mais encore *de la bonne chère, et des soins de cette vie*[6]. Et sur les soins de la vie, il faut remarquer ces paroles : *Aux jours de Noé ils buvaient, ils mangeaient, ils se mariaient, ils ma-*

[1] I. *Thes.* IV, 16, 17. — [2] II. *Cor.* IV. 10. — [3] *Matth.* XXIV. 16.

[1] *Marc.* XIII, 33, 34, 35. — [2] *Luc.* XXI, 36. — [3] *Matth.* XXIV, 40, 41. *Luc.* XVII, 34, 35, 30, 37. — [4] *Ibid.* XVII, 31, 32. — [5] *Ibid.* 31. *Matth.* XXIV, 17, 18. — [6] *Luc.* XXI, 34.

riaient leurs enfants : et aux jours de Lot ils buvaient et mangeaient, ils vendaient et ils achetaient, ils plantaient et ils bâtissaient : et ils périrent tout d'un coup dans les eaux du déluge, et par le feu du ciel[1]. Car il ne dit pas : Ils tuaient, ils commettaient des adultères, et le reste : il parle des occupations les plus ordinaires et les plus innocentes de la vie : parce qu'elles occupent, elles embarrassent, elles accablent, elles enchantent, elles attachent, elles trompent, en nous menant d'un soin à un autre et d'une affaire à une autre. Il ne suffit donc pas d'éviter les actions criminelles ; mais il faut encore prendre garde à ne se pas laisser jeter par les autres dans cet esprit d'empressement et d'occupation, qui fait qu'on n'est jamais à soi.

Sixièmement : on ne saurait assez songer au grand mal dont nous sommes menacés. Ce sera comme le déluge, aux temps de Noé ; comme le feu du ciel, aux temps de Lot ; *comme un lacet où nous serons pris tout à coup*[2], à la manière des oiseaux, par un vain appât, pour être la proie de ceux qui veulent nous dévorer. Le mauvais serviteur, qui ne songeait qu'à passer sa vie dans le plaisir, se trouvera tout d'un coup *séparé* de Dieu, de sa grâce, de tout le bien : *et il sera mis avec les hypocrites, où il y aura un pleur et un grincement de dents*[3] éternel. Terribles paroles : *séparé, mis avec les hypocrites : pleur et grincement de dents*, et douleur jusqu'à la rage ! A quoi donc penserons-nous, si nous ne pensons à ces choses ? Ah ! périssent toutes nos pensées, afin que celles-là vivent seules dans nos cœurs !

LXXXVIe JOUR.

Le Père de famille : ses serviteurs : la figure du voleur. *Matth.* XXIV, 45, 46, 47. *Luc.* XII, 41, 44.

Conférez le chapitre XXIV de saint Matthieu, depuis le ℣. 45 jusqu'à la fin, avec le chapitre XII de saint Luc, depuis le ℣. 35 jusqu'au 49.

Le Fils de Dieu instruit ici, premièrement tous les chrétiens, sous la figure du père de famille, et de ses serviteurs : et encore sous la figure du même père de famille, et d'un voleur. Secondement, il instruit en particulier les supérieurs ecclésiastiques, sous la figure du père de famille qui retourne à sa maison, et de son économe ou principal domestique qui le doit attendre.

Voici pour les premiers ce que nous trouvons dans saint Luc. Premièrement : *Les reins ceints*[4] : c'est-à-dire les passions resserrées, comme une robe qui se répandrait faute de ceinture. C'est l'état d'un homme laborieux et toujours prêt à marcher. Car lorsque l'âme se répand dans les passions, elle est lâche, sans force, sans ordre, sans bienséance.

Secondement : *Des flambeaux allumés à la main.* C'est encore l'état d'un homme prêt à aller au-devant *du maître*, à quelque heure de la nuit qu'il vienne, pour l'éclairer.

Des lampes allumées : c'est un esprit attentif, et un cœur ardent. On a comme des flambeaux en soi-même, dans le fond du raisonnement ; mais ils ne sont allumés que par l'attention. Que sert d'avoir de l'esprit, du raisonnement, de la foi même, si tout cela n'est réveillé par l'attention ? autant que nous serviraient des flambeaux bien préparés dans notre coffre, mais sans amorce, sans feu.

Les lampes allumées à la main, sont aussi le bon exemple. Ce n'est pas assez de l'attention ; il en faut venir aux œuvres, à l'application sur nous-mêmes : autrement le flambeau nous est inutile.

Troisièmement : *Semblables à des hommes qui attendent*[1] ; par conséquent très-attentifs : et qui attendent-ils ? Leur maître ; celui qui les peut punir, pour peu qu'il les trouve négligents.

Quatrièmement : *Quand il viendra, et qu'il frappera.* Il vient à chaque moment : car chaque heure nous avance vers la mort. Il frappe par les maladies : il faut donc être attentif, et se tenir prêt dès le premier coup. Mais à peine s'éveille-t-on au dernier, et lorsque la mort est déjà presque dans le cœur : et alors il n'y a plus de flambeaux, plus d'attention, ni de réflexion : tout est presque éteint.

Cinquièmement : *Aussitôt ils lui ouvrent.* Comme tout ici est actif ! Il faut ouvrir soi-même au maître qui vient, être bien aise de le recevoir : mais ouvrir avec diligence, *aussitôt* : ouvrir par conséquent avec joie ; ne pas murmurer, ne pas se plaindre de la mort qui vient si tôt. Au reste, il n'a pas besoin qu'on lui ouvre, afin qu'il prenne notre âme qu'il vient requérir ; car il saura bien la reprendre sans qu'on la lui donne. Bon gré, mal gré, il faut mourir : et souvent il frappe si fort, que les portes brisées s'ouvrent d'elles-mêmes, sans que vous ayez le loisir d'ouvrir ni de lui offrir vous-même votre âme qu'il vous redemande. Il n'a donc que faire de vous pour la retirer : mais pour l'amour de vous, afin que vous puissiez lui en faire le sacrifice, il veut que ce soit vous qui lui ouvriez, et promptement, et avec joie, puisque vous ouvrez, non pas à la mort, mais à un maître bienfaisant.

Car, sixièmement, *s'il trouve ses serviteurs vigilants, il se retroussera, et les fera asseoir, et passera de l'un à l'autre pour les servir*[2]. Il ne faut pas chercher dans les paraboles à tout expliquer : il y a des circonstances, comme celles-ci, qui ne servent que pour la peinture. Le fond est ici, que Jésus-Christ s'est fait serviteur de ses fidèles. *Le Fils de l'homme*, dit-il, *est venu servir,* et ce service est *de se donner lui-même en rédemption pour plusieurs*[3]. C'est de lui que nous tenons tout, et en ce monde et en l'autre : et nul ne demeurera sans récompense ; car il passera de l'un à l'autre pour les servir tous. Il leur donnera abondamment tous les biens ; car pour lui il n'a pas besoin de vos services, ni de rien : il est heureux, il est dans la gloire. Il vient pour vous ; et sous la figure de la mort, qui vous paraît

[1] *Luc.* XVII, 26, 27, 28, 29. — [2] *Ibid.* XXI, 35. — [3] *Matth.* XXIV, 51. — [4] *Luc.* XII, 35.

[1] *Luc.* XII, 36. — [2] *Ibid.* 37. — [3] *Matth.* XX, 28.

si hideuse, il vous apporte sa grâce, son royaume, sa félicité éternelle, des richesses inestimables, des plaisirs sans fin. Ouvrez donc à un si bon maître; et donnez-lui de bon cœur cette âme, qu'il ne redemande que pour la rendre bienheureuse.

Septièmement : *S'il vient à la seconde veille, et s'il vient à la troisième* [1]. Remarquez : il ne parle point qu'il vienne jamais de jour : il surprend toujours. On ne le voit pas, et il se cache dans les ombres de la nuit; et cependant l'homme insensé veut le deviner. Je me porte bien, je ne mourrai pas; on se donne toujours bien des années; et cependant l'expérience fait voir qu'il surprend toujours : *il vient à l'heure qu'on n'attend pas, et au jour qu'on n'espère pas* [2].

Huitièmement : ce père de famille, qui vient avec tant d'amour, pour nous donner des biens éternels sous la figure de la mort, prend encore une autre figure, celle *d'un voleur*[3], c'est-à-dire celle d'un ennemi, qui vient nous ravir tout ce que nous possédons et que nous aimons. Premièrement, les biens temporels et les plaisirs des sens, dont nous faisions notre bonheur. Tout d'un coup tout nous sera enlevé : ces biens passeront en d'autres mains : ces plaisirs se dissiperont comme une fumée, comme une paille que le vent emporte. Secondement, il nous ôtera les biens spirituels : tant de pensées de conversion, tant de désirs imparfaits qui nous amusaient, qui nous endormaient dans la mort. Tout cela nous sera ôté; et nous verrons, malgré tous ces faibles commencements de bonne volonté, de bons sentiments et de vertus, qui nous faisaient dire : *Je suis riche :* nous verrons *que* nous *sommes pauvres, misérables, aveugles, nus, dignes de pitié;* ou plutôt indignes de pitié, à cause de notre malice; sans aucun de ces biens qui nous ouvrent la porte du ciel, ainsi qu'il est écrit dans l'Apocalypse [4].

En neuvième et dernier lieu. Pesons ce mot : *Soyez prêt* [5]. Que vos comptes soient en état : que vos dettes soient payées : que vos desseins soient accomplis : car après ce moment il n'y a rien à espérer. Quelle angoisse! quelles sueurs à la vue de ce maître rigoureux qui vous pressera de rendre compte! Vous payerez par le dernier et inévitable supplice ce que vous n'aurez pas volontairement payé par vos bonnes œuvres.

LXXXVIIe JOUR.

L'économe fidèle et prudent : sa récompense. *Matth.* XXIV, 45, 46, 47. *Luc.* XII, 41, 44.

Pierre lui dit : *Seigneur, est-ce pour nous que vous dites cette parabole, ou pour tout le monde*[6]? Nous tromperez-vous comme les autres, nous qui sommes les dispensateurs de vos mystères? Nous serez-vous un voleur qui nous surprendra, ou un maître impitoyable qui arrivera tout d'un coup pour nous punir? Il lui répond par sa parabole de l'économe, ou de l'intendant d'une maison, à qui le maître a donné la charge de tout, et en particulier celle de ses conserviteurs. C'est la figure des supérieurs et supérieures, chacun selon son degré, et le poste où il est établi.

Le maître a établi cet économe, cet intendant, ce dispensateur, pour être *fidèle ; pour être prudent; pour donner la nourriture à sa famille;* pour la lui donner *dans le temps ;* pour la lui donner *avec mesure* [1]. Te voilà, ô Pierre! Vous voilà, pasteurs! Il faut être fidèles : donner fidèlement ce que le maître a mis en vos mains pour le distribuer, les instructions, les sacrements. Voilà ce que c'est qu'être fidèles : ne s'attribuer rien; ne rien retenir de ce qu'il a voulu que vous donnassiez. O économe! ô intendant spirituel! tu n'as rien à toi, tu n'as rien pour toi, puisque toi-même tu es tout aux autres : *Tout est à vous, soit Paul, soit Céphas, tout est à vous : et vous êtes à Jésus-Christ,* disait saint Paul [2]. *Tout est à vous.* Il faut donc être fidèle, et se donner tout entier au peuple de Dieu. Mais outre la fidélité, il faut la prudence, pour donner dans le temps, pour donner avec mesure : prendre les moments favorables d'une affliction, du ralentissement d'une passion, d'une maladie, d'une grande perte; être attentifs à ce moment : voyez, Dieu vous avertit; Dieu vous frappe; Dieu vous réveille. Voilà le premier effet de la prudence : *prendre le temps :* sinon on rendra compte à Dieu du moment perdu, et de la damnation de son frère: Le second : *donner avec mesure;* pas plus qu'on ne peut porter : *ne donner pas le saint aux chiens, ni les perles aux pourceaux* [3] : ne prêcher pas les hauts mystères de la communication avec Dieu aux âmes encore impures, qui ont besoin qu'on les étonne, qu'on les effraye : ne donner pas l'absolution ni la communion précipitamment : ne la donner pas aux chiens et aux pourceaux , aux âmes encore impures : aller par degrés : gagner peu à peu. Mais néanmoins il vient un temps qu'il n'y a point de temps, qu'il n'y a point de mesure à garder. Ici on dit : *Ne reprenez pas, mais avertissez* [4] ; là, *il faut reprendre avec modestie* [5]: ailleurs : *reprenez durement* [6] : ailleurs : *dans le temps, hors du temps, à propos, et hors de propos* [7] : autrement tout est perdu. Voilà donc la fidélité et la prudence d'un bon serviteur.

Deux choses nécessaires à régler, le fond et la manière. Le fond, il faut donner : soyez fidèle. La manière : il faut donner à propos, et avec les proportions, les convenances requises : autrement vous n'êtes pas ce serviteur digne que le maître l'emploie à gouverner sa famille, parce que vous ne donnez rien par infidélité; ou lorsque vous donnez, ce que vous donnez tourne à rien par votre imprudence.

Remarquez ici un faux zèle. Un supérieur, un pasteur ne prêche pas : il est infidèle. Il prêche,

[1] *Luc.* XII, 38. — [2] *Matth.* XXIV, 50. — [3] *Luc.* XXII, 39. — [4] *Apoc.* III, 17. — [5] *Matth.* XXIV, 44 — [6] *Luc.* XII, 41.

[1] *Luc.* XII, 42. — [2] I. *Cor.* III, 22, 23. — [3] *Matth.* VII, 6. — [4] I. *Tim.* V, 1. — [5] II. *Tim.* II, 25. — [6] *Tit.* I, 13. — [7] *Tim.* IV, 2.

moindres observances. Mais il faut encore remarquer ici quelque chose de plus intime. On observe volontiers dans la loi ce qui ne coûte rien à la nature : où les passions ne souffrent point de violence. On le sacrifie aisément à Dieu; on ne veut pas avoir à se reprocher à soi-même qu'on est sans loi, qu'on est un impie : on s'acquitte par de petites choses, et on se flatte d'avoir satisfait. Mais la lumière éternelle vous foudroie : *Il fallait s'attacher à ces* grandes *choses, mais sans omettre* les moindres [1]. Il ne faut pas s'y attacher comme aux principales, ni les mépriser non plus à cause qu'elles sont petites.

Voyez ce que Jésus estime, la *justice*, la *miséricorde*, la *bonne foi.*

Guides aveugles, qui coulez le moucheron, et qui avalez un chameau [2]. Que le monde est plein de ces fausses piétés! Ils ne voudraient pas qu'il manquât un *Ave, Maria*, à leur chapelet; mais les rapines, mais les médisances, mais les jalousies, ils les avalent comme de l'eau : scrupuleux dans les petites obligations; larges sans mesure dans les autres.

C'est encore la même chose, que ce qui est dit au ỳ. 5. *Ils étendent des parchemins, où ils écrivaient des sentences de la loi de Dieu* [3]. Conformément au précepte du Deutéronome [4]. Soit que ce fût une espèce d'allégorie, ou une obligation effective; ils voulaient bien avoir ces sentences roulantes et mouvantes devant les yeux : mais ils ne se souciaient pas d'en avoir l'amour dans le cœur. Il était commandé aux Israélites, pour se distinguer des autres peuples, d'avoir des franges au bord de leurs robes, qu'ils nouaient avec des rubans violets [5]. Ce qui leur était un signal, qu'ils devaient être attentifs à la loi de Dieu, et ne laisser pas errer leurs yeux et leurs pensées dans les choses qu'elle défendait. Les pharisiens se faisaient de grandes franges, ou dilataient ces bords de leurs robes, comme gens bien attentifs à la loi de Dieu, qui dilataient ce qui était destiné à en rappeler la mémoire. C'est tout ce que Dieu en aura : une vaine parade, une ostentation, une exactitude apparente aux petits préceptes aisés, un mépris manifeste des grands, et un cœur livré aux rapines et à l'avarice.

Prenez garde dans les religions : un voile; l'habit de l'ordre; les jeûnes de règle. Mais que veut dire ce voile? Pourquoi est-il mis sur la tête; comme l'enseigne de la pudeur et de la retraite? C'est à quoi il fallait penser, et ne mépriser pas les petites choses, qui sont en effet la couverture et la défense des grandes : mais aussi ne se pas imaginer que Dieu se paye de cette écorce et de ces grimaces.

LXI[e] JOUR.

Suite. Sépulcres blanchis. *Matth.* XXIII, 26 et 27.

Aveugle pharisien, continue Notre-Seigneur [6], *qui nettoies le dehors d'une coupe, et laisses dans la saleté le dedans* où l'on boit! *Nettoie le dedans, afin que le dehors soit pur :* car la pureté vient du dedans, et se doit répandre de là sur le dehors. Autrement, malgré ton hypocrisie, l'infection du dedans se produira par quelque endroit : ta vie se démentira : ton ambition cachée sera découverte; tu paraîtras de couleurs et de figures différentes; et avec l'infamie de ton ambition, celle de ton hypocrisie attirera la haine du genre humain.

Quelle affreuse idée d'un hypocrite! *C'est un vieux sépulcre :* tout s'y démentait : *on l'a reblanchi, et il paraît beau au dehors :* il peut même paraître magnifique. Mais qu'y a-t-il au dedans? *Infection, pourriture, des ossements de morts* [1], dont l'attouchement était une impureté selon la loi. Tel est un hypocrite : il a la mort dans le sein : que sera-ce, et où se cachera-t-il, lorsque Dieu révélera le secret des cœurs, et qu'on verra *ces choses honteuses qui se passaient dans le secret, et qu'on a honte même de prononcer* [2]?

¹ *Matth.* XXIII, 23. — ² *Ibid.* 23, 24. — ³ *Ibid.* 5. — ⁴ *Deut.* VI, 8. — ⁵ *Num.* XV, 38. *Deut.* XXII, 12. — ⁶ *Matth.* XXIII, 25, 26.

LXII[e] JOUR.

Docteurs juifs persécuteurs des prophètes : Leur punition. *Ibid.* 29, 36.

Voici le comble de l'hypocrisie : des actions de piété pour donner couleur au crime; comme de bâtir les sépulcres des prophètes. Qu'il est aisé de les honorer après leur mort, pour acquérir la liberté de les persécuter vivants! Ils ne vous disent plus mot, et vous pouvez les honorer sans qu'il en coûte à vos passions. On fait aisément les actes de piété qui ne leur font point de peine. On parera un autel; on y placera les reliques; tout y sera propre et orné; on bâtira des Églises et des monasteres : les actions de piété éclatantes, loin de rebuter, on s'en fait honneur. Venons à la pratique de la piété, et à la mortification des sens : on n'y veut pas entendre.

Les Juifs étaient prêts à faire mourir le prophète par excellence et ses apôtres; et ils disaient : *Si nous eussions été du temps de nos pères, nous n'eussions pas persécuté les prophètes. Vous êtes leurs vrais enfants* [3], puisque vous voulez faire comme eux; et vous voulez avoir tout ensemble, et la gloire de détester le crime, et le plaisir de vous satisfaire en le commettant. Mais vous ne tromperez pas Dieu. Au lieu de recevoir les vaines excuses que vous semblez vouloir faire aux prophètes, il vous punira de tous les crimes que vous aurez imités; à commencer par celui de Caïn, dont vous avez imité la jalousie sanguinaire [4]. Le moyen de désavouer vos pères, est de cesser de les imiter. Que si vous les imitez, les tombeaux que vous érigez aux prophètes serviront plutôt de monument pour conserver la mémoire des crimes de vos ancêtres, que de moyen de les éviter. C'est pourquoi il y a dans saint Luc [5] : En bâtissant leurs sépulcres, pendant que dans votre cœur vous désirez d'en faire autant aux prophètes que vous avez

¹ *Matth.* XXIII, 27. — ² *Ephes.* V, 12. — ³ *Matth.* XXIII, 30, 31. — ⁴ *Ibid.* 35. — ⁵ *Luc.* XI, 48.

Chacun de nous portera son fardeau au tribunal de Jésus-Christ. *Que chacun s'éprouve soi-même : car en cette sorte il aura sa gloire en lui-même, et non dans les autres* [1] : car encore qu'en un autre sens, *nous devions par la charité porter les fardeaux les uns des autres :* néanmoins en ce dernier jugement, chacun sera jugé, non selon les œuvres des autres, *mais selon les siennes* [2].

Allez à ceux qui en vendent [3]. Vous à qui l'huile manque : vous qui ne méritez pas de véritables louanges, allez à ceux qui les vendent : allez aux flatteurs, qui, par un bas intérêt, vous feront accroire avec tous vos vices que vous êtes vertueux.

Pendant qu'elles allaient acheter : pendant que leurs flatteurs les amusaient, par la vaine opinion qu'ils leur donnaient de leur sainteté, *l'Époux vint; elles vinrent tard; et la porte leur fut fermée* [4].

Elle est fermée pour ne s'ouvrir plus : et votre exclusion est sans remède.

Seigneur, Seigneur! ouvrez-nous [5] ! Voyez qu'elles ne sont pas de celles qui n'ont point de soin de bien faire, ou qui négligent entièrement leur salut. Ce sont des vierges, séparées des sens et des plaisirs : il n'est pas dit qu'elles souillent leur chasteté : elles ont des lampes : elles dorment, à la vérité, et ne sont pas sans beaucoup de langueur; mais enfin elles s'éveillent : elles vont avec diligence acheter de l'huile : elles font imparfaitement quelques bonnes œuvres : enfin elles accourent et avancent jusqu'à la porte : elles frappent même, et disent : *Seigneur, Seigneur!* Mais *tous ceux qui m'appellent, Seigneur, Seigneur! n'entreront point pour cela dans le royaume des cieux* [6]. *Je n'ai pas trouvé tes œuvres pleines devant mon Dieu* [7].

La pénitence tardive frappe vainement, parce qu'elle n'est pas pleine, ni sincère. Viendra le temps qu'encore qu'on frappe, on n'entrera point. C'est ce que disait saint Jacques : *Vous demandez et vous n'obtenez pas; parce que vous demandez mal* [8]. Ce qui arrive à ceux qui demandent la prolongation de leurs jours, non pour faire pénitence, mais *pour les employer à leurs convoitises.* Vient enfin le dernier moment, et les hommes croient qu'on demande bien; mais celui qui sonde les cœurs sait le contraire, et il nous renvoie, *avec les hypocrites et les infidèles, où il y aura des pleurs et un* éternel *grincement de dents* [9].

En vérité, je vous le dis : Je ne vous connais pas. C'est la vérité éternelle qui vous parle, et qui se prend elle-même à témoin. Vos flatteurs vous promettent tout; mais moi je vous tiens un autre langage. Et quel langage? *je ne vous connais pas.* Malgré vos bons désirs, vos volontés imparfaites, vos commencements de vertu, je ne connais en vous ni mon image que j'y avais formée, ni le caractère de chrétien, ni celui d'homme raisonnable, ni rien enfin de solide ni de véritable. Allez, *je ne vous connais point :* vous n'êtes donc pas de mes brebis; *car je connais mes brebis, et je leur donne la vie éternelle* [1]. Vous n'avez donc rien à prétendre, vous que je ne connais pas. O que me serviront tant d'amis, tant de connaissances? Tout le monde, toutes les cours vous louent, vous connaissent; de grandes entrées partout; mais que vous sert tout cela, si Jésus-Christ ne vous connaît pas?

Cherchez pourquoi Jésus-Christ ne connaît pas ceux qui semblent le connaître si bien, et qui l'appellent deux fois, *Seigneur, Seigneur.* C'est que *celui qui dit qu'il le connaît, et ne garde pas ses commandements, est un menteur* [2]. Mais il en garde une partie : *Je ne vous connais pas. Soyez parfait, comme votre Père céleste est parfait* [3]; autrement il ne vous connaît pas.

XC^e JOUR.

Parabole des dix talents, et des dix mines. *Matth.* **XXV, 14, 30.** *Luc.* **XIX, 12, 27.**

La parabole des talents, et celle des mines, semble avoir été prononcée en confirmation des dernières paroles que nous avons lues de saint Luc : *Celui à qui on donne beaucoup, on lui redemande beaucoup.*

A chacun selon sa vertu [4] : il parle ici des grâces qui sont données en récompense, ou du moins en conséquence d'autres grâces; mais il faut toujours se souvenir qu'il y a les premières grâces qui ne sont pas données de cette sorte, et qui sont absolument gratuites, ce qui paraît en d'autres lieux de l'Évangile. Ici nous avons à considérer la distribution des grâces qui sont les suites des autres, et l'ordre des récompenses. Et ce qu'il y a premièrement à observer, c'est la proportion et les convenances. *On donne à chacun selon sa vertu :* chacun travaille et profite à proportion de ses talents : chacun est récompensé selon son travail. *Celui qui a cinq talents gagne cinq talents. Celui qui en reçoit deux en gagne deux* [5]. *Celui dont la mine en a produit dix reçoit dix villes : et celui dont la mine en a produit cinq reçoit cinq villes* [6]; et il ne reste qu'à admirer l'exactitude de la divine justice, par rapport à l'exactitude et à la fidélité d'un chacun.

Celui qui enfouit son talent et sa mine, *est jeté lui-même dans le cachot et dans les ténèbres :* et non-seulement il ne reçoit rien, ce qui lui était dû trop visiblement; mais encore il est puni de sa négligence.

Outre la récompense particulière que chacun reçoit à proportion de son travail, tous reçoivent la commune récompense, *d'entrer dans la joie de* leur *Seigneur* [7], et d'être rendus participants de sa fidélité.

Tout est donc ici dans une entière proportion; la peine, la récompense. Il y en a une commune à tous pour la fidélité qui l'est aussi : il y en a de particulières selon la diversité du travail : et tout l'ordre de la justice est accompli. O Dieu! je chanterai vos louanges sur votre justice, et sur votre vérité.

[1] *Gal.* VI, 2, 4, 5. — [2] *Matth.* XVI, 27. — [3] *Ibid.* XXV, 9. — [4] *Ibid.* 10. — [5] *Ibid.* 11. — [6] *Ibid.* VII, 21. — [7] *Apoc.* III, 2. — [8] *Jac.* IV, 3. — [9] *Matth.* XXIV 51. — [10] *Ibid.* XXV, 12.

[1] *Joan.* X, 14, 18. — [2] I. *Ibid.* II, 4. — [3] *Matth.* V, 48. — [4] *Ibid.* XXV, 25. — [5] *Ibid.* 20, 22. — [6] *Luc.* XIX, 16, 17, 19. — [7] *Matth.* XXV, 21, 23.

Il paraît, par la même raison de proportion et d'égalité, que si celui qui avait reçu cinq talents ou deux talents, avait été paresseux, il aurait été plus puni que celui qui n'en avait reçu qu'un; et il n'y a plus à chacun qu'à examiner ce qu'il a reçu, pour voir ce qu'il a à craindre. O mon Dieu! que vous ai-je rendu pour la foi que vous m'avez donnée; pour tant de saintes instructions; pour tant de lumières; pour tant de crimes pardonnés; pour tant de temps, et pour votre longue patience? O Dieu! que vous ai-je rendu? et ne vous ayant rien rendu, que dois-je craindre?

Entrez dans la joie de votre Seigneur : jetez ce mauvais serviteur dans les ténèbres extérieures [1]. L'un est mis dedans, l'autre dehors : l'un dans la joie et dans la lumière, l'autre dans le désespoir et dans les ténèbres. O heureux sort de l'un! ô cruel partage de l'autre!

Entrez dans la joie de votre Seigneur. « La » joie entre en nous, lorsqu'elle est médiocre : « mais nous entrons dans la joie, *dit saint Augus-* « *tin*, quand elle surmonte la capacité de notre « âme, qu'elle nous inonde, qu'elle regorge, et « que nous en sommes absorbés : qui est la par- « faite félicité des saints. »

Ce qui fait le malheur de ces ténèbres, c'est qu'elles sont extérieures. La seule séparation rend le malheur des réprouvés extrême et insupportable : de là ce pleur éternel, de là ce grincement de dents. Si vous n'êtes mis dedans, si vous n'entrez dans la joie, toutes sortes de maux tombent sur vous, et la seule séparation vous les attire.

Chassez le serviteur inutile, et mettez-le où règne le désespoir. S'il n'avait rien reçu, il n'aurait pas tant à s'affliger; mais il a eu le talent, il l'a négligé : c'est pourquoi son déplaisir n'a point de mesure.

Pleur et grincement de dents [2]. Profonde tristesse dans l'un, et rage dans l'autre. Il est en fureur contre lui-même parce qu'il n'a à imputer qu'à lui-même le malheur dont il est accablé.

Je sais que vous êtes un homme difficile : vous moissonnez où vous n'avez point semé : vous ramassez où vous n'avez point répandu [3]. A Dieu ne plaise que Dieu soit ainsi! car où n'a-t-il pas semé, et quels dons n'a-t-il pas répandus? Mais Jésus-Christ nous veut faire entendre, par cette espèce d'excès, combien est grande la rigueur de Dieu dans le compte qu'il redemande. Car il n'y a rien qu'il n'ait droit d'exiger de sa créature infidèle et désobéissante, dont le fond étant à lui tout entier, il a droit de punir son ingratitude des plus extrêmes rigueurs.

Serviteur mauvais et paresseux [4]. *Mauvais*, parce qu'il est *paresseux* : qui doit tout à la divine justice, seulement pour n'avoir rien mis à profit pour elle.

Tu seras jugé par ta bouche [5]. La lumière de la vérité qui parle en nous, prononcera notre sentence ; chacun avouera son crime, et ordonnera son supplice. On aura d'autant moins de consolation, qu'il ne restera aucune excuse, ni par conséquent aucune espérance, aucun adoucissement : car on prononcera cela même contre soi, qu'il n'y en doit avoir aucun. De là cette profondeur et cet abîme de tristesse. O mon Dieu, la seule vue m'en fait horreur : que sera-ce du sentiment et de l'effet?

[1] *Matth.* XXV, 22, 30. — [2] *Ibid.* 30. — [3] *Ibid.* 24. — [4] *Ibid.* 26. — [5] *Luc.* XIX, 22.

Otez-lui son talent : ôtez-lui sa mine, et donnez-la à celui qui en a dix [1]. Comment est-ce que les élus profitent des grâces que les réprouvés auront perdues? *Tiens bien ce que tu as*, dit-il, *de peur qu'un autre ne reçoive ta couronne* [2]. Les justes profitent de tout, et autant de la négligence des autres qui les instruit, que de leur propre travail.

A celui qui n'a pas, ce qu'il semble avoir lui sera ôté [3]. *Ce qu'il semble avoir*, il n'a rien en effet, parce qu'il ne garde rien. Un panier, un vaisseau percé n'a jamais d'eau, parce que celle qu'il reçoit, il la perd dans le même instant. Ame cassée et brisée, où l'eau de la grâce ne tient pas, elle n'a jamais rien de propre : et cependant ce qu'elle semble avoir lui sera encore ôté. Elle demeurera sèche, dépouillée, sans bien, sans lumière, sans aucune consolation, même passagère; et il est juste : car il fallait lui ôter tout ce qu'elle gardait mal. O mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! puis-je souffrir la vue de ma pauvreté, de ma douleur, de mon désespoir en cet état malheureux? Il faut donc prévenir ce mal pendant qu'il est temps.

XCIe JOUR.

Jugement dernier. *Matth.* XXV, 31, *jusqu'à la fin.*

Après avoir préparé ses fidèles au jugement dernier avec tant de soin, il est temps qu'il nous fasse voir ce jugement; et c'est ce qu'il fait dans le reste de ce chapitre.

Quand le Fils de l'homme viendra en sa majesté, et tous ses anges avec lui [4]. Quelle majesté! quelle suite! que d'exécuteurs de sa justice! Mais comment viendra-t-il? *dans une nuée éclatante* [5] : du plus haut des cieux; de la droite de son Père. *Avec ses anges.* Il est donc le Seigneur des anges comme des hommes. *Il s'assiéra dans le siége de sa majesté : et toutes les nations seront assemblées devant lui* [6]. Quelle journée! quelle séance! Qui ne tremblera alors? *Devant ce grand roi assis dans le trône de son jugement, qui dissipera tout le mal par un coup d'œil, qui osera alors se glorifier d'avoir le cœur pur; et qui osera dire : Je suis innocent* [7]? Qui pourra paraître devant celui *qui a les yeux* comme un flambeau ardent, *comme la flamme du feu* le plus pénétrant et le plus vif, *qui sonde les cœurs et les reins, et qui donne à chacun selon ses œuvres* [8]? Toutes les consciences seront ouvertes en un instant, et tout le secret en sera manifesté à tout l'univers. Où se cacheront ceux qui mettaient

[1] *Luc.* XIX, 24 — [2] *Apoc.* III, 11. — [3] *Matth.* XXV, 29. — [4] *Matth.* XXV, 31. — [5] *Luc.* XXI, 27. — [6] *Matth.* XXV, 32. — [7] *Prov.* XX, 8, 9. — [8] *Apoc.* II, 18, 23.

les autres ont donné le superflu, et le reste de leur abondance, sans s'apercevoir d'aucune diminution; *au lieu que celle-ci a donné tout ce qu'elle avait, et tout son vivre* [1] : s'abandonnant avec foi à la divine providence.

Voilà les aumônes que Jésus-Christ loue : celles où on prend sur soi : car de telles aumônes sont les seules qui méritent le nom de sacrifice.

LXVII[e] JOUR.

Ruine de Jérusalem, et du temple. *Matth.* XXIV, 1 32. *Marc.* XIII, 1, 28. *Luc.* XXI, 5, 29.

Ce que Jésus-Christ avait prédit de la ruine de Jérusalem, est ici plus particulièrement expliqué, et Jésus-Christ y déclare ce qu'il n'avait pas encore dit : que le temple ne serait pas excepté d'un malheur si prochain, et périrait comme le reste. Il ne voulait pas laisser ignorer à ses disciples un événement si important; et il choisit pour s'en expliquer les jours prochains de sa mort, dont il devait être la punition.

Maître, voyez quelles pierres, et quelle structure [2] ! C'est ainsi que parlent les disciples en montrant le temple au Fils de Dieu : ces deux paroles en font la peinture : *Quelles pierres,* de quelle beauté, de quelle énorme grandeur! *Quelle structure,* quelle solidité, quelle ordonnance, quelle correspondance de toutes ses parties! Saint Luc ajoute la richesse des dons, dont le temple était rempli [3]. Il n'y avait donc rien de plus solide, ni de plus riche, et néanmoins il périra : tant de richesses, une si belle structure, tout sera réduit en cendres.

Voyez-vous tous ces grands bâtiments? En vérité, je vous le dis : il n'y demeurera pas pierre sur pierre [4]. Enorgueillissez-vous de vos édifices, ô mortels : dites que vous avez fait un immortel ouvrage, et que votre nom ne périra jamais! Ce grand politique Hérode croyait s'être immortalisé, en refaisant tout à neuf un si admirable édifice, avec une magnificence qui ne cédait en rien, pour la beauté de l'ouvrage, à celle de Salomon. Si quelque chose devait être immortel, c'était un temple si auguste, si saint, si célèbre : tout semblait le préserver des injures du temps; sa structure, sa solidité. On épargne même dans les villes prises, ces beaux monuments comme des ornements, non des villes, ni des royaumes, mais du monde. Mais sa sentence est prononcée : Il faut qu'il tombe. En effet Tite avait défendu surtout qu'on ne touchât point à ce temple : mais un soldat animé par un instinct céleste, comme Josèphe, historien juif, qui était présent à ce siége et qui a tout vu, le témoigne, y mit le feu; et on ne le put éteindre [5]. Les Juifs avaient voulu le rebâtir sous Julien l'Apostat : le feu consuma les ouvriers qui y travaillaient [6]. Il fallait que tout fût détruit et à jamais; car Jésus-Christ l'avait dit. Dieu voulait punir les Juifs, et en même temps par un excès de miséricorde leur montrer qu'ils devaient chercher dans l'Église un autre temple, un autre autel, et un sacrifice plus digne de lui. Ainsi les justices de Dieu sont toujours accompagnées de miséricorde; et il instruit les hommes en les punissant. Il instruit les Juifs en deux manières : il leur fait sentir leur crime en frappant jusqu'à sa maison : en la détruisant, il les détache des ombres de la loi, et les attache à la vérité.

Le temple avait accompli, pour ainsi parler, tout ce à quoi il était destiné. Le Christ y avait paru, selon les oracles d'Aggée et de Malachie [1]. Qu'il périsse donc, il est temps : quelque saint que soit celui-ci pour tant de merveilles, et par le sacrifice qu'Abraham y voulut faire d'Isaac son fils, il faut qu'il cède aux temples, où l'on offrira, selon le même Malachie [2] *un plus excellent sacrifice, depuis le soleil levant jusques au couchant.*

LXVIII[e] JOUR.

La ruine de Jérusalem, et celle du monde : pourquoi prédites ensemble? *Ibid.*

Dites-nous quand arriveront ces choses, et quel est le signe de votre avénement et de la fin des siècles [3]. C'est la demande que firent à Jésus ses principaux apôtres, Pierre, Jacques, Jean et André, pendant qu'il était assis sur la montagne des Olives [4].

Remarquez que, dans leur demande, ils confondaient tout ensemble la ruine de Jérusalem et celle de tout l'univers à la fin des siècles. C'est ce qui donne lieu à Jésus-Christ de leur parler ensemble de l'une et de l'autre.

On demandera pourquoi il n'a pas voulu distinguer des choses si éloignées. C'est, premièrement, par la liaison qu'il y avait entre elles; l'une étant figure de l'autre : la ruine de Jérusalem, figure de celle du monde, et de la dernière désolation des ennemis de Dieu. Secondement, parce qu'en effet plusieurs choses devaient être communes à tous les deux événements. Troisièmement, parce que, lorsque Dieu découvre les secrets de l'avenir, il le fait toujours avec quelque obscurité; parce qu'il s'en réserve le secret; parce qu'il ne veut pas contenter la curiosité, mais édifier la foi; parce qu'il veut que les hommes soient toujours surpris par quelque endroit. C'est pourquoi en les avertissant, pour les obliger à prendre des précautions, et encore pour leur faire voir que l'événement qu'il leur prédit est un ouvrage de sa main, préparé depuis longtemps, il ne laisse pas de réserver toujours quelque chose qui surprenne, et qui inspire une nouvelle terreur lorsque le mal arrive.

Voilà pourquoi la prédiction de la ruine de Jérusalem, est en quelque sorte confondue avec celle

[1] *Marc.* XII, 43, 44. *Luc.* XXI, 4. — [2] *Marc.* XIII, 1. — [3] *Luc.* XXI, 5. — [4] *Marc.* XIII, 2. — [5] *Joseph.* lib. *de bel. Jud.* cap. 10 — [6] *Amm. Marcell.* lib. XXIII, *init.*

[1] *Agg.* II, 8, 10. *Malach.* III, 1. — [2] *Ibid.* I, 11. — [3] *Matth.* XXIV, 3. *Marc.* XIII, 4. *Luc.* XXI, 7. — [4] *Matth.* et *Marc. Ibid.*

du monde. Apprenez, ô hommes! par l'obscurité que Jésus-Christ même veut laisser dans sa prophétie, apprenez à modérer votre curiosité, à ne vouloir pas plus savoir qu'on ne vous dit, à ne vous avancer pas au delà des bornes, et à entrer avec tremblement dans les secrets divins.

Quoique Jésus-Christ confonde ces deux événements, il ne laisse pas dans la suite, comme nous verrons, de donner des caractères pour les distinguer.

Voilà de grandes choses, mais encore en confusion. Considérons-les en particulier : et tâchons de tirer de chacune toute l'instruction que Jésus-Christ a voulu nous y donner.

LXIX° JOUR.

Les marques particulières de la ruine de Jérusalem, et de la fin du monde. *Matth.* XXIV, 1, 32. *Marc.* XIII, 1, 28. *Luc.* XXI, 5, 29.

Selon ce que nous venons de dire, il faut qu'il y ait dans ces deux événements, dans le dernier jour de Jérusalem, et dans le dernier jour du monde, quelque chose qui soit propre à chacun, et quelque chose qui soit commun à l'un et à l'autre.

Ce qui est propre à la désolation de Jérusalem, c'est qu'elle sera investie d'une armée : c'est que l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint. C'est qu'alors on pourra encore prendre la fuite, et se sauver des maux qui menaceront Jérusalem : c'est que cette ville sera réduite à une famine prodigieuse, qui fait dire à notre Sauveur: *Malheur aux mères; malheur à celles qui sont grosses; malheur à celles qui nourrissent des enfants* [1] ! C'est que la colère de Dieu sera terrible sur ce peuple particulier, c'est-à-dire sur le peuple juif; en sorte qu'il n'y aura jamais eu de désastre pareil au sien. C'est que ce peuple périra par l'épée, sera traîné en captivité par toutes les nations, et Jérusalem foulée aux pieds par les gentils. C'est que la ville et le temple seront détruits, et qu'il n'y restera pas pierre sur pierre, comme nous avons déjà vu. C'est que cette génération, celle où l'on était, ne passera point, que ces choses-ci ne soient accomplies, et que ceux qui vivent les verront [2].

Ce qui sera particulier au dernier jour de l'univers, c'est que le soleil sera obscurci, la lune sans lumière, les étoiles sans consistance, tout l'univers dérangé. que le signe du Fils de l'homme paraîtra; qu'il viendra en sa majesté; que ses anges rassembleront ses élus des quatre coins de la terre, et le reste qui est exprimé dans l'Évangile[3] : que le jour et l'heure en sont inconnus; et que tout le monde y sera surpris [4].

De là résulte la grande différence entre ces deux événements, que Jésus-Christ veut qu'on observe. Pour ce qui regarde Jérusalem, il donne une marque certaine. *Quand vous verrez Jérusalem investie*[5] : et ce qui est, comme nous verrons, la même chose : *Quand vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint, où elle ne doit pas être : sachez que sa perte est prochaine* [1], et et sauvez-vous. On pouvait donc se sauver de ce triste événement. Mais pour l'autre, qui regarde la fin du monde; comme ce sera, non pas ainsi que dans la chute de Jérusalem, un mal particulier, mais un renversement universel et inévitable; il ne dit pas qu'on s'en sauve, mais qu'on s'y prépare. Ce qui sera commun à l'un et à l'autre jour, sera l'esprit de séduction, et les faux prophètes, la persécution du peuple de Dieu; les guerres partout l'univers, et une commotion universelle dans les empires, avec une attente terrible de ce qui devra arriver [2].

Considérons toutes ces choses dans un esprit d'humiliation et d'étonnement. O Dieu, que votre main est redoutable! Par combien de terribles effets déployez-vous votre justice contre les hommes! Quelles misères précèdent la dernière et inexplicable misère de la damnation éternelle! *Qui ne vous craindrait, ô Seigneur! qui ne glorifiera votre nom! O Seigneur tout-puissant, vos œuvres sont grandes et merveilleuses! vos voies sont justes et véritables, ô Roi des siècles! vous seul êtes saint, et toutes les nations vous adoreront*[3] ! *Tout genou se courbera devant* vous[4]; les uns en éprouvant vos miséricordes; les autres se sentant soumis à votre implacable et inévitable justice.

LXX° JOUR.

Les marques de distinction de ces deux événements expliqués encore plus en détail en saint Matthieu, en saint Marc et en saint Luc. *Ibid.*

En continuant la même lecture, nous avons à considérer les marques de distinction des deux événements qui nous sont données dans l'Évangile. La distinction paraît assez clairement dans saint Luc. Ce qui regarde en particulier Jérusalem, commence au chapitre XXI, ℣. 20, et se continue jusqu'au ℣. 25; et ce qui regarde le dernier jour de l'univers, commence au ℣. 25, et se termine au ℣. 31. La même chose paraît à peu près en saint Matthieu, chap. XXIV, ℣. 15, à ces paroles : *Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation*, d'où se continue le récit des maux de Jérusalem jusqu'au ℣. 27, où l'on commence à parler de l'avénement du Fils de l'homme : ce qui se continue principalement depuis le ℣. 29, jusqu'au 34. On voit encore la même chose en saint Marc, chap. XIII, depuis le ℣. 14, où *l'abomination* nous est montrée *où elle ne doit point être :* d'où se continue la ruine de Jérusalem jusqu'au ℣. 24 : et là commence la prédiction de la dernière catastrophe de l'univers jusqu'au ℣. 30.

Il nous sera maintenant assez aisé d'arranger la suite des événements, premièrement dans la ruine de Jérusalem, et ensuite dans celle du monde. *L'a-*

[1] *Luc.* XXI, *Matth.* XXIV, *Marc.* XIII. — [2] *Marc*, XIII. — [3] *Luc.* XXI, *Matth.* XXIV, — *Marc.* XIII. — [4] *Matth.* XXIV, 27, 36, 37. — [5] *Luc.* XXI, 20.

[1] *Matth.* XXIV, 15. *Marc.* XIII, 14. *Luc. ibid.* — [2] *Matth.* XXIV, 4. *Marc.* XIII, 5. *Luc.* XXI, 8 et seqq. — [3] *Apoc.* XV, 3, 4. — [4] *Is.* XLV, 24.

toute leur confiance à se cacher : *dont les actions étaient honteuses, même à dire et à penser*[1]? et qui verront tout à coup leur turpitude révélée devant tous les anges, devant tous les hommes, et ce qui renferme en un mot toute confusion et toute honte, devant le Fils de l'homme, dont la présence, dont la sainteté, dont la vérité convaincra et confondra tous les pécheurs? Voilà celui que vous nommiez votre Maître : pourquoi ne gardiez-vous pas sa parole? Voilà celui que vous appeliez votre sauveur : quel usage avez-vous fait de ses grâces? Voilà celui que vous attendiez comme votre juge : comment ne trembliez-vous pas à son approche, et à la seule pensée de son jugement? Vous croyiez avoir tout gagné en vous cachant, en détournant vos yeux, en gagnant du temps. Vous y voilà maintenant, devant ce tribunal : la sentence va être prononcée, sans délai, en dernier ressort; et elle sera suivie d'une prompte et inévitable exécution.

XCIIe JOUR.

Séparation des justes et des impies. *Matth.* xxv. 31.

Il les séparera les uns des autres, comme un pasteur sépare les brebis d'avec les boucs. Il dit ailleurs, que *les anges feront cette séparation; et sépareront les justes d'avec les impies. Les uns seront à la droite, et les autres à la gauche*[2]. Que n'aura point à craindre alors la troupe des impies? Ce qui est cause que Dieu ne répand pas sur elle toute sa colère, c'est le mélange des bons et des mauvais : et il épargne les uns pour l'amour des autres. Après la séparation, quelle vengeance! Mais quelle horreur aura-t-on des mauvais? Ils se cachent ici parmi la foule, et se mêlent avec les bons : là, que toute leur difformité paraîtra, et qu'on les comparera avec les justes *plus resplendissants que le matin*[4], et avec le Fils de l'homme qui est la justice même, qui les pourra souffrir et qui se pourra souffrir soi-même? *O montagnes! cachez-nous; ô collines! tombez sur nous*[3]. Dans quelle compagnie es-tu, malheureux? On a honte de se trouver avec un seul scélérat : tu seras avec tous les méchants, et tu en augmenteras le nombre infâme : chacun portera sur le front le caractère de son péché. O comment pourra-t-on soutenir la lumière d'un si grand jour, et comparaître devant le Fils de l'homme?

Qu'attendons-nous davantage? La séparation est faite. Hypocrite! qui cachais si bien ton iniquité, et qui te joignais à la troupe des gens de bien; te voilà tout d'un coup à la gauche : avec Caïn, avec Nemrod, avec Antiochus, avec Judas, avec Caïphe, avec tous ceux qui ont crucifié Jésus-Christ et massacré ses prophètes, ses apôtres, ses martyrs; avec tous les scélérats, tous les impies, tous les hérétiques, tous les infidèles, tous les idolâtres, tous les Juifs, tous les impudiques, tous les voleurs; avec ceux dont le seul nom fait horreur : pis que tout cela, avec les démons, qui ont inspiré et animé tous ces méchants. C'est avec eux qu'il faudra vivre; si c'est là une vie, que de ne vivre que pour son supplice ou pour sa honte. O néant! je t'invoque : c'est en toi que je mets mon espérance : ô néant! reprends-moi dans tes abîmes : pourquoi en suis-je sorti? par où y rentrerai-je? Il faut être pour périr toujours. Toi qui disais : Tout meurt avec moi, mon âme s'en ira comme un souffle : la voilà toute vivante. Voilà même ton corps dissipé qui a repris sa forme et sa consistance : te voilà tout entier. Mais pourquoi? *pour un opprobre* éternel, *pour voir toujours*[1]; et quoi? son crime, son infâmie, son ordure, celle des autres, les méchants, leur infâme société, le peuple ennemi, les démons, une implacable justice contre une méchanceté incorrigible. O mes tristes yeux! que verrez-vous donc alors? Ah! que ne peut-on être aveugle, pour ne voir point ces horreurs! Mais on verra, mais on sentira tout le mal possible : tout le mal qui est dans le crime, tout le mal qui est dans la peine. Fuyons, fuyons le péché; puisque si on ne le fuit, on ne pourra fuir le supplice. Pénitence, pendant qu'il est temps : fléchissons la face du juge : prévenons-la par la confession de nos péchés. *Pleurons, pleurons devant celui qui nous a faits*[2] : pleurons, avant que de retomber dans ces pleurs irrémédiables et intarissables : pleurons avec saint Pierre, de peur d'aller pleurer éternellement et inutilement avec Judas et tous les méchants.

XCIIIe JOUR.

Venez, bénis : allez, maudits. *Ibid.*

Alors le roi dira à ceux qui sont à la droite : Venez[3]. aux autres : *Allez :* à ceux-ci, *Venez;* vous êtes déjà avec les justes : venez avec moi; *venez à mon trône, dans lequel vous serez assis avec moi*[4]; car je l'ai promis.

O paroles qu'on ne peut assez méditer! *Venez : Allez.* Taisons-nous : tais-toi, ma langue : tes expressions sont trop faibles. Mon âme, pèse ces mots qui comprennent tout le bonheur et le malheur, et toute l'idée de l'un et de l'autre : *Venez : Allez :* Venez à moi, où est tout le bien. Allez loin de moi, où est tout le mal.

Venez les bénis, les bien-aimés de mon Père : autrefois maudits et haïs des hommes; mais dès lors bénis de mon Père, dont la bénédiction se déclare en ce jour : *venez posséder le royaume qui vous était préparé*[5]. Venez, *petit troupeau : ne craignez plus rien, puisqu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume*[6]. Venez, venez, venez : *entrez dans la joie de votre Seigneur*[7] : jouissez de son royaume éternel. O venez, venez! Quelle parole! quelle joie! quelle douceur! quel transport!

Un royaume : quelle grandeur! *Un royaume préparé de Dieu*, et de Dieu comme Père, et pré-

[1] *Eph.* v, 12. — [2] *Matth.* xxv, 32, 33; xiii, 49. — [3] *Prov.* v, 18. — [4] *Luc.* xxiii, 30.

[1] *Dan.* xii, 2. — [2] *Ps.* xciv, 6. — [3] *Matth.* xxv, 41. — [4] *Apoc.* iii, 21. — [5] *Matth.* xxv, 34. — [6] *Luc.* xii, 32. — [7] *Matth.* xxv, 21, 23.

cette première apparition de ses étendards et de ses idoles autour de Jérusalem, on ne prend la fuite vers les montagnes : si, sans en faire à deux fois, on n'emporte d'abord tout ce qu'on pourra, et de la ville et de la compagne : si l'on ne sort promptement de cette ville réprouvée, ou que ceux qui sont dehors osent y entrer; *on sera ravagé par l'épée : on sera traîné en captivité par toute la terre*[1]. La famine sera si horrible, que les mères malheureuses verront périr leurs enfants entre leurs bras. C'est en effet ce qui arriva à Jérusalem dans un si grand excès, que l'univers n'avait jamais vu rien de semblable.

Jésus-Christ prédit encore la même calamité allant au supplice. *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants : parce qu'il viendra des jours où l'on dira : Bienheureuses les stériles! bienheureuses les entrailles qui n'ont pas engendré, et les mamelles qui n'ont pas nourri*[2]! qui est précisément la même chose qu'il marque ici par ces mots : *Malheureuses les mères! malheureuses les nourrices*[3]! et, pour montrer l'excès de cette misère, il finit par ces paroles : *Alors ils commenceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous; et aux collines : Couvrez-nous : car si l'on fait ainsi au bois vert*, à la justice, à la sainteté, à Jésus-Christ même, *que fera-t-on au bois sec*[4], qui n'est plus bon que pour le feu; aux pécheurs destitués de tout sentiment de piété, qui n'ont plus à attendre que le dernier coup?

Méditons ceci en tremblant, pécheurs malheureux! Pesons les maux qui nous sont prédits. Tout l'univers renversé sur nous, en sorte que les montagnes nous écrasent, et que les collines nous enterrent, ne sont rien en comparaison. Ce renversement, qui en lui-même paraît si affreux, devient désirable, à comparaison des maux qui nous attendent. Tombez sur nous, montagnes; enterrez-nous, coteaux. Plût à Dieu que nous en fussions quittes pour cela! De plus grands maux nous sont préparés : Dieu déploiera sa main vengeresse par des coups plus insupportables. Et en voici la raison : Si Jésus-Christ a tant souffert pour avoir seulement porté la ressemblance du péché; que sera-ce de nous, en qui il a versé tout son venin, qui en portons au dedans de nous toutes les horreurs?

O Seigneur! chantait le psalmiste, *vous avez donné un signe à ceux qui vous craignent, afin qu'ils pussent éviter l'arc tendu contre eux* [5]. O Seigneur! vous avez aiguisé vos flèches, elles ne respirent que le sang : votre arc est prêt à tirer, et nos cœurs seront percés de vos coups : mais avant que de lâcher la main, vous menacez, vous avertissez, afin qu'on fuie votre colère menaçante : c'est le signe de salut que vous nous donnez. Mais vous ne le donnez qu'à ceux qui vous craignent : les autres, endormis dans leurs péchés, ne veulent pas seulement vous entendre, ni écouter d'autre voix que celle qui les porte au plaisir : mais ceux à qui il reste encore quelque crainte de vos jugements, ô Dieu! qu'ils tremblent à vos menaces, afin qu'ils évitent vos coups.

Serpents, engeance de vipères, qui vous apprendra à fuir la colère qui vous poursuit[1]? C'est ce que saint Jean disait aux Juifs. Jésus-Christ leur en dit encore beaucoup davantage; et il redouble ses menaces à la veille de sa mort, qui devait causer tous ces maux à son peuple ingrat. Il leur avait montré tant d'amour, il avait confirmé sa mission par tant de miracles; il leur dénonce encore le terrible châtiment qu'ils avaient à craindre *pour n'avoir pas profité du temps où il les avait visités*[2]! Il leur prédit ces maux avec larmes, afin de leur faire voir qu'il n'en faisait pas seulement une sèche prédiction. Ils sont insensibles : nous nous en étonnons; mais notre étourdissement n'est pas moins grand que le leur : étonnons-nous de nous-mêmes.

LXXIII[e] JOUR.

Suite des réflexions sur les mêmes calamités. *Ubi supra.*

Ce sont ici les jours de vengeance, pour accomplir tout ce qui a été écrit : Malheur aux femmes grosses, et à celles qui nourrissent! car il y aura de grandes nécessités, et une grande colère se déploiera sur ce peuple : ils passeront par le fil de l'épée : ils seront emmenés captifs par toutes les nations : et Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que le temps des gentils soit accompli [3]. Après que cette ville aura été investie, après qu'elle aura été assiégée régulièrement, et environnée de tranchées et de forteresses, trois plaies tomberont sur elle : l'épée, la famine, la captivité.

L'épée : c'est la blessure de l'âme, la division entre ses parties, nulle continuité, nulle union : le sang de l'âme s'écoulera par cette ouverture, toutes ses forces se dissiperont, elle n'aura plus de résistance. Ah! quel état! On ne résiste plus aux tentations, le péché emporte tout. C'est la faiblesse de l'âme à qui tout échappe, et qui s'échappe à elle-même.

Les chutes sont continuelles et irréparables : on ne se peut plus relever. Telle est la plaie de l'épée : le cœur est ouvert, et ne retient plus ni la grâce ni la vérité.

La famine : c'est la soustraction des aliments : non-seulement quand ils manquent; mais encore, ce qui est bien pis, quand le principe pour en profiter manque tout à fait. Tout abonde autour du malade; les restaurants sont tout prêts : mais on ne peut les prendre; ou l'estomac contraint par force à les recevoir, ni ne les digère, ni ne les distribue, ni n'en profite. Au milieu des sermons, des bons exemples, des saintes lectures, des observances d'une vie toute consacrée à Dieu, on périt, on demeure sans nourriture. La vérité ne fait plus rien à cette âme : elle ne s'en nourrit pas : elle n'en vit

[1] *Luc.* XXI, 24. — [2] *Luc.* XXIII, 28, 29. — [3] *Luc.* XXI, 23. — [4] *Luc.* XXIII, 30, 31. — [5] *Ps.* LIX, 6.

[1] *Matth.* et *Luc.* III, 7. — [2] *Luc.* XIX, 41, 42, 43, 44. — [3] *Luc.* XXI, 22, 23, 24.

pas. Ses œuvres, qui sont les enfants qu'elle nourrit, tombent en langueur; tout y dépérit visiblement: ou elle ne produit rien de bon : ou, si elle produit, ce bien ne se soutient pas. Hélas! hélas! qu'y a-t-il de plus déplorable que cette famine?

La captivité : *Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils :* l'âme abattue par tous les vices, accablée de fers, qu'elle ne peut porter ni rompre : elle est traînée en captivité d'objet en objet : toutes les passions la dominent et la tyrannisent tour à tour. Elle pense être en repos contre l'amour des plaisirs : l'ambition la met sous le joug, l'avarice l'assujettit, et ne lui laisse pas le temps de respirer; tant elle l'accable d'affaires, de soins, de travaux. Hélas! hélas! où en es-tu, âme raisonnable, faite à l'image de Dieu? blessée, percée de tous côtés : outre cela affamée : pour comble de maux, captive : sans force, sans nourriture pour te rétablir, sans liberté : ah! quel malheur est le tien!

Il faut remarquer ce dernier mot, *jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis* [1]. Il y a un temps des nations : un temps que les gentils doivent persécuter l'Église : un temps qu'ils y doivent entrer. Après ce temps, les Juifs que les nations devaient jusqu'alors fouler aux pieds, reviendront; *et après que la plénitude des gentils sera entrée, tout Israël,* tout ce qui en restera, *sera sauvé* [2]. L'aveuglement d'Israël n'a été permis que pour préparer les voies à l'accomplissement d'un si grand mystère.

Ame pécheresse! il y a pour toi, malgré tes péchés, une ressource infaillible : l'excès même de ton malheur peut être, comme à Israël, le commencement de ton retour. Israël fatigué de ses révoltes, de ses malheurs, de sa vaine crédulité, et de ses frivoles espérances; las de toujours attendre sans rien voir, de soupirer après un Messie qui ne vient point, parce qu'il est déjà venu, se réveillera : il commencera à connaître combien il avait tort de se consumer en espérances frivoles, au lieu de jouir de son Christ, qu'il avait si longtemps méconnu; et déplorant l'excès de son aveuglement, il ouvrira enfin les yeux à la véritable lumière. Fais ainsi, âme chrétienne! Le péché a eu son temps : Le temps que tu y as consumé te suffit pour contenter des désirs frivoles, et nourrir des espérances trompeuses. En un mot, comme dit saint Pierre [3], *le temps passé est plus que suffisant pour accomplir la volonté des gentils;* pour mener une vie païenne, selon les désirs de la chair, comme si on n'avait point de Dieu, et qu'on ne connût pas Jésus-Christ. Nous avons passé assez de temps *dans la débauche, dans la convoitise, dans le vin, dans la bonne chère, dans l'ivresse, dans le culte des idoles :* non-seulement de celles que la gentilité adore, mais encore de celles que nos passions érigent dans notre cœur. Il est temps de revenir de si grands excès : l'égarement a été assez grand, pour être enfin aperçu : il faut maintenant revenir à soi, et qu'*où le péché a abondé, la grâce surabonde* [4] à son tour.

[1] *Luc.* XXI, 24. — [2] *Rom.* XI, 25, 26. — [3] I. *Pet.* IV, 3. [4] *Rom.* V, 20.

LXXIVe JOUR.

Réflexions sur les circonstances de la fin du monde. La terreur de l'impie. La confiance du fidèle. *Matth.* XXIV, 27, 31. *Luc.* XXI, 25, 28.

Voilà ce qui regardait Jérusalem désolée, et dans sa désolation, la figure de l'âme livrée au péché. Ce qui regarde la fin du monde, c'est l'obscurité dans le soleil : celle de la lune : le dérangement dans les étoiles : le signe du Fils de l'homme, c'est-à-dire, comme l'interprètent les saints docteurs, l'apparition de sa croix : sa descente sur les nuées, en grande puissance et majesté : la trompette de ses anges qui citeront tous les hommes à son jugement : le recueillement de ses élus : l'assemblée de tous les aigles, c'est-à-dire de tous les esprits élevés autour du corps du Sauveur [1] : le bruit de la mer et des flots, avec la commotion de tout l'univers, et des puissances célestes qui sont préposées à sa conduite : les hommes séchés de frayeur, dans l'attente de ce qui devait arriver au monde [2] après tant de mouvements également violents et irréguliers. Pesez toutes ces choses. Et afin de voir combien est ferme l'espérance du chrétien, et combien il est au-dessus de tous les troubles et de tout le monde; accoisez tous les mouvements de votre intérieur, pour écouter cette parole : *Quand toutes ces choses arriveront;* quand toute la nature, déconcertée par des agitations si imprévues, ne nous menacera de rien moins que d'une perte inévitable, *regardez alors :* vous qui n'osiez seulement lever les yeux, *levez la tête;* comme pour vous élever au-dessus des flots et des tempêtes; *parce qu'alors votre rédemption approche* [3].

A quelle épreuve ne doit pas être la confiance du chrétien, si la dernière révolution du monde, loin de le troubler, ne lui inspire que de l'espérance et du courage?

LXXVe JOUR.

Le même sujet.

Sans lecture, sans raisonnement étudié, je demande seulement ici que l'on considère, d'un côté, la main puissante de Dieu, qui pousse à bout toute la nature, les astres, les terres, les mers, et le courage de l'homme qu'il fait *sécher de frayeur* [4] : et de l'autre, la même main, qui dans ce renversement universel relève de telle sorte le courage de ses enfants, que non-seulement ils ne tombent pas dans ce choc que souffre le monde, mais ils s'élèvent au-dessus de ses ruines. *Regardez* [5] : loin de vous cacher dans cette tempête, comme un autre Jonas, ouvrez tout, et considérez ce tumulte avec un regard assuré : loin de vous laisser abattre, *levez la tête :* et voyez tout au-dessous de vous.

Tel qu'un homme qui lève la tête au milieu des flots : tel que celui qui demeure ferme au milieu d'une maison qui tombe : ou celui qui voit d'un œil tranquille le chariot où tu es, que des chevaux em-

[1] *Matth.* XXIV, 27, 28, 29, 30, 31. — [2] *Luc.* XXI, 25, 26. — [3] *Ibid.* 28. — [4] *Ibid.* 25, 29. — [5] *Ibid.* 28.

portés, après avoir secoué les rênes, et brisé leur mors, traînent deçà et delà; tel est le fidèle toujours immobile et inébranlable, au milieu de la nature troublée, et de ses mouvements déconcertés; parce que le Dieu de la nature le tient par la main. Tu crains, Pierre, au milieu des flots, et tu ne connais pas celui qui te tient! *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté* [1]?

Celui qui se fie en Dieu, est comme la montagne de Sion : celui qui a sa demeure dans Jérusalem, ne sera jamais ébranlé. Comme les montagnes sont à l'entour de Jérusalem, ainsi Dieu à l'entour de son peuple pour le protéger [2]. La sainte montagne de Sion, inébranlable par la puissance de Dieu qui l'affermit, communique son immobilité et sa tranquillité à ses habitants.

Chantez aussi le psaume CXX, *Levavi oculos;* et apprenez à ne rien craindre sous la main de Dieu.

LXXVIe JOUR.

Ces prédictions certaines : leur accomplissement proche : leur jour inconnu. *Matth.* XXIV, 34, 35, 36. *Marc.* XIII, 30, 31, 32.

En vérité, en vérité, je vous le dis : Cette génération-ci ne finira point, jusqu'à ce que toutes ces choses-ci soient accomplies : le ciel et la terre passeront; mais mes paroles ne passeront point. Mais pour ce jour et cette heure-là, ni les anges mêmes qui sont dans le ciel, ni le Fils, ne la savent pas; ni personne que mon Père [3].

Voilà deux temps bien marqués. *Hæc*, et *illa*, en grec comme en latin, marquent deux temps opposés, l'un plus proche, l'autre plus éloigné. *Cette génération-ci verra toutes ces choses-ci accomplies :* GENERATIO HÆC : OMNIA HÆC : OMNIA ISTA : *Mais pour ce jour-là, pour cette heure-là :* DE DIÈ AUTEM ILLA ET HORA : *personne ne la sait.* Comme s'il disait : Je vous ai parlé de deux choses : de la ruine de Jérusalem, et de celle de tout l'univers au jugement. Ce qui doit arriver dans la génération où nous sommes, et dont les hommes qui vivent doivent être les témoins, je vous en marque le temps; et cette génération ne passera pas, qu'il ne s'accomplisse. Voilà pour l'événement auquel nous touchons. Mais pour ce jour-là, ce jour où je viendrai juger le monde; personne n'en sait rien, et je ne dois pas vous le découvrir. Il est donc marqué clairement que la chute de Jérusalem était proche; et l'Église le devait savoir. Mais pour ce jour-là, pour ce dernier jour, où tout l'univers sera en trouble, et où le Fils de l'homme viendra en personne, on n'en sait rien : on ne sait, ni s'il est loin, ni s'il est près : et le secret en est impénétrable, et aux anges qui sont dans le ciel, et à l'Église même, quoiqu'elle soit enseignée par le Fils de Dieu.

Il faut donc entendre ici, par les choses que le Fils ne sait pas, celles qu'il ne sait pas pour son Église, ni dans son Église, et qu'il ne doit point lui révéler, conformément à cette parole : *Vous êtes mes amis, et je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père* [1]; tout ce que j'ai ouï pour vous, tout ce qui était compris dans mon instruction. Ou, comme il dit ici : *Je vous ai tout prédit* [2], tout ce que je devais vous prédire. Le reste, je le sais bien par l'étroite société qui est entre mon Père et moi : mais je ne le sais pas par rapport à vous, et selon le personnage que je suis venu faire parmi les hommes.

Adorons l'impénétrable secret de Dieu, et renfermons-nous dans les bornes où il a voulu terminer les lumières de son Église.

Le Fils de Dieu doit venir comme un voleur. Mille ans de délai, c'est devant lui le délai d'un jour [3]. Ce n'est point en devinant les moments que vous éviterez la surprise : *il viendra de nuit,* parmi les ténèbres, et sans bruit, *comme un voleur* [4], deux choses qui rendent sa marche impénétrable. Voulez-vous donc n'être pas surpris, veillez toujours : ne dormez jamais pour votre salut; et *vivez comme des enfants de lumière; sans participer aux œuvres infructueuses des ténèbres* [5].

LXXVIIe JOUR.

Le jour du jugement dernier n'a pu être inconnu au Fils de Dieu. *Marc.* XIII, 32.

Sans entrer dans un esprit de curiosité et de dispute, permettez-moi, ô Jésus! de vous demander d'où vient que vous avez dit que *personne ne connaît l'heure du jugement dernier, non pas même les anges, ni le Fils.* Car vous n'avez pas ignoré combien on abuserait de cette parole qui a fait dire aux ariens, ennemis de votre divinité, que vous ignoriez quelque chose, même comme Dieu et comme Verbe : et que vous n'étiez pas de même science, et par conséquent de même perfection ni de même nature que votre Père. Et néanmoins, en nommant ceux qui ne savent pas la dernière heure, il vous a plu non-seulement de nommer les anges; mais encore, votre évangéliste saint Mathieu n'ayant nommé qu'eux, votre évangéliste saint Marc, instruit par saint Pierre, le prince de vos apôtres et le chef visible de votre Église, et votre Esprit qui les conduisait, a voulu que nous sussions que vous avez dit, *ni le Fils, ni autre que le Père* [6].

Pour moi, mon Dieu, je confesse avec votre apôtre saint Thomas, que *vous êtes mon Seigneur et mon Dieu* [7] : avec votre apôtre saint Paul, que *vous êtes égal a Dieu* [8]; *et Dieu béni au-dessus de tout* [9] : et avec votre apôtre saint Jean, que *vous êtes le Verbe qui était au commencement avec Dieu, et qui était Dieu lui-même* [10] : et que *vous êtes le vrai Dieu, et la vie éternelle* [11] : et enfin,

[1] *Matth.* XIV, 31. — [2] *Ps.* CXXIV, 1, 2. — [3] *Matth.* XXIV, 34, 35, 36. *Marc.* XIII, 30, 31, 32.

[1] *Joan.* XV, 15. — [2] *Marc.* XIII, 23. — [3] II. *Pet.* III, 8, 10. — [4] I. *Thess.* V, 2, 4. — [5] *Eph.* V, 8, 11. — [6] *Marc.* XIII, 32. — [7] *Joan.* XX, 28. — [8] *Philip.* II, 6. — [9] *Rom.* IX, 5. — [10] *Joan.* I, 1. — [11] *Ibid.* V, 20.

avec toute votre Église catholique, que vous êtes le Fils unique de Dieu, coéternel et consubstantiel à votre Père. Et loin de croire que comme Verbe vous ayez pu ignorer quelque chose, et ignorer en particulier le jour du jugement, je ne veux même pas croire que vous ayez pu l'ignorer comme homme, et selon la dispensation de votre chair.

Et premièrement, malheur à ceux qui osent dire que vous, qui êtes le Verbe, la parole, la raison, l'intelligence, la sagesse de votre Père; cette sagesse *qui lui assistiez lorsqu'il a créé l'univers, avec laquelle il disposait et composait toutes choses* [1], *par qui toutes choses ont été faites* [2], n'avez pas su de toute éternité ce qu'il devait faire par vous! Or il devait faire par vous toutes choses, et plus encore, s'il se peut, le siècle futur que le siècle présent; puisque vous êtes celui dont il est écrit : que *par vous il a fait même les siècles* [3]. Car n'est-ce pas dire clairement que tous les siècles se développent par votre ordre, et sont disposés dès l'éternité par votre volonté? Et si c'est par vous que tous les siècles sont faits, le dernier jour ne sera-t-il pas aussi votre ouvrage? Et ce jour auquel aboutit tout votre ouvrage, qui en est la consommation, qui en est la fin, sera-t-il le seul que vous n'aurez pas fait? ou l'ayant fait, sera-t-il le seul que vous n'ayez pas connu? Et ce jour, qui est le terme où se rapportent tous vos conseils, n'aura-t-il pas entré dès le commencement dans vos desseins? Où, y aura-t-il quelque chose que Dieu n'ait pas disposé par sa sagesse, ni ordonné par sa parole? quelque chose qu'il ait caché à celui qui est sa sagesse et son conseil? Et *le Fils unique qui réside dans le sein du Père,* n'y a-t-il pas vu ce secret? Personne n'a vu Dieu que lui, et *c'est lui-même qui est venu nous l'annoncer* [4]. Mais y a-t-il quelque chose dans le sein de Dieu, qui lui ait été caché? Erreur, impiété, blasphème; retirez-vous : rentrez dans l'enfer dont vous êtes sortis. Car faudrait-il dire encore que le Saint-Esprit, *qui sonde, qui pénètre tout, et même les secrets et les profondeurs de Dieu* [5], ce qu'il y a de plus caché dans ses desseins, n'aura pas vu un secret si important, ni connu le le dernier jour? ou, que cet Esprit l'aura vu, pendant que le Fils *de qui il prend, comme du Père* [6], l'aura ignoré? Absurdité par-dessus l'impiété, que l'Esprit *qui annonce l'avenir, et qui distribue comme il veut les dons et les connaissances* [7], n'ait pas tout dans la perfection qui convient au principe et à la source. Car il faudrait l'excepter comme Fils, s'il fallait prendre à la rigueur ce que vous avez prononcé : que *ni les anges, ni le Fils ne savent ce jour, ni aucun autre que le Père* [8].

LXXVIIIe JOUR.

Ce dernier jour est connu au Fils de Dieu; mais non pas pour nous l'apprendre. ***Marc.*** **XIII, 32.**

Je continuerai, ô mon Sauveur, à considérer en tremblant cette parole que vous avez prononcée *ni le Fils.* Où est donc cette autre parole où vous disiez : *Tout ce qu'a mon Père est à moi* [1] ? et celle-ci : *Toutes choses ont été mises entre mes mains par mon Père : et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père : et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui il a plu au Fils de le révéler* [2]? Tout est commun entre votre Père et vous : et la connaissance du dernier jour ne vous sera pas commune! vous qui seul connaissez le Père, et qui seul le faites connaître à qui il vous plaît, ne l'aurez pas connu tout entier, ni pénétré tout son secret! S'il faut excepter quelque chose dans la connaissance que vous avez de lui, il faudra donc excepter quelque chose dans celle qu'il a de vous, puisqu'en parlant de cette connaissance incommunicable à tout autre qu'à vous deux, que vous avez l'un de l'autre, vous dites également : *Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils : et nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père.* Tout vous est donné par le Père : *le Père aime le Fils, et lui a tout mis entre les mains* [3] : et vous ne saurez pas tout ce qu'il vous a mis entre les mains! Mais comment cela se pourrait-il, puisque vous dites encore : *Le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait* [4]? Ainsi avec le même amour qu'il lui donne tout, il lui montre tout aussi. Est-ce ici le seul endroit où il ait donné des bornes à son amour? la seule connaissance qu'il lui ait déniée? le seul don qu'il ait reçu avec mesure, *lui qui a reçu sans mesure tout le reste* [5], afin *que nous reçussions tous,* et chacun de nous, *ce qu'il a du fond de sa plénitude* [6]?

Mais parmi toutes choses, que votre Père a mises entre vos mains, ce qu'il y a le plus mis c'est le jugement; puisqu'il s'en est en quelque sorte dépouillé lui-même pour vous le donner : d'où vient aussi que vous avez dit : *Le Père ne juge personne; mais il a remis au Fils tout le jugement* [7]. Mais en même temps vous avez dit, que *le Fils ne fait que ce qu'il voit faire à son Père.* Ce qui fait aussi que *le Père l'aime, et lui montre tout ce qu'il fait* [8], comme on vient de voir.

Mais si vous devez connaître tout ce que le Père a ordonné sur le jugement dernier, parce que c'est à vous qu'il est remis, et que vous êtes vous-même ce souverain juge, qui paraîtrez en ce jour avec une majesté et une puissance divine; il s'ensuit que vous connaissez tout cela, même comme homme, parce que c'est comme homme que vous devez juger : ce qu'il vous a plu de nous expliquer en disant que *le Père a donné au Fils la puissance de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme* [9]. Vous savez donc tout, même comme homme : vous savez tout ce qui regarde le jugement : vous en savez sans difficulté le jour et l'heure, puisque vous en savez toute la sagesse, et que la sagesse consiste principalement à prendre les moments, conformément à cette parole : *Chaque chose a son temps* [10]; et dans le monde tout est compassé, tout est rangé dans son

[1] *Sap.* IX, 4, 9. — [2] *Joan.* I, 3. — [3] *Heb.* I, 2. — [4] *Joan.* I, 18. — [5] I. *Cor.* II, 10, 11. — [6] *Joan.* XVI, 15. — [7] I. *Cor.* XII, 4. — [8] *Marc.* XIII, 32.

[1] *Joan.* XVI, 15. — [2] *Matth.* XI, 27. — [3] *Joan.* III, 35. — [4] *Ibid.* V, 20. — [5] *Ibid.* 34. — [6] *Ibid.* I, 16. — [7] *Ibid.* V, 22. — [8] *Ibid.* 19, 20. — [9] *Ibid.* 27. — [10] *Eccles.* III, 1.

[illegible]leront, leurs oreilles leur tinteront d'étonnement et de frayeur. Elle sera un sujet d'étonnement, de dérision, et de sifflement à toute la terre : tu briseras en leur présence un pot de terre; et tu diras : Ainsi je briserai mon peuple, et je mettrai cette ville en pièces, comme on y met un pot de terre : ce ne sera pas comme on brise un vaisseau d'or, ou d'étain, ou de quelque autre métal, qu'on peut refondre ou ressouder : *mais ce sera comme on casse et on met en pièces un pot de terre, qu'on ne peut plus raccommoder : et ils seront ensevelis dans Tophet,* lieu abominable, parce que toute la ville sera ruinée, et les environs seront remplis de ses ruines; *et il ne restera pour les ensevelir que cette exécrable vallée,* infâme à jamais par les sacrifices impies qu'y ont offerts les Israélites, en brûlant leurs fils et leurs filles à Moloch : *Ainsi je ferai à cette ville, et à tous ses habitants : elle sera déserte, et abominable, comme Tophet.* Et pour ce qui regardait le temple : *Ne vous fiez point,* disait-il [1], *en ces paroles de mensonge, en disant : Le temple du Seigneur, le temple du Seigneur, le temple du Seigneur :* comme si la sainteté de ce temple était capable de vous sauver seule : *car je ferai à cette maison, en laquelle mon nom a été invoqué, comme j'ai fait à Silo, ancienne demeure de l'arche, que j'ai détruite et rejetée.* Et le Seigneur dit encore à Jérémie [2] : *Va-t'en à l'entrée de la maison du Seigneur :* car c'est là que je veux que tu en annonces la ruine : *et tu leur diras : Je ferai que cette maison sera comme Silo, un lieu désert et abandonné; et je ferai que cette ville sera en malédiction à tous les habitants de la terre.*

Il n'épargnait pas les rois. *Voici ce que dit le Seigneur à Joachim, fils de Josias, roi de Juda : On ne pleurera point à sa sépulture; et ses sœurs ne diront pas : Hélas! mon frère; ni elles ne se plaindront les unes les autres, en disant : Hélas! ma sœur : on ne criera point en pleurant : Hélas! prince : hélas! seigneur. Il sera enseveli de la sépulture d'un âne; il est pourri, et on l'a jeté hors des portes de Jérusalem.* Son fils ne sera pas plus heureux. *Quand Jéchonias, fils de Joachim, roi de Juda, serait comme un anneau dans ma main droite, je l'en arracherai, dit le Seigneur : je te livrerai entre les mains du roi de Babylone; et je t'enverrai toi et ta mère qui t'a porté dans ses entrailles, dans une terre étrangère, et vous y mourrez. Terre, terre, terre, écoute la parole du Seigneur. Voici ce que dit le Seigneur : Écris que cet homme sera stérile, et n'aura aucune prospérité durant ses jours :* parce qu'encore qu'il doive avoir des enfants, *il n'en aura point qui lui succède, ni qui soit assis sur le trône de David* [3].

Il ne prédisait pas à Sédécias une plus heureuse destinée. *Voici ce qu'a dit le Seigneur au roi qui est assis sur le trône de David, et à tout le peuple : Je vous* enverrai le glaive, et la famine, et la peste : et vous *serez en étonnement, en sifflement, et en horreur à tous les peuples du monde* [4]. *Sédécias, roi de Juda, n'évitera pas les mains des Chaldéens et du roi de Babylone* [1], et le reste qu'il prophétisa publiquement, et en présence du roi, durant que la ville était assiégée [2].

Jérémie était devenu odieux aux rois, aux sacrificateurs, aux prophètes et à tout le peuple, à cause qu'il annonçait ces vérités. Et ce qui les animait davantage, c'est qu'il leur disait que c'était à cause de leurs péchés, de leurs idolâtries, de leurs injustices, de leurs violences, de leurs fraudes, de leur avarice, de leurs impudicités et de leurs adultères, de leur endurcissement et de leur impénitence, que tous ces maux leur arriveraient, sans qu'il y eût pour eux aucune ressource. *Voici ce que dit le Seigneur : Ne vous trompez pas vous-mêmes, en disant : Les Chaldéens se retireront;* car ils reviendront bientôt, *et ne se retireront plus : et ils prendront et ils brûleront cette ville. Et quand vous auriez défait toute leur armée, et taillé en pièces vos ennemis, en sorte qu'il n'y reste qu'un petit nombre de blessés, ils sortiront de leurs tentes un à un, et ils brûleront cette ville* [3]. La seule ressource qu'il leur annonçait, était de se rendre aux ennemis : *Tu diras à ce peuple : Voici ce que dit le Seigneur : Je mets devant vous la voie de la vie et la voie de la mort : celui qui demeurera en cette ville mourra de l'épée, de la famine et de la peste; mais celui qui en sortira, et se rendra aux Chaldéens qui vous assiègent, vivra : et son âme lui sera comme une dépouille qu'il aura sauvée des mains des ennemis : car j'ai mis ma face contre cette ville en mal, et non pas en bien; et il faut qu'elle soit livrée au roi de Babylone, et qu'il la consume par le feu* [4] : ce qu'il répéta encore à Sédécias [5].

XCIX[e] JOUR.

Les souffrances de Jérémie.

Telles étaient les dures vérités que Dieu mettait en la bouche du prophète Jérémie; et ce qu'il souffrit à ce sujet pendant quarante-cinq ans que dura son ministère, est inouï. Il avait à souffrir mille indignités, qui lui faisaient dire : *J'ai été en dérision à tout mon peuple, le sujet de leurs chansons tout du long du jour, et l'objet de leur moquerie. Il m'a rempli d'amertume; il m'a enivré d'absynthe. Je ne connais plus le repos : j'ai oublié tous les biens.* On en venait jusqu'aux coups : et il disait : *Le solitaire s'asseyera, et se taira : il baisera la terre, et mettra sa bouche dans la poudre, pour voir s'il lui restera quelque espérance* d'être écouté dans ses prieres. *Il livrera sa joue aux coups : il sera rassasié d'opprobres.* On voit dans ce dernier trait une image expresse du fils de Dieu. Et un peu après : *O Seigneur, vous m'avez mis au milieu du peuple comme un arbre déraciné,* comme le mépris de tous les hommes : *Tous mes ennemis ont ouvert impunément la bouche contre moi* [6]. Ce fut dans sa patrie, dans la ville

[1] *Ibid.* VII, 4, 12, 14. — [2] *Ibid.* XXVI, 2, 6. — [3] *Jerem.* XXII. 18, 19, 24, 25, 26, 29, 30. — [4] *Ibid.* XXIX. 16. 18.

[1] *Ibid.* XXXII, 4. — [2] *Ibid.* XXXIV, 1, 2, 4. — [3] *Jerem.* XXXVII, 8, 9. — [4] *Ibid.* XXI, 8, 9, 10. — [5] *Ibid.* XXXVIII, 17, 18 et suiv. — [6] *Lament.* III, 14, 15, 17, 28, 29, 30, 45, 46, 42.

LXXIX[e] JOUR.

Raisons profondes de notre Sauveur d'user de ces réserves mystérieuses pour l'instruction de son Église : mais non pour autoriser les hommes à user d'équivoques et de restrictions mentales. *Marc.* XIII, 32.

Gardons-nous bien de conclure de ces réserves mystérieuses du langage de notre Sauveur, qu'il nous soit permis d'user dans nos discours de dissimulation, d'équivoque et de restriction de pensée; car il ne nous appartient pas de nous donner à nous-mêmes divers personnages, selon lesquels nous puissions nier en un sens ce que nous avouerons en l'autre. Il ne nous appartient pas non plus de faire de nos réserves une instruction, un exemple d'humilité, une espèce de parabole dont il faille chercher le sens, un mystère dont il faille approfondir le secret. Jésus-Christ a sa science comme Verbe, et tout y est compris, le présent, le passé, le futur, le possible, l'existant, tout en un mot; tout ce qui est dans la science du Père; car il est lui-même cette science, puisqu'il est son Verbe, sa raison, sa parole extérieure. Il a sa science comme homme, par rapport à sa perfection, et comme le dépositaire et l'exécuteur de tous les secrets de son Père. Tout ce qui regarde le genre humain est compris dans cette science, puisque toute puissance lui est donnée dans le ciel et dans la terre[1]. C'est lui qui doit tout faire; c'est lui qui doit venir pour juger. Son Père ne l'avertit pas à chaque moment, de ce qu'il aura à faire par son ordre; mais il lui donne tout d'un coup une pleine compréhension de tout le dessein dont il a l'exécution en son pouvoir : autrement il agirait comme nous, en foi, en obscurité, par morceaux, par pièces, au hasard en un certain sens, et à l'aveugle, sans entendre le rapport de chaque partie avec la fin de l'ouvrage et avec le tout. Il a outre cela sa science comme docteur de son Église, comme interprète envers elle des volontés de son Père; comme faisant avec elle un même corps. Dans cette science est compris tout ce qu'il faut que l'Église sache. Il fallait que l'Église sût ses persécutions pour s'y préparer; la chute prochaine des Juifs, afin qu'ils en fussent avertis, et qu'ils fissent pénitence; et pour ôter aux fidèles la tentation de croire que le déicide et les autres déloyautés de ce peuple, avec les cruautés qu'il a exercées sur la personne du Sauveur et de ses apôtres, demeurassent longtemps impunies : Jésus-Christ a su tout cela pour son Église, et il l'a expliqué. Il fallait que l'Église sût les signes du jugement à venir, afin d'être attentive à son approche. Jésus-Christ a su encore cela pour elle, et il l'a prédit. Il ne fallait pas qu'elle sût le temps ni l'heure : Jésus-Christ à cet égard ne le sait pas, et n'en dit rien à ses fidèles. Cette science, qui était en Jésus-Christ par rapport aux instructions qu'il devait donner à son Église, avait sa perfection et sa totalité, qui lui faisait dire : *Je vous ai découvert comme à mes amis tout ce que j'ai ouï de mon Père*[2]; et encore : *Je vous ai tout prédit*[3]; tout ce qu'il fallait que vous sussiez, tout ce que j'avais appris pour vous. Si je dis, pour vous renfermer dans ces bornes, que je ne sais pas le reste, j'ai mes raisons de parler ainsi selon la charge qui m'est imposée, selon le personnage que je fais : ne soyez pas assez téméraires pour vouloir ou critiquer ou imiter ce langage mystérieux qui ne vous convient pas : c'est à vous à dire avec sagesse et avec simplicité tout ensemble : *Cela est : cela n'est point*[1] : *ne mentez pas; ne vous trompez pas les uns les autres; parce que vous êtes membres les uns des autres*[2].

Tâchons ici de nous revêtir de l'esprit de sincérité, à l'exemple de Jésus-Christ, qui, à la réserve de ces mystères, où il était obligé à nous ménager la lumière, nous a tout dit comme à ses amis, selon qu'il était convenable, et que nous le pouvions porter.

LXXX[e] JOUR.

Ce qui doit être commun à ces deux grands événements : séduction générale. *Ibid.*

Relisons les commencements de ce discours prophétique de Notre-Seigneur. Nous y trouverons les choses qui doivent être communes aux deux événements qu'il prédisait, à la ruine des Juifs, et au jour du jugement dernier : c'est que l'un et l'autre devait être précédé de grands mouvements, d'une grande persécution de l'Église, d'une grande séduction.

Ses disciples lui dirent en secret : *Dites-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe de votre avénement, et de la consommation des siècles? et Jésus leur répondit : Prenez garde à n'être pas séduits*[3].

Souvenez-vous toujours qu'ils joignaient deux choses, la chute de Jérusalem, et le dernier jour, comme devant arriver dans le même temps. Et sans les désabuser d'abord, parce que cela n'était pas nécessaire, Jésus-Christ leur va expliquer ce qui devait être commun à ces deux événements.

Prenez garde que personne ne vous séduise. Ils lui faisaient une demande curieuse : *Quand ces choses arriveront-elles?* Il leur donne un avis utile : *Prenez garde qu'on ne vous séduise;* comme s'il disait : Il vous importe peu de savoir quand arriveront ces choses; mais ce qu'il faut que vous sachiez c'est qu'elles seront précédées d'une périlleuse et horrible tentation, pour vous séduire. *Car il viendra plusieurs christs; et plusieurs seront trompés.* C'est ce qui arriva devant la ruine de Jérusalem, et aux environs de ces temps-là. C'est ce qui arrivera encore à la fin des siècles. *Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas : si un autre vient en son nom, vous le recevrez.* C'est ce qui est déjà souvent arrivé aux Juifs : et quelque chose de semblable leur arrivera encore une fois vers la fin des siècles; *lorsque ce méchant, cet impie, qui s'assiéra dans le temple de Dieu, pour s'y montrer comme un Dieu, paraîtra avec des prodiges trompeurs, et avec toute sorte de sé-*

[1] *Matth.* XXVIII, 18. — [2] *Joan.* XV, 15. — [3] *Marc.* XIII, 23.

[1] *Matth.* V, 27. — [2] *Coloss.* III, 9. *Eph.* IV, 25. — [3] *Matth.* XXIV, 3. *Marc.* XIII, 4, 5. *Luc.* XXI, 7, 8.

duction; en sorte qu'ils soient livrés à l'esprit de mensonge, pour ne s'être pas voulu laisser gagner à l'amour de la vérité[1]. Ce qui convient parfaitement avec la parole qu'on vient d'entendre de la bouche de Jésus-Christ, et semble fait pour marquer d'une façon particulière l'aveuglement volontaire avec l'endurcissement du peuple juif. Quoi qu'il en soit, le démon développera toute sa malignité aux approches du dernier jour : et la même chose arriva aux approches de la ruine de Jérusalem, n'y ayant jamais eu tant de faux christs, ni tant de faux prophètes. Remarquez dans saint Matthieu les versets 5, 11, 23, 24, 25, 26 : et à peu près la même chose dans saint Marc et dans saint Luc.

Voilà que je vous l'ai prédit : Prenez-y garde[2]. La séduction sera si puissante, que Jésus-Christ ne craint point de dire qu'*elle ira, s'il se peut, jusqu'à induire en erreur même les élus*[3]. *S'il se peut* fait voir deux choses : l'une, l'extrême péril; l'autre, le secours présent de la main toute-puissante de Dieu.

Pesons ces paroles : considérons à quelles épreuves Dieu met notre foi; jusqu'où il veut que nous lui soyons soumis; ce qu'ont à craindre les esprits superbes; les piéges que Dieu permet qui leur soient tendus; combien ils sont délicats, combien subtils; combien il est dangereux que les saints mêmes ne s'y prennent : *avec quelle frayeur et quel tremblement ils doivent donc opérer leur salut*[4].

Cet esprit de séduction qui se développera tout entier à la fin des siècles, se fait souvent sentir avant ce temps dans les subtilités des hérétiques : une apparence de réforme; un air de piété et de modestie; des paroles douces, tirées le plus souvent de l'Écriture; une véhémente répréhension des abus criants, qui semble marquer un vrai zèle, une vraie horreur des vices, un vrai amour de la vertu. La chrétienté s'émeut : les nations se cantonnent : les élus, s'il se pouvait, devaient être pris dans ce piége. Mais ceux qui y ont été pris doivent songer que nous aurons bien à soutenir d'autres illusions à la fin des siècles; une hypocrisie bien plus délicate, bien plus raffinée : lorsque les prodiges trompeurs se joindront à une doctrine séduisante. O Dieu, je tremble pour ceux qui seront mis à cette épreuve! Tremblez dès à présent à la tromperie de vos passions, aux belles couleurs dont elles parent vos vices secrets, à ces instincts trompeurs de l'ennemi, à ces illusions secrètes que vous prenez pour inspirations. *Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute*[5]; Ah! c'est de quoi séduire, s'il se peut, jusqu'aux élus. Concluez avec saint Paul : *Opérez votre salut avec crainte et tremblement.* Mais ne croyez pas l'opérer de vous-même. Croyez que *c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire*[6] : opérez, et croyez que Dieu opère : ne soyez ni lâche ni présomptueux : abandonnez-vous à cette grâce qui agit en vous, mais avec une courageuse et fidèle coopération : c'est ce qui soutient les élus; c'est ce qui les empêche de périr.

Les élus, s'il se peut, seront induits à erreur[1]. *S'il se peut.* Cela donc ne se peut pas : une main toute-puissante, contre laquelle rien ne prévaut, détourne ce coup. O conduite miséricordieuse et toute-puissante, qui empêchez vos élus de pouvoir périr, je vous reconnais, je vous adore, je m'abandonne à vous! mais dans cet esprit qui, en nous disant : *Dieu opère*, nous dit en même temps : *Opérez*, travaillez, agissez avec une infatigable ferveur.

LXXXI[e] JOUR.

Le même sujet. Guerres, famines, pestes, tremblements de terre; maux extrêmes. *Marc.* XIII, 32.

Un grand mouvement dans le monde : *des guerres, des bruits de guerre, des pestes, des famines, des tremblements de terre*[2]. seront les tristes avant-coureurs de ces deux événements. Voyez-les en saint Matth., XXIV, 6, 7, et la même chose en saint Marc et en saint Luc. C'est ce qui arriva un peu devant la guerre de Judée, et dans la dernière année de Néron : c'est ce qui arrivera encore d'une manière plus formidable aux approches du dernier jour.

Des guerres, des bruits de guerre : de grandes guerres en effet; de plus grandes appréhensions de mouvements nouveaux : il semblera que l'esprit de guerre, les haines, les jalousies, la nature même voudra enfanter quelque chose de funeste aux grands États : on remarquera dans le monde un esprit d'ébranlement universel. Au milieu de tout ce tumulte, *prenez garde de n'être pas troublés; car il faut que cela arrive, et ce n'est pas encore la fin*[3].

De quoi donc sera-t-on troublé, si on ne l'est de telles choses? de rien du tout. Car le chrétien n'est troublé de rien que de son péché, et de la colère de Dieu qui le doit punir. *Prenez* donc *garde de n'être point troublés.* Vous vous enquérez de ce qui se passe, non-seulement avec curiosité, mais encore avec frayeur : que deviendront ces grandes armées qui sont en présence? Quel ravage, quel embrasement, quel carnage, quel déluge de maux, si une fois la digue est rompue! ah! je m'en meurs! Vous n'êtes pas chrétien. Le sort des empires est entre les mains de Dieu : ils meurent en leur temps comme le reste des choses humaines. Priez pour votre patrie; humiliez-vous; faites pénitence : mais ne craignez point; ne vous troublez pas : il faut que cela arrive. Il le faut non par une aveugle et fatale nécessité qui nous mettrait au désespoir : mais il le faut par une raison, par une sagesse, par une bonté qui prépare de grands biens par tous ces maux. *Ne craignez point, petit troupeau, puisque le royaume qu'il a plu à votre Père céleste de vous préparer*[4] est hors d'atteinte. Toutes les puissances ennemies, visibles et invisibles, n'ont point de prise dessus, et il ne vous peut être ravi.

C'est ici le commencement des douleurs[5], des douleurs de l'enfantement; de celles qui font jeter

[1] *Joan.* V, 43. — [2] II. *Thess.* II, 3, 4, 9, 10, 11. — [3] *Matth.* XXIV, 25. *Marc.* XIII, 23. — [4] *Matth.* XXIV, 24. — [5] *Philip.* II, 12. — [6] *Matth.* XI, 15. — [7] *Philip.* II, 12, 13.

[1] *Marc.* XIII, 22. — [2] *Marc.* XIII, 7, 8. *Luc.* XXI, 9, 10, 11. — [3] *Matth.* XXIV, 6. — [4] *Luc.* XII, 32. — [5] *Matth.* XXIV, 8.

de plus grands cris; qui s'augmentent de plus en plus : on croit être à la fin, ce n'est encore qu'un commencement.

Quoi! ce mouvement effroyable des royaumes qui s'entrechoquent, ces famines, ces pestes, ces tremblements de terre, ne sont que *le commencement des douleurs!* O Dieu! que vos derniers coups sont redoutables, si ceux-là qui sont si terribles, dont on ne peut seulement entendre les noms sans être saisi de frayeur, ne sont qu'un prélude! Il est ainsi, Seigneur, il est ainsi. Par tous ces grands coups, les corps seuls sont menacés : mais voici ce qui est terrible, au delà de toutes les terreurs : *Craignez, craignez celui qui, après avoir fait mourir le corps, enverra l'âme dans la gêne. Oui, je vous le dis, craignez celui-là* [1]. O Seigneur! si je sais bien craindre cela, je ne craindrai autre chose; et je verrai tous les éléments se mêler et la nature se confondre, sans effroi. Ah! je ne puis craindre que ce qui tue l'âme : mais je puis ne le craindre pas, si je commence sérieusement à me convertir. Je n'ai rien à penser que la pénitence, ni rien à craindre que de mourir dans mon péché. Mourir ce n'est rien, de quelque douleur que la mort soit accompagnée; quelque étrange, quelque imprévue, quelque cruelle et insupportable que la mort paraisse. Mourir dans le péché, c'est tout le mal, et le seul qui soit à craindre. Malheureux, ingrats, pécheurs endurcis : *Vite, vite; convertissez-vous, et vivez* [2].

LXXXII[e] JOUR.

Persécution terrible de l'Église, trahisons, charité refroidie.
***Marc.* XIII, 32.**

Un autre avant-coureur, la persécution. Elle a ces terribles circonstances : une haine implacable de tout le genre humain contre l'Église; la fureur au dehors, la trahison au dedans : on se livrera les uns les autres; les frères livreront leurs frères, et le père même son enfant; les enfants se soulèveront contre leurs pères, et les familles mêmes seront divisées : les scandales seront horribles, à cause des chutes fréquentes de ceux qu'on croyait les plus fermes. Au milieu de tout cela la séduction redoublera, et de faux docteurs gagneront ceux que la violence n'aurait pu abattre : la cruauté et la séduction iront ensemble au dernier degré. C'est ce qui est arrivé à l'Église naissante, à commencer vers les dernières années de Néron, un peu avant la guerre de Judée. C'est ce qui arrivera d'une manière bien plus terrible à la fin des siècles [3].

Ce n'était pas une chose aisée à prédire, comme on le pourrait penser d'abord, qu'une telle haine, et une telle persécution contre l'Église : et on n'aurait pas pu prévoir que le monde qui laissait en paix toutes les religions, et jusqu'aux sectes les plus impies, comme celle des épicuriens, ne pourrait souffrir le christianisme. Mais Jésus-Christ l'a voulu

[1] *Luc.* XII, 5. — [2] *Ezech.* XVIII, 32. — [3] *Matth.* XXIV, 9 et seqq. *Marc.* XIII, 12. *Luc.* XXI.

prédire, et avertir ses fidèles d'une chose aussi singulière, et jusqu'alors autant inouïe que celle-là.

Il joint, selon sa coutume, la consolation aux maux. *Tout le monde vous haïra : mais vous ne perdrez pas un seul cheveu; vous posséderez votre âme par votre patience* [1]; non en combattant, mais en souffrant. *Vous serez traînés à tous les tribunaux,* comme des criminels; *mais cela leur sera en témoignage* [2] : vous y paraîtrez comme des témoins de la vérité, comme les maîtres du genre humain : *Je vous donnerai une bouche* que nulle impudence, nulle violence ne pourra fermer; *une sagesse,* une force *contre laquelle il n'y aura point de résistance* [3] : *vous n'aurez rien à préméditer : le Saint-Esprit parlera par votre bouche* [4] : et le reste qu'on peut voir dans l'Évangile.

Ce qui sera de plus déplorable, c'est que *la malice s'augmentant sans fin, la charité se refroidira dans la multitude* [5] : c'est ce qui arriva à saint Paul, lorsqu'il disait : *Tous m'ont quitté : personne ne m'a assisté dans ma première défense : Démas même m'a abandonné, attiré par l'amour de ce siècle : il n'y a que Luc avec moi : qu'il ne leur soit point imputé* [6]. Mais ce refroidissement de la charité dans ses frères, ne changeait point envers eux le cœur de Paul. Ce refroidissement de la charité paraîtra beaucoup davantage dans la fin des siècles : *car, lorsque le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre* [7]?

Mais à ce comble de maux, il n'y a qu'un seul remède : *Qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé* [8]. Remarquez ce mot : *jusqu'à la fin.* Dix ans, vingt ans, trente ans, cinquante ans, ce n'est rien : il faut aller jusqu'à la fin. Ne vous lassez point de travailler; car la moisson que vous recueillerez, sera éternelle.

Il faut que cet Évangile soit prêché par toute la terre [9] : de peur qu'on ne pense que la persécution qu'on vient de voir si déchaînée, en arrête le cours. *Paul était lié : mais la parole de Dieu ne l'était pas* [10] : *elle courait* [11], dit cet apôtre : le bruit en retentissait par toute la terre : *la foi des Romains y était annoncée* [12] : *l'Évangile, qui était venu jusqu'à Colosse, était, et fructifiait, et croissait en même temps par tout le monde* [13]. Ainsi la prédiction du Sauveur s'accomplissait déjà en quelque façon, avant la dissipation des Juifs : mais le grand accomplissement en est réservé à la fin des siècles, et la prédication aura percé par tout le monde avant qu'il finisse.

O Dieu! donnez vigueur à votre parole : bénissez les prédicateurs apostoliques : envoyez vos ouvriers dans cette grande moisson, que votre ennemi ravage. O Seigneur! je me joins en esprit à ces hérauts de votre Évangile, et à ceux qui croiront en vous par leur parole. Sanctifiez-les en vérité, et que leur sainteté naissante répare les ravages que fait

[1] *Luc.* XXI, 17, 18, 19. — [2] *Ibid.* 12, 13, et *Marc.* XIII, 9 et seqq. — [3] *Luc.* XXI, 14, 15. — [4] *Matth.* X, 19, 20. — [5] *Ibid.* XXIV, 12. — [6] II. *Tim.* IV, 9, 11, 16. — [7] *Luc.* XVIII, 8. — [8] *Matth.* XXIV, 13. — [9] *Ibid.* 14. — [10] II. *Tim.* II, 9. — [11] II *Thess.* III, 1. — [12] *Rom.* I, 8. — [13] *Coloss.* I, 6.

le péché dans votre héritage. Sauvons-nous, sauvons-nous de la corruption de cette race mauvaise. Mon âme, sauve-toi toi-même : ô Dieu ! sauvez-moi ; je péris.

LXXXIIIe JOUR.

Réflexions sur plusieurs circonstances de ces deux événements. *Marc.* XIII, 32.

Priez que votre fuite n'arrive point durant l'hiver ou dans le jour du sabbat : vous aurez besoin des plus grands jours, de la saison la moins embarrassante, de la liberté d'agir la plus entière, pour précipiter votre fuite dans les déserts et dans les montagnes, et pourvoir à tant de pressants besoins. *Jamais il n'y eut, jamais il n'y aura d'affliction semblable :* jamais peuple n'aura été ni ne sera plus impitoyablement livré à la vengeance : *et si Dieu n'avait abrégé le temps nul homme ne se sauverait : mais Dieu a abrégé le temps pour l'amour de ses élus*[1]. Ce fléau de Dieu sera si terrible, et la force en sera si insupportable, qu'il y aurait de quoi accabler tout le genre humain. Mais il fallait qu'il restât des hommes sur la terre pour enfanter les élus et les saints, qu'il y avait encore à recueillir. Voilà un sens. Dieu fléchi par les prières de ses élus, a tempéré sa colère : ils sont le sel de la terre, pour en empêcher la totale corruption : il faut qu'ils y soient répandus deçà et delà, et de tous côtés : autrement le genre humain, qui n'est conservé que pour eux, périrait en entier : c'est un autre sens. Le dernier : Dieu a abrégé le temps des souffrances, de peur que ses élus n'en fussent enfin accablés : et il n'a pas voulu qu'ils fussent tentés par-dessus leurs forces.

Pour l'amour des élus qu'il a choisis, dit saint Marc[2]. Ils ne sont pas élus par un autre : c'est par lui-même : l'amour qui les lui a fait élire, l'oblige à tout faire pour eux; et il n'épargne la terre qu'à leur considération.

Respectons les saints qui sont parmi nous; nous leur devons tout : et Dieu s'apaise en les voyant; comme un père qui voit ses enfants parmi ses ennemis, retient sa main. Après la séparation, que n'auront pas à souffrir les pécheurs !

Ce qui est vrai en un certain sens, à l'égard des Juifs, est encore plus véritable à l'égard de tout l'univers, dans les approches du dernier jour : après que la patience de ses saints aura été épurée jusqu'au degré qu'il voulait, il mettra fin au temps des épreuves, pour donner lieu aux récompenses.

S'il y a cinquante justes dans Sodome, s'il y en a quarante, s'il y en a dix, je pardonnerai pour l'amour d'eux à toute la ville[3]. Dieu aime tant les siens, que non-seulement il les épargne, mais il épargne les autres pour l'amour d'eux. Si on n'aimait pas les justes, ni on ne les protégeait pas pour eux-mêmes, il les faudrait protéger pour le bien public. Que notre maison soit leur asile : que nos bras leur soient toujours ouverts : que notre secours les suive partout. Les prêtres, les religieux les représentent par leur état.

[1] *Matth.* XXIV, 20, 21, 22. — [2] *Marc.* XIII, 20. — [3] *Gen.* XVIII, 26. 28 et seqq.

LXXXIVe JOUR.

Réflexions sur d'autres circonstances. *Ibid.*

Si l'on vous dit : Le voici dans le désert ; le voici dans les lieux retirés de la maison : ne le croyez point[1]. Ceci regarde les derniers temps, lorsque les Juifs fatigués de tant attendre, et d'avoir si souvent été trompés sur le sujet du Messie, s'en diront les uns aux autres des nouvelles comme en secret : *Il est venu*, mais il se cache; *il est dans ce désert; il est dans les lieux secrets de cette maison : ne croyez point tout cela.* Ce n'est plus le temps qu'il doit venir de cette sorte, d'une maison particulière, d'une ville obscure, d'un désert; tantôt caché, tantôt découvert : il paraîtra tout d'un coup avec un éclat surprenant; *et un éclair ne se fait pas voir plus rapidement du levant jusqu'au couchant, et d'un côté du ciel à l'autre, que le Fils de l'homme paraîtra dans toute la terre*[2]. Voilà la première chose qu'il marque de ce grand événement : une apparition soudaine, et un éclat, qui en un moment se fera sentir d'une extrémité du monde à l'autre. Mais voici la seconde : *Où sera le corps, là s'assembleront les aigles*[3]. Si les aigles sentent leur proie de si loin, et s'assemblent rapidement de toutes parts autour d'un corps mort : combien plus s'assembleront les élus où sera le Fils de l'homme !

Le grec porte, au lieu de corps, *un corps mort, un cadavre :* et le Fils de Dieu se compare à un corps de cette sorte, à cause que les élus seront assemblés par le mystère de sa mort; et que c'est par là qu'ils auront part à sa résurrection. Tout cela regarde visiblement l'apparition dernière, et le dernier jour de Jésus-Christ. Et c'est pourquoi il ajoute : *Mais aussitôt après l'affliction de ces jours-là*, de ces jours où le Fils de l'homme devra paraître si vite, et rassembler autour de lui tous les élus : *aussitôt après cette affliction ;* car il a dit qu'il y en aurait d'étranges vers ces jours-là : *le soleil s'obscurcira :* et le reste[4].

Il ne faut donc pas entendre cette affliction ni ces jours, de l'affliction ou des jours qui seront fâcheux pour les Juifs ; mais de l'affliction de tout l'univers, vers le jour où le Fils de Dieu devra paraître, qui sont ceux dont il venait de parler. Le même paraît dans saint Marc : *Mais dans ces jours-là, dans cette affliction-là, le soleil s'obscurcira*[5]; et le reste. Comme s'il disait : Il arrivera de grands maux aux Juifs ; mais ce n'est point dans ces maux, ou dans ces temps, qu'arriveront ces prodiges du soleil obscurci, et les autres ; mais *dans ces jours* dont je viens de parler, *dans ces jours* où le Fils de l'homme devra paraître ; aux approches de cette dernière apparition, et peu après les afflictions dont elle sera précédée, *le soleil s'obscurcira ;* et le reste.

[1] *Matth.* XXIV, 26. — [2] *Ibid.* 27. — [3] *Luc.* XVII, 24. *Matth.* XXIV, 28. — [4] *Ibid.* XXIV, 29. — [5] *Marc.* XIII, 24.

Mettons-nous en esprit dans ce dernier jour, si heureux pour les uns, si funeste aux autres. Représentons-nous l'étonnement où l'on sera de cette nouvelle lumière que jettera le Sauveur, de ce prodigieux éclat qui se fera sentir d'une extrémité du monde à l'autre avec la rapidité d'un éclair. Contemplons ces aigles mystiques, les esprits sublimes à qui le monde n'aura rien été, et qui n'auront pas été troublés de tant de persécutions, ni de cet ébranlement universel de la nature éperdue, prendre tout à coup leur vol, et, comme dit saint Paul, *être enlevés dans les nuées, au milieu des airs, à la rencontre de Jésus-Christ, pour être ensuite toujours avec lui*[1]. Heureux jour! heureux spectacle! heureux changement! heureux ceux qui verront ce beau feu, cet éclair nouveau, cette vive et admirable lumière : qui verront ce corps que la mort a consacré à notre salut; ces aigles qui voleront après, et qui seront enlevés avec lui! Soyons de ces aigles, par la contemplation en foi et en vérité, et par une noble élévation au-dessus des choses mortelles. Faisons notre proie de ce corps, que la mort a fait nôtre. Nous l'avons dans l'eucharistie, ce corps mort autrefois, à présent vivant, mais couvert d'un signe de mort : dévorons-le; prenons-en toute la substance, tout le suc. Vivons de Jésus et de sa vérité, et de ses souffrances, et de sa mort, qui est notre vie : imitons-la; portons-la sur nous : *Portons sur nos corps la mortification de Jésus; afin que la vie de Jésus paraisse en nous*[2]. Si parmi les ténèbres du monde, et celles qui nous environnent, il lui plaît de faire tout à coup reluire sur nous comme une espèce d'éclair, une lumière rapide qui se répande en un moment dans toute notre âme, et qui se fasse sentir de la partie haute jusqu'à la plus basse; ô lumière, je vous adore! ô lumière, je vous veux suivre! Si vous vous retirez comme un éclair, et que vous laissiez mes yeux éblouis d'un éclat si vif, je me souviendrai de vous avoir vue : je me réjouirai de l'espérance de vous revoir à d'autres moments; je tâcherai de mettre à profit tout ce que vous me montrerez dans ces moments rapides : et j'aspirerai nuit et jour à ce jour unique de l'éternité, où vous luirez sans vous retirer, sans être obscurcie; où votre levant sera sans couchant; où nous jouirons à jamais de vous, ô Père! ô Fils! ô Saint-Esprit! qui êtes la véritable et seule lumière.

LXXXV[e] JOUR.

nstructions à recueillir. Se tenir prêt : veiller à toute heure. L'un pris, l'autre laissé. *Matth.* XXIV, 37, 51. *Marc.* XIII, 33, 37. *Luc.* XVII, 24.

De tout ce que nous avons vu, il y avait deux sortes d'instructions particulières à recueillir. Dans la ruine de Jérusalem il y avait à s'en sauver par la fuite : *Alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient aux montagnes*[3]. C'est ce que firent les chrétiens, qui s'enfuirent en effet vers les pays montagnards, à la ville de Pella, comme marquent les histoires : ce qui fut cause qu'on ne voit point qu'ils aient souffert en Jérusalem, ni qu'il s'y en soit trouvé aucun durant le siége de Tite. A l'égard des calamités qui devaient arriver à la fin du monde, il fallait ne pas songer à s'en sauver, puisqu'elles sont universelles et inévitables; mais s'y préparer : et cette préparation nous est expliquée dans le reste de ce chapitre.

Elle consiste, premièrement, à veiller, à être attentif, à se tenir toujours prêt, en accompagnant de prières son attention et sa diligence : *Prenez garde, veillez et priez : car vous ne savez pas le temps, ni si le maître viendra sur le soir, ou vers le minuit, ou au chant du coq, ou le matin*[1]. *Veillez donc, et priez en tout temps, afin d'être rendus dignes d'éviter ces choses*, c'est-à-dire la rigueur du dernier jugement, *et de comparaître devant le Fils de l'homme*[2]. Il ne faut donc pas seulement prier, mais prier en tout temps.

Secondement : Il faut songer à l'effet de ce terrible jugement; *de deux qui seront ensemble, l'un sera pris et l'autre laissé*[3]. Et pour aller où? *Où sera le corps, là s'assembleront les aigles.* Qui ne tremblerait, en voyant tout à coup une si terrible séparation? L'un enlevé à Jésus-Christ, l'autre laissé au milieu des maux, d'où il ne sortira que pour rentrer dans de plus grands, et n'en sortir jamais!

Troisièmement : il ne faut point reculer ni regarder en arrière : *Souvenez-vous de la femme de Lot*[4], qui, pour avoir seulement tourné la tête vers Sodome, reçut un châtiment si prompt et si rigoureux. Il ne suffit pas d'éviter les mauvaises compagnies, ni de fuir le monde qu'on a quitté; il ne faut pas seulement tourner les yeux de ce côté-là.

Quatrièmement : il faut faire toutes ses actions avec une activité et une diligence extraordinaire; se sauver à quelque prix que ce soit; laisser périr beaucoup de choses qu'on aimerait, plutôt que de hasarder son salut : *si l'on est dans le haut de la maison, ne se point embarrasser de sauver les meubles qui sont en bas*[5]; se contenter de sauver ce qui est en haut; emporter et sauver d'abord à la corruption tout ce qu'on peut; ne pas dire : Je laisserai cela, mais je retournerai demain le quérir; demain je commencerai à me corriger de ce vice, je me contenterai pour aujourd'hui de modérer celui-ci. Ne laissez rien qu'il vous faille aller requérir : ne laissez rien à faire à une autre fois; car le temps vous manquera tout à coup, et votre attente sera vaine.

Cinquièmement : il faut se retirer de tout ce qui attache trop l'esprit, de tout ce qui *appesantit le cœur;* et non-seulement *de l'ivrognerie*, où la raison est absorbée, mais encore *de la bonne chère, et des soins de cette vie*[6]. Et sur les soins de la vie, il faut remarquer ces paroles : *Aux jours de Noé ils buvaient, ils mangeaient, ils se mariaient, ils ma-*

[1] I. *Thess.* IV, 16, 17. — [2] II. *Cor.* IV. 10. — [3] *Matth.* XXIV. 16.

[1] *Marc.* XIII, 33, 34, 35. — [2] *Luc.* XXI, 36. — [3] *Matth.* XXIV, 40, 41. *Luc.* XVII, 34. 35, 30, 37. — [4] *Ibid.* XVII, 31, 32. — [5] *Ibid.* 31. *Matth.* XXIV, 17, 18. — [6] *Luc.* XXI, 34.

riaient leurs enfants : et aux jours de Lot ils buvaient et mangeaient, ils vendaient et ils achetaient, ils plantaient et ils bâtissaient : et ils périrent tout d'un coup dans les eaux du déluge, et par le feu du ciel[1]. Car il ne dit pas : Ils tuaient, ils commettaient des adultères, et le reste : il parle des occupations les plus ordinaires et les plus innocentes de la vie : parce qu'elles occupent, elles embarrassent, elles accablent, elles enchantent, elles attachent, elles trompent, en nous menant d'un soin à un autre et d'une affaire à une autre. Il ne suffit donc pas d'éviter les actions criminelles ; mais il faut encore prendre garde à ne se pas laisser jeter par les autres dans cet esprit d'empressement et d'occupation, qui fait qu'on n'est jamais à soi.

Sixièmement : on ne saurait assez songer au grand mal dont nous sommes menacés. Ce sera comme le déluge, aux temps de Noé ; comme le feu du ciel, aux temps de Lot ; *comme un lacet où nous serons pris tout à coup*[2], à la manière des oiseaux, par un vain appât, pour être la proie de ceux qui veulent nous dévorer. Le mauvais serviteur, qui ne songeait qu'à passer sa vie dans le plaisir, se trouvera tout d'un coup *séparé* de Dieu, de sa grâce, de tout le bien : *et il sera mis avec les hypocrites, où il y aura un pleur et un grincement de dents*[3] éternel. Terribles paroles : *séparé, mis avec les hypocrites : pleur et grincement de dents*, et douleur jusqu'à la rage ! A quoi donc penserons-nous, si nous ne pensons à ces choses ? Ah ! périssent toutes nos pensées, afin que celles-là vivent seules dans nos cœurs !

LXXXVIe JOUR.

Le Père de famille : ses serviteurs : la figure du voleur. *Matth.* XXIV, 45, 46, 47. *Luc.* XII, 41, 44.

Conférez le chapitre XXIV de saint Matthieu, depuis le ℣. 45 jusqu'à la fin, avec le chapitre XII de saint Luc, depuis le ℣. 35 jusqu'au 49.

Le Fils de Dieu instruit ici, premièrement tous les chrétiens, sous la figure du père de famille, et de ses serviteurs : et encore sous la figure du même père de famille, et d'un voleur. Secondement, il instruit en particulier les supérieurs ecclésiastiques, sous la figure du père de famille qui retourne à sa maison, et de son économe ou principal domestique qui le doit attendre.

Voici pour les premiers ce que nous trouvons dans saint Luc. Premièrement : *Les reins ceints*[4] : c'est-à-dire les passions resserrées, comme une robe qui se répandrait faute de ceinture. C'est l'état d'un homme laborieux et toujours prêt à marcher. Car lorsque l'âme se répand dans les passions, elle est lâche, sans force, sans ordre, sans bienséance.

Secondement : *Des flambeaux allumés à la main.* C'est encore l'état d'un homme prêt à aller au-devant *du maître,* à quelque heure de la nuit qu'il vienne, pour l'éclairer.

Des lampes allumées : c'est un esprit attentif, et un cœur ardent. On a comme des flambeaux en soi-même, dans le fond du raisonnement ; mais ils ne sont allumés que par l'attention. Que sert d'avoir de l'esprit, du raisonnement, de la foi même, si tout cela n'est réveillé par l'attention ? autant que nous serviraient des flambeaux bien préparés dans notre coffre, mais sans amorce, sans feu.

Les lampes allumées à la main, sont aussi le bon exemple. Ce n'est pas assez de l'attention ; il en faut venir aux œuvres, à l'application sur nous-mêmes : autrement le flambeau nous est inutile.

Troisièmement : *Semblables à des hommes qui attendent*[1] ; par conséquent très-attentifs : et qui attendent-ils ? Leur maître ; celui qui les peut punir, pour peu qu'il les trouve négligents.

Quatrièmement : *Quand il viendra, et qu'il frappera.* Il vient à chaque moment : car chaque heure nous avance vers la mort. Il frappe par les maladies : il faut donc être attentif, et se tenir prêt dès le premier coup. Mais à peine s'éveille-t-on au dernier, et lorsque la mort est déjà presque dans le cœur : et alors il n'y a plus de flambeaux, plus d'attention, ni de réflexion : tout est presque éteint.

Cinquièmement : *Aussitôt ils lui ouvrent.* Comme tout ici est actif ! Il faut ouvrir soi-même au maître qui vient, être bien aise de le recevoir : mais ouvrir avec diligence, *aussitôt :* ouvrir par conséquent avec joie ; ne pas murmurer, ne pas se plaindre de la mort qui vient si tôt. Au reste, il n'a pas besoin qu'on lui ouvre, afin qu'il prenne notre âme qu'il vient requérir ; car il saura bien la reprendre sans qu'on la lui donne. Bon gré, mal gré, il faut mourir : et souvent il frappe si fort, que les portes brisées s'ouvrent d'elles-mêmes, sans que vous ayez le loisir d'ouvrir ni de lui offrir vous-même votre âme qu'il vous redemande. Il n'a donc que faire de vous pour la retirer : mais pour l'amour de vous, afin que vous puissiez lui en faire le sacrifice, il veut que ce soit vous qui lui ouvriez, et promptement, et avec joie, puisque vous ouvrez, non pas à la mort, mais à un maître bienfaisant.

Car, sixièmement, *s'il trouve ses serviteurs vigilants, il se retroussera, et les fera asseoir, et passera de l'un à l'autre pour les servir*[2]. Il ne faut pas chercher dans les paraboles à tout expliquer : il y a des circonstances, comme celles-ci, qui ne servent que pour la peinture. Le fond est ici, que Jésus-Christ s'est fait serviteur de ses fidèles. *Le Fils de l'homme*, dit-il, *est venu servir,* et ce service est *de se donner lui-même en rédemption pour plusieurs*[3]. C'est de lui que nous tenons tout, et en ce monde et en l'autre : et nul ne demeurera sans récompense ; car il passera de l'un à l'autre pour les servir tous. Il leur donnera abondamment tous les biens ; car pour lui il n'a pas besoin de vos services, ni de rien : il est heureux, il est dans la gloire. Il vient pour vous ; et sous la figure de la mort, qui vous paraît

[1] *Luc.* XVII, 26, 27, 28, 29. — [2] *Ibid.* XXI, 35. — [3] *Matth.* XXIV, 51. — [4] *Luc.* XII, 35.

[1] *Luc.* XII, 36. — [2] *Ibid.* 37. — [3] *Matth.* XX, 28.

bien les ramener à lui, et les tenir sous le joug; mais dans le temps qu'il les veut pousser d'un côté, ils paraissent avoir tout oublié, excepté l'objet dont ils sont pleins. Car Dieu pour certains moments les laisse à eux-mêmes, et aux grâces ordinaires, pour tout autre objet; et pour celui dont il lui plaît de les remplir, l'impression en est si forte, le caractère si vif et si enfoncé dans le cœur, qu'il semble n'y rester plus d'attention ni de mouvement pour les autres choses, ni aucune capacité de s'y appliquer. Par un transport de cette nature, Jérémie, qui se voit contraint à n'être premièrement qu'un prophète de malheurs à tout son peuple, c'est-à-dire au seul objet de son amour et de sa tendresse sur la terre, et, ce qui lui paraissait encore d'une plus insupportable rigueur, à ne faire plus autre chose, en second lieu, qu'en accroître en quelque façon l'iniquité et le supplice; ne veut plus vivre en cet état : il voudrait n'avoir jamais été, et ne trouve point d'expression assez forte pour expliquer ce désir. Un troisième objet se présente à lui : la prophétie méprisée, la parole de Dieu en dérision, ses prophètes décriés, son nom blasphémé, et sa justice exposée au mépris des hommes, à cause de sa bonté dont ils abusent. C'est le comble de la douleur : et après avoir voulu effacer du nombre des jours, celui de sa nativité; puisqu'il ne peut point s'empêcher d'avoir l'être, il fait un effort secret, pour ne plus écouter la prophétie qui se présente à lui avec une force qu'il ne peut éluder. Il ne faut donc plus s'étonner si ses agitations sont si violentes. C'est Dieu de tous côtés qui le presse; qui lui donne, pour ainsi parler, des forces contre lui-même; et à la fin le réduit, après des tourments inexplicables, à continuer ses funestes et fatales prédictions.

Il ne convient pas au Sauveur d'être agité de cette sorte : car son âme est tellement dilatée, et d'une capacité si étendue, que toutes les impressions divines y exercent, pour ainsi dire, au large et tranquillement leur efficace. Mais néanmoins il a dit : *Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse point parlé; si je n'avais pas fait en leur présence des miracles, qu'aucun autre n'avait jamais faits, ils seraient sans péché : mais maintenant ils n'ont plus d'excuse; et ils haïssent gratuitement et moi et mon Père* [1], ainsi que David l'avait prédit [2]. C'est donc lui qui leur ôte toute excuse : sa parole les jugera, et les condamnera au dernier jour. Lui qui venait ôter le péché du monde, a donné lieu au plus grand de tous les péchés, qui est celui de mépriser et de poursuivre jusqu'à la mort de la croix, la vérité qui leur apparaissait en sa personne. Les blasphèmes se sont multipliés, et on lui a insulté jusque sur sa croix et dans son agonie. Sa passion, sa mort, son sang répandu, sont la matière de l'ingratitude de ses disciples, et leur tourne à mort et à péché. Les crimes s'augmentent par les grâces : c'est la grande douleur du Sauveur; c'est le calice qu'il voudrait pouvoir détourner de lui; c'est ce qui lui perce le cœur; c'est enfin ce qui l'abat devant son Père, ce qui lui fait suer du sang, ce qui est le véritable sujet de cette profonde tristesse qui pénètre son âme sainte jusqu'à la mort, et enfin de son agonie.

[1] *Joan.* XV, 22 et seq. — [2] *Ps.* XXIV, 19.

CIXe JOUR.

Jérémie annonce à son peuple sa délivrance.

Il n'en est pas de Jésus comme des prophètes, à qui Dieu défend de le prier, et à qui il dit, comme à Jérémie : *Je ne vous exaucerai pas* [1]. Car au contraire il dit à son Père : *Je sais que vous m'écoutez toujours* [2]. Et afin de nous donner en la personne de notre prophète, une figure quoique imparfaite de l'intercesseur qui est exaucé, il lui parle en cette sorte, pendant qu'il était arrêté dans le vestibule de la prison : *Crie maintenant, élève ta voix; et je t'exaucerai; et je t'apprendrai des choses grandes, et d'une inébranlable fermeté, que tu ne sais pas* [3]. C'est que la Judée et Jérusalem seraient rétablies; qu'il y ramènerait son peuple; qu'il en guérirait les plaies; qu'il les purifierait de tous leurs péchés [4]. Il répandit alors *un esprit de prière* [5] dans tout son peuple. *Réjouissez-vous, ô Jacob! hennissez contre les gentils et contre Babylone, qui en est le chef; et dites : Sauvez Seigneur, les restes de votre peuple; et je vous rappellerai de la terre, où je vous avais envoyés en captivité* [6]. Jérémie annonça au peuple ce glorieux rétablissement : il leur en marqua le temps, et leur déclara qu'à la soixante-dixième année de leur servitude, il ferait éclater ce grand ouvrage. *Car je sais, dit le Seigneur, les pensées que j'ai pour vous, des pensées de paix et non d'affliction, pour vous donner la fin de vos maux, et la patience en attendant pour les endurer; et vous m'invoquerez, et vous irez en votre patrie : et vous me prierez, et je vous exaucerai : et vous me chercherez, et vous me trouverez, lorsque vous m'aurez cherché de tout votre cœur* [7]. Ainsi le prophète Jérémie n'annonça pas seulement au peuple sa désolation; mais pour être une parfaite figure de Jésus-Christ, il leur annonça encore sa délivrance, qui devait être la figure de celle de son Église : et il fut choisi pour la demander à Dieu, et pour exciter dans tout le peuple l'esprit de prière. Et s'il annonça à son peuple sa prise, sa ruine, sa captivité, ce ne fut pas pour toujours. Il n'en fut pas ainsi des autres nations, auxquelles Dieu lui ordonna de prophétiser. *Va, lui dit le Seigneur des armées : prends de ma main la coupe de ma colère, et présente-la à tous les peuples auxquels je t'enverrai..... Et je la pris... et je la portai à Jérusalem et aux villes de Juda; à ses rois et à ses princes... et à Pharaon, roi d'Égypte, et à ses serviteurs, à ses princes, et à tout son peuple, et généralement à tous les rois; aux rois d'Orient, aux rois des Philistins, et d'Ascalon,*

[1] *Jerem.* VII, 16. — [2] *Joan.* XI, 42. — [3] *Jerem.* XXXIII, 1, 2, 3. — [4] *Ibid.* 4 et seq. — [5] *Zach.* XII, 10. — [6] *Jerem.* XXXI, 7, 8. — [7] *Ibid.* XXV, 11; XXIX, 10, 11, 12, 13.

et de Tasa, et d'Idumée, et de Moab; et à tous les rois de Tyr et de Sidon, et aux rois des îles éloignées,.... et à tous les rois d'Arabie, et à tous les rois d'Occident, et aux rois de Perse, et aux rois de Médie, et à tous les rois du Nord de près et de loin.... et le roi de Babylone boira après eux, lui qui fait boire ce calice de la colère de Dieu à tous les autres : *Buvez, buvez, leur dira le Seigneur; buvez, et enivrez vous, et vomissez, et tombez, et vous ne vous relèverez jamais*[1]. *Voilà le tourbillon du Seigneur; sa colère part, son orage tombe; et il se reposera sur la tête de ses ennemis*[2].

Ainsi sont traités les rois et les peuples idolâtres. Le prophète, qui leur dénonce leurs maux, ne leur laisse aucune espérance. Sion seule est frappée en ses miséricordes, comme un enfant que son père châtie. Le prophète lui montre son retour : il porte ses yeux plus loin, et lui prédit son libérateur : ce nouveau David dont le règne sera éternel : cet homme parfait en sagesse, qui se trouvera environné des entrailles d'une femme, et renfermé dans son sein : et la nouvelle alliance que Dieu fera par son entremise avec le peuple racheté[3]. Élevez la voix, ô Jérémie! prophète sanctifié dès le ventre de votre mère; prophète vierge et figure du grand prophète, vierge aussi, et fils d'une vierge[4] : chantez-nous les miséricordes de notre Dieu : reprochez-nous nos ingratitudes, faites-nous rougir de nos crimes : donnez-nous l'exemple d'humilité, de patience, de douceur : entrez encore à nos yeux dans votre affreux cachot, en figure de la sépulture de Jésus-Christ : sortez-en aussi en figure de sa résurrection : exprimez ses persécutions dans les vôtres. Et nous, Seigneur, en attendant que nous méditions plus à loisir les mystères de votre passion, et de votre résurrection triomphante, nous nous y préparerons en contemplant avec foi les prophètes qui leur ont servi de figure.

CXe JOUR.

Jonas dans le ventre de la baleine; autre figure de Jésus-Christ.

Agité d'un de ces transports que nous avons remarqués dans les prophètes, et que nous avons vus dans Jérémie, Jonas ne veut point aller prêcher aux Ninivites leur perte prochaine[5]; de peur que si Dieu leur pardonnait, comme son immense bonté l'y portait toujours, les peuples païens ne se confirmassent dans leur incrédulité, et ne méprisassent ses menaces, et les discours de ses prophètes. Et pressé par cet esprit prophétique, qui le poussait au dedans avec une force invincible à annoncer la ruine de Ninive, il lui dit : Voilà, Seigneur, une parole que je ne puis porter : *je sais que vous êtes un Dieu clément, plein de miséricorde et de patience, d'une compassion infinie, et toujours prêt à pardonner aux hommes leur malice*[6] : vous pardonnerez encore à cette ville infidèle. On ne nous écoutera plus, quand nous parlerons en votre nom : nous annoncerons en vain à Juda et à Israël la rigueur de vos jugements : votre facilité et votre indulgence ne fera qu'endurcir les hommes dans le mal. Car il faut suppléer tout ceci, puisque nous l'avons déja trouvé dans Jérémie. *O Seigneur! ôtez-moi la vie*, continuait Jonas[1] : *car il vaut mieux mourir*, que d'être trouvé un prophète menteur, et exposer la prophétie à la dérision. On voit, en passant, que les âmes touchées de ces impressions divines, sont élevées au-dessus de tout, et la mort ne leur coûte rien. Dans cette extrême détresse, non-seulement il tâcha, comme Jérémie, de ne point écouter la prophétie, et de s'étourdir lui-même contre cette voix; mais pressé par cet esprit prophétique, il s'enfuit de devant le Seigneur : et s'embarque à Joppé[2], pour aller de la terre sainte où il était, à l'autre extrémité du monde. Car encore qu'on ne sache pas précisément quelle était la ville de Tharsis, on convient qu'elle était extrêmement éloignée du côté de l'Occident.

Il ne faut pas se persuader que le saint prophète crût que Dieu ne le verrait plus, ou qu'il sortirait de son empire, lorsqu'il irait dans les terres lointaines. Car nous l'entendrons bientôt dire aux nautonniers : *Je suis Hébreu, et je révère le Dieu du ciel qui a fait la mer et la terre*[3]. De sorte qu'il voyait bien qu'on ne pouvait échapper à sa puissance, ni sortir de son domaine. Cette face de Dieu, qu'il tâche de fuir; cette présence, qu'il veut éviter : c'est la face que Dieu montrait intérieurement à ses prophètes : c'est la présence, dont il éclairait leur esprit, lorsqu'il daignait les inspirer. C'est cette face que Jonas crut pouvoir éviter en s'éloignant de la terre sainte et du milieu du peuple d'Israël, où Dieu avait accoutumé de répandre la prophétie. Il s'éloigna donc tout ensemble et de la terre sainte et de Ninive, où il ne crut pas que Dieu voulût le ramener malgré lui d'un pays si éloigné. Mais il ne fut pas plutôt embarqué, que *Dieu fit souffler un vent impétueux : et la tempête fut si violente, qu'on craignait à chaque moment que le vaisseau ne s'entr'ouvrît*. Pendant que *chacun invoquait son Dieu avec des cris effroyables*, et qu'*on jetait dans la mer toute la charge du vaisseau; Jonas*, sans s'étonner d'un si grand péril, car nous avons vu souvent que ces âmes fortes qui sont sous la main de Dieu ne craignent rien que lui seul, *descendit au fond du vaisseau, et dormait d'un profond sommeil*[4]. C'est quelque trait de Jésus, qui, dans une semblable tempête, dort tranquillement sur un coussin, et laisse remplir de flots le vaisseau où il était avec ses disciples[5]. Par un semblable mystère, et pour montrer qu'on n'a rien à craindre quand on a Dieu avec soi, et qu'il n'y a en tout cas qu'à s'abandonner à sa volonté; Jonas dormait parmi tant de cris, et tant d'horribles

[1] *Jerem.* XXV, 15, 27. — [2] *Ibid.* XXX, 23. — [3] *Ibid.* XXXI, 22, 31. — [4] *Ibid.* I, 5; XVI, 2. — [5] *Jon.* I, 2, 3. — [6] *Ibid.* IV, 2.

[1] *Jon.* I, 3. — [2] *Ibid.* 3. — [3] *Ibid.* I, 9. — [4] *Ibid.* 4, 5. — [5] *Marc.* IV, 37, 38.

sifflements des vents et des flots, jusqu'à ce qu'on l'éveilla, à peu près de la même manière qu'on fit le Sauveur, en lui disant? *Pourquoi dormez-vous? invoquez aussi votre Dieu, afin qu'il se souvienne de nous, et que nous ne périssions pas* [1]. La main de Dieu ne quittait pas le saint prophète. Il sentit d'abord que la tempête était envoyée contre lui : il vit jeter tranquillement le sort, que les passagers jetaient entre eux pour découvrir le sujet de la tempête : il le vit tomber sur lui sans s'effrayer; car il avait toujours dans l'esprit que la mort lui était meilleure, que d'aller prophétiser pour être dédit, et faire blasphémer la prophétie [2] : et il dit hardiment aux nautonniers, quils voulaient épargner : *Jetez-moi dans la mer* sans hésiter, *et la tempête cessera; car je sais bien que c'est pour moi qu'elle est excitée* [3]. Cependant ils le respectèrent, étonnés de sa prodigieuse tranquillité, et encore plus de la grandeur du Dieu qu'il servait. Car comme on lui demanda qui il était, *il avait répondu qu'il était Hébreu, et que le Dieu qu'il craignait était le Dieu du ciel, et le Créateur de la terre et de la mer :* et ils faisaient les derniers efforts *pour arriver à terre,* sans qu'il en coûtât la vie à un si grand homme. Mais plus *ils ramaient,* plus *la mer s'enflait :* en sorte qu'ils furent contraints de *jeter Jonas dans la mer,* en prenant Dieu à témoin, que c'était à regret qu'ils le noyaient, et qu'ils étaient innocents de sa mort; *et aussitôt l'agitation de la mer cessa* [4]. Et voilà déjà, en figure de notre Sauveur, tout ce peuple sauvé par la mort, comme l'on croyait, du saint prophète, à laquelle il s'était lui-même volontairement offert. Mais ce n'est pas là tout le mystère; et le reste nous est expliqué par le Sauveur même, lorsqu'il dit : *Cette mauvaise race demande un signe, et il ne lui en sera point donné d'autre, que le signe du prophète Jonas : car comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans les entrailles de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre* [5].

L'esprit de prophétie ne quitta point Jonas dans le ventre de cet énorme poisson : car il y chanta ce divin cantique [6] : *J'ai crié du fond de l'abîme, et vous avez écouté ma voix : les eaux m'ont environné : tous vos gouffres et tous vos flots ont passé sur moi : et j'ai dit : Je suis rejeté de devant vos yeux; mais je reverrai encore votre saint temple.* Il sent donc qu'il sortira de cet abîme; et il le recommence encore en cette sorte : *Les eaux m'ont pénétré jusqu'au fond : l'abîme m'a entouré : la mer a couvert ma tête : j'ai descendu au fond de la mer, et jusqu'à la racine des montagnes : je suis enfermé pour toujours dans les soutiens de la terre* [7]. Il n'y a point de ressource, dans la puissance créée. *Mais vous, ô Seigneur mon Dieu, vous me relèverez* d'un si grand mal, et vous me préserverez *de la corruption. Au milieu de mes angoisses, je me suis ressouvenu du Seigneur, afin que ma prière parvînt jusqu'à votre saint temple. Ceux qui mettent leur confiance dans de fausses divinités, abandonnent la miséricorde* qui les peut sauver, et renoncent à la sainteté : *mais moi je vous ai immolé par ma voix un sacrifice de louange : vous me sauverez, et je rendrai au Seigneur les vœux que je lui ai faits pour ma délivrance. Et le Seigneur commanda au poisson, et il jeta Jonas sur la terre* [1], en figure de notre Sauveur, dont il est écrit; qu'*il fut libre entre les morts* [2], comme Jonas l'avait été dans cet abîme vivant, qui l'avait englouti; et à qui David a fait dire au milieu des ombres de la mort : *J'avais toujours le Seigneur en vue, parce qu'il est à ma droite, pour m'empêcher d'être ébranlé : c'est pour cela que mon cœur a tressailli, que ma langue a été remplie de joie, et que mon corps s'est reposé en paix : parce que vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer, et que vous ne permettrez pas que votre saint éprouve la corruption.* Au milieu de la mort, *vous m'avez montré le chemin pour retourner à la vie, et vous me remplirez de la joie que donne la vue de votre face* [3]. C'est à peu près et avec la force qui convenait au Sauveur plus qu'à Jonas, accomplir ce qu'avait dit ce prophète : *Je reverrai votre saint temple* [4].

Il n'appartenait pas à Jonas, qui n'était que la figure, d'avoir tous les traits de la vérité, ni d'avoir parmi les morts cette liberté qui était réservée au Sauveur, ni de prédire lui-même et sa mort et sa résurrection. Mais à cela près il n'y avait rien qui ressemblât mieux à la mort et au tombeau, que le ventre de ce poisson; ni rien qui représentât plus vivement une véritable et parfaite résurrection, que la délivrance de Jonas. Adorons donc celui qui n'a laissé aucun trait ni aucun *iota* dans les prophètes, non plus que dans la loi, qu'il n'ait parfaitement accompli : et apprenons à ne perdre jamais l'espérance dans quelque abîme de maux où nous soyons plongés; puisque Jonas est sorti du ventre de la baleine, et Jésus-Christ notre chef du tombeau et de l'enfer, assurant ses membres, qui sont ses fidèles, d'une semblable délivrance.

CXIe JOUR.

Prédication de Jonas à Ninive.

Pour achever l'histoire de Jonas, puisque celle de notre Sauveur nous y a conduits; aussitôt que la baleine l'eut rejeté sur le rivage, le voilà de nouveau repris par l'esprit de la prophétie : et le Seigneur lui ordonne d'aller prêcher à Ninive, qu'elle périrait dans quarante jours [5]. Dieu ne voulut point que Jonas y mît la condition : Si elle ne faisait pénitence. Cette ville la fit toutefois dans le sac et dans la cendre : et Dieu voulut faire voir qu'il était toujours prêt par sa bonté, à rétracter sa sentence, sans même l'avoir promis. Écoutons sur ce sujet la parole de Jésus-Christ : *Les gens de Ninive s'élèveront contre cette race dans le jugement, et la condamneront; parce qu'ils ont fait pénitence*

[1] *Jon.* I, 6. — [2] *Ibid.* IV, 3. — [3] *Ibid.* I, 12, 13. — [4] *Ibid.* 9, 13, 15. — [5] *Matth.* XII, 39, 40. — [6] *Jon.* II, 2, 3. — *Ibid.* 6.

[1] *Jon.* II, 7 et seq. — [2] *Ps.* LXXXVII, 6. — [3] *Ibid* XV, 8. *Act.* II, 15. — [4] *Jon.* II, 5. — [5] *Ibid.* III, 1, 5.

à la prédication de Jonas : et celui-ci est plus que Jonas [1]. Faisons donc pénitence, puisque Jésus même nous y exhorte par son Évangile, par les pressantes et continuelles impulsions de son Saint-Esprit : et n'attendons pas que les Ninivites s'élèvent contre nous au dernier jour; car la conviction serait trop forte, la confusion trop inévitable.

Jonas ne résista point à cette fois[2] : la main de Dieu le serrait de trop près : mais après la miséricorde que Dieu eut exercée envers Ninive, le prophète fut affligé d'une affliction extrême; et transporté de colère, il pria le Seigneur, et il lui dit : *Je vous prie, Seigneur, n'est-ce pas là ce que je disais, pendant que j'étais encore en mon pays : que vous étiez bon et indulgent jusqu'à l'infini* [3] : qu'ainsi vous pardonneriez à Ninive; que les paroles de vos prophètes seraient méprisées; et que sans se soucier de vos menaces, ni rompre le cours de leurs crimes, les peuples s'attendraient toujours à vous fléchir par la pénitence, après avoir impunément accompli leurs mauvais désirs? *Seigneur, je vous prie, faites-moi mourir : la mort me sera plus douce que la vie. En même temps il se retira de la ville* [4], et attendait dans le voisinage, quel en serait le sort : car à peine voulut-il croire que Dieu pardonnât tant de crimes, et augmentât la licence par cet exemple d'impunité. Mais Dieu qui le voulait revêtir de l'esprit de la nouvelle alliance, qui est une alliance de miséricorde, de réconciliation et de pardon, et lui ôter cet esprit dur qui devait comme régner en ce temps-là à cause de la dureté du cœur de l'homme, sécha, comme on sait, la branche verte qu'il avait fait élever sur la tête de Jonas, pour le défendre de l'ardeur brûlante du soleil, et des vents de ces pays-là, qu'il avait excités exprès[5]. Et comme Jonas s'en affligea jusqu'à désirer la mort : *Tu t'affliges,* lui dit le Seigneur[6], *de ce rameau vert que tu n'as pas fait, et la naissance duquel ne t'a coûté aucun travail : et tu ne veux pas que j'aie pitié de l'ouvrage de mes mains, et de cette ville immense,* si digne de compassion, quand ce ne serait qu'à cause du nombre infini des *enfants qui* ne *connaissent pas le bien et le mal, et de tant d'animaux?* Car, ô Seigneur! votre bonté s'étend jusqu'à eux, conformément à cette parole du psalmiste : *Vous sauverez les hommes et les animaux, parce qu'il vous a plu, ô mon Dieu! de multiplier votre miséricorde* [7]. Prenons donc l'esprit de douceur; et ne nous laissons point transporter par ce zèle, qu'on voit paraître même dans les saints de l'Ancien Testament : car Jésus dit à ses disciples, qui le voulaient imiter, et à l'exemple d'Élie[8], faire descendre le feu du ciel : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes* [9].

Ne blâmons donc pas le zèle de Jonas, qui était convenable au temps; et louons Dieu au contraire, de lui avoir inspiré la douceur qui devait un jour paraître en Jésus-Christ, et de l'avoir forcé à prêcher sa miséricorde. Ne condamnons pas aisément le saint prophète; parce que ces mouvements des prophètes, et la communication de Dieu avec eux, sont un grand mystère qu'il ne nous est pas permis de pénétrer. Non que je m'attache opiniâtrément à vouloir excuser de faute ce saint homme : car Dieu se plaît quelquefois à faire paraître son bras dans le crime même, et à s'assujettir les âmes les plus rebelles : mais c'est que ce qui se passe entre Dieu et ses prophètes, est bien caché; et qu'il leur fait sentir sa secrète volonté par des voies bien éloignées des nôtres. Et il ne faut s'étonner, ni de ses paroles, ni même de sa fuite. Car Dieu pousse ces âmes qu'il tient sous sa main, et les ramène lui-même; et il veut leur faire sentir par des expériences réelles, la force invincible de cette main souveraine sous laquelle ils sont. Souvenons-nous du saint homme Job, que Dieu reprend avec tant de force, de son ignorance, et des paroles qu'il avait proférées[1]; et de qui néanmoins il dit ensuite par deux et trois fois, qu'il a parlé droitement[2]. Suspendons donc notre jugement dans les violentes agitations de ces âmes prophétiques; et gardons-nous bien de tirer à conséquence ce qui se passe en elles : soit que ce qui leur arrive soit une simple permission de Dieu; soit qu'on n'y puisse trouver, en approfondissant la matière, une réelle influence de sa main, dans tout ce qui nous y paraît un grand péché. Si Jonas paraît si troublé des miséricordes de Dieu, croyons que c'était, selon l'esprit de ces temps, un zèle pour la justice, et pour la vérité de sa parole. S'il fuit devant Dieu, entendons qu'il voudrait pouvoir se fuir lui-même, plutôt que de fournir aux hommes une occasion de mépriser Dieu : et en quelque sorte qu'il faille juger de cette fuite, admirons la main de Dieu qui le soutient; qui lui envoie parmi la tempête ce sommeil mystérieux qui témoigne la tranquillité de son âme, et figure celui de Jésus-Christ dans la nacelle. Imitons son intrépidité, à la vue de la mort présente; sa charité, lorsqu'il veut mourir pour sauver les compagnons de son voyage; sa prière et sa prophétie jusque dans le ventre de la baleine. Prions donc avec lui, et à son exemple, en quelque état que nous soyons, en quelque abîme que nous nous sentions plongés. Admirons aussi l'efficace de sa prédication; et ne faisons pas moins pour Jésus-Christ, nous qui sommes chrétiens, que les Ninivites, qui n'étaient que des infidèles, éloignés de l'alliance de Dieu, firent pour Jonas. Enfin en contemplant ces vives figures que le Saint-Esprit nous a tracées de Jésus-Christ, préparons-nous à entendre la vérité qui a été accomplie en sa personne. Amen, amen.

[1] *Matth.* XII, 41. — [2] *Jon.* III, 3. — [3] *Ibid.* IV, 2. — [4] *Ibid.* 3, 5. — [5] *Ibid.* 8, 9. — [6] *Ibid.* 10, 11. — [7] *Ps.* XXXV, 7, 8. — [8] IV. *Reg.* I, 10. — [9] *Luc.* IX, 55.

[1] *Job.* XXXVIII, XXXIX, XL, XLI. — [2] *Ibid.* XLII, 7, 8.

LA CÈNE.

PREMIÈRE PARTIE.

CE QUI S'EST PASSÉ DANS LE CÉNACLE, ET AVANT QUE JÉSUS-CHRIST SORTIT.

PREMIER JOUR.

Le Cénacle préparé.

Nous continuerons à partager ces Méditations en journées; et nous lirons le premier jour dans le chapitre XXVI de saint Matthieu, les versets 17, 18, 19; du XIV[e] de saint Marc, le verset 12 jusqu'au 17; et du XXII[e] de saint Luc, depuis le verset 7 jusqu'au 13.

Au premier jour des azymes, à la fin duquel il fallait immoler l'agneau pascal, *les disciples vinrent à Jésus :* et comme ils savaient combien il était exact à toutes les observances de la loi, *ils lui demandèrent où il voulait qu'on lui préparât la pâque* [1]. Ce sont les disciples qui lui en parlent. Les maîtres, à l'exemple de Jésus-Christ, doivent accoutumer tous ceux qui sont à leur charge, à songer d'eux-mêmes à ce que requièrent la loi de Dieu et son service, et à demander sur cela l'ordre du maître.

Et Jésus leur dit : Allez à la ville, à un certain homme [2]. Les évangélistes ne le nomment pas : et Jésus même, sans le nommer à ses disciples, leur donna seulement des marques certaines pour le trouver. *Allez*, dit-il [3], *à la ville. En y entrant, vous y rencontrerez un homme qui portera une cruche d'eau : vous le suivrez; et entrant dans la maison où il ira, vous direz au maître : Où est le lieu où je dois manger la pâque avec mes disciples? et il vous montrera une grande salle tapissée : préparez-nous-y tout ce qu'il faudra.*

Saint Marc nous apprend qu'il donna cet ordre à deux de ses disciples; et saint Luc nomme saint Pierre et saint Jean.

Voici quelque chose de grand qui se prépare et quelque chose de plus grand que la pâque ordinaire, puisqu'il envoie les deux plus considérables de ses apôtres; saint Pierre qu'il avait mis à leur tête, et saint Jean qu'il honorait de son amitié particulière. Les évangélistes ne marquent point que ce fût son ordinaire d'en user ainsi aux autres pâques, ni aussi qu'il eût accoutumé de choisir un lieu où il y eût une grande salle tapissée. Aussi les saints Pères ont-ils remarqué, que cet appareil regardait l'institution de l'eucharistie. Jésus-Christ voulait nous faire voir avec quel soin il fallait que fussent décorés les lieux consacrés à la célébration de ce mystère. Il n'y a que dans cette circonstance, où il semble n'avoir pas voulu paraître pauvre. Les chrétiens ont appris par cet exemple tout l'appareil qu'on voit paraître, dès les premiers temps, pour célébrer avec honneur l'eucharistie, selon les facultés des églises. Mais ce qu'ils doivent apprendre principalement, c'est à se préparer eux-mêmes à la bien recevoir : c'est-à-dire à lui préparer, comme une grande salle, un cœur dilaté par l'amour de Dieu, et capable des plus grandes choses; avec tous les ornements de la grâce et des vertus, qui sont représentés par cette tapisserie dont la salle était parée. Préparons tout à Jésus qui vient à nous : que tout soit digne de le recevoir.

Le signe que donne Jésus de ce porteur d'eau, devait faire entendre à ses disciples que les actions les plus vulgaires sont dirigées spécialement par la divine providence. Qu'y avait-il de plus ordinaire, et qui parût davantage se faire au hasard, que la rencontre d'un homme qui venait de quérir de l'eau à quelque fontaine hors de la ville? et qu'y avait-il qui parût dépendre davantage de la pure volonté, pour ne pas dire du pur caprice de cet homme, que de porter sa cruche d'eau dans cette maison, au moment précis que les deux disciples devaient entrer dans la ville? Et néanmoins cela était dirigé secrètement par la sagesse de Dieu; et les autres actions semblables le sont aussi à leur manière, et pour d'autres fins que Dieu conduit : de sorte que s'il arrive si souvent des événements si remarquables par ces rencontres, qu'on appelle fortuites, il faut croire que c'est Dieu qui ordonne tout, jusqu'à nos moindres mouvements, sans pourtant intéresser notre liberté, mais en dirigeant tous les mouvements à ces fins cachées.

Cet exemple nous fait voir que Jésus avait des disciples cachés, que ses apôtres ne connaissaient pas : si ce n'est quand de certaines raisons l'obligeaient à les leur déclarer. Ainsi, quand il voulut faire son entrée dans Jérusalem, il envoya encore deux de ses disciples à un village qu'il leur désigna; et leur ordonna d'en amener une ânesse qu'ils y trouveraient avec son ânon : les assurant qu'*aussitôt qu'ils diraient que le Seigneur en avait affaire, on les laisserait aller* [1]. Il avait donc plusieurs disciples de cette sorte, et à la ville et à la campagne, dont il connaissait la fidélité et l'obéissance : et cependant il ne les découvrait à ses disciples que dans le besoin; leur apprenant par ce moyen la discrétion avec laquelle ils devaient ménager ceux qui se fieraient à eux, quand ce ne serait que pour ne leur point faire de peine inutile, et ne leur point attirer de haine sans nécessité. Cette discrétion des disciples leur fait taire encore dans leurs évangiles, et si longtemps après la mort du Seigneur, le nom de celui dont il avait ainsi choisi la maison, aussi bien que de celui où il envoya quérir l'ânon et l'ânesse. Ils ne taisaient pas de même d'autres noms : et, par exemple, non-seulement on a remarqué que celui qui lui aida à porter sa croix, était un nommé Simon Cyrénéen; mais on circonstancie encore qu'*il était père d'Alexandre et de Rufus* [2], connus parmi les fidèles. Tout se doit faire avec raison : il y a des personnes qu'il faut nommer pour mieux circonstancier les choses; il y en a d'autres qu'une certaine discrétion oblige de taire.

[1] *Matth.* XXVI, 17. *Marc.* XIV, 12. — [2] *Matth.* XXVI, 18. — [3] *Luc.* XXII, 8, 10 et seq.

[1] *Matth.* XXI, 2, 3. *Marc.* XI, 2, 3. *Luc.* XIX, 30, 31. — [2] *Marc.* XV, 21.

Saint Pierre et saint Jean trouvèrent les choses comme Notre-Seigneur les leur avait dites. Le porteur d'eau ne manqua pas de se trouver à l'endroit de la ville par où ils entraient, et d'aller à la maison que Notre-Seigneur avait choisie : comme l'ânon s'était trouvé à point nommé à l'entrée de ce village, lié à une porte entre deux chemins. *Il se trouva aussi là,* avec beaucoup d'autres personnes inconnues, *un homme qui demanda aux deux disciples ce qu'ils voulaient faire de cet ânon* [1]. Et il semblait que le hasard l'eût fait parler; mais non : car c'était précisément celui qui devait laisser aller cet animal au premier mot des disciples, selon la parole de leur maître. Enfin il se trouva que cet ânon n'avait jamais été monté. Car il le fallait ainsi pour accomplir le mystère, et pour montrer que le Sauveur devait un jour monter et conduire un peuple indocile, c'est-à-dire, le peuple gentil, qui jusqu'à lui n'avait point de loi, ni personne qui l'eût pu dompter. Tout est conduit, les petites choses comme les plus grandes; et tout cadre avec les grands desseins de Dieu.

Voilà donc tout disposé. Le grand cénacle tapissé est prêt; on y attend le Sauveur. Voyons maintenant les grands spectacles qu'il y va donner à ses fidèles. Contemplons, croyons, profitons; ouvrons le cœur plutôt que les yeux.

IIe JOUR.

La pâque. La vie du chrétien n'est qu'un passage.

Lisons les paroles de saint Jean, XIII, 1. *Devant le jour de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père; comme il avait aimé les siens, qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.*

On sait que le mot de *pâque* signifie *passage.* Une des raisons de ce nom, qui est aussi celle que saint Jean regarde en ce lieu, c'est que la fête de Pâques fut instituée lorsque l'ancien peuple devait sortir de l'Égypte, pour passer à la terre promise à leurs pères; ce qui était la figure du *passage,* que devait faire le peuple nouveau, de la terre à la céleste patrie. Toute la vie chrétienne consiste à bien faire ce passage; et c'est à quoi Notre-Seigneur va diriger plus que jamais toute sa conduite, ainsi que saint Jean semble ici nous en avertir.

La première chose que nous devons remarquer, c'est que nous devons faire cette pâque, ou ce passage, avec Jésus-Christ. Et c'est pourquoi cet évangéliste commence le récit de cette pâque de Notre-Seigneur par ces mots : *Devant le jour de Pâques, Jésus sachant qu'il devait passer de ce monde à son Père.*

O Jésus! je me présente à vous, pour faire ma pâque en votre compagnie : je veux passer avec vous du monde à votre Père, que vous avez voulu qui fût le mien. *Le monde passe,* dit votre apôtre [2] : la figure de ce *monde passe* [3]; mais je ne veux point passer avec le monde, je veux passer à votre Père. C'est le voyage que j'ai à faire, je le veux faire avec vous. Dans l'ancienne pâque, les Juifs qui devaient sortir de l'Égypte, pour passer à la terre promise, devaient paraître en habit de voyageurs, *le bâton à la main, une ceinture sur les reins,* afin de relever leurs habits, *leurs souliers mis à leurs pieds,* toujours prêts à aller et à partir; et ils devaient *se dépêcher de manger la pâque* [1], afin que rien ne les retînt, et qu'ils se tinssent prêts à marcher à chaque moment. C'est la figure de l'état où se doit mettre le chrétien pour faire sa pâque avec Jésus-Christ, pour passer à son Père avec lui. O mon Sauveur! recevez votre voyageur, me voilà prêt, je ne tiens à rien; je veux passer avec vous de ce monde à votre Père.

D'où me vient ce regret de passer? Quoi! je suis encore attaché à cette vie? Quelle erreur me retient dans ce lieu d'exil? Vous allez passer, mon Sauveur! et, résolu que j'étais de passer avec vous, quand on me dit que c'est tout de bon qu'il faut passer, je me trouble, je ne puis supporter ni entendre cette parole. Lâche voyageur! que crains-tu? Le passage que tu vas faire, est celui que le Sauveur va faire aussi dans notre évangile : craindras-tu de passer avec lui? Mais écoute : *Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde* [2]. Qu'y a-t-il de si aimable dans ce monde, que tu ne veuilles point le quitter avec le Sauveur Jésus? Le quitterait-il, s'il était bon d'y demeurer? Mais écoute, encore un coup, chrétien : *Jésus passe de ce monde pour aller à son Père.* S'il fallait seulement sortir du monde, sans aller à quelque chose de mieux; quoique ce monde soit peu de chose, et qu'on ne perdît pas beaucoup en le perdant, on pourrait y avoir regret, parce qu'enfin on n'aurait rien de meilleur. Mais, chrétien, ce n'est pas ainsi que tu dois passer. Jésus passe de ce monde, mais pour aller à son Père. Chrétien, qui dois aller avec lui, tu passes à un père; le lieu d'où tu sors est un exil; tu retournes à la maison paternelle.

Passons donc de ce monde avec joie; mais n'attendons pas le dernier moment, pour commencer notre passage. Lorsque les Israélites sortirent d'Égypte, ils ne devaient pas arriver d'abord à la terre promise : ils avaient quarante ans à voyager dans le désert; ils célébraient néanmoins leur pâque, parce qu'ils sortaient de l'Égypte, et qu'ils allaient commencer leur voyage. Apprenons à célébrer notre pâque dès le premier pas : que notre passage soit perpétuel : ne nous arrêtons jamais; ne demeurons point, mais campons partout à l'exemple des Israélites : que tout nous soit un désert, ainsi qu'à eux; soyons comme eux toujours sous des tentes; notre maison est ailleurs : marchons, marchons, marchons; passons avec Jésus-Christ : mourons au monde, mourons-y tous les jours : disons avec l'apôtre : *Je meurs tous les jours* [3] : je ne suis pas du monde; je passe, je ne tiens à rien.

[1] *Marc.* XI, 4, 5, 6 — [2] *I. Joan.* II, 17. — [3] I. *Cor.* VII, 31.

[1] *Exod.* XII, 11. — [2] *Joan.* XIII, 1. — [3] I. Cor. XV, 31.

IIIe JOUR.

Lavement des pieds. Puissance de Jésus-Christ; son humilité. *Joan.* XIII, 1, 5.

Comme il avait toujours aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin[1]. En ce moment de son passage, lorsqu'il les allait quitter, il les aima plus que jamais, et leur donna des marques plus sensibles de son amour. C'était la consolation qu'il leur voulait laisser en les quittant. En effet, tout ce qu'il leur dit est plus tendre; tout ce qu'il fait, plus rempli d'amour : témoin l'eucharistie qu'il leur va donner. Mais voici par où il commence. *Après le souper, le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas, fils de Simon Iscariote, le dessein de le livrer : Jésus sachant que son Père lui avait tout mis entre les mains, et qu'il était sorti de Dieu, et qu'il y retournait; il se leva de table, quitta ses habits, et mit un linge devant lui; puis ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, et les essuya avec le linge qu'il avait attaché autour de lui*[2]. Voilà notre lecture d'aujourd'hui. Qu'elle est belle! qu'elle est ravissante! Mon Sauveur, vous me remplissez de consolation par la lecture de votre Évangile! En quelque endroit que je l'ouvre, j'y trouve partout ces consolations, et des paroles de vie éternelle; mais je ne sais si j'y ai lu rien de plus touchant que cet endroit. Mon Sauveur, augmentez ma joie dans cette sainte lecture, afin que la chaste délectation dont elle me remplit m'ôte tout le goût des joies du monde. Mais pour cela il faut peser toutes les paroles.

Après le souper[3] : saint Jean va parler d'un autre souper, *où il était couché sur le sein de Jésus; où Jésus donna à Judas le morceau trempé*[4]. Voilà donc un autre souper. Il y en eut deux, dont le dernier se fit après le lavement des pieds; et ce fut celui où il institua l'eucharistie : souper de cérémonie, qui peut-être fut précédé du souper de l'agneau pascal. Je n'entre pas dans ces questions, je ne cherche qu'à m'édifier : et il me suffit d'entendre que le festin où l'eucharistie fut instituée fut un festin particulier, qui fut tout plein de mystère, comme nous le verrons bientôt. Que le premier donc soit celui où l'on satisfit au besoin. Voilà Jésus qui se lève, et qui sort de table; et pour préparer ses disciples au mystérieux festin qu'il leur préparait, il leur lave les pieds.

Jésus sachant que son Père lui avait tout remis entre les mains, et qu'il était sorti de Dieu et retournait à Dieu[5]. Arrêtons-nous : saint Jean est ici tout occupé des grandeurs et de la puissance de Jésus; et il nous veut remplir de cette idée, afin que la peinture qu'il nous va faire de son humilité et de son amour soit plus vive. Arrêtons-nous donc, encore un coup, et goûtons cette première parole : *Son Père lui a tout remis entre les mains*, selon ce qu'il a dit lui-même : *Tout a été mis entre mes mains par mon Père*[1]. Et ailleurs : *La toute-puissance m'est donnée dans le ciel et dans la terre*[2]. Et quoique cette puissance lui appartînt naturellement, parce que dès le commencement il était Dieu, toujours résidant en Dieu et inséparable de lui, et qu'il était ce Verbe-Dieu, par qui Dieu a tout tiré du néant; le Père par ce moyen ne pouvant avoir aucune créature qui ne soit la créature du Fils et ne lui doive le même hommage, conformément à cette parole : *Tout ce qui est à moi, est à vous; et tout ce qui est à vous, est à moi*[3] : néanmoins cette puissance lui venait de son Père, qui, la lui ayant déjà donnée par son éternelle naissance, la lui donnait au temps de sa passion d'une façon particulière; parce que c'était par sa passion qu'il devait tout acquérir, et avoir à titre d'achat et d'acquisition ce qu'il avait déjà naturellement et par le droit de sa naissance. Et celui à qui tout est donné d'une manière si excellente, c'est celui qui nous va laver les pieds. Voilà où saint Jean en veut venir. Humilions-nous donc de notre côté. O Jésus! je me soumets à votre empire; à celui que vous avez sur moi, comme Créateur, à celui que vous avez comme Rédempteur : vous êtes mon souverain Seigneur, mon doux et unique Maître: *Vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël*[4]. Quelle obéissance ne vous dois-je pas, étant à vous à tant de titres, et par des titres de cette nature, si authentiques, si immuables, si aimables, si divins!

IVe JOUR.

Tout remis entre les mains de Jésus-Christ, spécialement les élus. *Ibid.*

Tout lui a été remis en main par son Père[5]. Ce *tout*, qui lui a été remis en main par son Père, est principalement ce *tout* dont il a dit : *Tout ce que mon Père me donne, vient à moi*[6]. Et ce *tout* c'est son Église; c'est dans son Église spécialement les saints, et parmi les saints ceux qui le sont jusqu'à la fin, et, en un mot, les élus. Voilà ce tout bienheureux qui est spécialement remis par le Père entre les mains de Jésus, et dont il a dit lui-même: *Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés.* Et un peu devant : *Vous avez donné puissance sur toute chair*, sur tous les hommes, *à votre Fils, afin qu'il donne la vie éternelle à tout ce que vous lui avez donné*[7]. Ajoutons toujours : Et celui à qui le Père a remis en main tout ce qui lui est de plus cher, c'est-à-dire ses élus, ses bien-aimés, c'est celui qui va nous laver les pieds. Mon Sauveur, vous vous abaissez jusque-là! Il est juste que je m'abaisse devant vous. Mon Sauveur, que je sois de ce *tout* que votre Père vous a donné, afin que vous lui donniez la vie éternelle! J'en serai, si je suis fidèle à votre grâce, si je garde vos commandements. Donnez-moi ce que vous me com-

[1] *Joan.* XIII, 1. — [2] *Ibid.* 2, 3, 4, 5. — [3] *Ibid.* 2. — [4] *Ibid.* 23, 25. — [5] *Joan* XIII, 3.

[1] *Matth.* XI, 27. — [2] *Ibid.* XXVIII, 18. — [3] *Joan.* XVII, 10. — [4] *Ibid.* I, 49. — [5] *Matth.* XI, 27. — [6] *Joan.* VI, 37. — [7] *Ibid.* XVII, 6, 2.

mandez; afin que je sois de ce troupeau béni, dont vous avez dit : *Mes brebis entendent ma voix, je les connais, et elles me suivent; et je leur donne la vie éternelle. Ce que mon Père m'a donné est plus grand que tout; lui-même qui me l'a donné, est au-dessus de toutes choses : et l'on ne peut rien ôter de mes mains non plus que des siennes, parce que mon Père et moi ne sommes qu'un* [1]. Qu'y a-t-il à craindre après cela? Rien du tout, sinon de manquer à sa vocation; il n'y a qu'à s'abandonner à ces mains toutes-puissantes, et à dire à Jésus : *O Seigneur! j'espère en vous;* je me livre à vous, *je ne serai point confondu* [2].

V[e] JOUR.

Jésus-Christ, vrai Dieu, et vrai homme. *Joan.* XIII, 3.

La même lecture, et s'arrêter à ces paroles : *Jésus sachant que tout lui était remis entre les mains, et qu'il était sorti de Dieu, et qu'il retournait à Dieu* [3]. *Sorti de Dieu* sans altération, sans succession, sans ordre de temps, avec une inexplicable pureté, comme le rayon sort du soleil sans s'en séparer, et toujours portant en lui-même toute la vertu de son principe; ce qui fait que saint Paul l'appelle, l'*éclat* et le *rejaillissement de la gloire de son Père* [4] : sorti néanmoins, non par extension comme le rayon qui n'est que la lumière étendue, et portée bien loin au dehors; mais sorti de Dieu comme la pensée sort de l'esprit, en y demeurant toujours : sorti de lui, par conséquent, comme quelque chose de vivant, ou plutôt comme la vie même; ce qui fait dire à saint Jean, que *la vie était en lui* [5] : c'est-à-dire qu'elle y était comme dans le Père, qu'elle y était comme dans sa source; selon ce qu'il dit lui-même de sa propre bouche : *Comme le Père a la vie en lui-même; ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui-même* [6]. Il est donc sorti de Dieu de cette manière, vivant de vivant, vie de la vie; sorti par la parfaite connaissance qu'il a éternellement de lui-même, comme sa pensée, son intelligence, sa sagesse; comme sa parole intérieure, par laquelle il se dit à lui-même tout ce qu'il est; comme l'expression vive et naturelle de ses perfections et de tout son être; comme portant en lui-même toute sa beauté; comme étant sa *vive et parfaite image*, et l'*empreinte de sa substance* [7]. Sorti par conséquent comme un autre lui-même, comme son Fils, de même nature que lui; Dieu comme lui; mais un même Dieu avec lui, un même Dieu que lui : parce qu'il ne sort pas par l'effusion d'une partie de sa substance; mais il sort de toute sa substance, puisque sa substance ne souffre pas de division ni de partage : de sorte que sa substance, sa vie, sa divinité lui est communiquée tout entière; lui est commune avec le Père, à qui il ne reste rien de propre et de particulier que d'être Père : comme il ne reste à la source que d'être la source, tout le reste, pour ainsi parler, passant tout entier dans le ruisseau.

Voilà, autant qu'il est permis aux hommes de bégayer, voilà, dis-je, ce que c'est que sortir de Dieu. Ce sont les expressions dont se sert l'Écriture sainte, pour aider notre faible intelligence, pour l'élever au-dessus d'elle-même. Et tout cela nous est dit en abrégé dans le symbole de Nicée, lorsqu'il y est dit que le Fils de Dieu est engendré et sorti de la substance de son Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu d'un vrai Dieu, de même substance que son Père, et un même Dieu avec lui, parceque le Seigneur notre Dieu est un seul Dieu, et que tout ce qui est Dieu et vrai Dieu, ne peut être qu'un; l'unité étant la substance et l'essence même de la divinité. Mais pourquoi se perdre aujourd'hui dans ces sublimes pensées? si ce n'est pour considérer avec saint Jean, par une ferme et vive foi, que vous, mon Sauveur, étant Dieu, égal à Dieu, un et même Dieu avec votre Père, d'où vous êtes sorti en demeurant éternellement dans son sein; néanmoins vous avez voulu vous rabaisser jusqu'à laver nos pieds, vous humiliant de cette sorte devant votre créature pour nous apprendre à nous humilier, non-seulement devant vous, mais encore devant nos frères, devant nos égaux, devant des hommes faits comme nous, devant nos inférieurs, si notre bassesse naturelle nous permet de mettre quelqu'un en ce rang.

VI[e] JOUR.

Jésus-Christ Dieu de Dieu, sorti de Dieu. *Ibid.*

Encore la même lecture, le même mot : *Sorti de Dieu* [1]. Vous êtes, mon Sauveur, *sorti de Dieu;* sorti premièrement dans l'éternité, conformément à cette parole de Michée : *Sa sortie est dès les jours de l'éternité* [2]; d'une parfaite coexistence avec Dieu, de qui vous sortez : autrement, vous ne seriez pas le rayon de ce soleil, vous ne seriez pas l'éclat de sa gloire, ni l'empreinte de sa substance, puisque sa substance c'est l'éternité : vous ne seriez pas sa pensée, vous ne seriez pas son Fils, le Fils parfait d'un Père parfait; d'un Père toujours parfait, pour produire, pour engendrer, comme pour être. Vous êtes donc sorti de Dieu dans l'éternité, avant tous les temps; mais sorti de Dieu dans le temps, lorsque votre Père qui vous engendre, et vous porte éternellement dans son sein, unit à votre personne qui lui est égale et coéternelle, dans le sein de la bienheureuse Vierge, la nature humaine tout entière, c'est-à-dire une âme unie à un corps humain, afin que le même qui est Dieu parfait fût aussi homme parfait : Fils de Dieu et Fils de Marie, le même Fils, le même Dieu. En cette sorte, ô Jésus! vous êtes encore sorti de votre Père éternel, parce que vous n'avez point eu d'autre Père que lui; et que la mère que vous avez eue est demeurée vierge, n'ayant été rendue féconde qu'à cause que *le Saint-Esprit est survenu* en elle, et que *la vertu du Très-*

[1] *Joan.* X, 27, 28, 29, 30. — [2] *Ps.* XXX, 1. — [3] *Joan.* XIII, 3. — [4] *Hebr.* I, 3 — [5] *Joan.* I, 4. — [6] *Ibid.* V, 26. — [7] *Hebr.* I, 3.

[1] *Joan.* XIII, 3. — [2] *Mich.* V, 2.

non à ces ténèbres extérieures, ténèbres affreuses, plus palpables que celles de l'Égypte? Où, en perdant la joie éternelle, si ce n'est aux pleurs, au désespoir, à la rage, au grincement de dents, à l'éternelle fureur? *Allez : retirez-vous, ouvriers d'iniquité. Retirez-vous, je ne vous connais pas.* Ma marque n'est point en vous : *je ne vous ai jamais connus* [1]. Vos œuvres ont été trompeuses, défectueuses, passagères en tout cas, et destituées de persévérance : vous n'êtes point de ceux sur lesquels est ce sceau de Dieu : *Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui* [2]. *Allez, maudits. Vous avez aimé la malédiction et elle viendra sur vous. Elle vous est attachée comme votre habit, comme la ceinture qui vous environne; elle a pénétré la moelle de vos os* [3] : *Allez au feu*, arbre infructueux, qui n'êtes plus bon qu'à brûler : *allez au feu éternel* [4] : nulle goutte de rosée, nul rafraîchissement ne viendra jamais sur vous. *Allez à ce feu qui est préparé au diable* : à celui qui dès le commencement n'ayant point voulu *demeurer dans la vérité, est menteur, et père de mensonge, meurtrier* [5], calomniateur, tentateur et accusateur des saints; d'où vient toute iniquité : allez en sa détestable compagnie, imitateurs de son orgueil et de son impénitence, participez à ses peines : qu'il soit votre tyran, votre bourreau. Puisque vous avez voulu vous mettre dans son esclavage, portez éternellement ce joug de fer, vous qui avez refusé le doux joug de Notre-Seigneur.

Mais voici le comble des maux : Dieu contre vous avec toute sa justice et sa puissance. Écoutez, tremblez; c'est lui qui parle : *Si vous ne m'écoutez pas, si vous méprisez mes commandements, je mettrai ma face contre vous : j'écraserai votre dureté et votre orgueil : je multiplierai vos plaies : comme vous marchez contre moi, je marcherai contre vous avec un cœur d'ennemi* [6]. *Vous serez frappés* tout ensemble dans le corps, *de pauvreté, de peste, de froid, et de chaud : dans l'esprit, de folie, d'aveuglement, et de fureur : le ciel sera de fer sur vos têtes, et la terre d'airain sous vos pieds : votre rosée sera la poussière* [7] : vous ne porterez jamais de fruit : *parce que vous n'aurez pas voulu servir le Seigneur en joie et dans l'abondance de toutes sortes de biens, vous serez mis dans l'esclavage de votre ennemi, dans la faim, dans la soif, dans la nudité, dans l'indigence de tout : il mettra sur vos épaules un joug de fer* [8]. Outre toutes ces plaies que vous entendez, *Dieu vous en enverra* de plus terribles *qui ne sont point écrites dans ce livre*, et qui passent tout ce qu'on peut exprimer par le langage humain : *et comme le Seigneur s'est réjoui en vous faisant du bien, il prendra plaisir maintenant à vous perdre, à vous renverser* [9]. Vous serez à jamais sous cette impitoyable verge; sous cette *verge veillante*, qu'a vue le prophète [10] : car le Seigneur veillera éternellement sur votre iniquité [1], et *ne cessera de vous briser, de vous mettre en pièces* [2]. *Pourquoi criez-vous inutilement? Votre plaie est incurable : je l'ai faite à cause de votre iniquité et votre dure malice*, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie [3] : votre endurcissement a causé le mien : vous m'avez rendu inexorable, impitoyable, inflexible : *Allez. Et ils iront au supplice éternel : et les justes à la vie éternelle* [4]. C'est par là que Jésus finit sa prédication. C'est ce qu'il nous laisse à méditer : et il n'a rien de plus important à dire au peuple.

Après donc qu'il eut fini tous ces discours [5], il ne songe plus qu'aux préparatifs de sa mort : à la pâque ancienne, à la nouvelle : aux dernières instructions qu'il voulait laisser à ses apôtres, à la cène; et après la cène, à la dernière prière par laquelle il commença son sacrifice : finalement, à sa mort.

XCVIII[e] JOUR.

Jérémie figure de Jésus-Christ. Prédictions de ce prophète.

Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils point persécuté [6]? Un de ceux qu'ils ont le plus persécuté, pour leur avoir dit la vérité, et qui par là s'est rendu une des plus illustres figures de Jésus-Christ, continuellement persécuté pour le même sujet, c'est le prophète Jérémie.

Ç'a été un des plus saints hommes de l'ancienne loi. C'est le seul de tous les prophètes dont il est écrit : *Je t'ai connu avant que de t'avoir formé dans le sein de ta mère; et avant que tu en sortisses, je t'ai sanctifié* [7]. Une sainteté avancée dans ce prophète, a été une des figures les plus excellentes de celle du Saint des saints : mais comme Dieu voulait donner à Jérémie une grande part à la sainteté de Jésus-Christ, il lui en a donné une très-grande à ses persécutions et à sa croix.

Dieu avait choisi Jérémie pour annoncer à son peuple deux terribles vérités : l'une, que la cité sainte et le temple même allaient être détruits et réduits en cendre par l'armée de Nabuchodonosor : l'autre, que le seul moyen qui restait au peuple, aux princes, au roi même, d'éviter le dernier coup, était de se soumettre volontairement à ce roi, que Dieu avait choisi pour son vengeur : en sorte qu'il ne voulait pas qu'on lui résistât, mais qu'on subît volontairement le joug que Dieu avait mis entre ses mains pour l'imposer au roi de Judée, et à tout son peuple.

Jérémie, par ordre de Dieu, annonçait ces vérités : *Quoi! je ne visiterai pas les iniquités de ce peuple, dit le Seigneur? Je ferai de Jérusalem un monceau de sable, la retraite des serpents; et les villes de Juda seront désolées, et sans habitants* [8]. *Voici ce que dit le Seigneur*, s'écrie-t-il en un autre endroit [9] : *J'amènerai sur cette ville des maux horribles, en sorte que tous ceux qui les*

[1] *Matth.* VII, 23; XXV, 12. — [2] II. *Tim.* II, 19. — [3] *Ps.* CVIII, 18, 19. — [4] *Matth.* XXV, 41. — [5] *Joan.* VIII, 44. — [6] *Lev.* XXVI, 14, 17, 19, 21, 27, 28. — [7] *Deut.* XXVIII, 22, 28, 23, 24. — [8] *Ibid.* 47, 48. — [9] *Ibid.* 51, 63. — [10] *Jerem.* I, 11, 12.

[1] *Dan.* IX, 14. — [2] *Deut.* XXVIII, 48, 61. — [3] *Jerem.* XXX, 15. — [4] *Matth.* XXV, 46. — [5] *Ibid.* XXVI, 1. — [6] *Act.* VII, 52. — [7] *Jerem.* I, 5. — [8] *Ibid.* IX, 9, 11. — [9] *Ibid.* XIX, 3, 8, 10, 11.

vais vous préparer la place : et quand je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé la place, je reviendrai, et je vous retirerai à moi; afin que là où je suis, vous y soyez aussi[1]. Voilà donc la manière dont Jésus-Christ devait retourner à Dieu; voilà ce que veulent dire ces paroles de saint Jean : *Était sorti de Dieu, et y retournait.* Et lorsqu'il fut sur le point d'accomplir ce glorieux retour, étant tel, et se sachant tel, comme le remarque saint Jean, il voulut bien nous laver les pieds. Silence, silence encore un coup; taisez-vous, mes pensées; laissez-moi contempler Jésus aux pieds de ses apôtres, à nos pieds de tous, et aux pieds de tous ses fidèles, qu'il regardait dans ses apôtres.

VIII[e] JOUR.

Jésus-Christ en vient au lavement des pieds. *Joan.* XIII, 4.

Lisez ℣. 4 et 5. *Il se leva de table, et il posa ses habits;* les habits d'honneur que portaient les personnes libres, et ne se laissant que cette sorte d'habits que ceux qui servaient avaient accoutumé de garder. *Et ayant pris un linge, il se l'attacha devant lui :* de mot à mot, *il s'en ceignit.* Se ceindre, en général, était la posture de celui qui allait servir, selon ce qui est écrit : *Que vos reins soient ceints;* et un peu après : *Soyez comme les serviteurs qui attendent leurs maîtres;* et un peu après : *Le maître se ceindra lui-même, et fera asseoir à table ses fidèles serviteurs; il viendra lui-même les servir*[2]. Voilà en général ce que c'est que se ceindre; mais se ceindre d'une linge est l'habit d'un service encore plus vil, qui est celui de laver les pieds. Et remarquez que Jésus fait tout lui-même : lui-même il pose ses habits; il se met lui-même ce linge; il verse l'eau lui-même dans le bassin : de ces mêmes mains qui sont les dispensatrices de toutes les grâces; de ces mains qui sont les mains d'un Dieu, qui a tout fait par sa puissance; de ces mains dont la seule imposition, le seul attouchement guérissait les malades et ressuscitait les morts; de ces mêmes mains, il versa de l'eau dans un bassin, il lava et essuya les pieds de ses disciples. Ce n'est pas ici une cérémonie; c'est un service effectif qu'il leur rend à tous, et le service le plus vil, puisqu'il faut se mettre à leurs pieds pour le leur rendre; il faut laver les ordures et la poussière qui s'amassaient autour des pieds en marchant nu-pieds, comme on faisait en ces pays-là. Voilà ce que fait Jésus, sachant tout ce qu'il était, dès l'éternité, et dans le temps, et ce qu'il allait devenir par sa résurrection, et son ascension triomphante. Pénétrez-moi, ô Jésus! de votre grandeur naturelle, et de vos bassesses volontaires; afin que du moins dans ma petitesse naturelle, je n'aie point de difficulté à me tenir bas, et à servir mes frères!

IX[e] JOUR.

Pierre refuse de se laisser laver les pieds; puis il obéit. *Joan.* XIII, 6, 9.

Que saint Pierre était pénétré de ces grandeurs et de ces bassesses de son maître, lorsqu'il s'écrie tout transporté : *Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds*[1]! Vous? à qui? à moi : *Tu, mihi.* Vous, le Fils de Dieu! à moi, un pécheur. Il lui disait autrefois : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis homme pécheur*[2] : un homme, un mortel, un néant; mais, ce qui est encore pis, un pécheur : *Ah!* retirez-vous de moi; je ne puis souffrir votre approche. A plus forte raison, maintenant, que vous veniez me laver les pieds, et me rendre un service si indigne de vous; un maître à son disciple; un Seigneur, et un tel Seigneur, à son esclave : *Ah! Seigneur!* quoi que vous disiez, je ne le souffrirai jamais; *jamais vous ne me laverez les pieds*[3].

Le caractère de saint Pierre était la ferveur. Elle n'était pas encore bien réglée, mais elle était extrême; et quoique Jésus lui dit : *Vous ne savez pas encore ce que je veux faire, mais vous le saurez bientôt,* et en son temps; comme s'il eût dit : Laissez-moi faire, je sais pourquoi je le fais; Pierre s'obstine, pour ainsi parler, et contraint Jésus de lui dire : *Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi.* Et en même temps, avec la même ferveur qui lui faisait dire : *Jamais vous ne me laverez les pieds;* il s'écrie : *Ah! Seigneur! non-seulement les pieds; mais encore les mains et la tête*[4]. Il ne savait pas encore ce que c'était d'être lavé par Jésus, et dans quel baptême il fallait être plongé à son exemple : il n'avait pas encore pénétré cette parole de son maître : *J'ai à être baptisé d'un baptême*[5]; il faut que je sois baptisé de mon propre sang, et je réserve ce baptême de souffrance à mes serviteurs : je leur laverai les pieds, je leur laverai les mains, je leur laverai la tête par ce baptême. Pierre ne savait pas encore tout ce mystère; il ne savait pas encore parfaitement combien nos pensées, combien nos actions étaient impures; ni combien nous avions besoin que notre tête et nos mains fussent lavées. Et néanmoins, possédé du désir d'être avec son maître, et d'avoir part avec lui, à l'abandon, il s'écrie : Je vous livre tout, les pieds, les mains, la tête même; lavez-moi comme vous voudrez; je veux être avec vous quoi qu'il en coûte; à quelque prix que ce soit, je veux vous avoir; faites ce que vous voudrez, non-seulement de mes pieds, mais encore de mes mains et de ma tête. Vous serez écouté, Pierre; vos pieds et vos mains seront lavés; vous serez crucifié comme votre maître; votre tête aura son partage dans votre crucifiement, et vous serez crucifié la tête en bas. C'est ainsi que votre maître vous lavera : voilà le bain qu'il vous prépare : *Vous ne le savez pas encore;* mais on vous le fera savoir en son temps. *O Seigneur! non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête.* Imitons saint Pierre; abandonnons-nous à notre Sauveur. Nous ne savons pas encore ce qu'il veut faire de nous : notre faiblesse ne le pourrait pas souffrir; mais, quoi que ce soit, *mon cœur est prêt : mon cœur est prêt, ô Dieu*[6]! encore un coup, je vous livre tout; pieds et mains, tout ce

[1] *Joan.* XIV, 2, 3. — [2] *Luc.* XII, 35, 36, 37.

[1] *Joan.* XIII, 6, 7. — [2] *Luc* V, 8. — [3] *Joan.* XIII, 6. — [4] *Ibid.* 7, 8, 9. — [5] *Luc.* XII, 50. — [6] *Ps.* LVI, 8.

d'Anathoth, ville sainte et sacerdotale, qu'il eut le plus à souffrir de ses citoyens, et des sacrificateurs ses compagnons. On y conspira contre sa vie. *Et j'étais*, dit-il, *comme un agneau innocent et doux qu'on porte au sacrifice: et je ne savais pas ce qu'ils machinaient contre moi, en disant : Mettons dans son pain un bois* empoisonné : *effaçons-le du nombre des vivants, et qu'on ne parle plus de lui sur la terre.* Et ils lui disaient : *Ne prophétisez plus au nom du Seigneur, si vous ne voulez mourir entre nos mains.* Mais il fallut obéir à Dieu : et il prophétisa contre Anathoth, d'une manière terrible : *Je visiterai les habitants d'Anathoth : leurs jeunes gens mourront de l'épée, dit le Seigneur des armées : leurs jeunes enfants et leurs filles mourront de faim et de peste; et il ne restera rien de cette ville; j'amènerai tout le mal sur Anathoth, et l'an de sa visite sera plein d'effroi* [1].

Ainsi en arriva-t-il à notre Sauveur dans Nazareth. *Il ne pouvait y faire beaucoup de miracles, à cause de leur incrédulité : car ils se disaient l'un à l'autre : N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie, frère de Jacques et de Jean? Et n'avons-nous pas ses sœurs parmi nous? Et ils le méprisèrent* [2]. Il éprouva, comme Jérémie, la vérité de ce proverbe : *Le prophète n'est point reçu dans sa patrie.* Il s'en plaignit. *Et ses citoyens remplis de colère le traînèrent hors de leur ville, au plus haut de la montagne où leur ville était bâtie, pour le précipiter du haut en bas* [3].

Ce n'était pas seulement ses concitoyens qui machinaient contre lui, à cause de ses prophéties : tous les peuples s'encourageaient à le perdre, et ils se disaient les uns aux autres : *Venez, entreprenons contre Jérémie : il n'est pas le seul prophète, ni le seul sacrificateur, ni le seul sage : venez, frappons-le avec la langue, et ne prenons pas garde à tous ses discours. Vous savez, Seigneur, tout ce qu'ils ont entrepris contre ma vie : ils creusaient des abîmes sous mes pieds, partout ils me tendaient des piéges* [4]. *Ses meilleurs amis, qui semblaient le garder, entraient dans ces pernicieux conseils : tous ne songeaient qu'à le tromper, et à se venger de lui* [5], parce qu'il leur prophétisait des malheurs. Ainsi, à chaque pas du Sauveur, il trouvait des entreprises contre sa personne. On l'appelait démoniaque, imposteur : on le chargeait de toute sorte d'injures, pour animer contre lui la haine publique : et par deux fois, en très-peu de jours, on leva des pierres pour le lapider : ses frères mêmes ne croyaient pas en lui [6] : et il fut livré par un de ses disciples.

Cᵉ JOUR.

Jérémie persécuté par ses disciples. Autorité publique.

Venons à ce que souffrit Jérémie, non plus seulement par de secrets complots, mais par l'autorité publique. *Phassur, sacrificateur, fils d'Emmer, qui était prince dans la maison du Seigneur, entendit les discours de Jérémie; et il frappa ce prophète*, comme le prince des prêtres fit frapper le visage de saint Paul : *et il mit Jérémie dans les entraves, et il l'en tira le matin* [1] : et le prophète, qu'il avait injustement maltraité, lui annonça sa destinée et celle de tout le peuple. Une autre fois, comme Jérémie venait de prophétiser la ruine du temple devant le temple même, *les sacrificateurs et les prophètes, et tout le peuple, se saisirent de lui : et ils disaient tous ensemble : Il faut qu'il meure* : et ils le déférèrent *aux princes de la maison de Juda, en disant : Cet homme doit être condamné à mort, parce qu'il a prophétisé contre cette ville et contre le temple, et qu'il a dit que le Seigneur en ferait comme de Silo* [2]. Jésus fut accusé du même crime [3] : on lui imputait d'être le destructeur du temple : les sacrificateurs étaient à la tête de ses ennemis; et comme un autre Phassur, Anne et Caïphe, les souverains sacrificateurs, le persécutaient, et prophétisèrent contre lui : *Vous ne savez rien*, dit Caïphe, *et vous ne pensez pas qu'il faut qu'un homme meure pour tout le peuple, et que la nation ne périsse pas* [4] : et les sacrificateurs et les docteurs de la loi prononcèrent l'un après l'autre, comme ils avaient fait autrefois contre Jérémie : *Cet homme est coupable de mort* [5]. Mais Dieu ne voulut pas que Jérémie mourût selon leurs désirs, et la sentence des pontifes contre Jésus-Christ fut exécutée.

Jérémie fut fait prisonnier du temps du roi Joachim, à cause de ses prophéties : Mais, comme dit saint Paul, *la parole de Dieu n'est point liée.* L'ordre de Dieu vint à ce prophète d'écrire au roi Joachim ce qu'il avait prophétisé de vive voix : il manda Baruch, fils de Nérias, et il lui dicta ce qui devait arriver au roi et au peuple; puis il lui dit : *Je suis prisonnier, et je ne puis entrer dans la maison du Seigneur. Allez-y donc, et lisez au peuple, au jour de jeûne solennel, les paroles de Dieu que vous venez d'ouïr de ma bouche* : et le discours fut porté au roi, et un secrétaire le mit en pièces, et le roi le fit brûler : et Jérémie dicta de nouveau tout ce qui était contenu dedans, et ajouta beaucoup d'autres choses encore plus terribles [6]. Jérémie fut fidèle à Dieu, et continua à annoncer constamment sa parole.

CIᵉ JOUR.

Jérémie dans le cachot ténébreux.

Après que le saint prophète eut été mis en liberté il allait dans la terre de Benjamin pour quelques affaires, comme Dieu le lui avait ordonné : et comme il avait prophétisé qu'il n'y avait de salut que de se rendre au roi de Babylone qui assiégeait Jérusalem, on le soupçonna de s'y aller rendre lui-même ; et il répondit : *Il n'est pas vrai : je ne vais pas me livrer aux Chaldéens* : car il fallait que cela

[1] *Jerem.* XI, 19, 21, 22, 23. — [2] *Marc.* VI, 3, 4, 5. — [3] *Luc.* IV, 24, 28, 29. — [4] *Jerem.* XVIII, 18, 22, 23. — [5] *Ibid.* XX, 10. — [6] *Joan.* VIII, 59; X, 31.

[1] *Jerem.* XX, 1, 2, 3. — [2] *Ibid.* XXVI, 2, 6, 7, 8, 9, 11. — [3] *Matth.* XXVI, 57, 59, 61. — [4] *Joan.* XI, 47, 49, 50. — [5] *Ibid.* XVIII, 13, 14. *Matth.* XXVI, 66. — [6] *Jerem.* XXXVI, 2, 4, 5, 6, 8, 15, 21, 23, 28, 32.

fut déjà entré dans son cœur[1] pour lui inspirer le dessein de livrer son maître, il lui lave les pieds comme aux autres; et il l'avertit qu'il voit son crime, pour le porter à se corriger! Arrêtons-nous à considérer avec saint Paul[2] *la bonté de Dieu* qui nous attend, disons plus, qui *nous invite à la pénitence;* pendant qu'*avec notre dureté et notre cœur impénitent, nous nous amassons à nous-mêmes des trésors de haine.* Telle était la disposition de Judas.

Que de Judas parmi les chrétiens! Que de malheureux, que mille démonstrations des bontés de Dieu ne peuvent détourner de la résolution de mal faire! Ne soyons point de ce nombre. Si nous en avons été, n'en soyons plus; songeons du moins qu'il nous voit, qu'il voit celui qui le doit trahir: et cependant il lui lave les pieds; une eau sainte lui est présentée dans la pénitence; Jésus est prêt à le recevoir à son amour et à ses grâces, pourvu qu'il se lave et se repente.

XII[e] JOUR.

Lavement des pieds commandé. Bonté et humilité. *Joan.* XIII, 12, 16.

Il fallait joindre l'instruction de la parole à celle de l'exemple. Jésus *reprit ses habits, et s'étant remis à table;* avant que de reprendre le souper qu'il avait interrompu, avant que d'en venir au repas céleste, il y parla en cette sorte: *Vous voyez ce que je viens de faire: vous m'appelez votre Maître et votre Seigneur; et vous avez raison, car je le suis*[3]. Continuez la lecture, ℣. 14, 15, 16.

Vous y apprendrez que le Sauveur nous enseigne à rendre à nos frères le service que nous pouvons, même corporel, même sans y être tenus. Celui de laver les pieds était alors en grand usage, comme il paraît par ces paroles de saint Paul, où il compte parmi les conditions de la veuve qu'on devait choisir pour servir les pauvres: *qu'elle ait été hospitalière, qu'elle ait lavé les pieds des saints*[4]. Choisissons à cet exemple quelque service de cette nature, qui revienne à celui-là selon nos mœurs. Par exemple, allons servir les malades dans un hôpital; ou plutôt encore quelque malade qui soit sans secours, et qui ait besoin d'un tel service: et toutes les fois que nous le rendrons à quelqu'un, rendons-le comme Jésus-Christ, le plus sérieux, le plus effectif, et par conséquent le plus humble qu'il se pourra; et que ceux qui rendent quelquefois aux pauvres de tels services par cérémonie, comme les princes, les prélats, les supérieurs des communautés, entrent dans l'esprit de cette cérémonie: qu'ils entrent dans une profonde et sincère humilité; qu'ils considèrent que dans le fond notre nature est servile, que nous sommes nés serfs par le péché, et que la différence des conditions ne peut pas effacer ce titre.

Ne servons pas seulement nos frères avec humilité comme a fait le Sauveur; mais servons-les avec amour, en nous souvenant de cette parole: *Jésus ayant toujours aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin*[1]. Ce ne fut donc pas seulement pour pratiquer l'humilité, et nous en donner l'exemple, qu'il lava les pieds à ses disciples; mais ce fut par un tendre amour, par le plaisir qu'il avait à leur montrer combien il les estimait; pour relever la dignité de la nature humaine tombée dans la servitude. Servons donc nos frères dans le même esprit, par estime, par tendresse, et pour honorer Jésus-Christ en eux.

Dans un sens moral, mais très-véritable et très-solide, nous nous lavons les pieds les uns aux autres, lorsque nous prenons soin de nous avertir mutuellement de nos fautes, toujours prêts à les excuser, ne souffrant pas qu'on déshonore notre prochain dans les moindres choses, et le purgeant par ce moyen même des plus petits défauts; et cela, non-seulement par humilité, de peur qu'en jugeant les autres, nous nous attirions à nous-mêmes un sévère jugement pour nos défauts; mais par une sincère et véritable tendresse pour tous les chrétiens qui sont nos frères, et pour tous les hommes, qui sont notre chair.

Jésus-Christ, après avoir dit: *Faites comme je vous ai fait*[2], et avoir montré aux hommes le service qu'ils doivent rendre à leurs semblables; afin de leur faire entendre à combien plus forte raison ils doivent servir ses ministres, il ajoute: *Celui qui reçoit ceux que j'envoie, me reçoit moi-même; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé*[3]. Le bel enchaînement: de remonter des ministres de Jésus-Christ à lui-même, et de lui-même à Dieu son Père! Accoutumons-nous à regarder Jésus-Christ dans nos pasteurs, et dans Jésus-Christ toute la majesté de son Père.

En tenant ces discours à ses apôtres, Jésus-Christ y insère toujours quelque chose du traître Judas pour les confirmer, non-seulement dans la foi, en leur faisant sentir qu'il savait tout; mais encore dans les sentiments de bonté et d'humilité: puisque connaissant, comme il dit, ceux qu'il avait choisis, et sachant les noirs desseins de ce traître, il n'avait pas laissé de lui laver les pieds; et non-seulement cela, mais encore de le faire mettre à sa table, de lui servir à manger comme aux autres, et, ce qui est au-dessus de tout, de lui donner, comme aux autres, son corps et son sang.

XIII[e] JOUR.

Trouble de Jésus: ***Un de vous me trahira.*** **Joan. XIII, 21.**

Jésus ayant dit ces choses, se troubla en son esprit, et se déclara, en disant: *Un de vous me trahira.* Ce trouble dans l'âme sainte et dans l'esprit de Jésus, est digne d'une attention extraordinaire. Ce qui se présente d'abord à notre esprit, c'est la cause de ce trouble: *Un de vous me trahira.* Le crime, la trahison, la perfidie d'un des disciples de Jésus, c'est ce qui lui cause ce trouble intérieur. Ce qui le trouble donc, en général, c'est le péché: c'est, en particulier, les péchés de ceux

[1] *Joan.* XIII, 2. — [2] *Rom.* II, 4, 5. — [3] *Joan.* XIII, 12, 13. — [4] I. *Tim.* V, 9, 10.

[1] *Joan.* XIII, 1. — [2] *Ibid.* 15. — [3] Ibid. 20.

céder à tous ceux qui parlaient au nom du Seigneur, ne disait des choses fortes que lorsque le Seigneur le faisait parler, et se montrait tout ensemble le plus doux et le plus ferme de tous les hommes de son temps, en figure de Jésus-Christ, qui disait lorsqu'on lui donnait un soufflet : *Si j'ai mal dit, convainquez-moi : si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous*[1] ? et ailleurs : *Je ne suis point un possédé, mais je glorifie mon Père*[2]; et encore : *Vous cherchez à me tuer, moi qui vous ai dit la vérité : Abraham, dont vous vous vantez d'être les enfants, n'a pas fait ainsi*[3]. C'est ainsi que, sans armer sa justice, il leur reprochait leurs sanguinaires desseins : et encore qu'il eût en main la vengeance de leur incrédulité, personne n'a été frappé de mort, comme le fut Hananias pour avoir contredit Jérémie. Il n'a eu que de la douceur pour ses ennemis; et pour épargner les hommes, il n'a montré la puissance qui lui était donnée pour punir, que sur cet arbre qui fut desséché à sa voix; car il fallait que sa bonté éclatât au-dessus de celle de Jérémie; et nul homme ne devait périr à ses yeux, ni à sa parole.

Il est vrai qu'il apprend aux Juifs avec indignation le châtiment inévitable de leur infidélité. *Et vous* disait-il[4], *accomplissez la mesure de vos pères : serpents, engeance de vipères, comment éviterez-vous la damnation de la gêne, c'est-à-dire l'enfer?* Mais tout cela, qu'était-ce autre chose que leur prédire leurs malheurs, afin qu'il les évitassent? *Je vous envoie,* disait-il, *des prophètes, et des sages, et des docteurs : vous en tuerez et crucifierez quelques-uns; vous en flagellerez d'autres, et vous les poursuivrez de ville en ville, afin que tout le sang innocent tombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez fait mourir entre le temple et l'autel*[5]. N'était-ce pas leur faire voir leur perte future; et cependant, autant qu'il pouvait, épargner leur sang? Ce qui fait même qu'en leur découvrant la tempête qui les menaçait, il leur montre le sûr asile qu'ils pouvaient trouver sous ses ailes. *Jérusalem, Jérusalem, qui fais mourir les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants sous mes ailes, comme la poule renferme son nid sous les siennes; et tu n'as pas voulu*[6]! N'impute donc tes malheurs qu'à toi-même : et si tu veux les éviter, reviens à moi. Il est encore temps, et je suis prêt à te recevoir.

CIIIe JOUR.

Patience de Jérémie dans le cachot.

Mais l'endroit où Jérémie fit le mieux paraître l'image de la douceur et de la patience, qui devait reluire dans la passion du Sauveur, fut celui où on le mit dans le cachot. Car alors, sans murmurer, sans se plaindre, au milieu de tant de douleurs et de tant d'angoisses, il parla en cette sorte : *Mon âme a dit : Le Seigneur est mon partage : j'attendrai ses miséricordes, sans lesquelles nous serions déjà tous consumés. Le Seigneur est bon à celui qui espère en lui, et à l'âme qui le cherche : il est bon d'attendre en silence le salut que Dieu envoie.* Loin de se plaindre de la longue suite des maux qu'il avait eu à souffrir : *Il est bon à l'homme,* disait-il, *de porter le joug,* et d'être exercé par les souffrances *dès sa jeunesse. Le solitaire s'asseyera et demeurera dans le silence :* il ne s'agitera pas et ne criera pas dans ses douleurs; *parce qu'il lèvera* ce joug salutaire, et le mettra *sur lui-même.* Quelque rebuté qu'il se sente par un Dieu qui semble le frapper sans miséricorde, il baisera la terre, et, *mettant sa bouche dans la poussière,* il attendra humblement *s'il y a encore quelque chose à espérer.* Loin de s'irriter contre ses persécuteurs, *il donnera sa joue à qui le voudra frapper, et se rassasiera d'opprobres*[1]. C'est ainsi que ce solitaire, cet homme accoutumé à se retirer sous les yeux de Dieu, et à repandre son cœur devant lui, porte en patience les injustes persécutions que lui fait son peuple, et ne se laisse aigrir par aucune injure.

Loin de s'arrêter à la main des hommes, qui, à ne regarder que l'extérieur, semble seule le frapper, il lève les yeux au ciel : *Et,* dit-il, *qui est celui qui osera dire que les maux puissent arriver autrement que par l'ordre du Seigneur? Et qui dira : Le bien et le mal ne sortent point de la bouche du Très-Haut? Ou pourquoi l'homme murmurera-t-il de ce qui lui est imposé pour ses péchés? Recherchons nos voies dans le fond de nos consciences, et cherchons le Seigneur, et retournons à lui. Levons nos cœurs et nos mains au ciel vers le Seigneur, et disons-lui : Nous avons péché, et nous avons irrité votre colère ; c'est pour cela que vous êtes inexorable. Vous nous avez couverts de votre fureur : vous nous avez frappés sans miséricorde : et vous avez mis un nuage entre vous et nous, pour empêcher notre prière de passer jusqu'à vous*[2].

C'est ainsi que ce saint prêtre, à la manière des sacrificateurs infirmes, qui sont eux-mêmes revêtus de faiblesse, priait pour ses péchés et pour ceux du peuple : laissant au vrai sacrificateur, selon l'ordre de Melchisédech, la gloire de ne prier et ne gémir que pour les autres. Et pour imiter le *gémissement qu'il a fait pour nous à la croix avec un grand cri, et beaucoup de larmes*[3]; ce saint prophète dans ce lac affreux, dans ce cachot plein de boue, où le jour n'entra jamais : sous cette pierre qui le couvrait par en haut, et au milieu de ces tristes et impénétrables murailles, où il avait à peine la liberté de respirer : dans la faim qui le pressait, prêt à rendre les derniers soupirs, déplorait les calamités de son peuple plus que les siennes[4]. Hélas, disait-il, *mes tristes prophéties nous sont devenues un lacet et un ravage inévitable : mon œil a ouvert des canaux sur mon visage, à*

[1] *Joan.* XVIII, 23. — [2] *Ibid.* VIII, 49. — [3] *Ibid.* 40. — [4] *Matth.* XXIII, 32, 33, — [5] *Ibid.* 34, 35. — [6] *Ibid.* 37.

[1] *Lament.* III, 22, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30. — [2] *Ibid.* 3, 7, 44. — [3] *Heb.* V, 7. — [4] *Lament.* III, 6, 7 et seq.

frayés de ce qu'il leur apparaissait après sa mort. Ces pensées, dont l'âme est distraite et agitée, en sorte qu'elle ne sait quel parti prendre et à quoi se déterminer, c'est ce qui la trouble : elle ne se possède plus, elle n'est plus maîtresse d'elle-même.

Oserons-nous dire qu'il y a eu quelque chose de semblable dans l'âme sainte de Jésus? *Maintenant,* dit-il, *mon âme est troublée : et que dirai-je? Dirai-je* à mon Père : *Mon Père, sauvez-moi de cette heure* affreuse où j'aurai tant à souffrir? *Mais c'est pour cette heure-là que je suis venu: mon Père, glorifiez votre nom*[1].

Voilà cette diversité de pensées : on voit une espèce de perplexité dans ces paroles : *Que dirai-je?* une espèce d'irrésolution dans celles-ci, Que demanderai-je à mon Père? qu'il me délivre de tant de maux? Mais tout se termine enfin par s'abandonner tout entier à Dieu et n'avoir pour objet que sa gloire.

Y a-t-il eu une véritable irrésolution dans la sainte âme de Jésus? A Dieu ne plaise! car l'irrésolution ne venant que de la faiblesse de la raison, lorsqu'on ne voit pas assez clair pour se déterminer à ce qu'il faut faire, une telle disposition pouvait-elle se trouver dans l'âme du Sauveur, à qui la sagesse éternelle était unie et ne cessait de la diriger dans tous ses mouvements? Mais encore qu'il n'y eût point une véritable irrésolution dans une âme si ferme et si éclairée, il y a eu quelque chose de semblable; puisqu'il a souffert en lui-même ces différentes pensées, que causent d'un côté l'horreur naturelle d'une mort accompagnée de tant de terribles circonstances, et, de l'autre, une parfaite détermination à s'y livrer, parce que Dieu le voulait ainsi.

XVe JOUR.

L'horreur du péché, cause du trouble de Notre-Seigneur. *Joan.* XIII, 21.

Pour comprendre combien cet état est fâcheux et affligeant, il ne faut que se souvenir que ce qui faisait l'horreur de Jésus-Christ n'était pas seulement la mort douloureuse qu'il avait à souffrir. Car encore que cette horreur de la mort et de la douleur soit naturelle au genre humain, et que Jésus-Christ l'ait dû prendre avec toute sa vivacité en prenant notre nature tout entière; c'était le péché qu'il regardait comme l'objet qui lui était le plus opposé, et qui faisait son aversion. Il regardait la mort, ainsi qu'on l'a vu, comme l'effet, comme la peine du péché; la sienne était causée par mille énormes péchés : elle en augmentait la griéveté et le nombre, à la manière qui a été dite. Ah! quel calice! combien grande, combien excessive en est l'amertume!

Un ancien Père raconte la disposition de trois solitaires dans les injures qu'on leur faisait. L'un se recueillait en lui-même, et examinait en tremblant s'il ne s'était point emporté, s'il n'avait point manqué de patience. L'autre regardait celui par qui il était outragé comme un homme qui s'attirait à lui-même de grands maux par les justes jugements de Dieu, et il en était attendri jusqu'à en pleurer. Mais les larmes du dernier étaient bien plus abondantes, et bien plus amères; parce qu'il s'attachait à considérer que les outrages qu'on lui faisait étaient autant d'offenses contre Dieu, dont encore il avait été l'occasion quoique innocente. Laissons la première disposition, qui ne peut convenir au Sauveur : mais les deux autres étaient en lui d'autant plus vives, qu'il avait plus de tendresse pour les hommes, une impression beaucoup plus forte des jugements de Dieu, et une horreur du péché au-dessus de tout ce qu'on peut penser.

Quand donc il lui plaisait, quand il était convenable, et il l'était principalement dans le temps de sa passion, de se livrer tout entier à ce sentiment de compassion pour les pécheurs, et d'horreur pour le péché même; ce qu'il souffrait est inexplicable : et il ne faut pas s'étonner de lui avoir entendu dire : *Mon âme est troublée*[1]; ni de lui entendre dire bientôt : *Mon âme est triste jusqu'à la mort*[2].

Mon Sauveur! ce trouble de votre sainte âme était nécessaire, d'un côté, pour exciter et pour guérir l'insensibilité de la mienne, qui, loin d'être troublée de son péché, n'en sent ni le poids ni la blessure; et de l'autre, pour expier ce trouble de mes sens émus par les diverses passions qui me tyrannisent tour à tour. Seigneur, guérissez-moi de tant de maux; que je cesse d'être insensible au péché; que je cesse d'être si sensible aux plaisirs et aux douleurs qui viennent du corps, où je me trouve plongé par l'acquisition et la perte des biens périssables.

XVIe JOUR.

Ce trouble était volontaire en Notre-Seigneur et nécessaire pour nous. *Ibid.*

Comment s'accorde ce trouble, cette agitation, et, pour tout dire à la fois, cette profonde tristesse de l'âme de notre Sauveur, avec la parfaite union du Verbe, et la bienheureuse jouissance qu'elle attirait avec elle? C'est un mystère qu'il ne faut pas espérer de pénétrer en cette vie. Il nous suffit de penser que, comme l'union de l'âme avec le corps a ses règles, qui font que l'âme, selon ses divers rapports et ses différents objets, a des sentiments, reçoit des impressions, forme des pensées contraires en quelque façon les unes aux autres, ce qui donne lieu non-seulement aux philosophes, mais encore à l'apôtre même, de distinguer l'*âme* d'avec l'*esprit*[3], c'est-à-dire de distinguer l'âme comme en deux parties, et la partie animale d'avec la spirituelle et la raisonnable : ce qui souffre encore plusieurs autres subdivisions, en sorte qu'il semble quelquefois qu'il y ait plusieurs hommes dans un seul homme, tant ces sentiments différents sont véritables et vifs des deux côtés : ainsi l'union du Verbe avec l'âme, et par l'âme avec le corps, et encore celle du Verbe fait homme avec les fidèles

[1] *Joan.* XII, 27, 28.

[1] *Joan.* XII, 27. — [2] *Matth.* XXVI, 38. — [3] *Heb.* IV, 12.

qui sont ses membres, et avec tout le genre humain qu'il porte en lui-même, ont leurs règles prescrites par le Verbe même, qui, demeurant toujours immuable, excite dans l'âme qui lui est unie et appropriée de cette admirable manière qui la fait être véritablement l'âme d'un Dieu, des sentiments différents, selon les divers rapports qu'elle a avec lui, avec son corps naturel, avec son corps mystique, avec tous ses membres, et en un mot avec tous les hommes; en sorte qu'il a dû souffrir par rapport à nous, et, comme parlent les Pères, par économie, par dispensation, par condescendance, ce qui n'eût point convenu à son état s'il n'eût été qu'une personne ordinaire et particulière : d'où aussi il est arrivé que, sans aucune diminution de la force qui le tenait invinciblement et inviolablement uni à la volonté de Dieu, et au Verbe qui réglait tous ses mouvements; par le ministère qu'il exerçait de chef, de victime, de modèle du genre humain, il a dû souffrir les délaissements et les faiblesses que demandaient l'expiation de nos péchés, l'exemple qu'il nous devait, et les grâces qu'il fallait nous mériter par ce moyen. C'est pour nous que sans déroger à la vérité de cette parole : *Je ne suis pas seul, car mon Père demeure avec moi*[1], il n'a pas laissé de s'écrier : *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé*[2]? C'est pour nous que tout heureux qu'il était dans la haute partie de l'âme, par la jouissance du Verbe qu'il ne pouvait pas ne pas posséder, puisqu'il faisait avec lui une seule et même personne; il a fallu qu'il pût dire selon la partie inférieure : *Je suis triste jusqu'à la mort;* et encore : *L'esprit est prompt, mais la chair est infirme*[3]; et le reste que nous trouverons dans la suite. Car ces peines intérieures faisaient partie de ce qu'il devait souffrir pour le péché : ces faiblesses faisaient partie du remède qu'il devait apporter aux nôtres, et de l'exemple qu'il nous devait donner pour les soutenir et pour les vaincre. Il fallait qu'il y eût en lui des infirmités, des détresses, des désolations, des délaissements auxquels nous pussions nous unir pour porter les nôtres. C'est par là qu'*il est devenu ce pontife compatissant, qui sait nous plaindre dans nos maux, à cause qu'il les a expérimentés, et qu'il a passé par toute sorte d'épreuves; tenté*, comme dit saint Paul[4], *ainsi que nous, en toutes choses, à la réserve du péché.*

C'est pour toutes ces raisons, et sans doute pour beaucoup d'autres qui ne sont pas encore révélées, que l'âme de Jésus-Christ a été livrée par le Verbe aux horreurs, aux troubles, aux faiblesses, aux délaissements que nous avons vus; qu'elle s'y est livrée elle-même volontairement, en s'appliquant aux objets capables de les exciter, et se mettant dans des dispositions qui y étaient le plus convenables : ce qui fait dire à saint Jean, qu'*il était troublé* à la vérité; mais aussi qu'*il se troublait lui-même*[5], n'y ayant rien de forcé dans le trouble qu'il souffrait, et au contraire tout y étant dirigé et ordonné par le Verbe qui présidait dans cette personne adorable, et par l'âme qui s'abandonnait à cette conduite, de toute sa volonté et de toute sa pensée.

C'est par une intime participation de ces états du Sauveur, que des âmes saintes, au milieu du trouble des sens, et parmi des angoisses inexplicables, jouissent dans un certain fond, d'un imperturbable repos, où elles sont dans la jouissance autant qu'on y peut être en cette vie. Elles n'ont donc qu'à s'unir au trouble, aux infirmités, aux délaissements de Jésus, pour, par ce moyen, trouver leur soutien dans l'union intime qui le tenait si inséparablement attaché à la divinité, et aux ordres de la sagesse incréée.

Ainsi le saint homme Job, poussé en quelque façon de deux esprits opposés, pendant qu'il dispute avec Dieu, pour soutenir devant lui son innocence; qu'il fulmine, pour ainsi dire, contre lui, et qu'il lui fait son procès, comme à celui qui l'a condamné par un jugement inique et par une espèce d'oppression et de calomnie[1] : pénétré en même temps de sa souveraine justice, il lui demande pardon avec une humilité admirable, et reconnaît en tremblant, qu'il n'y a point de sainteté irrépréhensible à ses yeux[2] : et pendant que les objets affreux que Dieu lui met dans l'esprit, même durant son sommeil, sans lui vouloir laisser aucun repos, semblent lui faire perdre tout courage, jusqu'à dire qu'*il est au désespoir*, qu'*il en est réduit au cordeau, et à se défaire lui-même*[3]; dans le fond de sa conscience il jouit du repos des justes, et pousse la confiance jusqu'à dire : *Quand il me tuerait, j'espérerai en lui;* et encore : *Mon témoin est dans le ciel, et celui qui me justifie dans les lieux hauts : mes amis sont des discoureurs : c'est devant vous que mes yeux répandent leurs larmes*[4].

XVII[e] JOUR.

J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque. Jésus-Christ notre pâque. *Luc.* XXII, 15.

Pendant que Jésus parlait à ses disciples de celui qui le devait trahir, ils continuaient le souper : et le Fils de Dieu voulant établir la nouvelle pâque par l'institution de l'eucharistie, la commença par ces paroles : *J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous, devant que de souffrir*[5] : ce qui fut suivi, comme on verra, de l'institution de l'eucharistie : et cette institution, et ce grand désir qu'il nous témoigne en ce lieu, de faire avec nous cette pâque, avant que de souffrir, fait partie de l'amour immense dont Jésus, *qui avait toujours aimé les siens, les aima,* comme dit saint Jean, *jusqu'à la fin*[6].

Pour donc entrer dans son dessein, et dans des dispositions convenables aux siennes, souvenons-nous que la pâque, la sainte victime d'où devait

[1] *Joan.* XVI, 32. — [2] *Matth.* XXVII, 46. — [3] *Ibid.* XXI, 38, 41. — [4] *Heb.* IV, 15; V, 2, 8. — [5] *Joan.* XII, 27; XI, 33.

[1] *Job.* X, 3; XIII, 3; XVI, 18; XVII, 2; XIX, 6; XXVII, 3, 4, 5, 6. — [2] *Ibid.* IX, 15 et seq. — [3] *Ibid.* VII, 14, 15. — [4] *Ibid.* XIII, 15; XVI, 20, 21. — [5] *Luc.* XXII, 15. — [6] *Joan.* XIII, 1.

Jérémie était donné pour intercesseur à ce peuple : il ne cesse de prier pour lui et de détourner, autant qu'il peut, la colère de Dieu de dessus sa tête ; mais Dieu ne le veut pas écouter : Moïse et Samuel étaient aussi d'agréables intercesseurs, dont David même avait chanté le pouvoir par ces paroles : *Moïse et Aaron sont remarquables parmi ses sacrificateurs : et Samuel est renommé entre ceux qui invoquent son nom : ils invoquaient le Seigneur, et il les écoutait*[1]. Mais en cette occasion nous avons vu que Dieu ne voulait pas les entendre[2]. Qu'y a-t-il de plus saint que Noé, qui est sauvé du déluge, afin de réparer le monde perdu, et le genre humain anéanti[3] : que Job, dont la patience a été vantée de Dieu comme un prodige, et qui pour cette raison a été nommé de Dieu comme intercesseur de ses infidèles amis : *Allez*, disait le Seigneur, *et priez mon serviteur Job de prier pour vous : et je recevrai sa face, afin que votre folie ne vous soit point imputée*[3] : que Daniel, *l'homme de désirs*, à qui il envoya son ange pour lui déclarer que ses vœux pour ses frères, et pour tout son peuple, et pour la sainte montagne, et, ce qui est bien plus admirable, pour la venue du Messie, étaient reçus devant Dieu[4] ? Et néanmoins ces trois hommes ne sont pas jugés dignes d'être écoutés pour le peuple juif : c'est Ezéchiel qui leur dit[5] : *Si ces trois hommes, Noé, Daniel et Job, étaient au milieu de ce peuple, ils délivreraient leurs âmes dans leur justice, dit le Seigneur des armées :*..... Mais *ils ne délivreront ni leurs fils ni leurs filles :*..... oui, je le dis encore un coup, *ils ne délivreront ni leurs fils ni leurs filles*, loin de pouvoir délivrer les étrangers : mais *ils seront délivrés seuls :* non, *Noé, Daniel et Job*, je le dis pour la troisième fois, *ne délivreront pas leurs propres enfants*. Afin que nous entendions, qu'il n'y a qu'un seul saint, et un seul juste; qui étant juste pour lui et pour les autres, sera écouté pour tous. *Le frère*, disait le psalmiste[6], *ne rachètera pas son frère, l'homme ne rachètera pas un autre homme, ni n'offrira pour lui une digne propitiation, ou le prix de son rachat et de sa vie.* Nul ne peut offrir ce prix, que le juste par excellence, et le Saint des saints, qui est non-seulement homme, mais Dieu et homme; qui donnera son âme pour nous, et expiera nos péchés par son sang.

[1] *Ps.* XCVIII, 6. — [2] *Jerem.* XV, 1. — [3] *Job.* XLII, 8. — [4] *Dan.* IX, 21, 22, 23. — [5] *Ezech.* XIV, 14, 16, 18, 20. — [6] *Ps.* XLVIII, 8, 9, 10.

CVIIIe JOUR.

Regrets de Jérémie de n'être au monde que pour annoncer des malheurs.

Un des effets les plus remarquables de la douceur et de la bonté de Jérémie, c'est le regret qu'il avait de n'avoir à annoncer que des malheurs à ses citoyens et à ses frères. *Ma mère*, disait-il, *malheur à moi : pourquoi m'avez-vous enfanté, homme de querelles que je suis, homme de discorde par toute la terre?* Je suis séparé de tout commerce : *je ne prête à personne, et personne ne me prête : ils me chargent tous de malédiction*[1] : et encore avec le transport d'un cœur outré : *Maudit soit le jour où je suis né.... Maudit l'homme qui a annoncé à mon père, Il vous est né un fils, et qui lui a donné cette joie trompeuse.... Que ne m'a-t-il plutôt donné la mort dans le sein de ma mère, en sorte qu'elle me fût un sépulcre, ou que ne demeura-t-elle grosse éternellement sans enfanter! Pourquoi suis-je sorti de ses entrailles, pour ne voir que peine et que douleur, et passer tous mes jours en confusion*[2] !

Ce qui lui causait ces transports, c'est qu'il voyait que ses prophéties ne faisaient qu'accroître les péchés du peuple. Dieu lui mettait dans la bouche des paroles pressantes, comme si le mal allait arriver : et après, se ressouvenant de ses miséricordes et de sa longue patience, il attendait de jour en jour son peuple à résipiscence. Ce peuple ingrat abusait de ses bontés, et insultait à Jérémie, en lui disant : *Où est la parole de Dieu, que vous nous annoncez depuis si longtemps? Qu'elle vienne donc*[3]. Le saint prophète s'en plaignait avec amertume : *Seigneur, vous m'avez trompé! Quelle merveille que vous ayez prévalu contre moi! J'ai été en dérision à ce peuple tout le long du jour. Tous m'insultent, et se moquent de mes prédictions : parce que je ne fais que crier iniquité et malheur, et inévitable ravage :* et cependant il n'arrive rien; *et la parole du Seigneur me tourne en dérision et en opprobre. Et j'ai dit* en moi-même : *Je ne veux plus me souvenir du Seigneur, ni prophétiser en son nom,* ni exposer sa parole à la moquerie, et aggraver l'iniquité de ce peuple. Mais *vous êtes* toujours *le plus fort :* cette parole que je voulais retenir *dans mon cœur, y a été un brasier ardent; elle s'est renfermée dans mes os ; les forces me manquent, et je n'en puis plus soutenir le poids*[4] : il faut qu'elle sorte. Dieu prévaut de nouveau sur le saint prophète; et après ces agitations il faut qu'il cède.

Les âmes prophétiques qui sont sous la main de Dieu, reçoivent des impressions de sa vérité, qui leur causent des mouvements que le reste des hommes ne connaît pas. Deux vérités se présentent tour à tour à Jérémie : l'une, qu'il fallait annoncer au peuple tout ce que Dieu ordonnait, quelque dur qu'il fût, et quoi qu'il en coûtât, car il est le maître; et qu'il fallait prendre pour cela un front d'airain : l'autre, que prophétiser à un peuple qui se moquait de la prophétie, à cause que l'effet n'en était pas assez prompt; loin de le convertir, c'était non-seulement aggraver son crime, et augmenter son supplice, mais encore exposer la parole de Dieu à la dérision et au blasphème. Dans les endroits qu'on vient de voir, Dieu lui imprime cette dernière vérité si vive, qu'il ne peut dans ce moment être occupé d'une autre pensée. Car il imprime tout ce qu'il lui plaît, principalement dans les âmes qu'il s'est une fois soumises par des opérations toutes-puissantes. A la vérité, quand il veut, il sait

[1] *Jerem.* XV, 10. — [2] *Ibid.* XX. 14, 18. — [3] *Ibid.* XVII, 15. [4] *Ibid.* XX, 7, 8, 9.

passage et le nôtre. *Je m'en vais,* dit-il, *je monte vers mon Père et vers le vôtre, vers mon Dieu et vers le vôtre*[1]. Je monte vers lui, parce qu'il est mon Père et mon Dieu : vous y monterez aussi avec moi, parce qu'il est, quoique d'une autre manière, votre Père et votre Dieu. Nous avons donc, vous et moi, à accomplir ce passage, où nous passons du monde à Dieu.

Mais quand Jésus retourne à Dieu, il retourne au sein de son Père, au lieu de son origine, à son lieu natal, pour ainsi parler, où il est toujours, et qu'il ne peut jamais quitter : il retourne à son propre bien, à sa propre gloire : il retourne en quelque façon à lui-même : il vit de lui-même. La vie était en lui, comme elle était dans le Père : il est lui-même la vie : il est la nôtre, il est la sienne : il est la nôtre, et nous avons besoin de le manger; il est la sienne, et il n'a besoin, pour ainsi parler, que de se manger lui-même. C'est le mystère qu'il accomplit par cette pâque, qu'il désirait tant de manger avec ses disciples. Nous le mangeons, nous vivons de lui : il se mange, il vit de lui-même, et il retourne à son Père, pour jouir dans son sein de cette vie; et c'est pourquoi il ajoute : *Je vous dis en vérité que je ne mangerai point de cette pâque si désirée, jusqu'à ce que le mystère en soit accompli dans le royaume de Dieu*[2]. Dans ce bienheureux royaume ma pâque sera accomplie, parce que j'aurai passé du monde à mon Père. Mais ma pâque, c'est aussi la vôtre; et parce que je suis votre chef, et que vous êtes mes membres, il faut que vous fassiez le même passage. Mangez donc la victime du passage : mangez mon corps, et passez à Dieu avec moi; commencez à y passer en esprit : vous y passerez un jour en personne et selon le corps, lorsque vous ressusciterez par la vertu de mon corps, qui aura sanctifié le vôtre. Alors la pâque sera accomplie en vous comme elle le va être en moi; vous passerez à ma gloire : votre corps y passera comme votre âme, et il sera revêtu d'immortalité; et tous ensemble, le chef et les membres, nous jouirons de la gloire et de la félicité de notre passage, et il n'y aura plus rien à désirer pour le parfait accomplissement de notre pâque. Célébrons-en donc, en attendant, le sacré symbole dans l'eucharistie, et mangeons avec Jésus-Christ la pâque si désirée.

Mon Sauveur, par combien de prodiges y signalez-vous votre amour envers nous! c'est vous qui nous donnez ce sacré banquet. Vous êtes la viande qu'on y mange : vous êtes celui qui la mangez, puisque ceux qui la mangent sont vos membres, c'est-à-dire sont d'autres vous-même. Remplissons-nous donc de Jésus-Christ : on lui est uni dans ce banquet corps à corps, âme à âme, esprit à esprit. Qui est digne de cette union (*) [sinon celui qui peut dire avec l'apôtre : *Je vis, non plus moi; mais Jésus-Christ vit en moi*[3]]? qui est déjà en quelque façon un Jésus-Christ, pour le devenir encore davantage en s'y unissant? Qu'il n'y ait donc plus rien d'humain en nous. *Revêtons-nous,* comme dit saint Paul[1], *de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* de sa bonté, de sa douceur, de son humilité, de sa patience, de son zèle, de son immense charité; ne respirons que le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père : qu'il n'y ait plus que notre corps qui soit sur la terre; mais *que nous vivions dans le ciel*[2], comme en étant citoyens. Soyons affamés de Jésus-Christ, de son royaume, de sa justice, car il est aussi affamé de nous : *il désire d'un grand désir de manger avec nous cette pâque;* de nous unir à lui, et d'agir sans cesse sur nous et en nous par son esprit, pour nous rendre de plus en plus conformes à lui, jusqu'à ce qu'en nous mettant entièrement avec lui, nous lui soyons tout-à-fait semblables, *en le voyant face à face, et tel qu'il est*[3]. Et c'est là cette pâque, *qu'il accomplira dans le royaume de Dieu,* dans le texte que nous méditons. Amen! amen!

XIXe JOUR.

L'eucharistie mémorial de la mort du Sauveur.

Avant que de souffrir. Ce sont les dernières paroles du verset 15 du chapitre XXII de saint Luc. Cherchons avec humilité pourquoi il fallait que Jésus-Christ instituât et qu'il mangeât cette pâque avec ses disciples avant que de souffrir, plutôt qu'après et lorsqu'il fut ressuscité.

Il avait dessein dans ce mystère de nous rendre sa mort présente; de nous transporter en esprit au Calvaire, où son sang fut répandu, et coula à gros bouillons de toutes ses veines. *Ceci,* dit-il *est mon corps, donné pour vous, rompu pour vous,* et percé de tant de plaies : *Ceci est mon sang répandu pour vous*[4]. Voilà ce corps, voilà ce sang, qui nous sont mis devant les yeux, comme séparés l'un de l'autre. Afin que tout cadrât à son dessein, il fallait que ce mystère fût institué à la veille de cette mort sanglante, *la nuit même où il devait être livré,* comme remarque saint Paul[6], lorsque Judas machinait son noir dessein, et qu'il était prêt à partir pour l'exécuter. Que dis-je, prêt à partir : *Il part de la table*[7] où lui et les autres disciples mangeaient pour la dernière fois avec leur maître, où il venait de leur donner son corps et son sang, et à Judas comme aux autres : il part à ce moment pour l'aller livrer : dans deux heures il le mettra entre les mains de ses ennemis! Jésus est lui-même déjà tout troublé de sa mort prochaine, du trouble mystérieux que nous avons vu : c'est en cet état, c'est parmi ce trouble, et la mort, pour ainsi parler, déjà présente, qu'il institue la nouvelle pâque.

Toutes les fois donc que nous assistons, que nous communions à son mystère; toutes les fois que nous entendons ces paroles : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang;* nous devons nous sou-

[1] *Luc.* XXII, 16. — [2] *Joan.* XX, 17. — [3] *Luc.* XXII, 16.
(*) Les mots placés entre deux [ ] ne sont pas dans l'original.

[1] *Gal.* II, 20. — [2] *Rom.* XIII, 14. — [3] *Philip.* III, 10. — [4] I. *Joan.* III, 2. — [5] *Matth.* XXVI, 26, 28. *Luc.* XXII, 19, 20. — [6] I. *Cor.* XI, 23. — [7] *Joan.* XIII, 30.

venir dans quelles conjonctures, à quelle nuit, au milieu de quels discours, elles furent proférées. Ce fut en disant devant, ce fut en répétant après : *Un de vous me trahira : la main de celui qui me trahira, est avec moi à la table*[1]. L'institution de la cène est faite dans cette conjoncture : pendant que les apôtres, avertis de la perfidie d'un de leurs compagnons, se regardaient les uns les autres, et demandaient avec étonnement et avec frayeur : *Sera-ce moi?* que Judas le demandait lui-même, et que le Sauveur lui dit : *Oui, c'est vous, vous l'avez dit*[2]; ajoutant encore, pour lui faire sentir qu'il lisait au fond de son cœur ses noires machinations : Va, achève, malheureux : *fais promptement ce que tu as à faire*[3]. C'est au milieu de ces actions et de ces paroles; et pendant qu'il désignait des yeux et de la main, celui qui allait faire le coup : c'est, dis-je, parmi toutes ces choses, qu'il institua l'eucharistie.

Ne la mangeons donc jamais, n'assistons jamais à la célébration de ce mystère, que nous ne nous transportions en esprit à la triste nuit où il fut établi, et que nous ne nous laissions pénétrer des préparatifs affreux du sacrifice sanglant de notre Sauveur; car c'est pour cette raison que saint Paul, en racontant cette institution, nous remet devant les yeux cette nuit affreuse : *J'ai*, dit-il, *appris du Seigneur ce que je vous ai enseigné : que le Seigneur Jésus, la nuit où il devait être livré, prit du pain;* et le reste[4]. C'est dans cette nuit; songez-y bien, et remarquez cette circonstance.

Il pourrait sembler que l'eucharistie étant un mémorial de cette mort, en devait être précédée. Mais non : c'est aux hommes, dont les connaissances sont incertaines, et la prévoyance tremblante, à laisser arriver les choses, avant que d'ordonner qu'on s'en souvienne. Mais Jésus, bien assuré de ce qui allait arriver, et du genre de mort qu'il devait souffrir, sépare par avance son corps et son sang : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, dit-il[5] : *mon corps livré; mon sang répandu :* souvenez-vous-en : souvenez-vous de mon amour, de ma mort, de mon sacrifice, et de la manière admirable dont s'accomplira votre délivrance.

Ainsi quand Dieu institua la pâque, à la veille de la délivrance du peuple de Dieu; lorsque tout le monde était en attente de ce qu'il ferait la nuit suivante, pour accomplir cet ouvrage, il leur dit : *Immolez un agneau, prenez-en le sang, lavez-en vos portes : je viendrai, je verrai ce sang, et je passerai; l'ange exterminateur ne vous frappera pas; et j'épargnerai à cette marque les maisons des Israélites, pendant que je remplirai celles des Égyptiens de carnage et de deuil, en faisant mourir tous leurs premiers-nés : et ce sera là le coup de votre délivrance.* C'est ce que Dieu dit dans l'Exode[6]. Mais que dit-il dans le même lieu? *Vous renouvellerez tous les ans la même cérémonie; vous immolerez un agneau, vous le mangerez avec les mêmes observances; et quand vos enfants vous demanderont : Quelle est cette religieuse cérémonie? vous leur répondrez : C'est la victime que nous célébrons en mémoire du passage du Seigneur, lorsque, frappant toute l'Égypte, il épargna; il passa les maisons des Israélites, et nous délivra par ce moyen de la servitude où nous étions*[1].

Dieu donc, qui savait ce qu'il voulait faire, en institua aussi le mémorial, avant que la chose fût arrivée; afin qu'en faisant la pâque, non-seulement ils se souvinssent de leur délivrance, mais qu'ils se souvinssent encore que ce sacré mémorial avait été établi à la veille d'un si grand ouvrage, et pendant que tout le peuple était en attente d'un si grand événement.

La nouvelle pâque est instituée dans le même esprit : et toutes les fois qu'on la célèbre parmi nous, et on la célèbre non pas tous les ans, comme la pâque ancienne, mais tous les jours; toutes les fois, dis-je, qu'on la célèbre, et que nos enfants, qui nous la verront célébrer avec tant de religion et de respect, nous demanderont : Quelle est cette cérémonie? nous leur dirons : C'est le mystère que Jésus-Christ institua avant sa mort, mais cette mort déjà présente, pendant qu'on tramait le noir complot qui le devait mettre en croix le lendemain; pour nous laisser un mémorial de cette mort, et la perpétuer en quelque sorte parmi nous. Venez, venez, mes enfants; préparez-vous à communier avec nous, et souvenez-vous de votre Sauveur immolé pour l'amour de vous.

Il fallait donc pour accomplir l'ancienne figure de la pâque, il fallait que la nouvelle pâque qui devait être le mémorial éternel de la mort de Jésus-Christ, fût instituée avant cette mort. *J'ai désiré*, dit Jésus, *de la manger avec vous avant que de souffrir*[2]. Et qu'était-ce, en effet, que la pâque ancienne, si ce n'était la figure de la véritable délivrance du peuple de Dieu? *Immolez un agneau, prenez-en le sang, lavez-en vos portes, je vous délivrerai à cette marque*[3]. Dieu avait-il besoin du sacrifice d'un agneau, pour accomplir ses ouvrages? avait-il besoin d'un signal, et de cette marque de sang, pour connaître les maisons qu'il voulait épargner? Tout cela manifestement se faisait en notre figure, pour nous apprendre que nous ne serions délivrés que par le sacrifice de Jésus-Christ, l'agneau sans tache immolé pour le péché du monde, et en vue du sang de son sacrifice. Et Jésus-Christ établit le mémorial d'un si grand bienfait comme Dieu avait établi celui de la délivrance du peuple ancien, avant que la chose fût arrivée; afin que nous connussions que notre Dieu n'est pas comme les hommes, qu'il sait prévoir toutes choses, et les faire comme il convient à un Dieu.

Accoutumons-nous donc, en assistant au saint sacrifice, et encore plus en communiant, à nous remplir la mémoire de la mort de notre Sauveur, et de la nuit où il fut livré. Regardons l'institution de l'eucharistie comme un nouvel engagement

[1] *Matth.* XXVI, 21. *Luc.* XXII, 21. — [2] *Matth.* XXVI, 22, 25. — [3] *Joan.* XIII, 27. — [4] I. *Cor.* XI, 23. — [5] *Matth.* XXVI, 26, 28. *Luc.* XXII, 19, 20. — [6] *Exod.* XII, 3, 6, 7, 12, 13, 23.

[1] *Exod.* XII, 25, 26, 27. — [2] *Luc.* XXII, 15. — [3] *Exod.* XII, 3, 4, 5.

qu'il prenait encore avec nous et avec son Père, pour se dévouer à la mort. Et quelle merveille, qu'il l'ait prévue à la veille qu'elle arriva : puisque non-seulement il l'avait prévue longtemps auparavant, comme on le voit en tant de lieux de son Évangile; mais encore, comme on le voit dans la loi et dans les prophètes, dès l'origine du monde, par tant de prédictions, par tant de figures admirables?

XXe JOUR.

Paroles de Jésus, pour toucher Judas de componction.
Joan. XIII, 10, 27.

Rappelons à notre mémoire toutes les paroles de Jésus-Christ sur le sujet de Judas, dans cette nuit, dès le lavement des pieds. *Vous êtes purs,* disait-il, *mais non pas tous. Car il savait qui était celui qui devait le trahir;* et un peu après : *Je ne parle pas de vous tous; je connais ceux que j'ai choisis; mais il faut que l'Écriture soit accomplie, où il est dit : Celui qui mange à ma table lèvera le pied contre moi; et je vous le dis avant que la chose arrive, afin que vous connaissiez qui je suis, lorsqu'elle sera arrivée* [1].

Ce n'était pas seulement pour l'instruction de ses fidèles disciples que Jésus-Christ parlait ainsi; c'était pour la conversion de ce perfide. Car qu'y a-t-il de plus puissant pour convertir un pécheur, que de lui dire : Tu es vu; comme Nathan disait à David : *C'est vous qui êtes cet homme* [2]; vous êtes cet adultère, cet homicide : vous l'avez fait en secret, et moi je le découvrirai à toute la terre? Et David, averti de cette sorte, confessa son péché, et commença sa pénitence. C'est ainsi que le Sauveur lui-même dit à Judas [3] : C'est toi, c'est toi, malheureux! tu caches en vain tes noirs desseins; tu vas en vain chercher les Juifs dans le secret et parmi les ténèbres de la nuit : tu es vu; on lit dans ton cœur : perfide, tu veux trahir ton Sauveur. Pourquoi nous cachons-nous, malheureux, si nous ne pouvons éviter les yeux de Jésus-Christ? N'est-ce pas assez que Dieu nous voie? Le comptons-nous pour rien, et ses yeux nous sont-ils indifférents?

Il poursuit; et de peur de n'être pas assez entendu : *Un de vous,* dit-il, *me trahira... Ils se regardaient les uns les autres, ne sachant de qui il voulait parler; et comme ils lui demandaient chacun en particulier : Est-ce moi, Seigneur? il leur répondit : Celui qui met la main au plat avec moi me trahira* [4]. Mais comme plusieurs pouvaient l'y mettre ensemble, et que ce signal n'était pas précis, *Pierre fit signe à Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, qui reposait dans le repas sur sa poitrine, qu'il lui demandât qui c'était : Et c'est celui,* dit Jésus, *à qui je donnerai un morceau trempé; et l'ayant trempé, il le donna à Judas fils de Simon Iscariote* [5]. Le voilà bien connu et bien désigné par son nom, par sa famille, par son caractère. Il s'appelait Judas, son père était Simon, le titre de sa famille était *Iscariote,* l'*homme de meurtres,* parce qu'il devait tuer le Sauveur, et parce qu'il devait enfin se tuer lui-même. Où fuiras-tu, malheureux? tu es vu : ta destinée est marquée. Et nous, sommes-nous moins vus, quand nous trahissons notre maître, quand nous allons souvent de l'église, souvent de la table même du Sauveur, où? à quel complot? à quelle entreprise? Dieu le sait! quand nous nous cachons pour vendre notre maître; à quel prix? qui n'en rougirait, et oserons-nous le penser?

Ils furent extrêmement affligés à ces paroles du Sauveur, de savoir qu'un de leur compagnie devait trahir leur maître. Quel scandale pour les Juifs : C'est un méchant, ses propres disciples le livrent, et ne le peuvent plus souffrir! Quelle douleur à ceux qui avaient de l'amour pour leur maître, de lui voir faire un tel affront! Quand quelqu'un offense le Sauveur, ce devrait être une affliction pour tous ses disciples; c'est-à-dire, pour tous les chrétiens. *Tous furent affligés, et lui demandaient : N'est-ce pas moi* [1], qui suis ce traître et ce malheureux? Et Judas, qui devait se confondre et se convertir en voyant l'horreur et l'affliction que ce discours causait à tous ses frères, loin d'en être touché, prend avec les autres un air de confiance et dit comme eux : *Seigneur, est-ce moi?* et Jésus lui répondit : *Vous l'avez dit, c'est vous-même* [2]! Cependant il n'est point ému; et content de faire bonne mine, il persiste dans son dessein. Vous en êtes étonné! Mais quoi? quand vous machinez quelque crime, et que vous faites cependant bonne contenance, Jésus ne vous voit-il pas? Ignorez-vous qu'il ne vous dise : *C'est vous-même?* N'est-ce pas pour vous qu'il dit : *Le Fils de l'homme s'en va, ainsi qu'il a été écrit de lui?* Il n'y a pour lui rien de surprenant, ni de nouveau dans cette entreprise : *mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré! Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il n'eût jamais été* [3]. Il ne dit pas : Il vaudrait mieux absolument : car par rapport au conseil de Dieu, et au bien qui revient au monde de la trahison de Judas, il faut bien qu'il vaille mieux qu'il ait été : mais la puissance de Dieu n'empêche ni n'excuse la malice de l'homme. Le bien qu'il tire de notre crime ne nous justifie pas. Malheur, malheur à cet homme, par qui Jésus est offensé! Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il n'eût jamais été, puisqu'il est né pour son supplice, et que son être ne lui sert de rien que pour rendre sa misère éternelle.

Disons donc, non plus sur Judas, mais sur tous les pécheurs endurcis, et sur nous-mêmes : Malheur, malheur à cet homme! *Maudit soit le jour de ma naissance,* disait Job, disait Jérémie, en la personne des méchants et des réprouvés : *Ma mère, pourquoi m'avez-vous conçu? Malheureux celui qui est venu annoncer à mon père : Un fils vous est né! Pourquoi le sein de ma mère n'a-t-il pas été mon tombeau? Nuit affreuse, nuit malheureuse, où j'ai été conçu! Que ce soit une nuit d'horreur, de tourbillon et de tempête! que les étoiles n'y luisent jamais! que l'aurore n'en dissipe ja-*

[1] *Joan.* XIII, 10, 11, 18, 19. — [2] II. *Reg.* XII, 7, 13. — [3] *Matth.* XXVI, 25. — [4] *Joan.* XIII, 21, 22. *Matth.* XXVI, 22, 23. — [5] *Joan.* XIII, 23, 24, 26.

[1] *Matth.* XXVI, 22. — [2] *Ibid.* 25. — [3] *Ibid.* 24.

à la prédication de Jonas : et celui-ci est plus que Jonas [1]. Faisons donc pénitence, puisque Jésus même nous y exhorte par son Évangile, par les pressantes et continuelles impulsions de son Saint-Esprit : et n'attendons pas que les Ninivites s'élèvent contre nous au dernier jour; car la conviction serait trop forte, la confusion trop inévitable.

Jonas ne résista point à cette fois [2] : la main de Dieu le serrait de trop près : mais après la miséricorde que Dieu eut exercée envers Ninive, le prophète fut affligé d'une affliction extrême; et transporté de colère, il pria le Seigneur, et il lui dit : *Je vous prie, Seigneur, n'est-ce pas là ce que je disais, pendant que j'étais encore en mon pays : que vous étiez bon et indulgent jusqu'à l'infini* [3] : qu'ainsi vous pardonneriez à Ninive; que les paroles de vos prophètes seraient méprisées; et que sans se soucier de vos menaces, ni rompre le cours de leurs crimes, les peuples s'attendraient toujours à vous fléchir par la pénitence, après avoir impunément accompli leurs mauvais désirs? *Seigneur, je vous prie, faites-moi mourir : la mort me sera plus douce que la vie. En même temps il se retira de la ville* [4], et attendait dans le voisinage, quel en serait le sort : car à peine voulut-il croire que Dieu pardonnât tant de crimes, et augmentât la licence par cet exemple d'impunité. Mais Dieu qui le voulait revêtir de l'esprit de la nouvelle alliance, qui est une alliance de miséricorde, de réconciliation et de pardon, et lui ôter cet esprit dur qui devait comme régner en ce temps-là à cause de la dureté du cœur de l'homme, sécha, comme on sait, la branche verte qu'il avait fait élever sur la tête de Jonas, pour le défendre de l'ardeur brûlante du soleil, et des vents de ces pays-là, qu'il avait excités exprès [5]. Et comme Jonas s'en affligea jusqu'à désirer la mort : *Tu t'affliges,* lui dit le Seigneur [6], *de ce rameau vert que tu n'as pas fait, et la naissance duquel ne t'a coûté aucun travail : et tu ne veux pas que j'aie pitié de l'ouvrage de mes mains, et de cette ville immense,* si digne de compassion, quand ce ne serait qu'à cause du nombre infini des *enfants qui* ne *connaissent pas le bien et le mal, et de tant d'animaux?* Car, ô Seigneur! votre bonté s'étend jusqu'à eux, conformément à cette parole du psalmiste : *Vous sauverez les hommes et les animaux, parce qu'il vous a plu, ô mon Dieu! de multiplier votre miséricorde* [7]. Prenons donc l'esprit de douceur; et ne nous laissons point transporter par ce zèle, qu'on voit paraître même dans les saints de l'Ancien Testament : car Jésus dit à ses disciples, qui le voulaient imiter, et à l'exemple d'Élie [8], faire descendre le feu du ciel : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes* [9].

Ne blâmons donc pas le zèle de Jonas, qui était convenable au temps; et louons Dieu au contraire, de lui avoir inspiré la douceur qui devait un jour paraître en Jésus-Christ, et de l'avoir forcé à prêcher sa miséricorde. Ne condamnons pas aisément le saint prophète; parce que ces mouvements des prophètes, et la communication de Dieu avec eux, sont un grand mystère qu'il ne nous est pas permis de pénétrer. Non que je m'attache opiniâtrément à vouloir excuser de faute ce saint homme : car Dieu se plaît quelquefois à faire paraître son bras dans le crime même, et à s'assujettir les âmes les plus rebelles : mais c'est que ce qui se passe entre Dieu et ses prophètes, est bien caché; et qu'il leur fait sentir sa secrète volonté par des voies bien éloignées des nôtres. Et il ne faut s'étonner, ni de ses paroles, ni même de sa fuite. Car Dieu pousse ces âmes qu'il tient sous sa main, et les ramène lui-même; et il veut leur faire sentir par des expériences réelles, la force invincible de cette main souveraine sous laquelle ils sont. Souvenons-nous du saint homme Job, que Dieu reprend avec tant de force, de son ignorance, et des paroles qu'il avait proférées [1]; et de qui néanmoins il dit ensuite par deux et trois fois, qu'il a parlé droitement [2]. Suspendons donc notre jugement dans les violentes agitations de ces âmes prophétiques; et gardons-nous bien de tirer à conséquence ce qui se passe en elles : soit que ce qui leur arrive soit une simple permission de Dieu; soit qu'on n'y puisse trouver, en approfondissant la matière, une réelle influence de sa main, dans tout ce qui nous y paraît un grand péché. Si Jonas paraît si troublé des miséricordes de Dieu, croyons que c'était, selon l'esprit de ces temps, un zèle pour la justice, et pour la vérité de sa parole. S'il fuit devant Dieu, entendons qu'il voudrait pouvoir se fuir lui-même, plutôt que de fournir aux hommes une occasion de mépriser Dieu : et en quelque sorte qu'il faille juger de cette fuite, admirons la main de Dieu qui le soutient; qui lui envoie parmi la tempête ce sommeil mystérieux qui témoigne la tranquillité de son âme, et figure celui de Jésus-Christ dans la nacelle. Imitons son intrépidité, à la vue de la mort présente; sa charité, lorsqu'il veut mourir pour sauver les compagnons de son voyage; sa prière et sa prophétie jusque dans le ventre de la baleine. Prions donc avec lui, et à son exemple, en quelque état que nous soyons, en quelque abîme que nous nous sentions plongés. Admirons aussi l'efficace de sa prédication; et ne faisons pas moins pour Jésus-Christ, nous qui sommes chrétiens, que les Ninivites, qui n'étaient que des infidèles, éloignés de l'alliance de Dieu, firent pour Jonas. Enfin en contemplant ces vives figures que le Saint-Esprit nous a tracées de Jésus-Christ, préparons-nous à entendre la vérité qui a été accomplie en sa personne. Amen, amen.

[1] *Matth.* XII, 41. — [2] *Jon.* III, 3. — [3] *Ibid.* IV, 2. — [4] *Ibid.* 5, 6. — [5] *Ibid.* 8, 9. — [6] *Ibid.* 10, 11. — [7] *Ps.* XXXV, 7, 8. — [8] IV. *Reg.* I, 10. — [9] *Luc.* IX, 55.

[1] *Job.* XXXVIII, XXXIX, XL, XLI. — [2] *Ibid.* XLII, 7, 8.

perdre le traître disciple; et ce fut en sortant de cette table sacrée qu'il alla premièrement à la trahison, et de là au désespoir et au cordeau.

Jésus, qui fait tout pour notre salut, permit que Judas reçût le don sacré avec les autres; afin que nous vissions les effets funestes d'une communion indigne. Voyez le bien-aimé disciple à la table du Sauveur, et y reposant sur sa poitrine; voilà l'image de ceux qui communient dignement. Ils se reposent sur la poitrine de Jésus : à l'exemple de saint Jean, ils apprennent à cette source les secrets célestes : comme lui ils sont honorés de la familiarité et des caresses de leur maître : et fidèles imitateurs de sa chasteté, de sa bonté, de sa douceur, qui sont les vrais caractères de saint Jean, ils sont dignes d'être, comme lui, ses disciples bien-aimés. Voyez de l'autre côté un Judas à la communion : la disposition où il est, celle où il entre : ô Dieu, quelle opposition! quel effroyable contraste! qui ne tremblerait à cette vue!

XXIIe JOUR.

Institution de l'eucharistie.

Lisez les paroles de l'institution de la cène, en saint Matthieu, XXVI, 26, 27, 28 : en ajoutant les paroles des autres auteurs sacrés, qui sont du même sujet. *Pendant qu'ils soupaient; comme ils mangeaient encore* (suivant le grec), *Jésus prit du pain, le bénit, et, après avoir rendu grâces*[1], *le rompit, et le donna à ses disciples, en leur disant : Prenez, mangez; ceci est mon corps, donné pour vous : faites ceci en mémoire de moi*[2]. *Et prenant la coupe après le souper, il rendit grâces, et la donna à ses disciples, en leur disant : Buvez-en tous; c'est mon sang; le sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour plusieurs en rémission de leurs péchés : toutes les fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi*[3]. Voilà tout ce qui regarde l'institution. Seulement au lieu que saint Luc fait dire au Sauveur : Ceci est mon corps *donné* pour vous; saint Paul lui fait dire : Ceci est mon corps *rompu* pour vous[4] : toujours dans le même sens; il est livré à la mort, il est froissé de coups, percé de plaies, violemment suspendu à une croix : en ce sens *rompu et brisé* : voilà le corps que Jésus nous donne; le même corps qui allait bientôt souffrir ces choses, qui les a maintenant souffertes. Encore un mot sur le texte. Au lieu que la Vulgate traduit : *le sang qui sera répandu* pour vous; l'original porte : *qui est répandu, qui se répand;* en temps présent, dans saint Matthieu et dans saint Marc : et sur le corps, le même original porte dans saint Paul : *le corps qui est rompu; qui se rompt*, pareillement en temps présent. Et, en effet, dans saint Luc, la version porte, aussi bien que l'original : *qui est donné, qui se donne :* QUOD DATUR, et non pas un futur, *sera donné*[5]; dans le même sens que Jésus disait : *Pâque sera dans deux jours, et le Fils de l'homme sera livré*[6]; *est livré*, selon le grec : *il le va être;* l'ouvrage est en train, on tient déjà le conseil pour trouver le moyen de le prendre et de le faire mourir[1] : *Et le Fils de l'homme s'en va, comme il a été écrit de lui :* mais *malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré! est livré*, selon le grec[2]. Il parle toujours en temps présent, à cause que sa perte était résolue, tramée pour le lendemain, et qu'on allait dans deux heures commencer à procéder à l'exécution; et afin aussi qu'en quelque temps que nous recevrions son corps et son sang, nous regardassions sa mort comme présente.

Chrétien, te voilà instruit : tu as vu toutes les paroles qui regardent l'établissement de ce mystère : quelle simplicité! quelle netteté dans ces paroles! il ne laisse rien à deviner, à gloser : et s'il y faut quelque glose, c'est seulement en remarquant que, selon la force de l'original, il faudrait traduire : *Ceci est mon corps, mon propre corps; le même corps qui est donné pour vous : Ceci est mon sang, mon propre sang; le sang de la nouvelle alliance; le sang répandu pour vous en rémission de vos péchés.* Car c'est aussi pour cette raison que le syrien, aussi ancien que le grec, et fait du temps des apôtres, lit : *Ceci est mon propre corps;* et que dans la liturgie des Grecs il est porté, que *ce qu'on nous donne, ce qu'on fait de ce pain et de ce vin, c'est le propre corps de Jésus, son propre sang.* Voilà la glose s'il en faut. Quelle simplicité, encore un coup! quelle netteté! quelle force dans ces paroles! S'il avait voulu donner un signe, une ressemblance toute pure, il aurait bien su le dire : il savait bien que Dieu avait dit, en instituant la circoncision : *Vous circoncirez votre chair : ce sera le signe de l'alliance entre vous et moi*[3]. Quand il a proposé des similitudes, il a bien su tourner son langage d'une manière à le faire entendre; en sorte que personne n'en doutât jamais : *Je suis la porte : celui qui entre par moi, sera sauvé*[4]. *Je suis la vigne, et vous les branches : et comme la branche ne porte de fruit qu'attachée au cep; ainsi vous n'en pouvez porter, si vous ne demeurez en moi*[5]. Quand il fait des comparaisons, des similitudes, les évangélistes ont bien su dire : *Jésus dit cette parabole; il fit cette comparaison.* Ici, sans rien préparer, sans rien tempérer, sans rien expliquer, ni devant, ni après, on nous dit tout court : *Jésus dit : Ceci est mon corps; ceci est mon sang : mon corps donné; mon sang répandu :* voilà ce que je vous donne. Et vous, que ferez-vous en le recevant? Souvenez-vous éternellement du présent que je vous fais en cette nuit : souvenez-vous que c'est moi qui vous l'ai laissé, et qui ai fait ce testament; qui vous ai laissé cette pâque, et qui l'ai mangée avec vous avant que de souffrir. Si je vous donne mon corps comme devant être, comme ayant été livré pour vous; et mon sang comme répandu pour vos péchés; en un mot, si je vous le donne comme une victime : mangez-le comme une victime; et souvenez-vous que c'est là un gage qu'elle a été immolée pour vous. O mon

[1] I. *Cor.* XI, 24. — [2] *Luc.* XXII, 19. — [3] *Ibid.* 20. I. *Cor.* XI, 25. — [4] *Ibid.* 24, dans le grec. — [5] *Luc.* XXII, 19. — [6] *Matth.* XXVI. 2.

[1] *Matth.* XXVI, 3. — [2] *Ibid.* 24. *Marc.* XIV, 21. *Luc.* XXII, 22. — [3] *Gen.* XVII, 11. — [4] *Joan.* X, 9. — [5] *Ibid.* XV, 5.

Sauveur! pour la troisième fois, quelle netteté! quelle précision! quelle force! Mais en même temps quelle autorité et quelle puissance dans vos paroles! *Femme, tu es guérie* [1] : elle est guérie à l'instant. *Ceci est mon corps;* c'est son corps : *Ceci est mon sang;* c'est son sang. Qui peut parler en cette sorte, sinon celui qui a tout en sa main? qui peut se faire croire, sinon celui à qui faire et parler c'est la même chose?

Mon âme, arrête-toi ici, sans discourir : crois aussi simplement, aussi fortement que ton Sauveur a parlé, avec autant de soumission, qu'il fait paraître d'autorité et de puissance. Encore un coup, il veut, dans ta foi, la même simplicité qu'il a mise dans ses paroles. *Ceci est mon corps;* c'est donc son corps : *Ceci est mon sang;* c'est donc son sang. Dans l'ancienne façon de communier, le prêtre disait : *Le corps de Jésus-Christ;* et le fidèle répondait : Amen : Il est ainsi : *Le sang de Jésus-Christ,* et le fidèle répondait : Amen : Il est ainsi. Tout était fait, tout était dit, tout était expliqué par ces trois mots. Je me tais, je crois, j'adore : tout est fait, tout est dit.

XXIIIe JOUR.

Fruit de l'eucharistie : vivre de la vie de Jésus-Christ.
Ibid.

Mon âme, tu as établi le fondement; tu as cru en simplicité, par un simple acte. Épanche-toi maintenant, dans la méditation d'un si grand bienfait; développe-toi à toi-même tout ce qu'il contient, tout ce que Jésus t'a donné par ce peu de mots. Vous êtes donc ma victime, ô mon Sauveur! mais si je ne faisais que vous voir sur votre autel et sur votre croix, je ne saurais pas assez que c'est à moi, que c'est pour moi que vous vous offrez. Mais aujourd'hui que je vous mange, je sais, je sens pour ainsi parler, que c'est pour moi que vous vous êtes offert. Je suis participant de votre autel, de votre croix, du sang qui y purifie le ciel et la terre, de la victoire que vous y avez remportée sur notre ennemi, sur le démon, sur le monde, victoire qui vous fait dire : *Le monde vous affligera, mais prenez courage; j'ai vaincu le monde* [2].

Si vous vous êtes offert pour moi, donc vous m'aimiez : car pour qui donne-t-on sa vie, si ce n'est pour ses amis? Je vous mange en union avec votre sacrifice; par conséquent avec votre amour : je jouis de votre amour tout entier, de toute son immensité; je le ressens tel qu'il est : j'en suis pénétré. Vous venez vous-même me mettre ce feu dans les entrailles, afin que je vous aime d'un amour semblable au vôtre. Ah! je vois maintenant, et je connais que vous avez pris pour moi cette chair humaine; que vous en avez porté les infirmités pour moi; que c'est pour moi que vous l'avez offerte; qu'elle est à moi. Je n'ai qu'à la prendre, à la manger, à la posséder, à m'unir à elle. En vous incarnant dans le sein de la sainte Vierge, vous n'avez pris qu'une chair individuelle : maintenant vous prenez la chair de nous tous, la mienne en particulier : vous vous l'appropriez, elle est à vous : vous la rendez comme la vôtre par le contact, par l'application de la vôtre : premièrement pure, sainte, sans tache; secondement, immortelle, glorieuse : je recevrai le caractère de votre résurrection, pourvu que j'aie le courage de recevoir celui de votre mort. Venez, venez, chair de mon Sauveur; charbon ardent, purifiez mes lèvres, brûlez-moi de l'amour qui vous livre à la mort. Venez, sang que l'amour a fait répandre; coulez dans mon sein, torrent de flamme. O Sauveur! c'est donc ici votre corps, ce même corps percé de plaies. Je m'unis à toutes; c'est par là que tout votre sang s'est écoulé pour moi. Vous languissez, vous mourez, vous passez; c'est ici votre passage : je passe, j'expire avec vous. Que m'est le monde, rien du tout. Je suis crucifié au monde, et le monde à moi. Il ne me plaît pas, et je ne veux pas lui plaire. Il ne me goûte pas : tant mieux pour moi, pourvu que je ne le goûte pas aussi. La rupture s'est faite de part et d'autre : ce n'est pas comme quand l'un aime et l'autre hait : je ne puis souffrir le monde, qui de son côté ne me peut souffrir : tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel est le monde pour moi, et moi pour le monde. Heureuse rupture! Mais le monde dira ceci, dira cela; le monde dira que je veux encore lui plaire dans ma séparation : qu'importe qu'il dise? *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ : je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi : et ce que j'ai de vie dans la chair, je l'ai en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et s'est livré pour moi* [1].

Si je suis encore touché d'un amour humain, je vis encore; si je hais celui qui me hait, je vis encore; si je ressens les injures, je vis encore; si je suis touché du plaisir, je vis encore; si la douleur me pénètre, je vis encore. Adieu, adieu; je m'en vais : je ne suis plus de rien; je ne suis plus moi : *c'est pour Jésus-Christ que je vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* C'est ainsi qu'il faudrait être : c'est le fruit de l'eucharistie : ha! que j'en suis loin! mais je n'y viendrai que par elle.

XXIVe JOUR.

Par la communion, le fidèle consommé en un avec Jésus-Christ. *Matth.* XXVI, 26.

Ceci est mon corps [2] : c'est donc ici la consommation de notre union avec le Sauveur : son corps n'est pas à lui, mais à nous; notre corps n'est pas à nous, mais à Jésus-Christ. C'est le mystère de la jouissance, le mystère de l'Époux et de l'Épouse. Il est écrit : *Le corps de l'Époux n'est pas en sa puissance, mais en celle de l'Épouse* [3]. Sainte Église, chaste Épouse du Sauveur; âme chrétienne, qui l'avez choisi pour votre Époux dans le baptême, en foi, et avec des promesses mutuelles : le voyez-vous, ce corps sacré de votre Époux; le voyez-vous sur la sainte table où on le vient de consacrer? il n'est

[1] *Luc.* XIII, 12. — [2] *Joan.* XVI, 33.

[1] *Gal.* II, 19, 20; VI, 14. — [2] *Matth.* XXVI, 26. — [3] I. *Cor.* VII, 4.

plus en sa puissance, mais en la vôtre : *Prenez-le*, dit-il, il est à vous: *C'est mon corps livré pour vous*[1], vous avez sur lui un droit réel. Mais aussi votre corps n'est pas à vous : Jésus le veut posséder. Ainsi vous serez unis corps à corps : et vous serez deux dans une chair; qui est le droit de l'Épouse, et l'accomplissement parfait de ce chaste, de ce divin mariage.

L'usage passe, mais le droit demeure. On n'est pas toujours dans ce chaste embrassement; mais on y est de désir, on y est de droit. *Ainsi*, dit notre Sauveur, *qui me mange demeure en moi, et moi en lui*[2] : il n'y demeure pas pour un moment; cette jouissance mutuelle a un effet permanent : *Qui me mange*, qui jouit de moi, *demeure en moi :* mais l'union est réciproque : *demeure en moi, et moi en lui*. Que cette union est réelle! que l'effet en est permanent! Le corps de Jésus-Christ est en ma puissance : j'ai reçu ce droit sacré par le baptême; je l'exerce dans l'eucharistie : mon corps est donc au Sauveur, comme le corps du Sauveur est à moi. Il y faut joindre un chaste et parfait amour. *Comme mon Père est vivant, et que je vis pour mon Père; ainsi celui qui me mange vivra pour moi*[3]; il ne respirera que mon amour; il n'aura de vie que celle qu'il recevra de moi.

C'est aussi à quoi nous conduit le souvenir de la mort de notre Sauveur. Dans ce tendre, dans ce bienheureux, dans ce cher souvenir, *l'amour de Jésus-Christ nous presse, pendant que nous pensons que si un seul est mort pour tous, tous aussi sont morts; et un seul est mort et ressuscité pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux*[4].

Prenons donc ce corps sacré avec transport, avec ce bienheureux excès dont parle saint Paul dans le même endroit : *Si*, dit-il[5], *nous sommes transportés en notre esprit, et hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu*. Oui, à la présence de ce corps, je suis hors de moi; je m'oublie moi-même : je veux jouir de l'Époux, et de lui seul. *Quoi! je prendrais ce qui est uni avec Jésus-Christ, jusqu'à faire un corps avec lui, pour l'unir à une impudique, et devenir avec elle un même corps! A Dieu ne plaise*[6]! Mais tout ce qui partage mon cœur, tout ce qui en ôte à Jésus-Christ la moindre parcelle, est pour moi cette impudique qui veut m'enlever à Jésus-Christ. Que tous les mauvais désirs se retirent : *Mon corps* uni au corps de Jésus *n'est pas pour l'impureté, mais pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ aussi est pour mon corps*[7]. Voici le parfait accomplissement de cette parole : l'eucharistie nous explique toutes les paroles d'amour, de correspondance, d'union, qui sont entre Jésus-Christ et son Église, entre l'Époux et l'Épouse, entre lui et nous.

Dans le transport de l'amour humain, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières, et, comme disait ce poëte, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime, pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre? Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel, est vérité, est sagesse dans l'amour de Jésus : *Prenez, mangez, ceci est mon corps :* dévorez, engloutissez, non une partie, non un morceau, mais le tout.

[1] *Luc.* XXII, 19; I. *Cor* VI, 16. — [2] *Joan.* VI, 57. — [3] *Ibid.* 58. — [4] II. *Cor.* V, 14, 15. — [5] *Ibid.* 13. — [6] I *Cor.* VI, 15, 16. — [7] *Ibid.* 13.

Mais il faut que l'esprit s'y joigne; car qu'est-ce aussi que s'unir au corps, si on ne s'unit à l'esprit? *Celui qui est uni au Seigneur, qui lui demeure attaché, est un même esprit avec lui*[1]. Il n'a qu'une même volonté, un même désir, une même félicité, un même objet, une même vie.

Unissons-nous donc à Jésus, corps à corps, esprit à esprit. Qu'on ne dise point : L'esprit suffit : le corps est le moyen pour s'unir à l'esprit; c'est en se faisant chair que le Fils de Dieu est descendu jusqu'à nous : c'est par sa chair que nous devons le reprendre pour nous unir à son esprit, à sa divinité. *Nous sommes faits participants*, dit saint Pierre[2], *de la nature divine;* parce que Jésus-Christ a aussi participé à notre nature. Il faut donc nous unir à la chair que le Verbe a prise, afin que par cette chair nous jouissions de la divinité de ce Verbe, et que nous devenions des dieux, en prenant des sentiments divins.

Purifions donc notre corps et notre esprit, puisque nous devons être unis à Jésus-Christ, selon l'un et selon l'autre. Rendons-nous dignes de recevoir ce corps virginal, ce corps conçu d'une vierge, né d'une vierge. Purifiez-vous, sacrés ministres, qui nous le donnez. Que votre main, qui nous le donne, soit plus pure que la lumière; que votre bouche, qui le consacre, soit plus chaste que celle des vierges les plus innocentes. O quel mystère! avec quelle pureté doit-il être célébré! *Le mariage est saint et honorable entre tous; et la couche nuptiale est sans tache*[3] : mais elle n'est pas encore assez sainte pour ceux qui doivent consacrer la chair de l'Agneau. Par cette sainte institution de la continence, que l'Église a toujours eue en vue, les doctes le savent, depuis le temps des apôtres; qu'elle a enfin établie, quand elle a pu, dès les premiers siècles, partout où elle a pu, et d'une manière plus particulière dans l'Église d'Occident, et dans celle de Rome spécialement, consacrée et fondée par les deux princes des apôtres, saint Pierre et saint Paul; l'Église veut préparer à ce corps vierge, à ce corps formé d'une vierge, des ministres dignes de lui, et nous donner une vive idée de la pureté de ce mystère. *Prenez, mangez, ceci est mon corps;* purifiez votre corps, qui le doit recevoir; votre bouche où il doit entrer. La pureté de la bouche, c'est qu'il n'en sorte que des paroles de bénédiction; la pureté de la bouche, c'est de modérer sa langue, la tenir le plus qu'on peut dans le silence; la pureté de la bouche, c'est de désirer le chaste baiser de l'Époux, et renoncer à toute autre joie qu'à celle de le posséder. Amen, amen!

[1] I. *Cor.* VI, 17. — [2] II. *Pet.* I, 4. — [3] *Hebr.* XIII, 3

XXV[e] JOUR.

L'eucharistie est le gage de la rémission des péchés.
Matth. XXVI, 27, 28.

Buvez-en tous : ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance ; le sang répandu pour vous en rémission de vos péchés[1]. C'est ici la partie la plus étonnante du mystère, et celle aussi, comme on voit, où Jésus parle avec plus de force. Qu'il nous donne à manger la chair de son sacrifice, la chair de la pâque; c'est la coutume; c'est le dessein de ce sacrifice : mais jamais on n'en a bu le sang, ni celui d'aucune victime, encore qu'on eût mangé les chairs. *Moïse*, dit saint Paul, *ayant récité devant tout le peuple toutes les ordonnances de la loi, prit du sang des victimes avec de l'eau, et en jeta sur le livre même et sur tout le peuple, en disant : C'est le sang du testament que Dieu a déjà fait pour vous* [2]. Voilà, ce semble, tout ce qu'on peut faire du sang des victimes; en arroser tout le peuple, mais non pas le lui donner à boire. Jésus-Christ seul va plus avant. Moïse dit, en jetant le sang des victimes sur le peuple : *Ceci est le sang de l'alliance;* à quoi le Sauveur regarde manifestement, lorsqu'il dit : *Ceci est mon sang de la nouvelle alliance.* C'est donc du sang en l'une et en l'autre occasion. Tout le peuple en est touché, mais différemment; car il en est touché par aspersion sous Moïse; et l'aspersion qu'ordonne Jésus, c'est de le boire : c'est la bouche, c'est la langue, qui en doit être arrosée par cette aspersion : *Buvez-en tous*, dit-il, *car c'est mon sang, le sang de la nouvelle alliance; le sang répandu en rémission des péchés* [3].

Cette différence des deux testaments est pleine de mystère. Une des raisons qui étaient données aux anciens pour ne point manger le sang, *c'est à cause qu'il était donné*, dit le Seigneur, *afin qu'étant répandu autour de l'autel, il soit en expiation de nos âmes et en propitiation pour nos péchés; et pour cela j'ai commandé aux enfants d'Israël, et aux étrangers qui demeurent parmi eux, de n'en manger point*[4]. On leur défend de manger du sang, *à cause qu'il est répandu pour la rémission des péchés :* et au contraire le Fils de Dieu veut qu'on le boive, *à cause qu'il est répandu pour la rémission des péchés.*

C'est par la même raison qu'il était écrit : *Toute victime qu'on immolera pour expier le péché dans le sanctuaire ne sera pas mangée, mais elle sera consumée par le feu*[5] : et cette observance signifiait que la rémission des péchés ne pouvant pas s'accomplir par les sacrifices de la loi, ceux qui les offraient demeuraient sous l'interdit, et dans une espèce d'excommunication, sans participer à la victime qui était offerte pour le péché. Mais, par une raison contraire, Jésus-Christ ayant expié nos âmes, et ayant parfaitement accompli la rémission des péchés, par l'oblation de son corps et l'effusion de son sang, il nous ordonne de *manger ce corps livré pour nous*, et de *boire le sang de la nouvelle alliance, versé pour la rémission des péchés;* pour nous montrer qu'elle était faite, et que nous n'avions plus qu'à nous l'appliquer.

Goûtons donc dans l'eucharistie la grâce de la rémission des péchés, en disant avec David : *Bienheureux ceux à qui leurs iniquités sont remises, et dont les péchés sont couverts. Bienheureux celui à qui le Seigneur n'impute point de péché, et qui ne s'impose point à lui-même* [1], dans la pensée qu'il a qu'ils lui sont pardonnés. Et encore : *Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom. Mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie pas ses bienfaits. C'est lui qui remet tous tes péchés; c'est lui qui guérit toutes tes maladies.... Il ne nous a pas traités selon nos péchés; il ne nous a pas rendu ce que méritaient nos fautes... Autant que le levant est loin du couchant, autant il a éloigné de nous nos iniquités* [2].

Quel repos a une conscience troublée de son crime, et alarmée de la justice divine qui la presse, de goûter dans le corps et dans le sang de Jésus la grâce de la rémission des péchés, et par là même d'en effacer tous les restes!

Apprenons que l'eucharistie est un remède des péchés. Si nous nous purgeons des grands, elle effacera les petits, et nous donnera de la force pour éviter et les petits et les grands.

C'est le péché qui met la séparation entre Dieu et nous. Se purifier des péchés, c'est ôter tout empêchement, et rendre les embrassements entre l'Époux céleste et son Église plus ardents, plus purs, plus intimes.

XXVI[e] JOUR.

Jésus-Christ notre victime et notre nourriture.

Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que celui qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle [3].

Qu'est-ce à dire, qu'il a donné son Fils unique ? C'est qu'il l'a donné à la mort, ainsi qu'il avait dit auparavant : *comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé* [4] : c'est-à-dire qu'il soit élevé et mis en croix. C'est donc ainsi que *Dieu a donné son Fils unique :* il l'a donné à la mort, et à la mort de la croix.

Mais comment est-ce que Dieu a fait pour donner son Fils unique à la mort? Le Fils de Dieu, en qui est la vie et qui est lui-même la vie, peut-il mourir ? Afin qu'il pût mourir, Dieu l'a fait homme, l'a fait Fils de l'homme d'une manière admirable, incompréhensible, très-véritable, très-réelle, mais singulière, qui étonne toute la nature; et par ce moyen s'est accompli ce que Dieu voulait, que le Fils de l'homme, qui est en même temps le Fils de Dieu, fût élevé à la croix, et donné à la mort pour la vie du monde.

[1] *Matth.* XXVI, 28. *Marc.* XIV, 24. *Luc.* XXII, 20. — [2] *Exod.* XXIV. *Hebr.* IX, 19, 20. — [3] *Matth.* XXVI, 27. — [4] *Levit.* XVII, 11. 12. — [5] *Ibid.* VI, 30.

[1] *Ps.* XXXI, 1, 2. — [2] *Ibid.* CII, 1, 2, 3, 10, 11. — [3] *Joan.* III, 16. — [4] *Ibid.* 14.

Dieu donc *a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique.* Il l'a premièrement donné au monde, quand il s'est fait homme; et il l'a en second lieu donné au monde, quand il l'a donné pour en être la victime. La même chair qu'il avait prise, pour se rendre semblable à nous et s'unir à nous, il nous la donne de nouveau, en la donnant pour nous en sacrifice.

Voilà deux choses qui devaient être accomplies dans la chair de notre Sauveur : l'une, que le Fils de Dieu devait venir en chair, pour s'unir à nous et nous être semblable, l'autre, que le même Fils de Dieu devait s'immoler dans la même chair qu'il avait prise, et l'offrir pour nous en sacrifice. Une troisième chose se doit accomplir en cette chair immolée : il faut encore qu'elle soit mangée pour la consommation de ce sacrifice, en gage certain que c'est pour nous que le Fils de Dieu l'a prise et qu'il l'a offerte, et qu'elle est tout à fait à nous. C'est une troisième merveille qui doit s'accomplir dans la chair de Jésus-Christ. Comment le fera-t-il ? Nous faudra-t-il dévorer sa chair, ou vive ou morte, en sa propre espèce et nature ? Et puisqu'il faut que son sang nous soit aussi bien donné à boire que sa chair à manger, afin que, donné ainsi, il nous soit en gage que c'est pour la rémission de nos péchés qu'il a été répandu, faudra-t-il avaler ce sang en sa propre forme ? A Dieu ne plaise ! Dieu a trouvé le moyen que, sans rien perdre de la substance de son corps et de son sang, nous les prissions seulement d'une manière différente de celle dont ils sont naturellement exposés à nos sens. Par ce moyen, nous avons toute la substance de l'un et de l'autre ; et Dieu, en nous les donnant dans une forme étrangère, nous sauve l'horreur de manger de la chair humaine, et de boire du sang humain, en leur propre forme.

Et comment a-t-il fait cela ? Il a pris du pain, et il a dit : *Ceci est mon corps,* mon vrai corps, mais sous la figure du pain; il a pris une coupe pleine de vin, et il a dit : *Ceci est mon sang,* mon vrai sang, sous la figure de ce vin dont j'ai rempli la coupe que je vous présente. Comme donc, afin que son Fils éternel et immortel pût mourir, il l'a fait Fils de l'homme : ainsi afin qu'on pût manger cette chair et boire ce sang, il a fait ce corps, pain d'une certaine manière; puisqu'il a revêtu son corps de l'espèce et de la forme du pain : il a voulu que son sang fût encore versé dans nos bouches, et coulât en nous sous la forme et la figure du vin. Nous avons donc toute la substance de l'un et de l'autre; les figures anciennes s'accomplissent, notre foi est contente, notre amour a ce qu'il demande : il a Jésus-Christ tout entier, en sa propre et véritable substance; et l'Église le mange : l'Église le reçoit : comme épouse elle jouit de son corps; elle lui est unie corps à corps, pour lui être aussi unie cœur à cœur, esprit à esprit. Comment tout cela s'est-il pu faire ? *Dieu a tant aimé le monde :* l'amour peut tout; l'amour fait, pour ainsi dire, l'impossible pour se contenter, et pour contenter son cher objet. Dieu a fait aussi pour nous l'impossible; je dis pour nous, car pour lui, il n'y en a point; tout lui est possible. Mais ce qui était impossible à la nature à faire, et au sens humain à comprendre, il l'a fait : son Fils est devenu le Fils de l'homme; et il s'est approché de nous : la nature humaine, qu'il a mise en quelque façon entre lui et nous, n'a point empêché que ce ne soit lui-même en personne qui vînt à nous, même comme Dieu : au contraire, il y est venu par l'homme même, et la chair qu'il a prise a été notre lien avec lui. De même, quand le Fils de l'homme a été donné à la mort, il a été vrai que le Fils de Dieu mourait lui-même, dans la nature qu'il avait prise. S'il faut ensuite manger cette chair donnée pour nous en sacrifice, son amour en trouvera le moyen : *Prenez, mangez : ceci est mon corps :* ne vous informez pas de la manière, c'est la substance qu'il vous faut ; car c'est à la substance qu'est unie la divinité et la vie. Sous la figure de ce pain, c'est mon propre corps ; sous la figure de ce vin, c'est le même sang qui a été répandu pour vous. *Mangez, buvez :* tout est à vous : ne songez pas à ce que vos sens vous présentent ; c'est à votre foi que je parle ; c'est à elle que je dis : *Ceci est mon corps.* Souvenez-vous donc que c'est moi qui vous le dis. Nul autre que moi, nul autre qu'un Dieu, nul autre que le Fils de Dieu, par qui tout a été fait, ne pourrait parler de cette sorte. Souvenez-vous que, sous la figure de ce pain et de ce vin, c'est mon corps, c'est mon sang, que je vous donne, ce corps donné à la mort, ce sang répandu pour vos péchés.

Et comment tout cela s'est-il fait? *Dieu a tant aimé le monde.* Il ne nous reste qu'à croire, et à dire avec le disciple bien-aimé : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a eu pour nous*[1]. La belle profession de foi! le beau symbole! Que croyez-vous, chrétien? Je crois l'amour que Dieu a pour moi. Je crois qu'il m'a donné son Fils; je crois qu'il s'est fait homme; je crois qu'il s'est fait ma victime; je crois qu'il s'est fait ma nourriture, et qu'il m'a donné son corps à manger, son sang à boire, aussi substantiellement qu'il a pris et immolé l'un et l'autre. Mais comment le croyez-vous ? C'est que je crois à son amour, qui peut pour moi l'impossible, qui le veut, qui le fait. Lui demander un autre *comment,* c'est ne pas croire à son amour et à sa puissance.

Si nous croyons à cet amour, imitons-le. Quand il s'agit de la gloire de Dieu et de son service, notre zèle ne doit rien trouver d'impossible. *Si vous pouvez croire,* dit-il, *tout est possible à celui qui croit*[2]. Remarquez : *si vous pouvez croire :* toute la difficulté est de croire; mais si une fois vous croyez bien, *tout vous est possible.* Dieu entre dans les desseins de votre zèle; et sa puissance vient à votre aide. L'obstacle que vous avez à vaincre n'est pas dans les choses que vous avez à exécuter pour Dieu : il est en vous-même, il est en votre foi : *Si vous pouvez croire.* Mais Dieu nous aide à croire. *Je crois, Seigneur ! Aidez mon incrédulité*[3].

[1] I. *Joan.* IV, 16 — [2] *Marc.* IX, 22. — [3] *Ibid.* 23.

XXVII[e] JOUR.

Notre-Seigneur avait promis sa chair et son sang dans l'eucharistie. *Joan.* VI, 32, 59.

Pour comprendre tout le dessein du Fils de Dieu dans l'eucharistie, il faut encore écouter ce qu'il en dit en saint Jean, VI. Nous trouverons qu'il y fait trois choses. Il y explique premièrement ce qu'il nous donne; secondement, le fruit qu'on en doit tirer; troisièmement, le moyen d'en tirer ce fruit.

Ce qu'il nous donne, c'est lui-même, et c'est sa chair et son sang: et dès qu'il en parle, les hommes s'écrient: *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger*[1]? L'homme raisonne toujours contre lui-même, et contre les bontés de Dieu. Quand Jésus, pour nous préparer au mystère qu'il devait laisser à son Église au jour de la cène, dit qu'il nous donnerait sa chair à manger et son sang à boire, les Juifs tombèrent dans trois erreurs. Ils crurent qu'il leur parlait de la chair d'un homme pur, du fils de Joseph, voilà leur première erreur; d'une chair semblable à celle dont les hommes nourrissent leur corps, voilà la seconde : d'une chair enfin qu'ils consumeraient en la mangeant, c'était la troisième.

Contre la première : *Je suis*, dit-il, *le pain vivant descendu du ciel*[2]. La chair que nous mangeons n'est donc pas la chair du fils de Joseph; c'est la chair du Fils de Dieu, une chair conçue du Saint-Esprit, et formée du sang d'une vierge. *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; et la chose sainte qui naîtra de vous aura le nom de Fils de Dieu*[3]. QUOD NASCETUR EX TE SANCTUM. SANCTUM, au substantif, pour ceux qui savent un peu la grammaire, et qui entendent la force de ce neutre, c'est-à-dire une chose substantiellement sainte : manière de parler qui fait voir que la sainteté est substantielle en Jésus-Christ. Pourquoi? Parce que sa personne est sainte par elle-même, par la sainteté essentielle et substantielle du Fils de Dieu. *Et c'est pourquoi,* continue l'ange, *il sera appelé le Fils de Dieu.* Qu'est-ce à dire, *il sera appelé?* est-ce qu'il ne le sera pas essentiellement, et qu'on lui en donnera le nom par quelque figure? A Dieu ne plaise! au contraire, il le sera appelé par excellence. Le Père, qui l'engendre dans l'éternité, l'engendrera dans le sein de Marie : *la vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre,* s'insinuera dans son sein; et la chair que prendra le Fils de Dieu dans le sein de cette vierge sera formée par le Saint-Esprit. Ce sera donc une chair sainte, de la sainteté du Fils de Dieu, qui se l'unit : elle sera pleine de vie, source de vie: vivante et vivifiante par elle-même. Ainsi la première erreur est détruite.

Pour réfuter la seconde, qui consistait à s'imaginer que la vie que Jésus-Christ promettait par sa chair serait cette vie commune et mortelle, il répete, il inculque, dans tout son discours, que c'est la vie éternelle, tant de l'âme que du corps, qu'il nous veut donner : *La volonté de mon Père est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, et que je les ressuscite au dernier jour..... Qui mange de ce pain,* de cette viande céleste, *de ma chair, que je donnerai pour la vie du monde, vivra éternellement*[1].

Pour détruire la troisième erreur des Juifs, qui s'imaginaient une chair qu'on consumerait en la mangeant, il leur dit : *Cela vous scandalise?* Vous serez donc bien plus étonnés *quand vous verrez le Fils de l'homme monter au lieu d'où il est venu*[2]. Comme s'il disait : On mangera ma chair, je l'ai dit; mais je n'en demeurerai pas moins vivant et moins entier. D'où il conclut : Ne vous imaginez donc pas que je vous parle d'une chair humaine à l'ordinaire, ou de la chair du fils de Joseph; ni que je vous parle d'une chair qui doive vous être donnée pour entretenir cette vie mortelle, ni par conséquent d'une chair qui doive être mise en pièces et consumée en la mangeant : *La chair,* en ces sens, *ne sert de rien : c'est l'esprit qui vivifie : les paroles que je vous dis sont esprit et vie*[3]. Quoiqu'il n'ait parlé, pour ainsi dire, que de sa chair, que de son sang, que de manger celle-là, que de boire l'autre; tout ce qu'il a dit est esprit, c'est-à-dire manifestement que dans sa chair, dans son sang, tout est esprit, tout est vie, tout est uni à la vie et à l'esprit; parce que sa chair et son sang sont la chair et le sang du Fils de Dieu.

Autant donc que nous désirons la vie, autant devons-nous désirer cette chair qui nous la donne, qui la contient, qui est la vie même. *Il est sorti de moi une vertu; je l'ai sentie sortir*[4]. C'était une vertu pour guérir les corps : combien plus en sortira-t-il pour vivifier les âmes? Approchons-nous donc de cette chair, touchons-la, mangeons-la : il en sortira une vertu qui portera la vie dans nos âmes, et qui dans son temps la donnera à nos corps.

Il en est de même du sang de Jésus : ce sang est plein de vertu pour nous vivifier; car c'est le sang du Fils de Dieu, *le sang du Nouveau Testament,* comme il l'appelle lui-même; et c'est-à-dire, comme l'interprète saint Paul[5], *le sang du Testament éternel,* par lequel *le grand pasteur des brebis a été tiré de la mort.* Il est donc lui-même ressuscité des morts par la vertu de son sang; parce qu'il devait entrer dans sa gloire par ses souffrances. C'est par ce même sang, par ce sang du Testament et de l'alliance éternelle, que nous devons aussi hériter de son royaume, et avoir la vie éternelle. Mangeons, buvons, vivons, nourrissons-nous, unissons-nous à la vie par cette chair, par ce sang vivifiant. Il les a pris pour s'approcher de nous. *Ce n'est pas aux anges qu'il a voulu s'unir; c'est la postérité d'Abraham,* c'est la nature humaine, *qu'il a voulu prendre. Et parce que les hommes sont composés de chair et de sang, il a voulu aussi être composé de l'un et de*

[1] *Joan.* VI, 53. — [2] *Ibid.* 32, 33, 34, 41, 42, 43. — [3] *Luc.* I, 35.

[1] *Joan.* VI, 39, 52 *et* 59. — [2] *Ibid.* 62, 63. — [3] *Ibid* 44 — [4] *Luc.* VIII, 46. — [5] *Hebr.* XIII, 20.

que je suis, la tête même, et l'âme dont elle est le siége.

Xe JOUR.

Se laver des moindres taches. *Vous êtes purs, mais non pas tous.* Joan. XIII, 8, 10.

En Orient, dans les pays chauds, l'usage du bain était fort fréquent, et après qu'on s'était lavé le matin, et pendant le jour, il ne restait plus sur le soir que de se laver les pieds pour se nettoyer des ordures qu'on amassait en allant et venant. C'est le sens de cette parole de l'Épouse : *J'ai lavé mes pieds : pourquoi voulez-vous que je me lève pour les salir*[1] ? Jésus-Christ se sert de cette similitude, pour faire entendre à ses fidèles qu'après s'être lavé des grands péchés, il reste encore le soin de se purger de ceux que l'on contracte dans l'usage de la vie humaine, lesquels, bien que plus petits à comparaison des autres, ne laissent pas en eux-mêmes d'être toujours grands, parce qu'une âme qui aime Dieu ne trouve rien de léger dans ce qui l'offense; et si elle négligeait de se purifier de ces fautes, elles la mettraient dans un état funeste, affaiblissant insensiblement les forces de l'âme : en sorte qu'il ne lui resterait que très-peu de résistance contre les grandes tentations; ce qui la ferait succomber trop aisément, parce que ces tentations violentes ne peuvent être vaincues que par une très-ardente charité. C'est ce que Jésus-Christ nous apprend par ces paroles : *Celui qui a été lavé n'a plus besoin que de laver ses pieds, et il est pur dans tout le reste; et vous, vous êtes purs, mais non pas tous*[2]. Jésus-Christ nous apprend donc, par cette parole, qu'il ne nous est pas permis de négliger ces moindres péchés; et c'est ce qu'il a voulu signifier par le lavement des pieds. Et afin de pénétrer tout le mystère, le soin qu'il prend de laver les pieds à ses apôtres, au moment qu'il allait instituer l'eucharistie et les y faire participer, nous apprend que le temps où nous devons nous appliquer à purger ces fautes vénielles, c'est celui où nous nous préparons à la communion, où il s'agit de s'unir parfaitement avec Jésus-Christ; à quoi ces péchés apportent un si grand obstacle, que si on mourait avant que de les avoir expiés, la vision bienheureuse en serait retardée, et peut-être durant plusieurs siècles. On doit donc se sentir d'autant plus obligé à purifier ces péchés avant la communion, que c'est par elle principalement qu'on s'en doit relever, les autres étant lavés par un autre sacrement; et la négligence de purger ces fautes pouvant aller à un excès qui rendrait l'attache à ces péchés non-seulement dangereuse, comme elle l'est toujours, mais encore mortelle. Car celui qui ne se soucie des péchés qu'à cause qu'ils damnent, montre que c'est la peine qu'il craint, mais qu'il n'aime pas véritablement la justice, c'est-à-dire, qu'il n'aime pas Dieu comme il y est obligé; et il doit craindre de perdre bientôt, par son extrême langueur, tout ce qui lui reste de ce feu divin. Lavons donc soigneusement, non-seulement nos mains et notre tête, mais encore nos pieds, avant que d'approcher de l'eucharistie; autrement l'Époux viendra à nous avec une espèce de dédain : et encore que ces péchés journaliers n'empêchent pas qu'il ne nous dise, ainsi qu'aux apôtres : *Vous êtes purs;* il nous avertit néanmoins de nous en purger, quand nous voulons nous approcher de son corps et de son sang avec toute la pureté requise. Et il fait bien voir combien est grande cette obligation, lorsqu'en lavant les pieds à ses apôtres, pour leur inspirer le soin de se purifier de ces péchés, il leur dit : *Si je ne vous lave :* c'est-à-dire, si je ne lave ces taches des pieds : *vous n'aurez point de part avec moi*[1]; non-seulement à cause qu'elles retardent, comme on vient de voir, la vision bienheureuse, et la parfaite union avec Dieu; mais encore à cause que la négligence de les nettoyer peut causer de dangereuses froideurs entre l'âme et Jésus-Christ, et même dans un certain degré devenir mortelle. Lavez-vous donc, chrétien, lavez-vous de tous vos péchés, jusqu'aux plus petits, lorsque vous devez approcher de la sainte table. Lavez vos pieds avec soin, renouvelez-vous tout à fait, de peur qu'il ne vous arrive de manger indignement le corps du Sauveur; puisque vous voyez si clairement que ce péché, qui peut-être ne serait que véniel par sa nature, deviendrait mortel par l'attache que vous y auriez. Et quand même vous ne seriez pas tout à fait indigne, de cette indignité qui nous rend coupables du corps et du sang du Sauveur, nous pourrions nous rendre indignes des grandes grâces, sans lesquelles nous ne pouvons vaincre les grandes faiblesses, ni les grandes tentations dont la vie est pleine. Nous pourrions nous rendre indignes de cette parfaite communication avec l'Époux, et causer entre lui et nous, sinon la rupture, du moins ces froideurs qui sont des dispositions à la rupture même.

Seigneur! lavez-moi les pieds, afin que je dise avec l'Épouse : *Je me suis lavé les pieds; puis-je les salir de nouveau?* La pureté est un attrait pour conserver la pureté : plus un habit est blanc, plus les taches qui sont dessus se font remarquer : plus on est net, plus on doit éviter de se souiller; dans le désir d'être rangé avec ceux dont il est écrit, qu'*ils sont sans tache devant le trône de Dieu*[2]. C'est à quoi il faut aspirer, et se souvenir de cette belle doctrine de saint Augustin : qu'encore qu'on ne puisse vivre ici sans péché, on en peut sortir sans péché, parce que, comme les péchés y abondent, les remèdes pour les guérir n'y manquent pas.

XIe JOUR.

Judas lavé comme les autres. *Joan.* XIII, 10, 11.

Vous êtes purs, mais non pas tous : car il savait qui était celui qui le devait trahir, et c'est pour cela qu'il dit : Vous êtes purs, mais non pas tous[3]. Et cependant, quoiqu'il le connût, et *que le diable*

[1] *Cant.* V, 3. — [2] *Joan.* XIII, 10.

[1] *Joan.* XIII, 8. — [2] *Apoc.* XIV, 5. — [3] *Joan.* XIII, 10, 11.

l'Écriture se sert pour relever la merveille de la manne, à élever les esprits au vrai pain des anges, à la vérité qui les rend heureux, et qui s'étant incarnée s'est rendue familière et sensible aux hommes pour les faire vivre.

Il leur dit donc *qu'il est descendu du ciel; que qui vient à lui n'a jamais faim, et que qui croit en lui n'a jamais soif; qu'il est* par conséquent *le vrai pain* [1], la vraie nourriture des âmes *qui viennent à lui* par la foi; qu'il ne faut pourtant pas que les hommes espèrent de le pouvoir atteindre par sa divinité, ni de s'y unir en elle-même; que c'est un objet trop haut pour une nature pécheresse, et livrée aux sens corporels; qu'il s'est fait homme pour s'approcher d'eux; que la chair qu'il a prise, est le seul moyen qu'il leur a donné pour s'unir à lui; et que pour cela il l'a remplie de la divinité même, par conséquent d'esprit et de grâce, ou, comme parle saint Jean, *de grâce et de vérité;* et ailleurs : *L'esprit ne lui est pas donné avec mesure : et nous avons tous reçu de son esprit* [2]; que de là donc il s'ensuit que nous avons en lui la vraie vie, la vie éternelle, la vie de l'âme et du corps : et non pas précisément en lui comme Fils de Dieu, mais en lui comme Fils de l'homme : car c'est par là qu'il commence. Travaillez à vous préparer la nourriture qui vous sera donnée par le Fils de l'homme : pourvu que vous le croyiez en même temps le pain descendu du ciel, c'est-à-dire le Fils de Dieu, et que vous croyiez que sa chair, par laquelle il veut vous vivifier, est pleine d'esprit et de vie.

Ainsi la fin où il veut venir est de nous faire vivre; mais de la vie éternelle, et selon l'âme et selon le corps : *C'est,* dit-il, *la volonté de mon Père, que je ne perde rien de ce que mon Père m'a donné, et que,* pour donner la vie au corps comme l'âme, *je le ressuscite au dernier jour;* et encore : *Vos pères ont mangé la manne, et sont morts : celui qui mangera de ce pain vivra éternellement* [3].

C'est donc là le fruit de l'eucharistie; elle est faite pour contenter le désir que nous avons de vivre, et pour cela nous donner la vie éternelle; dans l'âme, par la manifestation de la vérité; et dans le corps, par sa glorieuse résurrection. Seigneur, qu'ai-je à désirer? de vivre; de vivre en vous, de vivre pour vous, de vivre de vous et de votre éternelle vérité, de vivre tout entier, de vivre dans l'âme, de vivre même dans le corps; de ne perdre jamais la vie, de vivre toujours! j'ai tout cela dans l'eucharistie, j'y ai donc tout, et il ne reste qu'à jouir.

XXXe JOUR.

Désir insatiable de l'eucharistie. *Joan.* VI, 34, 40, 47.

Seigneur, donnez-nous toujours ce pain [4] : ce pain dont vous avez dit qu'il donne la vie éternelle. C'est ce que disent les Juifs : et ils expriment par là le désir de toute la nature humaine, ou plutôt de toute la nature intelligente. Elle veut vivre éternellement : elle veut ne manquer de rien; en un mot, elle veut être heureuse. C'est encore ce qu'exprimait la Samaritaine, lorsque Jésus lui ayant dit : *O femme! celui qui boit de l'eau que je donne n'a jamais soif :* elle répond aussitôt : *Seigneur, donnez-moi cette eau, afin que je n'aie jamais soif, et que je ne sois pas obligée à venir ici puiser de l'eau* [1] dans un puits si profond, avec tant de peine. Encore un coup, la nature humaine veut être heureuse; elle ne veut avoir ni faim ni soif; elle ne veut avoir aucun besoin, aucun désir à remplir, aucun travail, aucune fatigue : et cela, qu'est-ce autre chose, sinon être heureuse? Voilà ce que veut la nature humaine, voilà son fond. Elle se trompe dans les moyens; elle a soif des plaisirs des sens; elle veut exceller; elle a soif des honneurs du monde. Pour parvenir aux uns et aux autres, elle a soif de richesses; sa soif est insatiable : elle demande toujours, et ne dit jamais : C'est assez; toujours plus et toujours plus. Elle est curieuse; elle a soif de la vérité; mais elle ne sait où la prendre, ni quelle vérité la peut satisfaire : elle en ramasse ce qu'elle peut par-ci par-là, par de bons, par de mauvais moyens : et comme toute âme curieuse est légère, elle se laisse tromper par tous ceux qui lui promettent cette vérité qu'elle cherche. Voulez-vous n'avoir jamais faim, jamais n'avoir soif? venez au pain qui ne périt point, et au Fils de l'homme qui vous l'administre; à sa chair, à son sang, où est tout ensemble et la vérité et la vie; parce que c'est la chair et le sang, non point du fils de Joseph, comme disaient les Juifs, mais du Fils de Dieu. *O Seigneur, donnez-moi toujours ce pain!* Qui n'en serait affamé? qui ne voudrait être assis à votre table? qui la pourrait jamais quitter?

Mais, pour nous piquer davantage du désir d'en approcher, Jésus-Christ nous dit que ce n'est pas une chose aisée ou commune. Il faut être aimé de Dieu, touché, tiré, prévenu, choisi. Voyez combien de ses auditeurs s'en éloignent, combien murmurent, combien se scandalisent! Ses disciples même se retirent d'avec lui; il y en a même parmi ses apôtres qui ne croient pas. Plus ces infidèles se rebutent, plus les vrais disciples doivent s'approcher. Venez, écoutez; suivez le Père qui vous tire, qui vous enseigne au dedans, qui vous fait sentir vos besoins, et en Jésus-Christ le vrai moyen de les rassasier. Mangez, buvez, vivez, nourrissez-vous, contentez-vous, rassasiez-vous. Si vous êtes insatiables, que ce soit de lui, de sa vérité, de son amour : car la Sagesse éternelle dit en parlant d'elle-même : *Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif* [2]. Hé! nous venons d'entendre de sa bouche : *Celui qui boit de l'eau que je donnerai n'aura jamais soif* [3]; et encore : *Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif* [4]. Il n'aura jamais ni faim

[1] *Joan.* VI, 33, 35, 48. — [2] *Ibid.* I, 14, 16; III, 34. — [3] *Ibid.* VI, 39, 40, 59. — [4] *Ibid.* 34.

[1] *Joan.* IV, 10, 11, 13, 15. — [2] *Eccli.* XXIV, 29. — [3] *Joan.* IV, 14. — [4] *Ibid.* VI, 35.

ni soif d'autre chose que de moi; mais il aura une faim et une soif insatiable de moi : et jamais il ne cessera de me désirer. En même temps qu'il sera insatiable, il sera néanmoins rassasié; car il aura la bouche à la source : *Les fleuves d'eau vive lui sortiront des entrailles. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante pour la vie éternelle* [1]. Il aura donc toujours soif de ma vérité; mais aussi il pourra toujours boire, et je le mènerai à la vie où il n'aura plus même à désirer; parce que je le réjouirai par la beauté de ma face, et je remplirai tous ses désirs. *Venez donc, Seigneur Jésus, venez; l'Esprit dit* toujours : *Venez : l'Épouse dit* toujours : *Venez. Vous tous qui écoutez, dites : Venez : et que celui qui a soif vienne : vienne qui voudra recevoir gratuitement l'eau vive* [2]. Venez, on n'exclut personne : venez, il n'en coûte rien, il n'en coûte que le vouloir. Viendra le temps qu'on ne dira plus : Venez. Quand cet Époux tant désiré sera venu, alors on n'aura plus besoin de dire : Venez. On dira éternellement : *Amen :* il est ainsi, tout est accompli : *Alleluia* [3] : louons Deiu ; il a bien fait toutes choses; il a fait tout ce qu'il avait promis, et il n'y a plus qu'à le louer.

XXXIe JOUR.

Nouveaux murmurateurs capharnaïtes. *Joan.* VI, 64.

Écoutons un peu nos murmurateurs; je ne dis pas ceux du peuple juif, les Capharnaïtes, et les autres dont il est parlé dans saint Jean. Écoutons les murmurateurs chrétiens, qui font semblant de s'éloigner du sentiment des murmurateurs de Capharnaüm, et qui disent : Nous ne leur ressemblons pas. S'ils avaient compris que ce manger et ce boire, dont le Sauveur leur parlait, était la foi, ils n'auraient pas murmuré, ils n'auraient pas à la fin abandonné Jésus-Christ. Ainsi tout le dénoûment, c'est qu'il faut avoir la foi, et que tout le reste ne sert de rien, conformément, disent-ils, à cette dernière explication du Sauveur : *C'est l'esprit qui vivifie : la chair ne sert de rien : les paroles que je vous dis sont esprit et vie* [4].

Mon Sauveur, je ne suis pas ici recueilli devant vous pour disputer, ni pour faire une controverse, mais comme vous ne permettez pas en vain les hérésies, et que vous voulez tirer des contradicteurs un plus grand éclaircissement de vos vérités, j'écouterai les murmures des hérétiques, pour mieux entendre, pour mieux goûter votre vérité. Ils sont, Seigneur, je le crois, ils sont vraiment, quoi qu'ils disent, de nouveaux Capharnaïtes, qui viennent étourdir votre Église douce et modeste, et vos enfants qui ne sont pas disputeurs, ni contentieux, mais fidèles, du bruit de cette question : *Comment celui-ci nous peut-il donner sa chair à manger* [5]? Et ils répondent hardiment : Il ne le peut pas, au pied de la lettre : il faut entendre spirituellement, c'est-à-dire, selon leur pensée, il faut entendre figurément tout ce discours. Qu'il est grossier, continuent-ils, de préparer autre chose que la foi et que l'esprit pour manger votre chair et votre sang! Écoutons donc ces hommes si spirituels, si élevés, qui regardent avec dédain votre humble troupeau, parce qu'il croit simplement à votre parole, et ne cherche point à en détourner le sens ni la force, pour contenter sa raison. Donnez-moi la grâce, ô Seigneur! de découvrir leurs vaines subtilités, et les piéges qu'ils tendent aux ignorants, qui en même temps sont superbes. Car ils passent jusqu'à cet excès de nous prendre pour de vrais Capharnaïtes, à cause que nous ne voulons pas croire avec eux, qu'avoir dit que *c'est l'esprit qui vivifie*, c'est avoir dit qu'on ne mange votre chair et qu'on ne boit votre sang que par la foi. Voici donc leur explication : *La chair ne sert de rien*, c'est-à-dire qu'il ne sert de rien de manger réellement votre chair : *Mes paroles sont esprit et vie*, c'est-à-dire, tout ce que j'ai dit de ma chair et de mon sang n'est qu'une figure. Voilà Seigneur, ce qu'ils disent; mais je ne vois point tout cela dans votre Évangile. Je le vais relire, Seigneur, et en peser de nouveau toutes les paroles: et j'espère non-seulement croire toujours d'une ferme foi, comme je le crois, mais encore entendre clairement, si vous le voulez, que ces murmurateurs se trompent; qu'ils vous font dire ce que vous ne dites pas. Mais, Seigneur, je remettrai à un autre temps cette humble lecture : aujourd'hui j'ai assez gagné de m'être humilié, et d'avoir soumis mon esprit à la foi de votre Église catholique.

XXXIIe JOUR.

Notre-Seigneur nous donne à manger le même corps qu'il a pris pour nous. *Joan.* VI, 29, 33, 50, 55, 59.

L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. Je suis le pain de vie : celui qui vient à moi n'aura jamais faim; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif : qui croit en moi a la vie éternelle [1]. Il est donc constant que c'est par la foi que nous devons profiter de cette céleste nourriture, pour en recevoir la vie éternelle : et il ne s'agit plus que de savoir ce qu'il nous enseigne aujourd'hui, que nous devons croire pour cela. Or il nous enseigne clairement qu'il faut croire deux choses : la première, que le Fils de Dieu est descendu du ciel et qu'il a pris une chair humaine, en laquelle il est venu à nous; la seconde, que pour avoir part à la vie qu'elle contient, il la faut manger.

La première de ces vérités est clairement enseignée dans ces paroles si souvent répétées : *Je suis descendu du ciel : ce n'est par Moïse qui vous donne le vrai pain descendu du ciel, mais c'est mon Père qui vous donne le vrai pain descendu du ciel;*

[1] *Joan.* VII, 38; IV, 14. — [2] *Apoc.* XXII, 17, 20. — [3] *Ibid.* XIX, 4. — [4] *Ibid.* VI, 61. — [5] *Joan.* VI, 53.

[1] *Joan.* VI, 29, 35, 47.

car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde[1]; et encore : *Je suis descendu du ciel pour faire la volonté de mon Père, et ressusciter tout ce qu'il m'a donné*[2]; et encore : *C'est ici le pain descendu du ciel;* et encore : *Je suis le pain descendu du ciel;* et encore : *C'est ici le pain descendu du ciel*[3].

Voilà donc le fondement de toute la doctrine du Sauveur très-clairement expliqué : qui est qu'il est descendu du ciel, c'est-à-dire qu'il s'est incarné, qu'il a pris chair.

Mais la seconde vérité, qu'il faut manger cette chair pour avoir part à la vie qu'elle contient, n'est pas moins expliquée ni moins inculquée dans tout le discours du Fils de Dieu, à commencer par ces paroles : *Et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde;* ou comme porte l'original : *Le pain que je donnerai est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde*[4] : ce qui ayant donné lieu aux Juifs de dire entre eux : *Comment est-ce qu'il nous peut donner sa chair à manger*[5]? le Fils de Dieu s'explique encore davantage, et insiste de plus en plus à dire : *Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous* (parce que la vie est pour vous dans cette chair que j'ai prise); et sans discontinuer : *Qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle*[6]. Il ne se lasse point de le répéter, puisqu'il ajoute aussitôt après : *Car ma chair est vraiment viande, et mon sang est vraiment breuvage : qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui; qui me mange vivra pour moi; qui mange de ce pain aura la vie éternelle*[7].

On voit comme Jésus-Christ enfonce, pour ainsi dire, toujours et de plus en plus dans la matière : il introduit le discours de la nourriture céleste à l'occasion du pain matériel qu'il venait de leur donner : et il en vient jusqu'à dire qu'il faudra manger sa chair et boire son sang : ce qu'il inculque aussi pressamment qu'il a fait son incarnation; nous enseignant clairement par là que nous devons aussi réellement manger sa chair et boire son sang, qu'il les a pris l'un et l'autre : et c'est là notre salut, c'est notre vie; car par ce moyen il ne prend pas seulement en général une chair humaine, il prend la chair de chacun de nous, lorsque chacun de nous reçoit la sienne. Alors il se fait homme pour nous, il nous applique son incarnation : et, comme disait saint Hilaire, il ne porte, il ne prend la chair que de celui qui prend la sienne : il n'est point notre Sauveur, et ce n'est point pour nous qu'il s'est incarné, si nous-mêmes nous ne prenons la chair qu'il a prise. Ainsi l'œuvre de notre salut se consomme dans l'eucharistie, en mangeant la chair du Sauveur. Il y faut apporter la foi; car c'est par là qu'il commence : il faut croire en Jésus-Christ qui donne sa chair à manger, comme il faut croire à Jésus-Christ descendu du ciel, et revêtu de cette chair. Ce n'est pourtant pas la foi qui fait que Jésus-Christ est descendu du ciel, et a paru en chair; ce n'est non plus la foi qui fait que cette chair est donnée à manger. Croyons ou ne croyons pas, cela est; croyons ou ne croyons pas, Jésus-Christ est descendu du ciel en chair humaine; croyons ou ne croyons pas, Jésus-Christ donne à manger la même chair qu'il a prise; car il est dit absolument : *Ceci est mon corps*[1]; et non pas : *Ceci le sera, si vous y croyez;* comme il est dit absolument. *Le Verbe a été fait chair*[2]; le Verbe est descendu du ciel en terre; et non pas : *Il est fait chair par votre foi : et il descend du ciel si vous y croyez.* O vérité de la chair mangée! je vous crois, comme je crois la vérité de la chair prise par le Fils de Dieu, la vérité du Fils de Dieu descendu du ciel. Mon Sauveur, avec quelle force vous me confirmez votre incarnation! Ah! celui qui ne croit pas qu'on reçoit réellement votre propre chair, en sa propre et véritable substance, ne croit pas comme il faut que vous l'avez prise; et il n'a point de part au pain de vie.

XXXIII[e] JOUR.

Présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie. *Joan.* VI, 54, 55, 56, 57. *Matth.* XXVI, 26, 27, 28.

Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme : Prenez, mangez : ceci est mon corps : Si vous ne buvez son sang : buvez-en tous : ceci est mon sang. De dire qu'il n'y ait pas un rapport manifeste dans ces paroles; que l'une n'est pas la préparation et la promesse de l'autre, et que la dernière n'est pas l'accomplissement de celle qui a précédé, c'est vouloir dire que Jésus-Christ, qui est la sagesse éternelle, parle et agit au hasard. Visiblement il a parlé en saint Jean, chapitre VI, pour préparer l'institution de l'eucharistie. Il a dit en saint Jean : *Travaillez à la nourriture que le Fils de l'homme vous donnera;* et encore : *Et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai, pour la vie du monde*[3]. Il la donnera, dit-il; c'est visiblement une préparation et une promesse, avec laquelle il ne faut pas s'étonner que l'institution et l'exécution ait un rapport si manifeste : autrement on pourrait dire de même que lorsqu'il est descendu dans le Jourdain, et que le Saint-Esprit y est descendu sur lui visiblement[4], il ne songeait ni à consacrer l'eau, ni à nous montrer l'esprit, desquels il a dit que nous renaîtrions. Mais si la manifestation de la Trinité dans son baptême a préparé la déclaration qu'il en voulait mettre dans le nôtre, lorsqu'il a dit : *Allez, baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*[5]; et que son baptême et le nôtre aient entre eux un rapport si manifeste, et en aient en même temps un pareil avec ce qu'il a dit en saint Jean : *Si vous ne renaissez d'eau et du Saint-Esprit*[6] : on doit croire qu'il a aussi préparé l'institution de l'eucharistie, et que ce qu'il a dit en saint Jean, chapitre VI, est fait pour cela : et sans tout ce raisonnement la chose parle.

[1] *Joan.* VI, 38, 32, 33. — [2] *Ibid.* 38, 39. [3] — *Ibid.* 50, 51, 50. — [4] *Ibid.* 52. — [5] *Ibid.* 53, 54. — [6] *Ibid.* 55. — [7] *Ibid.* 56, 57, 58, 59.

[1] *Matth.* XXVI, 26. — [2] *Joan.* I, 14. — [3] *Ibid.* VI, 27, 52. — [4] *Ibid.* I, 31, 34; III, 5. — [5] *Matth.* XXVIII, 19. — [6] *Joan.* III, 5.

Le rapport des paroles qu'on lit dans saint Jean, et de celles de l'institution, est visible[1] : là *manger*, et ici *manger;* là *boire*, et ici *boire;* là *la chair*, et ici *la chair;* ou, ce qui est la même chose, *le corps :* là *le sang*, ici *le sang;* là *le manger* et *le boire, la chair* et *le sang* séparément; et ici la même chose. Si cela ne fait pas voir précisément que tout cela n'est qu'un seul et même mystère, une seule et même vérité, il n'y a plus d'analogie ni de convenance; il n'y a plus de rapport ni de suite dans notre foi, ni dans les paroles et actions du Sauveur. Mais, si le manger et le boire de saint Jean est le manger et le boire de l'institution, donc en saint Jean, c'est un manger et un boire par la bouche; puisque dans l'institution visiblement c'en est un de cette nature. Si la chair et le sang, dont il est parlé en saint Jean, n'est pas la chair et le sang en esprit et en figure, mais la chair véritable et le sang véritable, en leur propre et naturelle substance, il en est de même dans l'institution : et l'on ne peut non plus interpréter : *Ceci est mon corps; ceci est mon sang*, d'un corps en figure, d'un sang en figure, que dans saint Jean : *Si vous ne mangez ma chair, et si vous ne buvez mon sang*, de la figure de l'un et de l'autre. Or qui pourrait seulement songer que Jésus-Christ ait voulu dire : *Si vous ne mangez ma chair en figure, et mon sang de même, il n'y a point de vie pour vous :* et, *ma chair en figure est vraiment viande, et mon sang en figure est vraiment breuvage*, et ainsi du reste? cela serait insensé. Il ne l'est donc pas moins de dire, que *ceci est mon corps : ceci est mon sang*, ne soit pas la vérité; mais la figure de l'un et de l'autre.

Vous dites que souvent, dans l'Écriture, *manger*, c'est croire; *boire*, c'est croire; et que c'est là le manger et le boire dont il est parlé dans saint Jean. Mais puisque manger et boire à la fois, c'est la même chose; Jésus-Christ ne se serait pas arrêté jusqu'à quatre fois réitérées à distinguer le manger d'avec le boire, ni la viande d'avec le breuvage, s'il n'avait pas regardé à autre chose. Visiblement donc il a regardé aux paroles de l'institution, où manger, c'est prendre par la bouche; où boire, c'est boire dans une coupe et en avaler la liqueur. Ainsi, quoi qu'il en soit des autres passages, où manger et boire, c'est croire; dans l'endroit que nous méditons, il n'est plus permis de dire que le manger et le boire soit un manger et un boire impropre et allégorique, ni autre chose qu'un manger et un boire véritable et proprement dit, un manger et un boire par la bouche du corps.

Je le crois ainsi, mon Sauveur! *si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang :* c'est-à-dire si vous n'obéissez à cette parole : *Prenez, mangez : ceci est mon corps; buvez, ceci est mon sang :* et il n'y a d'autre différence entre ces paroles sinon que par l'une vous promettez, dans l'autre vous donnez; dans l'une vous préparez, dans l'autre vous instituez; dans l'une vous vous étendez davantage sur le fruit, dans l'autre vous vous attachez plus précisément à exposer la chose même. Mais partout, c'est le même corps, le même sang, reçu de la même manière, et toujours pour la même fin, qui est de s'unir, substance à substance, à la chair et au sang que vous avez pris. Encore un coup, voilà, mon Sauveur, ce que je crois. La foi me vivifie; il est certain : mais cette foi qui me vivifie, c'est de croire que vous avez pris une chair humaine, un sang humain, et que vous me les donnez aussi véritablement à manger et à boire, même par la bouche du corps, que vous les avez pris dans le sein de votre bienheureuse mère.

[1] *Matth.* XXVI, 26, 28. *Joan.* VI, 54, 55.

XXXIV° JOUR.

Manger et boire le corps de Notre-Seigneur réellement et avec foi. *Ibid.*

Que l'homme est insensé de se servir de la foi pour en détruire l'objet! Il faut manger votre chair et boire votre sang; il faut croire qu'on la mange, et qu'on le boit : donc manger et boire, c'est croire : on ne mange point, on ne boit point autrement : et parce qu'il le faut faire avec foi, ce n'est que par la foi qu'on le fait. C'est de même que si l'on disait : Jésus-Christ est descendu du ciel, et il a pris chair humaine dans le sein d'une vierge : cette vierge a cru, et ce qu'elle a cru s'est accompli en elle, conformément à cette parole : *Bienheureuse, qui avez cru : ce qui vous a été dit s'accomplira en vous*[1]. Vous avez cru que vous concevriez le Fils de Dieu, et que vous en seriez la mère : vous l'avez conçu; vous l'enfanterez; et tout ce que vous avez cru vous arrivera : vous l'avez conçu en quelque sorte dans votre esprit par la foi, avant que de le concevoir véritablement dans votre sein : donc cette conception n'est qu'une conception par la foi, et vous n'avez pas véritablement conçu le Fils de Dieu dans vos entrailles; il n'y est pas véritablement descendu en chair et en os; et tout cela n'est que figure et allégorie. C'est ainsi que raisonnent ceux qui disent : Il faut manger la chair du Sauveur; il en faut boire le sang; il faut faire l'un et l'autre avec foi : donc la foi est tout ce manger et tout ce boire, et il n'y a rien davantage. C'est ainsi que les hommes disputent contre Dieu et contre eux-mêmes : contre Dieu, en ne croyant pas qu'il puisse faire pour l'amour de nous des choses incompréhensibles; contre eux-mêmes, en refusant leur croyance à ses bienfaits, à cause qu'ils sont trop grands.

De même, quand le Sauveur a dit : *Quelqu'un m'a touché : car j'ai senti sortir de moi une vertu*[2], et qu'il a si vivement distingué cette femme qui le touchait avec foi, de toute la troupe qui le touchait simplement en pressant son corps, il a voulu dire que cette femme ne l'a pas touché véritablement selon le corps, et qu'elle ne l'a touché que par la foi et selon l'esprit. C'est ainsi que pensent ceux qui disent : Manger le corps, boire le sang, par la bouche simplement, ce n'est rien; et la vertu ne sort que lorsqu'on mange et qu'on boit avec foi : donc il ne faut entendre ici que la seule foi; et pour tirer la vertu qui est dans le corps et dans le sang

[1] *Luc.* I, 45. — [2] *Matth.* V, 30. *Luc.* VIII, 46.

sortir le sang de la délivrance, devait, comme beaucoup d'autres victimes de l'ancienne alliance, non-seulement être immolée, mais encore mangée, et que Jésus-Christ voulut se donner ce caractère de victime, en nous donnant à manger à perpétuité ce même corps, qui devait être une seule fois offert pour nous à la mort; c'est pourquoi il disait : *J'ai désiré avec ardeur de manger avec vous cette pâque avant que de mourir*[1]. Ce n'était pas la pâque légale, qui allait finir, que Jésus-Christ désirait avec tant d'ardeur de manger avec ses disciples : il l'avait souvent célébrée et mangée avec eux : et une autre pâque faisait ici l'objet de son désir; et c'est pourquoi quand il dit : *J'ai désiré avec ardeur de manger avec vous cette pâque*, la pâque de la nouvelle alliance; c'est de même que s'il disait : J'ai désiré d'être moi-même votre pâque, d'être l'agneau immolé pour vous, la victime de votre délivrance; et par la même raison que j'ai désiré d'être une victime véritablement immolée, j'ai désiré aussi d'être une victime véritablement mangée : ce qu'il accomplit par ces paroles : *Prenez, mangez : ceci est mon corps donné pour vous*[2] : c'est la pâque d'où doit sortir le sang de votre délivrance. Vous sortirez de l'Égypte, et vous serez libres aussitôt après que ce sang aura été versé pour vous : il ne vous restera plus qu'à manger à l'exemple de l'ancien peuple, la victime d'où il est sorti. C'est ce que vous accomplirez dans l'eucharistie que je vous laisse en mourant, pour être éternellement célébrée après ma mort. Manger les chairs de l'agneau pascal, était aux Israélites un gage sacré qu'il avait été immolé pour eux. La manducation de la victime était une manière d'y participer; et c'était en cette sorte qu'on participait aux sacrifices pacifiques, ou d'action de grâces, comme il est marqué dans la loi[3]. Saint Paul dit aussi que *les Israélites qui mangeaient la victime, par là étaient rendus participants de l'autel et du sacrifice, et s'unissaient même à Dieu à qui il était offert; de même que ceux qui mangeaient les victimes offertes aux démons, entraient en société avec eux*[4]. Si donc Jésus est notre victime, s'il est notre pâque, il doit avoir ces deux caractères : l'un d'être immolé pour nous à la croix, l'autre d'être mangé à la sainte table comme la victime de notre salut. Et c'est ce qu'il désirait, avec tant d'ardeur, d'accomplir avec ses disciples. L'un et l'autre caractère devait être également réalisé en sa personne : comme il devait être immolé en son propre corps et en sa propre substance, il fallait qu'il fût mangé de même : *Prenez, mangez : ceci est mon corps livré pour vous :* aussi véritablement mangé qu'il est véritablement livré; aussi présent à la table où on le mange qu'à la croix où on le livre à la mort, où il s'offre épuisé de sang pour l'amour de vous.

Entrons donc, comme dit saint Paul[5], *dans les mêmes dispositions où a été le Seigneur Jésus.* S'il a désiré avec tant d'ardeur de célébrer cette pâque avec nous, ayons le même désir de faire la pâque avec lui. Cette pâque est la communion; Jésus a faim pour nous de cette viande céleste : il désire d'être mangé, et par ce moyen d'être en tout point notre victime. Ayons la même ardeur de participer à son sacrifice, en mangeant ce divin corps immolé pour nous. S'il est notre victime, soyons la sienne. *Offrons nos corps*, comme dit saint Paul, *ainsi qu'une hostie vivante, sainte et agréable*[1]. *Mortifions nos mauvais désirs : éteignons en nous toute impureté, toute avarice, tout orgueil*[2]; humilions-nous avec celui *qui, se sentant égal à Dieu, n'a pas laissé de s'anéantir lui-même, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix*[3]. Prenons des sentiments de mort : *si nous sommes à Jésus-Christ*, si nous le mangeons, *crucifions notre chair avec ses vices et ses convoitises*[4]. C'est là notre pâque : notre pâque, c'est d'être unis avec lui pour passer de cette vie à une meilleure, des sens à l'esprit, du monde à Dieu. C'est à ce prix que nous pourrons nous rendre dignes de manger avec Jésus-Christ la pâque qu'il a tant désirée, et de nous nourrir de la chair de son sacrifice.

XVIII[e] JOUR.

Jésus-Christ mange la pâque avec nous : nous devons la manger avec lui.

Lisez les mêmes paroles de saint Luc, XXII, 15, 16, et appuyez sur ces mots : *avec vous, devant que de souffrir.*

Jésus, qui nous a institué un baptême, a voulu le recevoir lui-même; Jésus, qui nous a institué l'eucharistie pour être notre pâque, a voulu avant toutes choses la recevoir avec nous. Il est notre chef, comprenons-le bien; car c'est là le grand mystère de notre salut. Il est notre chef : et ce qui est fait pour nous, il le prend lui-même. Il commence en sa personne l'usage du baptême : il commence aussi en sa personne l'usage de l'eucharistie. Quand il est baptisé, nous sommes baptisés en lui : nous recevons aussi en lui l'eucharistie qu'il reçoit. Il ne faut donc point douter qu'en l'instituant il ne la reçoive; il ne faut, dis-je, point douter qu'il n'ait mangé ce qu'il a présenté à ses disciples. Quoi donc, aura-t-il mangé sa propre chair? cela fait horreur. Homme charnel! que craignez-vous, et jamais ne cesserez-vous d'écouter vos sens? Ignorez-vous le pouvoir de celui qui vous parle? S'il se donne lui-même à manger aux siens, d'une manière qui, loin de leur faire horreur, leur inspire de la confiance, du respect et de l'amour; qui doute qu'il n'ait pu se manger lui-même en cette sorte? Sans quoi il n'aurait pas dit : *J'ai désiré avec ardeur de manger avec vous cette pâque*[5]. Or cette pâque, cet agneau pascal, nous avons vu que c'était son propre corps. Il le mange donc d'une manière aussi réelle, et tout ensemble aussi élevée au-dessus des sens, qu'il nous le donne : et c'est là sa pâque et la nôtre; c'est son

[1] *Luc.* XXII, 15. — [2] *Matth.* XXVI, 26. — [3] *Luc.* XXII, 19. — [4] *Levit.* III, 7. — [5] I. *Cor.* X, 18, 19, 20, 21.

[1] *Philip.* II, 5. — [2] *Rom.* XII, 1. — [3] *Coloss.* III, 5. — [4] *Philip.* II, 6, 8. — [5] *Gal.* V, 24.

à ceux qu'il avait tenus à la Samaritaine : *Celui qui croit en moi, il sortira de ses entrailles des fleuves d'eau vive :* ajoute aussitôt après : *Il disait cela de l'esprit que ses fidèles devaient recevoir* [1].

Mon Sauveur, vous ne laissez rien sans explication : tout ce qui pouvait donner de fausses idées est clairement expliqué dans votre Évangile : personne ne s'y trompe; personne n'est tenté de vous quitter. Je ne vous quitterai pas, à Dieu ne plaise, pour vous avoir entendu parler de votre chair qu'il nous faut manger, ni de votre sang qu'il nous faut boire : je ne chercherai non plus à éluder la force de cette parole; je la prendrai au pied de la lettre, comme vous l'avez prononcée : s'il le fallait prendre autrement, vous me l'auriez expliqué comme tout le reste des paraboles, des similitudes, des allégories.

XXXVIe JOUR.

Renaissance spirituelle expliquée par Notre-Seigneur à Nicodème. *Joan.* III, 1, 2, 3 et seq.

Venons enfin à Nicodème, et au discours que lui tint le Fils de Dieu sur le sujet du baptême. Il entendit trop charnellement ce qui lui avait été dit : *qu'il fallait renaître de nouveau :* et il poussa l'ignorance jusqu'à demander : *Comment est-ce que l'on peut renaître étant déjà vieux?* Faudra-t-il *rentrer dans le ventre de sa mère* [2], pour en sortir encore une fois, et redevenir dans sa vieillesse un enfant nouvellement né? Jésus-Christ pouvait ici lui répéter : Oui, je vous le dis, il faut renaître : encore un coup, il faut renaître : si on ne renaît, on n'a point de part à mon royaume : il pouvait, dis-je, répéter sans cesse son premier discours, et sans s'expliquer davantage, laisser Nicodème dans ses grossières idées. Il ne le fait pas : et aussitôt que ce pharisien lui a fait sentir sa difficulté, il la résout par ces paroles : *Si vous ne renaissez de l'eau et du Saint-Esprit, vous n'aurez point de part à mon royaume* [3] : ce qui veut dire manifestement : Ce n'est pas dans le ventre de sa mère, c'est dans l'eau, qu'il faut entrer : ce n'est pas pour y recevoir une naissance charnelle, c'est pour y être renouvelés par le Saint-Esprit. Il n'en fallait pas davantage, et toute la difficulté était résolue. Mais le Sauveur ne s'en tient pas là, et pour ôter toute idée d'une naissance charnelle, il poursuit en cette sorte : *Ce qui est né de la chair est chair : et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez donc pas si je vous dis qu'étant né selon la chair, il faut encore naître* [4] selon l'esprit. Que pouvait-on désirer de plus sur la difficulté proposée? Être baptisé, c'est-à-dire se plonger dans l'eau pour être purifié, était chose bien connue des Juifs : et il ne restait qu'à leur expliquer qu'il y aurait un baptême, où le Saint-Esprit se joignant à l'eau, renouvellerait l'esprit de l'homme. Cela est dit clairement; et Nicodème n'en revient plus à sa naissance charnelle, ni personne ne se l'est jamais imaginée à son exemple.

[1] *Joan.* VII 38, 39. — [2] *Ibid.* III, 4.— [3] *Ibid.* 5. — [4] *Ibid.* 6, 7.

Il est vrai qu'il lui restait à entendre l'opération du Saint-Esprit, dont Jésus-Christ lui parla d'une manière admirable, de laquelle il n'est pas ici question. Mais comme sa difficulté sur la naissance charnelle était résolue sans retour, et qu'il n'était pas nécessaire de l'instruire davantage sur la manière dont le Saint-Esprit agissait en nous, et y formait des pensées, dont la fin comme le principe passaient notre intelligence; Jésus-Christ ne lui parle plus que de la foi qu'il faut avoir à ses paroles : *Nous disons ce que nous savons : et nous rendons témoignage des choses que nous avons vues : et on ne veut pas le recevoir* [1]; et le reste, qu'il serait aisé d'expliquer, s'il en était question. Quoi qu'il en soit, il est bien certain qu'il ne reste aucun doute à Nicodème : il n'est point tenté de quitter le Fils de Dieu : et la renaissance du corps n'a fait aucune dispute parmi ses disciples. Pourquoi ne parler pas avec la même netteté à un si grand peuple, qui croyait en lui, jusqu'à dire *qu'il était vraiment ce prophète qui devait venir* [2]; c'est-à-dire qu'il était le Christ? Pourquoi ne leur ôter pas cette peine qui les troublait tant, d'avoir à manger son corps et boire son sang par la bouche; et ne leur pas dire en un mot, que tout cela n'était rien, et qu'il ne voulait parler que de la représentation et application qu'il se fallait faire à soi-même par la foi, dans son esprit, de la mort et des blessures du Sauveur des âmes?

XXXVIIe JOUR.

L'eucharistie est la participation réelle au corps et au sang de Notre-Seigneur, en mémoire de sa mort soufferte pour nous. *Ibid.*

On dira : Mais n'est-il pas vrai qu'il faut se souvenir de cette mort, la méditer avec foi, croire en cette chair percée et en ce sang répandu; et par ce moyen avoir la vie? Il est vrai : mais ce n'est pas là ce qui faisait la difficulté; ce n'est pas ce qui faisait dire : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger?* et : *Cette parole est dure, qui la peut ouïr* [3]? C'était bien assez pour des hommes, de les obliger à croire que le Fils de Dieu avait pris une chair humaine, et qu'il la devait livrer à la mort; sans ajouter à la peine de voir percer cette chair, et verser inhumainement ce sang, la dureté de la manger et de le boire. Car c'est là précisément ce qui les oblige, non pas à dire : Cela est haut, cela est incroyable, cela, si vous voulez, n'est pas possible; mais, Cela est dur et insupportable, d'avoir à prendre par la bouche la chair et le sang d'un homme. Et si cette difficulté ne se trouvait pas en effet dans le mystère du Sauveur, on ne pouvait expliquer trop nettement ni trop tôt un tel discours.

Qu'ainsi ne soit : mon Sauveur, j'écoute sans peine qu'il faut se souvenir de votre mort; qu'il faut contempler par la foi votre chair blessée, et votre sang répandu; et que c'est par là que vous m'avez racheté. C'est ce que je fais en effet dans l'eucha-

[1] *Joan.* III, 11. — [2] *Ibid.* VI, 14. — [3] *Ibid.* 53, 61.

ristie, dont le fruit est de m'imprimer votre mort dans la pensée, d'y mettre mon espérance, de m'y conformer par la mortification de mes sens. Il n'y a pas là de difficulté particulière; et si vous vous étiez expliqué ainsi, on n'aurait pas trouvé dans vos discours cette dureté dont on se plaint. J'entends donc que vous voulez dire autre chose; que vous voulez dire, qu'il faut à la vérité se souvenir de votre mort; mais qu'il faut encore s'en souvenir comme d'un sacrifice offert pour nous, dont la chair doit être mangée, même par la bouche, comme on mangeait celle de l'ancienne pâque, et celle des autres victimes qui vous figuraient, pour nous être un gage certain que c'est pour nous que s'est faite cette immolation, et en imprimer dans nos cœurs un souvenir plus vif et plus efficace. Je le crois ainsi, mon Sauveur! ce souvenir, où les incrédules veulent tout réduire, est trop humain.

Un homme peut s'immoler pour sa patrie; je dis même s'immoler au pied de la lettre, et les exemples n'en sont pas si rares que les livres sacrés et profanes n'en soient pleins : il n'est pas difficile aux hommes, qui s'immoleraient de cette sorte, de recommander le souvenir de cette mort, ni d'établir quelque fête, quelque signal pour en perpétuer la mémoire. Mais de laisser à perpétuité sa chair à manger et son sang à boire, afin qu'en se les appropriant de cette sorte on se souvienne plus tendrement qu'ils ont été immolés pour nous; il n'y a qu'un Dieu qui le puisse faire, et il y a là autant de puissance que d'amour. Il est vrai, cette parole est dure à son sens; elle est insupportable, elle est absurde; mais votre parole est véritable : je croirai cette absurdité; je dévorerai cette dureté; si vous ne me l'ôtez en me l'expliquant. Car je sais que *ce qui est folie selon les hommes, est sagesse selon Dieu;* et par la même raison, que ce qui est dur et absurde selon Dieu est consolation et vérité.

Je le crois, mon Sauveur, je le crois; me voilà prêt à prendre au pied de la lettre tout ce que vous dites de plus dur, si vous-même vous ne m'apprenez à le prendre d'une autre manière. Mes sens seraient soulagés par une interprétation plus humaine; mais si je cherche à les soulager de cette sorte, où vais-je, mon Sauveur? où suis-je entraîné? dans quelle incrédulité? dans quel éloignement de vos mystères? Je veux croire, encore un coup, et non pas raisonner selon l'homme; et s'il faut rabattre quelque chose de la précise vérité de vos paroles, il faut que vous me l'appreniez vous-même.

XXXVIIIe JOUR.

Scandale des disciples. *Joan.* VI, 60, 61, 62 et seq.

Jésus dit ces choses à Capharnaüm dans la synagogue. Plusieurs de ses disciples dirent donc : Cette parole est dure : qui la peut ouïr? Et Jésus sachant en lui-même que plusieurs de ses disciples murmuraient, il leur dit : *Ceci vous scandalise? Si donc vous voyiez le Fils de l'homme remonter où il était auparavant? C'est l'esprit qui vivifie : la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous dis sont esprit et vie : mais il y en a parmi vous qui ne croient pas. Car, dès le commencement, Jésus savait qui étaient ceux qui ne croyaient pas, et qui était celui qui le devait trahir. Et pour cela,* continuait-il, *je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père* [1].

Voilà les paroles où l'on prétend que Jésus tempère son discours. Vous croyez que vous me mangerez de votre bouche, mais il n'en sera pas ainsi; car vous me consumeriez, et je ne pourrais pas retourner entier et vivant au ciel, d'où je viens. Vous vous attachez à ma chair et à mon sang; vous croyez, pour avoir la vie, qu'il la faut manger, qu'il le faut boire, au pied de la lettre; mais *c'est l'esprit qui vivifie,* ce n'est point *la chair :* au contraire, elle *ne sert de rien. Les paroles que je vous dis sont esprit et vie;* ce n'est donc point chair et sang, comme vous pensez; tout est figure et allégorie dans mon discours : et il n'y a rien à prendre au pied de la lettre. Ainsi tout est apaisé; le scandale s'évanouit, les murmures cessent. Lisons pourtant ce qui suit, et voyons.

Dès lors plusieurs de ses disciples se retirèrent de sa suite, et n'allaient plus avec lui [2]. *Dès lors :* nous avons lu ces paroles jusques au ỹ. 66; et sans interruption, celles qui suivent dans le ỹ. 67, contiennent ce qu'on vient d'entendre : *Dès lors :* depuis ces paroles qui levaient, à ce qu'on prétend, la difficulté, et qui ôtaient le scandale, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et n'allaient plus à sa suite. Les voilà perdus; qu'est-ce qui les obligeait à se retirer? Est-ce à cause qu'il avait dit : *Personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père* [3]? Mais il l'avait déjà dit, sans que personne s'en fût allé; et il remarque lui-même qu'il ne fait que le répéter. Est-ce à cause qu'il avait dit : *Il y en a parmi vous qui ne croient pas?* ce n'est pas de quoi s'en aller; et il n'y a rien là de si incroyable ni de si rebutant : car il n'en blâmait que quelques-uns, et ce n'est pas là de quoi rebuter les autres. Ainsi, ce qui les rebute, c'est précisément ce qui précède : *Que sera-ce si je retourne dans les cieux* [4]? et : *C'est l'esprit qui vivifie.* Voilà, dis-je, ce qui rebute : c'est ce qu'on veut qu'il ait dit pour prévenir le rebut, c'est cela précisément qui le cause; tant Jésus s'est bien expliqué; tant il a levé le scandale. Cela n'est pas, mon Sauveur. Ce n'est pas vous qui vous expliquez mal : à Dieu ne plaise! ce sont nos murmurateurs et nos incrédules, qui donnent un mauvais sens à vos paroles.

XXXIXe JOUR.

Quel est le sujet de ce scandale? *Joan.* VI, 61, 62, 63.

Cela vous scandalise? Que sera-ce donc, si je m'en retourne au ciel, d'où je viens [5]? Vous vous scandalisez de m'entendre dire que vous

[1] I. *Cor.* I, 25.

[1] *Joan.* VI, 60 et seq. — [2] *Ibid.* 67. — [3] *Ibid.* 65, 66. — [4] *Ibid.* VI, 63, 64. — [5] *Ibid.* 62, 63.

mangerez vraiment ma chair, et que vous boirez vraiment mon sang : que sera-ce donc, si avec cela je vous dis encore que je retournerai entier et vivant au ciel où je suis? Il n'y a rien de fort merveilleux, que celui dont on ne mange la chair et dont on ne boit le sang qu'en croyant en lui et en méditant sa mort, s'en retourne au ciel tout entier et tout vivant. L'esprit n'est pas accoutumé de démembrer sa nourriture, c'est-à-dire son objet; la foi ne consume pas ce qu'elle s'approprie; c'est le manger qui fait cet effet; et ce qui étonne les Capharnaïtes, c'est de leur apprendre qu'il ne le fait pas à cette fois. Ils ne songent donc pas seulement que le manger et le boire, au pied de la lettre, soit retranché du discours du Fils de Dieu; ni que tout cela soit réduit à méditer et à croire; car l'ascension du Sauveur n'y serait pas contraire; et on ne s'avisera jamais qu'un manger et un boire métaphorique empêchent un homme d'aller où il voudra, ni même au ciel, s'il y peut parvenir. Mais de croire qu'on mange, au pied de la lettre, la chair de cet homme, et que cependant après cela il monte au ciel tout entier, c'est ajouter au discours une nouvelle difficulté qui passe toutes les autres. On peut bien s'imaginer qu'on dévore un homme et qu'on vive de sa chair; mais qu'on la mange et qu'on en vive, et qu'elle demeure entière jusqu'à être avec cela portée dans le ciel, c'est dire que cette chair est indivisible et inconsomptible; qu'on la donne d'une manière spirituelle, surnaturelle, invisible, incompréhensible, et tout ensemble réelle et substantielle; car autrement ce ne serait rien, et il ne faudrait pas étourdir le monde par cette emphase de mots, ni alléguer la réalité de l'ascension, pour expliquer une métaphore. C'est pourquoi à ces mots ils se retirent. Cette nouvelle difficulté les pousse à bout, et ils ne peuvent plus porter la hauteur de ce mystère.

Ah! qu'on fait tort au Sauveur, quand on mesure ses paroles au sens humain! *Tout ce qui est à moi est à vous : tout ce qui est à vous est à moi*[1]. *Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils : personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père*[2]. *Tout ce que le Père fait*, non-seulement *le Fils* le fait; mais encore il *le fait semblablement*[3]. *Comme le Père a la vie en soi, ainsi le Fils a la vie en soi*[4]. *Qui me voit, voit mon Père. Moi et mon Père ce n'est qu'un*[5]. *Le Fils est Dieu : il est le vrai Dieu, il est le Dieu béni au-dessus de tout, celui par qui tout est fait*[6]. Tout cela n'est rien, nous dit-on; il est Dieu en représentation; Dieu et lui ce n'est qu'un en affection et en concorde. Et pourquoi donc ces grands mots, s'il en fallait tant rabattre, et les réduire enfin à des choses si intelligibles? Mon Sauveur! vous et vos apôtres vous n'êtes pas venus étourdir le monde par un langage prodigieux : et parce que vous n'êtes pas venus pour l'étourdir, ceux qui énervent ainsi vos paroles sont venus pour le tromper.

De même, dire avec tant de force : *Si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang*[1] : le répéter quatre et cinq fois, et le répéter d'autant plus qu'on le trouve plus étrange; et après l'avoir tant répété, et avoir rebuté le monde qui ne le voulait pas croire, en venir encore à l'effet, et dire aussi crûment, aussi durement : *Prenez, mangez; ceci est mon corps; buvez; ceci est mon sang : ce même corps donné pour vous, ce même sang répandu à la croix*[2] : il le faut croire; et croire encore avec tout cela qu'on ne les consume point en les mangeant, et que je suis dans le ciel en mon entier, avec tout ce que j'ai pris de l'homme, et la nature humaine tout entière : ou cela est vrai, au pied de la lettre, ou tout cela est inventé pour mettre le trouble et la division dans le monde. Que Dieu fasse des choses hautes, incompréhensibles, il n'y a rien là au-dessus de lui; que le monde en soit rebuté et résiste à une si haute révélation, c'est le naturel de l'homme animal; mais qu'on accable les esprits de difficultés qui ne sont que dans le langage; que tout soit exagération, et qu'il en faille venir à tout rabaisser à la capacité du sens humain, cela n'est pas. Que ceux-là le croient, qui veulent nous ôter la vérité simple des paroles de Jésus-Christ et réduire à rien son Évangile.

XL[e] JOUR.

Quelle fut l'incrédulité des Capharnaïtes. *Joan.* VI, 41, 42, 50, 51 et seq.

C'est l'esprit qui vivifie; donc la chair ne vivifie pas. Si cela est, il ne fallait pas dire : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la vie du monde;* ni : *Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, aura la vie éternelle. La chair ne sert de rien :* si cela veut dire que la chair de Jésus-Christ ne sert de rien, il n'en fallait donc pas parler avec tant d'avantage. *Les paroles que je vous dis sont esprit et vie :* si cela veut dire qu'il ne faut pas s'attacher à la chair et au sang, il n'était pas besoin d'en parler tant, ni de tant obliger à les manger et à les boire; et si tout cela voulait dire qu'il ne fallait les manger et les boire qu'en esprit, il ne fallait point tant inculquer des paroles qui portaient visiblement à de contraires idées. Il y a donc ici un autre sens, qui a frappé les Capharnaïtes. Si la chair de Jésus-Christ donne la vie, et que l'esprit vivifie aussi, c'est donc que cette chair est remplie d'un esprit vivifiant : et si cela est, quand Jésus-Christ dit que *la chair ne sert de rien,* ou il ne l'entend pas de sa chair, ou si c'est de sa chair qu'il veut parler, il veut dire que sa chair ne sert de rien en la prenant toute seule; mais qu'il la faudra prendre avec l'esprit dont elle est pleine. Et, lorsqu'il conclut de là que ses paroles sont esprit et vie, après avoir tant

[1] *Joan.* XVII, 10. — [2] *Luc.* X, 22. — [3] *Joan.* V, 19. — [4] *Ibid.* 26. — [5] *Ibid.* XIV, 9, 10; X, 30. — [6] *Ibid.* I, 1, 34, 49. *Rom.* IX, 5. *Joan* I, 3. *Heb.* I, 2, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 13. *Act.* XIII, 33.

[1] *Joan.* V, 54, 55, 56, 57. — [2] *Matth.* XXVI, 26, 27, 28. *Luc.* XXXI, 19, 20.

mais l'obscurité, puisqu'elle ne m'a pas étouffé en venant au monde, et n'a pas fait de moi un avorton! Mais s'il fallait que je naquisse, pourquoi m'a-t-on nourri? Que ne suis-je mort dans mon enfance! Et pourquoi fallait-il prolonger mes jours pour augmenter mes malheurs avec mes crimes[1]? Il n'y aurait de remède à mes maux que le néant, et je ne l'obtiendrai jamais. Je subsisterai malheureux *pour honorer la puissance de Dieu* par mon supplice, pour être en butte à ses traits, *pour être un spectacle de sa vengeance*[2]. Éternellement, éternellement : ah! malheureux que je suis! malheureux, encore un coup! Disons sans cesse, malheureux! disons-le pendant qu'il est temps : viendra le temps qu'on le dira inutilement, et qu'il ne servira de rien de connaître son malheur.

Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi; malheur à lui! Jésus le plaint: s'il le plaint, s'il en a pitié, il veut qu'il se convertisse : ce n'est pas en vain qu'il dit : *Il vaudrait mieux pour cet homme que jamais il ne fût né*[3]. Il est encore temps de se convertir; mais après le crime consommé, la miséricorde épuisée, tant de salutaires avertissements rendus inutiles, il n'y a plus pour lui de miséricorde. Jésus lui parle pour la dernière fois avant son crime : *Fais vite ce que tu as à faire*[4]; de même qu'il dira bientôt : *Dormez maintenant, et reposez-vous, le Fils de l'homme va être livré*[5]. C'était dire : Il serait honteux de dormir en cette occasion, veillez donc. Le *Fais vite* dit de ce ton, veut donc dire : *Ne le fais pas*, tu es connu, tu es découvert; reconnais-toi aussi toi-même, ne passe pas outre : ou bien, *Fais vite* pour moi, car je suis pressé de souffrir, et de sauver les hommes : mais pour toi, que veux-tu faire? *ami Judas*, quel est ton dessein? *Pourquoi viens-tu? tu trahis le Fils de l'homme avec un baiser*[6]. Ah! tu es encore mon ami, si tu le veux; et ce baiser, qui est de ta part un baiser de traître, pourrait encore être de la mienne un baiser d'ami et de Sauveur, si tu avais recours à ma clémence[7].

Reviens, reviens, prévaricatrice d'Israël; et pourquoi voulez-vous périr, maison de Jacob? Pour moi, je ne veux point la mort du pécheur; mais qu'il se convertisse, et qu'il vive.

XXI[e] JOUR.

Pacte et trahison de Judas. *Joan.* XIII, 27, 30.

Et après qu'il lui eut donné le morceau trempé, Satan entra en lui; et Judas l'ayant reçu, il partit incontinent[8]. C'était là le dernier avertissement qu'il devait recevoir de Jésus-Christ avant qu'il allât consommer son crime. Ce signal donné à saint Jean de servir Judas à table, de lui présenter un morceau qu'il avait trempé pour lui, n'en était pas moins à ce traître, selon la coutume, une marque d'honneur et de familiarité. Ce fut apparemment dans le même temps qu'il lui dit : *C'est toi*[1], je te connais; ce qui était la manière de l'avertir la plus pressante. Judas y fut insensible; et en même temps *Satan s'empara de lui*[2]. Dès auparavant *il lui avait mis dans le cœur de trahir son maître*[3]. Mais maintenant, après ce morceau, il entre en lui, il se met en possession de ce malheureux, et il lui est entièrement livré. Et voilà un moment après qu'il sort de la compagnie de Jésus, pour ne plus y revenir que pour le livrer.

Il reçut bien un autre morceau, si on peut l'appeler ainsi, mais qui n'est point marqué en particulier, parce qu'il fut donné à tous; ce fut le corps du Sauveur. Car saint Luc marque expressément, qu'il dit encore après la cène : *La main de celui qui me trahira est avec moi dans cette table*[4]. Il a mis sa main jusque sur la viande céleste, jusque sur la coupe qui est remplie de mon sang : morceau funeste, breuvage terrible pour Judas! Je ne puis douter que sa communion impie et sacrilége ne hâtât sa perte, et ne lui fût une occasion de scandale contre son maître. Car encore que l'Écriture ne marque point en ce lieu que Judas ait été scandalisé du mystère de l'eucharistie, il suffit qu'elle nous le marque en un autre endroit. Judas fut du nombre de ceux qui murmurèrent à Capharnaüm à la première proposition de ce mystère. Ce fut lui qui donna occasion au Sauveur de demander à ses apôtres : *Et vous, voulez-vous aussi vous en aller* avec les autres qui me quittent? Car comme saint Pierre lui eut répondu au nom de tous, ainsi qu'il avait accoutumé : *Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez des paroles de vie éternelle; et nous avons cru et connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu;* Jésus lui fit bien connaître qu'il ne recevait pas sa déclaration pour tous, puisqu'il repartit : *Ne vous ai-je pas choisi vous douze? et il y en a un de vous qui est un diable. Et,* dit saint Jean, *il entendait Judas, fils de Simon Iscariote, qui le devait livrer*[5], encore qu'il fût un des douze.

Cette parole nous fait voir que Judas fut un de ces impies murmurateurs, à qui la promesse de Jésus, de donner son corps à manger, et son sang à boire, fut un scandale. S'il fut scandalisé de la promesse, on doit croire qu'il ne le fut pas moins de l'effet. Judas fut précipité de crime en crime. Aveuglé premièrement par son avarice, *qui lui faisait dérober l'argent dont son maître l'avait fait le gardien*[6], il s'accoutumait à murmurer contre lui. Il commença ses murmures à l'occasion de la promesse de l'eucharistie; il les continua lorsque Marie répandit tant de précieux parfums sur la tête et sur les pieds du Sauveur, et il crut qu'elle lui ôtait tout l'argent qu'elle employait pour cela[7]. Il partit incontinent après, pour aller faire son marché avec les Juifs[8]. Un esprit corrompu tourne tout en poison. Le sacré banquet de l'eucharistie acheva de

[1] *Job.* III, 1, 2, 3, et seq. *Jerem.* XV, 10; XX, 14, 15 et seq. — [2] *Exod.* IX, 16. *Rom.* IX, 17. — [3] *Matth.* XXVI, 24. *Marc.* XIV, 21. — [4] *Joan.* XIII, 27. — [5] *Matth.* XXVI, 45. — [6] *Ibid.* 50. *Luc.* XXII, 48. — [7] *Jerem.* III, 12. *Ezech.* XXXIII, 11. — [8] *Joan.* XIII, 26, 27.

[1] *Matth.* XXVI, 25. — [2] *Joan* XIII, 27. — [3] *Ibid.* 2. — [4] *Luc.* XXII, 21. — [5] *Joan.* VI, 60, 68, 69, 70, 71, 72. — [6] *Ibid.* XII, 6. — [7] *Ibid.* 5, 6. — [8] *Matth.* XXVI, 13, 14. *Marc.* XIV, 10.

que vous portez dans votre sein, vous vous y êtes encore unie par la foi : vous avez cru qu'il serait non-seulement votre fils, mais encore le Fils de Dieu : vous avez cru à la descente du Saint-Esprit sur vous, à l'infusion de la vertu du Très-Haut, à la manière admirable et inouïe dont vous concevriez ce béni fruit de vos entrailles : *Vous êtes bénite par-dessus toutes les femmes; et le fruit de vos entrailles est béni*[1] : vous êtes bénite par où vous êtes heureuse, bénite et heureuse par deux choses : heureuse, par le grand mystère qui s'est accompli en vous selon la chair, et heureuse par la foi qui vous y a unie selon l'esprit.

Cette même vérité nous est encore expliquée en un autre endroit par Jésus-Christ même. Une femme, ravie de son discours, s'écria parmi la troupe : *Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles que vous avez sucées! Et Jésus dit : Mais plutôt heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent*[2]. *Mais plutôt* : est-ce qu'il veut dire que sa mère n'est pas heureuse de l'avoir nourri et de l'avoir eu pour fils? Non sans doute, ce n'est pas cela : il ne dédit pas sainte Élisabeth, qui a dit, par l'instinct du Saint-Esprit : *Vous êtes heureuse : ce qui vous a été dit s'accomplira* : mais il veut qu'on reconnaisse avec elle que la vraie cause du bonheur de sa sainte mère, c'est d'avoir cru ; non pour détruire la vérité de ce qui s'est accompli en Marie selon la chair, mais pour y joindre le fruit intérieur qu'elle a reçu en croyant. Il faut donc joindre de même à ce qui s'accomplit en nous, selon la chair, dans l'eucharistie, ce qui s'y doit accomplir par la foi et selon l'esprit : et l'esprit nous vivifiera, si nous croyons que le bonheur qui nous est promis nous vient à la vérité de l'un et de l'autre, mais qu'il nous vient, comme à Marie, plutôt de l'esprit et de la foi que de la chair et du sang.

De même, quand on lui vient dire : *Votre mère et vos frères sont là;* et qu'il répondit : *Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui l'accomplissent*[3] : ce n'était pas qu'il renonçât à la liaison du sang où il était entré en se faisant homme, et encore moins pour nier que, comme les autres hommes, il n'eût été conçu du sang de sa mère ; mais afin que l'on entendît d'où venait la liaison véritable qu'il voulait qu'on eût avec lui; et que sa mère, qu'on estimait avec raison bienheureuse, selon la parole de sainte Élisabeth, ne l'était pas tant pour l'avoir conçu selon la chair, qu'à cause qu'ayant cru à la parole de l'ange, elle l'avait auparavant conçu selon l'esprit, comme parlent les saints Pères.

Rendons-nous donc heureux à son exemple. Le Fils de Dieu devait prendre en elle le corps et le sang, qu'il voulait non-seulement donner pour nous, mais encore nous donner, aussi véritablement qu'il les a pris de Marie, et aussi véritablement qu'il les a donnés pour nous à la croix, aussi véritablement devait-il nous les donner : et c'est autant la propre substance de sa chair et de son sang qui est en nous quand il nous les donne à manger et à boire, que c'en était la propre substance qui a été en Marie, quand elle l'a conçu, et qui était à la croix quand il y est mort. Croyons donc avec la Vierge ce qui s'accomplit en nous selon le corps : mais tâchons avec elle de l'accomplir en même temps selon l'esprit. L'esprit nous vivifiera, comme il a vivifié la saint Vierge : il ne lui eût servi de rien de le concevoir selon la chair, si elle ne l'eût conçu selon l'esprit : il ne nous servirait de rien de le recevoir comme elle en notre corps, si en même temps nous ne le recevions, à son exemple, dans notre esprit par la foi. C'est par une manière admirable, c'est par une opération particulière du Saint-Esprit, qu'il a été conçu dans le sein de Marie : c'est par une manière admirable et par une opération aussi étonnante du même Esprit, qu'il est tous les jours comme conçu et enfanté sur l'autel. Le Fils de Dieu n'a pas plus d'horreur de nos corps qu'il en a eu du sein de Marie. Marie a cru que celui qu'elle concevait n'était pas seulement le Fils de l'homme, mais encore le Fils de Dieu : nous avons la même croyance de ce Dieu, qui se donne à nous. Sommes-nous grossiers et charnels en croyant toutes ces choses, comme l'a été la sainte Vierge?

Pourquoi vous quitter, mon Sauveur? Marie crut; et ce qui lui avait été dit fut accompli : nous croyons, et tout ce que vous nous avez dit s'accomplit tous les jours : Marie est appelée bienheureuse ; nous serons aussi bienheureux, et il n'y a de malheureux que ceux qui vous quittent.

XLII° JOUR.

Discernement des disciples fidèles et des incrédules.
Joan. VI, 14, 15, 24, 25 et seq.

Mon Sauveur, je me tairai devant vous, pour considérer, en silence et avec tremblement, cette prodigieuse différence qui se manifeste aujourd'hui entre vos disciples, les uns demeurant avec vous, pendant que les autres vous abandonnent. Et qui sont ceux qui vous abandonnent? Ceux qui avaient dit : *Celui-ci est vraiment le Messie;* ceux qui vous cherchaient pour vous enlever et vous faire roi malgré vous[1]; ceux qui, après votre retraite au delà de l'eau, la passent pour vous aller joindre à Capharnaüm[2]; de tels hommes ne semblent-ils pas être disposés à profiter de votre parole? Ce sont néanmoins ceux-là qui vous quittent, qui murmurent contre vous, qui ne peuvent supporter votre doctrine.

Combien y en a-t-il qui paraissent croire au Sauveur, et qui au fond n'y croient pas, parce qu'ils n'y croient pas comme il faut, et cherchent Jésus-Christ par intérêt, comme ceux-ci à qui il dit : *En vérité, en vérité, je vous le dis : vous me cherchez à cause des pains dont vous avez été rassasiés*[3]! A combien d'autres pourrait-il dire : Vous me cherchez, afin que je contente votre ambition, votre avarice : c'est là dans le fond ce que vous me demandez par tant de vœux, par tant de prières que

[1] *Luc.* I, 42. — [2] *Ibid.* XI, 27, 28. — [3] *Ibid.* VIII, 20, 21.

[1] *Joan.* VI, 14, 15. — [2] *Ibid.* 24, 25. — [3] *Ibid.* 26.

Sauveur! pour la troisième fois, quelle netteté! quelle précision! quelle force! Mais en même temps quelle autorité et quelle puissance dans vos paroles! *Femme, tu es guérie* [1] : elle est guérie à l'instant. *Ceci est mon corps;* c'est son corps : *Ceci est mon sang;* c'est son sang. Qui peut parler en cette sorte, sinon celui qui a tout en sa main? qui peut se faire croire, sinon celui à qui faire et parler c'est la même chose?

Mon âme, arrête-toi ici, sans discourir: crois aussi simplement, aussi fortement que ton Sauveur a parlé, avec autant de soumission, qu'il fait paraître d'autorité et de puissance. Encore un coup, il veut, dans ta foi, la même simplicité qu'il a mise dans ses paroles. *Ceci est mon corps;* c'est donc son corps : *Ceci est mon sang;* c'est donc son sang. Dans l'ancienne façon de communier, le prêtre disait : *Le corps de Jésus-Christ;* et le fidèle répondait : Amen : Il est ainsi : *Le sang de Jésus-Christ*, et le fidèle répondait : Amen : Il est ainsi. Tout était fait, tout était dit, tout était expliqué par ces trois mots. Je me tais, je crois, j'adore : tout est fait, tout est dit.

XXIIIe JOUR.

Fruit de l'eucharistie : vivre de la vie de Jésus-Christ.
Ibid.

Mon âme, tu as établi le fondement; tu as cru en simplicité, par un simple acte. Épanche-toi maintenant, dans la méditation d'un si grand bienfait; développe-toi à toi-même tout ce qu'il contient, tout ce que Jésus t'a donné par ce peu de mots. Vous êtes donc ma victime, ô mon Sauveur! mais si je ne faisais que vous voir sur votre autel et sur votre croix, je ne saurais pas assez que c'est à moi, que c'est pour moi que vous vous offrez. Mais aujourd'hui que je vous mange, je sais, je sens pour ainsi parler, que c'est pour moi que vous vous êtes offert. Je suis participant de votre autel, de votre croix, du sang qui y purifie le ciel et la terre, de la victoire que vous y avez remportée sur notre ennemi, sur le démon, sur le monde, victoire qui vous fait dire : *Le monde vous affligera, mais prenez courage; j'ai vaincu le monde* [2].

Si vous vous êtes offert pour moi, donc vous m'aimiez : car pour qui donne-t-on sa vie, si ce n'est pour ses amis? Je vous mange en union avec votre sacrifice; par conséquent avec votre amour : je jouis de votre amour tout entier, de toute son immensité; je le ressens tel qu'il est : j'en suis pénétré. Vous venez vous-même me mettre ce feu dans les entrailles, afin que je vous aime d'un amour semblable au vôtre. Ah! je vois maintenant, et je connais que vous avez pris pour moi cette chair humaine; que vous en avez porté les infirmités pour moi; que c'est pour moi que vous l'avez offerte; qu'elle est à moi. Je n'ai qu'à la prendre, à la manger, à la posséder, à m'unir à elle. En vous incarnant dans le sein de la sainte Vierge, vous n'avez pris qu'une chair individuelle : maintenant vous prenez la chair de nous tous, la mienne en particulier : vous vous l'appropriez, elle est à vous : vous la rendez comme la vôtre par le contact, par l'application de la vôtre: premièrement pure, sainte, sans tache; secondement, immortelle, glorieuse : je recevrai le caractère de votre résurrection, pourvu que j'aie le courage de recevoir celui de votre mort. Venez, venez, chair de mon Sauveur; charbon ardent, purifiez mes lèvres, brûlez-moi de l'amour qui vous livre à la mort. Venez, sang que l'amour a fait répandre; coulez dans mon sein, torrent de flamme. O Sauveur! c'est donc ici votre corps, ce même corps percé de plaies. Je m'unis à toutes; c'est par là que tout votre sang s'est écoulé pour moi. Vous languissez, vous mourez, vous passez; c'est ici votre passage : je passe, j'expire avec vous. Que m'est le monde, rien du tout. Je suis crucifié au monde, et le monde à moi. Il ne me plaît pas, et je ne veux pas lui plaire. Il ne me goûte pas : tant mieux pour moi, pourvu que je ne le goûte pas aussi. La rupture s'est faite de part et d'autre : ce n'est pas comme quand l'un aime et l'autre hait : je ne puis souffrir le monde, qui de son côté ne me peut souffrir : tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel est le monde pour moi, et moi pour le monde. Heureuse rupture! Mais le monde dira ceci, dira cela; le monde dira que je veux encore lui plaire dans ma séparation : qu'importe qu'il dise? *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ : je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi : et ce que j'ai de vie dans la chair, je l'ai en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et s'est livré pour moi* [1].

Si je suis encore touché d'un amour humain, je vis encore; si je hais celui qui me hait, je vis encore; si je ressens les injures, je vis encore; si je suis touché du plaisir, je vis encore; si la douleur me pénètre, je vis encore. Adieu, adieu; je m'en vais : je ne suis plus de rien; je ne suis plus moi : *c'est pour Jésus-Christ que je vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* C'est ainsi qu'il faudrait être : c'est le fruit de l'eucharistie : ha! que j'en suis loin! mais je n'y viendrai que par elle.

XXIVe JOUR.

Par la communion, le fidèle consommé en un avec Jésus-Christ. *Matth.* XXVI, 26.

Ceci est mon corps [2] : c'est donc ici la consommation de notre union avec le Sauveur : son corps n'est pas à lui, mais à nous; notre corps n'est pas à nous, mais à Jésus-Christ. C'est le mystère de la jouissance, le mystère de l'Époux et de l'Épouse. Il est écrit : *Le corps de l'Époux n'est pas en sa puissance, mais en celle de l'Époux*[3]. Sainte Église, chaste Épouse du Sauveur; âme chrétienne, qui l'avez choisi pour votre Époux dans le baptême, en foi, et avec des promesses mutuelles : le voyez-vous, ce corps sacré de votre Époux; le voyez-vous sur la sainte table où on le vient de consacrer? il n'est

[1] *Luc.* XIII, 12. — [2] *Joan.* XVI, 33.

[1] *Gal.* II, 19, 20; VI, 14. — [2] *Matth.* XXVI, 26. — [3] I. *Cor.* VII, 4.

chair à manger? Qui sont donc ceux qui le disent, puisque visiblement ce n'est pas nous? Qui sont ceux qui le disent, sinon ceux qui ne peuvent se résoudre à croire qu'on puisse manger la chair de Jésus-Christ sans la consumer, la mettre en pièces; ni la manger véritablement en sa propre substance sur la terre, sans la tirer du ciel?

Jésus-Christ a dit : *C'est l'Esprit qui vivifie* [1] : est-ce nous qui le nions? Ne croyons-nous pas que sa chair est toute pleine de l'esprit qui vivifie? S'il a été conçu en chair, *il y a été conçu du Saint-Esprit* : nous le croyons. *Le Saint-Esprit est survenu en Marie* [2] : nous le croyons. S'il a été offert en la même chair avec laquelle il a été conçu, *c'est par l'Esprit saint qu'il s'est offert* [3]; ou comme porte l'original, *c'est par l'Esprit éternel* : nous le croyons. Tout ce que Jésus-Christ accomplit en chair, s'accomplit en même temps en esprit. Ce n'est pas précisément de la chair, c'est encore principalement de l'esprit qui lui est uni, que vient la vie : nous le croyons. Nous ne disons pas avec les Capharnaïtes que Jésus soit le Fils de Joseph, ni simplement le Fils de l'homme; nous disons que le Fils de l'homme, qui est conçu de Marie, est en même temps le Fils de Dieu, et doit, comme lui dit l'ange, être appelé véritablement et proprement de ce nom. Nous croyons de même que ce Fils de l'homme, qui a expiré en la croix, n'est pas seulement le Fils de l'homme; et nous disons avec le centenier : *C'était vraiment le Fils de Dieu* [4]. Et quand on mange sa chair et qu'on boit son sang, nous croyons qu'il le faut faire en corps et en esprit tout ensemble, et que *c'est l'Esprit qui vivifie*.

Il a dit : *La chair ne sert de rien* [5] : nous le croyons et nous remarquons premièrement, car nous pesons avec foi toutes ses paroles, nous remarquons, dis-je, qu'il ne dit pas : Ma chair ne sert de rien : car ce ne serait pas interpréter, comme vous le prétendez, mais détruire son premier discours, où il a dit tant de fois que sa chair nous servait à avoir la vie. S'il dit donc, que *la chair ne sert de rien*, c'est la chair comme l'entendaient les Capharnaïtes, la chair du fils de Joseph : et encore la chair tellement mangée avec la bouche du corps, qu'elle soit mise en pièces et consumée, en sorte qu'elle ne puisse rester pour être transportée au ciel : car c'est ainsi que l'entendirent ces murmurateurs. Nous ne l'entendons point de cette sorte : et quand enfin il faudrait entendre que *la chair de Jésus-Christ*, quoique prise, quoique mangée avec la bouche du corps, de cette manière admirable que les incrédules ne peuvent entendre, *ne sert de rien*; nous le croyons encore de cette sorte : car en mangeant cette chair nous savons qu'il la faut manger comme une victime qui a été immolée, et se souvenir de lui en la mangeant, s'attendrir dans ce souvenir, se rendre avec lui une hostie sainte, participer à son esprit comme à son corps, en un mot, lui être uni de corps et d'esprit comme le fut la sainte Vierge, lorsqu'elle le conçut dans ses entrailles : autrement cette chair ne sert de rien, quoiqu'on la mange, quoiqu'on la reçoive dans son corps. Jésus-Christ ne dit pas aussi qu'on ne la mange point, qu'on ne l'a point en substance; mais qu'*elle ne sert de rien* : comme saint Paul ne dit pas qu'on n'a point le corps du Sauveur quand on le reçoit indignement; mais qu'*on ne le discerne pas* [1]. Il faut donc, non-seulement le recevoir par le corps, mais le discerner par l'esprit; autrement, loin de servir, il nous condamne, et nous sommes *rendus coupables du corps et du sang du Seigneur* [2]. *La chair ne sert* donc *de rien*, de quelque façon qu'on l'entende : elle ne sert de rien toute seule, ni par elle-même : ce n'est point à elle qu'il faut s'arrêter. Et si l'on veut encore entendre par cette parole, *la chair ne sert de rien*, c'est-à-dire le sens charnel ne sert de rien : nous le croyons encore; car *ce n'est point la chair ni le sang qui nous a révélé* [3] ce que nous croyons, ni cette manière incompréhensible avec laquelle nous croyons manger la chair du Sauveur. Ainsi tout ce qu'il a dit de sa chair mangée et de son sang bu, encore qu'il le faille entendre au pied de la lettre, de sa chair et de son sang pris en leur propre substance, *est esprit et vie*, à cause qu'en toute manière il y faut toujours joindre l'esprit : nous le croyons : et pour bien entendre toutes les paroles du Sauveur, nous ne croyons pas que les dernières, où il a parlé de l'esprit, excluent les autres où il a parlé de la chair; mais nous apprennent à unir l'un et l'autre ensemble, et à chercher l'esprit dans la vérité et dans la propriété de la chair.

Où est donc la foi des catholiques? Elle est dans les paroles de saint Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous; vous avez des paroles de vie éternelle* [4]? Nous les croyons toutes; et celles où vous inculquez avec tant de force qu'on mangera en substance votre chair; et celles où vous enseignez avec la même netteté, qu'il faut profiter de votre esprit. Voilà quelle est notre foi : voilà ce que nous croyons. Et où est la foi de ceux qui quittent l'Église? sinon dans ces paroles des Capharnaïtes : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger?* Nous la donner pour la consumer, c'est chose absurde et inhumaine; nous la donner sans la consumer, et en sorte qu'en même temps elle demeure entière dans le ciel, c'est chose impossible.

Seigneur, nous ne sommes point de cette troupe : on ne peut nous attribuer en aucun sens ce *Comment* des murmurateurs. Nous nous rallions avec saint Pierre, nous retournons au cénacle pour y faire la cène avec vous et avec vos disciples. Quelle simplicité! quel silence! *Prenez, mangez, c'est mon corps : Buvez, c'est mon sang*. Il ne dit pas : Ils seront en vous par la foi; mais ce que je vous présente, *Cela l'est*. Croyez-y, n'y croyez pas; cela est : cela est, parce que je le dis, et non pas parce que

[1] *Joan.* VI, 64. — [2] *Luc.* I, 35. — [3] *Heb.* IX, 14. — [4] *Matth.* XXVII, 54. — [5] *Joan.* VI, 64.

[1] I. *Cor.* XI, 29. — [2] *Ibid.* 27. — [3] *Matth.* XVI. — [4] *Joan.* VI, 69.

vous le croyez. Que cela est étonnant! Et néanmoins Jésus le dit sans rien expliquer; les apôtres l'écoutent sans rien demander : ces questionneurs perpétuels, s'il m'est permis une fois de les appeler ainsi, se taisent : ils font ce qu'on leur dit, non-seulement sans contradiction et sans murmure, mais encore sans avoir besoin d'autre instruction que de celle qu'ils avaient reçue. Les murmures avaient été trop repoussés, les questions trop précisément résolues; tout est calme, tout est soumis : *le Père les a tirés*. Et les autres? Ah! fidèles, retirez-vous de leur compagnie : séparez-vous de ces séditieux, de ces impies qui murmurent, non pas contre Moïse[1], mais contre Jésus-Christ même : séparez-vous-en, pour n'être point enveloppés dans leur péché. Quoi! que leur va-t-il arriver? La terre se va-t-elle ouvrir sous leurs pieds, pour les engloutir tout vivants? Non; c'est quelque chose de pis : ils quittent l'Église; ils sont livrés à leur propre sens.

XLIVe JOUR.

Communion indigne. I. *Cor*. XI, 27, 29.

Et ceux qui, sans quitter l'Église, conservant la vraie foi du corps et du sang de Jésus-Christ, les reçoivent indignement, sont-ils tirés par le Père céleste? les a-t-il donnés à Jésus-Christ? et viennent-ils à lui comme il faut? Non sans doute; puisque, bien éloignés de recevoir la vie, saint Paul dit[2], qu'*ils boivent et mangent leur condamnation, parce qu'ils ne discernent pas le corps du Seigneur*.

Le saint apôtre parle ici d'une manière terrible, puisqu'après avoir rappelé dans la mémoire des fidèles que Jésus-Christ avait dit que ce qu'il donnait à manger était son corps, le même qui devait être percé et rompu à la croix; et que la coupe qu'il leur donnait à boire, était, par le sang versé qu'elle contenait, l'instrument de l'alliance et du testament que le Sauveur faisait à leur avantage; il en conclut que *ceux qui mangent ce pain*, remarquez *ce pain*, c'est-à-dire ce pain fait corps, ainsi qu'il vient de le raconter; *et boivent la coupe du Seigneur indignement, sont coupables de son corps et de son sang* [3]. Et qu'est-ce qu'en être coupable? si ce n'est non-seulement les profaner, mais encore leur faire un outrage de même nature que celui qui leur avait été fait par les Juifs, lorsqu'ils déchirèrent l'un, et répandirent l'autre. Et c'est pourquoi *ils boivent et mangent leur condamnation;* parce que, semblables à ces perfides, *ils n'avaient mis aucune différence entre le corps de Jésus-Christ* et celui des voleurs qu'ils avaient crucifiés avec lui. Et remarquez que l'outrage que les Juifs avaient fait à Jésus-Christ, regardait précisément son corps; car ce n'est qu'au corps qu'on peut nuire, en le livrant à la mort; conformément à cette parole : *Ne craignez pas ceux qui ne peuvent que tuer le corps, et ne peuvent pas étendre plus loin leur puissance* [1]. Les Juifs donc outragèrent ce corps en lui-même, et en sa propre substance, lorsqu'ils le mirent en croix; ils outragèrent ce sang en lui-même et en sa propre substance, lorsqu'ils le firent couler sur la terre par un infâme supplice, comme si c'eût été le sang d'un coupable. Vous faites un semblable sacrilége, lorsque vous mangez et buvez indignement ce corps et ce sang; vous les profanez, vous les outragez en eux-mêmes; et cet outrage que vous faites au corps du Sauveur est de ne le pas discerner, de n'en pas connaître la sainteté ni le prix. Il ne dit pas qu'ils ne le reçoivent point faute de foi, comme le disent nos hérétiques; mais qu'ils ne le discernent pas, en supposant qu'ils le reçoivent : comme on dirait d'une pierre précieuse que vous jetteriez dans la boue comme une autre pierre, après l'avoir reçue, non pas que vous ne l'avez point reçue, mais que vous n'en avez pas fait le discernement et l'estime qu'il fallait.

Ce n'est pas non plus ce que disent encore ces hérétiques : Vous êtes coupable de ce corps et de ce sang, comme on est coupable envers la personne du prince, lorsqu'on en déchire injurieusement le tableau. Car il n'est point ici parlé de tableau ni de figure : l'apôtre fait aller de même rang : *Ceci est mon corps : Coupable du corps :* et, *ne pas discerner le corps*. Il ne faut point diminuer le crime de ceux contre qui l'apôtre s'élève, ni affaiblir l'horreur qu'on en doit avoir. Il est vrai qu'en traitant indignement l'image du prince, on l'attaque, on le déshonore lui-même; mais par une injure bien inférieure à celle qu'on lui ferait en attentant sur sa personne sacrée. L'attentat des chrétiens, qui mangent indignement le corps du Sauveur et boivent indignement son sang, est de ce dernier genre; c'est un attentat fait immédiatement sur la personne : en un mot, il y a deux choses à considérer dans le supplice de Jésus-Christ; le crime des Juifs et l'obéissance du Sauveur. Ceux qui reçoivent dignement son corps et son sang, participent au mérite de son obéissance; ceux qui les reçoivent indignement, participent au sacrilége de ses meurtriers et attentent comme eux immédiatement sur sa personne adorable.

Seigneur, tirez-nous à vous, inspirez-nous un juste discernement du corps que nous recevons : ne le traitons pas comme une chose immonde, en le recevant dans un corps impur et souillé. Les choses saintes sont pour les saints, comme on criait autrefois au peuple fidèle, lorsqu'on allait distribuer le corps de Jésus-Christ. Ne le touchons pas avec des mains sacriléges, ne le recevons pas avec une bouche impure, ne lui donnons pas un baiser de Judas, un baiser de traître; que ce soit un baiser d'épouse, un baiser rempli d'ardeur, et qui soit le gage d'un chaste et perpétuel amour. *Qu'il me baise du baiser de sa bouche* [2], d'un baiser d'époux : que je lui donne aussi le baiser d'épouse; celui que lui donnent les vierges, des âmes chastes dont il est aimé. *Tirez-nous*, Seigneur, à ce chaste et

[1] *Num*. XVI, 26. — [2] I. *Cor*. XI, 29, 30 — [3] *Ibid*. 27.

[1] *Luc*. XII, 4. — [2] *Cant*. I, 1.

doux baiser : *tirez-nous, et nous courrons après vos parfums. Ceux qui sont droits vous aiment*[1]. Ce sont ceux-là qui vous donnent ce saint baiser, ce baiser de paix et d'un amour éternel. Car *personne ne vient à moi que mon Père ne le tire*[2] : personne ne vient à moi, qu'il ne lui soit donné par mon Père; nul ne communie dignement que par cet attrait.

XLVe JOUR.

Qui sont ceux qui communient indignement.

Lisez I. Cor., chap. x, depuis le verset 16 jusqu'au 22. C'est encore une terrible sentence contre ceux qui communient indignement : *Vous ne pouvez pas boire du calice du Seigneur, et du calice des démons : vous ne pouvez pas participer à la table du Seigneur, et à la table du démon*[3].

Boire la coupe des démons, ce n'est pas seulement boire dans la coupe dont on leur fait une effusion : c'est boire à longs traits les plaisirs du monde, par lesquels on se livre à eux. Participer à la table des démons, ce n'est pas seulement manger des viandes qui leur ont été immolées : c'est se livrer à l'avarice, qui est une idolâtrie; à la gourmandise, par laquelle on fait un dieu de son ventre; à tous les autres vices, par lesquels on livre aux démons ce qui était dû à Dieu.

Mais un des péchés que l'eucharistie souffre le moins, c'est celui de la dissension et de la haine contre son frère; car le propre effet de l'eucharistie, c'est de nous unir pour ne faire qu'un même corps, selon ce que dit saint Paul : *Quoique nous soyons plusieurs, nous ne sommes tous ensemble qu'un même pain et un même corps, nous tous qui participons à un même pain*[4]. Quiconque donc prend ce pain de vie; qui prend ce corps, qui nous est donné sous la forme et sous l'espèce du pain, pour sustenter notre âme, qui étant distribué à plusieurs, demeure toujours le même et parfaitement le même, ne souffrant aucune division en sa substance; doit être un avec tous les membres, comme il doit être un avec Jésus-Christ. Et c'est l'impression que porte en soi le pain sacré de l'eucharistie. Celui-là donc qui la reçoit ayant la haine dans le cœur contre son frère, fait violence au corps du Sauveur : puisqu'il vient pour nous faire un même corps, et que nous demeurons dans la division.

Mais qu'arrivera-t-il à ceux qui demeurent ainsi divisés, pendant que le corps de Jésus-Christ les vient unir? Ce divin corps ne peut demeurer sans efficace : ceux qui ne veulent pas se laisser unir, il les brise, il les met en pièces, il les divise contre eux-mêmes; leur propre conscience les condamne : il les arrache de son unité, il les sépare de son corps mystique. S'ils y demeurent à l'extérieur, ils en sont séparés selon l'esprit : ce sont des membres pourris; *des arbres infructueux, doublement morts, déracinés*, comme disait l'apôtre saint Jude[1]. Ils semblent être encore sur pied et se tenir sur leur racine; mais ils ont la mort dans le sein, et leur racine ne tire plus de nourriture.

Allez donc, et comme le Sauveur vous l'a ordonné lui-même, *allez vous reconcilier avec votre frère*[2]; non-seulement vous n'êtes pas digne de participer à l'autel, mais encore vous n'êtes pas digne d'y offrir votre présent; non-seulement vous n'êtes pas digne de participer à l'oblation de l'autel, mais vous n'êtes pas digne d'y assister. Le sang de Jésus-Christ, qu'on lève au ciel, crie vengeance contre vous, parce que c'est un sang qui *a pacifié et réconcilié toutes choses dans le ciel et dans la terre*[3]: et non-seulement les hommes avec Dieu, mais encore les hommes entre eux. Et vous n'écoutez pas *la voix de ce sang qui parle mieux que celui d'Abel*[4]. Car il parle pour la paix, et le sang d'Abel criait vengeance; mais vous le contraignez à crier vengeance, si vous rejetez la paix fraternelle pour laquelle il est répandu. Ce sang crie au meurtre, à la vengeance; vous êtes le meurtrier contre qui il crie : car *celui qui hait son frère est homicide*[5]. Retirez-vous, malheureux, fuyez la voix de ce sang.

XLVIe JOUR.

La communion est la préparation à la mort de Jésus-Christ. *I. Cor.* XI, 26.

Toutes les fois que vous mangerez ce pain de vie *et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne*[6]. Vous l'annoncerez comme une chose déjà accomplie pour le salut du genre humain : vous l'annoncerez comme une chose qui se doit continuer en quelque façon jusqu'à la fin des siècles. La mort de Jésus-Christ est toujours présente dans l'eucharistie, par la séparation mystique de son corps et de son sang : l'impression de la mort de Jésus-Christ se doit faire sur tous les fidèles qui, à l'imitation du Fils de Dieu, se doivent rendre eux-mêmes des victimes. Toute la vertu de la croix est dans ce mystère; on y annonce par tous ces moyens la mort du Sauveur.

Quelle est la vertu de la croix? *Quand je serai élevé de terre, je tirerai tout à moi*[7]. L'effet a suivi la parole : tout est venu à Jésus crucifié : telle est la vertu de sa croix. Cette vertu est toute vivante dans l'eucharistie : ceux-là y croient, ceux-là en profitent, et la reçoivent dignement, que le Père tire à son Fils. Jésus-Christ dit qu'ils vivent pour lui, comme lui-même il vit par son Père et pour son Père; ils n'ont d'autre vie que la sienne. Sa chair est toute pleine de l'esprit qui nous communique cette vie; tout est esprit, tout est vie dans ce mystère; toute l'efficace de la croix pour nous tirer à Jésus, pour nous faire vivre en lui et de lui, y est renfermée. Quelle violence souffre le Sauveur, quand on ne répond pas à son amour; quand on ne se laisse pas posséder à lui; quand on résiste à la force avec

[1] *Cant.* I, 3. — [2] *Joan.* VI, 44, 66. — [3] I. *Cor.* X, 20, 21. — [4] *Ibid.* X, 17.

[1] *Jud. Ep.* 12. — [2] *Matth.* V, 23, 24. — [3] *Col.* I, 20. — [4] *Heb.* XII, 24. — [5] I. *Joan.* III, 15. — [6] I. *Cor.* XI, 26. — [7] *Joan.* XII, 32.

laquelle il nous tire! Si on lui refuse son cœur pendant que non-seulement il le demande, mais qu'il fait, pour ainsi parler, de si grands efforts pour se l'unir; c'est un époux méprisé qui entre en fureur contre son épouse insensible; il n'y a plus pour elle que la damnation et la mort. Hélas! hélas! tout est perdu; de toute la force dont il nous tirait, il nous repousse et nous détruit.

XLVII[e] JOUR.

La persévérance, effet de la communion. *Joan.* VI, 57.

Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui[1]. Le grand don après lequel soupirent les chrétiens, est celui de la persévérance, qui nous assure la couronne, qui nous unit, qui nous incorpore à Jésus-Christ, pour nous faire éternellement un avec lui, sans jamais en pouvoir être séparés. Voilà le grand don de Dieu; celui qui est joint à sa prédestination éternelle : et Jésus-Christ nous apprend qu'il y a dans l'eucharistie une grâce particulière pour nous l'obtenir. Si donc nous voulons persévérer dans la vertu, il faut communier et communier souvent; car c'est le plus puissant moyen qui nous soit donné, pour obtenir la persévérance [2] : c'est le pain des chrétiens, leur nourriture ordinaire et de tous les jours. O mon Dieu, que les chrétiens ont le cœur dur, puisqu'ils viennent si rarement à la sainte table! S'ils goûtaient Jésus-Christ crucifié, ils viendraient célébrer souvent le mystère de cette mort. On est touché le Vendredi saint, à cause qu'on y célèbre la mémoire de la mort du Sauveur. Venez, mes enfants, c'est tous les jours le Vendredi saint; tous les jours on érige le Calvaire sur le saint autel. Venez, et souvenez-vous de cette mort qui est notre vie; venez recevoir un sacrement où l'on apprend à demeurer en Jésus-Christ, où l'on reçoit la force, le courage, la grâce d'y demeurer.

Mais aussi on doit trembler, quand on retombe dans ses fautes après la communion; puisque Jésus-Christ ne dit pas : *Celui qui mange ma chair*, est *en moi*[3]; mais il y *demeure* attaché : ni *Je* suis *en lui;* mais J'y *demeure,* et je ne le quitte jamais. Jésus est fidèle; il ne nous quitte jamais le premier. Il vient bien à nous le premier; mais jamais il n'est le premier qui quitte : c'est nous qui le quittons, quand nous tombons dans le péché. Malheureux! nous devons bien craindre de ne l'avoir pas reçu comme il faut, car nous serions demeurés en lui; et, hélas! nous l'avons quitté. Le recevoir comme il faut, c'est le recevoir en détestant ses péchés, en éloignant les occasions de le commettre; en cherchant dans l'eucharistie le soutien de notre faiblesse et de notre instabilité.

XLVIII[e] JOUR.

S'éprouver soi-même. I. *Cor.* XI, 28.

Que l'homme s'éprouve lui-même[4] : qu'il éprouve premièrement, s'il n'est point indigne de cette table sacrée; s'il ne vient point au banquet de l'Époux sans la robe nuptiale, sans être en état de grâce : car on lui dirait : *Ami* infidèle, ami téméraire, *comment avez-vous osé entrer ici sans avoir l'habit nuptial?* Et non-seulement il sera jugé indigne du banquet, mais encore *on le jettera pieds et mains liés dans le séjour des ténèbres, où il y aura pleurs et grincement de dents* [1].

Le maître entra dans la salle du festin pour y voir les conviés, et il y vit un homme qui n'avait point l'habit nuptial[2]. Représentez-vous Jésus qui vient lui-même examiner ceux qui sont à sa table. Pour éviter un si terrible examen, que chacun s'examine soi-même, que chacun s'éprouve soi-même.

Mais il y a encore d'autres épreuves plus délicates. Le pain de l'eucharistie est appelé par les saints, *le pain des forts :* et il y faut user, en le donnant, du même discernement dont use un sage médecin, en donnant le solide à son malade; c'est-à-dire qu'il faut songer non-seulement au refus absolu qu'on en doit faire durant la fièvre, mais encore au ménagement avec lequel il le faut donner aux convalescents.

Outre l'épreuve qu'il faut faire de cette viande céleste, pour n'y pas manger sa condamnation; il y a encore une épreuve, une préparation nécessaire pour la manger avec profit. Cette viande ne nous est pas seulement donnée pour entretenir la vie; mais encore pour nous rendre l'embonpoint. Elle renouvelle, elle engraisse, elle veut détruire de plus en plus jusqu'aux moindres restes du mal. Cette viande ne se digère pas; mais c'est elle, pour ainsi parler, qui nous digère et nous change en elle-même. Il faut considérer le progrès que nous faisons en la mangeant, et la prendre avec réserve, jusqu'à tant que nous soyons rendus propres à recevoir tout son effet. Sinon elle nous surcharge : et si nous n'avons pas la mort dans le sein, il s'amasse des humeurs qui doivent nous faire craindre une rechute. Il faut donc craindre le fréquent usage de l'eucharistie, si on n'en vient à cet embonpoint spirituel et à un état de force. Il est vrai que c'est en la recevant que nous devenons propres à la recevoir : c'est elle-même qui par sa vertu nous rend propres à elle-même et à ses effets; mais il en faut savoir tempérer l'usage. La marque la plus assurée dans les bonnes âmes pour la recevoir souvent, c'est l'appétit spirituel qu'elles en ressentent; mais il faut savoir ménager cet appétit. Il y a des appétits de malade : il y en a que la santé donne. L'appétit est donc équivoque; et il faut le savoir connaître : il faut savoir le réprimer, il faut savoir le réveiller; il faut quelquefois exciter l'ardeur par quelque délai, pour aussi augmenter le goût. Telle âme aura besoin qu'on le lui excite par quelque temps de lecture et par la seule méditation de la parole divine. Goûter la parole de Jésus-Christ, c'est la marque qu'on le goûte lui-même, et la meilleure préparation à le goûter. *Qui est le sage qui engendra et qui*

[1] *Joan.* VI, 57. — [2] *Ibid.* 24, 27. — [3] *Ibid.* 57. — [4] I. *Cor.* XI, 28.

[1] *Matth.* XXII, 12, 13. — [2] *Ibid.* 14.

discernera ces choses[1] ? *Qui est cet économe fidèle et prudent qui saura donner le froment dont la distribution lui est confiée, en son temps et selon sa mesure*[2] ? Remarquez qu'il y a le temps et la mesure à garder, et que ce dispensateur ne doit pas seulement être fidèle, mais encore prudent. Ainsi, que l'homme s'éprouve lui-même, car le temps de l'un n'est pas toujours le temps de l'autre, et la mesure de l'un n'est pas toujours la mesure de l'autre. Il faut donc s'éprouver soi-même : et quand on dit s'éprouver soi-même, ce n'est pas à dire s'approcher ou s'éloigner par son propre jugement, car cette épreuve ne serait ordinairement que la nourriture de l'amour-propre. Une partie de cette épreuve est de bien connaître qu'on ne se peut pas juger soi-même, et qu'on doit savoir chercher ce dispensateur prudent qui connaisse le temps et la mesure qui nous est propre. Car ce n'est pas sans raison que le prince des pasteurs a donné à ses ministres le pouvoir de lier et de délier, de retenir et de remettre. Qu'on s'éprouve donc soi-même avec ce conseil et selon l'ordre de l'obéissance. Tout ce qu'on fait dans cet esprit porte grâce. Tel qui entend dire que la sécheresse est quelquefois une épreuve et un exercice, prendra sa langueur pour une grâce : tel aussi s'imaginera être de ces tièdes que Jésus-Christ vomit de sa bouche, quand il ne sentira pas son goût, et que ce goût se sera, pour ainsi dire, retiré bien avant dans son intérieur. *Qui est le sage*, encore un coup, *qui discernera ces choses?*

Il faut aussi savoir connaître cette viande, qui sait comme la manne prendre toute sorte de goûts. Tantôt on nous y doit faire goûter l'humilité, tantôt la mortification; tantôt l'amour fraternel et celui des ennemis, tantôt la joie qui nous transporte en esprit dans le ciel; tantôt la sainte tristesse qui nous dégoûte du monde et nous imprime des sentiments de pénitence. On nous doit faire prendre cette viande avec la disposition où le Saint-Esprit nous met, ou dans celle où l'on ressent qu'il veut nous mettre. Il faut, dis-je, vous la donner ou selon votre attrait présent, ou pour vous inspirer celui dont vous avez besoin. Faut-il exciter en vous ou y entretenir l'esprit d'ardeur et de zèle, le charbon pris sur l'autel[3] n'est rien pour vous purifier, pour vous embraser, à comparaison de ce corps. Est-ce l'esprit de componction et de larmes qui vous est nécessaire; ce divin corps en tirera plus de vos yeux, que la pécheresse n'en versa aux pieds du Sauveur. Seigneur! donnez à votre Église de ces prudents dispensateurs, qui sachent faire l'application de l'eucharistie. Seigneur! donnez à vos fidèles cette humble docilité, et la soumission aux conseils avec lesquels ils se doivent éprouver eux-mêmes.

XLIX[e] JOUR.

Sommaire de la doctrine de l'eucharistie.

Nous devons maintenant entendre ce que c'est que ce sacrement, en quoi il consiste, quel en est le fruit; ce qu'on doit appeler le sacrement et le signe, ce qu'on en doit appeler le fruit et la chose.

Ceux qui ne veulent pas croire, que ce qui nous est présent est vraiment le corps et le sang de Jésus-Christ, disent que le pain et le vin sont le sacrement et le signe; et que la chose c'est la réception de la chair et du sang de Jésus-Christ : puisque c'est là, disent-ils, ce qui est toujours accompagné de la vie, conformément à cette parole : *Qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle* : et *qui me mange, vit pour moi*[1]. Aveugles, qui ne veulent pas entendre qu'il y en a qui prennent ce corps sans le discerner; qu'il y en a qui le reçoivent en le profanant, et qui s'en rendent coupables; et que c'est ce qui doit être reçu avec épreuve, pour ne le pas recevoir indignement. Mais parce que les hommes peuvent recevoir mal un si grand don, en est-il moins ce qu'il est ?

La parole de Dieu est par elle-même une lumière qui éclaire l'homme, qui le purifie, qui le nourrit; en laquelle il a le salut et la vie : cela empêche-t-il qu'il y en ait qu'elle étourdit, qu'elle aveugle; qu'elle ne soit *odeur de vie* pour les uns et *odeur de mort* pour les autres, et *une lettre qui tue*[2]? Ce que les hommes la font devenir par leur mauvaise disposition, n'empêche pas ce qu'elle est par elle-même; ni ne lui ôte la force qu'elle tire de la bouche de Dieu d'où elle sort. Ainsi le corps de Jésus, ainsi le sang de Jésus, n'en sont pas moins en eux-mêmes esprit et vie, encore qu'ils ne le soient pas à ceux qui les reçoivent mal. *Ceux qui croiront et seront baptisés, seront sauvés* [3]. Qui en doute, s'ils croient comme il faut; s'ils persévèrent à croire, s'ils ne mettent point d'obstacle à la grâce du baptême; s'ils sont soigneux d'en conserver la vertu ? Ainsi, qui mange la chair, qui boit le sang, a la vie : oui, qui la mange et qui le boit dignement, et comme il faut. La chair mangée dans l'eucharistie, est au chrétien un gage de l'amour de Jésus-Christ, un témoignage certain que c'est pour lui qu'il s'est incarné et pour lui qu'il s'est offert. Voilà le gage, voilà le signe, voilà le témoignage : mais il faut entendre ce gage; il faut être touché de ce signe; il faut croire à ce témoignage : autrement, qu'aurez-vous pris ? Un gage, un signe, un témoignage de l'amour immense de votre Sauveur; mais sans en être touché, sans y prendre part : et ce précieux gage de son amour sera en témoignage contre vous : et vous serez de ceux dont il est écrit : *Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu*[4]. Qu'est-ce que venir chez soi, si ce n'est venir à ceux qui sont à lui ? Il y vient donc, et il a été au milieu d'eux : mais ils ne l'ont pas reçu, parce qu'ils ne l'ont pas connu; ils ne l'ont pas discerné, ils ne l'ont pas traité comme le méritaient sa dignité et son amour.

Quel est donc le vrai effet, et la chose, pour ainsi parler, de ce sacrement? Être incorporé à

[1] *Osée.* XIV, 10 — [2] *Luc.* XII, 42. — [3] *Is.* VI, 6, 7.

[1] *Joan.* VI, 55, 58. — [2] II. *Cor.* II, 16; III, 6. — [3] *Marc.* XVI, 16. — [4] *Joan.* I, 11.

Jésus-Christ : lui être parfaitement uni selon le corps et selon l'esprit : être avec lui une même chair et un même esprit, par la consommation de ce chaste mariage [1] : être de ses os et de sa chair, comme une épouse fidèle [2] ; mais être aussi de son esprit, en sorte qu'il jouisse tout ensemble de notre corps, de notre esprit, de notre amour, comme nous jouissons du sien : en un mot, être le corps de Jésus-Christ, lui être uni membre à membre, comme les membres sont unis entre eux, comme tous le sont au chef [3] : et cela pour toujours, sans jamais être en division, ni en froideur, ni avec lui, ni avec aucun de ses membres; parce qu'il veut non-seulement venir en nous, mais y demeurer. Il ne s'unit qu'à regret et à contre-cœur à ceux qu'il voit désunis dans la suite et jusqu'à la fin : il ne les répute pas siens, de cette manière secrète et permanente, dont il veut qu'on soit des siens : autrement, son disciple bien-aimé dira : *Ils étaient au milieu de nous : ils en sont sortis : mais ils n'étaient point des nôtres* : et pourquoi ? Parce que *s'ils avaient été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous* [4]. *Qui me mange demeure en moi, et moi en lui* [5] : et qui n'y demeure pas, ne me mange pas comme il faut.

En effet, qu'avons-nous dans l'eucharistie, qu'y avons-nous en substance, si ce n'est celui qui fait la félicité des bienheureux? C'est la même chose, la même substance, et il n'y a qu'à ôter le voile. Seigneur, ôtez ce voile, percez ce nuage : que me restera-t-il entre les mains et devant les yeux, sinon cet objet qui me fera ma béatitude? N'ai-je pas déjà cet objet dans votre corps? Dans le corps de Jésus-Christ n'ai-je pas son âme? N'ai-je pas toute sa personne, et dans sa personne celui qui y *habite corporellement, avec une entière plénitude* [6], c'est-à-dire le Verbe divin : et dans ce Verbe, n'ai-je pas son Père? et n'a-t-il pas dit la vérité, quand il a dit : *Qui me voit, voit mon Père* [7]? J'ai donc tout. Que me reste-t-il à désirer, sinon de voir ce que je tiens, de percer le voile, de voir clairement et par une manifeste vision ce que je sais bien que j'ai, mais ce que je ne vois pas? Mais il n'y a qu'à demeurer en lui : car ainsi il demeurera en nous. Et il ne demande qu'à être vu, qu'à être parfaitement possédé, qu'à jouir parfaitement de nous, en nous donnant tous ses biens et lui-même pour en jouir; enfin à être connu comme il connaît [8] : c'est-à-dire à être connu clairement, vivement, éternellement, sans obscurité, au-dessus de toute vision. Voilà le fruit, la vérité, l'entière consommation du mystère de l'eucharistie.

Lᵉ JOUR.

L'eucharistie est la force de l'âme et du corps.

Mais, dites-vous, qu'était-il besoin d'avoir Jésus-Christ dans son corps? Dites plutôt : Qu'était-il besoin d'avoir le corps de Jésus-Christ en vérité, en substance? d'avoir la chair de ce sacrifice? d'avoir dans ce sang le signe certain de la consommation de la rémission des péchés? d'être uni à Jésus-Christ tout entier, comme une chaste épouse à un époux chéri; et en cette qualité d'avoir puissance sur son corps, pour jouir en même temps de son esprit? Et pour parler du corps en particulier, n'y a-t-il rien à faire dans notre corps? N'est-ce pas la chair qui convoite contre l'esprit? Qui la peut mieux tempérer, que le corps de Jésus-Christ appliqué sur elle? N'y a-t-il pas dans nos membres une loi qui combat la loi de l'esprit? Qui la peut mieux affaiblir, et mettre nos membres mortels sous le joug? Ne faut-il pas porter dans nos corps la mortification de Jésus? Mais qui peut mieux y en imprimer le caractère, et sanctifier les peines d'un corps affligé? Mais ne faut-il pas que ce corps mortel sorte un jour du tombeau et de la corruption? Et qui peut mieux nous en tirer que ce corps qui ne l'a jamais sentie? pour devenir avec Jésus-Christ *un corps spirituel*, comme l'appelle saint Paul [1], qu'y avait-il de plus efficace que son union avec ce même corps, et l'impression de ses divines qualités? Mon Sauveur! si vous touchez mon corps, il en sortira une vertu : et il faudra qu'il devienne semblable au vôtre. La vertu qui en sortira ne me donnera pas, comme à cette femme, une santé faible et fragile, mais la véritable santé qui est l'immortalité. Mais les enfants qui n'ont pas communié, ne ressusciteront donc pas? Grossiers et charnels, qui n'entendez pas que ce corps est donné à toute l'Église, et que ce levain mystérieux est capable de vivifier toute la masse? Ces enfants, dont vous parlez : n'ont-ils pas reçu avec le baptême un droit sur ce corps? il est à eux, encore qu'ils ne le reçoivent pas d'abord, selon la coutume présente : mais ce qui est reçu par quelques-uns, est à tous un même gage d'immortalité. Consolez-vous en Notre-Seigneur, et jouissez d'une si douce espérance.

LIᵉ JOUR.

L'eucharistie est le viatique des mourants.

Considérons ici le corps du Sauveur, comme le doux viatique des mourants. Je me meurs, mes sens s'éteignent, ma vie s'évanouit : qu'ai-je à désirer en cet état, que quelque chose qui m'ôte la crainte de la mort, et me tire de l'esclavage où cette appréhension m'a tenu durant tout le temps de ma vie? Mon Sauveur! on m'apporte votre corps, ce corps immortel, ce corps spiritualisé : je le reçois dans le mien : *Je ne mourrai pas; je vivrai* [2]. *Qui mange ma chair*, dites-vous [3], *aura la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour*. Il restera dans ce corps mort un germe de vie que la pourriture ne pourra point altérer : il y restera une impression de vie que rien ne peut effacer. Tous les jours de ma vie je veux communier dans cette espérance : je veux me regarder comme mourant, et je le suis; je veux vous recevoir en viatique. Je ne craindrai point la mort : vous m'affranchissez

[1] I. *Cor.* VI, 16, 17. — [2] *Ephes.* V, 30. — [3] I. *Cor.* XII, 27. — [4] I. *Joan.* II, 19. — [5] *Ibid.* VI, 57. — [6] *Colos.* II, 9. — [7] *Joan.* XIV, 9. — [8] I. *Cor.* XIII, 12.

[1] I. *Cor.* XV, 44, 45, 46. — [2] *Ps.* CXVII, 17. — [3] *Joan.* VI, 55.

de la servitude que cette crainte m'imposait. Pourquoi craindre le mal; si j'en ai toujours l'antidote? Sans vous la mort est un joug insupportable : avec vous elle est un remède, et un passage à la vie. Que je suis heureux! On m'apporte votre précieux corps : vous venez chez moi, hôte céleste! C'est à ce coup que je puis dire : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* [1]. Vous y venez néanmoins; vous y entrez; vous y êtes; et ce n'est pas encore assez pour votre amour : la maison où vous voulez entrer, c'est mon corps.

C'est ici le temps de se souvenir de votre mort; de cette mort par laquelle la mort a été vaincue; de cette mort qui nous fait dire avec confiance: *O mort, où est ton aiguillon? ô mort, où est ta victoire* [2]? de cette mort par laquelle est accomplie cette parole : *Je romprai votre pacte avec la mort; et votre alliance avec le tombeau ne subsistera plus* [3]. Et encore : *La mort sera précipitée à jamais dans l'abîme* [4]. *Faites ceci en mémoire de moi* : souvenez-vous de ma mort : *annoncez-la* [5].

O Seigneur! on m'a annoncé la mienne; mais qu'on m'annonce la vôtre, et je ne craindrai plus rien. Oui, maintenant je pourrai chanter avec le Psalmiste : *Si je marche au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai rien, parce que vous êtes avec moi* [6]. Ah! doux souvenir que celui de votre mort, qui a effacé mes péchés, qui m'a assuré votre royaume! Mon Sauveur, je m'unis à votre agonie : je dis avec vous mon IN MANUS : *Mon Dieu je remets mon esprit entre vos mains* [7]. *Seigneur Jésus, recevez mon esprit* [8]. Quoi, vous le venez querir vous-même pour le présenter à votre Père! C'en est fait : *tout est consommé* [9]. Je veux mourir comme vous en disant cette parole : *Tout est consommé* : je n'ai plus rien sur la terre, et votre royaume va être mon partage. *Tout est consommé;* je vois votre royaume céleste, ce sanctuaire éternel, s'ouvrir pour me recevoir par grâce, par miséricorde, en votre nom, ô Jésus! A ce coup sera accomplie cette parole : *Qui me mange demeure en moi, et moi en lui* [10]. Je ne vous quitterai plus. Maudite soit ma malheureuse et criminelle inconstance, qui m'a fait quitter tant de fois un si bon maître! Et maintenant, mon Sauveur, je serai toujours avec vous : vous m'allez marquer de votre sceau. Ah! Seigneur, gardez-moi jusqu'au dernier soupir, et que je le rende entre vos bras!

Et ce corps, que deviendra-t-il? Le voilà uni au vôtre. Par votre corps ressuscité, je ressusciterai tout nouveau : je ne laisserai à la terre que la mortalité. Je vis dans cette espérance; mais j'y meurs. Je meurs tous les jours, puisque je ne cesse d'avancer au dernier moment. Mes jours se dissipent comme une fumée, s'en vont comme une eau rapide, dont on ne peut arrêter le cours. Dans un moment on passera où j'étais, et l'on ne m'y trouvera plus. Voilà sa chambre, voilà son lit, dira-t-on; et de tout cela, il n'en reste plus que mon tombeau : où l'on dira que je suis; et je n'y serai pas : il n'y aura qu'un reste de moi-même; et ce reste, tel quel, diminuera à chaque moment, et se perdra à la fin.

Que cela est triste! Oui, si je n'avais pas votre corps pour me redonner la vie. Cette espérance me soutient. Je veux toujours me regarder en état de mort; me confesser comme un mourant; communier comme un mourant; me disposer à chaque fois comme si j'allais mourir. Je meurs : fermez-moi les yeux : que je ne voie plus les vanités : enveloppez-moi de ce drap : je n'ai plus besoin d'autre chose: rendez-moi ma pauvreté naturelle : mettez-moi en terre. C'est là d'où je viens selon le corps, c'est là où il faut que je retourne; c'est là ma mère qui m'a engendré pour mourir : elle m'enfantera un jour, pour ne mourir plus. Ne parlons donc point de mort; ce n'est plus qu'un nom : il n'y a de mort que le péché.

[1] *Matth.* VIII, 8. — [2] I. *Cor.* XV, 55. — [3] *Is.* XXVIII, 10. — [4] *Ibid.* XXV, 8. — [5] I. *Cor.* XI, 24, 25, 26. — [6] *Ps.* XXII, 4. — [7] *Luc* XXIII, 46; *Ps.* XXX, 6. — [8] *Act.* VII, 58. — [9] *Joan.* XIX, 30. — [10] *Ibid.* VI, 57.

LIIe JOUR.

L'eucharistie jointe par Jésus-Christ au banquet ordinaire, figure de la joie du banquet éternel. ***Ibid.***

Une des observations les plus nécessaires dans l'institution de l'eucharistie, c'est que Jésus-Christ l'a faite dans un banquet ordinaire, en conversant à l'ordinaire avec ses disciples, sans marquer de distinction entre ce qui regardait le repas commun, et ce qui regardait ce divin repas où il se devait donner lui-même. *Pendant qu'ils soupaient,* dit saint Matthieu, *il prit du pain, le rompit, et leur dit : Prenez et mangez : Ceci est mon corps* [1]. Il continue : il achève le souper; et après le souper, disent saint Luc et saint Paul [2], *il prit le calice, et il dit : Ce calice, et le breuvage que je vous présente, est le nouveau Testament par mon sang.* Puis il continue son discours, et il dit selon saint Luc : *La main de celui qui me trahit est avec moi à la table* [3]; et selon saint Matthieu : *Je ne boirai plus de ce fruit de vigne, jusqu'à ce que je le boive nouveau dans le royaume de mon Père* [4] : toutes paroles qui n'appartiennent point à l'institution, et dont aussi saint Paul ne rapporte rien, encore qu'il se fût proposé de raconter toute l'institution de ce mystère, comme la suite de son discours le fait paraître. On ne dira pas qu'il n'y ait rien de singulier et d'extraordinaire dans le banquet eucharistique : toutes les paroles de l'institution marquent le contraire. Mais cet extraordinaire et ce divin qui paraît dans cet endroit du banquet, est joint et continué avec tout le reste; et il semble que le repas eucharistique ne fasse qu'une partie du repas commun, que Jésus fit avec les siens.

Ce qui se présente d'abord, pour entendre ce mystère, c'est que manger et boire ensemble est parmi les hommes une marque de société. On entretient l'amitié par cette douce communication : on partage ses biens, ses plaisirs, sa vie même avec ses amis : il semble qu'on leur déclare qu'on ne peut vivre sans eux, et que la vie n'est pas une vie sans cette société:

[1] *Matth.* XXVI, 26. — [2] *Luc.* XXII, 20. I. *Cor.* XI, 25. — [3] *Luc.* XXII, 21. — [4] *Matth.* XXVI, 29.

Mangez, buvez, mes amis : enivrez-vous, c'est-à-dire, réjouissez-vous, *mes très-chers*, disait l'Époux à ses amis [1]. Et la sagesse, pour nous inviter à sa compagnie, n'a rien à nous proposer de plus attirant, qu'un repas qu'elle nous prépare : *Venez, mes amis, mangez mon pain, buvez le vin que je vous présente* [2].

C'était aussi pour cette raison que Dieu ordonnait à son peuple de venir au lieu que le Seigneur avait choisi, pour y faire bonne chère devant le Seigneur avec tout ce qu'on avait de plus cher, avec son fils, avec sa fille, avec tout son domestique, avec son serviteur et sa servante, avec ceux qu'on honorait le plus, avec le Lévite qui demeurait dans son pays [3], sans oublier l'étranger, non plus que la veuve et l'orphelin; et, à plus forte raison, sous oublier ses voisins, ses proches, afin qu'ils fussent rassasiés des biens que le Seigneur nous avait donnés, et partageassent notre joie [4].

Ces festins et cette joie ont été la cause que la béatitude céleste nous est représentée comme un banquet. *Il en viendra d'Orient et d'Occident*, dit le Sauveur; *et ils se mettront à table avec Abraham, avec Isaac et avec Jacob* [5]. Et lui-même, à la fin des siècles, *il fera mettre à table ses bons serviteurs; passant de table en table, il les servira* [6]. Et le jour même de la cène, pour appliquer cette idée au festin qu'il venait de faire avec ses disciples, il leur dit : *Je vous prépare le royaume que mon Père m'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume* [7].

Il voulait donc que la cène fut un véritable festin, pour lier la société entre ses disciples, et leur figurer la joie de ce festin éternel, où *ils seront* rassasiés et *enivrés de l'abondance de sa maison, et abreuvés du torrent de sa volupté* [8]. C'est pourquoi il célébra ce divin banquet sur le soir, à la fin du jour, en figure de ce souper éternel qu'il nous fera à la fin des siècles, lorsque toutes choses seront consommées.

C'est encore ce qu'il voulait dire lorsqu'en prenant selon la coutume la coupe de vin, dont tout le monde buvait dans les festins en signe de société, il la présenta à ses disciples, en leur disant : *Partagez-la entre vous : pour moi, je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu vienne* [9]. Saint Luc marque expressément cette action et cette parole avant l'institution de l'eucharistie : et Jésus-Christ répéta la même parole, après avoir consacré le saint calice, en disant : *Je vous le dis, je ne boirai plus de ce fruit de vigne*, dont j'ai bu avec vous dans tout ce repas, et dont je me suis servi pour en faire mon sang, *jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père* [10].

Attendons-nous donc à ce repas éternel, où le pain des anges nous sera donné à découvert; où nous serons enivrés et transportés de la volupté du Seigneur, et des ravissantes délices de son amour. Le festin de Notre-Seigneur en était l'image : et pour imiter son exemple, c'était aussi dans des festins que les premiers chrétiens célébraient l'eucharistie : comme saint Paul le fait bien voir dans la première Épître aux Corinthiens [1]. Le festin de l'eucharistie conserva toujours cette forme primitive, jusqu'à ce que les abus la firent changer : mais elle n'en a pas moins pour cela la force d'un banquet d'union et de société entre les frères, et d'espérance pour le repas éternel de Dieu.

[1] *Cant.* V, 1. — [2] *Prov.* IX, 4. — [3] *Deut.* XII, 5, 7, 12, 18. — [4] *Ibid.* XXVI, 11, 12, 13. — [5] *Matth.* VIII, 11. — [6] *Luc.* XII, 37. — [7] *Ibid.* XXII, 29, 30. — [8] *Ps.* XXXV, 9. — [9] *Luc.* XXII, 17, 18. — [10] *Matth.* XXVI, 29.

Fréquentons donc ce sacré repas de l'eucharistie, et vivons en union avec nos frères : fréquentons-le, et nourrissons-nous de l'espérance de la joie céleste : mangeons ce pain qui soutient l'homme : buvons ce vin qui lui doit réjouir le cœur; et disons avec un saint transport : *Ha! que mon calice enivrant est exquis* [2] !

Jésus-Christ s'est servi de pain et de vin pour nous donner son corps et son sang, afin de donner à l'eucharistie le caractère de force et de soutien, et le caractère de joie et de transport; et afin aussi de nous apprendre, par la figure de ces choses qui font notre aliment ordinaire, que nous devions tous les jours non-seulement soutenir, mais encore échauffer notre cœur; non-seulement nous fortifier, mais encore nous enivrer avec lui, et boire à longs traits dès cette vie l'amour qui nous rendra heureux dans l'éternité.

LIII[e] JOUR.

L'eucharistie unie par Jésus-Christ au repas commun, est plus semblable à l'ancienne pâque. *Ibid.*

On peut encore remarquer un autre dessein, qui a porté Notre-Seigneur à unir ensemble le festin de l'eucharistie, au repas ordinaire; qui était de la rendre plus semblable à l'ancienne pâque, qui faisait aussi partie du repas commun. Il y avait cette différence, que l'ancienne pâque ne se faisait qu'une fois l'année; mais maintenant, chaque jour on célèbre la nouvelle pâque : tous les jours des chrétiens sont une fête : leur vie est une éternelle solennité : ils doivent aussi toujours être en joie, comme saint Paul le leur dit sans cesse : et c'est par là qu'ils sont initiés à la joie et à la gloire éternelle.

L'année signifiait aux Juifs l'éternité tout entière et l'universalité des siècles. Mais maintenant chaque jour nous la signifie : nous sommes plus proches qu'eux de l'éternité, et l'idée nous en doit être plus présente.

La pâque se célébrait une seule fois; l'entrée du souverain pontife dans le sanctuaire une seule fois : tout cela pour figurer qu'en effet il n'y a qu'une seule pâque, qui est celle de Jésus-Christ. Car s'il y a aussi une pâque et un passage pour nous, c'est en lui; et il faut qu'il passe dans sa gloire tout complet, c'est-à-dire le corps et les membres. Il n'y a non plus qu'une seule entrée du même Jésus, souverain pontife, dans le ciel [3]; lorsqu'il y entre pour nous et pour lui, et qu'il nous y va préparer la

[1] I. *Cor.* XI, 20, 21 et seq. 34. — [2] *Ps.* XXII, 5. — [3] *Hebr.* VI, 19, 20; IX, 7, 11, 14.

place. Il ne passe donc qu'une fois, il n'entre qu'une fois dans le sanctuaire à ne regarder que sa personne; mais dans ses membres il passe tous les jours au ciel : tous les jours il entre dans le sanctuaire : et l'eucharistie célébrée tous les jours, tous les jours nous représente ce mystère. Passons donc tous les jours à Dieu : passons en Jésus-Christ de plus en plus; que sa vie paraisse toujours de plus en plus dans la nôtre, par l'imitation des vertus qu'il a pratiquées. Entrons tous les jours dans son sanctuaire : entrons-y par la foi; courons-y par de saints désirs : c'est célébrer tous les jours le banquet de Jésus-Christ, comme le doit un chrétien.

LIV[e] JOUR.

L'eucharistie jointe au repas commun, apprend à sanctifier tout ce qui sert à nourrir le corps. *Ibid.*

Je dirai tout, Seigneur : je me dirai à moi-même, et je dirai à tous ceux à qui je destine cet écrit : et je le destine à tous ceux que vous avez mis spécialement à ma garde, selon que je les croirai disposés à en profiter, et à tous ceux à qui vous permettrez qu'il tombe entre les mains : je leur dirai, mon Sauveur, tout ce que vous me mettrez dans l'esprit sur vos saints mystères, dans votre sainte parole. Je vois encore une autre raison qui vous a porté à unir l'eucharistie au repas commun : vous vouliez sanctifier toute notre vie, dans l'action qui l'entretient et la fait durer : vous vouliez que la nourriture corporelle fût accompagnée de la spirituelle, afin que nous apprissions à faire tout en esprit, même les choses qui devaient servir à sustenter notre corps. Nous ne devons nourrir ce corps, que pour être un digne instrument à l'esprit : nous devions prendre le manger et le boire dans cet esprit. L'eucharistie, prise devant le repas, devait être un tempérament salutaire au plaisir des sens, de peur que nous ne nous y laissassions emporter, et qu'il ne prît le dessus. Mais encore que l'Église, à qui Jésus-Christ a laissé la dispensation de ses mystères, dans la suite ait séparé, et très-sagement, ce que Jésus-Christ semblait avoir uni, et qu'elle célèbre l'eucharistie hors du repas ordinaire; le dessein de Jésus-Christ n'est pas anéanti : l'instruction qu'il nous a donnée subsiste toujours. Quand nous faisons nos repas, nous devons toujours nous souvenir que, selon l'institution primitive de l'eucharistie, elle devait les accompagner; que Jésus-Christ l'a fait ainsi; que l'Église l'observait ainsi sous les apôtres : qu'alors donc on voulait apprendre aux chrétiens que toutes leurs actions, et même les plus communes, devaient être faites saintement. Cette instruction subsiste toujours. En mangeant et en buvant, songeons à ce boire et à ce manger spirituel de la table de Notre-Seigneur : ayons l'esprit appliqué aux choses célestes : n'en quittons point la pensée durant nos repas. Si nous ne pouvons pas les accompagner de saintes lectures, comme on le fait dans les maisons spécialement consacrées à Dieu, accompagnons-les de saints discours, du moins de saintes pensées. Ne nous livrons pas aux sens, ni à ce corps misérable qu'il serait honteux d'engraisser et de nourrir, si on ne le nourrissait comme le ministre et le serviteur de l'esprit. Car autrement nous nourrir, ce n'est que travailler pour la mort, lui engraisser sa proie, et aux vers leur pâture. Nourrissons-nous avec règle, et, comme disait un ancien, mangeons autant qu'il est nécessaire pour nous sustenter; buvons autant qu'il convient à des personnes pudiques, qui ne veulent pas irriter les désirs sensuels. Enfin, quoi que nous fassions; *soit que nous buvions, soit que nous mangions, soit que nous fassions quelque autre chose* par rapport au corps, *faisons-le pour la gloire de Dieu, et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père* [1].

Le royaume de Dieu n'est pas boire, ni manger; mais justice et paix, et joie dans le Saint-Esprit [2].

LV[e] JOUR.

Pouvoir donné à l'Église de changer ce qui n'est pas de l'essence de l'institution divine. La communion sous une espèce suffisante et parfaite. *Ibid.*

Que Jésus-Christ a donné un grand pouvoir à son Église dans la dispensation de ses mystères! Il a institué l'eucharistie dans un festin, dans un souper, sur le soir : et cela faisait à son mystère, et à notre instruction. Et néanmoins il a permis à son Église de séparer ce qu'il avait mis ensemble, encore que ses apôtres aussi eussent suivi religieusement cette institution. Et non-seulement l'Église a cessé de faire ce que Jésus-Christ avait fait, et les apôtres suivi : mais encore elle a pris la liberté d'interdire sévèrement cette pratique. C'est étant à table, et au milieu d'un repas, et y mangeant d'autres viandes, que Jésus-Christ a commandé à ses apôtres de recevoir l'eucharistie; et l'Église a bien osé le défendre, et faire une loi inviolable de communier à jeun. L'eucharistie, qui par son institution était un souper, n'en est plus un : on la prend le matin : on la prend avant toute autre viande : on la prend séparément du repas vulgaire; et il n'est plus permis de la prendre comme Jésus-Christ l'a donnée, comme les apôtres l'ont reçue.

On veut dire que c'est que tout cela n'appartenait pas à l'essence de l'institution du Sauveur. Mais le Sauveur a-t-il voulu laisser aux hommes à distinguer par leur propre sens ce qui était de la substance de son institution, d'avec ce qui n'en était pas? N'a-t-il pas voulu au contraire leur faire voir qu'il leur laissait son Église, pour être une fidèle interprète de ses volontés, et une sûre dispensatrice de ses sacrements?

Quand donc on veut s'imaginer qu'en ne recevant qu'une espèce on ne reçoit qu'une cène et une communion imparfaite, c'est qu'on n'entend pas que c'est l'Église qui sait le secret de Jésus-Christ; qui sait ce qui appartient essentiellement à son institution, ce qui doit être donné à chacun, ce qui doit être dispensé diversement, selon les temps et les conjonctures différentes.

Vous vous étonnez qu'on sépare ce que Jésus-

[1] I. *Cor.* x, 31. *Coloss.* iii, 17. — [2] *Rom.* xiv, 17.

Christ a mis ensemble, et qu'on donne le corps à manger, sans donner en même temps le sang à boire. Étonnez-vous donc aussi, de ce que la cène sacrée est séparée du souper commun. Mais plutôt ne vous étonnez jamais de ce que l'Église fait. Instruite par le Saint-Esprit et par la tradition de tous les siècles, elle sait ce que Jésus-Christ a voulu faire; et que ce qu'il a séparé par une représentation mystique, ne laisse pas d'être uni non-seulement en vertu, mais encore en substance. Il est vrai; il a fallu, pour la parfaite représentation de sa mort, que son corps parût séparé d'avec son sang, et qu'on les prît chacun à part : mais elle sait en même temps que la vertu du corps livré, n'est pas autre que la vertu du sang répandu; et que non-seulement la vertu, mais encore la substance même de l'un et de l'autre, après sa résurrection, sont inséparables.

Elle laisse donc ce corps et ce sang dans cette séparation mystique. Mais au fond elle sait bien, quelque partie que l'on prenne, qu'on reçoit la vertu du tout. Il ne faut que voir comment Jésus-Christ a célébré la cène. Car les évangélistes ont marqué distinctement, qu'il en a donné les deux parties avec quelque distance l'une de l'autre, puisqu'il a donné le corps pendant le souper, selon saint Matthieu [1]; et le calice du sang après le souper, selon saint Luc et saint Paul [2]. Et non content d'avoir comme séparé ces deux actions par ce caractère, il a voulu montrer que chaque partie de son action était complète en elle-même; puisqu'il dit après chacune, comme saint Paul le marque expressément : *Faites ceci en mémoire de moi* [3]. Ainsi, quelque partie que je prenne, je célèbre la mémoire de la mort de Jésus-Christ; je m'en applique la vertu tout entière; je m'incorpore à Jésus-Christ. Car ne lui suis-je pas incorporé en prenant son corps? N'est-ce pas par là que je suis fait os de ses os, et chair de sa chair, et une même chair avec lui [4], ainsi que nous avons vu? Que me faut-il davantage pour accomplir l'œuvre de mon salut, surtout en mangeant ce corps comme le pain descendu du ciel, c'est-à-dire comme le corps d'un Dieu, comme un corps uni à la vie même, et rempli pour moi de l'esprit qui me vivifie? N'ai-je pas en même temps reçu et son corps et son esprit? Ce qui reste me peut bien donner une plus entière expression de la mort de Jésus-Christ; mais j'en ai toute la vertu dans le corps seul. Et je ne m'étonne pas si saint Paul a dit que *quiconque mange ce pain ou boit cette coupe indignement, est coupable du corps et du sang* [5] : Oui, dit-il, et il le dit très-distinctement, quiconque reçoit indignement l'un ou l'autre est coupable de tous les deux : et par la même raison, qui participe dignement à l'un des deux honore tous les deux ensemble, et en reçoit le fruit et la sainteté; parce qu'il n'y a dans l'un et dans l'autre qu'une seule et même vertu, une seule et indivisible sainteté. Ainsi qui reçoit l'un, ou qui reçoit l'autre, ou qui reçoit tous les deux, reçoit toujours également son salut. La substance n'en est pas plus dans tous les deux que dans l'un des deux; car où est toute la substance de Jésus-Christ, là est aussi, pour ainsi parler, toute la substance du salut et de la vie. Car, comme dit l'Église elle-même, dans le saint concile de Trente [1], le même qui a dit : *Si vous ne mangez ma chair, et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous*, a dit aussi : *Quiconque mange de ce pain aura la vie éternelle* : et le même qui a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang, aura la vie éternelle*, a dit aussi : *Le pain que je donnerai, est ma chair pour la vie du monde* : et le même qui a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui*, a dit aussi : *Qui mange ce pain, vivra éternellement* : et *Qui me mange, vivra pour moi* [2].

Sur ce fondement inébranlable l'Église a administré la communion en plusieurs manières différentes. Elle l'a donnée dans l'Église, elle l'a portée aux absents; les malades l'ont eue sous l'une des espèces, les petits enfants l'ont eue sous l'autre; les fidèles l'ont emportée dans leur maison, encore que Jésus-Christ n'eût rien fait ni rien dit de semblable, et l'ont emportée sous la seule espèce du pain. Les Grecs ont mêlé les deux espèces, et les ont données au peuple toutes deux ensemble. Tout est bon, pourvu qu'on ait Jésus-Christ des mains de l'Église. Car c'est là l'effet véritable que doivent opérer dans chaque fidèle ces différentes manières de communier : elles doivent, dis-je, nous apprendre que la plus parfaite et la plus nécessaire disposition qu'il faut apporter à l'eucharistie, c'est d'en approcher avec un sincère et parfait attachement à l'Église. Elle est le corps de Jésus-Christ : il faut être incorporé à l'Église, pour l'être au Sauveur.

O Jésus! je le crois ainsi : malheur à ceux qui chicanent contre votre Église! C'est chicaner et disputer contre vous-même. Si l'on écoute ces chicanes, on doutera de son baptême. Vous avez dit : *Baptisez, plongez dans l'eau*, en signe qu'on est enseveli avec moi : mais votre Église se contente de jeter quelques gouttes d'eau sur la tête. Vous avez dit : *Enseignez, et baptisez; et ceux qui croiront et seront baptisés, seront sauvés* [3]. La foi et l'instruction sont marquées dans ces paroles comme la préparation au baptême : et au contraire, on nous baptise avant que nous soyons capables d'être instruits et de croire; et l'instruction n'est plus ce qui nous prépare au baptême, mais c'est le baptême qui nous rend dociles pour recevoir l'instruction. On nous reçoit sur la foi d'autrui; d'autres disent en notre nom : *Je crois, je renonce;* et votre Église accepte la réponse, sans qu'il en soit rien écrit dans votre parole. Quelle sûreté pour nous, si nous n'entendons que la foi constante de l'Église, que l'interprétation de l'Église, que la pratique inviolable de l'Église est aussi bien votre parole, que votre parole même rédigée dans vos Écritures! Oui, ce que

[1] *Matth.* XXVI, 26; *Marc.* XIV, 22. — [2] *Luc.* XXII, 20; I. *Cor.* XI, 25. — [3] I. *Cor.* 24, 25. — [4] *Ephes.* V, 30. — [5] I. *Cor.* XI, 27.

[1] *Sess.* XXI, *cap.* I. — [2] *Joan.* VI, 52, 54, 55, 57, 58, 59. — [3] *Marc.* XVI, 16.

vous avez écrit dans les cœurs, et que l'Église a toujours prêché, est la vérité. Je vis en cette foi, et je m'unis d'esprit et de cœur à votre Église et à sa doctrine; protestant sincèrement devant vous que je suis content de vos sacrements, suivant qu'elle me les administre, elle que vous en avez établie la dispensatrice.

LVI° JOUR.

Adoration, exposition, réserve de l'eucharistie.

Mon Sauveur, puisque les chicanes des rebelles de votre Église me conduisent à une grande intelligence de votre vérité, je veux encore considérer celles qu'ils lui font sur l'adoration, sur la réserve, sur l'exposition de votre adorable sacrement.

On ne voit point, disent-ils, dans les paroles de l'Évangile, que les apôtres aient adoré le corps et le sang de Jésus-Christ en les recevant. Et voit-on qu'ils aient adoré Jésus-Christ, qui bien constamment était assis avec eux en sa forme visible et naturelle ? O mon Dieu! ces disputeurs ne verront-ils jamais que, quoi qu'ils répondent, ils se font à eux-même leur procès? Les apôtres adoraient-ils Jésus-Christ en sa propre et naturelle figure? Mais ils le croient sans qu'il soit écrit en ce lieu-là. Ne l'adoraient-ils pas? Et que veulent-ils donc conclure de ce qu'il n'est pas écrit qu'ils l'aient adoré dans l'eucharistie?

Mais que ces hommes, qui se croient subtils, et appellent les autres grossiers, sont grossiers eux-mêmes; puisqu'ils n'entendent seulement pas quelle est la véritable adoration! Car à nous tenir, mot à mot, à ce qui est écrit dans l'histoire de la cène, et sans chercher à suppléer un endroit de l'Évangile par les autres : croire en Jésus-Christ, lorsqu'il dit : *Prenez, mangez; ceci est mon corps*[1] : le croire, dis-je, sans hésiter et sans disputer, lorsqu'il dit une chose si étonnante : faire ce qu'il dit, et manger ce pain apparent, avec une foi certaine que c'est son vrai corps; en faire autant du sacré calice: faire un acte de foi si pur et si haut, n'est-ce pas adorer Jésus-Christ? Mais discerner avec saint Paul ce corps du Sauveur; le discerner tellement qu'on entende que c'est le corps, non-seulement d'un homme, mais d'un Dieu, et le vrai pain descendu du ciel; y mettre son espérance, y chercher sa vie, y attacher tout son amour; n'est-ce pas encore l'adorer parfaitement? et qu'ajoute à cette foi la génuflexion, l'inclination du corps, son prosternement, en un mot l'adoration extérieure, sinon un témoignage sensible de ce qu'on a dans le cœur?

Croyez-vous au Fils de Dieu? dit le Sauveur à l'aveugle-né qu'il avait guéri : *Qui est-il*, répondit-il, *afin que j'y croie? C'est celui qui vous parle*, répondit Jésus : et l'aveugle repartit : *J'y crois, Seigneur; et se prosternant, il l'adora*[2]. Que fit-il en se prosternant devant lui sinon de répéter d'une autre manière, et par un autre langage, ce *Je crois* qu'il venait de prononcer avec la bouche? Et ceux qui disent : *Je crois* sans se prosterner devant lui, l'adorent-ils? ou ceux dont on n'a point écrit qu'ils l'aient fait, l'adorent-ils moins que les autres? Et cette femme qui le toucha pour être guérie[1], ne l'avait-elle pas déjà adoré dans son cœur avant que de se jeter à ses pieds? Et quand les apôtres disent au Sauveur : *Seigneur, augmentez-nous la foi*[2], ne connaissent-ils pas tout ce qu'il est, et ne l'adorent-ils pas intérieurement comme un Dieu, encore qu'alors ils ne fussent pas à genoux devant lui?

Qui ne voit donc que croire à Jésus, qui dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang :* et les recevoir dans cette foi, et discerner que ce corps est le corps d'un Dieu, par lequel la vie nous est donnée; quand on n'y verrait que cela, et qu'on ne trouverait pas dans le reste de l'Écriture ce qui est dû à Jésus-Christ, c'est un acte d'adoration de la nature la plus haute, et que tous les prosternements qu'on fera à Jésus-Christ n'en seront que l'expression et le témoignage? C'est donc avec raison qu'on joint dans l'eucharistie l'adoration intérieure et l'extérieure, c'est-à-dire, le sentiment et le signe, la foi et le témoignage. C'est avec raison, comme le rapportent les saints, qu'on manifestait au dehors, par la posture du corps, l'abaissement de l'esprit; et que *nul ne prend cette chair, qu'il ne l'ait premièrement adorée :* ce sont les mots de saint Augustin[3], et le témoignage constant de la pratique de l'Église. Mais pourquoi chercher ces témoignages, quand manger, quand boire ce corps et ce sang, comme le corps et le sang de Dieu, et y attachant son espérance, c'est une si haute adoration, qu'on voit bien qu'elle doit attirer toutes les autres?

Vous me dites : Pourquoi exposer? où cela est-il écrit? l'ancienne Église l'a-t-elle observé? Grossier et charnel, lequel est le plus, ou d'exposer dans l'Église le corps du Sauveur, ou le porter avec soi, et le garder dans sa maison? Et ce dernier est-il plus écrit que l'autre? Qui ne voit donc que la substance étant écrite et bien entendue par l'Église; tout le reste qui en est la suite a été diversement pratiqué, selon la sage dispensation de la même Église, pour l'édification du peuple saint?

Allons de ce pas, ne tardons pas davantage; allons adorer Jésus qui repose sur l'autel. Ah! c'est là qu'on me le garde; c'est de là qu'on me l'apportera un jour en viatique, pour me faire heureusement passer de cette vie à l'autre. Pain des voyageurs, qui serez un jour le pain des compréhenseurs, le pain de ceux qui vivront dans la céleste patrie, je vous adore; je crois en vous; je vous désire; je vous dévore en esprit : vous êtes ma nourriture, vous êtes ma vie.

LVII° JOUR.

Le sacrifice.

A Dieu ne plaise que nous oubliions la sainte action du sacrifice, et le mystère de la consécration! Je vois un autel; on va offrir un sacrifice, le sacrifice des chrétiens; le sacrifice et l'oblation

[1] *Matth.* XXVI, 26. — [2] *Joan.* IX, 35, 36, 37.

[1] *Luc.* VIII, 43, 44, 47. — [2] *Ibid*, XVII, 5. — [3] *Enar. in Ps.* XCVIII, *n.* 9.

pure, dont il est écrit, qu'*elle devait être offerte depuis le soleil levant jusques au couchant* [1]. Ce n'est plus ce sacrifice qui ne devait être offert que dans le temple de Jérusalem, et en un lieu particulier choisi de Dieu : c'est un sacrifice qui doit être offert parmi les gentils et dans toutes les nations de la terre. Où est donc l'appareil du sacrifice? où est le feu? où est le couteau? où sont les victimes? Cent taureaux, cent génisses ne suffiraient pas pour exprimer la grandeur de notre Dieu. On offrait aux faux dieux mêmes des hécatombes, c'est-à-dire des bœufs par centaines : je ne vois rien de tout cela.

Quelle simplicité du sacrifice chrétien! Je ne vois qu'un pain sur l'autel, quelques pains au plus, un peu de vin dans le calice. Il n'en faut pas davantage pour faire le sacrifice le plus saint, le plus auguste, le plus riche qui se puisse jamais comprendre. Mais n'y aura-t-il point de chair, n'y aura-t-il point de sang dans ce sacrifice? Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés; il y aura du sang, mais le sang de Jésus-Christ : et cette chair et ce sang seront mystiquement séparés. Et d'où viendra cette chair, d'où viendra ce sang? Il se fera de ce pain et de ce vin : une parole toute-puissante viendra qui de ce pain fera la chair du Sauveur, et de ce vin fera son sang : tout ce qui sera proféré par cette parole, sera dans le moment ainsi qu'il aura été prononcé; car c'est la même parole qui a fait le ciel et la terre, et qui fait tout ce qu'elle veut dans le ciel et dans la terre. Cette parole prononcée originairement par le Fils de Dieu, a fait de ce pain son corps, et de ce vin son sang. Mais il a dit à ses apôtres : *Faites ceci :* et ses apôtres nous ont enseigné qu'on le ferait *jusqu'à ce qu'il vint :* DONEC VENIAT [2] ; jusqu'au dernier jugement. Ainsi la même parole répétée par les ministres de Jésus-Christ, aura éternellement le même effet. Le pain et le vin se changent; le corps et le sang de Jésus-Christ en prennent la place. O Dieu! ils sont sur l'autel ce même corps, ce même sang; ce corps donné pour nous, ce sang répandu pour nous. Quelle étonnante merveille! C'est une merveille pour nous; mais ce n'est rien d'étonnant pour le Fils de Dieu, accoutumé à faire tout par sa parole. *Tu es guérie* [3] : on est guéri : *Tu es vivant* [4] : on vit, et la vie qui s'en allait est rappelée. Il dit : *Ceci est mon corps :* ce n'est plus du pain; c'est ce qu'il a dit : il a dit : *Ceci est mon sang :* ce n'est plus du vin dans le calice, c'est ce que le Seigneur a proféré; c'est là son corps, c'est le sang; ils sont séparés; oui, séparés; le corps d'un côté, le sang de l'autre : la parole a été l'épée, le couteau tranchant qui a fait cette séparation mystique. En vertu de la parole, il n'y aurait là que le corps, et rien là que le sang : si l'un se trouve avec l'autre, c'est à cause qu'ils sont inséparables depuis que Jésus est ressuscité : car depuis ce temps-là il ne meurt plus. Mais pour imprimer sur ce Jésus, qui ne meurt plus, le caractère de la mort qu'il a véritablement soufferte, la parole vient, qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre, et chacun sous des signes différents : le voilà donc revêtu du caractère de sa mort, ce Jésus autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et encore aujourd'hui notre victime d'une manière nouvelle par la séparation mystique de ce sang d'avec ce corps?

Mais comment ce corps, comment ce sang? Cela se peut-il? et un corps humain peut-il être sous cette mince étendue? Qui en doute, si la parole le veut? La parole est toute-puissante : la parole est l'épée tranchante, qui va aux dernières divisions; qui saura bien, si elle le veut, ôter à ce corps ses propriétés les plus intimes, pour ne nous en laisser que la nue et pure substance : car c'est cela qu'il me faut; c'est à cette pure substance que le verbe divin est uni; car son union est substantielle; son union se fait dans la substance : celle qu'il veut avoir avec moi, se fera aussi par la substance de son corps et de son sang : il l'a dit; et cela est fait dans le moment.

Mais je ne vois rien de nouveau sur cet autel! Je le crois bien; la parole sait ôter au sens tout ce qu'elle veut, lorsqu'elle veut exercer la foi. Jésus-Christ, quand il a voulu, s'est rendu invisible aux hommes : il a passé au milieu d'eux sans qu'ils le vissent : deux disciples, à qui il parlait, ne le connurent qu'au moment qu'il le voulut : Marie le prit pour le jardinier jusqu'à ce qu'il l'eût réveillée, et lui eût ouvert les yeux par sa parole. Il entre, il sort; et on ne le voit ni entrer ni sortir : il paraît, il disparaît comme il lui plaît. Qui doute donc qu'il ne puisse nous rendre invisible ce qui par lui-même ne le serait pas? La parole, ce glaive tranchant, est venue, et a séparé de ce corps et de ce sang, non-seulement tout ce qui pourrait les rendre visibles, mais encore tout ce par où ils pourraient frapper nos autres sens.

Mais je vois tout ce que je voyais auparavant; et si j'en crois mes sens, il n'y a que pain et que vin sur cette table mystique. Le pain y est-il? le vin y est-il? Non; tout est consumé. Un feu invisible est descendu du ciel : la parole est descendue, a tout pénétré au dedans de ce pain et de ce vin : elle n'a laissé de substance sur la table sacrée, que celle qu'elle a nommée; ce n'est plus que chair et sang. Et comment? La parole est toute-puissante; tout lui a cédé, et rien n'est demeuré ici que ce qu'elle a énoncé : ce feu a tout changé en lui-même : la parole a tout changé en ce qu'elle a dit.

Mais je vois le même extérieur? Oui, parce que la parole n'a rien laissé que ce qui lui était nécessaire pour nous indiquer où il fallait aller prendre ce corps et ce sang, et tout ensemble pour les couvrir à nos yeux. Les anges ont apparu en forme humaine : le Saint-Esprit même s'est manifesté sous la forme d'une colombe : la parole veut que le corps de Jésus-Christ nous apparaisse sous les espèces du pain, parce qu'il fallait un signe pour nous annoncer où il fallait l'aller prendre : ce qu'elle veut, s'accomplit. Elle a consumé toute la substance; ce que vous voyez est comme la cendre que

[1] *Malach.* I, 11. — [2] I. *Cor.* XI, 24, 25, 26. — [3] *Marc.* V, 34. — [4] *Joan.* XI, 43, 44.

ce feu divin a laissée : mais plutôt ce n'est pas la cendre, puisque la cendre est une substance, et ce qui reste de cet holocauste n'est que l'enveloppe sacrée du corps et du sang : c'est enfin ce que la parole a voulu laisser pour nous marquer la présence occulte, quoique véritable, de ce corps et de ce sang de Jésus-Christ, qu'elle voulait bien mettre là en vérité et en substance, mais qu'elle ne voulait montrer qu'à notre foi. N'en disons pas davantage? car tout le reste est incompréhensible, et n'est vu que de celui qui l'a fait.

Voilà le signe que Jésus-Christ nous a laissé, signe auquel nous reconnaissons qu'il est véritablement présent. Car la parole nous le dit; et il ne faut pas être en peine de la manière dont elle exécute ce qu'elle prononce : il ne faut songer qu'à ce qu'elle signifie. Car elle a en elle-même une vertu pour faire tout ce que veut celui qui l'envoie. *Il a,* dit-il, *envoyé sa parole, et elle les a guéris, et elle les a arrachés des mains de la mort*[1]. *Sa parole ne revient point inutile : elle fait tout ce qu'il a ordonné*[2]. Entendez donc encore un coup cette parole : *Ceci est mon corps.* S'il avait voulu laisser un simple signe, il aurait dit : Ceci est un signe : s'il avait voulu que le corps fût avec le pain, il aurait dit : Mon corps est ici. Il ne dit pas : Il est ici, mais *Ceci l'est:* par là il nous définit ce que c'était, et ce que c'est. Quand on vous demandera : Qu'est-ce que ceci? il n'y a qu'un mot à répondre : C'est son corps; la parole a fait cette merveille.

Elle n'en demeure pas là. Sortie de la bouche du prêtre comme de celle du Fils de Dieu, elle a fait sur le saint autel ce changement prodigieux : elle tourne ensuite sa vertu sur nous tous, qui assistons au sacrifice : elle éteint en nous tous nos sens : nous ne voyons plus; nous ne goûtons plus, par rapport à ce mystère. Ce qui nous paraît pain, n'est plus pain : ce qui nous paraît vin, n'est plus vin : c'est le corps, c'est le sang de Jésus-Christ. Nous n'en croyons plus le jugement de nos sens; nous en croyons la parole : elle a tout changé, et nous-mêmes nous ne sommes plus ce que nous étions, des hommes assujettis à leurs sens, mais des hommes assujettis à la parole. En cet état nous approchons du saint autel : Venez, le désiré de mon cœur! SITIVIT IN TE ANIMA MEA : *mon âme a soif de vous : en combien de manières ma chair vous désire-t-elle*[3]! Oui, ma chair prend part au désir de l'âme : car c'est en elle que s'accomplit ce qui cause à l'âme ces transports. *Mon cœur et ma chair se réjouiront dans le Dieu vivant*[4] : *tous mes os crieront : Seigneur, qui est semblable à vous*[5]? Qui vous est semblable en puissance? Mais qui vous est semblable en bonté et en amour?

LVIII[e] JOUR.

Simplicité et grandeur de ce sacrifice.

Que le sacrifice des chrétiens est grand, qu'il est auguste! mais qu'il est simple! qu'il est humble! Un peu de pain, un peu de vin, et quatre paroles le composent! Je reconnais le caractère du Seigneur Jésus. Qui voyez-vous? un homme : Qui croyez-vous? un Dieu. Saint Paul dit : *Qui mangera ce pain*[1]? il ne parle que de pain, direz-vous. Il parle de ce qui paraît, et il se plaît à marquer ce qu'il y a d'humble, de commun, de familier dans ce sacrifice; mais pénétrez la simplicité de cette parole; voyez ce qui suit, ce qui précède : vous entendrez alors quelle force, quelle grandeur il y a dans cette parole : *Qui mange ce pain.* Car ce pain, c'est-à-dire, ce pain fait corps : ce pain en apparence, mais corps en effet; ce pain par qui un autre pain, et le vrai pain de vie éternelle, nous est donné. Voilà ce que veut dire ce pain. Il faut entendre de même *le calice du Seigneur.* Les calices qui ont servi à l'eucharistie ont été des matières les plus précieuses, et cela dès l'origine du christianisme, et même durant le temps des persécutions et de la pauvreté de l'Église. Je ne m'en étonne pas : Jésus-Christ nous a fait entendre de quoi son corps était digne, quand il a permis et approuvé qu'on employât tant de parfums exquis, non-seulement à l'honorer pendant sa vie, mais encore à l'oindre après sa mort.

Mais quoiqu'il approuve ces choses, et que son Église les imite, elle n'est point attachée à cet appareil extérieur. La persécution lui peut ôter l'or et l'argent, dans lesquels elle sert le Fils de Dieu; peut-elle lui faire perdre la richesse de son sacrifice? Non : un peu de pain, un peu de vin lui peuvent fournir de quoi offrir à Dieu le plus auguste sacrifice, et de quoi donner à tous les fidèles le plus magnifique repas. Voilà les vraies richesses de l'Église : les autres non-seulement lui peuvent être ôtées; mais elle-même elle s'en est souvent défaite. Elle a loué ses évêques, qui, pour assister les pauvres, se réduisaient à porter le corps de Jésus-Christ dans un panier, et son sang dans un simple verre; ceux qui employaient les vaisseaux sacrés à racheter les captifs, à acheter de la place pour enterrer ses morts. Il faut donc avoir du zèle pour honorer les mystères, et ni l'or ni les pierreries ne doivent point être épargnés pour exciter la révérence des peuples. Mais cependant n'oublions jamais que ce qu'il y a de vraiment riche dans ce sacrifice, c'est ce qui est le plus caché, le plus humble. Mais que fait là Jésus-Christ! Je ne vois pas qu'il y fasse rien qui soit digne de lui. C'est cela même qui est grand : car c'est par là qu'il fait voir que toute sa grandeur est en lui-même : c'est en cela qu'il fait voir que toute sa grandeur, aussi bien que toute notre félicité, est dans sa mort. Plus il est anéanti, plus il est mort, plus il nous transporte sa vie. Digne mémorial d'un Dieu, qui s'est anéanti lui-même.

LIX[e] JOUR.

L'Agneau devant le trône de Dieu. *Apoc.* V, 6.

Les cieux s'ouvrent : je perce au dedans du voile:

[1] *Ps.* CVI, 20. — [2] *Is.* LV, 11. — [3] *Ps.* LXII, 2. — [4] *Ibid.* LXXXIII, 3. — [5] *Ibid.* XXXIV, 10.

[1] I. *Cor.* XI, 27

j'entre dans le sanctuaire éternel, et j'y vois avec saint Jean, devant le trône, *l'Agneau comme tué, et autour les vingt-quatre vieillards vénérables*[1]. C'est ce que je vois dans le ciel, c'est ce que je vois dans la terre. Là Jésus comme mort, comme tué, avec les cicatrices de ses plaies, au milieu de ses saints : ici le même Jésus encore comme tué, et revêtu des signes sacrés de la mort violente qu'il a soufferte, environné de part et d'autre de l'assemblée de ses prêtres. Que nous dit saint Paul, de ce Jésus considéré dans le ciel ? *Qu'il paraît pour nous devant la face de Dieu : qu'il est dans le ciel toujours vivant, afin d'intercéder pour nous*[2] : qu'il intercède pour nous par sa présence. Et que dirons-nous, à son exemple, de ce Jésus posé sur le saint autel, sinon que sa seule présence, et la représentation de sa mort, est une intercession perpétuelle pour le genre humain?

Accompagnons donc cette action de saintes prières : chargeons de nos vœux Jésus-Christ présent. Nous ne prions que par Jésus-Christ : le voilà présent : prions donc par lui plus que jamais. Agneau sans tache, Agneau qui ôtez les péchés du monde, détournez les yeux de votre Père de dessus mes péchés. Je comparais devant son trône, et j'en vois sortir *des éclairs et des tonnerres*[3], et des voix terribles et fulminantes contre moi, contre mes crimes. Où me cacherai-je ? je suis perdu, je suis foudroyé. Mais je vous vois entre deux, Agneau sans tache ! Vous arrêtez ces foudres, et le feu de la justice divine s'amortit devant vous : je respire, j'espère, je vis. Mais cet Agneau doux et paisible me dit devant ce trône : *Allez, et ne péchez plus*[4] : il ne pardonne qu'à cette condition.

LXe JOUR.

Jésus notre victime donné à la croix, donné dans l'eucharistie. *Luc.* XXII, 19, 20.

Que je trouve de douceur à méditer votre parole ! que j'en trouve dans cette parole, par laquelle vous établissez et continuez ce banquet, qui est en même temps un sacrifice ! Je ne me lasse point de la méditer : je la considère de tous côtés : je la rumine, pour ainsi parler, et je la passe et repasse sans cesse dans ma bouche pour la goûter, pour en tirer tout le suc : *Ceci est mon corps donné pour vous* ; en temps présent : *qui se donne : Ceci est mon sang répandu pour vous*[5] ; dans le même temps : *qui se répand*. Saint Matthieu parle ainsi, saint Marc, saint Luc, saint Paul : quatre témoins parfaitement uniformes de votre parole. Tous quatre parlent en présent ; cela est clair dans l'original, et l'interprète latin qui a traduit au futur : *sera livré, sera répandu*, par rapport à la croix, où ce corps allait effectivement être livré, et où ce sang allait être répandu, a conservé dans saint Luc le temps présent : HOC CORPUS, QUOD PRO VOBIS DATUR : afin que nous entendissions, non-seulement que Jésus-Christ en disant : *Ceci est mon corps*, l'entendait de ce même corps qui allait être livré pour nous; mais encore qu'il entendait que ce même corps, qui allait être livré et donné pour nous, l'était déjà par avance dans la consécration mystique, et le serait à chaque fois qu'on célébrerait ce sacrifice. Croyons donc, non-seulement que le corps de Jésus-Christ devait être donné pour nous à la croix, et l'a été en effet ; mais encore qu'à chaque fois qu'on prononce cette parole, il est par cette parole actuellement donné pour nous : HOC CORPUS, QUOD PRO VOBIS DATUR.

Il veut donc dire que ce corps non-seulement nous est donné dans l'eucharistie : *Prenez ; mangez : ceci est mon corps*[1] : mais encore qu'il y est donné pour nous, offert pour nous, aussi bien qu'il l'a été à la croix : ce qui marque qu'il est encore ici notre victime, qu'il y est encore offert, quoique d'une autre manière. Ainsi ce terme : *donné pour vous*, se dit de Jésus-Christ sur la croix, et se dit de Jésus-Christ dans l'eucharistie ; et convient à ce double état de notre Seigneur du corps présent dans l'un et dans l'autre. C'est pourquoi le Sauveur non-seulement parle en temps présent, pour nous montrer qu'il est ici comme en la croix, se donnant actuellement pour nous; mais encore il choisit un terme qui convient à son sacré corps dans ces deux états. S'il avait dit : Ceci est mon corps, qui est crucifié, percé de plaies, mis à mort pour vous; on ne pourrait pas dire que cela lui convient dans l'eucharistie; car il n'y meurt plus : et il faudrait expliquer nécessairement et uniquement : Ceci est ce même corps, qui sera mis en croix pour vous, et y rendra le dernier soupir pour votre salut. Mais il a dit : *Ceci est mon corps donné* : cela convient à ces deux états; ce corps est donné à la croix; ce corps est encore donné dans l'eucharistie : et, dans l'un et dans l'autre état, donné pour vous. Dès-là qu'il est dans l'eucharistie pour vous y être donné, il est donné pour vous : avant que de vous le donner à manger, la parole de Jésus-Christ le rend présent : et cette présence est encore pour vous. Jésus-Christ est présent pour vous devant son Père ; il se présente pour vous, il s'offre pour vous; et sa présence seule est pour vous une intercession toute-puissante.

Voilà donc ce qu'opère dans l'eucharistie ce précieux terme : *Ceci est mon corps donné*.

Mais peut-être que les autres termes, rapportés par les écrivains sacrés, n'ont pas été prononcés avec le même choix, et ne conviennent pas également aux deux états de la présence de Jésus-Christ. Voyons, lisons, méditons : *Ceci est mon sang répandu* : il est répandu sur la croix; mais n'est-il pas encore répandu dans le calice ? N'y a-t-il pas dans ce calice de quoi faire à Dieu pour notre salut la plus salutaire effusion qui fut jamais ? Ce sang est là pour être répandu sur les fidèles ; il est là en état d'être répandu, et sous la forme d'une liqueur, dont le propre est de se répandre. Ce sang qui a été répandu à la croix, et qui a coulé de toutes les veines rompues du Sauveur, coule encore dans ce ca-

[1] *Apoc.* V, 6. — [2] *Heb.* IX, 24 ; VII, 25. — [3] *Apoc.* IV, 5. — [4] *Joan.* VIII, 11. — [5] *Luc.* XXII, 19, 20.

[1] *Matth.* XXVI, 26.

lice de toutes ses plaies, et principalement de celle du sacré côté. C'est pour cela que nous mêlons ce calice d'un peu d'eau, en mémoire de l'eau qui coula du côté ouvert, avec le sang. Seigneur Jésus, vous êtes la parole, et vos paroles sont prononcées avec un choix digne de vous. En disant : *Ceci est mon sang répandu pour vous*, en temps présent, vous me marquez que non-seulement il est répandu pour moi sur la croix, mais encore qu'il se répand pour moi, et pour la rémission de mes péchés dans ce calice; pour m'en assurer, pour me l'appliquer, pour continuer éternellement l'intercession toute-puissante que vous faites pour moi par ce sang.

Continuons à ruminer ces saintes paroles : *Ceci est mon corps donné pour vous*, avons-nous lu dans saint Luc; mais le mot que saint Paul a mis en la place est celui-ci : *Ceci est mon corps rompu pour vous* [1] : mais que veut dire ce terme, selon l'usage de la langue sainte? Isaïe nous l'a expliqué par ces paroles : *Romps ton pain à celui qui a faim* [2] : donne-lui ce pain, fais-lui-en part : saint Paul explique donc bien : *Ceci est mon corps donné pour vous :* par : *Ceci est mon corps rompu pour vous*. Ce corps est mis en état de nous être donné, de nous être distribué, de nous être rompu dans l'eucharistie; et dès qu'il est mis dans cet état, il est déjà rompu et donné pour nous, dans la destination, et par la parole de Jésus-Christ. Mais ce même terme a aussi son rapport au corps en croix, au corps froissé de coups et percé de plaies, suspendu à une croix dans un état si violent, où son sang ruisselle de tous côtés de ses veines cruellement rompues. Le mot de rompre convient donc encore aux deux états, et à celui de Jésus-Christ à la croix, et à celui de Jésus-Christ dans l'eucharistie : le corps est donné dans l'un et l'autre état; il est rompu dans l'un et l'autre. Il en est de même du sang. Le corps est partout donné pour nous, il est partout notre victime : le sang est partout versé pour nous; il a coulé pour nous sur la croix, il coule encore pour nous dans la coupe sacrée.

Mon Sauveur, quel sacrifice! mon Sauveur, encore un coup, que de douceur à méditer votre parole! J'y trouve toujours de nouveaux goûts, comme dans la manne : votre corps et votre sang sont mon oblation, mon sacrifice, ma victime, et sur la croix et sur la sainte table; et comme la croix, cette table est un autel. Ah! vraiment, ce que dit saint Paul est bien véritable! *Nous avons un autel, dont ceux qui demeurent attachés au tabernacle* ancien, et à l'autel de la loi, *n'ont pas pouvoir de manger* [3]. Pour y participer, il faut entrer en esprit dans *le tabernacle, qui n'est pas fait de main d'homme* [4].

LXI[e] JOUR.

L'eucharistie est le sang du nouveau Testament. *Matth.* XXVI, 28.

Je reviens aux paroles de l'institution avec un nouveau goût, et j'y trouve ce mot qui me touche : *Ceci est mon sang du nouveau Testament* [1]. Je trouve, dans ce mot de *Testament*, je ne sais quoi qui me frappe, qui m'attendrit. C'est ici un testament : c'est l'assurance de mon héritage; mais il faut qu'il en coûte la mort à celui qui le fait. J'ouvre encore la divine épître aux Hébreux, et j'y trouve ces paroles : *Partout où il y a un testament, il faut que la mort du testateur s'y rencontre : car le testament est confirmé dans la mort; et il n'a pas sa valeur, tant que le testateur est en vie : c'est pourquoi l'ancien Testament même n'a pas été consacré sans sang. Car après que Moïse eut lu le commandement de la loi à tout le peuple, il prit du sang de la victime, et le jeta sur le livre même, et sur tout le peuple, en disant : C'est ici le sang du Testament que le Seigneur a fait pour vous* [2]. Je vois donc l'héritage céleste donné par testament aux enfants de Dieu. Jésus-Christ est le testateur : il faut qu'il meure; le testament n'est valable et ne reçoit sa dernière force que par la mort du testateur; jusque-là il est sans effet; on le peut même changer : ce qui le rend sacré et inviolable; ce qui lui donne son plein et entier effet, et saisit l'héritier de tout le bien qui lui a été laissé par le testateur, c'est sa mort. Et tout cela s'accomplit parfaitement en Jésus-Christ, qui meurt pour nous assurer notre héritage. C'est pourquoi l'ancien Testament, qui devait être la figure du nouveau, n'a pas été consacré sans sang : tout le peuple, et le livre même de la loi, où la promesse de l'héritage était renfermée, est sanctifié par l'aspersion de ce sang : tout est ensanglanté, et le caractère de mort paraît partout : et Moïse, en jetant ce sang sur le livre de l'alliance, lui donne le caractère de testament, en disant, selon que l'interprète saint Paul : *C'est ici le sang du Testament que fait le Seigneur à votre avantage* [3] : ce que Jésus accomplit en disant aussi : *Ceci est le sang*, non de l'ancien *Testament*, mais du *nouveau*.

Ce qui paraît donc en ces paroles, et par le rapport qu'elles ont avec les anciennes figures, c'est que le sang de Jésus-Christ versé à la croix, et versé d'une manière très-réelle et très-véritable, quoique différente de celle-là, *est le sang du nouveau Testament;* c'est-à-dire, le sang versé pour lui donner toute sa force. Il y a des testaments dont la loi est qu'ils sont écrits de la main du testateur; mais la loi du testament de Jésus-Christ, c'est qu'il devait être confirmé, et comme tout écrit de son sang. L'instrument de ce testament, et l'acte où il est écrit, c'est l'eucharistie. Les promesses de Jésus-Christ et du nouvel héritage nous sont faites par la mort de Jésus-Christ, qui nous tire par là de l'enfer, et nous assure le ciel; et l'acte où cette promesse est rédigée, l'instrument où la volonté et la disposition de notre Père est écrite; cet acte, cet instrument est tout écrit de son sang : son testament, en un mot, c'est l'eucharistie.

[1] I. *Cor.* XI, 24. *Græc.* — [2] *Is.* LVIII, 7. — [3] *Heb.* XIII, 10. — [4] *Ibid.* IX, 11.

[1] *Matth.* XXVI, 28. — [2] *Heb.* IX, 16, 17, *etc.* — [3] *Heb.* IX, 20.

Qui donc ne serait ému en entendant tous les jours ces paroles du Sauveur : *Ceci est mon sang du nouveau Testament* : ou, comme le tourne saint Luc : *Ce calice est le nouveau Testament par mon sang*[1], qu'il contient; parce que telle est la nature de ce testament, qu'il doit être écrit tout entier du sang même du testateur. Venez lire, chrétiens; venez lire ce testament admirable : venez en entendre la publication solennelle dans la célébration des saints mystères; venez jouir des bontés de votre Sauveur, de votre Père, de ce divin testateur qui vous achète par son sang votre héritage, et qui écrit encore de ce même sang le testament par lequel il vous le laisse. Venez lire ce testament : venez posséder; venez jouir : l'héritage céleste est à vous.

LXIIe JOUR.

C'est le nouveau Testament par le sang de notre Seigneur.

Ce calice est le nouveau Testament par mon sang : c'est ainsi que saint Luc et saint Paul[2] tournent ce que rapportent saint Matthieu et saint Marc : *Ceci est le sang du nouveau Testament.*

Il n'y a pas lieu de douter que les paroles prononcées par Jésus-Christ en donnant son corps, ne soient celles-ci : *Ceci est mon corps ;* puisque tous ceux qui ont écrit cette institution, saint Matthieu, saint Marc, Saint Luc et saint Paul, le rapportent dans ces mêmes termes.

Il n'y a non plus lieu de douter que Jésus-Christ n'ait consacré son sang avec la même façon de parler, dont il a consacré son corps, c'est-à-dire, comme le rapportent saint Matthieu et saint Marc : *Ceci est mon sang du nouveau Testament*[3]. Mais comme il y avait quelque chose de particulier à considérer dans ce sang du nouveau Testament, et qu'il y fallait entendre que ce sang versé pour nous sur la croix, et encore versé pour nous, et transformé en une liqueur dans l'eucharistie, y était la confirmation et le témoignage certain de la dernière disposition de notre Père; saint Luc et saint Paul l'expliquent ainsi : *Cette coupe est le nouveau Testament en mon sang :* comme si on disait : De même que ce papier où est écrite de la main de votre père sa dernière volonté, est son testament; ainsi cette coupe sacrée est le testament de Jésus-Christ par son sang qu'elle renferme, et dont la dernière disposition devait être écrite.

Il n'y a donc rien de plus simple, que les paroles dont Jésus-Christ a usé : *Ceci est mon corps : ceci est mon sang du nouveau Testament :* il n'y a là aucune figure; et tout y est véritable au pied de la lettre. Dans ces paroles de saint Luc et de saint Paul, ou plutôt dans ces paroles de Jésus-Christ, ainsi que ces deux écrivains sacrés les ont tournées : *Cette coupe est le nouveau Testament par mon sang*, il y a une façon de parler un peu plus tournée, aisée toutefois et du discours familier, et semblable à celle qui appelle du nom de testament, l'instrument où est déclarée la dernière volonté du testateur. Mais en même temps la vérité du sang est marquée avec une force particulière : car il y est expressément marqué, que si la coupe qu'on nous présente est le testament de Jésus-Christ; si elle est l'instrument sacré où sa dernière disposition est marquée; c'est par le sang de Jésus-Christ qu'elle contient; à cause que ce testament, comme on vient de voir, était de nature à être écrit, non pas de la propre main, mais du propre sang du testateur. Et les paroles de saint Luc marquent ce sens évidemment. Car à les traduire mot à mot, selon qu'elles se trouvent dans l'original, il faut rapporter ces mots, *répandu pour vous*, non pas au sang, mais à la coupe; et on les doit traduire ainsi : *cette coupe versée pour vous, est le nouveau Testament par mon sang :* ce n'est pas seulement le sang qui est versé pour vous; c'est la coupe, au même sens qu'on dit tous les jours, quand une liqueur est répandue, que le vase où elle était est répandu. Entendons donc aussi que cette coupe est ici répandue pour nous; c'est-à-dire, que le sang qu'elle contient n'est pas seulement répandu pour nous à la croix; mais qu'en tant qu'il coule encore dans cette coupe, et qu'il en découle sur nous, c'est encore une effusion qui se fait pour notre salut, et une oblation véritable.

Rendons grâces à Jésus-Christ, qui nous a expliqué en tant de sortes, et d'une manière si expresse, le sacrifice qu'il continue à offrir pour nous dans l'eucharistie. Voyons-y encore couler pour nous le sang de la rédemption en vérité comme sur la croix, quoique sous une forme étrangère. Il est puissant pour opérer tout ce qu'il a dit : son sang est ici; cette coupe en est pleine; il s'y répand tous les jours pour nous; c'est de ce sang qu'est écrit le testament de notre Père. Et quel est ce testament, sinon celui dont il est écrit : *C'est ici le testament que je ferai avec eux : je mettrai ma loi dans leurs cœurs, et je l'écrirai dans leur esprit ; et je ne me souviendrai plus de leurs péchés*[1] ?

Et pourquoi nous léguer par testament la rémission des péchés, si ce n'est pour lever l'obstacle qui nous empêche d'entrer dans le ciel, qui est notre véritable héritage? Et pourquoi faire cela par un testament, si ce n'est pour nous faire souvenir que, pour être en droit de nous léguer cet héritage céleste, il en devait coûter la vie à celui qui nous le léguait par testament? Et pourquoi nous donner le sang du nouveau Testament; ou, comme le tournent saint Luc et saint Paul, pourquoi nous donner ce testament scellé, confirmé, écrit avec le sang du testateur, sinon pour appuyer notre foi et enflammer notre amour? Qui ne serait attendri, en voyant un testament écrit de cette sorte? Que l'héritage est grand, qui nous est légué par un testament si auguste, si précieux! Qui aurait le cœur si endurci, qui, voyant ruisseler encore de cette coupe sacrée le sang de ce testament, par lequel nos

[1] *Luc.* XXII, 20. — [2] *Luc.* XXII, 20; I. *Cor.* XI, 25. — [3] *Matth.* XXVI, 28; *Marc.* XIV, 24.

[1] *Jerem.* XXXI, 31, 33, 34; *Heb.* VIII, 8. et seq. X, 16, 17.

chair à manger? Qui sont donc ceux qui le disent, puisque visiblement ce n'est pas nous? Qui sont ceux qui le disent, sinon ceux qui ne peuvent se résoudre à croire qu'on puisse manger la chair de Jésus-Christ sans la consumer, la mettre en pièces; ni la manger véritablement en sa propre substance sur la terre, sans la tirer du ciel?

Jésus-Christ a dit: *C'est l'Esprit qui vivifie* [1] : est-ce nous qui le nions? Ne croyons-nous pas que sa chair est toute pleine de l'esprit qui vivifie? S'il a été conçu en chair, *il y a été conçu du Saint-Esprit:* nous le croyons. *Le Saint-Esprit est survenu en Marie* [2] : nous le croyons. S'il a été offert en la même chair avec laquelle il a été conçu, *c'est par l'Esprit saint qu'il s'est offert* [3]; ou comme porte l'original, *c'est par l'Esprit éternel :* nous le croyons. Tout ce que Jésus-Christ accomplit en chair, s'accomplit en même temps en esprit. Ce n'est pas précisément de la chair, c'est encore principalement de l'esprit qui lui est uni, que vient la vie : nous le croyons. Nous ne disons pas avec les Capharnaïtes que Jésus soit le Fils de Joseph, ni simplement le Fils de l'homme; nous disons que le Fils de l'homme, qui est conçu de Marie, est en même temps le Fils de Dieu, et doit, comme lui dit l'ange, être appelé véritablement et proprement de ce nom. Nous croyons de même que ce Fils de l'homme, qui a expiré en la croix, n'est pas seulement le Fils de l'homme; et nous disons avec le centenier : *C'était vraiment le Fils de Dieu* [4]. Et quand on mange sa chair et qu'on boit son sang, nous croyons qu'il le faut faire en corps et en esprit tout ensemble, et que *c'est l'Esprit qui vivifie.*

Il a dit : *La chair ne sert de rien* [5] : nous le croyons et nous remarquons premièrement, car nous pesons avec foi toutes ses paroles, nous remarquons, dis-je, qu'il ne dit pas : Ma chair ne sert de rien : car ce ne serait pas interpréter, comme vous le prétendez, mais détruire son premier discours, où il a dit tant de fois que sa chair nous servait à avoir la vie. S'il dit donc, que *la chair ne sert de rien,* c'est la chair comme l'entendaient les Capharnaïtes, la chair du fils de Joseph : et encore la chair tellement mangée avec la bouche du corps, qu'elle soit mise en pièces et consumée, en sorte qu'elle ne puisse rester pour être transportée au ciel : car c'est ainsi que l'entendirent ces murmurateurs. Nous ne l'entendons point de cette sorte : et quand enfin il faudrait entendre que *la chair de Jésus-Christ,* quoique prise, quoique mangée avec la bouche du corps, de cette manière admirable que les incrédules ne peuvent entendre, *ne sert de rien;* nous le croyons encore de cette sorte : car en mangeant cette chair nous savons qu'il la faut manger comme une victime qui a été immolée, et se souvenir de lui en la mangeant, s'attendrir dans ce souvenir, se rendre avec lui une hostie sainte, participer à son esprit comme à son corps, en un mot, lui être uni de corps et d'esprit comme le fut la sainte Vierge, lorsqu'elle le conçut dans ses entrailles : autrement cette chair ne sert de rien, quoiqu'on la mange, quoiqu'on la reçoive dans son corps. Jésus-Christ ne dit pas aussi qu'on ne la mange point, qu'on ne l'a point en substance; mais qu'*elle ne sert de rien :* comme saint Paul ne dit pas qu'on n'a point le corps du Sauveur quand on le reçoit indignement; mais qu'*on ne le discerne pas* [1]. Il faut donc, non-seulement le recevoir par le corps, mais le discerner par l'esprit; autrement, loin de servir, il nous condamne, et nous sommes *rendus coupables du corps et du sang du Seigneur* [2]. *La chair ne sert* donc *de rien,* de quelque façon qu'on l'entende : elle ne sert de rien toute seule, ni par elle-même : ce n'est point à elle qu'il faut s'arrêter. Et si l'on veut encore entendre par cette parole, *la chair ne sert de rien,* c'est-à-dire le sens charnel ne sert de rien : nous le croyons encore; car *ce n'est point la chair ni le sang qui nous a révélé* [3] ce que nous croyons, ni cette manière incompréhensible avec laquelle nous croyons manger la chair du Sauveur. Ainsi tout ce qu'il a dit de sa chair mangée et de son sang bu, encore qu'il le faille entendre au pied de la lettre, de sa chair et de son sang pris en leur propre substance, *est esprit et vie,* à cause qu'en toute manière il y faut toujours joindre l'esprit : nous le croyons : et pour bien entendre toutes les paroles du Sauveur, nous ne croyons pas que les dernières, où il a parlé de l'esprit, excluent les autres où il a parlé de la chair; mais nous apprennent à unir l'un et l'autre ensemble, et à chercher l'esprit dans la vérité et dans la propriété de la chair.

Où est donc la foi des catholiques? Elle est dans les paroles de saint Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous; vous avez des paroles de vie éternelle* [4]? Nous les croyons toutes; et celles où vous inculquez avec tant de force qu'on mangera en substance votre chair; et celles où vous enseignez avec la même netteté, qu'il faut profiter de votre esprit. Voilà quelle est notre foi : voilà ce que nous croyons. Et où est la foi de ceux qui quittent l'Église? sinon dans ces paroles des Capharnaïtes : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger?* Nous la donner pour la consumer, c'est chose absurde et inhumaine; nous la donner sans la consumer, et en sorte qu'en même temps elle demeure entière dans le ciel, c'est chose impossible.

Seigneur, nous ne sommes point de cette troupe : on ne peut nous attribuer en aucun sens ce *Comment* des murmurateurs. Nous nous rallions avec saint Pierre, nous retournons au cénacle pour y faire la cène avec vous et avec vos disciples. Quelle simplicité! quel silence! *Prenez, mangez, c'est mon corps : Buvez, c'est mon sang.* Il ne dit pas : Ils seront en vous par la foi; mais ce que je vous présente, *Cela l'est.* Croyez-y, n'y croyez pas; cela est : cela est, parce que je le dis, et non pas parce que

[1] *Joan.* VI, 64. — [2] *Luc.* I, 35. — [3] *Heb.* IX, 14. — [4] *Matth.* XXVII, 54. — [5] *Joan.* VI, 64.

[1] I. *Cor.* XI, 29. — [2] *Ibid.* 27. — [3] *Matth.* XVI. — [4] *Joan.* VI, 69.

vous le croyez. Que cela est étonnant! Et néanmoins Jésus le dit sans rien expliquer; les apôtres l'écoutent sans rien demander : ces questionneurs perpétuels, s'il m'est permis une fois de les appeler ainsi, se taisent : ils font ce qu'on leur dit, non-seulement sans contradiction et sans murmure, mais encore sans avoir besoin d'autre instruction que de celle qu'ils avaient reçue. Les murmures avaient été trop repoussés, les questions trop précisément résolues; tout est calme, tout est soumis : *le Père les a tirés*. Et les autres? Ah! fidèles, retirez-vous de leur compagnie : séparez-vous de ces séditieux, de ces impies qui murmurent, non pas contre Moïse[1], mais contre Jésus-Christ même : séparez-vous-en, pour n'être point enveloppés dans leur péché. Quoi! que leur va-t-il arriver? La terre se va-t-elle ouvrir sous leurs pieds, pour les engloutir tout vivants? Non; c'est quelque chose de pis : ils quittent l'Église; ils sont livrés à leur propre sens.

XLIV[e] JOUR.

Communion indigne. I. *Cor.* XI, 27, 29.

Et ceux qui, sans quitter l'Église, conservant la vraie foi du corps et du sang de Jésus-Christ, les reçoivent indignement, sont-ils tirés par le Père céleste? les a-t-il donnés à Jésus-Christ? et viennent-ils à lui comme il faut? Non sans doute; puisque, bien éloignés de recevoir la vie, saint Paul dit[2], qu'*ils boivent et mangent leur condamnation, parce qu'ils ne discernent pas le corps du Seigneur*.

Le saint apôtre parle ici d'une manière terrible, puisqu'après avoir rappelé dans la mémoire des fidèles que Jésus-Christ avait dit que ce qu'il donnait à manger était son corps, le même qui devait être percé et rompu à la croix; et que la coupe qu'il leur donnait à boire, était, par le sang versé qu'elle contenait, l'instrument de l'alliance et du testament que le Sauveur faisait à leur avantage; il en conclut que *ceux qui mangent ce pain*, remarquez *ce pain*, c'est-à-dire ce pain fait corps, ainsi qu'il vient de le raconter; *et boivent la coupe du Seigneur indignement, sont coupables de son corps et de son sang*[3]. Et qu'est-ce qu'en être coupable? si ce n'est non-seulement les profaner, mais encore leur faire un outrage de même nature que celui qui leur avait été fait par les Juifs, lorsqu'ils déchirèrent l'un, et répandirent l'autre. Et c'est pourquoi *ils boivent et mangent leur condamnation;* parce que, semblables à ces perfides, *ils n'avaient mis aucune différence entre le corps de Jésus-Christ* et celui des voleurs qu'ils avaient crucifiés avec lui. Et remarquez que l'outrage que les Juifs avaient fait à Jésus-Christ, regardait précisément son corps; car ce n'est qu'au corps qu'on peut nuire, en le livrant à la mort; conformément à cette parole : *Ne craignez pas ceux qui ne peuvent que tuer le corps, et ne peuvent pas étendre plus loin leur puissance*[1]. Les Juifs donc outragèrent ce corps en lui-même, et en sa propre substance, lorsqu'ils le mirent en croix; ils outragèrent ce sang en lui-même et en sa propre substance, lorsqu'ils le firent couler sur la terre par un infâme supplice, comme si c'eût été le sang d'un coupable. Vous faites un semblable sacrilége, lorsque vous mangez et buvez indignement ce corps et ce sang; vous les profanez, vous les outragez en eux-mêmes; et cet outrage que vous faites au corps du Sauveur est de ne le pas discerner, de n'en pas connaître la sainteté ni le prix. Il ne dit pas qu'ils ne le reçoivent point faute de foi, comme le disent nos hérétiques; mais qu'ils ne le discernent pas, en supposant qu'ils le reçoivent : comme on dirait d'une pierre précieuse que vous jetteriez dans la boue comme une autre pierre, après l'avoir reçue, non pas que vous ne l'avez point reçue, mais que vous n'en avez pas fait le discernement et l'estime qu'il fallait.

Ce n'est pas non plus ce que disent encore ces hérétiques : Vous êtes coupable de ce corps et de ce sang, comme on est coupable envers la personne du prince, lorsqu'on en déchire injurieusement le tableau. Car il n'est point ici parlé de tableau ni de figure : l'apôtre fait aller de même rang : *Ceci est mon corps : Coupable du corps :* et, *ne pas discerner le corps*. Il ne faut point diminuer le crime de ceux contre qui l'apôtre s'élève, ni affaiblir l'horreur qu'on en doit avoir. Il est vrai qu'en traitant indignement l'image du prince, on l'attaque, on le déshonore lui-même; mais par une injure bien inférieure à celle qu'on lui ferait en attentant sur sa personne sacrée. L'attentat des chrétiens, qui mangent indignement le corps du Sauveur et boivent indignement son sang, est de ce dernier genre; c'est un attentat fait immédiatement sur la personne : en un mot, il y a deux choses à considérer dans le supplice de Jésus-Christ; le crime des Juifs et l'obéissance du Sauveur. Ceux qui reçoivent dignement son corps et son sang, participent au mérite de son obéissance; ceux qui les reçoivent indignement, participent au sacrilége de ses meurtriers et attentent comme eux immédiatement sur sa personne adorable.

Seigneur, tirez-nous à vous, inspirez-nous un juste discernement du corps que nous recevons : ne le traitons pas comme une chose immonde, en le recevant dans un corps impur et souillé. Les choses saintes sont pour les saints, comme on criait autrefois au peuple fidèle, lorsqu'on allait distribuer le corps de Jésus-Christ. Ne le touchons pas avec des mains sacriléges, ne le recevons pas avec une bouche impure, ne lui donnons pas un baiser de Judas, un baiser de traître; que ce soit un baiser d'épouse, un baiser rempli d'ardeur, et qui soit le gage d'un chaste et perpétuel amour. *Qu'il me baise du baiser de sa bouche*[2], d'un baiser d'époux : que je lui donne aussi le baiser d'épouse; celui que lui donnent les vierges, des âmes chastes dont il est aimé. *Tirez-nous*, Seigneur, à ce chaste et

[1] *Num.* XVI, 26. — [2] I. *Cor.* XI, 29, 30 — [3] *Ibid.* 27.

[1] *Luc.* XII, 4. — [2] *Cant.* I, 1.

Cette sortie précipitée du traître disciple eût étonné les autres apôtres, s'ils n'eussent ouï Jésus-Christ, qui lui avait dit : *Fais vite ce que tu as à faire*[1] : ce qu'ils avaient entendu de quelque ordre qu'il lui donnait pour la fête ou pour les pauvres. Ils connaissaient la tendresse de leur maître pour ces derniers. Il donnait souvent de pareils ordres pour eux; et on jugeait bien qu'il ne les oublierait pas au milieu de ses extrêmes périls. Aimons donc les pauvres, et prenons-en tant de soin, qu'on ait sujet de penser que nous songeons toujours à eux.

Quelques-uns ont cru que ce morceau, après lequel Satan entra en Judas, fut celui du pain sacré de l'eucharistie. Mais visiblement ce fut un morceau que Jésus-Christ trempa dans quelque plat; ce qui ne convient point à ce pain divin.

Il faut donc entendre que ce morceau fut à saint Jean le signe qu'il demandait, et à Judas, la dernière marque de familiarité et de communication qu'il aurait avec lui; après quoi ce cœur ingrat, que rien ne put fléchir, fut livré à Satan.

Quant à ce que dit saint Jean, que *Judas sortit incontinent après,* on peut entendre cet incontinent en deux manières. L'une, que ce morceau trempé fut donné au traître pendant le souper; auquel cas, l'incontinent ne voudrait pas dire le moment immédiatement suivant, puisqu'il y eut entre deux la consécration du sang qui se fit après le souper, et à laquelle Judas assista selon saint Luc, comme il a été dit souvent. L'incontinent, en ce cas, voudrait dire peu de temps après, et signifierait seulement qu'il n'y eut point d'autre action entre la sortie de table, qui devait arriver un moment après, et la retraite de Judas. L'autre manière d'expliquer ce morceau trempé, c'est qu'il fut donné à Judas après la consécration de la coupe sacrée. Car, encore que le souper fût achevé, on voit, par saint Luc, qu'on demeura encore quelque temps à table, puisque Jésus-Christ y parla encore du traître. Ce put donc être alors qu'il donna ce morceau à Judas comme extraordinairement, et après le souper; peut-être même, pour le mieux marquer aux deux disciples, à qui il voulut bien le faire connaître. Au reste, il n'est pas besoin d'être curieux sur ces circonstances : et lorsqu'on voit quelque obscurité dans les évangiles sur de telles choses, on doit croire qu'elles ne sont pas fort importantes, ou du moins qu'elles ne le sont pas pour tout le monde. Quoi qu'il en soit, après la cène, Judas sortit; et ce n'est pas sans raison que saint Jean remarque, qu'*il était nuit;* afin de nous faire entendre que tout ceci, et ce qui suit, arriva peu d'heures avant que le Sauveur fût livré. Car il fut livré la même nuit. Cette circonstance du temps auquel Jésus parle, sert à nous rendre attentifs à ses dernières paroles, qui contiennent son dernier adieu et ses dernières instructions; celles par conséquent qu'il veut laisser le plus profondément gravées dans le cœur de ses disciples. En voici une très-importante que nous tirerons de saint Luc.

[1] *Joan.* XIII, 27.

LXVII[e] JOUR.

Autorité légitime établie; domination interdite dans l'Église. *Luc.* XXII, 24.

Il s'éleva aussi une dispute entre eux, lequel d'eux tous paraissait être le plus grand[1]. Cette dispute, assez fréquente parmi les apôtres, est renouvelée au temps de la cène. Saint Luc la place incontinent après qu'il en a fait le récit, et celui de l'étonnement où se trouvèrent les apôtres, lorsqu'ils se demandaient les uns aux autres, lequel d'entre eux trahirait leur maître[2]. Rien ne peut éteindre l'ambition dans les hommes. L'exemple de la douceur et de l'humilité de Jésus-Christ devait faire mourir ce sentiment. Et cependant ses disciples, gens grossiers, qu'il avait tirés de la pêche et de la nacelle, s'y laissent emporter. C'est ce qu'on voit souvent dans l'histoire de l'Évangile; et Jésus les avait réprimés par les paroles les plus fortes : surtout lorsque les deux fils de Zébédée lui demandèrent les premières places de son royaume[3]. Cependant la même dispute renaît, et dans le plus grand contre-temps qui fût jamais. Ils venaient de voir le lavement des pieds : et Jésus, qui leur ordonnait de suivre cet exemple, pour les y exciter davantage les avait fait souvenir que lui, qui le leur donnait, était leur Seigneur et leur maître. Combien plus se devaient-ils abaisser, eux qui n'étaient que les serviteurs!

Ils l'allaient perdre; déjà il ne leur parlait que de sa mort prochaine, de la trahison qui se tramait contre lui, et de toutes les suites funestes de ce complot. Quoiqu'ils ne dussent être occupés que d'un si triste et si étrange événement, leur ambition les emporte. Et, encore assis à la table où Jésus leur avait donné la communion, mystère d'abaissement, où le caractère de l'humilité de Jésus jusqu'à la mort de la croix était imprimé, l'action de grâces étant à peine achevée, ils se disputent entre eux la première place. Connaissons le génie de l'ambition, qui ne nous quitte jamais au milieu des événements les plus tristes, et parmi les pensées et les exemples qui nous devraient le plus porter à des sentiments contraires.

Jésus-Christ leur dit sur ce sujet ce qu'il leur avait déjà dit dans les occasions que nous venons de marquer; et il le répète dans un temps dont toutes les circonstances le devaient encore plus imprimer dans les esprits, puisque c'était celui de sa mort prochaine, et de son dernier adieu.

Mais il faut encore regarder plus loin. Il venait établir un nouvel empire, qui aurait son gouvernement, et, pour ainsi parler, ses magistrats; et il se sert de cette occasion pour montrer quel devait être le génie de ce nouveau gouvernement.

Ce qu'il a dessein d'établir, c'est la différence des empires et des gouvernements du monde, d'avec celui qu'il venait former. Dans ceux-là est le faste, tout s'y fait avec hauteur et avec empire, souvent même avec arrogance, avec violence; mais parmi

[1] *Luc.* XXII, 24. — [2] *Ibid.* 23. — [3] *Matth.* XX, 25. *Marc.* X, 42.

vous *le premier et le plus grand doit devenir le plus petit, et celui qui gouverne doit être le serviteur de tous. De même que le Fils de l'homme n'est pas venu se faire servir, mais servir lui-même, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. Car vous voyez que je suis parmi vous comme celui qui sert*[1]; puisque même pendant que vous étiez assis à table, j'en suis sorti pour vous servir, et pour vous laver les pieds.

Il ne dit donc pas qu'il n'y a point de conducteur, ni qu'il n'y a point de premier parmi eux; mais il dit à ces conducteurs, et à celui même qu'il avait déjà désigné tant de fois pour être le premier, que leur administration est une servitude : qu'ils doivent, à son exemple, être la victime de ceux qu'ils ont à conduire; et qu'ils doivent paraître les derniers de tous par leur humilité.

C'est ce qu'ont pratiqué les apôtres. Paul se rend *serviteur de tous, et se fait tout à tous, afin de les sauver tous*[2] : Pierre, qui était le premier : *Je parle à vous, qui êtes prêtre, moi qui suis prêtre comme vous, et qui suis de plus témoin des souffrances de Jésus-Christ, et devant participer à sa gloire : paissez le troupeau de Dieu qui vous est commis, veillant sur sa conduite, non par nécessité et par contrainte, ni par intérêt; mais avec une affection sincère et volontaire; non en dominant sur l'héritage du Seigneur, mais en vous rendant le modèle de tout le troupeau : et lorsque le prince des pasteurs paraîtra, vous recevrez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais*[3].

Voyez comme il se souvient des paroles de Jésus-Christ. Le maître dit : *Les rois des nations les dominent; mais il n'en est pas ainsi parmi vous*[4] : et le disciple, *Ne dominant point sur l'héritage du Seigneur*. Il faut donc ôter du milieu de nous l'esprit de domination, l'esprit de fierté et de hauteur, l'esprit d'orgueil, l'esprit d'intérêt; mais songer à gagner les cœurs par l'humilité, par amour, et en donnant bon exemple.

Le maître dit : *Ceux qui exercent la domination et la puissance sur eux, sont appelés bienfaiteurs*[5] : c'était un titre qu'on avait donné à de grands rois, qu'on appelait *Évergètes*, bienfaiteurs; et on le donnait ordinairement aux grandes puissances de la terre. Elles aimaient à être honorées de titres qui marquaient bonté, libéralité, magnificence. Les plus grands titres des grands rois sont ceux qui sont tirés de la douceur : témoin ce titre de très-clément, qu'on donnait aux empereurs : et celui de sérénissime, dont on honore encore les rois et les princes. Mais vous, dit le Sauveur, ne soyez point bienfaiteurs en cette sorte, pour vous faire honneur de ce titre; mais en vous rendant en effet serviteurs de ceux que vous aurez à conduire.

Le maître dit : *J'ai été parmi vous comme serviteur : et je suis venu pour donner ma vie en rédemption pour plusieurs*[6]. Et saint Paul a dit aussi, comme on a vu, non-seulement : *Je me suis rendu serviteur de tous;* mais encore : *S'il faut que je sois immolé, et tout mon sang répandu en effusion sur le sacrifice de votre foi, je m'en réjouis*[1] : et encore : *Je vais être immolé, et l'effusion commence déjà*[2].

Ce n'est pas qu'il ne doive y avoir dans les pasteurs de l'Église une autorité; et s'ils ne devaient pas agir d'une certaine façon avec empire, saint Paul n'aurait pas écrit à Tite : *Parlez avec tout empire : que personne ne vous méprise*[3] : et il n'aurait pas menacé lui-même *de venir avec la verge, et de châtier toute désobéissance*[4]. Mais c'est, dit saint Augustin, que ce n'est pas nous, mais Dieu et sa vérité, que nous voulons faire craindre dans notre parole.

Voilà donc comme à cette fois, et après l'exemple de la mort de Jésus-Christ, ses apôtres sont changés. Ils ne songent plus à exercer un empire hautain : ils gagnent tout par l'humilité et par la douceur; ils n'envient plus à Pierre la prééminence. Il prend partout la parole, et personne ne la lui conteste[5]. *Voyez*, dit saint Chrysostôme[6], *comme il se met partout à la tête, et comme il agit dans cette sainte société, comme en étant le chef.* Personne ne s'y oppose plus; et ce désir de préséance, dont ils ont été autrefois si animés, a entièrement cessé. Pierre, qui agit partout comme le premier, se laisse reprendre par Paul[7] : sur quoi les Pères remarquent : Il ne dit pas : Je suis le premier, et je dois être révéré et obéi par ceux qui sont après moi; mais il se laisse contredire jusqu'à lui résister en face, et il loue les lettres de saint Paul[8], où il est expressément porté, *qu'il ne marchait pas droit selon la vérité de l'Évangile*[9], jusqu'à les mettre au rang des Écritures inspirées de Dieu.

Changeons donc aussi avec les apôtres. Si la mort de Jésus-Christ a éteint en eux ces sentiments d'une ambition toujours renaissante, faisons-les aussi mourir en nous; et puisque les chefs du troupeau sont si humbles, songeons à l'humilité qui convient aux simples brebis.

LXVIIIe JOUR.

Royaume de Dieu, à qui destiné. *Luc.* XXII, 28, 29, 30.

Vous êtes ceux qui êtes demeurés avec moi dans mes tentations[10], dans mes peines : comme s'il disait : Le désir de la gloire vous tourmente : voici en quoi vous devez mettre votre gloire, c'est de ne m'avoir point abandonné au milieu de mes périls et de mes peines. *Et moi aussi, je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé*[11], le même qu'il m'a préparé, un royaume éternel et inébranlable. N'y a-t-il pas là de quoi contenter votre ambition? au lieu de vous amuser à vous disputer l'un à l'autre sur des préférences

[1] *Matth.* XX, 26, 27, 28. *Luc.* XXII, 26, 27. — [2] I. *Cor.* IX, 19, 22. — [3] I. *Pet.* V, 1, 2, 3, 4. — [4] *Luc.* XXII, 25, 26. — [5] *Ibid.* 25. — [6] *Matt.* XX, 28.

[1] *Philip.* II, 17. — [2] II. *Tim.* IV, 6. — [3] *Tit.* II, 15. — [4] I. *Cor.* IV, 21. — [5] *Act.* I, 13, 15; II, 14; III, 12; IV, 8; V, 29; X, 5; XI, 4, 17; XV, 7, *etc.* — [6] *In Act. Apost. hom.* 3 *et alibi.* — [7] *Gal.* II, 11, 14. — [8] II. *Pet.* III, 15, 16. — [9] *Gal. Ibid.* — [10] *Luc.* XXII, 28. — [11] *Ibid.* 29.

temporelles. *Quand vous serez dans ce royaume, je vous y ferai asseoir à ma table; vous y mangerez et vous y boirez avec moi* [1]. Vous y mangerez tous sans distinction les mêmes viandes; vous serez tous également rassasiés des délices et de l'abondance de ma maison : nul ne portera envie aux autres, parce que tous ensemble vous serez heureux. On se dispute les avantages de la terre, parce que qui les possède les partage, et ne peut les laisser aux autres en leur entier : mais à ma table et dans mon royaume la plénitude du bien y est si grande, que tout le monde le peut posséder sans diminution.

Vous demandez des trônes et des premières places; voici le trône que je vous prépare : *Vous serez assis sur douze trônes, et vous jugerez avec moi les douze tribus d'Israël* [2]. Vous les jugerez et avec moi, vous serez tous mes assesseurs : et vous songez aux petits honneurs et aux petits avantages que vous pouvez espérer sur la terre! Levez les yeux aux grandeurs, à la puissance, aux trônes que je vous prépare dans ces dernières assises, où tout l'univers sera jugé par une dernière et irrévocable sentence.

Quoi! l'ambition ne mourra pas à ces paroles! Il ne reste plus qu'à songer à qui cette gloire est promise. C'est à ceux qui persévèrent avec Jésus-Christ dans ses tentations, qui le suivent à la croix, qui portent sa croix avec lui tous les jours, qui ont tout quitté pour lui : *Vous*, dit-il, *qui avez tout quitté pour me suivre, vous serez assis sur douze siéges, jugeant les douze tribus d'Israël* [3].

LXIX[e] JOUR.

Pouvoir de Satan.

Et le Seigneur dit : Simon, Simon; je t'appelle par deux fois : sois attentif. *Satan a demandé à vous cribler tous vous autres, comme on crible le froment* [4]. Quelle puissance de Satan! Cribler les hommes, les apôtres mêmes, les agiter, les jeter en l'air, les précipiter en bas, en faire, en un mot, tout ce qu'il veut. Qui a donné ce droit à Satan, sinon le péché? C'est par le péché qu'il a vaincu l'homme, qui, ensuite de la victoire, lui a été livré comme son esclave. C'est pourquoi il en use avec un pouvoir tyrannique : néanmoins il ne fait rien de lui-même; il demande : c'est une puissance maligne, malfaisante, tyrannique; mais soumise à la puissance et à la justice suprême de Dieu.

Il a demandé *qu'on mît Job en sa puissance* [5]. Il est appelé *l'accusateur de nos frères* [6]. Et Dieu lui livre qui il lui plaît selon les règles de sa justice, selon lesquelles le démon a droit de lui demander ceux en qui il trouve du sien, c'est-à-dire ceux où il trouve le péché. C'est pourquoi Jésus dira bientôt : *Le prince de ce monde avance; il n'a rien du tout en moi* [7]; mais pour le reste des hommes, il n'a que trop en eux. Il n'avait que trop sur les apôtres, qui étaient encore possédés de la vaine gloire, l'un des plus mauvais caractères de Satan, qui est devenu Satan par ambition et par orgueil. Et c'est pourquoi Jésus-Christ prend occasion de leur parler de la demande de Satan, à l'occasion de la vaine gloire qui venait de paraître en eux, et de leur dispute ambitieuse. Vous vous tourmentez qui aura la première place; vous avez bien d'autres affaires qui devraient vous occuper : Satan entre au milieu de vous par vos disputes; vous lui avez donné lieu, et lui avez fait une ouverture bien grande pour vous dissiper, pour vous cribler. Tout ce qui est possédé de la vaine gloire est léger, et propre au crible de Satan. Au lieu donc de vous disputer sur des préséances ridicules, et de devenir par là la risée et la proie de l'enfer, unissez-vous contre une puissance si redoutable.

[1] *Luc.* XXII, 30. — [2] *Ibid.* — [3] *Matth.* XIX, 27, 28, 29. — [4] *Luc.* XXII, 31. — [5] *Job.* I, 11, 12; II, 3, 5, 6, 7. — [6] *Apoc.* XII, 10. — [7] *Joan.* XIV, 30.

LXX[e] JOUR.

Primauté de saint Pierre. Prédiction de sa chute par son orgueil. *Luc.* XXII, 31, 34.

Satan a demandé de vous cribler tous; mais, Pierre, j'ai prié pour toi [1]. Jésus-Christ nous apprend que nous n'avons de secours contre Satan que dans l'intercession et la médiation de Jésus-Christ même.

Admirons la profondeur de sa sagesse. Parce qu'en réprimant l'ambition de ses apôtres, il avait parlé d'une manière qui eût pu donner lieu à ceux qui n'auraient pas bien pesé ses paroles, de croire qu'il n'avait laissé aucune primauté dans son Église, et qu'il avait même affaibli celle qu'il avait donnée à saint Pierre, il parle ici d'une manière qui fait bien voir le contraire. *Satan*, dit-il, *a demandé de vous cribler tous; mais, Pierre, j'ai prié pour toi,* pour toi en particulier, pour toi avec distinction : non qu'il ait négligé les autres; mais, comme l'expliquent les saints Pères, parce qu'en affermissant le chef, il voulait empêcher par là que les membres ne vacillassent. C'est pourquoi il dit : *J'ai prié pour toi;* et non pas, J'ai prié pour vous. Et que l'effet de cette prière qu'il faisait pour Pierre, regardât les autres apôtres; la suite du discours le fait paraître manifestement, puisqu'il ajoute aussitôt après : *Et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères* [2].

Quand il dit : *J'ai prié pour toi, que ta foi ne défaille pas :* il ne parle pas de cette foi morte qui peut rester dans les pécheurs, parce que celle-là n'empêche pas qu'on ne soit criblé par Satan : c'est cette foi qui opère par la charité, laquelle, dit-il, j'ai demandé qu'elle ne défaillît point en toi. Jésus-Christ le demandant ainsi, lui qui dit : *Je sais, mon Père, que vous m'écoutez toujours* [3]; qui peut douter que saint Pierre n'ait reçu par cette prière une foi constante, invincible, inébranlable, et si abondante d'ailleurs, qu'elle fût capable d'affermir, non-seulement le commun des fidèles, mais encore ses frères les apôtres, et les

[1] *Luc.* XXII, 31, 32. — [2] *Ibid.* 32. — [3] *Joan.* XI, 42.

pasteurs du troupeau, en empêchant Satan de les cribler?

Et cette parole revient manifestement à celle où il avait dit : *Tu es Pierre*, je t'ai changé ton nom de Simon en celui de Pierre, en signe de la fermeté que je te veux communiquer, non-seulement pour toi, mais encore pour toute mon Église; car *je la veux bâtir sur cette pierre*. Je veux mettre en toi, d'une manière éminente et particulière, la prédication de la foi, qui en sera le fondement, *et les portes d'enfer ne prévaudront point contre elle* [1], c'est-à-dire, qu'elle sera affermie contre tous les efforts de Satan, jusqu'à être inébranlable. Et cela, qu'est-ce autre chose que ce que Jésus-Christ répète ici : *Satan a demandé de vous cribler; mais, Pierre, j'ai prié pour toi, ta foi ne défaudra pas; et toi, confirme tes frères?*

Il est donc de nouveau chargé de toute l'Église : il est chargé de tous ses frères, puisque Jésus-Christ lui ordonne de les affermir dans cette foi, qu'il venait de rendre invincible par sa prière.

Voilà quelque chose de grand pour saint Pierre. Mais il ne faut pas oublier que, de peur qu'il ne s'enorgueillît d'une si haute promesse, elle est suivie incontinent de la prédiction de sa chute : car voici ce qui suit : *Et Pierre lui dit : Seigneur, je suis prêt d'aller avec vous, et dans la prison, et à la mort même : et Jésus lui répondit : Je te le dis, Pierre*, je te le déclare, *que le coq ne chantera point aujourd'hui, que tu n'aies nié trois fois que tu me connaisses* [2].

Quand Dieu fait ou promet de grandes grâces, il faut s'humilier, et reconnaître de qui elles viennent. Au lieu de considérer sa faiblesse, Pierre s'emporta jusqu'à dire avec fierté et arrogance : *Seigneur, je suis prêt à vous suivre partout et jusqu'à la mort.* Mais Jésus-Christ, qui l'avait élevé si haut, sait bien rabattre son orgueil : *Simon*, dit-il, *j'ai prié pour toi, ta foi ne défaudra point; confirme tes frères.* Et un moment après : *Je te le déclare à toi*, à qui je viens de dire de si grandes choses; mais à toi, qui présumes de toi-même, au lieu de t'humilier de mes dons, *je te déclare*, dis-je, que tu tomberas *cette nuit*, dans un moment, et par *trois fois*, dans une honteuse et manifeste infidélité; afin que tu sentes que si tu portais *un grand trésor*, tu le portais *dans un fragile vaisseau de terre*, et que ce qui se fait en toi de grand, se fait non point par toi-même, *mais par la sublimité de la vertu de Dieu* [3].

Et si nous pénétrons toute la suite des paroles de Jésus-Christ, nous verrons que la chute de saint Pierre arrive par une permission spéciale en punition de son orgueil, et pour lui apprendre l'humilité : car celui qui dit : *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point*, pouvait prier, non-seulement afin qu'elle ne défaillît pas finalement, ni pour longtemps, comme il est arrivé à Pierre, qui se réveilla à l'instant, et au premier regard de Jésus-Christ; mais encore afin qu'elle ne souffrît point pour ainsi parler, cette courte éclipse. Mais il ne le voulut pas; et il aima mieux permettre que Pierre fût humilié par sa chute.

Et c'est pourquoi les saints, en considérant toute la suite de l'Évangile, n'hésitent pas à confesser que saint Pierre fut délaissé, et que la grâce se retira de lui; non point d'elle-même (car c'est ce qui ne peut jamais arriver), mais comme nous le verrons encore plus clairement dans la suite, parce qu'il avait présumé, et qu'il est utile aux présomptueux comme lui de tomber dans un péché manifeste, pour apprendre à se défier de leurs forces. Ce qui est encore plus utile à ceux qui, comme saint Pierre, devaient être élevés dans les grandes places de l'Église, et mis bien haut sur le chandelier. Car comme leur élévation les porte naturellement à s'enfler, et à exercer leur puissance avec hauteur, Jésus-Christ leur apprend, par l'exemple de saint Pierre, comme saint Pierre lui-même l'avait appris par son expérience, à craindre d'autant plus de tomber, que leur péril est plus grand, et leur chute plus éclatante et plus scandaleuse.

Au reste, en élevant saint Pierre si haut, notre Seigneur, si on peut parler ainsi, avait pris ses précautions, pour prévenir tous les sentiments de présomption, qui pouvaient entrer dans son cœur. Car en même temps qu'il lui disait : *Ta foi ne défaudra point, et confirme tes frères :* il ajoutait : *lorsque tu seras converti*, lui insinuant sa chute, et lui faisant voir qu'il devait attribuer le bien qu'il ferait à la bonté de son maître, qui avait daigné demander pour lui de si grandes choses. Mais saint Pierre ne veut point entendre tout cela : au contraire, piqué, ce semble, de ce mot de conversion dont Jésus-Christ s'était servi, loin de songer qu'il pouvait tomber d'autant plus dangereusement, qu'il était élevé plus haut; il ne songe qu'à vanter son courage; et il oublie la grâce qui seule le pouvait soutenir.

Les excès où il a poussé sa présomption se déclareront davantage dans la suite; et ils obligèrent son maître à retirer sa main pour un moment. Mais sa chute n'empêcha pas l'effet des promesses et des desseins de Jésus-Christ. Car encore qu'il ait renié, et par trois fois, et la dernière fois avec blasphème et exécration; en sorte que, dans ce genre de crime, il ne pouvait pas tomber plus bas : Jésus, qui fond les cœurs par ses regards, lui en réserve un des plus efficaces et des plus tendres; et cet homme, si entêté de lui-même et de son courage, se retire fondant en larmes; et celui qui était tombé, parce que son maître avait détourné sa face pour un moment, apprend qu'il n'est converti que parce qu'il a daigné jeter sur lui un regard.

C'est donc alors qu'il commença à recevoir cette force qui lui avait été promise. Il fit une grande chute; mais il fut incontinent relevé. Sa foi ne se perdit que pour un moment; mais elle ne défaillit pas pour longtemps. Au contraire, elle revint plus ferme et plus vigoureuse qu'elle n'avait été

[1] *Matth* XVI, 18. — [2] *Luc.* XXII, 33, 34. — [3] II. *Cor.* IV, 7.

devant sa chute : Jésus-Christ accomplit en lui ce qu'il lui avait promis; et il se servit de lui pour confirmer ses frères. C'est pourquoi il fut le premier des apôtres, à qui il apparut après sa résurrection. *Il apparut*, dit saint Paul [1], *à Céphas, et puis aux onze :* et on disait parmi les disciples : *Il est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon* [2]. Il avait apparu à ces femmes pieuses; mais on ne parlait, parmi les frères, que du témoignage de Simon qui les devait confirmer. C'est lui aussi, à qui saint Jean avait réservé l'honneur d'entrer le premier dans le tombeau, où il n'était arrivé que le second [3]; afin qu'il fût le premier témoin des marques de la résurrection. Dès lors il est marqué que saint Jean vit ces marques, et qu'il crut. Mais on ne célèbre avec distinction, parmi les disciples, que la foi de Pierre, et non pas celle de Jean [4].

Lorsqu'ils allèrent à la pêche où Jésus devait apparaître, pour montrer les effets de la pêche spirituelle, pour laquelle il les avait choisis, ce fut Pierre qui dit le premier : *Je m'en vais pêcher;* et les autres le suivirent, en disant : *Nous y allons aussi.* Le bien-aimé disciple qui connut Jésus le premier, l'indiqua à Pierre seul, et il lui dit : *C'est le Seigneur.* Ce fut Pierre et non pas Jean, qui se jeta dans la mer : ce fut Pierre et non pas Jean, ni les autres, qui amenèrent au Sauveur les cent cinquante-trois poissons mystérieux qui ne rompaient point le filet, et qui figuraient les vrais fidèles qui devaient demeurer pris heureusement dans les rets de la prédication évangélique. Pierre, toujours à la tête de cette pêche mystérieuse, à qui Jésus avait dit spécialement durant sa vie mortelle : *Mène la nacelle en pleine eau, et je te ferai pêcheur d'hommes* [5] : qui, à la parole de Jésus, avait en effet amené tant de poissons, que deux barques en furent pleines, jusque presque à couler à fond : ce Pierre lui-même conduit cette pêche encore plus belle et plus mystérieuse, que les apôtres firent sous les yeux de Jésus-Christ ressuscité. Et tout cela en figure de la prédication apostolique, qui, commencée par saint Pierre le jour de la Pentecôte et les jours suivants, amena tant de milliers d'âmes à Jésus-Christ, et forma à Jérusalem le corps de l'Église, qui devait ensuite se multiplier avec une telle fécondité par toute la terre.

Voilà ce que figurait cette pêche des apôtres, saint Pierre étant à la tête, et les confirmant par son exemple. C'est pourquoi Jésus-Christ lui dit encore, et non pas à Jean, ni aux autres, dans le temps de cette pêche : *Pais mes brebis, pais mes agneaux* [6] : pais les mères comme les petits : ce qui revient au commandement de les affermir dans la foi, puisque cela même, c'est gouverner le troupeau. C'est, dis-je, le gouverner, que d'y affermir cet esprit de foi, et le paître par la parole.

Aussi est-ce lui qui, en attendant la descente du Saint-Esprit, fut le conducteur des apôtres dans cette mémorable action où ils firent le supplément du collége apostolique; et mirent à la place de Judas, *un témoin de la vie et de la résurrection de Jésus-Christ* [1], qui, recevant avec eux tous le Saint-Esprit qu'ils attendaient, reçut en même temps la grâce de porter ce témoignage dans tout l'univers [2]. C'est donc par Pierre principalement, *qu'il est rangé parmi les apôtres* [3]. Pierre est partout à la tête de la prédication, et mène, pour ainsi dire, ses frères les apôtres au combat. C'est lui qui en entreprit la défense devant tout le peuple, lorsqu'on les accusa d'être ivres de vin, pendant qu'ils ne l'étaient que de l'esprit de Dieu [4]. Pierre fait le premier miracle qui parut, en confirmation de la résurrection de Jésus-Christ [5]. Ce fut lui qui fit un exemple d'Ananias et de Saphira [6] : ce premier coup de foudre, qui inspira aux fidèles une salutaire terreur, et qui affermit l'autorité du gouvernement apostolique, partit de sa bouche. Ce fut lui qui frappa d'anathème Simon le magicien, et en sa personne tous les hérétiques, dont cet impie était comme le chef [7]. Ce fut lui qui visita le premier les Églises persécutées, comme leur père commun : afin que non-seulement la prédication, mais encore la visite des églises, qui est le nerf du gouvernement ecclésiastique, fût commencée et comme consacrée en sa personne. Quoique apôtre spécial des Juifs, qui étaient dans ces commencements la principale portion, et comme le premier lot de l'héritage de Jésus-Christ, ce fut lui qui consacra les prémices des Gentils en la personne de Corneille le Centenier [8] : les disciples qui appréhendaient qu'il n'eût excédé, en annonçant l'Évangile aux Gentils, apprirent de lui que le Saint-Esprit leur était commun avec eux; et furent affermis dans les véritables sentiments par sa parole [9].

Paul, destiné par Jésus-Christ à être le prédicateur particulier des Gentils, avant que d'être employé à ce ministère, et que d'exercer pleinement son apostolat, *va voir Pierre pour le contempler*, dit l'original [10], comme le chef du troupeau, comme la merveille de l'Église, ainsi que l'expliquent les saints Pères. Saint Jacques y était : mais ce n'est point saint Jacques que saint Paul allait voir : il alla, dit-il, voir Pierre : il demeura quinze jours avec lui; et il autorise sa prédication par ce témoignage. Ce qui nous fait voir que lorsque, quatorze ans après, suivant une révélation du Saint-Esprit, il vint à Jérusalem conférer avec les apôtres de l'Evangile qu'il prêchait aux Gentils [11], c'était encore principalement saint Pierre qu'il venait chercher.

Quand il fallut autoriser dans le concile de Jérusalem la liberté des Gentils par un décret qui mérita d'être prononcé au nom du Saint-Esprit, saint Pierre y paraît le premier comme partout ailleurs : ce fut lui qui résolut la question pour laquelle on

[1] I. *Cor.* XV, 5. — [2] *Luc.* XXIV, 34. — [3] *Joan.* XX, 4, 8. — [4] *Ibid.* XXI, 3, 7, 11. — [5] *Luc.* V, 4, 11. — [6] *Joan.* XXI, 15, 16, 17.

[1] *Act.* I, 15, 22. — [2] *Ibid.* 26. — [3] *Ibid.* II, 14. — [4] *Ibid.* 15. — [5] *Ibid.* III, 6. — [6] *Ibid.* V, 3, 5, 8, 10. — [7] *Ibid.* VIII, 9, 18, 20; IX, 32. — [8] *Ibid.* X, 9, 19, 35. — [9] *Ibid.* XI, 1, 2, 3, 4, 15, 17. — [10] *Gal.* I, 18, 19 — [11] *Ibid.* II, 1, 6, 9.

était assemblé, et saint Jacques déclare qu'il se rangeait à son avis. Il est à la tête de tout, et tout est confirmé par son sentiment[1]. Ainsi la chute de saint Pierre, loin d'avoir anéanti la promesse de Jésus-Christ, en fait éclater davantage la vérité.

Pierre, instruit d'où venait sa force, agit avec d'autant plus de confiance, que sa confiance n'avait plus rien d'humain : la modestie et l'humilité le suivent partout. Autant que son autorité est éminente dans l'Église, autant est-on édifié par la douceur de son gouvernement. Nous avons vu les belles paroles avec lesquelles il bannit de l'Église l'esprit de domination, et apprend à tous les pasteurs, que la force du gouvernement ecclésiastique est à faire le premier ce qu'on enseigne aux autres : *forma facti gregis ex animo :* en un mot, *à se rendre le modèle du troupeau de tout son cœur*[2]. Pour apprendre par son exemple à tous les fidèles, à profiter des corrections où consiste la force de l'Église, tout chef de l'Église qu'il était, il reçoit la correction de saint Paul avec une déférence qui ne sera jamais assez louée[3]. Car encore qu'il ne fût pas seul à tenir envers les Gentils la conduite que saint Paul blâmait, et que saint Jacques en fût le principal auteur, il reconnut que saint Paul avait raison de se prendre à lui de cette faute, comme à celui qui, étant à la tête, l'autorisait davantage par son exemple. Il se laisse donc reprendre en face, devant tout le monde; et, loin de s'offenser de ce qu'on avait consacré la mémoire d'une si vive répréhension dans une épître, que toutes les Églises lisaient comme divine, on a vu qu'il la met lui-même, comme les autres épîtres de saint Paul, au rang des écritures canoniques[4]. Une seule chute éteignit pour jamais en lui la présomption : il montra que la primauté consiste principalement à savoir céder à la vérité plus que les autres. On ne put plus résister à la conduite que tenait saint Paul, après que le prince des apôtres eut cédé : et la véritable manière de traiter avec les Gentils demeura autant affermie par l'humilité de saint Pierre, que par la vigueur de saint Paul.

LXXIe JOUR.

Construction de l'Église. Prière de Notre-Seigneur pour saint Pierre; et en sa personne pour les élus. *Luc.* **XXII, 32.**

Il faut encore s'élever plus haut, et pour affermir notre foi, contempler dans les paroles de Jésus-Christ toute la constitution de son Église.

La prière qu'il fait pour saint Pierre n'est pas particulière à cet apôtre : il est la figure de tous les élus, pour qui Jésus-Christ prie spécialement; et quoiqu'il ne leur déclare pas à tous, comme il fait à saint Pierre, qu'il prie que leur foi ne défaille pas, il a pourtant fait pour eux tous cette prière d'une certaine façon. Et deux choses sont véritables : l'une, que Jésus-Christ leur a obtenu cette grâce singulière, que leur foi ne défaillît pas à jamais et finalement : ce qui emporte la grâce de la persévérance finale. L'autre, que nul ne reçoit cette grâce pour qui Jésus-Christ ne l'ait demandée, et ne la demande continuellement à son Père, par cette perpétuelle intercession qu'il fait pour nous. Reconnaissons donc l'effet de cette intercession toute-puissante, dans tout le bien qui est en nous, en quelque degré qu'il nous soit donné; et reconnaissons-le principalement, lorsque, remplissant nos cœurs d'une douce confiance en sa miséricorde, il nous fait marcher d'un pas ferme dans ses voies, sans nous détourner ni à droite ni à gauche.

Gardons-nous pourtant bien de croire que ce soit lui qui fasse tout sans notre coopération : mais qu'à l'exemple de saint Pierre, la confiance que nous aurons en cette puissante intercession de Jésus-Christ nous rende plus vigilants, plus attentifs à notre salut, et plus fervents à la prière. Regardons saint Pierre qui monte au temple avec saint Jean à l'heure de la prière de none[1] : ce qui marque non-seulement une prière réglée, mais encore une prière multipliée dans un même jour. Il ne dit pas : Je n'ai plus besoin de prier, puisque Jésus-Christ m'a dit lui-même qu'il avait prié pour moi : au contraire, Dieu lui fait sentir qu'il faut se joindre en esprit à cette puissante intercession de notre grand avocat, de notre puissant médiateur; et demander persévéramment en son nom tout ce qui nous est nécessaire pour notre salut.

Et saint Pierre n'était pas seulement soigneux d'aller faire sa prière dans le temple aux heures marquées pour l'oraison : mais encore dans la maison, il avait ses heures réglées pour la prière : il monta à l'heure *de sexte*, c'est-à-dire, vers le midi, *au plus haut de la maison,* au lieu le plus retiré, *pour prier*[2].

Prions donc, à son exemple, en union avec Jésus-Christ. Prions avec une ferme foi, et une pleine croyance que si nous persévérons dans la prière, non-seulement rien ne nous manquera pour notre salut, mais encore nous recevrons une abondance de grâce par la continuelle influence de l'esprit de Jésus-Christ dans nos cœurs. Car il veut notre salut, et *ne veut la mort de personne, mais plutôt que nous vivions tous, et que nous soyons sauvés*[3]. Vivons dans cette espérance et dans cette foi, tout ce que nous sommes de chrétiens que le baptême a faits ses membres.

LXXIIe JOUR.

La foi de saint Pierre est la foi de l'Église de Rome, ou est le centre de l'unité catholique. *Luc.* **XXII, 32.**

Suivons le mystère. Cette parole : *Affermis tes frères,* n'est pas un commandement qu'il fasse en particulier à saint Pierre : c'est un office qu'il érige et qu'il institue dans son Église à perpétuité. La forme que Jésus-Christ a donnée aux disciples qu'il rassemblait autour de lui, est le modèle de l'Église chrétienne jusqu'à la fin des siècles. Dès le moment

[1] *Act.* XV, 7, 13, 14, 19, 20. — [2] I. *Pet.* V, 3. — [3] *Gal.* II, 11, 12, 13, 14. — [4] II. *Pet.* III, 15, 16.

[1] *Act.* III, 1. — [2] *Ibid.* X, 9. — [3] *Ezec.* XVIII, 32. I. *Tim.* II, 4. II. *Petr.* III, 9.

que Simon fut mis à la tête du collége apostolique, qu'il fut appelé Pierre, et que Jésus-Christ le fit le fondement de son Église par la foi qu'il y devait annoncer au nom de tous : dès ce moment se fit l'établissement, ou, si l'on veut, la désignation d'une primauté dans l'Église en la personne de saint Pierre. En disant à ses apôtres : *Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles*[1] : il montra que la forme qu'il avait établie parmi eux, passerait à la postérité. Une éternelle succession fut destinée à saint Pierre, comme il en fut aussi destiné une de semblable durée aux autres apôtres. Il y devait toujours avoir un Pierre dans l'Église, pour confirmer ses frères dans la foi : c'était le moyen le plus propre pour établir l'unité de sentiments, que le Sauveur désirait plus que toutes choses; et cette autorité était d'autant plus nécessaire aux successeurs des apôtres, que leur foi était moins affermie que celle de leurs auteurs.

En même temps que Jésus-Christ institua cet office dans son Église, il lui fallut choisir un siége fixe pour son exercice. Quel siége lui choisîtes-vous, ô Seigneur? Et qui pourrait assez admirer votre profonde sagesse? Ce ne pouvait être Jérusalem, parce que le temps était venu, où, faute d'avoir connu le temps de sa visite, elle allait être livrée aux Gentils. L'heure des Gentils était venue : c'était le temps où ils se devaient ressouvenir du Seigneur leur Dieu, et entrer en foule dans son temple; c'est-à-dire, dans son Église. Que fîtes-vous donc, ô Seigneur? et quel lieu choisîtes-vous pour y établir la chaire de saint Pierre? Rome, la maîtresse du monde, la reine des nations, et en même temps la mère de l'idolâtrie, la persécutrice des saints; c'est elle que vous choisîtes pour y placer ce siége d'unité, d'où la foi devait être prêchée, comme d'un lieu plus éminent à toute la terre.

Que vos conseils, ô Seigneur! sont admirables, et que vos voies sont profondes! Votre Église devait être principalement établie parmi les Gentils; et vous choisîtes aussi la ville de Rome, le chef de la gentilité, pour y établir le siége principal de la religion chrétienne. Il y a encore ici un autre secret que vos saints nous ont manifesté. Dans le dessein que vous aviez de former votre Église, en la tirant des Gentils, vous aviez préparé de loin l'empire romain pour la recevoir. Un si vaste empire, qui unissait tant de nations, était destiné à faciliter la prédication de votre Évangile, et lui donner un cours plus libre.

Il vous appartient, ô Seigneur! de préparer de loin les choses, et de disposer pour les accomplir, des moyens aussi doux, qu'il y a de force dans la conduite qui vous fait venir à vos fins. A la vérité, l'Évangile devait encore aller plus loin que les conquêtes romaines : et il devait être porté aux nations les plus barbares. Mais enfin l'empire romain devait être son siége principal. O merveille! les Scipion, les Lucullе, les Pompée, les César, en étendant l'empire de Rome par leurs conquêtes, préparaient la place au règne de Jésus-Christ; et, selon cet admirable conseil, Rome devait être le chef de l'empire spirituel de Jésus-Christ, comme elle l'était de l'empire temporel des Césars.

Rome fut sous ses Césars plus victorieuse et plus conquérante que jamais : elle contraignit les plus grands empires à porter le joug; en même temps elle ouvrit une large entrée à l'Évangile. Ce qui était reçu à Rome, et dans l'empire romain, prenait de là son cours pour passer encore plus loin. Rome ruina l'ancien sanctuaire de Jérusalem, et ne laissa d'espérance à ceux qui voulaient adorer Dieu en esprit, que le nouveau sanctuaire que le Seigneur établissait parmi les Gentils, c'est-à-dire l'Église chrétienne et catholique : et peu à peu Rome devenait le chef de ce nouvel empire.

Pour préparer les voies à ce grand ouvrage, ô Seigneur! vous fîtes dès lors éclater la foi romaine; et votre apôtre saint Paul écrivit à cette Église, que sa foi était devenue célèbre par tout l'univers[1].

Comme c'était dans cette Église que devait principalement éclater la vocation des Gentils, vous inspirâtes à ce même apôtre de lui développer le mystère de cette vocation : et l'Église romaine reçut dès lors, dans la divine épître aux Romains, le précieux dépôt de la révélation d'un si grand mystère, où était compris le secret de la prédestination et de la grâce.

Lorsqu'il fallut consommer l'ouvrage, et mettre Rome à la tête de toutes les Églises chrétiennes : Seigneur, vous y envoyâtes le grand pêcheur d'hommes, je veux dire l'apôtre saint Pierre; afin de consacrer cette Église par son sang, et d'y établir le principal siége des chrétiens, où la foi devait être confirmée.

Ce fut alors qu'il eut besoin de savoir marcher sur les eaux, de savoir fouler aux pieds les flots soulevés, comme vous le lui aviez appris, et de ne pas craindre, lorsqu'il enfoncerait. Car il eut à surmonter toutes les tempêtes que les fausses religions, la fausse sagesse, la violence, et la politique du monde, excitèrent contre l'Église. Saint Paul était le maître des Gentils : mais ce n'était pas à lui qu'était donnée cette chaire principale : c'était à saint Pierre; et, pour accomplir le dessein de Dieu sur Rome, il fallait que saint Pierre y fixât son siége. Paul y vint dans le même temps : la direction particulière qu'il avait reçue pour les Gentils y expira avec lui. Ces deux apôtres scellèrent dans Rome de leur sang le témoignage de Jésus-Christ. En allant au dernier supplice, ils annoncèrent aux Juifs leur dernière désolation, comme un événement qu'on allait voir au premier jour, et confirmèrent par là la vocation des Gentils. Les évêques qui leur succédèrent dans l'Église romaine, qu'ils venaient d'illustrer à jamais par leur martyre, et sanctifier par leur tombeau, recueillirent leur succession : mais la chaire qu'ils remplirent s'appela la chaire de saint Pierre, et non pas la chaire de saint Paul; et ils furent nom-

[1] *Matth.* XXVIII, 20.

[1] *Rom.* I, 8.

Christ a mis ensemble, et qu'on donne le corps à manger, sans donner en même temps le sang à boire. Étonnez-vous donc aussi, de ce que la cène sacrée est séparée du souper commun. Mais plutôt ne vous étonnez jamais de ce que l'Église fait. Instruite par le Saint-Esprit et par la tradition de tous les siècles, elle sait ce que Jésus-Christ a voulu faire; et que ce qu'il a séparé par une représentation mystique, ne laisse pas d'être uni non-seulement en vertu, mais encore en substance. Il est vrai; il a fallu, pour la parfaite représentation de sa mort, que son corps parût séparé d'avec son sang, et qu'on les prît chacun à part : mais elle sait en même temps que la vertu du corps livré, n'est pas autre que la vertu du sang répandu; et que non-seulement la vertu, mais encore la substance même de l'un et de l'autre, après sa résurrection, sont inséparables.

Elle laisse donc ce corps et ce sang dans cette séparation mystique. Mais au fond elle sait bien, quelque partie que l'on prenne, qu'on reçoit la vertu du tout. Il ne faut que voir comment Jésus-Christ a célébré la cène. Car les évangélistes ont marqué distinctement, qu'il en a donné les deux parties avec quelque distance l'une de l'autre, puisqu'il a donné le corps pendant le souper, selon saint Matthieu [1]; et le calice du sang après le souper, selon saint Luc et saint Paul [2]. Et non content d'avoir comme séparé ces deux actions par ce caractère, il a voulu montrer que chaque partie de son action était complète en elle-même; puisqu'il dit après chacune, comme saint Paul le marque expressément : *Faites ceci en mémoire de moi* [3]. Ainsi, quelque partie que je prenne, je célèbre la mémoire de la mort de Jésus-Christ; je m'en applique la vertu tout entière; je m'incorpore à Jésus-Christ. Car ne lui suis-je pas incorporé en prenant son corps? N'est-ce pas par là que je suis fait os de ses os, et chair de sa chair, et une même chair avec lui [4], ainsi que nous avons vu? Que me faut-il davantage pour accomplir l'œuvre de mon salut, surtout en mangeant ce corps comme le pain descendu du ciel, c'est-à-dire comme le corps d'un Dieu, comme un corps uni à la vie même, et rempli pour moi de l'esprit qui me vivifie? N'ai-je pas en même temps reçu et son corps et son esprit? Ce qui reste me peut bien donner une plus entière expression de la mort de Jésus-Christ; mais j'en ai toute la vertu dans le corps seul. Et je ne m'étonne pas si saint Paul a dit que *quiconque mange ce pain ou boit cette coupe indignement, est coupable du corps et du sang* [5] : Oui, dit-il, et il le dit très-distinctement, quiconque reçoit indignement l'un ou l'autre est coupable de tous les deux : et par la même raison, qui participe dignement à l'un des deux honore tous les deux ensemble, et en reçoit le fruit et la sainteté; parce qu'il n'y a dans l'un et dans l'autre qu'une seule et même vertu, une seule et indivisible sainteté. Ainsi qui reçoit l'un, ou qui reçoit l'autre, ou qui reçoit tous les deux, reçoit toujours également son salut. La substance n'en est pas plus dans tous les deux que dans l'un des deux; car où est toute la substance de Jésus-Christ, là est aussi, pour ainsi parler, toute la substance du salut et de la vie. Car, comme dit l'Église elle-même, dans le saint concile de Trente [1], le même qui a dit : *Si vous ne mangez ma chair, et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous*, a dit aussi : *Quiconque mange de ce pain aura la vie éternelle :* et le même qui a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang, aura la vie éternelle*, a dit aussi : *Le pain que je donnerai, est ma chair pour la vie du monde :* et le même qui a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui*, a dit aussi : *Qui mange ce pain, vivra éternellement :* et *Qui me mange, vivra pour moi* [2].

Sur ce fondement inébranlable l'Église a administré la communion en plusieurs manières différentes. Elle l'a donnée dans l'Église, elle l'a portée aux absents; les malades l'ont eue sous l'une des espèces, les petits enfants l'ont eue sous l'autre; les fidèles l'ont emportée dans leur maison, encore que Jésus-Christ n'eût rien fait ni rien dit de semblable, et l'ont emportée sous la seule espèce du pain. Les Grecs ont mêlé les deux espèces, et les ont données au peuple toutes deux ensemble. Tout est bon, pourvu qu'on ait Jésus-Christ des mains de l'Église. Car c'est là l'effet véritable que doivent opérer dans chaque fidèle ces différentes manières de communier : elles doivent, dis-je, nous apprendre que la plus parfaite et la plus nécessaire disposition qu'il faut apporter à l'eucharistie, c'est d'en approcher avec un sincère et parfait attachement à l'Église. Elle est le corps de Jésus-Christ : il faut être incorporé à l'Église, pour l'être au Sauveur.

O Jésus! je le crois ainsi : malheur à ceux qui chicanent contre votre Église! C'est chicaner et disputer contre vous-même. Si l'on écoute ces chicanes, on doutera de son baptême. Vous avez dit : *Baptisez, plongez dans l'eau*, en signe qu'on est enseveli avec moi : mais votre Église se contente de jeter quelques gouttes d'eau sur la tête. Vous avez dit : *Enseignez, et baptisez; et ceux qui croiront et seront baptisés, seront sauvés* [3]. La foi et l'instruction sont marquées dans ces paroles comme la préparation au baptême : et au contraire, on nous baptise avant que nous soyons capables d'être instruits et de croire; et l'instruction n'est plus ce qui nous prépare au baptême, mais c'est le baptême qui nous rend dociles pour recevoir l'instruction. On nous reçoit sur la foi d'autrui; d'autres disent en notre nom : *Je crois, je renonce;* et votre Église accepte la réponse, sans qu'il en soit rien écrit dans votre parole. Quelle sûreté pour nous, si nous n'entendons que la foi constante de l'Église, que l'interprétation de l'Église, que la pratique inviolable de l'Église est aussi bien votre parole, que votre parole même rédigée dans vos Écritures! Oui, ce que

[1] *Matth.* XXVI, 26; *Marc.* XIV, 22. — [2] *Luc.* XXII, 20; I. *Cor.* XI, 23. — [3] I. *Cor.* 24, 25. — [4] *Ephes.* V, 30. — [5] I. *Cor.* XI, 27.

[1] *Sess.* XXI, *cap.* I. — [2] *Joan.* VI, 52, 54, 55, 57, 58, 59. — [3] *Marc.* XVI, 16.

et l'une après l'autre. On lui dit qu'il y avait deux epées dans la compagnie : il le savait bien : mais il voulait qu'il fût marqué qu'il n'y arrivait rien par hasard dans sa passion. Il répondit : *C'est assez*[1]; et après avoir tout accompli, et donné tous ses ordres, avant que d'aller, selon sa coutume, dans le jardin des Oliviers, il commença son dernier adieu et ses dernières instructions, que nous allons voir dans saint Jean.

LXXIVe JOUR.

Glorification de Jésus. *Joan.* XIII, 31, 32.

Maintenant; remarquez la circonstance : maintenant que la fin approche; que le perfide disciple qui a machiné ma mort, est parti pour exécuter ce complot, qu'il le conclut, et que je vais être livré à mes ennemis pour souffrir de leur violence les dernières extrémités : *Maintenant le Fils de l'homme va être glorifié*[2] : mais ce n'est pas là, poursuit-il, à quoi je m'arrête : la gloire de Dieu fait tout mon objet; *et Dieu va être glorifié en lui* par son obéissance, par son sacrifice, le plus parfait qui fut jamais, et d'un mérite infini. Sa justice, sa vérité, sa miséricorde va éclater dans la rémission des péchés; dans la peine que j'en porterai; dans l'expiation que j'en ferai par mon sang. Ma doctrine va être confirmée par ma mort : je tirerai tout à moi; et je retournerai à la gloire que j'ai eue dès l'éternité auprès de mon Père.

Si Dieu est glorifié en lui, il le glorifiera en lui-même, et il ne tardera pas à le glorifier[3]; car ceux en qui Dieu est glorifié par leur obéissance et leurs humiliations, il ne manque pas de les glorifier, et de les glorifier en lui-même ; et il ne tardera pas à les glorifier : à plus forte raison glorifiera-t-il son Fils bien-aimé, qui ne respire que la gloire de son Père, et par là a mérité que son Père songeât à la sienne, et sans tarder.

Que de gloire ! Mais considérons d'où elle vient, et dans quelles circonstances Jésus-Christ en parle. C'est au moment que Judas part pour aller consommer son crime, et livrer son maître au dernier supplice. C'est donc du plus grand de tous les crimes que doit naître cette gloire de Dieu, la plus grande qui fut jamais : c'est des plus grandes extrémités où Jésus pût être poussé, que sortira sa plus grande gloire. Chrétien, ne perds pas courage, lorsque le crime et les injustices abondent : Dieu ne permettrait jamais le mal, s'il n'était puissant pour en tirer le bien, et un plus grand bien : et lorsque l'iniquité abonde le plus, c'est alors qu'il trouve moyen d'accroître sa gloire. Ne perds pas courage non plus, quand tu es livré à tes ennemis, et aux plus terribles angoisses : c'est encore de cette source que doit naître ta grande gloire, et la grande gloire de Dieu, à laquelle tu dois être plus sensible qu'à la tienne.

Chrétiens, membres de Jésus, apprenez d'où vient la gloire à votre chef : c'est ainsi qu'elle doit aussi se répandre sur les membres. *Quand je suis faible,* dit saint Paul[1], *c'est alors que je suis puissant;* quand je suis méprisé, c'est alors que je dois être glorifié; et glorifié en Dieu : non point dans les hommes, ni dans le monde qui n'est rien; mais en Dieu où est la gloire, parce qu'en lui est la vérité.

[1] *Luc.* 39. — [2] *Joan.* XIII, 31. — [3] *Ibid.* 32.

LXXVe JOUR.

Commandement de l'amour. *Joan.* XIII, 1, 33, 34, 35.

Lisez avec attention les ℣. 13, 14, 15; et entrez dans les sentiments de la tendresse du Sauveur.

Mes petits enfants[2]. Souvenez-vous de cette parole du Sauveur. *Ayant toujours aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin*[3]. Et maintenant il va ramasser toute sa tendresse, pour leur donner le précepte de la charité fraternelle. Car pour établir cette loi d'amour, il voulait faire ressentir à ses disciples des entrailles toutes pénétrées de tendresse. *Mes petits enfants :* il ne les avait jamais appelés de cette sorte, jamais il ne les avait nommés ses enfants. Et pour dire quelque chose de plus tendre : *Mes petits enfants,* dit-il, comme s'il eût dit : Voici le temps que je vais vous enfanter : j'ai été toute ma vie dans les douleurs de l'enfantement : mais voici les derniers efforts et les derniers cris par lesquels vous allez naître; *Mes petits enfants.* Écoutez donc cette parole paternelle. *Je serai encore avec vous un peu de temps :* profitez donc de ce temps pour entendre mes dernières volontés. *Vous me chercherez :* viendra le temps que vous rachèteriez de beaucoup la consolation d'entendre ma parole : et comme j'ai dit aux Juifs : *Vous ne pouvez pas venir où je vais, je vous le dis aussi présentement :* profitez donc, encore un coup, du temps que j'ai à être avec vous : *car je m'en vais en un lieu où vous ne pouvez pas venir :* ainsi que j'ai dit aux Juifs. Avec ce préparatif, et cette démonstration d'une tendresse particulière, où en veut-il enfin venir ? Écoutons, profitons, croyons.

Je vous donne un commandement nouveau, de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés : vous devez aussi vous entr'aimer les uns les autres[4]. Pourquoi est-ce un commandement nouveau ? Parce que l'esprit de la loi nouvelle, c'est d'agir avec amour, et non pas avec crainte : parce qu'encore que le précepte de la charité fraternelle soit dans l'Ancien Testament, il n'avait jamais été si bien expliqué que dans le Nouveau; et sur cela vous pouvez voir le chapitre x de saint Luc, depuis le ℣. 29 jusqu'au 37, où Jésus-Christ explique et décide que tous les hommes sont notre prochain, et qu'il n'y a plus d'étranger pour nous. En troisième lieu, ce commandement est nouveau, parce que Jésus-Christ y ajoute cette circonstance importante, de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés. Il nous a prévenus par son amour, lorsque nous ne

[1] II. *Cor.* XII, 10. — [2] *Joan.* XIII, 33 et seqq. — [3] *Ibid.* 1. — [4] *Ibid.* 34.

pure, dont il est écrit, qu'*elle devait être offerte depuis le soleil levant jusques au couchant* [1]. Ce n'est plus ce sacrifice qui ne devait être offert que dans le temple de Jérusalem, et en un lieu particulier choisi de Dieu : c'est un sacrifice qui doit être offert parmi les gentils et dans toutes les nations de la terre. Où est donc l'appareil du sacrifice? où est le feu? où est le couteau? où sont les victimes? Cent taureaux, cent génisses ne suffiraient pas pour exprimer la grandeur de notre Dieu. On offrait aux faux dieux mêmes des hécatombes, c'est-à-dire des bœufs par centaines : je ne vois rien de tout cela.

Quelle simplicité du sacrifice chrétien! Je ne vois qu'un pain sur l'autel, quelques pains au plus, un peu de vin dans le calice. Il n'en faut pas davantage pour faire le sacrifice le plus saint, le plus auguste, le plus riche qui se puisse jamais comprendre. Mais n'y aura-t-il point de chair, n'y aura-t-il point de sang dans ce sacrifice? Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés; il y aura du sang, mais le sang de Jésus-Christ : et cette chair et ce sang seront mystiquement séparés. Et d'où viendra cette chair, d'où viendra ce sang? Il se fera de ce pain et de ce vin : une parole toute-puissante viendra qui de ce pain fera la chair du Sauveur, et de ce vin fera son sang : tout ce qui sera proféré par cette parole, sera dans le moment ainsi qu'il aura été prononcé; car c'est la même parole qui a fait le ciel et la terre, et qui fait tout ce qu'elle veut dans le ciel et dans la terre. Cette parole prononcée originairement par le Fils de Dieu, a fait de ce pain son corps, et de ce vin son sang. Mais il a dit à ses apôtres : *Faites ceci :* et ses apôtres nous ont enseigné qu'on le ferait *jusqu'à ce qu'il vint : DONEC VENIAT* [2]; jusqu'au dernier jugement. Ainsi la même parole répétée par les ministres de Jésus-Christ, aura éternellement le même effet. Le pain et le vin se changent; le corps et le sang de Jésus-Christ en prennent la place. O Dieu! ils sont sur l'autel ce même corps, ce même sang; ce corps donné pour nous, ce sang répandu pour nous. Quelle étonnante merveille! C'est une merveille pour nous; mais ce n'est rien d'étonnant pour le Fils de Dieu, accoutumé à faire tout par sa parole. *Tu es guérie* [3] : on est guéri : *Tu es vivant* [4] : on vit, et la vie qui s'en allait est rappelée. Il dit : *Ceci est mon corps :* ce n'est plus du pain; c'est ce qu'il a dit : il a dit : *Ceci est mon sang :* ce n'est plus du vin dans le calice, c'est ce que le Seigneur a proféré; c'est là son corps, c'est le sang; ils sont séparés; oui, séparés; le corps d'un côté, le sang de l'autre : la parole a été l'épée, le couteau tranchant qui a fait cette séparation mystique. En vertu de la parole, il n'y aurait là que le corps, et rien là que le sang : si l'un se trouve avec l'autre, c'est à cause qu'ils sont inséparables depuis que Jésus est ressuscité : car depuis ce temps-là il ne meurt plus. Mais pour imprimer sur ce Jésus, qui ne meurt plus, le caractère de la mort qu'il a véritablement soufferte, la parole vient, qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre, et chacun sous des signes différents : le voilà donc revêtu du caractère de sa mort, ce Jésus autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et encore aujourd'hui notre victime d'une manière nouvelle par la séparation mystique de ce sang d'avec ce corps?

Mais comment ce corps, comment ce sang? Cela se peut-il? et un corps humain peut-il être sous cette mince étendue? Qui en doute, si la parole le veut? La parole est toute-puissante : la parole est l'épée tranchante, qui va aux dernières divisions; qui saura bien, si elle le veut, ôter à ce corps ses propriétés les plus intimes, pour ne nous en laisser que la nue et pure substance : car c'est cela qu'il me faut; c'est à cette pure substance que le verbe divin est uni; car son union est substantielle; son union se fait dans la substance : celle qu'il veut avoir avec moi, se fera aussi par la substance de son corps et de son sang : il l'a dit; et cela est fait dans le moment.

Mais je ne vois rien de nouveau sur cet autel! Je le crois bien; la parole sait ôter au sens tout ce qu'elle veut, lorsqu'elle veut exercer la foi. Jésus-Christ, quand il a voulu, s'est rendu invisible aux hommes : il a passé au milieu d'eux sans qu'ils le vissent : deux disciples, à qui il parlait, ne le connurent qu'au moment qu'il le voulut : Marie le prit pour le jardinier jusqu'à ce qu'il l'eût réveillée, et lui eût ouvert les yeux par sa parole. Il entre, il sort; et on ne le voit ni entrer ni sortir : il paraît, il disparaît comme il lui plaît. Qui doute donc qu'il ne puisse nous rendre invisible ce qui par lui-même ne le serait pas? La parole, ce glaive tranchant, est venue, et a séparé de ce corps et de ce sang, non-seulement tout ce qui pourrait les rendre visibles, mais encore tout ce par où ils pourraient frapper nos autres sens.

Mais je vois tout ce que je voyais auparavant; et si j'en crois mes sens, il n'y a que pain et que vin sur cette table mystique. Le pain y est-il? le vin y est-il? Non; tout est consumé. Un feu invisible est descendu du ciel : la parole est descendue, a tout pénétré au dedans de ce pain et de ce vin : elle n'a laissé de substance sur la table sacrée, que celle qu'elle a nommée; ce n'est plus que chair et sang. Et comment? La parole est toute-puissante; tout lui a cédé, et rien n'est demeuré ici que ce qu'elle a énoncé : ce feu a tout changé en lui-même : la parole a tout changé en ce qu'elle a dit.

Mais je vois le même extérieur? Oui, parce que la parole n'a rien laissé que ce qui lui était nécessaire pour nous indiquer où il fallait aller prendre ce corps et ce sang, et tout ensemble pour les couvrir à nos yeux. Les anges ont apparu en forme humaine : le Saint-Esprit même s'est manifesté sous la forme d'une colombe : la parole veut que le corps de Jésus-Christ nous apparaisse sous les espèces du pain, parce qu'il fallait un signe pour nous annoncer où il fallait l'aller prendre : ce qu'elle veut, s'accomplit. Elle a consumé toute la substance; ce que vous voyez est comme la cendre que

[1] *Malach.* I, 11. — [2] I. *Cor.* XI, 24, 25, 26. — [3] *Marc.* V, 34. — [4] *Joan.* XI, 43, 44.

ce feu divin a laissée : mais plutôt ce n'est pas la cendre, puisque la cendre est une substance, et ce qui reste de cet holocauste n'est que l'enveloppe sacrée du corps et du sang : c'est enfin ce que la parole a voulu laisser pour nous marquer la présence occulte, quoique véritable, de ce corps et de ce sang de Jésus-Christ, qu'elle voulait bien mettre là en vérité et en substance, mais qu'elle ne voulait montrer qu'à notre foi. N'en disons pas davantage? car tout le reste est incompréhensible, et n'est vu que de celui qui l'a fait.

Voilà le signe que Jésus-Christ nous a laissé, signe auquel nous reconnaissons qu'il est véritablement présent. Car la parole nous le dit; et il ne faut pas être en peine de la manière dont elle exécute ce qu'elle prononce : il ne faut songer qu'à ce qu'elle signifie. Car elle a en elle-même une vertu pour faire tout ce que veut celui qui l'envoie. *Il a,* dit-il, *envoyé sa parole, et elle les a guéris, et elle les a arrachés des mains de la mort*[1]. *Sa parole ne revient point inutile : elle fait tout ce qu'il a ordonné*[2]. Entendez donc encore un coup cette parole : *Ceci est mon corps.* S'il avait voulu laisser un simple signe, il aurait dit : Ceci est un signe : s'il avait voulu que le corps fût avec le pain, il aurait dit : Mon corps est ici. Il ne dit pas : Il est ici, mais *Ceci l'est :* par là il nous définit ce que c'était, et ce que c'est. Quand on vous demandera : Qu'est-ce que ceci? il n'y a qu'un mot à répondre : C'est son corps; la parole a fait cette merveille.

Elle n'en demeure pas là. Sortie de la bouche du prêtre comme de celle du Fils de Dieu, elle a fait sur le saint autel ce changement prodigieux : elle tourne ensuite sa vertu sur nous tous, qui assistons au sacrifice : elle éteint en nous tous nos sens : nous ne voyons plus; nous ne goûtons plus, par rapport à ce mystère. Ce qui nous paraît pain, n'est plus pain : ce qui nous paraît vin, n'est plus vin : c'est le corps, c'est le sang de Jésus-Christ. Nous n'en croyons plus le jugement de nos sens; nous en croyons la parole : elle a tout changé, et nous-mêmes nous ne sommes plus ce que nous étions, des hommes assujettis à leurs sens, mais des hommes assujettis à la parole. En cet état nous approchons du saint autel : Venez, le désiré de mon cœur! SITIVIT IN TE ANIMA MEA : *mon âme a soif de vous : en combien de manières ma chair vous désire-t-elle*[3]! Oui, ma chair prend part au désir de l'âme : car c'est en elle que s'accomplit ce qui cause à l'âme ces transports. *Mon cœur et ma chair se réjouiront dans le Dieu vivant*[4] : *tous mes os crieront : Seigneur, qui est semblable à vous*[5]? Qui vous est semblable en puissance? Mais qui vous est semblable en bonté et en amour?

LVIIIe JOUR.

Simplicité et grandeur de ce sacrifice.

Que le sacrifice des chrétiens est grand, qu'il est auguste! mais qu'il est simple! qu'il est humble! Un peu de pain, un peu de vin, et quatre paroles le composent! Je reconnais le caractère du Seigneur Jésus. Qui voyez-vous? un homme : Qui croyez-vous? un Dieu. Saint Paul dit : *Qui mangera ce pain*[1]? il ne parle que de pain, direz-vous. Il parle de ce qui paraît, et il se plaît à marquer ce qu'il y a d'humble, de commun, de familier dans ce sacrifice; mais pénétrez la simplicité de cette parole; voyez ce qui suit, ce qui précède : vous entendrez alors quelle force, quelle grandeur il y a dans cette parole : *Qui mange ce pain.* Car ce pain, c'est-à-dire, ce pain fait corps : ce pain en apparence, mais corps en effet; ce pain par qui un autre pain, et le vrai pain de vie éternelle, nous est donné. Voilà ce que veut dire ce pain. Il faut entendre de même *le calice du Seigneur.* Les calices qui ont servi à l'eucharistie ont été des matières les plus précieuses, et cela dès l'origine du christianisme, et même durant le temps des persécutions et de la pauvreté de l'Église. Je ne m'en étonne pas : Jésus-Christ nous a fait entendre de quoi son corps était digne, quand il a permis et approuvé qu'on employât tant de parfums exquis, non-seulement à l'honorer pendant sa vie, mais encore à l'oindre après sa mort.

Mais quoiqu'il approuve ces choses, et que son Église les imite, elle n'est point attachée à cet appareil extérieur. La persécution lui peut ôter l'or et l'argent, dans lesquels elle sert le Fils de Dieu; peut-elle lui faire perdre la richesse de son sacrifice? Non : un peu de pain, un peu de vin lui peuvent fournir de quoi offrir à Dieu le plus auguste sacrifice, et de quoi donner à tous les fidèles le plus magnifique repas. Voilà les vraies richesses de l'Église : les autres non-seulement lui peuvent être ôtées; mais elle-même elle s'en est souvent défaite. Elle a loué ses évêques, qui, pour assister les pauvres, se réduisaient à porter le corps de Jésus-Christ dans un panier, et son sang dans un simple verre; ceux qui employaient les vaisseaux sacrés à racheter les captifs, à acheter de la place pour enterrer ses morts. Il faut donc avoir du zèle pour honorer les mystères, et ni l'or ni les pierreries ne doivent point être épargnés pour exciter la révérence des peuples. Mais cependant n'oublions jamais que ce qu'il y a de vraiment riche dans ce sacrifice, c'est ce qui est le plus caché, le plus humble. Mais que fait là Jésus-Christ! Je ne vois pas qu'il y fasse rien qui soit digne de lui. C'est cela même qui est grand : car c'est par là qu'il fait voir que toute sa grandeur est en lui-même : c'est en cela qu'il fait voir que toute sa grandeur, aussi bien que toute notre félicité, est dans sa mort. Plus il est anéanti, plus il est mort, plus il nous transporte sa vie. Digne mémorial d'un Dieu, qui s'est anéanti lui-même.

LIXe JOUR.

L'Agneau devant le trône de Dieu. *Apoc.* **V, 6.**

Les cieux s'ouvrent : je perce au dedans du voile

[1] *Ps.* CVI, 20. — [2] *Is.* LV, 11. — [3] *Ps.* LXII, 2. — [4] *Ibid.* LXXXIII, 3. — [5] *Ibid.* XXXIV, 10.

[1] I. *Cor.* XI, 27

j'entre dans le sanctuaire éternel, et j'y vois avec saint Jean, devant le trône, *l'Agneau comme tué, et autour les vingt-quatre vieillards vénérables*[1]. C'est ce que je vois dans le ciel, c'est ce que je vois dans la terre. Là Jésus comme mort, comme tué, avec les cicatrices de ses plaies, au milieu de ses saints : ici le même Jésus encore comme tué, et revêtu des signes sacrés de la mort violente qu'il a soufferte, environné de part et d'autre de l'assemblée de ses prêtres. Que nous dit saint Paul, de ce Jésus considéré dans le ciel ? *Qu'il paraît pour nous devant la face de Dieu : qu'il est dans le ciel toujours vivant, afin d'intercéder pour nous*[2] : qu'il intercède pour nous par sa présence. Et que dirons-nous, à son exemple, de ce Jésus posé sur le saint autel, sinon que sa seule présence, et la représentation de sa mort, est une intercession perpétuelle pour le genre humain?

Accompagnons donc cette action de saintes prières : chargeons de nos vœux Jésus-Christ présent. Nous ne prions que par Jésus-Christ : le voilà présent : prions donc par lui plus que jamais. Agneau sans tache, Agneau qui ôtez les péchés du monde, détournez les yeux de votre Père de dessus mes péchés. Je comparais devant son trône, et j'en vois sortir *des éclairs et des tonnerres*[3], et des voix terribles et fulminantes contre moi, contre mes crimes. Où me cacherai-je ? je suis perdu, je suis foudroyé. Mais je vous vois entre deux, Agneau sans tache! Vous arrêtez ces foudres, et le feu de la justice divine s'amortit devant vous : je respire, j'espère, je vis. Mais cet Agneau doux et paisible me dit devant ce trône : *Allez, et ne péchez plus*[4] : il ne pardonne qu'à cette condition.

LXe JOUR.

Jésus notre victime donné à la croix, donné dans l'eucharistie. *Luc.* XXII, 19, 20.

Que je trouve de douceur à méditer votre parole ! que j'en trouve dans cette parole, par laquelle vous établissez et continuez ce banquet, qui est en même temps un sacrifice ! Je ne me lasse point de la méditer : je la considère de tous côtés : je la rumine, pour ainsi parler, et je la passe et repasse sans cesse dans ma bouche pour la goûter, pour en tirer tout le suc : *Ceci est mon corps donné pour vous ;* en temps présent : *qui se donne : Ceci est mon sang répandu pour vous*[5] ; dans le même temps : *qui se répand.* Saint Matthieu parle ainsi, saint Marc, saint Luc, saint Paul : quatre témoins parfaitement uniformes de votre parole. Tous quatre parlent en présent ; cela est clair dans l'original, et l'interprète latin qui a traduit au futur : *sera livré, sera répandu*, par rapport à la croix, où ce corps allait effectivement être livré, et où ce sang allait être répandu, a conservé dans saint Luc le temps présent : HOC CORPUS, QUOD PRO VOBIS DATUR : afin que nous entendissions, non-seulement que Jésus-Christ en disant : *Ceci est mon corps*, l'entendait de ce même corps qui allait être livré pour nous; mais encore qu'il entendait que ce même corps, qui allait être livré et donné pour nous, l'était déjà par avance dans la consécration mystique, et le serait à chaque fois qu'on célébrerait ce sacrifice. Croyons donc, non-seulement que le corps de Jésus-Christ devait être donné pour nous à la croix, et l'a été en effet ; mais encore qu'à chaque fois qu'on prononce cette parole, il est par cette parole actuellement donné pour nous : HOC CORPUS, QUOD PRO VOBIS DATUR.

Il veut donc dire que ce corps non-seulement nous est donné dans l'eucharistie : *Prenez ; mangez : ceci est mon corps*[1] : mais encore qu'il y est donné pour nous, offert pour nous, aussi bien qu'il l'a été à la croix : ce qui marque qu'il est encore ici notre victime, qu'il y est encore offert, quoique d'une autre manière. Ainsi ce terme : *donné pour vous*, se dit de Jésus-Christ sur la croix, et se dit de Jésus-Christ dans l'eucharistie ; et convient à ce double état de notre Seigneur du corps présent dans l'un et dans l'autre. C'est pourquoi le Sauveur non-seulement parle en temps présent, pour nous montrer qu'il est ici comme en la croix, se donnant actuellement pour nous ; mais encore il choisit un terme qui convient à son sacré corps dans ces deux états. S'il avait dit : Ceci est mon corps, qui est crucifié, percé de plaies, mis à mort pour vous ; on ne pourrait pas dire que cela lui convient dans l'eucharistie ; car il n'y meurt plus : et il faudrait expliquer nécessairement et uniquement : Ceci est ce même corps, qui sera mis en croix pour vous, et y rendra le dernier soupir pour votre salut. Mais il a dit : *Ceci est mon corps donné :* cela convient à ces deux états ; ce corps est donné à la croix ; ce corps est encore donné dans l'eucharistie : et, dans l'un et dans l'autre état, donné pour vous. Dès-là qu'il est dans l'eucharistie pour vous y être donné, il est donné pour vous : avant que de vous le donner à manger, la parole de Jésus-Christ le rend présent : et cette présence est encore pour vous. Jésus-Christ est présent pour vous devant son Père ; il se présente pour vous, il s'offre pour vous ; et sa présence seule est pour vous une intercession toute-puissante.

Voilà donc ce qu'opère dans l'eucharistie ce précieux terme : *Ceci est mon corps donné.*

Mais peut-être que les autres termes, rapportés par les écrivains sacrés, n'ont pas été prononcés avec le même choix, et ne conviennent pas également aux deux états de la présence de Jésus-Christ. Voyons, lisons, méditons : *Ceci est mon sang répandu :* il est répandu sur la croix ; mais n'est-il pas encore répandu dans le calice ? N'y a-t-il pas dans ce calice de quoi faire à Dieu pour notre salut la plus salutaire effusion qui fut jamais ? Ce sang est là pour être répandu sur les fidèles ; il est là en état d'être répandu, et sous la forme d'une liqueur, dont le propre est de se répandre. Ce sang qui a été répandu à la croix, et qui a coulé de toutes les veines rompues du Sauveur, coule encore dans ce ca-

[1] *Apoc.* V, 6. — [2] *Heb.* IX, 24 ; VII, 25. — [3] *Apoc.* IV, 5. — [4] *Joan.* VIII, 11. — [5] *Luc.* XXII, 19, 20.

[1] *Matth.* XXVI, 26.

vie pour nos amis[1]. Saint Pierre, avec cet amour qui lui a mérité sur ses frères les apôtres une si éminente prérogative n'en est pas encore à ce point. Et qui oserait le dire, si Jésus-Christ ne l'avait dit le premier? *Je vous enverrai*, dit-il, *le Saint-Esprit*[2] : *mais vous* : vous : à qui parle-t-il? A ses apôtres sans doute, parmi lesquels était saint Pierre : *vous* donc *demeurez dans la ville :* renfermez-vous dans le cénacle pour prier, et ne sortez pas, *jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut*[3]. De quoi donc avaient-ils besoin? de vertu, de force, de puissance, pour être capables de prêcher sans crainte l'Évangile, et de goûter la joie de souffrir pour Jésus-Christ. Voilà de quoi ils avaient besoin : tous, et saint Pierre comme les autres, avaient besoin, par-dessus la foi, et par-dessus l'amour qu'ils avaient déjà, de recevoir une vertu, une puissance d'en haut. Elle vint cette vertu, et le Saint-Esprit descendit. Les voilà forts : Pierre ne craint plus : Pierre est Pierre; c'est-à-dire un rocher contre qui se brisent tous les flots : et comment? par la nouvelle vertu qui lui est venue d'en haut. Marche, Pierre, dis hardiment que tu suivras Jésus-Christ jusqu'à la mort. Tu le peux, et voici le temps que le Sauveur avait marqué : *Tu ne peux me suivre à présent, mais après tu le pourras*[4]. Voilà ce temps arrivé : partez, Pierre : allez à la tête du troupeau attaquer le monde, subjuguer le monde : vous avez expérimenté votre impuissance, vous avez connu la grâce, vous l'avez reçue; vous n'avez plus rien à craindre, vous pouvez tout.

Recueillons-nous un moment sous les yeux de Dieu : rentrons en nous-mêmes par une profonde connaissance de notre impuissance : confessons que nous ne pouvons rien sans Jésus-Christ : ne nous fions point à notre ardeur, à notre zèle, à ces agréables transports de piété qui nous paraissent sincères, qui le sont peut-être, mais non encore assez forts : ne nous exposons pas volontairement aux tentations, aux périls, à ce commerce, aux dangereuses compagnies du monde : ne disons plus : Je ferai, je puis; car c'est là ce qui a trompé saint Pierre. Disons : Seigneur, aidez-moi, soutenez mon impuissance, donnez-moi la force; et s'il faut dire : Je puis, que ce soit comme saint Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie*[5].

LXXVIIe JOUR.

Préparation à l'intelligence des plus hautes vérités par la soumission, et par une sainte frayeur.

Lisez le chapitre XIV; vous y trouverez des profondeurs à faire trembler. Seigneur, j'en suis effrayé : ceux qui ne les sentent pas, n'entendent pas. Profitez de ce que vous entendez : adorez ce que vous n'entendez pas : c'est une grande leçon. Voulez-vous être aidé par quelque pieuse explication des paroles de Jésus-Christ; aidez-vous vous-même, cherchez vous-même, demandez au grand Père de famille qu'il vous donne votre pain : prenez toujours ce qu'il vous donnera par lui-même, et soyez disposé à recevoir ce qu'il vous donnera par ses ministres. Accoutumez-vous à cet exercice : c'est ainsi qu'on vient à entendre. Les difficultés s'aplanissent peu à peu. Quand elles demeureraient, que vous importe? Ce n'est pas la curiosité que vous voulez satisfaire; vous voulez bien ignorer ce que Jésus-Christ ne vous veut pas découvrir. Tout ce que vous trouverez clair, c'est ce qu'il vous dit : c'est par là qu'il vous parle : et lorsque vous n'entendez pas, il vous parle d'une autre manière, il vous dit : Crois, adore, humilie-toi, désire, cherche : heureux, soit que tu trouves, soit que Dieu réserve cette grâce à un autre temps; puisqu'en attendant tu te soumets, qui est plus que d'avoir trouvé et d'entendre, puisque c'est le principe pour entendre, et que c'est déjà entendre ce qu'il y a de meilleur.

[1] *Joan.* XV, 13. — [2] *Ibid.* XVI, 7. — [3] *Luc.* XXIV, 49. — [4] *Joan.* XIII, 36. — [5] *Philip.* IV, 13.

LXXVIIIe JOUR.

Confiance en Jésus-Christ notre intercesseur. *Ibid.*

Que votre cœur ne se trouble pas, qu'il ne craigne rien : *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père : je m'en vais vous préparer la place*[1].

Les temps de trouble arrivaient : c'était l'heure de la puissance des ténèbres; les apôtres étaient déjà comme au milieu de ces troubles : Jésus-Christ leur avait déclaré qu'il allait être trahi et par l'un d'eux; il avait désigné le traître à quelques-uns, et ils l'avaient vu partir de la table et de la maison : il venait de leur dire le dernier adieu : *Mes petits enfants, je m'en vais, et je ne serai plus avec vous*[2] : il leur faisait voir la violence de ses ennemis prête à éclater : sa sainte cène ne leur avait remis devant les yeux que du sang répandu, et un corps livré; et la tentation était tout ensemble, et si terrible, et si proche, que Pierre, le plus fervent, le plus hardi, le plus favorisé d'eux tous, y devait succomber jusqu'à renoncer à son maître, et cela dans la nuit même où ils allaient entrer. En cet état, il n'y avait rien de plus nécessaire que de les précautionner contre tant de troubles. C'est aussi à quoi se termine tout ce discours, jusqu'à la fin de ce chapitre : et après avoir dit dès le commencement : *Ne vous troublez pas*, ne craignez rien : il finit encore par les mêmes mots : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix ; que votre cœur ne se trouble pas, ne craignez pas*[3]; après quoi il termine ce discours, et se lève pour aller à la mort.

Il faut donc entendre et peser toutes ces paroles. Par rapport à celle-ci : *Ne vous troublez pas :* nous verrons qu'au lieu de trouble, tout inspire la confiance aux apôtres. Ce qui leur causait le plus de trouble, c'est qu'en leur disant : *Je m'en vais*, il semblait ne leur laisser aucune espérance de le suivre : il les avait mis au rang des Juifs, qui semblaient exclus de cette grâce : *Je m'en vais; et comme j'ai dit aux Juifs, vous ne sauriez venir où je vais*[4].

[1] *Joan.* XIV, 1, 2. — [2] *Ibid.* XIII, 33. — [3] *Ibid.* XIV, 27, 28. — [4] *Ibid.* XIII, 33.

Il est vrai qu'il avait dit à saint Pierre : *Vous ne pouvez encore me suivre, mais vous me suivrez après*[1] : par où il leur donnait quelque espérance ; puisque saint Pierre devait le suivre un jour où il allait, les autres semblaient aussi y être appelés. Mais pour ne leur laisser aucun doute : *Il y a*, dit-il, *plusieurs demeures dans la maison de mon Père*[2] : il n'y en a pas seulement pour moi et pour Pierre ; il y en a pour plusieurs, il y en a pour vous : *Je m'en vais, mais c'est pour vous préparer la place ; ne vous troublez donc pas ;* ne craignez rien. *Vous croyez en Dieu ;* c'est dans son royaume que votre demeure vous est préparée : *Croyez aussi en moi ;* car c'est moi qui y vais préparer la place. *Ne vous troublez donc pas*, ne craignez rien. *Croyez en moi* comme vous *vous croyez en Dieu*, et tout est en sûreté pour vous.

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; s'il n'en était pas ainsi, je vous le dirais : avec tant de bonté, avec tant d'amour, vous cacherais-je votre sort? Admirez et ressentez la tendresse de ces paroles : *S'il n'en était pas ainsi, je vous le dirais.* Ce n'est pas aux seuls apôtres qu'elles sont dites, c'est encore à nous. Répétons-les encore un coup, et laissons-nous-en pénétrer : *s'il n'en était pas ainsi, je vous le dirais ;* je ne vous veux rien cacher, et avant que de partir, je veux vous apprendre tous les secrets qui vous regardent. *Ayant aimé les siens, il les a aimés jusqu'à la fin*[3], et en s'en allant, il leur veut ôter tout sujet de crainte.

Si je m'en vais, c'est que *je vais vous préparer la place*[4]. *Jésus notre avant-coureur est entré pour nous ; et c'est pour cela qu'il est appelé notre pontife selon l'ordre de Melchisédech*[5]. *Nous avons un grand pontife qui a pénétré les cieux*[6] : il est entré dans ce sanctuaire éternel, dont l'entrée était interdite aux hommes à cause de leurs péchés. Il a percé *au dedans du voile*[7] : et notre foi, notre espérance y entre après lui ; car il nous est allé préparer la place, et c'est pour cela qu'il y entre.

Remettons-nous devant les yeux la structure de l'ancien temple, où était le lieu très-saint, le Saint des saints, la partie du sanctuaire la plus intime, celle où était l'arche, où Dieu même avait établi sa résidence, lieu inaccessible à tout autre qu'au souverain pontife, qui encore n'y pouvait entrer qu'une fois l'an. Il était couvert d'un grand voile parsemé de chérubins, pour nous faire souvenir de ce chérubin qui, avec une épée flamboyante qu'il remuait d'une manière menaçante, gardait la porte du paradis[8], pour empêcher nos premiers pères d'y entrer, après qu'ils en eurent été chassés. Ce voile sacré et ces chérubins répandus dessus, semblaient encore nous dire à l'entrée du sanctuaire : N'entrez pas ; rien d'impur ne doit entrer en ce lieu ; c'est la figure du ciel, où personne ne doit entrer jusqu'à ce que le souverain pontife en ait ouvert l'entrée.

C'est là ce voile qui nous cachait la gloire de Dieu : c'est là ce voile qui nous rendait le sanctuaire inaccessible : c'est le voile qui nous marquait que nous étions interdits, impurs, incapables d'entrer jamais dans le Saint des saints : c'est ce voile qui fut déchiré de haut en bas par le milieu, et mis en deux parts, lorsque Jésus-Christ expira[1]. La terre trembla en même temps ; les tombeaux s'ouvrirent, et les morts ressuscitèrent, en témoignage que par la mort et par le sang de Jésus, le sanctuaire était ouvert, les morts recevaient la vie, l'interdit était levé, tout était changé pour les hommes.

Le pontife s'ouvrait l'entrée dans le sanctuaire par le sang des animaux ; mais Jésus-Christ y devait entrer par son propre sang, par l'oblation de lui-même[2]. Le pontife, avant que d'entrer dans le sanctuaire, offrait pour ses péchés et pour ceux du peuple ; mais le vrai souverain pontife n'avait pas besoin d'offrir pour lui[3] ; et en qualité de Fils unique il entrait dans le ciel par son propre droit naturel. Et c'est pourquoi n'offrant que pour nos péchés, c'est à nous qu'il ouvre l'entrée : *Je m'en vais vous préparer la place*[4].

Son sacerdoce s'exerce principalement dans le ciel ; car *s'il n'eût été sacrificateur que pour la terre, il ne l'aurait point été du tout*[5] ; puisqu'il y avait pour la terre un autre sacerdoce et d'autres victimes. Mais celui-ci, dont le sang est non-seulement innocent et pur, mais encore infiniment précieux, commence à la vérité l'exercice de son sacerdoce sur la terre, où il fallait qu'il mourût pour les pécheurs ; *mais il le consomme dans le ciel, où il paraît pour nous devant la face de Dieu*[6], où *assis à la droite de la majesté de Dieu, il opère* continuellement *la rémission des péchés*[7], *en intercédant pour nous*[8], et nous ouvrant la porte du ciel par *le sang du Nouveau Testament répandu pour la rémission de nos péchés*[9].

Ne soyons donc point troublés, ne craignons rien. Que peut faire le monde contre nous, que de nous chasser de notre pays, de notre maison, de toute la terre et de la vie ? Mais quand nous perdrons tout cela, il y a plusieurs demeures dans le ciel : nous y avons notre place et une retraite assurée, où le monde et la puissance des ténèbres ne peut plus rien. Croyons donc en Dieu, qui nous y reçoit : mais croyons aussi en Jésus-Christ, qui nous y va préparer la place ; adorons le sang de l'alliance par lequel il y est entré ; adorons ses plaies, par lesquelles il intercède pour nous et nous ouvre l'entrée du ciel. *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi*[10] : car je suis Dieu, mais un Dieu homme, un Dieu qui ai été votre victime ; un Dieu qui ai offert pour vous ce que j'ai pris de vous-mêmes : *Croyez en Dieu, croyez en moi :* après cela *ne vous troublez pas, ne craignez rien*[11]. Si vous aviez quelque chose à craindre, et capable de vous troubler, ce seraient vos péchés qui crient contre vous, et ne vous permettent pas le repos

[1] *Joan.* 36. — [2] *Ibid.* XIV, 1, 2. — [3] *Ibid.* XIII, 1. — [4] *Ibid.* XIV, 3. — [5] *Heb.* VI, 20. — [6] *Ibid.* IV, 14. — [7] *Ibid.* VI, 19. — [8] *Gen.* III, 24.

[1] *Matth.* XXVII, 51, 52. *Luc.* XXIII, 45. — [2] *Heb.* IX, 7, 12, 25. — [3] *Lev.* XVI, 6, 11. *Heb.* VII, 27. — [4] *Joan.* XIV, 2. — [5] *Heb.* VIII, 4. — [6] *Ibid.* IX, 24. — [7] *Ibid.* I, 3. — [8] *Ibid.* VII, 25. — [9] *Matth.* XXVI, 28. — [10] *Joan.* XIV, 1. — [11] *Ibid.* 28.

de la conscience; mais ils sont purgés : Jésus-Christ a levé l'interdit, et il vous tend les bras du haut du ciel pour vous y recevoir. Quittez donc comme lui la chair et le sang; sacrifiez vos passions et vos désirs sensuels : c'est le sang qu'il vous faut répandre pour vous conformer à Jésus-Christ : ne craignez rien, ne vous troublez pas, encore un coup. *Nous avons un souverain pontife qui a pénétré les cieux : présentons-nous donc avec une entière confiance devant le trône de la grâce, pour en être secourus dans nos besoins : devenons inébranlables dans la confession*[1] de son saint nom. Mais ne soyons pas de ceux *qui le confessent de bouche et le renoncent par leurs œuvres*[2] *: si nous le renonçons, il nous renoncera; et si nous lui sommes infidèles*, la faute en sera en nous : car pour lui *il est ferme dans ses paroles, et il ne se peut renoncer lui-même*[3]. Ne craignez donc rien, ne vous laissez troubler de rien : croyez en Dieu, croyez en Jésus-Christ, *par qui vous avez accès auprès de Dieu*[4].

LXXIX[e] JOUR.

Jésus-Christ est notre assurance et notre repos. *Joan.* XIV, 3, 4, 5, 6.

Après que je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé la place, je reviendrai pour vous prendre et vous emmener avec moi, afin que vous soyez où je suis[5].

Voici le dernier degré d'assurance et du repos que Jésus-Christ pouvait donner à ses fidèles. Quand il reviendra au dernier jour; que *tous les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui devra arriver à tout l'univers : Alors*, dit-il, *levez la tête, parce que votre rédemption approche*[6]. Je ne viens point vous juger : je viens vous querir et vous emmener avec moi. Le jugement n'est que pour le monde, et pour ceux qui aiment le monde : *Celui qui croit* en moi, de cette foi vive et véritable qui *fructifie en bonnes œuvres, n'est pas jugé : il ne vient point en jugement*, parce qu'*il est déjà passé de la mort à la vie*[7].

Sans attendre ce dernier jour, Jésus-Christ nous visite tous les jours, lorsqu'il nous appelle à son repos éternel; il nous visite par les maladies; il est ce grand Père de famille qui frappe à la porte : alors il vient nous querir, afin que là où il est, nous y soyons avec lui.

C'est là donc la grande parole : c'est la parole de consolation et de tendresse, où Jésus-Christ nous fait voir qu'il ne veut pas être sans nous, qu'il ne veut pas que nous soyons longtemps sans lui. C'est donc alors que, bien loin d'être effrayés, nous devons nous mettre en état de lever la tête, parce que le moment arrive où nous allons être où est Jésus-Christ, dans son royaume, dans son trône. C'est là ce qui fait dire à saint Paul que ce corps mortel lui est à charge, qu'il désire

[1] *Hebr.* IV, 14, 16. — [2] *Tit.* I, 16. — [3] II. *Tim.* II, 12, 13. — [4] *Ephes.* II, 18. — [5] *Joan.* XIV, 3. — [6] *Luc.* XXI 26, 28. — [7] *Joan.* III, 18; V, 21. *Coloss.* I, 10.

d'en être dégagé, pour *être avec Jésus-Christ*[1]; qu'il désire d'être défait *de cette demeure terrestre*, et de quitter ce séjour, où il est *éloigné du Seigneur*[2], pour aller habiter où il est.

Si nous aimons Jésus-Christ, rien ne nous doit être plus cher que cette parole : *Je m'en vais, et je reviendrai vous querir, afin que vous soyez où je suis.* Être loin de Jésus-Christ, c'est être dans la peine, dans la mort, dans la tentation, dans le péché. Être avec Jésus-Christ, c'est être dans la gloire, dans la paix, dans la justice parfaite. Voilà ce qu'il nous promet : voilà où il appelle les apôtres, en leur disant le dernier adieu. Cet adieu n'est donc que pour un peu de temps; Jésus-Christ leur promet de revenir pour les emmener avec lui : c'est la dernière marque de son amour, et le plus puissant motif pour les rassurer.

Et afin de leur ôter toute incertitude, il ajoute : *Vous savez où je vais, et vous en savez la voie*[3]. C'est en quoi est la différence entre eux et les Juifs. Car les Juifs ne savaient ni où il allait, ni par où il fallait aller; leur infidélité, leur aveuglement les empêchaient de le suivre : mais il dit au contraire à ses apôtres : *Vous savez où je vais, et vous savez le chemin par où il y faut aller.* Et ce chemin c'est moi-même : *Je suis la voie, la vérité et la vie*[4]. Pourquoi donc seriez-vous troublés de mon départ, puisque je vous montre la voie pour venir où je suis?

Seigneur, lui avait dit saint Thomas, *nous ne savons où vous allez; et comment en pouvons-nous savoir la voie*[5]*? Je suis la voie, la vérité et la vie :* je suis celui où il faut aller; car c'est avec moi qu'il faut être. Je suis la voie par où il faut aller : parole haute et impénétrable au sens humain. Quelle est la fin de tous les désirs, si ce n'est la *vérité* et la *vie?* C'est, dit-il, ce que je suis; et quand on a trouvé le chemin, que reste-t-il à chercher? *Je suis* encore *ce chemin, je suis la voie.* Comment peut-on être à la fois, et le terme où l'on va, et le chemin pour y aller? Mon Sauveur unit l'un et l'autre, et dans ce peu de paroles : *Je suis la voie, la vérité et la vie,* il renferme toute sa doctrine et tout le mystère de la piété. O Seigneur, faites-moi la grâce de goûter cette parole, de vous y trouver, de vous y goûter tout entier!

LXXX[e] JOUR.

Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie. *Joan.* XIV, 6.

Je suis la vérité et la vie. Je suis *le Verbe* qui *était au commencement,* la parole du Père éternel, sa conception, sa sagesse, *la véritable lumière qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde* [6] : la vérité même; par conséquent le soutien, la nourriture et la vie de tout ce qui entend : celui en qui est la vie, et la même vie qui est dans le Père. Il faut entrer par la foi dans toutes ces choses; car si elles n'étaient pas nécessaires pour notre salut, Jésus-Christ ne nous les aurait pas révélées.

[1] *Philip.* I, 22, 23. — [2] II. *Cor.* V, 1, 4, 6, 8. — [3] *Joan.* XIV, 4. — [4] *Ibid.* 6. — [5] *Ibid.* 5. — [6] *Joan.* I, 9.

Je suis donc, dit-il, *la vérité et la vie*, parce que je suis Dieu : mais en même temps je suis homme. Je suis venu enseigner le genre humain, et lui apporter des paroles de vie éternelle : avec la doctrine, je lui ai donné l'exemple de bien vivre. Mais comme tout cela n'était qu'au dehors, il fallait encore apporter la grâce aux hommes, et je me suis fait leur victime, pour leur mériter cette grâce : *Je suis donc la voie :* on ne peut approcher de Dieu, ni de la vie éternelle que par moi. Il y faut venir par ma doctrine : il y faut venir par mes exemples : il y faut venir par mes mérites, et par la grâce que j'apporte au monde. *La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité a été donnée par Jésus-Christ... Et nous avons vu sa gloire comme celle du Fils unique, plein de grâce et de vérité* [1]. Entrons par cette voie, et nous trouverons la vérité et la vie.

C'est ce que l'Église nous enseigne tous les jours par la formule perpétuelle dont elle finit ses oraisons. Qu'on adore Dieu, qu'on le loue, qu'on lui sacrifie, qu'on se consacre soi-même à lui, qu'on le prie, qu'on lui demande; tout se fait par Jésus-Christ. Voilà la voie : mais en même temps on ajoute, qu'étant Dieu, il vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit : il vit de la même vie, il règne avec la même souveraineté. Voici donc tout le mystère de Jésus-Christ : *Nous savons que le Fils de Dieu est venu, et nous a donné l'intelligence pour nous faire connaître le vrai Dieu, et être dans son vrai Fils. C'est lui-même qui est le vrai Dieu et la vie éternelle* [2]. C'est lui qui est venu pour nous faire connaître le vrai Dieu : c'est par lui que nous y allons : il est lui-même le vrai Dieu, la vérité même, et la vie éternelle. *Il est la voie, la vérité et la vie.*

LXXXI[e] JOUR.

Jésus-Christ est notre lumière. *Joan.* XIV, 6.

Nous nous étonnions tout à l'heure comment on pouvait être tout ensemble le moyen et la fin, *la vérité* et *la vie*, qui sont le terme, et en même temps la voie pour y aller. Mais Jésus-Christ nous explique ce mystère. Qui nous peut mener à la vérité, si ce n'est la vérité elle-même? Cette vérité est souveraine, nul ne la force, nul ne l'attire, et il faut qu'elle se donne elle-même. Mais cela même c'est la vie; car on vit quand on possède la vérité, c'est-à-dire, quand on la connaît, quand on l'aime, quand on l'embrasse. A Dieu ne plaise que nous nous imaginions des bras pour la tenir et pour la serrer! On en jouit comme on jouit de la lumière, en la voyant; mais elle gagne tous ceux qui la voient telle qu'elle est : car elle nous découvre tout ce qui est beau, et elle est elle-même le plus beau de tous les objets qu'elle nous découvre.

Mais que peut-on entendre entre nos yeux et la lumière, pour nous la découvrir? Rien du tout; il n'y a qu'à ouvrir les yeux, et la lumière s'introduit par elle-même. Il n'y a point d'autre voie pour aller à elle : la vérité est plus lumière que la lumière : rien ne peut nous amener à la vérité qu'elle-même. Il faut qu'elle vienne, qu'elle s'approche, qu'elle s'abaisse, qu'elle se tempère. Et qu'est-ce que Jésus-Christ, si ce n'est la vérité qui s'avance vers nous, qui se cache sous une forme accommodée à notre faiblesse, pour se montrer autant que nos yeux infirmes le peuvent porter? Ainsi pour être la voie, il faut qu'il soit encore la vérité. Que craignons-nous davantage, que d'être trompés? Ceux qui veulent tromper les autres, et sont de ce côté-là ennemis de la vérité, ne veulent pas qu'on les trompe; et la vérité ne laisse pas d'être leur plus cher objet. Venez donc, ô vérité! En vous-même vous êtes ma vie; et en vous approchant de moi, vous êtes ma voie. Qu'ai-je donc à craindre, et de quoi puis-je être troublé? Ai-je à craindre de ne pas trouver la voie pour aller à la vérité? La voie même, dit saint Augustin, se présente à nous d'elle-même, la voie elle-même vient à nous. Viens donc vivre de la vérité, âme raisonnable et intelligente! Quelle lumière dans la doctrine de Jésus! Cette lumière est d'autant plus belle, qu'elle luit au milieu des ténèbres. Mais prenons garde d'être de ceux dont il est écrit : *La lumière est venue au monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises* [1]. Que me servira une lumière, qui ne fera que découvrir ma laideur et ma honte? Lumière, retirez-vous, je ne vous puis souffrir. Sainte doctrine de l'Évangile, éternelle vérité, miroir trop fidèle, vous me faites trembler! Changeons-nous donc : nous ne pouvons pas changer la vérité; et qui serait le malheureux qui voudrait que la vérité ne fût pas? nous ne subsistons nous-mêmes que par un trait de la vérité qui est en nous.

Aimons donc la vérité : aimons Jésus, qui est la vérité même : changeons-nous nous-mêmes, pour lui être semblables. Mettons-nous en état de n'être point obligés à haïr la vérité. Celui qu'elle condamne, la hait et la fuit. Qu'il n'y ait rien de faux dans celui qui est le disciple de la vérité. Vivons de la vérité, nourrissons-nous-en. C'est pour cela que l'eucharistie nous est donnée : c'est dans le corps de Jésus, et dans son humanité sainte, le pur froment des élus, la pure substance de la vérité, le pain de vie : c'est donc en même temps la voie, la vérité et la vie. Si Jésus-Christ est notre voie, ne marchons point dans la voie du siècle; entrons dans la voie étroite où il a marché. Surtout soyons doux et humbles. Le faux de l'homme, c'est la fierté et l'orgueil, parce qu'en vérité il n'est rien, et que Dieu est seul. Bien connaître qu'il est seul, c'est la pure et seule vérité.

LXXXII[e] JOUR.

Nul ne vient à son Père, que par Jésus-Christ. *Ibid.*

Nul ne vient à mon Père que par moi [2]. Il entre avec ses apôtres dans un secret plus profond; et

[1] *Joan.* I, 14, 17. — [2] *Ibid.* v, 20.

[1] *Joan.* III, 19. — [2] *Ibid.* XIV, 6.

pour les rendre tout à fait imperturbables, il leur apprend tout le bien qu'ils trouveront en lui. Ce bien sera qu'en le trouvant, par lui ils posséderont son Père même, qui devait être tout l'objet de leurs désirs, comme c'était le terme de tous les siens.

Nul ne vient à mon Père que par moi. Si le Sauveur est *la voie, la vérité et la vie,* il ne faut point qu'il nous mène à autre qu'à lui-même, pour être heureux. Comment est-ce donc qu'il est la voie pour nous mener à son Père? Que voulons-nous davantage que la vérité et la vie, que nous trouverons en lui? Il nous explique lui-même ce profond secret, en disant : *Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père : et vous le connaîtrez bientôt, et vous l'avez déjà vu* [1]. Ne croyez pas qu'en vous élevant à la connaissance de mon Père, je vous mène à quelque chose qui soit hors de moi : c'est en moi qu'on connaît le Père; et vous l'avez déjà vu. Quel est ce nouveau mystère? Comment est-ce qu'on connaît le Père en connaissant Jésus-Christ? Quand les apôtres ont-ils vu le Père? où l'ont-ils vu? C'est ce qu'il dira dans la suite; mais auparavant il nous faut entendre ce que lui dit saint Philippe : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit* [2].

A ces mots, et pour ainsi dire, au seul son de cette parole, l'âme chrétienne ressent quelque chose de grand; mais quelque chose de tendre, mais quelque chose d'intime. *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit.* Montrez-le-nous, c'est par vous que nous le voulons voir : *il nous suffit;* vous nous ordonnez de n'avoir ni crainte ni trouble : pour cela il ne nous faut qu'une seule chose; *votre Père nous suffit.* Comprenons bien cette pleine satisfaction de notre esprit en voyant Dieu; ce sera le remède à tous les troubles. Car nous avons trouvé un bien que rien ne nous peut ôter; et ce bien nous suffisant seul, rien ne pourra troubler notre repos.

LXXXIIIe JOUR.

Dieu seul nous suffit. *Joan.* XIV, 8.

Montrez-nous votre Père, et il nous suffit [3]. Dieu seul nous suffit; et il ne faut que le voir pour le posséder, parce qu'en le voyant, on voit *tout le bien* [4], comme il l'explique lui-même à Moïse : on voit donc tout ce qui peut attirer l'amour : on l'aime sans bornes; et tout cela, c'est le posséder. Disons donc de tout notre cœur avec saint Philippe : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit :* lui seul peut remplir tout notre vide, remplir tous nos besoins, contenter éternellement tous nos désirs, nous rendre heureux.

Vidons donc notre cœur de toute autre chose : car si le Père seul nous suffit, nous n'avons pas besoin des biens que nos sens goûtent par eux-mêmes, encore moins des richesses qui sont hors de nous, encore moins des honneurs qui ne consistent qu'en opinion. Nous n'avons pas même besoin de cette vie mortelle : encore moins avons-nous besoin de tout ce qui est nécessaire pour la conserver; nous n'avons besoin que de Dieu, il nous suffit; en le possédant nous sommes contents.

Que cette parole de saint Philippe est courageuse! Pour la dire en vérité, il faut aussi pouvoir dire avec les apôtres : *Seigneur, nous avons tout quitté pour vous suivre* [1]. Il faut du moins tout quitter par affection, par désir, par résolution; je dis par une invincible résolution de ne s'attacher à rien, de ne chercher de soutien en rien qu'en Dieu seul. Alors on peut dire avec saint Philippe : *Montrez-nous le Père, et il nous suffit:* tout est content. Heureux ceux qui poussent à bout ce désir, qui le poussent jusqu'au dernier, actuel et parfait renoncement! Mais qu'ils ne se laissent donc rien; qu'ils ne disent pas : Ce peu à quoi je m'attache encore, n'est rien. Ne connaissez-vous pas le génie et la nature du cœur humain? pour peu qu'on lui laisse, il s'y ramasse tout entier, et y réunit tout son désir. Arrachez tout, rompez tout, ne tenez à rien. Heureux, encore un coup, ceux à qui il est donné de pousser à bout ce désir, de le pousser jusqu'à l'effet! Mais il y a obligation pour tous les chrétiens de le pousser à bout, du moins dans le cœur, en vérité, sous les yeux de Dieu; d'avoir du bien comme n'en ayant pas, d'être marié comme ne l'étant pas, d'user de ce monde comme n'en usant pas, mais comme n'en étant pas, mais comme n'y étant pas. C'est à ce vrai bien qu'il nous faut tendre; et nous ne sommes pas chrétiens, si nous ne disons sincèrement avec saint Philippe : *Montrez-nous le Père, et il nous suffit.*

C'est donc le fond de la foi qui dit cette parole; c'est en quelque façon le fond même de la nature. Car il y a un fond dans la nature qui sent qu'elle a besoin de posséder Dieu; et que lui seul étant capable de la rassasier, elle ne peut que s'inquiéter et se tourmenter elle-même loin de lui. Quand donc, au milieu des autres biens, nous sentons ce vide inévitable, et que quelque chose nous dit que nous sommes malheureux; c'est le fond de la nature qui crie en quelque façon : *Montrez-nous le Père, et il nous suffit.* Mais que sert au malade de désirer la santé, pendant que tous les remèdes lui manquent, et que souvent même il a la mort dans le sein, sans le sentir? Tel est l'état de toute la nature humaine. L'homme abandonné à lui-même ne sait que faire, ni que devenir. Ses plaisirs l'emportent, et ces mêmes plaisirs le tuent; il se tue par autant de coups, que l'attrait des sens lui fait commettre de péchés; et il ne tue pas seulement son âme par son intempérance, il donne la mort au corps qu'il veut flatter : tant il est aveugle, tant il sait peu ce qu'il lui faut! L'homme, depuis le péché, est né pour être malheureux. Il est malheureux par toutes les infirmités du corps, où il met son bonheur. Combien plus est-il malheureux par un si grand amas d'erreurs, de déréglements, d'inclinations vicieuses, qui sont les maladies et la mort de l'âme! Quelle malheureuse séduction règne en

[1] *Joan.* XIV, 7. — [2] *Ibid.* 8. — [3] *Ibid.* — [4] *Exod.* XXXIII, 19.

[1] *Matth.* XIX, 27.

vous *le premier et le plus grand doit devenir le plus petit, et celui qui gouverne doit être le serviteur de tous. De même que le Fils de l'homme n'est pas venu se faire servir, mais servir lui-même, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. Car vous voyez que je suis parmi vous comme celui qui sert*[1]; puisque même pendant que vous étiez assis à table, j'en suis sorti pour vous servir, et pour vous laver les pieds.

Il ne dit donc pas qu'il n'y a point de conducteur, ni qu'il n'y a point de premier parmi eux; mais il dit à ces conducteurs, et à celui même qu'il avait déjà désigné tant de fois pour être le premier, que leur administration est une servitude : qu'ils doivent, à son exemple, être la victime de ceux qu'ils ont à conduire; et qu'ils doivent paraître les derniers de tous par leur humilité.

C'est ce qu'ont pratiqué les apôtres. Paul se rend *serviteur de tous, et se fait tout à tous, afin de les sauver tous*[2] : Pierre, qui était le premier : *Je parle à vous, qui êtes prêtre, moi qui suis prêtre comme vous, et qui suis de plus témoin des souffrances de Jésus-Christ, et devant participer à sa gloire : paissez le troupeau de Dieu qui vous est commis, veillant sur sa conduite, non par nécessité et par contrainte, ni par intérêt; mais avec une affection sincère et volontaire; non en dominant sur l'héritage du Seigneur, mais en vous rendant le modèle de tout le troupeau : et lorsque le prince des pasteurs paraîtra, vous recevrez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais*[3].

Voyez comme il se souvient des paroles de Jésus-Christ. Le maître dit : *Les rois des nations les dominent; mais il n'en est pas ainsi parmi vous*[4] : et le disciple, *Ne dominant point sur l'héritage du Seigneur*. Il faut donc ôter du milieu de nous l'esprit de domination, l'esprit de fierté et de hauteur, l'esprit d'orgueil, l'esprit d'intérêt; mais songer à gagner les cœurs par l'humilité, par amour, et en donnant bon exemple.

Le maître dit : *Ceux qui exercent la domination et la puissance sur eux, sont appelés bienfaiteurs* [5] : c'était un titre qu'on avait donné à de grands rois, qu'on appelait *Évergètes*, bienfaiteurs; et on le donnait ordinairement aux grandes puissances de la terre. Elles aimaient à être honorées de titres qui marquaient bonté, libéralité, magnificence. Les plus grands titres des grands rois sont ceux qui sont tirés de la douceur : témoin ce titre de très-clément, qu'on donnait aux empereurs : et celui de sérénissime, dont on honore encore les rois et les princes. Mais vous, dit le Sauveur, ne soyez point bienfaiteurs en cette sorte, pour vous faire honneur de ce titre; mais en vous rendant en effet serviteurs de ceux que vous aurez à conduire.

Le maître dit : *J'ai été parmi vous comme serviteur : et je suis venu pour donner ma vie en rédemption pour plusieurs*[6]. Et saint Paul a dit aussi, comme on a vu, non-seulement : *Je me suis rendu serviteur de tous;* mais encore : *S'il faut que je sois immolé, et tout mon sang répandu en effusion sur le sacrifice de votre foi, je m'en réjouis*[1] : et encore : *Je vais être immolé, et l'effusion commence déjà*[2].

Ce n'est pas qu'il ne doive y avoir dans les pasteurs de l'Église une autorité; et s'ils ne devaient pas agir d'une certaine façon avec empire, saint Paul n'aurait pas écrit à Tite : *Parlez avec tout empire : que personne ne vous méprise* [3] : et il n'aurait pas menacé lui-même *de venir avec la verge, et de châtier toute désobéissance* [4]. Mais c'est, dit saint Augustin, que ce n'est pas nous, mais Dieu et sa vérité, que nous voulons faire craindre dans notre parole.

Voilà donc comme à cette fois, et après l'exemple de la mort de Jésus-Christ, ses apôtres sont changés. Ils ne songent plus à exercer un empire hautain : ils gagnent tout par l'humilité et par la douceur; ils n'envient plus à Pierre la prééminence. Il prend partout la parole, et personne ne la lui conteste [5]. *Voyez,* dit saint Chrysostôme [6], *comme il se met partout a la tête, et comme il agit dans cette sainte société, comme en étant le chef.* Personne ne s'y oppose plus; et ce désir de préséance, dont ils ont été autrefois si animés, a entièrement cessé. Pierre, qui agit partout comme le premier, se laisse reprendre par Paul [7] : sur quoi les Pères remarquent : Il ne dit pas : Je suis le premier, et je dois être révéré et obéi par ceux qui sont après moi; mais il se laisse contredire jusqu'à lui résister en face, et il loue les lettres de saint Paul [8], où il est expressément porté, *qu'il ne marchait pas droit selon la vérité de l'Évangile*[9], jusqu'à les mettre au rang des Écritures inspirées de Dieu.

Changeons donc aussi avec les apôtres. Si la mort de Jésus-Christ a éteint en eux ces sentiments d'une ambition toujours renaissante, faisons-les aussi mourir en nous; et puisque les chefs du troupeau sont si humbles, songeons à l'humilité qui convient aux simples brebis.

LXVIIIe JOUR.

Royaume de Dieu, à qui destiné. *Luc.* XXII, 28, 29, 30.

Vous êtes ceux qui êtes demeurés avec moi dans mes tentations[10], dans mes peines : comme s'il disait : Le désir de la gloire vous tourmente; voici en quoi vous devez mettre votre gloire, c'est de ne m'avoir point abandonné au milieu de mes périls et de mes peines. *Et moi aussi, je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé*[11], le même qu'il m'a préparé, un royaume éternel et inébranlable. N'y a-t-il pas là de quoi contenter votre ambition? au lieu de vous amuser à vous disputer l'un à l'autre sur des préférences

[1] *Matth.* XX, 26, 27, 28. *Luc.* XXII, 26, 27. — [2] I. *Cor.* IX, 19, 22. — [3] I. *Pet.* V, 1, 2, 3, 4. — [4] *Luc.* XXII, 25, 26. — [5] *Ibid.* 25. — [6] *Matt.* XX, 28.

[1] *Philip.* II, 17. — [2] II. *Tim.* IV, 6. — [3] *Tit.* II, 15. — [4] I. *Cor.* IV, 21. — [5] *Act.* I, 13, 15; II, 14; III, 12; IV, 8; V, 29; X, 5; XI, 4, 17; XV, 7, *etc.* — [6] *In Act. Apost. hom.* 3 *et alibi.* — [7] *Gal.* II, 11, 14. — [8] II. *Pet.* III, 15, 16. — [9] *Gal. Ibid.* — [10] *Luc.* XXII, 28. — [11] *Ibid.* 29.

LXXXVe JOUR.

Le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père. *Joan.* XIV, 10.

Entrons encore une fois, avec humilité et tremblement, dans la profondeur des paroles de Jésus-Christ. Il nous déclare tout ce qu'il est par ces paroles; puisque le même qu'on voit des yeux du corps, et qui par là paraît homme, est le même en qui on croit, et qu'on voit des yeux de l'esprit, qui par là est le Fils de Dieu, et Dieu lui-même, le même Dieu que son Père; parce que *le Seigneur notre Dieu est un*[1] : parfaitement un, l'unité même : mais non pas un autre Dieu que son Père, à Dieu ne plaise! Son Père et lui sont inséparables : l'un est dans l'autre, des deux côtés : le Père à sa manière dans le Fils; le Fils d'une autre manière dans le Père : qui voit le Père, voit le Fils; qui voit le Fils, voit le Pere : on ne les sépare point dans la vue, on ne les doit non plus séparer dans la foi, conformément à ce qu'il a dit : *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi*[2].

Je m'en vais; et vous ne me verrez plus[3]. C'est ce qu'il nous dira bientôt. Vous ne me verrez plus des yeux du corps : mais ne le verrons-nous plus des yeux de l'esprit? A Dieu ne plaise! où serait notre foi et notre espérance? Mais s'en va-t-il tellement qu'il ne demeure plus du tout avec nous? A Dieu ne plaise, encore un coup! Car où serait la vérité de cette parole, que nous entendrons bientôt : *Nous viendrons en lui, et nous y ferons notre demeure*[4]. Il s'en va donc, et il demeure : comme quand il est descendu du sein de son Père, il y est demeuré; ainsi quand il y retourne, il ne demeure pas moins avec nous. De cette sorte, l'homme qui disparaît est le même que le Dieu qui demeure; celui qu'on voit est le même que celui qu'on ne voit pas; et lui-même est le même avec son Père, afin que nous entendions que tout est à nous. Dans celui que nous voyons, et qui s'est donné à nous en se faisant homme, nous pouvons posséder celui qui est éternellement avec le Père, qui est dans le Père, en qui le Père est, que nous verrons, que nous aimerons, que nous posséderons dans son Fils. C'est la parfaite explication de cette parole : *Je suis la voie*, comme homme : comme Fils de Dieu, *je suis*, ainsi que mon Père, *la vérité et la vie :* la même vérité, la même vie. Voilà le mystère, voilà l'espérance, voilà la foi des chrétiens : tenir le Fils qui s'est fait visible, pour s'élever par lui, et trouver en lui l'invisible vérité de Dieu. Ah! que Dieu est proche de nous! que Dieu est en nous par Jésus-Christ! Vraiment il est notre Emmanuel : *Dieu avec nous!* Allons à sa table; mangeons, rassasions-nous; là est notre nourriture : là est notre vie.

LXXXVIe JOUR.

Jésus, le Verbe éternel, nous fait voir le Père. *Ibid.*

Quoique nous soyons bien éloignés de cette bienheureuse vision, où nous verrons clairement le Père dans le Fils, comme le Fils dans le Père : le Fils de Dieu va nous apprendre que le Père commence déjà à se manifester en lui, par deux moyens admirables : par sa parole, par les œuvres de sa puissance, qui sont ses miracles.

Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père, et que mon Père est en moi? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même[1]. Si je ne suis pas de moi-même, je ne parle pas de moi-même; si je suis la parole, je suis la parole de quelqu'un ; celui qui me prononce, me donne mon être, et toutes mes paroles sont de lui, puisque la parole substantielle d'où naissent toutes les paroles que je profère, est de lui-même.

Les paroles de Jésus-Christ ressentent quelque chose de divin, par leur simplicité, par leur profondeur, et par une certaine autorité douce avec laquelle elles sortent. *Jamais homme n'a parlé comme cet homme*[2] : parce que jamais homme n'a été Dieu comme lui, ni n'a eu sur tous les esprits cette autorité naturelle qui appartient à la vérité; qui fait que sans s'efforcer, sans se guinder, pour ainsi dire, elle y influe si doucement et si intimement, qu'on lui cède sans violence.

Mais la merveille de cette parole, c'est que cet homme qui parle en Dieu, parle en même temps comme prenant tout d'un autre : *Ce que je dis, je le dis comme mon Père me l'a dit*[3]; et comme il me le dit toujours, parce qu'il me parle toujours, comme toujours je suis sa parole.

Ma doctrine n'est pas m'a doctrine, mais celle de mon Père qui m'a envoyé. Et quelle preuve nous en donne-t-il? *Celui qui parle de lui-même, cherche sa propre gloire : mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est véritable; et il n'y a point d'injustice en lui*[4].

Mon Sauveur, ne parlez-vous point trop comme une créature? Qu'est-ce qu'une créature, sinon quelque chose qui n'est pas de soi, qui n'a rien de soi, qui est toujours à l'emprunt? La différence est immense, entre ce qui est produit de toute éternité, et ce qui est produit dans le temps : ce qui est produit de toute éternité est toujours; ce qui est produit dans le temps n'est pas toujours, et peut n'être point du tout. Il est donc tiré du néant, il est néant lui-même. Par conséquent, quelle différence entre sortir de Dieu comme son ouvrage, et sortir de Dieu comme son Fils! L'un est créé, l'autre engendré; l'un tiré du néant, et néant lui-même; l'autre tiré de la substance de Dieu, et par conséquent l'être même. Parmi les hommes mêmes, quelle différence entre le fils et l'ouvrage? Tous deux néanmoins viennent d'un autre. Mais le Fils est de même nature que son Père; et en cela n'est rien moins que lui : mais l'ouvrage n'a rien de son ouvrier, et lui est absolument étranger.

Mon Dieu, oserai-je suivre je ne sais quelle lumière sombre qui me paraît? Dieu est Pere, Dieu est ouvrier : l'homme est père, l'homme est ou-

[1] *Deut.* VI, 4. — [2] *Joan.* XIV, 1. — [3] *Ibid.* XVI, 16. — [4] *Ibid.* V, 23.

[1] *Joan.* XIV, 10. — [2] *Ibid.* VII, 46. — [3] *Ibid.* XII, 50. — [4] *Ibid.* VII, 16, 18.

pasteurs du troupeau, en empêchant Satan de les cribler?

Et cette parole revient manifestement à celle où il avait dit : *Tu es Pierre*, je t'ai changé ton nom de Simon en celui de Pierre, en signe de la fermeté que je te veux communiquer, non-seulement pour toi, mais encore pour toute mon Église; car *je la veux bâtir sur cette pierre.* Je veux mettre en toi, d'une manière éminente et particulière, la prédication de la foi, qui en sera le fondement, *et les portes d'enfer ne prévaudront point contre elle* [1], c'est-à-dire, qu'elle sera affermie contre tous les efforts de Satan, jusqu'à être inébranlable. Et cela, qu'est-ce autre chose que ce que Jésus-Christ répète ici : *Satan a demandé de vous cribler; mais, Pierre, j'ai prié pour toi, ta foi ne défaudra pas; et toi, confirme tes frères?*

Il est donc de nouveau chargé de toute l'Église : il est chargé de tous ses frères, puisque Jésus-Christ lui ordonne de les affermir dans cette foi, qu'il venait de rendre invincible par sa prière.

Voilà quelque chose de grand pour saint Pierre. Mais il ne faut pas oublier que, de peur qu'il ne s'enorgueillît d'une si haute promesse, elle est suivie incontinent de la prédiction de sa chute : car voici ce qui suit : *Et Pierre lui dit : Seigneur, je suis prêt d'aller avec vous, et dans la prison, et à la mort même : et Jésus lui répondit : Je te le dis, Pierre,* je te le déclare, *que le coq ne chantera point aujourd'hui, que tu n'aies nié trois fois que tu me connaisses* [2].

Quand Dieu fait ou promet de grandes grâces, il faut s'humilier, et reconnaître de qui elles viennent. Au lieu de considérer sa faiblesse, Pierre s'emporta jusqu'à dire avec fierté et arrogance : *Seigneur, je suis prêt à vous suivre partout et jusqu'à la mort.* Mais Jésus-Christ, qui l'avait élevé si haut, sait bien rabattre son orgueil : *Simon*, dit-il, *j'ai prié pour toi, ta foi ne défaudra point; confirme tes frères.* Et un moment après : *Je te le déclare à toi,* à qui je viens de dire de si grandes choses; mais à toi, qui présumes de toi-même, au lieu de t'humilier de mes dons, *je te déclare,* dis-je, que tu tomberas *cette nuit,* dans un moment, et par *trois fois,* dans une honteuse et manifeste infidélité; afin que tu sentes que si tu portais *un grand trésor,* tu le portais *dans un fragile vaisseau de terre,* et que ce qui se fait en toi de grand, se fait non point par toi-même, *mais par la sublimité de la vertu de Dieu* [3].

Et si nous pénétrons toute la suite des paroles de Jésus-Christ, nous verrons que la chute de saint Pierre arrive par une permission spéciale en punition de son orgueil, et pour lui apprendre l'humilité : car celui qui dit : *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point,* pouvait prier, non-seulement afin qu'elle ne défaillît pas finalement, ni pour longtemps, comme il est arrivé à Pierre, qui se réveilla à l'instant, et au premier regard de Jésus-Christ; mais encore afin qu'elle ne souffrît point pour ainsi parler, cette courte éclipse. Mais il ne le voulut pas; et il aima mieux permettre que Pierre fût humilié par sa chute.

Et c'est pourquoi les saints, en considérant toute la suite de l'Évangile, n'hésitent pas à confesser que saint Pierre fut délaissé, et que la grâce se retira de lui; non point d'elle-même (car c'est ce qui ne peut jamais arriver), mais comme nous le verrons encore plus clairement dans la suite, parce qu'il avait présumé, et qu'il est utile aux présomptueux comme lui de tomber dans un péché manifeste, pour apprendre à se défier de leurs forces. Ce qui est encore plus utile à ceux qui, comme saint Pierre, devaient être élevés dans les grandes places de l'Église, et mis bien haut sur le chandelier. Car comme leur élévation les porte naturellement à s'enfler, et à exercer leur puissance avec hauteur, Jésus-Christ leur apprend, par l'exemple de saint Pierre, comme saint Pierre lui-même l'avait appris par son expérience, à craindre d'autant plus de tomber, que leur péril est plus grand, et leur chute plus éclatante et plus scandaleuse.

Au reste, en élevant saint Pierre si haut, notre Seigneur, si on peut parler ainsi, avait pris ses précautions, pour prévenir tous les sentiments de présomption, qui pouvaient entrer dans son cœur. Car en même temps qu'il lui disait : *Ta foi ne défaudra point, et confirme tes frères :* il ajoutait : *lorsque tu seras converti,* lui insinuant sa chute, et lui faisant voir qu'il devait attribuer le bien qu'il ferait à la bonté de son maître, qui avait daigné demander pour lui de si grandes choses. Mais saint Pierre ne veut point entendre tout cela : au contraire, piqué, ce semble, de ce mot de conversion dont Jésus-Christ s'était servi, loin de songer qu'il pouvait tomber d'autant plus dangereusement, qu'il était élevé plus haut; il ne songe qu'à vanter son courage; et il oublie la grâce qui seule le pouvait soutenir.

Les excès où il a poussé sa présomption se déclareront davantage dans la suite; et ils obligèrent son maître à retirer sa main pour un moment. Mais sa chute n'empêcha pas l'effet des promesses et des desseins de Jésus-Christ. Car encore qu'il ait renié, et par trois fois, et la dernière fois avec blasphème et exécration; en sorte que, dans ce genre de crime, il ne pouvait pas tomber plus bas : Jésus, qui fond les cœurs par ses regards, lui en réserve un des plus efficaces et des plus tendres; et cet homme, si entêté de lui-même et de son courage, se retire fondant en larmes; et celui qui était tombé, parce que son maître avait détourné sa face pour un moment, apprend qu'il n'est converti que parce qu'il a daigné jeter sur lui un regard.

C'est donc alors qu'il commença à recevoir cette force qui lui avait été promise. Il fit une grande chute; mais il fut incontinent relevé. Sa foi ne se perdit que pour un moment; mais elle ne défaillit pas pour longtemps. Au contraire, elle revint plus ferme et plus vigoureuse qu'elle n'avait été

[1] *Matth* XVI, 18. — [2] *Luc.* XXII, 33, 34. — [3] II. *Cor.* IV, 7.

et le Fils de même : le Père agit sans cesse, et le Fils aussi. *Le Père ressuscite qui il lui plaît, et le Fils ressuscite aussi qui il lui plaît* [1], avec une pareille autorité, parce que son autorité, comme sa nature, est celle de son Père. *Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en soi* [2]. On la lui donne; et néanmoins il l'a en soi, parce qu'on lui donne tout sans réserve. Ainsi la vie est en lui, comme elle est dans son Père; et il est comme lui la vie par nature.

Ainsi le Père qui demeure en moi, fait les œuvres miraculeuses que vous voyez : tout est parfait dans les œuvres de Jésus-Christ, tout y ressent une autorité et une origine céleste. C'est pourquoi saint Jean disait : *Nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique, plein de grâce et de vérité* [3]. Comment donc ne voyez-vous pas, dit-il à Philippe, *que mon Père est en moi, et moi en lui* [4]? Voyez-le dans les vérités que je vous annonce, dans les paroles de vie éternelle que je vous apporte; voyez-le dans les œuvres que je fais pour montrer que c'est mon Père qui m'a envoyé. *Mon Père m'écoute toujours* [5] : il veut tout ce que je veux : je veux tout ce qui lui plaît : tout ce qui est à lui, est à moi; tout ce qui est à moi, est à lui. Comment donc *ne croyez-vous pas que je suis en mon Père, et mon Père en moi? Croyez-le du moins, à cause des œuvres que je fais* [6]. *Croyez-le du moins;* comme s'il disait : Il y a une autre manière de voir que mon Père est en moi et moi en lui, qui est de voir la substance de l'un et de l'autre : c'est ce qui fera votre parfaite félicité. Mais en attendant, voyez-le du moins par les œuvres : je fais ce que veut mon Père, ce qu'il me montre : c'est lui qui fait tout en moi. Ne fait-il pas tout aussi dans les autres, qu'il appelle à travailler à son ouvrage? Oui, sans doute; mais il ne le fait pas comme étant en eux : c'est-à-dire comme y étant pleinement, comme y étant réciproquement et dans une parfaite égalité : parce que nul autre que le Fils ne peut dire : *Qui me voit, voit mon Père, parce que mon Père est en moi, et moi en lui.*

O rapport! ô égalité! ô unité! je vous crois, je vous adore : je vous rends grâces, mon Sauveur, de ce que vous m'élevez si haut par la foi : ce m'est un gage que vous voulez m'élever encore plus haut par la claire vue. Qu'ai-je donc à craindre? qu'ai-je à me troubler? Pour n'être jamais troublé, je ne désirerais avec saint Philippe que de voir votre Père. Vous me montrez où je le puis voir : vous me le montrez dans quelque chose qui m'est bien proche, puisque c'est un homme; et qui est bien proche de vous, puisque c'est un autre vous-même. Je vois, je verrai : qui peut m'ôter mon bonheur?

LXXXVIIIe JOUR.

Les miracles des apôtres plus grands que ceux de Jésus-Christ. De quelle manière. *Joan.* XIV, 12.,

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, non-seulement fera les œuvres que je fais; mais il en fera encore de plus grandes : parce que je m'en vais à mon Père [1]. Vous croyez tout perdre par ma retraite : vous y gagnez; et la puissance qui vous sera donnée d'en haut viendra à un tel point, que non-seulement vous ferez les choses que je fais, mais encore vous en ferez de plus grandes. Ne vous troublez donc pas; ne craignez rien; au contraire, remplissez-vous de foi et de confiance : de cette sorte, ce qui se fera par vous après ma retraite est au-dessus de tout ce qui a été fait.

C'est la merveille de Dieu dans les disciples de Jésus-Christ. Ils ont fait tout ce qu'il a fait : car ils ont guéri comme lui tous les malades qu'on leur présentait : et, comme lui, ils ont été jusqu'à ressusciter des morts.

Ils ont fait des choses qu'il n'a pas faites : à la parole de Pierre, *Ananias et Saphira sont tombés morts* [2]; et à celle de Paul, *le magicien Élymas a été frappé d'aveuglement* [3]. Ils ont livré à Satan et à des maux imprévus, ceux qu'il fallait abattre manifestement pour inspirer de la crainte aux autres. Voilà des miracles que Jésus n'a pas faits : mais c'est aussi qu'il ne devait pas les faire, à cause qu'ils répugnaient au caractère de douceur, au personnage de Sauveur qu'il venait faire. Ce n'est que sur un figuier qu'il a déployé la puissance de perdre et de détruire : ce n'est que des pourceaux qu'il a livrés aux démons. Pour les hommes, il doit être un jour leur juge; mais, dans son premier avénement, il ne devait faire sentir que sa qualité de Sauveur.

Nous pouvons dire néanmoins encore que, dans ces miracles qui viennent d'une puissance bienfaisante, les apôtres ont fait plus que Jésus. En touchant les habits qu'il portait actuellement, il sortait de lui une vertu salutaire [4] : mais on n'a point vu qu'on guérît par l'*application des linges qui l'avaient touché une fois*, comme il est arrivé à saint Paul [5]; et même *par son ombre*, comme il est arrivé à saint Pierre [6].

Mais le grand endroit où il paraît dans les apôtres un miracle plus grand que ceux de Jésus, c'est la conversion du monde. A la première prédication de saint Pierre, trois mille hommes se convertissent [7]; à la seconde cinq mille [8]. Après la mort de Jésus, ses disciples ne se trouvent qu'environ six vingts dans le cénacle [9] : il y avait par-ci par-là quelques disciples cachés; mais saint Jacques dit à saint Paul : *Voyez, mon frère, combien de milliers ont cru* [10]. Et que sera-ce donc si nous considérons la gentilité convertie, et l'Évangile reçu dans tout le monde, jusqu'aux peuples les plus barbares? Voilà les miracles de la prédication apostolique, plus grands que ceux de la prédication de Jésus-Christ même.

Ajoutons à ces miracles les secrets révélés par

[1] *Joan.* V, 21. — [2] *Ibid.* 26. — [3] *Ibid.* I, 14. — [4] *Ibid.* XIV, 10. — [5] *Ibid.* XI, 41. — [6] *Ibid.* XIV, 11, 12.

[1] *Joan.* XIV, 12. — [2] *Act.* V, 1, 2, et seq. — [3] *Ibid.* XIII, 8, 10, 11. — [4] *Luc.* VIII, 44, 46. — [5] *Act.* XIX, 11, 12. — [6] *Ibid.* V, 15, 16. — [7] *Ibid.* II, 41. — [8] *Ibid.* IV, 4. — [9] *Ibid.* I, 15 — [10] *Ibid.* XXI, 20.

les apôtres, que Jésus n'avait pas révélés par lui-même : en sorte que nous pouvons dire en quelque façon, non-seulement qu'ils ont fait de plus grandes choses que lui, mais encore qu'ils en ont dit de plus hautes.

Jésus avait bien parlé de la réprobation des Juifs, et de la conversion des Gentils : mais que la réprobation des Juifs dût si tôt paraître, et dût donner lieu à la prochaine conversion des Gentils; qu'Israël dût revenir, mais à la fin seulement, et *quand les nations seraient pleinement entrées* [1] dans l'Église, et qu'il plût à Dieu de tout renfermer dans l'infidélité, afin de montrer que personne n'était sauvé que par miséricorde; c'est un secret dont Jésus-Christ avait réservé la révélation à saint Paul, qui, étant choisi pour être le docteur des Gentils, devait aussi annoncer aux hommes plus profondément le mystère incompréhensible de leur vocation.

C'est ce *mystère* profond, et ce secret inconnu au monde dans les siècles et dans les races passées, que Dieu lui a révélé pour les Gentils; par lequel aussi Dieu a fait connaître *la grande science qu'il lui avait donnee du mystère de Jésus-Christ.* C'est ce *secret* qui a *été révélé aux apôtres et aux prophètes* de la nouvelle alliance *par le Saint-Esprit*, et particulièrement à lui Paul, prisonnier de Jésus-Christ pour les Gentils; et qui a été révélé par eux et *par l'Église*, non-seulement aux hommes, mais encore *aux anges et aux puissances célestes; afin de* leur *faire admirer les divers conseils de la féconde sagesse de Dieu* [2]. C'est de quoi il se glorifie dans le troisième chapitre aux Éphésiens : parce qu'en effet il lui a été donné, non-seulement d'expliquer clairement et amplement ce que Jésus-Christ avait comme enveloppé dans des paraboles; mais encore de proposer ce nouveau secret du retour des Juifs, après seulement que les Gentils auraient rempli l'Église.

O Dieu! soyez loué pour les grâces que vous faites aux hommes, et pour les lumières admirables que vous avez données à votre Église. Qui n'admirerait l'honneur que Jésus-Christ veut faire à ses disciples, de surmonter en quelque façon ses propres ouvrages?

Il montre pourtant après, que ce que feront ses disciples de plus grand que lui, c'est lui encore qui le fait : *Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai* [3]. Et ce que je ferai par vous sera plus grand, en quelque façon, que ce que je ferai par moi-même. Pourquoi? écoutons-en la raison, *parce que je m'en vais à mon Père.* Si je fais de si grandes choses en descendant de mon Père, combien en ferai-je de plus grandes, quand je remonterai au lieu de sa gloire?

Mon Sauveur, je le reconnais : vous êtes la sagesse éternelle, et vous faites tout à propos et dans son temps : les hommes ne pouvaient pas porter d'abord tout le poids de votre secret : vous dispensez tout par ordre. Vous réservez vos plus grands ouvrages pour le temps où, retourné à votre Père, les jours d'humiliation étant écoulés, vous agirez avec plus d'empire. Vous montrerez votre puissance, en faisant de si grands prodiges par vos disciples. C'est vous qui animez tout : vous paraissez au haut des cieux à votre premier martyr [1], et vous montrez en lui le secours que vous donnez à tous les autres. Vous révélez votre vérité aux Gentils par un saint Paul : mais ce Paul, par qui vous opérez la conversion de tant de peuples, vous le convertissez lui-même, en lui parlant du haut des cieux [2], et lui apprenant que c'est en vain qu'il vous résiste.

Vous faites tout ce qu'il vous plaît par vous-même et par vos disciples; vous faites tout convenablement, selon que les hommes le peuvent porter, et selon les divers états où vous devez être.

Ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai [3]. Il ne dit pas, Mon Père le fera; mais, *Je le ferai.* C'est toujours ce qu'il dit : *Mon Père agit, et j'agis aussi* [4] : ce qu'il fait, c'est moi qui le fais. *Car il fait tout par son Verbe, et rien de ce qui se fait ne se fait sans lui* [5].

Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai. Tout ce que vous me demanderez, je le ferai : c'est lui par qui on demande; c'est lui qui fait ce qu'on demande; c'est en son nom qu'on demande : on lui demande à lui-même, et on obtient tout, non-seulement par lui, mais de lui. Et, dit-il, *je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils* [6]. Il affermit notre foi, en nous faisant voir qu'il nous fait du bien par l'intérêt de sa gloire. Son intérêt, c'est le nôtre; sa gloire, c'est notre bonheur. Qu'y a-t-il donc à craindre pour nous? Considérez, chrétiens, quel médiateur vous avez : combien bon, combien puissant. Tout est possible par son entremise : il ne s'agit que de savoir ce qu'il faut demander et désirer : c'est ce qu'il va vous apprendre.

LXXXIXe JOUR.

Ce qu'il faut demander et désirer : aimer et garder ses commandements. *Joan.* XIV, 15, 21.

Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et il conclut : *Celui qui a reçu mes commandements, et qui les garde, est celui qui m'aime : et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et me manifesterai à lui* [7]. Tout cela conclut de plus en plus à ne se laisser troubler de rien, dans les moyens qu'il nous donne de nous assurer l'amour de son Père et le sien, comme s'il disait : Ne vous mettez en peine de rien, que de garder mes commandements : si vous les gardez, tout est sûr, parce que mon Père et moi vous aimerons d'un amour si cordial, que nous nous manifesterons à vous, sans vous rien cacher.

Les apôtres désiraient de voir son Père; et après leur avoir appris où il faut le voir, c'est-à-dire en lui, il vient à la pratique, et leur apprend le moyen de parvenir à cette vision bienheureuse, où l'on

[1] *Rom.* XI, 25, 26, 29, et seq. — [2] *Ephes.* III, 1, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11. — [3] *Joan.* XIV, 13.

[1] *Act.* VII, 55. — [2] *Ibid.* IX, 3, 4, 5, 6, 7. — [3] *Joan.* XIV, 13. — [4] *Ibid.* V, 17. — [5] *Ibid.* I, 3. — [6] *Ibid.* XIV, 13. — [7] *Ibid.* 15, 21.

voit le fils dans le Père, et le Père dans le fils, qui est de garder ses commandements.

Je me manifesterai moi-même à lui. N'espérez pas pouvoir me voir, ni voir mon Père de vous-même. Nul ne me peut voir, que je ne me découvre moi-même à lui; et je ne me découvre qu'à ceux qui gardent mes commandements. Je me découvre à ceux-là de cette manière admirable, qui fait qu'on voit mon Père en moi, et qu'on me voit dans mon Père. Ne vous contentez pas de vous attacher aux sublimes vérités; ne vous repaissez pas de la plus haute contemplation, encore moins des spéculations inutiles : venez aux moyens et aux vérités de pratique; appliquez-vous à l'observance des commandements. Ne croyez pas qu'il suffise de parler hautement de moi, car toute votre hauteur n'est que bassesse à mes yeux; ni d'admirer ma grandeur, car je n'ai pas besoin de vos louanges; ni d'avoir quelque tendresse vague et infructueuse pour ma personne, car tout cela n'est qu'un feu volage, qui se dissipe de lui-même, et se perd bientôt en l'air. Si vous m'aimez véritablement, sachez que l'amour n'est pas dans la spéculation, ni dans le discours. *Tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur,* qui le disent deux fois, et semblent le dire avec force, *n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux; mais celui qui fait la volonté de mon Père entrera dans le royaume des cieux*[1] : car c'est comme j'ai fait moi-même, et j'ai été *obéissant jusqu'à la mort de la croix*[2]. Comment serait-il utile aux hommes de faire sur moi de beaux discours, puisque ceux qui auront prophétisé et fait des miracles en mon nom, sans venir à la pratique des vertus et à observer mes préceptes, recevront à la fin cette terrible sentence : *Je ne vous connais pas : allez, retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité*[3] ? Combien donc la vie chrétienne est-elle sérieuse! Combien est-elle ennemie des vains discours! Elle est toute dans l'obéissance, dans l'humilité, dans la mortification, dans la croix; toute à crucifier ses mauvais désirs, et à abattre la chair qui convoite contre l'esprit.

Prenez garde à l'amusement, j'oserai le dire, à la séduction des entretiens de piété, qui n'aboutissent à rien : tournez tout à la pratique.

Ne vous attachez néanmoins pas à une pratique sèche et sans amour. *Si vous m'aimez, gardez mes commandements*[4]: commencez à aimer la personne; l'amour de la personne vous fera aimer la doctrine; et l'amour de la doctrine vous mènera doucement et fortement tout ensemble à la pratique. Ne négligez pas de connaître Jésus-Christ, et de méditer ses mystères : c'est ce qui vous inspirera son amour; le désir de lui plaire suivra de là, et ce désir fructifiera en bonnes œuvres. La pratique des bonnes œuvres, sans l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, n'est qu'une morale purement humaine et philosophique : toutes les vertus chrétiennes sont animées de l'amour de Jésus-Christ. Ainsi on fait tout en foi, on fait tout en espérance, on fait tout en charité; on aime Dieu, on en est aimé; Jésus-Christ nous aime, et il se manifeste lui-même à nous; et en lui, il nous manifeste son Père : nous voyons, nous vivons, nous sommes heureux, non point en nous, mais en Dieu.

[1] *Matt.* VII, 21, 22. — [2] *Phil.* II, 8. — [3] *Matt.* VII, 23. — *Joan.* XIV, 15.

XC^e JOUR.

Promesse de l'esprit consolateur : ce que c'est que le monde
Joan. XIV, 15, 16, 17.

Si vous m'aimez, gardez mes commandements; et je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, pour demeurer éternellement en vous: l'esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connaît pas[1]. Il n'oublie rien pour les consoler et les raffermir; et après leur avoir parlé de son amour et de celui de son Père, afin que rien ne leur manque de ce qui est divin, ou plutôt afin que rien ne leur manque de ce qui est Dieu, il leur promet le Saint-Esprit.

L'aimable titre que celui de *consolateur*, que Jésus-Christ donne au Saint-Esprit! Ce sera donc cet esprit qui vous consolera de mon absence; ce sera cet esprit qui vous inspirera le vrai amour, qui vous fera garder mes commandements. Cet esprit viendra à la prière de Jésus-Christ : le Père le donnera; et nous verrons aussi que Jésus-Christ le donnera lui-même. C'est cet esprit qui est venu enflammer l'Église à l'amour de Jésus-Christ et à la pratique de ses préceptes.

Un autre consolateur. Jésus-Christ est un grand consolateur, puisqu'il dit, *Venez à moi, vous tous qui êtes peinés*[2]. Le Saint-Esprit insinue cette douce consolation dans le cœur; il y répand la douceur céleste, qui fait ressentir, qui fait aimer les consolations de Jésus-Christ.

Un autre consolateur. Il avait parlé de son Père, il avait parlé de lui-même : il fallait encore parler de cet autre consolateur, et nous manifester tout ce qui est Dieu, la Trinité tout entière.

Pour demeurer en vous éternellement. Cet esprit consolateur ne quitte jamais que ceux qui le chassent; et de lui-même il demeure éternellement.

L'esprit de vérité. Quelle est la consolation de l'homme parmi les travaux et les erreurs, si ce n'est la vérité? L'esprit de vérité est donc notre véritable consolateur, en mettant la vérité à la place de la séduction du monde et de l'illusion de nos sens.

Que le monde ne peut recevoir. Le monde est tout faux. Qu'est-ce que le monde, sinon *la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie*[3]? La concupiscence de la chair nous livre à des plaisirs qui nous aveuglent. La concupiscence des yeux, l'esprit de curiosité nous mène à des connaissances, à des épreuves inutiles : on cherche toujours, et on ne trouve jamais; ou bien on trouve le mal. L'orgueil de la vie, qui dans les hommes du monde en fait tout le soutien, nous impose par de pompeuses vanités. Le faux est partout dans le monde, et l'esprit de vérité n'y peut entrer. On est pris par la vanité; on ne peut ouvrir les yeux à la vérité.

[1] *Joan.* XIV, 15, 16. 17 — [2] *Matt.* XI, 28. — [3] I. *Joan.* II, 16.

Que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connaît pas; parce qu'il ne veut ni le voir, ni le connaître; il est livré, il est séduit. *Le monde est tout dans la malignité*[1], est tout plongé dans le mal. Le monde pense mal de tout; il ne veut pas croire qu'il y ait de véritables vertus, parce qu'il n'en veut point avoir, ni qu'il y ait d'autre motif des choses humaines que le plaisir et l'intérêt, ni qu'il y ait de bien solide que dans les choses corporelles. *Jouissons*, dit-il, *des biens qui sont*[2]; tout le reste n'est qu'idée, imagination, pâture des esprits creux : ce qui est, c'est ce qu'on sent, c'est ce qu'on touche; tout le reste échappe. Et au contraire, ce qu'on sent, ce qu'on touche, c'est ce qui échappe continuellement des mains qui le serrent. Plus on serre les choses glissantes, plus elles échappent. La nature du monde est de glisser, de passer vite, d'aller en fumée, en néant. Mais le monde veut s'imaginer que c'est cela qui est. Comment donc pourra-t-il connaître l'esprit de vérité? et comment pourra-t-il le recevoir?

Le monde ne peut pas le recevoir. Il y a l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur. Qui est possédé de l'un, ne peut pas recevoir l'autre. *L'homme sensuel ne peut entendre ce qui est de l'esprit de Dieu; ce lui est folie, et il ne peut pas l'entendre, parce qu'il le faut examiner par l'esprit*[3]; et son esprit est tout plongé dans les sens; il fait quelque effort, et il ne peut pas, et il retombe toujours dans son sens charnel.

XCIe JOUR.

La demeure de Jésus-Christ, et sa manifestation dans les saintes âmes. *Joan.* XIV, 17.

Mais vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera en vous, et qu'il sera en vous. Y être véritablement, c'est y demeurer : il ne veut pas être dans nous en passant; où il ne demeure pas, si on peut parler de la sorte, il ne croit pas y avoir été. *C'est un esprit ferme, esprit stable, constant, assuré*[4]; parce qu'il est véritable; et ce qui est véritablement, c'est ce qui demeure; ce qui passe tient plus du néant que de l'être.

Mais, Seigneur, vous avez dit : *L'esprit souffle où il veut; et personne ne sait d'où il vient, ni où il va : ainsi en est-il de celui qui est né de l'esprit*[5]. Comment donc dites-vous aujourd'hui : *Vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera en vous, et qu'il y sera?*

Dans les premières touches de l'esprit, on ne sait d'où il vient, ni où il va; il vous inspire de nouveaux désirs inconnus aux sens; vous ne savez où il vous mène; il vous dégoûte de tout, et ne se fait pas toujours sentir d'abord; on sent seulement qu'on n'est pas bien, et on désire d'être mieux. Quand il demeure, il se fait connaître; mais après il vous rejette dans de nouvelles profondeurs, et vous commencez à ne plus connaître ce qu'il vous demande; et la vie intérieure et spirituelle se passe ainsi entre la connaissance et l'ignorance,

[1] *Joan.* V, 19. — [2] *Sap.* II, 6. — [3] I. *Cor.* II, 14. — [4] *Sap.* VII, 23. — [5] *Joan.* III, 8.

jusqu'à ce que vienne le jour où ce bienheureux esprit se manifeste.

Je ne vous laisserai pas orphelins; je viendrai à vous[1]. Il venait de les appeler ses *petits enfants;* il continue à parler en père : *Je viendrai à vous;* je vous verrai après ma résurrection. Mais ce n'est pas là toute ma promesse; car je disparaîtrai trop tôt pour vous satisfaire par cette courte vision; je viendrai en vous par mon esprit consolateur. Les orphelins seront consolés, parce que l'esprit de leur père sera en eux, et qu'il leur apprendra à prononcer comme il faut le nom de père : *Dieu enverra dans* leurs *cœurs l'esprit de son Fils, qui* les *fera crier, Mon Père, mon Père*[2]; qui leur apprendra à parler, à agir en enfants, et non en esclaves: en esprit de confiance, de tendresse, d'amour et de liberté.

Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus; mais vous, vous me verrez, parce que je vivrai, et vous vivrez[3]; vous vivrez de cette vie, dont il est écrit : *Le juste vit de la foi*[4]. Vous vivrez de cette *foi* agissante et féconde en bonnes œuvres, *qui opère par l'amour*[5]. Pour voir Jésus vivant, il faut vivre, et vivre de la vraie vie. Le monde, qui est mort, ne verra point Jésus qui est vivant. *En ce jour, vous verrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous*[6]. En ce jour, lorsque le Saint-Esprit vous sera donné, et encore plus en ce jour, où vous verrez à découvert la vérité même, vous verrez mon union intime, substantielle et naturelle avec mon Père, et celle que j'ai contractée avec vous par miséricorde et par grâce. Si vous m'aimez, je vous aimerai, et *je me manifesterai à vous* par amour. Douce manifestation que l'amour inspire, que l'amour attire! *Je me manifesterai*, non point pour satisfaire des yeux curieux, mais pour contenter un cœur ardent.

XCIIe JOUR.

La prédestination. Le secret en est impénétrable. *Joan.* XIV, 22.

Jude lui dit : Seigneur, d'où vient que vous vous découvrez à nous, et non pas au monde[7]*?* Cette question devait naître naturellement du discours qui a précédé; puisqu'on y a vu que le Sauveur avait déclaré qu'il se manifesterait par son Saint-Esprit à ses amis, et non pas au monde. C'est donc ici le grand secret de la prédestination divine : saint Jude va d'abord au grand mystère : *D'où vient?* Qu'avons-nous fait, qu'avons-nous mérité plus que les autres? N'étions-nous pas pécheurs comme eux, charnels comme eux? Eussions-nous cru, si vous ne nous aviez donné la foi? Vous eussions-nous choisi, si vous ne nous aviez choisis le premier? *Vous ne m'avez point choisi*, dira-t-il bientôt; *mais c'est moi qui vous ai choisis*[8]. *En cela paraît son amour, que ce n'est pas nous qui l'avons aimé; mais c'est lui qui nous a aimés le premier*[9].

[1] *Joan.* XIV, 18; XII, 33. — [2] *Gal.* IV, 6. — [3] *Joan.* XIV, 19. — [4] *Rom.* I, 17. — [5] *Gal.* V, 6. — [6] *Joan.* XIV, 20. — [7] *Ibid.* 22. — [8] *Ibid.* XV, 16. — [9] I. *Joan.* IV, 10.

Pourquoi, Seigneur, pourquoi? dit saint Jude. Lui seul pouvait résoudre cette question; mais il s'en est réservé le secret. Et c'est pourquoi il n'y répond pas; et, sans faire même semblant de l'entendre, il répète encore une fois : *Si quelqu'un m'aime, il gardera mon commandement; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui* [1]. Comme s'il eût dit : O Jude, ne demandez pas ce qu'il ne vous est pas donné de savoir; ne cherchez point la cause de la préférence; adorez mes conseils : tout ce qui vous regarde sur ce sujet, c'est qu'il faut garder les commandements; tout le reste est le secret de mon Père; c'est le secret incompréhensible du gouvernement que le souverain se réserve.

Il y a des questions que Jésus résout; il y en a qu'il montre expressément qu'il ne veut pas résoudre, et où il reprend ceux qui les font. Il y en a, comme celle-ci, où il réprime la curiosité par son silence; il arrête l'esprit tout court; et pour le désoccuper des recherches dangereuses, il le tourne à des réflexions nécessaires*. [Saint Jude entendit bien qu'il ne fallait pas pousser plus loin la question. Apprenons de ce saint apôtre à demeurer en repos, non sur l'évidence d'une réponse précise, mais sur l'impénétrable hauteur d'une vérité cachée. Et nous,] passons, évitons cet écueil, où l'orgueil humain ferait naufrage. *O profondeur des trésors de la science et de la sagesse de Dieu! Que ses jugements sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles! Qui lui a donné quelque chose le premier pour en prétendre récompense? Parce que tout est de lui, tout est par lui, tout est en lui : à lui soit gloire dans tous les siècles : Amen* [2]. Il n'y a qu'à adorer ses conseils secrets, et lui donner gloire de ses jugements, sans en connaître la cause. C'est, avec ces mots de l'apôtre, expliquer le silence de Jésus-Christ. Taisez-vous, raison humaine! O Seigneur, que j'ai de joie de la faire taire devant vous! [C'est assez de savoir dire comme David, avec joie et reconnaissance : *qu'il n'a pas ainsi traité toutes les autres nations; et il ne leur a pas manifesté ses jugements* [3]; et encore avec saint Paul : Jésus-Christ *a laissé chaque nation aller dans ses voies* [4]; sans lui demander pourquoi il l'a fait.] *Qui en veut savoir davantage*, dit saint Augustin [5], *qu'il cherche de plus grands docteurs; mais qu'il craigne de trouver des présomptueux.*

[1] *Joan.* XIV, 2.

* Ces mots [Saint Jude..., *jusqu'à* Et nous], et ceux-ci [C'est assez de savoir..... *jusqu'à* il l'a fait], ne sont point dans le manuscrit original, et on ne peut soupçonner qu'ils aient été écrits sur un papier séparé qui se serait perdu; car il n'y a aucun signe de renvoi. Nous les avons conservés parce qu'on les lit dans les éditions précédentes. Il est permis de conjecturer que l'auteur les aura ajoutés à quelque copie de cet ouvrage. On trouve dans la suite deux ou trois passages semblables; nous aurons soin d'en avertir. (*Edit. de Versailles.*)

[2] *Rom.* XI, 34, 36. — [3] *Ps.* CXLVII, 10. — [4] *Act.* XIV, 15. — [5] *Lib. de Spirit. et litt. cap.* 3, *n.* 60.

XCIII^e JOUR.

Demeure fixe du Père et du Fils dans les âmes.
Joan. XIV, 23.

Ce qui est certain, ce qu'il faut savoir, ce qu'on ne saurait assez imprimer dans son esprit; c'est que la cause prochaine de la préférence est que Jésus-Christ et son Père se manifestent à celui qui garde les commandements : *Nous viendrons à lui, et nous y établirons notre demeure* [1].

Il va toujours les affermissant de plus en plus, en les assurant de l'amour de son Père, du sien, de la présence et de l'assistance de son saint Esprit; et afin de ne rien omettre, il leur dit encore : *Nous viendrons en vous, mon Père et moi :* nous ne nous contenterons pas de vous assister au dehors : *nous viendrons à vous : nous y établirons notre demeure.* Nous vous serons intimement unis; et cela, non point en passant, mais par un établissement permanent.

Nous viendrons. Quel autre qu'un Dieu peut parler ainsi? Un simple homme, une simple créature, quelque parfaite qu'on la fasse, oserait-elle dire : *Nous viendrons*, et s'associer avec le Père éternel, pour demeurer dans le fond des âmes comme dans son sanctuaire?

Nous viendrons à eux, et nous y établirons notre demeure : et cela, qu'est-ce autre chose, sinon ce qui est écrit : *Vous êtes le temple du Dieu vivant : comme Dieu dit lui-même : Je ferai ma demeure en eux, et je me promènerai au milieu d'eux, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Sortez du milieu du monde, dit le Seigneur, et séparez-vous, et ne touchez point aux choses impures; et je vous recevrai, et je serai votre père, et vous serez mes fils et mes filles, dit le Seigneur tout-puissant* [2].

Qui nous dira quelle est cette secrète partie de notre âme dont le Père et le Fils font leur temple et leur sanctuaire? Qui nous dira combien intimement ils y habitent, comme ils la dilatent comme pour s'y promener; et de ce fond intime de l'âme, se répandre partout, occuper toutes les puissances, animer toutes les actions? Qui nous apprendra ce secret, pour nous y retirer sans cesse, et y trouver le Père et le Fils?

Ce n'est pas là cette présence dont saint Paul dit : *Il n'est pas loin de nous, car nous vivons, nous nous mouvons, et nous sommes en lui et par lui* [3]. Car cette présence nous est commune avec tous les hommes, et même, en un certain sens, avec tout ce qui vit et qui respire. Mais l'union que Jésus-Christ nous promet ici est une union qu'il ne promet qu'à ses amis. Qu'elle est profonde! qu'elle est intime! qu'elle est éloignée de la région des sens!

Quand Dieu nous a faits à son image, il a créé en nous, pour ainsi parler, ce secret endroit où il se plaît d'habiter. Car il entre intimement dans la créature faite à son image : il s'unit à elle par l'endroit qu'il a fait à son image, où il a mis sa ressem-

[1] *Joan.* XIV, 23. — [2] II. *Cor.* VI, 16, 17, 18. — [3] *Act.* XVII. 27, 28.

blance. L'homme ne lui est pas étranger, puisqu'il l'a fait, comme lui, intelligent, raisonnable, capable de le désirer, de jouir de lui ; et lui aussi il jouit de l'homme; il entre dans son fond, d'où il possède le reste; il en fait son sanctuaire. O homme, ne comprendras-tu jamais ce que ton Dieu t'a fait? Nettoie à Dieu son temple; car il y veut habiter; crois seulement, mais d'une foi vive; tu n'auras besoin pour prier d'autre temple que de toi-même. Que Dieu t'écoute de près! Il est en toi, il y demeure, il y règne; son Fils y est avec lui. Quand il t'a fait à son image, il a parlé avec son Fils de l'ouvrage qu'il allait faire, et il a dit : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* [1] : et maintenant il vient en toi avec lui : il l'envoie continuellement de son sein dans le tien; il y envoie aussi son Saint-Esprit, sanctificateur invisible de ce temple. Il faut être juste pour cela, car il ne peut pas habiter dans une âme souillée. O homme, comment peux-tu souffrir le péché? Temple de Dieu, comment peux-tu mettre une idole dans ce sanctuaire?

Non, je me veux retirer en Dieu. Et que faut-il faire pour cela, sinon se recueillir en soi-même? Mais l'y sentons-nous, l'y trouvons-nous? Dieu n'est-il pas en nous d'une manière vive, et qui se fasse sentir? Jésus-Christ a dit du Saint-Esprit : *Vous le connaîtrez, parce qu'il sera en vous, et qu'il y demeurera* [2]. Nous devons donc aussi connaître et sentir en nous le Père et le Fils, puisqu'ils y sont et qu'ils y demeurent. Oui, sans doute, il est ainsi : Dieu se fait sentir en quelque sorte, lorsqu'il arrive en nous : c'est ce que saint Paul vient de nous rapporter : *Et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple* [3].

Quand je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous ne voulons que Dieu, et que tout le reste nous est en horreur, alors Dieu se fait sentir. Mais ne croyons pas qu'il se fasse toujours sentir bien clairement, ni que dans le cours de cette vie il se fasse sentir avec certitude. Il nous est plus intime que nous ne le sommes à nous-mêmes : ainsi il se cache en nous autant qu'il lui plaît : il s'y découvre à nous-mêmes autant qu'il lui plaît; et il ne s'y découvrira pleinement que lorsqu'il assouvira tous nos désirs, que *sa gloire nous apparaîtra, et que Dieu sera tout en tous*, comme dit saint Paul [4].

Ouvrons-lui cependant l'entrée : Jésus-Christ nous en donne le moyen : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole; celui qui ne m'aime pas ne garde pas ma parole* [5]. *N'aimez point en discours, ni en paroles; aimez par les œuvres et en vérité* [6]. Il sonde les cœurs, et il voit que celui qui parle, et qui croit aimer sans agir, n'aime pas. Mais aussi, celui qui garde extérieurement sa parole, et qui n'agit point par amour, ne garde pas véritablement cette parole. Il faut joindre l'exécution de sa parole avec son amour, parce que sa principale parole et l'abrégé de sa doctrine, c'est qu'il faut aimer.

[1] *Gen.* I, 26. — [2] *Joan.* XIV, 17. — [3] II. *Cor.* VI, 16. — [4] I. *Cor.* XV, 28. — [5] *Joan.* XIV, 23, 24. — [6] *Ibid.* III, 18.

XCIV[e] JOUR.

État ferme de la vie chrétienne. *Joan.* XIV, 16, 23

Arrêtons-nous sur ces paroles : *Mon Père vous donnera le Consolateur, afin qu'il soit en vous éternellement. Vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera en vous. Nous viendrons à lui, et nous y établirons notre demeure* [1]. Entendons que la vie chrétienne n'est pas un mouvement perpétuel du bien au mal, et du mal au bien. C'est quelque chose de stable et de permanent. Celui qui n'a rien de ferme, et dont la vie est un continuel retour du péché à la pénitence et de la pénitence au péché, a juste sujet de craindre que le bien n'ait jamais été solidement en lui.

Je ne veux pas dire qu'on ne puisse jamais perdre la grâce; car pourquoi la pénitence aurait-elle été établie après le baptême? Je ne veux pas dire que la chute après la pénitence soit sans remède; car Jésus-Christ n'a point donné de bornes à la puissance des chefs : *Tout ce que vous remettrez sera remis; tout ce que vous délierez sera délié* [2] : vous pourrez remettre et délier jusqu'à l'abus de la pénitence. Je ne veux pas dire non plus que le passage de la grâce au péché, et du péché à la grâce, ne puisse pas quelquefois être fréquent. Saint Pierre était juste quand Jésus lui dit, comme aux autres : *Vous êtes purs* [3]; et il n'excepta que Judas. Il tomba bientôt après, quand il renia son maître; il se convertit bientôt après, lorsque Jésus le regarda, et qu'il pleura si amèrement. Qui osera dire qu'un regret si amer et si sincère, le fruit d'un regard spécial de Jésus, ne lui rendit pas la justice? Mais qui osera dire aussi qu'il ne l'avait pas perdue de nouveau lorsque *Jésus lui reproche comme aux autres son incrédulité et la dureté de son cœur, pour n'avoir pas voulu croire ceux qui leur annonçaient qu'il était ressuscité* [4]? Dieu permet ces chutes fréquentes, lorsqu'il fait sentir à une âme sa propre faiblesse. Mais où en veut-il venir par ces terribles leçons, sinon à affermir l'âme dans l'humilité, dans la défiance de soi-même, dans la confiance en Dieu, et par là dans la vertu? Il en faut donc venir à un état de fermeté et de consistance. Chrétien, tu as assez appris tes faiblesses par tes chutes : il n'est pas question de l'expérimenter toujours; il est temps de profiter de tes expériences : Pierre n'a été vacillant un peu de temps que pour être conduit par là à une longue et perpétuelle persévérance.

XCV[e] JOUR.

Le maître intérieur. *Joan.* XIV, 25, 26.

Je vous ai dit ces choses pendant que j'étais parmi vous; mais le Saint-Esprit consolateur, que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous inspirera, vous suggérera, mot à mot, selon l'original, *vous fera ressouvenir de toutes les choses que je vous aurai dites* [5]. Quoi donc! avions-nous besoin de deux maî-

[1] *Joan.* XIV, 16, 17, 23. — [2] *Matt.* XVI, 19. — [3] *Joan.* XIII, 10. — [4] *Marc.* XVI, 14. — [5] *Joan.* XIV, 25, 26.

tres? et Jésus-Christ ne nous suffisait-il pas pour nous enseigner? Soyons ici attentifs à cette école intérieure, qui se tient dans le fond du cœur. Outre les enseignements du dehors, il nous fallait un maître intérieur, qui fît deux choses : l'une, de faire entendre au dedans ce qu'on nous avait enseigné au dehors; l'autre, de nous en faire souvenir, et d'empêcher qu'il ne nous échappât jamais.

Remarquons bien néanmoins que Jésus-Christ et le Saint-Esprit ne nous enseignent pas des choses différentes. Écoutez bien, fanatiques, qui attribuez à la doctrine du Saint-Esprit des choses que Jésus-Christ n'a pas dites. Il enseigne les mêmes choses; mais l'un enseigne au dehors, et l'autre au dedans : et lorsqu'on dit que le Saint-Esprit enseigne au dedans, il faut entendre que Jésus-Christ même enseigne aussi au dedans; parce que c'est lui qui envoie le Saint-Esprit, qui est plein de lui, comme il l'expliquera bientôt.

Et pourquoi cette doctrine intérieure est-elle attribuée au Saint-Esprit, si ce n'est pour la même raison que l'infusion de la charité lui est attribuée? *La charité*, dit-il, *est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné*[1]. Qu'est-ce donc qu'enseigner au Saint-Esprit, si ce n'est faire aimer la vérité que Jésus-Christ nous a annoncée, jusqu'à pouvoir dire : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou la persécution, ou la faim? Nous sommes victorieux dans toutes ces tentations, à cause de celui qui nous a aimés, et qui nous a donné son amour*[2]. Et qu'est-ce que nous faire ressouvenir de ce que Jésus-Christ nous aura dit, sinon le tenir toujours présent à notre esprit par l'attachement que nous y aurons au fond du cœur? C'est-à-dire que le Saint-Esprit nous inspire non tant la science que l'amour, et que c'est par lui véritablement que nous sommes enseignés de Dieu, comme Jésus-Christ nous l'a dit[3].

Soyons donc recueillis et intérieurs, puisque c'est au dedans que nous parle notre docteur. Homme, où courez-vous d'affaire en affaire, de distraction en distraction, de visite en visite, de trouble en trouble? Vous vous fuyez vous-même, puisque vous fuyez votre intérieur; et vous fuyez en même temps le Saint-Esprit, qui vous y veut parler.

XCVI[e] JOUR.

Paix intérieure. *Joan.* XIV, 27.

Je vous laisse ma paix; je vous donne ma paix, cette paix intérieure, *que le monde ne vous peut donner*[4], puisqu'au contraire c'est lui qui la trouble. Et qu'est-ce que cette paix? *Nous viendrons à lui, et nous y ferons notre demeure*[5]. Dieu en nous et dans notre fond, c'est notre paix. Car il est écrit de la cité sainte, qui est la figure de l'âme fidèle : *Dieu ne sera point ébranlé au milieu d'elle*[6]. *Que la tempête vienne*, c'est-à-dire les passions, les afflictions, la perte des biens temporels : *Dieu au milieu de l'âme ne sera point ébranlé;* ni par conséquent le fond où il est, car le Psalmiste poursuit : *Dieu l'aidera dès le matin :* Dieu la préviendra de ses grâces; et c'est là sa paix, pourvu qu'elle soit soigneuse de se recueillir en elle-même, car c'est là qu'elle trouve Dieu, qui est sa force. Si elle se dissipe, si elle court, Dieu sera ébranlé au milieu d'elle; non en lui-même, mais au milieu d'elle. Commencez-vous à écouter le monde et la tentation, Dieu s'ébranle au milieu de vous, il est prêt à vous quitter. Consommez-vous le péché, il vous quitte. Demeurez donc uni à vous-même, et à Dieu, qui est en vous : il ne s'ébranlera pas au milieu de vous; par là vous serez en paix, car il est écrit : *Le lieu où il demeure sera en paix*[1]. *Il n'y a point de paix pour les méchants, dit le Seigneur*[2]. Encore un coup : *Il n'y a point de paix pour les méchants : ils sont comme une mer agitée qui n'a jamais de repos*[3]; qui regorge en mauvais désirs; *et ses flots, et nos écume jetée au bord sera foulée aux pieds, et ne fera que de la boue*[4].

[1] *Rom.* V, 5. — [2] *Ibid.* VIII, 35, 37. — [3] *Joan.* VI, 45. — [4] *Ibid.* XIV 27. — [5] *Ibid.* 23. — [6] *Ps.* XLV, 6.

XCVII[e] JOUR.

Paix imperturbable. *Joan.* XIV, 27.

Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix: je ne vous donne pas une paix comme celle que le monde donne. Ne soyez point troublés, ne craignez rien. C'est ce que le monde ne peut vous donner. Ce qu'il redouble le nom de la paix, marque l'affection et la tendresse avec laquelle il fait un si beau présent. Vous diriez qu'à coups redoublés il veuille faire pénétrer la paix au fond du cœur. Il la leur donne pour eux, il la leur donne pour nous. Il leur donne cette paix qui reposera sur les enfants de la paix, qui seront dans la maison où ils entreront; et qui reviendra à eux si personne ne la veut recevoir. Recevons donc la paix des apôtres, celle des ministres de Jésus-Christ, lorsqu'ils entrent dans nos maisons; soyons pour eux des enfants de paix; ne soyons ni contredisants, ni murmurateurs. Recevons cette paix, non celle du monde, mais celle que Jésus-Christ sait faire trouver au milieu des humiliations et des travaux.

Ne craignez rien, ne vous troublez pas. C'est, comme nous avons dit, la conclusion de tout ce discours, et le terme où il aboutit. Considérons toutes les raisons par lesquelles le Fils de Dieu bannit le trouble que devait causer sa mort. Premièrement, s'il s'en va, c'est pour nous préparer la place dans la maison de son Père. Ses disciples le peuvent suivre; et en leur disant où il va, il leur montre aussi le chemin pour y parvenir. Il leur apprend où ils pourront voir le Père, dont la vision leur suffit, dans la possession duquel ils n'ont plus rien ni à désirer ni à craindre. Secondement, quoiqu'il les quitte, il n'en sera pas moins leur protecteur; et ils peuvent tout obtenir en son nom. Loin que son absence leur nuise, il fera pour eux

[1] *Ps.* LXXV, 3. — [2] *Is.* XLVIII, 22. — [3] *Ibid.* LVII, 21. — [4] *Ibid.* 20.

et par eux de plus grandes choses qu'il n'avait jamais faites. Troisièmement, en les quittant, il leur promet un consolateur invisible, qui adoucira leurs peines, et leur gravera dans le cœur toute sa doctrine. Touchés de l'amour qu'ils auront pour sa personne, ils garderont sa parole. Enfin, il ne les quittera pas en les quittant; il viendra à eux, et il y viendra avec son Père, et ils établiront leur demeure dans leurs âmes : ce qui les fera jouir dans le fond du cœur, au milieu des persécutions et des tentations, d'un imperturbable repos, et de cette *paix qui surpasse tout sentiment, toute pensée, toute intelligence* [1]. Après cela on peut conclure : *Ne vous troublez pas, ne craignez rien.* Voici néanmoins encore une raison plus touchante pour ses vrais disciples.

XCVIII[e] JOUR.

Jésus-Christ rentre en sa gloire, retournant à son Père. *Joan.* XIV, 28.

Vous avez ouï que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens [2] : je meurs, et je ressuscite, et je reviens de nouveau à vous; je m'en vais encore, je monte au ciel, et j'en reviendrai à la fin, pour demander compte de mes grâces. *Si vous m'aimiez, vous seriez bien aises que je m'en allasse.* Je vous ai dit les raisons de vous consoler de mon absence, par les biens qui vous en reviennent. En voici une, par rapport à moi, qui vous doit toucher davantage : *Si vous m'aimez, vous devez vous réjouir que je retourne à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi*, et que c'est avec lui que je trouverai ma véritable grandeur.

C'est son Père qui en est la source, parce qu'il tient tout de lui : il est toujours dans son sein, et ne le quitte jamais. Toutefois, en se faisant homme, il est sorti en un certain sens du lieu de sa gloire ; et il s'est fait moindre que son Père, lui qui est naturellement son égal. Comme homme, il va retourner à ce lieu de gloire; et en retournant à celui qui est plus grand que lui, à cet égard, il devient aussi plus grand lui-même, *parce qu'il entre dans sa gloire* [3], ensuite de ses souffrances, et qu'*assis à la droite de la majesté* de Dieu, *toute puissance lui est donnée dans le ciel et dans la terre* [4]. C'est ce qu'il nous dira bientôt : *Mon Père, glorifiez-moi de la gloire que j'ai eue auprès de vous, avant que le monde fût* [5]. Répandez cette gloire sur l'humanité que j'ai prise. Telle est la gloire que je vais recevoir en retournant à mon Père : *Si vous m'aimiez, vous en auriez de la joie.* Réjouissez-vous donc, vous qui m'aimez; réjouissez-vous de la gloire où je vais entrer.

C'est ce que font tous les bienheureux esprits, en disant : *L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir puissance, divinité, richesses, sagesse, force, honneur, gloire, bénédiction, action de grâces :* il est digne de les recevoir avec son Père : *à celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, bénédiction, et honneur, et gloire, et puissance aux siècles des siècles* [1] ? Vous le voyez, ils n'ont point de termes pour expliquer un si grand transport : c'est qu'ils aiment Jésus, et se réjouissent de la gloire qu'il a reçue avec son Père.

[1] *Philip.* IV, 7. — [2] *Joan.* XIV, 28. — [3] *Luc.* XXIV, 26. — [4] *Matt.* XXVIII, 18. — [5] *Joan.* XVII, 5.

C'est pour nous exciter à cette joie qu'il nous dit : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père* [2]. O Seigneur, je m'en réjouis; je ne me réjouis pas tant de mes avantages que je me réjouis de votre gloire. Allez à votre Père, selon ce qu'il est plus grand que vous, afin de jouir des avantages de votre naturelle grandeur. Gloire, louange, bénédiction, puissance, honneur, soient donnés à l'Agneau, qui a été immolé pour nous. Soyez loué, soyez adoré, soyez servi de toute créature : je fais ma gloire de votre gloire, ma grandeur de votre grandeur, ma félicité de votre félicité. Voilà ce qu'il nous faut dire dans toute l'étendue de notre cœur, en honneur de cette parole du Sauveur : *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi.*

Mon Sauveur, que vous êtes grand, puisque vous avez besoin d'avertir les hommes que votre Père est plus grand que vous ! Si un autre que vous disait : Dieu est plus grand que moi; on lui répondrait : Qui en doute? quelle comparaison y a-t-il à faire entre Dieu et vous? C'est trop présumer de vous que de croire qu'on vous puisse mettre en comparaison avec Dieu. Mais comme il y a en Jésus-Christ une grandeur pareille à celle de Dieu, en sorte qu'il ne craint point de ce côté-là de traiter d'égal avec Dieu, et que, dans tout le discours que nous avons ouï, il montre cette égalité, il a été nécessaire de nous faire souvenir aussi de l'endroit par où le Père est plus grand que lui, de peur qu'on oubliât qu'étant Dieu, il s'était humilié et anéanti jusqu'à prendre, non-seulement la forme d'esclave, mais encore la figure du pécheur.

Que vous êtes grand, mon Sauveur! Que j'ai de joie de votre grandeur ! Que j'ai de joie de la gloire que vous avez naturellement dans le sein de votre Père ! Que j'en ai de celle où vous êtes exalté par votre humiliation jusqu'à la mort, et à la mort de la croix!

Seigneur, vous m'avez appris comment il vous faut aimer : oserai-je vous dire avec saint Pierre : *Seigneur, vous savez que je vous aime* [3] ? Excitez-vous, chrétien, à cet amour : dites mille et mille fois à Jésus : Je vous aime; mais souvenez-vous qu'il vous a dit : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements.*

XCIX[e] JOUR.

Jésus-Christ prédit tout ce qui lui doit arriver : il va volontairement à la mort. *Joan.* XIV, 29.

Je vous ai dit ces choses avant qu'elles arrivassent, afin que vous crussiez lorsqu'elles seraient arrivées [4]. Que vous crussiez quoi ? deux choses.

[1] *Apoc.* V, 12, 13. — [2] *Joan.* XIV, 28. — [3] *Ibid.* XXI, 15. — [4] *Ibid.* XIV, 29.

La première, que je vois tout, que je sais tout, qu'on ne me peut cacher ce qu'on trame contre moi dans les ténèbres. Je vois le traître disciple qui me vend, qui me va livrer, qui se met à la tête de mes ennemis pour me prendre. Je sais tout ce qu'ils feront, et qu'ils me conduiront à la mort. Je vous le dis avant qu'il arrive, afin que vous croyiez en moi : au même sens qu'il venait de dire : *Un de vous, qui mange avec moi : me trahira, et je vous le dis avant qu'il arrive, afin que lorsqu'il arrivera vous croyiez que c'est moi qui suis*[1] le Christ; et qu'il avait dit peu de jours auparavant : *Notre ami Lazare est mort : je m'en réjouis pour l'amour de vous, afin que vous croyiez, parce que je n'y étais pas*[2]. La seconde chose, afin que vous croyiez que le monde ne peut rien sur moi, et que personne n'aurait puissance de me livrer, si je ne me livrais moi-même le premier, pour obéir à mon Père.

C'est ce qu'il confirme par les paroles suivantes : *Je n'ai plus guère de temps pour vous parler : le prince de ce monde arrive, et il n'a rien en moi*[3]. Il anime les Juifs, et je les vois avancer par son instinct. Il n'a aucun droit sur moi, parce que je suis sans péché; ainsi il n'a pas le droit de m'assujettir à sa puissance, ni de me donner la mort : *Mais afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il me commande : Levez-vous, sortons d'ici*[4]. C'est ainsi que finit son discours.

Afin que le monde sache, car je lui dois cet exemple, que j'aime mon Père, et que je fais tout ainsi qu'il me l'ordonne : c'est l'exemple que je veux donner, non-seulement d'obéir, mais d'obéir par amour. Je viens de vous dire : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements : celui qui m'aime garde ma parole :* il faut premièrement aimer, et ensuite obéir, mais par amour. C'est ce que je commande, c'est ce que je fais : j'aime mon Père, et j'obéis. Je m'avance volontairement pour exécuter ses ordres : Judas sait le lieu où j'ai accoutumé d'aller prier, et il se sert de cette connaissance pour me surprendre; mais il ne me surprend pas. Je vois ses complots; et quelque loin qu'il soit, toutes ses paroles viennent à mes oreilles[5]. Combien ai-je rompu de complots semblables! Combien ai-je échappé de fois aux Juifs, qui voulaient me prendre! Je pourrais encore rompre ce coup, en n'allant point au jardin où l'on vient me prendre : mais il est temps, mon heure est venue, et mon Père me fait voir que c'est cette fois qu'il faut que je meure. C'est l'heure de mes ennemis et de la puissance des ténèbres : *Levez-vous, sortons d'ici :* allons au-devant de ceux qui me cherchent.

Il répète les mêmes paroles en descendant de la montagne des Olives, et en sortant de son agonie : *Levez-vous, allons; celui qui me trahit approche*[6]. Il ne recule pas : il marche à la mort avec une volonté déterminée, il y mène ses disciples : *Levez-vous, partons*. Car encore que leur heure ne soit pas venue, il veut pourtant qu'ils le suivent, et il les mène au combat pour les aguerrir. Ils fuiront à cette fois, mais peu à peu ils s'accoutumeront à combattre : *Allons donc, suivez-moi*, dit-il, *levez-vous*. C'est à nous qu'il parle aussi. Revêtons-nous, à son exemple, de résolution et de courage : ne nous troublons pas; ne craignons rien : à quelque hasard qu'il nous faille aller pour son service, faudrait-il aller à une mort assurée, levons-nous, partons; et quand il sera à la porte, lorsqu'il frappera le dernier coup, et qu'on nous annoncera la mort prochaine, disons avec un air libre et d'une voix ferme : *Levons-nous, sortons d'ici*.

Cela dit, Jésus se leva : il partit du cénacle et de la maison, *pour aller, selon sa coutume, au jardin et à la montagne des Oliviers; et ses disciples le suivirent*[1].

[1] *Joan.* XIII, 18. — [2] *Ibid.* XI, 11, 14, 15. — [3] *Ibid.* XIV, 30. — [4] *Ibid.* 31. — [5] *Ibid.* XVIII, 2, 3, 4. — [6] *Matt.* XXVI, 46.

SECONDE PARTIE.

SUITE DU DISCOURS DE NOTRE-SEIGNEUR : CE QU'IL DIT DEPUIS SA SORTIE DE LA MAISON, JUSQU'A CE QU'IL MONTAT A LA MONTAGNE DES OLIVIERS.

PREMIER JOUR.

Jésus est la vigne, et les fidèles les membres. Nécessité, efficace, influence continuelle de la grâce. *Joan.* XV, 1, jusqu'au 7.

Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron, le laboureur[2]. On croit que sur le chemin de la montagne des Olives il se trouvait beaucoup de vignes, qui donnèrent lieu au Sauveur de dire ces paroles. Nous devons apprendre par cet exemple, et par les autres de même nature, à nous servir de tous les objets qui se présentent pour nous élever à Dieu, et par ce moyen sanctifier, pour ainsi parler, toute la nature.

Nous avons ici à considérer trois choses : la vigne ou la tige, qui est Jésus-Christ; les branches de la vigne, c'est-à-dire les fidèles; et le laboureur, qui est le Père éternel. Les deux premières choses nous font sentir combien nous sommes unis à Jésus-Christ, et le besoin extrême que nous avons de cette union.

Notre union avec Jésus-Christ présuppose, premièrement, une même nature entre lui et nous : comme les branches de la vigne sont de même nature que la tige. Il fallait donc que Jésus-Christ fût de même nature que nous : ce qui aussi fait dire à saint Augustin qu'il a prononcé ces paroles selon qu'il est homme.

Elles présupposent, secondement, une intime union entre lui et nous, jusqu'à faire un même corps avec lui, comme le sarment et les branches de la vigne font un même corps avec la tige.

[1] *Luc.* XXII, 39. — [2] *Joan.* XV, 1.

Elles présupposent, en troisième lieu, une influence intérieure de Jésus-Christ sur nous, telle qu'est celle de la tige sur les branches, qui en tirent tout le suc, dont elles sont nourries.

De là suit une extrême dépendance de tous les fidèles à l'égard de Jésus-Christ. Comme les branches sècheraient et périraient sans ressource, et ne seraient plus propres que pour le feu, sans le suc qu'elles tirent continuellement de la tige, il en serait de même de nous, si nous ne recevions continuellement de Jésus-Christ la grâce qui nous fait vivre.

Remarquons donc bien qu'il ne suffit pas que Jésus-Christ nous enseigne par sa parole et par ses exemples, mais encore que nous avons besoin de la continuelle influence de sa grâce, sans laquelle nous péririons.

Combien, d'un côté, devons-nous avoir de joie d'être unis si intimement à Jésus-Christ; et, de l'autre, quelle doit être notre humilité dans le besoin continuel que nous avons de la grâce!

Elle ne pouvait être mieux marquée que par le besoin que les membres ont de leur chef : ou, ce qui est de même nature, par celui que les branches ont de leur tige; car un seul moment d'interruption d'une influence si nécessaire les ferait mourir.

Entrons donc dans la pratique de ce commandement du Sauveur : *Demeurez en moi, et moi en vous : comme la branche ne peut porter du fruit, il en est de même de vous : vous ne pouvez rien faire sans moi* [1].

Vous ne pouvez rien faire : rien du tout : vous ne pouvez porter le moindre fruit, ni pousser par conséquent la moindre fleur, parce que la fleur n'est que le commencement du fruit. Il avait dit que *le laboureur purgerait le plant qui porte du fruit, afin qu'il en portât davantage* [2]. Mais de peur que nous ne crussions que nous ne devions à sa grâce que l'abondance des fruits, à cause qu'il avait dit que *la plante serait purgée pour porter beaucoup,* il ajoute : *Vous ne pouvez porter de fruit, si vous ne demeurez en moi ;* et encore plus précisément : *Vous ne pouvez rien sans moi :* vous ne pouvez commencer le bien, loin que vous le puissiez achever. *Personne ne peut rien penser de soi-même, comme de soi-même* [3] : *personne ne peut prononcer le nom du Seigneur Jésus que par le Saint-Esprit* [4] : ni avoir le Saint-Esprit que par Jésus-Christ, qui doit l'envoyer, comme il le dira dans la suite. Et non-seulement l'envoyer au dehors, mais encore au dedans : selon ce que dit saint Paul : *que tous les membres unis ensemble reçoivent l'accroissement par tous les vaisseaux, et par toutes les liaisons qui portent et communiquent la nourriture et la vie* [5], chacun selon sa mesure : ce que le même apôtre attribue ailleurs à la distribution de la grâce du Saint-Esprit, *qui partage ses dons à chacun, selon qu'il lui plaît* [6].

[1] *Joan.* XV, 4, 5. — [2] *Ibid.* 2. — [3] II. *Cor.* III, 5. — [4] I. *Cor.* XII, 3. — [5] *Ephes.* IV, 16, — [6] I. *Cor.* XII, 11, 13.

Tenons-nous dans une grande dépendance, à chaque instant, à chaque action.

C'est par la foi qu'on tire le suc de cette divine racine : tenons-nous toujours dans la foi.

Jésus-Christ dans l'eucharistie doit être notre cher objet, et le moyen le plus efficace de s'unir à lui comme à celui sans lequel on ne peut rien, de qui on tire tout le bon suc de la grâce, la vraie nourriture de l'âme.

Mais voici le comble de la joie. C'est que la racine n'aime pas moins à communiquer sa vie que les branches à la recevoir. Le chef est fait pour se communiquer, et Jésus-Christ pour se donner à nous. C'est pour cela que tous les conduits sont préparés : *Les uns sont apôtres, les autres docteurs* [1] : mais tout cela est pour les membres, outre que le chef influe par lui-même.

Approchez-vous de lui, et recevez la lumière, et vos visages ne seront jamais chargés de confusion [2].

La confusion est pour ceux qui s'éloignent de Jésus, parce que, laissés à eux-mêmes, ils sèchent, ils meurent, ils ne sont que faiblesse et péché.

Si la vigne, si les membres du corps pouvaient sentir ce qu'ils doivent à la racine et au chef, ils seraient en continuelles actions de grâces. Rendons grâces au Seigneur notre Dieu. Saint Paul ne nous prêche que l'action de grâces. La foi, la prière, l'action de grâces, c'est le principe, c'est le moyen, c'est le fruit de notre union avec Jésus-Christ.

IIe JOUR.

Le père est le vigneron. *Jean.* XV, 1.

Mon Père est le laboureur, ou *le vigneron.* Il faut exclure ici une fausse idée, qui serait de croire que le Père n'agisse qu'au dehors. Ce divin laboureur est celui qui envoie la pluie dont la vigne se nourrit. C'est lui qui opère dans les cœurs : *qui donne l'accroissement,* comme dit saint Paul [3] : *qui opère le vouloir et le faire.*

Mais ici l'influence intérieure semble être attribuée au Fils comme chef, afin d'établir la confiance des membres, en leur montrant que celui qui agit en eux leur est intimement uni.

Le Père agit dans le Fils, et le Fils agit en nous : le Fils n'a rien que de son Père; et nous n'avons rien que du Fils : ainsi tout retourne au Père : *Le Père ne cesse d'agir,* dit le Fils de Dieu : *et moi j'agis aussi* [4] : et notre propre action de l'un et de l'autre, c'est d'agir dans les cœurs où nous envoyons notre Saint-Esprit, agissant par lui sans discontinuation, et faisant les hommes un même esprit avec nous. Le Fils donc opère, et le Père opère : et il n'y a de différence qu'en ce que le Père est Dieu seulement, et le Fils, Dieu et homme tout ensemble. Emmanuel : Dieu avec nous : Dieu uni à nous : Dieu agissant en nous, comme dans

[1] I. *Cor.* XII, 28. — [2] *Ps.* XXXIII, 6. — [3] I. *Cor.* I, 6, 7; *Philip.* II, 13. — [4] *Joan.* V, 17.

une partie de lui-même. C'est donc là le fondement de la confiance.

Quand les ariens disaient : Si l'un est la vigne, et l'autre le vigneron et le laboureur, ils ne sont pas de même essence; ils ne songeaient pas que ce même Jésus, qui est notre chef, notre tige, en qualité d'homme, et de même nature que nous, en tant que Dieu est de même nature que son Père, et laboureur comme lui, qui ne cesse de travailler à sa vigne élue. C'est là tout le fondement de notre espérance, de ce que tout est à nous par Jésus-Christ. Comme homme il est à nous; l'homme est Dieu, Dieu donc est à nous en Jésus-Christ. *Le Père est dans le Fils, et le Fils est dans le Père*[1]. Toute la substance de la Divinité étant à nous, tous les fruits et tous les dons sont à nous; le Saint-Esprit, qui est le don substantiel, est à nous; et ce don nous est donné avec tous les dons dont il est plein. Voilà les richesses du chrétien. Peut-il penser à d'autres biens? Il en a besoin, je le sais; mais pour le corps. Qu'il les prenne donc en passant pour le corps qui passe; mais qu'il cultive, qu'il nourrisse, qu'il enrichisse son âme. *Travaillez, non point à une nourriture qui périt, mais à une nourriture qui mène à une vie éternelle, que le Fils de l'homme vous donnera*[2]; qu'il vous a déjà donnée en s'incarnant; qu'il vous donne tous les jours par sa parole; et qu'il vous donnera encore, en se donnant à vous par l'eucharistie.

IIIe JOUR.

Jésus-Christ retranche la branche infructueuse. *Joan.* XV, 2.

La branche qui ne porte point de fruit en moi, ce céleste vigneron *la retranchera; et la branche qui en portera, il la taillera, afin qu'elle en porte davantage*[3]. Voilà deux opérations : de retrancher le bois inutile, et de tailler l'autre pour n'y rien laisser d'impur et de superflu.

La première opération, qui est de retrancher la branche qui ne porte point de fruit, a un effet terrible marqué au ℣ 6, où il est porté que cette branche retranchée *séchera, et sera jetée au feu et brûlera.*

Il ne faut qu'écouter le saint Prophète : *Fils de l'homme, que ferez-vous de la branche de la vigne? En ferez-vous quelque* bel *ouvrage*[4], comme on en fait du cèdre, des autres grands arbres, qu'on n'emploie jamais à de plus beaux usages, qu'après qu'ils sont coupés? En est-il de même de la vigne? Point tout. *Quand même elle était sur pied,* on voyait bien qu'*elle n'était propre à aucun ouvrage : combien plus,* étant arrachée, verra-t-on qu'elle n'est *bonne que pour le feu?* Plus elle est excellente, lorsqu'elle porte *son fruit délicieux qui réjouit Dieu et les hommes*[5]; plus elle est inutile, quand elle n'en porte plus, et n'a plus rien à attendre que le feu, dont elle est digne. Ainsi en est-il du chrétien.

Et remarquez qu'elle en est digne, non à cause seulement qu'elle porte du mauvais fruit; ce qui lui arrive lorsque son fruit dégénère, et que son raisin se change en mauvais verjus; mais lorsqu'elle ne porte pas de bon fruit : ainsi en est-il du chrétien : *Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres,* dans les cachots éternels; *là sera pleurs et grincements de dents*[1].

[1] *Joan.* XIV, 10. — [2] *Ibid.* VI, 27. — [3] *Ibid.* XV, 2. — [4] *Ezech.* XV, 2, 3, 4, et seq. — [5] *Jud.* IX, 13.

IVe JOUR.

Il taille la branche chargée de fruit. *Ibid.*

Mais le céleste laboureur ne tranchera-t-il que le mauvais bois incapable de produire du fruit? Non : il a une seconde opération sur le bon bois; il le taille, il le purifie; il coupe dans le vif; et, non content de retrancher le bois sec, il n'épargne pas le vert. Ainsi en est-il du chrétien. Que de choses à retrancher en toi, chrétien! Veux-tu porter un fruit abondant? il faut qu'il t'en coûte; il faut retrancher ce bois superflu; cette fécondité de mauvais désirs; cette force qui pousse trop, et se perdrait elle-même en se dissipant : tu crois qu'il faut toujours agir, toujours pousser au dehors; et tu deviens tout extérieur. Non, il faut non-seulement ôter les mauvais désirs, mais ôter le trop qui se trouve souvent dans les bons; le trop agir; l'excessive activité, qui se détruit et se consume elle-même, qui épuise les forces de l'âme, qui la remplit d'elle-même et la rend superbe. Ame chrétienne, abandonne-toi aux mains, au couteau, à l'opération de ce céleste vigneron : laisse-le trancher jusqu'au vif. *Le temps de tailler est venu : Tempus putationis advenit*[2]. Dans le printemps, lorsque la vigne commence à pousser, on lui doit ôter même jusqu'à la fleur, quand elle est excessive. Coupez, céleste ouvrier; et toi, âme chrétienne, coupe aussi toi-même; car Dieu t'en donnera la force, et c'est par toi-même qu'il te veut tailler. Coupe non-seulement les mauvaises volontés, mais le trop d'activité de la bonne, qui se repaît d'elle-même! Ame toute pleine d'Adam et du vieux levain, que ne dois-tu pas craindre de tes vices, si tu as tant à craindre de tes vertus mêmes?

Qui nous dira ce que c'est que cette âme, qui ne cesse point d'agir et de pousser; qui en poussant néanmoins, ne pousse pas trop, et en agissant n'agit pas trop; qui sait retenir cette force qui se dissiperait au dehors, et ne garderait rien pour le dedans; qui, à force de se contenter elle-même, en agissant comme une autre Marthe avec trop d'activité et d'inquiétude, même sur un bon objet, s'ôte le repos, et le veut encore ôter à Marie assise aux pieds de Jésus, comme sans action, et mettant son action dans le repos, avec lequel elle prête son attention tout entière au Sauveur qui parle au dedans? C'est ainsi que doit être l'âme chrétienne; ni oisive, ni empressée, mais tranquille aux pieds de Jésus, écoutant Jésus. Oh! qu'elle s'est utilement taillée, qu'elle a fait une salutaire blessure à son trop d'activité! Quand il faudra agir, elle trouvera ses forces entières, et son action d'au-

[1] *Matt.* XXV, 30. — [2] *Cant.* II, 12.

tant plus ferme, qu'elle sera plus paisible; non plus comme ces torrents qui bouillent, qui écument, qui se précipitent et se perdent; mais comme ces fleuves bénins, qui coulent tranquillement et toujours. Tel est *le fleuve qui réjouit la cité de Dieu :* il a une *impétuosité*[1], une force, un mouvement ferme et durable; mais en même temps doux et tranquille : l'âme se remplit d'une céleste vivacité qui ne sera plus d'elle-même, mais de Dieu.

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte : que de mouvements irréguliers! C'est un effet de son ardeur; et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté; il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force; ou plutôt, puisque cette force était en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride; car la bride ne fait plus d'effet de dompter l'animal fougueux. Par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force : et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter. Son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'en fait plus qu'une seule et même action.

Ame chrétienne, écoute l'Époux qui te dit : *Je t'ai comparée à une belle cavale*[2], et entièrement domptée. Et s'il faut t'atteler à un chariot, te faire agir en concours avec d'autres âmes également soumises, ce ne sera pas de ces chariots mal assortis, où l'un tire et l'autre demeure sans action; ce qui épuise et accable ceux qui sont de bonne volonté, et se donnent de bonne foi à l'ouvrage. Sous le fouet du conducteur, ou pour mieux dire, non tant sous le fouet que sous sa voix, et avec la légère indication d'un coup bénin qui avertit, qui réveille quelquefois; les deux chevaux sont unis, parce qu'ils sont tous deux également soumis à la sage main qui les mène. Ame chrétienne, agis ainsi, et change ton ardeur, ton activité en gravité, en douceur, en règle. Noble animal fait pour être conduit de Dieu, et le porter, pour ainsi dire, c'est là ton courage, c'est là ta noblesse.

Revenons donc à la vigne : il faut non-seulement retrancher le sec, mais encore tailler dans le vert et dans le vif.

Ve JOUR.

C'est une opération de la grâce que de conserver la justice. *Joan.* XV, 3, 4.

Vous êtes déjà purs à cause de la parole (selon la parole) *que je vous ai dite :* (*Vous êtes purs, mais non pas tous.*) *Demeurez en moi, et moi en vous*[1]. Vous n'avez pas seulement besoin de moi pour être purifiés : mais quand vous êtes purs, vous avez encore besoin de moi pour demeurer dans votre pureté. Car l'opération de la grâce n'est pas seulement à purifier, mais encore plus à conserver la pureté et la justice une fois données. Le soleil avance, et dissipe les ténèbres : l'air illuminé conservera-t-il de lui-même la lumière? Non, certainement : on ne doit pas dire, dit saint Augustin, Il a été une fois illuminé; mais il l'est continuellement et de nouveau à chaque moment; autrement il retomberait dans les ténèbres. La lumière diminue par tous les obstacles qu'on met entre le corps illuminant et le corps illuminé. C'est ce qui fait les ombres et les diverses teintes de lumière, plus ou moins vives. Combien plus l'âme raisonnable, pour conserver la justice, dépend-elle de Dieu, qui l'éclaire, et du vrai soleil de justice, qui est Jésus-Christ! Tiens-toi donc toujours exposée à cette lumière : demeure dans cette lumière, et cette lumière en toi, sans t'en détourner un seul moment. Il ne suffit pas qu'elle t'ait fait juste une fois; il faut que continuellement elle te le fasse. Entendez-vous, âme chrétienne? Ne vous détournez donc jamais, pour peu que ce soit; tenez-vous le plus que vous pouvez sous le coup direct de la lumière; car c'est par là que vous serez vivement éclairée. Ce n'est pas qu'il ne vienne de la lumière de côté et d'autre, et les corps illuminés se la renvoient mutuellement; mais se tenir sous ce coup direct, et demeurer toujours en plein soleil, c'est la perfection de l'âme pour être éclairée.

On dira : Je suis ébloui; mais c'est le propre de la lumière extérieure, qui affaiblit l'organe par lequel elle est aperçue. La vérité, quand elle est parfaite et parfaitement vue, n'éblouit pas; elle fortifie son organe, c'est-à-dire l'intelligence, et lui donne à la fin une éternelle force; c'est ce qui fait notre bonheur dans la vie future. Il est vrai qu'en cette vie nos faibles yeux, qui se purifient et ne sont pas entièrement purs, ne peuvent porter la vérité tout entière; mais elle s'est tempérée elle-même dans la foi : tourne-toi donc toujours à elle, âme chrétienne, sans craindre qu'elle te blesse. La foi te la présente, te l'applique de la manière qu'il faut : sa douce obscurité tient ton esprit en état. S'il sort de temps en temps quelque rayon de ce doux nuage, il ne sera jamais trop fort. Dieu, qui l'envoie, sait ta mesure, et ne porte qu'où il faut. Pour toi, tiens les yeux ouverts et le cœur soumis : la lumière se changera en ardeur, et le cœur gagné vivra de Dieu.

VIe JOUR.

Parabole de la vigne, tirée d'Isaïe. *Joan.* XV, 1. *Isaïe*, V, 1.

Nous devons avoir entendu la parabole de la vigne; c'est le mystère de notre union avec Jésus-Christ. Mais pourquoi elle est exprimée sous la figure de la vigne plutôt que sous celle d'un autre arbre, on l'entendra en remarquant :

[1] *Ps.* XLV, 5. — [2] *Cant.* I, 8.

[1] *Joan.* XV, 3, 4.

1. C'est l'ancienne parabole : *Seigneur, vous vous êtes fait une vigne : vous l'avez transplantée d'Égypte* dans la terre que vous lui aviez promise : *vous avez exterminé les anciens habitants de cette terre, pour lui faire place : elle s'y est étendue de coteau en coteau, et s'est élevée au-dessus des hautes montagnes qu'elle a couvertes. Toute la terre, jusqu'au fleuve, jusqu'à la mer, en a été remplie* [1], tant le provin en a été fécond et abondant. *Que n'ai-je pas fait à ma vigne?* dit le Seigneur. Ne l'ai-je pas travaillée dans toutes les saisons? J'ai fossoyé, j'ai taillé, j'ai provigné, je l'ai *environnée d'une haie* ou d'une muraille, et je l'ai munie de tous côtés. C'est *ma vigne élue* et bien-aimée [2].

2. Jésus-Christ ne fait qu'appliquer la parabole à son Église. Mais afin que cette nouvelle vigne paraisse encore plus une vigne élue et chérie, il nous apprend que cette vigne est une même chose avec lui. *Je suis*, dit-il, *la vraie vigne*, dont l'ancienne vigne n'était que la figure : c'est celle-ci qui doit porter les véritables fruits pour la vie éternelle. *Je suis la vraie vigne, et vous êtes les branches* [3] : c'est moi qui fais toute la beauté et toute la force du plant; et mon Père aime d'autant plus cette vigne, que c'est moi qu'il entend et qu'il aime en elle.

3. La vigne est de tous les plants, celui qui porte le fruit le plus excellent. C'est de la vigne qu'il a été dit en figure : *Que son vin réjouit le cœur de l'homme, et qu'il réjouit Dieu et les hommes* [4]. Dans le froment est le soutien nécessaire : dans le vin est le courage, la force, la joie, l'ivresse spirituelle, le transport de l'âme, dont les effusions étaient la figure dans les sacrifices; et encore aujourd'hui le vin entre dans le sacrifice : avec le vin nous sacrifions à Dieu la joie sensible, et nous la changeons dans la sainte joie que nous donne le sang enivrant et transportant de Jésus-Christ, qui inspire l'amour qui l'a fait répandre.

4. La vigne ne paraît rien d'elle-même; elle rampe, elle est raboteuse, tortueuse, faible, qui ne se peut élever qu'étant soutenue; sans cela elle tombe. Mais aussi étant soutenue, où ne s'élève-t-elle pas? Elle s'entortille autour des grands arbres; elle a des bras, des mains, pour les embrasser, et n'en peut plus être séparée. De ce bois tortu et raboteux, qui n'a rien de beau, sortent les pampres dont les montagnes sont couronnées, dont les hommes se font des festons. De là sort la fleur la plus odorante, de là la grappe, de là le raisin, de là le vin, et le plus délicieux de tous les fruits : ainsi l'écorce du chrétien n'a rien que de méprisable en apparence, et tout y paraît sans force : toute la force, toute la beauté est au dedans; et on peut tout, quand on ne s'élève qu'étant soutenu.

5. Le bois de la vigne est celui où la destinée du chrétien se marque le mieux. Il n'y a pour lui que de porter du fruit ou d'être jeté dans le feu : outre que c'est, comme on l'a dit, le plus humble et le plus exquis de tous les bois; le plus vil en apparence, et le plus précieux en effet. Quoi de plus faible? D'où vient plus abondamment ce qui donne et du courage et de la force? Trois fruits sont recommandés dans l'Écriture : le froment, qui est la foi, le soutien de l'âme; l'huile, qui est l'espérance, qui adoucit les peines d'attendre par la promesse de voir; le vin, qui est la charité, la plus parfaite des vertus.

VII[e] JOUR.

Prière par notre Seigneur Jésus-Christ obtient tout.
Joan. XV, 7.

Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez; et il vous sera accordé [1]. Après avoir jeté sur l'humilité et la dépendance les fondements de la prière, il en explique la vertu. Quiconque veut donc prier, il doit commencer par se mettre véritablement et intimement dans le cœur cette parole : *Vous ne pouvez rien sans moi* [2] : rien, rien encore une fois, rien du tout. Car c'est pour cela qu'on prie, qu'on demande, parce qu'on n'a rien; et par conséquent qu'on ne peut rien, ou pour tout dire, en un mot, qu'on n'est rien; en matière de bien, un pur néant. Et c'est pourquoi il a dit qu'on doit prier, et qu'on n'est ouï qu'au nom de Jésus-Christ : ce qui montre que de soi-même on n'est qu'un néant; mais qu'au nom de Jésus-Christ on peut tout obtenir.

Or cela enferme deux choses : l'une, que quelque prière qu'on fasse, on n'est point écouté pour soi, mais au nom de Jésus-Christ; l'autre, qu'on ne peut, ni on ne doit prier par son propre esprit, mais par l'esprit de Jésus-Christ : c'est-à-dire, non-seulement selon que Jésus-Christ l'a enseigné, en ne demandant que ce qu'il veut qu'on demande, mais encore en reconnaissant que c'est lui-même qui forme en nous notre prière, par son esprit qui parle et qui crie en nous : autrement il ne serait pas véritable, et nous n'entendrions pas comme il faut cette parole, qui est le fondement de la prière : *Sans moi vous ne pouvez rien.* D'où il s'ensuit que, sans lui, nous ne pouvons pas même prier, conformément à cette parole de saint Paul : *Vous ne savez ce que vous devez demander par la prière, ni comment vous devez prier; mais l'esprit prie en vous avec des gémissements inexplicables* [3].

Mais en même temps que pour prier on se met dans l'esprit bien avant cette première vérité : Je ne puis rien : *sans moi vous ne pouvez rien*; on doit encore s'y en mettre une autre : *Je puis tout avec celui qui me fortifie* [4] : je ne puis rien sans Jésus-Christ : je puis tout avec Jésus-Christ et en son nom. C'est pourquoi on entend toujours dans les prières de l'Église cette conclusion aussi humble que consolante, *Par Jésus-Christ, notre Seigneur* : humble, parce qu'elle confesse notre impuissance; consolante, parce qu'elle nous montre en qui est notre force. Et cela s'étend si loin, que lorsque

[1] *Ps.* LXXIX, 9, 10, 11, 12. — [2] *Is.* V, 2, 4. — [3] *Joan.* XV, 1, 5. — [4] *Ps.* CIII, 15. *Jud.* IX, 13.

[1] *Joan.* XV, 7. — [2] *Ibid.* XV, 5. — [3] *Rom.* VIII, 26. — [4] *Philip.* IV, 13.

nous interposons envers Dieu les intercessions et les mérites des saints, même ceux de la sainte Vierge, nous y ajoutons encore cette nécessaire conclusion : *Par Jésus-Christ, notre Seigneur;* par où nous confessons qu'il n'y a de mérite, ni de prière, ni de dignité dans les saints, à quelque degré de gloire qu'ils soient élevés, que par Jésus-Christ, et en son nom.

Et il faut bien prendre garde que nous ne nous imaginions pas que ce soit assez de dire de bouche ce *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* Disons-le en effet, et par le fond du cœur, en demeurant en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en nous : c'est-à-dire, en nous attachant à lui de tout notre cœur, avec une vive et ferme foi, et lui aussi demeurant en nous par sa parole qu'il imprime dans notre cœur, et par son esprit qui nous pousse et nous anime à la prière.

Il y a donc ici ce que nous faisons, qui est de demeurer en Jésus-Christ; et ce qu'il fait, qui est de demeurer en nous; et cela fait l'ouvrage complet. Si nous croyons agir seuls, nous nous trompons, puisque la source de nos actions, c'est que Jésus-Christ demeure en nous. Car il n'y demeure pas sans action, selon ce que dit saint Paul, *qu'il est puissant en nous* [1].

C'est donc alors que nous prions véritablement au nom de Jésus-Christ, lorsque nous demeurons en lui, et lui en nous, nous laissant conduire à Jésus-Christ, qui nous meut, et écoutant ce qu'il dit en nous, afin de pratiquer véritablement et intimement ce qu'il dit : *Si vous demeurez en moi, et que ma parole,* non pas seulement cette parole que je prononce au dehors, mais encore celle que je fais entendre au fond du cœur, *demeure en vous;* et alors nous obtiendrons ce que nous voudrons.

Or, cette parole qui doit demeurer en nous doit être principalement la parole de la croix, qui est celle dont il s'agit principalement dans tout ce discours. Car Jésus-Christ allait à la croix, et il y menait ses disciples avec lui, comme la suite le fera encore bien mieux paraître.

Croyons donc que de demeurer en Jésus-Christ, c'est demeurer dans la parole de la croix, et que la parole de la croix demeure en nous; et que demander au nom de Jésus-Christ, c'est demander par son sang et par ses souffrances, les aimer et y prendre part.

VIII[e] JOUR.

Force dans la parole de la croix : porter le fruit de la croix. *Joan.* xv, 8, 9, 13.

La gloire de mon Père est que vous rapportiez beaucoup de fruit, et que vous deveniez mes vrais disciples [2]. Jésus-Christ en revient au fruit qu'il avait promis à ceux qui demeureraient en lui; et il nous apprend que nous devons désirer ce fruit pour la gloire de son Père, et non pas pour la nôtre. Car à Dieu ne plaise que nous nous glorifiions en autre qu'en Dieu! Jésus-Christ ne veut de gloire que pour son Père; et n'a de gloire qu'en lui, ainsi qu'il l'expliquera dans toute la suite. Nous devons donc, à son exemple, mettre en Dieu toute notre gloire.

Et que vous soyez mes vrais disciples. Qu'est-ce à dire, mes vrais disciples? mes vrais imitateurs dans le chemin de la croix et de la mortification; car c'est à quoi il nous veut conduire; mais il nous y conduit par la voie d'amour.

Je vous ai aimés, comme mon Père m'a aimé [1] : non par une fausse tendresse, comme celle des parents charnels. Mon Père m'a aimé d'un amour ferme, et il m'a envoyé souffrir : je vous ai aimés de même; souffrez et mourez avec moi, et je vivrai en vous.

Il ne parle pourtant point encore de mort ni de croix; mais il nous y prépare par l'insinuation de l'amour de son Père et du sien. Voyez, dit-il, comme mon Père m'aime; je vous aime de ce même amour; et vous verrez bientôt où il me porte. Car il dira dans un moment : *Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* [2]. Mais avant que de nous faire entrer dans ces courageux desseins, il nous fait entrer dans la douceur et la pureté de son amour. Laissons-nous donc conduire par cette douce voie, en quelque endroit qu'elle nous mène.

IX[e] JOUR.

Commandement de la croix par l'amour. *Joan.* xv, 10.

Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour : comme je garde les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour [3]. Quel commandement gardez-vous, ô mon Sauveur? Il l'a dit souvent : *J'ai la puissance de donner mon âme, et j'ai la puissance de la reprendre; et c'est là le commandement que j'ai reçu de mon Père* [4]. Quoi! la puissance de la reprendre seulement, et non pas celle de la donner? L'une et l'autre : et celle-ci est celle par où il faut commencer. Voyez comme il insinue doucement le commandement de la croix.

Mais avant que de s'expliquer ouvertement là-dessus, il enseigne que le véritable amour n'est pas à dire, à promettre de grandes choses, à les désirer, à s'en remplir l'esprit; mais à entrer par là dans une pratique sérieuse et réelle des commandements. Il faut commencer par aimer Jésus-Christ, et par-là aimer sa vérité, ses paroles, ses maximes, ses commandements. Car c'est ainsi qu'il a fait : et il a commencé par aimer son Père, pour ensuite aimer ce qu'il commandait, quelque rigoureux qu'il parût à la nature; car l'amour de celui qui commande rend doux ce qui est amer et rude. Aimons donc Jésus-Christ, et tous ses commandements nous seront faciles. Souviens-toi, chrétien, que ce n'est rien de garder l'extérieur du commandement, si on ne le garde par amour. Tout le commandement est compris dans l'amour même. Jésus-Christ a gardé le commandement de son Père, parce qu'il

[1] II. *Cor.* XIII, 3. — [2] *Joan.* XV, 8.

[1] *Joan.* XV, 9. — [2] *Ibid.* 13. — [3] *Ibid.* 10. — [4] *Ibid.* X, 18.

l'aimait; et il nous donne cet exemple, en nous déclarant que cet exemple est notre loi.

Xe JOUR.

Joie pleine et parfaite d'obéir par amour, et non par crainte. *Joan.* XV, 11. *I. Joan.* VI, 18.

Je vous ai dit toutes ces choses, afin que ma joie demeure en vous, et que votre joie soit accomplie [1] : qu'elle soit pleine et parfaite. Vous verrez à quoi il vous prépare par cette abondance de joie; et il parle ici convenablement de la joie, après avoir parlé de l'amour. Car il n'y a que le vrai amour qui puisse donner de la joie. *La terreur a de la peine* [2], dit saint Jean. Elle n'a donc point la joie. D'où vient la joie, si ce n'est d'aimer? Car qui aime veut plaire, et met là sa joie. Et quand il a trouvé le secret de plaire, il jouit du fruit principal de son amour. Vous plaisez quand vous obéissez par amour; car c'est là ce qu'aime Jésus-Christ. Lorsque son Père a déclaré que son Fils lui plaisait, et qu'il mettait en lui ses complaisances, c'est qu'il voyait que, l'aimant, il aimait à lui obéir, et que c'était là sa joie. Aimez donc aussi : *Délectez-vous dans le Seigneur* [3] : aimez, cherchez à lui plaire, et mettez là votre joie comme votre gloire : alors votre joie sera accomplie : elle sera parfaite comme votre amour.

Afin que ma joie demeure en vous. Quelle est ma joie? d'obéir, et d'obéir par amour. Ma joie sera donc en vous quand vous aimerez et que vous obéirez : *Et votre joie sera accomplie.* Qui n'aimerait un Sauveur qui ne nous promet qu'une sainte et parfaite joie, par un saint et parfait amour?

XIe JOUR.

Mystère, précepte de la croix; amour du prochain; donner sa vie pour lui, comme Jésus-Christ. *Joan.* XV, 12, 13.

Le commandement que je vous ai donné est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis [4]. Voilà la croix qui se déclare; mais pour lui ôter toute sa rudesse, elle se déclare par le précepte de l'amour. Jésus-Christ a aimé, et il a donné sa vie. Aimons de même, et Jésus-Christ, et en lui nos frères, que l'amour qu'il a pour eux nous doit rendre chers.

Quelle misère était la nôtre, lorsqu'il a fallu, pour nous en tirer, la mort d'un tel ami! Quel crime était le nôtre, lorsque pour l'expier il a fallu une telle victime; et pour le laver, un sang si précieux! De quel amour nous a aimés celui qui nous a achetés à ce prix!

Pour ses amis : c'est ainsi qu'il nous appelle, pendant que nous étions ses ennemis; mais il était ami de son côté, puisqu'il donnait son sang pour nous racheter. Écoutons saint Paul, le digne interprète de cette parole du sauveur : *Pourquoi est-ce que dans le temps que nous étions malades, et dans le péché, Jésus-Christ est mort pour les impies? A peine trouve-t-on quelqu'un qui veuille mourir pour les justes; peut-être pourtant qu'il se trouverait quelqu'un qui le ferait.* Mais lui, il est mort pour les impies, c'est-à-dire, *pour nous* tous; et *c'est en cela qu'il fait éclater son amour, en ce qu'il est mort* pour des ennemis, *pour des pécheurs* [1].

Voilà donc quel ami nous avons trouvé en la personne de Jésus-Christ. C'est un ami de ses ennemis, un ami qui nous a aimés, lorsque nous lui faisions de toutes les forces de notre âme et de notre corps une guerre perpétuelle. Comprenons donc l'immensité de son amour, en ce qu'il nous a aimés étant ennemis. Mais saint Paul sur ce fondement pousse plus loin : *Si, lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés par la mort de son Fils; à plus forte raison étant réconciliés, nous serons sauvés par sa vie* [2]! S'il a été notre ami jusqu'à donner sa vie pour nous, pendant que nous étions ses ennemis; combien plus le sera-t-il après que l'amitié étant réconciliée de part et d'autre, on est ami des deux côtés!

Mais que conclut de là le même saint Paul? Qu'ayant un tel ami, nous n'avons rien à craindre. *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? S'il n'a pas épargné son Fils, que nous pourra-t-il refuser? et comment nous l'ayant donné, ne nous donnera-t-il pas en lui et par lui toutes choses? Qui accusera les élus de Dieu? C'est Dieu qui les absout et les justifie. Qui les condamnera? C'est Jésus-Christ qui est mort pour eux; qui non-seulement est mort, mais qui est ressuscité, qui est monté aux cieux, et a pris sa place à la droite de son Père, et qui intercède pour eux* [3]. Il n'y a rien à ajouter à ce commentaire de saint Paul : nous y entendons parfaitement tout l'amour que nous devons à celui qui nous a aimés étant ses ennemis, jusqu'à donner sa vie pour être notre Rédempteur, notre Sauveur, notre intercesseur : et il ne reste qu'à conclure avec le même apôtre que *ni l'affliction, ni la persécution, l'épée et la violence, ni la vie, ni la mort, ni les maux présents,* ni tous ceux que nous avons à craindre, *ni le ciel,* quand il serait conjuré contre nous, *ni l'enfer,* quand il lâcherait contre nous tous les démons, et enverrait contre nous toutes ses peines, *ni quelque autre chose que ce soit, ne sera capable de nous séparer de Jésus-Christ* [4].

Voilà le précepte et le mystère de la croix dans toute son étendue, en le commençant par Jésus-Christ, et le finissant par nous.

C'est là aussi qu'est renfermé le précepte de la charité fraternelle, qu'on est obligé de pousser jusqu'à mourir pour ses frères, selon ce que dit saint Jean, autre interprète admirable du précepte de la charité : *En cela nous connaissons l'amour de Dieu, parce qu'il a donné sa vie pour nous : et nous devons aussi donner notre vie pour nos frères* [5].

[1] *Joan.* XV, 11. — [2] *I. Joan.* IV, 18. — [3] *Ps.* XXXVI, 4. — [4] *Joan.* XV, 12, 13.

[1] *Rom.* V, 6, 7, 8. — [2] *Ibid.* 10. — [3] *Ibid.* VIII, 31, *et suiv.* — [4] *Ibid.* 35, *etc., jusqu'à la fin du chap.* — [5] *I. Joan.* III, 16.

Autrement nous n'observons pas le commandement d'aimer comme il a aimé, c'est-à-dire jusqu'à donner sa vie.

Le précepte de la croix est donc encore dans la charité fraternelle; et quoique l'occasion de donner sa vie pour son frère soit rare, néanmoins l'amour fraternel sera dans la croix, si nous pratiquons ce que dit saint Paul, *de ne nous regarder pas nous-mêmes, mais ce qui est de l'intérêt des autres*[1]. Ainsi l'amour fraternel sera un sacrifice continuel, non-seulement de son ressentiment, lorsqu'on croit être offensé; mais même sans avoir aucun sujet de plainte, de son humeur, de son intérêt, de son amour-propre; et c'est à quoi nous oblige l'amour fraternel. Et si nous devons sacrifier ce qui nous touche le plus, au dedans de nous; combien plus les biens extérieurs, et, comme les appelle saint Jean, la *substance* et les richesses *de ce monde*[2]! Celui qui s'épargne sur cela, quoi qu'il dise, n'est pas chrétien; et *s'il dit qu'il aime son frère, c'est un menteur. Il ferme ses entrailles sur son frère; et l'amour de Dieu n'est pas en lui*[3]. *Aimons donc, non point en parole, mais en effet et en vérité*[4], selon le précepte du même apôtre. Et afin que notre aumône soit un sacrifice, ne jetons pas seulement un superflu qui ne coûte rien à la nature; mais prenons quelque chose sur le vif, en sorte que nous souffrions pour notre frère; car ce n'est pas beaucoup faire de souffrir pour lui, puisque nous devons être disposés, selon le précepte du Sauveur, à donner pour lui jusqu'à notre vie.

Mais, avant que de passer outre sur le précepte de la charité du prochain, entendons, selon l'explication de Jésus-Christ dans la parabole du Samaritain[5], que le prochain est tout homme, et que le précepte de nous aimer les uns les autres, bien qu'il regarde spécialement les fidèles participants de la même foi, et cohéritiers du même royaume, embrasse tout le genre humain, à cause qu'il est appelé à la même grâce. Cela posé, continuons.

XIIe JOUR.

Motifs de l'amour fraternel : les fidèles, les élus sont amis de Jésus.

Lisez attentivement les ℣. 14, 15, 16 et 17. C'est encore une puissante insinuation du commandement de l'amour que nous nous devons mutuellement. Jésus-Christ nous tourne de tous côtés, pour nous obliger à aimer nos frères, par toute la tendresse qu'il a eue pour nous

Il nous explique premièrement, qu'en gardant ses commandements nous deviendrons non point seulement ses serviteurs et ses sujets, mais encore ses amis. Nous sommes naturellement sujets de Jésus-Christ, qui est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, par qui tout a été créé, et rien n'a reçu l'être que par lui. Mais outre cette première dépendance, qui n'a point de bornes, il nous a acquis par son sang; et nous sommes ses esclaves, parce qu'il nous a achetés par un si grand prix. Mais quoique nous soyons tels, sujets, serviteurs, esclaves, il ne nous traite pas comme tels, mais comme amis : et la raison de cette différence, c'est que le serviteur et le sujet n'a que la simple exécution de la volonté de son maître, sans en savoir le secret; mais Jésus-Christ nous révèle autant qu'il nous est convenable la raison de ses conseils, qui n'est autre que l'amour qu'il a pour nous, jusqu'à donner sa vie pour notre salut, et pour nous faire ses cohéritiers : et tout le fruit de cet amour, c'est que nous nous aimions les uns les autres, et que nous gardions ce commandement principal de la loi nouvelle, non par crainte et d'une manière servile, mais en amis qui aiment à faire la volonté de celui qui se déclare leur ami, étant leur maître. C'est la première raison de notre Sauveur.

La seconde n'est pas moins forte : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis*[1]. Il semble parler ici principalement de ses apôtres; mais en général, puisque ce n'est pas seulement les chefs du troupeau, mais le troupeau tout entier, qu'il oblige au commandement de la charité fraternelle, l'élection d'où il l'infère doit être commune : et lorsqu'il dit dans la suite : *Je vous ai choisis du milieu du monde*, et je vous en ai séparés, il parle visiblement à tous les fidèles. En effet, il a choisi non-seulement les apôtres, mais tous les fidèles : et c'est là l'effet le plus sensible de son amour, qu'il nous ait choisis un à un, par pur amour, par pure bonté; non parce que nous avions porté du fruit, mais afin que nous en portassions : en sorte que le fruit que nous portons est l'effet, et non le motif de son choix. Mais la récompense qu'il nous demande d'un amour si pur et d'une bonté si gratuite, c'est que nous aimions nos frères aussi purement qu'il nous a aimés lui-même, sans aucun mérite de leur part, et sans attendre qu'ils nous préviennent, mais en les prévenant en tout et toujours, pour l'amour de Jésus-Christ, qui nous a prévenus en toutes manières par sa grâce.

Et il est vrai qu'il a prévenu singulièrement les apôtres, afin qu'ils allassent par toute la terre y porter son Évangile, et que leur prédication ait non-seulement un grand fruit par la conversion de tous les peuples, mais encore que ce fruit demeure toujours, et que l'Église, qu'ils établiront, soit immortelle. Mais ces paroles ne laissent pas aussi de regarder chaque fidèle; puisque tous doivent aussi, en allant et conversant sur la terre, porter de grands fruits qui demeurent pour la vie éternelle. Or, ce n'est pas nous qui l'avons choisi : *car qui est celui qui lui a donné le premier*[2], et qui s'est attiré sa grâce en le prévenant? C'est lui qui nous choisit et nous prévient; c'est lui qui nous a trouvés ennemis, et nous a faits amis : c'est lui qui nous a aimés, avant que nous l'aimassions, ou que nous pussions l'aimer, puisque c'est lui qui nous a donné l'amour dont nous l'aimons; ce qu'il ne peut avoir fait que par amour. Il n'est donc pas prévenu : il nous prévient, et nous prévient à chaque moment, nous

[1] *Philip.* II, 4. — [2] I. *Joan.* III, 17. — [3] *Ibid.* IV, 20. — [4] *Ibid.* III, 17, 18. — [5] *Luc.* X.

[1] *Joan.* XV, 16. — [2] *Rom.* XI, 35.

continuant la grâce par laquelle il nous a prévenus la première fois. Et encore qu'un effet de cette grâce prévenante soit de nous attirer les grâces qui suivent ; s'il nous traitait rigoureusement selon nos mérites, et qu'il voulût punir toutes nos infidélités, combien de fois serait-il forcé à nous soustraire les grâces auxquelles nous ne répondons pas assez! Et bien loin d y répondre par une humble reconnaissance, nous nous enorgueillissons de ses dons, que nous nous approprions à nous-mêmes, comme s'ils nous étiaent dus, et en faisant la pâture de notre amour-propre. Et qui serait celui qui pourrait dire : J'ai le cœur pur; je ne suis point ingrat envers Dieu; je lui rends l'action de grâces qui lui appartient, et ne sors jamais de sa dépendance? Ce n'est pas là ce que nous dit notre conscience : elle nous dit que ni nous ne prions comme il faut, ni ne sommes assez soigneux de marcher fidèlement dans ses voies. Qui donc pourrait se plaindre quand il nous retirerait ses dons? Mais il continue à nous prévenir malgré nos ingratitudes et nos négligences; et s'il accorde la persévérance à nos prières, il nous accorde premièrament la persévérance à prier, par laquelle nous obtenons la persévérance à bien faire. Et la récompense qu'il veut tirer d'un amour si gratuit, c'est que nous aimions nos frères aussi purement et aussi gratuitement qu'il nous aime, sans que notre amour se ralentisse par leur froideur, par leur négligence ni par leurs injures, puisqu'au milieu de tant d'injures qu'il reçoit de nous, il nous aime.

Et la raison qui l'oblige à réduire toute la pratique de la vie chrétienne à cet amour mutuel est, premièrement, que ne pouvant lui faire aucun bien qu'en la personne de nos frères, qui sont ses membres, c'est là aussi qu'il veut recevoir le fruit de notre reconnaissance et celui de son amour, conformément à ce qu'il dit : *Toutes les fois que vous faites du bien aux moindres de ces petits*, à celui-ci et à celui-là, qui sont petits à vos yeux et grands aux miens, puisqu'ils sont mes membres, *c'est à moi que vous le faites* [1].

Et la seconde raison, c'est, comme dit l'apôtre saint Paul, que *celui qui aime son frère accomplit la loi* [2] qui est renfermée tout entière dans le précepte de la charité. *Car* tous ces préceptes : *Vous ne tuerez pas : vous ne déroberez pas : vous ne convoiterez pas la femme d'autrui, ni sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bien, en quelque manière que ce soit* [3] : vous ne corromprez point dans les autres la chair que Jésus-Christ y a sanctifiée, ou qu'il a destinée à la sainteté; et vous ne la sacrifierez point à votre plaisir : tous ces préceptes *sont renfermés* dans celui de l'amour fraternel [4]; qui ne pouvant être accompli comme il faut, s'il ne vient de la source de l'amour de Dieu, il s'ensuit que tout est compris dans l'amour fraternel : dans lequel par conséquent est tout l'objet des désirs de Jésus-Christ, puisque c'est là aussi qu'est tout l'abrégé de la justice chrétienne.

[1] *Matth.* XXV, 40, 45. — [2] *Rom.* XIII, 8, 9. — [3] *Exod.* XX, 17. — [4] *Rom.* XIII, 9, 10.

XIIIe JOUR.

Ils servent Jésus-Christ comme ses amis, à qui il découvre tous ses secrets. *Joan.* XV, 15.

Le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. On lui dit ce qu'il a à faire sans s'expliquer davantage : mais ce bon maître, qui est Jésus-Christ, non content d'exiger de nous une simple exécution, nous découvre tout ce qu'il fait; d'où il vient, et où il retourne; pourquoi il est venu au monde; quels biens il y est venu apporter aux hommes; l'étroite union qu'il est venu contracter avec eux; la grâce qu'il leur a voulu faire de se les unir, comme les membres le sont à la tête, et les branches à la racine; le divin secret de tout impétrer par l'interposition de son nom; les secrets motifs de ses préceptes : et les autres choses qui lui font dire : *Je vous ai appris ce que j'ai appris de mon Père* [1]. Car je vous ai découvert, dit-il, les merveilles de sa bonté prévenante, et la grâce qu'il vous a faite en vous donnant son Fils unique, de le donner pour vous à la mort. Et afin que vous fussiez capables d'entendre les secrets du royaume des cieux, je vous les ai exposés dans des paraboles et similitudes tirées des choses humaines, par condescendance, pour vous les rendre sensibles. Et de peur que ces paraboles ne fussent pour vous des énigmes plus capables de vous étourdir que de vous instruire, ainsi qu'il est arrivé aux Juifs en punition de leur orgueil, je vous les ai expliquées en ami, avec une familiarité et une bonté qui ne vous a rien laissé à désirer. Voilà ce que Jésus-Christ a fait pour nous : il a voulu que nous gardassions ses commandements, non en vils esclaves, à qui on dit seulement ce qu'ils ont à faire, sans leur donner la consolation de savoir pourquoi; mais avec connaissance, afin de les accomplir d'une manière plus parfaite, plus agréable, plus proportionnée à la condition de la créature raisonnable. C'est pourquoi il nous a appris des conseils de Dieu et des siens, tout ce que nous en pouvions porter. Entrons donc volontairement et librement dans les desseins de Jésus-Christ, et obéissons, non par force, mais avec plaisir, comme des personnes instruites, et qui savent les raisons de ce qu'on leur demande : entendons bien que tout ce qu'on nous demande, c'est la raison même, parce que c'est une sagesse aussi bien qu'une bonté infinie, qui a digéré tous les préceptes et tous les conseils dont on nous propose l'observance. O le plus aimable de tous les maîtres! ô la plus sainte, la plus sage, et la meilleure de toutes les lois! Mon Dieu, j'aime votre vérité, votre équité, votre droiture; et en tout cela j'aime Jésus-Christ qui est tout cela, sagesse, justice, droiture, équité : parce qu'il est la vérité et la bonté même; Fils très-bon d'un Père très-bon, et avec lui principe du très-bon Esprit, qui nous guide à tout bien.

[1] *Joan.* XV. 15.

les apôtres, que Jésus n'avait pas révélés par lui-même : en sorte que nous pouvons dire en quelque façon, non-seulement qu'ils ont fait de plus grandes choses que lui, mais encore qu'ils en ont dit de plus hautes.

Jésus avait bien parlé de la réprobation des Juifs, et de la conversion des Gentils : mais que la réprobation des Juifs dût si tôt paraître, et dût donner lieu à la prochaine conversion des Gentils; qu'Israël dût revenir, mais à la fin seulement, et *quand les nations seraient pleinement entrées* [1] dans l'Église, et qu'il plût à Dieu de tout renfermer dans l'infidélité, afin de montrer que personne n'était sauvé que par miséricorde; c'est un secret dont Jésus-Christ avait réservé la révélation à saint Paul, qui, étant choisi pour être le docteur des Gentils, devait aussi annoncer aux hommes plus profondément le mystère incompréhensible de leur vocation.

C'est ce *mystère* profond, et ce secret inconnu au monde dans les siècles et dans les races passées, que Dieu lui a révélé pour les Gentils; par lequel aussi Dieu a fait connaître *la grande science qu'il lui avait donnée du mystère de Jésus-Christ.* C'est ce *secret* qui a *été révélé aux apôtres et aux prophètes* de la nouvelle alliance *par le Saint-Esprit,* et particulièrement à lui Paul, prisonnier de Jésus-Christ pour les Gentils; et qui a été révélé par eux et *par l'Église,* non-seulement aux hommes, mais encore *aux anges et aux puissances célestes; afin de* leur *faire admirer les divers conseils de la féconde sagesse de Dieu* [2]. C'est de quoi il se glorifie dans le troisième chapitre aux Éphésiens : parce qu'en effet il lui a été donné, non-seulement d'expliquer clairement et amplement ce que Jésus-Christ avait comme enveloppé dans des paraboles; mais encore de proposer ce nouveau secret du retour des Juifs, après seulement que les Gentils auraient rempli l'Église.

O Dieu! soyez loué pour les grâces que vous faites aux hommes, et pour les lumières admirables que vous avez données à votre Église. Qui n'admirerait l'honneur que Jésus-Christ veut faire à ses disciples, de surmonter en quelque façon ses propres ouvrages?

Il montre pourtant après, que ce que feront ses disciples de plus grand que lui, c'est lui encore qui le fait : *Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai* [3]. Et ce que je ferai par vous sera plus grand, en quelque façon, que ce que je ferai par moi-même. Pourquoi? écoutons-en la raison, *parce que je m'en vais à mon Père.* Si je fais de si grandes choses en descendant de mon Père, combien en ferai-je de plus grandes, quand je remonterai au lieu de sa gloire?

Mon Sauveur, je le reconnais : vous êtes la sagesse éternelle, et vous faites tout à propos et dans son temps : les hommes ne pouvaient pas porter d'abord tout le poids de votre secret : vous dispensez tout par ordre. Vous réservez vos plus grands

[1] *Rom.* XI, 25, 26, 29, et seq. — [2] *Ephes.* III, 1, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11. — [3] *Joan.* XIV, 13.

ouvrages pour le temps où, retourné à votre Père, les jours d'humiliation étant écoulés, vous agirez avec plus d'empire. Vous montrerez votre puissance, en faisant de si grands prodiges par vos disciples. C'est vous qui animez tout : vous paraissez au haut des cieux à votre premier martyr [1], et vous montrez en lui le secours que vous donnez à tous les autres. Vous révélez votre vérité aux Gentils par un saint Paul : mais ce Paul, par qui vous opérez la conversion de tant de peuples, vous le convertissez lui-même, en lui parlant du haut des cieux [2], et lui apprenant que c'est en vain qu'il vous résiste.

Vous faites tout ce qu'il vous plaît par vous-même et par vos disciples; vous faites tout convenablement, selon que les hommes le peuvent porter, et selon les divers états où vous devez être.

Ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai [3]. Il ne dit pas, Mon Père le fera; mais, *Je le ferai.* C'est toujours ce qu'il dit : *Mon Père agit, et j'agis aussi* [4] : ce qu'il fait, c'est moi qui le fais. *Car il fait tout par son Verbe, et rien de ce qui se fait ne se fait sans lui* [5].

Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai. Tout ce que vous me demanderez, je le ferai : c'est lui par qui on demande; c'est lui qui fait ce qu'on demande; c'est en son nom qu'on demande : on lui demande à lui-même, et on obtient tout, non-seulement par lui, mais de lui. Et, dit-il, *je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils* [6]. Il affermit notre foi, en nous faisant voir qu'il nous fait du bien par l'intérêt de sa gloire. Son intérêt, c'est le nôtre; sa gloire, c'est notre bonheur. Qu'y a-t-il donc à craindre pour nous? Considérez, chrétiens, quel médiateur vous avez : combien bon, combien puissant. Tout est possible par son entremise : il ne s'agit que de savoir ce qu'il faut demander et désirer : c'est ce qu'il va vous apprendre.

LXXXIXe JOUR.

Ce qu'il faut demander et désirer : aimer et garder ses commandements. *Joan.* XIV, 15, 21.

Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et il conclut : *Celui qui a reçu mes commandements, et qui les garde, est celui qui m'aime : et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et me manifesterai à lui* [7]. Tout cela conclut de plus en plus à ne se laisser troubler de rien, dans les moyens qu'il nous donne de nous assurer l'amour de son Père et le sien, comme s'il disait : Ne vous mettez en peine de rien, que de garder mes commandements : si vous les gardez, tout est sûr, parce que mon Père et moi vous aimerons d'un amour si cordial, que nous nous manifesterons à vous, sans vous rien cacher.

Les apôtres désiraient de voir son Père; et après leur avoir appris où il faut le voir, c'est-à-dire en lui, il vient à la pratique, et leur apprend le moyen de parvenir à cette vision bienheureuse, où l'on

[1] *Act.* VII, 55. — [2] *Ibid.* IX, 3, 4, 5, 6, 7. — [3] *Joan.* XIV, 13. — [4] *Ibid.* V, 17. — [5] *Ibid.* I, 3. — [6] *Ibid.* XIV, 13. — [7] *Ibid.* 15, 21.

ma capacité : si on me blâme, si on me méprise, si on me traverse, si on m'accuse de toutes sortes de faussetés, je le souffre pour le nom de mon Sauveur : c'est qu'on ne le connaît, ni lui ni son Père.

Après avoir montré la haine du monde, Jésus-Christ fait voir qu'elle est injuste dans le ℣. 24, et il la convainc par ses miracles.

Personne n'en avait jamais tant fait, ni de cette nature : il allait guérissant tous les malades; et jamais il n'a fait de miracles pour punir un seul homme. Tout était plein de miséricorde et d'indulgence. Ainsi les hommes sont convaincus; et la bonté de ce Jésus, tant haï, paraît non-seulement par la qualité et par la nature de ses miracles.

Ce n'est pas assez, pour être conforme au Sauveur, d'être haï, il faut être haï sans en avoir jamais donné de sujet. *Ils m'ont*, dit-il, *haï sans sujet* [1].

Prenez-y garde : donner sujet à la haine n'est pas seulement faire injure à quelqu'un, mais encore être superbe, hautain, dédaigneux, envieux, intéressé; cela offense tout le monde. Mais Jésus-Christ si doux, si humble de cœur, si pauvre, si patient, qui pouvait-il avoir offensé? Il est haï cependant, et ses apôtres le sont avec lui. Qui ne se consolerait par cet exemple? Qui n'aimerait mieux être haï avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ que d'être aimé comme ceux qu'on a appelés. soit par vérité, soit par flatterie, les délices du genre humain? Je ne veux point être aimé des hommes qui ont haï Jésus-Christ; j'aime mieux entendre ces cris : *Qu'on l'ôte, qu'on l'ôte; qu'on le crucifie* [2] : ou ceux-ci contre saint Paul, d'un peuple en fureur qui jetait de la poudre en l'air et sa robe à terre : *Otez du monde cet homme, il n'est pas permis de le laisser vivre* [3]; que ces acclamations qu'on fit à Hérode : *C'est le discours d'un Dieu, et non pas d'un homme.* Car voyez la suite : *L'Ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas donné gloire à Dieu : et il mourut mangé des vers* [4].

C'est ainsi que *Dieu brise les os de ceux qui veulent plaire aux hommes* [5] : et saint Paul disait aux Galates : *Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ* [6].

Tous les hommes, jusqu'aux moindres, veulent qu'on les flatte, et ne peuvent souffrir qu'on les reprenne. C'est un vice qui est entré jusque dans les moelles à toute la nature humaine, à ces paroles flatteuses : *Vous serez comme des dieux* [7]. La jalousie, naturellement, empêcherait les louanges; et on n'en donne guère de bon cœur; mais on en donne pour en recevoir; on flatte pour être flatté : c'est l'esprit du monde; mais l'esprit de Jésus-Christ, c'est d'aimer mieux être haï que de se faire aimer de cette sorte.

XVIe JOUR.

Le témoignage de l'esprit de vérité rassure. ***Joan.*** **XV, 26, 27.**

Après avoir fait voir dans le monde une haine si envenimée contre lui, il ajoute pourtant que Dieu ne le laissera pas sans témoignage, et *qu'il enverra son Saint-Esprit, qui rendra témoignage de lui* [1]. C'est là, dit-il, le témoignage que je veux : car ce n'est point l'esprit de déguisement et de flatterie, qui est celui qui règne dans le monde; ce n'est point l'esprit d'injustice et de partialité; c'est l'esprit de vérité, *spiritum veritatis*, qui est en même temps un esprit de concorde et de douceur; qui unira tous les cœurs, et n'en fera qu'un de ceux de tous les fidèles. Voilà celui que mon Père enverra pour me rendre témoignage : *Et vous aussi, qui avez toujours été avec moi*, animés de cet esprit, *vous me rendrez témoignage* [2]. Ce sera un témoignage irréprochable, rendu par des personnes qui ont tout vu; un témoignage sincère, confirmé par l'effusion de votre sang. Voilà, dit-il, le témoignage que je me suis réservé sur la terre. Il vous fera haïr; mais votre consolation, c'est que par là vous prendrez part à la haine qu'on me porte injustement. Oui, mon Sauveur, nous y consentons. S'il faut, pour vous glorifier, que nous soyons haïs et méprisés du monde en lui disant ses vérités, quelque habit que ce monde porte, fût-ce un habit de piété, puisque la haine se cache si souvent sous un tel habit, ainsi soit-il : *votre volonté soit faite.* On n'est point votre disciple qu'on n'ait mérité par quelque bon endroit la haine du monde.

XVIIe JOUR.

Les apôtres persécutés, haïs d'une haine de religion. ***Joan.*** **XVI, 1, 2, 3, 4, 5.**

Dans les versets 1, 2, 3, 4, 5 du chapitre XVI, il découvre plus ouvertement à ses disciples la nature de la haine qu'on aura contre eux. Car, après leur avoir appris qu'elle leur est commune avec lui, et qu'ils se l'attireront en lui rendant témoignage par le Saint-Esprit, qui viendra en eux, il croit leur pouvoir tout dire : et il leur apprend enfin que le caractère de cette haine qu'ils auront à porter, c'est que ce sera une haine de religion; qu'on les excommuniera, et qu'on les aura tellement en exécration, qu'on croira rendre service à Dieu de les exterminer. Par où il nous fait entendre que ces haines pieuses et religieuses, qu'un faux zèle animera, sont la dernière et parfaite épreuve qu'il réserve à ses véritables disciples. Car c'est une telle haine qu'il a essuyée lui-même, puisque la sentence que la synagogue a prononcée contre lui, c'est qu'il avait blasphémé, *blasphemavit* [3], contre Dieu, contre la loi, contre le saint lieu; et que c'était glorifier Dieu que de livrer ce blasphémateur au dernier supplice. Et cette haine était la même que Jérémie avait portée en figure de Jésus-Christ, lorsqu'on disait : *Cet homme* a blasphémé *contre le saint lieu et contre la cité sainte* [4].

Voilà ce qu'il promet à ses disciples; et il les console en même temps, leur apprenant que cette

[1] *Joan.* XV, 25. — [2] *Ibid.* XIX, 15. — [3] *Act.* XXII, 22, 23. — [4] *Ibid.* XII, 21, 22, 23. — [5] *Ps.* LII, 6. — [6] *Gal.* I, 10. — [7] *Gen.* III, 5.

[1] *Joan.* XV, 26. — [2] *Ibid.* 27. — [3] *Matth.* XXVI, 65. — [4] *Jerem.* XXVI, 6, 8, 9, 11, 12.

haine est aveugle et insensée, *puisqu'elle vient à leurs persécuteurs, pour ne pas connaître son Père ni lui* [1]. Jésus-Christ est la vérité; et quiconque ignore ou combat quelque partie de la vérité quelle qu'elle soit, quelque savant qu'il soit d'ailleurs, il ne connaît pas Jésus-Christ ni son Père par cet endroit-là : et si vous entreprenez de le convaincre, il se revêtira d'un faux zèle, d'un zèle amer; mais il en faut essuyer l'aigreur avec foi et humilité, en se réjouissant de porter ce caractère du Sauveur et de ses apôtres. C'est alors qu'il faut écouter le Sauveur, qui dit : *Souvenez-vous que je vous ai avertis de ces contradictions.* Et il ajoute : *Je ne vous ai pas dit ces choses au commencement* [2]. Il leur avait pourtant souvent parlé des persécutions et de la haine qui leur était préparées par toute la terre : *Vous serez*, dit-il [3], *en haine à tout le monde*, et le reste; où il semble qu'il n'a rien oublié pour leur mettre devant les yeux la vive peinture des persécutions qu'il leur avait destinées. Qu'est-ce donc qu'il dit aujourd'hui, qu'il n'avait pas voulu leur expliquer au commencement? Remarquez, pieux lecteur, qu'il leur a tout dit, excepté ce seul endroit, qu'*on les excommunierait, et qu'on croirait rendre service à Dieu en les exterminant de la terre* [4]. Car c'était aussi l'endroit sensible, et le véritable caractère de la persécution des disciples de Jésus-Christ. Ce ne sont pas seulement les Gentils qui les ont persécutés, comme les ennemis de Dieu : cette injure serait consolante du côté de ceux de qui Dieu n'est pas connu; mais ce sera le peuple de Dieu qui aura en exécration Jésus-Christ et ses disciples, ce peuple à qui Jésus-Christ était envoyé, ceux-là mêmes dont il avait dit : *Ils sont assis sur la chaire de Moïse; croyez donc ce qu'ils vous enseignent* [5]. Ce seront ceux-là qui condamneront Jésus-Christ, et ensuite ses apôtres, avant même que le caractère de réprobation eût paru tout à fait sur eux, et lorsqu'un saint Paul respectait encore en eux le caractère de leur onction, en disant : *Mes frères, je ne savais pas que ce fût le souverain pontife; car il est écrit : Vous ne maudirez point le prince de votre peuple* [6]. On voit donc qu'il faut s'attendre à être persécuté, quand Dieu le veut, par une autorité sainte. Et l'exemple de saint Chrysostôme si injustement déposé par un patriarche orthodoxe, et même persécuté durant ce temps et jusqu'après sa mort par des saints, quand il n'y aurait que celui-là, suffit pour nous faire voir ce genre de persécution, qui est un des plus délicats et des plus sensibles aux disciples de Jésus-Christ. Et il faut ici considérer la modération, la douceur et l'humilité de ce grand homme, qui l'a peut-être égalé aux martyrs : ce qu'un saint martyr qui lui apparut semble avoir voulu lui indiquer, en lui disant dans un songe : Vous serez demain avec moi.

Quoi qu'il en soit, il faut être préparé à ce genre de persécution, si Dieu le permet, et ne s'en pas étonner, mais dire avec saint Cyprien : *Qu'il importe peu de quel côté vienne le coup de l'épée qui tranche notre vie, fût-ce du côté de nos frères, pourvu que ce soit en procurant la gloire de Jésus-Christ* [1]. Cette persécution n'en est pas moins suivie de la couronne du martyre. Et on verra quelquefois dans des maisons saintes, dans de saintes communautés, des acharnements contre des personnes saintes dont on ne voit point la cause : on voit seulement dans ces innocents persécutés, une vraie humilité avec un vrai zèle pour la gloire de Dieu. Qu'ils souffrent ce petit martyre sans se plaindre, et en aimant d'un amour humble et sincère ceux qui les font souffrir; et qu'ils sachent que c'est un des caractères de Jésus-Christ qu'il leur est donné de porter. Je ne sais pour qui j'écris ceci, et je n'ai aucune vue; mais afin qu'on ne pense pas que je me figure des chimères de persécution, je suis obligé de dire que celle-ci est très-fréquente, et doit être très-chère à ceux qui la portent, pour peu que ce soit et pour quelque cause que ce soit.

¹ *Joan.* XVI, 3. — ² *Ibid.* 4, 5. — ³ *Matt.* X, 21, 32. — ⁴ *Joan.* XVI, 2. — ⁵ *Matt.* XXIII, 2, 3. — ⁶ *Act.* XXIII, 5.

XVIIIe JOUR.

Tristesse de l'absence de Jésus. *Joan.* XVI, 3, 6.

Depuis le ℣. 5 jusqu'au ℣. 8, il explique la mission de l'Esprit consolateur qu'il avait promis à ses disciples, afin de les consoler de son absence. Il venait encore de leur en parler au ℣. 26 du chap. XV; mais ici il va en expliquer à fond la mission : et il faut invoquer le Saint-Esprit, afin qu'il nous fasse entendre ce qui le regarde dans la suite de ce discours de notre Seigneur.

Je ne vous ai pas dit ces choses que je viens de vous exposer touchant le haine qu'on aura pour vous, *parce que j'étais encore avec vous* [2]. Rien ne me pressait de vous les dire; et, *comme j'étais avec vous, je vous gardais moi-même* [3]; et je n'avais pas besoin de vous prémunir contre les persécutions qui vous devaient arriver après ma retraite. Mais maintenant je m'en vais, et il faut vous parler à fond de toutes choses, autant que vous le pourrez porter.

Je m'en vais donc : et vous ne me demandez pas où je vais? Mais parce que je vous déclare que je me retire, la tristesse remplit votre cœur [4]. Comme s'il disait : Vous ne songez point où je vais; en quel lieu, à quelle gloire, à quelle félicité; mais sans songer où je vais et ce que je vais y faire, vous vous affligez. En quoi il les reprend secrètement du peu d'attention qu'ils ont à ce qu'il fait, et du peu d'amour qu'ils ont pour lui, puisqu'ils ne songent qu'à eux-mêmes et ne s'occupent que de leur tristesse. Il est néanmoins si bon, que sans les reprendre davantage, il tourne tout son discours à les consoler, et leur parle du Saint-Esprit qui devait venir, leur apprenant qu'il ne lui est pas inférieur, et le prouvant premièrement par les effets de sa mission, et à la fin par son origine éternelle, comme la suite le fera paraître.

¹ *Epist. ad Corn. Pap. Edit. Baluz. Epist* LV. — ² *Joan.* XVI, 5. — ³ *Ibid.* XVII, 12. — ⁴ *Ibid.* XVI, 5, 6.

XIXe JOUR.

Mission du Saint-Esprit pour convaincre d'incrédulité les Juifs et le monde. *Joan.* XVI, 8, 9, 10, et suiv.

Et quand il viendra, il convaincra le monde touchant le péché, et touchant la justice, et touchant le jugement [1] : et le reste.

Il convaincra le monde sur le péché : sur quel péché? Jésus-Christ l'explique : c'est *de n'avoir point cru en lui.* Entendons le péché des Juifs, qui est de n'avoir point cru au Christ, qui leur avait été envoyé; d'avoir par là démenti leurs prophéties, et Dieu qui confirmait la mission de Jésus-Christ par tant de miracles; de les avoir attribués au démon. C'était là le péché des Juifs, le grand péché; *le péché contre le Saint-Esprit,* qui, poussé à un certain degré de malice que Dieu sait, *ne se remet ni en ce siècle, ni en l'autre* [2]. C'est sur ce péché et de ce péché que le Saint-Esprit devait convaincre le monde incrédule.

Jésus-Christ avait convaincu les Juifs de ce péché en deux manières : l'une en accomplissant les prophéties, qui est la manière la plus efficace de les expliquer; l'autre en faisant des miracles que personne n'avait jamais faits; ce qui leur ôtait toute excuse, en sorte qu'il ne manquait rien à la conviction. Et toutefois le Saint-Esprit la pousse encore plus loin, lorsqu'il descend sur les disciples du Sauveur.

La conviction, dis-je, est portée plus loin. Et premièrement celle des prophéties. Car le Saint-Esprit inspire à saint Pierre la preuve de la résurrection de Jésus-Christ tirée de David, que cet apôtre, plein des lumières et du feu de ce divin Esprit, pousse à la dernière évidence; c'est-à-dire au dernier point de conviction, et avec une vigueur qui ne s'était jamais vue : comme il paraît aux Actes, ch. II, ỳ. 25 et suiv.

Secondement : quant à la conviction des miracles, le Saint-Esprit y met la perfection. Car si la source en était tarie en Jésus-Christ, on aurait pu croire qu'elle était passagère et trompeuse en Jésus-Christ même; mais comme elle se continue dans les apôtres, qui guérissent publiquement et à la vue de tout le peuple cet impotent, en témoignage de la résurrection de Jésus-Christ [3], la conviction est poussée bien au delà de la suffisance : et le Saint-Esprit la porte par les apôtres jusqu'à la dernière évidence.

Cette continuation de miracles était l'ouvrage du Saint-Esprit. Jésus-Christ avait dit qu'il chassait les démons par l'Esprit de Dieu; et tous les autres miracles devaient être aussi singulièrement attribués au Saint-Esprit. Le même Esprit de miracles se continuant dans les apôtres, on voyait la suite des desseins de Dieu et l'entière confirmation de la vérité.

Et afin de le bien entendre, il faut savoir que les Juifs, quoique convaincus par tant de miracles de Jésus-Christ, pouvaient dire qu'il avait eu le sort des faux prophètes que le démon anime et à qui il donne des signes trompeurs; puisqu'il avait été condamné et mis à mort par le jugement de la synagogue, conformément à la loi de Moïse[1]. Si donc Jésus-Christ était demeuré dans la mort, ou que sa résurrection n'eût pas été confirmée d'une manière à ne laisser aucune réplique, les Juifs n'auraient pas été convaincus et confondus dans ce vain prétexte de leur incrédulité. Mais puisque le Saint-Esprit, pour donner à Jésus-Christ des témoins de sa résurrection, descend visiblement sur ses apôtres, qui étaient les témoins qu'il avait choisis; puisqu'il les remplit de courage; que de faibles qu'ils étaient, il les rend forts; d'idiots et d'ignorants qu'ils étaient, les rend pleins d'une divine science, et leur donne des paroles qui fermaient la bouche à leurs adversaires, qui n'étaient rien moins que les chefs du peuple; puisqu'au lieu qu'ils étaient des lâches qui avaient oublié leur maître tous ensemble en prenant la fuite, et le premier de leur troupeau en le reniant, il en avait fait d'intrépides défenseurs de sa doctrine et de sa résurrection; puisqu'enfin le même Esprit descendu sur eux fait des miracles par leurs mains, qui ne cèdent en rien à ceux de Jésus-Christ, et même qui les surpassent en certaines circonstances, comme il l'avait prédit lui-même; et, non content de leur inspirer l'intelligence des prophéties et la force de les défendre, il les remplit eux-mêmes de l'esprit de prophétie, et les fait agir et parler comme des hommes inspirés, comme il parut au jour de la Pentecôte; saint Pierre le soutenant avec une assurance étonnante, et une force à laquelle tout cédait [2] : tous ces ouvrages admirables du Saint-Esprit prouvent que Jésus-Christ a dit la vérité, en assurant que ce même Esprit convaincrait de nouveau, et d'une manière encore plus concluante l'incrédulité du monde.

Voilà donc le témoignage du Saint-Esprit dans les apôtres, qui, en confirmant la résurrection de Jésus-Christ, parlent ainsi : *Nous sommes témoins de ces choses, et le Saint-Esprit que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent* [3]. C'était le dernier et le plus clair témoignage que Jésus-Christ leur réservait : et c'est pourquoi, prévoyant que le cœur de la plupart serait assez dur pour résister encore à ce témoignage et à cette conviction, il les avertit d'éviter ce crime comme celui qui à la fin leur attirerait une inévitable punition et deviendrait irrémissible pour eux; Dieu ayant déterminé de ne le remettre jamais à ceux qui l'auraient porté à de certains excès qui lui étaient connus. C'est peut-être ce qui donna lieu à cette sentence du Sauveur [4] : *Que les blasphèmes contre le Fils seraient remis; mais que celui qui blasphèmerait contre le Saint-Esprit,* en persistant d'attribuer au démon les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples, quoique confirmés après sa mort en témoignage de sa résurrection, *ne recevrait aucun pardon, mais serait*

[1] *Joan.* XVI, 8, et suiv. — [2] *Matth.* XII, 24, 31, 32. *Marc.* III, 28, 29, 30. *Luc.* XII, 10. — [3] *Act.* III, 2, 6, et seq.

[1] *Deut.* XIII, 1, 2, 3, 4, 5; XVIII, 20, 21, 22. — [2] *Act.* II, 17, 18. — [3] *Ibid.* V, 32. — [4] *Matt.* XII, 31, 32. *Marc.* III, 28, 29, 30.

coupable d'un éternel péché : à cause, poursuit saint Marc, *qu'ils avaient dit que* Jésus-Christ *avait en lui-même un esprit* impur qui faisait par lui des miracles; et qu'ils étaient disposés à porter la révolte jusqu'au dernier excès, comme ils firent en résistant encore aux miracles de ses disciples, et osant attribuer à l'esprit d'erreur la continuation ferme et permanente du témoignage du Saint-Esprit.

Ajoutez à toutes ces choses, la sainteté que le Saint-Esprit établissait dans l'Église, par des effets si éclatants, et cette parfaite unité des cœurs qui était son véritable ouvrage et le caractère sensible de sa présence. Ajoutez la redoutable autorité que Dieu mettait dans l'Église, en sorte que mentir à Pierre, c'était *mentir au Saint-Esprit* [1]. On voit assez par toutes ces choses l'efficace du témoignage de ce même Esprit, pour convaincre l'incrédulité.

Et il faut aussi remarquer que Dieu, qui avait supporté les Juifs après le crucifiement de son Fils, résolut enfin de faire éclater sa justice d'une manière étonnante et jusqu'alors inouïe, après que ce peuple ingrat eut continué de résister, avec une opiniâtreté et une dureté sans exemple, au témoignage des apôtres; c'est-à-dire, comme on a vu, à celui du Saint-Esprit. Ce qui était la figure du châtiment plus terrible qu'il réservait dans les enfers, à ceux qui avaient péché contre le Saint-Esprit, de la manière et avec l'excès qu'il ne voulait point pardonner.

Prenons donc garde de ne point tomber dans un semblable péché. Nous commençons à y tomber, lorsque abusant de la grâce du Saint-Esprit dans la rémission des péchés, nous en faisons une occasion de pécher plus facilement; en quoi nous faisons injure à l'*esprit de rémission et de grâce* [2]. Et à cause que nous ne savons pas le degré que Dieu a marqué à cet attentat pour ne le pardonner jamais, nous ne cessons de l'augmenter de jour en jour, et nous multiplions nos péchés par la facilité que nous nous imaginons dans le pardon. Mais Dieu, qui nous voit périr, nous avertit qu'il viendra un point où il cessera de pardonner, et auquel à la fin nous tomberons au dernier degré d'endurcissement et à l'impénitence finale.

Craignons donc de résister au Saint-Esprit, de peur qu'enfin notre résistance ne soit poussée jusqu'à la fin, par la juste soustraction de ces grâces qui convertissent les cœurs. Craignons, dis-je, de pousser à bout la bonté et la patience de l'esprit qui remet les crimes; parce que nous ne savons jusqu'où il veut pousser son indulgence, et que peut-être le premier péché que nous commettrons sera parvenu à ce degré de malice qui lui est connu, et qu'il ne veut point pardonner à ceux qui auront reçu de certaines grâces. Les Juifs en sont un exemple; et ils n'ont plus trouvé de miséricorde ni en ce monde ni en l'autre, à cause qu'ils ont méprisé, jusqu'au point que Dieu ne voulait plus souffrir, la conviction du Saint-Esprit.

[1] *Act.* v, 3, 4, 9. — [2] *Heb.* x, 29.

XXe JOUR.

Mission du Saint-Esprit pour convaincre le monde d'injustice. Péché contre le Saint-Esprit. *Joan.* 10.

Il convaincra le monde sur la justice. C'est le second point sur lequel le Saint-Esprit devait convaincre le monde : *Parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus.* Il faut sous-entendre : Sans que pour cela vous cessiez de croire en moi, ou que votre foi se ralentisse. Et pour entendre cette seconde conviction du Saint-Esprit, il faut savoir que la justice chrétienne vient de la foi : selon cette parole du prophète, répétée trois fois par saint Paul : *Le juste vit de la foi* [1]. Mais la véritable épreuve de la foi, c'est de croire ce qu'on ne voit pas. Tant que Jésus-Christ a été sur la terre, sa présence a soutenu la foi de ses disciples : aussitôt qu'il fut arrêté, leur foi tomba : et ceux qui auparavant croyaient en lui comme au rédempteur d'Israël, commencèrent à dire froidement : *Nous espérions qu'il devait racheter Israël* [2]*?* comme s'ils disaient : Mais maintenant, après son supplice, nous avons perdu cette espérance. Voilà donc la foi des apôtres morte avec Jésus-Christ. Mais quand le Saint-Esprit l'eut ressuscitée, en sorte qu'ils furent plus constamment et plus parfaitement attachés à la personne et à la doctrine de leur maître, qu'ils ne l'étaient pendant sa vie : on vit en eux une véritable foi, et dans cette foi la véritable justice, qui étant l'ouvrage du Saint-Esprit, il s'ensuit qu'il donna au monde une parfaite conviction de la justice.

Soyons donc vraiment justes par l'esprit de la foi; et sans nous attacher à ce que nous voyons, unissons-nous à Jésus-Christ que nous ne voyons pas. Croyons fermement avec les apôtres que sa mort n'a pas été une extinction de sa vie; mais comme il l'a dit, un passage à son Père; puisque depuis qu'il nous a quittés, il a été plus fécond pour nous en toutes sortes de grâces. Travaillons sans cesse à la mort des sens; ne jugeons point de notre bonheur par le jugement; vivons dans l'esprit de la foi. Fondons tous nos sentiments sur sa vérité, et écoutons d'autant plus Jésus-Christ qu'il nous paraît moins. *Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu : bienheureux ceux qui croient et ne voient pas* [3]. C'est par une telle foi que nous sommes justes.

XXIe JOUR.

Mission du Saint-Esprit pour convaincre le monde de l'iniquité de son jugement. *Ibid.* xvi 8 — 11.

Le Saint-Esprit convaincra le monde *touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé.* Jésus-Christ a dit ci-dessus : *C'est maintenant que le monde va être jugé; c'est maintenant que le prince de ce siècle va être chassé* [4]. Comment est-ce que Jésus-Christ juge le monde dans le temps de sa passion? C'est en se laissant juger et en fai-

[1] *Heb.* II, 4. *Rom.* I, 17. *Gal.* III, 11. *Heb.* x, 38. — [2] *Luc.* XXIV, 21. — [3] *Joan.* xx, 29. — [4] *Ibid.* XII, 31.

tres? et Jésus-Christ ne nous suffisait-il pas pour nous enseigner? Soyons ici attentifs à cette école intérieure, qui se tient dans le fond du cœur. Outre les enseignements du dehors, il nous fallait un maître intérieur, qui fît deux choses : l'une, de faire entendre au dedans ce qu'on nous avait enseigné au dehors; l'autre, de nous en faire souvenir, et d'empêcher qu'il ne nous échappât jamais.

Remarquons bien néanmoins que Jésus-Christ et le Saint-Esprit ne nous enseignent pas des choses différentes. Écoutez bien, fanatiques, qui attribuez à la doctrine du Saint-Esprit des choses que Jésus-Christ n'a pas dites. Il enseigne les mêmes choses; mais l'un enseigne au dehors, et l'autre au dedans : et lorsqu'on dit que le Saint-Esprit enseigne au dedans, il faut entendre que Jésus-Christ même enseigne aussi au dedans; parce que c'est lui qui envoie le Saint-Esprit, qui est plein de lui, comme il l'expliquera bientôt.

Et pourquoi cette doctrine intérieure est-elle attribuée au Saint-Esprit, si ce n'est pour la même raison que l'infusion de la charité lui est attribuée? *La charité*, dit-il, *est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné* [1]. Qu'est-ce donc qu'enseigner au Saint-Esprit, si ce n'est faire aimer la vérité que Jésus-Christ nous a annoncée, jusqu'à pouvoir dire : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou la persécution, ou la faim? Nous sommes victorieux dans toutes ces tentations, à cause de celui qui nous a aimés, et qui nous a donné son amour* [2]. Et qu'est-ce que nous faire ressouvenir de ce que Jésus-Christ nous aura dit, sinon le tenir toujours présent à notre esprit par l'attachement que nous y aurons au fond du cœur? C'est-à-dire que le Saint-Esprit nous inspire non tant la science que l'amour, et que c'est par lui véritablement que nous sommes enseignés de Dieu, comme Jésus-Christ nous l'a dit [3].

Soyons donc recueillis et intérieurs, puisque c'est au dedans que nous parle notre docteur. Homme, où courez-vous d'affaire en affaire, de distraction en distraction, de visite en visite, de trouble en trouble? Vous vous fuyez vous-même, puisque vous fuyez votre intérieur; et vous fuyez en même temps le Saint-Esprit, qui vous y veut parler.

XCVI[e] JOUR.

Paix intérieure. *Joan.* XIV, 27.

Je vous laisse ma paix; je vous donne ma paix, cette paix intérieure, *que le monde ne vous peut donner* [4], puisqu'au contraire c'est lui qui la trouble. Et qu'est-ce que cette paix? *Nous viendrons à lui, et nous y ferons notre demeure* [5]. Dieu en nous et dans notre fond, c'est notre paix. Car il est écrit de la cité sainte, qui est la figure de l'âme fidèle : *Dieu ne sera point ébranlé au milieu d'elle* [6]. *Que la tempête vienne*, c'est-à-dire les passions, les afflictions, la perte des biens temporels : *Dieu au milieu de l'âme ne sera point ébranlé;* ni par conséquent le fond où il est, car le Psalmiste poursuit : *Dieu l'aidera dès le matin :* Dieu la préviendra de ses grâces; et c'est là sa paix, pourvu qu'elle soit soigneuse de se recueillir en elle-même, car c'est là qu'elle trouve Dieu, qui est sa force. Si elle se dissipe, si elle court, Dieu sera ébranlé au milieu d'elle; non en lui-même, mais au milieu d'elle. Commencez-vous à écouter le monde et la tentation, Dieu s'ébranle au milieu de vous, il est prêt à vous quitter. Consommez-vous le péché, il vous quitte. Demeurez donc uni à vous-même, et à Dieu, qui est en vous : il ne s'ébranlera pas au milieu de vous; par là vous serez en paix, car il est écrit : *Le lieu où il demeure sera en paix* [1]. *Il n'y a point de paix pour les méchants, dit le Seigneur* [2]. Encore un coup : *Il n'y a point de paix pour les méchants : ils sont comme une mer agitée qui n'a jamais de repos* [3]; qui regorge en mauvais désirs; *et ses flots, et nos écume jetée au bord sera foulée aux pieds, et ne fera que de la boue* [4].

XCVII[e] JOUR.

Paix imperturbable. *Joan.* XIV, 27.

Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix: je ne vous donne pas une paix comme celle que le monde donne. Ne soyez point troublés, ne craignez rien. C'est ce que le monde ne peut vous donner. Ce qu'il redouble le nom de la paix, marque l'affection et la tendresse avec laquelle il fait un si beau présent. Vous diriez qu'à coups redoublés il veuille faire pénétrer la paix au fond du cœur. Il la leur donne pour eux, il la leur donne pour nous. Il leur donne cette paix qui reposera sur les enfants de la paix, qui seront dans la maison où ils entreront; et qui reviendra à eux si personne ne la veut recevoir. Recevons donc la paix des apôtres, celle des ministres de Jésus-Christ, lorsqu'ils entrent dans nos maisons; soyons pour eux des enfants de paix; ne soyons ni contredisants, ni murmurateurs. Recevons cette paix, non celle du monde, mais celle que Jésus-Christ sait faire trouver au milieu des humiliations et des travaux.

Ne craignez rien, ne vous troublez pas. C'est, comme nous avons dit, la conclusion de tout ce discours, et le terme où il aboutit. Considérons toutes les raisons par lesquelles le Fils de Dieu bannit le trouble que devait causer sa mort. Premièrement, s'il s'en va, c'est pour nous préparer la place dans la maison de son Père. Ses disciples le peuvent suivre; et en leur disant où il va, il leur montre aussi le chemin pour y parvenir. Il leur apprend où ils pourront voir le Père, dont la vision leur suffit, dans la possession duquel ils n'ont plus rien ni à désirer ni à craindre. Secondement, quoiqu'il les quitte, il n'en sera pas moins leur protecteur; et ils peuvent tout obtenir en son nom. Loin que son absence leur nuise, il fera pour eux

[1] *Rom.* V, 5. — [2] *Ibid.* VIII, 35, 37. — [3] *Joan.* VI, 45. — [4] *Ibid.* XIV 27. — [5] *Ibid.* 23. — [6] *Ps.* XLV, 6.

[1] *Ps.* LXXV, 3. — [2] *Is.* XLVIII, 22. — [3] *Ibid.* LVII, 21. — [4] *Ibid.* 20.

XXIII[e] JOUR.

Saint-Esprit égal au Fils par ses œuvres.

Toutes ces fonctions du Saint-Esprit l'égalent manifestement au Fils de Dieu, dont il accomplit l'ouvrage. S'il y met la perfection, si Jésus-Christ, pour ainsi parler, lui en donne toute la gloire; c'est que la gloire du Saint-Esprit est celle du Fils de Dieu; comme la gloire du Fils de Dieu est celle du Père, et que la gloire de la Trinité est une et indivisible.

Si ce qui est réservé au Saint-Esprit est si grand, que les apôtres ne l'auraient pu porter, quoique annoncé par Jésus-Christ même, il n'y a donc point d'inégalité dans les ouvrages de la Trinité, du côté des trois divines Personnes; mais une dispensation diversifiée, seulement par rapport à nous : mais Jésus-Christ nous va encore élever plus haut; et après avoir égalé le Saint-Esprit au Père et au Fils par ses œuvres, il va encore montrer sa parfaite égalité par son origine.

XXIV[e] JOUR

Le Saint-Esprit égal au Fils par son origine : il annonce les les choses futures et pénètre le secret des cœurs. *Joan.* XVI, 13.

Quand cet Esprit de vérité viendra, il vous apprendra toute vérité : car il ne parlera pas de lui-même; mais il vous dira ce qu'il a ouï, et vous annoncera les choses futures [1].

Il ne dira que ce qu'il a ouï : mais il a tout ouï : aussi enseignera-t-il toute vérité. Il est dans le conseil où l'on dit tout. Le Père dit tout par son Fils; le Fils dit tout par sa naissance. Si tout se dit par lui, il entend tout : autrement il ne s'entendrait pas lui-même. On lui dit tout en le produisant, puisque le produire, c'est dire. Le Saint-Esprit est le troisième dans ce secret : nulle créature n'y entre. On ne dit rien à demi dans cette unité : on n'entend rien imparfaitement. C'est pourquoi, *l'Esprit approfondit tout :* il entre en tout, *même dans les profondeurs de Dieu* [2]. Et c'est le caractère que lui donne le Sauveur du monde, en disant *qu'il nous enseigne toute vérité, et annonce les choses futures.*

Le Saint-Esprit est celui qui parle aux prophètes. Quand il parle en eux, c'est Dieu qui parle, et on l'appelle l'esprit prophétique : ce qui l'égale parfaitement au Père et au Fils; puisque comme eux il entre dans le grand secret réservé à Dieu, qui est celui de l'avenir[3].

Il entre par la même raison dans cet autre intime secret, qui est la connaissance du secret des cœurs. Qui voit le secret de Dieu, que ne voit-il pas? Par qui est-ce que saint Pierre a vu le secret d'Ananias et de Saphira, dans la vente de leurs biens? Aussi en mentant à Pierre, ils mentirent au Saint-Esprit[4]. Par qui est-ce que *le secret des cœurs était manifesté* dans ces assemblées dont parle saint Paul : ce qui fait dire à tout le monde, que *Dieu est au milieu de nous* [1] ? Comment? sinon par l'esprit de prophétie, qui est dans le même lieu l'ouvrage du Saint-Esprit, à qui toutes ces grâces sont attribuées, conformément à cette parole : *Un seul Esprit opère ces choses, les partageant à chacun selon qu'il lui plaît* [2].

[1] *Joan.* XVI, 13. — [2] I. *Cor.* II, 10. — [3] *Is.* XLVIII, 16; LIX, 21; LXI, 1. *Zach.* VII, 12. I. *Cor.* XIV, 32. *Apoc.* XXII, 6 — [4] *Act.* V, 3, 4, 9.

XXV[e] JOUR.

Origine du Saint-Esprit. Ordre des Personnes divines. *Joan.* XVI, 14, 15.

Il me glorifiera, parce qu'il prendra du mien [3]. Que Jésus-Christ daigne nous parler de ces communications intérieures des Personnes divines, et nous faire entrer en quelque façon dans cet ineffable secret, il y a de quoi s'en étonner. Vraiment il nous traite en amis, comme il disait lui-même, en nous apprenant non-seulement ce qu'il fait au dehors, mais encore ce qu'il produit au dedans. *Il prendra du mien :* le Fils a tout pris du Père, et il glorifie le Père : le Saint-Esprit prend du Fils, et il glorifie le Fils. Il semble que c'est là le but de cette parole. Mais écoutons de quelle sorte Jésus-Christ s'explique. Il ne dit pas : *Il prendra de moi :* mais, *Il prendra du mien.* O Sauveur, que voulez-vous dire? M'est-il permis de le chercher? ou bien m'en tiendrai-je à ce que vous dites, sans rien dire, ni rien chercher davantage dans cette parole? Mais votre Église y a trouvé, que le Saint-Esprit procédait de votre Père et de vous, et que c'était pour cela que le Saint-Esprit était votre Esprit, comme il était l'Esprit du Père. Il est appelé l'Esprit de Jésus-Christ : *Spiritus Christi*[4]. Il est à Jésus-Christ. Jésus-Christ l'envoie : par quelle autorité, si ce n'est par l'autorité de principe et d'origine? Car il ne peut y en avoir d'autres entre les Personnes divines.

Voilà la doctrine de l'Église catholique, et la tradition des saints. Je la reçois, j'adore cette vérité. O Jésus, encore un coup, quelle merveille que vous daigniez nous parler de ces hauts mystères, à nous qui ne sommes que terre et cendre! Avec quelle foi, avec quelle reconnaissance, avec quel amour devons-nous écouter ces paroles! Seigneur, ce n'est pas en vain que vous nous parlez de ces choses : vous nous en montrez une étincelle durant cette vie, dans le dessein de nous en montrer à découvert la pleine lumière au jour de l'éternité. Nous verrons ce que veut dire : *Il prendra du mien, et il me glorifiera, et il vous l'annoncera. Tout ce qui est à mon Père, est à moi : et c'est pourquoi je vous ai dit qu'il prendra du mien : et il vous annoncera ce qu'il en aura pris*[5].

Le Saint-Esprit prend du Père dont il procède primitivement, et en prenant du Père, il prend ce qui est au Fils, puisque tous est commun entre le Père et le Fils : excepté sans doute d'être Père : car c'est cela qui est propre au Père, et non pas commun au Père et au Fils. Le Fils a donc tout ce qu'a le Père, excepté d'être Père : il a donc aussi

[1] I. *Cor.* XIV, 24, 25. — [2] *Ibid.* XII, 11. — [3] *Joan.* XVI, 14. — [4] I. *Petr.* I, 11. — [5] *Joan.* XVI, 14, 15.

d'être principe du Saint-Esprit : car cela n'est pas être Père : le Fils prend cela du Père; et le Père, qui, en l'engendrant dans son sein, lui communique tout excepté d'être Père, lui communique par conséquent d'être le principe productif du Saint-Esprit. C'est pourquoi le Saint-Esprit est l'Esprit du Père comme du Fils, envoyé en unité de l'un et de l'autre, procédant de l'un et de l'autre, comme d'un seul et même principe : parce que le Fils a reçu du Père d'être principe du Saint-Esprit. Et c'est pourquoi Jésus-Christ ne dit pas : *Il prendra de moi;* parce que ce serait dire en quelque façon, qu'il en serait le seul principe, et que le Saint-Esprit procède du Fils comme le Fils procède du Père : c'est-à-dire de lui seul. Mais il n'en est pas ainsi : car le Saint-Esprit procède du Père radicalement; et s'il procède du Fils, c'est du Père que le Fils a pris de le produire : et c'est pourquoi il dit plutôt : *Il prendra du mien*, que de dire : *Il prendra de moi*. Parce qu'encore qu'en effet il prenne de lui, il ne prend de lui que ce que lui-même a pris du Père. Il procède donc du Père et du Fils : mais il procède du Père par le Fils; parce que, cela même que le Saint-Esprit procède du Fils, le Fils l'a reçu du Père, de qui il a tout reçu.

C'est ce qui explique la raison mystique et profonde de l'ordre de la Trinité. Si le Fils et le Saint-Esprit procèdent également du Père, sans aucun rapport entre eux deux, on pourrait aussitôt dire, le Père, le Saint-Esprit et le Fils, que, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Or, ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ parle. L'ordre des Personnes est inviolable; parce que si le Fils est nommé après le Père, parce qu'il en vient; le Saint-Esprit vient aussi du Fils, après lequel il est nommé; et il est l'Esprit du Fils comme le Fils est le Fils du Père. Cet ordre ne peut être renversé : c'est en cet ordre que nous sommes baptisés, et le Saint-Esprit ne peut non plus être nommé le second, que le Fils peut être nommé le premier.

Adorons cet ordre des trois Personnes divines et les mutuelles relations qui se trouvent entre les trois, et qui font leur égalité, comme leur distinction, et leur origine. Le Père s'entend lui-même, se parle à lui-même; et il engendre son Fils, qui est sa parole. Il aime cette parole qu'il a produite de son sein, et qu'il y conserve; et cette parole qui est en même temps sa conception, sa pensée, son image intellectuelle éternellement subsistante, et dès là son Fils unique l'aime aussi, comme un Fils parfait aime un Père parfait : mais qu'est-ce que leur amour, si ce n'est cette troisième personne, et le Dieu amour, le don commun et réciproque du Père et du Fils, leur lien, leur nœud, leur mutuelle union, en qui se termine la fécondité, comme les opérations de la Trinité? Parce que tout est accompli, tout est parfait, quand Dieu est infiniment exprimé dans le Fils, et infiniment aimé dans le Saint-Esprit; et qu'il se fait du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, une très-simple et très-parfaite unité : tout y retournant au principe, d'où tout vient radicalement et primitivement, qui est le Père, avec un ordre invariable : l'unité féconde se multipliant en dualité, c'est-à-dire jusqu'au nombre de deux, pour se terminer en Trinité : en sorte que tout est un, et que tout revient à un seul et même principe.

C'est la doctrine des saints : c'est la tradition constante de l'Église catholique. C'est la matière de foi; nous le croyons : c'est le sujet de notre espérance; nous le verrons : c'est l'objet de notre amour; car aimer Dieu c'est aimer en unité le Père, le Fils, et le Saint-Esprit; aimer leur égalité et leur ordre; aimer, et ne point confondre leurs opérations, leurs éternelles communications, leurs rapports mutuels, et tout ce qui les fait un, en les faisant trois : parce que le Père, qui est un, et principe immuable d'unité, se répand, se communique sans se diviser. Et cette union nous est donnée comme le modèle de la nôtre : *O mon Père, qu'ils soient un en nous, comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous; ainsi qu'ils soient un en nous* [1]. O Dieu, Père, Fils, et Saint-Esprit, je me reconnais en tout et partout, fait à votre image, à l'image de la Trinité : conformément à cette parole: *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* [2]: puisque même l'union que vous voulez établir entre nous, est l'image imparfaite de votre parfaite unité? O charité! tu dois croître et te multiplier jusqu'à l'infini dans les fidèles : puisque le modèle d'union et de communication qu'on te propose, est un modèle dont tu ne peux jamais atteindre la perfection : et tout ce que tu peux faire, c'est de croître toujours en l'imitant, en communiquant de plus en plus tout ce qu'on a à ses frères, lumière, instruction, conseil, correction quand il le faut; amour, tendresse, vertu, par l'édification et le bon exemple, support mutuel; et à plus forte raison, biens, richesses, subsistance, et tout jusqu'au pain que nous mangeons, que devons partager avec les pauvres.

La mission du Saint-Esprit est expliquée. Nous en avons vu les effets égaux à ceux qu'a produits le Fils. Nous en avons vu l'origine dans l'éternelle communication des trois divines Personnes. Écoutons la suite des paroles de notre Sauveur.

XXVI[e] JOUR.

Qu'est-ce à dire : *Encore un peu de temps?* Joan. XVI, 16.

Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je m'en retourne à mon Père [3].

Depuis le ℣. 9 du ch. XIV, jusqu'à la fin, que Jésus-Christ sort de la maison; et dans le ch. XV et dans le XVI[e], jusqu'à ce verset, Jésus-Christ a parlé seul sans discontinuation, et sans être interrompu par ses disciples, si ce n'est par ce petit mot de saint Jude : *D'où vient, Seigneur, que vous vous découvrirez à nous, et non pas au monde* [4]? A quoi Jésus-Christ ne répond pas, ou n'y répond qu'indirectement, en continuant son discours. Ils l'interrompent ici plus ouvertement, en se disant les

[1] *Joan.* XVII, 21. — [2] *Gen.* I, 26. — [3] *Joan.* XVI, 16. — [4] *Ibid.* XIV, 22.

uns aux autres : *Que veut-il dire : Encore un peu, et vous ne me verrez plus ? et ils disaient : Que veut dire ce peu de temps ? Nous ne savons ce qu'il veut dire* [1]. Et Jésus, qui avait prévu cette interruption, et qui avait comme jeté cette parole pour y donner lieu, dans le dessein d'en tirer une grande consolation et une grande instruction pour eux, reprend la parole en cette sorte : *Vous vous demandez les uns aux autres, ce que veut dire ce peu de temps : En vérité ; en vérité, je vous le dis ; vous gémirez, et vous pleurerez, vous autres, et le monde se réjouira : mais votre tristesse sera changée en joie* [2].

Il y avait quelque sorte d'ambiguité dans ce discours du Sauveur : *Encore un peu, et vous ne me verrez plus*, etc. On pouvait entendre : Dans peu vous cesserez de me voir ; car je vais mourir : et dans peu vous me reverrez, car je ressusciterai ; les ombres de la mort ne me peuvent pas retenir, et il faut que je retourne à mon Père. Durant le temps que je serai dans le tombeau, le monde triomphera, et il croira être venu à bout de ses desseins, et vous serez dans la désolation et dans l'oppression comme un troupeau dispersé. Mais à ma résurrection, qui suivra de près, la joie vous sera rendue, et la confusion à vos ennemis. C'est ainsi qu'on pouvait entendre ces prompts passages de la privation à la vue, et de la vue à la privation. Mais la suite nous fait voir que Jésus-Christ regarde plus loin. Nous cesserons de le voir : non précisément à cause qu'il ira à la mort, mais à cause qu'il montera aux cieux, à la droite de son Père : et nous le reverrons pour ne le plus perdre, lorsqu'il viendra des cieux une seconde fois pour nous y ramener avec lui. Ainsi ce qu'il appelle un peu de temps, c'est tout le temps de la durée de ce siècle ; tant à cause que ce temps finit bientôt pour chacun de nous, qu'à cause qu'en le comparant à l'éternité qui doit suivre, c'est moins qu'un moment.

Apprenons donc que, selon le langage du Sauveur, qui est celui de la vérité, tout ce qui est temps n'est qu'un point, et moins que rien ; et que ce qui dure, ce qui est véritablement, c'est l'éternité, qui ne passe jamais. Comptons pour rien tout ce qui passe. Il y a près de dix-sept cents ans depuis l'ascension de notre Seigneur : et tout cela devant Jésus-Christ, *qui est le Père du siècle futur* [3], n'est peut-être qu'une très-petite partie de tout le temps qui se trouvera du jour de l'ascension à la fin du monde, que Jésus-Christ a compté pour rien. Les siècles sont donc moins que rien : mille ans valent moins qu'un jour selon cette mesure. Que serait-ce donc que les souffrances de cette vie, si nous avions de la foi ? Nos sens nous trompent : tout le temps n'est rien : tout ce qui passe n'est rien : accoutumons-nous à juger du temps par la foi. Selon cette règle, qu'est-ce que dix ans, qu'est-ce qu'une année, et un mois, et un jour de peine ? Et cependant cette heure nous paraît si longue ! Gens de peu de foi, quand serons-nous chrétiens ? quand jugerons-nous du temps par rapport à l'éternité ?

[1] *Joan.* XVI, 17, 18. — [2] *Ibid.* XVI, 19, 20. — [3] *Is.* IX, 6.

XXVIIe JOUR.

Tristesse changée en joie. *Joan.* XVI, 20.

Vous pleurerez, et le monde se réjouira : mais votre tristesse sera changée en joie [1]. Disons ici avec cet ancien : Je ne veux pas me réjouir avec le monde, de peur de m'affliger un jour avec lui. Je ne veux pas, pour sa joie courte et trompeuse, m'attirer l'accablement et le poids d'une éternelle douleur. Ne vous laissez pas tromper aux joies du monde, ni à cette fleur qui tombe du matin au soir. Ne nous abandonnons jamais à la joie ; car c'est nous abandonner à l'illusion. Disons *au ris : Tu es un menteur ; et à la joie : Tu nous trompes* [2]. Les saints Pères ne voulaient pas qu'un chrétien s'abandonnât à la joie, jusqu'à rire avec éclat. Il faut nourrir dans notre cœur une sainte et salutaire tristesse par le souvenir de nos péchés, par la crainte du jugement de Dieu, et par un saint dégoût des biens du monde. Cette tristesse ne sera pas seulement changée en joie dans le jour de l'éternité ; mais dès le siècle présent, la joie de Jésus-Christ triomphera dans notre cœur : et c'est de ce fond de joie que goûtera au dedans un cœur attaché à Jésus-Christ, que sortira ce dégoût des plaisirs du monde, qui ne sont qu'illusion, tentation et corruption.

Goutez, et voyez combien le Seigneur est doux [3] ! combien est douce la vérité, la justice, la bonne espérance, le chaste désir de le posséder : et vous gémirez de vous voir au milieu des tromperies et des erreurs ; et vous jetterez un doux et tendre soupir vers la cité sainte, que Dieu nous a préparée, où règne la vérité, où se trouve la paix éternelle, et tout le bien avec Dieu.

XXVIIIe JOUR.

Souffrir, se faire violence. *Joan.* XVI, 21.

Apprenons du ℣. 21, à enfanter notre salut avec peine. Quel effort ne faut-il pas faire, pour faire mourir ses passions, ses mauvais désirs, et tout ce que l'Écriture appelle le vieil homme ! On croit mourir en effet, quand il faut s'arracher du cœur tout ce qui plaît. Quelle vie, dit-on, sera la nôtre, quand nous aurons retranché ces doux commerces, ces jeux, ces plaisirs ! tout sera triste, ennuyeux, insupportable. Songeons que c'est là le temps du travail, où il faut avec violence enfanter un nouvel esprit. *Tous les cris d'une femme qui accouche sont oubliés au moment qu'elle a mis un enfant au monde* [4]. Quelle doit donc être notre joie, quand ce n'est pas un autre, mais nous-mêmes, que nous faisons naître, pour changer la vie du péché en la vie de Dieu.

Qu'il me coûte de sacrifier ce ressentiment, de renoncer à ce plaisir, de pratiquer cette humilité, de supporter cette médisance ! Chrétien, quand veux-tu donc t'enfanter toi-même ? Tu ne feras point ton salut, tu ne rompras point tes fers, tu ne deviendras point un nouvel homme, sans te faire cette violence.

[1] *Joan.* XVI, 20. — [2] *Eccl.* II, 2. — [3] *Ps.* XXXIII, 9. — [4] *Joan.* XVI, 21.

De quelle paix, de quelle joie, la verras-tu bientôt suivie! Ha! je commence à vivre, depuis que je vis pour Dieu, et que je me suis ouvert le ciel!

Aimer Dieu, c'est la vie : on ne saurait l'acheter par trop de travaux, par trop de morts.

XXIX[e] JOUR.

Joie qui ne peut être ravie. *Joan.* XVI, 22.

Personne ne vous ravira votre joie[1]. D'où vient notre joie? De notre bonheur. Quand donc nous mettrons notre bonheur dans un bien qui ne pourra nous être ravi, notre joie ne pourra aussi nous être ôtée. Qu'est-ce qui doit faire notre bonheur? C'est que Dieu, que nous aimons, soit heureux et le seul puissant : *beatus et solus potens,* comme dit saint Paul[2]. Si nous aimons Dieu de tout notre cœur, de toute notre intelligence, de toutes nos forces; comme nous ne pouvons rien contribuer à son bonheur, notre partage est de nous en réjouir. Réjouissons-nous de la gloire de Dieu, de sa perfection, de son bonheur, de la naissance éternelle de son Verbe, de l'éternelle procession de son Saint-Esprit, de ce qu'il se connaît, de ce qu'il s'aime, de ce qu'il est tout action, tout intelligence, tout amour, toute vie : si grand, qu'il ne peut rien acquérir; aussi bienfaisant que riche, plein de vie, plein d'être, l'être même, la vérité même, le parfait, le tout. Qui nous peut ôter ce sujet de joie? Il faudrait pouvoir ôter Dieu : et en l'ôtant, s'ôter soi-même, et tout être, et ne laisser que le néant. Tout ce qu'on nous peut ôter, c'est la joie que nous avons de l'être de Dieu. Mais qui nous la peut ôter, si ce n'est nous-mêmes par le péché? Viendra le temps où le péché étant entièrement détruit en nous, nous ne cesserons non plus de mettre toute notre joie dans l'éternelle félicité et perfection de Dieu, que Dieu cessera d'être heureux et parfait. Alors donc nous serons parfaitement heureux, et notre joie ne pourra plus nous être ravie.

Réjouissons-nous en même temps de ce que Jésus-Christ est entré dans la gloire de son Père : *Si vous m'aimiez,* dit-il, *vous vous réjouiriez de ce que je retourne à mon Père, parce que mon Père étant plus grand que moi*[3], selon la nature que j'ai prise, retourner à mon Père c'est retourner au centre de la grandeur et de la félicité.

Dieu est une nature heureuse et parfaite, et en même temps une nature bienfaisante et béatifiante : l'aimer, c'est vivre, c'est être juste, c'est être véritable, c'est être heureux, c'est être parfait, autant que le peut être ce qui n'est pas Dieu. Mais Dieu nous apprend qu'il nous fait dieux; un même esprit avec lui; participants, associés à la nature divine, à la sagesse, à la vie, à l'éternité, à la félicité de Dieu. Lui qui est son bonheur, devient le nôtre : notre bonheur est par conséquent le bonheur de Dieu. Dieu se donne à nous tout entier : nous le verrons; nous l'aimerons, assurés de ne cesser jamais de le voir et de l'aimer. *En ce jour-là,* dit le Sauveur, *vous ne m'interrogerez plus de rien; car vous verrez à découvert la vérité même.* Vivez donc, et réjouissez-vous dans cette espérance. Mais en attendant, que ferons-nous au milieu de tant de besoins, de tant d'indigence? *Vous n'avez qu'à demander : tout ce qui vous sera nécessaire, vous sera donné en mon nom*[1]. Vous n'êtes donc plus indigents, puisque vous avez le nom par lequel vous pouvez tout obtenir.

[1] *Joan.* XVI, 22. — [2] I. *Tim.* VI, 15. — [3] *Joan.* XIV, 28.

XXX[e] JOUR.

Qu'est-ce qu'on doit demander au nom de Jésus-Christ. *Joan.* XVI, 24.

Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom[2]. Eh quoi! lorsqu'ils lui disaient : *Seigneur, apprenez-nous à prier;* et encore : *Augmentez-nous la foi*[3] : n'était-ce pas de lui, et par lui, qu'ils espéraient cette grâce?

Leurs demandes n'étaient pas encore assez épurées. A l'occasion du royaume de Jésus-Christ, ils s'étaient mis dans l'esprit des idées de grandeur et d'ambition, qui tenaient beaucoup de l'esprit judaïque. L'attache sensible qu'ils avaient à sa personne, était un obstacle à l'amour spirituel qu'il leur demandait. Lorsque leur foi fut épurée par sa croix, par son absence, et par l'opération du Saint-Esprit, ils apprirent ce qu'il fallait demander au nom de Jésus-Christ, qui était de lui être conforme, et de marcher après lui dans la route des croix et de la mort. Que pouvez-vous demander au nom de Jésus-Christ, sinon les choses que vous voyez en lui? Prends bien garde, âme chrétienne, ce que c'est que Jésus-Christ; et par là tu apprendras ce que tu dois demander en son nom.

C'est ce que les apôtres n'entendaient pas encore; et loin de vouloir porter leur croix avec Jésus-Christ, ils ne voulaient pas même entendre ce qu'il leur disait de la sienne. *Ce discours était caché à leurs yeux; et ils craignaient de l'interroger sur ce discours*[4] : parce qu'ils craignaient d'apprendre trop leurs obligations, en découvrant les dispositions de leur maître. Ainsi comme ils répugnaient beaucoup à la croix, ils ne savaient guère ce qu'il fallait demander au nom de Jésus-Christ crucifié; et c'est pourquoi il leur dit : *Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom; demandez, et vous recevrez, afin que votre joie s'accomplisse*[5].

La joie qu'il leur promet ici n'est pas une joie sensible : c'est une joie dans la foi, c'est une joie dans la croix, comme celle de Jésus-Christ, *qui est monté sur la croix en se proposant une grande joie*[6]. Quelle joie, si ce n'était celle de glorifier son Père, et de contenter son amour, en sauvant les hommes? Ainsi nous devons apprendre à mettre toute notre joie à le glorifier, ce qui nous fera réjouir dans nos souffrances; ce qui inspira aux apôtres cette joie qu'ils ressentirent d'avoir été flagellés pour le nom de Jésus-Christ[7]. Alors donc ils avaient appris ce qu'on reçoit et ce qu'on doit demander en son nom, qui est d'apprendre à se glorifier, à se réjouir dans ce qu'on souffre pour lui.

[1] *Joan.* XVI, 23. — [2] *Ibid.* 24. — [3] *Luc.* XI, 1; XVII, 5. — [4] *Ibid.* IX, 44, 45; XVIII, 34. — [5] *Joan.* XVI, 24. — [6] *Heb.* XII, 2. — [7] *Act.* V, 41.

La patience est le seul moyen de surmonter les vices, et d'épurer les vertus. La patience chrétienne apprend non-seulement à porter sans murmure, mais encore à se réjouir dans les souffrances que Dieu envoie. Se fonder sur la patience, et s'unir à la croix de Jésus-Christ, c'est le moyen de prier en son nom, et c'est par là qu'on obtient tout.

XXXIe JOUR.

Tout nous vient par Jésus-Christ. *Joan.* XVI, 25, — 28.

Je vous ai dit ceci en paraboles : je ne me suis pas encore entièrement expliqué sur mon départ; je vous en vais maintenant parler à découvert : vous allez tout voir en trois mots : *Je suis sorti de Dieu, et je suis venu au monde : maintenant je quitte le monde, et je m'en retourne à mon Père* [1]. Il finit là son discours, comme n'ayant plus rien à leur expliquer, après leur avoir dit si nettement, d'où il venait, et l'obligation qu'il avait d'y retourner.

Les apôtres vont entendre plus que jamais cette vérité qui leur ôtera toutes leurs erreurs sur le règne de Jésus-Christ. Ils s'étaient grossièrement attendus à le voir établir sur la terre avec un éclat mondain; mais cette pensée n'a plus de lieu depuis que Jésus-Christ montait au ciel. Car on voit là, que son royaume n'est pas de ce monde; que son trône est à la droite de Dieu, et que c'est de là qu'il doit mettre tous ses ennemis à ses pieds. C'est ce que les apôtres entendirent, comme il paraît par la première prédication de saint Pierre, où il allègue un passage du psaume CIX. Alors donc, quand ils entendirent où Jésus-Christ devait régner, et d'où il devait vaincre ses ennemis, ils surent que dorénavant il fallait tout demander en son nom; et en voici tout le secret : *Je suis sorti de Dieu pour venir à vous :* je vous aimais et je suis venu vous chercher. Si je vous quitte pour retourner à mon Père, je porte mon amour, celui que j'ai pour vous, jusque dans son sein; et je serai plus que jamais votre avocat, votre intercesseur, et le parfait médiateur de Dieu et des hommes.

Ainsi demander par Jésus-Christ, c'est croire qu'il est dans le ciel notre avocat; et encore qu'il ajoute : *Je ne vous dis pas que je prierai pour vous;* il ne laisse pas de le faire d'une manière admirable, en se présentant pour nous à Dieu, comme il est écrit aux Hébreux [2]. Mais il veut dire que, non content de cela, il fait plus, puisqu'il nous concilie tellement le Père, que de lui-même il se porte à nous aimer, quoique toujours au nom de son Fils; puisqu'il dit : *Mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu* [3].

Ainsi demander par Jésus - Christ, c'est, en croyant qu'il est sorti de Dieu, l'aimer de tout notre cœur, et ne vouloir plus rien que ce qu'il veut; puisqu'il n'y a rien à obtenir que par lui. Telle est la médiation de Jésus-Christ. Nous l'aimons, et par là son Père nous aime. Nous aimons Jésus-Christ, par qui nous lui demandons toutes choses; et tout nous revient par Jésus-Christ, au nom duquel nous demandons tout.

Entrons dans cette secrète correspondance du Père, qui nous aime, à cause que nous aimons son Fils : et croyons que c'est lui-même qui nous inspire cet amour, puisqu'il est vrai que ce n'est pas nous, mais lui qui a aimé le premier; et son amour est la source de celui que nous lui rendons.

Mon Sauveur, mon intercesseur, mon médiateur, mon avocat; je n'ai rien à espérer que par vous : j'entre dans vos voies, j'obéis à vos préceptes. Ainsi se justifie ce que vous dites : *Je suis la voie* [1]. C'est par vous qu'il faut aller, c'est par vous qu'il faut demander, c'est par vous qu'il faut recevoir. Tant de grandes vérités qu'on vient d'entendre sont renfermées dans la conclusion des prières de l'Église : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* Toutes les fois qu'elle retentit à nos oreilles, rappelons ces vérités dans notre esprit, et conformons-y notre cœur.

Les vœux montent par Jésus-Christ, les grâces reviennent par lui; pour l'invoquer, il faut l'imiter. C'est l'abrégé du christianisme.

XXXIIe JOUR.

Délaissement de Jésus-Christ. *Joan.* XVI, 29, 30, 31, 32.

Les disciples ravis d'avoir entendu ce grand secret de leur maître, lui en témoignent leur joie, en lui disant : *C'est à cette heure que vous parlez à découvert;* vous avez répondu à nos plus secrètes pensées, vous avez satisfait à nos désirs les plus profonds : *Vous savez tout, et vous n'avez pas besoin qu'on vous interroge; c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu* [2]. Nul autre qu'un Dieu sorti de Dieu ne peut découvrir le secret du cœur humain : nous croyons en vous. Qui ne croirait, à les entendre parler de cette sorte, que leur foi aurait autant de persévérance qu'il y paraissait de sincérité? Mais Jésus les connaissait mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes, et il leur dit : *Vous croyez maintenant. Le temps va venir, et il est venu, que vous serez dispersés chacun de son côté et que vous me laisserez seul; mais je ne suis pas seul, parce que mon Père est avec moi* [3].

Qui nous donnera ici d'entendre l'état d'une âme qui n'a que Dieu, d'une âme destituée de tout appui, de toute consolation humaine? Quelle détresse d'un côté! Quelle joie de l'autre, lorsqu'on a d'autant plus Dieu, qu'on n'a que lui! C'est l'état où va entrer Jésus-Christ : et il y faut ajouter ce dernier trait, qui met le comble à un état si désolant; qu'on a Dieu sans sentir qu'on l'a, puisqu'il semble s'être retiré, jusqu'à réduire Jésus-Christ à dire : *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé* [4]?

O âmes, qui participez à cette désolation de Jésus-Christ, qui vous enfoncez d'abîme en abîme, si

[1] *Joan.* XVI, 28. — [2] *Heb.* IX, 24. — [3] *Joan.* XVI, 27.

[1] *Joan.* XIV, 6. — [2] *Ibid.* XVI, 29, 30. — [3] *Ibid.* 31, 32. — [4] *Matth.* XXVII, 46.

loin de Dieu, ce vous semble, et tellement séparées de lui par ce grand chaos, que votre voix ne peut parvenir à ses oreilles, comme si vous étiez dans l'enfer ! je vous remets entre les mains de Jésus-Christ, qui vous donne son fiel à manger, son vinaigre à boire, sa désolation à porter. Il est avec vous ; et s'il ne veut pas se faire sentir, c'est là votre épreuve. Dites avec lui dans ce creux, dans cet abîme profond : *En espérance contre l'espérance* [1] : je me meurs, je vais expirer : *Mon Père, je recommande, je remets mon esprit entre vos mains* [2] : je vous remets ma vie, mon salut, mon libre arbitre avec tout son exercice. Après cela, taisez-vous, et attendez en silence votre délivrance. Amen, amen.

XXXIIIe JOUR.

Acquiescement à la volonté divine. *Joan.* XVI, 33.

Je vous ai dit ceci ; je vous ai expliqué la désolation où je serai jeté par votre fuite, qui ne laissera que Dieu avec moi : *afin que vous trouviez la paix en moi seul* [3] : non pas en vous-mêmes, ni dans votre foi, que vous voyez si chancelante. Il n'y a donc point de paix pour vous, que celle que je vous donne en vous protégeant. Vous m'allez quitter, mes enfants, vous m'allez laisser seul, selon le monde. Si dans cet abandon je ne suis pas seul ; si mon Père ne me quitte pas un seul moment, quoiqu'il semble me délaisser : apprenez de là qu'il n'y a de paix ni de force qu'en lui seul, et dans l'acquiescement à sa volonté. *Vous aurez de l'affliction dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde* [4]. Destitué de toute apparence de secours, et n'ayant pour toute ressource qu'un Dieu délaissant et irrité, j'ai vaincu le monde ; je l'ai vaincu pour moi et pour vous. Prenez courage, ayez confiance. Quelque délaissés que vous croyiez être, et encore que vous vous voyiez sur le bord du précipice, et déjà comme engloutis par la mort ; le monde que j'ai vaincu ne peut rien sur vous : et pourvu que vous sachiez vous commettre à ma foi, votre paix est inaltérable.

Repassez ici toutes les persécutions de l'Église, tous les dégâts qu'y ont faits les schismes et les hérésies, toutes les peines intérieures et extérieures, et tous les délaissements de ses serviteurs. Voyez de quelle sorte ils en sont sortis, et le bien qui est arrivé par toutes ces tempêtes ; et reposez-vous comme un Jonas au milieu des vents et des flots. Dieu est avec vous ; et quand il vous faudrait être jeté dans la mer, et englouti par une baleine, le sein affreux de ce gouffre vivant sera un temple pour vous, et c'est là que commencera votre délivrance.

XXXIVe JOUR.

Quatre paroles ou prières de notre Seigneur adressées à son Père.

Là finit le dernier discours et comme le dernier adieu de notre Seigneur à ses apôtres : après leur avoir parlé, il va maintenant parler pour eux et pour nous tous à son Père. Car ce n'est pas assez d'instruire les hommes par la prédication de la vérité, si on ne leur obtient par la prière la grâce de la connaître et de la pratiquer. C'est ce que Jésus-Christ va faire dans la prière suivante.

Je trouve que jusqu'ici le fils de Dieu s'est adressé quatre fois à son Père, et lui a parlé expressément. La première, lorsqu'il dit : *Je vous loue, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. Oui, mon Père, ainsi soit-il, puisque vous l'avez voulu ainsi* [1]. C'est une parole de complaisance et d'action de grâces, qui fait entrer l'âme chrétienne, à l'exemple de Jésus-Christ, dans les secrets desseins de Dieu, pour s'y soumettre et s'y complaire.

Les autres paroles de notre Seigneur adressées au Père céleste sont, en second lieu, celles-ci, à la résurrection du Lazare : *Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté ; pour moi, je savais que vous m'écoutez toujours ; mais je parle ainsi à cause de ce peuple, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé* [2]. C'est encore ici une action de grâces, mais qui présuppose une invocation, puisqu'il dit que son Père l'a écouté, et qu'il a exaucé ses prières.

La troisième parole adressée au Père par Jésus-Christ est dans saint Jean, encore devant tout le peuple : *Et que dirai-je ? dirai-je : Mon Père, je vous prie de me sauver de cette heure ?* qui était celle de sa passion : *mais je suis venu pour cette heure. Mon Père, glorifiez votre nom* [3]. C'est une parole de demande et l'abrégé de tous les vœux et de toutes les demandes comme de toutes les paroles, de tous les mystères, de toutes les actions de notre Sauveur. Aussi le Père y répond-il par une parole venue du ciel à la manière d'un coup de tonnerre [4].

La quatrième et la dernière parole de Jésus-Christ à son Père est la prière que nous allons voir, beaucoup plus longue que toutes les autres, et qui est la prière même de son sacrifice.

L'âme du sacrifice c'est la prière, qui déclare pourquoi on l'offre, et qui est l'oblation même ou l'action d'offrir. C'est ainsi que dans la prière du canon, où commence l'action du sacrifice, l'Église déclare à qui, pour qui, et pour quelle cause elle l'offre. C'est ce que va faire Jésus-Christ prêt à consommer son sacrifice, et à se consacrer soi-même : et cette prière, si je l'ose dire, est comme le canon ; ou pour parler plus dignement de Jésus-Christ, est la prière expresse et solennelle qui devait accompagner son sacrifice. La disposition de son cœur et les demandes qu'il fait à son Père, le suivent partout dans le cours de sa passion et jusqu'à la mort ; et c'est l'âme de son sacrifice.

Soyons donc attentifs à cette prière, qui comprend et renferme en soi toute la vertu du sacrifice

[1] *Rom.* IV, 18. — [2] *Luc.* XXIII, 46. — [3] *Joan.* XVI, 33. — [4] *Ibid.*

[1] *Matth.* XI, 25, 26. *Luc.* X, 21. — [2] *Joan.* XI, 41, 42. — [3] *Ibid.* XII, 27, 28. — [4] *Joan.* XII, 29.

de la croix, et qui renferme surtout la consécration que Jésus Christ fait de lui-même par la croix.

Combien doit-on imposer silence à tout le créé, pour entendre au fond de son cœur les paroles que Jésus-Christ adresse pour nous à son Père, dans cette intime et parfaite communication! Taisons-nous, Jésus-Christ va parler.

XXXV° JOUR.

Jésus lève les yeux au ciel en commençant sa prière.
Joan. XVII, 1.

Jésus dit ces choses; et levant les yeux au ciel, il dit: Mon Père, l'heure est venue [1]. C'était une action ordinaire à Jésus-Christ de lever les yeux au ciel avant la prière. Lorsqu'il multiplia les pains, il regarda le ciel [2], et c'était une manière de s'y adresser pour l'ouvrage qu'il voulait faire. Saint Luc remarque la même chose. En saint Jean, lorsqu'il ressuscite Lazare, *élevant les yeux en haut, il dit : Mon Père* [3]; et le reste. Et l'Église a tellement entendu que cette action était naturelle à Jésus-Christ, qu'elle l'a suppléée dans la bénédiction de la cène, en disant dans le canon que Jésus *leva les yeux à Dieu son Père tout-puissant,* quoique cela ne soit point marqué dans les écrivains sacrés qui ont récité cette sainte action.

Levons donc aussi les yeux au ciel avec Jésus-Christ, en qui seul nous les y pouvons lever. Car le Publicain, qui était pécheur, n'osait seulement lever les yeux au ciel; mais il se frappait la poitrine en disant. *O Dieu! ayez pitié de moi, qui suis un pécheur* [4]. Et le prodigue disait : *Mon Père, j'ai péché contre le ciel, et à vos yeux* [5]. Comment donc regarder le ciel, contre qui on a péché? On ne l'ose qu'en s'unissant à Jésus-Christ, qui lève pour nous les yeux au ciel, et l'apaise en les y levant.

Mais pourquoi lever les yeux au ciel, si ce n'est pour adorer Dieu et sa magnifique présence dans sa gloire, et pour nous y transporter en esprit? Allez donc, mes yeux; allez au ciel, et y enlevez mon cœur. Allez par désir et par espérance où vous êtes appelés, où vous serez un jour en effet. Allez au séjour qui vous est montré; et aimez cette céleste patrie, où Dieu sera tout en tous.

XXXVI° JOUR.

Gloire du Père et du Fils dans l'établissement de l'Église.
Joan. XVII, 1, 2.

Mon Père, l'heure est venue; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie [6]. Le sacrifice commence par le nom de Père, nom d'autorité, mais d'une autorité douce, qui marque l'auteur de la vie, de qui on tient tout, à qui on rapporte tout; nom de bonté et d'indulgence, autant que d'empire et de souveraineté. C'est encore par cet endroit que nous commençons notre sacrifice : TE IGITUR, CLEMENTISSIME PATER. C'est vous, Père très-miséricordieux, que nous invoquons par Jésus-Christ votre Fils. *Mon Père, glorifiez votre Fils; afin que votre Fils vous glorifie.* Il est le médiateur entre vous et nous, et il faut lui donner la gloire qui retournera à vous. C'est ce qui arrive, quand nous invoquons par Jésus-Christ : la gloire lui est donnée d'abord; mais pour être portée à Dieu, à qui elle appartient toute. *Mon Père, glorifiez votre Fils; afin que votre Fils vous glorifie.* La gloire que vous lui donnerez ne fait que passer en lui, pour aller à vous : recevez-en le sacrifice, puisque vous en aimez le médiateur.

Mon Père, l'heure est venue. Le sacrifice a son heure : c'est le matin, c'est le soir; il a son heure marquée. L'heure marquée pour le sacrifice de Jésus-Christ est venue : Mon Père, la victime est prête; et il n'y a plus qu'à lâcher le coup.

Je me sens ici élevé à je ne sais quoi d'intime, que je ne puis pas bien m'expliquer à moi-même. Ce je ne sais quoi me fait sentir dans le fond de l'âme qu'il se faut unir à l'intention secrète de Jésus-Christ dans cette prière, et que c'est là le véritable moyen de prier en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Et il me semble que cette intention secrète de Jésus-Christ est celle de former toute son Église, et de s'offrir lui-même intérieurement et extérieurement en sacrifice pour cela.

Mon Père, l'heure est venue, que se doivent accomplir les prophéties de l'effusion de votre Esprit sur tous les peuples, et de cette grande glorification qui doit vous être donnée, en ramassant votre peuple de toutes les nations. *Glorifiez votre Fils*, en le ressuscitant de la mort, et en répandant sa parole dans toute la terre; en y formant la société où doivent être renfermés tous vos amis, tous vos élus. Glorifiez donc votre Fils de cette sorte, en lui donnant une Église qui porte son nom, qui soit l'Église chrétienne, et le recueillement intérieur et extérieur de tous ceux qui se glorifient d'être ses disciples. C'est la gloire que vous donnerez à votre Fils et qui en même temps retourne à vous, ô Père, premier principe des émanations tant extérieures que divines et intérieures, puisque votre Fils vous rapporte tout.

Glorifiez donc votre Fils de cette sorte : comme vous lui avez donné puissance sur tous les hommes; avec la même efficace et dans le même dessein que vous lui avez donné cette puissance, glorifiez-le. *Toute puissance m'est donnée dans le ciel et dans la terre* [1]. Ce qui ne s'entend pas seulement de la toute-puissance qu'il lui a donnée, en lui communiquant sa divine essence; mais d'une sorte de toute-puissance que le Père donne au Fils en le ressuscitant et en le plaçant à sa droite, où il lui donne comme au Christ et comme au Dieu-Homme, et même selon son humanité, l'entière dispensation de toutes ses grâces. Et l'effet de cette puissance ne peut pas être plus doux et plus agréable aux hommes, puisque *cette puissance lui est donnée sur tous les hommes afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que son Père lui a donnés* [2]. Qui ne

[1] *Joan.* XVII, 1. — [2] *Matth.* XIV, 19. — [3] *Joan.* XI, 41. — [4] *Luc.* XVIII, 13. — [5] *Ibid.* XV, 18. — [6] *Joan.* XVII, 1.

[1] *Matth.* XXVIII, 18. — [2] *Joan.* XVII, 2.

se soumettrait à cette puissance, dont l'effet est de nous rendre heureux, et de nous faire vivre éternellement d'une vie qui n'est autre chose que l'écoulement de la vie de Jésus-Christ en nous, comme la suite le fera paraître?

Mais dirons-nous que la puissance de Jésus-Christ ne s'étend que sur les élus, à qui il donne la vie éternelle? A Dieu ne plaise! car ceux qui ne veulent pas se soumettre à cette salutaire puissance du Fils de Dieu, il a reçu sur eux une autre puissance, qui est celle de les juger, selon qu'il dit ailleurs : *Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en soi* [1] : *et comme le Père donne la vie* à qui lui plaît, *ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît; et il a reçu la puissance de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme* [2] : et de juger qui? si ce n'est ceux qui ne voudront pas recevoir la vie qu'il a pouvoir de leur donner? Mais il ne parle que du pouvoir de donner la vie, parce que c'est son pouvoir primitif, et celui qu'il veut exercer naturellement. Le pouvoir de juger et de condamner est un pouvoir dont il n'use qu'en second lieu et à regret, désirant que tout le monde reçoive la vie qu'il veut donner; et s'il condamne les autres, ce n'est que forcé.

Afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés. Comment est-ce qu'ils sont donnés à Jésus-Christ, si ce n'est en devenant ses membres vivants? Et il faut que le Père les donne à son Fils, conformément à cette parole : *Nul ne vient à moi, que mon Père ne l'attire* [3]; et cela d'une manière spéciale. Ce qui paraît en ce que Jésus-Christ voyant ceux qui se retiraient de sa compagnie, il leur disait : *C'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné de mon Père* [4]. Ceux donc à qui le Père le donne de cette manière particulière sont ceux dont il dit ici que son Père les lui a donnés; et tous ceux qu'il lui a donnés pour lui être inséparablement unis et demeurer ses membres vivants et perpétuels, il leur donne la vie éternelle; et ceux qui se retirent de lui, et ne persévèrent pas, il leur donne aussi cette vie de son côté, ne les quittant jamais s'ils ne le quittent.

Mon Sauveur! je me soumets donc à cette divine et salutaire puissance que vous avez sur tous les hommes pour les faire vivre. O Père! donnez-nous à votre Fils de cette manière intime et secrète qui fait qu'il demeure en nous, et nous en lui, en sorte que nous ne nous en séparions jamais.

XXXVII[e] JOUR.

La vie éternelle est de connaître Dieu et Jésus-Christ.
Joan. XVII, 3.

Or, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ, que vous avez envoyé [5].

Voilà donc en quoi consiste la formation de l'Église, dans la glorification de Jésus-Christ par la manifestation de son Évangile à la gloire de Dieu son Père, dont la fin est de donner la vie éternelle à tous ceux que le Père donnera au Fils, et qu'il attirera à son corps mystique par cette secrète et particulière vocation dont nous venons de parler. Ainsi tout le ministère de Jésus-Christ tend à la vie éternelle. Les promesses temporelles sont finies, et la vraie terre coulante de lait et de miel que Jésus-Christ promet à ses amis est *la cité permanente* [1] qu'il leur a bâtie dans le ciel pour y vivre éternellement.

Il ne restait plus qu'à expliquer ce que c'est que cette vie éternelle; et c'est ce qu'il fait dans le ℣. 3, que nous venons de transcrire.

La vie éternelle commencée consiste à connaître par la foi, et la vie éternelle consommée consiste à voir face à face et à découvert; et Jésus-Christ nous donne l'une et l'autre, parce qu'il nous la mérite, et qu'il en est le principe dans tous les membres qu'il anime.

La vie éternelle n'est pas dans les sens, qui sont trop attachés au corps et à la partie de l'homme grossière et mortelle, que les bêtes ont comme nous, et plus parfaite par certains endroits; elle est dans la partie immortelle et intelligente, où est l'image de Dieu, dont la principale opération, et la source de toutes les autres, c'est la connaissance.

On n'aime point ce qu'on ignore, dit saint Augustin [2]. *Mais quand on aime ce qu'on a commencé à connaître un peu, l'amour fait qu'on le connaît plus parfaitement*, et ensuite qu'on l'aime davantage.

La connaissance dont parle ici Jésus-Christ est une connaissance tendre et affectueuse qui porte à aimer, parce qu'elle fait entendre et sentir combien est aimable celui qu'on connaît si bien. *Celui qui dit qu'il le connaît, et ne garde pas ses commandements, c'est un menteur, et la vérité n'est pas en lui; mais celui qui garde sa parole, l'amour de Dieu est vraiment parfait en lui* [3]. La connaissance véritable et parfaite est une source d'amour. Il ne faut point regarder ces deux opérations de l'âme, connaître et aimer, comme séparées et indépendantes l'une de l'autre; mais comme s'excitant et perfectionnant l'une l'autre. Dieu même dit à Moïse : *Je te connais, et je t'appelle par ton nom* [4], c'est-à-dire je t'approuve, je t'aime. Nous connaissons Dieu véritablement quand nous l'aimons : une connaissance spéculative et purement curieuse n'est pas celle dont Jésus-Christ dit qu'en elle consiste la vie. Les démons connaissent Dieu de cette sorte; et leur connaissance fait leur orgueil et leur damnation. Connaissons donc et aimons : c'est ce que demande Jésus-Christ.

Jésus-Christ s'égale lui-même à son Père par cette parole. Premièrement, parce qu'il dit que c'est lui qui donne la vie éternelle à ceux que son Père lui a donnés, ce qui ne peut être qu'un ouvrage divin. Secondement, en ce que le connaître, comme connaître le Père, est la vie éternelle, ce

[1] *Joan.* V, 26. — [2] *Ibid.* 21, 27. — [3] *Ibid.* VI, 44. — [4] *Ibid.* 66. — [5] *Ibid.* XVII, 3.

[1] *Heb.* IX, 10; XIII, 14. — [2] *Tract.* XCVI. *In Joan.* n. 4. — [3] I. *Joan.* II, 4, 5. — [4] *Ex.* XXXIII, 12, 17.

qui ne se dirait pas d'une pure créature, en laquelle la vie éternelle ne peut jamais être. Et ainsi la vie éternelle étant dans le Fils, comme dans le Père, saint Jean a eu raison de dire de lui : *Celui-ci est le vrai Dieu et la vie éternelle*[1]; parce qu'il avait dit auparavant : *Et voici le témoignage de Dieu en nous, que Dieu nous a donné la vie éternelle : et cette vie est dans son Fils*[2].

Quand donc il dit que le Père est le seul vrai Dieu, il ne s'exclut pas d'être le vrai et seul Dieu avec lui, puisqu'avec lui il donne la vie éternelle, et qu'avec lui il est la vie éternelle.

Quand il dit à son Père qu'il donne la vie éternelle à ceux qu'il lui a donnés, il se fait égal à lui. Lequel est le plus, ou que le Père les donne au Fils, ou que le Fils leur donne la vie éternelle? Mais quand il dit qu'il donne la vie éternelle, exclut-il le Père? A Dieu ne plaise. Ainsi, quand il dit que le Père est le seul vrai Dieu, il ne s'exclut pas lui-même; mais il fait entendre qu'il est un seul et vrai Dieu avec son Fils, qui donne avec lui la vie éternelle, et qui est avec lui la vie éternelle. Et s'il nomme le Père le seul vrai Dieu, on voit bien que c'est sans s'exclure lui-même, puisqu'il s'attribue à lui-même ce qu'il y a de plus divin, qui est de donner la vie, et d'être la vie, et, sans exclure le Saint-Esprit, qui est si souvent appelé ailleurs un Esprit sanctifiant et vivifiant. Et tout est compris dans le nom du Père, selon ce langage mystique, où en nommant le Père, qui est le principe, on nomme tout ce qui est enfermé en lui, comme dans la source commune. On nomme donc tout ensemble et le Fils et le Saint-Esprit : en sorte que lorsqu'il dit que son Père est le seul vrai Dieu, et que la vie éternelle est de connaître le Père et le Fils, il insinue que tous deux ensemble avec le Saint-Esprit, qui procède d'eux, sont un seul et même et vrai Dieu, à l'exclusion des faux dieux, à qui on donne ce titre incommunicable. Voici donc le sens entier de ce verset : La vie éternelle est à vous connaître, vous qui êtes la vérité même; et à connaître votre Fils, qui, comme Dieu, étant avec vous la vérité et la vie, comme homme est le milieu pour aller à vous.

Nous entendons maintenant ce qui fait l'Église. C'est que le Père donne au Fils ceux qu'il veut faire ses membres, afin que le Fils, en les recevant dans l'unité de son corps, leur donne la vie éternelle, qui consiste à connaître le Père et le Fils de cette manière affectueuse qui fait qu'on les aime.

Il ne faut donc pas exclure la connaissance : à Dieu ne plaise! Et les mystiques, qui semblent la vouloir exclure, ne veulent exclure que la connaissance curieuse et spéculative qui se repaît d'elle-même. La connaissance doit, pour ainsi dire, se fondre tout entière en amour. Il faut entendre de même ceux qui excluent les lumières : car ou ils entendent des lumières sèches et sans onction, ou en tout cas ils veulent dire que les lumières de cette vie ont quelque chose de sombre et de ténébreux, parce que plus on avance à connaître Dieu, plus on voit, pour ainsi parler, qu'on n'y connaît rien qui soit digne de lui : et en s'élevant au-dessus de tout ce qu'on en a jamais pensé, ou qu'on en pourrait penser dans toute l'éternité, on le loue dans sa vérité incompréhensible; et on se perd dans cette louange, et on tâche de réparer en aimant ce qui manque à la connaissance : quoique tout cela soit une espèce de connaissance, et une lumière d'autant plus grande, que son propre effet est d'allumer un saint et éternel amour.

C'était un flambeau ardent et luisant, dit Jésus-Christ en parlant de saint Jean-Baptiste; *et vous avez voulu durant quelque temps vous réjouir à sa lumière*[1]. Ceux qui, comme les Juifs, ne font que se réjouir à l'aspect de la lumière, ne songent pas que le flambeau était tout ensemble ardent et luisant; et ils séparent la lumière d'avec l'ardeur; et leur joie ne dure qu'un moment. Afin qu'elle soit durable et véritable, il faut se laisser brûler d'un éternel amour, qui est le fruit de la connaissance où Jésus-Christ met aujourd'hui la vie éternelle.

[1] *Joan.* V, 20. — [2] *Ibid.* 11.

XXXVIIIe JOUR.

Gloire infinie du Père et du Fils. *Joan.* XVII, 4.

Je vous ai glorifié sur la terre par ma prédication et par mes miracles; *j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire*[2] : ce qu'il entend, tant de ce qu'il avait à faire durant le cours de sa vie mortelle, que de ce qui lui restait à faire dans sa passion, qu'il regarde comme fait, parce que dans un moment il l'allait être, et l'était déjà dans sa pensée. Puis donc qu'il a accompli ce que son Père lui avait donné à faire pour sa gloire, que restait-il autre chose sinon ce qu'il dit : *Et maintenant glorifiez-moi, vous mon Père, de la gloire que j'ai eue en vous devant que le monde fût*[3]?

La gloire qu'il donne à son Père, c'est de déclarer son immense et naturelle grandeur; la gloire qu'il lui demande, c'est que son Père déclare aussi la grandeur dont il jouissait éternellement dans son sein comme son Verbe, qui étant en lui ne pouvait rien être de moins que lui, et qui était par conséquent un seul et même Dieu avec lui. Il le prie donc de déclarer cette grandeur, en la répandant sur l'humanité qu'il s'était unie, comme faisant avec lui une seule et même personne, et sur les hommes qu'il s'était unis, comme ses membres vivants. Et c'est tout le fond de sa prière, comme la suite le fait paraître.

Voilà donc l'unité parfaite, et la parfaite égalité du Père et du Fils. Le Fils glorifie le Père, comme le Père glorifie le Fils. Ils se donnent mutuellement une gloire infinie dans l'éternité par leur amour mutuel, et ils se donnent dans le temps la gloire qui leur est due, parce que le Père manifeste le nom du Fils, et le Fils le nom du Père, dont il est lui-même *la gloire, l'éclat, l'image invisible, l'empreinte de sa substance et le rejaillissement de sa lumière éternelle*[4]. Et notre gloire est d'avoir part à celle que se donnent mutuellement le Père et le Fils, ainsi que les paroles suivantes le déclarent.

[1] *Joan.* V, 35. — [2] *Ibid.* XVII, 4. — [3] *Ibid.* 5 — [4] *Heb.* I, 1, 2, 3.

XXXIX[e] JOUR.

Jésus sauve tous ceux que son Père lui a donnés. *Joan.* XVII, 6; VI, 37—40; X, 27—30; VI, 43, 65, 66.

J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés, en les tirant du monde. *Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole*[1]. Lisez encore le ℣. 7 et le ℣. 8, et remarquez bien tout ce qu'il y dit de ceux que son Père lui a donnés. Lisez aussi ces paroles du même Sauveur en saint Jean : *Tout ce que mon Père me donne vient à moi; et je ne chasserai point celui qui y vient, parce que je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de mon Père. Or, la volonté de mon Père, qui m'a envoyé, est que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour*[2], de la résurrection des justes, et pour lui donner la vie éternelle.

Lisez encore ces paroles du chapitre X : *Mes brebis entendent ma voix; et je les connais, et elles me suivent : et je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront point éternellement, et personne ne les ôtera de ma main. Ce que mon Père m'a donné est plus grand que tout :* ou, comme porte le grec : *Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tout, et personne ne peut rien ôter de la main de mon Père. Moi et mon Père ne sommes qu'une même chose*[3].

Lisez encore ces paroles de Jésus-Christ, en saint Jean : *Ne murmurez point les uns contre les autres : personne ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire; et je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les Prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque a été enseigné de mon Père, et a appris, vient à moi*[4]. Et après : *Il y en a parmi vous qui ne croient pas; car il savait dès le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient pas, et qui était celui qui le trahirait. Et il disait : C'est pour cela que je vous ai dit : Personne ne peut venir à moi s'il ne lui est donné par mon Père*[5].

Passez quelques heures, quelques jours, à considérer attentivement et humblement toutes ces paroles dont le rapport est manifeste. En gros, vous y verrez la secrète et mutuelle communication du Père et du Fils pour choisir les hommes, pour les attirer, pour les séparer du monde; et leurs secrets mais justes jugements pour les laisser à eux-mêmes lorsqu'ils ne croient point, et qu'ils périssent : comme on entendra dans la suite du fils de perdition, qui devait périr ainsi qu'il avait été prédit. Voilà ce que vous verrez en général. Ne vous déterminez encore à rien; car peut-être aussi qu'à la fin il ne faudra se déterminer à autre chose qu'à adorer ces profondes et mystérieuses paroles.

Et aussi, comme Jésus-Christ ne les a dites que pour nous instruire, peut-être y faudra-t-il entendre quelque chose, plus ou moins selon qu'il plaira à Dieu de les découvrir. Lisez donc et relisez, considérez, ruminez, recevez toutes les pensées qui vous viendront naturellement et simplement dans l'esprit; écoutez tout, pesez tout. Écoutez principalement ce qui prend le cœur, ce qui l'incline vers Dieu, vers Jésus-Christ; ce qui l'abaisse, ce qui l'humilie, ce qui le relève, ce qui le fait trembler, ce qui le console, et dites en vous-mêmes : Tout cela est vrai, tout cela est juste; soit que Dieu veuille que je l'entende ou que je ne l'entende pas, tout est véritable, tout est juste; j'adore cette vérité, cette justice, aussi content de l'entendre que de ne l'entendre pas, parce que, quelque intelligence qu'il plaise à Dieu de m'en donner, l'intime de ce secret sera toujours pour moi impénétrable. Ou plutôt, sans y rien entendre, je me contenterai de croire, et je m'unirai de cœur, en toute simplicité et candeur, à toutes les vérités que Jésus-Christ a voulu ici ou cacher ou découvrir à l'humble troupeau qui entend sa voix. Taisons-nous ici, et écoutons en grand silence les impénétrables vérités de Dieu.

[1] *Joan.* XVII, 6. — [2] *Ibid.* VI, 37, 38, 39. — [3] *Ibid.* X, 27, 28, 29, 30. — [4] *Ibid* VI, 43, 44, 45. — [5] *Ibid.* 65, 66.

XL[e] JOUR.

Les élus sont tirés du monde par le Père. *Joan.* XVII, 6.

La première vérité qui paraît dans les paroles de Jésus-Christ, c'est que ceux que le Père donne à son Fils, il les a tirés du monde : *J'ai*, dit-il, *manifesté votre nom*, vos perfections, vos grandeurs, vous-même, votre sagesse, vos conseils; et encore, *votre nom*, ce nom de Père, qui n'avait point encore été révélé parfaitement : *je l'ai manifesté aux hommes que vous m'avez donnés, en les tirant du monde*[1]. Ils y étaient donc; ils en étaient, de ce monde dont il est écrit : *Le monde ne l'a pas connu*[2]; et encore : *N'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie*[3]; ce qui est ramassé dans ce seul mot de la même épître : *Tout le monde est gisant, plongé dans le mal :* tout y est mauvais, tout y consiste en malignité : TOTUS MUNDUS IN MALIGNO POSITUS EST[4]. C'est donc de ce monde, et du milieu de la corruption et du péché, que Dieu a tiré ceux qu'il a donnés à son Fils. Ce n'est point pour leurs mérites, pour leurs bonnes œuvres, qu'il les a tirés, séparés, démêlés du monde. Voilà une première vérité, que tout homme que Dieu a donné à Jésus-Christ était dans la corruption, dans le mal, dans la perdition. Et quand il dit : *Ils étaient à vous*[5], il ne veut pas dire : Ils étaient à vous par leur vertu, ils étaient à vous par leur bonne volonté; mais ils étaient à vous par la vôtre : non par leur choix, mais par le vôtre; non parce qu'ils étaient bons, mais parce que vous l'étiez, vous, mon Père, qui les choisissiez pour me les donner.

Il est vrai qu'il parle ici des apôtres que le Père a donnés au Fils par cette grâce singulière de l'apostolat; mais cela est vrai de tous ceux que le

[1] *Joan.* XVII, 6. — [2] *Ibid* I, 10. — [3] I. *Joan.* II, 15, 16. [4] *Ibid.* V, 19. — [5] *Ibid.* XVII, 6.

XIVe JOUR.

Ils doivent et peuvent tout demander au nom de Jésus-Christ. *Joan.* XV, 16.

Je vous ai choisis, afin que vous rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure, et que mon Père vous accorde tout ce que vous lui demanderez en mon nom [1]. C'est donc là la cause de ce grand fruit et de sa durée à jamais, que le Père accordera tout ce qu'on lui demandera au nom du Fils. Dieu disait autrefois. *Je le ferai pour l'amour de moi, et pour glorifier mon nom.* Ici il n'accorde plus rien qu'au nom du Fils. Ce n'est pas qu'il change de langage; ce que Dieu fait pour l'amour de son Fils, il le fait pour l'amour de soi-même; parce que le Père et le Fils ne sont qu'un : et lorsqu'on nous avertit tant de fois que nous n'avons rien à espérer, ni à demander qu'au nom de Jésus-Christ, on nous avertit du besoin que nous avions d'un médiateur, pour nous réunir à Dieu, dont le péché nous avait séparés.

Songeons donc à porter du fruit, et à porter un fruit qui demeure; mais demandons-en la grâce au nom du Médiateur, en croyant que c'est par sa grâce que nous commençons à porter du fruit, et par la continuation de la même grâce que nous en portons persévéramment : parce qu'ainsi qu'il nous a dit, nous ne pouvons porter du fruit qu'en lui seul, et qu'il faut qu'il demeure en nous, afin que nous puissions demeurer en lui : et c'est en cela que consiste la médiation de Jésus-Christ, et la vraie invocation de Dieu au nom du Sauveur.

XVe JOUR.

Jésus et ses disciples haïs du monde : injustice de la haine du monde. *Joan.* XV.

Voici la doctrine du verset 16 et des suivants, jusqu'au 26. Après avoir montré à ses disciples combien ils doivent s'aimer les uns les autres, et aimer tout le monde; parce que tout le monde est des nôtres par la grâce que Dieu fait à tous de les appeler à notre unité; il leur apprend que s'ils doivent aimer tout le monde, ce n'est pas dans l'espérance d'être aimés eux-mêmes, puisqu'au contraire ils seront haïs de toute la terre : et c'est la vérité qu'il leur découvre à fond dans tous ces versets.

Il commence à leur découvrir la source de cette haine par ces paroles : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier* [2]. On ne peut assez admirer la bonté de notre Sauveur; il n'y a rien de si fâcheux à de bons cœurs, ni en soi rien de plus triste à la nature, que d'être haï. On a besoin d'être prémuni contre un mal qui en soi est si dur, et dont aussi les effets sont si étranges. Mais c'était pour les apôtres la plus grande de toutes les consolations, que cette aversion de tout le genre humain leur fût commune avec Jésus-Christ. *Si le monde vous hait*, dit-il, *il m'a haï le premier.* La cause de cette haine nous est expliquée par cette parole :

[1] *Joan.* XV, 16. — [2] *Ibid.* 18.

Celui qui fait mal hait la lumière [1]. Le monde me hait parce que je lui découvre ses mauvaises œuvres. Les apôtres associés à la prédication du Sauveur devaient aussi encourir la haine du monde, dont ils reprenaient les crimes et les ignorances.

Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui [2]. Ce n'est pas que les hommes du monde s'aiment les uns les autres; c'est tout le contraire, et tout le monde est rempli de haines et de jalousies; mais c'est que les plaisirs et les intérêts du monde font des liaisons et des commerces agréables; mais les disciples de Jésus-Christ n'ont rien qui plaise au monde. Le monde veut des flatteurs : on n'y vit que de complaisances mutuelles, en s'applaudissant l'un à l'autre. A quoi est bon un chrétien? Il est inutile : il n'entre ni dans nos plaisirs ni dans nos affaires, qui ne sont que fraudes. *Défaisons-nous-en*, disent les impies dans le livre de la Sagesse : *car il nous est inutile* [3] : sa vie simple et innocente est une censure de la nôtre : il faut le faire mourir, puisqu'il ne fait que troubler nos joies. Chrétiens, innocent troupeau, c'est ce qui vous fait la haine du monde! Vous ne savez point vous faire craindre, ni rendre le mal pour le mal; vous serez bientôt opprimés. Quelque paisibles que vous soyez, on ne laissera pas de vous reprocher que vous faites des cabales contre l'État, pour lequel vous levez sans cesse les mains au ciel; et vous serez les ennemis publics.

Parce que je vous ai choisis du milieu du monde, le monde vous hait [4]. Dans votre séparation, on ne vous croit pas de même espèce que les autres : on croit que vous voulez vous distinguer; et on vous accable.

Le serviteur n'est pas plus grand que son maître [5]. Quelle consolation pour un chrétien, pour un pasteur, pour un prédicateur, si on ne le croit pas, si on le méprise, si on le persécute, si on le déchire, si on le crucifie, et lui et ses discours! On en a fait autant à Jésus-Christ. C'est une suite du mystère de la croix; et c'est par de semblables contradictions que l'ouvrage de la rédemption a pris son cours. Car, à travers ces contradictions, l'Évangile va où il doit aller, et les bons exemples des chrétiens gagnent ceux qu'ils doivent gagner; et la main de Dieu se fait sentir dans la résistance des hommes.

Il y a un monde dans l'Église même, il y a des étrangers parmi nous. On déplaît à ceux-là, quand on vit et quand on prêche chrétiennement. Ce monde est plus dangereux que serait un monde manifestement infidèle. Écoutez saint Paul : *Il y a des périls au dedans et au dehors, et du côté des faux frères* [6]. *Demas m'a laissé*, dit le même apôtre, *aimant ce siècle. Tout le monde m'a abandonné; Dieu leur pardonne* [7]. Le mépris qu'on fait d'un homme qui ne songe qu'aux affaires de Dieu, en disant que ce n'est pas un homme d'affaires, est une espèce de persécution. Faites, Seigneur, que je fasse bien vos affaires; c'est là que je mets toute

[1] *Joan.* III, 19, 20. — [2] *Ibid.* XV, 19. — [3] *Sap.* II, 12, 15, 16, 20. — [4] *Joan.* XV, 19. — [5] *Ibid.* 20. — [6] II. *Cor.* XI, 26. — [7] II. *Tim.* IV, 10, 16.

XLIII[e] JOUR.

Jésus parle ici des onze apôtres *Joan.* XVII, 6, 7, 8.

Et ils ont gardé votre parole : ils ont maintenant connu, que tout ce que vous m'avez donné vient de vous, parce que je leur ai donné les paroles que vous m'avez données; et ils ont connu véritablement, que je suis sorti de vous : ils ont cru que vous m'avez envoyé[1].

Il parle de ceux qui étaient actuellement avec lui. Judas s'était retiré incontinent après la cène, et n'avait aucune part au discours qui avait suivi. Ce traître s'étant retiré pour consommer son crime, *et ensuite aller en son lieu*[2]; on pouvait dire véritablement de tous ceux qui étaient présents, qu'ils avaient reçu la parole, et qu'ils avaient connu que Jésus-Christ était sorti de Dieu; car ils venaient de lui dire : *Nous croyons que vous êtes sorti de Dieu*[3], qui est la même parole que Jésus-Christ répète ici, et il semble avoir approuvé comme veritable ce qu'ils lui disaient alors, en leur répondant : *Vous croyez présentement?* MODO CREDITIS[4]? Mais encore que cela soit véritable jusqu'ici, et que les apôtres ne se soient pas encore démentis, il semble que Jésus-Christ les regarde non-seulement dans l'état où ils étaient, mais encore et beaucoup plus dans celui où ils allaient être, incontinent après la descente du Saint-Esprit. Et de même que, lorsqu'il dit qu'il *a consommé l'ouvrage que son Père* lui *a ordonné*[5]; il ne parlait point seulement de ce qu'il avait fait jusqu'alors, et regardait principalement ce qu'il allait faire, qui était la plus essentielle partie et la consommation de ce grand ouvrage; ainsi tout ce qu'il dit à ses apôtres regarde principalement l'avenir.

Et en effet, cette parole, qu'il dit ici, *ils ont connu véritablement,* semble regarder quelque chose de plus parfait dans la foi, que l'état douteux et chancelant où étaient alors les apôtres, qui dans un moment allaient tomber non-seulement dans la faiblesse de l'abandonner, mais encore dans une entière incrédulité. C'est aussi ce que Jésus-Christ lui-même venait de leur répondre, après qu'ils lui eurent dit : *Nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. Vous croyez maintenant?* leur avait-il dit : *l'heure est venue que vous allez être dispersés, et que vous me laisserez seul*[6]; comme s'il eût dit : Vous appelez cela croire? est-ce croire, que d'être assez faibles pour me quitter dans un moment? est-ce là connaître vraiment que je suis venu de Dieu? Une foi si vacillante méritait-elle cet éloge de la bouche du Fils de Dieu : *Ils ont vraiment connu?*

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que Jésus-Christ ne parle des onze qui l'écoutaient actuellement; et que ce ne soit, par conséquent, ceux qu'il regardait comme étant à lui, et comme lui étant donnés par son Père. Écoutons donc ce qu'il en va dire : mais, avant que de passer outre, remarquons que ceux qui sont véritablement à lui, sont ceux qui demeurent. Les autres sont de ceux dont il est écrit : *Ils étaient parmi nous, mais ils n'étaient pas des nôtres;* ils n'étaient pas véritablement de notre troupeau : *car s'ils en avaient été, ils y seraient demeurés*[1]; mais leur sortie fait connaître que tous ceux qui sont parmi nous ne sont pas pour cela de notre société. Demeurons donc en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en nous, afin d'être véritablement, c'est-à-dire sincèrement et constamment, de ceux qui sont en lui.

[1] *Joan.* 6, 7, 8. — [2] *Act.* I, 25. — [3] *Joan.* XVI, 30. — [4] *Ibid.* XVI, 31. — [5] *Ibid.* XVII, 4. — [6] *Ibid.* XVI, 30, 31, 32.

XLIV[e] JOUR.

Jésus prie pour eux et pour les élus. *Joan.* XVII, 9, 10.

Je prie pour eux : je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. Tout ce qui est à moi, est à vous; et tout ce qui est à vous, est à moi : et j'ai été glorifié en eux[2]. Il parle des onze, et de ceux-là seulement, dont la foi et l'obéissance l'ont glorifié, selon ce qu'il avait dit : *Ils ont gardé votre parole, et ils ont cru, et ils ont connu que vous m'avez envoyé*[3]. Voilà donc ceux qu'il a en vue, et pour qui il prie en cet endroit. Et lorsqu'il dit qu'il a été glorifié en eux, il les regarde principalement dans l'état où ils seraient mis après sa résurrection et la descente du Saint-Esprit. Car c'est alors seulement qu'il a été véritablement glorifié en eux, ne l'ayant été que très-faiblement jusqu'alors; et au contraire ayant plutôt été déshonoré par leur fuite et par leur incrédulité. Mais il prie Dieu de les affermir; et voilà, encore un coup, ceux pour qui il prie dans ce verset. Car priant ici principalement pour la formation de son corps mystique, qui est son Église, il commence par prier pour ceux qui en devaient être après lui les fondateurs par la prédication; et il prie ensuite *pour ceux qui devaient croire par leur parole*[4]. Car c'est ainsi que tout le corps est complet, par la sainte société de ceux qui enseignent et de ceux qui sont dociles à apprendre la vérité : et tout cela est une suite de la prière du Fils de Dieu.

Il semble qu'on voit par là que cette prière de Jésus-Christ n'enferme pas tout ce dont il a prié son Père, mais seulement tout ce dont il l'a prié pour une certaine fin. Car il avait, outre les apôtres, beaucoup de disciples qui croyaient en lui sincèrement, comme Nicodème, comme Joseph d'Arimathie, comme Lazare et ses sœurs, comme les Marie, comme beaucoup d'autres; et au-dessus de tous les autres, comme sa sainte et digne mère : qui ayant tous part à son sacrifice, ont eu aussi part à sa prière; quoique celle-ci semble faite pour une autre fin, et ne les pas regarder : car ils ne sont point du nombre des apôtres, dont il parle dans ses versets 9 et 10. Ils ne sont non plus du nombre de ceux dont il parle au ℣. 20, parce que ceux-là sont ceux qui devaient croire par la parole des apôtres. Or, ceux qu'on vient de nommer croyaient déjà; et ce n'était point par la parole des apôtres, mais par celle de Jésus-Christ : et sa sainte mère avant tout cela par celle de l'ange. Et dans le temps de sa pas-

[1] I. *Joan.* II, 19. — [2] *Ibid.* XVII, 9, 10. — [3] *Ibid.* 6, 7, 8. — [4] *Ibid.* 20.

sion, ceux qui s'en retournaient frappant leur poitrine; et le centenier qui disait : *Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu*[1], étaient bien de ceux qui devaient croire, mais non par la parole des apôtres. Et quand on voudrait dire que quelques-uns d'eux eurent besoin d'être confirmés dans la foi par leur ministère, le peut-on dire de sa sainte mère? et le peut-on dire des femmes pieuses qui persistèrent à suivre Jésus à la croix et dans le tombeau, pendant que les apôtres étaient dans le trouble et dans l'incrédulité; et qui furent aussi les premières à qui il apprit lui-même sa résurrection? Le bon larron fut aussi de ceux qui crurent, mais on sait que ce ne fut point par le ministère des apôtres. L'exemple de Jésus-Christ le convertit, et sa promesse l'assura de son salut.

Disons donc que, cette prière regardant principalement la fondation de son Église, Jésus-Christ n'y a considéré que les moyens ordinaires dont il se voulait servir pour l'établir; et que pour cela, il ne parle dans cette prière que des apôtres qui étaient présents et de ceux qui devaient croire par leur parole. Il ne faut donc point douter que Jésus-Christ n'ait recommandé à son Père, publiquement ou secrètement, d'autres personnes que celles dont il est fait mention en cet endroit : car qui doute qu'il n'ait secrètement recommandé le bon larron? et qui ne sait la prière qu'il fit hautement à la croix pour ceux qui l'y avaient mis? Mais la prière qu'il fait ici, regardait principalement les apôtres, pour l'instruction de qui il la fit tout haut; et qu'il voulait encourager à l'œuvre qu'il leur avait confiée, en leur faisant voir ce qu'il faisait, et ce qu'il demandait à son Père pour en assurer le succès.

Dans cet esprit, il dit à son Père : *Je prie pour eux : je ne prie pas pour le monde : mais pour ceux que vous m'avez donnés et que vous avez tirés du monde pour me les donner*[2]. Comme donc ils sont déjà séparés du monde, il n'a pas à prier son Père de les en tirer. Quand Dieu les tira du monde pour les lui donner, ce fut sans doute selon le désir et à la prière de son cher Fils, par qui il les appelait. Lorsqu'il voulut former le corps des douze apôtres, il est expressément marqué qu'auparavant *il se retira sur une montagne et y passa la nuit en prière*[3] : ce qui nous donne à entendre qu'une prière secrète précédait ses actions; ou plutôt qui peut douter qu'il ne fût dans une perpétuelle communication avec son Père, et qu'il ne lui demandât tout, et n'accomplît en tout sa volonté?

On doit donc croire très-certainement qu'il demandait à son Père tous ceux qu'il convertissait, et qu'il retirait de la corruption du monde. Alors il priait du moins pour quelque partie du monde, mais afin que cette partie cessât d'en être. Et quand il dit à la croix : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font*[4] ; ceux pour qui il priait, étaient encore de ce monde pervers. Mais ici ceux pour qui il prie n'en étaient déjà plus, puisque son Père les en avait tirés pour les lui donner; ce qui lui fait dire dans la suite : *Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde*[1]. Autre est donc la prière par laquelle le Sauveur prie pour tirer quelqu'un du monde, autre celle par laquelle il prie pour obtenir ce qu'il faut à ceux qui en sont déjà tirés. Et c'est ce dernier genre de prière qu'il fait ici, lorsqu'il demande pour ceux dont il parle : *qu'ils soient un comme le Père et le Fils sont un*[2], qui est une chose dont le monde, tant qu'il est monde, n'est pas capable.

[1] *Matth.* XXVII, 54. *Luc.* XXIII, 47, 48. — [2] *Joan.* XVII, 9. — [3] *Luc.* VI, 12, 13. — [4] *Ibid.* XXIII, 34.

Il est vrai que cette partie du monde qui devait croire, comme nous verrons dans la suite, devait par conséquent venir à cette unité; mais afin qu'elle en fût capable, il eût fallu demander pour elle les dons nécessaires pour l'y préparer par la grâce, qui les devait tirer du monde. Mais nous ne voyons pas que Jésus-Christ le fasse ici; ni enfin qu'il fasse autre chose que de prier pour ceux qui étaient déjà tirés du monde, ainsi que nous le venons de voir.

Mon Dieu, n'est-ce point ici un vain travail, et une recherche trop curieuse de vos paroles? Je ne le crois pas : car je tâche à les entendre par elles-mêmes, et par ce qu'elles contiennent; et il n'y a rien d'inutile dans ce que vous dites. Il n'est donc pas inutile de le rechercher. Car qui sait le fruit que vous voudrez qu'on y trouve? Quoi qu'il en soit, je vous offre mes faibles recherches, mes faibles pensées. Criblez-les, Seigneur, criblez-les : que le vent emporte la poussière, le mauvais grain, les ordures, tout ce qui n'est pas le pur froment; et ne permettez pas qu'il demeure autre chose dans mon cœur, que ce qui est propre à le nourrir pour la vie éternelle.

XLVe JOUR.

Jésus ne prie pas pour le monde. *Joan.* XVII, 9.

Je ne prie pas pour le monde[3]. Je ne prie pas pour les hommes vains, amoureux d'eux-mêmes, qui ne veulent que paraître bons, et se trompent les uns les autres : car tout cela c'est le monde. Je ne prie pas pour ce monde plein de haine, de jalousie, de dissimulation, de tromperie; pour ce monde dont les maximes sont toutes contraires à la vérité, à la piété, à la sincérité, à l'humilité, à la paix. O monde, la vérité te condamne ici! et Jésus-Christ t'exclut de sa charité; mais plutôt tu t'en exclus toi-même; et tu te rends incapable du grand fruit de sa prière, qui est cette parfaite unité qu'il demande pour ses apôtres et pour tous ses autres fidèles.

Le monde porte corruption et division, parce qu'il porte concupiscence, intérêt, avarice, orgueil; et tout cela ne corrompt pas seulement, mais encore divise les cœurs. Témoin, dans les liaisons qui semblent les plus étroites et les plus vives, ou selon l'esprit, ou même selon la chair, les dégoûts, les défiances, les jalousies, les légèretés, les infidélités, les ruptures. Où trouve-t-on des amis qui ne

[1] *Joan.* XVII, 16. — [2] *Ibid.* 11. — [3] *Ibid.*

soient en garde l'un contre l'autre, et séparés par quelque endroit? Et quand on trouverait dans tout l'univers un ou deux couples d'amis véritables, qui peut dire que cette union sera durable, et qu'on n'en viendra jamais au point délicat où l'on ne se pourra plus supporter l'un l'autre? Et quel est ce point délicat? si ce n'est l'amour de son excellence propre et de la prééminence du mérite, qui fait qu'il n'y a rien de sincère ni de cordial parmi les hommes? On se sera mis au-dessus d'un bas intérêt : je le veux, quoique cela soit rare; mais cet intérêt d'excellence, cette jalousie de gloire et de mérite, qui l'extirpera du fond des cœurs? qui l'empêchera de régner dans le monde, et d'y porter la division partout? Non, le monde n'est pas capable de cette union d'esprit et de cœur, que Jésus-Christ demande pour ses apôtres, *afin qu'ils soient un* [1]. Il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse mettre cette unité dans les cœurs. Elle fut dans les fidèles, après que cet esprit d'unité fut descendu sur eux : *et ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme; et personne ne croyait avoir rien de propre parmi eux* [2]. Mais cet esprit, qui porte la paix et l'union dans les cœurs, notre Sauveur vient de dire que *le monde ne* le *peut pas recevoir* [3]. Et c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si Jésus-Christ dédaigne de prier pour le monde. Ce n'est pas en vain qu'il parle ainsi, lui qui est si bon, si charitable; ce n'est pas en vain qu'il nous dit qu'il ne prie pas pour le monde : il faut que nous entendions combien nous devons haïr le monde et l'esprit du monde, de ce monde dont Jésus-Christ ne veut pas se souvenir lorsqu'il prie pour ses fidèles.

XLVIe JOUR.

Il prie pour ceux en qui Dieu est glorifié. *Joan.* XVII, 9.

Je ne prie pas pour le monde; mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous, et j'ai été glorifié en eux [4]. Jésus-Christ est glorifié en nous quand son Père y est glorifié : et son Père y est glorifié quand non-seulement nous portons *beaucoup de fruit* [5], comme Jésus-Christ le dit lui-même; mais encore, que nous rapportons tout ce fruit *à la louange de la gloire de sa grâce, par laquelle il nous a rendus agréables à ses yeux, et nous a élargi ses dons en Jésus-Christ son Fils bien-aimé* [6] : en sorte *que nulle chair*, nul homme *ne se glorifie en lui-même; mais que celui qui se glorifie se glorifie uniquement en notre Seigneur* [7]. Soyons donc de ceux dont Jésus-Christ se glorifie auprès de son Père en lui disant, comme il vient de faire de ses apôtres : *Ils ont gardé votre parole; et comme je leur ai donné la parole que vous m'avez donnée, ils ont été fidèles à la recevoir, comme une parole qui venait de vous, de qui moi-même je viens* [8]. Soyons de ceux à qui Jésus-Christ rend ce témoignage, mais soyons aussi de ceux qui reconnaissent que tout cela nous vient de Dieu, et

[1] *Joan.* XVII, 11. — [2] *Act.* IV, 32. — [3] *Joan.* XIV, 17. — [4] *Joan.* XVII, 9, 10. — [5] *Ibid.* XV, 8. — [6] *Ephes.* I. 6. — [7] I. *Cor.* I, 31. — [8] *Joan.* XVII, 6, 8.

que notre fidèle coopération à la grâce de Jésus-Christ est le premier effet de cette grâce. *Amen :* il est ainsi. Et si nous avons en nous-mêmes ce sentiment, le témoignage de Dieu sera en nous : nous serons les vrais disciples de la grâce de Jésus-Christ, et il sera vraiment glorifié en nous; ne pouvant jamais l'être en ceux qui se glorifient, pour peu que ce soit, en eux-mêmes, parce qu'il est le vrai et seul Dieu, *qui ne donnera pas sa gloire à un autre* [1]. Rentrons donc sérieusement en nous-mêmes; et toutes les fois que nous y trouverons un secret appui dans nos œuvres, dans nos lumières, dans notre travail, dans notre mérite, dans nos propres forces, sortons de nous-mêmes pour nous laisser aller à l'abandon entre les bras de celui qui nous soutient, et ne tenons qu'à lui seul.

XLVIIe JOUR.

Il demande qu'ils soient un avec son Père et lui. *Joan.* XVII, 11.

Je ne suis plus dans le monde : toujours selon cette façon de parler, qui lui fait énoncer comme déjà accompli ce qui va l'être. Je ne suis donc plus dans le monde : *Je pars, et je viens à vous; mais pour eux, ils sont dans le monde. Mon Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous* [2]. Voilà donc ce que Jésus-Christ demande pour ses apôtres, et en eux pour tous ses élus, ainsi qu'il l'expliquera plus clairement dans la suite. S'il demande cela pour eux, il n'est pas permis de douter qu'il ne l'obtienne; car c'est lui-même qui a dit : *Je sais, mon Père, que vous m'écoutez toujours.* [3] Il est donc bien assuré d'être écouté lorsqu'il demande à son Père de les garder tellement, qu'ils soient un : et ils le seront, puisque Jésus-Christ a demandé qu'ils le fussent.

Je vous prie, mon Père, qu'ils soient un : que l'esprit de dissension, d'envie, de jalousie, de vengeance, d'animosité, de soupçon et de défiance ne soit point en eux : *Qu'ils soient un comme nous.* Ce n'est pas assez qu'ils soient un, comme le Père et le Fils, dans la nature qui leur est commune, de même que le Père et le Fils sont un dans la nature qui leur est commune; mais qu'ils aient, comme eux, une même volonté, une même pensée, un même amour : *qu'ils soient* donc *un comme nous.*

Ce *comme* ne fait pas descendre l'unité du Père et du Fils jusqu'à l'imperfection de la créature, ainsi que les ariens se l'imaginaient; mais, au contraire, il relève l'imperfection de la créature, jusqu'à prendre autant qu'elle peut pour son modèle l'unité parfaite du Père et du Fils. *Qu'ils soient un comme nous :* c'est donc à dire que nous soyons le modèle de leur union; non qu'ils puissent jamais atteindre à la perfection de ce modèle, mais néanmoins qu'ils y tendent; de même que lorsqu'on nous dit : *Soyez saints, comme je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu* [4]; et encore : *Soyez parfaits, soyez miséricordieux, comme votre Père céleste*

[1] *Is.* XLII, 8. — [2] *Joan.* XVII, 11. — [3] *Ibid.* XI, 42. — [4] *Lev.* XI, 44.

coupable d'un éternel péché : *à cause,* poursuit saint Marc, *qu'ils avaient dit que* Jésus-Christ *avait en lui-même un esprit* impur qui faisait par lui des miracles; et qu'ils étaient disposés à porter la révolte jusqu'au dernier excès, comme ils firent en résistant encore aux miracles de ses disciples, et osant attribuer à l'esprit d'erreur la continuation ferme et permanente du témoignage du Saint-Esprit.

Ajoutez à toutes ces choses, la sainteté que le Saint-Esprit établissait dans l'Église, par des effets si éclatants, et cette parfaite unité des cœurs qui était son véritable ouvrage et le caractère sensible de sa présence. Ajoutez la redoutable autorité que Dieu mettait dans l'Église, en sorte que mentir à Pierre, c'était *mentir au Saint-Esprit* [1]. On voit assez par toutes ces choses l'efficace du témoignage de ce même Esprit, pour convaincre l'incrédulité.

Et il faut aussi remarquer que Dieu, qui avait supporté les Juifs après le crucifiement de son Fils, résolut enfin de faire éclater sa justice d'une manière étonnante et jusqu'alors inouïe, après que ce peuple ingrat eut continué de résister, avec une opiniâtreté et une dureté sans exemple, au témoignage des apôtres; c'est-à-dire, comme on a vu, à celui du Saint-Esprit. Ce qui était la figure du châtiment plus terrible qu'il réservait dans les enfers, à ceux qui avaient péché contre le Saint-Esprit, de la manière et avec l'excès qu'il ne voulait point pardonner.

Prenons donc garde de ne point tomber dans un semblable péché. Nous commençons à y tomber, lorsque abusant de la grâce du Saint-Esprit dans la rémission des péchés, nous en faisons une occasion de pécher plus facilement; en quoi nous faisons injure à l'*esprit de rémission et de grâce* [2]. Et à cause que nous ne savons pas le degré que Dieu a marqué à cet attentat pour ne le pardonner jamais, nous ne cessons de l'augmenter de jour en jour, et nous multiplions nos péchés par la facilité que nous nous imaginons dans le pardon. Mais Dieu, qui nous voit périr, nous avertit qu'il viendra un point où il cessera de pardonner, et auquel à la fin nous tomberons au dernier degré d'endurcissement et à l'impénitence finale.

Craignons donc de résister au Saint-Esprit, de peur qu'enfin notre résistance ne soit poussée jusqu'à la fin, par la juste soustraction de ces grâces qui convertissent les cœurs. Craignons, dis-je, de pousser à bout la bonté et la patience de l'esprit qui remet les crimes; parce que nous ne savons jusqu'où il veut pousser son indulgence, et que peut-être le premier péché que nous commettrons sera parvenu à ce degré de malice qui lui est connu, et qu'il ne veut point pardonner à ceux qui auront reçu de certaines grâces. Les Juifs en sont un exemple; et ils n'ont plus trouvé de miséricorde ni en ce monde ni en l'autre, à cause qu'ils ont méprisé, jusqu'au point que Dieu ne voulait plus souffrir, la conviction du Saint-Esprit.

[1] *Act.* v, 3, 4, 9. — [2] *Heb.* x, 29.

XX[e] JOUR.

Mission du Saint-Esprit pour convaincre le monde d'injustice. Péché contre le Saint-Esprit. *Joan.* 10.

Il convaincra le monde sur la justice. C'est le second point sur lequel le Saint-Esprit devait convaincre le monde : *Parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus.* Il faut sous-entendre : Sans que pour cela vous cessiez de croire en moi, ou que votre foi se ralentisse. Et pour entendre cette seconde conviction du Saint-Esprit, il faut savoir que la justice chrétienne vient de la foi : selon cette parole du prophète, répétée trois fois par saint Paul : *Le juste vit de la foi* [1]. Mais la véritable épreuve de la foi, c'est de croire ce qu'on ne voit pas. Tant que Jésus-Christ a été sur la terre, sa présence a soutenu la foi de ses disciples : aussitôt qu'il fut arrêté, leur foi tomba : et ceux qui auparavant croyaient en lui comme au rédempteur d'Israël, commencèrent à dire froidement : *Nous espérions qu'il devait racheter Israël* [2]? comme s'ils disaient : Mais maintenant, après son supplice, nous avons perdu cette espérance. Voilà donc la foi des apôtres morte avec Jésus-Christ. Mais quand le Saint-Esprit l'eut ressuscitée, en sorte qu'ils furent plus constamment et plus parfaitement attachés à la personne et à la doctrine de leur maître, qu'ils ne l'étaient pendant sa vie : on vit en eux une véritable foi, et dans cette foi la véritable justice, qui étant l'ouvrage du Saint-Esprit, il s'ensuit qu'il donna au monde une parfaite conviction de la justice.

Soyons donc vraiment justes par l'esprit de la foi; et sans nous attacher à ce que nous voyons, unissons-nous à Jésus-Christ que nous ne voyons pas. Croyons fermement avec les apôtres que sa mort n'a pas été une extinction de sa vie; mais comme il l'a dit, un passage à son Père; puisque depuis qu'il nous a quittés, il a été plus fécond pour nous en toutes sortes de grâces. Travaillons sans cesse à la mort des sens; ne jugeons point de notre bonheur par le jugement; vivons dans l'esprit de la foi. Fondons tous nos sentiments sur sa vérité, et écoutons d'autant plus Jésus-Christ qu'il nous paraît moins. *Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu : bienheureux ceux qui croient et ne voient pas* [3]. C'est par une telle foi que nous sommes justes.

XXI[e] JOUR.

Mission du Saint-Esprit pour convaincre le monde de l'iniquité de son jugement. *Ibid.* XVI 8 — 11.

Le Saint-Esprit convaincra le monde *touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé.* Jésus-Christ a dit ci-dessus : *C'est maintenant que le monde va être jugé; c'est maintenant que le prince de ce siècle va être chassé* [4]. Comment est-ce que Jésus-Christ juge le monde dans le temps de sa passion? C'est en se laissant juger et en fai-

[1] *Heb.* II, 4. *Rom.* I, 17. *Gal.* III, 11. *Heb.* x, 38. — [2] *Luc.* XXIV, 21. — [3] *Joan.* XX, 29. — [4] *Ibid.* XII, 31.

que le tolérer, pour nous donner un exemple de patience.

Mais, dirons-nous que la vocation de Jésus-Christ n'aura eu aucun effet dans ce traître? S'il n'avait jamais cru, aurait-il dit dans son désespoir : *J'ai péché en livrant le sang innocent* [1]: et aurait-il rendu aux Juifs le prix de son iniquité? Il semble donc qu'il ait cru, du moins durant quelque temps, de bonne foi; et qu'un reste de sa première croyance s'étant réveillé, au lieu d'en profiter pour son salut, il l'ait fait servir à sa perte. Car s'il eût bien entendu la parole qu'il disait : *J'ai péché en vous livrant ce sang innocent*, ce sang juste; il aurait vu que ce sang étant véritablement un sang juste, où le péché n'avait jamais trouvé de place, il y avait dans la justice et la sainteté de ce sang de quoi expier le crime de celui qui l'avait vendu. Il ne l'a pas compris, le malheureux; et sa pénitence désespérée, avec sa croyance infructueuse, lui tournent à damnation.

Quoi qu'il en soit, j'oserai dire avec assurance qu'il n'est pas de ceux dont Jésus-Christ a dit ici : *Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés* [2]. Car ceux dont il le dit étaient ceux qui étaient présents lorsqu'il priait, qui avaient gardé sa parole, qui croyaient, en la foi desquels il était glorifié, et le devait être. Que le Père l'ait donné au Fils en un certain sens, lorsqu'il le lui a donné pour apôtre; et que le Fils l'ait reçu de lui lorsqu'il l'appela, conformément à cette parole : *Je vous ai élu douze; et un de vous est un diable* [3]: on n'en peut douter. Au même sens qu'il lui a été donné, au même sens, quel qu'il soit, il était à lui. Mais qu'il fût à lui de cette manière singulière dont Jésus-Christ parle ici, la vérité de ses paroles ne permet pas de le penser. S'il n'est pas de ceux donc Jésus-Christ a dit : *Ils ont cru à votre parole; et j'ai été glorifié en eux :* il n'est donc pas aussi de ceux dont il a dit : *Je les conservais en votre nom :* encore moins de ceux dont il a dit : *J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés :* encore moins de ceux dont il a dit : *Aucun d'eux n'a péri* [4]. Et quand il ajoute : *si ce n'est l'enfant de perdition :* il semble que c'est au même sens dont il dit ailleurs : *Personne ne sait rien de ce dernier jour, ni les anges, ni le Fils, si ce n'est le Père* [5] : en sous-entendant, ni personne, si ce n'est le Père; ou bien, ni personne, *mais le Père seul* [6] : ou, comme il est porté dans saint Paul : *Personne n'est justifié par les œuvres de la loi, si ce n'est par la foi en Jésus-Christ* [4] : c'est-à-dire, ni autrement que par la foi en Jésus-Christ; ou bien, mais seulement par cette foi; ou, comme on lit dans l'Apocalypse : *Rien de souillé n'entrera dans la cité sainte, ni aucun de ceux qui commettent des abominations et des mensonges, si ce n'est ceux qui sont écrits au livre de vie de l'Agneau* [8] : c'est-à-dire, mais seulement ceux, etc. Ainsi *aucun d'eux n'est péri, si ce n'est l'enfant de perdition :* c'est-à-dire, mais seulement cet enfant de perdition qui s'est perdu lui-même en me quittant.

* [Jésus-Christ s'est servi lui-même de cette façon de parler en deux versets consécutifs : *Il y avait*, dit-il, *plusieurs veuves en Israël du temps d'Élie : et ce prophète n'a été envoyé chez aucune d'elles, mais chez une femme veuve de Sarepte, dans le pays des Sidoniens. Il y avait de même plusieurs lépreux en Israël du temps d'Élisée, et il n'a été envoyé à aucun d'eux, mais seulement à Naaman, Syrien* [1]. Ainsi, dit-il, *nul n'a péri, si ce n'est l'enfant de perdition :* c'est-à-dire qu'il a péri seul, selon ce que dit l'apôtre.]

Qu'on prenne garde, que je ne dis pas que Judas n'ait été en aucune sorte donné à Jésus-Christ; mais qu'il y a une certaine manière particulière selon laquelle nul n'est au Père, et nul n'est donné au Fils, que ceux qui gardent sa parole, et en qui il est glorifié éternellement; et que c'est de cette manière secrète et particulière que Jésus-Christ parle ici. Prions-le donc, que nous soyons à lui de cette manière. Unissons-nous à sa prière avec un cœur rempli de confiance. Seigneur, que je sois de ceux qui conservent votre parole jusqu'à la fin, afin que je sois de ceux en qui vous serez glorifié éternellement.

Lᵉ JOUR.

Jésus-Christ garde les fidèles dans le corps comme dans l'âme. *Joan.* XVII, 12.

J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés [2]. Je les ai gardés, même selon le corps, conformément à l'explication que saint Jean nous donne lui-même : *Laissez*, dit le Sauveur [3], *aller ceux-ci; afin que la parole qu'il avait prononcée fût accomplie : Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés;* pour nous montrer que Jésus-Christ a soin et de notre corps et de notre âme, et que nous ne perdons rien de ce qu'il veut garder. C'est encore ce qui détermine à dire que cette parole ne se doit entendre que de ceux qui étaient présents. *Laissez*, dit-il, *aller ceux-ci :* en montrant les onze apôtres qui restaient auprès de lui. Car pour Judas, qui l'avait quitté, il n'avait rien à craindre des Juifs, à qui il s'était donné, et il devait périr d'une autre sorte. Songeons donc à ne rien craindre, même pour nos corps. Car Jésus-Christ les garde tant qu'il lui plaît : *et un seul cheveu ne tombe pas de notre tête sans notre Père céleste* [4]. Dans les persécutions, dans les travaux, dans les maladies, Jésus-Christ prend soin de nos corps autant qu'il faut; et on ne peut rien contre nons, comme on n'a rien pu contre lui, que lorsque l'heure a été venue.

Mais songeons qu'il garde nos corps au prix du sien. C'est en se livrant à ses ennemis qu'il leur dit : *Laissez aller ceux-ci.* Sa mort délivre nos corps comme nos âmes : et c'est la marque qu'un jour ils les tirera entièrement de la mort.

[1] *Matth.* XXVII, 4, 5. — [2] *Joan.* XVII, 6. — [3] *Ibid.* VI, 71. — [4] *Ibid.* XVII, 6, 8, 10, 12. — [5] *Matt.* XXIV, 36. — [6] *Marc.* XIII, 32. — [7] *Gal.* II, 16. — [8] *Apoc.* XXI, 27.

* Cet alinéa entier [] ne se trouve pas dans le manuscrit original. (*Edit. de Versailles.*)

[1] *Luc.* IV, 25, 26, 27. — [2] *Joan.* XVII, 12. — [3] *Ibid.* XVIII, 8, 9. — [4] *Luc.* XXI, 18.

Apprenons de cette explication de saint Jean que les paroles de l'Écriture, et celles du Fils de Dieu même, peuvent avoir un double sens. Il est clair que celles-ci de Jésus-Christ : *Aucun de ceux que vous m'avez donnés, ne périra* [1] : s'entendent de l'âme; et toute la suite, qui regarde l'âme, le fera paraître : mais il est clair par saint Jean, que cette parole s'entend aussi du corps. Méditons donc à fond l'Écriture, et tournons-la de tous côtés pour en tirer tout le sens et tout le suc. Car tout y est esprit, tout y est vie : et Jésus-Christ a des paroles de vie éternelle.

LI[e] JOUR.

Joie de Jésus. Goûter sa parole, source de toute joie *Joan.* XVII, 13, 14, 15.

Et maintenant je viens à vous : et je dis ces choses, étant encore dans le monde; afin qu'ils les entendent, et qu'ils aient ma joie accomplie en eux [2]. Quelle est cette joie de Jésus, si ce n'est celle de leur assurer leur bonheur sur les bontés de son Père? Et comment est-elle accomplie dans ses apôtres, si ce n'est en espérance, et par la certitude de ses promesses? De même que s'il disait : Mon Père, dans la joie que j'ai en vous les recommandant avec tant d'amour, faites-leur sentir qu'ils n'ont rien à craindre, et qu'il ne leur reste qu'à se réjouir de vos bontés et des miennes. Ce qu'il explique plus clairement dans les deux versets suivants : *Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde; et je ne suis pas du monde. Je ne vous prie pas de les ôter du monde; mais de les garder du mal* [3].

Voulant dire qu'ils ne sont pas du monde, il commence par dire : *Je leur ai donné votre parole.* C'est cette parole qui les a tirés du monde. Qu'elle fasse donc encore cet effet! Toutes les fois que nous entendons ou que nous lisons la parole de Jésus-Christ, c'est cette parole qui, venant de Dieu, nous ramène au lieu d'où elle est venue. C'est cette parole qui ne nous permet pas de goûter le monde, parce qu'elle nous fait goûter la vérité, que le monde ne connaît pas, ni ne veut connaître; parce que la vérité le juge. Le monde est faux en tout, trompeur en tout, et la parole de Jésus-Christ nous ouvre les yeux pour voir cette illusion, ce faux du monde. Cette parole fait les chastes délices des âmes désabusées et dégoûtées du monde. Goûtons donc cette parole, afin que le monde ne nous trompe et ne nous surprenne pas. Récitons le psaume CXVIII, pour nous accoutumer à la goûter. David la tourne de tous côtés dans ce psaume, pour en découvrir toutes les beautés, pour en goûter toutes les douceurs. Il l'admire sous tous ses noms : c'est la parole, la loi, le témoignage, le commandement, l'ordonnance, le conseil, la justice du Seigneur. Il ne se contente pas d'en regarder la surface : il la pénètre, il en sonde les profondeurs; il la cache dans son cœur; il ne cesse de la prononcer dans sa bouche. Elle le fait trembler, en même temps elle le dilate : elle est sa consolation durant son exil, son conseil, sa lumière, son amour, son espérance. En même temps qu'il l'entend, il demande de l'entendre, et reconnaît que l'entendre c'est un don de Dieu. Il s'y attache par le fond de l'âme. Elle brûle, elle consume le cœur : elle l'attendrit, elle le fond, et fait couler des torrents de larmes; les joues en sont cavées, et deviennent comme un canal par où coulent les ruisseaux de pleurs.

Si la parole de l'Ancien Testament faisait tous ces beaux effets, celle de Jésus-Christ, qu'il a reçue de son Père, qu'il a puisée dans son sein pour nous la donner, que fera-t-elle? C'est donc cette parole qui, dans un grand auditoire, ira choisir quelquefois une âme mêlée dans la foule, mais que Dieu connaît et discerne, et lui laissera un aiguillon dans le cœur. Elle ne sait d'où lui viennent ces nouveaux désirs qui vont peu à peu la détachant du monde, en sorte qu'elle n'en est plus, et qu'elle est à Dieu : pour accomplir cette parole de notre Sauveur : *Je leur ai donné votre parole, et ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde; et le monde les hait, parce qu'ils ne sont pas des siens* [1] : mais ils méprisent sa haine injuste et impuissante : injuste, puisqu'elle s'est premièrement attachée à Jésus-Christ : impuissante, puisqu'elle n'a pu empêcher sa gloire, ni l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Ainsi les enfants de Dieu, que le monde hait, à cause que l'esprit de simplicité, de droiture et de justice est en eux, méprisent la haine du monde, et se trouvent trop honorés de goûter cette partie des opprobres de leur cher Sauveur. Qu'attendez-vous du monde après cela? Voulez-vous qu'il vous estime, lui dont vous devez plutôt désirer la haine? Quant à ce qui vous regarde, ayez la paix avec tout le monde; mais si le monde ne veut point avoir la paix avec vous, ni vous laisser en repos, que vous importe? Vous n'êtes pas du monde, et votre repos est ailleurs.

LII[e] JOUR.

Qu'est-ce à dire : *Garder du mal?* *Joan.* XVII, 15.

Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les garder du mal [2]. Après ce que Jésus-Christ vient de dire de ses apôtres, il pourrait sembler qu'il les voulût retirer du monde, et qu'ils ne devaient plus y être après que lui-même il l'aurait quitté. Mais il fallait qu'ils y fissent leur temps, comme lui-même l'y avait fait. Ils devaient luire comme de grands luminaires dans le monde; et Jésus-Christ, qui avait dit de lui-même : *Je suis la lumière du monde* [3], avait daigné en dire autant de ses apôtres. *Vous êtes la lumière du monde, et des flambeaux qu'il ne faut pas mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, pour éclairer toute la maison* [4]. Et c'est pourquoi il dit à son Père : *Je ne vous dis pas que vous les tiriez du monde, mais que vous les délivriez du mal* dont le monde abonde,

[1] *Joan.* XVII, 12. — [2] *Ibid.* 13. — [3] *Ibid.* 14, 15.

[1] *Joan.* XVII, 14, 16. — [2] *Ibid.* 15. — [3] *Ibid.* VIII, 12. — [4] *Matth.* V, 14, 15, 16.

tout le monde étant dans le mal : disait saint Jean [1]. Ainsi, en les laissant dans le monde, je vous prie *de les garder du mal :* que le monde ne les gagne pas par ses attraits; qu'il ne les épouvante pas par ses menaces : Mon Père, *gardez-les du mal,* et qu'ils soient dans le monde, sans en être.

C'est la grande merveille de la grâce de Dieu, et c'est cette grâce que Jésus-Christ demande pour eux. Il nous apprend aussi à la demander, lorsqu'il nous enseigne à dire : *Délivrez-nous du mal* [2]. Mais nous le demanderions en vain, s'il ne l'avait auparavant demandé pour nous. *Mon Père, gardez-les du mal. Si le Seigneur ne garde une ville, ses sentinelles veillent en vain sur ses murailles : si le Seigneur ne garde une ville, ceux qui l'ont bâtie avec tant de soin, ont travaillé inutilement* [3].

Mon Père, gardez-les du mal. Je m'unis, mon Sauveur, à votre prière; et c'est en vous et avec vous que je veux dire, comme vous l'avez commandé : *Délivrez-nous du mal.*

LIII[e] JOUR.

Qu'est-ce que le monde? *Joan.* XVII, 16.

Ils ne sont pas du monde : et moi je ne suis pas du monde [4]. Jésus-Christ ne se lasse point de répéter cette parole, parce qu'il veut que nous la goûtions. Goûtons-la donc : repassons-la nuit et jour dans notre cœur.

Mes bien-aimés, disait saint Jean, *n'aimez pas le monde* [5]. Ce n'est pas assez de ne l'aimer pas en général; il s'explique : *ni tout ce qui est dans le monde :* car que trouverez-vous dans le monde, si ce n'est *la concupiscence de la chair,* et l'amour des plaisirs des sens, où le cœur s'aveugle, s'épaissit, se corrompt, se perd : *et la concupiscence des yeux,* les beaux meubles, l'or et l'argent, les pierreries, tout ce qui contente les yeux : quoique après tout, que leur en revient-il? possèdent-ils véritablement tout ce qu'ils voient? Il ne font que l'effleurer par leurs regards; tout est hors d'eux, et aussi tout leur échappe. Fuyez donc aussi la concupiscence des yeux, la vanité, la curiosité, les vaines sciences : car encore que tout cela semble être en vous et vous repaître pour un moment, dans le fond tout est hors de vous, et se peut tellement effacer dans votre esprit, qu'il ne vous restera pas même le souvenir de les avoir eus. Voilà pourtant tout ce qu'il y a de plus beau dans le monde.

Mais il y a encore l'*orgueil de la vie :* l'ambition : les charges, les grands commandements qui semblent rendre la vie, pour ainsi dire, plus vivante, parce qu'on devient un homme public; on vit dans l'esprit de tout le monde, qui vous recherche, qui s'empresse autour de vous; et vous croyez plus vivre que les autres, et vous vous trompez. Car tout cela n'est qu'orgueil, c'est-à-dire une vaine enflure : on croit être plein, on n'est qu'enflé : il n'y a que du vent au dedans, et tout ce dont vous vous repaissez n'est que fumée.

[1] I. *Joan.* V, 19. — [2] *Matth.* VI, 13. — [3] *Ps.* CXXVI, 1. — [4] *Joan.* XVII, 16. — [5] I. *Joan.* II, 15, 16.

Goûtons ces vérités, nourrissons-nous-en : *Mes petits enfants, n'aimez donc pas le monde,* parce que voilà ce que c'est que ce monde que vous aimez. Ces désirs, ces concupiscences ne sont pas de Dieu, et par conséquent n'ont rien de solide. *Car le monde passe, et ses convoitises passent* [1] : ce sont comme des torrents qui passent avec grand bruit, mais qui passent; qui se jettent les uns dans les autres, mais qui passent, et autant celui qui reçoit que celui qui vient de s'y perdre. *Le monde passe donc et ses convoitises : et il n'y a rien qui demeure, que celui qui fait la volonté du Seigneur* [2] : parce que la parole de Dieu, qui ne passe pas, demeure en eux. Et c'est pourquoi il disait : *Je leur ai donné votre parole, et ils ne sont pas du monde.*

LIV[e] JOUR.

Jésus n'est pas du monde, ni ses vrais disciples. *Joan.* XVII, 14, 16.

Qui pourra dire de bonne foi avec Jésus-Christ : *Je ne suis pas du monde?* Nous nous retirons dans nos cabinets : le monde nous suit. Nous fuyons dans le désert : le monde nous suit. Nous fermons cent portes sur nous, nous mettons sur nous cent serrures, cent grilles, si vous le voulez, cent murailles closes; la clôture est impénétrable : le monde nous suit. Nous nous recueillons en nous-mêmes, le monde nous suit, et nous nous donnons à nous-mêmes tout l'honneur que nous voulons, même celui que le monde nous refuse. Que ferai-je donc pour quitter le monde qui me suit, qui vit en moi au dedans, et qui tient à mes entrailles? Et néanmoins il faut pouvoir dire avec Jésus-Christ : *Je ne suis pas du monde;* puisqu'il a dit : *Il ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde.* O Jésus! je le pourrai dire, quand vous aurez dit pour moi : *Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les garder du mal,* c'est-à-dire de leur ôter l'esprit du monde.

LV[e] JOUR.

Être sanctifié en vérité, qui est sa parole. *Joan.* XVII, 17, 18.

Sanctifiez-les en vérité. Votre parole, que je leur ai donnée, *est la vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, ainsi je les envoie dans le monde,* pour y être, non pour en être; *et je me sanctifie moi-même pour eux,* je m'offre, je me consacre, je me sacrifie, et je me rends leur victime, *afin qu'ils soient sanctifiés en vérité,* d'une véritable et parfaite sanctification, ou *qu'ils soient sanctifiés dans la vérité* [3]; dans moi qui suis la vérité même, ce qui revient dans le fond à la même chose.

Ces paroles sont hautes : *Sanctifiez-les en vérité.* Non-seulement elles nous élèvent au-dessus des sanctifications et purifications de la loi, qui n'étaient que des figures et des ombres; au lieu que les chrétiens sont sanctifiés dans la vérité, qui est

[1] I. *Joan.* II, 17. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* XVII, 17, 18.

Jésus-Christ; mais encore elles nous apprennent, d'une façon plus particulière, quelle est la propre sanctification des chrétiens. Être sanctifié, c'est être séparé. Pour être sanctifié dans la vérité, et à fond, à quelle séparation ne faut-il pas être venu d'avec toute créature et d'avec soi-même! O Dieu! je suis effrayé, quand je le considère. Être sanctifié dans la vérité, en sorte qu'il ne reste en nous que cette vérité qui nous sanctifie, et que tout le faux, tout l'impur soit ôté et déraciné, c'est quelque chose de si pur et de si parfait, qu'on ne peut pas y atteindre en cette vie. Mais seulement qu'il y faille tendre en vérité, sous les yeux de Dieu, c'est de quoi crucifier l'homme tout entier.

Votre parole est la vérité. Cette parole est la vérité qui nous jugera un jour, selon ce que disait le Sauveur : *Celui qui me méprise, et ne reçoit pas mes paroles, a un juge qui le jugera; la parole que j'ai prononcée le jugera au dernier jour, parce que je n'ai point parlé de moi-même, et que mon Père, qui m'a envoyé, m'a prescrit tout ce que j'avais à dire* [1].

Ce jugement se commence dès cette vie, conformément à cette sentence de saint Paul : *La parole de Dieu est vive et efficace, et plus pénétrante qu'un couteau à deux tranchants : elle perce jusqu'aux plus secrets replis de l'âme et de l'esprit,* divisant l'homme animal d'avec l'homme spirituel, et discernant ce qui vient de l'un ou de l'autre; *elle entre jusque dans les jointures et les moelles* [2] : elle découvre la liaison secrète de nos pensées et de nos désirs, jusqu'aux moindres fibres, et voit jusque dans nos os, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus caché, de plus intime, aussi bien que ce qu'il y a de plus délicat et de plus subtil dans nos pensées; *elle discerne les mouvements et les intentions du cœur; et rien ne lui est caché : tout est à nu et à découvert devant elle* [3] : comme on ouvre les entrailles d'une victime à qui on a coupé la gorge, ainsi tout est ouvert à cette parole dont nous parlons.

Si l'apôtre fait ici comme une personne de la parole de Dieu, c'est Jésus-Christ qui a commencé, lorsqu'il a dit : *Je ne vous jugerai pas ; la parole que j'ai prononcée sera votre juge* [4]. Cette parole prononcée par Jésus-Christ est l'image de la parole éternelle et subtantielle, qui est Jésus-Christ même : et elle en fait en quelque façon les fonctions dans les cœurs. Elle nous juge donc, parce que c'est par elle, et selon elle, que nous serons jugés. Elle fait la séparation de toutes nos pensées, de tous nos désirs, de toutes nos intentions; de celles qui viennent de l'amour de Dieu et de celles qui viennent de notre amour-propre. Cette parole est un flambeau allumé dans notre cœur, et la lumière en pénètre partout, pour tout distinguer. Elle discerne où le bien et le mal se séparent, et l'endroit secret où ils se mêlent. Qui pourrait soutenir la rigueur de ce jugement? Mais cette même parole nous apprend que *si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés* [1]. Elle nous apprend que *la miséricorde est exaltée au-dessus du jugement, et que le jugement sans miséricorde ne sera que pour ceux qui n'auront point fait miséricorde* [2]. Ainsi cette parole nous munit contre sa propre sévérité : et nous serons sanctifiés en vérité, selon cette parole, si nous confessons en vérité nos fautes et nos faiblesses.

O que la vue en est affligeante! ô qu'on aime à discourir de ses vertus, de ses lumières, de ses grâces! mais qu'on fuit de voir ses faiblesses, ses fautes! Elles se présentent malgré qu'on en ait; mais on détourne les yeux. On parlera tant qu'on voudra de ses faiblesses en général, de son néant; mais quand on fait mettre le doigt dessus, l'on ne veut plus, l'on ne peut plus voir. Pour être sanctifié en vérité, il faut voir la vérité de ses fautes en particulier. Car c'est là ce qui rend l'humilité véritable : toute autre humilité, celle qui se dit un néant, sans vouloir voir en quoi elle l'est, n'est qu'un orgueil déguisé. *Il vaut mieux voir ses fautes,* dit saint Augustin, *que de voir toutes les merveilles de l'univers.*

LVIe JOUR.

Jésus se sanctifie lui-même. *Joan.* XVII, 18, 19.

Comme vous m'avez envoyé dans le monde, ainsi je les ai envoyés dans le monde : et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés en vérité [3].

On voit ici la raison profonde, pourquoi il fallait que les apôtres fussent sanctifiés en vérité. C'est que le Fils les envoyait dans le monde, comme son Père l'avait envoyé dans le monde : mais, en l'envoyant dans le monde, il l'avait sanctifié pour y aller, conformément à cette parole du Sauveur : *Celui que le Père a sanctifié, et qu'il a envoyé dans le monde : vous dites qu'il blasphème, parce qu'il s'appelle lui-même le Fils de Dieu* [4].

Disons donc qu'est-ce qu'a fait le Père céleste pour sanctifier son Fils? d'abord, le sanctifier, c'est le déclarer saint : ce que le Père céleste a fait par tant de miracles, que les démons mêmes furent contraints de s'écrier : *Je sais qui vous êtes : vous êtes le saint de Dieu* [5], le saint qui êtes saint de la sainteté de Dieu; le saint que Dieu a promis par tous les prophètes, et *qu'il a oint pour être le Saint des saints* [6]. Mais il faut entendre non-seulement la manière dont Jésus-Christ est déclaré saint, mais encore celle dont il l'est et dont il l'a été fait.

Il est saint par sa naissance éternelle : et encore qu'il reçoive cette sainteté de son Père, comme il en reçoit son essence, il n'a non plus été fait saint, qu'il a été fait Dieu. Ainsi il ne convient à Jésus-Christ d'avoir été sanctifié, que selon sa nature humaine; et ce grand ouvrage fut accompli et manifesté au milieu des temps, lorsque le Saint-Esprit étant descendu sur la sainte Vierge, et la vertu du Très-Haut l'ayant couverte, *la chose sainte, qui naquit de cette bienheureuse Vierge, fut appelée*

[1] *Joan.* XII, 48, 49. — [2] *Heb.* IV, 12. — [3] *Ibid.* 13. — [4] *Joan.* XII, 48

[1] I. *Cor.* XI, 31. — [2] *Jac.* II, 13. — [3] *Joan.* XVII, 18, 19. — [4] *Ibid.* X, 36. — [5] *Luc.* IV, 34. — [6] *Dan.* XI, 24.

le Fils de Dieu [1]. C'est donc ainsi que Jésus-Christ a été sanctifié pour être envoyé au monde, ou plutôt lorsqu'il y fut envoyé.

Et ce qui rend cette sanctification plus glorieuse, et plus abondante; c'est qu'outre la sainteté personnelle de Jésus-Christ, il fut oint, consacré, sanctifié par sa charge de médiateur et de pontife, ayant été revêtu de ce divin sacerdoce qui lui avait été prédestiné, selon l'ordre de Melchisédech. Ce qui était encore une suite de sa filiation, selon ce que dit saint Paul : *qu'il ne s'est pas ingéré de lui-même dans le sacerdoce, mais qu'il y a été appelé et nommé par celui qui lui a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui* [2].

Cette sanctification de Jésus-Christ en qualité de pontife, en induit une autre du même Jésus en qualité de victime. Car ce divin sacrificateur ne devait pas, comme le grand-prêtre de la loi, offrir une victime étrangère, ni un autre sang que le sien : mais il devait paraître *une fois pour abolir le péché en s'offrant lui-même* [3]. Il était donc saint, et consacré à Dieu, non-seulement en qualité de pontife, mais encore en qualité de victime. *Et c'est pourquoi il dit à Dieu en entrant au monde : Vous avez rejeté les holocaustes et les sacrifices pour le péché : alors j'ai dit : Je viendrai moi-même* [4], pour tenir la place de toutes les hosties.

C'est pour cela qu'il se sanctifie, qu'il s'offre, qu'il se consacre, comme une chose dédiée et sainte, au Seigneur. Mais il ajoute : *Je me sanctifie pour eux,* en parlant de ses apôtres; afin que participant par leur ministère à la grâce de son sacerdoce, ils entrent aussi en même temps dans son état de victime; et que n'ayant point par eux-mêmes la sainteté qu'il fallait pour être les envoyés et les ministres de Jésus-Christ, ils la trouvassent en lui.

Ce ne sont pas seulement les apôtres, mais encore tous les chrétiens, qui ont part à ce sacrifice *[et au sacerdoce de Jésus-Christ. Saint Paul nous apprend *à offrir nos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu* [5]. Celui qui a une hostie à offrir participe au sacerdoce : et c'est ce qui fait dire à saint Pierre, que tant que nous sommes de chrétiens, *nous sommes un saint sacerdoce offrant à Dieu des victimes spirituelles, qui sont acceptées par Jésus-Christ* [6]; et à saint Jean dans l'Apocalypse : *que Jésus-Christ nous a faits rois et sacrificateurs à notre Dieu* [7]. Ce ne sont pas seulement les apôtres qui sont sanctifiés par la part qu'ils ont au sacerdoce de Jésus-Christ; nous y avons tous notre part à cette manière. Tout ce qu'a fait Jésus-Christ nous appartient comme à eux.] Car les apôtres mêmes ne sont pas apôtres pour eux, mais pour les autres, comme disait l'apôtre saint Paul : *Tout est à vous, soit Paul, soit Céphas, soit Apollo : tout est à vous : et vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu* [1]. Et encore : *Dieu a mis en nous le ministère de réconciliation : parce que Dieu était en Christ, se réconciliant le monde, ne leur imputant point leurs péchés : et il a mis en nous la parole de réconciliation* [2].

Voilà donc la mission des apôtres fondée sur celle de Jésus-Christ, et l'accomplissement de cette parole du Sauveur : *Comme vous m'avez envoyé, ainsi je les envoie* [3]. Vous m'avez envoyé pour réconcilier le monde; et je les envoie avec la parole et le ministère de la réconciliation, pour accomplir mon ouvrage. Et je me sanctifie pour eux, et pour tous ceux à qui je les envoie, afin qu'ils soient saints en vérité, par l'effet de mon sacerdoce, et par la perfection de mon sacrifice.

Voici donc les mots solennels du sacrifice de Jésus-Christ, par lesquels il s'offre lui-même pour nous : *Sanctifiez-les en vérité : Je me sanctifie,* je me consacre moi-même pour eux, *afin qu'ils soient sanctifiés en vérité* [4]. *Il fallait que nous eussions un tel pontife, saint, innocent, juste, parfaitement séparé des pécheurs, et exempt de toute souillure, qui n'eût pas besoin d'offrir pour lui-même* [5]; mais qui s'offrît lui-même pour le peuple. *Lui, qui ne connut jamais le péché, a été fait péché pour nous,* c'est-à-dire, victime pour le péché, *afin que nous fussions justice de Dieu en lui* [6]. Il s'est revêtu de notre péché, pour nous revêtir de sa justice. C'est l'effet de cette parole : *Je me sanctifie pour eux.*

Entrons donc avec Jésus-Christ dans cet esprit de victime. S'il se sanctifie, s'il s'offre pour nous, il faut que nous nous offrions avec lui. Ainsi nous serons sanctifiés en vérité, et Jésus-Christ nous sera donné de Dieu pour être *notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption.* Et l'effet d'un si grand mystère, c'est *Que celui qui se glorifie ne se glorifie pas en lui-même* [7]; mais seulement en Jésus-Christ, en qui il a tout. C'est donc ce que Jésus-Christ demandait pour nous en disant : *Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés en vérité.* Et il ne faut rien ajouter à ce commentaire de saint Paul, qu'une profonde attention à un si grand mystère.

LVIIe JOUR.

Jésus prie pour tous les élus, qu'ils soient un. *Joan.* XVII, 20.

Je ne prie pas seulement pour eux : mais pour ceux qui croiront en moi par leur parole [8]. Heureux chrétiens! Jésus-Christ vous a tous en vue dans cette prière. En priant pour les apôtres qu'il envoyait au monde, il priait aussi pour ceux à qui il les envoyait. Mais pour confirmer notre foi, et nous déclarer davantage ses intentions, il a daigné s'expliquer en notre faveur, d'une manière plus expresse, par les paroles qu'on vient de voir. Et afin de nous faire entendre qu'il nous associe à ses apôtres, il demande pour nous la même grâce qu'il a

[1] *Luc.* I, 35. — [2] *Heb.* V, 5, 6, 10. — [3] *Ibid.* IX, 25, 26. — [4] *Ps.* XXXIX, 7, 8. *Heb.* X, 5, 6, 7, *etc.*

* Les mots qui sont entre deux crochets [] ne se trouvent point dans le manuscrit original. (*Edit. de Versailles.*)

[5] *Rom.* XII, 1. — [6] I. *Pet.* II, 5. — [7] *Apoc.* V, 10.

[1] I. *Cor.* III, 22, 23. — [2] II. *Cor.* V, 18, 19. — [3] *Joan.* XVII, 18. — [4] *Ibid.* 19. — [5] *Heb.* VII, 26, 27. — [6] II. *Cor.* V, 21. — [7] I. *Cor.* I, 30, 31. — [8] *Joan.* XVII, 20.

demandée pour eux. *Je vous prie*, disait-il, *qu'ils soient un comme nous*. Voilà ce qu'il demandait pour ses apôtres. Et que demande-t-il maintenant pour nous, qui devions croire par leur parole? *Je vous prie*, dit-il encore, *que tous ils soient un; comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous : ainsi qu'ils soient un en nous*[1].

Qu'ils soient un comme nous, qu'ils soient un en nous. Il explique plus distinctement ce qu'il avait dit de notre unité. *Qu'ils soient un comme nous* : c'était-à-dire avec la proportion qui doit être entre l'original toujours parfait, et d'imparfaites images. Mais lorsqu'il dit : *Qu'ils soient un en nous*, il explique plus distinctement que l'unité est en Dieu comme dans la source, comme dans le centre, comme dans le premier principe, par qui et en qui nous sommes unis. *Qu'ils soient un en nous* : que nous soyons non-seulement le modèle, mais encore le lien de leur unité : qu'ils aient par nous, et par grâce, ce que nous avons par nature et de nous-mêmes; qu'ils soient des ruisseaux qui se réunissent en nous, comme dans la source d'où ils tirent tout. Ainsi ils vivront tous d'une même vie, et ils ne seront qu'un cœur et qu'une âme.

Si les chrétiens sont *un* de cette sorte, ils sont heureux : car qu'y a-t-il de plus heureux que d'être un dans le Père et dans le Fils, que d'être un véritablement, persévéramment, sans que rien nous puisse séparer? C'est ce qui nous sera donné dans la perfection au siècle futur : mais c'est ce qu'il faut commencer ici par la sincérité de notre concorde.

Repassons souvent ces paroles : *Ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme*[2]. C'est par où a commencé le christianisme. Mais si nous tenions quelque chose d'une si belle origine, la charité serait-elle si resserrée, la concorde si rare, les aumônes si peu abondantes?

Le cœur de l'homme est si ennemi de la concorde et de la paix, qu'au milieu de cette union primitive, qui ne faisait des premiers fidèles qu'un cœur et qu'une âme, *il s'éleva un principe de dissension entre les Grecs et les Hébreux, comme si les veuves des uns étaient plus négligées que celles des autres*[3]. Les apôtres remédièrent bientôt à ce désordre : et ce fut ce qui donna lieu à la première promotion des diacres. O Dieu, réveillez dans votre Église cet esprit de charité apostolique qui répare les dissensions qu'on voit répandues dans tous les ordres de l'Église! Au lieu de cette première unité, on ne voit que jalousie, que mépris, que froideur entre tous les ordres, entre tous les particuliers. O Dieu, donnez-nous des Étiennes qui ne respirent que la charité, et qui entretiennent la concorde! O Dieu, mettez fin aux schismes, aux hérésies, aux guerres, aux jalousies des chrétiens! Gardez du moins, pacifiez et unissez votre Église par toute la terre! Qu'il n'y ait *qu'un même esprit*, et un même cœur, *comme il n'y a qu'une même foi*[4]!

[1] *Joan.* II, 20, 21. — [2] *Act.* IV, 32. — [3] *Act.* VI, 1. — [4] *Ephes.* IV, 5.

LVIII[e] JOUR.

Unité et égalité parfaite du Père et du Fils. *Joan.* XVII, 21.

Comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous[1]. Ces façons de parler réciproques, dont la propriété et la force est de marquer une parfaite égalité, sont familières à notre Seigneur. Ici il ne se contente pas de dire à son Père : *Vous êtes en moi*, s'il ne dit en même temps : *Je suis en vous*. Un peu au-dessus : *Tout ce qui est à moi, est à vous*; et incontinent après : *Tout ce qui est à vous, est à moi*[2]. En un autre endroit : *Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils*; et réciproquement : *Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père*[3]. Toutes manières de parler naturelles au Fils de Dieu, pour marquer son unité parfaite avec son Père, et traiter en toutes manières d'égal avec lui : en sorte que, s'il semble recevoir de son Père quelque avantage, en disant : *Vous êtes en moi*; il le lui rend en disant : *et moi en vous*. Ce sont paroles de société, d'égalité, d'unité parfaite; c'est un langage qui n'a lieu qu'entre le Père et le Fils, entre le Fils et le Père. Qui osera dire : *Vous êtes en moi, et je suis en vous*, que celui qui ne reconnaît de différence entre son Père et lui, que dans le rapport mutuel de Père et de Fils? De même qui osera dire : *Tout ce qui est à vous, est à moi*; et réciproquement : *Tout ce qui est à moi, est à vous*, sinon celui qui est un avec son Père? C'est déjà quelque chose de divin de pouvoir dire : *Tout ce qui est à vous, est à moi* : mais d'ajouter : *Tout ce qui est à moi, est à vous*, c'est montrer que l'avantage est égal : au Fils, d'avoir tout ce qu'a le Père; et au Père, d'avoir tout ce qu'a le Fils. Par ces divines façons de parler, tout est égal : dans les personnes, *Vous êtes en moi, et moi en vous* : dans les biens, *Tout ce qui est à moi, est à vous : tout ce qui est à vous, est à moi* : dans la connaissance : *Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils*. L'avantage est égal des deux côtés, en tout et partout. La gloire de recevoir n'est pas moindre que celle de donner. Celui qui donne reçoit, parce qu'il reçoit dans son sein ce Fils unique à qui il donne : et s'il lui était inégal, il recevrait en lui-même quelque chose qui, lui étant inférieur, ne serait pas digne de lui. Tout fils est égal à son père par la nature : et c'est là le propre d'un fils. Que s'il y a quelque inégalité entre ces noms de Père et de Fils parmi les hommes, c'est que le fils n'est d'abord qu'un homme imparfait et commencé.

Il faut ôter tout cela en Dieu, où il n'y a rien d'imparfait. Et si même parmi les hommes le désir du père est que son fils lui devienne égal en tout, en croissant; combien plus le désir de Dieu doit-il être, pour ainsi parler, non que son Fils lui devienne égal, mais qu'il le soit en naissant! Car, par ce moyen, il ne dégénère du Père en aucun instant, étant d'abord tout parfait. Il faut ôter sem-

[1] *Joan.* XVII, 21. — [2] *Ibid.* 10. — [3] *Matth.* XI, 27.

blablement dans la nature divine, que le Père précède le Fils : car cela n'a point de lieu, où le temps ne se trouve pas, et où tout est mesuré par l'éternité. Qui ne voudrait être père d'abord, puisque être père c'est l'effusion de la fécondité, et la démonstration de la plénitude? On voudrait donc être père d'abord, et n'attendre pas cela du temps : c'est le désir de la nature. Or, tout le bien qu'on désire parmi les hommes, est naturel en Dieu sans le désirer. Et d'ailleurs quel avantage est-ce parmi nous à un père, d'être devant son fils, si ce n'est d'avoir vieilli? Or, comme Dieu ni ne change, ni ne vieillit; ni le Père n'a la prééminence de l'âge, ni le Fils n'a l'avantage de la jeunesse. Car, après tout, ce qu'on appelle la prééminence de l'âge n'est qu'un défaut de la nature, qui, en vieillissant, tend à sa fin.

Tout cela est donc exclu en Dieu. Ni le Père n'est plus vieux, ni le Fils n'est plus jeune : car en cela il excellerait au-dessus du Père. Dans le Père qui est Dieu, et le Fils qui est Dieu aussi, l'antiquité est toujours également vénérable, comme la jeunesse est toujours également dans la fleur; parce que l'éternité, qui est toujours ancienne et toujours nouvelle, égale tout. Et c'est pourquoi le Fils dit : *Tout ce qui est à moi, est à vous; et tout ce qui est à vous, est à moi;* par conséquent l'éternité même : et de toute éternité je suis en vous, comme de toute éternité vous êtes en moi. Ainsi la gloire est égale : car s'il y a de la gloire pour le Fils d'avoir un tel Père, il n'y en a pas moins au Père d'avoir un tel Fils. Et si même parmi les hommes, où le fils nécessairement est moins que son père, et dégénère de lui, du moins en naissant si petit et si imparfait, on ne laisse pas de dire : *Un sage fils est la gloire de son père :* combien plus le dira-t-on du Fils de Dieu! Si c'est la gloire d'un père d'avoir un fils qui n'est sage qu'à cause qu'il l'est devenu, quelle gloire, pour le Père éternel, d'avoir un Fils qui est, en naissant et d'abord, la sagesse même!

Il est si beau d'avoir un tel Fils, que le Père en l'engendrant le conserve en soi. Parmi nous, avoir un fils, c'est le mettre hors de soi-même : en Dieu, avoir un fils, c'est le produire et le conserver éternellement dans son sein, comme quelque chose d'égal et aussi parfait que soi-même. C'est pourquoi il est unique, et il ne peut y en avoir deux : *Le Fils unique qui est dans le sein du Père*[1]. Il est unique, parce qu'il est parfait : il est unique, parce qu'il tire tout et épuise si parfaitement la fécondité, qu'un autre n'ajouterait rien à la gloire d'être Père. C'est pourquoi il demeure dans le sein du Père, parce qu'il est digne par sa perfection d'y être toujours; et tout immense qu'est ce sein du Père; il n'y a point de place pour un autre fils : parce qu'on ne peut en avoir qu'un, quand on l'a parfait.

Croyons donc la vérité de cette parole : *Vous êtes en moi, et moi en vous.* Et adorons également le Fils dans le Père, et le Père dans le Fils, parce que ôtant du nom de Père et de Fils tout ce qui marque imperfection, commencement, inégalité, il ne reste qu'une nature parfaite et parfaitement commune. En sorte que si, du côté de l'origine, on met le Père devant le Fils; du côté de la perfection, on les met naturellement tous deux ensemble; et qu'on pourrait aussi bien dire, le Fils et le Père, qu'on dit, le Père et le Fils, selon aussi que l'ont dit quelques anciens, pour montrer, qu'entre le Père et le Fils, être le premier ou le second, n'emporte point d'inégalité, mais seulement une origine sans imperfection.

Pourquoi osons-nous parler de telles choses? Ne faudrait-il pas trembler, et adorer en silence un si grand mystère? Mais puisque Jésus-Christ a daigné nous en parler, nous pouvons en parler aussi; pourvu que ce soit avec lui, après lui et selon lui. Ajoutons, que ce soit encore pour la fin qu'il s'est proposée. Et quelle est-elle? Elle est admirable : *Comme vous, mon Père, êtes en moi, et que je suis en vous; ainsi qu'ils soient un en nous :* qu'il y ait entre eux, comme entre nous, une parfaite égalité, depuis le premier d'entre eux jusqu'au dernier : qu'il y ait une parfaite unité et communauté; que chacun puisse dire en quelque façon à son frère : *Tout ce qui est à moi, est à vous; et tout ce qui est à vous, est à moi.* C'est ce qui a été en effet, il le faut souvent répéter, dans la naissance de l'Église : *Et ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Et aucun d'eux ne disait qu'il eût quelque chose à soi; mais tout était commun entre eux*[1]. Cela a été effectif au commencement de l'Église; pour montrer que la disposition en devait être dans le fond de tous les cœurs. Et c'est pourquoi Ananias et Saphira, ces deux disciples qui violèrent la loi de cette communauté de l'Église, périrent dans leur malheureuse propriété. Pierre, qui était le chef de l'unité, les frappa, et le Saint-Esprit, à qui ces malheureux avaient menti, fit un foudre de la parole de ce saint apôtre, pour les faire mourir à l'instant[2]. Ainsi fut vengé le violement de l'unité des fidèles.

Portons donc cette disposition dans le fond du cœur : communiquons : donnons : ne resserrons point nos entrailles : qu'aucun de nous ne regarde son frère avec mépris. Dans le fond tout est égal entre nous : la distinction superficielle qui nous élève les uns au-dessus des autres, regarde l'ordre du monde, mais ne change rien dans le fond. Nous sommes tous formés d'une même boue : nous portons tous également l'image de Dieu dans notre âme. L'homme n'a que la nature : le chrétien n'a que la foi. Que la charité égale tout; selon ce que dit saint Paul : *qu'il faut établir l'égalité.* La consolation et l'affliction, le bien et le mal, tout doit être égal entre les frères. Et pour cela, *celui qui est riche doit suppléer à ce qui manque au pauvre : afin,* répète l'apôtre, *que tout soit réduit à l'égalité : selon ce qui est écrit* de la manne : *que celui qui en recueillait plus, n'en avait pas plus;*

[1] *Joan.* I, 18.

[1] *Act.* IV, 32. — [2] *Ibid.* V, 1, 2 et seq.

et celui qui en recueillait moins, n'en avait pas moins[1]. Dieu veut donc de l'égalité entre les frères : c'est-à-dire, que personne ne soit dans l'indigence, mais que le besoin de tout le monde soit soulagé, et l'inégalité compensée.

Le riche, qui fait meilleure chère, qui est mieux vêtu, mieux logé, n'en est pas plus grand pour cela : au contraire, dans le fond il est plus pauvre, parce qu'il s'est fait des besoins de ce que la nature ne demandait pas. Il serait et plus riche et plus heureux, s'il ne lui fallait que ce qui contente le pauvre. Qu'il regarde donc son abondance comme une preuve de sa pauvreté et de son infirmité ; qu'il s'en humilie ; qu'il en ait honte : ainsi il se mettra en égalité avec le pauvre; et faisant de ses biens un supplément des besoins de l'indigent, il participe à la grâce de la pauvreté.

Quand dirons-nous de tout notre cœur à notre frère qui souffre : Tout ce qui est à moi, est à vous : et à notre frère qui est dans l'abondance : Tout ce qui est à vous, est à moi ? Hélas ! on ne verra jamais sur la terre un si grand bien dans sa perfection. C'est pourtant ce que veut Jésus, lorsqu'il dit : *Comme vous, mon Père, êtes en moi, et que je suis en vous : et que tout ce qui est a moi, est à vous ; et tout ce qui est à vous, est à moi : ainsi qu'ils soient un en nous*[2]. Tendons à cette unité divine. Mon Dieu, j'étends de grands bras à tous mes frères : je leur ouvre mon sein : je dilate sur eux mes entrailles ; afin de leur être tout, père, mère, frère, sœur, ami, défenseur, et tout ce dont ils ont besoin pour être contents.

LIXe JOUR.

La foi pleine et entière est l'effet de l'unité des fidèles. *Joan.* XVII, 21.

Afin que le monde croie que vous m'avez envoyé[3]. Quand le monde croira ainsi, le monde sera converti : cette partie du monde qui le croira cessera d'être du monde : et Jésus-Christ attribue la conversion de l'univers, qui devait venir, à cette unité de ses fidèles. Il avait dit, chapitre XIV, 31 : *Afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il m'ordonne, levons-nous, allons* à la mort. Il avait dit en parlant de la charité fraternelle : *On connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres*[4]. Et il dit encore ici plus précisément : *Afin que le monde croie que vous m'avez envoyé.* C'est la foi pleine et entière, et c'est l'effet de l'unité des fidèles. Il persiste : *Je suis en eux, et vous en moi; afin que le monde connaisse que vous m'avez envoyé*[5]. La meilleure manière de prêcher, c'est de prêcher par l'exemple. Si vous voulez convertir le monde, vivez dans cette unité parfaite dont je vous ai montré le parfait modèle dans celle qui est entre mon Père et moi. Imitez cette unité ; et le monde, qui en verra l'image en vous, s'élèvera à l'original ; et il verra que mon Père et moi sommes en vous, y imprimant le caractère de charité et de concorde : et il croira que je suis vraiment l'envoyé de Dieu ; en ce qu'unissant les hommes d'une manière si cordiale, je fais un ouvrage qui marque la dignité de mon envoi et la puissance de ma grâce.

[1] *.Cor.* VIII, 14, 15. — [2] *Joan.* XVII, 10, 11, 21, 23. — [3] *Ibid.* 21. — [4] *Ibid.* XIII, 35. — [5] *Ibid.* 23.

LXe JOUR.

Jésus fait part de sa gloire à ses élus. *Joan.* XVII, 22.

Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée : afin qu'ils soient un comme nous sommes un[1]. Il la compte comme donnée, parce qu'il voulait nous la donner, et qu'elle sera le fruit du sacrifice qu'il allait offrir pour nous.

Il commence ici à nous découvrir une nouvelle vérité, qui est qu'après avoir été un dans la charité sur la terre, nous serons un dans la gloire ; et que la gloire qui nous sera donnée, sera celle de Jésus-Christ. Il parle ici de la gloire qui devait être donnée à Jésus-Christ selon sa nature humaine, en le ressuscitant. Cette gloire nous sera donnée, puisque nous aurons part à la gloire de sa résurrection. Bien plus, il a daigné dire dans l'Apocalypse : *Je donnerai à celui qui aura remporté la victoire, d'être assis dans mon trône; comme j'ai remporté la victoire, et que je me suis assis avec mon Père dans son trône*[2].

Toute la sainte cité, toute la société des saints, n'est qu'un seul trône de Dieu, qui a dit : *Je serai en eux*[3]. Il sera comme un roi, qui, après avoir abattu le règne du péché et de la mort, établira son empire dans tous ses sujets, en les rendant éternellement et parfaitement heureux. Ce qui leur arrivera, parce que *Dieu sera tout en tous*[4]. Alors donc nous serons unis dans la gloire, comme sur la terre nous aurons été unis dans la charité et dans la grâce. Notre gloire sera celle de Jésus-Christ notre chef, qui se répandra sur tous ses membres : et la gloire de Jésus-Christ sera celle de son Père ; laquelle se trouvant en lui par sa naissance éternelle, rejaillira sur l'humanité que le Fils de Dieu s'est uni. Voilà donc tout réduit en un par la gloire et la félicité éternelle ; et pour être reçus dans cette gloire, il faut être un par la charité : car Dieu veut faire de ses fidèles un corps parfaitement un en Jésus-Christ : un corps dont l'unité aille croissant, jusqu'à ce qu'elle se consomme, et reçoive sa dernière perfection dans le ciel.

Pour donc répondre au dessein de Dieu, nous ne pouvons nous unir assez avec nos frères, ni assez bannir tout ce qui peut faire entre nous la moindre division. Mon Dieu, plus que jamais je m'en vais rechercher en moi tout ce qui me divise de mes frères par quelque endroit que ce soit, les défiances, les jalousies, l'orgueil qui en est la source. L'orgueil tire tout à soi, veut tout pour soi : et c'est là le principe de la division. Nous vivrions sans partage si nous vivions sans orgueil.

O vie sainte ! ô vie heureuse que celle qui est sans orgueil ! c'est le vrai commencement de la

[1] *Joan.* XVII, 22. — [2] *Apoc.* III, 21. — [3] *Lev.* XXVI, 12. — II. *Cor.* VI, 16. *Apoc.* XXI, 3. — [4] I. *Cor.* XV, 28.

vie éternelle. Commençons donc cette vie; et puisque Jésus-Christ ne cesse de nous inculquer cette unité, tournons toutes nos pensées, tous nos désirs, tous nos soins à l'établir dans notre cœur. Ayons toujours dans la pensée, toujours à la bouche ce précepte de saint Paul : *Que chacun ne regarde pas ce qui lui convient, mais ce qui convient aux autres* [1]. C'est là cette parfaite abnégation de soi-même tant commandée par Jésus-Christ. Soyons un de notre côté, même avec ceux qui ne veulent pas être un avec nous : n'ayons rien à nous : que tout notre déplaisir soit de ne pouvoir pas communiquer assez tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Cherchons les moyens de devenir autant que nous pourrons, un bien commun à tous, en nous faisant *tout à tous*, avec saint Paul [2].

O charité! ô amour ! ô compassion ! ô condescendance! ô support! Aumône, libéralité, consolation, entrailles de miséricorde, paix entre les frères en Dieu notre Père et en Jésus-Christ Notre-Seigneur; vous êtes l'objet de mes vœux : je ne veux plus penser autre chose. Amen, amen.

LXIe JOUR.

Les élus consommés en Un. *Joan.* XVII, 23.

Je suis en eux, et vous en moi; afin qu'ils soient consommés, réduits *en un : et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé* [3]. Il revient toujours à cette sainte unité : elle fait les délices de son cœur; et il ne peut quitter un sujet qui lui plaît si fort. Il va toujours approfondissant de plus en plus cette matière ; et il nous apprend ici que la source de cette unité, c'est qu'il est en nous comme son Père est en lui.

Les saints Pères ont interprété ces paroles en cette sorte : *je suis en eux*, par mon esprit; *je suis en eux* par ma chair que je leur donne dans l'eucharistie. Je leur rends par ce moyen tout ce que j'ai pris d'eux : je leur donne en même temps tout ce que j'ai reçu de vous : ma divinité est à eux aussi bien que mon humanité. Dans l'humanité, qui est à eux et en eux, ils trouvent la divinité qui lui est unie : et ils en peuvent jouir comme de leur bien. C'est donc ainsi que *je suis en eux : et vous, mon Père, vous êtes en moi*. Tout est donc en eux, tout est à eux. Que leur faut-il davantage pour être parfaitement consommés en un? Et néannoins voici encore quelque chose de plus touchant. C'est, mon Père, que *vous les aimez comme vous m'avez aimé*. Ils ne sont enfants que par adoption et par grâce; et moi, qui suis Fils par la nature, j'ai trouvé cet admirable moyen de me les unir comme mes membres, afin que cet amour paternel, que vous avez pour moi, s'étendît sur eux : *afin*, continue-t-il, *que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, comme je suis aussi en eux* [4].

O homme, regarde donc combien tu es chéri de Dieu ! Quoi ! le monde te plaît encore ! Quoi ! tu peux penser autre chose que Dieu même? Il en faudrait mourir de regret et de honte. Il faut se taire ici dans une profonde admiration et action de grâces, en considérant, en goûtant ce que nous sommes à Dieu par Jésus-Christ. C'est un mystère ineffable et inénarrable. Oh, si le monde le pouvait connaître, il connaîtrait en même temps que Jésus-Christ est vraiment envoyé de Dieu ; et qu'un Dieu envoyé au monde ne pouvait rien enseigner ni opérer de plus grand.

[1] *Philip.* II, 4. — [2] I. *Cor.* IX, 22. — [3] *Joan.* XVII, 23. — [4] *Ibid.* 26.

LXIIe JOUR.

Gloire de Jésus : il veut que les élus y soient avec lui. *Joan.* XVII, 24.

Mon Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi : afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée; parce que vous m'avez aimé avant l'établissement du monde [1].

Mon père, je veux. Jusqu'ici il avait dit : *Je prie* : il change de langage, et il dit plus absolument : *Je veux.* En parlant aux hommes, il pouvait dire, *Je veux*, à même titre qu'il leur dit : Je vous commande. Car il est leur maître et leur Seigneur : toute puissance lui est donnée sur eux. Il pouvait aussi, même en parlant à son Père, parler ou en inférieur, ou en égal; et étant Dieu comme son Père, et étant la parole même de son Père, il pouvait dire comme lui et avec lui : *Je veux*. Mais pourquoi il ne l'a fait qu'ici, et pourquoi dans une prière ; et pourquoi, ayant accoutumé partout ailleurs, lorsqu'il parle de volonté absolue, de ne nommer que celle de son Père, à laquelle la sienne était attachée avec une parfaite soumission, il parle ici seulement d'une manière si déterminée et si absolue : mon Sauveur! est-il permis de vous le demander ?

Commençons par adorer, quelle qu'elle soit, la vérité enseignée dans cette parole, *Je veux*. Oui, le Verbe, qui est la sagesse même, a eu sa raison pour l'inspirer à l'âme de Jésus-Christ, qui lui est unie de cette manière ineffable : et cette âme sainte a pu dire, en conformité de la volonté suprême du Père et de son Verbe : *Je veux*. Et c'est une chose admirable, que ce soit en faisant pour nous la demande la plus importante, que Jésus-Christ ait parlé de cette sorte : *Je veux, mon Père, que là où je suis*, dans votre gloire éternelle, *ceux que vous m'avez donnés*; les apôtres, dont il a dit : *Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés : et ceux qui devaient croire par leurs paroles* [2], qui n'auraient pas cru, si son Père ne les lui avait aussi donnés : *Je veux*, dis-je, *que tous ceux-là soient là où je suis*. Il semble qu'après avoir dit, *qu'ils soient où je suis*, il ne servait de rien d'ajouter : *qu'ils y soient avec moi :* mais on ne pouvait trop exprimer ce qui fait toute la douceur de cette demande : puisque être avec Jésus-Christ c'est ce qui satisfait le cœur de l'homme. Être avec Jésus-Christ, c'est être avec la vérité et la vie : y être dans le ciel, et dans la gloire éternelle, ce n'est plus être avec lui comme

[1] *Joan.* XVII, 24. — [2] *Ibid.* 6, 20.

avec celui qui est la voie, mais comme avec celui qui est le terme de notre course, et en qui nous trouvons la vie éternelle dans la consommation de notre amour. C'est pour nous obtenir un si grand bien, que Jésus-Christ dit, *Je veux*, d'une manière si déterminée.

Mais écoutons la suite : *Je veux que là où je suis, ils y soient aussi avec moi; afin qu'ils voient ma gloire.* Il semble qu'il y manquerait quelque chose, qu'elle ne serait pas complète, si ses amis ne la voyaient. Mais est-ce assez de la voir? Jésus-Christ ne veut-il pour nous que cet avantage, et ne veut-il pas que nous y ayons part : comme il l'a dit tant de fois? La voir, c'est y avoir part : la voir, c'est en jouir. Qui voit la gloire de Jésus-Christ dans le sein de son Père, il est heureux. Heureux, premièrement, du bonheur de la gloire de Jésus-Christ, qui fait la leur : et heureux ensuite en eux-mêmes, parce que cette bienheureuse vision de la gloire de Jésus-Christ nous transforme en elle-même; et que qui le voit lui est semblable, conformément à cette parole : *Nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est* [1].

Commençons donc dès cette vie à contempler par la foi la gloire de Jésus-Christ, et à lui devenir semblables en l'imitant. Un jour nous lui serons semblables par l'effusion de sa gloire; et n'aimant en nous que le bonheur de lui ressembler, nous serons enivrés de son amour. Ce sera là la dernière et parfaite consommation de l'œuvre pour lequel Jésus-Christ est venu; et c'est peut-être pourquoi il en demande l'accomplissement par ce *Je veux* si déterminé, si absolu, si aimable, et si doux à entendre aux hommes.

Parce que vous m'avez aimé avant l'établissement du monde. Il semble qu'il parle ici de l'amour qu'il a de toute éternité pour son Fils, qui lui est coéternel. C'est proprement cet amour qu'il a pour lui *avant la constitution du monde.* Car encore que le Père éternel ait un amour éternel pour ses créatures, par la volonté de les créer et par celle de les rendre heureuses; si c'était d'un amour semblable qu'il voulût parler, il ne se distinguerait pas assez, ni des hommes, ni des anges bienheureux qu'il a aimés d'un semblable amour, quoique dans un degré fort inégal.

Entendons donc que le *Père a aimé son Fils avant l'établissement du monde;* parce qu'il était ce Fils unique avant cet établissement, et qu'il était par conséquent aimé de son Père. Que faisait Dieu, s'il est permis de le demander, avant qu'il eût fait le monde? Il aimait son Fils, il le produisait dans son sein, il l'embrassait, il se l'unissait, ou plutôt il était un avec lui. Et pourquoi nous rappeler toujours à un si sublime mystère? Parce que c'est toute la source de notre bonheur. La source de notre bonheur, c'est que ce Fils que Dieu aime, et qu'il porte dans son sein avant que le monde fût et de toute éternité, se soit fait homme; en sorte que ne faisant qu'une seule et même personne avec l'homme qui lui est uni, il aime ce tout comme son Fils; d'où il s'ensuit que répandant sur les hommes, qui sont ses membres, le même amour qu'il a pour lui; il s'ensuit, dis-je, que l'amour qu'il a pour nous est une extension et une effusion de celui qu'il porte dans l'éternité à son Fils unique. C'est la source de notre bonheur. C'est pourquoi Jésus-Christ nous y rappelle; et il veut que nous entendions par ces dernières paroles combien est grande, combien est immense la gloire que nous verrons, et à laquelle nous aurons part en la voyant.

[1] I. *Joan.* III, 2.

Que l'élévation de l'homme est un grand mystère! Tout le mystère de Dieu, et toute cette éternelle et intime communication du Père et du Fils y est déclarée; et c'est ainsi que *Dieu est tout à tous,* selon l'expression de saint Paul [1].

Chrétien, es-tu chrétien, si après cela tu languis encore dans l'amour des choses de la terre? Quand entendrons-nous que nous ne pouvons assez épurer nos pensées, nos affections, notre esprit et notre cœur? Seigneur Jésus, achevez; et après nous avoir montré de si sublimes vérités, élevez-nous-y, et faites-les-nous aimer d'un pur et éternel amour.

LXIIIe JOUR.

Justice de Dieu inconnue au monde. *Joan.* XVII, 25.

Mon Père juste, le monde ne vous a pas connu [2]. Jésus-Christ ne donne dans cette oraison que deux qualités à son Père : Mon *Père saint,* et mon *Père juste.*

Mon *Père saint, sanctifiez-les en vérité : je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient saints en vérité* [3]; par la communication de votre sainteté, qui est aussi la mienne. On pourrait entendre de même, mon *Père juste,* parce que, comme dit saint Paul [4], *Dieu est juste, et justifiant celui qui croit en Jésus-Christ.*

Mais la suite semble demander quelque chose de plus : *Mon Père, vous êtes juste, et le monde ne vous connaît pas.* Non-seulement il est corrompu et ne connaît pas votre justice; mais c'est encore par votre justice que l'abandonnant à sa corruption, dont il ne veut pas sortir et ne le peut de soi-même, vous le laissez privé de votre connaissance : *Le monde* donc *ne vous connaît pas, et moi je vous connais; et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé* [5]. C'est ainsi qu'ils vous connaissent. Ils méritaient, comme les autres, de ne vous connaître jamais; mais moi, qui vous connais seul, et qui seul suis digne de vous connaître, je vous ai fait connaître à eux, en me faisant connaître moi-même; parce qu'ils sont ces petits et ces humbles dont je vous ai dit ailleurs : *Je vous loue, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents de la terre, et vous les avez révélées aux petits : ainsi soit-il, mon Père, parce que vous l'avez voulu. Toutes choses me sont données par mon Père, et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et ceux à qui le*

[1] I. *Cor.* XV, 28. — [2] *Joan.* XVII, 25. — [3] *Ibid.* 11, 17, 19. — [4] *Rom.* III, 26 — [5] *Joan.* XVII, 25.

Fils le voudra faire connaître [1]. C'est pourquoi il dit ici : *Le monde ne vous connaît pas ;* par la même vérité qui lui fait dire : *Vous avez caché ce secret aux sages du monde,* qui, enflés de leur vaine science, n'ont pas voulu se soumettre à la justice de Dieu : *Mon Père juste, ceux-là ne vous connaissent pas, et moi je vous connais, et je vous ai fait connaître à ceux-ci,* qui ont su chercher la vérité dans la petitesse et dans l'humble abaissement de leur esprit. Mon Père juste! faites-leur adorer en tremblant le juste et terrible jugement que vous exercez sur le monde, qui est privé de votre connaissance, et la merveilleuse miséricorde avec laquelle vous avez daigné vous faire connaître à ceux que vous avez séparés de la corruption.

Chrétien, rendez-vous petit, si vous voulez connaître Dieu, et en Dieu Jésus-Christ, de la manière qu'il le faut connaître pour être saint.

LXIV[e] JOUR.

Justice de Dieu inconnue aux présomptueux. *Joan*, XVII, 25.

Mon Père juste, le monde ne vous connaît pas. Quoi! les Juifs ne vous connaissent-ils pas, eux qui ont votre loi? Et n'êtes-vous pas celui dont il est écrit, *que ses* beautés *invisibles et son éternelle vertu et divinité sont manifestées* aux Gentils *par les ouvrages* de votre puissance, *en sorte qu'ils sont inexcusables* [2]? Entendons donc de quelle manière Dieu n'est point connu du monde.

Il n'est point connu du monde, il n'est point connu de ceux qui présument d'eux-mêmes; et c'est pourquoi saint Paul ajoute sur ces Gentils qui ont connu Dieu, *que se disant sages, ils sont devenus fous* [3].

En ce sens les Juifs mêmes ne l'ont pas connu; puisqu'ils *ont le zèle de Dieu; mais non pas selon la science; et qu'ignorant la justice que Dieu donne et cherchant leur propre justice,* celle qu'on croit avoir de soi-même, *ils n'ont pas été soumis à la justice de Dieu* [4].

Ainsi, pour connaître Dieu de cette manière secrète dont il assure que le monde ne le connaît pas, il faut bannir toute présomption de notre propre justice, et reconnaître que *Dieu a tout renfermé dans l'incrédulité, afin d'avoir pitié de tous. O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles, et que ses voies sont impénétrables! Car qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans ses conseils? ou qui est-ce qui lui a donné le premier quelque chose, pour ensuite en recevoir la rétribution? Parce que de lui, et par lui, et en lui sont toutes choses : la gloire lui en soit rendue dans tous les siècles. Amen* [5].

LXV[e] JOUR.

Les élus aimés de Dieu en Jésus-Christ, comme ses membres et ses images. *Joan.* XVII, 25, 26.

Ceux-ci, les apôtres qui étaient présents, et en leur personne toute la société des enfants de Dieu qu'ils représentaient, *ont connu que vous m'avez envoyé, et je leur ai fait connaître votre nom*, comme il a été déjà expliqué, vos grandeurs, vos conseils, ce nom de Père, *et je leur ferai encore connaître davantage, afin que l'amour que vous avez pour moi soit en eux, et moi aussi en eux* [1].

Voilà, dans la conclusion de la prière de notre Seigneur, le dessein de tout le reste, et en particulier le dénouement de ce que nous avons vu au ℣. 24. C'est ce qu'il nous faut considérer avec attention et avec respect, comme la chose du monde qui nous doit le plus donner de consolation. Car c'est ici la dernière marque de la tendresse de Jésus-Christ.

Je suis en eux [2]. Ils sont mes membres vivants : ce sont d'autres Jésus-Christ, d'autres moi-même. Ils ont en eux son esprit, qui fait que la doctrine de Jésus-Christ reluit dans leur vie, qui les rend semblables à lui, qui les rend doux, humbles, patients, tranquilles dans le bien et dans le mal, soit que le monde les estime ou les méprise, soit qu'il leur fasse part de ses honneurs ou de ses rebuts, soit qu'il les invite, pour ainsi dire, à ses festins, comme il y a invité Jésus-Christ, ou qu'il les attache à la croix, comme à la fin il y a mis le même Jésus. En tout cela, l'esprit de Jésus qui est en eux, comme dans ses membres vivants, les rend semblables à lui et leur fait suivre ses exemples; en sorte qu'on voit en eux la vie et la mort de Jésus-Christ : la vie, parce qu'ils marchent sur ses pas; la mort, parce qu'ils portent l'empreinte de sa croix, et comme parle saint Paul, *la mortification de Jésus* [3]. Ainsi le Père éternel ne voit en eux que Jésus-Christ : c'est pourquoi il les aime par l'effusion et l'extension du même amour qu'il a pour Jésus-Christ même; et cet amour, en les embrassant comme les images, comme les membres de son Fils, répand sur eux la même gloire que Jésus-Christ a reçue, en conséquence de ce qui était dû à sa grandeur naturelle en tant que Dieu, et à ses souffrances en tant qu'homme. Qu'y a-t-il à désirer davantage? Jésus-Christ même n'a rien de plus à nous donner. C'est pourquoi, après avoir prononcé avec une tendresse infinie ce grand et bienheureux mot, il met fin à sa prière, et il ne lui reste plus qu'à partir pour la consommer par son sacrifice.

On peut donc voir maintenant tout le dessein et toute la suite de cette prière : il commence par demander que son Père le glorifie, et cette glorification se termine à nous en faire part; en sorte que la perfection de la glorification de Jésus-Christ soit dans la nôtre; ce qui nous unit tellement à lui, que le Père même ne nous en sépare point dans son amour. Après quoi il faut se taire avec le Sauveur, et demeurant dans l'étonnement de tant de grandeurs où nous sommes appelés en Jésus-Christ, n'avoir plus d'autre désir que de nous en rendre dignes avec sa grâce.

[1] *Matth.* IX, 25, 26, 27. — [2] *Rom.* I, 20. — [3] *Ibid.* 22. — [4] *Ibid.* X, 2, 3. — [5] *Ibid.* XI, 32, 33, 34, 35, 36.

[1] *Joan.* XVII, 25, 26. — [2] *Ibid.* 26. — [3] II. *Cor.* IV, 10.

LXVI[e] JOUR.

Père saint. *Joan.* xvii, 11.

Mon *Père saint*, mon *Père juste* : ce sont les deux seuls noms que le Fils de Dieu donne à son Père, les deux seules qualités qu'il lui attribue; ce qu'elles renferment est inexpliquable.

Il est parlé dans cette divine oraison de deux sortes de personnes, dont les unes sont sanctifiées par la connaissance de Jésus-Christ; les autres n'ont point cette connaissance et sont privées de l'effet de sa sainte prière, conformément à cette parole : *Mon Père juste, le monde ne vous connaît pas*[1]. Nous avons vu que c'est par rapport aux premiers que Jésus appelle son *Père saint*, parce qu'il est saint et sanctifiant, et auteur dans les âmes saintes de toute leur sainteté. Et nous avons dit aussi que c'est par rapport aux seconds que le Père est appelé *Juste*; parce que c'est par un juste et impénétrable jugement qu'ils sont privés de la sainteté que Jésus-Christ leur aurait donnée s'ils l'avaient reçu.

On voit donc qu'il n'y avait rien de plus convenable que d'honorer ces deux attributs dans une prière dont ils contiennent tout l'effet. Mais si je viens maintenant à la contemplation particulière de ces deux divines perfections, je m'y perds.

Je vois que ce qu'on loue, ce qu'on célèbre principalement en Dieu dans le ciel, c'est sa sainteté. Les séraphins, c'est-à-dire, les premiers et les plus sublimes de tous les esprits célestes, adorant Dieu dans son trône, n'en peuvent dire autre chose, sinon qu'il est *saint*; encore une fois qu'il est *saint*; pour la troisième fois qu'il est *saint*[2] : c'est-à-dire, qu'il est infiniment *saint* : *saint* dans sa parfaite unité : *saint* dans la Trinité de ses personnes : la première, comme le principe de la sainteté : et les deux autres, comme sorties par de saintes opérations du sein même et du fond de la sainteté. Crions donc aussi : *Saint, saint, saint!* et adorons la sainteté de Dieu.

La sainteté dans les hommes est une qualité morale qui leur donne toutes les vertus, et les éloigne de tous les péchés. Rien n'est plus excellent dans les hommes que la sainteté : rien ne les rend si admirables, si vénérables. La sainteté les fait regarder comme quelque chose de divin, comme des dieux sur la terre : *J'ai dit : Vous êtes des dieux; et vous êtes les enfants du Très-Haut*[3]. Quelle adoration ne doit donc pas attirer à Dieu sa sainteté infinie? La sainteté est en nous comme quelque chose d'accidentel, qu'on peut acquérir, qu'on peut perdre : Dieu est saint par son essence; son essence est la sainteté : le fond en est saint, il est sacré; tout y est sacré, tout y est saint. Profane, n'approchez pas, ne touchez pas : tout est saint : tout est la sainteté même. *Dieu est lumière, et il n'y a point de ténèbres en lui*[4]. *Dieu est celui qui est*[5] : et par son être il est infiniment éloigné du néant. Il est saint, et par sa sainteté il est encore plus infiniment, si on peut parler ainsi, éloigné d'un autre néant plus vil et plus haïssable, qui est celui du péché. Sa volonté est sa règle, et celle de toute chose. Qu'y aura-t-il d'irrégulier dans la règle même? Il n'est pas le saint par grâce, il est le saint par nature. Il n'est pas le saint sanctifié; il est le saint sanctifiant : toutes ses œuvres sont saintes, parce qu'elles partent du fond de la sainteté, et de sa volonté qui est toujours sainte, toujours droite, puisqu'elle est la droiture même, la règle même de toute droiture.

[1] *Joan.* xvii, 11. — [2] *Is.* vi, 3. — [3] *Ps.* lxxxi, 6. — [4] I. *Joan.* i, 5. — [5] *Exod.* iii, 14.

David se lève le matin, et il vient contempler la sainteté de Dieu : *Le matin je me présenterai devant vous, et je verrai que vous êtes Dieu, qui ne voulez point l'iniquité*[1]; qui ne pouvez la vouloir; qui êtes toujours saint, dont toutes les œuvres sont inséparables de la sainteté.

Demeurons avec David en silence devant la très-auguste sainteté de Dieu. On se perd en la contemplant, parce qu'on ne la peut jamais comprendre; non plus que la pureté avec laquelle il faut s'en approcher.

Isaïe voit de loin le trône de Dieu, ce trône devant lequel sa sainteté est célébrée par les séraphins. J'ai vu, dit-il, *le Seigneur sur un trône haut et élevé* : et tout était à ses pieds; et tout tremblait devant lui : et je vis les bienheureux esprits qui approchent le plus près du trône; et je n'entendis autre chose de leur bouche que cette voix : *Saint, saint, saint. Et je fus saisi de frayeur. Et je dis : Malheur à moi! parce que j'ai les lèvres souillées, et que je demeure au milieu d'un peuple dont les lèvres sont souillées aussi : et j'ai vu de mes yeux le Roi dominateur des armées*[2], de toute l'armée du ciel, de toutes celles de la terre. La sainteté de Dieu le fait trembler. Saisi à sa vue d'une sainte et religieuse frayeur, il s'en retire. Je ne m'en étonne pas. Il voit les séraphins mêmes dans l'étonnement. S'ils ont des ailes pour voler, ce qui montre la sublimité de leurs connaissances, ils en ont pour se couvrir les yeux éblouis de la lumière et de la sainteté de Dieu. Tout embrasés qu'ils sont du divin amour, ils sentent que leur amour est borné, comme tout ce qui est créé : et par conséquent qu'il y a en eux, pour ainsi parler, plus de non amour, que d'amour : comme il y a aussi toujours plus de non être, que d'être. Et c'est pourquoi ils se cachent, et ils voilent de leurs ailes leur face et leurs pieds; et se trouvent comme indignes de paraître avec une sainteté finie devant l'infinie sainteté de Dieu. Et le cri qu'ils font pour se dire l'un à l'autre *Saint, saint, saint!* fait voir l'effort dont ils ont besoin pour entendre et pour célébrer la sainteté de Dieu, laquelle demeure au-dessus de tous leurs efforts : en sorte qu'il n'y a que lui qui se puisse louer lui-même, et que c'est en lui qu'il faut trouver et connaître sa digne louange.

Combien plus devons-nous trembler devant l'auguste et redoutable sainteté de Dieu avec nos péchés! Mais si un charbon de l'autel est appliqué à mes lèvres, si un de ces séraphins prend l'ordre

[1] *Ps.* v, 5. — [2] *Is.* vi, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

de Dieu pour me toucher, comme Isaïe, de ce feu céleste; alors je louerai Dieu avec des lèvres pures, parce que je l'aimerai d'un pur amour.

Ne croyons pas néanmoins que les séraphins, ni que les ministres de Dieu, quels qu'ils soient, fussent-ils élevés à leur degré par la perfection de leur amour, puissent nous purifier. Ils peuvent bien nous toucher les lèvres de ce feu divin par l'inspiration de quelques bonnes pensées; mais pour pénétrer dans le fond, pour nous embraser de l'amour qui nous sanctifie, c'est le coup réservé à Dieu, qui, plus intime dans nos cœurs que le plus intime, allume et cache dans notre intérieur, et dans la moelle de nos os, cette flamme sanctifiante et purifiante. Et c'est ainsi que s'accomplit cette divine prière : *Mon père saint, sanctifiez-les en vérité : je me sanctifie pour eux*[1].

Séparons-nous donc des pécheurs et de toute iniquité, en contemplant la sainteté de Dieu notre Pere céleste. Car c'est ainsi que David, après avoir vu et contemplé dès le matin que Dieu est saint, et *ne veut point l'iniquité,* c'est-à-dire ne la veut jamais, ni par quelque endroit que ce puisse être; ajoute aussitôt après : *Et le méchant n'habitera point auprès de vous : et les injustes, les pécheurs ne subsisteront point devant vos yeux*[2]. Encore un coup, séparons-nous donc des pécheurs : séparons-nous-en, non-seulement par une vie opposée à la leur; mais encore, autant qu'il se peut, en nous retirant de leur odieuse et dangereuse compagnie, de peur d'être corrompus par leurs discours et par leurs exemples, et de respirer un air infecté.

LXVII[e] JOUR.

Père juste. *Joan.* XVII, II.

Après avoir dit par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, mon *Père saint,* nous pouvons dire aussi en lui et avec lui, mon *Père juste.*

Après avoir conçu la grâce par laquelle il nous sanctifie, et avoir admiré le bonheur de ceux qui l'ont reçue, nous viendrons à considérer ceux qui en sont justement privés; et nous adorerons les jugements d'un Dieu juste, après avoir admiré les sanctifications d'un Dieu saint.

La vue de ces sanctifications n'a rien que de consolant. Mais quand il faut venir à considérer cette parole : *Le monde ne vous connaît pas*[3] : et celle-ci : *Je ne prie pas pour le monde*[4] : c'est là que l'on tremble : l'esprit est confondu, le cœur s'abat, et il ne reste qu'à dire : *Mon Père juste : vous êtes juste, Seigneur, et tous vos jugements sont droits*[5].

Gardez-vous bien de vous jeter dans ces profondeurs. Tant de nations qui ne connaissent pas Dieu, et qu'il laisse, comme dit l'apôtre, *aller dans leurs voies*[6], à qui Jésus-Christ n'a pas seulement été nommé : tant d'hérétiques, tant de schismatiques, à qui on ôte dès leur enfance la connaissance de la vraie Église : parmi les vrais chrétiens, tant d'ingrats, tant d'esprits bouchés, tant de cœurs durs, tant d'oreilles sourdes! O Dieu, je m'y perds! Que dirai-je, *Mon Père juste,* c'est par votre juste et impénétrable jugement qu'ils sont endurcis. Qu'y a-t-il de plus juste que de laisser à eux-mêmes ceux qui se cherchent? Quelle punition plus convenable que celle qui punit l'homme par sa propre faute? Seigneur, m'élèverai-je contre vous? Et parce que je vois périr dans un hôpital, où m'a réduit ma misère, une infinité de malades, me rebellerai-je contre le médecin, qui daigne m'apporter un remède qui me guérit? Lui dirai-je : Je n'en veux point que je ne voie tout le monde guéri de même? Non, mon frère, prends le remède. Pourquoi te troubler de ceux qui périssent, à qui tu vois quelquefois rejeter avec chagrin et aveuglement le secours qu'on leur présente? Ce n'est pas là ce que le céleste médecin demande de toi. Reçois humblement le remède, et laisse à la divine Providence ceux que tu en vois privés. Crois seulement que nul ne périt que par sa faute : que dans ce grand hôpital de Dieu, dans le monde, où tout est malade, il n'y a point de mal qui n'ait son remède; et que tous les secours qui se donnent dans l'univers, dans quelque lieu que ce soit, à qui que ce soit, dans quelque degré que ce soit, se dispensent avec équité et avec bonté, sans que personne se puisse plaindre.

Quand donc nous entendons ces paroles : *Le monde ne vous connaît pas :* ne demandons point, comme fit saint Jude : *Seigneur, d'où vient que vous vous ferez connaître à nous et non pas au monde*[1]? Car Jésus-Christ ne répond pas à cette demande, et il répond seulement : *Celui qui m'aime gardera ma parole.* C'est-à-dire, ne soyez point curieux de savoir pourquoi Jésus-Christ est caché au monde : ce n'est pas là votre affaire : votre affaire est de profiter de la lumière qui vous est donnée. Pour vous, et pour tous ceux qui sont sanctifiés, adorez Dieu qui est saint. Pour les autres, qui sont justement privés de la grâce, qui vous sanctifie, adorez Dieu qui est juste. C'est à ces deux points qu'aboutit toute la prière de notre Seigneur.

En passant, où sont ceux qui veulent que ce soit déroger à la perfection de la contemplation, que de s'attacher aux attributs divins, auxquels il faut, disent-ils, préférer la contemplation de son essence? en savent-ils plus que Jésus-Christ, qui, dans la plus haute oraison qu'il ait daigné nous manifester, dit : *Mon Père saint, mon Père juste?* Qui sait ce que c'est que l'essence de Dieu? Mais qui ne sait, ou ne doit savoir, que c'est son essence qu'on adore sous le nom de sainteté et de justice? Célébrons donc sans fin ces deux divins attributs. Disons avec David : *O Seigneur, je vous chanterai miséricorde et jugement*[2] : parce que c'est dire avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ : Mon *Père saint*, mon *Père juste.*

[1] *Joan.* XVII, 11, 17, 19. — [2] *Ps.* V, 6. — [3] *Joan.* XVII, 25. — [4] *Ibid.* 9. — [5] *Ps.* CXVIII, 137 — [6] *Act.* XIV, 15.

[1] *Joan.* XIV, 22, 23. — [2] *Ps.* C, 1.

LXVIII[e] JOUR.

La prière de Jésus-Christ après la cène est l'abrégé du sermon qui la précède.

En repassant sur la prière de Jésus-Christ, on verra qu'il y ramasse toute la substance du sermon de la cène. S'il dit dans sa prière, que ses apôtres *ne sont pas du monde*, c'est ce qu'il avait dit auparavant. S'il dit *qu'il quitte le monde :* il avait dit : *Je suis sorti de Dieu, pour venir au monde : et maintenant je quitte le monde, pour retourner à Dieu.* Comme il avait donné l'amour et l'union de ses disciples comme la marque de son école, il inculque la même chose dans sa prière[1]. Ces paroles : *Vous connaîtrez en ce jour-là, que je suis dans mon Père, et vous en moi, et moi en vous*[2], reviennent à celles-ci : *Je suis en eux : et vous en moi;* et à celles-ci : *Afin que l'amour que vous avez pour moi soit en eux, comme je suis en eux*[3]. Ce qu'il promet par ces paroles : *Là où je suis, celui qui me sert y sera aussi*[4], il le demande à son Père par celle-ci : *Là où je suis, je veux, mon Père, que ceux que vous m'avez donnés, y soient aussi avec moi*[5]. Cela nous montre deux vérités. L'une, que ce qu'on enseigne aux hommes doit être aussi la matière de ce qu'on traite avec Dieu dans la prière. La seconde, que la même chose qui fait la matière du commandement, et celle de la promesse, fait en même temps la matière de la prière : parce qu'on doit demander à Dieu l'observation des commandements, et l'accomplissement de ses promesses : *Ce qu'il promet*, dit saint Paul[6], *il est puissant pour le faire :* Et saint Augustin disait aussi, en parlant des commandements : *Accordez-moi ce que vous me commandez.* Il ne dit pas : Accordez-moi ce que vous me promettez; ce qui serait naturel : mais, Accordez-moi ce que vous me commandez; qui est la même chose que s'il disait : Accordez-moi ce que je dois faire; c'est-à-dire, Faites en moi mon action propre. Ce qui est conforme à la parole de Jésus-Christ, qui, après avoir commandé la charité fraternelle, et l'union de ses fidèles, demande à Dieu qu'il la fasse en eux, et qu'ils soient consommés en un.

Unissons-nous à la prière sainte de Jésus-Christ : rappelons en notre mémoire, et méditons devant Dieu, les vérités qu'il nous enseigne, et surtout méditons-y ce qu'il nous promet, et ce qu'il commande, pour obtenir en Jésus-Christ et par Jésus-Christ l'accomplissement de l'un et de l'autre, et autant de ce qui dépénd de nous, que de ce qui dépend de Dieu.

Apprenons la liaison sainte de la promesse, du commandement et de la prière. Le commandement nous avertit de ce que nous avons à faire; la promesse nous avertit de ce que nous avons à espérer : et l'une et l'autre nous avertissent de ce que nous avons à demander à celui sans lequel nous ne pouvons rien espérer, ni rien faire.

[1] *Joan.* XVII, 16; XV, 18, 19; XVI, 33; XVII, 11; XVI, 28, XV, 12, 17; XIII, 34, 35. — [2] *Ibid.* XIV, 20. — [3] *Ibid.* V, 23, 26. — [4] *Ibid.* XII, 26. — [5] *Ibid.* XVII, 24. — [6] *Rom.* IV, 21.

LXIX[e] JOUR.

Ferme foi en Jésus vrai Messie. *Joan.* **XVII, 25, 8.**

Ils ont connu que vous m'avez envoyé[1] : ils l'ont connu avec une ferme foi et une persuasion aussi forte, que celle qu'on a des choses dont on est le plus assuré : *Ils l'ont connu véritablement*[2], comme il l'a dit : tout est là dedans : et cela posé, tout s'ensuit. Heureux ceux à qui Jésus-Christ rend ce témoignage! Examinons-nous nous-mêmes sur cette importante disposition de notre cœur. Écoutons saint Paul, qui nous dit : *Examinez-vous vous-mêmes, si vous êtes dans la foi : éprouvez-vous vous-mêmes*[3]. Voyez combien il presse, combien il inculque : *Examinez-vous, éprouvez-vous.* Croyez-vous avec une pleine certitude que Jésus-Christ soit véritablement envoyé de Dieu? Quelle raison pourriez-vous avoir de ne le pas croire? N'a-t-on pas vu en lui toutes les marques que les prophètes et les patriarches avaient données du Christ qui devait venir? N'a-t-il pas fait tous les miracles qu'il fallait faire, et dans toutes les circonstances qu'il les fallait faire, en témoignage certain qu'il était celui qu'on devait attendre, et le véritable envoyé de Dieu?

Quel autre que lui a donné aux hommes une morale si sainte, si pure, si parfaite? et qui a pu dire comme lui : *Je suis la lumière du monde*[4]? Où trouverons-nous plus de charité envers les hommes; de plus saints exemples, un plus beau modèle de perfection; une autorité plus douce, plus insinuante, plus ferme; une plus grande condescendance pour les faibles, pour les pécheurs, jusqu'à s'en rendre l'avocat, l'intercesseur, la victime? C'est ce qu'il explique lui-même par ses aimables paroles : *Venez à moi, vous tous qui êtes oppressés et affligés, et je vous soulagerai : approchez, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos âmes : car mon joug est doux, et mon fardeau est léger*[5]. Il faut à l'homme un joug, une loi, une autorité, un commandement : autrement, emporté par ses passions, il s'échapperait à lui-même. Tout ce qu'il y avait à désirer, c'est de trouver un maître comme Jésus-Christ, qui sût adoucir la contrainte, et rendre le fardeau léger. Où trouverons-nous la consolation, l'encouragement, et les paroles de vie éternelle, si nous ne les trouvons pas dans sa bouche? Croyez-vous bien tout cela? C'est la première partie de cet examen.

Mais quand nous aurons dit : Oui, je le crois, je le reconnais avec cette *plénitude de la foi*[6], dont parle saint Paul; avec une *pleine et entière persuasion*[7] : saint Jean viendra nous dire, avec sa divine et incomparable douceur : *C'est en cela que nous savons que nous le connaissons, si nous gardons sa parole. Celui qui dit qu'il le connaît, et ne garde pas sa parole, c'est un menteur, et la vérité n'est pas en lui.* Et un peu après : *Celui qui dit qu'il de-*

[1] *Joan.* XVII, 25. — [2] *Ibid.* 8. — [3] II. *Cor.* XIII, 5. — [4] *Joan.* VIII, 12. — [5] *Matth* XI, 28, 29, 30. — [6] *Heb.* X, 22. — [7] I *Thess* I, 5.

meure en lui, doit marcher comme il a marché[1], et suivre ses exemples. Bien certainement, *il y en a qui le confessent de bouche, et qui le renoncent par leurs œuvres*[2]. Saint Paul l'a dit : et saint Jean a dit : *Mes petits enfants, aimons, non de bouche, et de la langue, mais en œuvre et en vérité*[3]. Sommes-nous ou n'en sommes-nous pas, de ceux-là? Qu'avons-nous à nous répondre à nous-mêmes là-dessus. C'est la seconde partie, encore plus essentielle que la première, de l'examen que nous faisons.

Et la troisième, la plus importante de toutes : *Si notre cœur ne nous reprend pas, et que nous marchions devant Dieu avec confiance*[4] : si nous tâchons de vivre, de sorte que nous soyons les enfants de la vérité, du moins que nous travaillions à le devenir, et que *nous en puissions persuader notre cœur en la présence de Dieu :* croyons-nous bien que c'est là un don de Dieu, conformément à cette parole : *La paix soit donnée aux frères, et la charité avec la foi par Dieu le Père, et par Jésus-Christ notre Seigneur*[5], en sorte que nous n'avons point à nous en glorifier, mais plutôt à nous humilier jusqu'aux enfers; parce que nous n'y avons apporté du nôtre, à ce tel quel commencement de bonnes œuvres, que misère, pauvreté et corruption; et que si c'est se perdre que de s'écarter de la vertu, c'est se perdre encore beaucoup plus d'en présumer?

Après cela, il ne reste plus qu'à confesser nos péchés; non avec découragement et désespoir, mais avec une douce espérance : parce que le même saint Jean a dit *que si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, et pour nous purifier de toute iniquité*[6]. Remarquez, *fidèle et juste :* non qu'il nous doive rien; mais à cause qu'il a tout promis en Jésus-Christ. En sorte que pour pouvoir espérer de lui notre rémission et notre grâce, il suffit de croire qu'il a envoyé Jésus-Christ, parce que, bien constamment, il n'est envoyé que pour être par son sang *la propitiation de nos fautes*[7].

LXXe JOUR.

Dieu Père et Fils. *Joan.* XVII. 3, 5, 10, 21, 25.

On ne peut quitter cette divine prière de notre Seigneur, ni le discours qui la précède, et qui en a, comme on a vu, fourni la matière. On lit et on relit ce discours, ce dernier adieu, cette prière de Jésus-Christ, et, pour ainsi dire, ses derniers vœux, toujours avec un nouveau goût, et une nouvelle consolation. Tous les secrets du ciel y sont révélés, et de la manière du monde la plus insinuante et la plus touchante.

Quel est le grand secret du ciel, si ce n'est cette éternelle et impénétrable communication entre le Père, le Fils, et le Saint-Esprit? C'est là, dis-je, le secret du ciel, qui rend heureux ceux qui le voient, et qui n'avait point encore été parfaitement révélé; mais Jésus-Christ nous le révèle ici d'une manière admirable.

[1] I. *Joan.* II, 3, 4, 6. — [2] *Tit.* I, 16. — [3] I. *Joan.* III, 18. — [4] *Ibid.* 21, 29. — [5] *Ephes.* VI, 23. — [6] I. *Joan.* I, 9. — [7] *Ibid.* II, 2.

Qui dit un Père, dit un Fils; et qui dit un Fils, dit un égal dans la nature, et qui dit un égal dans une nature aussi parfaite que celle de Dieu, dit un égal en toute perfection : en sorte qu'il n'y puisse avoir de premier et de second, que par une sainte, parfaite et éternelle origine.

C'est ce que Jésus-Christ nous fait entendre, lorsqu'il demande à son Père la claire manifestation de la gloire qu'il avait en lui[1] : APUD TE : *Chez vous et dans votre sein, devant que le monde fût fait*[2]. Cette gloire qu'il avait dans le sein de Dieu ne pouvait être que celle de Dieu même : laquelle, et cette gloire du Fils, étant toujours, et précédant tout ce qui a été fait, par conséquent n'a point été faite; par conséquent elle est increée, et la même que celle du Père. Cela est ainsi, et ne peut pas être autrement.

Le Fils égal à son Père est pourtant en même temps son *envoyé*, à cause *qu'il sort de lui*[3]. Il en est sorti, pour venir au monde : voilà comme il est envoyé. Il quitte le monde, pour y retourner : voilà le terme de la mission; voilà tout ce qu'est Jésus-Christ en sa personne, parfaitement égal à Dieu qui l'envoie; puisqu'il est son propre Fils, Dieu ne voudrait point avoir un Fils qui serait moindre que lui, et qui ne le valût pas. Pardonnez, Seigneur, ces expressions; ce sont des hommes qui parlent. Quand on dit : Dieu ne voudrait pas, c'est-à-dire, que ce serait une chose indigne de lui, et qui par conséquent ne peut pas être. C'est pourquoi, en tout et partout, il traite d'égal avec son Père : *Tout ce qui est à vous est à moi : tout ce qui est à moi est à vous*[4] : cela ressent une égalité parfaite et des deux côtés : c'est plus que si l'on disait qu'on est son égal: car c'est plus de traiter d'égal avec lui, que d'énoncer simplement cette égalité.

Mais voyons ce qu'est Jésus-Christ par rapport à nous. Il est, comme son Père, notre bonheur : *Connaître son Père et lui, c'est pour nous la vie éternelle.* C'est pourquoi il dit : *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui*[5]. C'est là le grand effet de mon amour : c'est par là que je rends les hommes éternellement heureux. Et il ajoute : *Celui qui m'aime, gardera ma parole, et mon Père l'aimera : et nous viendrons à lui, et nous y ferons notre demeure*[6].

Nous viendrons, en société, mon Père et moi. Qui jamais a pu ainsi s'égaler à Dieu? *Nous viendrons :* car nous ne pouvons venir l'un sans l'autre : *Nous viendrons :* car ce n'est pas tout d'avoir le Père; il faut m'avoir aussi : *Nous viendrons.* Qui peut venir au dedans de l'homme, pour le remplir et le sanctifier intérieurement, que Dieu même? *Nous viendrons en eux, et nous y demeurerons :* ils seront notre commun temple, notre commun sanctuaire : nous serons leur commune sanctification, leur commune félicité, leur commune vie. Que peut-il dire de plus clair, pour se mettre en égalité avec son Père? La meilleure manière de le dire, c'est de le montrer par les effets. O homme : que désirez-vous? d'avoir Dieu en vous. Et afin que vous l'ayez pleinement,

[1] *Joan.* I, 1. — [2] *Ibid.* XVII, 5. — [3] *Ibid.* XVI, 28; XVII, 8. — [4] *Ibid.* XVII, 10. — [5] *Ibid.* XVII, 3; XIV, 21. — [6] *Ibid.* XIV, 23.

mon Père et moi nous viendrons dans cet intérieur : si vous désirez de m'avoir en vous, en désirant d'y avoir Dieu : je suis donc Dieu.

C'est ainsi que les fidèles seront un : parce que tous ils auront en eux le Père et le Fils, et qu'ils en seront le temple : *Ils seront un*, dit Jésus-Christ; mais ils seront *un en nous*[1]. Nous serons le lien commun de leur unité : parce qu'étant mon Père et moi parfaitement un, toute unité doit venir de nous, et nous en sommes le lien comme le principe.

C'est la première partie du secret divin : l'unité parfaite du Père et du Fils, aujourd'hui parfaitement révélée aux hommes : pour leur faire entendre combien leur union doit être sincère et parfaite à sa manière : puisqu'elle a pour modèle, et pour lien, l'unité absolument parfaite du Père et du Fils, et leur éternelle et inaltérable paix.

LXXIe JOUR.

Dieu Saint-Esprit. *Joan.* XIV, 16, 17, 26.

Venons maintenant au Saint-Esprit : *Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, pour demeurer éternellement avec vous*[2]. *Un autre consolateur!* un consolateur à la place de Jésus-Christ, s'il est de moindre vertu et de moindre dignité, afflige plutôt qu'il ne console. Ainsi un consolateur à la place de Jésus-Christ, ce n'est rien moins qu'un Dieu pour un Dieu. Et c'est pourquoi si le Fils vient en nous, et y demeure comme le Père, *le Saint-Esprit y demeure aussi, et y est*[3] comme le Père et le Fils. Il habite avec eux dans notre intérieur; comme eux il le vivifie. Nous sommes son temple, comme nous le sommes du Père et du Fils. *Ne savez-vous pas*, dit saint Paul, *que vous êtes le temple de Dieu, et que son Esprit habite en vous*[4]? *Ne savez-vous pas que vos membres sont le temple du Saint-Esprit, qui habite en vous, et que vous n'êtes pas à vous-mêmes*[5]? Car un temple n'est pas à lui-même, mais au Dieu qui y habite. Celui-là donc qui demeure en nous et qui y est, selon l'expression de Jésus-Christ, comme le Père et le Fils, est Dieu comme eux : et, si j'ose parler ainsi, il fait en nous acte de Dieu, quand il y habite et qu'il nous possède.

Il vous enseignera toute chose : et il vous fera ressouvenir de ce que je vous aurai dit[6] : Paraîtra-t-il aux yeux? parlera-t-il aux oreilles? Non; c'est au dedans qu'il tient son école : il se fait entendre dans le fond. C'est aussi ce même fond où le Père parle, et où l'on apprend de lui à venir au Fils. Qui peut parler à ce fond, sinon celui qui le remplit, et qui y agit, pour le tourner où il veut, c'est-à-dire, Dieu? Le Saint-Esprit est donc Dieu : et c'est encore un acte de Dieu que de parler et se faire entendre au dedans le plus intime de l'homme.

J'ai beaucoup de choses à vous dire : mais vous ne les pouvez pas encore porter : mais l'esprit de vérité viendra, qui vous enseignera tout[7]. C'est

[1] *Joan.* XVII, 21. — [2] *Ibid.* XIV, 16. — [3] *Ibid.* 17. — [4] I. *Cor.* III, 16. — [5] *Ibid.* VI, 19. — [6] *Joan.* XIV, 26. — [7] *Ibid.* XVI, 12, 13.

à lui que sont réservées les vérités les plus hautes et les plus cachées : et il lui est réservé en même temps d'augmenter vos forces, pour vous en rendre capables. Qui le peut, si ce n'est un Dieu? Il est donc Dieu.

Et il vous annoncera les choses futures[1]. Il veut dire que c'est cet Esprit qui fait les prophètes; qui les inspire au dedans, qui leur découvre l'avenir; car il sait tout, et ce qui est même le plus réservé à Dieu. Il est vrai, dit le Fils de Dieu, qu'*il ne dit rien que ce qu'il a ouï*[2] : mais il n'a pas ouï autrement que le Fils de Dieu : il a ouï ce qu'il a reçu par son éternelle procession, comme le Fils a ouï ce qu'il a reçu par son éternelle naissance.

Car il faut entendre que cet Esprit procède du Père, d'une manière aussi parfaite que le Fils. Le Fils procède par génération; et le Saint-Esprit, comment? Qui le pourra dire? Nul homme vivant : et je ne sais si les anges mêmes le peuvent. Ce que je sais, ce qui est certain par l'expression de Jésus-Christ, c'est que s'il n'est pas engendré comme le Fils, il est, par manière de parler, encore moins créé comme nous. *Il prendra du mien*[3], dit le Fils. Les créatures viennent de Dieu, mais elles ne prennent pas de Dieu : elles sont tirées du néant : mais le Saint-Esprit prend de Dieu comme le Fils, et il est également tiré de sa substance. C'est pourquoi on ne dit pas qu'il soit créé : à Dieu ne plaise : il y a un terme consacré pour lui : c'est qu'il procède du Père. Il est vrai que le Fils en procède aussi : et si sa procession a un caractère marqué, qui est celui de génération; c'est assez pour lui égaler le Saint-Esprit, d'exclure tout terme qui marque création, et d'en chosir un pour lui, qui lui puisse être commun avec le Fils.

Si le Fils est engendré, pourquoi le Saint-Esprit ne l'est-il pas? Ne recherchons point les raisons de cette incompréhensible différence. Disons seulement : S'il y avait plusieurs fils, plusieurs générations, le Fils serait imparfait, la génération le serait aussi. Tout ce qui est infini, tout ce qui est parfait, est unique : et le Fils de Dieu est unique, à cause aussi qu'il est parfait. Sa génération épuise, si on peut ainsi parler de l'infini, toute la fécondité paternelle. Que reste-t-il donc au Saint-Esprit? quelque chose d'aussi parfait, quoique moins distinctement connu. Il n'en est pas moins parfait, pour être moins distinctement connu : puisqu'au contraire ce caractère ne sert qu'à mettre sa procession parmi les choses inconnues de Dieu, qui ne sont pas les moins parfaites. C'est assez de savoir qu'il est unique, comme le fils est unique : unique comme Saint-Esprit, de même que le Fils est unique comme Fils, et procédant aussi noblement, et aussi divinement que lui; puisqu'il procède, pour être mis en égalité avec lui-même.

C'est pourquoi, quand il paraît, on lui attribue un ouvrage égal à celui du Fils. C'est ce qu'on a remarqué sur ces paroles du Sauveur : *Quand il sera venu, il convaincra le monde sur le péché, sur la*

[1] *Joan.* XVI, — [2] *Ibid.* 13 — [3] *Ibid.* 14.

justice et sur le jugement [1] : ce qui n'est rien d'inférieur aux œuvres du Fils.

Si nous sommes soigneux de recueillir toutes les expressions du Fils de Dieu, nous y trouverons un langage qui emporte également entre ces divines personnes distinction et unité, origine et indépendance. Le Fils est au Père, le Père est au Fils; chacun à différent titre, mais à titre égal. Le Saint-Esprit est au Fils, il est au Père par un titre pareil, et sans déroger à la perfection. Le Père l'envoie, le Fils l'envoie, il vient. C'est ce langage mystique de la Trinité, qui ne s'entend pleinement qu'en conciliant l'unité et la distinction dans une perfection égale. C'est par là que les expressions de Jésus-Christ, que nous avons vues, conviennent toutes : et c'est aussi pour les rassembler qu'il a dit en abrégé : *Baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* [2]. Tout ce qu'il dit dans un long discours se rapporte là. Ce qu'il dit là, réunit tout ce qu'il a dit dans son long discours.

Et pourquoi nous parle-t-il de ces hauts mystères, si ce n'est parce qu'il veut un jour nous les découvrir à nu? Avant que d'enseigner pleinement la vérité, les maîtres commencent par dire en gros à leurs disciples ce qu'ils apprendront dans leur école. Jésus-Christ commence aussi par nous dire confusément ce qu'il nous montrera un jour très-clairement dans sa gloire. Croyons donc, et nous verrons. Ne nous étonnons pas des difficultés, nous sommes encore dans les préludes de notre science : ne souhaitons pas de demeurer dans ces premiers éléments : désirons de voir; et, en attendant, contentons-nous de croire.

LXXIIe JOUR.

Effet secret de la prière de Notre-Seigneur : Jésus-Christ toujours exaucé : Prédestination des saints.

C'est encore un autre mystère profond, que l'effet secret de la prière de Notre-Seigneur.

Voici un premier principe, que Jésus-Christ nous apprend en ressuscitant Lazare : *Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Je sais pour moi, que vous m'exaucez toujours* [3]. Quoi qu'il puisse demander à Dieu, fût-ce la résurrection d'un mort de quatre jours, et déjà pourri, il est assuré de l'obtenir. Et pour montrer l'efficace de sa prière, il commence en remerciant d'avoir été écouté.

Il est vrai, que dans le jardin des Oliviers il fit cette prière : *Mon Père, si vous le voulez, si cela se peut, éloignez de moi ce calice : toutefois que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne* [4]. Mais ces paroles font voir que sa demande n'était que conditionnelle : et pour montrer que s'il eût voulu la faire absolue, il eût été exaucé, il ne faut qu'entendre ce qu'il dit lui-même à saint Pierre, lorsqu'il entreprit de le defendre avec l'épée, et qu'il frappa un de ceux qui le venaient prendre : *Ne puis-je pas*, dit-il alors, *prier mon Père : et il m'enverrait plus de douze légions d'anges* [1] ? Il savait donc bien que s'il l'avait demandé, il l'eût obtenu; et que son Père aurait fait ce qu'il eût voulu. Il est donc toujours exaucé, quoi qu'il demande; fût-ce douze légions d'anges, pour l'arracher des mains de ses ennemis; fût-ce, comme on vient de dire, la résurrection d'un mort dont le cadavre commencerait à sentir mauvais.

Croyons-nous qu'il soit moins puissant, et moins écouté, lorsqu'il demande à son Père ce qui dépend de notre libre arbitre? Il ne le demanderait pas, s'il ne savait que cela même est au pouvoir de son Père, et qu'il n'en sera non plus refusé, que de tout le reste. Et c'est pourquoi lorsqu'il dit : *Simon, Simon, j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille pas* [2] ; personne ne doute que sa prière n'ait eu son effet en son temps. Qui doutera donc qu'elle ne l'ait dans tous les autres apôtres, pour qui il a dit : *Je vous prie qu'il soit un en nous* [3] : et encore : *Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les préserver de tout mal* [4] : et en général, dans tous ceux pour qui il a dit avec une volonté si déterminée : *Mon Père, je veux que ceux que vous m'avez donnés soient avec moi, et qu'ils voient ma gloire* [5] ? Dira-t-on qu'aucun de ceux pour qui il a fait cette prière, dût périr, ou n'être pas avec lui, et ne voir pas sa gloire? On pourrait dire de même, que, malgré toute la prière qu'il avait faite pour saint Pierre, on pouvait douter si sa foi ne défaudrait pas. Mais à Dieu ne plaise qu'un tel doute entre dans un cœur chrétien! Tous ceux pour qui il a demandé de certains effets, les auront : ils auront, dis-je, la foi, la persévérance dans le bien, et la parfaite délivrance du mal, si Jésus-Christ le demande. S'il avait prié d'une certaine façon pour le monde, pour lequel il dit *qu'il ne prie pas* [6]; le monde ne serait plus monde, et il se sanctifierait. Tous ceux donc pour qui il a dit : *Sanctifiez-les en vérité* [7], seront sanctifiés en vérité.

Je ne nie pas la bonté dont il est touché pour tous les hommes, ni les moyens qu'il leur prépare pour leur salut éternel, dans sa providence générale. *Car il ne veut point que personne périsse, et il attend tous les pécheurs à repentance* [8]. Mais quelque grandes que soient les vues qu'il a sur tout le monde : il y a un certain regard particulier et de préférence sur un nombre qui lui est connu. Tous ceux qu'il regarde ainsi pleurent leurs péchés, et sont convertis dans leurs temps. C'est pourquoi lorsqu'il eut jeté sur saint Pierre ce favorable regard, il fondit en larmes : et ce fut l'effet de la prière que Jésus-Christ avait faite pour la stabilité de sa foi. Car il fallait premièrement la faire revivre, et dans son temps l'affermir pour durer jusqu'à la fin. Il en est de même de tous ceux que son Père lui a donnés d'une certaine façon; et c'est de ceux-là qu'il a dit : *Tout ce que mon Père me donne, vient à moi; et je ne rejette pas celui qui y vient : parce que je suis venu au monde, non pour faire*

[1] *Joan.* XVI, 8. — [2] *Matth.* XXVIII, 19. — [3] *Joan.* XI, 41, 42. — [4] *Matth.* XXVI, 39. *Luc.* XXII, 42.

[1] *Matth.* XXVI, 33. — [2] *Luc.* XXII, 31, 32. — [3] *Joan.* XVII, 11, 23. — [4] *Ibid.* 15. — [5] *Ibid.* 24. — [6] *Ibid.* 9 — [7] 4 *Ibid.* 17. — [8] II. *Pet.* III, 9.

ma volonté, mais pour faire la volonté de mon Père : et la volonté de mon Père est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour[1].

Et pourquoi nous fait-il entrer dans ces sublimes vérités? est-ce pour nous troubler, pour nous alarmer, pour nous jeter dans le désespoir, et faire que l'on s'agite soi-même, en disant : Suis-je des élus, ou n'en suis-je pas? Loin de nous une si funeste pensée, qui nous ferait pénétrer dans les secrets conseils de Dieu, fouiller, pour ainsi parler, jusque dans son sein, et sonder l'abîme profond de ses décrets éternels. Le dessein de notre Sauveur est, que contemplant ce regard secret qu'il jette sur ceux qu'il sait, et que son Père lui a donnés par un certain choix, et reconnaissant qu'il les sait conduire à leur salut éternel par des moyens qui ne manquent pas, nous apprenions, premièrement, à les demander, à nous unir à sa prière, à dire avec lui : *Préservez-nous de tout mal*[2] : ou, comme parle l'Église : *Ne permettez pas que nous soyons séparés de vous : si notre volonté veut échapper, ne le permettez pas :* tenez-la sous votre main, changez-la, et la ramenez à vous.

C'est donc la première chose que Jésus-Christ nous veut apprendre. Ce n'est point à nous à nous enquérir, ou à nous troubler du secret de la prédestination, mais à prier. Et afin de le faire comme il faut, une seconde chose qu'il nous veut apprendre, c'est de nous abandonner à sa bonté : non qu'il ne faille agir et travailler; ou qu'il soit permis de se livrer, contre les ordres de Dieu, à la nonchalance, ou à des pensées téméraires : mais c'est qu'en agissant de tout notre cœur, il faut au dessus de tout nous abandonner à Dieu seul pour le temps et pour l'éternité.

Mon Sauveur! je m'y abandonne : je vous prie de me regarder de ce regard spécial, et que je ne sois pas du malheureux nombre de ceux que vous haïrez, et qui vous haïront. Cela est horrible à prononcer. Mon Dieu, délivrez-moi d'un si grand mal : je vous remets entre les mains ma liberté malade et chancelante, et ne veux mettre ma confiance qu'en vous.

L'homme superbe craint de rendre son salut trop incertain, s'il ne le tient en sa main; mais il se trompe. Puis-je m'assurer sur moi-même? Mon Dieu, je sens que ma volonté m'échappe à chaque moment : et si vous vouliez me rendre le seul maître de mon sort, je refuserais un pouvoir si dangereux à ma faiblesse. Qu'on ne me dise donc pas, que cette doctrine de grâce et de préférence met les bonnes âmes au désespoir. Quoi! on pense me rassurer davantage, en me renvoyant à moi-même, et en me livrant à mon inconstance? Non, mon Dieu, je n'y consens pas. Je ne puis trouver d'assurance qu'en m'abandonnant à vous. Et j'y en trouve d'autant plus, que ceux à qui vous donnez cette confiance, de s'abandonner tout à fait à vous, reçoivent dans ce doux instinct la meilleure marque qu'on puisse avoir sur la terre de votre bonté. Augmentez donc en moi ce désir; et faites entrer, par ce moyen, dans mon cœur cette bienheureuse espérance de me trouver à la fin parmi ce nombre choisi.

[1] *Joan.* VI, 37, 38, 39. — [2] *Matth.* VI, 13.

Ce ne sont, dit David, dit Salomon, *ce ne sont ni de bonnes armes, ni un bon cheval : ce n'est ni notre arc, ni notre épée, ni notre cuirasse, ni notre valeur, ni notre adresse, ni la force de nos mains, qui nous sauvent en un jour de bataille; mais la protection du Très-Haut*[1]. Quand j'aurai préparé mon cœur, il faut qu'il *dirige mes pas*[2]. Je ne suis pas plus puissant que les rois, dont *le cœur est entre ses mains, et il les tourne où il veut*[3]. Qu'il se rende le maître du mien! qu'il m'aide de ce secours qui me fait dire : *Aidez-moi, et je serai sauvé*[4] : et encore : *Guérissez-moi, et je serai guéri*[5] : et encore : *Convertissez-moi, et je serai converti! Car depuis que vous m'avez converti, j'ai fait pénitence; et depuis que vous m'avez touché, je me suis frappé le genou*[6], en signe de componction et de regret.

LXXIIIe JOUR.

S'unir à Jésus-Christ.

A la fin de ces réflexions, je prie tous ceux que j'ai tâché d'aider par tout ce discours, de s'élever au-dessus, je ne dirai pas seulement de mes pensées, qui ne sont rien, mais de tout ce qui leur peut être présenté par le ministère de l'homme : et en écoutant uniquement ce que Dieu leur dira dans le cœur sur cette prière, de s'y unir avec foi. Car c'est là véritablement ce qui s'appelle prier par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, que de s'unir en esprit avec Jésus-Christ priant, et s'unir autant qu'on peut à tout l'effet de cette prière. Or, l'effet de cette prière, c'est qu'étant unis à Jésus-Christ Dieu et homme, et par lui à Dieu son Père, nous nous unissions en eux avec tous les fidèles, et avec tous les hommes, pour n'être plus, autant qu'il est en nous, qu'une même âme et un même cœur. Pour accomplir cet ouvrage d'unité, nous ne devons plus nous regarder qu'en Jésus-Christ : et nous devons croire qu'il ne tombe pas sur nous la moindre lumière de la foi, la moindre étincelle de l'amour de Dieu, qu'elle ne soit tirée de l'amour immense que le Père éternel a pour son Fils; à cause que ce même Fils notre Sauveur étant en nous, l'amour dont le Père l'aime s'étend aussi sur nous par une effusion de sa bonté : car c'est à quoi aboutit toute la prière de Jésus-Christ.

C'est en cet esprit que nous pouvons et devons conclure toutes les nôtres avec l'Église : *Par Jésus-Christ notre Seigneur :* PER DOMINUM NOSTRUM JESUM CHRISTUM. Car n'ayant à demander à Dieu que les effets de son amour, nous les demandons véritablement par Jésus-Christ, si nous croyons, avec une ferme et vive foi, que nous sommes aimés de lui par une effusion de l'amour qu'il a pour son Fils. Et c'est là tout le fondement de

[1] *Ps.* XXXII, 16, 17, 18, 19. *Ibid.* CXLVI, 10, 11. *Prov.* XXI, 31. — [2] *Prov.* XVI, 9. — [3] *Ibid* XXI, 1. — [4] *Ps.* CXVIII, 117. — [5] *Jerem.* XVII, 14. — [6] *Ibid* XXX, 18, 19.

la piété et de la confiance chrétienne. C'en est, dis-je, tout le fondement, de croire que l'amour immense que le Père éternel a pour son Fils en tant que Dieu, lui fait aimer l'âme sainte qui lui est si étroitement et si substantiellement unie, aussi bien que le corps sacré et béni qu'elle anime, c'est-à-dire, son humanité tout entière : et l'amour qu'il a pour toute cette personne, qui est Jésus-Christ Dieu et homme, fait qu'il aime aussi tous les membres qui vivent en lui et de son Esprit vivifiant.

Croyons donc que comme Jésus-Christ est aimé par un amour gratuit, par un amour prévenant, l'âme sainte qui est unie au Verbe de Dieu, n'ayant rien fait qui lui attirât cette union admirable, mais cette union l'ayant prévenue; nous sommes aimés de même par un amour prévenant et gratuit. En un mot, comme dit saint Augustin : *La même grâce qui a fait Jésus-Christ notre chef, a fait tous ses membres* [1].

Nous sommes faits chrétiens par une suite de la même grâce qui a fait le Christ. Toutes les fois donc que nous disons : PER DOMINUM NOSTRUM JESUM CHRISTUM : *Par Notre Seigneur Jésus-Christ;* et nous le devons dire, toutes les fois que nous prions, ou en effet, ou en intention, n'y ayant point d'autre nom par lequel nous devions être exaucés [2] : toutes les fois donc que nous le disons, nous devons croire et connaître que nous sommes sauvés par grâce, uniquement par Jésus-Christ et par ses mérites : non que nous soyons sans mérite, mais à cause que tous nos mérites sont ses dons, et que celui de Jésus-Christ en fait tout le prix, parce que c'est le mérite d'un Dieu, et par conséquent infini.

C'est ainsi qu'il faut prier *par Jésus-Christ notre Seigneur :* et l'Église, qui le fait toujours, s'unit par là à tout l'effet de la divine prière que nous venons d'écouter. Si elle célèbre la grâce et la gloire des saints apôtres, qui sont les chefs du troupeau, elle reconnaît l'effet de la prière que Jésus-Christ a faite distinctement pour eux. Mais les saints, qui sont consommés dans la gloire, n'ont pas moins été compris dans la vue et dans l'intention de Jésus-Christ, encore qu'il ne les ait pas exprimés. Qui doute qu'il ne vît tous ceux que son Père lui avait donnés dans toute la suite des siècles, et pour lesquels il s'allait immoler avec un amour particulier?

Entrons donc avec Jésus-Christ, et en Jésus-Christ, dans la construction de tout le corps de l'Église ; et rendant grâces avec elle *par Jésus-Christ* pour tous ceux qui sont consommés, demandons l'accomplissement de tout le corps de Jésus-Christ, de toute la société des saints. Demandons en même temps, avec confiance, que nous nous trouvions rangés dans ce nombre bienheureux ; ne doutant point que cette grâce ne nous soit donnée, si nous persévérons à la demander par miséricorde et par grâce, c'est-à-dire, par le mérite du sang qui a été versé pour nous, et dont nous avons le sacré gage dans l'eucharistie.

Après cette prière, allons avec Jésus-Christ au sacrifice : et avançons-nous avec lui aux deux montagnes, à celle des Oliviers, et à celle du Calvaire. Allons, dis-je, à ces deux montagnes, et passons de l'une à l'autre : de celle des Oliviers, qui est celle de l'agonie, à celle du Calvaire, qui est celle de la mort : de celle des Oliviers, qui est celle où l'on combat, à celle du Calvaire, où l'on triomphe avec Jésus-Christ en expirant : de celle des Oliviers, qui est la montagne de la résignation, à celle du Calvaire, qui est la montagne du sacrifice actuel : enfin de celle où l'on dit : *Non ma volonté, mais la vôtre;* à celle où l'on dit : *Je remets mon esprit entre vos mains* [1]; et, pour tout dire en un mot, de celle où l'on se prépare à tout, à celle où l'on meurt à tout avec Jésus-Christ, à qui soit rendu tout honneur et gloire, avec le Père, et le Saint-Esprit, aux siècles des siècles. Amen.

[1] *De Prædest. Sanct.* n. 31, tom. x, col. 810. — [2] *Act.* IV, 12.

[1] *Luc.* XXII, 42; XXIII, 46.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

demandée pour eux. *Je vous prie*, disait-il, *qu'ils soient un comme nous*. Voilà ce qu'il demandait pour ses apôtres. Et que demande-t-il maintenant pour nous, qui devions croire par leur parole? *Je vous prie*, dit-il encore, *que tous ils soient un; comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous : ainsi qu'ils soient un en nous* [1].

Qu'ils soient un comme nous, qu'ils soient un en nous. Il explique plus distinctement ce qu'il avait dit de notre unité. *Qu'ils soient un comme nous :* c'était-à-dire avec la proportion qui doit être entre l'original toujours parfait, et d'imparfaites images. Mais lorsqu'il dit : *Qu'ils soient un en nous*, il explique plus distinctement que l'unité est en Dieu comme dans la source, comme dans le centre, comme dans le premier principe, par qui et en qui nous sommes unis. *Qu'ils soient un en nous :* que nous soyons non-seulement le modèle, mais encore le lien de leur unité : qu'ils aient par nous, et par grâce, ce que nous avons par nature et de nous-mêmes; qu'ils soient des ruisseaux qui se réunissent en nous, comme dans la source d'où ils tirent tout. Ainsi ils vivront tous d'une même vie, et ils ne seront qu'un cœur et qu'une âme.

Si les chrétiens sont *un* de cette sorte, ils sont heureux : car qu'y a-t-il de plus heureux que d'être un dans le Père et dans le Fils, que d'être un véritablement, persévéramment, sans que rien nous puisse séparer? C'est ce qui nous sera donné dans la perfection au siècle futur : mais c'est ce qu'il faut commencer ici par la sincérité de notre concorde.

Repassons souvent ces paroles : *Ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme* [2]. C'est par où a commencé le christianisme. Mais si nous tenions quelque chose d'une si belle origine, la charité serait-elle si resserrée, la concorde si rare, les aumônes si peu abondantes?

Le cœur de l'homme est si ennemi de la concorde et de la paix, qu'au milieu de cette union primitive, qui ne faisait des premiers fidèles qu'un cœur et qu'une âme, *il s'éleva un principe de dissension entre les Grecs et les Hébreux, comme si les veuves des uns étaient plus négligées que celles des autres* [3]. Les apôtres remédièrent bientôt à ce désordre : et ce fut ce qui donna lieu à la première promotion des diacres. O Dieu, réveillez dans votre Église cet esprit de charité apostolique qui répare les dissensions qu'on voit répandues dans tous les ordres de l'Église! Au lieu de cette première unité, on ne voit que jalousie, que mépris, que froideur entre tous les ordres, entre tous les particuliers. O Dieu, donnez-nous des Étiennes qui ne respirent que la charité, et qui entretiennent la concorde! O Dieu, mettez fin aux schismes, aux hérésies, aux guerres, aux jalousies des chrétiens! Gardez du moins, pacifiez et unissez votre Église par toute la terre! Qu'il n'y ait *qu'un même esprit*, et un même cœur, *comme il n'y a qu'une même foi* [4]!

[1] *Joan.* II, 20, 21. — [2] *Act.* IV, 32. — [3] *Act.* VI, I. — [4] *Ephes.* IV, 5.

LVIIIe JOUR.

Unité et égalité parfaite du Père et du Fils. *Joan.* XVII, 21.

Comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous [1]. Ces façons de parler réciproques, dont la propriété et la force est de marquer une parfaite égalité, sont familières à notre Seigneur. Ici il ne se contente pas de dire à son Père : *Vous êtes en moi*, s'il ne dit en même temps : *Je suis en vous*. Un peu au-dessus : *Tout ce qui est à moi, est à vous;* et incontinent après : *Tout ce qui est à vous, est à moi* [2]. En un autre endroit : *Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils;* et réciproquement : *Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père* [3]. Toutes manières de parler naturelles au Fils de Dieu, pour marquer son unité parfaite avec son Père, et traiter en toutes manières d'égal avec lui : en sorte que, s'il semble recevoir de son Père quelque avantage, en disant : *Vous êtes en moi;* il le lui rend en disant : *et moi en vous*. Ce sont paroles de société, d'égalité, d'unité parfaite; c'est un langage qui n'a lieu qu'entre le Père et le Fils, entre le Fils et le Père. Qui osera dire : *Vous êtes en moi, et je suis en vous*, que celui qui ne reconnaît de différence entre son Père et lui, que dans le rapport mutuel de Père et de Fils? De même qui osera dire : *Tout ce qui est à vous, est à moi;* et réciproquement : *Tout ce qui est à moi, est à vous*, sinon celui qui est un avec son Père? C'est déjà quelque chose de divin de pouvoir dire : *Tout ce qui est à vous, est à moi :* mais d'ajouter : *Tout ce qui est à moi, est à vous*, c'est montrer que l'avantage est égal : au Fils, d'avoir tout ce qu'a le Père; et au Père, d'avoir tout ce qu'a le Fils. Par ces divines façons de parler, tout est égal : dans les personnes, *Vous êtes en moi, et moi en vous :* dans les biens, *Tout ce qui est à moi, est à vous : tout ce qui est à vous, est à moi :* dans la connaissance : *Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils*. L'avantage est égal des deux côtés, en tout et partout. La gloire de recevoir n'est pas moindre que celle de donner. Celui qui donne reçoit, parce qu'il reçoit dans son sein ce Fils unique à qui il donne : et s'il lui était inégal, il recevrait en lui-même quelque chose qui, lui étant inférieur, ne serait pas digne de lui. Tout fils est égal à son père par la nature : et c'est là le propre d'un fils. Que s'il y a quelque inégalité entre ces noms de Père et de Fils parmi les hommes, c'est que le fils n'est d'abord qu'un homme imparfait et commencé.

Il faut ôter tout cela en Dieu, où il n'y a rien d'imparfait. Et si même parmi les hommes le désir du père est que son fils lui devienne égal en tout, en croissant; combien plus le désir de Dieu doit-il être, pour ainsi parler, non que son Fils lui devienne égal, mais qu'il le soit en naissant! Car, par ce moyen, il ne dégénère du Père en aucun instant, étant d'abord tout parfait. Il faut ôter sem-

[1] *Joan.* XVII, 21. — [2] *Ibid.* 10. — [3] *Matth.* XI, 27.

soient en garde l'un contre l'autre, et séparés par quelque endroit? Et quand on trouverait dans tout l'univers un ou deux couples d'amis véritables, qui peut dire que cette union sera durable, et qu'on n'en viendra jamais au point délicat où l'on ne se pourra plus supporter l'un l'autre? Et quel est ce point délicat? si ce n'est l'amour de son excellence propre et de la prééminence du mérite, qui fait qu'il n'y a rien de sincère ni de cordial parmi les hommes? On se sera mis au-dessus d'un bas intérêt : je le veux, quoique cela soit rare; mais cet intérêt d'excellence, cette jalousie de gloire et de mérite, qui l'extirpera du fond des cœurs? qui l'empêchera de régner dans le monde, et d'y porter la division partout? Non, le monde n'est pas capable de cette union d'esprit et de cœur, que Jésus-Christ demande pour ses apôtres, *afin qu'ils soient un* [1]. Il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse mettre cette unité dans les cœurs. Elle fut dans les fidèles, après que cet esprit d'unité fut descendu sur eux : *et ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme; et personne ne croyait avoir rien de propre parmi eux* [2]. Mais cet esprit, qui porte la paix et l'union dans les cœurs, notre Sauveur vient de dire que *le monde ne le peut pas recevoir* [3]. Et c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si Jésus-Christ dédaigne de prier pour le monde. Ce n'est pas en vain qu'il parle ainsi, lui qui est si bon, si charitable; ce n'est pas en vain qu'il nous dit qu'il ne prie pas pour le monde : il faut que nous entendions combien nous devons haïr le monde et l'esprit du monde, de ce monde dont Jésus-Christ ne veut pas se souvenir lorsqu'il prie pour ses fidèles.

XLVI[e] JOUR.

Il prie pour ceux en qui Dieu est glorifié. *Joan.* XVII, 9.

Je ne prie pas pour le monde; mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous, et j'ai été glorifié en eux [4]. Jésus-Christ est glorifié en nous quand son Père y est glorifié : et son Père y est glorifié quand non-seulement nous portons *beaucoup de fruit* [5], comme Jésus-Christ le dit lui-même; mais encore, que nous rapportons tout ce fruit *à la louange de la gloire de sa grâce, par laquelle il nous a rendus agréables à ses yeux, et nous a élargi ses dons en Jésus-Christ son Fils bien-aimé* [6] : en sorte *que nulle chair*, nul homme *ne se glorifie en lui-même; mais que celui qui se glorifie se glorifie uniquement en notre Seigneur* [7]. Soyons donc de ceux dont Jésus-Christ se glorifie auprès de son Père en lui disant, comme il vient de faire de ses apôtres : *Ils ont gardé votre parole; et comme je leur ai donné la parole que vous m'avez donnée, ils ont été fidèles à la recevoir, comme une parole qui venait de vous, de qui moi-même je viens* [8]. Soyons de ceux à qui Jésus-Christ rend ce témoignage, mais soyons aussi de ceux qui reconnaissent que tout cela nous vient de Dieu, et

[1] *Joan.* XVII, 11. — [2] *Act.* IV, 32. — [3] *Joan.* XIV, 17. — [4] *Joan.* XVII, 9, 10. — [5] *Ibid.* XV, 8. — [6] *Ephes.* I. 6. — [7] I. *Cor.* I, 31. — [8] *Joan.* XVII, 6, 8.

que notre fidèle coopération à la grâce de Jésus-Christ est le premier effet de cette grâce. *Amen* : Il est ainsi. Et si nous avons en nous-mêmes ce sentiment, le témoignage de Dieu sera en nous : nous serons les vrais disciples de la grâce de Jésus-Christ, et il sera vraiment glorifié en nous; ne pouvant jamais l'être en ceux qui se glorifient, pour peu que ce soit, en eux-mêmes, parce qu'il est le vrai et seul Dieu, *qui ne donnera pas sa gloire à un autre* [1]. Rentrons donc sérieusement en nous-mêmes; et toutes les fois que nous y trouverons un secret appui dans nos œuvres, dans nos lumières, dans notre travail, dans notre mérite, dans nos propres forces, sortons de nous-mêmes pour nous laisser aller à l'abandon entre les bras de celui qui nous soutient, et ne tenons qu'à lui seul.

XLVII[e] JOUR.

Il demande qu'ils soient un avec son Père et lui. *Joan.* XVII, 11.

Je ne suis plus dans le monde : toujours selon cette façon de parler, qui lui fait énoncer comme déjà accompli ce qui va l'être. Je ne suis donc plus dans le monde : *Je pars, et je viens à vous; mais pour eux, ils sont dans le monde. Mon Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous* [2]. Voilà donc ce que Jésus-Christ demande pour ses apôtres, et en eux pour tous ses élus, ainsi qu'il l'expliquera plus clairement dans la suite. S'il demande cela pour eux, il n'est pas permis de douter qu'il ne l'obtienne; car c'est lui-même qui a dit : *Je sais, mon Père, que vous m'écoutez toujours.* [3] Il est donc bien assuré d'être écouté lorsqu'il demande à son Père de les garder tellement, qu'ils soient un : et ils le seront, puisque Jésus-Christ a demandé qu'ils le fussent.

Je vous prie, mon Père, qu'ils soient un : que l'esprit de dissension, d'envie, de jalousie, de vengeance, d'animosité, de soupçon et de défiance ne soit point en eux : *Qu'ils soient un comme nous.* Ce n'est pas assez qu'ils soient un, comme le Père et le Fils, dans la nature qui leur est commune, de même que le Père et le Fils sont un dans la nature qui leur est commune; mais qu'ils aient, comme eux, une même volonté, une même pensée, un même amour : *qu'ils soient* donc *un comme nous.*

Ce *comme* ne fait pas descendre l'unité du Père et du Fils jusqu'à l'imperfection de la créature, ainsi que les ariens se l'imaginaient; mais, au contraire, il relève l'imperfection de la créature, jusqu'à prendre autant qu'elle peut pour son modèle l'unité parfaite du Pere et du Fils. *Qu'ils soient un comme nous* : c'est donc à dire que nous soyons le modèle de leur union; non qu'ils puissent jamais atteindre à la perfection de ce modèle, mais néanmoins qu'ils y tendent; de même que lorsqu'on nous dit : *Soyez saints, comme je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu* [4]; et encore : *Soyez parfaits, soyez miséricordieux, comme votre Père célest*

[1] *Is.* XLII, 8. — [2] *Joan.* XVII, 11. — [3] *Ibid.* XI, 42. — [4] *Lev.* XI, 44.

LA CÈNE.

DEUXIÈME PARTIE.

CE QUI S'EST PASSÉ DANS LE CÉNACLE, ET AVANT QUE JESUS-CHRIST SORTIT.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

justice et sur le jugement[1] : ce qui n'est rien d'inférieur aux œuvres du Fils.

Si nous sommes soigneux de recueillir toutes les expressions du Fils de Dieu, nous y trouverons un langage qui emporte également entre ces divines personnes distinction et unité, origine et indépendance. Le Fils est au Père, le Père est au Fils; chacun à différent titre, mais à titre égal. Le Saint-Esprit est au Fils, il est au Père par un titre pareil, et sans déroger à la perfection. Le Père l'envoie, le Fils l'envoie, il vient. C'est ce langage mystique de la Trinité, qui ne s'entend pleinement qu'en conciliant l'unité et la distinction dans une perfection égale. C'est par là que les expressions de Jésus-Christ, que nous avons vues, conviennent toutes : et c'est aussi pour les rassembler qu'il a dit en abrégé : *Baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*[2]. Tout ce qu'il dit dans un long discours se rapporte là. Ce qu'il dit là, réunit tout ce qu'il a dit dans son long discours.

Et pourquoi nous parle-t-il de ces hauts mystères, si ce n'est parce qu'il veut un jour nous les découvrir à nu? Avant que d'enseigner pleinement la vérité, les maîtres commencent par dire en gros à leurs disciples ce qu'ils apprendront dans leur école. Jésus-Christ commence aussi par nous dire confusément ce qu'il nous montrera un jour très-clairement dans sa gloire. Croyons donc, et nous verrons. Ne nous étonnons pas des difficultés, nous sommes encore dans les préludes de notre science : ne souhaitons pas de demeurer dans ces premiers éléments : désirons de voir; et, en attendant, contentons-nous de croire.

LXXIIe JOUR.

Effet secret de la prière de Notre-Seigneur : Jésus-Christ toujours exaucé : Prédestination des saints.

C'est encore un autre mystère profond, que l'effet secret de la prière de Notre-Seigneur.

Voici un premier principe, que Jésus-Christ nous apprend en ressuscitant Lazare : *Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Je sais pour moi, que vous m'exaucez toujours*[3]. Quoi qu'il puisse demander à Dieu, fût-ce la résurrection d'un mort de quatre jours, et déjà pourri, il est assuré de l'obtenir. Et pour montrer l'efficace de sa prière, il commence en remerciant d'avoir été écouté.

Il est vrai, que dans le jardin des Oliviers il fit cette prière : *Mon Père, si vous le voulez, si cela se peut, éloignez de moi ce calice : toutefois que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne*[4]. Mais ces paroles font voir que sa demande n'était que conditionnelle : et pour montrer que s'il eût voulu la faire absolue, il eût été exaucé, il ne faut qu'entendre ce qu'il dit lui-même à saint Pierre, lorsqu'il entreprit de le defendre avec l'épée, et qu'il frappa un de ceux qui le venaient prendre : *Ne puis-je pas*, dit-il alors, *prier mon Père : et il m'enverrait plus de douze légions d'anges*[1] ? Il savait donc bien que s'il l'avait demandé, il l'eût obtenu; et que son Père aurait fait ce qu'il eût voulu. Il est donc toujours exaucé, quoi qu'il demande; fût-ce douze légions d'anges, pour l'arracher des mains de ses ennemis ; fût-ce, comme on vient de dire, la résurrection d'un mort dont le cadavre commencerait à sentir mauvais.

Croyons-nous qu'il soit moins puissant, et moins écouté, lorsqu'il demande à son Père ce qui dépend de notre libre arbitre? Il ne le demanderait pas, s'il ne savait que cela même est au pouvoir de son Père, et qu'il n'en sera non plus refusé, que de tout le reste. Et c'est pourquoi lorsqu'il dit : *Simon, Simon, j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille pas*[2] ; personne ne doute que sa prière n'ait eu son effet en son temps. Qui doutera donc qu'elle ne l'ait dans tous les autres apôtres, pour qui il a dit : *Je vous prie qu'il soit un en nous*[3] : et encore : *Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les préserver de tout mal*[4] : et en général, dans tous ceux pour qui il a dit avec une volonté si déterminée : *Mon Père, je veux que ceux que vous m'avez donnés soient avec moi, et qu'ils voient ma gloire*[5] ? Dira-t-on qu'aucun de ceux pour qui il a fait cette prière, dût périr, ou n'être pas avec lui, et ne voir pas sa gloire? On pourrait dire de même, que, malgré toute la prière qu'il avait faite pour saint Pierre, on pouvait douter si sa foi ne défaudrait pas. Mais à Dieu ne plaise qu'un tel doute entre dans un cœur chrétien ! Tous ceux pour qui il a demandé de certains effets, les auront : ils auront, dis-je, la foi, la persévérance dans le bien, et la parfaite délivrance du mal, si Jésus-Christ le demande. S'il avait prié d'une certaine façon pour le monde, pour lequel il dit *qu'il ne prie pas*[6]; le monde ne serait plus monde, et il se sanctifierait. Tous ceux donc pour qui il a dit : *Sanctifiez-les en vérité*[7], seront sanctifiés en vérité.

Je ne nie pas la bonté dont il est touché pour tous les hommes, ni les moyens qu'il leur prépare pour leur salut éternel, dans sa providence générale. *Car il ne veut point que personne périsse, et il attend tous les pécheurs à repentance*[8]. Mais quelque grandes que soient les vues qu'il a sur tout le monde : il y a un certain regard particulier et de préférence sur un nombre qui lui est connu. Tous ceux qu'il regarde ainsi pleurent leurs péchés, et sont convertis dans leurs temps. C'est pourquoi lorsqu'il eut jeté sur saint Pierre ce favorable regard, il fondit en larmes : et ce fut l'effet de la prière que Jésus-Christ avait faite pour la stabilité de sa foi. Car il fallait premièrement la faire revivre, et dans son temps l'affermir pour durer jusqu'à la fin. Il en est de même de tous ceux que son Père lui a donnés d'une certaine façon; et c'est de ceux-là qu'il a dit : *Tout ce que mon Père me donne, vient à moi; et je ne rejette pas celui qui y vient : parce que je suis venu au monde, non pour faire*

[1] *Joan.* XVI, 8. — [2] *Matth.* XXVIII, 19. — [3] *Joan.* XI, 41, 42. — [4] *Matth.* XXVI, 39. *Luc.* XXII, 42.

[1] *Matth.* XXVI, 33. — [2] *Luc.* XXII, 31, 32. — [3] *Joan.* XVII, 11, 23. — [4] *Ibid.* 15. — [5] *Ibid.* 24. — [6] *Ibid.* 9 — [7] *Ibid.* 17. — [8] II. *Pet.* III, 9.

la piété et de la confiance chrétienne. C'en est, dis-je, tout le fondement, de croire que l'amour immense que le Père éternel a pour son Fils en tant que Dieu, lui fait aimer l'âme sainte qui lui est si étroitement et si substantiellement unie, aussi bien que le corps sacré et béni qu'elle anime, c'est-à-dire, son humanité tout entière : et l'amour qu'il a pour toute cette personne, qui est Jésus-Christ Dieu et homme, fait qu'il aime aussi tous les membres qui vivent en lui et de son Esprit vivifiant.

Croyons donc que comme Jésus-Christ est aimé par un amour gratuit, par un amour prévenant, l'âme sainte qui est unie au Verbe de Dieu, n'ayant rien fait qui lui attirât cette union admirable, mais cette union l'ayant prévenue; nous sommes aimés de même par un amour prévenant et gratuit. En un mot, comme dit saint Augustin : *La même grâce qui a fait Jésus-Christ notre chef, a fait tous ses membres* [1].

Nous sommes faits chrétiens par une suite de la même grâce qui a fait le Christ. Toutes les fois donc que nous disons : PER DOMINUM NOSTRUM JESUM CHRISTUM : *Par Notre Seigneur Jésus-Christ;* et nous le devons dire, toutes les fois que nous prions, ou en effet, ou en intention, n'y ayant point d'autre nom par lequel nous devions être exaucés [2] : toutes les fois donc que nous le disons, nous devons croire et connaître que nous sommes sauvés par grâce, uniquement par Jésus-Christ et par ses mérites : non que nous soyons sans mérite, mais à cause que tous nos mérites sont ses dons, et que celui de Jésus-Christ en fait tout le prix, parce que c'est le mérite d'un Dieu, et par conséquent infini.

C'est ainsi qu'il faut prier *par Jésus-Christ notre Seigneur :* et l'Église, qui le fait toujours, s'unit par là à tout l'effet de la divine prière que nous venons d'écouter. Si elle célèbre la grâce et la gloire des saints apôtres, qui sont les chefs du troupeau, elle reconnaît l'effet de la prière que Jésus-Christ a faite distinctement pour eux. Mais les saints, qui sont consommés dans la gloire, n'ont pas moins été compris dans la vue et dans l'intention de Jésus-Christ, encore qu'il ne les ait pas exprimés. Qui doute qu'il ne vît tous ceux que son Père lui avait donnés dans toute la suite des siècles, et pour lesquels il s'allait immoler avec un amour particulier?

Entrons donc avec Jésus-Christ, et en Jésus-Christ, dans la construction de tout le corps de l'Église; et rendant grâces avec elle *par Jésus-Christ* pour tous ceux qui sont consommés, demandons l'accomplissement de tout le corps de Jésus-Christ, de toute la société des saints. Demandons en même temps, avec confiance, que nous nous trouvions rangés dans ce nombre bienheureux; ne doutant point que cette grâce ne nous soit donnée, si nous persévérons à la demander par miséricorde et par grâce, c'est-à-dire, par le mérite du sang qui a été versé pour nous, et dont nous avons le sacré gage dans l'eucharistie.

Après cette prière, allons avec Jésus-Christ au sacrifice : et avançons-nous avec lui aux deux montagnes, à celle des Oliviers, et à celle du Calvaire. Allons, dis-je, à ces deux montagnes, et passons de l'une à l'autre : de celle des Oliviers, qui est celle de l'agonie, à celle du Calvaire, qui est celle de la mort : de celle des Oliviers, qui est celle où l'on combat, à celle du Calvaire, où l'on triomphe avec Jésus-Christ en expirant : de celle des Oliviers, qui est la montagne de la résignation, à celle du Calvaire, qui est la montagne du sacrifice actuel : enfin de celle où l'on dit : *Non ma volonté, mais la vôtre;* à celle où l'on dit : *Je remets mon esprit entre vos mains* [1]; et, pour tout dire en un mot, de celle où l'on se prépare à tout, à celle où l'on meurt à tout avec Jésus-Christ, à qui soit rendu tout honneur et gloire, avec le Père, et le Saint-Esprit, aux siècles des siècles. Amen.

[1] *De Prædest. Sanct.* n. 31, tom. x, col. 810. — [2] *Act.* IV, 12.

[1] *Luc.* XXII, 42; XXIII, 46.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE.

LA CÈNE.

DEUXIÈME PARTIE.

CE QUI S'EST PASSÉ DANS LE CÉNACLE, ET AVANT QUE JESUS-CHRIST SORTIT.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.



